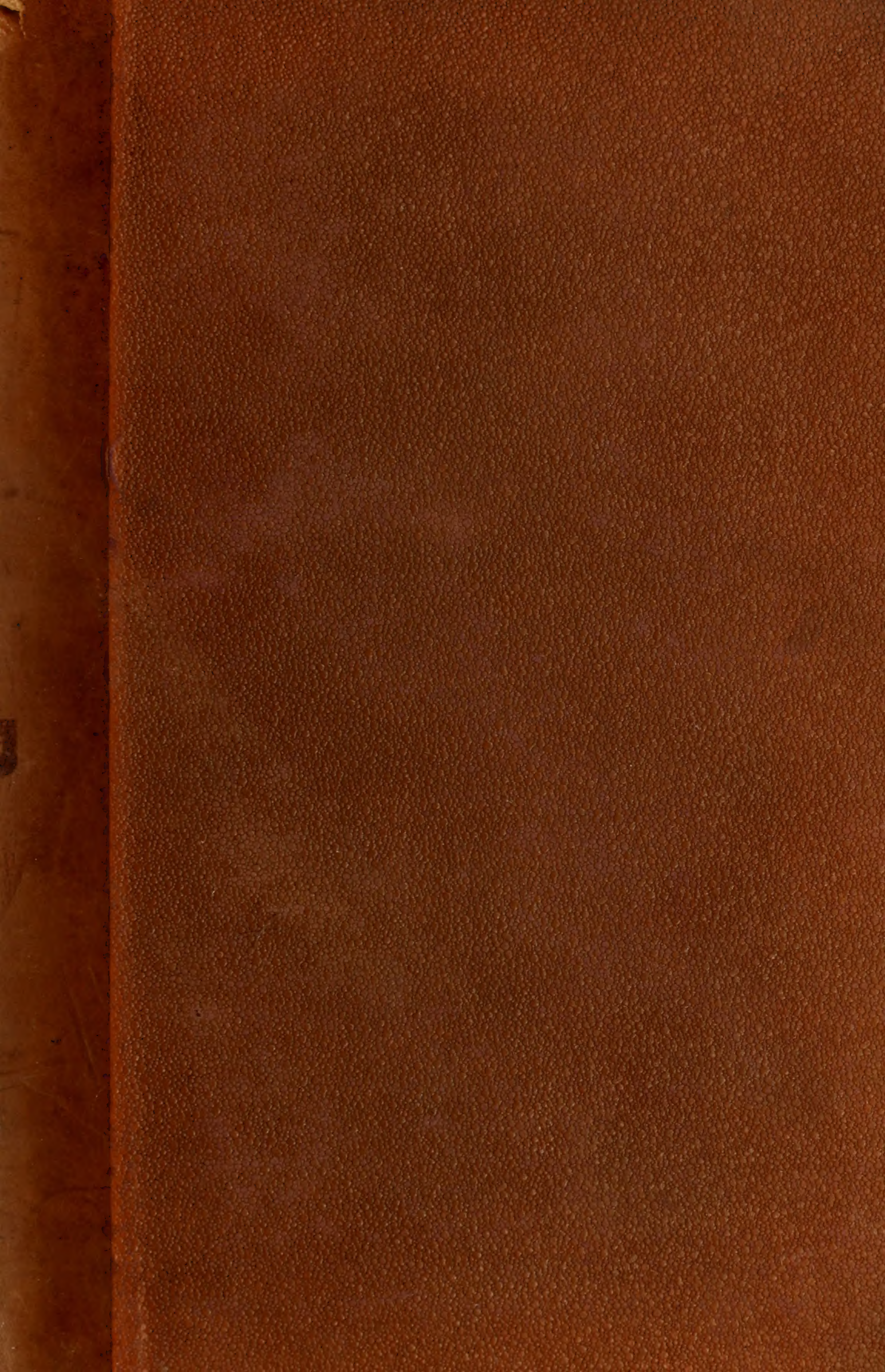




COLLECTION

INTÉGRALE ET UNIVERSELLE

DES

ORATEURS SACRÉS

DU PREMIER ORDRE,

SAVOIR : BOURDALOUE, BOSSUET *, FÉNELON *, MASSILLON *,

COLLECTION ÉGALEMENT INTÉGRALE ET UNIVERSELLE

DES ORATEURS SACRÉS DU SECOND ORDRE,

SAVOIR : DE LINGENDES, LEJEUNE, JOLY, DE LA COLOMBIÈRE, CHEMINAIS, GIROUST, D'ARGENTRÉ, D'ORLÉANS, MASCARON, BOILEAU *, ANSELME *, FLÉCHIER *, RICHARD (L'AVOCAT), LAROCHE, HUBERT, MABOUL, HONORÉ GAILLARD, LES DEUX TERRASSON, DE LA RUE, DE NESMOND *, MATTH. PONCET DE LA RIVIÈRE, DU JARRY, DE LA BOISSIÈRE, DE LA PARISIÈRE, J.-B. MOLINIER, SOANEN, BRETONNEAU, PALLU, DUFAY, MONGIN *, BALLET, SÉGAUD, SURIAN *, SENSARIC, CICÉRI *, SÉGUY *, PÉRUSSEAU, TRUBLET *, PERRIN, DE LA TOUR DU PIN, LAFITAU, D'ALÈGRE, CLÉMENT, CLAUDE DE NEUVILLE, DOM VINCENT, DE LA BERTHONIE, GRIFFET, COUTURIER, LE CHAPELAIN, POULLE, CAMBACÉRÈS, ÉLIZÉE, GÉRY, BEURRIER, DE BOISMONT *, MAROLLES, MAURY *,

ENFIN COLLECTION INTÉGRALE, OU CHOISIE, DE LA PLUPART

DES ORATEURS SACRÉS DU TROISIÈME ORDRE,

SAVOIR : CAMUS, COTON, CAUSSIN, GODEAU, E. MOLINIER, CASTILLON, DE BOURZEIS *, BIROAT, TEXIER, NICOLAS DE DIJON, SENAULT, FRANÇOIS DE TOULOUSE, TREUVÉ, G. DE SAINT-MARTIN, BRETTEVILLE, HOUDRY, DE FROMENTIÈRES, DE LA CHAMBRE *, MAIMBOURG, SIMON DE LA VIERGE, LE BOUX, MASSON, AUGUSTIN DE NARBONNE, LA PESSE, CHAUCHEMER, DE LA VOLPILIÈRE, BERTAL, DAMASCÈNE, SÉRAPHIN, QUIQUERAN DE BEAUJEU, DE LA CHÉTARDIE, CHAMPIGNY, LORIOT, JÉROME DE PARIS, GEOFFRIN, RENAUD, BÉGAULT, BOURRÉE, HERMANT, MICHEL PONCET DE LA RIVIÈRE, CHARAUD, DANIEL DE PARIS, INGOULT, POISSON, PACAUD, PRÉVOT, DE LATOUR, DE TRACY, PRADAL, DU TREUL, ASSELIN, COLLET, JARD, CH. DE NEUVILLE, PAPILLON, GIRARDOT, RICHARD (L'ABBÉ), GEOFFROY, BAUDRAND, DE L'ÉCLUSE DES LOGES, FOSSARD, TALBERT, BARUTEL, TORNÉ, FAUCHET, FELLER, ROQUELAURE *, VILLEDIEU, ASSELINE,

(LES ORATEURS MARQUÉS D'UNE * ÉTAIENT MEMBRES DE L'ACADÉMIE,)

ET BEAUCOUP D'AUTRES ORATEURS, TANT ANCIENS QUE CONTEMPORAINS, DU SECOND COMME DU TROISIÈME ORDRE, DONT LES NOMS NE POURRONT ÊTRE FIXÉS QUE POSTÉRIEUREMENT;

PUBLIÉE, SELON L'ORDRE CHRONOLOGIQUE,

AFIN DE PRÉSENTER, COMME SOUS UN COUP D'ŒIL, L'HISTOIRE DE LA PRÉDICATION EN FRANCE, PENDANT TROIS SIÈCLES, AVEC SES COMMENCEMENTS, SES PROGRÈS, SON APOGÉE, SA DÉCADENCE ET SA RENAISSANCE ;

PAR M. L'ABBÉ MIGNE,

ÉDITEUR DES COURS COMPLETS SUR CHAQUE BRANCHE DE LA SCIENCE RELIGIEUSE.

---

60 VOL. IN-4°. PRIX : 5 FR. LE VOL. POUR LE SOUSCRIPTEUR A LA COLLECTION ENTIÈRE ;
6 FR. POUR LE SOUSCRIPTEUR A TEL OU TEL ORATEUR EN PARTICULIER.

TOME VINGT-UNIÈME.

CONTENANT LA SECONDE PARTIE DES ŒUVRES COMPLETES D'ANSELME,
LES ŒUVRES COMPLETES DE BOILEAU,
ET LA PREMIERE PARTIE DES ŒUVRES COMPLETES DE LA PESSE.

CHEZ L'EDITEUR,
AUX ATELIERS CATHOLIQUES DU PETIT-MONTROUGE,
BARRIÈRE D'ENFER DE PARIS.

1845.



ELENCHUS

DES AUTEURS ET DES OUVRAGES CONTENUS DANS CE VOLUME.

L'ABBÉ ANSELME.

OEuvres complètes, seconde partie.

L'ABBÉ BOILEAU.

OEuvres complètes.

LE P. LA PESSE.

OEuvres complètes, première partie.

MIGNE, succursaliste, à Montrouge, de Vrayet de Surcy, imprimeur à Paris.

PANÉGYRIQUES (SUITE).

PANÉGYRIQUE DE SAINT LOUIS, ROI DE FRANCE,

Prononcé dans l'église des Prêtres de l'Oratoire, à l'assemblée des deux académies des belles-lettres et des sciences, le 25 août 1709.

Misericordiam et judicium cantabo tibi, Domine.
Seigneur, je louerai devant vous vos miséricordes et vos jugements (*Psal.* C).

1 Tous les saints doivent louer les miséricordes et les jugements de Dieu, puisqu'il n'y en a pas un seul que son jugement ne couronne et qui ne reçoive de sa miséricorde le mérite d'être couronné. Mais ceux qui sont d'une manière plus éclatante l'ouvrage de la miséricorde et de la justice de Dieu sont encore plus obligés à ce cantique de reconnaissance ; et tel était David, lorsque, s'étant élevé jusqu'à instruire les rois par son propre exemple, il en rapportait tout le mérite à celui qui le faisait régner. Seigneur, disait-il, si j'ose proposer ma conduite à l'imitation de ceux que votre Providence me destine pour successeurs, je commence par déclarer que ce n'est point ma propre gloire, mais celle de votre miséricorde et de votre justice que j'entreprends de louer, comme leur étant redevable de tout ce que je suis : *Misericordiam et judicium cantabo tibi, Domine.*

L'Eglise prend aujourd'hui ces paroles de la bouche d'un roi, autrefois l'exemple de ceux qui montèrent sur le trône de la Judée, pour les mettre dans la bouche d'un autre roi, le modèle et l'admiration de ceux qui l'ont suivi dans la monarchie française. Tous les deux, appelés au gouvernement des peuples, ont rendu leur règne mémorable par la pratique des mêmes vertus, dans les douceurs de la paix et dans le tumulte des armes, dans le bonheur et dans les disgrâces, parce qu'il a plu à Dieu d'étendre également sur eux ses miséricordes et ses jugements.

Comme David, saint Louis marcha dans l'innocence de son cœur au milieu de sa maison (*Psal.* C), n'eut pour ministres que ceux qui étaient humbles et fidèles, eut une sévérité inflexible pour les prévaricateurs de la loi de Dieu, fit rentrer les esprits rebelles dans leur devoir, bannit les pécheurs scandaleux de sa cour et de son royaume, réprima les excès des ecclésiastiques sans attenter aux droits de l'Eglise ; et bien loin d'admettre dans sa familiarité des hommes superbes et insatiables de gloire, il ne crut pas avilir la majesté royale en recevant des pauvres à sa table.

Mais, comme David, Dieu l'humilia par des jugements incompréhensibles (*Psal.* CI, 11), après l'avoir élevé par d'ineffables miséricordes, et je vois dans ces deux princes la même grandeur dans de semblables humiliations. David est exposé aux insultes d'un sujet insolent (II *Reg.*, XVI, 5) ; saint Louis souffre les railleries des faux sages. David, après avoir vaincu les Philistins, ne peut obtenir la fille de Saül pour son épouse (I *Reg.*, XVIII, 27) ; saint Louis, après avoir défait les Sarrasins, ne peut rendre la liberté à l'épouse de Jésus-Christ. Plus d'une fois l'un va perdre la vie par trahison, l'autre court les mêmes dangers. Celui-là, par une douceur magnanime, se cache dans des cavernes et dans des déserts pour éviter les violences d'un prince envieux (I *Reg.*, XXII) ; celui-ci, après avoir passé par un zèle de religion dans un pays étranger, tombe dans les fers d'un prince barbare. Et enfin, si le premier a la douleur de voir mourir d'un mal contagieux un grand nombre de ses sujets, le second voit frapper son armée de ce fléau de Dieu et en est frappé lui-même (II *Reg.*, XXIV, 13).

Encore David a-t-il souffert par la nécessité inévitable d'expier de grands crimes, au lieu que saint Louis a souffert par un pur mouvement de charité; et si l'un a le privilége singulier d'être le modèle des rois pénitents, l'autre a la gloire inestimable d'être le modèle des rois innocents. Il est donc certain que leur vie a été comme un continuel cantique à l'honneur des miséricordes et des jugements de Dieu, et que tous les deux doivent dire : *Misericordiam et judicium cantabo tibi, Domine;* Seigneur, je chanterai devant vous vos miséricordes et vos jugements.

C'est aussi, messieurs, à cette idée que je m'arrête pour seconder selon mon pouvoir votre zèle et votre piété dans ce saint jour, et pour proposer un rare exemple des vertus chrétiennes, non-seulement aux grands de la terre, mais aux personnes de toutes les conditions. Et voici mon dessein renfermé dans les paroles de mon texte.

Nous devons louer les miséricordes et les jugements de Dieu, parce que nous y trouvons le principe et l'économie du salut. Ses miséricordes le commencent, ses jugements le règlent et le consomment. Or, louer les miséricordes de Dieu, ce n'est pas leur donner des louanges stériles, c'est travailler par elles à notre sanctification selon la mesure qu'il lui plaît de les répandre sur nous. Louer ses jugements, ce n'est pas avoir pour eux une admiration oisive, c'est les méditer et nous régler par ce qu'ils ordonnent.

Dieu, qui selon son décret éternel avait appelé Saint Louis à la sainteté, l'a prévenu de ses miséricordes (*Rom.*, VIII, 28); et ce prince les a louées en se sanctifiant par elles

au milieu des périls inséparables de sa condition : ce sera le sujet de la première partie de son éloge.

Dieu, qui avait résolu de faire paraître dans saint Louis les vertus les plus éclatantes, a exercé sur lui ses jugements; et ce prince les a loués en se réglant par eux dans les divers événements de sa vie : ce sera le sujet de la seconde.

Si le propre des grands objets est de captiver l'attention de ceux qui les considèrent, je dois, messieurs, espérer la vôtre, puisqu'ayant à vous représenter *Dieu admirable dans ses saints*, ce doit être par ce qu'il y a de plus prodigieux dans ses miséricordes et de plus adorable dans ses jugements : *Misericordiam et judicium cantabo tibi, Domine.*

Mais, afin que ce ne soit pas sans fruit, prévenons lè cantique de l'admiration par celui de l'invocation et de la prière, en demandant le secours du ciel par l'intercession de Marie. *Ave, Maria.*

PREMIÈRE PARTIE.

Jésus-Christ a déclaré *bienheureux ceux qui sont miséricordieux, parce qu'ils recevront miséricorde* (*Matth.*, V, 7), et par là il a distingué la miséricorde que l'on reçoit, de celle que l'on pratique. Double bonheur où saint Louis a participé, en se regardant comme l'exemple et comme le dépositaire de la miséricorde de Dieu. Il l'a reçue et il l'a pratiquée; vaste champ de gloire pour lui et d'édification pour nous.

1. Jamais un roi ne serait capable de remplir les devoirs où sa dignité l'engage, non plus que d'éviter les écueils où cette dignité l'expose, si Dieu ne le prévenait de ses miséricordes; et celles dont il a prévenu saint Louis sont si singulières, que dans les principes de la foi elles peuvent passer pour des prodiges. Une excellente éducation au pied du trône, une solide piété dans les embarras de la cour et dans la profession des armes, un grand cœur sans ambition, une longue vie sans péché considérable : voilà ce que l'on peut appeler rare et prodigieux, et le prince chrétien qui a été le sujet heureux de tant de prodiges, peut dire comme le prince de la Judée : *Benedictus Deus, quoniam mirificavit misericordiam suam mihi* (*Ps.* XXX, 27). Béni soit Dieu, qui a rendu en moi les effusions de sa miséricorde singulièrement merveilleuses.

La bonne éducation est appelée par le Sage un *don excellent*, et ce don, messieurs, manque souvent à ceux qui ne manquent de rien (*Prov.*, IV, 2). Ce n'est pas que l'on ne donne aux princes une éducation éclatante; on tâche, et avec raison, de leur remplir l'esprit de toutes les connaissances naturelles, d'en faire de grands capitaines et d'habiles politiques. Mais combien trouve-t-on d'obstacles pour en faire de bons chrétiens! soit que la concupiscence se trouve plus forte en eux que dans le reste des hommes, ou du moins plus irritée par les objets dangereux ; soit que la grandeur temporelle qui les environne ait le pouvoir fatal de les éblouir, jusqu'à leur faire oublier qu'il y en a une éternelle dans le ciel.

Heureux le jeune prince à qui Dieu, par une grande miséricorde, donna une mère sage et habile qui l'éleva, comme l'Apôtre le prescrit aux fidèles, *selon la loi du Seigneur* (*Eph.*, VI, 4). Il pouvait dire comme Salomon : *Filius fui tenellus coram matre mea, et docebat me atque dicebat : Suscipiat verba mea cor tuum* (*Prov.*, IV, 3) : Je suis fils d'une mère qui m'a tendrement aimé, qui prenait le soin de m'instruire et qui me disait : Que votre cœur reçoive mes paroles.

Et quelles étaient les paroles où la pieuse Blanche de Castille voulait rendre le prince si attentif? Vous les savez, messieurs. *J'aimerais mieux*, lui disait-elle, *vous voir mourir que de vous voir commettre un péché mortel.* O paroles de vie! ô paroles qui comprennent la loi et les prophètes! Cette grande reine mit l'essentiel de l'éducation de son fils à le faire persévérer dans l'innocence. Ainsi, mère de son esprit comme de son corps, elle lui faisait entendre que s'il ne commençait par obéir à Dieu et à la raison, jamais il ne se rendrait digne de commander aux hommes; que c'était principalement de la fuite du péché qu'il devait attendre cette sagesse plus divine qu'humaine, qui lui serait si nécessaire pour le gouvernement de ses Etats, et qui seule pouvait le rendre imitateur de la bonté de Dieu, comme il était par la royauté l'image de sa puissance.

Son cœur ainsi formé ne fut mis, ni dans sa propre main qui l'eût égaré, ni dans la main des hommes qui l'auraient corrompu; il fut toujours dans la main de Dieu, qui le tourna du côté de la vérité et de la justice : *Cor regis in manu Domini* (*Prov.*, XXI); et instruit à la piété, il la conserva même dans les temps où il fut le plus en danger de la perdre.

Figurez-vous, messieurs, un jeune prince à la tête d'une cour que le devoir lui attache moins que l'intérêt et l'ambition. On étudie son goût pour s'y conformer, sa passion pour l'imiter; on le flatte en exagérant la vérité qui plaît, on le trompe en supprimant celle qui pourrait lui déplaire. Il n'importe par quelle voie l'on s'attire sa bienveillance, pourvu que l'on parvienne aux grâces dont il est le distributeur : les pompes du siècle, les discours des flatteurs et des envieux, les attraits séduisants du plaisir, la facilité de suivre les désirs de son cœur, tout s'accorde à tendre des piéges à son innocence.

Mais la vertu de Louis, toujours rigide et constante, surmonte toutes ces sortes de tentations. Dans sa jeunesse, il a les mœurs et la gravité de l'âge plus avancé; maître de lui-même et par là digne de commander aux autres, il n'a pas la honte de se rendre esclave de la volupté; et, pour ainsi parler, il vogue sans écueil sur ces mers trompeuses, où le naufrage est souvent plus à craindre dans le calme que dans la tempête; ou pour user des expressions figurées de l'Ecriture, il se tient au milieu des eaux sans se noyer,

au milieu des feux sans se brûler, dans les filets sans y être pris.

Dirai-je encore que la profession des armes a je ne sais quoi de superbe et de dominant qui élève le cœur et qui le soustrait à la dépendance du Dieu des armées, je ne sais quoi de farouche et de tumultueux qui paraît opposé à l'esprit de douceur et de paix, qui fait le caractère du christianisme. J'avoue que ce défaut vient de l'orgueil du cœur humain, et non pas de la profession, puisque *ce n'est pas en vain*, dit saint Paul, *qu'un roi porte l'épée* (*Rom.*, XIII, 4), et qu'il doit s'en servir comme ministre de la vengeance de Dieu sur ses ennemis. Mais tous ne se renferment pas dans les bornes de cette loi, et il est rare de trouver des guerriers semblables à celui dont l'Ecriture dit que le commerce des païens ni les exercices de la guerre ne l'empêchaient pas d'être pieux et craignant Dieu, et toujours appliqué à la prière : *Religiosus ac timens Deum, et deprecans Deum semper* (*Act.*, X, 2).

Mais c'est là le portrait fidèle du prince que nous louons. Dieu lui fit la même miséricorde qu'à David, en le rendant habile dans l'art de la guerre et intrépide dans les combats, et nous ne trouvons point dans notre histoire de roi plus belliqueux que lui (*Psal.* CXLIII, 1). Dès les premières années de son règne il n'est arrêté ni par sa jeunesse, ni par la crainte des fatigues, ni par l'inégalité du nombre. Il porte la terreur dans le cœur de ceux qui troublaient la tranquillité publique, et humilie les têtes superbes sous le joug de l'autorité légitime. On l'a vu forcer, l'épée à la main, des passages difficiles; à la tête d'un pont, arrêter lui seul une armée, et repousser les Anglais avec la même valeur et le même succès que les vaillants Machabées repoussaient autrefois les ennemis d'Israël.

Mais bien loin que la guerre lui fasse négliger la religion, c'est la religion qui décide de tout ce qu'il fait durant la guerre; et à l'armée, comme dans tous les lieux et dans tous les temps de sa vie, il fait voir que l'on peut être pieux et vaillant, et que même la vaillance devient plus sage et plus ferme par la piété. Quel spectacle aux yeux du ciel et de la terre, qu'un grand roi régnant pour Dieu plus que pour lui-même; toujours appliqué à lui demander la sagesse qui apprend à n'ordonner que ce qui est juste (*Sap.*, VIII, 15), souvent attendri devant le sacrement auguste de nos autels, devant les instruments vénérables de la passion de Jésus-Christ, devant les reliques des saints, dont il sait que *la mort a été précieuse aux yeux du Seigneur* (*Psal.* CXV, 15) : et toujours si fidèle à ses exercices spirituels, qu'au moment même de sa défaite et de sa prison, son premier soin est de s'acquitter envers Dieu du sacrifice de louange, qu'il lui offre, comme David, sept fois le jour (*Psal.* CXVIII, 164) : *Religiosus ac timens Deum, et deprecans Deum semper* (*Act.*, X, 2).

Mais pendant qu'il fit retentir l'univers du bruit de ses expéditions militaires, que pensez-vous qui animât alors son grand courage? L'ambition? Non, messieurs, cette violente passion, appelée par saint Chrysostome *la fureur de la gloire*, ne le transporta jamais. Possédé de l'esprit de paix au milieu même de la victoire, il épargna l'ennemi vaincu, et le combla de grâces inespérées. Bien loin d'aspirer à des royaumes qui ne lui appartenaient pas, il céda celui de Castille qu'on ne pouvait pas lui disputer, et refusa l'empire qu'on lui offrait. S'il porta, comme vous verrez, la guerre en Orient, ce ne fut pas pour y régner lui-même. Il n'eut d'autre vue que d'y faire régner Jésus-Christ.

Je conviens qu'à la rigueur un grand cœur ne peut pas être sans ambition. Mais au lieu qu'elle est un vice dans la plupart des conquérants, elle était une vertu dans saint Louis. Elle lui inspirait des sentiments si nobles et si élevés, qu'il ne comptait pour rien les couronnes périssables. Toute la terre ne lui paraissait qu'un point, et par la sage administration du royaume temporel, il ne pensait qu'à mériter l'éternel, seul digne de son estime.

Qu'est-ce qu'un cœur ambitieux, qu'un cœur lâche et servile, qui se rend esclave du plus cruel des tyrans? Et quand l'ambition ne serait pas regardée par les Pères comme *un vice tyrannique*, ceux qui en sont possédés ne sentent-ils pas assez la faiblesse qui les empêche de commander à leurs désirs? La situation où je vous représente saint Louis est donc d'autant plus admirable, que quelque dure que soit cette tyrannie, nous ne nous défendons guère de ce qui flatte notre orgueil. La foi seule nous découvre le néant de tout ce qui paraît grand dans le monde. Nos yeux en sont si éblouis, notre cœur s'y porte par un penchant si naturel et si violent, qu'il n'y a que la grâce du Rédempteur qui puisse nous en dégoûter.

Par cette union si rare qu'il sut faire de la grandeur et de la piété, ses mœurs furent si pures, sa foi si agissante et si vive, que l'on remarque qu'il ne tomba jamais dans aucun péché considérable; et c'est ici l'effet le plus prodigieux de la miséricorde de Dieu sur lui.

Jacob nous apprend que les années sont mauvaises (*Gen.*, XLVII, 9). et saint Paul dit la même chose des jours (*Eph.*, V, 16), sans doute parce que l'on y commet le péché, qui est le plus grand de tous les maux. *Le juste même tombe sept fois* le jour (*Prov.*, XXIV, 16), et à proportion l'année. Encore le mal serait-il moindre, s'il n'arrivait que des chutes légères dont les justes se relèvent aisément, parce, dit saint Bernard, que leur chute même les fortifie, en leur faisant demander le secours de Dieu avec plus de zèle (*Bern.*, *in psal.* XC). Mais vous, pécheurs, tyrannisés par vos passions et engagés dans la corruption du monde, vous vous précipitez sans cesse dans le mal, et vos chutes sont ordinairement mortelles, parce que vous vous rendez indignes de la

miséricorde de Dieu, pour la loi duquel une ignorance orgueilleuse ne vous donne que de l'indifférence ou du mépris.

C'est un malheur si universel, que pour en garantir la plupart des élus, il les enlève de ce monde presque aussitôt qu'il les y a mis, *de peur que leur esprit ne soit corrompu par la malice, et que leur âme ne se trouve séduite par ces apparences trompeuses* (*Sap.*, IV, 11), qui font souvent honorer le vice et mépriser la vertu. Quant à ceux qu'il laisse longtemps vivre, pour les faire longtemps mériter, il faut qu'il les soutienne par sa main puissante, pour les empêcher de faire de fausses démarches dans cette longue carrière. Miséricorde si rare, messieurs, que David lui-même qui était l'homme de miséricorde, ne reçut pas celle-ci, puisque vers le milieu de sa course il trouva un précipice où il eut le malheur de tomber.

Mais, ô prodige de la grâce! Dieu a donné à saint Louis une longue suite d'années sans qu'aucune ait été souillée par la malice d'un péché mortel : *Dies ejus sicut dies cœli super terram* (*Bar.*, I, 11). Les jours qu'il a passés sur la terre ont été comme les jours du ciel, toujours clairs, toujours lumineux, sans qu'aucun nuage fatal en ait terni la splendeur.

Saint Paul avertit son fameux disciple de faire prier *pour les rois*, *parce*, dit-il, *que Dieu veut que tous les hommes soient sauvés, et qu'ils parviennent à la connaissance de la vérité* (*I Tim.*, II, 2). Marquant par là que si ce secours est nécessaire à tous les hommes, il l'est encore plus aux rois, parce que tout conspire à éloigner d'eux la vérité, et qu'ainsi leur salut est plus difficile. De tous les rois qui ont régné en Samarie, il n'y en a pas un du salut duquel il reste quelque espérance. Parmi ceux qui ont régné sur le peuple d'Israël ou sur la tribu principale, il peut y en avoir plusieurs de sauvés, mais l'Ecriture ne rend témoignage qu'à trois : à David, à Ezéchias et à Josias. Si c'est donc une grande miséricorde pour le commun des justes, que de vivre longtemps sans tomber dans le péché mortel, c'est pour un roi une miséricorde des plus insignes, et il ne sort point de don plus rare de la main de Dieu, qu'une double couronne sur la tête d'un roi fidèle, une sur la terre et une autre dans le ciel.

2. C'est ainsi, mon Dieu, que vous protégez ces grandes âmes, que vous suscitez de temps en temps pour la gloire de votre nom et pour l'exemple ou la condamnation du monde. Mais qu'a fait ce prince prédestiné pour s'assurer vos miséricordes et pour vous porter à les accroître toujours? Il en a usé envers les autres comme vous en usiez envers lui. A mesure que vous répandiez sur lui vos miséricordes avec profusion, il répandait de même les siennes sur les hommes ; sachant qu'il était écrit, *donnez*, *et l'on vous donnera* (*Luc.*, VI, 38), et ayant toujours présente la louange magnifique que vous donnait le roi, selon votre cœur : *Misericordia ejus plena est terra* (*Psal.* XXXII, 5; CXVIII, 64), toute la terre est pleine de sa miséricorde.

Aussi, messieurs, l'Europe, l'Asie, l'Afrique, ont été comme les divers théâtres où les miséricordes de saint Louis ont paru avec un éclat conforme à sa dignité, et ce saint roi, image fidèle du Roi des rois, n'a passé dans toutes ces parties du monde, que *pour y faire du bien* (*Act.*, X, 28).

On lit avec admiration et avec confusion tout ensemble l'étendue de son amour pour les pauvres de Jésus-Christ. Il les visitait fréquemment dans les hôpitaux, et les recevait dans son palais, où il ne dédaignait pas d'employer ses mains royales à laver leurs pieds, et à panser leurs plaies; et souvent il nourrissait quelque pauvre vieillard de sa table. Il rendait préférablement cet honneur à une vertu consommée par une longue patience, à la vie humble et souffrante de ceux qui avaient porté longtemps les livrées du Fils de Dieu.

Que diront ici les amateurs du siècle corrompu? Diront-ils que c'était une dégradation et un avilissement de la majesté royale? Mais nous avons appris de saint Paul, que les sages du monde sont des insensés devant Dieu (I *Cor.*, I, 20; III, 19); et ces pratiques humiliantes ayant été récompensées de sa main et canonisées par son Eglise, il faut que *toute bouche demeure muette* (*Rom.*, III, 19), et qu'au lieu de nous permettre une critique ignorante ou maligne, chacun de nous se confonde d'être infiniment éloigné d'une si haute perfection.

Bien loin que saint Louis crût avilir la majesté royale en servant les pauvres, il croyait au contraire la rehausser, parce qu'en les servant il servait Jésus-Christ même. Il les regarda comme des rois plus grands que lui, depuis qu'il eut appris de l'Evangile que le royaume du ciel leur appartient par préférence, et qu'ils sont les distributeurs des couronnes éternelles. Pendant qu'on lui faisait la cour, lui-même la faisait aux pauvres, et quelque bienfaisant qu'il fût, il attendait bien plus de leur faveur, que ses courtisans ne pouvaient attendre de la sienne.

Mais si c'est une grande miséricorde de faire du bien aux autres, ce n'en est pas une moindre de pardonner le mal que l'on en reçoit ; et il n'y en a point que saint Louis n'ait pardonné, jusqu'aux assassinats projetés et entrepris contre sa personne sacrée. Action héroïque, messieurs, qui doit redoubler votre attention et surpasser votre attente.

Dans les montagnes inaccessibles de la Phénicie régnait alors un souverain redoutable à tous les autres, non pas tant par l'heureuse situation de ses Etats et par ses forteresses imprenables, que par ses noires perfidies et par ses horribles attentats. Enflé d'un orgueil extravagant, il osait dire *qu'il portait la mort des rois entre ses mains*, et pour trancher le cours des plus précieuses

vies du monde, il avait comme un séminaire de meurtriers, exercés à l'intrépidité dès leur bas âge, et dévoués par principe de conscience à toutes les volontés d'un maître qui les comblait de délices pendant leur vie, et qui leur en faisait espérer de plus grandes, s'ils mouraient pour lui. De son barbare tribunal partaient des arrêts de mort contre les princes chrétiens ou infidèles, dont on craignait la puissance, la sagesse ou la valeur : et les coups d'un si lâche ennemi étaient d'autant plus inévitables à la prudence, qu'ils étaient conduits par le secret d'une piété impie, et portés par les efforts d'une brutalité méritoire.

Deux de ces hommes inhumains sont envoyés d'Orient en France pour se défaire de Louis comme du plus dangereux ennemi de la religion mahométane. Mais Dieu, seul maître de la vie et de la mort, permet contre le succès ordinaire de leurs fatales entreprises, qu'ils y soient découverts. Et qui le croirait, messieurs? au lieu des supplices qu'ils ont mérités, ils n'y reçoivent que des présents et des caresses.

Ce crime n'était-il pas trop grand pour être pardonné? Non, saint Louis voulut au contraire le pardonner, parce qu'il était grand. Celui qui envoyait ces assassins était infidèle. Il fallait lui montrer par une bonté si magnanime la différence qu'il y avait entre sa religion et la nôtre, entre les leçons que lui donnait le démon et celles que nous recevons de Jésus-Christ.

Mais ce pardon était d'une dangereuse conséquence? Il fut encore d'une plus grande édification; et du moins fit-il voir que la clémence n'expose point la vie des rois. Une vertu si héroïque sera toujours la plus sûre garde de leurs personnes. Elle fait descendre du ciel l'ange du Seigneur, qui forme autour d'eux une espèce de camp, et qui les met en sûreté du côté de leurs ennemis : *Immittet Angelus Domini in circuitu timentium eum, et eripiet eos* (*Psal.* XXXIII, 7).

Mais après tout, des crimes si exécrables font horreur à la nature et arment contre eux la douceur même de la religion. C'est aux saints à pardonner, et aux lois à être inexorables.

Allons plus loin. C'est trop peu pour un si saint roi de pratiquer la miséricorde durant le court espace de sa vie. Il veut la faire passer aux siècles à venir, et le Dieu éternel en étant l'objet, il faut qu'il la rende en quelque manière éternelle.

Il appuie de toute son autorité l'établissement et l'augmentation de la Faculté de Théologie de Paris. Par là il donne des colonnes au Temple de Dieu, et il établit en France comme un concile perpétuel, qui répand dans tout l'univers un trésor de science et de sagesse.

Il fonde plusieurs hôpitaux, et perpétuant ainsi sa charité, il ajoute le nom de père des pauvres à celui de père du peuple.

Il fonde plusieurs monastères. Par là il donne des troupes auxiliaires à *l'armée toujours rangée en bataille.* Il ouvre un port assuré aux âmes qui ont fait naufrage dans la mer orageuse du monde, et à celles qui sont en danger de l'y faire. Il forme des nuées mystiques, qui versent sur le jardin délicieux de l'Eglise une pluie de bénédiction.

Il fonde dans son palais cette chapelle qui porte par excellence le nom de sainte; consacrant ainsi le sanctuaire de la justice par un culte perpétuel et par les précieuses reliques qu'il y renferme.

Que vous dirai-je, messieurs? Ses miséricordes n'ont point de bornes. Il les répand sur les Français et sur les étrangers, sur les chrétiens et sur les infidèles, sur ses ennemis et sur ses alliés, sur les pauvres communs et sur les pauvres évangéliques, sur les corps et sur les âmes, sur le temps présent et sur les siècles à venir; en telle sorte qu'on peut dire de lui ce que le prophète disait du soleil de la nature, figure du soleil de justice: *Non est qui se abscondat a calore ejus* (*Psal.* XVIII, 7). Rien ne se cache à l'ardeur de sa charité.

Ne nous contentons pas, mes chers auditeurs, d'admirer ce grand exemple. Tout admirable qu'il est, il n'est pourtant pas au-dessus de notre imitation. C'est une vérité constante du christianisme, que chacun reçoit les miséricordes de son état, et que chacun est dans l'obligation indispensable de les pratiquer. Il ne faut donc pas se figurer que l'exemple de ce saint roi ne soit utile qu'aux rois. L'Eglise le propose au commun des hommes, parce qu'il n'y en a point de plus propre à faire impression sur leur esprit, et que la grandeur n'est pas moins capable d'inspirer la vertu, que d'autoriser le vice. Si le démon se sert d'elle pour le mal, Dieu s'en sert pour le bien; et comme chacun de nous la regarde avec admiration, chacun de nous doit être disposé à imiter ce qu'il admire. Plus l'exemple est illustre, plus il doit frapper, et outre l'approbation qu'il donne au précepte, il persuade qu'il peut s'accomplir.

Instruits de la sainteté de notre Dieu, apprenons de saint Louis, comme il l'avait appris de sa sainte mère, à préférer la mort au péché qui attire tant de maux au monde; car l'Ecriture a décidé que la justice élève les nations, et que le péché seul fait la misère des peuples: *Justitia elevat gentem, miseros facit populos peccatum.* Saint Louis évita la corruption, quoiqu'il respirât à toute heure l'air contagieux de la cour; et nous, nous sommes vaincus par nos passions, souvent parce que nous craignons de les vaincre, et combien de fois cherchons-nous le piége où nous nous plaignons d'être surpris! Il conserva sa piété dans le tumulte des armes; rougissons de ne pas augmenter la nôtre dans la cruelle guerre que nous avons à soutenir, non-seulement contre des ennemis enflés d'une prospérité qui ne leur était pas ordinaire, mais plus encore contre les *princes de ce siècle ténébreux et contre les esprits de malice répandus dans l'air* (*Eph.*,

VI, 12), qui veulent nous enlever l'héritage de notre Père céleste. Réprimons comme lui ces mouvements lâches d'ambition, d'envie, d'orgueil, qui nous font envahir, sinon en effet, au moins par la pensée les biens et les talents du prochain. Bannissons cette curiosité téméraire qui veut nous faire entrer dans les *profondeurs de Dieu*, et qui donne souvent une préférence funeste à la raison sur la foi. En vain donc nous excuserions-nous sur l'impuissance de suivre un modèle trop parfait. Nous nous sanctifierons dans notre état comme saint Louis s'est sanctifié dans le sien, si nous profitons des miséricordes de Dieu sur nous, et si nous les répandons sur tout ce qui a rapport à nous. Et c'est ainsi que nous nous unirons à ce saint roi, pour chanter avec lui le cantique éternel des miséricordes du Seigneur.

Mais de l'admiration de ses miséricordes passons à celle de ses jugements, et en continuant de louer saint Louis et de nous instruire, finissons par là ce discours.

SECONDE PARTIE.

Les jugements de Dieu sont aussi adorables que ses miséricordes, et ne contribuent pas moins au salut du monde et à la sanctification de ses élus. C'est par un jugement que le Fils de Dieu a réconcilié les hommes avec son Père sur l'arbre de la croix (*Isa.*, LXXXIII, 8). C'est par un jugement que le démon a perdu l'empire, qu'il avait tyranniquement usurpé. L'amour de la justice, sans lequel de pécheur on ne devient jamais saint, est ordinairement précédé de la crainte des jugements de Dieu (*Joan.*, XVI). La vue de ces jugements terribles anime les justes dans la carrière de la vertu, pour leur faire remporter le prix de la course; et le juste Juge ne leur met enfin sur la tête la couronne de justice, qu'après que son jugement les en a déclarés dignes.

C'est ce qui obligeait le saint roi David d'avoir toujours présents ces jugements adorables. Tantôt il les regardait avec une frayeur salutaire qui donnait un frein à ses passions, et qui le portait à réparer ses fautes passées: *A judiciis tuis timui* (*Psal.* CXVIII, 120). Tantôt passant de la crainte qu'inspire la foi, à la sagesse que donne la connaissance, il voyait que les jugements de Dieu étaient équitables, et il faisait de leur équité la règle de ses actions: *Cognovi*, *Domine*, *quia æquitas judicia tua* (*Ibid.*, 75). Enfin lorsqu'il considérait que les bons gémissaient dans les afflictions de cette vie, et que les méchants y jouissaient d'une prospérité qu'ils n'avaient pas méritée, il avouait que ces mêmes jugements étaient des abîmes impénétrables à l'esprit humain, et il les adorait avec une profonde humilité: *Judicia tua abyssus multa* (*Psal.* XXXV, 7).

C'est ainsi que les regarda le saint roi, dont nous honorons la mémoire. Ils furent pour lui comme pour David terribles, équitables, profonds. Il en prévint la terreur par une continuelle pénitence. Il en imita l'équité dans le gouvernement de ses Etats. Il en adora la profondeur dans les disgrâces qui lui arrivèrent, et c'est ainsi qu'il eut le bonheur de les louer: *Judicium cantabo tibi, Domine.*

1. Si un païen fut effrayé à la première ouverture que lui fit saint Paul de ces jugements redoutables (*Act.*, XXIV, 25), combien plus doivent l'être les justes, qui ne les perdent jamais de vue (*Psal.* XVII, 23)? Mais cette crainte serait vaine, si elle ne les portait à chercher le seul asile que l'Evangile nous enseigne contre leur sévérité. *Qui vous a appris*, disait Jean-Baptiste, *à fuir la colère qui doit tomber sur vous?* En voici le seul moyen. *Faites de dignes fruits de pénitence* (*Luc.*, III, 7).

Ne croyez pas, messieurs, que cette parole ne regarde que les pécheurs, qui sans doute sont perdus, si la pénitence ne les sauve. Les justes mêmes y sont compris, parce qu'il n'y en a point qui ne commettent de légères fautes que Dieu punira, s'ils ne les ont eux-mêmes punies; et quand il serait possible qu'ils n'en commissent aucune, la pénitence serait toujours nécessaire aux justes et aux pécheurs. Les pécheurs la doivent faire pour recouvrer l'innocence, les justes pour la conserver.

Saint Louis, convaincu de cette vérité catholique, était pénétré de la frayeur des jugements de Dieu, et rendait sa vie d'autant plus sainte, qu'elle était plus pénitente. Quoique la main de Dieu toujours prête à le soutenir le garantît des chutes mortelles, il était trop humble pour se croire innocent, parce qu'il avait appris de saint Jean, que *si nous disons que nous sommes sans péché*, *nous nous séduisons nous-mêmes et que la vérité n'est point en nous* (I *Joan.*, I, 8).

Comme David, il quittait la pourpre pour prendre le cilice (*Psal.* XXXIV, 16). Il humiliait son âme par le jeûne; il descendait du trône pour se couvrir du sac et de la cendre; de peur de mériter le reproche que fait l'Evangile à ceux qui habitent dans les maisons des rois, *d'être vêtus avec luxe et avec mollesse* (*Matth.*, XI, 8), il portait la haire sous des habits magnifiques dans les occasions d'éclat, mais partout ailleurs simples et modestes; et si quelquefois il quittait les instruments de sa pénitence, il rachetait ce soulagement par des aumônes dignes de son élévation. Les plaisirs dont le monde est si avide, n'attiraient que son mépris, et la grâce élevant son grand cœur, lui faisait comprendre qu'étant né sur un trône chrétien pour régner ensuite avec les anges, il serait indigne de lui de s'avilir jusqu'aux profanes coutumes des païens, et à l'exemple de David, il les regarda comme des folies pleines de vanité et de mensonge, qui ne méritaient pas l'attention des esprits solides: *Et non respexit in vanitates et insanias falsas* (*Psal.* XXXIX, 6).

Quel rapport de vous à ce saint roi, âmes délicates et mondaines, qui, dans des conditions médiocres ou même obscures, abusez des biens de ce monde, souvent mal acquis, pour flatter votre chair jusqu'à l'accabler de plaisirs et à la fatiguer de délices,

et qui malgré le poids énorme de vos péchés fuyez les mortifications les plus communes, lorsqu'un prince innocent ne veut se dispenser des plus humiliantes, ni par l'éminence de son rang, ni par l'importance de ses affaires, ni pour la conservation d'une santé précieuse à tous ses sujets, et qu'il a le courage de pratiquer à la cour les austérités d'un anachorète?

Mais encore quelle erreur parmi les grands de vouloir renvoyer la pénitence dans le cloître, comme si elle n'était pas propre pour la cour. Malheureuse la cour, d'où la pénitence est bannie! Et où sera-t-elle donc nécessaire, si elle ne l'est dans un séjour où le monde plaît, et où l'on plaît au monde; où la mort du péché entre par tous les sens jusqu'à la substance de l'âme; où les passions font d'autant plus de ravage dans les cœurs, qu'elles y entrent d'une manière plus déguisée; où, à force de s'endurcir dans l'oubli de Dieu, dans la corruption, dans les mauvaises habitudes, on parvient enfin *à avaler l'iniquité comme l'eau* (*Job.*, XV, 16)? Si dans le cloître plusieurs augmentent leur pénitence par conseil, à la cour tous la doivent faire par précepte.

2. Mais c'est par l'équité dans les jugements que les rois sont les images les plus approchantes de la divinité, et c'est pour cela que David, venant de placer Salomon sur le trône, faisait cette prière à Dieu : *Deus, judicium tuum regi da, et justitiam tuam filio regis* (*Psal.* LXXI, 1) : Donnez, Seigneur, à Salomon, fils du roi et roi lui-même, votre jugement et votre justice, afin que dans tous les jugements qu'il rendra, il suive la même justice que vous observez dans les vôtres.

Ce fut la règle de saint Louis. Il ne regarda pas la royauté comme une qualité attachée à son être, ou comme un titre assuré de vivre dans une oisiveté superbe, et de se croire tout permis; mais comme un poids éclatant et comme un ministère dont Dieu l'avait chargé *pour juger les peuples dans la justice et les pauvres selon l'équité.* Au-dessus de tout par son rang, il mit la raison au-dessus de lui; et législateur souverain, lui-même se soumit à la loi. Roi par sa qualité et par sa sagesse, il comprit que les actions de bonté, de générosité, de justice, étaient les sources fécondes où il devait puiser la gloire solide et véritable. Il ne songea point à être connu de la postérité, un roi l'est toujours quand même il ne le voudrait pas. Mais il mérita que la postérité reconnût en lui le vengeur des crimes, le protecteur de l'innocence, le père des pauvres, l'honneur de la religion, l'amour des peuples, le salut de l'Etat.

Ce ne sont point là, messieurs, des paroles pompeuses et des expressions emphatiques, dont j'aie fait une recherche pénible pour vous éblouir. Ce sont des titres glorieux qu'il s'attira par des actions glorieuses, en établissant des lois justes, en appelant des hommes sages dans son conseil, en veillant sur la conduite des ministres de son autorité, en rendant lui-même la justice à ses sujets dans des audiences fréquentes et faciles, en dissipant par la lumière que Dieu répandait autour de son trône tout ce que la calomnie et la chicane tâchaient d'embrouiller (*Prov.*, XX, 5); en distinguant les véritables droits de l'Eglise des usurpations qui la déshonorent, en obéissant avec un cœur soumis et docile au vicaire de Jésus-Christ, et résistant avec hauteur et fermeté au prince temporel et politique; et surtout en traitant avec une sévérité inflexible certains criminels qui doivent être moins épargnés que les autres.

Il ferma ces bouches profanes, qui, sous le vain prétexte de divertir et de plaire, entretiennent l'oisiveté et justifient les passions; et persuadé que ces poésies tendres et licencieuses que l'on débite sur le théâtre sortent d'un cœur corrompu et servent à le corrompre, il renversa le théâtre même.

Le roi-prophète comptait parmi les grâces que le Sauveur devait faire aux hommes, qu'il les délivrerait de l'injustice des usures, où les exposent les nécessités indispensables de la vie : *Ex usuris et iniquitate redimet animas eorum* (*Psal.* LXXI, 14). Saint Louis se rend garant envers son peuple de la promesse divine et extermine les usuriers; imitant ainsi la conduite de Dieu, qui exercera contre eux un jugement sans miséricorde, parce que ce sont de tous les hommes ceux qui en manquent le plus.

Il punit sans rémission par le fer et par le feu les blasphémateurs et les impies; à l'exemple de Dieu même qui, dans l'ancienne loi (*Lev.*, XIV, 16) les faisait punir de mort, et qui dans la nouvelle les menace de ne leur pardonner jamais (*Matth.*, XII, 31; *Marc.*, III, 24).

Il traita les hérétiques, comme Dieu voulait que l'on traitât parmi les Juifs ceux qui adoraient les dieux étrangers (*Deut.*, XIII). Il en purgea ses Etats dès la première année de son règne. S'il ne pouvait pas les ramener comme errants, il les domptait comme rebelles, après avoir appris de saint Augustin, que Dieu impose aux rois l'obligation de faire certains biens que les seuls rois peuvent faire.

Il s'éleva de toute sa force contre la fureur des duels, pour empêcher que la valeur, qui est une vertu sage et héroïque, ne devînt brutale et insensée : suivant ainsi la loi de Dieu qui condamne l'homicide, comme contraire à la nature qu'il détruit; à la société qu'il trouble, à l'Etat qu'il affaiblit, à la religion dont il éteint la charité.

Les guerres avec tous les malheurs qui les suivent, sont appelées dans l'Ecriture *Jugements* (IV *Reg.*, XXV, 6). Et que sont-elles en effet, que des jugements de mort et d'autres peines que les souverains prononcent contre leurs ennemis? *Duxerunt eum ad regem Babylonis, qui locutus est cum eo judicium* (II *Paral.*, XXIV, 44).

La grande maxime de saint Louis était

qu'il n'en fallait que de nécessaires, et que l'on y devait épargner les innocents; et c'était aussi celle qu'avait prescrite saint Augustin au gouverneur d'Afrique : *Pacem habere debet voluntas, bellum necessitas* (*Aug.*, *epist.* 189; *Bon.*, *Com.* 6).

Ce prince fut contraint, après une minorité tumultueuse, de faire la guerre dans son royaume à plusieurs souverains dont la puissance, onéreuse aux peuples et suspecte aux rois, était un sujet continuel de division et de trouble dans la religion et dans l'Etat. On sait qu'il ne les soumit par la force que quand la douceur fut inutile, et que sa valeur ne servit qu'à donner plus d'éclat à sa clémence.

Ce ne fut pas précisément la nécessité qui l'obligea de porter ses armes dans les pays étrangers, mais c'en était une pour lui de témoigner son zèle pour l'Eglise. Et les disgrâces qui lui arrivèrent dans une expédition plus digne d'un apôtre que d'un prince temporel, doivent être mises au rang de ces événements extraordinaires, qui font que l'on s'écrie avec saint Paul : *Oh! que les jugements de Dieu sont impénétrables* (*Rom.*, XI, 33)! Jugez-en, messieurs, et, puisque notre sujet nous y conduit, laissons raisonner les sages du siècle, et entrons ici dans les conseils de Dieu avec une curiosité craintive et respectueuse.

3. Cette guerre fut entreprise avec toutes les circonstances qui pouvaient promettre un heureux succès. D'abord elle le fut par l'ordre de Dieu, puisque les papes et les conciles y avaient souvent invité les princes chrétiens. Le motif en était louable, puisque c'était l'amour des fidèles opprimés et le zèle de la gloire de Dieu outragée; amour plus fort que la mort même (*Cant.*, VIII, 6), zèle auquel toute la puissance de l'enfer ne peut résister. La croix en était l'étendard, et saint Louis n'avait pas moins de raison que Constantin d'espérer que cet étendard sacré serait suivi de la victoire.

Cette guerre était juste, puisqu'il s'y agissait de chasser les usurpateurs sacriléges des lieux vénérables où se sont opérés les mystères de notre rédemption; et cette justice était le garant du bon succès, selon cette parole de saint Augustin : *Quand on combat les cieux ouverts, Dieu regarde ceux qui combattent pour sa cause, et il les fait triompher.*

L'innocence, ou du moins la pénitence dont cette guerre était le supplément, rendait l'armée de saint Louis agréable à Dieu. Il devait donc, comme le présumait autrefois le chef des Ammonites, *prendre la défense du peuple qui ne l'avait point offensé*, *et rendre les infidèles l'opprobre de toute la terre* (*Jud.*, V, 25). D'ailleurs on n'avait négligé aucune des règles de la prudence humaine, quoique tous ces guerriers eussent mis leur confiance principale dans l'invocation du nom du Seigneur (*Psal.* XIX, 8). Encore une fois, qui n'eût cru qu'avec de telles circonstances cette guerre devait avoir un heureux succès, puisque c'était la guerre même du Seigneur : *Prœliabatur prœlia Domini* (I *Reg.*, XVIII, 17)? Mais *autant que les cieux sont élevés au-dessus de la terre* (*Isa.*), autant les jugements de Dieu sont élevés au-dessus des nôtres.

Saint Louis sort de France, entre en Egypte, se présente devant Damiette avec une flotte chargée de tout ce que le christianisme a de plus noble et de plus vaillant. La terreur et la mort marchent devant lui. Le bouclier de la justice d'une main, le glaive exterminateur de l'autre, il n'est arrêté ni par les flots écumants, ni par la grêle de traits qui tombent sur lui de tout le rivage. Il se jette dans l'eau; ses troupes le suivent. Tout plie. Venir, voir, vaincre n'est que l'ouvrage d'un seul jour. La prise de cette importante place ouvre un passage à toutes les autres. L'infidèle est consterné, et le chrétien se promet d'arroser bientôt de larmes de joie la terre que Jésus-Christ a arrosée de son sang. Et pouvait-il ne se pas flatter d'une si douce espérance à la vue de ces heureux commencements?

Mais hélas! mes frères, après des avantages si signalés, après les efforts prodigieux d'une valeur que l'ancienne Rome aurait regardée avec admiration et avec envie, le pieux conquérant se trouve arrêté au milieu de ses conquêtes, perd une bataille, et cette perte est suivie de celle de sa liberté.

C'est en vain que, dans une extrémité si déplorable, il dit comme un autre Moïse : *Pourquoi, Seigneur, votre fureur s'allume-t-elle contre votre peuple, que vous avez fait venir avec une grande force et une main puissante? Ne permettez pas que les Egyptiens disent : Il les a fait sortir de leur patrie avec adresse pour les exterminer de la terre* (*Exod.*, XXXII, 11). Quelque touchantes que soient ses plaintes, le Seigneur n'en est pas touché; c'est en vain que l'Eglise est en prières pour son généreux défenseur : elle trouve un ciel d'airain impénétrable à ses vœux, et, par le plus incompréhensible des jugements, ce n'est pas Pharaon et les Egyptiens qui périssent, c'est Moïse et les Israélites. *Judicia tua abyssus multa.* Oui, mon Dieu, vos jugements sont des abîmes.

Et ne me demandez pas, messieurs, que j'en sonde la profondeur. Je vous répondrais avec saint Augustin que si l'Apôtre les trouve impénétrables, il ne nous appartient pas de les pénétrer. Tout ce que nous en savons, ajoute ce Père, c'est que ces jugements cachés sont des peines dont Dieu frappe les hommes, ou pour les purifier en éprouvant leur vertu, ou pour les exhorter à se convertir, ou, s'ils ne veulent pas se rendre à sa voix, pour les aveugler et les endurcir dans le crime (*Aug.*, *de verb. Ap.*, *serm.* 20; *item*, *in psal.* IX).

En nous fondant sur cette doctrine, nous pouvons dire que ce malheur arriva pour convertir ceux d'entre les chrétiens qui, peut-être sans cela, n'auraient jamais fait une véritable pénitence; pour frapper les infidèles de cet aveuglement malheureux qui endurcit et qui réprouve, mais surtout pour

purifier saint Louis et les autres justes qui étaient dans son armée.

La disgrâce de ce prince ressemblait à celle de Tobie. *Parce qu'il était agréable à Dieu, il fallait que la tentation l'éprouvât* (*Tob.*, XII, 18), et cette tentation lui fit pratiquer des vertus qui rendirent sa défaite plus glorieuse que ne l'avaient été les triomphes des plus fameux conquérants.

Il y signala sa piété en s'humiliant sous la puissante main qui tient les rênes de tous les empires, et en se confondant, tout juste qu'il était, dans la foule des coupables.

Il y signala sa grandeur d'âme; car si dans la bataille il avait combattu en héros, dans la prison il fit voir des qualités encore plus héroïques. Quelque férocité que lui montre le sultan, il se trouble si peu, qu'il ne daigne pas seulement le regarder. Incertain si des mains barbares vont l'exposer aux tourments et à la mort, *il possède son âme dans la patience.* La majesté, l'intrépidité, la magnanimité, la constance, toutes les vertus royales l'accompagnent alors et paraissent en lui avec tant d'éclat, que les grands d'Egypte estiment bien plus le prisonnier que le vainqueur, puisque, venant de se défaire du vainqueur, ils désirent que le prisonnier règne sur eux.

Bien loin donc que ce grand roi soit abattu d'un si rude coup, il fait un traité avantageux dans sa prison même, pour l'exécution duquel il ne veut donner d'autre garant que sa parole. Le vaincu fait la loi au vainqueur, prend encore les villes de Tyr et de Césarée, revient en France, où sa présence est nécessaire, et, lorsque la prudence semblait lui prescrire de ne plus commettre sa gloire aux difficultés d'un long trajet et au sort des armes, peu d'années après, un zèle de charité que le siècle ne connaît point lui redonne de nouvelles forces pour passer en Afrique, parce qu'un nombre infini de chrétiens y souffrent sans espérance et y gémissent sans consolation. Il sacrifie sans regret la jouissance paisible de tout ce qu'il possède de biens et d'honneurs dans son royaume pour marcher une seconde fois contre les infidèles; et si une maladie mortelle rend sa dernière expédition plus malheureuse que la première, sa vertu en est aussi plus grande. Si sa mort y est prompte, elle en est plus glorieuse devant Dieu, qui consacre sa mémoire par une mort plus honorable que celle qu'il aurait attendue dans le sein de ses États.

Et quelle mort plus honorable, messieurs, que celle d'un roi chrétien qui, après avoir été, comme saint Paul, *le prisonnier de Jésus-Christ*, et avoir réparé en quelque sorte le crime des rois qui avaient persécuté l'Église, en souffrant lui-même la persécution, meurt enfin les armes à la main, pour honorer la cause de la religion chrétienne!

Quelle mort plus honorable que celle d'un roi prudent et courageux qui, en mourant, fait venir dans sa tente les principaux chefs de son armée pour leur donner ses ordres et les exhorter à ne pas faire la paix avec des hommes qui ne l'ont point avec Dieu.

Quelle mort plus honorable que celle d'un roi sage qui, en mourant, donne à son successeur à la couronne des instructions pleines de lumière, de justice et de charité, instructions, dit un historien, qui devraient être gravées dans tous les palais et dans tous les temples, afin qu'elles fussent toujours sous les yeux des rois (*Méz.*, *tom.* IV, *p.* 272).

Quelle mort plus honorable et en même temps plus digne d'envie et de respect, que celle d'un roi innocent couché sur la cendre comme un pécheur; qui, n'ayant pu arborer la croix sur les remparts de Tunis, en exprime du moins la figure sur sa poitrine, pour faire un sacrifice à Dieu de ce pressant désir de son cœur, et qui lui rend son âme juste en prononçant avec une humble confiance ces paroles du roi célèbre qu'il avait si religieusement imité: *Introibo in domum tuam, adorabo ad templum sanctum tuum.* Enfin, Seigneur, voici le moment heureux où je vais entrer dans votre maison, et vous adorer à jamais dans le temple de votre gloire.

C'est par là qu'il finit le merveilleux cantique de sa vie à l'honneur des miséricordes et des jugements de Dieu : *Misericordiam et judicium cantabo tibi, Domine.* Et peut-être, messieurs, n'avons-nous pas encore commencé le nôtre.

Nous nous acquitterons de ce devoir de reconnaissance si, comme saint Louis, nous ne vivons que pour Dieu : *Cantat Deo, qui vivit Deo*, si nous réglons notre vie par l'impression que doivent faire sur nos esprits ses miséricordes et ses jugements; si, à la vue de nos péchés, nous le prions d'avoir pitié de nous selon sa grande miséricorde, et en même temps de n'entrer point en jugement avec nous (*Psal.* L, 1; CXLII, 2); si, comme saint Louis, animés de la vie de la foi, nous faisons un saint usage des bons et des mauvais succès qui partagent la vie humaine. La prospérité ne l'a point enflé, l'adversité n'a jamais eu le pouvoir de l'abattre, et, dans l'une et dans l'autre, on l'a toujours vu grand et saint.

C'est ce qu'il semble avoir transmis à celui qui a hérité de son trône et qui tâche d'imiter ses vertus.

Vous, messieurs, qui, sous la protection que ce grand roi donne aux sciences et aux arts, honorez l'esprit humain, en montrant jusqu'où va l'étendue de ses lumières; qui, par vos savantes veilles, bannissez du monde les erreurs et les préjugés, et qui découvrez dans le sein de la nature étonnée des secrets inconnus aux siècles passés, vous faites par là un des ornements de l'Etat, et vous contribuez à immortaliser la mémoire du prince qui le gouverne.

Jusqu'ici vous avez célébré ses triomphes sur les nations et sur lui-même; que sa constance et sa piété soient maintenant le sujet de vos inscriptions et de vos éloges. Et tous ensemble attirons sur lui, par nos prières, le secours de saint Louis, afin

que du haut du ciel, où ses vertus l'ont élevé, il se rende plus que jamais l'ange tutélaire de la France.

Mais, pour mériter sa protection, il faudrait que notre vie eût quelque rapport à la sienne, et, pour notre malheur, c'est ce qui n'est pas. L'histoire ne dit point qu'il fut éclairé comme Salomon et comme Charlemagne, que, depuis le cèdre jusqu'à l'hysope, il eût tout connu comme l'un, ni qu'il possédât toutes les sciences comme l'autre. Mais il eut dans un souverain degré la science de son état, et il fut rempli de *cet esprit de sagesse et de révélation* (*Eph.*, I, 17) que saint Paul souhaite aux fidèles, *afin qu'ils connaissent Dieu et l'espérance où il les a appelés.* Heureux ou malheureux, la volonté de Dieu fut sa règle, et il n'usa du temps que par rapport à l'éternité.

Les sciences humaines, quelque estimables qu'elles soient, nous seraient inutiles et même pernicieuses sans *la science des saints* (*Sap.*, X, 10). Quand elles sont seules, elles ont la malheureuse propriété, en ornant l'esprit, d'enfler le cœur (*I Cor.*, VIII, 1). Jointes l'une à l'autre, elles participent à la charité, qui édifie et qui soumet les obscurités de la raison aux lumières de la foi.

Il ne faut donc pas que cette auguste solennité soit uniquement destinée à nous acquitter envers saint Louis d'un tribut d'honneur et de louanges; qu'elle serve encore à nous accuser nous-mêmes de ce que notre conduite ne répond pas à son exemple. Nous nous plaignons, mais où faut-il chercher la source de tous les maux qui nous arrivent, que dans l'intempérance de notre esprit et dans la corruption de nos mœurs? Rien ne nous coûte pour être éclairés, nous négligeons tout pour être justes. Et nous figurons-nous que Dieu nous oublie, parce que nous l'avons oublié? Pensons-nous, comme parle un prophète, que l'Eternel s'endorme dans le ciel et qu'il n'ait pas les yeux ouverts sur le royaume pécheur pour le punir de la hardiesse de ses impiétés, de la malignité de ses médisances, de l'excès de son luxe, de la cruauté de ses usures, de l'abomination de ses délices?

Regardons néanmoins ses châtiments comme des grâces. A force d'être heureux, nous étions comme sortis de nous-mêmes; il nous frappe afin que nous nous retrouvions et que nous soyons contraints d'avouer qu'ayant abusé de l'abondance de ses miséricordes, nous méritions d'éprouver la sévérité de ses jugements.

Adorons humblement les uns et les autres, puisqu'ils sont également les effets de l'amour qu'il a pour nous; car il est décidé dans sa parole qu'il *châtie ceux qu'il aime, et qu'il frappe des verges de sa justice tous ceux qu'il reçoit au nombre de ses enfants* (*Hebr.*, XII, 6).

Aimons-les encore dans saint Louis, qui a souverainement aimé Dieu, afin que cet amour nous guide dans nos actions comme il l'a guidé dans les siennes; afin que ses miséricordes nous consolent, que ses jugements nous effrayent, et que, tempérant la crainte par l'espérance, nous parvenions à la charité. Et après avoir passé, comme saint Louis, par les humiliations, nous régnerons avec lui dans la gloire.

PANEGYRIQUE DE SAINT DOMINIQUE,

Prononcé dans l'église des RR. PP. Jacobins de la rue Saint-Honoré, le 4 août 1714.

Propheta magnus surrexit in nobis, et Dominus visitavit plebem suam.

Un grand prophète a paru parmi nous, et le Seigneur a visité son peuple (*S. Luc, ch.* VII, 16).

Le grand prophète et le prédicateur par excellence est Jésus-Christ; tous les autres ne sont que ses organes. C'est lui qui les donne à l'Eglise, afin que la vérité y soit annoncée dans tous les lieux et dans tous les temps; et comme cette Eglise est toujours sainte, parce que le Saint-Esprit l'anime toujours, jamais elle n'a manqué ni ne manquera de saints pasteurs dont les instructions rendront les pécheurs inexcusables.

Cependant Jésus-Christ même nous a avertis qu'il y aurait des siècles de sécheresse et de stérilité, où la diminution de la charité accroîtrait l'iniquité parmi les peuples; et saint Paul nous a prédit qu'il viendrait des temps fâcheux et difficiles, où les hommes ne pouvant plus souffrir la saine doctrine, auraient recours à de faux docteurs, fermeraient l'oreille à la vérité et ne l'ouvriraient qu'à des fables (II *Tim.*, IV).

Les hérétiques superbes et les catholiques déréglés n'ont que trop souvent accompli cette triste prophétie. Mais surtout vers la fin du douzième siècle l'ignorance et l'erreur, le vice et le relâchement affligèrent si fort l'Eglise, qu'elle ne cessait de lever au ciel ses mains pures, pour en obtenir des ministres fidèles et prudents, dont la parole puissante et efficace fît revivre le zèle et la vertu des premiers temps. *Suscita prædicationes, quas locuti sunt in nomine tuo Prophetæ priores* (*Eccli.*, XXXVI, 17), Seigneur, disait-elle, pour rappeler les hommes de leurs égarements monstrueux, suscitez des prédications semblables à celles que faisaient en votre nom les anciens prophètes.

Sa prière fut exaucée, messieurs, et le Seigneur visita son peuple en tirant des trésors de sa miséricorde un homme prédestiné dans son conseil, annoncé par des signes et des prodiges, orné de grâces et de vertus, enrichi de talents extraordinaires pour relever la gloire et l'éclat de la prédication évangélique.

Saint Dominique parut alors avec le zèle et l'autorité d'un prophète, et pour notre gloire s'éleva principalement parmi nous: *Propheta magnus surrexit in nobis.* S'il a pratiqué des vertus héroïques, ce royaume en a été le témoin. S'il a fait de grands miracles, une de nos plus belles provinces en a été le théâtre; et s'il a institué un ordre célèbre, une de nos plus fameuses villes en a été le berceau.

Je viens donc vous le représenter, mes-

sieurs, comme le restaurateur de la prédication, et je deviens aujourd'hui l'organe des prédicateurs pour faire l'éloge d'un seul, qui mérite l'éloge de tous, puisqu'il a possédé lui seul ce qui est partagé aux autres.

Quoique la vérité soit une, elle n'est pas toujours uniforme. Quoiqu'elle parte d'un même principe, elle n'a pas toujours le même but ; et quoique ceux qui l'annoncent soient mortels, il y en a qui ne meurent jamais et qui l'annoncent sans cesse.

Selon qu'elle participe plus ou moins à ces trois avantages, je veux dire selon qu'elle a plus ou moins de diversité dans sa manière, d'immensité dans son étendue, ou d'éternité dans sa durée, elle fait le grand ou le moindre prédicateur.

Mais il n'y en a point qui ne soit limité, ou par son talent, ou par sa mission, ou par sa vie. Tel qui sait donner à la vérité les différentes formes dont elle a besoin pour s'insinuer dans les cœurs, en a trop peu de témoins ; et l'annonçât-il avec succès aux personnes de toute condition et de tout sexe, ce ne peut être que pendant un certain temps.

C'est par un privilége spécial que Dieu a fait une heureuse exception en saint Dominique, pour donner à l'Eglise un prédicateur accompli. On dirait qu'il a voulu se faire entendre par lui seul avec autant de diversité, qu'il avait parlé lui-même par ses prophètes : *Multifariam multisque modis* (*Hebr.*, I, 1). Comme les apôtres il enseigne la science du salut à toute créature : *Omni creaturæ* (*Marc.*, XVI, 15). Et sa parole, effusion divine du Verbe incréé, est en un sens éternelle comme celle de Dieu même : *Verbum ejus manet in æternum* (I *Petr.*, I, 25).

Il prêche de toutes les manières, c'est un effet de sa sagesse qui connaît tous les ressorts du cœur humain. Il prêche à toutes sortes de personnes, c'est un effet de sa charité qui s'étend sans distinction sur tout le monde. Il prêche dans tous les temps, c'est un privilége de son ordre qui fleurira jusqu'à la consommation des siècles.

Fasse le ciel qu'il prêche encore aujourd'hui par ma bouche, et que comme le corps d'Elisée prophétisa même après sa mort, l'esprit de saint Dominique anime aussi le récit de ses actions, afin que son éloge soit une instruction pour nous, et allume dans nos cœurs quelque étincelle du feu divin dont il embrasa tant de peuples ! C'est la grâce que je demande à l'Esprit-Saint par l'intercession de Marie : *Ave, Maria.*

PREMIÈRE PARTIE.

La vérité toute simple a tant de charmes, qu'elle devrait suffire à elle-même pour se faire recevoir. Mais la misère de l'homme l'oblige à prendre des formes différentes, non pour être plus agréable, mais pour se rendre plus utile.

Il est vrai que pour opérer la conversion des pécheurs, qui est le plus grand ouvrage de la grâce, Dieu pour humilier l'orgueil se sert quelquefois de moyens qui paraissent faibles à la sagesse humaine. Mais ceux qu'il a chargés d'annoncer les vérités saintes, n'ayant pas la même puissance que lui, ont besoin du secours de l'art ; car puisqu'il est également propre à persuader le vrai et le faux, serait-il juste, dit saint Augustin (*de Doctr. Chr.*, *lib.* IV, *n.* 3) que le mensonge s'en servît pour combattre la vérité, et que la vérité ne s'en servît point pour se défendre contre le mensonge ? On pose donc des règles avant que de combattre des déréglements. On parle à l'esprit avant que de parler au cœur ; et les mouvements de l'éloquence venant au secours des raisons, leur donnent une force et une autorité qu'elles n'ont pas toujours par elles-mêmes.

Aussi voyons-nous que le divin prédicateur qui nous a apporté la vérité du sein de son Père, nous l'a enseignée différemment ; tantôt sous des paraboles, tantôt d'une manière claire et précise, tantôt rayonnant de gloire sur le Thabor, tantôt couvert de sang sur le Calvaire. Quelquefois il a parlé par son silence, et toujours par son exemple.

Mais saint Paul instruisant son disciple sur les différentes manières d'annoncer la parole, dont il lui fait le plus essentiel de ses devoirs, semble les réduire à deux principales : *Prædica verbum, insta opportune, importune* (II *Tim.*, IV, 2). Prêchez la parole de Dieu, lui dit-il, avec une assiduité toujours égale, et pressez vos auditeurs à temps et à contre-temps.

Parmi les interprètes, les uns disent que ce précepte de saint Paul regarde le prédicateur, qui, ayant reçu le don de la parole, est obligé de le cultiver, soit qu'il le trouve agréable ou fâcheux, soit qu'il fasse sa satisfaction ou sa peine. Les autres croient que ce précepte regarde les auditeurs, que l'on doit toujours instruire, quelle que soit leur disposition, soit que la vérité leur plaise, ou qu'elle les inquiète, soit qu'elle les flatte ou qu'elle les trouble, un ministre de Jésus-Christ ne devant jamais supprimer les mouvements de son zèle, sous prétexte qu'ils déplaisent à la cupidité de ceux qui l'écoutent.

Mais à quelqu'un de ces sentiments que je m'arrête, j'y vois toujours la gloire de saint Dominique. Quant à lui, il a trouvé dans son ministère de grands sujets de consolation, et n'y a pas moins rencontré d'occasions d'exercer son humilité et sa patience. Par rapport à ses auditeurs, il a observé la règle établie par saint Paul, en employant selon les rencontres la douceur et la force de la parole ; et vous l'allez voir, messieurs, tantôt les ménager avec charité, tantôt les presser avec véhémence. Ici, prendre le temps favorable pour les gagner ; là, les attaquer dans tous les temps pour abattre le cœur superbe sous le joug de la loi de Dieu. Si bien qu'en diversifiant ses discours avec tant de prudence et de sagesse, ses auditeurs frappés de l'éclat de la vérité l'ont entendue avec joie, et l'ont pratiquée avec ferveur. Est-ce à vous, est-ce à nous qu'il faut s'en

prendre, si aujourd'hui le même ministère n'a pas un succès aussi heureux?

Sa première manière de prêcher fut la pureté de ses mœurs et le bon exemple de sa vie. Né d'une des plus nobles maisons d'Espagne, il eut des inclinations encore plus nobles que sa naissance. Dans l'âge le plus tendre (qui le croirait, si l'on ne savait que la grâce surpasse la nature?) il n'avait aucune des faiblesses ordinaires aux autres enfants, et déjà dédaignait le repos pour s'adonner à la prière. Il fit de grands progrès dans l'étude, plus grands encore dans la vertu. Sa première jeunesse ne fut qu'un exercice continuel de mortification et de pénitence, de silence et de retraite, de précaution contre les vices, et d'amour pour la piété. Sensible aux misères des pauvres et compatissant pour ceux qui étaient dans l'affliction, il confondait les cœurs les plus resserrés et les plus durs par ses œuvres de miséricorde; et à peine avait-il fini son cours de théologie, que Dieu, qui voulait le donner en spectacle à l'univers, lui en fournit une occasion éclatante dans cette cruelle famine, dont l'Espagne fut désolée, et qui de l'Espagne étendit ses ravages affreux presque dans toute l'Europe.

Pour juger, messieurs, combien ses entrailles furent émues, formez-vous, s'il se peut, une idée de ces temps malheureux, où la terre privée des influences du ciel languit dans une triste sécheresse, ferme son sein à tout ce que le laboureur lui confie, et jette dans tous les cœurs la désolation et le trouble par une fatale stérilité.

Les riches trouvent alors quelque ressource dans les biens conservés par la prudence, ou accumulés par l'avarice. Mais le peuple abattu sous le poids de l'indigence et de la calamité, ne peut espérer qu'en cette providence irritée, qui, pour des raisons secrètes, mais toujours justes, semble l'avoir entièrement abandonné. Toutes les places publiques sont comme autant de théâtres où la misère représente ses horreurs. Une multitude confuse de pauvres languissants et desséchés sont plutôt des spectres que des personnes vivantes. Les uns épuisés par l'inanition meurent sans avoir la force de se plaindre. Les autres, animés par la faim même dont ils sont dévorés, appellent à leur secours l'injustice et la violence, et le citoyen a pour ennemi le citoyen même. Tel qui vit encore, jette sur les morts un regard sec et stupide, et se figure une déplorable consolation dans l'espérance de les aller bientôt rejoindre. Plusieurs, incertains s'ils doivent souffrir la misère pour éviter la mort, ou souffrir la mort pour éviter la misère, souffrent dans cette incertitude et la misère et la mort. Et la plupart, poussés par un désespoir ingénieux, prennent avidement pour nourriture ce qui leur ferait horreur en d'autres temps; cherchant ainsi à soutenir leur vie par ce qui est plus capable de la finir. Semblables à ces pilotes, qui dans le fort de la tempête sont forcés par une prudence cruelle d'abandonner pour vivre ce qui les faisait vivre; ou à ces soldats mis en déroute, qui, pour fuir les atteintes de l'ennemi qui les poursuit, se précipitent dans une rivière, et avancent d'autant plus leur mort qu'ils s'efforcent de l'éviter.

Dans une conjoncture si triste et si affligeante, le jeune Dominique, comme un autre Jérémie, pleure sur les malheurs de la ville de Palence où il était alors. Il accomplit sur lui-même ce qui manque à la pénitence de ses habitants. Il veut être comme saint Paul anathème pour ses frères; et s'il ne peut entièrement soulager la misère commune, du moins il s'y confond en se rendant lui-même misérable. La charité qui a déjà jeté dans son cœur ses plus profondes racines, produit dans cette rencontre tous les fruits de sa fécondité. Non-seulement il vend des biens périssables qu'un philosophe méprise comme un disciple de Jésus-Christ, il se dépouille même de ce que le plus désintéressé philosophe conserve toujours, je veux dire de ses livres.

Mais Dominique est destiné au ministère évangélique, et la science n'en est-elle pas une condition essentielle? Où la puisera-t-il, quand il en aura tari la source? Il lui suffit, messieurs, d'étudier dans le livre de la charité, et il lui restera toujours assez de lumière, pourvu qu'il sache, comme l'Apôtre, Jésus-Christ crucifié. Et peut-être que ce sacrifice qu'il fit de la science, en mérita dès-lors la plénitude aux enfants que la Providence lui destinait.

Il ne trouve pas que ce soit assez de donner tout ce qu'il a, il veut encore se donner lui-même. Une mère, désolée par l'esclavage de son fils, le prie de contribuer à sa rançon. N'ayant plus rien en sa puissance, il s'offre de prendre la place du fils malheureux, et de le rendre ainsi à sa mère.

Jugez, messieurs, si celui qui est si vivement touché des misères corporelles, doit être encore plus sensible aux spirituelles. Comme David, il est desséché par un zèle douloureux, à la vue des pécheurs qui abandonnent la loi de Dieu, et la charité de Jésus-Christ le presse de faire retentir aux oreilles de leur cœur la trompette de l'Evangile.

Aussi l'évêque d'Osme, frappé de la grandeur de ses sentiments et de ses talents extraordinaires, croit voir en lui un de ces hommes privilégiés, dont Dieu veut faire les instruments de sa miséricorde et de sa puissance. Il l'attire dans son clergé, et l'élève à la dignité du sacerdoce. Dominique parut alors plus revêtu que jamais de justice et de sainteté; et la grâce de l'ordination, jointe à tant d'autres dont Dieu l'avait prévenu, enflamme de plus en plus son zèle pour le salut du prochain. Quelque secours que le saint évêque en retire, il croirait manquer aux autres Eglises, s'il renfermait ce trésor dans la sienne; il veut qu'il soit répandu dans toute l'Espagne, en vue des grands biens qu'on doit attendre la religion.

Ici, messieurs, pour attirer toute votre admiration, je ne voudrais que vous faire percer les ombres de la nuit, qui couvrent

ce ministre fidèle. Vous le verriez, ou élevé par l'ardeur de son oraison, ou abattu par la rigueur de sa pénitence, pour obtenir à ses auditeurs un des principaux caractères de la prédestination, qui est l'amour de la parole de Dieu. Vous le verriez ensuite annonçant cette parole avec des fatigues incroyables, confondant l'erreur, établissant la vérité, éclaircissant nos mystères; et peut-être aurait-il sur vous un pouvoir qu'il paraît que nous n'avons pas.

Saint Paul veut que les ministres de l'Evangile reçoivent les choses temporelles en distribuant les spirituelles, parce que *celui qui travaille est digne du prix de son travail.* Dominique se soumet à cette loi; mais voyez jusqu'où va son ménagement et sa discrétion : il ne demande que du pain et de l'eau, et les reçoit toujours à genoux. Je vous ai dit que, par un excès de charité (si la charité peut être excessive dans un chrétien) il s'était privé de ses livres; mais ne croyez pas qu'il en eût moins de lumière. La charité qui, selon saint Paul, se réjouit de la vérité, ne le peut pas, sans la connaître; et quoiqu'elle croie tout, il ne faut pas s'imaginer qu'elle en soit moins éclairée.

Car, malgré son jeune âge, Dominique est regardé comme l'oracle des universités, consulté comme docteur déjà profond dans l'intelligence des Ecritures; et l'on pouvait lui donner cette louange si rare que saint Paul donnait à Timothée, que, dès son enfance, il avait été nourri dans l'étude des saintes lettres : *Ab infantia sacras litteras nosti* (II *Tim.*, III, 15). Mais comment vous représenter les bénédictions que Dieu donne à ses travaux? Une éloquence pareille à la sienne en ferait à peine la fidèle description. Devant lui, l'extravagance des mahométans et la témérité des hérétiques tombent dans une salutaire confusion; et tel, vaincu par lui, va vaincre d'autres sectaires. Les ardeurs de son zèle pénètrent jusqu'aux extrémités de la Galice; et quand les Eglises ne peuvent contenir la foule, sa voix retentit dans les places publiques et dans les campagnes. Les royaumes de Castille et d'Aragon cèdent humblement à la force de ses discours et de ses exemples. Ce roi même, à qui nous devons la pieuse mère de saint Louis, change de vie et se dévoue à la piété; et en général, tous les pécheurs, ou attirés par sa charité, ou ménagés par sa prudence, ou renversés par la crainte de Dieu et de ses jugements, deviennent sa joie et sa couronne, par la promptitude et la sincérité de leur conversion.

Je ne suis pas surpris, messieurs, des fruits abondants que produit la parole de Dieu dans cette bouche évangélique. Elle gagne les cœurs par la douceur, ou les enlève par la force; elle profite du temps favorable, ou les frappe avec persévérance dans tous les temps; et c'est là l'effet ordinaire de cette sainte parole, qui, comme dit saint Augustin, ne doit jamais cesser de se faire entendre. C'est toujours à propos pour ceux qui la reçoivent avec fruit; et si elle importune les pécheurs dont elle trouble la fausse paix, nous voyons, dans l'exemple de la veuve de l'Evangile, que son importunité même peut enfin la rendre efficace : *Sonet Verbum Dei, volentibus opportune, nolentibus importune.*

La puissance de tirer les êtres du néant est tellement propre à Dieu, qu'elle ne peut être communiquée aux hommes. Mais la puissance de tirer les âmes de l'erreur et de les sanctifier est encore plus grande; et Dieu, par un effet de son amour, veut bien la leur communiquer, et les rendre ainsi coopérateurs de sa grâce, dont ils doivent par conséquent imiter la conduite. Or, la grâce s'empare du cœur de l'homme, malgré les penchants qui s'y opposent; elle y détruit l'amour du monde par l'amour de Dieu; elle substitue un plaisir solide et pur à la place des plaisirs frivoles, et fait plutôt sentir les vérités qu'elle ne les montre.

C'est le modèle que nous voudrions suivre, quoique de loin, pour vous inspirer l'amour des vérités saintes. Mais comme votre cœur n'est pas dans nos mains, comme il est dans les mains de Dieu, et que nous ne connaissons pas, comme lui, tous les ressorts qui le remuent, le zèle chrétien nous inspire de l'attaquer de toutes les manières possibles : *Multifariam, multisque modis.* Nous vous éclairons, nous vous prions, nous vous exhortons, nous vous menaçons, sans nous lasser jamais de vous tolérer et de vous instruire. Comme vous vous détournez de vos devoirs par des passions, nous vous y rappelons en quelque sorte par des passions; et l'expérience nous ayant convaincus que de combattre vos sentiments par des pensées, ce serait les combattre faiblement, nous y employons les sentiments mêmes. Nous opposons, pour vous convertir, des craintes à des craintes, des désirs à des désirs, des troubles à des troubles, dans l'espérance que la vérité, passant par votre esprit, s'insinuera dans votre cœur, le remuera, l'agitera, l'emportera par une douce violence, supérieure à celle de la nature corrompue.

Voilà, mes frères, les précautions que vous nous obligez de prendre, et les innocents artifices que nous mettons en usage, pour gagner votre cœur à Dieu. Heureux, si après tant de soins, nous parvenions à la fin que nous nous sommes proposée! Mais nous avons beau étudier le cœur humain, et nous servir, pour le toucher, de tous les secrets de l'art et de la nature, nous le trouvons toujours possédé d'intérêts plus forts que l'intérêt du salut. Comme l'ancienne loi ne faisait par elle-même que montrer le péché, et rendre prévaricateurs les hommes qui ne l'accomplissaient pas, les règles que nous observons ne font aussi que vous montrer vous-mêmes à vous-mêmes; mais plus elles vous convainquent de vos désordres, plus elles vous rendent coupables, quand vous ne vous en corrigez pas.

Cependant, nous ne désespérons jamais de la grâce de notre ministère, fondés sur la promesse de Jésus-Christ, que sa parole

portera son fruit dans la patience; et, non contents de la diversifier selon les besoins, nous l'annonçons indifféremment à tout le monde, parce que nous savons que l'image de Dieu subsiste dans tous les hommes, lors même qu'elle ne lui ressemble pas; elle peut y être altérée, mais rien ne saurait l'effacer. Il est impossible qu'elle s'y perde, et elle peut s'y renouveler. En un moment les saints peuvent se pervertir, et les pécheurs se convertir. Aussi, mes frères, nous vous exhortons sans cesse, parce que nous ignorons le dessein que Dieu a sur vous. Si la vie que vous menez nous fait présumer que sa miséricorde n'y soit pas encore, sa puissance y est, car il peut toujours vous faire miséricorde, et c'est ce que nous espérons. Et si enfin votre dureté, supérieure à toutes nos exhortations, nous empêche de délivrer votre âme, du moins nous délivrons la nôtre.

C'est ici, messieurs, une des conditions du ministère évangélique, dont saint Dominique nous a donné les plus éclatantes leçons, en prêchant à toutes sortes de personnes, et vous en verrez le détail glorieux dans la seconde partie de son éloge.

SECONDE PARTIE.

Il fallait un zèle aussi universel que l'était celui de saint Dominique, pour prêcher la saine doctrine à un siècle aussi universellement corrompu; et pour juger combien il l'était, il n'y a qu'à se souvenir des événements malheureux que l'histoire nous a conservés. Ce fut environ ce temps-là, messieurs, que l'on vit la terre sainte misérablement reprise, les lauriers de tant de braves chrétiens flétris, le roi de Jérusalem dans les fers, et les infidèles montés au plus haut point de leur gloire sous le règne de Saladin: tant de prospérités dans une nation ennemie de Jésus-Christ, et tant d'adversités dans le peuple qui l'adore, étant une marque infaillible d'une grande colère de Dieu, et d'un grand déréglement parmi les hommes.

Mais quoique cette preuve fût suffisante, j'en trouve une autre dans les actes mêmes du concile de Latran; et ces actes ne nous marquent pas seulement ces désordres, ils nous en disent encore la nature et les circonstances.

Le souverain pontife se plaignait, en convoquant ce concile, d'une licence effrénée qui ne pouvait souffrir de discipline; d'une vie débordée qui s'abandonnait à toute sorte d'excès, d'un égarement d'esprit effroyable, qui préférait les caprices et les imaginations aux vérités que nous avons reçues de nos pères. C'est-à-dire, messieurs, que les hérétiques violaient la pureté de la foi; que les laïques corrompaient les bonnes mœurs, que les ecclésiastiques faisaient des plaies mortelles à la discipline; et comme ce fut contre tous ces désordres que le concile fut convoqué, ce fut aussi contre ces mêmes désordres que saint Dominique fit briller ce talent de la divine parole qu'il avait reçu dans le degré le plus éminent.

1. *Il faut*, dit saint Paul, ***qu'il y ait des*** *hérésies* (I *Cor.*, XI, 19), non par nécessité, mais selon les desseins de Dieu, qui les permet pour réveiller parmi les fidèles l'amour de la vérité, et la faire paraître avec plus d'éclat, pour connaître les loups dévorants cachés dans la bergerie, et distinguer les brebis paisibles qui croissent dans le sein de la charité.

Aussi a-t-on vu, dans tous les siècles, des esprits inquiets et présomptueux qui, au mépris de la tradition apostolique, sont nés d'eux-mêmes sans succéder à personne, ont banni l'esprit de soumission et de concorde nécessaire à l'unité, et, rebelles à la sage autorité dont Jésus-Christ a revêtu son Eglise, se sont égarés dans les voies qu'ils ont eux-mêmes inventées.

Déjà saint Bernard avait confondu par l'autorité de la parole et par la force des miracles, plusieurs sectes qui troublaient l'Eglise; mais on en voyait encore de tristes restes, et de leurs diverses illusions se forma, dans le Languedoc et dans la Guyenne, l'hérésie des Albigeois, qui, outre les dogmes impies dont ils étaient les auteurs, faisaient revivre les opinions damnables des ariens et des manichéens.

Dominique, après avoir édifié l'Espagne par ses missions, est conduit, par un ordre particulier de la Providence, dans ce royaume chrétien, et, vivement touché des ravages que font les hérétiques dans ces provinces, obtient d'Innocent III l'autorité nécessaire pour combattre leurs erreurs. Il se joint à ceux que ce pontife y avait déjà envoyés, et trouvant que les voies de fait, qu'ils avaient souvent employées, ne servaient qu'à aigrir le mal au lieu de le guérir, parce que *la religion se persuade et ne se commande pas*, il leur propose le moyen efficace dont il avait éprouvé le succès, qui est de mener une vie pauvre et pénitente, et d'autoriser la parole par l'exemple.

Quel spectacle aux yeux de la foi, qu'une société d'hommes apostoliques que l'on voit marcher dans les villes et dans les campagnes, sans autre provision que le livre de l'Evangile, sans autre appui que la croix, sans autre secours que la prière, sans autre force que la pénitence, sans autre ambition que de ramener les errants dans la voie de la vérité! Mais aussi, quelle honte pour les novateurs, dont la vie est aussi corrompue que la doctrine, et qui, sous couleur de réforme, approuvent des déréglements effectifs!

Et comment pensez-vous qu'ils répondent à la vérité qui les accable? Ils substituent, selon leur coutume, les injures aux raisons, et répandent des libelles pleins d'invectives et de blasphèmes, cherchant ainsi à couvrir la honte de leur défaite par ce qui la découvre le plus. Dominique les confond de vive voix et par écrit, et Dieu confirme sa doctrine par des miracles.

Mais plus l'hérésie se sent faible, plus elle devient furieuse. De tous les saints missionnaires qui partagent les travaux de

l'homme de Dieu, la plupart périssent par la perfidie des hérétiques, et le voilà chargé lui seul de tout le poids de cette importante mission. Ne sera-t-il point intimidé à la vue de tant d'ennemis, ou rebuté de tant de périls et de fatigues? Non, messieurs, il se sent au contraire plus animé par les obstacles; il va sans crainte dans tous les lieux où sa présence est nécessaire, et bien loin de soumettre la liberté évangélique à certaines réserves que la bienséance humaine prétend quelquefois exiger, il montre partout un front intrépide, et méprise tous les moyens de se conserver; trop heureux si, en s'exposant avec une foi si généreuse, il pouvait parvenir à la gloire du martyre.

Il est vrai que la ville de Toulouse rend honneur à sa piété, mais celle de Carcassonne paie ses bienfaits d'une souveraine ingratitude. La première est une Béthanie, où il ne trouve que des Marthes et des Madeleines, mais la seconde est une Jérusalem mutinée, où il ne trouve qu'une populace insolente, armée de pierres pour le lapider. Et pour cela même, il préfère longtemps le séjour de la ville ingrate au séjour de celle qui ne l'est pas, parce qu'il sait qu'une vertu qui ne souffre rien de la part des méchants n'est pas la vertu que Jésus-Christ est venu apporter au monde.

Jamais il ne cesse d'annoncer aux aveugles cette parole de vérité, par laquelle Dieu nous a élevés à la dignité de ses enfants: *Genuit nos verbo veritatis* (*Jac.*, I, 18), et il accompagne cette parole de modestie et de force, qualités opposées au caractère du mensonge, qui n'a qu'imprudence et que faiblesse. Il prêche la vérité fortement, mais modestement. Il combat les hérétiques, sans les aigrir; il réfute leurs erreurs en épargnant leurs personnes. Il imite la Sagesse éternelle, qui surmonte la malice des hommes avec une puissance souveraine, et tout ensemble avec une admirable douceur. Il désire que le mal soit ôté, et jamais il ne s'emporte contre ceux qui lui résistent, parce que sa charité, toujours animée par le zèle, est inséparable de la paix.

Aussi, l'Eglise a voulu rendre ce témoignage à sa mémoire, que sa parole, tombant comme un foudre sur ces cœurs de pierre, jeta le trouble et la terreur dans toutes les sectes séparées du centre de l'unité : *Quo fulgurante mentes lapideas omnis hæreticorum secta contremuit* (*Bull. Can.*).

Mais il n'est pas encore à la fin de ses travaux. L'enfer, confondu, frémit de se voir enlever sa proie, et, pour entretenir le feu de la discorde et de la division, attire dans son parti les puissances séculières; car l'hérésie, qui ne manque jamais de fauteurs secrets, en a quelquefois de publics, qui s'entêtent de la fausse gloire d'être chefs en Israël. Le comte de Toulouse et le roi d'Arragon, infectés des opinions insensées des Albigeois, s'en déclarent les protecteurs, et ne se proposent rien moins que de les soutenir par les armes, c'est-à-dire, de ruiner l'Eglise, sous prétexte de la réformer.

Triste situation pour le père commun des fidèles, qui, contre son inclination, se voit contraint d'user d'un remède violent, en implorant, dans une extrémité si déplorable, le secours des princes chrétiens, par la raison qu'avait donnée saint Bernard, dans une rencontre pareille : que l'on doit conserver le corps aux dépens des membres, et qu'il vaut mieux que quelques-uns périssent que de laisser périr l'unité : *Melius est ut pereat unus, quam unitas* (*Bern.*, *epist.* 102).

Mais quelle est alors la douleur du missionnaire apostolique! Il prévoit les maux où les catholiques vont être exposés dans ces occasions sanglantes, et sachant que l'Eglise a toujours de quoi pleurer dans ces sortes de victoires, combien ne regrette-t-il pas la moisson abondante et malheureuse que l'enfer va recueillir par le tranchant de l'épée. Il sait que Dieu demande la correction et non pas la mort, et il a appris de saint Augustin que la nécessité de combattre les hérétiques, pour les instruire, est bien plus grande que celle de les punir : *Inquirendi, quam puniendi necessitas major est* (*Aug.*, *epist.* 127, *Don. Proc.*). Il essaie d'épouvanter, afin que la crainte suffise pour conduire par degrés à l'amour de la vérité.

Mais, tout étant inutile, il est obligé de suivre les catholiques, qui entrent dans le Languedoc, sous la conduite du fameux Montfort, dont la valeur s'était signalée tant de fois dans les guerres de la terre sainte. Ils portent sur leurs habits la croix que le baptême a gravée dans leurs cœurs, et, se croyant plus invincibles par cet instrument du salut que par les armes, vont attaquer toutes les forces des hérétiques, ou plutôt toutes celles de l'enfer. Chacun mesure son courage à sa foi. Montfort frappe, et Dominique pleure. Ce Moïse lève les mains au ciel pendant que ce Josué combat. L'un attaque des ennemis visibles, l'autre les puissances de ce siècle ténébreux; l'un par sa valeur, l'autre par sa piété; l'un avec l'épée, l'autre avec la croix combattent les hommes et les démons armés pour perdre les élus de Dieu.

Mais que vois-je, messieurs! il paraît bien que Dieu lui-même défend sa cause : une armée de cent mille hérétiques est mise en déroute par un petit nombre de catholiques, et le roi d'Aragon, qui se confiait au nombre et à la valeur de ses troupes, étendu mort au milieu d'elles! Ce prodige n'est pas tant une victoire de Montfort que le fruit d'une prière de Dominique. Ce n'est pas tant ce grand capitaine qui triomphe que ce grand prédicateur, qui fait sentir la force de la vérité.

Telle fut, messieurs, la nécessité des temps et des conjonctures, que les armes spirituelles ne suffisant pas pour arrêter le cours de l'hérésie, il fallut avoir recours à celles des princes temporels, et exposer à mourir mal ceux qui ne voulaient pas bien vivre.

Pour nous, nous n'employons que le glaive spirituel de la parole de Dieu. Nous cherchons à tirer des larmes de vos yeux, et non

pas du sang de vos veines. Nous supposons que vous avez la foi, parce que vous en faites une profession extérieure, mais nous nous plaignons de ce que vous ne la rendez pas vivante par les œuvres ; car, sans elles, dit saint Jacques, la foi seule ne pourra pas vous sauver (*Jac.*, II, 14) ; et si c'est un grand mal de n'avoir aucune foi, c'est un mal encore plus grand, dit saint Thomas, d'avoir une foi fausse et corrompue, une foi qui croit, qui craint même, et qui n'agit pas : *Mala fides pejor est nulla fide* (*S. Th.*, 2-2, *q.* 10, *art.* 6). Il faut que la foi vive des œuvres comme de la nourriture qui la soutient, et que les œuvres vivent de la foi comme de l'esprit qui les anime. Il est de leur nature d'être dans une parfaite union, et tant que vous les séparerez, vous leur donnerez la mort.

2. L'Eglise est sans doute affligée quand elle voit ses enfants se séparer d'elle par un schisme scandaleux ; mais elle l'est d'une manière bien plus sensible quand ceux même qui demeurent dans son sein la persécutent par la corruption de leurs mœurs. C'est aussi à ces sortes de pécheurs, ensevelis dans les ombres de la mort, que saint Dominique a prêché une parole de vie, les exhortant, comme saint Paul, à la porter en eux-mêmes, pour lui être un sujet de gloire au jour de Jésus-Christ : *Verbum vitæ continentes ad gloriam meam in die Christi* (*Phil.* II, 16).

Toute parole de Dieu est une parole de vie, parce qu'elle renferme l'esprit et la grâce qui donne la vie. Mais elle n'est pas toujours vivifiante, ou parce que le sujet où elle tombe ne se trouve pas disposé, ou parce que la bouche qui la débite est profane.

Il fallait bien que la grâce accompagnât la parole de saint Dominique, puisqu'il faisait un nombre prodigieux de conversions, et que, non plus que l'Apôtre, il ne courait point, en vain. Et comment sa bouche aurait-elle été profane, puisqu'elle avait été si longtemps purifiée par le feu de la charité?

Ce n'est pas, messieurs, que son humilité ne lui inspire souvent de la crainte, et qu'il ne médite avec tremblement le reproche que le prophète fait au pécheur d'annoncer une justice sacrée avec une bouche sacrilége. Dans le temps même qu'il se dévoue à la vengeance divine pour la conversion des pécheurs, il lui demande avec instance de ne leur point imputer ses péchés, afin qu'ils ne mettent point d'obstacle aux vérités qu'il leur annonce. Il croit que ses souffrances leur seront plus utiles que sa parole, ou du moins que sa parole leur deviendra plus utile par ses souffrances.

C'est ainsi, mes frères, qu'en a jugé ce grand saint, et nous ne nous tromperons pas si nous en jugeons comme lui. Tous les enfants de l'Eglise ne sont pas appelés à la servir par le ministère de la parole, mais tous sans exception sont appelés à souffrir pour elle. Elle n'a pas tant de besoin de personnes qui parlent, que de personnes qui souffrent. La croix de Jésus-Christ, qui a été la cause de ses victoires et qui est toute sa force, demeure imparfaite, parce qu'il y en a peu parmi nous qui se mettent en devoir de la porter et d'achever par nos souffrances ce qui peut encore lui manquer pour triompher de ses ennemis. De là vient que nos actions démentent si souvent nos paroles, et que nous nous rendons semblables à ces docteurs de la loi, qui montrèrent aux Mages le lieu où le Messie était né, et qui n'eurent garde de les y suivre, ou à ces incrédules qui, après avoir travaillé à la construction de l'arche, n'y entrèrent point et périrent dans le déluge.

3. L'excellent prédicateur que nous louons n'ignorait pas combien cette vérité était importante, et son zèle était trop éclairé, pour ne pas donner sa principale attention à ceux qui entraient dans le sacré ministère.

Dès son jeune âge il fut suscité comme un autre Zorobabel, pour réparer les ruines de la maison de Dieu, et pour rebâtir ses murailles et ses tours par la réformation des ecclésiastiques, dont le devoir est de défendre les fidèles comme des murs, et de les surpasser en perfection comme des tours.

Les hérétiques dont l'esprit captieux est de profiter de tout pour s'accréditer, prenaient occasion de la misère publique dans le Languedoc, pour se charger de l'entretien des filles des catholiques, et les infecter de leurs erreurs, et la noblesse même, oubliant sa générosité naturelle, préférait un intérêt temporel à la pureté de la religion. Dominique fonde un monastère où il reçoit ces filles infortunées et, les dérobant ainsi à tous les périls où les exposait la misère, de victimes destinées au démon en fait des vierges de Jésus-Christ.

Celles de Rome étaient des vierges folles qui servaient deux maîtres, Jésus-Christ et le monde. Honorius III le chargea de les réformer. Avec quel zèle ne leur représenta-t-il pas, que comme la maison des fidèles est l'Eglise, la maison des religieuses est le cloître ; que la virginité craint tout jusqu'aux regards, et qu'elle n'a rien à considérer ni à prétendre sur la terre, parce qu'elle n'a d'autre patrie que le ciel. Il eut la consolation de voir fleurir la discipline où régnait le relâchement. Des filles vaines et dissipées, devenues vierges prudentes, s'assemblèrent, suivant l'intention du pape, dans le fameux monastère de saint Sixte, et renouvelèrent leurs vœux entre les mains de leur saint réformateur.

Ainsi a-t-il rempli le ministère évangélique dans toute son étendue. Justes et pécheurs, hérétiques et catholiques, ecclésiastiques et religieux, tout a été l'objet de son zèle, et l'Eglise, honorée d'un si parfait ministre, n'aurait à souhaiter que de le posséder toujours. Ce souhait, messieurs, dont l'accomplissement paraît impossible, aura pourtant son effet, et la parole de ce grand prédicateur n'ayant été bornée ni par la manière, ni par les personnes, ne le sera pas même par le temps.

TROISIÈME PARTIE.

Rien n'est plus périssable de sa nature

que la parole. Elle n'a ni force au dedans, ni appui au dehors pour se conserver. Elle va toujours pour ne revenir jamais, et la bouche qui la produit, et l'oreille qui la reçoit, travaillent également à sa destruction.

C'est le sort de la parole des hommes, mais il n'en est pas de même de celle de Jésus-Christ. Il parle, et sa parole subsiste après qu'il a parlé. Le ciel, tout incorruptible qu'il est, peut souffrir des altérations et passer. La terre, toute solide qu'elle est, peut être ébranlée et passer aussi. Mais Jésus-Christ même nous assure que sa parole ne passera jamais, parce que, dit saint Hilaire, tirant sa source de l'éternelle vérité, il est de son essence de durer toujours, et d'avoir un effet permanent et infaillible : *Cœlum et terra transibunt, verba autem mea non præteribunt* (*Matth.*, XXIV, 35).

J'ose dire, messieurs, que saint Dominique est celui de tous les prédicateurs qui a participé plus pleinement à cet avantage, et qu'il n'a pas été soumis à la loi fatale qui condamne la parole à périr au moment même de sa naissance.

Comme il voyait avec douleur que les victoires des croisés, au lieu de réunir les hérétiques à l'Eglise, n'avaient servi qu'à les irriter, il médita un moyen de conversion plus conforme à celui que le Sauveur avait prescrit à ses apôtres. Il crut que des hommes savants et pieux, qui mèneraient en commun une vie pauvre, pénitente et laborieuse, feraient plus sûrement sur les cœurs des impressions de grâce et de religion, et le souverain pontife, divinement inspiré, comprenant l'utilité d'un projet si saint, confirma de son autorité un ordre qu'il présumait devoir soutenir l'Eglise.

Dominique sera donc soumis à l'arrêt prononcé contre tous les hommes, et il faut que sa parole finisse avec lui. Mais il a trouvé le secret de se perpétuer lui-même, en instituant un ordre d'enfants spirituels, auxquels il impose la loi de prêcher dans tous les lieux et dans tous les temps, aux chrétiens et aux infidèles ; en telle sorte que ce patriarche les a non-seulement engendrés par l'Evangile, mais pour l'Evangile.

Et que n'a-t-il pas fait pour les rendre dignes d'un emploi si sublime? Saint Augustin après saint Paul demande dans les prédicateurs la foi, la piété et la science. Aussi leur a-t-il laissé la foi la plus pure, puisqu'ils sont établis juges de celle des autres. Il leur a donné en sa personne le modèle d'une sainte vie, et leur a mérité par ses prières la science la plus profonde en la personne de saint Thomas ; si bien qu'en donnant un ordre à l'Eglise, il a donné au monde des prédicateurs éternels.

La même voix dont il s'est servi pour fermer la bouche à l'erreur, se fait encore entendre. Si les temps heureux, qui l'ont vu et qui l'ont entendu, ont passé, du moins sa parole subsiste. S'il ne parle plus en sa personne, il parle en celle de ses disciples. Comme il parlait autrefois dans Raymond et dans Hiacynthe, dans Thomas d'Aquin et dans Vincent Ferrier, il parle encore dans ceux qui les ont suivis, et de même parlera dans ceux qui les suivront : *Defunctus adhuc loquitur* (*Hebr.*, XI, 4) ; car si la science doit être abolie quelque jour, ce ne sera que la science imparfaite du monde, et non pas celle qui est animée par la charité parfaite, puisque *la charité ne finit point* (I *Cor.*, XIII, 8).

Je sais, messieurs, que le ministère évangélique n'est que pour le temps, et qu'il ne sera pas transmis à l'éternité, parce qu'il n'y aura plus de quoi l'exercer. Il n'y aura plus d'ignorants à instruire, parce que tous seront éclairés ; plus de cœurs froids et insensibles à échauffer, parce que les bienheureux, absorbés en Dieu et consommés dans son unité, seront tout brûlants d'amour, et que les réprouvés parvenus au terme fatal de leur obstination, en seront entièrement incapables. Mais si la parole y cesse dans son exercice, elle y durera dans ses opérations, parce qu'elle n'est jamais vide. Celle que saint Dominique a prêchée étant donc éternelle dans son principe, le sera dans le temps par son exercice, après le temps par ses effets, et les fidèles qui en auront profité, aussi bien que les méchants qui l'auront reçue avec mépris, seront un monument éternel de la gloire des prédicateurs qui l'auront annoncée.

Jugez maintenant, mes chers auditeurs, en quelle manière vous prétendez y contribuer. Nous sommes les ministres de la miséricorde de Dieu sur vous, et par vos mauvaises dispositions nous pouvons l'être de sa justice. Notre gloire, ou plutôt la gloire de Dieu dans nous, est de vous sanctifier, voudriez-vous mériter qu'il la tirât de votre perte ?

Cette sainte parole est dans nos jours dignement et solidement annoncée, mais par la faute des hommes elle a un sort bien différent. Plusieurs, enchantés du monde et de toutes ses convoitises, partagés entre les affaires et les plaisirs, ne l'entendent point, et perdent les grâces qui y sont attachées. D'autres l'entendent, pour me servir de la comparaison d'un prophète (*Ezech.*), comme l'on écoute un air de musique qui divertit quelque temps par un son agréable, et que l'on oublie aussitôt après, sans qu'il en reste aucune trace dans l'esprit. D'autres se rendent juges de la parole qui les jugera au dernier jour, et entreprennent d'y donner, selon leur goût ou leurs passions, des sens contraires à celui qu'a fixé l'Eglise ; d'où il arrive, qu'une nourriture céleste se change pour eux en poison. D'autres, uniquement attentifs à ce qu'elle a de brillant et de majestueux, ne se l'appliquent jamais en ce qui les instruit ou qui les condamne ; et plus occupés de l'art du prédicateur que de ce qu'il prêche, tournent la fonction la plus grave du christianisme en spectacle profane et mondain.

Jésus-Christ n'a pas ordonné aux apôtres et à leurs successeurs d'enseigner sa doctrine aux nations, et n'en a pas soutenu l'é-

clat et la majesté par saint Dominique et par son ordre, afin que les chrétiens mêmes en fissent un usage si fatal, et plus il leur aura été facile d'en profiter, plus le compte qu'ils en rendront sera terrible : comme la manne, elle s'accommode à tous les goûts. Tantôt douce, tantôt véhémente; tantôt simple, tantôt sublime, elle se présente à vous sous toutes les formes, et impose des lois divines qui intéressent toutes les conditions. Le moyen que la Providence a établi pour le salut du monde, sera-t-il donc vaincu dans sa puissance ou trompé dans sa sagesse? Non, non, il faut nécessairement que la parole de Dieu soit accomplie, et il est même impossible qu'elle ne s'accomplisse pas; car si vous n'accomplissez la parole de ses commandements, vous ferez accomplir la parole de ses menaces, et quoi qu'il vous arrive, Dieu sera toujours le Dieu de vérité.

Que la solennité de ce jour vous porte donc à être du nombre des sages, qui rejettent les discours vains et enchanteurs dont le monde séduit les âmes, pour mettre toute leur confiance en la parole de Dieu, et prions tous ensemble l'illustre saint, qui l'a prêchée avec tant de zèle et pratiquée avec tant de fidélité, de nous obtenir la grâce de la méditer, de la goûter, d'en faire nos chastes délices, de la recevoir docilement de la bouche des pasteurs, et de la conserver *dans un cœur bon et sincère* (*Luc.*, VIII, 15), afin qu'avec la patience chrétienne elle y porte le fruit éternel du salut qu'elle nous promet. Je vous le souhaite, mes frères, au nom du Père et du Fils et du Saint-Esprit.

PANÉGYRIQUE DE SAINT CHARLES BORROMÉE,

prononcé dans l'Eglise de saint Jacques de la Boucherie le 4 *novembre* 1700.

Honestavit illum in laboribus, et complevit labores illius.

Dieu l'a rendu illustre par ses travaux; et il a mis à ses travaux la dernière perfection (*Sagesse*, *ch.* X, 10).

Dieu est un Etre toujours agissant. En lui-même, il engendre éternellement son Verbe, et avec son Verbe il produit sans cesse le Saint-Esprit. Au dehors, il concourt dans l'ordre de la nature avec toutes les causes secondes, dans l'ordre de la grâce avec tous les justes, dans l'ordre de la gloire avec tous les bienheureux.

C'est ce Dieu toujours agissant qui a créé l'homme à son image, et l'homme qui n'agit point, efface en lui l'image de Dieu. Il s'oppose encore aux plus saintes intentions de son Créateur et blesse la loi la plus ancienne, puisqu'innocent ou pécheur, l'oisiveté lui est également interdite, comme la source de toutes sortes de déréglements (*Eccli.*, XXXIII, 29; *Matth.*, XXVIII).

Mais si ce devoir regarde tous les hommes, combien plus ceux qui sont engagés dans le ministère ecclésiastique, combien encore davantage ceux qui sont chargés du poids énorme de l'épiscopat, dont le caractère est le zèle et la sollicitude (II *Cor.*, XI, 20; I *Cor.*, XVI, 31); où les souffrances doivent être aussi universelles que la mission; où la gloire du pasteur est de mourir tous les jours pour celle de son troupeau; où le ministre doit ressembler à son chef, en se sacrifiant par des travaux continuels pour l'Eglise?

Et qui jamais a porté plus loin l'accomplissement de cette loi que le saint dont nous honorons la mémoire? Dieu l'a rendu illustre par la grandeur de la naissance, par l'éminence des dignités, par l'importance des emplois; mais il l'a principalement distingué par l'étendue des travaux apostoliques: *Honestavit illum in laboribus.*

Ce que fut Jacob parmi les patriarches, Moïse parmi les prophètes, Samson parmi les juges, David parmi les rois, saint Paul parmi les apôtres, saint Charles l'a été parmi les évêques des derniers temps : illustre par sa vie agissante et laborieuse. Il peut dire comme saint Paul, qu'il a *travaillé plus que tous les autres* (I *Cor.*, XV, 10), et comme David, *qu'il a été dans les travaux depuis sa jeunesse* (*Psal.* LXXXVII, 17). Comme Samson il a combattu les ennemis de Dieu avec des fatigues incroyables. Comme Moïse il a gouverné son peuple avec des peines où il devait naturellement succomber, et sans doute il mérite la louange que le Sage donne à Jacob, que Dieu l'a rendu illustre par ses travaux, mais par des travaux finis et achevés; en telle sorte qu'on peut dire de ses ouvrages comme de ceux de Dieu dans la création (car les ouvrages de saint Charles n'appartiennent pas moins à Dieu que ceux de la création même), que rien n'y manque, que tout y est dans sa perfection : *Honestavit illum in laboribus, et complevit labores illius.*

C'est, messieurs, sous cette idée que je viens vous représenter cet homme suscité de Dieu, pour rallumer l'esprit ecclésiastique presque éteint par l'ignorance et par la paresse, et pour faire refleurir l'ancienne discipline dans la décadence des derniers temps. Cet homme qui, après avoir succédé à la conduite comme au siége du grand Ambroise, est venu avec la verge de fer (*Psal.* II, 9) séparer les pécheurs impénitents de l'usage des saints mystères, et livrer leur corps à satan, afin que leur âme fût sauvée au jour de notre Seigneur Jésus-Christ (I *Cor.*, IV, 21; V, 5). Cet homme d'un génie extraordinaire pour entreprendre de grandes choses, et d'une constance immobile pour les conduire à leur fin; cet homme d'une charité ardente et généreuse, que ni l'amitié, ni la violence, ni la calomnie, ni le péril d'une mort prochaine, n'ont pu arrêter dans les fonctions de son ministère; cet homme d'une vigueur infatigable, pour pourvoir à tous les besoins de son diocèse, et pour supporter dans un corps affaibli et exténué des mortifications étonnantes; cet homme enfin, qui, ayant toutes les vertus dans le cœur, a montré dans le degré le plus éminent celle dont la Providence voulait qu'il fût le modèle, je veux dire le zèle invincible dans les travaux immenses de l'épiscopat : *Honestavit*

illum in laboribus, *et complevit labores illius.*

Mais, pour donner à ce discours l'ordre même qui est prescrit dans les paroles de mon texte, il faut distinguer, dans les travaux apostoliques, d'un côté ce qui en fait la grandeur et l'importance, de l'autre ce qui en fait le mérite et la perfection; et c'est sur ces deux fondements que Dieu a établi la gloire du prélat des derniers siècles le plus agissant et le plus occupé. Il l'a rendu illustre, et par des travaux importants : *Honestavit illum in laboribus*, et par des travaux parfaits : *Et complevit labores illius.*

Dans ce qui en fait la grandeur et l'importance, vous allez voir ce qu'a pu faire un homme seul pour l'avantage de l'Eglise, et ce détail sera le vaste champ de la première partie de son éloge.

Dans ce qui en fait le mérite et la perfection, vous admirerez les vertus sublimes qui les ont soutenus et qui leur ont donné le prix, et cette découverte des dispositions de son cœur sera le sujet de la seconde.

Quoique ce discours intéresse principalement les pasteurs des âmes, il ne laisse pas d'être utile à tout le reste des chrétiens, puisque saint Charles ne pouvait instruire le clergé, sans instruire les peuples, et que c'est même pour le salut des peuples qu'il a travaillé à la réformation du clergé. Tâchons, vous et moi, mes chers auditeurs, de recueillir le fruit de ses travaux, et afin que le récit même de ses actions nous y anime, unissons nos prières pour en demander la grâce au Saint-Esprit par l'intercession de Marie : *Ave, Maria.*

PREMIÈRE PARTIE.

L'Evangile nous représente l'Eglise sous l'idée commune d'une vigne où ses ministres sont appelés pour la servir comme autant d'ouvriers pour la cultiver (*Matth.*, XX); et un des grands maux dont elle était affligée au seizième siècle, était leur oisiveté. Il n'y en avait presque point à qui l'on ne pût appliquer le reproche du père de famille : *Pourquoi demeurez-vous oisifs?* Et ils ne pouvaient pas répondre que *personne ne les avait loués*, puisqu'ils l'étaient par la seule obligation de leur ministère, et encore payés au delà de leur mérite. Toutefois ils laissaient la vigne inculte, contre toutes les règles de la conscience et de l'honneur.

Pour les confondre tous et, par cette confusion salutaire, les réveiller de leur assoupissement, Dieu suscita saint Charles, afin qu'il fût à jamais l'exemple de tous les pasteurs, par sa vie pénible et laborieuse. Et rien sans doute n'est plus propre à réveiller ou à confondre les pasteurs fainéants et relâchés, que de voir qu'un homme seul ait entrepris tant et de si grands ouvrages, et qu'il les ait si heureusement exécutés; qu'il ait été chargé d'abord du gouvernement de l'Eglise universelle, sans succomber sous la pesanteur de ce fardeau; qu'il ait fait conclure, confirmer, exécuter un concile œcuménique, à la face de l'hérésie déchaînée et de la politique intrigante; qu'il ait tenu tant de conciles provinciaux et de synodes diocésains, sans se rebuter d'une infinité de contradictions; qu'il ait réformé son clergé avec une bénédiction visible; qu'il ait érigé tant de séminaires et de congrégations où se sont formés à la science et à la piété des ecclésiastiques innombrables; qu'avec tout cela il ait visité son diocèse sans discontinuation, et qu'il soit descendu jusqu'au moindre détail de l'instruction des enfants, n'ayant garde de négliger ceux que les premiers anges protégent (*Matth.*, XVIII, 10). Encore une fois rien n'est plus propre à nous faire sentir le poids du ministère sacré, et à nous inspirer le courage de le soutenir que de considérer ce qu'a fait, pour l'avantage de l'Eglise, cet homme que Dieu a rendu si illustre par ses travaux : *Honestavit illum in laboribus*, et combien serions-nous inexcusables si des actions dont le récit va établir sa gloire, ne contribuaient pas à notre instruction.

1. Ce digne ouvrier, messieurs, est appelé, *dès la première heure du jour*, et Dieu le prépare à ses grands ouvrages, en le prévenant, dès l'enfance, de grâces extraordinaires. Durant le cours de ses études, ni le feu de la jeunesse ne l'emporte dans les plaisirs, ni le mauvais exemple n'a la force de le corrompre, et déjà imitateur des Grégoire et des Basile, il n'apprend d'autre chemin que celui des temples et des écoles publiques. Encore au printemps de son âge, il porte les fruits d'une sagesse consommée. Le lion rugissant par la violence, et le dragon infernal par la ruse, tournent de concert autour de son innocence pour la dévorer. Mais il triomphe par la fuite, et des fortes attaques et des attraits séduisants; mille fois plus habile de dérober la victoire que de la risquer par un combat présomptueux.

Chargé, par la coutume du siècle pervers, d'une abbaye considérable, il en administre saintement les revenus, dans un temps où les lois civiles ne lui auraient pas permis de disposer de son patrimoine. Il représente à son père que les biens ecclésiastiques portent malédiction quand on les confond avec les biens temporels des familles, et il en fait un usage conforme à leur institution. Après la mort de son père, il est choisi, quoique le plus jeune, pour régler les affaires de la maison, et la Providence permet que, suivant la maxime de saint Paul (I *Tim.*, III, 5), il fasse l'essai du gouvernement de l'Eglise qui, bientôt après, lui est commis sous le pontificat de Pie IV, son oncle.

Comprenez-vous, messieurs, l'étendue immense de ce travail et les prodigieuses difficultés qui l'accompagnent? Voilà le jeune Borromée élevé tout à coup par un choix qui paraît prématuré, à la dignité de cardinal et d'archevêque de Milan, comblé de biens et d'honneurs, revêtu d'une autorité sans bornes, et en un mot placé à côté du saint-siége. Pensez-vous qu'une prospérité si brillante et si rapide, soit pour lui une occasion favorable de suivre le torrent des passions? Non, non. Il la regarde comme un

poids éclatant qui l'épouvante. Mais en cela même qu'il en sent la pesanteur, il se montre capable de la soutenir. Il est prudent dans la jeunesse, humble dans la grandeur, tempérant dans les délices, pieux dans l'embarras des affaires. Sous son ministère tout change de face à la cour de Rome. La véritable science y est cultivée et honorée dans la chrétienté. Le vrai mérite y est récompensé, la vérité triomphante, l'innocence protégée, et la politique humaine y cède à la sagesse qui vient de Dieu. L'univers étonné voit un jeune homme porter sur ses épaules le monde chrétien, en faire mouvoir les grands ressorts avec une sagesse profonde, et en empêcher la ruine pendant que tout l'enfer se soulève pour la procurer.

2. Souvenez-vous, messieurs, qu'alors le venin de l'hérésie ravageait le Septentrion, qu'il s'était glissé en Allemagne et en France, et qu'il n'y avait que trop sujet d'appréhender que les Alpes ne fussent pas d'assez fortes barrières pour lui fermer l'entrée de l'Italie. Le seul remède qu'on eût pu apporter à un si grand mal, avait été la convocation d'un concile, afin que Jésus-Christ se trouvât, selon sa promesse, au milieu de ceux de ses ministres qui s'assembleraient en son nom (*Matth.*, XVIII, 20), et que son esprit décidât la vérité par leur bouche. Mais après tant de peines qu'on avait eues à le convoquer, les divers intérêts, la jalousie des puissances, les événements imprévus, les intrigues cachées, l'avaient interrompu par deux différentes fois, et pour en faire indiquer la continuation, il fallait un zèle aussi ardent, une piété aussi éclairée, un désintéressement aussi parfait, un crédit aussi étendu que l'était celui du neveu du pape.

Ici, messieurs, ont peut juger par l'excellence de l'ouvrage de celle de l'ouvrier. On sait que le dernier concile fut composé d'hommes excellents, autant par la profondeur du savoir que par la sainteté de la vie. Les passions humaines y suscitèrent, il est vrai, des brigues et des cabales, car où est-ce que les hommes ne portent point les marques de leur corruption? Mais quand nous ne l'aurions pas appris de l'expérience de tous les siècles, qui ne voit dans ce qui arrive tous les jours qu'un des caractères de la vérité est d'être toujours contredite et de sortir avec plus d'éclat des ombres mêmes que répand l'erreur? Le Saint-Esprit qui, par des jugements impénétrables, ne réunit pas toujours les cœurs pour s'y soumettre, ne manque jamais de réunir les esprits, pour en former la décision. En effet, il y prononça ses oracles par la bouche des Pères assemblés, et l'hérésie naissante y fut frappée d'anathème; la doctrine catholique, altérée par de profanes corrupteurs, y fut enseignée dans sa pureté ; la discipline ecclésiastique, affaiblie par les mœurs dépravées, y fut rétablie dans sa première splendeur.

C'est aux soins de saint Charles que l'Eglise sera toujours redevable de cette heureuse conclusion, puisque lui seul la procura contre les efforts de la mollesse et de la politique, et que malgré tant de prétextes spécieux, que la crainte de la réforme opposait à sa confirmation, il l'obtint du souverain pontife, et fit ainsi rétablir les ruines de la maison de Dieu, que la mauvaise vie des chrétiens avait presque renversée.

Mais il poussa plus loin la grandeur et l'importance de ses travaux. Après avoir fait conclure le concile, il le fit mettre en exécution, et s'il est vrai que les lois soient moins difficiles à faire qu'à observer, saint Charles a plus mérité de l'Eglise en faisant exécuter les décrets du concile, que ceux mêmes qui les avaient dressés; car, comme disait un d'entre eux, les lois sont d'elles-mêmes excellentes, mais elles sont mortes et sans vigueur, tant qu'elles demeurent sur le papier : *Leges optimæ sunt, muta tamen res est* (*Hier.*, *Ep. Naz. Or. hab. in sess. ult. conc. Trid.*). Faisons, ajoutait-il, qu'elles paraissent dans notre conduite, en pratiquant les premiers ce que nous enseignons aux autres, et comportons-nous de manière que nous soyons nous-mêmes des lois vivantes : *Leges viventes ipsi simus.*

Saint Charles remplit parfaitement les vœux du grand évêque qui parlait à la conclusion du concile avec tant d'éloquence et de piété. Il fut une loi vivante et un canon animé, ou plutôt il fut lui seul toutes les lois et tous les canons de cette docte assemblée. Il les rédigea par ordre, les imprima dans sa mémoire, plus encore dans son cœur; en fit la règle de sa conduite, et le gouvernement de son diocèse ne fut plus qu'une fidèle expression de ce que les Pères de Trente avaient ordonné.

Pour porter la cour de Rome à s'y soumettre, il prévient la parole par l'exemple. Il commence par la réforme de sa personne et par celle de sa maison. La prière, le jeûne, la mortification, sont désormais ses occupations les plus fréquentes. Il avait consenti à se charger de plusieurs bénéfices, afin d'avoir un fonds suffisant pour fournir aux dépenses du concile, mais cette raison ayant cessé, il passe, bientôt après, de la pluralité défendue à l'unité canonique. C'était pour servir le concile qu'il les avait reçus; c'est pour lui obéir qu'il les quitte tous, hormis un seul; excusable dans le premier chef, louable dans l'autre. Il augmente ses aumônes, et fait distribuer à Milan tous les revenus de son archevêché, tant qu'il n'y fait pas sa résidence, ne voulant pas se nourrir du lait des brebis qu'il ne prend pas soin de paître lui-même, et couvrant ainsi de confusion les pasteurs fainéants et mercenaires qui s'engraissent des dépouilles d'un troupeau qu'ils voient à peine.

Pendant qu'il gouvernait toute l'Eglise, il avait commis la conduite de son diocèse à des personnes d'une éminente vertu. Mais son cœur n'est point tranquille, tant qu'il s'en voit éloigné. Il comprend qu'il faut principalement s'attacher au bien que Dieu demande de nous, sans se mêler dans les autres, quelque avantageux qu'ils paraissent, et qu'un évêque ne peut se fier qu'à ses propres

yeux des choses dont lui seul doit rendre compte. Il rompt toutes les chaînes qui l'arrêtent auprès du pape, et après des instances réitérées, en obtient enfin la liberté d'aller visiter une épouse à laquelle il désire d'autant plus de se montrer qu'elle souffrait les rigueurs de la viduité depuis près d'un siècle.

3. Comme le concile général venait d'en prescrire de provinciaux, il veut donner en ce point, comme en tous les autres, l'exemple d'une obéissance dont il prévoit les grands fruits. Il assemble son premier concile, où sont publiés des décrets également sages et rigoureux ; mais ce n'est encore que l'aurore de la lumière éclatante qu'il doit répandre dans sa province. Après la mort de Pie IV, auquel il va rendre les derniers devoirs de tendresse et de religion, et après l'exaltation de son digne successeur, à laquelle, contre les règles de la prudence humaine, il avait eu la principale part, il revient à Milan commencer une résidence constante, et faire de son Eglise le modèle de toutes les autres.

Ce concile et tous ceux qui l'ont suivi, doivent être considérés comme un trésor de science ecclésiastique et comme un de ses plus illustres travaux. Aucun abus ne s'y dérobe à sa censure ; aucun règlement n'y échappe à sa prévoyance : il y démêle parfaitement les faux usages que le relâchement avait introduits d'avec les véritables règles établies par l'Esprit de Dieu, soutenues par la doctrine et par la pratique des saints, et il enseigne à ses successeurs cette excellente maxime : Que pour bien conduire l'Eglise il ne faut prendre d'autre conseil que celui de l'Eglise même.

Toutes ces assemblées lui ont attiré des peines incroyables. Il n'en a pas tenu une seule qui ne lui ait coûté mille veilles, où il n'ait eu mille obstacles à surmonter ; et quand tout était fini, il en naissait d'où il devait moins les attendre. Mais il savait que c'était la voie la plus sûre pour arrêter les maux qui ravageaient sa province, et principalement le clergé, qui en était la partie la plus gâtée.

4. Pourrai-je vous retracer sans douleur la triste image d'une si grande désolation ; et faut-il que je fasse retentir, dans cette chaire, des désordres que je voudrais couvrir, pour l'honneur de l'état ecclésiastique, du voile d'un éternel oubli ? Oui, mes frères, je dois vous découvrir la grandeur du mal pour vous faire juger de la difficulté du remède, et en même temps de l'adresse de la main secourable qui a su l'y appliquer.

Combien d'abus la malheureuse semence de l'homme ennemi (*Matth.*, XIII, 28) n'avait-elle pas introduit dans cette Eglise abandonnée durant la longue absence de ses pasteurs ? La coutume de s'établir soi-même, principe de sa vocation, semblait avoir prescrit contre la nécessité d'être appelé de Dieu comme Aaron (*Hebr.*, V, 4). On ne faisait, pour ainsi dire, aucun apprentissage du plus important des métiers, et l'on n'apportait d'autre disposition à l'imposition des mains qu'une forte envie de la recevoir. La piété, *utile à tout* (I *Tim.*, IV, 8), était négligée comme inutile ; et la science, si nécessaire à ceux qui doivent être *la lumière du monde* (*Matth.*, V, 14), avait cédé à une profonde ignorance de laquelle on ne rougissait seulement pas, tant ce défaut était commun. Ce n'était pas l'Eglise que l'on aimait, c'étaient ses honneurs et ses richesses ; et chacun oubliait les intérêts de Jésus-Christ pour ne penser qu'aux siens propres (*Phil.*, II, 21) : on accumulait les bénéfices et l'on en employait indignement les revenus ; les uns vivaient dans un lâche repos, les autres s'abîmaient dans l'embarras des affaires séculières ; le tribunal de la pénitence était occupé par des ministres à qui le caprice plutôt que la règle servait de loi (II *Tim.*, II, 4) ; les peuples, demeurés dans l'enfance de la religion, demandaient le pain de la parole et il ne se trouvait personne pour le leur rompre (*Thren.*, IV, 4), parce que ceux qui leur devaient cette nourriture spirituelle étaient eux-mêmes dans l'indigence et dans la faim ; les monastères, ouverts à la fréquentation toujours funeste des séculiers, ne connaissaient plus aucune régularité, et l'on voyait, dans les personnes religieuses de l'un et de l'autre sexe, ce *sel affadi* (*Matth.*, V, 13) qui n'est plus propre qu'à être foulé aux pieds ; *Sicut populus, sic sacerdos* (*Isai.*, XXIV, 2) : Le prêtre était comme le peuple. Et en effet, quel pouvait être le troupeau dont les pasteurs n'étaient pas plus raisonnables que les brebis ? si ceux qui devaient être la lumière (*Matth.*, VI, 23) n'étaient que ténèbres, combien fallait-il que fussent épaisses les ténèbres mêmes ?

Jugez après cela, messieurs, du besoin de la réforme. Aussi, saint Charles n'oublia rien pour la procurer, et plus il voyait l'ouvrage difficile, plus son zèle devenait vif et empressé. Le premier moyen qu'il y employa fut de faire sentir ce besoin, de peur que les malades, se croyant faussement dans la santé, ne refusassent le remède. Il en parla avec tant de grâce et de force à la tête de ses conciles et de ses synodes, que sa province, jusqu'alors défigurée, devint un tableau parfait et achevé de la discipline ancienne, tel qu'il fut tracé, par *la parole vivante et efficace de Dieu*, (*Hebr.*, IV, 12) dans les plus purs siècles de l'Eglise.

Au moyen de ces saintes assemblées ses évêques suffragants comprirent l'importance de leurs devoirs et les remplirent avec édification ; chaque ministre du Seigneur fut revêtu de justice et de sainteté (*Ps.* CXXXI, 9), et tous retournaient à leurs bénéfices avec un esprit renouvelé. Les réguliers, accoutumés à vivre sans discipline à l'ombre de leurs priviléges, furent soumis à l'observation rigide de ses ordonnances, et au lieu qu'auparavant ils s'ingéraient témérairement dans les fonctions hiérarchiques : ils y furent appelés dans la suite avec grâce et bénédiction. Les vierges chrétiennes, ramenées à l'asile sacré de la clôture, n'en rompirent plus le sceau vénérable, attirèrent l'Esprit de Dieu où avait régné l'esprit du monde, et ne furent plus

occupées qu'à aller au-devant de l'Epoux céleste en se rendant *saintes de corps et d'esprit* (I *Cor.*, VII, 34). Que ne peut point le zèle d'un pasteur vigilant qui ne se laisse point amollir par le luxe et par la paresse, et qui sait joindre à la lumière et à la force toutes les adresses de la charité !

5. A ce travail en succède un autre. Non content d'avoir formé de bons pasteurs, il songe à les perpétuer, et pour cela il exécute le décret du concile pour l'érection des séminaires (*Conc. Trid.*, *Decr. de Ref.*, *cap.* 18). Là il élève de jeunes clercs à la piété et à la science ecclésiastique; il grave dans leur âme encore tendre l'habitude de la vertu; il les préserve des occasions de se corrompre; il les plie comme des branches flexibles, et les arrose *de cette pluie volontaire que Dieu réserve pour le peuple qui est son héritage* (*Psal.* LXVII, 10).

La mère de Samuel a mérité l'éloge de tous les Pères, et principalement celui de saint Chrysostome, pour avoir donné un seul prêtre au Dieu vivant; et combien saint Charles ne lui en a-t-il point donné? combien ne lui en donne-t-il pas encore tous les jours, par les instructions qu'il a laissées pour la conduite des séminaires? qu'à jamais soit béni dans l'Eglise le sage prélat qui lui a rendu un service si important? qu'à jamais ses successeurs en conservent le souvenir et la constante pratique? et nous, mes frères, n'oublions pas, que nous avons été nourris, suivant le désir du saint Epoux, auprès des tentes des pasteurs : *Pasce hædos tuos juxta tabernacula pastorum* (*Cant.*, I, 7); en vain nous auraient-ils donné une éducation ecclésiastique, si nos mœurs étaient séculières, et saint Charles, à qui nous la devons dans son origine, s'élèverait en jugement contre nous.

6. Mais le zèle de la maison de Dieu le consume de plus en plus (*Ps.* LXVIII, 10); à l'instruction il joint les visites, et comme c'est à l'église cathédrale à donner l'exemple aux autres, il commence par celle-là; il donne au temple matériel une forme décente et magnifique; il y établit des officiers pour chaque fonction; désormais l'office divin y est chanté avec gravité et modestie; la parole sainte y est annoncée, et la présence du premier pasteur à tous les exercices spirituels y attire le peuple consolé et avide des vérités qu'il ignore.

De la visite des églises de la ville, il passe à celles de la campagne; quoique plusieurs fussent situées dans des lieux sauvages et impraticables, il ne laisse pas de s'y transporter, et, vrai soleil de son diocèse, il porte partout la lumière de la doctrine avec la chaleur de la piété.

O spectacle digne des anges et des saints! et qui peut s'en former une juste idée, sans être attendri et confondu en même temps! on voit un homme d'une si haute naissance, revêtu de si éminentes dignités, affronter la rigueur des saisons, la furie des torrents, l'âpreté des climats, la férocité des peuples; marcher dans des lieux inaccessibles à toute voiture, souvent avec des crampons sous ses souliers, pour ne pas tomber dans des précipices et voler avec les ailes de la charité sur les plus hautes montagnes, pour porter à des hommes grossiers le tribut de l'instruction et de l'aumône.

Quand les pieux compagnons de ses travaux lui conseillent, dans le désir de le soulager, de leur commettre ces visites difficiles, avec quelle sévérité ne répond-il pas? *Retirez-vous de moi*, *tentateurs*, *vous pensez en hommes charnels*, *et vous ne connaissez pas le prix des âmes;* il s'estime heureux de suivre les traces des pieds sacrés que les Prophètes avaient prédit devoir annoncer la paix sur les montagnes et dans les collines (*Nah.*, I, 15; *Rom.*, X, 15; *Cant.*, II, 8); et il dit, qu'après le voyage que Jésus-Christ a fait du ciel en terre, aucun chemin ne doit paraître rude à un pasteur chargé de brebis égarées, que lui-même est venu chercher.

Gémissons ici, mes frères, de nos lâchetés et de nos délicatesses, quand nous voyons que les fatigues encouragent les bons pasteurs au lieu de les affaiblir. Que notre *vie ne nous soit pas plus précieuse que notre salut* (*Act.*, XX, 24), et croyons-la bien employée quand nous la sacrifierons à l'accroissement du royaume de Jésus-Christ. Qu'est-ce qui sera propre à réveiller notre zèle, si ce n'est l'exemple du pasteur infatigable que nous louons? il travaille comme s'il avait eu plusieurs corps, ou, pour mieux dire, comme s'il n'en avait eu aucun. Arrive-t-il tout épuisé dans les églises, il prend de nouvelles forces dans l'oraison, et sans autre délai *l'esprit du Seigneur est sur lui*, *pour annoncer l'Evangile aux pauvres* (*Isa.*, LXI, 1). Comme le prince des pasteurs, *il passe partout pour faire du bien* (*Luc.*, IV, 18), et laisse dans tous les lieux de son passage des marques mémorables de son zèle épiscopal.

7. N'oublions pas un des plus excellents moyens dont il s'est servi pour la réforme de son diocèse, et que l'on peut mettre au nombre de ses plus importants travaux. C'est lui, messieurs, qui a fait mettre la dernière main au catéchisme du concile de Trente; ouvrage qui doit être regardé comme une des plus belles productions des derniers temps, et qui, dans son genre, ne cède peut-être à aucun ouvrage des anciens.

Personne ne connut jamais mieux, et ne tâcha mieux de faire connaître les maux qu'avait causés l'ignorance, et les biens qu'apporterait l'instruction. Si, lorsque les affaires de l'Eglise universelle le retenaient à Rome, vous l'avez vu si contristé d'être absent de son diocèse, c'est qu'il apprenait de plus en plus que l'instruction y était négligée. Dès son premier concile provincial, il fit dresser un décret en faveur des instructions familières, et en exécution de ce décret, il établit partout des écoles, dont le nombre était prodigieux. Pas un quartier dans les villes, pas un village à la campagne qui n'en eût une, et quelquefois plusieurs.

Ces écoles étaient chéries du saint prélat.

Il les regardait comme les plus riches fleurons de sa couronne pontificale. Quand quelque évêque ou quelque personne distinguée venait le visiter, il l'y menait comme à la chose la plus rare et la plus curieuse de son diocèse. On aime, dit-on, les spectacles en Italie. Pour lui, il les condamnait et n'en connaissait point de si agréables que ceux qui se faisaient dans ses écoles. C'était pour lui le plus mélodieux des concerts, que celui d'une infinité de bouches innocentes, parlant et disputant en termes simples et intelligibles des plus sublimes vérités de la religion. Vous entrez dans l'esprit de ce grand saint, et vous coopérez à ses travaux, chrétiens de l'un et de l'autre sexe, qui soutenez par vos charités les écoles de la ville, et qui en établissez dans vos terres. La première grâce du salut est une grâce d'instruction, et en la procurant à vos vassaux, ou vous suppléez à la négligence des pasteurs, ou vous partagez avec eux le mérite de former Jesus-Christ dans les âmes.

Revenons, messieurs : quel évêque Dieu a-t-il donc rendu plus illustre par ses travaux, et à quel autre peuvent être plus justement appliquées les paroles célèbres dont je l'honore dans ce saint jour? *Honestavit illum in laboribus.* On a dit de saint Ambroise *qu'il travaillait lui seul plus que vingt évêques.* Cette louange n'est pas moins due à son digne successeur, et l'on pourrait même l'augmenter, puisque l'Eglise de Milan demandait plus de travail du temps de saint Charles que du temps de saint Ambroise. Depuis que ce saint docteur l'avait conduite, l'iniquité s'y était accrue, la charité s'y était refroidie, et l'autorité épiscopale, qu'il avait portée si haut, avait reçu un tel affaiblissement, que, selon la remarque d'un historien, comme dans les premiers siècles on avait vu jusqu'où elle pouvait monter, dans les derniers on avait vu jusqu'où elle pouvait descendre (*God.*, *Vie de saint Charles*).

Que ne doit point l'Eglise à celui qui l'a remise dans son lustre, en faisant éclaircir la doctrine sur laquelle l'hérésie en fureur s'efforçait de répandre des ténèbres, en rétablissant la discipline, dont l'extrême relâchement avait servi de prétexte à nos frères pour se séparer de nous; en inspirant aux chrétiens l'estime et l'amour de leur vocation, en faisant produire à une terre, auparavant sèche et stérile, des fruits abondants de justice et de sainteté.

Entrez, mes chers auditeurs, dans les sentiments d'estime et de reconnaissance qui lui sont dus, dont le principal est de profiter de ses travaux. Son zèle s'est conservé dans le clergé, afin qu'il s'étende sur les peuples. Mais il y a cette différence entre son siècle et le nôtre, qu'alors l'Eglise gémissait de voir si peu d'ouvriers dans une moisson abondante, et qu'aujourd'hui elle gémit de ce que la moisson est petite avec un si grand nombre d'ouvriers. Combien y en a-t-il qui répandent parmi vous la précieuse semence de l'Evangile (*Luc.*, VIII, 5)? Jamais la sainte parole fut-elle annoncée avec plus de majesté et de pureté tout ensemble? Mais vous l'étouffez dans les affaires du monde, ou vous la foulez aux pieds en marchant dans les voies trompeuses du siècle, ou si vous la recevez d'abord avec quelque envie de la faire fructifier, vos bons désirs s'évanouissent au moindre éclat de la fortune, ou à la moindre amorce du plaisir.

Ne rejetez donc sur le clergé ni l'ignorance de vos devoirs ni le déréglement de votre vie. Depuis que saint Charles l'a réformé, partout sa science vous éclaire, et son exemple vous anime à la vertu. Que si de temps en temps vous y voyez quelque irrégularité, quelque division, quelque scandale; bien loin que ce soit une raison de vous dispenser de vos devoirs, c'en est une au contraire de les accomplir avec plus de fidélité. Souvenez-vous alors que vous êtes les enfants de la paix; qu'au lieu de vous scandaliser du mal il en faut demander la guérison par vos larmes et par vos prières; et que le vrai moyen d'arrêter les dissensions qui n'arrivent que trop dans l'Eglise, c'est de fortifier parmi vous les liens de la charité. C'est ainsi que vous profiterez des travaux de saint Charles, dont vous venez de reconnaître la grandeur et l'importance : *Honestavit illum in laboribus.* Vous en allez voir maintenant le mérite et la perfection : *Et complevit labores illius;* Et c'est à cette seconde réflexion que se terminera son éloge.

SECONDE PARTIE.

La vie laborieuse n'est pas toujours sans défaut, puisque Jésus-Christ en a trouvé dans les premiers pasteurs qui agissaient le plus dans son Eglise. Il fait dire à un évêque renommé que ses œuvres ne lui sont pas inconnues, mais qu'il y trouve encore du vide; sans doute parce qu'étant bonnes à l'extérieur elles n'étaient pas assez animées de l'esprit intérieur qui en devait faire tout le mérite : *Non invenio opera tua plena* (*Apoc.*, III, 2).

Tantôt à force de se dissiper, on tombe dans l'indévotion. Tout occupé au dehors, on ne rentre point en soi-même. On prie peu, ou l'on prie sans attention et sans ferveur.

Tantôt on se relâche dans sa pénitence. On veut gagner d'un côté ce qu'on perd de l'autre. On fait succéder la paresse à l'agitation, les délices à la peine. On interrompt par des intervalles languissants et souvent voluptueux la carrière pénible de ses travaux, on ne veut pas se peiner doublement par l'action et par la souffrance.

Tantôt on tombe dans le découragement, et comme les grandes entreprises sont accompagnées de grandes difficultés, on en surmonte quelques-unes, mais enfin on abandonne ce qu'on avait heureusement commencé, et par là les travaux apostoliques demeurent souvent imparfaits.

Mais ceux que saint Charles a entrepris pour l'avantage de l'Eglise, ont été finis et achevés, parce qu'ils ont été exempts de tous ces défauts. Ils ont été animés par une tendre piété, secondés par une austère péni-

tence, soutenus par un grand courage ; et c'est ainsi que Dieu leur a donné la dernière perfection : *Complevit labores illius.*

1. Distinguez en lui, messieurs, l'amour de la religion, qui lui faisait tout entreprendre pour en procurer l'honneur et en inspirer le vrai culte, de cette piété vive et tendre qui l'y portait avec ardeur. Non-seulement il travaillait sans relâche aux fonctions de son ministère, mais ce travail, quelque pénible qu'il fût de lui-même, lui devenait doux par la ferveur de sa dévotion.

Pour être embaumés de l'odeur céleste qu'elle répand, vous n'avez qu'à le contempler à l'autel, lorsqu'avec une majesté toute sainte il officie pontificalement, ou qu'avec la modestie d'un ange il célèbre tous les jours les saints mystères. Voyez l'honneur qu'il rend et qu'il fait rendre à la Mère de Jésus-Christ, et avec quelle confiance il la prend pour son avocate. Considérez-le avec attention, lorsqu'il relève les reliques des saints, et qu'il pratique pour elles ce qu'il ne pense pas qu'on doive faire un jour pour les siennes. Considérez-le encore lorsqu'il gagne à Rome le jubilé de l'année sainte, et que par son exemple il apprend à cette grande ville, et à tout l'univers qui s'y est rendu, qu'il faut plus travailler qu'on ne s'imagine pour s'enrichir de cet inestimable trésor.

Tâchez de vous le représenter dans ses longs pèlerinages, n'ayant pour voiture que le bâton dont il s'appuie, pour viatique que le jeûne, pour conversation que le silence et la prière. Souvenez-vous comment il passe dans les villes d'Italie. Sa présence y fait tout changer de face. Le vice prend la fuite pour faire place à la vertu. Les vaines réjouissances cèdent à la modestie et aux larmes, et le carnaval y devient, pour ainsi parler, une semaine sainte. L'hérésie elle-même, avec son front audacieux, tremble à son aspect, et se glissant partout ailleurs *comme la gangrène* (II *Tim.*, II, 17), elle n'ose aborder les limites de son diocèse ; tant sa piété fait d'impression.

Pénétrez en esprit dans ces sombres solitudes, où il va de temps en temps se dérober aux yeux du monde. Vous verrez qu'il y mène la vie des Antoine et des Hilarion. Mais qu'il est digne de vénération et de respect dans cette cellule qu'il a pratiquée au plus haut de son palais, où il passe les nuits à tout autre chose qu'à se reposer ! Toute sa maison est comme un temple, et ce petit réduit comme un sanctuaire. Son cœur y tient lieu d'arche, et lui-même avec son ange sont comme les chérubins où repose la majesté de Dieu. Tous ces lieux sont comme l'asile et le centre de sa piété, et tous ces exercices en sont comme la nourriture et le triomphe.

Quelle dureté de cœur peut tenir contre une piété si tendre? N'en serons-nous point touchés, mes chers auditeurs, et ne comprendrons-nous point que sans cette vertu les exercices extérieurs n'ont rien que de sec et de pénible? C'est pour cela que l'Apôtre veut que nous nous exercions à la piété, parce qu'elle est utile à toutes les bonnes œuvres, et que c'est elle qui leur donne l'esprit et le mouvement (I *Tim.*, IV, 7). O vous, qui ne priez qu'avec distraction, qui ne lisez qu'avec dégoût, que la plus petite mortification effraie, que la moindre régularité rebute, prenez-vous-en au défaut de piété. L'Evangile dit qu'on ne saurait *cueillir des raisins sur des épines* (*Matth.*, VII, 16). Et que pouvez-vous tirer que de mauvaises choses du mauvais trésor de votre cœur (*Luc.*, VI, 45)? Tant qu'il sera froid et languissant, toutes vos actions le seront de même.

2. Mais la piété d'un chrétien ne peut être ni solide ni fervente sans pénitence; moins encore celle d'un évêque, qui est obligé de porter tous les jours devant l'autel les iniquités du peuple, et de s'offrir lui-même comme victime à la justice de Dieu.

Saint Charles, fondé sur ces maximes invariables, les accomplit à la rigueur, et il ne croirait pas bien corriger par ses réglements la vie licencieuse de son siècle, s'il ne la condamnait par une autre toute contraire. Dès sa première jeunesse il était entré dans la carrière de la pénitence à pas de géant, et il y avait fait une course si rapide, que les travaux de l'épiscopat, qui épuisent les autres, semblaient le rendre plus fort et plus vigoureux. On eût dit que peu manger, peu dormir, beaucoup travailler, était un régime pour lui ; que prêcher avec véhémence dans les plus vives ardeurs de la fièvre et à la plus grande chaleur du soleil, en était un autre.

Des amis sages et zélés s'empressent à donner des bornes à sa ferveur, mais leurs empressements sont inutiles. On lui représente qu'il jeûne trop. Il répond qu'il ne jeûne pas assez, et qu'il craint d'en être puni quand il rendra compte de son administration. On lui dit que ses veilles surpassent celles des anachorètes. Il répond qu'un anachorète à moins à veiller qu'un pasteur. Il se croit obligé de forcer par sa conduite ceux que ses paroles ne peuvent émouvoir, et il dit souvent qu'un évêque doit goûter le premier les choses les plus amères pour les adoucir par son exemple.

On a dit de lui qu'il vivait dans sa maison, non pas comme le dernier de ses domestiques, mais, chose étrange! *comme le dernier de ses chiens*, ne mangeant que du pain, ne buvant que de l'eau, et ne couchant que sur la paille. On n'a rien outré, messieurs, par cette expression étonnante. On est demeuré au contraire au-dessous de ce qu'on a voulu exprimer, puisque le temps vint, où saint Charles regarda l'usage du pain comme une trop grande délicatesse, et qu'il s'en priva pour se nourrir d'un légume vil et amer, qu'il mangeait même tout cru et en très-petite quantité. Une telle nourriture, jointe à des mortifications encore plus grandes, ruinait enfin sa santé, et menaçait une vie si précieuse à l'Eglise; cependant il ne fallut pas moins que l'autorité de deux conciles,

pour l'obliger à prendre quelque soulagement.

La vie pénible et austère de ce grand saint semble surpasser les forces humaines, et, à la rigueur, tous ne peuvent pas l'imiter. Mais comme elle confirme dans la modestie et dans la sobriété tant de bons pasteurs, qui édifient aujourd'hui l'Eglise et qui portent le poids du jour et de la chaleur dans la culture de la vigne du souverain Père de famille; comme elle anime à la persévérance tant de bons chrétiens qui ont renoncé aux maximes du monde, et *qui crucifient leur chair avec tous ses désirs déréglés;* combien ne confond-t-elle pas ceux qui vivent dans le luxe et dans la superfluité, en dissipant le bien des pauvres? Pour n'avoir pas le même degré de ferveur, ou, si vous voulez, le même tempérament que saint Charles, en sont-ils moins dispensés de remplir, selon la mesure de leur grâce, les devoirs de leur état, et par où pourraient-ils excuser leur vie sensuelle et mondaine?

Ce grand prélat ne se contentait pas de faire lui-même pénitence. Convaincu de l'obligation des pécheurs, il désirait avec ardeur qu'ils la fissent; et ayant remarqué, que l'horrible déluge de vices qui s'était débordé dans les derniers temps, était venu de l'indulgence pernicieuse des confesseurs ignorants et relâchés, son premier soin fut de les instruire. Quel fonds de lumière et de sagesse dans ce qu'il a écrit pour eux; et avec quelle vénération la pieuse postérité ne conservera-t-elle pas les actes de son Eglise! Mais il voulait surtout qu'ils apprissent les canons pénitentiaux. Il en composa même un corps nouveau, réduit à l'ordre du décalogue, pour leur en rendre l'intelligence plus facile, et, en leur mettant ainsi devant les yeux ce qui s'observait dans la première vigueur du christianisme (*Act. Eccl. Med.*, *part*, 4, *p.* 525; *Item*, *p.* 513), son dessein était de leur apprendre à imposer la satisfaction, selon la nature des péchés, selon l'âge, l'état et la condition des personnes: *Injunget pœnitentiam pro culpa et personæ ratione;* et aussi à la modérer, selon leur prudence et leur jugement: *Pœnitentiam judicio et prudentia sua moderentur* (*Item*, *p.* 4, *in instr. Conf.*, *pag.* 769).

Entrons, mes frères, dans l'esprit de saint Charles pour la réconciliation des pécheurs, puisqu'il y a une parfaite correspondance entre les décrets du concile général et les ordonnances particulières de celui qui nous l'a expliqué. Instruisons-nous, comme il nous l'a dit, dans la science de l'Ecriture et des canons, et faisons un usage prudent de nos lumières.

Et vous, pécheurs, estimez-vous heureux, quand vous trouvez des confesseurs formés sur les maximes de cet illustre saint; qui, au lieu de vous flatter dans vos faiblesses et dans vos erreurs, vous soumettent rigidement aux règles sûres de la conversion. Comprenez enfin cette vérité tant rebattue, et si peu pratiquée, qu'il ne suffit pas de confesser vos péchés, si vous ne les expiez par des œuvres de pénitence. Saint Charles veut qu'en vous les imposant, nous vous fassions souvenir que, suivant la rigueur des canons anciens, vous auriez gémi plusieurs années avant que d'en obtenir le pardon. Il veut néanmoins que nous modérions cette ancienne sévérité, parce que l'Eglise l'a modérée. Mais telle peut être l'énormité de vos péchés et la force de vos habitudes, qu'alors il nous avertit de vous tenir quelque temps dans des exercices pénibles, pour vous mettre en état de satisfaire à la justice de Dieu, et pour vous éloigner des occasions qui vous avaient été funestes. Tout ce que nous pouvons dans cet intervalle, c'est de vous soutenir par nos conseils et par nos prières, de vous entretenir dans l'humilité, de tempérer votre frayeur par la confiance; et quand nous verrons des fruits de correction et d'amendement, nous prononcerons avec joie la sentence de votre réconciliation, et vous admettrons heureusement à la participation de l'eucharistie.

Quand nous en userons ainsi, nous suivrons l'esprit de saint Charles, qu'on peut soutenir hardiment être l'esprit de l'Eglise; et notre procédé n'aura rien qui ne vous soit salutaire, qui ne ressente la solide piété du christianisme, qui ne soit une prudente modération de l'ancienne sévérité: *Pœnitentiam judicio et prudentia sua moderentur.*

3. Nous n'ignorons pas, messieurs, que ceux qui montrent de la fermeté dans l'exercice de leur ministère, sont contredits par le monde impénitent. Mais nous savons aussi, que le bien ne se fait jamais sans opposition, surtout quand il attaque les passions vives, et qu'il combat la nature corrompue dans ses plaisirs.

Nous en avons en la personne de saint Charles un exemple convaincant. Combien de fois son zèle fut-il traité d'indiscrétion, et son exactitude de sévérité outrée? Ne l'accusa-t-on pas d'introduire des nouveautés, et d'imposer aux chrétiens des lois injustes et onéreuses? La licence, indignée de se trouver contrainte par le devoir, n'osa-t-elle pas le déchirer jusque dans la chaire, et ne vit-on pas, à la honte de la piété et de la raison, ses censures mêmes censurées. A l'occasion des profanes divertissements, dont le monde a été de tout temps idolâtre, et que des ministres prévaricateurs osent permettre en secret, dans le temps même qu'ils les condamnent en public, les gouverneurs de Milan s'élevèrent scandaleusement contre lui, et attaquèrent sans respect la juridiction ecclésiastique.

Mais avec quel courage ne résista-t-il pas à des tempêtes que le démon soulevait pour renverser le grand ouvrage de la réformation de son diocèse? Inébranlable dans les résolutions qu'il avait prises devant Dieu, on le vit alors s'opposer comme *une colonne de fer et un mur d'airain* (*Jer.*, I, 18), aux entreprises de l'orgueil, à l'insolence des déclamations, à la malice de l'envie; et, après l'inutilité des douces monitions et des remontrances charitables, humilier des têtes su-

perbes avec *ces armes puissantes en Dieu, qui renversent tout ce qu'on leur oppose* (II *Cor.*, X, 4), persuadé que l'humilité d'un pasteur n'est pas incompatible avec la sévérité apostolique, et que sa douceur ne doit jamais ébranler sa fermeté, quand il s'agit de maintenir la règle et la discipline.

Et comment pensez-vous qu'il se conduise durant ces temps tumultueux? Vous vous imaginez peut-être qu'il disparaît pour laisser calmer l'orage. Non, messieurs, *il ne rougit point de l'Evangile* (*Rom.* I, 16). C'est au vice, toujours suivi de la faiblesse et de la honte, à trembler et à se cacher; mais la vertu, toujours appuyée sur la justice et sur la vérité, présente partout un front majestueux et tranquille. Pendant que tout Milan retentit des murmures et des révoltes, saint Charles va faire assidûment sa prière devant le corps de saint Ambroise, pour demander la même force qui avait soutenu cet invincible prélat contre les insultes cruelles de l'impératrice Justine; et jusqu'à quel degré ne l'obtient-il pas !

On lui donne plusieurs avis capables d'intimider les plus fermes. Ils ne servent qu'à le rendre plus doux et plus généreux. Il se forme contre lui une conspiration horrible, et il reçoit un écrit, où en sont marquées toutes les particularités. Il le jette au feu sans le lire disant que sur le point d'offrir le saint sacrifice, il ne veut pas s'exposer à une tentation de ressentiment.

Dans le recueillement de l'oraison, au pied de l'autel de sa chapelle, un moine apostat porte sa fureur et sa rage, jusqu'à tirer sur lui une arme à feu. Tous les assistants sont consternés de cet attentat sacrilége, et le courageux prélat, protégé par le seul maître de la vie et de la mort, n'interrompt pas d'un seul moment l'action sainte qu'il a commencée.

Durant le cours de ses visites, que rien ne l'oblige d'interrompre, il rencontre la nuit une troupe de scélérats, formidables par leurs brigandages. Il s'en fait craindre, et puis aimer; et, par un renversement remarquable, tandis que des hommes consacrés à Dieu par leur état conspirent contre lui, des assassins de profession l'épargnent et le révèrent. Ainsi voit-on avec douleur que l'Eglise est plus cruellement persécutée par ses ministres et par ses enfants, que par ses ennemis déclarés. Mais venons à l'action la plus ferme et la plus lumineuse de sa vie, comme aussi à la preuve la plus éclatante de sa tendresse pour le peuple, dont le salut lui est commis.

Les Milanais ajoutaient à la grandeur de leurs péchés le mépris et l'ingratitude; et Dieu, en punition de l'abus qu'ils faisaient des trésors de sa miséricorde, les frappe d'un des fléaux qu'il conserve dans les trésors de sa colère. Un poison funeste se répand dans l'air, attaque les esprits, corrompt le sang, infecte le corps d'inflammation et de pourriture. De jour en jour la contagion s'allume, et s'étend comme un incendie dont un vent impétueux irrite les flammes dévorantes. Toutes les rues couvertes de corps morts exhalent une odeur envenimée, qui à peine permet aux passants de chercher leur salut dans la fuite; et les maisons où ils se retirent ne sont que de faibles refuges contre la vengeance du ciel qui les poursuit. Les secours humains, qui ne manquent à aucune espèce de maladie, par un juste jugement se refusent à celle-là, tant la crainte domine les cœurs; disons mieux, tant *il est horrible de tomber*, dès cette vie même, *entre les mains du Dieu vivant* (*Hebr.*, X, 31). Si bien que cette ville superbe passe tout à coup, de la fatale douceur des délices à l'extrême désolation.

C'est ici, messieurs, que l'éloquence la plus sublime manquerait de figures et d'expressions pour décrire ce que fit dans cet événement mémorable le cœur le plus compatissant et le plus intrépide qui fut jamais : *Humilié sous la puissante main de Dieu* (I. *Petr.*, V, 6), il dispose ses affaires comme s'il eût dû mourir, et se consacre au service des pestiférés.

En vain une assemblée de théologiens lui représente que cette bonne œuvre n'étant que de perfection, il peut et doit se dispenser de la faire. Il soutient que si l'épiscopat est l'état de l'Eglise le plus parfait, les œuvres de perfection en doivent être inséparables. Mais *ce bon pasteur* se croit d'autant plus obligé *de donner sa vie pour ses brebis* (*Joan.*, XI, 11), qu'il voit que les prêtres intimidés se dispersent, et que les malades, sans secours et sans consolation, demeurent exposés à la mort du corps et de l'âme. Alors *toutes ses entrailles s'émeuvent* (*Jer.*, XXXI, 20), et il suit les plus tendres mouvements *de la charité de Jésus-Christ qui le presse* (II *Cor.*, V, 14).

Il traverse cette grande ville naguère si peuplée, et maintenant devenue une vaste solitude par la désertion de ses habitants. Il entre dans ces maisons tristes et sombres, où il trouve que les liens du sang et de l'amitié sont affaiblis par la terreur, et que l'amour de soi-même l'emporte sur la charité du prochain. Avec des paroles de compassion et de douceur, il en bannit le désespoir pour y introduire la patience. Dans l'une il console un père qui meurt après avoir vu mourir ses enfants, sans avoir eu la force ou le moyen de les secourir. Dans une autre, il soulage un maître abandonné de ses domestiques. Dans la plupart il reçoit les confessions des mourants, leur distribue le pain de vie, et, avec une tendresse paternelle, recueille leurs derniers soupirs.

Avec le même courage et le même empressement, il visite les pauvres dans les hôpitaux et dans les cabanes qu'on leur a dressées. Il confère publiquement dans les églises le sacrement de la confirmation, afin, dit-il, que ceux qui viendront à mourir, sortent du monde parfaits chrétiens : et tel, après avoir reçu l'onction sacrée, tombe à ses pieds d'un souffle mortel, sans que le saint archevêque s'effraie ni se rebute.

Mais pourquoi entreprendre ici le détail

de ses actions charitables et intrépides? Une seule vous fera juger de toutes les autres. Une femme enceinte et frappée de peste met son fruit au jour et expire. L'enfant palpite encore, mais atteint de toute la malignité qui vient de tuer la mère, c'est un objet de frayeur dont personne n'ose approcher. Le saint évêque s'anime à la vue de ce qui fait trembler tous les autres. Malgré l'horrible noirceur dont cet enfant est couvert, il le prend, l'emporte dans son manteau, et, par les eaux salutaires du baptême, lui ouvre la porte du ciel. Un tel exemple encourage les plus timides, et ceux qui auparavant fuyaient devant la face de la mort, vont désormais, sous un tel chef, la braver pour le soulagement de leurs frères.

Jugez, messieurs, si celui qui prodigue ainsi sa propre vie, pense à ménager son bien. Il s'était toujours regardé comme l'économe du bien des pauvres, et avec quelle profusion ne leur avait-il pas distribué, non-seulement les revenus ecclésiastiques, mais ceux de son patrimoine? A peine le prix d'une principauté avait-il pu suffire à ses aumônes d'un seul jour. Mais du moins jusque-là s'était-il réservé le nécessaire; au lieu qu'ici il ne met plus de bornes à ses pieuses libéralités. Il donne successivement tout ce qu'il a, et à mesure que les nécessités deviennent plus grandes, il vend ses meubles, son propre lit, et ne laisse dans son palais que les murailles. Encore est-il affligé de ne pouvoir pas, comme un autre saint Paulin, se vendre lui-même.

Mais, ô Dieu *terrible dans vos jugements sur les enfants des hommes* (*Psal.* LXV, 5), quoi que fasse un si charitable pasteur, votre colère ne s'apaise pas. Du moins vous désarmera-t-il, quand vous le verrez dans les plus profondes humiliations de la pénitence.

Jamais, messieurs, il ne fut de spectacle si touchant et si vénérable, si digne d'admiration et de respect. Les grands humiliés, et le peuple consterné, la tête couverte de cendres, marchent dans une procession solennelle à la suite du clergé; et le saint cardinal marche lui-même, les pieds nus et dégouttants de sang, la corde au cou comme un criminel, tenant dans ses mains une croix avec l'image du Sauveur qu'il arrose de ses larmes. En cette posture il s'offre à la justice de Dieu comme une victime publique, et, à l'exemple de David, le prie de le frapper lui seul (II *Reg.*, XXIV, 17), pour épargner les citoyens de cette ville désolée. Partout il s'élève un cri lamentable qui demande miséricorde, et enfin Dieu l'accorde aux prières de ses serviteurs : *Pro populo deprecatus est*, *et plaga cessavit* (*Num.*, XVI, 48).

Ah! mes frères, je ne sais si les grands exemples sont moins à craindre qu'à désirer, car s'ils sont propres à réveiller notre paresse, ils servent aussi à la condamner. De tous *les évêques que le Saint-Esprit a établis pour gouverner l'Eglise de Dieu* (*Act.*, XX, 28), en voici un des plus vigilants et des plus infatigables, dont les travaux ont été, comme vous l'avez vu, d'une importance extrême pour la religion, aussi bien que d'une étendue immense, et enfin conduits à leur entière perfection par les vertus les plus éclatantes et les plus sublimes: *Honestavit illum in laboribus, et complevit labores illius.* Quel usage Dieu en fera-t-il à notre égard? celui-là même que nous en aurons fait.

Tous les chrétiens ne sont pas appelés aux mêmes travaux que saint Charles, mais tous, sans exception, sont chargés de l'obligation indispensable de travailler au grand ouvrage de leur salut comme *à l'unique nécessaire* (*Luc.*, X, 42). Y travaillez-vous, vous tous qui m'écoutez aujourd'hui, et l'exemple illustre que je viens de vous proposer, sera-t-il pour vous un jugement ou une grâce?

Vous, qui vous destinez au ministère ecclésiastique, et qui n'y envisagez peut-être qu'un vain honneur et une dignité oisive, comprendrez-vous aujourd'hui que c'est un ministère laborieux, et qu'*un pasteur qui ne prend pas un soin assidu de son troupeau*, *n'est qu'une idole* (*Zach.*, XI, 17), détestée de Dieu et méprisée des hommes?

Et vous, gens du monde, de quel front soutiendrez-vous désormais cet oubli monstrueux, cette indifférence insensée de votre dernière fin? Ou, si vous y pensez et que vous désiriez d'y parvenir, prétendrez-vous encore le pouvoir en demeurant dans cette oisiveté honteuse, qui, selon le Sage, *vous enseigne tous les maux que vous commettez* (*Eccli.*, XXXIII, 29)? Tant de travaux entrepris et exécutés par un seul homme, ne vous persuaderont-ils pas, qu'au moins vous devez soutenir avec courage ceux qui sont attachés à votre état; et que le serviteur paresseux, déclaré méchant par l'Evangile, sera exclus pour jamais de la présence de Dieu (*Matth.*, XXV, 26)?

Mais ce que la plupart des pécheurs ne font point, vous le faites, fidèles de cette paroisse, vous qui rendez à ce grand saint un tribut annuel de vénération et de louanges, et qui formez une édifiante société, pour imiter, outre ses autres vertus, ses actions miséricordieuses.

Quand il alla recevoir une de ces places éminentes, destinées à *ceux qui font ce qu'ils enseignent* (*Matth.*, V, 19), la douleur fut universelle dans Milan et dans toute l'Eglise; mais les enfants qu'il avait instruits, et les pauvres qu'il avait soulagés, inconsolables d'avoir perdu leur père, par leurs larmes et par leurs bénédictions firent le plus bel ornement de sa pompe funèbre. C'était comme une multitude d'anges terrestres qui conduisaient son corps au tombeau, et qui semblaient disputer aux anges du ciel, qui portaient son âme dans le sein de Dieu, à qui lui rendrait plus d'honneur. Vous voyez par là, mes frères, que la charité donne le prix à toutes les autres vertus, et que c'est elle qui les couronne.

Puisse votre exemple l'enflammer de plus en plus dans tous les lieux où vous en avez introduit le saint exercice. Puissiez-vous la

pratiquer vous-mêmes avec tant de fidélité, qu'elle vous conduise, par des travaux qui seront toujours grands, puisqu'ils auront Dieu pour objet, et toujours parfaits, puisqu'ils vous procureront le salut, au même séjour où elle a conduit saint Charles, *pour y briller comme les feux du firmament dans les éternités perpétuelles* (*Dan.*, XII, 3). C'est le bonheur que je vous souhaite au nom du Père, et du Fils, et du Saint-Esprit.

PANÉGYRIQUE DE SAINT FRANÇOIS DE SALES,

Prononcé à Saint-Jean-en-Grève le 29 *janvier* 1700.

Pro patribus tuis nati sunt tibi filii.

Après les Pères des premiers siècles il vous est né des enfants qui leur ont succédé (*Psal.* XLIV, 18).

La succession perpétuelle de l'Eglise dans ses pasteurs fait un de ses caractères les plus dominants. Dans l'ancienne loi, où elle a été représentée par la synagogue, elle a eu pour Pères les patriarches et les prophètes. Dans la nouvelle, où la vérité a chassé la figure, les apôtres leur ont succédé. Après les apôtres sont venus les évêques, tous ses enfants, parce qu'elle les a régénérés en Jésus-Christ, et tous ses Pères, parce qu'elle reçoit d'eux la doctrine et la piété.

Ne vous attristez donc pas, Eglise sainte, disait David par un esprit prophétique. A la place des Pères que vous perdrez, il vous naîtra des enfants illustres qui deviendront à leur tour vos Pères : *Pro Patribus tuis nati sunt tibi filii ;* et vous les établirez princes, non pas sur un seul peuple, mais sur toute la terre : *Constitues eos principes super omnem terram.* Ils auront même cet avantage au-dessus des princes ordinaires, que leurs lois seront imposées à toutes les nations, qu'elles subsisteront après leur mort, et que l'esprit dont ils seront animés passera des uns aux autres sans aucune interruption.

Ne nous plaignons pas non plus, mes frères, de n'avoir plus ces Pères vénérables qui ont honoré les premiers temps de l'Eglise par leur science et par leur sainteté. La fécondité infinie de l'Esprit divin qui les remplissait, ne pouvait pas les laisser sans succession. Toujours des enfants dignes d'eux les ont suivis, et c'est la gloire du dernier siècle, que saint François de Sales se soit tellement formé sur ces grands modèles dans la science du salut, qu'il ait si rigidement observé leurs maximes dans la conduite des âmes, que l'Eglise puisse reconnaître en lui les Pères qui l'ont précédé.

Un grand pape a dit de saint Benoît qu'il *avait l'esprit de tous les saints* (*Greg.*), on peut dire aussi de saint François de Sales, qu'il a eu l'esprit de tous les Pères ; et c'est prouver qu'il a eu l'esprit de tous, que de montrer qu'il a eu l'esprit des quatre principaux que l'Eglise révère comme ses docteurs et comme ses maîtres, puisque tous les autres n'en ont été que les interprètes et les disciples. Il n'a médité ou expliqué la loi de Dieu, qu'à la faveur de leurs lumières, et en toutes choses il a hérité de leurs sentiments et de leurs vertus.

Caractère si noble et si marqué, que j'ai cru devoir y rapporter tout l'éloge de ce grand serviteur de Dieu ; soit pour ruiner les faux préjugés de ceux qui le prennent pour un homme simple, qui ne s'est appliqué qu'à la direction des âmes dévotes ; soit pour justifier la pureté de sa doctrine ; soit pour le proposer par l'endroit le plus digne d'admiration et d'imitation tout ensemble dans une Eglise, où il est invoqué par inclination et et loué par reconnaissance.

Représenter saint François de Sales comme disciple des Pères et leur successeur dans les travaux apostoliques, c'est d'abord dissiper l'illusion, c'est établir d'une manière invincible l'étendue de ses lumières, la justesse de son discernement, la droiture de ses sentiments et de ses maximes, la sagesse de son zèle ; et aussi c'est faire voir que l'esprit du christianisme n'est autre que l'esprit des Pères, comme l'esprit des Pères n'a été que l'esprit de Jésus-Christ et des apôtres.

Ce sera, messieurs, le fond de son panégyrique et celui de notre instruction, après que nous aurons imploré le secours du ciel par l'intercession de Marie : *Ave, Maria.*

Le seul nom des quatre Pères latins enlève d'abord l'estime et la vénération des fidèles. On les regarde comme les quatre fleuves du paradis qui arrosent toute la terre et qui la rendent féconde par les eaux abondantes de leur doctrine. En cela ils sont tous semblables, mais ils ne laissent pas d'avoir leur caractère particulier dont je prétends que s'est formé celui de saint François de Sales. Je fonde ma pensée sur la conformité qui se trouve dans leurs sentiments et dans leur conduite, et vous en conviendrez, messieurs, si vous faites avec moi quelques réflexions qui, en réduisant ce grand sujet à certains chefs, le renfermeront dans ses justes bornes.

Si vous considérez la grande Bretagne convertie par les soins de saint Grégoire ; tant de lettres apostoliques écrites aux empereurs, aux rois, aux évêques pour le rétablissement, ou pour la conservation de la discipline ; tant d'excellentes homélies prononcées pour l'édification de son peuple ; tant de solides instructions données aux pasteurs, vous conviendrez que son caractère le plus distingué a été la sollicitude pastorale.

Et si vous considérez en même temps les missions apostoliques de saint François de Sales, avec les grands succès qui les ont suivies ; le zèle qu'il a marqué en tant d'occasions devant les rois et parmi les peuples, les instructions qu'il a données aux chrétiens de tous les états par ses prédications et par ses écrits, vous trouverez qu'il s'est formé sur cette vertu principale de saint Grégoire.

Si vous voyez ensuite saint Augustin traiter avec une bonté prévenante les hérétiques les plus emportés ; reconnaître les bonnes qualités d'un Julien et d'un Pélage ; être des premiers dans un concile à opiner que les évêques catholiques cèdent leurs siéges aux évêques donatistes, s'il n'y a que ce seul

moyen de les ramener dans le sein de l'Eglise. Si vous observez encore cette effusion de charité qui est répandue dans ses écrits et qui en égale la lumière, vous ne douterez plus que son caractère dominant ne soit la douceur évangélique.

Et si vous vous souvenez en même temps que saint François de Sales a comblé de faveurs ceux qui lui ont été le plus contraires; qu'il a eu un extrême éloignement pour la moindre ombre de dispute et de division; qu'il a souffert les plus noires calomnies sans se plaindre et sans vouloir même se justifier; qu'il n'a écrit que pour enflammer tous les cœurs de l'amour de Dieu et de celui du prochain, vous croirez sans peine qu'il s'est réglé sur cette vertu si marquée de saint Augustin.

Enfin, si vous lisez d'un côté les livres que saint Ambroise a écrits à la gloire de la virginité; si vous lisez de l'autre les traités de saint Jérôme contre les ennemis de cette vertu, avec les lettres adressées aux illustres filles qui se conduisaient par la sagesse de ses conseils, vous compterez parmi les divers talents et les vertus distinguées de ces deux docteurs le zèle de la perfection des vierges.

Et si vous remarquez en même temps le grand nombre de monastères que saint François de Sales a réformés, le soin charitable qu'il a pris des âmes religieuses de l'un et de l'autre sexe, et surtout le saint ordre qu'il a institué avec tant de bénédiction, tout vous prouvera qu'il a hérité du zèle qui a paru par excellence dans saint Ambroise et dans saint Jérôme.

A la vue d'un rapport si juste et d'un exemple si éclatant, reconnaissons encore une fois que le même chef gouverne l'Eglise et que le même Esprit la conduit dans tous les siècles. Nous le voyons dans ce dernier enfant des premiers Pères, et les vertus qu'il en a héritées sont dans nos jours des preuves présentes et sensibles de cette grande vérité.

Oui, messieurs, sa sollicitude pastorale fut formée sur celle de saint Grégoire. Sa douceur évangélique fut réglée par celle de saint Augustin. Son zèle pour la perfection des vierges a été une effusion de celui de saint Ambroise et de saint Jérôme : *Pro Patribus tuis nati sunt tibi filii.*

Nous allons donc voir ce pasteur des derniers temps marcher sur les traces des premiers pasteurs du christianisme, et nous serons inexcusables si ce que nous dirons pour sa gloire ne contribue pas à notre édification.

PREMIÈRE PARTIE.

L'idée que saint Grégoire nous donne d'un véritable pasteur, et dans laquelle il s'est peint lui-même sans le vouloir, comprend toutes les vertus, dont la plus distinguée est la sollicitude, puisque saint Paul, marquant les vertus de chaque état, assigne celle-là à ceux qui sont chargés du soin du gouvernement : *Qui præest in sollicitudine* (*Rom.*, XII, 8).

Il est vrai que le souverain pasteur a proposé la charité comme la grande vertu de ceux qui devaient lui succéder dans la conduite des âmes, quand il a dit à saint Pierre : *Si vous m'aimez, paissez mes brebis* (*Joan.*, XXI, 17); mais il ne s'ensuit pas que l'Apôtre lui soit contraire puisque la charité et la sollicitude se donnent le sacré baiser, aussi bien que la justice et la paix. La charité est comme le brasier, la sollicitude comme la flamme; et, à proprement parler, la sollicitude n'est que la charité pressante de Jésus-Christ, dont saint Paul ressentait la douce violence, quand il s'écriait, dans les travaux immenses de son apostolat : *Charitas Christi urget nos; La charité de Jésus-Christ nous presse* (II *Cor.*, V, 14).

François de Sales, pressé de cette ardente charité, a toujours été dans le mouvement, comme l'Apôtre; est allé où l'Esprit de Dieu l'a emporté comme Elie; a passé de colline en colline et de rocher en rocher, comme l'époux des Cantiques.

Dès son enfance la grâce commença de marquer dans son âme l'amour qu'il aurait pour Dieu et le zèle dont il serait enflammé pour le salut du prochain. Appliqué sans relâche à l'étude et à la vertu, il reçut tous les fruits d'une éducation noble et chrétienne. Dieu, qui l'avait élu pour être saint, le rendit conforme en toutes choses à l'image de son Fils (*Rom.*, VIII), se déclara son protecteur et le délivra des tentations et des piéges qui auraient pu le détourner de la droiture de ses voies.

Aussi eut-il le bonheur, si rare dans notre siècle, d'apporter à l'état ecclésiastique sa première innocence, comme l'avaient prescrit les anciens canons, qui demandaient plus de pureté pour l'entrée au sacerdoce que Dieu n'en exige pour celle du ciel, puisque, pour entrer dans le ciel, Dieu se contente que l'on soit saint, au lieu que, pour entrer dans le sacerdoce, l'Église voulait alors que l'on eût toujours été saint.

Des fonctions du sacerdoce, dignement et longtemps exercées, on le fit passer à celles de l'épiscopat. Quelque effort qu'il fît pour se tenir à la dernière place, le maître du festin lui commanda de monter plus haut (*Luc.*, XIV, 10). Le céleste époux l'introduisit lui-même dans son sanctuaire, et on le vit s'élever sur le trône de l'Eglise, non pas comme tant d'autres, sans talents et sans vocation, par une ambition aveugle et présomptueuse soutenue de la naissance et du crédit, mais, comme le veut saint Paul, par la science et par la piété, par la gravité et par la modestie, par la pureté d'une vie irrépréhensible, par la réputation qu'attire un long et pénible travail, et enfin par ces degrés d'or et de pourpre, de charité et de souffrance qui embellissent le trône du nouveau Salomon.

Il parut bientôt qu'il n'avait accepté l'épiscopat que parce qu'il y avait vu beaucoup de bien à faire, et beaucoup de croix à porter. Il avait commencé depuis longtemps d'ouvrir sa bouche au milieu de l'Église, qui poussait des cris de joie sur le grand nombre

d'enfants qu'il avait ramenés dans son sein, mais Dieu le remplit plus que jamais de sagesse et d'intelligence. Sa sollicitude, jusqu'alors fixée à des missions particulières, n'eut plus de bornes. Ecclésiastiques et laïques, grands et petits, pécheurs et justes, catholiques et hérétiques, tout en fut l'objet; et si vous voulez bien, messieurs, donner à ce court détail une attention favorable, vous verrez jusqu'où va, dans un pasteur vigilant et fidèle, le zèle de la charité.

La discipline ecclésiastique était déchue dans son clergé par le malheur des hérésies. Il travailla fortement à la rétablir. Il savait que les ministres des autels qui sont des anges en dignité, doivent l'être en sainteté, et pour les rendre tels, que ne mit-il pas en usage? Synodes, visites, conférences, établissement de surveillants, quelquefois de douces admonitions, rarement de sévères réprimandes, une sage réserve à imposer les mains, une grande attention dans le choix des sujets qu'il élevait au ministère, et surtout l'exemple d'une vie si sacerdotale, qu'il pouvait dire, quoiqu'il ne le dît pas : *Soyez mes imitateurs, comme je le suis de Jésus-Christ* (I *Cor.*, IV, 16).

Ils le furent aussi, messieurs, et ils ne pouvaient pas manquer de l'être depuis que Dieu se fut suscité parmi eux un pontife fidèle, qui agissait selon son cœur, et qui marchait toujours devant son Christ (I *Reg.*, II, 35); et en récompense il lui bâtit une maison stable et solide, en lui donnant un clergé savant et pieux, clergé soumis à son évêque, comme son évêque l'était à Dieu.

La conversion des grands et des riches du siècle est une entreprise des plus hardies, et nous lisons avec frayeur combien leur entrée dans le ciel est difficile (*Matth.* XIX, 24). Mais cette difficulté ne rebuta point un si sage et si généreux pasteur; combien de fois l'a-t-on vu dans les grandes villes, et à la cour des princes dire d'un ton de prophète : *Instruisez-vous, vous qui jugez la terre* (*Psal.*, II, 10); et l'on sait que ses prédications ont été suivies des acclamations de tous, et de la conversion de plusieurs.

Combien d'enfants prodigues n'a-t-il pas ramenés à leurs pères? combien de femmes pécheresses n'a-t-il pas conduites aux pieds du Sauveur, pour les arroser des larmes d'une contrition sincère, et pour les essuyer de leurs cheveux en employant à la charité ce qu'elles prodiguaient auparavant pour la vanité et pour la mollesse? Le voyageur de Jérusalem à Jéricho tombe entre les mains des voleurs, et mourant de ses blessures, fut un objet rebutant pour le prêtre et pour le lévite. Mais notre charitable Samaritain répandait du vin et de l'huile sur les plaies de tous les pécheurs, et n'oubliait rien de ce qui pouvait contribuer à leur guérison; plus ils étaient coupables, plus il les cherchait avec empressement, plus il les embrassait avec tendresse, plus il travaillait à leur salut avec bénédiction.

Le salut des peuples de la campagne est ordinairement négligé, parce que l'application que l'on y donne flatte peu la vanité, et ne sert de rien à ceux qui ont des vues d'élévation et de fortune. Mais le saint prélat n'ignorait pas que la mission de Jésus-Christ regardait principalement les villages et les hameaux, et que l'Evangile annoncé aux pauvres (*Matth.*, XI, 5) était une des merveilles qui avaient rendu témoignage à la vérité de son avénement; aussi se conduisait-il dans la Savoie, devant et après son épiscopat, comme le Messie s'était conduit dans la Galilée. Il prêchait, il cathéchisait, et faisait ainsi son chemin vers la céleste Jérusalem : *Docens, et iter faciens in Jerusalem* (*Luc.*, XIII, 22).

Cette grande application à l'instruction des ignorants, et à la conversion des pécheurs ne lui faisait pas négliger la direction des âmes dévotes, qui passe dans l'esprit de quelques-uns pour l'occupation de ceux qui n'en ont point d'autre; ils penseraient plus juste, s'ils croyaient que de toutes les fonctions ecclésiastiques il n'en est point qui donne plus d'exercice à la charité, qui demande plus de lumière, plus de droiture, plus de fermeté, plus de désintéressement, qui expose à plus de périls, qui engage à plus de fatigues, qui fasse souffrir de plus grandes contradictions, sans qu'il soit permis de se justifier ni de se plaindre. Et ceux qui, comme saint François de Sales, l'exercent avec fidélité à l'égard des pécheurs et des justes, imitent le modèle des directeurs, qui après avoir délivré Madeleine des sept démons qui la possédaient, l'appliqua dans la suite à la pratique des bonnes œuvres, l'attira sur le Calvaire pour assister au sacrifice de la croix, l'honora de sa première apparition après qu'il fut sorti du tombeau, et lui donna ses ordres pour les porter aux apôtres. Preuve invincible que nous ne devons pas seulement nous appliquer à la conversion des âmes, mais qu'il faut encore que nous les appliquions au bien, après qu'elles sont converties.

Et vous, pauvres, membres souffrants de Jésus-Christ, aurez-vous été oubliés? non, vous ne pouviez pas échapper à la sollicitude d'un si charitable pasteur.

Son évêché, messieurs, était des plus grands, et tout ensemble des plus pauvres. Oh! le beau titre dans les principes de la foi, que celui d'évêque du plus pauvre évêché du monde! c'est l'être comme *l'évêque de nos âmes* (I *Petr.*, II, 25), qui n'avait pas où reposer sa tête; c'est l'être comme les apôtres, qui disaient par la bouche de leur chef : *L'or et l'argent n'approchent point de nous* (*Act.*, III, 6); c'est l'être comme les Nicolas, les Martin et les Exupère, qui portaient le corps du Sauveur dans un panier d'osier, et qui consacraient son sang dans un calice de verre. Aussi, François de Sales n'aima rien tant dans son épouse que sa pauvreté, et il eut même pour elle un amour si fidèle et si constant, qu'il fut insensible à l'éclat du pallium et de la pourpre, que lui offrirent un grand pape et un grand roi.

Tout pauvre néanmoins qu'il était, le

croiriez-vous, messieurs? il a toujours trouvé de quoi nourrir, peu s'en faut que je ne dise de quoi enrichir les pauvres. Ne me demandez pas comment; je sais que le fait est certain, mais j'en ignore la manière, et il me suffit de penser qu'un homme qui a pu ressusciter tant d'âmes mortes par le péché, a bien pu opérer la multiplication des pains.

Mais un des grands objets de sa sollicitude pastorale a été la conversion des hérétiques.

La Providence avait alors suscité dans les Gaules deux hommes incomparables, comme deux boulevards de la foi contre la fureur de l'hérésie protestante; je parle du grand cardinal du Perron et du saint évêque de Genève. Le premier avait un génie vaste et puissant, un esprit sublime et élevé, et par la force de ses raisonnements il mettait tous les novateurs sans réplique; mais en leur ôtant le pouvoir de mal faire, il n'avait pas le don de leur en ôter toujours la volonté. Le second avait un esprit doux, paisible, insinuant, qui allait droit au cœur, et qui y faisait des blessures si profondes, que ceux mêmes qui les avaient reçues, applaudissaient à son triomphe, et regardaient leur propre défaite comme la source de leur bonheur; celui-là était comme un foudre qui brisait tout sous lui; celui-ci était comme un aimant qui attirait tout à lui; l'un convainquait, l'autre convertissait. *Voulez-vous*, disait le cardinal, *faire paraître l'ignorance d'un hérétique, amenez-le moi; voulez-vous lui faire embrasser la pénitence, amenez-le au saint évêque de Genève.*

Combien pensez-vous, mes frères, qu'il en ait converti? le nombre en est allé jusqu'à soixante-douze mille. Quelle conquête pour l'Eglise de la terre! quel triomphe pour celle du ciel!

Mais disons tout, et adorons ici en tremblant la profondeur des conseils de Dieu, qui permet que les pasteurs les plus zélés trouvent des contradictions dans l'exercice de leur ministère, soit pour les sauver de l'orgueil que leur causerait peut-être un succès continuel, soit pour nous montrer, comme dit l'Apôtre, que lui seul *fait miséricorde à qui il lui plaît* par une pure libéralité, *et qu'il endurcit qui il veut* (*Rom.*, IX, 18) par un juste jugement.

Dans la joie de tant de conversions, François de Sales se souvenait toujours avec douleur de n'avoir pu coopérer à celle du plus fameux et du plus accrédité ministre, qu'eût alors cette secte malheureuse; il lui avait parlé plus d'une fois avec la lumière et la force d'un saint Paul, mais il n'avait eu à l'égard de cet hérétique, que le succès qu'avait eu le même Paul à l'égard de Félix et d'Agrippa. Oh! combien fallait-il que les ténèbres de cet égaré fussent épaisses, puisqu'un soleil si vif et si ardent ne fut pas capable de les dissiper! combien fallait-il que ce rocher fût dur, puisqu'un tel Moïse ne put en faire sortir les eaux de la pénitence!

On demande quel était l'objet principal de la tristesse de Jésus-Christ dans le jardin des Olives, quand il disait que *son âme était triste jusqu'à la mort* (*Matth.*, XXVI, 38). Et l'on croit que c'était la perte de Judas, parce que ce Sauveur trouvait quelque motif de consolation dans tout ce qui l'affligeait d'ailleurs. Si c'était la douleur de Marie, il voyait la constance de cette Vierge, qui l'allait suivre jusqu'au pied de la croix; si c'était le reniement de saint Pierre, il prévoyait la prompte et sincère pénitence de cet apôtre; si c'était sa propre agonie, un ange fut envoyé du ciel pour le fortifier. Mais la perte de Judas fut séparée de tout sujet de consolation; ce malheureux avait également résisté, et à la force qui l'avait renversé, et à la douceur qui l'avait attiré tant de fois; c'était enfin, suivant l'expression de Jésus-Christ même, *l'enfant de perdition: Filius perditionis* (*Joan.*, XVII, 12).

Saint François de Sales a beaucoup souffert de la part des hérétiques, mais Dieu l'a toujours consolé en rendant leurs efforts impuissants; lorsqu'ils l'attaquent avec plus de violence, s'il ne les désarme par sa douceur, il les étonne par son courage, et quoi qu'il arrive, il a toujours la joie de les convertir, ou la gloire d'être persécuté par les ennemis de l'Eglise. Mais à l'égard de Théodore de Bèze tout l'afflige; il avait entrepris cette conversion par l'ordre du souverain pontife, et il y travaillait avec d'autant plus d'ardeur, que celle de tout le parti semblait en dépendre. Mais l'obstination de cet hérétique a rendu tous ses travaux inutiles; jugez de la douleur que lui causa l'endurcissement volontaire de cet enfant de perdition.

Et à une si vive douleur, ajoutez celle qu'il ressentit de l'obstination de Genève; combien de pleurs ne versa-t-il point sur cette ville infortunée, en voyant son édifice spirituel tellement renversé, qu'il n'y restait aucune de ces pierres vivantes qui font la construction de l'Eglise: hélas! il fallait qu'elle eût commis *le péché qui va à la mort* (I, *Joan.*, V, 16), puisque ce patient Job, ce juste Noé ne put rien obtenir pour elle.

Mais l'endurcissement de Théodore de Bèze, et l'obstination de Genève, bien loin de diminuer le mérite de sa sollicitude pastorale, ne font que l'augmenter en y ajoutant le mérite de l'affliction, montrant ainsi aux ministres de l'Evangile, que les contradictions et les souffrances inséparables de leur mission, bien loin de ralentir leur zèle, doivent au contraire le rendre plus vif et plus ardent.

Rien aussi n'est capable de le rebuter. Son diocèse, tout grand qu'il est, se trouve trop resserré pour contenir les saintes saillies, les pieuses impétuosités de sa sollicitude pastorale, et toutes les fois qu'il est obligé d'en sortir, il laisse dans tous les lieux de son passage des marques éclatantes de son zèle, annonçant partout le royaume de Dieu, et parlant aux rois comme aux peuples avec une autorité pleine de douceur.

Conduite d'autant plus étonnante, mes-

sieurs, que cet homme infatigable est né avec une complexion des plus délicates. Cependant (rougissons de notre paresse) il ne laisse pas de porter le poids du jour et de la chaleur, dans la culture de la vigne du souverain Père de famille (*Matth.*, XX, 12). A voir les fruits immenses de ses travaux apostoliques, on dirait que ce sont cent ouvriers qui travaillent, ce n'en est pourtant qu'un très-infirme et très-délicat; plus il se sent faible, plus il devient robuste et puissant, parce que la connaissance de sa faiblesse l'oblige de s'appuyer sur la main de Dieu, en la vertu duquel il peut tout.

Convenons après cela, que si l'on s'écarte aujourd'hui de la voie du salut, ce n'est pas du moins faute de guides. Ceux que Dieu a donnés d'abord à son Eglise, en ont formé d'autres, et l'on peut dire qu'ils sont morts comme s'ils ne l'étaient pas (*Eccli.*, XXX, 4), parce qu'ils ont laissé après eux une postérité sainte qui les fait revivre, en enseignant leur doctrine et en pratiquant leurs vertus.

Quand nous voyons saint François de Sales renouveler dans ces derniers temps la sollicitude de saint Grégoire, reconnaissons que Dieu nous poursuit avec une charité infatigable, sans se rebuter jamais de nos égarements prodigieux. Reconnaissons que *l'heure est venue de nous réveiller de notre assoupissement, et que notre salut est maintenant plus proche* (*Rom.*, XIII, 11) qu'il ne l'était quand nous avons commencé de croire. Avec le temps les vérités se sont éclaircies; on nous les a dites, écrites, prêchées, inculquées, soutenues par l'exemple, et plus elles nous frappent, plus nous devenons inexcusables de ne nous y rendre pas nous-mêmes, et de n'avoir aucun empressement pour en inspirer l'amour à notre prochain. Recevons-les, mes chers auditeurs, par le ministère de ce saint illustre de nos jours, et recevons-les avec d'autant plus de docilité, qu'à la sollicitude il joint la douceur; douceur évangélique qu'il a apprise de saint Augustin, comme vous l'allez voir dans la seconde partie de son éloge.

SECONDE PARTIE.

Comme la rigueur et la crainte faisaient le caractère de l'ancienne loi, la charité et la douceur qui en est la fille, sont le partage de la nouvelle. Ce n'est pas qu'au temps de la loi il n'y ait eu des hommes excellents, qui se sont rendus recommandables par une extrême douceur, tels qu'ont été David et Moïse; mais ceux-là, dit saint Augustin, étaient chrétiens en effet, quoiqu'ils n'en portassent pas le nom : *Re, non nomine christiani.*

Le Fils de Dieu est venu dans le monde pour nous faire des leçons de cette vertu. *Apprenez de moi*, nous dit-il, *que je suis doux et humble de cœur* (*Matth.*, XI, 29), et, pour nous rendre plus dociles à son instruction, il y ajoute une récompense, en promettant la possession de la terre, mais surtout de la terre des vivants, à ceux qui ont la douceur de la charité; à ceux, reprend saint Augustin, qui ne rendent point le mal pour le mal, mais qui triomphent du mal par le bien, qui savent séparer la colère du péché, ou plutôt qui bannissent la colère de leur cœur et qui, connaissant parfaitement l'esprit de la loi nouvelle, quelque offense qu'ils reçoivent des Samaritains, ne demandent jamais que le feu du ciel tombe sur eux.

C'est la douceur évangélique que saint Augustin a répandue dans ses écrits et exprimée dans sa vie, et saint François de Sales l'a renouvelée dans ces derniers temps. Animé du désir de posséder l'héritage céleste promis aux débonnaires, il s'est toujours appliqué à se remplir de douceur. Je dis qu'il s'y est appliqué, messieurs, car ne pensez pas que ce fût en lui une vertu naturelle ou infuse, à la perfection de laquelle il n'eût rien contribué. Il lui en coûta mille et mille réflexions, autant d'efforts et de contraintes et ce ne fut qu'après avoir combattu vingt années qu'il vit abattus à ses pieds les ennemis de cette vertu.

O merveille de la grâce! il était d'un tempérament bilieux et colère et jamais on ne vit un homme plus doux et plus affable. Il exerça sur son humeur vive et emportée, l'autorité que Dieu exerce sur les flots de la mer. Elle s'agite, mais en elle-même, parce que Dieu lui a prescrit des bornes qui arrêtent ses débordements. Saint François de Sales avait aussi des agitations intérieures, mais c'était lui seul qui les sentait. Si son cœur venait quelquefois à se troubler, c'était toujours en lui-même. Jamais il ne portait ses troubles au dehors : *In me turbatum est cor meum* (*Psalm.* CXLII, 4), et enfin vint le temps où un si grand calme s'y établit, qu'aucune passion ne venait plus le troubler. Tout y obéissait à la raison, et la cupidité était si faible dans ses révoltes, qu'elle ne mettait presque plus d'obstacle à l'empire absolu de la charité. C'est en quoi consiste, dans la doctrine des Pères, l'essence de la douceur; c'est *la paix de Dieu qui surpasse toute intelligence* (*Phil.*, IV, 7); c'est la grande vertu des esprits de la première hiérarchie, à qui elle fait porter le nom de trônes, parce que Dieu se repose, pour ainsi dire, en eux comme sur le trône de son immutabilité.

De son cœur, comme de sa source, cette vertu se répandit dans ses entretiens, dans ses actions et dans sa conduite. Il parut dans son diocèse comme une copie fidèle de cet original divin, dont il est parlé dans les oracles d'Isaïe : *Ecce servus meus... dedi spiritum meum super eum. Non clamabit... non erit tristis, neque turbulentus* (*Isa.*, XLII, 1). Voici mon serviteur que j'ai choisi et dans lequel j'ai mis ma complaisance. Il ne contestera point; il ne criera point; on n'entendra point sa voix dans les places publiques, parce que mon esprit, dont je l'ai rempli, n'est pas un esprit de dispute et de contention.

Sa grande maxime était, qu'il valait mieux faire des pénitents par douceur que des hypocrites ou des rebelles par sévérité. Comme

il était bon lui-même, il voulait aussi que les ministres sacrés le fussent. Souvenez-vous, disait-il aux confesseurs, que vos pénitents vous nomment pères et que vous devez avoir pour eux un cœur tendre et paternel. Souvenez-vous que l'enfant prodigue fut caressé de son père, quelque inexcusable qu'il fût et quelque rebutant que fût son état. La véritable piété est pleine de compassion. Le caractère de la fausse est d'être rebutante et farouche.

Nous avons de chers monuments de sa douceur dans ses merveilleux écrits. La suavité du joug de Jésus-Christ y est partout répandue. C'est une terre promise où coulent sans cesse des torrents de lait et de miel. Vous diriez qu'il a trempé sa plume dans ce parfum délicieux de la charité, dont se sert l'époux céleste pour attirer tout à lui par son odeur. Aussi adoucit-elle tout ce qu'elle touche d'amer; semblable à ce bois dont se servit Moïse, pour rendre douce l'eau des fontaines du désert, d'amère qu'elle était auparavant (*Exod.*, XV, 25). Il parle de jeûnes et de cilices comme les autres, mais ces sortes de mortifications, qui rebutent dans la bouche des autres, ont des attraits dans la sienne : tant la grâce est répandue sur les lèvres de cet homme béni de Dieu.

Dans l'office de ce jour, l'Eglise fait consister sa douceur en deux chefs. Le premier, en ce qu'il se fait tout à tous : *Omnibus omnia factus;* et le second, en ce qu'il a frayé un chemin sûr et facile pour arriver à la perfection chrétienne : *Iter ad christianam perfectionem tutum et planum demonstrat.*

Il se fait tout à tous, il se réjouit avec ceux qui sont dans la joie, il pleure avec ceux qui pleurent et se rend propres, par la charité, leurs biens et leurs maux (*Rom.*, XII, 15). Dans le village, il prend la simplicité d'un berger; à la cour, il agit en homme de rang et de naissance; quand il est parmi les parfaits, il traite avec eux des plus hauts mystères de la sagesse; quand il converse avec les petits, il a pour eux une tendresse de mère et leur ouvre le sein de la charité pour les nourrir du lait de la céleste doctrine. Si ce sage Daniel trouve des Nabuchodonosors, il ne leur prescrit d'abord que des aumônes (*Dan.*, IV), non pas qu'il croie les aumônes suffisantes pour l'entière réconciliation de ces grands criminels, mais il espère qu'elles leur attireront la grâce d'une véritable pénitence avec celle de reconnaître et de confesser la grandeur du Dieu d'Israël.

Ce Jacob, assez fort pour lutter avec l'ange, paraît faible avec ses épouses et ses enfants. Il mesure ses pas aux leurs, de peur qu'ils ne succombent à la fatigue d'une marche trop longue et trop pénible; il porte sa condescendance aussi loin qu'elle peut aller; il se courbe pour relever les faibles qui sont tombés, mais il ne tombe ni ne s'affaiblit jamais avec eux : *Omnibus omnia factus.*

Examinons maintenant quelle est la voie qu'il nous montre pour arriver à la perfection. Est-ce la voie étroite de l'Evangile? Il pourrait sembler que non, puisque la voie étroite est pénible et que celle qu'il propose est aisée : *Iter planum.* Est-ce donc la voie large? Non, car le chemin que montre saint François de Sales est assuré : *Iter tutum*, au lieu que la voie large est non seulement pleine de périls, mais que, de plus, elle aboutit à une perte certaine. Serait-ce un troisième chemin qui tînt le milieu entre les deux autres? Non, mes frères, car il n'y en a point.

Qu'est-ce donc? C'est la voie étroite étendue par la charité, par cette charité qui fait dire à celui qui la possède : *J'ai couru avec vitesse dans la voie de vos commandements, parce que vous avez dilaté mon cœur* (*Psal.* CXVIII). La voie étroite est donc le chemin sûr : *Iter tutum.* La voie étroite, étendue par la charité, est le chemin facile : *Iter planum* et c'est ainsi qu'il s'en explique lui-même dans ses écrits.

Il y parle partout le langage de l'Evangile. Il y enseigne la nécessité de se renoncer soi-même, de porter sa croix et de suivre Jésus-Christ pour être du nombre de ses disciples. Il y fait voir l'impossibilité de servir deux maîtres et l'obligation de nous couper la main et de nous arracher les yeux toutes les fois qu'ils sont, à nous ou à notre prochain, un sujet de scandale et de chute. Il veut enfin que, comme le chrétien a été produit sur le Calvaire, il vive et meure sur cette montagne de douleur. C'est là sa voie assurée et il était trop bien instruit des maximes de l'Evangile et des sentiments des Pères, pour entreprendre de les changer.

Quelle crainte, par exemple, n'imprime-t-il pas pour la fréquente communion à ceux qui s'en approchent sans s'avancer dans la vertu, puisqu'il leur demande, pour communier tous les huit jours, un détachement général de toute affection au péché, même véniel? Et pourquoi lui fait-on l'injure de soutenir qu'il permet les spectacles, les vains amusements, les profanes divertissements du siècle? Lui qui impose, pour s'y trouver innocemment, des conditions qu'il savait impraticables, et qu'il conclut après tout que *le meilleur n'en vaut rien.* Vous le voyez, messieurs, sa voie assurée n'est que la pratique exacte de la loi de Dieu, de laquelle ni lui, ni personne, ne pourra jamais dispenser.

La voie qu'il donne avec raison comme facile est celle de la charité, que saint Paul appelle la plus excellente de toutes : *Excellentiorem viam* (I *Cor.*, II, 31). Tous ses ouvrages ne tendent qu'à former des Philotées et des Théotimes, et, par là, vous entendez de chastes amantes et de respectueux adorateurs de Dieu. Saint Augustin dit de l'Ecriture, qu'elle n'enseigne que le seul précepte de la charité : *Non præcipit nisi charitatem.* On peut dire aussi que les livres de saint François de Sales sont tout étincelants de ce feu divin; on ne saurait les lire que l'on n'en ressente l'impression, et ses lecteurs sont comme les disciples d'Emmaüs, dont le cœur était tout brûlant quand Jésus-Christ leur parlait.

(*Trois.*)

C'est l'effet ordinaire de tous ses ouvrages, mais bien plus celui de son Traité de l'Amour de Dieu. C'est là qu'il nous exhorte à jeter dans nos cœurs de si profondes racines de cet amour, que rien ne soit capable de l'en arracher; c'est là qu'il nous apprend la nécessité de l'amour de préférence, qui embrasse l'observation de toute la loi de Dieu, et une disposition au martyre; ce que Tertullien appelle le poids du baptême : *Pondus baptismi.*

Il fait de cette leçon importante le fondement de son livre, parce qu'elle est le fondement du salut qu'il a eu toujours en vue. Jamais l'amour qu'il a inspiré aux âmes les plus parfaites n'a été séparé du désir de posséder Dieu; car qui pourrait concevoir un amour destitué de ce qui fait son essence, ou un bonheur solide et éternel distingué de la possession de Dieu même (*Fr. de Sal.*, *de l'Am. de Dieu, livr.* II, III, VIII, IX, XI)? Le désintéressement, l'abandon, l'indifférence dont il parle, ne regardent que les divers moyens du salut et les événements de la vie présente (1). Il a prétendu que, dans les états les plus parfaits, on demandât, avec une volonté soumise, tout ce que l'Eglise demande, et autrement comment un homme si évangélique aurait-il pu être conforme à l'Evangile? Comme il avait appris de saint Augustin que l'amour ne peut être oisif dans une âme, on trouve toujours dans l'oraison qu'il a enseignée, l'activité de cet amour mêlée à l'état passif, et dans la suspension même des sens, le fond de la foi, de l'espérance et de la charité, dont on produit réellement tous les actes, quoiqu'on ne les sente pas toujours distinctement.

Quiconque le suit dans cette charmante route de l'amour divin, vérifie en soi cette parole de saint Jean : *Les commandements de Dieu*, bien loin d'être impossibles, n'ont rien de pesant ni de difficile : *Gravia non sunt* (I *Joan.*, V, 3). La raison, dit saint Augustin, c'est que *tout est facile à la charité qui, seule, trouve le joug de Jésus-Christ doux et sa charge légère.* Et ne croyez pas que ce saint personnage se soit contenté d'écrire de l'amour divin. Il a senti et pratiqué tout ce qu'il en a écrit. Il n'a rien tracé sur le papier que le doigt de Dieu n'eût auparavant gravé dans son âme, et l'on peut dire que son livre n'est que l'histoire de son cœur.

Voilà, mes frères, le chemin aisé que nous a montré cet homme si recommandable par sa douceur, et voilà comment il est devenu lui-même le plus doux de tous les hommes. C'est aussi par là qu'il est, des saints de tous les temps, le plus généralement aimé. On révère tous les autres, on est passionné pour celui-ci. Où est l'enfant qui n'apprenne pas d'abord de sa mère à le prendre pour protecteur? Où est la fille qui ne se règle par sa conduite? Où est la dame chrétienne qui ne suive ses maximes pour bien remplir dans le monde les devoirs de son état? Où est l'ecclésiastique qui ne se fasse honneur de l'avoir pour maître? Où est l'évêque qui ne respecte ses sentiments et qui ne cherche à lui ressembler? Cette vénération universelle est la récompense de sa douceur évangélique.

Soyons du nombre de tant de sages qui suivent les attraits d'une vertu si aimable et si proportionnée à chaque état. Saint Augustin a réduit toute la religion au principe de l'amour de Dieu, et, l'aimant lui-même souverainement, il a porté tous les hommes à l'aimer. Si les siècles qui se sont écoulés depuis que ce grand évêque a instruit l'Eglise, ont ralenti la ferveur qu'il y avait excitée par la douceur de sa charité, voici un nouvel évêque, disciple de l'ancien, qui vient nous redire après lui : *Goûtez et voyez combien le Seigneur est doux* (*Psal.* XXXIII, 9). Goûtez par réflexion et par expérience et vous verrez, malgré vos craintes et vos préventions, que Dieu est un meilleur maître que le monde; que, dans l'éternité, il change nos peines en plaisirs et que, dans le temps, il verse des plaisirs sur nos peines.

Mais la Providence ayant destiné saint François de Sales à retracer dans ces derniers temps les grandes vertus des premiers Pères, il fallait, pour n'en omettre aucune, qu'après avoir donné ses soins à tous les chrétiens en général, il s'appliquât particulièrement à perfectionner la plus illustre partie du troupeau de Jésus-Christ. Il s'y est appliqué, messieurs, avec un zèle conforme à celui qu'il avait admiré dans saint Ambroise et dans saint Jérôme; et ce dernier ouvrage de sa plus tendre piété donnera le dernier trait à son éloge.

TROISIÈME PARTIE.

La religion chrétienne est toute virginale, soit parce que la sainte Trinité est la première des vierges (*Tert.*), soit parce que son auteur est vierge et le premier fruit de la virginité; soit parce que l'Eglise conçoit ses enfants comme Marie, par l'opération du Saint-Esprit, et devient mère sans cesser d'être vierge; soit parce que cette sainte religion a levé l'étendard de la pureté avec tant de succès, que le nombre des étoiles de la terre est aussi peu connu que le nombre des étoiles du ciel.

Ce sont ces vierges en faveur desquelles les Pères anciens ont déployé leur éloquence, tantôt pour les combler d'éloges, tantôt pour les animer à une perfection digne d'un état si sublime. Saint Ambroise et saint Jérôme s'y sont le plus signalés. C'est aussi pour cela qu'on les considère, après Jean-Baptiste, comme les deux amis de l'Epoux, et, après saint Paul, comme les deux apôtres de la virginité.

Le prix d'une vierge parfaite, dit saint Ambroise, n'est pas connu des enfants du siècle (*Ambr.*, *de Virg.*, *l.* I). C'est un don des plus excellents que Dieu fasse à une famille, et un sacrifice des plus méritoires qu'une famille puisse faire à Dieu. Aussi voyons-nous, ajoute-t-il, que la virginité n'a rien trouvé sur la terre digne d'elle. Elle est allée chercher son époux dans le ciel, et,

(1) Ce discours fut prononcé durant la dispute du Quiétisme.

s'élevant au-dessus des astres et des anges mêmes, elle a puisé dans le sein du Père le Verbe éternel, qui s'est incarné dans son sein : *Verbum Dei in sinu Patris invenit, et toto hausit pectore.*

Saint Jérôme écrivait à la mère de la jeune Paule, déjà consacrée à Dieu dès le berceau, et lui tenait ce langage : Si vous vouliez l'envoyer à Bethléem, j'emploierais agréablement ma vieillesse à former les premières années de son enfance, et je trouverais plus de gloire dans mon emploi que n'en trouva le premier des philosophes dans le sien; car tout l'avantage qu'il eut, fut d'élever un prince qui, avec le temps, se rendit maître de l'empire des Perses, et moi, j'élèverais une vierge, déjà désignée, par sa consécration, reine du ciel.

Mais ces deux excellents maîtres de la virginité ne se contentent pas de louer les vierges : leur principal soin est de leur prescrire les moyens de remplir les obligations de leur état.

Ayez toujours en vue la Mère de Dieu, leur dit saint Ambroise : elle est la première des vierges, et toutes les autres doivent lui ressembler. Elle est vierge de corps et d'esprit; tâchez de l'être comme elle. Pour être vierge de corps, il ne faut avoir qu'une vertu ; mais pour être vierge d'esprit, il faut les posséder toutes.

Vous étiez une des plus nobles et des plus riches filles de l'empire romain, disait saint Jérôme à Eustoquie, et vous avez tout quitté pour Dieu. Ne perdez pas les biens du ciel après avoir méprisé ceux de la terre; et, pour y réussir, veillez sur vous-même. Rien ne se flétrit plus facilement que les roses et les lis, quand on les expose au grand air. Ne vous produisez donc pas dans le monde corrompu : une fille chrétienne est comme l'arche du Seigneur, elle ne doit paraître que dans les occasions importantes, encore est-elle funeste à des Osa et des Bethsamite.

François de Sales, plein de l'esprit de ces deux Pères, s'est appliqué avec le même zèle à perfectionner les vierges de Jésus-Christ.

Dieu le prépara d'abord à ce grand ouvrage en ornant son âme des plus excellents dons du ciel, et en le douant d'une pureté angélique. Innocent comme Abel, prophète comme Daniel, ami de l'Epoux comme Jean-Baptiste, disciple bien-aimé comme Jean l'évangéliste, apôtre de la virginité comme saint Paul : il fut pur, chaste, vierge comme eux.

Pour rehausser l'éclat de cette vertu, il en fit vœu dès ses premières années, attachant sa chair à la croix par ce clou sacré, et l'y attachant de manière qu'elle n'en voulût plus descendre. Et pour faire triompher plus glorieusement cette même vertu, Dieu permit qu'elle fût exercée par les plus rudes combats. Plusieurs Egyptiennes attaquèrent ce bienheureux Israélite; mais elles furent toujours vaincues, et Dieu lui donna pour récompense, non pas le ministère du roi d'Egypte pour gouverner ses sujets, mais le ministère du Roi du ciel, pour conduire ses épouses.

La première fonction qu'il fit en cette qualité, fut de rétablir la discipline ancienne dans des abbayes, où le relâchement s'était introduit, persuadé que rien n'honore davantage et ne prouve plus solidement l'excellence du christianisme que les monastères bien réglés. Ce sont des ports assurés pour ceux qui ont fait naufrage dans le monde ou qui craignent de l'y faire. Ce sont des villes de refuge où les criminels sont à l'abri de la justice de Dieu. Ce sont des paradis terrestres où Adam est toujours heureux ; car il n'y perd pas l'innocence, ou, s'il l'a perdue, il y trouve mieux qu'ailleurs les moyens de la recouvrer.

Un véritable religieux est un autre Moïse, dont les prières soutiennent les puissances ecclésiastiques et séculières, qui combattent contre les ennemis de Dieu. C'est un autre Jacob par qui l'invincible se laisse vaincre, et qui sort du combat comblé de bénédictions et de grâces. C'est un autre Pierre, qui peut dire à Jésus-Christ avec confiance : *Nous avons tout quitté, quelle récompense aurons-nous* (*Matth.*, XIX, 29)? Mais un religieux qui ne conforme pas sa vie à la sainteté de sa profession, est un sel affadi, qui n'est plus bon qu'à être foulé aux pieds, et qui l'est en effet par le mépris qu'il s'attire de la part du monde même le plus corrompu.

Afin qu'il n'y en eût point de ce caractère dans le diocèse de Genève, François de Sales entreprit la réforme de plusieurs abbayes de sa dépendance. Que d'oppositions n'eut-il pas à essuyer ! que de combats n'eut-il pas à soutenir! Mais rien ne put résister à sa fermeté et à sa patience, et l'on vit bientôt cette terre, auparavant sèche et stérile, pousser des sources d'eau vive qui la couvrirent de fleurs et de fruits. Ce fut désormais la voie sainte, où il ne passa plus de profanes ni d'incirconcis.

Il eut le même succès dans un monastère de Bernardines, où saint Bernard lui-même n'aurait pas travaillé avec plus de bénédiction. Aussi y a-t-il un rapport si merveilleux entre ces deux saints, qu'il semble que le même esprit ait conduit leur plume et dicté leurs ouvrages. Vous voyez partout la même lumière et le même feu, la même force et la même douceur, la même liberté et la même retenue, la même clarté et la même élévation, la même fécondité et la même excellence, la même vivacité et la même onction, la même variété et la même fin, qui est que la charité règne dans le cœur, et qu'elle y détruise la cupidité.

Peut-être n'en dirais-je pas trop, messieurs, si je disais que saint François de Sales a été comme le saint Bernard de son siècle. Comme lui, estimé des souverains pontifes, consulté par les évêques, respecté des rois, aimé des peuples, et comme lui, arbitre de la nature, dont il a souvent renversé les lois par des miracles, miracle lui-même de la nature et de la grâce.

Une autre démarche qu'il fit en qualité

d'apôtre de la virginité, ce fut d'attirer en France la nouvelle réforme de sainte Thérèse. Vous craignîtes autrefois, illustre sainte, que vos filles ne sortissent des régions où vous les aviez établies; mais vous les avez vues partir sans crainte sous les auspices de ce grand serviteur de Dieu. Vous avez bien voulu partager avec lui la gloire de la fondation d'un si saint ordre, et, vous réservant celle de l'avoir fait naître dans un royaume catholique, vous lui avez cédé celle de l'avoir fait renaître dans un royaume très-chrétien.

Mais je sens, messieurs, que je diffère trop longtemps à parler de son chef-d'œuvre. François de Sales, suscité de Dieu pour instituer l'ordre de la Visitation, lui a donné des constitutions, que l'Eglise nomme admirables par leur sagesse, par leur discrétion et par leur douceur : *Sapientia, discretione et suavitate mirabiles.*

Constitutions sages, en ce qu'elles obligent les filles qui s'y consacrent à être disciples de la croix, qu'elles doivent bien plus porter dans le cœur que sur la poitrine; persuadées, après saint Paul, que la folie de la croix est une véritable sagesse.

Constitutions discrètes, en ce qu'elles apprennent à faire un juste discernement du bien et du mal, du doux et de l'amer, et qu'elles éloignent de cette prudence du siècle qui, en s'appuyant sur l'homme, attire la malédiction de Dieu.

Constitutions douces, non-seulement en ce qu'elles diminuent les mortifications du corps pour leur préférer celles de l'esprit, mais encore en ce qu'elles rendent Dieu toujours présent pour détacher le cœur des vaines satisfactions de la terre et lui donner un avant-goût de la félicité du ciel.

Ainsi, messieurs, comme saint François de Sales a fait revivre dans nos jours, par sa doctrine et par ses vertus, les Grégoire et les Ambroise, les Augustin et les Jérôme, il a fait revivre aussi, par ses excellentes constitutions, les Synclétique et les Macrine, les Marcelline et les Eustochie; et la vertu des vierges que nous voyons aujourd'hui rend un témoignage authentique à la vertu de celles qui étaient si renommées dans l'antiquité.

Hélas! mes frères, qu'il serait à souhaiter que l'odeur de tant de belles fleurs, que ce saint a fait éclore dans le jardin de l'Eglise, pût chasser du monde le démon Asmodée, comme il fut chassé par une autre odeur de la chambre de la jeune Sara. Qu'il serait à souhaiter que la modestie et la régularité des vierges qui ornent aujourd'hui tant de monastères pût arrêter les désordres qui souillent la terre, et qui seraient capables d'y attirer un autre déluge, si Dieu n'avait engagé sa parole qu'il n'y en aurait plus.

J'avoue que tous les chrétiens en général ne sont pas appelés à l'état sublime de la virginité, mais seulement, dit l'Evangile, ceux qui en ont reçu le don. L'Apôtre le souhaite, comme nous le souhaitons; mais il ne l'exige pas, et nous ne devons pas l'exiger. Cependant ce même Apôtre, qui est l'interprète sacré de l'Evangile, nous déclare qu'en quelque état que nous soyons, il y a toujours une pureté qui y est propre, et que nous devons la pratiquer pour opérer notre sanctification. Rien ne déshonore si fort la vocation au christianisme que le vice contraire à cette vertu (I *Thess.*, IV, 7); car il fait injure au Verbe qui s'est fait chair, au Saint-Esprit dont il profane le temple, et enfin à l'Eglise, en arrachant les perles les plus précieuses de la couronne de gloire que son Epoux lui a mise sur la tête.

C'est ainsi, mes chers auditeurs, que ce saint évêque a instruit et édifié l'Eglise dans tous les états qui la composent, et si elle ne jouit plus de la présence des anciens Pères, elle a eu du moins la consolation, dans le dernier siècle, de voir perpétuer, par un de leurs enfants, leurs doctrines et leurs vertus : *Pro Patribus tuis nati sunt tibi filii.* Et la conclusion qu'il faut tirer de là, est celle-là même que j'ai insinuée dès le commencement de mon discours, que saint François de Sales est venu plein de l'esprit des Pères, afin que chacun de nous se remplît du sien.

Vous donc, qui commencez à marcher dans la voie de Dieu, lisez son *Introduction à la vie dévote*, livre qu'il composa par une inspiration particulière du ciel. Vous y apprendrez à quitter le péché, à faire une sincère pénitence, à vous appliquer utilement à la prière, à vous approcher dignement des sacrements.

Vous, qui êtes plus avancés dans la pratique des vertus chrétiennes, lisez son *Traité de l'amour de Dieu*, livre approuvé du ciel par un globe de feu qui parut sur sa tête dans le temps qu'il le composait. Vous y apprendrez à faire de l'amour de préférence le fondement de votre piété; car sans cet amour on est mort, quoique l'on paraisse vivant; et soutenant cette sainte lecture par celle de la parole de Dieu, tâchez de devenir si constants dans le bien que vous puissiez, comme saint Paul, défier toutes les créatures de vous séparer de la charité de Jésus-Christ.

Nous, qui sommes chargés du soin des âmes, lisons tous ses ouvrages, qu'un cardinal appelle divins, et qu'un pape assure avoir lus avec fruit l'espace de quarante années. Pendant que le commun des chrétiens chercheront dans sa vie et dans ses écrits les instructions qui leur sont propres, il faut que nous, ecclésiastiques, nous nous réglions sur les vertus qui font son caractère le plus distingué.

Sa sollicitude pastorale doit nous inspirer un zèle ardent pour la religion, un attachement inviolable à la saine doctrine que nous avons reçue de nos pères, et un travail si constant et si assidu qu'il n'y ait ni contradictions ni souffrances qui puissent le ralentir.

Sa douceur évangélique nous apprend à compatir aux faiblesses humaines sans les excuser, à rendre la vertu aimable sans lui rien ôter de la sévérité qui lui est propre, et à nous remplir tellement de charité qu'elle

passe de nos cœurs dans nos paroles et dans nos actions.

Son zèle pour la perfection des vierges nous avertit que nous ne saurions vaquer avec assez de retenue et de circonspection à cette fonction si délicate de notre ministère, et que toutes nos démarches ne doivent respirer que la modestie et la pudeur.

Je finirai par vous, hommes pieux et fidèles, qui, sous l'invocation d'un saint si charitable, formez dans cette paroisse une compagnie de charité. Puissiez-vous avoir toujours pour les pauvres un zèle aussi ardent et aussi heureux que le sien! Puissiez-vous recueillir sans cesse les restes précieux de son esprit auprès de ses sacrées reliques, et l'exprimer de plus en plus dans vos actions! En suivant l'esprit de la charité, vous suivrez l'esprit des saints, et vous venez de voir que l'esprit des saints a été celui de saint François de Sales, parce que c'est l'esprit de la religion; et à ces conditions ayez une ferme confiance que la même charité que vous aurez fidèlement exercée vous justifiera sur la terre, et vous couronnera dans le ciel.

PANÉGYRIQUE DE SAINTE THÉRÈSE,

Prononcé dans l'église des Carmélites du Grand-Couvent, le 15 *octobre* 1717.

Venite, audite, et narrabo, omnes qui timetis Deum, quanta fecit animæ meæ.

Venez, écoutez-moi, vous tous qui avez la crainte de Dieu, et je vous raconterai ce qu'il a mis de grand dans mon âme (*Psal.* LXV, 16).

C'est le langage d'un cœur qui ne peut contenir son admiration, et qui veut d'abord la partager avec tout ce qui l'environne.

Prévenu de la grandeur et de l'excellence du sujet que j'ai à traiter, je commence aussi mon discours par ces paroles vives et empressées : *Vous tous, qui craignez le Seigneur, venez, écoutez-moi,* j'ai des choses merveilleuses à vous dire. J'ai à vous représenter une fille au-dessus de son sexe, par son esprit éminent, par un cœur fidèle et généreux, par une connaissance privilégiée des secrets du ciel, par un amour de Dieu le plus véhément et le plus pur, par les grandes vertus qui ont ennobli son âme : une vierge prudente, qui est allée au devant du céleste Epoux par des sentiers tantôt obscurs, tantôt lumineux, sans jamais ralentir sa course; qui a connu toutes les dimensions de la croix, et qui, malgré sa pesanteur, l'a portée avec patience et avec joie; qui a joint à la ferveur de la dévotion un sens droit et une solide pénitence; qui, dans des temps de sécheresse et d'aridité, a soutenu, sans s'émouvoir, les épreuves les plus sensibles et les plus longues, et qui, dans des temps de consolation et de douceur, a moins aimé les dons de Dieu que Dieu même. Quel sujet mérita jamais mieux l'attention de ceux qui vivent dans la crainte du Seigneur? *Venite, audite, et narrabo, omnes qui timetis Deum, quanta fecit animæ meæ.*

Mais peut-être me laissé-je trop prévenir par l'intérêt que je dois prendre à l'emploi dont je suis chargé. Il faut que je vous consulte, pieuses habitantes du Carmel. Comme les filles ne distinguent pas moins la voix de leur mère, que les brebis celle de leur pasteur, vous me direz sans doute que ce n'est point ici ma voix, mais plutôt celle de Thérèse. A force de méditer sa vie pour régler la vôtre sur la sienne, vous savez qu'il n'appartient qu'à elle de parler dignement des grands prodiges que le Tout-Puissant opère dans les âmes, et que la grandeur d'âme faisant son caractère singulier, les paroles de mon texte ne sauraient me convenir qu'en partie; au lieu qu'elles lui sont toutes propres, puisque personne ne peut employer, avec tant de justice qu'elle, de si hardies expressions.

Autant que son humilité s'opposait autrefois au récit de tant de merveilles, maintenant supérieure aux tentations de l'orgueil, autant obéit-elle à la charité qui la presse de nous les découvrir, pour réveiller par l'exemple de sa ferveur les vertus languissantes de notre siècle.

Vous donc, qui êtes touchés de cette crainte, dont le propre est de conduire à l'amour, écoutez aujourd'hui l'incomparable Thérèse, qui veut que je sois son organe, pour vous raconter les faveurs célestes dont Dieu l'a comblée; ou, si vous voulez que je recueille en un mot tout le fond de ce discours, pour vous dire ce qu'il a mis de grand et de sublime dans son âme : *Et narrabo quanta fecit animæ meæ.*

On reconnaît qu'une âme est grande, ou aux sentiments qu'elle produit, ou aux entreprises qu'elle exécute, ou aux faveurs extraordinaires du ciel, qui l'élèvent au-dessus d'elle-même. Et pour ne rien dire que de proportionné au sujet que nous traitons, l'Ecriture nous confirme cette vérité par l'exemple de trois femmes, aussi recommandables par la grandeur d'âme, que les héros les plus renommés.

Pour les sentiments, cette vertu paraît en la personne d'Esther, toujours fidèle à son Dieu parmi les nations infidèles, toujours humble dans le comble des grandeurs humaines : *Vous savez, Seigneur*, disait-elle, *que je hais l'élévation des impies, et que je déteste le lit des incirconcis. Vous savez que dans les jours de magnificence et d'éclat j'ai en abomination les marques superbes de ma gloire, et que depuis le temps que je suis dans ce palais, toujours environnée de délices, jamais je ne me suis réjouie qu'en vous seul* (*Esther*, XIV). Ces sentiments sont plus beaux que les pierres précieuses qui ornent son diadème, plus élevés que le premier trône de l'Asie, qu'elle partage avec son époux.

Pour les entreprises, la grandeur d'âme paraît en la personne de Judith (*Jud.*, XVI, 5). Les Assyriens sortent du côté des montagnes situées vers l'aquilon, et font une irruption si horrible dans la Judée, que les torrents sont taris et les vallées couvertes par la multitude effroyable de leurs troupes. Et qui osera s'opposer à des efforts si redoutables? Ne craignez point. Le Seigneur tout-

puissant les frappera, et livrera leur général entre les mains d'une femme, qui étonnera les Perses et les Mèdes par sa hardiesse à entreprendre, et par son courage à exécuter.

La grandeur d'âme est quelquefois toute intérieure, comme celle d'Anne la prophétesse, qui ne la découvre, ni dans ses sentiments, puisqu'elle les cache dans son cœur, ni dans ses entreprises, puisqu'elle ne fait rien d'éclatant. Mais cette sublime vertu paraît dans cette sainte femme par des grâces extraordinaires dont Dieu la favorise dans son temple, où elle le sert jour et nuit dans les jeûnes et dans les prières (*Luc.*, II, 36).

Je n'exagère point, messieurs. Ces caractères différents font celui de sainte Thérèse, et nous expriment la grandeur de son âme d'une manière d'autant plus admirable, qu'ils s'y trouvent réunis. Jamais fille n'eut des sentiments plus nobles ni plus élevés au-dessus de la nature. Chacun voit combien grandes étaient les œuvres qu'elle a eu le courage d'entreprendre, et qu'elle a conduites heureusement à leur fin. Et sur lequel de ses élus Dieu a-t-il répandu plus abondamment ces communications célestes, ces impressions divines que l'Apôtre a toutes comprises sous le nom de *grandeur de révélations* (I *Cor.*, XII, 7)?

La grandeur de ses sentiments, la grandeur de ses entreprises, la grandeur des opérations de Dieu en elle, vont donc faire les trois parties de ce discours; et quoiqu'il n'y ait à la rigueur que les justes qui méritent de l'entendre, ne laissez pas de l'écouter, pécheurs. Peut-être vous frappera-t-il assez pour vous convaincre qu'une âme soumise à la tyrannie des passions, ne peut être que basse et servile; et qu'il n'en est de véritablement grande, que celle que Dieu remplit.

Mais en vain sainte Thérèse emprunterait-elle ma voix. Elle ne serait pas digne de remplacer la sienne, si le Saint-Esprit ne l'animait par sa grâce. Aidez-moi à l'obtenir par l'intercession de Marie : *Ave*, etc.

PREMIÈRE PARTIE.

Quelque grand que soit l'univers, l'homme est encore plus grand, parce que l'univers ne connaît ni l'homme ni soi-même, et que l'homme connaît et soi-même et l'univers. Sa grandeur consiste donc dans sa pensée, et s'il ne veut dégénérer de la noblesse de son origine, il faut que sa pensée soit proportionnée à sa grandeur. Aussi saint Paul nous avertit d'avoir toujours de grands sentiments en occupant notre esprit, non pas comme le monde s'occupe, de projets frivoles, d'inutilités difficiles, de ce qui flatte, qui enchante et qui séduit; mais *de ce qui est véritable, honnête, juste, saint, digne de louange : Quæcumque sunt vera, pudica, justa, sancta, bonæ famæ, hæc cogitate* (*Phil.*, IV, 8).

C'est, messieurs, ce que sainte Thérèse a fidèlement exécuté, car les sentiments qu'elle eut sur elle-même et par rapport au prochain, n'ont rien que de rare et de sublime.

1. Elle avait reçu du ciel *une âme naturellement chrétienne;* mais quoique formée à la piété par des parents sages et vertueux, elle se dissipa néanmoins comme la plupart des filles du siècle, dans des amusements mondains, dans des lectures attrayantes et contagieuses, qui lui inspiraient des désirs vagues de plaire, et qui inclinaient son cœur à la vanité (*Vie de sainte Thérèse, ch.* 2). Mais Dieu qui veillait sur elle, lui fit apercevoir le serpent caché sous les fleurs. Elle en appréhenda le venin, et chercha de si puissants préservatifs dans la fuite de tout ce qui plaît au monde, qu'après mille combats secrets, ses propres réflexions, l'entretien des sages, la lecture des épîtres de saint Jérôme et des Confessions de saint Augustin, plus que tout encore la grâce de Jésus-Christ, qui se servait de tous ces moyens, lui firent prendre la généreuse résolution de se dévouer à la profession religieuse, malgré les craintes et les oppositions de la nature lâche et tremblante.

Vint le temps où Dieu convertit en tendresse de dévotion la sécheresse de son âme. La manne tomba pour elle dans le désert, et lui rendit agréables les exercices de la vie monastique qu'elle avait injustement appréhendés.

Quels furent alors ses sentiments! Oh! que vous les admireriez, mes frères, si, dans le dessein que j'ai de les recueillir, ils ne perdaient rien de leur grandeur ni de leur vivacité dans ma bouche!

Elle craignit toute sa vie d'offenser Dieu, mais sa crainte était si étouffée par l'amour, que jamais la pensée du châtiment ne fit impression sur son cœur. Elle n'imitait pas ces serviteurs hypocrites et intéressés, qui ne s'acquittent de leurs devoirs, que lorsqu'ils sont éclairés par les yeux sévères et menaçants de leurs maîtres (*Eph.*, VI, 6; *Col.*, III, 22). Elle ne ressemblait point à ceux qui ne se hâtent de marcher dans les sentiers de la justice, que quand leurs misères se multiplient : *Multiplicatæ sunt infirmitates eorum, postea acceleraverunt* (*Psal.* XV, 3). Mais, religieuse observatrice de la première de toutes les lois, elle était du nombre de ceux qui s'élèvent de vertu en vertu, à mesure que le divin Législateur verse sur eux ses bénédictions et ses grâces : *Benedictionem dabit Legislator, ibunt de virtute in virtutem* (*Psal.* LXXXIII, 7).

Lorsqu'elle demandait à Dieu ce qu'elle croyait juste, et que même elle désirait avec plus d'ardeur, elle ajoutait ordinairement : *Seigneur, ne me punissez pas en m'accordant ce que je désire, si ce que je désire n'est pas conforme à votre divin amour* (*Chap.* 9, *médit.* 17).

Pour connaître la grandeur de ce sentiment, messieurs, il faut remarquer que Dieu nous accorde ce que nous lui demandons, quelquefois par grâce, quelquefois par punition. Si ce n'était pas une grâce, le prophète ne dirait pas en parlant du juste que Dieu a bien voulu *accomplir le désir de son cœur* (*Psal.* XX, 3); et si ce n'était pas une punition, le même prophète ne dirait pas en parlant des Juifs, figure des réprouvés, que Dieu irrité les a *livrés aux désirs de leur cœur.* C'est une grâce de nous accorder

l'effet de nos désirs, lorsqu'ils sont conformes à la loi de Dieu. C'est une punition de nous y abandonner, lorsqu'ils ne sont pas légitimes.

Thérèse dit donc à Dieu : *Ne me punissez pas en m'accordant ce que je désire, si ce que je désire n'est pas conforme à votre divin amour.* En quoi cette âme grande et sublime s'élève au-dessus d'elle-même, et de cette partie d'elle-même qui est la maîtresse de toutes les autres, je veux dire de sa propre volonté. Elle s'élève au-dessus du sentiment commun de tous les hommes, qui regardent comme un bonheur l'accomplissement de tous leurs désirs, sans distinguer les raisonnables de ceux qui ne le sont pas. Le désir le plus raisonnable de l'homme est d'être soumis à Dieu. C'est la seule liberté que Thérèse souhaite, persuadée qu'on ne peut être libre sans être assujetti au Tout-Puissant, et qu'il n'est point de captivité plus malheureuse que la liberté d'une âme qui s'est retirée des mains de son Créateur.

Cependant quoiqu'elle fût portée à faire plus que son devoir par douceur, Jésus-Christ n'a pas laissé de lui faire part des amertumes de son calice ; tant il est vrai que les plus justes n'arrivent au souverain bonheur que par une voie semée d'épines.

Dès les premiers temps de sa vie, elle fut frappée de maux si longs et si violents que jamais elle n'eût été capable d'y résister, si Dieu n'eût voulu faire éclater en sa personne les miracles de sa puissance et de sa bonté, en lui donnant une patience invincible. A force de souffrir, elle tomba dans une défaillance extrême, qui lui ôta tout sentiment durant plusieurs jours. On la crut morte. Déjà son tombeau était ouvert, et les sacrés ministres fondant en larmes au pied des autels, commençaient d'offrir pour elle le saint sacrifice, lorsque Dieu la fit revenir, comme le prophète, *des portes de la mort*, non pas pour lui donner une entière guérison, mais pour l'exposer à de nouvelles souffrances. Son corps mourant et desséché demeura perclus pendant plusieurs années ; et tout insupportables qu'étaient ses douleurs, elle ne fit qu'annoncer les louanges de Dieu avec plus de zèle dans les assemblées des filles de la véritable Sion. *Exaltas me de portis mortis, ut annuntiem laudationes tuas in portis filiæ Sion* (*Psal.* IX, 13).

Mais les douleurs de son corps furent-elles comparables à celles de son esprit ? Elle-même nous en donne quelque idée, quand elle se représente partagée durant vingt ans entre Dieu et le monde (*Chap.* 7 *et* 8). L'oraison qu'elle pratiquait assidûment, lui faisait connaître ses fautes ; mais combien sont violentes ces tranchées, que la nature et la grâce excitent dans une âme qui enfante le salut ! Quand Dieu l'appelait d'un côté, le monde l'entraînait de l'autre, et alors elle aurait voulu allier la vie spirituelle avec les plaisirs des sens, tant était puissante en elle l'opposition secrète de Jésus-Christ et de Bélial (II *Cor.*, VI, 15). Durant ce trouble, ni elle ne se corrigeait de ses défauts, parce qu'elle était encore faible ; ni elle ne quittait l'oraison, parce que Dieu voulait se servir de ce moyen pour lui faire de plus grandes grâces ; et ces secondes grâces qu'elle recevait, après s'être rendue indigne des premières, étaient pour elle un insupportable tourment.

Les réflexions qu'elle fit depuis sur cet état la pénétraient de repentir, de douleur, d'amour, de reconnaissance ; et alors elle exprimait ses sentiments d'une manière si vive et si tendre, qu'il n'y a que des cœurs endurcis qui puissent n'en être pas touchés. *Hélas ! mon Dieu*, disait-elle, *je méritais d'être punie, et, par une bonté également aimable et rigoureuse, vous usiez envers moi du châtiment que vous connaissiez me devoir être le plus pénible, en ne punissant que par de grandes faveurs d'aussi grandes fautes que les miennes* (*Chap.* 7 *et* 39). *C'est en vous, mon Créateur, un excès de miséricorde que j'ai éprouvé, et je ne comprends pas pourquoi tous les hommes ne cherchent point à l'éprouver* (*Médit.* 17).

Et qui le comprendrait, mes frères, non plus que Thérèse? Rien n'est plus monstrueux dans le monde, que l'abus continuel que l'on y fait de la bonté de Dieu. Elle seule est le plus souvent employée à punir nos ingratitudes; et au lieu, dit saint Paul (*Rom.*, II, 4), qu'elle devrait nous porter à la pénitence, il semble qu'elle endurcisse davantage notre cœur, et qu'elle ne serve qu'à nous faire amasser un trésor de colère pour le jour de la manifestation du juste jugement de Dieu : jour fatal, où cette bonté même, qui fut le supplice de Thérèse, ne manquera pas d'être le nôtre ; mais au lieu qu'elle ne fut le sien que passagèrement pour la rendre plus fidèle, elle sera le nôtre pour toujours, si nous tombons dans une infidélité consommée.

Dans la suite Dieu lui donna de grandes consolations, sans qu'elle les demandât ; mais elles ne diminuèrent rien de son amour pour les souffrances, jusque là que le sentiment qu'elle eut toute sa vie, fut *de mourir ou de souffrir.*

Cette vie terrestre, que nous regardons comme le premier de tous les biens, et dont nous faisons notre idole, était pour elle une espèce de martyre, qui lui faisait pousser des gémissements et des plaintes. *O vie !* disait-elle, *ennemie de mon bonheur, que ne m'est-il permis de te finir ! Je te souffre, parce que mon Dieu te souffre ; j'ai soin de toi, parce que tu es à lui. Hélas ! mon Sauveur*, reprenait-elle, *que mon bannissement est long ! Il est vrai que tout temps est court pour acquérir l'éternité ; mais un seul jour et une seule heure dure beaucoup à ceux qui craignent de vous offenser, et qui ne savent pas s'ils vous offensent* (*Médit.* 17).

Ce beau sentiment, dont son âme était possédée, lui faisait dire mille fois le jour, *qu'elle mourait de ne pas mourir.* La seule chose qui la consolait, c'est que la vie lui était une occasion de souffrance. Elle demandait la mort, et, après la mort, le bon-

heur de jouir de Dieu ; et s'il ne voulait pas lui accorder cette grâce, non-seulement elle ne refusait pas, mais elle demandait de souffrir pour lui.

Saint Paul, saint Martin, d'autres saints, à leur exemple, ne refusaient pas de vivre, pourvu qu'ils pussent travailler pour Jésus-Christ et pour l'Eglise. Thérèse ne refuse pas de vivre, pourvu qu'elle puisse souffrir pour Jésus-Christ et pour l'Eglise. Elle ne trouve rien d'aimable dans la vie, que le pouvoir de souffrir. Nature faible et corrompue, tu ne connus jamais de tels sentiments ! Le seul chrétien, dit saint Augustin, supporte la vie avec patience, et la quitte avec plaisir : *Patienter vivit*, *delectabiliter moritur*.

2. Tels étaient les sentiments que cette âme grande avait sur elle-même ; mais ceux que lui inspira le parfait amour pour le prochain sont au-dessus de nos expressions.

Quelles pénitences ne fit-elle point pour les pécheurs ! Quel désir de les voir marcher dans la voie du salut ! quelle douleur, quand ils n'y faisaient aucun progrès (*Ch. de la Perf.*, *ch.* 7) ! *Je voudrais*, disait-elle, *être en purgatoire jusqu'au jour du jugement*, *pour empêcher une seule âme d'aller en enfer* (*Vie de la sainte*, *ch.* 32). C'était dire, à peu près, comme saint Paul, qu'elle désirait d'être *anathème pour ses frères* (*Rom.*, IX, 2) ; et peut-être davantage, puisque toutes les peines que saint Paul et les hommes apostoliques ont souffertes pour la conversion du monde, ne sont pas si sensibles ni si étendues que celles que souffre l'âme la moins coupable, dans ce lieu d'expiation. C'étaient pourtant celles que Thérèse voulait souffrir pour le salut d'une seule âme. Jamais sentiment fut-il plus grand ni plus généreux ?

Pasteurs négligents ou mercenaires des brebis du souverain Pasteur, ne rougirons-nous point de souffrir si peu pour elles ? Nous n'avons point encore versé une goutte de sang, pas peut-être une goutte de sueur, pour leur avantage. La moindre difficulté nous rebute, la moindre contradiction nous fait trembler, le moindre intérêt nous fait trahir notre ministère. Ah ! ce n'est pas être pasteur, que de ne vouloir rien sacrifier au salut des âmes, et nous avons tout sujet de craindre que l'exemple de cette sainte, après avoir fait notre honte devant les hommes, ne fasse notre condamnation devant Dieu.

Si elle eut de tels sentiments pour le prochain en général, jugez de ceux qu'elle eut pour ses filles, et quand elles se présentaient pour embrasser son institut, et après qu'elles s'y étaient dévouées.

Elle regardait leur vocation comme leur dot. Si elles avaient quelque bien dont elles pussent disposer, elle le recevait en aumône, ou pour ne les pas contrister, comme une marque de leur affection. Elle entrait ainsi dans les sentiments de saint Paul, qui disait aux Philippiens, par une charité pure et désintéressée : *J'ai appris à me contenter de l'état où je me trouve ; et quand je reçois ce que vous me donnez, ce n'est pas que je cherche vos dons, je désire seulement le fruit que vous en retirerez, quand Dieu comptera vos bonnes œuvres ; et j'ai beaucoup plus de joie du bien que vous vous faites à vous-mêmes, que de celui que vous me faites : Non quæro data, sed requiro fructum abundantem in ratione vestra* (*Phil.*, IV, 17).

Qu'est-ce, mes frères, qui produisait un si grand sentiment dans l'âme de cette sainte ? Deux causes remarquables, dont il serait à souhaiter qu'on fût touché dans toutes les maisons religieuses.

L'une était cette confiance chrétienne, qui fait chercher premièrement le royaume de Dieu et sa justice, dans l'assurance que les choses temporelles seront données par surcroît (*Matth.*, VI, 33) : et comme c'est un devoir essentiel pour ceux mêmes qui ne suivent le Seigneur que par la voie de ses préceptes, elle crut que c'en était un encore plus indispensable pour ceux qui le suivent par la voie de ses conseils.

La seconde cause de son désintéressement était son estime pour la sainte pauvreté (*Chem. de la perf.*, c. 2). Elle ne recommande rien tant à ses filles, que de déposer toutes leurs inquiétudes dans le sein de leur Epoux (*Psal.* LIV, 23). Elle ajoute, que quand il manquerait à les nourrir, ce serait un heureux échange pour elles, de mourir faute d'avoir de quoi vivre, pour jouir plus tôt d'une vie qui ne finira jamais ; et elle assure que les monastères seront des forteresses imprenables, pourvu qu'on leur donne l'amour de la pauvreté pour rempart.

Il n'appartient qu'aux grandes âmes d'avoir de tels sentiments ; mais, surtout en ce qui regarde la religion, on en voit aujourd'hui de si basses et de si serviles, qu'elles n'en ont aucun qui en approche. Car enfin, mes chers auditeurs, pour repasser sur ce que nous venons de dire, quelle violence se fait-on pour aller à Dieu par la voie étroite que sa providence a marquée ? En quelles occasions détruit-on sa propre volonté, pour ne la faire dépendre que de la sienne ? Que lui demande-t-on, que ce qui flatte les passions et qui peut seconder des espérances ambitieuses ? L'amour que nous lui devons tous par tant de titres, règle-t-il nos actions et nos pensées, qui ne tirent leur mérite que de cet amour, puisque ce n'est que par lui que nous pouvons conserver la grâce, ou la recouvrer, après que nous l'avons perdue ? A juger de la conduite ordinaire du monde, on y a profondément oublié que c'est *par beaucoup de peines et d'afflictions que nous devons entrer dans le royaume de Dieu* (*Act.*, XIV, 21), et qu'*en perdant la vie en ce monde*, *nous la conservons pour l'éternité* (*Matth.*, X, 39), puisqu'on établit le souverain bien dans la possession et dans les commodités de cette vie périssable, et que l'on regarde avec horreur tout ce qui mortifie les sens.

La loi de l'Evangile, touchant l'amour du prochain, est-elle comptée pour quelque

chose, quand elle n'est pas soutenue par l'intérêt ou par l'inclination? Oui, les sentiments de la plupart des chrétiens sont aujourd'hui si indignes de l'excellence de leur état, que si nous voulons voir revivre ceux de sainte Thérèse, c'est sur ces vierges sages que nous sommes contraints de tourner les yeux. Aussi, leur recommande-t-elle de penser et d'écrire noblement, parce qu'il n'y a que les grands sentiments qui soient suivis des grandes entreprises. Elle parlait ainsi par l'heureuse expérience qu'elle en avait faite ; ce qui me conduit à la seconde partie de son éloge.

SECONDE PARTIE.

Les chrétiens, qui par leur état sont obligés à la modestie et à l'humilité, doivent être grands et élevés par leur courage, parce qu'ils sont appelés à de grandes entreprises : à se revêtir, comme dit l'Apôtre, de toutes les armes de Dieu, pour résister à des ennemis, dont le nombre est prodigieux, le pouvoir terrible, la malice consommée (II *Mach.*, I, 3; *Ephes.*, VI, 11); à ne compter pour rien la perte d'une vie de chair et de sang, pour conserver aux dépens de tout celle de la grâce ; à se faire cette violence difficile, qui ravit le royaume des cieux (*Matth.*, XI, c. 12); et combattant toujours les sentiments de la nature, à devenir parfaits comme l'Etre même infini en perfection.

Quand sainte Thérèse n'aurait fait que s'acquitter de ces devoirs communs du christianisme, on pourrait dire que ce serait l'effet d'une âme grande et héroïque ; car, si l'on en juge sans prévention, on trouvera, comme saint Augustin l'a soutenu, qu'il n'y a pas tant de grandeur d'âme dans ce que font les héros du siècle pour la gloire, que dans ce que font les véritables chrétiens pour le salut (*Aug.*, *de Civ.*, *l.* V, *c.* 14). Mais, outre ces entreprises générales, il y en a qui lui sont particulières; et en voici une, messieurs, qui fut comme le présage de toutes les autres.

1. Thérèse, encore enfant, lit la vie des Saints, et, touchée de leurs exemples, sent les prémices du Saint-Esprit qui l'enflamme de telle sorte du désir du martyre, qu'elle veut passer dans le pays des infidèles, pour y trouver le bonheur inestimable de mourir par leurs mains.

Saint Thomas, fondé sur la parole sacrée qui nous impose l'obligation indispensable d'aimer Dieu, prétend que l'homme doit employer le premier usage de sa raison à former un acte d'amour pour son Créateur, ce que l'on fixe d'ordinaire à l'âge de sept ans. Thérèse va bien plus loin, puisqu'à peine a-t-elle atteint un âge si tendre, qu'elle fait un acte du plus parfait amour en désirant et en cherchant même le martyre. Le Sauveur avait commencé de verser son sang pour elle dès le huitième jour après sa naissance. Elle voudrait à son tour verser le sien pour lui en entrant dans sa huitième année, et se joindre à ces fleurs des martyrs qui furent autant de victimes immolées à la vérité de son premier avénement.

Qu'auriez-vous dit d'une si généreuse entreprise, illustre admirateur d'Agnès, martyrisée à l'âge de treize ans? Elle était si jeune, disiez-vous, qu'à peine l'épée du persécuteur pouvait trouver où placer son coup; et néanmoins celle qui paraissait n'être pas encore propre à souffrir, fut capable de remporter la victoire la plus signalée : *Nondum idonea pœnæ, et jam matura victoriæ* (*Ambr.*, *ad Marc. Sor.*, *lib.* I). On sait que l'enfance n'a que des lumières faibles et trompeuses, qu'elle n'a que la crainte et l'infirmité pour partage; et ce qui étonne, c'est que Thérèse, tout enfant qu'elle est, prenne une résolution qui ne peut venir que d'une raison éclairée et d'un courage prématuré : *Magisterium virtutis implevit, quæ præjudicium vehebat ætatis.* C'est ainsi, mon Dieu, que par un miracle de votre grâce vous poussez des esprits, qui sont à peine formés, jusqu'à l'effort de la réflexion; et que vous joignez quelquefois à l'âge le plus tendre la sagesse la plus éclairée.

2. Son désir, tout grand qu'il était, ne fut pourtant pas accompli, parce que Dieu la réservait à une entreprise qui devait le glorifier plus qu'un prompt martyre, et devenir même la source d'une infinité de martyrs, sinon de la foi, au moins de la pénitence. Il la mit comme une autre Marie, sœur de Moïse, à la tête d'un nombre infini de vierges, pour les faire passer par les austérités du cloître comme à travers les flots d'une mer de sang et de douleur, et pour chanter ensuite avec elle des hymnes et des psaumes à la louange de leur divin Libérateur.

Oui, messieurs : lorsque sainte Thérèse, voyant l'ordre du Carmel déchu de sa première splendeur, en a tiré celui des Carmélites réformées, elle n'a pas seulement imité la sœur de Moïse, mais Moïse lui-même, lorsqu'il se mit à la tête des Israélites, pour les faire sortir de l'Egypte et les introduire dans la terre de promission.

Combien n'a-t-elle pas vaincu de Pharaons, qui refusaient à un peuple choisi la liberté d'aller sacrifier dans le désert? Combien de Corès, de Dathans et d'Abirons, censeurs de sa conduite, n'a-t-elle pas été obligée de supporter? A combien d'Amalécites n'a-t-elle pas été contrainte de faire la guerre? Comme Moïse, elle a vu le buisson ardent, et elle l'a vu plus d'une fois ; comme lui, elle est montée sur la montagne sainte, pour recevoir une loi céleste de la main de Dieu. Comme lui, elle est entrée dans l'intime familiarité de son souverain, et lui a parlé face à face, comme les amis parlent à leurs amis (*Des Fondem.*, *ch.* 23 *et* 26).

Quand les choses nécessaires ont manqué au peuple virginal qu'elle a conduit, elle a vu ouvrir en sa faveur les trésors de la Providence, et le pain des anges est tombé du ciel pour nourrir une nation tout angélique.

Si Moïse a fait de grands miracles, en cela même sainte Thérèse lui a en quelque sorte ressemblé. Trente-deux monastères qu'elle

a fondés, et qu'elle a fondés sans biens, sans presque aucuns secours humains, avec mille et mille contradictions, peuvent passer pour autant de miracles. Je dis bien plus : chaque carmélite formée par sainte Thérèse et remplie de son esprit, est une espèce de miracle, et peut être mise au nombre de ces prodiges, qui de temps en temps paraissent dans le ciel de l'Eglise: *Signum magnum apparuit in cœlo* (*Apoc.*, XII, 1).

Un saint docteur a dit que si Jean-Baptiste n'a pas fait des miracles, on ne doit pas s'en étonner, parce qu'il était lui-même tout miracle: *Totum miraculum.* Une fille de sainte Thérèse se cache dans la solitude comme Jean-Baptiste, et regarde le cloître comme un tombeau, où elle s'est ensevelie avec Jésus-Christ par le baptême de sa profession (*Rom.*, VI, 4); mais elle ne laisse pas d'y être comme un miracle de mortification et de pénitence, de silence et de retraite, de pauvreté et de charité, d'union avec Dieu, et de divorce avec le monde; car dans le siècle où nous vivons, ces grandes vertus ne sont rien moins que des miracles.

Mais afin que ce que je dis ne passe pas pour une basse flatterie dans l'esprit de ceux qui ne connaissent pas les merveilles que la grâce opère dans les âmes, j'ajouterai, mes chères sœurs, ce que vous ne serez pas fâchées d'entendre. C'est que si une sainte carmélite est un miracle dans l'Eglise, celle qui ne répondrait point à sa profession serait un monstre dans cette même Eglise. Celle qui ne serait pas fille d'oraison, agirait contre un institut, qui l'engage à vaquer assidûment à un exercice si saint. Celle qui voudrait ne manquer de rien, serait indigne d'un ordre, où Dieu est servi dans un parfait dénûment de toutes choses. Celle qui aimerait l'élévation, serait condamnée par l'exemple d'une mère, qui a regardé la supériorité comme un martyre. Que dis-je? Elle allait au martyre avec joie, et jamais elle n'est allée à la supériorité qu'avec douleur.

3. Mais si c'est une grande entreprise que la fondation d'un ordre de saintes filles, en établir un de saints hommes, est une entreprise encore plus grande. Thérèse même l'a reconnu; mais sans alléguer les raisons de cette préférence, je me contente d'admirer en sa personne une Judith, qui redresse Osias et les autres prêtres tombés en quelque sorte d'égarement (*Jud.*, VIII); une Débora, qui gouverne le peuple de Dieu avec tant de force et de sagesse, qu'elle fait prendre les armes à Barac et à dix mille combattants, pour aller faire une sanglante guerre aux Chananéens (*Judic.*, IV).

Faites l'application, messieurs, et reconnaissez après cet exemple, que tout instrument est bon dans les mains de Dieu, quand il lui plaît de s'en servir, et qu'avec le souffle de son esprit ce qui paraît le plus faible selon le monde, peut confondre ce qu'il y a de plus fort (I *Cor.*, I, 25). Que nul homme n'ait donc la hardiesse de se glorifier devant lui, puisqu'il a pu rendre une simple fille assez sage et assez éclairée pour corriger et pour conduire des hommes. Rougissons plutôt de profiter si peu de sa sagesse et de ses lumières, car elles ne sont pas seulement utiles à ceux qui observent sa règle; et pour vous en convaincre, c'est ici le lieu de vous représenter cette femme forte, mettant désormais la main, non plus au fuseau, mais à la plume, pour composer des livres et instruire toute l'Eglise. J'avoue que ce ne fut jamais son dessein en écrivant, mais c'était celui de son Epoux.

4. Ne perdons pas de vue le plan que nous nous sommes proposé dans ce discours. Autant de livres qu'elle a composés, autant de grandes entreprises. Et quelle entreprise plus grande pour une fille, qui s'était cachée au monde, que d'écrire sa vie avec toutes les faveurs qu'elle avait reçues du ciel? Quelle entreprise plus difficile pour une fille d'une décision scrupuleuse et d'une timide pudeur, que d'expliquer le livre des Cantiques, que les plus célèbres docteurs ont regardé comme un abîme, non pas d'obscurité, mais de lumière impénétrable? Périlleux état pour les âmes sublimes, d'être obligées de faire pour le bien de l'Eglise ce qui peut nuire à leur salut! Ces grâces extraordinaires étaient un trésor que Thérèse conservait avec humilité, et que par son inclination elle n'aurait jamais découvert, mais elle ne pouvait plus le cacher sans une infidélité manifeste, parce que l'obéissance la plus aveugle et la plus simple était pour elle une loi inviolable.

L'Apôtre a défendu aux femmes chrétiennes de parler dans l'Eglise (I *Cor.*, XIV, 34), attachant ainsi à leur sexe l'inestimable avantage de ne se point produire au dehors et de n'édifier que par le silence, par la dépendance, par la modestie et par la bonne odeur des vertus de leur état. Mais Jésus-Christ exempte celle-ci de la règle générale. Son cœur est comme une source inépuisable de toute vérité et de toute vertu. Point de vérité, dont elle ne parle; point de vertu, dont elle ne donne l'exemple. Je conviens qu'elle n'a point parlé dans les assemblées ecclésiastiques, qui est ce que saint Paul semble seulement défendre; mais quoi qu'il en soit, elle doit être regardée comme une excellente théologienne et même comme la maîtresse de la théologie la plus sanctifiante, qui est la mystique.

Saint Augustin peut être considéré comme le principal maître de la théologie, qui combat les hérésies, et que l'on nomme polémique; saint Chrysostome, de celle qui instruit dans la chaire de l'Evangile, et que l'on nomme parénétique; saint Jérôme, de celle qui donne l'intelligence des Ecritures, et que l'on nomme thétique; saint Thomas, de celle qui, par la force du raisonnement tire plusieurs connaissances des principes de la foi, et que l'on nomme scolastique. Mais sainte Thérèse a reçu le don privilégié d'éclaircir cette théologie, qui unit intimement notre âme à Dieu par l'oraison, et que l'on appelle mystique.

Je sais, messieurs, que saint Denis est un grand maître dans cette science divine, et

qu'il est révéré comme tel par toute l'Eglise. Mais il semble n'en avoir jeté que les fondements, et d'ailleurs il parle un langage si peu connu, que peu de personnes ont des oreilles pour l'entendre. Sainte Thérèse a été donnée à l'Eglise, pour lui interpréter saint Denis, et pour l'interpréter sans l'avoir peut-être jamais lu; en telle sorte qu'on peut dire d'elle à l'égard de ce grand saint ce qu'on a dit de saint Thomas à l'égard du prince des philosophes : *Sine quo mutus jaceret Aristoteles.*

On dirait encore que ses livres sont prophétiques, quoiqu'ils ne parlent point de l'avenir; car on n'y lit que des visions célestes, comme dans les prophéties de Daniel et d'Ezéchiel, et ils sont écrits d'un style de feu et d'enthousiasme, comme les prophéties d'Osée et de Jérémie.

Aussi l'Eglise regarde-t-elle sa doctrine comme céleste : *Cœlestis ejus doctrinæ pabulo nutriamur.* Et comment ne le serait-elle pas? C'est dans le ciel qu'elle l'a apprise; elle ne traite que de matières célestes, elle n'a pour but que de rendre les âmes célestes : et c'est ainsi que le reconnurent les grands hommes, que le vicaire de Jésus-Christ voulut consulter, lorsqu'il fut question d'exposer cette vierge à la vénération publique des fidèles.

Je vous ai insinué, messieurs, qu'elle avait fait un excellent commentaire sur les Cantiques ; mais après l'avoir composé par l'inspiration de Dieu, elle le brûla par l'ordre d'un homme. Peu s'en faut que je ne dise que ce sacrifice a imité celui d'Abraham. Les enfants de l'esprit ne sont pas moins chers que les autres. Cet ouvrage était un autre Isaac, donné de Dieu, produit par miracle, afin que par lui le Fils de Dieu fût formé, non plus dans le sein d'une vierge seulement, mais dans le sein d'une infinité de vierges. Cependant elle le sacrifie au grand dommage de l'Eglise. Il est vrai que ce dommage est en quelque manière réparé; car si nous n'avons pas le commentaire de sainte Thérèse sur les Cantiques, nous avons l'exemple de l'obéissance qu'elle pratiqua lorsqu'elle eut le courage de le brûler ; et peut-être que cette vertu ne nous instruit pas moins que l'eût fait l'ouvrage même.

5. Mais l'entreprise la plus haute et la plus hardie de cette fille prédestinée, c'est le vœu de faire toujours ce qu'il y aurait de plus parfait. Chacun est obligé de tendre à la perfection de son état, selon la mesure de sa grâce, mais qui jamais a fait un vœu comme celui-ci? C'est un vœu universel, qui embrasse tout, qui n'exclut rien : un vœu sublime, qui laisse tout au-dessous de lui.

Après ce vœu, il n'est plus permis à Thérèse de voler terre à terre comme une colombe : il faut que, comme un aigle, elle se tienne toujours voisine du ciel, et qu'elle envisage hardiment le soleil même de justice. Après ce vœu, ce n'est plus assez pour elle de mener la vie d'un ange, il faut qu'elle s'élève jusqu'à celle des séraphins, en brûlant du plus vif, du plus véhément, du plus parfait amour de Dieu.

Aussi le fait-elle, messieurs; et pour la suivre dans son vol rapide, il faut qu'à votre tour vous éleviez vos cœurs et vos esprits. Jusqu'ici vous avez vu combien son âme fut grande par la noblesse de ses sentiments, par l'importance et la difficulté de ses entreprises ; mais voici le comble de sa grandeur, par les opérations de Dieu en elle.

TROISIÈME PARTIE.

Il faut reconnaître d'abord qu'il n'y a rien de bon dans nos âmes qui ne soit un effet et une suite de l'opération de Dieu en nous. Si nous avons de bons sentiments, c'est Dieu qui nous les inspire, puisque saint Paul nous déclare que nous *ne sommes capables de former de nous-mêmes aucune bonne pensée, comme venant de nous-mêmes, mais que tout ce que nous pensons de bien vient de Dieu* (II *Cor.*, III, 5). Si nous faisons quelque entreprise, c'est Dieu qui la fait en nous et avec nous; car il est écrit dans les oracles d'Isaïe : *C'est vous, Seigneur, qui avez fait en nous toutes nos œuvres* (*Isa.*, XXVI, 12).

Mais il faut convenir aussi qu'il se passe en nous certaines choses qui méritent plus particulièrement le nom d'opérations divines, ou parce que la créature pâtit plus qu'elle n'agit, quoiqu'elle agisse effectivement, ou parce que l'action de l'homme est tellement absorbée dans l'action de Dieu, qu'encore qu'elle retienne sa nature, elle perd son nom et prend celui de la passion. Ces sortes d'opérations dans les âmes sont appelées, par les théologiens, impressions divines, passions divines, et il paraît que l'Apôtre les a toutes comprises sous le nom de grandeur de révélations : *Magnitudo revelationum* (II *Cor.*, XII, 7).

C'est en cela, messieurs, qu'a extrêmement paru la grandeur d'âme de sainte Thérèse; car il faut avoir une grande capacité d'âme pour recevoir de si vives, de si fortes, de si fréquentes impressions. Et je remarque, après les maîtres de la vie spirituelle, que toutes se réduisent à des impressions de lumière et à des impressions d'amour. C'est dans l'oraison qu'on reçoit les unes et les autres; mais, avant que je m'efforce à vous en donner quelque idée, je crois devoir dire, à l'exemple du Sauveur : *Qui habet aures audiendi, audiat* (*Matth.*, XI, 15) : Que ceux-là m'entendent qui ont des oreilles capables d'entendre ce que je dis, et que les profanes soient confondus dans leur ignorance ou dans leur malice : ce n'est pas pour eux que nous parlons.

1. C'est une règle établie dans l'Evangile, que nous ne pouvons rien obtenir que par la prière (*Matth.*, VII, 7). Le commun des chrétiens prient d'une manière commune : ils adorent la grandeur de Dieu; ils conçoivent devant lui une détestation sincère de leur vie passée; ils tâchent de s'y convaincre de la nécessité de mortifier leurs passions, de déraciner leurs vices, de surmonter les obstacles qui les arrêtent dans le chemin de la vertu; enfin, ils lui exposent toutes leurs misères, et frappant avec humilité à la porte de sa miséricorde, c'est d'elle seule qu'ils

attendent la force et les moyens de les guérir.

Mais il y a des chrétiens d'une vertu plus sublime et plus épurée, qui, après avoir détruit en eux tout ce que la nature inspire de terrestre et de grossier, rendent à Dieu un culte tout spirituel; et à force de l'aimer, de le servir, de se tenir en sa présence, le prient avec une telle ferveur, que Dieu, voulant répondre à leur amour par le sien, leur fait trouver des douceurs célestes dans la prière, et se plaît à les y combler de faveurs qui sont au-dessus de toute expression. C'est l'effet de la promesse qu'il avait faite par Zacharie, de répandre *sur la maison de David et sur les habitants de Jérusalem*, c'est-à-dire sur les justes, *l'esprit de grâce et de prière* (*Zach.*, X, 20). C'est l'accomplissement de la célèbre prophétie de Joël : *Je répandrai mon esprit sur mes serviteurs et sur mes servantes, qui auront des visions toutes divines* (*Joel.*, II, 29; *Act.*, II, 17) : promesses qui sans doute ne se sont pas bornées aux fidèles des premiers temps. Et quand la vie de tant de saints ne nous en fournirait pas assez d'exemples, sainte Thérèse en serait une preuve des plus authentiques.

De vous expliquer ces communications ineffables, c'est ce qui n'appartient qu'à ceux qui ont le bonheur de les sentir, et le plus sûr est d'écouter Thérèse elle-même. *Il y a une prière*, dit-elle, *où l'âme se trouve dans une telle suspension de toutes ses facultés, qu'elle croit être hors d'elle-même. Dieu lui découvre un amas de choses surnaturelles, et la remplit d'une si grande lumière, qu'elle les voit toutes en même temps, sans avoir besoin ni de discours, ni de raisonnement, ni de travail. Cette lumière inespérée ne la rend pas seulement capable de voir et d'admirer ces divins objets, elle passe jusqu'au cœur et le rend tout brûlant d'amour. Tant que durent ces deux moments, l'esprit est si attaché à ce qu'il voit, qu'il ne peut considérer autre chose; et l'âme, uniquement occupée de la joie qu'elle ressent, perd le souvenir de tout le reste* (*Vie de sainte Thérèse, ch.* 10, *n.* 10).

Etat heureux, mes frères, qui ne donne pourtant que la plus faible notion de ce que Dieu a fait de plus grand dans l'âme de cette sainte! Aussi prend-elle le soin de nous avertir que cet état est surnaturel, et que les âmes fidèles doivent attendre que Dieu les y appelle par un effet de sa bonté; car si elles prétendaient y parvenir d'elles-mêmes, outre qu'elles travailleraient en vain, elles manqueraient encore d'humilité, puisque les plus parfaites s'en croient les plus indignes.

Ici s'évanouissent les prétentions de ces âmes abusées, qui veulent monter par art à un état si sublime. Elles se donnent la gêne pour suspendre leur pensée et laisser leur esprit dans l'inaction; mais, bien loin que cette méthode les conduise à cette piété véritable qui fait aimer Dieu souverainement, elle les fait tomber, pour l'ordinaire, dans l'indévotion et dans la froideur, parce qu'elles s'ingèrent de voler avant que d'avoir des ailes, et qu'elles ne s'appuient point sur le fondement solide de la mortification prudente et de la pratique des vertus.

O vous, dont la vocation est de servir le Seigneur dans les exercices de la vie active, et qui, éloignés des routes difficiles de la perfection, devez *opérer votre salut dans le tremblement et dans la crainte*, tenez-vous toujours dans l'humble situation qui vous convient; gémissez devant Dieu, dans la prière, pour obtenir les grâces de votre état, et contentez-vous d'admirer les impressions extraordinaires dont il lui a plu de favoriser une sainte du premier ordre. Je dis que vous vous contentiez de les admirer, sans vous mettre au hasard de blasphémer ce que vous ignorez, comme firent ces directeurs peu versés dans la vie spirituelle, qui mirent tant de scrupules dans la conscience de cette sainte, en lui disant que ces visions célestes venaient du démon. Mais elles furent enfin examinées et reconnues véritables par tout ce que son siècle eut de plus savant et de plus pieux.

2. Ces impressions de lumière furent mêlées d'impressions d'amour, dont les plus remarquables sont les blessures, les langueurs et les impétuosités : ainsi s'expriment les saints docteurs, après l'Ecriture.

Qui jamais a reçu des blessures de l'amour divin plus profondes que celles de Thérèse? Un séraphin lui perce le cœur avec un dard qui l'embrase d'un si grand amour de Dieu, que la violence de ce feu lui fait pousser des cris intérieurs, mêlés d'une douleur et d'une joie incompréhensibles (*Vie de sainte Thérèse, ch.* 29). Blessée si heureusement, elle prononce ces paroles de David, qui lui paraissent n'avoir été dites que pour elle : *Comme la biche altérée désire avec ardeur les eaux des torrents, ainsi mon âme soupire après vous, ô mon Dieu!* (*Psal.* XLII, 2.) Elle se sent mourir du désir ardent de le voir, et ce désir la fait tomber dans les douces impressions de l'amour languissant, qui lui font dire avec la sainte épouse : *Amore langueo* (*Cant.*, II, 5) : Je languis dans l'attente de mon Sauveur.

Je conviens que *je parle de la sagesse parmi les parfaits* (I *Cor.*, II, 6); mais, à le bien prendre, il n'y a personne dans mon auditoire que ces vérités saintes ne doivent intéresser. Oui, mes frères, si Thérèse a des blessures et des langueurs, vous en avez aussi; mais je me garderai bien de confondre les siennes avec les vôtres. Son cœur est blessé par les traits de l'amour de Dieu, et le vôtre ne l'est que par les passions humaines : l'orgueil l'enfle, l'envie le déchire, la haine le ronge, la colère l'enflamme, la jalousie le dessèche, l'impureté le corrompt. Autant de passions, autant de plaies.

Vous languissez dans l'attente de vos plaisirs, parce que, tout fragiles qu'ils sont, votre âme en est possédée; mais vous ne languissez jamais dans l'attente de voir Dieu, parce que, tout éternel qu'il est, vous n'avez point d'amour pour lui, ou, si vous en avez quelque étincelle, il y a cette différence entre vous et sainte Thérèse, qu'au lieu qu'elle dit

qu'elle languit d'amour, vous pouvez dire au contraire que votre amour languit.

Et en effet, mes frères, vous à qui je parle sans vous connaître, mais que Dieu connaît, et à qui il adresse intérieurement ma parole, qui est la sienne, souvenez-vous avec confusion que, lorsque vous commençâtes de vous donner à Dieu, vous marchiez à pas de géant dans la carrière de la vertu, et que l'on ne pouvait donner des bornes à votre zèle. Mais peu à peu vous êtes déchus de cette première ferveur; vous n'avez plus le même goût, la même facilité, la même promptitude à faire le bien; votre charité dégénère. Mais, si vous êtes encore sensibles au remords ou à la crainte, écoutez comment le Dieu jaloux se plaint de votre infidélité : *Habeo adversum te, quod charitatem tuam primam reliquisti* (*Apoc.*, II, 4). J'ai à vous reprocher que, malgré les résolutions que vous aviez prises, vous avez perdu cette première chaleur de dévotion ; et si vous ne tâchez de la rallumer, il est bien à craindre que votre dévotion même ne s'éteigne pour toujours.

Ce n'est pas tout : Thérèse, ainsi languissante et blessée, se trouve quelquefois livrée aux impétuosités de l'amour divin, à ces mouvements violents, qui, comme dit saint Augustin, agitent l'âme et la font courir à Dieu par les plus tendres affections, comme l'épouse du sacré Cantique courait après le divin époux, quand il l'attirait par la douceur de ses parfums.

La voyez-vous, au sortir d'une extase, transportée de cet amour impétueux? Elle médite quelque grand dessein. La voilà qui sort de cette retraite si chérie; elle court tantôt dans un lieu, tantôt dans un autre, suivant les ordres que Jésus-Christ lui a donnés; ni fatigues, ni maladies, ni périls, ni contradictions, rien ne l'arrête. Où allez-vous, grande sainte? *Surgam et circuibo civitatem. Quæram quem diligit anima mea* (*Cant.*, III, 2) : Ah! répond-elle, je cherche mon époux partout, et, pour le trouver, je ne ferai pas seulement le tour de la ville; j'irai encore d'une ville à l'autre, et il ne se présentera point de difficultés que mon zèle et mon empressement ne surmontent. Vous l'entendez, messieurs; tous les monastères qu'elle a fondés n'étaient, à proprement parler, que des recherches empressées de celui que son âme chérissait : *Quæram quem diligit anima mea.*

Mais il ne suffit pas que cet amour impétueux l'arrache de sa solitude et lui fasse parcourir une partie de la terre : il faut qu'il l'arrache à elle-même, pour la transporter de la terre au ciel. Oui, messieurs, un de ces assauts d'amour, comme un glaive tranchant, vient rompre les liens qui tenaient cette âme innocente attachée à son corps virginal. Loin d'ici, maladies corporelles; infirmités humaines, qui l'avez si longtemps accablée, retirez-vous : vous avez bien pu commencer ce sacrifice, mais vous n'aurez pas l'avantage de le consommer. Comme Thérèse a toujours vécu dans l'amour de Dieu, cet amour seul la fera mourir; et il en sera capable, puisqu'il est aussi fort que la mort même : *Fortis est ut mors dilectio* (*Cant.*, VIII, 6).

Les voilà donc racontés, vierges sages qui craignez le Seigneur, les voilà racontés ces grands prodiges qu'il a plu à Dieu d'opérer dans l'âme de votre sainte mère : *Venite, audite et narrabo, omnes qui timetis Deum, quanta fecit animæ meæ.* Et si vous vouliez, comme saint Augustin le disait à ses auditeurs en leur expliquant ces paroles, si vous vouliez, je raconterais encore à ceux qui m'écoutent les grâces que Dieu a faites et qu'il fait tous les jours à votre âme : *Narrabo quanta fecit animæ meæ, si vultis, et vestræ* (*Aug.*, *in psal.* LXV, *n.* 21). Mais je sais que vous ne le voulez pas. Contentes d'imiter Thérèse dans sa vie intérieure et de vous communiquer les unes aux autres le trésor de ses éminentes vertus, vous le cachez au monde, qui est indigne de connaître les profondeurs du Dieu caché. Viendra le temps où il fera sortir pour vous des ténèbres de l'humilité la lumière resplendissante de la gloire. Cependant, mes chères sœurs, marchez sans relâche sur les vestiges de la généreuse Thérèse, en suivant, comme elle l'a suivi, *l'Agneau partout où il va*, jusque dans les plus rudes sentiers de la pénitence, autant pour faire fructifier votre grâce que pour attirer les divines miséricordes sur le monde impénitent. Que de ce monastère, comme d'une source de bénédiction, coulent jusqu'à la fin des siècles les bons conseils et les bons exemples sur tous les monastères de ce royaume chrétien; et que toujours la grandeur d'âme de cette fille incomparable y soit prouvée plus invinciblement par votre conduite qu'elle ne l'a été par mon discours.

Pour nous, mes chers auditeurs, il ne paraît pas que nous soyons appelés, comme ces vierges bienheureuses, à la sublime perfection d'une fille que Dieu avait dessein de proposer à toute l'Église comme un miracle de sainteté; mais rien ne nous dispense d'acquérir et de pratiquer les vertus de notre état. Le fondement de toutes est l'amour de Dieu (*Matth.*, XXII, 37). C'est une loi imposée à tous les hommes, et d'autant plus juste, que c'est Dieu, dit saint Jean, *qui nous a aimés le premier* (I *Joan.*, IV, 19). Cet amour élèvera notre esprit, dilatera notre cœur, agrandira notre âme de telle sorte, que nous marcherons avec force dans la voie de ses commandements et, s'il le faut, dans celle de ses conseils. Inspirés par cet amour, nous ne saurions ni penser ni agir que noblement, et Dieu, que ce seul amour peut toucher, proportionnera ses faveurs à nos besoins.

Mais, grande sainte, nos résolutions seront bien plus fermes et plus constantes, si vous les soutenez par vos puissantes intercessions. Il y a des saints que nous prions comme les patrons des corps, nous nous adressons à vous comme à la patronne des âmes, dont vous avez si ardemment désiré le salut. Obtenez-nous que les nôtres soient élevées au-dessus des faiblesses de la nature et de la corruption du péché, afin qu'après

avoir accompli la volonté du Seigneur durant le cours de cette vie mortelle, elles vous suivent sans peine dans le séjour de l'éternité.

PANÉGYRIQUE DE SAINT THOMAS D'AQUIN,

Prononcé dans l'église des RR. PP. jacobins, rue Saint-Honoré, le 7 *mars* 1683.

Sapiens es, sicut habet sapientiam Angelus Dei.
Vous êtes savant et éclairé, comme l'est un ange de Dieu.
(II *Reg.*, XIV, 20.)

La voix des savants, ou, pour mieux dire, la voix de tout le peuple chrétien, qui ne peut être que celle de Dieu, m'apprend que le caractère propre de saint Thomas d'Aquin est de n'avoir rien que d'angélique.

Les élus seront dans le ciel semblables aux anges, et les réprouvés seront dans l'enfer semblables aux démons. Mais comme il y a des réprouvés qui sont dès cette vie ce que les autres ne seront que dans l'enfer, il y a des élus qui sont dès cette vie ce que les autres ne doivent être que dans le ciel. C'est ainsi que Judas était un démon avant qu'il brûlât avec les démons, et que saint Thomas était un ange avant même qu'il régnât avec les anges.

Ce ne serait donc pas assez, messieurs, de le comparer, comme les quatre docteurs de l'Eglise, à quelqu'un de ces quatre animaux mystérieux que la vision du prophète Ezéchiel a rendus si célèbres; ce ne serait pas assez de lui donner la solidité de saint Grégoire, ou la douceur de saint Ambroise, ou l'élévation de saint Augustin, ou la force de saint Jérôme. Si j'en demeurais là, je dirais moins en un discours que la voix de l'Eglise n'en exprime en un seul mot; et comme il n'y a point une cinquième figure dans Ezéchiel pour un cinquième docteur de l'Eglise, et que l'on n'en peut trouver un symbole parfait en ce monde, il faut que je suive la piété des fidèles jusque dans le ciel, pour y chercher un ange, n'y ayant qu'un ange du ciel qui puisse être une assez juste figure de cet ange de la terre.

N'attendez donc pas que je cherche à dire quelque chose de singulier dans un sujet où la voix publique a si heureusement rencontré ce que l'on peut dire de plus grand; et je ne dois pas craindre de l'appliquer à saint Thomas, puisqu'en lui donnant la glorieuse qualité d'ange je ne ferai que marquer son propre caractère d'une manière qui ne peut être suspecte à personne, puisqu'il n'y a personne qui la lui refuse.

L'Ecriture compare à des anges ceux qui donnent des marques d'une vertu et d'une sainteté extraordinaires. C'est ainsi que le roi des Ammonites disait à David qu'il le croyait bon et saint comme un ange : *Scio quia bonus es tu in oculis meis sicut angelus Dei* (I *Reg.*, XXIX, 9).

Ou ceux encore à qui rien n'est caché, qui ont une lumière et une pénétration peu commune. C'est ainsi que la femme Thécuite disait au même David qu'il était sage et éclairé comme un ange, pour connaître tout ce qui est sur la terre : *Sapiens es sicut habet sapientiam angelus Dei, ut intelligas omnia super terram* (II *Reg.*, XIV, 20).

Ou enfin ceux qui sont environnés de gloire et de majesté. C'est pour cela qu'Esther disait au roi Assuérus qu'elle l'avait regardé sur son trône comme un ange de Dieu, et que son cœur s'était troublé en le voyant dans tout l'éclat de sa gloire : *Vidi te, Domine, quasi angelum Dei, et conturbatum est cor meum præ timore gloriæ tuæ* (*Esther*, XV, 16).

L'Ecriture compare donc à des anges ceux qui sont saints, éclairés, majestueux; et sur ce principe, c'est avec raison que l'Église a honoré saint Thomas de la qualité de docteur angélique par rapport à sa sainteté, à sa science et à sa gloire. Il est saint comme un ange : digne qualité d'un religieux de saint Dominique; il est éclairé comme un ange : qualité nécessaire au prince des théologiens scolastiques; il est tout rayonnant de gloire comme un ange : qualité convenable à un docteur de l'Eglise.

J'ajouterai, messieurs, que l'ange de l'école est encore l'ange de Marie. Sa nourrice lui ayant mis le nom de cette vierge dans la bouche, dans un âge où il était incapable de le prononcer, il le fit passer dans son cœur, pour faire voir qu'il était capable de l'aimer. Profitons de ce premier exemple, et comme le cœur de cet enfant commença de s'enrichir de l'abondance de sa bouche, commençons par faire parler notre bouche de l'abondance de notre cœur, en disant à Marie, par un sentiment de respect et de confiance : *Ave, Maria.*

PREMIÈRE PARTIE.

Pour voir le rapport qui se trouve entre la sainteté de saint Thomas et celle des anges, il n'y a qu'à remarquer sur quoi est fondée celle de ces esprits bienheureux. Ils sont innocents, ils sont chastes, ils sont humbles.

1. Les démons sont tombés et ne se relèvent point, les hommes tombent et se relèvent quelquefois; mais les bons anges ne sont jamais tombés, et tel a été le saint illustre que nous louons. Il a toujours conservé pure la robe d'innocence, et a été infiniment éloigné de la conduite de la plupart des chrétiens du siècle, dont la vie n'est qu'une révolution continuelle de chutes et de confessions. Il a d'abord connu l'importance de demeurer ferme dans la vérité et de ne se point exposer par une chute aux travaux affreux de la pénitence, dont si peu de personnes sont capables : *Labor iste paucorum est.*

Il est entré dans l'ordre religieux, qui est un état de pénitence, comme Jean-Baptiste dans le désert, où, tout innocent qu'il était, il a mené une vie qui sera jusqu'à la consommation des siècles le modèle des vrais pénitents.

Il n'est pas nécessaire, messieurs, d'entrer innocent dans les maisons religieuses, il suffit d'y entrer dans l'esprit avec lequel les pécheurs entraient autrefois dans la pénitence canonique; car, après que cette sorte

de pénitence n'a plus été en usage, les ordres religieux ont été institués pour en être le supplément. Mais je ne sais s'il en est de même de l'ordre de saint Dominique, dont la fonction essentielle est tout hiérarchique. Entrer dans une religion précisément pour y exercer un ministère aussi apostolique que l'est celui de la prédication, et pour y être par conséquent élevé à la dignité du sacerdoce, c'est une preuve infaillible d'innocence dans saint Thomas; car alors la chute dans certains crimes après le baptême était un empêchement canonique en ceux qui aspiraient à la prêtrise.

Mais de quel moyen s'est servi cet illustre saint pour conserver l'innocence baptismale? c'est en se séparant d'abord du monde et de ses emplois, malgré les belles espérances dont on le flatte dans sa maison, malgré les caresses de sa mère, malgré les persécutions de ses frères.

A l'âge de cinq ans on l'envoie au monastère du mont Cassin pour y être élevé, et il n'en sort que pour entrer dans l'ordre de saint Dominique. Quelle différence entre Thomas et ses frères! l'un est envoyé au mont Cassin et passe dans l'ordre de saint Dominique, les autres sont envoyés à l'armée et passent à de grands emplois; l'un quitte le monde, les autres cherchent le monde. Qu'arrive-t-il? l'un demeure dans l'innocence, les autres tombent dans le péché; l'un imite la sainteté des anges, les autres suivent l'inspiration des démons.

Quand je vois la famille du comte d'Aquin se partager de cette sorte, que l'un s'enferme dans un monastère, et que les autres s'engagent dans les grandes charges du siècle, il me semble, messieurs, que je vois une triste image de ce qui se passe tous les jours dans la famille de Jésus-Christ, où les uns se dévouent à l'iniquité, pendant que les autres demeurent fermes dans la justice. Mais ce qui est déplorable, c'est que le nombre des pécheurs y est plus grand que celui des justes, parce qu'on y juge sur de faux principes. Dès qu'on voit un jeune homme qui monte à un nouveau degré de grandeur, on s'en réjouit, et il serait plus raisonnable de changer ces mouvements de joie en autant de vœux pour son salut; car il se met dans le chemin de perdre son innocence, s'il ne l'a jamais perdue, et il est bien à craindre qu'il n'achète son entrée dans le monde par la perte de toute sa vertu.

Mais, me direz-vous, les frères de Thomas d'Aquin, tout corrompus qu'ils étaient, ne laissèrent pas de trouver miséricorde. Il est vrai, mais combien de larmes n'en coûta-t-il point à leur frère pour obtenir leur conversion? Comme tous les hommes ne meurent pas au côté de Jésus-Christ, et le jour même de sa mort, ainsi que le bon larron, et que c'est pour cela que les Pères nous avertissent de ne nous pas trop appuyer sur cet exemple; de même tout le monde n'a pas un frère comme saint Thomas, qui prie pour lui; et quand cela serait, oh! que l'espérance est vaine, quand on ne fait rien soi-même pour son salut, et que l'on se réduit à la nécessité de l'attendre de la charité des autres!

2. La sainteté des anges n'est pas seulement fondée sur leur innocence, elle est encore établie sur leur pureté, et c'est en cela que saint Thomas a un rapport admirable avec eux. Comme les anges sont les vierges du ciel, les vierges sont les anges de la terre : *Angelis æquat se virginitas.*

La pureté de saint Thomas a été si reconnue dans l'Eglise, qu'on trouve une prière dans l'ancien Pontifical romain, qui lui donne le nom de vierge. Il est chaste comme les anges, et sa chasteté est même un présent des anges, puisqu'on lit dans sa vie, que pendant le sommeil, ou plutôt dans une extase, deux de ces esprits bienheureux descendent du ciel pour lui promettre une pratique constante de cette vertu : *Ex parte Dei te cingimus cingulo perpetuæ castitatis.*

Il est tenté dans sa prison, il est vrai, et l'enfer confus de la vertu de ce jeune homme suscite un démon visible pour donner atteinte à sa pureté. C'est ainsi que les anges furent autrefois tentés dans les villes abominables; mais comme ils se servirent du feu pour se défendre de leurs détestables tentateurs, saint Thomas se défend aussi en opposant le feu à son infâme tentatrice.

C'est cette vertu qui lui donne une place dans la gloire au-dessus du grand Augustin, et qui le fait paraître après sa mort à un religieux de son ordre, tout couvert de pierres précieuses et avec un soleil sur la poitrine. C'est cette vertu qui, pour me servir des expressions de saint Bernard, a rendu pure une créature conçue dans l'impureté, qui d'un ennemi a fait un domestique, et qui d'un homme a fait un ange. J'avoue, continue ce Père, qu'il y a de la différence entre un ange et un homme chaste; mais s'ils sont différents en bonheur, ils ne le sont point en vertu; et si la pureté de l'un est plus heureuse, celle de l'autre est du moins plus généreuse et plus forte : *Et si castitas illius felicior, hujus tamen cognoscitur esse fortior.*

3. Ne croyez pas, messieurs, que pour être innocent et chaste, Thomas d'Aquin en soit moins humble. L'humilité est la vertu des anges, comme l'orgueil est le vice des démons, et il n'est saint comme les anges, que parce qu'il est humble comme eux.

Il a connu mieux que personne les deux vérités principales, qui sont les fondements de l'humilité : le néant de la créature, qui la rend impuissante d'agir par elle-même, et l'extrême faiblesse de l'homme dans l'état de la nature corrompue, qui ne lui permet pas de faire des actions surnaturelles sans le secours de Dieu. Ces deux vérités importantes l'ont obligé d'écrire les questions de la grâce et de l'humilité (*Prima secundæ, secunda secundæ*); ce qu'il a fait avec tant d'onction et de succès, que l'Eglise dit à sa louange, que jamais son cœur ne fut blessé par les traits pestiférés de l'orgueil : *Pestiferæ superbiæ nunquam persentit stimulum.* Au milieu des applaudissements de tout le

monde, pendant que les savants admirent ses décisions théologiques, et que les papes défèrent à ses sentiments, son esprit est abîmé dans l'aveu de son néant. Ses talents extraordinaires ne servent qu'à lui faire connaître qu'il n'y a rien en lui qui mérite d'être la fin de quelque chose; et ses connaissances sublimes lui faisant tout rapporter à Dieu, il ne s'attribue rien à lui-même.

Cette humilité est trop grande pour être renfermée dans un cœur, il faut qu'elle éclate et qu'elle paraisse au dehors par des actions édifiantes et extraordinaires. Thomas d'Aquin étudie plus d'un an sous Albert le Grand, sans se présenter à la dispute; que dis-je? sans dire un seul mot, parce qu'il n'en reçoit pas un ordre exprès de son maître; consacrant en cela le silence religieux, et ne condamnant pas moins ces demi-savants, qui, devenant plutôt canaux que sources, se font, en parlant toujours, un trophée précipité du peu qu'ils savent, et montrent par cette conduite qu'ils ont la vanité de la science, avant qu'ils en possèdent la vérité. Il passe pour esprit faible parmi ses frères; il souffre volontiers qu'ils lui expliquent ce qu'il entend, et ce que toute la terre apprendra bientôt de lui; il reçoit le degré de docteur dans cette première Université du monde, par obéissance, mais il n'en porte jamais les marques, jamais il n'en prend la qualité. Sa prière la plus ordinaire est de demander à Dieu la grâce de demeurer toujours dans son état humble de religieux. Dieu satisfait pleinement son humilité à l'égard de son ordre, comme il a satisfait celle de saint Joseph à l'égard de l'Eglise; il n'y reçoit aucune charge, et l'on ne lit pas même qu'on lui en ait offert.

Mais l'orgueil et l'ambition ont d'autres coups à lui porter, et tout dangereux qu'ils sont, il ne laissera pas de les repousser. Comme il a évité le commandement dans son ordre par son oraison, il refusera par sa constance et par son désintéressement les premières dignités de l'Eglise aux sacrés vicaires de Jésus-Christ (1), qui, pleins d'estime pour sa vertu et pour son mérite, se croient obligés de les lui offrir, comme il croit que son humilité l'engage à les refuser.

Qui méritait mieux d'être évêque, c'est-à-dire d'être ange en dignité, que celui qui était ange en sainteté et en lumière? Mais l'intérêt et l'ambition ne seront jamais capables de toucher son cœur; vous-même, ô mon Dieu, vous éprouvez ce cœur, et vous le trouvez toujours humble et désintéressé. Vous avez beau paraître sur l'autel où il vous adore, pour approuver tout ce qu'il a fait pour vous, cette approbation divine ne donnera point d'atteinte à sa profonde humilité; vous avez beau détacher vos bras de la croix, l'obliger à recevoir des récompenses de votre main, il vous répondra toujours qu'il ne veut d'autre récompense que vous-même, et qu'il fait consister toute sa gloire à demeurer inconnu.

Mais celui qui refuse les honneurs de la main des papes et de celle de Dieu même, accepte les humiliations de la part du moindre de ses frères; et c'est ici qu'il faut vous raconter, messieurs, une action très-édifiante et très-singulière :

Un frère convers d'un couvent étranger, ayant eu la permission du supérieur de Boulogne, où saint Thomas enseignait alors la théologie, de prendre pour compagnon le premier religieux qu'il rencontrerait, il trouve Thomas d'Aquin et lui dit de le suivre. Ce docteur, qui allait monter en chaire, suspend la méditation des oracles qu'il allait prononcer, pour écouter l'oracle de Dieu qui lui parle par la bouche d'un frère auquel il est inconnu; et bénissant Dieu, dans son âme, de l'occasion qu'il lui donne de s'humilier, il suit ce frère sans répliquer. Ses infirmités continuelles et secrètes l'empêchant de marcher autant que le souhaitait cet homme d'affaires, il en souffre humblement dans les rues les fréquentes sollicitations et l'empressement indiscret. Cependant quelques séculiers qui passent le font connaître au frère, qui, plein d'étonnement, se jette à ses pieds pour demander pardon de sa méprise. Alors Thomas reçoit plus de confusion de l'honneur qu'on lui veut faire, que le frère n'en a du tort qu'il prétend lui avoir fait. Il fait lui-même des excuses au lieu d'en recevoir, et il dit à ceux qui s'en étonnent ces belles paroles : Que *toute religion doit être perfectionnée par l'obéissance chrétienne*, et que *c'est cette vertu qui fait soumettre les hommes aux hommes pour l'amour de Jésus-Christ, après que Jésus-Christ s'est soumis aux hommes pour l'amour des hommes mêmes* (*Prima secundæ q.* 186, *art.* 5).

Pourquoi croyez-vous, dit saint Grégoire, que David danse devant l'arche; que ce roi saint, qui vient de faire des actions si éclatantes, s'abaisse en cette occasion jusqu'à devenir comme le dernier de son peuple? *Saltat*, répond ce Père, *ut ex humilitate solidet facta quæ ante gessit :* il fait cette action, afin que l'humilité établisse et perfectionne celles qu'il vient de faire, et que l'abaissement qui paraît dans celle-ci, donne le dernier trait à la grandeur qui a paru dans toutes les autres.

Que saint Thomas ait charmé toute la terre par la netteté de ses pensées et par la solidité de ses raisonnements; qu'il ait été le ministre et le conseil des souverains pontifes dans des affaires importantes de l'Eglise; qu'il ait contribué par ses travaux à l'honneur particulier que l'on rend dans l'église au saint sacrement de l'autel; qu'il ait réformé la cour de Rome par ses prédications, converti des rabbins, confondu des hérétiques, mérité l'estime du plus saint de nos rois et les louanges de Dieu même, tout cela ne suffit pas : *Saltat :* il marche après un frère dans les rues d'une grande ville, *ut ex humilitate solidet facta quæ ante gessit*, pour établir sur le fondement solide de l'humilité tout ce qu'il a fait de grand en sa vie, et pour donner par cette dernière action le lustre à toutes les autres.

(1) Urbain IV et Clément IV.

Toujours humble, toujours chaste, toujours innocent, c'est être saint comme les anges : c'est ainsi qu'il en a la sainteté, voici comme il en a les lumières.

SECONDE PARTIE.

La science des anges est universelle : ils la puisent en Dieu comme dans une source inépuisable, et les supérieurs la communiquent aux inférieurs. C'est sur ce principe qu'il faut juger de la science de saint Thomas.

Il a disputé comme Salomon depuis le cèdre jusqu'à l'hysope ; des plus hautes et des plus importantes vérités du christianisme, jusqu'aux moindres pratiques de la religion ; des sciences divines et des sciences humaines.

C'est lui qui, pour ainsi dire, a réconcilié la philosophie avec l'Eglise. Tertullien et saint Jérôme appellent les philosophes les patriarches des hérétiques ; mais d'ennemis qu'ils étaient de l'Eglise, saint Thomas les a rendus ses amis et ses esclaves. L'hérésie n'avait point d'arme plus nécessaire que la philosophie, il l'en a dépouillée.

Voyez, messieurs, ces grands volumes qu'il a composés, et jugez de l'immensité de son savoir. C'est le docteur général et universel : *Doctor communis;* car il n'est rien qu'on puisse désirer de savoir que l'on ne trouve dans saint Thomas. Chacun des autres docteurs n'a traité que d'une matière : saint Jérôme a expliqué les Ecritures ; saint Grégoire a enseigné la morale ; saint Ambroise a éclairci certains dogmes ; mais saint Thomas, comme saint Augustin, a traité de tout. Sa science est une manne qui contente tous les goûts ; il parle de toutes choses, et il en parle de toutes les manières ; il est court et il est abondant, il est facile et il est sublime. Ainsi, ceux qui veulent bientôt savoir y trouvent la brièveté ; ceux qui veulent tout savoir y trouvent l'abondance ; ceux qui veulent apprendre sans peine y trouvent la clarté ; ceux qui veulent savoir les vérités les plus relevées y rencontrent la sublimité.

Comment un homme a-t-il pu apprendre tant de choses ? C'est qu'il a puisé sa science dans la même source où les anges puisent la leur. Les anges, dit saint Augustin, ne connaissent pas Dieu et tout ce qui est en lui, par des paroles prononcées et des sons articulés, mais par la présence de son immuable vérité, qui est le Verbe : *Angeli sancti non per verba sonantia Deum discunt, sed per præsentiam immutabilis veritatis, hoc est Verbum.* Ce n'est donc pas du grand Albert, ce n'est pas des autres maîtres, célèbres dans les universités que Thomas a fréquentées, qu'il a appris cette haute science : *Non per verba sonantia.* C'est en se prosternant sans cesse au pied du crucifix et devant le saint sacrement de l'autel. C'est en offrant avec une foi pure le sacrifice de Jésus-Christ : *Sed per præsentiam immutabilis veritatis, hoc est Verbum.* La science de saint Thomas n'est pas tant le fruit de son étude, que le fruit de son oraison et de ses extases. Il est devenu savant étant ravi dans le ciel comme saint Paul, et en se reposant sur la poitrine de Jésus-Christ, comme saint Jean ; vérifiant par sa conduite, qu'une humble piété trouve mieux le Créateur des astres, qu'une superbe curiosité n'en connaît le nombre et le cours (*August.*).

Tant de science serait, ce semble, superflue, si elle devait se borner à lui seul. Mais pour être le docteur angélique, il faut qu'il la communique comme les anges.

Aussi quand je considère, avec tout ce qu'il nous a enseigné, les paroles qui lui furent marquées du ciel lorsqu'il prit le degré de docteur, il me semble que Dieu le regardait alors comme une nuée mystique qui devait arroser les plus hautes montagnes, parce qu'elle allait être élevée au-dessus de toutes : *Rigans montes de superioribus suis* (*Psal.* CIII). Sa doctrine est en effet semblable à cette pluie, qui, suivant l'expression du Fils de Dieu, tombe sur le champ du juste et de l'injuste. Les profanes et les sacrés, les hérétiques et les catholiques, les schismatiques et les membres attachés à l'Eglise, tout participe à la science de cet ange terrestre. Vous diriez que c'est une nue qui fait un nouveau déluge. Aristote est un philosophe profane, il a commenté ses ouvrages. Boëce est un philosophe chrétien, il a commenté la consolation de sa philosophie. Le maître des sentences est le premier des latins, qui a mis en ordre les plus belles questions de la théologie, Thomas l'a interprété.

Il y a une haute montagne, que tous les docteurs, que toutes les nuées mystiques se piquent d'arroser, afin de rendre ses pâturages plus féconds pour la nourriture des fidèles : *Mons Dei mons pinguis* (*Psal.* LXVII, 16). Saint Thomas l'a arrosée par ses commentaires admirables sur la plupart des livres saints, et par celui qu'il a donné sur saint Paul avec tant d'érudition et de succès. Il y a des montagnes maudites, des monts de Gelboé, sur lesquels la rosée du ciel ne tombe jamais, mais notre nuée mystique ne leur a pas refusé la sienne. Saint Thomas a écrit contre les gentils, contre les Grecs, contre les Sarrasins, contre les Maures, contre les Arméniens : et quand je dis qu'il a écrit contre tous, je dis qu'il a écrit pour tous, puisqu'il ne les a combattus que pour les instruire et les convertir.

Ne croyez pourtant pas, messieurs, que cette nuée (pour m'en tenir encore à la figure) soit une exhalaison que la terre ait poussée, ou une vapeur qui se soit élevée par sa propre légèreté. C'est le soleil qui l'a attirée en la place où vous la voyez pour arroser les plus hautes montagnes ; et nous pouvons la comparer à cette nuée pompeuse qui doit servir de trône dans le dernier jour au juge des vivants et des morts. Comme elle ne se formera point des exhalaisons de la terre, parce que les cieux, qui les produisent, qui les détachent et qui les élèvent, ne rouleront plus : de même saint Thomas est une nuée mystique, qui n'a rien de terrestre, et comme Dieu formera celle-là à la

fin du monde pour y faire éclater sa gloire, il a formé celle-ci dans le temps pour notre utilité.

Aussi les anges n'instruisent jamais les hommes que par un ordre exprès de Dieu, et leurs apparitions sont ordinairement précédées de ces paroles : *Missus est angelus a Deo.* Ainsi saint Thomas n'est docteur et ne communique sa science, que parce qu'il en reçoit un ordre exprès; il aime mieux être disciple du grand Albert, ou plutôt du crucifix, que maître du monde. L'humilité, disent les Pères, est en sûreté dans le disciple, mais elle risque dans le maître. Saint Thomas eût mieux aimé se taire et passer toujours pour *un bœuf* (*Bos mutus*), car c'est ainsi qu'on l'avait nommé d'abord, que de parler, et de passer toujours pour un oracle. Mais puisqu'il faut enfin qu'il parle, ce n'est que Dieu qui le fait parler; il ne sait que de Dieu, il ne sait que Dieu, il ne sait que pour Dieu, et il renoncerait bientôt à la science, si Dieu seul n'était le principe, l'objet et la fin de tout ce qu'il sait.

Les anges n'instruisent pas seulement les hommes, ils instruisent les anges mêmes, les supérieurs communiquent leurs lumières aux inférieurs. Saint Thomas a communiqué sa science à ses frères, qui sont autant d'anges, puisqu'ils ont chez eux la source de la science et de la sainteté, que saint Dominique a eu dessein de joindre dans son ordre, pour purger l'Eglise des erreurs des hérétiques de son siècle et des vices des mauvais chrétiens. Il fit naître saint Thomas après saint Dominique, afin que saint Dominique fût par saint Thomas la source de la science, comme il avait été en sa propre personne la source de la sainteté, qui s'est répandue sur un si grand nombre de religieux.

Quand Dieu autorise une fondation et le dessein du fondateur, il supplée à ce qui y manque. Saint Dominique était bien principe et source de sainteté pour tout son ordre, mais quoiqu'il fût savant, il n'a été proprement principe et source de science que par saint Thomas. Mais d'ailleurs saint Thomas n'ayant été donné à cet ordre, que pour l'accomplissement du dessein de saint Dominique, c'est à saint Dominique que saint Thomas a dû sa science.

Il est donc savant comme un ange, il communique sa science comme les anges, il l'a prise dans la même source que les anges, sa science est vaste comme celle des anges. Saint Thomas sait tout.

Je me trompe, messieurs, il y a deux choses qu'il a toujours ignorées. Jamais il n'a pu comprendre comment un religieux peut penser à autre chose qu'à Dieu; jamais il n'a pu comprendre comment un chrétien qui est en état de péché mortel, peut être sensible à quelque plaisir. Il peut bien expliquer les conceptions les plus obscures de la philosophie, débrouiller les questions les plus épineuses de la théologie, mais il ne peut comprendre comment un religieux peut être un moment hors de la présence de son Dieu, et comment un pécheur peut ressentir quelque joie lorsqu'il a mérité sa colère.

Oserais-je entreprendre de découvrir la source de ces deux maux, lorsqu'un ange même ne la comprend pas ? Non, messieurs, c'est assez que je les déplore avec lui, et que je fasse remarquer en passant à ces religieux dissipés qui peuvent oublier un moment le Dieu qui les regarde; et à ces pécheurs déréglés qui trouvent une funeste joie dans l'iniquité, que les anges mêmes sont surpris de leur conduite, qu'ils ne la comprennent point, et qu'un d'entre eux ne peut assez condamner la négligence des uns et l'aveuglement des autres. Mais suivons-le dans son état le plus éclatant et le plus majestueux.

TROISIÈME PARTIE.

L'ange qui a paru avec plus de gloire et de majesté, est celui que vit *l'homme des désirs* sur le bord du Tigre (*Daniel*, X). Son visage, dit-il, brillait comme les éclairs, et ses yeux paraissaient des lampes ardentes; son corps était comme d'un airain étincelant, et sa voix comme le bruit d'une multitude. Daniel ajoute que ceux qui étaient avec lui furent saisis d'épouvante, et qu'il demeura seul sans aucune force. Rien ne peut égaler la gloire et la majesté de cet ange. Quelques interprètes l'ont regardé comme la figure de Jésus-Christ, et nous en ferons aujourd'hui la figure de saint Thomas.

Peut-être, messieurs, que ce dessein vous paraît étrange, mais je ne suis pas le premier qui ait considéré saint Thomas sous une si extraordinaire figure. Le pape Sixte V le fit représenter dans la bibliothèque du Vatican sous la forme d'un géant (*Ang. Rocca, in lib. de bibl. Vat.*). De la main gauche il soutient l'Eglise, et de la droite il répand des globes de feu. Ce tableau, qui n'a pas peu de rapport avec la vision de Daniel, vous rendra peut-être ma pensée moins surprenante.

Ce grand éclat, dont l'ange de Daniel était environné, peut bien être la figure de celui qu'une approbation universelle a donné toujours à la doctrine de saint Thomas.

Cet ange terrestre peut-il recevoir plus de gloire et de majesté, qu'en voyant sa doctrine approuvée par la bouche de Dieu même ? *Bene scripsisti de me, Thoma*, Thomas, lui dit Jésus-Christ, vous avez bien écrit de moi. Grande et précieuse louange, digne d'un homme angélique.

Thomas n'est pas le seul qui a bien écrit du Fils de Dieu ; sans compter les prophètes, les apôtres et les évangélistes, les Pères de l'Eglise en ont écrit avant lui : leurs ouvrages sont même le fondement solide et le témoignage incontestable de la vérité de notre créance, et font tous ensemble une sainte tradition, laquelle seule le saint docteur a prise pour règle et qu'il n'a fait qu'imiter et éclaircir. Cependant le Fils de Dieu ne fait-il pas une glorieuse dictinction de ses écrits par l'approbation qu'il leur donne? Il semble qu'il a voulu avoir dans le temps quelque

chose de semblable à ce qu'il a dans l'éternité. Deux personnes divines sont occupées autour du Verbe divin, le Père et le Saint-Esprit. Le Père le prononce (si j'ose m'expliquer de la sorte) : *Eructavit cor meum Verbum meum*, et le Saint-Esprit l'écrit : *Lingua mea calamus scribæ;* de même deux grands hommes sont occupés autour du Verbe fait homme, saint Jean-Baptiste et saint Thomas. Jean-Baptiste le prononce, parce qu'il est la voix qui le fait connaître par l'éclat de sa prédication ; et saint Thomas l'écrit, car le Fils de Dieu ne dit pas qu'il a bien parlé, mais qu'il a bien écrit.

Après que Dieu a si glorieusement approuvé la doctrine de cet illustre saint, qui n'en parlera avec éloge ? Le pape Jean XXII dit que la Somme de saint Thomas contient *autant de miracles que d'articles ;* et c'est la louer à peu près comme saint Jérôme loue l'Apocalypse, où il dit, qu'il y a *autant d'oracles que de paroles.*

Innocent VI ne préfère aux ouvrages de saint Thomas, que ceux que le Saint-Esprit a dictés. Il dit que ceux qui suivront les sentiments de ce docteur, ne s'écarteront jamais de la vérité, et que ceux qui les combattront seront soupçonnés de mensonge.

Pie V assure que les œuvres de saint Thomas ont servi de règle pour établir la doctrine catholique et pour combattre et extirper les hérésies.

Clément VIII dit que ce docteur a écrit sans faire une faute : *Sine ullo prorsus errore :* quelque difficulté qu'il y ait, selon la parole du Sage, d'écrire beaucoup et d'écrire bien (*Prov.*, X, 19).

Que n'ont pas dit et que n'ont pas fait les conciles à l'honneur de cet illustre saint. La sainte Ecriture ayant été mise sur l'autel pendant la tenue du concile de Trente, les Pères voulurent qu'on y mît aussi la Somme de saint Thomas. Le concile regardait alors ce grand docteur, comme le peuple d'Israël regardait autrefois Moïse, et ne puis-je pas lui mettre à la bouche les paroles de cet ancien législateur des Hébreux : *Cum acciderit eis aliqua disceptatio, veniunt ad me ut judicem inter eos, et ostendam præcepta Dei et legem ejus* (*Exod.*, XVIII, 16). Lorsque quelque dispute s'élève parmi eux, ils viennent à moi pour éclaircir leurs doutes et vider leurs différends, et je leur fais entendre le sens des préceptes et le véritable esprit de la loi.

Et c'est ici, messieurs, que je trouve que Dieu a traité saint Thomas comme il traita autrefois Salomon, qui ayant demandé la sagesse au lieu des biens temporels, fut comblé de toutes sortes de biens avec celui-là : *Venerunt mihi omnia bona pariter cum illa.* Thomas ne demande d'autre récompense à Dieu, que Dieu même. Il l'obtient cette récompense précieuse, mais de quel nombre prodigieux de biens n'est-il pas comblé avec celui-là ? Clément IV lui offre l'archevêché de Naples ; Grégoire X l'envoie au concile de Lyon pour y présider. Après sa mort, les papes font l'éloge de sa vertu et de sa doctrine ; les ordres religieux s'engagent solennellement à la suivre ; Urbain V y oblige l'université de Toulouse par un bref ; sainte Thérèse y oblige les carmes réformés par une constitution expresse ; saint Ignace en fait une règle à sa compagnie ; deux congrégations de saint Benoît ne citent saint Thomas qu'avec les marques d'un respect, même extérieur. Ce docteur préside à toutes les académies ; il est l'ange de toutes les écoles ; toutes les universités révèrent ses sentiments : *Venerunt mihi omnia bona*, etc.

Ce n'est pas assez : saint Louis l'a toujours consulté comme un oracle, il l'a honoré pendant sa vie de sa plus secrète confidence, et tout le monde sait, que le faisant un jour manger à sa table, ce saint y méditait la ruine des manichéens, et témoigna même par une saillie sainte, mais indécente devant la majesté royale, qu'il venait de trouver un moyen infaillible de convaincre ces hérétiques. Le saint roi, bien loin de blâmer cette action, l'estima, la loua publiquement, la fit écrire, et je ne sais si elle fut plus glorieuse à saint Thomas, qu'à saint Louis.

L'ange majestueux de Daniel avait le corps d'airain, qui, suivant les interprètes, ne signifiait autre chose que sa force. Je l'entends de même de saint Thomas. Sixte V le représente dans le tableau dont j'ai parlé, comme un géant qui soutient l'Eglise ; Paul V le prêche comme l'athlète glorieux de la foi, dont *le bouclier sert à l'Eglise pour repousser les traits que lui lancent les hérétiques*, et un d'entre eux ne voulait que supprimer les écrits de cet incomparable docteur pour la détruire : *Tolle Thomam et dissipabo Ecclesiam Dei* (*Buccer.*).

La voix de l'ange était comme le bruit d'une multitude, et voyez de quelle force est la voix de saint Thomas. Albert le grand avait prédit que le bruit de cette puissante voix retentirait dans tout le monde : *Mugiet bos ille, et voce ejus tonabit orbis* (*Alb. Mag.*). Sa prophétie a été heureusement accomplie, car cette voix se fait entendre en Orient et en Occident, non-seulement dans l'Eglise latine, dont il est le soutien ; mais dans l'Eglise grecque qui, ne voulant pas être privée de la doctrine salutaire de saint Thomas, a fait traduire sa Somme en sa langue.

La voix de Thomas est la voix d'un peuple, car il ne parle jamais seul ; on a vu saint Pierre et saint Paul lui inspirer ce qu'il écrivait ; il parle avec saint Augustin, et un docteur célèbre l'appelle *un Augustin abrégé*. Il n'a mérité d'instruire tout le monde, que parce qu'il s'est rempli le premier des sentiments des maîtres du monde, qui sont les Pères, dont il a fait un abrégé dans sa Chaîne d'or, comme il a fait un abrégé de lui-même dans sa Somme. C'est dans cet admirable abrégé qu'il a renfermé la science de ses prédécesseurs et la sienne propre, devenant en même temps plus grand et moindre que lui-même.

Thomas ne parle pas seul, puisqu'il s'é-

nonce par la bouche de tous ses frères, qui conservent son esprit et le précieux dépôt de sa science, dont ils sont tellement remplis, et dont ils se servent avec tant de gloire et de succès, qu'on dirait qu'ils ont saint Thomas encore vivant parmi eux.

Il est dit, que lorsque l'ange parut, tous les compagnons de Daniel furent épouvantés, et s'enfuirent sans voir même ce qu'ils fuyaient. C'est une belle expression des hérétiques. Ils ne voient pas la majesté de Thomas, mais ils la craignent; ils n'ont pas les yeux assez bons pour être éclairés de ses lumières, mais ils sentent la force de ses raisonnements et de son mérite : *Cujus meritis a pestiferis quotidie erroribus orbis terrarum liberatur*, comme disait le pape Pie V.

Daniel, surpris de l'éclat d'une telle majesté se prosterne par terre. C'est la figure du respect infini que l'on rend à saint Thomas dans tous les lieux où Jésus-Christ est adoré; et je crois, messieurs, qu'en voici une preuve à laquelle on ne peut rien ajouter, et qui fera la conclusion de son panégyrique.

Le concile de Trente dans la session 21, ayant établi la doctrine de la communion sous les deux espèces, les légats du saint-siége voulurent qu'on ajoutât au canon, que Jésus-Christ faisant la cène avec ses apôtres les avait ordonnés prêtres par ces paroles : *Hoc facite in meam commemorationem.* La chose était résolue et les suffrages donnés, lorsqu'un Père du concile se leva, et dit, qu'il lui semblait que saint Thomas croyait que Jésus-Christ par ces paroles ne voulait dire autre chose, sinon qu'on célébrât ce mystère en mémoire de sa passion (*Dydacus de Pavya narrat.*). A ces mots tous les Pères s'arrêtèrent, on fit apporter la Somme de saint Thomas, on lut avec soin son Commentaire sur ces paroles, et de peur de n'en pénétrer pas d'abord le véritable sens, le concile suspendit sa décision pendant plusieurs jours, par respect pour la doctrine de saint Thomas (*S. Th.*, III *p.*, *q.* 73, *art.* 5), et ne définit qu'après qu'on eut trouvé que le saint n'était pas d'un sentiment contraire. Marque éclatante et glorieuse du mérite reconnu de ce grand saint, et du respect que l'on a dans l'Eglise pour tous ses sentiments. Mais si nous recevons le témoignage des hommes, le témoignage de Dieu, que nous avons rapporté le premier, est encore plus grand : *Si testimonium hominum accipimus, testimonium Dei majus est* (I *Joan.*, V, 9). Qu'est-il besoin de chercher des approbations humaines puisque Jésus-Christ lui-même a canonisé Thomas avant sa mort? et ce témoignage divin, joint à une vie toute divine, nous fait avouer qu'il porte avec raison la qualité de docteur angélique, puisqu'il a été un homme semblable aux anges, et qu'il en a eu la sainteté, les lumières et la majesté.

Tâchons, mes frères, à l'exemple de ce grand saint, de devenir semblables aux anges, puisque nous ne devons faire un jour qu'une même société avec eux, et que, comme dit saint Augustin, les places qui sont vides dans le ciel par la chute des anges apostats, doivent être remplies par les hommes justes, afin que cette cité bienheureuse ne soit pas frustrée du nombre de ses habitants, ou qu'elle en ait peut-être un plus grand.

Soyons anges, sinon en majesté et en science, du moins en sainteté. Nous le pouvons, car serait-ce sans raison que l'Ecriture donnerait le nom de saints aux chrétiens, plus souvent que le nom de chrétiens même? Et pourquoi les ecclésiastiques seraient-ils appelés anges dans l'Apocalypse?

Mais peut-être vous demandé-je trop. Du moins voudrais-je pouvoir vous dire ce que le roi des Ammonites disait à David : *Bonus es in oculis meis sicut angelus Dei,* que ne pouvant avoir ni la majesté, ni la science, ni la sainteté des anges, vous en eussiez du moins la bonté, que vous eussiez du moins une probité commune.

Mais le siècle est trop corrompu pour oser se promettre que les hommes deviennent des anges. On se contenterait qu'ils ne fussent pas des démons. Voyez la peinture que saint Augustin fait de ces anges réprouvés. Ils ont porté l'orgueil, dit-il, jusque dans le ciel. Ils ont voulu opposer le mensonge à la vérité, le trouble et la division à la charité. Ils sont devenus superbes, trompeurs, envieux.

Est-ce la peinture des démons ou celle de la plupart des hommes de notre temps? N'est-ce pas décrire ceux qui se croient des dieux sur terre qui, prenant la grandeur pour une qualité naturelle, plutôt que pour un pur ministère, se regardent comme différents des autres hommes, et qui, par l'élévation de leurs cœurs, et par le pompeux appareil de leur luxe, portent l'orgueil jusque dans le sanctuaire, comme les démons l'ont porté dans le ciel?

N'est-ce pas décrire ces impies qui croient et qui pratiquent tout ce qui est contraire à la vérité, qui s'attachent à le faire croire et pratiquer aux autres, chacun en sa manière, car, comme Tertullien le reprochait aux hérétiques de son temps, il leur importe peu d'être divisés dans leurs erreurs et dans leurs excès, pourvu que leur principale vue soit de conspirer contre la vérité?

N'est-ce pas décrire ces envieux qui ne peuvent souffrir de supérieurs ni d'égaux; qui dévorent de la pensée tout ce que les autres ont de bien ou de mérite, et qui, joignant enfin la haine à l'envie, veulent qu'on cesse d'être homme par la mort, ou grand homme par l'infamie, pour qu'ils cessent de les haïr? Ceux-là, dis-je, n'imitent-ils pas les démons, ou plutôt ne sont-ils pas eux-mêmes des démons? Et ce pécheur impénitent qui m'écoute, ne l'est-il pas aussi, puisque le propre des démons est de ne se repentir jamais?

Jésus-Christ ne trouvait qu'un démon

parmi ses apôtres : *Unus ex vobis diabolus est* (*Joan.*, VI, 71). Un démon entre douze anges ? Eh! plût à Dieu que je trouvasse aujourd'hui un ange entre tant de pécheurs, que l'on peut si justement appeler des démons ! Avec quelle consolation ne m'écrierais-je pas : *Ecce angelus*, mon Dieu, voici un homme, par sa nature, qui est un ange par sa vertu, et qui après avoir suivi sur la terre la même route que saint Thomas y a tenue pour le devenir, mérite enfin d'être placé parmi les anges du ciel.

PANÉGYRIQUE DE SAINT LOUIS, ROI DE FRANCE,

Prononcé à l'académie française, le 25 *août* 1681.

Rex magnus super omnem terram.

C'est un grand roi qui règne sur toute la terre (*Ps.* XLVI, 3).

C'est être grand que d'être roi, puisque la royauté est elle-même la grandeur souveraine. Mais comme tous les rois ne soutiennent pas également la grandeur de leur condition, il n'y a que celui qui la soutient par toutes les qualités royales qui mérite le nom de grand roi; et parce qu'elles ont des degrés, il faut qu'un roi, dont l'autorité n'a point de bornes, n'ait point des qualités bornées, et que celui qui règne sur toute la terre, toute la terre devenant comme son trône, il y paraisse revêtu de tout ce qui peut relever la dignité d'un souverain.

C'est l'idée que David nous en donne dans les paroles de mon texte, que je regarde comme un chef-d'œuvre d'éloquence : et vous, messieurs, qui en donnez tous les jours au public, et qui en jugez avec tant de lumière, avouez que l'éloquence humaine ne fit jamais un éloge si plein et si court, puisque cet écrivain sacré a trouvé l'art de nous représenter en deux mots le monarque le plus accompli et le plus puissant qui fut jamais. Le plus accompli, lorsqu'il l'appelle grand : *Rex magnus :* et le plus puissant, lorsqu'il dit que toute la terre est soumise à sa domination : *Rex magnus super omnem terram.*

Mais où est ce monarque, messieurs, et qui a été assez heureux pour le voir? David l'a vu par un esprit prophétique en la personne de Jésus-Christ, qui seul est le grand roi par excellence; parce qu'il n'est pas seulement le roi des peuples, mais encore le roi des rois (*Apoc.*, XIX, 16); parce que son empire s'étend sur les esprits comme sur les corps; et parce que son autorité n'a point de bornes (*Psal.* XXIII, 10; *psal.* LXXI, 8), comme son règne n'a point de fin (*Luc.*, I, 33).

Mais si, à proprement parler, Jésus-Christ n'a point d'égal dans sa royauté, du moins a-t-il des figures et des images, dont la plus fidèle est sans doute le saint roi dont nous honorons aujourd'hui la mémoire. Il y a tant de rapport entre la royauté de l'un et celle de l'autre, qu'en gardant toujours la juste subordination des élus avec leur modèle, je ne dois pas craindre de dire de la copie ce que le prophète a dit de l'original, en vous proposant saint Louis comme un grand roi, qui a régné sur toute la terre : *Rex magnus super omnem terram.*

Pour entrer dans ma pensée, il faut savoir qu'il ne suffit pas, pour régner sur toute la terre, de régner sur celle que nous habitons. Il y en a une autre au-dessus de nous, c'est la Jérusalem bienheureuse, que l'Ecriture appelle *la Terre des vivants* (*Psal.* XXVI, 23). Et la prophétie qui avait annoncé que Jésus-Christ serait un grand roi qui règnerait sur toute la terre, ne serait pas accomplie, si sa royauté n'était pas reconnue dans toutes les deux. Il a régné en effet parmi nous, comme dans une terre étrangère qu'il était venu conquérir; et il règne aujourd'hui parmi les anges et les saints, comme dans son propre héritage, comme dans le lieu de son origine, et, pour ainsi dire, comme dans la ville capitale de son royaume éternel : *Civitas Regis magni* (*Psal.* XLVII, 3).

Cette double royauté n'a pas seulement été prédite, elle a été encore représentée, et dans l'ancien Testament par deux rois, qui en ont été les figures; et dans le nouveau, par le plus saint de nos rois, qui en a été la plus parfaite image.

David si souvent humilié, et toujours grand dans ses humiliations, a été une figure de Jésus-Christ humilié sur la terre : et Salomon, toujours environné de gloire, a été une figure de Jésus-Christ régnant dans le ciel

Mais tout ce que ces deux rois ont pu faire dans l'ancienne loi, saint Louis l'a fait lui seul dans la nouvelle, et n'en soyez pas surpris. Comme la loi ancienne ne voyait Jésus-Christ que dans des ombres, elle ne pouvait en tirer que des figures confuses et imparfaites; mais les images de la nouvelle étant tirées sur un original subsistant, elles sont toujours plus distinctes et plus exactes.

On peut ajouter que la même différence qui se trouve entre les bienheureux et nous, se trouve entre les saints de l'ancien et du nouveau Testament. Les bienheureux ont cet avantage sur nous, qu'ils connaissent Jésus-Christ tout entier, au lieu que nous ne le connaissons qu'en partie : *Ex parte cognoscimus* (I *Cor.*, XIII, 9). Aussi comme Jésus-Christ ne se faisait connaître qu'à demi aux saints de l'ancien Testament, chacun de ces deux rois n'a pu le représenter qu'à demi, David dans l'état de ses humiliations, Salomon dans toute la pompe d'un règne glorieux. Mais parce qu'il se fait connaître tout entier aux favoris de la nouvelle alliance, et que saint Louis est de ce nombre, il ne faut pas s'étonner qu'il le représente, et dans sa gloire, et dans ses humiliations.

Oui, messieurs, saint Louis, régnant en France dans tout l'éclat de sa majesté, y représente la royauté de Jésus-Christ régnant dans le ciel.

Saint Louis captif en Egypte, mourant en Afrique, et toujours constant dans les

disgrâces les plus sensibles, y représente la royauté de Jésus-Christ humilié sur la terre.

Ces deux admirables conformités feront les deux parties de son éloge, après que nous aurons imploré le secours du ciel par l'intercession de Marie : *Ave, Maria.*

PREMIÈRE PARTIE.

Saint Paul décrivant le règne glorieux de Jésus-Christ dans le ciel, nous en découvre trois admirables circonstances. La première, que Dieu lui a tout assujetti : *Omnia subjecit sub pedibus ejus* (I *Cor.*, XV, 26, *et seq.*). La seconde, qu'en commandant à toutes choses, il ne veut pas commander à celui qui les lui a toutes soumises : *Sine dubio prœter eum, qui subjecit ei omnia.* Et la troisième, que le Père ayant tout assujetti à son Fils, le Fils lui-même est assujetti à son Père : *Cum autem subjecta fuerint illi omnia, tunc et ipse filius subjectus erit ei, qui subjecit sibi omnia.* Voilà, messieurs, en quoi consistent, selon l'Apôtre, les grandeurs de la royauté du Fils de Dieu dans le ciel. Considérons saint Louis en France, et il ne nous sera pas malaisé de reconnaître que c'est sur ce grand modèle que son règne a été formé.

Jamais souverain ne fut plus absolu que lui. Le premier usage qu'il fait de son autorité et de sa puissance, est de soumettre les ennemis de Dieu. L'hérésie des Albigeois n'était pas encore éteinte. Il ne peut souffrir, qu'étant catholique, tous ses sujets ne le soient pas, et il prétend qu'ils le deviennent: si bien qu'on peut dire de saint Louis ce qu'un auteur ecclésiastique a dit de l'empereur Jovien : *Sub eodem tempore imperator et confessor* (*Ruffin.*, *Hist. Eccl.*, *lib.* XI, c. 1), qu'au même temps qu'il monte sur le trône, il confesse la foi, et détruit l'erreur (*Rom.*, XIII, 4). Il se regarde comme le ministre de la vengeance de Dieu sur les ennemis de son Eglise, et il n'en souffre point dans ses États.

Les hérétiques n'ont jamais manqué de se plaindre, toutes les fois qu'on les a contraints d'entrer dans le sein de l'Eglise; mais saint Louis n'a garde de s'arrêter à des plaintes, auxquelles saint Augustin avait déjà répondu (*Psal.* LXXI, 11). Depuis que les rois de la terre adorent le véritable Dieu, et que toutes les nations le servent, où est l'homme sage, dit ce Père, qui puisse conseiller à un roi de confondre les enfants avec les ennemis de l'Eglise, et de regarder avec une indifférence criminelle, le salut des uns et la perte des autres (*Aug. Bonif. Com. epist.* 50)? Est-ce que des intérêts humains feront punir sévèrement ceux qui troublent la société civile, et qu'au mépris de la gloire de Dieu même l'on souffrira ceux qui attaquent la religion? Je sais, ajoute ce saint docteur, qu'il est bien mieux d'attirer les hérétiques à la foi par la douceur de la parole, que par la rigueur des peines. Mais qui ne sait que la peine en a obligé plusieurs d'écouter la parole, pour embrasser la foi, qu'une liberté funeste leur faisait méconnaître? La plupart des apôtres se convertissent par la seule parole. Paul a besoin pour se convertir de la parole et de la peine; et pour désirer la lumière du cœur, il faut qu'il soit frappé de l'aveuglement du corps. Si Jésus-Christ le contraint, ce n'est que pour l'instruire : s'il le frappe, ce n'est que pour le consoler. En un mot, si ceux que l'amour anime sont meilleurs, ceux que la crainte corrige sont en plus grand nombre : *Sicut meliores sunt quos dirigit amor, ita plures sunt quos corrigit timor.*

Saint Louis convaincu de cette maxime salutaire, contraint les hérétiques d'embrasser la foi, et abat les puissances qui les soutenaient. Dans le temps qu'il était monté sur le trône, il y avait en France une espèce de souverains, dont la puissance onéreuse aux peuples, et suspecte aux rois, était un sujet continuel de division et de trouble dans la religion et dans l'État. La mort peu attendue du roi, et la minorité du prince ouvrant de nouvelles routes à leur ambition, que n'avaient-ils pas fait pour la satisfaire? Factions, partis, révoltes, entreprises sur la vie du légitime héritier de la couronne; tout avait été mis en usage par des âmes lâches et aveuglées par l'intérêt. Mais pendant que le jeune prince était hors d'état de résister lui-même à ses ennemis, sa sainte mère en avait repoussé tous les efforts avec une prudence et une fermeté bien extraordinaires à son sexe : ou plutôt c'est vous, ô mon Dieu, qui par des voies surprenantes et souvent miraculeuses, aviez fait triompher un enfant, dont vous deviez faire le bonheur de la France et l'exemple de l'univers.

Dès que son âge lui permet de prendre lui-même le soin du gouvernement, il soumet tout par la force quand la douceur est inutile. Si le comte de Champagne retombe dans la rébellion; au premier bruit qui se répand, que saint Louis se prépare à le châtier, il rentre dans son devoir. Si le comte de Toulouse fait une ligue secrète avec le roi d'Aragon et le comte de Provence, où il fait céder lâchement la justice à l'intérêt, saint Louis n'a qu'à paraître pour l'obliger bientôt de faire céder l'intérêt à la justice. En vain le comte de la Marche, animé par une épouse ambitieuse, refuse de se soumettre à une autorité légitime, et appelle le roi d'Angleterre à son secours; saint Louis les attaque lui-même dans leur poste, tout avantageux qu'il est, il les enfonce et les pousse, il les chasse des villes et de la campagne, jusqu'à ce qu'enfin ces orgueilleux ennemis ne trouvant plus de salut qu'aux pieds de leur vainqueur, sont obligés d'implorer sa clémence, après avoir ressenti les effets de son courage. Il soumet tout, messieurs, et comme il est écrit du Fils de Dieu régnant dans le ciel, il détruit dans son royaume tout empire, toute domination, et toute puissance, pour faire rendre à son autorité souveraine l'obéissance qui lui est due : *Evacuavit omnem principatum, et potestatem, et virtutem* (I *Cor.*, XV).

Et faut-il s'étonner que ce prince soit si

absolu, lorsqu'il a tout ce qui est nécessaire pour l'être? D'un côté une grande puissance pour se faire craindre; de l'autre l'assemblage de toutes les vertus pour se faire aimer; de sorte que rien ne pouvant résister, ni aux impressions de la crainte, ni aux attraits de l'amour, tout est contraint de se soumettre. D'ailleurs Dieu prend un soin particulier d'établir son autorité absolue; car quand il trouve un roi selon son cœur, au même temps qu'il lui donne l'esprit de la vraie domination, il donne à ses peuples l'esprit de la véritable obéissance; tant il est vrai que la piété est la meilleure politique des rois. C'est elle qui leur rend Dieu favorable; et Dieu étant pour eux, il ne manque jamais de contenir leurs sujets dans une parfaite dépendance.

Mais remarquez, messieurs, que saint Louis ayant une autorité absolue dans son royaume, il n'a garde de vouloir l'étendre sur celui qui la lui a donnée : *Sine dubio præter eum qui subjecit ei omnia.*

Ç'a été toujours le vice des méchants rois de vouloir faire de la reine des nations leur esclave, et de Dieu même leur sujet (*Isa.*, XIV). Nabuchodonosor veut être l'objet de l'adoration de ses peuples; Jéroboam établit un culte particulier pour empêcher les Israélites de rentrer sous la domination de leurs maîtres légitimes, faisant ainsi servir Dieu et sa religion à des vues d'ambition et de politique (III *Reg.*, XII). Et pour ne remonter pas si haut, le siècle passé ne nous a-t-il pas fait voir un prince malheureux qui s'est déclaré chef de l'Église de son royaume? Mais cette conduite était trop grossière. D'autres ont voulu étendre leur autorité sur Dieu même avec plus d'adresse (1). Tels furent ces empereurs grecs, qui, sous couleur de pacifier les Eglises et de réunir les esprits divisés, osèrent bien se rendre les arbitres de la doctrine de Jésus-Christ, dépôt le plus précieux qu'il ait commis à ses ministres.

Notre saint monarque ne tombe pas dans ces excès, et bien loin de rien usurper sur les droits de Dieu, il refuse même celui que Dieu lui fait présenter par le chef de son Eglise. Droit qu'il pouvait légitimement accepter, puisque ses successeurs l'ont reçu sans crime, et qu'il n'accepte pas néanmoins pour n'avoir aucun lieu de dominer sur les choses saintes.

Que si des ecclésiastiques ambitieux veulent passer les bornes que l'Eglise leur a prescrites, il sait défendre les droits de sa couronne, sans s'écarter de l'obéissance filiale qu'il doit au Père commun de tous les chrétiens. Car qui ne voit que les règles prudentes et judicieuses qu'il a établies dans cette occasion, sont plutôt un puissant appui qu'un assujettissement injuste des canons, et qu'elles leur procurent des observateurs religieux, au lieu de les rendre dépendants d'une ordonnance civile?

Bien loin donc que saint Louis soit tombé dans le crime effroyable que commettent les princes, qui s'élèvent au dessus de la religion, et qui ont l'audace de vouloir commander à Dieu même, il a été parfaitement soumis à celui qui lui a soumis toutes choses : *Ipse..... subjectus erit ei qui subjecit sibi omnia.*

Saint Augustin expliquant ces paroles, où David avertit les rois d'être attentifs à la loi de Dieu et de le servir avec crainte (*Psal.* II, 10), distingue l'obéissance qu'ils doivent lui rendre en qualité d'hommes et en qualité de rois (1). En qualité d'hommes ils doivent lui être soumis, dit ce Père, en marchant fidèlement dans ses voies; et comme rois, en faisant des lois qui ordonnent les choses justes et qui défendent les injustes.

Saint Louis est parfaitement soumis à Dieu, et comme homme et comme roi.

Peut-il marcher plus fidèlement dans ses voies, puisqu'il conserve l'innocence baptismale? Quel miracle de la grâce? Il se conserve innocent parmi les plus dangereux ennemis de l'innocence, parmi les pompes et les délices de la cour, où il trouve autant d'occasions de chute qu'il y voit d'objets, qu'il y reçoit de conseils, qu'il s'y présente de plaisirs. Saint Louis se purifie où David se corrompt; saint Louis se sauve où Salomon se perd, et à la vue de leur infidélité il apprend à être fidèle. L'orgueil triomphe à la cour, et saint Louis y pratique l'humilité. C'est le séjour ordinaire du déréglement, et saint Louis y suit les règles de la piété la plus exacte. La dissipation et le trouble y règnent, et saint Louis y conserve l'esprit de recueillement et de retraite. Quel spectacle pour les superbes courtisans de voir un roi assis avec les pauvres à une même table; de voir ses mains royales si souvent occupées à les servir; le dirai-je? de lui voir appliquer sa bouche sacrée sur leurs plaies! Quel sujet de confusion pour les chrétiens délicats, de voir un roi observer religieusement les jeûnes de l'Eglise; et quand l'infirmité ou le travail l'obligent d'apporter quelque adoucissement à l'austérité qu'il s'était prescrite, racheter cette transgression, comme les saints canons l'ordonnent! Quel sujet de condamnation pour les chrétiens dissipés de voir un roi, chargé de toutes les affaires d'un Etat, ne manquer jamais l'heure de ses prières, méditer les jours entiers sur les souffrances de Jésus-Christ, et soumettre humblement son sceptre et sa couronne au pied de la croix!

Vous parlerai-je de sa foi, messieurs? vous savez la preuve qu'il en donne dans une occasion extraordinaire, où il refuse d'aller

(1) L'Hénotique, ou Décret d'union de l'empereur Zénon, l'an 481, contre le concile de Chalcédoine en faveur des demi eutychiens, condamné par le pape Félix III.

L'Ecthèse, ou Exposition de l'empereur Héraclius, favorable aux monothélites, l'an 639, condamnée par le pape Jean IV.

Le Type de l'empereur Constant favorable aussi aux monothélites, l'an 648, condamné par le pape Martin Ier au concile de Latran.

(1) Aliter servit quia homo est; aliter quia etiam rex est. Quia homo est, servit ei vivendo fideliter. Quia vero rex est, servit leges justa præcipientes, et contraria prohibentes convenienti vigore sanciendo (*Aug. Bonif. Com. epist.* 50).

voir un enfant qui paraît dans le sacrement auguste de nos autels : *Que ceux qui ne croient pas y accourent; mais pour moi*, dit-il, *je n'irai pas voir ce que je crois, parce que je m'en rapporte plus à ma foi qu'à mes yeux*. Mais quoi ! grand prince, s'il est bon de voir ce miracle, pourquoi n'y accourez-vous pas avec la multitude? et si c'est une curiosité criminelle, pourquoi dites-vous que l'on y accoure? C'est que ce saint monarque savait à quoi les miracles sont utiles, et à quoi ils peuvent être préjudiciables. Il savait qu'ils sont propres à produire la foi dans les infidèles, ou à la confirmer dans les chancelants. C'est pour cela qu'il conseille à ceux qui ne croient pas, d'aller apprendre par les yeux ce qu'on n'a pu leur apprendre par la prédication. Mais parce que la vue des miracles diminue le mérite de la foi dans ceux qui croient, il dit à ceux qui ne croient pas : Allez apprendre à croire en voyant, et *bienheureux sont ceux qui voient* (*Luc.*, X, 23). Mais il prend pour lui-même un autre conseil : N'allons pas perdre en voyant ce que nous méritons en croyant, et *bienheureux sont ceux qui croient sans voir* (*Joan.*, XX, 29).

C'est ainsi que saint Louis se soumet à Dieu en qualité d'homme, mais voyez comme il le sert en roi. Il a pour ses peuples un amour et une tendresse de père. Il n'oublie pas un seul moyen de les soulager ; jusque là même que dans tous ses voyages il veut qu'un prélat et un seigneur de marque suivent sa cour de quelques journées, pour voir les dégâts qui ont été faits, lesquels ce saint roi répare aussitôt. Pendant la paix, il fait goûter à ses sujets toutes les douceurs d'un règne heureux ; et quand il est obligé de leur faire soutenir les dépenses d'une guerre juste, avec quelle précaution ne ménage-t-il pas leurs biens et leurs vies?

Il nourrit une multitude prodigieuse de pauvres, et il fait des fondations pieuses, dont le nombre et la magnificence répondent à sa dignité. Vous subsistez encore, hôpitaux qu'il a fondés, monastères qu'il a bâtis, autels qu'il a élevés, académies qu'il a érigées, et vous serez des monuments éternels de la gloire et de la piété de ce monarque.

Il n'épargne rien pour la conversion des hérétiques, et il charge son domaine de l'entretien des Juifs qui embrassent la foi de Jésus-Christ. Il pardonne généreusement à ses ennemis les entreprises les plus téméraires. Il fait voir qu'il est leur souverain, en les soumettant; et qu'il est saint en oubliant leurs révoltes : et après les avoir mis à ses pieds par sa valeur, il les place dans son cœur par sa charité. Bien loin d'écouter cette fausse politique, qui allume la discorde entre les puissances pour profiter de leurs différends, il s'applique de bonne foi à les terminer. Il ne peut consentir que son auguste frère profite des dépouilles d'un empereur déposé. Dans le temps que toute l'Europe se partage entre l'autorité ecclésiastique et séculière qui sont divisées, saint Louis travaille à les réunir. Il tâche d'adoucir l'esprit de Frédéric et de Grégoire; et sans se déclarer sur la conduite de l'un, il souhaite toujours plus de retenue et de modération dans les censures de l'autre.

Il fait des ordonnances par lesquelles il établit ce qui est juste, et détruit ce qui ne l'est pas. Il veut que les ecclésiastiques vivent dans la modestie convenable à leur état ; il bannit de sa cour le blasphème et la débauche; il soutient les faibles contre les puissants, et de peur que les pauvres ne soient rebutés, il les entend lui-même. Enfin sa grande maxime est de rendre la justice au préjudice même de ses intérêts ; et j'ai l'avantage de trouver, dans l'académie même qui me fait parler, un historien célèbre, qui remarque, dans toutes les ordonnances que saint Louis a faites, *un esprit de charité et de zèle pour la gloire de Dieu*, *d'équité et de justice pour tout le monde*, *d'amour et de bonté pour ses sujets* (*Méz.*, *de l'Acad. Franç.*, *Abr. chron*, pag. 451).

Tout ce que sa sagesse ordonne, sa puissance le fait exécuter. Les arrêts qu'il prononce contre les pécheurs scandaleux sont irrévocables. En vain ceux qui l'approchent lui demandent grâce. Il peut bien pardonner à ses assassins, et les renvoyer, chargés de présents, à leur maître ; mais il ne peut pardonner à des blasphémateurs et à des simoniaques; si bien que l'on peut dire de ce prince ce que l'Ecriture dit de Moïse : Qu'il est tout ensemble et le plus doux et le plus sévère de tous les hommes (*Num.*, XII, 3; *Exod.*, XXXII; *Deut.*, XXXIV) : doux envers tous ceux qui l'offensent, sévère envers tous ceux qui offensent Dieu ; doux envers tous ceux qui n'attaquent que sa personne, sévère envers tous ceux qui n'observent pas ses lois.

Avoir un empire absolu sur toutes choses, et bien loin de vouloir l'étendre sur Dieu même, lui être entièrement soumis, c'est ainsi, mon Sauveur, que vous régnez dans votre royaume; c'est ainsi, messieurs, que saint Louis a régné dans le sien, et c'est en cela même que consiste la grandeur éclatante de sa royauté.

Mais s'il est grand en représentant Jésus-Christ dans sa gloire, il ne l'est pas moins lorsqu'il le représente dans ses humiliations ; et c'est ce que je dois prouver dans la seconde partie de ce discours.

SECONDE PARTIE.

Jésus-Christ régnant dans ce monde a fait principalement paraître sa royauté à Bethléem et sur le Calvaire. Jamais il n'a été si humilié que dans ces lieux, et jamais il n'a été si grand que dans les humiliations qu'il y a reçues. Que peut-on concevoir de plus humilié qu'un souverain qui prend la figure d'un esclave (*Philipp.*, II, 7), qui n'a pour trône qu'une crèche (*Luc.*,II, 7) et une croix (*Luc.*, XXIII, 33), et que ses propres sujets livrent à une mort honteuse? Mais aussi que peut-on s'imaginer de plus grand que cet esclave prétendu qui se fait adorer des monarques (*Matth.*, II, 11), et qui fait trembler les tyrans ; qui est déclaré roi des Juifs par le

juge qui le condamne (*Joan.*, XIX, 19), et roi du ciel par l'un des compagnons de son supplice (*Luc.*, XXIII, 42) : tel a paru Jésus-Christ en Bethléem et sur le Calvaire, dans la crèche et sur la croix.

Voulez-vous voir, messieurs, la copie parfaite de cet original divin ? Suivez saint Louis dans les terres étrangères. Considérez-le captif en Egypte, et mourant en Afrique ; vous avouerez que dans ces deux états, sa royauté est humiliée comme celle de Jésus-Christ, et qu'il est toujours aussi grand dans ses humiliations que dans sa gloire.

Il ne faut pas vous dire que ce saint roi entreprit son voyage d'Orient par un pur zèle de religion. Après avoir extirpé l'hérésie dans son royaume, il voulut attaquer les infidèles dans les pays étrangers, ne pouvant voir, pour me servir des expressions de saint Bernard, les ennemis de la croix lever leurs têtes sacriléges dans une terre où l'ouvrage de notre rédemption a été accompli, et profaner les lieux saints, après avoir été arrosés du sang de l'Agneau sans tache (*Bern.*, *Epist.* 322). Vous savez tous de quelle manière il entreprit une expédition si sainte et si glorieuse, avec quelle rapidité il traversa les mers, prit des villes et gagna des batailles. Mais enfin ses soldats qui n'avaient ni son courage ni sa piété, le secondèrent mal. Cet illustre conquérant fut pris les armes à la main et Dieu arrêta le cours de ses victoires pour éprouver sa fidélité dans les disgrâces, après l'avoir reconnue dans les plus heureux succès.

Est-il besoin de vous représenter ici quelle fut alors l'humiliation de ce saint roi ? il était accoutumé à vaincre, et il est vaincu, sans que l'on puisse attribuer sa défaite, ni à sa lâcheté, ni à son imprudence. Il est par sa dignité le maître naturel de la liberté des autres, et il tombe lui-même dans les fers ; non dans les fers de quelque prince qui respecte la vertu malheureuse, mais d'un barbare qui l'insulte et qui l'outrage. Ce n'est pas assez; il n'est pas prisonnier lui seul, toute la France l'est avec lui en la personne de ses princes. Disons plus, il a entrepris cette guerre au nom de toute la chrétienté ; on peut donc dire que sa captivité s'étend, en quelque sorte, sur tous les chrétiens. Jamais royauté fut-elle plus humiliée que l'est celle de saint Louis ! Mais qui le croirait ? jamais ce prince n'a fait paraître plus de grandeur que dans cette occasion affligeante et malheureuse.

C'est une honte pour un roi que d'être esclave, mais c'est une gloire, pour un roi chrétien, que d'être esclave de Jésus-Christ. Saint Chrysostome préfère cette qualité à celle de consul et de roi, à celle d'apôtre et d'évangéliste (*Chrys.*, *hom.* 8, *in cap.* 4 *ad Ephes.*). Il a plus de vénération pour saint Paul captif que pour saint Paul ravi au troisième ciel; et si on lui donnait le choix d'être saint Pierre prisonnier, ou l'ange qui le délivre, il aimerait mieux être le prisonnier que le libérateur, parce, dit ce Père, qu'il y a plus de gloire à souffrir pour Jésus-Christ qu'à être assis à sa droite. Saint Louis n'a donc jamais été si grand, aux yeux de la foi, que dans ses chaînes, puisque c'est pour Jésus-Christ qu'il en est chargé.

Saint Chrysostome remarque encore que les illustres captifs, dont le Saint-Esprit a consacré la mémoire, ont tellement conservé leur liberté dans les prisons, que chacun y a fait ses fonctions accoutumées. Jérémie y prophétise, Jean-Baptiste y fait l'office de précurseur, saint Paul y prêche l'Evangile ; et qu'y fait saint Louis ? Il y règne comme partout ailleurs.

N'y conserve-t-il pas sa majesté, lui qui, d'un seul regard, réprime l'audace du sultan, et qui, par son air noble et grand, fait prendre la fuite à des assassins qui venaient pour attenter sur sa vie ? N'y conserve-t-il pas son autorité, lui qui ne propose ni paix ni trève, qui attend que son vainqueur lui en fasse la première ouverture, et qui fait lui-même les conditions du traité ? Jamais son courage ne s'abat. Aussi grand dans l'adversité que dans la bonne fortune, il fait voir, comme saint Basile de Séleucie l'a dit du patriarche Joseph, qu'il ne dégénère pas de la grandeur de ses ancêtres, et qu'il est souverain dans la captivité même : *Erat vel in servitute nobilitatis Abrahamiticæ progenies* (*Basil. Seleuc.*, *orat.* 8 *in Joseph.*). Il vient de perdre un de ses frères, toute son armée et toutes ses conquêtes, il est au-dessus de cette douleur. Il doit raisonnablement appréhender la perte entière de la Terre-Sainte, et le bannissement de tous les chrétiens ; il est au-dessus de cette crainte. La reine, sa mère, touchée de son absence et de ses disgrâces, meurt en France, et la reine, son épouse, accouche avant le temps dans une ville assiégée ; il est au-dessus de cette tendresse. Rien ne peut jeter le trouble dans ce cœur royal qui est dans un calme si profond et dans une tranquillité si parfaite que, sans regarder presque le sultan dans son palais, il fait réflexion que c'est l'heure de sa prière accoutumée, et qu'il se retire pour prier.

Arrêtons-nous sur une action peu considérable, à la vérité, aux yeux du siècle corrompu, mais infiniment grande aux yeux des sages, aux yeux de l'esprit et de la foi. Après la déroute de son armée, au moment même de sa prise, dans l'incertitude de ce que l'on fera de sa personne, lorsque toutes les apparences lui font présumer qu'on va l'exposer aux dernières indignités, que fait-il, messieurs ? Tâche-t-il d'inspirer quelque sentiment humain au barbare qui le tient captif ? Il ne le regarde pas même. Pense-t-il aux moyens de recouvrer sa liberté et de réparer ses pertes ? Il oublie l'état où il est réduit. Que dis-je ? Il le voit, il le sent ; mais se mettant par sa grandeur au-dessus de cette sensibilité et de cette vue affligeante, il honore Dieu par le sacrifice de louange qu'il a coutume de lui offrir sept fois le jour.

Que par une grandeur d'âme incomparable, saint Louis refuse l'empire pour son frère ; qu'il cède le royaume de Castille qui lui est dû ; qu'il rende des provinces au roi

d'Angleterre, étant lui-même juge et partie dans ce différend; qu'une demi-pique à la main, il arrête lui seul toute une armée à l'entrée d'un pont; qu'il se jette dans la mer à la vue des Sarrasins rangés en bataille sur le rivage; qu'il prenne terre malgré eux, qu'il les pousse, et se rende maître de la ville de Damiette; non, vous ne le trouvez pas si grand dans ces actions héroïques que dans l'indifférence avec laquelle il regarde son vainqueur, et dans la tranquillité avec laquelle il prie au moment même qu'il est fait captif.

Mais comme la prière de saint Paul fait ouvrir les portes de sa prison, comme la prière des trois enfants dans la fournaise de Babylone arrête l'activité du feu; aussi la prière de saint Louis adoucit la fierté de ses tyrans et fait paraître sa royauté avec tant d'éclat dans sa prison même que ces peuples barbares veulent le faire régner sur eux.

Ne bornez pas votre admiration, messieurs, à la grandeur de saint Louis humilié dans sa prison; sa mort va exposer à vos yeux des humiliations et des grandeurs plus surprenantes.

Il apprend l'extrémité malheureuse où sont réduits les chrétiens du Levant, et après avoir animé les princes d'Occident à faire encore un effort pour les soutenir, il entreprend un voyage en Afrique; il y meurt, et c'est ici qu'il faut avouer que les jugements de Dieu sont impénétrables. Ce prince ne marche que pour les intérêts du ciel; il ne quitte son royaume que pour en conquérir de nouveaux à Jésus-Christ, il n'a les armes à la main que pour défendre la gloire de Dieu contre les ennemis de son nom, et ce Dieu même pour lequel il combat, soulève les éléments contre lui; il le frappe de ses fléaux, comme s'il était le plus grand des criminels, lui qui a toujours été un roi selon son cœur. La première fois qu'il était entré dans la Terre-Sainte, il avait vu, combattu et défait ses ennemis en plusieurs rencontres; maintenant Dieu ne lui donne pas le loisir de les combattre, il ne les voyait pas même, et n'entre pas dans la terre qu'il va conquérir. Il meurt, et c'est un état bien humiliant pour un roi que la mort.

La vie distingue les rois du reste des hommes; la mort les égale aux moindres de leurs sujets, et c'est dans cet abîme fatal que tous les noms et toutes les qualités se confondent. Il fallait qu'il mourût, je l'avoue, mais n'y avait-il point de mort plus douce pour un prince si innocent? C'eût été une consolation pour lui de mourir en France, une gloire de mourir dans le lieu même où Jésus-Christ était mort pour son salut, mais il meurt dans un pays barbare. Il lui eût été glorieux de mourir de la main des Sarrasins, mais il meurt d'une maladie contagieuse, c'est-à-dire de la main de Dieu. Rien n'est si glorieux que de mourir de la main des ennemis de Dieu, parce que c'est mourir martyr; mais rien n'est plus humiliant que de mourir de la main de Dieu même, parce que c'est mourir comme un pécheur que Dieu immole à sa vengeance.

Que dis-je? si Dieu emploie ses fléaux pour punir les pécheurs, il les met plus souvent en usage pour éprouver les justes, et c'est pour ses plus chers favoris qu'il réserve les plus sensibles. Aussi bien fallait-il des humiliations extraordinaires pour un cœur aussi grand que celui du saint roi que nous louons. Vous ne l'affligez pas, Seigneur, pour punir des fautes qu'il n'a pas commises, mais pour faire voir que vous l'avez reçu au nombre de vos enfants (*Hebr.*, XII, 6). Vous voulez le faire passer par toutes les épreuves, et le conduire à votre gloire par le chemin des souffrances; frappez, il vous sera fidèle jusqu'à la fin, et jamais ce prince ne fut plus grand que dans sa mort.

Il est du devoir d'un roi, dit saint Augustin, d'exposer sa vie pour ses sujets (*Aug.*, *serm. de Temp.*): c'est donc mourir en roi chrétien, que de mourir pour les chrétiens; mais c'est mourir en roi très-chrétien et en fils aîné de l'Eglise, que de mourir pour les intérêts communs de tous les chrétiens et de toute l'Eglise.

Saint Louis meurt dans une conformité parfaite à la loi de Dieu, et il est comme Jésus-Christ *obéissant jusqu'à la mort* (*Phil.*, II, 8). Rien n'est si grand que de mourir de la sorte; car, vouloir ce que Dieu veut dans la décision de sa mort et de sa vie, c'est être comme Dieu, arbitre de sa vie et de sa mort. Dieu est le maître souverain de toutes choses; on l'est comme lui, quand on n'a point d'autre volonté que la sienne. La mort ne dépend que de Dieu, mais elle dépend de l'homme dès qu'il se met dans la dépendance de Dieu.

Les mondains orgueilleux admirent la mort des Caton et des Socrate; et ne voient-ils pas qu'il y avait de la lâcheté dans la conduite de ces prétendus héros? Mourir de la sorte, ce n'est pas ne point craindre la mort, c'est la craindre moins qu'une vie malheureuse, et c'est toujours agir par crainte. Ne croyez pas non plus que le superbe Abimélech fasse une action de valeur, quand vous le voyez s'empresser à ne point mourir de la main d'une femme (*Judic.*, IX). Un homme qui choisit une mort plutôt qu'une autre, craint toutes celles qu'il ne choisit pas: mais c'est n'en craindre point que d'être indifférent à souffrir la première qui se présente, et qui vient de la part de Dieu.

Saint Louis ne raisonne pas sur la nature et sur les circonstances de sa mort. Il lui suffit de considérer que Dieu la lui envoie pour la recevoir sans peine; et l'âme toute remplie de cette heureuse tranquillité que donne la bonne conscience, il emploie les derniers moments de sa vie à instruire Philippe son fils, de ce qu'il doit à Dieu et aux peuples dont il lui laisse la conduite.

C'est mourir en roi, messieurs, que de former un roi en mourant; ainsi voyons-nous que David instruisait son fils Salomon

au moment de sa mort. C'est mourir en roi que de défaire ses ennemis en mourant, puisqu'au lieu de profiter de la mort de leur vainqueur, ils demandent la paix, et se rendent tributaires. C'est comme un autre Samson, trouver la victoire dans sa mort même (*Judic.*, XVI, 30) : et comme un autre Eléazar, être enseveli dans son propre triomphe (*Ambr.*, *offic. lib.* 1 *cap.* 40).

Le monde corrompu sera donc contraint de dissiper ses fausses idées, pour reconnaître de bonne foi, que bien loin que la grandeur soit incompatible avec la piété chrétienne, c'est cette même piété qui fait la véritable grandeur; et qui la rend, selon les occasions, humble ou fière, modeste ou pompeuse, affable ou terrible. Dès là que saint Louis a eu une piété solide, en suivant les traces du roi des rois, autant que l'imitation du Créateur est permise à la créature, sa grandeur a paru sur toute la terre. Régnant en France dans tout l'éclat de sa majesté, il a été une image de Jésus-Christ glorieux dans le ciel. Captif et mourant parmi des barbares, il a été une image de Jésus-Christ humilié sur la terre, et partout il a été un grand roi : *Rex magnus super omnem terram.*

Mais si ce sont là les dernières bornes que le roi, dont j'achève l'éloge, a données à sa propre grandeur, ce ne sont pas les dernières que Dieu y a mises. Il la transmet avec le sang à toute sa postérité, et nous en avons une preuve invincible en la personne de notre illustre monarque, à qui le consentement général des peuples a donné le nom de Grand.

La France le lui donne, parce qu'elle trouve dans le successeur de la couronne de saint Louis, l'héritier de son zèle pour la justice et pour la religion.

Esprit divin, qui avez si souvent conduit la plume des prophètes pour faire l'éloge des rois, et qui venez de sanctifier ma langue par l'éloge du plus saint qui ait jamais porté le sceptre : je ne la profane pas, quand je loue un prince qui, après avoir porté au pied des autels cette épée victorieuse, qui a jeté la terreur par toute la terre et assuré la paix à l'Europe, prend celle de la justice de la main de saint Louis, pour défaire le monstre qu'il avait attaqué, mais qu'il n'avait pu dompter : je parle du duel que Louis-le-Grand a exterminé, triomphant ainsi du plus ancien et du plus redoutable ennemi de l'Etat. Il ne lui restait plus pour couronner sa grandeur, qu'à extirper l'hérésie : mais par les soins de ce puissant protecteur, l'Eglise gallicane, qui a été pendant plus d'un siècle *un lis entre les épines* (*Cant.*, II, 2), aura bientôt la pureté extérieure qu'elle a perdue, comme l'intérieure qu'elle ne perd jamais. Et nous touchons presque à ce moment heureux, où tous les ennemis de la foi orthodoxe étant entièrement détruits, on pourra dire dans notre siècle ce que saint Jérôme disait dans le sien : *Sola Gallia monstra non habet* (*Hieron. adv. Vigil.*, *epist.* 53), que la seule France n'a point de monstres.

Mais ce n'est pas la France seule qui reconnaît la grandeur de son roi ; toute la terre la révère et s'y soumet. Je n'en dis pas trop, messieurs, je ne dis que ce que le premier empereur chrétien disait à un fameux prélat de son siècle, sans prétendre le flatter, *Qu'il était évêque de l'Eglise universelle, parce que toutes les églises particulières le souhaitaient pour pasteur* (*Constantin à Eusèbe*). On peut dire aussi, que Louis le Grand est *roi de toute la terre* (*Eccle.*, V, 8), puisqu'elle n'a point de couronne, que les désirs des peuples ne lui mettent sur la tête : et leurs désirs sont accomplis; car, n'est-ce pas régner partout que de commander à tout ? et qui ne sait que notre monarque règle, pour ainsi dire, la destinée de toutes les nations ? On y goûte les douceurs de la paix, on y vit dans le tumulte des armes, selon que sa bonté ou sa justice font prendre les armes, ou donnent la paix. Les conquérants conservent leurs conquêtes, ou les restituent, comme le veut cet arbitre des souverains ; et, à voir ce qui se passe aujourd'hui dans l'Europe, on pourrait même ajouter sans craindre d'en trop dire, que ce roi fait régner les rois dans leurs propres royaumes ; ce qui est plus grand que s'il régnait lui-même sur eux.

. . . . Regna super stat
Qui regnare jubet. . . . . . .
(Sidon. Apol. in Panegyr. Antemii Augusti.)

Mais je ne devais pas entreprendre de louer ce grand prince devant des hommes éclairés, à qui il a commis le soin de sa gloire. Il n'y a que vous, messieurs, qui puissiez la soutenir dans l'éclat et la haute situation qu'il lui donne. Continuez à écrire et à parler de lui ; sans lui votre éloquence ne trouverait rien digne d'elle, comme sans vous il n'en trouverait point ailleurs qui fût digne de lui. Proposez-le à toute la terre, afin qu'elle l'admire; pendant que, renfermé dans les bornes de mon ministère, je me contenterai de proposer saint Louis à tous les chrétiens, afin qu'ils l'imitent.

Oui, afin qu'ils l'imitent : car le christianisme étant, selon l'expression de saint Pierre, *un sacerdoce royal* (I *Pet.*, II, 9), il n'y a point de chrétien qui ne doive régner. Mais pour régner comme saint Louis, il faut que chacun règne dans son propre royaume et sur toute la terre.

Nous avons tous un royaume au dedans de nous-mêmes, dit le Fils de Dieu dans son Evangile (*Luc.*, XVII, 21) : et au lieu que saint Louis a étendu ses conquêtes dans les royaumes étrangers, nous devons étendre les nôtres sur ce royaume domestique, en assujettissant tous les sens, en domptant toutes les passions, en soumettant la raison même à l'empire de Jésus-Christ. Il est vrai que ce sont des sujets révoltés qui veulent porter la couronne des usurpateurs d'un royaume qui ne leur appartient pas : cependant ils ont les armes à la main pour nous

empêcher d'entrer dans la terre promise; et ils nous en empêcheront, si nous ne les rangeons à leur devoir. Il faut donc *détourner nos yeux de la vanité* (*Psal.* CXVIII, 37), *environner nos oreilles d'une haie d'épines* (*Eccli.*, XXVIII, 28), *mettre une garde de prudence et de circonspection sur notre bouche* (*Psal.* CXL, 3), *crucifier notre chair avec tous ses désirs déréglés* (*Galat.*, V, 24).

C'est le royaume où il y a toujours de nouveaux ennemis à vaincre et de nouvelles terres à conquérir. Pour celui qui est hors de nous, je veux dire, le monde qui nous environne, l'on y règne en le méprisant; et il n'est rien de si grand qu'une âme qui méprise toutes choses, parce qu'elle s'élève au-dessus de toutes par le mépris qu'elle en fait. Mais qu'il est difficile de mépriser ce qui nous flatte, ce qui nous rend considérables dans le monde; de mépriser les richesses à qui tout obéit, les plaisirs qui nous enchantent, l'honneur qui nous distingue!

Obtenez-nous, grand saint, la grâce de régner sur nous-mêmes et sur tous les ennemis de notre salut, afin qu'affranchis de la captivité qui nous attache ici-bas, et victorieux de tout ce qui nous empêche d'arriver où vous êtes, nous mettions avec vous nos couronnes devant le trône de l'Agneau, pour le suivre partout où il ira (*Apoc.*, IV, 10; *et* XIV, 4), et pour régner avec lui dans tous les siècles des siècles. Ainsi soit-il.

DISCOURS

Prononcé devant le roi, à Versailles, le 15 *avril* 1683, *pour la cérémonie de la Cène.*

Sciens, quia omnia dedit ei Pater in manus.... cœpit lavare pedes discipulorum.

Jésus-Christ, sachant que son Père lui a mis toutes choses entre les mains.... commença à laver les pieds de ses disciples (*S. Jean, ch.* XIII, 3).

Sire, si les disciples de Jésus-Christ avaient su que son Père lui avait mis toutes choses entre les mains, sans doute qu'ils se seraient eux-mêmes prosternés devant lui, et pour honorer sa grandeur et pour le prier d'ouvrir sur eux ces mains également riches et libérales. Mais par un renversement le plus prodigieux qui fut jamais, celui qui n'ignore pas qu'il a un empire absolu sur tout l'univers s'abaisse devant ceux qui lui sont soumis et emploie à laver les pieds de ses disciples ces mains mêmes qui renferment tant de trésors : *Sciens, quia omnia dedit ei Pater in manus, cœpit lavare pedes discipulorum.*

On regarde ordinairement cette action comme un simple exercice de l'humilité de Jésus-Christ. Mais pour peu que l'on fasse de réflexion sur la liaison et sur l'ordre des paroles de mon texte, on trouvera qu'elle est un effet de sa puissance souveraine, parce qu'elle est une suite de la parfaite connaissance qu'il a de sa grandeur. J'avoue qu'il s'humilie; mais pour être humble, il ne laisse pas d'être grand, et son humilité même est une preuve de sa grandeur, puisqu'il n'y a proprement que le Très-Haut qui puisse descendre, et qu'il n'appartient qu'à celui qui est grand par excellence de pouvoir véritablement s'humilier.

C'est ce qui nous fait reconnaître, messieurs, que, de toutes les choses que le Père éternel a mises entre les mains de son Fils, le cœur des rois est la plus précieuse, et que c'est sur celle-là qu'il exerce son empire avec plus de complaisance. Comme ils sont ses plus parfaites images, c'est sur eux qu'il imprime plus vivement le caractère de sa grandeur et de son humilité tout ensemble, puisque ces souverains, qui voient sans cesse une foule de grands à leurs pieds, s'abaissent eux-mêmes, dans ce saint jour, aux pieds des pauvres. Prodige qui nous surprend toutes les fois que la cérémonie de la Cène se renouvelle, et que l'on ne peut attribuer qu'à l'impression que fait l'humilité du roi du ciel sur le cœur des rois de la terre.

Si nous voulons profiter d'un exemple si édifiant, allons d'abord au principe qui le produit; et avant que d'arrêter nos yeux sur la grandeur des souverains humiliés aux pieds de leurs sujets, commençons par ouvrir les yeux de la foi sur la grandeur de Jésus-Christ humilié aux pieds de ses apôtres.

Nous suivrons ainsi la conduite de l'Evangéliste, dont les paroles nous servent de règle. Quand il a voulu nous parler du *Verbe fait chair* (*Joan.*, I, 14), et conversant parmi les hommes, il a commencé par nous représenter sa génération éternelle, afin que la comparaison de la bassesse où le verbe est descendu, avec la grandeur qu'il a cachée par sa descente, nous fît mieux comprendre la profondeur de son abaissement et l'excès de sa charité.

Dans le mystère de ce jour saint Jean en use de la même sorte; d'abord il nous représente Jésus-Christ venu de Dieu et retournant à Dieu, élevé par son Père à une dignité souveraine, et connaissant parfaitement tout ce qu'il est; ensuite il nous le fait voir prosterné aux pieds de ses disciples, pour leur rendre le service le plus vil et le plus bas. Par la comparaison de ces deux états, il veut nous faire concevoir le profond abaissement de cet Homme-Dieu, et nous représenter l'obligation de nous humilier à son exemple.

Je vais donc marcher sur les traces d'un guide si sûr et si fidèle, en vous faisant admirer la grandeur et l'humilité de Jésus-Christ dans ce mystère, renfermées l'une et l'autre dans les paroles de saint Jean.

Sciens, quia omnia dedit ei Pater in manus: Sachant que son Père lui a mis toutes choses entre les mains : c'est l'expression fidèle de sa grandeur.

Cœpit lavare pedes discipulorum : Il commença de laver les pieds de ses disciples : c'est l'expression fidèle de son humilité.

Pour peu que nous considérions la grandeur de Jésus-Christ, elle nous convaincra que rien n'est grand devant lui ; et tout ce qui est grand par lui, apprendra de son humilité l'usage qu'il faut faire de la grandeur.

PREMIÈRE RÉFLEXION.

Toute science est à craindre, parce qu'en éclairant l'esprit elle peut enfler le cœur

(I *Cor.*, VIII, 1); mais la plus dangereuse est la connaissance de sa propre grandeur. L'état d'innocence n'a pas été un rempart assez fort contre l'orgueil que cette connaissance inspire, puisque le premier ange dans le ciel et le premier homme sur la terre ne se sont perdus que pour avoir trop arrêté les yeux sur leur propre excellence; et si cette lumière funeste peut faire périr les justes, que ne doivent pas craindre les pécheurs? Il serait à souhaiter que l'homme ne pût voir que la misère attachée à sa condition; mais puisqu'il reconnaît ce que Dieu a mis de grand en lui, il doit regarder comme ses ennemis, non-seulement ceux qui lui donnent des louanges qu'il ne mérite pas, mais ceux mêmes qui, par des louanges qu'il mérite, approchent sa grandeur de ses yeux et le mettent en danger de la perdre.

Il n'y a que Jésus-Christ qui puisse voir sa grandeur sans danger et la connaître dans toute son étendue : il sait que son Père lui a communiqué toute sa puissance; il sait que cette puissance est sans bornes : *Omnia dedit ei*, il lui a donné tout; il sait qu'elle est légitime : *Dedit*, il la lui a donnée; il sait qu'elle lui est propre, et qu'il ne la partage avec personne : *Ei*, à lui; il sait qu'elle est bienfaisante et salutaire, parce qu'il ne la tient pas d'un juge irrité, mais d'un Père plein de tendresse : *Pater;* il sait qu'elle est immédiate et toute renfermée en lui-même : *In manus*, entre ses mains. Il ne vous sera pas inutile, messieurs, de considérer quelle est la grandeur de Jésus-Christ, pour bien juger de ce qu'il faut penser de la vôtre.

La puissance des hommes est toujours bornée; celle de Jésus-Christ est universelle. Rien ne peut se soustraire à sa dépendance, parce que *Dieu lui a tout assujetti* (*Ps.* VIII, 8) : le ciel et la terre, les anges et les hommes, la mort et la vie, le présent et l'avenir, les biens et les maux, les pécheurs et les justes. Ce n'est pas assez; les choses même les plus révoltées contre sa puissance lui sont soumises, puisqu'il se sert de leur révolte pour opérer le salut de ses élus et pour édifier son Église. Disons plus, ce traître, aux pieds duquel il est courbé, lui est soumis. Judas est déjà livré, dit saint Augustin, à celui-là même qu'il a dessein de livrer aux autres : *Jam traditor traditus erat ei, quem tradere cupiebat* (*Aug.*, *tr.* 55, *in Joan.* V); et Jésus-Christ fait entrer la trahison de ce disciple perfide dans l'exécution de ses desseins éternels.

Hommes de peu de foi! pourquoi nous troublons-nous dans les afflictions de cette vie mortelle? Ceux qui nous affligent sont dans les mains de Jésus-Christ; ils ne font que ce qu'il leur permet, ils n'agissent, qu'autant qu'il leur en donne la force; et ce qu'ils ne reçoivent pas de lui, mais d'eux-mêmes, qui est leur malice, étant encore dans ses mains, tournera toujours à notre avantage, parce que *tout contribue au bien de ceux qui aiment Dieu* (*Rom.*, VIII, 28).

La grande puissance est souvent dans les hommes l'instrument d'une grande injustice; et ce conquérant fameux, *devant lequel toute la terre garda le silence* (I *Mach.* I, 3), n'est pas le seul à qui l'on ait pu dire qu'il était l'usurpateur de tous les pays qu'il avait conquis (*Dis. de l'amb. scythe à Alex.*).

Mais Jésus-Christ *n'a pas cru que ce fût pour lui une usurpation d'être égal à Dieu*, puisqu'il en a la nature. Sa puissance est donc d'autant plus légitime qu'il la tient de son Père, qui la lui communique éternellement dans cette génération ineffable, que le prophète trouve impossible à raconter (*Isa.*, LIII, 8), et qu'en le reconnaissant pour son Fils unique (*Psal.* II, 8), il lui a donné toutes les nations pour héritage, et soumis toute la terre à sa domination.

Quelque puissants que soient les hommes, il n'est pas impossible qu'ils n'en trouvent d'autres aussi puissants qu'eux, et leur ambition est souvent obligée de souffrir des égaux et des supérieurs.

Jésus-Christ ne partage sa puissance avec personne, et l'Église l'appelle *le seul Seigneur et le seul Très-Haut*, parce qu'étant le Fils unique du Père éternel, il est aussi l'unique héritier de sa puissance. Comme toute puissance est en lui, toutes choses ont été faites par lui dans la nature et dans la grâce; et rien n'a été fait sans lui, parce qu'il n'y a point de puissance hors de lui.

Nous craignons les puissances, messieurs, et ce n'est pas sans raison, puisqu'*elles viennent de Dieu qui a ordonné celles qui sont sur la terre* (*Rom.*, XIII, 1). Mais à parler selon les principes de la foi, n'en craignons qu'une, puisqu'il n'y en a qu'une, et que toutes les autres ne subsistent que par rapport à celle-là. Si les créatures vous persécutent, disent les saints, craignez Dieu. Si les hommes vous haïssent, craignez Dieu. Si les démons vous tentent, craignez Dieu. Tout ce qui est créé est soumis à celui que vous êtes obligés de craindre. L'homme qui craint Dieu ne craint rien, parce que Dieu même est son espérance et sa force, et que rien ne peut vaincre celui qui peut tout (*Eccli.*, XXXIV, 16).

J'ai dit encore que Jésus-Christ ne tient pas sa puissance d'un juge irrité, mais d'un Père plein de tendresse, parce qu'il ne l'a pas reçue par vengeance, mais par amour. Comme nous sommes convaincus par l'heureuse expérience que nous en faisons tous les jours, que Dieu communique quelquefois sa puissance à certains rois pour la gloire et le bonheur de leurs peuples, quelquefois aussi il en fait de puissants qui feront des malheureux. Les Pharaon et les Nabuchodonosor n'ont été suscités de Dieu qu'afin qu'ils fussent les ministres de sa justice, et qu'ils lui offrissent autant de victimes que leur puissance ferait périr de criminels. Souvent même Dieu élève un homme au-dessus de tous les autres, parce qu'il le hait plus que tous. Son élévation n'est pas la récompense de sa vertu, c'est la punition de ses crimes : et dans le temps que les hommes aveugles l'estiment heureux, les anges et les saints regardent le comble de sa puis-

sance comme le comble de son malheur. C'est une vérité terrible que nous apprenons de l'Ecriture. Le pécheur a irrité Dieu : *Exacerbavit Dominum peccator ;* et quels seront les effets de sa colère ? *Secundum multitudinem iræ suæ non quæret* (*Psal.* X, 4), parce que Dieu est irrité, il semble oublier ce qui l'irrite, et ne craint pas de rendre sa providence douteuse par la lenteur qu'il apporte à venger sa gloire. Il ôte au pécheur la connaissance de ses jugements. Il permet qu'au lieu de vengeurs de ses crimes, il ne trouve que des flatteurs qui justifient sa conduite ; et pour comble de punition, il lui donne une puissance à laquelle tous ses ennemis sont forcés de se soumettre : *Auferuntur judicia tua a facie ejus*, *omnium inimicorum dominabitur.* Surprenante et terrible espèce de puissance !

Mais bien différente de celle de Jésus-Christ : comme il l'a reçue de son Père qui, en un autre sens, est aussi le père de tous les hommes, elle est salutaire aux hommes et à lui-même ; aussi ne s'en sert-il que contre le démon et contre le monde, qui sont les ennemis des hommes, et s'il est quelquefois obligé de l'employer contre ceux-ci, ce n'est que lorsqu'ils se sont joints, par leur malice, ou au monde ou au démon.

Et ne croyez pas, messieurs, que cette puissance soit hors de lui. Elle ne consiste, comme celle des hommes, ni dans la sagesse de son conseil, ni dans la force de ses armées, ni dans la soumission de ses sujets, ni dans la faiblesse de ses ennemis : elle est toute dans lui-même et entre ses mains, *in manus.* Sa puissance est sa volonté, parce qu'il peut tout ce qu'il veut ; et s'il se sert du ministère des créatures, ce n'est pas qu'il en ait besoin, ni qu'elles puissent retarder l'accomplissement de ses ordres, puisque c'est lui qui agit en elles.

Il voit donc aujourd'hui cette puissance dont il est en possession, il la connaît, il l'examine, il sait qu'elle est universelle, qu'elle est légitime, qu'il ne la partage avec personne, qu'elle est salutaire pour lui-même et pour les autres, qu'elle est toute dans lui seul ; il sait tout cela : *Sciens, quia omnia dedit ei Pater in manus.*

Mais quel est l'usage qu'il en fait ? S'en sert-il, comme parlent les prophètes, à faire voir qu'il *soutient de trois doigts toute la masse de la terre ; qu'il pèse les montagnes, et qu'il met les collines dans la balance* (*Isa.*, XL, 12) ? S'en sert-il à paraître *assis sur les étoiles, à monter sur les chérubins, et à voler sur les ailes des vents ?* C'est la conclusion que vous tireriez de ce principe, hommes orgueilleux, vous qui faites un usage fastueux de votre puissance. Mais l'humilité de mon Sauveur raisonne d'une autre manière ; car, pour passer à ma seconde réflexion, dans le temps même qu'il considère cette puissance et qu'il la voit entre ses mains pour en disposer comme il lui plaît, il se jette aux pieds de ses disciples : *Cœpit lavare pedes discipulorum.* Dans le temps même qu'il semble ne se connaître plus, il ne laisse pas de savoir parfaitement ce qu'il est, pour nous apprendre que l'humilité ne nous oblige pas d'ignorer ce qui nous élève au-dessus des autres, mais de nous abaisser au-dessous d'eux, comme s'il n'y avait rien en nous qui nous élevât.

SECONDE RÉFLEXION.

N'attendez pas, messieurs, que j'emploie ici les artifices de l'éloquence pous vous représenter une humilité si prodigieuse. Il y a certaines vérités si fortes d'elles-mêmes, qu'on les affaibit en voulant les exagérer, et l'auditeur s'irrite quand on entreprend de lui prouver ce qu'il sait. Pour vous faire concevoir jusqu'où Jésus-Christ est descendu, il fallait vous dire jusqu'où son Père l'avait élevé. Mais après vous avoir donné une si grande idée de son élévation et de sa puissance, je prétends vous exprimer assez son humilité, en vous disant qu'il s'abaisse jusqu'à laver les pieds de ses disciples.

Les Pères de l'Église considèrent cette action du Sauveur comme un mystère que nous devons méditer, et comme un exemple que nous devons suivre.

Saint Fulgence veut qu'elle soit la figure du baptême, et que le bassin où Jésus-Christ verse de l'eau représente toute la terre, heureusement lavée dans les eaux salutaires de ce sacrement (*Fulg., hom.* 23).

Mais la pensée d'Yves de Chartres est plus proportionnée à la circonstance du jour et à nos besoins (*Ivo Carn.*, *serm.* 17). Ce grand évêque, qui fut autrefois un ornement de l'Église de France, trouve une sainte analogie entre le lavement des pieds et la réconciliation des pénitents, qui se faisait de son temps avec tant de solennité, et dont il reste encore quelque vestige dans plusieurs églises. Il veut que les pieds des apôtres soient la figure des consciences criminelles des pécheurs, et que l'eau représente les larmes qu'ils sont obligés de répandre.

Nous ne serons point purifiés, mes frères, si nous ne pleurons, et nos pleurs ne seront que des pleurs d'Esaü et d'Antiochus, si Jésus-Christ ne les bénit par sa grâce et ne les sanctifie par son divin attouchement. Avant que de laver les pieds de ses disciples, il pense à la puissance qu'il a reçue de son Père, comme pour nous faire entendre qu'il faut toute la puissance d'un Dieu pour réconcilier un pécheur, parce qu'il n'y a qu'un Dieu qui puisse remettre les péchés, et que nous ne saurions avoir de part avec lui si nous ne sommes lavés par lui.

On voit en la personne de Judas une image des profanateurs du sacrement de la réconciliation, aussi bien que de celui de l'eucharistie, et en la personne du Sauveur, qui lave les pieds de ce traître, dont il connaît la perfidie, nous voyons un modèle de la patience et de la charité dont nous devons user envers les pécheurs, pour les ramener à leur devoir.

Pierre, qui s'oppose au dessein de Jésus-Christ, est la figure de ces pénitents lâches et timides, qui diffèrent leur pénitence, ou qui ne veulent pas l'accomplir selon les règles de l'Eglise. Ils ont des maux violents,

et ils ne veulent prendre que des remèdes doux et légers ; leurs plaies sont profondes , et ils ne veulent pas que l'on y applique le fer et le feu; et, au lieu de souffrir que leur médecin spirituel les traite selon les règles de son art tout divin , ils prétendent qu'il se conduise par le mouvement de leurs passions et de leurs désirs. Ne tombons dans aucun de ces désordres, et apprenons ainsi à nous renouveler dans ce mystère.

Mais du mystère passons à l'exemple que les Pères nous proposent après le Sauveur, qui dit à ses apôtres, après leur avoir lavé les pieds, qu'*il venait de leur donner cet exemple afin que, pensant toujours à ce qu'il avait fait pour eux, ils en fissent autant à leurs frères, puisque les serviteurs ne doivent pas être plus grands que le maître*, et il conclut qu'*ils seraient heureux si, après avoir compris cette vérité, ils la mettaient en pratique* (*Joan.*, XIII).

En parlant à ses disciples, il a parlé à tous les chrétiens ; et ce n'est pas un conseil qu'il leur ait donné, c'est un commandement exprès qu'il leur a fait. Tout le monde l'avoue, mais tout le monde ne convient pas de la manière dont il doit être exécuté.

Quelques-uns ont cru qu'il fallait prendre les paroles du Fils de Dieu au sens de la lettre (*Vet. aut. libr. sacr. apud Ambr.*, *l.* III, *c.* 1), jusque-là que l'on a reproché quelquefois à l'Eglise romaine que la coutume de laver les pieds n'était pas assez pratiquée parmi ses enfants, et que l'on ne s'y souvenait pas assez de l'exemple de Jésus-Christ et de la parole de saint Paul, qui, parmi les bonnes œuvres qu'il exige des veuves chrétiennes, compte celle-ci : *Si elle a lavé les pieds des saints* (I *Tim.*, V, 10) Mais ces critiques zélés ont porté les choses trop loin. Un concile célèbre a parlé encore si fortement de cette obligation, qu'il est allé jusqu'à la nommer *le commandement principal de l'Evangile* (*Conc. Tolet.* XVII), et qu'il a imposé des peines à ceux qui ne l'exécuteraient pas; mais ce concile n'avait principalement en vue que les ecclésiastiques.

D'autres ont cru que Jésus-Christ, lavant les pieds de ses disciples, ne nous a imposé d'autre obligation que celle de l'humilité, dont cette action est le symbole, voulant nous marquer par là que nous devons être disposés à nous prosterner aux pieds de nos frères plutôt que de nous résoudre à perdre cette vertu. Et ç'a été si bien la pensée de l'Eglise, que nous trouvons dans les écrits d'Origène que cette coutume n'était en usage de son temps que pour les pauvres, parce que c'était le premier effet de l'hospitalité que l'on exerçait à leur égard.

Mais saint Augustin concilie les opinions en disant que nous pouvons laver les pieds à nos frères ou en esprit ou en effet, et que le cœur peut suppléer au défaut de la main : *Quod manu non faciunt, corde faciunt* (*Aug.*, *Tract.* 58 *in Joan.* IV). Il ajoute qu'il est néanmoins plus utile d'en venir à l'effet, parce qu'au même temps que le corps s'abaisse, cet abaissement porte l'esprit à l'humilité s'il ne l'a pas, ou l'y confirme s'il l'a déjà : car il y a une liaison si intime entre l'âme et le corps, que l'âme entraînée par le corps matériel ne peut se défendre, toute spirituelle qu'elle est, de suivre le mouvement qu'il lui donne. Elle prend toujours un pli conforme à l'extérieur ; et il semble, dit saint Basile, que Dieu se plaise à cacher sa grâce sous ces exercices humiliants (*Bas.*, *hom. humil.*).

Que les grands de la terre apprennent donc à s'humilier à l'exemple de celui qui, étant grand par excellence, voit toutes les grandeurs s'évanouir devant la sienne. Je sais que la vie de la cour n'est pas sans écueil pour le salut, et que le propre de la grandeur est d'inspirer le faste, l'orgueil et l'ambition ; mais ceux qui la composent ne doivent pas oublier qu'ils vivent dans une cour chrétienne, et que le Très-Haut ayant fait de l'humilité sa vertu propre, elle ne doit plus passer pour indigne de leur estime.

La plupart des grands sont excessifs dans les vertus qu'ils pratiquent : combien de fois l'amour de la patrie et de la gloire du prince les a-t-il rendus braves jusqu'à la témérité ? Combien de fois, selon les temps et les conjonctures, ont-ils poussé la libéralité jusqu'à la profusion ? D'où vient donc que, passant les bornes des autres vertus, ils craignent jusqu'aux approches de celle que je leur prêche ? S'ils croient que l'humilité ne convient qu'aux petits, qu'ils se détrompent aujourd'hui, et qu'ils apprennent qu'elle est si bien la vertu des grands que l'Apôtre veut qu'on leur recommande avant toutes choses *de n'être point orgueilleux* (I *Tim.*, VI, 17) ; et que la sagesse les avertit que *plus ils sont grands, plus ils doivent s'humilier en toutes choses, s'ils veulent trouver grâce devant le Seigneur* (*Eccli.*, III, 20). Cette vertu n'a rien d'elle-même qui ne soit héroïque, et ce sont eux qui l'avilissent et qui lui ôtent son mérite, lorsqu'ils la font servir à un orgueil d'autant plus coupable qu'il est plus spiritualisé; lorsque, par un mépris apparent d'eux-mêmes, ils recherchent l'estime d'autrui; lorsqu'ils s'abaissent pour s'élever et que leur soumission à un seul n'est proprement qu'un effort qu'ils font pour se mettre sur la tête de tous les autres.

Mais s'il est vrai, comme il n'est pas permis d'en douter, que l'humilité soit une vertu générale qui est nécessaire à tout le monde : grands, humiliez-vous devant les petits, qui peut-être sont plus grands que vous devant Dieu; et vous, petits, humiliez-vous devant les grands que Dieu a mis sur vos têtes. Grands, humiliez-vous devant les petits, sinon en leur lavant les pieds, au moins en soulageant leurs infirmités et en supportant leurs faiblesses; et vous, petits, humiliez-vous devant les grands en reconnaissant l'autorité de Dieu dans la leur. C'est ainsi que vous accomplirez tous la parole de saint Paul, qui veut que les chrétiens *se soumettent les uns aux autres dans la crainte de Jésus-Christ* (*Eph.*, V, 11).

Votre Majesté, sire, donne à ses sujets et

à toute l'Église, dans la sainte cérémonie de ce jour, un exemple de cette humilité chrétienne le plus approchant qui fut jamais de celui du Sauveur, car, si aucun homme n'est assez grand pour descendre aussi bas que lui, aucun homme n'est assez grand pour descendre de si haut que vous.

Depuis que Dieu a mis sa puissance entre les mains des rois, nous ne trouvons pas qu'il en ait mis aucune si grande que dans les vôtres; mais elle ne vous sert aujourd'hui que de matière à un grand sacrifice. Vous ne connaissez votre élévation que pour rendre votre humilité plus profonde; et s'il est vrai, comme l'a dit un saint docteur, que le mystère de ce jour soit *une course vers le ciel* (*Fulg.*, *hom.* 24), quelles démarches Votre Majesté n'y fait-elle point par une action si humiliante! A mesure qu'elle lave les pieds des pauvres, elle s'avance vers ce royaume éternel qui appartient principalement aux pauvres; et tandis que le monde orgueilleux regarde cette cérémonie comme un prodige qui le déconcerte, l'Eglise, dont vous n'êtes pas moins la joie que le fils aîné, la regarde comme un spectacle qui la console.

Quelle consolation n'est-ce pas encore pour elle de vous voir imiter les abaissements de votre unique souverain dans tous les lieux qu'il a soumis à votre puissance? Votre royaume, sire, est un grand corps, dont on peut dire que les hérétiques sont les pieds: et avec quel empressement charitable ne vous appliquez-vous point à laver cette partie de vos sujets, qui est la plus basse et la plus impure aux yeux de Dieu? Votre autorité seule pourrait aisément réduire des obstinés qui n'ont plus les appuis qu'ils trouvaient dans le malheur des règnes passés. Mais, jusqu'à ce jour, Votre Majesté a bien voulu s'abaisser en quelque sorte devant eux, en n'employant que la douceur pour les rappeler de leurs égarements. Quand ils vous disent, comme Pierre disait à Jésus-Christ: *Vous ne nous laverez jamais;* leur résistance émeut votre compassion et ne provoque pas votre colère, et vous vous contentez de leur répondre ce que le Fils de Dieu répondit à ce disciple rebelle: *Si je ne vous lave, vous n'aurez point de part avec moi*, vous ne participerez plus à mes faveurs et à mes grâces.

Si ces voies de douceur et de charité deviennent inutiles, sire, la charité même vous en inspirera d'autres qui donneront le dernier coup à l'hérésie, et à Votre Majesté la consolation de voir enfin dans tous ses Etats sa religion aussi unique que son autorité.

Ce sont là les beaux jours après lesquels l'Eglise de France soupire. Cependant elle a de quoi se consoler dans cette attente, en voyant aujourd'hui son illustre protecteur aux pieds des pauvres pour honorer la grandeur humiliée de Jésus-Christ, auquel soient *bénédiction, honneur, gloire et puissance dans tous les siècles des siècles* (*Apoc.*, V, 13). Ainsi soit-il.

DISCOURS

prononcé à la cérémonie d'une abjuration, dans l'église des Annonciades-Célestes, en 1685.

Eduxit me de lacu miseriæ et de luto fæcis, et statuit supra petram pedes meos.

Le Seigneur m'a retiré d'un lac de misère et d'un abîme de boue, et il a affermi mes pieds sur la pierre (*Psal.* XXXIX, 3).

Vous allez faire une grande action, monsieur, et la plus grande sans doute que vous ayez faite depuis que vous êtes au monde. Elle consiste à vous défaire pour jamais de l'esprit d'erreur, et à protester à Dieu, à la vue de ses anges et de ses saints, au pied de ses autels et à la face de son Eglise, que vous avez connu son éternelle vérité (*Eph.*, IV, 15), et que vous êtes résolu de la pratiquer par la charité tout le reste de votre vie.

Mais puisqu'il a bien voulu que, tout indigne que je suis, j'eusse néanmoins le bonheur d'être l'instrument de sa grâce et le ministre de sa miséricorde sur vous; je suis obligé avant toutes choses de vous faire connaître le prix du bienfait que vous allez recevoir, comme aussi d'animer votre reconnaissance, en tâchant de vous représenter l'abîme dont Dieu vous retire et la place où il vous remet.

Je m'acquitterai de ces deux devoirs en vous mettant à la bouche ces paroles du roi prophète que j'ai choisies pour le fondement de ce discours: *Eduxit me de lacu miseriæ et de luto fæcis; Le Seigneur m'a retiré d'un lac de misère et d'un abîme de boue.* Le voilà cet abîme affreux dont sa miséricorde vous retire: *Et statuit supra petram pedes meos; Et il a affermi mes pieds sur la pierre.* La voilà cette place honorable où sa bonté vous remet.

1. Et en effet, monsieur, de quelle plus grande misère pouvait-il vous retirer que du schisme et de l'hérésie où vos pères, déserteurs de l'ancienne foi, vous avaient si malheureusement engagé? Séduits par leurs intérêts et par leurs passions, ils rompirent dans le siècle précédent l'unité de l'Eglise qui les avait *engendrés en Jésus-Christ* (I *Cor.*, IV, 15); et sous le vain prétexte de la réformer, ils formèrent eux-mêmes plusieurs erreurs.

Etrange réforme, où l'ordre fut renversé et le désordre établi! Quelques prêtres et quelques moines, révoltés contre leurs évêques et contre leurs supérieurs, condamnèrent de leur propre autorité l'autorité de l'Eglise. La tradition, aussi vénérable par la sagesse et par l'antiquité de ses lois que par la science et par la vertu de tous les saints qui la composent, fut d'abord abolie par ces prétendus réformateurs: ils voulurent que chacun s'établît juge de sa religion et n'en jugeât que par l'Ecriture, dont ils supposèrent que les hommes les plus grossiers, les femmes les plus ignorantes, les enfants les plus stupides pouvaient comprendre le vrai sens.

Avec une règle si fausse pouvait-on mar-

quer de juste mesure? Non, sans doute, et il y parut bientôt après. Ceux que *le Saint-Esprit a établis évêques pour gouverner l'Eglise qu'il a acquise par son sang* (*Act.*, XX, 28), furent d'abord déclarés inutiles; les sacrements n'eurent plus la vertu de conférer la grâce qu'aux seuls élus ; les crimes devinrent compatibles avec la justice; la prière pour les morts fut une superstition, le célibat des prêtres une doctrine diabolique, l'abstinence des viandes une apostasie dans la foi ; les vœux monastiques passèrent pour une invention de l'enfer, l'invocation des saints et la vénération de leurs reliques pour une idolâtrie; l'amour de Jésus-Christ fut oublié et sa puissance méprisée; son corps ne fut plus, contre sa parole expresse, qu'une figure dans le sacrement; et enfin on vit élever autel contre autel, et une secte nouvelle, sans mission et sans aveu, condamner témérairement l'Eglise de tous les siècles.

Un renversement si monstrueux irrita le ciel, et Dieu, *terrible dans ses conseils sur les enfants des hommes* (*Psal.* LXV, 5), les livra à la rapidité de leurs passions et punit leur aveuglement par l'aveuglement même. Sa grâce se retira, et aussitôt ces réformateurs sacriléges répandirent *une odeur de mort* (II *Cor.*, II, 16) qui entraîna les peuples dans l'amour des nouveautés et qui les y attacha jusqu'à se rendre formidables à leurs princes légitimes. D'ailleurs tous les esprits présomptueux, se voyant flattés de découvrir la vérité par eux-mêmes, suivirent leur inclination et crurent sans peine que tout ce qu'ils aimaient était véritable. Comme, selon la parole de saint Grégoire, *l'esprit humain ment souvent à lui-même* (*Greg. p. Past., part.* I, *c.* 9), ils pensaient prouver par l'Ecriture des opinions qu'elle dément, et Dieu, vengeur de sa vérité, confondait ainsi leur présomption, à mesure qu'ils se croyaient capables d'expliquer par leur propre sens ce que l'on ne peut entendre qu'avec la lumière de l'Eglise.

Cependant, l'eût-on pu croire? Quelque étrange que parût cette prétendue réformation, elle ne laissa pas d'avoir beaucoup de sectateurs ; et vous-même, monsieur, vous avez été dans la suite de ce nombre malheureux. Vous étiez donc tombé dans la plus grande de toutes les misères; car c'est ainsi que les saints docteurs ont toujours regardé le schisme et l'hérésie.

Sainte Thérèse disait que notre âme est comme une glace où Dieu se voit avec complaisance; que le péché est comme une vapeur épaisse qui en ternit l'éclat; et que l'hérésie ne l'obscurcit pas seulement, mais qu'elle la brise. Quel est donc le malheur d'une âme où Dieu ne se voit plus, et que Jésus-Christ ne regarde plus comme son héritage? C'est dans ce malheur que vous étiez enveloppé.

Que peut-on encore s'imaginer de plus misérable, qu'un homme qui a *le démon pour père et la superbe pour mère* (*Aug.*, *Or. in Jud. Pag. et Arr.*)? C'est l'idée affreuse que saint Augustin nous donne d'un hérétique, et par conséquent celle que nous devions avoir de vous. C'est en effet cet esprit de trouble qui, après avoir animé les païens contre les chrétiens, a suscité les chrétiens contre les chrétiens mêmes, par la fausse doctrine qu'il leur a inspirée sur la foi et sur les mœurs, c'est lui qui de temps en temps a fait naître diverses hérésies, et qui, pour leur donner cours, a engagé les grands du monde à les soutenir : mais il est certain que l'orgueil en a été le principe le plus ordinaire. Oui, le même orgueil qui autrefois porta le chef des manichéens à vouloir passer pour le Saint-Esprit, et qui depuis a inspiré à tant d'autres hérésiarques des extravagances inouïes, ce même orgueil a inspiré à Luther et à Calvin de se dire des apôtres envoyés de Dieu pour réformer l'Eglise, qu'ils ont prétendu faussement être tombée dans l'erreur. Etre d'une secte dont le démon est le chef, et n'y avoir pour but que d'établir sa propre gloire et de satisfaire sa cupidité, je ne connais rien de plus misérable.

Je sais, monsieur, qu'il y a des hérétiques trompés par leur obstination, et d'autres qui le sont de bonne foi. Votre conversion nous porte à croire que vous étiez de ces derniers; mais, quoi qu'il en soit, votre misère était également déplorable, puisque vous étiez toujours trompé; je sais que la vie que vous avez menée a toujours paru exempte de reproche, et que vous vous êtes distingué de ceux de votre secte par vos vertus; je sais que les différents emplois dont on vous a chargé vous ont donné lieu de montrer des capacités différentes, et dans chacun une justice exacte et une inviolable fidélité; je n'ignore pas encore que tous ceux qui vous connaissaient étaient surpris de voir dans un hérétique tant de sagesse et de bonnes mœurs ; et combien de fois nous sommes-nous dit les uns aux autres, en parlant de vous, que, pour être un homme accompli dans votre état, il ne vous manquait qu'une meilleure religion.

Mais à quoi vous servaient toutes vos vertus sans la charité? Et y a-t-il de vraie charité sans la foi, ni de vraie foi hors de l'Eglise? Vous étiez aussi malheureux en pratiquant le bien qu'en faisant le mal ; et saint Augustin est en peine de décider lequel des deux est le plus misérable, ou d'un hérétique qui semble avoir toutes les vertus, ou d'un catholique qui a tous les vices (*Aug.*, *de Bap. contr. Don. c.* 13). L'un et l'autre sont dans la disgrâce de Dieu; et, pour parler avec saint Fulgence, *comme les catholiques qui mènent une vie criminelle n'entreront point dans le royaume de Dieu, les hérétiques et les infidèles ne le posséderont jamais* (*Fulg.*, *de fid.*, *c.* 40). *Le martyre même,* dit saint Cyprien, *souffert hors de l'Eglise, serait inutile pour leur salut, parce qu'il n'y a point de salut hors de l'Eglise.*

2. Voilà, monsieur, où vous en étiez. Mais Dieu, par un coup de sa miséricorde, que vous ne sauriez assez reconnaître, vous re-

tire aujourd'hui *de ce lac de misère et de cet abîme de boue : Eduxit me de lacu miseriæ et de luto fæcis*; et, au lieu que vous étiez une de ces personnes flottantes dont parle saint Paul, qui se laissent emporter *à tous les vents des opinions humaines* (*Eph.*, IV, 14), il affermit maintenant vos pieds sur la pierre : *Et statuit supra petram pedes meos.*

Cette pierre n'est autre que Jésus-Christ et son Eglise, que ce corps mystique du Rédempteur qui a son chef sur la terre en la personne de saint Pierre et de ses successeurs, et qui a ses membres en la personne de tous les fidèles. Ce chef et ces membres composent un corps qui fait l'Eglise : et c'est sur cette Eglise, sur l'immobilité de cette pierre que Dieu établit votre foi; pierre vraiment solide, puisqu'elle est *la colonne et la base de la vérité* (I *Tim.*, III, 1).

Jusqu'ici vous avez été membre d'un corps sans tête et sans vie, mais désormais le chef que vous aurez sur la terre représentera celui du ciel; et l'union qu'il a lui-même avec Jésus-Christ communiquera la vie à votre âme, par l'union que vous aurez vous-même avec lui. Jusqu'ici vous avez été dans l'impuissance d'examiner par vos propres lumières tous les points fondamentaux de la religion : et le moyen que la créature aveugle et ignorante puisse pénétrer sans secours les ombres sacrées des Ecritures? Mais Dieu vous donne aujourd'hui *ces yeux du cœur éclairés* par la grâce (*Eph.*, I, 18), à l'aide desquels les sacrés mystères vous seront révélés : ce qui mettra votre conscience dans un calme qu'elle n'avait jamais senti; et votre foi se reposant sur celle de l'Eglise, vous marcherez d'un pas ferme et assuré dans la voie du salut en croyant tout ce qu'elle croit, et en pratiquant tout ce qu'elle pratique.

Quand la lumière divine ne vous aurait pas conduit à un changement si nécessaire, la raison seule vous y engageait; et en supposant les principes de la foi, il n'est pas possible que la droite raison en tire d'autres conséquences.

La foi vous apprend que Jésus-Christ a envoyé le Saint-Esprit à son Eglise (*Joan.*, XIV, 16; XVI, 13; XX, 22), et qu'il lui a promis d'être avec elle jusqu'à la consommation des siècles (*Matth.*, XXVIII, 20) : la raison ne peut donc s'empêcher d'ajouter que c'est dans cette Eglise qu'il fallait que vous fussiez, pour être avec Jésus-Christ et pour recevoir son Esprit-Saint.

La foi vous apprend que Dieu a fait prédire par ses prophètes, et que Jésus-Christ même a prédit toutes les marques qui rendraient cette Eglise connaissable aux nations : la raison ne peut donc s'empêcher d'ajouter que vous ne deviez jamais prendre pour l'Eglise une société qui n'a pas ces marques.

La foi vous apprend que *les portes de l'enfer ne prévaudront jamais contre l'Eglise* (*Matth.*, XVI, 18); c'est-à-dire, selon les Pères, qu'elle ne sera jamais ni séduite par l'erreur, ni abattue par la persécution : la raison ne peut donc s'empêcher d'ajouter que vous devez regarder comme des imposteurs ceux qui vous avaient dit que le contraire était arrivé. Et quand l'Eglise serait en effet tombée dans l'erreur, contre la parole expresse du Fils de Dieu, outre qu'il nous en aurait avertis par ses prophètes ou par lui-même, comme il nous a charitablement avertis du contraire, n'est-il pas croyable qu'il l'aurait rétablie par des voies proportionnées à sa sainteté et à sa sagesse? D'abord il l'établit par les apôtres et par les hommes apostoliques, qui n'employèrent que la bonne vie, les miracles, et le martyre pour accomplir leur mission. S'il eût fallu la rétablir, serait-il possible que Dieu n'eût choisi pour cela que des prêtres incontinents et des moines apostats, en qui l'on n'a remarqué, ni sainteté, ni souffrances, ni miracles, ni aucune marque de son esprit, et en qui l'on a vu au contraire tous les caractères de son ennemi? Tout cela, monsieur, devait nécessairement vous faire conclure que vous étiez hors de l'Eglise, et que la raison seule vous obligeait d'y rentrer.

Vous y rentrez aujourd'hui, et vous consolez par là cette mère charitable, que votre perte avait si sensiblement touchée. Elle pleurait sur vous comme sur tant d'autres qui ont cruellement déchiré son sein; mais à la vue de votre retour, elle appelle ses voisins et ses amis, comme la femme de l'Evangile, et elle leur dit : *Réjouissez-vous avec moi de ce que j'ai trouvé la dragme que j'avais perdue* (*Luc.*, XV, 9).

Nous nous en réjouissons en effet avec elle, et vous ne doutez pas que cette joie ne trouve plus de sensibilité dans mon cœur que dans celui de tous les autres. Ministre de l'Eglise, je pleurais avec elle quand vous étiez perdu; il est donc juste que je me réjouisse avec elle au moment qu'elle vous retrouve. Pasteur affligé, j'ai souvent laissé plusieurs brebis dans le désert, pour courir après celle que j'avais perdue; maintenant que je l'apporte ici sur mes épaules, mes voisins et mes amis, prenez tous part à ma joie.

Vous en premier lieu, chastes épouses de l'Agneau, faites retentir par vos concerts le cantique de la délivrance; et puisque vous êtes par votre état des anges corporels et terrestres, joignez-vous aux anges du ciel pour vous réjouir, non-seulement sur la pénitence d'un pécheur, mais encore sur le retour d'un enfant prodigue, qui s'était enfui dans un pays étranger. J'avoue que jusqu'à ce jour il ne vous avait pas reconnues pour ce que vous êtes, mais depuis qu'il a *entendu la voix de l'Epoux* (*Joan.*, III, 29) auquel vous vous êtes consacrées, il a reconnu le mérite de votre sacrifice, et il a voulu paraître à vos yeux, pour faire un désaveu solennel du tort que sa prévention l'avait obligé de vous faire.

Ames fidèles, qui aimez la religion, réjouissez-vous de ce qu'elle étend tous les jours ses conquêtes, et rapportez-en toute la gloire à la grâce de Jésus-Christ. Réjouis-

sez-vous aussi, pécheurs, à la vue d'une conversion qui est l'exemple et l'espérance de la vôtre, et adorez cette miséricorde qui, après avoir retiré votre frère de la misère de l'hérésie, peut vous retirer vous-mêmes de la misère du péché.

Pour vous, monsieur, réjouissez-vous plus que tous les autres, vous y êtes le plus intéressé, et surtout rendez-vous cette joie salutaire par la sincérité du sujet qui vous la cause; reconnaissez le don de Dieu, et n'en abusez point par une ingratitude qui changerait la miséricorde en colère. Je vous déclare de la part de l'Église où vous rentrez, qu'elle aimerait mieux vous voir hors de son sein ennemi déclaré, que dans son sein enfant rebelle. Rentrez-y donc, pour n'y être animé que de son esprit. Rendez-lui une obéissance entière et universelle dans sa foi et dans sa discipline; et pour recevoir la grâce que Jésus-Christ a attachée à ses sacrements, commencez par vous soumettre à celui de la pénitence.

On vous avait fait accroire que le Sauveur ayant satisfait pour les péchés de tous les hommes, les hommes n'étaient plus obligés de satisfaire après lui; mais on vous avait trompé, puisqu'il est certain que Jésus-Christ portant sa croix ne vous a pas dispensé de porter la vôtre, et que vous devez *accomplir dans votre chair ce qui manque à sa passion* (*Col.*, I, 24). Vous ne le pouvez que par la pénitence; faites-en donc *de dignes fruits* (*Luc.*, III, 8). Criez à Jésus-Christ, comme les lépreux de l'Evangile, d'avoir pitié de vous; et pour être entièrement guéri, allez vous présenter aux prêtres, comme ils y allèrent par l'ordre de ce céleste médecin.

Alors vos péchés vous seront remis; et l'Eglise ayant des preuves raisonnables de la pureté de votre conscience, fortifiera et augmentera votre foi, en nourrissant votre âme du corps et du sang de Jésus-Christ, non pas en figure, mais réellement.

Quels vœux ne ferai-je pas pour vous à l'avenir! Si nous étions si unis par les liens que la nature et la patrie forment ordinairement dans les cœurs, nous le serions bien plus dans la suite, puisque nous ajoutons aujourd'hui à ces liens naturels les nœuds indissolubles de la religion, et que l'amitié qui est fondée sur la charité ne finit jamais. Je rends grâces à Dieu de ce qu'il a bien voulu se servir de moi pour vous procurer un bien qui ne doit pas moins vous faire espérer que la possession de Dieu même. Ce bien consiste dans l'absolution que vous allez recevoir. Recevez-la avec foi et avec humilité, et, à votre tour, *rendez grâces à Dieu le Père, qui, en vous éclairant de sa lumière, vous a rendu digne d'avoir part au sort et à l'héritage des saints, et qui vous a arraché de la puissance des ténèbres, pour vous transférer dans le royaume de son Fils bien-aimé* (*Col.*, I, 12). Enfin, ayez toujours présentes les paroles consolantes que David vous prête aujourd'hui, et, plein de reconnaissance, dites sans cesse du fond du cœur : *Le Seigneur m'a retiré d'un lac de misère et d'un abîme de boue*, en me délivrant de l'aveuglement de l'hérésie, où ma naissance m'avait engagé; *et il a affermi mes pieds sur la pierre*, en établissant ma foi sur celle de son Eglise.

ORAISONS FUNEBRES.

AVERTISSEMENT DE L'ÉDITION DE 1748.

Les oraisons funèbres que renferme ce troisième volume, ont été imprimées séparément après avoir été prononcées; et l'on a désiré qu'elles fussent toutes rassemblées en un corps. On a tâché d'y représenter les dons excellents dont il a plu à Dieu d'orner les personnes illustres qui y sont louées, et les moyens que sa Providence a employés pour opérer leur salut : en quoi l'on s'est proposé de célébrer la vertu des morts, et d'en inspirer l'amour aux vivants.

A Dieu ne plaise que les oraisons funèbres que l'on prononce dans nos temples, ressemblent à ces pièces d'éloquence que l'on faisait autrefois parmi les Grecs, à la louange des faux dieux, et des hommes qui s'étaient signalés pour le service de la patrie! La vanité dominait dans les orateurs, et tout l'effet que leur discours produisait sur les peuples, se terminait à des regrets inutiles ou à la joie tumultueuse d'un superbe divertissement.

La volonté de Dieu est que nous travaillions tous à nous sanctifier (I *Thess.*, IV, 3), *et parmi les secours que l'Eglise nous donne pour l'accomplissement de ce précepte, elle compte pour beaucoup l'exemple des saints; elle ne se contente pas de faire écrire leur vie, afin qu'elle nous serve de modèle; elle fait encore prononcer leur panégyrique, afin que leurs actions, animées par la parole des prédicateurs évangéliques, fassent plus d'impression sur nos esprits. Il ne faut pas douter qu'elle n'ait la même vue, quand elle permet de louer dans la chaire ceux qui ont vécu parmi nous, et qui sont morts dans sa foi.*

Il est vrai qu'il y a une notable différence entre les saints canonisés, et les personnes dont on fait l'éloge funèbre : on n'a pas la

même certitude du salut des uns et des autres; mais tous ont cela de commun, que leurs louanges doivent être fondées sur la vérité.

On ne craint pas même de publier les péchés où les saints sont tombés, et d'en montrer toute l'énormité, tant pour relever le mérite de leur conversion, que pour animer les pécheurs à se convertir. Par la même raison, on doit convenir des fautes reconnues de ceux qu'on loue, et ce serait les louer mal que de les représenter sans défaut.

Une oraison funèbre ne doit pas être composée d'impostures artificieuses, ni de déguisements affectés; elle est instituée pour honorer la vertu, mais il n'y a point de loi qui oblige d'y supprimer les obstacles que cette vertu a rencontrés, à moins qu'on ne la cherche dans un art que la flatterie a inventé, et que la religion réprouve. Quand un prédicateur ne s'applique qu'à jeter un voile sur les yeux de ses auditeurs, et à flatter leurs oreilles, il offense leur jugement. La justice qui exige la proportion en toutes choses, veut qu'on accorde les louanges que l'on donne avec les prières que l'on fait; la chaire de vérité où l'on parle, avec l'autel où l'on immole le Dieu véritable. L'aveu que l'on fait alors des faiblesses humaines, tourne à la gloire de la grâce, et contribue à celle des personnes qui ont eu la sagesse de les reconnaître, et le courage de les surmonter.

Ces maximes n'ont pas besoin d'application; chacun pourra la faire en lisant les endroits qu'elles justifient. On se contentera de faire ici une réflexion nécessaire sur l'oraison funèbre de feu M. de Fieubet.

On avoue sans peine ce qui fut objecté d'abord, que, selon nos usages, il n'était pas d'un rang à recevoir dans l'Eglise un éloge public après sa mort. Aussi a-t-on rendu justice à monsieur son frère, en déclarant à la tête de cet éloge, qu'il n'y avait eu nulle part, et même on pourrait dire, qu'il a poussé sa modestie jusqu'à l'excès. Mais comme le mérite et la vertu, parvenus à un degré éminent, sont les plus justes sujets de louange, on a cru pouvoir suivre cette règle à l'égard d'un homme dont le mérite fut universellement reconnu, et dont la vertu qu'il avait toujours aimée, et qui l'avait élevé à des places d'une grande distinction, parut encore avec plus d'éclat dans les derniers temps de sa vie.

Le monde poli admira la délicatesse de son esprit, le monde politique la sagesse de ses conseils, le monde chrétien l'équité de ses jugements; ses divers emplois firent voir la diversité de ses talents, avec l'égalité de son zèle pour la gloire de son roi, et pour le service de sa patrie. La fortune n'eut pour lui des revers, que pour faire éclater son désintéressement et son courage; l'envie le craignit : la vérité le reconnut pour son protecteur; et la justice désira plus d'une fois de lui confier sa balance.

Il n'est pas surprenant qu'un homme de ce caractère soit loué dans la chaire de l'Evangile; mais ce qui l'en rendit encore plus digne, fut sa retraite édifiante, dans laquelle il s'était renfermé, disait-il, pour faire pénitence de la vie qu'il avait menée dans le monde : *vie où le monde même n'avait rien trouvé de répréhensible, puisqu'il le reconnaissait pour un des plus honnêtes hommes qui eût paru de nos jours. Mais ce qui passe dans l'esprit de la plupart des gens du siècle pour galanterie estimable, peu s'en faut que je ne dise pour vertu, est devant Dieu très-criminel.*

On sait que cette retraite a touché plusieurs des enfants du siècle, et elle peut encore en toucher d'autres; c'est dans ce désir que l'on prie humblement le souverain Maître des cœurs de donner bénédiction au discours qui la décrit, et à tous ceux qui composent ce volume, afin que les lecteurs y cherchent moins les règles de l'art, que des sujets d'édification et des exemples de piété.

ORAISON FUNÈBRE

DE MARIE-THÉRÈSE D'AUTRICHE, INFANTE D'ESPAGNE, REINE DE FRANCE ET DE NAVARRE.

Prononcée à Paris, dans l'église royale de Saint-Germain l'Auxerrois, le 25 novembre 1683.

Mulier timens Dominnm, ipsa laudabitur.

La femme qui craint le Seigneur, est celle qui sera louée. (*Prov.* XXXI, 30.)

C'est, messieurs, pour louer la reine, et non pour la pleurer, que je viens vous renouveler la mémoire du moment fatal qui l'a ravie à la cour, à la France, à toute la terre. Ce n'est pas qu'elle n'ait mérité nos larmes aussi bien que nos louanges, mais nous trouvons la matière de ses louanges dans sa vertu, et nous ne trouvons le sujet de nos larmes que dans notre perte; et comme nous ne sommes pas ici pour nous, mais pour elle, ce serait renverser l'ordre que de pleurer notre perte au lieu de louer sa vertu. Nous mériterions aussi d'en être repris, comme le fut, par saint Augustin, celui qui pleurait la vertueuse Monique. Ce Père disait que *cette marque de douleur n'était due qu'à ceux dont la mort avait été ou malheureuse, ou entière; que, par conséquent, il n'était pas juste de pleurer une femme qui mourait dans la paix du Seigneur, et qui vivait encore dans la principale partie d'elle-même* (*Aug.*, *Confess.*, *lib.* IX, *cap.* 12). Nous pouvons dire aussi que ces deux circonstances s'étant trouvées dans la mort de la reine, il ne serait pas moins injuste de verser des larmes sur son tombeau.

Suivons donc, mes frères, la coutume de l'ancienne Eglise qui, bien loin de pleurer les fidèles que Dieu venait d'appeler à lui, faisait retentir ses temples sacrés de ce même chant d'allégresse qu'elle répète tant de fois en célébrant la résurrection du Sauveur (*Hier.*, *epist.* 30). Elle ne faisait que louer le Dieu des vivants dans les honneurs qu'elle rendait aux morts; et, persuadée que ces morts ayant vécu dans sa crainte vivaient encore dans sa gloire, elle les louait aussi et ne les pleurait pas. Cette sainte mère a changé de discipline, parce que ses enfants ont changé de mœurs. A la place des chants d'allégresse, elle a inséré un cantique lu-

gubre dans les mystères qu'elle célèbre pour les morts. Au lieu de bénir le Seigneur de ce qu'*il les a couronnés dans sa miséricorde* (*Psal.* CII, 4), elle réclame cette même miséricorde, afin *qu'il n'entre pas en jugement avec eux* (*Psal.* CLII, 2). En un mot, elle les pleure beaucoup et les loue peu, parce que la plupart ayant vécu sans craindre Dieu, il faut qu'ils meurent sans être loués des hommes.

Quoique la reine n'ait pas été dans l'Eglise naissante, elle en a fait revivre en sa personne l'innocence et la sainteté. Ne la pleurons donc pas, comme l'on pleure les chrétiens qui meurent dans ces derniers siècles; et puisqu'elle a été *immobile dans la crainte de Dieu*, comme l'Ecriture le dit de Tobie (*Tob.*, II, 14), ne lui refusons pas les louanges que l'ancienne Eglise lui aurait données, et que le Sage veut qu'on donne à *la femme qui craint le Seigneur : Mulier timens Dominum ipsa laudabitur.*

Mais je ne prends pas garde, messieurs, qu'au même temps que j'établis la justice qu'il faut rendre à la vertu de la reine, je travaille à ma confusion. Je fais voir qu'on lui doit un éloge, et je ne considère pas que c'est de moi qu'on l'attend. Après que des bouches apostoliques et éloquentes nous l'ont représentée *sans tache devant le trône de Dieu* (1); qu'elles ont rendu *sa mémoire immortelle devant Dieu et devant les hommes* (2); qu'elles nous ont fait voir sa piété *établie sur des fondements éternels, et la loi de Dieu profondément gravée dans son cœur* (3); qu'y pourrais-je ajouter, moi, qui n'apporte ici pour tout avantage que l'autorité de ma mission? Je sens bien que, prévenu de la grandeur et de l'excellence du sujet, mon zèle voudrait éclater; mais il faut que la gloire de la reine l'emporte sur mon zèle. Tout ce que je puis faire, messieurs, pour satisfaire à l'un et à l'autre, c'est de prêter ma voix à des orateurs plus dignes d'un si noble emploi. Je n'entreprendrai pas même d'en faire le choix. Quand il s'agit de l'éloge de *la femme qui craint Dieu*, c'est au Saint-Esprit à les nommer, et je trouve que, dans le même chapitre où il dit qu'elle mérite d'être louée: *Mulier timens Dominum ipsa laudabitur* (*Prov.*, XXXI), il marque ceux qui sont dignes de la louer, quand il ajoute que son Epoux lui a payé un tribut d'honneur et de louanges : *Vir ejus et laudavit eam;* que ses enfants se sont levés pour publier qu'elle est bienheureuse : *Surrexerunt filii ejus, et beatissimam prædicaverunt;* et que ses bonnes œuvres doivent encore la louer dans les assemblées publiques : *Et laudent eam in portis opera ejus.*

Voilà, messieurs, les trois panégyristes sur qui je me décharge du soin glorieux de louer la pieuse princesse dont nous faisons les obsèques. Son incomparable époux va commencer son éloge, ses augustes enfants le continueront, et ses bonnes œuvres y mettront la dernière main. Que s'il leur arrive de dire des choses qui aient été déjà dites par les autres, ils ne les auront pas prises des autres, mais de la vérité; et cette conformité même sera une preuve solide de ce qu'ils diront. Il ne vous reste qu'à les entendre parler par ma bouche à la gloire immortelle de très-haute, très-excellente, très-puissante et très-chrétienne princesse, Marie-Thérèse d'Autriche, infante d'Espagne, reine de France et de Navarre.

(1) M. Bossuet, évêque de Meaux.
(2) M. le coadjuteur d'Arles.
(3) M. l'abbé Fléchier.

PREMIÈRE PARTIE.

Rien n'est plus grand ni plus mystérieux, parmi les choses divines, que le panégyrique que l'époux céleste fait de son épouse (*Bern.*, *in Cant.*; *Orig.*, *in Cant.*), et rien n'est plus glorieux, parmi les choses humaines, que celui que Louis le Grand fait de la sienne. Il le fait comme Adam le fait d'Eve, comme Abraham le fait de Sara, comme Jacob le fait de Rachel, comme Jésus-Christ le fait de l'Eglise.

Ce n'est point par hasard que l'Eglise est devenue l'épouse de Jésus-Christ; elle a été chosie par un conseil de la sagesse éternelle, et ce choix fait sans doute son plus grand éloge : *Elegit eam Deus et prœelegit eam* (*Psal.* CXXXI, 13). Le dessein de Dieu, dans la création de la première femme, fut de donner au premier homme *une aide qui lui fût semblable*, et le secours que l'époux trouvait dans son épouse faisait la gloire de l'un et la consolation de l'autre : *Faciamus ei adjutorium simile sibi* (*Genes.*, I, 18). Plusieurs vertus rendent Sara recommandable, mais aucune ne la relève si haut, au sentiment du prince des apôtres, que l'obéissance parfaite qu'elle rendait à Abraham, lequel elle regardait toujours comme son seigneur et comme son maître : *Sara obediebat Abrahæ, dominum eum vocans* (I *Petr.*, III, 6). Rachel meurt, et Jacob, vivement touché de sa mort, donne des marques si éclatantes de sa douleur, que la mémoire de Rachel en devient immortelle : *Erexit Jacob titulum super sepulcrum ejus* (*Genes.*, XXXV, 10).

C'est ainsi, messieurs, que les grands hommes et l'Homme-Dieu louent leurs épouses; car il est plus d'une espèce de louanges, et celles-ci ne consistent pas seulement dans ces témoignages avantageux que l'on rend au public par les paroles et par les actions, en faveur des personnes qu'on loue, mais encore dans ceux que l'on se rend intérieurement à soi-même par la satisfaction qu'on en reçoit. Jésus-Christ loue l'Eglise en la choisissant; Abraham loue Sara en la trouvant toujours soumise à ses ordres; Adam loue Eve en l'associant à tout ce qu'il fait; Jacob loue Rachel en arrosant son tombeau de ses larmes, et c'est de toutes ces manières que notre invincible monarque loue son épouse. Il la loue par le choix qu'il fait d'elle, par la soumission qu'il trouve en elle, par le secours qu'il reçoit d'elle, par les larmes qu'il verse pour elle.

La plupart des hommes ne font aucun choix quand ils sont obligés de prendre une

épouse; et ce reproche, que saint Jérôme faisait à son siècle (*Hier., adv. Jovin. lib.* I, *sub finem*) comme nous pouvons le faire au nôtre, ne regarde pas seulement les particuliers, il s'adresse souvent aux princes; mais peut-être sont-ils plus excusables que les autres : la nécessité de conserver des Etats affaiblis, de soutenir une couronne chancelante, de relever un trône abattu, les force souvent à faire des alliances, qui, sans toutes ces circonstances, paraîtraient peu avantageuses. D'ailleurs, il n'y a pas toujours de choix à faire pour les rois. Les personnes d'une naissance royale, qui seules doivent leur être unies, sont quelquefois uniques dans le monde.

Rien de pareil n'arriva dans l'heureux mariage de notre monarque. Triomphant et victorieux depuis son berceau, autant par la vigilance et par la sagesse de la reine sa mère que par la valeur et la prudence de ses capitaines, il commençait alors à faire tout par lui-même, et à donner à l'Europe attentive un pressentiment de ce qu'il est aujourd'hui. Il n'y eut donc point de contrainte dans son choix, et le seul mérite de l'infante d'Espagne en fut le motif. L'intérêt de sa couronne était de faire la guerre et de suivre sa haute destinée qui l'appelait à la prompte et entière conquête de la Flandre; mais cette princesse borna tous les desseins de ce jeune conquérant, sans doute parce qu'il la crut une assez grande conquête pour lui. L'Europe ne manquait pas alors de princesses dignes de monter sur le trône des Français. Plusieurs *avaient amassé* toutes sortes de *richesses*, mais Marie-Thérèse seule *en avait amassé plus que toutes les autres;* et le roi, usant de ce discernement que les suites ont si bien justifié, prononça que, puisqu'elle surpassait toutes les autres, elle devait leur être préférée. *Vir ejus et laudavit eam : Multæ filiæ congregaverunt divitias, tu supergressa es universas* (*Prov.*, I, 29).

Il me semble que je vois le puissant Assuérus, tout empressé à choisir une épouse entre mille avec laquelle il puisse partager un royaume heureux et florissant, *et que la seule Esther lui ayant plu, il témoigne qu'il a pour elle un amour de préférence, en lui mettant la couronne sur la tête* (*Esth.*, II, 17). Esther plut à ce monarque pas sa beauté, par sa douceur, par sa sagesse, par toutes les qualités royales qu'il vit d'abord éclater en sa personne. Et c'est là, messieurs, une des plus justes idées que je puisse vous donner de la princesse que Louis choisit pour épouse. Une seule circonstance m'arrêterait dans cette comparaison : c'est qu'Esther ne voulut pas découvrir sa naissance : *Noluit indicare populum et patriam suam* (*Esth.*, II, 20), et que nous déroberions un grand éclat à la gloire de la princesse que nous louons, si nous ne découvrions pas la sienne.

Mais quelle raison nous empêcherait de parler de ces grands monarques dont elle descend, de ces rois puissants qui commandent depuis si longtemps à l'ancien et au nouveau monde, de ces empereurs illustres qui ont hérité du trône des Césars? Pourquoi, parlant de ses aïeux paternels, oublirions-nous les maternels, qui sont encore plus considérables? et pourquoi, la voyant monter sur le trône de saint Louis, cacherions-nous qu'elle est petite-fille de saint Louis?

Je me rétracte, messieurs, et je soutiens que, sans rien dire de tout cela, la comparaison sera juste. Cachons, s'il se peut, l'ancienne noblesse d'une race qu'elle a su mépriser selon les règles salutaires de sa religion; supprimons, pour plaire à son humilité, ces grands noms que l'univers lit avec tant de respect dans sa vaste et nombreuse généalogie, et puisqu'elle a toutes les vertus d'Esther, souffrons que, pour les couronner, elle imite encore son silence. Bien loin que sa gloire en soit diminuée, ce silence même l'augmentera. Esther pouvait parler de ses ancêtres comme elle, puisqu'elle descendait de héros et de saints comme elle; mais elle n'en parla point parce qu'il ne fallait pas qu'elle dût son élévation à ses ancêtres, lorsqu'elle avait en sa seule personne de quoi mériter le choix d'Assuérus. Ainsi, quand Marie-Thérèse n'aurait pas eu tant de grandeur et d'élévation par sa naissance, elle avait en sa seule personne de quoi mériter le choix de Louis.

Choisie donc par lui, honorée et glorieuse de ce choix, elle monta sur le trône des Français de la même manière que Placille monta sur le trône des Romains, je veux dire, *pour être aussi visible à toute la terre que le soleil, et pour éclairer, par sa vertu, tout l'univers, soumis à son père et à son époux* (*Greg. Nyss., in Orat. Funeb. de Placilla Imperat.*).

Elle monta sur le trône pour unir deux choses opposées, l'empire et l'obéissance; pour commander à tous et pour obéir à un seul; pour voir toute la France à ses pieds et pour être soumise au roi comme à son chef. Comme elle était aussi bonne chrétienne que grande princesse, elle avait toujours devant les yeux les préceptes apostoliques qui, ayant établi *les maris chefs de leurs femmes* (*Ephes.*, V, 22), *comme* Jésus-Christ *est chef de l'Eglise* (*Coloss.*, III, 18), veulent que les femmes soient aussi soumises à leurs maris que l'Eglise l'est à Jésus-Christ (I *Petr.*, III, 1); et c'est dans cette soumission que l'Esprit-Saint fait consister une grande partie de leur gloire.

Ce précepte n'est guère accompli par les femmes ordinaires, et il l'est encore moins par la plupart des reines, qui, non-seulement ne veulent point avoir de maîtres, mais qui ne peuvent pas s'imaginer que, portant le diadème, elles soient obligées d'obéir à celui-là même de qui elles le tiennent. Mais, tout le monde sait que la reine eut une soumission entière pour le roi, et qu'elle ne manqua jamais de le regarder comme son seigneur et comme son maître : *Dominum eum vocans.* Bien différente de ces princesses ambitieuses que les histoires nous représentent, partageant la cour et troublant l'Etat par leurs intrigues et par leurs cabales, celle-ci, paisible et at-

tentive à l'essentiel de ses devoirs, fut uniquement appliquée à étudier la volonté de celui que le ciel lui avait donné pour chef, et la suivit toujours avec l'exactitude la plus scrupuleuse. Dès le moment qu'elle fut mise sous la puissance d'un époux, elle reconnut et respecta son autorité; elle ne se mêla que de le rendre agréable à Dieu par ses prières; elle ne lui parla que par ses vertus et *par la pureté incorruptible d'un esprit plein de douceur et de paix* (II *Petr.*, III, 4), tel que saint Pierre le demande dans les épouses chrétiennes : et une conduite si sage et si dépendante lui attira, de la part de ce prince, un amour mêlé de respect, d'estime et d'admiration : *Reverenter amabilem atque mirabilem viro* (*Aug.*, *confess.*, *lib.* IX, *cap.* 9).

Pour bien comprendre quelle est l'excellence de cet amour, il faut distinguer avec le même apôtre l'homme visible et extérieur qui frappe les sens et qui les charme, de ce qu'il appelle l'homme intérieur et invisible qui est caché dans le cœur : *Cordis homo.* C'est par les agréments de *l'homme extérieur* que l'on s'attire un amour de passion; mais ce n'est que par la beauté toute pure de *l'homme intérieur* que l'on mérite cet amour d'admiration et d'estime que sainte Monique s'était attiré de son époux et que la reine a toujours possédé de la part du sien.

En pouvait-il donner une marque plus sensible qu'en l'associant à tout ce qu'il a fait? Je n'en excepte pas même ses conquêtes. Si le roi les a rendues faciles et heureuses par sa valeur et par sa puissance, la reine les a rendues justes par le droit que sa naissance lui donnait sur tout ce qu'il a conquis. Je ne compte pas ce que tout le monde a dit, parce que la vérité force tout le monde à le dire; que ses prières continuelles lui donnaient un secours continuel; que lorsque l'époux portait ses armes victorieuses au delà de l'Escaut et du Rhin, l'épouse les y allait soutenir par sa présence et par sa piété; et que pour se rendre plus forte devant Dieu, elle appelait à son secours toutes les vierges de Jésus-Christ qu'elle trouvait sur son passage; que dans le temps que l'un *conduisait l'arche vers des villes frappées d'anathème* (*Josué*, VI), l'autre faisait retentir jusqu'au ciel *ces trompettes mystérieuses* qui en renversaient les murailles. Tant il est vrai que l'époux qui se confie à la piété d'une épouse sage et vertueuse ne saurait manquer de dépouilles : *Confidit in ea cor viri sui, et spoliis non indigebit* (*Prov.*, XXXI, 11).

Une des plus grandes actions que le roi ait faites et qui éternisera le plus sa mémoire est l'affaiblissement de l'hérésie en France, et la pieuse inclination de la reine a toujours enflammé son zèle pour la gloire de Dieu. Leurs cœurs s'animaient par une sainte émulation à se vaincre dans une si louable entreprise, et après plusieurs combats, l'un ne se trouvait jamais inférieur à l'autre.

Si un Père de l'Eglise a loué une impératrice de ce qu'elle ne détestait pas moins l'arianisme que l'idolâtrie (*Greg. Nyss.*, *loco supra citato*); nous pouvons bien louer la reine de ce qu'elle n'avait pas moins d'horreur pour l'hérésie protestante que pour le mahométisme. Si quelque chose pouvait lui faire de la peine en France, c'était d'y voir les Français unis par la soumission à leur prince, divisés par le culte de leur Dieu. C'est pour cela qu'elle animait par ses désirs et par ses conseils, les efforts que fait ce grand roi pour détruire un monstre si redoutable Et il est certain que dans tout ce qu'il a fait pour son Etat ou pour sa gloire, pour son salut ou pour le nôtre, il a trouvé un secours considérable dans cette princesse; son exemple et ses prières l'ayant toujours soutenu dans ces grandes occasions.

Il en était si persuadé, messieurs, qu'étant obligé de sortir de son royaume pour humilier des orgueilleux insolents, il la déclara régente. Cette régence dura peu, je l'avoue : mais dans le peu de temps qu'elle dura, la pénétration de cette princesse étonna les plus habiles et fit avouer à tous ceux qui avaient l'honneur d'être de son conseil, que si elle ne se mêlait point des affaires de l'Etat, ce n'était pas qu'elle n'en fût très-capable. Elle connaissait mieux que personne le vaste génie et les grandes lumières du roi à qui seul elle voyait soutenir avec succès tout le faix de son grand empire. Il était de son devoir de ne lui donner que le seul secours qui pouvait lui être utile, et c'était celui de ses vœux et de ses prières. Il était de sa sagesse et même de son courage de s'en tenir là. Il y a bien plus de grandeur d'âme à s'abstenir de prendre part à la conduite d'un royaume, quand on s'en sent capable, que de le faire avec un grand succès. L'ambition nous porte à nous produire, la religion nous sollicite à nous cacher, et un véritable chrétien ne doit se mêler des affaires de l'Etat, que lorsqu'il y est forcé par une vocation certaine de Dieu et par un exprès commandement du souverain. La reine était pénétrée de ces grandes vérités : et comme Jésus-Christ avait mis dans son cœur la disposition où il était lui-même quand le peuple Juif voulut l'élire roi (*Joan.*, VI, 15), ne pouvant pas fuir entièrement le trône où Dieu l'avait appelée, elle le fuyait au moins autant qu'il était en son pouvoir; et par cet éloignement intérieur, elle justifiait et assurait sa vocation. C'est là l'effet d'une grande sagesse, disons plus, d'un grand courage. Fuir de la sorte, c'est triompher; et nous pouvons appeler cette espèce de fuite, avec un Père de l'Eglise, une fuite victorieuse : *Victricem fugam.*

Qu'on ne s'étonne donc point de voir le roi si affligé de sa perte, et que ce païen austère et dénaturé dise tant qu'il lui plaira que *les larmes sont pour le peuple et qu'elles ne sont pas permises aux rois* (*Ennius.*). Louis plus juste et plus humain sait distinguer l'insensibilité de la constance. Il est si constant, qu'un coup si douloureux et si imprévu ne l'empêche pas un moment de vaquer aux affaires de son Etat. Il est si sensible qu'il ne peut lui refuser des marques éclatantes de sa douleur.

L'empereur Théodose descendit bien de son trône pour assister aux funérailles du grand Mélèce, et, persuadé qu'il perdait un puissant secours devant Dieu, il honora cette mort de ses larmes (*Greg. Nyss., in fun. mag. Mel. ep. Antioch.*). Ce qu'un empereur chrétien a fait pour son évêque, un roi très-chrétien ne pourrait-il pas le faire pour son épouse? Il descend du trône pour se joindre à toute sa cour qui la pleure, et il oublie qu'il est roi pour se souvenir qu'il est époux: ou pour mieux dire, en faisant paraître toute la tendresse d'un époux, il se souvient toujours qu'il est roi, et il croit que ses larmes, quelque précieuses qu'elles soient, ne sauraient trop l'être pour son épouse. Ah! qu'elles sont légitimes, quand elles sont versées pour une telle reine! mais qu'elles sont honorables, quand c'est un tel roi qui les verse! Celles de Louis déposeront à la postérité en faveur de Marie Thérèse.

C'est ainsi, messieurs, qu'il fallait que *la femme qui a craint le Seigneur* fût louée par son époux; mais parce que selon l'ordre établi par le Saint-Esprit, ses enfants lui doivent aussi des louanges, c'est maintenant à eux à s'acquitter d'un devoir si privilégié dans la seconde partie de ce discours.

SECONDE PARTIE.

La reine a été mère de plusieurs enfants selon la nature, dont les uns règnent déjà dans le ciel, et dont les autres sont destinés à régner successivement sur la terre. Elle a été mère de plusieurs enfants selon la grâce, et ce sont les pauvres de Jésus-Christ. Elle a été mère de plusieurs enfants selon son état, et ce sont tous les sujets que Dieu a soumis à l'empire de son incomparable époux, et par conséquent au sien propre. Tous ces enfants se lèvent aujourd'hui pour publier que leur mère est bienheureuse: *Surrexerunt filii ejus, et beatissimam prædicaverunt.* Ceux qui règnent dans le ciel la louent de son bonheur. Ceux qui doivent régner sur la terre la louent de l'amour qu'elle a eu pour eux et de l'espérance qu'elle en a conçue. Les pauvres la louent de la charité qu'elle a exercée à leur égard. Ses sujets la louent de la paix qu'elle leur a donnée et de tous les avantages qu'elle leur a procurés. Et vous allez avouer, messieurs, que comme l'on ne vit jamais dans une mère de fécondité plus heureuse, jamais enfants n'ont donné des louanges plus légitimes.

Ceux qui règnent dans le ciel doivent être les premiers à la louer; car, encore qu'ils soient les derniers dans l'ordre de la nature et de la grâce, ils sont les premiers dans l'ordre de la gloire. D'ailleurs ils sont les plus élevés: *Surrexerunt*; et peut-être ne fallait-il pas une chaire moins haute que le ciel pour louer dignement une si heureuse princesse.

Les femmes juives faisaient consister leur bonheur à être les mères ou les aïeules du Messie. Les femmes chrétiennes qui ont vu ce bonheur accompli en la personne de la sainte Vierge, font maintenant consister le leur à être les mères de ce même Messie en la personne des prédestinés qui sont ses frères (*Rom.*, VIII, 29): et comme les yeux du corps ne voient rien de plus heureux, parmi les femmes, qu'une reine mère, les yeux de l'esprit et de la foi ne voient rien qui approche de la qualité de mère d'un saint. Ce bonheur est même d'autant plus grand qu'il est rare, surtout parmi les reines: car il y a peu de saints, et entre ce peu de saints il s'en trouve peu parmi les grands et les riches (*Matth.*, XIX, 23). Mon Dieu! vous les avez souvent maudits (*Luc.*, I, 53; VI, 24; XVIII, 25)! Et parce que les enfants des rois tiennent le premier rang entre les riches, ils sont aussi les premiers frappés de cette malédiction. Heureux donc celui qu'une prompte mort vient enlever, *de peur que son esprit ne soit corrompu par la malice, et que les apparences trompeuses ne séduisent son âme* (*Sap.*, IV); et heureuse celle qui l'a enfanté, puisque la douleur qu'elle a de le perdre est avantageusement soulagée par la gloire qu'elle acquiert, en devenant, dans le sens que nous venons d'expliquer, la mère même du Messie.

La reine *a pleuré*, comme Rachel (*Jerem.*, XXXI, 15), ceux de ses enfants qu'il a plu à Dieu de lui redemander, après les lui avoir donnés; mais elle n'a pas été *inconsolable* (*Matth.*, II, 18), et sa foi l'a toujours emporté sur sa tendresse, parce qu'elle a reconnu leur bonheur et le sien propre. Quand elle se voyait ravir ceux qui devaient être un jour l'appui de cette couronne, et par qui même elle pouvait donner des rois et des reines à l'Europe, le remède le plus efficace qu'elle trouvait contre la sensibilité de sa douleur, était la voix de Jésus-Christ, qui lui disait: *Sinite parvulos venire ad me... talium est enim regnum Dei* (*Marc.*, X, 41). *Laissez venir à moi ces enfants*, que vous ne destinez qu'à un royaume temporel; *car le royaume de Dieu est pour eux.*

Mais quelque grand et quelque rare que soit en cela le bonheur de la reine, il ne serait pas accompli, si elle ne l'avait mérité. J'apprends de saint Augustin, que le salut des enfants qui meurent après avoir reçu le baptême, est souvent la récompense de la foi de leurs pères; il me sera donc permis d'inférer de ce principe, que, puisque Dieu a voulu que la reine fût mère de plusieurs prédestinés, il n'est pas impossible que sa grande foi n'ait été comptée dans le décret de leur prédestination éternelle (*Aug.*, *epist.* 23, *Bonif.*); et c'est de ce bonheur parfait, que les enfants, qui règnent dans le ciel, ne cesseront jamais de la louer. *Surrexerunt filii ejus et beatissimam prædicaverunt.*

Celui qui doit régner sur la terre, et qui a été le digne objet de son amour, la loue de cet amour même. Amour tendre et ardent, messieurs, mais réglé, et l'on peut dire que cette princesse a été, à l'égard de son fils unique, cette *mère de la belle dilection* (*Eccl.*, XXIV, 24), dont parle le Sage, puisque la dilection est toujours belle quand elle est *dans l'ordre* (*Cant.*, II, 4); et cet ordre, dit saint Jérôme, qui y est toujours nécessaire,

consiste à soumettre son amour à Dieu, de manière que les pères aiment leurs enfants après lui, pour lui et comme lui (*Hier., super Ezech. cap.* XLIV).

La reine a aimé Dieu plus que son fils, puisqu'elle n'a jamais omis à son occasion aucun devoir de la vie chrétienne, et qu'elle a toujours été disposée à le perdre pour sa gloire : elle en donna une preuve assez éclatante dans la dangereuse maladie dont cet illustre fils fut atteint. Nous nous en souvenons tous, messieurs, et nous en tremblons encore; mais plutôt c'est vous, ô mon Dieu ! qui fûtes le véritable témoin des sentiments de cette mère affligée. Sur le point de voir périr le seul fruit qui lui restait de son heureuse fécondité, vous savez que son cœur, déchiré par la crainte, vous était soumis par la foi. Elle vous offrit mille fois sa propre vie, pour la conservation de celle d'un fils si chéri ; mais, parmi toutes ses alarmes, vous trouvâtes toujours en elle une entière résignation à votre volonté sainte, et rien ne nous défend de croire qu'après que vous l'eûtes donné à sa piété, vous le rendîtes à sa soumission.

Plusieurs mères aiment leurs enfants, non pas pour Dieu, mais pour le monde et, si j'ose le dire, pour le démon ; non pas pour le ciel, mais pour la terre, et souvent même pour l'enfer ; et saint Augustin fait avouer, dans une de ses Epîtres, que le nombre de ces mères malheureuses n'est que trop grand (*Aug.*, *epist.* 32, *ad Letum*). Mais la reine n'a rien oublié pour faire de son cher fils un digne enfant de Dieu, en secondant les soins que le roi a pris de lui procurer une éducation non-seulement héroïque, mais chrétienne; quand, parmi tout ce qu'il y a de plus grand et de plus digne dans son royaume, il a choisi, pour la conduite et pour l'instruction de ce fils auguste l'élite des hommes sages et éclairés. Non contente de voir et d'approuver leur application continuelle à faire de la religion la première et la principale des instructions qu'ils donnaient à ce jeune prince, elle y joignait souvent les siennes, et toute la tendresse qu'elle avait pour lui ne tendait proprement qu'à lui inspirer la piété. La cour s'en est mille fois aperçue, et un témoignage incontestable vient d'en être rendu au public par ce prélat illustre (*Bossuet*), qui a aussi solidement loué la mère, qu'il a chrétiennement instruit le fils.

Aussi la reine eut-elle la consolation de le voir profiter des instructions et des exemples qu'elle lui donnait; de le voir non-seulement exempt de vice, mais encore doué des vertus qui lui sont nécessaires pour soutenir le haut rang où il est appelé. C'est ce qui donnait encore une nouvelle force à son amour; comme elle en cherchait en Dieu aussi bien le modèle que la fin, elle aimait principalement son fils, parce qu'il lui paraissait qu'il était aimé de Dieu, et si elle en eût eu quelqu'autre moins partagé des dons de la nature, mais plus riche en dons de la grâce et plus attaché à la religion, ce prince me permettra de le dire, elle l'aurait aimé plus que lui.

C'est donc par cet amour, messieurs, que le fils fait le digne éloge de la mère, comme le petit-fils le fait à son tour par *l'espérance sainte* qu'elle avait conçue de tout ce qu'il devait être (*Eccli.*, XXIV, 24). La joie que lui donna sa naissance ne se borna point à la satisfaction de voir la race royale continuée par les enfants de ses enfants ; elle passa d'abord jusqu'aux intérêts de la religion, et l'ardeur de ses vœux lui faisait prévoir, dans ce jeune prince, un Clovis en zèle, un Charlemagne en sagesse, un saint Louis en toute vertu. Portez, grande reine, portez cette espérance dans le ciel, et soutenez-la par vos prières : elle est trop sainte pour pouvoir jamais être confondue (*Rom.*, V, 5).

Ajoutons à cette postérité royale, qui fait si glorieusement le panégyrique de la reine, une autre postérité qui ne l'est pas moins, des enfants qui ne sont pas seulement fils du roi, mais rois eux-mêmes, puisque *le royaume du ciel leur appartient* (*Luc*, VI, 20), si bien que c'est d'eux que la plupart des hommes doivent l'attendre, et que c'est à leurs pieds que la reine fut si souvent prosternée, pour adorer en leur personne la royauté de Jésus-Christ. A ces mots, messieurs, vous entendez les pauvres dont Marie-Thérèse fut la mère.

Tout le monde sait combien la charité qu'elle eut pour eux fut ardente et étendue, et les pauvres mêmes de cette église en peuvent rendre un témoignage assuré : elle leur fit toujours des aumônes proportionnées à son rang ; elle retrancha de ses plaisirs, pour augmenter ses libéralités, et si quelqu'un prenait la liberté de lui dire qu'elle était trop magnifique dans ses dons, elle répondait *que Dieu et le roi y pourvoiraient assez.*

Elle les allait chercher jusque dans les hôpitaux, où elle employait sa bouche à les consoler, ses mains à les servir (*Hieron.*, *in Epitaph. Fab.; ad Ocean. epist.* 30); et tel qui n'était pas malade, enviait alors le bonheur de ceux qui l'étaient. Plusieurs font des aumônes par autrui, qui ne sauraient les faire eux-mêmes, parce que la vue des misères humaines leur est insupportable ; mais la reine n'en fut jamais effrayée. Indignée, au contraire, de la dureté de *ce riche*, *vêtu de pourpre et de fin lin* (*Luc.*, XVI, 19), qui ne daignait pas jeter un regard de compassion sur les plaies du pauvre, que Dieu avait mis à sa porte pour sa sanctification, elle regarda, elle soulagea tous les *Lazares* que sa charité put découvrir ; et bien loin de les mépriser, elle les considérait, elle les aimait, elle les craignait; car les pauvres sont un objet de terreur pour les riches (*Matth.*, XXV, 40); et parce qu'ils sont les puissances du ciel, mille fois plus à craindre que celles de la terre (*Marc.*, IV, 40); et parce qu'ils ne font, en un sens, qu'une même personne avec Jésus-Christ, qui est redoutable lors même qu'il est bienfaisant (*Luc.*, V, 26; VII, 6); et parce que leur seule vue avertit les

riches d'une infinité de vérités épouvantables, qui sont répandues dans l'Ecriture. Si bien que la reine, à qui une foi vive les avait découvertes, n'était pas moins à leur égard une *mère craintive* qu'une mère charitable, *mater timoris* (*Eccli.*, XXIV, 24); et cette crainte religieuse, unie à une ardente charité, la faisait prosterner à leurs pieds, l'obligeait à leur faire des profusions continuelles de son propre bien, et ne pouvant pas la rendre pauvre, la rendait souvent mendiante pour eux (1).

C'est ainsi qu'elle faisait de ses aumônes une eau salutaire, dont elle se servait pour éteindre le feu du péché; c'est ainsi que, *donnant de ce qu'elle avait, toutes choses lui étaient pures* (*Eccli.*, III, 33); c'est ainsi qu'étant *miséricordieuse* (*Luc*, XI, 41) envers le prochain, elle méritait que Dieu la traitât avec miséricorde (*Matth.*, V, 7); c'est ainsi que *des richesses périssables elle se faisait des amis qui, lorsqu'elle est venue à manquer*, l'ont sans doute reçue *dans les tabernacles éternels* (*Luc*, XVI, 9), et qui ne cesseront jamais de la louer : *Pauper et inops laudabunt nomen tuum* (*Psal.* LXXIII, 21.

Mais ce n'est pas seulement dans les hôpitaux que nous entendons les enfants faire l'éloge de leur mère; tout le royaume en retentit, et il n'y a pas un seul Français qui ne loue la reine de la paix qu'elle lui a procurée : la paix fut, pour ainsi dire, sa principale dot; la paix, qui fit notre bonheur, fit aussi le sien, et si ceux qui la reçoivent sont heureux, ceux qui la donnent le sont encore davantage. La paix la rendit mère de tous ceux qui auraient péri, si la guerre eût é é plus long-temps allumée entre les premières puissances du monde. Ce n'est pas assez, la paix la rendit mère de la France victorieuse, de l'Espagne affaiblie, de l'Europe troublée, et en même temps fille de Dieu, puisque c'est aux pacifiques que cette glorieuse qualité est acquise par préférence (*Matth.*, V, 7). Quoique le grand nom de mère des peuples fût attaché à son rang, il lui fut donné par la paix, d'une manière spéciale, et elle le soutint par sa grandeur d'âme, par sa bonté, par son affabilité, par sa modération et par toutes les vertus bienfaisantes qui peuvent attirer à une reine le respect et l'amour de ses sujets.

Mais c'est à un nouvel orateur à nous étaler ces nouveaux avantages. Jusqu'ici son incomparable époux a commencé son éloge, et ses augustes enfants l'ont continué; il est temps que ses bonnes œuvres l'achèvent. Écoutons-les, messieurs; et puisque le langage des actions est le plus puissant et le plus énergique, il est juste qu'il captive l'attention la plus entière et la plus exacte.

TROISIÈME PARTIE.

Les louanges des hommes peuvent être suspectes de flatterie, mais celles des bonnes œuvres ne le sont jamais. Le propre de cellesci est même de servir de fondement aux autres et de leur rendre témoignage; et ce serait en vain que la reine se trouverait louée par son époux et par ses enfants si ses bonnes œuvres ne la louaient de concert avec eux : *Laudent eam in portis opera ejus.*

Les bonnes œuvres font toujours l'éloge de la personne qui les pratique, surtout lorsqu'elles sont abondantes et qu'elles produisent ces richesses spirituelles dont parle saint Paul : *Divites fieri in bonis operibus* (I *Tim.*, VI, 28); quand elles sont excellentes, comme l'Ecclésiastique le recommande expressément à chaque fidèle : *In omnibus operibus tuis præcellens esto* (*Eccl.*, XXXIII, 23); quand elles sont uniformes : le Sage mettant cette différence entre les justes et les impies, que les justes sont uniformes dans leur conduite, et qu'il n'y a que de l'instabilité dans tout ce que font les impies : *Impius facit opus instabile* (*Prov.*, XI, 18). Et vous allez voir, messieurs, que les bonnes œuvres de la reine font son éloge par leur abondance, par leur excellence et par leur uniformité.

Bien loin que cette princesse ait encouru la malédiction que Jésus-Christ a donnée à cet arbre infructueux dont il est parlé dans l'Evangile (*Matth.*, XXI, 19), *elle a porté*, selon le désir de saint Paul, *tous les fruits des bonnes œuvres, et elle s'est appliquée à toutes sortes d'actions pieuses* (*Coloss.*, I, 10; I *Tim.*, V, 10). Ceux qui ont eu l'honneur de l'approcher savent qu'on ne lui a jamais proposé de bien que son cœur n'ait été prêt à embrasser. Fallait-il *assister des passants et nourrir des étrangers afin que Dieu*, selon sa promesse, *répandît ses bénédictions sur tout ce qu'elle ferait* (*Deut.*, XIV, 29)? fallait-il *consoler des affligés, supporter des faibles, être patiente envers tous* (*Thess.*, V)? fallait-il adorer Jésus-Christ sur nos autels, entendre sa divine parole pour *la pratiquer* (*Luc.*, XXI, 28), défendre les droits de la religion, réprimer par son autorité les traits de la médisance si ordinaire à la cour? On la voyait alors pleine de douceur, pénétrée de charité, transportée de zèle, faire toutes ces bonnes œuvres pour arriver à la perfection de son état.

Telle est la condition de la créature, et la reine ne l'ignorait pas, qu'une seule vertu ne peut la rendre parfaite, au lieu que l'unité et la simplicité font la perfection de Dieu qui, dans un acte pur et simple, unit sans composition tous les biens dispersés dans la variété des choses créées; la multiplicité, au contraire, est la perfection de la créature qui, ne pouvant pas avoir comme Dieu un bien qui embrasse tous les autres, fait consister son excellence à en avoir plusieurs qui approchent par leur multitude de la perfection qui est en Dieu par unité : C'est ce qui obligeait la reine d'entreprendre tout le bien qu'elle connaissait, d'avoir tant de piété pour Dieu, tant d'amour pour l'Eglise, tant de réglement dans ses mœurs, tant de modération dans sa puissance; en un mot, d'exercer abondamment, selon le précepte de saint Paul, toute sorte de bonnes œuvres : *Ut abundetis in omne opus bonum* (I *Cor.*, IX, 8; XVI, 19).

Bonnes œuvres qui ont été aussi excellentes que nombreuses, puisqu'elle a pratiqué

(1) La Reine a souvent quêté pour les pauvres et pour es religieux.

ce qu'il y a de plus sublime dans le christianisme, et qu'entre toutes les vertus elle a choisi les plus recommandables, qui consistent dans notre union avec Dieu, dans le bien que nous faisons aux hommes et dans la connaissance de nous-mêmes. Or, il est certain que rien ne nous unit plus à Dieu que la piété, que rien ne nous rend plus utiles aux hommes que la bonté, que rien ne nous fait si bien connaître nous mêmes que l'humilité, et c'étaient là les vertus principales de notre princesse.

Dès son enfance elle donna des marques de cette piété qu'elle a depuis si religieusement pratiquée. Sa conservation fut même un fruit de la piété, puisqu'étant restée seule du mariage de Philippe IV et d'Isabelle de France, elle fut vouée à sainte Thérèse dont le nom lui fut imposé et à laquelle vous savez qu'elle eut toute sa vie tant de dévotion.

Combien y a-t-il de religieuses qui ne vaquent pas tant à Dieu dans le silence du cloître qu'elle le faisait dans le tumulte de la cour, ou du moins qui ne prient pas avec tant de ferveur ni si longtemps? Elle en usait ainsi, mes frères, parce qu'elle croyait avoir plus besoin de prier étant reine que si elle eût été religieuse. Une personne retirée dans le cloître, ayant moins d'ennemis à combattre, n'a pas besoin de tant de secours ni par conséquent de tant de prières, au lieu qu'une reine, qui vit toujours à la cour et qui en fait la principale partie, que tout retire de l'amour de Dieu, que tout porte à l'amour du monde, périrait infailliblement si elle n'était soutenue par une prière fervente et continuelle. La reine, persuadée de cette grande vérité, a toujours fait de son palais une église; et c'est le nom que donne saint Paul aux familles chrétiennes (*Rom.*, XVI, 5). Elle a fait de la cour un monastère; elle a bâti un temple de Salomon dans Babylone même, et je n'en suis pas surpris : puisqu'elle avait résolu de faire toujours ce qu'il y a de plus excellent dans la religion, il fallait qu'elle priât, la prière étant, selon saint Augustin, de tous les exercices de la religion le plus sublime (*Aug.*, *in Tract. de Miser.*, *tom.* X).

A la pratique continuelle de l'oraison elle joignait le fréquent usage des sacrements, et principalement de celui de l'eucharistie. Jacob avait prédit que ce pain céleste ferait les délices des rois : *Præbebit delicias regibus* (*Genes.*, XLIX, 20); et cette ancienne prophétie a été singulièrement accomplie en la personne de Marie-Thérèse. Reine, plus encore par sa piété que par sa fortune, par l'empire qu'elle exerçait sur ses passions que par l'obéissance que toute la France lui rendait, elle trouvait toutes ses délices dans ce pain divin : aussi s'en nourrissait-elle presque tous les jours, parce qu'elle avait appris : *Que le corps de* Jésus-Christ *étant le pain de chaque jour, il faut qu'un chrétien le reçoive chaque jour pour soutenir sa vie spirituelle* (*Aug.*, *de Verb. Dom. secund. Luc.*, *serm.* 28). Mais, en se souvenant de cette maxime importante, elle n'oubliait pas celle-ci qui ne l'est pas moins : *Qu'en le recevant chaque jour il faut vivre de manière qu'on mérite de le recevoir*. Et vous savez, vous tous qui avez été témoins de ses pieux exercices, avec quelle innocence, avec quel respect, avec quelle crainte elle s'approchait de ce mystère également aimable et terrible; vous savez avec quelle componction *elle repassait toutes les années de sa vie dans l'amertume de son âme* (*Isa.*, XXXVIII, 15) pour éviter que ce qui devait être pour elle une source de grâces ne fût pas le sujet de sa condamnation; vous savez quelles fréquentes retraites elle faisait pour aller chercher dans la solitude ce *Bien-aimé* de l'âme chrétienne *qu'on trouve si rarement dehors* (*Cant.*, VIII, 1); et nous nous souvenons tous avec admiration de ce recueillement intérieur, de cette immobilité surprenante, de cette révérence profonde, de cette humiliation prodigieuse où nous la voyions au pied des autels.

Ses actions de piété envers Dieu étaient toujours accompagnées d'actions de bonté envers les hommes. On peut dire que cette souveraine était une copie vivante du premier des souverains, qui *est venu plein de douceur vers la fille de Sion* (*Zachar.*, IX, 9; *Matth.*, XXI, 9); et l'on peut même ajouter que cette seule qualité suffisait pour l'élever sur le trône, puisque, selon la promesse du Fils de Dieu, *ceux qui sont doux doivent posséder la terre* (*Matth.*, V, 4). N'accusant personne, excusant tout le monde, elle recevait avec douceur ceux qui avaient l'honneur de l'approcher, et principalement les ministres de Jésus-Christ, qui ont toujours trouvé un accès favorable auprès d'elle.

Au reste, messieurs, tout la portait à l'orgueil : sa haute naissance, la grandeur légitime qu'elle possédait, son union avec le plus grand des hommes, les fréquentes victoires qu'elle lui voyait remporter par mer et par terre, l'heureuse postérité qu'elle lui avait donnée, et plus que tout sa propre vertu. Cependant quelle était son humilité! Elle tournait ses principales réflexions vers elle-même, où elle était ingénieuse à chercher des sujets d'humiliation, et non pas sur ces dehors pompeux qui ne lui présentaient que des matières de gloire et de triomphe : que si, pour l'ordinaire, elle était magnifiquement parée, ce n'était pas en elle un défaut d'humilité, mais une nécessité de sa condition. Nous avons appris de saint Chrysostome que la majesté royale ne souffre point de parure commune : *Plebeium cultum regia non admittit potestas* (*Chrys.*, *serm.* 23); et son cœur était si éloigné de s'élever de toutes ses grandeurs, qu'on lui voyait toujours souffrir avec peine les applaudissements et les louanges qui les suivent. Nous ne la louons même aujourd'hui dans ce lieu sacré que parce qu'elle ne vit plus : si elle vivait elle nous imposerait silence. Heureux avantage de pouvoir satisfaire enfin à ce pressant désir de notre cœur qui nous portait toujours à louer notre princesse! mais avantage triste et trop chèrement acheté!

Ce qui couronne les bonnes œuvres de la reine, c'est qu'elles ont été constantes et

continuelles, et qu'il n'y a point eu de vide ni d'inégalité dans sa vie. Elle avait trouvé le secret de se mettre dans l'heureuse impuissance de se démentir en faisant toujours des actions excellentes, puisque tout ce qui est excellent est uniforme.

Rien n'est si uniforme que les opérations de Dieu au dedans et au dehors de lui-même, parce que rien n'est si excellent : au dedans le Père engendre sans cesse le Fils, et l'un et l'autre produisent sans cesse le Saint-Esprit; au dehors, se considérant comme Créateur, il conserve sans aucun changement les lois de la nature qu'il a une fois établies. Cette uniformité qui est en Dieu passe à tout ce qui participe à l'excellence de son être : dans le ciel les bienheureux jouissent toujours de la même vision, ils brûlent toujours du même amour, ils chantent toujours le même cantique; sur la terre Jésus-Christ, qui y est venu pour être *obéissant jusqu'à la mort* (*Philip.*, XIII, 8), obéit toujours à son Père; la sainte Vierge est toujours occupée du Messie : avant l'incarnation elle le désire, après l'incarnation elle le possède; quand il est monté au ciel, elle n'aspire qu'à se réunir à lui; l'Eglise a toujours les mêmes sacrements, les mêmes mystères, les mêmes cérémonies, les mêmes fêtes, qui se succèdent selon les temps.

Jugez par là de l'estime que vous devez faire de l'uniformité qui a paru dans les actions de la reine, et par leur uniformité jugez de leur excellence. Un seul jour était l'abrégé de toute sa vie; ce n'était qu'une révolution continuelle des mêmes biens, qu'une succession de vertus qui se cachaient pour faire place à d'autres, et qui revenaient à leur tour.

N'était-il pas juste qu'une vie si riche en bonnes œuvres fût couronnée par une sainte mort? Elle l'a été, messieurs; et il ne faut pas croire que cette mort, pour avoir été prompte, ait été moins précieuse devant Dieu. C'était aux Juifs à n'estimer que la longue vie, eux qui la regardaient comme le fondement des biens périssables, auxquels ils étaient uniquement attachés; mais dans l'Eglise de Jésus-Christ on mesure la durée de la vie, non par le nombre des années, mais par celui des vertus. Les bons chrétiens vivent toujours assez, quand même ils ne vivraient que peu de jours, puisque la mort est pour eux un passage à une vie nouvelle; et je tire cette grande vérité des paroles expresses de l'Ecriture, qui nous dit que *quand le juste mourrait d'une mort précipitée, il se trouverait toujours dans le repos; que ce qui rend la vieillesse vénérable n'est pas la longueur de la vie ni le nombre des années; mais que la prudence de l'homme lui tient lieu de cheveux blancs, et que la vie sans tache lui est une heureuse vieillesse* (*Sap.*, VIII, 4). Paroles consolantes, qui s'expliquent à la lettre en faveur de notre pieuse princesse, et qui nous confirment dans le dessein de la louer et de ne la pleurer pas, puisque *la femme qui craint le Seigneur* ne doit être que *louée: Mulier timens Dominum ipsa laudabitur.*

Louez-la donc, grand roi, de tout le mérite que vous lui avez reconnu, de la parfaite soumission qu'elle a eue pour vous, du secours assidu qu'elle vous a donné par ses prières; mais retenez ces larmes précieuses qui l'ont honorée d'abord, et qui feraient maintenant injure à sa vertu et à la vôtre. Vous avez perdu une sainte épouse, il est vrai; mais vous ne l'avez pas entièrement perdue, puisqu'en quittant toutes choses elle a emporté l'amour qu'elle avait pour vous. L'amour seul ne peut trouver sa fin dans la mort, parce que c'est alors qu'il trouve sa perfection en Dieu; et cet amour qui a eu pour vous de si justes sentiments sur la terre redouble son ardeur dans le ciel, pour vous obtenir les moyens d'achever heureusement ce que vous avez si glorieusement commencé. Elle vous quitte, mais en vous quittant que ne vous laisse-t-elle point! elle vous laisse un fils qui va marcher sur vos traces, qui n'a besoin que de méditer l'histoire de votre vie pour apprendre comment se forment les héros, et qui ne peut pas manquer de le devenir, ayant sans cesse un si grand modèle devant ses yeux; elle vous laisse pour fille une princesse aussi illustre par son mérite que par sa naissance, digne de votre attente et des nœuds sacrés qui l'unissent à ce fils auguste; elle vous laisse un petit-fils qui, en assurant votre sang à vos neveux, affermit les fondements des plus chères espérances de ce royaume; elle meurt enfin avec la joie de vous savoir toujours triomphant : et quand elle ne verrait pas l'avenir dans le sein de Dieu, tant de victoires qu'elle vous a vu remporter, l'assurent que ce qui vous reste à faire ne sera plus pour vous qu'une ample matière d'honneur.

Elevez de plus en plus votre voix, illustres enfants de cette mère chrétienne, et ne cessez jamais de publier son bonheur. Louez-la de cette manière toute sainte dont elle vous a aimés, et du soin qu'elle a pris de vous engendrer à Jésus-Christ (I *Cor.*, IV, 15), après vous avoir engendrés au monde. Pauvres, louez-la sans cesse de cette charité constante qu'elle a eue pour vous, et présentez-en toutes les marques devant le tribunal de Jésus-Christ, afin qu'elles lui soient comptées, et qu'elle en reçoive la récompense. Et nous, mes frères, qui avions l'honneur d'être ses sujets, et, par conséquent ses enfants, louons-la de tous les biens qu'elle nous a procurés; et faisons éclater aujourd'hui la voix de la reconnaissance, du respect et de l'amour, si naturel aux Français pour leurs souverains.

Enfin, que toutes ses bonnes œuvres joignent leurs voix à celles de son époux et de ses enfants et qu'elles la louent aux portes : *In portis*, non-seulement à ces portes visibles par lesquelles l'Ecriture veut nous faire entendre les assemblées publiques; non-seulement à la cour, où le souvenir de sa vertu sera toujours précieux; non-seulement dans

les hôpitaux et dans les églises, où les marques de sa charité et de sa piété la rendront toujours célèbre; non-seulement dans toute la France, où *sa mémoire sera toujours en bénédiction* (*Eccli.*, XLV, 1); mais qu'elles la louent principalement à ces portes éternelles, qui lui ont ouvert l'entrée à une autre vie, et où les louanges sont si nécessaires, puisque c'est là que toutes les actions des hommes sont pesées dans la balance rigoureuse de la justice de Dieu, pour être récompensées ou punies selon leur mérite.

Nous avons lieu d'espérer que tant de bonnes œuvres excellentes et continuelles que la reine a faites auront été couronnées de la main du juste juge (II *Tim.*, IV, 8). Et toutefois, ô mon Dieu! nous ne laissons pas d'implorer votre miséricorde pour elle. *Encore que nous lui ayons vu conserver toujours la pureté de sa foi et de ses mœurs, nous n'oserions dire pourtant que depuis qu'elle a été régénérée par le baptême, il ne lui soit pas échappé quelque parole qui fût contraire à votre loi* (*Aug.*, *Confess.*, *lib.* IX, *cap.* 13). Nous n'oserions soutenir, qu'ayant toujours vécu dans le centre des grandeurs mondaines, il n'y ait pas eu quelque circonstance dans sa vie qui vous ait déplu. *Laissant donc à part toutes ses bonnes œuvres*, *pour lesquelles nous rendons grâces à cette bonté infinie*, qui lui a donné la volonté de les entreprendre et le courage de les exécuter; *laissant donc à part toutes ses bonnes œuvres, nous vous supplions de lui accorder le pardon des péchés qu'elle peut avoir commis; et nous versons humblement sur elle des larmes qui ne viennent pas de la chair et du sang*, puisque nous mériterions nous-mêmes d'être pleurés, si nous pleurions ainsi une femme qui a vécu et qui est morte dans votre crainte; mais des larmes qui viennent de *l'appréhension que nous donnent vos jugements terribles, quand nous considérons qu'elle est morte dans l'état des enfants d'Adam* (I *Cor.*, XV, 22). Si elle a donc encore quelque tache à effacer pour entrer dans la plénitude de votre gloire, acceptez, Seigneur, acceptez ces offrandes volontaires que la piété chrétienne vous fait présenter ici, pour le repos de cette princesse, par la main des pauvres (1), qui doivent être d'autant plus favorablement reçus, qu'ils sont du nombre de ceux qui étaient entretenus par sa charité. Recevez ce sacrifice de propitiation et de paix qui vous est offert pour elle dans une église dont elle était fille. Faites que ce pain divin, qui l'a comblée de tant de grâces pendant sa vie, lui soit encore utile après sa mort; et puisque vous avez bien voulu lui donner une si belle couronne sur la terre, grand Dieu, achevez votre ouvrage en lui en donnant encore une immortelle dans le ciel, afin que nous puissions dire désormais en sa faveur, sans aucune restriction : *La femme qui craint le Seigneur mérite d'être louée.*

(1) Cent pauvres à qui on avait donné l'aumône et qu'on avait habillés, étaient allés à l'offrande avec un cierge à la main.

ORAISON FUNÈBRE

DE MADEMOISELLE ANNE-MARIE-LOUISE D'ORLÉANS, DUCHESSE DE MONTPENSIER, SOUVERAINE DE DOMBES,

Prononcé à Saint-Denis, le 7 mai 1693.

Gloria et divitiæ in domo ejus, et justitia ejus manet in sæculum sæculi.

La gloire et les richesses ont été dans sa maison; et sa justice demeure dans tous les siècles (*Psal.* III).

Monseigneur (1),

Autant que les grandeurs et les richesses sont estimées et recherchées, selon les maximes du monde, autant sont-elles méprisées et proscrites dans les principes de la religion. Les spectacles les plus étonnants que les saintes Écritures nous représentent, ce sont des grands humiliés : et les oracles les plus fréquents qu'elles prononcent s'adressent à des riches maudits.

Si je considère ces spectacles, je vois les filles de Sion, distinguées durant quelque temps par tout ce que leur sexe a de plus brillant et de plus pompeux (*Isa.*, III; *Jerem.*, I *et seq.*), et enfin tombées dans les plus dures humiliations de l'esclavage (*Jerem.*, XXVIII). Je vois un roi de Tyr, le plus magnifique de son siècle, précipité du faîte de la gloire dans le plus honteux avilissement (*Dan.*, IV); je vois un roi de Babylone, qui, après s'être élevé dans son cœur, en s'égalant à Dieu, et se mettant au-dessus des hommes, est tiré du rang des hommes et mis dans celui des bêtes.

Si j'écoute ces oracles, j'entends un prophète qui fait les menaces les plus terribles aux femmes opulentes de Samarie (*Am.*, IV, 1); j'entends un apôtre qui exhorte les riches non pas à verser des larmes, ce serait trop peu, mais à *pousser des cris et des hurlements à la vue des misères qui sont prêtes à fondre sur eux* (*Jacob.*, V, 1); j'entends un Dieu qui déclare aux riches que leur entrée dans le ciel est presque impossible (*Matth.*, XIX, 24).

Quoi donc, tous les grands et tous les riches périront-ils sans ressource? non, il y en aura quelques-uns de sauvés. Mais ils le seront (étranges expressions d'un prophète) *comme quand on retire avec peine un tison à demi-brûlé du milieu d'un embrasement* (*Am.*, IV, 10), ou *comme lorsqu'un berger arrache de la gueule du lion une partie du corps d'une brebis presque dévorée* (*Am.*, III, 12).

Mais qui fait la différence de ce petit nombre de grands et de riches sauvés d'avec cette multitude innombrable qui court aveuglément à sa perte? Les paroles de mon texte nous l'apprennent, c'est la justice sous le nom de laquelle l'Écriture comprend ici l'assemblage de toutes les vertus chrétiennes. C'est à la justice seule que ce miracle est réservé. Elle seule remplit assez les cœurs pour empêcher que la gloire et les richesses n'y répandent leur venin. Qu'elles soient donc dans la maison d'un David, ou dans celle d'une Esther : *Gloria et divitiæ in domo ejus*, il n'importe. Elles ne sauraient nuire

(1) M. le duc de Chartres.

à des cœurs de cette trempe, parce que tous les mouvements en sont réglés par cette justice qui demeure dans tous les siècles : *Justitia ejus manet in sæculum sæculi.*

Ces pensées différentes ont partagé mon esprit, en faisant l'éloge funèbre de très-haute et très-puissante princesse Anne-Marie-Louise d'Orléans, duchesse de Montpensier, souveraine de Dombes.

D'abord elle m'a paru environnée de la gloire et de la pompe du monde, et comme prédicateur chrétien, ce spectacle m'a fait trembler. Je n'ai pas tardé à me souvenir qu'elle a possédé des richesses immenses; et les oracles qui les maudissent ont redoublé ma frayeur. Mais après avoir mûrement considéré toute la suite de sa vie, consulté des personnes sages, et entendu des témoins non suspects, j'ai reconnu que la main de Dieu l'a toujours conduite *dans les sentiers de la justice* (*Psal.* XXII, 3); et que les faiblesses humaines, où elle a été sujette comme tous les autres enfants d'Adam, ne l'en ont jamais assez écartée pour la faire marcher *dans la voie de l'iniquité* (*Psal.* CXVIII, 29). Alors mon tremblement a cessé, ma frayeur s'est évanouie; et la douleur qui me reste de n'avoir pas eu assez de temps pour traiter dignement mon sujet, cède à la consolation de pouvoir du moins le traiter sans trahir mon ministère.

J'obéis donc au plus grand des rois, et je vais entrer selon mon pouvoir dans les pieuses intentions de son auguste frère, qui rend ici avec tant de magnificence les derniers devoirs de la reconnaissance, du sang et de l'amitié à une princesse, qui eut pour lui un attachement invariable. Et pour observer le plan que je me propose, n'oubliez pas ce que je viens de vous dire, que par le nom de justice, le Roi-Prophète entend ici toute vertu; car, quand on est grand et riche, ce n'est pas trop de toutes les vertus pour être chrétien.

J'avoue que la gloire et les richesses ont été dans la maison de Mademoiselle : *Gloria et divitiæ in domo ejus.* Mais j'ai à vous montrer que la justice chrétienne leur a ôté ce qu'elles avaient de pernicieux : *Et justitia ejus manet in sæculum sæculi.* La gloire du monde dont elle fut environnée était capable de l'éblouir; mais la justice en a tempéré l'éclat : c'est le sujet de la première partie de son éloge. Les richesses dont elle fut comblée étaient capables de la corrompre; mais la justice en a réglé la possession et l'usage : c'est le sujet de la seconde. Ainsi, ce qui est pour plusieurs une matière de réprobation, a été pour elle un moyen de salut : et quoique ses œuvres aient été passagères, le fruit en sera éternel, parce que l'éternité, qui en a été la fin, en doit être la récompense.

Vous allez donc voir, monseigneur, dans la suite de ce discours, ce que la gloire et les richesses ont de défectueux et de solide.

Déjà vous avez fait tant de chemin vers la gloire, que l'on peut dire que les nobles essais de votre valeur vous ont fait une espèce de tort avantageux, en vous mettant hors d'état, quelque prodige que vous fassiez, d'en faire désormais aucun qui nous surprenne. Déjà vous avez fait voir à la cour et dans les armées, que les richesses ne sont données aux princes que pour les rendre généreux et bienfaisants.

L'honneur qui en revient à votre altesse royale lui attire avec raison l'admiration du monde. Mais cet honneur, tout grand qu'il est, ne serait rien s'il ne devait finir avec le monde. Il y a un moyen infaillible de lui ôter ce défaut, et le voulez-vous savoir, monseigneur? *Interroga majores tuos, et dicent tibi* (*Deut.*, XXXII, 7); consultez les rois vos ancêtres, et ils vous le diront. La gloire les a accompagnés, les richesses les ont soutenus; mais la justice les a conduits. (*Ps.* LXXXIV, 14). Et pour l'avoir fidèlement suivie, elle leur a élevé un monument éternel, qui ne consiste ni dans le marbre, ni dans le bronze, mais dans la foi et dans la piété (*Psal.* CXI, 6). Formez-vous sur leurs exemples. Il faut d'aussi grands maîtres que ceux-là pour un disciple tel que vous.

Pour moi, à qui il n'appartient que de respecter les princes, je me renferme dans les bornes que cette triste cérémonie me prescrit : et à la vue de ce corps qui va être réduit en cendres, près de ce tombeau qui lui ouvre son sein horrible et ténébreux, je viens représenter, et à vous, monseigneur, et à cette illustre assemblée, que la gloire, ni les richesses ne dispensent personne de la fatale nécessité de mourir; mais quelles font vivre, après la mort, ceux qui savent les rectifier par la justice.

Je le répète, la gloire, inséparable du haut rang que Mademoiselle tint dans le monde, tempérée par la justice; les richesses immenses qu'elle y posséda, réglées par cette même vertu : ce sont les deux parties de mon discours.

PREMIÈRE PARTIE.

Comme c'est dans les princes que Dieu grave le plus vivement les traits de ses perfections infinies, c'est aussi sur leurs personnes qu'il répand ses dons les plus magnifiques, afin qu'ils leur attirent l'admiration et le respect : et il attache à leur condition un éclat extérieur, qui met une différence nécessaire entre eux et les autres hommes.

Il ne leur permet pourtant pas de faire de cette distinction éclatante l'objet de leur vanité, puisqu'*ils n'ont rien qu'ils n'aient reçu;* et que *l'honneur et la gloire appartiennent à Dieu seul. Quelque grands, quelque puissants qu'ils soient, ils ne doivent se glorifier ni dans leur grandeur, ni dans leur puissance : et leur gloire la plus solide consiste à connaître Dieu, à confesser qu'il est le Seigneur, à savoir qu'il exerce souverainement la miséricorde et la justice; et que sa volonté, qui est l'équité même, est la règle de tout ce qu'il fait dans le monde* (II *Cor.*, IV, 7; I *Tim.*, I, 17; *Isai.*, XLII, 8; *Jerem.*,

IX, 23). Ce sont les sentiments que Dieu même leur inspire dans le livre de sa révélation.

Mais des sentiments si justes ne sont que trop souvent étouffés. Les hommes, que la Providence fait naître dans les conditions inférieures, ne voyant rien au dehors qui leur obéisse ou qui les flatte, ne sentent rien en eux-mêmes qui les porte à oublier ce qu'ils sont (*Aug., de Civit. Dei, lib.* V, *cap.* 14). Mais les princes, distingués par des qualités rares, et accoutumés aux soumissions de tout ce qui les approche, peuvent aisément s'en glorifier : et il est bien à craindre qu'ils ne pensent qu'à jouir de tout ce qu'ils trouvent dans leur dépendance. Qu'ils apprennent donc d'un prince inspiré de Dieu, que la fierté, qui ne suit que trop la grandeur, doit être tempérée par la modestie : et que cette gloire même, que Dieu leur communique, serait pour eux un sujet de ruine, si elle n'était précédée de l'humilité : *Gloriam præcedit humilitas* (*Prov.*, XV, 13).

C'est, messieurs, par cette maxime que la religion établit, et dont la raison découvre la justice, que vous allez juger d'abord de la princesse dont nous faisons les obsèques.

Elle naquit dans le sein même de la gloire, qui a toujours fait son plus honorable séjour dans la royale maison de France. Maison dont la couronne n'a rien au-dessus d'elle que la croix de Jésus-Christ, et dont les lis sont plus pompeux et plus éclatants que *Salomon dans toute sa gloire* (*Matth.*, VI, 29); maison d'où est sortie une longue suite de rois, à qui saint Grégoire, pape (*Epist. lib.* V, *epist.* 6 *ad Childeb. Franc. reg.*), a donné ce grand éloge, *qu'autant que les rois ordinaires sont élevés au-dessus de leurs sujets, autant les rois de France sont élevés au-dessus des autres rois;* et nous pouvons ajouter, que leur grandeur, réunie dans le roi qui règne aujourd'hui, se trouve effacée et en même temps rehaussée par la sienne.

Quelle noblesse dans le monde était donc comparable à celle de Mademoiselle, puisque c'est de cette maison qu'elle tirait son origine des deux côtés? Marie de Bourbon, héritière de Montpensier, mérita par ses qualités éminentes que Louis le Juste la donnât pour épouse à Gaston son frère unique; et déjà elle s'attirait tous les cœurs par la bonté naturelle aux princes de sa branche. Mais le monde, *plongé dans le mal* (I *Joan.*, V, 19), ne fut pas digne d'une princesse si bienfaisante; et ce bel astre, qui commençait à répandre de si douces influences, se coucha dans son orient. Madame perdit le jour en le donnant à mademoiselle, qui fut la fille de la douleur de sa mère, comme Benjamin avoit été *le fils de la douleur* de Rachel (*Gen.*, XXXV, 18).

Qui n'eût dit que rien ne pouvait la dédommager de la perte d'une si bonne mère? Elle eut pourtant le bonheur d'en trouver une meilleure en la personne de la pieuse et magnanime reine Anne d'Autriche, qui la fit élever sous ses yeux et presque dans son sein. La jeune princesse eut donc la gloire inestimable de partager avec Louis le Grand et avec Philippe de France les tendresses maternelles. Elle eut même cet avantage sur eux, qu'elle les posséda avant eux et seule pendant plusieurs années.

La nature ne lui fut point avare de tout ce que le monde admire et qu'il désire même dans les personnes d'un si haut rang. Elle eut tout, messieurs, beauté, air grand, port majestueux, abord aisé, intelligence fine, mémoire heureuse, esprit pénétrant, et, en quelque sorte, *discernement des esprits* (I *Cor.*, XII, 10). Non-seulement elle comprenait avec une facilité merveilleuse tout ce qu'elle entendait, tout ce qu'elle lisait; mais ses lumières étaient si vives et si perçantes, qu'elle découvrait souvent jusqu'aux pensées et aux mouvements du cœur.

Vous savez quels étaient, dans les moments favorables, les charmes de sa conversation. Rien de si poli, rien de si vif, rien de si juste. Ce qui surprend, ce qui plaît, ce qui touche, parut avec éclat en sa personne et dans ses discours. Tant les soins d'autrui, joints à ses réflexions propres, perfectionnèrent ce que la nature avait si heureusement commencé.

Mais des qualités si distinguées, tant d'élévation et tant de gloire, n'étaient propres qu'à l'éblouir et à la jeter dans un orgueil qui l'aurait réprouvée devant Dieu, si la justice, source des vertus chrétiennes, n'en eût tempéré l'éclat. Examinons ici la vie qu'elle a menée au milieu de tout ce que le monde a de plus éclatant et de plus délicieux : et en y cherchant de quoi fonder l'espérance du salut de cette princesse, proposons aux princes et aux puissants du siècle qui nous écoutent, des vérités solides dont ils puissent profiter.

Sa haute naissance lui éleva le cœur par des sentiments nobles, que le prince son père lui avait transmis avec le sang. Mais elle tempéra toujours sa grandeur par cette douce affabilité, par cette bonté généreuse, qu'elle tenait de la princesse sa mère. Et je vous prends à témoins de ce que je dis, non-seulement vous qui eûtes l'honneur de voir assidûment cette princesse; mais vous encore, qui lui rendiez de temps en temps des devoirs de cérémonie et de respect. N'est-il pas vrai qu'il vous était permis de l'aborder à toute heure; et que vous ne lui trouviez plus de grandeur qu'aux autres, que parce qu'elle avait plus de politesse et de douceur? Y avait-il quelque marque de distinction dans vos maisons ou dans vos personnes, qu'elle ne prît soin de relever par des éloges délicats? Et ne s'était-elle pas étudiée à connaître jusqu'aux familles les plus médiocres, pour faire à ceux qui la visitaient des honnêtetés proportionnées?

N'en cherchez pas seulement la cause dans une humeur naturellement civile. Mademoiselle était trop éclairée pour ne pas savoir que la condition où elle était née, n'était qu'une qualité étrangère, qui ne la rendait

ni plus parfaite en elle-même, ni plus agréable à Dieu ; et que cette qualité, qui l'élevait si fort au-dessus des autres par la naissance, l'égalait aux autres par la nature et l'y soumettait en un sens par la religion. Sentiments de justice, que Dieu avait tellement imprimés dans son cœur, qu'elle fut toujours plus glorieuse d'avoir été régénérée dans le baptême, que d'avoir tiré son origine de la plus auguste et de la plus ancienne maison de l'univers.

Quelle complaisance ne donne pas la beauté dans une riante jeunesse? Les belles et jeunes personnes se plaisent bien plus à elles-mêmes, que tous les hommes ne sauraient leur plaire; et la perte anticipée de cet objet frivole de leur vanité est pour elles un malheur suivi des regrets de toute leur vie. On sait que Mademoiselle fut ornée en naissant de ce don de Dieu : mais quand elle aurait oublié durant quelque temps, que depuis le péché ce don de Dieu est un piége, elle ne tarda point à s'apercevoir que *la beauté* qui passe *est vaine et trompeuse* (*Prov.*, XXXI, 30); et que l'on ne doit attacher son cœur qu'à la pure et invariable beauté de la justice. C'est un des noms que l'Ecriture donne à Dieu : *Benedicat tibi Dominus pulchritudo justitiæ* (*Jer.*, XXXI, 23).

Les vives lumières de son esprit lui firent mieux connaître les dissimulations et les souplesses des complaisants et des flatteurs : connaissance très-nécessaire à ceux qui tiennent les premiers rangs dans le monde; car avec quel artifice la cupidité ingénieuse leur cache-t-elle la vérité! Comme ils n'aiment point cette vérité qui les humilie, on ne leur dit que le mensonge qui les flatte : et chacun, plus jaloux de son propre intérêt que du leur, s'applique à les tromper avec plus d'adresse, pour ne se point attirer leur haine en les troublant dans leurs passions. Tel est encore leur malheur, qu'avec le plus de droiture et de désintéressement, on se trouve quelquefois obligé de les ménager par prudence et de ne leur montrer que dans des jours enfoncés ce qui devrait les éclairer et les frapper davantage. Mais combien de fois Mademoiselle employa-t-elle les riches talents dont Dieu l'avait honorée, à démêler la sincérité de la fausse complaisance! Et combien de fois sa pénétration découvrit-elle la vérité tout entière, quand la bienséance et le respect ne lui en montraient qu'une partie!

Les pompes du monde et les délices de la cour pouvaient faire en elle des impressions très-dangereuses; et qui oserait dire qu'elle n'en ait pas reçu quelque atteinte? Les saints mêmes n'en sont pas exempts et ils s'en plaignent tous les jours à Dieu par leurs gémissements et par leurs larmes.

Mais à la vue des dangers où son état l'exposait, elle en concevait une crainte salutaire, qui la portait à s'en garantir par de fréquentes retraites. Tantôt elle visitait celles des épouses de l'Agneau (1) qui *le suivent* de plus près *partout où il va* (*Apoc.*, XIV, 4), afin que leur vertu passât dans son cœur, par le fruit des pieux entretiens et par la force des bons exemples. Tantôt sans sortir de son palais, elle se dépouillait en la présence de Dieu de tous les prétextes, de tous les déguisements de l'amour-propre, pour mieux connaître sa volonté et pour obtenir la grâce de l'accomplir. Tantôt elle faisait quelque séjour dans les lieux de sa dépendance, où elle vivait tranquille sans être obscure. Selon les occasions, elle savait se faire une cour de sa retraite, mais il y avait aussi des temps favoris et privilégiés, où elle n'était jamais moins seule que quand elle paraissait l'être; ni moins oisive que quand elle l'était; parce qu'elle s'appliquait assidûment à la lecture et à la prière (*Cic.*, *de Offic.*, *lib.* III, *num.* 1; *Ambr.*, *epist.* 41, *ad Sabin*).

L'Evangile était l'oracle qu'elle consultait alors dans ses doutes et la bouche par laquelle Jésus-Christ lui parlait du haut du ciel, comme s'il eût été encore sur la terre. C'est là qu'elle s'accoutumait à *mépriser cette gloire mondaine, qui ne pouvait ni descendre avec elle dans le tombeau, ni la mettre à couvert au jour horrible de la vengeance* (*Psal.* CXLVIII, 18; *Eccli.*, V, 1). C'est-là qu'elle apprenait que *la véritable gloire vient de Dieu seul* (*Joan.*, V, 44); que *c'est à lui que les hommes doivent rapporter celle qu'il leur donne* (*Luc.*, XIV, 11); que *le plus grand doit être le plus humble dans la préparation du cœur* (*Luc.*, XXII, 26), et qu'*à l'exemple de l'Homme-Dieu, personne ne peut entrer dans la gloire que par les souffrances* (*Luc.*, XXIV, 6).

Frappée de ces grandes vérités, elle connut enfin le néant de tout ce que le monde estime et se forma une juste idée du véritable bonheur. Vous n'en douterez pas, messieurs, si vous lisez les courtes réflexions qu'elle a écrites sur les huit béatitudes. Outre les grâces du style, outre la noblesse et la solidité des pensées, vous y trouverez une connaissance parfaite, un goût excellent des dons de Dieu. Là sont fidèlement représentés les troubles d'une âme touchée du ciel et combattue par ses faiblesses. Tout y respire le désir sincère du salut, la douleur des fautes que l'on a commises, l'envie d'apprendre les moyens de les réparer. Le vrai sens des paroles de Jésus-Christ y est exprimé; et pour les interpréter avec une fidélité si exacte, il fallait qu'elle les eût souvent méditées, et même qu'elle les mît en pratique; car, selon les oracles du Saint-Esprit, nous n'avons la vraie intelligence que quand nous faisons ce qu'elle nous apprend à faire; et plus nous le faisons, plus nous sommes dignes que l'intelligence croisse et se perfectionne en nous : *Intellectus bonus omnibus facientibus eum* (*Psal.* CXX, 10).

Après l'Écriture sainte, le livre quelle lut toute sa vie avec plus d'attention et plus de goût, car il n'y avait point de livre de piété qu'elle ne lût, c'était celui de *l'Imitation de Jésus-Christ*. Et comme ce livre si renommé a contribué par sa simple lecture à la sanctification de plusieurs âmes, nous devons

(1) Mademoiselle était souvent au grand couvent des carmélites.

présumer qu'il n'aura pas été inutile à la sanctification de la sienne, puisque non contente de le lire, elle en a fait une excellente paraphrase.

Quelle merveille, messieurs, qu'une princesse engagée par son état dans les agitations de la cour et dans le commerce du monde; et d'ailleurs entraînée par une vivacité de tempérament, se soit néanmoins attachée à écouter Dieu, à lire avec une application curieuse et soumise les vérités saintes qu'il lui a plu de nous révéler, à se servir de ses lumières pour en pénétrer les ombres sacrées et mystérieuses, et à se faire de ses propres réflexions une règle de conduite! Mais, au lieu de dire : quelle merveille! ne parlerais-je pas plus juste, si je disais, quel malheur pour elle, si elle eût été assez négligente ou assez aveugle pour en user autrement! Elle aurait eu le sort de la plupart des gens du monde, qui ne lisent jamais ou qui ne lisent que des livres inutiles et profanes.

Osez-vous vous dire disciples de Jésus-Christ, vous qui ne savez pas ce qu'il vous enseigne? et comment pouvez-vous lui obéir, vous qui ne daignez pas seulement écouter ce qu'il vous commande? Faut-il s'étonner que votre esprit se remplisse de faux préjugés, et que, perdant peu à peu la conscience, vous veniez enfin à perdre la foi? Vous vivez obstinément dans une négligence entière de vos devoirs, et une ignorance orgueilleuse prête son voile à vos passions pour vous aveugler. Ne vous y trompez pas, jamais vous ne vous soumettrez à la loi vivante et intérieure, qui n'est autre que l'amour de Dieu, si vous ne connaissez auparavant l'extérieure, que sa sagesse nous a tracée dans les livres saints.

Mademoiselle ne lisait pas seulement, elle priait, et l'on peut dire que Dieu lui avait donné cet esprit de grâce et de prière qu'il avait promis par le prophète Zacharie à la maison royale de David : *Effundam super domum David spiritum gratiæ et precum* (*Zachar.*, XII, 10). Aussi ne fut-elle pas infidèle à une grâce si signalée, et, à l'exemple de ce saint roi, elle *louait Dieu sept fois le jour* et récitait les psaumes comme l'Eglise (*Psal.* CXVIII, 164). Convaincue de la nécessité de la prière, pour invoquer celui sans lequel elle ne pouvait rien, elle demandait, elle cherchait, elle frappait à la porte de la miséricorde, afin qu'elle lui fût ouverte (*Joan.*, XVI, 24). Elle aurait cru faire un grand mal et se priver d'un grand bien, si elle eût passé un jour non-seulement sans assister au sacrifice de Jésus-Christ avec une révérence profonde, mais encore sans se prosterner devant lui, pour lui rendre ses hommages et pour lui demander du secours contre les tentations de cette vie. Et toutes les fois qu'elle y manquait, ou qu'elle priait avec sécheresse et distraction, elle tâchait de réparer cette faute par une aumône extraordinaire.

Ah! que je plains ceux qui ne sentent pas leurs besoins ou qui les négligent (*Matth.*, VII, 7; *Jac.*, IV, 3). Ils ne reçoivent pas les grâces du ciel, parce qu'ils ne les demandent point ou qu'ils les demandent mal. Mais ils devraient se souvenir que, dans le langage des Pères, la prière est la principale action vitale de l'homme spirituel, et qu'elle est aussi dangereusement interrompue pour le salut de l'âme que la respiration l'est pour la vie du corps.

Jusque-là, messieurs, vous avez vu combien Mademoiselle reçut de gloire de sa haute naissance, de ses qualités naturelles et acquises, et comment la justice en tempéra l'éclat par les vertus civiles et chrétiennes. J'en demeurerais là, si la sincérité que mon ministère me prescrit ne m'obligeait à vous avouer que cette gloire ne fut pas sans ombre.

Je n'ai garde de vous proposer Mademoiselle comme ce sage imaginaire des stoïques que l'on supposait exempt de toutes passions. Une fatale expérience ne nous apprend que trop que notre nature, corrompue par le péché, leur donne entrée dans nos cœurs aussitôt que nous entrons dans le monde; et le plus estimable de nous n'est pas celui qui n'en a point; car où le trouver? c'est celui qui en a le moins. Mais si je suis contraint d'avouer que cette princesse a pu se laisser surprendre, dans un temps de trouble, à quelques-unes de celles dont il est plus malaisé de se garantir, je puis dire aussi qu'elle les a hautement condamnées, et, par la bonté du roi, les suites ne lui en ont pas été désavantageuses.

Je m'explique, messieurs, et pour cela je remonte vers ces temps de tumulte et de tempête, où un air empoisonné de faction s'était répandu dans ce royaume. J'y vois une fille qui s'élève au-dessus de la timidité de son sexe, et qui avec une assurance mâle brave l'eau, le fer, le feu, parce qu'un zèle inconsidéré lui fait prendre pour un bien le mal où l'engagent des conseillers politiques. A Dieu ne plaise que je prétende justifier une conduite qu'elle-même a désapprouvée!

Tout ce que je puis dire en sa faveur, c'est qu'en parcourant les années de sa vie qui se sont écoulées depuis, j'y vois cette faute soigneusement réparée par une retraite volontaire, par des larmes abondantes de douleur et de repentir, par une soumission sincère et persévérante. Et puisque l'Evangile, qui est ma règle, préfère la pénitence des pécheurs à l'innocence des justes (*Luc.*, XV, 7), je ne dois pas craindre d'avancer que la gloire de cette princesse lance des rayons plus vifs et plus éclatants depuis qu'elle a été captive sous l'obscurité d'une éclipse (*Aug.*, *Conf.*, *lib.* VIII, *cap.* 3). Sa justice ne laissera donc pas de subsister dans tous les siècles, parce qu'ayant reconnu qu'elle s'était écartée du droit sentier de cette même justice, elle y est rentrée sincèrement et pour toujours : *Justitia ejus manet in sæculum sæculi.*

Peu s'en faut, messieurs, que je n'appelle cette faute heureuse. Du moins est-il certain que, sans cet événement célèbre, il aurait

manqué à Louis le Grand une occasion éclatante de remplir l'idée que l'univers s'était formée de lui dès le commencement de son règne. Le gain des batailles, la prise des villes, la conquête des provinces ne font que les héros ordinaires; mais un roi qui compte pour le premier de ses empires celui qu'il a sur ses désirs, qui accorde des grâces difficiles et des pardons illustres, qui remet les coupables dans leurs rangs et dans leurs dignités, qui les reçoit dans son commerce le plus intime, un tel roi sort de l'ordre des hommes héroïques, pour s'approcher de la nature de Dieu, dont il est l'image (*Cic., orat.* 41, *pro Lig.*).

Puisse-t-il remplir sa haute destinée! puisse-t-il affermir de plus en plus son trône sur l'amour de la justice et sur la défense de la vérité, et achever de confondre ceux qui s'étaient vainement promis de le détruire (*Psal.* XLIV, 7; XCVI, 2; II, 1 *et seqq.*)! Jusqu'ici ils n'ont eu que la honteuse gloire de réussir dans des entreprises odieuses et de commettre des crimes heureux. Mais combien est éclatante et pure la gloire d'un roi qui seul, comme une forte digue, ose présenter son front majestueux et superbe à l'insolence d'un torrent grossi de toutes parts pour ravager les champs de l'Eglise! Potentats jaloux, nations séduites, qui frémissez depuis si longtemps contre le Seigneur et contre son oint, vous ne ferez encore contre lui que de vains projets (*Psal.* II, 1). Tremblez, le voilà qui part armé des mêmes foudres dont il vous a déjà frappés; et les princes de son sang, conduits par son génie, animés par son courage, vont renouveler, cette campagne, les prodiges de valeur qu'ils ont faits dans les précédentes.

Revenons à notre sujet. Si la gloire inséparable du haut rang que Mademoiselle tint dans le monde fut tempérée par la justice et par la piété, les richesses immenses qu'elle y posséda ne furent pas moins réglées par cette même vertu. C'est ce qui me reste à vous dire.

SECONDE PARTIE.

C'est une vérité décidée par l'Ecriture, conforme à la raison et nécessaire au maintien de la société civile, que ceux que la Providence a élevés au-dessus des autres, doivent être honorés (*Sap.*, 6; I *Petr*, I, 13; *Rom.*, XIII, 7); et afin qu'ils le soient, ils ont un besoin indispensable de richesses. Car les peuples, accoutumés à ne juger que par ce qui frappe les sens, ne reconnaîtraient pas une autorité, qui, toute divine qu'elle est, leur paraîtrait digne de mépris, si elle était destituée de quelque pompe extérieure.

Mais au même temps que Dieu permet aux grands d'être riches en effet, il leur commande d'être pauvres de cœur et d'affection. *Il faut,* dans le langage de l'Ecriture, *qu'ils soient libres entre les morts du siècle* (*Psal.* LXXXVII, 6), *qu'ils aient des biens terrestres, sans rien tenir de la terre* (*Psal.* CXLII, 3); *qu'ils soient au milieu des feux sans se brûler; au milieu des eaux sans y être submergés* (*Eccli.*, XIII, 11; *Prov.*, VI, 27); *au milieu des filets sans y être pris.* Tel est l'état violent où ils se trouvent, et point de place pour eux dans le royaume du ciel, *s'ils ne la ravissent par* une telle *violence* (*Matth.*, XI, 12).

Cette condition si enviée devient par là très-dangereuse pour le salut, parce que les richesses ont la fatale propriété de corrompre la plupart de ceux qui les possèdent. Elles sont trompeuses, et ils ne laissent pas de s'y confier; elles sont *incertaines et périssables* (I *Tim.*, XVI, 17), et ils comptent sur elles comme sur un secours infaillible; elles sont comme un roseau fragile, qui se rompt entre leurs mains et qui les blesse, et ils s'y appuient toujours. Ce que le Sage disait donc de tous les hommes, on peut le dire avec plus de raison des grands et des princes : *Où sont ceux qui ne courent point après l'or et qui ne mettent pas dans les trésors toute leur espérance? Qu'on nous en montre de tels, et nous les louerons, comme ayant fait des choses merveilleuses durant leur vie* (*Eccli.*, XXXI, 8).

J'avoue, chrétiens, que le nombre n'en est pas grand; mais par la grâce de Jésus-Christ, on en peut montrer quelques-uns; et j'ai aujourd'hui l'avantage de parler d'une princesse, qui posséda des biens en abondance, et qui n'y mit pas son cœur (*Psal.* LXI, 11), qui s'en servit pour soutenir son rang avec dignité, sans blesser les règles de la modestie chrétienne; et qui des richesses d'iniquité se fit des amis, qui, selon la promesse de l'Evangile (*Luc.*, XVI, 9), l'auront reçue dans les tabernacles éternels. Elle mérite donc d'être louée, puisqu'en la louant nous ne louerons que la justice, qui en régla la possession et l'usage. Les louanges que nous lui donnerons retourneront à leur principe, et les couronnes de gloire dont nous ornerons encore sa tête, seront jetées aux pieds du trône de l'Agneau (*Apoc.*, IV, 10).

Nous apprenons de saint Paul que nul ne connaît ce qui est dans l'homme, que l'homme même qui le pense (I *Cor.*, II, 11). Je ne dois donc pas craindre de me tromper en jugeant des dispositions intérieures de Mademoiselle à l'égard des richesses, puisque je n'en juge que sur ce qu'elle-même nous en a dit. Voici les réflexions qu'elle a faites sur ces paroles de l'Evangile : *Bienheureux sont les pauvres d'esprit* (*Matth.*, V, 3).

Elle y reconnaît avec une humble foi le bonheur des pauvres, à qui le royaume du ciel appartient par préférence; elle y craint le malheur des riches, qui, par leur état, se trouvent exposés à des périls capables de les exclure de ce royaume; elle se console en considérant que, comme les pauvres ne sont heureux qu'autant qu'ils aiment leur pauvreté, les riches ne sont malheureux qu'autant qu'ils aiment leurs richesses. Elle conclut qu'il ne les faut donc point aimer; qu'il importe au contraire d'en connaître le néant; qu'il ne faut s'abandonner, ni aux aises de la vie qu'elles facilitent, ni à l'or-

gueil qui en est inséparable; mais qu'on doit les employer avec joie à soulager les membres souffrants de Jésus-Christ (*Réflex. de S. A. R. sur le sermon de Jésus-Christ sur la montagne*, 2e *béatit.*).

C'est ce qu'elle a pensé, messieurs, et heureux les riches qui pensent comme elle! Mais la plupart mettent leur cœur où est leur trésor (*Matth.*, VI, 21); ils regardent les richesses comme un dieu puissant, à qui tout obéit (*Eccle.*, X, 19); et, malgré l'avertissement de saint Paul, ils leur rendent un culte idolâtre (*Coloss.*, III, 5). Plus ils sont riches, plus ils deviennent orgueilleux, et ils soutiennent leur orgueil par leur puissance et par leur crédit (*I Tim.*, VI, 17).

Mais *pourquoi, terre et cendre, es-tu superbe* (*Eccli.*, X, 9), et pourquoi te glorifies-tu de posséder de l'or, qui n'est qu'une terre un peu différente de l'autre? Bien loin de s'élever de ce qu'on est riche, l'on devrait au contraire s'en humilier, et ne regarder jamais les richesses qu'avec crainte.

Ecoutez, riches, et tremblez. Dieu donne souvent dans sa colère les biens de ce monde, et les réprouvés y ont ordinairement la meilleure part (*Psal.* IX, 4; *Jer.*, XII, 1 *et seq.*). L'incertitude d'être de ce nombre malheureux ne devrait-elle pas vous tenir dans une continuelle frayeur (*Aug.*, *in Psal.* IX, *n.* 22 *et seq.*)? Que sera-ce, si j'ajoute la difficulté qu'il y a de se sauver dans la possession des richesses, difficulté qui approche de l'impossibilité, sans qu'il reste d'autre consolation que de penser que *ce qui est impossible aux hommes est possible à Dieu* (*Matth.*, XX, 24)? Mais toujours est-il certain qu'il ne faut qu'une grâce commune pour sauver un pauvre, parce qu'il ne lui est pas difficile de se priver de ce qu'il n'a pas; au lieu qu'il faut un prodige de grâce pour sauver un riche, parce qu'il lui est très-difficile de se priver de ce qu'il a; et que pour s'en priver, il faut qu'il ait toutes les vertus dans un degré héroïque.

La princesse que nous louons a connu cette étonnante difficulté, et par la miséricorde du Seigneur, sa conduite n'a pas été contraire à ses lumières.

Saint Augustin, raisonnant sur la doctrine de saint Paul (*I Tim.*, V, 17), a soutenu qu'il est de l'ordre de la justice que les grands aient plus abondamment que les autres tous les besoins de la vie, et que leur délicatesse naturelle leur est une raison légitime de se traiter délicatement, pourvu qu'ils s'en affligent sincèrement devant Dieu; car s'ils pouvaient vivre d'une autre manière, ils feraient mieux (*Aug.*, *serm.* 61, *n.* 12 *nov. edit.*). Il n'est pas moins incontestable qu'ils peuvent user de leurs richesses pour soutenir les bienséances de leur état, pourvu qu'ils n'aillent pas au delà de leur pouvoir, et qu'au lieu de satisfaire à la nécessité qui a des bornes, ils ne cherchent pas à contenter l'ambition qui n'en a point.

Mademoiselle, fondée sur ces maximes de la raison et de la religion, a soutenu sa qualité de princesse sans oublier celle de chrétienne : si l'une l'obligeait de faire *servir sa table magnifiquement tous les jours* (*Luc.*, XVI, 19), l'autre l'obligeait aussi à *humilier son âme par le jeûne* (*Psal.* XXXIV, 13), et à se soumettre selon son pouvoir aux rigueurs de la pénitence. Plus la grande place qu'elle tenait dans le monde la mettait dans la nécessité d'être *vêtue de pourpre et de fin lin* (*Esth.*, XIV, 16), plus cette nécessité la portait à s'affliger, comme la reine Esther, de l'éclat de sa condition, et vous savez que depuis longtemps elle s'était presque dépouillée des marques pompeuses de sa grandeur. Venons au plus saint usage de ses richesses.

La foi lui fit regarder les pauvres de Jésus-Christ comme des princes infiniment élevés au-dessus d'elle, depuis que l'Evangile lui eut appris qu'ils sont les distributeurs des couronnes éternelles (*Matth.*, V, 5); aussi quelles profusions ne leur fit-elle pas toute sa vie, et surtout dans les derniers temps!

De son cœur, comme d'une source inépuisable, coulaient toutes sortes de biens. Ce cœur étendu par la charité, devint le cœur de la libéralité même, et comme le sein de la fortune, favorable à tous les malheureux. Combien de veuves recouvraient en elle l'époux qu'elles avaient perdu? combien d'orphelins leur mère? De combien de vierges réduites à des nécessités périlleuses garantit-elle la pureté? combien de victimes de la licence publique retira-t-elle du désordre? et par combien de secours distribués par l'humilité et par la prudence porta-t-elle la consolation dans ces retraites enfoncées où se cache la honte et souvent le désespoir? *Elle a répandu ses biens avec libéralité sur les pauvres* (*Psal.* CXI, 9), et en récompense, la parole de Dieu lui est un fidèle garant que *sa justice subsistera dans tous les siècles.*

J'avoue qu'elle n'avait pas toujours le courage de soutenir la vue des misères humaines; mais, comme saint Jérôme le disait d'une dame romaine qui avait la même répugnance, si Mademoiselle n'a pas distribué ses aumônes de sa propre main, Dieu s'est contenté qu'elle les ait fait distribuer par celle des autres; et il y aurait de l'injustice à prendre pour infidélité une répugnance naturelle : *Clemens fuit pecunia, non manu; et teneritudinem animi nequaquam interpretor infidelitatem* (*Hier.*, *in Epit. Fab.*, *Epist.* 30).

Ce n'était pas assez pour elle de pratiquer la miséricorde durant le court espace de sa vie, elle a voulu la faire passer aux siècles à venir; et le Dieu éternel en étant l'objet, il était de son grand cœur de la rendre en quelque sorte éternelle.

Oui, vous subsisterez éternellement, asiles nombreux et magnifiques qu'elle a établis dans ses terres contre la misère et l'ignorance; et lors même que vous trouverez votre fin dans la fin des temps, vous subsisterez encore dans le mérite de la charité, dont le privilége est de ne finir jamais : *Charitas nunquam excidit* (*I Cor.*, XIII, 8).

Vous louerez toujours votre auguste bien-

faitrice, malades, qui serez soulagés dans les hôpitaux qu'elle a bâtis; jeunes hommes, qui serez instruits dans les colléges qu'elle a fondés; jeunes filles, qui serez appliquées au travail et à la vertu dans les communautés qu'elle a érigées; vieillards, qui, par son secours, supporterez avec patience le poids des maux et de l'âge. Vous prierez aussi pour elles, humbles religieux, vierges sages, à qui ses libéralités ont procuré un repos exempt de soins, et, pour ainsi dire, une habitation sûre, où vos âmes seront guéries des maladies qu'elles pourraient avoir contractées dans le commerce du siècle, pour ne plus respirer que l'air de la saine doctrine et de la solide piété; et enfin la charité, principe, moyen, perfection de vos vertus et de celles de cette princesse, vous unira tous avec elle pour être éternellement consommés en *Dieu* (*Joan.*, XVII, 23), qui *est charité* (*I Joan.*, IV, 8), pendant que l'avarice ouvrira ses mains pour ensevelir dans l'enfer tous les riches impitoyables (*Luc.*, XVI, 22).

Mais il fallait, messieurs, que Mademoiselle *accomplît toute justice* (*Matth.*, III, 15), et selon saint Paul, elle ne l'aurait pas accomplie, si elle n'eût *pris un soin particulier de ceux de sa maison;* puisqu'en ne le prenant pas elle aurait *renoncé à la foi* (I *Tim.*, V, 8), fondement de toutes les vertus chrétiennes. Aussi, a-t-elle rempli ce devoir dans toute son étendue; et c'est une des actions de sa vie qui doit le plus lui attirer les bénédictions de Dieu et les louanges des hommes. Tous ceux qui se sont attachés à elle, ou pour lui faire honneur, ou pour lui rendre service, en ont reçu des bienfaits proportionnés à leur rang et à leur mérite. Pendant sa vie, une promptitude involontaire ne l'a pas empêchée de leur donner des marques continuelles de sa bonté : et à sa mort, non-seulement elle n'a pas voulu qu'ils perdissent leurs charges, mais de plus, elle les a récompensés au delà de leurs espérances, accomplissant ainsi à la lettre cette parole de l'Ecriture : *Servus sensatus sic tibi dilectus quasi anima tua..., neque inopem derelinquas illum* (*Eccli.*, VII, 23). Quand vous avez des domestiques prudents et sensés, aimez-les comme votre propre vie; et ne souffrez pas, qu'après vous avoir servis longtemps, ils demeurent pauvres.

Grand exemple pour ces maîtres ingrats et inhumains qui traitent leurs domestiques comme des esclaves, sans considérer que ce ne sont pas tant des serviteurs que des *amis humbles* (*Sen.*, *Epis.*, 47), de même nature qu'eux, rachetés comme eux du même sang de Jésus-Christ, et appelés à la même gloire. Qu'ils cessent donc aujourd'hui d'être sourds à la voix du grand apôtre qui leur déclare que ceux qui commandent et ceux qui obéissent, ont un maître commun dans le ciel, qui n'aura d'égard à la condition des personnes (*Ephes.*, V, 9), qu'autant qu'elles se seront distinguées par les vertus particulières de leur état.

Après avoir consacré une partie de ses richesses à sa piété, Mademoiselle devait l'autre à sa grandeur. Elle a considéré le roi de la terre comme l'image de celui du ciel, qui *n'ayant besoin des biens de personne* (*Psal.* XV, 2), donne toujours et ne reçoit jamais. Mais par un sage tempérament elle a tâché de pénétrer jusque dans son cœur, pour ne faire que des libéralités dignes de son approbation et de son estime. Elle les a faites, messieurs, et admirez avec quel discernement du besoin, du goût d'un chacun.

Elle voyait un jeune prince, cher à Sa Majesté, par les grandes espérances d'esprit et de valeur qu'il donnait dès sa plus tendre enfance, et que dans la suite il a si heureusement remplies. Elle a cru qu'il n'avait besoin que de dignités proportionnées à son mérite naissant. C'est par lui qu'elle a commencé, elle en a fait un souverain.

Elle voyait Monseigneur ne respirer que la guerre, et quand il n'y pouvait être, ne s'en consoler qu'à celui de tous les exercices qui la représente le plus vivement. Ce n'était pas à Mademoiselle à lui préparer les lauriers, dont il sait si bien se couronner. Mais pour marquer l'estime qu'elle faisait des travaux guerriers de ce prince, elle en a respecté jusqu'à l'image, en prenant le soin de lui préparer dans une contrée favorite un palais, où il pût commodément se délasser des fatigues de la chasse. Et qui sait, si en s'appliquant à le rendre si charmant et si magnifique, elle n'avait pas en vue d'y attirer quelquefois le roi, pour se conserver par ce secret ingénieux une place honorable dans sa mémoire?

Elle voyait enfin que rien ne manquait à Monsieur de tout ce que l'on peut désirer sur la terre. Et en effet, dignités, gain de batailles, prises de villes, palais superbes et délicieux, tout contribue à la gloire et à la magnificence de ce prince, et voici encore de nouvelles occasions de l'augmenter (1). Mademoiselle ne voyait donc qu'un seul endroit par où elle pût le toucher, c'était celui du cœur; et comme il l'a toujours honorée de son amitié, elle s'est épuisée pour lui en témoigner la reconnaissance la plus parfaite et la plus étendue. Aussi, tous ses biens qu'elle le prie d'agréer le flattent bien moins que cette marque éclatante d'estime et de distinction.

Après cela, chrétiens, cette princesse n'avait plus qu'à attendre Dieu, qui enfin l'a frappée d'une maladie assez longue pour qu'elle se sentît mourir, et qu'elle fût purifiée par le feu de la souffrance comme un argent précieux digne de servir au tabernacle éternel du Dieu vivant (*Psal.* LXV, 10; *Aug.*, *hic.*, *n.* 16). Les remèdes qu'on lui donnait, étaient pour elle comme une seconde maladie, presque aussi fâcheuse que celle dont on essayait de la guérir; et jamais elle ne les recevait qu'en esprit de pénitence. Quels soins ne lui rendirent pas

(1) Le roi venait de donner à Monsieur le commandement d'une armée.

alors les princesses ses sœurs! Quand on se souvient de leur douceur, de leurs larmes, de leurs assiduités toutes désintéressées, on ne peut leur refuser la gloire de s'être encore plus distinguées par leur vertu qu'elles ne le sont par leur naissance. Ses douleurs violentes et continuelles servirent à faire de sa mort un sacrifice, où la victime ne fut pas égorgée, mais détruite peu à peu; afin qu'elle eût le temps d'aimer les rigueurs de sa destruction. Et elle les aima, non par son inclination naturelle, mais par un coup de cette grâce qui fait en un moment des chefs-d'œuvre.

Durant sa vie elle avait eu toujours une extrême horreur de la mort; mais par un changement heureux, la *plus terrible des choses terribles* (*Arist.*) cessa de l'épouvanter. Tant est vrai ce que dit le Sage, que *la mort est amère à ceux qui s'établissent une fausse paix dans la jouissance des biens de ce monde* (*Eccli.*, XLI, 1). Elle ne devait donc pas l'être à Mademoiselle, qui, comme nous l'avons vu, s'en était détachée par un renoncement intérieur et par des aumônes abondantes dont le fruit, dit saint Augustin, est de procurer à ceux qui les ont faites, la grâce de mourir constamment : *Cultor eleemosynarum securus moritur.*

On ne vit pourtant en elle nulle fierté philosophique, nulle marque fastueuse de vanité. On eut plutôt sujet d'y admirer la sublimité d'une âme chrétienne, dont l'humilité fait le propre caractère. *Je ne suis pas assez philosophe*, disait-elle, *pour ne pas craindre, mais je suis chrétienne, et je me soumets.* Pour se rassurer, elle eut recours aux armes dont se servent les chrétiens pour combattre Satan au dernier passage. Elle reçut les sacrements avec une foi humble et éclairée; et tandis que les assistants versaient des larmes de tristesse, les siennes prenaient leur source dans le repentir de ses péchés. Elle demanda plusieurs fois pardon à toutes les personnes absentes et présentes qu'elle pouvait avoir offensées : elle récitait les psaumes qu'elle savait tous par cœur, et se les faisait répéter par le zélé ministre du Seigneur, qui lui rendait les derniers devoirs de la religion. Jésus-Christ crucifié fut désormais son refuge, et en cet état, elle abandonna *les tentes de Cédar* (*Cant.*, I, 4), pour s'envoler *sur les montagnes éternelles* (*Psal.* LXXV, 5).

C'est ainsi que l'espérance chrétienne nous le fait présumer par les mérites du Rédempteur, dont cette princesse aura sans doute reçu le fruit. Cependant, nous sommes bien éloignés de croire qu'elle n'ait pas eu encore quelque sujet de trembler en paraissant devant son Juge. Et cette crainte troublait son cœur, lorsqu'un peu de temps avant sa mort, elle-même s'accusait *d'avoir tant vécu, sans s'être corrigée de ses défauts.*

Cet aveu qui lui est glorieux et qui n'aura pas manqué de lui être utile, ne nous surprendra point, pour peu que nous considérions que la vie la plus louable aux yeux des hommes, peut être réprouvée devant Dieu, s'il l'examine sans miséricorde (*Aug.*, *Conf.*, *lib.* IX, *cap.* 13, *n.* 34). Et comment une personne mourante ne craindrait-elle pas ses défauts, elle craint même ses bonnes œuvres (*Job.*, IX, 28)?

Il est vrai que cette crainte peut être suspecte. Ceux qui ont toujours fermé les yeux sur eux-mêmes sont contraints de les ouvrir à l'heure de la mort : et comme alors ils voient la vérité dégagée des nuages qui l'enveloppent durant la vie, ils ne peuvent s'empêcher de connaître leur misère et leur néant; mais cette connaissance forcée ne produit en eux qu'une crainte servile, qui, bien loin de les conduire à l'amour, les jette plutôt dans le découragement et dans le désespoir. Au lieu que ceux qui n'ont pas attendu la dernière heure pour se convaincre de la vanité de toutes les choses du monde, et qui en ont détaché leur cœur, sont à la vérité saisis de crainte à la vue des jugements de Dieu, mais c'est d'une crainte qui prend sa source dans l'humilité, et qui est tempérée par l'espérance.

Telle était l'heureuse disposition de la princesse quand elle se faisait à elle-même des reproches si humbles et si édifiants. Elle n'avait pas attendu jusqu'à ce dernier moment à se convaincre qu'ici-bas rien n'est solide, et qu'en Dieu seul se trouve le véritable bien. Elle avait eu déjà le bonheur de le connaître et la gloire de le publier. Ecoutez, ce sont ses propres termes : *On ne peut*, disait-elle, *se dissimuler à soi-même, qu'il n'y a ni douceur, ni plaisir, ni sûreté dans aucune des attaches du monde; et que l'on ne peut trouver de consolation véritable que dans une parfaite soumission à la volonté de Dieu* (*Réfl. de S. A. R. sur le serm. de Jésus-Christ sur la mont.*, 3e *Béatit.*). C'est dans le livre dont je vous ai parlé, que vous trouverez ces belles paroles, fidèles interprètes des sentiments de son cœur, preuves incontestables de son amour pour la justice et pour la piété, et qui sans doute feront toujours honneur à sa mémoire.

Ah! qu'elle était sage de parler ainsi, et que ceux-là sont insensés qui tiennent un autre langage! car enfin, mes chers auditeurs, qu'est-ce que le monde (I *Cor.*, VII, 31)? Que sont ses biens, que des songes? Que sont ses pompes, que des illusions? Que sont ses plaisirs, que des impostures? Qu'est devenue cette grandeur mondaine que nous venons d'admirer dans la naissance et dans les actions de Mademoiselle? Nous n'en voyons plus que de tristes restes dans ces riches marques de deuil dont on honore sa sépulture; encore ne dureront-elles qu'un jour. Tout passe, et cette gloire dont le monde est avide, et ces richesses dont le monde est idolâtre; parce que *le monde lui-même doit passer avec toutes ses convoitises* (I *Joan.*, II, 7). La petite fille de tant de rois ne vous en convainc que trop, et si cette conviction vous paraît faible, fortifiez-la près des cendres de ces illustres

morts, avec lesquelles les siennes vont être désormais confondues.

Il n'y a que la justice chrétienne qui ne passe point. Elle seule peut rendre éternel ce qui ne l'est pas de soi-même; et voilà ce qui fait aujourd'hui le bonheur de la princesse que nous pleurons. Quelque passagère que fût sa gloire, elle emporte dans le tombeau celle d'avoir glorifié Dieu (*Apoc.*, XIV, 13). Quelque fragiles que fussent ses richesses, elle est suivie, devant le tribunal de Jésus-Christ, des bonnes œuvres qu'elle en a faites.

Sacrificate sacrificium justitiæ (*Psalm.*, IV, 6); offrez donc pour elle et pour vous le sacrifice de la justice; sacrifice d'excellente odeur qui consiste, selon saint Chrysostome, dans les fruits de pénitence et dans les œuvres de piété (*Chrys.*, *hic*).

Offrez-le pour elle(1), en joignant le sacrifice de la justice à celui de nos autels, et vos vœux à ceux de ce sacré pontife pour demander, de concert avec lui, que Dieu ne condamne pas dans cette princesse ce qu'elle a si humblement condamné (I *Cor.*, XI, 31); et que s'étant jugée si rigidement elle-même, Dieu, selon sa promesse, ne la juge point.

Offrez-le encore pour vous, afin que la grâce du Sauveur sacrifié vous détrompe de toutes les illusions de la vie; car vous avez beau vous étourdir par je ne sais quels enchantements qui vous obsèdent; tant que vous ne chercherez que le monde, vous ne chercherez que ce qui passe. Tant que vous ne vous appuierez que sur *un bras de chair* (*Jerem.*, XVII, 5), vous ne vous appuierez que sur ce qui tombe (*S. Aug.*, *serm.* 9, *n.* 4 *et seq.*). Tant que vous n'aimerez que vous-mêmes, vous n'aimerez que ce qui périt; mais si l'amour de cette justice qui unit les vertus chrétiennes, vous attache au service de Dieu, vous choisirez ce qui demeure éternellement, parce que *la justice demeure dans tous les siècles.*

ORAISON FUNEBRE

DE JACQUES II, ROI DE LA GRANDE-BRETAGNE,

Prononcée dans l'église de la paroisse royale de saint Germain-en-Laye, le 8 novembre 1702.

Miratus... dixit... non inveni tantam fidem in Israel.

Le Sauveur dit avec admiration: Je n'ai point trouvé dans tout Israël une si grande foi (*S. Matth.*, *ch.* VIII).

Chaque siècle a ses merveilles. Celle du nôtre est la foi de très-haut, très-puissant et très-excellent prince, Jacques II, roi de la Grande-Bretagne.

Rien n'est grand, rien n'est admirable comme la foi; elle peut tout jusqu'aux choses impossibles (*Matth.*, XIX, 26); elle voit tout jusqu'aux choses invisibles (*Hebr.*, XI, 1); elle est répandue dans tous les lieux; elle embrasse tous les temps: l'infini même de l'éternité s'enveloppe, pour ainsi dire, dans son sein; elle étend le cœur, et le rend capable d'être l'habitation de l'immensité de Dieu: elle est la mesure de toute grandeur (*Eph.*, III, 17). On est grand quand on a la foi, plus grand quand on a plus de foi. Tout est petit comparé à un fidèle, l'univers même tout vaste qu'il est (*Christianus major orbe* (*Chrys.*).

Il faut bien que la foi soit admirable, puisqu'un Dieu même l'admire et qu'il la trouve seule digne de son admiration. Vous l'admirâtes autrefois, mon Sauveur, dans un fidèle qui jugea de l'empire que vous avez sur toutes choses, par la prompte obéissance que rendaient à ses désordres ceux qui dépendaient de lui. Et vous l'avez admirée de nos jours dans un autre fidèle qui, à la vérité, n'a pas pu dire comme cet ancien: *Je dis à l'un, allez là, et il y va, et à l'autre, venez ici, et il y vient* (*Matth.*, VIII, 9), puisque son autorité sacrée a été foulée aux pieds; mais qui de la révolte même de ses sujets s'est fait un motif pressant de vous être encore plus soumis.

Il a été fidèle dans une terre où, si le Fils de l'homme descendait, à peine trouverait-il un reste de foi (*Luc.*, XVIII, 8); fidèle jusqu'à renouveler dans nos jours ce que les plus renommés conducteurs du peuple de Dieu ont fait de plus surprenant dans les différents âges du monde, et jusqu'à reproduire les merveilles dont l'Apôtre nous fait une si pompeuse description.

Par la foi, comme Noé, il rentre dans l'arche en rentrant dans l'Eglise, et se sauve du déluge de l'erreur qui fait périr toute sa nation: *Condamnant ainsi le monde insensé* qui le condamne (*Hebr.*, XI, 7 *et seqq.*).

Par la foi, comme Abraham, il sort de son pays où règne l'infidélité, et demeure errant dans une terre étrangère, soupirant après cette cité céleste dont les fondements sont éternels, *et dont Dieu même est le fondateur et l'architecte.* Comme ce patriarche, il mérite que sa chère Sara soit bénie du ciel, et qu'elle lui donne un Isaac, *enfant de consolation* pour ceux qui lui ont donné le jour et pour toute l'Eglise.

Par la foi, comme Moïse, il quitte plus d'une fois l'Egypte, préférant l'opprobre de Jésus-Christ à l'éclat de trois couronnes, *car il était attentif à la récompense.*

Par la foi, comme David, il monte sur le trône, bien moins pour y régner lui-même, que pour y faire régner Dieu. Quelques mutins lui disputent d'abord l'autorité souveraine, mais leur défaite l'ayant affermie, il s'applique tout entier à ramener l'arche et à faire les préparatifs pour l'édifice du temple. Mais comme ce prince persécuté, il souffre avec une constance héroïque et dans l'esprit d'une parfaite pénitence l'entreprise dénaturée d'un autre Absolon; et contraint de chercher son refuge au delà du Jourdain, il y trouve, non pas un simple seigneur qui le console par quelques rafraîchissements, mais le plus grand des rois, qui veut bien partager avec lui sa grandeur, et qui lui rend tout l'éclat de la royauté, sans lui en laisser les peines (II *Reg.*, XVII).

Par la foi, comme les saints, il triomphe des royaumes et des rois qui, préférant je ne sais quels intérêts à leur gloire, à leur religion, à la sûreté de leur couronne, ont la

(1) Monseigneur l'archevêque d'Auch.

lâcheté de le méconnaître, de l'abandonner, de le livrer ; et fortifié par cette foi, il étouffe tous les ressentiments de la nature contre un procédé si peu royal. Je le répète, une des plus grandes merveilles de notre siècle est la foi du roi d'Angleterre.

A ce nom, messieurs, divers mouvements partagent vos cœurs. Vous ressentez la joie de l'avoir possédé, et la tristesse de l'avoir perdu ; vous avez de l'indignation contre ceux qui l'ont abandonné, et de l'horreur contre ceux qui l'ont trahi ; vous adorez la profondeur des jugements de Dieu qui laisse succomber les justes sous les efforts des méchants ; vous avez une ferme confiance qu'il est dans le ciel, et que sa charité, maintenant parfaite et consommée, s'étend jusqu'à vous ; vous vous souvenez de l'avoir vu dans cette église remplir les devoirs d'un paroissien avec autant de simplicité que le moindre des fidèles, et avec autant de ferveur que le plus parfait; vous attendez enfin que je prête ma voix à cette même Église, pour exprimer ce qu'elle a vu et ce qu'elle a pensé des vertus de ce grand prince.

Oh ! que n'est-elle assez forte cette voix, pour se faire entendre au delà des mers et jusqu'aux extrémités de la terre, et pour confondre par l'exemple d'une telle foi, non-seulement l'infidélité des îles britanniques, mais celle de tout l'univers !

Vertu qui fait le caractère dominant de ce pieux monarque, et qui le suit pas à pas dans les principales circonstances de sa vie : avant qu'il monte sur le trône, lorsqu'il est assis sur le trône, après qu'il est descendu du trône.

Avant que de monter sur le trône, il embrasse la foi et en est la conquête.

Sur le trône, il travaille au rétablissement de la foi et en est l'espérance.

Hors du trône, il souffre pour la foi et en est la victime. C'est à quoi se réduit tout ce que je dois vous en dire.

O Jésus ! *auteur et consommateur de la foi; immortel, invisible roi des siècles, et roi des rois* (*Hebr.*, XII, 2 ; I *Tim.*, I, 17 ; *Apoc.*, XIX, 16 ; I *Cor.*, X, 31) ; c'est vous que je regarde principalement dans cet éloge funèbre ; et quand je loue la grandeur de la foi d'un prince selon votre cœur, que fais-je que louer la grandeur de votre don ?

Et vous, chrétiens, qui êtes venus pour admirer cette foi, priez que votre admiration ne soit pas oisive, et ne perdez rien d'un discours qui, par son sujet, mérite l'attention la plus entière et la plus respectueuse.

PREMIÈRE PARTIE.

Tous les chrétiens ne sont qu'une grande conquête, et cette conquête n'est autre que celle de la foi ou celle de Jésus-Christ par la foi. Le prince des apôtres nous en donne cette idée, lorsqu'après avoir distingué les disciples de l'Évangile par les titres glorieux de *sacerdoce royal et de nation sainte* (I *Pet.*, II, 9), il finit en les appelant par excellence, *le peuple conquis : Populus acquisitionis* (*Ps.* XVII, 10).

Le Sauveur *abaisse les cieux et en descend* (*Apoc.*, I, 13). Mais qu'est-il et où va-t-il ? C'est un conquérant, est-il dit dans l'Apocalypse, qui va faire des progrès inouïs. La croix est son champ de bataille, il y verse son sang, et par ce sang la mort est détruite, l'enfer vaincu, et l'Église devient sa conquête : *Quam acquisivit sanguine suo* (*Act.*, XX, 28).

Que fait saint Paul avec *les armes de sa milice!* Il veut *détruire la raison humaine et abattre tout ce qui s'élève avec plus de hauteur contre la science de Dieu* (II *Cor.*, X, 4). Mais que prétend-il par là, si ce n'est *de réduire les esprits en servitude pour les soumettre à l'obéissance de Jésus-Christ?* c'est-à-dire, de poursuivre l'ouvrage de ce divin conquérant. Tous les jours on y travaille, et il ne s'achèvera que quand *le Sauveur aura remis son royaume à son Père, et que Dieu sera tout en tous* (I *Cor.* XV, 24). Ceux qui se dévouent à la conversion des âmes, ont cette conquête en vue, et toutes les âmes qui passent de l'infidélité à la connaissance de la vérité évangélique, sont autant de conquêtes particulières qui toutes ensemble forment la grande conquête de l'Église : *Quam acquisivit.*

Entre les conquêtes de cette nature que nous avons vues de nos jours, je n'en connais point de plus remarquable que celle du duc d'York. Conquête glorieuse pour l'Église, s'il en fut jamais, et par la dignité de la personne, et par les difficultés de la conquête même, et par les heureuses suites qu'elle devait avoir.

Ne doutons pas, messieurs, que la dignité des personnes ne relève la gloire des conquêtes spirituelles. Il fallait bien, dit saint Augustin, que l'Apôtre le pensât ainsi, puisqu'il fit une singulière attention sur la qualité du proconsul Paul (*Act.*, XIII, 12), et qu'après avoir terrassé la fierté de cet orgueilleux Romain, pour le soumettre à l'aimable joug de la foi, il en prit le nom en mémoire d'une victoire si signalée : *Ob insigne tantæ victoriæ* (*Aug.*, *Conf. libr.* VIII, *c.* 4). Et lorsqu'un célèbre maître d'éloquence, qui avait eu la plupart des sénateurs romains pour disciples, devint lui-même disciple de Jésus-Christ, ce fut parmi les acclamations de Rome et les cris de joie de toute l'Église : *Mirante Roma, gaudente Ecclesia* (*Ibid. cap.* 2).

Est-ce que dans la maison du Seigneur on fait acception de personnes (*Rom.*, II, 11), et que les grands y sont reçus plus favorablement que le peuple ? A Dieu ne plaise! C'est au contraire ce qu'il y a dans le monde de plus bas et de plus méprisable que Dieu choisit, pour confondre ce qu'il y a de plus élevé (I *Cor.*, I, 28). D'où vient donc qu'il tire tant de gloire de la conversion des grands, et que l'Église en conçoit tant de joie? Voici la raison qu'en donne saint Augustin.

C'est que l'avantage que l'on remporte sur l'ennemi est bien plus grand quand on lui enlève un captif qu'il liait avec de plus fortes chaînes, et par lequel il en liait d'autres. Or, il est certain qu'il lie plus fortement les grands

par l'orgueil attaché à leur grandeur : et que par eux il en lie beaucoup d'autres par le mauvais usage qu'il leur fait faire de leur autorité. Alors la joie de l'Eglise est aussi plus éclatante et plus sensible, parce que les grands étant les plus connus, plus de personnes se réjouissent de leur conversion, et que la joie, qui est commune à plusieurs, devient plus forte ; car il est naturel aux passions de se fortifier par l'exemple (*Loco cit., cap.* 53).

Quels avantages ne trouvera pas le duc d'York comparé à Serge Paul et à Victorin ! Naissance royale, qualités personnelles, exploits militaires. Quelle supériorité sur eux !

Frère unique d'un grand roi, descendant d'une infinité de rois, il se trouve environné d'une infinité de sceptres et de couronnes. On voit dans son antique généalogie les anciens rois d'Ecosse, les anciens rois bretons, une foule de rois originaires de Saxe dont les royaumes sont à la vérité petits ; mais ils s'en contentent, et en cela je les reconnais rois. On y voit que toutes les maisons souveraines du monde chrétien y entrent par quelque endroit, et que celle de France y paraît dans tout son éclat.

Mais ce qui est plus remarquable et plus digne d'être publié dans la chaire de l'Evangile, c'est qu'on y trouve plusieurs rois saints. Heureuse race, où la sainteté se familiarise souvent avec la royauté ! Pour l'ordinaire ces deux qualités semblent s'éviter et prendre des routes contraires : ici elles s'associent et se donnent le baiser de paix.

C'est beaucoup, messieurs, que le sang de tant de rois ait coulé dans les veines du duc d'York, mais je ne vous en parlerais pas, si en même temps je ne voyais leurs vertus imprimées dans son âme.

Cette âme est toute royale, je veux dire pleine de bonté. Il ne goûte point de plus grand plaisir que celui de faire du bien. La plupart des jeunes princes souhaitent des couronnes pour satisfaire leur ambition. Si celui-ci en a jamais, le plus grand avantage qu'il en tirera, sera de contenter son bon cœur.

Il est majestueux sans orgueil. Il est fier, mais ce n'est que dans les armées ; partout ailleurs ce n'est que douceur, politesse, affabilité.

Voyez comme il commence de montrer cette fermeté et cette tranquillité d'âme, dont la suite de sa vie sera un témoignage si éclatant. Malheureux dès sa première jeunesse, captif et contraint de déguiser son sexe pour recouvrer sa liberté, fugitif après l'exécrable parricide commis en la personne du roi son père, et promenant, pour ainsi dire, les respectables ruines de sa grandeur, tantôt dans un pays, tantôt dans un autre, il sent vivement l'épouvantable chute de sa maison ; mais il attend quelque heureux retour sans inquiétude, il souffre les mauvais jours sans impatience. Ses infortunes ne découvrent en lui aucune faiblesse, mais elles lui font de grandes leçons. Elles lui apprennent à reconnaître une autorité supérieure à celle des rois qui donne les royaumes à qui il lui plaît, qui les ôte quand bon lui semble. Elles lui apprennent à ne point estimer ce qu'on peut perdre si aisément, encore moins à y établir son bonheur : à ne se point oublier dans les grandes prospérités qui souvent sont très-proches des grandes disgrâces ; à ne point mépriser les hommes, quelque maltraités qu'ils soient de la fortune, puisqu'il est si facile et si ordinaire de devenir comme l'un d'eux.

Qui jamais fut plus occupé de ses devoirs ? Dans ces temps de trouble et de confusion, où la reine sa mère avait cherché en France un asile contre la trahison et la perfidie, il eut pour elle des respects et des déférences capables d'adoucir les amertumes dont tant de désastres avaient pénétré son cœur. Il révérait la majesté du roi son frère dans son obscurité, comme il fit depuis dans son éclat, et lui rendait une obéissance qui pouvait en quelque sorte le dédommager de celle que lui refusaient ses sujets. Ecoutez comme il parlait dans une occasion importante, que sa conduite ne démentit jamais : *Je ne connais point pour moi de plus sacré devoir que celui d'obéir au roi ; et plût à Dieu que ses autres sujets apprissent de moi l'obéissance. Je lui dis mes sentiments avec une respectueuse liberté. C'est tout l'avantage que je tire de ma qualité de frère. Après quoi j'exécute ses ordres comme le moindre de ses sujets* (*Mém. du ch. Temp.*).

Alors, messieurs, il n'était pas encore dans la piété où nous l'avons vu dans la suite, mais on en découvrait en lui d'heureux présages. S'il vivait dans l'hérésie, il n'en avait ni le faux zèle ni les emportements ; s'il offensait Dieu, du moins il ne l'oubliait pas ; s'il obéissait à une passion, il était maître des autres ; et s'il manquait de certaines vertus, il voulait les acquérir.

Celle qui naquit avec lui, fut la valeur militaire. Je sais qu'elle est commune dans sa nation, mais elle a divers degrés, et atteindre comme lui au plus haut, c'est partout une merveille.

Béni soit Dieu qui instruit les mains de ce prince au combat et ses doigts à tirer l'épée (*Psal.* CXLIII, 1). Pour cela il se sert de deux capitaines, les plus illustres qui fussent alors dans l'univers.

Monsieur de Turenne commence. Quel maître dans ce grand art ! qui sait vaincre en combattant, et même sans combattre ; qui déconcerte l'ennemi par une profonde sagesse ; qui avec peu de troupes exécute ce que d'autres n'entreprennent point avec de fortes armées ; sous qui le soldat se croit invincible, et en le croyant il le devient ; qui, à la vérité, a des revers dans quelques rencontres, mais jamais dans une campagne. Semblable aux Romains dont on a dit qu'ils *furent vaincus dans plusieurs combats, mais jamais dans aucune guerre.*

C'est lui qui le premier forma le duc d'York dans l'art militaire, et il en conçut une si haute estime, qu'il lui communiqua ses desseins les plus secrets. Il le vit se si-

gnaler dans des siéges et dans des batailles, et y montrer tant d'intrépidité (1), que ce grand capitaine fut contraint d'user de son autorité pour le retenir; encore eût-elle été faible si ce prince n'eût su que la modération est une espèce de valeur, et que pour se rendre digne de commander, il devait apprendre à obéir.

Sorti contre son inclination des armées de France, sa triste destinée le conduit en Flandre ; et dans le regret de ne pouvoir plus exposer sa vie pour un roi qui avait déjà protégé sa maison et qui devait un jour lui donner une protection si puissante, il y trouve du moins l'avantage de se perfectionner dans la science des combats, en voyant combattre monsieur le prince, alors entraîné par une fatalité d'événements dans un malheur dont il a effacé le souvenir par tant de grandes actions.

Quel Français, quel étranger, quelle partie du monde pourra jamais ignorer quel a été le prince de Condé? grand cœur, et grand génie, dont la prévoyance ne peut être surprise, ni le courage abattu, et dont la prudente intrépidité sait donner à la retraite même l'image de la victoire. Vrai foudre de guerre, il épouvante par le bruit de son nom, il éblouit par l'éclat de sa gloire, il surprend par sa promptitude, il abat et renverse tout par sa violence.

Le duc d'Yorck commande les troupes Irlandaises dans l'armée d'Espagne, où ce prince le voit agir dans le plus fort du combat (2), et, digne estimateur du courage, il prononce : *Que s'il en avait un à envier, ce serait celui du* duc d'York.

Allez, cœur intrépide, votre patrie vous rappelle. La triple couronne de la Grande-Bretagne, longtemps retenue dans l'obscurité de tant de malheurs, brille enfin sur la tête de votre auguste frère, et demande de votre bras un invincible appui, comme de vos vertus une nouvelle splendeur.

Créé amiral et généralissime des troupes anglaises, il va commander une puissante flotte dans la guerre alors allumée entre l'Angleterre et la Hollande. Il cherche les ennemis, mais non pas longtemps, car ils le cherchent aussi. Opdam, leur général, homme dont l'audace égale la prudence, se promet un nom immortel, s'il peut résister à la valeur tant vantée du duc d'York. Celui-ci soutient les plus grands efforts, et les repousse. Il attaque vigoureusement, et n'est jamais repoussé. Tout lui cède. Quinze vaisseaux hollandais sont mis hors de combat; quelques-uns sont pris, d'autres, coulés à fond, vont cacher sous les eaux la honte de leur défaite ; et Opdam par sa mort ne laisse rien à désirer au duc d'York pour la gloire de cette journée.

Ce combat est suivi de plusieurs autres, où ce prince est toujours semblable à lui-même ; mais il se surpasse lui-même à ce combat fameux (1), où la flotte de France unie à celle d'Angleterre concourt à lui faire remporter une victoire des plus glorieuses. Toute la furie du combat tombe sur l'amiral. Un nombre prodigieux de forteresses flottantes viennent fondre sur lui. Mille et mille bouches vomissent le fer embrasé ; les plus grands périls attaquent celui qui les méprise le plus ; et les ennemis, piqués d'un mépris si hautain, s'animent de plus en plus à s'en venger. Tout ce qui est autour de lui, tombe à ses pieds mort ou blessé ; et son vaisseau étant percé de toutes parts, il est contraint d'en monter un autre. Le péril recommence. L'adresse et l'animosité unies ensemble lancent mille traits contre lui, et ne manquent que lui. Tout périt dans le second vaisseau, comme rien ne s'était sauvé dans le premier. L'amiral intrépide en monte un troisième, d'où enfin la valeur triomphant de la valeur, le ramène à Londres victorieux, et les acclamations publiques le déclarent protecteur du trône et de la liberté de l'Etat.

Sorti glorieux de cette guerre, il entre dans une autre bien différente : guerre spirituelle dont il est lui-même le théâtre, et et où *le fort armé* (*Luc.*, XI, 21), après une longue résistance, sera contraint de céder la place à un plus fort que lui.

Né dans l'hérésie, il résolut d'en sortir. Depuis longtemps cette résolution lui avait été inspirée par sa pieuse mère, par la lecture des bons livres, par des conférences sérieuses avec les savants de France, par l'état florissant de la religion dans ce royaume, par ses anciens malheurs, par ses nouvelles prospérités.

La tentation ordinaire dans ces rencontres, ne manqua pas de combattre un dessein si généreux ; et la crainte de replonger le roi son frère, et de se replonger lui-même dans l'abîme de maux dont ils venaient de sortir, ne fut pas pour lui un petit obstacle à surmonter. Mais enfin éclairé d'une lumière divine, revêtu de la vertu d'en haut, il prit le bon parti, et se jetta pour les suites entre les bras de la Providence.

Son abjuration ne fut d'abord connue que d'un certain nombre de personnes, mais toute l'Angleterre s'en douta : et le duc d'York, auparavant si admiré, si aimé, devint l'objet de l'indignation publique. On mit tout en usage pour le perdre ; jusqu'à faire accroire qu'il y avait une conspiration formée, que tous les catholiques y entraient, qu'il en était le chef, et qu'on avait résolu de l'élever sur le trône.

Silence, noire calomnie. La religion catholique apprend à souffrir, apprend à mourir; mais elle ne permet, ni de se révolter, ni d'attenter sur les droits, moins encore sur la vie des souverains. C'est là la science de l'hérésie : et comme elle ose tout entreprendre, elle ose tout inventer.

Le roi n'a garde de rien craindre de son frère, il le connaît. Mais il ne peut s'empê-

(1) Secours d'Arras; siége d'Etampes; bataille de Saint-Antoine.
(2) A la journée des Dunes.

(1) Stolbay.

cher de craindre pour son frère, il l'aime. Pour donner le temps à la vérité de s'éclaircir, et aux esprits séditieux de se calmer, il lui fait trouver bon de s'absenter du royaume. En quittant ses charges, il avait quitté avec joie des biens périssables, *parce qu'il en espérait de plus excellents, qui ne doivent jamais périr* (*Hebr.*, X, 34); et se voyant maintenant séparé de ce qu'il a de plus cher, pour le nom de Jésus-Christ, il se confie en sa divine parole, qui alors déclare l'exil un bonheur (*Luc.*, VI, 22).

Il revient enfin en Angleterre, et y paraît, non plus comme auparavant en disciple de nuit (*Joan.*, III, 2), mais en catholique déclaré; et avant que le parlement eût délibéré en sa faveur sur la succession à la couronne, rien ne peut l'obliger à déguiser sa religion. Anglais, pouvez-vous vous y tromper? Comment le duc d'York cesserait-il d'être catholique pour régner, lui qui cessera un jour de régner, pour ne pas cesser d'être catholique? Il pourra bien par prudence tolérer l'erreur dans ses royaumes, mais tous les royaumes du monde ne lui feraient pas abandonner la vérité.

Voilà, messieurs, la première confession de ce nouveau converti : confession généreuse, s'il en fut jamais, et digne d'être insérée avec honneur dans les annales de l'Eglise.

Durant cette tempête la foi de l'illustre confesseur n'avait pas été oisive, car on peut dire de la foi ce que saint Augustin a dit de la charité; si elle est véritable, elle opère de grandes choses. Si elle ne fait rien, elle est fausse : *Magna operatur, si est. Si non operatur, non est.*

La première chose qu'entreprend la foi du duc d'York est la conversion de la duchesse, sa première épouse. Entreprise difficile, messieurs! Car comment triompher d'un zèle aveugle, qui se croit éclairé, qui d'ailleurs est nourri par les préventions de la naissance et de l'éducation, et justifié par une vie sans reproche? La duchesse d'York garde un respectueux silence sur le changement du prince, son époux, mais elle n'a garde de l'imiter. Elle convient qu'elle lui doit son cœur, mais pour son âme elle croit ne la devoir qu'à Dieu, sans penser qu'elle l'a livrée à son tyran, croyant la conserver à son véritable maître.

Le prince qui lui connaît un sens droit, et un amour ardent pour la vérité, fait tomber adroitement entre ses mains l'histoire du schisme d'Angleterre composée par un protestant (1). Avide, elle la parcourt une ou deux fois. A la première elle s'ébranle. La seconde la gagne presque entièrement. Esprit nullement superficiel, esprit de réflexion; elle observe que trois faits odieux ont produit ou fortifié le schisme. Le divorce de Henri VIII. La révolte contre les souverains, jusqu'à répandre leur sang. Le pillage et l'usurpation des biens de l'Eglise.

Est-ce donc là, dit-elle dans son cœur, cette pureté évangélique dégagée des erreurs et des superstitions de Babylone? Est-ce là cette réforme qui ramène tout à la perfection des premiers temps? Quel évangile, qui, en renversant les premières notions évangéliques, s'accorde avec le désordre le plus criant! Quelle réforme, qui ravit à Dieu ce que la piété des fidèles lui avait consacré, et qui ouvre la porte à la plus grande licence!

La vérité sort alors plus pure et plus brillante des nuages de l'erreur, et à la honte des protestants, la fausse religion fournit à la duchesse d'York les raisons de s'en séparer, pour se réunir à la véritable. Elle y a persévéré jusqu'à la fin, et le duc ne se serait jamais consolé de sa mort, s'il ne l'eût vue mourir dans le sein de la véritable Eglise, et si la Providence ne l'eût uni depuis à une autre épouse, dont la foi devait être le soutien et le modèle de la sienne.

Mais la joie du prince ne peut être parfaite que par la conversion du roi. Il met pour cela tous les catholiques en prière, voilà sa première démarche. Après quoi il parle, il sollicite. Le roi, touché de son empressement, lit, étudie, écrit; et ses écrits ont été rendus publics après sa mort. Pleinement convaincu, il n'est pas loin du royaume du ciel, pourquoi n'en approche-t-il pas davantage? Pourquoi même n'y entre-t-il point? Malheureuse politique, tu fais avorter les meilleurs desseins; au moins y apportes-tu toujours du retardement.

Ce n'est qu'au lit de la mort que le roi s'explique. *Un confesseur*, dit-il à ce cher frère, qui est auprès de lui. Un confesseur : ô la grande parole! Elle met les anges dans la joie, et le duc d'York au comble de ses vœux. C'est une abjuration de toutes les hérésies, et une profession de toutes les vérités catholiques. *Mais*, ajoute le roi, *ménagez-vous.* Le duc d'York se ménager, quand il s'agit de religion! *M'en dût-il coûter la vie*, répond-il, *j'en ferai venir un.* Il le cherche, et il trouve le même religieux bénédictin qui avait sauvé le roi après la bataille de Worcester. Admirable disposition de la Providence, pour rendre cette conversion plus certaine et plus authentique. Le roi, depuis longtemps catholique dans le cœur, voyant que celui-là même, qui avait été son ange tutélaire, lui était encore envoyé comme un ange de paix, reconnaît le doigt de Dieu, qui veut bien lui pardonner un retardement dont il s'avoue coupable. Il fait son abjuration, et reçoit les sacrements de l'Eglise en présence de deux seigneurs protestants, que le duc d'York retient dans la chambre, pour en être malgré eux les témoins irréprochables; et ce prince converti espère que la sincérité de son repentir remplacera le temps qu'il aurait dû employer à la pénitence.

C'est ainsi, messieurs, que la conquête de la foi, dans le prince que nous pleurons, a été glorieuse à l'Eglise par ses suites, autant que par les obstacles vaincus et par la dignité de sa personne. Le voilà maintenant

(1) Le docteur Heylin.

sur le trône d'Angleterre, où il va travailler au rétablissement de la foi et en être l'espérance. Entrons ici dans les conseils de Dieu avec une curiosité craintive et respectueuse, et voyons dans l'étonnant spectacle qu'il donne aux peuples et aux rois, combien est immense le chaos qui sépare ses voies des nôtres (*Isaï.*, LV, 8).

SECONDE PARTIE.

La foi et la religion sont l'espérance des hommes, et la plus grande gloire des hommes est d'être eux-mêmes l'espérance de la religion et de la foi. Ceux-là occupent ordinairement les premières places et ont la puissance souveraine; car il n'appartient qu'à la grandeur et à la puissance de protéger solidement la vertu.

Mais la conduite des souverains a été dans les événements les plus fameux bien différente de ce que les hommes en auraient pensé.

On en a vu de qui la religion n'espérait rien, qui toutefois lui ont donné une protection puissante. Que pouvait-elle attendre d'un prince aussi impie que l'était Jéhu (IV *Reg.*, IX)? Ce fut lui néanmoins que Dieu choisit pour la venger des outrages d'Achab et de Jézabel, pour lui sacrifier les prêtres de Baal et détruire le culte de cette fausse divinité.

Il en fut de même d'Artaxercès. Bien loin d'espérer, la religion avait tout à craindre d'un prince qui n'en avait point, ou qui n'en avait qu'une abominable (I *Esdr.*, VII). Cependant Dieu lui changea le cœur, et ce fut sous sa protection et sous ses ordres que l'on vit Jérusalem renaître de sa cendre, et les ministres du temple remis en honneur.

Au contraire, on a vu des rois d'un mérite extraordinaire et redoutables par leur puissance, de qui la religion attendait tout, et qui ont trompé son attente. L'Eglise affligée par la persécution de Julien l'apostat regarde comme une insigne faveur du ciel l'élévation de Jovien à l'empire. Les grandes qualités de ce prince et ses premières démarches font espérer aux chrétiens de trouver en lui un nouveau Constantin. Mais sa mort précipitée renverse leurs espérances, et l'Eglise se voit replongée sous Valens dans les maux dont elle était accablée sous Julien.

Tous ces rois si fameux dans l'histoire des Croisades faisaient concevoir aux chrétiens d'Orient des espérances certaines de leur prochaine délivrance. Et que ne devaient-ils pas espérer? Les forces de ces rois étaient formidables. Leur zèle égalait leurs forces. Le ciel autorisait leurs entreprises par des miracles. Des saints et des prophètes les inspiraient. Cependant leurs armées furent défaites, et si l'Eglise d'Orient reçut quelque avantage des Croisades, il dura si peu qu'elle gémit encore dans une triste captivité.

Joignez à tous ces princes le roi d'Angleterre. Puissant comme eux, saint comme eux, il a eu le même sort qu'eux.

Quelles espérances ne conçut pas la religion, quand on le vit élevé sur le trône de la Grande-Bretagne! *Petit troupeau*, chéri du ciel, *à qui il a plu au Père éternel de destiner son royaume* (*Luc.*, XII, 32). Clergé peu nombreux, mais illustre par le zèle et par la souffrance, vous croyiez alors, et vous aviez raison de croire que Dieu vous tenait le même langage qu'il tenait autrefois par un prophète à son peuple dispersé par la persécution : *Eglise pauvre et désolée, qui êtes depuis si longtemps battue de la tempête, sans secours et sans consolation, je vais poser moi-même dans leur rang toutes les pierres pour vous rebâtir. Vous serez fondée dans la justice, et à couvert de l'oppression sans l'appréhender désormais. C'est moi qui ai créé l'ouvrier, qui prépare le feu, pour former les instruments dont il a besoin pour son ouvrage* (*Isa.*, LIV).

Vous croyiez l'avoir en effet cet ouvrier de votre délivrance. Il vous paraissait si propre à rallumer partout le zèle de la religion, lui qui en était si embrasé, et vous espériez enfin qu'il allait être la liberté d'Israël : *Nos sperabamus, quia ipse redempturus esset Israel* (*Luc.*, XXIV, 21); mais vos espérances qui avaient un si solide fondement se sont évanouies! C'est sa gloire que vos espérances aient été fondées. C'est votre malheur et la honte de ceux qui se sont opposés à ses desseins que vos espérances aient été trompées.

Donnons quelques moments, mes frères, à ces deux considérations. L'une relèvera la haute idée que nous avons de ce prince, l'autre *nous humiliera sous la puissante main de Dieu* (I *Petr.*, V, 6).

Il y avait tout à espérer pour la véritable religion à l'avénement de Jacques II à la couronne. Quoiqu'on sache qu'il l'a embrassée, il est reçu avec un applaudissement général, et jamais on a vu les Anglais témoigner plus de zèle et de respect pour leur souverain. Il paraît régner sur les cœurs, plus encore que sur les personnes. De tous côtés on lui présente *des adresses*, où lui est jurée une inviolable fidélité, et à son tour il marque aux grands son estime et aux peuples son affection. Bon, doux, affable; il écoute tout le monde, et ne se montre jamais importuné quand il faut rendre justice ou répandre des bienfaits. Avec l'extérieur d'un roi il a le cœur et les paroles d'un Père, et, comme Pline le disait de Trajan : *Il n'est plus grand que les autres, que parce qu'il est meilleur.*

La plus sensible marque de bonté qu'il croit devoir à ses sujets, est de leur procurer le salut. Il sait que tous les rois sont *les évêques extérieurs* de l'Eglise, et les défenseurs nés de la foi (*Euseb., de Vit. Const., lib.* IV, *cap.* 24). Mais il n'ignore pas aussi que depuis le schisme, les rois d'Angleterre ont abusé de cette qualité lorsqu'ils se sont soustraits à l'obéissance de l'Eglise pour s'en déclarer les chefs : imitant ainsi l'impiété sacrilége des méchants rois, dont la mémoire est condamnée dans les Ecritures

(*Isaï.*, XIV; III *Reg.*, XII), pour avoir voulu rendre la reine des nations leur esclave, et faire servir la religion à des vues d'ambition et de politique. Jacques II veut retenir de cette qualité ce qui lui est propre, et renoncer à ce qui ne lui appartient pas.

Il commence par se déclarer roi catholique, et fait profession publique de sa religion. Il assiste tous les jours au sacrifice de Jésus-Christ, et y invite toute sa cour; procédé si grand et si magnanime, que les protestants mêmes l'admirent.

Cependant, attentif à ne rien entreprendre au delà de ses prérogatives et contre les droits de sa nation, il ménage le parlement pour pouvoir établir la liberté de conscience, ce que le roi son frère avait tenté inutilement; et il déclare que pour faire rentrer ses sujets dans la religion de leurs pères, il ne veut pas user des mêmes rigueurs que ses prédécesseurs avaient employées pour les en faire sortir, convaincu que la religion se persuade et ne se commande pas.

Cette déclaration est reçue avec joie par les peuples, et le roi y ajoute une amnistie générale pour tous ceux qui s'étaient engagés dans les dernières séditions. On voit dans Londres des écoles où la saine doctrine est enseignée, et des chapelles où coule le sang de l'Agneau. Quelle devait être l'espérance des catholiques à la vue de ces heureux commencements!

Il est vrai que le démon traverse par ses émissaires un projet dont il craint les suites. Mais en vain le comte d'Argile assemble des mécontents et publie des manifestes séditieux; il est défait en plusieurs combats, et le parlement d'Ecosse, assemblé pour reconnaître le nouveau roi, punit ce traître, et donne sa tête en spectacle.

En vain le duc de Montmouth, séduit par la même faction, conspire contre l'Etat, et abuse plus d'une fois de la clémence du roi. Les Anglais indignés de sa perfidie, mettent sa tête à prix, et le font périr aussi honteusement que son complice.

Toutes les cours de l'Europe s'en réjouissent, et l'Angleterre redevient tranquille. Le roi s'applique avec plus de repos à son grand ouvrage. Il rend au souverain pontife par un ambassadeur, l'obéissance filiale depuis longtemps interrompue par le schisme de ses prédécesseurs; et le souverain pontife à son tour lui rend par un nonce, l'honneur qui est dû à sa dignité et à sa vertu. Quels augures pour la religion! Ceux mêmes *qui avaient les yeux fermés*, comme Balaam, sur leurs propres misères, *les ouvraient alors pour voir les merveilles du Tout-Puissant*, et ne pouvaient s'empêcher de dire à la vue de ces augustes cérémonies : *Que vos pavillons sont beaux, ô Jacob! que vos tentes sont admirables, ô Israël* (*Num.*, XXIV, 5)!

Mais combien l'espérance de la religion fut-elle fortifiée par l'heureuse naissance du prince de Galles! Par là on voyait le trône affermi dans la maison régnante; et la foi du père était le garant de celle du fils. Vous savez, ô mon Dieu, les vœux ardents que vous firent alors les fidèles pour la conservation d'un enfant si précieux, l'objet de leurs plus douces espérances. Ils vous demandèrent d'accomplir votre parole en sa faveur, en envoyant vos anges pour former autour de son berceau une espèce de camp, et pour mettre son salut et sa vie à couvert de ses ennemis (*Psal.* XXXIII, 8). Vous exauçâtes leurs prières, mais il vous plut de confondre leurs espérances.

Tandis que la naissance du prince répandait la joie dans les trois royaumes, et qu'on l'y témoignait par des illuminations et par des fêtes publiques, arrive une subite révolution, où la main de Dieu paraît armée de toute sa force et de toute sa fureur. Car, messieurs, il ne faut pas attribuer ces grands changements à des causes humaines : *C'est Dieu*, dit l'Ecriture, *qui transfère les royaumes à cause des injustices, des violences, des outrages, des différentes tromperies qui s'y sont commises* (*Eccli.*, X, 8). Et qui ne voit que c'est sur l'Angleterre que cet oracle a été trop fidèlement accompli?

Faut-il que je sois réduit à la dure nécessité de parler désavantageusement d'une nation estimée de toutes les autres, et qui serait louable d'ailleurs, sans le reproche que lui font la raison et la sagesse d'avoir varié sur la religion! C'est là la source funeste des étranges révolutions qui l'ont tant de fois agitée. Si elle n'eût altéré la doctrine de ses premiers apôtres, sa tranquillité aurait toujours égalé sa puissance, et ses peuples soumis auraient conservé leur ancien respect pour la sainteté des autels et pour la majesté du trône. Maintenant indociles ils ferment les yeux à la vérité qui leur est présentée, et disent dans leur cœur : *Nous ne voulons point que celui-ci règne sur nous* (*Luc.*, XIX, 14). Dieu les punit en les abandonnant à la malheureuse facilité d'écouter le mensonge, et en laissant régner l'usurpateur à la place du roi légitime.

Il conservait dans les trésors de sa colère, un de ces fléaux dont il a coutume de frapper la terre injuste et coupable : *Væ Assur. Virga furoris mei et baculus ipse est. Ad gentem fallacem mittam eum. Malheur à Assur*, disait Dieu par son prophète, *c'est lui qui est la verge et le bâton de ma fureur, et je l'enverrai à une nation perfide* (*Isa.*, X, 5). *Pour lui*, ajoute le Seigneur, *il ne le pensera pas ainsi : Ipse autem non sic arbitrabitur. Il croira que la force de son bras aura fait ces grands renversements, et que sa propre sagesse l'aura éclairé. Mais quand je l'aurai employé à l'exécution de mes desseins, je visiterai la fierté de son cœur insolent, et la gloire de ses yeux altiers*, et après avoir exercé par lui ma puissance sur les autres, je l'exercerai sur lui par moi-même : *Visitabo super fructum magnifici cordis regis Assur.*

C'est aussi le terrible usage que Dieu fait ici d'un prince ambitieux. Il l'envoie et lui donne sa malédiction, en lui communiquant

sa puissance, parce qu'il prévoit qu'il n'en usera que pour le mal : *Væ Assur!*

Ce prince, ainsi livré par la justice divine aux désirs déréglés de son cœur, s'appuie sur son habileté et sur sa hardiesse, et médite une entreprise incompatible avec la gloire et la vertu, mais qu'il sait cacher par un silence si universel, conduire par des ruses si profondes, ménager par l'union de tant d'intérêts divers, assurer par une si puissante ligue, qu'au moment fatal que cette entreprise éclate, elle éblouit le monde, jusqu'à faire passer l'infamie pour gloire, et le crime pour vertu. Le voilà qui aborde en Angleterre avec une flotte de quatre cents voiles, dans l'horrible dessein de détrôner son beau-père. On lui livre un poste important où les rebelles qu'il a su gagner par ses intrigues, se rangent de son parti.

Le roi, dont la grande âme ne peut compatir avec le crime, quelque avis qu'on lui eût donné, n'avait pu le soupçonner dans celle de ses proches et de ses sujets. Il assemble toutes ses troupes, résolu de s'opposer aux dépens de sa vie à une téméraire invasion. Mais à peine est-il à la tête de son armée, qu'une maladie l'empêche de combattre, tant il est livré à son infortune. Cependant, le projet de l'ennemi est si adroitement concerté, que les troubles éclatent de toutes parts, que les hostilités s'augmentent, que les négociations sont inutiles. Un puissant roi (qui le croirait?) se trouve alors destitué de tout secours, et enfin l'infâme désertion de ses meilleurs officiers, la retraite des seigneurs de sa cour qu'il avait comblés de grâces, la trahison de ses domestiques et de ses propres enfants, lui découvrent une catastrophe aussi déplorable que celle des temps passés.

On vit alors, messieurs, ce que la postérité aura peine à croire, ou qu'elle ne croira jamais sans horreur. On vit une ambition démesurée, fondée sur la révolte, sur la perfidie et sur l'inhumanité, couverte d'un voile spécieux de religion, et favorisée par l'appas de la liberté, monter sans effort jusqu'à son comble, et y monter avec l'applaudissement des politiques, et par le secours de la plupart des princes chrétiens.

O Dieu *terrible dans vos jugements sur les enfants des hommes* (*Psal.* LXV, 5), avez-vous mis en oubli les intérêts de votre gloire, l'honneur de votre saint nom, la défense de vos autels, l'exécution de vos promesses, la protection de vos serviteurs? On leur demande, *où est votre Dieu* (*Psal.* XLI, 3), et en qui mettez-vous votre confiance? et ils ne peuvent répondre que par leurs larmes.

Mais, mes frères, réveillons notre foi. C'est ici une marque éclatante, non pas de l'oubli de Dieu sur son Eglise, mais des jugements qu'il exerce sur la hardiesse des novateurs qui osent la diviser. Jamais il n'est plus irrité que lorsqu'il semble oublier ce qui l'irrite (*Psal.* IX, 25). Lors même qu'il rend sa providence douteuse par la lenteur qu'il apporte à venger sa gloire, et qu'il permet qu'on s'élève par le crime, n'en soyons pas surpris (*Aug.*, *præf.*; *En.* 2 *in Psal.* XV; *Item, in Psal.* LXXII, *n.* 11). C'est par les prospérités temporelles qu'il a souvent accoutumé de se venger de ceux qui l'offensent.

Que fera le roi dans un tel désastre? Exercé depuis l'enfance à soutenir les traits de la persécution, et accoutumé à voir la fortune dans toutes ses faces, il en reçoit ce nouveau revers sans faiblesse. Il craint seulement qu'elle n'étende ses rigueurs jusqu'à la reine et au prince son fils, et il ne sera tranquille que quand il aura mis en sûreté cette plus chère portion de lui-même.

Louis le Grand avait entendu les cris de l'innocence opprimée, et seul protecteur du trône outragé et de la majesté violée, il avait déjà pris de justes mesures pour favoriser une si triste et si nécessaire évasion. La reine part la nuit de Witheal avec le prince, et se commet avec un si grand dépôt à la rigueur de la saison et à l'inconstance de la mer.

O nuit! répands sur la mère et sur l'enfant tes plus sombres voiles; hiver, arrête tes vents et tes frimas; Océan, calme tes flots agités; ou plutôt, Dieu éternel, *à qui appartient le jour et la nuit, qui avez réglé les saisons et affermi la mer par votre puissance*, conduisez vous-même ces illustres fugitifs, *et ne livrez pas* à des hommes furieux, *ceux qui vous confessent et qui vous louent* (*Psal.* LXXIII, 14).

Louis les reçoit, c'est assez; leur vie est en sûreté, et leur dignité sera respectée. Mais le roi d'Angleterre est encore dans la tourmente, et la reine alarmée ne peut goûter toute la douceur de son asile.

Qui oserait prononcer ce que souffrait alors le meilleur de tous les princes, et de quel front l'Angleterre soutiendra-t-elle le jugement de la postérité sur un événement si honteux pour elle? N'en accusons pas toute la nation, et faisons-lui la justice de penser qu'elle aurait agi autrement, si son esprit général l'eût conduite. Elle est assez malheureuse d'avoir nourri dans son sein des hommes assez turbulents, assez entreprenants, assez farouches pour traiter les rois comme Jérusalem traitait ses prophètes : *Jerusalem, quæ occidis prophetas, et lapidas eos, qui ad te missi sunt* (*Matth.* XXIII, 37). Ils entreprennent encore sur la liberté de celui-ci, ils l'insultent, ils l'outragent, et par là il devient semblable à ces premiers confesseurs de la foi, *dont le monde n'était pas digne*, et que saint Paul nous représente *tentés*, *sciés*, *lapidés* (*Heb.*, XI, 37). Il est tenté par la perte de ses royaumes; scié, pour ainsi dire, par le déchirement de ses entrailles dans la cruelle désertion de ses sujets et de ses propres enfants; lapidé par les injures et par les outrages, dont il est indignement accablé.

Comment vous le figurez-vous, mes frères, dans ce jour affreux, qu'il faudrait, s'il était possible, *effacer du nombre des jours* (*Job.*, III, 6)? *Confortatus est fide, dans glo-*

riam Deo (*Rom.*, IV, 20), fortifié par la foi, il rend gloire à Dieu ; et incertain si les anciens attentats ne vont point être renouvelés, *il possède son âme dans la patience* (*Luc.*, XXI, 19). La majesté, l'intrépidité, la magnanimité, la constance, toutes les vertus royales l'accompagnent, et le rendent plus grand à Faversham, qu'il ne l'avait jamais été dans Londres. Enfin, plus touché du crime de ses sujets que de sa disgrâce, il se dérobe à leur fureur pour les rendre moins criminels, et il vient en France partager avec ce qu'il a de plus cher et de plus fidèle la protection et la magnificence du seul roi qui n'a jamais refusé son secours à la vertu malheureuse.

Hélas! mes chers auditeurs, ce prince avait été sur le trône l'espérance de la foi, et voilà cette espérance trompée. Gémissons et adorons, ici, avec saint Augustin, la conduite de Dieu qui, par une sagesse inconnue, règle les maux comme les biens pour le salut de ceux qui le craignent, et pour la juste punition de ceux qui le méconnaissent ou qui l'oublient (*Aug.*, *in Psal.* XXXVII; *Id. Epist.* 146, *ad Seb.*).

Ce qui est un triomphe, selon le monde, pour le pécheur, est un effet de la colère divine, qui ne le laisse prospérer que pour exercer le juste ; et à peine l'œuvre de Dieu est-elle accomplie sur le juste, que le pécheur périt. Après que le roi impie des Assyriens a été dans la main de Dieu comme une verge funeste, le dernier coup tourne contre la verge même, condamnée aux feux dévorants : *Væ Assur. Virga furoris mei et baculus ipse est.*

Par la même raison, ce qui est une disgrâce, selon le monde, pour le roi d'Angleterre, est une faveur devant Dieu, et peut-être que ce prince ne l'aurait jamais bien cru s'il ne l'eût reconnu par sa propre expérience. Mais son cœur était naturellement si haut et si ferme que, s'il eût eu à succomber dans ce renversement prodigieux, il était moins à craindre qu'il succombât sous le poids de son affliction que sous le poids de sa gloire. Risquer tout pour sa religion, sacrifier les sceptres et les couronnes à la défense de la foi, être martyr de la vérité et de la charité tout ensemble, c'est là ce qu'on peut faire de plus grand et de plus glorieux sur la terre, et quand on le fait comme lui avec autant d'humilité que de zèle, Dieu seul peut trouver dans sa magnificence une récompense qui réponde à une vertu de cette étendue.

Je dis martyr, messieurs, car ce prince n'a pas manqué au martyre, si le martyre lui a manqué, et la suite de ce discours va vous convaincre qu'on peut dire de lui ce que disait saint Cyprien d'un illustre confesseur, que les tyrans avaient épargné : *Habuit mensuram martyrii*, que par la disposition de son cœur et par ses souffrances mêmes, il a goûté toutes les rigueurs, et a eu, par conséquent, tout le mérite du martyre, lorsque après être descendu du trône, il a souffert pour la foi et en est devenu la victime. Cette dernière circonstance de sa vie édifiera votre piété, et terminera son éloge.

TROISIÈME PARTIE.

Quand je jette les yeux sur la dernière révolution d'Angleterre, j'y vois deux victimes que Dieu immole : l'une victime de l'infidélité, l'autre victime de la foi ; l'une victime de colère et d'indignation, l'autre victime de miséricorde et d'amour. La première est la nation qui chasse son roi, et la seconde est ce même roi qui est chassé par sa nation.

Il me semble, messieurs, que je vois la première fidèlement représentée dans ces oracles d'Isaïe : *Le Seigneur*, dit ce prophète, *s'est préparé une victime dans Bosra. Il fera un grand carnage dans la terre d'Edom ; car le temps de la vengeance est venu, le temps de faire justice. Les torrents d'eaux vives s'y changeront en poix et en soufre, et le feu ne s'y éteindra ni jour ni nuit. Les bêtes farouches y établiront leur demeure. Les grands en sortiront, et invoqueront un roi qui les protège* (*Isa.*, XXXIV). Est-ce de l'Idumée ou de l'Angleterre que le prophète a parlé ? Vous en jugerez, messieurs, si vous entendez ses expressions comme les Pères les ont entendues.

Ce *carnage* ne regarde pas ici les corps, mais les âmes ; et en est-il de plus affreux que celui qu'on voit en Angleterre? Si vous en exceptez les enfants qui meurent après le baptême, et un petit nombre de catholiques que Dieu y conserve au milieu de la persécution, tout y périt, puisqu'il ne reste nulle ressource de salut à ceux qui meurent hors de la véritable Eglise.

Les torrents d'eaux vives et claires des vérités évangéliques, qui coulaient autrefois dans cette terre avec tant d'abondance et de bénédiction, ont fait place à une doctrine d'erreur que les esprits de ténèbres y répandent.

Le feu cruel des dissensions, des révoltes, des noirs attentats ne s'y allume que trop fréquemment.

Les bêtes farouches de tant d'espèces, dont le prophète a parlé, nous marquent tant de différentes sectes qui partagent et qui désolent depuis tant d'années cette malheureuse nation.

Les grands en sortent et invoquent un roi. Nous l'avons vu dans la fuite de la famille royale persécutée, et de tant de maisons illustres qui ont cherché en France une nouvelle patrie sous la protection de Louis le Grand.

Voilà la victime de colère et de vengeance dont le spectacle est si horrible, qu'il faut en détourner les yeux, pour ne contempler désormais que la victime de miséricorde et de grâce, qui n'est autre que le roi que nous louons. Victime vraiment digne de nos regards et de ceux de Dieu même, puisqu'elle a été purifiée par une sincère pénitence, sanctifiée par la pratique des plus grandes vertus, et enfin immolée par une précieuse mort.

En effet, messieurs, dès que le roi d'Angleterre fut en France, il loua Dieu de lui avoir

donné un asile si honorable et si consolant; et, réfléchissant sur les périls dont il venait d'être délivré, il reconnut la main d'un Père miséricordieux qui le frappait pour le porter à la pénitence. Il rappela dans sa mémoire tous les péchés de sa jeunesse, et se mit en devoir de les expier. Pourquoi les cacherions-nous, puisqu'il en parlait lui-même pour s'en faire un sujet continuel d'humiliation et de douleur? Il faut dire de lui ce que saint Ambroise disait de David : *Il a péché, ce que font tous les rois; mais il s'est humilié devant Dieu et devant les hommes par une longue pénitence, ce que ne font pas tous les rois* (*Ambr., de Apol. David.*, c. 2).

Il s'estimait heureux de se voir banni dans un royaume étranger, parce qu'il pourrait y vaquer avec plus d'attention et de liberté à tous les exercices d'un véritable pénitent. Aussi pratiquait-il des austérités inconnues aux grands du monde, à qui elles seraient pourtant plus nécessaires qu'aux autres, parce qu'ils sont ordinairement les plus grands pécheurs : *Il châtiait son corps, et le réduisait en servitude* (I *Cor.* IX, 27), par des chaînes de fer, par des disciplines, par des jeûnes fréquents et rigoureux, et en faisait même de particuliers pour la conversion de l'Angleterre. Au sacrifice du cœur contrit et humilié, il ajoutait ainsi le sacrifice d'une chair immolée par une vie dure et austère, *afin que son âme fût sauvée au jour de Notre-Seigneur Jésus-Christ.* (I *Cor.* V, 5).

Pour réparer les dissipations et les amusements de sa vie passée, *il rachetait le temps* (I *Ephes.*, V, 16), comme l'Apôtre l'ordonne, et dans la vue de remplacer celui qu'il avait perdu, toutes les heures de sa journée étaient utilement remplies.

Avec quelle humilité, quel recueillement, quelle effusion de cœur ne priait-il pas! La foi priait en lui, comme le veut saint Augustin : *Fides orat* (*Aug. Epist.* 105) : et comme sa foi était toujours agissante par sa charité, ses prières étaient toujours vives et animées.

Né par sa qualité de roi pour de grandes et importantes occupations, il les avait dans sa retraite de Saint-Germain, comme il les aurait eues sur le trône d'Angleterre. Encore y en avait-il de plus considérables, puisqu'au lieu d'y traiter avec ses ministres, de la guerre ou de la paix avec les nations, il y traitait avec Dieu seul des merveilles de sa miséricorde sur lui, et des moyens de fermer ses plaies, d'accepter ses disgrâces, de repasser dans son esprit les divers événements de sa vie, pour en prendre sujet de le louer.

Il aidait ses réflexions par la lecture des livres de piété, et surtout par celle des saintes Ecritures, où il méditait avec fruit les conseils de Dieu sur ses plus grands élus. Il se consolait et s'animait tout ensemble à la vue d'un Job affligé, d'un David persécuté, d'un Ezéchias humilié : et soutenu par les instructions et par les exemples que Jésus-Christ lui donnait dans l'Evangile, il devenait de jour en jour plus ferme et plus constant dans sa foi.

Rien n'était comparable à sa sainte avidité pour la parole de Dieu. On ne pouvait l'annoncer assez souvent dans la chapelle royale. Combien de fois l'avez-vous vu dans cette église entendre les prônes du pasteur, en goûter l'onction et la solidité, et aller même dans des églises plus éloignées, montrant partout pour la divine parole et pour ses ministres un respect qui honorait la religion, et qui confondait le monde.

Mais combien s'accrut en lui l'esprit de pénitence, après qu'il eut visité cette solitude célèbre (1) qui est la *bonne odeur de* Jésus-Christ dans ce royaume chrétien (II *Cor.*, II, 15). Il fut vivement touché à la vue de ces anges terrestres qui ne parlent qu'à Dieu et au supérieur qui les gouverne : qui ne mangent que pour vivre, et qui vivent presque sans manger; qui ne veulent rien savoir du monde, et qui regardent leur retraite comme un tombeau où ils se sont *ensevelis avec* Jésus-Christ *par le baptême* de leur profession (*Rom.*, VI, 4). Il y considérait avec étonnement ce que peut la faiblesse humaine soutenue par la grâce du Rédempteur; et ce qui l'étonnait davantage, c'est que des saints craignissent encore pour leur salut. Tous les ans il allait assister un certain temps à leurs exercices, au grand mépris de ce qu'en disait le monde critique et malin, et toujours il en revenait plus fervent, plus détaché, plus convaincu que Dieu lui avait fait une plus grande grâce, en lui ôtant sa couronne, qu'en la lui donnant.

La véritable pénitence ne se sépare point de la pratique des vertus; et celle qui fortifiait en lui toutes les autres, était la soumission que sa grande foi lui donnait à la volonté de Dieu. Jamais il n'y en eut de plus sincère que la sienne; lorsque le duc de Tyrconnel ayant soutenu par son inviolable fidélité le royaume d'Irlande, le voyage qu'y fit ce prince, ne laissa pas d'être malheureux; lorsque le combat de la Hogue eut un mauvais succès, et que l'entreprise de Calais eut échoué, alors il reconnut plus que jamais que Dieu le voulait dans l'humiliation. Il la croyait nécessaire aux rois, *parce*, disait-il, *que d'eux-mêmes ils ne sont point portés à s'humilier, et qu'il est rare que l'on soit humble sans humiliation.*

Sa piété fut depuis plus solide et plus exemplaire, et en cessant d'être riche en royaumes, il devint plus *riche en foi* (*Jacob.*, II, 5). Foi si humble et si soumise, qu'il ne lui échappa jamais une plainte contre ses persécuteurs, non pas même contre le prince d'Orange, pour la conversion duquel il avait composé une prière qu'il récitait tous les jours. Hélas! l'un a eu le mérite de la charité; mais l'autre n'en a pas reçu le fruit.

Non-seulement lui-même n'en parlait point mal, mais il ne permettait pas que les autres le blâmassent en sa présence; et au contraire, il se faisait lire les libelles injurieux que l'on écrivait contre lui en Angleterre, sans qu'il parût que les injustices et les insolences que les bouches malignes vomis-

(1) L'abbaye de la Trappe.

saient contre l'oint du Seigneur, lui causassent la moindre émotion.

Il n'ignorait pas les hardiesses et les libertés que le monde se donnait en parlant de sa conduite. Mais instruit d'un côté, que le monde prend toujours les malheureux pour coupables, il en méprisait les maximes, et en déplorait l'aveuglement : et persuadé de l'autre, que Dieu voulait se servir de ce difficile moyen pour le sanctifier, il souffrait tout en silence. Les discours malins avaient même le secret de le consoler, parce qu'il savait qu'une vertu que le monde ne traverse point est suspecte, ou en danger de s'affaiblir, si elle est vraie.

Mais autant qu'il était constant à souffrir tout ce qui l'attaquait personnellement, autant était-il touché de ce qu'enduraient ceux qui l'avaient suivi dans ses disgrâces. Leur fidèle attachement le consolait en quelque sorte de la perfidie de ses autres sujets, et il se réjouissait dans son malheur de pouvoir penser que la prévarication n'était pas générale dans ses royaumes. Aussi répandait-il sur cette élite précieuse tout ce qu'il recevait de la libéralité de son magnanime bienfaiteur, jusqu'à se priver du nécessaire, pour soulager des pauvres évangéliques, préférables par cette qualité glorieuse à tous les pauvres communs.

Mais il était principalement occupé de leur salut, soit pour ramener à l'Eglise ceux que le malheur de leur naissance retenait encore dans l'erreur, soit pour sanctifier les autres par une règle de vie qu'il avait prescrite dans sa maison : semblable au premier empereur chrétien, qui avait dressé pour ses soldats une formule de prière, afin que dans son armée même, tout vécût dans une exacte régularité (*Euseb.*, *de Vit. Const.*, *cap.* 2).

Comptons parmi ses vertus, sa vive reconnaissance pour notre grand roi, d'autant plus louable, qu'elle n'est pas commune aux rois. Il l'a portée à un si haut point, qu'il se faisait honneur de se nommer *son aumônier*, c'était son terme. Recevant ainsi dans un esprit de charité et d'humilité tout ensemble ce que ce monarque faisait pour lui par amitié, par générosité, par grandeur d'âme, par une loi de justice qu'il s'était imposée à lui-même, de recueillir un roi persécuté par tous les autres pour la véritable religion.

Plusieurs années avant sa mort, il s'approchait de la sainte table une et deux fois par semaine, pour chercher toujours de nouvelles forces dans le sacré *mystère de la foi:* et lorsque quelque affaiblissement dans sa santé avait interrompu cette pieuse coutume, jamais il ne la reprenait sans une joie mêlée de larmes.

Sa foi devint en effet si vive, sa paix intérieure si douce, son amour pour les humiliations si sincère, son horreur pour le péché si grande, que sans cesse il demandait à Dieu de l'ôter de ce monde pour n'être plus en danger de l'offenser.

Qu'on ne lui dise pas qu'il est la consolation de sa famille et le soutien de ses peuples persécutés; il répondra que la même Providence qui l'a conduit, conduira les autres; et, ajoute-t-il par un sentiment d'humilité : *Si Dieu a de favorables desseins sur l'Angleterre, il suscitera quelqu'un plus digne de les exécuter.*

Après cela, messieurs, il ne faut pas s'étonner qu'un prince si fidèle ait vu les approches de la mort, non-selement avec fermeté, mais avec joie. Ne pensez pas non plus que ce soit ici cette mort affreuse qui est la peine du péché, et que la justice divine emploie pour apprendre à ceux qui se croient des dieux sur la terre, qu'ils ne sont que terre devant Dieu. Celle qui approche de Jacques II est *une mort précieuse aux yeux de Dieu même* (*Psal.* CXV, 15), parce qu'il l'envoie pour couronner la vertu des saints.

Il s'y était préparé par un détachement entier de toutes les choses d'ici-bas. Elle avait fait le sujet ordinaire de ses méditations et de ses discours; et il l'avait désirée, autant que le commun des hommes la craignent.

Qu'il était grand, lorsqu'il foudroyait les vaisseaux hollandais, et qu'on le regardait sur mer comme un objet d'admiration et de terreur ! Mais il est encore plus grand au lit de la mort, où il est un objet de patience et d'humilité : où sa foi devenant plus vive à mesure qu'elle approche de la claire vision, il en fait les actes les plus généreux, en recevant les sacrements, en consolant la reine, en instruisant le prince, en exhortant ses sujets protestants à se convertir, et ses sujets catholiques à persévérer dans le bien.

Qui ne conservera le précieux souvenir des sentiments que montra ce saint roi aux approches du viatique? Tout ce qui l'environne est abîmé dans la douleur. Sa royale famille, exercée par tant de disgrâces, est accablée de celle-ci. Ses sujets et ses domestiques, qui perdent tout en le perdant, s'abandonnent à ce que la tristesse a de plus lugubre. Dans cette consternation générale, un lit ouvert laisse voir le roi respirant à peine, noyé dans son sang, et lui seul tranquille. Il n'attend pas que le zélé pasteur ouvre la bouche pour lui annoncer la paix. A peine le voit-il, qu'il s'écrie : *Voici donc le moment heureux ! allons à Dieu. Mon cœur est préparé.* Vous le voyez, chrétiens, *Cette victoire par laquelle le monde est vaincu* (I *Joan.*, V, 4) dans ce qu'il a de plus charmant et de plus terrible, qu'est-elle que *l'effet de la foi ?*

Le sacré ministre, plein d'admiration pour ce grand prince, et témoin assidu de ses excellentes dispositions, lui fait pour l'honneur de la religion les demandes que l'Eglise prescrit dans ces rencontres; et de quelle abondance de cœur n'y répond-il pas ! Il professe hautement sa foi, et s'estime heureux de mourir pour elle. Il déclare qu'il porte ses persécuteurs dans le sein de la charité, et demande pour eux la grâce de la pénitence. Il écoute avec de saints trans-

ports la divine parole, et parmi les actes de toutes les vertus, il reçoit son Sauveur avec la dernière onction des mourants.

Il voit la reine fondant en larmes au pied de son lit, et il est bien plus sensible à la douleur de cette princesse, qu'à celle que lui causent tous ses maux. Uni de sentiments avec elle, et depuis tant d'années en société de malheurs et de vertus, une telle séparation ne peut être que rude pour l'un et pour l'autre. Mais toujours animé par sa foi, et *régénéré dans une espérance vive* (I *Petr.*, I, 3), qui lui montre déjà les cieux ouverts, il l'exhorte à ne se point affliger, *parce*, dit-il, *qu'il va commencer à être heureux*.

Ne résistez pas, sage princesse, à une exhortation aussi solide qu'elle est touchante, et comprenez ce que le roi mourant veut vous faire entendre. C'est comme s'il vous disait : toute ma vie n'a été qu'un enchaînement d'infortunes. Mais j'entre aujourd'hui dans une autre, où je n'aurai désormais ni rébellions à craindre, ni cabales à dissiper, ni ennemis à combattre; où ma royauté paisible sera sans envie, sans périls, sans rivaux, à couvert de toutes les vicissitudes humaines. En un mot, je vais être heureux sans retour. Aussi le croyez-vous, quand vous répondez, *que vous ne le regrettez pas pour lui, mais pour vous seule.*

On sait avec quelle tendresse il a aimé ses chers enfants. Il les bénit séparément. Persuadé que les royales inclinations de la princesse seront heureusement cultivées par la reine, il se contente de lui recommander d'être fidèle à Dieu, et d'obéir à une si digne mère. Et parce que plus il approche de Dieu, plus il croit, il parle au prince de l'abondance de sa foi : *Credidi, propter quod locutus sum* (*Psal.* CXV, 1) . *Mon fils*, lui dit-il, *soyez bon catholique , craignez Dieu , obéissez à la reine votre mère, et soyez toujours attaché au roi de France.*

Jacob donna-t-il à ses douze enfants de plus salutaires conseils, que ceux que donne Jacques II à son fils unique? Il me semble voir un nouveau David qui parle à Salomon, et un autre saint Louis qui instruit Philippe. Il souhaite qu'on lui rende ses royaumes, mais il aime encore mieux qu'il perde ses royaumes que sa foi. Il trouve son sort assez heureux , pourvu qu'il obéisse à la pieuse reine, dont la sagesse l'éclairera, dont le courage le soutiendra, et qu'il continue de mériter l'estime et la protection d'un roi qui veut bien lui servir de père.

Il vient, ce grand roi, près de ce lit; disons mieux, près de cet autel où s'immole la victime de la foi. Il vient remplir les derniers devoirs d'ami fidèle et de protecteur généreux.

Quel spectacle de contempler ces deux rois si unis par le sang et par l'amitié, si semblables par leur respect pour la religion et néanmoins si différents dans leurs destinées ! L'un toujours heureux, l'autre toujours malheureux, et tous deux également soumis à celui *par qui les rois règnent* (*Prov.*, VIII, 15) ! L'un abat l'hérésie, et a le pouvoir de rendre la foi triomphante dans son royaume. L'autre est abattu par l'hérésie, et n'a le pouvoir de rendre la foi triomphante que dans son cœur. Mais l'Eglise ne tire pas de moindres avantages de l'adversité de l'un que de la prospérité de l'autre. Louis le Grand, avec un zèle armé de puissance, étend et autorise la religion. Jacques II, avec un zèle trahi et destitué de secours, lui rend témoignage par une foi tranquille au milieu des contradictions, constante parmi l'infidélité, persévérante dans les plus rudes épreuves et jusque dans les bras de la mort. Le premier a la gloire des Constantin et des Charlemagne ; le second a la gloire des Louis et des Edouard.

On contemple donc ces deux rois qui se disent le dernier adieu. L'un est rempli d'admiration et pénétré de douleur. L'autre est rempli de foi et pénétré de reconnaissance.

Mais, prince fidèle, vous ne savez pas encore tout ce que vous devez à ce bienfaiteur. En vain la timide politique lui propose des ménagements, sa grande âme n'en prend point contre la vérité; et, fait au vrai héroïsme, sa générosité ne commence rien que son courage n'achève. *Ministre de Dieu pour le bien* (*Rom.*, XIII, 4) et pour la justice, il la rend au prince, votre fils, en le reconnaissant après vous pour le légitime roi d'Angleterre. Il vous le dit, afin que votre foi commence dès cette vie à être récompensée, et que cette joie vous soit un avant-goût de celle de l'éternité.

Celle qu'en a le roi mourant, messieurs, est en effet plus divine qu'humaine. Occupé des seuls intérêts de la religion, pour laquelle il s'est sacrifié, il se promet que le nouveau roi, comme le jeune Josias, va croître en foi et en sagesse, et qu'il fera quelque jour ce que lui-même n'a pu faire, en détruisant les temples des hauts lieux, et en chassant les abominations de ses royaumes (IV *Reg.*, XXI). C'est dans la sainte violence de ce désir qu'il rend à Dieu son âme juste.

Angleterre, que tu es à plaindre de n'avoir pas connu le temps où Dieu t'avait visitée dans sa miséricorde (*Luc.*, XIX, 44) ! Mais en te révoltant tu n'as nui proprement qu'à toi-même, et tu as plus donné à ton roi que tu ne lui as ôté. Tu l'as sanctifié par ton crime et placé dans le ciel en le renversant du trône : *Ne sois plus incrédule, mais fidèle* (*Joan.*, XX, 27; *Matth.*, XXIII, 32); et ne comble pas la mesure de tes péchés, en refusant de rappeler son légitime successeur. Ses qualités personnelles doivent autant t'y porter, que son droit à la couronne. Tu lui fais un crime de sa religion, il en fait sa gloire; mais quelque différence qu'il y ait entre sa religion et la tienne, toutes les deux s'accordent à décider qu'il est ton roi. Que ses vertus naissantes fassent donc une innocente ligue dans ses Etats, pour effacer le souvenir de tant de ligues odieuses, qui ont troublé la nation et toute l'Europe avec elle.

Prions, mes frères, que ce grand changement arrive, et frappés de l'exemple mémo-

rable de la vie et de la mort du roi d'Angleterre, faisons par proportion dans notre état, ce qu'il a fait dans le sien. Il fut la conquête de la foi, nous le sommes. Il fut l'espérance de la foi, le sommes-nous? Il fut la victime de la foi : trop heureux si nous l'étions !

Illustres réfugiés, noble et saine portion des églises britanniques, que l'Eglise gallicane s'est toujours fait honneur de recevoir dans son sein, encouragez-vous plus que jamais, et ne vous lassez point d'attendre l'accomplissement des promesses, quoique de tristes apparences vous exposent quelquefois à la tentation de douter. Dieu a des retours soudains, et quand tout semble désespéré, c'est alors que le secours est plus proche. Et vous serait-il maintenant permis d'hésiter dans votre foi, après avoir vu votre roi mourir généreusement pour elle?

Et vous, pieux habitants de cette montagne, si célèbre par le palais qui l'ennoblit, encore que l'oint du Seigneur soit mort sur son sommet, vous ne la maudirez point, puisque le sujet est si différent de celui qui fit autrefois maudire les montagnes de Gelboé (II *Reg.*, XI). Vous allez au contraire espérer que la rosée du ciel y descendra désormais avec plus d'abondance, par les impressions de grâce et de vertu, que ce saint roi aura laissées parmi vous. Et dans la suite de tous les siècles on y rendra gloire à Dieu, au seul souvenir d'une foi dont l'Eglise a été édifiée, l'hérésie consternée, et le monde confondu.

EPITAPHE DE JACQUES II, ROI D'ANGLETERRE.



A REGI REGUM, Ω

Felicique Memoriæ
JACOBI II. Majoris Britanniæ Regis,
Qui sua hic viscera condi voluit,
Conditus Ipse in visceribus CHRISTI.
Fortitudine bellica nulli secundus,
Fide Christiana cui non par?
Per alteram quid non ausus?
Propter alteram quid non passus?
Illa plusquam Heros,
Ista prope Martyr.
Fide fortis,
Accensus periculis, erectus adversis.
Nemo Rex magis, cui Regna quatuor,
Anglia, Scotia, Hibernia. Ubi quartum?
Ipse sibi.
Tria eripi potuere,
Quartum intactum mansit.
Priorum defensio Exercitus, qui defecerunt.
Postremi tutela Virtutes, nunquam transfugæ.
Quin nec illa tria erepta omnino.
Instar Regnorum est LUDOVICUS Hospes.
Sarcit amicitia talis tantæ sacrilegia perfidiæ.
Imperat adhuc qui sic exulat.
Moritur, ut vixit, Fide plenus,
Eoque advolat, quo Fides ducit,
Ubi nihil perfidia potest.
Non fletibus hic, Canticis locus est:
Aut si flendum, flenda Anglia.

PARAPHRASE

DE L'ÉPITAPHE DU ROI D'ANGLETERRE,

Par le chevalier Girardin.

Au roi qui fait régner tous les rois de la terre,
Et pour transmettre aux siècles à venir
Le précieux dépôt de l'heureux souvenir
Du grand roi, JACQUES d'Angleterre,
Ce lieu saint est l'asile, ainsi qu'il l'a prescrit,
De ses entrailles vénérables :
Et lui-même goûte le fruit
De ses vertus incomparables,
Dans l'asile éternel du sein de JÉSUS-CHRIST.
Nul ne porta plus haut la gloire
Qui suit la parfaite valeur;
Et par la pure foi qui régna dans son cœur,
A qui ne peut-on pas comparer sa mémoire?
Est-il quelque chemin aux grandes actions
Où ne l'ait pas conduit l'ardeur de son courage?
Est-il de coup affreux de révolutions
Qui de sa piété n'ait été le partage?
Il remplit d'un héros les plus vastes désirs
Partout où des grands cœurs la vertu se signale,
Et dans ce qu'il souffrit, sa foi fut presque égale
A la foi même des martyrs.
Fort de cette force sublime,
Son cœur sans relâche agité
Parut dans les périls toujours plus magnanime,
Et plus grand dans l'adversité.
Vraiment grand roi, dont le pouvoir suprême
Eut quatre empires sous ses lois:
L'Angleterre, et l'Ecosse, et l'Irlande à la fois,
Et quel était le quatrième?
Celui qui le rendit sage entre les grands rois,
L'empire qu'il eut sur soi-même.
Des trois premiers sans peine on a pu le priver,
Lorsqu'on vit ses troupes rebelles,
Loin de périr pour les sauver,
Pousser leurs attentats jusqu'à se soulever;
Mais du dernier les gardes immortelles,
Ses vertus, dans la paix surent le conserver,
Et lui furent toujours fidèles.
Encor ceux-là, quoiqu'envahis,
Ne lui furent pas même entièrement ravis;
Et dans son cœur, malgré la sacrilége audace
De tant de crimes inouïs,
L'hospitalité de Louis
Remplit abondamment la place
Des droits sacrés du trône indignement trahis.
Les augustes liens d'une amitié si forte
Dans la grandeur royale ont soutenu ses jours;
Etre exilé de la sorte
N'est-ce pas régner toujours?
Enfin sa vive foi sanctifia sa vie,
Consomma par sa mort sa tendre piété,
Et l'enleva dans la félicité
De notre céleste Patrie,
Inaccessible aux traits de l'infidélité.
Que de cantiques saints ce tombeau retentisse,
Et que toujours on en bannisse
Et les larmes, et les douleurs;
Ou s'il y faut pleurer, s'il faut qu'on y gémisse,
Pour l'Angleterre seule il faut verser des pleurs.

ORAISON FUNÈBRE

DE CHARLES DE SAINTE-MAURE, DUC DE MONTAUSIER, PAIR DE FRANCE,

Prononcée à Paris, dans l'église royale de Saint Germain-l'Auxerrois, le 19 *Août* 1690.

Viam veritatis elegi.
J'ai choisi la voie de la vérité (*Psaume* CXVIII).

Messeigneurs (1),

Il y a une grande différence entre l'état des pécheurs et celui des justes, au moment que leur âme, dégagée des liens du corps, va paraître devant son juge. Les pécheurs sont *saisis de trouble et de frayeur* (*Sap.*, V, 2); et la première plainte que le désespoir leur rache, c'est, dit l'Ecriture, de s'être égarés de la voie de la vérité : *Ergo erravimus a via veritatis* (*Ibid.* 6) ! Mais lorsque les justes vont recevoir de la main de Dieu *le diadème de la gloire* (*Ibid.* 17), soutenus par cette constance tranquille que donne l'innocence de la vie, chacun d'eux s'applaudit avec une humble

(1) L'assemblée des archevêques et évêques.

reconnaissance d'avoir choisi la voie de la vérité : *Viam veritatis elegi* (*Ps.* CXVIII, 30).

La vérité assiste à ce double jugement. Elle accuse les pécheurs qui l'ont ignorée; elle protége les justes qui l'ont connue (*Joan.*, VIII, 32); et à peine leur a-t-elle servi de bouclier pour repousser les dernières attaques de l'ennemi de leur salut (*Ps.* XC, 7), que la mort, qui est pour les autres le commencement d'une nuit éternelle, devient pour eux comme l'aurore d'un beau jour qui ne finira jamais. Elle laisse arriver les pécheurs au terme fatal, où les ont conduits les routes malheureuses que les passions leur ont ouvertes, et ne se montre à eux que pour être leur supplice, tandis qu'elle conduit les justes *sur la montagne sainte et dans les tabernacles éternels* (*Ps.* XLII, 3), où elle-même fait leur bonheur; car la gloire, selon saint Augustin, n'est qu'*une joie qui transporte les bienheureux à la vue de la vérité* (*Aug.*, *Confess.*, *lib.* X, *cap.* 23).

Quand la mort nous a ravi le grand homme qui fait le sujet de cette triste cérémonie, en quel de ces deux états pensons-nous qu'il se soit trouvé? Nous ne serons pas téméraires, messieurs, si nous présumons que la vérité aura fait alors pour lui ce qu'il avait toujours fait pour elle. Soit que nous le considérions dans la religion ou dans l'Etat; dans la guerre ou dans la paix; à la cour ou dans les provinces; comme particulier ou comme personne publique; vivant ou mourant, nous trouverons que par la grâce de Jésus-Christ il n'a jamais eu le cœur assez appesanti vers la terre pour aimer la vanité, ni pour chercher le mensonge (*Psal.* IV, 3). Nous trouverons que tout retentit de sa probité, de sa grandeur d'âme, de sa bonté, de sa justice, de sa piété, de sa droiture; et ce qui renferme toutes les vertus ensemble, de son amour immuable pour la vérité. Et puisque nous savons qu'il en a été l'amateur le plus passionné durant sa vie, rien ne nous défend d'espérer qu'après sa mort elle ne soit devenue sa protectrice, et qu'elle ne lui ait fait *trouver grâce devant le Seigneur* (*Genes.*, VI, 8).

Nous en serions encore plus assurés si nous pouvions l'interroger lui-même. Je sais qu'il a toujours voulu parler devant Dieu le langage des pécheurs, et qu'en récitant les psaumes comme l'Eglise, il ne prononçait qu'avec répugnance certains versets qui ne conviennent qu'aux justes. Mais dans un temps où il ne doit plus craindre pour son humilité, il nous avouerait ingénument les miséricordes qu'il a reçues. L'homme, nous dirait-il, ne parvient à sa dernière fin qu'en choisissant une voie qui l'y conduise; et j'y suis parvenu, parce que j'ai choisi la voie de la vérité : *Viam veritatis elegi.*

Mais ce qu'il ne peut dire lui-même, mon ministère m'engage à le dire pour lui; et dans un jour consacré à honorer sa mémoire, je ne balance point à lui prêter ces paroles glorieuses, qui marquent le caractère de son esprit et de son cœur. Je viens vous le proposer, messieurs, comme un homme vrai par excellence; et j'aurai cet avantage si rare dans nos jours, qu'en louant un courtisan je louerai la vérité. Bien plus, la mesure de l'Evangile sera ici égale et réciproque (*Matth.*, VII, 2), et comme ce courtisan a toujours fait l'éloge de la vérité par amour, aujourd'hui la vérité fera le sien par reconnaissance.

Mais donnons un ordre à ce discours. Il y a trois notions de la vérité. Elle est contraire à l'erreur, contraire au mensonge et contraire au péché. Contraire à l'erreur, elle éclaire l'esprit; contraire au mensonge, elle met la sincérité dans les paroles; contraire au péché, elle règle les actions. D'abord elle fait bien penser, ensuite elle fait parler comme l'on pense, et enfin elle fait agir conformément à ce que l'on a dit et à ce que l'on a pensé.

C'était pour éviter l'erreur que le roi-prophète disait : Seigneur, répandez dans mon esprit votre lumière et votre vérité : *Emitte lucem tuam et veritatem tuam* (*Psal.* XLII, 3). C'était pour éviter le mensonge qu'il ajoutait : N'ôtez jamais de ma bouche les paroles de la vérité : *Ne auferas de ore meo verbum veritatis usquequaque* (*Psal.* CXVIII, 43). C'était pour éviter le péché qu'il disait encore : Réglez mes actions selon votre vérité : *Dirige me in veritate tua* (*Psal.* XXIV, 5). Et après avoir obtenu ces trois grâces signalées, il avait raison de dire avec confiance : *Viam veritatis elegi.* J'ai choisi la voie de la vérité.

Je ne crains pas d'avancer à la face des autels et dans cette illustre assemblée, que celui pour qui nous prions a rempli parfaitement cette idée. Son esprit a été plein de lumière et de vérité. Sa langue ne s'est prêtée qu'aux paroles de la vérité. Ses actions ont été conformes aux règles de la vérité. Disciple assidu, organe fidèle, observateur religieux de la vérité, il l'a connue, il l'a dite, il l'a pratiquée.

Voilà, messieurs, le sujet de notre consolation et de notre instruction tout ensemble, et en même temps le fond de l'éloge funèbre de très-haut et très-puissant seigneur, messire Charles de Sainte-Maure, chevalier des ordres du roi, duc de Montausier, pair de France, gouverneur de Normandie, et ci-devant de monseigneur le dauphin.

PREMIÈRE PARTIE.

La connaissance de la vérité commence notre bonheur sur la terre et le consomme dans le ciel. Il est vrai que nous ne la voyons ici qu'au travers des ombres et des nuages (*I Cor.*, XIII, 12), mais nous ne sommes jamais assez malheureux pour la perdre tout à fait de vue. C'est même assez que nous soyons hommes pour être unis avec elle, puisque, selon la remarque de saint Grégoire de Nysse, notre raison n'est pas seulement *une faveur précieuse que nous recevons de la vérité*, mais encore *une possession excellente de la vérité même* (*Greg. Nyss.*, *adv. eos qui æg. fer. repr.*). Depuis que Jésus-Christ est venu, *afin que ceux qui ne voient point voient* (*Joan.*, IX, 39), *la vérité*,

dit saint Augustin, *est un bien commun à tous les hommes* (*August.*, *in Psal.* LXXV, *n.* 17), et ceux qui la cherchent la trouvent.

Cette recherche ne laisse pas d'être néanmoins difficile, parce qu'en quelque état que nous soyons, il y a toujours des ténèbres qui nous environnent. En qualité d'hommes, nous sommes dans l'ordre de la nature, et il y a des ténèbres qui nous en cachent les secrets. Comme chrétiens, nous sommes dans l'ordre de la religion, et il y a des ténèbres qui nous en cachent les mystères. Mais Dieu nous a donné les moyens de chercher la vérité partout : dans la nature, par les lumières de la science; et dans la religion, par les lumières de la foi.

Si vous considérez l'illustre mort que nous pleurons, dans l'ordre de la nature, il était né dans les ténèbres de l'ignorance comme le reste des hommes; mais il les a dissipées par le progrès qu'il a fait dans les sciences. Si vous le considérez par rapport à la religion, il s'était trouvé dans les ténèbres de l'erreur en naissant de parents hérétiques; mais il les a dissipées en captivant son esprit sous l'obéissance de la foi (I *Cor.*, X, 5). Et dans l'un et dans l'autre état, il a eu le bonheur de choisir la voie de la vérité. *Viam veritatis elegi.*

La plupart des grands du monde, contents de ne pas négliger les exercices du corps, abandonnent aux autres hommes les exercices de l'esprit, comme s'il n'y avait point une noblesse de mérite aussi bien qu'une noblesse de sang, et comme si celle que donne le sang, ne recevait pas un nouvel éclat de celle qui vient du mérite. Charles de Sainte-Maure était issu d'une maison, dont la noble origine se perd dans l'obscurité des siècles les plus reculés; et les personnes illustres qui en sont sorties ont fait d'heureuses alliances avec tout ce qu'il y a de grand dans ce royaume, ont eu la meilleure part à la confiance de nos rois, et tiennent les places les plus honorables dans nos histoires. Mais la grandeur de sa naissance ne le fit pas tomber dans l'erreur, où tombent la plupart de grands.

Il dut sa première éducation à une mère habile et généreuse qui, demeurée veuve dans ses beaux jours, n'imita pas celles *qui vivent dans les délices* (I *Tim.*, V, 6); mais véritablement *femme forte, elle considéra les sentiers de sa maison, et n'y mangea pas son pain dans l'oisiveté* (*Prov.*, XXXI, 72). Elle sacrifia sa jeunesse, sa beauté, ses commodités temporelles à l'avantage de ses enfants, et les fit élever loin d'elle; soit pour ne les pas distraire de leurs devoirs par une tendresse indiscrète; soit pour ne les pas plonger dans cette délicatesse honteuse, qui rend le corps moins propre à la fatigue, et le cœur moins capable de fermeté.

Je dis ses enfants, car celui que nous pleurons aujourd'hui avait alors un frère, que les droits de la naissance rendaient chef de sa maison, et qui était digne de l'être par ses grandes qualités. Sa vie fut renfermée dans un cercle étroit, mais sa gloire n'eut point de bornes; et s'il eût toujours avancé en âge, il aurait toujours crû en mérite. Enfin après s'être distingué à la cour par les qualités que le monde estime, après avoir signalé sa valeur dans les armées, il mourut au lit d'honneur; et la maison de Sainte-Maure, encore plus illustrée depuis qu'elle eut sacrifié une si belle victime au salut de l'Etat, mit dès lors toute son espérance en celui qui en devait être le soutien, et qu'elle vient maintenant de perdre. Mais chassons cette triste idée encore pour quelques moments.

Comme la Providence avait choisi monsieur de Montausier pour un de ces génies du premier ordre, qui concourent à la beauté de l'univers, et qui servent d'exemple à tous les hommes, elle l'enrichit de tous les dons nécessaires pour répondre à sa haute destinée. Elle le fit naître avec un naturel heureux, avec un esprit grand, vif, pénétrant, juste, et la profondeur de son jugement répondait à la beauté de son esprit. Digne estimateur du mérite, il sut distinguer le solide du superficiel; et attiré par le seul éclat du vrai, ni le faux ne le trompa, ni le vraisemblable ne l'éblouit.

A quelles connaissances ne l'éleva point la facilité du génie, aidée par l'assiduité du travail et par les instructions de ses maîtres? A mesure que sa raison croissait avec son âge, *il examinait tout ce qui se passe sous le soleil, et il appliquait son esprit à connaître la prudence et la doctrine, les erreurs et la folie des hommes* (*Eccle.*, I, 13, 17). Il apprit les langues savantes, il connut toutes les beautés de l'éloquence; il fut même touché des charmes de la poésie, qu'il ne trouva pas indigne d'un homme de son rang, puisqu'elle a été consacrée dans plusieurs livres de l'Ecriture, et que le Saint-Esprit a voulu nous marquer le nombre des ouvrages poétiques que fit un grand roi : *Fuerunt carmina ejus quinque et mille* (III *Reg.*, IV, 32). Il conversait assidûment avec tous les sages de l'antiquité par la lecture de leurs ouvrages; et prenant l'histoire pour sa guide fidèle, *il passait* en esprit *dans les terres étrangères, afin de connaître parmi les hommes le bien et le mal* (*Eccli.*, XXXIX, 15).

Cet amour qu'il eut pour les lettres ne s'effaça jamais de son cœur; et parmi le tumulte du monde et des affaires, il trouva toujours quelques heures pour l'étude. Jugez, messieurs, de ce qu'il fit quand il fut prisonnier de guerre en Allemagne. Là un loisir forcé lui devint utile, et son application continuelle à s'instruire de tout ce que *Dieu a livré à la dispute des hommes* (*Eccle.*, III, 11), le délivra du supplice de l'ennui, et le consola de la rigueur de sa fortune. Il perdit la liberté, mais la vérité ne l'abandonna pas. Elle descendit avec lui dans la fosse, et ne le quitta point dans ses chaînes : *Descendit cum illo in foveam, et in vinculis non dereliquit eum* (*Sap.*, X, 13, 14). Ses liens lui étaient honorables, puisqu'ils étaient les marques de sa valeur et de son amour pour son prince, mais il voulut encore en avoir de plus glorieux, en suivant ce conseil du

Sage : *Aimez la sagesse qui rend l'homme intelligent. Mettez vos pieds dans ses fers, et engagez votre cou dans ses chaînes ; car ses fers deviendront pour vous un ferme appui, et ses chaînes un habillement de gloire* (*Eccle.*, VI, 23, 25, 30).

Ne croyez pourtant pas, messieurs, que dans aucun temps de sa vie il ait imité ces hommes également vains et curieux, qui des sciences les plus sérieuses font l'objet déréglé de leurs passions, qui en cherchent bien plus l'exactitude que l'utilité, et qui, possédés du désir insensé d'être éclairés pour les autres, sans penser jamais à l'être pour eux, ne se proposent pour l'unique fruit de leur travail, que l'approbation du monde. Il ne regarda jamais l'étude que comme un moyen nécessaire pour bien remplir tous les emplois de la vie; et persuadé que le Saint-Esprit ne donne le nom de science qu'à celle qui nous apprend à bien vivre, et qu'il traite d'aveugles tous les savants qui l'ignorent, il ne se servit des connaissances humaines que pour parvenir à celle-là, et pour tourner en toutes choses son esprit à la vérité.

Mais l'homme noble n'est pas moins obligé de tout savoir que de tout faire noblement; il y a un art de civiliser la science, et pour apprendre cet art, personne ne suffit à soi-même; il faut joindre à l'habileté l'usage du monde, et mêler, pour ainsi dire, les fleurs de la conversation aux épines de l'étude. Le savant homme, dont nous honorons la mémoire, ne manqua point de ce secours dans les commencements de sa vie; outre que ses belles inclinations le portèrent à ne se faire que des amis choisis, distingués par la naissance ou par le mérite, il allait souvent dans une maison célèbre, où la science et la politesse semblaient avoir établi leur demeure (1). Là s'assemblait tout ce que la cour et la ville avaient de plus grand, de plus vertueux, de plus éclairé, de plus poli dans l'un et dans l'autre sexe; là le mérite recevait son prix et trouvait la réputation pour récompense; là plus d'un Salomon et plus d'une reine de Saba se faisaient des questions obscures et se charmaient mutuellement par la sagesse de leurs réponses (III *Reg.*, X, 1, 3) : et au lieu que de nos jours le jeu est presque l'unique lien des compagnies, où il introduit l'ignorance, l'avarice, le chagrin, la mauvaise foi, le blasphème, alors on ne s'assemblait que pour faire des lectures agréables et des conversations utiles, qui n'excluaient pourtant pas les jeux innocents et les divertissements honnêtes.

Je ne vous dirai pas, messieurs, combien M. de Montausier augmenta son habileté en pratiquant un si grand nombre de gens habiles; il me suffit de vous faire souvenir qu'il se distingua dans une compagnie si distinguée, qu'il en fut bientôt un des principaux ornements, et que, par un heureux présage pour l'avenir, il y fut regardé avec des yeux de préférence par la personne du monde, qui avait le goût le plus délicat, les manières les plus nobles et l'esprit le plus cultivé.

(1) L'hôtel de Rambouillet.

Mais je m'oublie, chrétiens, n'est-ce pas d'avoir connu la vérité que je le loue? Hé! tout ce que je viens de dire n'empêchait pas qu'il ne fût *assis dans les ténèbres et à l'ombre de la mort* (*Luc.*, I, 79)! Il était savant, je l'avoue, mais qu'est-ce que la science sans la charité? c'est, dit le Sage, *une occupation fâcheuse que Dieu a donnée aux hommes pour les travailler durant leur vie* (*Eccle.*, I, 19); c'est une application pénible et inquiète, qui remplit leur esprit de distractions, qui leur dessèche le cœur, qui nourrit en eux l'orgueil et la complaisance (I *Cor.*, VIII, 1), et qui les éloigne bien plus qu'elle ne les approche de la connaissance et de l'amour de la vérité; il brillait dans les compagnies les plus éclairées, il est vrai; mais on lui souhaitait encore des lumières qu'il n'avait pas ; et si enfin il ne les eût acquises par la miséricorde de ce Maître céleste qui *enseigne la voie de Dieu dans la vérité* (*Matth.*, I, 2, 16), avec toute sa science et toute sa politesse, il serait maintenant enfoncé dans *la terre d'oubli* (*Psal.* LXXXVII, 13) : et l'Église ne l'ayant pas trouvé au nombre de ses enfants, bien loin de l'honorer de cette pompe funèbre, ne le connaîtrait seulement pas.

Vous m'entendez, messieurs; la France était alors partagée sur la religion, et si l'on avait la consolation d'avoir un temple sur la montagne de Sion, on avait la douleur d'en voir un autre sur celle de Garizim; c'était sur cette montagne schismatique que les parents de M. de Montausier avaient été conduits par des guides infidèles, et il s'y trouvait avec eux par le malheur de sa naissance. Quelle force n'eurent pas sur son esprit les préjugés de l'enfance, de l'éducation et de la coutume ! Avec quelle ardeur ne le vit-on pas disputer en faveur de la mauvaise cause, tant qu'il fut persuadé que c'était la bonne! Dieu ne lui avait pas encore donné *ces yeux du cœur*, dont parle saint Paul (*Ephes.*, I, 18), *éclairés* par une foi vive; mais à peine les eut-il reçus, qu'après avoir longtemps combattu, il fut contraint de rendre les armes, et d'avouer avec saint Augustin, que *rien n'est plus glorieux que d'être vaincu par la vérité* (*Aug.*, *in Psal.* LVII, *n.* 20); il sortit de Samarie pour revenir à Jérusalem, et abandonnant l'erreur où il était né, il choisit la voie de la vérité, que ses pères avaient abandonnée : *Viam veritatis elegi.*

La force de l'exemple ne fut pas la cause de ce choix; les conversions étaient alors très-rares parmi les personnes de son rang, qui croyaient renoncer à la noblesse de leurs pères, s'ils renonçaient à leurs égarements, et qui avaient la malheureuse politique de ne donner point, en embrassant la vérité, une preuve qu'ils avaient été dans l'erreur.

Ce choix ne fut pas l'effet d'une facilité naturelle, ni la résolution précipitée d'un homme qui chancelle dans ses premiers sentiments; on sait, au contraire, que si sa raison ne se fût rendue maîtresse de ses in-

clinations, bien loin d'avoir du penchant pour l'inconstance, il eût été plutôt enclin à l'inflexibilité.

Il ne fut pas même porté d'abord à faire ce choix par la réputation et par l'autorité des grands hommes, que Dieu a suscités de nos jours, pour donner, par leurs ouvrages immortels, le dernier coup à l'hérésie; un homme sans lettres et sans nom raisonnait un jour en sa présence sur les caractères de la vraie Eglise; la vérité, qui ne l'avait pas encore touché dans les bouches les plus éloquentes, lui parut moins suspecte dans celle d'un simple artisan; et il en devint plus attentif à la chercher lui-même. C'est ainsi, mon Dieu, que vous aimez à vous servir des choses les plus viles et les plus méprisables, selon le monde, pour opérer les plus grands prodiges de votre grâce, afin que nul homme ne se glorifie devant vous (I *Cor.*, I, 28, 29).

Il faut l'avouer, messieurs, le seul motif de la conversion de cet homme inflexible fut l'amour de la vérité; après beaucoup de recherches, de lectures et de réflexions, sa raison, éclairée par la grâce, lui découvrit le faux d'une religion, qui se prétendait réformée; il reconnut que l'Eglise est *la ville de la vérité* (*Zach.*, VIII, 3), comme l'appelle saint Augustin après un prophète (*Aug.*, *contra mend.*, *c.* 17), et il désira d'en être citoyen, pour y rendre au Père céleste un culte véritable et sincère; il dit alors à Dieu dans son cœur: J'entrerai dans votre vérité: *Ingrediar in veritate tua* (*Psal.* LXXXV, 11). Il y entra, messieurs, et en y entrant, il donna lieu de croire que la vérité n'était pas dans un parti que l'on voyait abandonné par un homme si véritable.

Sa conversion affligea ses proches, mais elle réjouit les anges du ciel (*Luc.*, XV, 10); la mère, qui l'avait mis au monde, en versa des larmes; mais celle qui venait de l'enfanter à Jésus-Christ, essuya les siennes, en le voyant sortir du tombeau et revenir vivant dans son sein (*Luc.*, VII, 15): la première, désespérée de le perdre, en fit ses plaintes à tout ce qui l'environnait; mais la seconde, ravie de l'avoir retrouvée, appela ses voisins et ses amis pour s'en réjouir avec elle (*Luc.*, XV, 9).

Dès qu'il eut parfaitement connu la vérité, il l'aima, et en l'aimant, il apprit à la mieux connaître; car, selon la parole célèbre de saint Augustin: *ce n'est que par la charité que l'on entre dans la vérité* (*Aug.*, *contra Faust.*, *libr.* XXXI, *cap.* 38); toute sa douleur était de l'avoir trop tard connue et trop tard aimée; et tout son désir, que les autres la connussent et l'aimassent comme lui; sa douleur porta son remède avec elle en augmentant de plus en plus sa soumission à l'Eglise; et par un bonheur inespéré, il a vu son désir accompli avant la fin de sa vie.

Il a vu les compagnons de son malheur devenir les imitateurs de sa sagesse, et chanter avec lui les miséricordes du Seigneur au milieu de son saint temple (*Ps.* LXXXVIII, 2); il a vu l'hérésie, comme une autre Babylone, entièrement détruite, sans espérance de revoir ses habitants, ni d'être jamais rétablie (*Ps.* XIII, 19); il a vu l'Eglise gallicane, comme une autre Jérusalem, quitter ses robes lugubres, pour prendre les vêtements précieux dont elle se pare aux jours de sa gloire (*Bar.*, V, 1), et s'abandonner à la joie depuis qu'elle est devenue la cité sainte, où il ne passera plus d'incirconcis (*Isai.*, LII, 1); il a vu le roi, comme un autre Josias, détruire les temples des hauts lieux, chasser toutes les abominations de son royaume et réunir tous ses sujets dans le sein de la vraie religion (IV *Reg.*, I, 23, 39 *et seq.*).

Avec quelle joie sa piété a-t-elle vu ce changement! mais avec quelle inquiétude sa sagesse en prévoyait-elle les suites! Il a vu naître l'orage, et il n'a pas assez vécu pour le voir calmé: mais du moins est-il mort avec cette consolation, que la vérité triomphait en France, et que la France était armée pour la faire triompher partout où elle est combattue.

Ne nous égarons pas ici dans nos pensées (*Rom.*, I, 21); mais fortement persuadés qu'il y a un ordre caché dans les désordres du monde, possédons nos âmes dans la patience (*Luc.*, XXI, 19), en attendant qu'il plaise à Dieu de nous découvrir les motifs qui lui font remuer ces grandes machines, dont les hommes se croient faussement les premiers mobiles. Tandis que nous voyons avec horreur l'Occident et le Septentrion scandaleusement conjurés pour appuyer l'erreur et l'injustice, estimons-nous heureux d'habiter la seule région qui prend la défense de la vérité persécutée; et demandons à Dieu qu'il rompe tous les piéges que l'on tend à la tranquillité publique, qu'il dissipe tous les conseils où il ne sera point appelé, qu'il fasse descendre du ciel la paix que nos péchés ont contrainte de s'y retirer, et qu'il ne se souvienne sur nous que de ses miséricordes infinies (*Ps.* XXIV, 6). Nous connaissons la vérité que M. de Montausier a connue, et en cela consiste notre bonheur comme le sien; mais il ne suffit pas d'en avoir une connaissance stérile, il faut que la vérité passe du cœur à la bouche, et selon l'Evangile, que *la bouche parle de l'abondance du cœur* (*Matth.*, XII, 34).

SECONDE PARTIE.

Dieu n'a établi le commerce de la parole parmi les hommes, qu'afin qu'ils s'instruisent les uns les autres de la vérité, et Jésus-Christ n'est descendu sur la terre que pour les en instruire (*Joan.*, XVIII, 37); mais comme les prophètes se plaignaient avant son avénement, de ce que *les vérités étaient diminuées parmi les enfants des hommes* (*Ps.* XI, 2, 3), les prédicateurs de la nouvelle loi peuvent faire la même plainte depuis qu'il est venu: ou l'on garde le silence, ou l'on ne le rompt que pour dire *des choses vaines à son prochain*, tant il y a de *lèvres trompeuses et de cœurs doubles*.

Une conduite si criminelle n'est que trop connue dans le monde; mais elle est ordinaire à la cour où tous les cœurs sont en-

veloppés, et où la plupart des bouches ne sont ouvertes qu'au mensonge et à la flatterie. Ne dirait-on pas que le prophète Jérémie décrivait la cour, quand il demandait une fontaine de larmes pour pleurer jour et nuit sur Jérusalem infidèle? C'est, disait-il, *une assemblée de prévaricateurs de la loi de Dieu; ils ne disent point la vérité, car ils ont instruit leurs langues à débiter le mensonge, et ils se sont étudiés à faire adroitement des injustices; ils ont la paix dans la bouche en parlant avec leur ami, et en même temps ils lui tendent un piége en secret* (*Jerem.*, IX, 2 *et seq.*). C'est là que la langue qui flatte, est plus meurtrière que la main qui tue; il semble qu'elle console, mais en effet elle séduit, et sous un discours qui plaît, elle cache une erreur qui empoisonne (*Aug.*, *in Psal.* LXIX, *n.* 5; *Gregor. papa*, *Moral. lib.* XIII, *cap.* 2).

Mais, grâces à Jésus-Christ, voici un courtisan qui n'a usé, ni de dissimulation, ni de mauvaise foi, ni de flatterie, et qui, après avoir connu la vérité, a eu le courage de la dire. Qui ne sait que la sincérité fut sa vertu la plus marquée? Une humeur naturellement libre, et une longue habitude de ne dire que ce qu'il pensait, l'avaient mis dans une heureuse impuissance de permettre à sa langue de parler contre son cœur; ennemi déclaré de cette duplicité, maudite dans les livres saints, il la censura rigoureusement toute sa vie, et ceux qu'il pouvait seulement soupçonner de *marcher par deux voies* (*Eccli.*, II, 14), n'eurent aucune part dans son estime, ni dans son amitié; les fourbes fuyaient devant ses yeux, et s'ils étaient contraints de soutenir sa présence, soit honte, soit crainte, soit respect, du moins ne pouvaient-ils pas soutenir leur déguisement; et la candeur de cet homme vénérable les forçait à se démasquer eux-mêmes. Fidèle jusqu'au scrupule, il tint toujours ce qu'il promit, et même dans les premiers feux de la jeunesse où les plus sages, séduits par l'attrait du plaisir, hasardent quelquefois des promesses infidèles, il ne promit que ce qu'il voulait tenir; sincère pour lui-même comme pour les autres, jamais il ne voulut souffrir que personne le flattât, et jamais il ne flatta personne. Il était si éloigné de donner de fausses louanges, qu'il faisait même difficulté d'en donner de véritables, persuadé de cette maxime de saint Chrysostome, qu'*un chrétien doit plus craindre une louange qu'un affront.* Mais quand le mérite l'y forçait, c'était toujours avec des précautions si sages, que tous ceux qu'il honorait de son approbation, ne risquaient rien pour leur modestie, et sortaient d'auprès de lui, loués et instruits en même temps; aussi exact à louer avec justice, qu'à blâmer avec charité, ses louanges étaient des témoignages désintéressés de son estime, et ses corrections, des marques avantageuses de sa droiture.

Tel qu'il paraissait devant les hommes, tel il était devant Dieu; bien loin de vouloir acquérir leur estime par une piété apparente, il ne tint pas à ses soins, qu'il ne dérobât à leur vue ses véritables vertus; et hors le bien qu'il était obligé de faire en public pour l'exemple, sa main gauche ignora toujours ce que fit la droite (*Matth.*, VI, 3).

Disons tout, puisque nous ne disons que ce que dit le Seigneur même; il serait honteux qu'en louant un homme si véritable, nous déguisassions la vérité. A la cour les vertus sont ordinairement fardées, et si le prince est un Ezéchias ou un David, qui cherche Dieu de tout son cœur, il y fait bien moins de dévots que d'hypocrites; on s'y forme un plan de dévotion extérieure, que l'on accommode à ses inclinations ou à des vues de fortune: *On y paie exactement la dîme de la menthe et de l'aneth*, *pendant que l'on néglige les points les plus importants de la loi* (*Matth.*, XXIII, 23); et à peine y voit-on quelques *temples du Saint-Esprit* (*I Cor.*, VI, 17) parmi un nombre prodigieux de *sépulcres blanchis* (*Matth.*, XXIII, 27).

Le courtisan dont nous parlons fut *adorateur du Père céleste en esprit et en vérité* (*Joan.*, IV, 23), et il le fut d'autant plus parfaitement, qu'il craignit de ne pas l'être. *Il me semble*, disait-il, *que j'aime Dieu*, *mais je crains que mon propre cœur ne me trompe.* Ah! messieurs, que l'on est éloigné de tromper les autres, quand on appréhende de se tromper soi-même! et que celui qui craint de se tromper se trompe peu!

C'est à la cour que l'on trouve encore de ces hommes injustes que saint Paul condamne, qui non-seulement ne disent point la vérité, mais *qui la changent en mensonge, en donnant à la créature la gloire qui n'est due qu'au Créateur; qui la tiennent captive dans l'injustice* (*Rom.*, I, 18, 25), en accablant l'innocence par leur crédit, ou en étouffant le mérite pour l'empêcher de se produire; et qui enfin, suivant la plainte qu'en a faite le Sage, l'abandonnent ou la trahissent pour le plus vil intérêt (*Prov.*, XXVIII, 21). Ici, messieurs, vos pensées préviennent mes paroles; et c'est l'avantage de mon sujet, que, dans tout ce que j'avance, je suis et l'on me croit aussi sincère que celui que je loue de l'avoir été.

Il rendit toujours à *César ce qui est à César, et à Dieu ce qui est à Dieu* (*Matth.*, XXII, 21); il soutint la qualité de courtisan, sans perdre celle de chrétien, et jamais une lâche complaisance pour ses égaux ni pour ses supérieurs ne lui fit rien dire de contraire à cette droiture qui était née dans son cœur, et que la vérité même y avait encore plus profondément gravée de son doigt sacré.

N'était-il pas le protecteur le plus déclaré de l'innocence et du mérite? Combien de faibles seraient maintenant opprimés, si sa main secourable ne les eût charitablement soutenus! Car le siècle est parvenu à ce point de corruption, que l'innocence, qui devrait être la protection naturelle des hommes malheureux, a besoin elle-même de la protection des hommes puissants. Combien de lampes brillent aujourd'hui sur le chandelier, qui sans lui seraient encore cachées

sous le boisseau (*Matth.*, V, 15)! Car il faut que le mérite soit connu pour être récompensé, et rarement trouve-t-il les occasions de se faire connaître. Il a même un noble orgueil; disons mieux, il a une exacte modestie qui lui défend de les chercher, et il aime mieux se tenir lieu lui-même de récompense que de la devoir à des cours serviles ou à des démarches irrégulières, que la religion n'approuve pas. Il faut que de grandes âmes l'aillent déterrer dans l'obscurité, et qu'après l'avoir mis au grand jour, elles lui fassent encore de leur protection un rempart contre les traits de l'envie. C'est de cette générosité que fut capable le grand homme que nous avons perdu, et que nous ne trouverons peut-être jamais.

Mille couronnes ne l'auraient pas fait résoudre à trahir la vérité, et le péril avait des appas pour lui, quand il fallait s'y exposer pour la défendre. Courageux sans arrogance, ferme sans prévention, austère sans aigreur, zélé sans indiscrétion, indigné contre les lâchetés de la politique, armé contre la tyrannie de la coutume, il se déclarait hardiment pour la bonne cause, et, suivant le conseil du Sage, jamais il *n'étouffait la parole quand elle pouvait être salutaire* (*Eccli.*, IV, 28).

La plupart de ceux qui composent les cours des princes sont d'un caractère bien opposé. Retenus par l'intérêt ou par la crainte, ils gardent un silence criminel, et l'innocent malheureux est opprimé par la calomnie, sans que personne le soutienne ou le console (*Eccle.*, IV, 1). *Le juste périt*, ou sans que l'on parle pour lui, ou *sans que l'on pense à lui* (*Isai.*, LVII, 2) : on est même ingénieux à se le figurer coupable, pour s'épargner la honte qu'il y a de l'abandonner; quelquefois on déguise sa timidité par une humilité feinte, comme pour laisser entendre qu'il y aurait de l'orgueil à s'opposer au torrent, et qu'un seul ne peut ni ne doit l'emporter sur le grand nombre. Mais le seul Michée n'eut-il pas le courage de résister aux quatre cents prophètes de Baal, qui ne prédisaient que le mensonge (III *Reg.*, XII; II *Paral.*, XII)? Il n'est jamais permis, disent les Pères, de soutenir la vérité avec insolence; mais il ne faut pas aussi la tenir captive, sous le vain prétexte d'une humilité mal entendue. Comment y aurait-il de l'orgueil à la soutenir, quand Dieu nous la fait connaître, puisque la connaissance de la vérité n'est que le fruit de l'humilité, et qu'on ne la connaît que pour la dire (*Basil.*, *lib. de Sp. S. c. ult. in fine; Chrys.*, *Hom.* 22, *in Ep. ad Rom.; Aug.*, *Tract.* 48, *in Joan.; Greg.*, *papa*, *Mor. lib.* VII, *cap.* 15; *Bern.*, *de* 12 *grad. hum.*)?

Cette franchise intrépide eut sans doute ses critiques et ses censeurs : car le monde, accoutumé à ne voir que des âmes vénales et prostituées à la complaisance, souffre toujours avec peine ceux qui lui disent la vérité. Mais, ô puissante vérité! donnez ici, aux siècles futurs, une preuve éclatante que vous faites triompher vos favoris de la censure et de la critique du monde. Cet homme, messieurs, que l'on faisait passer pour si sévère, pour ne pas dire quelque chose de plus, fut néanmoins honoré de l'emploi le plus important qu'un sujet puisse recevoir de son souverain.

Vous conviendrez que rien n'était plus important à l'Etat que l'éducation de l'héritier présomptif de la couronne, si vous considérez que c'est des bonnes ou des mauvaises inclinations des princes que dépend le bonheur ou le malheur des peuples qui leur sont soumis. Et comme les princes naissent dans l'ordre commun de tous les hommes, ils ont le même besoin que les autres du secours de l'éducation, qui, comme une seconde naissance, corrige les défauts de la première.

Ce fut un soin dont le roi s'occupa longtemps pour Mgr le Dauphin : et il semble qu'il eut alors en vue les qualités que l'on souhaitait à ceux qui seraient choisis pour gouverner sous Moïse ce peuple d'Israël, que Dieu appelle si souvent son Fils. *Non-seulement ce devaient être des hommes d'une naissance distinguée, d'une probité reconnue, ennemis de l'avarice, fermes et courageux, mais surtout pleins de la connaissance et de l'amour de la vérité*, vertu qui devait les mettre au-dessus de la basse complaisance et de tous les respects humains : *In quibus sit veritas* (*Exod.*, XVIII, 21).

Mais où trouver de si rares qualités réunies en un seul homme? Elles étaient trop visibles dans celui dont nous parlons pour n'y être pas remarquées : ce fut donc à lui que Louis le Grand confia ce qu'il avait de plus cher, et tout ensemble ce qu'il regardait comme le plus important de ses devoirs : la personne et l'éducation de son fils. Et la manière glorieuse dont ce monarque voulut bien s'en expliquer, en lui présentant cet homme fidèle, surpasse tous nos éloges : *Voilà*, lui dit-il, *un homme que j'ai choisi, pour vous mettre entre ses mains : j'ai cru ne pouvoir rien faire de meilleur pour vous et pour mon royaume. Si vous suivez ses instructions et ses exemples, vous serez tel que je vous désire; mais, si vous n'en profitez pas, vous serez moins excusable que les autres princes, et moi quitte envers tout le monde après avoir fait un tel choix.* Avec quelle majesté ces paroles mémorables furent-elles prononcées! avec quel respect et quelle reconnaissance furent-elles entendues! Elles eurent bientôt leur effet : Mgr eut, comme Salomon, *un cœur docile pour apprendre à discerner le bien et le mal* (III *Reg.*, III, 9), et le nouveau gouverneur connut l'importance de sa charge, en sentit le poids et le soutint avec gloire.

Quelle obéissance ne lui inspira-t-il pas pour le roi! quelle noble émulation d'imiter un si grand modèle! quelle affabilité pour les grands! quelle humanité pour les peuples! quelle bonté pour ceux qui avaient l'honneur de le servir! et avec quelle sévérité éloigna-t-il de sa personne tout ce qui pouvait gâter son esprit ou corrompre son innocence! Egalement appliqué à le faire marcher sur les traces de tant de héros qui l'ont

précédé dans l'auguste maison de France, et à éviter qu'il ne dégénérât de la piété de tant de rois chrétiens, dont il descend, il le rendit laborieux dès son jeune âge, pour le rendre capable de supporter, et les fatigues de la guerre, et le joug de Jésus-Christ.

Mais pourquoi m'engager dans un détail qui passerait les bornes d'un discours? Il faut que je réduise à un point le travail de plusieurs années. Le sage gouverneur se regarda comme l'organe de toute vérité sur le jeune prince, et ne lui cacha ni *celle qui luit*, ni *celle qui reprend* (*Aug.*, *Conf.*, *lib.* X, *c.* 23). En user ainsi, messieurs, c'était remplir tous les devoirs de son ministère. Lui dire toute vérité, c'était lui apprendre toute vertu; c'était lui inspirer tout ce qu'il devait à Dieu, au roi, aux peuples et à lui-même; c'était le préserver du malheur qui accompagne les princes, que trop de monde conspire à tromper, à force de vouloir leur plaire. Enfin, en lui donnant le discernement et le goût du vrai, il crut avoir tout fait; et en vous disant qu'il a réussi à le lui donner, je crois vous avoir tout dit.

Mais il faut que je garde les règles de l'équité, en louant le plus équitable de tous les hommes; et je commettrais une injustice, dont son âme juste serait indignée, si je ne vous disais qu'il n'eut pas toute la gloire de cette royale éducation : il eut pour coopérateur dans cet illustre emploi un homme selon son cœur *et selon le cœur de Dieu, puissant en œuvres et en paroles* (III *Reg.*, XIII, 14; *Luc.*, XXIV, 19), comme lui amateur passionné et défenseur invincible de la vérité, le bouclier de la foi, le restaurateur de la discipline, l'honneur de l'épiscopat (1). Ces deux grands hommes furent unis par l'estime et par l'amitié, autant que par le devoir de leurs charges, et leur union les fit concourir plus efficacement à l'avantage de Mgr le dauphin. Libres des lâches sentiments d'une basse jalousie, conspirant à la gloire l'un de l'autre, plus encore à celle de leur illustre disciple, ils travaillèrent de concert à lui former l'esprit et le cœur; ils lui ouvrirent tous les trésors de la belle science, ils lui enseignèrent toutes les règles de la sage politique, ils lui développèrent toute la suite des siècles, et, par le secours des histoires anciennes et modernes, ils lui apprirent à régler son jugement sur les événements passés. Quelle merveille, qu'animé par le sang royal qui coule dans ses veines, et que formé par de telles mains, il ait donné dès sa première campagne des marques prodigieuses d'intrépidité, de valeur, de libéralité, de conduite! Nous serions bien plus surpris s'il ne se rendait tous les jours plus recommandable par ses vertus naturelles et acquises, que par la qualité d'héritier de la plus belle couronne de l'univers.

Le voilà qui court à la victoire sur les bords du Rhin, et sur les traces du premier des Césars; mais il n'a pas besoin d'exemples étrangers, sur les traces de Clovis, de Charlemagne, de Louis le Grand. *Prospere procede :* Avancez-vous, généreux prince, toutes sortes de prospérités vous sont promises. *Propter veritatem, et mansuetudinem, et justitiam deducet te mirabiliter dextera tua* (*Psal.* XLIV, 5 *et seq.*). *La gloire* qui vous environne, *la douceur* qui vous est naturelle, *la justice* qui vous guide, le génie de votre auguste père, qui vous accompagne, et surtout *la vérité*, dont l'amour vous a été inspiré par celui qui fut honoré du soin de votre enfance, vous assurent *d'un progrès miraculeux*. Les remparts tombèrent à votre première vue; *les peuples tomberont encore à vos pieds, et vos armes redoutables perceront le cœur de tous les ennemis du roi.*

La grandeur de mon sujet m'emporte, messieurs, et mon discours s'excite comme la flamme qui trouve une matière disposée. Il est temps néanmoins de le conduire à sa fin, et je n'ai plus qu'à vous faire voir que M. le duc de Montausier a rempli toute l'idée de la vérité, en agissant toujours conformément à ce qu'il a dit et à ce qu'il a pensé.

TROISIÈME PARTIE.

Celui qui connaît et qui dit la vérité, mais qui ne la pratique pas, porte pour ainsi dire en lui-même un arrêt qui le condamne; et, dans la doctrine de saint Paul, nous n'arrivons à la perfection du christianisme qu'en pratiquant la vérité par la charité : *Veritatem facientes in charitate* (*Eph.*, IV, 15).

Aussi, messieurs, je vous parle d'un homme qui, dans tous les états de sa vie, a été aussi véritable pour lui-même que pour tout le reste du monde; qui a été véritable époux, véritable père, véritable sujet, véritable ami, véritable maître, véritable chrétien, et qui, après avoir *choisi la voie de la vérité*, y a marché jusqu'au bout, sans se détourner un seul moment de sa route et sans y faire un faux pas.

Une tendresse de penchant et de réflexion l'avait uni à une épouse qui fut la merveille de son temps, et que le mérite distingué, joint à la haute naissance, avait élevée aux premières charges de la cour. Il eut pour elle tous les sentiments d'estime et de respect que méritait sa vertu, et il l'aima, suivant le conseil de saint Paul, *comme Jésus-Christ a aimé l'Eglise* (*Ephes.*, V, 25) : uniquement durant qu'elle vécut, uniquement depuis qu'elle fut morte. Quand la fatale nécessité de mourir les eut séparés, son affliction fut extrême, mais en même temps si chrétienne, qu'il fit bien plus de prières qu'il ne répandit de larmes. Privé d'une si chère épouse, tous les restes lui en furent précieux. Généreux et tendre tout à la fois, il conserva chez lui tous ceux qui l'avaient servie, il aima tous ceux qui l'avaient aimée, et tous les ans il célébra le triste jour de cette mort par des aumônes abondantes et par la réception de la victime qui ôte les péchés des âmes encore exposées aux tentations de cette vie, et qui soulage les âmes qui souffrent dans l'autre, sans avoir perdu la charité. Enfin il a voulu que leurs cendres fussent mêlées dans un même tombeau, pour y attendre ensemble ce temps de résurrection et de gloire, où ceux qui auront été unis sur la terre par les liens

(1) Bossuet, l'illustre évêque de Meaux.

d'un chaste mariage *seront comme les anges de Dieu dans le ciel* (*Matth.*, XXII, 30).

D'un mariage si heureux il ne lui resta qu'une fille, qui, après avoir hérité de l'esprit et de la vertu de la plus parfaite des mères, a été l'unique consolation du meilleur père qui fut jamais. Que n'a-t-il pas fait pour elle, et à son tour que n'a-t-elle pas fait pour lui! Il l'a unie à un époux illustre par sa naissance, par sa dignité et par son courage; il a traité les enfants qui sont venus d'elle comme Jacob traita ceux qui étaient venus de Joseph (*Genes.*, XLVIII) : il a même voulu qu'ils fussent élevés sous ses yeux, et pour contenter son affection paternelle, et pour leur donner par ses paroles et par ses exemples les premières impressions d'honneur et de vertu. Mais s'il n'y eut jamais de fille plus aimée, jamais il n'y en eut de plus reconnaissante. Toujours pénétrée du mérite, toujours attachée à la personne d'un si bon père, elle lui a rendu des devoirs exacts jusqu'à la fin de sa vie; et depuis que la mort le lui a ravi, elle ne se console qu'en procurant à son âme le secours dont elle peut avoir besoin pour jouir de Dieu, et à sa mémoire ce qui sert à la rendre immortelle devant les hommes.

Ce véritable époux et ce véritable père fut encore un véritable sujet, qui fit consister son premier devoir dans la fidélité, et sa principale gloire dans l'obéissance; qui eut toujours présent ce double précepte de saint Pierre : *Craignez Dieu, honorez le roi* (I *Pet.*, II, 17); qui, à l'exemple du centenier de l'Evangile, n'oublia pas, en commandant aux autres, qu'il y avait une puissance au-dessus de la sienne (*Matth.*, VIII, 9), à laquelle il était lui-même soumis, et pour laquelle il était obligé d'exposer sa vie.

Il l'exposa, messieurs, dès ses plus jeunes années : et ne croyez pas que l'amour de la vérité soit une vertu étrangère à la profession des armes. Ce divin conquérant, qui nous est représenté dans l'Apocalypse *avec une robe teinte de sang et suivi des armées du ciel* (*Apoc.*, XIX, 11), porte le nom de fidèle et de véritable : *Fidelis et verax*, pour marquer sans doute que la part que les hommes auraient à la gloire des armes serait proportionnée à l'amour dont ils seraient prévenus pour la vérité.

Si je ne rends pas ici à la mémoire de l'excellent homme dont je fais l'éloge tout l'honneur qui lui serait dû, souvenez-vous, messieurs, qu'un prédicateur est un ange de paix, et que sa langue, destinée à louer Jésus-Christ, rédempteur du genre humain, ignore les termes d'un art qui ne tend qu'à la destruction des hommes. La seule guerre dont je dois savoir parler est celle que nous avons à soutenir *contre les princes de ce siècle ténébreux, et contre les esprits de malice répandus dans l'air* (*Ephes.*, VI, 12 *et seq.*), qui veulent nous enlever l'héritage de notre Père céleste. Je ne refuserais pas de vous expliquer la manière dont vous devez vous-mêmes résister à une tentation violente, et l'art de vous servir pour cela de *la parole de Dieu* comme *d'un glaive qui tranche de deux côtés*, de vous revêtir *de la cuirasse de justice*, de vous couvrir *du bouclier de la foi* (*Heb.*, IV, 12); mais, quand il faut vous entretenir des siéges et des batailles où M. le duc de Montausier a signalé sa valeur, tout mon esprit m'abandonne, et je n'ai plus de paroles pour m'exprimer.

Je trouve seulement que les guerriers qui sont loués dans les divines Ecritures, ont été courageux et intrépides (I *Mach.*, III, *et alibi passim*) ; et je sais que celui que je loue a percé lui seul des escadrons ennemis, et que plus d'une fois une noble audace lui a fait enlever des drapeaux. Je sais qu'il a paru comme un lion dans les combats, et qu'il y a reçu des blessures dangereuses. Je sais qu'il s'est engagé souvent dans la mêlée, et qu'on l'y a vu comblé de gloire dans le temps même qu'accablé par le grand nombre, il y perdait la liberté.

Je trouve dans les divines Ecritures, qu'un homme de guerre qui aime la vérité, doit être fidèle à son prince (*Rom.*, XII, *et alibi*); et je sais que la fidélité de celui dont je vous parle a été mise aux épreuves les plus difficiles dans les mouvements de l'Etat. Mais ni les pressantes sollicitations qui lui furent faites, ni la lueur des prétextes spécieux, ni les vues d'une fortune éclatante, ni l'exemple de tant de personnes illustres qui suivaient le torrent, ni le penchant que pouvait lui donner une amitié glorieuse, ni les sujets de mécontentement qu'il recevait alors du ministre, ne l'ébranlèrent jamais; et malgré l'esprit de révolte qui semblait remuer tous les cœurs, il demeura ferme dans la vérité, inséparable de la fidélité qu'il avait vouée au roi son maître : *Stetit in veritate, id est*, *fidelitate*. Gouverneur alors d'une province exposée *à la malice des insensés et à l'erreur des imprudents* (*Eccl.*, VII, 27), il y fit écouter aux uns de salutaires conseils, il chassa les autres des places dont ils s'étaient emparés, il les combattit, et il reçut dans ce combat plusieurs blessures, dont l'une, vous le savez, lui fit perdre un bras. Il l'aurait cachée, s'il l'eût pu, et il n'en parlait jamais par modestie. Mais les plaies ne sont-elles pas des marques toujours visibles de la valeur, et comme des bouches toujours ouvertes pour publier la gloire qui l'accompagne? Il était juste que celle-ci parût et qu'elle parlât sans lui, pour faire remarquer partout où allait ce grand homme, que non content d'avoir consacré son cœur à la vérité, il avait encore donné son bras pour la défendre.

Je trouve dans les divines Ecritures, qu'un homme de guerre doit être *pieux et craignant Dieu* (*Act.*, X, 7) comme celui dont il est parlé dans le livre des Actes, qui se sanctifiait lui-même, et qui sanctifiait ses soldats ; et je sais que celui-ci faisait dépendre le succès de ses armes de la protection du Dieu des armées, qu'il s'appliquait à retenir les troupes dans le devoir, et qu'il disait dans ces occasions qu'il était bien étonnant que l'on punît avec tant de sévérité les

moindres fautes commises contre le service du roi, et que l'on demeurât insensible aux plus grandes injures que l'on faisait à Dieu.

Mais permettez-moi, messieurs, de rentrer dans mon caractère, et de faire passer monsieur le duc de Montausier des emplois tumultueux de la guerre à des états plus tranquilles.

Fut-il jamais un ami plus véritable? Ici vos cœurs s'attendrissent, et vos larmes prennent la place de mes paroles. Il fut *ami de tous les temps*, comme dit le Sage (*Prov.*, XVII, 17), aussi ardent et aussi vif dans la disgrâce que dans la faveur. Ami sûr et fidèle, qui ne manqua jamais au besoin; ami généreux, qui employa son crédit et ses biens mêmes pour satisfaire aux devoirs de l'amitié; ami patient, qui supporta les défauts de ceux qu'il aimait; mais ami charitable, qui ne craignit pas de les en corriger, et qui ne leur causait un mal apparent que pour leur faire un bien solide (*Prov.*, XXVII, 6); ami humble, qui, tout grand qu'il était, ne dédaignait pas de descendre jusqu'aux petits, parce que la vérité lui avait appris que dans l'ordre commun de la Providence les petits selon le monde sont destinés à être les princes du siècle futur, et les grands de l'éternité.

Véritable maître, qui ne regarda pas seulement ses domestiques comme *des amis humbles et soumis*, selon la remarque d'un philosophe (*Senec.*, *ep.* 47), mais en quelque manière *comme des enfants* (*Matth.*, VIII, 5), ainsi que l'Evangile semble le prescrire (*Ephes.*, VI, 9; *Hebr.*, XIII, 17); qui ne les traita pas avec rudesse dans la santé; qui les visita dans la maladie; qui veilla pour le bien de leurs âmes, comme en devant rendre compte, et qui ne laissa jamais leurs services sans récompense. Aussi sa maison était-elle remplie de ces *serviteurs sensés* dont parle l'Ecriture (*Eccli*, VII, 23), qui s'attachaient à lui sans intérêt, qui le servaient par amour, qui lui obéissaient dans la simplicité du cœur (*Ephes.*, VI, 5).

Véritable chrétien, dont la piété ne fut jamais altérée par le séjour de la cour, si dangereux pour le salut. Il y fut comme Joseph et Mardochée, pour honorer Dieu en honorant son âge, et pour faire de son crédit la matière de sa charité. Il y fut par nécessité plutôt que par choix, par état plutôt que par ambition. Quand même il ne se serait pas conduit par des vues de religion, il était naturellement trop désintéressé pour s'abandonner aux mouvements d'une passion déréglée, qui court après les richesses périssables, et qui ne respire qu'après la vaine gloire de ce monde. Il disait qu'*un chrétien pouvait bien avoir le cœur haut, mais qu'il ne lui était pas permis de l'avoir ambitieux.* Il voulait qu'en s'acquittant de son devoir, on trouvât sa récompense dans le seul plaisir de s'en acquitter; que l'on honorât et que l'on servît le Souverain pour lui-même, sans aucun égard aux bienfaits que répand sa main libérale. *Les ambitieux*, disait-il, *sont des glorieux qui font des bassesses, ou des mercenaires qui veulent être payés.* Il est vrai qu'il a été comblé de grâces, mais il ne les a pas recherchées. Elles l'ont fui durant le cours d'un ministère tumultueux malgré l'importance de ses services, et s'il eût été obligé de les poursuivre autrement que par le mérite, elles l'auraient fui toute sa vie. Mais elles sont allées au-devant de lui, dès qu'il a vécu sous un roi dont le discernement était trop juste pour ne les pas donner par préférence à un homme qui les méritait d'autant plus qu'il ne les recherchait pas.

Mais quelque pieux, quelque sage, quelque désintéressé que soit un chrétien, il est indigne du nom qu'il porte, s'il n'a la charité qui est l'âme du christianisme (I *Cor.*, XIII, 1; *Rom.*, V, 5); celui-ci l'avait dans le cœur, et il l'exerça toujours envers les pauvres avec une libéralité proportionnée à ses grands biens. Un chrétien doit prier souvent (*Matth.*, VI, 6 *et seq.*; I *Thess.*, V, 17); celui-ci se faisait une solitude au milieu de la cour pour prier à certaines heures, et il pouvait se promettre d'avoir le Seigneur près de lui, parce qu'il l'invoquait dans la vérité (*Ps.* CXLIV, 18). Un chrétien doit se nourrir de l'eucharistie; celui-ci recevait souvent cette nourriture divine, après s'être sincèrement éprouvé (I *Cor.*, XI, 28). Un chrétien doit chercher la vérité dans l'Ecriture (*Rom.*, XV, 4); celui-ci l'y cherchait tous les jours, et il avait lu tant de fois ce livre sacré, que je n'oserais vous en dire le nombre de peur de confondre les ministres mêmes de l'Evangile (1), et de peur que les traits que je lancerais contre mes frères ne revinssent contre moi. Aussi est-il certain que la lecture de la parole de vie lui servit d'une excellente préparation à la mort.

La voici donc cette mort impitoyable, qui fut précédée d'une longue maladie, pendant laquelle il appliqua toute sa vigilance à hâter sa course dans *la voie de la vérité qu'il avait choisie.*

La véritable voie d'un chrétien mourant est la pénitence : *Faites pénitence*, dit l'Evangile, *car le royaume du ciel est proche* (*Matth.*, III, 2). Et quand est-ce qu'il est plus proche qu'à la mort? A cette dernière heure, dit saint Augustin, il faut que le juste même soit pénitent, parce qu'il va paroître devant un juge *qui jugera les justices* (*Psal.* LXXIV, 3). Mais cette obligation regarde principalement les grands du monde, et parce que leur jugement sera plus sévère que celui des autres hommes, et parce que la pénitence qu'ils font durant leur vie, est accompagnée d'une infinité d'imperfections; car il est bien difficile d'être pénitent au milieu des grandeurs et des délices.

L'homme véritable dont nous parlons, convaincu de ces grandes vérités, parut dans sa dernière maladie plus rempli que jamais de l'esprit d'une pénitence sincère; et voici les marques de cette sincérité. La pénitence est un don de Dieu; il ne cessa point de la demander avec des prières ferventes qu'il avait

(1) Il avait lu le seul Nouveau Testament plus de cent fois. (*Note de l'orateur.*)

lui-même composées dans l'amertume de son cœur, et il exhortait souvent ceux qu'il honorait de sa confiance, de la demander pour lui. Cette vertu, dit Tertullien, *est une école d'humilité* (*Tertull.*, *de Pœn.*), il s'humilia, tantôt *sous la puissante main de Dieu* (I *Pet.*, V, 6), en se soumettant à ses ordres; tantôt aux pieds du ministre de Jésus-Christ pour recevoir le sacrement de la réconciliation, tantôt devant ses domestiques en leur demandant pardon des mauvais exemples qu'il pouvait, disait-il, leur avoir donnés et des peines qu'ils avaient souffertes à son service. La pénitence véritable n'est jamais sans amour; il en faisait des actes continuels, et il s'estimait indigne de les faire. La communion est la récompense d'un pénitent: il la reçut pour la dernière fois *avec ce cœur sincère et cette plénitude de foi* que l'Apôtre demande en ceux qui s'approchent de Jésus-Christ (*Heb.*, X, 22). La sacrée onction des mourants est appelée par le dernier concile *la consommation de la pénitence* (*Conc. Trid.*, *sess.* 14, *c.* 9): il la reçut avec une vive foi, et il nous parut qu'après l'avoir reçue, il eut plus de force, plus de patience, plus de ferveur.

La pénitence est une destruction de la chair (II *Cor.*, V, 4); il voyait avec fermeté et avec résignation la poudre retourner en poudre, et le corps du péché prêt à se détruire (*Gen.*, III, 19). Il trouvait même cette destruction trop tardive (*Rom.*, VI, 6), non pas tant parce qu'il craignait les humiliations inséparables d'une longue agonie, que parce qu'il désirait d'être délivré des liens du corps pour être plutôt avec Jésus-Christ (*Phil.*, I, 23). Mais Dieu voulait qu'il goûtât la mort, et il le laissa longtemps aux prises avec elle pour le couronner après qu'il aurait légitimement combattu (II *Tim.*, II, 5). Jamais vous ne serez effacées de ma mémoire, tristes nuits, journées déplorables, où je fus le témoin assidu de ce combat, et où ma faible voix en seconda une plus forte, bien moins pour animer le combattant, que pour applaudir à son triomphe et pour implorer auprès de lui les miséricordes du Seigneur avec des larmes de douleur et de consolation tout ensemble.

Enfin, messieurs, la mort fut la pénitence imposée au premier homme, et cette mort a passé de lui à tous les autres aussi bien que son péché. Notre mourant se soumit à cet arrêt de la divine justice, et il espéra que cette soumission attirerait sur lui la miséricorde. La crainte ne lui ôta point la confiance, et la confiance ne le jeta point dans la présomption. Nul assoupissement ne l'empêchait de penser à son salut, et nous l'entendions qui convertissait en louanges de Dieu ces regrets plaintifs, qui ont accoutumé de finir la vie des hommes. La douleur qui le suffoquait pouvait bien arrêter sa respiration, mais elle était incapable d'affaiblir tant soit peu son esprit. Jusqu'au dernier soupir, sa raison fut libre, et il était bien juste que la vérité *qui éclaire tout homme venant en ce monde* (*Joan.*, I, 9), éclairât un homme qui l'avait tant aimée, lorsqu'il sortit de ce monde.

Sortez donc, âme pénitente, sortez de ce corps mortel, et sortez-en sans aucune crainte. La pénitence, aussi bien que l'innocence, paraît avec un front assuré devant le tribunal de Jésus-Christ, qui n'a des foudres que pour le péché. Sortez, âme pénétrée de l'amour de la vérité, et désormais allez contempler face à face et à découvert cette vérité que vous n'avez vue ici-bas que sous des énigmes (I *Cor.*, XIII, 12).

Je sais bien, messieurs, qu'en un sens on pourrait m'accuser de l'avoir altérée dans les louanges que je viens de donner au plus illustre de ses favoris, puisque l'Ecriture nous dit que *tout homme est menteur* (*Psal.* CXV, 11); mais cette parole a besoin d'explication : elle ne veut pas dire que tout homme ait l'erreur dans l'esprit, le mensonge dans les paroles, et le dérèglement dans les actions. La grâce du Rédempteur en sépare toujours quelqu'un de la corruption générale; et maintenant nous sommes en droit de croire que M. le duc de Montausier a été du nombre de ces bienheureux privilégiés. Mais les Pères nous apprennent que *tout homme est menteur* parce que *tout homme vivant étant un abîme de vanité* (*Theod.*, *hic et alii*), il se dément comme tout le reste des choses humaines où tout vient enfin à manquer : *Omnis homo mendax, omnis homo deficit.* Et dans ce sens il n'est que trop certain que cet homme que je viens de vous représenter si véritable, a été compris dans l'ordre général de tous les autres : *Deficit*, il nous manque; et à qui ne manque-t-il pas !

Il vous manque, grand roi; et encore que tous vos courtisans vous soient fidèles, peut-être n'en aurez-vous jamais dont le zèle soit plus ardent et la fidélité plus éprouvée. Aussi lui fîtes-vous rendre, au lit de la mort, ce glorieux témoignage : « Que vous étiez content de ses longs services, que vous l'honoriez de vos regrets, et que votre cour perdait un grand ornement en sa personne. » Nous le croyions alors détaché de tout; mais vous nous fîtes voir qu'il y avait une chose sur la terre où il était encore sensible.

Il vous manque, monseigneur; car la seule chose qui manque à ceux qui, comme vous, ne manquent de rien, c'est un homme sage et intrépide qui ose leur dire la vérité.

Il vous manque, maison affligée qu'il aimait si tendrement et qu'il soutenait par une protection si puissante. Savants hommes dont le mérite est sans appui, amis qu'il aimait avec tendresse, pauvres qu'il comblait de ses charités, il vous manque : *Deficit*. Mais il vous manque plus qu'à tout le reste du monde, sainte et adorable vérité de mon Dieu; et je pourrais m'écrier ici avec le Prophète : *Veritatem ejus quis requiret* (*Psal.* LX, 8)? Depuis que ce grand homme n'est plus, qui cherchera la vérité dans le grand monde, et qui l'y cherchera pour la connaître, pour la dire, pour la pratiquer comme lui?

Mais, s'*il nous manque* dans ce monde, il faut espérer qu'il ne nous manquera pas dans l'autre : c'est un astre bienfaisant qui a dis-

paru, mais qui ne s'est pas éteint; encore ne s'est-il couché sur notre horizon que pour se lever sur la céleste Jérusalem, où son orient sera éternel. Si néanmoins quelques restes de la fragilité humaine ferment encore le ciel à cet homme incomparable, sacré pontife, qui lui fûtes cher (1), hâtez-vous de lui en ouvrir la porte étroite (*Matth.*, VII, 13) en achevant le saint sacrifice. Et vous, chrétiens qui êtes venus ici avec tant de zèle lui rendre vos derniers devoirs, ne lui refusez pas le secours de vos prières, et n'oubliez jamais un homme qui a fait tant d'honneur au monde, et qui, durant quatre-vingts ans qu'il a vécu au milieu des voies trompeuses du siècle, a toujours été assez sage pour ne *choisir que celle de la vérité.*

DISCOURS

Fait à la présentation du cœur de M. le maréchal de Lorge à l'abbaye de Conflans.

Madame (2), je viens de la part d'une épouse affligée vous confier un dépôt des plus précieux : c'est le cœur de très-haut et très-puissant seigneur, messire Gui de Durfort, duc de Quintin, comte de Lorge, maréchal de France, chevalier des ordres du roi, capitaine de l'une des compagnies des gardes du corps de Sa Majesté, et ci-devant gouverneur de Lorraine et Barrois.

Cette épouse, qui a su faire toujours la rare alliance de la modestie et de la grandeur, et qui, dans des dignités éblouissantes, a paru n'avoir de la femme que son sexe, dans ce triste événement, succombe sous le poids de sa douleur, et ne croit pas pouvoir mieux l'adoucir qu'en vous priant de lui conserver un cœur qu'elle a possédé tout entier pendant qu'il a vécu et auquel elle demeure unie lors même qu'il ne vit plus. Elle se promet qu'en le déposant dans un lieu si saint, vos prières, celles de votre communauté, celles de ses chères filles, le rendront de jour en jour plus agréable à Dieu en le purifiant de ce que le péché a pu y laisser d'imparfait, et elle-même se propose de venir souvent joindre ses prières aux vôtres.

Ce cœur fut d'abord infecté du venin de l'hérésie; mais, depuis qu'il plut à Dieu de le prévenir de sa grâce et de le frapper des lumières de sa vérité, jamais il n'en fut de plus catholique, et sans doute c'est par là qu'il vous sera plus cher que par tout ce qu'il eut de grand dans le monde.

Personne n'ignore que M. le maréchal de Lorge a été distingué par la plus haute naissance, que sa valeur l'a élevé par degrés aux premiers emplois de l'épée, qu'il a mérité l'estime et l'affection du roi son maître, et que ce monarque, persuadé de sa fidélité, de sa capacité, de sa prudence, de son courage, lui a donné le commandement de ses armées et confié la garde de sa personne sacrée. On sait que dans ces grandes places il a rendu des services importants à l'Etat dans les conjonctures les plus difficiles, et que sa sagesse et son intrépidité ont rétabli des affaires désespérées; on sait encore qu'à la guerre comme à la cour il a vécu en seigneur magnifique, honorant bien plus ses emplois qu'il n'en était honoré; on sait enfin que dans le commerce du monde il s'est montré plein d'honneur et de probité; qu'il n'a jamais abusé de son crédit pour nuire à personne, qu'au contraire, il a été toujours officieux et bienfaisant, et que, par une générosité sans exemple, il s'est trouvé dans des occasions où il a mieux aimé commettre sa propre gloire que de flétrir celle d'autrui.

Mais, madame, ces merveilleuses qualités et ces actions éclatantes dont toute la France l'a loué et qui lui attirent aujourd'hui tous les regrets ne vous suffisent pas. Je vois que votre piété vous fait attendre de moi d'autres témoignages; et si j'ai la douleur d'être chargé d'une si triste commission, j'ai du moins la consolation de pouvoir la faire sans trahir la vérité.

Depuis que M. le maréchal s'était absenté de la cour pour rétablir une santé chère à sa famille, à ses amis, et l'on peut dire au roi même, j'ai eu souvent l'honneur de l'entretenir, et toujours je lui ai reconnu une foi simple et soumise. Il écoutait avec goût les vérités du salut, le regardait comme l'unique nécessaire; et, accoutumé à faire le bien, il l'a fait encore avec plus d'attention depuis qu'il s'est trouvé moins distrait et moins occupé.

Sa vie était réglée : il craignait Dieu et gardait ses commandements, en quoi il faisait consister, selon le Sage (*Eccle.*, XII, 13), tout l'homme, et selon la Sagesse même, tout le chrétien; il avait reçu en naissant une bonne âme (*Sap.*, VIII, 19). D'abord les vertus morales l'avaient ornée, et les chrétiennes en relevèrent le prix.

Dans le temps du dernier jubilé il s'éclaircit sur plusieurs doutes. Il observa fidèlement les conditions qu'on lui prescrivit, et il eut un sincère désir de recevoir le fruit de cette indulgence, afin que par elle il pût satisfaire avec plus de mérite à la justice de Dieu.

Comptons parmi les secours spirituels qu'il a reçus ceux que lui procurait madame la maréchale, la plus chère moitié de lui-même; les prières qu'elle faisait, celles qu'elle faisait faire, les aumônes et les bonnes œuvres qu'elle lui appliquait, mais surtout ses entretiens édifiants; et, prévenu qu'il était, au point que nous le savons, d'estime pour sa personne et de respect pour sa vertu, quelles impressions n'ont pas faites sa tendresse et son zèle sur un époux si chéri?

Enfin le conseil le plus éclairé ayant décidé qu'il devait se résoudre à une opération hasardeuse, il y a consenti, quoiqu'il lui semblât entendre en lui-même *la réponse de mort* (II *Cor.*, I). Celui qui l'avait bravée tant de fois dans les siéges et dans les batailles ne la regardait pas sans doute avec une lâche timidité. Il aurait seulement désiré, si Dieu l'eût permis, de se conserver pour une

(1) M. l'évêque de Xaintes.
(2) Madame de Bellefont, abbesse.

famille dont il était l'amour et l'appui ; mais, dans l'incertitude de ce que la Providence en ordonnerait, il s'y est préparé en homme ferme et en véritable chrétien, et a reçu dans cet esprit les sacrements de l'Eglise.

Dès que Dieu s'est déclaré, il lui a fait généreusement le sacrifice de sa vie; et, plein de confiance en sa miséricorde, il a espéré que ses douleurs et sa mort seraient sa plus rude et plus méritoire pénitence, comme le dernier sacrement qu'il a recu a dû en être la perfection.

Nous l'avons vu dans ces tristes, mais précieux moments, souffrir ses maux avec humilité et avec patience, les offrir en expiation de ses péchés, s'animer en écoutant la divine parole, et soupirer pour la vie éternelle en collant ses lèvres sur la croix de Jésus-Christ mourant.

Si vous ne pouvez donc pas, madame, recevoir sans regret le cœur d'un homme qui faisait tant d'honneur au monde, et dont la vie devenant tous les jours plus exemplaire, aurait fait encore plus d'honneur à la religion, recevez-le du moins avec la consolation que donne la foi.

Conservez précieusement ce cœur sincère qui a cru pour être justifié (*Rom.*, X, 10); *ce cœur contrit et humilié* (*Psal.* L) qui s'est abaissé profondément sous la puissante main de Dieu, pour n'être pas rejeté; ce cœur droit qui ne s'est jamais attiré la malédiction prononcée dans l'Ecriture, contre ceux qui *marchent par deux voies* (*Eccli.*, II, 14) : ce cœur noble et généreux qui, en faisant parler la bouche de son abondance, ne s'est jamais égaré dans des paroles de malice contre le prochain (*Psal.* CXL, 4), et qui n'a été le principe que d'actions de bonté, d'honnêteté, de justice et de toute vertu.

Lors même qu'il sera réduit en cendre, il ne laissera pas d'être sensible aux prières que vous ferez pour lui, puisque le Saint-Esprit habitera dans ses cendres mortes comme un germe de vie, de résurrection et d'immortalité.

C'est aussi ce qui doit porter celle de ses chères filles, qui s'est consacrée à Dieu parmi vous, à ne se point affliger comme s'affligent ceux qui n'ont point d'espérance, mais à s'estimer heureuse de voir ce cœur enseveli dans le même lieu où elle-même s'est ensevelie avec Jésus-Christ par le baptême de sa profession, et où son propre cœur sera ranimé en même temps que celui de M. son père, pour vivre ensemble de la vie de Dieu dans un séjour paisible, où la mort n'entrera jamais.

ORAISON FUNEBRE

DE GUY DE DURFORT, COMTE DE LORGE, DUC DE QUINTIN, MARÉCHAL DE FRANCE, GÉNÉRAL DES ARMÉES DU ROI, CHEVALIER DE SES ORDRES, CAPITAINE DE L'UNE DES COMPAGNIES DES GARDES DU CORPS DE SA MAJESTÉ, ET CI-DEVANT GOUVERNEUR DE LORRAINE ET BARROIS,

Prononcée le 17 *novembre* 1703, *dans l'Eglise des religieuses de la Visitation à Chaillot, où il est inhumé.*

Vidi virum bellicosum et prudentem.

J'ai vu un homme belliqueux et sage (I *Reg.*, XVI, 18).

Dans tous les temps, les honneurs que l'on rend aux morts ont été regardés comme une loi sacrée et inviolable (*Plat.*, *l.* XI *de Leg*). Les peuples les plus barbares ont cru que cette loi venait des dieux, et non pas des hommes, et que ceux qui manquaient à l'observer, s'exposaient à des punitions inévitables (*Ulp.*, *l. ultim. de Mort. inf.*).

Mais ces honneurs, qui dans le paganisme étaient mêlés de cérémonies superstitieuses, ont conservé dans le christianisme toute leur pureté. La nature et la raison les ont prescrits, et la religion les a consacrés pour honorer le corps humain, plus noble que tous les autres par l'immortalité qu'il doit participer de son âme.

Dans les pompes funèbres, dit saint Chrysostome, nous accompagnons les morts comme des athlètes sortis glorieusement du combat (*Chrys.*, *Hom.* 4, *in epist. ad Hebr.*). Nous rendons grâces à Dieu de les avoir délivrés des misères de cette vie pour les rendre heureux dans l'autre ; nous composons cette pompe de chants, de larmes, de prières et de louanges.

Nous chantons en vue du bonheur dont ils jouissent; nous pleurons de nous en voir séparés pour un temps et de ne pouvoir pas les suivre dans la gloire ; nous prions, afin que les restes de leurs péchés ne les arrêtent point dans le chemin de la céleste Jérusalem ; nous louons enfin ceux que Dieu a comblés de ses grâces, comme lui-même a loué les élus de l'ancienne loi, qui n'appartenaient pas à la loi, mais à Jésus-Christ, dont ils étaient les figures ou les prophètes (*Eccli.*, XLIV). L'Eglise des premiers siècles, qui était si réservée dans la distribution des honneurs publics, en faisait rendre de solennels à la mémoire des grands hommes, surtout de ceux qui avaient fait une sage alliance de la grandeur et de la vertu, pour animer par leur exemple les chrétiens de tous les états à fournir dignement la carrière de cette vie.

C'est dans cet esprit, messieurs, que l'on vous assemble aujourd'hui pour honorer la mémoire de très-haut et très-puissant seigneur, messire Gui de Durfort, comte de Lorge, duc de Quintin, maréchal de France, général des armées du roi, chevalier de ses ordres, capitaine de l'une des compagnies des gardes du corps de Sa Majesté, et ci-devant gouverneur de Lorraine et Barrois.

Une épouse affligée obéit ainsi à la religion, qui exige d'elle ce devoir de justice et de piété. En même temps elle adoucit sa douleur, et donne à son illustre époux cette marque publique de sa tendresse et de sa reconnaissance. Si elle a tant différé, n'en accusez pas son zèle : elle aurait souhaité de vous assembler, pour cette triste cérémonie, dans le nouveau temple qu'elle fait conduire à sa perfection, persuadée qu'un bâtiment consacré à Dieu par elle et par sa famille

sera plus utile et plus glorieux à la mémoire de celui dont le corps y repose, que ne le serait un riche mausolée qui peut-être passerait dans le monde pour un monument de la vanité.

Si nous pouvions le consulter lui-même, il approuverait sans doute que ses parents et ses amis fussent venus près de son tombeau pour l'arroser en sa faveur des larmes que la charité fait répandre, et pour lui attirer par leurs prières les secours dont il peut avoir besoin ; mais il rejetterait plus sévèrement après sa mort les louanges qu'il a toujours refusées pendant sa vie ; et, maintenant occupé de Dieu comme de l'objet unique de son amour, il nous dirait qu'*à lui seul appartient l'honneur et la gloire* (I *Tim.*, I, 17).

Mais l'Esprit-Saint qui nous défend de *louer les hommes pendant leur vie* (*Eccli.*, XI, 30), nous permet de les louer après leur mort, parce qu'alors celui qui est loué n'est plus susceptible de vanité, et que celui qui loue ne doit plus être suspect de flatterie. Aussi, les louanges que M. le maréchal de Lorge va recevoir, retourneront à Dieu comme à leur principe. La gloire de l'ouvrage sera celle de l'ouvrier ; et la couronne immortelle dont nous tâcherons d'orner sa tête, sera jetée au pied du trône de l'Agneau, devant lequel il se prosterne lui-même (*Apoc.*, IV, 10).

Je ne viens en effet, messieurs, que pour louer avec vous les divines miséricordes dans un homme, que la grande naissance n'a point enflé, que la cour n'a point corrompu, que la guerre n'a pas soustrait à la dépendance du Dieu des armées ; dans un homme qui, dès sa plus tendre jeunesse, a porté les armes pour la gloire de son roi et par le zèle de sa patrie ; qui est monté à la première dignité de l'épée, et aux places les plus éminentes, par le mérite et par les services ; et qui, après avoir supporté noblement la privation, a fait un usage honorable de l'abondance ; dans un homme qui a vécu parmi vous sans orgueil et sans injustice ; qui n'a point affecté, comme les faux sages, de paraître vertueux, mais qui a pratiqué sans ostentation des vertus douces, civiles, prudentes et sociables ; que vous avez reconnu plein d'honneur et de probité, circonspect dans ses jugements, retenu dans ses paroles, officieux dans son crédit, aussi jaloux de la réputation de ses amis que de la sienne, et quelquefois hasardant la sienne pour ménager celle de ses ennemis. Un tel homme est digne des louanges que la sage politique n'a jamais refusées au mérite et à la vertu, et la religion les lui accorde sur un fondement plus solide et plus glorieux.

Mais pour donner un ordre à mon discours, il faut le réduire aux paroles de mon texte, qui expriment le caractère de celui que nous louons : *Vidi virum bellicosum et prudentem.* Toute la vie de M. le maréchal de Lorge a été partagée entre la guerre et la cour ; dans la guerre, on l'a vu se signaler par son zèle et par ses actions militaires pour le service de l'État : *Vidi virum bellicosum.* A la cour, on l'a vu régler toutes ses démarches par la prudence et par la sagesse, *et prudentem.* Ainsi, grand capitaine et sage courtisan, il a connu ses devoirs, et les a dignement remplis dans les deux états de sa vie.

Mais en parlant de lui, ne nous oublions pas nous-même, et ne perdons pas de vue le motif qui nous fait parler. C'est ici un hommage au Dieu vivant, bien plus que l'éloge d'un homme mort qui, en cela même que la mort a détruit en lui les grandeurs humaines, apprend à ceux qui ne les possèdent point, à ne pas désirer ce qui finit, et à ceux qui les possèdent, à craindre ce qui corrompt, si comme lui ils n'évitent par les vertus de leur état les périls qui en sont inséparables.

PREMIÈRE PARTIE.

La profession des armes est la plus noble des professions, et ce n'est pas sans fondement que les hommes y ont attaché la plus grande gloire. Dieu même compte parmi ses titres celui de *Dieu des armées*, et les rois dans la main desquels *il a mis l'épée pour exécuter ses vengeances* (*Isai.*, I, 24), sont en cela les plus parfaites images de sa grandeur et de sa puissance (*Rom.*, XIII, 7).

A la vérité, messieurs, une profession où la dissipation est continuelle, où les discours sont si libres et si emportés, où les exercices sont si violents et si tumultueux, paraît opposée à l'esprit de douceur et de charité, et aux exercices paisibles du christianisme.

Cependant elle n'a rien de mauvais en soi quand elle est justement exercée. Ne croyez pas, disait autrefois saint Augustin au gouverneur d'Afrique (*Epist* 189, *n.* 1), que l'on ne puisse pas plaire à Dieu en faisant la guerre. Lui-même y a appelé David et plusieurs autres saints guerriers, et l'Evangile se contente d'en bannir *la fraude et la violence* (*Luc.*, III, 14).

Il est juste et nécessaire qu'il y ait dans tous les royaumes des hommes braves qui les défendent ; et c'est un ordre admirable de la Providence, que la guerre, qui est la source fatale de tant de maux, soit néanmoins une justice qu'elle a déposée entre les mains des souverains pour conserver leurs Etats, quelquefois même pour punir un peuple par un autre ; et comme la grâce de Dieu soutient les chrétiens qui le servent dans toutes les conditions, elle ne soutient pas moins ceux qui le servent aussi en servant leur roi et leur patrie.

Celui que nous regrettons s'y dévoua dès l'âge de quatorze ans, autant par le penchant de son cœur que par le devoir de sa condition et par les avantages de sa naissance.

Le nom de Durfort est trop glorieux en France et dans les autres royaumes pour en méconnaître la splendeur. On n'en peut trouver l'origine, tant elle est reculée dans la plus sombre antiquité ; mais on voit dans les histoires, que la maison qui le porte était illustre dès le onzième siècle ; qu'elle s'est alliée successivement à tout ce qu'il y a de grand dans l'Europe, et qu'elle s'est toujours maintenue dans un éclat conforme à sa dignité.

Le comte de Lorge ne dégénéra point de

la grandeur de ses ancêtres. Un sang si pur transmit dans son âme une vieille gloire, ou pour parler avec un philosophe, *une ancienne vertu qui rejaillissait sur la nouvelle* (*Arist.*, *Rhet.*, VI, 15), et qui lui inspirait des sentiments plus hauts et plus généreux.

Il fut élevé avec soin dans le sein de sa famille, et l'éducation ouvrant son esprit aux réflexions sages, lui fit comprendre que, quelque distinguée que fût sa noblesse, elle ne pourrait être en lui que funeste et malheureuse, si par l'orgueil et les autres vices elle se rendait roturière devant Dieu : *Mala nobilitas, quæ se per superbiam apud Deum reddit ignobilem* (*Aug.*, *Serm.* 149 *in App.*, *n.* 1).

Aussi, sa jeunesse n'eut rien de déréglé, rien de variable ni de turbulent. A quoi n'est pas exposé dans une armée un jeune homme qui goûte les douceurs trompeuses de sa première liberté, à qui s'offrent des occasions fréquentes et singulières de se débaucher, et qui s'y voit entraîné par l'empressement, la raillerie et l'exemple de ses semblables? S'il y résiste, sa force est préférable à celle qu'il montre dans un combat; et le jeune comte de Lorge l'ayant eue, il a été plus brave que ces braves dont le monde est plein, qui à la vérité ont la gloire de n'être pas vaincus par des hommes, mais qui la ternissent par la honte d'être eux-mêmes vaincus par la volupté: *Turpe est, ut quem non vincit homo, vincat libido* (*Aug.*, *Ep.* 189, *n.* 7).

Dans ses premières campagnes, je le vois appliqué à s'instruire sous les chefs qui le commandent, plein d'ardeur dans les occasions, et montrant à l'ennemi ce premier feu que produit une jeunesse bouillante et courageuse qui cherche à se distinguer. A mesure qu'il avance, son courage devient plus mûr; et brave par naturel, il l'est encore avec intelligence: *Vidi virum bellicosum.*

Mais ici, messieurs, je suis contraint d'avouer que la matière que je traite est au-dessus de mes lumières et de mes forces; et pour faire aux actions militaires de cet homme courageux tout l'honneur qu'elles méritent, il faudrait qu'un homme de guerre prît ma place, et qu'il fût aussi capable de les raconter qu'il l'a été lui-même de les faire. Pour moi, qui parle dans la chaire de l'Evangile et au milieu du sacrifice non sanglant, je dois me renfermer dans les bornes de mon ministère : et si je me trouve dans l'obligation de toucher des événements dont vous avez une idée plus juste que je ne saurais vous la donner, ce sera principalement pour les relever par les vertus qui en ont fait le vrai mérite.

Je vois dans les divines Ecritures, que la force est la vertu des hommes de guerre, et que Dieu la leur donne, afin qu'ils s'opposent à ce qui ne peut être repoussé que par une légitime violence ou, pour mieux dire, par une justice qui tient l'épée d'une main, comme la balance de l'autre.

Or, la force est une vertu principale qui en a d'autres à sa suite. Elle est accompagnée de la valeur, de la générosité, de la prudence, du désintéressement, de la constance dans les occasions difficiles; et je trouve que ces vertus ont été le principe des actions dont je vous rappelle le souvenir.

M. le comte de Lorge, passant par tous les degrés de la milice, s'est signalé en chacun par quelque action de valeur, et je laisse à l'histoire le soin de les raconter dans le détail. L'Italie, la Flandre, la Hollande, l'Allemagne, n'ont pas oublié ses exploits; et les ennemis mêmes qu'il a vaincus en ont fait des relations honorables, qui sont entre les mains du public.

Etant maréchal de camp au siége de Lille, il s'y distingua par son intrépidité; et visitant un ouvrage à découvert, il reçut une blessure dangereuse qui l'éloigna du service pour quelque temps. Il fut affligé de se voir contraint de quitter l'armée; mais Dieu qui avait sur lui des desseins de miséricorde que nous admirerons dans la suite, lui ménageait dès lors ce temps de repos et de réflexion, pour jeter dans son cœur les premières pensées de son retour à l'Eglise, dont le malheur de sa naissance le séparait.

Il en avait même donné auparavant d'heureux présages : et en Italie, en protégeant une abbaye célèbre, d'où il ne voulut jamais permettre que l'on enlevât des tableaux de prix; et au siége de Courtray, en y empêchant la ruine d'un monastère. Les religieux, surpris de trouver cette modération dans un ennemi déclaré de la vie monastique, allèrent en corps lui en faire des remercîments, et lui offrirent pour toute reconnaissance d'employer leurs prières à demander sa conversion à la foi. Tout autre protestant se serait offensé de cette offre. Pour lui, il l'accepta, et parut l'estimer selon son mérite, quoiqu'il ne fût pas encore détrompé de sa fausse religion.

Ces premières réflexions, messieurs, demeurèrent pourtant sans effet, et le comte de Lorge ne s'occupa que de la guerre, qui alors lui présentait des occasions fréquentes et glorieuses de se signaler.

Il apprend à Binche, que les ennemis font marcher des troupes pour renforcer leurs garnisons. Ni la rigueur de la saison ne l'arrête, ni la difficulté des passages ne le rebute. Les obstacles, dont le propre est de diminuer la hardiesse, augmentent la sienne. Il atteint ceux qui se promettaient de lui échapper, et quoique inférieur en nombre, il les charge avec tant de vigueur, qu'il les défait et rompt par là toutes les mesures qu'ils avaient prises.

Qui ne sait de quel poids et de quel éclat furent ses services au siége de Maestricht? C'est là que, sous les ordres du plus rapide des conquérants, il fit attaquer l'ouvrage énorme, qui seul en contenait plusieurs. Les troupes françaises, partout intrépides, et alors animées par la présence de leur maître, témoin le plus auguste de leur valeur,

firent des efforts prodigieux dans cette attaque, et le feu y fut si grand, que le roi dit *qu'il croyait voir l'enfer ouvert*. Aussi, rendit-il justice au courage et à la conduite de celui qui les avait menées, d'autant plus qu'après avoir emporté l'ouvrage, il avait su qu'une mine allait jouer, et que joignant la prudence à la fermeté, il en avait heureusement empêché l'effet.

Mais voyez comme sa force n'agit jamais seule. Les vertus, ses associées, brillent autour d'elle, et relèvent le prix de tout ce qu'elle entreprend.

La cour, peu satisfaite d'un général habile, de qui peut-être elle ignorait les raisons, sur ce qu'il ne retirait pas assez tôt de Hollande les troupes de France, envoie au comte de Lorge, alors lieutenant-général dans cette armée, un ordre qui éloigne le général et qui le charge de faire lui-même ce que l'autre n'avait pas fait. Vous pensez, messieurs, qu'il va être flatté de l'honneur de commander en chef, et de montrer qu'il est capable de faire une action de prudence et de valeur? Il le montre en effet en la hâtant; mais par un silence généreux, qui ne nuit point aux affaires, il en laisse la gloire au général, et profite si peu de sa disgrâce, qu'il se fait même un devoir de la cacher. Monsieur le prince prit ensuite le commandement de l'armée, et un si noble procédé augmenta tellement son ancienne estime pour M. le comte de Lorge, que personne n'ignore avec quelle distinction en parlait ce digne estimateur du mérite.

Voyez-le maintenant passer de Hollande en Allemagne pour servir sous un autre héros. Voyez son habileté dans l'art militaire s'accroître de jour en jour par les occasions et par l'expérience ; comme un fleuve, qui se grossit toujours par les eaux des rivières qu'il rencontre, et qui à mesure qu'il approche de la mer, fait plus de bruit, qu'il n'en avait fait depuis sa source.

A la bataille d'Ansin M. de Turenne combat à l'aile droite. Il demande de la cavalerie de la gauche que commande le comte de Lorge, et parconséquent l'affaiblit. Le comte Caprara s'aperçoit du vide, et fait un mouvement, dont il se promet un heureux succès. Le comte de Lorge, quoique plus faible, répand devant lui la confusion et la frayeur, et le repousse avec un horrible carnage. M. de Turenne, qui avait ignoré cette charge, en voit l'effet à la fin du jour, et publie cette action comme une des principales causes du gain de la bataille.

On sait aussi la haute estime que ce grand capitaine eut pour lui. Et ne croyez pas, messieurs, qu'il se laisse prévenir par le sang et par l'amitié. Son discernement était trop juste, et sa droiture de cœur trop exacte, pour se méprendre au mérite, et pour le relever sans fondement.

Au combat de Turkein, lui confiant un poste des plus importants, dont la défense certaine devait concourir à la victoire : *Je suis bien aise*, lui dit-il, *que vous soyez partout où je ne puis pas être moi-même*. De quel poids est ce que dit une telle bouche de l'abondance d'un tel cœur!

Il lui communiquait ses desseins, et plus le succès en était difficile, plus il le chargeait de l'exécution. Je n'en dirai pas trop, il le consultait et trouvait bon qu'il lui proposât ses difficultés : jusque-là que l'ayant un jour convaincu par de solides raisons, il lui arracha ces paroles remarquables en présence des généraux : *On apprend tous les jours à la guerre, et sans mon neveu j'allais faire une grande faute*. A qui cet aveu est-il plus glorieux, ou à celui qui le fait, ou à celui qui le fait faire?

O jour, que la France compte parmi ses plus malheureux jours, tu éclairas bientôt après le coup fatal qui termina la vie illustre de ce grand homme, et qui fit évanouir ses beaux projets pour la gloire des armes du roi!

Le comte de Lorge apprend dans son poste cette funeste mort; et pour comprendre qu'elle put être alors sa situation, vous vous figurez, messieurs, la subite horreur dont le cœur humain se trouve saisi dans les événements déplorables. La nature toujours sensible s'abandonne sans retenue à des regrets impuissants, et goûte même un triste plaisir à montrer toute sa faiblesse. Mais ce n'est point par les sentiments naturels qu'il faut juger d'un cœur grand et généreux.

Ne doutez pas que M. le comte de Lorge, si plein de tendresse, de respect et d'admiration pour un oncle si illustre et pour un protecteur si nécessaire, ne comprenne et ne sente d'abord tout ce qu'il perd. Mais il est encore plus frappé de la perte que fait la France. En un moment il oublie qu'il est un homme ordinaire, pour ne se regarder que comme un homme d'Etat. Il suspend tous les mouvements de la nature; et de peur qu'elle ne s'échappe, il la tient captive dans les liens de la confiance et de la magnanimité; et recueillant toutes ses forces : *Allons*, dit-il, *pensons à servir le roi, les larmes viendront après*.

Ce fut alors, messieurs, que l'on vit son zèle soutenu de tous ses talents pour la guerre. Il se trouve à la tête d'une armée victorieuse, mais dont il est à craindre que la consternation ne diminue le courage. Il est en présence d'une armée supérieure, conduite par un capitaine habile et expérimenté. Une retraite précipitée lui paraît honteuse, et rien ne l'obligera de la faire. Il demeure deux jours dans le même camp, résolu de recevoir l'ennemi, et disposant les troupes à venger la mort de leur général. N'étant point attaqué, il décampe enfin par la nécessité des fourrages, et les mesures les plus justes sont prises dans le conseil de guerre pour repasser le Rhin. Une partie de l'armée le repasse trop tôt contre son attente : et les impériaux, qui fondent de vastes espérances sur ce mouvement, attaquent l'arrière-garde.

Le comte de Lorge s'y porte diligemment sauve les généreux restes du corps (1) qui

(1) Le régiment de Champagne.

avait soutenu le premier choc ; et voyant tout disposé à une vigoureuse résistance, il court ailleurs, parce qu'il y prévoit une attaque plus dangereuse. Et en effet, il rencontre, comme il l'avait prévu, une garde débandée qui vient à lui en criant que *voilà les ennemis. Eh bien!* répond-il fièrement, *les ennemis? Ne sommes-nous pas accoutumés à les voir?* Il rallie cette petite troupe, et sans lui permettre de reconnaître avec lui le nombre des escadrons ennemis, ni aux ennemis de s'apercevoir du peu de forces qu'il leur oppose, il fond sur eux avec tant d'impétuosité, qu'il les renverse et gagne un terrain avantageux, qui bientôt fut le théâtre d'un plus grand carnage.

César estimait plus la victoire, lorsqu'elle était le fruit de la prudence et du conseil, que quand elle ne se remportait que par la force. Mais il aurait trouvé dans celle d'Alteinheim ce double mérite. Et il faudrait ici tout ce que l'on admire de noblesse et d'élévation dans les commentaires de cet empereur romain, pour représenter la prévoyance, l'activité, la fermeté, les ressources du comte de Lorge dans cette mémorable journée : comme aussi la vaillance et la sagesse des généraux, le zèle et la vigueur des troupes, qui par une belle émulation, firent des prodiges de valeur dans les bois et dans la plaine. Le célèbre Montécuculli fut contraint de se retrancher en leur présence, de peur d'être accablé par l'autre partie de notre armée, qui hâtait sa marche; lui, qui s'était promis de la défaire tout entière, et de ravager nos provinces. Mais de quelque avantage qu'il se fût flatté par la mort de M. de Turenne, il devait savoir que ce grand capitaine vivait encore dans le cœur d'un neveu qu'il avait formé; qu'il y a même dans le cœur des Français une valeur héréditaire, que les tristes occasions irritent, bien loin de la refroidir, et qu'au besoin chaque solsoldat devient capitaine, pour retenir la victoire dans son parti. L'armée de France demeure tout le jour suivant sur le champ de bataille, et ne passe le Rhin, que quand l'armée impériale le passe elle-même.

Je ne dois pas taire, messieurs, que le temps qui suivit une action si glorieuse au comte de Lorge, fut un temps douloureux pour lui. Vous pensez, sans doute, qu'il sentit la violence qu'il s'était faite au moment de la mort d'un oncle si chéri et si respecté, et que les larmes, qu'il avait retenues dans le péril, coulèrent en abondance, dès qu'il vit l'armée en sûreté. Vous pensez encore à l'état de sa fortune, qui jusque-là n'avait eu aucun rapport à sa qualité. Ce n'est pas tout. L'honneur, qui lui était si cher, et qui l'avait toujours conduit, devint son supplice. On le vit touché, car il n'est pas interdit à l'honnête homme, qui se sent du mérite, d'être choqué de ce qui lui paraît un déshonneur. L'utile s'offrit à lui, mais il ne put l'estimer, séparé de l'honorable.

Enfin, l'événement fit voir qu'il s'était trompé. Le roi, qui a des vues plus hautes que celles de ses sujets, et qui étant le maître de ses grâces, les place dans les temps que sa sagesse a déterminés, n'avait différé de les repandre sur M. le comte de Lorge, que pour le faire avec plus de distinction. Il l'éleva seul à la dignité de maréchal de France, et peu après lui confia la garde de sa personne sacrée. Quoiqu'il n'y eût point d'exemple, que deux frères eussent occupé dans le même temps une charge si importante, sa majesté voulut bien en faire un en sa faveur, pour lui marquer avec plus d'éclat son estime et sa confiance.

Le nouveau maréchal eut une reconnaissance proportionnée à la première grâce qu'il reçut du roi; mais la seconde pénétra son cœur de la joie la plus pleine et la plus délicate. Il ne se contentait pas d'honorer son auguste maître et de lui obéir fidèlement, il l'aimait encore avec tendresse; et rien ne lui paraissait plus doux, que l'heureuse nécessité d'être auprès de sa personne. Outre l'honneur de veiller à la garde de celui qui est le plus précieux trésor de l'Etat, il était infiniment sensible à l'avantage d'admirer de près sa sagesse et sa bonté, d'estimer le grand homme dans le monarque, et d'allier dans ce commerce fréquent et glorieux, la soumission respectueuse du sujet avec la liberté que lui donne l'affabilité du souverain.

Revêtu de ces dignités, il eut encore l'honneur de suivre le roi dans ses glorieuses campagnes, de partager ses fatigues, et de contribuer à ses triomphes, jusqu'à ce qu'il plût à ce conquérant de triompher de lui-même, en bornant le cours de ses conquêtes, pour rendre à l'Europe sa tranquillité, et pour s'élever ce trône de justice et de paix, d'où nous l'avons vu répandre sur ses peuples l'abondance et le repos.

Lorsque l'envie lui fit un crime de sa puissance, et que les potentats jaloux le contraignirent de s'opposer à leurs ligues odieuses, il remit sa foudre entre les mains de son fils; et durant les premières campagnes de ce prince, M. le maréchal de Lorge était occupé ailleurs, comme nous le verrons dans la suite, pour le service de l'Etat. Mais comme il avait été témoin des conquêtes du père, il le devint bientôt de celles du fils.

Pendant qu'il fut honoré du commandement de l'armée sous Monseigneur, quel zèle ne montra-t-il pas pour la gloire de ce prince ! Avec quelle prévoyance ne lui prépara-t-il pas l'ouverture de ses campagnes, tantôt en ravageant les environs de Mayence pour déconcerter les ennemis, tantôt par la prise de Heidelberg ! Aussi eut-il la joie de lui voir porter la terreur dans le Wurtemberg, et imposer la loi au-delà du Rhin et du Necker, lorsque l'armée de l'empire n'était attentive qu'à éviter le combat par des retranchements insurmontables.

Dans la suite de la guerre d'Allemagne, ce général commande en chef l'armée du roi ; et quand j'aurais l'art que je n'ai point, de vous représenter ses travaux immenses, comment pourrais-je les resserrer dans les

bornes étroites d'un discours? La postérité, dépositaire des actions des grands hommes, et toujours juste dans les jugements qu'elle en porte, n'aura pas besoin d'un secours aussi faible que le mien, pour admirer ses beaux campements, ses promptes marches, ses retraites en plein jour, et à la vue de l'ennemi; voulant toujours gagner, jamais dérober la victoire. Elle verra, que par lui le duc administrateur de Wurtemberg est venu faire hommage à la puissance, et éprouver la générosité de Louis le Grand; et que le général Mercy, pris les armes à la main, s'est loué de la grandeur d'âme de son vainqueur. Elle verra, que durant cette guerre il subsiste toujours sur les terres des ennemis, et que, supérieur à leurs efforts comme à leurs ruses, il garantit l'Alsace de leurs insultes. S'ils se saisissent de quelques postes, c'est que ses ordres n'ont pas été fidèlement exécutés, et bientôt il répare par la valeur les fautes de la désobéissance. Il les répare, messieurs, mais il ne les relève point, parce qu'il prétend, suivant la sage maxime qu'il avait prise de M. de Turenne, qu'un homme qui a fait une faute, est assez puni de l'avoir faite, et y trouve même un motif pressant de l'effacer.

Mais un éloge qu'il a mérité de la religion comme du monde, c'est que dans toutes ces campagnes et dans celles qui avaient précédé, il chercha moins sa propre gloire que le service de l'État; ou plutôt, c'est à servir l'État qu'il fit uniquement consister sa gloire. Jamais il ne voulut exposer les troupes, non pas même dans un avantage certain, lorsqu'il ne voyait pas une utilité marquée de la victoire; et, peu touché des discours vagues des envieux et des critiques, qui n'avaient pas les mêmes vues que lui, il alla constamment au bien des affaires.

De ce fonds de droiture venaient les sentiments nobles qui parurent dans sa conduite: une magnificence digne de sa place et de la grandeur du maître dont il exerçait l'autorité; un soin officieux des troupes, soit pour les ménager, soit pour faire valoir leurs services, soit pour leur faire éviter, autant qu'il était en son pouvoir, les désolations presque inévitables de la guerre; une honnêteté dans le commandement, une douceur dans le commerce, qui lui attiraient le respect et la confiance; un désintéressement à l'épreuve de tout, lorsqu'il était lui-même dans le besoin, jusqu'à renvoyer noblement à un prince ennemi ce que le droit de la guerre lui permettait de retenir.

Ceux qui sont à la tête des armées et des provinces peuvent faire, pour ainsi dire, de leurs emplois des mines d'or, quand ils veulent oublier les règles de l'honneur et de la conscience. Mais cette transformation honteuse ne s'est pas faite entre ses mains. Le souvenir en est encore récent dans les armées; et les peuples de Nimègue, de Guienne et de Lorraine le louent hautement de cette vertu.

Que vous dirai-je de la sûreté de sa parole? Elle fut inviolable, non-seulement à l'égard des personnes qui traitèrent avec lui, mais encore envers les ennemis du roi: fondé sur l'exemple du roi même, qui en cela confond les princes qui n'en usent pas comme lui, et qui sans doute travailleraient plus utilement pour leur gloire et pour leurs intérêts temporels, s'ils se réglaient par cette maxime de saint Augustin, aussi conforme à la raison qu'à la religion: que s'il faut garder la foi à l'ennemi même que l'on combat, à plus forte raison à un allié, pour lequel on s'est obligé de combattre: *Hosti, contra quem bellum geritur, servanda fides; quanto magis amico, pro quo pugnatur* (*Aug., Ep.* 189, *n.* 6).

M. le maréchal de Lorge faisait sentir au Palatinat la supériorité des armes françaises, lorsqu'une fièvre maligne fit craindre pour sa vie. La douleur qui parut dans toute l'armée durant sa maladie, et la joie qu'y apporta son retour, fut une preuve éclatante des sentiments qu'on avait pour lui. Mais enfin une santé affaiblie par tant de fatigues obligea le roi, qui l'avait encore honoré du duché de Quintin et du gouvernement de Lorraine, à le rappeler près de sa personne. Ce fut auprès d'un maître si chéri et d'un bienfaiteur si magnifique, qu'il eut le bonheur de jouir du fruit de ses longs services, et de montrer jusqu'à la fin le même zèle et la même reconnaissance.

Tel fut, messieurs, cet homme de guerre, que plusieurs d'entre vous ont vu et suivi dans les occasions que je viens de retracer dans votre mémoire, *Vidi virum bellicosum.* Et puisque les hommes de ce rang sont dans l'ordre de la Providence pour être le soutien des États, nous devons espérer que ses travaux militaires auront été aussi utiles à son salut qu'à la monarchie française.

Le grand écueil de la profession des armes est celui où saint Augustin remarque que les Romains sont tombés (*Aug., de Civ., lib.* V, VI, XII). Ils étaient si excessivement passionnés pour la gloire, qu'ils se la proposaient comme leur dernière fin. Ils ne vivaient que pour elle, et ne craignaient pas de mourir pour elle. Vous avez vu qu'elle a guidé M. le maréchal de Lorge dans toutes ses guerres; mais vous avez vu aussi qu'elle fut dépouillée dans son cœur de tout ce que la fausse a d'injuste, de superbe et de fastueux, et qu'il parvint à la véritable par la seule voie qui y conduit l'homme de bien; et cette voie, dit saint Augustin, n'est autre que la vertu. *Via virtus est, qua bonus nititur ad gloriam.*

Il était donc dans l'ordre de Dieu en faisant la guerre, et il remplissait dignement les obligations de son état, puisque l'amour de la vertu, qui fait la solide gloire, fut le principe de ses actions, et ne fit que l'appliquer diversement à divers objets, selon que le menait son devoir.

Vous, qui avez rapport à lui par la naissance et les dignités, confirmez-vous aujourd'hui dans les sentiments nobles et généreux, qui seuls peuvent véritablement vous élever au-dessus des autres hommes.

Ne vous contentez pas d'honorer sa mémoire par vos regrets. Estimez les vertus difficiles qu'il a pratiquées, et pratiquez-les à votre tour, puisqu'elles sont le fondement de la gloire dont le monde même veut vous voir ornés.

En priant ici pour un homme illustre, qui a si utilement défendu l'Etat, considérons que nous sommes tous obligés de le défendre par nos biens et par nos prières. L'Europe est aujourd'hui comme une des Furies des poëtes, tenant l'épée d'une main, le flambeau de l'autre, courant les cheveux épars dans tous les royaumes chrétiens, et poussant hors de son sein un feu infernal. Prions le Seigneur de calmer la fureur qui la transporte, et *de défendre lui-même sa cause* (*Psal.*, LXXIII, 22), déposée entre les mains du seul protecteur de la vérité de la religion et de la majesté du trône. Et pour obtenir une paix si désirable au monde, établissons-la dans nos cœurs, en résistant à la guerre intérieure que nous avons à soutenir *contre les princes de ce siècle ténébreux, et contre les esprits de malice répandus dans l'air* (*Eph.*, VI, 12), qui veulent nous enlever l'héritage de notre Père céleste. Nous entrerons ainsi dans l'esprit de cette triste cérémonie, et nous célébrerons utilement pour nous la vertu de celui dont nous faisons les obsèques.

Dans la vie tumultueuse de la guerre, vous l'avez vu conduit par la vertu à ces actions éclatantes qui demandaient de l'application et du mouvement : *Vidi virum bellicosum.* Dans la vie tranquille de la cour, vous l'avez vu encore instruit, par cette même vertu, à y mesurer ses démarches et à s'y sauver de la corruption, *et prudentem.* Après avoir donc admiré les dons de Dieu dans un homme courageux, continuons de les admirer dans un homme sage; et pénétrant plus avant dans son cœur, finissons par là son éloge.

SECONDE PARTIE.

Les périls où l'on est exposé dans le monde par rapport au salut, sont si connus et si avérés, qu'il n'y a qu'à s'en rapporter, sans autre preuve, aux lumières et à l'expérience de ses propres amateurs. Tant qu'il ne s'agit que de parler, leur langage est conforme à celui de la religion; mais on en voit peu qui agissent comme ils pensent, et qui aient le courage *d'user du monde comme n'en usant point* (I *Cor.*, VII, 31) : tant leur raison se trouve faible pour les dégager d'un lien où la passion les attache.

Mais si *le monde entier*, comme dit l'apôtre saint Jean, *est plongé dans le mal* (II *Joan.*, V, 19), et s'il répand partout la malignité de son esprit et la corruption de ses maximes, que doit-il faire à la cour des princes? Comme c'est là qu'il étale ses pompes avec plus de faste, et qu'il remue plus vivement les passions par la force et la présence des objets, c'est là qu'il est plus dangereux. Si les passions ont l'art de s'y déguiser, elles n'en ont, ni moins de mouvement, ni moins de vivacité; car, sous un extérieur composé, les intérêts sont plus délicats, les envies plus malignes, les intrigues plus concertées; jusque-là que l'on n'y parvient que trop souvent à joindre l'apparence de la vertu avec la réalité du vice.

Cependant, messieurs, quelque cruelle que soit la guerre que le monde a déclarée à Jésus-Christ et à ses disciples (*Joan.*, XVI, 33), ce Sauveur, paraissant faible et vaincu, n'a pas laissé de le vaincre; et sa victoire a tellement animé ceux qui ont combattu sous ses étendards, que par une ferme confiance en leur chef, ils en ont souvent remporté de pareilles. Engagés dans le monde par leur état, ils ont heureusement résisté à ses attaques, et se sont conservés purs au milieu de sa corruption. Semblables à ces *arbres plantés sur le bord d'un fleuve*, qui dans la comparaison d'un prophète, *étendent leurs racines vers l'eau qui les humecte, et ne craignent point la chaleur quand elle est venue* (*Jer.*, XVII, 8).

Aussi le Fils de Dieu, en maudissant le monde, et le faisant craindre à ses élus, ne les a pas tous exclus de son commerce. Il a voulu en avoir dans tous les temps et dans tous les lieux, et à la cour comme dans les solitudes : car sa grâce, qui les soutient, est indépendante de tout obstacle, *et celui qui est en eux est plus grand que celui qui est dans le monde* (I. *Joan.*, IV, 4). Il n'est donc pas impossible de vivre chrétiennement auprès des rois; et si l'on s'y perd, ce n'est pas la faute de la cour, c'est celle des courtisans.

Cette vérité, messieurs, n'était pas inconnue à M. le maréchal de Lorge, et sa conduite nous fait croire qu'il y a conformé sa vie. Il avait compris dès sa jeunesse la nécessité de savoir le monde. Il l'avait étudié et fait assez de progrès dans cette science, pour en connaître le bon et le mauvais, pour en mépriser et en respecter les jugements selon les occurrences. Plus d'une fois il le reconnut trompeur, ami dissimulé et ennemi véritable; au dehors paré de fleurs, mais cachant sous ces fleurs les épines dont il blesse malignement ceux qui se confient à lui. Les réflexions et l'expérience le rendirent donc éclairé, et il n'eut rien plus à cœur, que d'éviter dans le monde ce qui trompe et ce qui corrompt.

Mais, ô Dieu, combien faibles sont nos lumières! et qui peut être véritablement sage, *si vous ne donnez vous-même la sagesse, en envoyant votre Esprit Saint du plus haut des cieux, afin qu'il redresse les sentiers de ceux qui sont sur la terre* (*Sap.*, IX, 17).

Cet homme, messieurs, qui dans le commerce qu'il eut avec le monde fut si incapable de tromper, et si attentif à n'être pas trompé lui-même, dans le cas le plus important était néanmoins enveloppé dans l'erreur, puisque je vous ai déjà dit qu'il était né dans l'hérésie. Les instructions de ses maîtres, l'exemple de ses parents, ses vertus mêmes l'y avaient attaché plus fortement. Plus il avait de sincérité, de désintéressement, de droiture, d'amour pour la vérité, plus il s'était lié au mensonge, parce qu'il était trompé de bonne foi.

Je trouve encore des lettres, que lui écrivaient de zélés protestants, lorsqu'il commen-

çait à ouvrir les yeux, que les préjugés de la naissance et de l'éducation lui avaient fermés. Mais en même temps j'y admire les motifs qu'on lui alléguait pour l'empêcher de se convertir. On l'intéressait par sa conscience; on lui mettait en vue son éternité; on lui représentait la nécessité de l'examen le plus sérieux, sur les réponses des deux partis; on l'exhortait à lire et à prier, prétendant qu'il n'aurait ni lumière, ni force, s'il ne l'attendait que de lui même.

Connaissons-nous, mes frères, des voies plus sûres pour parvenir à la vérité, que celles qu'on veut qu'il emploie pour persévérer dans l'erreur? De qui les avait-on apprises que de la vérité même, qui, pour se rendre moins suspecte, parlait par la bouche de ses ennemis, pour se préparer l'entrée d'un cœur droit et simple, qui n'aimait qu'elle? Il en était loin par son état, mais proche par ses dispositions.

O mon Sauveur, avec quelle sagesse vous conduisez les hommes que vous voulez favoriser de votre grâce toute-puissante! Votre Père céleste vous avait donné celui-ci, vous ne pouviez jamais le perdre (*Joan.*, XVIII, 9). Et qui n'admirera cette sainte adresse de lui faire inspirer par ceux mêmes qui voulaient l'éloigner de vous, les moyens sûrs de vous chercher et de vous trouver.

En effet, messieurs, à force de recherches, il sentit le faux de sa religion. Il rappela dans son esprit les vérités qui l'avaient frappé, lorsqu'il était demeuré blessé à Lille; et les prières que lui avaient promises les saints religieux, dont il avait conservé le monastère par un respect naissant pour la catholicité. Le doute agita sa conscience de ces tranchées heureuses *qui enfantent le salut* (*Isaï.*, XXVI, 18).

Mais il fut encore quelque temps sans se convaincre: et la bonté divine qui le préparait à une entière conviction, permit qu'en revenant à la cour après sa blessure, il trouvât le roi parti pour la conquête de la Franche-Comté, et qu'il ne fût pas de cette armée. Ce repos involontaire lui devint utile en ce qu'il passa plusieurs mois dans les lectures et dans les conférences. Il s'aperçut des refuites et de l'embarras des faux pasteurs, et la vérité se montrant à lui sans nuage, il se déclara pour elle sans crainte et sans intérêt.

Ceux qui connaissent le monde, comprennent ce qu'il en coûte pour faire une telle démarche; quels jugements il faut affronter, quels discours il faut souffrir, quels reproches il faut essuyer. Combien les fausses craintes et les mauvaises hontes ont-elles renversé de bons desseins? Mais cet homme droit et sincère, qui ne craignait que de se tromper, fut intrépide, dès que la vérité, qu'il cherchait dans la simplicité du cœur, lui fut parfaitement connue.

Quelle joie pour une illustre famille, autrefois *habitante de la region de l'ombre de la mort* (*Isaï.*, IX, 2), et sur laquelle *le soleil d'intelligence s'était déjà levé* (*Sap.*, V, 6). Une sœur, à qui rien ne manquait de la gloire de son sexe, que la véritable religion, avait le malheur de s'en affliger. Mais dans la suite, sa conversion fut le fruit de la conférence célèbre dont le monde et l'Eglise ont retenti (*Conf. entre Bossuet et le ministre Claude*). On sait que le mensonge y fut vaincu, de quelque artifice qu'il se servît depuis pour couvrir la honte de sa défaite, et que cet artifice même lui en attira une seconde, par les solides éclaircissements qui suivirent.

Comme les plus fidèles sujets de la vérité sont ceux qui l'avaient plus fortement combattue, on vit M. le maréchal de Lorge, après son abjuration, aussi zélé pour la conversion des hérétiques, qu'il l'était auparavant pour les maintenir dans l'erreur. Et pour en juger, messieurs, il n'y a qu'à se souvenir de sa conduite, lorsque le roi l'envoya commander dans la Guyenne et dans plusieurs autres provinces, avec les prérogatives et l'autorité de gouverneur.

Ce puissant et religieux prince avait supprimé l'édit, qui, depuis trop de temps faisait sentir à l'Etat et à l'Eglise le malheur des règnes passés. Et par là il eut la gloire de ruiner lui seul un parti, qui avait travaillé la jeunesse de François II, repoussé la véhémence de Charles IX, résisté au zèle de Henri III, que Henri le Grand avait jugé à propos de laisser en paix, que Louis le Juste avait fortement attaqué, mais non pas vaincu.

L'hérésie abattue d'un si grand coup, mais non pas humiliée, souffle dans ces vastes pays un air contagieux de sédition et de révolte, et fait craindre sur nos côtes la descente des hérétiques étrangers. M. le maréchal de Lorge ne se contenta pas d'y rendre la puissance du roi formidable, et d'y établir solidement la soumission des sujets envers leur souverain. En pacifiant les esprits, il y gagna tous les cœurs par sa bonté, par son équité, par ses manières nobles et généreuses. Les nouveaux convertis s'aperçurent qu'il était plus porté à les plaindre qu'à les accuser; qu'il faisait une grande différence entre les mutineries du parti, et les préventions de l'hérésie; et que, résolu de détruire l'un par la puissance dont il était dépositaire, il voulait que l'autre ne fût attaqué que par les armes de l'Evangile. Il les exhortait par son exemple à se dégager de l'erreur qu'il avait lui-même suivie. Il leur exposait ce qui l'avait détrompé, et fit si bien, qu'il en porta plusieurs à se faire instruire.

Quoique toute sa vie n'eût été qu'un tissu d'actions honorables, et qu'il eût marqué dans tous les temps un fonds de religion, on peut assurer que depuis qu'il fut rentré dans le sein de l'Eglise, il ne fit pas une démarche qui ne partît *d'un cœur droit*, *d'une bonne conscience et d'une foi sincère* (II *Tim.*, I, 5). *Il craignait Dieu, et observait ses commandements* (*Eccle.*, XII, 13). Jamais il n'assistait au saint sacrifice qu'il n'y rendît grâces à Jésus-Christ de l'avoir convaincu de sa présence divine dans le sacrement de nos autels. Libéral et magnifique de son naturel, il l'était par piété envers les pauvres.

Que le monde ne lui ait jamais fait sentir le poids de sa corruption, et que jamais il

n'ait eu rien à se reprocher devant Dieu dans un séjour *où l'iniquité abonde, et où la charité de plusieurs se refroidit* (*Matth.*, XXIV, 12), qui l'oserait dire? Mais du moins qu'ont pu lui imputer les hommes?

S'est-il oublié dans les grandes places qu'il a remplies? Il y a fait voir que la grandeur lui était naturelle, et qu'elle résidait bien plus dans son cœur que dans son rang : bien différent de ces hommes faibles et heureux, qui se montrent au-dessous de leur fortune, en cela même qu'ils ne savent pas la soutenir, il crut que les grands biens qu'il avait reçus du roi devaient tourner, par le noble usage qu'il en ferait, à la gloire du roi même; et que plus il avait d'accès près de sa personne, plus il devait employer son crédit pour la défense des malheureux. Aussi la vertu et la qualité, quelque disgraciées qu'elles fussent, trouvaient en lui de la protection, ou du moins la consolation du bon accueil.

L'a-t-on vu déchirer inhumainement la réputation du prochain? On l'a vu au contraire, ne pas ignorer les discours malins, qui se répandaient sur sa conduite, et les souffrir généreusement, plutôt que de se justifier auprès d'un maître qui hait l'injustice et qui la punit. On l'a vu même prendre sur lui les fautes que d'autres avaient commises, fondé sur ce principe d'honneur et de charité que l'on ne peut assez admirer dans un courtisan, que lorsqu'un homme en place rend de bons offices à la cour, la récompense peut être lente, mais que du moins il faut connaître le mérite; au lieu que s'il en rend de mauvais, la punition est infaillible, et qu'il a toujours à se reprocher d'avoir fait le malheur de celui qui n'était déjà que trop malheureux d'être coupable. Qu'on me permette de le dire, tous les grands ne sont pas capables de cette grandeur.

La plupart des courtisans ne ressemblent que trop à ces habitants de Juda, dont parlait Jérémie : *Pravum est cor omnium et inscrutabile; quis cognoscet illud* (*Jer.*, XVII, 9)? Leur cœur, disait ce prophète, est corrompu et impénétrable; et qui pourra seulement l'entrevoir sous tant de replis dont il est enveloppé? M. le maréchal de Lorge montrait le sien; et si quelquefois il cachait ses sentiments par prudence, jamais complaisance ni fourberie ne le portèrent à les déguiser.

Parmi tant de machines que le monde emploie pour battre la sainte cité de Jérusalem, et les vrais Israélites qui en sont les *pierres vivantes* (I *Petr.*, II, 5), saint Augustin prétend que le plaisir et la crainte sont les plus dangereuses, et à la cour plus que partout ailleurs. C'est là qu'il flatte pour séduire, et qu'il épouvante pour renverser : *Blanditur, ut decipiat; terret, ut frangat* (*Aug.*, *Serm.* 276, *n.* 2). Comme depuis le péché, notre partage malheureux est l'ignorance et la faiblesse, par l'appas du plaisir il aveugle la raison; et si cet artifice ne lui réussit pas, il y substitue la crainte de déchoir de son rang, ou de ne point parvenir aux avantages que l'on se propose.

M. le marquis de Lorge n'était pas ennemi du plaisir, mais il n'en était pas esclave. Ses devoirs l'occupaient préférablement à tout. Quand il le fallait, il se délassait avec ses amis, et les honnêtes gens trouvaient alors auprès de lui un accès doux et facile.

Attaché aussi véritablement qu'il l'était au roi, on ne peut pas douter qu'il ne craignît de lui déplaire. Aussi avait-il une déférence entière pour ses sentiments et pour ses ordres, toujours accompagnés de justice et de sagesse. Mais ce prince lui commandait-il de lui dire sa pensée? Il la disait à l'armée comme à la cour, avec une liberté soutenue du zèle le plus ardent pour sa gloire.

Dans le commerce qu'il eut avec les hommes, il tolérait en eux ce qu'un sage discernement lui faisait voir qu'il ne devait pas combattre; persuadé que la condescendance est une vertu aussi bien que la fermeté : et s'il s'appliqua toujours à éviter cette lâche crainte qui fait trahir la justice, il ne s'éloigna pas moins de cette générosité fausse qui se précipite sans nécessité dans le danger.

Telle doit être la conduite des hommes qui aiment le vrai bien; et Dieu les en récompense dès ce monde, non-seulement par les bénédictions qu'il répand sur eux et sur leurs familles, mais encore par l'aveu public, qui tôt ou tard perce le nuage des jugements et des discours intéressés, pour rendre justice au mérite. M. le maréchal de Lorge a passé pour un homme sage, qui avait les qualités et les vertus de sa condition, et qui dans ses divers emplois a marché dans les routes de l'honneur, sans s'être rien permis de ce qui aurait pu y faire la moindre tache. En telle sorte qu'on peut lui appliquer ce beau caractère du Sage : *In multitudine videbor bonus, et in bello fortis* (*Sap.*, VIII, 15), que dans la foule du monde on a vu en lui l'amour du vrai bien, qui fait l'honnête homme; et que dans les armées on lui a reconnu la force, qui fait l'homme de guerre.

Mais, messieurs, sa vie longue et heureuse est enfin traversée par un mal dont on craint les suites; et pour y apporter le remède, il est contraint de s'absenter de la cour.

O sort des grands si brillant et si envié, que tu es à plaindre! On risque tout pour les hommes ordinaires, et moins on les ménage, plus on réussit. Mais parce que celui-ci est un homme important, on ne hasarde rien; et plus sa santé est précieuse, moins on ose mettre en œuvre le seul moyen de la conserver.

Pour lui, dont le cœur est ferme, il prend son parti. Son mal n'était pas monté à son comble, et il pouvait espérer en se ménageant de vivre encore plusieurs années. Il ne souffrait pas ces excessives douleurs qui font que l'on s'expose à tout pour en voir la fin. Il pensait même que, quand il viendrait à mener une vie douloureuse, elle lui serait

utile pour le salut, et le préparerait peu à peu à une mort chrétienne. Mais une forte raison, prise dans son devoir et dans la bonté de son cœur, le détermine à tenter une prompte guérison, laissant à Dieu qui connaît la pureté de ses intentions, à décider du succès heureux ou malheureux.

Il est attaché au roi son maître par inclination, par reconnaissance et par le devoir de sa charge ; il ne peut se résoudre à s'en séparer : et comme il prévoit qu'une mort inévitable l'en séparera tôt ou tard, il souhaite d'avoir formé auparavant un autre lui-même qui hérite de son zèle et de sa fidélité comme de son nom, et perpétue en quelque sorte ses services.

La résolution prise, il met en Dieu son espérance. Il avait naguère participé aux trésors que l'Eglise venait de répandre sur les fidèles par la grâce du jubilé : mais *il repasse encore devant Dieu toutes les années de sa vie dans l'amertume de son âme* (*Isai.*, XXXVIII, 15). Il ordonne des prières et des aumônes abondantes ; et muni de la sainte Eucharistie comme d'une force divine, il s'expose tranquillement à une opération violente, et la souffre constamment. En user ainsi, messieurs, c'est porter la fermeté naturelle, l'amour paternel, la générosité chrétienne, aussi loin qu'elle peut aller. C'est se placer soi-même sur le bûcher. C'est allumer de sa propre main le feu de son sacrifice, et s'il le faut, s'attendre à s'y voir consumer.

Le paganisme a loué un père d'avoir sacrifié ses enfants à l'intérêt de la patrie, ne démêlant point que c'était à son intérêt propre qu'il les sacrifiait, et qu'il était cruel par faiblesse, plutôt que par magnanimité. Ici nous avons à donner des louanges plus solides à un père, qui se sacrifie par attachement pour son prince et par tendresse pour son fils, et qui, dans le désir de leur être encore utile, s'expose à une opération cruelle dont l'effet est incertain. La seule religion chrétienne fournit des exemples d'un amour si généreux.

Dieu accepta son sacrifice, sans accomplir son désir, et alors le patient lui sacrifia son désir même. Un grand amour l'avait exposé à la mort, dans l'espérance de l'éviter ; un amour plus grand l'y fait soumettre sans retour. Dans les armées il avait versé son sang pour le roi avec le zèle que vous avez vu : ici il le verse devant Dieu pour ses péchés, et s'estime heureux qu'il serve à sa pénitence.

Si mon témoignage méritait d'être produit, je dirais que, durant sa retraite de la cour, il voulut que j'eusse souvent l'honneur de l'approcher, et que je visse en lui les sentiments nobles et vertueux dont la renommée m'avait instruit. Surtout je lui reconnus une foi simple et pure, un respect sincère pour la religion, une soumission parfaite aux ordres de la Providence.

Mais que ne vîmes-nous point la nuit de sa mort ! *Vidi virum bellicosum et prudentem.* Oui, messieurs, nous vîmes un homme courageux et sage ; et ce fut alors que ces deux qualités se réunirent en lui dans le degré le plus éminent.

Nous le vîmes *combattre*, comme le veut saint Paul, *en vaillant soldat de Jésus-Christ* (II *Tim.*, II, 3), et triompher de tout ce qui l'attachait à la vie : triomphe inconnu à la nature, mais que la grâce de son divin Rédempteur opérait en lui. La mort, qui n'a que de *l'amertume pour un homme qui vit en paix au milieu de ses biens* (*Eccli.*, XLI, 1), n'en eut point pour lui, parce qu'il la regarda comme un passage à l'immortalité; et dès qu'il sut que *l'arrêt en était prononcé par le Seigneur*, nous le vîmes disposé à chanter le cantique de sa délivrance.

La sagesse, qui l'avait toujours conduit, ne l'abandonna pas à la dernière heure, et fit voir en lui *qu'elle délivre de tous maux ceux qui l'ont aimée* (*Sap.*, X, 9). Son cœur se montra grand jusqu'à la fin, mais d'une grandeur épurée de tout sentiment humain, qui consistait à *s'humilier sous la puissante main de Dieu* (I *Petr.*, V, 6), à se tenir comme un criminel devant son juge, et à lui demander grâce comme à son père. Il craignit ses jugements. Il espéra ses miséricordes. Il fut purifié par les sacrements de l'Eglise. Il fut animé par la divine parole. Il fut secouru par les prières des justes ; et, attachant à la croix ses yeux mourants, dont la langueur venait plutôt d'amour pour Jésus-Christ, que des approches de la mort, il remit entre les mains de son Créateur l'âme, qu'il en avait reçue enrichie de tant de vertus.

Vierges sages, qui conservez sa dépouille mortelle, jusqu'à ce que les anges du Très-Haut lui annoncent le temps de se ranimer, ne conservez pas moins le précieux souvenir de ce qui nous reste de ce grand homme. Le tombeau n'est une région de ténèbres et de mort, que pour la partie ténébreuse et mortelle qui y entre ; et l'on peut dire, dans un autre sens que celui de David, que la *gloire de l'homme n'y descend point* (*Psalm.* XLVIII, 18) : car l'âme est la gloire de l'homme, la grâce est la gloire de l'âme, et cette gloire n'est pas sujette aux lois de la corruption.

Louez donc Dieu des grâces dont il a rempli son âme, puisque la mort même ne peut empêcher que les effets n'en soient éternels. Si sa miséricorde vous soutient dans les combats intérieurs où votre piété se trouve exposée, pensez qu'elle l'a soutenu dans des combats plus dangereux et plus difficiles, et que la sagesse, qui l'a conduit dans le monde, n'est pas de moindre prix que celle qui vous en a retirées.

Mais comme cette âme peut être encore redevable envers un Dieu juste, qui ne *reçoit dans le ciel rien de souillé* (*Apoc.*, XXI, 27), ouvrez pour elle tous les trésors de cette charité qui ne fait des vivants et des morts qu'une même Eglise ; vous, surtout, qui teniez à cet homme illustre par les doux liens que la nature et l'estime avaient formés.

Sacré pontife (1), achevez d'offrir pour lui

(1) Mgr. l'évêque de Senlis.

le sacrifice de l'expiation ; et nous, mes frères, ayons les sentiments que ce lugubre appareil nous inspire. En pleurant sur un mort, pleurons sur nous-mêmes, et pensons qu'il nous faudra tous mourir. *La vie de l'homme sur la terre n'est qu'un combat* (*Job*, VII, 1). Pour le soutenir avec succès, implorons le secours de la Sagesse ; et, guidés par elle, nous serons courageux et prudents dans notre condition, comme celui que nous regrettons le fut dans la sienne.

EPITAPHE

GRAVÉE SUR LE TOMBEAU DU MARÉCHAL DE LORGE, DEVANT LE GRAND AUTEL DE L'ÉGLISE DES RELIGIEUSES DE LA VISITATION DE CHAILLOT.

Par M. le chevalier de Girardin.



DOMINO DEO EXERCITUUM.

A Ω

Exspectat hic clangorem novissimæ tubæ
GUIDO DE DURFORT, Comes Lorgius, Dux Quintini, Franciæ Polemarchus, Regiorum Exercituum Imperator, Eques Torquatus, Cohortis Prætorianæ Præfectus, Lotharingiæ ac Barrensis Ducatus Prorex.
Natus in tenebris erroris et umbra mortis;
Sed postquam Fidei lux orta est ei,
Ut filius lucis ambulavit.
Inter Magnates splendidus,
Inter Aulicos verax et rectus,
Inter Bellatores manu et consilio potens,
Inter Christianos Religiosus ac timens Deum,
In omni gradu comitate et beneficentia præcipuus.
Magni Turennii ex Sorore Nepos,
Dignus tanto Magistro Discipulus,
Socius certaminum, victoriarum particeps.
Audito tanti viri fato, Patriæ plusquam sibi consulens,
Tulit animo forti, nec inultum passus est.
In campis Altenhemiis
Germanorum Copias fidentius exultantes
Multa cæde repressit.
Obiit plenus dierum XII Kal. Nov. M. D. CC. III.
Et apud Regem, Aulam, Exercitus, Propinquos,
Triste sui desiderium reliquit.
Genovefa de Fremont.
Viro tam chara quam viri amans,
Templum hoc, Patris Matrisq; pietate inchoatum,
Perfici curavit :
Ibique tumulum Conjugi posuit, sibi paravit,
Ut eadem conjungat, quos separavit amara mors.
In pace in idipsum dormiat et requiescat.

PARAPHRASE

DE L'ÉPITAPHE DU MARÉCHAL DE LORGE.



AU SEIGNEUR, DIEU DES ARMEES.

A Ω

Au pied de cet autel où Dieu reçoit nos vœux
Lorge, sage guerrier, et chrétien valeureux,
Attend du dernier jour la terrible trompette ;
A ce son, en tous lieux par les anges porté,
Il verra de la mort l'éclatante défaite,
Et son corps revêtu de l'immortalité.
Issu de hauts aïeux nourris dans l'hérésie,
Il suivit les erreurs de leur funeste sort;
Et dans les préjugés de cet état de mort,
Il perdit de beaux jours de son illustre vie.
Mais dès que de la foi la céleste clarté
Eut éclairé son âme, et dissipé ses doutes,
En enfant de lumière il marcha dans les routes
De l'éternelle vérité.
L'éclat de sa magnificence
Le distingua toujours entre les autres grands :
Il fut droit et sincère avec les courtisans :
Sa valeur à la guerre égala sa prudence :
Dans son culte envers Dieu rien n'altéra jamais
Les devoirs qu'un chrétien doit rendre ;
Et partout sa bonté se plaisait à répandre
Les offices, l'appui, l'accueil et les bienfaits.
Fils d'une sœur du grand Turenne,
Les leçons d'un tel capitaine
Sur les pas des héros conduisirent ses pas;
Et, brûlant du beau feu qui conduit à la gloire,
Il partagea sous lui les périls des combats,
Et les honneurs de la victoire.
Quel coup affreux reçut son amour attendri
Par la fatale mort d'un oncle si chéri!
Mais par le noble effort d'une rare constance
Moins attentif à soi qu'à l'honneur de la France,
Il suspendit l'excès de sa vive douleur,
Et ne permit à son grand cœur
Que les justes désirs d'une prompte vengeance.
L'orgueil des Allemands servit à ce dessein.
Aveuglés de l'espoir d'une journée heureuse,
On les vit apporter dans les champs d'Altenheim
D'un succès, qu'ils croyaient certain,
La confiance audacieuse.
Mais il sut réprimer leur téméraire essor;
Et dans leurs bataillons il fit un tel carnage,
Qu'il montra qu'en un chef si vaillant et si sage,
Turenne respirait encor.
Il mourut plein de jours; son âme séparée
Vit sa famille en pleurs à sa douleur livrée,
La cour et ses amis de tristesse abattus,
L'armée à son tour pénétrée;
Et des regrets du roi, témoin de ses vertus,
Sa mémoire fut honorée.
L'unique et digne objet qui régna dans son cœur
Son épouse affligée, et dont la chaste ardeur
Rendit à son amour un amour sans exemple,
Fit bientôt achever ce temple;
Sainte application de son zèle empressé.
Déjà par les dons de son père,
Et par la charité de sa pieuse mère
L'ouvrage en était commencé.
Dans ce temple, son cœur toujours fidèle et tendre
A fait de son époux placer le monument :
Elle veut que sa cendre à son dernier moment
Soit déposée auprès d'une si chère cendre;
Ses soins pour ce projet ont fait tout préparer,
C'est son unique espoir dans sa douleur extrême;
Ainsi la mort qui put les séparer,
Doit les réunir elle-même.
Prions ardemment, qu'à jamais
Il repose en Dieu dans la paix.

ORAISON FUNEBRE

DE MILORD RICHARD TALBOT, DUC DE TYRCONNEL, VICE-ROI D'IRLANDE,

Prononcée à Paris dans l'église des religieuses anglaises du faubourg Saint-Antoine, le 22 d'août 1692.

Prævaricantes reputavi omnes peccatores terræ : ideo dilexi testimonia tua.

J'ai considéré que tous les pécheurs de la terre étaient tombés dans la prévarication ; c'est pour cela même que je me suis attaché à votre loi avec une fidélité inviolable (*Ps.* CXVIII)

Etre bon parmi les bons, c'est l'effet commun d'une vertu ordinaire. Etre bon au milieu même des méchants, c'est le fruit excellent d'une vertu éprouvée (*Greg.*, *pap.*, *Moral.*, *lib.* II, *c.* 1; *Bern.*, *in Cant. serm.* 48, *n.* 2). Et, comme l'on ne peut assez blâmer celui qui se pervertit à la vue des exemples édifiants des compagnies chrétiennes, on ne saurait assez louer celui qui conserve la droiture de son cœur au milieu de la malice et de la perversité du siècle.

Cette louange est due au patriarche Noé qui *devint l'héritier de la justice* (*Hebr.*, XI, 19), dans un temps où *toute chair avait corrompu sa voie* (*Gen.*, VI, 12).

Elle est due au juste Loth, qui conserva une parfaite innocence, en demeurant avec des hommes infâmes dont *les actions détesta-*

bles offensaient ses oreilles et ses yeux (I *Petr.*, II, 8).

Elle est due au sage et généreux Tobie (*Tob.*, I, 2 *et seq.*), qui marcha d'un pas ferme dans la voie de la vérité, pendant que les autres s'en écartaient, et qui allait religieusement adorer le Seigneur dans son temple, lorsque les Israélites inconstants s'attachaient à un faux culte par la politique d'un prince infidèle qui cherchait à s'affermir dans la possession d'un royaume qu'il avait usurpé.

La vertu de ces grands hommes s'était réunie en la personne de David, lorsqu'il disait à Dieu dans l'amertume de son cœur et dans la ferveur de son zèle : J'ai considéré que tous les pécheurs de la terre se sont révoltés contre vous : *Prævaricantes reputavi omnes peccatores terræ.* Et, bien loin que l'impression du mauvais exemple m'ait entraîné dans leur révolte, je me suis fait de leur révolte même une nécessité plus pressante d'aimer la loi qui renferme les témoignages que vous donnez à votre peuple de votre sainte volonté : *Ideo dilexi testimonia tua.*

Les uns croient que David ne parlait alors que des habitants de la Palestine, d'autres assurent qu'il parlait des pécheurs de toute la terre. Mais, en quelque sens que l'on prenne ses paroles, je ne leur fais aucune violence en les mettant à la bouche de milord Richard Talbot, duc de Tyrconnel, vice-roi d'Irlande, chevalier de la Jarretière.

Engagé à faire l'éloge de ce grand homme, je serais en peine de le commencer, et je ne saurais comment le poursuivre, s'il ne parlait lui-même le premier. Je ne fais donc, messieurs, que lui prêter aujourd'hui, non pas ma faible voix qui lui serait trop disproportionnée, mais la voix de cet homme fidèle des premiers temps, afin qu'il vous dise après sa mort ce que l'événement nous fait présumer qu'il a dit à Dieu pendant sa vie : J'ai considéré que l'infidélité s'était répandue parmi ceux de ma nation et presque dans toute l'Europe : *Prævaricantes reputavi omnes peccatores terræ.* C'est pour cela même, Seigneur, que j'ai aimé votre loi. Prévenu de votre grâce toute puissante, je ne me suis point abandonné à la prévarication générale, je m'y suis au contraire opposé de toutes mes forces, et *j'ai résolu de perdre la vie plutôt que de manquer de fidélité : Ideo dilexi testimonia tua* (*Inc. in Psal.*).

Quand on est en butte aux afflictions inséparables de cette *vallée de larmes* (*Psal.* LXXXIII, 7), il n'est pas difficile, dit le Sage, de trouver des hommes miséricordieux et compatissants; mais, ajoute-t-il, si la perfidie vient à triompher, *qui trouvera un homme fidèle* (*Prov.*, XX, 6)? L'Irlande l'avait trouvé, mais elle l'a trop tôt perdu, cet homme incomparable qui, dans les jours de trouble et de confusion ne s'écarta jamais du droit sentier de la justice (*Psal.* XXV, 12), qui préféra l'honneur et la probité à la prudence du siècle, qui sacrifia tous ses intérêts domestiques à la défense de la foi et qui opposa sa fidélité comme une digue au torrent de la prévarication.

La perte d'un homme de ce caractère est digne des larmes de toute l'Eglise, et c'est honorer la religion que de rendre des honneurs publics à sa mémoire. Voici donc le plan que je me propose.

La fidélité a deux objets principaux, auxquels tous les autres aboutissent. Le premier est Dieu, le second est le roi : Dieu, que nous devons aimer plus que les hommes (*Matth.*, XXII, 37) et à qui nous devons obéir plutôt qu'aux hommes (*Actor.*, V, 29); le roi qui est le ministre de Dieu pour récompenser le bien et pour punir le mal et auquel il est nécessaire de nous soumettre, non-seulement par la crainte de la peine, mais encore par la loi de la conscience (*Sap.*, VI; *Rom.*, XIII).

Deux devoirs que nous trouvons répandus dans les livres saints, et que le prince des apôtres a réunis dans ces paroles : *Craignez Dieu, honorez le roi* (I *Petr.*, II, 17); pour nous apprendre que nous devons à ces deux puissances une fidélité inséparable; que ceux qui manquent au roi manquent à Dieu et qu'*ils attirent ainsi la condamnation sur eux-mêmes* (*Rom.*, XIII, 2).

Souvenez-vous, messieurs, d'une action célèbre que vous trouverez digne d'être pesée dans la conjoncture présente, et d'autant plus propre à mon sujet, qu'elle est d'un empereur qui porta le sceptre de l'empire romain au milieu même de l'Angleterre (*Euseb.*, *de Vit. Const.*, *lib.* I, *c.* 16). Ce prince, qui ne fut pas assez heureux pour croire en Jésus-Christ, mais qui le fut assez pour ne se pas joindre aux persécuteurs de l'Église et pour être le père du premier empereur chrétien, éloigna d'auprès de sa personne et chassa de sa garde prétorienne, ceux d'entre les chrétiens qui, flattés par des espérances temporelles, ou ébranlés par des craintes serviles, avaient renoncé à leur foi; et il retint ceux qui, s'étant élevés au-dessus de toute espérance et de toute crainte, étaient demeurés fermes dans leurs premiers engagements. Les ténèbres du paganisme ne l'empêchèrent pas de juger que des créatures infidèles ne pouvaient être que des sujets perfides, et que la fidélité envers le souverain était une suite nécessaire de celle que l'on doit à Dieu.

Ne refusons pas de reconnaître ce qu'un païen a reconnu, et louons une vertu qu'il aurait sans doute récompensée. La fidélité envers Dieu et envers le roi a été la vertu favorite de M. le duc de Tyrconnel, et l'on peut dire que cette fille du ciel a trouvé dans le cœur de cet homme généreux son temple et son sanctuaire.

Mais, avoir été fidèle, ce n'est là qu'une partie de sa gloire : ce qui lui donne sa consommation et sa plénitude, c'est de l'avoir été parmi ceux qui ne l'étaient pas et qui voulaient l'empêcher de l'être. Pendant que toute l'Angleterre s'est obstinée dans le schisme et dans l'hérésie, il a dit à Dieu avec un apôtre : *Me fallût-il souffrir mille morts,*

je ne vous renoncerai jamais (*Matth.*, XXVI, 35). Pendant que cette nation inconstante s'est abandonnée à la révolte et à la perfidie, il a dit à son roi avec un guerrier de l'Ecriture : *Je jure par le Seigneur que ni la vie ni la mort ne me sépareront jamais de vous* (II *Reg.*, XV, 21).

Exprimons en deux mots son véritable caractère.

Dans une horrible et générale prévarication contre la sainteté des autels, il a été fidèle à son Dieu.

Dans une horrible et générale prévarication contre la majesté du trône, il a été fidèle à son roi.

Grand Dieu, *fidèle dans toutes vos paroles* (*Psal.*, CXLIV, 13), et père de celui qui est appelé par excellence *le Fidèle* (*Apoc.*, XIX, 1), vous avez promis que tous ceux qui pratiqueraient une vertu si rare seraient *comblés de bénédictions et de louanges* (*Prov.*, XXVIII, 20). Remplissez-moi donc de votre esprit, afin que votre promesse s'accomplisse à l'égard d'un homme que vous avez suscité pour être dans tous les siècles un parfait modèle de fidélité.

PREMIÈRE PARTIE.

Il n'y a point de plus horrible prévarication contre la sainteté des autels, que l'hérésie : et c'est la voix universelle des saints docteurs, que l'infidélité des hérétiques est plus criminelle devant Dieu que celle des païens et des Juifs. Ceux qui, après avoir promis de faire un bien ne le font pas, sont plus coupables que ceux qui ne le font point, n'ayant jamais promis de le faire ; et, sur ce principe, ceux qui sortent de l'Eglise de Jésus-Christ, sont plus coupables que ceux qui, n'y étant jamais entrés, n'en sont jamais sortis ; car, si c'est un grand mal de n'avoir aucune foi, c'est un mal encore plus grand d'avoir une foi fausse et corrompue : *Mala fides pejor est nulla fide* (*Hier.*, *in cap.* XVIII *Isa.*; *Aug.*, *de Civ.*, *lib.* XXI, *cap.* 25, *n.* 3; *S. Thom.*, 2, 2, *q.* 10, *art.* 6).

Mais si les hérésies les plus communes sont des prévarications plus horribles que le judaïsme et que le paganisme même, que doit-on penser de celle d'Angleterre, que tant de circonstances rendent plus criminelle que toutes les autres.

Ce n'est pas une simple hérésie, c'est un composé monstrueux de toutes les hérésies. C'est, pour ainsi dire, un égout d'enfer, où se sont écoulés tous les égarements de l'esprit humain qui, s'étant mêlés ensemble, ont produit, par ce mélange affreux, de nouvelles erreurs, que les siècles passés avaient ignorées, et que l'on doit regarder comme un dernier effort de la malice du serpent, devenu plus habile à tromper par une plus longue expérience.

On peut dire aujourd'hui de l'Angleterre, ce que saint Léon disait de l'ancienne Rome, qu'elle a recueilli avec une exacte superstition les fausses maximes qui se sont établies partout ailleurs ; que, par un aveuglement déplorable, elle se croit d'autant plus en possession de la vérité, qu'elle ne rejette aucune erreur et que, de toutes les religions répandues dans l'univers, elle ne combat que la véritable (*Leo.*, *in Nat. Ap. P. et P. serm.* 1).

Cette hérésie est d'autant plus criminelle, qu'elle a corrompu la foi la plus pure et ravagé l'Eglise la plus sainte de la chrétienté. On a vu le temps où les Anglais, aussi bien que les Thessaloniciens, étaient *le modèle de ceux qui embrassaient la foi* (I *Thess.*, I, 7) ; et la Grande-Bretagne a été souvent appelée par les auteurs ecclésiastiques, *la mère des saints*, *l'île des saints*, *le tombeau des saints* (*Bed.*, *Hist. Angl.*, *l.* IV, *cap.* 6).

Cette hérésie n'en occupe pas seulement une partie, comme celle des donatistes n'occupait qu'un petit coin de l'Afrique. Elle est répandue dans tous les états de ce royaume divisé ; et l'ivraie est si abondante dans ces champs infortunés, qu'il est à craindre qu'à la fin elle n'y étouffe entièrement le bon grain (*Matth.*, XIII).

C'est, messieurs, au milieu d'une prévarication si horrible et si générale contre la sainteté des autels, que l'illustre mort que nous pleurons a fait paraître sa fidélité en observant la loi parmi ceux qui la violaient (*Gal.*, I, 8). Et quelle loi ? celle qui nous dit de ne recevoir d'autre Evangile que celui qui nous a été prêché par les Apôtres, non pas même quand ce serait un ange du ciel qui viendrait nous l'annoncer (I *Tim.*, VI, 20) ; celle qui nous dit de fuir les profanes nouveautés et toute doctrine qui porte faussement le nom de science ; celle qui nous dit d'être fidèles jusqu'à la mort pour avoir la couronne de vie (*Apoc.*, II, 10). La voilà cette loi qu'il a fidèlement aimée lorsque les autres la haïssaient : *Prævaricantes reputavi omnes peccatores terræ; ideo dilexi testimonia tua.*

Comme la maison de laquelle la Providence l'avait fait naître n'était pas moins illustrée par l'ancienneté de la foi que par celle de l'origine, il y trouva de grands exemples de cette fidélité envers Dieu. La noblesse du sang de Talbot, si connue en Angleterre et en France, répandit dans ses veines *comme des gouttes d'or* (*Plat.*, 3 *de Repub.*), qui rendirent son âme plus pure et plus généreuse. Tous ses ancêtres, descendus des comtes de Shrewesbury, lui présentaient à toute heure des tableaux animés de valeur, de sagesse, de justice et de piété. Plus il voyait qu'ils s'étaient distingués du commun, plus il se crut obligé de n'être pas un homme ordinaire ; et à mesure que sa raison fut éclairée par son âge, il comprit que l'on exigeait de lui une haute vertu, comme un tribut dont sa famille était redevable à sa nation.

Quoiqu'il fût le plus jeune de sept frères, dont le mérite était éclatant, il ne laissa pas de concevoir une louable émulation contre eux ; et il ne prétendit pas les offenser, en essayant de surpasser la gloire de leurs actions. Son illustre père l'avait ainsi présumé au lit de la mort, lorsqu'en les bénissant tous à la manière des patriarches, il recommanda principalement l'éducation de ce der-

nier, comme devant être un jour le défenseur de la patrie et le soutien de la religion. Avouez, messieurs, que ce pressentiment tenait de la prophétie, maintenant que vous savez que le ruisseau a fait autant de bruit que sa source, et que le rayon a éclairé le corps même dont il sortait.

Le jeune Richard, à l'exemple des jeunes Machabées, fut donc plus appliqué à recueillir la succession des vertus, que celle des biens de ses pères. *Il considérait les œuvres qu'ils avaient faites, chacun dans leur temps, pour en recevoir une grande gloire et un nom immortel* (I *Mach.*, XXI, 51).

Mais surtout il se souvenait que son père, député du parlement d'Irlande vers Jacques I[er] pour les affaires de la religion, les avait soutenues avec cette éloquence victorieuse qui surprend et qui entraîne les esprits, et qu'il avait délivré sa patrie de la persécution aux dépens de sa propre liberté : car sa sagesse intrépide le rendit si formidable aux ministres, que leur politique cruelle lui attira une prison de plusieurs années; par cette seule raison, disaient-ils, qu'il ne leur serait jamais possible de soumettre l'Irlande, tant qu'elle aurait un tel défenseur.

Quand ce grand homme fut mort, il parut ne l'être point, parce qu'il eut le bonheur de laisser après lui un autre lui-même : *Mortuus est pater ejus et quasi non est mortuus; similem enim reliquit sibi post se* (*Eccli.*, XXX, 4). Le fils marcha fidèlement sur les traces de son père et sur celles de ses aïeux : comme eux, il fut toujours attaché à la religion véritable; comme eux, il en prit la défense; et, non content d'en faire, comme eux, une profession authentique, en vivant avec ceux qui la persécutaient, il en fit dès les premières années de sa vie une confession si généreuse, que rien n'est plus digne d'être inséré avec éloge dans les annales de l'Eglise.

L'autorité royale venait d'être détruite en Angleterre, par la perfide ambition de ce fameux scélérat qui sut faire une alliance si monstrueuse de vices et de vertus, et qui, également heureux et criminel, devint le parricide de son roi et le tyran de sa nation, sous le prétexte spécieux de protéger l'indépendance. L'Irlande, jusqu'alors soumise à la monarchie, refusait de reconnaître la nouvelle république. Cromwel s'y rendit en personne, emporta d'assaut une des plus importantes places (1), et fit passer tous les catholiques au fil de l'épée, sans en excepter ceux qui s'étaient réfugiés dans les églises. Les asiles les plus sacrés perdent leur droit devant des mains sacriléges.

Le jeune Talbot, à qui une mère prudente procurait une éducation proportionnée à la grandeur de sa naissance et aux espérances glorieuses que son père avait conçues de lui, avait été contraint de quitter ses exercices, pour commencer dès l'âge de quinze ans à devenir le défenseur de sa patrie désolée. Déjà la fortune, qui prétend toujours avoir part à l'élévation des héros, lui avait présenté des occasions périlleuses, où l'on avait vu des préludes de sa valeur : et il combattit dans celle-ci, comme le jeune Eléazar dans celle où *il exposa sa vie pour la délivrance de son peuple* (I *Mach.*, VI, 44). Mais s'il eut le courage et la piété de ce héros naissant de l'Ecriture, peu s'en fallut qu'il n'en eût aussi la destinée : il reçut tant de blessures, que s'il n'en mourut pas, il passa pour mort, et demeura près de trois jours parmi ceux qui l'étaient véritablement.

Selon le cours ordinaire de la nature, il n'était pas possible qu'il vécût; mais le saint apôtre d'Irlande, qui reçoit des honneurs particuliers dans le comté de Tyrconnel, s'intéressa pour celui qui devait en porter le nom avec tant de gloire, et pria le même Dieu qui conserva Jonas durant trois jours dans le sein d'une baleine (*Jon.*, II, 1 *et sqq.; Matth.*, XII, 40), de renouveler ce miracle en faveur du jeune guerrier.

Sa prière fut exaucée. Un soldat, conduit par la Providence au lieu où était le mourant, lui trouva un reste de vie et résolut de le sauver. Mais comme il se défiait de pouvoir exécuter lui seul ce pieux dessein, il demanda du secours à un autre soldat. Celui-ci, trop fidèle au commandement barbare de son général contre les catholiques vaincus, ne voulut pas donner son secours sans savoir s'il le donnait à un protestant; et il ne l'eut pas plus tôt demandé que le blessé, qui avait perdu toutes ses forces avec son sang, se ranimant par cette demande, répondit avec fermeté : *Je suis catholique.*

Il n'en dit pas davantage, messieurs, mais il en dit assez pour être un glorieux confesseur de Jésus-Christ. Il en dit autant que saint Pierre qui, par une confession moins périlleuse, mérita d'être le prince du collége apostolique, et, après le Fils de Dieu, la pierre fondamentale de l'Eglise (*Matth.*, XVI). Il ne douta pas que cette parole ne dût lui coûter la vie, mais cette certitude même la lui fit prononcer, sachant bien qu'une vie passagère donnée pour Dieu doit être suivie d'une éternelle, et que, s'il était parmi les morts, la liberté de sa réponse le rendrait imitateur de celui qui est appelé, par excellence, *libre entre les morts* (*Psal.* LXXXVII, 6).

A peine cette belle parole fut-elle sortie de sa bouche, que le soldat qui l'avait interrogé se mit en devoir de lui ôter ce reste de vie; mais l'ange tutélaire de l'île, combattant par la main du premier soldat, battit le second et le désarma.

Qui pourrait nous dire ici quels furent, pendant ce combat, les sentiments de celui qui en était le sujet? N'est-il pas probable que son âme était alors partagée par l'incertitude de l'événement? Tantôt la justice de sa cause le portait à faire des vœux pour son défenseur, tantôt le désir du martyre qu'il voyait présent tournait son cœur du côté de son adversaire; mais enfin Dieu se déclara pour le défenseur, qui, tout glorieux de sa victoire, emporta le blessé dans la

(1) La ville de Drogheda située sur la Boyne, dans le comté de Lowth.

ville, et lui procura une entière guérison.

Quand le temps en fut venu, il fallut sortir de cette ville malheureuse où l'hérésie dominait, et où les catholiques étaient proscrits. Le croiriez-vous, messieurs? comme monsieur Talbot joignait à la grande jeunesse toutes les grâces du corps, on se persuada que le moyen le plus sûr de le sauver était de déguiser son sexe : aussi la valeur ne pouvait pas mieux se cacher que sous ces apparences de faiblesse; et cet habit virginal convenait parfaitement à la foi dont celui qui le portait faisait profession; car la foi conserve son intégrité au milieu des hérésies, qui sont comparées dans l'Ecriture à des femmes prostituées (*Jerem.*, II, 20; III, 3).

Dès qu'il fut en liberté, il continua de s'exposer à de nouveaux périls pour le service de sa patrie; mais la voyant forcée de subir la domination tyrannique, il aima mieux s'en éloigner que d'être témoin des malheurs dont elle était accablée. Ennemi de l'oisiveté, et curieux d'apprendre le noble métier de la guerre, il prit sagement le parti d'aller servir dans les armées d'Espagne, jusqu'à ce que la conjoncture des affaires lui permît de se rendre auprès de la personne de son roi, dont il suivit le sort malheureux dans les pays étrangers, aussi bien que celui du brave et généreux duc d'Yorck, qui dès lors commença d'avoir pour lui cette estime et cette bienveillance dont vous savez, messieurs, que ce prince l'a toujours honoré.

Lorsque le charme rompu permit à Charles II de monter sur le trône de ses ancêtres, *le serviteur prudent et fidèle entra dans la joie de son Seigneur, et fut élevé au-dessus des autres* (*Matth.*, XXIV, 45), par les titres honorables, par la distinction et par le crédit; mais bien différent de ces courtisans intéressés qui épuisent toute leur faveur pour eux-mêmes, il fit de la sienne un hommage volontaire à la grandeur de son âme. Combien de preuves ne pourrais-je pas vous en donner, si je n'étais contraint de resserrer une vie longue et glorieuse dans les bornes étroites d'un discours! Mais un exemple seul vous suffira pour juger de tous les autres.

Depuis la mort de Cromwel, la plupart des catholiques d'Irlande n'avaient pu recouvrer les biens dont les protestants s'étaient emparés à la faveur de la licence, et dans la possession desquels ils avaient eu le crédit de se faire maintenir par des arrêts injustes et odieux. Pour les faire révoquer, il fallait attaquer des hommes puissants, également animés par l'intérêt et par l'hérésie; et pour entreprendre une affaire si épineuse, l'on avait besoin d'un homme qui eût tout à la fois la capacité, la prudence, la faveur, le désintéressement, le courage; et toute la nation assemblée le reconnut en la personne de celui que nous louons, puisqu'elle le députa pour demander la fin d'une vexation si cruelle.

Dès qu'il fut à la cour, les prudents du siècle ne manquèrent pas de lui représenter qu'il allait attirer sur la tête des catholiques et sur la sienne une nouvelle persécution; mais comme ses démarches n'étaient réglées que par la justice, il crut participer au bonheur que l'Evangile promet à tous ceux qui sont persécutés pour elle (*Matth.*, V. 10). Inutilement lui dit-on encore qu'il aurait tous les grands pour ennemis, il se consola dans l'espérance d'avoir les pauvres pour amis, et d'entrer par leur ministère *dans les tabernacles éternels* (*Luc.*, XVI, 9).

S'élevant donc au-dessus des sentiments d'une politique humaine, il porta dans le conseil les justes plaintes des catholiques dépouillés, et, avec une hardiesse respectueuse, il sut représenter au roi qu'il était de la gloire de sa majesté, aussi bien que de sa justice, de réparer un mal si déplorable et si outrageant, et que si elle ne condamnait pas ce que l'usurpateur avait fait contre ses sujets, ce serait en quelque sorte approuver ce qu'il avait entrepris contre sa personne sacrée. Charles II avait un si grand fonds de bonté, une droiture de cœur si exacte, une si haute estime pour ce généreux défenseur de la justice opprimée, qu'il lui aurait facilement accordé ce qu'il demandait, si l'autorité royale eût été mieux affermie; mais comme il était sage et pacifique, les dispositions funestes qu'il voyait alors dans les esprits l'obligèrent de céder au temps. Le solliciteur généreux s'en retourna donc en Irlande, comblé de gloire, mais chargé de la haine de tout le parti, qui après l'avoir tenue longtemps cachée, la fit éclater enfin d'une manière digne de la fureur hérétique.

Nous avons encore présent l'horrible souvenir de cette conspiration prétendue des catholiques d'Angleterre contre la vie du souverain et contre la forme du gouvernement; conspiration qui, étant revêtue des circonstances extravagantes dont elle fut accompagnée, passera dans les siècles à venir pour la calomnie la plus noire et en même temps la plus insensée, que l'esprit d'étourdissement ait fait sortir de l'enfer. Les catholiques y furent accusés de vouloir exécuter par principe de religion ce que la religion leur fait regarder comme détestable et digne d'anathème; et, à la honte de la raison et de l'humanité, d'illustres victimes furent sacrifiées à la rage des auteurs de ce complot diabolique, sur la déposition de gens de néant que l'on savait être sans conscience et sans honneur, et dont le caractère fatal était une hardiesse effrénée de tout feindre et de tout dire.

Taisez-vous, bouches impies; ne nous accusez pas d'un crime qui nous est aussi étranger, qu'il vous est familier. Une accusation si étrange vous convient, et en même temps elle nous honore; car c'est ainsi que les premiers chrétiens, que nous regardons comme nos modèles, étaient traités par les idolâtres, vos prédécesseurs et vos pères. Ceux-ci accusaient sans cesse les chrétiens d'être ennemis des puissances; mais que vous nous connaissez mal, répondaient ces illus-

tres accusés par la bouche de leurs apologistes. Bien loin que nous en voulions à la vie des Césars, et que nous prétendions exciter quelque trouble dans leur empire, *nous leur souhaitons dans nos prières une vie longue, un règne tranquille, des armées victorieuses, un sénat fidèle, des peuples soumis* (*Tertul.*, *Apol. adv. Gent.*, *cap.* 30).

Cependant, messieurs, on enveloppa l'Irlande dans cette conspiration supposée, et milord Tyrconnel accusé d'en être le chef avec l'archevêque de Dublin, son frère, fut mis aussi bien que ce vénérable prélat dans une prison rigoureuse, où il fut tenté par tout ce qui peut flatter l'ambition du côté des récompenses, ou ébranler la vertu par la crainte des supplices. Mais au milieu de la tentation, il fut toujours trouvé fidèle : *In tentatione inventus est fidelis* (*Eccli.*, XLIV, 21) : et en récompense de sa fidélité, Dieu le délivra des mains de ses ennemis, lorsqu'il n'espérait plus de voir finir sa prison, que comme son illustre frère l'avait finie, je veux dire par la mort.

Il trouva le moyen de venir en France, asile ordinaire des innocents malheureux ; et en quittant sa patrie, il devint plus que jamais *citoyen du ciel, et domestique de Dieu* (*Eph.*, II, 19; *Jacob.*, II, 5). Il perdit ses biens, mais il emporta dans son cœur les trésors inestimables de la foi. La longueur de son exil fut pour lui une longue profession de la religion véritable : et autant d'incommodités où il fut exposé, furent autant de preuves éclatantes de sa fidélité envers Dieu.

Lorsque la vérité eut détruit la calomnie, et que tout le monde fut convaincu que les accusateurs étaient eux-mêmes les coupables, Charles II rappela ce sujet fidèle auprès de sa personne, persuadé qu'il lui serait d'un grand usage pour des projets importants, dont la mort subite de ce monarque prévint malheureusement l'exécution.

L'avénement de Jacques II à la couronne combla de joie toute l'Europe catholique. Vous vous en souvenez, messieurs, la nation anglaise fut universellement louée d'avoir rendu cette justice à un prince qui s'était acquis une haute réputation par mer et par terre, et dont le droit à la succession n'était contesté que par une assemblée de factieux, *qui ne craignaient point Dieu, et qui regardaient indifféremment ce qu'en pourraient penser les hommes* (*Luc.*, XVIII, 2).

Ne dissimulons rien, et ne craignons point de répandre ici nos cœurs en parlant à l'exemple de l'Apôtre, *avec Dieu, devant Dieu, et en Jésus-Christ* (II *Cor.*, II, 17). Comme *l'on croit aisément ce que l'on désire* (*S. Th.*, 22, *q.* 60, *art.* 52), l'Eglise romaine se persuada que ce prince qui avait commencé à chercher Dieu dès son jeune âge, comme l'Ecriture le dit de Josias, serait à son exemple le destructeur des hauts lieux (IV; *Reg.*, XXII, 2). La profession de foi qu'il avait faite dans des temps si tumultueux et si dificiles, nous le fit regarder comme un nouveau Constantin : et la part que nous avons toujours prise à la désolation de l'Eglise d'Angleterre, nous fit espérer qu'il rétablirait la religion dans cette île, comme Constantin, né dans cette île, l'avait établie dans tout l'univers. Il a trop de raison et de piété pour blâmer une espérance que son zèle et le nôtre nous avaient donnée ; et ses peuples eux-mêmes ne la condamneraient pas s'ils n'étaient aveuglés par la prévention.

Je sais qu'il ne nous est pas permis d'entrer dans le sanctuaire des rois ; l'Ecriture veut qu'ils nous cachent leurs secrets par prudence, et même par la crainte des événements (*Tob.*, XII, 7); n'y ayant de certitude infaillible que dans les œuvres de Dieu, parce que lui seul fait tourner les obstacles qui s'y rencontrent, à la fin qu'il s'est proposée. Mais s'il est vrai que le nouveau roi eut alors le dessein que nous espérions, du moins ses sujets ne devaient-ils pas lui en faire un crime, puisqu'il n'était fondé que sur la justice; et qu'à le bien prendre, l'exécution ne pouvait leur en être qu'avantageuse.

S'ils ont cru qu'il aurait voulu les remettre dans *le chemin qui mène à la vie* (*Matth.*, VII, 14), ce prince ne me désavouera point, quand je dirai qu'ils ne se sont pas trompés. Mais s'ils ont imaginé que daus cette vue il avait résolu de renverser toutes leurs loix, je m'élèverai hardiment contre une calomnie injurieuse à sa probité. Il aurait voulu gagner leurs esprits, mais il n'a jamais prétendu forcer leurs consciences : et Dieu qui *fait tout avec poids, nombre et mesure* (*Sap.*, XI, 21), les a punis par l'endroit même qui les a fait pécher (*Ibid.*, 17). Ils se sont laissé séduire à l'appas de la liberté; et ils n'ont fait que se charger de chaînes plus pesantes qui ont affermi leur servitude. Ils ont voulu maintenir leurs lois, et celui qu'ils en ont fait le protecteur, a commencé par les détruire.

Mais tirons le rideau sur tant de honte, et disons qu'un des premiers soins de Jacques II fut de rétablir les affaires d'Irlande, où depuis quelque temps la discipline s'était relâchée parmi les troupes, où la corruption s'était glissée parmi les magistrats, où la rapine dominait parmi les gouverneurs des places, où l'oppression demeurait impunie parmi ceux qui maniaient les finances, où enfin tous les emplois n'étaient remplis que de protestants qui regardaient avec désespoir le règne d'un prince catholique, comme si la religion véritable était à craindre dans le gouvernement d'un Etat !

Milord Tyrconnel s'était toujours attaché par prédilection à la personne de ce prince, et l'on sait qu'il s'en était attiré l'estime et la confiance par toutes les qualités d'habile courtisan et de serviteur fidèle, par la sagesse dans les conseils, par l'intrépidité dans les combats, par la ressource dans les disgrâces, par un désintéressement éprouvé, par un amour sincère pour sa patrie, par un zèle ardent pour sa religion ; et à quel autre pouvait être plus sûrement confié le gouvernement de l'Irlande?

A la vérité, la réformation qu'il y avait à

faire était un ouvrage des plus difficiles; mais avec ce don excellent, que Dieu fait à certaines âmes qu'il a créées pour être les maîtresses des autres; avec un rayon de cette sagesse divine qui conduit toutes les créatures à leur fin; avec une participation de cette puissance secrète, qui tourne les cœurs sans blesser tant soit peu leur liberté naturelle, le nouveau gouverneur justifia bientôt le choix de son auguste maître. Malgré les difficultés qui se rencontrèrent en Irlande, malgré les obstacles que formait en Angleterre un ministre d'autant plus dangereux, qu'il était ennemi secret d'une religion qu'il avait embrassée en apparence, le royaume fut purgé de tout ce qu'il y avait d'esprits mal intentionnés. Les troupes qui étaient alors sur pied, se trouvèrent nonseulement disciplinées, mais composées d'officiers et de soldats, soit catholiques, soit protestants, d'une fidélité éprouvée. Toutes les charges furent remplies de personnes de ce caractère; enfin le roi se trouva maître absolu d'un royaume, duquel il ne pouvait guère s'assurer peu de temps auparavant.

Ne doutons pas, messieurs, qu'un homme qui agissait en tout cela par le zèle de la religion, ne dît alors dans son cœur, comme un autre Machabée : *Voilà nos ennemis défaits, allons maintenant purifier et renouveler le temple* (I *Mach.*, IV, 36). Mais de plus grands obstacles s'opposèrent à l'accomplissement de ses désirs, et avant que j'en érige un nouveau trophée à sa gloire, il faut que je me serve de celui que je viens de lui ériger, pour couvrir les chrétiens du siècle de honte et de confusion.

Ils se font l'honneur de dire qu'ils risqueraient tout pour leur religion, mais ils se trompent dans la bonne opinion qu'ils ont d'eux-mêmes, et l'erreur flatteuse qui les séduit n'ira pas jusqu'à nous, moins encore jusqu'à Dieu. Tel, qui ne veut pas donner une aumône pour nourrir les pauvres de Jésus-Christ, ne donnerait pas tout son bien pour confesser la foi de Jesus-Christ. Tel, qui pour ne pas déplaire à un grand du monde dont il attend quelque avantage, fait une démarche contre sa conscience, offrirait bientôt de l'encens à l'idole, si faute de l'avoir offert il devait être privé de ses charges. Le monde est si corrompu que l'on n'y balance guère à faire du mal pour avoir du bien, et les péchés profitables y sont ordinairement préférés à une vertu nécessiteuse. Ames lâches, prostituées à la complaisance et à l'intérêt, craignez que cet homme généreux à qui nous rendons les devoirs funèbres, ne s'élève un jour en jugement contre vous.

Et nous, mes frères, ne soyons pas surpris qu'après avoir été si fidèle à son Dieu, il ait été si fidèle à son roi. J'ai posé pour fondement dès l'entrée de ce discours, que l'un de ces deux devoirs suit nécessairement de l'autre, et j'espère vous en faire convenir dans ce qui me reste à vous dire.

SECONDE PARTIE.

Rien n'approche davantage de la sainteté des autels que la majesté du trône, où le *sacrifice de la justice* (*Psal.* L) est toujours offert par ceux qui y sont assis. Les rois tiennent sur la terre le premier rang après Dieu : *A quo secundi, post quem primi* (*Tert.*, *Apol. adv. Gent.*, *cap.* 50); et c'est pour cela même que l'Ecriture les appelle *des dieux* (*Exod.*, XXII, 28); il n'y a que les enfants de Bélial qui refusent de glorifier ceux que le Seigneur a choisis. Les toucher, c'est toucher à la prunelle de ses yeux. Les attentats contre leur autorité souveraine et contre leur personne sacrée vont presque de pair avec ceux que l'on commet contre la majesté divine; et l'Apôtre semble n'y mettre aucune différence, quand il dit que *toute puissance vient de Dieu* (*Rom.*, XIII, 1), bien loin d'être fondée sur le consentement des peuples, comme le prétendent des écrivains séditieux; et que *celui qui résiste aux puissances que Dieu a établies résiste*, non pas à un traité qu'il ait fait avec un homme, mais *à l'ordre de Dieu même* (*Barcl.*, *lib.* IV, *cap.* 6). Ce n'est pas que les rois, qui abusent de leur pouvoir, ne pèchent grièvement; mais la Vérité seule, qui est au-dessus d'eux, les jugera dans l'autre vie (*Har. du card. du Perron au tiers-état, en* 1614); et la doctrine de l'Evangile ne laisse aux chrétiens, pour si opprimés qu'ils soient, que les prières et la patience (*Conc. Const.*

Mais si toute prévarication contre la majesté du trône est si horrible, que dirons-nous, messieurs, de celle où l'Angleterre est tombée vers le milieu de ce siècle et qu'elle a renouvelée de nos jours? Rien de semblable ne se présente à moi dans les histoires, et je ne sais si elle ne pourrait point disputer avec ce que la fable a imaginé de plus noir et de plus tragique.

Prévarication si impie, qu'elle a profané un des plus augustes trônes de l'univers, où sont montés plusieurs rois reconnus pour saints par l'Église; prévarication si barbare, qu'elle a commis contre Charles Ier un attentat que l'Angleterre ne saurait laver, quand elle verserait autant de larmes qu'il y a d'eau dans les mers qui l'environnent; prévarication si odieuse, qu'elle a proscrit Charles II durant plusieurs années, pour mettre tous les droits de la royauté entre les mains sanglantes d'un tyran; prévarication si aveugle, qu'elle n'a pas vu que l'Angleterre possédait en la personne de Jacques II un roi selon le cœur de Dieu, qui avait hérité des vertus des rois, ses prédécesseurs, de la foi de Luce, de la douceur d'Inas, de l'humilité d'Offa, de la charité de Ceaulin, du zèle de l'un et de l'autre Edouard (*Bed.*, *Hist. Angl.*, *lib.* I, *cap.* 4 *et seq.*; *Polid. virg. hist.*, *lib.* IV; *Du Ches.*, *hist. d'Angl.*; *Add. à l'hist. de Bed.*, *lib.* II, *c.* 12); prévarication si furieuse, que peu s'en est fallu qu'en détrônant un si bon prince elle n'ait renouvelé toutes les tragédies passées et mis à la place du pacifique Salomon celui qui a divisé toute l'Europe.

Milord Tyrconnel a vu ces déplorables catastrophes se succéder les unes aux autres; et, parmi les emportements horribles d'une

telle prévarication, il s'est fidèlement attaché à la loi. Et à laquelle, messieurs? à la loi que Dieu grava dans le cœur de tous les vrais Israélites, après leur avoir donné un roi généreux (I *Reg.*, X, 29). à la loi, que Jésus-Christ a lui-même observée à sa naissance, durant sa vie et à sa mort, puisqu'il est né en exécutant l'édit d'un empereur (*Luc.*, II, 1), qu'il a vécu en payant le tribut (*Matth.*, XVII, 26), et qu'il est mort par un arrêt émané d'une puissance supérieure (*Matth.*, XXVII, 26). A la loi, que l'Église enseigne à tous ses enfants, en exhortant les rois de gouverner sagement les peuples, et en ordonnant aux peuples de se soumettre humblement aux rois (*Aug.*, *de Civit. Dei*, *l.* XIX, *c.* 17). C'est la loi à laquelle il s'est fidèlement attaché dans une générale prévarication contre la majesté du trône : *Prævaricantes reputari omnes peccatores terræ, ideo dilexi testimonia tua.*

Comme il avait trouvé dans la vie de ses ancêtres des exemples de sa fidélité envers son Dieu, il en trouva de même de sa fidélité envers son roi; et ceux qui sont instruits de l'histoire des nations ne peuvent pas ignorer que la maison de Talbot n'ait été depuis plusieurs siècles un des principaux appuis de la couronne d'Angleterre.

Si je ne parlais point à des Français, je garderais plus de mesure; mais comme ils sont assez généreux pour estimer la vertu dans leurs ennemis, je ne balancerai point de donner à un des plus terribles qu'ait eus notre monarchie les louanges qui lui sont dues.

Je parle de ce Talbot si renommé dans le XV[e] siècle, et dont la valeur donna tant d'exercice à celle du comte de Dunois (*Méz.*, *Hist. de France sous Charles VII*, *pag.* 68). Il commandait en Guyenne l'armée anglaise à l'âge de quatre-vingts ans, et, après avoir gagné plusieurs batailles, il fut renversé d'un coup mortel à celle de Castillon. Que je suis heureux, dit-il alors, de cesser de vivre, lorsque mon âge ne me permet plus de servir mon roi! Sauvez-vous, Edouard, continua-t-il, en adressant la parole à son fils. En vain disputeriez-vous votre vie, quand tous nos Anglais viennent de la perdre; et puisque je n'ai pu conserver la Guyenne, conservez-vous pour la recouvrer. Le fils, sourd aux remontrances de son père, et pénétré de ses grands exemples, refuse une vie que les Français victorieux le conjurent de recevoir; et, tombant percé de coups aux pieds de son père, rend témoignage de son zèle par l'effusion de tout son sang.

Tels étaient les Talbot il y a plusieurs siècles. Le temps, qui change tout, n'a point changé leur vertu; et avec quel éclat n'a-t-elle point paru dans celui que nous louons! Toutes les années de sa vie sont marquées par quelque action distinguée de fidélité pour son souverain. Quels biens n'a-t-il point abandonnés! Quels périls n'a-t-il pas courus! Quelles fatigues n'a-t-il pas souffertes! Quels avantages n'a-t-il pas refusés! Quelles persécutions ne s'est-il point attirées! Combien de sang n'a-t-il pas répandu! Exil, prisons, blessures, calomnies, ingratitudes, trahisons, rien n'a été capable d'altérer tant soit peu la fidélité qu'il avait vouée au roi son maître. Toujours opposé à la tyrannie, même triomphante; toujours soumis à la royauté, même fugitive : *Ideo dilexi testimonia tua.*

Quand vous l'avez vu aux portes d'une ville saccagée demeurer plusieurs jours parmi les morts, c'était principalement pour le service de son Dieu, mais c'était aussi pour le service de son roi. Quand vous l'avez vu s'éloigner de sa patrie pour vivre errant dans les pays étrangers, c'était principalement pour ne point abandonner son Dieu, mais c'était aussi pour ne point abandonner son roi. Quand vous avez vu les grands d'Angleterre conspirer sa perte, c'était principalement parce qu'ils le voyaient attaché à son Dieu; mais c'était aussi parce qu'ils lui voyaient pour son roi une fidélité inviolable.

Mais je m'aperçois, messieurs, que j'irrite votre impatience. Vous voulez que je mette sa fidélité dans son plus beau jour; et il est temps enfin que je vous parle de cette faction si hardie dans sa naissance, si secrète dans son progrès, si heureuse dans son événement, si étrange dans ses suites; qui nous a fait voir le trône d'Angleterre plutôt renversé qu'ébranlé, et la couronne enlevée comme par un tourbillon de dessus la tête du souverain qui la portait avec tant de gloire. Soit que Dieu, terrible dans ses jugements, ait voulu faire régner l'hypocrite pour punir la malice des sujets, soit qu'il ait voulu convaincre l'univers par un exemple si étonnant, que les grandeurs humaines, lors même qu'elles sont montées jusqu'à leur comble, ne sont qu'une ombre qui s'évanouit et qu'une figure qui passe, et qu'il n'y a de biens solides que ceux que l'on ne peut jamais perdre, ni par leur propre instabilité, ni par la perfidie des hommes.

Dans cette révolution presque incroyable, où la justice fut proscrite, où les droits les plus saints furent indignement violés, où une ivresse générale de raison fut répandue sur les peuples, le nouveau David, insulté par un autre Absalon (I *Reg.* 15), et contraint de se dérober à l'insolence d'une armée corrompue par des chefs ingrats, n'eut que le temps d'envoyer à mylord Tyrconnel un pouvoir général de ne prendre conseil que de son zèle et de sa prudence.

Le serviteur fidèle, qui alors avait à peine cinq mille hommes sous les armes, se trouva tout d'un coup accablé d'une puissance à laquelle il ne voyait aucune apparence humaine de pouvoir résister : l'Angleterre et l'Écosse déclarées pour l'usurpateur; les protestants plus puissants en Irlande que tout le reste du royaume, prêts à se soulever au moindre signal; une consternation universelle parmi les catholiques; nuls fonds pour lever de nouvelles troupes; nuls magasins pour leur armement

ni pour leur subsistance, dans une saison avancée. Ce fut pourtant, messieurs, à la vue de tant d'obstacles qu'il conçut le grand dessein de conserver l'Irlande au roi son maître, et malgré tant d'impossibilités apparentes, il trouva les moyens de l'exécuter.

Tandis qu'on l'exhortait de céder au temps, et qu'on lui faisait offrir de grands avantages; tandis que l'insolence des factieux montait à un tel excès, qu'il n'y avait pas même de sûreté pour sa vie dans le château de Dublin: prudent et hardi tout à la fois, il releva le courage abattu des uns, il soutint la fidélité chancelante des autres, il écarta par l'espoir d'un accommodement ceux qu'il prévoyait devoir se mettre à la tête du parti: et usant à propos, tantôt d'une patience extrême, tantôt d'une dissimulation nécessaire, il empêcha que le soulèvement dont il était menacé n'éclatât avant qu'il eût pris de justes mesures pour le détruire. Enfin il se trouva bientôt en état d'appeler son roi, que la flotte et le secours de France lui amenèrent, et qu'il alla recevoir au débarquement à la tête d'une armée de plus de trente mille hommes. Ce prince qui venait de s'éloigner avec douleur de deux de ses royaumes révoltés, eut du moins la consolation de trouver le troisième tranquille. Il le traversa parmi les acclamations de ses peuples, et fut reçu en triomphe dans la ville capitale.

Croyez-vous qu'il laissât alors la fidélité de son serviteur sans récompense? Non, messieurs, il le traita comme le roi de Syrie traita autrefois le fidèle et invincible Jonathas. *Magnificavit eum rex* (I *Mach.*, X, 65), il l'éleva plus que jamais en le comblant de nouveaux honneurs. *Posuit eum ducem*, il le fit duc et généralissime de ses armées. *Et principem principatus*, il l'établit le premier après lui dans l'Irlande. *Et scripsit eum inter primos amicos*, et il le mit au nombre de ses principaux amis.

Peu de temps après, la santé du duc de Tyrconnel succomba sous le poids de tant de fatigues; et la douleur qu'il eut de suspendre son application aux affaires de l'Etat, ne put être adoucie que par la présence de son roi. Mais telle est la sujétion attachée à l'éminence de la royauté, que celui qui en est revêtu ne saurait tout faire par lui-même. Il peut bien former lui seul de salutaires conseils, mais il a besoin que d'autres les exécutent; et il en est d'une telle importance qu'il n'y a quelquefois qu'un seul homme qui soit capable de les exécuter.

En effet durant la longue maladie du vice-roi, l'armée manqua des choses nécessaires, et se trouva tellement diminuée, que tous les chefs voyant celle de l'ennemi supérieure, étaient portés à la retraite. Mais le roi transporté des mouvements d'une colère héroïque n'y pouvait consentir, et voulait plutôt livrer un combat avec des forces inégales; lorque le malade, à peine convalescent, rassembla des troupes dispersées, et en arma de nouvelles avec tant de diligence et de succès, que l'ennemi qui s'avançait recula et ne fit aucun progrès du reste de la campagne.

Vous savez, messieurs, les malheurs qui arrivèrent dans la suivante, sans que je vous en renouvelle le triste souvenir. Ils pénétrèrent le duc de Tyrconnel d'une vive douleur: mais ils ne donnèrent jamais la moindre atteinte, ni à son courage, ni à sa fidélité. Il fit des efforts incroyables pour ranimer les troupes jusqu'à être porté par terre dans la mêlée, et foulé aux pieds des escadrons fugitifs. Enfin il eut le crédit et l'adresse de les rassembler sous Limerik; et par ses soins, une place dépourvue de tout se trouva bientôt en état de soutenir un long siége, et de faire recevoir un affront sensible à l'ennemi.

Ce n'est pas tout. Infatigable dans son zèle, et incapable de prendre aucun repos dès qu'il s'agissait du service de son maître, il vint en France l'hiver suivant pour représenter au vrai l'état des affaires dont lui seul avait une connaissance parfaite, et pour faire voir l'importance d'un nouveau secours qu'il n'eut point de peine à obtenir de Louis le Grand, seul refuge de la royauté persécutée, seul vengeur des sceptres brisés.

Mais pendant cette absence inévitable, les rebelles causèrent de nouveaux troubles en Irlande; et quoiqu'il prévît bien que sa patience y serait mise à de nouvelles épreuves, il ne balança pas un moment d'y retourner dès qu'il y crut sa présence nécessaire. A peine y fut-il, qu'il trouva les divisions augmentées parmi les mal intentionnés, et l'esprit de révolte répandu parmi ceux qu'il avait laissés fidèles. Il se vit même persécuté par des ingrats, qui osèrent attaquer par envie une réputation respectée de toute l'Europe, et qui portèrent leur insolence jusqu'à vouloir lui ôter le commandement de l'armée. Que pensez-vous, messieurs, qu'il fit alors? Pour les apaiser, il leur offrit de s'en démettre.

Le roi David, dans ses fréquentes disgrâces, eut quelques serviteurs fidèles, et Joab se signala plus que tous: mais sa fidélité fut toujours intéressée. S'il voulait servir d'un côté, il voulait dominer de l'autre, et pour se conserver cet air de domination et d'empire, il trempa ses mains dans le sang de tous ceux qui lui faisaient quelque ombrage (*Exod.*, XXI, 14). Le duc de Tyrconnel exempt de ces sentiments lâches et intéressés, réprima dans cette occasion les mouvements d'une colère raisonnable, opposa la prudence à l'envie, et voulut bien perdre quelque chose de son autorité pour conserver celle de son maître.

Tous les siècles ont parlé avec éloge de ces évêques orthodoxes d'Afrique, qui offrirent de céder leurs siéges aux évêques donatistes, pourvu qu'ils consentissent à se réunir tous dans la même foi (*Aug.*, *lib. de Gest. cum Emer.*, *tom.* IX); et si ce désintéressement a paru si admirable dans des

hommes consacrés à l'Eglise par leur état, combien l'est-il davantage dans un homme de guerre? *En vérité, en vérité je vous le dis* (*Joan.*, I, 51), il faut que la fidélité soit bien parfaite quand elle est capable d'en venir à un excès si généreux.

Les envieux ne connurent que trop dans la suite le tort qu'ils avaient eu de ne pas suivre les conseils et les ordres de ce général, qui, pour tâcher de réparer des désavantages qu'il avait prévus, alla s'enfermer dans la seule place forte qui restait alors dans le royaume. Là, il continua d'animer les troupes à demeurer fidèles à leur maître légitime, et fit promettre aux officiers par un serment solennel de mourir plutôt que de se soumettre à l'usurpateur. Il assembla même le clergé pour délibérer des moyens d'attirer le secours du ciel, et il prit la pieuse résolution de faire bâtir une chapelle sous l'invocation de la sainte Vierge. Piété, messieurs, héréditaire dans sa famille; puisque nous lisons dans nos histoires que ce Talbot dont je vous ai parlé, ne campait jamais dans un lieu où il dût faire quelque séjour, qu'il ne fît bâtir aussitôt une chapelle, afin que le service divin se fît décemment dans son armée (*Hist. de la naissance de l'Her.*, *l.* VIII, *c.* 12): et l'on a vu longtemps les ruines de celle qu'il fit bâtir dans la plaine où il perdit avec la vie cette bataille mémorable, qui réunit la Guyenne à la couronne de France.

Mais, grand Dieu, que les hommes font de vains efforts, dès qu'il vous plaît de donner des bornes à leur puissance! L'élévation, ou l'abaissement des empires est un ouvrage de votre main, qui conduit les plus sinistres événements à l'exécution des desseins favorables que vous avez sur vos élus.

Quand le duc de Tyrconnel ne put plus douter que les divisions publiques, fomentées par la malice et les intérêts des particuliers, ne tendissent à la ruine des affaires de son roi et à celles de sa patrie; quand il vit que *le règne de l'orgueil s'affermissait* (I *Mach.*, II, 49) de jour en jour, il eut recours aux derniers remèdes, et prépara toutes choses pour un combat général. Mais il faut encore que je m'écrie: O profondeur des jugements de mon Dieu! dans ce temps-là même, il fut saisi d'un mal prompt et violent; et l'Irlande perdit en trois jours le seul homme, qui eut le courage de risquer tout pour la défendre.

Je n'oserais dire, chrétiens, et vous n'auriez garde de croire qu'il ait été toujours innocent aux yeux de celui *devant lequel*, dit le prophète, *nul homme vivant ne peut se justifier* (*Psal.* CXLII, 2). Il était homme, et distingué parmi les hommes; il avait des qualités d'esprit et de corps qui le faisaient admirer dans la société civile; il avait le cœur haut, libéral, magnifique. Sa naissance et son mérite l'avaient élevé aux places les plus éminentes; et le moyen que l'on puisse vivre au milieu de tout ce qui flatte les passions sans en recevoir quelque atteinte dont le Seigneur soit offensé. Mais je dois dire et vous pouvez croire, après les témoignages qui m'en ont été rendus, que, dans toutes ses actions, il s'est renfermé dans les règles sévères de l'honneur, et que *l'ensorcellement de la bagatelle*, dont le propre est *d'obscurcir le bien* (*Sap.*, IV, 18), ne lui a jamais ôté la connaissance ni l'amour de la religion. Il y a bien paru puisqu'il en a été le défenseur et la victime, et cela seul peut nous répondre de son salut.

Mais nous savons encore que dans les derniers temps de sa vie il s'approchait des sacrements plus souvent que de coutume, et que le jour même de cette maladie rapide qui le précipita dans le tombeau, il avait reçu le corps de Jésus-Christ, qui fut son guide et son appui dans le grand voyage de l'éternité. Il reçut aussi avec une foi vive la dernière onction des mourants, de la main d'un pieux et sage prélat (1) qui le soutint dans ses maux *par la consolation que donnent les Ecritures* (*Rom.*, XV, 4), et qui le remplit jusqu'au dernier soupir de *cette espérance qui ne confond point* (*Ibid.*, V, 5).

Ainsi mourut cet homme fidèle qui s'appliquait avec tant d'ardeur à la délivrance du peuple de Dieu, et qui, en mourant, a donné à la postérité un grand exemple du mépris que l'on doit faire de toutes choses, quand il s'agit de défendre les intérêts de son Dieu et de son roi, mépris généreux que sa fidélité lui a fait porter si loin, qu'après avoir possédé des biens immenses, il a laissé une épouse tendrement aimée et une fille unique sans aucun bien.

Après sa mort aussi bien qu'après celle du grand Machabée, *les méchants parurent en Israël et les hommes d'iniquité s'élevèrent de toutes parts* (I *Mach.*, IX, 23). On vit bientôt dominer ces âmes vénales qui, ne prenant pour règle que leurs intérêts, respectent la puissance lors même qu'elle sert à l'injustice, et méprisent la vertu dès que l'autorité ne la soutient pas; et, depuis cette perte fatale, l'Irlande est réduite à des extrémités si déplorables qu'elle ne peut assez regretter son généreux protecteur.

La plus saine partie de cette île infortunée s'est assemblée aujourd'hui pour honorer sa mémoire, ou plutôt l'illustre veuve de ce héros chrétien nous a tous assemblés afin que nous l'aidions à l'honorer. En donnant ce spectacle funèbre à la première ville de l'univers, son dessein n'est pas d'imiter ces peuples superstitieux qui faisaient bâtir *des sépulcres vides* pour les morts les plus éloignés, croyant que leurs corps viendraient s'y placer d'eux-mêmes (*Didym.*, etc. *Eust. in Odiss. Schol. Pind. in Pyth.*). Mais, sans en avoir la superstition, elle en a la tendresse et la piété, puisqu'elle rend à son époux, dans une terre étrangère, un devoir que la rigueur de son sort l'a empêchée de lui rendre dans son pays naturel; et que, n'ayant pu le faire ensevelir par les mains des hommes mortels, elle le traite comme un autre Moïse, qui fut *enseveli par les mains immor*

(1) Mgr. l'archevêque de Cassel.

telles des vertus mêmes (*Phil.*, *de Vit. Moys.*, *lib.* 3). Elle ne croit pas qu'un corps séparé d'elle par tant de terres et de mers vienne s'enfermer dans ce mausolée ; elle n'est pas assez heureuse pour posséder des cendres si chéries et pour avoir le triste plaisir de les arroser de ses larmes, mais elle espère que l'âme qui doit se réunir à ce corps, et qui n'est assujettie ni aux temps, ni aux lieux, recevra, par les prières de ces vierges sages, plus encore par les mérites du sacrifice de Jésus-Christ, le secours dont elle peut avoir besoin.

Sacré pontife (1), qui avez recueilli les vœux de ces vénérables prélats, et ceux de cette illustre assemblée pour offrir ce sacrifice d'expiation, redoublez votre ferveur et votre zèle en vous souvenant que vous l'offrez pour un homme qui fut la terreur de l'hérésie dans son état comme vous l'êtes dans le vôtre, et qui fit par ses actions ce que vous faites par vos écrits.

Et vous, mes chères sœurs, mêlez vos larmes avec celles que cette duchesse affligée vient répandre si souvent dans votre sein; pleurez avec elle, puisque sa perte est aussi la vôtre : vous devez même y être d'autant plus sensibles, qu'étant, par la grâce de la virginité, *la principale partie du troupeau de Jésus-Christ* (*Cypr.*, *de Disc. et Hab. virg.*) répandu dans l'Église universelle, vous l'êtes aussi de ce troupeau de Jésus-Christ sauvé de la prévarication des Eglises britanniques; et plus vous êtes précieuses à votre nation, plus vous devez vous intéresser aux malheurs qui lui arrivent.

Pour nous, messieurs, nous ne saurions y être insensibles si nous considérons que les intérêts de la véritable Église anglicane ne sont pas séparés des nôtres. Nous avons nourri ses premiers apôtres; nos conciles lui ont donné des règlements; nos abbayes ont été ses séminaires; nos évêques ont combattu les hérétiques qui s'efforçaient de la corrompre. Nous avons ouvert notre sein à ses pasteurs persécutés; nos monastères ont été des écoles saintes où ses vierges venaient apprendre la doctrine et la piété, et Dieu nous a envoyé celle-ci comme une semence de bénédiction qu'il a conservée, afin que la Grande-Bretagne ne ressemble point à ce pays maudit qui fut abîmé faute de justes. Étant donc unis par tant de nœuds sacrés à cette église persécutée, pouvons-nous refuser des larmes, non-seulement à la perte qu'elle vient de faire d'un défenseur généreux, mais encore à l'état où sa désolation réduit aujourd'hui toute l'Europe?

Je ne finirai pourtant pas sans avouer que, parmi tant de sujets de douleur, nous ne manquons pas de motifs de consolation. Si, d'un côté, nous avons vu commettre les plus grands crimes, nous voyons pratique de l'autre les plus grandes vertus; si nous avons vu des tyrans, nous voyons aussi des confesseurs; si nous avons vu la suprême majesté violée, l'image vivante de Dieu foulée aux pieds, l'oint du Seigneur indignement traité par des mains profanes, nous le voyons aussi paraître au milieu de ses disgrâces avec la majesté d'un roi, avec l'intrépidité d'un héros, avec la constance du petit-fils d'une reine martyre. Si nous avons vu chasser un souverain de sa cour et de son royaume, nous voyons aussi que ce même souverain a trouvé un autre royaume et une autre cour, où il reçoit des honneurs capables de lui faire oublier ceux qu'il a perdus. Si nous avons vu le démon de l'hérésie se joindre au démon de la révolte pour diviser les potentats, nous voyons aussi triompher la bonne cause sous les étendards de Louis le Grand, dont les succès prodigieux nous assurent que ses armes sont destinées du ciel pour protéger l'innocence et pour exterminer la tyrannie.

Partageons-nous donc, mes chers auditeurs, entre une juste douleur et une humble confiance, et profitons de l'exemple de M. le duc de Tyrconnel, en nous appliquant de plus en plus à être fidèles à notre Dieu et à notre roi, puisque ce sont là deux devoirs inséparables du christianisme, et que nous ne travaillerions qu'à demi pour le salut si nous négligions l'un en nous acquittant de l'autre. *Pendant que tous les pécheurs de la terre tomberont dans la prévarication, aimons la loi, agissons courageusement pour sa défense; et c'est elle qui nous comblera de gloire* (I *Mach.*, II, 64), comme elle en a comblé le grand homme dont nous admirons la vie et dont nous pleurons la mort.

(1) Bossuet, évêque de Meaux.

ORAISON FUNÈBRE

DE MARIE-MADELEINE-GABRIELLE DE ROCHECHOUART DE MORTEMART, ABBESSE, CHEF ET GÉNÉRALE DE L'ABBAYE ET ORDRE DE FONTEVRAULT,

Prononcée dans la grande église de l'abbaye de Fontevrault, le 6 *novembre* 1704.

Bonitatem, et disciplinam, et scientiam doce me.
Seigneur, enseignez-moi la bonté, la règle et la science (*Psaume* CXVIII).

Était-ce donc pour un si triste ministère qu'était marqué mon retour dans ce lieu saint? L'abbesse illustre qui m'avait prescrit un temps pour y annoncer la divine parole, pensait-elle alors que, dans ce temps là même, j'y viendrais déplorer sa mort! O Dieu profond dans vos jugements! O mortels ignorants de nos destinées! Lorsque nous faisions ce projet, le Seigneur avait résolu *d'envoyer un vent brûlant qui s'élèverait du fond de ce désert pour en dessécher plusieurs ruisseaux et en faire tarir la belle source* (*Osée*, XIII, 5). Oui, *nous passons sur la terre comme des eaux qui s'écoulent et qui ne reviennent plus* (II *Reg.*, XIV, 14).

Mais, puisqu'un emploi si contraire à mon attente me regardait par tant de raisons, puis-je me promettre de le remplir, et suis-je propre à consoler les autres, moi qui succombe sous le poids de ma douleur?

Saint Jérôme, affligé de la mort de la pieuse Marcelle, différa deux ans entiers à entreprendre son éloge, de peur, disait-il, que

la tristesse, incompatible avec l'éloquence, n'en diminuât l'éclat et la dignité (*Hier.*, *Epist.* 45). Par cette raison je devais prendre un plus long délai, soit pour donner cours à des regrets qui ont un fondement si légitime, soit pour préparer des louanges convenables à mon sujet : et qui jamais en mérita de plus choisies que celle qui fut l'honneur de son sexe, et dont le mérite éminent a vérifié dans nos jours ce que les anciens ont tant exalté dans les Marcelle, les Eustoquie et les Synclétique?

Mais tout son ordre affligé demande qu'on le console : vous surtout ses premières filles, filles de sa prédilection et de ses soins, vous attendez impatiemment que l'on rende des honneurs publics à la mémoire de votre digne mère, et rien ne vous paraît plus propre à justifier vos larmes que le récit de ses vertus.

Mais aussi puis-je les raconter, ces vertus, sans gémir avec vous sur la perte déplorable de celle qui en fut ornée? Pouvons-nous penser, sans nous attendrir, aux grâces modestes de sa personne, aux charmes utiles de sa conversation, au doux ascendant qu'elle avait sur les esprits, aux manières nobles et affables qui lui gagnaient tous les cœurs? Son cœur même, où la nature assembla tous ses trésors, et que la grâce enrichit de tous ses dons, pouvons-nous le sonder tranquillement en songeant qu'il n'est plus que cendre? Et son esprit, souffle de la Divinité, qui brilla de tant de lumières, pouvons-nous le considérer remonté glorieusement à sa source, sans voir en même temps que nous en sommes privés? Non, il n'est pas possible de parler de ses avantages sans *pleurer toutes les vertus ensevelies avec elle dans un même tombeau* (*Hier.*, *Epist.* 41).

Cependant, ne nous décourageons point : les larmes mêmes, effets de la faiblesse humaine, nous seront de quelque secours. Quand les saints et les profanes ne l'auraient pas dit, chacun sent que sa douleur trouve en elle-même quelque chose qui la soulage. Il y a un triste plaisir à s'affliger et à parler de ce qui afflige; et si nous ne pouvons oublier ce que nous avons perdu, du moins nous nous applaudirons de ce que nous avons possédé en la personne de très-illustre et religieuse dame Marie-Madeleine-Gabrielle de Rochechouart de Mortemart, abbesse, chef et générale de l'abbaye et ordre de Fontevrault.

Une prière qu'elle avait récitée tous les jours de sa vie, et dont les fruits abondants ont réglé et illustré sa conduite, sera le fondement de ce discours : *Bonitatem, et disciplinam, et scientiam doce me* : Seigneur, disait autrefois un conducteur du peuple choisi, enseignez-moi, dans le haut rang où votre providence m'a placé, la bonté que je dois avoir, la règle que je dois suivre, la science qui doit m'éclairer.

Et nous apprenons de saint Augustin que le Saint-Esprit a dicté cette prière pour tous les supérieurs, parce qu'ils ne peuvent remplir dignement les devoirs de leur charge si Dieu ne leur donne une bonté qui grave dans leur cœur l'amour du bien; une règle qui les applique au bien qu'ils aiment, et une science qui les rende capables de l'enseigner à ceux qu'ils conduisent (*Aug.*, *lib.* L *Hom.*, *Hom.* 4).

La bonté fait les sentiments, la règle conduit les œuvres, et la science rend utile aux autres comme à soi-même ce qu'il y a de nécessaire dans les œuvres, et ce qu'il y a de solide dans les sentiments.

La bonté rend la règle aimable, la règle empêche que la bonté ne soit défectueuse, et la science, éclairant l'une et l'autre, préserve la bonté de honteux relâchements, comme la règle d'excessive sévérité.

Voilà, messieurs, les dons nécessaires à ceux qui président : et l'abbesse que nous regrettons les a reçus avec tant d'abondance de la main libérale de Dieu, qu'on peut dire que, dans ce genre, une fille a égalé les hommes les plus parfaits. Jamais le caractère vénérable de l'autorité ne fut mis dans une âme plus belle, ni plus juste, ni plus éclairée.

Vous l'allez donc voir, dans la suite de ce discours, bonne, régulière, savante, faire la gloire de son ordre, et, de l'obscurité même de son cloître, remplir le monde d'admiration.

C'est ce qui justifie les regrets que la nature et la raison inspirent à ceux qui l'ont connue; mais la foi y va découvrir les motifs d'une solide consolation. Heureux si, par ses lumières, nous savons tourner notre perte à notre avantage en bannissant de nos cœurs *la tristesse du siècle qui opère la mort*, pour les pénétrer de *la tristesse qui est selon Dieu, et qui produit pour le salut une pénitence persévérante* (II *Cor.*, VII, 8).

PREMIÈRE PARTIE.

C'est une vérité décidée par la vérité même, que *Dieu seul est bon* (*Luc.*, XVIII, 19), parce qu'en lui seul est l'essence du bien, ou, pour mieux dire, parce que lui-même est le bien unique et souverain. Et quand l'Apôtre dit que *la créature est bonne* (I *Tim.*, IV, 4), il entend qu'elle ne l'est que par participation, puisqu'il en fait consister la bonté à la recevoir *par la parole divine et par l'oraison* qui la sanctifient (*S. Th.*, I *part.*, *qu.* 6).

Aussi, tendons-nous à Dieu comme au principe, au modèle, à la fin de tout bien; et nous n'avons de bonté qu'autant qu'il nous la communique par une effusion de sa bonté même, comme auteur bienfaisant de la nature et de la grâce.

Toute créature participe à ce bienfait, suivant la fin à laquelle il la destine. Mais, comme il est le maître de ces dons, il répand avec plus d'abondance *les richesses de sa bonté* (*Rom.*, II, 4) sur certaines âmes, lorsqu'il veut y faire éclater pour le bien de l'Église la beauté de ses perfections; et de ce nombre fut mademoiselle de Mortemart.

Il commença par lui communiquer une grandeur proportionnée à la grande place

que sa sagesse lui destinait, en la faisant naître d'une maison illustre dès le douzième siècle, et qui par là fait juger de ce qu'elle devait être dans les siècles précédents.

Qui ne sait le haut rang que tenaient en France les anciens vicomtes de Limoges ? Leur race fut divisée en plusieurs branches par les dignes sujets qui la composaient. Aimery VIII, premier vicomte de Rochechouart, fit la principale, et Guillaume, son fils, fut la tige de celle de Mortemart. Là se sont accumulées les premières dignités de l'Etat et de l'Eglise, comme la juste récompense du mérite et des services ; et cette maison s'est maintenue, par un cours non interrompu de noblesse et de distinction, dans l'éclat où nous la voyons aujourd'hui.

Mais en relevant mademoiselle de Mortemart par des avantages temporels, ne blessé-je point la sainteté de mon ministère? Saint Paul défend *les généalogies sans fin*, comme contraires à l'édification et à la foi (I *Tim.*, I, 4). Quand Moïse s'engage à faire celle de Noé, il se contente de dire qu'il *fut juste, et qu'il marcha dans le Seigneur* (*Gen.*, VI, 9).) Et quand saint Luc parle des parents de Jean-Baptiste, il dit seulement *qu'ils étaient justes, et qu'ils marchaient dans la voie des commandements de Dieu* (*Luc.*, I, 6).

Cela prouve, messieurs, non pas que la noblesse soit un mal, mais qu'étant au contraire un bien purement gratuit, qui met de la distinction entre les hommes, elle ne serait qu'un surcroît de condamnation, si elle était séparée de la vertu. Parmi les Juifs, également descendus d'Abraham, nous voyons les uns traités de *race maudite* (*Isa.*, I, 4), parce qu'ils se bornaient au vain honneur d'être enfants de ce patriarche (*Joan.*, I, 47) ; et nous voyons les autres déclarés *vrais Israélites* (*Gal.*, VI, 16), parce qu'ils en imitaient la foi.

C'est par cette maxime qu'il faut juger de la grandeur de la naissance dans mademoiselle de Mortemart. Tout fut noble en elle, et par les biens du corps et par les biens de l'esprit, et la vertu sanctifia les uns et les autres.

Comme les grands sont sur la terre les images les plus approchantes de la Divinité, il y a dans leurs personnes des traits qui les distinguent du commun. Et qui jamais en eut de plus marqués que cette fille incomparable ! Pouvait-on la voir sans reconnaître en elle un caractère de grandeur? Tous les avantages dont le sexe se glorifie lui furent prodigués par la nature, et lui attiraient les louanges publiques sans que son cœur s'en élevât. Ce qui frappe dans la beauté, ce qui plaît dans l'agrément, ce qui touche dans la douceur, ce qu'on estime dans la modestie, elle le faisait sentir du premier regard.

On sait que dans la maison de Mortemart l'esprit est comme un bien héréditaire : et la fille célèbre que nous louons eut une part des plus avantageuses à cet héritage précieux. Dès son enfance l'on admirait sa conception facile, sa pénétration vive, son goût exquis, et tant de divers talents qu'elle a depuis si heureusement cultivés.

Monsieur le duc de Mortemart, homme prudent et habile, et madame la duchesse son épouse, femme d'une austère vertu, ne négligèrent rien pour donner à une fille qui promettait tout une éducation conforme à sa condition et à son mérite naissant. Mais de peur qu'un jeune esprit ne fût *corrompu par la malice* du monde, ou *séduit par les apparences trompeuses* (*Sap.*, IV, 11), qui font souvent honorer le vice et mépriser la vertu, ils résolurent de lui faire passer quelques années dans le cloître.

De vous dire jusqu'où alla sa répugnance pour cette retraite, c'est ce qui étonne, quand on pense à quoi Dieu la destinait. Mais elle n'y fut pas plutôt qu'elle reconnut qu'elle avait *craint où il n'y avait nul sujet de craindre* (*Psal.*, XIII, 5) ; et l'Abbaye-aux-Bois eut pour elle autant d'attraits que la maison paternelle.

La bonté de son naturel fut comme un plan heureux, où l'on grava tout ce que l'on voulut de bien. Il ne fallut pas lui faire le reproche que fait Salomon au commun des hommes : *O enfants, jusqu'à quand aimerez-vous l'enfance* (*Prov.*, I, 22)? Elle se distingua d'abord des personnes de son âge par la sagesse de sa conduite. Elle les surpassa même par des talents de l'esprit, que des maîtres habiles cultivèrent. Elle apprit avec une prodigieuse facilité les langues mortes et vivantes, liait des conversations suivies avec les étrangers de toute nation qui abordent dans la ville royale ; et les gens de lettres, attirés par un mérite si extraordinaire, s'empressaient à la visiter. Elle les écoutait avec plaisir, leur répondait avec modestie, s'attachait toujours au sentiment véritable, réfutait sans ostentation celui qui était faux, et pensait plus à s'instruire qu'à vaincre ceux qui disputaient. Souvent elle parlait sans rien dire ; et l'on n'avait qu'à l'observer pour reconnaître que son silence même était éloquent.

Jugez, messieurs, si une éducation si noble manquait d'être perfectionnée par la religion. On l'élevait, selon le précepte de l'Apôtre, *dans la loi du Seigneur* (*Eph.*, IV, 6), et son *âme, naturellement chrétienne*, s'ouvrait sans peine à toutes les impressions de vertu (*Tert.*, *de Test. anim.*). En écoutant *les conseils de la sagesse* dans la bouche des vierges sages, elle acquérait peu à peu cette *intelligence*, qui devait un jour, selon la promesse de l'Ecriture, lui mériter *l'art de les gouverner* (*Prov.*, I, 5).

Le cœur humain est un abîme impénétrable, où sont d'ordinaire enveloppés des sentiments opposés à ce qui paraît dans les œuvres ; et, durant la jeunesse, la vivacité des passions le rend quelquefois plus artificieux que dans l'âge plus avancé. Mais le sien avait en tout un caractère de droiture et de bonté qu'on lisait dans ses yeux, et qui se montrait visiblement dans ses discours et dans sa conduite. Enfin *toutes ses voies*

étaient belles, et ses sentiers pleins de douceur et de paix (*Prov.* III, 17).

Qui le croirait? dans peu d'années son aversion pour le cloître fut changée en un désir ardent d'y demeurer! tant est vrai ce que dit saint Grégoire, que le monde commence par des attraits et finit par des dégoûts; et qu'au contraire, la religion, dont l'austérité rebute d'abord, conduit à une douceur consolante (*Greg. pap. Hom.* 36, *in Evang.*).

Ces répugnances intérieures, ces craintes utiles dans le choix d'un état, ne sont pas sans exemple et sont conformes aux voies de Dieu. Heureux ceux qui s'y portent d'eux-mêmes, et qui, par le fond de leur inclination, vont au Fils quand ils sentent que le *Père les attire* (*Joan.*, VI, 44). Mais ceux qui combattent le goût naturel, et qui en triomphent, sont attirés par une grâce victorieuse, et ont à la fin la consolation de se convaincre que leur vocation n'a eu rien de l'homme.

Ce fut donc le Seigneur seul qui guida les premiers pas de mademoiselle de Mortemart dans le désert, pour la conduire insensiblement à la terre promise : *Dominus solus dux ejus fuit* (*Deut.*, XXXII, 12). *Son cœur prononça la bonne parole* (*Psal.* XLIV, 11), et quelqu'avantage qu'elle fût en droit d'espérer à la cour par l'éclat de sa maison et par son mérite personnel, ce fut *au Roi suprême* qu'elle voulut consacrer les dons qu'elle en avait reçus en s'y consacrant elle-même.

Soit que monsieur le duc de Mortemart, dont les lumières étaient vives et pénétrantes, la jugeât propre à l'état qu'elle voulait embrasser, soit qu'il y fût porté par d'autres vues, il ne s'y opposait pas. Mais une mère, qui trouvait dans sa fille un rapport de mérite et de piété, se proposa de se la conserver, et la fit revenir dans le monde à dessein de l'y établir.

La fille docile obéit, et se prêta par respect aux empressements de sa mère. Mais bientôt après, Jésus-Christ, qui ne voulait pas perdre celle que le Père céleste *lui avait donnée* (*Joan.*, XVIII, 9), et dont il avait résolu de faire *son épouse par la foi* (*Ose.*, II, 19), lui inspira le courage de s'arracher aux tendresses maternelles. On la vit rentrer avec autant de joie que de liberté dans la même solitude qu'elle avait autrefois appréhendée, et y prendre Jésus-Christ pour l'unique époux de son âme (II *Cor.*, XI, 2).

La cérémonie de sa vêture fut un triomphe des plus éclatants. Deux reines, qui alors faisaient l'ornement et la joie de la France, et dont la mémoire y sera toujours glorieuse, lui donnèrent de leurs mains royales le voile de la religion; et après une probation dignement observée, la pieuse novice fit ses vœux avec zèle et recueillement.

Aussi rendit-elle fidèlement à Dieu ce qu'elle lui avait voué (*Psal.* LXXV, 12). Les vertus chrétiennes et monastiques furent l'objet continuel de son attention, comme elle le fut de l'estime de ses supérieurs et de ses compagnes. *Dieu, qui est souverainement bon, lui enseignait dans sa bonté ses ordonnances pleines de justice* (*Ps.* CXVIII, 68). Elle les recueillait dans son cœur et les manifestait dans ses œuvres; en telle sorte que les effets de la bonté divine étaient de la rendre bonne elle-même.

La réputation de sa capacité et de sa vertu alla si loin que le roi la jugea digne de succéder à madame Jeanne-Baptiste de Bourbon dans cette célèbre abbaye; et, dès l'âge de vingt-quatre ans, il la mit à la tête d'un ordre longtemps gouverné par des princesses de son sang, toujours honoré de sa royale protection, et glorieux de conserver plusieurs monuments de la bienveillance des rois ses ancêtres.

Une si grande place effraya sa modestie et son humilité. Elle y trouvait même une opposition secrète par le caractère de son esprit, naturellement porté au repos et à la vie paisible, et l'éloignement de sa famille ne pouvait pas manquer de faire souffrir un cœur aussi bon que le sien.

Mais les sages, qu'elle consulta, lui firent comprendre que puisque Dieu l'appelait à des fonctions si pénibles et d'une si vaste étendue, il lui donnerait le secours nécessaire pour les remplir, qu'elle lui devait ce sacrifice de son esprit et de son cœur; et qu'il fallait moins considérer ce qui serait de son goût que ce qui était ordonné par la Providence.

Elle espéra donc que *Dieu la rendrait digne de sa vocation, et qu'il accomplirait par sa puissance les desseins favorables que sa bonté avait sur elle* (II *Th.*, I, 11). Mais après s'être soumise elle-même, elle trouva de l'opposition dans les autres.

La nomination d'une fille de cet âge, approuvée de tous ceux qui connaissaient le mérite de ce choix, alarma tout l'ordre de Fontevrault, et les plus réguliers de l'un et de l'autre sexe s'y opposaient à bonne intention. Le pape même, connaissant le poids d'une charge si considérable, craignait de l'imposer sur des épaules qu'il croyait faibles. Mais des témoignages avantageux, joints à celui d'un cardinal qui avait vu madame de Mortemart à Paris, et admiré ses qualités excellentes, dissipèrent la crainte de Clément X, et la jeune abbesse fut reçue par l'autorité du saint-siége.

Cependant cette communauté, mal prévenue, s'aperçut bientôt du tort que l'on avait eu d'en juger par les règles ordinaires. On fut agréablement surpris de voir dans une grande jeunesse cette *prudence consommée qui tient lieu de cheveux blancs* (*Sap.*, IV, 8), un air grave et sérieux, tempéré par une douceur charmante; une autorité qui, sans rien avoir de haut ni de rebutant, se faisait respecter et craindre; une application aux affaires, examinées avec soin et décidées avec sagesse.

Dès que le jeune Valentinien fut parvenu à l'empire, on le trouva capable de le gouver-

ner. Sa conduite était au-dessus de son âge, et saint Ambroise dit de lui, à l'occasion d'une affaire importante qu'il avait heureusement terminée, qu'un jeune prince s'était joué de ce qui aurait fait trembler les empereurs les plus expérimentés : *Risit adolescens quod robusti metuunt imperatores* (*S. Amb.*, *de Ob. Val.*, *n.* 18). La jeune abbesse mérita dès lors une pareille louange. A peine fut-elle connue, qu'elle régna sur tous les cœurs, et depuis elle n'a jamais cessé d'être l'objet de l'amour, du respect, de l'admiration de son ordre. Tant elle avait plu à Dieu par la bonté et par la candeur de son âme, pour conduire dans la perfection de ses voies le véritable Israël : *In bonitate et alacritate animæ suæ placuit Deo pro Israel* (*Eccli.*, XLV, 29).

Ne soyons pas surpris, messieurs, d'un tel changement : rien ne résiste à la bonté ; et en fut-il jamais de plus parfaite que celle de madame de Fontevrault? Elle disait que *sans la bonté du cœur tout le reste n'était rien devant Dieu, ni devant les hommes.*

Et en effet, tout l'homme est dans le cœur. C'est par le cœur que l'honnête homme se distingue ; et saint Pierre appelle ce qui forme proprement le chrétien, *cordis homo* (I *Petr.*, III, 4), l'homme du cœur. Dans la vie civile, comme dans la chrétienne, le vrai mérite prend donc sa source dans le bon cœur, je dis bon par les sentiments naturels, et bon par les vertus qui le perfectionnent et qui le sanctifient.

Nous l'avons vu, ce cœur, dans la personne illustre qui nous assemble si tristement. Et où trouve-t-on son semblable?

Sa bonté paraissait sur son visage. Sa voix et ses manières en étaient des marques prévenantes, et ses actions en convainquaient. Combien gracieux était son abord ! Quelle était sa joie quand elle pouvait obliger, et quelle violence ne se faisait-elle pas lorsque sa droiture la contraignait d'établir un refus sur l'impossibilité ou sur la justice ! Quelle pitié n'avait-elle pas des malheureux, et avec quel empressement ne cherchait-elle pas à les soulager ! *Qui était faible sans qu'elle s'affaiblît avec lui* (II *Cor.*, XI, 29) ? *Qui était* scandalisé sans que son cœur *brûlât* de compassion et d'attendrissement sur les misères humaines?

Qui jamais a mieux connu les devoirs du sang et de l'amitié, et qui les a plus fidèlement remplis? Elle avait sacrifié ses parents à Dieu, en s'y sacrifiant elle-même, et toujours elle avait présente la règle prescrite par Jésus-Christ, que *celui qui aime son père et sa mère plus que lui, n'est pas digne de lui* (*Matth.*, X, 36). Mais dans ce que la nature a d'innocent et de juste, jamais attachement ne fut plus doux ni plus solide que le sien. Me demandez-vous quelles preuves elle en a données? Son illustre famille, dont elle mérita constamment la tendresse et le respect, les publie par ses larmes, bien mieux que je ne le pourrais faire par mes paroles.

Quelque distingué que l'on soit par la naissance et par le rang, il ne s'ensuit pas que l'on en soit plus aimé. Pour l'ordinaire les grands rapportent tout à eux et n'aiment qu'eux-mêmes. Leurs attaches ne sont, à proprement parler, que des émotions passagères qui changent selon la bizarrerie du goût ou de la passion. Ils les forment par humeur et les rompent sans peine, parce que leur cœur froid et indépendant ne sait point se soumettre aux doux et sacrés liens de l'amitié. Aussi aime-t-on leur puissance séparée de leur personne, et souvent on les méprise au dedans, lors même que l'on tâche de leur complaire au dehors.

Oh ! que l'on pensa différemment, dans le cloître et dans le monde, de ce cœur dont nous admirons ici la bonté ! L'amitié y eut sa place marquée ; la nature l'y formait ; le mérite l'y faisait croître ; la vertu l'y perfectionnait toujours, car les païens mêmes sont convenus que *si l'amitié n'est pas une vertu, elle en doit être inséparable* (*Arist. Eth.*, *lib.* VIII, *cap.* 8).

Saint Ambroise lui donne deux qualités qui parurent par excellence dans madame de Fontevrault. L'amitié, dit ce Père, est la gardienne de la piété et la maîtresse de l'égalité : *Pietatis custos amicitia est, et æqualitatis magistra* (*S. Ambr.*, *de Offic. lib.* III, 16).

Ou les amis de cette illustre abbesse étaient pieux, ou elle les rendait tels. Elle les aimait pour les rendre amis de Dieu. Attachée à la doctrine des apôtres, elle ne leur disait rien *qui ne convînt à sa vocation* (*Ephes.*, V, 6), et il leur paraissait que *Dieu parlait par sa bouche* (I *Petr.*, IV, 11), tant ses entretiens étaient utiles et édifiants. Elle leur fut fidèle jusqu'au scrupule, impénétrable dans les secrets qu'ils lui avaient confiés, empressée pour leurs avantages, courageuse jusqu'à leur déplaire pour les servir.

Elle fut du nombre de ces vrais amis, dont parle le Sage, *qui aiment en tout temps, et qui se reconnaissent principalement dans celui de l'affliction* (*Prov.*, XVII, 17), car les peines des personnes qu'elle aimait étaient les siennes : elle leur gardait la fidélité pendant qu'ils étaient dans la détresse pour se réjouir avec eux de leur bonheur (*Eccli.*, XXII, 29).

Ne cherchez dans cette parfaite amie, ni inconstance, ni variation. Une humeur toujours égale rend son amitié, comme le veut saint Ambroise, *maîtresse de l'égalité.* Telle que vous la voyez un jour, vous la verrez toute la vie. Elle a appris de saint Jérôme, plus encore de son propre cœur, que *l'amitié qui peut finir ne fut jamais véritable*, parce qu'elle n'a pas été fondée sur *la charité* qui *ne finit point* (I *Cor.*, XIII, 8) ; et que ceux qui cessent d'être amis ne l'ont jamais été, n'ont pas même mérité de l'être.

Ceux qui ont eu part à une amitié si précieuse, en conserveront jusqu'au tombeau le cher souvenir, lui seront aussi attachés après sa mort qu'ils le furent pendant sa vie ; et convaincus qu'ils ont fait en elle une perte irréparable, ils ne trouveront qu'en Dieu seul la force de la soutenir.

Ces sentiments de bonté qui, comme parle saint Augustin, étaient en elle *des dons naturellement divins*, étaient élevés par la religion qui dominait dans son cœur (*S. Aug.*, *lib. de Don. pers.*, *c.* 14, *num.* 35).

Saint Paul la fait consister toute dans la charité, et c'est *du cœur* qu'il l'a fait naître accompagnée *d'une bonne conscience et d'une foi sincère* (I *Tim.*, I, 5). Et le voici ce cœur que l'Apôtre demandait, puisqu'il est visible que la charité y résidait avec toutes les vertus dont elle est *la perfection* (*Col.*, III, 14), car dans la doctrine des Pères elles sont inséparables et se donnent un secours mutuel : *Vicaria ope se sublevant* (*S. Hier. Ep. ad Fab.*; *S. Aug.*, *lib. de Trin.*; *S. Greg. pap. Mor. lib.* XXI, *c.* 3). Elle allait *de vertu en vertu* (*Psal.* LXXXIII, 8), et passant de l'une à l'autre selon les temps, elle croissait en toutes.

Sa foi était éclairée et soumise : éclairée dans ce que les mystères de la religion ont de grand et de lumineux pour nous en faire sentir la divinité; soumise dans ce qu'ils ont d'obscur et d'impénétrable, pour humilier notre orgueil, et la droite raison l'avait pleinement convaincue qu'il est raisonnable de se soumettre à la foi.

Combien de fois a-t-elle déploré le malheur de ces esprits qu'on nomme forts? Elle plaignait ceux qui n'étaient qu'aveuglés par leurs passions, et elle espérait leur retour. Mais elle s'enflammait de zèle contre ceux qui s'appuyaient sur des raisonnements dont elle sentait la faiblesse, parce qu'elle craignait pour eux un fatal endurcissement.

Si une conscience timorée lui faisait éviter jusqu'aux apparences du mal, jugez, messieurs, de son horreur pour le mal même. Semblable aux anges du ciel par l'état de la virginité et épouse du Seigneur des anges, sa vie fut tout angélique sur la terre. Disons plus. Formée à la plus parfaite ressemblance de Dieu par le mérite de cette vertu que saint Ambroise nous montre *élevée jusque dans le sein du Père éternel pour la production de son Verbe* (*S. Amb.*, *de Vir.*, *lib.* I), elle se formait aussi sur la pureté de Dieu même dont *les yeux sont purs*, dit un prophète, *et ne peuvent s'arrêter sur l'iniquité* (*Hab.*, I, 13).

Comme elle était exacte à ne point commettre le mal, elle était réservée à ne le pas croire et attentive à ne le pas souffrir. Ce n'est pas qu'elle ne connût en général la perversité du cœur humain, mais pour la croire dans un particulier, il lui fallait la certitude. La médisance n'osait lancer devant elle ses traits malins, et quand elle apprenait ce que ce vice causait de malheurs, non-seulement elle réprimait avec des paroles de feu la corruption et l'injustice du monde, mais elle en était pénétrée de douleur.

Vous dirai-je, messieurs, qu'elle avait comme tourné en nature cette vertu que Jésus-Christ a tant recommandée, dont il a fait une béatitude (*Matth.*, V, 4), et à laquelle il a promis la terre des vivants? Composée dans ses mœurs, paisible en elle-même, en garde contre tout penchant déréglé, elle ne donnait aucun lieu au trouble de l'âme; et quoiqu'elle fût encore dans ce séjour de contradiction, où la loi de la chair combat la loi de l'esprit par une rébellion infatigable (*Gal.*, V, 17), on eût dit, tant elle était douce et tranquille, qu'elle goûtait par avance une portion de cette *abondance de paix* (*Psal.*, XXXVI, 11) qui doit faire la récompense des débonnaires.

O pécheurs, *vous vous réjouissez quand vous faites le mal, et vous vous glorifiez dans les actions les plus criminelles* (*Prov.*, II, 14). Mais ne vous y trompez pas : ce qui est établi sur le vice a un fondement qui périt; la vertu seule donne la paix du cœur; la joie solide, la gloire véritable que nous sentons, quand saint Paul ne l'aurait pas dit, ne pouvait venir que du *témoignage de la conscience* (II *Cor.*, I, 12), et ce témoignage ne se peut rendre que par un cœur qui aime le bien. Si le vôtre n'a donc point de bonté par la nature, tâchez de lui en donner par la raison, ou, pour mieux dire, apprenez de l'abbesse, que vous admirez, à demander à Dieu cette excellente qualité, pour faire servir, comme elle, la bonté du cœur à la régularité de la vie.

SECONDE PARTIE.

Après que le Prophète a demandé à Dieu de répandre dans son âme une effusion de sa bonté, il le prie encore de l'instruire sur la manière de la cultiver : *Bonitatem et disciplinam doce me* (*Ambr.*, *in Psal.* CXVIII) : pour nous apprendre, dit saint Ambroise, que les sentiments doivent passer dans les œuvres, et qu'il serait inutile pour le salut d'aimer le bien, si on ne le mettait en pratique.

Maxime nécessaire à tous les chrétiens, mais surtout à ceux qui par leur dignité se trouvent au-dessus des autres, parce qu'en eux l'action doit précéder l'instruction, et l'exemple préparer la voie à la parole.

C'est sur cette maxime, messieurs, que madame de Fontevrault régla sa vie. Vous venez de voir dans ses dons naturels et spirituels quels furent les sentiments de son cœur, et à quel point la bonté divine y avait gravé l'amour du vrai bien. Voyez maintenant l'usage qu'elle en a fait pour elle-même et pour les autres dans la pratique de sa règle.

Sa première application fut de la savoir et d'en bien connaître l'esprit. Déjà elle se trouvait instruite de celle de saint Benoît et l'avait fidèlement observée. Ici elle en fait une nouvelle méditation, avec les constitutions que le bienheureux Robert y a ajoutées. Elle lit avec attention l'ouvrage de cet homme apostolique qui fut une des lumières du douzième siècle, dont les papes et les évêques ont célébré le zèle et la piété, et qui a marché sur les traces des Ambroise et des Jérôme pour la sanctification particulière des vierges de Jésus-Christ.

Elle remarque que dans l'établissement de son ordre il a porté plus loin que tout autre fondateur le vœu de l'obéissance, et bien

loin de s'élever en se voyant elle-même le chef à qui cette obéissance est rendue, elle regarde plutôt sa charge comme un poids éclatant et comme un ministère pénible. Mais aussi son discernement lui fait admirer le fondateur, dont la vertu singulière fut d'établir toute la grandeur de son ordre sur la plus profonde humilité, et de faire entendre à ses disciples de l'un et de l'autre sexe qu'ils cesseraient d'en suivre l'esprit dès qu'ils perdraient cette vertu. Comme rien n'est plus grand ni plus estimable que la virginité, rien aussi n'est plus capable d'enorgueillir; et pour l'éviter, il a prétendu que ces deux vertus y fussent toujours unies, afin que l'humilité donnât du prix à la virginité et que la virginité donnât du lustre à l'humilité, que les saints ont regardée comme la virginité du cœur, sans laquelle celle du corps serait en danger de se perdre, ou du moins ne serait d'aucun mérite devant Dieu.

Ainsi le comprit la sage abbesse, qui se trouva dépositaire de ces grandes vérités. Elle prit le véritable esprit de sa règle, en fondant toute sa conduite sur l'humilité, et jugea qu'étant dans l'obligation de la faire pratiquer aux autres, elle devait commencer par la pratiquer elle-même.

Dans l'oraison elle exposait humblement à Dieu sa misère et son impuissance, et lui demandait ardemment son secours; dans le chœur elle unissait ses prières à celles des vierges qu'elle conduisait au Roi du ciel. La défiance d'elle-même lui faisait toujours craindre de se tromper, et par cette crainte salutaire elle cherchait dans la parole divine la connaissance et l'amour de la vérité, qu'elle *pratiquait par la charité* (*Eph.*, IV, 15), persuadée que sans la vérité la charité qu'elle aurait cru observer n'eût été qu'une illusion, et que sans la charité la vérité qu'elle aurait cru suivre n'eût été qu'un zèle amer.

Elle donnait à cette charité toute son étendue, en considérant la Vérité humiliée dans le pauvre; et, pour s'humilier elle-même, outre ses aumônes publiques, elle en faisait couler de secrètes que le Père céleste voyait dans le secret et dont il lui aura donné la récompense (*Matth.*, VI, 4).

Qu'on ne lui dise pas que dans le rang qu'elle tient elle peut se dispenser des pratiques humiliantes; elle avait trop de droiture d'esprit pour ne pas faire céder les observances de la religieuse aux devoirs de l'abbesse. Mais, si elle eût suivi le penchant de son cœur, elle aurait toujours préféré l'exacte régularité aux autres fonctions de sa charge, d'autant plus qu'elle ne s'y appliqua jamais par goût, mais par vertu. Et combien de fois l'a-t-on vue gémir, surtout dans les derniers temps de sa vie, de ce que la multitude des affaires et les infirmités fréquentes qui l'appesantissaient donnaient des bornes nécessaires aux œuvres extérieures de sa piété! Elle savait que prophétiser et faire des miracles n'est pas un moyen sûr pour le salut (*Matth.*, VII, 22), au lieu qu'une religieuse le fait toujours, quand elle observe humblement ce qu'il y a de plus petit et de plus obscur dans sa règle.

Mais plus elle s'abaissait, plus sa communauté avait d'elle une haute idée; car l'effet de l'humilité est d'élever ses observateurs sincères, et c'est monter, non pas descendre, que de s'humilier avec Jésus-Christ.

En la voyant ainsi marcher dans les voies de la perfection, qui pouvait se dispenser de la suivre? L'exemple a cela de propre, qu'il se fait imiter ou admirer. S'il ne fait pas d'abord d'assez fortes impressions sur les âmes lâches, il cause du moins quelque émotion dans leur volonté. Il les ébranle, il les confond, et peu à peu une honte utile leur met dans le cœur un désir de gloire qui tient tout à la fois de l'ambition et de l'innocence.

Sous une si digne abbesse, Fontevrault est comme une nouvelle Thébaïde, par la multitude des vierges qu'elle y trouve et par celles qu'elle y attire, et, suivant l'esprit de son fondateur, on y voit croître de plus en plus la fécondité de l'Eglise.

L'Eglise, messieurs, est vierge par l'intégrité de sa foi, par la production spirituelle de ses enfants et par le nombre prodigieux de vierges qu'elle porte dans son sein. La première sorte de virginité ne peut recevoir d'accroissement, non plus que la seconde; mais la dernière s'augmente à mesure que le nombre des vierges devient plus grand, et la pureté de l'Eglise répand une nouvelle odeur, quand quelqu'une de ces belles fleurs vient à éclore dans le jardin délicieux de l'Epoux.

Et où en a-t-elle jamais plus vu que dans celui qui est ici cultivé par la virginité sainte et par les vertus qui l'accompagnent? Une multitude n'y fait *qu'un cœur et qu'une âme* (*Act.*, IV, 32). La noblesse, bien loin d'y dédaigner la médiocre condition, se l'associe; les temples spirituels du Dieu vivant s'y bâtissent dans le silence (III *Reg.*, VI, 4); on le rompt le jour et la nuit pour y chanter le cantique éternel des divines miséricordes (*Psal.* LXXXVIII, 1), dans l'impatience de chanter avec les anges *le cantique nouveau* (*Apoc.*, V, 9). Ce paisible désert est inaccessible au monde. On y met tout son bonheur à aimer Dieu et toute sa gloire à obéir à celle qui tient sa place : effets merveilleux d'une conduite si sage et d'un exemple si touchant.

Les filles y éprouvaient à toute heure le tendre amour de leur mère, et il naissait entre elles une louable émulation à qui l'aimerait davantage. Et pouvaient-elles manquer de lui obéir avec joie, quand ses ordres étaient dictés par la raison et portés par la douceur?

En fut-il quelqu'une parmi le grand nombre dont elle se vît obligée de réveiller la paresse ou de ranimer la langueur? elle lui disait, comme l'Apôtre : *Que voulez-vous que je fasse? aimez-vous mieux que j'aille à vous la verge à la main, ou que je vous reprenne avec un esprit de charité et de condescendance* (I *Cor.*, IV, 21)? Quand il le fallait, elle pliait amoureusement son esprit à des complaisances innocentes, pour s'accommoder à la

portée des jeunes personnes, et souvent elle guérissait leurs maux spirituels en les trompant gracieusement par des remèdes qu'elles ignoraient.

Que n'a-t-elle pas fait aussi pour leur rendre plus commode et plus agréable le séjour de ce monastère (*Rom.*, VI, 4)? Quoique les vierges s'ensevelissent avec Jésus-Christ par le baptême de leur profession, elle croyait que leur tombeau, choisi volontairement, ne devait rien avoir d'affreux, et qu'il pouvait même être regardé comme un asile qui, dans la pensée de saint Bernard, a quelque rapport avec la tranquillité du ciel (*Bern.*, *tract. de Vit. sol.*, *cap.* 4).

Par ses soins et sur des fonds dont elle pouvait disposer, les lieux réguliers ont été augmentés et embellis, les églises plus ornées, les vases sacrés plus brillants et plus magnifiques; et la France n'a point de maison religieuse qui ait tant de grandeur et de majesté que celle-ci.

Le zèle de la prudente abbesse n'y était pourtant pas renfermé; il fallait qu'elle l'étendît sur soixante prieurés qui en dépendent. Elle s'instruisait à fond du spirituel et du temporel d'un chacun, et les visitait elle-même, quand ses sorties lui en donnaient l'occasion, sorties qu'elle ne fit jamais que pour les affaires importantes de son ordre, après avoir consulté les sages, pris l'approbation de son visiteur apostolique, et demandé la permission du roi. Du reste elle envoyait dans ses couvents des visiteurs habiles et désintéressés, qui lui en rendaient un compte fidèle. Sur leur rapport, elle-même y donnait par écrit de sages avertissements, et toujours elle eut la patiente fidélité de lire seule les lettres secrètes et d'y répondre de sa main. Fatigue immense à qui en connaît le détail.

Qui n'admirera que, dans l'accablement où la mettait un travail si assidu et d'une si grande étendue, elle ait pu refuser des établissements moins pénibles, où était attachée la consolation de se rapprocher d'une famille que son éloignement affligeait? Cependant lorsqu'ils lui ont été proposés, elle a eu le courage de les refuser, par amour pour les chers enfants dont la Providence lui avait confié la conduite, disant qu'elle acceptait avec patience et soumission les devoirs nombreux de sa charge, et que si elle venait à changer par des vues de satisfaction humaine, elle ne pourrait éviter les remords de sa conscience. Ses communautés n'apprirent les offres qu'on lui faisait que quand elles n'eurent plus à craindre; mais si on les en avait instruites, combien leur opposition eût-elle été différente de celle des premiers temps!

Quoiqu'elle fût capable de les conduire par elle-même, elle *ne faisait rien sans conseil, pour n'avoir pas à se repentir de ce qu'elle aurait fait* (*Eccli.*, XXXII, 24); et quoiqu'elle sût parfaitement le point de la question proposée, qu'elle en raisonnât avec une profondeur et une netteté qui surprenait ceux qu'elle admettait dans sa confidence, elle ignorait toujours que c'était elle seule qui la décidait.

Oh! qu'elle fut sage de ne point séparer l'humilité de ses sentiments et de ses actions, et que par cette conduite elle a donné une grande leçon à ses enfants! Ce fut pour elle un moyen sûr de se conserver les vertus chrétiennes et monastiques, dont aucune ne saurait subsister avec l'orgueil. Ce que nous venons de remarquer en elle de louable et d'édifiant rendait son autorité respectable dans son ordre, et faisait voler sa réputation dans l'Eglise et dans le monde. Mais ce qui faisait son vrai mérite devant Dieu, c'était l'aveu sincère de sa faiblesse et le rapport continuel qu'elle lui faisait des dons qu'elle en avait reçus.

Cette humilité jointe à la science paraîtra mieux dans ce qui nous reste à dire de la troisième qualité dont Dieu avait favorisé cette parfaite supérieure; et les lumières extraordinaires dont elle a fait un saint usage dans son état, en achevant son éloge, mettront fin à mon discours.

TROISIÈME PARTIE.

De tous les biens, nul ne convient mieux à l'homme raisonnable que la science, dont le propre est de perfectionner sa raison. Par elle il approche de l'état des bienheureux, qui consiste, selon saint Augustin, dans la connaissance de la vérité (*Aug.*, *Conf.*, *lib.* X, *c*, 23). Par elle il participe à l'immensité de Dieu, qui, comme esprit immense, est présent à tout. Par elle il subsiste, tout fini qu'il est, dans la durée de tous les siècles, et même dans l'éternité, où il contemple l'origine, le progrès et le terme de toutes les choses possibles; en quoi Dieu semble le dédommager du court espace de sa vie, en l'y faisant jouir en quelque manière de ce qui le précède et de ce qui le suit.

Aussi les hommes les plus éclairés ont toujours eu l'empire sur les autres, comme s'ils eussent été d'une nature plus excellente. L'art de gouverner est l'ouvrage de la sagesse, car une autorité destituée de lumière et de conseil tombe d'elle-même, et rien n'est plus difficile que de savoir plier la liberté humaine sous le joug des lois.

Mais si la science fait tant d'honneur aux hommes, combien doit-elle distinguer les femmes, en qui elle n'est pas ordinaire? Qui doute qu'elles n'en soient capables, puisque leur esprit est de même nature que le nôtre, et que nous avons tous un droit égal sur la vérité? Quand l'antiquité profane et sacrée ne nous en fournirait pas des exemples éclatants, celui de madame de Fontevrault suffirait pour détruire des préjugés que l'on n'a pris que de la coutume.

Mais dans l'un et dans l'autre sexe, la science serait infructueuse dans les supérieurs, si elle n'était précédée de la bonté, qui fait aimer le bien, et de la règle qui le fait pratiquer; et les saints docteurs remarquent que David n'a demandé la science que la dernière, parce qu'elle est dans l'édifice spirituel ce qu'est la peinture dans le corporel, où elle ne pourrait s'employer, si aupa-

ravant on ne lui préparait un fond auquel elle fût appliquée : *Bonitatem, et disciplinam, et scientiam doce me* (*Laur. Just., de Inst. et Reg. præl., c.* 7 ; *Bern. in Cant. serm.* 37).

Vous avez vu, messieurs, que dès sa jeunesse, madame de Fontevrault aima l'étude, contre la coutume de la plupart des personnes de son sexe, qui passent leur vie dans la mollesse et dans l'oisiveté, lorsqu'elles pourraient s'occuper de choses sérieuses et utiles. Ses lumières se fortifiant avec l'âge par la lecture et par le commerce des savants, elle fit un merveilleux progrès dans les belles-lettres, qui polissent l'esprit, et dans les sciences, qui cultivent la raison.

Vous ne croirez point qu'elle entreprit ce travail par un vain désir de se distinguer dans le monde, si vous vous souvenez combien grande fut sa modestie. Elle ne voulut savoir ce que nous pouvons connaître des choses humaines et divines, que pour parvenir à la sagesse dont elles sont l'objet, et toujours elle la regarda comme *une vertu jointe à la science* (*Lact.*). Le commencement de la sagesse fit naître en elle le désir sincère de l'instruction (*Sap.*, VI, 18). Elle désira l'instruction par amour pour ses devoirs. L'amour en attira l'observance; et l'attention à les observer affermit la pureté de son âme, pour la rendre digne d'approcher de Dieu.

Quelle horreur n'eut-elle pas pour le faux, et quel mépris pour le frivole? Le seul vrai lui nourrissait l'esprit et lui remplissait le cœur. Ne pensez pas non plus qu'un discernement aussi juste que le sien fût compatible avec ces questions sèches, avec ces inutilités difficiles, qui font le plaisir pénible de certains esprits. Elle apprit avec choix ce que les sciences ont d'utile et de solide, pour le rapporter à *la science des saints* (*Sap.*, X, 10), préférable à celle des écoles; car au lieu que celle-ci peut *enfler le cœur* (I *Cor.*, VIII, 1) en éclairant l'esprit, l'autre est accompagnée de *la charité qui édifie.* Elle travailla toujours à se remplir de cet *esprit de sagesse et de révélation* que saint Paul souhaite aux fidèles, *afin qu'ils connaissent Dieu et l'espérance où il les a appelés* (*Eph.* , I, 17); et elle chercha cet esprit dans la connaissance profonde de la religion, et dans la lecture assidue de la parole de Dieu, où est puisée la vraie science des hommes.

Comme ces filles célèbres par leur naissance et par leur piété, dont saint Jérôme nous a conservé la mémoire, elle fit de son cœur une bibliothèque sacrée par l'étude de l'Ecriture sainte dont elle faisait *ses chastes délices* (*Aug.*, *Conf.*, *lib.* XI, *c.* 2); non pas comme les pharisiens pour en répéter superbement les paroles, quoiqu'elle en sentît mieux qu'eux le sens et l'énergie, mais pour *les cacher dans son cœur* comme David, *afin de ne pécher point* (*Psal.* CXVIII, 11) dans sa propre conduite ni dans celle des autres.

Il est certain, messieurs, que ceux qui sont dans les plus grandes places doivent être les plus éclairés, et que la vraie science leur est nécessaire. Nous voyons dans Osée *ceux qui la rejettent, rejetés de Dieu pour le gouvernement de son peuple* (*Osee*, IV, 6). Nous trouvons aussi qu'un concile d'Angleterre du huitième siècle recommandait aux évêques, aux abbés et à toute sorte de supérieurs, non-seulement de se rendre habiles, mais de faire fleurir les études; et il n'en exceptait pas les abbesses, qui avaient un grand nombre de vierges à conduire (*Conc. Klif.* II, *can.* 7, *ann.* 747). Celle-ci, dont l'autorité s'étend sur les deux sexes, devait, plus que toute autre, faire observer cette loi, et se rendre digne d'en juger par elle-même.

A son avénement, elle trouva qu'on envoyait les jeunes religieux faire leurs études dans les colléges étrangers; elle crut qu'ils les feraient plus utilement dans leur monastère, où ils seraient veillés de plus près, et que de plus ils conserveraient l'esprit de leur institut, en servant aux fonctions ecclésiastiques, et en assistant aux observances. Elle y établit en effet des professeurs de philosophie et de théologie, qui font voir, par leur zèle et par leur capacité, que l'ordre de Fontevrault honore l'Eglise, comme les autres, par la pureté des mœurs et par la solidité de la doctrine.

Mais quel spectacle plus surprenant et plus édifiant tout ensemble, que de voir une fille aussi humble qu'éclairée assister dans son parloir aux thèses que soutenaient ses religieux; attentive à la dispute, capable de décider les questions les plus difficiles; s'en taire néanmoins par modestie, et se contenter de juger en secret des maîtres et des disciples, pour les employer selon leurs talents.

Mais à la tête de ses assemblées générales et de ses chapitres particuliers, où sa charge l'obligeait de parler, qui eût dit, si l'on ne l'eût vu, que c'était une fille qui parlait! Dieu lui mettait à la bouche *des paroles sages et convenables*, qui se répandaient *comme la rosée*, et qui pénétraient tous les cœurs (*Deut.*, XXXII, 24).

Si je représentais ici l'étendue de ses lumières et la singularité de ses dons, que j'ai si souvent admirés, on aurait de la peine à m'en croire. Mais vous, ô mon Dieu, qui en fûtes la source, vous savez que je ne dis rien que votre grâce n'eût mis en elle, et que j'en supprime même une partie, de peur que ceux qui ont su mon respectueux attachement pour une personne si extraordinaire ne m'accusent de suivre plus mon zèle que la vérité; comme si tout instrument n'était pas bon dans vos mains, quand il vous plaît de vous en servir; et comme s'il fallait juger des vertus par le sexe plutôt que par les qualités de l'âme.

C'est par sa capacité et par sa sagesse qu'elle a préservé son ordre des erreurs qui dans ces derniers temps ont troublé l'Eglise; et son grand principe était que la Providence ayant établi des tribunaux pour

juger de chaque espèce de contestation, c'était aux particuliers à s'y soumettre du fond du cœur, et à croire sans réserve et sans restriction ce qui serait décidé par les papes et par les évêques, suivant les règles canoniques.

Elle a écrit sur diverses matières, et toujours avec autant de perfection que de variété.

Quel sens, quelle prudence, quel ménagement, quelle solidité dans ses ordonnances monastiques! Puissent tous les monastères de ce saint ordre les lire et les observer toujours!

Le style doux et léger, le naturel et l'élégance, le bon sens et la sincérité, ont rendu ses lettres célèbres et précieuses à ses amis. A-t-il fallu qu'elle en ait écrit sur les affaires de son ordre, et plusieurs sur le même sujet? Ses juges y ont reconnu, avec la fécondité de son génie, son amour pour la vérité, et ont trouvé, dans la force de ses raisons, l'esprit des lois qui ont réglé leurs jugements. Ses lettres circulaires sur la mort de ses religieux et de ses chères filles honorent la mémoire des personnes qui en sont le sujet, et ne respirent que l'amour de Dieu et le mépris de la vie.

Mais il fallait l'entendre, quand elle exhortait ses religieuses mourantes. Quelque contagieux que fût leur mal, elle y accourait avec une tendresse de mère, et dans les effusions de la charité elle redoublait leur impatience d'être délivrées des liens du corps, pour être éternellement avec Jésus-Christ (*Phil.*, I, 23).

Elle fit cette fonction la veille de sa dernière maladie, et l'on remarqua que jamais elle n'avait parlé avec tant de force et d'énergie de la grandeur de Dieu et des biens de l'éternité. Hélas! elle y touchait sans le savoir, et *le royaume du ciel s'approchait* d'elle (*Matth.*, III, 1). Elle ne quitta la malade que pour l'être elle-même, et pour la précéder de quelques heures dans la claire vision des biens ineffables dont sa foi venait de parler avec transport.

Me voici donc arrivé au point fatal qui a terminé sa vie et qui doit conclure mon discours. Je me soulageais en le prolongeant par ses louanges, mais ici rien ne se présente à moi que de lugubre et d'affligeant.

Quelques jours se passent entre la crainte et l'espérance, et enfin on voit le péril qui menace une vie si précieuse. La vierge prudente avertie que *l'époux vient* se prépare pour aller *au-devant de lui*, et fait céder toutes ses affaires à la grande affaire du salut (*Matth.*, XXV, 6).

Elle entre dans un recueillement intérieur, et pendant qu'elle ménage avec une épargne religieuse tous les moments qui précèdent son éternité, que vois-je dans la chambre voisine? La douleur et la piété y donnent un spectacle des plus vénérables et des plus touchants. Les quatre communautés qui composent ce grand monastère, prosternées devant la sainte relique de la vraie croix, prient en silence, et demandent unanimement la conservation de leur abbesse.

Où vit-on jamais une plus vive image de la ferveur des premiers chrétiens, lorsqu'ils s'assemblaient pour implorer le secours céleste dans les afflictions dont ils étaient menacés? Plus de deux cents personnes d'âge et de sexe différent, immobiles, les yeux baissés, les mains jointes, le cœur serré, frappées de la même crainte, ne forment toutes ensemble qu'une prière et qu'un désir. O Jésus! vous recevez une prière si fervente pour le salut de la mère, mais vous voulez une épreuve difficile de la foi des enfants.

Après une humble confession elle reconnaît avoir reçu des forces qu'elle ne pouvait espérer que de Dieu seul dans l'accablement où elle se trouve. Tranquille, elle attend le saint viatique et le reçoit avec humilité et avec amour. Elle répond aux prières de l'Eglise, quand on lui administre la dernière onction des mourants, et sa ferveur se renouvelle.

Père des miséricordes, *Dieu de toute consolation* (II *Cor.*, I, 3), n'écouterez-vous point les vœux ardents des saints religieux, des vierges sages, de tout un pays alarmé? Non, il ne prolonge d'un jour la vie de la pieuse malade, que pour la purifier par de plus longues souffrances.

Elle s'y soumet dans l'esprit d'une pénitence sincère; elle confirme à chaque moment son sacrifice; elle écoute avec une sainte avidité les psaumes choisis que l'on paraphrase auprès d'elle; et ses lumières devenant plus vives à mesure qu'elle approche de la source de la vérité, elle en goûte jusqu'aux différentes leçons.

Elle bénit ses chères communautés, et, humble jusqu'à la fin, elle les prie d'oublier les fautes qu'elles peuvent avoir remarquées dans sa conduite. Seulement elle souffre de ne pouvoir pas, dans ce moment douloureux, leur parler de l'abondance de son cœur, comme elle s'y sent portée. Mais on la voit tomber peu à peu dans l'abattement et dans la langueur, comme un beau lis que le vent du midi flétrit et dessèche. Elle n'a de force que pour soupirer vers le ciel, et pour demander à Jésus-Christ que son règne parfait commence pour elle (*Matth.*, VI, 10). Elle l'appelle jusqu'au dernier soupir par ces tendres paroles du disciple bien-aimé : *Veni, Domine Jesu* (*Apoc.*, XXII, 20)! Enfin *elle trouve celui que son âme cherchait; elle le tient et ne l'abandonne plus* (*Cant.*, III, 4); et une telle mort, précédée d'une telle vie, fait croire à tous les spectateurs attendris qu'elle *s'élève du désert appuyée sur son bien-aimé* (*Cant.*, VIII, 5).

Alors *toutes les voies de* cette sainte *Sion sont arrosées de larmes. Ses prêtres gémissent* au pied des autels. *Ses vierges sont toutes défigurées par la douleur ; et elle-même est plongée dans l'amertume* (*Thren.*, I, 4), parce qu'elle connaît ce qu'elle perd.

L'Ange, qui préside à ce diocèse, descend de son ciel, et vient recueillir toutes les priè-

res pour les présenter devant le trône de l'Eternel (1). Le clergé, les solitaires, la noblesse, le peuple viennent en foule lui rendre les derniers devoirs. Chacun semble pleurer sa propre mort, et assister soi-même à ses funérailles.

Je vois, mes chères sœurs, que vous la pleurez encore. Mais en suivant trop longtemps les mouvements de la tendresse et de la reconnaissance, craignez enfin d'offenser la foi (*Aug.*, *de Verb. apost.*, *serm.* 172, *cap.* 1). Pourquoi regretter celle qui *suit maintenant l'agneau partout où il va* (*Apoc*, XIV, 4), *et qui voit de ses propres yeux dans la cité du Dieu des armées ce qu'elle en avait entendu dire* (*Psal.* XLVII, 9), et ce qu'elle-même en avait espéré dans ce séjour de ténèbres ? Pourquoi regretter celle que vous possédez encore, puisqu'elle vit en Dieu, et que ce qu'il vous avait donné n'ayant fait que retourner dans son sein, doit être mis au rang des choses qui vous appartiennent ?

Si vous ne la possédez plus tout entière, du moins possédez-vous une partie d'elle-même dans la nièce qui lui a succédé; dans cette nièce si chérie, à qui elle fit *porter le joug du Seigneur dès l'enfance* (*Thren.*, III, 27), à qui elle *montra le chemin de la vie* (*Psal.* XV, 11), et qu'elle forma parmi vous et avec vous, parce que Dieu, dans le secret de ses conseils, et sans que les hommes y eussent pensé, vous la destinait pour abbesse.

Si votre perte n'est donc pas irréparable, vous le devez à sa divine miséricorde (*Thren.*, III, 22) et à la piété d'un roi selon son cœur, qui dans l'attention qu'il a de n'élever aux dignités que le mérite et la vertu a bien voulu conformer son choix à la sagesse du vôtre.

Arrêtez donc, filles tendres et pieuses, arrêtez le cours de vos larmes, pour vous borner aux prières, et faites honneur au gouvernement passé et au gouvernement présent, en accomplissant ces belles paroles que le Sage semble vous adresser : *Florete, flores, quasi lilium, date odorem, et frondete in gratiam* (*Eccli.*, XXXIX, 17) ; Portez des fleurs comme le lys, par la pureté de votre vie. Répandez dans toute l'Eglise la bonne odeur de vos vertus, et poussez comme des branches de grâce et de sainteté qui s'étendent dans tous les monastères de votre ordre, afin que l'exacte régularité, qui s'observe dans le premier, tourne en loi et en coutume dans tous les autres.

Et vous, Madame, modérez la double douleur qui fait l'éloge de votre cœur et de votre humilité.

Vous regrettez, dans une tante d'un mérite rare, une mère à qui vous deviez tout. Mais ce que vous en connaissiez, et ce que vous en venez d'entendre, doit vous inspirer une sainte joie de sa bienheureuse fin, et puisqu'elle ne peut revenir à vous, ne pensez plus qu'à vous rendre digne d'aller à elle.

Nous savons que votre humilité souffre à la vue du terrible poids dont vous êtes chargée, mais quels secours n'aurez-vous pas ? Dieu, qui visiblement vous l'a imposé, vous donnera, si vous êtes fidèle à ses grâces, la force de le soutenir.

Vous avez le bonheur d'hériter de l'estime et de la protection dont Louis le Grand honora celle qui vous a précédée. Ainsi a-t-il voulu vous en assurer lui-même de sa royale main, et se promettre de votre vertu *que vous acquitteriez sa conscience et la vôtre dans une charge si importante.*

Vos filles ont été vos mères, et ne faisant que leur rendre ce qu'elles-mêmes vous ont donné, leur amour pour la règle préviendra vos ordres et vos désirs.

Vous aurez enfin un modèle parfait dans l'abbesse incomparable qui vous a élevée. Vous avez puisé dans son sang la bonté du cœur, et dans ses instructions la régularité de la vie. Votre application à suivre ses maximes vous promet son intelligence pour le gouvernement; et les fruits que l'on a vus de votre zèle et votre prudence dans la seconde place, sont des préjugés favorables, qui, dans la première, font tout attendre de vous.

Pour nous, mes chers auditeurs, nous n'avons plus qu'à jeter des fleurs sur son tombeau, et à convertir nos regrets en cantiques d'actions de grâces. La mort d'une vierge de Jésus-Christ est un triomphe. J'ai été moi-même emporté par les sentiments de la nature, quand je me suis abandonné aux gémissements, et à quoi pensais-je, d'être plus occupé de ma perte que de son bonheur ?

Revenons à la foi qui, en nous faisant tout espérer pour elle, doit nous faire tout appréhender pour nous. Chacun dans son état est obligé d'aimer le bien, de le pratiquer, d'être assez éclairé pour discerner l'apparent du véritable ; sans quoi la vie se passe sans mérite, et une funeste mort la suit.

Pour nous en procurer une chrétienne, conduisons-nous selon l'esprit dont un des fruits est *la bonté* (*Gal.*, V, 22), afin que la loi ne nous soit pas contraire. Attachons-nous *à la règle, de peur que le Seigneur ne vienne à s'irriter, et que nous ne périssions de la voie de la justice* (*Psal.* II, 12). Apprenons *la science du salut* (*Luc.* II, 77), et faisons croître *notre charité en lumière et en intelligence, pour marcher jusqu'au jour de Jésus-Christ , sans que notre course soit interrompue par aucune chute* (*Phil.*, I, 9). Nous profiterons ainsi de l'exemple de l'illustre abbesse dont nous avons admiré la vie, et dont nous devons envier la mort.

ORAISON FUNÈBRE

DE MADAME MARIE-ÉLÉONORE DE ROHAN, ABBESSE DE MALNOUE,

Prononcée à Paris, le 11 *d'avril* 1682, *dans l'église des religieuses bénédictines de Chasse-Midi.*

Non contristemini, sicut et cæteri qui spem non habent.

(1) Mgr. l'évêque de Poitiers qui officiait à l'enterrement de madame de Fontevrault.

Ne vous affligez pas, comme le reste des hommes, qui n'ont point d'espérance (I *Thess.*, *ch.* IV).

Messeigneurs (1),

Ce n'est pas aux enfants du siècle que l'Église adresse ces paroles de paix et cette voix de consolation. Elle sait que le comble de leur aveuglement et de leur impiété est de se moquer de la vie des justes, au lieu de pleurer leur mort; sans considérer que c'est peut-être à ces âmes choisies qu'ils doivent ce monde même dont ils abusent, puisque l'ivraie est conservée jusqu'au temps de la moisson, de peur que l'on n'arrache le bon grain avec elle (*Matth.*, XIII, 16); et que les villes abominables que le feu du ciel consuma pouvaient être préservées de cette punition terrible par un petit nombre d'élus (*Genes.*, XVIII). Mais je laisse les aveugles mondains dans leur insensibilité malheureuse. Aussi bien ne voulons-nous point de leurs larmes, comme ils n'ont pas besoin de notre consolation; et s'ils pleuraient très-illustre et très-vertueuse princesse madame Marie-Eléonore de Rohan, abbesse de Malnoue, l'Eglise s'en tiendrait offensée. Elle cache ses vierges, dit Tertullien (*de vel. Virg.*), parce que les yeux du monde profane ne sont pas assez purs pour les regarder; et comme elle ne veut pas qu'il les voie pendant qu'elles vivent, elle ne peut pas souffrir qu'il les pleure, lorsqu'elles ne vivent plus.

C'est donc à vous et pour vous que je parle, *Enfants de lumière* (*Ephes.*, V, 8), qui composez cette assemblée chrétienne, et qui, par cette pompe funèbre, honorez la mémoire d'une abbesse illustre. Vierges, qu'elle conduisit avec tant de sagesse; parents, pour qui elle conserva tout l'attachement que la religion permet au sang et à la nature; amis, à qui elle rendit tous les devoirs d'une affection généreuse et sincère; pauvres, qu'elle soulagea par sa protection et par son secours; fidèles de toutes les conditions, qu'elle édifia par son exemple, c'est vous seuls que l'Eglise me fait entreprendre de consoler, parce que vous êtes les seuls affligés. Votre affliction est même très-juste, et si saint Ambroise a dit qu'un bon prêtre est digne des larmes et du deuil de toute l'Eglise, un disciple des apôtres a dit aussi que les vierges saintes ne sont pas moins estimables que les bons prêtres. Ce serait manquer de foi que de ne se point affliger de la mort d'une vierge, puisqu'en la perdant, on perd ce que l'Eglise à de plus excellent et de plus rare; et qu'en la pleurant, on pleure en quelque sorte Jésus-Christ qui en est l'époux, et qui ne fait en un sens qu'une même chose avec elle.

Mais il est de l'ordre et de la justice que les vertus se donnent du secours l'une à l'autre, et après que la foi a tiré des larmes de vos yeux, il faut enfin que l'espérance en arrête le cours : *Non contristemini*, *sicut et cœteri qui spem non habent*. Et en vérité ce ne serait être chrétien qu'à demi, si, après avoir donné des preuves de la grandeur de votre foi par l'excès de votre douleur, vous refusiez d'écouter l'espérance qui vient vous donner, par mon ministère, une consolation qu'elle tire de la perte même que vous avez faite.

Je ne viens pas, messieurs, vous entretenir de quelqu'un de ces malheureux qui finissent leur vie dans le péché, et dans la mort desquels il ne reste aucune ombre de consolation, parce qu'on n'y voit luire aucun rayon d'espérance. Je ne viens pas non plus donner de fausses couleurs à la vie de quelqu'un de ces chrétiens lâches et imparfaits qui n'ont eu qu'un soin médiocre de leur salut, et dans la mort desquels on ne peut trouver de consolation solide, parce que l'espérance qu'ils nous laissent de leur bonheur est très-faible. Comme nulle espérance n'approche de celle qu'on doit concevoir du salut d'une vierge consacrée à Dieu, nulle consolation ne peut égaler celle que donne sa mort précieuse. *Au moment*, dit saint Cyprien, *que les vierges prennent Jésus-Christ pour leur époux*, *elles entrent en possession de sa gloire. Elles sont en quelque sorte sur la terre ce que les autres élus ne doivent être que dans le ciel. Avant que de ressusciter*, *elles possèdent les avantages de la résurrection ; et ne vivant encore que dans le temps où tout est corruptible*, *elles tiennent de l'éternité, d'où la corruption ne peut approcher* (*Cypr.*, *de dis. et hab. virg.*). Qu'est-ce donc que l'on ne doit pas espérer pour elles, quand elles se présentent à la porte du ciel pour entrer dans cette éternité bienheureuse?

Nous pouvons présumer, messieurs, que madame de Rohan ayant fidèlement rempli tous les devoirs d'un état si saint et si privilégié, elle aura entendu de la bouche de son époux ces paroles si pleines de charmes pour elle et de consolation pour nous : *Venez, ma bien-aimée*, *venez du Liban ; venez et vous serez couronnée* (*Cant.*, IV, 8). Nous pouvons présumer que bien loin que la justice de Dieu ait trouvé en elle des fautes qu'il ait fallu expier par les flammes vengeresses, sa bonté n'y aura trouvé que des vertus qui auront mérité d'être récompensées par des couronnes. C'est aussi le grand souhait que l'on fit pour elle le jour de sa bénédiction : *Non inveniat in te ultrix flamma quod urat*, *sed divina pietas quod coronet* (*Pontific. Rom. de Bened. et Consecr. Virgin.*).

L'Eglise se promet beaucoup d'une vierge qu'elle consacre, mais elle se promet encore davantage d'une abbesse qu'elle bénit. Voilà, messieurs, les deux états de la vie de madame de Rohan. Elle a été simple religieuse, elle a été abbesse, vierge et chef des vierges : et quelque hautes que soient les espérances de l'Eglise sur les personnes d'une profession si sainte et si sublime, je ne crains pas de vous dire que cette illustre princesse y a heureusement répondu.

Considérez-la d'abord dans le cloître où elle s'est renfermée dès sa plus tendre enfance, et vous conviendrez qu'elle a répondu aux espérances de l'Eglise, en qualité de vierge de Jésus-Christ.

Considérez-la dans la suite de sa vie à la

(1) L'assemblée des archevêques et évêques.

tête des chastes épouses de l'Agneau, dont la conduite lui a été confiée, et vous avouerez qu'elle a répondu aux espérances de l'Eglise en qualité d'abbesse.

C'est, messieurs, sur cette fidélité inviolable à remplir tous ses devoirs dans les deux états de la vie, que je fonde les deux parties de son éloge et le sujet de votre consolation. *Non contristemini sicut et cæteri qui spem non habent :* ne vous affligez donc pas comme le reste des hommes qui n'ont point d'espérance.

PREMIÈRE PARTIE.

L'Eglise découvre toujours son esprit dans ses cérémonies, afin que ses enfants y étant pleinement instruits de ce qu'elle exige d'eux dans l'état où son divin Epoux les appelle, ils soient inexcusables, s'ils ne remplissent pas son attente. C'est donc dans la consécration d'une vierge que nous pouvons remarquer ce que l'Eglise en espère pour la perfection de son état, et j'y trouve en effet qu'elle lui met ces paroles à la bouche : *Omnem ornatum sæculi contempsi propter amorem Domini mei Jesu Christi; j'ai méprisé tous les ornements du siècle pour l'amour de mon Seigneur Jésus-Christ* (*Pontific. Rom. de Bened. et Consecr. Virgin.*).

Par là l'Eglise déclare qu'une vierge doit renoncer à tout ce que le monde a de pompeux et d'éclatant. Mais parce que le plus souvent on ne se sépare du monde qu'en apparence et qu'en bannissant du cœur l'amour d'un si dangereux ennemi, l'on en conserve une idée avantageuse dans l'esprit, il faut qu'elle le méprise en le quittant : *Contempsi.* Et comme l'on peut quitter le monde, et même le mépriser par des vues humaines, il faut qu'elle le quitte et le méprise, uniquement pour l'amour de Jésus-Christ : *Propter amorem Domini mei Jesu Christi.* L'Eglise veut encore qu'une vierge ne fasse aucune démarche dans sa vie, qui ne la conduise a son époux : *Allez*, lui dit-elle, *au-devant de Jésus-Christ; Exi obviam Christo Domino.* Elle veut enfin que cette vierge ainsi séparée du monde et marchant vers son époux, y fasse marcher les autres avec elle, en servant d'exemple à toutes ses compagnes et même à tous les chrétiens, et c'est ce que le pontife qui la consacre demande à Dieu pour elle : *Ut possit bene vivendi aliis exemplum præbere.* Ce sont là les chefs principaux où se réduisent toutes les espérances que l'Eglise conçoit d'une vierge qu'elle consacre à Dieu, et j'ose avancer que madame de Rohan les a heureusement remplies.

Qui posséda jamais dans le monde de plus grands avantages qu'elle? Elle s'y trouva, messieurs, avec une naissance non-seulement illustre, mais royale; et si elle n'était pas fille de roi, du moins descendait-elle de plusieurs rois, puisqu'il n'y a presque point de couronne dans l'Europe, qui n'ait été sur la tête de quelqu'un de ses ancêtres. La fortune qui se lasse quelquefois de seconder la haute naissance, et le temps, qui semble avoir un droit fatal de changer tout en changeant lui-même, le temps, dis-je, et la fortune n'ont pas eu ces malheureux avantages sur la maison de Rohan. On peut dire que pour avoir changé de situation, elle n'en est pas moins élevée, et qu'elle conserve aujourd'hui le même éclat qu'elle avait autrefois. Ce n'est pas sans doute l'avoir perdu que de faire un des principaux ornements de la plus belle cour de l'univers et d'être soumise à un roi, qui, aussi puissant et plus modéré que ces empereurs fameux à qui l'ancienne Rome voyait des courtisans couronnés, ne mérite pas moins qu'eux d'avoir des souverains pour sujets, et qui en aurait plus qu'eux, si sa modération ne s'opposait à sa puissance.

N'oublions pas ce que le Saint-Esprit n'a pas oublié dans les saintes femmes, dont il a relevé le mérite (*Judith*, VIII, 7). Madame de Rohan avait des charmes et de la beauté; et c'est même en sa personne que s'est vérifiée cette parole de saint Ambroise : Que la beauté de l'esprit répond souvent à celle du corps : *Species corporis simulacrum est mentis* (*S. Ambr.*, *lib.* II *de Virginit.*) : car elle avait encore reçu du ciel un esprit solide, aisé, naturel, juste, et d'une étendue merveilleuse, qui la rendait capable des plus grandes comme des plus petites choses, et qui faisait dire à ceux qui avaient l'honneur de la bien connaître, qu'elle était née avec une égale disposition pour le gouvernement et pour les lettres. Mais sa modestie l'obligeait à cacher avec soin ce dernier talent, au lieu que l'autre se découvrait de lui-même.

Monde corrompu, ce n'était pas pour toi que tant de belles qualités étaient destinées. Cette princesse ne les avait reçues que pour les mépriser généreusement; et tant de grandeurs ne devaient servir que de matière à un grand sacrifice. A peine les lumières de la foi lui eurent-elles découvert la gloire de sa seconde naissance, que l'éclat de la première s'évanouit à ses yeux. Sensible à la seule grandeur qu'elle tirait de son baptême, où elle avait reçu le pouvoir d'être fille de Dieu (*Joan.*, I, 12), elle n'estimait presque plus la grandeur qu'elle tenait des hommes, qui même ne lui paraissaient vraiment nobles, qu'autant qu'ils le devenaient par la fuite du péché : *Noscibiles de emendatione vitiorum* (*Tertull.*).

Elle méprisa toujours cet avantage, dirai-je heureux, ou malheureux, qui fait toute la complaisance et toute l'application de la plupart des femmes du siècle; elle était trop bien instruite de *la science des saints* (*Sap.*, X, 10), pour ignorer la première règle du christianisme, qui apprend à un disciple de Jésus-Christ *à crucifier sa chair* mortelle (*Galat.*, V, 24).

Que s'il lui est permis de l'estimer, ce ne peut être, dit saint Cyprien, que lorsqu'elle souffre constamment pour la gloire de son Dieu, que lorsque des femmes, qui n'ont que la faiblesse en partage, se trouvent plus fortes que les hommes qui les martyrisent, et que le fer et le feu, les croix et les bêtes farouches sont la matière de leurs combats,

et les instruments de leurs triomphes : ce sont là les ornements précieux dont le corps d'un chrétien peut être embelli (*S. Cypr.*, *De disc. et hab. Virg.*).

Madame de Rohan savait que la beauté est un don de Dieu, mais elle n'ignorait pas que depuis le péché elle est un piége. Parce qu'elle est un don de Dieu, elle la consacra de bonne heure à son bienfaiteur ; et parce qu'elle est un piége, elle la cacha dans le cloître, où l'on peut dire qu'elle ne renonça pas seulement au monde, mais encore à l'usage des sens. Et remarquez, messieurs, quelles sont les circonstances glorieuses de son sacrifice.

Les sens ne nous sont donnés que pour l'usage, parce que ce sont des puissances qui ont un rapport essentiel aux actions qu'elles doivent produire, en telle sorte que l'âme n'est pas si étroitement unie à notre corps, que la vue l'est à nos yeux, et l'ouïe à nos oreilles. Les tyrans ont bien eu des glaives pour séparer l'âme du corps, mais ils n'en ont jamais trouvé pour séparer les sens des opérations qui leur sont propres. Il a fallu que Jésus-Christ ait apporté du ciel ce glaive miraculeux (*Matt.*, X, 34), pour le mettre entre les mains des vierges, afin qu'elles aient des yeux sans regarder ce qu'il n'est pas permis de désirer, des oreilles sans écouter ce qui les peut corrompre, une bouche sans tenir des discours superflus.

Ce glaive a été donné à la vierge illustre que nous louons, et elle s'en est heureusement servie pour offrir au Seigneur un sacrifice nouveau. Jérémie se plaignait de ce que *son âme était devenue la proie de ses yeux* (*Thren.*, III, 51), et elle a condamné les siens à la solitude pour les détourner mieux de la vue des vanités (*Greg. pap.*, *Moral. lib.* XXI, *cap.* 2). Le Sage nous conseille *d'environner nos oreilles d'épines, pour ne point écouter la méchante langue* (*Eccli.*, XXVIII, 28); et elle a cru qu'il serait plus sûr de les éloigner de la conversation profane des enfants du siècle, qui corrompt d'ordinaire les bonnes mœurs. David demandait à Dieu *de mettre sur sa bouche une garde de circonspection et de prudence, qui empêchât son cœur de s'égarer dans des paroles de malice* (*Psalm.*, CXL, 3); et notre princesse a voulu que Dieu lui-même veillât sur la sienne dans le cloître, où sa présence divine lui imposerait un silence respectueux. Ainsi elle n'y a vu que des objets qui inspirent la sainteté; elle n'y a donné son attention qu'aux vérités saintes ; elle ne s'y est entretenue qu'avec Dieu seul.

Gardez-vous bien, messieurs, de donner à sa retraite un motif indigne de sa piété et de la grandeur de son âme. Je sais que dans ces occasions l'autorité usurpe souvent les droits de la liberté naturelle, et que l'inclination se trouve forcée par un fâcheux et pénible devoir. Combien de fois les mères ont-elles donné un consentement que les filles ne donnaient pas ? Combien de fois a-t-on offert à Dieu des sacrifices où le cœur, qui n'osait imposer silence à la bouche, refusait en secret ce que la main présentait en public ? Et combien de fois a-t-on obligé les puissances temporelles d'interposer leur autorité, pour faire rendre au siècle des victimes que la religion n'agrée pas ?

Mais cette cruelle indiscrétion ne fut point exercée à l'égard de la princesse que nous pleurons. Dès l'âge de sept ans elle entra dans la maison du Seigneur, et son éducation fut confiée à une religieuse habile, pieuse et désintéressée, qui ayant su profiter des belles dispositions qu'elle trouva dans son esprit et dans son cœur, les remplit bientôt de la connaissance et de l'amour du vrai bien. Dans un âge plus avancé, où sa raison fut entièrement formée, elle fit un choix libre, et se déclara pour la retraite. Monsieur le duc de Montbazon, son père, s'opposa sincèrement à son dessein : ce ne fut que par beaucoup de prières et de larmes qu'elle obtint son consentement ; et elle se vit réduite à la nécessité de pratiquer cette maxime de l'Evangile, qui prescrit aux enfants de haïr leur père et leur mère, pour se rendre dignes de Jésus-Christ (*Luc.*, XIV, 26).

Abusa-t-elle jamais des lumières surprenantes de son esprit et des riches talents dont Dieu l'avait honorée ? Elle n'imita jamais celles de son sexe, qui ne se servent des connaissances qu'elles ont acquises, que pour paraître spirituelles dans ces entretiens inutiles qui font toute l'occupation des gens du monde, et que la religion regarde comme un commerce de médisance et d'oisiveté. Pour être extraordinairement éclairée, elle n'en fut pas moins modeste. Si l'on admira la force et la beauté de son esprit dans ses paroles et dans son silence même, on ne remarqua jamais qu'elle affectât de le découvrir ; et encore que l'on ait une pente naturelle à l'orgueil pour peu que l'on ait de mérite, elle pensa toujours humblement du sien.

Mais parce qu'elle n'avait pas reçu tant de lumières pour les laisser inutiles, ou pour s'en servir mal ; qu'elle se croyait obligée d'en rendre compte à celui qui nous doit punir des talents enfouis (*Matth.*, XXV, 28), aussi bien que de la moindre parole oiseuse (*Ibid.*, XI, 36) ; qu'elle voulait même consacrer à Dieu tout ce qui lui restait des ornements du siècle, qui pouvaient servir au tabernacle (*Exod.*, XXXV, 21), elle en fit un usage digne de sa profession, en les sanctifiant par la méditation sérieuse des vérités saintes.

Tout le monde vous lit et vous admire, précieux monuments de son esprit, fruits sacrés de son travail et de ses veilles, et vous serez toujours une preuve invincible de ce que je dis. Je parle, messieurs, de l'excellente paraphrase qu'elle a faite des livres des Proverbes, de l'Ecclésiaste, de la Sagesse, et des Psaumes de la pénitence : ouvrage pieusement entrepris et heureusement exécuté, où le discernement paraît, où la justesse éclate, où l'éloquence triomphe, où la parole de Dieu est expliquée dans son vrai sens. Et, pour louer cette savante fille par les mêmes vérités qu'elle a si bien expri-

més, on peut dire qu'ayant trouvé le secret d'entrer dans cette *Maison que la sagesse s'est édifiée pour y expliquer ses mystères* (*Prov.*, IX, 11) elle a eu le bonheur de les comprendre tous et d'acquérir cette infinité de connaissances qui sont promises aux amateurs sincères de cette vertu (*Sap.*, VII, 17, *et seq.*): en telle sorte qu'elle a pu dire, comme Salomon, qu'en préférant l'amour de la sagesse aux pompes du monde, elle a été comblée de tous les biens avec celui-là : *Venerunt mihi omnia bona pariter cum illa* (*Sap.*, VII, 8, 11).

Mais comme elle ne s'appliquait pas à l'étude de l'Ecriture sainte, par une curiosité dangereuse, ni par un vain désir de savoir, elle ne devint ni aveugle ni présomptueuse. L'orgueil ne ferma pas les yeux de son âme, mais l'humilité les ouvrit toujours, et son travail l'instruisit et l'édifia tout ensemble. Bien loin de s'élever des grandes lumières qu'elle y recevait, elle y apprit au contraire à déplorer l'application stérile et infructueuse de ceux qui consument leur vie dans la recherche des secrets de la nature (*Eccle.*, I, 13, *et seq.*). Elle médita *les œuvres de Dieu* (*Eccl.*, VIII, 17), mais elle n'en chercha pas *les raisons;* et convaincue de *la vanité de toutes les choses de la terre* (*Eccle.*, I, 2), elle s'humilia en entrant dans la pensée du plus humble des rois pénitents, pour couvrir de honte et de confusion tous les ennemis de son salut (*Psal.* VI, 11).

Elle renonça donc à tous les avantages du siècle, non parce que le monde la méprisait, mais parce qu'elle eut un mépris infini pour le monde; non parce que le monde la rebutait par ses dégoûts, mais parce que Jésus-Christ l'appelait à lui par les attraits de sa grâce et de son amour. *Il l'attira*, messieurs, *et*, comme parle l'Ecriture, *elle courut après le doux parfum de ses odeurs* (*Cant.*, I, 3), et elle s'unit à lui par *un amour tendre et passionné* qui bannit toutes les affections de la terre, par *un amour prudent et sage* qui régla tous les mouvements de son cœur, par *un amour fort et courageux* qui, n'étant ni dissimulé ni contraint, triompha de tous les obstacles. Ce sont les trois qualités que donne saint Bernard au parfait amour (*S. Bern.*, *Serm.* 29 *de Divers.*).

Dieu tout puissant et tout bon, par quel miracle de votre puissance et de votre bonté, des créatures si corrompues par le péché de leur origine, si remplies de l'amour-propre, si éblouies de toutes les vanités qui les environnent, si amollies par la grandeur, par l'abondance et par la prospérité, ont-elles la force de tout quitter, de prendre votre croix et de vous suivre? C'est vous, Seigneur, et non pas elles; c'est votre grâce et non pas leur force, qui en vient à bout. C'est vous qui sanctifiez les unes dans le sein de leur mère et qui prenez les autres à la mamelle pour leur faire annoncer vos louanges (*Jerem.*, I, 5; *Galat.*, I, 15; *Psal.* VIII, 3; *Matth.*, XXI, 16). C'est vous qui dès l'enfance même aviez gravé dans le cœur de madame de Rohan les impressions de ce parfait amour, et qui depuis n'avez fait que couronner vos dons en elle.

A peine avait-elle quatre ans, lorsqu'elle se trouva dans cet ermitage du Carmel, que le nombre, la naissance et la piété des vierges saintes qui l'habitent, ont toujours rendu si célèbre (1). Elle y jeta les yeux pour la première fois de sa vie sur l'image de Jésus-Christ crucifié : et comme on lui eut expliqué selon sa portée les mystères adorables de l'Homme-Dieu, les humiliations de sa naissance et les ignominies de sa mort, elle en fut sensiblement touchée; et prévenant les lumières de la raison par celles de la foi, elle connut en quelque sorte Jésus-Christ, avant que de se connaître elle-meme. Dès lors elle commença de l'aimer; elle versa des pleurs pour lui, comme il avait versé du sang pour elle, et, sensible à la honte et aux opprobres de sa nudité, elle voulait qu'on lui ôtât sa robe pour en couvrir son Rédempteur.

Si Jésus-Christ se glorifia devant ses anges de la robe que lui avait donnée un catéchumène, lui qui prend toujours pour des effets les bons et les sincères désirs, que ne dit-il point de celle qu'avait voulu lui donner une enfant? Si nous lisons dans l'Evangile que lorsqu'il était sur la terre, il appelait à lui les enfants pour les bénir (*Luc.*, XVIII, 16), quelle bénédictions ne versa-t-il pas du ciel sur celle-ci, pour reconnaître de premiers sentiments de tendresse et de libéralité, d'autant plus sincères que son cœur était alors incapable de déguisement et de dissimulation? Non, jeune princesse, une si belle action ne demeurera pas sans récompense. Pour cette robe que vous avez voulu donner à votre divin Sauveur, il conservera dans toute sa blancheur la robe d'innocence dont vous avez été revêtue dans le baptême, qui vous fera mériter enfin la robe d'immortalité; et pour me servir de l'expression du grand apôtre, vous paraîtrez à l'avenir revêtue de Notre-Seigneur Jésus-Christ : *Induimini Dominum Jesum Christum* (*Rom.*, XIII, 14). Et que pouvait marquer cette envie d'une enfant de quitter sa robe pour en couvrir le Fils de Dieu, sinon qu'elle quitterait un jour toutes les choses de la terre, qui, selon saint Grégoire pape, sont comme des vêtements dont nous sommes couverts (*S. Greg. Pap.*, *Homil.* XXXII, *in Evang.*)? Elle les quitta, messieurs; et l'on la vit bientôt après se dépouiller de tous les ornements de la naissance, de la beauté, de l'esprit, pour en faire à Jésus-Christ un sacrifice si entier et si agréable, qu'elle ne pensa plus qu'à lui, qu'elle ne travailla plus que pour lui, et que même elle ne vécut que pour aller à lui.

On va, disent les Pères, au-devant de Jésus-Christ par la pratique des vertus chrétiennes; et c'est les pratiquer dans toute leur perfection que d'observer exactement la règle de saint Benoît; règle si austère, qu'elle semble avoir rétréci la voie étroite de l'Evangile. On y afflige le corps par tout ce que la pénitence a de plus rude et de plus péni-

(1) Les Carmélites du grand couvent de Paris.

ble ; on y humilie l'esprit par tout ce que la religion a de plus sévère et de plus mortifiant.

Lorsque madame de Rohan se fut soumise à une règle si sainte, elle se dit à elle-même que tout ce qui y était compris *serait accompli jusqu'à un seul point* (*Matth.*, V, 18). L'effet suivit ses paroles, messieurs, et la jeune novice passa d'abord pour un modèle de la perfection religieuse, embrassant avec joie toutes les actions d'humilité, de mortification et de pénitence. Elle fit ses vœux au temps marqué, et à mesure qu'elle avançait en âge, elle croissait en vertu. Grande naissance, esprit élevé, complexion délicate, vains et honteux prétextes dont les âmes irréligieuses couvrent leur relâchement, vous ne fûtes jamais pour elle des sujets recevables d'adoucissement ou de dispense. Les jeûnes, les prières, les disciplines, toutes les austérités de la règle, furent pour elle comme pour la moindre de ses sœurs ; quoique Dieu lui épargnât souvent ses pénitences ordinaires, en lui en envoyant d'autres, qu'elle recevait de sa main avec une soumission toute chrétienne. Plus d'une fois, ayant des maux violents et insupportables, dont sa seule piété lui faisait entreprendre la guérison, on a vu les maîtres de l'art surpris de sa fermeté et de sa patience, et celle qui souffrait moins sensible à la douleur que ceux qui la faisaient souffrir.

L'obéissance, qui pour l'ordinaire révolte le plus dans le cloître, était sa vertu favorite. Elle trouvait plus de plaisir à obéir que les gens du monde n'en trouvent à commander ; et peu de temps avant sa mort on lui avait entendu dire : que *depuis l'heureux jour qu'elle s'était donnée à Dieu dans la retraite, elle ne s'était pas repentie un seul moment de la profession qu'elle avait embrassée, parce qu'elle préférait l'honneur d'obéir à la règle de saint Benoît, à la gloire de commander à toute la terre.* Aussi l'observa-t-elle toujours : et c'est même pour avoir voulu l'observer trop exactement jusqu'à la fin de sa vie, qu'elle tomba dans une maladie mortelle ; si bien qu'elle fut la martyre de sa règle, comme elle en avait été l'apôtre.

Ce n'est pas sans raison, messieurs, que je lui donne cette qualité glorieuse. Elle a porté la règle dans les monastères où elle n'avait jamais été introduite, et elle lui a conservé, pour ne pas dire augmenté, toute sa vigueur dans ceux où elle florissait déjà. Non contente de la prêcher par ses paroles et par ses exemples, elle l'a éclaircie par d'excellents commentaires : et en cela elle n'a pas fait une nouvelle loi, elle s'est contentée de suivre celle de son Père. Mais comme le juste, selon la parole de saint Paul (II *Tim.*, II, 9), ne se renferme pas dans les bornes de la loi, parce qu'il les passe par sa perfection, madame de Rohan a ajouté à celle qu'elle devait suivre des perfections qui n'y étaient pas. On n'entend bien une loi, dit le Prophète, que lorsqu'on la pratique bien : *Intellectus bonus omnibus facientibus eum* (*Psal.* CX, 10) ; et puisque l'intelligence que l'on en a dans l'esprit n'est que la suite de l'amour que l'on en conserve dans le cœur, il faut conclure que madame de Rohan n'en a été une si excellente interprète que parce qu'elle en était une fidèle observatrice. C'est par cette voie que cette vierge sage est allée au-devant de son Epoux, et en y allant elle-même, elle y a fait aller les autres, selon l'attente de l'Eglise.

Les vierges, aussi bien que les prêtres, avec lesquels elles ont de si saints rapports, ne font que la moitié de leur devoir en travaillant à leur sanctification propre, et pour le faire tout entier, elles sont obligées de travailler à celle de tous les chrétiens. Pendant plusieurs siècles l'Eglise a voulu qu'elles vécussent dans la maison de leurs parents et dans le commerce du monde, et qu'elles parussent dans le temple du Seigneur à la tête des autres fidèles, pour leur être un exemple présent et continuel de toute sorte de vertus. Elle a voulu, pour me servir des expressions de saint Chrysostome, qu'elles fussent dans le monde comme un modèle achevé de la sagesse chrétienne, que leur sainteté attirât l'admiration de toutes les créatures, et que leur présence fît la même impression sur les esprits qu'eût pu faire un ange de la première hiérarchie, s'il fût descendu du ciel ; car les vierges sont les anges de la terre. Maintenant elle a changé de conduite, et depuis quelques siècles elle les dérobe à la vue du monde.

Elle fait à l'égard des anges de la terre ce que Dieu a fait à l'égard des anges du ciel. A la naissance du monde les anges paraissaient souvent parmi les hommes, et maintenant ils n'y paraissent plus. Aussi, dans les premiers temps de l'Eglise, les vierges paraissaient, et maintenant elles se dérobent à notre vue. Alors cette sage Mère les faisait paraître pour servir d'exemple au monde, et maintenant elle les cache pour punir ce monde même de n'avoir pas profité des grands exemples de vertu qu'elles lui donnaient ; ou peut-être les cache-t-elle pour les mettre en sûreté, parce qu'elle n'espérait pas tant que le bon exemple des vierges sanctifiât le monde, qu'elle craignait que le mauvais exemple du monde n'affaiblît la vertu des vierges. Je me trompe, messieurs, elle les cache pour les rendre plus exemplaires que jamais ; l'exemple le plus important que l'on puisse donner aujourd'hui étant celui de la retraite. Dans tous les temps, les apôtres, les prophètes, les anges mêmes nous ont conseillé de quitter le monde. *Sortez de Babylone*, dit un ange dans l'Apocalypse, *de peur que vous n'ayez part à ses péchés* (*Apoc.*, XXVIII, 4) ; *retirez-vous*, dit le prophète Isaïe, *et ne touchez point à ce qui est impur* (*Isa.*, LII, 11) ; *sauvez-vous du milieu de cette race corrompue*, dit l'apôtre saint Pierre (*Actes*, II, 10).

Ce que ces voix célestes nous ont dit, les vierges nous le répètent par leur silence. C'est le meilleur conseil, l'instruction la plus utile, l'exemple le plus touchant que l'on puisse donner aux chrétiens : car si les vierges saintes, qui, dans le langage de saint

Cyprien, sont *la plus illustre partie du troupeau de Jésus-Christ* (*S. Cypr.*, *de Disc. et hab. virg.*), risquaient pour leur salut, quand elles vivaient dans le commerce du monde, quelle sûreté y peut-il avoir pour des mondains, qui sont sans doute la plus vile partie de l'Eglise?

Mais quoi qu'il en soit des intentions de cette Mère charitable en dérobant les vierges à la vue du monde, l'on peut toujours assurer que la retraite de madame de Rohan a été très-exemplaire, puisque tous les chrétiens y ont trouvé des vertus dignes de leur imitation. Les grands du monde y ont pu apprendre que, bien loin de s'enorgueillir de l'état sublime où la naissance les a mis, ils doivent au contraire s'en humilier davantage, puisque toutes leurs grandeurs sont autant d'obstacles à leur salut, et que, suivant les paroles expresses de l'Evangile (*Matth.*, XIX, 24), ils se voient réduits à la dure nécessité de vaincre des difficultés presque insurmontables pour entrer dans le royaume des cieux. Les dames mondaines, qui font de leur corps une idole à laquelle elles sacrifient à toute heure, ont pu se convaincre que *la beauté est vaine et trompeuse* (*Prov.*, XXXI, 30), quand elles lui ont vu cacher et mépriser tous les charmes que le monde admire. Les justes, qui ont appris de saint Paul (*Heb.*, VI, 4 *et seq.*) combien il est difficile de réparer les chutes faites après le baptême, ont appris d'elle que le moyen le plus assuré de ne point perdre une innocence que l'on ne recouvre presque jamais, est de quitter le monde dès l'âge de sept ans; et il n'a pas tenu à elle que les pécheurs qui ont vieilli dans le crime ne lui aient envié le bonheur qu'elle a eu de *porter le joug du Seigneur dès sa plus tendre jeunesse* (*Thren.*, III, 27). N'a-t-elle pas représenté à ces ambitieux qui font sans cesse des projets de fortune et des plans d'élévation, que l'obéissance rendue à la loi de Dieu est plus honorable et plus glorieuse que toutes les couronnes de la terre? et n'a-t-elle pas convaincu ces chrétiens délicats, qui regardent la pénitence comme imcompatible avec la naissance distinguée, que le corps des princesses n'est pas moins capable des plus grandes austérités que celui du commun des hommes, quand la faiblesse de la chair est soutenue par la force de l'esprit?

J'ai dit, avec saint Chrysostome, que lorsqu'une vierge paraît en public, il faut que sa présence fasse le même effet sur ceux qui la voient que ferait celle d'un chérubin ou d'un séraphin (*Chrysost.*, *loc. supr. cit.*). Ceux qui ont eu l'honneur de s'entretenir avec la vierge que nous regrettons ont également éprouvé les lumières et les ardeurs de sa charité. Les mondains la quittaient dégoûtés du monde, et les solitaires plus enflammés de l'amour de la solitude. L'Eglise veut encore, suivant la pensée de ce saint docteur, qu'une vierge soit *un modèle achevé de la sagesse chrétienne et de la science des saints*. Le parloir de madame de Rohan était une école des plus hautes vérités du christianisme. Comme elle avait trouvé l'art de rendre sa conversation agréable et utile à toute sorte de personnes, sans s'éloigner de l'exacte modestie de son sexe et de sa profession, les plus éclairés qui l'entendaient parler des vérités de la religion sortaient d'avec elle charmés et édifiés tout ensemble; et les esprits ordinaires, auxquels elle savait proportionner ce qu'elle disait, en recevaient de nouvelles lumières pour la perfection de leur état.

Epouse de Jésus-Christ, l'Eglise est contente de vous : elle trouve que vous vous conduisez si bien vous-même en qualité de vierge, qu'elle prétend désormais que vous en conduisiez d'autres ; et après vous avoir vu si bien remplir son attente dans le premier état de votre vie, elle a lieu d'espérer que vous ne la remplirez pas moins heureusement dans le second. En effet, messieurs, je vais vous montrer que madame de Rohan l'a remplie, quelque grande qu'elle fût : heureux si la faiblesse de mes expressions ne diminuait pas le prix des grandes actions dont je dois vous entretenir dans la dernière partie de son éloge.

SECONDE PARTIE.

Telle est la règle de la justice que Jésus-Christ a établie, que plus on a reçu, plus on est obligé de rendre, et que celui à qui l'on a confié plus de talents a plus de devoirs à remplir (*Luc.*, XII, 48). L'Eglise, dont les maximes sont toujours conformes à celles de son Epoux, fait aussi de la mesure et de la portée de chaque état la règle de ses espérances; et si elle se promet beaucoup des vierges qui sont conduites, il est juste qu'elle se promette davantage d'une abbesse qui les conduit.

Comme l'on s'ingère ordinairement aux dignités, elle espère qu'une abbesse témoignera par ses bonnes œuvres que sa vocation a été divine (1); qu'étant déjà parfaite lorsqu'elle est élue, elle persévérera dans la justice et dans la sainteté (2); qu'elle gouvernera le troupeau que le Seigneur lui confie avec la douceur d'une mère, et non pas avec l'autorité d'une maîtresse (3); qu'elle sera la forme et le modèle de ceux qui conduisent les âmes (4), et comme une diaconesse qui marchera sur les traces de saint Etienne, premier diacre (5); et qu'enfin comme Marie, sœur de Moïse, après avoir passé la mer Rouge à la tête des filles d'Israël, chanta des cantiques de louange sur le rivage (6); ainsi une abbesse, après avoir achevé son ouvrage, entrera dans le ciel avec toutes les vierges qu'elle aura con-

(1) Tribue, quæsumus, huic famulæ tuæ adeptam bene gerere dignitatem, et a te sibi præstitam bonis operibus comprobare.

(2) Sta in justitia et sanctitate.

(3) Accipe gregis dominici maternam providentiam.

(4) Sit exemplum et forma justitiæ, ad gubernandam regendamque Ecclesiam tuam fideliter.

(5) Talis in hoc ministerio perseveret, qualis Levita sanctus Stephanus meruit perdurare.

(6) Da.... inchoati operis consummatum effectum.

Qui sororem Moysi Mariam.... ad æternam gloriam cum omnibus illis introeat læta.

duites, pour chanter avec elles le nouveau cantique, en suivant l'Agneau partout où il ira. C'est là, messieurs, ce que l'Église prononce à la bénédiction d'une abbesse (*Pontif. Rom., de bened. abbatissæ*) : ce sont là les grandes espérances qu'elle conçut de madame de Rohan, quand elle lui confia la conduite des vierges de Jésus-Christ; espérances qu'elle a si heureusement remplies, qu'elles font aujourd'hui le sujet de sa gloire et de votre consolation : *Non contristemini, sicut et cœteri qui spem non habent.*

Le premier effet de la vocation du ciel est de nous représenter toutes les élévations comme des précipices; de nous faire craindre que ce ne soit pas Dieu, mais les hommes qui nous appellent ; et en nous occupant tout entiers de la vue humiliante de nos défauts, de nous attacher plus fortement à la dernière place quand on nous destine la première. Moïse, choisi pour être le libérateur du peuple de Dieu, oppose ses défauts à une charge si glorieuse (*Exod.*, III, 11); et Saül, encore juste, ne parle que de la bassesse de sa maison à celui qui veut l'élever sur le trône d'Israël (I *Reg.*, IX, 21). Telle a été, dans la nouvelle loi, l'humilité des Basile et des Chrysostome, des Ambroise et des Grégoire, qui n'ont accepté la conduite des âmes qu'après y avoir été contraints.

Madame de Rohan, se réglant sur ces grands modèles, fit voir que sa vocation venait de Dieu, par l'humble refus qu'elle fit, à l'âge de vingt-deux ans, de la dignité qui lui fut présentée, et qu'elle n'accepta qu'après le commandement exprès de ses supérieurs.

Commandement difficile, messieurs, et le plus difficile sans doute qu'elle eût reçu de sa vie ! Alors, l'obéissance, qui avait toujours fait ses délices, devint en quelque manière son tyran; et il ne lui fut rude d'obéir que lorsqu'on lui ordonna de n'obéir pas, mais de commander aux autres. Consolez-vous néanmoins, humble fille d'un Dieu *fait obéissant jusqu'à la mort* (*Philipp.*, II, 8), vous ne sortirez pas de la dépendance et de la sujétion, et vous obéirez toujours, lors même que vous commanderez, puisque tous les commandements que vous serez obligée de faire ne seront que les suites de votre obéissance.

Elle accepta donc l'abbaye de Caen, et tout humble qu'elle était, elle ne devait pas refuser cette élévation. J'apprends de saint Grégoire le Grand que l'humilité qui fait refuser les dignités ecclésiastiques est véritable, quand l'opiniâtreté ne s'y mêle pas ; qu'au contraire, elle est toujours fausse, quand on refuse un rang où l'ordre de Dieu engage, et dans lequel on peut être utile à l'Église; parce que la soumission qu'on est obligé d'avoir pour la volonté de Dieu doit éloigner du vice de l'obstination. Tout ce que peut faire un chrétien, qui sort de la dépendance pour être mis sur la tête des autres, c'est, ajoute ce grand pape, de conserver dans son cœur un grand éloignement pour la charge qu'on lui impose, et de ne l'accepter qu'avec une extrême répugnance : *Ex corde debet fugere, et invitus obedire* (*S. Greg. pap. past. curæ* 1 *p., cap.* 6). Instruite de cette doctrine salutaire, notre princesse fuit l'honneur qu'on lui présenta ; et sa fuite ne consistait pas dans ses paroles, elle était *dans son cœur.* Cependant elle obéit à l'ordre qu'elle crut venir de Dieu, mais elle n'y obéit *qu'avec peine* ; et, empruntant alors le langage de son divin Époux : Mon Dieu, disait-elle, *faites, s'il est possible, que ce calice s'éloigne de moi, néanmoins que votre volonté s'accomplisse et non pas la mienne* (*Luc.* XXII, 42).

Si sa première vocation a été selon les intentions de l'Église, la seconde ne l'a pas été moins. Après avoir gouverné l'abbaye de Caen avec une admirable sagesse, l'air de la mer lui fut si contraire, qu'elle y fut plus d'une fois exposée au danger de mourir ; et craignant qu'une santé affaiblie et presque ruinée ne la mît hors d'état de remplir tous les devoirs de sa charge, elle quitta l'abbaye de Caen pour celle de Malnoue, où sa santé se rétablit.

Critique mondaine, éloigne d'ici ta malignité, et n'entreprends pas de chercher dans le fond des cœurs ce qu'il n'appartient qu'à Dieu d'y découvrir. Le concile de Sardique défend les translations, parce, dit-il, qu'on ne voit jamais passer d'une grande église à une plus petite (*Conc. Sardic. habit. ann.* 347, *can.* 1); mais, grâces à Jésus-Christ, on ne peut pas faire ce reproche à l'abbesse dont nous parlons, et tout le monde a pu savoir les circonstances chrétiennes de sa translation canonique.

En changeant de demeure, elle ne changea pas de conduite. Toutes ses vertus la suivirent, et elle persévéra dans la justice et dans la sainteté, comme l'Église le lui avait prescrit. On peut dire qu'elle n'était plus en peine de chercher le royaume de Dieu (*Luc.*, XII, 31), et que l'ayant trouvé dans le premier état de sa vie, elle fut parfaite en entrant dans le second.

On fit une enquête exacte de sa vie et de ses mœurs, et les fidèles attestations de son mérite, qui furent envoyées à Rome, étaient si avantageuses, que le souverain pontife en étant touché et édifié tout ensemble, dit *qu'il y avait là de quoi canoniser la jeune abbesse.* J'avoue que c'est beaucoup; mais je soutiens que ce n'est pas trop. Il faudrait être saint à canoniser pour mériter d'être mis à la tête d'un troupeau qui fait la principale partie de celui de Jésus-Christ. Les directeurs des âmes sont appelés pasteurs, parce, disent les Pères, que comme les brebis ne sont pas conduites par une brebis, mais par un homme, qui est d'une nature infiniment élevée au-dessus de la leur; ainsi, ceux qui conduisent les hommes doivent être, non pas des hommes, mais des anges en vertus et en sainteté. Que s'il fallait conduire des anges, il faudrait être d'une vertu plus qu'angélique, et l'office d'une abbesse n'est-il pas de conduire des vierges, qui sont égales aux anges, comme parle saint Cyprien (*de disc.*

et hab. Virg.), après l'Evangile? *Angelis Dei estis æquales* (*Matth.* XXII, 30).

Ah! qu'il est difficile d'être humble, quand on est si élevé, et qu'il est à craindre qu'en conduisant des saints on ne cesse de l'être soi-même! Mais l'abbesse illustre que nous louons avait appris du Sage que quand on est destiné par son état à la conduite des autres, *on doit vivre parmi eux comme si l'on était un d'entre eux* (*Eccli.*, XXXII, 1), et de l'Evangile que *celui qui gouverne doit être comme celui qui sert* (*Luc.*, XXII, 26), parce qu'il ne doit pas tant considérer la dignité de supérieur qui le distingue des autres que la condition de pécheur qui l'égale à tous. Madame de Rohan, éloignée des fausses vues de la présomption et des saillies aveugles de l'imprudence, conduisit son troupeau avec autant d'humilité que de sagesse; aussi peut-on dire que jamais abbesse n'est mieux entrée dans l'esprit du gouvernement; et, pour nous en convaincre, nous n'avons qu'à l'entendre parler elle-même dans les savants commentaires qu'elle a faits sur la règle de saint Benoît : *Il faut*, dit-elle (1), *qu'une supérieure se connaisse elle-même, et qu'elle ne suive jamais la pente de son humeur; car la vertu étant si proche du vice, qui fait son excès ou son défaut, l'humeur décide souvent, et fait pencher du côté qui lui plaît le mieux. Et comme saint Benoît ordonne aux supérieurs d'être doux et sévères selon les occasions, rien n'est si aisé que de s'y méprendre, en mettant la sévérité de l'humeur à la place d'une rigueur charitable, et un indigne relâchement à la place d'une raisonnable douceur.* Elle ajoute qu'*en gouvernant ses sœurs, selon l'esprit de Jésus-Christ, et non pas selon le sien propre, elle aura de la fermeté sans rigueur, de la force sans dureté, et de la bonté sans faiblesse.* Et craignant enfin qu'on n'abuse du pouvoir absolu que saint Benoît donne à une supérieure : *Il ne faut pas*, reprend-elle, *qu'elle en use toujours, il faut qu'elle prenne l'avis de sa communauté pour agir, non en maîtresse absolue, mais en mère charitable.*

Voilà, messieurs, ce que madame de Rohan pensait du gouvernement monastique, et sa conduite répondit à ses Constitutions. Jamais elle n'agit par caprice : elle se laissa toujours conduire par la raison. Elle ne suivit ses sentiments propres qu'après les avoir examinés devant Dieu, et après avoir pris le conseil des sages.

S'étant donnée à Dieu par des motifs qui ne regardaient que Dieu même, elle voulait que les vierges qui se consacraient à lui sous sa conduite, eussent la même pureté d'intention; et, plus d'une fois, on lui a vu refuser des filles avec de grands avantages temporels, parce que leur vocation lui semblait imparfaite, et en accepter d'autres qui n'avaient que leur seule vertu en partage. Elle leur rendit toujours le joug de Jésus-Christ léger, mais elle ne les en déchargea jamais; et, aussi ferme à leur faire exécuter les choses justes, que facile à leur permettre les innocentes, elle fut, en mille manières, la mère spirituelle de ses religieuses. Elle *les conçut et les enfanta par l'Evangile* (I *Cor.*, IV, 15), pour parler le langage du Saint-Esprit. Elle les nourrit de ses compositions merveilleuses et de ses saintes instructions, tantôt comme d'un lait doux et léger, tantôt comme de viandes solides (I *Cor.*, III, 2), et plus d'une fois elle leur arracha des larmes en leur faisant des exhortations pleines de cette éloquence forte, persuasive et touchante qui lui était si naturelle. Eurent-elles jamais un doute qu'elle n'éclaircît, une affliction qu'elle ne ressentît avec elles (II *Cor.*, XI, 29), un mal qu'elle ne voulût soulager, et qu'elle n'entreprît de guérir?

Ici, messieurs, la charité surprenante de cette mère attire mon admiration, et va surpasser votre attente. Ne se bornant point aux secours spirituels, elle eut un soin très-particulier des religieuses malades; il n'y en eut point qu'elle ne visitât, qu'elle ne consolât, qu'elle ne servît, qu'elle n'assistât à la mort; jusque-là qu'une d'entre elles ayant été séparée de la communauté, parce qu'elle était frappée de cette horrible maladie qui confond les spectateurs avec les malades, la généreuse abbesse voulut bien s'exposer, en la visitant, au danger de perdre la vie pour elle. Inutilement s'appliqua-t-on à lui représenter qu'avec une santé ruinée, elle n'était guère en état de rétablir celle des autres; en vain les filles, baignées de larmes, priaient leur mère de se conserver pour elles; soit qu'elle eût espéré que le feu d'une fièvre maligne ne pouvait entrer dans un cœur déjà rempli du feu de la charité; soit qu'elle voulût en être la victime, rien ne fut capable de lui faire éviter le danger pressant qui la menaçait; et, enfin elle rendit les derniers devoirs à sa fille (*Joan.*, XV, 13).

L'Eglise reconnaît pour martyrs plusieurs de ceux qui sont morts en soulageant les pestiférés; si madame de Rohan n'eut pas dans cette occasion la gloire d'un martyr, parce qu'elle ne mourut point, du moins eut-elle la gloire d'un confesseur, puisqu'il ne tint pas à elle qu'elle ne donnât à sa fille la plus grande marque d'amour, qui, suivant la décision de l'Evangile, est de mourir pour ceux qu'on aime.

Mais en s'acquittant ainsi de tous les devoirs d'un parfaite religieuse et d'une excellente abbesse (vous vous en souvenez, messieurs), elle n'oublia pas ceux de la vie civile, perfectionnée par le christianisme, soit envers ses proches, soit envers ses amis; elle les assista par ses conseils, par ses exemples, par ses prières; et la tendresse de son cœur pour eux, autorisée par les larmes de Jésus-Christ sur le tombeau de Lazare, lui fit ressentir toutes leurs afflictions, et l'obligea même d'en demander à Dieu, ou la fin, ou la patience de les supporter.

Ce n'est donc pas sans raison que l'Eglise espère qu'une abbesse pourra servir d'exemple à ceux-mêmes que Dieu a établis pour

(1) Dans ses Constitutions pour le prieuré de Chasse-Midi sur le troisième chapitre de la règle de saint Benoît.

la gouverner; les pasteurs de l'Eglise sont appelés par Jésus-Christ *la lumière du monde* (*Matth.*, V, 14) : il faut donc qu'une abbesse soit la lumière de la lumière même, et comme j'ai dit qu'une vierge doit servir d'exemple aux chrétiens, celle qui est chef des vierges doit servir d'exemple aux chefs mêmes des chrétiens. Sacrés ministres de Jésus-Christ (1), que cette proposition ne vous surprenne pas, c'est vous-mêmes qui en l'adressant à Dieu pour madame de Rohan, me l'avez mise à la bouche : *Sit exemplum et forma justitiæ, ad gubernandam regendamque Ecclesiam tuam fideliter*; et saint Ambroise(*S. Amb.*,*de Virg.*, *lib.* II, *sub finem*) ne l'a-t-il pas confirmée, en avouant que les vierges saintes lui ont appris beaucoup pour le gouvernement de son Eglise?

S'il est donc vrai qu'une abbesse qui veut répondre aux espérances de l'Eglise doit faire quelque grande action qui puisse servir d'exemple aux pasteurs ecclésiastiques, on peut dire que madame de Rohan en a fait plusieurs; sa vocation sainte, sa translation canonique, son application à l'intelligence des Ecritures, son amour pour la règle qu'elle avait embrassée : ne sont-ce pas là de grands exemples, qui exhortent les pasteurs à remplir tous les devoirs de leur ministère, et qui les confirment dans l'amour qu'ils doivent avoir pour les canons et pour la plus pure discipline de l'Eglise?

La maison où je parle, qui, dans son origine, avait été consacrée à Dieu, était tombée dans la suite des temps sous la puissance des séculiers; madame de Rohan, ne pouvant souffrir que les choses saintes fussent livrées à des mains profanes, devint la seconde fondatrice de ce monastère, et, malgré des difficultés qui auraient été insurmontables à un zèle moins ardent que le sien, elle y établit une sainte société de vierges qui recueillent sur son tombeau les restes précieux de son esprit, et qui en seront toujours animées; ceux qui voudraient imiter cet exemple devraient être les apôtres et comme les nouveaux fondateurs des églises qu'ils gouvernent, en bannissant tout ce qui pourrait s'y être glissé de séculier et de profane.

S'étonnera-t-on après cela de ce que j'ai dit, que madame de Rohan peut être considérée comme une de ces diaconesses dont l'ordre était si auguste dans les plus purs siècles de l'Eglise, et qu'elle a marché sur les traces de saint Etienne? Oui, messieurs, elle y a marché en aimant des ennemis que Dieu a permis qu'elle ait eus pour sa sanctification, et en pardonnant à ceux qui l'avaient offensée, dans un siècle où l'on ne pardonne presque point à ceux que l'on a offensés; elle n'a pas suivi les mouvements de cet orgueil spiritualisé, qui fait ménager une démarche dans la plupart des réconciliations ; elle est allée par la charité à ceux que le monde lui disait d'attendre, et, à l'exemple de David, on l'a vue punir celle qui ne lui annonçait pas avec assez de douleur la mort de son ennemi; c'est ici la grande épreuve de la charité. On se trompe souvent en croyant aimer des personnes que l'on hait encore : mais les disgrâces de notre ennemi, dit saint Grégoire, examinent, pour ainsi dire, notre cœur, et vérifient la force de notre amour : *Amissio felicitatis interrogat vim dilectionis* (*S. Greg. pap.*, *lib.* VII *Moral.*, c. 10); elle n'a pas seulement pardonné les injures faites à sa personne, difficulté que la seule sainteté de sa profession pouvait lui faire vaincre; mais encore celles qu'on avait faites à sa communauté, injures que l'on ne pardonne que très-rarement; l'animosité, qui se couvre du bouclier de la religion et de l'amour de son ordre, est ordinairement invincible.

C'est en cela que notre illustre abbesse s'est montrée digne fille de saint Benoît, qui a fait une action pareille : mais voici une nouvelle invention de sa charité, dont on ne trouvera point d'exemple.

Elle a fondé des prières publiques pour les ennemis. Vindicatifs, qui trouvez le pardon si difficile, la princesse que nous louons ne le trouvait pas tant que vous, puisqu'elle avait accoutumé de dire qu'*elle ne comprenait pas comment un chrétien pouvait avoir du ressentiment d'une injure, après l'exemple que Jésus-Christ lui avait donné sur la croix.* Mais comme elle n'ignorait pas que des personnes même consacrées à Dieu ont quelquefois de l'opposition au divin commandement d'aimer les ennemis, elle trouva un moyen infaillible d'obtenir de Dieu la grâce de les élever au-dessus de cette difficulté; ceux qui s'empressent dans le monde à terminer les querelles, se plaignent souvent de ce qu'ils trouvent les esprits si divisés, qu'il leur est impossible de les réunir. Pourquoi se contentent-ils de paroles, et que n'attirent-ils la grâce de Dieu par leurs prières et par leurs aumônes, pour en obtenir la réconciliation et la paix? Cependant, messieurs, cette même personne qui avait une insensibilité si chrétienne pour ses propres injures, sentait si vivement celles qu'on faisait à Dieu, que lorsqu'on entendait parler de quelque profanation sacrilége, elle voulait que sa communauté expiât par des pénitences extraordinaires une offense où elle n'avait eu nulle part.

Cette illustre abbesse ne pouvait pas mal finir après avoir si bien commencé, et s'étant appliquée avec tant de soin à l'ouvrage qui lui avait été confié, il n'y a pas lieu de douter qu'elle ne l'ait conduit à sa dernière perfection.

Le grand ouvrage de Dieu est Jésus-Christ; le grand ouvrage de Jésus-Christ est l'Eglise qu'il a confiée à ses apôtres, et qui, pour cette raison, sont appelés *les vicaires de son ouvrage* (*Habac.*, III, 2); le grand ouvrage de l'Eglise est la virginité, ouvrage que saint Cyprien admire comme plein d'honneur et de gloire, et comme destiné à la plus grande récompense (*S. Cyprien.*, *de Disc. et hab. virg.*); le grand ouvrage de la virginité est de sanctifier les vierges, et de les conduire à l'Epoux ; et c'est celui dont madame de

(1) Messeigneurs les évêques.

Rohan a offert à Dieu la consommation et la plénitude, comme l'Eglise l'avait espéré.

L'Esprit-Saint, qui *rend témoignage à notre esprit que nous sommes enfants de Dieu* (*Rom.*, VIII, 16), l'assurait si fort que tout ce qu'il demandait d'elle était accompli, qu'après avoir achevé les excellentes Constitutions dont je vous ai parlé pour cette sainte maison, elle dit que *si Dieu voulait l'appeler*, *elle recevrait la mort comme une grâce;* ce fut une espèce de prophétie : Dieu permit, peu de temps après, qu'elle tombât dans sa dernière maladie. Aussitôt qu'elle sentit son mal, elle s'abandonna aux ordres de la Providence, qu'elle avait toujours adorée; et quoique le jour précédent elle eût fait sa communion pascale, elle fit encore une seconde confession *dans l'amertume de son âme*, et le cœur rempli de crainte et d'espérance, elle attendit la mort pour avoir le bonheur de dire, avec Jésus-Christ, que *tout était consommé* (*Joan.*, XIX, 30). Elle arriva, cette mort, avec une étonnante rapidité; madame de Rohan en fut surprise, mais elle n'en fut pas abattue; et son esprit prenant de nouvelles forces à mesure que celles de son corps diminuaient, elle fit des actes de foi, d'espérance, d'amour; elle pria humblement son Epoux céleste d'accepter la consommation de son sacrifice, et cherchant tout son secours dans les vérités saintes qu'elle avait toujours méditées dans les divines Ecritures, elle répéta plusieurs fois ces paroles du roi-prophète : *Cum defecerit virtus mea, ne derelinquas me* (*Ps.* LXX, 9). Seigneur, disait-elle d'une voix faible, mais avec un cœur enflammé de charité, *ne m'abandonnez pas quand ma force me manquera;* ne m'abandonnez pas dans le temps que mes ennemis, indignés de tant de victoires que vous m'avez fait remporter sur eux, vont faire les derniers efforts pour triompher de ma faiblesse; dans ce moment fatal, qui va décider du fruit de toutes les actions de ma vie, et où votre secours me sera plus nécessaire que jamais : *Cum defecerit virtus mea, ne derelinquas me.*

Sa prière ne fut pas sans effet, Dieu la soutint jusqu'au dernier soupir, et en mourant elle pouvait dire, comme Jésus-Christ, qu'elle *n'avait perdu aucune de celles qui lui avaient été données* (*Joan.*, XVIII, 9). Toutes les vierges qui ont vécu sous la conduite d'une abbesse si vertueuse, soit qu'elles jouissent déjà de la gloire dans le ciel, soit qu'elles mènent encore sur la terre une vie toute céleste, sont une preuve invincible de la fidélité avec laquelle leur mère a répondu à cette dernière espérance de l'Eglise, comme tout ce que j'ai dit prouve assez qu'elle a heureusement répondu à toutes les autres.

Oui, messieurs, elle a répondu à tout ce que l'Eglise attendait d'elle, et cette attente si pleinement satisfaite doit vous remplir de cette espérance chrétienne, dont parle saint Paul dans les paroles de mon texte; espérance qui doit tarir toutes vos larmes, et rendre à vos cœurs la joie que ce triste accident leur avait ôtée : *Non contristemini*, *sicut et cœteri qui spem non habent.*

Ne vous affligez donc pas, vierges saintes, vous n'avez rien perdu. S'il est vrai, comme la foi nous l'apprend, que l'Eglise du ciel et l'Eglise de la terre ne fassent qu'un même corps, madame de Rohan tient encore le rang de supérieure à l'égard de votre maison; et comme elle est entrée dans la vie des âmes séparées des corps mortels, elle voit en Dieu tous les mouvements de vos cœurs, ce qui doit vous obliger de les tenir dans une pureté plus exacte que jamais, pour ne pas offenser des yeux qui ne voient maintenant que les choses divines.

Et vous, messieurs, qui rendez ici à cette illustre morte les derniers devoirs de l'alliance et de l'amitié; vous qui, après avoir eu le plaisir de la voir et de la connaître, souffrez la peine de ne la voir plus; vous aussi, qui, au seul récit de ses vertus et de son mérite, ajoutez à la douleur que vous ressentez de sa mort, celle de ne l'avoir pas connue pendant sa vie; cherchez tous votre consolation dans l'espérance que vous avez de son salut, et *ne pleurez plus sur elle*, *mais sur vous-mêmes* (*Luc.*, XXIII, 28), puisque ne trouvant rien en elle qui mérite d'être pleuré, vous trouverez peut-être en vous une matière de gémissements éternels. Souvenez-vous que comme elle a subi l'arrêt de mort que Dieu a prononcé contre tout le genre humain en la personne du premier homme pécheur, vous le subirez à votre tour; puisqu'il ne serait pas juste que le serviteur, et peut-être l'ennemi, fût plus épargné que l'épouse. Après un reste de jours malheureux qui s'écoulent devant vous, arrivera *ce moment* terrible *que le Père a mis en sa puissance* (*Act.*, I, 7), où vous devez passer du temps à l'éternité, et alors on ne manquera pas de verser des larmes sur votre tombeau; faites que l'espérance que l'on aura de votre bonheur soulage la douleur que l'on ressentira de votre perte, et que l'on puisse dire à ceux qui vous pleureront, de ne se point affliger comme ceux qui n'espèrent pas : *Non contristemini sicut et cœteri qui spem non habent.*

Afin que leur espérance soit bien fondée, il faut que vous remplissiez l'attente de l'Eglise dans votre état, comme madame de Rohan l'a remplie dans le sien; l'Eglise vous a engagés dans le baptême à renoncer aux pompes du monde et à conserver pure la robe d'innocence, pour la présenter dans toute sa blancheur devant le tribunal de Jésus-Christ; vous acquittez-vous, mes frères, d'un devoir aussi indispensable que celui-là? hélas! enchantés des faux plaisirs de la terre, et ne fondant votre bonheur que dans les biens sensibles, le monde vous plaît et vous plaisez au monde; et bien loin de vous armer de résolution et de courage pour vaincre toutes les difficultés qui se rencontrent dans la voie du salut, hommes timides et mal assurés, vous ne faites pas ce qu'une fille a pu faire; elle a quitté et méprisé pour Dieu tout ce que le monde a de pompeux et de charmant,

et se trouvant élevée par la grâce de sa vocation à l'état de la religion le plus saint et le plus sublime, elle en a fidèlement rempli toutes les obligations. Pour en venir là, il a fallu souffrir, et elle a souffert ; aussi le renoncement au monde et à vous-mêmes, vous est-il proposé comme difficile, pour vous animer à faire des efforts généreux : mais il ne vous est pas proposé comme impossible, pour vous ôter la crainte de faire des efforts inutiles. Quels reproches n'auriez-vous point à vous faire à la vue de Dieu et de ses saints, si après qu'une créature dont le partage naturel était la faiblesse et la fragilité s'est élevée jusqu'à la nature des anges, vous vous trouviez avec plus de force et avec moins de vertu qu'elle? évitez une telle confusion, en répondant aux espérances de l'Eglise en qualité de chrétiens, aussi pleinement que madame de Rohan y a répondu, comme religieuse et comme abbesse, et vous irez à celui qui, comme parle saint Paul, est devenu *les prémices de ceux qui dorment* (I *Cor.*, XV, 20); pour se réveiller un jour par une résurrection glorieuse.

ORAISON FUNÈBRE

DE GASPARD DE FIEUBET, CONSEILLER ORDINAIRE DU ROI EN SON CONSEIL D'ÉTAT, ET CHANCELIER DE LA REINE;

Prononcée le 12 *septembre* 1695, *dans l'église des RR. PP. Camaldules de Grosbois, lieu de sa retraite.*

Conterebam molas iniqui, et de dentibus illius auferebam prædam : dicebamque, in nidulo meo moriar.

Je rendais vains tous les efforts de l'injuste, et je le contraignais de rendre ce qu'il avait pris, mais je disais en moi-même : J'irai mourir dans la retraite que je me suis préparée (*Job*, *ch.* XXIX, 17).

Quand je rappelle dans ma mémoire l'antiquité ecclésiastique sur les éloges que les vivants ont faits des morts, je remarque trois motifs qui les ont portés à remplir ce devoir de la charité chrétienne : la dignité, la piété et l'amitié.

Saint Grégoire de Nazianze fit l'oraison funèbre de saint Basile, parce qu'il trouvait, dans la même personne, un évêque dont il honorait le caractère, un saint dont il admirait la vertu, et un ami dont il regrettait la perte (*Greg. Naz. Fun. or. in laud. Bas. mag.*).

Saint Ambroise fit l'oraison funèbre de Valentinien, parce qu'il crut devoir cette marque de respect à son souverain ; qu'il avait reconnu dans sa conduite l'humilité d'un catéchumène fervent, et qu'il avait eu pour ce prince une tendresse paternelle, comme ce prince avait eu pour lui un cœur véritablement filial (*Ambr. de Ob. Val. cons. tom.* II).

Saint Grégoire de Nysse fit l'Oraison funèbre de Flaccile et celle de Pulchérie, parce que l'une était l'épouse et l'autre la fille de l'empereur; que la sage Flaccile s'était distinguée par sa sainteté, la jeune Pulchérie par son innocence, et que le grand Théodose, époux de l'une et père de l'autre, était les délices du genre humain (*Greg. Nyss. de Flacc. imp. or. fun.*, *tom.* III; *item in fun. Pulch. orat.*, *tom.* III).

Voilà les justes motifs qui ont animé ces saints orateurs à ces actions éclatantes. Nous ne lisons pas même dans l'histoire qu'on les y eût invités. Leur inclination était assez forte pour leur faire rendre des hommages publics au mérite des illustres morts dont ils célébraient la mémoire.

Quand je cite l'exemple des Ambroise et des Grégoire, ce n'est pas, messieurs, pour faire d'injustes comparaisons; c'est pour m'appuyer de l'autorité des maîtres et des modèles que l'on doit suivre dans ce genre de discours; c'est en marchant sur leurs traces que je suis monté dans cette chaire, et je n'ai pas craint de faire une fausse démarche, quand j'ai vu que la dignité, la piété et l'amitié se sont unies de concert pour guider mes pas.

A la vérité, l'excellent homme dont je dois parler fut d'une profession différente de celle de l'épiscopat; mais il fut si zélé pour les intérêts de l'Eglise, si attentif à lui conserver ses droits dans la dispensation de la justice, que les juges de ce caractère peuvent être regardés comme *les évêques du dehors* (*Eus. de Vit. Const.*, *lib.* IV, *cap.* 24). Si sa dignité ne fut pas royale, elle fut du moins une émanation de celle des rois, puisqu'il eut l'honneur d'être du conseil du plus grand roi de l'univers, et de présider à celui de la plus sage de toutes les reines. Et qui ne sait que la gloire qui environne de tels maîtres se communique à ceux qui ont l'avantage de les servir? Si l'on trouvait pourtant que, selon l'usage de rendre parmi nous les devoirs funèbres, il manquât quelque chose à sa dignité, ce défaut serait heureusement suppléé par sa piété, qui vient d'être d'un si grand exemple au monde, et qui seule donne à l'amitié le privilége d'élever sa voix dans le lieu saint. En qualité de prédicateur évangélique, je puis, sans rougir, louer un chrétien qui n'a pas *rougi de l'Evangile* (*Rom.*, I, 16) ; et puisqu'il a bien voulu me mettre au rang de ses amis, pourquoi me refuserais-je la consolation de rendre justice à un tel ami, et de faire en même temps une action de reconnaissance?

Je la fais, messieurs, par le seul penchant de mon cœur; car sa famille n'y a nulle part. Bien loin de m'en avoir inspiré le dessein, elle l'a fortement combattu, et, en l'accomplissant, je fais violence à sa modestie; mais une telle violence est pardonnable, quand on considère la cause qui la produit.

Peut-être dira-t-on que ce n'est pas se conformer à l'esprit d'un homme qui avait quitté le monde, que de le louer publiquement; mais l'Ecriture nous permet de louer les hommes *après leur mort* (*Eccli.*, XI, 30), parce qu'ils sont alors dans un asile inaccessible à l'orgueil, et elle-même loue *les hommes célèbres, en qui le Seigneur a signalé sa puissance* (*Eccli.*, XLIV, 1). Par les mêmes raisons, je puis louer un homme d'un mérite rare, universel, généralement

reconnu, et que Dieu a rendu l'objet éclatant de sa grande miséricorde (*Luc*, XIV, 11). Que sera-ce, si j'ajoute la règle de l'Evangile, que plus il a voulu se cacher, plus il faut que sa gloire éclate, et pour l'honneur de la grâce de Jésus-Christ, et pour la confusion du monde impénitent?

Je n'agirai donc point contre la prudence; je suivrai, au contraire, l'exemple des saints, en faisant l'éloge funèbre de messire Gaspard de Fieubet, conseiller ordinaire du roi en son conseil d'Etat, et chancelier de la reine.

Personne n'ignore que les commencements de sa vie n'avaient pas été conformes à sa fin. Mais il est des âmes si droites et, comme parle Tertullien, si *naturellement chrétiennes* (*Tert.*, *de Test. an.*), qu'au milieu même des égarements où l'oubli de Dieu les entraîne, elles laissent entrevoir des présages de leur droiture et des avant-goûts de leur piété.

Monsieur de Fieubet, engagé, autant par son inclination que par son état, dans le commerce du siècle, avait pris, sans le savoir, des mesures pour s'en éloigner. Il y a plus de trente ans qu'il avait commencé à se faire ici comme un lieu de refuge contre sa corruption. Il y venait dans les grandes solennités, et les pieux objets dont il était frappé le portaient à faire des retours si sérieux sur lui-même, que, malgré tant de sortes d'engagements qui ne lui permettaient pas de penser qu'il dût jamais quitter le monde, il en sentait naître le désir. Quelquefois même un secret pressentiment lui faisait dire dans son cœur : Je viendrai mourir dans cette paisible retraite. *Dicebamque : In nidulo meo moriar.*

Qui l'eût cru! Ce qu'il avait si souvent désiré, sans oser se le promettre, arriva, contre toute apparence. Dans le temps qu'il paraissait avec plus d'éclat dans le conseil; dans le temps que l'estime et l'autorité que son grand mérite lui avait acquises donnaient plus de poids à ses décisions, pour réprimer les entreprises de l'injuste, et le contraindre de relâcher ce qu'il avait pris, *Conterebam molas iniqui, et de dentibus illius auferebam prædam,* il dit, non plus par un simple pressentiment, mais après une mûre délibération : Je vais finir mes jours dans la retraite que je me suis préparée, *In nidulo meo moriar.*

Son âme, comme un aigle généreux, se sentant, pour ainsi dire, vieillir par un long commerce avec le monde, et un continuel maniement des grandes affaires, se retira comme dans son nid, pour y reprendre la vigueur d'une florissante jeunesse: *Renovabitur ut aquilæ juventus mea* (*Psal.*, CII, 5). Il voulut même que la retraite servît également à le faire naître et mourir; car la mort et la vie sont inséparables dans la profession chrétienne. On meurt au monde dès que l'on commence de vivre à Jésus-Christ. *Dicebamque :In nidulo meo moriar.*

Retraite si édifiante et si glorieuse, que j'en vais faire le fondement de ce discours. Ce n'est pas que la vie de M. de Fieubet ne soit un tissu de belles actions, dont le récit ne pourrait tourner qu'à sa gloire. Mais comme l'on ne doit traiter dans l'Eglise que ce qui est utile à l'Eglise, c'est dans sa retraite que je renferme mon discours, comme lui-même y a renfermé sa personne.

Je considère donc, messieurs, l'inspiration qui lui en fut donnée; la résolution qu'il en forma; et le temps qu'il y a passé. L'inspiration qui lui en fut donnée parmi tant d'obstacles qu'il fallait surmonter, fut l'effet d'une grande grâce. La résolution qu'il en forma, jointe aux mesures qu'il prit pour l'exécuter, fut la preuve d'une haute sagesse. Le temps qu'il y a passé dans la paix du cœur a été un continuel exercice d'une solide piété.

Saints ermites qui fûtes l'occasion et les témoins d'une retraite si surprenante, je n'en parlerais pas devant vous si j'avais besoin d'user de déguisement ou de flatterie. Je ne viens que pour raconter les vertus que vous et moi avons admirées, et bien moins pour faire un éloge qu'un cantique d'actions de grâces sur ce qu'il a plu à Dieu de renouveler dans nos jours ses anciennes miséricordes (*Psal.* LXXXVIII, 50).

PREMIÈRE PARTIE.

La qualité de sociable n'est pas moins attachée à l'essence de l'homme que celle de raisonnable; et fuir la compagnie pour se tenir dans l'obscurité, est un état si violent, qu'il n'appartient qu'à la grâce de donner un penchant si contraire à la nature. A peine Jean-Baptiste a-t-il vu le jour,qu'il s'enfonce dans les forêts et qu'il fuit le monde avant que de l'avoir connu (*Matth.*, III; *Luc.*, I). J'en serais surpris, si je ne savais qu'il est tout grâce, jusqu'à son nom. D'où vient que saint Paul se retire après sa conversion dans les déserts de l'Arabie? c'est qu'il est le vase choisi et le grand docteur de la grâce (*Gal.*, I, 17).Voyez encore comme Augustin, devenu chrétien, se dévoue durant quelque temps à la retraite et au silence; et souvenez-vous qu'il est le miracle aussi bien que le défenseur de la grâce (*Possid.*, *in Vit. Aug.*, *cap.* 3).

Comment donc M. de Fieubet aurait-il fait une démarche si étonnante, lui qui tenait au monde par tant de liens; lui à qui la prudence humaine opposait des raisons si spécieuses pour l'en détourner; lui qui ne voyait aucun moyen de parvenir à cette fin, et qui ne sentait rien en lui qui n'y fût contraire? La grâce seule lui pouvait inspirer ce grand dessein. Elle seule en effet lui a donné assez de force pour rompre ces liens. Elle seule l'a pénétré d'une lumière assez vive, pour distinguer le vrai d'avec le faux. Elle seule a pris de longue main des moyens admirables pour le conduire au terme que la Providence lui avait marqué.

Oui, messieurs, plusieurs liens le retenaient dans le commerce du siècle, et lui faisaient souvent désirer d'avoir des ailes comme la colombe, pour s'envoler dans un asile où il pût jouir d'un saint repos (*Psalm.*

CXLVII). Mais jugez de la difficulté de cette entreprise par la situation où il se trouvait.

Jamais homme n'eut des qualités plus propres pour le monde et n'y reçut plus d'agréments. Il avait un esprit fin, un esprit naturel, un esprit pénétrant, un esprit sublime, et, si je l'ose dire, tous les esprits : de rares talents, cultivés par une étude épurée, et polis par une longue expérience : des manières nobles et aisées, une bonté prévenante, un cœur grand et généreux : et bien loin que les années eussent rien diminué de son mérite, elles l'avaient tellement augmenté par la réflexion et par l'usage, que son commerce, exempt des vivacités de la jeunesse, en avait encore plus de douceur.

Les honnêtes gens et les gens de lettres étaient également charmés de lui, et sa conversation faisait leur joie la plus délicate et la plus sensible. Il avait assemblé des qualités ordinairement incompatibles ; le solide et l'agréable, le bon sens et le bel esprit. Il s'était comme naturalisé l'antiquité savante et polie. Il n'ignorait rien de ce qui est estimé dans les modernes. Libre du joug des opinions d'autrui, assez éclairé, assez hardi pour aller seul, il pensait, il jugeait par la beauté, par la force de son génie : et l'on peut dire que la délicatesse de son goût et la justesse de son discernement lui avaient acquis sur les ouvrages d'esprit la même juridiction que sa place lui donnait sur les biens et sur les fortunes.

Ce qu'il a écrit par la nécessité de ses emplois, et dans le commerce du monde, est d'un caractère original. On y trouve dans sa perfection cet art devenu nature, cette noble simplicité, que l'on nomme dans l'éloquence *l'embellissement de la beauté même.* Ce que l'on vante si fort dans le sel attique et dans l'urbanité romaine, y est toujours imité, quelquefois surpassé. On y sent tout ce qu'il exprime. La même nature le produit et le reçoit en même temps.

Par ces beaux talents de l'esprit il plaisait au monde, le monde à son tour lui plaisait, et jamais ils ne se dégoûtaient l'un de l'autre. Ah! Seigneur, que ne faut-il pas que vous fassiez dans un homme de ce caractère, pour le faire renoncer au monde dans le temps qu'il en peut jouir !

Il y tenait encore par d'autres liens. Il y voyait son nom, célèbre par lui-même, rehaussé en sa personne et illustré par d'heureuses alliances avec les plus nobles maisons de la robe. Il recevait les respects et les tendresses d'une grande parenté, dont il était le chef, dont il faisait la gloire et les délices. Qu'ils sont doux, mais qu'ils sont forts, les liens du sang que la nature a formés ! Pour avoir le courage de les rompre, il faut n'avoir plus que le ciel dans la pensée, que l'éternité dans le cœur.

Il se trouvait dans un rang et dans des emplois considérables, qu'il soutenait avec dignité, dont il remplissait tous les devoirs avec la probité la plus exacte. Comme à la science de la justice il avait ajouté l'habitude d'être juste, il était reconnu dans le public pour un juge habile et irréprochable ; et les particuliers lui remettaient avec une confiance entière la décision de leurs différends.

Mais comment vous représenter à quel point il se distinguait dans le conseil, avec quelle intégrité il exerçait partout le rigide ministère de la justice ! Incapable de trouver dans mon style des expressions assez énergiques, il faut que j'emprunte celles d'un juge fameux, qui parle ainsi de lui-même dans le livre d'où sont prises les paroles de mon texte.

Dès que j'avais pris ma place, disait-il, dans l'assemblée des juges, j'étais également considéré des jeunes et des vieux. Ils attendaient avec impatience que j'eusse parlé, et recevaient mon avis avec un silence plein d'estime et de respect : *Qui me audiebant, expectabant sententiam; et intenti tacebant ad consilium meum* (*Job*, XXIX). Les princes mêmes avaient la bonté de se taire pour m'écouter attentivement, *Principes cessabant loqui.* Les grands suivaient leur exemple, et tous ensemble m'honoraient de leur approbation, *Vocem suam cohibebant duces.* Celui qui était en danger de perdre sa cause me comblait de bénédictions, après avoir reçu de moi des secours inespérés, *Benedictio perituri super me veniebat.* Je remplissais de consolation le cœur de la veuve, en la délivrant des vexations qu'elle souffrait, *Cor viduæ consolatus sum.* S'il fallait rompre les efforts de l'iniquité accréditée, je n'étais jamais intimidé par les puissances du siècle. Je prenais hardiment la défense de l'innocent opprimé, et je contraignais l'injuste de relâcher ce qu'il avait pris, *Conterebam molas iniqui, et de dentibus illius auferebam prædam.* Qui parle ainsi, messieurs? Est-ce le juge qui se dépeint dans l'Ecriture? est-ce celui que nous regrettons?

Aussi s'était-il acquis une si grande réputation, que jamais il ne vaquait de grande place qu'on ne le comptât parmi ceux qu'on en croyait dignes. La cour, Paris, les provinces, tout parlait de lui avec éloge. La cour le regardait comme une des plus fortes têtes, et un cœur des plus droits du conseil. Paris le considérait comme un des plus beaux ornements de la robe. Le Languedoc se souvient encore des premiers temps de sa magistrature, lorsque, comme un astre naissant, il y donna d'heureux présages de ce qu'il devait être un jour. La Bretagne compte parmi ses plus belles années les deux où elle le vit commissaire du roi à ses états, et jamais elle ne cessera de louer son désintéressement, sa magnificence, sa politesse, et surtout cette prudence adroite qui sut parfaitement allier les intérêts du peuple avec ceux du souverain. Le Poitou et les provinces voisines auront toujours de la vénération pour un juge qui en jugeant les justices à la tête de la chambre des grands-jours, ni ne montra jamais aucune austérité de naturel, ni ne se laissa jamais gagner aux complaisances; et qui, toujours rigide, toujours humain, chercha les moyens de ménager les coupables sans laisser le crime impuni.

Mais toutes ces belles qualités, qui le rendaient si recommandable, étaient autant de liens qui l'attachaient plus fortement au monde, et qui livraient son cœur à l'amour des créatures. Ses liens, si vous voulez, étaient honorables, mais ils n'en étaient pas moins pesants. Ils étaient même d'autant plus dangereux qu'il les chérissait. O misère humaine! faut-il que les dons de Dieu nous deviennent funestes pour le salut! Il lui plaît de nous en enrichir, afin que par eux nous nous élevions à la connaissance et à l'amour de la vérité, et, ingrats que nous sommes, nous les faisons servir à la vanité et au plaisir. Par là nous tombons dans le péché, nous en devenons esclaves (*Prov.*, V, 22; *Joan.*, VIII, 3), et notre état en est d'autant plus déplorable, qu'étant en effet dans l'esclavage et dans la misère, nous nous croyons libres et heureux.

Il y a, dit le Sage, *une confusion qui nous fait tomber dans le péché*, en rougissant de servir Dieu, *et une confusion qui attire la grâce et la gloire* (*Eccli.*, IV, 25), en nous exposant aux critiques du monde pour confesser Dieu. Je ne crains pas d'avouer l'une dans le pécheur dont je vous parle, quand je la vois suivie de l'autre. Je l'avoue donc, messieurs, il goûta durant quelque temps les douceurs trompeuses de l'état que je viens de vous décrire, et après avoir connu son erreur, il n'en pouvait pas revenir. Comme un autre Augustin, il gémissait sous la pesanteur de ses chaînes sans avoir la force de les rompre: *Suspirabam ligatus* (*Aug.*, *Conf.*, *lib.* VIII, *c.* 5). Il n'appartenait qu'à la grâce de triompher des oppositions de la nature lâche et tremblante. Elle seule lui pouvait inspirer, comme à Abraham, de sortir de sa maison et du sein de sa famille, de se séparer de tout ce qui l'attachait le plus fortement, d'abandonner tout ce qui pouvait lui rendre la vie agréable, pour se retirer dans la terre que Dieu lui montrait (*Gen.*, XII, 1).

Mais la victoire n'est que projetée, il faut encore soutenir de grands combats. A peine la grâce eut-elle fait naître cette pensée dans son cœur, que la raison entreprit de la détruire par des prétextes spécieux. Elle tâcha de lui persuader que la piété l'obligeait de demeurer dans le monde, où son exemple mettrait les bonnes œuvres en crédit; qu'étant entré dans son emploi par vocation, il ne pouvait l'abandonner sans une infidélité visible; qu'il devait au contraire se conserver pour le service de l'Etat.

Combien ce prétexte a-t-il trompé de malades spirituels, qui, au lieu de fermer leurs plaies et de fortifier leurs langueurs dans la retraite, se sont perdus en s'exposant au grand jour? Mais les lumières de la grâce firent connaître à celui-ci que, de toutes les bonnes œuvres, celle qui doit tenir le premier rang est d'avoir pitié de notre âme en nous rendant agréables à Dieu : *Miserere animæ tuæ placens Deo* (*Eccli.*, XXX, 24); qu'en certains cas un emploi où nous faisons du bien peut être quitté pour un plus grand bien, et que le premier Etat que nous devons servir est celui du Roi des rois, en établissant son royaume dans notre cœur.

Il fut encore combattu par un prétexte plus plausible. Il aimait l'Eglise, et il lui rendait des services importants dans le conseil. Vous savez, messieurs, que depuis plusieurs siècles elle se plaint par la voix de ses évêques qu'on lui enlève les priviléges qu'elle tient de la libéralité de son Epoux, que ses immunités sont presque abolies, ses libertés changées en servitude, et sa juridiction sacrée envahie par les juges laïques (*Dur.*, *Ep. Mim.*). Il n'a jamais tenu à celui dont la mémoire nous assemble, que la Reine des nations ne conservât sa souveraineté tout entière, et qu'on ne laissât à sa couronne immortelle tous les fleurons qui l'embellissent. Il a toujours désiré qu'il y eût une parfaite concorde entre le sacerdoce et l'empire, et que les hommes n'eussent jamais la témérité sacrilége de séparer ce que Dieu a uni (*Bern.*, *Ep.* 243, *ad Conrad. reg. Rom.*). Mais il avait toujours présente cette grande parole de Constantin, qu'*il n'est pas convenable que les hommes jugent les dieux* (*Rufin.*, *Hist.*, *l.* A). De quelle utilité n'était-il donc pas à l'Eglise, dont les intérêts doivent être préférés à tout? Pour les soutenir, Antoine sort des antres de la Thébaïde, Bernard quitte les cellules de Clairvaux, et un juge du premier ordre abandonnera-t-il une place où il maintient les droits d'une Epouse désolée, pour se retirer dans la solitude où il ne lui sera plus d'aucun secours?

Ce prétexte, messieurs, était capable de surprendre un esprit moins éclairé par la grâce; mais elle lui a inspiré que le plus grand intérêt de l'Eglise est la conversion des âmes, et que le plus souvent cette conversion ne peut être solide sans la retraite. Il savait d'ailleurs que sous un roi pieux, qui, bien loin de diminuer les priviléges de l'Eglise, les augmente tous les jours, le conseil est devenu comme un sanctuaire de justice et de religion, dans le sein duquel les évêques portent leurs plaintes avec confiance, et remettent sans peine leurs causes à décider. Il connaissait dans le digne chef de cette compagnie auguste, et dans les sages magistrats qui la composent, un zèle pareil au sien, pour empêcher que les lois ne combattent les canons, et pour conserver aux deux puissances une autorité sacrée et inviolable, en faisant rendre *à César ce qui est à César, et à Dieu ce qui est à Dieu* (*Matth.*, XXII, 21). Il crut par raison et par modestie que l'Eglise ne pouvait rien perdre en perdant son suffrage, et, dans la crainte de se perdre lui-même, il ne pensa qu'à mettre son salut en sûreté.

Cette conduite, messieurs, quelque singulière qu'elle paraisse, n'est pas sans exemple dans l'antiquité. Monsieur de Fieubet vient d'être, dans le royaume de France, à peu près ce que fut saint Paulin dans l'empire romain : tous les deux se sont distingués par leur esprit, par leur politesse, par

leur éloquence, par leurs grands biens, par les plus belles dignités de la robe; et tous les deux ont renoncé au siècle avec des circonstances presque semblables, pour s'attacher plus fidèlement à Dieu.

La retraite de saint Paulin fit un grand éclat dans le monde, et partagea tous les esprits. Les grands hommes de l'Eglise l'ont célébrée par des éloges magnifiques, et jamais les Ambroise, les Jérôme, les Augustin, n'avaient ouvert de plus beau champ à leur éloquence (*Ambr.*, *Ep.* 58; *Hier.*, *Ep.* 13 *et* 103, *ad Paul.; Aug.*, *de Civ.*, *lib.* I, *c.* 10; *Item*, *epist.* 31). Mais les partisans du monde en pensèrent tout autrement. Les beaux esprits, à la tête desquels parut Ausone, toujours ami et ci-devant précepteur de Paulin, attribuèrent sa retraite à chagrin et à mélancolie, et l'accusèrent d'ingratitude envers les Muses, qu'il abandonnait, disaient-ils, lâchement, après en avoir été si favorisé. Les grands de l'empire se plaignaient de ce qu'un homme si habile, si autorisé, si nécessaire, abandonnait le sénat, où il rendait des services importants à la république.

Saint Paulin qui s'était attendu à ces diverses critiques, n'en fut nullement ébranlé. Un cœur consacré à Dieu, disait-il, doit renoncer aux vains amusements du siècle (*Paul. Ep. ad Auson.; Item ad Aug.*, *ep.* 25, 2). Jusqu'ici je n'avais admiré que la sagesse de ce monde, et inutilement occupé à l'étude des sciences humaines, j'avais été insensé et muet pour Dieu; mais enfin, après avoir vieilli parmi les ennemis de mon salut (*Psal.* VI, 8), et m'être égaré dans la vanité de mes pensées (*Rom.*, I, 21), j'ai levé les yeux vers les montagnes éternelles (*Psal.* CXX, 1), d'où il m'est venu du secours qui m'a donné la force de secouer le fardeau du siècle, dont j'étais trop agréablement accablé (*Item*, *Ep.* 2 *ad Sever.*). Débarrassé de l'amour des choses temporelles qui arrêtaient ma course vers le ciel, je serai désormais plus libre pour lutter avec Jésus-Christ, durant la nuit de cette vie, par toutes sortes de bonnes œuvres, et je le tiendrai si fortement, que rien ne sera capable de m'en séparer, non plus que Jacob, jusqu'à ce qu'il m'ait comblé des bénédictions de sa grâce (*Gen.* XXXII, 26).

Faites passer les objections et les réponses de la bouche de l'ancien solitaire dans celle du nouveau, vous leur trouverez une égale force; et si vous admirez la retraite de l'un, comment pourriez-vous désapprouver celle de l'autre? L'Eglise a canonisé plusieurs évêques et même un pape, qui étaient descendus de leurs siéges pour se retirer dans la solitude: comment donc condamner un laïque qui n'a quitté que des emplois séculiers?

Mais, dira-t-on, pourquoi ne pas demeurer dans le monde pour le combattre? C'est que tous ne sont pas capables de lui résister. Dans la milice chrétienne, ce n'est que par la fuite que l'on remporte la plupart des victoires; et saint Pierre nous déclare que nous ne deviendrons participants de la nature divine qu'en fuyant la corruption de la concupiscence qui règne dans le siècle par le déréglement des passions : *Fugientes ejus, quæ in mundo est, concupiscentiæ corruptionem* (II *Petr.*, I, 4).

Mais cette fuite n'est-elle pas une marque de faiblesse? Elle prouve en effet que l'homme n'est de lui-même que faiblesse, mais elle fait voir en même temps que lorsque, dans la crainte d'y succomber, il fuit le monde et soi-même, de faible qu'il était, il devient puissant : *Cum infirmor, tunc potens sum* (II *Cor.*, XII, 10); il fuit, parce qu'il est faible, mais en fuyant il s'élève au-dessus de sa propre faiblesse. Fuir de la sorte, c'est triompher, et saint Ambroise appelle l'éloignement du péché une fuite glorieuse : *Gloriosa fuga est fugere a facie peccati* (*Ambr.*, *de Fug. sæc.*, *cap.* 4, 19).

La grâce fit donc connaître au grave magistrat la fausseté de tous ces prétextes, et le délivra des piéges que des raisons humaines lui tendaient; elle fit plus : comme sa force est mêlée de douceur, pour conduire infailliblement les élus de Dieu à la fin que la miséricorde leur a destinée (*Sap.*, VIII, 1), elle prit de longue main des moyens admirables pour éloigner celui-ci du monde.

En naissant il avait reçu de Dieu, comme Salomon, *une bonne âme* (*Sap.*, VIII, 19); ses inclinations étaient toutes portées au bien, et son bon naturel, étant un fruit avancé de la grâce, pouvait être regardé comme un don surnaturel : *Divinum naturaliter munus* (*Aug.*, *lib. de Dono pers.*, *c.* 14, *n.* 35). La probité avait préparé son cœur à la religion, et, à force d'être fidèle aux hommes, il s'était rendu capable de devenir fidèle à Dieu.

Mais dans le temps qu'il l'était moins à Dieu qu'aux hommes, une rencontre imprévue jeta les premiers fondements de son salut, et vérifia dans sa personne cette parole de saint Paul, que nous sommes appelés comme par sort : *Sorte vocati sumus* (*Eph.*, I, 11).

Il avait alors une maison dans ce voisinage, et un jour le divertissement de la chasse le mena, comme par hasard, aux portes de ce monastère. La curiosité seule l'arrêta d'abord, mais il ne fut pas plutôt entré dans cette église, qu'il y fut saisi d'une sainte horreur; peut-être parce que, dans ce moment, lui fut secrètement prononcé cet oracle d'Isaïe : *Il y aura là une voie sainte : celui qui est impur n'y saurait passer, mais viendra le temps où ce sera pour vous une voie droite* (*Isa.*, XXXV, 8). La prophétie commença de s'accomplir; il se sentit un attrait naissant pour ce lieu paisible, et voyant ce temple pauvre et négligé, il le fit mettre bientôt après dans la décence convenable, non pas *en faisant sonner la trompette devant lui pour être honoré des hommes* (*Matth.* VI, 2), mais avec des précautions si singulières d'humilité, que ces pieux solitaires furent dix ans sans découvrir l'auteur d'une action si sainte.

Le Père céleste, qui la voyait dans le secret, lui en rendit lui-même la récompense, en augmentant de plus en plus son inclination pour ce saint lieu. Dès lors il prit l'heureuse habitude d'y venir de temps en temps, et enfin il se résolut d'y faire bâtir cette ancienne retraite, dont je vous ai parlé dès l'entrée de mon discours : nous en avons vu les suites.

C'est ainsi que la grâce lui *préparait la voie du Seigneur dans la solitude* (*Isa.*, XL, 5). Au milieu du monde même, elle lui donnait des sentiments de religion, et les temps les plus dissipés de sa vie n'ont pu l'empêcher de faire tous les jours une lecture spirituelle. Quand la vérité s'attire les yeux, tôt ou tard elle s'ouvre le chemin du cœur. Malheureux les pécheurs qui ne lisent point! ils se plongent dans des ténèbres volontaires qu'à la fin ils ne peuvent plus dissiper. Une lecture assidue inspirait à celui-ci l'amour du bien et l'aversion du mal, le portait à l'un et le dégoûtait de l'autre.

Il m'a fait cet aveu remarquable, que jamais il n'avait joui tranquillement des objets de ses passions; qu'à la vérité il avait eu le malheur de boire du vin de la prostitution de Babylone, mais qu'il ne s'en était jamais enivré (*Apoc.*, XVIII, 3), Dieu ayant toujours répandu des amertumes salutaires sur tous ses plaisirs, pour lui en faire connaître le néant et la fragilité.

Quelle grâce, chrétiens! Le prophète nous parle d'une miséricorde terrible, qui laisse à l'impie un repos fatal dont il abuse jusqu'à négliger les moyens de devenir juste : *Misereamur impio, et non discet justitiam* (*Isa.*, XXVI, 10). Ce n'est pas la conduite que Dieu a tenue sur ce pécheur; par l'embarras du monde il l'a préparé au repos de la solitude, et par le dégoût des délices du siècle aux douceurs de la pénitence.

Il vous plut encore, ô Seigneur, de l'appeler par la voix des afflictions : tantôt par la perte d'une partie considérable de ses biens, tantôt par celle de ses enfants, sans espérance d'avoir jamais de postérité; enfin par la mort d'une épouse digne, s'il en fut jamais, de son estime, de son respect et de sa tendresse; épouse sensée, pleine de discrétion, amie du silence : *Mulier sensata et tacita* (*Eccli.*, LXI, 18, 21), et qui, suivant l'expression du Sage, était l'ornement de sa maison par sa vertu, comme le soleil l'est du monde par sa lumière.

Hélas! il me semble que j'assiste encore à cette rapide et déplorable séparation. D'un côté je vois l'épouse mourante qui me dit de la soutenir par la parole de vie, de l'autre je vois l'époux affligé qui ne peut surmonter sa douleur par son grand courage; ensuite je les vois tous deux se dire le dernier adieu et faire de leur union un mutuel sacrifice. O nuit, que tu fus triste pour nous! mais que tu donnais de joie aux anges du ciel! Nous ne savions pas alors qu'au milieu de ton silence et de tes ombres les clameurs toutes-puissantes de la grâce descendaient du trône de l'Eternel, pour frapper un cœur qu'elle voulait dégoûter du monde et détacher des créatures. L'événement nous a ouvert les yeux, et l'époux lui-même a cru devoir aux prières de son épouse glorifiée son divorce avec le siècle présent.

Que le Seigneur soit béni à jamais, disait David, de ce qu'il a bien voulu signaler sur moi sa grande miséricorde, en me conduisant dans une forteresse où mes ennemis n'oseront plus m'attaquer : *Benedictus Dominus, quoniam mirificavit misericordiam suam mihi in civitate munita* (*Psal.* XXX, 27). Une grâce médiocre ne suffisait pas pour porter M. de Fieubet à quitter le monde après l'avoir méprisé; la plus triomphante et la plus miraculeuse n'était pas trop forte pour lui faire concevoir un dessein si grand et si pénible. Regardons donc sa retraite, ainsi que lui-même l'a regardée, comme un trophée de la grâce, et entonnons avec lui ce beau cantique : *Benedictus Dominus, quoniam mirificavit misericordiam suam mihi in civitate munita.* Que le Seigneur soit béni de ce qu'il a fait paraître en moi les merveilles de sa miséricorde en me retirant dans un asile muni et fortifié contre la corruption du siècle : *In civitate munita.*

Ce qui est déplorable, chrétiens, c'est qu'il ait été si fidèle à la grâce lorsqu'il lui fallait changer de situation et renverser, pour ainsi dire, tout l'homme, et que la moindre difficulté nous rebute quand il ne s'agit que de remplir les devoirs communs d'un état que rien ne nous oblige de changer. Mais son exemple nous confondra de plus en plus, à mesure que nous examinerons sa conduite. Malgré tant d'obstacles qui combattaient en lui la pensée de se retirer, il a écouté la grâce. Voyez maintenant comment il a formé sa résolution et avec quelle sagesse il a pris les moyens de l'exécuter.

SECONDE PARTIE.

On trouve des biens infinis dans la retraite, mais où sont les sages qui en connaissent le prix? *Quis sapiens et intelliget ista* (*Ose.*, XIV, 10)? En voici un, messieurs, que Dieu a favorisé de cette intelligence privilégiée, puisqu'il n'a jamais donné de plus grande preuve de sa sagesse qu'en prenant la résolution de se retirer, résolution qui d'abord pourrait paraître suspecte, si l'on ne s'arrêtait qu'à sa singularité, mais que l'on trouvera digne d'admiration et de louange, pour peu que l'on considère les circonstances dont elle fut accompagnée.

M. de Fieubet avait trop de raison et d'expérience pour ne pas savoir que la retraite, quelque fervente qu'elle soit d'abord, peut être suivie de repentir, et qu'après s'être ennuyé du monde l'on vient à s'ennuyer de soi-même. Il était assez éclairé dans la religion pour avoir appris d'un prophète que, s'il *sortait de Babylone par une fuite tumultueuse et précipitée, le Seigneur ne marcherait point devant lui* (*Isa.*, LII, 11). C'est ce qui l'obligea de bien repasser dans son cœur l'inspiration que la grâce lui en avait donnée, et de ne prendre sa dernière résolution que dans toutes les règles de la sagesse.

Les plus sûres, quand on médite une action importante, se réduisent à en examiner les raisons, à ne se pas prévenir sur son propre sentiment, à s'éprouver, à ne rien outrer dans les maximes que l'on se prescrit : et voilà les règles qu'a suivies l'homme sage pour qui nous prions. Il ne s'est déterminé à la retraite que pour de grandes raisons, qu'avec un bon conseil, qu'après s'être suffisamment éprouvé, qu'en gardant tous les ménagements de la prudence chrétienne. Ainsi la charité a accompagné sa résolution, et la charité, dit l'Apôtre, ne fait rien inconsidérément : *Charitas non agit perperam* (I *Cor.*, XIII, 5).

Le sage se conduit par raison, comme l'insensé par caprice, et la sagesse chrétienne ne se laisse persuader que par des raisons chrétiennes. Il y en a de générales, qui nous invitent tous à la fuite du monde, ennemi de Jésus-Christ ; mais plusieurs peuvent en avoir de particulières, qui sont plus pressantes pour eux que pour les autres.

Je m'explique, messieurs, en distinguant deux sortes de retraite : l'une morale, par laquelle on se fait au milieu du monde une retraite de son propre cœur, où l'on vit séparé d'affection de toutes les choses sensibles ; l'autre réelle, par laquelle on se sépare en effet du commerce des hommes, comme font les solitaires de profession. La première est un précepte pour le commun des chrétiens, qui, ne pouvant pas sortir du monde, sont obligés de faire sortir le monde d'eux-mêmes et d'y être comme n'y étant point (I *Cor.*, VII, 31). Mais la seconde, qui en général n'est qu'un conseil, peut devenir un précepte pour les particuliers, après qu'ils ont reconnu par des expériences longues et réitérées qu'ils n'ont pas assez de force pour résister à la corruption du siècle, qu'ils se laissent toujours entraîner au torrent de la coutume et à l'impression du mauvais exemple (*Hier.*, *in Matth.*, c. IX; *Orig.*, *tract.* 8, *in c.* XIX *Matth.*; *Aug.*. *ep.* 157, 25. *Est in Matth.*, XIX, 22). Car c'est alors que Jésus-Christ leur commande *de se couper la main et de s'arracher l'œil qui les scandalise*, en s'éloignant de l'occasion du péché, parce qu'*il vaut mieux pour eux qu'une petite partie de leur corps périsse, que si tout leur corps était jeté dans l'enfer* (*Matth.*, V, 29) ; parce qu'il vaut mieux qu'ils se privent eux-mêmes des plaisirs et des commodités de cette vie, que si la justice de Dieu les privait pour jamais *des biens qu'il a préparés à ceux qui l'aiment* (I *Cor.*, II, 9).

C'est aussi en se fondant sur cette maxime évangélique que saint Grégoire fit de sages remontrances à un empereur sur ce qu'il avait défendu de recevoir dans les monastères ceux qui, par des vues de salut, quittaient la profession des armes. Par cette loi, lui écrivit ce grand pape, la voie du ciel est fermée à plusieurs. Il y a sans doute des chrétiens qui peuvent mener une vie sainte dans le commerce du monde, mais il y en a d'autres dont le salut est tellement attaché à la retraite, qu'ils ne peuvent jamais se sauver s'ils ne quittent entièrement le monde : *Plerique sunt qui, nisi omnia reliquerint, salvari apud Deum nullatenus possunt* (*Greg. pap.*, *ep.* 61, *ad Maur. Aug.*).

Je n'oserais mettre M. de Fieubet dans ce nombre, mais il est certain que lui-même s'y est mis ; et, soit que la vérité l'ait convaincu de cette nécessité, soit que la seule humilité l'ait fait entrer dans cette pensée, ç'a été toujours en lui l'effet d'une grande sagesse, ou de s'être laissé conduire aux lumières de la vérité, ou d'avoir suivi le penchant de l'humilité.

Quoi qu'il en soit, il ne s'est pas déterminé de lui-même, persuadé qu'un homme seul peut être préoccupé dans ses sentiments ou inégal dans sa conduite, mais que *ceux qui agissent avec conseil sont toujours gouvernés par la sagesse* (*Prov.*, XIII, 10). C'est le Sage qui donne le conseil, c'est aussi le sage qui le reçoit, et peut-être y a-t-il plus de sagesse à le recevoir qu'à le donner. Au moins Salomon ne demanda-t-il pas un esprit éclairé pour le donner, il souhaita par préférence *un cœur docile* pour le recevoir (III *Reg.*, III, 9).

Sur ce principe M. de Fieubet ne voulut rien faire de son propre mouvement, pour ne pas se repentir de ce qu'il aurait fait : *Sine consilio facias nihil, et post factum non pœnitebis* (*Eccli.*, XXXII, 24). Combien de fois répandit-il son cœur en la présence de Dieu, pour *attirer sa lumière et sa vérité* (*Psal.* XLII, 3) ! combien engagea-t-il d'âmes justes à faire monter l'encens de leurs prières vers le trône céleste (*Apoc.*, VIII, 3), pour en faire descendre des inspirations efficaces ! combien eut-il d'entretiens sur cet important sujet avec celui dont *les lèvres étaient pour lui des dépositaires de la science* (*Mal.*, II, 7) ! combien *cacha-t-il d'aumônes dans le sein du pauvre* (*Eccli.*, XXIX, 15), pour découvrir le don du ciel ! Enfin Dieu lui donna la pensée d'aller consulter l'auteur de cette réforme célèbre, qui retrace si glorieusement en nos jours les merveilles de Scété, de la Nitrie et de la Thébaïde. A quel point il fut frappé d'y voir des anges dans des corps d'hommes, combien il fut épouvanté d'y voir des saints craindre encore pour leur salut, c'est ce qu'il disait à son retour avec des expressions inimitables.

Le disciple de saint Bernard avait trop présente la doctrine de son maître, pour ne pas savoir ce qu'il avait conseillé dans une pareille occasion, et pour n'en pas faire l'usage que l'Esprit de Dieu lui suggérait à l'égard d'un homme qu'il avait aimé dès sa jeunesse. *Quid tardas ipsum, quem jamdudum conceperas, spiritum parturire salutis? Que tardez-vous d'enfanter cet esprit de salut que vous avez conçu depuis si longtemps? La mort est certaine, mais son heure ne l'est pas : elle viendra comme un voleur pendant la nuit* (I *Thes.*, V, 2), *et malheur à vous, si elle vous surprend sans préparation. Mourez au monde, mourez au péché, pour vivre à la justice. Cette mort spirituelle doit prévenir la naturelle* (I *Pet.*, II, 24), *afin que l'une vous*

mette en sûreté pour l'autre (*Bern.*, *Ep.* 105, *Rom.*). Les conseils furent réitérés comme les lettres et les visites; et notre sage, convaincu que Dieu l'appelait à passer le reste de ses jours *dans la retraite qu'il s'était préparée*, ne pensa plus qu'à mesurer ses entreprises à ses forces.

Rien n'est plus dangereux dans la vie chrétienne que d'entreprendre au delà du degré de grâce que l'on a reçu; et toutes ces dévotions indiscrètes, qui se pratiquent par un zèle peu éclairé, nous font voir tous les jours des personnes, qui d'un excès d'austérité tombent dans un excès de relâchement.

Avant que de jeter les fondements de la tour évangélique, il suppute s'il aura de quoi l'achever (*Luc.*, XIV, 28). Pour ne pas devenir faux pénitent, il fait des épreuves de pénitence; il commence dans sa maison ce qu'il promet de pratiquer dans la solitude. Il jeûne, il prie, il veille, il s'approche de la table sacrée avec foi, avec crainte, avec amour; un jour il se sépare d'une compagnie, un jour d'une autre; il fait de fréquentes retraites, et surtout dans le lieu qu'il médite de choisir, afin que peu à peu il s'accoutume à cette vue; il lit avec attention ce que les Pères ont écrit de la vie retirée; il en médite les avantages, il les connaît, il les sent, il désire de plus en plus de les posséder.

Mais tout enflammé qu'il est de ce désir, il n'en suit pas encore la violence; il croit devoir prendre de justes mesures pour l'accomplir sûrement, et user envers lui-même du ménagement dont la Sagesse éternelle veut bien user envers les hommes pour les conduire à leur fin : *Cum magna reverentia disponis nos* (*Sap.*, XII, 18).

Il se détermine à ne changer ni d'habit, ni de profession, jugeant bien que ce changement serait incompatible avec son âge, et surpasserait ses forces corporelles. Il ne veut pas s'exposer à demeurer toujours seul, afin que s'il vient à tomber dans le découragement ou dans l'ennui, il trouve quelqu'un qui le relève et qui le console (*Sap.*, IV, 10). Il se propose de n'ôter ni à ses proches parents, ni à ses intimes amis, l'espérance du commerce. Il prévoit tous les obstacles qu'il craint de ne pouvoir pas surmonter, et il dérobe à la critique les sujets de trop exercer ou son humilité, ou sa patience. Il garde un silence profond à l'égard de tout le monde, pour ne pas soutenir des contradictions importunes, et pour éviter que le trésor qu'il porte dans son cœur ne lui soit enlevé par les mauvais anges. Il se contente, après sa résolution prise devant Dieu, de la confier à la sagesse et à la bonté du roi, dont la permission lui est nécessaire. Ce prince, surpris d'une demande bien différente de celles que lui font tous les jours ses courtisans, l'aurait rejetée pour l'intérêt de son État, si sa piété ne fût venue au secours de celle de M. de Fieubet. Mais pouvait-il refuser son estime à une action si estimable?

Lorsque l'empereur Valentinien eut appris que saint Ambroise, alors gouverneur de l'Insubrie et de la Valérie, était nommé à l'épiscopat, il s'applaudit en lui-même de ce que les sujets qu'il choisissait pour gouverner ses provinces étaient trouvés dignes de gouverner l'Église de Dieu. L'événement nous permet de croire que le roi eut un sentiment pareil, en voyant qu'un juge qu'il avait placé dans son conseil d'État était appelé par Jésus-Christ dans la solitude, pour se rendre digne, en le suivant, d'être un de ses assesseurs, lorsqu'il jugera les douze tribus d'Israël (*Matth.*, XXIX, 27). Sa Majesté voulut donc bien consentir que ce nouveau Daniel s'absentât de son conseil, pour aller adorer Dieu dans le secret de sa retraite. Mais, par une bonté distinguée, elle lui conserva le droit d'en être toujours, avec la précieuse liberté de la voir; liberté dont le pieux solitaire n'usa pourtant qu'une fois l'année.

Nous voici arrivés au moment marqué avant tous les siècles dans le décret de sa prédestination. Il ne voit plus rien qui l'arrête. *Il oublie* tous les avantages du siècle, *qu'il laisse derrière lui, et s'avançant vers ce qui est devant lui, il se hâte d'entrer dans la carrière qui lui est ouverte, pour remporter le prix de la félicité du ciel, à laquelle Dieu l'a appelé par Jésus-Christ* (*Phil.*, III, 14). *Il s'enfuit dans la solitude* (*Psal.* LIV, 8), *parce qu'il n'a vu qu'iniquité et que contradiction dans la ville*; et par un de ces *dons parfaits qui viennent d'en-haut* (*Jac.*, I, 17), et qui ne sont pas *accordés à toute nation* (*Psal.* CXLVII, 20), il dit un adieu éternel au monde avec une constance d'autant plus intrépide, qu'elle est soutenue par les lumières de sa foi.

L'éloquence la plus animée pourrait-elle exprimer d'une manière assez touchante et assez vive ce que je vis, ce que je sentis dans ce grand jour? Ici, messieurs, oubliez que je me cite moi-même, et ne pensez qu'au témoignage que je dois rendre à la vérité. La bonté dont cet homme incomparable m'honorait depuis longtemps me procura la triste consolation de l'accompagner à sa sortie du monde; et durant le cours du chemin, il me faisait expliquer ce psaume fameux (*Psal.* CXIII) où sont racontées les merveilles que Dieu fit autrefois pour tirer son peuple de l'Egypte. Chaque verset était comme un trait de feu qui embrasait son cœur, et qui le pénétrait de reconnaissance et d'amour envers le Dieu miséricordieux, à la puissance duquel il rapportait toute la gloire de sa délivrance (*Psal.* CXVIII, 40).

En arrivant il se prosterna devant cet autel, et revenant à moi plein de ferveur, il me dit ces belles paroles : *Hæc requies mea in sæculum sæculi, hic habitabo quoniam elegi eam* (*Psal.* CXXXI, 14) : C'est ici le lieu de mon repos; je l'ai choisi, non par ma sagesse, ni par mes propres forces, mais par la bonté de celui *qui fait seul les choses les plus merveilleuses* (*Psal.* LXXI, 19). Hélas! ajouta-t-il, que Dieu est bon de vouloir bien se contenter d'un vieux reste d'années, après que les plus belles de ma vie ont été em-

ployées à l'offenser! Je l'écoutais alors avec cette surprise que donnent dans les rencontres imprévues le respect et l'admiration; et partagé entre la tendresse et la piété, entre ma perte et ses avantages, je versais tout à la fois des larmes de tristesse et de joie.

Si cet événement mémorable n'est pas inséré dans les annales de l'Église, il sera du moins gravé dans le cœur des vrais fidèles, et jamais ils n'en parleront sans en admirer l'excellence et la singularité. Il n'est pas surprenant que les hommes soupirent pour la retraite, lorsqu'ils ne sont plus propres pour la société, et qu'ils cherchent les douceurs de la liberté. quand ils n'espèrent plus les faveurs de la fortune. Ils se dégoûtent du monde parce que le monde se dégoûte d'eux, et comme ils n'ont pas la force de se corriger de leurs défauts par vertu, ils se font par orgueil la violence de les cacher. Celui-ci fait le charme des compagnies, et il les quitte! Il touche aux plus grands emplois, et il les méprise! Le monde l'attire, et il le fuit, non pas pour cacher ses défauts, mais pour en faire un aveu solennel, et une pénitence publique.

Homme sage, et vraiment habile, qui n'ayant que Dieu pour fin et la vérité pour guide, a connu la voie qu'il devait suivre, et s'y est engagé courageusement : *Sapientia callidi est intelligere viam suam* (*Prov.* XIV, 8). Après cela, mes frères, n'écoutons plus les esprits critiques et inquiets, qui ont la présomption de raisonner des œuvres de Dieu, selon le goût du monde : *Ils les prennent pour une folie*, dit saint Paul, *et ne les peuvent comprendre, parce que c'est par une lumière spirituelle qu'il en faut juger* (II *Cor.* II, 14). Mais si parmi les esprits raisonnables, il s'en trouvait encore quelqu'un qui pût penser que monsieur de Fieubet eût fait une démarche indiscrète, les suites détruiraient bientôt cette prévention. Rien ne prouve mieux qu'il a eu raison de se retirer, que la simple exposition de la vie qu'il a menée dans sa retraite.

TROISIÈME PARTIE.

Un chrétien, disait autrefois saint Jérôme, n'est pas louable, seulement pour avoir été à Jérusalem; il l'est si, après avoir eu le courage d'y aller, il y a mené une vie sainte : *Non Jerosolymis fuisse, sed Jerosolymis bene vixisse laudandum est* (*Hier.*, *Ep.* 13 *ad Pan.*). C'est ce que ce Père répondait à saint Paulin, qui l'avait loué de s'être retiré dans ces lieux vénérables où Jésus-Christ a opéré le grand ouvrage de notre salut; voulant marquer par cette réponse que la sainteté ne dépend de la diversité des lieux qu'on habite, qu'autant qu'elle y est formée par le zèle de la foi et consommée par les bonnes œuvres; et qu'inutilement se ferait-on la violence de se retirer, si la piété ne sanctifiait la retraite.

Piété, messieurs, qui a paru des plus solides dans l'excellent homme qui s'est retiré dans ce lieu saint, puisqu'elle y a été nourrie par la prière et par la lecture, exercée par de dignes fruits de pénitence, répandue sur les nécessités des pauvres, animée par la vue de ces anges terrestres qu'il suivait dans leurs exercices spirituels, consolée par un avant-goût de la joie du ciel, éprouvée par une maladie longue et douloureuse, et enfin couronnée par une mort précieuse devant Dieu.

Instruit de la nécessité de la prière, *il priait toujours* (I *Thess.*, V, 16), parce que toujours il agissait en la présence de Dieu et dans son esprit. Par un gémissement intérieur, il attirait les grâces du ciel sur sa misère; par un mouvement de reconnaissance, il les y faisait remonter pour les rapporter à leur principe.

Il avait une singulière dévotion à réciter l'office de l'Eglise. Comme David, *il louait Dieu sept fois le jour, et se levait au milieu de la nuit, pour méditer sa loi pleine de justice* (*Psal.* CXVIII, 62, 164). Mais il ne prononçait qu'avec répugnance certains versets des psaumes, où ce prophète parle de ses bonnes œuvres. Hélas! s'écriait-il souvent, de quel front puis-je dire à Dieu *que je garde ses commandements et que je marche au milieu de ma maison dans l'innocence de mon cœur* (*Psal.* XVIII, 12; *C.* 2), moi qui l'ai tant offensé et qui l'offense à toute heure? Pour ne pas désapprouver ces expressions dans la bouche même de David, il avait besoin de se souvenir que le Saint-Esprit les avait dictées, et que quand *la grâce surabonde* dans une âme *où abondait le péché* (*Rom.*, V, 20), Dieu y répand des consolations proportionnées à l'amertume du repentir.

Il faisait des saintes Ecritures ses chastes délices. Il parlait à Dieu en les méditant; et Dieu lui parlait en lui en donnant le goût et l'intelligence. C'est par cette porte qu'il entrait dans le sanctuaire de la vérité, où il en écoutait les oracles avec une attention pleine de respect. C'est en se nourrissant de cette manne cachée que l'amour des biens sensibles diminuait dans son cœur, pour céder la place à l'amour des biens éternels. Il lisait aussi parmi les ouvrages des saints ceux qui lui convenaient davantage, et il écrivait pour son édification particulière des réflexions, dont son humilité nous a privés.

Troublé par le cruel souvenir des péchés de sa jeunesse, il demandait à Dieu de les oublier (*Ps.* XIV, 7), et ne remettait le calme dans son cœur, qu'en les expiant par une pénitence proportionnée. Il ne se contentait pas de réformer l'habit, il changeait le cœur (*Joel.*, II, 13), et le cœur changé changeait les œuvres. Il avait aimé les compagnies, il se punissait en les fuyant.

Il s'était trop attaché au monde, il s'en détachait de jour en jour et brûlait courageusement les idoles qu'il avait adorées. Il avait goûté les plaisirs défendus, il se privait des plaisirs permis; il avait flatté son corps, *il le châtiait et le réduisait en servitude* (I *Cor.*, IX, 27). Il avait mené une vie molle et sensuelle, il se rendait disciple de l'*Homme de douleurs* (*Isa.*, LIII, 3), en menant une vie souffrante et mortifiée; il avait abusé des

charmes de la poésie] pour flatter l'orgueil des beautés terrestres, il abjura solennellement sa faute, et plein d'une fureur divine, il employa toute la sublimité, toute la délicatesse de son esprit, tantôt à chanter le cantique de sa délivrance, tantôt à célébrer la gloire des martyrs par les vers les plus magnifiques. L'amour qu'il avait eu pour les créatures fut comme l'essai de l'amour qu'il eut pour Dieu; et la tendresse de son cœur ayant changé de fin comme d'objet, de profane qu'elle était auparavant, elle devint juste et sainte. Bientôt il cessa d'être tout ce qu'il était auparavant. Nous le vîmes devenir un autre homme.

Admirons ici, mes frères, les changements que fait la main du Très-Haut. Par elle, *les cœurs de pierre* (*Psal.* LXXVI, 11) qui résistent aux impressions de la grâce deviennent *des cœurs de chair* (*Ezech.*, XI, 19), lavés et attendris par les larmes de la componction. Par cette main toute-puissante, des hommes qui étaient morts comme Lazare deviennent vivants; ceux qui étaient réduits devant Dieu *jusqu'au néant* (*Ps.* XIV, 5) par le péché, deviennent quelque chose par la création d'un cœur nouveau. Venez donc, pécheurs, *voyez, goûtez combien le Seigneur est doux* (*Psal.* L, 12), et s'il vous reste une étincelle de foi, laissez-vous convaincre que *bienheureux est l'homme qui espère en Dieu* (*Psal.* XXXIII, 9).

Une piété si exercée par des fruits de pénitence ne pouvait pas manquer de se répandre sur les nécessités des pauvres, puisque le propre de l'aumône est de racheter les péchés, et qu'elle est regardée dans la religion comme le fonds le plus revenant et le plus assuré de l'homme de bien, comme la clef qui ouvre la porte du ciel aux prédestinés.

Ce cœur pénitent donnait donc avec profusion et se réservait à peine le plus simple nécessaire. Non content de secourir les pauvres en général, il voulut avoir des malades dans sa maison pour honorer Jésus-Christ en leur personne. Deux fois le jour, après la lecture et la prière, il les visitait, il les consolait, il les soulageait, il les servait; mais surtout il les faisait instruire des vérités du christianisme par un ecclésiastique savant et pieux, et souvent son zèle le portait à prendre lui-même ce soin charitable. Ceux qui s'en retournaient guéris et éclairés comblaient leur bienfaiteur de bénédictions et de louanges; ceux qui mouraient dans la paix lui allaient préparer la place dans les tabernacles éternels (*Luc.*, XVI, 9).

Cet amour tendre pour les pauvres lui était héréditaire. Un de ses aïeux, qui exerçait une charge considérable en Languedoc, y faisait aussi de grandes aumônes, et l'on raconte qu'il fit au cardinal de Joyeuse dont il était particulièrement aimé, une remontrance adroite sur son excessive magnificence. Ce prélat lui montrait une tapisserie de grand prix : *J'en ferai voir une plus belle à Votre Éminence*, lui dit l'ami zélé, *si elle me fait l'honneur de venir chez moi;* et peu de jours après lui présentant un grand nombre de pauvres rangés dans sa cour, *voilà*, lui dit-il, *une tapisserie plus animée que la vôtre et plus digne de votre attention* (*Hist. de Toul. par Laf.*). Cette action est d'autant plus estimable, messieurs, qu'elle a quelque rapport avec celle d'un célèbre martyr des premiers siècles (*S. Leo, serm. in Nat. S. Laur. Mart.*).

Pour imiter l'exemple d'un si grand amateur des pauvres, le trésorier de l'épargne, son fils, a fait bâtir en Languedoc un hôpital de quatre mille livres de rente, affecté une maison et des revenus pour les filles convalescentes de l'Hôtel-Dieu de Paris, et fondé plusieurs lits aux incurables. La charité s'est perpétuée dans cette famille par l'un et par l'autre sexe. Mesdames de Fieubet ont été regardées, dans l'Eglise de Paris, comme les mères des pauvres; leur mémoire y sera toujours en bénédiction, et M. de Fieubet avait le cœur trop noble, trop bon, trop libéral, pour dégénérer de la vertu favorite de ses ancêtres.

Mais ce qui animait davantage sa piété, c'était la vue de ces anges terrestres auprès desquels il s'était retiré. Comme rien n'est plus saint qu'un monastère où Dieu est fidèlement servi, rien n'est aussi plus efficace pour sanctifier ceux qui le fréquentent. Saint Martin, qui était tout ensemble un saint religieux et un saint évêque, faisait une impression si salutaire sur tous ceux qui le regardaient, que sa seule vue leur inspirait l'amour de la vertu et le désir du salut : *Quem vidisse instar salutis erat* (*Sulp. Sev., de Vit. Beat. Mart.*). Les pèlerinages dans les monastères de l'Egypte étaient ordinaires dans les premiers siècles, pour s'encourager par la vue de tant de pénitents à marcher dans les plus durs et les plus âpres sentiers de la pénitence. Et saint Chrysostome s'apercevant que ses prédications ne faisaient pas tout le fruit qu'il eût souhaité, exhortait ses auditeurs à visiter les solitudes voisines, où il s'offrait d'être leur guide.

Aussi la vue de tant de vertus qui sont ici comme dans leur sanctuaire, ce crucifiement de l'homme charnel, cet oubli général des choses terrestres, cette ferveur avec laquelle on chante ici les louanges du Très-Haut, cette contemplation sublime, qui élève ces religieux jusqu'au troisième ciel, comme d'autres Pauls : *Cette paix de Dieu qui surpasse toute intelligence* (*Phil.*, IV, 7); la vue de toutes ces vertus mettait dans de saints transports la piété de celui qui en était le témoin : je dis la vue, car il ne cherchait que cela seul. On demandait dans le monde pourquoi il avait choisi cette solitude plutôt que tant d'autres où il n'aurait pas manqué de conversation, *Je n'y suis venu*, disait-il, *que pour voir des saints.* Son âme avait reçu plusieurs blessures dans les entretiens, il voulait les guérir par le silence, et pour mortifier le bel esprit, il avait cherché des hommes simples et silencieux. Pour des conversations pieuses, il en avait à la vérité beaucoup; mais c'était avec les morts plutôt qu'avec les vivants, avec les anges plutôt qu'avec les hommes.

Parmi les jours de sa pénitence, il avait compté des heures d'ennui, pour expier ses divertissements passés. Mais le croirait-on? Il ne s'ennuya jamais. Epris de l'amour du bien, qu'il goûtait de plus en plus dans sa retraite, rien ne lui paraissait plus désirable que son état. Et quoiqu'il fût toujours sur la croix, il ne laissait pas d'être toujours dans la joie. Contrariété que la seule grâce de Jésus-Christ peut faire comprendre, comme elle seule peut la faire pratiquer.

Voilà, messieurs, comment ce véritable Israélite est sorti de l'Egypte, où il était retenu dans une dure servitude, et souvent occupé à des ouvrages de terre (*Exod.*, XIII, *et seq.*); voilà comment il a traversé la mer Rouge, en noyant tous ses péchés dans les eaux de sa pénitence; voilà comment il s'est enfoncé dans le désert, pour y être à couvert des insultes de ses ennemis. Pendant qu'il y a été, il a regardé la colonne de feu et de nuée, afin que sa charité lui servît de guide, et son ombre de protection. Il s'est tenu au pied de la sainte montagne, pour recevoir la loi de Dieu, sans s'être rendu indigne d'un si grand bienfait par aucun culte rendu aux idoles. Il s'y est occupé à ramasser la manne dans les livres saints, pour en faire la nourriture de son âme. Enfin, il a heureusement passé le Jourdain, et rien ne nous défend d'espérer qu'il ne soit allé jouir pour jamais des délices de la terre promise.

Quand le temps en fut venu, Dieu acheva de le purifier par une maladie longue et douloureuse, pendant laquelle parurent dans tout leur éclat les vertus les plus sublimes du chrétien. Alors toutes ses forces se réunirent, toutes les richesses de son esprit et de son cœur se montrèrent à découvert. *Celui qui l'a vu en rend témoignage, et son témoignage est véritable* (*Joan.*, XIX, 35). Son lit était comme un champ de bataille, où ce *vaillant soldat de Jésus-Christ* (II *Tim.*, II, 3) surmontait ses douleurs par une patience invincible; ses tentations, par une foi vive; le regret de la vie, par un désir ardent de voir Dieu. Le sacré corps de son Sauveur, dont il fut nourri plusieurs fois, et enfin en viatique, le soutint dans ce combat; et la dernière onction des mourants rétablit si bien ses forces, que son agonie, qui fut longue, fut une agonie de lumière, de pénitence et de sacrifice.

Comme il était versé dans les Ecritures, *il concevait une espérance ferme du salut, par la patience et la consolation qu'elles lui donnaient* (*Rom.*, XV, 9), et à chaque accident de son mal, il en faisait des applications édifiantes.

Quand l'hydropisie dont il était attaqué lui ôtait la respiration, il employait un reste de voix pour s'écrier avec le Prophète, non par rapport à la vie présente qu'il avait mille fois sacrifiée, mais dans le désir de l'éternité : *Seigneur, sauvez-moi, parce que les eaux sont entrées jusque dans le fond de mon âme. Ne permettez pas que j'en sois submergé, et regardez-moi selon l'abondance de vos miséricordes* (*Ps.* LXVIII, 1).

Quand ses intestins oppressés excitaient en lui des convulsions violentes : *Mon âme*, ajoutait-il, *bénis le Seigneur, et que tout ce qui est en moi glorifie son saint nom* (*Ps.* CII, 1). *C'est sa justice que j'adore dans ce qui m'afflige pour mes péchés, et je garde le silence, parce que les coups* que je reçois partent de sa main (*Psal.* XXXVIII, 10). Nous lui parlions à notre tour ce langage sacré, qui était pour lui *esprit et vie* (*Joan.*, VI, 64). Il ne cessa de l'écouter, qu'en cessant de vivre, et nous pouvons présumer que, dès lors, il commença d'entendre la parole vivante dans le sein du Père.

Il a désiré que son cœur fût réuni à celui de son épouse bien-aimée, comme pour se ranimer dans les ombres mêmes de la mort, *et se réjouir de concert*, ainsi que parle l'Ecriture, *dans l'attente du Dieu vivant* (*Psal.* LXXXIII, 3).

Il voulu que son corps fût enterré dans le cimetière de cette église, pour y être dans l'humiliation et dans l'oubli, *jusqu'à ce que le soleil se change en ténèbres, et la lune en sang, aux approches du grand jour du Seigneur* (*Joel.*, II, 31).

Mais qu'importe que son tombeau soit distingué par le marbre ou par le bronze, monuments fragiles de la vanité? Il est assez précieux par les cendres qu'il renferme, puisque le Saint-Esprit habite dans les corps de ceux qui sont morts dans la grâce, comme un germe de résurrection et d'immortalité. Sans inscription, on y lira toujours l'adieu solennel qu'il a dit au monde, et les vertus qui l'ont sanctifié dans sa retraite. Du creux de ce tombeau sortira toujours une voix qui condamnera les pécheurs, qui édifiera les justes, qui relèvera les miséricordes de Dieu.

Ecoutons-la cette voix qui nous parle par des actions, langage bien plus énergique que celui des paroles.

O vous que l'on nomme esprits forts, mais dont le cœur, esclave des passions, est faible dans son principe : vous, qui profanez le beau nom de sages, en ne possédant que cette sagesse du siècle, qui vous rend habiles sans être justes, écoutez un esprit fort, un vrai sage, estimé de tout le monde, et de vous-mêmes. Jamais il n'a pu goûter, comme vous, les douceurs flatteuses de cette indépendance naturelle, qui secoue téméraitement l'autorité de la religion; mais il est tombé avec vous dans les précipices où entraîne le torrent des plaisirs. Enfin, il a reconnu par sa propre expérience, que ce n'est point là ce qui rend heureux, et que le tout de l'homme est de craindre Dieu et de le servir (*Eccle.*, XII, 13). Son grand regret a été de l'avoir connu si tôt, et de l'avoir pratiqué si tard. Aussi, dans les derniers temps de sa vie, nous l'avons vu, dans des souffrances continuelles, convaincu qu'il ne souffrait pas encore assez, et craindre de mourir avant que

d'avoir fait une pénitence assez rigoureuse.

Vous, que le monde enchante par ses faux biens, et qui vivez comme si vous ne deviez jamais mourir, écoutez un homme du monde, qui vous assure que tout ce que l'on y poursuit n'est qu'une grande fable, qu'un long mensonge, qu'un profond abîme de néant et de vanité (*Aug.*, *Conf.*, *lib.* IV, c. 8). Si vous êtes sages, détrompez-vous comme il s'est détrompé, et apprenez de lui, que pour éviter la corruption, inséparable des mauvaises compagnies, le plus sûr est de s'en éloigner (*Act.*, II, 40).

Vous aussi, qui vivez dans toutes les conditions, selon la mesure et la qualité de votre grâce (I *Cor.*, VIII, 7), *enfants de lumière* (*Eph.*, V, 8), qui fuyez le mal (*Psal.* XXXVI, 27), et qui faites le bien, souvenez-vous que, quelque solide que soit votre vertu, vous ne la portez que dans des vases de terre (II *Cor.*, IV, 7). Craignez de perdre ce qu'il en coûte tant de recouvrer, et à la vue de ce pécheur converti, travaillez avec une vigilance continuelle à n'avoir plus besoin de conversion.

Cependant, comme la sienne a été sincère et persévérante, ne lui faisons pas l'injure de nous affliger de sa mort. Réjouissons-nous plutôt de ce qu'il est heureusement arrivé au bout de sa course.

Grâces immortelles vous en soient rendues, *ô Seigneur! qui aimez les âmes, et qui dissimulez les péchés des hommes, afin qu'ils fassent pénitence* (*Sap.*, XI, 24, 27). Vous avez aimé celui-ci avant même qu'il vous aimât. Aussi a-t-il senti vivement ce qu'il avait reçu de vous; et, pénétré de reconnaissance, il vous a rendu amour pour amour. C'est ce qui nous fait espérer qu'après l'avoir *tenu par la main, et conduit selon votre volonté sainte, vous l'aurez reçu dans votre gloire* (*Psal.* LXXII, 24).

S'il n'avait pourtant pas achevé de satisfaire à la rigueur de votre justice, grand Dieu, recevez pour l'entière expiation de ses péchés le sacrifice de votre Fils; et votre Eglise sainte vous louera éternellement à la vue d'un pécheur, *qui s'était perdu* dans les routes égarées du siècle, *et qui s'est heureusement retrouvé* (*Luc.*, XV, 32) dans le repos de la solitude.

EPITAPHE DE M. DE FIEUBET.



JUSTITIAS JUDICANTI.

A Ω

Exspectat hic, donec veniat immutatio sua,
Illustrissimus vir DD. GASPAR DE FIEUBET
Consistorianus Comes,
Theresiæ Austriacæ Lud. Magni conjugis Cancellarius

Quo non habuit,
Patria chariorem civem,
Toga præclarius Lumen,
Seculum præstantius ingenium,
Optimus quisque paratiorem Amicum.

Qui,
Natus in magnis divitiis,
Vagatus per varia oblectamenta,
Evectus ad multos honores,
Dum in Repub. magna obtineret, maxima sperare posset,
Dixit:
Vanitas Vanitatum, et omnia Vanitas.

Utque vera post vana quæreret,
Hanc in solitudinem, ubi veritas loquitur ad cor,
Sumptis columbæ pennis advolavit.
Ibique
Piorum Ascetarum exemplis excitatus:
Turmis pauperum, quos, liberis carens, pro liberis habuit, cinctus,
Per multos labores doloresque bajulans sibi crucem
In stadio pœnitentiæ gigantæo pede cucurrit.

Quo cursu consummato, bravium accepturus, obiit
IV Idus Septembris, anno Salutis M. DC. XCIV.
ætatis LXVIII.

Manus amica,
Publicis votis, non modestissimi viri voluntati obsequens,
(Id enim vetuerat,)
Posuit.

TRADUCTION.



A CELUI QUI JUGE LES JUSTICES.

A Ω

Ici attend sa résurrection
Messire GASPAR DE FIEUBET
Conseiller ordinaire du roi en son conseil d'Etat,
Chancelier de Thérèse d'Aust. épouse de Louis le Grand.

La patrie n'eut jamais de citoyen plus chéri,
La robe, de magistrat plus éclairé;
Le siècle, de génie plus sublime;
L'homme de bien, d'ami plus prévenant et plus fidèle.

Il naquit dans l'opulence,
Fut entraîné par les amusements du monde:
Fut élevé à plusieurs emplois.
Mais dans le temps qu'il occupait une grande place,
Et qu'il pouvait prétendre aux plus grandes,
Il dit:
Vanité des vanités, et tout est vanité.

Pour chercher la vérité, après avoir suivi la vanité,
Il prit les ailes de la colombe, et s'envola dans cette solitude,
Où la vérité parle au cœur.
Ici,
Animé par les exemples de ces pieux solitaires,
Environné de pauvres, substitués aux enfants qu'il avait perdus,
Portant sa croix par des douleurs longues et violentes,
Il courut à pas de géant dans la carrière de la pénitence.

Après avoir achevé sa course, il en alla recevoir le prix
le X de septembre, l'an de grâce M. DC. XCIV,
En la LXVIII[e] année de son âge.

Un ami,
Plus touché des désirs du public,
Que des dernières volontés d'un magistrat si modeste,
(Car il avait défendu de lui rendre aucun honneur après sa mort,)
Lui fit élever ce tombeau.

RÉPONSE

Faite dans l'église des Carmélites du grand couvent à celui qui présenta le corps de feu monsieur le duc d'Uzès, tué d'un coup de canon à la bataille de Nervinde, le 29 *de juillet* 1693.

Messieurs,

Les vierges sages, qui habitent ce lieu de paix, empruntent ma voix pour vous dire qu'elles reçoivent avec respect et qu'elles garderont avec fidélité le dépôt qu'on leur confie. Cependant, quelque précieux qu'il

leur paraisse, elles ne peuvent le recevoir sans douleur; et si la Providence en eût autrement disposé, elles auraient souhaité d'en être encore longtemps privées. Le seul parti qu'elles aient à prendre, aussi bien que toutes les personnes intéressées à une si grande perte, est d'adorer les ordres de Dieu, toujours équitables, et de le remercier des grâces qu'il a faites à feu M. le duc d'Uzès.

Ne comptons point parmi les plus considérables sa haute naissance, ses qualités naturelles et acquises, tant d'avantages qu'il possédait, et qu'il pouvait encore espérer dans le siècle ; il est lui-même un exemple trop convaincant que les grandeurs humaines se dissipent comme un souffle, qu'en un moment la mort fait tout évanouir, et que l'âme des grands, comme celle des moindres du peuple, ne porte devant le tribunal de Jésus-Christ que les œuvres bonnes ou mauvaises, qu'elle a faites par le ministère d'un corps qu'elle est obligée d'abandonner.

Cette cérémonie lugubre ne pourrait donc nous inspirer qu'une tristesse pure, si nous ne considérions dans cet illustre mort que ce qu'il eut de grand et de distingué selon le monde; mais par la miséricorde de Dieu nous y trouvons des motifs de consolation.

Il eut le bonheur inestimable de sucer avec le lait la crainte du Seigneur (*Eph.*, VI, 4), et d'être instruit des règles du christianisme : dirai-je par une mère prudente et sensée, comme aussi par des maîtres habiles et affectionnés? J'en dirais trop peu. Il fut élevé par les soins et sous les yeux de feu M. le duc de Montausier. O la grande idée qui est attachée à ce grand nom! Il suffit de le prononcer pour entendre d'abord l'honneur, la piété, la droiture, le maintien rigide de la règle, l'amour constant du vrai.

Le grand-père développa lui-même l'esprit et la raison du petit-fils, forma son jugement et ses mœurs, lui apprit tous les devoirs de la vie honnête et civile, et n'épargna rien pour lui procurer cette éducation que le Sage appelle un *don excellent* (*Prov.*, IV, 2).

Nous n'ignorons pas combien le monde est pernicieux à ceux qui sont obligés de le suivre. Nous avons appris de l'Ecriture que l'ensorcellement de la bagatelle obscurcit le bien qu'on avait aimé, et que les passions volages de la concupiscence renversent dans la première jeunesse l'esprit le plus éloigné du mal (*Sap.*, IV, 12). Mais nous avons une ferme confiance que les racines de vertu qu'on avait mises dans l'âme de ce jeune seigneur y étaient trop profondes pour pouvoir jamais en être entièrement arrachées.

Né, par son état, pour la profession des armes, il les a portées aussitôt que son âge l'a pu permettre, et marchant sur les traces de ses ancêtres, il ne s'est point présenté d'occasion où il ne se soit distingué par une valeur proportionnée à sa naissance. Quelles suites n'auraient point eues des commencements si glorieux!

Mais il en est de ceux que la Providence a mis au-dessus des autres, comme de ces beaux fruits que la nature a placés sur les branches les plus élevées. Ils satisfont la vue, avant que de satisfaire le goût; ils nourrissent l'espérance, ils irritent les désirs. Mais trop exposés par leur élévation même, souvent un tourbillon les fait tomber lorsqu'ils étaient près de mûrir.

Mais si la mort de M. le duc d'Uzès est lamentable pour nous, elle est glorieuse pour lui, et j'ose dire même heureuse, puisque rien ne nous défend de présumer que le sang qu'il a versé pour la foi, pour le prince et pour la patrie, aura lavé tous ses péchés ; d'autant plus que Dieu lui a donné plusieurs heures et un esprit libre pour en faire une humble confession dans l'amertume de son âme (*Isa.*, XXXVIII, 15).

Si le sacrifice de sa vie n'a pas été suffisant pour les expier, le sacrifice de nos autels en achèvera l'expiation ; surtout quand il sera offert dans cette église, où les prières du sacrificateur seront secondées par celles de ces vierges, que l'on peut nommer, par préférence à tant d'autres, *la plus illustre partie du troupeau de Jésus-Christ* (*Cyp.*, *de Disc. et Hab. virg.*). En arrosant son tombeau des larmes de leur pénitence, elles obtiendront que *ses os brisés et humiliés se réjouissent* (*Psal.* L, 10) de l'avoir été pour une si bonne cause et dans l'attente de la résurrection.

Avec des circonstances si consolantes, il nous sera permis de dire que M. le duc d'Uzès, *ayant peu vécu, n'aura pas laissé de remplir le cours d'une longue vie* (*Sap.*, IV, 13). Mais malheur à nous, si *sa jeunesse finie sitôt, condamne,* selon la menace de l'Ecriture, *les années nombreuses dont nous abusons.*

LETTRE PREMIERE

A MESDAMES ARDIER, RELIGIEUSES DE LA VISITATION, A BLOIS.

Sur la mort de madame de Fieubet, leur sœur.

Je n'ai pu, mesdames, vous rendre plus tôt le triste devoir dont je m'acquitte aujourd'hui. Vous avez perdu une sœur que vous aimiez, et qui vous aimait. Vous la pleurez sans doute, et vos larmes sont si légitimes que, bien loin de les condamner, je mêle les miennes avec les vôtres. Si vous perdez une sœur, que vous ne reverrez plus, je perds une amie que je ne retrouverai jamais. Je me trompe, mesdames, vous la reverrez, et je la retrouverai. La foi, qui nous est commune, doit nous faire espérer sa résurrection; et nous pouvons nous promettre que sa résurrection sera pour la gloire, puisque sa vie et sa mort ont été conformes à la loi de Dieu.

Vous savez combien sa vie a été chrétienne. Vous en apprîtes les règles ensemble par les soins d'une mère qui regarda votre éducation comme le principal de ses devoirs, et qui le remplit dans toute son étendue. Mais comme *chacun a son don particulier, selon qu'il le reçoit de Dieu* (I *Cor.*, VII, 7), vous avez reçu celui de vous retirer dans le cloître, madame votre sœur celui de demeu-

rer dans le monde, et chacune de vous a heureusement répondu à sa vocation.

Je sais que depuis le jour de votre retraite vous n'avez pas regardé un moment derrière vous (*Luc.*, IX, 62), mais que fidèlement attachées à Jésus-Christ, comme à l'unique époux de votre âme, vous avez écouté sa parole, vous avez médité ses mystères, vous vous êtes remplies de son esprit, et vous devez avoir une ferme confiance que *celui qui a commencé en vous le saint ouvrage de votre salut, l'achèvera et le perfectionnera de plus en plus jusqu'au jour de Jésus-Christ.* (*Phil.*, I, 6),

Madame de Fieubet a pratiqué aussi les vertus de son état. Religieuse observatrice des préceptes apostoliques, elle a *aimé*, elle a *respecté son mari* (*Eph.*, V, 33), et lui a toujours plu *par la pureté incorruptible d'un esprit plein de douceur et de paix* (I *Petr.*, III, 4). Elle s'est humblement soumise aux ordres de Dieu quand il lui a ôté ses enfants, presque aussitôt après les lui avoir donnés, persuadée qu'il les enlevait de ce monde, *de peur que leur esprit n'y fût corrompu par la malice, et que les apparences trompeuses n'y séduisissent leur âme* (*Sap.*, IV, 11). Comme la femme forte, elle a gouverné sa maison avec prudence, *elle y a travaillé avec des mains sages et ingénieuses* (*Prov.*, XXXI, 13). Elle a toujours témoigné de l'affection à ses domestiques; jamais elle ne les a traités *avec rudesse ni avec menaces* (*Eph.*, VI, 9); et bien loin de laisser leurs services sans récompense, elle les a comblés de bienfaits.

Son illustre époux se trouvant *assis*, bien plus par son mérite que par ses emplois, *avec les premiers sénateurs de la terre* (*Prov.*, XXXI, 23), elle a été obligée de vivre avec lui au milieu de la cour et du monde, et elle y a vécu sans rien prendre de la corruption qui le suit. Elle a toléré les méchants sans les imiter, et s'est séparée d'eux par la différence des mœurs, quand elle ne l'a pu par la différence des lieux et des compagnies. Lorsque ce même époux a perdu de grands biens et de grandes charges par des accidents imprévus, elle a supporté cette perte avec une patience aussi héroïque que chrétienne.

Elle était assidue aux divins offices, et très-souvent recevait la sainte eucharistie, où elle puisait sans doute les grâces privilégiées qui lui faisaient pratiquer tant de vertus dans le commerce du siècle. Elle était patiente, douce, libérale; elle était pleine de bonté, d'humilité, de modestie, mais surtout elle s'est *revêtue de la charité, qui est le lien de la perfection* (*Col.*, III).

On peut dire que ç'a été sa vertu dominante et que par là elle a mérité le beau nom de mère des pauvres. Elle avait établi dans toutes ses terres des Sœurs de la Charité à qui elle fournissait avec abondance de quoi rassasier les faméliques, de quoi revêtir les nus, de quoi secourir les malades, de quoi instruire les enfants. Elle avait des jours réglés pour visiter les pauvres dans les hôpitaux et dans les faubourgs; et la délicatesse, si naturelle à son sexe, ne l'empêchait pas de les servir de ses propres mains, d'entrer dans la connaissance particulière de leur mal, de voir et de panser leurs plaies. Elle a persévéré si constamment dans cette sainte pratique qu'à la fin elle y a trouvé sa récompense; mais récompense dont la nature s'effraie et dont la foi se réjouit.

Je parle de la mort, car Dieu juge autrement que les hommes, et ce qu'ils prennent pour un malheur est à son égard une grâce. Après que les apôtres eurent prêché la religion, cette même religion, leur attirant la persécution et le martyre, fut la cause de leur mort, et cette mort fut leur récompense. Après que madame de Fieubet s'est appliquée à visiter les pauvres et à les soulager, ces pauvres mêmes lui ont communiqué leurs souffrances; elle en est morte, et par cette mort sa charité a été dignement récompensée. En voici, mesdames, un court détail pour votre consolation.

Le jour de sainte Geneviève, elle entendit avec sa piété accoutumée une exhortation à l'assemblée de la charité de Saint-Paul, dont elle était trésorière; et comme si elle eût prévu ce qui devait arriver, elle fit ensuite régler ses comptes, où elle se trouva en avance de douze mille francs qu'elle donna libéralement à cette pieuse assemblée, ou, pour mieux dire, aux pauvres de Jésus-Christ, pour le soulagement desquels elle avait fait une avance si considérable. Elle passa le reste du jour à l'Hôtel-Dieu à servir les malades, à encourager les mourants, à ensevelir les morts, et elle y prit une fièvre maligne. Elle ne laissa pas d'agir encore : elle suivit les mouvements de sa dévotion en allant le lendemain à Sainte-Geneviève, les jours suivants à Notre-Dame et à sa paroisse. Elle se trouva si mal à l'église qu'elle fut contrainte de s'aller mettre dans son lit. Son mal augmentant visiblement à toute heure, elle fit une humble confession où elle *repassa les années de sa vie dans l'amertume de son âme* (*Isa.*, XXXVIII, 15), et reçut le viatique de la main de son pasteur le sixième jour de sa maladie.

Depuis ce moment-là je demeurai toujours auprès d'elle, et je vous avoue, mesdames, que je ne me croyais pas destiné à lui rendre un devoir si triste, ni à payer, pour ainsi dire, par une reconnaissance si affligeante, tant de marques que j'avais reçues de son estime et de son amitié. Jugez donc de ma douleur; il est vrai qu'elle était mêlée de consolation par la disposition où je voyais cette vertueuse malade. Elle était entièrement soumise à ce que Dieu ordonnait d'elle. Elle souffrait et protestait en même temps qu'elle n'eût rien voulu diminuer de ses souffrances. Bien loin de craindre la mort, elle la désirait par un sentiment d'amour de Dieu; elle demandait si le moment en était encore bien loin, si elle ne pourrait point le voir venir, en disposer même en quelque sorte pour rendre librement sa vie à celui qui la lui avait donnée. On répondait que ce moment était un de ceux *que le Père a mis en*

sa puissance (*Act.*, I, 7), qu'il ne dépendait point d'elle, mais que Dieu lui faisait une assez grande grâce en l'avertissant, par la violence de son mal, que ce moment approchait de plus en plus, afin qu'en l'attendant elle pût faire plus d'une fois le sacrifice de sa vie. Elle entrait dans ces sentiments et devenait par son propre choix une victime continuelle de reconnaissance et d'amour. Elle reçut l'extrême-onction avec une parfaite connaissance, répondit aux prières des agonisants, et redoubla sa soumission et sa piété à la vue d'un crucifix qui avait toujours été cher à M. de Fieubet. Si elle eût pu regretter quelque chose en ce monde, c'eût été un si digne mari; mais son sacrifice a été entier, et Dieu seul l'a emporté dans son cœur sur toutes les créatures.

Elle fut toute la nuit dans cette disposition ; enfin l'Epoux céleste frappa à la porte, qui lui fut aussitôt ouverte (*Matth.*, XXV, 6). La pieuse agonisante se réjouit quand on lui annonça qu'il était temps d'aller dans la maison du Seigneur (*Psal.* CXXI, 1). Elle remit humblement son esprit entre ses mains et mourut de la mort des justes.

Elle a donné par son testament cent mille francs aux pauvres, et a ordonné que l'on ne dépensât que cent francs pour sa sépulture On lui a obéi autant qu'on l'a pu, mais c'est en vain que l'on a affecté la simplicité et la solitude qu'elle avait prescrites pour son convoi : tout le monde y est accouru sans être prié, et les pauvres surtout y ont témoigné par leurs gémissements et par leurs bénédictions la grande perte qu'ils ont faite. C'est la plus belle oraison funèbre que l'on pût faire à l'honneur de cette illustre défunte.

M. de Fieubet pleure, non pas sur sa chère épouse, mais sur lui-même, et tâche de charmer sa douleur par son courage et par sa vertu. Il fait offrir le sacrifice de Jésus-Christ et se sacrifie lui-même par le cœur contrit et humilié. Madame la présidente Ardier, qui avait toujours compté que sa chère fille lui fermerait les yeux, est tout étonnée d'un changement si subit. Elle se soumet pourtant, et *s'humilie sous la puissante main de Dieu* (I *Petr.*, V, 6). Les parents, les amis, les domestiques, tous sont affligés selon la nature de la perte qu'ils font, et consolés selon la religion à la vue d'une mort si sainte.

Voilà, mesdames, ce que je puis vous dire dans une lettre d'un accident, heureux à la vérité pour madame de Fieubet, mais triste et déplorable pour nous. Cependant *ne nous affligeons point comme ceux qui n'ont point d'espérance* (I *Thess.*, IV, 13), et cherchons au contraire une consolation solide dans le souvenir de ses vertus et de ses bonnes œuvres. Elle a été humble et modeste dans une élévation considérable ; Dieu ne l'aura donc pas rejetée de devant sa face, lui qui ne résiste qu'aux superbes; elle a usé des richesses et n'en a pas joui ; elle en a fait, au contraire, des charités immenses pendant sa vie et après sa mort, Il est donc certain, selon la parole de Jésus-Christ, que lorsqu'elle est venue à manquer, les pauvres qu'elle a nourris l'auront reçue dans les tabernacles éternels (*Luc.*, XVI, 9).

Nous ne pouvons être fâchés de son départ de ce monde sans nous opposer à son bonheur, puisqu'elle n'est délivrée des liens du corps que pour être éternellement avec Jésus-Christ. La vie chrétienne n'est que le commencement du salut, et ici-bas votre chère sœur n'était heureuse qu'en espérance ; mais présentement qu'elle est arrivée au terme, son bonheur est certain et son salut est consommé. Nous n'étions pas dignes d'elle, mais elle était digne de Dieu ; il nous l'avait, pour ainsi dire, prêtée, afin de nous édifier par ses bons exemples ; il l'a reprise, parce que nous n'en avons pas profité, ou qu'elle ne lui était plus nécessaire pour l'exécution de ses desseins éternels.

Mais dans le temps qu'elle s'en va nous demeurons ; *nous gémissons en nous-mêmes en attendant l'effet de l'adoption divine qui sera la rédemption et la délivrance de nos corps* (*Rom.*, VIII, 23). Soyons fidèles à notre vocation, afin que notre attente ne soit pas vaine, et ne laissons point mourir les justes sans réfléchir dans notre cœur (*Isai.*, LVII, 1). Toutefois, comme *aucun homme vivant n'est justifié devant Dieu* (*Psal.* CXLII, 2), qui *a trouvé des taches dans ses anges mêmes* (*Job*, IV, 18), après les avoir créés dans la grâce, donnons à feue madame de Fieubet le secours de nos prières, afin que Dieu n'entre pas en jugement avec elle : voilà tout ce qu'elle attend de nous. Depuis que son âme est séparée de son corps, elle est entrée dans l'ordre des esprits, et elle n'a plus d'union qu'avec la justice ou la miséricorde de Dieu ; nous ne pouvons entrer dans cette union que par la charité qui s'étend partout. Ce serait donc en vain que nous tiendrions encore à elle par des liens humains, elle ne peut plus y être sensible. Rompons-les par la force de la raison et de la religion, et tâchons de mériter, en vivant bien, la grâce de mourir comme elle.

De Paris, le 17 janvier 1686.

SECONDE LETTRE

AUX MÊMES,

Sur la mort de madame la présidente Ardier, leur mère.

Je suis bien fâché, mesdames, d'avoir encore un triste compliment à vous faire ; mais nous ne choisissons pas nos devoirs, Dieu nous les impose. Il n'y a que peu de temps que je tâchais de vous consoler sur la mort de madame votre sœur ; maintenant c'est sur la mort de madame votre mère : ainsi les afflictions se succèdent-elles dans cette vallée de larmes. Mais comme le même Dieu qui vous afflige est *le Dieu de toute consolation* (II *Cor.*, II, 3), c'est en lui que vous devez la chercher, et vous l'y trouverez.

Madame la présidente Ardier était pleine de jours et de vertus. Il était temps que ses jours finissent, pour la faire passer à l'é-

ternité, où ses vertus devaient être récompensées. Dieu a purifié les fragilités de sa nature par des infirmités longues et humiliantes qu'elle a souffertes avec patience, et enfin elle est morte comme elle avait vécu; tant il est vrai que la bonne mort est la récompense de la bonne vie.

Je ne doute pas que ce témoignage ne vous soit rendu par son confesseur, qui, après l'avoir conduite dans la voie du salut, l'a assistée à la dernière heure avec beaucoup de zèle et d'affection. Je vous le rends encore comme témoin assidu de tout ce qui s'est passé durant sa maladie, et comme l'ayant souvent encouragée à remettre entre les mains de son Créateur l'âme qu'elle en avait reçue. Elle a eu l'esprit libre jusqu'à l'agonie. C'est dans cette heureuse liberté qu'elle a reçu son Sauveur, pour lui servir de guide et de soutien dans le grand passage qui allait décider de son éternité. Elle a reçu de même la dernière onction dont l'Eglise se sert pour fortifier les mourants, et cette onction sacrée a été la consommation de sa pénitence et de sa vie. M. de Fieubet a toujours fait auprès d'elle le devoir d'un vrai fils. Ses parents, ses amis, ses domestiques n'y ont rien oublié. C'est tout ce qu'elle avait souhaité, et que pourriez-vous lui souhaiter davantage?

Tout cela, mesdames, doit calmer votre douleur et vous aider à posséder vos âmes en paix. Il faut pleurer la mort de ceux qu'une vie criminelle précipite dans les supplices éternels; mais il faut regarder avec envie celle des chrétiens, que les anges accompagnent devant le tribunal de Jésus-Christ, pour recevoir la couronne de justice qu'ils ont méritée par sa grâce. Les patriarches et les prophètes qui ont illustré les temps de la loi et qui paraissaient être si utiles au monde, n'ont pas laissé de mourir; les apôtres qui sanctifiaient l'univers par leur parole et par leur exemple, sont morts comme les autres. Jésus-Christ lui-même, *l'oint du Seigneur, le Saint de Dieu* (*Marc.*, I, 24), *la fin de la loi* (*Rom.*, X, 4), *a voulu goûter la mort*. Pourquoi vous plaindriez-vous de ce que le sort de madame votre mère se trouve semblable à celui des saints hommes et de l'Homme-Dieu? Plaignez-vous plutôt de ce que vous demeurez après elle; plaignez-vous de ce que *votre pélerinage est prolongé* (*Psal.* CXIX, 5); plaignez-vous de ce qu'*habitant encore dans un corps mortel*, *vous êtes éloignées du Seigneur et comme hors de votre patrie* (II *Cor.*, V, 6).

On pleurait les morts sous la loi, parce que les âmes des justes descendaient dans les limbes, où elles étaient privées de la vue de Dieu; mais on ne doit pas les pleurer sous l'Evangile, parce que le Rédempteur leur a ouvert le paradis. *Ne vous affligez donc pas*, mes chères sœurs, *comme ceux qui n'ont point d'espérance*, et souvenez-vous que les larmes excessives, qui seraient tolérées à des personnes engagées dans le commerce du siècle, ne seraient point pardonnables à celles qui y ont renoncé. Vous vous êtes consacrées à Dieu par les vœux de la religion, et par cette consécration vous avez dû rompre tous les liens de la nature. Ne les renouez pas maintenant, de peur d'aller contre les intentions de celui qui *est venu pour séparer le fils d'avec le père, et la fille d'avec la mère* (*Matth.*, X, 35), et craignez la déclaration qu'il fait ensuite que *celui qui aime son père et sa mère plus que lui, n'est pas digne de lui*.

Si je vous regarde comme les filles d'une mère douce, bonne, charitable, je vous pardonne vos larmes; mais si je vous considère comme les épouses de Jésus-Christ, pour lequel vous avez tout quitté, je vous blâme quand vous pleurez. Sainte Mélanie perdit un époux et deux fils tout à la fois; et au lieu de se consumer comme font tant d'autres en longs gémissements, saint Jérôme rapporte qu'elle dit à Dieu d'un œil sec: *Me trouvant déchargée d'un tel fardeau, je vous servirai désormais, ô mon Dieu, avec plus de liberté* (*Hier.*, *Ep.* 25)! La sœur et la mère qui vous ont été enlevées en si peu de temps, vous partageaient en quelque sorte entre Dieu et elles; mais ne les ayant plus, vous vous occuperez uniquement de ce que vous devez au Seigneur, et vous deviendrez, avec moins d'obstacles, *saintes de corps et d'esprit* (I *Cor.*, VII, 34).

Il vous semble que vous avez fait une grande perte; mais perd-on quelque chose quand on ne perd point Dieu, et que Dieu prend ce que l'on croit perdre? Au lieu d'une sœur qui vous a quittées, il vous reste autant de sœurs qu'il y a de vierges qui vivent avec vous sous la règle de votre saint fondateur; au lieu de la mère que vous n'avez plus, vous avez Marie, mère de grâce et de miséricorde, sous l'invocation de laquelle vous vous êtes dévouées à son Fils. Ce n'est donc pas une perte qui vous est arrivée; c'est un changement que vous avez fait, et un changement avantageux dans toutes ses circonstances.

J'espère, mesdames, que votre piété vous fera bientôt entrer dans ces sentiments, et que vous vous soumettrez à la volonté de celui qui *fait tout ce qu'il veut dans le ciel et sur la terre, dans la mer et dans les abîmes* (*Psal.* CXXXIV, 6), d'autant plus que notre perfection consiste à faire tout ce qu'il demande de nous. Je lui demanderai humblement dans mes sacrifices la force dont vous avez besoin, et je joindrai mes prières aux vôtres pour en obtenir le repos parfait de de l'âme de madame votre mère.

De Paris, le 14 février 1688.



NOTICE SUR L'ABBÉ BOILEAU.

BOILEAU (Charles), abbé de Beaulieu, membre de l'académie française, né à Beauvais, s'adonna de bonne heure à la chaire, et prêcha devant Louis XIV qui répandit sur lui ses bienfaits, et le nomma son prédicateur. La connaissance que cet abbé avait de la cour, et de ce que l'on appelle le beau monde, lui donnait une grande facilité à faire des portraits ressemblants. C'était un ami officieux, attentif à ménager les occasions de faire plaisir, ingénieux à les trouver, droit dans toutes ses vues, d'un caractère doux et d'une vertu pure. On a de lui des *Homélies* et des *Sermons* sur les évangiles du carême, qui furent publiés après sa mort par Richard, en 2 vol. in-12, à Paris, chez Louis Guérin, en 1712; et des *Panégyriques*, in-8° et in-12, Paris, 1718.

L'abbé Boileau a fait, comme Fléchier, un usage quelquefois heureux, mais souvent trop fréquent, de l'antithèse, il était loin d'avoir la pureté, l'élégance et l'harmonie du style de ce dernier. On a encore de lui des *Pensées*, 1733, in-12, extraites de ses sermons, dont plusieurs méritent d'être retenues. D'Alembert qui, dans son Histoire des membres de l'académie française, a fait l'éloge de cet abbé, dit qu'on trouve dans ses sermons, sinon de l'éloquence, au moins de l'esprit; aussi Bourdaloue disait de lui qu'*il en avait deux fois plus qu'il ne fallait pour bien prêcher*. L'abbé Boileau mourut le 19 mai 1704, dans un âge assez avancé. (Extrait du *Dictionnaire des Prédicateurs.*)

HOMELIES ET SERMONS

PRONONCÉS

DEVANT LE ROI ET LEURS MAJESTES BRITANNIQUES,

PAR M. L'ABBÉ BOILEAU,

SUR LES ÉVANGILES DU CAREME.

PRÉFACE DE 1712.

Parmi plusieurs discours de feu monsieur l'abbé Boileau, qu'on avait promis de donner au public, on a cru qu'il était à propos de commencer par le Carême qu'il a eu l'honneur de prêcher devant le roi, et leurs majestés britanniques.

L'étude qu'il avait faite du cœur humain, de ses différents mouvements, de ses vices et de ses vertus; la connaissance particulière qu'il avait de la cour, et de ce qu'on appelle le beau monde, lui donnait une grande facilité à faire des portraits si ressemblants, que chacun peut s'y reconnaître. On verra dans beaucoup de ses ouvrages, des tours fins et brillants, une morale vive et pressante, une ingénieuse application des plus remarquables endroits de l'Ecriture sainte aux mœurs de ce siècle.

Dans ses Homélies sur quelques évangiles comme sur ceux de la Cananée, de l'enfant prodigue, de la Samaritaine, de la femme pécheresse, il suit si exactement ses matières, qu'il ne lui échappe aucune circonstance sur laquelle il ne fasse d'édifiantes réflexions. Plus les sujets sont difficiles à traiter, plus il semble avoir voulu essayer d'y réussir.

Qu'on lise, pour cet effet, l'Homélie qu'il a faite sur la Passion.

La fête de saint Joseph arrivant pour lors le vendredi de la quatrième semaine de carême, lui donna lieu de faire l'éloge de saint Joseph, sous le titre du silence de l'homme juste. *On pourra, par le tour qu'il donne à ce panégyrique, juger de ce qu'on doit attendre des autres qui pourront paraître dans sept ou huit mois* (1).

Dans cet ouvrage on a évité de mettre aucun endroit des pensées choisies de cet auteur. On a seulement quelquefois indiqué à la marge certains sujets qu'on peut lire, si on veut leur donner plus d'étendue.

SERMON PREMIER.

POUR LE MERCREDI DES CENDRES.

Sur le néant du monde et la pensée de la mort.

Memento homo quia pulvis es, et in pulverem reverteris.

Souviens-toi, ô homme, que tu es poudre, et que tu retourneras en poudre (Genèse, *ch.* III).

Je commence aujourd'hui, messieurs, l'une des plus difficiles entreprises où mon ministère puisse m'engager. Je viens annoncer la sainte parole à un illustre auditoire, et déclarer la guerre à tous les vices. Armé, comme l'Apôtre veut que le soit un ministre de l'Evangile, je viens attaquer tous les pécheurs, et en attendant que Jésus-Christ monte sur sa croix pour les combattre, l'E-

(1) Ce sont les panégyriques qui suivent les homélies et les sermons. M.

glise me fournit un peu de cendres pour les confondre.

Quand Dieu envoya Moïse à Pharaon, il lui laissa sa verge pour faire des miracles, et lui ordonna d'aller dire à ce prince : *Celui qui est m'a envoyé vers vous.* L'Eglise me paraît tenir aujourd'hui une conduite assez semblable, à moins que je ne dise, qu'à la place de la verge de Moïse qui affligea l'Egypte, elle me met en main la croix qui console les pécheurs, et qu'au lieu de ces mots : *Celui qui est*, elle me prête ceux-ci : Mortel, tu n'es rien, tu n'es tout au plus que poudre, et tu retourneras en poudre.

A ces paroles, je lis sur le visage de mes auditeurs, un certain air plus négligé et plus abattu qu'en d'autres jours. Soit piété, soit chagrin, soit qu'ils s'affligent de ce que le temps d'une turbulente joie est passé, soit qu'ils se représentent une longue carrière de pénitence, ou un triste et fâcheux avenir; ils sont plus recueillis qu'à l'ordinaire, et comme l'image de la mort se peint plus vivement à leurs yeux, par cette mystérieuse cérémonie des cendres, ils y font des réflexions qu'ils voudraient souvent s'épargner.

Elles sont cependant nécessaires, et rien n'est guère plus utile à un chrétien qui veut sérieusement travailler à l'ouvrage de son salut, qu'un avertissement de cette importance *Souviens-toi que tu es poudre, et que tu retourneras en poudre.*

Le néant du monde, et la certitude de la mort : voilà, mes frères, ce que ces paroles vous apprennent. Quand le monde ne serait pas un néant, vous ne devriez pas l'aimer, puisque vous le quitterez par la mort; et quand vous ne seriez pas contraints de le quitter, vous ne devriez pas l'estimer, puisque ce n'est qu'un néant. *Tu es poudre*, voilà le néant du monde, *tu retourneras en poudre*, voilà la certitude de la mort. La mort se peint dans le néant du monde; le monde se peint dans la certitude de la mort, et la cendre est l'image de l'un et de l'autre.

Avez-vous de la peine à vous détacher du monde? souvenez-vous que tout ce qui vous environne n'est que cendre, et que vous n'êtes que cendre vous-mêmes : *Memento, homo, quia pulvis es.* Avez-vous de la peine à comprendre que le monde n'est que cendre, et que c'est là tout ce que vous êtes? souvenez-vous que vous y retournerez : *Et in pulverem reverteris.*

Le monde vous enchante, la mort vous fait trembler; corrigez l'une de ces idées par l'autre. La vue de la mort vous fera connaître le néant du monde : c'est ce que je vous montrerai dans mon premier point. La vue du néant du monde vous adoucira le souvenir de la mort; j'en ferai le sujet de mon second point.

La nécessité de la mort est une preuve sensible du néant des créatures, première proposition; et le néant des créatures bien médité est un puissant remède contre les frayeurs de la mort; seconde proposition.

Seigneur, c'est ici que j'implore votre secours, et je vous prie de me l'accorder; éloignez de moi ce qui ne viendra que de moi, et confondez toutes mes idées si elles ne viennent pas de vous : et vous, Vierge sainte, en qui j'ai une particulière confiance, ne me refusez pas votre protection que je vous demande, en répétant les paroles de l'Ange : *Ave.*

PREMIER POINT.

Parmi les vérités qui s'enseignent, il y en a de particulières qui ne sont connues que dans quelques pays, et par des gens d'une certaine profession; il y en a d'obscures que tout le monde n'est pas capable de pénétrer; il y en a d'équivoques que les uns approuvent, et que les autres nient; il y en a de mystérieuses et de cachées, qu'on n'apprend que par des lectures assidues, et après de sérieuses réflexions.

Il n'en est pas ainsi de celle du néant du monde et de la vanité des créatures : c'est une vérité qui se découvre partout, en tout temps, en tout lieu, à toute sorte de personnes. Il ne faut ni maître pour l'enseigner, ni explication pour l'entendre. Les gens de bien et les méchants, les savants et les ignorants en conviennent : si les uns s'en plaignent, si les autres y paraissent indifférents, tous en font un aveu public.

Il serait à souhaiter qu'autant que l'esprit en est convaincu, autant le cœur en fût touché; mais le mal est que, quoiqu'on connaisse le néant du monde, on y est toujours secrètement attaché. Un je ne sais *quel ensorcellement de bagatelles* (*Sap.*, IV), qui cache ce qu'il y a de plus clair, et qui empoisonne ce qu'il y a de meilleur, une éblouissante pompe du monde, et, comme parle saint Eucher, un mensonge de plaisirs, une idée flatteuse qu'on se fait de ce qu'on voit, de ce que l'on sent, de ce que l'on possède, trompe et corrompt ce cœur insensé (*D. Eucher., epist. parœn., ad Valeriam*).

Ne reviendra-t-il jamais de cette fatale et trop commune illusion? Qu'il considère ce qui est autour de lui, ce qui s'est passé dans les siècles antérieurs, ce qu'il doit attendre et qui ne manquera jamais de lui arriver : il trouvera sans chercher bien loin de quoi se guérir de son aveuglement. Qu'on le conduise, dit le Saint-Esprit, aux tombeaux des morts, cet effroyable amas de cadavres le fera bientôt sortir de son assoupissement (*Job.*, XXI). La mort qui, sans parole, fait plus par son silence que celle des plus habiles orateurs, lui découvrira la vanité du monde, et effaçant les couleurs imposantes dont il se farde, le fera voir tel qu'il est.

En vain fait-on valoir ces grandes distinctions qui séparent les nobles d'avec les roturiers, ces dignités qu'on propose comme l'objet de la vénération publique; ces richesses et ce crédit qui donnent tant de pouvoir : la mort qui n'épargne personne renverse tout, détruit tout, égale et confond tout; les sceptres des rois avec les chaînes des esclaves, les palais des princes avec les cabanes des bergers. La majesté ne l'éblouit point, l'éloquence ne la charme point : les

richesses ne peuvent la corrompre, les plaisirs l'émouvoir, la santé l'éloigner, les plaintes et les larmes l'attendrir.

Quand même les lumières de la foi ne nous découvriraient pas ce néant du monde, la mort serait seule capable de lever le masque qui le cache, et de nous le faire voir tel qu'il est. Chose surprenante ! les lumières de la foi nous aveuglent et les ténèbres de la mort nous éclairent. Les lumières de la foi nous aveuglent pour ne pas voir l'éblouissante vanité du monde : *Détournez-en mes yeux*, disait le Prophète ; mais les ténèbres de la mort nous éclairent pour nous faire mieux voir cette vanité et nous guérir de notre aveuglement.

C'est donc en vain, faibles mortels, que vous tentez contre la mort certains moyens qui ne servent qu'à faire sentir plus vivement votre misère. C'est donc en vain que vous vous imaginez dans la mémoire des hommes une espèce d'immortalité qui réparera les fragiles débris d'une vie que vous aurez perdue. Accoutumés à des éloges dont on vous accable, vous croyez que la postérité tiendra le même langage que tiennent tant de bouches vénales que vous payez si chèrement, et que les siècles à venir parleront de vous comme l'on vous parle.

Dès que vous aurez rendu le dernier soupir, on s'expliquera naturellement sur les bonnes et les mauvaises actions que vous aurez faites. La crainte obligeait beaucoup de gens de se taire; l'espérance ne les forcera plus de mentir. On vous rendra justice, ou si on vous la refuse après votre mort, on cherchera, par une maligne vengeance, de certains endroits qui effaceront votre gloire. On attribuera vos heureux succès à la fortune, à mille événements bizarres, et, sans se contenter de se donner la liberté de dire ce que l'on pense, on usurpera l'autorité de penser ce que l'on voudra. *O vanité des vanités ! ô homme vivant, tu n'es toi-même que vanité !*

Que dirai-je d'un autre moyen que l'orgueil du monde emploie si souvent pour cacher sa misère ? Que dirai-je de ces monuments, de ces épitaphes, de cet appareil d'une lugubre magnificence qui, dans le fond, ne servent qu'à dresser, sans qu'on y pense, de plus illustres trophées à la mort, que l'on fait paraître comme en cérémonie.

Avec quelle scrupuleuse circonspection s'acquitte-t-on, à la mort de ses proches, de certains devoirs que la coutume veut qu'on observe ? On laisse passer quelques jours avant que de paraître en public, soit pour apaiser, soit pour mieux étudier une douleur qui n'est souvent que dans les habits de deuil. Les amis viennent en foule, les heures sont marquées pour donner audience aux consolateurs.

Dans l'obscurité d'un lieu où l'on n'a plus qu'un triste ton de voix à contrefaire, on écoute les soupirs forcés de ceux que l'usage et la bienséance invitent à ces sortes de scènes. Il est même pour lors des temps d'interdit pour certains divertissements dont on se prive par une tristesse hypocrite ; et souvent le plus enjoué héritier s'en abstient, afin qu'on le croie plus vivement touché d'une mort qu'il pleure et qu'il attendait.

L'éloge des grands est prononcé par certains orateurs qui songent quelquefois plus à leur propre réputation qu'à celle du héros qu'ils ont à louer. Ces discours si châtiés n'affligent le cœur que pour réjouir l'imagination ; et leurs pensées leur sont plus chères que les actions du mort. Ils emploient plus d'art à cacher ses vices qu'à découvrir ses vertus ; et si sur des défauts connus ils imposent silence à la voix publique, ce n'est que pour la faire parler en leur faveur : *O vanité des vanités ! ô homme vivant, tu n'es toi-même que vanité !*

C'est à la mort qu'elle se découvre et qu'elle se fait sentir. Il n'est plus pour lors question de biens, de noblesse, de qualités de corps et d'esprit. Ceux qui ont fait trembler la terre ne sont plus distingués que parce que l'on pleure avec plus de pompe leur néant. Ce prince, la terreur de ses ennemis, n'est qu'un peu de cendres ; son courage, sa réputation, sa puissance ne sont qu'un néant pour lui : *Ecce quam nihil est homo.*

Reconnaissez ici, messieurs, le pouvoir de la mort. Le néant trompait un moment avant qu'elle parût ; il ne peut plus tromper un moment après ; les amis, les proches sont autour du lit du malade ; ils l'abandonnent dès que cette mort se montre. On s'étonne qu'il n'y ait qu'un instant entre ces assiduités et cet abandon. Faut-il s'en étonner ? c'est que le néant est découvert ; alors les enfants quittent leurs proches, les femmes leurs maris, les domestiques leurs maîtres, les sujets leurs souverains; c'est une solitude universelle.

O roi immortel des siècles ! c'est ainsi que vous nous faites connaître que vous êtes véritablement grand. Créer les êtres et les détruire, tirer du néant l'univers et pouvoir l'y faire rentrer quand il vous plaira, sans qu'il en coûte ni le moindre degré à votre gloire, ni la moindre altération à votre bonheur, ni le moindre effort à votre puissance : voilà en quoi consiste votre grandeur et le néant de vos créatures.

Telle est l'idée que la mort nous en donne, mort que nous pouvons appeler la dépositaire de notre néant par sa fidélité, le miroir de notre néant par son évidence, la preuve de notre néant par la honte qui l'accompagne. C'est à elle qu'il appartient de nous le montrer, parce que nous nous le cachons; de nous l'expliquer, parce que nous le connaissons mal ; de nous le reprocher, parce que nous nous y attachons. Nous nous en plaignons et nous l'aimons; la mort bien méditée nous en détachera par vertu, comme la mort soufferte nous en arrachera par nécessité.

Si la gloire du monde était éternelle, en vain dirait-on que *c'est une fumée :* on aimerait une fumée qui ne se dissiperait pas. Si les richesses du monde étaient éternelles, en

vain les comparerait-on *à des feuilles :* on aimerait des feuilles qui ne tomberaient jamais. En vain dirait-on que la *beauté est une fleur :* on aimerait une fleur que le temps ne pourrait flétrir; que le *bonheur n'est qu'un songe :* on aimerait un songe agréable que rien n'interromprait; que le monde est *une ombre* : ce serait une ombre qui nous accompagnerait toujours; enfin que tout ce qui est créé n'est qu'un *néant :* on courrait après un néant dont on ne découvrirait jamais la fragilité.

Mais la mort la découvre en nous faisant voir le monde tel qu'il est, tel que les prophètes nous l'ont dépeint : *C'est une ombre*, mais c'est une ombre *qui passe. C'est une poussière, mais qui est déjà finie. C'est une fleur qui paraît le matin et qui sèche le soir. C'est une feuille qui est emportée par le vent*, et qui ne paraît que pendant quelques agitations qui précèdent sa chute. *C'est un songe, mais ce songe est déjà dissipé.* C'est une fumée qui s'évanouit en un instant. Quelque longs que paraissent les jours de la vie, il faut qu'ils finissent bien vite, et mille ans aux yeux du Seigneur, sont non-seulement comme un seul jour, mais comme un jour qui est déjà passé.

On dit ordinairement qu'il faut regarder les créatures avec les yeux de la foi; mais la mort nous en découvre assez la vanité : et si, avec cette foi dont nous faisons profession, nous en sommes encore charmés, pouvons-nous dire que cela vient de ce qu'elle n'est pas assez évidente? Car, puisque la mort est si sensible, puisqu'elle se peint dans notre imagination par les traits les plus vifs et les plus perçants, puisque nous avons été souvent les spectateurs et les témoins de ce qui est arrivé aux autres, c'est l'affection déréglée de notre cœur, et non la faute de la foi, qui nous jette dans ce déplorable égarement.

Ne séparons donc point l'idée de la mort d'avec celle du monde, si nous voulons en reconnaître le néant; c'est elle qui éloigne toutes les préventions de l'amour-propre en sa faveur, et qui nous le dépeint dans sa véritable situation. C'est elle qui, réveillant en nous ce qu'il y a de raison et de bon sens, tire ce grand rideau qui nous cachait ce mystère de vanité. Oh! que de pernicieuses subtilités s'évanouissent en la regardant! oh! que de cas de conscience se décident en la consultant! C'est une parole assez commune, dans le siècle où nous sommes, qu'on n'a pas besoin de tant de science pour s'éclaircir de beaucoup de choses, qu'il suffit de bien étudier le monde; mais où l'apprendra-t-on? Ce sera, si on l'étudie, dans la mort.

La plupart des chrétiens font de belles réflexions sur le néant du monde; mais, par un secret artifice de l'amour-propre dont on ne se défie guère, ils ne font pas de ces réflexions l'usage qu'il faudrait qu'ils en fissent : il faudrait qu'ils en détachassent leurs cœurs, que la fragilité et la perte des créatures leur donnât pour elles un vrai mépris; et, par un déplorable renversement de conduite, ces réflexions ne font qu'effleurer la plus légère superficie de leurs âmes. Ils savent bien qu'il n'y a rien de solide et de permanent en ce monde, et cependant ils ne laissent pas de l'aimer. Jaloux de la gloire de leur cœur, ils souhaiteraient que ce qu'ils aiment ne changeât pas; et ce qui les afflige est de voir que les objets de leur cupidité leur échapperont un jour.

Cet ambitieux voudrait que les charges et les dignités dont il est revêtu eussent quelque chose de solide, pour rendre son nom immortel. Il en connaît assez le néant, mais il le connaît si mal et il en profite si peu, qu'on lui fait plaisir de le désabuser, quand on lui fait naître de nouvelles espérances.

Il ne pleure pas son péché, il déplore seulement son malheur; et si ce monde, plus constant qu'il ne l'est, voulait faire en sa faveur les premières avances, il serait ravi de lui prêter serment d'une éternelle fidélité. Le mauvais succès fait tout son chagrin, et sa douleur est si peu chrétienne dans les fâcheux contre-temps qui lui arrivent, qu'il appelle pénitence le regret de n'avoir pu obtenir ce qu'il demandait.

Cet homme sensuel gémit sur le peu de durée des plaisirs du monde; mais la principale cause de ses larmes est de ce qu'il s'aperçoit qu'ils lui échappent. Quand il voit la douce tranquillité des hommes de bien qui sont détachés de ces fades voluptés qu'il recherche, il s'écrie, comme Balaam en voyant la belle disposition du camp des Israélites : *Jacob, que tes tentes sont belles! que tes vallées et les eaux qui les arrosent sont charmantes! Que ne puis-je mourir de la mort de ces hommes justes* (*Numer.*, XXIV), et trouver dans les derniers jours de ma vie le bonheur qu'ils ont? Mais il ne prend pas garde qu'il mène toujours la même vie, qu'il a toujours le même attachement au monde, qu'il voudrait avoir tout à la fois l'agréable du vice et le solide de la vertu. Semblable à cet insensé prophète qui souhaitait de mourir comme les justes, mais qui ne voulait pas vivre comme eux.

Cet avare sait bien que ses richesses ne l'accompagneront pas à la mort, c'est là tout ce qui l'afflige. Il ne s'afflige pas de les aimer, mais d'être contraint de les quitter. C'est un Michas qui ne peut souffrir tranquillement l'enlèvement de ses idoles, et si on s'informe du sujet de son inquiétude, il répondra comme lui : *On m'a pris les dieux d'or et d'argent que je m'étais faits, et vous me demandez quelle est la cause de mon chagrin* (*Judic.*, XVIII) !

Cette dame qui voit que le temps efface les traits de sa beauté, et que les années, plus fortes que toutes ses précautions, se montrent sur son visage, commence à réfléchir sur le néant du monde. Il était autant néant quand il la trompait que lorsqu'elle le découvre; mais elle ne le regarderait plus comme un néant, si elle pouvait encore lui plaire.

Avec tout cela elle se flatte d'avoir des

sentiments de piété quand la bizarrerie ou l'infidélité des créatures excite sa colère, et elle ne prend pas garde que Dieu en juge tout autrement. Elle songe moins à expier ses péchés qu'à se consoler de ses chagrins, et au lieu qu'elle ne devrait plus s'attacher au monde quand il cesserait d'être un néant pour elle, elle est prête à se sacrifier de nouveau pour lui, si, tout néant qu'il est, il peut revenir.

Heureux ceux et celles qui regardent le néant du monde et la mort avec des sentiments tout opposés! Mais le moyen, direz-vous, de penser à la mort dont la séparation est si affligeante et si dure? Le moyen, le voici: rappelez dans votre esprit le néant du monde, il y adoucira le souvenir de la mort, comme étant l'un des plus puissants remèdes contre les frayeurs et les alarmes qu'elle donne. C'est le sujet de mon second point.

SECOND POINT.

Ce n'est pas seulement pour humilier l'homme que l'Eglise veut que ses ministres lui mettent des cendres sur le front, c'est encore pour l'instruire; j'ajoute même pour le consoler.

Ce qui paraît de l'homme est si peu ce qui fait l'homme, que ne le regarder que par rapport à son corps, c'est le méconnaître. Il est immortel dans la meilleure partie de lui-même, et si on l'oblige de songer à la terre dont il est sorti, c'est afin qu'il songe à un autre lieu où il doit porter ses désirs. *Souviens-toi, ô homme, que tu es cendre;* mais peux-tu l'oublier? La mort qui s'offre de toute part à tes yeux t'en fait assez souvenir: souviens-toi plutôt que tu es immortel, et que lorsque ton corps sera la pâture des vers, ton âme, qui ne peut mourir, lui survivra.

Adam avait été créé pour être immortel. Après son péché Dieu lui dit: *Tu es poudre et tu retourneras en poudre.* Nous avons perdu, comme lui, cet avantage; mais nous ne périssons, non plus que lui, que par la moindre partie de nous-mêmes. Du paradis de délices où il était il passa dans une terre d'exil, et nous, qui sommes pour un temps relégués dans cette terre, ce que nous pouvons faire est de travailler à reconquérir le droit que nous avions à notre patrie, et que nous avons malheureusement perdu.

Occupés vivement de cette pensée et animés de ce désir, nous ne trouverons rien dans ce monde qui n'adoucisse les frayeurs de la mort; nous ne trouverons rien dans la mort qui nous fasse regretter les douceurs passagères du monde. Il faut mourir: voilà de quoi condamner notre attachement au monde; il faut mourir: voilà de quoi nous guérir des charmes séduisants du monde.

Si nous voulions profiter d'une vérité de cette importance, ce serait un présage de notre bonheur et une marque de notre sagesse; mais le mal est que nous n'envisageons presque jamais ni le monde ni la mort comme il faut. Ce qui nous environne nous éblouit; ce à quoi nous serons réduits nous effraie: corrigeons de si mauvaises idées.

Nous n'osons penser à la mort, première marque de notre aveuglement; cependant, comme nous sommes assurés qu'elle arrivera, nous éloignons de notre esprit cette dernière heure, de peur que la vue de sa proximité ne nous afflige, seconde marque de notre aveuglement. Voulons-nous guérir de ces deux illusions et chercher de puissants remèdes contre les frayeurs que nous donne la mort? Représentons-nous le néant du monde, premier remède; représentons-nous que bientôt il ne sera rien pour nous, second remède: je m'explique.

Si, dans la peine qu'on a de penser à la mort, je disais qu'il faut vaincre cette horreur qu'elle donne, qu'il faut en souffrir, en goûter, en boire par avance l'amertume, je ne dirais rien que de raisonnable; mais je veux bien, messieurs, ménager votre délicatesse, et, pour vous rendre cette mort plus familière, je me contente d'abord de vous dire que tout ce que vous voyez, que tout ce qui vous environne, que tout ce qui tombe sous vos sens périra. Consultez l'histoire du monde depuis sa création jusqu'à vous, c'est l'histoire de son néant. Cette élévation dont on ne se souvient plus, ces grandes actions oubliées ou méprisées, ces rois dégradés que la mort a fait descendre du trône dans un antre obscur: en faut-il davantage pour adoucir insensiblement vos frayeurs?

A examiner cette continuelle révolution des choses de la terre, l'esprit qui s'élève au-dessus des grandeurs humaines satisfait, ce semble, sa fierté naturelle, en trouvant des raisons pour les mépriser. Quand ce ne serait que pour se venger ou des chagrins qu'elles causent, ou de la jalousie qu'elles excitent, ou des respects qu'elles demandent, plus leur éclat paraît, plus on s'en représente le néant par cette réflexion que l'on fait: combien dureront-elles?

Ces richesses ne doivent-elles point passer de nos mains dans celles de nos héritiers qui les attendent? Cette noblesse que nous avons reçue de nos ancêtres descendra-t-elle avec nous dans nos tombeaux? Nos amis meurent et nous abandonnent, en ferons-nous toujours de nouveaux? Tout disparaît à nos yeux, ne disparaîtrons-nous pas à notre tour? Avec ces pensées nous y préparons notre imagination, nous y accoutumons notre esprit; le visage de la mort ne nous semble pas si terrible; le néant du monde et celui où nous serons réduits en calme à peu près les frayeurs.

Admirable secret que le christianisme nous apprend, et qui est bien opposé à celui dont se glorifie la morale des païens! Ils ont voulu regarder le monde comme quelque chose de grand, et la gloire dont ils étaient en possession comme un bien qu'ils conserveraient malgré la mort.

A juger sainement des choses, il est sans doute plus naturel et plus à la portée des hommes de mépriser cette gloire afin de calmer les frayeurs de la mort, que de n'en avoir point de frayeur pour acquérir cette gloire.

Si vous aimez après la mort cette réputation et cette immortalité chimériques, vous aimez donc la vie pour y pouvoir faire des actions qui la méritent; ou si vous croyez que le mépris de la mort vous la méritera, qui peut vous assurer que vous l'obtiendrez? Ne voyez-vous pas dans quelle contradiction vous vous jetez? Quelle folie de mépriser la mort, parce qu'elle est suivie de la gloire, et de mépriser la gloire, parce qu'elle est précédée de la mort! C'est faire comme un cercle autour de son orgueil pour ne pas le voir.

Ne vaut-il pas mieux mépriser d'abord la gloire, parce qu'elle n'est rien, et ensuite mépriser la mort, parce qu'elle ne nous ôte rien en nous l'ôtant? C'est là le grand secret que la religion chrétienne, bien différente de celle des païens, nous apprend; c'est là le grand secret de savoir bien mourir, pour adoucir le chagrin que peut donner l'idée de la mort, pour trouver même une consolation et une douceur intérieure à y penser.

Demandez à cette dame, autrefois occupée de ses intrigues, de ses plaisirs, des services qu'elle rendait et qu'elle recevait, écoutant les flatteries de ceux-ci, les prières de ceux-là, engageant les uns par intérêt, les autres par gratitude, plusieurs par espérance: demandez à cette dame qui pâlissait auparavant au seul nom de la mort, d'où vient qu'elle y songe. Sa beauté qui est flétrie, sa fortune qui est diminuée, son crédit qui est perdu, lui ont fait doucement penser à la mort, et en ont corrigé peu à peu l'amertume.

Ce détail me mènerait trop loin; je me contente seulement de vous dire que, pour raisonner selon les règles du bon sens, il n'y a que deux moyens d'adoucir les frayeurs de la mort: l'un en n'y songeant pas, l'autre en y pensant souvent; l'un en la perdant de vue, l'autre en s'accoutumant avec elle.

Le premier semble plus naturel: ce serait peut-être celui que vous choisiriez; mais mille objets lugubres qui s'offrent à vos yeux, la vicissitude des saisons, les fréquentes maladies d'hommes et d'animaux, l'épuisement de vos forces rappellent malgré vous la pensée de la mort. Les efforts mêmes que l'on fait pour l'oublier donnent plus de chagrin que son souvenir, et il y a moins de peine à y penser que de la détourner de son esprit. Quelque précaution que l'on prenne pour la perdre de vue, c'est toujours un grand supplice: elle se présente sans cesse, et malgré une continuelle variété de plaisirs qui se succèdent, fût-on au milieu de ses concubines comme Balthazar, on s'imagine voir une main tracer de mystérieux chiffres d'un malheur prochain, dont le souvenir empoisonne les fades douceurs des délices mondaines.

Ces intervalles de chagrin qui viennent de temps en temps troubler le repos de Babylone sont bien plus violents que ceux qu'on essuie en voulant s'apprivoiser avec elle, et on n'en essuie guère que quand on s'y apprivoise par la vue du néant du monde.

Il n'en est pas ainsi de ceux qui, pour me servir des termes de l'Ecriture, *mettent leur confiance en ce néant.* La nécessité de faire un testament, qui est comme un aveu solennel de leur mort, les effraie; les rides semées sur leurs visages sont des témoignages forcés qui leur déplaisent. Ils prennent même tant de précautions pour diminuer aux yeux d'autrui le nombre de leurs années qu'ils ont oublié presque où ils en sont, et volontiers ils effaceraient le jour de leur naissance, s'ils pouvaient reculer celui de leur mort.

Dans cette impuissance où ils se trouvent, ils tombent dans une seconde espèce d'aveuglement qui n'est que trop commun, et dont cependant on ne s'aperçoit guère. Ils ne peuvent s'empêcher de penser à la mort, mais ils la regardent dans un certain enfoncement où elle leur paraît fort éloignée. Comme leur esprit s'applique à ce long intervalle qu'ils se promettent, l'avantage qu'il y a de n'être pas sitôt frappé de ce dard fatal en émousse presque toute la pointe.

Disons-le sans déguisement; nous méditons assez la mort des autres, mais nous ne pensons guère à la nôtre; parmi une infinité d'exemples qui nous en avertissent, il y a pour nous quelque délicate exception qui nous console. Si nous nous affligeons de ce que la mort a enlevé notre ami, une secrète joie se glisse au milieu de la douleur, de ce qu'elle ne nous enlèvera pas sitôt. Quelque protestation que nous fassions de mourir comme l'homme de bien que nous aimions, il y a de la douceur dans nos larmes, et en le pleurant nous nous réjouissons de rester encore pour le pleurer.

On regarde sans émotion un danger qu'on croit loin de soi, on se fait même un secret plaisir de son éloignement. Aveuglement déplorable dont la rapide figure du monde qui passe sans cesse, et qui passera bientôt pour nous, pourrait nous guérir.

Car qu'est-ce que cette destruction d'une infinité de choses qui nous charmaient? Cette douleur qui altère notre santé, cette famille éclatante dont il ne paraît plus aucun vestige, ces noms qu'on prononçait avec tant de faste et qu'on a oubliés si vîte, ces maisons que la flatterie consacrait, et que la postérité abhorre, ce caprice de la fortune, ce malheur de gens de mérite qu'on abandonne, cette rapidité de temps qui emporte tout, et qu'on ne peut faire revenir; qu'est-ce que tout cela qu'une preuve sensible et un avertissement personnel de la proximité de la mort qui nous assiége, qui nous presse, qui nous dit qu'entre elle et nous, il n'y a qu'un petit point qui nous sépare?

Or, quand on fait ces réflexions, on se rend la mort plus familière et plus douce, on l'attend, on s'y prépare. Ce que je dis est-il vrai? Demandez-le à saint Paul, il vous répondra qu'il se regarde *comme une victime qui a déjà reçu l'aspersion pour être sacrifiée; que le temps de son départ approche, qu'il a achevé sa course, qu'il ne lui reste plus qu'à recevoir la couronne de justice qui lui est ré-*

servée, et que le Seigneur juste Juge lui rendra: réflexions qui sont pour lui autant de sujets non d'inquiétude et de douleur, mais de consolation et de joie.

Demandez-le à un autre apôtre, il vous répondra que dans peu de temps son âme doit sortir de son corps comme on sort d'une tente qu'on transporte d'un lieu à un autre, et que bien loin que cette nouvelle, *qui lui est venue de Jésus-Christ même*, l'afflige, elle le réjouit.

Je préviens là-dessus votre pensée, mes frères. Cela serait bon, dites-vous, si nous étions un saint Paul ou un saint Pierre, il n'y aurait rien dans la mort qui nous effrayât, rien même qui ne nous donnât beaucoup de joie.

J'avoue ce que vous dites, mais de là je tire cette conséquence, que quand on se regarde dans le monde ou comme une victime dont l'aspersion fait connaître qu'on va bientôt être immolé, ou comme un homme qui, n'ayant point d'habitation fixe, déloge au premier ordre qu'il reçoit, on n'a pas, à la vue de la mort, ces frayeurs qu'ont tant d'autres qui, ayant comme jeté de profondes racines dans la terre, n'en sont arrachés qu'avec violence. Les uns s'écrient, comme Agag sous le glaive de Samuel : *O mort amère! est-ce ainsi que tu nous sépares de ce que nous aimions le plus?* Les autres, comme David : *J'ai répandu mon âme au dedans de moi, ravi de ce qu'en sortant de ma fragile tente, je passerai dans un tabernacle admirable, dans la maison de Dieu.* Desquels voulez-vous être, mes chers auditeurs? Vous êtes plus près que vous ne pensez de l'heure de votre mort. Quelles sont là-dessus vos résolutions?

Vous n'en pouvez prendre ni de plus sages ni de plus utiles, qu'en vous appliquant personnellement ces paroles de l'Eglise : *Souviens-toi, ô homme, que tu es cendre et que tu retourneras en cendre.* Elle ne dit pas seulement : avoue, reconnais, elle dit : *Souviens-toi.*

Elle ne dit pas seulement à cet avare : Insensé, tu vas perdre la vie ; eh! pour qui seront ces trésors que tu as amassés aux dépens de ton repos, de ta liberté, de ta conscience? Elle ne dit pas seulement à ce politique : La mort va confondre tous tes desseins, rompre toutes tes mesures, anéantir tous tes projets. Elle ne dit pas seulement aux uns et aux autres : reconnaissez, avouez; elle suppose qu'on ne peut en disconvenir, mais elle leur dit : *Souvenez-vous*, parce que si on ne peut le nier, on peut l'oublier, et ce que l'Eglise demande est qu'on n'en perde pas le souvenir : *Memento.*

Elle ne se contente pas de dire : Souviens-toi, ô homme, que tu mourras, elle lui dit : non-seulement tu mourras, mais tu retourneras en cendre, pourquoi cela? c'est que les grands ne sont pas tout d'un coup dépouillés des marques de leur grandeur ; leurs titres, leurs armes, l'histoire de leurs conquêtes, tout le faste et toute l'opulence mondaine paraissent à leurs funérailles ; mais dans cette terre de misère, où ils vont disparaître à nos yeux, ils n'ont plus que la nudité pour partage, que la pourriture et les vers pour habit. Dans cette terre, où ils vont être relégués, ils peuvent tous dire, avec un grand roi, qu'on les a réduits dans l'obscurité comme les autres hommes du siècle qui sont morts : *Collocavit me in obscuris sicut mortuos sæculi.*

Entrez dans les caveaux où l'on place tour à tour ces rois, ces conquérants, ces foudres de guerre, vous n'y trouverez qu'une suite de grandeurs anéanties. Jetez les yeux sur ces jeunes princes que la mort a précipitamment enlevés du monde, ils sont comme s'ils n'avaient jamais été, n'ayant fait que passer du sein de leurs mères dans celui du tombeau : *Fuissem quasi non essem, de utero translatus ad tumulum.*

Vous avouez, vous reconnaissez votre néant, vous tous à qui j'annonce aujourd'hui, pour la première fois, la sainte parole : vous reconnaissez votre néant, mais ce que je vous demande est que vous vous souveniez de ce que je viens de vous dire : *Memento.*

Femmes mondaines, filles volages et enjouées, qui courez aux comédies, aux spectacles, aux assemblées profanes, souvenez-vous qu'il se passera bientôt en vos personnes une tragédie et des scènes plus réelles et plus funestes. Ces divertissements vous donnent de la joie dans la fureur de vos passions; en trouverez-vous à l'heure de votre mort? Vous craignez d'y penser pour ne rien déranger de cette circulation de vos plaisirs; mais à la mort penserez-vous tranquillement à ces plaisirs dont vous vous sentirez arrachées?

Hommes de jeu et de débauche, qui passez si agréablement le temps, souvenez-vous que bientôt il n'y en aura plus pour vous, et que le Seigneur ne le rappellera que pour vous dire : Tu pouvais employer à l'ouvrage de ton salut ces jours que je t'avais donnés, et tu les as sacrifiés à ta perte. De sérieuses réflexions sur ta fin dernière t'auraient fait marcher dans les voies de la pénitence, tu les as rejetées pour courir avec plus de fureur dans celles de tes convoitises; reconnais maintenant où tu en es. Le bruit des créatures t'a étourdi, leurs charmes séduisants t'ont enchanté; la débauchée Babylone t'a enivré du vin de sa prostitution. Les fumées de tes joies commencent à se dissiper, tu te meurs, te voilà damné par ta faute.

Prévenez, mes chers auditeurs, un si grand malheur, et dites à Dieu, dans les mêmes sentiments de piété et de componction que le patriarche Job : *Dans ces jours de tentation et de combat où je me trouve, j'attends que mon changement arrive; vous m'appellerez, Seigneur et je vous répondrai; je sais que vous avez compté tous mes pas, mais pardonnez-moi mes péchés. Hélas! combien en ai-je commis et que deviendrai-je si vous les écrivez contre moi? Voudriez-vous faire éclater votre puissance contre une feuille que le vent emporte? Quel bien vous reviendrait-*

il de m'accabler et de poursuivre une paille sèche (*Job.* XIV) ?

Dans la douleur où la vue de mes péchés me jette, donnez-moi, Seigneur, un peu de relâche, afin que je respire, avant que j'aille sans espérance d'aucun retour, dans cette terre de misère et toute couverte d'obscurité, où règne un désordre et une horreur éternelle (*cap.* X).

Ce sont vos mains qui m'ont formé : ce sont elles qui ont arrangé les différentes parties de mon corps : voudriez-vous m'abîmer et me perdre ? Souvenez-vous que vous m'avez pétri comme de l'argile, et que dans peu de temps vous me réduirez en poudre. Si je vous ai offensé, et si malgré mes péchés vous m'avez épargné jusqu'ici, n'abandonnez pas, Seigneur, votre ouvrage ; que je sois tout à vous dans le temps et dans la bienheureuse éternité. *Amen.*

SERMON II.

POUR LE JEUDI D'APRÈS LES CENDRES.

Du peu de foi de la plupart des chrétiens.

Audiens Jesus miratus est, et sequentibus se, dixit : Amen dico vobis, non inveni tantam fidem in Israel.

Jésus-Christ surpris de la réponse du centenier, dit à ceux qui le suivaient : Je vous le dis en vérité, je n'ai point trouvé une si grande foi dans Israël (*S. Matth.*, *chap.* VIII).

Avouons, messieurs, que l'Eglise n'a rien que de mystérieux dans l'économie des vérités qu'elle nous propose à méditer pendant ce saint temps. Hier en nous faisant souvenir que nous ne sommes que cendre, elle nous représenta que nous rentrerions bientôt dans celle d'où nous sommes sortis, et aujourd'hui comme *elle veut faire un nouvel homme en Jésus-Christ*, après avoir détruit *l'ancien avec ses vices et ses convoitises*, elle commence par la première des vertus, qui est la foi.

Ce n'est pas encore là tout son dessein : hier elle humilia la fierté de l'homme en le comparant avec un peu de poussière qui sert de jouet au vent ; et aujourd'hui le prenant par un endroit qui, en un sens, est encore plus humiliant pour lui, elle compare sa foi avec celle d'un idolâtre et d'un étranger.

Nouveau sujet de confusion : tels que nous soyons, nous ne pouvons être autre chose que de la cendre ; mais nous pouvons et nous devons être autres que des païens. Dieu nous a faits de poussière pour nous faire retourner en poussière : mais il ne nous a pas faits chrétiens pour n'être pas meilleurs que des idolâtres. *Nous sommes cendre pour retourner en cendre ;* c'est notre nature ; mais sommes-nous chrétiens pour rentrer dans le sein de la gentilité ? ce serait notre crime.

Hier on nous représenta notre néant ; aujourd'hui on nous reproche nos vices : hier on nous dit : Vous êtes des hommes mortels ; aujourd'hui : Vous n'êtes pas de vrais chrétiens. Hier à chaque homme que je voyais, je disais : Vous n'êtes que cendre devant Dieu : aujourd'hui je dis à la plupart de mes auditeurs, ce que Jésus-Christ, parlant au centenier, dit à ceux qui le suivaient : Je n'ai pas trouvé en Israël une aussi grande foi.

Sur cette idée je ne puis, ce me semble, mieux faire que de comparer la plupart de ceux que je regarde comme les *domestiques de la foi*, avec ceux qui lui sont étrangers. Nous plaignons ceux qui n'ont pas reçu ce don céleste, ou qui ne l'ont pas conservé ; nous nous glorifions de l'avoir reçu et d'en être les dépositaires. Jusque-là nous paraissons avoir sur eux de grands avantages ; mais s'ils sont plus à plaindre que nous, nous sommes souvent plus blâmables qu'eux : pourquoi ? pour deux raisons qui vont faire tout le partage de ce discours.

C'est que la foi dont les chrétiens se font honneur, est souvent pour eux un sujet de honte et de scandale. C'est que la foi qui devrait les justifier est souvent pour eux un sujet de réprobation et de malheur.

Ils ont reçu la foi, mais souvent ils la déshonorent par leur mauvaise vie ; c'est ce qui fait l'énormité de leur péché. Ils ont reçu la foi, mais dès qu'ils la déshonorent ils en deviennent plus coupables et s'attirent de plus grandes peines ; c'est ce qui fait l'excès de leur malheur : deux propositions que je trouve dans mon évangile, dont je ferai une espèce d'homélie et de paraphrase.

J'ai aujourd'hui moins besoin de lumière que de larmes. Je découvre assez l'infidélité de la plupart des chrétiens, mais je n'ai pas assez de véhémence pour m'en plaindre ; ils n'ont pas non plus assez de confusion pour s'en corriger. Seigneur, couvrez leur visage, et le mien de larmes : que leur honte vous attendrisse, et que ma douleur les touche ; je vous en demande la grâce par, etc. *Ave.*

PREMIER POINT.

Si Jésus-Christ qui ne devrait, ce semble rien admirer, puisque rien ne lui est inconnu et nouveau, admire la foi du centenier ; je n'en trouve point de meilleure raison que celle qu'en rend Origène, que parmi les choses qui sont véritablement grandes aux yeux de Dieu, rien n'est plus capable de le charmer que la foi qui vient de lui (*Origen.*, *Homil.* 5 *de Diversis*).

Sans cette foi, les miracles ne sont que des illusions ; avec elle ce sont des événements extraordinaires qui surprennent. Sans cette foi la mort est le supplice d'un misérable ; avec elle c'est le triomphe d'un chrétien : *Sans cette foi il est impossible de plaire à Dieu ;* avec elle on devient l'objet de ses complaisances. Sans cette foi, les sacrements passent pour de simples cérémonies ; avec elle ce sont des mystères. Sans la foi ce n'est qu'inutilité dans les bonnes œuvres : c'est elle qui en fait le mérite ; qu'inutilité dans les prières : c'est elle qui les forme ; qu'inutilité dans les secours de l'Eglise : c'est elle qui les demande ; qu'inutilité dans l'espérance : c'est elle qui l'anime et qui la soutient.

Jésus-Christ a écouté beaucoup de prières, mais il a témoigné avoir de grands égards pour la foi de ceux qui le priaient. Il a fait

beaucoup de miracles ; mais souvent il a dit que c'était en faveur de ceux qui avaient recours à lui dans un esprit de foi. Ce qu'il a enseigné c'est la foi ; ce qu'il a récompensé c'est la foi ; ce qu'il a admiré c'est la foi. Sans cette foi, enfants de colère, victimes de l'enfer, bannis du ciel, voilà ce que nous sommes.

Gémissons donc sur le triste sort de ceux à qui cette grâce n'a pas été accordée, et quand nous nous comparons à eux, réjouissons-nous de notre bonheur : mais si cette foi n'a pas opéré dans nos âmes les effets qu'elle devait y produire, et si par notre mauvaise vie nous l'avons déshonorée, quel juste sujet de frayeur ! quel amas et quel excès de péché ! Ne peut-on pas dire que la foi de tels chrétiens n'est qu'un sujet de honte et de scandale, quand on la compare à beaucoup de gens qui ne l'ont pas eue, et qui ont mené une vie plus réglée que la leur ? Souffrez, messieurs, que j'entre dans ce détail de morale, et que je commence d'abord par les païens qui, dans leur infidélité même, ont de quoi faire rougir la plupart des chrétiens de nos jours.

Sur quoi souvent prétend-on faire honneur à sa foi, et en tirer quelque avantage? c'est de ce qu'on a soin, par exemple, de rendre la justice, de bien élever ses enfants, de ne faire tort à personne, de payer ses dettes, d'obliger ses amis, de remplir exactement les devoirs de ses charges. Tout cela, messieurs, est louable, mais si vous en demeurez là, quel honneur faites-vous à votre foi, et ne puis-je pas vous demander avec Jésus-Christ, *si ce n'est pas là ce que font les honnêtes païens ?*

Vous rendez la justice dans le barreau ; mais vous ne la rendez guère dans votre famille ; vous élevez vos enfants dans l'étude des lettres humaines ; mais vous vous mettez peu en peine de les instruire ou de les faire instruire de votre religion. Les païens faisaient ce que vous faites, et souvent ils le faisaient mieux que vous.

Aussi fidèles à leur patrie que vous l'êtes à votre prince, plus exacts à leurs paroles que vous ne l'êtes dans vos contrats, plus prompts à se faire justice à eux-mêmes que vous ne l'êtes à la rendre aux autres ; plus sobres dans leurs repas que vous ne l'êtes quelquefois dans vos jours de jeûne ; plus modestes dans la prospérité, plus constants dans l'adversité, moins de luxe dans leurs habits, moins de profusion dans leurs dépenses, moins de fourberie dans leur conduite. En tout cela, si la foi se prend pour une vertu morale, ne puis-je pas dire que souvent *on n'en trouve pas une aussi grande en Israël ?*

Quelle différence cependant entre les païens et vous ? ils adoraient des dieux dont l'exemple autorisait le crime, *et vous avez devant vous* le vrai Dieu, *un Dieu crucifié :* quelle honte pour notre siècle !

Allez au palais ; souvent on y accorde aux riches une prompte audience, qu'on diffère ou qu'on refuse aux pauvres ; le pupille et la veuve n'y trouvent presque point de protecteur. Les procédures sont embarrassées ; les jeunes juges n'y comprennent guère, les vieux n'y sont pas fort attentifs, les autres n'écoutent ordinairement que de puissantes sollicitations. Disons-le à notre confusion : les païens rendaient mieux la justice que nous.

Allez chez les gens de commerce : cette femme opprimée a besoin d'argent ; il faut perdre la moitié de ses espérances pour sauver l'autre : on stipule de gros intérêts qu'on sait subtilement déguiser : encore veut-on lui faire croire qu'elle est obligée de l'injustice qu'on lui rend ; il faut qu'elle remercie son usurier du larcin charitable qu'il lui fait : les païens avaient plus de charité.

Demandez à cet homme ce qui vous est dû, il vous opposera des lettres de répit qu'il a obtenues ; la séparation d'une femme avec laquelle il s'entend, de faux créanciers qu'il fera intervenir pour éluder vos poursuites. Allez dans cet hôtel dont l'éclat vous éblouit ; au milieu de ce luxe et de cette magnificence, vous entendrez le marchand gémir à la porte, le domestique se plaindre, l'ouvrier insulter, le maître promettre toujours et ne payer qu'après avoir été vivement poursuivi : les païens étaient plus équitables que nous.

Si j'avais eu la foi, dira un païen, lorsqu'il s'élèvera contre vous, j'aurais fait par un principe surnaturel ce que j'ai fait par des motifs humains d'équité, d'honneur, de bienséance. J'ai jeté mes richesses dans la mer, j'en aurais fait des aumônes aux pauvres ; j'ai donné ma vie pour mon ami, je l'aurais donnée pour Jésus-Christ : je me suis crevé les yeux pour m'appliquer avec plus de recueillement aux choses célestes, je les aurais arrachés, s'ils m'avaient été un sujet de scandale ; j'ai par fierté méprisé les injures, je les aurais souffertes par humilité ; j'ai mis ma main dans le feu pour faire honneur à ma patrie, je me serais laissé jeter dans les flammes pour faire honneur à ma religion. C'est ainsi que si l'on nous compare avec les idolâtres on trouvera qu'ils semblent l'emporter sur la plupart des chrétiens.

Après les païens venons aux Juifs ; la foi est-elle moins pour nous que pour eux un sujet de scandale? Ils ont connu le vrai Dieu, mais ils n'ont pas connu Jésus-Christ. Nous les plaignons, mais nous aurions bien de la peine à leur répondre, s'ils nous disaient qu'ils ont eu plus de foi que nous.

Vous croyez (ainsi pourrait parler un Juif), vous croyez que sur vos autels repose l'arche vivante de la nouvelle alliance ; lui rendez-vous autant de respect que nous avons rendu à la nôtre? Cette arche qu'Oza ne toucha pas sans être puni, que les Bethsamites n'osèrent regarder, que les Philistins appréhendèrent de retenir, a été longtemps l'objet de notre culte ; eh ! comment traitez-vous la vôtre? De fières créatures viennent lui dérober le respect qui lui est dû, l'Eglise sert de rendez-vous à des commerces profanes, et quand on expose à la vénération

des peuples l'objet de votre foi, à peine baissez-vous la tête.

Les jours de dimanche ont succédé à nos sabbats; mais ce sont les jours de vos spectacles, de vos divertissements, de vos danses, des jours destinés à offenser Dieu avec plus de loisir.

Vous dites que c'est le véritable sacerdoce qui a pris la place du nôtre; ne serait-il institué que pour être plus avili? Ordinairement ce ne sont pas tant les aînés qu'on destine au service des autels, que les cadets et les enfants de rebut : que Dieu s'accommode comme il l'entendra de ce que le monde ne veut point.

Est-ce là la maison du Seigneur qui a effacé la gloire du temple de Salomon? Est-ce ainsi que pour honorer cette foi le laïque se met au-dessus du prêtre, que les femmes avec les scandaleuses marques de leur orgueil viennent insulter la divinité à qui l'on sacrifie?

Voilà ce que le Juif nous dirait : eh! qu'aurions-nous à lui répondre? Parmi ceux mêmes qui pensent avoir plus de dévotion, en est-il beaucoup qui vaillent mieux que le pharisien dont la justice ne doit être qu'un commencement de la nôtre? Ce chrétien jeûne, prie, donne l'aumône, son air est mortifié, il a de belles sentences dans son oratoire; si vous prenez la foi par cet endroit, le pharisien jeûnait deux fois la semaine, ses jeûnes étaient même plus longs.

Ce chrétien prie, et le pharisien ne sortait presque pas du temple; ce chrétien donne l'aumône, le pharisien en faisait d'abondantes; ce chrétien a des sentences de piété dans son cabinet, le pharisien portait la loi de Dieu écrite sur ses habits.

Examinez-vous, messieurs, sur quelques-uns de ces articles. Vous feriez scrupule de ne pas assister au saint sacrifice quand vous le pouvez, et vous n'en faites point de passer plusieurs mois sans vous réconcilier avec votre frère. Vous feriez scrupule de manquer d'entendre la parole de vérité, et vous n'en faites point de dire des mensonges. Vous vous confessez souvent, et vous traînez en longueur des procès qui ne vous paraissent pas tout à fait justes; vous communiez souvent, et vos domestiques remarquent ces jours par de plus fréquents emportements.

Parmi les Juifs il y en avait, dit saint Augustin, quelques-uns qui étaient chrétiens avant la naissance même du christianisme, et qui, comme des figures anticipées de Jésus-Christ, ne soupiraient qu'après des biens spirituels; mais hélas! il n'est que trop vrai de dire que parmi les chrétiens de nos jours, il y en a beaucoup qui judaïsent encore; beaucoup qui n'ont que l'extérieur de la religion; beaucoup qui au milieu des lumières et de la pureté de la foi, conservent encore l'esprit mercenaire et servile de la synagogue.

je prévois ce que vous m'allez dire, que vous n'avez aucun commerce ni avec les païens, ni avec les Juifs, et qu'ainsi mal à propos on vous compare à eux; mais l'Ecriture ne nous apprend-elle pas qu'on vous y comparera un jour? Cependant puisque cette comparaison vous déplaît, en voici une autre qui est plus à votre portée; je veux dire celle de vos frères qui sont nés chrétiens comme vous, et qui après leur séparation du sein de l'Eglise, y sont heureusement rentrés.

Il y avait près de deux siècles que les semences de l'hérésie qui s'étaient répandues dans le royaume, avaient confondu dans le champ du père de famille, *le bon grain avec l'ivraie que l'homme ennemi y avait semée.* Mais enfin par la miséricorde du Seigneur et le zèle héroïque d'un grand roi, les esprits divisés se sont réunis, la foi et la vérité ont prévalu. Il s'agit seulement de voir si cette foi triomphe dans le cœur de beaucoup de chrétiens, ou si elle n'est pas un sujet de scandale et de honte par rapport à la plupart de ceux qui se flattent de l'avoir.

Il n'y a personne de nous qui ne sache ce que nos frères égarés nous reprochaient, et sur quoi ils fondaient en partie leur séparation de l'Eglise catholique. Nous leur montrions d'une manière à les convaincre la fausseté de leur doctrine, mais ils nous objectaient d'une manière à nous confondre la corruption de nos mœurs. Dans nos disputes nous avions toujours l'avantage; l'Ecriture et les Pères étaient pour nous. Dans leurs censures ils nous couvraient de honte, ils avaient pour eux l'exemple. La preuve de la foi ne dépend pas des mœurs, disions-nous, et nous avions raison de le dire; mais ce nous était un sanglant reproche que nos mœurs déshonorassent notre foi. Leur raisonnement était faux de leur côté, mais il était bien honteux du nôtre.

Ils voulaient ôter de nos églises les tribunaux de la confession, la table de notre sacrifice, l'image de notre rédemption. Hélas! le dirai-je! ces tribunaux sont déshonorés, si l'on ne regardait que les sacriléges qui s'y commettent; cette table, si on ne s'arrêtait qu'aux profanations qu'on en fait; cette croix, si l'on n'avait égard qu'aux indignités avec laquelle on la traite.

Pécheur, ces tribunaux sont pour t'absoudre dans les formes, et non pour extorquer une absolution précipitée; cette table eucharistique est pour te nourrir et non pour t'empoisonner; cette croix est pour te faire ressouvenir de ton Dieu qui y a été attaché, et non pour lui insulter comme le Juif.

L'hérétique qui a en horreur ces marques de religion, est hors de la bonne voie; mais toi qui fais profession d'y marcher, tu t'attires et à ta foi de terribles reproches. Il se pique d'être plus intègre que toi dans le paiement de ses dettes, d'une plus grande droiture que toi dans l'exercice de son commerce, plus libéral que toi dans la distribution de ses aumônes, plus assidu à aller au prêche que tu ne l'es à venir dans nos temples. Quelle honte! quel scandale!

Depuis que le schisme est détruit par la réunion de nos frères, notre honte n'est pas

détruite, et peut-être se vérifiera de nos jours l'accomplissement de l'oracle de Jésus-Christ dans notre Evangile: *Que plusieurs qui viendront d'Orient et d'Occident prendront la place des enfants du royaume.* Ces nouveaux catholiques viennent nous apprendre notre devoir; plus modestes que nous dans nos églises, plus avides que nous de la sainte parole, plus assidus que nous à la participation des sacrements, plus exacts que nous à la sanctification des dimanches et des fêtes.

Ce n'est pas là encore ce qui achève de nous confondre, le dirai-je? je ne le dirai qu'en déplorant le peu de zèle que nous avons pour la gloire de notre foi, en comparaison de ce fatal entêtement que quelques-uns de ces hérétiques ont eu, pour ne se pas séparer du mauvais parti où ils avaient été élevés. Malgré les offres obligeantes d'un grand roi, malgré les charitables invitations de l'Eglise qui leur ouvrait son sein, ni les exils, ni les menaces, ni la perte de leurs biens et de leur liberté n'ont pu vaincre leur endurcissement. Déplorons leur aveuglement et leur obstination; mais ferions-nous autant pour la bonne cause qu'ils en ont fait pour la mauvaise?

Souffririons-nous pour une Eglise visiblement répandue par toute la terre, ce qu'ils ont souffert pour une prétendue Eglise invisible, qui s'est retranchée dans un petit coin du monde? Souffririons-nous pour une Eglise qui nous montre la succession de ses chefs depuis les apôtres jusqu'à nous, ce qu'ils ont souffert pour un schisme inconnu avant le siècle de Luther et de Calvin? Souffririons-nous pour maintenir les divines Ecritures, que les conciles et les Pères inspirés d'en haut ont expliquées pour notre instruction, ce qu'ils ont souffert pour soutenir des sens forcés que leur donnent de faibles têtes d'hommes et de femmes qu'ils croient plus habiles que les saints Pères et les plus savants des siècles passés?

Pour conserver à notre Dieu la preuve de sa présence réelle dans le saint sacrement, souffririons-nous ce qu'ils ont souffert pour se contenter de la figure de Jésus-Christ, dans un sens inventé par des novateurs qui ont voulu par là se distinguer et se faire un grand nom? Je ne puis pas dire, ô mon Dieu! quand et comment il vous plaira d'éclairer leur esprit et de toucher leurs cœurs; mais je puis dire qu'en comparant la vie de la plupart des chrétiens avec celle des païens, des Juifs, des hérétiques, vous en êtes souvent plus déshonoré. La foi leur est un plus grand sujet de scandale; c'est ce que vous venez de voir; mais ils en sont par là plus coupables, et ils en seront plus sévèrement punis. Achevons par cette seconde réflexion ce que j'ai à vous dire sur ce sujet.

SECOND POINT.

Il y a, dans la nature, des remèdes dont l'usage n'a ni de bonnes ni de fâcheuses suites; mais il en est d'autres qu'on ne peut prendre, sans que la santé en soit ou rétablie ou notablement altérée.

Quelque chose d'assez semblable arrive dans l'ordre de la grâce: ce qui ne nous justifie pas nous damne, ce que la miséricorde de Dieu nous avait offert pour notre salut, sa justice le répète pour notre malheur, lorsque nous en abusons. Nous pouvions devenir meilleurs, nous en devenons plus coupables; la fidèle coopération aux dons célestes eût augmenté notre gloire; la profanation que nous en faisons augmentera notre confusion et notre perte.

Les mêmes eaux de jalousie qui donnaient une nouvelle beauté et une nouvelle fécondité aux femmes qui étaient innocentes du crime dont on les accusait, attiraient de violentes tranchées et une honteuse mort à celles qui s'étaient oubliées de leur devoir (*Numer.*, V). Les grâces du Seigneur ne produisent-elles pas l'effet qu'elles devraient produire dans un sujet bien disposé? Elles n'en ont que de funestes dans ceux qui les déshonorent.

Ce que nous lisons dans l'ancien et dans le nouveau Testament, ce qui s'est passé en figure et ce qui s'est accompli dans la vérité, les paraboles, les prophéties, les histoires nous en fournissent d'incontestables preuves. *La miséricorde et la justice, qui sont les voies où le Seigneur marche,* se tiennent l'une à l'autre: s'éloigne-t-on de celles-là, on tombera dans celles-ci. La lumière, qui éclaire les âmes dociles qui se tournent vers elle, aveugle les âmes rebelles qui refusent de la voir; la croix, qui est la consolation des justes, fait le sujet de la terreur des méchants; la parole de vérité qui eût justifié les Juifs s'ils l'avaient écoutée avec respect, les convaincra d'une incrédulité opiniâtre et volontaire; la foi enfin, qui d'elle-même est un principe de justification et de salut, devient par l'outrage qu'on lui fait, une occasion de perte et de mort. La déshonore-t-on? le péché en est plus grand, le châtiment en sera plus terrible: cherchons-en la preuve dans notre Evangile.

Jésus-Christ qui vient d'admirer la foi du Centenier, dit qu'il n'en a pas trouvé une plus grande en Israël; mais voici ce qu'il ajoute: *Je vous déclare que plusieurs viendront d'Orient et d'Occident, et qu'ils se reposeront avec Abraham, Isaac et Jacob dans le royaume des cieux; au lieu que les enfants du royaume seront jetés dans les ténèbres extérieures, où il y aura des pleurs et des grincements de dents.* Recueillons avec respect toutes ces paroles, elles sont infiniment propres à établir la vérité que j'annonce.

Première parole de Jésus-Christ: *Plusieurs viendront d'Orient et d'Occident,* non par un choix de leur volonté; mais par le bon propos de celle de Dieu: non parce que leurs mérites personnels les auront rendus dignes de cette grâce, mais parce que le Seigneur par son infinie miséricorde voudra bien la leur faire; non parce qu'ils trouveront dans un bon fonds d'âme de quoi croire, mais parce que Dieu aura mis dans leurs âmes les dispositions nécessaires pour croire.

Ils viendront d'Orient et d'Occident, mais ils viendront aux dépens et à la confusion

de ces peuples qui, toujours favorisés et toujours ingrats, auront déshonoré leur foi par leur infidélité ou par leur mauvaise vie. Ces étrangers s'enrichiront des dépouilles des enfants, ces Esthers humbles et dociles prendront la place de la dédaigneuse Vasthi. Les uns *seront coupés de l'olivier sauvage qui était leur tige naturelle, pour être entés, contre leur nature, sur l'olivier franc* (*Rom.*, XI, 17, 27), et les autres, comme des branches rompues de l'olivier franc, seront rejetés. Transport de grâces et de foi, vous me faites trembler.

Chrétiens pires que des infidèles, n'auriez-vous reçu ce don céleste que pour le perdre ou pour en faire le sujet de votre plus grande condamnation? Cette foi qui en a justifié tant d'autres, n'aura-t-elle servi qu'à vous rendre plus coupables? cette foi qui a rendu tant d'autres si humbles, si charitables, si chastes, n'aura-t-elle servi que de voile à votre orgueil, à votre dureté, à votre incontinence, à vos débauches?

Si Dieu avait été moins bon à votre égard, vous n'auriez pas été si méchants, ou plutôt, si vous n'aviez pas abusé de la bonté de Dieu, vous n'auriez pas eu tant de péchés; mais ayant reçu cette foi, et l'ayant déshonorée par une vie toute animale et toute païenne, vous avez donné à vos crimes un nouveau degré d'énormité.

Vous instruisez les autres (c'est le reproche que vous fait saint Paul) *vous instruisez les autres, et vous ne vous instruisez pas vous-mêmes. Vous dites qu'il ne faut point dérober, et vous prenez le bien d'autrui; qu'il ne faut point commettre d'adultère, et vous en commettez; vous vous glorifiez dans la loi, et vous déshonorez Dieu par le violement de cette loi* (*Rom.*, II). Consultez votre foi, examinez vos œuvres, vous reconnaîtrez, si vous voulez être sincères, qu'elle vous aura rendus plus coupables.

Otez ce bandeau fatal qui vous empêche de voir ce que cette foi veut que vous fassiez et ce que vous faites contre elle: vous verrez une ambition cachée sous l'air d'une modestie contrefaite, une secrète vengeance sous des civilités adroitement ménagées; guère de libertinage, mais beaucoup d'hypocrisie; guère de vertus pour plaire à Dieu, mais beaucoup de souplesse pour ne pas déplaire aux hommes: de la sagesse pour dissimuler; de la libéralité pour la faire payer aux autres; de la charité pour médire avec plus de dévotion; de grands empressements à honorer votre religion au dehors, une indifférence encore plus grande à en prendre le véritable esprit pour vous former sur elle.

Ils viendront d'Orient et d'Occident, ces hommes choisis que Dieu a substitués à votre place. O bienheureuses contrées que le soleil éclaire de ses premiers rayons! *La lumière céleste, la gloire du Seigneur* (*Isa.*, LX), s'est levée sur vous. J'entends ces sauvages, ces nations étrangères à qui dans ces derniers siècles la foi a été annoncée: *Ab Oriente venient.* O bienheureux chrétiens qui *êtes sortis des ténèbres et de l'ombre de la mort où vous étiez assis! le seigneur a étendu ses mains sur vous qui, dans l'égarement de vos pensées, marchiez dans une voie qui n'était pas bonne* (*Isa.*, LXV). J'entends nos chers frères qui, sur le déclin du jour, et lorsque le soleil allait, ce semble, se coucher pour eux, sont rentrés dans le sein de la véritable Eglise par la profession d'une même foi: *Ab Occidente venient.*

Seconde parole de Jésus-Christ: *Ils se reposeront avec Abraham, Isaac et Jacob, dans le royaume des cieux.* Ceci n'est pas dit sans de grands mystères. Abraham est nommé, parce qu'il est sorti de parents idolâtres: Isaac, parce qu'il est fils, non d'Agar servante, mais de Sara libre: Jacob, parce que c'est un cadet qui a profité du malheur de son aîné.

Abraham est nommé parce qu'il est le modèle de la foi; Isaac, parce qu'il en a été la victime; Jacob, parce qu'il en a reçu et répandu les bénédictions, dit l'apôtre saint Paul. Vous qui êtes venus d'Orient et d'Occident, réjouissez-vous; c'est avec ces trois patriarches *que vous vous reposerez dans le royaume des cieux* (*Heb.*, II).

Mais que deviendront les enfants de ce royaume? troisième parole de Jésus-Christ: *Ils seront chassés dans les ténèbres extérieures, où il y aura des pleurs et des grincements de dents.* A ce coup de foudre tremblez, mauvais chrétiens, qui déshonorez votre foi. Votre péché est grand, mais votre malheur ne le sera pas moins: vous en êtes devenus plus coupables, vous en serez plus sévèrement punis.

On les appelle *enfants du royaume*: ils le sont en effet par leur régénération spirituelle dans les eaux du baptême, par leur éducation dans le sein de la véritable Eglise, par le soin que cette tendre mère prend de les instruire, de leur donner tous les secours que sa charité lui inspire, de les nourrir du corps et du sang de son auguste Epoux; de leur fournir les armes nécessaires pour résister à leurs ennemis, de les conduire comme par la main dans la bonne voie, et de les détourner de la mauvaise.

On les appelle *enfants du royaume*: c'est ce qui les distingue des païens *qui étaient comme vendus pour être assujettis au péché* (*Rom.*, VII), et des Juifs, qui, comme des mercenaires, ne servaient Dieu que par intérêt: mais c'est là en même temps ce qui leur fera sentir plus vivement leur malheur. On les désavouera, on les déshéritera, on les chassera avec infamie; on leur montrera une infinité d'autres enfants, leurs frères, qui, dans les tentations les plus délicates, au milieu des plus affreux supplices, et des plus sanglantes persécutions, ont précieusement conservé le dépôt de leur foi. On leur fera voir ces têtes couronnées qui ont fléchi les genoux devant un Dieu attaché à un infâme gibet; ces politiques et ces savants, qui ont sacrifié leurs intérêts, leurs lumières, leur raison à la folie de la croix, ces filles timides et délicates, mais assez hardies et assez fortes pour affronter leurs tyrans, leur dire;

Faites-nous mourir, nous sommes chrétiennes.

De si saints, mais de si fâcheux objets leur seront toujours présents, et malgré ces ténèbres extérieures où ils seront chassés : *Ejicientur in tenebras exteriores*, ils ne pourront s'empêcher de les voir. Remarquez, je vous prie, que Jésus-Christ appelle ces ténèbres *des ténèbres extérieures*. Si elles étaient intérieures, ils ne verraient rien; mais leur foi et leur conscience ne les abandonneront jamais dans ce lieu de leurs tourments. Tu as cru ceci, leur dira la foi; tu as fait cela, leur dira la conscience. O lumière! ô ténèbres! ils croiront et ils trembleront.

Pendant leur vie, cette foi les gênait, les troublait, leur était à charge. Si elle avait voulu se radoucir, relâcher quelque chose de sa sévérité, vivre en paix avec leurs passions, volontiers ils se seraient attachés à elle et l'auraient goûtée; mais, rigide et intraitable comme elle l'est, humiliante pour l'esprit et sévère pour le cœur, amie des bonnes œuvres, ennemie non-seulement des mauvaises, mais encore de celles qui sont inutiles, elle leur était devenue odieuse, et l'amour-propre avait répandu, pour les aveugler, de si épais nuages, qu'ils ne la voyaient qu'avec peine.

On pourrait les comparer, dans cet état, à cette femme dont il est parlé dans la Vie de saint Bernard. Quoiqu'elle parût avoir les yeux assez sains, elle les tenait presque toujours fermés, et serrait ses paupières les unes contre les autres, pour ne pas voir le jour; de peur que la lumière ne l'incommodât, elle mettait ses mains devant ses yeux, et quand on voulait les détourner, elle faisait connaître par ses cris le mal qu'elle endurait : la moindre lueur qu'elle entrevoyait étant comme un aiguillon et un trait perçant qui entrait dans sa tête : *Erat ei claritas pro cruciatu, et lux visa quasi aculeos ejus cerebro infigebat* (*Introduct. in opera D. Bernardi*, c. 3).

Figurez-vous, dans les pécheurs qui ne peuvent souffrir les lumières et les censures de leur foi, un état encore plus fatal. *Les hommes sensuels, les fornicateurs, les adultères, n'entreront pas dans le royaume des cieux :* voilà ce que dit la foi; mais voilà en même temps le tourment des impudiques : *Si vous ne faites pénitence, vous périrez tous :* voilà ce que dit la foi; mais voilà en même temps le tourment des hommes de plaisir et de bonne chère : *Rachetez vos péchés par vos aumônes, si vous voulez vous faire des amis qui vous introduisent dans les tabernacles éternels :* voilà ce que dit la foi; mais voilà en même temps le tourment des avares : *Purifiez-vous, cessez de faire le mal et apprenez à faire le bien* (*Isaïe*, I) : voilà ce que dit la foi; mais voilà en même temps le tourment des pécheurs; voilà, pour ainsi dire, des lumières meurtrières, et comme autant d'aiguillons qui leur percent l'âme : *Est eis claritas pro cruciatu, et lux visa quasi aculeos eorum cerebro infigit.*

Ils en souffriront bien d'autres *dans ces ténèbres extérieures où ils seront chassés*. Cette foi, dont ils avaient tâché de détourner les rayons; cette lumière, qui paraissait à leurs passions déréglées si incommode et si gênante, les suivra partout *dans ce lieu de leurs tourments*. En vain voudront-ils en éviter les reproches, ce seront des traits *trempés dans la fureur de l'Eternel*, *qui les perceront de part en part*.

Cette foi devait ouvrir leurs yeux sur leurs propres péchés et les fermer sur ceux des autres; elle devait rendre leurs oreilles attentives à la sainte parole et sourdes à la cajolerie; elle devait retenir leurs pieds, pour les empêcher d'aller à ces rendez-vous d'iniquité, leur donner de l'agilité pour se transporter dans nos temples au bas des autels. Ils l'ont tenue captive dans l'injustice, mais elle reprendra sa première liberté; ils ont fait d'elle ce qu'ils ont voulu : elle fera à son tour ce qu'ils ne voudront pas. Pendant leur vie, cet oracle prophétique s'est accompli : *Que leurs yeux soient tellement obscurcis, qu'ils ne voient pas* (*Rom.*, XI). Après leur mort, ces aveugles malins verront clair, et, malgré l'épaisseur des ténèbres du dehors, de tristes lumières d'une foi inutilement étouffée leur feront connaître qu'on ne l'offense jamais impunément.

De là *ces pleurs et ces grincements de dents* dont parle Jésus-Christ. La foi leur disait : *Malheur à vous qui riez maintenant : un temps viendra où vous pleurerez* (*Luc.*, VI); Ils se sont moqués de ces menaces : ce qu'on leur avait prédit leur est arrivé. La foi leur disait : *Malheur à vous, riches, parce que vous avez votre consolation en ce monde ;* ils ont préféré les douceurs passagères d'une vie commode à des joies futures : ces douceurs leur seront ôtées. A de courtes consolations sont réservés des gémissements sans fin : *Ibi erit fletus.*

Etrange et mystérieuse métamorphose, dit là-dessus saint Augustin! On recueille ordinairement des grains de la même espèce qu'est la semence qu'on a jetée en terre; les pécheurs se flattaient de cette espérance : Rions, divertissons-nous; nous aurons, après de courtes satisfactions que nous ferons à la justice de Dieu, des plaisirs qui nous dédommageront de cette légère violence (*D. Aug.*, *serm.* 46 *de Sanctis*).

Mais la foi parle bien d'un autre ton : *Bienheureux serez-vous si vous pleurez maintenant : vous rirez un jour; malheureux serez-vous si vous riez en ce monde : vous pleurerez en l'autre. Ceux qui auront semé dans les larmes moissonneront dans la joie;* ceux qui auront semé dans la joie moissonneront dans les larmes. *Le rire de l'insensé est comme le bruit que font des épines qui brûlent sous un pot*, dit le Saint-Esprit (*Eccles.*, 7) : elles éclatent, elles pétillent, mais elles ne font qu'un peu de cendres. Encore les pécheurs se consoleraient-ils s'il en était ainsi d'eux; mais Jésus-Christ nous assure qu'à ces joies succèderont *des pleurs*, dans ce lieu de leurs tourments : *Ibit erit fletus*. Il ajoute même, *des grincements de dents : Et stridor dentium*

Pourquoi cette circonstance? J'achève par là mon homélie.

Les pleurs marquent la douleur; *le grincement des dents*, le dépit. Je pouvais me sauver avec la foi que j'avais reçue : fallait-que par ma faute je me damnasse? juste sujet de *pleurs*. Je pouvais faire ce qu'ont fait tant d'autres qui règnent avec Dieu dans le ciel : fallait-il que j'y visse des gens que je méprisais, des gens que je regardais comme des misérables et des fous? grand sujet *de grincement de dents*.

Sentir son malheur personnel, envier le bonheur des autres, rappeler par une mémoire toujours présente les péchés qu'on a commis et dont on est si sévèrement châtié, se représenter les bonnes œuvres qu'on avait traitées avec mépris et que l'on voit si abondamment récompensées, voilà les tristes, mais nécessaires, causes de *ces pleurs et de ces grincements de dents.* Foi chrétienne, oh! que tu rends saints et heureux ceux qui, par une pieuse docilité, se sont rangés sous ton joug! Foi chrétienne, oh! que tu rends coupables et malheureux ceux à qui tu as été un sujet de chute et de scandale!

Adorable Sauveur, après tant d'outrages que j'ai faits à ma foi, quel serait mon malheur, si je servais d'exemple à votre redoutable justice! Mais, puisque éclairé de votre grâce je reconnais ma faute, ma propre faute, ma très-grande faute, j'ose espérer que vous aurez compassion d'une misérable créature que vous avez rachetée par votre précieux sang.

Si ma foi avait été accompagnée d'autant de bonnes œuvres que l'a été celle du centenier, je n'aurais jamais plus de joie que lorsque vous me diriez ce que vous lui avez dit : *Allez, et qu'il vous soit fait comme vous avez cru.* Mais, hélas! que deviendrais-je, si ma dernière destinée était réglée sur ma foi, que j'ai jusqu'ici déshonorée en tant de manières? Qu'il ne me soit donc pas fait comme j'ai cru; mais faites que je croie si bien que je fasse ce que je dois. *Je ne suis pas digne que vous entriez dans ma maison; dites seulement une parole, et mon âme sera guérie.* J'attends de votre infinie miséricorde cette grâce et celle de vous posséder dans la bienheureuse éternité. *Amen.*

SERMON III.

POUR LE PREMIER VENDREDI D'APRES LES CENDRES.

De l'amour des ennemis et du pardon des injures.

Audistis quia dictum est : Diliges proximum tuum, et odio habebis inimicum. Ego autem dico vobis : Diligite inimicos vestros.

Vous avez appris ce qu'on vous a dit : Vous aimerez votre prochain, et vous haïrez votre ennemi; et moi je vous dis : Aimez vos ennemis (*S. Matth., ch.* V).

Sire (1), je ne sais quelle bénédiction Dieu répandra sur le dessein qui me fait aujourd'hui monter en chaire; je ne sais si, entreprenant de parler à des chrétiens du commandement que Jésus-Christ leur impose d'aimer leurs ennemis et de leur pardonner les mauvais offices qu'ils en ont reçus, mes paroles auront assez d'onction et de force pour les porter à une réconciliation sincère.

Le sort des ministres évangéliques serait bien à plaindre, si Dieu, sans leur tenir compte du soin qu'ils prennent d'annoncer sa loi, ne les récompensait que des fruits qu'ils remportent et des conversions qu'ils font. Quand Jésus-Christ appela Jacques et Jean à l'apostolat, l'Evangéliste remarque que ce fut non lorsqu'ils retirèrent de la mer leurs filets pleins de poissons, mais lorsqu'ils les y jetèrent pour en prendre : *Laxate retia vestra in capturam* (*Marc.*, V). Circonstance qui nous fait assez connaître que leur ministère ne consistait pas précisément à convertir les âmes, mais à faire tout ce qu'ils pourraient pour leur conversion.

Aujourd'hui, que j'entreprends de vous parler de l'une des plus délicates matières de la morale chrétienne, contre laquelle toutes les passions se soulèvent, Dieu me fera-t-il la grâce de radoucir les vindicatifs, de leur arracher des mains les armes meurtrières de leur indignation, et, qui plus est, d'ôter de leurs cœurs ces haines qui, passant souvent des pères aux enfants, se perpétuent dans les familles? Je n'en sais rien; mais, indépendamment du succès de mes paroles, mon ministère m'engage à vous instruire de vos devoirs. Malheur à vous, si, comme des aspics, vous bouchez vos oreilles à nos charitables enchantements; si vous ressemblez à ces Juifs dont le diacre Etienne disait *qu'avec une tête dure et des oreilles incirconcises ils résistaient au Saint-Esprit!*

L'oracle y est formel : rien d'équivoque dans ces paroles de Jésus-Christ; mais, sur cela, j'entends deux voix bien différentes. Les uns disent : Aimer ses ennemis, oh! qu'il est difficile! les autres : Je les aime et je leur pardonne.

Me voici aujourd'hui pour répondre aux uns et aux autres. Je dirai aux premiers : Obéissez; ce commandement n'est pas si difficile que vous le croyez, et quand il le serait, obéissez. Je dirai aux seconds : Ne vous flattez pas mal à propos, vous n'accomplissez pas ce commandement avec toute l'exactitude et la fidélité que vous le dites. J'attaquerai d'abord la haine qui se déclare et qui résiste; je découvrirai ensuite celle qui se dérobe et qui se cache.

Seigneur, c'est à vous à parler et à toucher. Je ne vous prête que la voix d'un misérable pécheur qui reconnaît sa faiblesse, et qui demande votre secours par, etc. *Ave.*

PREMIER POINT.

Sire, à examiner avec attention les paroles de Jésus-Christ sur l'amour des ennemis, on y trouvera deux choses : toute la force et toute la sévérité de la loi, c'est la première; toute la perfection et tout le mérite de la loi, c'est la seconde. Jésus-Christ veut que vous aimiez vos ennemis : *On a dit aux anciens : Vous aimerez votre prochain et vous haïrez votre ennemi, et moi je vous dis de les aimer.* Ne demandez pas pourquoi : Jésus-Christ le

(1) Le roi d'Angleterre.

veut, il vous l'ordonne. Cependant, comme il est infiniment bon, il vous assure que vous ne les aimerez pas en vain : *Vous serez les enfants du Père céleste, et vous deviendrez parfaits comme il l'est lui-même.* L'autorité d'un côté, les avantages et la gloire d'un autre : voilà de quoi soumettre des cœurs rebelles, voilà même de quoi leur apprendre que si ce commandement a quelque chose de difficile, cette difficulté est adoucie par les récompenses qu'on y attache.

Deux intérêts, celui de la société civile en général, celui de la religion chrétienne en particulier sont les premiers fondements de cette loi de l'amour des ennemis; une espèce de justice commutative et réciproque en est comme la base. C'est à Dieu qu'il appartient de régler les Etats, d'y établir l'union et la paix. Créateur et père de tous les hommes, il est de sa justice de pourvoir à leur bien commun, et d'empêcher par de sévères peines, qu'on ne trouble la tranquillité publique. Si par une surprenante disposition de sa providence, l'homme est presque le seul qui vient nu et sans armes sur la terre, ç'a été, dit saint Augustin, pour faire connaître qu'il voulait en être lui-même le gardien et le protecteur, par cette loi naturelle, gravée dans les cœurs des nations les plus barbares, de ne pas faire à autrui ce que l'on ne voudrait pas souffrir soi-même.

Aimez vos ennemis, vous dit-on, cela vous paraît dur ; mais représentez-vous que cette loi ne vous regarde pas seuls, qu'on en dit autant à ceux qui vous haïssent, et que dans la première intention du Créateur, toute querelle, toute contestation, toute inimitié devrait être bannie du monde.

Cela vous paraît dur : si cette loi d'une charité réciproque était bien observée, un doux et charmant repos régnerait partout ; nulle envie ne vous déchirerait le cœur, nulle parole injurieuse ne sortirait de vos bouches, nulles armes meurtrières n'ensanglanteraient vos mains. *Vous auriez*, comme le souhaite l'apôtre saint Pierre, *au dedans de vous une charité réciproque et continuelle* : *Mutuam in vobismetipsis charitatem continuam habentes.* Ce ne serait pas un amour extérieur et de cérémonie, il serait *au dedans de vous* : *In vobismetipsis.* Ce ne serait pas un amour partagé, libre aux uns, onéreux aux autres, il serait *réciproque: Mutuam.* Ce ne serait pas un amour de quelque temps et de quelques intervalles, il serait *continuel*, et pour toujours : *Charitatem continuam habentes.*

Je le souhaiterais, dites-vous, ce n'est pas moi qui ai violé le premier cette loi ; on me persécute, on me hait; pourquoi ne traiterais-je pas mes ennemis comme j'en suis traité? pourquoi ne leur rendrais-je pas mal pour mal, haine pour haine?

Pourquoi ? c'est que Dieu vous le défend, et que le péché des autres n'excuse pas le vôtre ; s'ils se damnent, c'est leur faute, il ne faut pas que vous damniez ; s'ils se soulèvent contre la loi, vous devez y être fidèles. Les ordonnances des rois sont observées avec tant d'exactitude, que la rébellion de quelques sujets ne peut servir d'apologie à ceux qui prétendraient suivre leurs exemples, dit saint Chrysostome (*D. Chrys., homilia* 16, *ad Populum*).

S'agit-il de mariage, de charges, de négoce, de taxe ? l'on se soumet à leurs édits, tout ce qu'on fait même est mauvais ou inutile s'il n'y est conforme. Or, si l'on a cette aveugle soumission aux lois des princes de la terre, et si on doit leur obéir, dans la crainte qu'on n'en soit sévèrement châtié, foulera-t-on impunément aux pieds celles de Dieu, et après un injurieux mépris se flattera-t-on d'échapper à sa juste indignation ? Cela est dur ; mais une peine inévitable et éternelle dans les enfers, est infiniment plus dure. Cela est dur ; mais l'intérêt de la société civile demandait cette clause, afin qu'on pût jouir d'une douce et agréable tranquillité.

Que dirai-je de celui de la religion chrétienne dont l'amour des ennemis fait l'abrégé et le caractère ? Qu'elle est admirable cette religion ? Admirable dans son origine, elle vient de Dieu, et nul autre que lui n'a pu en être l'auteur. Admirable dans ses mystères; ils sont incompréhensibles ; la seule foi, *qui captive sous son joug tout entendement*, peut les connaître.

Admirable dans ses miracles qui la rendent croyable malgré toute inévidence, et qui ont fait dire à Jésus-Christ et à ses disciples: *Si vous ne me croyez pas, rapportez-vous-en à ce que vous voyez*, et que vous ne sauriez contester. Admirable dans la pureté et l'élévation de sa morale. Que l'homme charnel murmure tant qu'il voudra, il faut qu'il s'en tienne à ce que veut son législateur et son maître.

On a dit aux anciens : Vous ne commettrez point d'adultère: et moi je vous dis que quiconque regardera une femme avec un mauvais désir, il a déjà commis l'adultère dans son cœur. On a dit aux anciens : Vous ne vous parjurerez point. Et moi je vous défends de jurer en aucune manière, ni par le ciel, parce que c'est le trône de Dieu, ni par la terre, parce que c'est son marche-pied.

On a dit aux anciens : Vous aimerez votre ami, et vous haïrez votre ennemi, et moi je vous dis d'aimer vos ennemis mêmes. Fausse interprétation d'une première loi, te voilà corrigée par une seconde. Captieuses réserves d'un peuple grossier dans une loi figurative ; vous ne subsistez plus dans celle qui est par privilége une loi de grâce et d'amour. *Le manteau de Moïse semblait trop court* pour couvrir l'ami et l'ennemi, le maître de Moïse l'a étendu, ils y sont tous deux comme dans un commun asile.

En tout cela, quelle obligation n'avons-nous pas même à Jésus-Christ, qui, nous imposant une loi que la nature corrompue trouve si dure, nous a procuré un bien d'autant plus grand, que, sans cette précaution, nous serions de nous-mêmes disposés à nous faire plus de mal. Je m'explique.

Il s'agit de savoir si en oubliant une in-

jure, en la méprisant, en témoignant qu'on s'en soucie peu, on ne trouve pas plus de gloire que si l'on s'en vengeait. Faire à Dieu, qui s'appelle *un Dieu vengeur*, un généreux sacrifice de son ressentiment, quoi de plus grand? Il proteste qu'il prendra en main la querelle d'un homme offensé; et il saura, sans doute, mieux réparer l'injure que sa créature a reçue, qu'elle ne pourrait la réparer elle-même : *Mihi vindicta et ego retribuam.*

Oui, je le dis, un chrétien se venge mieux en pardonnant à ses ennemis, que s'il s'abandonnait aux turbulentes saillies de sa passion : et la patience que sa religion lui inspire est une vengeance plus noble, que celle à laquelle son ressentiment et son indignation le porteraient. Etrange proposition, qui n'a rien cependant que de vrai! O vous qui êtes si délicats sur un prétendu point d'honneur, si vifs pour le ressentir, si savants dans le commerce des hommes pour en juger, et pour être les arbitres des réparations qu'on demande, appliquez-vous à ce que je vais dire.

La vengeance, si l'on en veut tirer quelque avantage, doit avoir deux qualités; elle doit être glorieuse à celui qui a reçu l'injure, elle doit être sensible à ceux qui l'ont faite. Elle demande deux choses cette vengeance; la satisfaction, et la punition. La satisfaction qui répare, la punition qui châtie; la satisfaction qui charme la douleur de celui qui est offensé; la punition qui réprime la joie que peuvent avoir ceux qui ont offensé.

Or, en oubliant une injure, en la méprisant, en témoignant par son silence et par sa modération qu'on s'en soucie peu, celui qui l'a reçue est en un sens plus satisfait que s'il en poursuivait aigrement la vengeance, et ceux qui la lui ont faite, voyant son indifférence sont plus humiliés, et plus punis que s'il en tentait le châtiment.

Le dirai-je? ceux qui ont fait l'injure prennent la douleur que devrait avoir celui qui l'a reçue, et celui qui l'a reçue prend la joie dont se flattaient ceux qui ont offensé. On regarde l'agresseur comme un homme qui ne mérite pas qu'on se venge de sa brutalité : il n'en faut pas davantage pour l'affliger et le confondre. Le mépris de l'injure est plus sensible à celui qui l'a faite, plus glorieux à celui qui l'a reçue.

Celui qui a rendu un mauvais office à son ennemi, qui l'a attaqué et déshonoré, ne pensait qu'à le chagriner, qu'à irriter sa colère, qu'à lui faire de la peine. Il s'était réjoui d'en avoir trouvé l'occasion, il lui avait insulté; mais dès qu'il s'aperçoit qu'on méprise sa vengeance, et que ses coups portent à faux, sa joie se change en fureur. Encore dans sa fureur, il trouvait quelque joie confuse par l'espérance de se venger; mais n'ayant plus cette joie que son espérance lui donnait, rien de plus sensible, ni de plus humiliant pour l'agresseur; rien de plus généreux ni de plus noble pour celui dont il se proposait de fatiguer la patience.

Pourquoi ce brutal vous offensait-il? c'était pour vous affliger; vous avez frustré son attente, vous ne vous affligez pas, il faut que ce soit lui qui s'afflige. Le mal qu'il se promettait n'ayant pas fait sur vous l'effet qu'il en attendait, il faut que le contre-coup, et un contre coup bien violent retombe sur lui.

Prédicateur, à quoi t'arrêtes-tu? c'est là ce que pourrait dire un philosophe stoïcien, et un honnête idolâtre; et tu dois engager un chrétien à aimer ses ennemis, et à leur pardonner par des vues infiniment plus nobles les injures qu'il en a reçues. Tu dois lui dire que par cet amour et ce pardon, il sera l'enfant du Père céleste, et qu'il deviendra parfait comme lui. Qui l'eût cru si Jésus-Christ ne l'avait pas dit dans notre Evangile? Ne perdons aucune de ses paroles.

Ut sitis : aimez *vos ennemis*, non afin que vous passiez, non afin qu'on vous appelle, non afin qu'on vous croie les enfants de Dieu; mais afin que vous le soyez en effet. Passer, c'est l'opinion des hommes; être appelé, c'est un honneur et un titre; être cru, on pourrait se tromper; mais l'être en effet, c'est la plus grande de toutes les gloires.

Filii : aimez *vos ennemis*, afin que vous soyez, non les sujets, c'est votre nature; non les domestiques, c'est votre état; non les disciples, c'est votre profession, *mais les enfants de votre Père*, c'est un caractère tout particulier d'honneur qui vous distingue. Jésus-Christ ne dit pas les enfants de votre maître, de votre roi, mais d'un père qui est *le Roi des rois et le Souverain des souverains, d'un Père qui est dans les cieux*, pour perdre vos ennemis, s'ils meurent dans leur haine, pour vous bénir et vous récompenser, si vous persévérez dans l'amour que vous leur devez.

C'est votre Père qui a tant de bonté, qu'il distribue ses faveurs aussi bien à ceux qui ne le méritent pas, qu'à ceux qui tâchent de s'en rendre dignes : qu'il ne laisse pas de faire du bien aux nations les plus ingrates, à celles mêmes qui, attachées au culte des idoles, adorent les ridicules ouvrages de leurs mains (*Tert., lib. de Patient.*, c. 2).

Qu'on lui donne des bénédictions et des louanges; qu'on vomisse contre lui des imprécations et des blasphèmes, il fait luire son soleil sur les bons et sur les méchants : *Solem suum oriri facit super bonos et malos.*

Qu'on porte des fruits propres à mûrir dans la bienheureuse éternité, qu'on soit tout couvert de ronces et d'épines, sa pluie tombe sur les terres des justes, et sur les campagnes arides de ceux qui ne le sont pas : *Pluit super justos et injustos.*

Si c'est là l'esprit de Dieu, vous qui aimez vos ennemis, quoique vous en soyez maltraités, réjouissez-vous, la gloire d'être ses enfants vous appartient. Vos pensées sont, comme les siennes, *des pensées de dilection et de paix.* Si vous étendez vos mains, c'est pour faire du bien à ceux qui vous font du mal. Si vous ouvrez vos bouches, c'est pour prier en faveur de ceux qui vous persécutent, comme le Fils unique du Père céleste l'a fait. Si vous avez un cœur, c'est pour se di-

later, afin qu'ils y soient reçus : *Ut sitis Filii Patris vestri.*

Poursuivons notre homélie : voulez-vous être parfaits, comme votre Père céleste est parfait? Aimez vos ennemis. A ce mot de perfection, qui est un écoulement et une imitation de celle de Dieu, où est le chrétien qui pourra raisonnablement trouver dure une loi qui promet tant d'avantages et de gloire?

L'on dirait que quoique vous soyez encore sur la terre, Jésus-Christ vous élève déjà par avance dans le ciel. L'on dirait qu'il ne vous regarde pas seulement comme des pénitents qui apaisent Dieu, comme des apôtres qui publient ses grandeurs, comme des confesseurs qui le défendent, comme des martyrs qui se sacrifient pour lui, mais comme des images qui le représentent, et d'excellentes copies qui en imitent la perfection.

Aimez vos ennemis, vous n'aurez pas l'immensité de Dieu, c'est la mer qui la représente; vous n'aurez pas la beauté et l'éclat de Dieu, c'est le soleil, ce sont les astres qui la découvrent : vous n'aurez pas l'autorité de Jésus-Christ; il l'a donnée aux rois et aux grands de la terre : mais vous aurez la perfection de Dieu; ce sera là votre partage, et dans cette perfection est renfermé tout l'être divin.

Béni soyez-vous, Seigneur, de nous avoir élevé à un si haut point d'honneur, pour un si petit sacrifice que nous vous faisons de nos ressentiments. Oh! que nos ennemis nous doivent être chers, quand nous nous représentons que, soit qu'ils le veuillent, soit qu'ils ne le veuillent pas, vous les regardez comme des esclaves liés au char de notre triomphe!

Ce sont là ces dépouilles de lions et de léopards qui nous servent de couronne (*Cantic.*, IV). Sans eux nous n'aurions pas ce mérite, cette perfection, ce bonheur qu'acquièrent ceux qui les aiment. Ils pardonnent à leurs ennemis les injures qu'ils en ont reçues, et vous leur pardonnez celles qu'ils vous ont faites.

Transaction surprenante, dit là-dessus saint Chrysostome! On entre par ce pardon dans les droits de Dieu, et avec tout le respect qu'on a pour la gratuité de sa grâce, on le prie de se souvenir de sa parole, de remettre les dettes à ceux qui en sont chargés, comme ils les ont remises à leurs frères qui étaient leurs redevables.

Transaction surprenante, par laquelle il veut bien s'assujettir à une clause qu'il s'est imposée à lui-même. Remettez, on vous remettra, pardonnez, on vous pardonnera : mais transaction dont le violement porte une exclusion formelle au pardon qu'on attend : y manque-t-on? rien ne peut y suppléer.

Ainsi ne dites pas : Cet homme s'est mortifié par de longs jeûnes et de sévères pénitences, on répondra : *Il a jeûné pour entretenir des procès* et des contestations immortelles. Il a donné l'aumône : mais s'il a fait du bien aux uns, il a voulu du mal aux autres. Il a quitté le monde, mais il ne s'est pas quitté lui-même. Il s'est présenté souvent à l'autel, mais le grand sacrifice était d'y offrir ses ressentiments. Il a souvent demandé pardon à Dieu, mais il ne l'accorde pas à ses frères. Il parle le langage des anges, mais il ne parle pas celui de Jésus-Christ; il fait des miracles, mais il n'en fait pas sur soi; il s'est mis dans la dévotion et a renoncé aux plaisirs du monde, mais il n'a pas renoncé à celui de la vengeance. Il est tout occupé des bontés de Dieu, il l'est aussi de la malice de son ennemi; il aime le Seigneur de tout son cœur, et de tout son cœur il hait son frère.

L'aumône fléchit Dieu, la pénitence l'apaise, les larmes le changent, la prière lui fait une espèce de violence; mais l'amour des ennemis le désarme et l'engage. J'y trouve tout le mérite de l'aumône; c'est le cœur qui la fait; toute la satisfaction de la pénitence, c'est celle d'un esprit humilié sous la loi; tout le pouvoir des larmes, c'est un bain et une espèce de baptême; toute la force de la prière, c'est un contrat passé entre Dieu et l'homme dont on lui demande l'exécution. Seigneur, je ne mérite rien auprès de vous, mais vous êtes fidèle à votre parole; j'ai pardonné, pardonnez-moi. Vous avez dit que je serais parfait, je ne le puis être, si vous n'ôtez de moi ce qui vous déplaît, si vous n'y mettez ce qui est l'objet de vos divines complaisances, votre perfection, votre propre image. Que cette convention m'est glorieuse! Je n'ai plus de répugnance à me soumettre à une loi qui, quoique difficile d'un côté, me procure d'un autre tant d'avantages.

Vous le dites, messieurs et mesdames; mais l'effet répond-il à de si belles résolutions? C'est ce que je vais examiner dans la suite de ce discours, car j'appréhende fort que souvent vous ne vous trompiez sur un sujet de cette importance. J'ai tâché de fléchir la dureté de ceux qui refusent d'obéir au précepte de l'amour des ennemis : je vais découvrir l'égarement où tombent souvent ceux qui se flattent de l'accomplir.

SECOND POINT.

Pour vous faire connaître d'une manière sensible et par forme d'homélie, que de toutes les lois des chrétiens, il n'en est peut-être point de plus mal observée que celle de l'amour des ennemis et du pardon des injures, je me contente de vous faire faire trois réflexions tirées de mon évangile.

C'est moi qui vous parle, dit Jésus-Christ; mais souvent ce n'est pas précisément à cause qu'il parle et qu'il ordonne qu'on se réconcilie avec ses ennemis : première réflexion. *Moi qui vous parle, je vous dis d'aimer vos ennemis;* mais souvent, sous de faux prétextes de religion, on se croit en droit de les haïr : seconde réflexion. *Moi qui vous parle, je vous dis de faire du bien à ceux qui vous haïssent;* mais souvent on se flatte d'être dispensé de leur donner cette marque de son amour : troisième réflexion.

C'est moi qui vous parle, dit Jésus-Christ · parole bien mystérieuse qui vous apprend,

messieurs et mesdames, que c'est dans un esprit de soumission à la loi, que vous devez accorder le pardon des injures que vous avez reçues. Vous pardonnez, pourquoi? parce que vous avez trouvé des gens prévenants et honnêtes qui vous ont témoigné de l'amitié; vous oubliez le passé, le présent vous touche : je loue votre bon naturel, mais je me défie un peu du mérite de votre religion.

On dit ordinairement de certains hommes, qu'ils ont le meilleur cœur du monde. Oui, pour des amis; oui, pour ceux qui les ménagent; oui, quand il y va de leur intérêt ou de leur honneur : mais Jésus-Christ qui veut qu'il leur en coûte quelque chose, et qu'ils lui sacrifient la répugnance qu'ils ont à pardonner, leur en tiendra-t-il compte?

Cet homme a le meilleur cœur du monde; oui, quand on le prie, quand on s'excuse, quand on témoigne qu'on est marri de l'avoir offensé. Mais ne serait-ce pas là une générosité de philosophe, une magnanimité stoïque, une facilité de retour? Peu de choses le choquent; peu de choses le font revenir. Ce n'est pas Jésus-Christ qu'il écoute, ce n'est pas une sincère soumission à sa loi qui le fait agir : c'est peut-être une mollesse de tempérament, un défaut ou de pénétration pour découvrir les injures, ou de délicatesse pour les ressentir, ou de vivacité pour en être piqué.

On sacrifie son ressentiment à l'autorité d'un grand qu'on n'ose désobliger, à la sollicitation d'un ami qui s'en mêle, à un repentir qui touche, à une satisfaction qui répare. Si l'on pardonne, ce n'est pas à cause que Jésus-Christ a dit de le faire : *Ego autem dico vobis.*

Ce vindicatif arrête les emportements d'une passion que le temps a adoucie, et que quelques avances ont empêché d'éclater. Après que le feu de sa colère est un peu calmé, il veut bien faire honneur à Dieu d'un pardon que son orgueil ne peut plus demander aux hommes; il songe à la loi de Jésus-Christ, quand il ne trouve plus de nouveaux moyens de la violer, et par un raffinement d'amour-propre, il sacrifie chrétiennement l'impuissance où il est de se satisfaire.

Cet autre attend à la mort à se réconcilier avec son ennemi : ce n'est point le chrétien qui pardonne, c'est le malade; ce n'est point la charité, c'est la fièvre; ce n'est point la force de la grâce, c'est la faiblesse de la nature; ce n'est point la volonté, c'est la nécessité; ce n'est point Jésus-Christ qui obtient ce pardon, c'est le fâcheux moment où est réduit cet homme qui se meurt. Dieu qui tient la foudre prêt à l'en frapper, ne se soucie guère d'une soumission que la défaillance d'un homme accablé de maux arrache plutôt, que la tendresse d'un bon cœur.

Un criminel qui fait amende honorable la torche en main est, pour ainsi dire, un homme tout équivoque. Si l'exécuteur n'était pas à ses côtés, si on ne le conduisait pas avec une triste pompe au lieu patibulaire, il ne parlerait pas comme il parle. Il satisfait à la justice, mais c'est en la détestant; il demande pardon d'avoir blasphémé, mais il blasphème encore tout bas : si on le déliait, il blasphèmerait tout haut. On lui lit sa sentence; il l'écoute avec frayeur, et il paraît se repentir d'un crime qu'il commettrait peut-être encore, s'il était réchappé à la sévérité des lois.

Tel est à peu près, si vous en exceptez la honte publique, l'esprit de ce malade. Que les ardeurs de la fièvre diminuent, celles de la vengeance se réveilleront : il ne se pardonnera pas la faiblesse qu'il a eue de pardonner; et la nature reprochera à la religion la lâcheté qu'elle lui a fait faire. Substituant une fierté diabolique à une prétendue générosité chrétienne, peu s'en faut qu'il ne se plaigne hautement de l'Evangile, et qu'il ne demande à sa foi raison de son indolence. C'était là cependant ce qu il comptait dès lors pour vertu. Jésus-Christ lui en eût-il eu obligation? Eût-il obéi à son Dieu à cause qu'il lui parlait? *Ego autem dico vobis*, c'est moi qui vous le dis.

Mais que dit-il? *Aimez vos ennemis;* autre article de la loi qu'on n'accomplit guère. Car, si vous y prenez garde, c'est un abus assez commun de mettre les injures personnelles qu'on a reçues au rang de celles qu'on a faites à Dieu, d'autoriser par là ses ressentiments, et de trouver occasion de sanctifier, pour ainsi dire, ses vengeances.

Dieu est offensé, la dévotion est tournée en ridicule : voilà ce dont on est scandalisé; on a même d'autant plus sujet de l'être, que, sous prétexte de quelques vices de dévotion, on attaque la dévotion même : mais ce en quoi l'on pèche contre le précepte de l'amour des ennemis, est qu'on conserve un certain levain pharisaïque, où, au lieu de venger la cause de Dieu, on cherche à tirer pieusement raison de la sienne.

Amour-propre, que tu es ingénieux à tromper même les plus gens de bien! Oh! que tu sais trouver de moyens pour faire du violement de la charité chrétienne un spécieux prétexte à tes ressentiments!

A entendre deux disciples choqués de l'incivilité des Samaritains, demander à Jésus-Christ la permission de faire descendre sur eux le feu du ciel (*Luc.*, IX), qui n'eût cru qu'il dût approuver leur zèle? Ayant traité avec un fier mépris ceux qui étaient partis pour lui préparer un logement, ne méritaient-ils pas une punition exemplaire? Elie en avait bien fait autant pour se venger de l'indiscrétion d'un capitaine qui lui avait dit de descendre de la montagne où il était (IV *Reg.*). Mais ce divin Maître, reconnaissant qu'il y avait trop de l'homme, et que souvent on prend pour un vrai zèle un mouvement de vengeance, leur dit *qu'ils ne savaient pas quel était l'esprit qui les faisait agir* (*D. Aug.*, *in c.* IX *Isaiæ*) : reproche que méritent encore mieux ceux qui, sous prétexte d'un amour de correction, haïssent effectivement leurs ennemis, dit là-dessus saint Augustin.

Il ne suffit pas même de les aimer, Jésus-Christ veut que, dans l'occasion, on leur fasse du bien : or, trouve-t-on beaucoup de

chrétiens qui aient cette charité libérale et généreuse? Troisième et dernière réflexion.

Jésus-Christ demande l'homme tout entier. Il demande son cœur : *Aimez vos ennemis ;* ses mains : *Faites-leur du bien;* sa bouche et sa langue : *Priez pour ceux qui vous persécutent.* Avant que d'en venir là, il avait désarmé les passions qui inspirent la haine et la vengeance; il avait désarmé la colère : *Quiconque se fâche contre son frère sans sujet sera sévèrement jugé;* la précipitation des paroles : *Celui qui l'appellera fou méritera d'être condamné à la géhenne du feu ;* la témérité des jugements : *Ne jugez pas selon les apparences;* le prétexte de la religion : *Laissez votre présent devant l'autel, et allez vous réconcilier avec votre frère.*

Que ces règles de la charité chrétienne sont admirables ! Mais où sont ceux qui les observent ? Où sont ceux qui peuvent dire, avec autant de sincérité que David : *Seigneur, n'ai-je pas toujours haï ceux qui vous haïssent, et n'ai-je pas séché de douleur à la vue de leurs impiétés? J'ai eu pour eux une haine parfaite, et ils ne sont devenus mes ennemis, qu'à cause qu'ils étaient les vôtres ; éprouvez-moi, mon Dieu : sondez le fond de mon cœur, et voyez s'il n'y a en moi aucune trace de péché sur un devoir de cette importance : Proba me, Deus, et scito cor meum, et vide si via iniquitatis in me est* (*Psal.* CXXXVIII).

O homme évangélique avant la publication de l'Evangile, vous aviez raison de prendre Dieu à témoin de la bonté et de la générosité de votre cœur, vous qui saviez si bien faire cette délicate différence entre les ennemis de Dieu et les vôtres, haïssant et perdant ceux-là, aimant ceux-ci et leur faisant du bien, vengeant sans compassion la cause de Dieu, oubliant en quelque manière votre propre cause, ne vous en souvenant que pour faire du bien à ceux qui ne vous en faisaient pas.

Instruisez-vous ici de vos devoirs, vous qui, sur un si délicat article de la morale chrétienne, tombez souvent en de déplorables illusions. Admirez un grand roi qui, avant que Jésus-Christ eût paru, a fait ce qu'une infinité de chrétiens refusent de faire. Jésus-Christ veut-il qu'on pardonne à ses ennemis, et qu'on soit même touché du malheur qui leur est arrivé? David l'a fait, il a pleuré la mort de Saül, et ses larmes ont été si sincères, qu'il a fait mourir celui qui s'était vanté de l'avoir tué.

Jésus-Christ veut-il qu'on épargne la vie de celui dont on est maudit? David l'a fait en la personne de Séméï (II *Reg.*, XVI). Ce brutal avait eu l'insolence d'appeler son roi *homme de sang, homme de Bélial. Voulez-vous, sire,* lui dit un officier, *que je lui aille couper la tête? Laissez-le dire,* répondit David, *le Seigneur en a ordonné de la sorte, je n'oserais lui demander pourquoi il l'a fait.*

Jésus-Christ veut-il qu'on rende le bien pour le mal à celui dont on est persécuté? David l'a fait en la personne d'Absalon : ce fils dénaturé avait soulevé contre lui ses sujets pour le détrôner; mais ayant perdu la bataille, la première chose que ce bon père demanda fut celle-ci : *Absalon est-il en vie ?* Et ayant appris sa mort, il s'écria tristement : *Absalon mon fils, mon fils Absalon, que ne puis je mourir pour vous* (II *Reg.*, XVIII) ? Peut-on porter plus loin l'amour d'un persécuteur et d'un ingrat ?

Sire (1), c'est sur un aussi excellent modèle que vous vous êtes formé, pour donner à l'Europe le plus surprenant de tous les exemples. Si je parlais à un monarque qui n'eût que la religion d'un César, je lui dirais ce qu'on a dit à cet empereur : Qu'il n'oubliait que les injures, que la fortune ne lui avait rien donné de plus grand que de pouvoir faire des grâces, et la nature rien de meilleur que la volonté d'en faire. Mais je parle à un roi catholique, qui au courage des Césars a ajouté les éminentes vertus des princes les plus saints.

Le grand éloge de David est de n'avoir rien dit ni contre Saül jaloux de sa gloire, ni contre Absalon qui voulait lui enlever la couronne. Toute la France a remarqué, avec autant d'étonnement que d'édification, qu'un seul mot d'aigreur n'est jamais échappé à Votre Majesté contre vos ennemis, non plus qu'à cette auguste épouse qui, par une vertu toujours chrétienne et tranquille, s'est élevée au-dessus des trônes les plus éclatants de la terre.

Votre courage qui, aux yeux de toute l'Europe, s'est signalé en tant de rencontres, ne vaut pas cette héroïque modération qu'on admire en Votre Majesté. Si l'histoire n'a rien de plus singulier que ce qui est arrivé dans ces derniers troubles, elle n'a rien de plus généreux que votre silence, dont nous ne pouvons mieux parler que par le nôtre. N'est-il pas capable ce silence d'attendrir les cœurs les plus durs, de toucher ou de confondre les âmes les plus portées au ressentiment et à la vengeance?

Que votre clémence donc fléchisse par un juste repentir vos ennemis, ou qu'elle les couvre de confusion. Que dis-je, vos ennemis? ce sont ceux de la foi et de leur propre bonheur. Vous ne demandez à les voir soumis, que pour les rendre heureux; vous ne souhaitez qu'ils reconnaissent l'autorité légitime de leur roi, que pour leur faire sentir la généreuse tendresse du meilleur de tous les pères.

Dieu, qui a entre ses mains le sort de tous les royaumes de la terre, disposera des vôtres comme il lui plaira; il a des ressources qui nous sont inconnues, et il veut que nous mettions en lui notre confiance dans les événements les plus fâcheux. Quoi qu'il arrive, Votre Majesté nous aura toujours donné d'édifiants exemples de la plus parfaite soumission à l'une des lois les plus difficiles de l'Evangile : après quoi, ayant sincèrement aimé nos ennemis pendant notre vie, nous n'aurons plus à souhaiter que d'être les enfants et les amis du Père céleste dans la bienheureuse éternité. *Amen.*

(1) Le roi d'Angleterre.

SERMON IV.

POUR LE PREMIER DIMANCHE DU CARÊME.

De l'esprit et de l'état du chrétien formé sur l'exemple de Jésus-Christ.

Ductus est Jesus in desertum a Spiritu, ut tentaretur a diabolo.

Jésus fut conduit par l'esprit de Dieu dans le désert, afin d'y être tenté par le démon (*S. Matth., ch.* IV).

Sire, quand je me représente un Dieu, tantôt aux prises avec le démon dans un affreux désert, tantôt victorieux de ce *prince des ténèbres*, et servi par les anges après un jeûne de quarante jours : quand je vois d'un côté tout le raffinement, et, pour me servir des paroles d'un apôtre, *toute la spiritualite de la malice;* d'un autre, les vertus et les moyens nécessaires pour rendre inutiles les efforts de ce rusé tentateur, je ne puis que je ne m'écrie d'abord avec saint Bernard : O mon Dieu, que vous êtes admirable et bon d'avoir souffert qu'on vous attaquât, d'avoir même voulu que le combât durât si longtemps, moins pour votre gloire que pour mon instruction! Oh! que vous me paraissez charmant, soit lorsque vous prenez les armes en main, soit lorsque vous dressez les miennes à la guerre, et que vous attendez à me couronner : *Utrobique me allicis, sive quia pugnantem te specto, sive quia te exspecto coronantem* (*D. Bern, Serm.* 41, *in Cantica*).

Le démon a livré trois sortes de combats ; le premier dans le ciel contre Dieu; le second dans le paradis terrestre contre l'homme; le troisième dans le désert contre un Dieu-Homme. Jusqu'ici le combat a été inégal. Le démon est trop faible contre Dieu, et il est trop fort contre l'homme; mais Jésus-Christ dans le désert semble vouloir mettre les choses dans une espèce d'égalité : on dirait même qu'il se plaît à donner de l'avantage à son ennemi, puisqu'il lui permet de l'enlever sur l'endroit le plus éminent du temple, et de le transporter sur une haute montagne. Tout cela s'est fait pour notre bien; le divin Jésus n'a combattu que pour nous instruire, et il n'a balancé la victoire, que pour nous apprendre à la remporter.

Tâchons de ne perdre aucune de ces mystérieuses circonstances, et afin de fixer nos idées dans une si vaste matière, examinons par ordre ce qu'en dit saint Mathieu dans les premières et dans les dernières paroles de l'Evangile de ce jour; nous y verrons partout Jésus-Christ formant le véritable chrétien sur son exemple.

Remarquez donc d'abord *qu'il fut conduit par l'Esprit de Dieu : Ductus est a spiritu;* première réflexion. Admirez ensuite qu'il *fut conduit dans le désert pour être tenté par le démon : In desertum ut tentaretur a diabolo;* seconde réflexion. Consolez-vous enfin d'apprendre que ce tentateur *se retira avec honte, et qu il le laissa. Et reliquit eum diabolus;* troisième réflexion. Avoir comme Jésus-Christ l'esprit de Dieu pour guide, le désert pour asile, la victoire pour partage; voilà le caractère d'un véritable chrétien : suivons par ordre toutes ces circonstances, après avoir, etc. *Ave.*

PREMIER POINT.

Sire, une illusion qui n'est pas moins ordinaire dans l'usage du monde, qu'elle est pernicieuse dans ses suites, règne aujourd'hui dans les différents états de la vie. On trouve la vertu si belle, qu'on se fait un secret plaisir de s'en attribuer une imaginaire, afin de s'épargner le chagrin de se voir dépourvu de celles qu'on devrait avoir, dans la profession qu'on a choisie.

Si j'étais magistrat, dit celui-ci, je rendrais la justice avec une scrupuleuse exactitude : considération d'intérêt, de famille, d'amitié, rien ne serait capable de me corrompre. Bien loin de lasser les parties ou de les rebuter, je m'appliquerais uniquement à ma charge, et je croirais dérober au public les heures que je donnerais à mes plaisirs.

Si Dieu m'avait destiné au service de ses autels, dit un autre, toute mon application serait de le prier, de chanter ses louanges, de distribuer aux peuples sa sainte parole; je ne travaillerais qu'à me sauver dans un état si parfait; et dégagé des embarras du monde, je n'aurais ma conversation que dans le ciel. Si j'étais riche, dit celui-ci, je serais ravi de faire l'aumône, et de racheter mes péchés par une libérale distribution de mon bien aux pauvres. Si j'étais considéré à la cour, dit celui-là, ceux dont on oublie le mérite, ou dont on traverse par une maligne jalousie les innocents projets, profiteraient de l'autorité que j'y aurais.

Ainsi raisonnent des gens sans nombre, qui sur de si agréables idées, se font de prétendues vertus de magistrats, d'ecclésiastiques, de riches, de courtisans : regardant avec un secret mépris ceux qui, à leur sens, déshonorent ces différents emplois, se préférant à eux dans leur imagination, se donnant sans peine, la justice, la piété, la libéralité, et d'autres vertus qui leur manquent, et qu'ils auraient, si comme eux ils étaient en place.

On ne peut se guérir d'une illusion si fatale qu'en remontant au véritable principe de ces vertus, qu'en se représentant que c'est à Dieu à placer les hommes dans l'état où il les veut, qu'à lui seul appartient le droit de les conduire, que de lui seul dépendent les talents et les grâces nécessaires pour remplir les devoirs des différentes conditions qu'ils embrassent, que leur première obligation est de suivre un guide si sûr, et de ne rien faire que par le mouvement de son esprit.

Qui des hommes pouvait, comme Jésus-Christ, prétendre au droit de se conduire? Et cependant, qui des hommes a jamais voulu être moins maître de soi? Pouvant tout, puisqu'il est égal en tout à son Père, sage comme lui, puissant et indépendant comme lui, il n'a point eu d'autre volonté que la sienne. *Ce qui était écrit à la tête du livre*, avant qu'il descendît du ciel en terre, s'est accompli dans la plénitude des temps, durant tout le cours de sa vie mortelle. Caché jusqu'ici

dans la boutique d'un vil artisan, il n'a paru après trente années de solitude, que parce que l'heure de sa manifestation au monde était venue, et s'il se retire dans les sombres enfoncements d'un affreux désert, c'est parce que l'esprit de Dieu l'y conduit : *Ductus est Jesus a Spiritu.*

Deux autres évangélistes se servent de deux expressions qui, quoique différentes en apparence, reviennent cependant au même principe. Saint Luc dit *que Jésus-Christ fut poussé par l'Esprit-Saint dans le désert* (*Luc*, IV) ; saint Marc ajoute qu'il y *fut chassé* (*Marc.*, I). Saint Mathieu ne parle que d'une conduite douce et tranquille : *Ductus est.* Chez saint Luc c'est, ce semble, un mouvement moins paisible : *Agebatur ;* et chez saint Marc, c'est une espèce *d'expulsion* et de bannissement : *Expulit eum Spiritus :* Chacune de ces expressions a son mystère.

Le premier de ces évangélistes regarde le Saint-Esprit, comme nous regardons un homme qui, en prenant un autre par la main, le conduit dans l'endroit où il souhaite qu'il soit. Jésus-Christ venait d'être baptisé, un grand peuple qui avait assisté à cette cérémonie, bordait les rivages du Jourdain ; et le Saint-Esprit le tira comme par une main invisible du milieu de ces troupes : disons-le, pour ne rien faire perdre à la force du mot grec, le Saint-Esprit *le prit à l'écart*, l'éloigna de cette multitude confuse pour le mettre *comme en séquestre* et en dépôt là où il voulait qu'il fût.

Première idée que je forme d'un chrétien que le Saint-Esprit conduit. C'est un homme qui s'abandonne sans réserve, aux différents mouvements qu'il reçoit d'en haut, et qui ne veut prendre sa vocation que de Dieu. Un homme, qui par son humble docilité aux inspirations de l'esprit céleste qui le guide, s'efforce d'imiter en quelque chose Jésus-Christ, qui ne faisait rien, disent les Pères, que par l'Esprit de Dieu qui était son propre Esprit : *Suo, id est Spiritu sancto duce et comite* (*D. Cyprian. lib. de Jejunio*). Un homme, qui pour ne pas prendre ce chemin large où se précipitent aveuglément tant d'autres, prie le Seigneur *de lui tendre sa main* (*Psalm.* CXLII), de le mettre dans l'état où il veut qu'il soit, *de lui montrer la voie dans laquelle il faut qu'il marche, parce que c'est vers lui qu'il tient son âme élevée* (*D. Hier., in c.* IV *Matth.*).

Sous un si bon guide, il est impossible que l'on s'égare, impossible même qu'on ne soit heureux. *Dieu me conduit,* dit le roi-prophète, *rien ne me manquera*, mon âme était morte, et *c'est lui qui l'a fait revivre.* Le feu de mes passions m'eût brûlé ; mais *il m'a conduit le long d'une fontaine*, qui en a tempéré les ardeurs. Je marchais sans règle au gré de mes désirs, *et il m'a mené dans les sentiers de sa justice.*

Que puis-je souhaiter que je n'aie pas reçu, et que je n'ose me promettre? La maligne jalousie de mes ennemis qui ne cherchent qu'à me perdre, m'effraie-t-elle? *Quand même j'aurais à passer au milieu des ombres de la mort, je ne craindrais aucun mal, car le Seigneur est avec moi.* La main du divin pasteur m'a-t-elle frappé dans mon égarement? Ses châtiments et ses remontrances, *sa houlette et son bâton m'ont même consolé.* Ai-je besoin d'onction et de force dans ma faiblesse? *Il a répandu sur ma tête un précieux parfum : O que le vin dont il a rempli ma coupe est exquis et enivrant !*

Telles sont les dispositions où se trouvent les vrais chrétiens qui se laissent conduire par le Saint-Esprit. Ils font ce qu'ils doivent faire, et en s'acquittant de leur devoir, rien ne leur manque. Mais s'ils en sont poussés, c'est un autre sujet de leur fidélité et de leur bonheur.

L'Esprit de Dieu, quoique toujours le même, n'opère pas toujours d'une même manière. Il paraît *à Elie comme un doux zéphir*, et aux apôtres *comme un vent impétueux.* David se le représente tantôt *comme un souffle et une nuée d'où sortent des eaux en abondance*, tantôt comme *un esprit d'orage* qui brise ce qu'il y a de plus fort. Il est des âmes qu'il conduit dans une paisible retraite, il en est d'autres qu'il agite et qu'il pousse : et c'est là, selon l'Apôtre, le caractère des enfants de Dieu : *Qui Spiritu Dei aguntur, hi sunt filii Dei.*

Il ne se contente pas de dire qu'ils sont conduits par l'Esprit de Dieu, qui leur inspire le choix qu'ils doivent faire de l'état où il les veut. Suivront-ils la cour? Mèneront-ils une vie plus tranquille? Demeureront-ils dans le monde? Se retireront-ils dans le cloître? Prendront-ils l'épée? Entreront-ils dans l'Eglise? C'est à vous, Esprit divin, à les conduire, à les appeler, à les déterminer dans leur choix.

Saint Paul ne se contente pas non plus de dire que ces enfants de Dieu sont retenus dans leur devoir par un *esprit de crainte qui leur fait opérer leur salut avec tremblement.* Quelque grande que soit cette grâce, il la considère comme suivie d'une impulsion vive, sans laquelle ils demeureraient dans une froide suspension. Ils connaîtraient leurs devoirs, mais ils ne s'en acquitteraient que nonchalamment, ils appréhenderaient de souffrir les peines de leur désobéissance, mais ils n'accompliraient pas les œuvres de la justice ; ils entreraient dans la carrière, mais ils n'y avanceraient pas : il faut qu'ils soient agités, mus, poussés : *Qui Spiritu Dei aguntur.*

Saint Marc n'en demeure pas là, il dit *que l'Esprit de Dieu chassa Jésus-Christ dans le désert.* Expression mystérieuse qui ne signifie ni violence ni contrainte, mais qui renferme une importante instruction qui nous regarde. Jésus-Christ allait être aux prises avec le démon, et comme il embrassait, par rapport à notre salut, un nouveau genre de vie sur lequel il fallait que nous nous formassions, une vertu extraordinaire du Saint-Esprit devait animer ce puissant athlète, qui voulait se mettre dans cet état pour nous apprendre deux choses : l'une à quoi sont ex-

posés en ce monde de purs hommes que la justice divine a chassés dans cette terre de leur exil; l'autre de quelle nécessité il est de bien prendre le point de sa vocation, et d'y combattre en gens de cœur, si l'on ne veut pas y périr (*D. Aug.*, *de Civ. Dei*, *l.* XX, c. 15). Je ne puis rendre ma pensée plus sensible que par une comparaison familière que j'ai tirée de saint Augustin.

Nous sommes tous dans ce monde, comme dans un navire qui fait route sur la mer (*D. Aug. in Ps.* CVI). Ceux qui composent l'équipage du vaisseau n'ont pas tous le même emploi; les uns travaillent, les autres se laissent conduire. Il y en a qui commandent, il y en a qui obéissent; les uns servent pour la maneuvre, les autres sont à la boussole et au gouvernail; on y voit des pilotes, des marchands, des matelots, des soldats, des officiers : mais quelque emploi qu'ils aient, ils doivent s'en acquitter sans entreprendre sur celui des autres.

Car quel désordre serait-ce si le soldat voulait faire le pilote, lui qui peut-être n'a jamais manié la rame? ou si le pilote quittait son gouvernail pour faire le métier de soldat, lui qui n'a jamais été exercé dans la milice? Quel désordre serait-ce, si ceux qui sont pour la manœuvre s'imaginaient être assez habiles pour conduire le vaisseau, et s'ils s'ingéraient témérairement dans un emploi qui ne leur appartient pas? Ne s'exposeraient-ils pas à un évident péril de faire naufrage, et de perdre ceux qui tiennent avec eux la même route?

Quelque chose de semblable se passe dans le monde, dont les conditions et les emplois sont fort partagés. Commandement, sujétion, action, repos, empire, dépendance, armes, livres, magistrature, négoce, richesses, pauvreté, élévation, abaissement : voilà ce qui fait les divers états de la vie. C'est ainsi que la providence de Dieu en a disposé pour faire régner dans l'univers une belle et nécessaire économie; c'est ainsi qu'il a voulu que les choses se passassent dans l'ordre même du salut, lui à qui il n'appartient pas moins d'assigner aux hommes la condition où il les veut que de les créer et de les mettre au monde.

C'est à son esprit à les conduire et à leur marquer les différentes routes qu'il faut qu'ils tiennent sur cette mer orageuse du siècle où il les expose. Prendre sa vocation d'une autre main que de la sienne c'est se perdre; ne pas travailler dans sa vocation, et, comme parle l'Apôtre, *ne pas faire son affaire propre et personnelle*, c'est se perdre aussi.

Manque-t-on de vocation ou manque-t-on à sa vocation, car il ne faut pas confondre ces deux choses? il n'en faut pas davantage pour être réprouvé. Dans l'une on veut être son guide et l'arbitre de son état, première disposition très-différente de celle de Jésus-Christ, qui se laissa conduire par l'Esprit saint : *Ductus est Jesus a Spiritu;* dans l'autre on veut demeurer dans l'inaction comme s'il n'y avait ni devoir à remplir, ni tentation à combattre, ni asile à ménager, seconde disposition très-différente de celle de Jésus-Christ, que *l'Esprit-Saint conduisit dans le désert pour y être tenté par le démon : Ductus est a Spiritu in desertum, ut tentaretur à diabolo.*

SECOND POINT.

Pour n'omettre aucune de ces circonstances, puisqu'il n'y en a aucune qui n'ait été écrite pour nous instruire, je remarque deux choses dans ces paroles : le temps et le lieu de la tentation. Le temps; Jésus-Christ vient de recevoir le baptême, le Père éternel vient de le déclarer pour son Fils unique. Le lieu; c'est dans un affreux désert que le démon le tente. Que de mystères! puisque, d'un côté, on y découvre la nécessité et les dangers de la tentation; d'un autre, l'avantage et les moyens de n'y pas succomber. Fixons-nous à ces deux idées que l'Evangile nous fournit.

Il est assez surprenant d'apprendre que souvent ce qui est favorable à la vertu lui nuit et que souvent aussi ce qui semble lui être contraire la fait paraître avec plus d'éclat. L'on dirait que les obstacles qu'on lui oppose ne servent qu'à la mieux soutenir et que les ennemis qui la combattent sont des esclaves enchaînés qui font le plus bel ornement de son triomphe. Si cette vertu n'était pas éprouvée par la tentation, on ne saurait guère ni ce qu'elle est, ni ce qu'elle vaut : ce ne serait qu'une vertu ou imaginaire et fausse, ou du moins stérile et inutile.

Dans ce malheureux siècle où nous sommes on songe plus à paraître homme de bien qu'à le devenir; on aime mieux l'apparence de la vertu que sa possession : et une copie bien ressemblante plaît plus que l'original. Les uns copient ses yeux par la modestie, les autres sa bouche par le silence; ceux-là son recueillement par la gravité, ceux-ci son front par la pudeur; les uns ses habits par la simplicité, les autres son désintéressement par d'indiscrètes profusions.

Tel est le goût du siècle. On n'examine pas si la statue est animée ou si elle est tirée d'après nature; il suffit qu'elle plaise, on en demeure là. Mais que fait la tentation? elle porte la sonde jusque dans l'intérieur de l'âme, et pour m'expliquer après un apôtre : *Elle rend si heureux celui qui la souffre, qu'elle lui mérite une couronne de vie;* oui, *de vie :* remarquez bien ce mot.

A celui qui n'a pas encore été tenté on donne une couronne, mais c'est une couronne peinte; il sait en imiter les traits, au lieu que celui qui a été trouvé fidèle dans les épreuves auxquelles on l'a exposé reçoit une *couronne de vie*, une couronne d'une vertu vivante et animée. Sans cela, qui pourrait distinguer le libéral d'avec le prodigue, le généreux d'avec le téméraire, le dévot d'avec l'hypocrite, le vrai humble d'avec celui qui n'en a que les dehors? *Beatus homo qui suffert tentationem, quoniam cum probatus fuerit accipiet coronam vitæ.*

Si la chose dépendait de notre choix nous voudrions une vertu sans tentation et sans exercice, une humilité qui fût de notre goût, en nous pardonnant une légère estime de nous-mêmes, une patience que les maladies

et les douleurs n'exerçassent pas, une piété qui fût à l'abri de la persécution et de l'indigence.

Nous voudrions mépriser la mort sans la voir, le monde sans le fuir, les richesses et les honneurs sans les quitter : graves lorsque le public nous regarde, justes lorsque des plaideurs indifférents nous sollicitent, fidèles lorsque de puissants protecteurs nous emploient, magnanimes hors du danger, modérés quand personne ne nous aigrit, doux quand tout le monde nous caresse, hardis si plusieurs se rangent de notre parti, intrépides si nul ne nous menace, fiers si tous obéissent à notre caprice, officieux plus par intérêt que par inclination, disant du bien moins par amitié que par politique, agréables dans la bonne fortune, humbles dans la mauvaise, constants sans souffrance, généreux sans combat, vertueux sans tentation.

Si c'est là notre génie, ce ne fut jamais le dessein de Dieu. S'il laisse souffler sur nous le vent de la tentation, c'est afin que nous jettions de plus profondes racines *dans la terre des vivants.* Si son propre Fils a été tenté, ç'a été pour nous apprendre que nulle vertu n'est à l'abri de la malignité et des artifices de l'esprit séducteur, qu'il n'est aucun temps où nous puissions vivre dans une raisonnable sécurité, que plus nous avançons dans les voies de la perfection plus nous sommes exposés à l'avide jalousie de notre ennemi commun qui laisse vivre tranquillement les pécheurs, mais qui emploie tout ce qu'il a d'industrie et de force pour dépouiller ceux que les œuvres saintes ont rendus riches, comme ces pirates qui, se souciant peu de poursuivre des vaisseaux vides que l'orage a battus, s'attachent avec fureur à ceux qu'ils savent chargés de précieuses marchandises.

Il a été tenté *ce Seigneur des vertus et ce Roi de gloire;* il a été tenté d'orgueil ce Dieu humble ; il a été tenté d'adoucissement dans son jeûne ce Dieu pénitent ; il a été tenté d'une présomptueuse confiance ce Dieu qui n'a jamais rien fait que dans l'ordre et dans une parfaite soumission aux volontés de son Père.

Le premier homme, dans l'état de son innocence, a été tenté de devenir semblable à son Créateur ; Judas, à la compagnie de Jésus dont il avait vu de fréquents miracles, a été tenté de le trahir : faibles et corrompus mortels, quel sujet de crainte pour vous ! Mais ce qui l'augmente encore est cette insolence du tentateur qui n'a pas même épargné le Fils unique du Père céleste, quoique tout ce qui s'était passé depuis sa naissance jusqu'à sa retraite au désert lui fît connaître qu'il était quelque chose au-dessus du commun des hommes.

Il a été tenté, mais pourquoi ? Demandez-le à saint Paul : il dira que ç'a été à cause *de la ressemblance du péché.* Jésus-Christ n'en avait que la figure, et c'est cette figure que le démon a attaquée : avec quelle rage se déchaînera-t-il donc contre ceux qui sont pécheurs ou qui le peuvent devenir ? Il a été tenté, mais en quel temps ? au sortir des eaux du Jourdain où il a été reconnu Fils de Dieu et digne objet de ses complaisances : après cela, vertus humaines, est-il aucun temps où vous puissiez être en assurance ? est-il même aucun lieu, puisqu'il a été tenté dans un désert ? seconde circonstance expressément marquée dans l'Evangile.

De là, messieurs, apprenez deux choses : l'une, que Jésus-Christ a été tenté dans un lieu apparemment impénétrable à la tentation ; l'autre, qu'il a choisi expressément ce lieu pour vous faire connaître qu'en vous y retirant vous donnerez moins de prise à l'ennemi de votre salut. Tremblez quand vous réfléchissez sur l'insolence du tentateur, qui a attaqué l'Homme-Dieu dans le désert ; mais instruisez-vous quand on vous dit qu'il a choisi ce lieu pour en faire un asile à votre vertu. La précaution qu'il a prise d'y entrer lui était inutile, mais elle est pour vous d'une extrême importance.

Pour nous, dites-vous, qui vivons au milieu du beau monde, quelle apparence de nous retirer dans un désert ! Je n'ai garde, messieurs, d'outrer les vérités chrétiennes, mon dessein n'est que de les expliquer. L'Evangile ne change pas pour les grands ; c'est aux grands à changer pour l'Evangile : exposés même à plus de dangers que le petit peuple, ils doivent prendre pour leur salut plus de mesures, s'ils veulent y travailler avec succès.

J'appelle donc désert, non une solitude extérieure que Dieu ne vous demande pas, mais une intérieure que tout chrétien doit se faire de temps en temps pour rentrer en lui-même ; non une retraite de corps, mais un recueillement de cœur et d'esprit ; non un silence d'anachorète, mais un silence de passions, une interruption de ces affaires et de ces plaisirs qui, répandant une âme au dehors, la laissent vide pour elle-même et en épuisent toutes les forces.

J'appelle désert ces sages réflexions que l'on fait sur ses relâchements ou sur ses progrès dans les voies de Dieu, sur le mal qu'on a fait ou sur le bien qu'on a négligé de faire, sur les passions dont on a réprimé les impétueuses saillies ou dont on s'est laissé dominer, sur les grâces qu'on a reçues et dont on a fait un bon ou mauvais usage.

Vous obliger de rentrer en vous-mêmes, de faire le matin et le soir un petit examen de conscience, de réfléchir sur la brièveté de la vie, sur la certitude de la mort et l'incertitude de votre bienheureuse ou malheureuse destinée pour une éternité entière ; vous obliger de rappeler de temps en temps cette importante vérité de l'Evangile : *Que sert-il à un homme, quand même il aurait conquis tout le monde, d'avoir fait un si gros gain, s'il vient à perdre son âme?* Vous obliger, dis-je, de vous rendre présentes ces grandes vérités auxquelles on ne peut penser avec fruit à moins qu'on ne se fasse une solitude d'esprit et de cœur, est-ce vous demander trop de choses ?

Trop longtemps, hélas ! trop longtemps les plaisirs vous ont amollis, les affaires vous ont dissipés, l'ambition vous a aveuglés, les

spectacles vous ont corrompus, les projets d'une fortune passagère vous ont ôté le repos et la liberté ; trop longtemps, hélas ! trop longtemps vous avez respiré l'air contagieux du monde dont l'amour vous a enchantés, dont l'orgueil vous a enivrés, dont la sensualité vous a ôté tout le goût de la piété et de la mortification chrétienne : ne rentrerez-vous donc jamais en vous-mêmes? ne respirerez-vous jamais dans la solitude d'un cœur recueilli un air plus sain ?

Quand vous sortez d'un lieu frappé de peste, on vous oblige de passer quarante jours sans que l'on veuille avoir avec vous aucun commerce : le souffle contagieux du monde, qui se fait sentir de toute part, vous infecte à tout moment, et une retraite de quelques heures vous déplaira ! le démon, qui ne dort jamais, *rode sans cesse comme un lion rugissant pour vous dévorer*, et vous ne voudrez pas entrer dans cet asile spirituel *pour lui résister dans un esprit de foi et de vigilance !*

Là s'évanouiraient cet entêtement de vanité, ces projets inquiets d'une fortune périssable, ces anciennes idées de plaisirs, funestes cendres d'un feu mal éteint.

Là, le monde démasqué, n'aurait plus ce fatal pouvoir de vous tromper. Revenus d'une trop longue séduction, vous vous écrieriez avec le Sage : J'ai pris tous les plaisirs qu'on peut se procurer, j'ai eu de l'or et de l'argent en abondance, les princes étrangers ont recherché mon amitié et ma protection ; mais en tout cela je n'ai vu que vanité et affliction d'esprit.

On fait la guerre, les mers gémissent sous le poids des vaisseaux; les campagnes sont toutes couvertes de cadavres et de machines militaires ; on prend des villes et des provinces, mais tôt ou tard il faut mourir; un dernier soupir fait cesser ces grands fracas ; la mort finit ces aigres et violentes contestations, à peu près comme ces mouches à miel qui, après s'être rangées en bataille, après avoir sonné de la trompette par leur bourdonnement, et tiré l'aiguillon pour une chétive ruche, s'écartent les unes des autres, quand une bouffée de vent élève un peu de poussière, dit saint Jean Chrysostome.

Sages donc sont ceux qui se font de temps en temps une solitude intérieure pour penser sérieusement *au seul nécessaire;* sages donc sont ceux qui, la croix devant les yeux, l'Evangile à la main, imposent silence à ce qui les environne, à ce qui les importune, à ce qui les trouble. C'est là le désert où il faut qu'ils entrent, et où l'Esprit-Saint les conduit. C'est là où les passions se taisent, où la grâce instruit, où la conscience parle.

On veut bien l'agrément de la solitude pour se dérober à des visites incommodes, mais on n'en veut pas l'horreur, de peur de se trop gêner. On cherche le plaisir de se retirer et non la honte de se confondre, encore moins la peine de se combattre. On aime le repos pour n'être ni vu ni importuné de personne ; mais il y a un importun bien plus fâcheux qu'on évite, c'est son cœur ; il y a un témoin bien plus gênant qu'on voudrait faire taire, c'est sa conscience.

Oh ! qu'il y a de déserts où règnent une noire mélancolie, un morne chagrin, une capricieuse circulation de pensées qui se confondent ! Mauvais déserts où le tentateur fait des hommes ce qu'il veut, au lieu qu'ils l'obligeraient de se retirer avec honte, s'ils étaient dans cet asile où l'Esprit de Dieu souhaite qu'ils soient, et s'ils repoussaient les tentations de cet ennemi de leur salut avec les mêmes armes dont Jésus-Christ s'est servi pour le vaincre. Je vais finir mon homélie par cette troisième et dernière circonstance.

TROISIÈME POINT.

Voici, messieurs, l'un des plus beaux secrets de la morale chrétienne que les Pères ont découverts dans la personne de Jésus-Christ tenté et victorieux.

Il paraît tenté comme les autres hommes, et même plus tenté qu'eux ; mais la tentation n'est qu'extérieure. On trouve le démon à ses côtés, *mais ni le péché ni le fléau de la tentation ne peuvent s'approcher de lui.* Il se laisse *transporter dans la ville sainte et sur le haut du temple;* mais Satan n'a de pouvoir sur lui, qu'autant qu'il veut bien lui en donner. Ce téméraire agresseur lui dit de changer en pains les pierres de son désert, et de se jeter de la partie la plus éminente du temple en bas. Il lui montre tous les royaumes du monde, et promet de les lui donner, pourvu qu'il l'adore; mais comme il reconnaît, à sa confusion, que mal à propos il s'en prend à son maître, il se retire et il le quitte.

Il s'en faut bien qu'il en soit ainsi de nous. Oui, de nous, pécheurs par nature, et exposés indépendamment de notre volonté *aux traits enflammés de Satan;* oui, de nous, qui paraissons au dehors gens de bien, et qui ne le sommes pas en effet, lorsque nous succombons aux attaques de ce prince des ténèbres : au lieu que Jésus-Christ avait l'apparence d'un pécheur sans l'être ; et que sa victoire sur le démon a fait connaître qu'il ne l'était pas.

Voyons d'un côté l'attaque, admirons d'un autre la victoire; et nous formant sur l'exemple que Jésus-Christ nous a laissé, instruisons-nous dans l'art de vaincre, puisque ce doit être là notre partage.

La première proposition que le tentateur fait à Jésus-Christ, est celle-ci : *Si vous êtes le Fils de Dieu, commandez que ces pierres deviennent des pains.* Il doute donc s'il est véritablement Fils de Dieu : et le premier moyen que la grâce nous offre pour vaincre la tentation, est de nous persuader avant toutes choses, qu'il y a un Dieu.

Oui, petit athée, il y a un Dieu. Il ne s'agit pas d'apporter d'impertinents sophismes pour appuyer ton doute, ton cœur voudrait bien qu'il n'y en eût point : mais quand la nue crève et que le tonnerre tombe à tes pieds, quand même tu es exposé à de moindres dangers, j'entends l'abjuration de ton

impiété, ce cri t'échappe comme malgré toi : *Mon Dieu!* Voilà ton athéisme désarmé.

Il y a un Dieu; oui, un Dieu qui ne peut ni être trompé, ni tromper personne; ni condamner l'innocent, ni justifier le coupable; un Dieu qui a tout créé, et qui peut tout anéantir; un Dieu qui se moque des faibles projets des hommes, qui décide du sort des batailles, qui change les empires, qui nous fait venir au monde quand il veut, et qui nous en chasse quand il lui plaît; un Dieu que nous ne pouvons ni fuir, ni corrompre; qui nous voit, qui nous entend, qui nous juge; un Dieu qui, pour nous faire sortir victorieux de la tentation, nous en propose deux grands moyens : l'attention à sa parole et l'adoration que nous lui devons

Ecoutons-nous avec piété la parole de Dieu, aimons-nous à la lire, et faisons-nous ce qui est écrit? en vain le démon s'efforcera-t-il de nous tromper. Adorons-nous le le Seigneur notre Dieu, et lui rendons-nous ce culte suprême que nous lui devons? en vain le démon s'efforcera-t-il de nous corrompre : Où en ai-je la preuve? dans notre Evangile.

Scriptum est; il est écrit, l'homme ne vit pas seulement de pain, il vit encore de toute parole qui sort de la bouche de Dieu : Non in solo pane vivit homo, sed in omni verbo quod procedit de ore Dei. Excellent moyen de vaincre le démon et de le faire retirer avec honte.

C'est l'*homme, homo*, qui doit entendre cette parole qui sort de la bouche de Dieu, et il la doit entendre, non comme grand et comme prince, mais comme un homme à qui Dieu parle, *homo*. C'est-à-dire qu'il faut oublier en quelque façon qu'on est maître, pour écouter avec respect un plus grand Maître que soi, *homo;* c'est-à-dire qu'il faut se regarder comme mêlé confusément avec les autres hommes, pour entendre avec frayeur ces redoutables arrêts que prononce le souverain Juge de tous les hommes, *homo;* c'est-à-dire qu'il faut s'appliquer à soi-même les vérités chrétiennes que l'on entend, et se persuader que l'Evangile n'a pas moins d'autorité sur le plus grand de tous les rois, que sur le dernier de ses sujets, *homo*.

Mais si celui qui écoute doit se regarder *comme un homme;* celui qui parle doit être écouté comme Dieu même : *De ore Dei.* Quand un intendant porte les ordres du roi, on l'écoute comme si le roi parlait lui-même; les édits du prince, envoyés dans les différents endroits du royaume, sont lus avec respect et exécutés avec fidélité. Or, l'Ecriture sainte est à notre égard l'édit de Dieu, et, pour me servir des expressions de saint Chrysostome, la lettre qu'il nous envoie ; *il est écrit : Scriptum est*. Lisez, vous pourrez par là résister aux différentes attaques du démon.

Il est écrit : *Scriptum est;* lisez : *Malheur aux riches qui ont leur consolation en ce monde; malheur aux grands qui souffriront de grands tourments, s'ils abusent de leur autorité. Il est écrit : Si vous ne faites pénitence vous périrez tous.* Lisez, vous trouverez que Jésus-Christ a jeûné quarante jours; et vous viendrez nous apporter un certificat qui vous dispense de l'abstinence et du jeûne du carême.

Vous mortifiez votre corps par bienséance pour le luxe et la bonne grâce, vous le gênez par de longues veilles pour les spectacles et le jeu. Vous vous souciez peu de sa santé, quand il faut blesser votre âme, et vous vous en souciez quand il faut la guérir. O le bel honneur que vous faites à l'Eglise, de lui demander la permission de lui désobéir! de lui demander congé de ménager votre santé quand il faut servir Dieu, afin de l'avoir bonne quand il faudra l'offenser! Que penseriez-vous d'un officier, qui, ayant obtenu pour ses infirmités congé de son général, ne se trouverait plus infirme dans le camp des ennemis, et qui, sous prétexte qu'il respire un autre air, apporterait pour excuse de sa révolte, la prétendue raison de sa santé.

Il est écrit : Scriptum est. Je finis en peu de mots, par cette dernière réflexion : *Vous adorerez le Seigneur votre Dieu, et vous ne servirez que lui.* Jésus-Christ avait déjà cité deux fois l'Ecriture, et le démon ne s'était pas retiré; mais à ces dernières paroles il disparaît comme si un coup de foudre l'avait fait rentrer dans l'abîme.

Adorer Dieu et ne servir que lui, c'est une solution de tous les cas de conscience; une réponse générale à tout ce que l'on peut opposer à la pratique de ses devoirs. Comme créatures, c'est un hommage que mérite celui qui nous a créés ; comme chrétiens, c'est un tribut que nous rendons à celui qui nous a rachetés; comme mortels, c'est une excellente disposition à nous citer devant celui qui doit nous juger; comme exposés aux attaques de nos ennemis, c'est une sage précaution pour nous tirer des piéges qu'ils nous tendent.

Adorer Dieu et ne servir que lui, c'est à tout homme un devoir indispensable; mais c'est aux grands rois la plus éclatante preuve de leur religion; et ce que je regarde, Sire, comme le comble et le plus haut point de la vôtre.

Quand je vois les sujets de Votre Majesté la servir avec tant de fidélité, et lui obéir avec tant de respect, je conçois qu'ils *rendent à César ce qui est dû à César;* mais quand je vois Votre Majesté mettre ellemême sa souveraine puissance, ses intérêts, sa couronne aux pieds de Dieu, je suis édifié, instruit, charmé de ce qu'*elle rend à ce souverain Maître ce qui lui appartient.*

Rien de plus grand qu'un roi, qui, fatigué du récit de ses conquêtes et de ses victoires, en renvoie, comme David, toute la gloire à Dieu, de peur que les fumées de *l'encens des pécheurs ne montent jusqu'à sa tête*, ravi de rendre hommage à l'infinie majesté de l'Eternel, par un aveu sincère et public du néant de la sienne.

Rien de plus grand qu'un roi, qui, non

content d'adorer Dieu et de le servir, emploie ce qu'il a d'autorité, de sagesse, de zèle, pour porter son nom dans les extrémités les plus reculées du monde; rien de plus grand qu'un roi devant qui l'impiété tremble, et n'ose paraître qu'en prenant les livrées de la dévotion même, et en cédant au moins la place à l'hypocrisie.

Seigneur, répandez à pleines mains vos bénédictions sur un si pieux monarque. Si nous vous craignons, si nous vous adorons, si nous vous servons, si nous vous aimons, nous espérons de votre infinie bonté de grandes grâces en ce monde et une récompense encore plus abondante en l'autre. *Amen.*

SERMON V.

POUR LE LUNDI DE LA PREMIÈRE SEMAINE DU CARÊME.

Du jugement dernier.

Congregabuntur ante eum omnes gentes, et separabit eos ab invicem, sicut pastor segregat oves ab hœdis.

Toutes les nations de la terre étant assemblées devant lui, il séparera les uns d'avec les autres, comme un berger sépare les brebis d'avec les boucs (*S. Matth.*, *ch.* XXV).

Sire (1), les saints prophètes ont sans doute grand sujet de dire que parmi les différents jours dont les siècles sont composés, il y en aura un qu'ils ont appelé, par préférence aux autres, *le jour du Seigneur* (*Joel.*, II): jour où *il sera seul connu et glorifié* (*Isa.*, II); jour où il détruira tous les êtres, et perdra, par un feu vengeur, tout ce qui subsistera pour lors; jour où les morts tirés de leurs tombeaux, reprendront les corps que leurs âmes avaient autrefois animés; jour enfin, où tous les peuples de la terre se rassembleront pour être rangés, les uns à la droite, les autres à la gauche; les uns destinés au bonheur, les autres condamnés à un malheur sans fin.

On ne peut guère, sans frémir, se représenter une si triste et si désolante catastrophe. Quand saint Jérôme y pensait (eh! quand est-ce n'y pensait-il pas?) il s'imaginait entendre dans les plus profondes concavités de sa grotte, cette voix terrible de l'ange : *Levez-vous, morts, venez au jugement.*

Quelle fut la consternation d'Urie, lorsque, croyant porter des lettres de faveur à Joab, il reconnut par l'ordre que ce général donna de le mettre à la tête des enfants perdus, qu'il avait beaucoup plus à craindre qu'à espérer (II *Reg.*, VII)? quelle fut la frayeur de ces soldats du roi de Syrie, lorsque voulant se saisir d'Elisée, ils se virent, sans qu'ils s'en doutassent, entre les mains de leurs ennemis au milieu de Samarie (IV *Reg.*, VI)?

Nous ne savons ce qui nous arrivera dans cette triste journée des assises générales du Seigneur. Les lettres que nous portons sont cachetées, l'Agneau de l'Apocalypse est seul capable d'en lever les sceaux (*Apocal.*, V). Un épais et impénétrable nuage répandu sur notre prédestination ou notre réprobation, nous empêche de percer cet obscur avenir; *nul de nous ne peut savoir s'il est digne d'amour ou de haine.*

Nous ne savons que deux choses : nous savons que nous serons jugés sur nos bonnes œuvres que la miséricorde du Seigneur couronnera; nous savons que nous serons jugés sur nos péchés que la sévérité de sa justice punira. Nous appréhendons *d'être rangés à la gauche avec les boucs* à cause de nos péchés. Nous nous consolons de nous voir peut-être à la droite avec les agneaux à cause de nos bonnes œuvres.

Je voudrais bien, messieurs, le dire et le penser comme vous : mais pourquoi ménager là-dessus vos frayeurs et les miennes, puisque dans ce dernier jour on examinera, non-seulement nos péchés, mais *nos justices mêmes?* La vue de nos péchés nous jette dans de terribles alarmes quand nous pensons à ce jour *de la manifestation des cœurs;* mais l'examen qui s'y fera de ce que nous appelons nos vertus ne doit pas moins nous alarmer; première proposition. La pensée de l'inexorable justice de Dieu, en ce jour de ses vengeances, nous fait frémir; mais l'abus que nous aurons fait des grâces de sa miséricorde, doit nous donner encore de nouvelles frayeurs; seconde proposition : l'une et l'autre vont faire tout le sujet de ce discours.

Avant que de prendre la trompette de cet ange qui citera tous les hommes au dernier avénement de Jésus-Christ, empruntons les paroles d'un autre, qui annonça le premier à Marie, en lui disant : *Ave.*

PREMIER POINT

Il est assez surprenant de voir que la plupart des chrétiens entendent volontiers parler du jugement dernier. Si c'est dans un esprit de piété et de religion, grâces en soient rendues à Dieu, *qui a percé leur chair de cette crainte*, que le prophète appelle *un commencement de sagesse;* mais ne pourrait-on pas dire que l'image d'un si affreux spectacle fait souvent sur leur esprit une impression assez semblable à celle que fait un naufrage qui ne paraît que de loin, ou qu'on ne voit que dans un tableau?

Comme les figures tristes frappent plus vivement l'imagination, il semble qu'on frissonne pieusement, avec quelque espèce de plaisir; et ce saisissement d'âme ne dure pas plus que le discours qu'on entend, les passions en sont agitées, sans que la douleur aille jusqu'au cœur.

Quand ceux qui sont d'une condition médiocre entendent dire qu'il n'y aura plus de trône ni de tribunal que celui de Dieu; quand ils se représentent, que si la naissance et la fortune mettent quelque distinction parmi les hommes, un commun sort les égalera tous; cette idée les console de se voir de pair avec les premières têtes du monde : et ils tirent déjà par avance, une espèce de satisfaction des injures qu'ils s'imaginent avoir reçues.

Celui-ci qui croit avoir perdu son procès par le crédit de sa partie, appelle intérieurement son Juge à ce grand jour des assises

(1) Le roi d'Angleterre.

du Seigneur; celui-là y cite un calomniateur qui a flétri sa réputation et celle de sa famille. L'un se réjouit, pensant qu'il verra la découverte d'une fourberie et d'une intrigue qu'il soupçonnait; l'autre, d'une fausse dévotion qu'il blâmait. Chacun se satisfait dans cette peinture, et trouve une certaine joie dans son frémissement; chacun entre jusque dans les intérêts de Dieu; et comme il entend dire que *le juste lavera ses mains dans le sang du pécheur* (*Psal.* LVII), il compte pour un titre de piété, le plaisir que lui donne son imagination, de voir la punition de ses ennemis.

Les grands du monde trouvent, de leur côté, un je ne sais quel intérêt à se laisser émouvoir. Soit que cette crainte du jugement, qui passe bien vite, ne dérange rien de leurs plaisirs; soit qu'ils se flattent de n'être pas tout à fait insensibles aux mouvements de la grâce : ils prennent pour une opération intérieure du Saint-Esprit cette subite émotion qu'une si effroyable image tire de leur dureté.

Dans cette fatale illusion, ils croient que, quand ils voudront sérieusement se convertir, ils reprendront ces mouvements de frayeur qu'ils suspendent, et qu'ils s'en laisseront plus vivement toucher. Ils ont pris, ce leur semble, les mesures nécessaires du côté de la religion, cela leur suffit; ils n'ont qu'à vivre en repos, après avoir donné quelques années au monde, ils donneront de bon cœur le reste à Dieu.

Cependant, les plus beaux jours de la vie s'écoulent; la mort vient, et après la mort le jugement, non-seulement ce jugement particulier qui se fait de l'homme seul avec Dieu; mais ce jugement général et dernier, où, comme dit l'apôtre, *nous devons tous comparaître devant le tribunal de Jésus-Christ* (II *Cor.*, V). Les papes n'enverront pas là leurs nonces, les rois leurs ambassadeurs, les provinces leurs agents; tous y comparaîtront en personne, sans cortége, sans train, sans équipage.

On n'y distinguera plus la couronne de la houlette, ni la pourpre de la livrée. Le capitaine n'y paraîtra pas avec sa bravoure, ni le magistrat avec sa gravité, ni la dame mondaine avec son luxe. Que dis-je? Il y aura une grande distinction; chacun paraîtra devant ce tribunal avec une espèce de train; je veux dire avec les bonnes ou les mauvaises actions qu'il aura faites pendant qu'il était revêtu de son corps : *Ut deferat unusquisque propria corporis, prout gessit, sive bonum, sive malum.*

Or, ce qui rendra ce jugement terrible sera l'exacte discussion qui s'y fera du mal et du bien, des vertus qu'on se flattera d'avoir pratiquées et des péchés qu'on aura commis. Pendant la vie on n'y pense guère; mais à la mort, l'âme, dégagée du corps, jouira de toute sa spiritualité; les moins éclairés auront pour lors plus de pénétration que ceux qui passent aujourd'hui pour les plus habiles : une vaste étendue de mémoire, une lumière extraordinaire, ou plutôt celle de Dieu éclairera les plus sombres enfoncements de Jérusalem.

Pendant la vie des pécheurs, leur conscience est comme un égout où toutes leurs ordures vont se rendre; et ce qu'il y a de pire est qu'on n'ose y fouiller, pas même y penser. Est-ce qu'on ignore ses péchés? Non, répond, saint Bernard, mais on les met derrière soi (*D. Bern.*, *de Conversione ad clericos, c.* 4). Est-ce qu'on voudrait mourir dans cet état? Non, mais l'on ne veut presque jamais rentrer dans son cœur. C'est une monstrueuse dissipation, où l'âme, toute répandue au dehors, ne sent pas, ou, pour mieux dire, ne veut pas sentir ce qui se passe au dedans: *Effusio animi est, interna non sentit;* on dirait qu'elle est étrangère à elle-même, insensible aux plaies mortelles qu'elle s'est faites : *Sui ipsius oblita, et penitus absens, propriam minime sentit læsionem.*

Il n'en sera pas toujours de même : une vive pénétration, une discussion exacte et entière rendra présents tous les péchés qu'on aura commis; les temps, les personnes, les lieux, les moyens dont on se sera servi pour les commettre, les artifices qu'on aura employés pour les cacher; là s'évanouiront tous ces nuages qu'on avait opposés à la connaissance des hommes et à sa propre mémoire; tous ces grands noms qu'on aura donnés aux grands crimes, toutes ces injustices palliées, dont on cachait avec tant de soin les mystères, ces sourdes médisances sous prétexte d'une charité chrétienne, tout cela sera examiné avec une dernière sévérité.

D'un point de vue parcourez, si vous pouvez, les différentes conditions : vous verrez dans le barreau des plaideurs qui, après des contestations infinies, perdent souvent leur cause en la gagnant, et s'obstinent à se ruiner, tant ils sont acharnés les uns contre les autres; vous verrez parmi les savants d'aigres disputes, où, sous prétexte de défendre la vérité par un zèle louable, on blesse la charité par des satires fines et malignes; vous verrez parmi les orateurs, des bouches vénales occupées à consacrer des éloges à une prétendue vertu qu'une fortune précipitée soutient.

Que serait-ce, si je parlais de ces sales débauches que l'Apôtre *défend de nommer?* de ces intrigues d'amour, qui, pour être cachées, n'en sont pas moins énormes, de ces mauvaises habitudes, qui, pour être enracinées, n'en sont que plus punissables, de ces imprécations et de ces blasphèmes qu'on vomit contre le Seigneur et ses ministres?

N'attendez pas de moi, messieurs, un plus long détail; vos réflexions pourront achever le tableau dont je ne vous ai marqué que des traits assez grossiers : que chacun de vous supplée à mon ministère, qu'il s'examine de près, qu'il se regarde par ces endroits qu'il voudrait toujours tenir cachés, et qui, malgré lui, paraîtront à la face de l'univers. En vain vous dit-on qu'il y a *des cœurs profonds et mauvais,* si vous ne voulez pas sonder le vôtre. Pour vous épargner le chagrin que vous donnerait la vue de vos

péchés, vous jetez les yeux sur ceux d'autrui; et faisant comme une espèce de diversion d'armes, vous tournez toute votre colère contre des ennemis étrangers, pendant que vous en avez au dedans de vous qui seront les vraies causes de votre mort.

Vous les verrez un jour ces péchés, vous en démêlerez le nombre, les espèces, toutes les circonstances. *Ils vous environneront*, dit un prophète, *ils vous assiégeront de toutes parts, ils vous serreront de si près, que vous ne pourrez vous tirer de leurs mains*, dit un autre; *ils entreront jusque dans la moelle de vos os, ils vous lieront comme des chaînes de fer qu'il vous sera impossible de rompre, et porteront un coup fatal jusque dans l'intérieur de votre substance.*

Vous savez peut-être le triste sort de ce roi des Assyriens, qui, s'étant levé au point du jour, vit tous ses soldats morts, que l'ange du Seigneur avait tués, et qui, effrayé d'un si sanglant spectacle, fut contraint de s'en retourner chez lui, pour ne pas tomber entre les mains de ses ennemis : mais son malheur le suivit partout, puisque ses propres enfants se jetèrent sur lui et le poignardèrent (IV *Reg.*, XIX).

Quels sont les enfants du pécheur? l'Ecriture nous apprend que ce sont les péchés qu'il a commis : ils sont sortis de son sein, il les a élevés, nourris, engraissés; il leur a fourni l'épée qu'ils enfonceront pendant toute une éternité dans ses entrailles ; ils le traiteront comme fut traité ce roi de Moab, à qui on enfonça une épée dans le ventre jusqu'à la garde, avec cette circonstance assez singulière, qu'au lieu de la lui retirer on la lui laissa dans le corps : *Nec eduxit gladium, sed ita ut percusserat, reliquit in corpore* (*Judic.*, III).

A qui pour lors cet infortuné pécheur aura-t-il recours? sera-ce à ses vertus? Mais, hélas! quel fragile et misérable asile devant un Dieu qui *jugera les justices mêmes!* Cette bonté de cœur qui vous rend si tendres pour les créatures et si peu sensibles à la gloire du Créateur; cette civilité qui vous fait faire tant de compliments, dans l'espérance d'en recevoir de plus grands; cet orgueil qui vous rend si affables quand on vous flatte, si fiers quand on vous choque; cette piété qui vous fait si souvent demander à Dieu un pardon que vous refusez d'accorder aux hommes; ces conversations où il ne vous échappe aucune parole ambiguë contre la pureté, mais où il s'en glisse tant d'équivoques sur la médisance; ce désintéressement que vous faites paraître au dehors, et qui au dedans n'est qu'un raffinement d'avarice, voilà, pour l'ordinaire, les vertus d'une infinité de chrétiens.

Fiez-vous-y, pécheurs, et comptez sur elles; comptez sur ces bonnes pensées qui vous viennent dans ces doux moments d'une dévotion naissante, et qui se terminent à de stériles et faibles projets; comptez sur ces corrections si aigres que vous faites aux autres, et sur cette molle indulgence que vous avez pour vous-mêmes; comptez sur cette douceur qui vous oblige de pardonner de petites fautes, afin qu'on vous en passe de grandes ; sur cette humilité qui vous rend si modestes, afin d'avoir tout à la fois la gloire d'une bonne action, et celle de ne la montrer que par de certains jours que la vanité vous ménage : oh! que vous serez trompés quand les livres de l'Eternel seront ouverts, et que vous n'y verrez que des ombres et des fantômes de vertus! Un seul péché mortel peut anéantir le mérite d'un million de bonnes œuvres ; et peut-être n'aurez-vous pas même une seule bonne œuvre à montrer parmi un million de péchés.

Quelle sera votre consternation et votre honte quand on vous reprochera que si les vices qui choquent la vie civile vous ont déplu, vous avez compté pour rien ceux qui blessent la pureté de la morale chrétienne; que si la friponnerie, la violence, la calomnie, la trahison, vous ont fait horreur, vous vous êtes tranquillisés mal à propos sur d'autres péchés, qui au dehors ne paraissaient pas si énormes?

On hait la friponnerie; mais supplanter un rival par quelque ruse cachée, c'est l'habileté d'un politique. Le larcin passe pour le crime d'un infâme; mais manger le bien d'autrui après avoir dissipé le sien, et ne pas payer ses dettes, c'est un titre de qualité. La violence et les duels ne sont plus permis; mais ne point pardonner, c'est, selon le monde, la marque d'un grand cœur, et se venger sourdement, celle d'un grand esprit.

On ne veut pas prendre à force ouverte le bien d'autrui; mais on se fait une espèce de justice de le gagner par un procès que terminent des magistrats, trop gens de bien pour se laisser corrompre par présents, mais trop bons amis pour ne rien donner à une puissante recommandation. La trahison n'appartient qu'à une âme lâche; mais il n'y a point de lâcheté à établir sa fortune par des détours plus subtiles.

Ainsi raisonne ce monde honnête, qui se flatte d'une prétendue justice : et ce seront *des justices* de cette espèce *que le Seigneur jugera*. Pourra-t-on voir, sans frémir, que ce qu'on appelait dévotion, n'était qu'un imposant fantôme de piété, qu'on prenait pour humilité un raffinement d'orgueil, pour prévoyance une inquiète avarice, pour libéralité un bien risqué par caprice, ou prodigué par dissipation?

Pourra-t-on voir, sans frémir, que le jeûne n'était souvent qu'une interruption de viandes qui, mortifiant la chair, laissait vivre les passions; que la pénitence n'était qu'une austérité arbitraire, où le cœur n'avait point de part; la confession, qu'une histoire de certains péchés dont on s'accusait, pour satisfaire aux devoirs extérieurs de la religion, mais dont on ne se corrigeait pas par une conversion sincère. *Enfants des hommes, vous n'aviez que des poids, des mesures, des balances trompeuses* (*Psal.* LXI).

Que serait-ce si je parlais de ces bonnes œuvres qu'on aura faites en état de péché mortel? Bonnes œuvres qui eussent mérité

le royaume du ciel, si la grâce et la charité divine en avaient été l'âme, mais qui alors n'auront produit aucun fruit, pour vérifier cet étrange oracle de Jésus-Christ : *Celui qui n'est pas avec moi est contre moi; celui qui ne recueille pas avec moi dissipe* (*Luc.* XI, 23). Bonnes œuvres qui auront peut-être reçu quelque récompense en ce monde, mais qui se seront trouvées inutiles pour l'autre; à peu près comme l'infortuné Jéchonias dont Jérémie décrit et déplore le malheur.

La fatale destinée de ce prince a quelque chose de si surprenant, que ce prophète veut qu'on y donne toute son attention. *Terre, ô terre, ô terre, écoute la parole du Seigneur:* Voici ce qu'il dit : Jéchonias *est un pot cassé. Ecris : Cet homme sera stérile, il ne sortira de sa race aucun enfant qui soit assis sur le trône de David* (*Jerem.*, XXII).

Est-ce que Jéchonias n'a point eu d'enfants? Il en a eu, puisque l'Ecriture témoigne que Salatiel était son fils (I *Paral.*, III). L'oracle prophétique a eu cependant tout son accomplissement, puisque ce prince, quoique son héritier présomptif, ne monta pas sur le trône, ni aucun de ses descendants : et si vous voulez en savoir la raison, voici celle que Théodoret nous en donne.

Jéchonias, dit-il, n'avait que des qualités extérieures sur lesquelles il comptait. Au lieu d'imiter les vertus de ses ancêtres, il se contentait de dire qu'il descendait d'Abraham, d'Isaac, de Jacob, de David, d'Ezéchias et de Josias. Fatale et trop ordinaire illusion d'une infinité de chrétiens qui se reposent sur de bonnes œuvres étrangères, ou dont les vertus personnelles n'ont pas aux yeux de Dieu les conditions nécessaires pour en être récompensées.

Reconnaissez par là, messieurs, combien son jugement sera terrible dans l'examen des péchés qu'on aura commis, et des vertus sur lesquelles on faisait quelque fond. Reconnaissez même que s'il est bon, il est juste; et que si la sévérité de sa justice fera trembler les pécheurs en ce dernier jour, l'abus qu'ils auront fait de sa miséricorde les jettera dans une consternation encore plus grande; ce sera le sujet de mon second point.

SECOND POINT.

Il n'est point en Dieu de perfection qui ne doive récompenser les gens de bien au jour du jugement dernier : il n'en est point aussi qui ne doive le venger des méchants, dans ce débris universel de toute la terre. Son infinie puissance fera en un clin d'œil, et au premier son de la trompette, sortir tous les hommes de leurs tombeaux; ceux qui auront été noyés dans les eaux ou morts dans leur lit, qui auront été consumés par le feu ou précipités dans des abîmes; conservés entiers ou hachés par morceaux. Ils reprendront tous leurs corps, afin de paraître devant leur juge, les uns pour une gloire et une récompense, les autres pour une peine et un opprobre éternel ; ceux-là *pour voir de leurs propres yeux leur Sauveur qu'ils verront eux-mêmes*, ceux-ci pour regarder ce Dieu vengeur qui n'aura rien pour eux que de terrible.

Voir le Fils de l'Homme, rien de plus heureux pour les justes; *le voir dans sa majesté*, rien de plus éclatant; le voir tel qu'il était sur la terre, rien de plus charmant. Considérer à sa droite tous les saints, ou connus et invoqués, ou cachés et jusqu'alors inconnus, rien de plus consolant. Ils aimaient Dieu et ils verront sa gloire ; la vertu, et ils en recevront la récompense ; le ciel, et il leur sera ouvert.

Mais ne sortir du tombeau, et ne reprendre son corps, que pour souffrir de nouveaux supplices dans la réunion d'une âme immortelle par sa nature, et d'une chair incorruptible par une miraculeuse perpétuité de vengeance, rien de plus épouvantable. Voir toutes les nations assemblées pour assister à l'affreux spectacle de ses malheurs ; les anges et les hommes cités afin d'être confondus par une plus grande nuée de témoins : voir son juge, auprès duquel il n'y aura ni écrit à réfuter, ni avocat à chercher, ni témoin à démentir; ni éloquence qui puisse l'émouvoir, ni prière qui soit capable de le fléchir, ni excuse et équivoque où il y ait assez de subtilité pour le surprendre : c'est là sans doute la dernière de toutes les misères.

En ce grand jour tout sera dans l'ordre; le vice puni, la vertu récompensée. Les justes ne seront plus persécutés, et l'impie n'insultera plus à l'homme de bien. Nulle autre distinction que celle du mérite; la fortune n'aura plus de part à l'élévation, ni le caprice à la disgrâce. On n'accusera personne par malice; on ne condamnera personne par prévention; nul ne sera ni absous pas amitié, ni puni par haine. Hommes infortunés, consolez-vous : le jour du Seigneur fera paraître votre innocence, elle sera reconnue par tout l'univers. Mérite caché, tu éclateras; vertus humbles et secrètes, vous ne serez plus en oubli : vous qui êtes persécutés et calomniés, un Dieu vengeur prendra votre cause en main.

La distinction ne se règlera plus, ni par une politique aveugle, ni par une trahison contre son propre sang, ni par une usurpation contre la loi, ni par une rébellion de mutins : sages et heureux ceux qui, comme vous, sire (1), auront, avec une invincible fermeté, soutenu l'honneur de leur foi.

Vous connaissez par là, messieurs, qu'à ce jour du jugement, non-seulement la puissance, mais encore la justice divine paraîtra dans toute son étendue. On ne sera pour lors jugé, ni sur un usage qui trompe, ni sur une ancienne coutume, qui souvent n'est qu'un ancien abus, ni sur une conscience qu'on fait parler et taire au gré de ses passions, ni sur les avis de certains confesseurs qui ont la complaisance de tout pardonner sans avoir le courage d'examiner les choses de près, ni sur les décisions de ces casuistes

(1) Le roi d'Angleterre.

qui ne disent pas ce qu'ils pensent, ou qui ne pensent pas ce qu'ils doivent.

On ne sera jugé ni sur de fautives présomptions, douces aux riches, sévères aux pauvres; ni sur une règle trompeuse qui absout aujourd'hui ce qu'elle punira demain, ni sur une ordonnance équivoque, ou une déclaration dont on prétendra cause d'ignorance : l'Evangile sera connu, publié, vengé: toutes les créatures qui rendront hommage au Seigneur, *combattront pour lui*, et déclareront une éternelle guerre *aux pécheurs insensés.*

Soleil, tu les a éclairés, mais tu n'auras plus de lumière pour eux : mer, tu auras servi à leur avarice, mais tu seras changée en un vaste étang de feu et de soufre; terre, tu les a portés, mais tu ne subsisteras plus pour les soutenir.

Je me souviens là-dessus d'une belle réflexion que fait saint Chrysostome sur un endroit de la lettre de saint Paul aux Romains. Tandis que le pécheur a vécu, *la créature a été malgré elle assujettie à sa vanité, et si elle l'a souffert, ç'a été dans l'espérance qu'elle en serait un jour délivrée* (*Rom.*, VIII). Il est vrai que cette créature avait en de certaines rencontres comme perdu sa patience par un effet de la justice divine qui voulait de temps en temps tirer de quelques pécheurs d'éclatantes punitions.

Le ciel n'avait pu souffrir Lucifer dans sa révolte ; il tomba de ce lieu élevé dans un abîme de maux, avec la troisième partie des anges (*D. Chrysost.*, *in Psal.* III). Le paradis terrestre n'avait pu souffrir Adam et Eve après leur désobéissance ; ils en furent honteusement chassés. La mer n'avait pu souffrir Pharaon ; elle le jeta mort sur ses rivages avec toute son armée. La terre n'avait pu souffrir ces insolents qui avaient murmuré contre Moïse; elle s'était ouverte pour les engloutir. Elle n'avait pu souffrir en la personne d'Absalon, un enfant dénaturé; il fut suspendu en l'air par ses cheveux; cette terre ne voulant plus être souillée par les pas d'un parricide : *Non ferens pollui passibus parricidæ:* ce sont les paroles de saint Chrysostome.

Au jugement dernier, ce ne seront plus des châtiments particuliers sur quelques rebelles distingués : ils s'étendront sur tous les pécheurs, et *les créatures combattront contre eux pour Dieu.* Sa justice *qui ne coulait auparavant que goutte à goutte*, se répandra sur tous les réprouvés, comme un déluge universel dont ils seront inondés, sans qu'aucun d'eux puisse échapper à ses redoutables vengeances : et ce qui achèvera leur malheur, sera de voir que sa miséricorde même fournira de nouvelles armes à sa puissance, et à sa justice.

Ici-bas sa miséricorde est tout notre asile. Sa sainteté le sépare des pécheurs; mais sa miséricorde l'en approche. Sa justice dit qu'il les faut punir; sa miséricorde, qu'il faut leur pardonner. Sa Puissance (car je parle selon notre manière de concevoir) demande *qu'on arache l'ivraie;* sa miséricorde, *qu'on la laisse croître jusqu'à la moisson;* mais au jugement dernier, *cet asile périra pour les pécheurs* (*Job*, XI), dit le Saint-Esprit chez Job.

Ici-bas nous avons mille petites consolations. Nous avons celle de l'abondance contre la disette, celle des aliments contre la faim; celle des habits contre la nudité; celle de la protection contre les mauvais traitements. Si l'air est mal sain, nous en cherchons un autre; si la solitude nous ennuie, la compagnie nous réjouit; si le travail nous épuise, le repos nous délasse ; si de fâcheux contre-temps nous donnent du chagrin, le vin, le jeu, d'autres divertissements le charment : que d'asiles!

Celui de la miséricorde est encore incomparablement plus grand. Eussions-nous dissipé notre bien, comme l'enfant prodigue, passé une partie de notre vie en de mauvais commerces, comme la Samaritaine; scandalisé la ville. comme la femme pécheresse; persécuté les serviteurs de Dieu, comme Saül : celui qui veut non la mort, mais la conversion du pécheur, va au-devant de cet enfant débauché; il invite cette adultère de rentrer en elle-même et d'appeler son mari; il dit à cette pécheresse de s'en aller en paix, que ses péchés lui sont remis; il ouvre les yeux à ce persécuteur et en fait un vaisseau d'élection.

Il n'en sera pas de même au jugement dernier : tout refuge, toute consolation, *tout asile périra pour les pécheurs.* La mesure de la miséricorde du Fils de l'Homme deviendra celle de sa haine : sa naissance, ses travaux, sa mort, qui lui ont donné le pouvoir de les juger, le mettront dans la nécessité de les punir. Ces plaies dans lesquelles il les a cachés, demanderont vengeance contre eux : cette croix qu'ils ont baisée tant de fois, et qu'ils tenaient en mourant entre leurs mains, ce signe de salut, cette espérance des malheureux, ce symbole de miséricorde, ne servira qu'à augmenter leur confusion et leur désespoir.

Dans les premiers âges du monde, l'arc-en-ciel *fut un signe d'alliance et de réconciliation :* dans le dernier débris de ce monde, la croix qui y paraîtra en sera une de colère et de fureur contre les réprouvés. En vain diront-ils aux rochers et aux montagnes : *Tombez sur nous, cachez-nous devant la face de celui qui est assis sur le trône, épargnez-nous la colère de l'Agneau* (*Apocal.*, VI) : cette grâce, que la violence de leurs peines leur fait demander, leur sera refusée.

L'indignation du juge les fait frémir; celle de l'Agneau les désespèrera. S'il n'était pas mort pour moi cet Agneau, dira un chrétien réprouvé, s'il n'était pas immolé pour mon salut; si en une infinité de rencontres, il ne m'avait donné toutes les marques de sa douceur : si après l'avoir offensé, il ne m'avait pas donné du temps pour me réconcilier avec lui; s'il n'avait pas lui-même fait les premières avances de ma réconciliation, l'arrêt de ma réprobation ne laisserait pas d'être terrible; mais il me le paraît encore davan-

tage, parce que c'est l'Agneau qui le prononce.

Que fera cet Agneau, ce Fils de l'Homme, qui a tant eu de miséricorde et de bonté? 1° Il reprendra ce qui est à lui et il laissera aux réprouvés ce qui est à eux. La grâce, voilà ce qui est à lui; l'infidélité et l'ingratitude, voilà ce qui leur appartient. Son sang précieux, voilà ce qui est à lui; l'abus qu'ils en ont fait, voilà ce qui leur appartient. Dans ce divorce fatal les deux parties qui se sépareront pour toute une éternité, reprendront ce qu'ils ont apporté.

Or, voilà en quoi Jésus-Christ, cet Agneau autrefois plein de douceur et de tendresse, sera pour les réprouvés un objet de fureur et de désespoir. Ils auront la foi pour croire, la mémoire pour se souvenir et la conscience pour trembler : faits chrétiens par miséricorde et condamnés par justice, ils porteront dans les enfers le caractère ineffaçable de leur baptême comme un témoignage éternel de leur perfidie. Leurs corps seront brûlés sans être consumés; ils auront toujours faim sans être jamais rassasiés; toujours soif, sans être jamais désaltérés; toujours dans la pénitence, sans jamais obtenir de pardon.

2° Il se fera voir à eux tel qu'il est; ils se verront eux-mêmes tels qu'ils sont. Que de grâces accordées et perdues ! que de temps donnés et employés en des œuvres profanes et mauvaises ! que de bonnes inspirations naissantes et rejetées ! que d'édifiants exemples négligés ou tournés en dérision! combien de bonnes actions qu'on aurait pu faire et qu'on a omises ! combien de pauvres qu'on aurait pu nourrir et qu'on a laissé mourir de faim? Quel effroyable abus de son crédit, de sa prospérité, de sa santé?

Que n'ai-je l'éloquence de ces hommes apostoliques, qui faisait de si fortes impressions sur l'esprit et le cœur de leurs auditeurs, qu'ils s'imaginaient déjà être à ce jour de colère et de discussion des consciences! Je n'ai pas leurs talents et je ne mérite pas de les avoir : mais je vous dis les mêmes vérités, quoiqu'avec moins d'onction et de force. Si vous n'en êtes pas touchés, j'en ai assez dit; et si vous l'êtes, je vous laisse méditer dans un pieux recueillement ce que le Seigneur m'a inspiré pour votre instruction.

Saint Paul a autrefois prêché la même matière en trois différents endroits; je veux dire devant deux gouverneurs de province, Festus et Félix, et devant le roi Agrippa.

Festus ne voulut rien croire de ce que lui disait cet apôtre et il le renvoya comme un homme qui, à force d'en trop savoir, avait perdu l'esprit (*Act.*, XXIV). Félix le crut, il en fut même effrayé, mais il interrompit son discours et témoigna qu'il l'entendrait une autre fois. Le roi Agrippa le traita mieux, il ne se moqua pas de lui comme Festus; il ne l'interrompit pas comme Félix; il entendit tout son discours, et en se retirant il avoua que peu s'en fallait qu'il ne lui persuadât d'être chrétien.

Quoique je n'aie ni le zèle ni l'éloquence de saint Paul, j'ose cependant espérer un meilleur succès que lui (*Act*, XXVI). J'ai l'honneur de porter la parole à un auditoire plus illustre et en présence d'un monarque incomparablement plus grand, dont l'édifiante piété suppléera au défaut de mes lumières.

Je n'appréhende pas, messieurs, d'essuyer ici le reproche que saint Paul essuya de Festus, qui ne voulut rien croire de ce qu'on lui disait du jugement dernier : je parle à des fidèles qui sont convaincus qu'il y en aura un. Dans ce discours que je viens d'en faire, nul de vous ne m'a interrompu, nul de vous ne s'est levé pour me dire qu'il m'entendrait une autre fois : mais je crains fort que la même chose ne m'arrive qu'à cet apôtre, que vous n'ayez été ébranlés comme Agrippa, sans être convertis et que vos frayeurs ne se calment après mon discours.

C'est un grand ouvrage que celui de la conversion des pécheurs : mais si la crainte du jugement de Dieu et des supplices éternels ne les touche vivement et ne leur fait changer de vie, qu'est-ce qui pourra les émouvoir : *Souvenez-vous de votre dernière fin*, dit le Saint-Esprit, *et vous ne pécherez jamais.*

Souvenez-vous-en, non-seulement quand vous êtes malades, mais encore lorsque vous vous portez bien; non-seulement quand quelque disgrâce trouble votre repos, mais encore lorsque vous jouissez de vos plus doux plaisirs; non-seulement quand quelque objet tragique qui frappe vivement votre imagination, vous donne de l'horreur, mais encore lorsque le charme des créatures, le chatouillement de la volupté, le désir déréglé du bien, l'éclat d'une fragile gloire vous tentent : *Souvenez-vous-en dans toutes vos actions et vous ne pécherez jamais.*

Souvenez-vous-en ; pensez, comme David, aux jours anciens et ayez dans l'esprit les années éternelles (*Psal.*, LXXVII). *Regardez*, comme Job, *les flots de la justice de Dieu suspendus sur vous*, et craignez comme lui, *que leur poids ne vous accable.* Dites avec Ézéchias : *Bientôt je ne verrai plus aucun de ceux qui demeurent sur la terre ; je suis comme la tente d'un berger que l'on ploie pour être emportée. Dieu a coupé le fil de ma vie, comme le tisserand coupe le fil de sa toile ; je repasserai devant lui toutes mes années dans l'amertume de mon âme* (*Job*, XXXI).

Souvenez-vous-en ; considérez l'état où vous serez dans ce jour terrible et, comme si votre juge vous était déjà présent, pesez dans une exacte balance toutes vos pensées, toutes vos actions, toutes vos paroles, puisque ce sera sur elles que vous serez condamnés ou absous.

Souvenez-vous-en ; consultez sans cesse ce miroir fidèle que la miséricorde du Seigneur vous offre par mon ministère, afin de voir qui vous êtes et ce que vous deviendrez. *Souvenez-vous-en ;* et ne ressemblez pas à ceux dont parle saint Jacques, *qui s'étant regardés dans un miroir se retirent et oublient ce qu'ils étaient.* Imitez ceux et celles qui, voyant sur leur visage quelques ordures ou quelques

marques de malpropreté, se hâtent de les effacer. Otez de vos âmes tout ce qui peut choquer les yeux du Seigneur, et ne cherchez qu'à lui plaire, si vous voulez recevoir un jugement favorable et le posséder dans la bienheureuse éternité. *Amen.*

SERMON VI.

POUR LE JEUDI DE LA PREMIÈRE SEMAINE DU CARÊME.

De la prière

Tunc respondens Jesus ait illi : O mulier! magna est fides tua; fiat tibi sicut vis.

Jésus-Christ dit à une femme cananéenne : Oh! que votre foi est grande! Qu'il vous soit fait comme vous le souhaitez (*S. Matth.*, *ch.* XIII, 28).

Jamais éloquence n'a remporté une plus belle victoire. C'est une femme chananéenne qui plaide si bien sa cause, qu'elle sait gagner un Dieu qui la rebute, et qui, selon toutes les apparences, résolu de lui refuser ce qu'elle demandait, cède enfin à ces innocents artifices.

C'est une païenne qui a le secret de persuader Jésus-Christ, et, pour ainsi dire, de faire changer de résolution, de sentiment, de voix, à celui que les pharisiens n'ont pu surprendre dans ses discours; qu'Hérode et Pilate n'ont pu engager à faire une réponse qui leur fît connaître son innocence et son souverain pouvoir.

Il ne veut pas d'abord lui répondre, et elle l'oblige de l'écouter; il lui refuse ce qu'elle demande, et elle l'engage à le lui accorder; il la traite avec un rebutant mépris, et elle fait si bien, qu'il la loue. L'on dirait que ce n'est plus ni le même Dieu, ni la même femme. Il vient de la comparer à de vils animaux qui sont indignes de manger le pain des enfants; et tout d'un coup il la met au nombre, et en quelque manière, au-dessus de ses enfants. Il vient de la traiter avec un fier dédain, et elle lui fait si bien sa cour, qu'il s'écrie : *O femme, que votre foi est grande! qu'il vous soit fait comme vous le souhaitez.* Jamais éloquence a-t-elle eu autant de force pour persuader? Elle parle avec onction, elle demande avec importunité, elle enlève avec adresse, elle obtient enfin avec éloge.

Vous parler là-dessus de la nécessité de la prière, vous en êtes convaincus; de la force de la prière, on vous en a souvent rapporté d'excellents exemples; des conditions de la prière, on vous les a expliquées plusieurs fois : et fasse le Seigneur que ç'ait été avec fruit. C'est pourquoi, laissant là ces matières, j'ai cru devoir, pour votre instruction, m'attacher à un dessein qui m'a paru plus singulier.

J'avance pour cet effet deux grandes maximes qui, quoiqu'elles semblent tenir du paradoxe, n'ont rien que de solide et d'instructif. Je viens vous apprendre que, non-seulement il faut prier, mais qu'il faut toujours prier; je viens vous apprendre que, quand on prie comme il faut, on est toujours exaucé, quoique, selon toutes les apparences, on ne le soit pas. L'Evangile de la femme chananéenne me fournira assez de réflexions pour vous convaincre de ces deux vérités.

Elle a prié, et elle a toujours prié : première réflexion. Elle a été écoutée favorablement, quoique extérieurement elle ait été rebutée et méprisée : seconde réflexion. Le vrai chrétien prie toujours, quoiqu'il semble faire autre chose; et Dieu l'exauce toujours, lors même qu'il semble ne le pas exaucer. Si ces deux propositions vous paraissent nouvelles, elles n'en ont pas moins de solidité : je les trouve dans mon évangile; et afin de profiter d'abord de l'exemple que cette femme me donne, j'adore comme elle le même Dieu qu'elle adora, et que Marie conçut dans son chaste sein, quand on lui dit : *Ave.*

PREMIER POINT.

Nos livres saints sont remplis de magnifiques éloges qu'on y donne à la prière; mais saint Chrysostome a fort judicieusement remarqué qu'ils ne conviennent guère qu'à une prière assidue et continuelle. Cette prière est une espèce de conversation avec Dieu. C'est pour lors qu'on lui parle et qu'on l'entend parler; c'est pour lors qu'on lui expose ses misères, et qu'on lui demande sa miséricorde; c'est pour lors qu'on recueille avec respect ces oracles sacrés qui sortent de sa bouche, et sans lesquels on ne pourrait jamais bien vivre. Mais comme un disciple n'est jamais parfait, s'il n'a avec d'habiles maîtres de longs et de sérieux entretiens; aussi (et à plus forte raison), les chrétiens n'arrivent à une sainteté solide et à une vraie sagesse, que lorsqu'ils conversent toujours avec Dieu dans leurs prières, ou qu'ils l'entendent parler : *Qui semper conversantur cum Deo, aut colloquentem audiunt* (*D. Chrysost.*, *serm. de Oratione*).

Cette prière est à l'âme ce que les nerfs sont au corps, à qui ils donnent le mouvement nécessaire. Mais comme ce corps ne serait qu'une masse pesante et inutile, si ces nerfs étaient coupés; aussi, dans l'économie de la vie spirituelle, l'âme ne peut s'élever à Dieu, si la prière ne la soutient et ne lui donne ces nobles saillies dont elle a besoin.

En un mot, la grâce et la prière sont d'une indispensable nécessité : et comme nulle action ne mérite une récompense éternelle, si la grâce, qui influe dans toutes les œuvres de piété, n'en est le principe; nul moyen aussi de vivre chrétiennement, si on n'ouvre sa bouche à Dieu, pour attirer son esprit, et lui demander sa grâce (*Psal.* CXVIII, 131). Il faut toujours prier, et ne pas se relâcher. *Priez sans interruption*, ajoute saint Paul aux chrétiens de Thessalonique : *Sine intermissione orate* (*Cap.* III).

Mais comment prier toujours, et quelle apparence de pouvoir se faire cette violence? Que cette obligation d'une prière continuelle ne vous effraie pas, messieurs, elle n'a rien dont vous ne puissiez vous acquit-

ter, rien dont la femme chananéenne ne vous ait donné l'exemple.

Sortez, comme elle, des confins de Tyr et de Sidon; autant que vous ferez de pas, ce seront autant de prières : *E finibus illis egressa.* Criez comme elle, et demandez du secours avec un empressement semblable au sien; il n'y aura aucun de ces cris qui ne soit pour vous une prière : *Clamavit.* Prosternez-vous aux pieds de Jésus-Christ, et l'adorez comme elle l'adora; ces actes d'humilité et de persévérance sont, à votre égard, de vraies et de saintes prières : trois excellents moyens que cette femme nous fournit de prier, et de prier toujours.

Il arrive souvent, par une erreur trop commune, qu'on fait consister la prière en des choses qui ne sont pas de son essence. Elle ne consiste ni en la prononciation de quelques mots, ni en la méditation de quelques mystères, ni en la lecture de quelques livres : on peut prier sans lire, sans méditer, sans parler.

Elle n'est pas non plus attachée ni à la sensibilité de l'imagination, ni à la fidélité de la mémoire, ni à la posture du corps, ni à des lieux étrangers, ni à des secours humains : *Nous portons en nous-mêmes le temple de Dieu; c'est le Saint-Esprit qui demande en nous et pour nous par des gémissements ineffables.*

En quoi consiste-t-elle donc? Elle consiste dans l'élévation d'une âme qui cherche Dieu; d'une âme qui, sentant ses besoins, commence à en demander les remèdes; d'une âme qui se sépare des créatures pour s'approcher du Créateur; et qui, pour aller à lui, sort des confins du péché : c'est là l'idée que les saints Pères nous en donnent (*D. Aug. serm.* 230 *de Tempore; D. Damasc. l.* 3 *orthodoxæ fidei*).

Dieu lui fait connaître sa puissance et sa bonté : elle lui témoigne sa misère et sa dépendance; Dieu s'avance vers elle par sa miséricorde, pour la prévenir : elle va à Dieu afin de suivre son attrait. Considérez la femme chananéenne : *elle sort des confins de Tyr et de Sidon;* autant que vous ferez comme elle de démarches, autant vous ferez de prières : *E finibus illis egressa.*

Vous dire, sur ce sujet, que pour bien prier, il faut avoir quitté ces terres d'idolâtrie et de péché où vous êtes, et que, tandis que vous demeurez dans ces maudites régions, vous n'avez aucune grâce à espérer; ce serait pousser trop loin la sévérité de la morale, et désespérer une infinité de gens.

Mais, vous avertir qu'il faut quitter l'inclination au péché, demander à Dieu *qu'il oblige votre volonté rebelle de se soumettre à ses ordres*, lui représenter que, dans l'impuissance où vous êtes de tourner par vous-mêmes votre cœur vers lui, vous mourrez dans votre péché, s'il ne vous aide, et s'il n'ôte de votre âme ce qui peut éloigner d'elle ses gratuites miséricordes : c'est vous avertir de votre devoir, c'est vous dire que la première disposition où il faut que vous soyez pour bien prier, est celle de sortir des confins de Tyr et de Sidon : *E finibus illis egressa.*

Le second moyen de bien prier, et de prier toujours, est de crier comme cette femme chananéenne, et de demander à Dieu du secours avec un empressement semblable au sien.. *Clamavit: miserere mei; adjuva me.*

Qu'est-ce que la prière d'un chrétien? C'est un cri et une exposition de sa misère. Trouvez-moi un temps où il n'en souffre aucune, je vous dirai qu'il est dispensé de prier. C'est un cri qui demande du secours. Imaginez-vous quelqu'un qui n'ait pas besoin de ce secours, je vous dirai qu'il peut interrompre sa prière, et que cette perpétuité ne le regarde pas.

Qu'est-ce que la prière d'un chrétien? C'est une ouverture de cœur, et un soupir vers Dieu. Donnez-moi un homme qui puisse vivre sans respiration, je vous dirai qu'il peut se sauver sans prier. C'est à cette prière que les vertus chrétiennes sont attachées, et pour obtenir ces dons surnaturels, il faut les demander à celui qui en est le maître : obligation, par conséquent, de prier, et de prier toujours. Mais voici ce en quoi l'infinie bonté de Dieu me paraît admirable; c'est de vouloir bien qu'il n'y ait rien dans ce chrétien, qui ne puisse lui tenir lieu de prière.

Dans ces manières honnêtes avec le prochain, il prie : c'est la charité qui les ordonne; dans les visites qu'il reçoit et qu'il rend, il prie : c'est la charité qui les règle; dans les bons avis qu'il donne, il prie : c'est la charité qui les suggère.

Dans ses études, il prie : il cherche à se sanctifier et à instruire les autres; dans son travail, il prie : il l'offre au Seigneur, et il le loue; le dirai-je? dans ses divertissements, il prie : ils sont innocents; dans ses plaintes mêmes, il prie : la douleur les arrache et la résignation les étouffe. Admirez la femme chananéenne dans son affliction; elle crie et elle prie : *Clamavit.*

Apprenez de là en même temps qu'il n'y a aucun état, quelque fâcheux qu'il puisse être, qui vous empêche de prier. Vous vous en faites souvent une excuse; et moi je vous dis que la plus belle prière est un cri de foi et de résignation aux ordres de Dieu. Le prier, c'est lui exposer ses misères; et on ne les lui expose jamais mieux que lorsqu'on les ressent.

La chair est-elle affligée? l'esprit est bien abattu et bien soumis. Le corps souffre-t-il de fâcheuses infirmités? On pense à celles de l'âme, et le cœur, indigné de la dureté des créatures, soupire plus vivement vers le Créateur.

Offrir à Dieu ses maux, c'est lui demander ses biens et le prier; boire son calice, c'est lui faire sa cour et mériter sa protection. Ce malade, à qui une douleur aiguë ôte l'application de l'esprit, se plaint de ce qu'il ne peut prier : mais c'est bien prier que de gémir, quand on gémit en pénitent.

Il n'a pas la liberté de la parole, mais il a celle du cœur : il ne saurait ni lire, ni presque prononcer; mais il peut, comme la femme chananéenne, crier : *Seigneur*, *fils de David*, *ayez pitié de moi*, *secourez-moi* : *Clamavit; miserere mei*, *Domine*, *fili David*, *Domine*, *adjuva me*.

Un chrétien affligé ne peut presque rien dire; mais il suffit qu'il souffre : il n'a pas assez de voix; mais Dieu se contente de celle du cœur. Plus ce cri du cœur est profond et sourd, plus Dieu lui prête l'oreille : il *est attentif aux préparations de ce cœur*, dit David; et ce saint roi lui demande par grâce, *d'écouter ses gémissements et ses larmes : Auribus percipe lacrymas meas* (*Psal.* XXXVIII).

Mais je ne puis prier longtemps, dites-vous : sais-tu bien, mon cher frère, qu'une prière soumise, quoique courte, est une excellente prière? Ma nature ne peut souffrir la douleur, ni modérer ses ressentiments : réduis cette loi des membres à celle de l'esprit; plus ta nature répugne, plus ta foi est grande, si tu la tiens sous son joug.

Mais je ne le puis sans la grâce, et je ne la mérite pas. Tu as raison de concevoir de si bons sentiments : mais crie comme la femme dont je te parle; humilie-toi devant le Seigneur, et prosterne-toi, pour l'adorer comme elle l'adora : troisième moyen de bien prier, et de prier toujours : *Adoravit*.

Plus je réfléchis sur sa conduite, plus je l'admire. Elle adore un homme inconnu : quelle humilité! elle adore un homme inconnu qui la rebute; quelle persévérance! elle adore un homme inconnu à qui elle demande des miettes, et une grâce qui n'est pas personnellement pour elle; quelle confiance! quelle charité! Imitez, mes frères, cette femme païenne, vous prierez bien, vous prierez toujours.

Dieu avait autrefois promis aux enfants d'Israël qu'ils verraient les Chananéens se prosterner à leurs pieds; que ces fiers ennemis viendraient s'humilier devant eux, et les reconnaître pour leurs maîtres. Aujourd'hui s'accomplit, en partie, cette promesse prophétique, qui ne regardait pas tant les Juifs que Jésus-Christ. Aujourd'hui une femme chananéenne, malgré l'orgueil de sa nation, vient rendre au vrai Dieu le plus humiliant de tous les cultes. Elle se jette à ses pieds, elle l'adore; et autant qu'elle fait paraître d'humilité par cette posture qui la déshonore aux yeux des hommes, autant elle rend sa prière efficace et continuelle, par la disposition où est son esprit et son cœur au jugement de Dieu.

Puisse cet exemple vous confondre et vous rappeler à votre devoir, femmes mondaines, qui faites paraître, avec une si vaine ostentation, les scandaleuses marques de votre vanité jusqu'aux pieds de son trône! Femmes plus que païennes, qui venez outrager celui que vous paraissez adorer, et qui, au lieu d'apaiser sa justice par une édifiante modestie, ne vous en attirez que les foudres et les anathèmes, est-ce là le prier? n'est-ce pas lui insulter? n'est-ce pas lui dire par dérision, comme ces impudents soldats qui mirent sur son adorable face leurs mains sacriléges : *Devine*; *Christ*, *qui t'a frappé?*

Il était inconnu à cette femme de l'Evangile, et *elle l'adora*, *adoravit*; *elle l'adora* même lorsqu'il la traitait avec un choquant mépris. D'autres qu'elle se seraient retirées fièrement, et peut-être avec injure; mais plus il la rebutait, plus elle insistait à lui dire : *Seigneur*, *fils de David*, *ayez pitié de moi*, *Seigneur*, *secourez-moi*. Quelle persévérance! quelle continuité de prière!

Mais que lui demandait-elle? de quoi le priait-elle? De faire un miracle, non précisément pour elle, mais pour sa fille qui était cruellement tourmentée par un démon. Que ne disait-elle à cette fille de demander elle-même à Jésus-Christ un miracle qui devait la soulager? Elle ne voulut pas l'y obliger; et voici les principales raisons que les Pères et les interprètes en rendent.

C'est que ceux que le démon possède en sont tourmentés avec tant de violence, que l'excès de la douleur les met hors d'état d'en chercher du soulagement. La fille poussait des cris affreux, et faisait d'épouvantables contorsions; la mère, qui ne pouvait les entendre ni les voir sans horreur, voulut en demander le remède.

D'ailleurs, la mère avait conçu une si haute idée de la toute-puissance et de la bonté de Jésus-Christ, qu'elle crut qu'il était inutile de lui amener sa fille; qu'il pouvait la guérir sans la voir, et que, pour en chasser le démon, une seule de ses paroles suffisait.

A ces raisons ajoutons-en une troisième. Elle voulait rendre par elle-même, et par les actes les plus humiliants, l'hommage dû à Jésus-Christ. Ma fille ne mérite rien; je ne mérite pas plus qu'elle. Ne regardez pas, seigneur, qui nous sommes, considérez qui vous êtes. Ne jetez pas les yeux sur nos péchés, consultez votre miséricorde infinie; ce que nous pouvons faire est de vous adorer et d'implorer votre secours.

Admirons même en ceci la persévérance et la continuité de sa prière. Jesus-Christ la traite comme un vil animal, en lui disant *qu'il n'est pas raisonnable d'ôter le pain des enfants*, *et de le donner aux chiens*. Mais que fait-elle? Elle trouve dans cette comparaison de quoi gagner sa cause, et de le prendre, pour ainsi dire, au mot. *Vous avez raison*, *Seigneur*, utique Domine; *mais les chiens se nourrissent des miettes qui tombent de la table de leurs maîtres*.

C'est-à-dire, messieurs, que son humilité est si grande, qu'elle se contente des miettes, qu'elle sera ravie d'en avoir, et que ce sera encore trop pour elle Sur quoi permettez-moi de faire cette réflexion, que ceux qui, par curiosité ou par orgueil, ont demandé trop, n'ont rien eu, au lieu que ceux qui, plus sages et plus humbles, ont demandé peu, ont eu beaucoup.

Le bon larron ne demandait qu'un simple

souvenir ; l'enfant prodigue, que d'être mis au nombre des serviteurs de son père; la femme hémorroïsse, que de toucher le bas de la robe de Jésus-Christ : le centenier se contentait d'une parole ; Zachée, d'un regard, et la femme de notre Evangile, de quelques miettes. Ces prières ont été exaucées ; ceux et celles qui les ont faites y ont trouvé de grands avantages.

Le bon larron ne demandait qu'un simple souvenir : *Tu seras aujourd'hui avec moi dans le Paradis.* Il suffisait à l'enfant prodigue d'être regardé comme un serviteur : on le rétablit dans ses premiers droits, et il sera traité comme son frère aîné. La femme hémorroïsse se contentait de toucher le bas de la robe de Jésus-Christ : *une secrète vertu sortira de cet Homme-Dieu pour la guérir.* Zachée voulait monter sur un sycomore, pour le voir, et il aura l'honneur *de le recevoir dans sa maison.* Enfin, la femme chananéenne se regardait comme la dernière des créatures et ne demandait que des miettes ; elle obtiendra la guérison de sa fille, elle l'obtiendra même avec éloge : *Femme, oh! que ta foi est grande!*

Au contraire, ceux qui ont demandé beaucoup n'ont rien eu. Dans l'Evangile que nous lûmes hier, les Juifs demandaient un éclatant miracle : *Nous voulons un prodige qui vienne du ciel. Nation perverse et adultère, tu n'en auras point.* Hérode en demandait aussi un ; il ne pourra même tirer une parole.

D'où vient cela? C'est qu'une mauvaise prière ne mérite qu'un refus opiniâtre, au lieu que celle qui est bonne est favorablement écoutée, lorsqu'il semble même qu'on la rejette. Le vrai chrétien prie toujours, quoiqu'il paraisse faire autre chose, et Dieu l'exauce toujours, lors même qu'il semble ne le pas exaucer. C'est ce que je vais vous faire voir dans la suite de notre homélie.

SECOND POINT.

Il n'est rien de plus ordinaire que d'entendre les plaintes d'une infinité de gens, au sujet du peu de succès de leurs prières. S'appuyant tantôt sur cet oracle de Dieu chez ses prophètes, qu'*en quelque jour que les hommes l'invoqueront, il les exaucera*, tantôt sur cette promesse expresse de Jésus-Christ, que *ce qu'ils demanderont à son Père en son nom, leur sera accordé*, ils semblent le sommer sans cesse de leur tenir parole, jusqu'à se plaindre qu'il y a longtemps qu'ils prient sans qu'il les écoute; que souvent même il leur envoie tout le contraire de ce qu'ils lui ont demandé.

Aveugles et téméraires enfants des hommes, est-ce à vous à faire la loi à Dieu? vile poussière, vase d'argile, est-ce à toi à te plaindre de l'ouvrier qui t'a formé de ses mains? C'est ce que je pourrais vous dire, mes frères; mais je veux bien vous consoler et vous instruire, par les circonstances que me fournit mon Evangile.

J'y remarque trois choses : la première, *que Jésus-Christ ne voulut pas d'abord répondre à la Chananéenne ;* la seconde, qu'il lui témoigna *qu'il n'était envoyé que vers les brebis perdues de la maison d'Israël ;* la troisième, *qu'il n'était pas à propos de donner aux chiens le pain des enfants.* Ce silence, ce refus, ce mépris, devaient, ce semble, décourager cette femme. Cependant, malgré ce silence, elle cria ; malgré ce refus, elle adora ; malgré ce mépris, elle persévéra, et obtint enfin ce qu'elle souhaitait.

Quel fonds de consolation et d'instruction pour vous, mes chers auditeurs! puisque de là vous devez tirer cette conséquence que Dieu vous exauce, lors même qu'il semble ne pas vous exaucer. Il ne vous écoute pas, pourquoi? Parce qu'il veut que vous lui demandiez, avant toutes choses, votre propre sanctification. Il paraît vous refuser ce que vous lui demandez, pourquoi? Parce qu'il veut que vous ayez en son infinie bonté une confiance ferme et persévérante. Or, n'est-ce pas là vous exaucer, lors même qu'il paraît ne le pas faire?

Il ne vous écoute pas ; il ne répondit rien non plus à la Chananéenne. Il ne vous écoute pas ; mais lui demandez-vous *quelque chose en son nom?* car ce n'est qu'à cette condition qu'il s'engage de vous écouter. Quand vous lui direz : *Seigneur, vous avez méprisé les biens de la terre, je vous prie de m'en donner; vous avez foulé aux pieds les grandeurs de la terre, je souhaiterais fort d'en avoir ; vous avez renoncé aux plaisirs de la terre, faites que je les goûte;* est-ce là demander en son nom? Ne vous plaignez donc pas de ce qu'il ne vous dit mot.

S'il vous répondait, ce serait pour vous dire : *Je suis ton Jésus; c'est là mon nom, et tu veux que je ne le sois pas. Tu me demandes cette fortune qui enflerait ton orgueil, cette dignité qui autoriserait tes concussions, cette santé qui te plongerait en d'infâmes débauches ; le gain de ce procès qui favoriserait ton avarice ; il t'est plus avantageux que je ne te dise mot : Non respondit ei verbum.*

Demande-moi que je tire ton âme de la possession intérieure du démon, comme cette femme me pria de délivrer sa fille de l'extérieure qu'elle souffrait, ce sera pour écouter cette prière, que je serai ton Jésus ; mais sache aussi que dès que tu ne seras plus possédé de ce démon, tu ne me demanderas plus ce que tu me demandes, puisqu'il n'appartient qu'à cet esprit d'ambition, de sensualité, d'avarice, de te porter à ne demander que ce qui flatte tes passions

Oh ! qu'il y a souvent de ces prières qu'on fait à Dieu, et qu'il réprouve ! Le prier pour se faire estimer des hommes, c'est la prière de Saül ; le prier pour dévorer les maisons des veuves et des orphelins, c'est la prière du pharisien (*Luc.*, XVIII); le prier pour obtenir une santé dont on abusera, c'est la prière d'Antiochus ; le prier afin qu'il rende le mouvement à une main sacrilége et impie, c'est la prière de Roboam ; le prier afin qu'il satisfasse une passion brutale, c'est la prière d'Ammon (II *Reg.*, XIII).

Car enfin la cupidité ne prie pas moins que la charité. Si, dans les uns, c'est l'amour

de Dieu, dans les autres, c'est l'amour du monde; si, dans les uns, c'est une intention droite, dans les autres, c'est une intention perverse; si, dans les uns, c'est un pieux penchant à se décharger de ses péchés, dans les autres, c'est une habituelle indifférence à y demeurer. Dans les uns, ce sont des prières judicieuses et bien réglées; celles des autres sont ou mauvaises ou indiscrètes.

Pécheurs, vous ne dites rien à Dieu quand vous ne le priez pas comme vous devriez le prier; il ne vous dit rien non plus, et il ne vous répond rien. Voulez-vous qu'il vous accorde la grâce que vous en attendez? en voici le moyen : *Bannissez de vos œuvres le péché qui y est, ôtez de votre maison ces injustices que vous y commettez; si cela est, vous pourrez élever votre visage* (*Job*, XI), l'appeler utilement à votre secours et le porter à vous répondre; sans cela, quel fruit prétendez-vous recueillir de vos prières?

Vous savez que vous l'avez offensé, et vous voudriez qu'il s'entretînt avec vous et qu'il vous ouvrît sa bouche : *Utinam Deus loqueretur mecum et aperiret labia sua* (*Ibid.*)! mais il se taira pour vous apprendre que son silence vous est même, en un sens, fort avantageux, et qu'il exige de vous incomparablement moins que ce que mérite votre iniquité : *Ut intelligeres quod multo minora exigeres ab eo, quam meretur iniquitas tua.*

Eh bien! je veux ma conversion, et je la lui demande; c'est là une prière chrétienne, et cependant je ne l'obtiens pas de Dieu, il semble même qu'il me la refuse; seconde réflexion que je vous prie de faire avec moi.

Il vous la refuse, c'est que souvent vous ne la voulez pas vous-mêmes; c'est que souvent vous ne la souhaitez pas comme vous souhaitez d'autres choses; c'est que souvent vous n'avez pour votre conversion que de faibles velléités, et que vous appréhendez de recevoir trop tôt une grâce que vous ne demandez que pour un temps plus reculé. Examinez-vous bien sur cet article, vous avouerez peut-être avec Augustin pécheur, qui demandait la grâce de la continence, mais qui ne souhaitait pas de la recevoir sitôt, que vous êtes dans la même espèce; et plaise au ciel que vous reconnaissiez votre faute avec autant de sincérité qu'il a reconnu la sienne!

Voilà ce que je pourrais vous dire, mais je veux vous en croire à votre parole. Vous demandez à Dieu de bonnes choses, et cependant il vous les refuse, en voici la raison : c'est qu'il veut être importuné, c'est qu'il veut que vous ne tombiez ni dans le relâchement ni dans la présomption : *Nec superbos vos vult esse, nec desides*, dit saint Ambroise.

Admirable conduite de Dieu, qui daigne bien, si je puis parler ainsi, se ménager avec nous! Si l'on nous dit que tout dépend de la grâce, nous nous humilions, mais en même temps nous nous relâchons, et cette espèce de raison nous sert pour autoriser notre paresse. Si, d'un autre côté, on nous dit que l'ouvrage de notre salut dépend de nous en partie, notre indolence en est excitée, mais notre orgueil nous porte à nous en prévaloir.

Or, pour nous empêcher de heurter contre aucun de ces écueils, il nous oblige de le prier. Par là nous honorons son souverain domaine, et nous lui faisons une humble protestation de notre indignité et de notre néant; nul sujet de présomption et d'orgueil. Par là nous crions vers lui, et nous faisons tous nos efforts pour en obtenir ce que nous souhaitons : nul prétexte à notre relâchement.

Cherchons-en l'exemple dans la conduite qu'a tenue la femme chananéenne. Elle s'est prosternée aux pieds de Jésus-Christ; est-ce là une marque de présomption? Elle a crié vers lui de toute sa force; est-ce là une marque de relâchement et d'indolence? Quand on lui a refusé ce qu'elle demandait, elle a insisté avec plus de courage, jusqu'à engager les apôtres dans sa propre cause, jusqu'à les solliciter vivement d'intercéder pour elle, s'imaginant qu'elle ne pouvait trop insister à demander le miracle qu'elle espérait, et qu'importuner Jésus-Christ, c'était lui faire une agréable violence.

Nous importunons les grands du monde, quand nous leur demandons toujours; soit qu'étant avares ils ne se plaisent pas à donner; soit qu'ils aient d'autres que nous à satisfaire, nous leur devenons incommodes. Nous importunons nos amis quand nous leur demandons trop souvent; et ils donnent plutôt à ceux qui sont plus timides et plus réservés, qu'à d'autres qui ne ménagent ni leur crédit ni leur bourse.

Il n'en est pas ainsi de Dieu, mes frères. Infiniment riche et libéral, il ouvre ses oreilles et son cœur à ceux qui le prient; plus on est assidu à ce pieux exercice, plus il est disposé à répandre ses richesses. *Vous n'avez ni or ni argent, vous n'avez pas même de quoi me donner en échange, pour recevoir ce que vous souhaitez de moi; n'importe, venez, hâtez-vous, achetez le vin et le lait de mes grâces* (*Isa.*, IV), nous dit-il, par un de ses prophètes.

Ce sont là, ajoute saint Bernard, *ces mamelles de l'Epouse, qui sont meilleures que le vin.* Un tonneau s'épuise quand on en tire souvent du vin; mais plus les mamelles d'une nourrice sont tirées, plus elles sont fécondes. Loin de se plaindre de l'importunité de son enfant, qui se jette à toute heure sur son sein, elle le prend, elle le caresse, elle l'invite de s'en approcher : sans cela, son lait lui serait à charge.

O Père des miséricordes! ô Dieu de toute consolation! c'est de ces mamelles que coule le lait de ces grâces destinées à ceux et à celles qui en sont avides. A juger par de simples apparences, on croirait souvent que vous nous rebutez, comme vos apôtres crurent que cette femme, par ses importunités, fatiguait votre patience; mais cette continuité de prière vous fut agréable : vous saviez ce que vous alliez faire en sa faveur, vous vouliez lui faire acheter plus chère-

ment un miracle qu'une ferveur persévérante peut seule obtenir.

Profitez de cette circonstance, mes chers auditeurs, et ne vous lassez jamais de solliciter par vos prières la miséricorde du Tout-Puissant (*Judith.*, VII). Ne ressemblez pas à ces habitants de Béthulie, qui voulurent rendre leur ville à Holopherne dès qu'il eût détourné les sources qui leur donnaient de l'eau; ni à Ozias qui leur dit d'attendre cinq jours, et que si, dans cet intervalle, il ne leur venait point de secours, ils pourraient faire ce qu'ils jugeraient à propos : *Si transactis quinque diebus non venerit adjutorium, facito hæc verba quæ locuti estis.*

Qui êtes-vous, leur dit la sage et pieuse Judith, pour oser tenter Dieu (*Ibid.*, c. 8)? ce n'est pas là attirer sa miséricorde, c'est provoquer sa justice. Est-ce à vous à lui marquer le jour au delà duquel vous n'attendez plus rien de son infinie bonté? Priez, jeûnez et persévérez fidèlement dans ces saints exercices. Importante instruction que fait encore aujourd'hui cette prudente veuve à ceux qui s'ennuient de prier, parce qu'ils n'ont pas encore obtenu ce qu'ils attendaient. Bien loin d'avoir obtenu ce que nous demandions au Seigneur, il nous a, dites-vous, envoyé le contraire. A cela j'ai à vous répondre que c'est que Dieu vous demande une entière confiance en sa gratuite miséricorde; que souvent il vous exauce par les choses mêmes qu'il vous refuse; et que vous les accorder, ce serait vous punir. Je finis par cette troisième et dernière réflexion.

Vous ne savez presque jamais *ce que vous demandez.* Vous priez Dieu de vous être favorable dans le dessein que vous avez de vous enrichir; il vous laisse cependant dans un état de médiocrité ou d'indigence : pourquoi? parce qu'il veut que vous soyez tout à lui. Vous souhaitez de plaire au monde, vous ne lui plaisez pas : pourquoi? parce qu'il veut être seul l'objet de vos désirs.

Vous le priez de bénir vos commerces iniques, vos traités usuraires, votre famille, que vous avez élevée aux dépens d'une infinité de malheureux. S'il vous exauce, ce sera pour vous punir, ce sera pour faire tomber sur vous cette imprécation prophétique que saint Pierre a appliquée à Judas : Qu'*il fût condamné par sa bouche, et que sa prière lui tournât à péché : Exeat condemnatus, et oratio ejus fiat in peccatum.*

Vous avez demandé du bien, Dieu vous l'accordera, vos enfants seront riches, mais vous vous damnerez pour eux; vous avez ruiné le peuple pour les établir, *mais le sang d'Abel criera contre vous;* vous avez abusé de votre crédit, ceux et celles que vous avez opprimés vous chargeront de malédiction. Sous prétexte de soulager les pauvres, vous avez voulu avoir la bourse; vous l'aurez, vos héritiers triompheront de vos injustices, vous leur laisserez un bien hypothéqué sur vos crimes; il en sera de vous comme de Judas : *Exeat condemnatus, et oratio ejus fiat in peccatum.*

Vous avez demandé à Dieu le rétablissement de votre santé, vous l'obtiendrez; mais qu'arrivera-t-il? Vous lui aviez promis que s'il vous la rendait, vous en feriez un meilleur usage que par le passé; vous lui avez manqué de parole, vous en êtes devenu plus fier, plus intraitable, plus dur envers vos débiteurs, plus puissant pour vous venger de vos ennemis, plus éloigné d'une réconciliation sincère. Rappelez ces beaux sentiments que vous dictait la douleur dans votre dernière maladie : que sont-ils devenus? Reconnaissez par là vos infidélités, et prenez garde qu'à la mort vous ne vous trompiez encore sur une pénitence que vous croyiez si sincère quand vous appréhendiez de mourir. Il en sera de vous comme de Judas : *Exeat condemnatus, et oratio ejus fiat in peccatum.*

Vous avez demandé à Dieu cette dignité, vous y serez élevé; mais elle ne servira qu'à faire connaître au public, que les talents nécessaires pour la remplir avec honneur vous manquaient. On vous en eût cru digne si vous ne l'aviez pas eue. Dieu a écouté votre prière, pour faire voir avec plus d'éclat votre folle vanité et démentir votre ancienne modestie.

Vous avez prié Dieu de faire réussir ce mariage, il réussira; mais comment? à vous faire vivre dans une mortelle antipathie. Vous avez épousé cette fille à cause de ses gros biens ou de son illustre naissance; vous vous êtes marié sans inclination, vous vivrez sans fidélité ou sans union : vous aurez le chagrin de voir régner une dissension domestique, qui, à l'éclat près, sera pire que le divorce.

Vous avez souhaité cette charmante beauté; mais elle ne sera, à votre malheur, que trop charmante. Vous vous trouverez dans toutes les parties de divertissement, vous serez, à tout moment, tentée, ou vous tenterez les autres. Le monde vous plaira toujours, tandis que vous plairez au monde, le changement de votre cœur dépendra de celui de votre visage. Si le Seigneur en avait effacé les traits, il vous aurait rendu plus facile le dégoût des vanités du siècle. Vous lui avez demandé cette beauté, elle servira à votre condamnation, et votre prière vous tiendra lieu, en quelque manière, de péché : *Exeat condemnatus, et oratio ejus fiat in peccatum.*

Ainsi Dieu punit lorsqu'il exauce, ainsi il exauce lorsqu'il refuse; mais de quelque manière que la chose arrive, voulez-vous qu'il écoute les prières raisonnables que vous lui ferez? accordez-lui ce qu'il vous demande, il le mérite bien.

Il vous demande, le dirai-je? ce que la femme chananéenne lui demanda; *des miettes,* ces restes de vos délicieux repas pour en nourrir les pauvres; ces habits inutiles pour les en revêtir; ces meubles qui se gâtent pour être employés à leur usage.

Donne-moi *les miettes*, l'argent de ce jeu, de ces folles dépenses, de ces spectacles. Donne-moi le reste de ton loisir, les heures de ton ennui, ces fades conversations. Quand le monde ne te cherchera plus, cherche-moi.

Donne-moi ce dégoût de la cour, l'infidélité de cette créature, ce dépit de t'être si souvent inutilement morfondu à la porte de ce protecteur. Ce sont *des miettes* que je te demande; auras-tu la dureté de me les refuser, à moi à qui est dû tout ce que tu as, tout ce que tu espères, tout ce que tu es?

Le Fils de Dieu dit à la Chananéenne : *Femme, que ta foi est grande!* Mais dites au Fils de Dieu : Seigneur, que l'excès de votre miséricorde est grand! Ce ne sont pas des miettes que je veux vous donner, ce sera ce que j'aurai de meilleur et de plus précieux. Disposez comme il vous plaira de mes biens, de ma réputation, de ma liberté, de ma vie; trop heureux si vous agréez le peu que je vous offrirai, et si vous me dites ce que vous dîtes à cette femme : *Qu'il te soit fait comme tu le veux*. Seigneur, c'est votre grâce que je veux en ce monde, et votre gloire en l'autre. *Amen.*

SERMON VII

POUR LE VENDREDI DE LA PREMIÈRE SEMAINE DU CARÊME.

De la fausse pénitence des derniers siècles.

Vis sanus fieri?

Voulez-vous être guéri? (S. Jean, ch. V).

Si dans la doctrine du grand Apôtre, ce qui s'est passé dans les temps d'une loi ancienne et figurative, nous marquait de loin ce qui arriverait dans la nouvelle, où la vérité devait succéder aux figures; quelle idée, messieurs, vous formerez-vous de cette piscine autour de laquelle étaient couchés tant de malades qui, par une miraculeuse vertu communiquée à son eau, recevaient la guérison de leurs infirmités, de quelque nature qu'elles fussent?

Déjà ceux qui ne connaissaient pas le vrai Dieu, avaient admiré la guérison inespérée de Naaman, lorsque soumis aux ordres d'un prophète il s'était lavé sept fois dans le Jourdain, et qu'il en était sorti aussi sain, que *si sa chair*, auparavant toute couverte de lèpre, *eût été la chair d'un enfant* (IV *Reg.*, V).

Déjà les Juifs chez qui le vrai Dieu était adoré, avaient vu de fréquents miracles qui s'étaient faits dans cette piscine mystérieuse, où l'on recevait une guérison parfaite lorsqu'un ange en avait agité les eaux. Que restait-il après cela pour les convaincre de l'infinie puissance de Jésus-Christ, sinon que cet Homme-Dieu, maître des prophètes et des anges, rendit par lui-même la liberté du mouvement à un paralytique, qui depuis plusieurs années avait inutilement attendu sa guérison? Aussi, parmi tant *de malades, d'aveugles, de boiteux et d'autres dont les membres arides ne prenaient plus de nourriture*, il en choisit un destitué de tout secours humain, et il le guérit, après lui avoir demandé *s'il le voulait être?*

Quand les saints Pères parlent de ce miracle opéré visiblement dans l'une des cinq galeries qui environnaient la piscine de Jérusalem, ils se représentent ce qui se fait invisiblement dans celle de la pénitence, lorsque *l'ange du grand conseil* en remue l'eau par la toute-puissance de sa grâce.

Je me serais contenté de vous faire voir les rapports qu'il y a entre l'une et l'autre; mais comme j'ai cru que je remporterais plus de fruit en vous montrant les abus qui se commettent tous les jours dans la pénitence de ces derniers siècles, que si je vous en expliquais la nécessité ou l'efficace, je me suis arrêté à cette idée sur laquelle roulera toute mon homélie.

Souffrez donc, messieurs, que je fasse aujourd'hui la censure de vos mœurs sur l'un des points les plus essentiels de la morale chrétienne, en vous demandant si vous voulez être guéris. Ce fut la proposition que Jésus-Christ fit au paralytique, c'est aussi celle que je vous fais après mon divin maître; ou plutôt, permettez-moi de vous dire, que c'est votre faute si vous n'êtes pas guéris, et que je vous apprenne dans un détail familier, ce qui empêche que vous ne le soyez.

Pour cet effet, je considère la pénitence telle qu'elle doit être pour justifier le pécheur, et la pénitence telle qu'est celle qui se fait ordinairement dans ces derniers siècles.

La pénitence doit être réelle et sincère; mais celle que l'on fait aujourd'hui n'est qu'une pénitence de cérémonie, et en idée, premier abus. Cette pénitence doit être sévère et mortifiante; mais celle que l'on fait aujourd'hui n'est qu'une pénitence commode et mitigée, second abus. Je suivrai de point en point mon Evangile, et j'en espère beaucoup de fruit pour la réformation de vos mœurs, si le Seigneur m'accorde la grâce que je lui demande par, etc. : *Ave.*

PREMIER POINT.

On ne peut assez déplorer l'aveuglement et la corruption du siècle où nous vivons, quand on se représente que dans les choses même les plus saintes, tout se termine souvent à de vaines et de stériles cérémonies.

Dans le baptême, cérémonie. Le parrain et la maraine s'y trouvent, parce qu'ils doivent répondre comme cautions, le père de l'enfant s'y trouve, parce qu'il faut qu'il dise qu'il lui appartient; des personnes de différents sexes s'y font des civilités réciproques; mais en se faisant une espèce d'alliance selon le monde, elles oublient presque toujours leurs engagements devant Dieu.

Dans le mariage, cérémonie. On le regarde comme un contrat civil où l'on stipule pour le bien et pour la dot; on s'engage de vivre ensemble dans un esprit d'union et de fidélité, sans prendre garde que, par la religion de son serment, on promet de s'aimer comme Jésus-Christ a aimé son Eglise, et comme son Eglise l'a aimé.

Dans la prédication, cérémonie. On s'assemble dans une église, comme on s'assemblerait dans une salle de spectacle; souvent

tout se termine à la curiosité d'entendre parler un prédicateur, et peut être au dégoût que le prédicateur a de faire parler Dieu, à une éloquence inutile à ceux qui l'écoutent, dangereuse à celui qui s'assujettit trop scrupuleusement à ses règles.

Dans l'observation des jeûnes et des jours de fête, cérémonie. Là on s'abstient de viandes, mais on flatte le goût ; on ne mange point de chair, mais on veut des poissons délicatement apprêtés. Ici, par l'interruption du travail, on prend plus de repos, quelquefois plus de divertissement, souvent plus de loisir d'offenser Dieu.

Enfin, pour m'arrêter précisément au sujet que je traite, dans la pénitence, cérémonie. Pour des péchés énormes qu'on a commis pendant tout le cours d'une année, on se contente souvent de se donner la peine d'en raconter une fois l'an, les plus gros à un confesseur ennuyé de les entendre, prompt à terminer, court à instruire, doux à absoudre. Si ce n'est pas là la vie de la plupart des gens du monde, je ne m'y connais guère; mais si c'est là faire pénitence, je m'y connais encore moins.

Sainteté d'un sacrement si sérieux et si nécessaire pour la rémission des péchés, qu'êtes-vous devenue? O temps! ô mœurs! Hélas! où en sommes-nous? Etait-ce là ce qui se faisait dans les quatre et cinq premiers siècles? Par quelle étrange fatalité; disons mieux, par quelle déplorable corruption d'esprit et de cœur; par quels scandaleux et criants désordres insulte-t-on aujourd'hui à Jésus-Christ et à son Eglise?

La pénitence est, comme le baptême et l'eucharistie, appelée sacrement de justification; avec cette différence, néanmoins, que le baptême la produit, que la pénitence la recouvre, et que l'eucharistie la suppose.

Le baptême nous donne la justification que nous n'avions pas, la pénitence nous rend celle que nous n'avions plus, et l'eucharistie augmente celle que nous avons. Le baptême nous justifie par ablution, la pénitence par expiation, l'eucharistie par application.

Le baptême est représenté par la circoncision, la pénitence par la piscine; l'eucharistie par la manne. Sans la pénitence, le baptême serait inutile aux pécheurs; l'eucharistie dangereuse et principe de mort. Il faut que la pénitence suive le baptême, et qu'elle précède l'eucharistie, qu'elle répare l'un, et qu'elle prépare l'autre. Jésus-Christ parlant du baptême dit : *Nul ne peut entrer dans le royaume des cieux, s'il ne renaît de l'eau et de l'Esprit Saint* (*Joan.*, III). Parlant de la pénitence, il dit à ceux sur qui était tombée une tour qui les avait écrasés : *Si vous ne faites pénitence, vous périrez tous aussi bien qu'eux* (*Luc.*, XIII). Parlant de l'eucharistie : *Si vous ne mangez la chair du Fils de l'Homme, et si vous ne buvez son sang, vous n'aurez point la vie en vous* (*Joan.*, VI).

Cette pénitence est donc un véritable sacrement de justification, absolument nécessaire à tout homme qui veut obtenir de Dieu la rémission de ses péchés; et si cela est, jugez combien il lui serait fatal de la réduire à une simple cérémonie. Cet homme doit concevoir une douleur sincère d'avoir offensé Dieu, et former un bon propos de ne le jamais offenser; sans cela, nulle justification, nul pardon. Que deviendrait-il donc, s'il se proposait d'autres moyens d'être guéri et absous? Vous l'avouez, messieurs et mesdames, mais souffrez que je vous montre que c'est là souvent ce qui vous arrive, et ce à quoi vous ne faites guère d'attention. Je tâcherai, pour rendre la chose plus sensible, de ne pas sortir de mon Evangile.

Les anciennes cérémonies des Juifs ne justifiaient pas, parce que ce n'étaient que de simples cérémonies, et comme parle l'Apôtre, *des éléments faibles et vides*. Or, c'est dans le même rang que la plupart des chrétiens de ces derniers siècles mettent la pénitence : en voici deux grandes preuves.

Première preuve. Les anciennes cérémonies des Juifs étaient attachées à de certains temps marqués, ou à de certaines fêtes particulières, comme lorsqu'on célébrait la fête des tabernacles, qu'on mangeait l'Agneau pascal, qu'on solennisait l'année sainte du Jubilé. La circoncision ne se faisait que le huitième jour; la purification des femmes avait un temps marqué par rapport aux enfants qu'elles avaient mis au monde; tout y était religieusement, le dirai-je? servilement observé; il y avait même dans ces cérémonies des mystères.

Il n'en est pas ainsi de nos sacrements. La grâce de Jésus-Christ qui y agit intérieurement, ne dépend ni des temps ni des lieux; souvent elle en change l'ordre, nous justifiant en des heures inespérées, et ne nous justifiant pas quelquefois, lorsque nous nous y attendions. Un chrétien passe bien du temps dans l'incertitude, bien des fêtes dans l'indévotion, bien des jours dans le danger.

Mais qu'a-t-on fait dans ces derniers siècles? On a fait du sacrement de pénitence une cérémonie, on l'a attachée aux jours, aux temps, aux fêtes; quelque pressé que l'on soit par les remords de sa conscience, on diffère jusque-là à se réconcilier. Si Pâques ne venait que longtemps après, on différerait sa confession à ces jours reculés, et jusque-là on porterait tranquillement le fardeau de ses péchés.

Je sais bien que nos grandes solennités sont plus propres à nous tirer de ce sommeil léthargique où la négligence de notre salut nous jette, et qu'il est bon d'entrer dans la piscine de la pénitence en un jour de fête, puisque Jésus-Christ entra en un pareil jour en celle de Jérusalem; mais je sais bien aussi qu'il ne laissait pas de faire en d'autres temps des cures miraculeuses pour vous apprendre, faux pénitents qui remettez votre conversion aux grandes fêtes, que vous

devez demander pardon à Dieu, dès que vous l'avez offensé; que c'est *la plus méchante de toutes les présomptions*, de se promettre à des temps reculés, une grâce purement gratuite et indépendante de tous les temps; que rien n'est plus injuste et même plus déraisonnable, que de s'exposer par un délai de pénitence, au danger d'une mort subite et d'une damnation éternelle.

Mais en vain dit-on ces raisons aux pécheurs; la cérémonie de faire ses dévotions à Pâques l'emporte sur tout autre devoir. Ce vindicatif attend à Pâques à se réconcilier avec son ennemi; jusque-là il l'accablera de calomnies, et lui fera sentir, lorsqu'il en trouvera l'occasion, tous les effets de sa rage.

Cet impudique attend à Pâques à quitter son infâme commerce; jusque-là il se flatte d'une impunité prétendue, continuant ses scandaleux désordres, dans l'espérance qu'il les expiera tous à la fois. Il a fixé sa conversion à un certain temps, c'en est assez pour se promettre que, puisqu'il ne veut pas vivre ni mourir en endurci, le Seigneur, plein de miséricorde, lui pardonnera tous les péchés qu'il commettra jusque-là.

Encore si ces pénitents ressemblaient aux malades couchés autour de la piscine, qui attendaient avec une inquiète impatience le moment de la descente de l'ange qui en devait troubler l'eau. Oh! qu'ils auraient été ravis que ce miracle se fût opéré plus tôt et plus souvent, afin de recevoir de plus prompts secours! Mais ces faux pénitents sont dans une disposition toute contraire, ils se fixent un temps éloigné pour se procurer une guérison qui serait encore plus miraculeuse, et conserver jusque-là leur maladie.

Seconde preuve. D'où vient que les cérémonies de l'ancien Testament ne justifiaient pas? c'est qu'elles se terminaient à de certaines formules, à des choses extérieures et sensibles. Quand on avait fait certains attouchements, quand on avait prononcé certaines paroles, quand on avait visité certains lieux, on se croyait quitte de toute autre chose. Mais n'est-ce pas là l'image de ce qui se passe de nos jours dans le sacrement de pénitence.

Tout y consiste en formules; loin de haïr ses péchés, de les quitter, de les détester, on se contente de les réciter. Encore, le récit qu'on en fait est-il fidèle et exact? Supposé même qu'il le soit, on en fait tranquillement une histoire, sans horreur pour le passé, sans bon propos pour l'avenir, sans douleur pour le présent.

Les actes de contrition ne se font plus maintenant qu'en formules; il n'y a plus qu'à savoir lire pour les savoir produire. On ne consulte plus son cœur pour examiner ce qui s'y passe, on jette par cérémonie ses yeux dans un livre, et l'on se croit bien contrit devant Dieu quand on a lu de belles prières où il y a quelques figures touchantes qui dictent au cœur ce qu'il doit dire.

L'absolution des pécheurs, le jugement du prêtre, cette action juridique, ne se termine souvent qu'à une simple cérémonie que Dieu, souverain juge de ce qui se passe au dedans, désavoue. Le ministre s'arrête à ce qu'on lui dit, peut-être qu'il prononce l'arrêt sans avoir sérieusement examiné la cause et qu'il applique le même remède à toutes sortes de maladies.

Pénitence de ces derniers siècles, tu es par là rentrée dans la piscine de Jésusalem, et, si je puis parler ainsi, tu es redevenue ta propre figure. Boiteux, aveugles, paralytiques, tu les guérissais tous. L'ange se contentait de troubler ton eau, sans faire aucun discernement des différentes maladies; ceux qui descendaient les premiers étaient guéris, quelque infirmité qu'ils eussent : *A quacumque detinebantur infirmitate.*

Eh! que fait-on à présent? Impudiques, avares, ambitieux, quelle distinction en fait-on dans le sacré tribunal? Y sépare-t-on la lèpre de la lèpre? Ne sont-ce pas toujours les mêmes prières à réciter qu'on leur impose pour pénitence? On déteste ses péchés par formule, on les juge par formule, on les expie par formule : Dieu pardonnera-t-il par formule?

Quand le prêtre a dit à l'enfant : *Je te baptise au nom du Père, du Fils et du Saint-Esprit;* quand, parlant en la personne de Jésus-Christ, il dit : *Ceci est mon corps, ceci est mon sang*, c'est son véritable corps, c'est son véritable sang sous les espèces sacramentelles; mais, quand le prêtre a prononcé les paroles de l'absolution, le pécheur est-il toujours justifié et absous? n'est-il pas à craindre que ce ne soit que cérémonie?

L'ange ne rebutait personne, la grâce était égale; le premier qui était descendu dans l'eau était le premier guéri. Tous les malades qui étaient dans les galeries de la piscine attendaient seulement l'heure, mais ils ne se préparaient pas, ils ne disposaient peut-être que leurs postures, pour fendre mieux la presse et être des premiers, malgré la grande foule des malades. Eh! n'est-ce pas là l'image de la plupart des pénitents? le premier qui entre dans le tribunal est le premier absous, le juge refuse-t-il la grâce à quelqu'un? Je vous demande donc si en beaucoup de choses on ne fait pas du sacrement de pénitence une simple cérémonie.

Allons plus avant, et, après avoir vu quelques rapports que la pénitence de nos jours a avec la piscine judaïque, voyons, à la honte des faux pénitents des derniers siècles, les différences que j'y trouve.

Dans la piscine, on ne choisissait pas la matière de sa guérison; si un homme y était descendu sourd et paralytique, il était guéri de sa surdité et de sa paralysie. Le malade ne choisissait pas, il ne pouvait pas dire : Je veux être guéri comme paralytique, et non pas comme sourd; l'eau de la piscine troublée par l'ange guérissait tout, la santé qu'elle donnait était universelle; les malades qui y descendaient étaient guéris de toutes leurs infirmités, de quelque nature qu'elles fussent : *A quacumque detinebantur infirmitate.*

Rougissez de honte, faux pénitents qui, par l'abus que vous faites d'un sacrement de sanctification, absolument nécessaire à votre guérison spirituelle, voudriez comme en diviser la grâce. C'est un remède universel qui guérit l'homme tout entier, ou qui ne le guérit point du tout : *Totum hominem sanum feci*, dit Jésus-Christ aux Juifs; mais souvent vous voudriez qu'il n'en fût pas ainsi à votre égard.

Vous montrez une plaie, et vous cachez l'autre; vous demandez la guérison d'une infirmité, et vous voudriez bien retenir l'autre; vous détestez votre avarice, mais vous voudriez être toujours médisants et railleurs; vous rappelez avec douleur ces emportements qui vous ont attiré de fâcheuses affaires, mais vous voudriez conserver ces contrats usuraires qui vous produisent de gros profits.

De là ces péchés qu'on dissimule, ces plaies qu'on ne montre qu'à demi et qu'on enveloppe de bandages pour empêcher qu'on n'en sente l'infection; de là ces artificieux détours sur le nombre des rechutes qu'on diminue, sur les circonstances qu'on retranche ou qu'on adoucit; de là ces demi-aveux d'un crime dont on tâche de ne pas essuyer toute la honte, ce ton plus bas que certains pénitents affectent, afin qu'un confesseur n'entende pas tout, et que d'un autre côté ils ne puissent pas se reprocher de ne lui avoir rien dit. Ils veulent qu'il ne regarde pas les choses de si près : *Intuebor, sed non prope.* Ils sont ravis de partager si bien la peine avec lui, qu'ils en aient la moitié en disant leur péché et qu'il ait l'autre en le demandant.

De là ces préliminaires qu'ils savent si adroitement employer pour s'apprivoiser avec lui, afin de lui faire deviner à demi, s'il le peut, et de s'en consoler, s'il ne le peut pas; cette adresse d'envelopper certains péchés favoris avec plusieurs autres qui ne leur coûtent pas tant à déclarer; cette petite histoire qu'ils font venir à propos de leurs prières, de leurs aumônes et d'autres bonnes œuvres, pour les faire servir comme de passeport à leurs infirmités.

De là cet abus d'un sacrement qui est intérieur, et qu'on prétend réduire à un extérieur imposant. On frappe sa poitrine, mais on ne brise pas son cœur; on baisse son corps, mais on n'humilie pas son esprit; on promet à Dieu, mais ce sont des promesses en idée; le cœur est attendri, mais il le serait bien dans un spectacle; l'imagination est échauffée, elle l'est bien par la lecture d'un livre; la pensée de l'enfer effraie, on l'est bien à la vue d'un malheureux étendu sur une roue, qui va être rompu vif; on verse des larmes, mais on en verse bien par cérémonie aux funérailles de ses amis et de ses proches.

Ce n'est pas là encore tout. Quand un homme était guéri par l'eau de la piscine, sa guérison était universelle, non-seulement quant à la maladie, mais quant au temps. Ce n'était pas une guérison suspendue ni une fièvre intermittente qui, après quelques intervalles, est suivie des mêmes accès. Un paralytique tel que celui de notre Evangile était guéri pour toute sa vie, ou s'il était affligé de maladie, ce n'était pas d'une même espèce : il fallait que ce fût quelqu'autre cause qui la produisît.

Telle doit être la pénitence établie par Jésus-Christ; ce n'est point un remède d'interruption, ce Dieu de miséricorde veut de son côté qu'il soit ferme et durable. C'est sur toi, pécheur, qu'il faut rejeter ces fréquentes alternatives du mal au bien et du bien au mal, et c'est en cela que tu abuses de la grâce du sacrement. Tu ne fais qu'aller et revenir à la piscine par une circulation de confessions et de péchés, de fidélités et d'infidélités; tu passes continuellement de Babylone à Jérusalem, et de Jérusalem à Babylone; tu reprends sans cesse les routes que tu avais quittées, vile et inconstante fille de Sion : *Vilis facta es nimis iterans vias tuas.*

A voir ce qui se passe de nos jours, ce n'est qu'une alternative de sacrements et de sacriléges (*Jerem.*, II). Ce sont les mêmes péchés, la cause intérieure y est toujours; bien loin de cesser, elle se fortifie, semblable à ces remèdes qui fixent l'humeur, mais qu'il faut prendre souvent, et qui enfin conduisent à la mort. Encore y a-t-il une grande différence à faire. Ces remèdes peuvent être utiles, quand le malade reprend ses forces dans l'intermission de la fièvre; mais dans ceux-ci la nature est si épuisée et la concupiscence agit avec une si grande violence, qu'elle rend presque toujours le mal incurable.

Enfin, à l'égard des malades qui étaient autour de la piscine, ceux dont les maladies étaient invétérées faisaient plus de compassion. Comme il fallait qu'on les mît dans l'eau après la descente de l'ange, on les plaignait de n'avoir eu personne; et il est assez surprenant que, dans une aussi grande ville que Jérusalem, un paralytique soit demeuré trente-huit ans sans avoir trouvé un homme charitable qui lui ait rendu ce bon office.

Il n'en est pas ainsi en matière de pénitence; plus on vieillit dans ses infirmités, moins mérite-t-on de compassion et de miséricorde. Un homme qui vient de commettre une faute par fragilité ou par surprise semble faire pitié à Dieu, mais un pécheur invétéré, un paralytique de trente-huit ans, qui se promet de guérir, pourvu qu'il ait un homme qui le jette dans la piscine, en est-il aussi favorablement traité? L'Ecriture et les Pères répondent que non.

Il est vrai que ses péchés lui seront remis s'il en fait une pénitence telle qu'il est obligé de faire; mais hélas! à quoi se termine-t-elle aujourd'hui? Elle doit être mortifiante et sévère, et l'on n'en veut que de douces et de commodes, autre abus qui n'est que trop commun de nos jours. J'en vais faire le sujet de mon second point.

SECOND POINT.

C'est une judicieuse réflexion de saint Cyprien (*Lib. de Singul. cleric.*), qu'en matière

de pénitence et de rémission des péchés, la grâce du Saint-Esprit, qui est une grâce sanctifiante, nous est accordée, non selon le choix arbitraire des moyens que nous prenons pour l'obtenir, mais selon l'ordre que Dieu a établi lui-même : *Ordine suo, non nostro arbitrio, virtus Spiritus sancti ministratur.*

Il est vrai que, dans l'économie du salut, rien ne se fait en nous sans nous, et que Jésus-Christ, par cette raison, demanda avant toutes choses au paralytique *s'il voulait être guéri;* mais prenez garde que ce ne doit être qu'une volonté soumise à une loi supérieure qui lui marque ce qu'il doit faire; qu'une volonté qui, excitée par la grâce, répond fidèlement à tous ses desseins; qu'une volonté qui, dans ses actions meme les plus libres, accepte, non ce qu'elle choisirait si cela dépendait de son choix, mais ce que lui prescrit le souverain médecin qui est descendu du ciel pour le guérir.

Or, voilà ce en quoi se trompent une infinité de chrétiens; ils veulent bien le rétablissement de leur santé spirituelle, peut-être la demandent-ils souvent à Dieu, peut-être attendent-ils depuis plusieurs années l'heureux moment d'une eau agitée par l'Ange du grand conseil, afin de laver dans son sang leurs robes impures; mais ce en quoi leur illusion me paraît très-dangereuse, c'est qu'ils veulent être guéris d'une manière commode, douce au gré de leurs passions et de leurs insensés désirs : comme si c'était au malade à dicter au médecin ses ordonnances, comme si leur guérison dépendait de leur bizarre et sensuelle volonté; comme si la grâce, assujettie à des moyens équivoques et arbitraires, devait se contenter des règles fautives qu'ils ont la témérité de suivre.

A voir néanmoins ce qui se passe aujourd'hui, c'est là l'aveugle prétention d'une infinité de chrétiens, et ce à quoi est réduite la pénitence de ces derniers siècles. Ils sont convaincus de la nécessité du remède, mais son amertume leur paraît insupportable. *La puanteur et la corruption ont envenimé leurs plaies* (*Psal.* XXXVII), mais ce qui en empêche la guérison est leur aveuglement et *leur folie. Ils sont tout courbés sous le poids de leurs iniquités, sans pouvoir se redresser, et le malheur est que leurs reins étant tout remplis d'illusions, il ne reste plus de santé dans leur chair : Lumbi mei impleti sunt illusionibus, et non est sanitas in carne mea.*

Faux et insensés pénitents, revenez enfin de votre erreur, et vous soumettant humblement à ce que Jésus-Christ et son Eglise vous ordonnent, examinez, pour vous instruire de vos devoirs, ce qui se passe dans notre Evangile. Vous y verrez un paralytique que Jésus-Christ guérit après lui avoir demandé *s'il veut bien l'être :* mais aussi il fait de son côté ce que ce médecin céleste lui commande, lorsqu'il lui dit *de se lever, de porter son lit, de marcher :* Surge, *tolle grabatum tuum, et ambula.* Ces trois choses ne sont pas sans de grands mystères ; car je prétends que si vous vous réglez sur elles, vous ne trouverez rien qui ne vous fasse connaître la sévérité de la pénitence que que vous êtes obligés de faire ; rien qui ne condamne la mollesse et les abus de la vôtre.

Représentez-vous pour cet effet la maladie, l'âge, l'excuse de cet homme. Sa maladie, *il était paralytique;* son âge, *il l'était depuis trente-huit ans;* son excuse, *il n'avait*, comme il le témoigne, *aucun homme qui le fît descendre dans la piscine.* Commencez-vous déjà, mes frères, à vous reconnaître à ces traits ?

Sa maladie : elle lui avait fait perdre tout mouvement et tout sentiment. Etait-ce une résolution des nerfs, ou une relaxation des fibres et des tendons ? Venait-elle d'un trop grand refroidissement, d'un épuisement de suc nourricier, d'aquosités séreuses, ou de quelque matière d'un acide vicié ?

J'en laisse la décision à ceux qui raisonnent selon les règles de l'art : mais je puis dire que tel est l'état des pécheurs. Où est leur mouvement et leur sentiment ? Les nerfs qui devraient les faire mouvoir sont relâchés, ce n'est presque plus qu'une masse de chair molle et inutile ; *leur force*, pour parler le langage du prophète, *les abandonne.* Quel froid pour les bonnes œuvres ! quel épuisement de piété et de suc de dévotion ! que d'aquosités ! que d'attachements à la terre, et, comme dit l'Apôtre, *aux éléments du monde !*

Son âge : *il était malade et languissant depuis trente-huit ans.* Il s'était comme accoutumé à cette maladie invétérée, du moins la vigueur de sa jeunesse était affaiblie et sans action : autre image de tant de pécheurs qui, par de longues habitudes, vieillissent dans leurs maladies ; de tant de pécheurs *dont les iniquités élevées au-dessus de leurs têtes tombent sur eux comme un poids* (*Ibid.*) incommode à tout autre, mais qu'ils ne sentent presque pas.

Son excuse : depuis tant d'années il n'a trouvé aucune main charitable qui l'ait levé de son lit, aucun homme assez officieux et assez vigilant pour observer le temps de l'agitation de l'eau, et le porter au bain destiné à sa guérison. N'avait-il jamais demandé ce secours ? y avait-il paru indifférent, ou lui avait-il été refusé, pendant que d'autres, soit plus riches, soit plus empressés que lui, l'avaient reçu ?

Quoi qu'il en soit, c'est là souvent le spécieux prétexte de tant de pécheurs, qui rejettent sur l'indifférence d'autrui des fautes qu'ils ne doivent s'imputer qu'à eux-mêmes. Ils ne manqueraient pas d'hommes qui les feraient descendre dans les eaux de la piscine évangélique, s'ils avaient non une velléité flottante et faible, mais une volonté absolue et ferme de se disposer à la grâce qu'ils attendent.

Il leur est cependant d'une extrême importance de guérir et de recevoir le pardon de leurs péchés : mais qu'ils ne se flattent pas mal à propos ; voici à quelles conditions il leur sera accordé : *Levez-vous*, dit Jésus-

Christ au paralytique, *emportez votre lit, et marchez.*

Il faut *se lever : Surge.* Première condition : mais quand on est malade, se lève-t-on sans peine et sans qu'il en coûte ? *Il faut se lever*, c'est-à-dire qu'il ne faut plus s'endormir dans le sein du plaisir, qu'il ne faut plus mener cette vie sensuelle, molle, oisive que l'on a menée, qu'il ne faut plus satisfaire dans le boire et dans le manger l'intempérance de ses sens. *Levez-vous*, dit l'auteur du livre Ecclésiastique, *déchargez votre estomac* de ces viandes et de ces vins que vous avez pris par excès, si vous voulez donner à votre âme de prompts soulagements : *Surge, evome, et refrigerabit te* (*Eccli.*, XXXI).

Il faut *se lever*, c'est-à-dire comme l'expliquent les Pères, s'agiter, se combattre, se faire violence pour sortir de son engourdissement, de son indolence, de sa paresse, de son sommeil, de sa langueur : *Surge, qui dormis.*

Il faut *se lever*, c'est-à-dire qu'il faut, comme David, interrompre son sommeil *pour penser à ses péchés;* qu'il faut, comme ce saint pénitent, prendre la nuit, qui est un temps de repos, pour affliger une chair que le plaisir a amollie, pour rendre à la justice de Dieu qu'on a offensé, la gloire qui lui est due, et s'attirer sa miséricorde : *Media nocte surgebam ad confitendum tibi super judicia justificationis tuæ* (*Psal.* CXVIII).

Il faut *se lever*, c'est-à-dire qu'il faut, comme l'épouse des Cantiques, réparer par une continuelle attention sur soi, la faute qu'on a faite de laisser aller l'époux ; expier par une inquiète vigilance cette mollesse qui a empêché de lui ouvrir la porte quand il frappait : *Surrexi ut aperirem dilecto meo* (*Cant.*, V).

Il faut *se lever*, c'est-à-dire qu'il faut imiter la mère de Simon-Pierre, qui, couchée et épuisée de forces par sa fièvre, se leva dès que Jésus-Christ l'eut guérie, et le servit à table : *Continuo surgens ministrabat illis* (*Luc.*, IV).

Que dites-vous à cela, pécheurs délicats et sensuels, qui ne voulez que des pénitences mitigées et commodes, qui, couchés sur la plume et sur le duvet, n'avez jusqu'ici fait aucun effort pour vous lever ? A-t-on jamais dit (c'est la réflexion que fait Tertullien), a-t-on jamais dit ou dû dire à des gens qui auraient violé la sainte loi : Demeurez en repos, prenez toujours vos mêmes divertissements, ne dérangez rien de la vie que vous avez menée ; retranchez seulement ces excès qui pourraient même nuire à votre santé (*Tert., lib. de Pœnit., c.* 10 *et* 11) ?

Leur a-t-on jamais dit, ou a-t-on pu leur dire, sans se charger de leurs péchés, et les exposer à une fatale réprobation : Contentez-vous de ne plus voir ces compagnies de jeu et de débauche ; mettez un frein à cette langue qui a médit ; bouchez ces oreilles qui ont écouté avec trop de complaisance ces airs efféminés, ces fades compliments, ces paroles équivoques et impures : faites seulement cela, et ne vous mettez pas en peine du reste ? Aurait-on eu raison de flatter leur immortification par une si pernicieuse morale ? Ne serait-ce pas affaiblir les nerfs de la discipline ecclésiastique, par une pénitence si contraire aux maximes de l'Evangile, aux sentiments de tous les Pères, aux décisions des sacrés conciles ?

Ne leur a-t-on pas dit au contraire, que si une vie douce et amie du plaisir, est une vie indigne d'un chrétien, quand même il aurait conservé la grâce de son baptême ; elle ne peut jamais être permise à ceux qui l'ont perdue ? Qu'on traite un enfant dénaturé autrement que celui qui n'a jamais manqué à son devoir, et qu'on ne reçoit pas un sujet rebelle aussi favorablement que ceux qui ont gardé à leur prince une constante fidélité ? Ne leur a-t-on pas représenté que la pénitence tire son nom de la peine, que c'est un baptême laborieux ; qu'autant qu'on s'est procuré de repos et de plaisir par une vie molle et sensuelle, autant il faut châtier une chair trop souvent révoltée, la réduire sous le joug d'une longue et humiliante servitude ?

C'est là peut-être ce que prétend Jésus-Christ, quand il dit au paralytique, non-seulement *de se lever, mais encore d'emporter son lit : Tolle grabatum tuum.* Seconde circonstance qui ne condamne pas moins que la première ces pénitences mitigées si ordinaires de nos jours.

On veut bien se lever et faire quelques efforts, mais on ne veut pas à une chair trop faible imposer d'incommodes fardeaux. On se contente d'une douleur qui effleure la superficie de l'âme, et l'on serait fâché que le corps en ressentît l'amertume. Ces pénitents délicats se résolvent bien à faire pénitence ; mais à condition qu'il ne leur en coûtera qu'une courte interruption de plaisirs, que des abstinences et des jeûnes, où l'appétit est plus réveillé que mortifié ; que des retraites, où, par une suspension de fatigantes visites, on se procure un plus doux repos; que des parures plus modestes et des tables plus chrétiennes, où, sans faire tort au prochain, on ne dépense que ce que l'on a légitimement acquis, ou hérité de ses pères.

C'est sur ce lit qu'on se couche sans presque aucun remords de conscience : tant on a d'indolence, tant une paralysie invétérée rend un homme insensible à son mal. Mais n'est-ce pas là, ô mon Dieu, *ce lit que vous avez renversé dans cette infirmité du pécheur ?* Il s'y reposait ; et bien loin que ce lit lui fût incommode, il s'y endormait comme Samson dans le sein de sa Dalila, ou comme David dans celui de sa Betsabée.

Qu'avez-vous fait, ô mon Dieu, quand l'heureux moment de la guérison de ce malade est arrivé ? Vous avez renversé ce lit, vous lui avez fait changer de place. Ce pécheur se couchait dessus, et il le porte. Il s'y reposait ; et il courbe ses épaules sous ce pesant fardeau. Les vases sacrés enlevés

du temple de Jérusalem avaient été profanés pendant les sales débauches de l'impie Balthazar ; il faut qu'ils reprennent leur premier usage, pour ne plus servir qu'au culte du vrai Dieu. Le corps et l'âme ont offensé le Seigneur; il faut que l'un et l'autre l'apaisent. Ils ont, dit Tertullien (*lib. de Pœnit.*), contracté une maladie commune, il faut qu'un remède commun les rétablisse dans leur première santé : *Communis amborum reatus ; communis et pœnitentiæ medela.*

Tes yeux, pécheur, ont jeté des regards impudiques, il faut qu'ils ne se tournent plus que vers des objets chastes et édifiants. Tes oreilles ont été ouvertes à de séduisantes chansons ; il faut qu'elles soient attentives à la sainte parole. Tes mains se sont jetées sur le fruit défendu ; il faut qu'elles embrassent la croix, et comme, dit Jésus-Christ, *qu'elles la portent tous les jours.* L'amour du plaisir a été ta passion dominante : il faut que celui de la mortification prenne sa place. Ce sera le même lit, mais au lieu que tu t'y couchais pour y prendre ton repos, tu l'emporteras comme l'instrument et le sujet de ta peine : *Tolle grabatum tuum.*

L'amour-propre ne se connaît guère à ce langage. On regarde comme des obligations arbitraires ou trop outrées des ordres si sévères. Les pénitents de nos jours, semblables à ceux dont parle saint Cyprien (*lib. de Lapsis*), ne s'approchent des sacrés ministres que pour en être réconciliés par des absolutions précipitées. Ils n'ont pas, dit-il, la patience d'attendre le temps de leur santé, ils veulent être guéris non selon les lois de l'Eglise, mais selon les fausses règles qu'ils se sont faites, sans avoir pris auparavant le véritable remède d'une satisfaction salutaire : *Non quærunt sanitatis patientiam, nec veram de satisfactione medicinam.*

Que dis-je ? je les compare à des pénitents du siècle de ce saint prélat : mais quelle différence entre les uns et les autres ! Si ces premiers chrétiens avaient renoncé Jésus-Christ, la seule violence du supplice leur avait fait faire cette abjuration ; mais aujourd'hui on le renonce au milieu des charmes d'une brutale volupté. Ils montraient des membres à moitié brûlés, un corps tout livide de coups, déchiré de verges et de peignes de fer. Mais aujourd'hui c'est une chair couverte de graisse, amollie par le plaisir, abrutie par une sensualité plus que païenne. Emporte, emporte ton lit si tu veux guérir : *Fais de ces membres qui ont servi à tes iniquités pour ta perte, des membres qui servent à la justice pour ta sanctification.*

J'ai encore une petite réflexion à vous faire faire sur ce que Jésus-Christ dit au paralytique *de marcher : Ambula.* A un homme qui auparavant n'avait aucune liberté du mouvement, c'était beaucoup de lui dire *de se lever :* à un malade si faible qu'il ne pouvait se soutenir, c'était davantage de dire de prendre son lit et de le porter : mais à un homme dont les pieds étaient encore chancelants et engourdis par sa longue infirmité, lui dire de marcher, c'est vouloir qu'il fasse des efforts que je regarderais comme impossibles, s'ils ne me paraissaient comme des marques certaines de sa guérison.

Dieu dit un jour à Ézéchiel : *Fils de l'homme, prenez vos meubles, marchez et allez d'un lieu à un autre, comme un homme qui change d'habitation et qui va faire voyage; faites pendant le jour ce que je vous ordonne, afin que les enfants d'Israël vous voient* (*Ezech.*, XII).

Ce prophète obéit, et Dieu lui fit connaître que ce qu'il avait fait en leur présence, était pour les avertir de leur changement et de leur captivité future. Mais ici, quand Jésus-Christ dit au paralytique *de marcher*, c'est afin qu'il sente mieux la liberté et la guérison qu'il a reçues; c'est afin que ce miracle qui s'est fait en sa personne paraisse avec plus d'éclat, et qu'il apprenne aux pénitents de nos jours à se donner les mouvements nécessaires pour aller d'un lieu à un autre, afin de faire connaître qu'ils ont reçu une santé parfaite : *Ambula : marchez.*

Il le fit, eh! puissiez-vous, mes chers auditeurs, en faire de même! Il alla de la piscine au temple rendre grâces à Dieu de sa guérison. Puissiez-vous (car sans cela votre pénitence ne serait qu'une pénitence imaginaire) puissiez-vous sortir de ces lieux où votre paralysie invétérée vous a retenus si longtemps, pour aller dans ceux où il reçoit le culte qui lui est dû!

Puissiez-vous quitter pour toujours ces maisons infectées de peste, où jusqu'ici vous n'avez respiré qu'un air contagieux et mortel; et venir dans ces saintes demeures d'où s'exhale *une odeur de vie à la vie*! Puissiez-vous laisser votre cruche au puits de Jacob, comme la femme de Samarie, et dire à ceux que vous avez scandalisés par vos désordres que vous n'êtes plus ce que vous étiez ! Puissiez-vous laisser *aux enfants de perdition la voies pacieuse* où ils s'égarent, pour suivre l'étroite où marchent ceux qui veulent arriver à l'heureux séjour qui en est le terme! C'est ce que je vous souhaite, etc. *Amen.*

SERMON VIII.

POUR LE SECOND DIMANCHE DE CARÊME.

De la religion chrétienne.

Hic est Filius meus dilectus in quo mihi bene complacui ; ipsum audite.

C'est là mon Fils bien-aimé en qui j'ai mis mon affection; écoutez-le (*S. Matth., ch.* XVII).

Sire, deux choses dans le mystère de ce jour en font voir la beauté et le fruit : la transfiguration de Jésus-Christ et la publication de l'Evangile. Dans la transfiguration de Jésus-Christ, le Père éternel le reconnaît pour son Fils ; dans la publication de l'Evangile, il nous le donne pour Maître. D'un côté, il nous dit : Voilà *l'objet de mon affection et de mes complaisances*; c'est ce qui fait la beauté et la grandeur de ce mystère; d'un autre, il nous avertit *de l'écouter* et de lui donner toute notre attention : c'est ce qui en fait le fruit et la conséquence morale qu'il faut en tirer.

Est-ce que le mystère de ce jour renferme de plus grands prodiges que les autres? Non, répondent les Pères, c'est plutôt une cessation de prodiges, puisque bien loin que le Verbe divin commence à paraître ce qu'il n'était pas, il a commencé à faire voir ce qu'il était par cet éclat de la divinité qu'il a laissé échapper au dehors, et qu'il avait jusqu'ici supprimé.

D'où vient donc que le Père éternel attend que son Fils soit sur le Thabor pour le reconnaître, et nous avertit de l'écouter? C'est qu'il y paraît comme l'auteur d'une religion nouvelle que l'on peut appeler la transfiguration de l'homme formée sur celle de son divin Maître. Jésus-Christ paraît dans ce mystère tel qu'il est; et la religion que nous professons nous apprend ce que nous devons être. On nous dit dans ce mystère *de l'écouter*; et nous ne commençons à nous bien connaître, qu'en lui donnant toute l'attention de notre esprit et toute la docilité de nos cœurs.

Voilà le dessein auquel mes réflexions sur l'Evangile de ce jour m'ont déterminé. On prouve ordinairement la vérité de notre religion par les miracles et par les prophéties; mais je veux qu'elle brille aujourd'hui de son propre éclat. Je ne me servirai pas de miracles : Elie qui en a tant fait disparaît. Je n'emploierai pas les prophéties : Moïse, chef des prophètes, disparaît aussi. Je prendrai Jésus-Christ tout seul, et l'homme tout seul; aussi bien nos apôtres *ne virent plus que Jésus*, après avoir entendu une voix qui leur avait dit *de l'écouter*. Cette méthode de prouver par là notre religion vous semblera nouvelle, mais quand je me serai expliqué, elle n'aura rien que d'instructif, rien même que d'édifiant.

Quand on convainc l'homme par lui-même, quand indépendamment d'autres preuves étrangères, on fait si bien qu'il se retrouve et qu'il se reconnaît, il en est non-seulement plus aisément persuadé, mais encore plus vivement touché. Or, c'est ce que je me suis proposé de faire à l'égard de la religion chrétienne, de la prouver et de vous en faire admirer la beauté en vous faisant rentrer en vous-mêmes. Ne perdez rien de mon idée, j'en vais faire tout le sujet de ce discours.

Je dis qu'il n'y a que la religion chrétienne qui nous découvre qui nous sommes; qu'il n'y a que la religion chrétienne qui nous apprenne ce que nous devons être; qu'il n'y a que la religion chrétienne qui nous fait être ce qu'il faut que nous soyons. Si elle ne nous montrait pas ce que nous sommes, elle nous laisserait dans notre ignorance; si elle ne nous apprenait pas ce que nous devons être, elle nous laisserait dans notre corruption, et, si elle ne nous faisait pas être ce qu'il faut que nous soyons, elle nous laisserait dans notre faiblesse.

Que fait-elle donc? Elle nous instruit, elle nous sanctifie, elle nous aide. En nous instruisant, elle nous fait voir sa vérité; en nous sanctifiant, sa pureté; en nous aidant, sa force. Voilà ce que doit faire une religion parfaite, et voilà ce que fait celle de Jésus-Christ.

Oui, messieurs, je ne veux que lui pour vous montrer qui vous êtes, je ne veux que vous, pour vous faire connaître qui il est. En un mot, (et je ne me lasse pas de le répéter) il n'y a que la religion chrétienne qui nous découvre ce que nous sommes; qui nous apprend ce que nous devons être; et qui nous fait être ce qu'il faut que nous soyons. C'est là, messieurs, un grand dessein, et même très-nécessaire dans le siècle où nous sommes. Plaise à la divine bonté de me donner, pour y réussir, les lumières et l'onction dont j'ai besoin, et que je lui demande par, etc. *Ave.*

PREMIER POINT.

Sire, si l'homme abandonné à ses propres lumières ne peut comprendre sa religion, il est certain que sans sa religion il ne peut se bien connaître lui-même. Ce sont là deux mystères qu'on ne saurait expliquer séparément, tant ils ont entre eux de rapport. Ce qu'il y a d'incompréhensible dans l'homme sert à expliquer ce que la religion a de plus difficile, et ce que la religion a de plus difficile sert à découvrir ce qui est incompréhensible dans l'homme. Le christianisme nous fait connaître la vérité de ce que nous sommes, et ce que nous sommes nous fait connaître l'excellence du christianisme que nous professons.

Ainsi la nature, toute corrompue qu'elle est, nous conduit par sa corruption même à la connaissance de celui que la foi nous propose pour notre libérateur; et la foi, tout obscure qu'elle est, nous fait sentir dans son obscurité même la misère de notre état, dont notre raison ne peut toute seule nous découvrir la cause. Si je m'élève un peu trop haut, représentez-vous, messieurs, que la grandeur du sujet que je traite le demande; je me rendrai plus moral et plus familier dans la suite.

Jusqu'à l'Evangile, personne n'a parfaitement connu la nature de l'homme. En effet, où est le philosophe qui ait jamais pu démêler toutes ces contrariétés qui se rencontrent dans un même homme? On dirait qu'il est tout à la fois heureux et malheureux, portant d'un côté les caractères ineffaçables de son excellence, et d'un autre les évidentes preuves de sa misère. D'où vient-il? où va-t-il? à qui ressemble-t-il? Raison humaine, ce sont des mystères que tu ne saurais découvrir.

Comment concilier cette inclination au mal, avec cet amour du bien? la lumière de Dieu gravée sur le visage de l'homme avec les ténèbres dont il est environné? ces mouvements qui l'élèvent vers le ciel avec ce poids qui le penche contre la terre? ces impétueuses saillies de la cupidité avec ces cuisants remords de la conscience? cette continuelle guerre de deux parties, dont l'une veut commander, et l'autre ne veut pas obéir?

Philosophes aveugles, vous n'y avez jamais rien compris, vous qui avez même douté si l'ouvrier qui a fait l'homme n'avait

pas manqué, ou de puissance pour y pouvoir mettre la paix, ou de bonté pour le vouloir, dit saint Augustin. Les Manichéens, qui n'ont pas admis le péché originel, se sont forgé deux principes, un bon et un mauvais; une substance de ténèbres et une substance de lumières ; et comme ils n'ont pu comprendre la contrariété qui se rencontre dans l'homme, ils l'ont rejetée sur Dieu même.

Les païens se sont partagés : les uns ont condamné Dieu, et les autres ont tâché de le justifier. Les uns ont appelé la nature une marâtre; mais n'est-ce pas là s'en prendre à son Créateur? Les autres ont dit que les âmes ont été créées avant la naissance des hommes, qui sont plus ou moins parfaits, à proportion qu'elles ont été plus ou moins criminelles ; n'est-ce pas là faire un sanglant outrage à celui qui les a tirées du néant?

Telles ont été les extravagances et les blasphèmes d'une infinité de gens. A moins qu'on ne sache les principes de sa religion, on ne connaît pas ceux de sa nature : mais quand on en est instruit, on commence à comprendre ce qui, sans ce secours, serait incompréhensible; je veux dire, avec saint Augustin, la transfusion du péché du premier homme dans toute sa postérité, comme la véritable cause de notre malheur. Si l'on voit en lui des qualités apparemment inalliables, ce n'est pas la condition de sa nature, dit ce Père, mais la peine de son péché : *Non est hominis natura sic instituti, sed pœna damnati.*

Dieu n'a pas manqué de puissance pour nous rendre parfaits, disons-nous, et il n'est pas si injuste que de nous rendre misérables, sans que nous le méritions. Notre faiblesse ne nous empêche pas de reconnaître la toute-puissance de notre Créateur ; et la peine que nous souffrons nous fait adorer avec frayeur sa justice.

Parcourons toutes les religions profanes, examinons les sectes et les opinions des philosophes : les uns nous ravaleront trop bas, les autres nous élèveront trop haut. Cette élévation n'est qu'enflure et orgueil, cet abaissement n'est que lâcheté et désespoir. Notre religion est la seule qui nous montre la source de notre misère qui vient du péché, et la source de notre grandeur qui vient de Dieu.

Tant de gens qui ont vécu avant Jésus-Christ, ou qui ne l'ont pas connu, ne savaient pas qui ils étaient : et s'ils ne le savaient pas, faut-il s'étonner de leurs erreurs et des contradictions dans lesquelles ils sont tombés? Mais du moment que la religion nous apprend la dégradation et l'effroyable chute de notre nature, par le péché de son malheureux chef, tout ce qu'on nous dit dans la suite ne nous paraît pas incompréhensible. Nous aimons mieux croire Adam pécheur et cause des fatales suites du péché dans ses descendants, que d'en rejeter la faute sur celui qui l'avait créé. Nous souscrivons à notre condamnation en déplorant notre sort, et quelque répugnance que nous ayons à nous condamner, nous devons en avoir encore davantage à blâmer un Dieu dont nous ne saurions assez admirer la sagesse et la justice.

Si ces mystères n'ont point de rapport à notre inclination, ils en ont à notre état. Ils sont élevés au-dessus de notre raison, mais ils élèvent cette raison au-dessus d'elle-même. Au milieu de cet épais nuage qui la couvre paraît un certain rayon échappé qui l'éclaire; et quoique notre indocilité s'efforce de secouer l'importun joug de la foi, une continuelle expérience de nos égarements nous fait sentir le besoin que nous avons de le porter.

Je ne désavoue pas que ce mystère ne soit toujours incompréhensible; mais avec ce mystère nous commençons à nous connaître. Quand un philosophe a trouvé un système pour expliquer les différents mouvements des cieux, il le suppose; et quelque difficulté qui se présente, elle ne le rebute pas, pourvu qu'il en explique par là beaucoup d'autres dont il ne pourrait trouver le dénouement. Dans les mathématiques combien faut-il que nous supposions de choses, et si ce que nous supposons nous conduit à la connaissance de plusieurs autres qui nous paraîtraient incompréhensibles, ne le regardons-nous pas comme indubitable?

Or, ce que l'on vous demande, messieurs, est bien plus certain et même plus aisé : on en appelle de vous-mêmes à vous-mêmes, et votre religion vous découvrant un péché dont vous portez la peine en venant au monde, elle débrouille un chaos infini que vous ne démêleriez jamais sans elle, et qui commence à se développer quand vous remontez jusqu'au principe qu'elle suppose.

Après cela serez-vous surpris de cette guerre domestique dont vous êtes le théâtre, de cette continuelle révolte de la partie inférieure contre la supérieure, de ce soulèvement de vos passions et, comme parle l'Apôtre, *de ce corps de mort* que vous portez? Dès que vous avez trouvé ce secret, mille choses vous deviennent aisées. Il vous était caché : un Dieu est venu vous l'apprendre, ne mérite-t-il pas d'être favorablement écouté? *Ipsum audite.*

Comme les païens manquaient dans le principe, ils n'avaient garde de réussir dans le reste. Ils ne savaient pas en quoi l'homme pouvait être heureux; eussent-ils su pourquoi il était misérable? Ils allaient de ténèbres en ténèbres, et s'éloignaient de la vérité à mesure qu'ils se flattaient d'en pouvoir approcher.

Religion de mon Dieu, c'est vous qui nous apprenez que le premier homme nous a, par son péché, attiré tous ces désordres et tous ces malheurs dont nous ne pouvions découvrir la véritable cause.

Cela étant, il s'agit de savoir laquelle de ces deux choses est la plus difficile à comprendre, le principe ou l'effet ; je veux dire l'homme misérable par sa nature ou l'homme pécheur dès sa naissance. Nous reconnaissons bien qu'il peut être pécheur, parce qu'il est libre; mais nous ne voyons

pas qu'il puisse être misérable sans être pécheur. Pouvoir pécher, c'est en quoi nous plaignons la nature de sa volonté qui n'est pas immuable; mais prétendre que cette nature ait été déréglée et punie sans avoir péché, ce serait blâmer la volonté de Dieu qui est la justice même.

Quand une fois l'esprit de l'homme a compris cette vérité, l'application qu'il en fait instruit à peu près comme celui qui, ayant demeuré longtemps à chercher le mot d'une énigme, prend plaisir, quand il l'a trouvé, à en faire l'application. Il découvre dans la beauté du sens l'intelligence des paroles, et dans l'intelligence des paroles la beauté du sens. Mon Dieu, je suis moi-même cette énigme que je ne pouvais expliquer; vous m'avez dit le mot : en voilà assez pour me trouver et me faire connaître qui je suis.

Prenons les choses séparément. Mon intérêt à part, je ne puis croire qu'il y ait de l'injustice ou de la faiblesse en Dieu, puisque dès-là je détruirais l'idée que j'en dois avoir; mais quand même je regarderais mon intérêt personnel, l'idée que j'ai de moi-même peut mieux compatir avec le crime, que celle que j'ai de Dieu, avec l'impuissance ou l'injustice.

D'ailleurs, quand on dit que le péché appartient plutôt à la nature qu'à la personne; que cette nature a été souillée par la prévarication de celui qui en est le chef, j'ai moins de peine à m'avouer misérable, parce que je suis criminel, que de dire que je suis criminel, parce que je le suis avec tous les autres.

Mais, me direz-vous, n'y aurait-il pas quelque injustice en Dieu de me punir pour une faute qui ne vient pas de moi, mais de ceux à qui j'ai le malheur d'appartenir? A cela deux réponses.

Première réponse. Il est assez ordinaire de voir des enfants punis pour un crime de lèse-majesté en premier chef que leurs pères auront commis : on les dégrade, on rase leurs maisons, leur nom est en horreur dans tout un Etat. Un père lépreux ou attaqué de la goutte n'engendre-t-il pas des enfants sujets à ces mêmes maux? Nous étions tous, dit saint Augustin, enfermés en Adam, comme les fruits le sont dans leur racine et les ruisseaux dans leur source : Un mauvais arbre porte-t-il de bons fruits? Des eaux saines et pures sortent-elles d'une source empoisonnée (*D. Aug.*, *lib.* VII *contr. Julian.*, *c.* 12; *Serm.* 49 *de Diversis*)?

Seconde réponse. Si notre religion nous fait connaître en Dieu un excès de justice, elle nous fait voir en même temps un excès de miséricorde, puisqu'il est descendu du ciel en terre pour nous délivrer de nos misères. Nous reconnaissons l'excès de la justice de celui qui nous a condamnés, mais nous reconnaissons aussi la grandeur de la plaie par la grandeur du remède qui devait la guérir. Notre misère nous fait sentir notre faute, et notre faute nous fait admirer notre pardon. Nous nous condamnons en nous plaignant, et en nous condamnant nous nous consolons. Ainsi ce que nous sommes nous fait comprendre la beauté de notre religion, et la beauté de notre religion nous fait connaître qui nous sommes. Elle va même plus loin, elle nous apprend ce que nous devons être.

SECOND POINT.

Il n'est guère de gens qui ne sachent, puisque les païens même ne l'ont pas ignoré, que tous les devoirs de l'homme se réduisent à trois principaux qui renferment tous les autres : à ceux qui le regardent, à ceux qui regardent le prochain, à ceux qui regardent Dieu. Mais ces grands hommes qui ont autrefois fait l'apologie de notre religion, ou qui se sont appliqués à en faire connaître l'excellence et la pureté, ont montré par des preuves invincibles qu'elle seule, préférablement à toute autre secte, a appris à l'homme à s'acquitter de ces trois devoirs.

Et pour commencer par le premier : dans quelle autre religion que dans la nôtre l'homme a-t-il appris non-seulement ce qu'il est, mais encore ce qu'il doit être; non-seulement les obligations dont il est chargé, mais encore la plus belle et la plus sûre manière de les remplir? Ce n'est qu'une volupté brutale chez l'épicurien, qu'une vaine enflure chez le stoïcien, qu'un grossier attachement à un bonheur temporel chez le Juif.

Le chrétien est le seul à qui sa religion fait connaître ce qu'il y a de plus sublime et de plus parfait; le seul qui apprend à mesurer ses devoirs sur son ardeur à tendre à la perfection de son état; le seul qui prenant le véritable esprit de cette religion, sait l'obligation qu'il a de s'oublier, de se mépriser, de se renoncer, de se haïr, s'il veut profiter de l'instruction que lui fait ce divin Maître qu'on lui dit aujourd'hui d'écouter : *Ipsum audite.*

Dans ce premier devoir sont renfermés tous les autres qui le regardent. L'oubli de soi-même, chose étrange! va jusqu'au mépris, ce mépris jusqu'au renoncement, ce renoncement jusqu'à la haine; oubli par rapport à son exil, mépris par rapport à son indignité; renoncement, par rapport à ses imperfections; haine, par rapport à sa malice.

Eloigné de sa patrie, il doit s'oublier, de peur que trouvant sa satisfaction dans le lieu de son bannissement, il ne perde de vue *cette cité permanente* qui doit être le grand objet de ses désirs.

Ne trouvant chez soi que l'ignorance et le péché, tout le porte à se mépriser; car de quoi se glorifierait-il? Serait-ce de sa naissance? Dieu pouvait lui donner d'autres parents et le faire sortir de la plus obscure de toutes les familles. De ses talents? il les a reçus, et souvent il en abuse; de son or et de son argent? mais le veau d'or que les insensés Juifs adoraient, n'était qu'un veau tiré d'un moule qu'ils s'étaient fabriqué; de ses belles actions? elles ne servent qu'à éblouir les autres, et ordinairement qu'à le tromper lui-même.

Ce n'est pas assez qu'il s'oublie et qu'il se méprise, il faut qu'il se renonce et qu'il se

haïsse. Etrange obligation que Jésus-Christ seul pouvait nous imposer, dit saint Chrysostome (*D. Chrys., hom.* 56 *in Matth.*)! Nous n'avons point de plus grand ennemi que ce corps que saint Paul appelle *un corps de péché;* il faut donc, conclut de là ce Père, le traiter, non-seulement comme un étranger qu'on oublie et dont on se soucie fort peu, mais comme un homme dont on reçoit tous les jours de mauvais offices, et qu'on abandonne lorsqu'on le maltraite, qu'on le met en prison, ou qu'il lui arrive quelque disgrâce.

Or, c'est là, dit saint Chrysostome, ce que Jésus-Christ veut que nous fassions, par rapport à nos vices et à nos mauvais désirs. Il ne dit pas seulement en termes généraux de ne point pardonner à notre corps les maux qu'il nous fait, il veut que nous punissions ses mouvements déréglés, que nous réprimions par la sévérité évangélique ses appétits sensuels, que nous le traitions comme un ennemi que nous haïrions; encore y a-t-il cette différence qu'il est défendu à un chrétien de haïr ses ennemis, et qu'il doit se haïr lui-même.

Mais, me direz-vous, est-il rien de plus conforme à la nature et à la raison que l'amour-propre? Peut-on s'empêcher de s'aimer? Quand même il semble qu'on se soit quitté, ces petits détours, comme autant de lignes de circonférence, ne viennent-ils pas se réunir à un même centre? Et moi je prétends que c'est par là même que nous devons nous renoncer et nous haïr. Je prétends que cette haine de nous-mêmes n'a rien que de conforme à la droite raison, et que si la religion chrétienne devait mettre l'homme dans un état de perfection, c'était par là qu'elle devait commencer.

Que demande cet amour-propre? Que tout le monde nous aime; et comme tous les hommes demandent naturellement la même chose, ce désir est d'autant plus injuste que l'exécution en paraît impossible. Il s'agissait d'établir une religion, c'est-à-dire une société de fidèles, dont les inclinations fussent pures, sous une loi capable d'établir entre eux une douce et sainte paix. Or, n'est-ce pas l'amour-propre qui détruit les sociétés les plus unies? N'est-ce pas de là que viennent les plus sanglantes guerres dans les Etats, les plus fatales et les plus implacables divisions dans les familles?

Si l'on regarde, même selon les vues du monde, ce commandement de Jésus-Christ, la plus fine politique a-t-elle jamais pu rien imaginer de plus prudent que ce que la sagesse de Dieu a établi sur cet article? Mais il n'appartenait pas à la politique des hommes d'aller jusqu'au cœur. Celui qui seul le connaît pouvait le dompter et le réduire sous sa loi, par rapport même à ses intérêts. Et si vous voulez donner un nom à la religion chrétienne, qui ait quelque conformité avec la prudence des hommes, je vous permettrai, avec saint Augustin, de l'appeler la politique du cœur.

C'est elle seule qui en découvre les secrets, qui en sonde l'abîme, qui en développe les mystères, qui sait ce qui lui convient et ce qui lui nuit. C'est elle seule qui peut lui faire dire : Je suis gagné, mon Dieu, je vous rends les armes; si vos commandements me paraissent difficiles, ils me semblent justes; j'avoue que c'est ainsi que je devrais être, quoique je sente beaucoup de répugnance à le devenir. Nulle autre religion que la vôtre n'a su mettre la paix dans mon cœur, établir une parfaite union et un amour sincère parmi les hommes : seconde raison qui en fait voir la pureté, et le droit qu'elle a de sanctifier ceux qui l'embrassent.

En effet, la religion de Jésus-Christ n'a rien que de charmant, rien qui ne lie dans une même société les esprits et les cœurs; rien qui n'épanche l'âme hors d'elle-même, pour faire du bien au prochain, au lieu qu'en suivant les lois du monde, on ne le traite qu'avec une rebutante dureté, véritable source d'une infinité de malheurs et de crimes.

Je ne puis penser qu'avec horreur à ces lois barbares qui régnaient autrefois chez les païens : à celles des Douze-Tables, qui donnaient aux créanciers la cruelle licence de couper en pièces le corps vivant d'un débiteur insolvable; à un mari celle de tuer sa femme qui se serait enivrée, ou qui aurait fait faire de fausses clefs. Je ne puis penser qu'avec horreur à ces lois de Lacédémone, qui regardaient le larcin comme une marque d'adresse, et qui ne condamnaient un voleur que lorsqu'il était pris sur le fait; à ces autres lois qui punissaient de mort tous les serviteurs d'une maison, lorsqu'un d'eux avait tué son maître, sous ce prétexte qu'ils ne l'avaient pas bien gardé.

Il n'en est pas ainsi de votre religion et de vos lois, ô divin législateur des hommes! Non-seulemement vous défendez tout meurtre et toute cruauté : vous dites qu'il vaut mieux souffrir une injustice que la faire; abandonner sa robe à celui qui la prend, que ravir à son prochain celle qui lui appartient. Non-seulement vous voulez qu'on aime ses amis, et ceux dont on aura reçu quelques bons offices, mais encore ses ennemis dont on aura essuyé les persécutions les plus dures, et les injures les plus atroces.

Peuple chrétien, ayez toujours devant les yeux de si saintes lois; respectez en toutes choses la grandeur et la pureté de votre religion; et, si vous voulez vous sanctifier, pratiquez-en fidèlement toutes les maximes. Pères, apprenez-la à vos enfants; maîtres, à vos serviteurs; supérieurs ecclésiastiques et laïques, à ceux que la Providence a confiés à votre conduite.

Que tous ceux qui vous connaîtront la trouvent écrite, non plus sur des tables de pierre, mais dans vos mains; non plus sur des bandes de parchemin, mais dans vos cœurs; et, si l'on vous demande qui est ce législateur à qui vous obéissez avec tant de fidélité, et pour qui vous combattez avec tant de zèle, dites que ce ne sont ni les mages de Chaldée et de Perse, ni les brachmanes et les gymnosophistes des Indes, ni les

Romains polis, ni les Grecs savants, ni Platon, avec ses idées et sa république; mais l'unique Maître de tous les hommes, que le Père éternel regarde comme son Fils bien-aimé, et qu'il veut que vous écoutiez.

Sous l'asile d'une religion si pure, et même si utile au bien public, la liberté, l'honneur, la vie du prochain sont en assurance; la fidélité et l'union règnent dans les mariages; la sincérité dans les amitiés; la bonne foi dans le commerce; la justice dans le barreau; l'intégrité dans le maniement des affaires publiques : le prince en est mieux servi, les peuples en sont plus heureux.

Sire, quand je parle de la sorte, qu'elle douce et charmante consolation à Votre Majesté d'avoir pour la loi du Seigneur le même respect que vos sujets ont pour vos ordres; d'apporter autant et plus de zèle à rendre respectable la religion de vos pères, que tous les bons Français en ont de défendre les intérêts et la gloire de votre sacrée personne?

On verra dans les fastes de cette monarchie, non-seulement les ennemis du dehors, que Votre Majesté a vaincus, mais encore les impies du dedans qu'elle a réprimés; non-seulement les limites de son royaume qu'elle a poussées bien loin, mais encore le soin qu'elle a pris d'étendre celles de la foi chez les nations les plus reculées; non-seulement les nouveaux peuples qu'elle a conquis, mais ses sujets errants qu'elle a fait rentrer dans le sein de l'Eglise.

C'est là, sire, ce qui vous attire les bénédictions du ciel, et ce qui peut rendre votre règne heureux. Car, comme remarque saint Augustin, ce qui fait le bonheur des princes et des Etats, vient de la pureté de la religion qu'ils professent, et du soin qu'ils prennent d'en faire observer les lois (*D. Aug. epist.* 138, *in novissima edit.*, *et alias* 5). Ils font régner Dieu, Dieu les fait régner; l'Evangile en fait la police et la félicité tout ensemble. Le bien d'un Etat est un bien commun; mais jamais il n'est plus en assurance que lorsqu'on y trouve une même union de cœurs et de sentiments.

Enfin, le principal dessein de cette religion est de sanctifier le chrétien, en l'obligeant de rendre à Dieu, par le culte et l'amour le plus pur, ce qui lui est dû.

Plaisantes divinités que celles des païens, qui ne se faisaient pas aimer des hommes! Plaisants adorateurs que ces hommes qui n'aimaient pas les dieux qu'ils adoraient! Il y avait quelque chose qui empêchait secrètement le cœur de se donner à des idoles sourdes et insensibles. Le démon avait pu tromper l'esprit, mais il n'avait pu engager le cœur à un amour sacrilége : un je ne sais quel instinct le réservait pour le véritable Dieu.

La loi de son amour appartenait aux Juifs, et encore plus aux chrétiens, dont la religion devait enchérir sur la leur. Les faux dieux, comme les tyrans, ne se souciaient pas qu'on les aimât, pourvu qu'on les craignît : le véritable, comme un roi légitime, veut être aimé de ses sujets; il paraît même plus jaloux de régner sur eux par amour que par autorité.

Il n'en fallait pas davantage à Tertullien pour se railler des idolâtres, et les convaincre par eux-mêmes de la vérité de notre religion. Je ne veux, leur disait-il, que les soupirs de votre cœur pour vous faire connaître la différence de vos dieux d'avec le mien. Quand il vous arrive quelque disgrâce, ou que vous êtes menacés d'un grand danger, est-ce le Capitole, est-ce le ciel que vous regardez? Je ne veux point d'autre preuve de ma religion que votre cœur; je me borne à ce grand témoignage d'une âme naturellement chrétienne (*Tertul. in Apolog.*).

On ne peut se tromper là-dessus. La première idée qu'on a du vrai Dieu est de le regarder comme le souverain bien de l'homme; il ne faut pour cet effet, ni effort d'imagination, ni raisonnement de philosophe, ni spéculation subtile. Le cœur de l'homme est fait pour Dieu, c'est Dieu qu'il cherche, c'est pour Dieu qu'il soupire : c'est en Dieu qu'il trouve son vrai repos : et ce en quoi notre religion nous console, c'est qu'elle ne nous invite pas seulement de l'aimer, mais que même elle nous le commande.

Nécessité charmante, dit saint Augustin, d'aimer celui sans l'amour duquel on ne peut être que misérable! mais nécessité que ma religion m'impose, pour me faire connaître ce que je dois être, et qui même me fait être ce qu'il faut que je sois. Non-seulement elle m'instruit par sa vérité, non-seulement elle me sanctifie par sa pureté, elle m'aide encore par sa force. J'achève, par cette troisième considération, ce que j'ai à vous dire sur ce sujet.

TROISIÈME POINT.

Trois choses sont nécessaires à l'homme, afin qu'il devienne ce qu'il doit être : l'exemple, le secours, la récompense : l'exemple, pour le conduire, le secours pour l'aider, la récompense pour l'animer. Or, je me hâte de vous dire que la religion chrétienne nous procure ces trois avantages.

Quel exemple! Il fallait, dit Lactance, que notre législateur fût Dieu et homme tout ensemble, afin que d'un côté sa majesté nous imprimât du respect, et que d'un autre, il y eût entre lui et nous une espèce de proportion (*Lact.*, *lib.* IV *Instit.*).

Tel est le modèle que notre religion nous propose : un Dieu incarné, attendu depuis quatre mille ans; un Dieu dont la naissance, les actions, les miracles, les persécutions, les souffrances ont été prédites par autant de gens qu'il y a eu de prophètes.

Imaginez-vous plusieurs peintres qui, sans s'être vus ni parlé, auraient travaillé séparément, et en différents temps, à un tableau : dont l'un aurait fait la tête, l'autre l'estomac, celui-là les bras et les mains, celui-ci le bas du corps et les pieds: que diriez-vous, si en rejoignant toutes ces pièces séparées, on y trouvait une si juste proportion, qu'il en sortît le plus beau portrait du monde? Vous

diriez sans doute qu'il fallait qu'un même esprit eût conduit ces mains et ces différents pinceaux.

C'est ainsi qu'il faut regarder tous les prophètes ensemble, par rapport à Jésus-Christ. Isaïe décrit sa naissance et sa mort; Daniel, le temps de sa venue; Jérémie, le mérite de ses souffrances; Baruc, son incarnation. Zacharie prédit l'établissement de son Eglise, et Amos le crime exécrable des Juifs; Malachie désigne son précurseur; David parle de sa divinité et de l'adoration des rois, etc.

Tous ces mystères ont été prévus. Mais, lorsqu'il est venu dans la plénitude des temps, quelle morale a-t-il enseignée, et par combien d'exemples l'a-t-il soutenue? Jamais s'en est-il trouvé aucune qui ait été aussi généreuse dans le pardon des injures, aussi désintéressée et charitable dans l'usage des richesses, aussi patiente dans l'adversité, aussi humble et aussi modérée dans la prospérité? S'est-il jamais trouvé aucune morale qui, comme celle de Jésus-Christ, ait poursuivi le péché dans tous ses retranchements, et, pour ainsi parler, dans tous ses âges? Dès sa naissance, en défendant les pensées impures et les mauvais désirs; dans son progrès, en condamnant ses habitudes invétérées; dans ses excuses, en démêlant ses faux prétextes; dans ses coutumes, en frappant d'anathèmes la contagion de ses scandales? Que dirai-je de sa fidélité dans ses promesses, de sa sincérité dans ses paroles, de son désintéressement dans ses bienfaits, de son humilité et de sa mortification dans les honneurs et dans les plaisirs, de sa régularité et de sa pureté dans toute sa conduite?

Voudriez-vous une autre idée d'un homme parfait que celle du chrétien formé sur le modèle de son divin maître? Et, en voyant quelques-uns de ses disciples, ne vous écriez-vous pas : Voilà comme a parlé, voilà comme a souffert, voilà comme a vécu cet Homme-Dieu dans les jours de sa chair? Après avoir lavé les pieds de ses apôtres, il leur a dit : Je vous ai montré l'exemple afin que vous fassiez ce que j'ai fait. Eh! quel changement, quelle réformation de mœurs, quelle sainteté cet exemple n'a-t-il pas produits?

Si j'en demeurais là, peut-être m'accuseriez-vous de favoriser les erreurs de ces hérétiques, si connus sous le nom de pélagiens, qui ne demandaient qu'un bon fonds d'âme, que la connaissance de la loi et l'imitation de Jésus-Christ, pour le salut, et qui, donnant presque tout au libre arbitre, laissaient très-peu de choses à la grâce médicinale et toute-puissante de ce divin Sauveur.

Non, non; nous reconnaissons avec les papes Innocent et Zosime, avec les conciles de Diospolis, de Carthage, de Milève, et généralement avec toute l'Eglise, l'indispensable nécessité d'une grâce intérieure et sanctifiante que cet Homme-Dieu nous a méritée par sa mort : mais nous disons en même temps, qu'outre les bons exemples qu'il nous a montrés, il nous donne de puissants secours pour travailler avec fruit à l'ouvrage de notre sanctification.

Quelle apparence en effet d'accomplir des commandements si difficiles et si contraires à la nature corrompue, sans une grâce qui vînt au secours de notre infirmité (*D. Aug., in Psal.* CXVIII)? *La loi a été donnée par Moïse*, dit l'Apôtre, *mais la grâce et la vérité sont venues de Jésus-Christ; le péché a abondé, mais cette grâce a été surabondante* (*Rom.*, VII). Le péché a été montré et condamné par la loi; mais il a été arrêté et vaincu par Jésus-Christ. La loi a fait voir la plaie, mais la grâce l'a guérie. *La loi*, quand elle est seule, *n'est qu'une lettre qui tue, mais la grâce qui est donnée est un esprit qui vivifie* et qui fait observer cette loi.

J'admire dans la religion que je professe sa pureté dans sa discipline, sa sagesse dans son économie, sa dignité dans ses sacrements, son enchaînement dans ses mystères. J'admire même de quelle manière elle se sert des gentils pour la matière de ses conquêtes, des hérétiques pour la découverte de sa doctrine, des schismatiques pour la preuve de sa fermeté, des Juifs pour la perfection de sa loi. Elle invite les uns, elle exclut les autres; elle abandonne ceux-ci, elle surpasse ceux-là. Elle offre à tout le monde le moyen de se sauver, soit qu'elle instruise les ignorants, soit qu'elle corrige les pécheurs, soit qu'elle ramène dans la bonne voie ceux qui s'en sont écartés.

Voilà ce que j'admire; mais j'admire encore plus le principe d'où viennent tous ces surprenants effets. Car quoi de plus admirable que la grâce que Jésus-Christ nous a méritée par sa naissance, ses travaux, son sang? Elle prévient l'homme, et elle coopère avec lui; elle a de la force et de la douceur, de la complaisance et de la majesté. Elle attend notre cœur par bonté, elle le surprend par artifice, elle le dompte par autorité; elle le change sans le détruire, elle le blesse sans l'offenser, elle fait de lui ce qu'elle veut sans le violenter. Victorieuse sans tyrannie, prévenante sans contrainte, gratuite sans égard à la condition des personnes.

Dans quelle autre religion a-t-on vu des changements si prompts et si merveilleux? Les politiques et les sages païens, avec tout leur raffinement et toute leur morale, ont-ils jamais fait quitter le vice, et embrasser la vertu avec autant de promptitude et de succès, que l'Evangile avec cinq ou six de ses sentences? Vous seul, ô mon Dieu! qui tenez les cœurs des hommes entre vos mains, pouvez leur donner tous les secours dont ils ont besoin pour leur sanctification.

Vous seul pouvez charmer leurs maux par des consolations infiniment plus douces, que n'est la turbulente joie des adorateurs du monde dans leur riante prospérité; et j'aimerais mieux être affligé jusqu'à la fin de mes jours dans votre maison, que de me divertir, pendant toute une éternité, avec les impies, si les impies pouvaient se flatter d'une éternité de plaisirs.

Oh! que votre grâce est admirable et toute-

puissante ! Oh ! quelle a de pouvoir sur les esprits et sur les cœurs ! C'est, messieurs, dans la religion où nous avons le bonheur d'être élevés, que le Seigneur nous la donne, cette grâce. C'est là qu'il nous enseigne, d'une manière si efficace, que celui qui est son vrai disciple, voit non-seulement le bien qu'il est obligé de faire, mais qu'il l'aime en le connaissant, et qu'il l'accomplit en l'aimant : *Ita docet, ut quicumque didicerit, non tantum cognoscendo videat, sed etiam volendo appetat, agendoque perficiat ;* ce sont les paroles de saint Augustin (*D. Aug.*, *lib. de Gratia*, *c.* 14).

Que dirai-je des récompenses que cette religion nous promet? En trouverons-nous de semblables parmi celles des païens? Des religions sans nombre ont ignoré ou nié l'immortalité de l'âme, et celles mêmes qui l'ont crue, n'ont promis aux gens de bien qu'une félicité ridicule et imaginaire. Ils l'ont limitée, comme Platon, à si peu d'années ; ils l'ont soumise, comme Porphyre, à tant de vicissitudes ; ils l'ont, comme Epicure, rendue si monstrueuse ; ils l'ont fait consister en des biens si matériels et si indignes de la vaste capacité du cœur de l'homme, qu'on l'a toujours regardée incapable de le satisfaire.

Il est cependant de la majesté d'une religion d'attirer l'homme par l'espérance d'un bonheur solide et permanent. Car aurait-il entièrement oublié la noblesse de son origine; et comme il vient de Dieu, ne soupire-t-il pas vers lui, sans que même il s'en aperçoive? Or, c'est là l'avantage de la religion chrétienne, et l'autorité qu'elle se donne par l'attente d'un bonheur universel, d'un bonheur sûr, d'un bonheur éternel qu'elle promet.

Je dis d'un bonheur universel où tout homme peut atteindre. Il ne faut pour l'acquérir ni une grande élévation de génie, ni une laborieuse contemplation des choses célestes ; les plus ignorants y ont leur droit comme les plus habiles. Il ne faut ni l'acheter par de grosses sommes, ni se faire par une prospérité présente un chemin à la future : ceux qui sont pauvres et affligés sont invités à sa possession préférablement à d'autres. *Bienheureux sont les pauvres de cœur, parce que le royaume des cieux leur appartient ; bienheureux sont ceux qui pleurent, parce qu'un jour ils seront consolés.*

Je dis d'un bonheur sûr, où nul n'est frustré de son espérance. Quelle consolation serait-ce à un laboureur, si des gens de bonne foi lui promettaient que, pourvu qu'il mît dans son champ de bonnes semences et qu'il eût soin de le cultiver, il en tirerait une abondante récolte, malgré toute la malignité des saisons? Mais nul ne peut répondre de ces événements bizarres : notre religion est la seule où, pour m'expliquer avec saint Paulin, nous semons, non sur une terre dont la fécondité est fort équivoque, mais sur l'immuable vérité d'un Dieu qui ne peut jamais nous manquer : *Non apud dubiam terræ fidem, sed Dei incommutabilem veritatem.*

Je dis d'un bonheur éternel : *Le ciel et la terre passeront*, mais la félicité de l'homme de bien ne passera jamais. *Le monde se réjouira et vous serez affligés*, a dit Jésus-Christ à ses apôtres ; *mais vous vous réjouirez et nul ne pourra vous ravir votre joie.* Réflexion qui a peuplé tant de déserts, qui a donné à l'Eglise tant de confesseurs, tant de saintes vierges, tant de pénitents, tant de martyrs, et qui ne servira qu'à vous confondre si, vivant dans une même religion, vous ne profitez pas des exemples qu'elle vous montre, des grâces qu'elle vous offre, des récompenses qu'elle vous promet.

Elle vous montre qui vous êtes ; mais peut-être voulez-vous l'ignorer ; elle vous apprend ce que vous devez être, mais peut-être cette instruction vous chagrine ; elle vous offre ce qui vous est nécessaire pour devenir ce qu'il faut que vous soyez, mais peut-être refusez-vous de si charitables secours.

Enfants des hommes, jusqu'à quand aimerez-vous la vanité et chercherez-vous le mensonge? C'est donc en vain que Dieu, dans la religion où il vous a élevés, vous a montré la bonne voie et vous a offert les secours dont vous avez besoin pour y marcher. Non, mes chers auditeurs, ce ne sera pas en vain si, véritablement marris d'avoir abusé de ses grâces, vous lui dites avec Augustin pénitent : Vous êtes éternel, ô mon Dieu, mais votre colère contre nous n'est pas éternelle; ayez pitié de votre créature qui n'est que terre et que cendre. Otez de mon âme les taches qui la défigurent et qui la rendent si difforme à vos yeux; *éclairez l'œil* de mon esprit qui est tout ténébreux, *afin qu'il ne s'endorme jamais dans la mort* (*Aug.*, *lib.* VII, *Conf.*, *c.* 8).

C'est par votre miséricorde infinie que vous nous avez appris à vous connaître et à nous connaître nous-mêmes. Incapables de découvrir la vérité, vous nous avez ouvert les livres saints qui en sont les dépositaires ; la simplicité de leur langage vous a attiré toutes les nations de la terre, et vous en avez fait un chemin public pour aller à vous. Ecoutez mes gémissements et ne permettez pas que je flotte davantage sur la mer orageuse de ce monde (*Idem. lib.* VI. *Conf. c.* 5). Conduisez vous-même ma course, soyez mon guide ici-bas et ma couronne dans la bienheureuse éternité. *Amen.*

SERMON IX,

POUR LE LUNDI DE LA SECONDE SEMAINE DE CARÊME.

De la conversion différée.

Ego vado, quæretis me, et in peccato vestro moriemini. *Je m'en vais, vous me chercherez, et vous mourrez dans votre péché* (*S. Jean, ch.* VIII).

Voici, chrétiens, trois paroles bien terribles : un Dieu qui quitte les pécheurs, une mort qui les surprend, un péché qui les damne.

Toute notre occupation en ce monde doit être de chercher Dieu, de faire pénitence, de nous préparer à la mort; mais chercher Dieu et ne pas le trouver, faire des projets de pé-

nitence et n'en avoir plus le temps; vouloir se préparer à la mort et en être surpris, rien de plus affligeant, rien de plus terrible.

Toutes ces circonstances néanmoins sont spécifiées dans les paroles de mon texte : *Je m'en vais!* Quelle séparation! *Vous me chercherez!* Quelle inquiétude! *Vous ne me trouverez pas!* Quel chagrin! *Vous mourrez!* Quelle nécessité! *Vous mourrez dans votre péché!* Quel malheur!

Naître dans le péché, c'est un grand malheur; mais il y a un remède, c'est le baptême. Vivre dans le péché, c'est un plus grand malheur; mais il y a un remède, c'est la pénitence. Mais mourir dans le péché, c'est de tous les malheurs le plus grand : le baptême est inutile, la pénitence est imaginaire et inefficace, il n'y a plus de remède.

Le jugement, la mort, l'enfer nous font trembler. Le jugement nous fait trembler : un Dieu y paraîtra; mais ici c'est un Dieu qui s'en va. La mort nous fait trembler : cependant, quelque terrible qu'elle soit, elle nous consolerait, si elle était sans péché; mais elle n'a rien que de désolant et de fatal quand le péché l'accompagne. L'enfer nous fait trembler : on n'y trouvera jamais un Dieu favorable, mais on sait qu'on ne l'y peut trouver; et ici il est bien terrible de le chercher quand on espère le trouver, et qu'on se voit frustré de son attente.

A toutes ces réflexions en voici une que j'ajoute et que j'ai faite sur ces paroles de mon texte. Ordinairement on ne les applique qu'à ces pécheurs endurcis qui attendent le moment de leur mort pour se convertir, et qui prétendent que, quand ils différeraient jusque-là, ces menaces ne les regardent pas. Ce ne sont pas là cependant ces pécheurs que j'attaque : j'attaque précisément ceux qui, convaincus qu'il faut se convertir au plus tôt, remettent de jour en jour leur conversion. Ils savent qu'ils ne faut point attendre aux dernières extrémités de la vie à s'acquitter de cet important devoir; ils en feraient même dans le besoin de vives leçons aux autres; cependant ils diffèrent toujours et ne se convertissent pas. C'est à eux que j'adresse ces paroles de Jésus-Christ : *Je m'en vais, vous me chercherez et vous mourrez dans votre péché.*

Déplorable sort qui est peut-être le vôtre, messieurs et mesdames! C'est beaucoup si sortant de ce sermon vous promettez à Dieu de vous convertir; et moi, en le commençant, je vous dis que si vous promettez de le faire et si vous en restez-là, vous êtes dans un très-grand danger de ne vous convertir jamais, pour deux raisons qui vont faire tout le partage de ce discours. Vous vous rendrez par vos délais incapables de travailler utilement à votre conversion : première raison. Vous vous rendrez par vos délais indignes de l'obtenir de Dieu : seconde raison.

Parlez, Seigneur, à ces pécheurs indolents : j'ai besoin pour les ébranler de toute la force de votre voix, sans laquelle celle des hommes est fort inutile à ceux qui l'écoutent et très-dangereuse à ceux qui parlent : ne me refusez pas cette grâce, je vous la demande par, etc. : *Ave.*

PREMIER POINT.

Rien n'est plus profond ni plus impénétrable que le cœur de l'homme. D'un côté la tyrannie de ses passions qui se détruisent et qui se fortifient tour à tour; d'un autre, la multitude des faux prétextes qu'il apporte pour faire son apologie fait qu'on ne sait par où le prendre, pas même comment le connaître. S'il n'y avait que cette multitude de prétextes, on tâcherait de lui en montrer la fausseté; s'il n'y avait que cette rapide et bizarre volubilité de ses passions, on essaierait d'en distinguer la dominante; mais quelque peine qu'on se donne pour l'arrêter, il fuit, il se déguise, il s'échappe; toutes ces inégalités et ces prétextes le mettent hors de de la situation où il devrait être.

Les ressorts qui le font agir, certains artifices qu'il ne voit pas quelquefois et que souvent il ne veut pas voir; une fine circulation d'amour-propre qui l'agite, qui l'emporte, qui le dérobe à ses yeux; une variété d'inclinations qui, quoique opposées, se réconcilient; un enfoncement de pensées, une révolution si prompte qu'on ne sait à quoi l'attribuer : tout cela fait que ceux qui se flattent davantage de connaître le cœur de l'homme avouent enfin qu'ils y travaillent inutilement et qu'il est impossible de le sonder : *Pravum est cor omnium, et inscrutabile : Quis cognoscet illud* (*Jerem.*, XVII).

Que s'il est si difficile de connaître en général le cœur humain, il l'est encore plus de découvrir celui de ces pécheurs particuliers dont je parle. Ce sont des gens apparemment de bonne foi; ils veulent se convertir, mais ils souhaiteraient que ce ne fût pas sitôt; ils ont des mesures à prendre, et pour les prendre justes, il faut qu'ils les prennent de loin.

Ce ne sont ni des Caïns qui désespèrent, ni des Pharaons qui refusent, ni des Antiochus qui ne veulent réparer qu'à la mort les injustices qu'ils ont faites pendant leur vie : mieux disposés en apparence, mais toujours impénétrables en effet, ils déplorent leurs misères, et en les déplorant ils s'oublient de leurs devoirs. Ils souhaitent de mener une vie plus réglée : n'est-ce pas beaucoup? Ils font sur cet article de merveilleux projets : n'est-ce pas davantage? Une malheureuse occasion se présente, ils y succombent; leurs passions se réveillent, ils se laissent encore entraîner au mal : mais ils y mettront bon ordre dans la suite, c'est ce qui les console; ils tombent, mais ils se relèveront. De beaux plans d'une conversion méditée calment leurs frayeurs; et, en faveur d'un changement futur, ils se pardonnent leur fragilité présente.

A de telles gens, qui de vous ne ferait grâce? qui de vous ne croirait que Dieu la leur ferait? Persuadé de son infinie miséricorde, je le croirais comme vous; mais sans sonder ses impénétrables décrets, j'ose dire que je les regarde comme des gens qui se mettent hors d'état de travailler utilement à leur conversion, comme des gens qui, en un sens,

m'en paraissent plus éloignés que beaucoup d'autres pécheurs.

Oui, j'aimerais quelquefois mieux avoir affaire à des libertins qui refusent de se convertir. Je leur représenterais l'infinie bonté du Seigneur qui les a attendus avec tant de patience, afin qu'ils rentrassent en eux-mêmes et qu'ils sortissent des mauvaises voies où ils ont marché. Je leur exposerais le déplorable état où ils se trouvent, et leur parlant des peines éternelles des réprouvés dans les enfers, je les exhorterais d'y entrer en pensée pendant leur vie, pour n'y pas descendre en effet après leur mort.

Mais ces réflexions que je leur ferais faire ne font ordinairement guère d'impression sur des gens tels que sont ceux que je viens de dépeindre, et qui remettent leur conversion de jour en jour. Je les regarde comme des hommes qui se font un art de me tromper, et, ce qui me paraît encore plus terrible, comme des hommes qui semblent ne chercher qu'à se tromper eux-mêmes. Quand j'attaque des libertins, ils se reconnaissent dans leur portrait; certains remords de conscience qui les piquent, leur donnent de la confusion : mais ceux que j'entreprends aujourd'hui de combattre paraissent extérieurement dans des dispositions toutes contraires, et je les regarde, si je puis parler ainsi, comme des hypocrites de leur propre cœur.

Ils ne demandent pas mieux que de se convertir ; ils en font de fréquentes protestations au Seigneur; ils le prient d'achever en eux ce qu'il a eu la bonté d'y commencer : peut-on en souhaiter davantage ? Vous me le demandez, et moi je vous réponds : Ne vous y fiez pas, ils ne se convertiront pas encore.

Trois choses semblent rendre excusable le délai de la conversion du pécheur : les prétextes qu'il apporte, les promesses qu'il fait, les espérances qu'il conçoit ; mais, à mon égard, il ne m'en faut pas davantage pour dire que, s'il en demeure là, il se met hors d'état de se convertir. Je commence par ses prétextes *et je le juge déjà par sa propre bouche* (*Luc.*, XIX).

J'avoue, dit-il, que le monde a pour moi des engagements et des charmes dont je ne me sens pas encore en état de me défaire; mais de l'humeur que je me connais, je n'en ferai pas à demi ; ce sera tout de bon que je me donnerai à Dieu : le monde en parlera, mais qu'importe ? Je m'élèverai au-dessus de ses censures et de ses jugements iniques.

De là une secrète préférence au-dessus du bien que les autres font, par le prétendu dessein qu'il a de faire encore mieux ; de là une aigre censure de leurs plus légères imperfections, et une douce indulgence pour ses péchés. A l'entendre, il quittera tout, et il ne quitte rien ; il est dans un excès de plaisir au milieu du monde ; mais quand il aura fait divorce avec le monde, il sera dans un excès d'austérité. Belles idées d'un état parfait ! il s'en contente ; il met sa conversion dans un haut degré, afin de se dispenser d'y atteindre ; et quand il forme le dessein de faire une pénitence si sévère, c'est qu'il se console intérieurement qu'il ne la fera pas si tôt.

Je gémis sur votre sort, pécheurs qui êtes dans ces sentiments : car quelle excuse raisonnable pouvez-vous apporter pour justifier de si injurieux délais ? Vous excuserez-vous sur votre santé ? Mais représentez-vous que, si elle est si faible quand il s'agit de faire quelque chose pour votre salut, elle n'est que trop forte quand vous la sacrifiez à l'intempérance de vos plaisirs.

Rejetterez-vous ces délais sur l'appréhension que vous avez de passer pour dévots et d'être méprisés des hommes? Mais le siècle, tout corrompu qu'il est, rendra justice à votre conversion si elle est sincère, et même, si elle est sincère, vous ne vous soucierez guère de ses discours. Sera-ce sur l'exemple de tant de gens qui ne vivent pas mieux que vous? Mais le nombre des coupables ne fera pas votre apologie. Sur un défaut de temps ? mais vous n'en perdez que trop à de frivoles amusements, et l'affaire de votre salut est une affaire qui presse.

Rejetterez-vous ces délais sur votre emploi? Mais y en a-t-il aucun où vous ne puissiez vous sanctifier, s'il est selon Dieu ; aucun que vous ne soyez obligés de quitter, s'il est contre sa sainte loi ? Sur un bien dont vous ne savez pas s'il est légitimement acquis ou non? mais dites plutôt que vous voulez le retenir, sans vous faire sur la nécessité d'une restitution équivoque un gros scrupule de conscience. Sur les objets qui vous tentent ? mais ne devez-vous pas fuir les occasions du péché ? Sur une mauvaise inclination ? Vous n'avez encore fait aucun effort pour la vaincre. Sur votre jeunesse ? accoutumez-la d'abord à porter le joug du Seigneur. Sur la délicatesse de votre complexion ? Combien de personnes d'une santé plus robuste, d'un sexe plus faible, d'une naissance aussi illustre, se sont-ils converties ? Et d'ailleurs vous demande-t-on des austérités qui soient au-dessus de vos forces ?

Cela serait bon, dites-vous, si la chose dépendait de moi. *Ce n'est ni de celui qui veut, ni de celui qui court, que dépend la grâce, c'est de Dieu qui fait miséricorde* (*Rom.*, IX) : c'est cette miséricorde que j'attends.

Hélas ! à quoi sommes-nous réduits, faibles ministres de la sainte parole ! Nous ne savons comment gagner le pécheur ; il profite de tout, ou, pour mieux dire, il empoisonne tout. De tant de contestations qui, dans ce siècle, se sont élevées sur la grâce, il prend ce qui flatte plus agréablement ses passions. Faites, dit saint Bernard en une occasion assez semblable, faites comme si tout dépendait de Dieu, faites comme si tout dépendait de vous. Faites comme si tout dépendait de Dieu, afin de vous entretenir dans des pensées d'humilité, d'anéantissement, de crainte. Faites comme si tout dépendait de vous, afin de vous animer au travail, d'exciter votre vigilance, de vous faire

sortir de l'assoupissement mortel où vous êtes.

C'est là ce qu'un pécheur qui veut sincèrement se convertir devrait faire, et c'est là ce qu'il ne fait pas, tant il cherche de moyens à tourner tout au gré de ses insensés désirs. Ma conversion dépend de Dieu, dit-il, il faut donc l'attendre; elle dépend de moi, je puis donc la différer. Il accommode la théologie à son cœur; et à considérer ce qui se passe aujourd'hui dans le monde, rien de plus commun que d'y trouver des gens qui se font, sur cette matière, une mauvaise mais tranquille conscience.

Parlez-leur en prédicateur, ils vous répondront en théologiens; exhortez-les, pressez-les, ils changeront votre morale en controverse, ils vous jetteront sur les matières de la grâce, afin de favoriser tour à tour leur paresse et leur orgueil. Ils veulent être comme neutres, afin de se conserver le prétendu droit de fuir d'un côté quand on les poursuivra de l'autre; tant est vrai ce qu'a dit l'auteur du livre de l'Ecclésiastique : *Que le pécheur, pour éviter d'être repris, trouve et donne à la loi des interprétations selon son cœur* (*Eccli.*, XXXII, 21).

Pour nous convertir, il faut que Dieu nous en fasse la grâce, dites-vous; il est vrai, mais si vous ne l'avez pas, n'est-ce pas votre faute? La lui avez-vous demandée, comme il vous ordonne de le faire? Au contraire, ne lui opposez-vous pas tous les jours de nouveaux obstacles? A la messe, vous êtes volontairement distraits; au sermon, vous en faites l'application à d'autres; dans vos réflexions sur la mort, le jugement, l'enfer, vous trouvez le secret fatal de n'y pas songer. Cette grâce vous poursuit jusque dans vos plaisirs, mais vous la fuyez; elle vous reproche vos désordres, mais vous mettez sur son compte vos longues et malignes résistances.

Vous la demandez d'une manière à être sûrs de ne la pas obtenir si tôt : vous l'attendez comme on attend un ennemi, en vous fortifiant contre ses approches, ou comme vous attendez la mort en l'éloignant de votre pensée. Non-seulement vous l'attendez, mais vous l'espérez cette grâce de votre conversion; voyons si vos espérances seront plus raisonnables que vos excuses.

On trouve dans le monde et à la cour des gens qui disent tous les jours, en soupirant, que s'ils étaient en liberté ils se convertiraient; ils en forment de merveilleux projets, ils se donnent même le plaisir d'en faire confidence à leurs meilleurs amis, se doutant bien que, s'ils louent leurs desseins, ils apporteront des raisons assez fortes pour leur en faire différer l'exécution,

A les entendre, ils ne sont ni éblouis de leurs dignités, ni charmés de leur crédit et de leur faveur; ils seraient déjà convertis si des raisons qu'il n'est pas nécessaire de dire ne les empêchaient de se déclarer; et, ce qui adoucit leur chagrin, est l'espérance de se donner un jour à Dieu

Quelle espérance néanmoins? Demandez-le à Isaïe, il vous dira que *c'est une espérance de mensonge, et une folle attente qui sera emportée par un déluge d'eau. Ils espèrent de vivre longtemps, comme s'ils avaient fait alliance avec la mort, mais cette alliance sera rompue. Ils se flattent qu'en mourant ils ne descendront pas en enfer, comme s'ils avaient fait pacte avec l'enfer; mais ce pacte ne subsistera pas, les maux qu'ils croyaient éviter fondront sur eux comme un torrent dont ils seront accablés* (*Isa.*, XXVIII).

Quelle espérance? Demandez-le au saint homme Job, il dira que *c'est l'espérance d'un hypocrite qui se promet que Dieu délivrera son âme, lorsque l'affliction viendra fondre sur lui, et qu'il pourra l'invoquer en tout temps : Numquid Deus audiet clamorem ejus, cum venerit super eum angustia, aut poterit invocare Deum omni tempore* (*Job.*, XXVII).

Vous qui m'écoutez, établissez sur de tels fondements l'espérance de votre conversion. Je pourrais la combattre par d'invincibles raisons tirées des saintes Ecritures; mais j'en appelle au bon sens, jugez-en vous-mêmes. Où trouverez-vous des hommes devenus riches par la seule espérance d'avoir des richesses? Où trouverez-vous des hommes devenus savants pour s'être contentés de souhaiter de se rendre habiles? Où trouverez-vous des hommes élevés aux premières charges d'un Etat pour avoir désiré d'y parvenir?

Pécheur, tu es donc le seul à te tranquilliser sur l'espérance de ta conversion. C'est un trésor que tu cherches, c'est la science du salut que tu demandes; c'est au bonheur d'entrer dans le royaume de Dieu que tu aspires; et tu crois qu'il te suffit d'espérer de si grands biens, de désirer une science si nécessaire, d'attendre un si précieux bonheur.

Lis-tu un bon livre, entends-tu un prédicateur un peu véhément? Tu te sens plus ému, mais avec cette passagère émotion, tu n'en es pas plus homme de bien. Si un pauvre était riche par l'espérance qu'il a qu'il le deviendra; si un ignorant était habile par l'estime qu'il fait de ceux qui ont de l'érudition; si un homme était puissant par la pensée dont il se flatte de remplir un jour les premières places d'un royaume, je te dirais d'attendre avec une tranquille confiance, l'heureux moment de ta conversion; mais ne t'y trompe pas, mon cher auditeur : tu déplores tous les jours l'aveuglement de ceux que tu reconnais de ce caractère; avoue donc, pour ne pas tomber dans une illusion encore plus fatale, qu'il faut quelque chose de plus réel que ces faibles désirs et ces espérances séduisantes.

Tu diras peut-être que non-seulement tu espères ta conversion, mais que tu promets d'y travailler. Tu la promets, mais en es-tu le maître? Tu la promets, mais est-elle à ta disposition? Tu la promets et tu la diffères : sache que, selon toutes les apparences, tu ne te convertiras jamais. Tu sais que tu es en état de péché mortel et tu ne t'empresses

pas d'en chercher le remède ; quelle résolution, quelle indolence, quelle fureur de passer une année, un mois, une semaine, un jour, une nuit en état de péché !

Un homme vient d'avaler du poison qui s'insinue dans ses entrailles, et qui bientôt ira jusqu'au cœur : on lui apporte du contre-poison, il promet de le prendre, mais il demande encore un peu de temps. Un autre vient de faire naufrage; les compagnons de sa navigation se noient, la tempête grossit, on lui tend la main, il diffère, il promet. Que penses-tu, mon cher auditeur, de l'un et de l'autre? C'est là cependant ce que tu fais.

Oh! que le démon l'entend mieux que nous ! Il ne se contente pas de se promettre de nous perdre, il y travaille en effet. Il ne se contente pas de dire *que s'il n'est pas assez fort*, il prendra encore sept autres esprits plus méchants que lui, il les prend pour ne pas manquer son coup. Nous sommes les seuls qui délibérons, qui hésitons, qui promettons.

De tant de conversions dont les divines Ecritures nous parlent, en est-il, hors celle du bon larron, aucune d'un homme qui se soit contenté de la désirer et de la demander? Quoique Nathan n'ait représenté à David que sous une aventure finement imaginée son adultère et son homicide, ce roi se reconnaissant sous cette figure, a changé de vie. Dès que le divin Jésus a jeté les yeux sur Simon-Pierre, cet apôtre a pleuré amèrement, et, comme dit saint Ambroise, a lavé son péché dans ses larmes.

Madeleine apprend-elle qu'il est dans la maison du pharisien, elle y va malgré tous les obstacles que d'autres eussent pu se figurer pour justifier leurs délais; l'heure du repas, les censures amères d'un zélé critique, les jugements malins et les railleries d'une grande ville. Saul entend-il la voix d'un inconnu qui, le frappant d'une lueur subite, lui demande pourquoi il le persécute? Dès ce moment, *il s'écrie, tout tremblant et hors de lui-même : Seigneur, que voulez-vous que je fasse ?*

Si tous ces fameux pénitents s'étaient contentés de promettre leur conversion, auraient-ils été convertis? Le même malheur ne leur serait-il pas arrivé qu'à Pharaon, qui promettait toujours de renvoyer le peuple de Dieu, et qui, ayant différé de le faire, a enfin été, avec son armée, enseveli dans les eaux de la mer Rouge?

Ne comptez donc plus ni sur vos excuses, ni sur vos espérances, ni sur vos promesses ; sachez, au contraire, que si vous différez votre conversion, vous vous rendrez par vos délais, incapables d'y travailler avec fruit; sachez même que par ces délais, vous vous rendrez indignes de l'obtenir; je vais vous en dire les raisons dans mon second point.

SECOND POINT.

C'est une expression qui, quoique figurée, se trouve souvent dans nos livres saints : que Dieu suit ordinairement les pécheurs dans leurs démarches, qu'il va comme pas à pas après eux, qu'il leur rend la pareille, qu'il les traite comme il en a été traité.

Sur ce principe, je dis que tout est à craindre pour ceux qui diffèrent leur conversion, et je soutiens que leurs délais, toujours injurieux à Dieu, les rendent indignes de l'obtenir, pour trois raisons qui pourront vous en convaincre.

Un homme qui, en état de péché mortel, diffère sa conversion, est un homme qui s'éloigne de Dieu, et qui veut bien s'en éloigner; que peut-il attendre, sinon que Dieu s'éloigne de lui à son tour? Un homme qui, en état de péché mortel, diffère sa conversion, a un grand froid pour Dieu; que peut-il en attendre, sinon que Dieu ait un froid glaçant pour lui? Un homme qui, en état de péché mortel, diffère sa conversion, se moque de Dieu ; que peut-il en attendre, sinon que Dieu se moque de lui et qu'il le perde? Or, un homme de ce caractère ne se rend-il pas indigne de recevoir la grâce de sa conversion?

Je n'en dis pas assez, il faut ajouter quelque chose de plus. Non-seulement il est indigne d'obtenir de Dieu cette grâce, mais il mérite qu'il la lui refuse. Il ne mérite pas que Dieu l'assiste, il mérite qu'il l'abandonne. Il ne mérite pas que Dieu lui pardonne, il mérite qu'il le punisse. Cherchons-en avec frayeur les raisons.

On dit ordinairement que celui qui diffère sa conversion, n'aura ni la grâce nécessaire, ni le temps propre, ni la volonté requise pour se convertir; mais je veux prendre la chose de plus haut ; je dis que, s'éloignant de Dieu, ayant pour Dieu un froid glaçant, traitant Dieu avec un sanglant mépris, il mérite que la grâce de sa conversion lui soit refusée.

Le péché mortel est un mur de division qui seul peut séparer Dieu de sa créature. Job, quoique couvert de plaies qui exhalent une rebutante infection sur son fumier, n'est pas éloigné de Dieu ; il est auprès de lui dans son affliction. Ces trois jeunes hommes de la fournaise, quoiqu'environnés de flammes ensoufrées qui répandent une insupportable odeur, ne sont pas éloignés de Dieu ; il descend avec eux dans ce gouffre de feu et de bitume à qui il ôte leur violente activité. Pécheur, maudit pécheur, tu es le seul qui t'éloignes de Dieu et qui l'obliges à s'éloigner de toi. Il te sera toujours présent par son immensité et par sa justice, mais tu es à charge à sa miséricorde, tu l'as comme forcée de t'abandonner.

Mon peuple n'a pas écouté ma voix (c'est le reproche qu'il te fait). *Israël n'a pas eu égard à ce que je lui ai dit; aussi les ai-je abandonnés aux désirs de leur cœur; ils marcheront dans les voies qu'ils ont inventées eux-mêmes* (*Psal.* LXXX). Dieu refusera de les écouter quand ils s'adresseront à lui. Ils se sont fait à eux-mêmes de mauvaises voies où ils ont marché; qu'ils y marchent puisqu'ils le veulent, Dieu les abandonnera à leur égarement et à la corruption de leur volonté. Dieu s'approchait d'eux par sa mi-

séricorde, ils s'en sont éloignés par leur malice ; fera-t-il, malgré eux, un miracle pour les faire rentrer dans la bonne voie?

Ils voudraient bien, dites-vous, se rapprocher de Dieu. Ils sont touchés de leurs misères, ils sentent le besoin qu'ils ont d'en sortir : leur dessein même n'est pas de demeurer dans cet éloignement fatal. Ils lui ont promis tant de fois qu'ils se convertiraient. Leur engagement avec le siècle, la violence des tentations, le charme des objets, leur propre fragilité les entraînent au mal.

Ils lui ont promis ; c'est ce qui les rend plus coupables de lui avoir manqué de parole : *ce sont des menteurs* et des fourbes. Ils veulent être un jour les amis de Dieu : mais dans l'état présent ils sont ses ennemis. Ils lui font de belles protestations, quand ils s'approchent de nos tribunaux, quand une fièvre un peu aiguë les arrête au lit, quand quelque fâcheux contre-temps interrompt le cours de leurs plaisirs : *mais ce sont des menteurs*, ils ont donné à Dieu et à ses ministres cent paroles qu'ils n'ont pas tenues ; *ils lui ont menti : Mentiti sunt ei.*

Ne vous flattez pas mal à propos, reconnaissez vos infirmités et vos parjures; levez ce bandeau fatal, qui peut-être jusqu'ici vous a cachés à vous-mêmes. Quand vous êtes tombés dans ce péché d'habitude, votre résolution a-t-elle été d'y vivre et d'y mourir? Quand vous vous êtes approchés des sacrés tribunaux, n'avez-vous pas promis que vous changeriez de vie? Mais que sont devenus ces bons propos? Vous avez détesté vos mauvais commerces; vous avez juré à la face des autels que vous y renonceriez : vous demeurez cependant toujours les mêmes : malheureux pécheurs, cruels ennemis de Dieu, vous lui avez menti : *Inimici Domini mentiti sunt ei.*

Comptez ces années, où vous avez commencé à dire : Le mal que je fais sera suivi d'une amère pénitence. Comptez ces beaux projets de pratiquer la loi sainte après que vous l'avez violée : la vue d'un changement futur vous a fait tomber cent et cent fois, vous faites toujours la guerre à Dieu : vous êtes des menteurs : *Inimici Domini mentiti sunt ei.*

Mais savez-vous ce qui vous arrivera? Il faut que le reste de la prophétie s'accomplisse. *Les ennemis de Dieu lui ont manqué de parole*, Dieu les traitera comme ils l'ont traité. Il avait dit qu'il leur pardonnerait, s'ils retournaient à lui de bonne foi et de tout leur cœur. Fidèle à sa parole, il n'y aurait pas manqué : mais ils ne lui ont pas tenu la leur, faut-il qu'il garde la sienne? Le fera-t-il? Ecoutez avec frayeur ce que le même David ajoute : *Les ennemis du Seigneur lui ont menti*, *ils en seront châtiés dans tous les siècles : Erit tempus eorum in sæcula.*

S'il disait que Dieu mettra la division dans leurs familles, et le désordre dans leurs affaires, qu'il rompra leurs mesures, qu'il les affligera de maladies, qu'il permettra qu'ils se ruinent en jeux, en procès, en folles dépenses ; qu'il châtiera par de vives douleurs leurs plaisirs infâmes; il n'y aurait pas de quoi déplorer leur malheur. Ces disgrâces passagères pourraient les faire rentrer en eux-mêmes, et les réconcilier avec sa justice : mais ils l'ont abandonné, il les abandonnera ; ils se sont séparés de lui, il s'en séparera : ils n'ont pas voulu de lui; il ne voudra point d'eux. Le divorce sera réciproque; ils seront châtiés : mais, ô châtiment terrible ! ô fatale vengeance ! Ils seront châtiés dans tous les siècles : *Et erit tempus eorum in sæcula.*

Ils le méritent d'autant plus, que ce délai de leur conversion ne peut venir que d'un grand froid qu'ils ont pour Dieu, et qu'il est de sa gloire d'en avoir autant pour eux. Quand on fait quelque cas d'un ami qu'on a offensé, on cherche les occasions qui se présentent pour se réconcilier avec lui ; on se souvient avec douleur de l'outrage qu'on lui a fait ; on rappelle dans sa mémoire les faveurs qu'on en a reçues ; on se hâte, ou par soi-même ou par le ministère d'autrui, d'en apaiser la juste indignation.

Voilà, dans la pensée de saint Bernard, l'état où nous nous trouvons, quand nous voulons retourner à Dieu par une conversion sincère. Nous rejetons les divertissements criminels que nous aimions, nous nous affligeons de ce qui faisait auparavant le sujet de notre joie ; nous embrassons la pénitence, dont le nom seul nous faisait frémir; nous désirons et nous poursuivons avec ardeur ce que nous ne regardions qu'avec mépris (*D. Bern., de Circumc.*). Une charité empressée commence à nous échauffer, et à nous faire dire à Dieu ce que lui disait ce roi pénitent : *Ne rentrerai-je jamais en grâce avec vous? Je suis enfoncé dans un limon où je ne trouve point de fond: sauvez moi, Seigneur, c'est vers vous que je crie, et j'ai fait de si grands efforts en criant, que mon gosier en est tout enroué* (*Psal.* LXIX).

Mais quand, sous prétexte d'une conversion méditée, on aime encore ses petits divertissements ; quand la pénitence présente fait horreur et qu'on n'en regarde la sévérité que dans un avenir éloigné; quand, par de vieilles habitudes, on porte avec plaisir des chaînes qu'on se promet de rompre; quand, par d'ingénieux détours de l'amour-propre, on se cache ses plus tendres inclinations, et qu'on balance à qui l'on se donnera, quelle estime fait-on de Dieu? en quel rang le met-on? comment répond-on à ses invitations et à ses recherches? On n'a pour lui qu'une criminelle indifférence et un froid mortel ; on ne doit donc en attendre que ce froid terrible qui, selon saint Augustin, est une grande marque de réprobation.

Ce Père, sur ces paroles du roi-prophète, qui demande *où est l'homme qui pourra soutenir la présence du froid de Dieu*, dit que rien n'est plus fatal au pécheur que ce froid ; que Dieu par là fait connaître qu'il se soucie peu de lui, qu'il se met peu en peine de quelle manière il se gouverne; comme un mari qui, choqué de l'infidélité de son épouse, la laisse vivre dans une débauche vague, et l'abandonne à la corruption de

son mauvais cœur. Auparavant, il la tenait près de soi, il l'avertissait de son devoir, il lui faisait de temps en temps de charitables reprimandes; mais quand il s'aperçoit que, ni ses caresses, ni ses menaces ne servent de rien, il la renvoie, et n'a pour elle qu'un froid glaçant.

Pécheur infidèle, qui, par ta conversion différée, traites ton Dieu avec tant d'indignité et d'ingratitude, prends-y garde; auparavant il te rappelait après tes égarements : reviens, enfant prodigue, reviens; je suis meilleur que tu n'es méchant; auparavant, il te faisait connaître le danger auquel tu t'exposais en te séparant de lui; auparavant, il frappait à la porte de ton cœur et te disait avec cette tendresse qui lui est si naturelle : *Ouvrez-moi, mon épouse, ma tête est encore toute dégouttante de rosée.* Mais, dès qu'il voit que tu n'as pour lui qu'une froide indifférence, il t'abandonne à toi-même; il se contente de te donner des grâces rares, médiates, éloignées : conduis-toi comme tu voudras.

Malheur à la race pécheresse qui a abandonné le Seigneur, et qui s'est retournée en arrière! Depuis la plante des pieds jusqu'au haut de la tête, il n'y a rien de sain en elle; elle s'est fait des blessures mortelles, sans prendre aucun soin de bander ses plaies et d'y appliquer les remèdes nécessaires; elle va devenir comme une loge de branchages dans une vigne; comme une cabane abandonnée aux passants; comme une ville livrée au pillage (*Isa.*, I). C'est ainsi que Dieu s'en est expliqué chez Isaïe; et quand un pécheur, qui diffère sa conversion, en est réduit là, c'est une espèce de miracle qu'il se convertisse.

Une troisième et dernière raison achève de me convaincre qu'il mérite que cette grâce lui soit refusée. En différant sa conversion, il se moque de Dieu; n'est-il pas juste que Dieu, à son tour, se moque de lui? Figurez-vous un sujet qui dirait à son souverain : Je ne veux pas mourir rebelle; laissez-moi encore deux ou trois ans tel que je suis; ce temps-là expiré, je ne porterai plus les armes contre vous. N'est-ce pas là, à peu près, ce que dit un pécheur? Souffrez, Seigneur, que je vous offense présentement : d'ici à quelque temps, je serai tout à vous. Insolente raillerie, qui mérite les plus rigoureux supplices, et qui fait aux adorables perfections de Dieu un sanglant outrage!

Outrage à sa justice : d'ici à ce temps-là que je demande, la mesure de mes péchés ne sera pas remplie; outrage à sa providence : Seigneur, laissez-moi faire, accordez encore, pour deux ou trois années, trève à mes passions; outrage à sa sainteté : souffrez que je demeure encore pécheur, ne troublez pas le repos de ma conscience; outrage à sa miséricorde : elle n'est pas encore épuisée pour moi, je serai jusque-là sûr de vous, ô mon Dieu; après cela, vous le serez de moi. Loin de ressembler à ces endurcis, qui attendent à la mort, le changement de leur mauvaise vie, je me dédommagerai par avance de ce qu'il m'en coûtera : et la pénitence que je suis résolu de faire, sera si belle, que je puis mettre sur son compte les plaisirs que je suis encore résolu de goûter.

Quoique vous ne vous expliquiez pas avec des termes si insolents, c'est là cependant, à peu près, votre dessein, vous qui, depuis tant d'années, différez votre conversion. Le dirai-je? tout homme de bon sens ne fera pas sur vos délais d'autre jugement que celui-là : vous voulez jusqu'à un certain temps demeurer tels que vous êtes, c'est-à-dire ennemis de Dieu, bien résolus néanmoins d'être un jour ses amis : n'est-ce pas là se moquer de lui? Mais *ne vous y trompez pas, on ne s'en moque pas* impunément (*Galat.*, VI, 7).

Un homme fait comme vous, ne vous le pardonnerait pas, et vous prétendez que Dieu y sera insensible! Vous donner une grande grâce en cet état, ce serait la déshonorer, l'avilir, l'exposer à la merci de vos passions, en faire le jouet de votre mauvaise volonté. Encore un coup, *ne vous y trompez pas, on ne se moque pas de Dieu* impunément; il aura son tour, *il se moquera de vous, et vous méprisera, et par ce rire de mépris, il vous troublera dans sa fureur* (*Ps.* II).

Tout est donc désespéré? Je ne le dis pas, mes frères; peut-être avez-vous encore du temps pour travailler à votre conversion; je dis peut-être, car pouvez-vous vous promettre un seul jour? Mais si la longue patience de Dieu vous l'accorde, et *si vous écoutez aujourd'hui sa voix, n'endurcissez pas davantage vos cœurs* (*Psal.* XCIV).

Confus des injures que vous lui avez faites jusqu'ici, et prosternés aux pieds de son trône, dites-lui, dans l'amertume de votre âme : Seigneur, que je n'aie pas le malheur de mourir dans votre disgrâce; accordez-moi, dans votre abondante miséricorde, une conversion prompte et sincère. Que tout l'usage de mes yeux soit de les lever au ciel vers vous; celui de ma langue, de chanter vos louanges; celui de mes mains, d'embrasser votre croix; celui de mon cœur, de vous aimer dans le temps et pendant toute l'éternité : *Amen.*

SERMON X,

POUR LE VENDREDI DE LA SECONDE SEMAINE DU CARÊME.

De l'enfant prodigue.

Surgam, et ibo ad patrem meum, et dicam ei : Pater, peccavi in cœlum, et coram te.

Je me lèverai, j'irai à mon père, et je lui dirai : Mon Père, j'ai péché contre le ciel, et contre vous (*S. Luc*, XV).

J'entreprends aujourd'hui, messieurs, de vous expliquer l'une des plus mystérieuses et des plus consolantes paraboles, que nos livres saints nous proposent. On y voit le vice avec toute sa difformité, la conversion avec toute sa douleur, la miséricorde dans toutes ses démarches et toute son étendue.

Si Jésus-Christ va au-devant de la Samaritaine, si Madeleine va au-devant de Jésus-Christ; ici le fils va au-devant du père, et le

père au-devant du fils. Madeleine se tait; et comme elle ne parle pas à Jésus-Christ, son silence ne nous instruit guère de ce que nous devons lui dire. La Samaritaine lui parle; mais comme elle lui fait des questions hors de propos, pour éluder les reproches qu'elle appréhende d'en recevoir, elle ne paraît pas nous donner d'assez justes idées, ni de la douleur dont il faut que nous soyons saisis, ni des paroles que nous devons lui adresser.

Quand Jésus-Christ parle à Madeleine, il lui dit de s'en aller en paix : quand il s'entretient avec la Samaritaine, il lui découvre sa vie passée, et *veut qu'elle appelle son mari.* Dans notre parabole, le fils parle au père, et le père parle en faveur du fils. Le fils dit à son père : *J'ai péché contre le ciel et contre vous, je ne mérite pas d'être appelé votre enfant.* Le père dit en faveur du fils à ses serviteurs : *Tuez le veau gras, rendez-lui sa première robe;* et à son aîné : *Votre frère était mort, et il est ressuscité; il était perdu, et il est retrouvé.*

Il est difficile de marquer par toutes ces circonstances ce qui nous doit toucher davantage, ou la misère du fils que l'humiliation et la douleur abattent aux pieds de son père; ou la tendresse du père qui se jette au cou de son fils, et qui se réjouit de son retour. Mais s'il est dangereux de ne regarder que la misère de l'homme, sans faire attention à la miséricorde de Dieu; et si on ne peut bien comprendre la miséricorde de Dieu sans connaître la misère de l'homme, ne séparons pas ces deux choses : aussi bien, messieurs, après vous avoir effrayés jusqu'ici par la vue de la justice de Dieu, il est à propos que je vous console par celle de sa miséricorde.

Vous avez vu Jésus-Christ comme Juge, regardez-le comme Père : vous l'avez vu jugeant les pécheurs dans tout l'excès de son indignation; venez le voir dans tous les sentiments de sa bonté. Il vous a dit : *Qu'il s'en irait, que vous le chercheriez, que vous ne le trouveriez pas, que vous ne pourriez pas même aller où il serait :* et je vous avertis aujourd'hui, de sa part, qu'il vient vers vous, que vous saurez là où il est, et que vous le trouverez si vous le cherchez comme il veut qu'on le cherche : quoi de plus instructif et de plus consolant?

Instruisez-vous donc, mes chers auditeurs, et consolez-vous. Apprenez de l'état où est réduit l'enfant prodigue quelle est la misère du vôtre, et le besoin que vous avez d'en sortir; ce sera le sujet de mon premier point. Apprenez de la bonté avec laquelle son père le reçoit, combien grande est la miséricorde de Dieu à votre égard, et avec quelle humble confiance vous devez vous jeter entre ses bras; ce sera le sujet de mon second point.

Son état, et les réflexions qu'il fait sur ses misères, vous instruiront de vos devoirs : la résolution qu'il prend, et les avantages qu'il reçoit, vous consoleront dans vos alarmes et vos défiances. Demandons, etc. : *Ave.*

PREMIER POINT.

Quel est donc l'état de l'enfant prodigue, et quelle idée Jésus-Christ nous en donne-t-il? Il nous le représente comme un libertin qui demande à son père la portion du bien qui lui est échue; comme un jeune étourdi qui fuit les yeux de son père, et s'en va dans un pays éloigné; comme un infâme qui s'avilit, qui s'abrutit, qui se dégrade jusqu'à servir un maître qui l'envoie paître ses pourceaux : voilà son état; nous verrons ensuite ses réflexions : mais dans ces circonstances, reconnaissons les démarches du pécheur, et le funeste état où il se réduit.

L'enfant prodigue demande à son père, *la portion du bien qui lui est échue;* première démarche des pécheurs, qui se croient maîtres d'un bien qu'ils ont reçu. Ils avouent que c'est une grâce; mais ils se la représentent comme une grâce dont ils sont dignes. Ils regardent Dieu comme leur bienfaiteur; mais ils demandent à disposer à leur gré de ses bienfaits. Las de se voir en tutelle, ils veulent être émancipés, afin de faire ce qu'il leur plaira, dit saint Augustin. Leur raison, leur liberté, leur temps, leurs talents; voilà, ce leur semble, leur patrimoine (*D. Aug., in Psal.* CXXXI).

Dieu, comme un bon père de famille, partage son bien à ses enfants. L'un est riche, l'autre a du crédit; à celui-ci, c'est un esprit propre à réussir dans les sciences; à celui-là, c'est une application et une adresse propre à faire fortune. Il donne à l'un de la réputation, à l'autre de la bravoure; aux uns, plus de mémoire; aux autres, plus de jugement. Celle-ci a de la beauté, celle-là a de la voix. En un mot, dans la famille du Père céleste, il n'est point d'enfant qui *n'ait une portion de son héritage;* quand il n'aurait que le temps pour en disposer; quand il n'aurait que la liberté pour prendre l'eau ou le feu, se tourner au bien ou au mal; quand il n'aurait qu'un esprit pour se conduire, et un cœur pour aimer ce qui lui plaît.

Heureux enfant, quand tu laisses à ton père la disposition d'un bien qui vient de lui : il ne peut jamais être en de meilleures mains. Malheureux, quand tu le demandes pour en disposer à ton gré : dès que tu en as l'usage, tu le dissipes ordinairement comme l'enfant prodigue.

Jeune créature, qu'as-tu fait de ta beauté? A quoi t'a-t-elle servi? A oublier ta vertu, et à la faire oublier aux autres; à recevoir des éloges intéressés, de basses complaisances, des assiduités scandaleuses, ou du moins suspectes. Délivrée du joug d'une honnête éducation, tu comptes perdu tout le temps que tu ne perds pas : ton chagrin se termine à ne le pas employer autant que tu voudrais, en jeux, en conversations, en spectacles.

Qu'as-tu fait de ton crédit, homme de cour, et à quoi l'as-tu employé? à supplanter des rivaux, à tendre des piéges à tes ennemis, à baiser la main que tu voudrais voir brûlée, à rendre odieuse la conduite de ceux qui t'ont chagriné, à tenter toutes les voies qui peuvent éloigner les grâces du prince, de

ceux avec qui tu veux faire croire que tu t'es réconcilié.

Que chacun s'étudie et se demande compte de ce qu'il a fait de son bien. Qu'ai-je fait jusqu'ici de mes richesses? je les ai augmentées par mes usures, ou je les ai bien diminuées par mes débauches. Qu'ai-je fait de mon crédit et de mes charges? je m'en suis servi pour obliger mes amis contre la justice, pour ne pas payer mes dettes, pour écouter les louanges vénales de lâches flatteurs, qui, hors leurs intérêts, n'auraient pour moi que de l'indifférence ou du mépris.

Jésus-Christ ne dit pas seulement que l'enfant prodigue a dissipé son bien, il dit qu'*il l'a tout dissipé*. Cela veut dire, pécheur, que tu as dissipé tout ton bien pour les créatures, et que tu n'en as plus pour ton Créateur. Tu as beaucoup d'esprit pour plaire dans la conversation, pour juger d'un discours, pour conduire une intrigue; mais pour ménager l'ouvrage de ton salut, pour y travailler avec prudence et avec crainte, tu n'en as point.

Tu as des richesses pour satisfaire ton orgueil, peut-être, pour imiter à la lettre, l'enfant prodigue : mais, dès qu'il s'agit de faire quelques aumônes, tu n'as plus rien. Tu trouves du temps de reste pour tes amis, et tu n'en as pas pour toi.

S'agit-il de te surcharger de vin et de viandes, dont l'excès abrège tes jours? tu n'as que trop de forces. Faut-il observer le jeûne du carême? tu n'as plus de santé, elle est tout épuisée. Faut-il plaire à une vile créature? quelle ardeur pour aller au devant de ses besoins; quelle inquiétude pour connaître ses volontés; quelle application à les satisfaire! Mais, faut-il servir Dieu, s'instruire de ce qu'il souhaite dans l'état qu'on a embrassé? que de délais, quelle nonchalance, que de faux détours! Pécheur, chez toi tout est dissipé : *Dissipavit omnem substantiam suam.*

Mais comment, et en quel temps cette dissipation s'est-elle faite? Elle s'est faite lorsque ce prodigue qui était *le plus jeune*, est sorti de la maison de son père pour aller dans un pays éloigné.

C'était *le plus jeune*, ne vous étonnez pas de sa mauvaise conduite. *La folie est*, dit le Saint-Esprit, *attachée au cou d'un enfant;* ce petit étourdi va partout où son libertinage le porte. C'était *le plus jeune;* cette circonstance n'est pas échappée à saint Luc qui rapporte cette parabole : Voici la raison qu'en rend saint Chrysostome (*Orat.* I, *contra Jud.*, *et homil.* 3, *ad Pop.*).

Quelquefois l'Écriture appelle les choses moins par leurs noms propres, que par le rapport qu'elles ont à l'état où l'on se trouve, aux vices et aux passions auxquelles on se livre. On ne dit pas comment s'appelait le mauvais riche : on le désigne par la vie sensuelle qu'il menait. On donne aux impudiques et aux ivrognes le nom de pourceaux, aux fourbes et aux traîtres celui de serpent; aux emportés et aux brutaux, celui de chien; aux médisants, celui de dragon; aux hypocrites, celui de singe. C'est par cette raison qu'on appelle *jeunes* les pécheurs, et qu'on leur demande, *jusqu'à quand ils aimeront l'enfance* (*Prov.*, I). C'est en ce sens que Cham, fils de Noé, est appelé *le plus jeune*, que David appelle *jeune* son fils Absalon, et qu'on regarde Saül comme *un enfant de cent ans* (*Genes.*, IX).

Ce fut donc *le plus jeune* qui sortit de la maison de son père; il n'est pas dit qu'il en fut chassé, et que la haine d'un frère lui eût fait prendre une fuite si précipitée; il eût pu avoir ses raisons comme Jacob menacé et persécuté par Esaü.

Il n'est pas dit non plus qu'il en soit brusquement sorti par colère, sans rien emporter avec soi : il serait bientôt revenu. Il est remarqué au contraire, qu'après avoir amassé tout ce qu'il avait, il s'en alla dans un pays fort éloigné, où il se livra à des excès de libertinage et de débauche.

Tandis qu'il vivait sous les yeux de son père, sa présence l'empêchait de faire ce qu'il eût bien voulu : mais dès qu'il ne le vit plus, rien ne fut capable de le retenir; ni l'intérêt qu'il avait de ménager son bien, puisqu'il le dissipa, ni le soin de sa réputation et de sa conscience, puisqu'il s'abandonna aux caresses lascives des filles et des femmes du pays.

Pécheur, lis-tu ton histoire dans cette parabole où il n'y a guère de traits qui ne te conviennent? Mais quand tu ne te rendrais pas coupable de ces débauches et de ces infamies, comptes-tu pour rien ton éloignement de Dieu et l'oubli de sa présence?

C'est à ce fatal oubli que l'Écriture attribue l'égarement et les désordres des pécheurs. *Dès qu'ils n'ont pas Dieu devant leurs yeux, leurs voies sont toutes corrompues, leur bouche est pleine d'aigreur et d'artifice; ils tendent des piéges pour surprendre le pauvre et s'en saisir* (*Psal.* IX). Je ne parle qu'après David.

Quoiqu'Ephraïm et Israël n'aient pu échapper aux yeux de Dieu, ils se sont éloignés de lui, ils ont fui ses regards qui les incommodaient trop. De là vient qu'au lieu de rougir de leur fornication et de leur idolâtrie, ils s'y sont prostitués avec tant de fureur, *que leur impudence a paru comme peinte sur leur visage.* Je ne le dis qu'après le prophète Osée (*Cap.* V).

Apprenez de là, messieurs, que la vraie sagesse, et le solide bonheur d'un chrétien, *est de se tenir en la présence de Dieu comme Abraham, de marcher avec lui comme Enoch* (*Gen.*, V, 22), *de faire sous ses yeux comme Job* (*Job*, IX), *toutes ses actions avec une crainte pleine de respect* (*Psal.* XV), de dire avec autant de sincérité que David : *J'ai le Seigneur présent devant moi, il est à ma droite, il me tient par la main, il est toujours avec moi, et je suis toujours avec lui.*

Mais aussi, apprenez de là que fuir la présence de Dieu, sortir de sa maison paternelle pour aller dans un pays éloigné afin de n'être plus sous ses yeux, et de n'avoir

plus d'autre règle dans ses passions, que ses passions mêmes, c'est le plus déplorable de tous les égarements, la plus monstrueuse de toutes les folies, la plus grande de toutes les misères.

Voyez celle de l'enfant prodigue : il a mangé tout son bien avec des filles et des femmes de mauvaise vie. Tandis qu'il a eu de quoi payer leurs caresses lascives, elles ont toujours été à ses côtés, à table, aux danses, aux spectacles, au lit; mais dès qu'elles ont vu qu'il n'y avait plus rien à espérer, elles lui ont tourné le dos; nulle d'elles ne lui a donné le moindre secours : Va, jeune fou, va où ta brutalité et ta mauvaise fortune te conduiront.

Il est contraint de servir; son maître a même pour lui tant de mépris, *qu'il l'envoie garder ses pourceaux*. Il le mérite bien, disent les saints Pères; il a vécu comme un pourceau : on lui fait encore beaucoup d'honneur de le juger capable de les conduire. Il s'est soûlé et vautré dans la fange comme ces animaux immondes; il est juste qu'il soit puni par les choses mêmes qui ont fait son péché : *Ibi ultrix pœna sæviat, ubi pœnalis reatus exarserat* (*D. Chrysolog.*, *serm.* 1, *de Filio prodigo*). Il est sorti d'une maison où il jouissait d'une honnête liberté : une honteuse servitude n'est pas pour lui une trop humiliante peine; il a quitté le meilleur de tous les pères : il faut qu'un maître fier et dur lui donne un emploi qui lui convienne.

Tous les pécheurs, dites-vous, n'en sont pas réduits là; je l'avoue, messieurs, mais voici en quoi ils lui ressemblent, et à quelle espèce de servitude ils se livrent. Ils sont attachés au monde, et ce monde dont ils entretiennent les passions et les vices, ne se sert-il pas d'eux pour nourrir de vils animaux? quelle servitude plus grande que celle de servir une ambition démesurée, une insatiable avarice, une sale gourmandise?

Je ne parle pas de ces domestiques qui sont les malheureux instruments de la vengeance, ou de l'impureté de leurs maîtres et de leurs maîtresses : je ne dis rien de ces comédiens et de ces bouffons, dont la profession est d'amuser la folle curiosité d'un peuple aux gages duquel ils sont; de ces auteurs de scandaleuses satires, ou de pièces lascives qui empoisonnent tout un royaume : n'est-ce pas là nourrir les vices d'autrui, s'avilir, se dégrader en servant les différentes passions des hommes?

Mais, sans en venir à ces inductions, rien de plus vrai que de dire, qu'il n'est point de pécheur qui ne perde sa liberté et ne se réduise à un honteux esclavage. Que cette proposition ne vous scandalise pas, comme elle scandalisa autrefois les Juifs : *nous sommes de la race d'Abraham*, disent-ils à Jésus-Christ (*Joan.*, VIII), *nous n'avons jamais été esclaves de personne*, mais que leur répondit-il? *En vérité, en vérité, je vous dis que quiconque commet le péché est esclave du péché.*

Jusques-là, pécheurs, vous ressemblez donc à l'enfant prodigue; mais si c'est là votre état et votre misère, plaise au ciel que pour en sortir, vous fassiez les mêmes réflexions qu'il fit : Réflexions sur ce qu'il était, et sur ce qu'il souffre par sa faute; réflexions sur ce que d'autres sont, quoiqu'ils lui soient inférieurs en beaucoup de choses.

Réflexion sur ce qu'il était, et sur ce qu'il souffre. Oh! que l'affliction est une bonne maîtresse, quand on en sait faire un bon usage! on s'oublie, on se méconnaît, on se fuit soi-même dans la prospérité : on rentre au dedans de soi, on se retrouve, on se reprend dans l'adversité (*Theophil.*, *in c.* XV, *Luc.*). On court avec fureur pour satisfaire ses passions, et l'on ne manquerait jamais de se perdre, si votre toute-puissante main, ô mon Dieu, n'arrêtait le pécheur dans l'impétueuse rapidité de sa course. Il est étranger à soi-même quand il jouit d'une délicieuse abondance, et pour m'expliquer avec Théophilacte, il sort des bornes de sa propre nature : il ne s'y renferme après tous ses égarements, que lorsque la misère le rappelle à son devoir, et le remet dans sa vraie situation.

Qu'étais-je autrefois? que suis-je maintenant? en quel pays est-ce que je me vois, et qu'elle figure y fais-je? à quelle infâme servitude suis-je réduit, moi qui pouvais vivre avec tant d'honneur et d'abondance? Rien ne me manquait dans la maison de mon père; et ici je meurs de faim. Quelle épouvantable catastrophe! encore si quelque disgrâce qu'il m'eût été impossible de détourner, et même de prévoir, m'avait attiré une si fâcheuse disette, j'aurais quelque sujet de me consoler : mais c'est par ma faute, c'est par ma propre faute, c'est par ma très-grande faute que je meurs ici de faim : *Ego autem hic fame pereo.*

Pécheurs, rendez témoignage à la vérité : dans les jours mêmes de votre prospérité ne sentez-vous pas les déchirements d'une maudite faim qui vous dévore? Vous avez de belles charges, chacun s'empresse à vous faire la cour; mais n'y eût-il qu'un seul Mardochée qui refuse de fléchir le genou devant vous, vous ne pouvez non plus qu'Aaman dormir en repos : tant d'honneurs dont on vous accable ne vous satisfont pas, vous mourez de faim : *Hic fame pereo.*

Femme mondaine, on vous applaudit, on vous caresse, on vous admire; vous faites comme Dalila, la joie et l'honneur des Philistins : mais semblable à cette femme mercenaire et sensuelle, si ceux que vous feignez d'aimer ne vous découvrent pas les secrets de leur cœur, vous êtes inconsolable. Vous voulez qu'on n'ait pour vous aucune réserve; vous vous plaignez comme elle, qu'on se joue de votre simplicité, et qu'on ne vous aime pas; votre passion toujours inquiète vous fait dire comme à l'enfant prodigue, que vous mourez de faim. Eh! plût à Dieu que vous le disiez dans le même esprit que lui, dans le dessein de retourner dans la maison du Père céleste qui ménage ces agitations, et ces troubles pour vous rappeler à votre devoir par de sages réflexions : *Ego autem hic fame pereo.*

Réflexions sur le bonheur des autres qui,

quoiqu'ils lui fussent inférieurs, vivaient néanmoins plus commodément que lui. *Combien y a-t-il dans la maison de mon père de valets qui ont du pain en abondance* (*D. Aug.*, *in Psal.* CXXXVIII)? Jusqu'ici on ne trouve pas qu'il ait parlé de la maison de son père ; il n'y a pensé que dans le fort de son mal. Et en cela, dit saint Augustin, admirons la conduite de Dieu qui veut châtier un enfant rebelle, dont l'aveugle passion l'a éloigné d'un si bon père, afin qu'il s'en rapprochât, en se représentant que d'autres au-dessus desquels il était autrefois sont plus heureux que lui : *Vult flagellare longinquum, ut recipiat propinquum.*

Ce qui empêche une infinité de gens de retourner à Dieu, est la pensée dont ils se flattent, qu'il y a des hommes et des femmes sans nombre qui s'éloignent encore plus qu'eux de leurs devoirs. Au lieu de se comparer à ceux qui, dans un degré inférieur, reçoivent plus de grâces qu'eux, et y sont plus fidèles, ils se comparent à d'autres qui sont dans une plus grande indigence de vertus.

L'enfant prodigue fit une réflexion plus sage ; il compara état à état, condition à condition. Je suis l'enfant de la maison, et tout me manque. Des valets sont aux gages de mon père, et ils ont pour leur nourriture, plus de pain qu'il ne leur en faut; je ne devais pas être aussi misérable qu'eux, et ils sont plus heureux que moi : *Quanti mercenarii in domo patris mei abundant panibus?*

Il n'en faut pas davantage à cet enfant de famille pour s'efforcer de se délivrer de la misère qu'il souffre : et quand un pécheur se représente la sienne, l'idée de son malheur peut le réveiller de son assoupissement et de sa léthargie. Ce fut ainsi qu'Augustin comparant les belles lumières qu'il avait reçues du ciel avec la simplicité et l'inérudition de quelques solitaires qui étaient arrivés à un éminent degré de sainteté, dit à un de ses amis : Ces gens sans éloquence, sans politesse, sans connaissance des belles-lettres, ravissent le ciel, et nous autres avec toute notre science, nous nous damnons.

C'est ainsi qu'un ecclésiastique devrait se dire : Je vois des laïques qui vivent mieux que moi, qui, plus exacts que moi aux fonctions de leur état, me font souvent ma leçon, en assistant au saint sacrifice avec plus de dévotion et de recueillement que je ne le célèbre : *Quanti mercenarii*, etc.

C'est ainsi que cet homme qui passe pour dévôt devrait se dire : En voilà qui n'ont pas la réputation d'avoir autant de vertu que moi, et qui cependant se feraient un gros scrupule de prêter leur argent à usure, pendant que je ne m'en fais aucun. Ils pardonnent de bonne foi les mauvais services qu'on leur a rendus : et tout dévot que je me pique d'être, je me venge sourdement de mes ennemis : *Quanti mercenarii*, etc.

C'est ainsi que ce prédicateur devrait se dire : Combien y en a-t-il qui profitent des instructions que je leur donne, tandis que je ne me nourris pas moi-même du pain que je leur distribue? combien qui viennent entendre la parole de Dieu avec une intention plus pure, que n'est la mienne lorsque je la leur annonce : *Quanti*, etc.

Avec ces réflexions, quand on les fait sérieusement et dans l'Esprit de Dieu, on revient bientôt comme l'enfant prodigue, de ses égarements ; on ajoute même à ces premières dispositions une ferme résolution de s'adresser avec confiance au meilleur de tous les pères dont la miséricorde est si grande, qu'il reçoit à pardon le pécheur, et qu'il le rétablit dans ses premiers droits. Je viens de vous instruire de vos devoirs, il ne me reste plus qu'à vous consoler dans vos alarmes, et vous rassurer dans vos défiances.

SECOND POINT.

Deux grands obstacles spécifiés dans l'Ecriture empêchent la conversion et le salut des pécheurs ; la présomption et le désespoir. Par la présomption ils attendent trop de grâces; par le désespoir ils n'attendent rien. La présomption les rend prévaricateurs et rebelles; le désespoir les rend impénitents et endurcis. La présomption leur fait dire : à tout péché miséricorde; le désespoir : il y en a d'irrémissibles. Si à tout péché il y a miséricorde, je ne dois m'embarrasser de rien, Dieu me la fera, disent les premiers. S'il y a des péchés irrémissibles, je dois croire que tels sont les miens, j'en ai commis de trop énormes, disent les seconds.

Ils ne connaissent, ni les uns ni les autres, les voies de Dieu, qui *sont la miséricorde et la justice, la paix et la vérité.* Séparer ces voies dans lesquelles (pour me servir des termes figurés de l'Ecriture) il marche, c'est le méconnaître. Il est miséricordieux parce qu'il est juste, il est juste parce qu'il est miséricordieux. *Dans sa colère il se souvient de sa miséricorde*, et dans sa miséricorde il n'oublie pas les droits de sa justice. Sans la justice, l'impie, tout impie qu'il est, ne serait pas damné ; sans la miséricorde, le saint, tout saint qu'il est, ne serait pas sauvé. La justice dit : Ce sont des pécheurs ; la miséricorde : Ce sont des enfants. La justice lui représente leur malice, et la miséricorde leurs faiblesses.

Laquelle de ces perfections écoutera-t-il ? Laquelle ? peuvent-elles être séparées, et avoir des droits inalliables dans l'indivisible simplicité de son être? *La miséricorde et la vérité ont été au devant l'une de l'autre*, dit le roi-prophète, *la justice et la paix se sont baisées. La vérité*, qu'il disait *devoir sortir de la terre*, en est sortie, et *la justice*, toute redoutable qu'elle est, *nous a favorablement regardés du haut du ciel. Le Seigneur*, ajoute-t-il, *nous donnera des marques de sa bénignité, et notre terre produira son fruit.*

Ces deux choses semblent nous être marquées dans notre parabole : *Je me lèverai, et j'irai à mon père*, dit l'enfant prodigue : voilà les premiers fruits de cette terre. Ce père, plein de miséricorde, se jette à son cou et l'embrasse : voilà les marques de *la bénignité de ce Seigneur.*

Mon père, j'ai péché contre le ciel et contre

vous, je ne mérite pas d'être appelé votre enfant, mettez-moi au nombre de vos serviteurs. Voilà l'humilité et la douleur du pécheur, et ce que cette terre produit. Encore est-ce *vous, Seigneur, qui l'avez ébranlée et troublée* (*Psal.* LIX), puisque sans vous elle serait demeurée telle qu'elle est. Dépêchez-vous, dit ce père à ses serviteurs, de lui apporter son premier habit; mettez-lui son anneau au doigt, mangeons et faisons bonne chère : voilà les marques de la bénignité de ce Seigneur. Sa miséricorde pouvait-elle se mieux peindre à nos yeux? Consolez-vous donc, pécheurs, et admirez-en avec joie tous les traits.

C'est une miséricorde prévenante, une miséricorde indulgente, une miséricorde surabondante. Une miséricorde prévenante : l'enfant prodigue était encore fort loin, lorsque son père, qui l'aperçut, courut à lui. Une miséricorde indulgente : ému de compassion, il embrassa et baisa cet enfant qui l'avait quitté et offensé. Une miséricorde surabondante : il donna à cet enfant plus qu'il ne demandait. L'enfant se serait contenté d'être mis au nombre des serviteurs de son père, et ce père lui fit rendre ses habits, sa liberté, son premier rang. Je finis par ces trois circonstances mon homélie.

Qui sommes-nous, ô mon Dieu, pour entrer dans vos conseils, et vous demander d'où vient que vous avez laissé aller si loin l'enfant prodigue, dont vous pouviez empêcher l'égarement et la dissipation? Si j'en demande la raison à saint Prosper, il dira que c'est pour nous tenir dans une continuelle dépendance de la grâce, sans laquelle nous ne pouvons ni penser, ni dire, ni faire aucune action qui appartienne à la vraie piété; que nous avons, à tout moment, besoin d'une seconde création en Jésus-Christ qui nous laisse errer au gré de nos désirs, afin que nous sachions mieux jusqu'où va le libertinage d'une âme abandonnée à son mauvais penchant, et que nous connaissions que c'est lui qui des vases de colère et d'ignominie en fait de bénédiction et d'honneur (*D. Prosper.*, *in resp. ad cap. Gallorum*, *object.* 3).

Si j'en demande la raison au bienheureux Alger, il répondra que c'est pour nous apprendre à ne pas désespérer de la grâce invincible de notre Dieu, malgré la fragilité et la corruption de notre nature; que là où il y a eu une abondance de péché, il y a une surabondance de grâce; que l'obligation d'accomplir la sainte loi ne doit ni effrayer ni décourager ceux à qui Dieu donne de quoi s'acquitter de cet indispensable devoir, puisque, par la vertu de celui qui est tout-puissant, nous pouvons faire tout le bien que nous voulons (*B. Alger.*, *tract. de Sac.*, *cap.* 21).

Admirez l'empressement, l'ardeur, l'impatience de ce bon père à aller au devant de son fils. S'il avait été prisonnier de guerre, ou enlevé par quelque pirate, je ne m'étonnerais pas de voir ce père accourir à la première nouvelle de son arrivée. S'il avait envoyé ce fils dans un pays éloigné, pour des affaires qui regardassent son négoce ou le recouvrement de quelques dettes, je ne serais pas surpris de le voir monter sur les lieux les plus élevés, dans l'inquiète attente de son retour, comme l'Ecriture nous l'apprend de la mère de Tobie, qui s'écriait : Notre fils, qui est allé par nos ordres chez les Mèdes, ne reviendra-t-il pas? Mais ici c'est un vagabond, un jeune fou, un dissipateur, qui n'a donné à son père que du chagrin : qu'il demeure là où sa désobéissance, son caprice, son libertinage l'ont conduit.

Ainsi raisonnes-tu, prudence humaine; mais où en serions-nous si c'étaient là les sentiments de Dieu à notre égard? Il n'est point de père qui lui ressemble, dit Tertullien; il n'en est point qui ait autant de bonté et de tendresse qu'il en a (*Tertull.*, *lib. de Pœnit.*). Quand il s'agit de punir Adam prévaricateur, il dissimule, il demande où il est, comme s'il ne le savait pas. Mais quand il est question de faire miséricorde au pécheur, de si loin qu'il le voit, il court au devant de lui; il sent (pour me servir des expressions figurées d'un prophète) *s'émouvoir ces entrailles de miséricorde dans lesquelles il visite, dès la première pointe du jour, ceux qui sont assis dans les ténèbres et dans l'ombre de la mort, afin de conduire leurs pieds dans une voie de paix.*

Que le pécheur ne désespère donc plus de recevoir dans ses égarements le secours d'en haut. Qu'il ne dise donc plus qu'il est trop loin de son Dieu pour en obtenir une grâce dont il s'est rendu indigne par la dissipation de son bien. Une miséricorde impatiente de s'approcher de cet insensé fugitif lui tend la main, et comme s'il lui était nécessaire, elle veut déjà faire les premières démarches pour le ramener.

Ephraïm (c'est ainsi que Dieu parle chez Jérémie) n'est-il pas mon fils? n'est-ce pas lui que j'ai élevé avec tendresse (*Jerem.*, XXXI)? n'est-ce pas pour lui que j'ai eu de grands égards? Quoique j'aie parlé avec aigreur de sa mauvaise conduite, je me souviendrai encore de lui; mes entrailles se sont émues sur le malheur qu'il s'est attiré, je lui ferai miséricorde. Jusqu'à quand, lui dirai-je, jusqu'à quand vivras-tu dans le plaisir et dans la dissolution, créature trop vagabonde?

Ce que Dieu a promis de faire, il l'a fait : Ma colère ne durera pas toujours; j'aurai pitié des âmes qui sont sorties de moi comme un souffle de ma bouche. Le pécheur s'en est allé, comme un vagabond, dans la voie de son cœur. J'ai vu où il allait, je l'ai ramené. Je lui ai donné la paix que je lui avais promise, et non-seulement à lui qui était éloigné, mais encore à celui qui était proche : j'ai guéri l'un et l'autre (*Isa.*, LVII).

Sous ces termes de guérison et de paix, représentez-vous, messieurs, une miséricorde qui, non contente d'aller au devant du pécheur, lui pardonne ses péchés. Encore quelle indulgence et quel pardon? Ce n'est pas un pardon tardif et arraché par de longues importunités; la première parole du pécheur

peut l'obtenir. J'ai avoué au Seigneur mon iniquité, et il m'a remis l'énormité de mon crime : c'est le témoignage qu'en rend David en parlant de soi.

Ce n'est pas un pardon feint et de cérémonie; il est sincère, et il vient du bon cœur de Dieu : ceux qui ont confiance en moi demeureront tranquilles, je ne disputerai plus avec eux. Comme une mère caresse son petit enfant, qu'elle le porte à sa mamelle et qu'elle le tient sur ses genoux, je les caresserai, je les consolerai et leur cœur sera dans la joie. C'est Dieu lui-même qui s'explique en ces termes chez Isaïe (*Isa.*, LXVI).

Ce n'est pas un pardon de réserve, un demi-pardon; il est entier, et les dons de Dieu sont sans repentir. Je t'ai remis tout ce que tu me devais, parce que tu m'en as prié (*Matth.*, XVIII). C'est Jésus-Christ qui le dit, lorsqu'il se représente sous la figure de ce roi qui fit une généreuse remise à un malheureux qui lui devait de grosses sommes.

Que votre Evangile est admirable, ô mon Dieu, et que vous donnez de grandes consolations aux plus grands pécheurs! Quand ils auraient fait une plus grande dissipation de leur bien, qui est le vôtre, que n'a fait l'enfant prodigue de celui de sa famille, pourvu qu'ils se lèvent du lieu où ils sont, et que, pleins d'une humble confiance, ils se jettent à vos pieds, vous êtes toujours prêt à les recevoir à pardon.

Consolez-vous donc, mes chers auditeurs, et prenez courage; le meilleur de tous les pères, qui vous a vus de loin, ne se contente pas de vous prévenir; il vous embrasse, il vous caresse, il vous baise. Est-ce-là, s'écrie saint Pierre Chrysologue, vous donner le moindre sujet de vous abattre par un sombre et morne désespoir, à moins que vous ne craigniez la rencontre d'un si bon père, que sa tendresse ne vous fasse de la peine, que ses caresses et ses baisers ne vous troublent (*D. Chrysologus*, *serm.* 3, *de Filio prodigo*).

Achevons cette homélie par une troisième circonstance d'une miséricorde surabondante, que notre évangile nous fournit dans la conduite que le père de l'enfant prodigue a tenue à son égard. Il pouvait faire de justes reproches à ce jeune débauché; il pouvait lui demander quel sujet de mécontentement il avait eu pour sortir de sa maison, ce qu'il prétendait faire ayant mangé tout son bien; s'il était raisonnable qu'après avoir consumé sa portion héréditaire, il eût les mêmes avantages que son aîné, qui lui avait toujours tenu compagnie. Ce père ne lui aurait rien dit qui n'eût dû le confondre; mais il veut lui épargner la honte de sa désertion et sa lâche ingratitude.

Il pouvait, pour le punir, le mettre au nombre de ses serviteurs; cette place qu'il lui demandait n'était que trop bonne pour un jeune étourdi qui s'était si follement et si indignement dégradé; mais comme ce père consulte plus sa bonté que sa justice, il veut qu'on lui rende sa première robe, qu'on lui remette son anneau au doigt, qu'on tue le veau gras, et qu'on se réjouisse de son retour : en un mot, il lui donne beaucoup plus qu'il ne lui demandait.

Avouons que la vérité l'emporte ici infiniment au-dessus de la figure. L'homme peut être libéral; mais comme il n'a rien qu'il n'ait reçu, et que ce qu'il a reçu il ne peut le donner aux uns sans diminuer la portion des autres, on ne saurait, à proprement parler, dire qu'il est magnifique. Nous voyons même que l'aîné de l'enfant prodigue se plaint que ce dissipateur profite, à son désavantage, de son attachement auprès de son père, et du soin qu'il a pris d'augmenter son bien.

Il n'en est pas ainsi de Dieu; les trésors de ses grâces sont inépuisables. Les biens qu'il donne aux pécheurs ne portent aucun préjudice aux justes, et lorsqu'il accorde plus qu'on ne lui demande, c'est qu'il est *riche en miséricorde*. Est-ce qu'il ne l'est pas en sagesse, en justice, en puissance? Oui, répond saint Augustin, mais au jugement qu'en porte le roi-prophète, *sa miséricorde est au-dessus de tous ses ouvrages :* Misericordia *ejus super omnia opera ejus.*

Quelle est longue! quelle est abondante! quelle est étendue cette miséricorde, s'écrie ce Père! Le pécheur outrage Dieu par ses blasphèmes, et il lui prolonge ses jours; il a mille fois mérité d'être enseveli dans une nuit éternelle, et il fait lever son soleil sur lui. Il l'appelle de tous côtés : *Vocat undique.* Il l'appelle par le temps qu'il lui accorde, par les bonnes pensées qu'il lui inspire, par les afflictions même et les maux qu'il lui envoie. Mais qu'il se donne bien de garde, ajoute saint Augustin, *de se faire un trésor de colère*, par un mauvais usage des grâces qu'il en reçoit : ce qui serait pour lui le plus grand de tous les malheurs.

Ainsi, messieurs, lorsqu'en vous proposant l'exemple de l'enfant prodigue, j'ai tâché de vous inspirer une tendre confiance en la miséricorde de Dieu, j'ai dû vous croire dans des sentiments assez semblables aux siens.

Son père alla au devant de lui; mais de son côté, impatient de sortir de sa misère, il disait : *Je me lèverai, j'irai le trouver.* Son père l'embrassa et se jeta à son cou; mais, saisi de douleur et frappé d'une vive componction, il s'écriait : *Mon père, j'ai péché contre le ciel et contre vous.*

Son père lui fit rendre sa robe; il se réjouit de son retour, il l'appela son fils; mais il se regardait comme un homme indigne de cette qualité, et lui témoignait qu'il se tiendrait heureux *d'être au nombre de ses serviteurs.* Voilà la parabole; mais je m'imagine lire votre histoire dans toutes ces aventures figurées; et comme je vous suppose dans des dispositions assez semblables, qui ne peuvent venir que de Dieu et de vous, j'ai dit que vous aviez tout sujet d'espérer.

Mais pour toi, pécheur impénitent et endurci, qui résistes opiniâtrément à ce Dieu de miséricorde, il fera pour te perdre tout le contraire, si tu n'y mets ordre de bonne heure. L'enfant prodigue était encore loin

quand son père le vit. Tu te croiras encore loin de la mort, mais ce Dieu irrité se hâtera de venir à toi; il dit même qu'il y viendra *comme un voleur*, pour te surprendre. Ce bon père se jeta au cou de son enfant, mais ce Dieu des vengeances viendra fondre sur ta tête comme un impétueux torrent.

Ce bon père le baisa, mais il *te tuera du souffle de sa bouche*. Pressé par la violence de la douleur et la proximité de la mort, tu baiseras ce Dieu crucifié; tu le recevras dans le sacrement de son corps et de son sang; mais il te dira, comme à Judas : *A quel dessein es-tu venu? Tu trahis le Fils de l'Homme par un baiser*.

Tu demanderas la robe de ton baptême, mais on te la représentera toute souillée; tu devais la porter sans tache au tribunal de Jésus-Christ, mais, pour ne l'avoir pas lavée dans les eaux de son sang et de ta pénitence, elle te couvrira de confusion. On te montrera ton anneau, mais ce sera pour te dire : Voilà la foi que tu as violée et l'esprit de paix que tu as contristé.

Les anges auraient fait dans le ciel une fête pour ton retour, et les démons, qui se réjouiront de te voir, te diront en t'insultant : Te voilà donc semblable à nous. On aurait tué pour toi le veau gras; mais *la graisse de ton iniquité* allumera et entretiendra, à ton malheur, un feu éternel dans les enfers.

O Dieu de miséricorde! quoique jusqu'ici nous ayons, comme l'enfant prodigue, dissipé le bien que vous nous avez donné, ne permettez pas que tant de grâces que vous nous avez faites nous deviennent inutiles. Nous ne pouvons faire vers vous aucune démarche pour notre conversion, si vous n'avez la bonté de nous prévenir et de nous aider. (*D. Aug.*, VI, *Confess.*, c. 12 *et* 13).

Malgré le pressant besoin de sortir de notre misère, nous différons toujours, et nous apportons mille vains prétextes à notre lâcheté et à nos résistances. Les fausses douceurs de cette vie nous enchantent, et, quelque mortelles que soient nos plaies, nous ne pouvons presque souffrir qu'on y touche.

Nous oublions, ô mon Dieu! les clauses de notre engagement à votre service; et quelque fatales que soient les chaînes du monde que nous traînons, nous craignons qu'on ne les rompe. Toujours attachés à nos plaisirs, nous ne pouvons nous résoudre de passer nos jours dans les laborieux et humiliants exercices de la pénitence.

Tel est, ô mon Dieu! le déplorable état de nos âmes; et nous y demeurerons toujours si votre infinie miséricorde, touchée de nos misères, ne nous tire de cet esclavage où nos trop longs égarements nous ont jetés. Disposez-nous, Seigneur, à recevoir avec fruit les effets de cette ineffable miséricorde que vous répandez à pleines mains sur ceux que vous voulez qu'ils soient tout à vous dans le temps et dans la bienheureuse éternité. *Amen.*

SERMON XI.

POUR LE TROISIÈME DIMANCHE DE CARÊME

De la confession.

Erat Jesus ejiciens dæmonium, et illud erat mutum; et cum ejecisset dæmonium, locutus est mutus, et admiratæ sunt turbæ.

Ce jour-là Jésus chassa un démon, qui était muet; et après que le démon fut sorti, ce muet parla, et le peuple fut saisi d'admiration (*S. Luc, ch.* XI).

Comme la parole distingue l'homme des animaux, aussi bien que la raison, il semblerait, messieurs, que son silence le confondrait avec eux, si l'Ecriture sainte ne m'apprenait qu'il y en a de plusieurs espèces.

Il y a un silence de douleur et de résignation : tel fut celui de David, quand il dit *qu'il s'était tu, qu'il s'était même abstenu de ce qu'il pouvait dire de bon, tant sa douleur* (*Psal.* XXXVIII) et sa soumission aux ordres d'en haut étaient grandes. Il y a un silence d'admiration et de respect : tel fut celui de saint Joseph, quand l'ange lui dit : *Ne craignez point de retenir auprès de vous Marie, votre femme; car ce qui est formé en elle vient du Saint-Esprit* (*Matth.*, I). Il y a un silence de quiétude et de recueillement : *Le solitaire*, dit Jérémie, *s'assiéra et se taira, parce qu'il s'est élevé au-dessus de soi-même* (*Thren.*, III).

Je loue, j'honore, j'admire tous ces silences. Oh! que ceux qui se taisent de la sorte m'instruisent et m'édifient! Mais il y en a aussi d'une nature toute différente : un silence de fierté, un silence d'inimitié et de vengeance, et, pour me réduire à une espèce plus singulière, un silence qui ferme la bouche à un pécheur, qui lui lie la langue, qui l'empêche de faire un humble aveu des péchés qu'il a commis à ceux qui ont reçu le pouvoir de l'en absoudre : et c'est ce que je regarde comme la possession d'un démon assez semblable à celui dont il est fait mention dans notre évangile.

Saint Luc nous l'y représente comme *un démon muet*, que Jésus-Christ chassa du corps qu'il possédait; mais il remarque aussi que, dès qu'il l'en eut chassé, *celui qui était muet parla*. Avant que Jésus-Christ eût guéri cet homme, il n'avait aucun usage de la parole : *Et illud erat mutum*. C'est là ce silence fatal que je déplore. Mais dès que Jésus-Christ l'eut guéri, il parla : *Locutus est mutus*. C'est là cette parole de confession et d'accusation de ses péchés, que je demande. Mais comment, et avec quelles circonstances? C'est ce qu'il faut vous expliquer, en combattant trois grands abus, dont la discussion va faire tout le sujet de ce discours.

Prétendre obtenir le pardon de ses péchés, et pouvoir se sauver sans faire de bonnes confessions : premier abus; prétendre faire de bonnes confessions, et parmi les confesseurs choisir ceux qu'on croira les plus commodes et les plus indulgents : second abus; parmi ces confesseurs qu'on se choisit, prétendre ne leur donner d'autorité sur soi qu'autant qu'on le trouve à propos : troisième et dernier abus.

Par ce moyen, la nécessité d'une bonne confession, le choix d'un bon confesseur, la

soumission qui lui est due, vont faire tout le partage de ce discours et le sujet de votre attention, après, etc. *Ave.*

PREMIER POINT.

Selon les principes de la religion que nous professons, il est certain qu'il y a dans l'Eglise catholique une vraie rémission des péchés. Mais la même foi qui nous apprend cette vérité nous avertit que, hors des cas extraordinaires, cette rémission ne se fait que par l'absolution du prêtre, que cette absolution ne se donne pas sans connaissance de cause, que cette connaissance de cause dépend d'une déclaration sincère et exacte des péchés qu'on a commis : et c'est ce qui s'appelle *confession.*

Il faut la faire à Dieu, cette confession. David la fit, quand il lui dit : *Je vous ai avoué mon péché, et je ne vous ai point caché mon injustice* (*Psal.* XXXI). Mais avec tout cela il ne déguisa rien à Nathan : *J'ai péché* contre le Seigneur.

Il faut la faire à Dieu, cette confession. C'est ce que firent ces dix lépreux qui implorèrent le secours de Jésus-Christ, et qui lui dirent, en élevant leur voix : *Jésus, notre maître, ayez pitié de nous.* Mais cet Homme-Dieu, nonobstant leur soumission et leur confiance, ne laissa pas de leur dire : *Allez, montrez-vous aux prêtres* (*Luc.*, VII).

Il faut la faire à Dieu, cette confession. Je reconnais la miséricorde et la souveraine puissance de Jésus-Christ dans la résurrection de Lazare, mort depuis quatre jours; mais je remarque en même temps qu'il ordonna à ses apôtres *de le délier* et de le laisser aller. La rémission des péchés lui appartient en propre, et ce que font ses prêtres, ils le font par sa puissance; mais il a voulu, dit saint Pacien, leur en faire part. Serait-ce en vain qu'il aurait dit à ses apôtres : *Ce que vous lierez et délierez sur la terre sera lié et délié dans le ciel* (*D. Pacianus, epist.* 1, *ad Sympron. apud Pamel.* 177)? Ou bien ce pouvoir aurait-il fini en leurs personnes? Si cela était, qu'on dise donc qu'eux seuls ont eu le droit de baptiser et de donner le Saint-Esprit.

Malgré les satires et les calomnies des hérétiques des derniers siècles, qui ont trouvé la confession des péchés établie dès la naissance de l'Eglise, la doctrine orthodoxe subsistera toujours ; doctrine autorisée dans nos livres saints, confirmée par les conciles et par les Pères; doctrine vénérable par son antiquité, et qui est passée des premiers fidèles jusqu'à nous, par le canal d'une tradition qu'on ne peut raisonnablement contester. Avant que Luther et Calvin parussent, il y avait une confession, non-seulement publique, mais particulière et secrète des péchés; une confession, non-seulement des crimes énormes et scandaleux, mais encore des mauvaises pensées, que ceux dont la conscience était plus tendre et la foi plus pure faisaient aux prêtres du Seigneur, avec autant de douleur que d'ingénuité, pour en recevoir le pardon, dit saint Cyprien.

Luther et Calvin ne se sont-ils jamais confessé avant leur apostasie? Croyaient-ils, pour lors, que la confession auriculaire était une invention sortie de la boutique de Satan, pour gêner les consciences et s'imposer des juges à qui on donne sur soi, par une étrange faiblesse d'esprit, un pouvoir tyrannique? Depuis ce temps leur est-il venu quelque inspiration d'en haut, qui ait autorisé leurs cruelles satires et leurs détestables calomnies? C'était bien assez, et, hélas! ce n'en était que trop, d'avoir voulu nous ravir le culte extérieur que nous devons à Dieu, l'invocation des saints, et la vénération que nous avons pour leurs reliques et leurs images. C'était bien assez, et, hélas! ce n'en était que trop, de dire que l'homme peut se sauver par la foi, sans la pratique des bonnes œuvres; qu'il n'a pas besoin de prières après sa mort, ni d'extrême-onction quand il va mourir; qu'une femme qui aura un peu d'esprit peut expliquer l'Ecriture sainte selon son génie, et l'entendre aussi bien que les plus savants et les plus saints docteurs. Fallait-il décrier avec tant de fureur la confession sacramentelle, la faire passer pour une nouveauté diabolique?

Laissons là une si sèche controverse; et après avoir supposé, comme un article de foi, la nécessité de la confession, voyons ce qui en doit faire la validité et la bonté. S'il ne s'agissait que de se prosterner aux pieds d'un prêtre, que de lui faire un récit superficiel de quelques péchés, et d'approcher des sacrés tribunaux sans de sérieuses préparations, pourquoi délibérer, pourquoi hésiter, vous dirais-je? Vos péchés vous seront remis, et vous retournerez en paix.

Mais sachez, mes frères, qu'il n'y a point de confessions nulles : il faut ou qu'elles soient bonnes, ou qu'elles soient mauvaises; il faut que le pécheur y soit absous, ou qu'il en sorte plus coupable. Il peut y avoir des aumônes nulles, des mortifications nulles, des prières nulles, mais il ne peut y avoir de confession et d'absolution nulles. Il faut qu'elle ait l'effet qui lui est propre, je veux dire la justification du pécheur, ou qu'elle augmente son crime par un nouveau sacrilége; il faut que ce soit pour lui un remède qui le guérisse, ou un poison qui le tue.

Peut-on faire cette réflexion sans trembler et sans prendre toutes les précautions dont on est capable pour en faire de bonnes? C'est là ce qui éloigne des tribunaux de la pénitence une infinité de gens, ou ce qui leur fait faire d'horribles sacriléges. Dans les uns, c'est une mauvaise honte; dans les autres, c'est une crainte indiscrète et mal fondée. Les uns rougissent de s'accuser de certains péchés, dont la pensée même leur fait horreur; les autres appréhendent que, découvrant à un prêtre les plus enfoncés replis de leurs cœurs, il ne lève les sceaux sacrés de la confession qu'ils lui font. Veulent-ils sincèrement se convertir et en faire une bonne, il faut que cette honte et cette crainte, non-seulement ne les éloignent pas des sacrés tribunaux, mais qu'elles ne leur fassent jamais faire des confessions mutilées.

La honte vous empêche de déclarer vos péchés à un prêtre : en avez-vous eu quand vous les avez commis? Fille trop mondaine et trop coquette, vous n'osez vous accuser de ces commerces suspects que vous avez entretenus, de ces rendez-vous ménagés à l'insu d'une mère, dont la vigilance vous gênait, de ces pensées déshonnêtes que vous avez eues, de ces paroles hardies et équivoques que vous avez écoutées avec trop de complaisance, de ces indécentes libertés... : je n'en dis pas davantage. Quand vous rappelez ces péchés, vous en rougissez; mais c'était dès le temps de ces amitiés naissantes que vous deviez vous dire : Me sont-elles permises? Si on les savait dans le monde, ou dans ma famille, pour qui passerais-je?

De si sages réflexions ne vous sont pas venues dans l'esprit, ou plutôt vous avez pris soin de les détourner. La honte n'a pas été une barrière assez forte pour arrêter votre impétueuse ardeur : et quand il s'agit de vous en confesser, vous l'opposez comme un prétexte pour vous dispenser de ce devoir de religion, ou, ce qui vous est encore plus fatal, comme un sujet d'envelopper si finement vos péchés, qu'on ne les connaisse qu'à demi dans le tribunal de la pénitence.

Hommes de mauvaise foi dans votre commerce, qui vous servez de faux poids et de fausses mesures, qui exigez un prix excessif de ceux qui ne vous paient pas comptant, qui engagez à de grosses dépenses une jeunesse volage, par la facilité d'un prêt dont les intérêts usuraires précipitent sa ruine, la honte vous empêche de descendre dans un détail qui vous ferait rougir! Mais c'était cette honte que vous deviez appeler d'abord au secours de votre conscience, afin qu'elle vous empêchât de vous rendre coupables de ces péchés.

Béni soyez-vous, ô mon Dieu! de nous avoir ouvert une voie si douce au pardon que vous voulez bien nous accorder! Si vous n'aviez donné aux pénitents, pour confesseurs, que des hommes justes, et en quelque manière impeccables, ils auraient beaucoup plus de sujet de rougir; mais vous n'avez pas attaché vos grâces à des conditions si extraordinaires : vous nous avez donné lieu d'approcher avec confiance du trône de votre miséricorde, en établissant pour ministres de notre réconciliation des hommes qui, chargés comme nous de faiblesses, gémissent eux-mêmes sous le poids de leurs péchés.

La confession est tout à la fois un effet de la justice et de la bonté de Dieu, dit Hugues de Saint-Victor. Un effet de sa justice : Malheureuses créatures, vous avez péché par vous-mêmes, sans que la turpitude d'une action contraire à la sainte loi vous ait donné de la confusion : il est juste que vous rougissiez par vous-mêmes. Malgré la honte qui devait arrêter les turbulentes saillies d'une concupiscence effrénée, vous avez offensé le Seigneur : il faut que vous lui sacrifiiez cette honte, pour lui faire une amende honorable de celle que vous n'avez pas eue.

Un effet de sa bonté : Elle est sans doute bien grande, d'avoir établi des hommes pour être les juges et les médecins des autres hommes; d'avoir ménagé avec tant de douceur nos intérêts, que la nature humaine trouvât dans une même personne un homme à qui elle découvrît ses péchés; et qu'en même temps elle se représentât, au-dessus de cet homme, un Dieu qui les lui remît.

Un effet de la justice de Dieu : Il ne fait rien qu'avec ordre. La créature, en l'offensant, s'est élevée au-dessus de lui : il est bien juste qu'il l'abaisse aux pieds d'un homme, semblable à elle, et qui quelquefois est moins qu'elle. Ainsi nous pouvons dire que la confession est un hommage qu'on rend à Dieu, en réparation de celui qu'on lui a ravi.

Un effet de sa bonté : Moyennant une honte de quelques moments, s'épargner une confusion éternelle; moyennant quelques petites peines, se garantir de celles de l'enfer; moyennant la révélation de ses péchés à un confesseur, être dispensé de les découvrir à la face des nations : quel excès de bonté!

Mais ce n'est peut-être pas tant la honte qui vous empêche de faire une déclaration ingénue et entière de vos péchés, que la crainte de découvrir le fond de vos consciences à des confesseurs qui n'auraient ni la charité, ni la prudence de les tenir cachés : autre artifice du démon, qui, pour éloigner les pécheurs des tribunaux de la pénitence, leur tend secrètement ce piége.

Il avait d'abord employé les scandaleuses invectives des gens séparés de notre communion, pour détruire l'ancien usage de la confession, établi dans toutes les Eglises; mais comme ce premier moyen n'a pas eu tout l'effet qu'il en attendait, il en a substitué un second : la mauvaise idée qu'on donne de soi à un homme à qui on découvre ses péchés, comme pour se diffamer soi-même, et le danger où l'on s'expose qu'il ne viole le secret qu'on lui confie.

S'il y avait quelque juste sujet de craindre la révélation des péchés qu'on ferait à un confesseur, nos tribunaux, déjà trop déserts par l'indévotion des peuples, ne le seraient-ils pas encore davantage par la crainte qu'ils auraient de son indiscrétion? Une si pernicieuse licence, de découvrir les péchés des pénitents, ne l'emporterait-elle pas sur les plus pressants devoirs?

Sachez, pour une bonne fois, et soyez-en convaincus, qu'ils sont obligés, sous les plus griéves peines canoniques, de garder sur ce dont vous vous accusez, un inviolable secret. Si, pour satisfaire à leur devoir, ils entendent vos péchés, et si dans des cas particuliers, ils en examinent les circonstances, sachez qu'ils les tiennent cachés, pour ne pas blesser leurs propres consciences et se voir frappés des plus redoutables foudres de l'Eglise.

Quand la violence du mal presse un malade, c'est la réflexion que fait un ancien Père (*D. Pacianus parænesi ad pænitentes*), quelque répugnance qu'il ait de montrer sa

plaie en certains endroits que la pudeur naturelle veut qu'il cache, il faut néanmoins, s'il est prudent, qu'il sacrifie cette crainte au soin qu'il prend de recevoir une prompte et sûre guérison.

Je ne réponds pas de la discrétion de ceux qui le traitent, mais j'ose répondre de celle de vos confesseurs, et je vous dis avec Tertullien : *Que craignez-vous? approchez avec confiance; vous n'avez affaire, ni à des railleurs qui vous insultent quand ils vous voient tombés, ni à des téméraires et à des traîtres qui vous diffament en révélant vos secrets* (*Tertull., lib. de Pœn., c.* 10). Demeurez là-dessus en repos, et si quelque chose vous embarrasse, c'est le choix d'un bon confesseur : écoutez-en les raisons dans mon second point.

SECOND POINT.

Si l'apôtre saint-Paul, écrivant aux chrétiens de Corinthe, leur représente que, *quand ils auraient dix mille maîtres, ils n'ont pas beaucoup de pères;* et s'il les avertit de préférer ces pères qui sont plus rares, à ces maîtres qui se présentent en foule pour les instruire : on peut dire, messieurs, que dans la conduite des âmes et dans le grand nombre des confesseurs, il est d'une extrême importance de faire un judicieux choix de ceux qu'on croira les meilleurs.

Quelle consolation pour lors à un pénitent! Il reçoit de plus grands éclaircissements dans ses doutes; il se sent plus tranquille et plus soulagé dans ses scrupules, plus en état de goûter le repos d'une conscience raisonnablement alarmée; il apprend pour lors, sous de si bons guides, à marcher plus sûrement dans la voie étroite, à franchir avec plus de courage les obstacles qui s'opposent à l'entière réformation de ses mœurs, à travailler avec plus d'humilité, de confiance, de circonspection, à la grande et délicate affaire de son salut.

Grâces à la miséricorde de Dieu, qui ne veut pas que le pécheur périsse; grâces à la vigilance d'un pieux et zélé prélat qui gouverne avec tant de sagesse ce grand diocèse, et dont la sollicitude pastorale s'étend sur les différents besoins : on trouve d'habiles confesseurs qui soutiennent dignement le poids d'un si redoutable ministère.

Mais comme tout le salut d'une âme dépend du bon usage des sacrements, comme même il faut plus de préparation pour s'approcher avec fruit des tribunaux de la pénitence, que de la sainte table, puisque, dès qu'on est en état de grâce, on peut se nourrir du pain de vie : il est très-important de mettre sa conscience entre les mains de gens qui, par leur droiture, leur désintéressement, leur habileté, leur expérience, sachent en guérir les plaies par les remèdes les plus propres.

Sans cela, on pourrait s'écrier tristement avec Jérémie : *Est-ce qu'il n'y a point de baume dans Galaad? est-ce qu'il ne s'y trouve point de médecin? pourquoi donc la blessure de la fille de mon peuple n'a-t-elle point été fermée* (*Jerem.*, VIII)? Pourquoi, messieurs? c'est qu'il y en a beaucoup qui rejettent le remède de la pénitence, figurée par ce baume; et qu'il en est aussi plusieurs qui ne veulent pas de ces médecins habiles, qu'ils seraient peut-être même fâchés de connaître. J'ai déjà fait voir aux uns la nécessité d'une bonne confession, je vais montrer aux autres le choix qu'ils doivent faire d'un bon confesseur, par rapport aux qualités qu'il faut qu'il ait : j'en remarque principalement deux, dont je trouve deux admirables exemples tirés de l'Ecriture sainte, qui vous feront mieux connaître ma pensée.

Le premier est celui de Raphaël, le second est celui de Nathan : de Raphaël destiné pour conduire le jeune Tobie dans un dangereux voyage; de Nathan envoyé pour reprendre David de ses péchés et l'avertir de son devoir. Cherchez parmi les confesseurs un ange et un prophète, un Raphaël et un Nathan : je veux dire, un homme spirituel, détaché du monde et uni à Dieu; première qualité : un homme prudent qui, sans rebuter les pécheurs par un excès de sévérité, et cependant sans les flatter par un excès de douceur, les porte à détester et à punir leurs péchés; seconde qualité.

Cherchez donc dans un confesseur, un ange, je ne dis pas seulement en chasteté, en modestie, en pureté d'actions, de regards, de paroles (je le suppose tel, et vous devez le supposer de même); mais un ange en spiritualité, et en détachement des choses de la terre.

Ne le choisissez pas comme un homme d'intrigues qui, par son crédit auprès des grands et des magistrats, peut vous rendre de bons offices : *Celui qui combat pour Dieu, ne s'embarrasse jamais d'affaires séculières*, dit l'Apôtre; choissez-le comme un homme indifférent à toute autre chose qu'à celle de votre salut : *comme un homme dont Dieu se sert pour vous instruire, en lui mettant dans le cœur et dans la bouche les sentiments et les paroles nécessaires à votre conduite, et que vous devez* (pour m'expliquer avec le saint évêque de Genève) *regarder comme un ange descendu du ciel* (*S. François de Sales, Introd. à la Vie dévote, partie* Ire, *c.* 4).

Vous n'ignorez peut-être pas l'histoire de celui de Tobie : son père le voulant envoyer au pays des Mèdes, lui dit de chercher quelque bon guide qui l'y conduisît; la Providence lui ayant suscité un ange sous une figure d'homme, tout prêt à partir, il lui demanda s'il savait le chemin du pays des Mèdes : je le sais si bien, lui répondit-il, que j'en ai fait plusieurs fois le voyage; j'ai même demeuré chez Gabélus, qui fait sa résidence à Ragès, l'une des principales villes. Il n'en fallut pas davantage au père ni au fils, pour croire que c'était là l'homme qu'ils cherchaient et que le ciel leur avait envoyé.

Tel est un bon confesseur : un homme qui, en matière de direction, sait tous les détours des consciences; qui, *par sa communication avec le Père des lumières*, démêle ce qu'il y a de caché dans les replis du cœur; qui, par

les choses qu'il demande, et par celles qu'on lui répond, connaît l'état des âmes qu'il doit conduire dans le plus difficile de tous les voyages : un homme habile, non précisément dans les lettres humaines qui éblouissent plutôt qu'elles ne touchent; mais dans cette science, que l'Ecriture appelle *une science de salut* : un homme qui, dans les tentations que les démons livrent à ses pénitents, se sert de ces tentations mêmes pour guérir leurs maladies, comme Raphaël conseilla à Tobie de se servir du cœur et du fiel de ce poisson qui l'eût dévoré s'il ne fût venu à son secours : un homme enfin qui soit un ange en spiritualité, je veux dire avec saint Paul, *un homme spirituel*, qui, à la différence de ceux qu'il appelle *charnels*, *juge sainement de toutes choses : Spiritualis homo judicat omnia.*

Quand on en a rencontré un de ce caractère, rien, pourvu qu'on soit sincère, n'échappe à sa pénétration; il va jusqu'aux causes, jusqu'à la racine, jusqu'aux plus petites fibres des péchés. A l'un de ses pénitents il demandera : comment avez-vous fait vos prières, quels bons exemples avez-vous donnés à votre famille et à vos voisins, quel respect et quel recueillement avez-vous eus dans nos églises?

A l'autre il dira : Quels actes de contrition avez-vous formés, avant que de vous approcher du sacré tribunal? ces belles protestations que vous avez faites à Dieu, les avez-vous tirées du fond du cœur, ou vous êtes-vous contenté de les lire dans un livre? vous ont-elles été inspirées, ou bien les avez-vous apprises? est-ce une componction qui vous a attendri ou une lecture qui vous a animé? car un *homme spirituel* s'informe de tout ce qui regarde la conscience, afin de mieux juger de tout : *Spiritualis homo judicat omnia.*

Tantôt il dira à quelques-uns de ses pénitents : Vous vous êtes déjà confessé de ces péchés, vous y êtes retombés de temps en temps, mais ces rechutes ne viennent-elles pas d'un *vieux levain de malice*, dont vous n'avez pas été purifiés? avez-vous évité ces lieux, ces conversations, ces commerces, ces visites qui ont été les funestes causes de vos désordres? avez-vous employé des remèdes contraires à vos maux : le jeûne à l'intempérance, la retenue à la raillerie, la prière à l'indévotion, l'aumône à l'avarice?

Tantôt il dira à d'autres : Avez-vous sérieusement examiné la nature de votre bien, et dans l'acquisition que vous en avez faite, ne s'est-il point glissé d'usure et de fraude? *Cet animal dont j'entends le bêlement, n'a-t-il point été volé, et si cela est, rendez-le à celui à qui il appartient* (*Tob.*, II). Vous, procureurs, vous, marchands, vous, négociateurs de billets, vous qui êtes engagés dans les partis et dans les affaires publiques, n'avez-vous fait tort à personne? car un homme spirituel s'informe de tout ce qui regarde la conscience, afin de mieux juger de tout : *Spiritualis homo judicat omnia.*

Qui connaîtrait de tels confesseurs en voudrait-il pour soi? Oui, s'il était vivement touché du désir de son salut; oui, s'il aimait le repos de sa conscience et s'il souhaitait à quelque prix que ce fût, de se convertir : Oui, s'il appréhendait plus que toute autre chose, de faire une confession défectueuse et mauvaise.

De cette première disposition il passerait à une seconde. Il choisirait parmi les confesseurs, non-seulement les plus spirituels et les plus propres à le conduire dans la voie droite, mais ceux qui lui paraîtraient les plus prudents et les plus remplis de cet esprit de sagesse qui est également éloigné d'une sévérité rebutante et d'une molle condescendance, il les regarderait, non-seulement comme des anges que Dieu lui a envoyés pour lui montrer le bon chemin et le détourner du mauvais, mais comme des Nathans qui, par des ménagements paraboliques, le rappelleraient à lui-même et lui feraient dire, dans l'amertume d'un cœur contrit : Il est vrai, j'ai péché.

Qu'eût-on pensé de Nathan (c'est la réflexion que fait saint Grégoire, pape), s'il avait dit brusquement à David : Vous avez enlevé la femme d'Urie, et pour en jouir plus tranquillement, vous avez donné ordre qu'on le mît à la tête des enfants perdus? Il en usa plus prudemment; il voulut que ce prince fût lui-même son propre juge, et que sous une aventure figurée, il se condamnât sans qu'il s'en aperçût.

Il y avait, lui dit-il, *dans une ville, deux hommes dont l'un était riche et l'autre pauvre. Le pauvre n'avait pour tout bien qu'une brebis qu'il avait nourrie et qu'il chérissait comme si ç'eût été sa fille. Ce riche a pris la brebis de ce pauvre et l'a donnée à manger à un étranger qui l'est venu voir. Je jure par le Seigneur, dit David en colère, que celui qui a fait cette action mérite la mort et qu'il paiera la brebis quatre fois plus qu'elle ne vaut. C'est vous-même, sire, ajouta Nathan, c'est vous-même qui êtes cet homme* (II *Reg.*, XII).

Il s'agissait, dit saint Grégoire, de faire rentrer David en lui-même, de lui montrer son péché et la peine qui lui était due; mais il fallait de grands ménagements. Il fallait, par une sévérité mêlée de douceur, engager le prince dans sa propre cause, lui faire sentir personnellement l'injustice qu'il avait commise, afin qu'il prononçât contre soi un arrêt qui ne regardait qu'un inconnu.

Il fallait qu'en lui cachant d'abord le rasoir et la scie qui devaient retrancher la partie malade, il consentît à une si rigoureuse opération. Nathan lui dit, d'un côté, que son péché lui était remis, mais il l'avertit d'un autre, que l'épée d'un Dieu vengeur ne sortirait pas de sa maison. Véritable image de la conduite que tiennent ces confesseurs qu'on doit se choisir.

Il y en a de si sévères, qu'ils ne conservent aucun sentiment de douceur et de tendresse; il y en a aussi de si doux et de si indulgents, qu'ils ne gardent aucun ordre ni aucune règle de discipline. L'une de ces choses sans l'autre perd toute sa force, dit saint

Grégoire (*Lib.* XIX, *Moral.*, *cap.* 12). Une sévérité excessive aigrit tout, une indulgence outrée gâte tout. Il faut avoir un zèle de sévérité, mais qui n'éloigne pas le pécheur des sacrés tribunaux, un zèle de condescendance, mais qui ne le flatte pas dans ses désordres (*Ibid.*, *liv.* XX, *cap.* 8).

Nathan dit à David : *Dieu vous pardonne votre péché*, mais il ajoute en même temps : *l'épée* de sa vengeance *ne sortira pas de votre maison.* Il le console par la nouvelle qu'il lui donne de la grâce qu'il a reçue, mais il l'avertit de son devoir par la vue de la pénitence qu'il est obligé de faire et des fléaux dont la main du Seigneur le frappera.

Dieu depuis ce temps n'a pas changé l'ordre de sa miséricorde et de sa justice, et, comme c'est aux confesseurs à le faire sentir à leurs pénitents, adressez-vous à ces Nathans; ils auront assez de compassion et de douceur pour vous gagner, pour vous ménager, pour vous aider dans vos faiblesses; mais cette douceur n'ira jamais jusqu'à une molle et lâche indulgence; vous trouverez des pères tendres qui écouteront tranquillement vos plus gros péchés pour ne vous pas troubler dans la déclaration que vous viendrez leur en faire; mais vous ne rencontrerez pas d'indignes flatteurs qui à des maux invétérés n'appliqueront que l'huile du samaritain.

De sages et prudents ministres s'efforceront de guérir vos plaies; mais ils iront jusqu'à la source du mal et ils n'imiteront pas ces laboureurs qui, négligeant d'arracher la racine des mauvaises herbes, leur donnent lieu de repousser avec plus de force, dit saint Charles, dans son second concile de Milan.

Heureux, mes frères, heureux celui qui se choisit de si bons confesseurs; mais prenez garde qu'il ne le sera qu'autant qu'il leur donnera sur soi l'autorité qui leur est due. Quelle est-elle et quelle doit être la disposition d'un pénitent à leur égard? C'est ce que je vais vous expliquer dans mon dernier point.

TROISIÈME POINT.

Pour vous faire comprendre ma pensée, il est important de distinguer deux sortes d'autorité dans un confesseur : une autorité d'examen et de discussion, une autorité de censure et de châtiment. C'est au confesseur à examiner l'état de ses pénitents, à réfléchir sur la déclaration qu'ils lui font de leurs péchés, à sonder, autant qu'il peut, les plaies de ses malades, et c'est là ce que j'appelle une autorité d'examen et de discussion.

C'est au confesseur à faire connaître à ses pénitents le mauvais état de leurs âmes, à prononcer juridiquement sur les faits dont ils s'avouent coupables, à leur faire sentir l'obligation dans laquelle ils sont de satisfaire à la justice de Dieu, à leur imposer des pénitences propres à expier leurs péchés passés et à les préserver des futurs, et c'est ce que j'appelle une autorité de censure et de châtiment.

Mais, comme cette autorité dépend, en partie, de la disposition de ces pénitents, et comme, à la différence des autres juridictions qu'on ne peut décliner, ils se donnent souvent la fatale licence de se cacher à sa pénétration, ou de ne pas accepter avec une humble docilité les pénitences qu'il leur impose; je dis qu'en ces deux occasions ils doivent se soumettre à l'autorité qu'il a sur eux, en lui ouvrant leur cœur comme s'ils l'ouvraient à Dieu et, en recevant les arrêts qu'il leur prononce, comme si Dieu les leur prononçait.

Prenez-y garde, mes frères : quand vous approchez des sacrés tribunaux, la première disposition où vous devez être est de ne rien cacher à vos confesseurs. Car si, faute d'avoir pris le temps nécessaire à la discussion de vos péchés et de leurs principales circonstances, ou si, par la maligne délicatesse d'un cœur que l'Ecriture appelle un cœur double et profond, vous les enveloppez de telle manière qu'il est presque impossible de sortir de ce labyrinthe, quelle autorité leur donnez-vous pour vous refuser l'absolution ou vous l'accorder?

Vous venez vous confesser, mais vous ne venez pas vous montrer, et, cependant, c'est à vous, aussi bien qu'à ces lépreux de l'Evangile que Jésus-Christ dit de vous faire voir aux prêtres. Vous venez vous confesser, mais vous ne faites paraître que certains endroits où la lèpre n'a pas encore porté toute sa contagion pendant que la corruption est au dedans. Vous viendrez faire vos pâques, mais ce ne sera pas votre résurrection; vous viendrez (car je parle comme vous) faire vos dévotions, mais ferez-vous votre salut? Montrez, montrez-vous aux prêtres : *Ostendite vos sacerdotibus.*

Montrez-vous à eux et ne leur déguisez rien. Ne ressemblez pas à cette princesse hypocrite qui vint à Silo pour consulter Ahias sur le sort futur de son fils malade et non pour renoncer à son idolâtrie. Elle apporta avec elle des pains, un gâteau et du miel, afin d'avoir, par ses présents, plus d'accès chez le prophète; elle changea même d'habits, de peur qu'on ne connût qu'elle était la femme de Jéroboam; mais cet homme de Dieu lui dit : Femme de Jéroboam, pourquoi feignez-vous être toute autre que vous n'êtes? Je n'ai qu'une nouvelle bien dure à vous annoncer : retournez chez vous; au même temps que vous mettrez le pied dans la ville, votre enfant mourra (III *Reg.*, XIV).

On vient plutôt pour consulter un confesseur que pour lui exposer le véritable état de son âme; plutôt pour tâcher de le rendre plus facile par de petits présents, que pour lui découvrir nûment sa conscience. On paraît avec un air plus mortifié et plus recueilli; on change d'habit et de ton de voix. Ce n'est plus cette femme entêtée avec ses folles parures, tout est modeste autour d'elle; avec ses yeux hardis et ses regards errants, elle les tient baissés contre terre.

Ce n'est plus cet homme fougueux, emporté, violent, qui, sur le moindre objet qui lui déplaît, éclate en imprécations et en injures. Il paraît avec une douceur et une tran-

quillité qui trompe ceux qui ne le connaissent pas ; il a la voix d'un Jacob, les mains d'un Esaü, et on peut dire aux uns et aux autres, aussi bien qu'à cette princesse : Femme de Jéroboam, pourquoi feignez-vous être toute autre que vous n'êtes : *Quare aliam te simulas?* Pécheurs déguisés et hypocrites, vous prétendez ôter aux ministres du Seigneur l'autorité qu'il leur a donnée, mais ils en auront assez pour vous dire : Retirez-vous, votre fils mourra, votre âme est déjà morte.

Une seconde marque d'autorité, que j'ai appelée une autorité de censure et de châtiment, doit être conservée au confesseur par ses pénitents, qui recevront de sa bouche leurs arrêts, comme si Dieu les leur avait prononcés. Ce confesseur est le ministre de la réconciliation du Seigneur, il peut être aussi celui de ses vengeances. Il peut les renvoyer absous, il peut aussi différer leur absolution sur les faits dont ils s'accusent. Mais s'il trouve *des têtes dures et des oreilles incirconcises*, des esprits indociles qui lui imposent des lois au lieu de recevoir les siennes; qu'il est à plaindre d'avoir de tels pénitents! et quelle sera son autorité sur eux?

Que faisons-nous dans l'Eglise, ministres du Seigneur, quand nous avons à imposer à de telles gens, des pénitences conformes aux sacrés canons, dit saint Cyprien? Qu'ils sachent que l'Eglise n'est fermée à personne, qu'il n'est point de pécheur qui ne puisse y recevoir l'absolution de ses crimes; mais qu'ils sachent aussi qu'il nous est défendu de couper les nerfs de la discipline et d'aller contre la disposition des canons, pour écouter leurs insensés désirs.

Leur dirons-nous, paix, quand il n'y a point de paix? elle ne servirait de rien à ceux qui la recevraient; elle n'aurait que de dangereuses et de fatales suites pour ceux qui la leur donneraient. Nous serions ravis de les traiter plus doucement si la chose dépendait de nous, mais nous avons nos règles. Dieu ne nous a pas établis sur eux pour leur obéir, c'est à eux à abaisser sous nous leur maligne fierté, à plier leur cou superbe sous le joug que nous leur imposerons. Il suffit qu'ils se damnent seuls sans que nous y contribuions par une criminelle indulgence et que nous nous damnions avec eux.

Saint Paul écrivant à ces chrétiens de Corinthe dont je viens de parler, qui, au lieu de le suivre comme leur père, s'étaient attachés à de vains et d'ignorants maîtres qui n'eussent jamais manqué de les perdre, leur disait : *Que voulez-vous que je fasse, mes chers enfants? Viendrai-je à vous la verge à la main? Viendrai-je dans un esprit de charité et de douceur?* Quid *vultis? In virga veniam ad vos, an in charitate, et Spiritu mansuetudinis?*

Il fit l'un et l'autre, dit saint Augustin, parce qu'il trouva des esprits disposés à faire ce qu'il leur ordonnait. Il les traita avec douceur à cause de leur soumission; il les traita avec rigueur à cause de leurs péchés; et, par la sage conduite qu'il tint, il leur fit connaître que la verge entre les mains des sacrés ministres n'est jamais si rude qu'elle ne soit accompagnée de beaucoup de douceur, et qu'aussi elle n'est jamais si douce qu'elle n'ait une raisonnable sévérité. C'est toujours une même verge, soit qu'elle console, soit qu'elle punisse ; c'est toujours une même charité, qui, tantôt compatissante, tantôt sévère, se règle sur les différents sujets qui l'occupent (*D. Aug., in hunc locum D. Pauli*).

Reconnaissez par-là, messieurs, non-seulement l'autorité que vos confesseurs ont reçue de Dieu, mais celle que vous leur devez donner sur vous. Loin de murmurer contre leur prétendue rigueur, craignez qu'ils n'aient pour vous une trop molle indulgence; loin de vous plaindre de ce qu'ils vous traitent avec trop de sévérité, plaignez-vous de vous-mêmes, qui, depuis tant d'années, avez aigri et envenimé vos plaies.

La confession a quelque chose de plus que ce que vous appelez ordinairement confession. Se confesser ce n'est pas simplement chercher son péché, c'est le punir; ce n'est pas faire une froide histoire de ses désordres pour le soulagement de sa conscience, c'est la rendre pure et en faire sortir toutes les infections ; ce n'est pas seulement dire qu'on a dans le cœur de vrais désirs de satisfaire à Dieu, c'est les faire paraître au dehors par des œuvres satisfactoires; ce n'est pas seulement se jeter aux pieds des prêtres, c'est les regarder comme les médiateurs de sa réconciliation et les juges des peines qu'ils imposent; car, qu'y a-t-il de plus ridicule que de ne pas accomplir la pénitence qu'ils imposent, et d'attendre la rémission de ses péchés? N'est-ce pas vouloir acheter une chose qui est à vendre et refuser d'en payer le prix, dit Tertullien (*Lib. de Pœnitentia*).

Ce sont vos médecins : c'est à eux à vous prescrire une forme de vie propre à vous attirer la miséricorde du Seigneur. Ce sont vos médecins : regardez comme une grande grâce les douleurs et les incisions qu'ils vous font; et, dans la vue du bien que votre guérison vous procurera, remerciez-les du mal qu'ils vous font souffrir. Lorsque la pénitence humilie l'homme, elle a l'avantage de le relever ; lorsqu'elle l'accuse, elle le défend ; lorsqu'elle le condamne, elle l'absout : *Cum provolvit hominem magis relevat, cum accusat excusat, cum condemnat absolvit* (*Ibid.*).

Si je parais insister sur cette vérité, c'est que je la crois d'autant plus importante que la mollesse et l'indolence de la plupart des pécheurs se donnent une audacieuse licence de violer de si saintes règles. Vous ne changerez pas pour cela de conduite, ô mon Dieu, et ce que nous devons faire est de vous dire, avec un roi pénitent : Ayez pitié de moi, Seigneur, non selon les fausses idées que je me fais, mais selon votre sainte loi : *De lege tua miserere mei.* Votre loi est que je me soumette entièrement au jugement de ceux à qui vous

avez donné le pouvoir de me lier et de me délier; je vous reconnais en leurs personnes, et je veux subir leur arrêt comme si je vous l'entendais prononcer vous-même. O Dieu de miséricorde et de justice, ayez pitié de moi selon votre loi : *De lege tua miserere mei.*

Avec de si bons sentiments, approchez des tribunaux de la pénitence; faites vos confessions comme si c'était la dernière de votre vie, et regardez comme une grande grâce d'avoir des confesseurs qui prennent autant de soin de vos consciences que s'ils n'avaient que la vôtre à conduire, dit le saint évêque de Genève (*Introd. à la vie dévote*, *part.* I, *ch.* 6).

Une bonne confession vous soulagera l'esprit de beaucoup d'inquiétudes, ajoute ce grand homme; elle vous procurera un doux repos, elle vous portera à vous acquitter de vos devoirs avec une nouvelle fidélité, elle vous déchargera de ce qui vous pesait sur le cœur et mettra vos pères spirituels en état de vous prescrire de vrais remèdes à vos maux.

Auparavant vous craigniez, comme le timide Israélite, de vous jeter dans la mer Rouge, dont les flots irrités vous effrayaient : l'armée de Pharaon d'un côté, une vaste étendue d'eau d'un autre, vous donnaient d'étranges alarmes; mais consolez-vous : la verge de Moïse, que Dieu vous a envoyé pour vous procurer une douce liberté, vous ouvrira un officieux passage, et, revenus de votre crainte, vous vous écrierez avec autant de joie que de reconnaissance : *Qui est-ce, Seigneur, qui vous ressemble? Vous avez étendu votre toute-puissante main et vos ennemis ont disparu. Vous avez conduit dans votre miséricorde le peuple que vous avez racheté, et vous l'avez porté dans votre force jusqu'au lieu de votre demeure sainte* (*Exod.*, XV); c'est ce que je vous souhaite, au nom du Père, etc. *Amen.*

SERMON XII

POUR LE LUNDI DE LA TROISIÈME SEMAINE DE CARÊME.

Des différents caractères de colère.

Repleti sunt omnes in synagoga, ira, hæc audientes.

Tous ceux qui étaient dans la synagogue, entendant ces paroles, se mirent en colère (*S. Luc, ch.* IV).

Qu'est-ce donc que Jésus-Christ avait dit de si choquant aux Juifs pour s'attirer leur indignation et leur fureur? Ils avaient écouté fort tranquillement les menaces et les reproches que leur faisait Jean-Baptiste; et, quoique ce sévère censeur de leurs vices n'eût fait devant eux aucun miracle, ils avaient toujours conservé pour sa personne le respect qu'ils lui devaient.

Le maître de ce précurseur, quoique *puissant en œuvres et en paroles*, n'est pas si favorablement reçu. Il vient de leur dire que c'est de lui qu'Isaïe a parlé dans cet endroit du livre de ce prophète où il a paru fortuitement tombé; ils admirent même ces oracles pleins de modestie et de sagesse, qui sortent de sa bouche; et comme ils savent que, tout habile qu'il est, il n'a jamais étudié, ils s'écrient : N'est-ce pas là le fils de Joseph? D'où lui peut venir une si grande facilité de s'expliquer avec tant d'onction et de force?

Par quelle aveugle bizarrerie se mettent-ils donc contre lui si fort en colère? Les a-t-il rebutés par sa fierté, choqués par un froid dédain, aigris par des paroles injurieuses et insultantes? rien de tout cela : le plus doux et le plus humble de tous les hommes a le malheur de leur déplaire. Ce sont ces fous dont Salomon dit qu'à la première occasion, et sans sujet, ils montrent leur colère (*Prov.*, XII); encore, à quels excès cette turbulente passion les porte-t-elle, puisqu'ils veulent le précipiter du haut d'une montagne en bas?

On se plaint et on a raison de se plaindre de la fureur du démon; mais saint Ambroise a fort judicieusement remarqué que la colère des Juifs, qui sont ses disciples, est encore pire que celle de ce mauvais maître. Quand le démon tenta Jésus-Christ, il n'employa qu'une séduction flatteuse, et ces barbares lui font une cruelle violence Ce démon se contenta de lui dire : *Jetez-vous en bas*, et ils le traînent hors de la ville pour le jeter dans un précipice (*Ambr.*, *in c.* IV *Luc.*).

Tous ceux qui se mettent en colère ne sont pas de ce caractère, dites-vous; j'en conviens, mais, à considérer les impétueuses saillies et les funestes suites de cette passion, elle n'est pas sans péché, et, pour vous en convaincre, en voici de deux sortes que je distingue.

Il y a une colère turbulente et précipitée; il y a une colère taciturne et lente : la première éclate, la seconde se cache; mais soit qu'elle éclate, soit qu'elle se cache et qu'elle se taise, combien de maux n'est-elle pas capable de faire? C'est ce que je vais examiner dans les deux parties de ce discours, après avoir demandé les grâces de ce divin Esprit *qui se repose sur les hommes doux* et qui survint à Marie quand un ange lui dit : *Ave.*

PREMIER POINT.

Il fallait que cet orgueilleux maître, sorti de l'école des stoïciens, ne connût guère la nature de l'homme quand il a dit, qu'entendre sans émotion autour de soi des vents d'une calomnie atroce, mépriser les emportements des brutaux et les plaindre, c'est ce que doit faire un homme véritablement sage, qui peut bien sentir quelques légères atteintes de passions, mais qui s'élève au-dessus d'elles par une héroïque tranquillité. Est-ce qu'il prétend attribuer à cet homme l'immuable impassibilité d'un Dieu? Est-ce qu'il veut lui donner la dureté et l'impénétrabilité d'un marbre, dit là-dessus saint Augustin.

Un chrétien élevé dans l'école de Jésus-Christ aurait bien oublié les leçons de ce divin maître, s'il ne réprimait, par sa grâce, les impétueuses saillies de sa nature, et s'il regardait comme un péché léger et une faiblesse humaine cette colère que nous mettons ordinairement entre les sept péchés capitaux.

S'il n'est pas tout à fait maître de ses premiers mouvements, si sa bile s'échauffe sur des discours qu'il entend, à peu près comme ces chiens qui aboient contre ceux qui font du bruit sans savoir qui c'est, déplorons le malheur de notre nature corrompue par le péché, et assujettie à la loi fatale de nos membres, mais n'excusons jamais ces brusques et violentes saillies où l'âme, comme hors de son siége, ne donne aucun frein, ni aux égarements de son esprit, ni à la pétulance de son cœur, ni à la volubilité de sa langue. O Dieu de vérité et de charité, qui n'êtes pas moins venu pour nous réformer et pour nous instruire que pour nous racheter et nous sauver, qu'en pensez-vous?

Ouvrons, messieurs, les saints évangiles, et réfléchissons sur ce qui y est dit : nous verrons, dans saint Matthieu, que Jésus-Christ nous cite à trois tribunaux où il faut que nous répondions. Nous mettons-nous sans sujet en colère contre notre frère, quelque légère qu'elle paraisse, nous méritons d'être condamnés par le tribunal du jugement; lui disons-nous quelque parole de mépris, nous méritons *d'être condamnés par le tribunal du conseil;* l'appelons-nous fou, *nous nous attirons un jugement qui nous condamne au supplice du feu.*

De ces paroles de Jésus-Christ, tirons-en deux conséquences. Première conséquence : le dessein de cet Homme-Dieu était de conduire à la perfection ce qu'il y avait d'imparfait, d'expliquer et de donner le vrai sens à ce qui était mal entendu dans la loi. *On a dit aux anciens : Vous ne tuerez point, et moi je vous dis : Vous ne vous mettrez point en colère sans sujet.* La loi punissait les gros péchés, et il condamne les plus petits; elle semblait ne retrancher que l'extrémité des mauvaises plantes dont elle laissait la racine, et il en arrache les moindres fibres, dit saint Pierre Chrysologue.

Seconde conséquence : si Jésus-Christ ne laisse pas impunies les paroles désobligeantes qui paraissent aussi légères qu'est celle d'accuser un homme de petitesse de génie; s'il condamne au supplice du feu ceux qui appellent fous leurs frères, que sera-ce de ces injures atroces, de ces flétrissantes calomnies, de ces malédictions, de ces imprécations, que vomit ordinairement un homme qui se livre aux brusques saillies de sa colère? car ce sont là, dit Salvien, les premiers traits que lancent, dans leur emportement, ces brutaux, quand ils ne peuvent se venger que par leur langue : *Prima irarum tela maledicta sunt, quidquid non possunt imbecilles optant irati; et in omni animorum indignantium motu voti malis pro armis utuntur* (*Salvianus*, *lib.* III, *de Gubern. Dei*).

Après ces réflexions que je viens de faire sur ces paroles de Jésus-Christ, et les conséquences que j'en ai tirées, en faudrait-il davantage pour vous désabuser de cette erreur, trop commune de nos jours, que la colère n'est pas si criminelle qu'on la fait? Mais je veux bien vous en marquer les suites les plus ordinaires et les fâcheux effets qu'elle produit, suites et effets que la morale même des honnêtes païens a cru ne pouvoir excuser. Cette colère ôte à l'homme l'usage de la raison, et, par là, elle le déshonore et l'abrutit : premier effet. Cette colère trouble le repos de la société et en rompt les liens les plus doux : second effet.

Il est surprenant de lire dans les écrits de ces philosophes et de ces orateurs ce qu'ils ont dit sur ce sujet, rien n'ayant échappé, ni à leurs réflexions, ni à leur éloquence, pour faire mieux sentir à quelles agitations, à quelles convulsions, à quelle brutalité cette passion turbulente livre ceux qui s'en laissent dominer.

Il suffit, ont-ils dit, de considérer ce qui paraît au dehors, pour juger de ce qui se passe au dedans. Voyez-vous ce visage effronté et menaçant, ce front triste et ridé, ces démarches précipitées, ces mains tremblantes, cette affreuse rougeur répandue sur leurs joues? Sont-ce des hommes, sont-ce des bêtes féroces (*Senec.*, *lib. de Ira*).

Leurs yeux étincellent comme des éclairs, leurs cheveux et leurs sourcils se dressent comme le poil des sangliers, leurs lèvres et leurs dents se serrent les unes contre les autres. Que d'insultantes paroles entrecoupées de balbutiement, de soupirs de menaces? Ils n'épargnent ni femme, ni enfant, ni ami, ni étranger. Ils ne respectent, ils n'écoutent, ils ne connaissent personne : trouvez chez eux, si vous le pouvez, le moindre vestige de raison et de bon sens.

Isaïe parle d'une certaine sorte d'ivresse, assez différente de celle qui vient d'avoir bu par excès, quand il s'écrie : *Malheur à vous qui êtes ivres sans avoir bu du vin!* Tel est l'effet de la colère, dit saint Basile : c'est une ivresse qui trouble le cerveau et qui le dérègle; et même en certaines occasions, cette ivresse causée par cette turbulente passion, a quelque chose de moins excusable que celle du vin, quoique, à la rigueur, on ne puisse excuser ni l'une ni l'autre.

Car que veut dire ce prophète? n'est-ce pas comme s'il disait : Si vous étiez effectivement ivres, on pourrait peut-être croire que vous ne connaissez ni la force du vin, ni la faiblesse de votre tempérament; mais quand on vous voit sans avoir bu, faire à la première rencontre ce que font ceux qui se sont enivrés; quand on vous entend criailler, menacer, blasphémer, frapper ceux et celles qui vous approchent; quand pour des bagatelles vous étincelez de colère et ne savez pas plus ce que vous faites, qu'une personne qui s'est enivrée; n'a-t-on pas sujet de dire : *Malheur à vous qui êtes ivres sans avoir bu du vin! Vœ qui ebrii estis sine vino!*

Si les Nazaréens, c'est la réflexion qu'on peut faire sur cet endroit de notre évangile, si les Nazaréens dans un excès de débauche avaient traité Jésus-Christ avec la même indignité et la même fureur que saint Luc dit qu'ils le traitèrent dans leur insensé et barbare emportement, quelque grand qu'eût été leur crime, aurait-il eu ce même degré d'énormité qu'il a eu, lorsque sans aucune

apparence de raison, ils le chassèrent de leur ville et voulurent le précipiter du haut d'une montagne en bas?

Quel sujet de mécontentement et de chagrin leur avait-il donné? Comme il connaissait le mauvais fonds de leur cœur, il était allé au devant de ce qu'ils pouvaient lui dire, afin qu'ils revinssent eux-mêmes de leurs injustes préventions. Je vous en ai déjà touché quelque chose en passant; mais pour rendre mon homélie plus étendue et plus régulière, n'en oublions, s'il se peut, aucune circonstance, puisqu'il n'y en a aucune qui ne rende odieux et énorme un péché qui souvent vous paraît si léger.

Je vous ai déjà dit que Jésus-Christ étant entré, selon sa coutume, dans la synagogue, et les Nazaréens lui ayant présenté le livre du prophète Isaïe, il y trouva en l'ouvrant, ces paroles : l'Esprit du Seigneur est sur moi, c'est de lui que j'ai reçu l'onction et la mission pour prêcher l'Évangile aux pauvres, pour guérir ceux qui ont le cœur accablé de tristesse, pour annoncer la liberté aux captifs et le recouvrement de la vue aux aveugles.

Je vous ai fait remarquer, que rien jusque-là ne pouvait raisonnablement choquer ses auditeurs, et qu'ils parurent même satisfaits des paroles pleines de grâce et de sagesse qui sortaient de sa bouche.

Ce n'était pas la première fois qu'il était entré dans leur synagogue; mais, comme remarque un savant interprète, il s'était contenté d'écouter ce qu'on y lisait et ce qu'on y expliquait, sans y paraître en qualité de docteur et de maître : c'est pourquoi irrités de la liberté qu'il se donnait, ils se dirent les uns aux autres, par un froid et insultant mépris : *N'est-ce pas là le fils de Joseph* (*Card. Tolet.*, *annot.* 97 *in cap.* IV, *Luc*).

Quoi qu'il en soit, saint Hilaire (*in hunc locum Lucæ*) prétend que Jésus-Christ découvrant dans ces Nazaréens un monstrueux mélange d'admiration et d'incrédulité, voulut les reprendre, en se faisant à lui-même cette espèce d'objection : vous allez me dire ce proverbe : médecin, guérissez-vous vous-même, faites ici ce que nous avons appris que vous avez fait à Capharnaüm; mais j'ai à vous répondre, que nul prophète n'est bien reçu dans son pays.

Que devaient-ils conclure de là, s'ils avaient consulté la raison et le bon sens? Le bruit des miracles que fait cet Homme-Dieu, s'est déjà beaucoup répandu. Nous savons les guérisons surprenantes qu'il a faites à Capharnaüm et dans tous les lieux circonvoisins; ayons pour lui les mêmes sentiments de confiance, de soumission, de respect, que des nations étrangères paraissent avoir eus : il ne nous refusera pas de semblables grâces.

Voilà ce que tout homme de bon sens eût dit. Il leur donnait même quelque lieu de faire de si sages réflexions en leur rapportant deux fameux exemples tirés de l'Écriture, l'un d'Élie qui, dans une famine universelle, ne fut envoyé qu'à une femme de Sarepte dans le pays de Sidon; l'autre d'Élizée qui, quoiqu'il y eût plusieurs lépreux en Israël, n'en guérit aucun, mais le seul Naaman, qui était Syrien. Ce discours et ces exemples devaient les retenir dans une respectueuse crainte : prenons garde, devaient-ils se dire, que, coupables des mêmes péchés de nos pères, nous ne nous rendions indignes des miracles que cet homme extraordinaire a faits partout et qu'il n'a pas encore faits dans son pays.

Mais de quoi n'est pas capable une colère turbulente et précipitée? Ce qui devait les humilier, les irrite; ce qui eût fait rentrer d'autres en eux-mêmes, leur fait perdre la raison : et ce qu'on ne peut assez concevoir est, que de tous ceux qui sont dans la synagogue, il n'en est aucun qui ne se mette en colère contre lui. Tous, sans délibérer, le chassent de leur ville, comme si c'eût été un insigne scélérat, digne de mort. Tous, par une même conspiration, par un même excès de fureur, le mènent sur le sommet d'une montagne, à dessein de le précipiter. Colère de l'homme, s'écrient là-dessus les Pères; que tu es déraisonnable, cruelle, injuste !

Vous comprenez assez de là quels désordres cette turbulente passion met dans la société civile, divisant les esprits, armant les hommes contre les hommes, portant partout la division et le trouble, jetant les premières étincelles d'un feu, que souvent on ne peut plus éteindre.

Car, qu'est-ce que cette colère dont je parle? C'est, dit saint Jean de Damas (*D. Damasc.*, *lib* II, *Sentent.*), une ébullition de sang qui se fait autour du cœur, *une racine d'amertume*, une source de haine et d'inimitié; c'est dit saint Augustin, une impétueuse et barbare démangeaison d'attaquer ce qu'on regarde comme opposé à ses intérêts; c'est, ajoute saint Basile, une épée à deux tranchants, qui divise ce qu'il y a de plus uni (*D. Aug.*, *super Genesim*).

En comparant les sept péchés capitaux à autant d'animaux de différentes espèces, dites que l'orgueil ressemble au lion; l'envie, au loup; l'impureté, au porc; la paresse, à la tortue; la gourmandise, à l'ours; l'avarice, au hérisson : pour moi, je dirai, avec saint Chrysostome, que la colère ressemble à un chien enragé, qui attaque, qui blesse, qui mord tout ce qui s'offre à son passage.

Dites, que l'orgueil est l'enflure d'un corps mal sain; l'avarice, une hydropisie; l'envie, une gangrène; la paresse, une léthargie; la gourmandise, une fièvre dévorante; l'impureté, une corruption de sang : pour moi, je regarderai la colère, comme une maladie hypocondriaque et une espèce d'épilepsie qui, accompagnée de contorsions, d'agitations de membres, de craquements de dents, ôte le jugement à celui qui en est attaqué.

Ne soyez pas, après cela, surpris d'entendre dire à Salomon : *Qu'il vaut mieux être relégué dans un désert, que de demeurer avec une femme querelleuse et emportée* (*Proverb.*, XXI); qu'il vaut mieux être sans compagnie, que d'en avoir une si incommode et si fâcheuse. Maris infortunés, qui en avez de ce caractère, que je vous plains! Quel repos pou-

vez-vous avoir avec une folle qui, comme celle de Job, insulte sans cesse à votre malheur, et vous reproche une prétendue simplicité, dont elle vous fait un crime? Et vous, mesdames, qui avez de la sagesse et de la vertu : que vous êtes malheureuses, selon le monde, d'avoir, comme la prudente Abigail, des maris ivrognes, insensés, brutaux!

Dans la société civile, dont nous faisons partie, nous sommes destinés à vivre les uns avec les autres : mais nul moyen d'y bien vivre, si nous ne travaillons de notre côté, à conserver, comme parle l'Apôtre, *une union réciproque dans un lien de paix.* Soit pour notre consolation, soit pour nos intérêts même temporels, la Providence a si bien disposé les choses, que nous avons besoin les uns des autres, afin que, par une patience douce et tranquille, nous conservions un esprit de paix et de concorde. Nous sommes bien aises qu'on excuse nos faiblesses : il est de la justice que nous excusions celles de notre prochain. Nous sommes ravis qu'on nous pardonne nos fautes : il est de l'équité naturelle que nous soyons dans cette disposition, de faire aux autres ce que nous souhaitons qu'on nous fasse.

Si c'est là ce que la raison et le bien commun de la société civile demande, il faut avouer que rien n'est plus contraire à cette bonne intelligence, que les turbulentes saillies d'une colère impérieuse, qui veut dominer partout; d'une colère hipocondriaque, qui se fâche de tout; d'une colère méfiante, qui s'ombrage de tout; d'une colère impétueuse et brusque, qui veut que tout porte la peine de ses bizarreries et de ses chagrins.

Jusqu'ici, je n'ai parlé, ce semble, qu'en philosophe, pour obliger par des principes même de raison, un homme emporté à conserver la sienne. Mais, que serait-ce, si à la qualité d'homme raisonnable et né pour la société, j'ajoutais celle d'homme chrétien, qui doit se régler sur l'Evangile? La religion que nous professons n'emploie-t-elle pas ce qu'elle a d'autorité, de prudence, d'exemples, pour réprimer un péché si contraire à toutes ses maximes? Ne pouvons-nous pas même dire que son esprit de charité, de douceur, de paix, a dès sa naissance contribué à l'établir dans le monde, à la rendre respectable, à lui faire faire partout de surprenants progrès.

Dès le siècle de Tertullien, les idolâtres ne pouvaient s'empêcher d'admirer les surprenantes vertus des premiers fidèles, et de leur rendre ce favorable témoignage, qu'on n'entendait parmi eux, ni querelles, ni paroles injurieuses et choquantes. Voyez, se disaient-ils, leur patience, leur humilité, leur douceur. Quels hommes qui ne cherchent qu'à se faire plaisir, chez qui on ne voit ni mésintelligence, ni division, qui n'ont d'émulation et d'empressement, que de mourir pour l'honneur de leur secte? Quels hommes en effet, et que le christianisme se tiendrait honoré, si tous ceux de nos jours leur ressemblaient? J'en dirais davantage, pour vous donner plus d'horreur d'un péché que que toutes ses maximes condamnent, et s'il ne me restait à vous faire faire de nouvelles réflexions sur une autre espèce de colère, qui va faire le sujet de mon second point.

SECOND POINT.

Il n'est point de moyen dont l'ennemi de notre salut ne se serve, point de piége qu'il ne tende, point de ressort qu'il ne fasse jouer, point de passion qu'il ne remue, pour réussir dans le dessein qu'il a de nous perdre. Tantôt il nous attaque en lion, et tantôt en serpent, dit saint Augustin. Tantôt c'est une colère turbulente et précipitée qu'il fait éclater; tantôt c'est une colère taciturne et morne, qu'il sait adroitement cacher.

Nous pouvons avec le roi-prophète, comparer la première *à une flèche volante*, qu'un étourdi qui a bandé son arc, *lance en plein jour ;* et la seconde, *à ces traits meurtriers qui dans l'obscurité de la nuit percent ceux mêmes qui ont le cœur droit.* L'une *est une impétueuse irruption de ce démon du midi*, qui renverse tout ce qui s'oppose à son passage. L'autre est une intrigue secrète, qu'on ménage dans un artificieux silence, et que ce saint prophète appelle *un ouvrage qui marche à la faveur des ténèbres.* Je viens de vous parler de la première. Mais que pensez-vous de la seconde, et quelle idée faut-il que vous vous en formiez?

A juger de ces deux colères, il n'y a rien qui ne soit répréhensible, rien qui ne soit contraire à l'humanité, et que l'Evangile ne condamne; mais à les comparer ensemble, on peut dire qn'il y a dans l'une certains degrés de malice et d'énormité, qu'on ne distingue pas si aisément dans l'autre. Quelques exemples tirés de l'Ecriture vous feront mieux comprendre ma pensée.

Saül dans la violence de son emportement, veut percer David avec sa lance; Saül radouci, et apparemment convaincu de l'innocence de ce bon sujet, suspend et dissimule son indignation ; il commande néanmoins qu'on le lui amène mort ou vif. Que pensez-vous de ces deux colères? A peine ce prince se reconnaît-il dans la première; mais dans la seconde il fait des réflexions qu'il ne faisait pas pour lors. Dans la première, l'esprit malin l'obsédait et le tourmentait : dans la seconde, revenu à soi, il paraît vivement touché des services que David lui avait rendus, et cependant il donne ses ordres pour le perdre.

Absalon ne peut souffrir qu'Ammon ait deshonoré sa sœur; il s'en plaint; il en conserve un souvenir amer; mais il cache son ressentiment, et il n'attend que l'occasion d'un festin pour le faire assassiner. Quel jugement portez-vous de ces deux colères? Si l'on peut en excuser une, toute mauvaise qu'elle est, l'autre vous paraîtra plus criminelle.

Cela veut dire, messieurs, qu'une colère lente et muette est encore plus à craindre qu'un emportement violent et précipité. Dans l'une on mesure de loin ses coups, *et l'on parle lorsque l'on est assis,* contre son frère.

Dans l'autre on est comme hors de sa situation, et à peine se possède-t-on? Dans l'une on dresse sourdement ses machines; on concerte et on prépare ses fourberies. Dans l'autre on se livre brusquement à sa passion, comme un homme ivre dont les fumées du vin qu'il a bu, ont gâté le cerveau.

N'excusons aucune de ces colères, dès que les lois de la charité chrétienne y sont violées, mais celles qui éclatent me paraissent moins criminelles que celles qui, pour mieux se venger, se taisent. Ce que je vais dire sur ce sujet, mérite d'autant plus vos réflexions, qu'il n'est guère de gens qui s'en accusent.

Il y a des colères que l'Ecriture appelle *des colères de réserve*. Il en est d'autres qu'elle nomme *des colères de zèle;* et enfin des troisièmes, qui sont *des colères de dépit et de chagrin*. Un raffinement de politique dissimule les premières, un voile de dévotion couvre les secondes, une malignité de jalousie envenime les troisièmes.

Toutes les colères ne se ressemblent pas, non plus que toutes les folies. Il y a des folies courtes, qui n'ont que quelques intervalles; il y en a de persévérantes par de fâcheuses aliénations d'esprit. Il y a des colères qui crient, qui frappent, qui foudroient; il y en a qui grondent sourdement et lentement, comme ces exhalaisons enflammées qui ne font qu'un bruit confus avant qu'elles sortent du sein de la nue qui les renferme.

Disons-le avec l'auteur du livre del'Ecclésiastique : *Il y a des colères de réserve qu'un homme garde contre un autre homme.* Il devrait *avoir compassion de son semblable*, quand même il en aurait reçu d'atroces injures; et cependant quoiqu'il ne soit que chair comme lui, il garde sa colère jusqu'à ce qu'il ait trouvé l'occasion de s'en venger : *Homo homini reservat iram.*

Tantôt c'est le ressentiment d'un affront qu'on aura fait à sa famille. Les enfants de Jacob ne peuvent souffrir celui que Sichem a fait à Dina. *Devait-il abuser de notre sœur comme d'une prostituée*, disent-ils à leur père? Ils dissimulent cependant cet affront : ils feignent de consentir à une proposition de mariage; et quoiqu'on offre d'augmenter le douaire de la fille, ils demandent que pour faire cette alliance, tous les mâles qui sont parmi eux se fassent circoncire. Etrange stratagème pour les perdre! puisque trois jours après ils entrèrent dans leur ville, et qu'ils en firent un affreux carnage, la douleur des plaies de la circoncision ayant ôté à ce peuple trop crédule le moyen de se défendre (*Gen.*, XXIV).

Si l'on n'en vient pas à ces excès de meurtre et de violence, on emploie quelquefois pour se venger, les plus cruelles et les plus fatales ruses. On fait passer son ressentiment de races en races; les enfants s'en souviennent, et ce feu caché sous la cendre produit de terribles incendies. Que de duels parmi les nobles! Que de procès et de querelles parmi les roturiers! C'est une colère comme héréditaire, qu'*un homme garde contre un autre homme : Homo homini reservat iram.*

Tantôt c'est la crainte de se voir au-dessous de ceux sur qui l'on voudrait dominer, ou l'appréhension d'être moins bien partagé dans un héritage commun. Jacob qui aimait Joseph plus que ses autres enfants, lui avait fait faire une robe qui l'en distinguait. Ce jeune homme avait imprudemment rapporté deux songes qu'il avait eus, l'un de sa gerbe qui se tenait debout, pendant que celles de ses frères étaient couchées autour de la sienne; l'autre, de onze étoiles qui l'adoraient.

Il n'en fallut pas davantage pour lui attirer d'étranges maux; cette prédiction, ces récits furent, dit l'Ecriture, *des semences d'une colère et d'une haine encore plus grande* (*Gen.*, XXXVII). Ces frères eurent cependant la fatale adresse de dissimuler leurs ressentiments; mais lorsqu'ils furent à Dothaïm, loin des yeux et de la maison de leur père, ils dirent entr'eux, avant qu'il s'en fût approché : *Voici notre raconteur de songes*, l'occasion est belle, *tuons-le.*

Apprenez de là, messieurs, combien il est dangereux de donner à quelques-uns de vos enfants certaines marques de prédilection et de tendresse. Vous paraissez les aimer davantage; vous voudriez que leurs frères et leurs sœurs eussent pour eux les mêmes égards; mais tout le contraire arrive ordinairement. Au lieu d'une douce union qui devrait régner dans vos familles, on n'y trouve qu'une semence de division et de haine. Cette fille exilée dans une terre qu'elle n'aimait pas, s'en souviendra toute sa vie; ce frère négligé ou maltraité en conservera un ressentiment éternel : *C'est un homme qui garde sa colère contre un autre homme : homo homini reservat iram.*

La colère qui se couvre d'un voile de religion et de zèle n'est pas moins dangereuse. Il est de certains dévots (j'entends ceux dont la dévotion est charnelle et mal réglée) qui souvent, quoique sans une autorité légitime, se regardent comme des gens destinés à venger la cause de Dieu, dont ils savent si bien lier les intérêts avec leurs ressentiments personnels, qu'ils se croiraient coupables, s'ils laissaient impunies des fautes qui retombent sur eux. La charité et la cupidité y ont leurs places, l'amour de Dieu et l'amour-propre y jouent leurs personnages; avec cette différence, qu'ils n'auraient pas tant d'emportement, si Dieu seul était offensé, et si un secret désir de domination ne leur rendait insupportables les injures qu'on leur fait. Avec tout cela, ils s'écrient dans la joie de leur cœur, comme Jéhu : *Voyez le zèle que j'ai pour le Seigneur : Vide zelum meum pro Domino.*

Dieu ayant commandé à ce prince d'exterminer toute la maison d'Achab, il exécuta si ponctuellement ses ordres, qu'il fit couper les têtes de soixante-dix fils de ce roi, qui étaient dans Samarie. Il voulut même signaler son zèle par une ruse fort étrange. *Qu'on fasse venir*, dit-il au peuple, *tous les prophètes et tous les prêtres de Baal; Achab*

a rendu quelques honneurs à ce dieu, mais je veux lui en rendre encore de plus grands. Ils vinrent tous sur la parole de Jéhu, mais après avoir offert leurs sacrifices à Baal, il les fit tous passer au fil de l'épée : *Venez avec moi*, dit-il à Jonadab, *voyez le zèle que j'ai pour le Seigneur. Vide*, etc.

Quel zèle, messieurs! D'un côté il avait si ponctuellement accompli les ordres de Dieu, qu'il lui dit qu'à cause qu'*il lui avait obéi, ses enfants seraient assis sur le trône d'Israël jusqu'à la quatrième génération.* Mais d'un autre côté, il y avait quelque chose de si répréhensible dans sa conduite, que l'Ecriture remarque qu'*il n'eut pas tout le soin qu'il devait avoir de marcher dans la loi du Seigneur.* Il obéissait aux ordres qu'il avait reçus; mais son violent désir de régner seul faisait que son intention n'était pas tout à fait droite. Cependant comme si elle eût été exempte de toute vue charnelle, il s'écriait: *Voyez le zèle que j'ai pour le Seigneur. Vide*, etc.

Etrange exemple qui devrait vous alarmer terriblement, vous qui faites entrer la cause de Dieu dans vos intérêts personnels; qui couvrez votre colère et vos vengeances d'un voile de religion et de zèle : vous qui, par une vaine estime de vos talents, cherchez à vous faire une espèce d'empire, et ne trouvez rien de bien fait que ce qui est de votre goût; vous qui, jaloux de la réputation de mener une vie régulière, prétendez assujettir les autres à vos caprices, et regardez comme des outrages punissables qui rejaillissent sur la dévotion, le peu de cas que l'on fait de votre mérite.

Punissez le péché, mais ne haïssez pas les personnes. Vengez la cause de Dieu; mais ne vous servez pas d'elle pour nourrir le fiel et l'amertume de votre zèle. Défiez-vous de ces délicats retours d'amour-propre, où vous vous retrouvez toujours; et cessant de confondre vos intérêts avec ceux de la religion, désabusez-vous de cette fatale erreur où vous pouvez être, que toute voie de vous venger est bonne, pourvu qu'elle vous soit ouverte.

Rendez-vous justice, afin qu'on ne dise pas de vous comme de Jéhu, que vous n'avez pas pris tout le soin que vous deviez prendre de marcher avec une intention droite dans la loi du Seigneur. Piqués d'un vif ressentiment de l'injure qu'on vous a faite, ou du mépris avec lequel on vous traite, souvenez-vous de ce qu'a dit saint Augustin, en parlant de la colère en général, qu'elle ne paraît injuste à personne : *Nemini ira sua videtur injusta.*

Elle ne paraît pas non plus injuste à ceux dont une secrète jalousie envenime le dépit et le chagrin; troisième réflexion que je vous prie de faire avec moi.

Il y a certains péchés qui sont tout à la fois les causes et les effets d'autres péchés; et pour me renfermer dans l'espèce particulière que je traite, tantôt la colère vient d'une maligne jalousie, tantôt elle la produit à son tour. On ne peut voir qu'avec chagrin la prospérité de ceux qu'on n'aime pas, et l'on regarde la réputation qu'ils s'attirent comme un vol qu'on souffre soi-même.

Rappellerai-je sur ce sujet ces fréquents exemples dont nos livres saints sont remplis? L'indignation de Caïn contre Abel, d'Esaü contre Jacob, de Dog contre Moïse (*Numer.*, XVI); l'insulte que font à ce législateur, Coré et deux-cent cinquante des plus considérables du peuple, qui ont l'insolence de lui demander pourquoi il s'élève avec tant d'orgueil sur ceux de sa nation?

Vous parlerai-je de cette lâche jalousie et de ce dépit cruel de ces indignes ministres, qui n'annonçaient la sainte parole qu'afin de perdre saint Paul, et d'*ajouter*, comme il le dit lui-même, *une nouvelle affliction à celle de ses liens?*

C'était bien assez qu'il fût enfermé dans un sombre cachot, par les ordres d'un empereur qui ne pouvait souffrir une religion naissante. Craignant que cet apôtre n'échappât à la fureur de Néron, ils eurent cette monstrueuse ruse, de prêcher le même Dieu que lui, afin que ce prince choqué d'une nouvelle doctrine, annoncée par tant de bouches, s'obstinât à condamner à mort celui qui en paraissait le chef.

Une colère chagrine, produite et excitée par une maligne jalousie, n'épargne rien. Si elle dissimule, et si elle se cache, c'est pour se venger plus gravement, pour jouer plus sûrement son rôle, en réprimant les saillies d'une brusque impatience par une modération concertée. Dangereuse et trop fatale vengeance! Encore quand on voit les emportements d'un ennemi déclaré, on tâche de l'arrêter ou de l'apaiser. On emploie des amis, on s'excuse, on dit ses raisons ; mais chez ces hommes jaloux et chagrins, tous ces moyens sont inutiles. Rarement ils reviennent de leur morne dépit; les fâcheuses impressions qu'on leur a données leur demeurent. L'abcès est au dedans, et pour m'expliquer avec l'Ecriture, il *pourrit les os.* (*Prov.*, XIV).

Je ne me lasse pas de vous proposer les Juifs pour exemple. Ils ont chassé Jésus-Christ de leur synagogue, ils ont voulu le précipiter du haut d'une montagne en bas, et comme leurs pernicieux desseins leur sont devenus inutiles, il n'y aura point de moyen que leur maligne indignation et leur lâche jalousie ne tente pour le faire mourir. Tantôt ils se reprocheront leur indolente patience : *A quoi pensons-nous de lui laisser faire tant de miracles? Tout le monde ira après lui.* Tantôt ils lui tendront des piéges, afin qu'on le regarde comme un séducteur et l'ennemi de César. Tantôt ils susciteront de faux témoins, pour lui faire un crime de religion : terribles effets d'une colère jalouse et chagrine, qui viole ce qu'il y a de plus saint.

Adorable Sauveur, dont on reconnaît si mal les bienfaits, que n'exterminiez-vous cette *nation mauvaise et adultère?* Que faisaient sur la terre ces ingrats et ces barbares? Que n'ouvrait-elle ses entrailles pour les engloutir? Fallait-il que des crimes si

énormes, qui eussent même fait horreur aux païens, demeurassent impunis?

Voilà ce que je dirais, si ce Dieu de bonté ne m'avertissait d'*apprendre de lui à être doux et humble de cœur*; si par ses paroles, et encore plus par ses exemples, il ne m'avait mené dans ces voies que l'on appelle *des voies belles et pacifiques: Viæ ejus, viæ pulchræ, et omnes semitæ ejus pacificæ* (*Proverb.*, III).

Notre évangile (et c'est par cette circonstance que je finis mon homélie) dit que Jésus-Christ traité avec tant d'insolence et de fureur par les Nazaréens se contenta *de passer au milieu d'eux, et de se retirer*. Est-ce qu'il se rendit invisible? Origène le croit de la sorte. Est-ce qu'il changea leur mauvaise volonté ou qu'il en suspendit l'effet? C'est le sentiment de saint Ambroise et du vénérable Bède. Mais de quelque manière que la chose soit arrivée, c'est à vous, mes chers auditeurs, à regarder cette espèce d'évasion comme un excellent modèle de la conduite que vous devez tenir, quand des brutaux et des emportés vous insultent.

Faites comme si vous n'étiez pas à leur compagnie, soyez comme des gens qui n'ont ni des yeux pour voir, ni des oreilles pour entendre, ni une langue pour répondre à leurs insolentes calomnies. David dit qu'il l'a fait, et c'est dans cette vue qu'il prie le Seigneur *de se souvenir de lui et de sa douceur*. Laissez crier ces femmes querelleuses et brutales, et si vous leur répondez, contentez-vous de leur dire. *Vous avez parlé comme une folle*. C'est ce que Job dit à la sienne: Passez au milieu d'eux et retirez-vous: c'est ce que fit Jésus-Christ; formez-vous sur cet exemple de douceur qu'il vous a laissé.

Etes-vous obligés de parler à ces brutaux, et de leur répondre? Répondez leur tranquillement et avec une édifiante douceur; si une turbulente extravagance leur fait perdre la raison, ne perdez pas la vôtre, de peur, dit le Sage, que vous ne leur ressembliez, *et qu'au lieu d'un fou il n'y en ait deux*. Peut-être changerez-vous leur mauvaise volonté, peut-être se radouciront-ils et reviendront-ils de leurs emportements, mais quoi qu'il arrive, vous aurez fait votre devoir, et Jésus-Christ vous mettra au nombre de ces hommes *doux qui posséderont la terre;* je veux dire *cette terre des vivants*, que je vous souhaite. *Amen.*

SERMON XIII.

POUR LE VENDREDI DE LA TROISIÈME SEMAINE DU CARÊME.

De la Grâce.

Si scires donum Dei, et quis est qui dicit tibi: Da mihi bibere, forsitan petisses ab eo, et dedisset tibi aquam vivam.

Si vous connaissiez le don de Dieu, et qui est celui qui vous dit: Donnez-moi à boire: peut-être lui en auriez vous demandé, et il vous aurait donné une eau vive (*S. Jean*, *ch.* IV).

Si Jésus-Christ a parlé en ces termes à une femme de Samarie, ne croyez pas, messieurs, qu'il l'ait fait pour exciter la curiosité d'un sexe qui, ordinairement, n'en a que trop, ç'a été pour donner à cette femme païenne une grande idée de ce qu'elle ignorait, et qu'elle allait cependant recevoir *de ce don parfait qui descend du Père des lumières*, et qui, par préférence à d'autres, mérite d'être appelé *le don de Dieu*.

Quel don, et que n'a-t-il pas coûté à Jésus-Christ! Quel don, qui convertit les pécheurs, qui aide les pénitents, qui perfectionne les justes! Don plein de majesté et de condescendance, de force et de douceur; qui combat nos mauvaises inclinations et qui ménage notre liberté, qui ne dépend pas de nous, et qui cependant nous flatte; qui dispose de notre consentement, et qui néanmoins attend que nous le donnions.

Ce don, c'est la grâce que nous ne pouvons bien connaître si nous n'y distinguons trois choses: sa nécessité, sa gratuité, sa force. Sa nécessité; nous ne pouvons faire sans elle aucun bien digne d'une récompense éternelle: sa gratuité; quoi que nous fassions, nous ne pouvons la mériter et nous en rendre dignes: sa force; quelques obstacles que nous lui opposions, elle peut les rompre et les vaincre.

Quel don, encore un coup! *Oh! si nous le connaissions bien, et si nous savions qui est celui qui nous dit de lui donner à boire, peut-être lui demanderions-nous.* Je dis *peut-être*, car c'est sur ces trois choses que je viens de distinguer dans la grâce que les gens du monde ont coutume de nous faire d'étranges objections, quand nous les exhortons à ne la pas rendre inutile.

Cette grâce, disent-ils, est nécessaire, nous ne pouvons sans elle faire aucune bonne action, nous attendrons donc que Dieu nous la donne. Cette grâce est gratuite, nous ne pouvons la mériter; en vain donc la demandons-nous, et quand nous la demanderions, nous n'avons aucun droit pour l'obtenir. Cette grâce est infiniment forte, elle surmonte toutes sortes d'obstacles; nous ne devons donc pas craindre de lui en opposer; quand il plaira à Dieu de nous la donner, elle saura bien les vaincre.

Telles sont les conséquences que les libertins et les gens du monde tirent de ces trois priviléges de la grâce: mais que leur dirai-je pour leur en faire sentir la fausseté? Je leur dirai ce que Jésus-Christ a dit à la Samaritaine: *Si vous connaissiez le don de Dieu*, vous ne raisonneriez pas si mal. Car par là je vais faire à ces trois objections, trois réponses sur lesquelles rouleront autant de parties de mon discours.

Il est vrai que la grâce est nécessaire, et que sans elle vous ne pouvez faire de bonnes œuvres; mais elle désire que vous en fassiez. Il est vrai que la grâce est gratuite, et qu'elle ne dépend pas de vos mérites; mais elle s'accommode à vos inclinations et à vos besoins. Il est vrai que la grâce est forte et qu'elle surmonte les plus grands obstacles; mais elle se rebute quelquefois des moindres qu'on lui oppose.

Ne séparez donc aucune de ces circonstances, vous la connaîtrez et vous en serez édifiés. Vous connaîtrez sa nécessité et ses désirs, sa gratuité et ses ménagements, sa

force et sa délicatesse. Demandez à celui d'où elle vient qu'il ait la bonté d'éclairer vos esprits et de toucher vos cœurs, et afin de rendre vos prières plus efficaces, adressez-vous à celle que l'ange appela pleine de grâce, en lui disant : *Ave.*

PREMIER POINT.

Quelques idées que nous concevions de la grâce, elles seront toujours défectueuses et fausses, si nous en séparons deux choses qui en font toute l'économie ; je veux dire le besoin que nous avons de son secours, pour faire des bonnes œuvres qui méritent une éternité de récompense ; l'infinie miséricorde de Dieu qui nous offre ce secours, et qui veut bien nous l'accorder, afin de commencer, de continuer, de perfectionner, de couronner en nos personnes son propre ouvrage.

En vain voulons-nous, *en vain courons-nous*, une volonté aussi malade et aussi infirme qu'est la nôtre ne peut faire que des courses et des efforts inutiles ; et si cela est ainsi, quel sujet d'humiliation et de dépendance ! Mais cette infirmité peut être aidée ; car de quoi une créature rachetée n'est-elle pas capable, sous la protection d'un Dieu qui ne veut pas la laisser sans secours dans ses plus pressants besoins? et si cela est, quel sujet de vigilance et de confiance en sa miséricorde? Nul prétexte d'abattement et de désespoir.

Dans une matière si vaste, si délicate, et, quoi qu'on puisse en dire, si incompréhensible, arrêtons-nous à ce que les saints Pères et les docteurs orthodoxes en ont dit ; et afin de ne pas sortir de notre évangile, considérons l'état où se trouvait la Samaritaine, et les démarches que Jésus-Christ a faites pour sa conversion.

Ces Pères et ces docteurs remarquent d'abord qu'il était important à la gloire de Dieu d'humilier l'homme, et de lui faire sentir ses vrais besoins. Ce serait peu de lui dire que dans l'ordre de la nature il n'a rien qu'il n'ait reçu, la raison seule étant capable de lui faire cette leçon. Il faut, par rapport aux actions surnaturelles, lui faire connaître sa pauvreté et sa misère, réprimer les folles saillies de sa mauvaise et aveugle présomption, le poursuivre et le combattre dans tous ses retranchements.

Est-il tenté de croire qu'il peut de lui-même mériter l'amitié de son Dieu? Il faut lui dire qu'il n'est qu'*un enfant de colère*, et que sans le secours de la grâce il ne peut jamais lui être réconcilié. Veut-il se persuader qu'ayant une fois reçu cette grâce, il n'a plus besoin d'autre secours? Il faut l'avertir qu'il n'est aucune bonne action capable d'un bonheur sans fin, où cette grâce ne lui soit d'une nécessité absolue.

Prétend-il après l'avoir souvent reçue, s'en faire une espèce de propriété, et en disposer comme il lui plaira? Il faut lui faire entendre que le don de persévérance lui est nécessaire, et que ce don est encore une grâce. Mais quand il persévère jusqu'à la fin, se flatte-t-il que la vie éternelle lui est due? Il faut lui apprendre que cette vie est encore une grâce dont il a besoin.

Que cette grâce, outre la nature et la loi, soit absolument nécessaire, c'est ce qui a été décidé contre Pélage. Qu'à chaque bonne œuvre que nous faisons, nous ayons besoin d'un nouveau secours, c'est ce qui a été arrêté contre les semipélagiens. Que la persévérance soit une grâce, c'est ce que saint Augustin a prouvé contre Célestius. Que la vie éternelle en soit une, c'est ce qui a été soutenu contre Julien.

En vain ces hérétiques, pour conserver au moins quelque droit à la nature, cherchaient des faux-fuyant. Ce grand homme, qui les a combattus jusqu'au dernier soupir, n'a jamais voulu composer avec eux. Vous dites que la grâce est nécessaire pour faire le bien avec plus de facilité ; et moi je vous dis que sans elle on n'en peut faire aucun. Vous prétendez qu'elle n'est propre que pour aider le commencement de la foi, qu'elle suppose ; et moi je soutiens qu'elle est d'une nécessité universelle et indispensable pour toutes les bonnes œuvres que l'on fait, que c'est elle qui leur donne la vie, qui travaille à leur perfection, qui les rend dignes de leur récompense.

Mais si elle m'est si nécessaire, que je ne puisse rien faire sans elle, je dois demeurer en repos, et me contenter de l'attendre. Parler de la sorte, c'est mal raisonner, répond saint Augustin ; dites au contraire : Il faut que je la demande, et que je coopère au désir qu'elle a de se donner à moi. Tirer cette conséquence de ce principe, c'est parler comme un vrai fidèle et un homme de bon sens doit parler.

Si je ne regardais que la nécessité de la grâce, cette réflexion m'humilierait, mais cette humiliation pourrait aller jusqu'à l'abattement et au trouble. Si je n'avais égard qu'au désir de la grâce, cette pensée me consolerait, mais elle me porterait à une aveugle et criminelle présomption ; au lieu que quand je compare les desseins de cette grâce sur moi avec les besoins que j'en ressens : quand je me représente que si elle m'est nécessaire pour faire le bien que je dois, elle désire de faire, en quelque manière ce que je veux, je ne suis troublé que pour m'humilier, je ne suis consolé que pour m'encourager ; et par l'union de ces deux choses, j'exerce ma foi et je m'instruis de mes devoirs.

J'y trouve même mon intérêt. Par le besoin que j'ai de la grâce, je suis humilié ; et par les désirs que la grâce a de remplir ces besoins, je suis attiré. Je suis humilié comme créature, je suis attiré *comme une nouvelle créature en Jésus-Christ*; je suis humilié par ma faiblesse, je suis attiré par sa bonté : humilié, parce que je suis orgueilleux ; attiré, parce que je suis faible : humilié, parce que je me crois fort ; attiré parce que je ne le suis pas. Si je n'étais qu'humilié, je demeurerais dans l'état qui m'est propre, et dont je ne pourrais sortir ; si je n'étais qu'attiré, j'en prendrais un qui ne m'est pas

naturel, et dont je pourrais déchoir par mon orgueil; mais mon humilité empêche que je ne m'élève, et ses attraits que je ne tombe; et c'est là le juste milieu où la nécessité de la grâce et les désirs de cette grâce me placent.

Aussi je remarque avec saint Augustin que plus l'homme a été humilié, plus il a été attiré; que plus il a eu besoin de la grâce, après que sa nature a été blessée par le péché du premier Adam, plus cette grâce du nouveau a été abondante et a produit de surprenants effets. Car c'est un beau principe de ce Père, que la véritable cause de la nécessité de la grâce n'est pas seulement l'excellence de l'action surnaturelle qui, surpassant nos forces, a besoin d'un secours supérieur; mais aussi l'infirmité et la maladie mortelle qui nous ont été attirées par le péché du premier homme.

Il fallait à Adam une grâce de Dieu créateur; et il nous faut une grâce de Dieu libérateur et sauveur. Plus notre nature a eu de besoins, plus la grâce a eu d'attraits. Plus notre nature a été faible, plus la grâce a été forte. Si je ne considérais que les désirs de la grâce, je présumerais; si je ne considérais que mes besoins, je désespérerais; mais en considérant ses désirs et mes besoins, mon cœur est dans une espèce d'équilibre; je reconnais ma faiblesse, et j'admire sa bonté.

Si je ne dépendais pas de la grâce, et si Dieu, dont je n'aurais pas besoin, désirait mon salut, je ne reconnaîtrais pas assez sa miséricorde. Si, au contraire, je dépendais absolument de la grâce, sans que cette grâce désirât mon salut, je succomberais sous le poids de sa justice; mais en joignant ces deux vérités ensemble, je ne suis abaissé que pour être élevé; je ne suis élevé que pour être abaissé : abaissé par mon indigence, élevé par sa miséricorde, sans craindre ni les précipices de l'erreur, ni l'abîme du désespoir, ni l'écueil de la présomption. Il y a en moi quelque chose que Dieu veut satisfaire, ce sont mes besoins; il y a en Dieu quelque chose que je dois satisfaire, ce sont ses désirs. Mon cœur demande sa grâce, et sa grâce demande mon cœur, dit saint Augustin. Pour une source si pleine, il faut un vaisseau vide, et pour lors mes besoins n'ont rien d'effrayant pour moi, puisque je me représente que plus j'en ai, plus Dieu a de bonté pour les remplir.

Que votre sagesse est aimable, ô mon Dieu, d'avoir si bien disposé les choses à notre avantage, que nous trouvons mieux notre compte dans la dépendance où nous sommes de votre grâce, que si nous n'avions pas besoin d'elle! Ne comprenant pas l'excellence et la nécessité de ce don céleste, nous ne le désirerions pas; ne le désirant pas, nous le mépriserions, le méprisant, notre perte serait infaillible. D'ailleurs, si votre grâce n'était que nécessaire, nous déplorerions un malheur inévitable; au lieu qu'avec nos besoins et ses désirs, tout entre d'une manière surprenante dans l'économie de notre salut.

Comme vous avez voulu nous attirer vous-même, vous avez employé le plus favorable de tous les attraits, et afin de le rendre plus puissant, vous l'avez rendu nécessaire. Voulons-nous nous excuser sur la nécessité de votre grâce? nous serons condamnés par ses attraits. Voulons-nous nous disculper d'avoir refusé ses attraits? nous serons condamnés par sa nécessité. Si nous avons de la peine à comprendre l'union de ces deux choses, nous en trouverons une excellente preuve dans notre évangile.

Quelle femme avait plus besoin de la grâce de Dieu que celle de Samarie, par rapport à l'état où elle se trouvait? Mais en faveur de quelle femme Jésus-Christ a-t-il paru avoir plus de désir et d'ardeur afin de la gagner? Admirez-en avec moi les circonstances, le lieu, le temps, les difficultés qu'il fallait vaincre.

Le lieu, c'est la fontaine de Jacob, que saint Chrysostome appelle si bien le rendez-vous de la grâce, et que saint Cyrille regarde comme l'endroit que Jésus-Christ, ce divin chasseur, s'est choisi pour tendre des filets à l'oiseau trop volage qu'il voulait arrêter (*D. Cyrillus*, *lib.* II *in Joan.*, *cap.* 80).

Je pourrais vous dire là-dessus que les alliances les plus considérables ont commencé à se faire près des fontaines (*Gen.*, XIV *et* XXIX; *Exod.*, II). Ce fut là la première occasion de celle de Rébecca, qu'Eliézer regarda comme l'épouse future d'Isaac. Ce fut près d'une fontaine que Jacob ayant vu Rachel l'aima. Ce fut proche des eaux que Moïse prit pour femme Séphora, fille d'un prêtre madianite.

Je pourrais ajouter avec Tertullien que Jésus-Christ semble avoir choisi les eaux, tantôt pour y faire des miracles, tantôt pour nous y apprendre des vérités ou nous y annoncer des mystères. Dans son premier miracle à Cana, il changea l'eau en vin, et après sa mort, il sortit du sang et de l'eau de la plaie que le centenier y fit avec sa lance. Il voulut être baptisé dans le Jourdain, et à peine fut-il sorti de l'eau qu'il vit les cieux s'ouvrir, le Saint-Esprit descendre sur lui en forme de colombe, et qu'on entendit ces paroles : Vous êtes mon Fils bien-aimé, c'est en vous que j'ai mis mon affection (*Marc.*, I).

Les Juifs viennent-ils recevoir le baptême en confessant leurs péchés? c'est dans le Jourdain. Jésus-Christ nous invite-t-il lui-même à la participation de sa grâce? il dit que celui qui croira en lui sera comme une fontaine d'eau qui rejaillira jusqu'à la vie éternelle (*Ibid.*).

Mais je me contente de la réflexion que fait un savant interprète, que comme rien ne nous représente mieux la grâce que l'eau, Jésus-Christ a choisi une fontaine pour nous en faire connaître les surprenantes opérations. L'eau qui tombe du ciel nourrit les plantes, et quoiqu'elle soit très-simple en elle-même, elle produit des effets fort différents. Tombe-t-elle sur les lis? elle les blanchit; sur les roses? elle les rougit; sur les figues? elle en fait la douceur; sur l'absin-

the? elle lui donne son amertume (*Enthymius, Albertus magnus*). Ainsi en est-il de la grâce : elle nourrit l'âme, elle la vivifie, et quoiqu'elle soit toujours la même, elle n'opère pas toujours d'une même manière : douce pour quelques-uns, amère pour d'autres, féconde et nécessaire à tous.

Le lieu que Jésus-Christ choisit pour convertir la femme de Samarie est la fontaine de Jacob ; mais en quel temps y vient-il? vers la sixième heure du jour, c'est-à dire vers midi. Que de prodiges ! Le premier homme a été créé le sixième jour. Le Verbe divin est descendu du ciel pour nous racheter, au sixième âge du monde; et c'est à la sixième heure du jour, c'est-à-dire dans la grande ardeur de son amour, qu'il vient appliquer à une femme de Samarie les infinis mérites de son incarnation et de sa naissance.

Encore comment y vient-il, et quelle difficulté tout autre que lui n'y eût-il pas trouvée? Il y vient si las, qu'il est obligé de s'asseoir. Il a fait un si long trajet dans la plus grande chaleur, qu'épuisé de forces, il se repose en attendant une femme qu'il a dessein de convertir.

Est-ce que celui qui est la force de Dieu peut en manquer? Admirez ici un grand mystère, dit saint Augustin (*Tract.* 15 *in Joan.*). Voulez-vous voir combien ce Fils de Dieu est fort? écoutez saint Jean, il vous dira que *c'est par lui que toutes choses ont été faites*. Voulez-vous voir combien il est faible? écoutez ce même évangéliste, il vous le représentera fatigué et assis sur les bords de la fontaine de Jacob. Fort par lui-même, il a tout créé; faible à cause de nous, il veut tout souffrir. Sa force a fait que ce qui n'était pas fût; sa faiblesse, que ce qui était ne pérît pas.

Après cela, qui se plaindra de la grâce? Qui dira : Je ne puis rien faire sans elle ; je l'attends, je la demande. Dis plutôt, mon cher frère, que c'est elle qui t'attend et qui te demande ; qu'elle fait pour toi ce que tu devrais faire par elle.

C'est pour la samaritaine que Jésus-Christ se fatigue; c'est à elle, comme si elle lui était fort nécessaire, qu'il dit : *Femme, donnez-moi à boire*. Tu te plains de tes besoins, mais vois quels sont les désirs de la grâce ; tu ne prends pas garde à ses désirs, mais considère tes besoins. Tantôt par orgueil tu voudrais qu'elle ne fût pas si nécessaire ; tantôt, par indifférence, tu voudrais qu'elle ne fût pas si pressante.

Quelle monstrueuse bizarrerie! C'est là cependant à quoi se termine ce faux raisonnement d'une infinité de gens, et la pernicieuse conséquence qu'ils tirent. Ils avouent leur faiblesse, et ils en font un prétexte de découragement ; ils sentent la nécessité de la grâce, et ils demeurent dans leur léthargie. Ne pouvant rien faire sans son secours, ils font les braves contre elle, et se piquent d'une fière indolence. Que de désirs, que de prières pour l'acquisition de tant de biens fragiles, où la grâce n'est pas nécessaire. Pour le gain d'un procès, pour le succès d'un établissement temporel ; pour le recouvrement d'une santé dont peut-être on ne fera pas un bon usage : quelle paresse, quelle négligence pour le changement de sa vie et la conversion de son mauvais cœur?

Mais, me direz-vous, quand je la demanderais, cette grâce, l'aurais-je, puisqu'elle est gratuite? Je ne saurais me passer d'elle, mais quoi que je fasse, je ne saurais la mériter. Ce que vous dites est vrai ; mais ajoutez que si elle est indépendante de vos mérites, elle a néanmoins la condescendance de s'accommoder à des choses dont elle ne dépend pas. Vous venez de voir sa nécessité et ses désirs ; venez admirer sa gratuité et ses ménagements. C'est ce que je tâcherai de vous expliquer dans mon second point.

SECOND POINT.

Quand je parle de la gratuité de la grâce, je la regarde comme une qualité qui fait sa nature et qui forme son nom ; comme une qualité qui est un pur effet de la miséricorde de Dieu, qui ne suppose en nous aucun mérite, et qui cependant produit tous ceux que nous pouvons acquérir.

Cette seconde qualité vient de la première comme de sa source ; car si la grâce est nécessaire pour chaque bonne œuvre que nous faisons, nous n'en pouvons donc faire aucune sans elle; et puisque c'est elle qui produit le vrai mérite, et que sans son secours il ne peut y en avoir aucun pour le ciel, on ne peut rien faire qui soit capable de la mériter. Vérité que saint Paul a si souvent répétée dans ses écrits, et que saint Augustin a établie par tant de preuves, comme le point fondamental de tout le mystère de la grâce contre les païens, les Juifs et les pélagiens.

Les païens attribuaient tout à leurs mérites, les Juifs à la loi, les pélagiens à la nature et à la loi ; à la nature pour ne point paraître Juifs; à la loi pour ne point paraître païens. Mais comme avec la nature et la loi ils ne paraissaient pas encore chrétiens, ils ont ajouté ensuite à la loi l'exemple et la doctrine de Jésus-Christ, et à la nature le commencement de la foi et d'une bonne volonté. De là qu'est-il arrivé? La nature a fait des superbes, la loi des prévaricateurs, la nature et la loi des hérétiques superbes et prévaricateurs tout ensemble.

Qu'est-ce que Dieu a fait, dit saint Augustin? Si vous y faites une sérieuse attention, vous verrez que sa conduite est une merveilleuse leçon pour la manifestation de ses mystères. Il a choisi d'abord des pauvres, des ignorants, des roturiers pour ses disciples? est-ce qu'il voulait laisser là les riches, les savants, les nobles? Non ; mais c'est qu'il voulait ôter aux ennemis de sa grâce tout sujet d'attribuer ce choix au mérite de leur naissance, de leur sagesse, de leurs biens. C'est qu'il voulait que ses disciples demeurassent dans les bornes d'une véritable humilité, en se représentant qu'ils n'étaient rien, et que le choix qui avait été

fait de leurs personnes venait d'une miséricorde toute gratuite.

Non, non, Dieu ne doit sa grâce ni aux bonnes œuvres, puisqu'étant le premier principe du mérite, elle ne saurait en être l'effet; ni à la loi, puisqu'elle lui est supérieure; ni à la nature, puisqu'elle surpasse ses forces; ni au mérite des justes, puisqu'ils auraient le pouvoir de se rendre meilleurs que Dieu ne les aurait faits. Dieu les a faits hommes; et ils se feraient justes eux-mêmes : et comme être juste est quelque chose de meilleur que d'être homme, la créature, en se procurant ce degré de justice, l'emporterait sur Dieu même. Je ne sais si vous comprenez bien ce raisonnement de saint Augustin, il n'est pas moins solide que subtil.

Mais à quoi m'arrêté-je? Il ne s'agit pas tant de prouver que la grâce est gratuite, que de répondre à ceux qui se servent de sa gratuité pour dire qu'en vain ils travailleraient pour la mériter, puisque, quelque chose qu'ils fissent, tous leurs efforts seraient inutiles. Ecueil fatal, et trop ordinaire à tant de gens qui ne veulent pas faire cette réflexion que, quoiqu'elle soit indépendante de tout mérite, elle ne laisse pas de s'accommoder aux choses dont elle ne dépend pas.

Son indépendance fait voir sa nature et sa majesté; ses ménagements prouvent sa miséricorde et sa douceur. Or, la douceur sied aussi bien à la grâce que la majesté; et l'une, considérée séparément de l'autre, n'en ferait pas si bien connaître la gloire. Ce ne serait plus une grâce, si nous la méritions; mais aussi elle n'aurait plus le nom de grâce, si elle ne nous favorisait.

Ne serait-ce pas par ce moyen que Dieu aurait voulu concilier les intérêts de son honneur et de son amour? De son honneur, pour lui; de son amour, pour nous. Car, si la grâce pouvait se mériter, les tempéraments qu'elle apporte, non-seulement ne seraient pas si considérables, ils nous sembleraient même inutiles, puisque nous pourrions de nous-mêmes nous la procurer, sans qu'elle employât tant d'artifices. Mais aussi, d'un autre coté, si elle n'employait pas ces artifices, nous la regarderions comme un bien si élevé au-dessus de nos forces, qu'il nous serait impossible d'y atteindre. Il était donc important que, dans l'ouvrage de notre salut, elle s'accommodât, toute gratuite qu'elle est, à nos besoins.

Nous ne pouvons la mériter, c'est notre faiblesse : elle s'accommode à nous, c'est notre bonheur. Que quelqu'un nous ménage, parce qu'il a besoin de notre service, c'est ce qui arrive souvent; mais que celui dont nous avons besoin, par une dépendance inséparable de notre nature, et vers lequel nous ne pouvons aller, quelques efforts que nous fassions, s'accommode à nous, qu'il nous flatte, qu'il nous caresse, et qu'il devienne, pour ainsi dire, à notre portée, par ses charitables ménagements : c'est ce qui est charmant pour l'esprit, engageant et édifiant pour le cœur.

Cependant, qu'arrive-t-il? Nous nous plaignons, ce semble, que Dieu a trop de bonté pour nous; l'excès de sa miséricorde nous incommode. Nous voulons pouvoir mériter la grâce, comme prétendaient les hérétiques, et nous voulons l'obtenir sans la mériter, comme prétendent les pécheurs. Il y a de la contradiction, et si nous y prenons garde, nous verrons que nous ne nous accordons pas avec nous-mêmes.

Nous voulons avoir assez de force pour pouvoir, pendant que nous ne faisons aucun effort pour vouloir. Nous devrions faire comme si tout était à la disposition de Dieu, afin de nous entretenir dans des sentiments d'humilité, et comme si tout dépendait de nous, afin d'avoir une prompte et vigilante application à nos devoirs. Mais nous sommes souvent dans un état tout opposé, nous mettons tout à notre disposition, par orgueil, et à celle de Dieu, par paresse : au lieu qu'avec l'indépendance et les ménagements de la grâce, lorsque nous ne les considérons pas séparément, nous commençons à nous accorder avec nous-mêmes. Cette grâce se sert de toutes sortes de moyens pour nous gagner, de la force et de l'artifice : de la force, pour montrer son pouvoir; de l'artifice, pour faire voir sa douceur : de la force, pour nous apprendre qu'elle surmonte une liberté qu'elle veut bien ménager; de l'artifice, pour nous faire voir qu'elle ménage une liberté qu'elle surmonte.

Chose admirable ! mes chers auditeurs, que Dieu, qui ne doit rien à sa créature, veuille bien se devoir quelque chose à lui-même, pour s'acquitter de la parole qu'il lui a donnée, et ne pas rendre inutiles les invitations qu'il lui fait de venir à lui, de demander, de crier, de frapper à sa porte. S'il ne s'accommodait pas à ses besoins, s'il lui refusait la voix nécessaire pour crier et pour demander, les pieds et la force sans lesquels elle ne pourrait frapper, qu'en penserions-nous? que dirions-nous même d'un homme qui nous réduirait à un si fâcheux état?

Mais consolons-nous, et encourageons-nous à bien faire. Il y a une espèce de devoir réciproque entre le Créateur et ses ouvrages, entre le Rédempteur et les âmes qu'il a rachetées. Dieu est fidèle à sa parole, et tout Dieu qu'il est, il ne peut se renoncer, et il lui est autant impossible d'agir contre sa fidélité et contre sa clémence, que contre sa justice. Il ne doit pas sa grâce en rigueur, mais il la donne par bienséance : c'est-à-dire, quoiqu'elle soit gratuite, elle ne laisse pas d'être accommodante. Au contraire elle est accommodante, parce qu'elle est gratuite, cette gratuité regardant la faiblesse de la nature, qui ne la peut mériter, et cette faiblesse demandant qu'il s'y accommode par son infinie bonté.

Mais comment cette grâce s'accommode-t-elle avec la nature? Venons à notre évan-

gile. Nous verrons dans la conversion de la Samaritaine qu'elle s'accommode à la profession et à l'occasion ; qu'elle s'y accommode malgré la religion et les désordres, l'incivilité et les évasions de cette femme. Toutes ces réflexions mériteraient un discours entier ; je vais les toucher en peu de mots.

La grâce prend toutes sortes de noms, par rapport aux différents états qu'elle veut gagner. Elle s'appelle trésor, pour les avares; plaisirs, pour les sensuels ; gloire, pour les ambitieux : elle se déguise sous le nom de pain, pour ceux qui veulent manger ; sous celui d'eau, pour ceux qui ont soif et qui veulent boire.

Admirez, dit saint Chrysostome, les ménagements et la condescendance de Jésus-Christ, qui veut profiter de tout. Voici la fontaine de vie auprès de celle de Sichar : un Dieu qui demande à boire à une femme qui vient au puits de Jacob avec une cruche, et qui, n'ayant soin que de son salut, veut lui donner ce qu'elle ne cherche pas. Il s'accommode de tout et à tout; elle vient pour puiser de l'eau; et le divin Jésus ménageant cette occasion, lui dit : Femme, donnez-moi à boire (*D. Chrysolog. hom. de Samar.*, *tom.* VI).

Rien ne le rebute, ni la religion de cette femme : elle est Samaritaine ; ni ses désordres : elle est impudique. Il a bien converti une femme chananéenne ; mais si elle était idolâtre, l'Ecriture ne dit pas qu'elle se fût prostituée. Il a bien renvoyé une femme surprise en adultère sans la condamner; mais si elle avait péché contre son corps, elle avait conservé sa religion, elle était Juive. Ici l'esprit, le cœur, le corps, tout y est corrompu.

Tout autre que ce Dieu de miséricorde se serait choqué de son incivilité et scandalisé de ses évasions. Je vous ai dit que l'honnêteté de Rébecca avait porté Eliézer à lui proposer une avantageuse alliance, cet intendant de la maison d'Abraham ayant dit en lui-même : la fille qui penchera son vaisseau afin que je boive, est celle que Dieu destine à Isaac mon maître (*Gen.*, XXIV); mais ici tout le contraire arrive. La Samaritaine, sous prétexte que ceux de son pays n'ont point de commerce avec les Juifs, refuse à boire au Dieu d'Abraham et d'Isaac; et néanmoins, malgré ce refus, il lui accorde ce à quoi elle ne s'attend pas.

Il fait plus; elle tâche de lui échapper, et il profite de ses évasions. Il lui demande une chose aisée, et qu'on ne refuse jamais, quand on en a l'occasion, de lui donner à boire; mais malgré sa rusticité, il la comble de bonté, en lui répondant que, si elle lui en demandait, il lui en donnerait une incomparablement meilleure. Il s'accommode même à l'état de la créature, qui ne veut rien donner qu'après avoir reçu du Créateur ce qu'elle désire. Il lui dit d'appeler son mari, et il profite de la dissimulation de son crime. Je n'ai point de mari : vous avez raison de l'avouer; celui qui passe pour être le vôtre, ne l'est pas. Cette femme détourne le discours, et lui parle de religion ; il ménage cette occasion, pour lui expliquer les mystères de la véritable. Elle est gagnée ; mais elle veut encore différer jusqu'à la venue du Messie. Il est venu, lui dit-il; je le suis, moi qui vous parle.

Mon Dieu, il suffit presque de considérer les charmantes inventions de votre grâce, pour s'y rendre. Cette grâce, que je ne puis mériter, et dont j'ai absolument besoin, me ménage avec tant de douceur, que plus j'y fais réflexion, plus j'en suis surpris. Vous êtes admirable, Seigneur, dans votre grandeur ; mais vous êtes infiniment aimable dans votre bonté. Souffrez même que je vous dise, par rapport à moi, que vos plus grands prodiges ne sont pas ceux de votre puissance, mais ceux de votre miséricorde.

Quel est donc le raisonnement de ces libertins qui disent que, puisque la grâce ne dépend pas d'eux, ils travailleraient en vain pour l'acquérir. Elle ne dépend pas de leur mérite, mais elle demande leur consentement; ils ne peuvent rien faire sans elle, et elle ne veut rien faire sans eux. Combien de fois leur a-t-elle demandé ce consentement? de quels artifices s'est-elle servie pour l'obtenir? Promesses, terreurs, tendresse, menaces, ciel, enfer, éternité bienheureuse, éternité malheureuse; tout a été mis en usage pour les gagner.

Pécheurs, à voir vos démarches et les siennes, dirait-on que c'est vous qui dépendez d'elle? A examiner la conduite que vous tenez, n'est-ce pas comme si vous disiez : Puisque la grâce de Dieu ne dépend pas de mes œuvres, je l'assujettirai à ma volonté : puisqu'elle me ménage, je ne la ménagerai pas ; je trouverai autant de subterfuges pour lui échapper qu'elle a d'artifices pour me surprendre ; je disputerai longtemps avec elle, pour voir si mon cœur aura plus de malignité qu'elle n'emploiera elle-même d'adresse.

Un raisonnement si ridicule et si impie vous fait horreur; mais en examinant ce que vous faites, peut-on croire que vous ayez d'autre pensée? Il ne tient qu'à elle, direz-vous, de dompter ma volonté rebelle. Il est vrai ; mais sachez que s'il n'est point d'obstacle qu'elle ne puisse surmonter, elle se rebute souvent des moindres qu'on lui oppose. Corrigez donc votre mauvais raisonnement, et ne séparez jamais la délicatesse de sa force. Je vais vous en dire les raisons dans mon dernier point.

TROISIÈME POINT.

Il n'est rien de plus difficile que d'accorder la grâce avec la liberté, le pouvoir qu'elle a d'emporter infailliblement la volonté humaine avec le pouvoir que cette volonté a de lui résister librement. Les manichéens et les pélagiens sont tombés sur ce sujet en deux hérésies toutes contraires ; les premiers, en niant le libre arbitre de l'homme; et les seconds, les droits de la grâce de Jésus-Christ : mais comme, toutes contraires qu'elles soient, elles combattent égalemen'

la vraie doctrine, elles sont également détestables, dit saint Augustin. Car, s'il faut aimer les pélagiens parce qu'ils haïssent les manichéens, il faut aimer les manichéens, parce qu'ils ont les pélagiens en horreur : mais, à Dieu ne plaise que l'Eglise catholique aime les uns par la haine des autres, elle qui doit les éviter tous deux, et qui voudrait bien les guérir !

Remarquez même, je vous prie, que ce grand docteur parle autrement de la liberté, quand il combat les premiers, que quand il réfute les seconds. Quand il combat les manichéens, il parle en philosophe, et défendant Dieu comme créateur, il prouve la liberté de l'homme contre ceux qui admettaient la nécessité du destin; quand il combat les pélagiens, il parle en théologien, et défendant la grâce médicinale d'un Dieu Sauveur, il en montre la force au-dessus de la nature et de la loi.

Avec tout cela, il avoue que concilier la souveraine puissance de la grâce avec le pouvoir que la liberté humaine a de lui résister, c'est la plus difficile, la plus délicate, la plus épineuse de toutes les entreprises : et de là vient que, tantôt il parle de la force qu'elle a de vaincre les plus grands obstacles, et tantôt de sa délicatesse à se rebuter des moindres. Parce que la grâce est forte, elle dompte quelquefois les plus grands pécheurs : et parce qu'elle est délicate, les plus grands saints quelquefois la perdent. Elle dompte les plus grands pécheurs, pour nous empêcher de tomber dans le désespoir; et elle se rebute des moindres fautes des plus grands saints, pour nous empêcher de heurter contre l'écueil de la présomption.

Je m'arrête d'autant plus volontiers à ce système, qu'il me paraît propre à combattre une illusion par laquelle on ne connaît qu'à demi le mystère de la grâce. Parce qu'elle est si forte, on ne veut pas croire qu'elle soit si fragile; et parce qu'elle est si fragile, on ne peut se persuader qu'elle est si forte.

Cependant sa force n'est point opposée à sa fragilité, et sa fragilité ne détruit pas sa force. Elle est forte par elle-même, et fragile par nous; nous ne lui donnons pas sa force, mais nous faisons sa fragilité; elle triomphe de nous, voilà sa force; elle se rebute de nos dédains, voilà sa délicatesse. Si nous ne résistons pas à la grâce, c'est qu'elle est forte et victorieuse; si nous y résistons c'est qu'elle est délicate, et, pour ainsi parler, fière. Elle est forte, parce que c'est l'ouvrage de la droite du Très-Haut; elle est délicate, parce que nous la portons dans des vaisseaux d'argile.

Désabusez-vous donc de cette fatale erreur où vous êtes, de pouvoir impunément apporter de continuels obstacles à la grâce, parce qu'elle a assez de force pour les surmonter. Par quel déplorable renversement de conduite vous reposez-vous sur sa force qu'elle ne vous doit pas? Et ne craignez-vous pas sa délicatesse, que votre malice aigrit? Il y a si longtemps que vous différez de vous convertir, il y a si longtemps qu'elle vous en presse, délibérerez-vous encore? Rien ne peut affaiblir sa force, mais tout peut choquer son amour; peut-être ne faut-il plus qu'un degré pour sa délicatesse; plus elle a eu d'égards pour vous, plus vous devez trembler.

Dès que la Samaritaine eut connu ce don de Dieu, elle quitta son urne; et celle qui auparavant avait refusé de l'eau au Sauveur, abandonna tout pour lui. Venez, dit-elle à ses compatriotes, venez voir un homme, qui m'a dit tout ce que j'ai fait; c'est assurément le Messie.

Quelle prudence, quel zèle de cette nouvelle pénitente pour la conversion de ceux de sa nation! Sa prudence, elle les attire par là découverte d'un miracle; son zèle, elle ne considère pas que sa réputation y est intéressée. Sa prudence, elle parle de ce qui lui est arrivé; son zèle, elle avoue ses désordres, pour donner à Jésus-Christ la gloire de les avoir connus. Sa prudence, elle retourne dans la ville sans rien emporter avec elle que sa reconnaissance; son zèle, elle marque l'estime qu'elle fait de la grâce qu'elle a reçue, le désir qu'elle a de la conserver, de l'augmenter, de la perpétuer, de la conserver pour sa justification personnelle, de l'augmenter et de la perpétuer pour le bien de Samarie.

Pécheurs, qui que vous soyez, j'espère beaucoup pour vous, quand je fais réflexion sur l'état de cette femme; mais je crains terriblement pour vous, quand je jette les yeux sur le vôtre. La force de la grâce m'inspire une douce confiance; sa délicatesse me jette en d'étranges alarmes. Etes-vous séparés de l'Eglise? Cette femme était schismatique. Avez-vous honte de confesser vos péchés? Jésus-Christ découvre les siens et les lui pardonne, voilà ce qui me console: mais si vous ne suivez son exemple, voici ce qui m'afflige et me fait trembler.

La conversion de la Samaritaine dépendait du fruit que ferait en elle la conférence dont Jésus-Christ voulait bien l'honorer. Si elle avait manqué ce moyen, y aurait-il eu d'autres grâces pour elle? Jésus-Christ vous dit encore aujourd'hui: *L'heure est venue, et c'est maintenant : Venit hora et nunc est*, Quelle raison avez-vous de différer? *L'heure est venue, et c'est maintenant* que je vous demande un peu d'eau, moi qui vous ai donné jusqu'à la dernière goutte de mon sang. J'ai été pour cette femme au puits de Jacob : combien de démarches encore plus incommodes ai-je faites pour vous? Je lui ai parlé pendant un quart d'heure; il y a déjà plusieurs années que je vous attends et que je vous parle. Quittez pour moi cette urne fatale; le temps est venu, publiez les merveilles de ma miséricorde, et, fidèles à ma grâce, faites que je ne vous refuse pas cette eau qui rejaillit jusqu'à la vie éternelle. *Amen.*

SERMON XIV,

POUR LE QUATRIÈME DIMANCHE DU CARÊME.

De l'Aumône.

Unde ememus panes, ut manducent hi ;

D'où pourrons-nous acheter assez de pains pour nourrir tout ce monde (*S. Jean, ch.* VI)?

Sire, quelque éclatant que soit le miracle dont il est parlé dans l'évangile de ce jour, je n'admire pas tant la puissance de Jésus-Christ que sa miséricorde. Il fait des miracles pour les autres, et il n'en veut point faire pour soi. Après avoir jeûné quarante jours et quarante nuits dans son désert, il a faim; et quand le démon lui propose un miracle à faire, il le confond et lui commande de se retirer.

Il n'y a que deux jours que nous l'avons vu fatigué, en plein midi, se reposer sur les bords d'un puits; et au lieu de faire sortir de la terre une source qui lui donne de l'eau dans sa soif, il en demande à une femme de Samarie. Bientôt nous le verrons sur le Calvaire, accablé de douleurs, et pressé d'une soif ardente · que ne se soulage-t-il lui-même et que ne descend-il de sa croix? C'est ce que les Juifs lui diront; mais c'est ce qu'il refusera de faire; et comme si sa souveraine puissance n'était pas pour lui, il ne l'emploie que lorsque sa miséricorde sollicite son cœur pour les autres. En voici une éclatante preuve dans notre évangile.

Près de cinq mille hommes le suivent, depuis trois jours, sans avoir de quoi manger. Il en a compassion : il trouve cinq pains; il lève les yeux au ciel, et il les multiplie avec une si prodigieuse abondance, qu'après qu'ils en ont tous été rassasiés, il dit à ses disciples d'en ramasser les morceaux.

Cette populace, charmée d'un si grand miracle, et touchée d'une vive reconnaissance, veut lui mettre la couronne sur la tête, et le choisir pour son roi; mais, content de l'avoir soulagée par cette charitable multiplication de pains, il se retire seul sur une montagne écartée. Pourquoi cela, grands de la terre, si ce n'est pour vous donner, par cette conduite, d'édifiants exemples non-seulement d'une humilité sincère dans votre élévation, mais encore d'une charité généreuse et héroïque dans votre abondance? Vous la devez aux pauvres, cette charité; je viens même vous dire que vous la leur devez autant pour vos propres intérêts, que pour leur soulagement. Voici comment, et j'en vais faire tout le sujet de ce discours.

Vous ne doutez pas que la pénitence ne soit autant d'obligation pour vous qui avez offensé Dieu, que pour les autres pécheurs; mais vous la prêcher dans toute sa sévérité, ce serait effrayer votre délicatesse. Vous ne devez pas non plus douter que le commandement de faire l'aumône ne vous regarde; mais vous en parler, sans vous marquer les fruits que vous en pouvez recueillir, ce serait peut-être alarmer votre avarice. Voici donc le tempérament que je crois devoir y apporter, qui est de ne pas séparer l'aumône de la pénitence, ni la pénitence de l'aumône. Par là, vous trouverez de quoi vous consoler comme pécheurs, de quoi vous sauver comme grands et comme riches; l'aumône pouvant suppléer à la rigueur de la pénitence qui vous effraie, et ce que la pénitence vous fera retrancher pouvant fournir aux frais de vos aumônes. Je m'explique.

Si la pénitence vous paraît avoir quelque chose de trop pénible et de trop rude, vos aumônes pourront en adoucir les rigueurs; et si, pouvant faire des aumônes, vous n'en faites point, à quelque pénitence que vous vous condamniez, elle ne vous servira de rien : deux vérités dont je tâcherai de vous convaincre dans la suite de ce discours.

Avec la charité, la pénitence que vous ferez vous sera plus facile; sans la charité, elle sera fausse ou inutile. L'aumône que vous ferez vous aidera à faire une pénitence salutaire : première proposition.

Si vous ne donnez pas l'aumône, quelque pénitence que vous fassiez, elle ne sera d'aucun mérite devant Dieu : seconde proposition.

Pauvres (s'il y en a ici quelques-uns), je puis vous dire avec beaucoup de sincérité ce que saint Pierre dit à un mendiant qu'il trouva à la porte du temple : *Je vous donne ce que j'ai* (*Act.*, III). Je n'ai pas assez de bien pour vous faire de grosses aumônes; mais j'ai une faible voix que je vais élever, pour porter les riches à vous en faire. A quoi cependant servirait-elle, cette voix, si l'Esprit-Saint ne touchait vivement leurs cœurs? C'est la grâce que je lui demande par, etc. *Ave.*

PREMIER POINT.

Les pauvres seraient bien malheureux sur la terre, s'il n'y avait point de riche qui voulût aller au ciel; et les riches auraient bien de la peine à aller au ciel, s'il n'y avait point de pauvre sur la terre qui eût besoin de leur secours. *Dieu les a mis tous deux ensemble*, dit l'Ecriture, comme s'ils étaient faits l'un pour l'autre : le pauvre, pour ouvrir le ciel au riche; le riche, pour ouvrir son cœur et sa bourse au pauvre. L'un est accablé de misère, l'autre est menacé de terribles maux; le pauvre ne peut guère se résoudre à souffrir son indigence, ni le riche à quitter ses biens.

La providence et la miséricorde ont pourvu au salut de l'un et de l'autre. Riches, faites l'aumône au pauvre; ses misères cesseront ou s'adouciront. Pauvres, recevez l'aumône des riches; *cette aumône priera pour eux*, et éloignera de leurs têtes les fléaux dont ils sont menacés. Pauvres, votre état est un état de pénitence; vous la ferez utilement, si vous l'embrassez avec une humble résignation. Riches, vos péchés demandent, pour être remis, une pénitence sévère; mais vous pourrez en obtenir le pardon, si, en ayant une vraie douleur, et faisant à la justice de Dieu quelques satisfactions, vous donnez l'aumône, qui remplacera en partie le vide qui y aurait été.

Le lieu où j'ai l'honneur de porter la parole me dispense d'exhorter ceux qui sont pauvres à souffrir leurs misères avec une

tranquille patience; mais il est de mon ministère de dire aux grands et aux riches qu'ayant offensé Dieu, la pénitence leur est d'une indispensable nécessité; mais aussi que, dans l'état où ils se trouvent, elle leur sera moins onéreuse et moins dure, s'ils font l'aumône.

Ce n'est donc pas tant, messieurs, la cause des pauvres que vos propres intérêts, qui m'obligent aujourd'hui de vous avertir de vos devoirs; c'est par une espèce de pitié pour vous, que je tâche de vous inspirer de la compassion pour eux; c'est votre miséricorde que Jésus-Christ vous demande, et c'est la sienne qu'il vous offre; il ne veut pas que vos entrailles soient cruelles pour eux, afin que les siennes soient pleines de tendresse pour vous. Ces pauvres sont dans le danger de leur vie; vous êtes dans celui de votre salut. La même facilité que vous avez pour les secourir, vous la trouvez en quelque manière, le dirai-je? pour vous sauver, puisque pour vous sauver, vous n'avez presque qu'à les secourir.

Il ne s'agit pas ici de vous flatter: la pénitence est pour les grands aussi bien que pour les petits; elle est pour les maîtres aussi bien que pour les serviteurs; elle est pour les riches aussi bien que pour les pauvres. Quand Jésus-Christ a dit *que celui qui ne sera pas régénéré par l'eau et le Saint-Esprit, n'entrera pas dans le royaume des cieux*, les grands et les riches n'oseraient dire qu'il y ait pour eux une clause particulière qui les dispense de recevoir le baptême; et quand il a ajouté, chez saint Luc: *Si vous ne faites pénitence, vous périrez tous*; prétendraient-ils que, malgré cette proposition universelle, il y a pour eux des priviléges et des exceptions?

Vous qui vivez dans une délicieuse abondance, revenez d'une erreur si préjudiciable à votre salut. Vous avez votre consolation en ce monde, l'aurez-vous en l'autre? Rien ne vous manque, ni pour les besoins, ni pour les commodités et les plaisirs de la vie. Combien de gens à vos gages pour vous soulager dans vos moindres peines? combien de serviteurs prompts, laborieux, attentifs aux ordres que vous leur donnez? Combien que vous rendez les esclaves de vos passions, et qui obéissent à vos caprices? Il est bien difficile que, dans cette élévation, l'orgueil, l'impureté, la fainéantise ne vous corrompent; et si cela est, la nécessité de la pénitence vous regarde personnellement, et souvent plus que beaucoup d'autres.

Dire qu'on peut conserver l'humilité au milieu de tant de flatteurs, c'est déjà une indiscrète présomption; dire qu'on peut conserver la chasteté au milieu des spectacles, c'est craindre bien peu l'incontinence, quand on compte pour rien celle de ses oreilles. Dire qu'on peut être dévot, en ne faisant que ce que demande l'amour-propre, c'est mettre la dévotion à un vil prix, d'en vouloir une si aisée. Dire qu'on peut être pénitent dans l'abondance, au milieu des festins et des joies du siècle, c'est ne connaître guère la sévérité de la pénitence, d'en vouloir faire une si commode.

Cette pénitence a ses obligations et ses règles; mais elle peut avoir ses adoucissements; et c'est par là, riches de la terre, que Jésus-Christ veut vous consoler ou vous confondre: vous consoler, en ne vous demandant pas une pénitence si rude lorsque vous faites l'aumône; vous confondre, si par votre dureté, vous ne profitez pas d'un moyen aussi avantageux qu'est celui qu'il vous offre, pour adoucir un joug qui vous paraît si pesant.

Si l'Eglise ne met plus en usage l'ancienne pénitence, ne croyez pas qu'elle en ait aboli les canons; elle prétend seulement se dédommager en quelque chose par vos aumônes. Ce sont des substitutions que cette équitable mère vous propose. Elle n'ordonne plus de si longs jeûnes au pain et à l'eau; donnez du pain à ceux qui en manquent. Elle ne vous oblige plus à demeurer aux portes de nos temples pendant la célébration des sacrés mystères: c'était autrefois la place des pénitents; c'est aujourd'hui celle des pauvres qui font pénitence pour vous. Elle ne vous condamne plus à pleurer, à vous prosterner contre terre, à vous couvrir de cendres; aidez dans leurs humiliations et dans leur indigence, les pauvres qui prient, qui gémissent, qui implorent miséricorde, qui se prosternent pour vous.

Autrefois, des pécheurs condamnés à une sévère pénitence, attendaient qu'un martyr fût près de monter sur l'échafaud pour lui demander un billet de recommandation: ce généreux défenseur de la foi résolu de mourir, priait l'Eglise d'adoucir les peines des pénitents, par une espèce de considération pour celles qu'il allait endurer. Cet écrit daté quelquefois du jour de son supplice, et comme signé par avance de son sang, était une prière favorable; l'excès des douleurs qu'il allait souffrir remplaçant en partie le défaut de celles dont ces pénitents demandaient l'adoucissement.

Vous n'avez plus de martyrs, mais vous avez toujours des pauvres; le traité est fait à leur recommandation, et enregistré dans nos livres saints. Donnez leur vos aumônes, leurs larmes deviendront les vôtres; vous ferez un échange de vos biens avec leurs maux, et ce qui fait leur nécessité fera votre mérite: admirable compensation qu'on vous offre, et que Dieu accepte!

Si je parle de la sorte, ne m'accusez pas d'annoncer une morale trop indulgente. Je vous dirai ce que l'ange dit aux deux Tobie: *Que la prière est bonne, avec le jeûne et l'aumône. Bona est oratio cum jejunio et eleemosyna.*

La prière montre à Dieu ses besoins; le jeûne ses peines; l'aumône ses présents. La prière lui demande la rémission des péchés; le jeûne y dispose; l'aumône la facilite. La prière appelle à son secours sa miséricorde; le jeûne s'humilie sous le poids de sa justice; l'aumône *honore de ses biens* sa providence. A ceux qui sont pauvres et faibles on dit: Priez. A ceux qui ont de la santé et de la

force on dit : Jeûnez. A ceuxhesinsɔ ɟqu ori et infirmes, on dit : Donnez.

Ajouterai-je ce que cet ange dit aux deux Tobie, qu'il vaut incomparablement mieux faire l'aumône que d'amasser des trésors pour s'enrichir; que cette aumône délivre de la mort; qu'elle purifie l'âme des péchés qu'elle a commis, qu'elle fait obtenir miséricorde pour miséricorde, qu'elle a pour récompense la vie éternelle (*Ibid.*)? Peut-on trouver un moyen plus favorable, que de se procurer des biens sans fin, par le sacrifice de ceux qui d'eux-mêmes sont périssables, et le Sage n'a-t-il pas raison d'appeler *le plus grand de tous les maux qu'il ait vus sous le soleil, des richesses conservées pour le malheur de celui qui les possède ? Divitiæ conservatæ in malum domini sui* (*Eccl.*, V)?

Dirai-je que c'est même une vraie grandeur d'âme de se rendre par ses charités utile aux malheureux ? Les petits demeurent pauvres, quand ils ne servent pas les grands, mais les grands cessent d'être grands, quand ils refusent de soulager les pauvres. Croient-ils pouvoir se distinguer par l'inutilité, et si j'ose le dire, par la folie de leurs dépenses? Deviennent-ils grands par le bien qu'ils ont, ou par celui qu'ils font à leurs frères?

Est-ce une chose indigne de la grandeur, d'empêcher la ruine des uns, d'épargner la honte des autres, de prévenir les besoins de ceux-ci, d'adoucir les disgrâces de ceux-là, de protéger l'innocence, de soulager la misère, d'être le refuge des malheureux, la consolation et l'asile des affligés?

Est-ce une chose indigne de la grandeur, d'avoir de l'autorité pour la rendre utile, d'être au-dessus des autres pour faire leur bonheur, d'avoir des richesses pour les distribuer par charité, plutôt que de les épargner par avarice, ou de les dépenser sans prudence? Voici même ce que le christianisme ajoute à la grandeur.

Si vous la considérez par les endroits qui lui font honneur, vous verrez qu'elle consiste à être généreux sans intérêt, à faire plaisir à ceux dont on n'a pas besoin, à leur demander le silence pour tout remercîment des charités qu'on leur fait, à soulager dans leurs disgrâces ceux qui ont du mérite et de la vertu, à imiter le soleil qui ne fait pas moins de bien à la terre quand il se cache, que lorsqu'il la pénètre de ses rayons, et qu'il l'environne de sa lumière.

Sire, je ne sais quel zèle m'emporte à interrompre mon discours, pour m'adresser à Votre Majesté. Vouloir faire du bien, cela est noble ; pouvoir faire du bien, cela est royal; faire du bien par inclination, avec joie, avec tendresse, cela est divin.

Les pertes que vous avez fait souffrir à vos ennemis sont grandes; mais le bien que vous faites tous les jours à vos sujets l'est encore davantage : et c'est posséder à juste titre le nom de grand, que de renoncer à être le vainqueur des nations, pour être le père de son peuple.

Un monarque s'appauvrit si peu par ses largesses, que tous les trésors des siens sont à lui, quand il a leurs cœurs. Trouver le moyen d'acquérir le bonheur du ciel en faisant celui de la terre, est un secret où la politique et la religion sont de concert : secret difficile et rare; secret cependant dont la connaissance et la pratique est d'un devoir indispensable aux grands. N'ont-ils pas besoin de pénitence aussi bien que les autres hommes? et fussent-ils assis sur le premier trône du monde; ne peut-on pas avec tout le respect qui leur est dû, leur dire ce qu'un prophète dit à un grand roi : *Agréez, ô roi, l'avis que je vous donne, rachetez vos péchés par vos aumônes. Rex, consilium meum placeat tibi, peccata tua eleemosynis redime* (*Dan.*, IV).

Mais ces aumônes, qui sont des suppléments de pénitence, seront-elles agréables à Dieu, et tiendront-elles aux grands qui en font, lieu de pénitence? Oui, riches de la terre, les larmes que vous essuierez pourront suppléer à celles que vous devriez répandre : la faim que vous apaiserez remplira le vide de vos jeûnes. Les prières des pauvres valent bien les vôtres. Quand elles sont soutenues par vos charités, elles montent jusqu'à Dieu pour lui faire violence : *Orationes tuæ, et eleemosynæ ascenderunt in memoriam in conspectu Dei* (*Act.*, X).

Allez dans cette prison délivrer un captif, cela vaut bien une retraite ; arrêtez le murmure de ce misérable qui outrage la Providence, cela vaut bien un sermon. Fournissez dans vos terres à vos vassaux de quoi gagner leur vie, cela vaut bien une mission. Les habits dont vous couvrirez ceux qui sont nus, vaudront autant que le cilice dont vous seriez couverts. Les pains que vous préparerez à ceux que la faim dévore, ne cèdent en rien aux cendres que vous mettriez dans votre pain : quelquefois même, Dieu aime mieux leurs visages contents, que vos faces exténuées, et leurs yeux secs, que les vôtres moites de larmes.

Il ne demande pas que vous alliez vous échanger contre un esclave pour le délivrer. Quand cela serait, vous ne feriez que ce que l'on dit que l'illustre Paulin a fait; il se contente que vous donniez une aumône pour rompre ses chaînes. Il ne demande pas que vous alliez appliquer votre bouche sur l'ulcère d'un mourant; quand cela serait, vous ne feriez que ce qu'a fait l'apôtre Xavier : il se contente que votre aumône serve à panser ses plaies.

Il ne vous dit pas d'aller bêcher la terre, comme les anciens anachorètes; votre aumône défrichera un champ hérissé d'épines, et essuiera les sueurs des pauvres artisans. Il ne vous dit pas d'aller pleurer dans un désert comme la fameuse Marie Egyptienne; votre aumône empêchera les pauvres de pleurer dans la ville. Surtout n'oubliez jamais que la pénitence vous est d'une obligation indispensable, et que l'aumône est une espèce d'adoucissement à sa rigueur.

Après cela, sans souffrir que les pauvres vous remercient, ne vous croirez-vous pas plutôt obligés de les remercier vous-mêmes?

Vous appelez vos créatures ceux à qui vous faites du bien, et vous les engagez dans vos intérêts : mais voilà de puissants intercesseurs que vous vous créez dans vos plus grands besoins. Voilà ces soldats qui vous faciliteront la conquête d'un royaume infiniment plus considérable que n'est celui de ce monde. Voilà ces frères de Jésus-Christ qui vous procureront l'honneur d'être bénis du Père céleste. Voilà ces plénipotentiaires du traité de réconciliation que vous voulez faire avec Dieu ; ces martyrs dont la recommandation avait tant de force pour adoucir la rigueur de l'ancienne discipline.

Cherchez-vous des guides qui vous montrent et qui vous aplanissent le chemin du ciel ? Ces pauvres soulagés vous donnent la main pour vous aider à mieux marcher dans la voie étroite ; ils vous portent, pour m'expliquer avec saint Chrysostome, sur leurs épaules, afin que *vous soyez reçus dans les tabernacles éternels.*

Employez-vous ce que vous avez d'industrie, pour vous faire des amis dont vous puissiez dans le besoin tirer de grands secours ? Il n'en est point que le Seigneur écoute plus favorablement que les pauvres que vous aurez assistés. C'est entre leurs mains qu'il veut que vous consigniez le paiement des dettes de la pénitence, qui par là vous deviendra d'autant plus douce, qu'elle leur cèdera les frais de vos vices, et que le prix de vos folles dépenses deviendra le tribut de votre sagesse. En consacrant de la sorte le bien que vous avez profané, vous apporterez, pour enrichir le tabernacle, les dépouilles de Samarie, et vous vérifierez en vos personnes cet oracle de Jésus-Christ, que *les enfants du siècle sont plus prudents que ceux de la lumière.*

Vous êtes donc inexcusables, si, pouvant adoucir les rigueurs de votre pénitence par un moyen si aisé, vous le négligez ; mais vous ne l'êtes pas moins, si ayant du crédit et du bien, vous croyez faire pénitence sans faire des aumônes. Chacun dans sa profession doit faire pénitence ; mais ceux qui sont riches n'en peuvent faire aucune qui leur soit utile, si ce dont ils se privent ne leur fournit de quoi faire l'aumône. Ce sera le sujet de mon second point.

SECOND POINT.

A considérer ce que nos livres saints et les Pères, qui en sont les interprètes, ont dit de l'aumône, on trouvera que les chrétiens de ce temps, remplis des idées magnifiques qu'on lui donne, la croient si éminente, qu'ils la mettent au rang de ces vertus arbitraires, qui sont comme de surcroît aux lois de l'Evangile. Erreur fatale d'affaiblir l'aumône en voulant l'élever, dit saint Grégoire de Nazianze, de lui ôter le droit qu'elle a sur le bien des riches, en la regardant comme une œuvre de surérogation qui n'est que pour les parfaits.

On l'appelle une grâce ; c'est une dette. On la regarde comme une libéralité que l'on fait par un pur principe de bonté ; et c'est *une justice qu'on est obligé de rendre.* Elle paraît comme un devoir de bienséance et de piété dont on s'acquitte envers Dieu ; et c'est un sacrifice qu'il faut lui offrir, *et malheur à celui qui lui fait un vol dans l'holocauste.*

De là, messieurs, il s'ensuit que la pénitence étant nécessaire à tout pécheur, et d'ailleurs, l'aumône étant aux riches d'une obligation indispensable, il ne faut jamais séparer l'une de l'autre. Est-on pécheur ? on supplée à la pénitence qu'on est obligé de faire ; (bien entendu que ce n'est pas dans ce qu'elle a d'essentiel, puisque nul ne peut en être dispensé). Est-on riche ? On trouve dans la pénitence que l'on fait, de quoi donner l'aumône. C'est un adoucissement d'un côté, c'est un engagement de l'autre.

Ne vous y trompez pas, quelque pénitence que vous fassiez, ce sera une pénitence inutile et illusoire, si, ayant de quoi faire l'aumône, vous ne la faites pas. Deux choses la rendent véritable et méritoire : le retranchement des plaisirs défendus, c'est la première ; une exacte fidélité à remplir les devoirs et à supporter les peines de son état, c'est la seconde. Voilà ce à quoi l'aumône ne peut suppléer ; mais voilà en même temps ce qui peut lui fournir de quoi soulager les pauvres dans leurs besoins ; c'est-à-dire, messieurs, que ce que la pénitence vous ôte, l'aumône vous le demande.

Vous ne jouez plus, vous n'allez plus à ces spectacles, à ces assemblées profanes ; vous avez renoncé à ces grosses dépenses d'habits, de train, de festin ; c'est déjà beaucoup : mais voulez-vous savoir si Dieu vous tiendra compte de ce grand sacrifice ? Ce que vous donniez au plaisir, à la vanité, à la bonne chère, le mettez-vous entre les mains de ceux que Jésus-Christ appelle ses banquiers et de fidèles dépositaires ? Vous repentez-vous de tant de folles dépenses, pour remplacer cet affreux vide de bonnes œuvres que vous pouviez faire et que vous n'avez pas faites ? Retranchez-vous cette délicatesse inutile et souvent incommode, afin de vous faire un grand profit pour l'éternité ? ces habits somptueux qui font admirer et plaindre tout à la fois votre orgueil, voilà une belle matière d'aumône, qui attirera les louanges des hommes, et les bénédictions de Dieu sur votre modestie.

Que sert-il de quitter ces magnifiques ornements, si c'est votre avarice qui y gagne, et non pas votre piété qui les consacre ? Que sert-il à votre âme, si, lorsque votre corps ne se pare plus de ces ajustements profanes, elle n'a pas d'autres parures pour elle ? Vous ne jouez plus : eh bien ! vous ne perdrez plus, ni votre temps, ni votre argent ; mais ces dépenses pour le vice ne doivent-elles pas tourner au profit de la vertu ? Et ce que vous sacrifiez aux pompes du monde, ne devez-vous pas l'employer pour acquérir la bienheureuse éternité ?

O la belle pénitence, de se priver de beaucoup de choses, pour être plus riche ; de se mortifier par épargne, de vouloir être dévot par ménage, d'embrasser le service de Dieu, pour ne plus faire de nouvelles dettes, et

non pour racheter d'anciens péchés, de devenir moins mondain, sans être plus charitable! O la belle pénitence, de ne plus jouer, parce qu'on n'a plus d'argent! Pénitence que *la tristesse du siècle opère, et non celle qui est selon Dieu pour le salut!* pénitence qui vient d'un secret dépit de ne pouvoir plus satisfaire ses passions, comme on les satisfaisait autrefois!

O la belle pénitence, de mettre son idole avec Dieu! Je ne parle qu'après l'Apôtre, qui appelle l'*avarice une servitude d'idoles* (I *Thess.*, II). Volupté brutale, impudique, voilà ton idole; table délicatement servie, sensuel, voilà la tienne. De grands honneurs rendus à une haute fortune, c'est ce que cherche l'ambitieux; de gros revenus, de l'or et de l'argent en réserve, c'est la passion dominante de l'avare: encore n'ose-t-il paraître sous ce nom: il faut lui donner les dehors d'une vertu qui ne veut plus être prodigue, la parer des livrées de son ennemie, faire une pénitence de Judas, qui garde pour soi la bourse, et condamne sans miséricorde l'emploi d'un parfum qu'il croit perdu.

Je veux donc que les pauvres profitent des épargnes et des abstinences d'un pénitent. Il n'est point de plus belle pénitence, que de se passer du commode, pour avoir de quoi les soulager. On ne peut concevoir de sentiment plus chrétien, que de se dire, en retranchant mille folles dépenses: L'argent avec lequel je risquais mon âme, je le veux donner pour son salut. J'ai été cause que bien des gens ont perdu leur pureté, je veux sauver la chasteté de ces pauvres filles, à qui l'indigence est une grande tentation à une débauche vague ou secrète. J'ai été cause qu'on a offensé Dieu, je veux lui faire réparation d'honneur, par le sacrifice de mon bien. Je veux payer les bouches qui le béniront, mortifier ma sensualité et mon orgueil, par une offrande volontaire de ce que mes passions me sollicitent de retenir. Je veux que rien ne se perde, puisque tout me peut tenir lieu de pénitence, et de mérite devant le Seigneur. Je ferai ce que Jésus-Christ a ordonné à ses disciples de faire, quand il leur a dit *de ramasser les morceaux de pain qui étaient restés, afin que rien ne fût perdu;* il n'y aura rien chez moi de superflu: superbes nuances de valets, bijoux inutiles, lustres, diamants, longs et magnifiques repas, voilà ce que je retrancherai.

Avec de si bons sentiments donner l'aumône, c'est faire pénitence; et le grand moyen de rendre cette pénitence utile, est de donner l'aumône. L'une est difficile à l'avare, et l'autre au pécheur. L'avarice demande qu'on retienne, et la pénitence que l'on donne. Quelle résolution prendra-t-on? Il n'y a point à délibérer: la pénitence est nécessaire aux pécheurs, l'aumône est nécessaire aux riches; il n'en faut pas faire à deux fois, il faut que l'une serve à l'autre.

Et en cela, quelle obligation n'a-t-on pas à l'infinie miséricorde de Dieu, de vouloir allouer pour le salut ce qu'il a donné lui-même, et dont on a fait un mauvais usage? de proposer, pour lui satisfaire en partie, l'une des plus humaines de toutes les vertus, qui concilie ensemble la nature et la grâce, la raison et la foi?

Rien de plus tendre du côté de la nature, que de faire l'aumône; rien de plus généreux du côté de la fortune, rien de plus méritoire du côté de la religion. On y est excité, comme homme, par la pitié; par l'honneur, comme citoyen; par le mérite, comme chrétien. Mais, d'un autre côté, si l'on ne profite pas d'une si grande grâce, quel mérite peut-on avoir, et quel moyen de faire une pénitence utile? Bizarre conversion, quand la cupidité en profite, et qu'on ne devient moins prodigue que pour être plus riche!

J'ai ajouté une seconde raison, que j'ai tirée de l'état qu'on a embrassé, et dont il faut remplir les devoirs: et j'ai dit que l'accomplissement de ces devoirs, dont un chrétien doit s'acquitter, est attaché à ses aumônes.

Chacun, selon sa profession, doit payer un tribut au Seigneur. Les mages fournissent l'or, l'encens, la myrrhe; Zachée le logement, Marthe la table, Madeleine les parfums, Joseph, charpentier, le travail de ses mains, celui d'Arimathie la sépulture; cet écrivain sa plume, ce prédicateur sa voix, ce pasteur son zèle; le laboureur la dîme de sa moisson, le berger le lait de son troupeau, le marchand quelque profit de son gain, l'artisan de ses sueurs, l'ecclésiastique de son revenu.

Chacun doit prendre sur son état en faveur de sa religion, et retrancher, par un esprit de charité, quelque chose de sa condition, pour *honorer* (ce sont les paroles de l'Ecriture) *le Seigneur de sa substance.* Heureux le magistrat qui donne aux pauvres une partie de ce qui lui revient de l'exercice de sa charge, qui, jugeant les différends des uns, emploie l'argent qu'il gagne à soulager les misères des autres, et qui, hypothéquant, pour ainsi dire, à sa charité le profit de son travail, donne à la miséricorde ce qu'il reçoit de la justice.

Heureuse la veuve qui, comme la charitable Tabithe, veut bien oublier l'élévation de son rang pour travailler le fil et la laine, afin de revêtir les pauvres. Aussi mérita-t-elle que saint Pierre obtînt de Dieu sa résurrection. Elle venait d'expirer, quand cet apôtre arriva à Joppé. Les pauvres, fondant en larmes, lui montrèrent les habits qu'elle leur avait donnés; et cet apôtre, sans leur rien dire, présenta ces habits au Seigneur, comme si les aumônes de cette dame eussent eu plus de pouvoir que ses prières, et il en obtint un miracle, qui acheva de convertir le reste de la ville.

Jésus-Christ, mesdames, veut bien vous faire l'honneur de porter les chemises et les habits que vous avez cousus: il mérite bien d'avoir des ouvrières aussi nobles que vous. Auriez-vous honte d'être à ses gages? Votre paiement est ordonné dans l'Evangile, assigné dans l'Eternité: *J'étais nu,* vous dira-t-il, *et vous m'avez revêtu.* Ainsi les Paule, les Marcelle, les Eustochie, les Pulchérie, les Elisabeth de Thuringe s'occupaient au sou-

lagement des pauvres; ainsi Louis IX retranchait de ses revenus, de sa table, de ses plus innocents plaisirs, pour avoir de quoi fonder des hôpitaux et bâtir des temples au Seigneur.

Ne serait-ce pas là ce que saint Paul appelle *un bon esprit de charité : Charitatis ingenium bonum* (II *Cor.*, VIII)? Celui de la cupidité est un esprit sordide, plein de malice et de lâches excuses; il ne s'applique qu'à amasser et à retenir; celui de la charité est un esprit libéral, généreux, plein d'une pieuse adresse. L'esprit de la cupidité est un esprit bas, mesquin, qui refuse aux autres ce qui leur est dû; l'esprit de la charité est un esprit désintéressé, qui donne ce qui lui appartient, quelquefois même au delà de son pouvoir, comme cet apôtre le disait des fidèles de Macédoine, à qui il rendait ce témoignage, qu'*ils s'étaient d'eux-mêmes portés à donner ce qu'ils pouvaient, et même au delà de ce qu'ils pouvaient;* et c'est ce qu'il appelle *une charité ingénieuse*, et pleine d'une innocente adresse : *Charitatis ingenium bonum.*

J'appelle *une charité ingénieuse*, celle de ces anciens patriarches, qui faisaient l'aumône du travail de leurs mains, et des fruits de la terre qu'ils recueillaient eux-mêmes; celle de ces solitaires qui, avec leurs travaux d'osier qu'ils venaient vendre dans les villes, nourrissaient les pauvres, et se refusant souvent le nécessaire, ne refusaient rien à la misère des autres; celle de saint Paul qui, tout apôtre, et *chargé du soin de toutes les Eglises*, se réduisait à faire des tentes pour gagner sa vie, et n'être à charge à personne. O Dieu, où en sommes-nous! Que lui répondront ces ministres avides de bien, ces dissipateurs, ou ces détenteurs du patrimoine des pauvres? En quoi reconnaîtrons-nous chez eux *cet esprit bon d'une charité* libérale et pleine d'adresse? *Charitatis ingenium bonum.*

J'appelle une *charité ingénieuse*, la charité de ce marchand qui associe Jésus-Christ dans ses affaires, qui donne une partie du profit à celui à qui il en est redevable, qui veut par là le remercier du succès de son négoce, et s'attirer ses bénédictions; la charité de ce père de famille qui met Jésus-Christ au nombre de ses enfants, qui l'adopte, et qui lui donne une part à son héritage, comme saint Augustin et saint Jean Chrysostome le conseillent; la charité de cet ouvrier qui met tous les jours quelque chose de réserve, et donne une petite portion du travail de ses mains à ceux dont il connaît l'indigence : *Charitatis ingenium bonum.*

J'appelle *une charité ingénieuse*, la charité de cet avocat qui plaide la cause du pauvre, sans vouloir ménager sa voix et épargner une éloquence dont il n'est pas payé; la charité de ce médecin qui observe avec autant d'application les maladies de ceux dont il n'attend rien, que des riches qui le satisferont largement : bien éloigné de la barbare curiosité de quelques-uns de ses confrères, qui veulent éprouver les remèdes sur les corps des pauvres, dont ils risquent d'accélérer la mort : *Charitatis ingenium bonum.*

De quelque condition que vous soyez donc, messieurs et mesdames, souvenez-vous des obligations que la charité vous impose. Avec cette charité la pénitence que vous devez faire vous deviendra aisée, et sans cette charité, elle n'aura rien que d'imposant et de stérile.

Souvenez-vous que les anges écriront vos aumônes dans des registres qui dureront plus que le marbre et l'airain; que Dieu, témoin de vos bonnes œuvres, en sera le rémunérateur : donnez-lui en secret, il vous le rendra à la face des nations; donnez-lui sur la terre, il vous le rendra pour le ciel; donnez-lui comme à un pauvre, il vous le rendra en roi; donnez-lui une partie de ce qu'il vous a donné, il vous rendra ce qu'il vous a mérité par son précieux sang, une gloire sans réserve et sans fin. *Amen.*

SERMON XV.

POUR LE LUNDI DE LA QUATRIÈME SEMAINE DU CARÊME.

Du saint sacrifice de la messe.

Auferte ista hinc, et nolite facere domum Patris mei domum negotiationis.

Otez cela d'ici, et ne faites pas de la maison de mon Père, une maison de trafic (*S. Jean, ch.* II).

Voilà, messieurs, un reproche bien sensible que Jésus-Christ, le plus doux des enfants des hommes, fait aux Juifs; mais il doit être bien plus sensible encore à des chrétiens qui, prévenus de plus de grâces et coupables d'une plus grande impiété, se l'attirent dans l'une des plus saintes actions de la religion qu'ils professent.

Jésus-Christ reprochait aux Juifs que, par leurs commerces indignes et mercenaires, *ils faisaient de la maison de son père une maison de trafic;* mais que ne dirait-il pas aujourd'hui à ces chrétiens qui, lorsqu'il s'immole sur nos autels, dans le redoutable sacrifice de la messe, y assistent dans nos églises avec plus d'immodestie et d'irrévérence, que ces Juifs qui s'assemblaient dans leurs synagogues et dans leur temple?

Entendre la messe par habitude et par coutume, c'est témoigner qu'on croit sa religion. L'entendre par règle et avec méthode, c'est faire voir qu'on sait sa religion; l'entendre avec recueillement et avec piété, c'est faire connaître qu'on aime sa religion.

Le grand secret des vrais fidèles est d'apprendre à bien prier, à se bien confesser, à bien communier, et je prétends qu'ils apprennent ce secret, lorsqu'ils entendent dévotement la sainte messe. Pour la prière, c'est la bien placer que de la mettre sur l'autel, dans le temps qu'un Dieu prie. Pour la confession, c'est un excellent moyen d'obtenir le pardon de ses péchés, quand un Dieu les expie par son offrande. Pour la communion, c'est une grande disposition à bien recevoir son Dieu dans le sacrement, quand on s'unit à lui dans le sacrifice.

Vous connaissez déjà par là, messieurs, l'importance du sujet que j'entreprends;

mais pour y réussir, il faut vous instruire, vous édifier; le dirai-je? peut-être vous confondre. Je m'explique, et voici tout le plan de mon discours.

Parmi ceux qui viennent entendre la sainte messe, il y en a qui n'en ont pas toute l'intelligence qu'ils pourraient en avoir; il s'en trouve plusieurs qui n'y ont pas la dévotion qu'il faudrait qu'ils eussent; et enfin on en voit une infinité d'autres qui en déshonorent la sainteté.

Donnez-moi, Seigneur, assez de lumière et d'érudition pour instruire les premiers; donnez-moi assez d'onction et de piété pour édifier les seconds, donnez-moi assez de véhémence et de zèle pour confondre les troisièmes. Je vous en demande la grâce, etc. *Ave.*

PREMIER POINT.

L'un des principaux desseins de Dieu sur l'homme, quand il l'a créé à son image, a été de s'en faire un adorateur qui s'acquittât envers lui des devoirs de sa religion; et si dans la loi de nature, il ne lui a pas marqué en particulier quels sacrifices il souhaitait qu'on lui offrît, il lui en a ordonné plusieurs dans celle de Moïse. Tantôt c'étaient des holocaustes où toute la victime était consumée, afin qu'il honorât l'infinie grandeur et la souveraine indépendance de Dieu; tantôt des sacrifices d'expiation, afin qu'il lui satisfît et qu'il apaisât sa justice; tantôt des sacrifices eucharistiques, afin qu'il pût le remercier de ses bienfaits.

Mais tels que fussent ces sacrifices, ils n'étaient que de faibles figures de celui qui devait un jour s'offrir dans la loi nouvelle, où Jésus-Christ, prêtre et victime, renfermât toute l'idée et la sainteté de la religion; car quel est ce sacrifice? C'est, dit saint Augustin, un sacrifice où un Dieu est tout à la fois celui qui offre, celui qui est offert, celui qui est l'offrande même : *Offerens*, *oblatum*, *oblatio*.

Un Dieu s'y offre à un Dieu, voilà la vérité de la religion; un Dieu s'offre à lui pour nous, voilà l'avantage de la religion; un Dieu veut bien s'offrir lui-même par nos mains, voilà la condescendance et l'utilité de la religion : et tout cela se trouve dans le sacrifice de la messe.

C'est un Dieu qui s'offre à un Dieu, et il n'en fallait pas moins pour établir la vraie religion et sa différence d'avec les autres. Ceci vous paraîtra un peu élevé; mais il faut bien instruire sur une si importante matière ceux qui n'en ont pas toute l'intelligence qu'ils pourraient en avoir; je la traiterai d'une manière plus morale dans la suite.

Dans la religion des païens, il n'y avait point de vérité; ils n'adoraient que des idoles; le vrai Dieu n'y était pas connu. Dans celle des Juifs, il y avait la vérité de Dieu et celle même du ministère sacerdotal; mais il n'y en avait point du côté de la victime, on n'y offrait que des animaux. La religion chrétienne est la seule où la vérité se trouve tout entière, soit par rapport à la victime qui est immolée, soit par rapport au prêtre qui la sacrifie, soit par rapport à Dieu à qui elle est offerte.

Il est vrai que le sacrifice de ce Dieu s'est fait sur la croix et qu'il s'est fait pour tous les hommes en général; mais dans celui de la messe, il s'offre pour chacun d'eux en particulier. A la croix, un Dieu mérite la grâce; à la messe, il l'applique. La croix est un sacrifice de rédemption, la messe un sacrifice d'application. Un Dieu, non content de se faire homme, a voulu comme s'incarner dans tous les hommes; et il a trouvé le moyen d'étendre son incarnation par l'eucharistie. Un Dieu, non content de s'être immolé une fois pour nous sur le Calvaire, a voulu s'immoler tous les jours par la perpétuité d'un sacrifice qui se fait dans tous les lieux et dans toutes les heures où l'on dit la messe. En voulez-vous quelques traits assez semblables?

La vocation au christianisme est pour tous les hommes; mais elle est pour moi en particulier par le baptême. Le paradis est pour tous les hommes; mais il l'est pour moi par la prédestination.

L'incarnation est pour tous les hommes; mais elle est pour moi par la communion; la croix du divin Jésus est pour tous les hommes, mais elle est pour moi dans le sacrifice de la messe : comment cela? Le baptême m'applique la vocation, l'eucharistie reçue en bon état et la messe dévotement entendue m'appliquent les mérites de l'incarnation et de la croix. Un Dieu dans le sacrifice de la messe s'offre à un Dieu, et il s'y offre pour moi : le dirai-je? Il veut bien, par un excès de condescendance et de bonté, que je l'offre moi-même pour moi.

Le sacrifice de la croix a bien été offert par Jésus-Christ; mais il ne l'a pas été par les hommes : ce n'était de leur côté qu'un effroyable déicide. Les hommes devaient rendre à Dieu un hommage infini; nul moyen néanmoins de le rendre en répandant, par une cruauté inouïe, un sang innocent; mais qu'est-il arrivé? Un Dieu s'est mis sur nos autels, et il s'y immole tous les jours, sans perdre encore une fois la vie.

Il a été immolé par les Juifs, c'est un meurtre; il est offert par les fidèles, c'est un sacrifice. Les Juifs ont commis le plus grand de tous les crimes, et nous pouvons faire la plus grande de toutes les actions. L'homme ne pouvait rien faire de plus énorme que de crucifier un Dieu : l'homme ne peut rien faire de plus agréable que de l'offrir.

La communion n'est pas le renouvellement, mais l'extension de l'incarnation; la messe n'est pas non plus le renouvellement, mais l'extension de la croix. Ce n'est pas un sacrifice réitéré, c'est un sacrifice perpétué; ou bien si nous comparons l'autel avec le Calvaire, nous trouverons que l'un est plein de cruauté et d'ignominie, et que l'autre est sans horreur et sans honte : sans horreur du côté de l'homme, sans honte du côté de Dieu. Nous ne sommes pas des déicides, nous sommes des sacrificateurs; ce n'est plus un Dieu humilié dans un lieu patibulaire; c'est un Dieu qui, plein de gloire sur nos autels,

s'immole sans souffrir, et se trouve en état de mort sans mourir.

Aussi n'est-il pas nécessaire que ce qui s'est passé sur le Calvaire, se renouvelle de nos jours dans toutes ses circonstances. Le soleil ne s'obscurcit plus ; partout où cet astre porte sa lumière, on offre cet Agneau sans tache. Les morts ne sortent plus de leurs tombeaux ; on offre Jésus-Christ pour les morts aussi bien que pour les vivants. Le sang du salut ne se répand plus, on le boit. On ne dépouille plus de ses vêtements ce corps adorable ; il est revêtu des espèces. Il ne prend pas dans le sacrement la figure d'*homme de douleurs*, il prend celle de pain et d'aliment.

Les anges de paix ne pleurent plus amèrement ; ils chantent des cantiques de joie ; le souverain prêtre ne déchire plus ses habits, les sacrificateurs ont ceux de leur caractère ; le Juif n'insulte plus à Jesus de Nazareth, le chrétien l'adore. Enfin le meurtre est devenu une offrande : au crime le plus horrible a succédé l'action la plus honorable, et le plus affreux des sacriléges est devenu le plus beau des sacrifices.

Quel mystérieux concours de prodiges ! C'est ici que Jésus-Christ joint ensemble l'état de sa gloire et celui de sa mort : l'état de sa gloire, pour réparer les ignominies du Calvaire ; l'état de sa mort, pour en appliquer les mérites. Quoiqu'il y soit dans un état de gloire, il y est caché ; quoiqu'il y soit dans un état de mort, il y est impassible ; sa gloire nous éblouirait, sa mort nous effraierait ; il faut un tempérament à l'un et à l'autre.

Il est sur nos autels comme il est dans le ciel, et comme il était sur la croix. Il y est comme dans le ciel, mais sans éclat ; il y est comme sur la croix, mais sans douleur ; dans le ciel, il y est comme prêtre, à la croix, comme victime ; à l'autel, il est l'un et l'autre.

Il fallait, messieurs, vous donner d'abord quelque idée de ce qui se passe dans le sacrifice de la messe, afin que la connaissance que vous en auriez vous inspirât, non-seulement plus de vénération, mais encore plus d'assiduité, de recueillement, d'attention à ce qui s'y passe. Y assiste-t-on néanmoins avec ces dispositions ? Au contraire, si courte que soit une messe, ne s'y ennuie-t-on pas souvent ? Quoiqu'elle mérite une pieuse attention et une grande présence d'esprit, ne s'y livre-t-on pas à des distractions volontaires ?

Songer à ses affaires, s'ennuyer, laisser errer ses yeux, encore plus son cœur, sur les différents objets qui se présentent, être presque toujours debout par immodestie, quelquefois à genoux par bienséance, réciter des psaumes, dire son chapelet, faire quelques prières sans aucune attention aux sacrés mystères, est-ce là entendre la messe ?

Songer à ses affaires : n'avez-vous pas d'autre temps ? Une seule devrait toujours vous occuper, c'est celle de traiter des moyens de votre salut avec votre Créateur, votre Sauveur, votre juge. Saint Paul, scandalisé de ce que certains chrétiens de Corinthe faisaient leurs repas dans l'Eglise, leur demandait s'ils n'avaient pas leurs maisons pour boire et manger. Et moi je vous demande : N'avez-vous pas vos cabinets, vos livres de compte, vos heures, pour régler vos affaires temporelles ? Vous vous plaignez si souvent des insomnies que vos procès et les embarras de votre ménage vous causent ; vous en éloignez même, autant que vous pouvez, la pensée, pour vous procurer pendant la nuit un repos plus long et plus doux ; et dans ces moments rapides du sacrifice, où vous ne pouvez avoir assez d'attention à ce qui s'y passe, tous ces objets se présentent confusément à votre esprit ; vous les y rappelez même, et vous en êtes tout remplis.

S'ennuyer à la messe : quelle indévotion ! Le Sage disait que *la conversation de Dieu n'avait rien de désagréable*, *ni sa compagnie d'ennuyeux*, qu'au contraire *on n'y trouvait que de la satisfaction et de la joie* (*Sap.*, VIII), à la différence de celle des hommes qui ne laissent que du trouble dans l'esprit et du chagrin dans le cœur ; mais les choses sont bien changées : on aime à s'entretenir avec les hommes, et l'on se soucie peu de s'entretenir avec Dieu ; le divin *Emmanuel* ne se lasse pas d'être avec nous ; et sa compagnie, toute charmante qu'elle est, nous fatigue.

Jésus-Christ reprocha autrefois à trois de ses apôtres, qu'*ils n'avaient pu veiller une nuit avec lui ;* mais que dira-t-il à ces chrétiens qui, sans être exposés comme eux aux injures de l'air et accablés de sommeil, sortant presque de leur lit, et commodément placés dans nos églises, peuvent à peine y demeurer un quart d'heure dans le temps de son sacrifice.

Vous ennuyez-vous, leur dira-t-il, à un spectacle qui vous divertit, à une table où vous faites de si longs repas, à une assemblée de filles et de femmes où tout se passe en galanteries, en intrigues, en airs tendres, en paroles souvent mauvaises, presque toujours inutiles ? C'est donc que mon sacrifice vaut moins que ces spectacles ; c'est donc que mon corps et mon sang valent moins que ces viandes corruptibles, et que ce vin que l'infâme Babylone vous présente dans la coupe de sa prostitution.

C'est donc que ma compagnie n'a rien qui soit capable de vous attirer ; que vos affaires, vos jeux, vos plaisirs doivent lui être préférés. C'est donc que la peine que vous vous donnez d'être un quart d'heure avec moi, vous acquittera de votre devoir, que je vous tiendrai même compte de cette inquiète patience, qui vous arrête plus longtemps que vous ne voudriez dans l'Eglise.

A ces reproches d'un Dieu si grand, si condescendant, si aimable, que répondront ces chrétiens indifférents, dissipés, indévots ? La plus belle action de leur vie les fatigue, et de tous les moments de la journée, ils ne s'ennuient peut-être qu'à la messe. Ils cherchent les confesseurs les plus commodes, les prédicateurs les plus éloquents, et les messes les plus courtes ; au tribunal de la péni-

tence celui qui parle le moins, en chaire celui qui parle le mieux, à l'autel celui qui parle le plus vite.

Ouvrir son esprit à des distractions volontaires, laisser errer son imagination de tout côté, et encore plus son cœur; est-ce là entendre la messe? Toutes les fois que le prêtre se tourne vers vous, ne vous fait-il pas un secret reproche de votre inapplication? Il vous avertit que vous devez vous sacrifier avec lui, vous unir à lui comme il l'est avec le divin Jésus : le faites-vous? Comment assisteriez-vous à la messe en qualité de sacrificateurs, vous qui à peine y venez en qualité de témoins? Vous voyez un prêtre, un autel, un appareil extérieur de religion, mais souvent vous n'en êtes que de froids spectateurs : tant vous êtes dissipés et distraits.

A quoi attribuer cette indévotion, cette inapplication, cet ennui? Au peu de soin que vous avez de vous faire instruire de ce qui se passe dans le saint sacrifice. Que dis-je? peut-être en êtes-vous instruits. Ce mal vient de plus haut; c'est que vous n'avez pas la dévotion qu'il faudrait que vous y eussiez; je vais tâcher de vous l'inspirer, en vous parlant des cérémonies de la messe et des dispositions où vous devez être pour l'entendre avec fruit. Ce sera le sujet de mon second point.

SECOND POINT.

Rappelez, messieurs, dans votre esprit, ce grand principe que j'ai établi dès le commencement de ce discours, que ce qui se fait sur nos autels, se fait en mémoire de ce qui se passa au temps de la passion de Jésus-Christ; que nous annonçons sa mort autant de fois que nous disons la sainte messe, et que vous y assistez.

Ce principe supposé, entrons dans un petit détail qui vous édifie. Que vit-on dans ce jour de douleur et d'ignominie? On y vit Jésus-Christ chargé des péchés des hommes, lorsqu'il monta au Calvaire; on y vit Jésus-Christ expiant les péchés des hommes quand il fut attaché à la croix; on y vit Jésus-Christ appliquant un souverain remède aux péchés des hommes, quand il y répandit pour eux son précieux sang.

C'est là ce qui paraît aux yeux d'une foi qui pénètre le sens de nos mystères; mais savez-vous que c'est là ce qui se renouvelle dans les trois parties de la messe, dont la première est depuis son commencement jusqu'à la consécration; la seconde, depuis la préface de la consécration jusqu'à l'entrée de la communion; la troisième, depuis la communion jusqu'à ce que la messe soit dite?

Sur cette idée, comme ce sacrifice s'offre pour vous et avec vous, vous devez y assister avec trois dispositions qui aient quelque rapport à ces trois parties de la messe; je veux dire que vous devez y assister dans un esprit de pénitence, dans un esprit de confiance, dans un esprit d'union. Vous devez y assister dans un esprit de pénitence, à la vue de vos péchés et de Jésus-Christ qui s'en charge; vous devez y assister dans un esprit de confiance, à la vue de cette adorable victime qui vous en mérite le pardon; vous devez y assister dans un esprit d'union, à la vue de ce Dieu infiniment bon, qui se donne à vous, afin que vous demeuriez en lui, et que vous participiez aux grâces qu'il vous offre. Edifiez-vous, chrétiens, et donnez-moi l'attention que mérite un sujet de cette importance.

La première chose que vous voyez est le prêtre qui, étant monté à l'autel, en descend pour commencer le sacrifice; ne serait-ce pas là une image, quoique imparfaite, de la descente du Verbe divin du ciel en terre? Il prie Dieu de le juger et de faire quelque discernement de son innocence, d'avec la malice d'une nation qui n'est pas sainte. Il lui témoigne ensuite qu'il est sa consolation et sa force, et que sans son infinie miséricorde, il se trouverait accablé d'un trouble et d'une consternation mortelle.

De là il lui demande sa lumière et sa vérité, afin qu'étant éclairé et soutenu, il aille jusqu'à la sainte montagne; et enfin les yeux et le corps baissés contre terre, il lui fait au nom des fidèles, une humble confession de ses péchés. Je ne dis rien ici, mes frères, que vous ne sachiez, mais en comprenez-vous le mystère?

L'ange disait à Tobie qu'il y avait cette différence entre les secrets des rois et les ouvrages de Dieu; qu'il était de la prudence de tenir ceux-là secrets, mais qu'il y avait de l'honneur et de l'avantage de découvrir ceux-ci; voici ce qui regarde la sainte messe et la première disposition que vous devez y apporter.

Comme tout s'y passe pour vous, quand vous venez dans nos églises pour participer aux sacrés mystères, vous devriez y entrer avec les mêmes sentiments que ce fameux publicain de l'Evangile entra dans le temple. Il se tint fort loin, dit saint Luc, et n'osant lever les yeux au ciel, il frappa sa poitrine, disant tristement : Seigneur, soyez propice à un pécheur aussi grand que je le suis.

Il se mit au bas du temple pour y faire sa prière à Dieu, bien différent de ces esprits superbes, dont parle Isaïe, qui veulent s'approcher du Seigneur, comme s'ils avaient rempli tous les devoirs de la piété et de la justice. Il se crut indigne de paraître aux yeux de celui devant qui tremblent les puissances et les trônes. Le plus bas endroit du temple lui suffit, tant la vue de ses péchés l'humiliait. Comme son cœur avait été le premier coupable, il voulut qu'il portât le premier la peine qui lui était due, frappant rudement sa poitrine.

Que vous auriez de dévotion, mes frères, si, dès le commencement de la messe, vous entriez dans ces sentiments de componction et de pénitence que l'Eglise votre mère vous inspire; et si, comme le publicain, vous paraissiez devant Dieu avec un cœur humilié et contrit! Que vous auriez de dévotion, si, confus de votre misère et de votre néant,

vous lui faisiez un aveu sincère de ces péchés, dont le nombre surpasse celui des cheveux de votre tête! si, frappant ce cœur de pierre et insensible aux grâces célestes, vous lui en demandiez un de chair que la contrition attendrît.

S'éloigner du prêtre par respect, et se représenter que si on était dans les premiers siècles, on serait obligé de sortir de l'Eglise, comme les pénitents en sortaient quand on célébrait les redoutables mystères, c'est assister à la messe dans un esprit de pénitence.

Mesdames qui m'écoutez, et qui êtes d'un sexe que l'Eglise appelle un sexe dévot, ne trouverez-vous pas dans l'Evangile aussi bien que les hommes, quelques modèles sur lesquels vous puissiez vous former, quand vous venez entendre la sainte messe? Il ne faut pas vous priver de cette consolation; voici une femme que vous connaissez, c'est Madeleine qui, par son exemple, pourra vous inspirer cet esprit de pénitence dont je parle.

Elle profita du temps, et sans différer d'un seul moment sa conversion, dès qu'elle sut que Jésus-Christ était dans la maison de Simon le pharisien, elle s'y transporta; mais en quel état? sans ornement, sans pompe, sans aucune marque de vanité. Excellent modèle de cette pudeur chrétienne et de cette édifiante modestie, que vous devez toujours ménager en quelque lieu que vous soyez, mais principalement dans nos églises.

Il eût fait beau voir Madeleine avec ses frisures, ses ornements de tête, ses habits magnifiques, se présenter devant celui dont elle attendait le pardon de ses péchés. Si nonobstant cette modestie et cette pudeur qui paraissaient sur son visage, le pharisien ne laissa pas de dire en lui-même, en parlant de Jésus-Christ : Si cet homme était un prophète, il saurait sans doute qui est celle qui le touche, puisque c'est une femme qui vit mal (*Luc.*, VII). Que n'aurait-il point pensé et dit en la voyant avec un air enjoué, des regards et des postures immodestes, traînant après elle l'attirail de sa vanité ou de son incontinence? mais n'osant se présenter devant lui, elle se tint derrière avec une édifiante humilité; trop contente d'arroser ses pieds de ses larmes et de les essuyer de ses cheveux.

Mais cet esprit de pénitence suffit-il pour entendre dévotement la sainte messe? Il faut y ajouter encore une tendre confiance. Car, supposé, ce que je vous ai déjà marqué en passant, que le sacrifice de la messe, qui est une extension de celui de la croix, a été institué pour votre salut, ne devez-vous pas y assister dans une vive, quoique humble espérance de la rémission de vos péchés?

Où est-ce que vous avez de plus grands gages de la miséricorde divine à votre égard? C'est là, dit saint Ambroise, que Jésus-Christ, comme parle l'Apôtre, est tout à tous (*D. Ambr.*, *l.* III, *de Virgin.*). Si, blessés à mort vous voulez guérir de vos plaies, c'est un souverain médecin qui y appliquera les remèdes nécessaires. Si vous êtes brûlés d'une fièvre ardente, c'est une fontaine d'eau vive où vous pouvez vous rafraîchir. Si le poids de vos péchés vous accable, vous trouvez en sa personne la justice et la sainteté même. Si vous appréhendez la mort, il est la vie par essence; et si vous cherchez le chemin du ciel, il en est la voie.

C'est dans les différentes parties de la messe que vous trouvez tous ces secours. On vous instruit dans l'Evangile et dans le symbole; on implore pour vous la miséricorde du Seigneur dans les oraisons que l'on dit, et dans l'invocation des saints, qu'on regarde comme vos intercesseurs, mais principalement dans ces paroles de la consécration, où votre adorable Sauveur se met pour vous sous les espèces sacramentelles : que de motifs de confiance!

Ainsi, quand après la consécration on élève la sainte hostie, c'est vous, Seigneur, devez-vous dire, c'est vous qui vous offrez pour moi. Père éternel, c'est sur votre Fils unique que vous avez transféré les peines que je méritais. Il a voulu être ma caution, il est devenu votre victime; c'est moi qui suis le vrai coupable, et il ne se met dans cet état d'humiliation que pour mon salut. Ses yeux sont chargés de mes regards trop libres, sa langue de mes médisances, ses mains de mes injustices, son cœur de mes vengeances.

Et vous, adorable Sauveur, qui avez trouvé le secret de faire du plus grand crime qui fut jamais, le plus grand de tous les sacrifices, faites encore en nos personnes un favorable changement : de misérables pécheurs que nous sommes, faites-en de vrais justes; ne permettez pas que vos infinis mérites soient loin de nous. Je me souviendrai de vous dans le saint sacrifice, puisque vous avez dit : *Faites ceci en mémoire de moi;* mais aussi j'ai de mon côté une humble confiance que vous vous souviendrez de moi, quelque indigne que ma nature et encore plus mes péchés m'aient rendu de cette grâce que je vous demande. En voulez-vous un bel exemple, mesdames? le voici en la personne de la femme hémorroïsse (*Matth.*, IX; *Marc.*, V).

Quelle tendre confiance eut-elle en la miséricorde et en la souveraine puissance de Jésus-Christ! Il y avait douze ans qu'elle souffrait de fâcheuses incommodités; plusieurs médecins avaient entrepris de la guérir, mais loin d'en être soulagée, elle en était encore plus mal. Après avoir consumé tout son bien en consultations et en remèdes, ayant ouï parler de Jésus, elle se mêla dans la foule par derrière et toucha sa robe; car elle disait en elle-même : si je touche seulement à sa robe je serai guérie.

Excellente disposition d'une femme et d'une fille chrétienne, qui, animée d'une vive foi, regarde les espèces sacramentelles comme les habits qui couvrent son Dieu! Excellente disposition d'une femme et d'une

fille chrétienne, qui, comme celle dont je parle, effrayée et tremblante, vient se jeter à ses pieds, et lui demander la guérison de son âme.

A qui pouvez-vous mieux vous adresser, mesdames, qu'à ce grand médecin qui est descendu du ciel en terre pour vous guérir : approchez donc avec confiance du trône de sa miséricorde; vous sentirez tôt ou tard une vertu secrète qui sortira de ce Dieu de bonté, et il vous dira comme à elle : Ma fille, votre foi vous a sauvée, allez en paix, et soyez délivrée de votre infirmité.

La troisième manière de participer avec fruit au saint sacrifice, est d'y assister dans un esprit d'union avec Jésus-Christ. De cet Homme-Dieu et de l'Eglise, il ne se fait qu'une même offrande, dit saint Augustin : *Tam ipsa per ipsum quam ipse per ipsam semper offertur.* Jésus-Christ est offert par les prêtres qui sont ses ministres, et il s'offre lui-même dans cet adorable sacrifice : mais l'Eglise et les chrétiens qui y assistent s'y offrent aussi avec ce prêtre éternel selon l'ordre de Melchisedech. L'oblation de Jésus-Christ sans la nôtre ne produirait aucun effet pour notre sanctification; mais la nôtre unie à la sienne peut nous tenir lieu d'un mérite infini, nous attirer une abondance de bénédictions et de grâces.

Ce n'est donc pas sans des raisons toutes particulières, que dans le temps de la communion, qui est la troisième partie du sacrifice de la messe, le prêtre répète ces paroles du centenier à Jésus-Christ : Je ne mérite pas, Seigneur, que vous veniez chez moi..... l'Eglise n'en ayant pas trouvé de plus propres que celles-là pour vous faire entrer dans son esprit, et vous exhorter de vous unir à ses ministres, comme ils le sont à Jésus-Christ.

Soit que vous communiiez avec le prêtre, comme les chrétiens dans la primitive Eglise se faisaient un devoir de religion d'y communier, en recevant le corps et le sang de leur Dieu; soit que vous n'y communiiez que d'une manière spirituelle, le grand secret d'entendre dévotement la sainte messe, le voici.

N'y communiez-vous pas? Gémissez sur votre tiédeur ou sur vos péchés, qui vous éloignent de la participation réelle de nos mystères; et faites cette réflexion de l'enfant prodigue : combien y a-t-il de gens qui ont du pain en abondance dans la maison de mon père, pendant que je meurs ici de faim (*Luc.*, XV)?

Y communiez-vous? Ne perdez jamais de vue votre indignité: qui suis-je? devez-vous dire : qui êtes-vous, ô divin hôte, qui voulez bien m'honorer de votre présence et de votre union? je ne mérite pas, Seigneur, de vous recevoir dans ma poitrine; il n'y a que le sein de votre Père céleste qui soit digne de votre infinie grandeur.

Quand même vous êtes descendu dans celui d'une vierge, quoique le Saint-Esprit fût survenu en elle, et qu'il vous y eût formé un corps, ce mystère de votre anéantissement nous a tellement surpris, que nous nous écrions sans le pouvoir comprendre : Oh! que ce commerce est admirable! le Créateur du genre humain recevant un corps animé, a daigné naître d'une Vierge, et s'étant fait Homme sans aucun commerce charnel, il nous a fait part de sa divinité. Nous le répétons, Seigneur, nous ne sommes pas dignes que vous entriez chez nous : dites seulement une parole et notre âme sera guérie.

Mais outre cet exemple du centenier, n'y en aurait-il pas encore quelqu'un pour vous, mesdames? Jetez les yeux sur la femme chananéenne : elle sortit des confins de Tyr et de Sion : sortez des voies du péché, et renoncez à tout ce qui vous y engage. Elle pria pour sa fille qui était cruellement tourmentée par un démon; priez pour la guérison de ceux que des démons trop commodes et trop flatteurs possèdent.

Elle dit que comme il n'est pas à propos d'ôter le pain des mains des enfants pour le donner à de vils animaux, il lui suffisait de recueillir comme eux les miettes qui tombent de la table de leurs maîtres. Concevez d'aussi humbles sentiments, lorsque vous ne vous trouvez pas en état de recevoir le Saint des saints. Il vous dira après vous avoir remis ces péchés, qui vous empêchaient de vous nourrir de ce pain des saints : Femme, votre foi est grande; qu'il vous soit fait comme vous le voulez.

Si vous assistez au saint sacrifice de la messe avec cette disposition, votre piété ira par degré. Madeleine ne demande rien, elle pleure. Il suffit à la femme hémorroïsse de toucher le bas de la robe de Jésus-Christ, et la chananéenne se contente des miettes. Endez-vous la messe avec ces sentiments de pénitence, de confiance et d'union? Vous l'entendez avec piété et avec fruit : mais je le dis, et je le répète, avec douleur; il y a des chrétiens sans nombre, de l'un et de l'autre sexe, qui en déshonorent la sainteté : Donnez-moi, Seigneur, assez de zèle et de force pour les confondre.

TROISIÈME POINT.

De tous les hommages qu'on peut rendre à Jésus-Christ, le sacrifice est celui qu'il s'est réservé comme le plus inaliénable de son domaine, et dont il a toujours témoigné être infiniment jaloux. L'obéissance, le respect, l'amour lui sont dus; mais comme les hommes semblent les partager avec lui, le sacrifice est de tous les actes de la religion, celui qui lui appartient en propriété; celui qui, par rapport au culte suprême qu'on lui doit, est la seule et la véritable action de l'homme

Gouverner des peuples, rendre la justice, donner de grandes batailles, conquérir de vastes royaumes; c'est ce que l'on appelle dans le monde de grandes actions : ce n'est pas néanmoins à ces fins que le Seigneur a mis l'homme sur la terre. Si Adam avait persévéré dans cet état d'innocence où il avait été créé, il n'y aurait eu ni armée à ranger en bataille, ni guerre à entreprendre, ni royaume à subjuguer; l'adoration et le

sacrifice auraient été sa grande occupation.

Si depuis son péché et la tache héréditaire que ses enfants en ont contractée, ils se sont oubliés de ce devoir, Dieu a-t-il pour cela perdu ses droits? Non, sans doute; au contraire, on peut dire que c'était particulièrement dans la plénitude des temps, qu'il attendait ce sacrifice qui devait anéantir tous les autres, et dont Malachie avait dit que *depuis le lever du soleil jusqu'au couchant, on sacrifierait au Seigneur en tout lieu, et l'on offrirait à son nom une oblation toute pure* (*Malach.*, I).

La chose est arrivée telle qu'elle avait été prédite : le sacrifice de l'Agneau sans tache s'offre dans tous les lieux du monde, c'est là ce qui s'appelle la grande et la principale action du chrétien.

C'est la vôtre, messieurs; et plaise au Seigneur que toutes les fois que vous sortez de vos maisons, et que vous entrez dans nos églises pour entendre la sainte messe, vous disiez en vous-mêmes : quelque autre chose que je fasse, ce n'est rien en comparaison de ce que je vais faire : *Je vais offrir à Dieu le sacrifice de louange* que je lui dois.

S'il regarde les autres actions de ma vie comme des actions quelquefois inutiles, souvent criminelles, mais toujours indignes de lui : en voici une qu'il me demande, et qui bénira toutes les autres; en voici une *où je prendrai le calice du salut, et j'invoquerai son saint nom*. En voici une où en lui rendant par les vénérables mains de Jésus-Christ son Fils unique, le culte qu'il mérite, je me sanctifierai et me rendrai digne de lui.

Il serait à souhaiter que tous ceux qui font profession d'être à Dieu, fussent vivement pénétrés de cette pensée; il serait à souhaiter qu'ils eussent autant d'application, de vivacité, de présence d'esprit à cette grande action du sacrifice, qu'ils en ont pour cent autres choses. Il serait même à souhaiter qu'assistant à nos redoutables mystères, ils s'imaginassent au moins qu'ils vont faire quelque chose de sérieux.

Eh bon Dieu! où en sommes-nous d'être réduits à faire de tels souhaits? Vous nous y contraignez, chrétiens immodestes et scandaleux, qui traitez avec la dernière indignité ce que nous avons de plus auguste, de plus saint, de plus terrible.

S'il n'est rien qui rende plus d'honneur à Dieu, que le sacrifice de la messe, on peut dire que, par rapport aux impiétés qu'on y commet, il n'est rien qui le déshonore avec plus de scandale : s'il n'est rien qui prouve mieux la vérité de notre religion, que le sacrifice de la messe, il n'est rien par rapport au peu de piété qu'on y apporte, qui fasse connaître davantage qu'on n'en a point.

A voir pendant la sainte messe, les uns debout, les autres assis; ceux-ci se regardant, ceux-là causant; cette femme appuyée sur quelque instrument de commodité, qui devient pour elle un titre de distinction; cette autre dont le cœur est encore plus fardé que le visage, se tournant du côté de ses insensés adorateurs : dirait-on que c'est là une assemblée de chrétiens qui viennent rendre à Dieu leurs hommages?

C'est dans nos églises, et peut-être pendant la messe, qu'on s'entretient de nouvelles, qu'on projette des mariages, qu'on déclare sa passion, qu'on dispute des beautés. C'est là qu'une jeune créature fait une superbe ostentation de ses parures, et prend plaisir à troubler l'attention des assistants. On ne va dans une telle église, à une telle messe, que pour y voir une belle personne; ce n'est que là qu'il est permis de la regarder. C'est là peut-être qu'elle commence à apprendre le mal dont elle est la funeste cause; qu'elle voit, avec complaisance, les premières étincelles du feu qu'elle allume, et peut-être qu'elle ressent.

C'est à la messe, plus souvent qu'à la comédie; à l'église, plus souvent qu'au théâtre, que se donnent les rendez-vous. C'est en certains jours de fêtes, comme en des jours de bal et de spectacle, que le beau monde se trouve. Encore donne-t-on quelque attention au spectacle; et ici à peine tourne-t-on les yeux vers l'autel. Au théâtre on entre dans l'esprit des acteurs, on suit leurs gestes et leurs pensées; à la messe on ne sait guère où en est le sacrificateur, que pour faire une grimace d'adoration au milieu, et attendre la fin avec impatience.

Est-ce que le Sauveur n'aurait rassemblé les chrétiens dans un même lieu, que pour en recevoir de plus criants outrages? Vient-on faire profession de sa présence réelle, pour lui dire que ce n'est pas à sa figure, mais à sa personne même qu'on en veut, pour dédommager le démon de l'affront que Jésus-Christ lui a fait de le chasser des corps? Vient-on lui offrir son âme par une éclatante abjuration de sa piété, et lui donner le plaisir de voir son irréconciliable ennemi exposé aux plus insolentes dérisions?

Vous aviez dit, ô mon Dieu, que votre sacrifice représenterait votre passion; hélas! nous n'en voyons souvent qu'une image trop tragique : les anges de paix qui pleurent sur les abominations des hommes, votre Père en colère, et prêt à se venger de leurs impiétés.

Encore si le soleil venait à s'obscurcir pour cacher au ciel les sacriléges de la terre; encore si au temps de la célébration de nos mystères, on chassait ces impies de nos églises, comme on en faisait autrefois sortir les catéchumènes et les possédés, qui auraient moins déshonoré le saint sacrifice; mais on les épargne ces profanateurs des lieux saints. Vous les souffrez, ô mon Dieu, ces hommes et ces femmes de Bélial, qui viennent renouveler l'impiété de ces juifs qui vous insultaient, en vous voyant attaché à la croix.

Encore au jour de votre passion, voyait-on une Madeleine qui pleurait amèrement; un bon larron qui vous priait; un centenier qui rendait en votre faveur ce témoignage,

que vous étiez véritablement le Fils de Dieu (*Matth.*, XXVII; *Marc.* XV) : mais pendant le temps de votre sacrifice, où sont ces chrétiens pénitents, ces adorateurs en esprit et en vérité, ces hommes et ces femmes qui, vivement touchés de votre présence, quoique invisible, vous rendent ce témoignage qui vous est dû ?

Vous saurez bien vous en venger : un jour viendra que l'on apportera les cadavres de ces impies dans les lieux saints où ils vous auront déshonoré. Dans cette cérémonie funèbre, on vous priera de leur donner un repos éternel et de faire luire sur eux votre lumière ; mais, à moins qu'ils n'aient eu une vraie douleur de leurs impiétés, et que vous ne leur ayez fait miséricorde, quelle triste figure feront-ils dans ces églises où ils vous ont si fièrement et si impudemment insulté ? On ne les y portera, sans qu'on s'en aperçoive, que pour vous y faire amende honorable des sacriléges qu'ils auront commis, et, si on ne leur met pas la torche au poing, il y aura à l'entour de leur cercueil assez de cierges pour faire ce lugubre office. *Te voilà donc*, diront les démons, *te voilà donc précipité dans les enfers; ton corps mort est tombé par terre, ta couche sera la pourriture, et tes vêtements seront les vers.*

Tremblez, mes chers auditeurs, à la pensée d'un si funeste sort, et soyez convaincus *qu'on ne se moque jamais de Dieu* impunément; que le malheur de tant d'impies pour qui il n'y a plus lieu de pénitence vous rende sages.

Des millions de profanateurs de nos temples et du saint sacrifice sont morts ; mais, puisque Dieu vous donne encore le loisir de vous reconnaître, prenez la résolution que prirent ces juifs dont il est parlé dans le livre des Nombres, lorsqu'ils virent que la terre s'était entr'ouverte pour ensevelir dans ses abîmes Coré, Dathan et Abiron (*Numer.*, XVI).

Effrayés des cris des mourants, et saisis d'horreur à la vue d'un si désolant spectacle : *Fuyons vite*, dirent-ils, *de peur que la terre ne nous engloutisse comme eux.*

Oui, mon Dieu, devez-vous dire, si jusqu'ici je n'ai pas eu toute l'intelligence que je pouvais avoir de ce qui se passe dans le saint sacrifice, je veux m'en instruire, ou si, en étant instruit, je n'ai pas eu le recueillement, la dévotion, le respect que je devais y apporter, je suis résolu d'y assister avec toutes les dispositions que vous aurez la bonté de m'inspirer, afin qu'après vous avoir rendu en cette vie le culte suprême qui vous est dû, je vous adore et je vous possède éternellement en l'autre. *Amen.*

SERMON XVI.

POUR LE MERCREDI DE LA QUATRIÈME SEMAINE DE CARÊME.

De l'aveuglement spirituel.

In judicium ego in hunc mundum veni, ut qui non vident videant, et qui vident cæci fiant.

Je suis venu en ce monde pour y exercer un jugement, afin que ceux qui ne voient pas, voient, et que ceux qui voient, deviennent aveugles (*S. Jean, ch.* IX).

Un aveuglement corporel, dissipé et guéri par un éclatant miracle de miséricorde et de puissance; un aveuglement spirituel d'une mauvaise volonté livrée à ses désordres par un secret et fatal abandon, sont les deux grands objets que l'Eglise nous propose aujourd'hui à méditer.

Un aveugle de naissance, qui n'avait jamais vu le jour, ouvre les yeux et il voit : des hommes qui pouvaient voir les ferment volontairement, et ils s'aveuglent au milieu de la lumière. Jésus-Christ détrempant un peu de terre avec sa salive, en frotte les yeux de cet aveugle, et il commence à voir ce qu'il ne voyait pas. Des pharisiens qui se flattent d'avoir les yeux assez bons pour reconnaître la vérité, se mettent hors d'état de la voir, et s'obstinent à ne pas vouloir avouer un miracle qu'ils ne peuvent raisonnablement contester.

Quand je me représente ces deux objets, tantôt je m'écrie avec une humble reconnaissance : *Verbe fait chair, vraie lumière qui éclairez tout homme qui vient au monde*, je vous adore. Tantôt, considérant avec frayeur ce redoutable mystère de justice, je m'écrie tristement : *Seigneur, qui peut connaître la force de votre colère? Qui peut en compter tous les degrés ?* Et prenant dans un sens moral ces paroles de mon texte, je commence à dire, c'est ici que s'accomplit cet oracle de Jésus-Christ : *Je suis venu en ce monde pour y exercer un jugement, afin que ceux qui ne voient pas voient, et que ceux qui voient deviennent aveugles.*

Mais comme le nombre des uns excède de beaucoup celui des autres, je laisse ces hommes heureux qui, éclairés de Jésus-Christ, ont moins besoin d'être instruits que cette troupe infinie de malheureux qui, quoiqu'ayant perdu les yeux de l'âme, se flattent de voir, et demeurent tranquillement dans les ténèbres qu'ils se sont attirées.

C'est-à-dire, messieurs, que je distingue deux aveuglements qui n'ont rien que de terrible : un aveuglement que tout pécheur doit s'attribuer, comme en étant lui-même la cause, et un aveuglement où tout homme endurci demeure, comme étant justement abandonné de Dieu. Le premier est un aveuglement de volonté et de choix ; le second est un aveuglement d'incrédulité et d'obstination : je traiterai de l'un et de l'autre dans les deux parties de ce discours.

Esprit saint, les aveugles de ce siècle, qui sont en si grand nombre, ne se reconnaîtront jamais dans la peinture que j'en vais faire, si vous ne leur découvrez, et à moi, le véritable état de leur âme; je vous en demande la grâce, par l'intercession de celle qui conçut dans son sein la lumière du monde, quand un ange lui dit : *Ave.*

PREMIER POINT.

Quand il est écrit dans nos livres saints que *Dieu endurcit celui qu'il lui plaît d'endurcir, comme il a pitié de celui dont il veut en avoir.* Quand il dit chez Isaïe : *Aveuglez le*

cœur de ce peuple, bouchez-lui les oreilles, fermez-lui les yeux, de peur que ses yeux ne voient, que ses oreilles n'entendent, que son cœur ne comprenne et ne se tourne vers moi, afin que je le guérisse (*Isa.*, VI); gardez-vous bien, messieurs, de croire que, par un acte positif de sa toute-puissante volonté, il répande dans l'âme des pécheurs ces ténèbres qui les aveuglent, et que, tenant entre ses mains le bandeau fatal de son indignation, il l'applique sur leurs yeux pour leur ôter le moyen de voir.

Élevés dans la saine doctrine, nous nous écrions bien comme saint Paul : *O profondeur des trésors de la sagesse et de la science de Dieu! Que ses jugements sont impénétrables, et ses voies incompréhensibles* (*Rom.*, XI) ! Mais en même temps nous disons avec saint Augustin et saint Césaire, qu'il suffit que Dieu livre les pécheurs à eux-mêmes, et que, pour les punir du mépris qu'ils font de sa sainte loi, il leur permette de faire ce à quoi leur mauvaise volonté les porte, sachant bien que dès que sa grâce leur manquera, leur propre malice les entraînera dans l'abîme qu'ils se seront creusé (*D. Aug.*, *tract.* 53 *in Joan.*).

Quand donc les pécheurs s'aveuglent, il faut qu'ils s'en prennent à eux-mêmes. Bien loin que ce soit un aveuglement forcé qu'ils souffrent malgré eux, ils en sont les premières causes. Ce sont eux-mêmes qui, sans aucune violence étrangère, ont choisi la voie spacieuse qui conduit à la perdition : ce sont eux-mêmes qui, pouvant marcher à la faveur de la lumière céleste, ont mieux aimé les ténèbres qu'elle : *Dilexerunt magis tenebras quam lucem* (*D. Aug. serm.*, 88 *de Temp. vel potius Cæsarius Arelatensis*).

Ils les ont mieux aimées ces ténèbres; ce choix vient de leur mauvais cœur. Ne l'attribuez ni à un destin chimérique, ni à une étoile d'une influence maligne, ni à une irrévocable détermination d'un décret éternel; attribuez-le à leur mauvais cœur : en voilà la première cause. Dieu les abandonne; mais ils l'ont auparavant abandonné, et ils ont mieux aimé les ténèbres que la lumière; c'est pourquoi, si Dieu permet qu'ils soient frappés de cette plaie, qu'ils accusent leur indocilité : leur esprit et leur cœur sont gâtés; mais cet amour dépravé des ténèbres montre assez que l'un y a encore plus de part que l'autre, quoique tous deux y contribuent.

On ne peut guère ôter l'usage de la liberté au cœur qu'en lui ôtant celui de la lumière, et on ne peut ôter à l'esprit la lumière qui lui montre le bien, qu'en lui ôtant l'usage d'une droite et saine liberté. Prenez bien garde à cette réflexion, qui est celle de saint Augustin.

Avoir cette liberté droite et saine, c'est, en faisant ce que l'on veut, faire ce que l'on doit; mais, si le cœur fait ce qu'il veut, fait-il ce qu'il doit, quand il ne voit pas ce qu'il faudrait qu'il vît? Avoir cette liberté droite et saine, c'est comparer un objet avec un autre; l'esprit fait-il cette comparaison juste et raisonnable quand il postpose ce qui est bon à ce qui ne l'est pas?

L'esprit devrait régler le cœur; mais, dans les pécheurs, les passions du cœur déterminent l'esprit et le tournent du mauvais côté. Ils sont assez libres pour choisir le mal, et il n'en faut pas davantage pour les rendre inexcusables; mais ils sont assez corrompus pour s'égarer dans leurs pensées; et il n'en faut pas davantage pour vérifier en leurs personnes cet oracle du Sage, *que leur malice les a aveuglés* : *Cogitaverunt et erraverunt, excæcavit enim illos malitia eorum.* S'ils ne voient pas, c'est leur faute; une ignorance, quoique vincible, les jette dans cet obscurcissement, et un épais nuage, que leurs affections déréglées répandent dans leurs âmes, les empêchent de voir la vérité.

Sondons avec frayeur ce fond de ténèbres, considérons de quelle manière se forme cet aveuglement et d'où il vient. Deux choses y conduisent par degré : un défaut d'application à ses devoirs, c'est la première; un défaut de sincérité et de droiture, c'est la seconde. Un défaut d'application à ses devoirs : on pense à toute autre chose ; on est dans une dissipation habituelle et volontaire, premier degré qui conduit à l'aveuglement. Un défaut de sincérité et de droiture : on se fait de fausses maximes, on se trompe, et l'on croit ne pas se tromper.

Première cause et premier degré d'aveuglement : on ne pense guère à l'état de son âme : un cercle d'affaires qui se succèdent et qui se précipitent les unes sur les autres, les soins du ménage, la servitude de la profession qu'on a embrassée et dont il faut remplir les devoirs, les heures de son repos et de ses plaisirs font que le pécheur, trop attaché à une infinité de choses, est, comme parle saint Augustin, fugitif de son propre cœur.

Il devrait faire ce que faisait David; il devrait, avec la grâce du Seigneur, tâcher d'arrêter son cœur dans ses égarements, le poursuivre dans sa fuite lorsqu'il court d'objet en objet comme un oiseau qui est sorti de sa cage, comme un jeune cheval qui a rompu sa bride; il devrait veiller si bien sur soi, et observer de si près ce cœur volage, qu'il l'empêchât de s'échapper.

Il devrait dire avec Job : *Mes pensées m'ont jeté dans la dissipation et dans l'égarement, mon pauvre cœur en souffre;* mon illusion même est si grande, que *je prends la nuit pour le jour.* A quoi pensais-je? Qu'ai-je fait? Que deviendrai-je sans vous, ô mon Dieu ! Dans quelles ténèbres me suis-je jeté par ma faute ! J'espère néanmoins que votre lumière m'éclairera; ouvrez mes yeux et mes oreilles : dès que je commencerai à vous voir, je profiterai de la grâce que vous me faites. Je considérerai de plus près mes défauts et j'en ferai pénitence.

Heureuse l'âme qui rentre de la sorte en elle-même pour rappeler des vérités qui n'avaient que légèrement frappé ses oreilles ! Heureuse l'âme qui, éclairée d'une lumière

divine, profite d'un si favorable intervalle pour revenir de ses dissipations et examiner de plus près ce qu'elle n'a vu que pendant certains moments qui se sont écoulés.

Mais hélas! malheureuse celle qui, étrangère à elle-même, se fuit pour ne pas se voir; malheureuse celle qui pense à toute autre chose qu'à ce qui la regarde personnellement, qui semble n'être jamais plus ravie que lorsqu'elle étourdit si bien les clameurs de sa conscience, qu'à force de s'occuper d'affaires, ou de passer de plaisirs en plaisirs, elle n'a plus qu'une voix faible et languissante. Elle veut, l'insensée qu'elle est, s'aveugler : qu'elle s'aveugle. Elle prend tant de soin de s'éclaircir sur mille autres choses inutiles, et la plus importante lui est à charge : qu'elle se conduise donc au gré de ses désirs.

C'est ce qui a fait dire à Jésus-Christ *que les enfants de ce siècle sont plus prudents que ceux de la lumière.* Avec quelle application, par exemple, un marchand examine-t-il ses livres de compte, de peur de se tromper et de s'exposer à quelque perte? Quelle précaution prend un père et une mère pour choisir à une fille un mari qui, non-seulement lui conserve, mais qui augmente ce qu'elle lui apportera en mariage? Je ne blâme pas cette prévoyance, qu'on appelle *prudence du siècle*; mais, à la comparer avec celle qui regarde *le seul nécessaire*, y prend-on les mêmes mesures? Et par conséquent doit-on être surpris si, par ce défaut d'application et de recueillement, on ne voit plus ce qu'il faudrait qu'on vît? Cependant, si on ne le voit pas, quelle apparence qu'on se sauve?

Eh quoi! dira Dieu, faut-il que je t'ouvre les yeux malgré toi? Quand je t'ai donné ma loi, mon dessein était-il que tu ne dédaignasses pas seulement y jeter ta vue? N'était-ce pas afin que tu t'abstinsses de ce que je te défendais et que tu pratiquasses ce qui t'y était ordonné? Tu avais ta règle, il était de ton intérêt et de ton devoir de prendre garde si tu la suivais ou si tu t'en éloignais.

Combien de fois t'ai-je dit : *Prévaricateur, rentre dans ton cœur; Fille vagabonde de Sion, jusqu'à quand* tes yeux, tes ornements, tes plaisirs *te rendront-ils si dissipée et si dissolue?* Tu n'as pas voulu profiter de mes grâces : je te laisse telle que tu veux être. Tu as regardé comme un atome ce qui est une poutre; ces conversations qui t'ont paru si peu répréhensibles et qui t'ont gâté le cœur; ces lectures et ces spectacles où, sous des aventures agréablement imaginées, tu as cru pouvoir faire ce que tu lisais et ce que tu écoutais. Tu devais bien donner quelques heures à ton salut, toi qui as sacrifié tant d'années pour le perdre. Tu devais bien dérober à ton sommeil ces moments que tes affaires dérobaient à la religion; tu devais bien employer à l'examen de ta conscience cette vivacité et cette exactitude que tu as donnée à la discussion de ce qui pouvait plaire ou déplaire au monde : tu es la première cause de ton aveuglement.

Il y en a une seconde, qui est cet épais nuage que les passions répandent dans une âme, et que l'Ecriture appelle *un feu qui, étant tombé sur elle, l'empêche de voir le soleil.*

Il y a des degrés par où le pécheur tombe peu à peu dans le précipice. Il pourrait, avec la grâce du Seigneur, s'arrêter à chaque pas; mais, s'il n'y prend garde, la nuit se forme insensiblement, le jour va à son déclin sans qu'on s'en aperçoive. On trouve le soleil aussi beau quand il commence à retirer sa lumière que lorsqu'il paraît sur notre hémisphère. Le pécheur trouve sa foi encore pure lorsque, par un défaut de sincérité et de bonnes œuvres, il la laisse mourir. Elle s'affaiblit et s'éteint par sa faute, ou bien elle lui devient inutile; et comme il néglige de profiter de ses instructions, il prend ces rayons défaillants qu'elle laisse dans son esprit pour une lumière au milieu de laquelle il se flatte de marcher.

D'où vient cela? *D'un feu qui est tombé, et qui l'empêche de voir le soleil*, d'une loi qu'il se fait au gré de ses mauvais désirs, d'une sombre vapeur qui, sortant d'un fond empesté, rend l'air d'alentour obscur et malsain; des différentes passions qui ont chacune leurs maximes et dont il devient l'esclave.

En effet, lorsqu'on se laisse dominer par quelque passion, c'est sur elle qu'on se règle, toute déréglée qu'elle est; et comme dans les procédures judiciaires les arrêts et les sentences qu'on prononce ne sont que des applications qu'on fait de la loi et des coutumes aux faits particuliers dont il s'agit, il arrive, par un déplorable égarement de conduite, que c'est sur les différentes lois que les passions ont introduites que l'on décide et que l'on juge. Ne disons rien dont nous ne puissions trouver autant d'exemples dans l'Ecriture.

Il y a la loi des hommes injustes et violents. Ecoutez celle que se sont faite ceux dont il est parlé dans le livre de la Sagesse : *Accablons le juste, tendons-lui des piéges dont il ne puisse se débarrasser; c'est un homme de bien, n'importe, il nous est contraire. On dira que ce que nous faisons est injuste, n'importe. Que notre force soit la loi de notre justice, car ce qui est faible n'est bon à rien. Sit fortitudo nostra lex justitiæ, quod enim infirmum est, inutile invenitur. C'est une pauvre veuve; n'importe, ne l'épargnons pas. C'est un bon vieillard; n'importe, n'ayons aucun respect pour sa vieillesse et ses cheveux blancs : Non parcamus viduæ, nec veterani revereamur canos* (*Sap.*, II).

Que dites-vous à cela, officiers avides, hommes d'affaires, gros et puissants seigneurs, gens de pratique, qui savez tous les détours du palais, la plus fine et la plus maligne chicane? Vous multipliez sans nécessité les écritures, vous en faites naître de nouveaux incidents, vous embrouillez ce qu'il y a de plus clair, vous soutenez des causes dont l'injustice vous est connue, vous détournez vos parties d'un accommodement

raisonnable, vous exigez au delà de vos droits, n'importe, il faut bien dans ces mauvais temps se tirer comme l'on peut de la misère; que deviendraient nos enfants? à quoi nous serviraient nos charges?

Et vous qui faites en si peu de temps une si monstrueuse fortune, par la ruine de tant de familles; hommes puissants qui empêchez avec violence que vos créanciers ne soient payés, qui surchargez de corvées vos vassaux, qui les obligez de donner leurs filles à vos valets, qui vous emparez de l'héritage du faible Naboth, quel scrupule vous en faites-vous? *Que notre force soit la loi de la justice, car ce qui est faible n'est bon à rien : Sit fortitudo nostra lex justitiæ*, etc.

Il y a la loi des libertins et des impies. Voici ce que Salomon a dit : *Un père affligé de la mort précipitée de son fils s'en fit faire une image qu'il adora comme une divinité. Rien de plus criminel que cette idolâtrie ; cependant, elle ne laissa pas de s'introduire, et comme cette coutume s'était autorisée de plus en plus par la longueur des temps, cette erreur sacrilége fut observée comme une loi : Hic error tanquam lex custoditus est* (*Sap.*, XIV).

Une fille coquette qui aime sa personne, et qui, à quelque prix que ce soit, veut se distinguer, s'aperçoit bien que l'Évangile condamne cette espèce d'idolâtrie ; mais *l'erreur* de sa mère est devenue *une loi* pour elle ; cette femme insensée lui en a montré l'exemple, elle ne veut être ni meilleure ni pire qu'elle ; elle a trouvé une fatale semence d'idolâtrie dans sa famille, on lui a appris à connaître ce qu'on appelle le beau monde ; sa mère a adoré l'idole, elle s'imagine qu'il lui est permis d'en faire autant. A son sens, c'est une galanterie pardonnable et une erreur héréditaire ; elle a trop bonne opinion de sa mère pour croire qu'elle eût voulu se damner, elle ne veut pas se damner non plus ; c'est une aveugle qui a conduit une autre aveugle ; voilà sa règle, son exemple, sa loi : *Hic error tanquam lex custoditus est.*

Comme personne n'a le courage de se crever les yeux, on se rend mutuellement cet office, on se met le bandeau tour à tour ; et quand on a emprunté une main étrangère, on croit pouvoir se délivrer du reproche de s'être aveuglé soi-même. On se garde la bonne foi en se trompant, et l'on est d'intelligence sans avoir fait de convention. Les fautes ne sont plus que pour les gens grossiers, qui n'ont pas l'esprit de donner aux objets un autre jour, et qui sont trop aveugles par simplicité pour le devenir par artifice.

Cet ecclésiastique qui achète un bénéfice à prix d'argent, commet une simonie ; mais comme ce crime est trop grossier, il faut lui donner une nouvelle face pour le dépayser. Ce marchand commet une usure, en tirant de gros intérêts par un contrat illégitime ; les lois divines et humaines le défendent, mais une passion plus ingénieuse et plus subtile s'en fera une loi d'honnêteté et même de générosité. A la faveur de petits déguisements on surprendra le prochain, on lui rendra même service en le trompant.

Ce calomniateur ne sait pas son métier : quand il vomit de grosses injures, quand il éclate en imprécations et en blasphèmes, il fait horreur à ceux qui l'entendent ; il n'est pas même possible qu'il ne se reproche quelquefois son péché ; mais sa passion, qui est sa loi, sait donner un autre tour à son ressentiment. Il ne veut point de mal à son ennemi, il l'avertit charitablement, il le châtie pour son bien, et quelque aigre que soit cette correction, elle est fraternelle.

Cet homme puissant est trop équitable pour ravir à la veuve un héritage qui est à sa bienséance ; il lui fait plaisir de la forcer à le vendre : le consentement ôte la violence, et ce qui est un achat n'est pas un larcin.

Il est vrai qu'il n'y a point de plus grand crime pour un magistrat que de recevoir une récompense qu'on lui a promise, et qu'il attend comme le prix d'une injustice qu'il a faite ; mais il ne souffre pas qu'on lui promette ce qu'il est comme sûr d'obtenir.

On n'a garde de vouloir le corrompre, mais on ne peut s'empêcher de le reconnaître ; et un juge cesse d'être injuste, parce qu'une partie, qu'il a obligée, garde une espèce de justice à laquelle il s'attendait.

Ainsi raisonnent les prétendus sages du siècle. Ainsi ce marchand appelle charité son usure. Ainsi l'ecclésiastique donne à sa simonie un nom d'honnête émulation, de libéralité et de gratitude. Ainsi, à entendre le calomniateur, il nuit moins à son ennemi qu'il ne l'avertit de reconnaître sa faute pour s'en corriger. Ce sont là autant de crimes, qui paraissent pieux et respectables à ces aveugles qui les déguisent : *Fiunt miseris religiosa delicta* (*D. Cypr.*, *epist.* 1 *ad Donat.*)

Malheur! s'écrie là-dessus saint Augustin, malheur à ces yeux aveugles qui ne vous voient pas, ô divin Soleil de nos âmes! qui éclairez le ciel et la terre ; vous êtes la sainteté par essence, afin qu'ils se règlent sur elle ; la justice, afin qu'ils la craignent ; la libéralité, afin qu'ils l'aiment ; la majesté, afin qu'ils l'adorent ; la souveraine puissance, afin qu'ils s'y soumettent ; la vérité première, afin qu'ils marchent à la faveur de ses lumières ; mais malheur à eux s'ils ne vous voient pas : *Væ cæcis oculis qui te non vident, Sol illuminans cælum et terram!* Plus grand malheur encore, s'ils ne veulent pas vous voir! *Væ caligantibus oculis qui te videre nolunt* (*D. Aug.*, *in Soliloquiis*). Ce n'est pas seulement un aveuglement de volonté et de choix, c'est encore un aveuglement d'incrédulité et d'obstination : j'en vais faire le sujet de mon second point.

SECOND POINT.

Voici, messieurs, une espèce d'aveuglement plus funeste encore et plus difficile à

guérir que celui de quelques-uns de ces pécheurs dont je viens de parler : *Ceux-là étaient assis dans les ténèbres et dans l'ombre de la mort ;* ceux-ci y sont assoupis, *et enchaînés par les liens d'une sombre nuit ;* ceux-là ne voyaient pas et ne demandaient pas à voir ; et quoique ceux-ci ne voient pas, ils s'irritent contre ceux qui pourraient les faire voir.

L'Ecriture appelle les premiers, *des fous dont le cœur est obscurci;* mais elle regarde les seconds comme des furieux qui sont *rebelles à la lumière.* Les premiers ne font pas le bien qu'il faudrait qu'ils fissent, parce qu'ils ne connaissent pas ce qu'ils devraient connaître ; et les seconds *ne veulent rien connaître, de peur de faire le bien* qu'ils connaîtraient. Les premiers, quoique inexcusables, sont à plaindre;et les seconds, plus malins, font horreur.

Y en a-t-il de cette espèce, me demandez-vous ? S'il y en a? On peut dire que le nombre en est presque infini : mais, pour ne pas aller au-delà des bornes de ce discours, je me contente d'en distinguer particulièrement deux; les sensuels et les impudiques, les entêtés et les prétendus esprits forts. Samson et les infâmes tentateurs de Susanne, voilà des exemples qui regardent les premiers; les pharisiens, dont il est parlé dans notre évangile, ne m'en donneront que trop des seconds.

Je me représente dans la personne de Samson, ces sensuels aveugles. Il s'était déjà endormi par trois fois sur le sein de sa Dalila; mais à la quatrième, il fut pris par les Philistins. Il était entré déguisé pendant la nuit dans une ville ennemie; on le reconnut, on voulut le surprendre; des gardes l'attendirent aux portes pour l'assassiner quand il sortirait le matin : mais n'ayant dormi que la moitié de la nuit, il évita ce danger.

Ils s'adressèrent à Dalila qu'il aimait, afin qu'elle sût de lui en quoi consistait sa force; cette femme, attirée par l'espérance d'un grand gain, le conjura de lui faire une confidence dont elle n'abuserait pas : *Qu'on me lie avec des cordes*, dit Samson. Les Philistins le lièrent; mais il les rompit comme une étoupe qui a pris feu.

Vous me jouez, dit Dalila, je ne vous le pardonnerai jamais, si vous ne me déclarez la vérité. *Employez plus de cordes que la première fois;* on redoubla les cordes, il les rompit : *Eh bien! attachez mes cheveux avec un clou*, on les y attacha; mais dès qu'il fut éveillé, il arracha ce clou. Est-ce ainsi que vous m'aimez, lui dit Dalila? Choisissez, ou de ne me voir jamais, ou de me faire un aveu sincère. Pauvre Samson, tu ne résisteras plus ; les Philistins te lieront, ils te crèveront les yeux, toute ta force t'abandonnera.

Que déplorerons-nous davantage dans cet homme esclave de sa perfide amante, ou la perte de ses yeux, ou celle de sa raison? C'était bien assez qu'elle l'eût trompé une fois, il n'en fallait pas davantage pour connaître son mauvais dessein; mais il s'était déjà aveuglé lui-même, ses ennemis n'ont fait qu'achever ce qu'il avait commencé. Dalila le fait pour une quatrième fois dormir sur ses genoux : ce grand homme, la terreur des Philistins, en devient la fable et la victime.

De quoi n'est pas capable une femme, qui met en usage la tendresse de ses regards, de sa voix, de ses larmes? une femme qui ne donne aucun repos à l'esclave de sa prostitution, qui persiste dans son dessein fatal, et que la moindre apparence d'infidélité jette dans une fureur implacable?

Mais dans quelle affreuse nuit se jette un malheureux, que l'expérience devrait rendre sage, et qui en devient plus fou? un malheureux qui ne connaît pas son péché, et qui ne le veut pas connaître; qui, malgré les remontrances de ses amis, les menaces des sacrés ministres, le désordre de ses affaires, l'épuisement de ses forces, s'est tellement abruti, que rien ne le touche et ne le peut ramener à son devoir ! Oh! que nous trouvons encore de nos jours de ces Samsons dont on ne peut assez comprendre l'aveuglement! Combien de fois trompés, moqués, trahis, se sont-ils endormis dans le sein de leur Dalila?

Je vous ai proposé un autre exemple de ces impudiques aveuglés et endurcis; c'est celui de ces deux infâmes qui voulurent corrompre la chasteté de Susanne.

Si vous considérez le rang qu'ils tenaient parmi le peuple, ils en étaient les juges; l'âge qu'ils avaient, c'étaient des vieillards ; le jardin où ils s'étaient cachés, il tenait à la maison du mari de la femme dont ils voulaient abuser; le danger auquel ils s'exposaient, il ne s'agissait de rien moins que de leur vie. Malgré tant de circonstances capables d'arrêter la plus insensée fureur, ils ne cherchaient que l'occasion de satisfaire leurs désirs infâmes. Ils aimaient Susanne; et cet *amour leur avait tellement gâté l'esprit, qu'ils ne levaient plus les yeux vers le ciel que pour se représenter les redoutables jugements de Dieu.*

Cet exemple n'a que trop d'imitateurs. Un homme esclave d'un plaisir brutal perd le bon sens, et veut bien le perdre. Raisons de liberté, de repos, d'honneur, de conscience, rien ne le touche. Enseveli dans la fange du péché, *il ne connaît pas ce qui est de Dieu*, il ne se connaît pas lui-même quand il en est venu là. Les magistrats ne se souviennent plus de la justice qu'ils sont obligés de rendre; les pères, du soin qu'ils doivent prendre de leurs enfants; les mères, du bon exemple qu'il faut qu'elles donnent à leurs filles; leur esprit est tout renversé: *Everterunt sensum suum.*

Venons à une seconde espèce d'aveugles malins et endurcis, dont le nombre est encore plus grand. Ce sont ces sages du siècle, ces prétendus esprits forts, ces hommes dont saint Paul dit, *qu'ils sont* à eux-mêmes leur propre loi. Ils feraient dans le besoin d'admirables leçons aux autres, et quoique elles

leur soient plus nécessaires qu'aux plus grands ignorants, ils se mettent hors d'état d'en recevoir aucune. Voici le portrait qu'en fait Jérémie :

Ce sont, dit-il, *des hommes qui se sont attachés au mensonge, mais qui s'y sont attachés avec un si furieux entêtement, qu'ils ne veulent pas en revenir. Si vous les écoutez, ils vous diront des merveilles sur la justice qu'on doit rendre, sur l'obligation où l'on est de satisfaire à Dieu pour ses péchés; mais si vous les examinez de près, il n'y en a pas un qui parle selon la justice, pas un qui, résolu de réformer sa mauvaise vie, se dise : Qu'ai-je fait?*

Vous les croiriez fort sages et fort modérés, mais ils courent avec fureur à leur propre perte, comme des chevaux courent au combat. Leur reproche-t-on leurs désordres? Nous sommes sages; leur montre-t-on leurs transgressions de la loi? Nous en sommes les dépositaires. Vous êtes sages, dites-vous; et moi qui vous parle, dit Dieu, *je vous avertis que votre plume n'est qu'une plume d'erreur qui n'a écrit que le mensonge. A vous en croire, vous êtes d'habiles docteurs; mais à mon jugement, vous êtes des fous orgueilleux, des aveugles entêtés de vos faux mérites : je vous humilierai, je vous épouvanterai, je vous confondrai; vous ne m'échapperez pas* (*Jerem.*, VIII).

Arrêt terrible qui s'exécuta dès lors contre ces docteurs de la loi, dont l'aveuglement, comme héréditaire, est passé dans leur maudite race. En voici une étrange preuve dans notre évangile. Jésus-Christ venait de faire un éclatant miracle en faveur d'un aveugle qui n'avait jamais vu le jour, et qui commença à voir après qu'il lui eut frotté les yeux d'un peu de terre qu'il avait détrempée avec sa salive.

Un tel prodige, dont il n'y avait jamais eu d'exemple, devait suffire aux pharisiens pour leur rendre sensible la vérité de sa mission : mais comme ils étaient résolus de le perdre, ils mirent tout en œuvre pour lui en ôter la gloire. Il n'y avait pour cet effet que deux voies à prendre : l'une, de nier le miracle; l'autre, de convaincre de crime celui qui l'avait fait. La première de ces voies était plus sûre; la seconde paraissait plus juste; mais aucune d'elles ne leur réussit.

Pour combattre la vérité du miracle, ils demandèrent à l'aveugle : Est-ce toi? Oui, c'est moi. Comment tes yeux t'ont-ils été ouverts? Cet homme qu'on appelle Jésus y a mis un peu de terre détrempée, et je vois. Cette réponse ne les contenta guère; ils firent venir son père et sa mère. Est-ce là votre fils que vous dites être né aveugle : comment voit-il maintenant? C'est lui-même; mais nous ne savons pas par qui ses yeux ont été ouverts : interrogez-le, il a assez d'âge pour vous rendre raison.

Dans l'espérance qu'il tomberait dans quelque contradiction, ils l'interrogèrent pour une seconde fois. Rends gloire à Dieu, avoue la vérité. Qu'est-ce que cet homme t'a fait? Je vous l'ai déjà dit, leur répondit-il, vous l'avez entendu : d'où vient que vous voulez l'entendre encore?

Contre la déposition de cet aveugle éclairé, contre le témoignage que rendaient son père et sa mère que c'était leur fils, et qu'il était né aveugle, il n'y avait rien à objecter. Il ne restait plus qu'à faire à l'auteur du miracle un crime de l'avoir opéré en un jour de sabbat, et à dire : *Nous savons que cet homme dont tu nous parles est un pécheur.*

Misérable calomnie que l'aveugle, tout ignorant qu'il fût, ne put souffrir. Depuis le commencement des siècles on n'a point entendu dire que personne ait ouvert les yeux d'un homme né aveugle; si celui-ci ne venait point de la part de Dieu, il ne pourrait rien faire. Réponse accablante, qui les piqua si vivement, qu'après l'avoir chargé d'injures, ils le mirent dehors. Tu nous prendrais volontiers nous-mêmes pour des aveugles? Tu es né dans le péché, et tu nous veux faire des leçons.

A ces traits, représentons-nous avec frayeur tant de pécheurs malins et entêtés, qui résistent opiniâtrément à des vérités qu'ils ne peuvent s'empêcher de connaître : ces malades dont l'estomac est si mauvais, qu'il rejette les meilleures viandes; ces furieux qui arrachent l'appareil qu'on a mis sur leurs plaies, et qui chargent d'injures leurs médecins; *ces enfants du démon, ces ennemis de toute justice*, qui, pour s'épargner la honte de vivre seuls dans le désordre, *ne cessent de pervertir les voies droites du Seigneur*, comme saint Paul le reprocha à Elimas (*Act.*, XIII).

Les uns voudraient accorder leur religion avec leurs mauvais désirs; user de Dieu, et jouir du monde; être Israélites pendant le jour, et Philistins pendant la nuit; adorer le Créateur en public, et la créature en particulier; mettre l'Arche avec Dagon, comme ces Philistins.

Les autres se font une profession de libertinage, voulant qu'on approuve ce qu'ils louent, qu'on blâme ce qu'ils désapprouvent, qu'on épouse leurs intérêts jusqu'à cette fureur, de maudire ce qu'ils haïssent, comme Balaac le témoigna à Balaam (*Numer.*, XXII).

Il en est beaucoup qui ne cherchent *que des esprits menteurs*, qui leur cachent la vérité. Ils aiment mieux écouter quatre cents faux prophètes qu'un seul véritable, comme Achab qui, pressé par Josaphat de s'adresser, non à de lâches adulateurs, mais à des hommes sincères, eut cette complaisance de faire venir Michée, dont n'étant pas satisfait, il lui dit : Je vous avais bien témoigné que cet homme ne prophétise jamais rien de bon, mais qu'il me prédit toujours du mal (III *Reg.*, XXII).

Selon toutes les apparences, on eût cru qu'Achab voulait de bonne foi qu'on lui dît la vérité : Je vous le demande, oui, je le répète, je vous le demande; parlez-moi ingénument, ne me déguisez rien : et néanmoins, c'était un prince entêté qui voulait qu'on consentît à ce qu'il avait déjà résolu. L'offi-

cier qu'il envoya, eut même l'adresse de prévenir cet homme de Dieu, en lui disant : Tous les prophètes que le roi a consultés lui ont prédit un bon succès; que vos paroles ressemblent à celles qu'ils lui ont données, et que votre prédiction soit favorable.

Il y en a enfin qui, se croyant assez habiles pour se conduire eux-mêmes, mettent toute leur religion à n'en point avoir, ou à ne choisir que celle qui leur plaira; soumettant leur foi à leur politique; assistant par habitude à la célébration de nos mystères, par bienséance à nos prières, par curiosité à nos discours.

Combien voyons-nous aujourd'hui de ces prétendus esprits forts, qui, ensevelis dans les ténèbres d'une raison corrompue et d'un libertinage invétéré, soutiennent jusqu'à la fin ce malheureux caractère? souvent nous demandant compte de nos mystères, admettant les uns comme plausibles, rejetant les autres comme incroyables; quelquefois opposant de faibles preuves pour appuyer leur caprice, presque toujours finissant par la raillerie, ou ajoutant froidement, après avoir longtemps raisonné contre la foi, qu'il faut s'y soumettre sans raisonner. *Insensés et pesants à croire*, apprenez à votre confusion, qu'en matière de religion on est vaincu, quand on ne la traite pas sérieusement; qu'en vain prétend-on éluder la perte de sa cause par un geste de risée; que ce ton de moqueur est le ton d'un homme réduit à se taire, et que c'est avouer sa défaite que de tâcher de s'en épargner la honte.

Combien en voyons-nous qui font les fiers contre le ciel et les braves contre Dieu, qui espèrent, en rejetant l'immortalité, se roidir contre l'appréhension de la mort, sans prendre garde qu'ils ne deviennent hardis que par lâcheté, et que c'est parce qu'ils craignent trop cette dernière heure, qu'ils ne la veulent plus craindre.

Combien qui, pour se donner plus d'autorité, se font une morale à leur mode, une probité humaine, une tranquillité brutale sur tout ce qu'ils ont de plus répréhensible; vivant sur un certain pied, qu'ils appellent de gens d'honneur; mettant toute leur vertu à être civiles, officieux, bons amis, complaisants, équitables; se privant volontiers de la gloire des vertus chrétiennes, pour se faire honneur de celles qui ne sont qu'humaines; traitant la dévotion d'hypocrisie, la pénitence de désespoir, la solitude de chagrin, les cloîtres de prisons, les inspirations de songe, le jeûne d'homicide, les mortifications de simplicité, la prière de grimace, et nos sacrements de simples cérémonies.

Voilà ces prétendus esprits forts, ces honnêtes libertins, ces athées de cœur dont le monde est plein. Voilà ces pharisiens qui, ne pouvant nier ni la vérité des miracles qui servent de preuves à notre religion, ni la pureté de la morale chrétienne qui ne peut souffrir aucun vice, tantôt font un crime aux gens de bien de leur édifiante régularité, tantôt s'écrient d'un ton railleur et insultant: *Est-ce que nous sommes des aveugles?* Malheur à vous qui êtes si fiers et si incorrigibles, malheur à vous! *Si vous n'étiez qu'aveugles, vous n'auriez point de péché*, répond Jésus-Christ : *mais parce que vous dites que vous voyez, votre péché demeure.*

Eh quoi! est-ce que cet aveuglement de volonté et de malice serait absolument incurable? Non, répond saint Basile (*Contra Sabellianos*, *homil.* 28); car voici ce que le Seigneur a ordonné à Jérémie de dire à son peuple : *Quand on est tombé ne se relève-t-on pas, et quand on s'est détourné du droit chemin, n'y revient-on plus* (*Jer.*, VIII)? Voici quatre moyens pour ne pas tomber dans l'aveuglement, ou pour en guérir quand on y est tombé.

Premier moyen : se défier de ses propres lumières; se défaire de toute prévention et de tout entêtement, veiller continuellement sur soi, et se faire dans les choses mêmes qui paraissent les plus légères, une grande délicatesse de conscience; c'est ce que faisait Job.

Je m'informais soigneusement de ce que je ne savais pas, j'observais ce que disaient et ce que faisaient mes enfants, de peur qu'ils n'eussent péché dans leurs cœurs, c'est-à-dire, comme l'explique saint Grégoire, qu'il faisait une exacte revue sur toutes ses œuvres qu'il regardait comme ses enfants.

Second moyen : étudier la sainte loi, et régler sur elle toutes ses démarches, c'est ce que faisait David. Elle était l'objet de tous les désirs de son cœur, il ne cherchait qu'à l'accomplir, il en faisait tout le sujet de ses pensées et de ses plus profondes méditations: *Lex tua meditatio mea est.* L'observance de cette loi était tout son bien et tout son partage : *Portio mea, Domine, custodire legem tuam;* et afin qu'il ne tombât dans aucun péché, il la cachait dans son cœur : *In corde meo abscondi eloquia tua, ut non peccem tibi.*

Troisième moyen : écouter avec une humble docilité les avis des hommes vertueux et sages, se reprocher son aveuglement, en demander pardon à Dieu, *et rappeler dans l'amertume de son âme, les années qu'on a passées dans l'oubli de ses devoirs.*

Quatrième moyen : demander au Seigneur cet esprit de prudence, de conseil, de sagesse dont on a besoin, et qu'on ne peut recevoir que de lui. C'était le sujet de la prière de Salomon, qui souhaitait que cette sagesse le conduisît dans toutes ses voies, et qu'elle travaillât avec lui. Si vous la prenez pour votre guide, elle vous fera passer de lumière en lumière, de celle de la grâce en celle de la gloire. *Amen.*

SERMON XVII.

POUR LE JEUDI DE LA QUATRIÈME SEMAINE DE CARÊME.

Des afflictions.

Quam cum vidisset Dominus, misericordia motus super eam, dixit illi : Noli flere.

Le Seigneur l'ayant vue, il en eut compassion, et lui dit : Ne pleurez point (*S. Luc, ch.* VII).

Sire (1), un jeune homme mort à la fleur de son âge, une mère affligée de l'avoir perdu;

(1) Le roi d'Angleterre.

Jésus-Christ qui lui dit de ne pas pleurer, et qui lui rend ce cher fils, après l'avoir ressuscité : voilà ce que l'évangéliste nous apprend ; mais voilà en même temps plusieurs sujets de sérieuses et d'importantes réflexions.

Celle qui s'est présentée d'abord à mon esprit, et dont il n'y a personne qui ne puisse recueillir de grands fruits, est le bon usage qu'il faut faire des afflictions pendant le cours de cette vie mortelle : car, où est l'homme qui n'en ait quelqu'une? Où est l'homme qui puisse se promettre de n'en jamais avoir?

Ainsi, en avez-vous disposé, ô mon Dieu, pour nous faire marcher dans vos voies, *qui sont la justice et la miséricorde :* la justice, pour nous punir des péchés que nous avons commis; la miséricorde, pour nous en accorder le pardon : la justice, parce que nous vous avons offensé: la miséricorde, afin que nous ne vous offensions plus : la justice, parce que ces afflictions sont des châtiments et des fléaux; la miséricorde, parce que ce sont des remèdes et des grâces à quiconque en use bien.

Ici la nature se plaint, les passions murmurent et se révoltent. L'homme charnel, qui se tiendrait bienheureux si Jésus-Christ, faisant quelque espèce de miracle en sa faveur, lui disait comme à la veuve de notre évangile, de ne pas pleurer, se livre à un morne chagrin, quand il voit que les mesures qu'il avait prises sont rompues, que l'infirmité ou la pauvreté l'accable, que ses enfants ou ses protecteurs sont morts, qu'un impitoyable chicaneur le réduit à une honteuse indigence, que, malgré tous ses soins, toutes ses précautions, toutes ses prières, il ne trouve presque aucune ressource dans ses disgrâces.

Que lui dirai-je? Si je m'adresse à la nature, elle est trop sensible au mal; si j'écoute les passions, elles sont trop rebelles; si j'en appelle au jugement du monde, il est trop corrompu et trop injuste. A qui donc aurai-je recours pour consoler un chrétien affligé? A la loi qu'il doit accomplir; au modèle sur lequel il faut qu'il se règle; à la récompense qu'il peut attendre. La volonté de Dieu est qu'il souffre ; voilà sa loi. Jésus-Christ a infiniment plus souffert que lui; voilà son modèle. De courtes et de légères souffrances seront suivies d'une gloire sans fin ; voilà sa récompense.

Vous tous qui êtes affligés, recevez, vous dirai-je, recevez de bon cœur les afflictions qui vous arrivent; vous ferez la volonté de Dieu qui est votre loi; vous vous rendrez semblables à Jésus-Christ qui est votre modèle; vous vous procurerez une gloire et un bonheur sans fin qui sera votre récompense. Demandons pour ces trois importantes vérités les lumières du Saint-Esprit, par l'intercession de la sainte Vierge : *Ave.*

PREMIER POINT.

S'il y a quelque chose qui doive donner à un chrétien un sujet raisonnable d'inquiétude, c'est la difficulté de savoir si, dans l'état où il se trouve, il fait la volonté de Dieu, ou s'il ne la fait pas. Il sait bien que, par les péchés qu'il commet, il s'éloigne de la loi et de l'ordre où il doit être; mais quand il mène une vie apparemment réglée et chrétienne, il ne sait s'il est dans la place où Dieu souhaite qu'il soit.

De toutes les perfections que nous distinguons dans l'indivisible unité de son Etre, sa volonté est une de celles qui nous est moins connue. Nous savons que son immensité nous renferme, que sa providence nous gouverne, que sa toute-puissance nous soutient, que sa miséricorde entend les plus profonds soupirs de nos cœurs; mais faisons-nous sa volonté dans l'état où nous sommes? c'est ce que nous ne pouvons presque savoir. Il est vrai qu'en un sens nous la faisons toujours, puisque rien n'arrive, qu'il n'ordonne, ou qu'il ne permette; mais dans certaines actions particulières, pouvons-nous répondre que nous accomplissons sa sainte volonté?

Dans la dévotion, principalement dans celle de la plupart des chrétiens de nos jours, ils font peut-être ce qu'ils doivent, mais en le faisant, ils ne font souvent que ce qu'ils veulent. Dans leurs aumônes, ne goûtent-ils pas avec une pieuse joie les bénédictions que leur donnent les pauvres, qu'ils savent distinguer de ceux qui n'ont pas pour eux les mêmes respects? Et n'arrive-t-il pas souvent qu'ils ne font leurs charités que par humeur, par rencontre, par bienséance et recommandation d'autrui? Etre à son aise, ne rien souffrir, se permettre tout, parler de mortification aux autres, et n'en vouloir point pour soi, ou n'en choisir que de douces et de commodes, c'est là l'esprit d'une infinité de gens : tant l'amour est ingénieux à inspirer le bien, avec cette délicate réserve, que ce n'est que le bien qu'il veut.

Moi-même, qui sais l'obligation qu'il y a de faire la volonté de Dieu, suis-je assuré que je la fais dans les fonctions de mon ministère? Ma voix est-elle nécessaire pour la conversion de mes auditeurs? Mon silence n'opèrerait-il pas la mienne? Dans les exercices de la charité chrétienne, qui peut répondre qu'une secrète complaisance et un flatteur retour sur soi ne se glissent pas dans ses bonnes œuvres, et que la cupidité n'y a pas plus de part que la grâce?

C'est cependant la volonté de Dieu qu'il faut faire ; mais comment la connaîtra-t-on? Je vous l'ai dit, ce sera par l'affliction. Etes-vous pauvres? représentez-vous qu'il vous dit : *Qu'il vous a mis dans le creuset de la pauvreté, par le choix de sa volonté.* Vous persécute-t-on? je vous assure : *Qu'il est avec vous dans la tribulation.* Croyez-vous être trop chargés? *Il ne souffre pas que vous soyez tentés au delà de vos forces;* il ne donne pouvoir sur vous au démon que jusqu'à certains degrés qu'il lui marque : *Couvre de plaies le corps de Job, mais épargne son âme,* dit-il à Satan.

C'est particulièrement à ce signe que la volonté de Dieu, si difficile d'ailleurs à connaître, se découvre par des marques d'au-

tant moins équivoques, que celle de l'homme n'y trouve pas son compte. Car c'est un beau principe de saint Augustin et de saint Grégoire, que moins l'homme abandonné à son propre mouvement se livre à ce qu'il voudrait faire, si la chose était à son choix, plus la volonté de Dieu est supérieure et dominante, puisque c'est en cette occasion qu'on peut lui dire : *Eloignez de moi ce calice, mais ne regardez pas ce que je voudrais, faites ce que vous voulez vous-même.*

Pour vous inspirer une résolution si chrétienne et si juste, je ne vous dirai pas, messieurs, que, soit que vous y consentiez, soit que vous n'y consentiez pas, il en sera comme il plaira au Seigneur. Où est l'homme qui puisse résister à sa souveraine puissance? où est l'homme qui puisse, ou en éluder, ou en suspendre les ordres? Insensés ouvriers de la tour de Babel, vous voudriez achever l'ouvrage de vos iniquités; mais il confondra votre langage, et vous ne vous entendrez pas les uns les autres. Jézabel et Athalie, vous voulez assouvir vos passions iniques; mais il vous arrêtera tout court, et vous fera nager dans votre sang. Dénaturé et parricide Absalon, tu cherches à détrôner ton père, à lui faire perdre la couronne et la vie; mais parmi les arbres des forêts, il y en a un destiné d'en haut pour embarrasser ta chevelure dans ses branches; et parmi tant d'heures, il y aura un moment fatal où ton cœur sera percé de trois flèches. Dieu fait ce qu'il veut. Eh ! qui aura le front de lui demander pourquoi il le fait?

Je ne vous dirai pas non plus que, depuis le péché d'Adam prévaricateur, on n'est venu au monde que pour y souffrir; que les lâches se désolent, que les ambitieux se désespèrent; que les riches, moins accoutumés à la douleur que les pauvres, en aient un ressentiment plus vif; qu'on prenne toutes les précautions dont on est capable, pour mener une vie douce et tranquille. Ce que dit le Sage n'est que trop vrai, qu'une inquiète occupation trouble, comme il plaît à Dieu, le repos des hommes, que la confusion de leurs pensées, les agitations de leur cœur, la crainte du jour qui doit finir leur vie, les jettent dans un morne abattement; que nul homme ne peut s'exempter de porter un certain joug que l'Ecriture appelle le joug pesant des enfants d'Adam, qui est aussi bien pour celui qui est vêtu de pourpre, que pour ceux qui ne sont couverts que de toile.

Dans cette indispensable nécessité de souffrir tout ce qu'il plaît au Seigneur, oh ! que sages et heureux sont ceux qui, sachant qu'on ne fait jamais mieux la volonté de Dieu, qu'en recevant de sa main ce calice d'amertume qu'il présente aux siens, lui disent, comme l'humble et pieux David, que leur cœur est tout prêt à faire ce qu'il lui plaira d'ordonner, qu'il en est le Dieu et le maître : *Paratum cor meum, Deus, paratum cor meum.*

Tels ont été, de tout temps, les sentiments de ces grands hommes, dont les éclatantes adversités n'ont servi qu'à nous donner de plus éclatants exemples de la droiture et de la magnanimité de leur cœur. Perdaient-ils leur bien? Dieu me l'a donné, Dieu me l'ôte : ainsi parlait Job. Les chargeait-on de malédictions? je ne m'arrête pas à celles de Séméï; je regarde la volonté de Dieu, qui l'a permis de la sorte : ainsi raisonnait David. Leurs armes étaient-elles moins heureuses? ce n'est pas mon ennemi qui a taillé mes troupes en pièces, c'est Dieu qui a voulu m'humilier : ainsi le pensait Josué. Etaient-ils calomniés malgré leur innocence? c'est Dieu qui a permis que ces vieillards portassent contre moi de faux témoignages : ainsi se consolait Susanne.

Avec de si sages réflexions, on ne peut rien craindre. Serait-ce le jugement des hommes? mais *Dieu jugera les justices mêmes.* Serait-ce la mort? *mais nos jours sont comptés.* Le Seigneur nous a fait entrer au monde quand il lui a plu; il nous en fera sortir quand il voudra. Serait-ce la perte de nos biens? nous n'emporterons rien avec nous. Seraient-ce les mauvais offices que nous rendent de faux amis? mais c'est ordinairement le sort des bons cœurs d'en trouver de mauvais. La calomnie? mais en perdant notre réputation, nous tremblons moins pour notre humilité. Nous ôte-t-on même la vie? nous en faisons à Dieu un généreux sacrifice, et nous aimons mieux mourir dans la pénitence, que vivre dans le désordre. Nos marchandises sont-elles abîmées par un naufrage, ou nos maisons brûlées par un incendie? Dieu le veut, c'en est assez pour nous soumettre à tout ce qu'il lui plaira d'ordonner. Nous habiterons un jour une maison éternelle, et nous éviterons un feu qui ne peut s'éteindre.

Si la volonté du Seigneur se découvre par quelque signe, c'est par celui de l'adversité. Quand Job était dans la prospérité et l'abondance, il craignait le Seigneur : mais voyons si, couché sur le fumier et tout couvert d'ulcères, il le bénira. Chrysostome louait Dieu, lorsqu'il était assis sur le trône de la capitale de l'Orient; mais voyons si, lorsqu'il se trouvera entre les mains de barbares satellites qui le conduisent dans un affreux désert, il ne changera pas de sentiment et de langage. C'est dans ces rencontres, messieurs, qu'on fait voir son obéissance et sa résignation aux ordres d'en haut.

A vous, pour éprouver votre constance, il fallait une femme incommode et bizarre; sans cela eussiez-vous pu dire que vous craigniez et que vous aimiez Dieu? A vous, il fallait qu'on vous accusât mal à propos, et que votre innocence en souffrît : sans cela, eussiez-vous connu la volonté de Dieu et baisé la main qui vous frappait?

A vous il fallait cet enfant ingrat et rebelle pour faire souffrir votre cœur si tendre; à vous cette disgâce; le monde commençait à vous plaire, et ces beaux projets de retraite que Dieu vous a fait la grâce de mettre en exécution, se seraient évanouis. Il y avait

déjà du temps que vous ne pensiez pas à votre salut : une fièvre ardente, qui vous brûle et qui vous dessèche, vous en fait souvenir.

Tels sont les salutaires effets de l'adversité, de faire connaître la volonté de Dieu et l'obéissance de la créature. C'est là ce calice qu'il nous présente pour y boire, et cette croix qu'il faut que nous portions, mais quelle croix? Distinguons-en de deux sortes ; l'une qui vient de nous, et l'autre qui vient de Dieu. On dit ordinairement que tout le monde a sa croix ; mais tout le monde n'a pas la croix de Jésus-Christ, et cependant ce n'est qu'avec elle qu'on se sauve et qu'on fait la volonté de Dieu : je m'explique.

Nous avons chacun nos croix : il y en a que saint Paul appelle *les tribulations de la chair;* il en est d'autres que le Sage nomme *des afflictions d'esprit;* il y a une *tristesse du siècle qui opère la mort, l'occupation et le joug des enfants d'Adam, les épines et le ver des richesses.*

Votre imagination toujours timide, bizarre, inquiète, c'est votre croix : une lâche crainte de déplaire en faisant même votre devoir ; un caprice malin d'aversion contre votre frère; une inimitié conçue sans raison, une morne défiance de jalousie, sans que vous ayez de rival, d'inutiles soucis pour l'agrandissement de votre maison, des terreurs paniques pour des disgrâces dont l'idée ne vous tourmente que parce que vous ne les croyez pas impossibles, des maux que vous ne pouvez ni prévoir ni éviter; des biens que vous ne pouvez ni recouvrer ni obtenir.

Vos passions sont vos croix ; les soupçons d'une inquiète vanité, un contre-temps qui ennuie, un morne désespoir d'une ambition qui attend, une insatiable cupidité qui vous dévore, une intrigue découverte qui vous désole, une impétueuse ardeur de vous venger, que vous n'osez découvrir, les alarmes de l'avarice, la dissolution d'une amitié, les cuisants regrets d'un plaisir infâme, les remords d'une conscience aigrie, qui sent sa honte dès qu'on a commis le péché.

Ce qui vous flattait d'abord devient votre croix. J'appelle ainsi cette fortune qui vous attire la haine du public ; cette dignité qui vous en rend l'esclave, cet honneur dont vous devenez la victime. J'appelle votre croix, ce talent qui fait votre supplice, cette vivacité d'esprit qui ne sert qu'à vous tourmenter; cette élévation d'un génie supérieur qui fait voir le ridicule du vôtre; cette plaisanterie qui ne craint pas votre colère, et qui découvre votre faible ; cet emploi qui vous ôte la liberté; ce travail qui vous fait perdre le repos, cet engagement criminel qui vous appauvrit ou vous déshonore.

Tout devient croix pour vous dans votre élévation ; ce Mardochée qui ne veut pas fléchir le genou, ce Naboth qui ne veut pas donner sa vigne, ce Michée qui ne vous flatte jamais, cet Elie qui vous menace toujours ; votre beauté qui s'éteint, votre réputation que vous voyez périr, une gloire qui est près de son couchant; une faveur qui commence, qui ensuite se partage, et qui enfin diminue, languit, expire; voilà votre croix : elles viennent toutes de votre propre fonds, qui n'est que trop fertile en de nouveaux chagrins; ce sont là les ouvrages de vos vices, de votre humeur bizarre, de vos désirs insatiables ; tristes compagnes, et souvent cruels supplices de votre mauvais cœur.

Ce n'est pas de ces croix que je parle, lorsque je dis que vous devez les porter pour vous soumettre à la volonté de Dieu, et vous résigner à ses ordres : je parle de ces croix qu'il vous envoie pour exercer votre vertu et vous rendre ce témoignage intérieur que vous le craignez et que vous l'aimez, en portant ce joug qu'il dit lui-même *être son joug.*

La croix que Dieu vous envoie, c'est une femme sage, mais incommode, qui ne vous déshonore pas en public, mais qui vous chagrine en particulier : ce sont des enfants qui, sans mérite, sans reconnaissance ou sans fortune, ont déjà fait une grande brèche à votre bien, ou attiré une humiliante disgrâce à votre maison, qui ne veulent ni suivre vos conseils, ni obéir à vos ordres, ni profiter de vos bons exemples.

La croix que Dieu vous envoie, c'est ce fâcheux accident arrivé à vos proches ou à vos plus tendres amis. Les maux qu'endurent ceux que vous considérez font quelquefois de plus vives impressions sur votre cœur, que ceux auxquels vous seriez exposés, dans cette pensée dont vous vous flattez que vous auriez ou plus d'adresse pour vous en garantir, ou plus de courage pour les vaincre. Quoi qu'il en soit, que vous y soyez plus ou moins sensibles, c'est là votre croix.

En voici encore une autre, c'est cet accident qui vous ôte l'agrément du visage ou celui de la vie ; un procès où votre faveur s'épuise, et où votre revenu s'évanouit ; une taxe qui vous fait rougir de ce que vous avez été, et trembler pour ce que vous allez devenir ; une fièvre qui vous arrache de vos plaisirs criminels, et qui vous sépare même des plus innocents ; un trait perçant de calomnie qui vous offense dans l'endroit le plus vif, et où vous vous attendiez le moins ; une perte qui vous fait voir la vanité des créatures, et qui devrait bien détruire la vôtre ; un ordre auquel il ne vous est permis ni de résister ni de différer ; une disgrâce imprévue et de mauvais offices qu'on vous rend, sans que vous puissiez découvrir ni votre ennemi ni votre crime ; un confident qui vous trahit ; un patron qui vous abandonne, une révolution qui vous fait revenir de vos égarements et corriger votre mauvaise vie ; voilà les croix de Jésus-Christ et celles qui sont de son choix ; mais elles ne doivent pas être moins du vôtre.

Laissez là ces croix qui sont sans onction et sans mérite, mais portez, embrassez, baisez celles que Dieu vous envoie pour votre salut.

Quelque disgrâce qui vous arrive, dites :

Dieu le veut, pourquoi ne le voudrais-je pas? Ajoutez même avec le chef des apôtres : Jésus-Christ son Fils a souffert dans sa chair, il faut que je m'arme de la même pensée. Un Dieu fait homme m'en a montré lui-même l'exemple, et il ne m'en faut pas davantage pour me consoler. Le dirai-je ? pour me réjouir dans mes afflictions. Dieu veut que je souffre, je le veux : sa volonté, voilà ma loi. Jésus-Christ son Fils a souffert infiniment au delà de ce que je puis souffrir ; il m'est glorieux de pouvoir lui être semblable en quelque chose ; voilà mon modèle : seconde réflexion qui va faire le sujet de mon second point.

SECOND POINT.

Que ceux que l'antiquité païenne a regardés comme de vrais sages, aient fait de belles leçons à leurs disciples affligés ; la religion chrétienne est la seule qui a pu réussir dans les siennes. En vain ont-ils cherché dans leurs creuses et froides méditations, des remèdes à leurs maux ; il n'y avait que la grâce et l'exemple de Jésus-Christ qui pussent les guérir.

En vain s'enveloppant dans leurs prétendues vertus, se sont-ils couverts d'une fastueuse apathie ; elle n'a servi qu'à faire mieux connaître leur orgueil et leur misère. L'imposante emphase des expressions de Sénèque n'approchera jamais de la sincère et modeste simplicité de saint Paul. L'Evangile est l'école où le cœur de l'homme humilié s'instruit et se console : dans toute autre il se déguise et on le trompe. Mal à propos, la raison usurperait-elle les droits de la grâce. Il n'appartenait qu'à un Dieu de nous instruire dans l'art de souffrir, et de nous armer contre la douleur ; il n'appartenait aussi qu'à lui de nous consoler et de nous faire trouver un vrai plaisir dans nos maux. Excellent Maître dont l'exemple est pour nous une leçon de souffrances ; mais Maître encore plus admirable dont la grâce nous y fait trouver une source infinie de joie.

A quelque genre de maux que l'on puisse être exposé, l'Ecriture sainte nous en donne de fréquents exemples. Est-ce la prison ? jetons les yeux sur Joseph et sur Jérémie ; est-ce la perte des enfants ? regardons la veuve de Sarepte et la mère des Machabées ; est-ce la maladie jointe à la pauvreté ? voyons Job sur son fumier ; est-ce l'aveuglement ? considérons Tobie.

Si nous n'avions que ces exemples, nous pourrions bien dire que nous ne méritons pas être mieux traités ; mais quand nous avons celui d'un Dieu persécuté et souffrant, qu'avons-nous à nous plaindre, quelque fâcheux et insupportables que paraissent les maux que nous endurons ?

Quand nous jetons *les yeux sur cet auteur de notre foi, et ce consommateur de notre salut*, y a-t-il quelque affliction que nous ne puissions y découvrir ? *Les animaux ont leurs tanières, et le Fils de l'homme n'a pas où reposer sa tête :* voilà sa pauvreté. Il est tout couvert de plaies et de sang : voilà sa douleur ; on le dépouille de ses habits et on l'attache à une colonne : voilà sa nudité.

Nous plaignons-nous qu'on nous abandonne ? ses apôtres le quittent; qu'on nous trahit ? Judas le vend ; que nous sommes tombés entre les mains des ingrats ? les Juifs le crucifient ; qu'on se moque de nous ? Hérode et toute sa cour lui insultent ; qu'on nous condamne injustement ? Pilate avoue *qu'il n'a trouvé en lui aucune cause de mort.*

Nous ne pouvons souffrir les injures qu'on nous dit : mais on l'a appelé Samaritain, séducteur, démoniaque. Une honte publique nous est insupportable : mais il a essuyé à la croix les plus sanglantes railleries, à la vue d'un grand peuple qui venait rassasier de ce triste spectacle ses yeux meurtriers. Il a été massacré par ses frères comme Abel ; moqué comme Noé ; chargé du bois de son sacrifice comme Isaac ; trahi par ses enfants comme David : *Regardez et formez-vous sur ce modèle qui vous a été montré sur la montagne.*

Regardez-le, il mérite toute votre attention ; mais formez-vous sur lui, il étouffe toutes vos plaintes et tous vos murmures : regardez-le, et *voyez s'il y a une douleur comparable à la sienne*; mais formez-vous sur lui, c'est sur la ressemblance de sa mort que vous êtes entés : regardez-le et formez-vous sur lui : c'est à vous qui êtes affligés, dit l'apôtre saint Pierre, qu'on a accordé la grâce, non-seulement de croire, mais de souffrir encore pour lui : *Vobis donatum est non solum ut in eum credatis, sed ut pro illo patiamini.*

Vous me demandez pourquoi? voici ce qu'en pense saint Augustin : Il y avait deux choses à réformer dans l'homme ; son esprit et son cœur : son esprit, il ne voulait rien croire qui parût choquer sa raison ; son cœur, il ne voulait rien aimer qui troublât le cours de ses plaisirs. Qu'a fait Dieu ? il lui a plu de réformer et de sauver cet homme par la folie de la prédication. Le berceau, la pauvreté, les douleurs, les opprobres, la croix de son Fils, voilà ce qu'il doit croire et ce qui regarde l'esprit ; mais voici ce qui est pour le cœur.

Il ne suffisait pas de connaître Dieu, il fallait l'aimer, et la grande marque de cet amour est celui des souffrances, quand on se forme sur l'exemple de cet homme de douleurs. Adorable Sauveur, puisque pour nous faire voir combien vous nous aimiez, vous avez voulu souffrir ce qu'il y a de plus humiliant et de plus cruel, il est bien juste que nous vous rendions amour pour amour : mais à quelle marque connaîtrons-nous que c'est là la vraie disposition de notre cœur ? sera-ce quand vous nous donnerez une vigoureuse santé et une délicieuse abondance ? sera-ce quand vous élèverez autour de nos maisons des remparts inaccessibles à la douleur, à la pauvreté, au mépris ? Oh ! le bel amour, quand il est sensuel et mercenaire ! ce sera quand vous nous affligerez de maladies, quand vous permettrez qu'on nous ruine ou qu'on nous méprise, quand vous nous chargerez de votre croix, et que nous

la porterons volontairement pour vous suivre.

Car il faut raisonner à peu près de la disposition du cœur de l'homme, comme de celle de son esprit : cet esprit n'est jamais plus élevé que lorsqu'il croit ce qui paraît incroyable ; ce cœur n'est aussi jamais plus généreux ni plus digne de Dieu, que lorsqu'il aime ce qui naturellement est haïssable ; et c'est par cette seconde voie que sa miséricorde infinie veut nous attirer. Le mauvais usage de la gloire, du plaisir, de l'abondance nous a éloignés de lui : il faut que nous nous en rapprochions par la douleur, par le renoncement à nous-mêmes, par la pauvreté, les humiliations, les souffrances, quand il lui plaît de nous affliger.

Le Père éternel a un Fils unique, il l'envoie pour sauver les hommes ; et ces barbares l'attachent à une croix. Ce Fils unique a une Eglise, et elle a été de tout temps persécutée ; il a des apôtres, et ils ont souffert le martyre ; il a des saints, et ils lui ont donné ou leur sang ou leurs larmes ; il a des vierges, et elles ont renoncé aux plus doux plaisirs de la vie ; il a des docteurs, et ils ont été calomniés par les hérétiques ; des évêques, et ils ont été exilés par les empereurs ; de vrais dévots, et ils ont été exposés aux sacriléges dérisions des libertins et des impies. En un mot, le monde a commencé par le meurtre d'Abel, il finira par celui d'Enoch et d'Elie.

Quel triste partage, direz-vous ! et moi je vous réponds : quelle plus heureuse destinée ! car, si l'exemple de Jésus-Christ est pour nous une leçon de souffrances, l'honneur qu'il nous a fait de nous associer aux siennes, doit nous être une source infinie de joie ; il est venu changer l'esprit et le cœur des hommes. Ce qui paraissait folie est sagesse ; ce qu'on appelait affliction est douceur.

Que la philosophie, pour nous consoler, commence par un long détail de malheurs, Jésus-Christ commence ses leçons par une longue suite de béatitudes. La pauvreté est un bonheur, la tristesse est un bonheur, la persécution pour la justice est un bonheur ; ces philosophes, ces animaux de gloire, comme Tertullien les appele, ont bien dit que l'exil, la prison, la mort, n'étaient pas des maux ; mais ils n'ont osé dire que ce fussent des biens ; ils ont bégayé sur cet article. Leur orgueil s'est arrêté, leur style s'est embarrassé, ils en sont demeurés là.

Il n'appartient qu'à un Homme-Dieu de parler d un ton plus ferme et plus haut : Bienheureux sont les pauvres, bienheureux ceux qui pleurent, bienheureux ceux qu'on persécute, qu'on dépouille, qu'on calomnie : ce ne sont plus des maux, ce sont des biens ; ce ne sont plus des dépouillements, ce sont des trésors ; ce ne sont plus des croix, ce sont des couronnes.

Prenons bien l'esprit de notre vocation, écoutons ce qu'il nous dit, suivons l'attrait de sa grâce, nous trouverons que sa pauvreté est préférable aux richesses du siècle, ses ignominies à la gloire des pécheurs, ses larmes aux turbulentes joies des méchants. Nous conclurons qu'il faut que les biens qu'il nous promet soient infinis, puisque les maux qu'il nous envoie sont si précieux ; qu'il faut que ses plaisirs soient incompréhensibles, puisque ses douleurs sont si charmantes ; qu'il faut que son trône soit bien beau, puisque sa croix est si belle.

C'était, dites-vous, un Dieu qui parlait de la sorte, il est vrai : mais prenez garde que ce Dieu a voulu que les siens trouvassent dans leurs afflictions une joie qui du chef passât dans les membres. *Le monde se réjouira, et vous pleurerez*, dit-il à ses apôtres ; *mais je vous en assure, et je le répète avec serment : Votre tristesse se changera en une joie*, qui entrera si avant dans vos cœurs, *qu'on ne pourra vous la ravir.*

On vous maltraitera, on vous chassera des synagogues, on vous renfermera dans de sombres cachots, on vous fera perdre la vie sous l'infâme main d'un bourreau : la cruauté des hommes pourra bien aller jusque-là, mais elle ne pourra jamais vous ôter votre joie. La douleur au dehors, le plaisir au dedans ; la persécution au dehors, la joie au dedans : tel est le partage des élus. *C'est vous, Seigneur, qui m'avez donné la joie que j'ai,* disait David, *c'est vous qui l'avez mise dans mon cœur ; elle me couvre de toute part, cette joie, elle est si pleine et si abondante, que j'en suis tout rempli.*

Retirez-vous, faux amis, indignes *consolateurs, vous m'êtes tous à charge*, disait Job ; aussi ce saint patriarche avait d'abord formé la résolution de n'attendre d'autre consolation que de Dieu. Couché sur son fumier, et tout couvert de plaies, *il se leva*, dit l'Ecriture, *et il adora* le Seigneur, dont la main paternelle l'avait frappé : *Surrexit et adoravit.*

Il se leva ; il n'en fallait pas davantage pour faire connaître que le poids de ses misères ne l'avait point accablé, *surrexit :* et *il adora*, pour rendre par ce culte, à la justice et à la miséricorde de Dieu, un prompt et édifiant hommage. *Il se leva ;* marque de sa fermeté et de son courage ; *il adora;* marque de sa résignation et de sa patience. *Il se leva* pour montrer qu'il avait triomphé du démon : *il adora,* pour dire à Dieu qu'il lui était redevable de sa victoire. *Il se leva,* son affliction faisait sa gloire et sa couronne ; *il adora*, elle marquait sa religion et son respect ; *il se leva*, pouvait-il mieux montrer sa joie ? *il adora*, pouvait-il mieux faire paraître sa reconnaissance : *Surrexit et adoravit.*

Or, de là saint Augustin tire cette conséquence, que si ces grands hommes, dans les temps de la loi naturelle et écrite, ont eu ces sentiments, les chrétiens, dans la loi nouvelle, où les grâces sont plus abondantes, ont plus de sujet qu'eux, non-seulement de se consoler, mais encore de se réjouir dans leurs afflictions. Si Jésus-Christ fait homme avait marché devant eux, dans ces voies raboteuses et semées d'épines, avec

quelle joie l'auraient-ils suivi ? si on leur avait dit qu'il était mort pour eux en croix, quel plaisir auraient-ils eu de s'y voir attachés ?

Vous le savez, messieurs, et cependant combien trouve-t-on de gens dans le monde qui n'ont rien tant en horreur que les disgrâces qui leur arrivent, et qui, comme parle Pierre de Blois, sont plutôt les martyrs du siècle que les images de Jésus-Christ ? Combien en trouve-t-on qui consolent les autres dans les maux qui leur arrivent, et qui sont inconsolables, quand ils s'en sentent frappés eux-mêmes ?

On regarde tranquillement les afflictions quand elles sont éloignées ; on ne les peut souffrir quand elles sont proches ; on se fait une espèce de mérite et de courage, quand on n'en a qu'autant qu'on en veut avoir : on s'en fait des sujets de plainte et de murmure, quand on les trouve surabondantes, ou que leurs traits commencent à s'enfoncer dans un endroit où l'on est trop sensible.

On voudrait comme composer avec Dieu. Affligez-moi de maladies, mais donnez-moi du bien pour me soulager dans mes infirmités, dit cet homme : ôtez-moi mon bien, pourvu que vous me rendiez la santé, dit cet autre tourmenté de goutte, ou immobile par sa paralysie. La calomnie dont on flétrit ma réputation, ne me toucherait pas au point qu'elle me touche, si elle me venait de quelque ennemi que j'eusse choqué, dit cette femme : mais elle m'est insupportable, quand je me représente que c'est un ingrat et un perfide qui me l'a faite. Si j'avais perdu mon bien par le jeu ou par de folles dépenses, je me consolerais, mais après tous mes soins et toutes mes précautions, me voir ruiné, c'est ce que je ne puis souffrir.

Que vous êtes injustes et aveugles, s'écrie là-dessus saint Augustin (*In Psal.* CII) : injustes en voulant composer avec Dieu ; aveugles en ne voyant pas les grands avantages attachés aux afflictions de la vie, quand on les reçoit de bon cœur ! Rentrez en vous-mêmes, et ne rejetez pas les fléaux dont Dieu vous frappe, si vous ne voulez pas être privés de son héritage : *Noli repellere flagellum, si non vis repelli ab hœreditate.* La volonté de Dieu est votre loi, vous êtes dans l'état où il vous veut quand il vous afflige : l'exemple de Jésus-Christ est votre règle ; vous vous formez par là sur cet excellent modèle : votre gloire même et votre honneur sont attachés à cet état ; on vous promet de très-grandes récompenses. Troisième et dernière réflexion avec laquelle je finis.

TROISIÈME POINT.

Nous pouvons distinguer dans la religion chrétienne trois sortes de gloire ; celle des paroles, celle des actions, celle des souffrances. Les paroles peuvent être pleines de faste et les actions d'hypocrisie ; mais les souffrances acceptées avec résignation et amour, prouvent en même temps la sincérité de la langue et la générosité du cœur. Par les paroles on prêche la foi, par les actions on l'honore, par les souffrances on la soutient et on la défend. Prêcher la foi, c'est un talent que Dieu donne ; honorer la foi, c'est une grâce que Dieu fait ; souffrir pour la foi, c'est une gloire que Dieu procure.

Saint Paul semble n'être jaloux que de celle-ci. Parle-t-il de ses révélations ? il cache son nom, il ne veut pas dire que c'est lui : *Scio hominem raptum;* parle-t-il des persécutions qu'il a souffertes ? il n'en oublie aucune : il parle de ses prisons et de ses naufrages, il compte les plaies qu'il a reçues, *quarante coups moins un.* Voilà tout le sujet de sa gloire, il n'en cherche point d'autre : *Absit mihi gloriari.*

Mais, sans faire mention du disciple, quand est-ce que le Maître paraît plus glorieux ? est-ce lorsqu'il se transfigure sur le Thabor ? est-ce lorsqu'il est défiguré sur le Calvaire ? est-ce lorsqu'il est au milieu de deux prophètes, ou lorsqu'il est attaché à la croix entre deux scélérats ? Aimons-nous mieux le voir avec des habits blancs comme la neige, ou avec une robe toute teinte de son sang ? si nous avons de la peine à nous déterminer, considérons qu'il défend à ses disciples de parler de ce qu'ils ont vu sur le Thabor ; et qu'étant sur cette montagne, il ne s'entretient avec Moïse et Elie que de ce qu'il doit souffrir dans Jérusalem.

Voilà, messieurs, votre modèle : si vous êtes sensibles à quelque gloire, ce doit être à celle que vos afflictions vous procurent ; c'est une grande gloire d'avoir des richesses pour les distribuer aux pauvres ; mais c'en est une plus grande de devenir pauvre soi-même, après les avoir distribuées ; c'est une grande gloire de faire des miracles, mais c'en est encore une plus grande de souffrir des tourments ; c'est une grande gloire d'expliquer les vérités de la religion, mais c'en est encore une plus grande de les sceller de son sang ; c'est une grande gloire de recevoir les éloges des peuples pour sa vertu ; mais c'en est une plus grande de recevoir des outrages pour l'Evangile.

C'est une grande gloire de monter sur le trône pour établir la religion, mais c'en est une plus grande de vouloir plutôt en descendre, que de trahir ou d'abandonner ses intérêts. Dieu n'a pas besoin de nos succès pour établir la foi ; mais nous avons quelquefois besoin de nos disgrâces pour l'honorer. Nos travaux ne sont pas nécessaires à sa gloire, et nos douleurs le peuvent être à la sanctification de son nom. La vanité peut corrompre nos bonnes œuvres ; et l'humilité accompagne nos souffrances.

Ne nous glorifions donc pas de ce que nous faisons pour Dieu, mais estimons-nous bien honorés quand nous souffrons pour lui. Cherchons plutôt à porter sa croix, qu'à la planter ; le bien que nous ferions nous serait inutile, si nous en avions de la vanité, et le mal que nous endurons pourra nous être infructueux si nous en avons de la honte.

La croix de Jésus-Christ fait la gloire de l'homme juste ; mais autant que les rois sont

élevés au-dessus des hommes, autant cette croix, soufferte avec résignation et avec courage, leur procure une supériorité de gloire. Heureux ceux qui, honorés des humiliations de leur Dieu, les lui consacrent et lui disent avec un grand monarque : *C'est par le respect que j'ai eu pour les paroles qui sont sorties de votre bouche, que j'ai marché dans des voies bien dures* (*Psal.* XVI). Je pouvais m'épargner les persécutions que j'ai souffertes, mais j'ai bien voulu me les attirer, pour faire connaître à toute la terre que mes intérêts m'étaient moins chers que les vôtres.

Sire, ces voies si dures sont celles où vous marchez, plus dures même, selon le monde, que tout ce que nous pouvons en dire et en penser; mais aussi il vous en revient plus de gloire que si elles avaient été plus douces. Vous engagez la cause de Dieu dans la vôtre; sa parole, qui vous a rendu fidèle, vous console, ses promesses vous servent de gage; et si nous pleurons la prospérité du vice devant les créatures, nous honorons devant le Créateur le triomphe de votre foi.

Vous plaindre, sire? Les hommes doivent-ils avoir pitié d'un sort que les anges vous envient? gémir sur la justice persécutée? Les larmes des gens de bien interrompront-elles les cantiques des bienheureux? Dès qu'il s'agit de la gloire de Dieu, nous ne sommes plus inquiets sur la vôtre.

L'Eglise affligée pleure les maux qu'elle voit commettre, mais elle admire la constance de ceux qui les souffrent. Elle ne pleure pas une justice malheureuse qui est ici-bas sans récompense : elle sait qu'elle mérite d'être récompensée, parce qu'elle est malheureuse et tranquille. La terre y trouve de grandes leçons, et le ciel lui prépare une gloire sans fin. *Amen.*

SERMON XVIII,

POUR LE VENDREDI DE LA QUATRIÈME SEMAINE DE CARÊME.

Du silence de l'homme juste.

Joseph vir ejus cum esset justus.
Joseph, son mari, était un homme juste (*S. Matth.*, c. I).

Souffrez, messieurs, que je profite de l'occasion que la Providence me ménage aujourd'hui de pouvoir appuyer les vérités que je vous prêche par l'exemple d'un homme aussi grand qu'est saint Joseph. Si les lois n'ont jamais plus de force que lorsqu'on les confirme par de grands exemples, pouvais-je en trouver un plus édifiant et plus propre à appuyer la morale de l'Evangile, que celui de ce juste par excellence?

Le pilote pendant sa route s'arrête pour consulter le ciel et observer le mouvement des astres; pendant mon carême, j'interromps ma morale pour faire un panégyrique, et laissant, ce semble, la terre où le saint n'est plus, je ne regarde que le ciel où il règne. Mais puis-je le louer sans parler les vertus qui lui sont propres, et puis-je en parler sans condamner ceux qui tombent dans des péchés contraires?

Ce qui fait seulement ma peine, est de ne pas trouver ici certains avantages que les prédicateurs cherchent ordinairement dans les panégyriques. Pour confirmer la vérité de leur morale, ils ont recours tantôt aux miracles, tantôt aux souffrances, tantôt aux paroles des saints qu'ils ont à louer; et j'entreprends l'éloquence de saint Joseph, dont l'Ecriture ne rapporte ni miracle, ni martyre, ni même la moindre parole.

A quoi donc me vois-je réduit? à une circonstance qui eût pu d'abord me rebuter; mais qui, regardée par d'autres endroits, m'a paru en un sens encore plus favorable; je veux dire à vous entretenir du silence de Joseph. Il pouvait parler, et il ne dit mot; il pouvait révéler de grands mystères, et la volonté de Dieu était qu'il les tînt cachés. Mais je remarque dans ce silence certaines circonstances qui, lui étant singulières, sont très-propres à découvrir son vrai caractère, et même à nous instruire, puisque c'est le silence d'un homme juste : *Joseph vir ejus cum esset justus.*

Vous ne pouvez pas être tous aussi éclairés que les docteurs, aussi courageux que les martyrs, aussi favorisés de Dieu que les saints qui ont fait des miracles; mais je prétends que Joseph peut vous instruire autant par son silence, que les docteurs par leurs discours; je prétends qu'il a rendu par son silence un aussi grand service à Jésus-Christ, que les martyrs par leurs souffrances, et qu'il a fait même par son silence des choses plus incompréhensibles que les saints n'en ont fait par leurs miracles.

Quel silence en effet? Un silence de discrétion, un silence d'humilité, un silence de charité et de courage. Un silence de discrétion, pour conserver l'honneur de Marie; un silence d'humilité, pour cacher son propre pouvoir; un silence de charité et de courage, pour sauver la vie à Jésus. Un silence de discrétion dans la tentation la plus délicate, un silence d'humilité dans la plus grande élévation, un silence de charité et de courage dans les plus fâcheuses disgrâces; c'est là ce que j'appelle le silence d'un homme juste, et ce qui distingue Joseph des autres hommes : *Joseph vir ejus cum esset justus.*

Vierge sainte, vous avez tant de part à cet éloge, que j'espère beaucoup de votre médiation auprès de ce Dieu de miséricorde et de grâce que vous conçûtes quand un ange, etc. *Ave*

PREMIER POINT.

Dieu, dont l'infinie sagesse conduit chaque chose à ses fins, ayant voulu de toute éternité que son Verbe se fît homme, avait choisi la voie du mariage et ordonné qu'une vierge serait sa mère; à condition néanmoins qu'aucun commerce charnel n'eût part à une conception toute miraculeuse qui devait être le grand chef-d'œuvre de l'Esprit-Saint.

Qu'il en ait disposé de la sorte, soit pour tromper le démon, et lui cacher le mystère de l'incarnation, soit pour l'honneur de son Fils qui, quoique de la race de David selon la chair, ne devait avoir qu'un père adoptif selon l'esprit : un mystère si nouveau et si

incompréhensible était inconnu à Joseph qui avait pris Marie pour épouse.

Quel fut aussi son trouble quand il s'aperçut de sa grossesse sans qu'il l'eût connue? La jalousie, cette passion sombre et inquiète que les plus légères apparences irritent dans les autres, n'avait rien en lui, ce semble, que de raisonnable. Peut-on demeurer tranquille, lorsque, sûr de sa continence, on voit dans une épouse d'évidentes marques de celle qu'elle n'a pas gardée? Peut-on, quelque modéré qu'on soit d'ailleurs, ne pas changer son amour en haine, ne pas marquer par une morne tristesse de visage, par des démarches précipitées, par des soupirs redoublés avec véhémence, quel est son ressentiment?

Je ne demande pas ce que vous feriez pour lors, vous, dont l'humeur atrabilaire se forge des fantômes d'incontinence qui vous alarment et qui, du soupçon que vos femmes ne sont pas chastes, leur en faites souvent un gros crime. Je viens seulement vous dire ce qu'a fait Joseph en une occasion où toutes les apparences semblaient déposer contre l'innocence de Marie. Je ne vous demande pas quel parti vous prendriez dans des occasions si délicates où vous ne pourriez accuser vos femmes, sans que ces flétrissures retombassent sur vous et sur vos enfants. Je viens seulement vous apprendre ce à quoi se détermina Joseph, pour ne pas exposer brusquement l'honneur de la sienne, qui, quoique toujours vierge, ne paraissait pas l'être à ses yeux.

Si Marie n'était pas chaste, elle n'était pas digne de Joseph, et si elle l'était, quoique enceinte, Joseph n'était pas digne d'elle. Si elle avait perdu ce qu'elle devait conserver plus chèrement que sa vie, elle ne méritait pas d'avoir pour mari un homme qui ne pouvait souffrir le crime, et si elle était vierge, nonobstant sa grossesse, il y avait en elle quelque chose de divin, et Joseph ne méritait pas d'avoir en sa possession un si précieux dépôt. Demeurer avec une épouse qu'on n'a pas connue, et dont les apparences témoignent qu'elle s'est oubliée de son devoir, c'est à quoi la justice répugne; d'ailleurs, l'accuser et l'appeler au tribunal des hommes pour la faire punir, c'est à quoi la bonté ne peut se résoudre.

Joseph est sage, Joseph est juste : quel parti prendra-t-il donc? Celui que l'évangéliste nous marque, de ne la pas déshonorer publiquement, mais de se séparer secrètement d'elle; c'est-à-dire, comme l'explique saint Pierre Chrysologue, celui de se taire et de rendre Dieu seul témoin d'un chagrin que sa bonté et sa justice ne lui permettent pas d'en apprendre la cause aux hommes : *Dicit Deo totum, quia quod homini diceret non habebat* (*D. Petr. Chrysolog., serm.* 145).

Silence sage et discret, qui épargne la réputation du prochain, et qui, sans rien vouloir précipiter, se renferme dans les bornes de la bonté et de la justice. Si Marie n'est pas chaste, Joseph veut la quitter; si elle est chaste, Joseph demande à être détrompé : jusqu'à ce temps-là il ne dit mot.

Que n'accourez-vous, messagers célestes? Que ne vous hâtez-vous de délivrer un homme si juste d'un soupçon qui le jette en de si furieuses alarmes? Vous vîntes bien dire à Abraham et à Sara que Dieu leur donnerait un fils ; vous apportâtes bien à Manué la nouvelle de la naissance de Samson (*Judic.*, XIII); vous consolâtes bien Zacharie et Elisabeth, en leur apprenant que, nonobstant leur grand âge, un enfant mâle naîtrait de leur mariage. Que ne venez-vous tirer Joseph du furieux embarras où il se trouve? Que ne vous hâtez-vous de lui dire que le Dieu d'Isaac, de Samson, de Jean-Baptiste est venu, et que Marie son épouse le porte dans son chaste sein?

Prudence humaine, c'est ainsi que tu raisonnes, mais le Seigneur en voulait disposer autrement. Il fallait, disent les interprètes, mettre la vertu de cet homme juste à la plus délicate de toutes les épreuves, afin de lui donner tout le mérite qu'elle pouvait avoir : et comme on exerça la foi d'Abraham en voulant qu'il immolât son fils, afin qu'il crût contre toute espérance, il était à propos, selon les décrets éternels, qu'on laissât pendant quelque temps la justice de Joseph inquiète et embarrassée, afin qu'elle se soutînt avec plus de force et qu'elle parût avec plus d'éclat.

Il voyait Marie grosse, et il s'était formé une si haute idée de sa chasteté, qu'il ne pouvait croire qu'elle l'eût perdue : *Magis credebat castitati ejus quam ventri ejus;* et il eût plutôt cru qu'une femme pouvait concevoir sans aucun commerce charnel, qu'il ne se fût mis en tête qu'elle eût péché par la plus noire de toutes les infidélités (*D. Ambr., lib* II *in Lucam*).

Cependant des apparences trop sensibles s'opposaient à la bonne opinion qu'il avait de sa chaste compagne, et le ciel voulut le laisser dans cette accablante perplexité, pour donner plus de mérite à sa justice et à sa douceur : Mais il est temps de le tirer de son inquiétude: *Joseph, fils de David, ne craignez point de prendre avec vous Marie, votre épouse : car ce qui est né en elle a été formé par le Saint-Esprit* (*Matth.*, I). Ainsi lui parla l'ange du Seigneur, et il n'en fallut pas davantage pour calmer cet orage dont son esprit était agité.

Auparavant c'était un silence de discrétion, maintenant ce sera un silence de respect; auparavant il se taisait par sagesse, maintenant il se taira par vénération; auparavant il ne voulait dire à personne le sujet de son chagrin, maintenant il ne témoignera à personne la cause de sa joie; auparavant il se contentait de dire à Dieu seul ce qui lui faisait de la peine, maintenant il ne pense plus qu'à le remercier de la grâce dont il a daigné l'honorer; auparavant il concevait en lui-même le dessein de quitter son épouse, maintenant il veut jouir en paix de cet inestimable dépôt, en gardant dans sa maison une vierge devenue féconde, qu'il ne peut assez admirer; et c'est ce qu'il fera par un

silence qui sauvera la réputation de la mère et du fils.

Si Joseph ne s'était tu, qu'auraient dit les Juifs et pour qui aurait-elle passé dans leur esprit? jugeons-en par les choses qui sont arrivées dans la suite. Quoique Jésus-Christ eût chassé les démons des corps qu'ils possédaient, quoiqu'il eût guéri des malades sans nombre, ressuscité des morts, éclairé des aveugles, non-seulement ils ont eu l'insolence de lui reprocher la bassesse de sa condition, mais encore celle de lui faire un crime d'avoir pris la qualité de Fils de Dieu. Avec quel mépris, quelle fureur l'auraient-ils donc traité, si la virginité d'une épouse devenue mère n'avait eu pour asile la voie du mariage, et si ce mystère n'avait été comme scellé du sceau du plus sage de tous les silences?

Nous n'avons pu voir sans horreur le raffinement de la malignité judaïque employée par Caïphe. Les évangelistes nous diront dans la suite qu'il demanda à Jésus-Christ s'il était le Fils de Dieu, afin de le surprendre dans ses réponses. Ou bien il l'avouera, ou bien il le niera; s'il le nie, il n'y aura donc rien de divin dans sa mission; n'y ayant rien de divin, nous réfuterons aisément sa doctrine et nous empêcherons qu'on ne le suive. S'il l'avoue, c'est un blasphémateur qui, selon la loi, mérite d'être lapidé; et comme ce titre de Fils de Dieu enferme celui de roi, nous le déférerons au magistrat qui, jaloux de l'autorité romaine, le fera mourir.

Les Juifs n'auraient pas traité Marie plus favorablement. Eût-elle avoué qu'elle est cette vierge-mère prédite par Isaïe : Elle a blasphémé, se seraient-ils récriés, mettons nos habits en pièces et ordonnons qu'elle soit lapidée. Eût-elle dit qu'elle ne l'est pas, elle eût caché par un lâche mensonge l'une des vérités les plus importantes de notre religion, et s'étant rendue volontairement coupable devant Dieu, elle ne se serait pas justifiée devant les hommes.

Paraissez, Joseph, paraissez, homme juste, choisi de toute éternité pour ôter à cette nation perverse ce cruel plaisir de satisfaire sa passion. Paraissez pour conserver, en ne disant mot, l'honneur de Marie, et cachez par votre silence le mystère de l'incarnation, jusqu'à ce qu'il plaise au Seigneur de le révéler.

Représentez-vous, messieurs, ce nuage repandu sur le tabernacle de l'ancienne alliance, pendant que la majesté du Très-Haut le remplissait au dedans, comme étant l'idée que vous devez vous former du mystère de l'incarnation, où, s'il paraît au dehors quelque chose qui frappe les sens, il y a d'impénétrables et d'invisibles mystères qui s'opèrent au dedans.

La grossesse de Marie était connue, mais sa maternité virginale ne l'était pas encore. Les Juifs savaient son mariage, c'était une précaution nécessaire pour leur ôter tout sujet de la diffamer et de la perdre; mais ils ne savaient pas qu'elle eût conçu par l'opération du Saint-Esprit : c'était une vérité de foi qui ne devait se découvrir que dans la suite. Qui sera le dépositaire de ce secret? le plus juste et le plus sage de tous les hommes. La majesté du Seigneur travaille au dedans; mais le silence de Joseph est comme un nuage répandu sur ce tabernacle où repose un Dieu fait homme.

Qu'autour du lit de Salomon s'assemblent soixante des plus forts d'Israël pour le garder, un homme seul, un homme vierge, un homme qui n'a pour armes que sa foi, sa discrétion, sa justice, suffit pour garder ce lit virginal, cet auguste sein où le Fils du Très-Haut n'a point eu horreur de descendre. Que l'Epouse des Cantiques dise *qu'elle s'est reposée à l'ombre de celui qu'elle a désiré*, Marie, dans la maison et comme assise à l'ombre de Joseph, le dira avec plus de vérité. Jésus est pour Marie, Marie est pour Joseph, et Joseph, par son silence, est comme l'ombre de la mère et du fils.

Il y a des saints dont l'office est de parler, mais il y en a aussi dont le ministère est de se taire. Jean-Baptiste est choisi de Dieu pour annoncer la divinité et la mission de son Fils unique, et Joseph pour n'en rien dire; Jean-Baptiste *est la voix de celui qui crie dans le désert : Préparez le chemin du Seigneur, rendez ses sentiers droits; voilà l'Agneau de Dieu, voilà celui qui vient ôter les péchés du monde*, mais il suffit à Joseph de dire en lui-même : Voilà ce Dieu caché, ce Dieu sauveur, ce Fils unique du Père céleste, dont il faut que je taise les grandeurs.

Que le silence de cet homme juste est mystérieux! Mais j'appréhende fort qu'on n'en garde d'autres bien opposés au sien. Il y a un silence de crainte, un silence de complaisance, un silence de malignité et de médisance.

J'appelle un silence de crainte celui de ces hommes mous et lâches qui, lorsqu'il s'agit de défendre la cause de Dieu, d'arrêter les exécrations d'un blasphémateur ou les scandaleuses railleries d'un libertin, appréhendent de dire quelque chose de désobligeant qui leur attirerait de fâcheuses affaires, ou qui leur ferait perdre la protection de certaines gens qu'ils ont intérêt de se ménager; celui de ces confesseurs et de ces directeurs qui se taisent sur certains péchés que leurs pénitents leur découvrent, pour ne les pas éloigner de leurs tribunaux ni rendre leur direction odieuse.

J'appelle un silence de complaisance celui de cet indolent mari qui laisse sa femme dans un commerce suspect dont il ne peut ensuite corriger la galanterie; celui de cette mère qui feint de ne pas voir dans sa fille des privautés et des libertés qu'elle ne doit pas souffrir; celui de cet ami qui, pouvant donner de bons conseils à son ami, se tait, de peur qu'il ne rompe avec lui.

J'appelle un silence de malignité celui de tant de gens qui, ne disant rien, semblent approuver le mal qu'ils entendent dire de leur prochain. Loin de prendre le parti que prenait ce saint roi qui *poursuivait sans miséricorde ceux qui flétrissaient par d'injurieuses satires la réputation de leurs frères*.

ils se contentent de lever les yeux au ciel, de soupirer tendrement, ou de témoigner par une compatissante taciturnité qu'ils sont surpris des désordres dont on leur demande le secret. Mauvais silence, celui de Joseph vous condamnera.

Il a rendu par son silence justice à Marie, et vous violez cette justice par le vôtre. Ces divisions de famille que vous divulguez ou que vous êtes ravis d'entendre, tant de choses indifférentes que vous empoisonnez par votre mauvaise langue ou que vous souffrez que d'autres empoisonnent, ne sont-ce pas autant de prévarications contre la justice et la charité fraternelle?

Joseph n'a voulu faire à personne confidence de sa peine, pour épargner l'honneur de sa chère compagne; en est-il ainsi de vous? J'en dirais davantage, si je ne trouvais une nouvelle matière d'éloge dans une autre espèce de silence que j'ai appelé un silence d'humilité dans la plus grande élévation, où d'autres moins justes se seraient fait un honneur de parler.

SECONDE POINT.

Il y avait longtemps que la synagogue demandait un messie. *A force de crier elle n'avait plus qu'une voix rauque* et embarrassée; à force de pleurer *et de regarder le ciel, la lumière de ses yeux était presque éteinte.* Quand *viendra-t-il ce désiré de nations*, disait-elle dans son impatience? Il n'y avait pas encore beaucoup de temps à attendre : les prophéties allaient s'accomplir; cet homme presque imperceptible, dont le serviteur du prophète *n'avait vu que la trace, allait s'élever de la mer;* on commençait déjà à en distinguer *les vestiges.*

Toute la gloire des Juifs était d'avoir quelque part à cette auguste naissance; on en marquait la tribu, on en désignait le temps. Il est enfin arrivé ce temps heureux, les oracles des faux dieux se taisent, trois grands hommes, qu'on appelle rois, témoignent que le dessein de leur voyage est de venir adorer celui qui est né en Judée; Hérode, ce malin politique, en est troublé, aussi bien que toute la ville de Jésusalem. Il vient dans son propre pays, ce Dieu du ciel et de la terre, et il n'y est pas connu. Un homme qui savait tout ce mystère et qui pouvait s'en faire honneur, n'en dit mot; ce secret est à lui et à son épouse, l'un et l'autre gardent un profond silence.

Quelle gloire à Joseph, s'il avait dit : Je le connais, ce Messie, je l'ai dans ma maison, Marie que j'ai prise pour épouse, l'a mis au monde! Quelle gloire à cet Obédédon, s'il avait dit : C'est chez moi que repose l'arche de la nouvelle alliance, c'est préférablement à d'autres que la plus belle de toutes les épouses m'a été donnée d'en haut; c'est à mes soins que le Père céleste a confié ce qu'il a de plus cher, son Fils unique.

Un autre Joseph n'avait vu qu'en songe sa gerbe debout, pendant que celles de ses frères étaient contre terre comme pour lui faire hommage; il n'avait vu qu'en dormant le soleil, la lune et onze étoiles l'adorer. Par une indiscrète impatience, dont les suites ne pouvaient être que funestes, il découvrit ce qu'il devait taire. Ici tout le contraire arrive : Joseph, cet homme juste par excellence, a en sa possession celui que le ciel et la terre adorent, le souverain maître des anges et des hommes. Ce n'est pas un songe et une simple vision, tout y est réel; mais tout se passe dans le secret qu'on lui a confié, il n'en dit mot.

Quelle grandeur d'âme de se taire en cette occasion! Avoir chez soi un Dieu en dépôt, et le salut du monde, en quelque manière entre ses mains : être adopté pour Père par un Fils, dont les plus grands saints ne sont que les serviteurs inutiles; posséder en sa personne le fruit de la virginité incorruptible d'une épouse qui lui a apporté, comme pour dot de son mariage, le plus précieux de tous les dons, et néanmoins n'en dire mot : n'est-ce pas là un silence qui surpasse toutes nos louanges, et qui ne peut être mieux honoré que par le nôtre? Peut-on faire par une humilité plus sincère un plus grand sacrifice de sa gloire?

1. C'est une gloire qu'il trouve dans sa famille, et qui lui est comme domestique. Nous estimons heureux les mages qui ont adoré le divin Jésus, le vieillard Siméon qui l'a tenu entre ses bras, les apôtres qui l'ont écouté, Marthe qui l'a logé, le bien-aimé disciple qui a reposé sur son sein, Thomas Didime qui a mis ses doigts dans ses plaies : Joseph a tous ces avantages, il les a même en un degré plus éminent, et il n'en dit mot.

Les mages n'ont été que très-peu de temps à l'adorer; et l'adoration du divin Jésus a été pour Joseph une adoration perpétuelle. Siméon ne l'a porté qu'une fois entre ses bras, et pour l'avoir vu, il ne souhaitait plus que de mourir : Joseph l'a porté de Judée en Egypte, et d'Egypte en Judée. Les apôtres l'ont écouté pendant trois ans, et Joseph pendant plusieurs années. Quand il était chez Marthe, il y était comme dans une maison empruntée; et il est dans sa propre maison quand il est dans celle de Joseph. Le bien-aimé disciple n'a reposé qu'une fois sur le sein de son Maître : hé! combien de fois le Maître du ciel et de la terre s'est-il reposé sur celui de Joseph? Thomas Didime a mis ses doigts dans son côté; mais on lui a reproché son incrédulité : au lieu que la foi de Joseph a été immuable, et que son humilité exposée à la plus délicate tentation en a triomphé.

2. Ce en quoi son humilité me paraît grande et son silence admirable, c'est de n'avoir eu dans une si grande élévation aucun mouvement de vanité. Oh! qu'il est difficile et rare de n'en point avoir! Le premier ange dans sa gloire, le premier homme dans son innocence, se sont méconnus.

Le premier ange avait dit : *Je monterai, et je serai semblable au Très-Haut.* Joseph dit : Je descendrai, et par mon anéantissement je tâcherai de demeurer semblable au Fils du Très-Haut. Il s'est humilié, je m'hu

milierai ; il s'est tu, je me tairai. Il admirait, dit saint Chrysostome, le Dieu du ciel et de la terre né dans une pauvre étable, couché dans une vile crèche sur un peu de foin, et il n'osait le toucher (*D. Chrysost., hom. de Nativitate*). La méditation et la surprise étaient tout son partage ; et, ravi d'un bonheur qu'il n'avait jamais mérité, un humble silence le tenait dans un profond respect.

Ce n'était pas un silence de fierté comme celui de ces femmes qui se taisent quand on les loue sur leur beauté, comme celui de ces hommes quand on parle avec éloge de leur naissance, de leurs talents, de leur mérite personnel : peut-être croient-ils qu'on n'en dit pas assez. Ils voudraient plus d'encens : peut-être ces louanges grossières ne piquent-elles pas assez leur orgueil ; il leur en faut de plus fines.

Une modestie contrefaite, mêlée même quelquefois d'indignation, est le grand retranchement de l'amour-propre et de la plus délicate vanité. On feint de ne rien voir et de ne rien entendre : mais on a la curiosité de savoir ce qu'on a dit. On se taît, et on paraît fuir la gloire : mais ce n'est qu'une fuite d'artifice et de cérémonie.

Combien de gens détournent le discours de leurs louanges pour exciter l'envie de le poursuivre ? On croirait qu'ils l'écoutent comme une injure qu'on leur fait ; mais ils ne la pardonneront pas cette injure, à moins qu'on ne continue de la leur faire. Ils s'offensent, ce semble, qu'on leur donne des éloges : mais c'est parce qu'on n'a pas eu assez d'industrie à les composer, ou qu'on n'a pas témoigné assez de sincérité à les dire.

Combien de gens qui veulent faire paraître tout à la fois la gloire qu'ils méritent, et le refus qu'ils en font, et qui, ne laissant entrevoir qu'une partie de leur vertu, cachent l'autre, afin qu'on en croie davantage ? Nous ne voulons plus que quelques louanges de détour, qui semblent nous épargner, comme si nous étions véritablement humbles ; que ces flatteurs qui se plaignent de notre modestie, afin de la tenter plus finement, et en nous empoisonnant nous faire plaisir.

Déplorable illusion de l'orgueil humain ! vous n'entrâtes jamais dans l'esprit de Joseph. S'il se tut, ce fut par une humilité sincère. Loin de se repaître de vains applaudissements, il ne parla jamais de ce qui eût pu les lui attirer. Le Dieu qu'il pouvait sûrement imiter, il le connaissait par le meilleur endroit de ses humiliations. Le ciel a beau rompre le silence de la nuit par cette multitude d'esprits bienheureux qui annoncent sa naissance aux pasteurs, il garde inviolablement le sien.

Il laisse au Père éternel la gloire de dire au Verbe incarné : Vous êtes mon Fils ; à son égard il lui sacrifie volontiers celle où il a daigné l'élever. Qu'est-ce que le ciel pouvait faire de plus grand en faveur d'une créature, que de lui procurer cette élévation ? Mais aussi, par quel endroit la créature pouvait-elle mieux marquer sa gratitude, que par son silence ? Le ciel épuise sa gloire, et la terre son humilité.

Il s'est donc trouvé un homme mortel, qui a pu être appelé le Père de Jésus, et qui n'en a rien dit. Ce ne sont pas les saints docteurs qui lui donnent cet éloge : c'est le texte sacré, c'est Marie son épouse : *Nous vous cherchions votre père et moi ;* et cependant il y a déjà douze ans qu'il garde ce silence.

Le premier homme avait dit : *C'est la femme que vous m'avez donnée pour compagne qui m'a trompé :* mais Joseph peut dire : C'est cette Vierge que vous m'avez donnée pour épouse, qui pendant plusieurs années m'a montré l'exemple que je dois suivre : elle a gardé sur sa grandeur un profond silence ; j'en garderai de même un sur la mienne.

Marie n'a parlé que quatre fois. Elle a parlé à l'ange quand il la salua, à Elizabeth quand elle lui rendit visite, à son Fils quand elle l'eut trouvé dans le temple, aux noces de Cana quand elle lui représenta le besoin des conviés. Elle a parlé à l'ange pour donner son consentement à l'incarnation du Verbe, à Elizabeth pour lui témoigner sa joie de l'avoir conçu ; dans le temple pour faire connaître à son Fils sa douleur ; aux noces de Cana pour lui demander un miracle.

Joseph a aussi parlé quatre fois, ou plutôt il est parlé de lui quatre fois chez les évangélistes. Il en est parlé, quand l'ange lui dit de garder Marie son épouse, quand il fallut donner à son fils adoptif le nom de Jésus, quand il lui dit de prendre l'enfant et de le ramener ; quand il le présenta à Siméon, quand il le chercha dans le temple : mais j'admire partout un profond silence, silence de respect pour l'adorer, silence d'obéissance pour le sauver, silence de sacrifice pour le présenter, silence de douleur pour le chercher.

Ne vous lassez pas, messieurs, de toutes ces réflexions que je vous fais faire sur le surprenant silence de cet homme juste ; c'est là son vrai caractère : Je n'ai rien dit, et je ne dirai rien d'étranger à mon sujet, rien même que je n'aie tiré de nos livres saints.

Quand le Père éternel a choisi Joseph pour père adoptif de son Fils, c'était une dignité à laquelle tout autre homme pouvait être élevé, par un Dieu qui a paru avoir si peu d'égard pour les conditions, qu'il a voulu choisir un charpentier. Mais quand ce charpentier garde un profond silence, et qu'il ne fait confidence à personne de son élévation, avouez que c'est la marque d'une humilité héroïque, qui est l'un des plus grands prodiges de la grâce.

Les saints qui appréhendaient de perdre leur humilité en faisant des miracles, en fuyaient les occasions ; mais le miracle de Joseph était un miracle perpétuel, je veux dire son silence. Vous verrez son courage à sauver l'enfant de la persécution, à le tirer

de cette mer de sang où le cruel Hérode voulait le faire périr : mais vous ne lui entendrez point chanter de cantique, comme Moïse quand il eut fait passer la mer Rouge aux enfants d'Israël; ni comme Judith quand elle eut triomphé d'Holopherne, ni comme Zacharie quand on lui eut annoncé les grandeurs futures de Jean-Baptiste. Il se retranchera dans son silence, et l'on peut appliquer à cet homme si solitaire par son humilité cet endroit du prophète : qu'il s'asseyera et qu'il se taira, parce qu'il s'est élevé au-dessus de lui-même : *Sedebit solitarius, et tacebit, quia elevavit se super se.*

Que dites-vous à cela, esprits vains et fiers qui vous flattez de votre naissance, de votre fortune, de vos expéditions militaires, de votre crédit, de vos grands biens, comme si ces choses extérieures composaient tout votre être, ou comme si ce que vous avez, vous ne l'aviez pas reçu? Vous admirez le silence de cet homme juste; mais vous avez tout sujet de craindre qu'il ne vous confonde. J'avais à vous marquer encore une troisième espèce de silence, que j'ai appelé un silence de courage et de soumission; mais je me contenterai de vous en donner l'idée en peu de mots.

TROISIÈME POINT.

On n'a jamais douté que le silence ne soit une marque de discrétion et de sagesse; on sait même que nos livres saints le conseillent en beaucoup d'endroits, pour sauver l'humilité des piéges que le monde et le démon lui tendent : mais on a de la peine à croire qu'il puisse passer pour une preuve de courage et de force. On s'excite, par ses clameurs et par ses emportements, à résister à ses ennemis, et quand on se sent trop faible, on appelle à son secours ceux dont on attend quelque protection. Je l'eusse cru de la sorte, messieurs, si la conduite de Joseph ne m'avait désabusé.

La plus cruelle persécution s'éleva d'abord contre le divin Jésus. Un tyran, jaloux de sa domination, et résolu, à quelque prix que ce soit, de n'en pas déchoir, entreprit de faire mourir cet enfant nouvellement né, et afin d'exécuter plus sûrement ce dessein barbare, il donna ordre aux ministres de sa cruauté de tuer, sans en excepter un seul, tous les enfants qui seraient au-dessous de de l'âge de deux ans.

Prudence humaine d'un lâche politique, tu seras confondue : un homme sans armes, sans crédit, sans biens, conservera la vie à l'Enfant. Averti par une inspiration d'en haut du barbare dessein d'Hérode, il sortira de ses terres pour procurer à son Dieu, dans un royaume étranger, un asile qu'il ne trouverait pas dans sa patrie.

Qu'admirerai-je ici davantage, ou l'étrange état de l'enfant ou le courage et l'amour du père? Est-ce là, dirais-je, ce Dieu qui fait fuir devant soi les rois qu'il détrône, et qui fuit lui-même devant un usurpateur? ce Dieu qui tient entre ses mains les clefs de la vie et de la mort, et qui, pour conserver l'une et se garantir de l'autre, a besoin du faible secours d'un homme mortel?

Mais taisons-nous pour honorer le silence d'un homme qui quitte maison, meubles, parents pour sauver ce qu'il a de plus cher, et qu'il aime infiniment plus que sa propre vie : A qui pourrai-je le comparer.

Sera-ce à Abraham? Il en a eu la foi, le courage, la charité : mais je trouve entre l'un et l'autre de grandes différences. Un ange a été envoyé d'en haut pour arrêter le bras d'Abraham, et un ange a été destiné pour conduire les pas de Joseph. Abraham a voulu sacrifier Isaac : Joseph veut sauver Jésus pour le préparer à un autre sacrifice. Abraham consent que son fils meure : Joseph souhaite que Jésus vive; et obéissant aux ordres d'une providence dont il ne connaît pas le secret, il le sauve des mains d'Hérode, afin qu'il se livre lui-même entre celles de Pilate.

Le comparerai-je à Jacob? Ce patriarche emmena avec lui sa chère Rachel, pour lui épargner les brusques insultes de Laban; Joseph aura dans ses travaux et dans ses fatigues Marie pour compagne, afin que, par une tendre émulation de courage, ils délivrent du danger de la mort l'auguste objet de leur amitié conjugale. Ce patriarche vit le Seigneur appuyé sur le haut d'une échelle, par où des anges montaient et descendaient : et Joseph a été (pour m'expliquer avec l'abbé Rupert) le dernier échelon de cette mystérieuse échelle de Jacob, par où le Fils du Très-Haut est descendu du ciel en terre.

Le comparerai-je à David? Rien n'était plus à cœur à ce saint roi, que de trouver un lieu destiné à la construction du temple : *Je n'entrerai point*, disait il, *dans l'appartement de mon palais, je ne monterai point sur le lit où je dois coucher, je ne permettrai pas à mes paupières de se fermer, ni à ma tête de se reposer, que je n'aie trouvé un lieu propre au Seigneur, un tabernacle au Dieu de Jacob* (*Psal.* CXXXI). Louable empressement de ce pieux prince, mais à qui il n'a coûté ni voyage, ni embarras, ni fatigue, comme à Joseph, qui descendu de sa race, a voulu sacrifier son repos, sa liberté, sa vie pour chercher un asile au divin Jésus.

Quel courage! quel amour! quelle soumission! Un ange qui lui apparaît en songe lui dit *de prendre l'enfant et la mère et de fuir en Egypte.* Sans délibérer, sans hésiter, sans demander aucune raison d'une fuite si précipitée, il part n'ayant pour toute consolation que celle que lui donne une obéissance muette, et l'espérance de pouvoir être le sauveur de son Sauveur même.

Il ne ressembla pas à Loth, qui, averti de quitter Sodome, *à moins qu'il ne voulût périr dans le crime de la ville*, y serait demeuré, si des anges ne l'en avaient fait sortir. Il ne ressembla pas à Moïse, qui chargé des ordres de Dieu pour Pharaon, dit : *Qu'il envoya celui qu'il doit envoyer.* Joseph ne dit mot, il quitte sa maison, et, soumis à la disposition de la Providence qui le conduit, il mérite par ce silence de générosité et d'obéissance

ce bel éloge que l'Ecriture lui donne *d'homme juste: Joseph vir ejus erat justus.*

C'est à vous, messieurs, que cette parole de l'ange s'adresse encore aujourdhui, *Fuyez, sauvez l'Enfant.* Il y a si longtemps que les ministres du Seigneur vous l'ont dit: il y a si longtemps que le Seigneur lui-même vous en a fait connaître l'obligation, par ces bonnes pensées qu'il vous a inspirées, de vous séparer de ces mauvaises compagnies, de ces conversations dangereuses, de ces maisons infectées de peste, de ces occasions prochaines,où, par une trop fatale expérience, vous savez que de nouveaux Hérodes ont fait mourir dans vos âmes le divin Jésus qu'on vous avait avertis de sauver. Vous l'avez cent et cent fois promis; mais je crains fort que ces belles protestations n'aient eu aucun effet; je le répète encore et peut-être ne vous le dira-t-on plus: *Fuyez et sauvez l'Enfant.*

Fidèle et courageux Joseph qui l'avez tant aimé, demandez-lui pour nous cette grâce de fuite et d'éloignement de tout péché. Vous lui avez, par votre vigilance et vos soins, conservé une vie qui nous est si chère, et qu'il a bien voulu sacrifier pour notre salut, afin de se faire un peuple choisi qui lui fût agréable. Demandez-lui pour nous la grâce d'être de ce nombre, de le servir fidèlement en cette vie, de le conserver précieusement dans nos âmes, d'être tout à lui en ce monde et en l'autre. *Amen.*

SERMON XIX.

POUR LE CINQUIÈME DIMANCHE DU CARÊME.

De la médisance.

Responderunt ergo Judæi, et dixerunt ei : Nonne bene dicimus nos, quia Samaritanus es tu, et dæmonium habes?

Les Juifs lui répondirent : N'avons-nous pas raison de dire que vous êtes un Samaritain, et que vous êtes possédé du démon (*S. Jean, ch.* VIII)

Madame (1), c'était donc à de si sanglantes injures, à de si scandaleuses et de si atroces calomnies que devaient se terminer tant de miracles que Jésus-Christ avait opérés en faveur des Juifs; tant de bons avis qu'il leur avait donnés, tant de justes reproches qu'il venait de leur faire.

Au lieu d'une tendre reconnaissance pour ses bienfaits, d'une humble et respectueuse docilité à ses sages remontrances, ils l'appellent Samaritain et démoniaque; et, comme s'ils avaient sujet de se savoir bon gré de ces flétrissantes épithètes, ils se font un barbare plaisir d'avoir si bien parlé : *Nonne bene dicimus quia Samaritanus es tu, et dæmonium habes?*

Il est aisé de découvrir la criante injustice que ces Juifs font au Sauveur; mais celle que j'attaque aujourd'hui est bien plus difficile à démêler. Je ne viens pas condamner une insolente calomnie, son énormité est trop sensible, mais une médisance charitable et secrète. Je ne viens pas attaquer une détraction pleine de malignité et d'outrages, mais une médisance simple, et qui paraît sincère. Je ne viens pas vous donner de l'horreur de quelques injures que l'emportement et la fureur vomissent, mais d'une médisance sage, sérieuse, grave, qui ne se dément en rien.

Je viens vous dépeindre une médisance si artificieuse qu'on a de la peine à la connaître; si subtile qu'on ne peut presque la démêler; si agréable que très-peu de gens en sont troublés. Tel est le caractère de celle que j'attaque aujourd'hui, rien ne m'ayant paru plus important que de faire voir qu'il y a dans ce siècle corrompu, et principalement dans la cour des grands, des médisances qu'on ne condamne pas, qu'on ne connaît pas, dont au moins on ne veut pas se croire coupable.

On ne les condamne pas, il faut en faire voir la malignité; on ne les connaît pas, il faut en découvrir les artifices; on ne veut pas s'en croire coupable, il faut en combattre les excuses.

La médisance est un péché qu'on peut dire être tout à la fois odieux et agréable : voilà sa malignité; un péché qui règne partout, et qui cependant ne cherche qu'à se cacher et à se déguiser : voilà ses artifices; un péché qui porte avec soi son énormité, et qui cependant veut paraître léger et peu considérable : voilà ses excuses.

Esprit de mon Dieu, donnez-moi les lumières dont j'ai besoin pour inspirer à mes auditeurs une horreur éternelle d'un péché si commun, et qui damne tant de gens, sans presque qu'ils s'en aperçoivent; purifiez ma langue, j'en veux guérir une qui est bien envenimée; animez ma langue, j'en veux confondre une qui est bien enflammée : je vous en demande la grâce par... *Ave.*

PREMIER POINT.

Madame, quand on peut pénétrer dans le cœur de l'homme, et démêler ses différents ressorts qui donnent tout le mouvement à ses actions et à ses paroles, il est aisé de comprendre ce que j'ai dit d'abord : qu'il n'y a rien qui soit plus odieux, et en même temps plus agréable que la médisance. On aime naturellement la réputation, on hait donc naturellement ce qui la flétrit. La réputation d'autrui donne souvent une jalousie mortelle; on écoute donc avec une secrète joie ce qui peut en effacer ou en diminuer l'éclat : deux raisons qui, appuyées sur un même principe, font qu'on hait la médisance et qu'on l'aime.

J'en appelle ici, messieurs, de vous-mêmes à vous-mêmes; consultez là-dessus vos cœurs. Quand vous entendez médire de votre prochain, ne craignez-vous pas qu'on ne vous fasse la même injure que celle qu'on fait à celui dont on ravit l'honneur en votre présence? Mais, d'un autre côté, étant aussi avides que vous l'êtes de votre propre gloire, n'appréhendez-vous pas qu'un autre ne l'efface, en usurpant celle que vous voudriez avoir comme en propriété? Ainsi, quand un médisant la lui ravit, il semble que vous rentrez dans votre droit, et c'est en cela que la médisance vous donne du plaisir; mais comme il y a quelque apparence que celui

(1) La reine d'Angleterre

qui n'épargne pas les autres ne vous épargnera pas non plus, ne soyez pas surpris si le même vice qui, d'un côté, vous donne une secrète joie, vous en donne d'un autre une aversion mortelle.

Avouez-le de bonne foi. Ordinairement parlant, vous vous souciez peu que votre prochain perde sa réputation, lorsqu'elle n'est pas liée à la vôtre, mais vous avez en horreur celui qui la lui ravit, parce que vous appréhendez pour vous-mêmes sa mauvaise langue; et ces deux mouvements étant fondés sur un même principe, qui est l'orgueil, mal à propos tirez-vous quelque vanité de la haine que vous avez pour la médisance, puisque souvent cette haine n'est qu'un effet de votre vanité.

Si telle est la corruption de notre nature, la grâce nous inspire deux mouvements tout opposés : je veux dire, un mouvement de mépris et d'indifférence, quand la médisance nous attaque personnellement; un mouvement de haine et d'aversion quand elle blesse la réputation des autres.

Admirez David dans la loi écrite : Séméi a-t-il l'insolence de vomir contre sa sacrée personne d'atroces injures (II *Reg.*, XVI), il veut qu'on le laisse dire; mais entend-il de malins calomniateurs ou de secrets médisants, il emploie toute son autorité à les poursuivre : *Detrahentem secreto proximo suo hunc persequebar* (*Psal.* C.)

Admirez encore davantage Jésus-Christ, dont David n'était que la figure. On lui dit qu'il est possédé du démon, quoi de plus insolent? qu'il suit les superstitions et les erreurs sacriléges des Samaritains, quoi de plus ridicule et de plus absurde? Cependant il se contente de dire qu'*il n'est ni l'un ni l'autre*, qu'il n'y a même aucun d'eux qui puisse le convaincre du moindre péché.

Que nous aurions de sagesse si nous imitions de tels exemples! mais la nature l'emporte sur la grâce, et la passion sur le devoir. Nous ne pouvons souffrir la médisance quand elle nous attaque, et elle nous laisse dans l'âme un malin plaisir quand elle se déchaîne contre les autres; et, sur ce principe, j'ai dit qu'elle est agréable et odieuse tout ensemble. Examinons à part ces deux propositions qui, en beaucoup d'autres sujets, sembleraient contradictoires.

D'où vient qu'en certaines occasions rien n'est plus agréable que la médisance? C'est que dès que nous nous abandonnons à la corruption de notre nature, les louanges qu'on donne aux autres piquent d'une manière trop vive la bonne estime que nous avons de nous-mêmes, à moins que leurs qualités extraordinaires et leurs rares mérites ne les élèvent au-dessus de notre portée, et ne nous ôtent l'espérance d'y pouvoir atteindre. Nous croyons qu'on nous ravit la gloire qu'on leur donne, comme si elle était indivisible, et qu'elle ne pût se communiquer à plusieurs; nous voulons qu'elle soit toute à nous, comme si elle n'était faite que pour nous, comme si elle était de notre ressort, et qu'on ne pût la donner sans notre congé.

De là ces jalousies secrètes, ces malignes envies, ces contestations et ces aigreurs dans les personnes d'une même profession ou qui aspirent aux mêmes places; de là ces lâches perquisitions, cette curiosité meurtrière, cet attachement à ceux dont on connaît le génie satirique et mordant; de là cette secrète complaisance pour des compagnies qui ôtent ou qui diminuent le mérite du prochain. Il n'est pas, pour cet effet, nécessaire qu'un lâche adulateur nous donne des éloges; il semble que la gloire détachée par sa main et ravie à d'autres, ne fait que suivre son penchant pour revenir à nous; il semble qu'étant chez les étrangers, elle n'attend pas qu'on lui fasse violence pour reprendre son lieu natal.

Voilà ce qui la rend si agréable d'un côté; mais voici aussi ce qui la rend odieuse d'un autre : c'est qu'elle ne nous représente, dans un détracteur, que des passions basses et indignes d'un honnête homme : son envie sur la gloire du prochain, son injustice à la lui ravir, sa malignité à chercher des moyens capables de la dénigrer, son hypocrisie dans ses dissimulations et ses souplesses : caractères qui nous en donnent de l'horreur, quand ce péché nous attaque ou que nous avons quelque sujet de craindre d'en être à notre tour les victimes.

En effet, quoi de plus odieux, soit que nous considérions la médisance par rapport au principe qui la fait agir, soit que nous fassions attention sur les mesures et les précautions qu'elle prend. Qu'est-ce qui la fait agir? ce n'est pas l'utilité du prochain, c'est une cruelle démangeaison de se satisfaire; ce n'est pas le bien qu'on lui veut, c'est une maligne volubilité de langue qui ne peut ou plutôt qui ne veut pas se contraindre.

Le plaisir que les anciens prenaient dans les combats des gladiateurs a été condamné par les saints Pères, qui leur ont reproché que c'était une volupté barbare qui faisait horreur à la nature. Mais ceux qui médisent de leur prochain sont-ils moins cruels et lui font-ils moins de mal? Ils ne répandent pas son sang; ils ne lui font pas perdre la vie : mais son honneur qu'ils attaquent ne leur est-il pas aussi cher que le sang et la vie?

Ce plaisir de médire vient même d'un fond plus corrompu, et porte un plus noir caractère de malignité. Ces spectateurs, que les saints Pères avaient raison d'appeler inhumains, voyaient dans ces combats une image de la guerre où les uns attaquaient et où les autres se défendaient. Le succès incertain du combat les tenait en suspens; la victoire demeurait à celui qui avait plus de courage ou d'adresse, et l'on se faisait quelquefois une gloire d'épargner la vie des deux athlètes.

Il n'en est pas ainsi dans la médisance. On ne se contente pas de voir répandre le sang de son frère, on lui enlève soi-même l'honneur, que saint Chrysostome appelle le plus pur sang de l'homme. Malins détracteurs, vous êtes dans ce combat les lions, les tigres, les ours qui le déchirez; les scorpions, les serpents, les aspics qui le piquez et qui le mordez; encore, avec quelles armes? deman-

dez-le au roi-prophète, il vous dira que *c'est avec les dents de la médisance : Dentes eorum arma et sagittæ* ; que *votre mauvaise langue est l'épée* dont vous vous servez pour le percer : *Lingua eorum gladius acutus.*

Quelle espèce de combat? Qu'il est lâche! qu'il est odieux! Si on y remporte quelque victoire, ce n'est pas du côté du courage qu'elle penche, c'est du côté de la malice et de la perfidie qu'on y emploie. Attaquer un ennemi en un temps où il ne peut se défendre, vomir lâchement le venin de sa détraction dans une compagnie où l'on profite de son absence et du silence de ceux qui l'abandonnent, se faire, à la faveur du secret, une provision de détractions, quoi de plus indigne!

Jamais, au sentiment de saint Augustin, portrait ne fut plus ressemblant que celui que David nous a laissé d'un médisant : *Il va partout, il regarde, il cherche, il examine; rien n'échappe à son inquiète curiosité. S'il entre dans une assemblée, c'est pour y observer les manières brusques des uns, l'air trop familier des autres; pour écouter dans un froid silence ce que l'on fait et ce que l'on dit, à dessein de faire un amas confus de tous les mauvais endroits des gens, de découvrir les disgrâces qui leur sont arrivées, les mesures qu'ils ont mal prises, les injustices qu'ils ont ou faites, ou essuyées : Egrediebatur ut videret.*

Il se donne le cruel plaisir de s'informer des affaires des familles, des dissensions domestiques, des intrigues de négoce ou d'amitié. C'est un répertoire d'aventures, un registre vivant où l'on trouve les différends des femmes d'avec leurs maris, les infidélités des associés, les jalousies des parents et des voisins; c'est, pour m'expliquer avec saint Ephrem, un égout public qui se remplit des ordures de toute une ville, un vautour errant qui ne se repaît que de charognes : *Congregavit iniquitatem sibi* (*D. Ephrem., de Malo Linguæ*).

A-t-il fait cette découverte? elle lui pèse si fort au cœur qu'elle l'étoufferait, s'il ne s'en déchargeait. Il cherche de tout côté des oreilles qui la reçoivent; il en fait une pieuse confidence dont il demande le secret, soit pour irriter la folle démangeaison de savoir ce qu'il faudrait oublier, quand même on le saurait, soit pour avoir seul le plaisir de la distribuer : heureux, ce lui semble, s'il peut trouver de ces connaisseurs délicats qui savent grossir les objets pour deviner ou expliquer les dénouements d'une intrigue et se faire un mutuel épanchement de malice : *Egrediebantur foras et loquebantur in idipsum.*

D'ailleurs, à examiner les mesures et les précautions que prend un médisant, quoi de plus odieux et de plus lâche que de répandre en secret sa détraction et de l'abandonner en présence de ceux qu'elle déchire? de supprimer la gloire de la vertu et de se cacher pour la lui ôter? d'en être ébloui et inquiet quand on la regarde et de ne l'attaquer qu'en crainte?

Ce chien qui tremblait devant le lion et qui ne mettait son courage que dans sa fuite, réserve sa fierté, lorsque ce lion n'est plus en vie et qu'il peut mordre les restes de son cadavre : tel, qui n'eût osé regarder en face un homme de bien dont la vertu l'eût déconcerté, n'a de force que pour le déterrer et violer les lois du tombeau; tel, qui vient de paraître avec une hypocrite retenue devant ceux à qui il n'osait parler, à qui même il venait de faire d'humbles protestations d'estime, ne s'enhardit que lorsqu'il ne les voit plus, blâmant ce qu'il vient de louer et se condamnant lui-même pour faire trouver plus plausible un si prompt changement de langage.

Ne s'aperçoit-il pas qu'au jugement des gens d'honneur et de bon sens il passe pour un traître; que sa perfidie se découvre par son propre témoignage; que, ne pouvant souffrir plus longtemps ce poids de louanges qu'une présence incommode lui a arrachées, il appréhende qu'on ne croie qu'elles sont légitimement dues à ceux dont il a avantageusement parlé?

Il se soucie peu de s'ôter de la gloire pour les en priver. Il se jette avec une espèce de turbulente joie dans le précipice, pourvu qu'il puisse les y entraîner avec lui. O le lâche! ô l'infâme! comme il ne peut arriver à la vraie gloire que par le chemin de la vertu, il se venge à en médire; et comme il n'a, pour titre de son habileté, qu'un droit de censure qu'il usurpe, il ne se fait de réputation qu'autant qu'il en ôte aux autres. Faible fondement de la beauté que la laideur d'autrui! faible fondement de la vertu que les désordres et les péchés d'autrui!

Examinez les choses de près, vous verrez que c'est là le lâche caractère des médisants. Ils croient se mettre au-dessus de tous les défauts qu'ils censurent et passer pour gens de bien à cause qu'il y en a qui ne le sont pas. Quel fonds de mérite de n'en avoir que par larcin! de ressembler à ces voleurs qui ne vivent que de meurtres et de rapines! de n'avoir de gloire qu'autant qu'on en peut dérober, et de se rendre criminel du péculat de l'honneur en le ravissant sans autorité aux autres!

Mais, du moins, ont-ils la réputation de gens d'esprit. Que dites-vous, de gens d'esprit? Si on a reçu de Dieu cet esprit, c'est pour instruire et édifier ses frères; c'est pour leur rendre les services dont on est capable; c'est pour employer ses talents à ce qui peut contribuer au bon ordre et au repos public. Mais sacrifier cet esprit à des usages tout opposés, à mépriser les uns, à décrier et à supplanter les autres, est-ce à ces fins, ô mon Dieu, que vous leur avez donné de l'esprit?

Ils se flattent néanmoins d'être spirituels et sincères : spirituels, pour découvrir ce qu'il y a de plus caché dans le cœur; sincères, pour dire librement ce qu'ils pensent : spirituels, pour entrer dans le détail de ce qui se passe; sincères, pour ne rien déguiser.

Que ces lâches et ces fourbes sachent que

l'inclination d'un esprit bien fait *est de ne se pas réjouir de l'iniquité, mais de couvrir*, autant que sa conscience lui permet, *la multitude des péchés ;* d'interpréter favorablement ce qui est évoque, de sauver même, dans les choses qui paraissent mauvaises, l'intention de celui qui, par légèreté ou par ignorance, s'est oublié de son devoir; qu'ils sachent qu'il vaut mieux sacrifier à la charité les intérêts de la vérité par un judicieux silence, que de pécher contre la charité par des révélations indiscrètes.

Est-ce là l'esprit d'un médisant? Et par toutes ces circonstances saint Chrysostome n'a-t-il pas eu raison de dire qu'il suffit de le connaître pour en avoir de l'horreur? Cependant il est ordinairement bien reçu dans les compagnies; et dans la corruption du siècle où nous vivons, la médisance est un péché commun et universel. Mais s'il est si commun, on peut mieux, dites-vous, en connaître les artifices et les ruses; j'en doute fort, et je vais vous montrer qu'il n'est souvent rien de plus difficile que de découvrir et de démêler ses détours malins : ce sera le sujet de mon second point.

SECOND POINT.

Quand le roi-prophète a dit que *tous les hommes se sont détournés de la voie droite et qu'il n'y en a pas un seul qui fasse le bien*, on aurait assez de peine à comprendre sa pensée s'il n'ajoutait immédiatement après, que *leur gosier est un sépulcre ouvert*, que *leur langue ne sert qu'à tromper*, *et* qu'*ils ont sur leurs lèvres un venin d'aspic.*

Sans cette raison qu'il en rend on aurait pu dire que si l'idolâtrie était le grand péché du monde, le vrai Dieu était cependant connu dans la Judée; que s'il y avait des meurtriers, des voleurs, des impudiques, tous n'étaient pas de ce caractère; et que, si le nombre des méchants excédait de beaucoup celui des gens de bien, la dépravation n'était pas si générale qu'elle eût perverti tous les esprits et corrompu tous les cœurs.

Mais quand il a désigné en particulier les péchés de la langue (*Psal.* XIII), quand il a comparé la bouche des médisants à un sépulcre ouvert d'où il ne sort qu'un air pestilentiel de malice, on commence à entrer dans sa pensée et à comprendre que, parmi les péchés, la médisance est celui qui porte plus loin sa contagion et qui pervertit plus de gens : *Non est qui faciat bonum, non est usque ad unum : Sepulcrum patens est guttur eorum.*

Parcourez tous les différents crimes; où en trouverez-vous qui ait plus d'étendue et de perpétuité? L'avarice n'a pu encore gâter l'esprit de plusieurs communautés; il y a encore des âmes modestes et humbles que l'enflure de l'orgueil n'a pas corrompues; nous avons encore dans l'Eglise et dans les cloîtres des personnes de l'un et de l'autre sexe à qui les péchés de la chair font horreur : mais où est-ce que la médisance ne trouve point d'accès?

A Dieu ne plaise que je prenne de là occasion de blâmer ceux et celles dont je respecte la vertu; mais je puis dire hardiment, après saint Jérôme, qu'il est très-peu de gens qui renoncent à ce vice; très-peu qui, quoiqu'ils travaillent à mener une vie édifiante et irrépréhensible, ne censurent volontiers celle des autres : la démangeaison de parler mal d'autrui ou d'en entendre parler mal étant si grande, que ceux qui se sont corrigés des autres vices tombent dans celui-ci : *Tanta hujus mali libido mentes invasit, ut etiam qui procul ab aliis vitiis recesserunt, in illud tamen quasi in extremum diaboli laqueum incidant* (*D. Hier., vel D. Paulinus, epist. ad Celant.*).

De là vient que ce péché des mauvaises langues est comparé à ce qu'il y a de plus commun, de plus contagieux, de plus universel. L'auteur du livre de l'Ecclésiastique le compare à *un serpent qui mord* indifféremment tous ceux qu'il rencontre (*Eccli.*, I); saint Jacques à *un feu* qui, venant d'abord d'une petite étincelle, *consume et réduit en cendres des forêts entières* (*Jacob.*, III); saint Jean *à une faux volante et enflammée* (*Apoc.*, XIV) qui porte partout une désolation universelle; et enfin le Saint-Esprit demande : *Où est l'homme qui n'a point péché par sa langue* (*Eccli.*, XIV).

La médisance étant un péché si commun, qui ne croirait qu'elle ne se fît connaître en une infinité de manières? Mais ce que saint Chrysostome a remarqué n'est que trop vrai, qu'il n'y a rien de plus artificieux qu'elle, ni de plus difficile à démêler. Ce ne sont pas toujours des médisances grossières, de fougueux emportements, d'atroces injures. On a trouvé dans notre siècle tant d'artificieux détours, soit pour les rendre plus agréables par une prétendue droiture d'intention, soit pour les mieux insinuer par des manières honnêtes, soit pour les mieux déguiser par des ornements de langage, qu'on peut dire à une infinité de médisants de nos jours ce que disait autrefois le roi-prophète : *Votre bouche est féconde en malice, et votre langue a ménagé adroitement ses fourberies : Os tuum abundavit malitia, et lingua tua concinnavit dolos.*

Comme il est impossible de découvrir dans le détail tous les artifices dont les médisants se servent pour cacher leur péché, je me contente d'en distinguer deux sortes : des médisants plaintifs et des médisants taciturnes; ou, si vous voulez que je m'explique avec saint Bernard, des gens qui médisent par compassion, et d'autres qui médisent par silence. Si j'entre dans cette discussion, n'allez pas dire que ce détail ne peut servir qu'à apprendre à médire avec plus de méthode.

Le pilote qui vous conduit ne pourrait donc pas vous avertir où sont les écueils, de peur que votre fureur ne vous porte à aller y faire naufrage. Les plus habiles magistrats connaissent les différentes espèces d'injustices : se servent-ils de la connaissance qu'ils en ont pour les commettre? Les médecins savent et enseignent quelles sont les mauvaises plantes : est-ce pour les donner aux malades? On vous découvre les différentes

manières de médire du prochain : est-ce pour vous apprendre à vous en servir ? Entrons donc dans le détail des plus subtiles manières de médire.

La première est celle d'une médisance compatissante et charitable. On ne parle mal de son prochain qu'en le plaignant : de profonds soupirs précèdent une adroite médisance qui ne sort que lentement et avec gravité d'une bouche plaintive. Vous diriez que c'est un ami qui s'afflige du mal de son prochain, et non un ennemi rusé qui va le perdre. Un visage modeste, des yeux tristement élevés jouent agréablement la tragédie. Que de belles phrases, que de tendres manières de parler! On frotte doucement la plaie qu'on va découvrir, et en cachant avec une main tremblante l'instrument qui va faire l'incision, on plaint le malade qui la souffrira.

Quelquefois c'est une charitable manière de correction : mais quelle cruelle et détestable correction, qui ne se fait pas en particulier entre celui qui a péché, et celui qui reprend en secret, mais qui devient publique, et qui, bien loin de tendre à la guérison du malade, ne sert qu'à envenimer ses plaies?

Les saints Pères, pour nous dépeindre la malignité de la médisance, la comparent au larcin et au meurtre; mais celle-ci est pleine d'humanité et de compassion, ceux qui la mettent en usage employant la voix d'un agneau avant que de faire l'office d'un loup. Ils font passer leur médisance, ou pour un zèle de religion, ou pour un avis qu'ils donnent à ceux qui les écoutent, ou pour une marque de leur douleur : trois belles fonctions de la charité qui, tantôt reprend, tantôt conseille, tantôt s'afflige.

Comment se défier de telles gens? Ils sont même si adroits, qu'ils médisent dévotement de ceux ou de celles à qui ils sont obligés. Ils attendent que celui qui les écoute, charmé de leur honnêteté et de leur patience, les prévienne, qu'il blâme leur timidité et qu'il les enhardisse. Les traîtres qu'ils sont, ils n'ont garde de faire connaître leur ressentiment ; un mot finement glissé suffit. On les admire d'épargner celui dont ils ont sujet de se plaindre; ils se contentent de dire qu'il faut prier Dieu pour lui. Il y a de la médisance jusque dans leurs prières, et de la vengeance jusque dans leur pardon. Ils ont le secret de ruiner la réputation du prochain, en se faisant une espèce de devoir de l'épargner : *Molliti sunt sermones illius, et ipsi sunt jacula.*

Il n'est pas même nécessaire d'ouvrir la bouche pour médire : un silence composé rend ce cruel office. On se contente du plaisir du spectacle, sans entrer dans le combat : on donne à sa malignité toute la satisfaction qu'elle attend, en se procurant la joie de se modérer. En parlant à contre-temps, on ferait connaître mal à propos sa passion : il est de la prudence de se taire. On empêche la médisance de sortir et on l'arrête au passage.

Quel plus grand et plus dangereux raffinement de malice? comme s'il n'y avait que la charité et la modération chrétienne qui empêchassent de parler. Tel qui devait être ravi de dire ou d'entendre dire du bien de ses frères, semble le désavouer par un froid silence. Tel qui devrait fermer ses oreilles à de malignes détractions, paraît les autoriser par la licence que sa taciturnité leur donne. Tel qui, comme Job, devrait arracher la proie à celui qui, comme un loup carnassier, s'est jeté sur elle pour la dévorer, se fait un barbare plaisir de la lui laisser entre les dents.

De combien de détours se sert-on pour faire le mal qu'on veut faire, sans que l'on paraisse y avoir contribué? L'art de médire apprend à ceux qui excellent mille détestables règles qu'ils savent placer au gré de leurs passions et de leurs mauvais désirs.

Nous sommes dans un siècle où l'on a raffiné sur tout. On a trouvé de nouveaux principes de physique; de nouveaux systèmes pour les astres, de nouvelles inventions pour la mécanique. On a voulu changer jusqu'à la méthode d'étudier la philosophie ; on a poli l'éloquence et on l'a rendue plus naturelle. Ce siècle a raffiné sur tout : louons-en les recherches des beaux esprits ; mais blâmons ces raffinements de médisance qui ôtent la noirceur à ce péché, en lui donnant de nouveaux tours.

Admirons la charité des premiers chrétiens qui ont trouvé tant d'excellents moyens de faire du bien à leur prochain, en le cachant : mais détestons les cruelles manières de ces détracteurs, qui, sous prétexte d'amitié, cachent le mal qu'ils lui font : péché très-énorme par les raisons que je viens de dire; péché néanmoins qu'on veut croire très-léger par les prétextes dont on se sert et que je vais combattre dans ce qui me reste à dire sur ce sujet.

TROISIÈME POINT.

Quelque grande que soit l'horreur que la religion nous donne de la médisance, il est surprenant de voir de combien d'excuses on se sert pour n'en pas connaître l'énormité. On veut bien avouer en général que c'est un grand péché : mais quand on vient à descendre dans un certain détail où l'on peut se reconnaître soi-même, on ne prend pas pour soi le portrait qu'on en fait.

Il semble à un médisant qu'on grossit son péché, qu'on se sert à son égard d'une méthode assez semblable à celle qu'on emploie pour amplifier les défauts du prochain, qu'on parle de lui comme on parle des autres, et que, par une exagération de discours, on médit de la médisance même.

Il est donc à propos de lever ce bandeau fatal qui l'empêche de se connaître, de lui montrer la nullité de ses prétextes et de ses excuses, afin qu'il commence à se retrouver, et, qu'examinant toutes choses sans prévention, il se condamne. Voici à peu près de quelle manière il prétend se justifier, et les deux principaux prétextes qu'il apporte.

Premier prétexte. Ce qu'il dit, il le dit inconsidérément par une certaine volubilité de

langue ; il le dit souvent sans réflexion. Que l'on condamne ces vindicatifs qui prennent de loin leurs mesures pour intenter des procès injustes, ils voient la ruine future de leur prochain ; à son égard, il croit qu'il n'en est pas ainsi d'une parole qu'il a légèrement dite. Il n'attend pas son prochain par un dessein prémédité de lui faire violence, il ne lui suscite point de chicane pour le ruiner, il ne veut pas de gaîté de cœur et de sang froid empêcher sa fortune : il ne dit qu'une parole sans aucune intention de lui nuire ; il ne songe quelquefois qu'à plaire à une assemblée et à la divertir.

D'ailleurs (et c'est un second prétexte dont il se sert), ce qu'il a dit, il l'a dit en passant, et à cause qu'il a cru qu'on le savait. Quelquefois même, ce médisant ne s'attache pas à une seule personne, il médit indifféremment d'un chacun : nul n'est à l'abri de ses censures, de ses soupçons, de ses railleries. Qu'en pensez-vous, messieurs? Doit-on faire grâce à un tel homme? Ses excuses mêmes ne servent-elles pas à prouver que son péché, qui lui paraît si léger, est très-énorme, et d'une conséquence presque infinie (1)?

Première excuse. Il a plus tôt médit qu'il n'a pensé au mal qu'il allait faire. Quelle excuse? N'était-ce pas par là même qu'il devait y penser? La chose le méritait bien. Rien n'est si prompt que la langue : il n'en fallait pas davantage pour l'obliger à s'en défier. Il n'avait pas dessein de nuire à son prochain : cependant il ne lui a pas fait moins de mal que s'il en avait formé la résolution.

Ce qu'il a dit, il l'a dit sans émotion, d'un air recueilli et tranquille : c'est en cela même qu'il a fait à son frère une plus dangereuse plaie. Quand la passion éclate, la médisance ne produit pas toujours son effet, on en reconnaît le sujet et la cause : mais quand on se modère, on porte plus sûrement ses coups ; du moins on fait croire qu'il y a quelque chose de vraisemblable. C'est, dit saint Bernard, une peste qui se communique plus aisément et qui porte plus loin son air contagieux. C'est, dit saint Ephrem, une lèpre d'autant plus dangereuse, qu'elle ne montre au dehors aucun signe de sa malignité (*D. Bern.*, *serm.* 24 *in Cantica. et de triplic. custodia; D. Ephrem.*, *tom.* 1; *et D. Basil. in Regulis brevioribus*, 17). C'est, dit l'auteur du livre de l'Ecclésiastique, *un serpent qui mord dans le silence* (*Eccli.*, V), et contre lequel on prend d'autant moins de précaution qu'il se cache.

Seconde excuse. Il a dit la vérité ; mais toute vérité doit-elle être dite? Et l'un des bons offices que la charité rend au prochain ne consiste-t-il pas à épargner sa réputation? La justice même n'y est elle pas blessée par ce grand principe : qu'*il ne faut pas faire à autrui ce qu'on ne voudrait pas souffrir soi-même?* Si on révélait ce que le médisant a fait ou dit mal à propos, ne s'en plaindrait-il pas? C'est donc qu'il faut qu'il y ait pour lui une mesure différente de celle qui est pour les autres; c'est donc que l'honneur est moins cher à ses frères que le sien.

Mais, direz-vous, ce n'est pas une seule personne que ce médisant attaque : c'est un étourdi qui, par une démangeaison précipitée de parler, découvre les vices d'une infinité de gens. C'est donc à dire qu'il est moins coupable à cause qu'il fait plus de larcins et de meurtres, à cause qu'il sème plus de divisions, qu'il nourrit et qu'il entretient plus d'inimitiés et de haines dans les familles (*D. Bern.*, *serm.* 3 *de Dedicatione Ecclesiæ*). Qui pourrait assez expliquer quelles sont les funestes suites de ce crime?

Ce n'est d'abord qu'une parole légèrement échappée; mais elle a formé, dans ceux qui l'ont entendue, des sentiments désavantageux à l'honneur du prochain; ces sentiments, rapportés par d'autres, sont devenus des opinions, chacun y a mis du sien; le bruit s'en est répandu. A qui s'en prendre? quelquefois on n'en sait rien, souvent même ce qu'on a dit d'abord a changé de face ; malin détracteur, tu en es la cause.

Détestable péché, quels maux n'as-tu pas faits de tout temps, non-seulement parmi le petit peuple, mais encore dans les cours des grands? On n'a rien de plus cher que l'estime de son prince, on sacrifierait volontiers tout ce que l'on a pour se la conserver, on ne cherche qu'à le bien servir et à lui plaire. Mais quand par de sanglantes railleries, ou de noires médisances, on l'a prévenu contre un courtisan : à quoi lui sert-il de vivre? Sa consolation, sa joie, son trésor était d'avoir quelque part aux bonnes grâces de son roi: les lui ôte-t-on? être banni de son esprit, et de son cœur, c'est le plus triste et le plus désolant de tous les exils: il ne peut ni se défendre, ni parer le coup, ses services sont oubliés, on ne connaît plus son mérite.

Voilà ce que j'appellerais un grand malheur, si je parlais le langage du monde; mais l'Evangile m'apprend que si médire de son prochain c'est un crime énorme, c'est une vertu héroïque, et l'occasion d'un mérite solide, de recevoir avec patience les traits envenimés des détracteurs. On dit que la langue des chiens est médicinale ; mais on peut dire avec vérité que les calomnies les plus atroces portent avec elles leur remède, quand on les souffre dans un esprit chrétien.

Madame (1), si vous aviez eu moins de religion et de vertu, vous auriez eu moins d'ennemis. Depuis qu'on a chargé Jésus-Christ d'injures, les têtes mêmes couronnées ne sont pas à l'abri des calomnies les plus sanglantes. *Le serviteur n'est pas plus grand que son maître* (*Joan.*, XIII), a-t-il dit à ses chers disciples : *s'ils m'ont persécuté, ils vous persécuteront* (*Matth.*, X). *S'ils ont appelé Belzébuth le Père de famille, que ne diront-ils pas contre ses domestiques? Laissez-les dire, ce sont des aveugles et des conducteurs d'aveugles* (*Matth.*, XV).

Quel sujet, pour vous, madame, je ne dis

(1) Voyez les *Pensées choisies* de M. l'abbé Boileau sur la médisance, p. 284 et suiv.

(1) La reine d'Angleterre.

pas seulement de patience et de résignation, mais encore de consolation et de joie? Si le Seigneur demeure maintenant dans le silence, et s'il vous le fait garder, il saura prendre la défense de votre cause, quand il le jugera à propos (*D. Paulinus, epist.* 5, *n.* 7, *et* 38, *n.* 4). Celui qui est invincible combattra pour vous, l'iniquité se démentira; et Jésus-Christ vous ayant trouvée digne de souffrir pour lui, vous fera entrer dans sa gloire. *Amen.*

SERMON XX.

POUR LE LUNDI DE LA CINQUIÈME SEMAINE DU CARÊME.

De la sanctification des dimanches et des fêtes.

In novissimo die magno festivitatis, stabat Jesus, et clamabat dicens: Si quis sitit, veniat ad me, et bibat.

Le dernier jour de la fête, qui en était le grand jour, Jésus, se tenant debout, dit à haute voix: Si quelqu'un a soif, qu'il vienne à moi, et qu'il boive (*S. Jean, ch.* VII).

J'ai cru, messieurs, devoir faire un choix particulier de ces premières paroles de mon texte, pour vous entretenir d'une matière, qui, bien expliquée pourra, avec la grâce du Seigneur, produire de grands fruits. Plusieurs autres sujets s'étaient offerts à mon esprit; mais celui-ci m'a paru d'autant plus important qu'il renferme l'un de nos plus essentiels devoirs; je veux dire ce culte spécial que nous sommes obligés de rendre à Dieu aux jours de dimanche et de fête.

Dans l'ancienne loi il y en avait plusieurs outre le Sabbat. Il y avait la fête de Pâques, celle de la Pentecôte, celle des Trompettes, celle de l'Expiation, celle des Tabernacles, celle de l'Assemblée ou de la réunion. Elles avaient toutes été ordonnées aux Juifs, et il n'y en avait aucune qui n'eût son fondement et son mystère.

Dans la fête de Pâques ils renouvelaient la mémoire de leur sortie d'Egypte, et de ce fameux passage de la mer Rouge qui leur avait ouvert son sein pour faciliter leur liberté. Dans celle de la Pentecôte, ils remerciaient Dieu de ce que, cinquante jours après ce miracle opéré en leur faveur, il leur avait donné sa loi. La fête des Trompettes avait été instituée pour avertir le peuple de servir le Seigneur avec une ferveur toute nouvelle, dans l'année civile qui allait commencer. Celle de l'Expiation avait été établie pour expier les fautes du peuple, par le sacrifice de deux boucs, dont l'un était immolé pour le péché, et l'autre chassé dans le désert.

La fête des Tabernacles rappelait dans leur mémoire le temps auquel leurs pères demeuraient sous des tentes dans une vaste solitude; et enfin celle de l'Assemblée qui se célébrait après celle-ci, était comme la conclusion de toutes les autres, où l'on voyait un grand nombre de peuples qui, après avoir demeuré sous des tentes pendant sept jours, s'en retournaient chacun dans leur maison.

Quoique Jésus-Christ ne fût pas obligé à ce devoir de religion, il voulut bien néanmoins s'en acquitter, se mêlant avec le peuple dans cette grande assemblée et nous laissant par là, disent les Pères, un bel exemple sur lequel nous devons nous former, pour observer les lois qui nous sont prescrites, principalement celle qui regarde la sanctification des dimanches et des fêtes.

Toutes les années, tous les mois, toutes les semaines, tous les jours, toutes les heures appartiennent à Dieu; il n'est dans notre vie, aucun moment que nous ne soyons obligés de rapporter à sa gloire et à la sanctification de son nom. Mais vous savez que comme dans l'ancienne loi il s'était particulièrement consacré le sabbat et ces solennités dont je viens de parler, il s'est dans la nouvelle approprié les dimanches et les fêtes.

L'obligation y est précise; vous tous qui êtes élevés dans le sein de la véritable Eglise, vous le savez si bien que vous vous faites un devoir de religion de le dire: mais j'appréhende fort que vous ne rendiez pas à Dieu pendant ces saints temps le culte que vous lui devez, et qu'il attend de votre soumission aux commandements de cette Eglise.

Pour vous faire entrer dans son esprit, il est à propos de vous montrer deux choses qui feront autant de parties de ce discours. Quelle est son intention dans le commandement qu'elle vous impose de sanctifier les dimanches et les fêtes; c'est la première. Quelle injure vous lui faites, et en combien de manières vous offensez Dieu lorsque vous les profanez; c'est la seconde.

La sanctification des dimanches et des fêtes est l'une des plus belles preuves de l'excellence et de la sainteté de notre religion, vous le verrez dans mon premier point. La profanation que l'on fait des dimanches et des fêtes est l'un des plus grands scandales qui déshonorent notre religion, vous le verrez dans mon second point. Joignez vos prières aux miennes pour demander les grâces du Fils, par l'intercession de la Mère: *Ave*

PREMIER POINT.

Les choses sont bien changées, messieurs, et il faut vous en avertir d'abord, pour vous donner une juste idée de l'excellence et de la sainteté de la religion que nous professons. Ce ne sont plus les enfants d'Aaron et de Lévi qui font les fonctions comme héréditaires du sacré ministère; ce sont les ministres de la nouvelle alliance, qui, dégagés de la chair et du sang ont bien une autre vocation.

Ce n'est plus ce fameux temple de Salomon, que Dieu disait s'être choisi, pour y faire sa demeure: nos églises ont l'avantage de posséder véritablement le corps et le sang de son Fils unique. Nous n'offrons aucun sacrifice de boucs et d'agneaux: notre victime est bien d'un autre prix. Il ne faut plus, comme à la circoncision, répandre le sang des enfants: on les baptise dans celui de Jésus-Christ. Ce n'est plus une manne qui descendait du ciel dans le camp des Israélites: un pain infiniment plus précieux est devenu la nourriture des chrétiens. Ce n'est plus le sabbat des Juifs dont le Seigneur voulait qu'ils se souvinssent afin qu'ils le sanctifiassent: c'est le dimanche qui lui a succédé,

et que la résurrection de Jésus-Christ a rendu si célèbre dans toute l'Eglise.

Il ne mérite pas moins de piété et de respect; au contraire, il en demande par là davantage. C'est le plus saint et, pour ainsi dire, l'aîné de nos jours; c'est le premier hommage qu'on doit au Seigneur et la grande preuve de la religion que nous avons embrassée; encore quelle preuve? Application à ceci, je vous prie. C'est une preuve indispensable que Dieu exige de notre fidélité; c'est une preuve publique qu'il attend de nous pour l'édification de nos frères. Arrêtons-nous à ces deux circonstances, je n'avancerai rien d'étranger à mon sujet.

Je dis donc que la sanctification du dimanche est une preuve indispensable du culte que nous sommes obligés de rendre à Dieu. Tous les hommes lui appartienent; il y a cependant un homme qui est de son choix et qui, en matière de religion, est appelé l'homme de Dieu : *Homo Dei*, c'est le prêtre.

Tous les lieux du monde sont à lui; il y a cependant une maison de son choix et qu'il s'est consacrée, c'est le temple : *Domus Dei*. Toutes les actions de l'homme doivent lui être rapportées; il y en a cependant une particulière qu'il appelle son ouvrage : *Opus Dei*, c'est le sacrifice. Enfin, tous les jours sont de son domaine; cependant, il y a un jour de distinction et de préférence qu'il a béni : *Dies Domini*, c'est le dimanche.

Or, c'est là ce jour qu'il demande, pour recevoir des hommes le culte qu'ils lui doivent. C'est là ce jour qu'on peut regarder comme celui de l'établissement de la religion, qui les oblige de s'acquitter de ce devoir envers son infinie majesté; un jour qu'il se choisit parmi ceux de la semaine, afin qu'on l'honore, qu'on le serve, qu'on lui demande l'avénement de son royaume, la sanctification de son nom, l'accomplissement de sa sainte volonté.

Voudrions-nous en prendre un autre? Ce serait le servir non selon sa volonté, mais selon notre caprice. Il défend l'idolâtrie dans le premier article du Décalogue; il condamne dans le second ceux qui prennent en vain son saint nom; dans le troisième, il ordonne qu'on sanctifie le jour du sabbat, et c'est comme s'il disait : En défendant l'idolâtrie, je veux que vous ayez une religion; en défendant le parjure et le blasphème, je veux que vous craigniez de profaner cette religion, et quand je vous ordonne de sanctifier le sabbat, je demande une preuve de cette religion et de l'honneur que vous me rendez.

Saint Justin remarque sur ce sujet plusieurs choses. La première, que les fidèles, tant des villes que de la campagne, s'assemblaient le dimanche, qu'on lisait les écrits des apôtres et des prophètes et que cette lecture était suivie d'une exhortation qu'on entendait avec beaucoup de respect.

La seconde, que dans ces assemblées on faisait des prières et des actions de grâces avec toute la ferveur dont on était capable et qu'on distribuait ensuite à tous les assistants les dons consacrés.

La troisisième, que c'était aux jours de dimanche qu'on s'assemblait, parce que ç'a été en ce jour que Jésus-Christ, notre Sauveur est ressuscité des morts (*D. Justin., ep. ad Zen. et Set.*). Excellente preuve de la destination du dimanche aux exercices de la religion, dont ce Père, qui vivait vers le milieu du second siècle, a rendu un si beau témoignage.

Nous reconnaissons le Juif quand il sanctifie le sabbat; nous reconnaissons le chrétien quand il observe fidèlement le dimanche. Dieu demandait au Juif l'observation du sabbat, *comme un signe de son alliance avec lui*, et Dieu vous la demande comme une marque d'une alliance encore plus grande, dont il a daigné vous honorer.

Vous êtes chrétiens, dites-vous; mais quelle preuve prétendez-vous m'en donner? Vous avez été baptisés : mais voudriez-vous vous en tenir à une preuve si générale? Vous lisez l'Ecriture sainte : c'est une marque que vous étudiez votre religion, mais ce n'en est pas une que vous l'exerciez. Vous allez au sermon : c'est peut-être que vous êtes curieux, mais en êtes-vous plus dévots? Ces signes extérieurs m'édifient, mais ils ne me convainquent pas; je veux y en ajouter un moins équivoque : la sanctification du dimanche; commencez par là à me donner une preuve de votre religion.

Tout ce que vous pouvez faire d'ailleurs ne vous dispense pas de ce devoir. Faites tant de charités qu'il vous plaira, jeûnez, mortifiez-vous : vous ne ferez rien, si vous ne sanctifiez le dimanche, *c'est là le signe de votre alliance*. La prière marque que vous êtes humbles; l'aumône, que vous êtes charitables; le jeûne, que vous vous mortifiez; mais l'observation fidèle du jour du Seigneur est un signe qui fait connaître que vous êtes chrétiens. Vous pouvez aller à l'Eglise sans dévotion, au sermon par curiosité, aux hôpitaux par bienséance. Vous pouvez même observer extérieurement le dimanche; mais le sanctifier en effet c'est un signe de votre alliance : *Signum est inter me, et vos in generationibus vestris* (*Exod.*, XXXI).

Cette sanctification du dimanche est une preuve d'autant plus grande de la sainteté de votre religion, qu'elle en est une preuve publique. *Gardez mon sabbat*, dit Dieu, *afin que l'on sache que c'est moi qui vous sanctifie : Ut sciatis quia ego Deus qui sanctifico vos.*

Admirez l'union de ces deux choses. Il n'est point de sainteté qui ne vienne de Dieu; il en est l'auteur et le consommateur; mais, afin qu'elle passe jusqu'à vous, la sanctification du dimanche en est la condition et, pour ainsi parler, le canal. Cette sainteté vient de Dieu, comme de son premier principe; mais souvenez-vous qu'elle doit lui être rapportée comme à sa fin dernière. Or, pour la lui rapporter, il faut s'arrêter au moyen qu'il propose et à la preuve qu'il demande pour faire connaître, par des marques édifiantes, que vous l'honorez. En voici une : *Vous garderez mon sabbat, afin que*

vous sachiez et que vos frères sachent *que c'est moi qui vous sanctifie : Ut sciatis quia ego Deus qui sanctifico vos.*

Si Dieu ne vous demandait qu'un culte secret et particulier, il ne vous faudrait ni prêtre, ni église, ni sacrifice public; mais il veut que vous paraissiez au dehors tels que vous devez être au dedans; c'est-à-dire, de vrais fidèles et de vrais adorateurs. Pour cet effet, il vous donne un prêtre qui vous est propre, c'est votre pasteur; une église qui vous est propre, c'est votre paroisse; un sacrifice qui, quoique commun et universel, vous est propre, c'est celui de la sainte messe où vous assistez.

Faites dans les autres jours tant de dévotions particulières qu'il vous plaira, il veut une dévotion publique en la compagnie de vos frères, pour célébrer avec une édifiante piété le saint dimanche. Aux autres jours, adorez le Seigneur dans les endroits les plus retirés de votre maison, si vous jugez à propos de vous dérober à la vue des hommes; mais, aux jours de dimanche, venez dans sa maison lui rendre, dans l'assemblée des justes, le culte suprême que vous lui devez : *In concilio justorum et congregatione.*

Qu'eût-on dit, qu'eût-on pensé d'un Juif, si, quoiqu'il parût homme de bien, intègre, charitable, il ne s'était pas trouvé avec ses frères, en un jour de sabbat et en d'autres jours de fêtes, pour s'acquitter publiquement du culte qu'il était obligé de rendre à Dieu? Et que dirait-on de vous, si, sans aucun sujet légitime, vous vous sépariez de la troupe fidèle, sans venir les dimanches et les fêtes rendre vos devoirs au Seigneur?

Je dis les dimanches et les fêtes. Vous savez que l'Eglise, votre mère, vous ordonne d'entendre ces jours-là la sainte messe; mais en savez-vous la raison? C'est que le dimanche est la fête de Dieu le Père, *par la gloire duquel Jésus-Christ est ressuscité*, et qu'il a pris la place du sabbat des Juifs. C'est que les mystères sont les fêtes de Dieu le Fils, notre rédempteur, et qu'ils rappellent dans notre mémoire ce qu'il a fait et souffert pour nous. C'est que les fêtes des saints sont les fêtes du Saint-Esprit qui les a sanctifiés et que l'Eglise appelle un Esprit sanctificateur et vivifiant.

Si les Juifs, outre le sabbat, célébraient, comme je vous l'ai dit d'abord, plusieurs fêtes, afin de se souvenir des bienfaits du Dieu d'Israël, pourquoi, dans la loi nouvelle, qui doit avoir plus de sainteté et qui est chargée d'une plus grande reconnaissance que l'ancienne, ne célébrerions-nous pas les merveilles du Seigneur, en certains jours qui nous sont marqués et qui demandent ces exercices publics de notre religion? C'est là ce que le Seigneur souhaite de nous, afin que nous fassions connaître, par d'édifiantes marques de piété, que nous lui appartenons, et que c'est lui qui nous sanctifie : *Ego Dominus qui sanctifico eos.*

Oui, c'est lui qui sanctifie ce père et cette mère qui viennent avec leur famille lui rendre, dans son saint temple, les hommages qui lui sont dus. Après s'être acquitté pendant la semaine des œuvres de leur profession, ils lui offrent leurs prières, ils lui demandent sa bénédiction, ils lui témoignent qu'autant qu'il sera en leur pouvoir, ils annonceront la gloire de son nom à leurs frères et qu'ils chanteront ses louanges au milieu de l'Eglise.

Les autres jours ont été employés à des œuvres serviles, les dimanches et les fêtes le seront à celles de leur religion. La mère, semblable à Marthe, s'est occupée de son ménage afin de pourvoir aux besoins de sa famille; aux jours de dimanches et de fêtes elle viendra, comme Madeleine, recueillir dans un pieux silence les instructions de son divin Maître.

Bien différente de ces femmes qui n'ont aucun sentiment de piété, elle imite la sage conduite de celle de Tobie, qui, vivant de son petit travail dans une terre étrangère, disait qu'*elle ne s'était jamais mêlée avec ces joueuses et ces danseuses qui mesurent leurs pas au son d'un instrument* (*Tob.*, III). Elle se donne, pendant la semaine, beaucoup de peines qu'elle offre à Dieu dans un esprit de pénitence et, dans les jours qui sont consacrés à son service, elle se donne le repos nécessaire, non-seulement pour reprendre un peu de forces, mais pour tenir son esprit plus recueilli et plus attentif à l'importante affaire de son salut.

Pour ce qui est du père, il fait ce que faisait Tobie, dont l'Ecriture a dit : qu'*au lieu que tous les autres allaient adorer les veaux d'or que Jéroboam avait élevés en Israël, il était le seul qui, fuyant leur compagnie, allait à Jérusalem pour rendre ses hommages au Seigneur dans son temple* (*Tob.*, I). Il fait ce que faisait Joseph qui, occupé de son métier pendant les jours de travail, allait aux grandes solennités s'acquitter, avec les autres, des devoirs que sa religion lui imposait. Le dirai-je? il tâche de se former sur l'exemple du divin Jésus qui demeurait dans la maison de ce charpentier qu'on croyait son père, et qui, pour honorer son vrai père invisible, se mêlait avec le petit peuple dans les grandes solennités.

Oh! qu'il est beau! oh! qu'il est édifiant de voir des gens de tout état, de tout sexe, de tout âge, de toute condition, assidus aux exercices publics de la religion qu'ils ont embrassée!

Qu'il est beau, qu'il est édifiant de voir des princes donner aux peuples des marques de leur piété; des courtisans faire leur cour au Roi des rois, des magistrats reconnaître par des hommages publics le souverain juge de tous les hommes, des bourgeois, des marchands, des artisans, des chefs de famille se faire un plaisir et un devoir de donner, par leur assiduité au service divin, des preuves de leur catholicité! C'est ainsi que sera sanctifié, *c'est ainsi que sera béni l'homme qui craint le Seigneur : Ecce sic benedicetur homo qui timet Dominum.*

Il sera béni par les grâces que sa piété lui attirera ; il le sera même souvent par les ré-

compenses temporelles qu'il plaira à Dieu de lui accorder. Où en ai-je la preuve? chez Isaïe. *Si vous vous empêchez de marcher le jour du sabbat, si vous le regardez comme un jour destiné à me rendre l'hommage qui m'est dû, je vous donnerai pour vous nourrir l'héritage de Jacob :* n'en doutez point, *car c'est la bouche du Seigneur qui a parlé : Os enim Domini locutum est* (*Isa.*, LVIII).

Vous savez peut-être, messieurs, quel fut l'héritage de Jacob, et ce que Isaac, son père, lui dit en lui donnant sa bénédiction : *Vous aurez la rosée du ciel, et la graisse de la terre. La rosée du ciel*, voilà les grâces célestes ; *la graisse de la terre*, voilà les biens et les récompenses temporelles.

S'il y a des faveurs à accorder, ou des secrets à confier, c'est à ceux dont le prince reconnaît la bonne volonté, l'attachement, le zèle à le servir : le Roi des rois, infiniment plus magnifique, traiterait-il moins bien ses vrais adorateurs ? S'il dit *que ses yeux, que ses oreilles, que son cœur, s'ouvriront sur ceux qui viendront l'adorer et le prier dans son temple*, qui n'était qu'une figure des nôtres ; que ne réserve-t-il pas à des fidèles qui assistent avec piété à la célébration de nos mystères! n'est-ce pas sur eux que tombe la rosée du ciel : *De rore cœli erit benedictio tua?*

Je ne veux mal juger de personne ; mais je puis vous dire que j'estime infiniment un chrétien qui, aux jours de dimanche et de fête, sacrifie de bon cœur ses plaisirs, ses affaires même au soin qu'il a de passer saintement ces jours que le Seigneur s'est consacrés. Vous ne voyez guère de joueurs, de débauchés, de gens qui, comme dit saint Paul, *font un dieu de leur ventre :* vous ne voyez guère de femmes coquettes, curieuses de modes, de parures, de visites, d'intrigues, de spectacles, observer cette religieuse et édifiante exactitude au service divin ; aussi quelle est leur vie, et comment prétendent-ils que le Seigneur, dont ils méprisent ou profanent le culte, les bénisse?

Elever ses enfants dans la crainte de Dieu, leur apprendre par son exemple à le bien servir, avoir ses heures de prières, veiller sur ses domestiques, les former à la piété et à l'observance des lois de l'Eglise : c'est là, messieurs et mesdames, le vrai moyen de vous attirer les grâces et les bénédictions d'en haut, de recueillir même *la graisse de la terre*, que Dieu promet de donner de surcroît à ceux qui garderont exactement ses saintes ordonnances.

Si vous gardez mes jours de sabbat, si vous marchez selon mes préceptes, je vous donnerai les pluies propres à chaque saison. La terre produira des grains en abondance, et les arbres seront chargés de fruits. J'établirai ma paix dans vos terres, j'éloignerai de vous les bêtes qui pourraient vous nuire, et l'épée ne passera pas par votre pays. Ainsi parle Dieu dans le Lévitique (*ch.* XXVI), pour engager son peuple, par des raisons même d'intérêt, à observer avec une édifiante piété les jours qu'il s'était choisis.

Mais que dit-il à ceux qui les mépriseront ou qui les profaneront? *Si vous ne m'écoutez point, si vous dédaignez de suivre mes lois, si vous ne faites point ce que je vous dis, si vous rendez inutile le signe de mon alliance, voici la manière dont je vous traiterai : je vous punirai bientôt par la plaie de l'indigence ; vous sèmerez, mais vous sèmerez en vain, parce que vos ennemis dévoreront ce que vous aurez semé ; je ferai que le ciel sera pour vous un ciel de fer, et la terre, une terre d'airain ; tous vos travaux ne vous serviront de rien* (*Ibid.*).

Il n'est aucun siècle où les choses ne soient souvent arrivées telles que le Seigneur les les avait dites. On en a vu les effets, mais en a-t-on connu la cause ? Si on y faisait de sérieuses réflexions, on ne verrait pas de nos jours ce que les gens de bien ne peuvent voir sans gémir amèrement sur l'indévotion et l'impiété de tant de chrétiens qui ne sauvent pas même les apparences d'un nom si saint ; car si la sanctification des dimanches et des fêtes est l'une des plus belles preuves de la religion que nous professons, on peut dire que la profanation qu'on en fait en est un des plus grands scandales.

SECOND POINT.

Il y a, au sujet des dimanches et des fêtes, deux préceptes ; l'un de ne rien faire de ce que la loi défend ; l'autre de faire ce que la loi ordonne et de le faire dans l'esprit de la loi : et c'est par rapport à ces deux choses que vous allez voir la profanation qu'on en fait.

Qu'est-ce que la loi défend? des œuvres serviles, des œuvres mécaniques, qui occupant et assujettissant la créature la détournent de penser au Créateur, et de lui rendre le culte qu'elle lui doit. Ce sont là des jours qu'il a choisis pour sanctifier l'âme fidèle, lui procurer une douce liberté, et, comme il dit lui-même, un repos et *un sabbat délicieux*.

Là, le pieux Israélite délivré du joug de l'Egyptien, sous la domination duquel il portait la tuile et le mortier, commence à respirer en se voyant soulagé de cet humiliant fardeau. Ce qui pouvait le consoler dans son travail, était l'espérance qu'un jour viendrait où il offrirait au Seigneur ses sacrifices, et ce fut la grâce qu'il demanda par Moïse à Pharaon : *Laissez-nous aller, afin que nous sacrifiions au Dieu que nous adorons.*

Là, le vrai fidèle a, comme Elcana, ses jours réglés où il sort de sa maison pour adorer le Seigneur des armées en Silo, ou comme ces Israélites qui, tirés de la captivité de Babylone, avaient leurs heures pour chanter ses louanges. Là, il se réjouit de ce que la Providence lui donne le loisir et le repos nécessaires pour réparer certaines pertes insensibles que souffre la piété dans ces occupations tumultueuses qui, quoique légitimes, livrent une âme à de fâcheuses dissipations (*Hebr.*, II).

C'était ce que saint Augustin disait si bien à l'illustre veuve Proba. Comme les soins et les affaires de la vie nous jettent dans une

espèce de tiedeur et d'oubli de nos devoirs, nous avons des temps où nous rappelons notre cœur à lui-même, de peur que son ardeur perdant insensiblement quelque chose, elle ne vienne à s'éteindre tout à fait : *Ne quod tepescere cœperat, omnino frigescat et penitus extinguatur, nisi identidem inflammetur* (*D. Aug., ep. ad Prob.*, c. 9).

Là, se renouvelle un miracle assez semblable à celui de ce feu sacré, qui, en de fâcheux temps de servitude, ayant été caché dans un puits, et presque tout changé en une terre grasse et limoneuse, reprit son premier éclat lorsque le soleil, auparavant enveloppé de nuages, l'échauffa de ses rayons. Que deviendrait notre piété dans ces occupations terrestres, et ces œuvres serviles de la semaine, si la bonté de Dieu ne nous avait marqué des jours où, avec le secours de sa grâce, nous puissions la ranimer?

Mais si Dieu a choisi ces jours pour la sanctification des fidèles et l'honneur de la religion, il semble que le démon les cherche préférablement aux autres, pour les perdre et la déshonorer. Dieu s'est reposé de ses œuvres : et c'est en ces jours que Satan recommence les siennes. C'est par la sanctification des dimanches que Dieu forme ce nœud sacré de notre alliance avec lui : et c'est par leur profanation que cet ennemi de notre salut le rompt avec plus de scandale. Laissez-moi entrer dans un détail familier sur une matière si importante : peut-être vous fera-t-il de la peine, mais il vous fera mieux sentir l'infraction de vos devoirs. Quoi qu'il arrive, il ne sera pas inutile à ceux qui sont véritablement touchés du désir de leur salut.

Ce sont les œuvres serviles que la loi défend, et elle les défend sous les plus rigoureuses peines. Nous lisons, dans le livre des Nombres, qu'un homme pour avoir ramassé un peu de bois le jour du sabbat, fut condamné à être lapidé (*Num.*, XV).

Selon toutes les apparences, le péché ne paraissait pas assez grand pour être puni par un tel supplice; il n'est pas dit que ce fût du bois qu'il eût volé : il n'avait fait tort à personne; il n'avait pas employé une journée entière à le ramasser : une heure ou deux au plus lui suffisaient pour faire le fardeau qu'il devait porter. Il n'est pas dit non plus qu'il se fût fait une habitude de travailler en des jours de sabbat; peut-être était-ce la première fois que cette faute lui était arrivée. Elle parut même si légère, qu'on n'y fit pas d'abord beaucoup d'attention.

Les juges devant qui on mena ce malheureux, ne sachant s'ils le condamneraient ou s'ils le renverraient absous, ayant consulté le Seigneur, en reçurent cette réponse : *Faites mourir cet homme, qu'on le tire hors du camp, et qu'on le lapide : Morte moriatur homo ille, obruat eum lapidibus omnis turba extra castra.* Son travail n'a pas été long; n'importe, qu'on le fasse mourir : il n'a amassé de bois qu'autant qu'il a pu en charger ses épaules; n'importe, qu'on le fasse mourir : il a été rebelle à son Dieu, il s'est moqué de la défense qu'il lui avait faite; il est digne de mort : *Adversus Dominum suum rebellis fuit, præceptum illius fecit irritum.*

Si la sévérité de la justice de Dieu contre les profanateurs de la sainteté de nos dimanches se faisait sentir par d'aussi éclatants supplices, oh! qu'il y aurait d'hommes et de femmes, de maîtres et de maîtresses qui fourniraient de tristes exemples à la postérité! cependant leurs péchés sont souvent encore plus énormes; mais le malheur est que ces peines étant invisibles, on y fait si peu de réflexion, qu'on veut croire que ce ne sont pas des œuvres serviles, et que la bonté du Seigneur les excuse.

N'est-ce pas, par exemple, une œuvre servile que le jeu de hasard? mais se fait-on un scrupule de jouer aux jours de dimanches et de fêtes? N'en voit-on pas même beaucoup qui s'en font un métier pour vivre de leur bonheur ou de leur industrie? N'est-ce pas une œuvre servile que des voyages qu'on entreprend sans aucune autre nécessité, que celle de gagner ou de se divertir?

N'est-ce pas une œuvre servile que d'occuper des serviteurs et des servantes à des travaux qu'on leur réserve exprès dans ces saints jours, afin d'en tirer un service plus utile que n'est celui de les envoyer à la paroisse pour assister aux offices divins, ou aux instructions qui s'y font? c'est beaucoup si, dans les plus grandes solennités, on leur donne la liberté d'entendre une messe haute, et d'approcher des sacrements.

N'est-ce pas une œuvre servile que d'imposer des corvées à de pauvres ouvriers, à qui on rabat de leurs journées, ou que l'on congédie, à moins qu'ils ne donnent à leurs maîtres ce temps de piété qui est dû au Seigneur? s'ils travaillent chez vous en un jour de dimanche ou de fête, pour ne pas perdre votre pratique, pendant qu'ils devraient être à l'Eglise, croyez-vous que Dieu ne vous rendra pas coupables de ces œuvres serviles, où vous les engagez? lui qui ne veut pas même qu'on surcharge un animal qui est trop las, et qui a besoin de repos?

Procureurs, il ne vous est pas permis de faire signifier ces jours-là vos écritures; et il vous sera permis de les fabriquer, dans la seule vue du gain, et sans aucune nécessité pressante? Hommes d'affaires, vous n'ouvrez pas vos bureaux pour donner de l'argent; et il vous sera permis d'en recevoir à des conditions usuraires?

Gens de palais, une signification datée d'un jour de dimanche n'est pas bonne, au jugement des hommes; une composition de chicane fabriquée ce jour-là, sera-t-elle bonne à celui de Dieu?

Marchands, on vous défend d'ouvrir vos boutiques pour négocier; et Dieu souffrira que votre bouche soit ouverte à une longue et habituelle intempérance?

On ne pourra imprimer de bons livres, et vous vous donnerez la licence d'en lire de mauvais? il sera défendu de travailler à la vigne; et il sera permis de s'enivrer? On

n'osera labourer la terre : et il sera permis de danser, et d'entretenir de folles amours?

Le bruit des marteaux des forgerons me scandaliserait moins que les clameurs de ces débauchés, dont le vin a échauffé la tête. J'aimerais mieux voir des gens cultiver un jardin, que d'entendre chanter des airs dissolus. Les uns et les autres ne seraient pas sans péché; mais il n'y aurait pas la même énormité, dit saint Augustin.

Autrefois, on amassait pendant la semaine de quoi faire l'aumône le dimanche; et on amasse maintenant de quoi jouer, tenir table, se divertir. On portait autrefois une partie de son argent aux troncs de l'église : et maintenant on le porte, où? vous le savez mieux que moi. Autrefois, les premiers chrétiens se plaignaient que les jours de dimanches et de fêtes s'écoulaient trop vite pour rendre au Seigneur leurs devoirs : et maintenant on se plaint qu'ils sont trop courts pour satisfaire ses passions. La prière est bien ennuyeuse, la messe bien longue, l'office insupportable; si c'est pour honorer la religion que le palais est fermé, est-ce pour lui faire honneur que le théâtre est ouvert?

Je ne m'étonne pas si vous avez si peu d'attention au service divin, c'est que vous la réservez pour toute autre chose. Je ne m'étonne pas si la célébration de nos saints mystères vous est à charge, vous avez d'autre compagnie que celle de Dieu, d'autres engagements que ceux de votre religion. Puisque, pendant les autres jours, nous ne pouvons obtenir de vous une sage modération dans vos plaisirs, accordez-la nous du moins pour le saint dimanche.

Quand nous n'aurions gagné de vous que ces jours-là, nous aurions au moins fait quelque chose pour le respect que vous devez à votre souverain Juge, qui vous dit : *Souvenez-vous de sanctifier le sabbat*. Si nous sauvons les jours de nos mystères et de nos fêtes pour vous rassembler dans nos églises, nous garantirons du naufrage quelques débris, et du moins ceux qui se trouveront dans l'arche ne seront pas noyés. Voyez, messieurs et mesdames, à quelles fâcheuses extrémités vous nous réduisez : n'aurez-vous jamais pitié de vos pauvres âmes?

Dans le pillage des villes, un conquérant catholique s'écrie : *Sauvez les temples !* parmi tant de jours que vous profanez, épargnez les dimanches et les fêtes. Justifiez tant qu'il vous plaira les comédies et les spectacles, défendez leur cause contre les décisions des conciles et des Pères : épargnez au moins les dimanches et les fêtes. Je ne dis pas qu'en d'autres jours ces divertissements soient permis, je vous prie d'épargner au moins ceux-là : le Dieu que vous servez le mérite bien.

Car, remarquez, je vous prie, qu'il ne suffit pas pendant ces jours de s'abstenir de ce que la religion défend, il faut faire ce qu'elle ordonne : se contenterait-elle précisément que vous entendissiez la messe? serait-ce là sanctifier le dimanche.

Dans la primitive Eglise, il n'y avait aucun dimanche sans sacrifice, sans prédication, sans collecte, les premiers chrétiens y étaient exacts; l'autel, la chaire, le tronc, voilà l'antiquité et l'usage de nos pères. Aujourd'hui on se contente de l'autel; on ne veut ni chaire, ni tronc. On se contente d'assister au sacrifice, on ne veut ni entendre la voix de son pasteur, ni donner de son superflu aux pauvres.

Il faudrait, dit saint Chrysostome, qu'on eût au pied de son lit une croix, le livre des Evangiles et un petit tronc. Il faudrait tous les jours adorer cette croix, lire quelque chapitre de ces saints évangiles, mettre quelque chose dans ce tronc. Mais pour sanctifier dignement le dimanche, il faut non-seulement adorer cette croix, mais s'assembler pour offrir avec le prêtre Jésus crucifié : c'est ce qui se fait à la messe. Il faut non-seulement lire l'Evangile, mais entendre les sacrés ministres qui l'expliquent : c'est ce qui se fait au sermon. Il faut non-seulement épargner quelque chose pour les pauvres, mais leur faire l'aumône selon ses facultés : c'est en partie ce qui se fait à la collecte.

En vain venez-vous vous prosterner devant Jésus-Christ et assister à la messe, si vous ne voulez pas écouter ce qu'il vous dit et lui accorder ce qu'il vous demande. C'est comme si vous croyiez être un bon sujet quand vous avez rendu hommage au prince sans vouloir ni entendre ses ordres, ni payer le tribut que vous lui devez.

Pourquoi les œuvres serviles vous sont-elles défendues? Est-ce pour entretenir une indolente oisiveté, pour occuper votre esprit d'un ensorcellement de bagatelles, pour ouvrir votre cœur à mille engagements profanes, pour donner au plaisir ce qu'on ôte au travail? Déplorable illusion, si on le croyait de la sorte! Elles vous sont défendues à cause qu'elles vous détourneraient des exercices de votre religion, et qu'il faut du moins donner à Dieu un jour pendant la semaine; elles vous sont défendues, afin que, par leur interruption, rentrant en vous-mêmes, vous vous rendiez dignes de la qualité de chrétiens, et que vous aspiriez à la perfection de votre état : qualité qu'on ne peut remplir dignement, et perfection qu'on n'acquiert jamais mieux que lorsque l'âme, victorieuse de l'enchantement des plaisirs profanes, s'élève au-dessus d'elle-même par son dégagement du siècle et son attachement à Dieu, dit saint Ambroise (*De Cain et Abel.*, *lib.* II, *c.* 2).

Après cela, ne me demandez pas s'il n'est point permis de se divertir aux jours de dimanches et de fêtes. Je ne veux faire, sur toutes vos questions, ni le controversiste pour disputer, ni le casuiste pour résoudre; je me contente de vous répondre que ces jours sont institués pour vous occuper d'œuvres saintes.

Je ne vous dirai rien ni des jeux, ni des bals, ni des spectacles. Je m'arrêterai seulement à la décision générale que le Seigneur veut que vous sanctifiiez ces jours. Ne faut-il pas se réjouir? Je vous répondrai que ce n'est pas pour une joie profane qu'ils ont

été institués. Offense-t-on Dieu? Mais ne sont-ils établis qu'afin qu'on ne l'offense pas? Leur première institution n'est-elle pas qu'on le loue, qu'on le bénisse, qu'on lui demande sa grâce et la rémission des péchés qu'on a commis?

Après qu'on s'est acquitté de son devoir de chrétien, ne peut-on pas prendre des divertissements honnêtes? On le peut; mais je les suppose tels que vous dites : *Réjouissez-vous, je le répète, réjouissez-vous; mais que les hommes reconnaissent votre modération et qu'ils en soient édifiés* (*Philip.*, IV).

On peut se réjouir sans pécher; mais on ne peut impunément chercher ses joies préférablement à son devoir. Le joug de Jésus-Christ est doux et son fardeau léger; mais c'est un joug et un fardeau, c'est-à-dire, comme l'explique saint Augustin, lorsque vous le porterez; car si vous le jetez loin de vous, comment en sentirez-vous la douceur? Faites ce que le Seigneur vous ordonne, il vous accordera ce qu'il vous a promis. *Amen.*

SERMON XXI.

POUR LE MERCREDI DE LA CINQUIÈME SEMAINE DU CARÊME.

Du péché, des larmes et de l'amour de la femme pécheresse.

Vides hanc mulierem?
Voyez-vous cette femme? (*S. Luc*, *ch.* VII).

Quoique l'Eglise ne nous doive faire lire que demain l'évangile de cette femme qui y est appelée *pécheresse dans la ville*, j'ai remarqué dans son histoire des traits si singuliers, si édifiants, si instructifs, que j'ai cru à propos de prévenir ce temps pour vous en expliquer les circonstances.

C'est une femme dont la conduite est si surprenante que Jésus-Christ nous invite d'arrêter nos yeux sur elle. La voyez-vous? *Vides hanc mulierem?* Elle le vient trouver dans la maison d'un pharisien où il est à table : ne pouvait-elle pas choisir un temps et un lieu plus propre? Elle pleure amèrement : quel est le sujet de sa douleur? Elle répand de précieux parfums : pourquoi cette dépense apparemment inutile?

Jésus-Christ la reçoit : quelle douceur! Jésus-Christ lui pardonne : quelle indulgence! Il la loue : quelle bonté! Il prend plaisir à voir couler ses larmes, il écoute avec joie ses soupirs, il la congratule sur ses parfums, il la justifie sur sa hardiesse, et il assure que *partout où l'Evangile sera prêché, on se souviendra de ce qu'elle a fait.*

C'est une pécheresse, mais son exemple a converti bien des pécheurs. Elle paraît avec une espèce d'effronterie dans une maison où elle n'est pas attendue; mais elle a porté bien des chrétiens à vaincre une malheureuse honte. Elle pleure amèrement; mais elle a attiré les larmes de beaucoup de pénitents. Elle fait une dépense qu'on improuve; mais son exemple en a bien fait retrancher d'inutiles.

Elle ne dit mot, et elle instruit. Elle rompt un vase d'albâtre; beaucoup d'autres après elle ont brisé les instruments de leur luxe. Elle baise les pieds de Jésus-Christ; elle est cause qu'on a souvent embrassé sa croix. Elle les essuie de ses cheveux; plusieurs autres ont coupé ces ornements de leur vanité.

Elle pleure en public; combien en a-t-elle fait pleurer en secret? Elle gémit dans la salle d'un festin; combien a-t-elle fait pousser de gémissements et de soupirs dans des cellules et des oratoires au pied du crucifix? L'Eglise est arrosée des larmes des pénitents qu'elle lui a donnés; le ciel est rempli des conquêtes que son exemple a faites; l'enfer regrette les dépouilles qu'elle lui a enlevées.

Que dirons-nous d'elle? ce que l'Evangéliste nous en apprend : *qu'elle a péché*, *qu'elle a pleuré*, *qu'elle a beaucoup aimé.* Les péchés qu'elle a commis et qu'elle a détestés, la pénitence qu'elle en a faite et les larmes qu'elle a versées, le pardon qu'elle en a obtenu et que son grand amour lui a mérité, vont faire tout le partage de mon homélie. Dans l'explication de ces trois circonstances, je ne quitterai pas de vue cette femme si fameuse, dont je vous montrerai les différents caractères : dans l'application que vous en devez faire, par rapport aux différents états où vous pouvez vous trouver, ne vous perdez pas vous-mêmes de vue.

Adorable Sauveur, qui nous invitez de la regarder, ajoutez à un exemple si touchant l'onction de votre parole et le secours de votre grâce que nous vous demandons par, etc. *Ave*

PREMIER POINT.

Pour ne pas perdre de temps, je commence, messieurs, mon homélie par les premières paroles de l'évangile de ce jour, où saint Luc nous apprend que Jésus-Christ étant dans la maison d'un pharisien qui l'avait prié de manger chez lui, une femme pécheresse dans la ville y vint lorsqu'il était à table. On ne dit ni le péché, ni le nom même de cette femme; mais par cette épithète que nos livres saints lui donnent, on peut connaître d'abord ce qu'elle était : *Mulier in civitate peccatrix.*

C'était probablement une jeune créature dont la beauté et l'humeur agréable attiraient une foule d'adorateurs; un esprit vif, délicat, brillant, qu'une insinuante douceur faisait estimer davantage. Le monde, qu'elle charmait, tâcha de lui plaire : un enjouement naturel, un tour fin et adroit donnait aux premières personnes de la ville le désir de converser avec elle; et la facilité de ses manières, qui étaient toutes honnêtes, leur en faisait concevoir l'espérance.

Une curiosité d'abord innocente, la lecture peut-être de quelques histoires de galanterie, sans aucun mauvais dessein; la fuite de petites caresses, et cependant une secrète joie de les recevoir; des éloges refusés par mépris, écoutés avec indifférence, ensuite avec attention; un peu trop de confiance en sa vertu furent les premiers appas du vice.

De là le désir de plaire à ceux qui lui fai-

saient leur cour ; l'adresse de s'attirer une jeunesse volage qu'elle ne rebutait par une pudeur qui paraissait indignée qu'afin qu'une passion trop ardente ne lui fît pas perdre le respect ; de là le secret de faire de sa maison une école de galanterie où, quoique Jésus-Christ déclamât contre ces sortes de vices, elle trouvait beaucoup plus de disciples que lui, sa conversation ayant d'autres charmes que la morale de cet Homme-Dieu, ce qu'elle apprenait s'insinuant mieux dans les esprits, et se persuâdant bien plus vite que les leçons de retenue, de modestie, de chasteté, de renoncement que faisait ce divin Maître.

Ainsi, messieurs, commence-t-on à se perdre et à devenir, comme elle, non-seulement pécheresse, mais encore le péché de la ville (*Chrysolog., serm.* 93). Ce jeune homme, échappé à la sage vigilance de ses gouverneurs, oublie bientôt les salutaires avis qu'on lui a inspirés : il renvoie la science au collége, la dévotion au cloître ; les maîtres qui le gênent passent dans son esprit pour de fâcheux et d'importuns censeurs, et il regarde ceux qui mènent une vie réglée comme des hommes chagrins, sauvages, intraitables.

Chez lui une injure soufferte avec patience est une marque de lâcheté, une sanglante détraction passe pour une ingénieuse raillerie, une folle prodigalité pour une générosité d'âme, un flux de paroles dissolues pour un raffinement d'esprit, un scandaleux libertinage pour un honnête enjouement.

Je veux bien que cette femme, qu'on appelle *pécheresse,* n'ait pas déshonoré sa maison, ni flétri la dignité de sa naissance ; je veux bien (et c'est le sentiment de presque tous les Pères) qu'elle ne soit pas tombée dans ces péchés que l'Apôtre ne veut pas même que l'on nomme. Mais, sans en venir à ces excès de désordres, comme elle avait été élevée dans le beau monde, elle savait mieux engager ses insensés adorateurs; et peut-être, en ne s'attachant à aucun d'eux, voulait-elle se les conserver tous.

Enivrée de l'amour de sa personne, elle se faisait une espèce d'étude de l'inspirer aux autres ; et, quoiqu'elle n'en témoignât rien, elle n'était pas fâchée d'entendre qu'elle avait trop d'agréments pour ne se pas faire aimer. Appliquée à se procurer ce que demande la magnificence des ajustements, elle voulait l'emporter au-dessus de celles de son sexe, et ne souffrait qu'avec chagrin qu'elles eussent des parures ou plus riches ou mieux placées que les siennes. Il est vrai qu'elle avait une secrète horreur du vice ; mais, tranquille sur ce qui y conduit, elle se faisait un doux plaisir de l'inquiétude de toute une assemblée, et contente de sauver la chasteté du corps, elle ne pensait guère à ce qui fait perdre le virginité de l'âme : image trop naturelle de ce qui se passe de nos jours.

On veut se façonner et prendre le bel air du monde, c'est-à-dire qu'on veut oublier les leçons d'une éducation chrétienne. On veut se former l'esprit, c'est-à-dire qu'on veut gâter son cœur ; devenir hardi, c'est-à-dire impudent; galant, c'est-à-dire libertin et peu différent de l'athée.

On n'écoute presque plus la voix publique à laquelle toute personne sage doit prêter l'oreille. On aime mieux obéir à une vile créature à qui on sacrifie fortune, réputation, conscience ; les avis d'un ami sont les rêveries d'un dévot ou les inquiétudes d'un jaloux ; les remontrances des parents sont les censures d'une vieillesse incommode qui, dans la caducité de l'âge, ne peut souffrir les divertissements de la jeunesse. Heureux celui qui la passe, cette jeunesse, sans se perdre ; heureux celui qui échappe à tant de différents écueils ; heureux celui qui, flottant sur les eaux d'une mer fameuse par des naufrages sans nombre, se rend sourd aux chants assoupissants des syrènes, et qui, dans une école séductrice où l'on apprend de si funestes leçons, vient dès ses jeunes années à une maturité de jugement, qui souvent fait trop tard celle d'une infinité d'autres.

Pour vous, messieurs et mesdames, qui vous trouvez exposés à de si dangereuses tentations, regardez le précipice qui est à vos côtés, et pour n'y pas tomber, demandez au Seigneur qu'il détourne vos yeux, *pour ne pas voir cette vanité* lascive ; qu'il arrête vos pieds, pour ne pas courir après ces enchantements et ces folies. Profitez de ces bons intervalles que sa miséricorde vous envoie, afin que vous rentriez en vous-mêmes ; mettez tout en usage pour votre conversion : la mort de cette compagne ou de ce compagnon de plaisir, ce bruit du monde, ce dégoût, cette infidélité, et encore plus les redoutables jugements de Dieu.

Je prévois ce que vous me dites, que vous n'êtes pas dans cette espèce, que vous ne ressemblez pas à cette femme que l'Evangile appelle *pécheresse dans la ville?* Mais savez-vous jusqu'où va cette épithète ? Jugez-en par quelques traits qui vous feront connaître quel est votre état et le besoin que vous avez d'une grâce semblable à celle qu'elle a reçue.

J'appelle pécheurs et pécheresses dans la ville ces gens dont les maisons sont devenues si fameuses par ce concours d'hommes et de femmes oisives qui, s'assemblant pour se réjouir ou pour se ruiner les uns les autres, perdent leur temps à ces jeux où l'on ne compte pas moins sur la fourberie que sur le hasard, et où l'on ne cesse de jouer que pour commencer à médire. C'est là que se tient une académie (j'en dirais trop si je disais de débauche), d'oisiveté; c'est là où quelquefois, par d'indécentes privautés, les plus modérés s'enhardissent ; les plus sages ont bien de la peine à conserver cette modestie et cette pudeur que Tertullien appelle les asiles de la chasteté : *In civitate peccatrix.*

J'appelle *pécheresse dans la ville* cette créature qui, par un air composé, semble ne regarder personne et qui est ravie qu'on la regarde, qui affecte de se trouver dans de célèbres rendez-vous pour s'attirer les applaudissements de toute une compagnie, ou

qui, par la modestie de ses habits, veut qu'on lui pardonne l'effronterie de ses regards; cette créature qui court les bals, les assemblées, les ruelles, et quelquefois les églises et les sermons, pour trouver dans les yeux d'une jeunesse volage des signes qui répondent aux mouvements des siens : *In civitate peccatrix.*

Je la compare à cette pécheresse dans la ville ; mais plût à Dieu que, l'ayant imitée dans sa mauvaise vie, elle l'imitât dans la douleur qu'elle en eut ! L'Evangile ne nous dit rien de son péché ; mais toutes les marques d'une vraie douleur y sont exprimées par des traits si vifs, qu'il est impossible de ne les pas connaître.

Quoique ce qui paraît au dehors soit souvent très-équivoque, rien n'étant plus impénétrable que le cœur de l'homme, cependant il y a quelquefois certaines circonstances si extraordinaires qu'on peut en reconnaître la vraie disposition. Nous verrons bientôt cette pécheresse fondre en larmes : ne serait-ce pas le sang d'un cœur contrit ? s'exposer à de sanglantes railleries et à d'injurieux soupçons : une douleur feinte et apparente en viendrait-elle jusque-là ? Nous la verrons se tenir derrière un homme à qui elle ne dit mot, lui sacrifier ce qu'elle a de plus précieux, ses cheveux, ses plaisirs, sa réputation : en voilà beaucoup pour n'être que des signes équivoques d'une amertume intérieure, d'une componction et d'une douleur sincère de s'être oubliée de son devoir.

Pour les éloges de ses amants, essuyer les jugements téméraires de l'hôte d'une maison où l'on n'est ni invité, ni attendu ; pour les caresses d'une jeunesse volage, les injurieux soupçons de toute une assemblée; pour quelques présents reçus, rompre le vase de ses parfums : si ce n'est pas là être véritablement converti et détester ses péchés, que penserez-vous, messieurs et mesdames, de vos conversions, vous qui en faites incomparablement moins?

Elle ne savait pas que Jésus-Christ lui pardonnerait sitôt. Mais combien de fois, pour vous faire rentrer en vous-mêmes, vous a-t-on parlé de son infinie bonté et de sa facilité à remettre des péchés dont il a inspiré la douleur? Elle ne croyait pas qu'elle dût être si aimable, et vous devez en être convaincus. Il n'avait pas encore répandu pour elle son sang sur le Calvaire, et il l'a laissé sortir pour vous de son côté sur cette fameuse montagne. Nonobstant toutes ces raisons, détestez-vous vos péchés comme elle a détesté les siens ?

Vous dites que vous êtes marris d'avoir offensé Dieu ; mais songez-vous à lui, lors même que vous lui demandez pardon? à lui, dis-je, qui vous a donné l'être? à lui, sans lequel vous voudriez vivre, et avec lequel vous souhaitez de mourir? Un Dieu si aimable aurait pu vous punir dès le premier péché que vous avez commis, et il ne l'a pas fait; au contraire, il vous sollicite, il vous presse tous les jours de revenir à lui. Vous dites que vous êtes marris de l'avoir offensé; et cependant vous méditez de nouvelles chicanes, vous signez des billets usuraires , vous rappelez les injures qu'on vous a faites, pour vous en venger ; vous allez jouer, et plus longtemps que vous ne devez, et plus d'argent que vous ne pouvez.

Vous dites que vous êtes marris d'avoir offensé Dieu ; mais votre douleur est-elle, je ne dis pas aussi sensible, mais aussi sincère que celle d'avoir perdu votre fortune, de vous voir dans la disgrâce, d'être accablés d'infirmités ou de procès ? Dites, au contraire, que vous êtes marris de ne l'avoir pas autant offensé que vous le pouviez faire, de n'avoir pas plus amassé de biens, de n'avoir pas puni plus sévèrement les mauvais offices qu'on vous a rendus.

Hommes et femmes superbes, vous êtes fâchés de n'avoir pas eu des habits et un train assez magnifiques ; avares, de n'avoir pas fait de plus gros gains ; sensuels, de n'avoir pas assez satisfait votre intempérance et vos débauches. Ce ne sont pas là des pénitences, ce sont des mensonges; ce ne sont pas là des actes de contrition, ce sont des parjures. Vous êtes bien hardis, pour oser faire de telles protestations de douleur et de regret; bien hypocrites, pour les dire; bien aveugles, pour croire que Dieu en est content.

La pécheresse dans la ville n'a rien dit ; mais elle a véritablement détesté ses désordres, elle qui, dans tout le cours des Evangiles que nous lisons, est la seule qui soit venue au Fils de Dieu lui demander la guérison de son âme, et lui marquer la douleur qu'elle avait de ses péchés ; elle en a même fait une pénitence publique; ses larmes, dont elle a arrosé les pieds de Jésus-Christ, le font assez connaître : *Cœpit lacrymis rigare pedes ejus.*

SECOND POINT.

Parmi les différentes conversions que Jésus-Christ a opérées dans les trois années de sa vie publique, il n'y en a point qui fasse, ce semble, plus d'honneur à la créature, que celle de *la femme pécheresse*, quoique effectivement tout vienne d'une grâce prévenante et gratuite.

Dans les autres conversions, c'est la grâce qui va chercher le pécheur ; ici, l'on dirait que c'est la pécheresse qui va chercher la grâce ; comme si, en faveur des pénitents, dont elle est le modèle, cette grâce en voulait faire les honneurs au cœur humain.

Dans la conversion de Simon Pierre, Jésus le regarde; dans celle de Saul, Jésus le renverse. S'agit-il de convertir Mathieu? Jésus l'appelle ; Zachée? Jésus lui dit de descendre du sycomore où il est monté; la Samaritaine? Jésus l'attend sur les bords de la fontaine de Jacob. A l'égard de *la femme pécheresse*, ne croirait-on pas que saint Luc a voulu taire les avances que la divine miséricorde a faites pour la gagner ?

On ne dit pas que Jésus-Christ l'ait cherchée, comme la Samaritaine, c'est elle qui le cherche dans la salle du festin; il ne

la fait pas sortir du lieu de son commerce, comme Mathieu, c'est elle qui le va trouver chez Simon le pharisien; il ne lui dit pas, comme à Zachée : *Il faut que je loge aujourd'hui chez vous*, elle va au logis, où elle le trouve à table; il ne la renverse pas, comme Saul, c'est elle qui se prosterne à ses pieds; il ne la regarde pas, cemme Simon Pierre, pour la faire pleurer, elle pleure dès qu'elle arrive.

Dire par là qu'une grâce prévenante et toute gratuite n'a pas fait les premières avances, ce serait un horrible blasphème; mais on ne saurait trop admirer, avec saint Grégoire, la conduite qu'elle a tenue dans la conversion de cette pécheresse, et la fidélité avec laquelle cette femme a répondu à ces premières et charitables avances. Elle vient, Jésus-Christ la reçoit. Dirai-je qu'il la reçoit? dirai-je qu'il l'attire? Il faut mieux dire qu'il fait l'un et l'autre, qu'il l'attire intérieurement par sa miséricorde, et qu'extérieurement il la reçoit par sa douceur (*D. Gregorius, homilia* 13 *in Evang.*).

Tout me paraît mystérieux et instructif dans sa pénitence et dans ses larmes; j'y trouve une promptitude, une hardiesse, une générosité qui m'édifient. *Dès qu'elle sait que Jésus est dans la maison du pharisien, elle y accourt*, sans différer, sans hésiter, sans délibérer davantage : pénitence et larmes promptes. Dès qu'elle est dans cette maison, *elle pleure*, sans se mettre en peine de ce que l'on dira et de ce que l'on pensera d'elle : pénitence, larmes hardies et publiques. Elle ne se contente pas de pleurer, elle sacrifie à Jésus-Christ ce qu'elle a de plus précieux, *ses cheveux, ses baisers, ses parfums* : pénitence et larmes généreuses.

Qu'est-ce que faire pénitence? C'est connaître son péché et son Dieu; c'est connaître le mauvais état de son âme et son Sauveur; c'est quitter l'un, et se tourner vers l'autre sans délai; c'est pleurer son péché, et en chercher le pardon dans ses larmes.

Cette veuve de Naïm, dont le fils unique est mort, pleure dès qu'elle l'a perdu. Une femme qui vient d'apprendre que son mari est condamné à mort, ne perd point de temps : elle se hâte d'aller au palais du souverain; elle emploie le crédit de ceux qui l'approchent, elle l'attend avec impatience; dès qu'il paraît, elle se jette à ses pieds, elle implore sa clémence, elle demande grâce, elle tâche de le fléchir par ses larmes.

Dès que la femme pécheresse sait que Jésus est dans la maison du pharisien, elle y accourt; elle n'attend pas qu'il soit seul, qu'il soit ou en prières, ou dans le temple; elle se représente qu'en quelque endroit qu'il se trouve, c'est son *Jésus;* elle le craint comme son juge, elle l'adore comme son Dieu; mais aussi elle le considère comme son médecin, son père, son Sauveur.

Elle n'a rien à lui dire, car comment se justifierait-elle ? mais elle pleure, et ses larmes sont plutôt écoutées que ses paroles, dit saint Augustin (*Serm.* 226). Les taches et les ordures qu'elle s'est attirées par ses péchés lui font horreur; elle ne pense plus qu'à se laver, et à se baptiser par ses larmes, dit saint Cyprien (*D. Cypr., serm. de Cœna Domini*). Combien en avait-elle autrefois versées, ou de criminelles, ou d'inutiles ? Elle considère ce qu'elle a fait; et comme elle en a une vraie douleur, elle punit ses yeux de tant de regards qu'ils ont jetés mal à propos, résolue d'employer au service de Dieu dans sa pénitence, ce qui a contribué à l'offenser dans ses désordres, ajoute saint Grégoire, pape (*Homil.* 33 *in Evang.*).

Dans ce dessein, elle se hâte de s'acquitter de son devoir. Dès qu'elle sait que Jésus est dans la salle du festin, elle s'y rend : bien différente de vous, qui consultez, qui hésitez, qui délibérez, qui attendez que cette beauté soit éteinte, qu'un accident extraordinaire vous fasse prendre de plus fortes résolutions, que le monde ne vous plaise plus, ou, pour parler plus sincèrement, que vous ne plaisiez plus au monde.

Le quittez-vous ce monde? Souvent vous vous tournez en arrière, pour voir s'il ne vous regardera pas, et si la fortune ne voudrait point se réconcilier avec vous; souvent vous feignez de le quitter, afin que vous lui donniez plus d'envie de vous retenir; et quoiqu'il vous ait trompé plusieurs fois, comme Laban fit à Jacob, vous consentez à lui donner encore quelques années de service.

Des sentiment si pernicieux et si injustes, qui gâtent l'esprit et le cœur d'une infinité de gens, s'insinuent d'une manière encore plus fine dans l'âme des grands, sans presque qu'ils s'en aperçoivent : ils s'imaginent que Dieu doit avoir pour eux plus d'égards que pour le petit peuple, comme si des coups extraordinaires de sa miséricorde étaient des priviléges réservés à leur condition; ils se tranquillisent sur cet article, comme s'ils devaient être distingués du reste des hommes, et se reposant sur ce prétendu moment auquel Dieu les touchera, ils l'attendent jusqu'à la mort.

Ils se tâtent le cœur; et ce qui les console, est qu'ils se rendent cet imposant témoignage qu'ils aimeront plus Dieu que les autres, si une fois il les touche, et que, par la ferveur de leur dévotion (si jamais ils en ont), ils seront bientôt arrivés à une perfection éminente et exemplaire.

Ils voient bien que le péché qu'ils vont commettre les éloigne de Dieu; mais s'ils y succombent encore une fois, ils marcheront à plus grands pas dans les voies du Seigneur, dès qu'ils auront embrassé ce parti. Du moins, quoiqu'ils aient rejeté la grâce lorsqu'elle les sollicitait, ils se flattent secrètement qu'ils la feront revenir, sans prendre garde que Dieu tire ordinairement cette vengeance des pécheurs, que n'ayant pas voulu lui ouvrir la porte de leurs cœurs quand ils ont pu, ils ne le puissent plus quand ils voudront.

Bienheureuse pénitente (car vous voyant dans une disposition toute contraire, je ne vous appellerai plus *femme pécheresse*), bienheureuse pénitente, venez nous apprendre,

que se convertir et faire pénitence, ce n'est pas délibérer c'est résoudre comme vous, que ce n'est pas simplement promettre, c'est se hâter, comme vous, de s'acquitter de ce qu'on a promis. Venez nous apprendre que faire une vraie et sérieuse pénitence, c'est gémir comme *la colombe, veiller comme le passereau solitaire sur le toit*, pleurer, et quand on a été cause de quelque scandale, pleurer comme vous, en public, malgré la crainte panique des vains jugements des hommes.

Avez-vous pris garde, messieurs, qu'on ne compte les larmes de cette fameuse pénitente que du jour de sa conversion? *Cœpit, elle commença.* L'Evangile ne nous dit rien de ce qui s'était passé secrètement au dedans d'elle. Avant que de venir dans la salle du festin, n'avait-elle pas pleuré? Cependant l'Evangile ne parle que des larmes qu'elle a répandues après avoir pris la résolution de déclarer hautement devant toute la ville ce qui se passait dans le fond de son âme.

Il ne s'agissait pas seulement de dire à Dieu : *Seigneur, mon gémissement ne vous est pas inconnu*, vous savez ce que vous avez opéré vous-même au dedans de moi; il s'agissait de rompre pour une bonne fois avec le monde, et de se déclarer par quelque coup d'éclat. Que certains lâches disciples de Jésus-Christ n'osent parler de lui par la crainte qu'ils ont des Juifs; qu'ils ne disent que tout bas : c'est le Messie; qu'une terreur indiscrète étouffe les sentiments qu'ils ont de sa divinité; il n'en est pas ainsi de cette illustre et hardie pénitente.

Elle n'ignorait pas ce que le siècle malin pouvait dire, principalement dans ces repas où les railleries semblent permises. Elle savait quel est le goût dépravé de ce siècle qui accuse d'une sordide épargne le retranchement des choses superflues, qui se déchaîne impitoyablement contre tout ce qui a un air de réforme, qui attribue à un épuisement d'argent, le soin que l'on prend de ne plus faire de folles dissipations, et à une modestie forcée ce qui vient d'une douleur sincère de n'en avoir pas assez eu.

Elle savait même qu'on rappellerait, avec une maligne joie, ses désordres passés, qu'on murmurerait terriblement, qu'on la montrerait au doigt, qu'on se divertirait de ses soupirs et de ses larmes, mais elle voulut se faire un front d'airain à l'épreuve des plus injurieuses satires. Un excès de ferveur l'enleva tout d'un coup : voyez-vous son visage baigné de larmes? n'ayant honte que de ses péchés, se tenant derrière son Sauveur par le respect qu'elle lui porte et la confusion qu'elle a de sa mauvaise vie?

Elle n'ose lever les yeux au ciel, non plus que le publicain; elle ne demande pas, non plus que le centenier, que Jésus-Christ vienne dans sa maison. Elle fait connaître, comme la Samaritaine, et cependant sans rien dire, *qu'elle a trouvé le Messie;* et quand je la vois, chez Simon le pharisien, au bas de la table du festin où le Fils de Dieu est assis, il me semble qu'elle veut ramasser les miettes comme la Chananéenne.

Après cela, venez nous dire que vous n'aimez pas ces conversions qui font tant de bruit; que vous ne voulez donner à rire à personne; que si vous rompez avec tels et tels, on jugera qu'il y avait du mal. Je ne vous défends pas de prendre de sages mesures pour mettre à couvert votre réputation; mais je puis dire qu'il y a dans cet auditoire bien des gens qui, à moins qu'ils ne se fassent violence par quelque rupture d'éclat, ne se convertiront jamais comme ils seraient obligés de se convertir.

Vous appréhendez que le monde ne se divertisse de votre changement; mais avez-vous appréhendé de lui être une pierre d'achoppement et de scandale? Profitez de cette crainte, vous dirai-je, et montrez-vous si hardis que, même au jugement du monde, vous ne puissiez plus honnêtement reculer. Qu'on vous voie quitter ces parures immodestes, et faites que, prenant l'étendard de la pudeur chrétienne, on sache, dans le camp de Babylone, votre désertion. Mettez-vous en état d'avoir honte de retourner en arrière, et par un divorce éternel avec les objets de vos passions, faites-vous une heureuse nécessité de votre salut.

L'Evangile vous en montre un exemple, contre lequel vous n'avez aucune réponse raisonnable à opposer. Voyez-vous cette femme? *Vides hanc mulierem?* Ne la perdez pas de vue, elle vous instruira, ou elle vous confondra. Dès qu'elle a été dans la salle de Simon le pharisien, elle a commencé à arroser de ses larmes les pieds de Jésus-Christ: *Cœpit lacrymis suis rigare pedes ejus.* Ne laissons échapper aucune de ces paroles, sans y faire quelques réflexions.

Cœpit ; Elle a commencé à pleurer; a-t-on dit qu'elle ait cessé? Oh ! que ses larmes ont été agréables au Dieu qui les voyait couler! Il n'y a pas longtemps qu'il disait à la veuve de Naïm : *Ne pleurez pas.* Il dira bientôt aux filles de Jérusalem : *Ne pleurez pas sur moi :* mais ici son silence approuve et justifie les larmes qu'il voit répandre. Ce ne sont pas des larmes de tristesse, comme celles d'Ezéchias, encore moins des larmes d'indignation et de dépit, comme celles d'Esaü; encore moins des larmes d'impureté, comme celles de ces femmes *qui pleuraient Adonis;* tout y est chaste, tout y est édifiant et saint.

Lacrymis suis rigare pedes ejus. Vous avez pleuré, messieurs et mesdames; mais vos larmes sont-elles tombées sur les pieds de Jésus-Christ? Elles ne sont peut-être pas sorties de dessus votre visage; vous avez pleuré pour vous, et non pas pour Dieu : c'est l'amour-propre qui vous a fait pleurer; c'est le dépit, le désespoir, la passion; que sais-je?

Rigare. Il faut que les larmes de cette pénitente aient coulé avec abondance, pour en arroser les pieds de Jésus-Christ. Mais à l'égard des vôtres, un moment les a vues naître, un moment après elles ont disparu; quelque triste réflexion vous a fait gémir,

d'autres plus douces et plus consolantes vous ont rassurés.

Pedes ejus. Selon les saints Pères, les pieds de Jésus-Christ sont les pauvres. Avez-vous donné l'aumône? était-ce des cheveux de votre tête? *Capillis capitis sui;* était-ce d'un bien qui vous appartenait comme vos cheveux vous appartiennent? N'étaient-ce pas des cheveux faux et empruntés? Je veux dire d'un bien que vous avez gagné au jeu par une adresse trop subtile; d'un procès injuste que vous avez emporté par votre crédit; de quelque fruit de simonie et de confidence : *Capillis capitis sui.*

Fracto alabastro. Elle avait apporté un vase d'albâtre, et elle l'a brisé, afin d'en répandre le parfum sur les pieds de son divin Sauveur : véritable marque d'une pénitence non-seulement prompte, non-seulement hardie, mais abondante et magnifique.

Elle a fait, dit saint Grégoire pape, un généreux sacrifice de tout ce qui avait servi à sa vanité, à sa sensualité, à son luxe. On dit que ceux qui s'étaient sauvés du naufrage offraient leurs cheveux à Neptune (*Lucius, in græco epigrammate*); mais notre pénitente change en un devoir de piété et de gratitude cette reconnaissance sacrilége, offrant les siens à son divin libérateur. Les parfums avaient servi à sa délicatesse, elle veut si peu les garder, qu'elle brise le vase qui les renfermait.

Faux pénitents, elle n'a pas fait comme vous, qui ne donnez à Jésus-Christ qu'une partie de ce qui devrait lui être sacrifié sans réserve. Vous ne voulez plus exposer ces peintures lascives, mais vous les donnez ou vous les vendez à d'autres. Vous ne voulez plus lire ces livres séduisants, qui vous apprenaient ce que vous ne deviez pas savoir, et ce que vous deviez encore moins dire; mais, au lieu de les condamner au feu, vous les faites passer en d'autres mains, qui perpétuent le crime dont vous avez voulu vous garantir. Vous ne faites plus de contrats usuraires; mais vous laissez à vos enfants l'argent qu'ils vous ont produit, vous leur léguez vos péchés, vous les établissez en survivance de vos larcins.

Que fait ce vindicatif? il ne se venge plus, mais il refuse toutes les occasions qui se présentent de faire plaisir à son ennemi; il ne cherche plus les moyens de lui faire du mal, mais l'amour prétendu qu'il lui porte lui laisse des ressources de consolation pour les disgrâces qui lui arrivent : ce n'est pas là rompre le vase : *Fracto alabastro.*

Que fait cette femme? elle n'adore plus sa beauté, de peur d'offenser Dieu; mais elle substitue à cette idole celle de sa santé pour ne pas faire pénitence. Que fait cet homme devenu tout d'un coup si dévot? il vient d'en voir un autre élevé à une grande charge : jaloux de son élévation, il ne lui envie sa vertu que pour s'attirer une même récompense.

Que fait cet autre? il répand quelques gouttes de parfums sur les pauvres; mais il a toujours le vase, je veux dire le trésor mal acquis; quelques larmes pour le créateur, mais la source est pour les créatures; un quart d'heure de messe pour sa conscience, le jour entier pour son plaisir; Pâques pour demander pardon à Dieu, toute l'année pour l'offenser; des regards vers le ciel, mais des yeux pour la terre; quelques paroles pour prier, la langue pour médire; quelques étincelles de l'amour divin, un feu et des flammes profanes.

Ce n'est pas là rompre le vase, il demeure toujours entier; ce n'est pas là faire pénitence comme cette femme de mon Evangile; elle avait péché, mais elle a pleuré; elle a même eu cette consolation d'entendre de la bouche de Jésus Christ : *Que plusieurs péchés lui ont été remis, parce qu'elle a beaucoup aimé.* Je finis en peu de mots mon homélie par cette troisième et dernière circonstance.

TROISIÈME POINT.

Il paraît bien, messieurs, que notre Dieu est *riche en miséricorde*, d'avoir eu pour la femme de notre Evangile les égards qu'il a eus. Elle l'avait offensé, elle a pleuré : ses larmes non-seulement l'ont touché, elles lui ont encore attiré un pardon plein d'éloges.

Elle avait aimé les créatures, elle aime le Créateur, c'en serait déjà assez pour la louer : mais elle l'a aimé, *et aimé beaucoup*, c'est encore davantage : comme si l'ordre des temps était changé ou confondu; comme si les limites qui séparent l'amour divin du profane s'étaient touchées, comme si un souffle véhément de l'Esprit divin l'avait rapidement portée d'un rivage à l'autre, de celui de la cupidité à celui de la charité. *Beaucoup de péchés lui ont été remis*, dit Jésus-Christ, *parce qu'elle a beaucoup aimé;* et ce changement s'est fait si vite, que, dans la pensée de saint Bernard, les larmes de cette pécheresse et la miséricorde du Sauveur semblent s'être touchées sans aucun intervalle : *Sine ullo intervallo conjunguntur lacrymæ peccatricis, et misericordia Salvatoris.*

Elle a beaucoup aimé. Nulle équivoque dans ces paroles de Jésus-Christ. Nous voyons ailleurs qu'il a loué la foi dans le centenier, la reconnaissance dans le lépreux, l'humilité et la confiance dans la Chananéenne et l'Hémorroïsse; mais ici il loue l'amour qui renferme toutes ces vertus.

Elle a beaucoup aimé. Il n'en a pas dit autant de Simon-Pierre, quoiqu'il l'établît chef de son Eglise, il lui a même demandé par trois fois, comme s'il eût été capable d'en douter, s'il l'aimait : *Petre, amas me?*

Elle a beaucoup aimé. Elle a aimé non-seulement mon humanité, mais ma divinité; non-seulement ma justice, mais ma bonté; non-seulement ma majesté, mais ma clémence. Elle a aimé mon humanité, jugez-en par ses parfums; ma divinité, par son adoration; ma justice, par ses larmes; ma majesté, par le sacrifice de sa honte; ma clémence, par celui de ses cheveux.

Elle a beaucoup aimé. C'est comme s'il avait dit au pharisien : Voyez-vous son amour sensible? Elle pleure : *Lacrymis;* son amour soumis? elle est à mes pieds : *Lacrymis pedes :* son amour tendre? elle les baise :

Osculata est : son amour affligé, elle les arrose : *Rigavit* ; son amour respectueux ? elle les essuie : *Tersit* ; son amour persévérant, elle n'a point cessé depuis qu'elle est venue : *Ex quo intravit non cessavit* ; son amour libéral ? elle répand sur moi son parfum : *Hæc unguento unxit*.

Voyez-vous cette femme ? elle m'aime plus que ses adorateurs, elle les quitte pour être toute à moi ; plus que sa réputation, elle s'expose à de sanglantes railleries ; plus que ses plaisirs, elle pleure amèrement ; plus que ses vanités et toutes les marques de son orgueil ; elle est prosternée comme une criminelle devant son souverain, dont elle implore la clémence pour la rémission de son crime.

Ses péchés lui sont pardonnés, quoiqu'ils soient en grand nombre, parce qu'elle a aimé *et qu'elle a beaucoup aimé*. Ils lui étaient déjà remis quand Jésus Christ le témoigna à Simon le pharisien ; mais, pour la rendre encore plus certaine de la vérité du pardon qu'elle avait reçu, il se tourna vers elle, comme pour lui dire : Vous avez obtenu ce que vous désiriez ; vous aviez contracté de grosses dettes, le prix de votre douleur et de votre amour vous en acquitte : *Allez en paix*.

Bonté infinie de mon Dieu, que vous êtes charmante, de vouloir *que tout tourne en bien à ceux qui vous aiment*, leurs péchés mêmes ! Que vous êtes aimable de nous donner même de quoi vous aimer, et de louer en nos personnes vos propres dons !

Malheur donc à nous, si, jusqu'ici prévenus de vos faveurs, éclairés de vos lumières, comblés de vos bienfaits, nous vous avons refusé ce tribut de nos cœurs, cet hommage de notre reconnaissance, et de notre fidélité. Accordez-nous, Seigneur, cet amour que vous attendez de nous, et commandez-nous ce qu'il vous plaira.

Amollissez ces cœurs durs, soumettez ces cœurs rebelles, guérissez ces cœurs blessés, lavez ces cœurs impurs, échauffez ces cœurs froids, animez ces cœurs languissants. Nous ne méritons que votre indignation et votre vengeance, mais tendez la main à votre ouvrage, et souvenez-vous de vos infinies miséricordes. Quelque indignes que nous soyons de vos grâces, ayez la bonté de faire en nos personnes ce qui sera digne de vous ; faites que malgré nos infidélités passées, nous soyons tout à vous dans le temps et dans l'éternité. *Amen*.

SERMON XXII.

POUR LE VENDREDI DE LA CINQUIÈME SEMAINE DU CARÊME.

De la fausse prudence du siècle.

Collegerunt pontifices, et pharisæi concilium, et dicebant : Quid facimus, quia hic homo multa signa facit ?

Les chefs des prêtres et les pharisiens assemblèrent le conseil, et disaient entre eux : Que faisons-nous ? Car cet homme fait beaucoup de miracles (*S. Jean, ch.* XI).

Je ne doute pas, messieurs, que l'abominable conduite des Juifs, qui ne s'assemblent qu'à dessein de perdre Jésus-Christ, ne vous donne contre eux de justes mouvements d'indignation ; mais je ne le sais que trop, et je ne puis le dire qu'avec douleur, on trouve encore aujourd'hui des chrétiens qui souvent font eux-mêmes ce qu'ils condamnent dans les autres, comme si, par une contagion héréditaire, les crimes de cette maudite nation étaient passés d'elle jusqu'à eux.

Quand on eut dit à Judas que Thamar, quoique veuve, était grosse, il la condamna d'abord à être brûlée ; mais quand, par les gages qu'il lui avait donnés et qu'on lui représenta, il reconnut qu'il avait eu part à son péché, il avoua *qu'elle était encore moins coupable que lui*.

O vous qui avez tant d'horreur du crime des Juifs ! vous qui, sachant que les chefs de *cette race méchante et adultère* ne s'assemblent que pour prendre les mesures les plus sûres pour faire mourir Jésus-Christ ; vous qui les jugez dignes des plus cruels et des plus infâmes supplices, puissiez-vous entrer dans une juste indignation contre vous-mêmes, lorsque, sachant ce qui se passe dans les plus secrets replis de vos cœurs, vous y reconnaissez une prudence toute charnelle, formée sur le modèle de celle de cette nation maudite.

Comparez assemblée avec assemblée, politique avec politique, intrigue avec intrigue, ce qu'on voit dans la plupart des gens du monde avec ce qui se passa autrefois du temps de Jésus-Christ, vous y lirez peut-être une histoire assez semblable ; et plaise au Seigneur que, touchés d'un vif repentir, vous opposiez à la prudence de la chair, si féconde en péchés, celle du salut, qui, étant bien ménagée, vous rendra aisée et utile la pratique de toutes les bonnes œuvres de votre état !

Pour vous inspirer des sentiments si raisonnables et si chrétiens, j'ai cru devoir vous montrer, dans mon premier point, quelle est la malignité de cette prudence charnelle, et dans le second, quelles en sont les funestes suites.

Dans l'assemblée que les pharisiens tiennent contre Jésus-Christ, vous verrez jusqu'où va l'injustice et la malignité de certains prétendus sages du siècle. Dans la vengeance que Dieu en a tirée, vous admirerez quelle est la conduite de sa sagesse pour les exterminer et les confondre. Ils ont tout tenté et tout osé, voilà le crime des Juifs ; ils ont tout risqué et tout perdu, voilà leur malheur. Expliquons par forme d'homélie ces deux vérités, après, etc. *Ave*.

PREMIER POINT.

A examiner avec attention la conduite que les Juifs ont tenue à l'égard de Jésus-Christ, on connaîtra aisément jusqu'où peut aller la plus raffinée malice des prétendus sages du siècle. Nous voyons dans l'évangile que j'ai à vous expliquer, trois choses, leur assemblée, la fin qu'ils s'y proposent, le prétexte dont ils se servent.

Ce n'est ni un particulier, ni une turbulente populace, qui conspire contre la vie de Jésus-Christ ; ce sont des gens qui tiennent

les premiers rangs dans la Synagogue, et à qui la suprême autorité ecclésiastique est confiée.

La fin qu'ils s'y proposent : perdre un homme innocent, ce n'est pas une affaire qu'ils mettent en délibération, c'est une résolution qu'ils ont prise. Le prétexte dont ils se servent : perdre cet homme innocent, ce n'est pas l'attentat d'une vengeance inique, c'est l'intérêt d'un bien commun, c'est un zèle de religion.

Ils s'assemblent et ils tiennent conseil, ces hommes si distingués dans la Synagogue, si respectés du peuple, si zélés pour le bien public. Une cause commune demande, ce semble, toute leur vigilance et tous leurs soins, afin de prévenir de grands malheurs; les places qu'ils occupent, les dignités et le pouvoir dont ils sont revêtus, demandent de sages précautions dans une affaire si sérieuse. Quelle est-elle cette affaire? c'est celle de Jésus de Nazareth qui fait des miracles dont il est important d'arrêter le progrès.

Il vient de rendre la vie à un homme mort et enseveli depuis quatre jours; un prodige jusqu'alors inouï, les alarme et les trouble. Feront-ils tuer Lazare, afin de faire croire au peuple que le miracle de sa résurrection est un miracle publié par de faux témoins? Ils ont d'abord tenté cette voie, mais celle qui leur a paru la plus sûre, est de faire mourir Jésus de Nazareth qui l'a ressuscité. L'affaire mérite bien que, pour prendre de justes mesures, ils s'assemblent et qu'ils tiennent conseil : *Collegerunt pontifices, et pharisæi concilium.*

Détestable politique, est-ce par un coup si hardi et si barbare que tu commences? J'avais bien appris que Lévi et Siméon avaient tenu conseil pour faire mourir un grand nombre de personnes innocentes, piller et détruire toute une ville à cause du péché d'un seul coupable; mais cette action, quelque noire qu'elle soit, n'approcha jamais de celle-ci. C'est la nation juive qui mérite d'être exterminée pour ses crimes; Jésus de Nazareth qu'on veut seul faire mourir, est seul innocent et impeccable.

J'avais bien appris que les principaux seigneurs des Mèdes avaient tenu conseil pour faire périr Daniel, quoique tout l'Etat lui fût obligé; et que les frères de Joseph avaient conclu entre eux de le faire mourir ou de le livrer à des gens qui le mèneraient si loin, qu'on n'en entendrait jamais parler. Ces crimes étaient énormes, mais celui des prêtres et des pharisiens qui s'assemblent pour perdre Jésus-Christ, ne l'est-il pas incomparablement davantage? *Collegerunt*, etc.

La tête d'un particulier ne suffisait pas pour ménager une affaire si sérieuse; une émotion populaire ferait trop d'éclat, ou elle s'apaiserait trop tôt; il faut que ce qu'il y a de plus sage et de plus respectable dans la Judée tienne conseil; il faut que les crimes qui ont paru séparés en d'autres occasions se réunissent en celle-ci. L'envie avait porté Caïn à tuer Abel; l'avarice avait engagé Balaam à frapper de malédiction le peuple de Dieu; l'orgueil avait soulevé Coré contre Moïse et Aaron : ici tous ces crimes se réunissent : l'envie des pharisiens ne peut souffrir qu'on estime Jésus de Nazareth; leur avarice appréhende que les Romains n'enlèvent leurs trésors; leur orgueil, qu'on ne leur ôte leurs dignités et leur rang : *Collegerunt*, etc.

Détestable politique, est-ce là le sujet de tes assemblées? Quelque odieuse et énorme que tu sois, tu as laissé d'étranges imitateurs. Car ne puis-je pas appeler une assemblée pharisaïque, celle de tant d'hommes avides, qui ne tiennent conseil entre eux, que pour surprendre la simplicité d'autrui, et engager dans leurs piéges une infinité de misérables qui ont besoin de leur secours? Ce sont, dit le Saint-Esprit, des épines qui s'entrelassent les unes dans les autres : malheur à ceux et à celles qu'elles piquent : *Sicut spinæ se invicem complectuntur* (*Nahum.*, XI).

Ne puis-je pas appeler une assemblée pharisaïque, celle de ces médisants qui, après avoir observé avec une maligne curiosité ce qu'il y a de plus secret dans les familles, s'attroupent pour rapporter, avec une dévote détraction, le mal et le faible qu'ils en savent? Celle de ces railleurs, qui déchaînés impitoyablement contre le parti qui leur est opposé, en font des chansons satiriques dans la chaleur de leurs débauches? Celle de ces hommes turbulents, qui par leurs discours empoisonnés, irritent des esprits qui sont déjà assez aigris les uns contre les autres; déchirant également les vrais et les faux dévots, les femmes qui ont de la modestie et de la vertu, aussi bien que celles qui galantes et enjouées n'ont qu'une réputation fort équivoque?

Ils s'assemblent donc ces pharisiens, et ils tiennent conseil : mais quelle résolution prennent-ils? Seconde preuve de leur fausse prudence, et de leur damnable politique.

La première chose qu'un homme véritablement sage doit faire, est d'examiner si ce qu'il entreprend est juste. Comme la prudence est, selon saint Thomas, un ordre des moyens à une fin légitime; cet ordre demande qu'on cherche cette fin pour elle-même, et qu'on n'emploie ces moyens que par rapport à elle; et c'est ce que le Saint Esprit appelle, faire d'une manière juste ce qui est juste. Or voilà ce en quoi la fausse prudence qui délibère des moyens, sans se mettre en peine de la fin, trouble ce bel ordre.

Je vais entrer dans ce parti où il y a beaucoup à gagner; mais n'est-il pas à craindre que je ne m'y damne, par la facilité que je trouverai à faire une grosse fortune en peu de temps? Je pense à ce mariage? mais Dieu veut-il que je me marie? et supposé qu'il le veuille, prétend-il que je n'écoute que ma passion, que je prenne moins garde à la vertu qu'au bien, que je ne contracte cette alliance qu'afin d'en être plus riche, ou d'assouvir sans modération mes insensés désirs?

Je prends les mesures les plus sûres pour posséder cette charge; mais ai-je l'érudition et les talents nécessaires pour la remplir? Je cherche en moi-même, comment je me vengerai d'une injure qu'on m'a faite; mais dois-je m'en venger? Comment je tromperai et je supplanterai ce rival : mais m'est-il permis de le tromper et de le supplanter? La vraie prudence fait ces réflexions; mais la fausse les éloigne. Que l'affaire qu'on entreprend soit juste ou injuste, on ne s'en embarrasse guère; on ne délibère que sur les moyens.

Avant que de penser à perdre Jésus de Nazareth, il fallait examiner sa vie et sa doctrine. Qu'a-t-il fait? qu'a-t-il dit? Quel sujet a-t-on de se plaindre de lui? Il fait des miracles que jamais homme n'a faits. Ne sont-ce pas de sensibles preuves qu'il est envoyé de Dieu, ou qu'il est Dieu lui-même? il guérit tous les malades qu'on lui présente, il ouvre les yeux des aveugles, il rend le mouvement aux paralytiques et la vie aux morts : Ne serait-il pas le Messie que nous attendons?

Ainsi raisonneraient de vrais sages : mais l'exécrable politique de ces prêtres et de ces pharisiens les aveugle. Bien loin de se demander s'il leur est permis de le faire mourir : A quoi pensons-nous, s'écrient-ils, que faisons-nous? Tout le monde ira après lui. Bien loin de se dire : Rendons-lui les honneurs qu'il mérite, chargeons-nous de la reconnaissance du peuple à qui il rend des secours si utiles; ils ont pour lui tant de mépris, qu'ils ne le regardent que comme un homme de néant, dit saint Chrysostome : Ecoutez comme ils en parlent; Cet homme fait beaucoup de miracles : *Hic homo multa signa fecit.*

O vous qui n'avez qu'une politique charnelle, apprenez d'un tel exemple, que quand on en est venu là, les plus grands crimes ne coûtent rien. Faut-il ôter la couronne à son père? On ne s'en fait aucun scrupule : on prend seulement ses mesures de loin pour s'attirer par d'hypocrites caresses, un peuple bizarre et le porter à la révolte. Absalon, ç'a été là ta maudite et ta détestable prudence.

Faut-il satisfaire une passion brutale, par le plus criant de tous les stratagèmes? On n'y fait aucune réflexion : il suffit de feindre qu'on est malade, qu'on a besoin du secours d'une sœur dont la présence et l'amitié adouciront l'amertume des remèdes que l'on prendra : Incestueux Ammon, c'a été là ton impudique fourberie.

Faut-il rendre suspecte la conduite d'un maître pour le supplanter et le dépouiller? La chose est conclue, il ne s'agit que de trouver les moyens de faire réussir son dessein. On se rend nécessaire auprès du prince on lui porte de petites provisions pour ses gens, on lui fait subtilement entendre que le maître que l'on sert n'a pas toute la fidélité et tout l'attachement qu'il devrait avoir. On le noircit par une lâche calomnie, afin d'avoir son bien : Infâme Siba, ç'a été là ta maligne perfidie, pour perdre le fils de Jonathas ton maître (II *Reg.*, XV *et* XIX).

Ces crimes sont énormes, dites-vous. Mais ceux qu'on est tenté de commettre, et qu'on commet si souvent, quand on écoute une prudence charnelle, peuvent-ils avoir quelque chose qui les excuse? et si ceux qui y tombent ne vont pas toujours aux derniers excès, ne serait-ce pas plutôt par impuissance que par désirs?

Autrefois on se faisait de justes scrupules sur une conduite peu réglée; aujourd'hui presque plus de modestie ni de pudeur. Autrefois on ne s'assemblait que dans des lieux profanes, pour exposer à des yeux vains et lascifs des objets qui les satisfissent : aujourd'hui nos églises sont des rendez-vous où l'on se donne d'indécentes libertés de regards et de paroles qui font gémir les gens de bien, et qui attirent sur un royaume l'indignation d'un Dieu jaloux, qui ne peut souffrir l'abomination de la désolation dans le lieu saint.

Autrefois les usuriers ne pêchaient qu'à la ligne, pour prendre de loin en loin de petits poissons : aujourd'hui on pêche à la nasse et aux filets; les grands et les petits, les pauvres et les médiocrement riches y sont enveloppés. On ne cache plus rien, tant pour tant, on se fait des méthodes et des règles de larcin, les piéges sont tendus jusque sur le Thabor. Ces commerces usuraires sont-ils permis? C'étaient des cas de conscience qu'on proposait autrefois : aujourd'hui on ne consulte qu'une prudence charnelle, et l'on deviendrait volontiers le directeur de ses directeurs mêmes. Ce n'est plus sur la fin qu'on délibère, ce n'est que sur les moyens. Que faisons-nous? A quoi pensons-nous? Il faut bien nous enrichir comme tant d'autres : *Quid facimus?*

Autrefois on ménageait autant que l'on pouvait la bourse des plaideurs, et si on leur faisait faire des frais, on prenait garde de ne pas trop multiplier des procédures superflues qui les ruinassent. Aujourd'hui on abuse de leur simplicité, on leur donne de mauvais conseils, on en tire de grosses sommes, sans vouloir dire à quoi on les emploie. Quand une partie n'a pas de quoi poursuivre, c'est assez que l'autre puisse fournir aux frais, pour rendre éternelles des contestations qu'on aurait pu finir aisément : on saura bien se partager le butin.

Prendre des droits au delà de l'ordonnance, détourner les plaideurs de s'accommoder, les flatter de la bonté d'une cause qu'on croit mauvaise, est-ce bien fait? C'est là ce qu'on ne met pas en délibération : il faut faire valoir la pratique. On s'imagine que le bien de ceux qui plaident est abandonné au pillage. Que faisons-nous? Notre famille périra-t-elle? *Quid facimus?* Souvent même on traite les pauvres parties comme des misérables et des hommes de néant : *Hic homo.*

Telle fut la flétrissante épithète que Caïphe donna à Jésus-Christ, tant était grand le mépris qu'il en faisait. Il se crut par là en droit

de n'avoir pour lui aucun égard, ou du moins s'il y faisait quelque attention, il dit que le bien public devait prévaloir sur l'intérêt d'un particulier. Perdre cet homme innocent, ce n'était pas l'attentat d'une vengeance inique; ce n'était qu'un zèle de religion. Troisième preuve de la malignité d'une prudence et d'une politique charnelle.

Je trouve dans l'Ecriture des espèces différentes de politique; une politique d'ambition, une politique de complaisance, une politique de jalousie, une politique de dépit et de vengeance. Une politique d'ambition, c'est celle de Jéhu; une politique de complaisance, c'est celle de Pilate; une politique de jalousie, c'est celle des ennemis de saint Paul; une politique de dépit et de vengeance, c'est celle d'Hérode.

Mais savez-vous bien que jamais elles ne sont plus dangereuses, que lorsqu'un intérêt de religion leur sert de voile. Jéhu extermine la maison d'Achab, il fait ce que le Seigneur lui a ordonné de faire, mais il le fait dans un esprit qui le porte à contenter son ambition : et cependant écoutez ce qu'il dit à Jonadab : Venez avec moi, vous verrez mon zèle pour le Seigneur. Quelle politique! quel zèle? (*D. Aug., ad Cresc., de Mendac.*).

Quand Pilate condamne à mort Jésus-Christ, il ne cherche qu'à plaire aux Juifs, et à ne se pas attirer l'indignation de César dont ils le menacent; mais pour se persuader qu'il ne fait rien contre sa conscience, il dit qu'il ne veut pas se rendre coupable du sang de cet homme juste, qu'il s'en lave les mains. Les ennemis de Paul ne cherchent qu'à le perdre; mais le meilleur moyen qu'ils trouvent de le rendre odieux à Néron, est de prêcher l'Evangile que prêche cet apôtre. Hérode veut faire mourir l'enfant dont les mages lui annoncent la naissance, et pour réussir dans son détestable dessein, il leur dit de lui rendre des nouvelles certaines du lieu où il est né, afin qu'il le vienne adorer.

Prétexte de religion, faut-il que tu entres dans les desseins les plus exécrables et les plus impies? Nous avons reçu de Dieu notre loi, nous sommes son peuple choisi; c'est à nous à soutenir la gloire de ces divines ordonnances dont le vénérable dépôt nous est confié. Ce n'est pas une injure personnelle que nous vengeons, c'est la cause publique, c'est celle de Dieu même. Il est à propos qu'un homme meure, afin que notre nation ne périsse pas, et avec elle une religion si sainte et si ancienne.

N'admirez-vous pas la fausse conscience de ces pieux meurtriers. Ils vont commettre le crime le plus énorme qui fut, et qui sera jamais; et à les entendre ils ne s'intéressent qu'à conserver l'honneur et la force de leur loi.

Ainsi Joab après avoir percé Absalon de trois dards, voulut faire croire que tout l'Etat lui était obligé, et eut l'insolence de dire à David, qu'étant extraordinairement affligé de la mort de ce fils, il donnait à connaître qu'il ne se mettait nullement en peine, ni de ses officiers, ni de ses soldats; que si Absalon vivait, et s'ils avaient tous été tués, il serait content (II *Reg.*, XIX).

Ainsi quoiqu'Athalie eût usurpé le royaume de Juda, quoiqu'elle eût fait mourir tous les princes qui pouvaient lui disputer la couronne, quoiqu'elle eût entraîné après elle le peuple dans l'idolâtrie, elle eut le front d'entrer dans le temple du vrai Dieu, où voyant Joas assis sur le trône, elle s'écria : Trahison, trahison, et déchira ses habits de douleur, comme si la vraie religion eût été scandaleusement outragée (IV *Reg.*, XI).

Il n'y a rien que la prudence charnelle n'emploie pour colorer son impiété, rien que la maligne politique du siècle ne mette en usage pour arriver à ses fins; armant, pour ainsi dire, la religion contre la religion même, et ***se couvrant du manteau du zèle***, pour violer les plus saintes lois. Entendez-vous Caïphe? Voyez-vous ces hommes si scrupuleux, qu'ils ne veulent pas entrer dans le prétoire en un jour de Sabbat, qui disent qu'il ne leur est pas permis de tuer personne, et qui cependant méditent le plus énorme et le plus exécrable de tous les meurtres?

Ils ont tout tenté et tout osé pour perdre l'homme juste, ç'a été leur crime; mais ils ont tout risqué et tout perdu en le faisant mourir, ce sera le sujet de leur malheur. Vous avez vu dans l'assemblée des pharisiens contre Jésus-Christ, jusqu'où peut aller l'injustice et la malignité de certains prétendus sages du siècle : admirez, dans la vengeance que Dieu en a tirée, quelle est la conduite de sa sagesse pour les exterminer et les confondre.

SECOND POINT.

Il n'est pas moins de l'infinie sagesse de Dieu, que de sa souveraine puissance, de confondre les desseins des méchants, de leur faire sentir par d'éclatantes vengeances, qu'il n'y a ni conseil ni mesure à prendre contre lui; que lorsqu'il les abandonne aux dérèglements de leurs mauvais cœurs, il sait faire retomber sur leurs têtes l'ouvrage de leurs iniquités, rendre non-seulement inutile leur aveugle politique, mais disposer tellement les choses, qu'elles contribuent à les tromper, à les endurcir, à les perdre.

Il y a dans les pécheurs, leur nature et leur mauvaise volonté, dit saint Augustin. C'est Dieu qui crée la nature; mais ce n'est jamais Dieu qui rend la volonté mauvaise. C'est Dieu qui donne l'être; mais ce n'est jamais Dieu qui commande le péché. C'est Dieu qui crée les volontés, et qui les rend bonnes. Mais ce sont ces volontés qui se rendent mauvaises, et qui obligent Dieu de les faire rentrer par sa justice toute-puissante dans l'ordre dont elles sont sorties par leurs iniquités personnelles : *Voluntates creat bonas, ordinat malas.*

Barbare Caïn, tu as beau faire, dès que tu auras connu ton crime, la peine qu'il mérite te suivra partout, il sera même à ta porte. Maudits Juifs, qui avez renouvelé le meurtre de ce premier scélérat, vous avez beau vous assembler pour faire mourir Jésus-Christ, dans la crainte que toute votre

nation ne périsse, et dans l'espérance de trouver par sa mort une prospérité impunie. Tout ce que vous craigniez arrivera, et rien de tout ce que vous espériez ne réussira; vous serez terriblement trompés dans l'une et dans l'autre.

Caïphe avait dit à cette assemblée de prêtres et de pharisiens, qu'*il était de leur intérêt qu'un homme seul mourût pour le peuple, afin que toute la nation ne pérît pas.* Saint Jean même remarque expressément que, *parlant de la sorte, il n'avait rien dit de son chef; mais qu'en qualité de grand-prêtre de cette année-là, il avait prophétisé que Jésus devait mourir pour la nation.* Cruels déicides, il mourra en effet, Dieu vous laissera faire: mais ce que vous ne vouliez pas, ce que même vous ne prévoyiez pas, vous arrivera par la plus terrible, et la plus éclatante de toutes les vengeances.

Les Romains qui, dans les impénétrables décrets de l'Eternel, devaient être les instruments de sa justice, croyaient ne venger que leur propre querelle, et non le crime commis contre Jésus-Christ; mais le Seigneur, qui rapporte toutes choses à ses fins, les disposa d'une manière si imperceptible, que, sans y penser, ils firent ce qu'il avait dessein qu'ils fissent.

Tite et Vespasien paraissaient leur commander; mais ils avaient un autre chef et un autre empereur invisible. C'était Dieu qui conduisait leurs légions, qui marchait à leur tête, qui portait leurs grandes aigles, qui couvrait leurs corps du bouclier de sa volonté.

La mort allait devant lui, l'horreur accompagnait ses pas, la famine, le fer, le feu répandaient partout une consternation universelle. On ne voyait que division chez les Juifs : la famine consumait ceux que l'épée de l'ennemi avait épargnés, et ce qui était échappé des mains de la guerre et de la famine, était dévoré par les flammes.

Ils marchaient à grands pas au-devant de leur malheur : des torrents de sang coulaient dans la Palestine, dans la Syrie, dans l'Egypte, où ils se trouvaient mêlés avec les Romains. Les mères mangeaient la chair de leurs enfants; les pères, après s'être déchirés par cent factions, s'entr'égorgeaient tous les jours, et par une fureur sans exemple, ils refusèrent la grâce que les Romains voulaient leur faire; aimant mieux périr, que d'accepter des conditions de salut.

La vengeance divine n'en demeura pas là; ce qui avait été prédit, fut accompli. Le temple de Jérusalem, cette merveille du monde, ce sanctuaire de la religion, où Dieu avait rendu tant d'oracles et exaucé tant de vœux, fut enfin brûlé par un feu, qui lancé d'en haut, le consuma jusque dans ses fondements. Nation maudite, je n'ai plus de sacrificateurs, je ne veux plus de temple; exécrable race des meurtriers de mon Fils, je vous ai livrés à ma malédiction, vous en serez accablés.

La menace a eu tout son effet. Les Juifs chassés de leur pays, et dispersés parmi les nations, n'ont plus été menés tous ensemble en captivité comme autrefois. On les voit encore aujourd'hui répandus dans les différentes parties du monde, errant parmi les étrangers, sans chef, sans héritage, sans magistrats, ne pouvant ni vivre ni mourir, dépouillés de toutes les marques de leur ancienne gloire. Quand Moyse brisa les tables de leur loi, Dieu les rétablit; maintenant que Dieu les a rompues, qui est-ce qui les rétablira ?

Téméraires enfants des hommes, qui vous faites au gré de vos insensés désirs une espèce de contre-providence, si cette éclatante vengeance ne vous rend sages, je déplore votre folie, votre aveugle et maligne fureur. Il n'est pas question de disputer, il s'agit de trembler à la vue du plus épouvantable objet qui fut jamais.

Quand un philosophe est seul avec ses livres, il peut contester à son aise, et révoquer en doute les événements les plus certains; mais quand il voit la nue crever, et le tonnerre tomber à quelques pas de lui; quand il voit des villes entières englouties par un tremblement de terre, il ne s'agit plus de faire le sophiste; on sent, malgré soi ce qu'on ne voudrait pas croire. L'incendie de Jérusalem fume encore à nos yeux, et il fumera jusqu'à la fin du monde. Il fallait, par un exemple aussi tragique, faire connaître que Dieu se plaît à rompre les folles mesures des prétendus sages du siècle; qu'ayant eu l'insolence de se soulever contre lui, il sait rendre inutiles, fatales même et malheureuses leur espérance et leur crainte.

Téméraires enfants des hommes, qui opposez à la sage Providence vos faibles lumières et vos conjectures fautives, tremblez donc et corrigez-vous. Apprenez qu'il y a au-dessus de vous une volonté dominante, qui règle toutes choses selon ses vues, et qui atteint avec une invincible force d'une extrémité du monde à l'autre.

Ce n'est ni un concours arbitraire de causes secondes, ni un destin inévitable qui force les créatures libres, et qui entraîne par un aveugle mouvement les nécessaires; ni de bonnes ou de mauvaises constellations qui ont fortuitement présidé à l'instant de la conception ou de la naissance; c'est une volonté puissante dans un premier être qui, quoiqu'il change ses ouvrages, ne change jamais de conseil, faisant toujours ce qu'il a résolu de faire. C'est une raison supérieure qui, sans être ou épuisée par le nombre infini de ses opérations, ou trompée par de faux rapports, ou affaiblie par de grands obstacles, ou arrêtée par un défaut de prévoyance, marque à chaque créature un certain point fixe que rien ne peut ni suspendre, ni reculer, ni avancer.

Assemblez-vous, faibles mortels, vous serez vaincus (*Isaiæ*, VIII); prenez conseil, il sera dissipé (*Ibid.*, VII); répandez au soir la terreur, au point du jour, vous ne serez plus (*Ibid.*, X). Malheur à toi, Assur, je visiterai la fierté de ton cœur, je me ser-

virai de toi contre toi; ta force sera comme de l'étoupe sèche, ton ouvrage comme une étincelle, l'une et l'autre s'embrasera sans qu'il y ait personne pour l'éteindre (*Ibid.*, I).

Dieu l'a dit, il l'a fait, il le fait encore tous les jours. Voyez-vous cet homme abominable et inutile (c'est ainsi qu'il est appelé chez Job)? il boit l'iniquité comme l'eau, il prend à toute main, rien presque n'échappe à sa barbare voracité; il avalerait le Jourdain tout entier sans que sa soif fût apaisée. Qu'a-t-il fait? où est-il? que deviendra-t-il?

Il a porté sa main contre Dieu, il s'est endurci contre le Tout-Puissant; armé d'un orgueil inflexible, il a couru contre lui la tête levée; voilà ce qu'il a fait (*Job*, XV). Il demeure dans des villes désolées au milieu des masures et des monceaux de pierres; c'est lui-même qui, par ses vexations, a désolé ces villes; c'est lui-même qui, par ses usures, a changé en masures ces fermes et ces maisons; voilà le lieu où il est.

Que deviendra-t-il? Son bien se dissipera en peu de temps; au lieu de s'établir, comme il l'espérait, il ne jettera point de racines; il sera flétri comme une vigne tendre qui ne commence qu'à fleurir; ce qu'il aura amassé avec beaucoup de peine et d'injustice, ne rapportera pas les fruits qu'il en attendait (*Daniel.*, VI); une petite pierre détachée de la montagne fera tomber par terre cette monstrueuse statue dont la tête était d'or, les bras et l'estomac d'argent, le ventre d'airain et les cuisses de fer et d'argile. Qu'est-il devenu? tout cela a été confondu ensemble, et il n'en reste plus qu'un peu de cendre.

N'appliquons ceci à personne; mais qu'est-ce que nos pères ont vu? Qu'est-ce que nous avons vu nous-mêmes? des hommes abominables et inutiles; des hommes abominables dont les crimes et la mémoire qu'on en conserve font horreur; des hommes inutiles qui ont fait plaisir à peu de gens, et qui n'ont pas fait à leurs familles celui qu'ils se proposaient; des hommes abominables par leur cruauté et l'impiété de leurs desseins; des hommes inutiles par la ruine et l'anéantissement de leurs projets.

Qu'est-ce que nous avons vu? Qu'est-ce que nos pères ont vu? ce qu'Eliphas, longtemps avant la naissance de Jésus-Christ, dit à Job avoir vu, des hommes remplis d'iniquité et de malice, que le souffle de Dieu a fait périr (*Job*, XLI): *Vidi eos qui operantur iniquitatem stante Deo periisse.* Sans que Dieu suscite un vent impétueux pour briser les vaisseaux de Tarse; sans qu'il fasse entr'ouvrir la terre pour engloutir d'impies murmurateurs; sans qu'il enveloppe l'armée de Pharaon sous les eaux de la mer Rouge; sans qu'il envoie une pluie de feu et de soufre pour réduire en cendres Sodome et Gomorrhe, un petit souffle de sa bouche suffit pour tout perdre et tout anéantir. Je les ai vus ces hommes de péché, j'en ai gémi amèrement; mais, au premier souffle de la bouche de Dieu, ils ont disparu comme s'ils n'avaient jamais été.

A quoi pensez-vous donc téméraires enfants des hommes, quand vous prenez indépendamment de Dieu et contre sa loi même des mesures dont vous attendez d'heureux succès? Des mouvements précipités d'un orgueil aveugle vous ont élevés tout d'un coup comme le lierre de Jonas; mais du souffle de la bouche de Dieu sortira un ver qui le desséchera jusqu'à la racine. Vous comptez sur la protection d'un grand, comme Aman sur celle d'Assuérus; mais un souffle de la bouche de Dieu vous enverra un Mardochée qui vous couvrira de confusion.

Vous croyiez établir avantageusement cette fille riche, quoique roturière, en l'alliant à une ancienne et pauvre noblesse; mais un souffle de la bouche de Dieu l'humiliera, et vous apprendrez que follement on marie un chardon avec un enfant des cèdres (IV *Reg.*, XIV). Vous engagez ce cadet dans l'Eglise, pour décharger votre famille, et faire tomber sur sa tête consacrée, de gros bénéfices; mais un souffle de la bouche de Dieu lui enverra, comme à Giézi, une lèpre qui sera attachée à sa personne, et peut-être à toute sa race.

Sur quoi votre prudence pourrait-elle compter? sera-ce sur votre âge? Mais, quand Dieu vous a mis au monde, il ne vous a pas consulté; quand il vous en fera sortir, il ne vous consultera pas non plus. Jeune ou non il coupera, quand il voudra, la toile qu'il a ourdie. Combien de gens rapidement enlevés du monde, au milieu d'une florissante jeunesse, d'une compagnie et d'une fortune riante? comme ces vaisseaux qui, sans être agités par les vents et battus de l'orage, échouent misérablement contre un rocher dans le plus grand calme de la mer: *Nullis depugnata turbinibus, nullis quassata decumanis, adulante flatu, læto comitatu, cum tota securitate subsidunt* (*Tertull.*, *lib. de Anima*, c. 52).

Sera-ce sur vos terres? Mais Dieu n'a qu'à vous refuser de la pluie comme à Achab; il n'a qu'à appeler les mouches et les sauterelles pour ravager vos champs, comme elles ravagèrent ceux des Egyptiens.

Sera-ce sur votre vaste pénétration dans les affaires les plus épineuses? Mais fussiez-vous aussi habiles qu'Achitophel, il peut vous renverser l'esprit comme il renversa celui de ce grand politique dont l'Ecriture dit que les conseils étaient regardés comme des oracles de Dieu même, soit qu'il fût avec David, soit qu'il fût avec Absalon (II *Reg.*, XVI).

En voilà assez, messieurs, en voilà même trop, pour vous apprendre qu'on ne gagne jamais rien contre le Tout-Puissant; qu'il peut en un moment rompre les mesures que vous aurez prises depuis plusieurs années; qu'à ses yeux, la sagesse des hommes n'est que folie (I *Cor.*, I), que du haut du ciel il regarde avec mépris leurs vains projets, qu'il est même de sa gloire de s'en venger et de les confondre. Il est écrit, et la parole sainte aura tout son effet; il est écrit: Je

confondrai la sagesse des sages, et je rejetterai la prudence de ceux qui en ont : *Disperdam sapientiam sapientium, et prudentiam prudentium reprobabo* (I *Cor.* I).

O Dieu de toute vérité et de toute justice, je ne veux donc plus écouter la fausse prudence du siècle; j'en connais assez la faiblesse et les tristes suites ; je me défierai des piéges qu'elle me tend, et je ne marcherai jamais dans les voies des pécheurs.

Mais inutilement formerais-je de si belles résolutions, si elles ne venaient de votre Esprit-Saint, et si votre main toute-puissante ne me soutenait pour les accomplir. Quelque indigne que je sois d'une si grande grâce, j'ose vous la demander, ô Dieu de toute grâce : *Donnez-moi cette sagesse qui est assise à vos côtés sur votre trône*; *faites-la descendre du haut du ciel*, *afin que demeurant en moi*, *et travaillant avec moi*, *je sache ce qui vous est agréable* (*Sap.*, IX).

Si vous ne la faisiez descendre sur moi, elle n'y viendrait jamais, et si vous arrêtiez le cours de vos divines miséricordes, elle ne serait plus en moi, et elle ne travaillerait plus avec moi ; ce qui serait à mon égard le plus grand de tous les malheurs. Car, hélas ! que me servirait-il d'être sage et prudent pour les autres, si je ne l'étais pour moi-même ? de donner des règles de conduite aux autres, si je ne suivais que celles de la chair et du sang? de faire faire aux autres ce qui me plairait, si je ne connaissais et ne faisais pas ce qui vous plaît?

Cette sagesse que je vous demande, ô mon Dieu, *a une parfaite intelligence de toutes choses*, et si vous avez la bonté de me l'accorder, *elle me conduira dans toutes mes actions*, *et elle me protégera par sa puissance. Envoyez-la donc de votre sanctuaire*, *qui est dans le ciel* (*Ibid.*), et que votre Esprit-Saint me conduise dans toutes mes démarches, pour passer heureusement du temps à l'éternité. *Amen.*

SERMON XXIII.

POUR LE DIMANCHE DES RAMEAUX.

De la bonne et de la mauvaise communion.

Dicite filiæ Sion : Ecce rex tuus venit tibi mansuetus.
Dites à la fille de Sion : Voici votre roi, qui vient à vous plein de douceur (*S. Matth.*, *ch.* XXI).

Sire, c'est Jésus-Christ qui demande aujourd'hui pour la première fois une qualité qu'il a jusqu'ici refusée; je veux dire celle de roi. Dans les autres mystères, il semble abandonner aux souverains la gloire de la terre : mais aujourd'hui, non content d'être le roi des peuples, il le veut être principalement de ceux qui les gouvernent.

Permettez donc, sire, à un prédicateur de l'Evangile, de dire à la plus auguste cour de l'univers, de détourner les yeux de dessus le monarque qui fait le bonheur d'une partie du monde, l'admiration ou la jalousie de l'autre ; j'ai à lui montrer un roi, dont l'infinie grandeur efface celle des plus fameux conquérants de la terre, qui devant lui ne sont qu'un peu de poussière et de cendre.

Votre Majesté, qui s'est de tout temps fait un devoir de céder à Jésus-Christ cet honneur, est ravie qu'il prenne aujourd'hui un titre qu'elle lui offre tous les jours. A vous, sire, comme au plus grand des rois, appartient l'avantage de célébrer dignement son triomphe, d'en honorer, d'en embellir, d'en achever la cérémonie. Après avoir recueilli toutes les palmes qu'un grand prince peut recevoir du Dieu, Seigneur des armées, vous lui en faites un sacrifice qui lui agrée, d'autant plus, que vous seul pouvez mettre à ses pieds celles que votre modération n'a pas voulu recevoir.

Pour vous, messieurs, qui voyez si souvent les plus brillantes pompes du monde, ne soyez pas surpris de celle du Fils de Dieu, qui vous paraît si pauvre. Une populace qui sort en foule, coupe précipitamment des branches d'arbres, qu'elle jette sur les lieux de son passage; elle se dépouille de ses vêtements et s'écrie : *Gloire soit rendue au Fils de David;* pendant que ceux qui font une grosse figure à Jérusalem le haïssent, le méprisent, ou demeurent dans une froide indifférence.

L'Eglise qui, en ce saint temps, nous ouvre la carrière de la communion pascale, se représente dans cette différente disposition d'esprit et de cœur, ce qui se passe encore de nos jours. Je veux dire qu'elle regarde cette communion comme un nouveau triomphe, ou comme un nouvel outrage à Jésus-Christ ; comme un nouveau triomphe que lui dresseront ces âmes fidèles qui le recevront en état de grâce ; comme un nouvel outrage que lui feront ces âmes impies qui le recevront en état de péché. Examinons dans les deux parties de ce discours, ces deux différents caractères.

Dans ces troupes fidèles qui vont au devant de Jésus-Christ, avec toute la piété et la ferveur dont elles sont capables, reconnaissons les épreuves et les marques d'une bonne communion. Dans ces pharisiens et ces Juifs qui le haïssent ou qui le méprisent, distinguons les signes et les caractères d'une communion mauvaise. Pour les expliquer avec fruit, joignez, messieurs, vos prières aux miennes, et implorons les grâces du Fils par l'intercession de la Mère. *Ave.*

PREMIER POINT.

Sire, si dans la conduite des mœurs, il y a quelque vérité dont il soit important de s'instruire, c'est celle qui regarde les dispositions où il faut être pour participer avec fruit aux sacrés mystères. Voulez-vous, messieurs, les apprendre? *Ayez*, dit saint Paul, *pour Jésus-Christ les sentiments qu'il a eus pour vous;* et si vous les ignorez, écoutez Zacharie qui veut qu'on dise à la Fille de Sion: *Voilà votre roi qui vient à vous plein de douceur* (*Zach.*, IX).

Tout caché qu'il est dans le sacrement, et quelque pauvre que paraisse l'état qu'il a pris : *Le voilà*, *c'est votre roi : Ecce rex tuus.* Tout maître, et tout redoutable qu'il est, il ne veut ni vous être à charge, ni vous jeter dans de chagrinantes alarmes ; s'il vient chez

vous, c'est dans *un esprit de bonté et de douceur* : *Venit tibi mansuetus.*

Le voilà : Ecce. Tout son désir est de faire avec vous la pâque, et il s'en est expliqué si clairement que vous ne pouvez en douter. Mais en quel état s'est-il mis pour satisfaire à ce désir que son amour gratuit lui a inspiré? Dans un état d'humiliation et d'anéantissement, en se déclarant le roi des hommes.

Quoique cette proposition paraisse extraordinaire, elle n'a rien qui doive vous surprendre, si vous considérez avec Tertullien que c'est un roi d'une disposition toute différente de celle des autres : *Alterius formæ Rex*; un roi qui, pour être celui des hommes, a voulu leur devenir semblable ; et cependant leur ressembler, c'est pour lui un grand anéantissement.

Ce n'est pas fort honorer l'homme que de l'appeler roi des animaux ; c'est en quelque manière le dégrader. C'est encore moins au *Fils* de Dieu un titre d'honneur d'être roi des hommes, puisque pour être à leur égard un Dieu plein de miséricorde, il a fallu qu'*il fût semblable à ses frères.*

Qui des Juifs n'eût été ravi de voir sur ses épaules le manteau royal, la couronne sur sa tête, le sceptre dans ses mains, des princes et des officiers distingués entourer, comme les forts d'Israël, le lit de sa justice? Rien n'eût plus agréablement flatté leur dévot orgueil que d'aller au devant d'un Messie désiré depuis tant de siècles, s'ils l'avaient vu comme un roi dont Salomon n'eût représenté que de loin la grandeur dans les plus beaux jours de sa gloire.

Aveugles mortels, qui en jugeriez de la sorte, ne vous y trompez pas : voici à quelles marques il veut qu'on le reconnaisse pour roi. Monté sur un vil animal, accompagné de gens d'une condition abjecte et méprisable, il fait son entrée dans Jérusalem. Sa pompe n'a rien que de très-simple, ce sont des enfants et des pauvres qui l'abordent; il ne se refuse à personne ; tout s'y passe sans le moindre attirail de vanité. Cependant c'est à la vue de cet équipage qu'on dit à la fille de Sion : *Voici votre roi.* C'est dans cet état, messieurs, qu'il s'empresse de vous honorer de sa présence, *pour faire avec vous la pâque.* J'aime mieux, adorable Sauveur, vos désirs pleins de miséricorde pour moi qu'une pompe qui m'aurait *accablé du poids de votre gloire.* J'aime mieux, pour mon propre intérêt, vous voir mépriser le faste du siècle que de vous en voir prendre les superbes marques.

Que serait-ce si Jésus-Christ, nous faisant l'honneur de se donner à nous dans la sainte communion, il y paraissait avec tout l'éclat de sa majesté? Nous nous écrierions comme Manué, quoiqu'il n'eût vu qu'un ange : *Nous mourrons parce que nous avons vu Dieu* (*Judic.*, XIII).

Il a donc fallu que, pour se proportionner à cet état de misère et d'indigence qui nous est naturel, il nous cachât sa grandeur inaccessible. Il a fallu que de fragiles espèces couvrissent ce roi de gloire, devant qui les trônes s'ébranlent et les anges frissonnent de crainte ; et lorsqu'il se met dans un état assez semblable à celui où il a voulu paraître entrant dans la capitale de la Judée, on ne laisse pas de dire : *Voilà votre roi : Ecce rex tuus.*

A cette nouvelle, des peuples inspirés d'en haut sortent de leurs maisons et courent où un mouvement céleste les porte, sans que la crainte de déplaire aux pharisiens et de s'attirer leur indignation les arrête. Pleins de désirs pour ce Dieu de désirs, ils ne cherchent qu'à lui rendre leurs hommages; et au défaut de riches présents, ils lui offrent leurs cœurs.

Nul autre cortége ne lui a jamais été plus agréable que celui-là. Il ne demande, ni des habits magnifiques, ni un train pompeux, ni d'éclatantes dignités. Il se plaît à voir autour de lui de petits enfants, de pauvres gens qui viennent lui faire honneur de ce qu'ils peuvent lui donner. Ils ont des habits usés et rapetassés, n'importe ; il n'ont point de riches couronnes à lui offrir, n'importe; c'est assez qu'ils lui apportent de bon cœur quelques branches d'olivier et de palmier.

Quel fonds de consolation et de joie pour les pauvres ! Dans les triomphes des rois, on écarte la vile populace ; on ne veut voir autour d'eux que des gens lestes et magnifiquement vêtus. Le roi de Babylone ne choisit, parmi les jeunes enfants, que les mieux faits et les plus beaux, qu'il fait délicatement *nourrir auprès de lui* ; mais le roi du ciel et de la terre, qui n'a aucun besoin de ces ornements extérieurs, ne se soucie guère de ces parures mondaines. *Laissez venir à moi ces petits enfants*, disait-il : *Bienheureux sont les pauvres, le royaume des cieux leur appartient.*

Grands de la terre, seriez-vous par là exclus du nombre de ces troupes fidèles qui qui vont au devant de Jésus-Christ? Si cela était, je vous dirais avec un apôtre : *Pleurez amèrement sur les malheurs qui vous arriveront*; mais grâces *au Père des miséricordes et au Dieu de toute consolation*, cet état même de prospérité et d'abondance où vous êtes, vous fournit de puissants moyens d'ajouter par des vertus plus distinguées un nouvel éclat à cette entrée divine dans vos âmes ; votre zèle peut en être plus méritoire, votre piété plus édifiante, votre exemple plus utile, votre charité plus abondante.

Ce que souhaite le divin Jésus pour faire son entrée dans une âme par la communion pascale, c'est de trouver des chrétiens qui, par leur empressement de le recevoir, répondent, en quelque manière, à celui qu'il a de se donner à eux; des chrétiens qui, comme les mages, s'informent où il est, afin de l'aller adorer : grands et riches de la terre, voilà votre modèle; des chrétiens qui, comme les pieux bergers, accourent à sa crèche, dès qu'on les a avertis qu'ils y trouveront un enfant enveloppé de langes; vous

qui êtes pauvres ou d'une condition médiocre, voilà votre exemple.

Ce que souhaite le divin Jésus, est de trouver des chrétiens qui, comme la fidèle amante des cantiques, vont chercher le chaste époux, dussent-ils être raillés ou maltraités comme elle par les gardes de la ville; des chrétiens qui, comme cette pieuse troupe qui s'empressa d'aller au devant de Jésus-Christ, désirent de participer avec fruit aux sacrés mystères.

Malgré la corruption et la tiédeur du siècle, ne peut-il pas encore y avoir des riches qui reçoivent leur Dieu comme Abraham reçut ses anges? des femmes de qualité, qui, comme Rébecca, se rendent dignes de la céleste alliance par d'honnêtes et de charitables civilités? des hommes d'affaires, qui, descendant du sycomore, comme Zachée, entendent cette consolante parole : *Il faut que je loge aujourd'hui chez vous?* des disciples pleins d'amour et de zèle, qui, dans ces jours du triomphe de leur maître, se distinguent par des vertus qui répandent plus loin *sa bonne odeur?*

Quels surprenants effets a produits en eux le pressant désir de l'honorer! Il leur avait dit d'aller *délier deux animaux et de les lui amener*, mais il ne leur avait pas dit de mettre sur eux leurs habits; et néanmoins ils le font. Il n'avait donné aucun ordre au peuple de venir au devant de lui; et néanmoins saint Jean remarque qu'ayant su, la veille, qu'il devait faire son entrée dans Jérusalem, ils prirent des branches de palmier, et qu'ils allèrent au devant de lui en s'écriant : *Béni soit le roi d'Israël, qui vient au nom du Seigneur* (*Joan.*, XII).

Une étoile avait conduit des mages à sa crèche; des bergers y avaient été attirés par la nouvelle *qu'il leur était né un Sauveur.* Jean-Baptiste, choisi pour préparer ses voies, avait montré cet Agneau de Dieu. *C'est là mon Fils bien-aimé, en qui j'ai mis mes complaisances, écoutez-le*, avait-on dit du haut d'une brillante nuée; et aujourd'hui des peuples qui sont en grand nombre se hâtent d'aller au devant de lui, dès qu'ils apprennent qu'il doit faire son entrée à Jérusalem.

Vous seriez fort content de nous, ô mon Dieu, si vous nous trouviez dans de si bonnes dispositions, lorsque vous témoignez que vous désirez avec tant d'ardeur de faire la pâque avec nous. L'obligation qui nous presse de répondre à de si charitables désirs par les nôtres, est d'autant plus considérable, que nos intérêts personnels y sont engagés; que c'est le plus grand honneur qui nous puisse arriver de vous recevoir, vous qui venez chez nous, et pour nous plein d'une charmante douceur : *Venit tibi mansuetus.*

Seconde réflexion que je vous prie de faire. C'est votre roi, mais il vous aime; sa grandeur l'éloigne de vous, mais son amour et sa douceur l'en approchent; l'effet d'une bonne communion étant de vous unir à Jésus-Christ, de demeurer en lui, comme il veut demeurer en vous, d'entrer en quelque manière en société avec les trois personnes divines, par la plus étroite et la plus glorieuse de toutes les alliances.

Nos livres saints en parlent de quatre, qui sont les plus considérables : de celle de Booz avec Ruth, de celle d'Abigaïl avec David, de celle d'Assuérus avec Esther, de celle de Salomon avec la fille de Pharaon. Ruth était pauvre, Esther esclave, Abigaïl roturière, la fille de Pharaon étrangère; mais rien de tout cela n'est comparable à l'infinie grandeur de Jésus-Christ, à la bonté qu'il a de se donner à nous et de nous associer à sa gloire par la communion.

Ruth était pauvre, mais elle était libre; Esther était esclave, mais elle était belle; Abigaïl était roturière, mais elle avait gagné par ses soumissions et ses présents les bonnes grâces du prince; la fille de Pharaon était étrangère, mais elle avait pour père un grand roi. La vertu de Ruth avait plu à Booz; la beauté d'Esther avait charmé Assuérus; les manières humbles et officieuses d'Abigaïl avaient engagé David; la haute naissance de la fille de Pharaon, jointe à d'autres belles qualités, avaient déterminé Salomon à la demander pour épouse.

Ici rien de semblable : ni vertu, ni beauté, ni bons offices, ni avantages de naissance n'ont pu engager Jésus-Christ à s'unir à nous, à venir chez nous, à demeurer avec nous par la communion. Quoi donc? son amour gratuit, sa bonté prévenante, sa charmante et magnifique douceur : *Venit tibi mansuetus;* encore à quoi s'est-il assujetti en faisant cette démarche?

Il s'est appauvri pour nous enrichir, à la différence de Booz qui, quoiqu'il eût épousé Ruth, n'en était pas moins riche. Il s'est uni à nos âmes malgré leur indignité et leur laideur; à la différence d'Assuérus qui aurait rejeté de la couche royale Esther, si sa beauté ne l'avait rendue digne de cet honneur. Tout roi qu'il est, il a contracté avec nous une alliance où sa majesté semble s'être méconnue, à la différence de David qui, avant qu'il fût roi de Juda, avait pris Abigaïl pour femme. Non-seulement nous lui étions étrangers quand il est venu demeurer avec nous, mais nous méritions par nos péchés qu'il nous laissât dans notre indigence et nos misères; à la différence de Salomon qui, quoiqu'il eût épousé une fille d'un roi incirconcis, en avait reçu une grosse dot.

Voilà, *fille de Sion*, voilà, âmes chrétiennes, ce roi doux et magnifique, qui veut faire chez vous son entrée : *Venit tibi mansuetus.* Mais que ferez-vous pour le recevoir? Imitez ces troupes fidèles qui prirent des branches d'olivier et de palmier pour en couvrir la terre par où il passerait, qui se dépouillèrent de leurs habits, et qui voulurent rendre à ce fils de David les mêmes honneurs que leurs prédécesseurs avaient autrefois rendus à Jéhu, quand ils le reconnurent pour leur roi.

Ils ôtèrent leurs habits, dit l'Ecriture, ils en couvrirent un gazon rustique qui lui servait comme de trône; et pleins de recon-

naissance, ils s'écrièrent : *Jéhu est notre roi*, nous n'en voulons point d'autre que lui : *Regnavit Jehu*. Le divin Jésus ne mérite-t-il pas encore plus d'honneur? La favorable réception que vous lui ferez lorsqu'il aura la bonté d'entrer chez vous, vous attirera des grâces sans nombre ; il sera votre trésor dans votre pauvreté, votre médecin dans vos maladies, votre force dans vos combats, votre conseil dans vos doutes, votre voie dans vos égarements, votre asile et votre consolateur dans vos disgrâces.

Faites ce que l'apôtre saint Paul vous dit de faire : *Dépouillez-vous du vieil homme*, amenez au nouveau des passions mortifiées et vaincues. Que l'envieux ne se cache plus sous l'herbe pour mordre comme le serpent; que le médisant n'ait plus le fiel des dragons et des aspics ; que le fourbe ne trompe plus comme le renard ; que le vindicatif ne rugisse plus comme le lion ; que le sensuel et le débauché ne retournent plus à son vomissement comme le chien.

Faites ce que firent ces Juifs, qui, lorsque Simon entra dans la forteresse de Jérusalem, l'accompagnèrent en chantant ses louanges et tenant des branches de palmier ; chantez de nouveaux cantiques à ce nouveau roi, apportez-lui des passions vaincues, comme autant de dépouilles qui orneront son entrée dans vos âmes.

Offrez-lui, comme les mages, l'encens de vos prières, l'or de vos aumônes, la myrrhe de vos pénitences. Par là, vous lui dresserez, avec ces troupes fidèles, un nouveau triomphe en le recevant en état de grâce ; au lieu que si vous le receviez en état de péché, ce serait pour lui un nouvel outrage, et pour vous le plus grand de tous les malheurs. J'ai tâché de vous rendre cette première vérité sensible par la conduite de ces disciples et de ces peuples qui ont été au devant de leur *roi qui venait à eux plein de douceur :* examinons la seconde par rapport à ceux qui n'ont eu pour lui qu'une secrète haine ou une froide indifférence; ce sera le sujet de mon second point.

SECOND POINT.

Il y a je ne sais quoi de majestueux dans les supplices même les plus cruels et les plus infâmes, lorsqu'un homme innocent monte avec courage au lieu patibulaire ; et il y a je ne sais quoi de triste dans les triomphes même les plus magnifiques, lorsque le conquérant, au milieu des acclamations du peuple, ne peut retenir ses larmes.

Dans peu de jours nous ne verrons rien de plus surprenant que la magnanimité de Jésus-Christ, qui, prêt à aller au Calvaire, dira aux filles de Jérusalem : *Ne pleurez pas sur moi, pleurez seulement sur vous;* et aujourd'hui c'est pour nous un spectacle bien triste, que la consternation de cet Homme-Dieu qui pleure en jetant les yeux sur Jérusalem.

Ne serait-ce pas qu'il n'y a guère de triomphe ni d'événement extraordinaire où la douleur ne soit mêlée avec la joie ? Jephté a remporté une grande victoire sur les Ammonites ; mais la rencontre de sa fille qu'il est obligé de sacrifier pour satisfaire à son vœu, le jette dans une morne tristesse. David, par la défaite d'une armée rebelle, a tout sujet de se réjouir ; mais dès qu'il apprend la mort d'Absalon, tout son palais retentit de ses gémissements et de ses cris. Esther n'a rien qui ne l'oblige de prendre part à la joie publique de son élévation sur le trône; mais à la nouvelle des ordres donnés pour exterminer sa nation, elle est inconsolable.

Le dirai-je, adorable Sauveur? vous avez voulu dans vos triomphes mêmes laisser quelques marques de douleur. Vous êtes tout couronné de gloire sur le Thabor : cependant vous vous y entretenez de votre passion avec Moïse et Elie. Vous triomphez sur le Calvaire des puissances de la terre et de l'enfer que vous dépouillez de toute leur autorité ; cependant vous y versez votre sang et vous y mourez. Dans votre tombeau vous triomphez du péché et de la mort, mais vous en sortez avec vos plaies, que vous conservez dans un corps glorieux et impassible.

Je pourrais par là, messieurs. vous découvrir le sujet de la tristesse et des larmes de Jésus-Christ dans son entrée triomphante à Jérusalem ; mais l'Eglise, qui porte plus loin ses vues, et qui se représente avec douleur la mauvaise disposition d'une infinité de chrétiens, qui traiteront aussi mal Jésus-Christ qu'il fut traité par les Juifs, regarde la funeste issue de cette cérémonie, plutôt comme une pompe funèbre que comme un triomphe.

Que font les Juifs? Je vous l'ai dit d'abord. Les uns haïssent Jésus-Christ, et conçoivent le barbare dessein de le faire mourir; les autres le méprisent, et, après de légères émotions, demeurent dans une froide indifférence. Or, telles sont les malheureuses dispositions d'une infinité de chrétiens à l'égard de Jésus-Christ dans la communion pascale. Les uns, le recevant en état de péché, le feront mourir en eux-mêmes ; les autres, sous prétexte de ne vouloir pas se rendre coupables d'un si horrible sacrilége, se soucieront peu de le recevoir. Les premiers le crucifieront par leur hypocrisie; les seconds le traiteront avec mépris par leur scandale. Qu'en dit l'Apôtre dans sa lettre aux Hébreux (*chap.* VI)? Ils crucifient de nouveau le Fils de Dieu : voilà le caractère des premiers : ils le rendent méprisable et l'exposent à l'ignominie ; voilà le caractère des seconds.

Autant qu'il est en eux, *ils crucifient derechef le Fils de Dieu*, et renouvellent l'abominable déicide des Juifs. Ils attachent ce corps virginal à une chair impure ; ces mains bienfaisantes à des mains avares et injustes ; ces yeux pudiques et chastes à des yeux lascifs et *pleins d'adultères ;* ce cœur qui ne respire que douceur et amour, à un cœur intraitable, qui n'aime que la vengeance.

Voyez-vous cet homme de plaisir et de débauche, qui, ayant laissé en suspens son infâme commerce pendant quelques jours, a

moins de honte d'être parjure à son Dieu, que de l'être à l'objet de sa passion brutale? Il a promis à son Créateur ce qu'il ne voulait pas lui tenir; et il feint de se séparer de la créature dont il a toujours conservé l'amour dans son cœur. Il viole le sacrement de sa réconciliation avec le ciel, pour aller faire la sienne avec la terre; et, pour me servir des paroles de saint Cyprien, il passe de la table des démons à celle de Dieu (*D. Cypr., lib. de Lapsis*).

Voyez-vous ce vindicatif, qui près de s'approcher *de ce prince de paix*, a fait dire à son ennemi qu'il ne lui voulait point de mal. A peine le temps d'une trêve imaginaire qu'il avait donnée à sa haine est passé, qu'il change de langage, rappelant son ancienne inimitié, ajoutant les gémissements de sa charité aux plaintes de sa malice, et réveillant par une médisance dévote les vices qu'il a pardonnés par une frauduleuse réconciliation.

Cette femme, le jour de sa communion, querelle toute sa famille : et des gens qui souvent se plaignent de sa dévotion, portent la peine d'une pénitence qu'elle n'a pas faite. Plus impatiente, plus bizarre, plus chagrine que les autres jours, elle est insupportable à ceux et à celles qui l'approchent, comme si toute abîmée en charité pour son Dieu, elle n'en devait point avoir pour son prochain.

Cet autre qui va faire une retraite dans des jours solennels, donne lieu de croire qu'il en sortira avec une véritable résolution de restituer un bien qu'il a acquis par des voies défendues : cependant, ravi de surprendre le monde par la réputation de sa probité, il trompe les dévots par ses aumônes, et ceux qui ne le connaissent pas par ses dévotions. Les gens de bien le prennent pour riche, et les riches pour homme de bien ; se moquant tout à la fois et des créanciers et des confesseurs, afin d'avoir du moins les bénédictions de ceux qu'il a trompés par la fréquentation des sacrements, pendant qu'il a les malédictions de ceux qu'il a ruinés par ses rapines.

A voir ce qui se passe dans cette semaine, que nous appelons Sainte, qui ne croirait que la face du christianisme va être toute changée? Les ennemis qui ne se voyaient pas se verront ; les tribunaux de la pénitence, auparavant déserts, seront entourés de peuples comme la piscine de Jérusalem l'était de malades ; les confesseurs accablés par une foule extraordinaire, pourront à peine entendre les promesses que leurs pénitents leur feront, de mener une vie tout autre que celle qu'ils ont menée.

Le libertinage se cachera et n'osera se montrer ; la dévotion non-seulement sera d'usage, mais dans les règles ; le troupeau épars viendra chercher le pasteur; nos temples retentiront des sacrés cantiques, et la beauté d'une triste musique fera l'agrément des prières (1). Les plus grands pécheurs s'assembleront pour faire honneur à ces cérémonies funèbres, chacun y jouera quelque personnage : mais plaise au Seigneur que ce ne soit pas celui de ces pharisiens et de ces chefs des prêtres, qui, à l'entrée de Jésus-Christ dans Jérusalem, tinrent leur haine et leur malice en suspens, résolus de la reprendre quand ces jours de triomphe seraient passés.

Ce n'est pas là, dites-vous, notre caractère, rien ne nous paraissant plus horrible que le méchant cœur de cette nation réprouvée. Je le veux croire, mais prenez garde à ce que dit l'Apôtre, qu'*il faut s'éprouver*, et être en état de grâce pour communier dignement, sans quoi c'est se *rendre coupable du corps et du sang du Seigneur, qu'on ne discerne pas comme il faut le discerner*.

Non, non, ce ne sont plus des pains de proposition que l'on mange ; quand cela serait, on vous demanderait, comme le grand-prêtre le demanda à David : *Vos gens sont-ils purs?* C'est un pain tout divin, le pain des anges : quelle doit donc être la pureté de ceux qui s'en nourrissent !

Ce n'est plus une manne corruptible ; quand cela serait, elle ne tomba dans le camp des Israélites, que lorsque la farine qu'ils avaient emportée d'Egypte fut toute consumée. C'est une manne incorruptible, qui fait vivre éternellement ceux qui la reçoivent avec les dispositions nécessaires : il faut qu'il ne reste rien en eux d'un monde sensuel et impur.

Ce n'est plus l'Agneau de la Pâque judaïque : quand cela serait, il faudrait le *manger avec des pains sans levain, et des laitues sauvages*. Il faudrait le manger à la hâte, ceindre ses reins, et tenir en main un bâton comme des gens qui vont partir; il faudrait être circoncis; nul étranger ne pouvant être admis, sans cette condition, à la Pâque judaïque. C'est *Jésus-Christ, l'Agneau de notre Pâque*, qu'il n'est permis de manger, que lorsqu'on *s'est purifié de tout levain de malice*, et que par l'amertume de la pénitence, on s'est déchargé de ces mauvaises humeurs, qui laissaient dans l'âme une fatale fermentation.

C'est Jésus-Christ, l'Agneau de notre Pâque, qui veut que nous ceignions nos reins comme des gens qui, tout prêts à marcher, prennent le bâton de la croix, pour arriver plus sûrement au terme de leur voyage. *C'est Jésus-Christ, l'Agneau de notre Pâque*, où nul étranger n'a part, à moins qu'il ne soit circoncis, que les puissances de son âme et les facultés de son corps ne soient marquées au sceau de la nouvelle alliance.

Ce n'est plus ce sang que Moïse répandit autrefois sur le peuple, après lui avoir demandé s'il était dans la résolution d'observer la loi de Dieu (*Deut.*, XVII; *Hebr.*, X) ; quand cela serait, il faudrait s'acquitter de l'engagement qu'on a contracté de garder les ordonnances du Seigneur, sans quoi on serait puni de mort. C'est, dit saint Paul, le sang du Fils de Dieu, qui s'est fait victime pour nos péchés, et dont nous annonçons la mort, quand nous

(1) Voyez les *Pensées choisies*, pag. 182.

le buvons : sang adorable, que ceux qui communient en état de péché, foulent aux pieds, le regardant comme un sang profane, et traitant avec ignominie l'esprit de la grâce : crime énorme, qui mérite les plus rigoureux supplices.

Si cela est, il vaut donc mieux ne pas communier que se rendre coupable d'un si grand crime ; il vaut mieux ne pas communier, que communier comme cette femme qui entretient des amitiés suspectes, comme cet homme qui n'a dans le cœur que des sentiments de jalousie et de vengeance.

Je vous entends, messieurs : mais croyez-vous que leurs péchés excusent le mépris que vous faites de votre Dieu, et qu'à cause qu'ils s'en approchent en mauvais état, vous êtes excusables de ne vous point préparer pour vous en approcher dignement ? Quand je vous exhorte de communier, je ne vous dis pas de conserver vos mauvaises habitudes ; je vous dis de vous en dépouiller, d'y renoncer, de les jeter loin de vous. Pourquoi vous faire une dévotion de n'en point avoir ? comme si vous pouviez négliger la communion par respect, ou la respecter par négligence !

Voilà ce que je pourrais vous dire en d'autres jours de l'année : mais en ceux-ci la loi de l'Eglise y est formelle, et n'y pas obéir ce serait imiter ces peuples insensés, qui se contentèrent de se demander : *Qui est cet homme qui vient en notre ville ?* et qui s'en tinrent à cette émotion bizarre, sans se préparer à le recevoir.

Autre caractère de gens qui méprisent ce Dieu plein de douceur qui vient à eux, et qui, après avoir calmé quelques remords d'une conscience agitée, demeurent dans une froide indifférence. Ne serait-ce pas sur eux que tomberaient ces larmes que Jésus-Christ répandit en jetant les yeux sur Jérusalem ? Larmes de compassion sur le déplorable état de ces malheureux peuples ! Larmes d'indignation sur leur lâche et méprisante indolence ! Larmes de prophétie sur leur ruine future, *pour n'avoir pas connu le temps de leur visite !*

Le temps de la vôtre est arrivé, messieurs et mesdames : il n'est plus question d'hésiter, de différer, de chercher de vains prétextes. Il n'est plus question de dire : Je ne communierai pas dans la quinzaine de Pâques, parce que dans le mauvais état où je me sens, j'aime mieux ne pas obéir à l'Eglise que faire un sacrilége.

Quelle étrange résolution ! quelle monstrueuse conséquence ! Prétendriez-vous faire triompher Jésus-Christ en lui refusant un triomphe, prendre pour un titre de piété celui de n'en point avoir ? Vous dire qu'il faut faire un sacrilége pour ne point causer de scandale, ce serait une proposition abominable : mais ne pouvez-vous pas éviter l'un et l'autre ? Quelle religion de rendre la religion méprisable ? Quel respect pour l'Eglise d'éluder, de faire peu de cas, de se moquer de ses ordonnances ?

O la belle résolution d'un officier, qui se dispenserait du service de sa charge, dans la crainte de déplaire à son roi par la mauvaise conduite qu'il aurait tenue ! Sujet infidèle et ingrat, diriez-vous, tâche d'apaiser la juste indignation de ton prince, fais-lui connaître que tu es marri d'avoir manqué de respect à ses ordres, et n'ajoute pas à tes fautes passées une criminelle désertion.

On a trop de piété pour s'approcher de la sainte Table sans quitter ses mauvaises habitudes : et l'on se fait une espèce de mérite, ou de serment, de ne les pas quitter. On croit que Dieu pardonnera le mauvais commerce où l'on vit, parce qu'on n'a pas la hardiesse de le recevoir en cet état. On s'érige un titre imaginaire de vertu de ne pas faire un sacrilége, et en ne quittant pas le péché on en demande l'impunité, parce qu'on ne se dispose pas à un sacrement qui peut en être le remède.

On refuse à Jésus-Christ un triomphe, parce qu'on ne veut pas lui accorder ce qu'il demande, certaines passions qu'il faut mortifier, certains liens qu'il faut rompre, certains commerces de rapines, ou d'impureté, auxquels il faut renoncer : car ce sont là ces animaux, que cet Homme-Dieu veut qu'on délie et qu'on lui amène, avec cet ordre de dire à ceux qui refuseraient de lui obéir, *que le Maître en a besoin* : *Solvite, et adducite, quia Dominus his opus habet.*

Vous en avez besoin, dites-vous, ô mon Dieu ; je reconnais par là votre bonté, qui me paraît d'autant plus grande, que, pouvant vous passer de moi, vous me regardez malgré mon indignité et mes crimes, comme si je vous étais nécessaire pour recevoir de vous la plus considérable de toutes les grâces : *Dominus his opus habet.*

Vous en avez besoin ; je reconnais par là le tort que je me ferais à moi-même, si je n'acceptais une condition aussi favorable, qu'est celle de sacrifier à votre souveraine puissance, ce que vous voulez bien agréer par une charmante douceur. Recevez de moi en sacrifice ce qui vous est dû par tant de titres, et ce que je vous offre pour l'expiation de mes péchés : attachez au char de votre triomphe ces passions rebelles que j'ai fait servir à ma révolte. Que ces animaux déliés par votre grâce, et qui auparavant étaient sans joug, reçoivent de vous telle loi qu'il vous plaira leur imposer. Je vous rends seulement grâces de la bonté avec laquelle vous me témoignez *que vous en avez besoin.*

Pour profiter de l'honneur que vous me ferez de venir chez moi, je veux faire servir à la piété et à la justice les mêmes membres que j'ai fait servir à l'injustice pour commettre l'iniquité. Ces yeux que j'ai souillés par la vue de ces spectacles et de ces bals, où j'ai perdu mon innocence, ne verront plus ces objets séducteurs, cette folle et lascive vanité du siècle. Ces oreilles que j'ai si souvent ouvertes, tantôt à de noires calomnies, tantôt à des airs efféminés et dissolus, je les boucherai avec des épines,

dans la crainte de me rendre coupable des péchés d'autrui.

Pour tant de pas inutiles ou criminels que j'ai faits, je fréquenterai les lieux saints, et là prosterné devant le trône de mon Dieu, j'implorerai sa miséricorde. Cet attachement aux plaisirs de la bouche, je le punirai par de sévères et de mortifiantes abstinences. Pour tant de péchés que ma langue, mes mains, mon cœur, tous mes sens ont commis, je réduirai mon corps en servitude, et quand on me demandera d'où vient que je mène une vie si austère et si opposée à celle que j'ai tenue ; je répondrai que j'en ai besoin pour en obtenir le pardon, et que le Seigneur le veut ainsi. Je regarderai comme le plus grand bonheur qui me puisse arriver en cette vie, celui de le recevoir en état de grâce, qui sera pour moi, si je lui suis toujours fidèle, un gage sûr de la gloire éternelle que j'attends de sa divine miséricorde. *Amen.*

SERMON XXIV.

POUR LE JOUR DU VENDREDI SAINT.

Sur la passion de Notre-Seigneur Jésus-Christ.

Filiæ Jerusalem, nolite flere super me ; sed super vos ipsas flete, et super filios vestros.

Filles de Jérusalem, ne pleurez point sur moi; mais pleurez sur vous-mêmes et sur vos enfants (*S. Luc, ch.* XXIII).

Sire, par quel étrange égarement de conduite arrive-t-il que la plupart des chrétiens ne viennent entendre l'histoire tragique de la passion de Jésus-Christ qu'avec le même esprit qui les fait courir à ces spectacles profanes où ils sont ravis d'être émus et attendris? Est-ce que leur tristesse, excitée par le récit des supplices d'un Dieu, peut leur tenir lieu de dévotion, et que, pourvu qu'ils répandent par intervalles des larmes qu'ils ont souvent prodiguées au théâtre, ils ont assez payé le tribut qu'ils doivent tous les ans au Calvaire?

Pour nous qui, comme l'Apôtre, ne savons qu'une chose, *Jésus, et Jésus crucifié*, il est de notre ministère de nous abandonner à ce que l'Esprit du Seigneur nous inspirera de plus touchant et de plus instructif, sans vouloir, par des figures et des expressions trop recherchées, vous ménager une secrète satisfaction de gémir. Les seules paroles d'un Dieu qui aime mieux que vous réserviez vos larmes pour vous que pour lui doivent vous servir de règle, puisque ce n'est pas moins à vous qu'aux filles de Jérusalem qui l'accompagnaient dans ce jour d'ignominie et de douleur qu'il dit : *Ne pleurez pas sur moi, mais pleurez sur vous-mêmes et sur vos enfants.*

Dans ces représentations profanes où tout est finement imaginé pour vous tromper, vous êtes émus de colère contre les auteurs de quelque crime énorme qu'on expose à vos yeux, et de pitié pour l'infortuné héros qui en est la victime; et comme ce combat de passions qui fait violence à la nature ne peut durer longtemps, il finit souvent par les larmes et par la joie même de les répandre.

Si vous veniez rendre un pareil honneur à la mort de votre divin Maître, croiriez-vous, messieurs, que votre foi vous en tînt quittes? D'un côté, la trahison de Judas vous irrite, la lâcheté des apôtres vous scandalise, l'injustice de Pilate excite votre indignation, la cruauté des bourreaux vous fait horreur; d'un autre côté, la patience muette de Jésus-Christ vous surprend et l'excès de ses douleurs vous fait pitié. Dans cet état, vous croyez ne pouvoir mieux faire que d'ouvrir vos cœurs à une dévote tristesse, assez et même trop contents, si vous sentez quelque moiteur sur vos paupières et si vous pleurez l'infortuné sort d'un Dieu qui a souffert de si cruels et de si ignominieux supplices.

Quand les apôtres prêchaient un Dieu crucifié, les gentils y trouvaient une si grande répugnance, qu'ils ne le voulaient pas croire; et quand ils ajoutaient que c'était pour leurs péchés et pour ceux de tout le monde qu'il était mort, cette idée les frappait si vivement qu'ils aimaient mieux avoir horreur d'un Dieu qui était mort, que des pécheurs qui l'avaient fait mourir.

A votre égard, apprivoisés, pour ainsi dire, avec la croix et familiarisés avec elle dès votre enfance, vous n'en avez plus d'horreur. Cette répugnance que la nature donne et que la foi a calmée s'est changée en tristesse, qui peut venir de la nature aussi bien que de la foi. Vous la renouvelez tous les ans cette tristesse, et au lieu d'en concevoir pour vos péchés, qui sont la vraie cause de tant de douleurs, vous en avez pour Jésus-Christ qui les souffre : comme s'il était plus dévot de pleurer sur lui que sur vous, comme si, le plaignant, vous étiez dispensés d'une juste indignation contre vous-mêmes.

Je ne demande donc pas précisément vos larmes, qui me paraissent des signes trop équivoques d'une piété chrétienne; j'en veux plus à vos cœurs qu'à vos yeux, et quand vous interrompriez mon discours par de fréquents soupirs, je ne me contenterais pas de cette cérémonie, si vous ne détestiez intérieurement ces différents péchés que vous avez commis et qui ont coûté la vie au Dieu que vous adorez.

Filles de Jérusalem, ne pleurez pas sur moi; je souffre ce que je veux bien souffrir; un plus juste sujet doit être la matière de vos larmes; vos péchés sont la cause des douleurs et des ignominies que j'endure : *Filiæ Jerusalem*, etc.

Cette idée que ces paroles de Jésus-Christ me fournissent renferme deux grandes vérités, qui vont faire tout le partage de ce discours. Jésus-Christ meurt, comme il était à propos qu'un Dieu mourût : première vérité; nous le faisons mourir tous les jours, comme les Juifs l'ont fait mourir une fois : seconde vérité. Et si cela est, ne faut-il pas conclure que c'est plutôt sur nous que sur lui que nous devons pleurer? Il meurt en Dieu, malgré toutes les humiliations et toutes les douleurs d'un homme; nous le faisons mourir en Juifs, malgré toutes les lumières

de notre foi, le respect et la reconnaissance que nous lui devons.

C'est à vous, croix adorable, que je m'adresse ; vous êtes mon unique espérance en ce jour. Substituée à Marie en office, vous lui serez substituée en honneur. Je me prosterne donc à vos pieds pour vous dire avec l'Eglise : *O crux, ave*, etc.

PREMIER POINT.

Sire, il n'est que trop ordinaire à une infinité de gens de ne regarder les souffrances et la croix de Jésus-Christ que par les endroits les plus humiliants, qui leur paraissent indignes de l'infinie majesté d'un Dieu.

Vivement touchés, peut-être même scandalisés de la confusion et des douleurs qu'il a souffertes, ils voudraient un genre de mort plus honorable et plus doux, sans prendre garde qu'il l'a choisi lui-même; que, sans aucune nécessité de sa part, *il a été offert parce qu'il l'a voulu, et que la volonté du Seigneur*, pour parler le langage d'un prophète, *étant entre ses mains, il a généreusement donné son âme pour le péché.*

Que les gentils regardent la croix comme une folie; que les Juifs s'en fassent un sujet de scandale; c'est à nous, qui devons être instruits de notre religion, à la considérer comme l'une des plus excellentes preuves *de la sagesse, de la force, de l'amour d'un Dieu.* C'est à nous à admirer sa surprenante conduite dans l'économie de notre salut, et à nous représenter que, supposé qu'il se soit fait homme pour sauver les hommes, il était à propos qu'il souffrît et qu'il mourût, comme il a souffert et comme il est mort. Il n'en faudra pas même davantage pour vous faire comprendre par quelles raisons il a dit aux filles de Jérusalem *de ne point pleurer sur lui : Filiæ Jerusalem, nolite flere super me.*

Je dis premièrement qu'il était de la sagesse d'un Dieu de souffrir et de mourir comme il a souffert et comme il est mort; car ne vous figurez pas, messieurs, une sagesse stoïque, dont les anciens ont fait une si fastueuse peinture en parlant de leur prétendu sage qui se voit mourir.

C'est, ont-ils dit, un homme qui, content et sûr de sa vertu, méprise tout ce qui est incapable de la lui ravir; un homme qui connaît le péril sans trembler, et que les ruines de l'univers accableraient sans l'émouvoir. Le tyran peut bien lui ôter la vie, mais il ne lui ôtera jamais sa constance, et les bourreaux qui le font mourir ne sauraient le faire craindre. Sa fermeté, bien loin de le quitter dans ses derniers moments, le rend plus magnanime; la tranquillité même où on le voit encore après sa mort reproche à ses ennemis une fureur qui n'a pas trouvé le secret de se satisfaire, et leur apprend qu'ils n'ont pu faire pâlir son visage sans séparer son corps d'une âme que la sagesse accompagne dans son triomphe.

Non, non, je ne reconnais pas à ces traits le vrai sage; je le plains au contraire et je déplore sa folie quand je le vois se roidir contre la mort : sa constance lui coûte trop cher pour se faire un ornement de ces superbes dehors, et son âme est trop ébranlée par les efforts qu'elle fait, pour ne le point paraître.

Le Dieu que j'adore se fait aujourd'hui un honneur de sa crainte, de son ennui, de sa tristesse; passions qui, incompatibles en tout autre sujet, dérégleraient par leur opposition le meilleur tempérament; mais passions qu'il appelle lui-même dans le fort de sa douleur, pour montrer qu'il en est le maître; passions qu'il excite volontairement dans la partie inférieure, sans que ces eaux amères entrent dans la supérieure; passions qui, excitées et calmées, me paraissent comme le premier caractère de sa sagesse divine pour se préparer à la mort.

Dès que la foi m'enseigne que Jésus-Christ s'est fait à la ressemblance des hommes et qu'en épousant leur nature il s'est revêtu de leurs faiblesses, je conçois qu'il devait être saisi de crainte, qui est le pressentiment de leurs maux. Il a voulu se soumettre à la mort pour nous apprendre à la vaincre, et il s'est soumis à la crainte pour nous apprendre à la surmonter. Comment aurait-il armé de sa force les confesseurs et les martyrs, s'il n'avait bien voulu quitter la sienne pour s'abandonner à leurs faiblesses? Comment nous aurait-il appris à mourir avec courage, s'il n'avait lui-même appréhendé la mort? Il fallait, disent les saints Pères, qu'un Dieu tremblât aux approches de sa dernière heure, afin que nous apprissions à mourir malgré ce qui nous ferait trembler.

Toute la douleur d'un homme affligé, tout l'ennui d'un homme inquiet, toute la crainte d'un homme abattu paraissent en sa personne dans le jardin de Gethsémani. Imaginez-vous dans les plus grands hommes ces passions affligeantes : celle de David, qui dans la vallée de Cédron pleure la trahison de son fils; celle de Joseph vendu par ses frères; celle de Job moqué par ses amis; celle de Jérémie, qui gémit amèrement sur le malheur de sa nation, ne sont que de légères figures de l'état où il se trouve.

En cela ne vous imaginez rien d'indigne de sa grandeur. S'il est troublé, c'est un Dieu qui se trouble et qui laisse agir sur soi ce que nous appelons passion dans nous. Tantôt il s'avance vers ses apôtres : *Demeurez là, veillez, priez, de peur que vous n'entriez en tentation; l'esprit est prompt et la chair infirme.* Tantôt il s'éloigne d'eux et veut paraître seul devant son Père. Vous diriez que la miséricorde et la justice disputent chacune leurs droits : laquelle écoutera-t-il?

Il faut mourir pour des pécheurs, mais ils m'ont attiré un déluge de maux; je veux les sauver, mais ils méritent d'être punis. Ce sont des ingrats, ce sont des enfants; mais combien de peuples adoreront-ils ma croix? mais combien de faux chrétiens la mépriseront-ils? Combien de sacrifices offrira-t-on? mais combien commettra-t-on de sacriléges? Je mourrai pour tous les hommes, mais très-peu en profiteront.

Il avance, il s'arrête; il se console, il s'afflige. Où est-il ce calice, que je le boive?

viens Judas, je vais t'embrasser : mais ce calice est amer, cet apôtre est un perfide. Tantôt le courage dilate son cœur, tantôt la crainte le resserre. Agité de tant de convulsions auxquelles il se livre volontairement, il désire mourir comme Sauveur, et il tremble comme caution des hommes dont il porte les péchés.

L'on dirait qu'il ne sait en quelle posture se mettre. Il se prosterne, il se relève; il hausse sa voix, il l'abaisse, il soupire pour la croix, et il frissonne quand elle se présente. Dans cet état il fléchit les genoux et se penche contre terre, pour dire à son Père: *Que ce calice passe loin de moi; cependant que votre volonté se fasse et non pas la mienne.*

Or, voilà ce que j'appelle l'une des grandes preuves de la sagesse d'un Dieu; il est venu au monde pour obéir à son Père, il fera tout ce que lui ordonnera son Père. Un ange descend du ciel: lui apporte-t-il la vie ou la mort? Jésus-Christ est disposé à tout, il ne trouve pas même dans son Père ces consolations sensibles qu'il a données en tant de rencontres à ceux qui ont été persécutés pour lui.

Que les hommes le maltraitent, ce sont des ingrats; que ses apôtres l'abandonnent, ce sont des lâches; que Judas le trahisse, c'est un avare; que Pilate le condamne, c'est un politique; que ses bourreaux l'attachent à la croix, ce sont les ministres de la cruauté de ses ennemis; mais que son propre Père semble ne prendre aucun intérêt dans son supplice, comme s'il le méconnaissait, comme s'il l'oubliait, comme s'il l'abandonnait : voilà sans doute de quoi craindre, de quoi s'ennuyer, de quoi s'attrister.

Il faut même que ce qui se passe dans son âme paraisse au dehors. Tous les pores de son corps s'ouvrent; le sang qui bout dans ses veines, fait d'inconcevables efforts pour en sortir. Ce n'est pas une sueur ordinaire, elle est toute sanglante; ce ne sont pas des gouttes qui transpirent par quelques endroits, il s'en fait un épanchement universel. Ce ne sont pas ses habits seuls qui les reçoivent, la terre d'alentour en est toute imbibée; qui a jamais rien entendu de semblable? Mais qu'on se représente que c'est un Dieu qui souffre en Dieu.

On dit d'un certain serpent, que lorsqu'on en est mordu, le venin est si violent et produit des effets si extraordinaires qu'on sue du sang. Mais ici c'est cet ancien serpent qui a fait à Adam et à Eve des plaies dont ils seraient morts, si la sagesse d'un Dieu n'avait donné le moyen de les en garantir par une sueur sanglante qui sort de toutes les parties de son corps. Il a voulu ressentir lui-même, dans sa chair innocente, la douleur qu'ils méritaient, et s'étant rendu leur caution, il s'est assujetti à souffrir la violence de leurs maux.

Précieux sang de mon Dieu, que ne puis-je vous recueillir! mais, hélas! souvent vous tombez sur des épines ou sur des pierres. Dès le huitième jour de votre naissance, vous avez commencé à répandre votre sang pour moi. Le couteau de la circoncision vous avait déjà fait une étrange plaie; mais en voici encore une plus étrange : ce sont mes péchés, ce sont les péchés de tous les hommes qui vous ont réduit dans l'état où je vous vois.

Quelle douleur pour cet adorable Sauveur, quand il rappelle tous les péchés qui se sont commis, et qui se commettront depuis Adam jusqu'à la dernière fin des siècles, de réunir dans son imagination, toutes les circonstances des temps, des lieux, des âges, des conditions de ceux et de celles qui l'offenseront et qui l'ont offensé! Quelle douleur pour lui de se représenter, dans un seul point de vue, tous les maux que son Eglise endurera, toutes les persécutions dont on éprouvera la foi des gens de bien, semblable à un époux qui, près de rendre l'âme, n'a point de plus sensible déplaisir que celui de prévoir les misères où son épouse et ses enfants seront exposés. Encore cet époux a-t-il cette consolation que peut-être échapperont-ils à la fureur de leurs ennemis; au lieu que Jésus-Christ, à qui rien ne saurait être caché, connaît distinctement tout le bien et tout le mal que l'on fera jusqu'à la consommation des siècles.

Il a donc grand sujet de dire que *son âme est triste jusqu'à la mort;* la plaie que les péchés des hommes lui ont faite est trop profonde; le sentiment qu'il en a est trop vif pour ne se pas abandonner à la tristesse, à la crainte, à l'ennui.

Que d'infidélités ne voit-il pas dans les mariages, que de divisions dans les familles; que d'ambition parmi les grands; que de luxe parmi les riches; que de vertus déguisées parmi ceux et celles qui font profession d'une vie plus régulière et plus sainte!

Il voit qu'on appellera dévotion ce qui est hypocrisie; charité, ce qui est cupidité; galanterie, ce qui est fornication; adresse, ce qui est larcin; force d'esprit, ce qui est libertinage; reconnaissance, ce qui est simonie; revenu des charges, ce qui est vol et concussion.

Sans parler de ces ordures et de ces infamies qui saliraient la pureté de mon ministère et la chasteté de vos oreilles; sans parler de ces homicides et de ces cruautés qui font horreur à la nature, de ces excès de bouche qui réduisent l'homme à la vile condition des bêtes; sans parler de ces péchés spirituels, qui, pour être plus subtils, n'affligent pas moins notre divin Sauveur; quel sujet de tristesse quand il les rappelle tous, et que son imagination en est remplie? Vous voyez, messieurs, que j'en oublie beaucoup, mais aucun d'eux n'a échappé à ses lumières infinies, et de là vient ce triste état où il se trouve dans le jardin.

Je ne puis cependant m'empêcher de vous dire que ce qui contribua beaucoup à sa douleur, fut de voir que plus les siècles seraient éloignés du temps de sa Passion, plus le déluge des crimes se déborderait et inonderait toute la terre; que les derniers chré-

tiens commettraient des abominations, auparavant inouïes ou très-rares chez leurs pères.

N'est-ce pas de nos jours que la profanation des biens ecclésiastiques passe pour un accommodement légitime, qui facilite le commerce des bénéfices ? N'est-ce pas de nos jours que les usures les plus criantes sont regardées comme des intérêts permis, dont il n'y a que les simples et les ignorants qui se fassent quelque scrupule?

Adorable Sauveur, si vous reveniez encore une fois sur la terre, qu'y verriez-vous? Des crimes que la mémoire des hommes ne veut pas même conserver, et qui se sont présentés à la vôtre; des empoisonneurs, des parricides, des profanateurs de vos plus redoutables mystères. Vous y verriez, hélas! trop souvent votre Eglise enrichie par vos pieux enfants, dépouillée par vos indignes ministres; des dignités ecclésiastiques demandées par avarice, remplies par ambition, avilies et déshonorées par une vie sensuelle et molle. Il n'en fallait pas tant pour vous livrer vous-même à la tristesse, à l'ennui, à la crainte. Surprenante économie de la sagesse divine, qui a voulu par là travailler au grand ouvrage de notre rédemption! Nul autre qu'un Dieu ne pouvait paraître dans cet état.

Mais ce n'est pas assez qu'une sueur de sang soit sortie de son corps dans le jardin; il faut que des mains barbares et sacriléges se saisissent de sa personne, qu'on le conduise avec infamie de tribunal en tribunal; qu'on le charge de plaies, et qu'il n'y ait aucun outrage qu'on ne lui fasse souffrir. Est-ce là, direz-vous, être traité en Dieu? Oui, messieurs, car c'est ici que vous allez admirer non-seulement sa sagesse, mais encore sa force et son infinie puissance.

Les rois portent toujours avec eux une certaine majesté qui leur tient lieu de courtisans et de gardes. Dans leurs plus magnifiques triomphes, quelque brillante que soit la pompe qui les environne, ils attirent sur eux les yeux des spectateurs, et effacent par leurs augustes personnes, l'éclat de la cérémonie dont on honore leurs conquêtes.

On ne laisse pas même de découvrir ce caractère de grandeur dans ceux que Dieu a établis pour être les maîtres de leurs sujets, lorsqu'il semble que leur dignité les abandonne. Si quelquefois des peuples mutins ne reconnaissent plus, par un horrible attentat, leur roi légitime; un prince constant paraît toujours ce qu'il est dans ce funeste débris, et ne perd rien de sa majesté. Il conserve au milieu de la sédition, les sacrés droits de sa couronne, et l'on dirait même que sa disgrâce ajoute un nouveau degré à sa grandeur. Ne songeant pas à s'attirer des larmes par compassion, il dédaigne le triste honneur que ses amis veulent lui rendre, et cette grande âme, toujours élevée, fait voir je ne sais quoi de noble et de fier au milieu de son infortune.

Si c'est là le caractère des grands rois, ce devait être par des marques toutes particulières celui de Jésus-Christ, Roi des rois. Aussi admirez sa souveraine puissance, dans le temps même où l'on eût cru qu'elle l'avait abandonné. Une troupe de soldats armés d'épées et de bâtons entrent à petit bruit dans le jardin de Gethsemani, et dès que Judas leur a donné le signal de sa perfidie, afin qu'ils se saisissent de sa personne, ils rompent le silence, et marchant brusquement, ils le rencontrent: *Qui cherchez-vous ?* leur dit-il, sans s'émouvoir? *Jésus de Nazareth. — C'est moi.* A ces deux simples paroles, ces hommes de sang tombent renversés, comme s'ils avaient été frappés de quelque coup de foudre. *Ego sum. C'est moi.*

Sur ce fait historique rapporté par de fidèles évangélistes, je vous demande, messieurs, où est le roi, où est le héros, où est le conquérant, qui avec des armées entières et victorieuses, ait jamais fait ce qu'a fait Jésus de Nazareth, avec ces deux syllabes simples et vulgaires? La seule prononciation de ces mots les met en désordre, et culbute les uns sur les autres ces scélérats, qui croyaient se saisir sans résistance, d'une personne qui leur paraissait faible et abandonnée de tout secours humain.

La seule voix d'un homme qui prononce d'un ton assuré: *C'est moi*, écarte, dissipe, renverse cette troupe animée par la haine des pontifes, assistée de l'autorité du magistrat romain. Il faut sans doute qu'il y ait eu un ton de force et de majesté, il faut que celui qui s'explique en ces termes soit le maître de la foudre; que la vie et la mort soit entre ses mains. Aussi est-ce la voix de celui qui élève les flots de la mer, qui excite et qui calme les orages quand il lui plaît; la voix de celui qui est terrible, au-dessus de tous les dieux, qui fait enfanter les biches timides, qui brise les navires de Tarse, qui abat les plus hauts cèdres du Liban, qui fait trembler les montagnes et les plus profonds déserts de Cadès.

Que faites-vous donc, soldats insensés, Juifs et Romains barbares, qui liez les bras de ce Dieu qui vous a renversés, et qui vous eût anéantis, s'il avait voulu? Ce n'est pas par la force de ses mains, ni par la roideur de son corps qu'il vous a abattus : pourquoi donc le traînez-vous avec fureur? C'est sa parole qui vous a mis en désordre; venez donc lui fermer la bouche, et lui ôtez la liberté de la voix : s'il juge à propos de parler davantage, il vous précipitera jusque dans le centre des enfers.

Je vois bien, malheureux, ce qui en est, il vous permet de lui lier les mains, mais il n'est pas en votre pouvoir de lui ôter la parole. Il a toujours parlé et il ne rendra l'âme qu'en parlant; il confondra par ce moyen ses ennemis et, au milieu de ses plus grands opprobres, il donnera de sensibles marques de sa toute-puissance sur ses juges mêmes.

Chez les Juifs, la justice était ou ecclésiastique ou séculière, et Jésus-Christ abolit la première et confond la seconde. Caïphe, comme souverain pontife, l'interroge : *Etes-vous le Fils de Dieu? — Oui, je le suis*, et,

par cette même parole qui a jeté par terre les soldats dans le jardin, le pontificat judaïque va être entièrement aboli, par la profanation qu'en fait celui qui en est revêtu.

Il était expressément défendu au souverain pontife de déchirer ses habits sacerdotaux, en quelque occasion que ce fût. Caïphe cependant les déchire et, par cette action que les saints Pères appellent une espèce de fureur prophétique la synagogue va bientôt expirer.

Cet impie, en qualité de grand-prêtre, avait dit qu'il était à propos qu'un homme mourût seul, afin que la nation ne périt pas tout entière, et il est à remarquer qu'en voulant donner un avis politique, il a prononcé un oracle : pourquoi? Parce qu'il était pontife cette année-là. Il a déchiré ses vêtements, la loi sera déchirée. On n'a plus besoin d'ornements pontificaux, de rational, d'éphod, de pains de proposition, d'holocaustes, d'autel, de sanctuaire; les sacrifices, les cérémonies, la juridiction judaïque vont cesser. Jésus-Christ a détruit la loi ecclésiastique, mais admirez avec quel pouvoir il va confondre la séculière.

Pilate lui demande : *Etes-vous roi des Juifs?* Et il répond en souverain au magistrat qui l'interroge : *Vous l'avez dit, je le suis.* Quoiqu'on le voie dans la posture d'un criminel, il prend, non-seulement le ton d'un homme innocent, mais l'autorité d'un maître, jusqu'à lui dire, qu'il n'aurait pas le pouvoir qu'il a sur lui, s'il ne lui avait été donné d'en haut. Il déclare la souveraine puissance qu'il a dans le ciel, lorsqu'il n'en fait paraître aucune sur la terre; et il parle en Dieu quand on va lui ôter la figure d'homme.

Ces paroles frappent Pilate, qui, dans la majesté de cette réponse, entrevoit la grandeur de celui qui ose la lui faire. Il connaît l'importance de l'arrêt qu'il va prononcer et le crime qu'il va commettre. Il est saisi de respect et d'horreur tout ensemble; il est tout pensif et tout inquiet, comme s'il sentait une main qui l'arrêtât. Ce n'est ni embarras, ni doute, ni honte, c'est quelque chose de plus. Il ne sait à quoi attribuer ce frémissement intérieur. Il y reconnaît quelque chose de divin : J'ai dans le ciel incomparablement plus d'anges que César n'a de soldats dans tout l'empire romain; je n'ai qu'à parler et prier mon père, il m'en enverra plus de douze légions. Les Juifs, qui entendent cette réponse, savent les miracles qu'il a déjà faits. Il y a même beaucoup d'apparence qu'on en avait rapporté quelques-uns à Pilate et une voix secrète déposait en sa faveur. Il voyait sur la sellette un accusé, pour qui personne ne parlait et qui croyait se trop abaisser s'il se mettait en peine de défendre son innocence.

Admirons ici, messieurs, la providence du Père éternel qui, de la honte qu'on prétend faire à son Fils, sait tirer les plus belles preuves de sa gloire. Un juge inique justifie un homme innocent et il n'a pas le courage de l'absoudre. Il condamne la brutale fureur de ses ennemis et, sans la réprimer il y consent. Il reproche aux Juifs leurs crimes et il abandonne l'homme juste à leur barbare volonté. Il déclare à haute voix qu'il ne trouve en lui aucune cause de mort et il le condamne à une honteuse flagellation.

J'avoue que c'est en se raillant que les Juifs et les Romains se mettent à genoux et qu'ils lui disent : Je vous salue, roi des Juifs. Mais, si nous y prenons garde c'est, malgré eux, un présage certain que ces deux peuples adoreront un jour ce Dieu dépouillé, et qu'en le couronnant d'épines, c'est moins une couronne d'ignominie qu'un diadème de gloire qu'ils lui donnent.

Les humiliations d'un Dieu pouvaient-elles être réparées avec plus de religion et de respect que dans l'auguste lieu où j'ai l'honneur de parler? Pour connaître toute la gloire du Père céleste, il fallait tout l'anéantissement du Fils, et pour faire honneur à l'anéantissement du Fils, il fallait lui sacrifier la plus grande gloire qu'un roi mortel puisse recevoir; c'est-à-dire que, pour bien honorer un Dieu qui a été traité comme le dernier des hommes, il en faut un qu'on regarde comme le premier des hommes, qui fasse l'admiration de la terre.

Sire, c'est au Calvaire que vous venez éclipser cette gloire qui vous a toujours accompagné. Permettez-moi donc de ne la pas reconnaître en un temps où je parle de celle d'un Dieu que vous adorez avec une piété si édifiante. Je gémis amèrement quand je vois qu'il a voulu essuyer toutes les humiliations de la terre; mais ma religion me console quand elle me représente le plus grand des rois qui met sa couronne à ses pieds.

J'avais encore, messieurs, une troisième réflexion à vous faire faire et je finis avec elle cette première partie. Vous avez reconnu l'infinie sagesse et la souveraine puissance de Jésus-Christ au milieu de ses plus grandes humiliations; venez admirer son amour qui l'y a volontairement condamné.

L'amour de Jésus-Christ envers les hommes est, dit saint Bernard, un amour tendre, un amour sage, un amour fort : un amour tendre, pour compatir à nos misères, en se revêtant de notre chair; un amour sage, pour en ressentir les faiblesses sans en prendre le péché; un amour fort, pour surmonter les plus grands obstacles et faire voir qu'il s'élève infiniment, par sa divinité, au-dessus de la malice la plus opiniâtre et la plus cruelle.

Suivons-le hors du Prétoire, nous verrons tout Jérusalem qui l'accompagne : des soldats, des prêtres, des magistrats, des docteurs de la loi, du menu peuple, des pharisiens, des femmes, des enfants, des étrangers, des juifs. Ils se demandent les uns aux autres ce qu'il a fait. Il y en a qui disent : *Il s'est appelé Fils de Dieu;* il y en a qui ajoutent : *Il a parlé contre la loi;* les uns disent : *C'est un blasphémateur;* les autres *C'est un séditieux qui a défendu de payer le tribut à César.*

La foule s'augmente de plus en plus. Les archers, pleins d'une brutale fierté, écartent la populace. Les bourreaux conduisent le patient avec une certaine cruauté d'indifférence, ne se souciant, ni de la peine qu'ils lui font souffrir, ni de l'horreur qu'ils donnent eux-mêmes aux spectateurs. Tous les yeux sont attachés sur Jésus-Christ, qui condamne autant leur injustice par la douceur et la modestie de son visage, que leur inhumanité par l'ouverture et le nombre de ses plaies. On le mène par les chemins les plus longs, pour réjouir ses ennemis par l'horreur de ce spectacle. Les magistrats l'accompagnent avec une barbare gravité. Chargé du fardeau de sa croix, il tombe à chaque pas, pendant qu'à chaque pas on le relève à grands coups accompagnés de jurements. On prend un homme pour l'aider à porter sa croix et, tout épuisé de forces par l'horrible flagellation qu'il a essuyée, on le force de marcher en le poussant.

Encore un coup, qu'a-t-il fait? et pour quel crime va-t-on lui faire endurer le plus cruel et le plus ignominieux de tous les supplices? N'en cherche point d'autre cause, mon cher auditeur, que l'amour infini qu'il t'a porté; c'est pour toi, c'est pour moi, c'est pour tous les hommes qu'il veut souffrir ce qu'il souffre. Mais ce que je vais ajouter doit nous jeter dans de terribles alarmes; c'est nous-mêmes qui le faisons souffrir, ce n'est donc pas sur lui qu'il nous faut pleurer, c'est sur nous : il meurt, parce qu'il est Dieu et qu'il veut faire voir qu'il l'est. Je viens de vous en dire les raisons ; mais nous le faisons mourir, parce que nous sommes pécheurs, et sa mort fait voir qui nous sommes. Cette seconde vérité ne mérite pas moins d'attention que la première. Joignez vos prières aux miennes et, prosternés devant cette croix, disons-lui avec l'Eglise : *O Crux*, *ave*, etc.

SECOND POINT.

C'est un étrange artifice de l'amour-propre de nous attendrir sur l'état de Jésus-Christ souffrant et de nous faire trouver un je ne sais quel charme de dévotion dans les larmes qu'il nous fait répandre. Ingénieux à nous séduire, il nous arme d'indignation contre les Juifs qui ont traité le Messie avec tant d'injustice et d'inhumanité, afin qu'en nous donnant une juste horreur de leurs crimes, il nous détourne de l'attention que nous devrions faire sur les nôtres et qu'il nous empêche de voir dans leur conduite l'image de celle que nous tenons.

Rien de plus vrai néanmoins qu'elle en est un miroir trop fidèle; et, à considérer la vie que mènent une infinité de chrétiens de toute profession, de tout sexe, de tout âge, on peut dire qu'ils font tous les jours ce qu'ont fait les Juifs, et que l'histoire de la Passion de Notre-Seigneur est l'histoire de notre siècle.

Il n'en faut pas davantage à l'Eglise à cette charitable et tendre *Rachel pour pleurer amèrement ses enfants qu'elle voit périr et qu'elle regarde comme s'ils ne lui appartenaient plus.* Quand elle célèbre la mort des martyrs, elle s'abandonne aux doux transports de sa joie; elle appelle ce jour celui de leur naissance, elle pare ses autels de ses plus beaux ornements, et efface de nos esprits l'idée et le nom de mort, comme une idée et un nom de mauvais augure.

D'où vient cette différence? D'où vient qu'au jour de la passion de celui qui est le maître et le modèle des martyrs, à qui il n'a laissé presque à combattre que le fantôme de la mort, l'Eglise paraît n'avoir rien que de triste et de lugubre, non-seulement dans les cérémonies qui lui sont ordinaires, mais encore dans celles qu'elle omet? La raison de cette différence est bien juste en elle-même, mais elle est bien funeste et bien honteuse pour nous.

Nous ne sommes pas coupables de la mort des martyrs : les Néron, les Dèce, les Dioclétien, les Maximien Hercule, les Julien Apostat et cent autres monstres sortis du fond de l'abîme les ont livrés à de cruels et ignominieux supplices; et, comme nous n'avons aucune part au crime de leurs tourments, nous en prenons à la gloire de leur triomphe.

Il n'en est pas de même de la mort de Jésus-Christ. Pécheurs, vous êtes ces Judas perfides qui l'ont livré entre les mains de ses ennemis; ces Caïphes sacriléges en ont fait la victime de leurs ressentiments; ces Hérodes superbes qui l'ont méprisé; ces pharisiens hypocrites qui l'ont livré à leur barbare jalousie; ces Pilates politiques qui l'ont sacrifié à leurs intérêts; ces Juifs ingrats et inhumains qui ont crié de toutes leurs forces qu'on le crucifiât.

N'en dis-je pas trop, et sur quelles preuves vous accusai-je d'un crime que vous détestez, qui vous fait horreur? Sur quelles preuves? Les voici. Suivez Jésus-Christ dans ses trois stations les plus considérables, dans le jardin, dans le prétoire, sur le Calvaire. Si vous voulez y faire de sérieuses réflexions, vous verrez qu'il y a beaucoup de gens qui ne sont guère moins coupables que ceux qui l'ont fait prendre, que ceux qui l'ont condamné, que ceux qui l'ont crucifié. Plût à Dieu que ce ne fût là qu'une exagération d'orateur! mais je puis dire avec saint Jérôme, que les crimes de ces malheureux sont passés jusqu'à nous.

Je vois trois sortes d'acteurs dans le jardin de Gethsémani, Judas qui livre Jésus-Christ par un baiser, Simon Pierre qui, prenant l'épée pour le défendre, mutile le valet du grand prêtre; une troupe de soldats qui, armés de bâtons, le traînent et le lient. Or, je prétends que cette première scène se passe encore tous les jours dans ce siècle.

Judas, pressé par un violent désir d'argent, et, comme parle saint Augustin, esclave d'une insatiable avarice, va trouver les pharisiens, et leur dit : Que voulez-vous me donner, je vous livrerai Jésus de Nazareth? N'est-ce pas là ce que font si souvent dans l'Eglise ces lâches et indignes ministres, qui, quoique disciples de Jésus-Christ, nourris à sa table,

instruits de ses volontés, élevés dans son école, sachant même la sévérité de sa morale, et des saints canons, ne laissent pas de le livrer, de mettre à prix son patrimoine, de faire un commerce de bénéfices et de négocier le sang du juste : *Que voulez-vous me donner, et je vous le livrerai?*

S'il y a quelque différence, c'est que les Judas de ce siècle n'y vont pas d'une manière si grossière. Le traître Judas, et le superbe pharisien s'entendent un peu mieux. Il n'y a point de péché où l'on emploie plus de détours, de fourberie, et si je puis parler ainsi, d'enchantement, que dans ce trafic de bénéfices, et peut-être est venu de là le nom de simonie, par rapport à Simon le plus fameux des magiciens.

On n'est plus maintenant si grossier que de se demander l'un à l'autre : *Que voulez-vous me donner? Que voulez-vous recevoir?* Le siècle est devenu bien plus raffiné, et comme la magie consiste en certains pactes tacites, qu'on ne veut faire entendre qu'à demi, on prend ce parti par dévotion, pour n'avoir pas sujet de se repentir comme Judas, d'avoir fait une proposition si absurde.

On a trop de piété pour violer, en faisant des conventions, les lois de l'Eglise qui défendent ces pactes. Les yeux, le geste, le ton de la voix, certaines marques d'une honnête reconnaissance, font des simoniaques; pourvu qu'on sauve la langue, on ne se croit pas coupable. Mais, hélas! que dirait là-dessus saint Grégoire, qui distingue trois espèces de simonies, une simonie de langue, une simonie de mains, une simonie de services? Que dirait-il de ceux qui font tant de bassesses auprès des grands, qui ne se rendent assidus auprès des prélats et des collateurs de bénéfices, que pour recueillir une portion de cette bonne manne qu'ils attendent avec une dévote impatience? Notre siècle est un siècle d'enchantement; on baise l'Evangile qu'on a trahi, et on respecte la religion que l'on offense.

Comparer les simoniaques à Judas, ce serait leur faire une injure trop grossière; les uns se déchargent sur les autres de la honte de ce crime. Ne trouve-t-on pas les mêmes expédients que les pharisiens ont trouvés de ne pas employer à des usages profanes, l'argent que ce traître leur rendit? Ils en achetèrent une terre, qu'ils appelèrent *la terre du sang*, pour servir de sépulture aux étrangers; c'est d'eux qu'on a appris cette industrie.

Du prix dont un ecclésiastique a fait un commerce, il en fait un autre, sans sortir de l'enceinte de son négoce. L'argent qui a fait le prix d'un sacrilége est quelque chose de trop sacré. De la même monnaie qu'on a reçu de la vente d'un bénéfice, on en fait peut-être une fondation. Un bien laïque n'accommoderait pas, on en achète une terre qui appartienne au crucifié, et qu'on peut appeler en quelque manière, *la terre de son sang*.

Quelle monstrueuse entrée dans l'Eglise! Comme si ce n'était pas toute autre chose de faire des aumônes pour l'expiation de ses péchés, et de commettre des péchés pour faire des aumônes, dit saint Grégoire. (*D. Greg.*, *l.* VII, *ep.* 111).

Cependant ne trouvons-nous pas encore de nos jours de ces pharisiens? Ne trouvons-nous pas de ces prétendus gens de bien qui croient faire une grande pénitence, si de l'argent de Judas, c'est-à-dire d'un argent de trahison et d'injustice, ils en fondent quelques aumônes pour les passants, quelque hôpital pour les étrangers?

L'emportement de Simon Pierre qui tira l'épée pour défendre son maître, paraît plus excusable; il y a même des Pères qui regardent cette action comme un effet de son amour et de son zèle (*D. Chrysostom.*, *hom.* 85, *in Matthæo*, *D. Leo*, *serm. de Passione*). Il ne pouvait souffrir qu'une troupe de scélérats se saisît de lui; il n'y avait pas longtemps qu'il lui avait entendu dire : *Que celui qui n'a point d'épée vende sa robe pour en acheter une* (*Luc.*, XXII); et il se sert de la sienne pour faire connaître qu'il veut bien exposer sa vie pour son cher Maître, à qui il venait de témoigner que, quand il s'agirait de mourir avec lui, il ne le renoncerait pas.

Mais saint Augustin ne l'excuse pas de péché en cette occasion. C'était un zèle turbulent et précipité; un zèle que Jésus-Christ approuva si peu, qu'il lui dit de mettre son épée dans le fourreau, avec cette sévère menace, que *quiconque frappera de glaive, périra par le glaive*; un zèle qu'il avait déjà condamné, quand Jacques et Jean lui demandèrent le pouvoir de faire descendre le feu du ciel sur les Samaritains, pour punir leur ingratitude; un zèle qui n'est que trop ordinaire à tant de gens, qui écoutent plus leur humeur que leur devoir, qui croient plaire à Dieu, quand ils se satisfont eux-mêmes, tantôt par de fausses préventions, tantôt par un esprit de cabale, tantôt par un secret désir de se venger, tantôt par un prétendu point d'honneur, de ne pas laisser le crime impuni.

Comment n'aurait-il pas désapprouvé ce zèle qui semblait se défier de sa puissance, en frappant Malchus, valet du grand-prêtre? *Est-ce que je ne puis pas prier mon Père, et ne m'enverrait-il pas ici plus de douze légions d'anges?* Faux zélés, qui, sans mission, sans caractère, blessez votre prochain par ces traits meurtriers d'une langue qui révèle des péchés qu'il faudrait arrêter par une patience discrète, et corriger par des avis donnés en secret; apprenez par là votre devoir. Vous aimez la gloire de votre Dieu; mais il a besoin de l'amertume de votre zèle pour la défendre. N'a-t-il pas d'autres moyens pour réprimer l'insolence de ceux qui le déshonorent? Il est quelquefois avantageux que ce zèle éclate; mais prenez garde de ne pas blesser sa patience et sa douceur, comme elle le fut dans la plaie que reçut Malchus.

Comment n'aurait-il pas désapprouvé ce zèle de Simon Pierre, lui qui, comme remarque saint Augustin, voulait nous apprendre qu'une colère précipitée est toujours à crain-

dre, que dans les choses mêmes où l'on fait entrer la cause de Dieu, l'homme charnel y a souvent beaucoup de part; qu'au reste, il est bien plus sûr de ne se pas mettre en colère, quelque sujet qu'on en puisse avoir, que de s'exposer, sous prétexte d'un juste ressentiment, au danger d'en venir jusqu'à la haine.

Nous disons, en matière d'hospitalité, qu'il vaut mieux risquer à recevoir chez soi un méchant homme, que de se mettre au hasard de refuser la porte à un homme de bien, dans l'appréhension de se méprendre. Mais il n'en est pas ainsi des mouvements de l'âme, dit saint Augustin, il vaut mieux, sans comparaison, fermer la porte de notre cœur à une colère juste qui se présente, que de nous exposer au danger de ne la pouvoir chasser, quand elle y sera entrée (*D. August., epistola ad Profuturum*).

A peine Jésus-Christ eut-il commandé à saint Pierre de remettre son épée dans le fourreau, qu'une troupe de soldats se saisit de lui. Trois sortes de gens ont contribué à le prendre; Judas, les ministres du grand-prêtre, et les soldats romains. Judas, qui représentant les simoniaques par son pacte avec les pharisiens, représente aussi ces prêtres lâches qui n'ayant pas le courage de différer l'absolution à des pécheurs indignes de la recevoir, leur livrent le corps de Jésus-Christ dans la communion : *Le voilà, prenez-le.*

Je ne parle pas de ceux qui, par une dévotion intéressée, suggèrent des testaments qui ruinent des familles, et qui, par des noms supposés, se font substituer aux droits des héritiers, sous prétexte de soulager par des legs pieux, la conscience des mourants. Je parle des péchés moins criants et plus ordinaires de ces confesseurs qui, moyennant quelques aumônes, dispensent les pénitents de l'obligation de restituer; ou qui, pour quelques jeûnes, donnent des absolutions précipitées à des impudiques qui vivent dans le désordre, et entretiennent de mauvais commerces.

Il est vrai que ce ne fut pas Judas qui mit les mains sur Jésus-Christ; ce furent d'abord les ministres du souverain pontife. Etrange image de ce qui se passe quelquefois de nos jours : faire servir le bien de Jésus-Christ à des usages profanes, employer les revenus ecclésiastiques à commettre des péchés pour lesquels il a répandu son sang, n'est-ce pas se saisir de lui ?

Les uns le mènent chez Hérode : ne serait-ce pas ceux qui, pour tirer quelque lucre de leur profession, divertissent le peuple par ces comédies et ces spectacles où Jésus-Christ est déshonoré? Ceux qui réjouissent des gens oisifs par ces pièces de théâtre que l'Eglise a de tout temps défendues : pièces lascives où le démon d'impureté règne; pièces satiriques où, sous prétexte de blâmer la fausse dévotion, on fait passer la véritable pour ridicule ?

De là ces sanglantes railleries des personnes de piété, ces noms infamants appliqués à ceux qui mènent une vie chrétienne et régulière; de là cette tendresse dissolue de vers qui salit longtemps l'imagination des auditeurs; cet assaisonnement de galanterie préparée avec tant d'art; ce poison qui se glisse avec une si prompte et si agréable douceur : n'est-ce pas là mener Jésus-Christ chez Hérode? n'est-ce pas l'exposer à un fier mépris et à de dédaigneuses dérisions? *Sprevit illum Herodes cum exercitu suo* (*Luc.*, XXIII).

Les autres le conduisent chez Pilate. Ne seraient-ce pas ces ecclésiastiques chicaneurs qui, intentant des procès injustes, vont de tribunal en tribunal, accablant ceux-ci par leur crédit, trompant ceux-là par de malignes ruses; plus souvent au palais qu'à l'église, sachant mieux les jurisconsultes que les conciles, et les détours de la procédure que la discipline du sacerdoce.

Les ministres du souverain pontife voulurent être assistés de la justice séculière : ils prirent avec eux des archers de la garnison romaine, qui se trouvaient à Jérusalem pour en garder les portes et faire payer les tributs. Ne pouvaient-ils pas refuser cette commission, en représentant qu'en qualité de soldats de César, on ne pouvait les obliger qu'à l'exercice de leurs charges, qu'ils étaient étrangers, et qu'ils ne connaissaient pas Jésus de Nazareth? Mais on s'engage à tout pour de l'argent.

Comptez, si vous voulez, parmi ceux que les Romains représentent, un si grand nombre de gens qui, sous prétexte des tributs de César, ruinent tant de familles; gens qui d'abord s'élèvent par adresse, s'enrichissent ensuite par injustice, s'anoblissent par faste, et voudraient bien se sanctifier par dévotion. Qu'étaient-ils? que sont-ils? qu'ont-ils fait? Arbre de Jonas, tu t'élèves bien vite; mais ne crains-tu pas que de ton pied, qui est encore dans la fange, il n'en sorte un ver qui te desséchera tout d'un coup? Une concussion découverte, un changement de protecteurs, une pierre sans main, détachée de la montagne, te réduira, peut-être bientôt, en un état où l'on s'écriera par indignation : Où est-il? qu'est-il devenu? Je tais ici beaucoup de choses; mais voici de nouveaux crimes, qui sont encore ceux de notre siècle.

Je parle de ceux qui ont condamné Jésus-Christ; je veux dire Caïphe, Hérode et Pilate. Ne trouve-t-on plus encore de gens coupables de ce crime? Caïphe le condamna sous ce prétexte qu'il était expédient qu'un homme mourût pour tout le peuple, que ce nouveau prophète pourrait bien exciter une sédition populaire, que les miracles qu'il faisait serviraient à établir sa doctrine et à ruiner la loi de Moïse.

Il avait par là prononcé un oracle, puisqu'il perdit le pontificat et le rang qu'il tenait parmi ceux de sa nation; mais il n'agissait que par des vues de son propre intérêt : image trop naturelle de tant de Caïphes de ce siècle, qui prennent pour prétexte de leur vengeance l'intérêt public, qui se met-

tent en colère avec gravité, et qui se font de leur passion une action de mérite.

Quelle faiblesse, disent-ils, de se laisser toucher par son devoir, puisque le premier de tous les devoirs est de conserver son rang? Quel grand inconvénient y a-t-il que celui-ci soit ruiné, qu'on rende suspecte la conduite de celui-là? Ne vaut-il pas mieux soutenir la réputation d'une personne considérable que de souffrir que des canailles s'élèvent dans le monde? En un mot, quand on abandonne la justice, et que l'autorité rend les crimes impunis, on a assez de subtilité pour trouver des prétextes. Quelquefois, pour s'épargner la honte d'une injustice criante, on est ravi que d'autres la fassent. On veut bien donner l'avis sans prononcer la sentence; et, après qu'on a employé son crédit pour perdre l'innocent, on s'étonne en soi-même de le voir condamné par la justice. On rejette sur d'autres la faute dont on est l'auteur, et l'on reproche aux juges leur lâcheté, pour les remercier d'avoir servi à sa vengeance. Telle fut la conduite de Caïphe, qui renvoya Jésus de Nazareth à Pilate.

Ce magistrat romain fit ce qu'il put pour sauver Jésus-Christ; car dès qu'il eut appris qu'il était de Galilée, il profita de cette occasion pour le renvoyer à Hérode, sachant que ce roi, qui avait droit de juridiction sur les Galiléens, était arrivé à Jérusalem pour solenniser la fête de Pâque.

Il parut sur un trône, environné de tout son éclat et accompagné de sa cour, pour attirer l'admiration de Jésus-Christ et l'engager à faire quelque miracle en sa présence; mais, fausse sagesse et ambition des hommes, tu vas être confondue. Rien ne frappe, rien n'éblouit, rien n'effraye le prisonnier qu'on lui amène. Hérode l'interroge; il veut qu'il lui rende raison de sa vie et de sa doctrine : il le menace, il lui fait espérer sa liberté; mais en tout cela il garde un mystérieux silence, que nulle considération ne peut lui faire rompre.

Jésus-Christ a parlé au peuple sur la montagne, il a parlé dans les synagogues, il a parlé dans le temple au milieu des docteurs, il a parlé chez Pilate, il parlera au Calvaire, et dans le palais d'Hérode il se tait. Est-ce qu'il mépriserait ce roi, lui qui n'a jamais méprisé les pauvres, et qui, en obligeant de rendre à César ce qui appartient à César, a voulu qu'on rendît aux puissances séculières l'honneur que mérite leur caractère? Est-ce pour condamner les vices de la cour, où les mensonges sont si artificieux, les railleries si spirituelles, les calomnies si sanglantes, les fourberies si ordinaires et la dissimulation si commune?

Il veut bien, dans le temple, faire part de ce qu'il explique, de ce qu'il enseigne sur la montagne, de ce qu'il censure dans la synagogue. Il veut bien dire qui il est chez Pilate, au Calvaire ce qu'il souhaite, et chez Hérode il ne dit pas ce qu'il pense, condamnant, par son silence, la langue des courtisans, qui s'en servent pour flatter en public et médire en secret, pour promettre beaucoup avant leur élévation et ne rien tenir après qu'ils y sont arrivés, pour cacher leurs ressentiments avec une patience muette, les changer avec une politique complaisance, les insinuer avec une modeste et flatteuse adresse.

Hérode, qui ne s'attendait pas à ce silence, se flattait de voir des prodiges, qu'il croyait mieux mériter que des misérables de la lie du peuple, en faveur desquels il en avait fait de si surprenants. Mais comme si le silence de ce prisonnier eût diminué sa réputation de faiseur de miracles, il n'eut pour lui qu'un fier dédain : toute la cour de ce prince le méprisa; on lui mit, par dérision, un habit blanc, et on le renvoya dans cet équipage à Pilate.

Ce magistrat, touché de compassion, et convaincu de l'innocence de Jésus-Christ, chercha tous les moyens de le sauver : il l'interrogea et ne le trouva coupable d'aucun crime. Sollicité de faire de nouvelles informations, il revint derechef dire qu'il ne trouvait aucun sujet de le condamner. Cependant les Juifs redoublèrent leurs cris, il entra encore avec eux en conférence, et déclara qu'il le croyait innocent.

Il n'en fallait pas davantage pour le renvoyer absous; mais comme c'était un homme que ses ennemis voulaient perdre, il lava ses mains pour ne les pas tremper dans le sang du Juste : il le condamna cependant à la flagellation par complaisance, afin de calmer l'impétueuse fureur d'un peuple barbare. Il fit même davantage, il sollicita pour lui, il demanda sa grâce en faveur de la fête de Pâque et ne la put obtenir; mais comme on lui témoigna que s'il le renvoyait il ne serait pas ami de César, ce lâche courtisan se laissa gagner, et, sans prononcer sa sentence, il l'abandonna à la discrétion des Juifs.

A dire les choses telles qu'elles se passent assez souvent, on ne pousse pas si loin le désir de délivrer l'innocent des malignes poursuites de ses parties. Quelque mauvaise que soit une cause, la recommandation d'un ami la fait trouver si bonne que la balance penche du côté de la faveur : tout est coloré du nom de justice; et, comme dit saint Cyprien, en citant les lois, on pèche contre les lois mêmes. Le crédit est une espèce de jurisprudence dont on n'a garde de s'écarter; et qui n'aurait pour toute protection que la bonté de sa cause, serait fort en danger de la perdre. Le dirai-je? un magistrat qui se contenterait de faire pour un homme innocent ce que Pilate fit pour Jésus-Christ, serait loué comme un bon juge, et on le regarderait comme un excellent modèle d'intégrité.

Quand je parle de la sorte, à Dieu ne plaise que je prétende justifier Pilate, ou diminuer l'énormité de son crime; mais il est de mon ministère de vous avertir de ne pas tellement augmenter son injustice que vous trouviez la vôtre excusable. Les juges n'ont pas un Jésus-Christ à condamner; mais il est de leur devoir de protéger les innocents qui le

représentent. Embrouiller une affaire par des questions incidentes, en retarder le jugement pour lasser une pauvre partie, lui faire payer la peine de sa simplicité et de sa candeur, quand on l'interroge sur des faits équivoques : ne seraient-ce pas là les vertus du palais, qui font tout le mérite d'une lâche et intéressée jurisprudence?

Ne nous flattons pas, mes chers auditeurs; souvent, sans que nous nous en apercevions, nous avons quelque part à la passion de Jésus-Christ : souvent nous y faisons, dans quelques-uns des actes, une figure et des personnages qui nous sont propres, tantôt de Caïphe, tantôt de soldats romains, tantôt de ministres dévoués à la passion d'autrui, tantôt de juifs, tantôt de Pilate.

Il n'eut pas plutôt condamné Jésus-Christ à la flagellation, que trois différentes personnes lui firent de sanglants outrages. Les premiers eurent la cruauté de déchirer sa chair virginale qu'ils couvrirent de plaies; les seconds lui bandèrent les yeux, et, meurtrissant son visage de soufflets, lui dirent : *Devine qui t'a frappé;* les troisièmes ayant le choix de le sauver, ou Barrabas, le postposèrent à un scélérat. Tous ces crimes font horreur; mais la plupart des chrétiens de nos jours ne les renouvellent-ils pas?

Les premiers, qui déchirent la chair virginale de Jésus-Christ, sont ces impudiques dont saint Paul dit qu'ils font de ses chastes membres les membres d'une prostituée. Ils adorent une malheureuse créature qu'ils érigent en divinité. Ce n'est plus amour et respect, c'est une aveugle et sacrilége adoration. On lui attribue ce qui appartient à Dieu; ses yeux sont des soleils, sa colère est un coup de foudre, sa bouche est un temple, ses actions sont des prodiges et ses paroles des oracles.

C'est pour l'expiation de ce péché que Jésus-Christ veut bien être défiguré. Si cette créature est ton Dieu, il faut que la gloire du vrai Dieu soit flétrie, et que tu ne le considères plus que comme un homme : *Ecce homo*. C'est ainsi qu'on le traite au milieu de son temple : regards, attention, respect, rien n'est pour lui. C'est à cette infâme créature, substituée en sa place, qu'on offre ses vœux, ses sacrifices, ses prières. Voilà ton Dieu, pourrait-on lui dire en lui montrant Jésus-Christ, voilà celui que tu dois adorer; mais il répondrait, comme Pilate : Voilà un homme, *Ecce homo*. Ma divinité est devant moi, la voilà; c'est cette créature qui possède mon cœur.

Les seconds, qui mettent un voile sur les yeux du Sauveur, et qui veulent qu'il devine celui qui l'a frappé, sont les hypocrites et tant de faux dévots de nos jours. Nous ne trouvons presque partout qu'hypocrisie. Les uns ne veulent de la dévotion qu'autant qu'elle n'a rien d'incommode en particulier, et que l'on peut s'en faire honneur en public; gens enivrés d'un prétendu mérite, qui ne souffrent auprès d'eux que ceux qui le reconnaissent, gens qui ménagent avec soin une santé qu'ils croient précieuse, et dont une voix fière, avec un certain ton d'une douceur impérieuse, sait se faire estimer et craindre par dévotion.

Les autres ne se servent de la piété que pour se consoler dans leurs disgrâces; et le parti de Dieu est ordinairement le dernier qu'ils prennent. Le bel honneur que rend à Dieu ce courtisan, lorsqu'après avoir vieilli dans l'intrigue du grand monde, il vient lui sacrifier les débris de sa fortune, où le chagrin de l'attendre, passant quelques années dans une province où le renversement de ses affaires l'ont condamné, se faisant pour sa consolation une manière de cour, pour pénitence d'avoir si mal fait la sienne.

Le bel honneur que lui rend cette femme, lorsqu'après avoir fait longtemps la folle inquiétude d'une assemblée, elle veut bien, par dévotion, négliger une beauté qu'elle a perdue et faire avec Dieu un échange du monde qui ne veut plus d'elle. Se contentant de faire changer d'objet à son amour-propre, elle exerce une tyrannie d'orgueil dans la vertu et un empire de charité dans la dévotion. Accoutumée à entendre des flatteries et des éloges, elle entretient auprès d'elle un cercle de gens qui applaudissent à ses bonnes œuvres; et, soit regret de ses fautes passées, soit celui de n'en plus commettre, elle écoute les adorateurs de sa vertu, pour se dédommager de la perte qu'elle souffre de ceux qui ne la louent plus sur sa beauté.

Les autres, encore plus criminels et plus dangereux, se servent du voile de la piété pour couvrir leurs abominations secrètes. On les croit dans un profond recueillement, pour méditer plus à loisir la passion du Fils de Dieu, et ils ne cherchent que de nouveaux moyens de la renouveler; trop contents s'ils peuvent mettre un bandeau sur les yeux du public, pour l'empêcher de voir leurs iniquités; mais, ne prenant pas garde, les fourbes qu'ils sont, qu'ils n'en pourront jamais mettre un sur ceux de Jésus-Christ pour ne les pas punir.

Que ne pourrais-je pas dire encore de ces faux dévots, qui gémissent toujours pour les autres, et qui ne pleurent jamais sur eux-eux-mêmes? de ces femmes et de ces filles à qui Jésus-Christ pourrait dire, comme à celles de Jérusalem, de réserver leurs larmes et leurs gémissements pour elles-mêmes? Elles se croient déjà converties, parce qu'elles se sentent en ce saint temps plus attendries qu'en d'autres; parce qu'elles ont pris un air un peu plus modeste, parce qu'elles se sont dépouillées pour quelques heures de l'attirail de leurs vanités, parce qu'elles visitent quelques églises dans un habillement un peu simple, autant par commodité que par dévotion.

On se met à genoux devant ce roi des Juifs; mais on ne se mêle que trop souvent parmi la foule de ses ennemis; on fait de belles promesses, mais on n'en accomplit aucune; on trace le plan d'une vie plus régulière, mais ce n'est simplement qu'un plan qui demeure dans l'imagination. Cependant, avec de si pieux projets, on corrige déjà les

défauts de ceux qui sont dans la dévotion sur l'image de celle où l'on sera. Après s'être donné la peine de tracer aux pieds de la croix un réglement de vie fort exact, on compte sur l'impunité des péchés que l'on commet toujours, et l'on fonde son privilége sur une piété qui n'est qu'en idée.

Mais que dirons-nous de ceux qui traitent Jésus-Christ avec tant de mépris, qu'ils lui préfèrent, comme les Juifs, un insigne voleur? Tel est le caractère de tous les pécheurs en général. Il n'en est aucun d'eux qui ne donne à ses passions une préférence injurieuse sur Dieu; puisqu'il n'est aucun péché qui ne soit un éloignement du Créateur, et un attachement volontaire à la créature. Un Dieu vaut donc bien peu, s'il ne vaut plus que le dernier de tous les hommes; un Dieu vaut donc bien peu, si on aime mieux qu'il meure que Barrabas. O ciel! ô terre! frémissez d'horreur; nos expressions sont trop faibles, et nos pensées trop bornées, pour parler d'un si outrageant mépris.

Rappelez seulement, messieurs, ce que vous venez d'entendre, vous ne trouverez dans la passion de Jésus-Christ aucune circonstance que les péchés de nos jours ne renouvellent, n'y ayant point de parole dans cette histoire qui ne puisse être la devise de quelqu'un de vous. Oui, je dirais à un hypocrite : C'est toi qui trahis le Fils de l'homme par un baiser; à un ecclésiastique qui entre dans l'Eglise sans vocation : Mon ami, que venez-vous faire ici? *Amice, ad quid venisti?* à ceux qui prétendent apaiser Dieu par leurs aumônes, après s'être enrichis par des voies défendues : Vous me venez chercher comme si j'étais un voleur : *Venistis quasi ad latronem.*

Je donnerais aux politiques la devise de Caïphe : *Il vaut mieux qu'un homme meure que de souffrir que beaucoup d'autres périssent;* aux magistrats lâches et injustes, celle de Pilate : *Jugez cet homme innocent selon votre loi, pour moi je m'en lave les mains;* à ces imposteurs qui cachent le poignard et qui portent le coup, qui veulent paraître innocents des crimes qu'ils commettent : *Devine qui t'a frappé:* enfin à tous les pécheurs, cette réponse meurtrière des Juifs : *Nous aimons mieux que vous délivriez Barrabas que Jésus de Nazareth; Non hunc, sed Barrabam.*

A cette huée tumultueuse d'un peuple inhumain, on prépare une croix à Jésus-Christ et on lui met sur la tête une couronne d'épines. Quand il est arrivé au Calvaire, chargé de plaies, après une flagellation cruelle, on lui ôte sa robe, et les soldats tirent au sort à qui elle appartiendra. Ceux qui passent l'accablent de blasphèmes, et enfin, après avoir demandé à son Père pardon pour ses ennemis, il rend l'esprit. Il y avait longtemps que je voulais vous épargner, et à moi, un si sanglant spectacle; mais enfin, c'est par ce déicide que le plus effroyable de tous les crimes, la plus monstrueuse de toutes les cruautés, est consommée. Mais n'y avons-nous point de part? et s'il est mort en Dieu, ne le faisons-nous pas mourir en Juifs?

Cette couronne d'épines, c'est là ton ouvrage, homme ambitieux, qui veux parvenir à des dignités que tu ne mérites pas, et qui, à quelque prix que ce soit, es résolu de te satisfaire. C'est là ton ouvrage, homme sensuel, qui t'écries, comme ces insensés dont il est parlé dans la Sagesse : *Parfumons nos têtes, et couronnons-les de roses.*

Ce sort jeté sur la robe de Jésus-Christ, hérétiques, qui voulez rompre l'unité de l'Eglise, c'est là votre ouvrage. C'est encore le vôtre, vous à qui la fureur du jeu fait perdre aux marchands que vous ruinez, aux pauvres que vous dépouillez ou que vous abandonnez, ce qui leur appartient.

Ces blasphèmes ne sont-ils pas devenus l'ornement du langage de tant d'impies, à qui la mort, la vie, le corps, le sang d'un Dieu, ne servent plus qu'à embellir le discours? Il est vrai qu'on retranche une partie des syllabes dont on supplée le sens; ce sont maintenant les figures les plus ordinaires de beaucoup de conversations. Il ne faut plus d'emportement pour jurer, on se fait honneur d'une belle et grave colère; si un emportement brutal faisait blasphémer, ce blasphème serait horrible; mais on compte pour rien des exécrations prononcées doucement, pourvu que le ton n'ait rien de trop animé : c'est le bel art de commencer et de finir ses périodes en jurant sans émotion.

Dans le temps de ces huées abominables, Jésus-Christ demanda pardon à son Père pour les auteurs de sa mort; mais, hélas! où trouverons-nous dans ce siècle des chrétiens qui aient ces sentiments de réconciliation et ces pensées de paix pour leurs ennemis? Si vous en croyez ce grave vindicatif, il les aime comme chrétien; et lorsqu'il leur fait ressentir les plus violents effets de sa passion, il les corrige par charité pour ne pas laisser leur insolence impunie.

Il y en a même beaucoup qui, priant pour leurs ennemis, demandent à Dieu qu'il leur pardonne, parce qu'ils ne savent ce qu'ils font; mais prenez garde qu'en faisant cette prière de Jésus-Christ, ils n'en imitent pas l'exemple. Non-seulement il pria son Père pour ses ennemis, mais il répandit pour eux son sang; au lieu que ceux dont je parle demandent au Seigneur qu'il leur pardonne, par un malin esprit de vengeance, afin qu'éclairés, ils reconnaissent leurs fautes, et qu'ils se soumettent à leur clémence.

A peine Jésus-Christ a-t-il fait sa prière, à peine a-t-il dit à son Père qu'il remet son âme entre ses mains, qu'il expire. Pécheurs, le voilà ce Dieu qui est mort pour vous, et que vous avez fait mourir. Que pensez-vous et qu'attendez-vous de mon ministère dans cette triste journée? Prendrai-je en main sa croix, pour vous attendrir à la vue d'un tel spectacle? Mais serait-elle bien, cette croix,

entre les mains d'un pécheur? Et d'ailleurs, n'aurais-je pas sujet de craindre que vous ne vous soyez endurcis à la vue de Jésus-Christ souffrant et mort?

Je n'ai donc garde de risquer son honneur en le montrant à des yeux barbares; que dis-je, barbares? Un zélé missionnaire, l'apôtre des Indes, les a autrefois touchés, en exposant à leurs yeux le crucifix qu'il tenait; mais pour des chrétiens et des fidèles d'aujourd'hui, il semble qu'ils aient fait un échange avec ces sauvages. Qu'on montre la croix à des Indiens idolâtres, on les prendrait pour des chrétiens; mais, le dirai-je, qu'on la montre à la plupart des chrétiens, on les prendrait pour des barbares.

Si je faisais l'histoire d'un homme inconnu injustement condamné à mort, j'attirerais des larmes; mais parce que c'est celle de Jésus crucifié, il ne les mérite pas. Si c'était quelque tragique et fabuleuse aventure, on y serait sensible; mais parce que celle-ci n'a rien que de réel et d'effrayant, on se contente d'une légère émotion.

Voluptueux, l'ennemi de tes débauches est mort accablé de douleurs. Vindicatif, celui qui demandait pardon pour ses ennemis est mort. Ce Dieu plein de miséricorde, qui tendait les bras aux pécheurs pour les embrasser, est mort; on vient de lui ouvrir le côté, et il en est sorti de l'eau et du sang pour laver les péchés du monde. Viens, parricide, avec le poignard encore fumant, viens voir s'il est véritablement mort; examine si son cœur ne palpite plus, et, assuré de ton crime, rassasie tes yeux de ce spectacle.

Cependant, tu as la hardiesse de venir adorer aujourd'hui la croix; ne crains-tu point d'imiter les Juifs qui adorèrent Jésus-Christ dans le prétoire? Ayant les mains encore armées, tu ploies le genou, et tu le traites de roi en le traitant en criminel. Après avoir fait mourir ton père, tu viens le baiser, et tu pleures une mort dont tu es l'auteur.

Malheureux, où le baiseras-tu; pousse ton impudence jusqu'au dernier excès. Usurier, baise ces mains que tu as percées. Ambitieux, baise ces épines que tu lui as enfoncées dans la tête; vindicatif, baise ce côté que tu as ouvert; voluptueux, baise ces plaies que tu as faites; impudique, baise ce corps dont tu as flétri la beauté virginale.

Pécheur, ta rage est-elle assouvie? Ce n'est point assez d'avoir fait mourir un Dieu qui mérite d'être adoré, tu veux l'adorer dans le temps que tu le fais mourir. Viens donc le baiser, prêt à le trahir comme Judas, demande-lui pardon du crime que tu vas commettre, afin que tu le commettes impunément. Il a eu dans Jérusalem une troupe de moqueurs, peut-être en aura-t-il aujourd'hui encore davantage dans nos temples; et s'ils y paraissent verser des larmes que les Juifs ne répandent pas, c'est que la compassion n'est pas capable d'arrêter leur fureur, et qu'ils ont trouvé ce secret fatal d'allier leur tendresse avec leur malice.

Mais où m'emporte la véhémence de mon zèle? S'il y a des pécheurs impénitents et endurcis, il se trouve de bonnes âmes, qui veulent sincèrement renoncer à leurs désordres, et qui conçoivent une vraie douleur d'avoir outragé le meilleur et le plus indulgent de tous les pères. Il vous attend, messieurs, ce Dieu attaché à la croix, pour vous faire part de ses infinis mérites; il a les bras étendus, il penche la tête, il vous regarde amoureusement, il vous donne le baiser de paix, il vous offre, comme au bon larron, le paradis; votre conversion, marquée du jour du vendredi saint, aura une favorable date.

Pour cet effet, il ne suffit pas d'avoir la croix devant vous, d'y jeter les yeux, de l'embrasser, de l'adorer, il faut l'attacher à vous, et vous à elle. Amour de mon Dieu, je vous appelle ici à mon secours: attachez à la croix mes mains, afin qu'elles ne commettent plus d'iniquités; mes pieds, afin qu'ils n'aillent plus dans ces lieux où j'ai perdu mon innocence. Enfoncez ces épines dans ma tête, pour punir mon orgueil. Donnez-moi à boire du fiel et du vinaigre, pour me faire goûter l'amertume de la pénitence, et que je fasse un bon usage des grâces que vous m'accorderez.

Il n'est pas nécessaire que les pierres se fendent, que les tombeaux s'ouvrent, que le voile du temple se déchire, que le soleil s'éclipse; je dois tenir lieu de toute la nature, puisque toute la nature a tenu ma place.

Il n'est pas nécessaire que les pierres se fendent, mon cœur se brisera de douleur; que les tombeaux s'ouvrent; je songerai que je dois bientôt entrer dans le mien; que le voile du temple se déchire, ma foi m'a découvert mon Dieu au travers de tous ces voiles; que le soleil s'éclipse, je vais fermer mes yeux aux contagieux objets de la terre; et s'il me prête sa lumière, ce sera pour voir mon Dieu mourant, pour l'adorer, lui demander sa grâce en ce monde, et sa gloire en l'autre. *Amen.*

SERMON XXV.

POUR LE JOUR DE PAQUES.

Sur le mystère de la Résurrection.

Jesum quæritis Nazarenum crucifixum, surrexit, non est hic.

Vous cherchez Jésus de Nazareth qu'on a crucifié, il est ressuscité, il n'est plus ici (*S. Marc, ch.* XVI).

SIRE,

L'Eglise nous représente aujourd'hui le plus beau, le plus charmant, le plus magnifique de tous les triomphes; aussi est-ce le triomphe d'un Dieu qui n'a rien de commun avec ceux des héros de la terre.

Que voit-on dans ceux-ci? un vainqueur chargé de riches dépouilles, monté sur un superbe char, précédé et suivi de ceux qui, ayant couru avec lui les mêmes dangers, ont quelque part à ses victoires, applaudi, loué, admiré de tous les états, qui, ravis de

son bonheur, font son éloge, et le félicitent de ses conquêtes.

Ici, rien de semblable: ce ne sont pas des peuples qui accourent avec joie au-devant d'un conquérant; ce sont des femmes qui, avec une tristesse peinte sur leur visage, tiennent en main des parfums et répandent d'amères larmes.

On n'y entend point d'orateurs qui, avec de pompeuses expressions, emploient ce que l'art a de plus ingénieux, pour célébrer sa valeur et ses victoires; on n'y entend qu'une voix qui, dans un antre obscur, ne parle que d'un homme qui a été crucifié.

Nul cortége d'officiers qui le précèdent et qui le suivent: quelques gardes effrayés d'un nouveau spectacle qui les a vivement frappés, sortent précipitamment saisis de crainte. Nulle magnificence éblouit et surprend les yeux par son éclat: au lieu d'un trône où Jésus de Nazareth paraîtrait dans toute sa gloire, un ange ne montre que le tombeau de cet homme crucifié, encore dit-il qu'*il n'y est plus*.

Quel triomphe, dont les larmes font toute la joie, et la croix tout l'éloge! Quel spectacle fournit à des yeux chrétiens un tombeau qui tient lieu de char, un suaire qui en fait l'ornement, et l'absence du vainqueur, la magnificence.

O Dieu! *O roi immortel des siècles!* Tout devait être extraordinaire en votre personne. Etre conçu, et sortir du sein d'une mère qui est vierge, descendre dans un tombeau neuf, où nul n'avait encore été mis, enlever la pierre sans aucun secours étranger, et en sortir plein de vie, c'était là le chef-d'œuvre de votre infinie puissance.

Tout ceci, messieurs, est admirable, et au-dessus de tout éloge: mais parmi tant de circonstances qui nous surprennent, je découvre entre le tombeau de Jésus-Christ et celui des autres hommes, deux grandes différences qui vont faire tout le sujet de ce discours.

Dans le tombeau des autres hommes, nous déplorons la fragilité de leur gloire, et dans celui de Jésus-Christ, nous découvrons la grandeur de la sienne: première différence. Dans le tombeau des autres hommes, ce que nous en attendions est enseveli avec eux: et dans celui de Jésus-Christ nous trouvons de puissants secours qui soutiennent nos espérances: seconde différence. Quelle gloire pour lui, quel bonheur pour nous!

Vierge sainte, je ne vous portai pas la dernière fois la parole, tant vous étiez accablée de douleur: aujourd'hui je change de langage, et plein d'une respectueuse confiance, je demande votre protection, et je vous invite de vous réjouir, en vous disant avec l'Eglise: *Regina cœli*, etc.

PREMIER POINT.

Sire, quoique la mort des rois les mêle tous confusément avec leurs sujets, on peut dire néanmoins qu'elle ne découvre pas encore assez la fragilité des grandeurs humaines. La gloire, si accoutumée à les suivre pendant leur vie, semble ne les abandonner qu'à regret, lorsqu'ils l'ont perdue, laissant leur même cour à leurs illustres cadavres pendant quelque temps, et voulant qu'on leur rende les mêmes honneurs qu'on leur rendait dans les plus beaux jours de leur règne.

Enfants des hommes, prétendez-vous par là pouvoir tromper la mort? Prétendez-vous que la mort vous trompe? Voudriez-vous que vos souverains ne sentissent pas si tôt la toute-puissante main d'un roi qui est infiniment plus grand qu'eux, ou que leur gloire dans son déclin, fît au moins ce qu'elle pourrait pour amuser les yeux des spectateurs?

Il faut cependant qu'ils en viennent à un dernier point d'humiliation: il faut que cette gloire qui eût voulu ne les pas quitter, lasse de soutenir plus longtemps ce funèbre, quoique magnifique spectacle, se retire sans descendre avec eux dans le tombeau: *Neque descendet cum eo gloria ejus.*

Il est vrai qu'on met sur ces tombeaux d'ingénieux emblèmes et de fastueuses inscriptions. On y lit les batailles qu'ils ont gagnées, les villes qu'ils ont prises, les provinces qu'ils ont subjuguées, les limites de leurs royaumes qu'ils ont étendues: mais enfin on en revient à cette triste époque d'une mort qui a terminé leurs conquêtes, qui a arrêté leurs projets, qui les a vaincus, dépouillés, désarmés, mis hors d'état de se relever de leur chute. Ils ont été; ils ne sont plus; ils ont fait bien du bruit; mais ce son est passé: on leur a rendu de grands honneurs; bientôt on cessera de leur en rendre.

Dans ce triste jour leur cour se dissipera; les officiers qui les servaient, quittent les ornements de leurs dignités; l'éclat qui les faisait briller, s'évanouit; et bientôt après leur mémoire, *comme un songe qui s'envole* (*Job*, XX). Ils ont fait de grands traités; mais ils n'ont pu en faire avec la mort. Leur auguste naissance les a distingués; mais ils diront comme les autres hommes, aux vers et à la pourriture: *Vous êtes mon père, vous êtes ma mère, vous êtes mes sœurs. La terre s'est tue devant eux* (I *Machab.*, I); mais ils seront réduits à un humiliant silence. On a parlé de leurs victoires: on ne pourra plus cacher leur défaite. On dira qu'ils on bâti de superbes palais; mais on ajoutera *qu'ils se sont bâti d'étranges solitudes.*

A vous seul, adorable Sauveur, *qui tenez les clefs de la vie et de la mort*, appartient le droit de quitter l'une, et de désarmer l'autre. *Tous les hommes périront, vous seul subsisterez. Tous les hommes vieilliront comme un habit qui s'use à force d'être porté: vous seul êtes toujours le même, et vos années ne finiront pas.*

Parcourez, messieurs, toutes les histoires saintes et profanes: où trouverez-vous un homme de bon sens, sur la parole et la probité duquel on ait pu compter? où trouverez-vous un homme de ce caractère, qui ait pu ou qui ait osé dire: *Je quitte ma vie, pour la reprendre: personne ne me la ravit, mais c'est de moi-même que je la quitte? J'ai le*

pouvoir de la quitter, et j'ai le pouvoir de la reprendre (*Joan.*, X).

Jésus-Christ l'a dit, et l'Evangéliste qui rapporte ces paroles, remarque, que *ce discours excita une nouvelle division parmi les Juifs, et que plusieurs d'entr'eux disaient : cet homme est possédé du démon, il a perdu le bon sens, pourquoi l'écoutez-vous?* Jésus-Christ l'a dit, et il l'a fait. Il l'a dit, avant que la chose arrivât, *qu'il serait livré aux gentils*, il y a été livré; *qu'on le couvrirait de crachats*, il en a été couvert; *qu'on le condamnerait à une dure flagellation*, il y a été condamné; *qu'il serait attaché à une croix*, on l'y a attaché; mais il a ajouté *qu'il ressusciterait le troisième jour*, et il est effectivement ressuscité.

Que les Egyptiens cachent la mort de leur Apis; qu'ils prennent cette ridicule précaution, de mettre à l'entrée de son temple une statue qui tient la main sur sa bouche, pour avertir ses insensés adorateurs, de ne parler, ni de sa mort, ni de sa sépulture; l'Eglise toujours sincère ne cache ni l'une, ni l'autre à ses enfants (*D. Aug.*, *l.* XVIII *de Civ. Dei*, *c.* 5).

Nous publions hautement que le Dieu que nous adorons a souffert les plus criantes ignominies, et les supplices les plus affreux. Nous parlons du gibet où il a été attaché, des dérisions qu'il a essuyées à la croix, et des blasphèmes qu'on a vomis contre lui (outrages qu'on n'aurait pas faits aux plus grands scélérats) : mais nous prétendons que toutes ces circonstances ne servent qu'à prouver d'une manière invincible, la vérité de sa parole et de sa résurrection. L'ange montre son tombeau aux trois Marie, mais il leur dit en même temps : *Celui que vous cherchez n'est pas ici, il est ressuscité.*

Admirez de quelle manière il a dégagé sa parole. La pierre qui fermait l'entrée de son tombeau, est levée : les soldats saisis d'une subite frayeur, se sont retirés avec précipitation. Les sceaux de Pilate sont rompus. Il ne m'en faut pas davantage pour dire avec saint Augustin, que toutes ces circonstances prouvent invinciblement qu'il est effectivement ressuscité, pour donner à toutes les nations d'incontestables preuves de sa divinité (*D. Aug.*, *serm.* 138).

Quand il est sorti du sein de sa mère, une étoile extraordinaire qui a paru au ciel, lui a attiré d'illustres adorateurs; et quand il est sorti du sein du tombeau, la gloire, comme une compagne fidèle et inséparable, l'a suivi. La terre l'avait reçu véritablement mort; et elle l'a rendu véritablement plein de vie. Quand il est venu au monde, les oracles des faux dieux se sont tus, pour lui faire hommage; et quand il sort du tombeau, la mort vaincue est comme attachée au char de son triomphe. En mourant il n'a rien perdu de sa divinité; en se ressuscitant il a fait voir sa force, et rien n'a manqué à sa victoire.

Est-il mort? Les Juifs n'en peuvent disconvenir. Je produirai contre eux le témoignage du centenier, qui en a assuré Pilate. Est-ce un autre que lui qui est mort, ou a-t-il souffert dans une chair imaginaire? Mais il a répandu véritablement son sang; et pour marquer qu'il n'en avait plus, l'eau est sortie de son côté.

Après sa mort qu'a-t-on fait de lui? On a demandé à Pilate la permission de l'ensevelir, et on l'a mis dans un tombeau, où nul n'avait été mis; première circonstance. Pilate n'a pas voulu que ses officiers fussent les seuls à y apposer le sceau, de peur qu'on ne les accusât de fraude, les Juifs se sont trouvés à cette forme de justice; seconde circonstance. Il n'a pas voulu non plus qu'une garde romaine se chargeât du soin de garder ce sépulcre scellé : *Vous avez vos gens, gardez-le comme vous le savez*, a-t-il dit aux Juifs; troisième circonstance.

Que l'impiété se taise : que l'iniquité se confonde, le Dieu que j'adore est véritablement ressuscité, comme il est véritablement mort. Il est véritablement ressuscité, comme il a été véritablement enseveli. L'arche sainte n'est plus entre les mains des Philistins. Le vrai Samson ne sert plus de jouet à ses ennemis; *il en a plus tué en mourant, qu'il n'en avait défait pendant sa vie. Le lion de la tribu de Juda a vaincu;* la vérité de sa résurrection est une éclatante preuve de la victoire complète qu'il a remportée.

Si je n'avais qu'à convaincre de ce point de ma religion, des païens, ou des Juifs, j'en rapporterais des preuves si fortes, que, hors une maligne opiniâtreté, ils en conviendraient : mais, comme je parle à des chrétiens qui en sont convaincus, je leur demande s'ils se souviennent de ce grand principe de l'Apôtre, que leur résurrection spirituelle, pour honorer la corporelle de Jésus-Christ, doit avoir certaines marques qui y aient quelque rapport. Il est mort cet Homme-Dieu: *Voilà le lieu où on l'avait mis*, dit l'ange, *mais il n'y est plus.*

On sait, pécheurs, et on ne le sait que trop, qu'un sépulcre fatal vous a renfermés. On montre ces maisons où vous avez perdu la vie de la grâce, ces compagnies qui ont été pour vous *des odeurs de mort à la mort.* Voilà, dit-on, le lieu où vous étiez; mais peut-on dire, que vous en êtes sortis? que la grâce de cet *Homme-Dieu mort pour le péché* vous a fait mourir aux vôtres?

Oh! qu'il y a de conversions fausses! de résurrections imaginaires et simulées! Oh! qu'il y a de gens qui sont sortis et qui sortiront des tribunaux de la pénitence sans un esprit de pénitence, de la table du Seigneur sans l'esprit du Seigneur? On ne voit que des malades couchés sur les bords de la piscine; mais il en est peu qui soient *guéris de toutes leurs infirmités.* On remue l'eau, beaucoup de belles apparences; les tribunaux de la confession sont environnés de pénitents; mais on se contente de quelques émotions passagères et subites. Résurrection véritable de mon divin Sauveur, que vous êtes mal imitée!

Pour donner à ses apôtres de sensibles

preuves qu'il était effectivement ressuscité, il se mit, pour ainsi parler, à l'épreuve de leurs yeux et de leurs mains : *Regardez mes pieds, mes mains, mon côté; un pur esprit n'a point d'os ni de chair comme vous voyez que j'en ai.* Il les honora de fréquentes visites, il leur tint compagnie, il leur parla, il mangea avec eux, et ils le reconnurent à la fraction du pain. Résurrection véritable de mon divin Sauveur, que vous êtes mal imitée ! Oh ! que nous aurions de consolation, si nous pouvions découvrir dans la résurrection spirituelle des chrétiens quelque marque qui en approchât !

Nous trouvons dans nos livres saints qu'un prophète, transporté dans une vaste campagne où il ne voyait que des os secs, entendit une voix qui lui dit : *Qu'en pensez-vous? croyez-vous que ces os vivront ?* Ne sachant ce qu'il devait répondre, et qu'il n'y avait que Dieu qui le sût : Oui, dit Dieu, ils vivront : j'y mettrai un esprit qui les vivifiera, je donnerai des nerfs à ces cadavres tout desséchés, je les couvrirai de chair et de peau.

La chose effectivement arriva comme il avait promis. Un esprit anima ces os, qui furent revêtus de chair, et ces cadavres, auparavant très-secs, se tinrent debout sur leurs pieds. C'est ainsi, ajouta Dieu, que je traiterai les enfants d'Israël; tout morts qu'ils soient, ils vivront, et, pour marque de la vie que je leur donnerai, ils auront de la chair et des os, et mon esprit viendra des quatre parties du monde pour les animer (*Ezech.*, XXXVII).

Reconnaissons sous cette figure deux importantes vérités : la première, qu'il n'y a que l'esprit de Dieu qui puisse donner à la chair et aux os de l'homme spirituel la vie dont il a besoin; la seconde, que, pour soutenir cette vie qui vient d'en haut, il faut de la chair et des os. La chair sans les os serait trop molle, les os sans la chair seraient trop secs; c'est à la chair à couvrir ces os, c'est aux os à soutenir cette chair. Qu'en pensez-vous, messieurs ? Comprenez-vous bien ce mystère ? Avez-vous cette chair et ces os ? Je passe à une seconde réflexion, que non-seulement Jésus-Christ est véritablement ressuscité, mais qu'il est ressuscité par sa propre force, et sans aucun secours étranger.

On m'a jeté dans des lieux ténébreux et dans l'ombre de la mort. C'est ainsi que David le fait parler dans un esprit prophétique : *On me compte déjà parmi ceux qui ont été tués et qui sont tombés dans la fosse*, mais on s'est bien trompé; car *je suis comme un homme libre parmi les morts, qui n'a besoin d'aucun secours : Factus sum sicut homo sine adjutorio, inter mortuos liber* (*Psal.* LXXXVII).

Toutes ces paroles sont pleines d'un grand sens, et nous découvrent la gloire infinie de Jésus-Christ ressuscité, soit que nous regardions sa personne, soit que nous considérions son état et sa liberté.

Il passe pour un homme : Sicut homo. Il l'est en effet; mais il a quelque chose de singulier qui l'élève au-dessus de l'homme : c'est un Homme-Dieu; voilà sa personne. *On le jette dans un lieu ténébreux; tout secours humain lui est ôté :* il lui serait même inutile pour sa résurrection : *Sine adjutorio;* mais ce lieu est à son égard un lieu qui *n'a que l'ombre de la mort : Umbra mortis*, il en sortira bientôt; voilà son état. On l'a si cruellement blessé, on l'a couvert de tant de plaies, qu'on *le met au rang des morts : Inter mortuos;* et il est mort en effet; mais on ne prend pas garde qu'il peut se rendre, par sa propre force, une vie qu'il n'a perdue que parce qu'il a bien voulu la perdre : *Liber;* voilà sa liberté.

Pendant sa vie, il avait dit à Pilate *qu'il n'aurait sur lui aucun pouvoir s'il ne lui avait été donné d'en haut;* mais, après sa mort, Pilate n'a plus de pouvoir; ses sceaux sont brisés; la liberté de cet Homme-Dieu mort et vivant est entière. Liberté entière à donner sa vie, liberté entière à la reprendre; liberté entière à suspendre les droits de sa divinité sur l'humanité sainte, afin de pouvoir mourir; liberté entière à laisser agir cette divinité, afin de sortir plein de vie du tombeau où il a été enfermé : *Inter mortuos liber.*

Mais, direz-vous, n'eût-il pas été plus glorieux à Jésus-Christ de descendre de la croix, où ses bourreaux l'avaient attaché, que d'y demeurer et d'y mourir ? Dans ce jour de ses ignominies et de ses douleurs, n'eût-il pas fait paraître avec plus d'éclat son invincible force à ces barbares spectateurs de son supplice, qui témoignaient même *que, s'il se délivrait, ils croiraient en lui ?*

Se moquer des vains efforts de ses ennemis, arracher les clous du poteau où on l'a attaché, et se procurer à la vue d'un grand peuple une liberté entière, c'est, à la vérité, quelque chose de grand, quelque chose qu'on prendrait pour une grâce singulière que Dieu, en certaines rencontres, a faite à des saints d'un mérite distingué; mais se tirer soi-même des mains de la mort, ranimer soi-même son corps, et sortir vivant d'un tombeau où l'on est renfermé, c'est quelque chose de si inouï et de si impossible à l'homme, qu'il n'appartient qu'à Dieu seul de le faire.

Je trouve bien, dans les Actes des Apôtres, que saint Pierre a ressuscité Tabithe. Je trouve bien, dans un autre endroit de l'Écriture, que les ossements d'Élisée ont ranimé un cadavre qu'on avait jeté dans son sépulcre. Mais vous seul, ô mon Dieu, vous seul pouvez vous rendre cette liberté et cette vie que vous avez bien voulu perdre pour nous. Insensés Juifs, qui lui avez demandé un miracle du ciel, il ne vous en donnera point d'autre que celui de Jonas. Jésus-Christ en fera bien d'extraordinaires qui vous surprendront; mais celui de sortir du sein du tombeau, comme ce prophète est sorti du ventre d'un poisson marin, c'est celui-là qu'il réserve comme la plus éclatante et la plus invincible preuve de son infinie puissance.

Mais n'y aurions-nous point de partis

Rendons, messieurs, d'éternelles grâces à sa miséricorde de n'avoir pas voulu séparer notre bonheur de sa gloire. Dans le tombeau des autres hommes, ce que nous en attendions est comme enseveli avec eux; dans celui de Jésus-Christ, nous trouvons au contraire de puissants secours qui relèvent et qui soutiennent nos espérances; seconde vérité, qu'une exposition simple de mon évangile vous fera comprendre.

PREMIER POINT.

Voir un tombeau, c'est un objet bien triste; n'y plus trouver celui que l'on aime, à qui l'on voudrait rendre les derniers devoirs de sa reconnaissance et de sa tendresse, c'est quelque chose de plus triste encore et de plus affligeant.

Abraham, après avoir perdu sa chère Sara, n'eut point de repos qu'il ne lui eût donné une sépulture honorable; mais sa séparation d'une si aimable compagne lui tenait toujours au cœur. Qu'eût-ce été si, impatient de la voir encore pour une dernière fois dans son tombeau, il ne l'y avait plus trouvée?

Joseph d'Arimathie en donna un *tout neuf* à Jésus-Christ; trois pieuses dames qui ont apporté de précieux parfums pour embaumer son sacré corps, le cherchent, et, ne l'y trouvant plus, elles pleurent amèrement: Nous l'avons perdu, il est mort; premier sujet de douleur. Nous ne le voyons plus; où est-il? second sujet d'une douleur encore plus grande.

Consolez-vous cependant, âmes dévotes. La vue du tombeau de votre cher Maître vous effraie; mais écoutez l'Ange qui vous dit *de ne pas craindre.* Vous croyiez l'avoir perdu pour toujours; mais il vous dit d'avertir ses disciples *qu'il ira devant eux en Galilée.*

Que conclure de là pour notre instruction? Le voici: c'est de mettre une grande différence entre le tombeau de Jésus-Christ et celui des autres hommes. La vue du tombeau de ceux qui nous sont chers n'a rien qui ne nous afflige et qui ne nous effraie; mais la vue de celui de Jésus-Christ n'a rien qui ne doive nous consoler et nous réjouir; premier sujet de notre bonheur. Jetant les yeux sur le tombeau de ceux qui nous sont chers, nous ne savons où ils sont, et, s'ils nous apprennent le chemin de la mort, ils ne nous apprennent pas celui de la vie. Mais, en considérant le tombeau de Jésus-Christ, nous savons qu'il *va devant nous en Galilée*, c'est-à-dire qu'il nous montre les voies de la vie et les moyens de la rendre heureuse; second sujet de notre bonheur.

Il faut que je m'explique encore en d'autres termes. Jésus-Christ, sortant de son tombeau, a vaincu les deux plus grands ennemis des hommes: la mort, qu'ils craignent, et le péché, dont ils sont esclaves. Victorieux de la mort, il est ressuscité pour leur consolation. *Ne craignez pas*, dit l'Ange aux trois Marie; victorieux du péché, *il est ressuscité pour leur justification, il va devant eux en Galilée.* N'est-ce pas là de quoi assurer leur bonheur?

Ils craignent la mort, ces hommes mortels, et quoi qu'ils fassent pour ne point penser à ce triste passage du temps à l'éternité, ils reviennent toujours à leur état naturel, malgré les précautions qu'ils prennent pour se rassurer.

Veut-on guérir de cette crainte? Qu'on ne s'adresse pas à ces philosophes ni à ces orateurs profanes qui, ayant fait de si beaux ouvrages pour montrer qu'il ne faut pas craindre la mort, souhaitaient de vivre toujours, quand ce n'eût été que pour se donner toujours le plaisir d'en parler.

Qu'on ne regarde pas non plus le tombeau des grands; celui des rois me fait peur: la magnificence même qui l'environne ne sert qu'à augmenter ma crainte. Vivement frappé de cette pensée que la mort n'a pas épargné leur auguste personne, je reconnais qu'elle n'aura pas plus d'égard à mon abjection et à ma misère.

Bien loin donc que cette pompe extérieure me rassure, j'en frémis en moi-même. Quand je les vois sur leur trône, j'en suis ébloui par respect; mais, quand je les vois dans leur tombeau, j'en suis ému par frayeur. J'admirais auparavant leur puissance, je reconnais ensuite leur faiblesse, et, convaincu de leur néant, je pleure avec crainte ce que je regardais avec admiration.

Où pourrai-je donc trouver quelque consolation dans un état qui, tôt ou tard, sera le mien? J'irai, ô mon Dieu, à votre tombeau, et je m'imaginerai entendre l'Ange qui me dira, comme à ces trois pieuses dames, *de ne pas craindre.* Après vous avoir vu triompher de toute l'infamie et de toute la cruauté qui accompagne la mort, je commencerai à essuyer mes larmes et à revenir de ma frayeur.

Je pleurais votre sort en jetant les yeux sur votre croix; mais la vue de votre tombeau me console. Votre mort me jetait en d'étranges alarmes; mais votre résurrection me rassure. Que deviendrai-je, disais-je en moi-même? Mais je m'écrie avec un saint patriarche: *Je crois que mon Rédempteur est plein de vie, que je sortirai au dernier jour de la terre qui m'aura renfermé; que je verrai, non par des yeux étrangers, mais par mes propres yeux, mon divin Sauveur.*

Toute la vie de Jésus-Christ fait notre consolation: la pauvreté du lieu où il est né nous console de notre indigence et de notre misère; les calomnies qu'on a vomies contre lui nous consolent des médisances dont on a flétri notre réputation; la croix où il a expiré entre deux voleurs rend nos afflictions non-seulement supportables, mais même douces; le mépris qu'on a fait de sa personne, malgré sa divinité et ses miracles, réprime en nous ces impétueuses saillies d'impatience et d'orgueil qui nous dominent quand on nous méprise.

Toutes ces consolations que nous recevons de ces différents mystères sont grandes,

mais nous avions besoin d'une qui calmât les frayeurs de la mort, et qui, pour ainsi dire, nous apprivoisât avec elle; et c'est son tombeau qui nous la donne, avec des circonstances même qui paraissent assez singulières : je m'explique.

Si l'étable et la crèche de Jésus-Christ nous consolent de notre pauvreté, elles ne nous assurent pas qu'après avoir été pauvres, nous deviendrons riches; si sa croix nous console des douleurs que nous ressentons, elle ne nous assure pas qu'après avoir souffert de longues maladies nous jouirons d'une santé parfaite; si les calomnies dont on a flétri son innocence nous consolent de celles que nous essuyons, elles ne nous promettent pas que la nôtre sera reconnue; enfin, si, après l'avoir vu traité avec tant de mépris, nous nous consolons du peu de cas qu'on fait de nos prétendus mérites, nous ne pouvons pas nous promettre qu'on nous rendra justice et qu'on fera notre apologie.

Mais quelle consolation sa résurrection nous donne-t-elle contre les frayeurs de la mort? Ecoutez ce que l'Apôtre en pense. Tantôt il dit que *l'Esprit qui a ressuscité Jésus-Christ donnera la vie à nos corps mortels;* tantôt que, *comme la mort est venue par un homme, la résurrection des morts est venue par un autre homme; et que, comme tous meurent en Adam, aussi nous serons vivifiés en Jésus-Christ* (*S. Leo, epist.* 23).

Distinguons, pour cet effet, deux choses dans la mort, ce qu'elle est par sa nature, et ce qu'elle est par rapport à la résurrection de Jésus-Christ. La mort, dans sa nature, est la peine du péché, et l'exécution de cet arrêt fulminé contre le pécheur : Tu mourras, toi et tes descendants. Mais, par rapport à la résurrection de Jésus-Christ, cette mort est désarmée et vaincue, son aiguillon est émoussé, et on lui demande *où est sa victoire?* La mort, considérée en elle-même, m'effraie; mais cette mort, qui n'a pu avoir de droit sur Jésus-Christ, et qui est *cette ennemie de l'homme qu'il a détruit* (I *Cor.*, XV), me console. Un petit trait d'histoire vous fera mieux entendre ma pensée.

Assuérus, gagné par les pressantes sollicitations du superbe Aman, avait envoyé ses ordres pour faire mourir tous les Juifs qui se trouveraient dans les différentes provinces de son empire; mais ensuite, fléchi par les prières de la reine Esther, il prit une autre résolution; et voici l'expédient qui lui parut le plus raisonnable.

Chez les Perses, les arrêts des rois sont si sacrés, qu'on ne les change jamais après qu'ils ont été prononcés; mais que fit Assuérus? Ce premier arrêt fulminé contre les Juifs subsistant, il jugea à propos d'en prononcer un second, où il ordonna à ses sujets de leur prêter main-forte, afin qu'ils se défendissent contre leurs ennemis : admirable expédient, où le jour qui avait été marqué pour les faire mourir, fut à leur égard un jour de consolation et de victoire.

Ce jour où Dieu prononça dans sa colère ce terrible arrêt : *Vous retournerez dans la terre d'où vous avez été tirés : vous êtes poudre et vous retournerez en poudre;* fut sans doute un jour très-fatal à Adam et à toute sa postérité. Jamais cet arrêt n'a été révoqué, jamais il ne le sera; mais qu'est-il arrivé? Un second est intervenu, par lequel Dieu, dans ses grandes miséricordes, a voulu nous donner de puissants secours contre les frayeurs de la mort, dans le mystère de la résurrection de son Fils.

Il est ressuscité pour plusieurs raisons que saint Thomas en apporte, et qu'il tire de saint Paul : il est ressuscité pour confirmer notre foi, qui, sans cette résurrection, serait vaine et inutile; il est ressuscité pour nous renouveler, nous réformer, nous faire marcher après lui dans une vie nouvelle; il est ressuscité pour fortifier notre espérance. Nous sommes ses membres, il est notre chef; et *si nous n'avions d'autre espérance, par la foi en Jésus-Christ, que pour ce monde, nous serions les plus misérables de tous les hommes* (I *Cor.*, XV, 19).

Voilà de quoi nous consoler contre les frayeurs de la mort : *Jésus-Christ est ressuscité, nous ressusciterons.* Mais quelle consolation serait-ce, si cette résurrection n'était que pour la vie future du corps, sans que celle de l'âme y eût part? On ressusciterait, mais on ne serait pas changé; on passerait de la corruption à l'incorruption, mais on ne passerait pas de l'ignominie à la gloire : ce qui eût été le dernier de tous les malheurs, si Jésus-Christ n'était pas ressuscité pour notre justification. Sa résurrection nous a consolés; on nous dit *de ne pas craindre :* mais la grâce de cet Homme-Dieu ressuscité nous sanctifie et nous avertit qu'*il va devant nous en Galilée.*

Admirez ici, messieurs, la conduite de l'Eglise, d'avoir commencé le carême par votre tombeau, et de le finir aujourd'hui par celui de Jésus-Christ. Elle vous a conduits au tombeau des autres morts, pour vous dire : Voilà ce que vous serez bientôt; elle vous mène aujourd'hui à celui de Jésus-Christ, pour vous apprendre que c'est là le modèle sur lequel vous devez vous former, pour être saints et heureux.

L'Eglise, prenant une petite partie de cette terre, dont vous serez bientôt couverts, en a mis sur votre tête, pour commencer, par avance, la cérémonie de votre sépulture; et aujourd'hui, pour vous marquer les vraies voies de votre salut, elle vous avertit qu'il faut suivre ce Dieu ressuscité dans le chemin qu'il vous montre, et où il a marché lui-même.

Dans le tombeau des autres hommes, la mort marche devant vous : voilà ce qu'ils ont été, voilà ce que vous serez : mais vous n'y remarquez aucune trace de vie. Jésus-Christ est le seul qui vous en a fait connaître les voies, le seul qui *marche devant vous,* afin que vous le suiviez, le seul qui est tout à la fois le principe et le modèle de votre vie : le principe, puisqu'elle vient de lui; le modèle, parce qu'elle doit se former sur lui.

Ces grandes vérités de religion supposées,

examinons en peu de paroles ce en quoi cette espèce de conformité de notre vie avec celle de Jésus-Christ ressuscité consiste : je pourrais vous en marquer plusieurs moyens ; mais en voici deux principaux.

Cet Homme-Dieu ressuscité n'a plus rien de l'homme terrestre. Il est vrai qu'au dehors il paraît toujours le même. Il mange avec ses disciples, il leur parle, il leur explique les Ecritures, il leur montre ses plaies : cependant il est effectivement tout autre ; excellent modèle des vrais chrétiens.

Si l'on s'arrête au dehors, rien ne paraît les distinguer des autres hommes : mais si on sonde le dedans, on y trouvera de grandes différences. Au dehors, ils s'entretiennent des affaires du monde : au dedans, ils sont tout occupés de celle de leur salut. Au dehors, ils portent les marques de leurs dignités ; au dedans, ils estiment plus que toute autre chose celle de serviteurs de Jésus-Christ. Au dehors, ils occupent les premières places de la cour : au dedans, ils souhaitent d'être les derniers dans le royaume des cieux. Au dehors, ils possèdent de gros biens ; au dedans, ils sont pauvres d'affection et de cœur : premier trait de conformité que ces hommes ressuscités ont avec Jésus-Christ.

Second trait de conformité. Quand cet Homme-Dieu sorti du tombeau parle à ses disciples, c'est du royaume de Dieu qu'il les entretient : et c'est là, dit saint Paul, que nous devons porter toutes nos pensées et tous nos désirs, si nous sommes véritablement ressuscités. Rien d'ici-bas ne mérite notre recherche et *notre goût*. Un royaume éternel, dont nous demandons tous les jours à Dieu l'avénement, est seul digne de notre amour et de nos espérances.

Sire, nous reconnaissons avec joie que Dieu vous a donné, de tous les royaumes, le plus beau ; de tous les règnes, le plus heureux ; de toutes les familles, la plus aimable ; de tous les peuples, les plus braves et les plus fidèles : mais quoiqu'il semble avoir épuisé, en votre faveur, toutes les bénédictions de la terre, j'ose dire à Votre Majesté qu'elles lui seraient inutiles sans celle du ciel.

Quel nom est mieux placé dans nos histoires, que le vôtre ? Mais, quel avantage vous en reviendrait-il, s'il n'était écrit dans le livre de vie ? A quel autre monarque a-t-on donné de plus grands éloges ? Mais la vraie *louange est celle qui vient de Dieu.* Quelles vertus chrétiennes et héroïques n'avez-vous pas fait paraître ? Mais c'est dans le ciel qu'elles doivent être couronnées.

O Seigneur des vertus ! ô Dieu de gloire ! Qu'il soit toujours digne de vous, ce grand roi que vous nous avez donné ; et ne permettez pas que nous soyons jamais indignes de lui. Faites que sa fidélité à vos grâces lui méritent vos récompenses, et que nous ne le perdions que *lorsque ses jours étant pleins*, il passera du royaume de ce monde en celui de l'autre. *Amen.*

PANÉGYRIQUES CHOISIS

DE L'ABBÉ BOILEAU.

PANÉGYRIQUE DE TOUS LES SAINTS.

Gaudete et exsultate, quoniam merces vestra copiosa est in cœlis.

Réjouissez-vous et tressaillez de joie ; parce qu'une grande et abondante récompense vous attend au ciel (*Saint Matth., ch.* V).

Sire, si je parlais d'un royaume de ce monde, je pourrais dire à Votre Majesté que l'un des plus considérables de la terre lui appartient. La naissance vous l'a donné ; les lois divines et humaines vous en assurent le droit. Que la bizarrerie et la révolte de certains esprits mette en usage ses factions et ses caprices, la justice soutient votre trône et la vertu le relève.

La fidélité des hommes justes peut bien s'attirer de fâcheux événements : mais Dieu sait venger tôt ou tard sa propre cause. Malgré les révolutions les plus tristes, sa providence promet de rétablir ses fidèles serviteurs, et sa justice de les récompenser ; pendant que, pleins de confiance et de courage, ils ne regardent que leurs devoirs sur la terre et ne consultent que leur espérance dans le ciel.

Mais je parle d'un autre royaume qui appartient à tous les saints. Je parle d'un royaume que la force ne peut usurper, que l'ambition ne peut ravir, que la politique ne peut ébranler : d'un royaume où l'on ne craint ni l'intrigue parmi les grands, ni le changement parmi les petits : d'un royaume où Dieu, *ce roi immortel de tous les siècles*, place ses élus par sa miséricorde, et les couronne par sa magnificence.

Ce royaume est celui des cieux, qui, très-différent de ceux de ce monde, ne voit ni guerre au dehors, ni révolte au dedans ; ni dispute pour l'intérêt, ni division pour le culte ; les méchants n'y auront jamais de part, l'entrée n'en sera jamais fermée aux gens de bien.

Le nombre des rois de la terre est fort petit : trois ou quatre de vos familles royales, sire, partagent les couronnes de l'Europe : mais tous les habitants du royaume des cieux sont autant de rois, le nombre n'en diminue pas la gloire, et la gloire n'y entretient point de jalousie ; quoiqu'ils ne la possèdent pas tous dans un égal degré, ils sont tous également contents.

Vous qui êtes persécutés pour la justice, vous y serez assis sur de magnifiques trônes ; et si Dieu vous trouve dignes de souffrir pour lui, c'est à vous qu'il dit de vous réjouir dans la vue d'une grande et abon-

dante récompense. Elle est si grande cette récompense, que nous ne pouvons ni en concevoir une juste idée, ni en marquer le véritable prix : mais prenons garde, que c'est par là même qu'on doit la désirer avec plus d'empressement, et dire que ce que l'on peut faire et souffrir pour elle, est infiniment au-dessous de ce qu'elle mérite.

En effet, si la gloire des bienheureux dans le ciel, et la récompense que Dieu leur donne, pouvait être connue ici-bas, comme nous connaissons d'autres choses, elle exciterait moins nos désirs ; et si elle n'était pas aussi précieuse qu'elle l'est, nous croirions qu'elle mériterait moins la violence qu'il faut se faire pour l'acquérir. Mais comme d'un côté elle est incompréhensible, et comme d'un autre elle est infinie et éternelle, quelle conséquence faut-il en tirer, et dans quelle disposition devons-nous être à son égard ? Le voici.

Puisque la gloire des bienheureux dans le ciel est si grande, que nous ne pouvons jamais la bien connaître, cherchons-la avec toute l'ardeur et l'étendue de nos désirs : première proposition. Puisque la gloire des bienheureux dans le ciel est si précieuse, que nous ne pouvons jamais l'acheter autant qu'elle vaut, n'épargnons rien pour nous rendre dignes de l'acquérir : seconde proposition.

Adorable Sauveur, qui êtes la couronne de tous les saints, et leur trop grande récompense, élevez-moi au-dessus de moi, afin que j'en parle moins indignement. Votre gloire m'éblouit, celle des saints me console, et je m'adresse à Marie, qui en est appelée la Reine, etc. *Ave.*

PREMIER POINT.

Il est assez surprenant de voir dans nos livres saints que ce qu'ils nous disent de la gloire des bienheureux dans le ciel, nous apprend moins ce qu'elle est que ce qu'elle n'est pas. Donnons à notre imagination tout l'essor dont elle est capable, il faudra toujours en venir aux exclamations, comme David ; aux transports, comme Moïse ; aux apparitions, comme Jean et Pierre ; au ravissement et au silence, comme Paul.

On la définit, cette béatitude céleste, plutôt comme une exclusion des maux de cette vie, que comme une possession des biens de l'autre. Là, dit-on, le chagrin n'affligera pas l'âme, ni la douleur le corps. Craignez-vous la mort ? elle sera détruite : appréhendez-vous les maladies ? la santé n'aura besoin ni de nourriture pour se conserver, ni de remèdes pour se rétablir. La pauvreté vous chagrine-t-elle ? vous posséderez des biens purs et solides, nulle peine pour les acquérir, nulle inquiétude pour les conserver, nulle crainte de les perdre : la disgrâce vous afflige-t-elle ? vous n'aurez rien à éloigner de vous pour calmer vos frayeurs ; sans risque pour l'avenir, sans regret pour le passé, sans dégoût pour le présent. Toutes ces idées sont grandes.

Le ciel est appelé *un royaume ;* mais pour m'en faire concevoir le bonheur, on se contente de dire que c'est un royaume où il n'y a ni séditieux, ni traîtres, ni mutins qui divisent le peuple de Dieu : un royaume où rien ne manque de ce que l'on peut souhaiter ; où rien n'arrive de ce que l'on peut craindre : point de schisme qui serve de prétexte aux brouillons, point d'hérésie qui dégénère en faction dès qu'elle est la plus puissante.

Le ciel est appelé *la cour du Roi des rois :* mais c'est, dit-on, une cour où il n'y aura ni aveugle prévention, ni interprétation maligne, ni mauvais office sourdement rendu. Science de dissimuler, adresse de faire valoir un faux mérite, ou d'en obscurcir un véritable, routes souterraines pour avancer sa fortune, et pour ruiner celle des autres, vous serez bannies de cette cour. Il n'y aura ni lâche souplesse de vice, ni fastueuse ostentation de vertu : c'est une cour où l'on ne voit ni dispute pour le rang, ni injustice pour la faveur, ni dissension pour les avis : on n'y entendra ni charitables médisances, ni éloges à double sens, ni mensonges hasardés, ni subtiles équivoques, ni querelles parmi les grands, ni plaintes parmi les petits ; l'éclat des uns n'obscurcira pas celui des autres : ils seront tous égaux sans confusion, partagés sans chagrin, placés sans jalousie.

Le ciel est *une maison de paix.* Là le corps ne se révoltera plus contre l'esprit, l'âme ne sera plus appesantie par le poids de la chair. Mort des proches, perte de biens, calomnies atroces, brigandages, captivité, guerres, incendies, meurtres, poison, rien de tout cela ne se trouvera dans ce tranquille et aimable séjour. C'est là tout ce que l'on peut en dire : prétendre en savoir davantage, ce serait *prétendre voir ce que l'œil n'a pas vu, ouïr ce que l'oreille n'a pas entendu, s'élever à une hauteur où nul homme mortel ne s'est jamais élevé.*

Trois grands hommes, très-distingués dans l'Ecriture, ont vu quelque échantillon de cette gloire ; le premier, par rapport à ce que l'œil peut voir : c'est Moïse ; le second, par rapport à ce que l'oreille peut entendre : c'est saint Paul ; le troisième, par rapport à ce que le cœur peut concevoir : c'est saint Pierre.

Moïse a demandé à voir la gloire de Dieu ; mais il n'a vu qu'en passant un éclair qui sortait de sa face, dont il a été si ébloui, que ses yeux n'ont pu en supporter l'éclat. Ceux même qui le regardaient en étaient si frappés, qu'il fut obligé de mettre un voile sur son visage.

Saint Paul, dans son ravissement au troisième ciel, a entendu ; mais tout ce qu'il peut nous en apprendre est de dire *qu'il a ouï des secrets qu'il ne saurait révéler, et dont il n'est permis à aucun homme mortel de parler.* Saint Pierre sur le Thabor s'est écrié : *Il nous est avantageux d'être ici, dressons-y trois tentes ;* mais saint Matthieu le regarde comme un homme extasié *qui ne savait ce qu'il disait*, il remarque même qu'*il tomba le visage contre terre*, et que son maître lui dit : *Levez-vous, ne craignez pas.*

Faibles mortels, qui n'aurez jamais ni les lumières de ces grands hommes, ni ces distinctions de ravissement et de préférence, avouez ici votre ignorance. Vous ne la pouvez connaître cette gloire, *c'est une lumière inaccessible*, vous ne sauriez la voir. *C'est une récompense ineffable*, vous n'en pouvez parler; mais ce que vos esprits ne sauraient voir, ce que vos paroles ne sauraient dire, vos cœurs peuvent et doivent le désirer; je m'explique.

Il y a une grande différence à faire entre les mystères qu'il faut croire, et les mystères dont il faut désirer l'accomplissement. Les uns regardent notre foi, les autres notre espérance; les uns nous font voir la petitesse de notre esprit, les autres nous font sentir la capacité de notre cœur. Si nous voulons connaître ce que Dieu est, en vain nous élèverons-nous; il sera toujours infiniment plus grand : mais si nous voulons penser à ce qu'il fera pour nous, notre bonheur ira infiniment au delà de tout ce que nous en penserons.

Cœur humain, tu es plus grand que tu ne te l'imagines : demande à Dieu tout ce qui peut te satisfaire, il ira toujours au delà de tes prières et de tes vœux. Comme il te récompensera plus que tu ne mérites, il te donnera aussi plus que tu ne souhaites : tu demanderas par grâce ce dont tu es indigne, et il t'accordera par sa magnificence ce qui sera digne d'elle.

Après cela, n'appréhendons pas d'être trop intéressés, ni de porter trop loin nos désirs; plaignons-nous seulement de notre froide indolence; rougissons de ce que des biens qui nous échappent tous les jours, et qui, dans notre plus grande abondance ne peuvent jamais nous satisfaire, sont les grands, peut-être même les seuls objets de nos désirs.

Créatures si pauvres, que vous ne pouvez nous répondre d'un établissement de quelques jours! créatures si bizarres, qu'à tout moment vous changez pour nous d'inclination! créatures si ingrates, que, pour de bons services, vous ne nous en rendez souvent que de mauvais! Retirez-vous : vous êtes indignes de nos poursuites. Gloire de mon Dieu, abondance, joie, paix des bienheureux, c'est après vous seules que j'aspire, tout le reste ne m'est rien, tout le reste m'est à dégoût.

Ainsi devraient parler ceux et celles qui n'ont pas renoncé à leur religion et à leur espérance : car, quels plus grands biens peuvent-ils souhaiter? Mais le cœur des hommes, toujours pesant, n'aime que la vanité, et ne cherche que le mensonge. Qui d'eux pense au ciel? qui d'eux le désire?

Ce n'est pas cet homme enseveli dans le plaisir et dans la débauche, il dit comme le brutal épicurien : Ma félicité consiste à procurer à ma chair tout ce qui peut la satisfaire; ou comme ce riche voluptueux dont il est parlé dans l'Evangile : *Mon âme, bois et mange, tu as encore de gros biens pour plusieurs années.*

Ce n'est pas cette femme occupée des folies et des vanités du monde; elle ne pense qu'à ses ornements, peut-être même qu'à ses mauvais commerces. Qu'elle brille dans les compagnies; qu'elle aime et qu'elle se fasse aimer; qu'idolâtre de quelques-uns, et idole de plusieurs, elle passe sa vie en visites, en jeux, en spectacles : c'est là ce qu'elle souhaite. On demande bien à Dieu tous les jours *l'avénement de son royaume :* mais cette prière presque toujours dite sans attention, se termine à un avénement éloigné, pour lequel on pousse par habitude de faibles soupirs que l'amour du monde étouffe dans le même instant. C'est dans le prétendu bonheur de ce monde qu'on se renferme; on n'a d'espérance et de crainte, de joie et de chagrin, que pour les choses temporelles; on ne pense que rarement, que froidement, que nonchalamment aux éternelles.

Je n'ai pas de peine à comprendre qu'on désire les biens célestes, quand on se regarde dans le monde comme dans la terre de son exil, et que, semblable à ces pieux Israélites qui gémissaient amèrement lorsqu'ils se ressouvenaient de leur chère Sion, on passe tristement ses jours dans cette vallée de larmes, où l'on souffre la vie avec patience, et où l'on attend la mort comme une grâce.

Je n'ai pas de peine à comprendre qu'on désire les biens célestes, lorsqu'on y pense souvent, et qu'on demande à Dieu de sortir de ce monde pour ne le plus offenser, et que l'on cherche contre les tentations un asile que le démon ne puisse plus forcer : mais, hélas! ces pensées et ces désirs ne font guère d'impression sur ces âmes mondaines, que des pensées toutes contraires, et des désirs tout opposés, entraînent vers la terre par leur poids.

Que celui qui aime le monde souhaite d'y demeurer longtemps; que celui que ses illusions et ses caresses enchantent, s'y trouve bien, et qu'il ne veuille pas en sortir, je n'en suis pas surpris, dit saint Cyprien, il y est comme dans son centre : mais pour vous qui êtes chrétiens, et que le monde hait, quel attachement pouvez-vous avoir à cet ennemi de votre salut? Que ne vous attachez-vous plutôt à Jésus-Christ qui vous aime, qui vous protége, qui vous invite à une récompense et à une gloire sans fin (*D. Cypr.*, *lib. de Mortalit.*).

Toutes les fois que David y pensait; et quand est-ce qu'il n'y pensait pas? *il répandait son âme au dedans de lui-même* (c'est ainsi qu'il s'en explique). Il ne la pouvait retenir cette âme, elle s'écoulait toujours par quelques endroits, tantôt par de ferventes prières, tantôt par de tendres soupirs, tantôt par de consolantes réflexions, tantôt par de pieux élancements; et dans ces empressements inquiets, il ne cherchait que son corps : *Effudi in me animam meam.*

Le ciel faisait le grand et l'unique objet de ses plus ferventes prières. *J'ai demandé une chose, et je n'ai demandé qu'elle au Seigneur, c'est de demeurer dans sa maison,*

Qu'il m'humilie, ou qu'il m'élève ; qu'il me rende victorieux de mes ennemis, ou qu'il me livre à leurs persécutions, je suis résigné à tout, je n'ai qu'une seule chose à lui demander, et jusqu'à ce que je l'obtienne, je ne cesserai pas de la rechercher, c'est *d'avoir ma place dans sa maison pour tous les jours de ma vie.*

C'est pour ce ciel qu'il soupirait tendrement. *Mon âme, ô mon Dieu! a soif de vous, ma chair en est tout affamée. Dans cette terre déserte sans route et sans eau, je contemple votre gloire, comme si j'étais présent devant vous dans votre sanctuaire* (*Psal.* LXII). *Le passereau se fait une petite retraite, et la tourterelle un nid; faites que je trouve chez vous un asile sûr. Heureux ceux qui habitent dans votre maison! un seul jour passé sous vos portiques vaut mieux que mille ailleurs* (*Psal.* LXXXIII).

A ces prières et à ces soupirs il ajoutait de consolantes réflexions : *Seigneur, combien est grande la multitude des biens que vous cachez pour un temps à ceux qui vous craignent! Vous les avez préparées ces bénédictions de douceur, pour les répandre à pleines mains sur eux. Je l'ai souvent éprouvé moi-même lorsque mes ennemis conjuraient contre moi. C'est vous, ai-je dit, c'est vous qui êtes mon Dieu, mon sort est entre vos mains. Aussi c'est en ma faveur que vous avez fait des miracles de miséricorde* (*Psal.* LXXX).

Enfin, ses élancements et ses empressements inquiets sont pour le ciel : *Quand irai-je et quand paraîtrai-je devant la face de Dieu? Jusqu'à ce jour tant désiré, je me nourris de mes larmes, et mon âme se trouble au dedans de moi. Jusqu'à ce jour je vis avec des gens aussi cruels que les Cédréens. Oh! que je suis malheureux de ce que mon exil est si long* (*Psal.* CXIX)!

Parle-t-on de la sorte aujourd'hui? et quand on le dirait, est-on dans la même disposition d'esprit et de cœur que ce saint roi? Si l'on fait quelques prières, c'est pour le succès d'un procès peut-être injuste, pour le recouvrement d'une santé dont peut-être on fera un mauvais usage, pour l'établissement d'un enfant dont peut-être la lâche ingratitude fera regretter les vœux qu'on a faits pour lui.

Si l'on pousse quelques soupirs, c'est sur de fâcheuses disgrâces qu'on s'est souvent attirées par sa faute, sur la rupture d'un mariage, sur l'infidélité d'un ami, sur la mort d'un protecteur, sur la douleur de se voir négligé d'un homme à qui on a eu la folie de vouloir plaire, sur l'élévation d'un rival dont on essuie la brusquerie, la dureté, la vengeance.

Si l'on fait quelques réflexions, c'est moins sur ses péchés qui ferment l'entrée du ciel, que sur l'indiscrétion de sa conduite, sur un défaut de fidélité et de complaisance pour des gens qu'on regardait comme indifférents. Les temps changent, on ne prévoyait pas le futur, on a voulu arrêter une ombre qui fuit, un fantôme qui s'évanouit, une occasion qu'on a manquée, une fortune qu'on a perdue.

Aimables tentes de Jacob, délicieuses demeures du Dieu qui y règne, les vœux des aveugles mondains ne sont pour vous posséder que des vœux languissants, que des désirs qui frappent l'imagination sans toucher le cœur, que des désirs bizarres et stériles, qui, loin d'exciter l'indolence du paresseux, ne servent qu'à le tuer : *Desideria occidunt pigrum.*

En voulez-vous faire de salutaires et d'efficaces? il faut que la foi les conçoive, que l'espérance les élève, que la charité les enflamme, qu'une vie chrétienne et une pratique assidue de bonnes œuvres les soutiennent et les conduisent à leur perfection.

Figurez-vous une colombe qui, par le fréquent battement de ses ailes, est dans une continuelle agitation jusqu'à ce qu'elle soit arrivée au lieu de son repos. Ces filles de Jérusalem, qui, assises sur les rivages des fleuves de Babylone, pleurent amèrement toutes les fois qu'elles se souviennent de leur aimable Sion : eh! quand est-ce qu'elles ne s'en souviennent pas dans le triste état de leur captivité?

Représentez-vous cette amante des Cantiques, qui veut que les chères confidentes de ses plus tendres affections, aillent dire à son bien-aimé, que c'est pour lui qu'elle languit d'amour; ces hommes qui attendent la mort avec une muette impatience, qui la cherchent comme s'ils creusaient dans la terre pour s'enrichir d'un trésor qui y est, et qui n'ont jamais plus de joie que lorsqu'ils y trouvent un tombeau: *Qui exspectant mortem quasi effodientes thesaurum, gaudentque vehementer cum invenerint sepulcrum* (*Job.*, III).

Tels sont, sous ces expressions figurées, les sentiments des vrais chrétiens, qui cherchent avec toute la vivacité et l'étendue de leurs désirs, cette gloire dont les bienheureux jouissent dans le ciel; et comme ils ne peuvent jamais l'acheter autant qu'elle vaut, ils ne doivent rien épargner pour en mériter la possession. Ce sera le sujet de mon second point.

SECOND POINT.

Rien n'est plus capable de nous consoler, ni plus propre à nous animer à la conquête du ciel, que de savoir que Dieu, par un certain tempérament d'une miséricorde toute gratuite, et d'une justice toute bienfaisante, veut bien nous le promettre à titre de récompense.

Si cette récompense dépendait du jugement et de la bizarre volonté des hommes, nous aurions tout sujet de craindre. Combien de mérites ensevelis à qui l'occasion de paraître manque? Combien de mérites stériles que la malice et la jalousie traversent? Combien de gens qui n'ont ni patron pour se faire connaître, ni protecteur pour se soutenir? Combien de mérites naissants étouffés dans le berceau de la fortune? de mérites que l'orgueil ne peut souffrir, que l'élévation d'une famille opposée détruit?

Les uns ne sont pas dans leur jour, les autres rendraient d'importants services, si on les mettait en place, l'oubli de ceux-ci

excite l'indignation publique, l'exclusion de celui-là fait crier contre les caprices du sort. Tel a un talent qui ne convient pas à la charge dont il est revêtu, et qu'il eût fait valoir dans une autre; et tel est élevé à une dignité où l'excès du mérite aurait été un obstacle pour y arriver.

Tout le monde a été trompé à d'autres : on les eût toujours crus dignes de leurs emplois, s'ils ne les avaient jamais obtenus. Ceux-ci ne se soutiennent que par une modestie extérieure, et ceux-là que par la fierté de leur contenance. Les uns se font honorer, parce qu'ils se font craindre, et les autres sachant réparer par une honnêteté obligeante ce qui manque à leur capacité, se conservent quelques suffrages; s'ils n'ont pas assez de mérite pour s'attirer des éloges, ils se ménagent si adroitement, qu'ils s'épargnent des censures.

Plaignez-vous-en tant qu'il vous plaira, ainsi a été le monde de tout temps, ainsi le sera-t-il toujours. Enfants des hommes trompés et trompeurs dans vos doubles mesures et vos injustes poids, vous connaîtrez-vous toujours si mal au vrai mérite? aurez-vous toujours si peu d'égards pour celui qui vous sera connu?

Dieu seul *qui fait tout avec poids, nombre et mesure*, le connaît. Dieu seul le pèse, Dieu seul lui donne sa vraie récompense. Nul saint n'a dans le ciel un rang dont il ne soit digne : c'est la vertu qui décide en sa faveur; il ne faut point d'occasion pour la produire. *Ce scrutateur des cœurs et des reins* la cherche jusque dans le fond de l'âme, rien ne lui est inconnu. Les vertus obscures n'ont point de voiles assez épais pour se dérober à ses yeux : souvent même leur récompense est d'autant plus grande qu'elles sont cachées.

Combien de pauvres veuves, de pieux solitaires, de bonnes âmes, de gens humbles, qui n'ont voulu avoir que Dieu pour spectateur et pour juge, sont placés avec honneur dans son royaume? Combien de saints *cachés dans le secret de sa face, brillent comme des étoiles dans le firmament?* Quelle consolation pour nous, qui sommes instruits de ces vérités, d'avoir affaire à un Dieu si bon, si juste, si sage, ajoutons si magnifique?

Ce n'est que dans le ciel que cette magnificence divine paraît (*Isa.*, XXXIII, 21). Magnificence universelle, magnificence éternelle. Magnificence universelle, ce qui fait ici-bas la joie des uns ne fait pas celle des autres. Dans le ciel c'est un bien commun aux prédestinés qui les réjouit tous. Ici-bas le désir et la possession ont leurs intervalles; dans le ciel ils se trouveront ensemble. Miraculeuse réunion! Désirer et posséder Dieu, le posséder toujours et le désirer toujours : deux mouvements incompatibles en ce monde, mais inséparables en l'autre.

Là, on a toujours faim, et l'on est toujours rassasié; on a toujours soif, et l'on est toujours désaltéré; on est toujours curieux, et l'on est toujours satisfait; nouveaux désirs toujours remplis, nouvelle plénitude toujours avide : posséder sans dégoût, désirer sans trouble, posséder et désirer tous les biens que l'on peut s'imaginer.

Mon âme, représente-toi tout ce qui peut te faire plaisir, Dieu te le donnera; et ton bonheur ne serait pas aussi parfait qu'il le doit être, s'il te restait à désirer quelque chose qui te manquât. Magnificence éternelle. Qu'on se figure mille millions d'années et de siècles, on ne fera que commencer, et l'on ne finira jamais. Etre toujours avec Dieu, et être assuré qu'on y sera toujours; voir toujours Dieu, et avoir cette certitude qu'on le verra toujours; aimer toujours Dieu, et savoir qu'on l'aimera toujours. J'en appelle à votre foi, messieurs et mesdames : qui de vous ne se sent obligé de faire tous ses efforts pour recevoir une telle récompense?

Elle n'est due qu'au mérite, il faut que vous en acquériez de solides. Vous posséderez des trésors infinis, mais on vous demande une pauvreté d'affection et de cœur. Vous serez consolés, mais on veut auparavant que vous gémissiez. Les persécutions de vos ennemis cesseront, mais il faut ici-bas les souffrir avec une constante patience. Vous boirez à longs traits dans un torrent de plaisir, mais à condition que vous aurez eu faim et soif de la justice.

O Dieu de miséricorde et de magnificence! qui voulez nous donner de si grands biens à si vil prix, avec quelle indignation voyez-vous du haut de votre trône, cette molle sensualité qui empêche de faire les efforts nécessaires pour ravir votre ciel? Peut-être consentirions-nous à être pauvres; mais ce serait comme Ananie et Saphire, à condition que nous aurions de secrètes réserves, et que nous ne souffririons aucune incommodité trop gênante. Nous pleurons et nous gémissons; mais ce ne sont souvent que des pleurs et des gémissements d'Esaü, à qui on a ôté une bénédiction passagère.

Nous avons faim et soif de la justice, mais souvent c'est d'une justice que l'amour d'une fière domination produit, et en l'exerçant sur les autres, nous nous écrions avec Jéhu : *Voyez mon zèle pour le Seigneur.* Nous sommes doux et paisibles; mais c'est lorsqu'on ne nous choque pas; sans cela nous éclaterions en plaintes et en murmures comme la femme de Job. Nous aimons la chasteté, mais souvent ce n'est qu'une chasteté extérieure; nous nettoyons, comme les pharisiens, le dehors de la coupe, mais nous laissons le dedans plein d'ordures.

Nous faisons des présents au Seigneur, mais ne serait-ce pas comme Siba en fit à David, des biens de Miphiboseth? Nous nous gênons, nous nous contraignons, nous souffrons ce à quoi répugne la délicatesse de la chair.

Fausses vertus, vous attirez plus de malédictions que de grâces; chrétiens, qui n'en avez que le nom, vous irritez plus Dieu que vous ne l'apaisez; loin de tâcher de *rendre votre vocation et votre élection certaine par vos bonnes œuvres*, vous mettez le comble à votre réprobation par vos mauvaises; martyrs de la cupidité et non de la charité, vous

vous endurcissez au travail pour le monde, vous portez vos croix sans mérite, et ce qui contribuerait à faire de grands saints, ne sert qu'à faire de plus illustres malheureux.

Si quelques-uns de ces bienheureux, qui règnent avec Dieu dans le ciel, revenaient au monde, quels reproches ne vous feraient-ils pas? Avons-nous servi le Seigneur comme vous le servez, vous diraient-ils? Avons-nous négligé les occasions d'accomplir sa sainte loi et de lui plaire? Avons-nous cherché dans nos mortifications et dans nos jeûnes, de vaines et frivoles dispenses? Avons-nous prétexté la délicatesse de notre complexion ou d'incommodes insomnies, pour adoucir par de lâches ménagements la sévérité du joug évangélique?

Dans l'obligation d'aimer nos ennemis, avons-nous négligé de leur rendre les services dont nous étions capables, ou bien avons-nous cru, sous prétexte de réconciliation, pouvoir leur en rendre sourdement de mauvais? Persuadés qu'on n'entre dans le ciel que par la voie étroite, avons-nous marché dans la spacieuse, ou si nous y avons erré pendant quelque temps, la pénitence et la haine de nous-mêmes ne nous ont-elles pas ramené dans la bonne route?

Nous avons été ce que vous êtes, mais notre conduite a été bien différente de la vôtre. Nous avons eu les mêmes principes de religion et de morale, mais nous en avons fait un autre usage que celui que vous en faites. Quand nous avons considéré que la vie présente était courte et que celle qui devait la suivre était éternelle; que, dépouillés de nos biens, de nos honneurs, de nos plaisirs, nous ne serions suivis que par nos bonnes ou nos mauvaises œuvres, rien ne nous a coûté; ni veilles, ni fatigues, ni aumônes, ni austérités, ni prières, ni patience et résignation dans la perte de nos biens ou de notre santé.

Nous courions au martyre comme vous courez à vos parties de divertissement et de jeu. Les gibets et les roues étaient pour nous d'agréables spectacles. Quand nous voyions quelqu'un de nos frères sur l'échafaud, nous enviions son bonheur, et souvent nos soupirs qui nous trahissaient nous livraient au tyran. Nous connaissons maintenant ce que nous ont valu ces douleurs et ces persécutions passagères. Oh! si nous avions senti ce que nous sentons! Oh! si, par des lumières encore plus vives et plus étendues, nous avions connu combien notre récompense est grande! nous aurions voulu souffrir des supplices encore plus rigoureux pour nous la procurer. Vous n'êtes plus exposés à de si cruelles épreuves, il vous en coûtera incomparablement moins qu'à nous; que délibérez-vous davantage? Pour un peu d'argent, pour le retranchement de quelque plaisir, pour de courtes et de légères afflictions vous vous attirerez une récompense et une gloire sans fin.

Ainsi parleraient les saints s'ils revenaient au monde; ils sont vos guides, ils veulent être vos protecteurs, mais Dieu nous a substitués à leur place pour vous avertir de vos devoirs et vous reprocher votre indolence. S'il ne s'agissait que de pousser quelques soupirs vers le ciel et de se dire : Oh! que je serais heureux si, à la fin de mes jours, le Seigneur avait la bonté de me recevoir dans son paradis! il n'y aurait point de chrétien qui ne se trouvât dans cette disposition, mais comme pour conquérir cette terre des vivants, il faut se faire violence et combattre avec courage, on ne peut se résoudre à prendre ce parti; la prière fatigue, les jeûnes affaiblissent, les plaisirs enchantent, les honneurs flattent l'ambition, et les biens présents l'emportent sur ceux qui sont à venir.

Quand saint Jean nous représente, dans le livre de ses révélations, cette grande multitude de bienheureux de toutes nations, de toutes tribus, de tout peuple et de toutes langues qui étaient debout devant l'Agneau, vêtus de robes blanches, et tenant des palmes entre leurs mains, il dit qu'un vieillard lui demanda d'où étaient venus tous ces gens; mais que ne sachant quelle réponse lui rendre, il lui dit : *Ce sont des gens qui ont passé par de grandes afflictions, et qui ont lavé leurs robes dans le sang de l'Agneau. Les voyez-vous devant le trône de Dieu? Ils le servent jour et nuit dans son temple, ils n'auront plus ni faim ni soif; le soleil et les vents brûlants ne les incommoderont plus; l'Agneau qui est au milieu du trône leur servira de pasteur, et Dieu essuiera leur larmes* (*Apoc.*, VII).

Récompense abondante, mais récompense qu'ils ont méritée. Dieu leur tiendra lieu de toutes choses, mais aussi ils ont tout quitté pour lui : il leur donnera des biens infinis et éternels, mais aussi ils lui ont sacrifié leur fortune, leur liberté, leurs espérances. Ils seront assis sur des trônes pour juger les douze tribus d'Israël, mais aussi ils ont abandonné pour Dieu leurs patrimoines, leurs charges, ce qu'ils avaient de plus cher.

Messieurs et milords, à qui j'annonce de la part du Dieu vivant de si consolantes vérités, ne sentez-vous pas vos cœurs tressaillir de joie? Je pourrais vous représenter que, même dès ce monde, votre fidélité a son mérite et sa gloire. On dira que vous avez sauvé l'honneur de la nation, et que la vertu anglaise s'est conservée tout entière en vos personnes. Vos noms passeront à vos descendants comme l'un des plus précieux patrimoines dont vous puissiez enrichir vos familles.

Vous savez quels honneurs on a rendus à vos ancêtres après que de pareilles tempêtes ont été dissipées. Avec quelle vénération lit-on aujourd'hui leur inviolable attachement à la sacrée personne de leur roi, et comme après leur mort on ne peut plus leur rendre la gloire qu'ils méritent, on cherche leurs enfants, on respecte leurs neveux, et l'on croit y trouver une vertu héréditaire.

On vous regarde comme ce reste d'élus qui, conservant la pureté de la religion et du devoir, conservent l'honneur du royaume,

Quand il n'y aurait que ma famille et moi, nous arrêterons l'opprobre de la Judée, et nous empêcherons que la honte de la désertion de la loi ne soit universelle, disait autrefois le père des Machabées. Quand il n'y aurait que vous, vous empêcherez de dire que tous les Anglais ont oublié ce qu'ils devaient à Dieu, ce qu'ils devaient à leur roi, ce qu'ils se devaient à eux-mêmes.

Dans un royaume étranger, tel qu'est celui de la France à votre égard, vous êtes les véritables citoyens de votre patrie, et vos compatriotes, qui en ont aboli les lois, sont devenus des étrangers dans leur propre pays. Cette nation est comme exilée chez elle, et gémit sous les fers qu'elle s'est forgés de ses mains. Plus sages et plus fidèles, vous l'avez emportée avec vous, cette chère patrie, en emportant son ancienne foi et son légitime trône. La face de l'Angleterre est toute changée, vous en conservez la gloire qui s'est comme réfugiée ici avec vous. Là où je trouve l'arche et de pieux sacrificateurs, je trouve la terre d'Israël et de Juda.

Il y a des provinces sujettes à des tremblements qui en font sortir les habitants, ces provinces ne laissent pas d'être agréables et de produire de grands hommes; on se sauve pour laisser passer ces violentes secousses; mais quand le calme est revenu, le légitime possesseur y retourne et en chasse ceux qui avaient profité de ces agitations pour s'en emparer. La véritable patrie est celle où l'on porte sa vertu et son devoir, celle où l'on trouve sa foi, son roi, son serment, son Dieu.

Voilà, messieurs, ce que je vous dirais, et quand vous faites ces réflexions vous-mêmes, vous y trouvez de quoi vous consoler; mais j'ai bien d'autres récompenses à vous proposer: la religion que vous professez vous parle d'un royaume éternel que Jésus-Christ a promis aux bien-aimés de son Père

Vous qui avez quitté vos biens pour le Seigneur, réjouissez-vous donc, il vous en prépare qui sont infiniment plus précieux. Vous ne poussez pas un seul soupir qui ne soit entendu; vous ne répandez pas une seule larme qui ne soit mesurée; si vous avez même le courage de ne point pleurer et de ne point soupirer, ce courage ne mérite pas moins de récompense : *Gaudete*, etc.

Un grand prince sait sans doute ce que vaut le royaume de Dieu quand il le préfère à ceux d'ici-bas. Trois couronnes sur la terre peuvent-elles le faire balancer quand il s'agit de celle du ciel? Plus la gloire et les biens de ce monde ont de quoi éblouir, plus on les trouve méprisables quand on lève les yeux vers les tabernacles éternels.

Il est vrai, Seigneur, que donner trois couronnes, c'est acheter la vôtre au plus haut prix que le ciel puisse se mettre ici-bas: que dis-je? ce prix si haut est peu de chose pour acheter ce qui coûte le sang d'un Dieu. Ce qui m'afflige seulement, est qu'en vous donnant tout, je vous donne encore peu, et ce qui me console, est qu'en vous donnant peu, je vous donne tout.

Mon royaume n'ayant pas voulu être le vôtre, je l'ai quitté pour vous, et j'espère que, soupirant après le vôtre, vous aurez assez de miséricorde pour me le donner. Vous me dites de me réjouir; je porterai cette parole au passage de l'éternité, je la graverai dans mon cœur, elle reposera sur mon sein, je l'aurai toujours présente pour m'encourager à m'acquitter de mon devoir. Arrive sur la terre tout ce qu'il plaira, je ne perdrai point le ciel de vue; soutenez-moi seulement, par votre grâce, dans cette bonne résolution que vous m'avez inspirée. Tous les saints que j'honore aujourd'hui, sont mes garants, et l'évangile que j'ai lu, est la copie du contrat que vous avez daigné faire avec moi.

Vous nous dites de nous réjouir, parce que notre récompense est grande dans le ciel; un peu plus tôt, un peu plus tard, nous arriverons aux portes de l'éternité. La couronne de justice y attend ceux qui vous seront fidèles; les préparatifs de leur entrée se font au ciel, l'arc de triomphe s'y dresse; heureux, si de cette vallée de larmes, nous entrons un jour dans votre joie : *Amen.*

PANÉGYRIQUE DE SAINTE AGNÈS

Liberasti corpus meum a perditione, a laqueo linguæ iniquæ, a pressura flammæ quæ circumdedit me, et in medio ignis non sum æstuatus.

Seigneur, vous avez délivré mon corps de la perdition, des piéges de la langue injuste, de la violence de la flamme qui m'environnait de tout côté, sans que le feu, au milieu duquel j'étais, me brulât (*Ecclés.*, *ch.* LI).

Si lorsqu'un orateur chrétien entreprend le panégyrique de quelque saint, il cherche la vérité pour l'histoire et l'éloquence pour l'éloge; je puis dire que saint Ambroise m'a fourni l'une et l'autre dans le discours que j'ai à vous faire d'Agnès, votre patronne.

La vie de cette sainte est pleine d'événements qui surprennent : mais demandez-vous un historien plus fidèle que saint Ambroise qui l'a écrite? Les actions d'Agnès sont susceptibles de tous les ornements de l'art : mais où trouverez-vous plus d'esprit, plus de délicatesse, plus d'onction que dans saint Ambroise, qui en a fait l'éloge (*S. Amb.*, *l.* I, *de Virgin.*, *ad Marcell.*)? Heureux, si je puis suivre, quoique de loin, un tel guide, et s'il ne me reste plus qu'à recueillir dans quelques paroles tirées de l'Ecriture, tant de prodiges dispersés dans son histoire. Je les ai, ce semble, trouvés dans le livre de l'Ecclésiastique, où peu de circonstances m'échapperont dans le sens spirituel que je vais leur donner.

Vous y verrez non-seulement l'innocence d'Agnès dans un âge très-tendre, mais encore sa sagesse, son courage, sa force dans son martyre; vous y admirerez les fréquents miracles par lesquels Dieu a fait paraître qu'il la protégeait; vous l'admirerez elle-même comme un prodige encore plus grand que ceux qui se sont opérés en sa faveur.

Agnès est jeune, elle n'a que treize ans : voilà son innocence; elle résiste aux pro-

messes imposantes d'un monde flatteur, avant qu'elle soit en état de s'égarer : voilà sa sagesse ; dans un lieu où l'on veut lui faire perdre sa virginité et sa foi, Dieu délivre son corps de la perdition et de la violence de la flamme, sans que le feu, au milieu duquel elle est, la brûle : voilà son courage et son bonheur.

Ramassons ces idées, et pour ne pas donner à cet éloge une ennuyeuse étendue, bornons-nous à deux principales circonstances : Agnès avait tout à craindre du côté des ennemis de sa virginité et de sa foi ; mais Dieu l'en a délivrée par une protection singulière. Les vertus et le courage d'Agnès méritaient d'être récompensés, et Dieu les a couronnés par les plus éclatants prodiges ; elle a essuyé de la part des hommes les plus dures épreuves : voilà son combat ; elle a reçu du ciel les plus grandes récompenses : voilà son triomphe.

Illustre vierge, j'ai besoin de votre exemple pour animer mon discours, et si je veux profiter de votre exemple, les grâces d'en haut me sont nécessaires ; je les demande à l'Epoux des vierges, par l'intercession de celle que le Verbe divin choisit pour descendre dans son sein, quand un ange lui eut dit : *Ave*.

PREMIER POINT.

Les épreuves que les tyrans ont employées contre les martyrs, ont été ou les plaisirs, ou les tourments : flatteurs quand ils ont voulu surprendre, cruels quand ils ont voulu tourmenter ; et c'est principalement par ces deux endroits que leur malice s'est fait connaître.

Le tyran d'Agnès a employé l'une et l'autre ; indigné de la voir résolue de conserver sa virginité et sa foi, il s'est servi des propositions les plus flatteuses, et des supplices les plus affreux pour la mettre dans la nécessité de perdre l'une ou l'autre, et même toutes les deux ; et c'est là ce que j'appelle souffrir les plus dures épreuves.

Représentez-vous, pour cet effet, une jeune vierge en qui tous les dons naturels et surnaturels semblent réunis, une noble élévation d'esprit, une douceur modeste et grave, une beauté charmante, qui, dans un âge tendre, cache une âme encore plus belle ; d'innocents attraits, qui, sans soin, sans artifices, plaisent davantage à Dieu que les dehors ne peuvent plaire au monde.

En elle la beauté semble avoir pris tout l'air de la vertu, et la vertu tous les agréments de la beauté ; une timide pudeur qui lui fait fuir la rencontre des hommes, l'éloigne de ce que cherchent souvent les filles de son âge ; parlant peu, priant beaucoup, ne se montrant guère, elle demeure dans sa chambre ; et si elle en sort, ce n'est que pour aller aux écoles chrétiennes, ou aux tombeaux des martyrs.

Son livre, c'est l'Evangile, ses spectacles sont les échafauds, ses ornements sont les doux traits d'une modestie qui efface des charmes dont elle ne s'aperçoit pas elle-même ; elle ne veut *connaître que Jésus et Jésus crucifié*, c'est là son étude ; elle se fait un devoir *de suivre l'Agneau en quelque endroit qu'il aille ;* c'est là sa compagnie : trop heureuse, s'il daigne la prendre pour épouse, et si elle signe de son sang une si honorable alliance, c'est là le guide et le protecteur de sa virginité (*Jerem.*, III) : comme elle ne vit que de son amour, elle ne cherche que les occasions de mourir pour sa gloire.

C'est à lui qu'elle veut consacrer et immoler son corps ; le consacrer par une chasteté inviolable, l'immoler pour la défense de sa foi : elle s'engage par vœu à demeurer vierge, et elle lui demande par grâce d'être martyre. L'un et l'autre lui sera accordé, mais ce choix lui coûtera fort cher ; car que font ses ennemis pour traverser un si généreux dessein? ils emploient leurs caresses et leurs menaces, ce qu'ils ont de plus séduisant et de plus terrible, pour lui enlever ce qu'elle a de plus précieux : je le répète, c'est là souffrir les épreuves les plus dangereuses et les plus dures.

J'en trouve de deux sortes dans nos livres saints, celle de Joseph et celle de Susanne : la chasteté de Joseph éprouvée par des caresses ; celle de Susanne éprouvée par des menaces. Ecoutez ceci, messieurs, vous l'appliquerez assez naturellement au sujet que je traite : les différences mêmes que vous y trouverez, relèveront avec plus d'éclat la gloire de la sainte dont je fais l'éloge.

Joseph est éprouvé par la femme de son maître qui lui promet l'impunité de son crime : Agnès est éprouvée par le fils du préfet de Rome qui lui demande son alliance. Ce n'est pas une incontinence qu'il lui propose, c'est une dignité qu'il lui offre. Joseph est arrêté par l'horreur du péché, Agnès l'est par la beauté de la vertu. A l'un, c'est presque assez de craindre Dieu ; à l'autre, il faut l'aimer. L'un ne veut pas être infidèle aux hommes ; l'autre veut être fidèle au souverain maître des hommes. A Joseph, il suffit de n'être pas coupable ; à Agnès, c'est un engagement de demeurer vierge. Joseph est esclave, et il sait jusqu'où va l'étendue de son devoir ; Agnès est libre, et elle sait ce que demande la perfection de l'Evangile.

Louons Joseph d'avoir refusé de faire ce qui lui était défendu : admirons Agnès d'avoir refusé ce qui lui eût été permis. Le plaisir tente Joseph, mais il serait accompagné de crime ; le plaisir tente Agnès, mais il peut avoir son innocence. Il est beau de faire ce que Dieu nous ordonne, mais il est encore plus beau de faire ce que nous avons promis à Dieu ; et c'est là le vrai mérite de la virginité, qui, comme dit saint Ambroise, l'emporte au-dessus des Anges : concevez bien la pensée de ce Père (*S. Amb., lib. de Virgin.*).

L'ange a sur l'homme l'avantage d'être, par sa nature, toujours vierge ; l'homme peut en avoir un plus grand sur l'ange, de l'être toujours par sa fidélité et par son choix : l'ange qui est sans corps, ne peut avoir auprès de Dieu le mérite de le lui offrir ; l'homme qui en a un, peut lui en faire

un sacrifice qui lui agréera : l'ange ne saurait perdre sa vie pour Dieu; l'homme est en état de lui immoler la sienne. L'un est adorateur sans être victime, l'autre est victime et adorateur : vierge comme l'ange, martyr au-dessus de l'ange.

Illustre Agnès, quelle jalousie n'auriez-vous pas donnée à ces bienheureux esprits, si l'état de leur gloire les en rendait capables! vous devîntes un spectacle digne de leur joie, lorsque insensible aux pressantes sollicitations qu'on vous faisait d'entrer dans la famille d'un préfet romain, qui, après l'empereur, tenait le premier rang dans ce vaste empire, vous méprisâtes une si avantageuse alliance.

On vous fit connaître l'avantage qui vous en reviendrait; on ne manqua pas de faire valoir les grands services que le père avait rendus, et qu'il rendait tous les jours à l'État; son pouvoir de distribuer les grâces du prince et d'en faire sentir l'indignation. On insista encore davantage à vous parler des belles qualités du fils qui avait daigné jeter les yeux sur vous; mais malgré l'honneur qu'on crut vous faire de son alliance, votre réponse fut toute prête : Vous m'offrez un époux, j'en ai trouvé un meilleur que lui; vous dites qu'il est bien fait; mais le mien est la beauté même : qu'il m'aime tendrement: mais le mien le surpasse en fidélité et en tendresse : que son autorité s'étend fort loin; mais celle du mien n'est bornée ni par le ciel ni par la terre : *Sponsum offertis, meliorem reperi.*

Vierges chrétiennes, c'est à vous que je porte ici la parole, dit saint Ambroise; apprenez d'Agnès que vous ne pouvez aimer trop tôt celui qui vous a aimées de toute éternité; apprenez, qu'infiniment bon, il veut que vous l'aimiez par inclination : qu'infiniment magnifique, il veut que vous l'aimiez par reconnaissance : qu'infiniment jaloux, il veut que vous l'aimiez sans réserve et sans partage. On n'aurait osé présenter à Assuérus des filles âgées ou mal faites; on cherchait les plus jeunes et les plus belles, qu'on exerçait pendant toute une année dans l'art de lui plaire (*Esther*, II), et l'on croira que le dieu d'Assuérus sera encore trop honoré de n'avoir que celles qui s'offrent à lui dans le retour de l'âge?

Pour vous, qui êtes déjà engagés, ne laissez pas de vous instruire de vos devoirs par ce fidèle attachement d'Agnès, qui préféra son époux à tout autre. Femmes, aimez vos maris, maris, aimez vos femmes; pauvres, aimez ceux qui vous font du bien; vous qui êtes dans l'affliction, ceux qui vous consolent; vous qui souffrez la persécution, ceux qui vous protègent : mais qui que vous soyez, et en quelque état que vous vous trouviez, n'aimez jamais personne ni préférablement à Dieu, ni autant que lui; dites avec Agnès, quoiqu'elle l'ait dit d'un autre ton que vous : Vous m'offrez un époux, mais j'en ai un qui vaut infiniment mieux que lui : *Sponsum offertis, meliorem reperi.*

A cette réponse, l'amitié du préfet et celle de son fils dégénère en fureur : faut-il qu'une fille nous brave avec tant de mépris et de fierté? ce que les caresses n'ont pu faire, les menaces le feront; elle refuse l'honneur de notre alliance, elle servira de victime à la passion de ses corrupteurs : il faut qu'elle perde sa virginité ou sa foi. Funeste disjonctive! cruelle épreuve pour une fille chrétienne! Je voulais, messieurs, ménager la pureté de votre imagination; mais de quoi n'est pas capable le démon Asmodée? vous en allez frémir : la jeune Agnès en frémit elle-même. Elle est condamnée; ne craignez rien pour sa vertu, tremblez pour sa pudeur : elle est condamnée, à quoi? à entrer dans un lieu infâme, à être livrée à la brutale incontinence d'une jeunesse prostituée.

Je l'ai d'abord comparée à Susanne, mais en voici la différence : deux juges d'Israël menacent cette femme de la faire passer pour adultère; de servir même contre elle de témoins, si elle résiste à la proposition qu'ils lui font : à Agnès, qui a rejeté la légitime alliance d'un noble amant, on prononce un arrêt qui la condamne à être impudique et infâme malgré elle, à lui faire perdre le dessein de vivre chaste, ou lui ôter celui de mourir chrétienne.

Exécrable tyran, peux-tu porter plus loin la brutale fureur de lui enlever sa virginité ou sa foi? que ferez-vous, jeune héroïne? ces deux vertus s'offrent à vous tour à tour. Etre vierge, c'est le parti que vous avez choisi; être martyre, c'est celui que vous désirez : être vierge, c'est une grande grâce que Dieu fait à sa créature; être martyre, c'est un grand sacrifice que la créature offre à son Dieu. Il vaut mieux, dit Susanne, tomber innocente entre les mains des hommes, qu'en état de péché entre celles d'un Dieu vengeur. On peut faire violence à mon corps, dit Agnès, mais on ne saurait forcer mon cœur; de quelque côté que je me tourne, je me vois réduite à de déplorables extrémités : mais vous savez, Seigneur, quelle est mon innocence; venez à mon secours, je conserverai votre don, conservez le mien. Vous m'avez donné votre foi, je vous ai voué ma virginité; sans vous, je perdrais l'une et l'autre; avec vous, je les garderai toutes deux; je vous offre ma vie, sauvez mon honneur : *Délivrez-moi de la perdition, tirez-moi du péril en un temps mauvais.*

On dit que la fille de Jephté condamnée à mort, demanda quelque temps pour *pleurer sa virginité*, avant l'exécution de cette sentence. On donne à Agnès qui va bientôt être condamnée à des flammes dévorantes, quelque temps pour pleurer la sienne. Mais pourquoi, dis-je, la pleurer? elle qui se réjouit si elle meurt avec la sienne, elle qui ne s'afflige et qui ne pleure que dans la crainte de la perdre? Nous verrons bientôt le miracle que la Providence fera en sa faveur; mais admirons sa fermeté dans les tentations les plus délicates.

Susanne, si tu avais écouté la proposition de ces vieillards, tu aurais violé la foi conjugale : mais pour vous, Agnès, que ne vous

rendez-vous aux prières d'un jeune amant qui vous presse de lui promettre la vôtre? Ces infâmes voulaient être les corrupteurs d'une femme mariée; ce chevalier vous sollicite de l'épouser, vous qui êtes libre. Susanne allait être lapidée, parce qu'elle ne voulait pas être adultère; et vous allez être brûlée, parce que vous vous obstinez à demeurer vierge.

Il en faudrait infiniment moins pour vous ébranler et pour vous gagner, filles mondaines qui prévenez vos amants; qui, sans attendre à répondre sur des propositions de mariage, les cherchez des yeux et encore plus du cœur. Ce serait ici qu'Agnès pourrait vous faire de belles leçons, à vous qui, ne craignant que la honte qui quelquefois suit le péché, vous souciez si peu d'en éviter les approches; à vous, qui êtes si engageantes dans vos manières, si libres dans vos paroles, si complaisantes dans vos enjouements, si familières dans vos privautés, si impatientes de voir les belles compagnies et d'en être vues; à vous qui, pour plaire aux hommes, avez recours à ces parures dont à peine on peut dire les noms, tant elles sont bizarres, inégales, multipliées; à vous qui, quoique chastes au dehors, ne l'êtes jamais devant Dieu, dit Tertullien, lorsque vous aimez vos chères personnes, que vous vous faites une beauté artificielle, peintes et enluminées comme des idoles, que d'insensés adorateurs ne regardent qu'avec des yeux lascifs.

A vous..... J'en dirais davantage si la parole du Seigneur, épurée comme l'or, n'arrêtait la mienne. Mais, quel scandale de voir des femmes et des filles consumer, en de folles dépenses, le plus comptant de leur bien; porter sur elles, en ajustements profanes, plus qu'il n'en faudrait pour nourrir des familles entières! Quel scandale de les voir sacrifier à leurs ornements et à leur luxe les plus beaux jours de leur vie, étudier les modes, s'en remplir la mémoire et l'esprit, s'en rendre les esclaves et les martyres, réformer en elles l'image de Dieu qui ne leur plaît pas, pour lui substituer celle du démon, dont elles suivent les maximes!

Que répondront-elles quand on leur confrontera la vierge Agnès, quand on leur dira avec quelle aversion elle a regardé les plaisirs qu'elles cherchent avec tant d'ardeur, qu'elles se ménagent avec tant de précaution, qu'elles quittent avec tant de chagrin; quand on leur représentera qu'elles écoutent avec autant de complaisance ceux qui les flattent pour les surprendre, qu'elle a eu de dégoût et de mépris pour ceux qui lui proposaient d'honnêtes engagements?

Je condamne ici de grands vices par de grandes vertus; mais que serait-ce si l'on exposait leur foi à d'aussi dures épreuves que fut exposée celle de cette enfant de treize ans? Le préfet romain, désespérant de pouvoir obtenir son consentement, convaincu même, par un miracle dont je me réserve de vous parler dans la suite, du souverain pouvoir du Dieu qu'elle adorait, fut obligé de sortir de Rome, et de laisser au cruel Aspase à achever ce qu'il avait commencé avec tant d'indignité et si peu de succès.

O ciel! qu'est-ce que je découvre? Quel affreux spectacle s'offre à mes yeux? un bûcher ardent, des flammes dévorantes où elle va être jetée si elle n'adore les idoles qu'on lui montre! Vous eussiez vu les mains des bourreaux trembler, dit saint Ambroise, tous les spectateurs extraordinairement effrayés; vous eussiez entendu les uns dire: Quelle cruauté! on ne voit qu'avec horreur les plus grands scélérats souffrir; quel mal a fait cette misérable enfant? les autres s'écrier: Qu'elle feigne de jeter un grain d'encens devant la statue de Jupiter, qu'elle ne le jette pas même, qu'elle n'en fasse que le geste.

Tout le monde la plaint; les cœurs les plus durs sont attendris: elle seule, comme si une personne qui lui serait indifférente allait souffrir, voit d'un œil sec le feu qu'on lui prépare; elle seule, intrépide et invincible, se tient heureuse d'avoir oublié son corps pour demeurer vierge, et de pouvoir le retrouver pour être martyre; de n'en point avoir pour les plaisirs, et de le reprendre pour les tourments; de recevoir de Jésus-Christ tout ce qu'elle estime, et de lui donner tout ce qu'elle a; épouse et victime tout à la fois.

Lâche barbarie des hommes, as-tu épuisé toutes tes épreuves? te sens-tu vaincue? Admire, à ta confusion, une vierge que les caresses les plus tendres ont irritée, et à qui les supplices les plus affreux plaisent; admire un feu qui émousse la pointe d'un autre feu par l'amour qu'Agnès porte à celui *qui est venu sur la terre apporter un feu afin qu'il y brûle*, car c'est ainsi qu'il s'en explique lui-même: *Ignem veni mittere in terram: Et quid volo nisi ut accendatur?*

Mais, où le trouve-t-on ce feu céleste? sur quel autel brûle-t-il? C'est l'amour chaste qui l'allume, c'est la charité divine qui lui donne toute son activité; ce n'est qu'à cette marque de souffrir et de se faire violence que l'on connaît véritablement si on l'aime. Flatteuses protestations de service, idées chimériques d'attachement à son devoir, doux soupirs, tendres exclamations, vous n'êtes que des signes fort équivoques de ce feu que Jésus-Christ est venu allumer sur la terre. Vivre en lui, mourir pour lui, vivre pour mourir à soi, mourir à soi pour le faire vivre, faire de sa vie un apprentissage d'une mort mystique, et de cette mort un sacrifice de sa vie, c'est là véritablement l'aimer; c'est là pouvoir se rendre le même témoignage que le grand Apôtre lorsqu'il disait que, ni la vie, ni la mort, ni les choses présentes, ni les choses futures, ni les hommes, ni aucune autre créature, ne le sépareraient jamais de la charité de Jésus-Christ.

Quand la vierge Agnès ne l'aurait pas dit, elle le faisait assez connaître. Avec quelle présence d'esprit se présenta-t-elle devant son tyran! Avec quelle intrépidité et fermeté d'âme lui témoigna-t-elle qu'elle était chrétienne, qu'elle se moquait de ses dieux fabriqués des mains des hommes, et dont,

nonobstant son âge, elle reconnaissait la fausseté!

Rien n'était plus capable de lui faire aimer le monde ni de l'y retenir, et l'on peut avancer à sa louange ce que saint Cyprien avait déjà dit d'une autre vierge martyre, que, n'ayant sur la terre ni époux qui l'engageât, ni enfants qui pleurassent sa perte, elle avait attiré, provoqué même contre soi l'orage de la persécution : *Non matrimonio ligata, non detenta liberis, persecutionem provocavit.*

Il est temps, vierge admirable, il est temps que vous jouissiez des consolations et des récompenses que le ciel vous prépare. Vous avez souffert les plus dures épreuves de la part des ennemis de votre virginité et de votre foi : venez les voir, abattus à vos pieds, humiliés, confondus par les prodiges que le Seigneur va faire en votre faveur. Le combat a été terrible, la victoire en sera plus éclatante et plus complète : renouvelez, messieurs, pour l'admirer, l'attention que je vous demande.

SECOND POINT.

Que les nations se choisissent tels dieux qu'il leur plaira, il n'y en a point, Seigneur, qui vous ressemble, s'écriait autrefois un saint prophète (*Jerem.*, X, 6, 10). Vous seul êtes infiniment grand dans votre puissance et dans votre force ; vous seul méritez que nous disions aux peuples idolâtres qui nous presseront d'adorer leurs idoles, que des dieux qui n'ont pas créé le ciel et la terre périront et seront exterminés, au lieu que celui à qui nous rendons nos hommages confondra ses ennemis et récompensera ses vrais serviteurs.

N'en cherchons pas bien loin la preuve : nous la trouvons dans la vierge Agnès ; nous l'y découvrons même avec des circonstances qui lui sont si propres, qu'il n'y a eu guère de saint que Dieu ait récompensé comme elle pendant sa vie, à sa mort, après sa mort. Remarquez bien ces trois choses, elles lui sont assez singulières ; je les ai même trouvées dans les paroles de mon texte.

La première chose dont le fils de Sirac dit qu'il rendra à Dieu d'humbles actions de grâces, est de *ce qu'il a délivré son corps de la perdition, et qu'il s'en est déclaré le protecteur.* Sous ce grand nom, représentez-vous Agnès encore plus grande. Faut-il, pour cet effet, que je rappelle ce que je n'avais dit qu'en passant pour ne pas blesser la chasteté de mon ministère ; mais le miracle que Dieu a fait pour épargner sa pudeur lui donnera plus de gloire, plus de confusion et de terreur à son tyran.

Agnès entre dans ce lieu de prostitution et on l'expose à la honte de la nudité. Concevez-vous bien quelle est cette épreuve? Job, qui est couvert d'ulcères; Tobie, qui a perdu la vue; Daniel, qu'on jette dans une fosse de lions; Joseph, précipité dans une affreuse prison, en souffrent de moins dures qu'elle.

Oui, le fumier de Job a moins de puanteur que ce lieu d'abomination, l'aveuglement de Tobie moins de noirceur, la fosse aux lions de Daniel moins de périls, la prison de Joseph moins d'obscurité. Agnès voudrait être comme Job, toute couverte d'ulcères depuis la tête jusqu'aux pieds, pour détourner l'impudique curiosité de ses spectateurs; elle voudrait, comme Tobie, avoir perdu la vue pour s'épargner la douleur de voir ses insolents corrupteurs; les lions de Daniel, qui respectèrent ce prophète, auraient moins de rage; la prison d'où sortit Joseph, moins d'infection que cet infâme lieu de débauche.

Soleil, hâte-toi de t'éclipser ; ciel, rougis de ces abominations; terre, ouvre ton sein pour ensevelir ces impudiques; anges qui êtes venus consoler Job sur son fumier, qui avez rendu la vue à Tobie, qui avez conduit un prophète à la fosse de Daniel pour le nourrir, qui avez été envoyés de Dieu pour donner un don de révélation à Joseph, hâtez-vous de venir au secours d'Agnès.

Eternelles actions de grâce vous en soient rendues, ô mon Dieu ! d'avoir délivré son corps de la perdition : *Liberasti corpus meum a perditione* ; de l'avoir tiré des piéges de ces bouches et de ces mains infâmes : *a laqueo linguæ iniquæ.*

Agnès entre dans ce lieu de prostitution, et dès qu'elle y est entrée, elle lui ôte sa première honte : d'un lieu infâme, elle en fait un temple; ses cheveux croissent, s'épaississent et la couvrent depuis la tête jusqu'aux pieds. Admirez ce miracle, mais n'attendez rien de semblable, vous qui, par une criminelle indiscrétion, vous engagez dans le péril et demandez à Dieu qu'il vous y protège, afin que vous y conserviez votre innocence. Il a délivré de la perdition le corps d'Agnès, parce qu'on lui avait fait violence ; et vous prétendez qu'il tirera votre âme d'un danger que vous cherchez, que vous aimez, où vous vous êtes jetés de vous-mêmes.

Dieu a sauvé Joseph, parce qu'il ne cherchait pas le péril, et David y a succombé, parce qu'il le cherchait. Dieu a délivré Loth de la perdition de Sodome, parce qu'il n'en pouvait souffrir la turpitude, et il a fait mourir sa femme, parce qu'elle y avait seulement jeté les yeux. Dieu a protégé Daniel dans la fosse aux lions, parce qu'il s'était moqué des fausses divinités ; mais il a fait sortir d'une forêt des ours pour dévorer des enfants, parce qu'ils s'étaient moqués d'un prophète.

Ne vous y trompez pas, messieurs, celui qui a fait un miracle pour sauver Jonas dans le ventre d'un monstre marin, pour sauver Moïse exposé dans un berceau de jonc sur les eaux du Nil, pour sauver Elisée au milieu d'une armée ennemie, n'en fera point pour tirer Salomon des bras lascifs de ses maîtresses, Samson du sein de sa Dalila, les enfants d'Israël de leur mauvais commerce avec les femmes moabites.

Vous voulez qu'il sauve votre innocence au milieu de ces spectacles où la mort entre par tous les sens, où vous buvez à longs traits un poison qui gagne insensiblement votre cœur; au milieu de ces visites souvent inutiles, toujours suspectes, quelquefois scandaleuses; au milieu de ces compagnies

où vous savez que ce n'est pas tant la bienséance et la curiosité qui vous y engagent, qu'un secret désir de plaire, d'être vue et aimée. Ne vous y trompez pas : si le ciel a fait des miracles pour protéger la chasteté d'Agnès, malgré l'infamie qu'on voulait lui attirer, il en fera peut-être pour découvrir votre péché, d'autres que vous ne voudriez pas.

Magistrats jaloux d'une belle réputation, vous vous flattiez que rien ne ternirait la vôtre. Votre grande précaution était de mettre votre faible comme en sûreté; on l'a cependant découvert, on a su d'où venait ce jugement si injuste; on a creusé jusque dans ces mines souterraines que l'on avait fait jouer; malgré votre hypocrite intégrité, on a connu qui vous êtes.

Femme du monde, qui mettais au moins ton luxe et tes folles dépenses à l'abri de ta chasteté, qui, sous les apparences d'une sage conduite, faisais payer à un mari la peine d'une mauvaise humeur, ne parle plus si haut; ces anges, qui ont tiré un voile pour défendre la beauté d'Agnès, tireront le rideau pour faire voir ta turpitude; le Seigneur t'en avait bien menacée : *Revelabo pudenda tua.*

Dieu a fait un miracle pour sauver Susanne, il en a fait un autre pour punir les vieillards ; il a fait un miracle pour éclairer les Hébreux pendant la nuit, il en a fait un autre pour aveugler les Egyptiens en plein jour; il a fait un miracle pour délivrer de la perdition le corps d'Agnès, il en a fait un autre pour punir son tentateur; et par le même prodige qui a assuré l'honneur d'une vierge, il a ôté la vie à un infâme. Ce corrupteur veut porter ses mains impures sur son chaste corps, et il tombe mort à ses pieds. Le miracle est évident, il devient public; toute la ville de Rome en est surprise, le préfet en est averti, il accourt à ce triste spectacle, il tremble de tous ses membres, et ce qu'il croit devoir faire est de demander avec larmes à Agnès la grâce d'invoquer son Dieu, afin qu'il rende la vie à son fils.

Qu'en pensez-vous, messieurs? De quel côté penche la victoire? en faveur de qui se déclare-t-elle? Il est inutile de vouloir surprendre votre jugement; l'idolâtrie s'avoue vaincue, celui qui en soutient les intérêts la désavoue, les dépouilles de Samarie et de Damas ne serviront qu'à orner le temple de Jérusalem. Cet homme si cruel met bas les armes; si dur, il se radoucit; si entêté de la mauvaise cause de ses dieux, il voit qu'il n'y en a point d'autre que celui d'Agnès; si fier, il lui demande la vie, non pour soi, mais pour son fils.

Ce n'est ici qu'un enchaînement de miracles : miracle de protection, ses cheveux croissent et s'épaississent; miracle de justice, son corrupteur meurt ; miracle de puissance et de miséricorde, il ressuscite. C'est beaucoup pour la gloire d'Agnès qu'un impudique qui a l'insolence de s'approcher d'elle pour la violer, meure à ses pieds. Des soldats viennent armés pour faire descendre Elie de la montagne; et à sa place la foudre descend qui les écrase. Les Ananie et les Saphire disent à Simon-Pierre un mensonge, et dès ce moment ils perdent la vie : justice de mon Dieu, vous êtes terrible ; mais voici quelque chose qui me surprend encore davantage.

Les soldats qui ont insulté à Elie meurent, mais ils ne ressuscitent pas. Les Ananie et les Saphire perdent la vie, mais ils ne la recouvrent pas. Le tentateur d'Agnès meurt, mais à la prière de cette vierge, le Dieu qu'elle adore le lui rend vivant. Miracle de puissance et de miséricorde, je ne puis assez vous admirer ; plus j'y fais de réflexion, plus je m'écrie : Seigneur, il n'y a point de Dieu qui vous soit semblable, vous et votre nom sont grands en force et en puissance : *Non est similis tui, Domine; magnus es tu, et magnum nomen tuum in fortitudine* (*Jerem.*, X).

Qui ne vous craindra, ô roi des nations ! votre indignation fait trembler toute la terre, et les nations ne pourront jamais se soutenir contre vos menaces : *Ab indignatione tua commovebitur terra, et non sustinebunt gentes comminationem tuam.* Ceux qui les gouvernent veulent paraître sages, et on leur fera sentir que ce sont des fous et des insensés : *Insipientes et fatui probabuntur* (*Ibid.*). Faut-il d'autre preuve de la fausseté de leur doctrine et de leur religion, que l'inutilité et la faiblesse du bois qu'ils adorent ? *Doctrina vanitatis eorum lignum est.*

Jérémie l'avait prédit: mais cette prophétie semble accomplie à la lettre en faveur d'Agnès et à la gloire du Dieu des chrétiens.

Qu'aux pieds des divinités du paganisme, des millions d'innocents qui n'ont point d'autre crime que celui de leur religion, perdent la vie, c'est ce que leurs aveugles et barbares ministres ont fait; mais où sont ceux à qui ils l'ont rendue? Ont-ils voulu, ont-ils pu le faire? Le Dieu d'Agnès qui seul a les clefs de la vie et de la mort l'a fait. Le fils de Simphronien tombe écrasé de la foudre : Malheur à moi, pouvait-il dire, je suis tout brisé, ma plaie est incurable : *Væ mihi super contritione mea, pessima plaga mea.* C'est moi qui suis l'unique cause de mon mal, il est juste que je le souffre : *Plane hæc infirmitas mea est, et portabo illam.* La fragile tente de mon corps a été renversée, tous les cordages qui la tenaient ont été rompus : *Tabernaculum meum vastatum est, omnes funiculi mei dirupti sunt.* Il n'y a personne qui puisse la redresser ni en relever les pavillons : *Non est qui extendat ultra tentorium meum, ut erigat pelles meas.*

Abominable victime d'impureté, maudit adorateur de tes dieux, tu avais raison de le dire ; mais heureusement pour toi, la vierge Agnès a demandé à son Dieu ta résurrection, plus heureusement encore ta conversion, et elle a obtenu l'une et l'autre. Miracle de puissance, tu es ressuscité; miracle de miséricorde et de grâce, tu te convertis. Ton corps reprend la vie qu'il avait perdue, ton âme en reçoit une autre qu'elle n'avait pas. Chante de concert avec ta bienheureuse bienfaitrice les louanges du Dieu des chrétiens.

Quand je m'en tiendrais là, vous avoueriez sans doute qu'Agnès, si durement éprouvée, aurait reçu pendant sa vie de très-grandes récompenses; mais j'ai encore un autre miracle à vous proposer à sa mort, qui ne lui rend pas moins d'honneur, c'est la violente ardeur de la flamme qui l'environnait de toutes parts, sans que le feu au milieu duquel elle était, la brûlât : *A pressura flammæ quæ circumdedit me, et in medio ignis non sum æstuata.*

Saint Hilaire demande ce qui eût été plus glorieux à Dieu et à ces trois jeunes hommes dont il est parlé chez Daniel, ou bien de n'avoir pas été jetés dans la fournaise de Babylone, ou de ne pas sentir la violence du feu après y avoir été jetés (*S. Hilar.*, *lib.* X *de Trin.*). Si les bras des bourreaux avaient été engourdis et rendus immobiles, un prince idolâtre n'aurait-il pas plutôt reconnu la souveraine puissance du vrai Dieu, que d'apprendre qu'ils ne ressentaient aucun mal dans ce gouffre de flammes?

Non, répond saint Hilaire, ce second miracle est plus grand que n'eût été le premier. Ces trois jeunes hommes ne sentent pas la violence du feu tandis qu'ils prient, et ils ne peuvent être brûlés quoiqu'ils soient au milieu d'un brasier ardent : *Flammas non sentiunt dum orant, uri non possunt dum in igne sunt.* A leur égard, la nature et le feu perdent leurs qualités : celle du feu est de brûler, celle du corps est d'en ressentir les ardeurs. Le feu est réel, le corps est sensible, et cependant comme le contraire arrive, le miracle y paraît avec plus d'éclat : *Naturam suam in eis et ignis et corpora amittunt; neque illa uruntur, neque ille urit, et tamen in natura sua est et ignis et corpus.*

Dieu qui avait délivré de la perdition le corps d'Agnès, pouvait empêcher qu'elle ne fût jetée au feu; mais la toute-puissance du Créateur en aurait été moins connue, et la victoire de la créature moins complète; le feu brûle, et il ne la brûle pas; le corps est susceptible des impressions du feu, et le sien n'en ressent aucune : *Naturam in ea, et ignis et corpus amittit, neque illud uritur, neque ille urit.*

Dirai-je qu'elle s'en réjouit? Dirai-je qu'elle s'en plaint? Elle s'en réjouit, parce que telle est la volonté de Dieu pour confondre les païens, rendre leur iniquité et leur fureur muettes. Elle s'en plaint, parce qu'elle voudrait souffrir toute l'ardeur du feu pour satisfaire le désir qu'elle a de ressembler de plus près à son Epoux, *cet Homme de douleurs.*

Elle s'en réjouit; si le supplice du feu lui manque, le tranchant de l'épée ne lui manquera pas. Approche, bourreau, approche, qu'attends-tu? Périsse ce corps qui a pu charmer des yeux auxquels je ne veux point plaire. Et vous, aimable Jésus, qui m'avez choisie le premier, soyez le premier à recevoir, par une éternelle et indissoluble alliance, l'épouse que vous avez si gratuitement aimée. Saint Ambroise, qui prête ces paroles à Agnès, avoue ne représenter que faiblement les plus tendres empressements de son cœur. Tout le monde tremble, le bourreau en est tout effrayé, elle se tient debout, elle prie, elle présente le cou, elle meurt.

Elle meurt, admirez sa foi, sa résignation, son courage : mais vous suffirait-il de l'admirer? Ne faut-il pas que, selon la mesure de votre grâce, vous vous efforciez de profiter en quelque chose de son exemple? Serais-je venu l'exposer à vos yeux pour ne satisfaire que votre curiosité? N'a-ce pas été pour exciter votre tiédeur, ranimer votre amour, vous reprocher même vos lâchetés?

Quand nous publions les vertus de quelque saint, nos auditeurs sont ravis de trouver ces vertus hors de leur portée; plus ils les admirent, plus ils se croient dispensés de les imiter; plus nous les plaçons haut, plus ils se consolent de ne pouvoir y atteindre; comme si en accordant au prédicateur la grâce d'être surpris de ce qu'il dit, ils lui en demandaient une autre, de ne l'être pas de ce qu'ils font. Leur disons-nous de jeter les yeux sur le courage des saints martyrs? Ils nous prient d'abaisser les nôtres pour avoir égard à leurs infirmités; ils se récrient sur leurs victoires, afin que nous leur pardonnions leurs faiblesses, comme si leurs exclamations devaient prévenir ou arrêter nos reproches.

Ministres de la sainte parole, que vous êtes à plaindre, quand vous ne trouvez que de tels auditeurs! Mais vous qui les écoutez, vous êtes encore plus à plaindre, quand vous en demeurez à de sèches et stériles admirations. Souvenez-vous de cette grande parole du Sage que *le juste qui meurt condamne les méchants qui lui survivent;* que son innocence, sa fidélité, son courage, sont autant de censures de la vie déréglée, corrompue, immortifiée qu'ils mènent : *Condemnat justus mortuus vivos impios* (*Sap.*, IV).

Enfin elle meurt, la vierge Agnès, mais après sa mort elle fait des miracles qui rendent sa gloire immortelle et que je regarde comme une troisième preuve de la récompense que Dieu a accordée à ses grandes vertus.

J'appelle miracle la désolation de la gentilité, qui a eu la douleur de voir que beaucoup de ses plus obstinés sectateurs ont détesté ses faux dieux pour n'adorer que celui d'Agnès. La généreuse Judith, en coupant la tête à Holopherne, avait de ce seul coup mis la confusion et le désordre dans la maison de Nabuchodonosor (*Judith.*, XIV). On vit les chefs des Assyriens déchirer leurs habits de rage, on entendit de tous côtés les cris affreux qui s'élevaient de leur camp. Leur frayeur fut si grande qu'ils en perdirent l'esprit, se sauvant sans garder de rang, sans emporter de bagage, sans même se parler. D'où venait cette affreuse catastrophe? d'une femme juive, ajoutons de même, d'une vierge chrétienne, qui, à la différence de Judith vivante, a désolé après sa mort la gentilité. Les Perses ont regardé avec horreur son courage, les Mèdes ont admiré sa hardiesse;

Persæ horruerunt constantiam ejus, et Medi audaciam ejus (*Judith*, XV).

J'appelle miracle cette fameuse guérison de Constance, fille du grand Constantin, qui prosternée devant le tombeau d'Agnès et implorant son secours auprès de Dieu, se sentit tout à coup délivrée d'une infirmité longue et apparemment incurable, quoiqu'elle fût encore païenne.

Grands de la terre, vos cadavres renfermés dans de riches et magnifiques mausolées, ont-ils cette vertu? et si l'on ouvrait ces superbes tombeaux, où l'on vous a déposés après votre mort, la féteur pestilentielle qui en sortirait n'en éloignerait-elle pas tous ceux qui voudraient s'en approcher? Ici c'est une odeur de guérison et de santé qui chasse les plus invétérées maladies.

Grands de la terre, après votre mort, à qui êtes-vous utiles? Le pouvoir et la gloire qui auparavant vous accompagnaient partout, ne descendront jamais avec vous dans cette terre d'oubli et de misère. Si je ne vois ici qu'humiliation, que douleur, que faiblesse pendant la vie d'Agnès, je ne remarque que grandeur, que puissance, qu'une continuelle suite de miracles après la mort.

Grande sainte, nous ne vous en demandons qu'un préférablement à tous les autres, la conversion et la guérison de nos âmes. Riches ou pauvres, sains ou malades, honorés ou méprisés, nous nous tiendrons fort heureux si nous avons pour trésor la grâce, pour santé l'innocence de la vie, pour gloire celle des bienheureux. *Amen.*

PANEGYRIQUE DE SAINT VINCENT,

DIACRE ET MARTYR.

Ipse de regibus triumphabit, et tyranni ridiculi ejus erunt.

Il triomphera des rois, et il se rira de ses tyrans (*Habac.*, *ch.* I).

L'Eglise ne célèbre jamais la mémoire des martyrs, qu'elle ne parle de combat et de victoire. Elle regarde leur prison comme un champ de bataille, elle trouve dans leur mort la défaite des rois qui les ont attaqués, et elle découvre dans leur triomphe la confusion de leurs tyrans.

Si c'est là ce que nous pouvons dire des martyrs, permettez-moi, messieurs, de m'élever encore plus haut dans l'éloge que j'ai entrepris de saint Vincent, votre patron. Car s'il est vrai, comme ses plus fidèles historiens nous en assurent, qu'une troupe de bienheureux esprits est descendue dans son cachot pour en dissiper par une éclatante lumière l'affreuse obscurité; s'il est vrai que ce martyr a, par une fière intrépidité, lassé, confondu, désespéré la fureur de Dacien; s'il est vrai que, malgré toutes les précautions de ce tyran, la terre, les oiseaux, les animaux, la mer ont respecté les dépouilles mortelles de ce saint diacre, ne peut-on pas, en lui appliquant ces paroles de mon texte, dire à sa louange : qu'il a triomphé des rois et couvert de confusion ses tyrans : *Ipse de Regibus triumphabit, et tyranni ridiculi ejus erunt.*

Quand nous vous parlons de beaucoup d'autres martyrs, nous vous représentons d'un côté ce qu'ils ont souffert pour honorer leur foi, et d'un autre ce que Dieu, auteur et consommateur de cette foi, a fait pour confondre les desseins de leurs ennemis : mais dans l'histoire de notre saint diacre, certaines circonstances qui lui sont propres, me déterminent à ajouter à son éloge quelques traits plus singuliers et plus distingués.

Dans le martyre des autres saints, ce n'est qu'un affreux amas de supplices : dans celui de Vincent, on voit de doux plaisirs qui leur succèdent comme pour en tempérer la rigueur. Dans le martyre de beaucoup d'autres saints, Dieu se contente de *remplir leurs âmes de lumière* (*Isa.*, LVIII); dans celui de Vincent, il veut que les créatures même inanimées et dépourvues de raison respectent son corps après sa mort.

Non-seulement la violence des supplices, mais la douceur même du plaisir, a rendu les combats et les victoires de Vincent plus illustres; premier sujet de son éloge. Non-seulement le ciel, mais encore la terre et la mer ont contribué à lui former une plus belle couronne et à lui dresser un plus éclatant triomphe; second sujet de son éloge.

La grâce que je vous demande, ô mon Dieu ! est de me donner pour y réussir, ces paroles de lumière et de feu qui en éclairant l'esprit, pénètrent et embrasent le cœur. Vierge sainte, aidez-moi de votre suffrage, vous qui pouvez tout auprès de cet adorable Fils que vous conçûtes dans votre chaste sein, etc. *Ave.*

PREMIER POINT.

Quoiqu'il n'y ait aucun saint dont le bonheur ne doive nous surprendre, puisqu'il n'y en a aucun qui ne soit un de ces vases d'honneur que Dieu a daigné placer dans sa maison, il est certain néanmoins que sa grâce, que saint Pierre appelle *une grâce à plusieurs formes*, paraît plus dans les uns que dans les autres, et c'est dans ce rang distingué que je trouve Vincent, votre patron, soit que je considère l'innocence de sa vie, soit que je fasse attention aux circonstances de sa mort

Dieu a voulu le disposer au martyre par l'innocence de sa vie; Dieu a voulu le distinguer des autres martyrs par les circonstances de sa mort. Par l'innocence de sa vie, il est devenu une victime vivante, sainte, agréable à Dieu : par les circonstances de sa mort, la rigueur des tourments l'a fait vivre et le plaisir l'a fait mourir. Arrêtons-nous à ces deux réflexions.

Si la vie de quelques martyrs n'a pas toujours été aussi sainte qu'elle pouvait l'être, leur mort n'a rien eu que de grand et de précieux aux yeux du Seigneur. Quelques-uns d'eux n'ont pas bien commencé, mais ils ont tous heureusement fini. Soit qu'ils aient d'abord été élevés dans le sein de l'idolâtrie, soit qu'abandonnés aux plaisirs de la chair et aux pompes du siècle, ils n'aient pas toujours conservé l'innocence de leur baptême : dès que leurs robes ont été lavées dans le sang de l'Agneau sans tache, et qu'ils ont

expié par une généreuse mort les vices de leurs premières années, il est certain qu'ils jouissent de cette béatitude promise *à ceux qui souffrent persécution pour la justice.*

Mais il faut avouer que leur gloire est encore plus grande, lorsque *leurs jours ont été si pleins*, que presque aucun nuage n'en a obscurci l'éclat ni terni la beauté. Une bonne mort a succédé à une sainte vie, elle en a même été la couronne et la récompense, par cette grâce que Dieu leur a faite, non-seulement *de croire en Jésus-Christ, mais encore de souffrir pour lui* (*Philipp.*, I, 29).

J'ai aujourd'hui l'avantage de louer un martyr qui, élevé dans les plus pures maximes de la religion chrétienne par la piété de ses parents, croissait tous les jours en grâce et en sagesse devant Dieu et devant les hommes. Heureux enfant qui sans être obligé de chercher des exemples étrangers, en voyait sans cesse de domestiques, qui par de fortes impressions sur son esprit et sur son cœur, lui inspiraient de ne jamais rien faire d'indigne, non-seulement de son illustre naissance, mais encore de sa régénération spirituelle en Jésus-Christ.

L'évêque Valère charmé des belles qualités de Vincent, où la grâce avait préparé la nature, et où la nature prévenue et aidée suivait les mouvements de la grâce, voulut bien se charger de son éducation. Le mérite du disciple fit bientôt la joie du maître, et le progrès de cette jeune plante surpassait de jour en jour l'espérance de celui qui la cultivait. Je le vois déjà élevé dans les ordres sacrés et établi diacre dans l'église de Saragosse; je le vois déjà par conséquent comme une victime destinée au martyre par la sainteté de sa vie et le vœu même de ses père et mère.

Si nous en croyons Philon juif, Abraham demanda un enfant à Dieu, plutôt pour perpétuer sa foi, que pour le rendre père d'un grand peuple. Anne, mère de Samuel, le pria de lui donner un fils, afin qu'elle le consacrât au service de ses autels : mais ne puis-je pas dire qu'Evola, mère de Vincent, ne le pria de lui donner un fils, qu'afin qu'il eût un cœur capable de l'aimer, un corps pour être déchiré, des mains pour être chargées de fers, des pieds pour monter à l'échafaud, du sang pour le répandre, une vie pour la perdre?

Aussi, comme saint Cyrille nous assure que Samuel fut plutôt lévite et nazaréen par le vœu de sa mère, qu'il ne devint homme par sa naissance, et qu'il parut moins au monde pour la consolation de ses parents, que pour la gloire de Dieu, ne pouvons-nous pas dire que Vincent fut martyr par la destination de ses parents, avant que d'être homme, et qu'il a moins vécu pour la nature que pour la grâce?

Oh! que j'aime à me représenter Evola, qui pour faire voir à son fils les plus affreuses images de la barbarie des idolâtres, le menait dès ses plus tendres années aux places publiques où devait se faire quelque fameuse exécution! Quand un gouverneur de province, qui avait promis aux empereurs d'étouffer le christianisme dans l'étendue de sa juridiction, avait préparé quelque genre de mort extraordinaire, Evola ne manquait pas d'y mener son fils et de lui dire : En ferez-vous un jour autant? peut-être mon tour viendra bientôt, peut-être le vôtre : si vous me précédez, je verrai votre couronne; si je meurs avant vous, je vous laisserai la mienne. Aurez-vous autant de constance que ce généreux chrétien? Quoiqu'il n'y ait aucune partie de son corps qui ne souffre, voyez la joie qu'il ressent, écoutez ce qu'il dit.

Que de puissants aiguillons pour Vincent! Combien de fois a-t-il été presque trahi par ses pleurs, et reconnu fidèle par ses soupirs! Combien de fois le père, la mère, l'enfant ont-ils ramassé les précieux restes de ces martyrs, pour leur donner de nuit une honorable sépulture! Combien de fois embrassaient-ils ces membres déchirés par les tortures, et s'en faisaient-ils un trésor plus cher que celui dont l'avidité des hommes s'enrichit!

Il n'en fut pas d'Evola comme de la mère d'Origène, dont l'histoire ecclésiastique dit, qu'étant encore jeune, et apprenant que son père allait endurer le martyre, elle voulut courir à la place publique, pour mêler son sang avec le sien; mais que cette mère cacha ses habits, pour arrêter son impétueuse ardeur dans l'exécution de son dessein. Evola, fort éloignée de cette conduite, était ravie que Vincent vît mourir ces généreux athlètes pour le nom de Jésus-Christ, et lui rappelait souvent dans sa mémoire l'intrépidité de Laurent, dont l'odeur, comme dit saint Augustin, se répandait par toute l'Eglise.

Heureux enfant, qui n'a pas été obligé de se séparer de ses père et mère, ni de renoncer à sa famille et à ses amis, pour suivre Jésus-Christ, mais à qui la chair et le sang ont en quelque manière révélé les mystères aussi bien que le Père céleste : *Hæreditas sancta nepotes eorum.*

Heureux enfant qui êtes né parmi un saint carnage, qui avez trouvé, comme par succession, le gril de Laurent, qui, préparé par la nature et soutenu par la grâce, éclairé par la foi et animé par un tel exemple, avez fait de si surprenants progrès.

Vous ferai-je par là connaître, messieurs et mesdames, de quelle importance il est de ne donner à vos enfants que de bons exemples? C'est dans leur âme, comme dans une cire molle, qui reçoit toutes sortes de figures, que l'on grave ce que l'on veut. Mais commence-t-on par y graver les traits de l'Evangile? On appréhende trop qu'il n'y ait plus de place pour ceux du monde. Comme le corps se forme avant l'esprit, les actions que les enfants voient les touchent plus que les paroles qu'ils entendent.

Tout leur sert de leçon, regard, geste, contenance. Pourvu que l'extérieur plaise, on ne se met guère en peine que l'intérieur se dérange : emportement de colère, malignité de vengeance, mouvement de dépit, air de fierté, ce sont là des traits qu'ils imitent. C'est avec de faibles et molles réprimandes qu'on corrige une impureté nais-

sante, dont ils apprennent le langage avant qu'ils sachent que c'est un péché, et qu'ils ne pourront plus oublier quand ils le sauront. On fait tous ses amis complices de leur vice, et l'on feint une colère qu'ils ne comprennent déjà que trop bien, pour se peu soucier de la mériter une seconde fois. Leur crime n'est pas encore formé; mais c'est vous, pères et mères, qui composez leurs mauvaises mœurs, comme si ce n'était pas assez de vous perdre vous-mêmes; de peur que le péché ne finisse avec vous, vous le perpétuez dans votre famille. Vous envenimez tout votre sang, et comme il y a des maladies héréditaires, que toutes les parties du corps qui en sont infectées rendent incurables, de même il y a des vices de contagion et de mauvais exemple, qui occupent tellement la mémoire, l'esprit, le cœur des enfants, qu'ils sont presque sans remède.

Vous les formez pour un monde civil et honnête, vous leur enseignez à être libéraux dans leurs présents, affables dans leurs paroles, équitables dans leurs jugements, laborieux avec application, modestes avec respect : voilà ce que vous appelez une belle éducation. Je l'appellerais de la sorte comme vous, s'il n'y avait pas un Evangile qui vous commande de leur apprendre aussi à souffrir les injures sans impatience, à mortifier ses passions sans déguisement, à donner l'aumône sans orgueil, à pardonner à ses ennemis, sans faste, et à mourir plutôt mille fois que d'offenser Dieu une seule.

Sont-ce là les leçons qu'on donne à ses enfants? Mais quelles furent celles que la mère de Vincent lui donna? Elle l'exhorta à mépriser la gloire, et non à la rechercher, à souffrir les injures, et non à les venger, à endurer la mort, et non à la craindre, à se tenir prêt pour le martyre, et non à l'éviter par une lâche apostasie.

La Providence en fit naître l'occasion. Dacien fit arrêter Valère et Vincent, son diacre; il envoya l'évêque en exil, et fit conduire à Valence Vincent, chargé de chaînes et indignement traité par les ministres de sa fureur. Ce tyran venait d'apprendre qu'il prêchait l'Evangile avec un prodigieux succès; et comme il était de la gloire de ses dieux de ne pas souffrir ces prétendus blasphèmes qu'il vomissait contre eux, il se crut obligé de lui faire souffrir les plus affreux supplices, et d'éloigner Valère qui avait perdu la liberté de la parole.

C'est ici, invincible athlète, qu'il s'agit de combattre. Ce lieu est celui que vous avez regardé comme l'exercice de votre foi, le théâtre de votre courage. On arrache à Vincent tous ses membres par pièces. Dacien, confus de sa constance, fait déchirer son corps par des agrafes et des crochets de fer, pendant qu'on lui entend prononcer, d'un ton doux et modeste, ces tendres paroles : Je suis chrétien. Faut-il un supplice plus cruel pour lui faire changer de langage? On lui prépare un gril de fer, où l'on allume du feu, et sur lequel on l'étend.

J'épargne ici, messieurs, une horreur qu'il n'a pas eue de ce lugubre spectacle; mais si je crains de vous trop attendrir, je n'ai garde d'oublier un triomphe qu'il a remporté sur les plus redoutables puissances de la terre. Quelle fut sa joie, quand il vit ce lit de fer et de feu? Levant les yeux au ciel, et se voyant exposé au même supplice que saint Laurent : Me voilà donc, dit-il à ce saint martyr, le successeur de votre couronne; ne faut-il pas qu'avec une impatience semblable à la vôtre, je dise à mon tyran : Voilà la moitié de mon corps brûlé, fais-moi tourner de l'autre, afin que la victime soit toute consumée par le feu?

Quelle fut l'ingénieuse cruauté de ce barbare? Ne peut-on rien s'imaginer, dit-il, qui puisse le dompter? Cherchons quelque nouveau supplice, songeons-y la nuit; qu'on le remène en prison. On la remplit de cailloux et de petites pointes de pierres aiguës et inégales, pour renouveler les plaies des pieds déjà brûlés et noircis; mais il regarde sa prison comme un champ de bataille, comme un lieu où, pour m'expliquer avec Tertullien, le démon est vaincu dans sa propre maison.

Anges du ciel, accourez à ce combat qui mérite bien d'être honoré de vos visites. Ce généreux soldat souhaitant, comme dit le même Tertullien, se rassasier des tourments qu'il avait déjà goûtés, s'écrie avec le prophète : Je craignais que les ténèbres ne me dérobassent la gloire de mourir publiquement, en plein jour; mais j'ai vu mon cachot éclairé pendant la nuit, et changé en un palais de délices : *Et dixi : Forsitan tenebræ conculcabunt me, et nox illuminatio mea in deliciis meis.*

Les gardes en avertissent Dacien qui, avouant qu'il ne trouve plus de moyen pour vaincre son prisonnier, a recours à l'artifice; et cessant en apparence d'être cruel, il emploie par fureur de pernicieuses caresses. On prépare un lit, semé de fleurs, dans un lieu voluptueux et magnifique; les bourreaux l'y font coucher par force, et s'étonnent de ce que celui qui s'était étendu avec un fier empressement sur un gril de fer et de feu, ne s'abaisse que par violence sur un lit de mollesse et de plaisirs.

L'épouse des Cantiques disait que le sien était tout semé de fleurs : *Lectulus noster floridus;* il semble que ce délicieux appareil lui plaît d'autant plus, qu'elle languit d'amour : *Fulcite me floribus quia amore langueo;* mais voici un martyr dans une disposition toute contraire. La violence et la variété des supplices le font vivre; l'idée seule du plaisir le fait mourir.

Ce n'est pas que le tyran n'eût employé ces deux moyens pour vaincre Vincent; mais ce martyr, triomphant de lui dans l'un et dans l'autre, le rend ridicule : *Ipse de Regibus triumphabit, et tyranni ridiculi ejus erunt.* On propose souvent cette question : S'il faut plus de force pour résister aux objets terribles qu'à la volupté et à la douceur. L'âme se roidit, dit-on, contre l'horreur des tourments, et se laisse aller aux attraits du plai-

sir : pleine d'une noble fierté, elle soutient toute la fureur de ses ennemis, et souvent elle se précautionne si peu contre les caresses, qu'on obtient d'elle, par une artificieuse douceur, ce qu'on n'a pu avoir par une effrayante cruauté.

Ici, Vincent, victorieux dans l'une et dans l'autre de ces épreuves, a décidé la question. Dacien, quoi que tu fasses, il triomphera de ta cruauté et de tes caresses. Ta victime survivra aux tourments, et si elle meurt par l'horreur qu'elle a du plaisir, tu contribueras sans y penser à sa victoire. Tu la couronneras de fleurs, et tu feras, malgré toi, les premiers préparatifs de son triomphe. Nous dirons à Vincent, avec le sage : Qui est-ce qui peut prétendre à une gloire semblable à la vôtre? Vous avez abattu à vos pieds la fierté des rois, vous avez brisé et humilié leur force, vous vous êtes fait un trône du lit où ils espéraient de vous faire succomber à leurs desseins : *Quis potest sic gloriari? Qui dejecisti reges, confregisti potentiam eorum et gloriosos de lecto suo.*

Quand on nous parle des martyrs, et qu'on nous en décrit les supplices, nous nous interrogeons sur notre foi, avec cette fière présomption de croire que tous les tyrans du monde ne seraient pas capables de nous y faire renoncer. Les chevalets, les grils de fer et de feu, les torches ardentes, les agrafes et les crochets qui les déchirent, nous font horreur; mais la joie que nous ressentons de les voir constants nous tient lieu de piété; et, nous flattant vainement d'une fermeté aussi invincible que la leur, nous nous attribuons déjà leurs couronnes. Fiers sur l'article de notre foi, devant un tyran imaginaire qui ne paraît pas, nous ne craignons guère de la risquer pour un plaisir réel qui ne paraît que trop. Si nous avions été en ces temps-là, nous nous flattons sans peine d'une fermeté inébranlable, et cette constance prétendue sert d'asile à notre foi. Le monde et la chair, ennemis plus à craindre que les tyrans, ne deviennent plus de justes sujets de nos défiances, et l'illusion est si grande, qu'elle nous promet l'impunité des péchés dans lesquels nous tombons, en faveur de la foi que nous aurions défendue et conservée pour lors.

Nous tenons ferme pour Dieu, comme si l'on nous interrogeait, comme si le ciel, content de ces dispositions idéales de notre cœur, les allait récompenser. Sans qu'il nous en coûte notre sang, nous l'offrons pour effacer les fautes que nous ne cessons pas de commettre ; et comme autrefois les martyrs, près de monter à l'échafaud, donnaient aux pécheurs qui les en priaient des billets de recommandation auprès de l'Eglise, qui leur remettait une partie de leur pénitence, nous nous accordons, par récompense d'une bonne volonté que nous aurions de mourir pour la foi, la liberté de vivre tranquillement dans des désordres qui la déshonorent. Nous nous remettons les peines que nous devons souffrir, en considération de celles que nous aurions souffertes, et l'exemption d'une pénitence qui nous aurait trop mortifiés, est fondée sur le privilége d'une vertu hors de toute incommodité et de tout danger.

Défaites-vous, messieurs, de ces pernicieux préjugés, et tâchez de profiter en quelque chose de l'exemple que Vincent, votre patron, vous a laissé. L'innocence de sa vie l'a disposé au martyre, la violence des supplices, la douceur même du plaisir, a rendu ses combats plus illustres. Quelle en sera la récompense? Le ciel, la terre, la mer contribueront à lui former une plus belle couronne, et à lui dresser un plus éclatant triomphe; ce sera en peu de mots le sujet de mon second point.

SECOND POINT.

La mort ne produit pas toujours les mêmes effets, elle ne fait pas non plus toujours sur les esprits les mêmes impressions : les pécheurs la fuient et l'ont en horreur, les justes l'acceptent et s'y préparent, les martyrs la provoquent et vont au-devant d'elle.

Aux pécheurs, c'est une perte irréparable; aux justes, c'est un sacrifice volontaire; aux martyrs, c'est un triomphe et un gain : le péché y condamne les premiers; la grâce y dispose les seconds; la charité consommée y conduit avec honneur les troisièmes.

Les pécheurs la regardent comme un voleur de nuit, qui vient furtivement leur enlever leurs trésors, leur ravir ce qu'ils ont de plus cher : biens, honneur, liberté, etc. Les justes l'attendent avec patience, et, afin de la voir de plus près, comme parle Tertullien, ils s'y préparent et s'y accoutument de bonne heure. Leur ôtera-t-elle leurs biens? ils n'y attachent pas leur cœur; leur ravira-t-elle leurs dignités et leurs charges? elle les dépouillera de ce dont ils n'étaient revêtus que pour un temps ; rendra-t-elle leurs corps et leurs sens immobiles? ils s'en étaient déjà interdit l'usage en beaucoup de choses.

Mais la mort que les pécheurs fuient, la mort que les justes attendent, les martyrs l'attaquent, l'insultent, lui demandent où est son dard, son aiguillon, sa victoire. C'est pour le Roi des rois qu'ils ont combattu, c'est à lui à leur donner cette *couronne de justice qu'il a promise à ceux qui soupirent après son avénement* (II *Tim.*, IV).

Elle était, par ce moyen, due à Vincent, et ce que Dieu eût pu faire par sa souveraine puissance, indépendamment de sa créature, il voulut le faire par le ministère de ce généreux diacre, et, en lui mettant la couronne sur la tête, on peut dire qu'il se couronna lui-même. Il pouvait seul humilier, confondre, désespérer la fière et barbare idolâtrie, mais il voulut, si je puis parler ainsi, en partager avec lui la gloire.

Quand cette superbe statue de Nabuchodonosor fut réduite en cendres, Dieu seul pouvait la briser, quoique sa tête fût d'or et ses bras d'argent; il voulut néanmoins qu'une petite pierre, détachée d'une montagne voisine, la frappât par les pieds qui n'étaient que de terre, et la renversât. Quand le jeune

Tobie vit qu'un monstre marin allait s'élancer sur lui, il demanda le secours de son guide pour n'en être pas dévoré; ce guide, qui était un ange, pouvait prendre ce poisson et le tuer, mais il se contenta de lui dire de le tirer de l'eau, et il eut la joie de voir qu'après quelques palpitations, il mourut à ses pieds.

Je m'imagine voir ici quelque chose d'assez semblable. C'était à vous, ô mon Dieu! à renverser l'idolâtrie, dont la statue, adorée des nations, couvrait presque toute la terre; c'était à vous à étouffer ce monstre d'une énorme grosseur, dont tous les peuples eussent ressenti l'insatiable voracité; mais de quels excès de gloire n'avez-vous pas comblé ceux que vous aimez? Oh! que leur puissance a été forte (*Psal.* CXXXVIII)! Vincent est mort, mais des païens sans nombre sont convertis. Bientôt les idoles tomberont par terre; la superbe gentilité palpite déjà; ceux mêmes qui sont plus obstinés à soutenir la mauvaise cause de leurs prétendues divinités, ont la rage et la confusion de se voir vaincus. C'était là la récompense que le ciel lui réservait, *il devait triompher des rois, et rendre ses tyrans ridicules.*

La terre et la mer ne contribueront pas moins à son triomphe: seconde réflexion que je vous prie de faire avec moi. Mais, pour la mieux entendre, supposons ce grand principe de religion, que le démon ayant voulu se faire adorer sur la terre, en se rendant maître des éléments, Dieu, qui ne pouvait souffrir ce culte abominable, s'est plu à dérégler de temps en temps ces mêmes éléments, et à y faire paraître des prodiges qui ne pouvaient venir que de lui.

Il y avait des peuples qui adoraient le soleil comme une divinité, et Dieu, pour faire connaître que ce n'était qu'une créature sur laquelle il avait un souverain pouvoir, l'a arrêté au milieu de sa course, afin qu'il éclairât plus longtemps la victoire de ceux qui combattaient pour lui. Il s'en est trouvé qui ont rendu leurs hommages au feu, et Dieu, pour confondre leur extravagante impiété, a ôté à ce feu son ardeur naturelle pour épargner trois jeunes hommes, qui en eussent été consumés, et en faire sentir toute la violence aux Chaldéens qui les y avaient jetés.

Il y en a eu d'autres qui ont établi des divinités sur la terre et sur la mer, et le vrai Dieu, pour abolir ce culte, le rendre même ridicule, a fait, dit le roi-prophète, de grandes choses en Egypte, de prodigieuses dans la terre de Chanaan, de terribles dans la mer Rouge : *Fecit magnalia in Ægypto, mirabilia in terra Chanaan, terribilia in mari Rubro* (*Psal.* CV).

Vous qui avez lu nos livres saints, ou qui avez entendu parler de quelques-uns de ces miracles, rappelez-en l'idée dans votre mémoire, pendant que je vous dirai que Dieu, pour faire honneur à Vincent, a voulu comme les renouveler en sa personne.

Quel honneur pour lui, et quelle espèce d'incorruption avancée, de voir la terre et les animaux conserver son corps, malgré les ordres de Dacien, qui le fait jeter à la voirie, afin que les oiseaux et les bêtes carnassières s'en rassasient, et qui cependant n'y touchent pas! Un corbeau devient son gardien et son défenseur : prodige plus grand que celui qui se fit autrefois en faveur d'Elie.

Ce corbeau des anciens temps apporta à manger à ce prophète, et celui dont je parle s'abstient de se nourrir d'un cadavre. L'un garantit l'homme de Dieu des incommodités de la faim, l'autre l'endure pour conserver le corps du serviteur de Dieu. Ajouterai-je que les loups mêmes viennent lui rendre une espèce d'hommage, que les serpents et les lions se rangent autour de lui sans le toucher?

Dans toute l'histoire sainte, je ne trouve qu'un prophète dont les animaux aient conservé le corps, ce fut celui qui reprocha à Jéroboam son ingratitude et son idolâtrie d'offrir de l'encens aux faux dieux (III *Reg.*). La main de ce prince devint aride et immobile, ce prophète le guérit; mais n'ayant pas exécuté les ordres de Dieu dans toutes leurs circonstances, il envoya un lion qui, quoiqu'il l'eût tué dans le chemin, ne toucha pas à son corps, lui procurant même l'honneur de la sépulture.

A la vérité, bien loin de dessécher la main de cet idolâtre, Vincent lui laisse tout son mouvement, afin qu'il lui fasse souffrir les plus affreux supplices; mais qu'arrive-t-il? La Providence permet que ce lâche persécuteur condamne à mort un homme innocent, dans l'espérance qu'après sa mort il ne restera de son corps aucun vestige; et, malgré toutes ses malignes précautions, quoiqu'il le fasse jeter à la voirie, les corbeaux et d'autres animaux le gardent, afin qu'on ne touche pas à son corps.

La mer l'ensevelira peut-être sous ses flots. Insensé que tu es, tu l'espérais de la sorte, lorsque tu fis attacher au corps de notre saint martyr une pierre d'une grosseur extraordinaire, et que tu ordonnas qu'on allât bien avant en mer pour l'y jeter; mais tu ne savais pas que nous avons un Dieu qui commande à ces flots, et qui a sur cet élément une souveraine puissance, qui ne servira qu'à te confondre avec plus d'éclat.

La pierre que les Juifs firent mettre et sceller à l'entrée du sépulcre où reposait le corps de Jésus-Christ, a été contre eux une preuve invincible de l'aveuglement de leur esprit et de l'endurcissement de leur cœur, un évident témoignage que cet Homme-Dieu était véritablement ressuscité. Pouvaient-ils après cela être reçus à dire que ses disciples étaient venus de nuit enlever son corps? et la Providence divine ne permit-elle pas qu'ils prissent cette précaution, afin qu'ils fussent convaincus de l'injustice de leur criante imposture?

On attacha au corps de Vincent une pierre, afin que sa pesanteur l'entraînât au fond de la mer : mais quand ce saint cadavre est ramené sur le sable, que peut-on dire contre un miracle si évident? Les justes qui le

voient s'en réjouiront, mais toute iniquité aura la bouche close (*Psal.* CVI); le sage en conservera la mémoire, et comprendra quelles sont les miséricordes du Seigneur.

Ce miracle me paraît bien opposé à ce qui arriva à Jonas, que la terre et la mer se renvoyèrent l'une à l'autre comme le jouet de ces deux éléments qui semblaient ne pas vouloir souffrir un homme rebelle aux ordres de Dieu; une baleine le conserva, la mer le rendit; mais ici la terre, les animaux, la mer respectent un saint, et font connaître que le Dieu pour lequel il est mort, veut bien quelquefois récompenser les siens dès ce monde, et rendre ses tyrans ridicules : *Et tyranni ridiculi ejus erunt.*

Ils ne sont plus, ces tyrans. Ils s'étaient flattés de l'espérance d'exterminer le christianisme, et ils lui ont cédé malgré eux le champ de bataille. J'en rends grâces au Seigneur Dieu des armées : mais est-ce là aujourd'hui la face même du christianisme? Celle de l'Eglise est plus tranquille, mais celle de ses enfants a bien perdu de son éclat.

L'étendard de la croix est élevé dans tous les royaumes catholiques; mais n'était-elle pas plus honorée par les premiers fidèles, lorsque les païens la foulaient aux pieds? Je ne sais qui m'empêche de souhaiter qu'il y ait encore de nos jours lieu de souffrir le martyre pour réveiller notre foi endormie, ou de prier le Seigneur de rappeler ces anciennes persécutions, pour rendre une espèce de nouvelle vie à une foi qui, sans les bonnes œuvres, est morte.

Pardon, Eglise de mon Dieu, j'appréhende de porter trop loin l'indiscrétion de mon zèle; mais je ne cherche que le salut de vos enfants. Je ne sais à quoi attribuer le changement de leurs mœurs. Ne serait-ce pas de ce qu'il n'y a plus à endurer de tourments qui les animaient à la pratique des plus sévères maximes de l'Evangile? Mais cet Evangile porte toujours ses croix. Le monde se réjouira, dit Jésus-Christ; mais ses élus gémiront dans cette vallée de leurs larmes. Le monde aura ses plaisirs qui se termineront à une douleur sans fin; mais ses élus n'auront qu'une tristesse passagère qui se changera en une joie que nul ne pourra leur ravir. Je ne doute pas, messieurs, que vous ne soupiriez après elle; je vous la souhaite. *Amen.*

PANEGYRIQUE

DE SAINT FRANÇOIS DE SALES.

Apostolus Jesu Christi secundum fidem electorum Dei, et cognitionem veritatis quæ secundum pietatem est.

Paul, apôtre de Jésus-Christ, appelé pour instruire les élus de Dieu dans la foi et dans la connaissance de Jésus-Christ, qui est selon la piété (*Tit.* ch. I).

Je vous l'avoue, messieurs, c'est avec quelque sorte de consolation et de confiance, que j'entreprends l'éloge d'un saint que nos pères ont vu, et qui, pour ainsi dire, a vécu au milieu de nous : d'un saint qui a édifié la cour de nos monarques, qui a paru avec éclat dans cette ville royale, qui a annoncé les vérités chrétiennes dans les mêmes chaires que nous remplissons aujourd'hui.

Quand on vous propose quelques grands hommes des premiers siècles, ces héros du christianisme naissant vous paraissent des géants en comparaison desquels vous n'êtes que de viles sauterelles. Vous regardez les surprenantes actions qu'ils ont faites, moins comme des exemples que comme des miracles : vous les admirez même avec d'autant plus de joie dans ces derniers temps où l'Eglise s'est en beaucoup de choses relâchée de son ancienne sévérité, que vous vous croyez dispensés de les suivre. Les louanges qu'ils méritent excitent votre curiosité; mais vos passions toujours immortifiées n'en souffrent aucune violence. Vos esprits en sont touchés, éblouis, charmés; mais vos cœurs demeurent froids, languissants, tranquilles : surpris de leurs vertus, vous ne vous reprochez guère vos lâchetés.

Je déplore votre aveuglement; mais ce qui me console, est que l'exemple d'un saint qui a paru dans ces derniers siècles pourra vous en guérir. Si les autres vous paraissant trop éloignés, ne font pas sur vous d'aussi vives impressions, en voici un qui, pour ainsi dire, est à votre portée et sous vos yeux, c'est celui de François de Sales, dont la conduite me servira d'exemple, tantôt sur la foi, tantôt sur la morale; là en ce qui regarde la vérité, ici en ce qui a rapport à la dévotion, qui sont les deux points essentiels de la religion que nous professons.

Dans cette vue, je lui ai donné la même qualité que saint Paul a prise d'*apôtre de Jésus-Christ, appelé de Dieu pour instruire ses élus dans la connaissance de la vérité qui est selon la piété.* Ne séparons pas l'une de l'autre : une vérité qui a pour fin la dévotion, une dévotion qui a pour fondement la vérité; et les réunissant dans une même personne, disons de ce grand homme, qu'il a été suscité de Dieu pour ramener les hérétiques à la vérité, et les catholiques à la piété.

Le dernier schisme venait de déchirer l'Eglise, l'hérésie avait enlevé une partie du troupeau, le libertinage avait presque tout gâté l'autre. La vérité était combattue, la dévotion était ignorée : et ç'a été pour défendre l'une et rétablir l'autre, que la Providence a fait naître François de Sales.

Quel saint! quel apôtre! Il parle aux souverains avec liberté, aux peuples avec condescendance, aux pauvres avec tendresse, aux ecclésiastiques avec zèle. Hardi à la cour, familier dans les bourgades, édifiant partout. Tantôt il arrête le schisme par sa prudence, tantôt il réprime les scandales par sa fermeté, tantôt il réforme les abus par sa sagesse.

Vous le verrez terminer les guerres des Etats, apaiser les troubles de l'Eglise, réconcilier les puissances, réunir les docteurs, convaincre de fausseté ses calomniateurs, et leur en épargner la confusion, se résoudre à sacrifier plutôt l'honneur de son innocence qu'à blesser les intérêts de la charité.

Vous verrez (et c'est sur ces deux circonstances que je vais tracer tout le plan de son éloge), vous verrez François de Sales,

comme l'Apôtre de Jésus-Christ, appelé de Dieu pour faire connaître la vérité; vous le verrez, comme l'Apôtre de Jésus-Christ, appelé de Dieu pour enseigner la vraie piété : *Apostolus Jesu Christi*, etc. Comme apôtre de la vérité, il l'a défendue contre l'entêtement et la malignité de l'hérésie; comme apôtre de la piété, il en a donné des règles, malgré les abus et les illusions qui s'y glissent.

Grand Dieu, qui avez inspiré à ce saint pontife ce qu'il a dit dans les chaires chrétiennes, accordez-moi la grâce de n'y rien annoncer qui ne soit édifiant et orthodoxe. Vous prier de me donner ces talents de douceur, de force, de persuasion qui lui étaient si propres, ce serait vous en demander trop; que n'ai-je seulement quelques petites étincelles de ce beau feu dont il a brûlé? Vierge sainte, demandez-les pour moi à cet adorable Fils que vous conçûtes quand un ange vous dit : *Ave*.

PREMIER POINT.

Quand j'ai appelé François de Sales *apôtre de Jésus-Christ*, je ne lui ai donné ce titre d'honneur qu'après avoir reconnu qu'il a rempli, avec des circonstances même assez singulières, ce qui est nécessaire à l'apostolat. Trois choses font un apôtre : la vocation, le courage, le talent : la vocation pour la grandeur du ministère, le courage pour la difficulté des entreprises, le talent pour la conversion des cœurs.

Un apôtre est un homme choisi de Dieu pour annoncer l'Evangile, malgré les contradictions du monde; un homme qui reçoit de Dieu ce dont il a besoin pour travailler avec succès dans son ministère; un homme qui, tout aux autres, et comme étranger à soi-même, a pour fin le salut des âmes et la gloire de celui qui l'envoie. Sur cette idée, je vous permets de refuser à François de Sales le titre d'homme apostolique si quelqu'un de ces caractères lui a manqué, mais si vous les y trouvez tous, dites hardiment avec moi que c'est là un apôtre de Jésus-Christ : *Apostolus Jesu Christi*.

Premièrement, pour ce qui regarde la vocation, il en a eu toutes les marques. J'appelle marque de vocation cette innocence dans laquelle il a toujours vécu, cet éloignement des vices assez ordinaires à la jeunesse, et des désordres dans un âge plus avancé. J'appelle marque de vocation cet attachement au service des autels, comme dans Samuel; ce mépris des trésors de l'Egypte, comme dans Moïse; cet oubli de la maison de ses proches, comme dans Abraham; ce choix fait par son pieux prédécesseur, comme dans Elisée.

Si pour être apôtre, il faut avoir été éprouvé avant que d'entrer dans le ministère où l'on est établi, toutes sortes d'épreuves ont fait connaître son inviolable fidélité. Epreuves du côté des hommes, son père lui destinait un avantageux établissement, sa famille l'appelait à la profession des armes, son souverain le nommait à une dignité fort distinguée. Epreuves du côté de son propre cœur, les belles qualités de l'esprit et du corps, le plaisir, l'ambition, tout conspirait pour l'enlever à l'Eglise. Le dirai-je? Dieu même qui, quoiqu'il connaisse ce qu'il y a de plus caché dans l'homme, voulut l'éprouver; mais de quelle manière? tout vous y paraîtra extraordinaire et nouveau.

François de Sales, dans ces tristes heures de tentation, s'était regardé comme un homme condamné d'en haut à une éternelle séparation de Dieu. Cette pensée affligeante l'occupait, l'embarrassait, le troublait. Quelques efforts qu'il fît pour la détourner, il croyait déjà voir comme Job, les flots de la colère de Dieu suspendus au-dessus de sa tête, et près de tomber sur lui. Les dangers de l'enfer l'environnaient comme David, et il en paraissait extraordinairement effrayé; on ignorait la cause de son mal; lui qui n'osait la dire, se figurait déjà jeté dans les ténèbres extérieures où il n'y a que pleurs et que grincement de dents.

Béni soyez-vous, ô mon Dieu! d'avoir délivré du trouble d'esprit et de la tempête où était ce serviteur fidèle (*Psal.* LIV), qui vous attendait prosterné dans une église de cette capitale au pied de l'autel : eh quoi! Seigneur, s'écria-t-il, mes yeux sont donc condamnés à ne voir que des démons, vos ennemis, mes oreilles à n'entendre que d'horribles blasphèmes qu'on vomira contre votre inexorable justice, ma langue même à en prononcer? Fallait-il que je vinsse au monde avec cette malheureuse destinée? Du moins, mon Dieu, accordez-moi pendant les courts moments de cette vie, de me venger contre moi-même et de vous faire, tandis que vous me souffrirez sur la terre, réparation d'honneur de ce que je dirai contre vous dans ce funeste état de ma réprobation. Si ces yeux sont condamnés à voir dans l'enfer les réprouvés et les démons, faites que sur la terre ils ne voient que le ciel et la croix, vos serviteurs et vos élus. Si un jour mes oreilles n'entendront que d'horribles exécrations, ne les ouvrez à présent qu'à vos louanges et à de saints cantiques.

Ma langue, si tu es réservée pour blasphémer dans l'éternité, prononce au moins dans le temps, le plus souvent que tu pourras, le nom de Jésus, et ne dis que des paroles d'édification. Je ne sais, mon Dieu, ce que vous voulez que je sois; mais je sais bien ce que vous voulez que je fasse. Vous me commandez de vous aimer et de vous louer; je m'abandonne pour tout le reste à votre miséricorde; que je fasse au moins sur la terre ce que les saints font dans le ciel, mon sort est entre vos mains, je veux tout, pourvu que vous souffriez que je vous aime, et que vous m'en fournissiez les moyens.

A ces paroles, le tentateur s'enfuit du temple comme il était autrefois sorti du désert. Le Seigneur, qui, pendant un mystérieux sommeil, avait permis que cette tempête s'élevât, sut bientôt l'apaiser : *Il commanda aux vents, le calme revint, et la tranquillité fut grande*. Venez, anges de paix, l'orage est passé; venez, colombe, apportez

à François le rameau d'olivier, il s'est donné à Dieu sans réserve.

Après cela quel signe de vocation peut-on souhaiter? En faut-il quelqu'un qui frappe davantage les sens? François de Sales au milieu du chemin, se trouve environné d'une nouvelle lumière; touché de Dieu, il sent son cœur s'émouvoir; son cheval se cabre, son épée sort de son fourreau; et l'un et l'autre forment une espèce de croix. J'entends le signal, s'écrie-t-il, sans vous demander, ô mon Dieu, ce que vous voulez que je fasse, vous me l'enseignez bien. La croix est une leçon pour moi; je quitte mon épée pour l'embrasser, et si je dois combattre vos ennemis, elle me tiendra lieu d'épée. Quelles autres marques de vocation peut-on souhaiter?

Comme elle venait de Dieu, il ne manqua pas aussi de lui donner le courage nécessaire pour les plus difficiles entreprises : seconde réflexion que je vous prie de faire avec moi. Voyons, pour cet effet, afin de ne rien dire d'étranger à notre sujet, quel est le peuple vers lequel Dieu l'envoie pour exercer son apostolat, et de quelle ville il est évêque.

D'une ville rebelle qui, après avoir secoué le joug de la foi et de l'obéissance à son souverain, était devenue comme l'asile de la prévarication; d'une ville où l'erreur et le crime s'étaient fait une espèce de rendez-vous; d'une ville où d'insolents apostats s'étaient mis à l'abri des peines canoniques et civiles, pour établir une prétendue réforme, et vivre impunément dans un scandaleux libertinage.

Calvin y avait établi un culte sans sacrifice, des prêtres sans autorité, des temples sans autels. Il l'avait choisie comme un boulevard d'iniquité, d'où il insultait aux pontifes et aux princes catholiques, prétendant changer la face du christianisme, se moquant des conciles, ne cherchant rien moins qu'à mettre la religion en interdit, faisant de Genève la capitale de la révolte et la métropole de l'hérésie.

Est-ce là, Seigneur, où vous destinez notre saint? Les brebis qu'on lui donne sont des loups qui veulent le dévorer, ses enfants sont autant d'Absalons qui attentent sur sa vie. Vous le faites donc évêque d'une ville qui est devenue une Sodome par ses abominations, une Ninive par ses débauches, une Babylone par son obstination et ses ténèbres. Quels champs lui donnez-vous à défricher? La rébellion y est tranquille et le libertinage y triomphe.

Les apôtres ont planté la croix, et c'est cette croix que Genève brûle; les apôtres ont élevé des autels, et ce sont ces autels qu'on y renverse; les apôtres ont bâti des temples, et ce sont ces temples qu'on y démolit; les apôtres, à la place des hommes barbares, ont fait des chrétiens, et ici les chrétiens sont devenus barbares. Le voisinage de Genève vient d'être réduit sous l'obéissance du duc de Savoie; mais il s'agit d'une entreprise plus difficile, de le réduire sous l'obéissance de la foi; et c'est là l'ouvrage de François de Sales.

Il ne voit que des autels et des images brisés. Les cendres précieuses des martyrs fument encore, et demandent vengeance contre les hérétiques qui n'ont pas épargné leurs tombeaux. Il ne voit que des monastères et des églises abattus; et ce jeune David ne trouve partout que des Goliaths qui insultent au camp d'Israël. Ni les frimas d'une saison nébuleuse, ni les embûches qu'on lui dresse, ni les dangers dont il est menacé, rien ne l'arrête.

Combien de fois a-t-il exposé sa vie pour aller chercher une seule brebis? combien de fois a-t-il été obligé de se déguiser pour se dérober à la fureur du peuple? Pour trouver un autel où il puisse offrir le sang de l'Agneau sans tache, il faut que sur un morceau de bois à demi pourri il passe un fleuve grossi par d'impétueux torrents.

Je ne décris point ces montagnes escarpées, ces neiges affreuses, ces rochers inaccessibles, la délicatesse de sa complexion. Tantôt des enfants moqueurs le poursuivent comme Elizée, tantôt d'insolents Séméïs le maudissent, lui jettent des pierres, l'appellent antechrist et homme de Bélial. Parlerai-je des empoisonneurs, des assassins, des traîtres qui attentent sur sa vie? Rien ne le détourne des exercices de son ministère, s'il s'agit d'aller gagner un Nicodème pendant la nuit, ou de convertir quelque pauvre Samaritaine au milieu du jour.

Combien de fois a-t-il jeté la terreur dans l'âme des meurtriers, par la majesté de ses regards et l'intrépidité de sa contenance? Il méritait bien d'inspirer de la crainte, puisqu'il n'en avait pas. Ici il devient invisible à des scélérats qui le cherchent; là des gens armés pour l'égorger prennent la fuite, comme s'ils voyaient des cavaliers autour de lui pour le défendre; ici de faux prophètes, à qui il a donné le défi, et qui n'osent se trouver au champ de bataille, préparent un poison qui perd, par miracle, toute sa force. Le voyez-vous dans le pays de Chablais? il y habite sans couvert, il y dit la messe sans assistants, il y prêche d'abord sans auditeurs, il y travaille sans consolation, excepté celle de mourir bientôt pour Jésus-Christ.

Parmi tant de difficultés, il faut un grand talent pour réussir; troisième caractère de l'apostolat. Le sien est cette douceur qui lui est devenue si naturelle, mais qui lui a tant coûté. Ce zèle si fervent sans amertume, ce mélange de force et d'onction, nous font regarder François de Sales comme un homme formé des mains de la charité pour faire connaître la verité : *In agnitionem veritatis.*

Il gagne six cents hérétiques par un seul sermon, il reçoit l'abjuration volontaire de plus de deux mille, après quelques conférences. D'autres docteurs pouvaient les convaincre, lui seul savait les gagner. Car, qui de nous ignore ce que dit sur ce sujet un grand cardinal (le cardinal du Perron), fameux par ses victoires sur les hérétiques? Je puis bien les convaincre, dit-il,

mais c'est à monsieur de Genève à les toucher.

Le cardinal les éclairait, mais que sert-il d'éclairer, si l'on ne convertit pas? Le premier montrait les plaies, le second les guérissait ; celui-là leur ouvrait les yeux pour découvrir le précipice, celui-ci leur tendait la main pour les en tirer.

Et pourquoi chercher d'autres figures que celle que nous fournit l'Evangile? Le cardinal du Perron ressemblait à ce pasteur qui jette des pierres avec sa houlette sur une brebis égarée, mais, pour éviter le coup, elle s'enfuit, et s'égare encore davantage. François de Sales ressemblait à un berger qui, quittant sa houlette, court après sa brebis, qu'il voit paître dans un pâturage étranger : il la flatte, il l'attire, il la met sur ses épaules et la ramène au bercail.

Ne dissimulons rien, voyons s'il sera heureux dans une grande entreprise, dont le souverain pontife l'a chargé. Il s'agit d'enlever à l'hérésie son protecteur, aux Philistins leur Goliath. Savez-vous de qui je parle? je parle de Théodore de Bèze, attiré du parti de Calvin, plutôt pour être son défenseur que son élève; collègue de l'hérésiarque, comme partageant avec lui le siége patriarcal du schisme; devenu, après avoir été coadjuteur du faux ministre, le second appui de sa secte, il répandait, jusque dans l'Allemagne et dans l'Angleterre, le poison dont il avait infecté la France.

Il faut rendre justice à ses adversaires. Il était resté dans son esprit, malgré l'horreur de son aveuglement, une impression de vérité qui, de temps en temps, frappait à la porte de son cœur. Rebelle, plus par libertinage que par conviction, il ne pouvait fermer les yeux à certaines lueurs qui le troublaient au milieu de son repos ; sensible à de cruels remords, qu'il avait bien de la peine à réprimer quelquefois, il croit voir l'Eglise, sa mère, dont il a déchiré les entrailles, paraître devant ses yeux avec un excès de douleur et un reste de tendresse. Il croit entendre sa triste, mais charitable voix, qui lui reproche l'énormité de son scandale, et qui lui offre encore sa miséricorde.

Il a beau s'appliquer à d'autres choses pour détourner la vérité; cette vérité, qui se présente à lui, lui fait voir les âmes qu'il a déjà précipitées dans les enfers, qui attendent la sienne. Il a beau se boucher les yeux, elle lui arrache le bandeau ; il a beau fuir, elle le poursuit et le tourmente avec autant de rigueur qu'elle le rappelle avec bonté. Malheureux Bèze! de ne pouvoir écarter de si fâcheuses images. Impitoyable voix! crieras-tu toujours; et mon cœur ne peut-il te faire taire?

Oh! que l'homme de Dieu se serait cru heureux, si dans ces courts intervalles de repentir, dans ces moments de subites convulsions qui le tourmentaient, il avait pu ménager une occasion si favorable à sa conversion! quoiqu'il ne sache pas ce qui se passe dans son cœur, il entre déguisé sous un nom emprunté et sans se faire connaître, dans la maison de ce patriarche de Ninive ; il converse avec lui, et prend, si je l'ose dire, le style de Jésus-Christ avec la femme de Samarie, il le convainc par ses réponses mêmes; et, lui épargnant d'aigres reproches, il lui fait sentir son aveuglement ; cachant son érudition aussi bien que sa dignité, il lui montre la vérité en feignant de l'apprendre de lui.

Un discours simple, familier, comme d'un homme sans étude qui veut lui-même être instruit, fait toute sa controverse. Il lui déclare ses doutes pour lui en donner ; voulant s'éclaircir lui-même, il l'éclaire malgré lui. L'onction du Seigneur accompagne ses paroles ; Théodore de Bèze demande à capituler; il compose, il veut se rendre: je le vois pleurer : miséricorde ineffable, venez au secours de notre apôtre, qui enfin, se découvrant, embrasse tendrement l'hérétique : Je suis votre frère, que vous avez cherché pour faire mourir (*Gen.*, XLV); mettez votre salut entre mes mains, comme je mets ma vie entre les vôtres.

La vérité de Dieu le frappe, mais j'appréhende que sa justice ne l'abandonne ; il s'avoue vaincu, mais il ne peut se résoudre à le publier ; son esprit paraît catholique, mais son cœur est toujours calviniste : il rêve, il balance, il lève les yeux au ciel ; les éclairs brillent, il en est frappé; que ne dit-il, avec autant de sincérité que Saul : *Seigneur, que voulez-vous que je fasse?* Il trouvait même son Ananie ; mais si la lumière paraît, le courage manque. Il aime mieux renoncer à son salut que perdre sa réputation, il avoue, tout à la fois, sa défaite et son orgueil ; son abjuration n'est qu'extérieure et dans ses larmes.

Il fait à François de Sales une confession forcée de son entêtement; et, comme il ne soutient plus sa vanité qu'en gémissant sur sa faiblesse, n'est-ce pas, en matière de religion, vaincre son ennemi que de le faire pleurer? Oh! que notre apôtre a des larmes plus sincères! Il pleure de ce que le ciel ne lui a encore donné qu'une demi-victoire, et pour en obtenir une entière, il lui offre ses larmes et, s'il est nécessaire, son sang: mais que les jugements de l'Eternel sont incompréhensibles! Dieu écoute Etienne en faveur de Saul, et laisse Bèze dans son endurcissement, malgré les prières de son Ananie.

Il pleure sur toi, Genève, qui tues tes prophètes, et il ne peut te faire connaître qui il est, ni combien tu lui es chère, qu'aux dépens de sa vie. On lui dit de te quitter et de te donner un libelle de divorce, mais il t'aime trop; tu es une épouse laide, ingrate, infidèle, mais tu es son épouse, c'est le ciel qui t'a donnée à lui : *Ce que Dieu a conjoint, l'homme ne le séparera pas.* Qu'on lui offre le premier siége de la France, que Henri le Grand l'honore d'une tendre amitié, que le clergé et le peuple le demandent pour leur pasteur, que sa famille, ses amis, tout le monde lui tende les bras; il ne veut pas

te quitter, toute rebelle et meurtrière que tu es.

Revêtu de la pourpre romaine, assis tranquillement sur le premier trône de la France, n'aurait-il pas bien servi l'Eglise ?..... N'en disons pas davantage, pour ne pas tenter trop finement l'amour-propre, si fécond en prétextes ; souvenons-nous seulement que Simon Pierre aima mieux le Thabor, n'y eût-il trouvé qu'un petit coin, que Jérusalem, où son maître lui prédisait qu'il allait souffrir. Il fallait que notre saint évêque donnât à toute la postérité ce rare exemple de désintéressement et de courage ; que rien ne put lui faire quitter un diocèse, qui paraissait encore plus affreux par la ruine de ses temples, que par l'horreur de sa situation et de ses rochers. Pour Genève, oui pour Genève, il refusa Paris : ni l'indocilité des peuples, ni l'humeur agreste et barbare de ces hérétiques, ni le prétexte de pouvoir être ailleurs plus utile à l'Eglise, ne l'ébranlèrent pas.

Que d'autres aiment la croix qui brille et qui n'a plus d'épines, François la veut avec ses épines, n'eût-elle aucun éclat ; que d'autres aiment des peuples soumis, François aime les siens, quoique rebelles. Il emploiera son zèle pour la conversion des entêtés, ses prières pour le salut des parricides. Qui ne croirait voir Moïse, qui refuse les plaisirs et les honneurs d'une cour mondaine, pour vivre avec un peuple mutin, inquiet, bizarre, meurtrier ?

Encore un coup, il fallait que dans ces derniers siècles il donnât de si rares exemples à la postérité. Il fallait, et permettez-moi de porter la main sur nos plaies, qu'il apprît aux ecclésiastiques combien il leur est fatal d'entrer dans la bergerie du bon Pasteur, sans vocation, sans courage, sans d'édifiants exemples.

Sans vocation, car voilà l'une des principales raisons pour lesquelles l'Eglise est quelquefois si mal servie. Pour élever un enfant, on sacrifie les autres ; pour soulager une maison obérée, on sollicite de gros bénéfices. La dignité éblouit, l'oisiveté charme, les richesses tentent, une vie commode plaît : faut-il une grande vocation pour être riche, honoré, fainéant ?

Sans courage : comment dirions-nous la vérité aux grands, nous qui n'osons la dire aux petits ? comment condamnerions-nous dans nos discours la dureté et les injustices des riches, nous qui souvent n'oserions leur refuser l'absolution dans les tribunaux de la pénitence ? comment, à l'exemple de François de Sales, nous exposerions-nous aux plus grands dangers, en défendant les vérités orthodoxes contre les hérétiques, nous qui craignons de dire à des catholiques, celles qui condamnent leurs mauvaises mœurs ?

Sans d'édifiants exemples. On nous observe de tous côtés avec des yeux critiques et malins ; c'est à nous à vivre si bien que *nous faisions taire l'ignorance des hommes imprudents*. C'est à nous à empêcher que d'indiscrets censeurs ne disent : *Le prêtre est comme le peuple*, il joue comme nous, il amasse du bien comme nous, il se divertit comme nous, il fait comme nous d'inutiles et de folles dépenses ; il veut nous inspirer la modestie jusque dans nos maisons, et à peine en a-t-il à l'église ; aurions-nous bonne grâce de déclamer contre l'ambition et le luxe, si l'on nous accusait de ces péchés ? Mourir plutôt que de souffrir cet opprobre sur Sion.

Lorsque l'avare fait de son trésor son dieu, ne faut-il pas que l'ecclésiastique fasse de son Dieu son trésor ? Négligera-t-il la dévotion en un temps où le monde se flatte d'en avoir ? Pour savoir si elle est véritable, recourons à François de Sales ; c'est à lui à nous l'apprendre, comme vous le verrez dans mon second point.

SECOND POINT.

A considérer quel est l'esprit de ce siècle, on trouvera qu'on tombe dans trois grands défauts au sujet de la dévotion. Les uns confondent la fausse avec la véritable, rien de plus difficile que de les bien distinguer ; d'autres ne savent comment inspirer la véritable, rien cependant de plus important ; enfin les troisièmes s'imaginent qu'elle est si élevée et si propre à certains états, qu'ils la croient incompatible avec les engagements du monde, rien cependant de plus avantageux que de l'embrasser en quelque état que l'on soit.

Béni soit le Seigneur, d'avoir suscité François de Sales pour nous empêcher de tomber dans aucun de ces défauts. Appréhendez-vous, messieurs et mesdames, d'être trompés en matière de dévotion ? allez à François de Sales, il vous donnera d'excellentes règles pour connaître la véritable. Vous rebutez-vous de ses rigueurs et de ses amertumes ? allez à François de Sales, il a trouvé le secret de l'adoucir. La croyez-vous incompatible avec vos engagements ? allez à François de Sales, il vous apprendra qu'elle est propre à toute sorte d'état, et que l'on peut être solidement dévot partout. Or, voilà ce que j'appelle être un apôtre de la dévotion selon la vérité.

Rien n'est plus important que de distinguer la véritable dévotion d'avec la fausse, non-seulement à cause des hypocrites qui la déshonorent, mais encore à cause de certains esprits qui nous en ont donné des idées fort différentes.

Les uns pleins d'un zèle amer la rendent presque impraticable, et au lieu d'attirer les pécheurs par de douces invitations de la miséricorde de Dieu, ils semblent ne travailler qu'à les effrayer par les redoutables menaces de sa justice.

Les autres au contraire pleins de compassion et de tendresse, nous donnent de consolantes idées d'une dévotion et d'une pénitence qui n'ont rien d'extraordinairement sévère, et pour nous obliger d'apaiser la colère d'un Dieu terrible dans ses vengeances, ils nous représentent les moyens commodes qu'un Dieu plein de bonté nous donne de le satisfaire.

Il me serait aisé de vous marquer des traits plus distingués des uns et des autres ; mais il me suffit de vous dire que chacun d'eux veut mettre saint François de Sales de son parti. Les premiers disent : Il a défendu ceci ; les seconds disent : Il a permis cela. Que les uns et les autres ne s'accordent-ils, en se représentant qu'il a défendu ceci dans de telles circonstances, et qu'il n'a permis cela que sous de telles conditions? Les sévères ne lui trouveraient pas trop de douceur, et les doux ne le trouveraient pas trop sévère. Les esprits qui se sont aigris, se sont accusés tour à tour. On ne sait, dit-on, quel parti prendre ; François de Sales est bien doux, Charles Borromée est bien sévère.

La Providence néanmoins a suscité dans ces derniers temps ces deux grands hommes comme deux apôtres, l'un de la pénitence, l'autre de la piété : ils ont pris des routes différentes en apparence, mais ils se sont proposé un même terme ; je m'explique.

L'hérésie dernière voulait passer les Alpes, Charles Borromée s'y est opposé et a empêché que cet air contagieux ne gagnât l'Italie. Cette même hérésie frémissait aux pieds des Alpes, et voulait se dédommager de ses pertes, comme un torrent qui, arrêté par de fortes digues, s'étend dans les campagnes où il croupit longtemps. Je veux dire que l'hérésie ne pouvant entrer dans l'Italie, s'épanchait dans la Savoie et dans une grande partie de la France, et François de Sales a voulu en arrêter le progrès, et persuader le retour à ceux qu'elle avait éloignés de son chemin.

Charles a commencé, François a fini ; l'un a détruit et arraché, l'autre a planté et bâti ; l'un a inspiré plus de respect par un visage pénitent et mortifié, l'autre plus de confiance par un air doux et affable. Ici il s'agissait de se défendre contre l'hérésie et de lui donner des barrières ; là il s'agissait de l'attaquer et de la détruire. Le premier était revêtu de grandes dignités, cardinal, neveu du pape, pour rétablir une partie des anciens canons, conclure un concile général et réformer le clergé. Le second avait refusé de grandes dignités, afin de donner un bel exemple de désintéressement et de ramener des brebis étrangères à la bergerie par une charmante douceur, sans être rebuté ni de ses fatigues ni de leur résistance.

Charles menaçait, foudroyait, excommuniait : François caressait, réconciliait, gagnait. Charles ne voulait pas que son troupeau s'égarât; François s'efforçait de rappeler le sien de son égarement; tous deux grands capitaines et qui savaient bien l'art de vaincre dans les guerres du Seigneur. Charles faisait un fossé pour empêcher les ennemis d'entrer dans son camp, et François de Sales (pour me servir de la comparaison de saint Augustin) faisait comme un pont de miséricorde, mettant lui-même la planche et donnant la main à ses enfants. Conduite opposée en apparence, mais effectivement uniforme. Charles Borromée était doux envers ses ennemis, et François de Sales était sévère à ses passions.

Oh! qu'une dévotion de cette nature porte avec soi de beaux caractères de vérité ! Aussi ai-je regardé François de Sales comme en étant l'apôtre : pourquoi? parce qu'il a décidé toutes les difficultés que l'on pouvait former après lui en matière de dévotion, et qu'on n'a qu'à le consulter pour apprendre ce qu'il en faut savoir.

Pourquoi Augustin est-il, après saint Paul, appelé l'apôtre de la grâce? C'est qu'il a renfermé dans sa doctrine la décision de toutes les disputes qu'on pouvait, dans la suite des temps, former sur cette matière. Il en est à peu près de même sur la dévotion, sur la communion fréquente, sur la conduite spirituelle des âmes. Il avait déjà traité ces sujets avant qu'on eût commencé à vouloir les éclaircir, comme s'il eût prévu toutes les objections que l'on pouvait faire.

Plût à Dieu qu'on l'eût suivi ! on ne serait pas entré dans de si grandes contestations sur la grâce. Le combat avait commencé dès les premières années du dernier siècle, l'affaire était importante; on s'échauffait, on ne voulait pas s'entendre. La tempête a grossi depuis; précipices de toute part. Qui trouvera ce sage tempérament de concilier les esprits? François de Sales, qui disait après saint Bernard : Pourquoi tant de contestations? Faisons comme si tout dépendait de Dieu ; faisons comme si tout dépendait de nous. Faisons comme si tout dépendait de Dieu, pour conserver une humble et respectueuse crainte ; faisons comme si tout dépendait de nous pour nous animer à une laborieuse vigilance. L'événement a fait voir la sagesse de ce conseil; si on l'eût suivi d'abord, nous n'eussions pas vu de si longues contestations, qu'on n'a presque pu apaiser qu'en leur imposant silence.

Il ne suffisait pas d'apprendre à distinguer la vraie dévotion, il fallait encore l'inspirer, et c'est ce que François de Sales a fait. Comment cela? en remontant jusqu'à la source, je veux dire, en inspirant l'amour de Dieu : Moïse y a réduit le Décalogue, Salomon la Sagesse, Jésus-Christ la loi et les prophètes.

Il y a le commencement, le progrès et la perfection de la dévotion ; et pour ces trois différents états, François de Sales a composé trois différents livres, son *Introduction à la vie dévote*, son *Traité de l'amour de Dieu* et ses *Lettres* : son Introduction, pour ceux qui commencent à entrer dans la dévotion ; son Traité de l'amour de Dieu, pour ceux qui sont avancés ; et ses Lettres, pour différentes personnes qui s'étaient mises sous sa conduite : mais dans ces trois ouvrages, c'est toujours l'amour de Dieu qu'il inspire par degrés.

Son Introduction est sous le titre de Philotée, qui veut dire une âme qui aime Dieu, livre qui a allumé, si je puis parler ainsi, le feu de la dévotion dans la plus grande partie de l'univers : livre qu'on a traduit en toutes

sortes de langues, que les barbares mêmes ont voulu lire, et dont les pays les plus sauvages ont demandé l'intelligence.

Si l'on m'obligeait de ne me réserver que trois livres pour nourrir mon âme dans le goût de Dieu, je me bornerais à ces trois, avec lesquels je pourrais me passer des autres, au livre des Evangiles, au livre de l'Imitation de Jésus-Christ, et au livre de l'Introduction à la vie dévote. Je voudrais avoir ma règle, l'explication de cette règle, et un attrait pour me la faire aimer; le premier m'en fait voir la nécessité, le second la beauté, le troisième la douceur. Par l'Evangile, Jésus-Christ m'instruit de ce que je dois croire et faire. L'auteur de l'Imitation me propose Jésus-Christ qui me parle, et l'Introduction à la vie dévote m'apprend à parler à Jésus-Christ.

Lisez ces trois livres; le premier vous dira : Il faut être dévot; le second vous obligera de dire : Je ne le suis pas; et le troisième vous fera avouer, qu'avec la grâce de Dieu vous pouvez le devenir.

Que dirai-je après cela des lumières que saint François de Sales donne, et des moyens qu'il ouvre dans son Traité de l'amour de Dieu et dans ses Lettres, pour faire des progrès dans la dévotion et s'y rendre parfait? J'en prends à témoin tant de grands hommes et tant de saintes filles qui ont réglé leur piété et qui sont arrivés à la sublime perfection, en lisant souvent ces précieux ouvrages et en observant les conseils salutaires qu'il y donne.

Mais dans ces ouvrages n'y a-t-il rien d'impraticable ou de trop dur pour la dévotion? C'est l'objection que les tièdes et les lâches pourraient faire pour se dispenser de l'embrasser, si François de Sales n'en avait montré non-seulement la nécessité, mais encore la douceur. Ecoutez comme il en parle, il calmera bientôt vos frayeurs.

Ceux qui décourageaient les Israélites d'entreprendre la conquête de la terre promise, leur disaient que l'air y était si mauvais, qu'on n'y pouvait vivre longtemps, et que les habitants du pays étaient des géants qui dévoraient les autres hommes comme des sauterelles (*Introd. à la vie dévote, part.* I, *ch.* 2). C'est ainsi que le monde décrie tous les jours la sainte dévotion, en publiant qu'elle rend l'esprit mélancolique, farouche, intraitable, telles que sont certaines personnes dont l'air est toujours fâcheux, chagrin, sauvage.

Mais comme Josué et Caleb qui, par la découverte qu'ils avaient faite de cette terre, en connaissaient la fertilité et la beauté, rassurèrent le peuple qui se serait découragé de la conquérir; aussi est-il des gens spirituels qui, par l'expérience qu'ils ont faite des douceurs que goûtent les âmes véritablement dévotes, en parlent d'une manière si touchante, qu'ils effacent des esprits les fausses préventions dont on s'entête contre une dévotion solide.

Le monde voit que les personnes dévotes prient, qu'elles jeûnent, qu'elles souffrent avec patience les mauvais traitements d'autrui; il voit qu'elles servent les malades, qu'elles donnent l'aumône, qu'elles mortifient leurs passions; mais il ne voit pas ce qui se passe au dedans d'elles pour leur rendre ces pratiques aisées, je veux dire la dévotion du cœur; dévotion qui adoucit le chagrin des pauvres et qui inspire un détachement intérieur aux riches; dévotion qui console un esprit abattu par l'adversité, et qui modère la joie de celui qui jouit d'une prospérité tranquille; dévotion qui charme l'ennui de la solitude, et qui sait profiter des avantages de la société; dévotion qui, comme le feu en hiver et la rosée en été, échauffe les uns, rafraîchit les autres, et les réjouit tous.

Enfin, avec quelle force et quel succès a-t-il établi dans toutes sortes d'états l'empire de la dévotion? Il y en a qui la pratiquent en un éminent degré; il s'en trouve qui l'enseignent, et une infinité d'autres qui doivent s'en faire instruire. Les premiers sont les âmes consacrées à Dieu par la sainteté de leurs vœux; les seconds sont les prédicateurs et les docteurs; les troisièmes sont généralement tous les chrétiens. Or, à qui les uns et les autres auront-ils recours? à saint François de Sales, que j'ai appelé l'apôtre de la dévotion selon la vérité.

Filles de la Visitation qui l'honorez comme votre Père, ce lui eût été peu d'avoir composé cet excellent ouvrage de l'Introduction à la vie dévote, s'il ne vous l'avait inspirée et, pour parler selon le langage de l'Ecriture, s'il n'en avait gravé les lois sur des tables vivantes. Il fallait qu'il mît dans le jardin de l'époux ces lis champêtres, qu'il fît croître sous les bénignes influences du ciel ces plantes choisies, qu'il formât une compagnie de vierges qui suivissent l'Agneau sans tache partout où il irait; en un mot qu'il établît un ordre qui, multiplié en différents endroits du monde chrétien, y répandît la bonne odeur de Jésus-Christ.

Que dirai-je des prédicateurs, des docteurs, de ces ministres de la sainte parole qui doivent inspirer aux peuples la vraie dévotion et leur en marquer les règles? De qui peuvent-ils mieux les apprendre que de notre pieux et habile directeur, qui est en droit de leur dire ce que l'ange dit à Tobie : Je connais parfaitement le pays dont vous me parlez, comme en ayant fait souvent le chemin : *Novi et omnia itinera ejus frequenter ambulavi* (*Tob.*, V).

Enfin, il n'y a aucun état où il n'apprenne à un chrétien à être véritablement et solidement dévot; aucun à qui il n'apprenne à vivre au milieu du monde sans en avoir l'esprit, à goûter les douceurs du service de Dieu parmi les embarras et les amertumes du siècle. On peut, dit-il, être dévot partout, dans la cour des princes aussi bien que dans l'église et dans le cloître, dans les maisons des pères de famille aussi bien que dans les solitudes les plus écartées.

Avec quelle éloquence et quelle onction nous a-t-il montré que, bien loin que la dévotion fût incompatible avec les engagements

de la société civile, elle ne servait qu'à en faire remplir les devoirs avec plus de facilité même et d'agrément; que l'économie des familles y était plus paisible, l'amour conjugal plus sincère, l'éducation des enfants plus heureuse; que le prince était servi avec plus d'attachement, la charité fraternelle plus douce, la patience et la résignation aux ordres de Dieu plus soumise?

Je vous exhorte, chrétiens, à en faire vous-même l'expérience, la chose le mérite bien; vous n'y trouverez pas les difficultés qu'une cupidité toujours alarmée et inquiète grossit dans votre imagination; le Seigneur, fidèle à sa parole, ne permettra jamais que vous soyez tentés au delà de vos forces; il soutiendra par sa grâce ce qu'il a déjà eu la bonté de commencer, et les douceurs que vous procurera une dévotion selon la vérité seront comme des gages avancés de celles que vous espérez dans l'éternité bienheureuse. *Amen.*

PANÉGYRIQUE DE SAINT GERMAIN,

ÉVÊQUE DE PARIS.

Apprehendi manum tuam, et servavi te; dedi te in fœdus populi in lucem gentium.

Je vous ai pris par la main, je vous ai conservé et donné pour être le médiateur de l'alliance de mon peuple, et la lumière des nations (*Isaïe, ch.* XLII).

Si, pour louer un saint évêque, il ne s'agissait que de lui appliquer ces éloges qu'on donne indifféremment à de grands prélats; si, pour soutenir l'idée qu'on en a conçue, il suffisait de retracer dans l'esprit de ses auditeurs ces vertus pastorales que possèdent ces hommes choisis que Dieu suscite de temps en temps pour la gloire de son nom, je vous avoue, mes Pères, qu'au defaut même de ces riches talents qui brillent dans les discours de beaucoup d'orateurs chrétiens, je ne désespérerais pas de répondre à ce que votre piété attend de moi, dans le panégyrique d'un saint dont la mémoire est si chère à cette célèbre abbaye.

Que ne pourrais-je pas dire de l'excellence de son caractère, de la grandeur de sa vocation, de l'étendue de sa charité, de la vivacité de son zèle? Vous le verriez tantôt comme un autre Aaron, priant le Seigneur pour un peuple pécheur, *se tenant debout l'encensoir à la main, entre les vivants et les morts;* tantôt comme un autre Néhémie, rallumant aux premiers rayons du soleil le feu sacré, celui du christianisme, presque éteint; tantôt comme un autre Onias, soutenant la maison du Seigneur, relevant les débris du saint temple, paraissant au milieu des désordres publics comme un sévère censeur pour en arrêter les progrès.

Mais se borner à ces idées communes dans une vie où tout est extraordinaire et singulier, ne serait-ce pas mal prendre le caractère de Germain, principalement devant vous qui le connaissez par des endroits plus distingués? Les paroles de mon texte ont paru me fournir un détail plus circonstancié, et quoiqu'elles aient été dites de Jesus-Christ, dans leur sens littéral, vous savez qu'un saint n'est jamais mieux loué que lorsqu'on y découvre certains traits qui le rendent plus conforme à ce divin original.

Dieu, qui a pris Germain sous sa protection, lui a sauvé et conservé la vie, afin qu'il fût le médiateur de l'alliance de son peuple, et la lumière des nations: *Apprehendi manum tuam*, etc.

Le dessein qu'on a eu de perdre Germain vous fera voir jusqu'où peut aller la dureté d'un mauvais cœur: le bon usage que Germain a fait de la vie que Dieu lui a conservée vous fera connaître les grands services qu'il devait rendre à l'Eglise.

Germain tiré des portes de la mort et de la corruption du siècle; Germain élevé au plus saint de tous les ministères et chargé des plus grands emplois, après avoir passé par les épreuves les plus dures: voilà ce que j'ai cru devoir vous dire pour vous en donner une juste idée, pourvu que le Seigneur soutienne, par la force et l'onction de ses grâces, la faiblesse de mes expressions et de mes pensées: c'est ce que je lui demande par, etc. *Ave.*

PREMIER POINT.

Parmi les différentes grâces que David reconnaît avoir reçues de Dieu, il en marque principalement deux, dont l'une est de l'avoir tiré des dangers de la mort, l'autre d'avoir empêché ses pieds de faire de faux pas et de tomber: *Eripuisti animam meam de morte, pedes meos a lapsu* (*Psal.* LV).

Un prince inquiet et dur voulait le sacrifier à sa lâche jalousie; les ordres étaient donnés de le poursuivre dans tous les lieux de sa retraite, de l'emmener mort ou vif: mais Dieu, qui du haut du ciel se rit des insensés projets des hommes, en disposa tout autrement; il le sauva et lui conserva la vie, malgré tous les mouvements de son ingrat et barbare persécuteur.

A lui seul appartient le droit *d'ôter la vie et de la rendre, de conduire aux portes de la mort et d'en retirer* (I *Reg.*, II) ceux qu'il lui plaît, contre les desseins et les mesures que les impies prennent pour les faire mourir. Souverain arbitre du sort de toutes ses créatures, il est, dit saint Thomas, le seul qui, sachant tirer d'un grand mal des biens encore plus grands, permet que les Pharaons s'endurcissent, afin de délivrer son peuple de leur tyrannie; que les pécheurs errent au gré de leurs mauvais désirs, afin de conserver ses élus qui auraient péri s'ils n'avaient trouvé dans sa toute-puissante providence un fonds sûr de protection.

L'histoire de Germain nous en fournit un surprenant exemple. Une mère et une aïeule, chagrines de se voir chargées d'un second fils, tentèrent par une fureur que la nature n'inspira jamais aux bêtes les plus féroces, tentèrent, oserai-je le dire, et peut-on y penser sans frémir? d'étouffer par le poison un enfant dont elles n'eussent osé avancer la mort par d'autres voies plus éclatantes que la juste sévérité des lois eût punies.

Deux tasses pour cet effet furent préparées, l'une où était du vin pour Stratidius qu'on aimait à la folie, l'autre pleine d'une liqueur

empoisonnée qu'on destinait à Germain, qu'on avait dessein de perdre, de peur qu'une succession partagée entre deux frères ne rendît moindre la portion de l'aîné.

O inhumanité diabolique! Je trouve dans l'Exode que les sages-femmes égyptiennes craignant Dieu n'osèrent étouffer les enfants mâles des femmes juives lorsqu'ils venaient au monde, malgré l'ordre qu'elles en avaient reçu du roi, sous prétexte qu'avant qu'elles fussent venues pour les soulager, elles savaient comment il fallait accoucher (*Exod.*, I) : ici, tout au contraire, une mère barbare veut faire périr par le poison un enfant qui lui paraît surnuméraire, et qu'elle eût voulu n'être jamais né : qu'en arrivera-t-il?

L'erreur d'une servante qui observa mal l'ordre qu'elle avait reçu, fit connaître qu'on ne peut éluder les immuables décrets du Très-Haut, ni perdre celui qu'il avait *couvert du bouclier de sa bonne volonté*. Stratidius, si follement aimé, prit le poison dont il mourut; Germain, si injustement haï, fut miraculeusement conservé.

J'avoue qu'il est peu de pères et mères qui prennent la barbare résolution de procurer ou d'avancer la mort de leurs enfants. Que des femmes prostituées les abandonnent à la charité d'autrui, et que, pour s'épargner la honte ou les fâcheuses suites de leur crime, elles cachent le fruit de leur brutale incontinence, c'est ce que l'on voit souvent; mais que des mères, qui ont reçu de Dieu ce qui, dans les anciens temps, rendait les mariages heureux, se résolvent à perdre un enfant ou à avancer ses jours, c'est ce que la nature, toute corrompue qu'elle est, a le plus en horreur.

Mais, quoiqu'on ne se rende pas coupable d'une si criante inhumanité, on peut le devenir par beaucoup d'autres endroits, dont souvent on ne se fait guère de scrupule; car que veulent dire ces injustes préférences, où des pères et des mères, partageant inégalement leurs biens, et encore plus leur cœur, donnent à un seul de leurs enfants ce qui devrait être divisé entre plusieurs? ces chagrins que l'on donne à des filles pour les obliger de chercher, par une vocation forcée, un asile dans les cloîtres, contre des persécutions domestiques? cette aveugle prédilection où l'on sacrifie des cadets au dessein qu'on a d'avancer des aînés qu'on enrichit par des avantages indirects, pendant qu'on retranche aux autres le plus comptant de leur portion héréditaire?

En agir de la sorte, n'est-ce pas entretenir dans sa famille une source intarissable de contestations, de querelles, de procès, de haines sans fin? N'est-ce pas faire prendre à ses enfants la résolution que prit Esaü, qui n'attendait que la mort de son père pour se venger de Jacob qui l'avait supplanté? N'est-ce pas se rendre devant Dieu et devant les hommes coupable de toutes les injures que des frères et des sœurs se disent, de toutes les calomnies dont ils se noircissent, de tous les faux serments qu'ils font en justice?

N'apprendrez-vous jamais, puis-je dire après saint Ambroise, à des pères et des mères si injustes, que la paix, l'union, la bonne intelligence font le plus bel héritage dont votre libéralité peut enrichir vos enfants? Laissez-leur beaucoup ou peu de bien, la providence le multipliera, si vous leur ôtez l'occasion de se nuire (*S. Ambr., lib. de Joseph patriarcha*, c. 1). Aimez-les tous et faites-leur du bien également (à moins que de pressantes raisons ne vous obligent de tenir une conduite tout opposée), afin qu'une discrète égalité entretienne la paix parmi ceux qu'une même nature a unis par les liens de la chair et du sang : *Jungat liberos æqualis gratia quos jungit æqualis natura.*

Que veulent dire les scandaleux murmures de ces femmes qui se plaignent d'avoir trop d'enfants, dont le grand nombre les empêche de faire dans le monde la figure qu'elles voudraient y faire? de celles qui, par leur luxe, leur jeu, leurs folles dépenses, mettent le désordre dans leur famille, à qui elles ne laissent que des dettes? ou de ces autres qui, n'aimant que leur chère personne, se mettent peu en peine de ce que deviendront leurs enfants, semblables *à l'autruche qui, dure à ses petits comme s'ils n'étaient pas à elle, oublie qu'on les foulera peut-être aux pieds, ou que des bêtes sauvages les écraseront* (*Job*, XXXVII).

Que veut dire la molle indolence de ces pères ivrognes, joueurs, paresseux, débauchés, qui, soit par une stupide nonchalance, soit par d'excessives dissipations, jettent dans une honteuse pauvreté ceux qui leur appartiennent? gens qui, selon les lois romaines, devraient être chassés des républiques, indignes d'entrer dans la société civile dont ils avanceraient la ruine.

Où est-ce que m'emporte l'impétuosité de mon zèle? Je rentre dans mon sujet, quoique je ne m'en sois pas fort écarté. Je viens de dire que, malgré la barbare tentative d'une mère et d'une aïeule, le Seigneur avait tiré Germain des portes de la mort. Mais voici une autre marque de sa protection sur cet enfant, protection non-seulement de sa providence pour lui conserver la vie, mais encore plus de sa miséricorde pour lui en procurer une toute sainte, en éloignant de lui ce qui eût pu le faire tomber ou le rendre moins agréable à ses yeux : *Eripuisti animam meam de morte;* c'était déjà beaucoup : *Pedes meos a lapsu ut placeam Deo*, c'est encore davantage.

Elevé sous la discipline du pieux Scopilion, il connut de quelle importance il lui était de s'éloigner du monde, de recueillir avec une attentive et respectueuse docilité les salutaires avis d'un si habile maître. Soit qu'il lui représentât qu'il est très-difficile de ne se pas perdre au milieu d'un siècle qu'un apôtre appelle une *académie d'iniquité*, où l'on apprend toute malice; soit qu'il lui fît sentir le bonheur d'une âme qui, loin encore du tombeau, consacre à Dieu les premiers fruits d'une vie innocente : il trouva en la personne de Germain un disciple qui allait

même au delà de ce qu'il en pouvait attendre; un disciple qui n'avait point d'autre volonté que la sienne, d'autre crainte que celle de s'écarter de son devoir, d'autre desir que celui de se sanctifier et de travailler, s'il y était appelé, au salut des autres; un disciple également soumis, soit qu'on l'encourageât, soit qu'on l'humiliât; également occupé à la méditation, à la prière, aux laborieux exercices d'une pénitence dure et austère.

Infatigable dans ses veilles et sa continuelle attention aux choses célestes, on l'aurait pris pour un ange, dit son historien. Avait-il un corps pour faire dès ce monde ce que font dans le ciel ces bienheureux esprits qui ne perdent pas Dieu de vue? N'en avait-il point pour faire ce que Jésus-Christ demande, de devenir devant lui comme un petit enfant? Dans les plus grandes rigueurs de l'hiver, quand les rivières gèlent jusqu'au fond de leur lit, Germain prie avec autant de ferveur et de persévérance que si rien ne l'incommodait; très-différent de ces dévots délicats et immortifiés, qui cherchent dans leur dévotion de tendres adoucissements, qui prennent un pieux soin d'éloigner d'eux tout ce qui peut les gêner, qui, dans le temps d'une fâcheuse saison, se croient dispensés de prier Dieu, sous prétexte qu'ils ne le pourraient pas aussi commodément que dans une température agréable et douce.

Pécheurs, écoutez-moi et rougissez devant Dieu de tenir une conduite tout opposée à la sienne. Oserai-je parler de ces cilices et de ces haires qui par leurs âpres pointes déchiraient une chair virginale, à des gens qui flattent et ornent magnifiquement un corps quelquefois corrompu par l'impureté et la débauche, toujours amolli par l'intempérance et le plaisir? Oserai-je représenter à ces femmes immortifiées, à ces idoles d'indolence et de volupté, ces prodigieuses abstinences de Germain, ces mets insipides, ces légumes grossièrement apprêtés, ces aliments rustiques, dont il ne se nourrissait que pour prolonger le sacrifice d'une victime toujours vivante et toujours immolée.

Chrétiens sensuels jusque dans vos pénitences, tremblez à la vue d'un tel exemple. Pour qui cette pénitence est-elle faite? est-ce pour Germain? est-ce pour vous? Pour Germain, qui n'a point de péché; pour vous qui en avez dont le nombre surpasse celui des cheveux de votre tête? Pour Germain qui ne cesse jour et nuit de lever ses mains pures devant Dieu; pour vous qu'une prière un peu longue ennuie, qu'un jeûne de quelques semaines jette dans une désolante langueur? hé pourquoi appelé-je jeûne une abstinence de viandes où, par la variété des ragoûts et l'abondance des mets, la volupté est moins mortifiée qu'elle n'est flattée et entretenue.

Prier par cérémonie ou par caprice, donner l'aumône par ostentation ou par importunité, jeûner par avarice ou par dégoût, c'est ce que vous faites, c'est ce que vous regardez comme des satisfactions congrues, peut-être comme des œuvres de surérogation dont Dieu doit vous tenir compte.

Des prières dites sans attention, des formules de contrition, prononcées sans douleur, des brisements de poitrine, sans que les coups aillent jusqu'au cœur; des hommages rendus par des lèvres incirconcises, sans que l'âme y ait part; des libéralités, tantôt répandues par orgueil, tantôt arrachées par bienséance; des mortifications suggérées par un esprit pharisaïque, ou inspirées par un artifice d'amour-propre; des retraites chagrines, où l'on ne fuit le monde que parce qu'on en est méprisé; des austérités qu'on choisit quand on peut s'en faire quelque honneur, qu'on rejette dès qu'elles sont inutiles à son établissement ou à sa réputation : voilà quelle est la pénitence d'une infinité de chrétiens, autant ingénieux à se flatter dans les remèdes qu'ils cherchent à leurs maux, qu'ils le sont à se tromper dans l'apologie qu'ils font de leurs désordres.

Ne pourrais-je pas dire qu'il y en a encore quelques-uns parmi eux qui ressemblent à ces prêtres d'Isis et de Cybèle, dont saint Jérôme dit qu'ils se faisaient un gros scrupule de manger un peu trop de pain, et qui dévoraient des faisans entiers (*S. Hieron.*, *epist. ad Lætam*)! Quelle hypocrite tempérance d'un côté! quelle monstrueuse voracité d'un autre!

Nul homme ne hait sa chair, dit Jésus-Christ, mais cet amour naturel va souvent trop loin; il ne cherche qu'à lui procurer tous les plaisirs où il a du penchant : l'intempérance est de ses péchés le plus ancien, de ses passions la plus flatteuse, de ses attraits le plus séduisant, de ses tentations la plus universelle. Vous savez que la vue d'un fruit et l'empressement d'en goûter a perdu nos premiers parents : *Si vous en mangez,* leur avait dit Dieu, *vous mourrez. Il est trop beau,* dirent-ils, *pour n'y pas toucher.*

Les enfants ont encore comme enchéri sur leurs pères. A voir cette multitude de plats et de mets différents que l'on sert sur la plupart des tables des grands et des riches, ne croirait-on pas qu'ils ne sont venus au monde que pour manger et digérer des viandes? Ne les regarderait-on pas comme les Babyloniens regardaient *leur dieu Bel*, qui passait pour la plus grande de toutes les divinités, parce que les animaux les plus voraces et les plus carnassiers ne l'étaient pas autant que lui.

Combien de cuisiniers tout en sueur? combien de valets et de servantes occupés à mettre le couvert, à dresser un buffet? à peine croirait-on que ce soit pour une seule maison qu'on se donne tant de mouvement. Faut-il tant de gens pour faire manger et boire neuf ou dix personnes? Quelle habileté à varier les ragoûts, à déguiser les viandes, à raffiner sur le vin et les liqueurs! quelle brutale gloire à qui mangera et boira le mieux!

Etrange différence entre ces derniers temps et la sobriété, disons mieux, les surprenantes mortifications de Germain! Mais je ne prends pas garde que c'était un saint qui passait pour un prodige de vertus. Dieu l'avait tiré

des portes de la mort et de la corruption du siècle pour l'élever au plus saint de tous les ministères; mais aussi ç'a été pour répondre à ses desseins, qu'après avoir passé par les épreuves les plus dures, il est devenu le médiateur de l'alliance de son peuple et la lumière des nations : *Servavi te, et dedi te in fœdus populi, in lucem gentium :* ce sera le sujet de mon second point.

SECOND POINT.

Quand on parle, dans nos livres saints, de ces hommes illustres que *Dieu s'est choisis, selon son cœur*, pour en faire *des prodiges* de vertus *dans la maison d'Israël*, on nous fait remarquer en même temps que ce n'a été qu'après avoir passé par les plus dures épreuves qu'il les a trouvés dignes de lui : *Tentavit eos, et invenit illos dignos se* (*Sap.*, III).

Ainsi éprouva-t-il Joseph, Moïse, David : aussi, quels hommes! oh! qu'ils furent grands! Je me hâte de vous dire que, pour élever Germain à un éminent degré de perfection, il le fit passer par des épreuves assez semblables. Il faut néanmoins qu'avant de descendre à un détail plus exact, je suppose un beau principe de saint Grégoire qui vous fera mieux entrer dans ma pensée.

Ce que des vents impétueux sont aux arbres qu'ils agitent par de violentes secousses; ce que des flots écumants d'une mer irritée sont aux rochers contre lesquels ils se poussent; ce que le feu est à l'or qu'on met dans le creuset, les persécutions des méchants ou la turbulente prévention des faux zélés le sont aux saints que Dieu livre aux traits envenimés de leurs calomnies ou à l'amertume de leur zèle, dit ce savant pape.

Qui ne croirait que ces vents vont déraciner ces arbres? que ces flots vont renverser ces rochers? que ce feu va réduire en cendres cet or et cet argent? Cependant c'est par là que ces arbres jettent de plus profondes racines en terre; que ces rochers, par leur impénétrable dureté, brisent la fureur de ces flots; que cet or et cet argent se purifient par l'ardeur de ce feu : figures assez naturelles de la tranquille patience des grands saints, à qui la Providence ne suscite de violents orages que pour mieux affermir leurs vertus et les rendre plus éclatantes aux yeux des hommes.

C'est ainsi que le raisin brisé sous le pressoir se change en vin; que l'olive pressée perd son amertume et ne donne qu'une huile très-douce; que le bon grain battu se sépare de la paille et que nettoyé par le van il se conserve dans le grenier du père de famille. Je ne parle qu'après le même saint Grégoire (*Hom.* 15 *in Evang.*).

Si Joseph, Moïse, David n'avaient jamais essuyé les disgrâces qui leur sont arrivées, auraient-ils fourni aux yeux des anges et des hommes ces surprenants spectacles de vertus qui les ont rendus les prodiges de leurs siècles? Joseph, faussement accusé et jeté dans un cachot; Moïse, flottant dans un berceau de jonc sur les eaux du Nil, méprisé et calomnié par de mauvaises langues; David, persécuté par Saül, Absalon, Séméï, ne retracent-ils pas dans votre mémoire ce qu'a souffert saint Germain; mais n'y rappellent-ils pas en même temps ses vertus et ses récompenses?

Joseph, accusé d'un crime qu'il n'avait pas commis, fut mis en prison par son maître; Germain, innocent des faux faits qu'on lui imputait, y fut condamné par son évêque. Les prisonniers ne faisaient rien que sous Joseph, quoiqu'il fût en prison comme eux; Germain, dans la sienne, avait une autorité que ses vertus et ses miracles lui donnaient. Quoique Joseph pût se procurer la liberté, il attendit le commandement du prince; quoique les portes de la prison de Germain s'ouvrissent d'elles-mêmes, il n'en voulut sortir que par les ordres de son évêque.

Que dirai-je de Moïse et de David? Moïse, insulté par une populace indocile, est mis à sa tête pour lui apporter les Tables de la loi et la réduire à son devoir; Germain, quoique calomnié et maltraité, est jugé digne de monter sur le siége épiscopal de Paris pour conduire un grand peuple. Qui n'eût cru que David allait perdre la vie sous Saül et ses ennemis? cependant le trône d'Israël lui est destiné.

Deux desseins de Dieu sur Germain : sa sanctification personnelle; celle des peuples qu'il a confiés à ses soins. Il veut le sauver et l'élever; il veut se servir de lui pour soulager et en sauver d'autres; il veut le sauver et l'élever pour le rendre le médiateur de son alliance avec son peuple, faire voir qu'il *est avec l'homme juste dans son affliction, qu'il l'en tirera et qu'il en fera le sujet de sa gloire* (*Psal.* XC).

Vous qui gémissez sous le poids de la tribulation, tantôt flétris par de noires calomnies, tantôt dépouillés par d'injustes vexations, tantôt appauvris par de frauduleuses banqueroutes, tantôt affligés par de longues et cruelles maladies, consolez-vous, Dieu est avec vous. Il sait la violence de cet usurpateur, l'infidélité de ce faux ami, les fraudes malignes de cet associé, les détractions de ces mauvaises langues, il sait tout cela; et si dans ces rudes épreuves vous lui êtes fidèles, il leur fera changer de nature. Vos ennemis s'en étaient servis pour vous humilier, il s'en servira pour vous élever; les démons les avaient employés pour vous perdre, sa miséricorde les emploiera pour vous sauver. Consolez-vous encore un coup, elles seront courtes, ces afflictions; et si vous en faites un bon usage, *ces moments d'une tribulation légère opéreront en vos personnes un poids d'une éternelle gloire.*

Quelle fut celle de saint Germain? Auparavant, méprisé et haï, il fut honoré et aimé. Childebert I[er] lui confiait ses plus importantes affaires; et si Clotaire, son successeur, parut d'abord n'avoir pas pour lui les mêmes égards, ce prince, marri de l'avoir fait trop attendre sans lui donner audience, lui demanda excuse de n'avoir pas autant estimé son mérite qu'il le devait; auparavant, déshonoré par des jugements téméraires et de

lâches détractions, il ne reçut dans la suite que des applaudissements et des louanges ; auparavant, caché dans les ténèbres de son humilité, ses fréquents miracles le découvrirent et furent à charge à sa modestie.

Sous quelle qualité voulut-il donc paraître? sous celle *de médiateur de l'alliance de Dieu avec son peuple*, je veux dire d'un vigilant ministre, d'un père charitable, *d'un bon pasteur*.

Car, remarquez, je vous prie, qu'il y a une grande différence à faire entre celui qui n'est que pasteur et celui qui est bon pasteur. Le pasteur commande ; le bon pasteur commande et édifie. Obéissez-moi, dit le pasteur ; imitez et suivez-moi, dit le bon pasteur. Le pasteur donne ses ordres; le bon pasteur, outre ses ordres, montre ses exemples. Le pasteur lève la houlette ; le bon pasteur joint à cette houlette les Tables de la loi. Le pasteur dit ; le bon pasteur dit et fait. Le pasteur applique sur des hommes morts le bâton du commandement, mais je crains fort qu'il n'ait pas plus de vertu que celui que Giézi appliqua sur l'enfant de la veuve; le bon pasteur, comme Elizée, se penche sur ces hommes morts ou mourants par ses tendresses et ses aumônes, et, se proportionnant à leurs infirmités, tâche de leur inspirer un souffle de vie.

A qui des deux comparerons-nous Germain? Dites-le, veuves qu'il a nourries, pauvres qu'il a soulagés, orphelins à qui il a rompu le pain, ignorants qu'il a instruits, égarés qu'il a ramenés dans la bonne voie, scandaleux qu'il a confondus et exterminés, hommes flottants et irrésolus dont il a fixé au bien la bizarre volonté.

Convaincu de ces grandes maximes, qu'un évêque n'est pas tant à soi qu'aux autres ; qu'économe et non propriétaire des biens de l'Eglise, ils ne lui sont confiés qu'afin qu'il les répande sur ces terres arides que les mauvaises saisons ont désolées, comme les montagnes de Gelboé ; que, chargé du ministère de la réconciliation, il doit en marquer aux peuples les vrais moyens ; et que maudit est le serviteur qui cache dans la terre les talents qu'il a reçus de son maître ; convaincu, dis-je, de ces importantes maximes, il a sacrifié au bien commun des enfants de l'Eglise son temps, ses veilles, ses revenus, son repos, sa santé, tout ce qu'il avait de plus cher.

Loin de lui appliquer ces aigres reproches que Dieu faisait autrefois aux pasteurs d'Israël, qu'ils avaient grand soin de faire tondre leurs brebis pour en vendre la laine et s'en couvrir, mais qu'ils n'en prenaient aucun de les mener dans de bons pâturages ; qu'ils se faisaient de leur lait une délicieuse nourriture, mais qu'ils se souciaient peu de les soulager quand elles étaient malades et de les conduire à la bergerie (*Ezech.*, XXXIV) ; non, non, ces reproches n'étaient pas à faire à un saint évêque qui se dépouillait lui-même pour revêtir ses brebis, qui se rendait infirme pour les guérir, qui usait ses poumons et s'affaiblissait pour les instruire et les élever à la vraie piété, comme ces mères qui, plus elles nourrissent d'enfants, plus elles tombent en défaillance et en langueur.

Qu'heureux sont les ministres du Dieu vivant qui, s'étudiant à se former sur les vertus de notre saint, veulent en prendre l'esprit ! heureux ces hommes de sa droite si leur charité, aussi étendue qu'était la sienne, se partage en autant de différents offices que se trouvent multipliés les états et les besoins de ceux qu'ils gouvernent.

Cette charité, quoique unique et toujours la même, semble se partager en autant d'emplois qu'il y a de grâces à répandre ou de vices à corriger, dit saint Augustin : *Eadem charitas semper manens alios parturit, cum aliis infirmatur, ad alios se erigit ; aliis blanda, aliis severa, omnibus mater.* Elle enfante les uns, elle compatit aux infirmités des autres ; elle se penche vers ceux-ci, elle s'élève au-dessus de ceux-là ; douce à quelques-uns, sévère à d'autres : mère commune de tous.

Quand saint Augustin aurait voulu caractériser sur les différentes fonctions de la charité de saint Germain, il n'y aurait jamais mieux réussi. Combien de grands hommes a-t-il donnés à l'Eglise et à la religion dans le monastère de saint Symphorien d'Autun dont saint Nectaire l'avait fait abbé? de combien de savants maîtres en Israël sa charité féconde a-t-elle orné cette ancienne et fameuse abbaye où j'ai l'honneur de porter la parole? de combien de plantes a-t-il enrichi le jardin de l'épouse pour y *faire fleurir la solitude comme un lis?* Quels maîtres a-t-il donnés sous lui à des disciples si dociles, si avides de recueillir des paroles de vérité et de vie? un saint Doctrovée, un Elizée plein de l'esprit d'Elie, son père? Ces noms, mes révérends Pères, ne vous sont pas inconnus : *Eadem charitas alios parturit.*

Quels secours, je ne dis pas seulement spirituels, mais corporels, n'a-t-il pas rendus au roi Childebert, dangereusement malade, au château de Celles où, touché de compassion pour un prince également pieux et magnifique ! prosterné devant le Seigneur pour lui demander le rétablissement de sa santé, il le guérit par l'imposition de ses mains, *Cum aliis infirmatur.*

Avec quelle liberté et vigueur pastorale reprit-il Charibert d'avoir répudié Ingoberge, sa légitime épouse, pour mettre dans la couche royale une de ses filles d'honneur, menaçant d'excommunication l'un et l'autre s'ils ne quittaient leurs scandaleux commerces ! avec quelle force et quelle fermeté d'âme détourna-t-il Sigibert de la résolution qu'il avait prise d'ôter à son frère la couronne et la vie, l'assurant que s'il persévérait dans ce détestable dessein, il mourrait lui-même avant qu'il pût l'exécuter ! *Ad alios se erigit.*

Sa charité, néanmoins, ne laissa pas d'être douce et agréable à tous ceux qui, dans un véritable esprit de pénitence, venaient lui demander l'absolution de leurs péchés : *Aliis blanda.* Elle ne fut sévère qu'à des impénitents et à des pécheresses endurcies, telle que

fut Marcovène qu'il excommunia, quoique protégée et aimée de son prince : f actions de charité bien différentes, mais qui n'avaient toutes qu'une même fin, de donner de saints enfants à l'Eglise, d'y ramener ceux qui s'en étaient éloignés, de lui conserver ceux qui s'étaient rangés sous sa discipline afin qu'elle leur fût à tous une mère commune : *Omnibus mater.*

Telle a été la vie de ce grand saint dont vous conservez, mes Pères, les précieuses reliques, mais dont vous conservez encore plus précieusement l'esprit. Quelle joie pour lui de voir, dans cette célèbre abbaye dont il eut autrefois la direction, croître et se multiplier cette divine semence qu'il y avait répandue depuis tant de siècles, de se voir *environné de ses frères comme d'une couronne, qui se tiennent autour de lui comme des cèdres du Liban* par leur haute érudition; *comme des branches de palmiers* par une piété toujours droite et toujours égale (*Eccli.*, L)!

Ne sont-ce pas là *ces enfants d'Aaron*, ces saints religieux qui font encore aujourd'hui sa gloire par leurs doctes écrits, par leurs savantes et pénibles recherches de ce qu'il y a de plus sûr dans l'antiquité? ne sont-ce pas là *ces Esdras* de la loi nouvelle *qui enseignent en Israël les préceptes et les ordonnances du Très-Haut, après avoir préparé leurs cœurs pour se rendre habiles dans l'intelligence de sa loi* (*I Esdr.*, VII)? pour remettre dans leur première pureté des ouvrages que le mauvais ordre, et encore plus les contre-sens et les fautes qui s'y étaient glissés, avaient notablement altérés? Bénis soient ces *hommes doctes qui enseignent la justice; ils brilleront comme des étoiles et comme la lumière du firmament dans l'éternité* (*Dan.*, III), que je leur souhaite heureuse et à tout mon auditoire. *Amen.*

PANÉGYRIQUE DE SAINT GERVAIS ET DE SAINT PROTAIS.

Deus qui inhabitare facit unius moris in domo, qui educit vinctos in fortitudine, similiter eos qui habitant in sepulcris.

C'est Dieu qui rassemble dans une maison ceux qui ont les mêmes inclinations; c'est lui qui par la force de son bras, les tire de leurs prisons, et qui leur fait rendre les mêmes honneurs quand ils sont dans le tombeau (*Psal.* LXVII).

Si la mort des martyrs est le témoignage le plus évident de leur foi, il est vrai de dire que leur conformité dans leur déposition en est la preuve la plus sûre. C'est au milieu des supplices les plus cruels qu'ils témoignent être chrétiens : mais ce témoignage ne fait jamais plus d'honneur à l'Eglise que quand on trouve une parfaite ressemblance de sentiments entre ceux qui font profession de sa doctrine. Leur sang établit la foi, mais leur union dans une même cause en fait connaître la vérité, l'autorité, la grandeur.

Cherchons dans nos histoires l'exemple de quelques saints où cette uniformité de vie, de mœurs, de doctrine, ait paru avec autant d'éclat que dans Gervais et Protais; nous n'en trouverons aucun; et si Jésus-Christ nous assure que : *Quand deux ou trois personnes se seront assemblées en son nom, il se trouvera au milieu d'eux* (*Matth.*, XVIII), ne dois-je pas dire que, lorsque deux frères jumeaux répandent, pour la défense de ce grand nom, jusqu'à la dernière goutte de leur sang, dans un même esprit, cette conformité a quelque chose de si convaincant, que l'idolâtrie, avec toute sa subtilité, n'a rien qui puisse affaiblir une déposition si forte.

Ils me paraissent étroitement et inséparablement unis. Dieu les fait sortir d'une même famille, et ils ont les mêmes inclinations : *Deus inhabitare facit unius moris in domo;* il leur donne une même force, soit qu'ils soient en prison, soit qu'il les en tire pour les conduire au lieu patibulaire : *Educit vinctos in fortitudine;* un même tombeau les renferme après leur mort, et on leur rend les mêmes honneurs : *Similiter eos qui habitant in sepulcris.*

Tout en cela me paraît admirable, sous quelque idée que je regarde le martyre et la gloire de ceux qui l'ont souffert. Les saints Pères leur donnent trois illustres noms : celui de héros, celui de victorieux, celui de saints. Il faut que la grâce y dompte la nature : c'est un combat; que la foi surmonte le tyran : c'est une victoire; que le ciel en couronne la sainteté : c'est une récompense. La grâce anime le martyr, le tyran l'attaque, le ciel le couronne.

M'arrêterai-je, messieurs, à cette idée, pour louer vos deux saints patrons? J'ose dire qu'il faut ajouter à leur éloge quelques traits encore plus singuliers : Gervais et Protais étant nés d'un père et d'une mère martyrs, la nature et la grâce leur ont donné la même inclination au martyre : *Unius moris in domo;* Gervais et Protais s'étant renfermés dans une espèce de solitude qui leur tenait lieu de prison, leurs mortifiants exercices de pénitence les ont, avant que le tyran les éprouvât, disposés au martyre : *Vinctos in solitudine;* Gervais et Protais ayant reçu, à l'ouverture de leur tombeau, des honneurs publics, par des peuples sans nombre, le ciel et la terre ont voulu contribuer à leur gloire : *Similiter eos qui habitant in sepulcris.*

M'expliquerai-je encore en moins de paroles? La nature et la grâce, le tyran et l'Evangile, la terre et le ciel, ont travaillé ensemble à la gloire de Gervais et de Protais : la nature et la grâce, pour les former; le tyran et l'Evangile, pour les éprouver; la terre et le ciel, pour les récompenser.

Esprit-Saint, qui les avez rendus si grands, donnez à ceux qui se préparent à écouter leur éloge, et à celui qui l'a entrepris, quelque étincelle de ce feu qui les anima, et quelque rayon de cette lumière qui les éclaira. Nous vous le demandons humblement par, etc. *Ave.*

PREMIER POINT.

A considérer la nature dans cet état de corruption où le péché de nos premiers parents l'a réduite, rien de bon ne vient d'une si mauvaise source. Les pères et les mères peuvent bien communiquer à leurs enfants les maladies héréditaires qu'ils ont contractées; mais, sans une grâce spéciale, ils ne feront

jamais passer jusqu'à eux les vertus de leur régénération spirituelle. Des enfants d'Abraham sortiront d'eux selon la chair, mais il n'en naîtra aucun selon l'esprit.

Ne pourrions-nous pas dire, néanmoins, sans nous éloigner des principes de la foi, que Dieu a voulu, en certaines rencontres, que les vertus des pères et des mères fussent comme des préparations à celles de leurs enfants, et que la nature, fortifiée par la grâce, contribuât sous elle à leur sainteté? Anne met-elle au monde Samuel, cet enfant de prières? elle est sans cesse dans le temple, au pied des autels (I *Reg.*, I); ses vœux et ses bonnes œuvres sont comme de favorables augures aux sacrées fonctions d'un grand prophète et d'un excellent maître en Israël.

Sur ce principe, ne soyez pas surpris si je dis que la nature et la grâce ont concouru ensemble pour former Gervais et Protais, en leur inspirant un esprit de sainteté, la grâce élevant la nature sans la détruire et voulant bien l'associer à son triomphe.

Vital et Valérie n'avaient prié le Seigneur de bénir leur mariage qu'afin de lui offrir des enfants qui en naîtraient, comme Abraham, dont Philon dit que s'il souhaita d'avoir un fils, ce fut plutôt pour perpétuer sa foi que pour conserver sa famille. Ces deux pieux parents, dont le ciel voulait faire deux martyrs, ne demandèrent au Seigneur que des héritiers qui combattissent pour sa gloire, et qu'ils reçussent le même esprit dont ils se sentaient intérieurement animés.

Combien de fois lui témoignèrent-ils la joie qu'ils auraient d'avoir des enfants qui n'eussent un cœur que pour l'aimer, une bouche que pour lui dire : Nous sommes chrétiens, un corps que pour être déchiré, des mains que pour être liées, des pieds que pour monter à l'échafaud, du sang que pour le répandre, une vie que pour la perdre! Et comme, dans la pensée de saint Cyrille, Samuel fût en quelque manière plutôt Nazaréen qu'homme par la destination d'Elcana et d'Anne, nos deux admirables jumeaux furent, par celle de Vital et de Valérie, martyrs avant que d'être hommes. Oh! que Dieu fait de prodiges, quand deux frères qui ont roulé dans un même sein ont les mêmes inclinations et les mêmes désirs! *Deus qui inhabitare facit unius moris in domo.*

Pères et mères, je dirais que vous faites en apparence quelque chose de semblable, quand vous destinez de bonne heure vos enfants à la religion, si je n'y trouvais souvent une grande différence. Sans demander à Dieu sa volonté, vous les lui offrez, moins pour les établir que pour les déshériter, moins pour les consacrer au temple que pour les exclure du patrimoine; vous menez à l'autel ces jeunes victimes par un consentement que vous leur prêtez, et contre lequel elles n'oseraient faire de protestations; vous prétendez les sanctifier par des vœux forcés, les immoler et vous en défaire par dévotion; vous ne pouvez leur donner les avantages de la grâce, et vous leur ôtez ceux de la nature, disposant de ce que la créature a de plus libre et de ce que le Créateur a de plus grand; vous voulez, sans les ordres de Dieu, faire l'office d'Abraham, et enfoncer l'épée, quoique l'ange en arrête le coup.

Faut-il que je ne puisse faire l'éloge de Vital et de Valérie sans déclamer contre la mauvaise conduite de la plupart des pères et des mères! Il n'y a point d'homme de qualité qui ne tienne à honneur d'inspirer à ses enfants des sentiments dignes de leur naissance : ils ne peuvent rien souffrir de bas, d'indécent, de lâche, qui dégénère de la gloire de leurs ancêtres; mais je crains fort que ce ne soit là de quoi former des ambitieux, des emportés, des jaloux, des brutaux, des vindicatifs.

On leur apprend à être libéraux dans leurs présents, sincères dans leurs amitiés, civils dans leurs paroles, honnêtes dans leurs conversations, prévenants dans leurs caresses, intègres dans leurs jugements : c'est là ce que vous appelez une belle éducation. Je l'appellerais de même que vous, s'il n'y avait pas un Evangile, qui veut que vous leur appreniez aussi à aimer les pauvres et à leur faire du bien, à être chastes dans leurs amitiés, discrets dans leurs paroles, disposés à souffrir les injures sans les venger, à juger leurs frères sans prévention, à écouter les louanges sans complaisance, à mourir plutôt mille fois que d'offenser Dieu une seule.

Un père dira à son fils : Cet homme, qui n'est que d'une basse naissance, s'est en peu de temps rendu recommandable par son industrie; le voilà revêtu des plus belles charges. Il marchait avec les lions, et il est devenu lion lui-même : *Incedebat inter leones et factus est leo.* Il a appris, pour s'enrichir en peu de temps, le beau métier de courir après la proie et de dévorer les hommes : *Didicit prædam capere, et devorare homines* (*Ezech.*, XIX).

Cette mère dira à sa fille : Il faut être sage, mais il n'est pas à propos de faire toujours la fière et la précieuse; on peut se faire, par d'honnêtes complaisances, plusieurs amants, et ne s'attacher, par de petits enjouements, par de tendres caresses, qu'à celui qui sera le plus riche : c'est ainsi que telles et telles se sont procurées d'avantageuses alliances. En un mot, on forme ses enfants pour le monde et non pour le ciel; on leur recommande quelquefois leur salut, mais toujours leur fortune.

Bien différentes furent les leçons que Vital et Valérie donnèrent à Gervais et à Protais : ils les exhortèrent, non à rechercher la gloire, mais à la mépriser; non à augmenter leurs biens, mais à en soulager les pauvres; non à mener une vie molle et délicieuse, mais à la sanctifier par les plus austères abstinences; non à venger leurs injures, mais à les souffrir; non à craindre la mort, mais à se la rendre familière et toujours présente.

De telles leçons avaient besoin d'être soutenues par de grands exemples, et, sans les chercher bien loin, ils les trouvèrent dans

leur famille. La loi ordonne ce qu'il faut faire, mais l'exemple le persuade; la loi, qui fait connaître ce en quoi l'on manque, accuse ceux qui la méprisent; mais l'exemple leur fait encore sentir d'une manière plus vive leur prévarication. Ne pensez pas que ce soit moi qui vous accuserai, dit Jésus Christ aux Juifs; vous avez un autre accusateur, qui est Moïse : *Est qui vos accusat Moïses.* (*Joan.*, V.)

Oui, Moïse, qui par sa douceur vous reprochera vos brusqueries et vos emportements; par son humilité, votre fierté et votre orgueil; par son désintéressement, votre sordide attachement aux biens du monde; par sa vraie piété, vos déguisements et vos hypocrisies : *Est qui vos accusat Moïses.*

Il a refusé les avantages et la gloire de passer pour fils de la fille de Pharaon, qui l'a adopté : et vous choisissez les premières places dans vos synagogues et vos festins. Il a plutôt choisi un état d'abjection dans la maison du Seigneur, qu'une demeure commode et honorable sous les tentes des pécheurs : et vous, par une conduite tout opposée, vous ambitionnez les plus belles charges et n'aimez que le plaisir : *Est qui vos accusat Moïses.*

Aussi le prophète Isaïe avait déjà dit à leurs prédécesseurs : *Jetez les yeux sur Abraham, votre père, et sur Sara, qui vous a mis au monde.* Ne pouvait-il pas leur dire : Vous avez votre loi, qui vous instruit de vos devoirs? Pourquoi donc leur proposer ces deux exemples? Pourquoi? c'est, répond saint Grégoire de Nysse, que les exemples des pères et des mères qui vivent selon Dieu ont quelque chose de plus sensible, de plus vif, de plus touchant qu'une loi morte, quelquefois obscure, toujours inanimée (*S. Gregor. Nyss., enarr. vitæ Moïsis*). Ce sont des flambeaux qui, dans une profonde nuit, montrent le chemin qu'il faut tenir; des Raphaëls incarnés, qui conduisent des Tobies; des guides vivants, qui disent : Voilà la bonne voie, marchez-y : *Hæc est via bona, ambulate in ea.*

Que j'aime à voir Gervais et Protais jeter les yeux sur leur Abraham et sur leur Sara, au milieu des ténèbres d'une aveugle gentilité! Quels flambeaux dans une nuit si obscure! Il y avait longtemps que Vital, leur père, soupirait après cet heureux moment qui devait finir sa vie par le martyre : il l'avait demandé à Dieu, comme l'une des plus grandes grâces qu'il espérait d'en recevoir. Enfin arriva ce moment si désiré, où, conduit devant le préfet de Milan, on lui demanda s'il voulait sacrifier aux dieux immortels.

Sacrifier à vos dieux! répondit-il; pourrais-je me rendre coupable d'une apostasie si énorme? Sacrifier à vos dieux! il faudrait donc que j'eusse oublié que ces idoles sont les ouvrages des mains des hommes, et qu'il est défendu à toute créature de se faire une religion à son choix? Sacrifier à vos dieux! avec quelle sacrilége manie adorerais-je d'infâmes divinités, qui ont commis des crimes qui feraient horreur à tout homme et à toute femme qui auraient quelque reste de pudeur et de bon sens?

Il n'en fallut pas davantage pour condamner Vital aux plus affreux supplices. Mais quelle impression fit sur Valérie, qui lui survécut pendant quelque temps, une mort si généreuse! et avec quelle sainte impatience attendait-elle tous les jours la sienne! Elle ne chercha plus d'exemples étrangers à montrer à ses enfants : elle en trouvait de domestiques. Votre père a souffert le martyre : quand mon tour viendra, et j'espère qu'il viendra bientôt, je mourrai contente. Quand est-ce que vous aurez le même bonheur! Il vous en coûtera beaucoup; mais peut-on acheter trop chèrement une gloire qui n'aura jamais de fin?

Nous lisons dans le second livre des Machabées, qu'ils étaient sept frères, et qu'après qu'Antiochus eut fait couper la langue et les extrémités des pieds et des mains au premier, sa mère les montra à ses autres enfants, pour les encourager au martyre (*II Mach.*, VII). On y remarque même que cette généreuse femme les y trouva si disposés, qu'ils s'écrièrent avec elle : Mourons avec autant de courage que lui : le Seigneur notre Dieu sait la vérité, et consolera ses serviteurs dans leurs tourments.

Valérie, après la mort de Vital, faisait souvent à ses enfants des exhortations aussi vives; et ce qui lui donna plus de joie, fut de voir qu'ils ne soupiraient comme elle qu'après le martyre. Quand répandrons-nous notre sang? quand serons-nous tous réunis dans un même lieu de repos, après avoir essuyé tout l'orage des persécutions? d'où vient que les tyrans nous épargnent? Puisqu'ils n'ont pas encore éprouvé notre foi, éprouvons-la nous-mêmes; employons par avance toutes les rigueurs de la pénitence et les austérités de l'Evangile. Ce fut ce qu'ils firent, et ce que j'ai à vous dire dans mon second point.

SECOND POINT.

La nature, le péché, l'Evangile, sont trois choses qui disposent l'homme à la mort, dit saint Augustin : la nature, par la dissolution des parties qui le composent; le péché, par la punition de sa révolte; l'Evangile, par le désir qu'il lui donne de s'unir à Dieu. La nature le conduit à la mort : c'est une dette qu'il lui paie; le péché l'y condamne : c'est une peine qu'il souffre; l'Evangile l'y consacre : c'est un sacrifice qu'il offre.

Avant que le péché entrât dans le monde, la nature, quoique mortelle, eût obtenu en faveur de l'innocence le privilége de ne pas mourir; et si nos premiers parents, toujours fidèles à Dieu, avaient résisté à la tentation du démon, ils auraient reçu dans la gloire l'avantage de ne pas pécher.

Par ce moyen, la mort a été, comme à nous, le châtiment de leur désobéissance; et rien ne nous eût été plus fatal que cette peine héréditaire, si Dieu, par un excès de miséricorde, n'avait si bien disposé toutes choses, que ce qui était le supplice d'un pécheur pût

devenir le mérite d'un juste. Disons-le après saint Augustin, si la mort n'avait ses peines et ses amertumes, il manquerait aux martyrs ce qui donne plus d'éclat à leur gloire : *Si nulla esset mortis molestia, nulla esset martyrum gloria* (*S. August.*, *tract.* 113, *in Joan.*).

Mais ces martyrs auraient-ils toujours eu le courage de la souffrir, si l'Evangile n'était venu à leur secours, afin que, l'observant dans ce qu'il y a de plus humiliant et de plus dur, ils se la rendissent pour ainsi dire plus présente et plus familière?

Ce fut la résolution que prirent Gervais et Protais : car à quoi le tyran eût-il pu les condamner, qu'ils ne s'y soient condamnés eux-mêmes? Eût-ce été à être jetés dans un cachot et oubliés du monde? ils se renfermèrent pendant dix ans dans une chambre qui leur tenait lieu de prison. A perdre leurs grands biens? ils les vendirent pour en donner l'argent aux pauvres. A souffrir de vives douleurs sur un échafaud? leurs continuelles mortifications et le retranchement de tout plaisir furent pour eux de longs essais de la mort. Or, voilà ce en quoi je dis que l'Évangile, avant que le tyran les éprouvât, les a disposés au martyre.

Je commence par ce choix qu'ils firent d'une vie cachée et obscure, pour se séparer de toute société, être méconnus et oubliés des hommes dans un pays d'idolâtrie : vie cachée et obscure, qu'ils menèrent non pendant quelques mois, mais pendant dix années entières, quoiqu'ils fussent d'une naissance à se produire et à se distinguer par de belles charges.

En quelque état que l'on se trouve, on aime naturellement la gloire, et souvent on la refuse à d'autres, pour en être mieux partagé soi-même : tentation très-délicate, à laquelle on ne résiste guère et où souvent l'on se trouve fort trompé.

On a toujours dit que cette gloire est l'ombre de la vertu : quand nous voyons l'ombre qui surpasse nos corps, le jour va cesser; quand nous voulons nous faire un plaisir de regarder notre mérite plus grand que la réputation qu'on lui donne, notre vertu va finir. Est-elle en son midi, il faut qu'elle soit invisible et cachée à nos yeux.

Quand je dis qu'il faut fuir la gloire, je parle d'une fuite intérieure et sincère : sans cette condition, elle sera la première à nous tromper. Dès que nous tournons les yeux pour nous donner la satisfaction de la voir à notre suite, nous nous apercevons avec douleur qu'elle nous a abandonnés : semblables à cette femme dont il est parlé dans l'Ecriture, qui, ayant regardé derrière elle, fut changée en une statue. Dès qu'un fier retour sur nos prétendus mérites nous arrête, cette complaisance pharisaïque fait que nous ne sommes que des statues de vertus : nous en avons la figure et les apparences, mais nous n'en avons ni l'âme, ni l'esprit.

Ne vous étonnez donc pas si l'Evangile inspira à Gervais et à Protais un vrai mépris de la gloire du monde; s'il les porta à oublier leur naissance du premier Adam, pour ne rechercher que leur régénération spirituelle dans le second. Nous passons chez vous pour des hommes qui n'ont point d'esprit; vous seuls êtes raisonnables et sages, pouvaient-ils dire aux idolâtres, avec l'Apôtre (I *Cor.*, IV). On nous regarde comme les derniers d'une vile populace, pendant que vous remplissez les premières places; on admire la magnificence de vos maisons, et nous voulons bien que vous sachiez que nous n'avons point ici de demeure stable. On vous connaît, on vous honore; nous sommes seuls inconnus et méprisés, comme si nous étions devenus les ordures du monde et les balayures que l'on jette.

Tel était l'esprit des premiers chrétiens : tel fut celui de nos deux saints, qui, pour se disposer au martyre, voulurent non-seulement se renfermer dans une sombre retraite, où ils fussent inconnus au monde, mais se dépouiller d'un riche patrimoine, pour en donner l'argent aux pauvres.

Oh! que cette pauvreté volontaire était un admirable essai du martyre! oh! que c'est là, dans la pensée de saint Cyprien, le vrai moyen de rompre tout d'un coup l'un des plus grands obstacles à une prompte et généreuse profession de foi devant les tyrans! Ecoutez comment il en parle, ayant vu le fréquent exemple des chrétiens, que le désir de conserver leurs biens avait fait tomber dans une criante apostasie.

Nous avons vu avec douleur beaucoup de gens que l'aveugle attachement au bien, et un violent désir de conserver leur patrimoine, a replongés dans l'idolâtrie. L'Evangile leur a paru trop sévère, et par une erreur encore plus dangereuse, ils ont cru pouvoir, avec cet opiniâtre attachement, garder le dépôt de leur foi : mais Dieu, par un impénétrable décret de sa justice, les a abandonnés dans la tentation; et comme ils n'avaient pas l'esprit de pauvreté, ils ont été privés de la gloire du martyre. Ils paraissaient d'abord fermes dans leur créance, mais comme ils allaient perdre et les biens et la vie, ils ont lâchement présenté de l'encens aux idoles.

Infiniment plus sages et plus heureux furent nos deux saints, qui congédièrent leurs esclaves et vendirent tout leur bien, dès qu'ils eurent perdu Vital et Valérie. Avoir plusieurs esclaves, était chez les Romains une grande marque d'honneur et de pouvoir, et ils y furent insensibles. Ils les regardèrent, après leur conversion, non comme de malheureux *serviteurs*, *mais comme des frères qui leur étaient très-chers.*

Le Dieu des chrétiens est un Dieu de liberté, qui dit aux siens ce que son Père avait dit aux Juifs : *C'est moi qui ai brisé vos chaînes, pour vous faire marcher la tête levée* (*Levit.* XXVI), avec cette différence, néanmoins, que ce n'a été que dans la plénitude des temps *qu'il a pris la forme de serviteur*, pour nous affranchir. Le Dieu des chrétiens est un Dieu de pauvreté qui n'a pas trouvé où reposer sa tête, s'étant fait

pauvre, afin que son indigence nous rendît riches : et ce fut sur cet excellent modèle que Gervais et Protais crurent devoir se former.

Après ces deux sacrifices de leur gloire et de leurs biens, il ne restait plus qu'un troisième, celui des plaisirs de la vie : mais Tertullien m'avertit que les chrétiens, étant une espèce de gens qui doivent être toujours prêts à mourir, on leur apprend à être fermes dans cette résolution, par le retranchement des plaisirs du monde, afin qu'il leur soit d'autant plus aisé de mépriser la vie, qu'on leur retranche tous les liens qui pourraient les y attacher (*Lib. de Spect.*, *c.* 1).

Avouez-le, messieurs, des jeûnes de dix ans, des veilles et des prières de dix ans, d'autres mortifications de dix ans, sont un bel essai du martyre. Il serait bien étrange qu'on aimât une vie qu'on s'est rendue si amère par une espèce de continuité de mort, qui ne peut finir que par le martyre. Tyrans, venez éprouver le courage de nos frères, vous les trouverez tout disposés à mourir. Inventez tels supplices que votre ingénieuse fureur vous suggérera, ils regarderont votre cruauté comme une grâce que vous leur ferez. Venez satisfaire votre barbare impatience ; venez venger la querelle de vos dieux, qui commencent à ne plus rendre d'oracles : Gervais et Protais sont ceux qui leur ont imposé silence.

Les prêtres des idoles s'en étaient déjà aperçus, et le comte Astase, près de faire une campagne contre les Marcomans, crut qu'il remporterait sur eux une victoire complète, s'il faisait mourir ces deux irréconciliables ennemis de ses divinités.

Qui de ces deux frères jumeaux mourra le premier? Saint Ambroise, parlant des Machabées, se figure entre eux une mystérieuse contestation à qui mourrait le premier. C'est à moi, dit l'aîné : il est vrai que nous sommes après vous, lui dirent ses autres frères, mais Dieu qui n'est pas assujetti à l'ordre de la nature, permettra peut-être qu'il soit changé. Nous sommes tous ravis de mourir pour une cause qui nous est commune.

S'il y a eu cette généreuse émulation entre Gervais et Protais, c'est ce que leur histoire ne nous apprend pas. Ils ont tous deux eu la même ardeur, ils ont tous deux demandé la même couronne. Gervais, qu'on prend le premier, laissera à son frère l'exemple ; et ce frère animé au combat se reconnaîtra dans la constante intrépidité de Gervais. Tous deux lèvent les yeux au ciel, je dis leurs yeux, car leurs mains étaient liées ; tous deux s'écrient, en s'adressant à Vital et à Valérie : Vos désirs sont enfin accomplis, et les nôtres, nous allons recueillir notre portion héréditaire ; et vous, Père éternel, qui unissez nos cœurs pour augmenter nos peines, accordez-nous une même récompense.

On meurtrit Gervais de coups de bâtons, supplice infâme, réservé à des esclaves : on lui brise les os, on lui fracasse la tête, il expire sous de si cruels maux. On condamne Protais au même genre de tourment; et Astase, confus de voir une même fermeté, lui fait trancher la tête. Il ne s'agit plus que de la couronne qu'ils méritent tous deux par tant de titres ; ils l'ont déjà reçue du ciel, il faut que la terre y contribue à l'ouverture de leur tombeau : *Similiter eos qui habitant in sepulcris;* troisième réflexion, qui va achever en peu de mots leur éloge.

TROISIÈME POINT.

Quelque grande que soit la gloire des martyrs, ils n'ont pas tous reçu, du côté du ciel et de la terre, les mêmes avantages. Souvent *Dieu a tenu leur lumière cachée dans ses mains* (*Job.*, XXXVI), et parmi ce grand nombre il y en a encore qui ne recevront cette gloire entière qu'à la consommation des siècles, lorsque le Seigneur fera paraître ce qui était dans les ténèbres, et où pour lors chacun recevra de lui la louange qui lui est due : *Tunc laus erit unicuique a Deo* (I *Cor.*, IV).

Il y en a néanmoins quelques autres où le Seigneur s'est plu d'avancer en leur faveur ce dernier temps, soit afin que la manifestation du lieu où étaient renfermés leurs précieux cadavres donnât plus de confusion aux hérétiques, soit afin que les enfants de son Eglise en reçussent plus de consolation et de secours : deux raisons assez particulières au sujet que je traite.

Qui aurait dit que deux cents ans après la mort de Gervais et de Protais, lorsque leur nom était inconnu, et le lieu de leur sépulture ignoré, saint Ambroise dût, par une inspiration d'en haut, faire de leurs sacrées reliques la plus célèbre translation qui soit dans toute l'histoire ecclésiastique? La Providence s'était choisi l'un des plus éloquents docteurs de l'Eglise pour faire leurs éloges ; et si la terre n'avait pas été une fidèle dépositaire de leur histoire, ils n'auraient pas eu un si grand homme pour panégyriste.

Mais s'ils ont eu besoin d'un Ambroise pour les louer, Ambroise a encore eu plus besoin d'eux pour se défendre et soutenir avec succès les intérêts de la vérité : car en quel temps cette miraculeuse découverte a-t-elle été faite? en un temps où l'hérésie arienne, quoique condamnée et frappée des plus terribles anathèmes, allait reprendre ses forces, sous une princesse qui employait ce qu'elle avait d'autorité, d'artifice, d'inhumanité, pour lui donner plus d'insolence.

Il n'y a jamais eu d'hérésie ni plus détestable dans ses sentiments, ni plus subtile dans ses équivoques, ni plus injurieuse à Jésus-Christ dans ses blasphèmes, ni plus fatale à la religion par les forces qu'elle s'était attirées, que l'hérésie d'Arius ; jusque-là que tout le monde était surpris de se voir arien, dit saint Jérôme.

Pour combattre ce monstre, il fallait un homme aussi savant et aussi zélé qu'Ambroise ; et pour défendre Ambroise, que

l'impératrice Justine persécutait avec une implacable fureur, il fallait un signe extraordinaire du ciel, un éclatant miracle qui arrêtât au moins le dessein qu'elle avait de le perdre, et fît rentrer dans la bonne voie, ceux qui avaient eu le malheur de s'en éloigner.

Vous l'accordâtes, ô mon Dieu! ce signe et ce miracle, à votre fidèle serviteur et à son peuple qui ne cessait de vous demander votre protection contre de si redoutables ennemis. Vous découvrîtes à Ambroise l'endroit où étaient les dépouilles mortelles de Gervais et de Protais : on y trouva leurs os entiers, et dans leur disposition naturelle, le lieu plein de sang, et un écrit qui paraissait encore tout nouveau, où tout était expliqué, leurs noms, leur naissance, leur vie, leur mort. Le même tombeau qui renfermait leurs corps, conservait leur histoire; et comme le ciel gardait leurs noms écrits dans le livre de vie, la terre était une espèce de martyrologe pour eux, et une fidèle dépositaire de leur gloire.

Il ne me faut point d'autres témoins de la vérité que j'enseigne, que Gervais et Protais : je ne veux point d'autres défenseurs de ma foi, s'écrie saint Ambroise. On demandait des miracles pour prouver la consubstantialité du Verbe. Voilà des hommes incorruptibles dans leur tombeau, et qui semblent répandre encore leur sang pour la bonne cause; il faut que l'hérésie arienne se taise, qu'elle se confonde, qu'elle se désespère : les miracles qu'ils opèrent font mon apologie, je ne cherche point d'autres protecteurs qu'eux : *Tales ambio defensores.*

Pour vous qui êtes les enfants de l'Eglise, approchez avec une tendre confiance de cet asile, vous y trouverez toute la consolation, tous les secours même temporels que vous attendez dans vos infirmités. Aveugles, vous recouvrerez la vue; paralytiques, le mouvement; malades, une prompte guérison.

De pieux évêques accompagnent la cérémonie de leur translation, le bruit s'en répand partout, chacun s'empresse à qui leur fera de plus ferventes prières, à qui leur rendra plus de respect, à qui demandera avec plus de ferveur leur intercession auprès de Dieu, à qui le remerciera avec plus de joie, d'avoir donné à la terre de si puissants protecteurs

Grands Saints, continuez d'accorder à cette paroisse qui porte vos noms, et qui conserve une partie de vos dépouilles mortelles, votre protection. Nous ne vous demandons qu'une petite portion de votre gloire. La nature et la grâce vous ont portés à souhaiter le martyre, obtenez de Dieu, en notre faveur, que la grâce triomphe en nous de la nature. Le tyran et l'Evangile vous ont éprouvés; demandez au Seigneur que, puisqu'il n'y a plus de tyran, nous vivions selon l'Evangile. Le ciel et la terre vous ont récompensés; nous renonçons à la gloire de la terre, nous n'aspirons qu'à celle du ciel. *Amen.*

PANEGYRIQUE DE SAINT PAUL.

Jesum novi, et Paulum scio : Vos autem qui estis?

Je connais Jésus, je sais qui est Paul; mais vous, qui êtes-vous? (Actes, ch. XIX).

C'est, messieurs, du grand Paul que j'entreprends l'éloge, de ce docteur des nations, de ce maître des chrétiens, de ce vase d'élection, qui, élevé dans le troisième ciel, où il a vu des prodiges dont il n'est permis à aucun homme mortel de parler, a confondu l'enfer, porté dans les plus considérables parties du monde le nom du Seigneur qu'il y a fait adorer.

Mais quand je dis que c'est son éloge que j'entreprends, ne lui ferais-je pas plus d'honneur en lui faisant publier sa mission, ses voyages, ses travaux, ses conquêtes, qu'en lui prêtant une voix bégayante pour le louer? Quand je le cite en mille occasions dans les chaires chrétiennes, je laisse à ses paroles toute leur force; mais si je le loue, je ne puis lui donner que la faiblesse des miennes. Ce qui me console, est que son rare mérite est assez connu pour se soutenir par lui-même, et que quand il perdrait quelque chose de sa force par mon organe, il vous en resterait encore assez pour vous le faire admirer sur le récit de ses louanges.

Il semble qu'il n'en est pas de même, lorsque pour le louer j'ai choisi ces paroles : *Je connais* Jésus, *et je sais qui est Paul.* Car de quelle bouche pensez-vous qu'elles soient sorties? A peine oserais-je le dire : Ecoutez-moi cependant, et ne vous scandalisez pas. Ce ne sont ni les paroles de Dieu, ou de quelque prophète de l'ancien Testament; ni de Jésus-Christ, ou de quelque apôtre dans le nouveau, ce sont les paroles d'un démon : suspendez ici vos jugements, et attendez que je m'explique.

Deux exorcistes juifs voulurent chasser le malin esprit du corps d'un homme qu'il possédait : *Nous te conjurons*, lui dirent-ils, *par* Jésus *que Paul prêche*, *de sortir*, mais ce malin esprit leur répondit : *Je connais* Jésus, *et je sais qui est Paul : mais vous autres, qui êtes-vous?* Oh! qu'il est beau d'entendre le démon faire, malgré lui, le panégyrique de son ennemi! cet esclave, attaché au char de celui qui l'a vaincu, fournit, par ces paroles qui lui sont échappées, de quoi travailler à son éloge. Je trouve même dans ces paroles un avantage d'autant plus grand, qu'elles me serviront à établir cette proposition, sur laquelle roulera tout mon discours, qu'on ne connaît jamais mieux Jésus-Christ que par saint Paul, et qu'on ne peut profiter de ce qu'a dit saint Paul, à moins qu'on ne connaisse Jésus-Christ : *Jesum novi, et Paulum scio.*

Nul homme n'a jamais mieux connu Jésus que Paul, nul homme ne nous en a jamais donné de plus justes, ni de plus magnifiques idées. Comment cela? Pour connaître Jésus, il faut prouver sa religion, il faut expliquer sa religion, il faut établir sa religion. Or, Jésus-Christ s'est servi de Paul pour ces trois desseins. Oui, de Paul, pour la prouver à ceux qui ne la connaissent

pas, pour l'expliquer à ceux qui ne peuvent la comprendre, pour l'établir malgré ceux qui veulent la détruire. Trois emplois les plus glorieux dont un saint puisse être honoré sur la terre, et qui semblent particulièrement attachés au ministère de ce grand apôtre.

Paul converti est la preuve de la religion; Paul prêchant est l'interprète de la religion; Paul souffrant est le fondement de la religion. Ajoutons encore à ces trois traits quelques circonstances.

Le démon a fait tous ses efforts pour empêcher les preuves de la religion de Jésus-Christ, pour en obscurcir les vérités, pour en détruire l'établissement; mais tous ses desseins ont été confondus. Paul converti est la preuve de la sainteté de la religion, par son changement; Paul prêchant est l'interprète des vérités de la religion, par sa doctrine; Paul souffrant est le fondement de la perpétuité de la religion, par son sang.

Il faut donc par là que le démon travaillant malgré lui à son éloge, dise : je connais Jésus, et je sais qui est Paul : *Jesum novi, et Paulum scio*. Mais si j'emploie les paroles du démon à la gloire de son destructeur, il me faut un ange qui m'en fournisse, afin de m'attirer les lumières du Saint-Esprit, par l'intercession de la plus sainte des créatures à qui il dit : *Ave*.

PREMIER POINT.

S'il est de la politique des princes de la terre d'employer à leur service des gens dont la fidélité ne leur soit pas suspecte; si l'Écriture même, parlant du choix que faisait Saul de ceux à qui il voulait donner les premiers emplois de son armée, dit que *dès qu'il avait reconnu un homme propre à la guerre, il le prenait auprès de lui* (I *Reg.*, XIV); j'en suis d'autant moins surpris que, sans cette sage précaution, il serait à craindre que l'ignorance ou la lâcheté de ceux à qui ils confieraient leurs plus chers intérêts, n'exposât leurs États au danger d'une ruine prochaine.

Jésus-Christ, qui ne pouvait se tromper dans la vocation de ceux qu'il regardait comme des preuves vivantes de la grandeur et de la sainteté de la religion qu'il venait d'établir, a tenu une conduite tout opposée, en se servant non-seulement de gens ignorants et sans littérature, mais d'un homme très-habile, et néanmoins terriblement prévenu contre cette religion qu'il s'était proposé de détruire.

Pour lui le Verbe divin, glorieux, et assis à la droite de son Père, a courbé sous ses pieds les voûtes célestes, et en est descendu, dit saint Augustin, afin que d'un pécheur il en fît un saint, et d'un ennemi un apôtre, dont le changement inespéré fût une preuve vivante et éternelle de la sainteté d'une religion qu'il ne pouvait ni approuver, ni souffrir.

Fut-il jamais une conversion semblable à la sienne? Conversion si surprenante, qu'elle a fait connaître qu'elle venait de Dieu seul : conversion si prompte et si entière, que Dieu a voulu s'en servir comme d'un témoignage assuré de la sainteté et de l'excellence de cette religion naissante.

Représentez-vous pour cet effet, un homme plein de menaces et tout de feu, qui ne respire que le sang et le carnage, un ennemi juré du nom chrétien, qui poursuit sans miséricorde tous ceux qui en font profession, et qui a obtenu des chefs de la synagogue la permission d'arrêter, de mettre en prison, de déférer devant les juges, et de faire faire le procès à tous ceux qui embrasseraient le parti de Jésus de Nazareth.

Représentez-vous d'ailleurs un homme très-habile dans l'intelligence de sa loi, Pharisien de profession, distingué de ceux de sa secte par son érudition et son éloquence, jaloux de conserver une religion que Dieu a lui-même établie; animé, je l'avoue, par un zèle amer, qui n'était pas selon la science, mais qui se faisait une gloire de pouvoir exterminer ceux qui attaqueraient les traditions de ses pères. Ce n'est ici qu'une faible peinture de Saul; et cependant, dit saint Maxime, cet homme de sang, ce violent persécuteur du nom de Dieu, que Jésus-Christ appelle, qu'il touche, qu'il renverse, c'est cet homme si obstiné dans sa haine, qui trouve dans son divin Sauveur un cœur autant porté à l'aimer, qu'il a dans le sien d'aigreur et d'inimitié contre lui : *Acerrimus Christi persecutor inimico adhuc in pectore amico amicum sibi Christi cor invenit* (*S. Maximus, in natali SS. Petri et Paul.*, *homil.* 1).

Quelle surprenante apparition! Elle ne se fait pas par ces voies douces où l'Esprit du Seigneur, trouvant un cœur docile tel que fut autrefois celui d'Élie, s'y insinue comme un agréable zéphir; elle ne se fait pas par de longues conversations, où la créature dispute avec le Créateur comme la Samaritaine avec Jésus-Christ. Les cieux s'ouvrent, les éclairs paraissent, une voix d'en haut se fait entendre : Saul, Saul, pourquoi me persécutez-vous?

A ces paroles, cet ennemi du nom chrétien sent au dedans de soi une mystérieuse stupeur, il tombe par terre, et sans délibérer davantage, s'écrie : Seigneur, que voulez-vous que je fasse? D'où peut venir un tel changement, et que signifient ces circonstances? Demandez-le au même saint Maxime (*Homil.*, II), il vous dira qu'elles étaient ménagées d'en haut, pour nous apprendre que Saul était choisi comme un témoin sûr et fidèle qui nous ferait connaître par son changement l'excellence et la sainteté de notre religion.

Moïse, pour prouver que c'est Dieu qui l'envoie, change sa verge en serpent, Saul se montre lui-même. Me voilà, mon changement est une preuve de la toute-puissance de celui qui m'envoie. Pour montrer que celui qui m'a guéri est un Dieu, c'est que je ne voyais pas auparavant, et que je commence à voir, dit l'aveugle-né. Et moi, dit Saul, pour montrer que c'est un Dieu qui m'a converti, c'est qu'il m'a donné d'autres yeux que ceux que j'avais, il m'en a donné

de spirituels, et ceux de mon corps ne voient pas, quoique je les ouvre.

Pour te faire voir qui je suis, lève-toi, marche, et emporte ton lit, dit Jésus-Christ au paralytique. Pour montrer que c'est le Fils de Dieu qui m'a parlé, me voilà renversé, je ne saurais plus marcher, il faut que des mains étrangères me soutiennent, peut dire Saul. Pour montrer que cet enfant qui était mort est vivant, apportez-lui à manger et à boire, dit Jésus-Christ; pour montrer que je suis mort à mes péchés, j'ai été trois jours sans prendre aucune nourriture, peut dire Saul.

Voulez-vous encore, messieurs, quelques marques de la sainteté de la nouvelle religion qu'il embrasse et de sa conversion? C'est qu'elle est prompte, c'est qu'elle est entière. Elle est prompte. Il ne ressemble ni à ces insensés Juifs qui disaient d'attendre, et qu'ils se convertiraient, ni à cet enfant prodigue qui ne songea à retourner à son père qu'après qu'il eut dissipé tout son bien (*Isa.*, XXVIII). Dès que Saul entend la voix de Jésus-Christ, il lui demande ce qu'il veut qu'il fasse; semblable à cette lumière dont parle un prophète, qui dès que le Seigneur l'appelle, paraît aussitôt, et lui obéit avec tremblement : *Emittit lumen et vadit, vocat illud et obedit illi in tremore* (*Baruc.*, III).

Bel exemple sur lequel on devrait se former, et cependant qu'on n'imite guère. On délibère, on temporise, on diffère. Cette femme attend que sa beauté soit tout éteinte, cet homme d'affaire que la fortune lui ait tourné le dos. Nous faisons confidence au monde que nous voulons le quitter, pour voir s'il ne nous rappellera pas; nous témoignons être rebutés de ses infidélités, mais nous voudrions bien qu'il eût pour nous quelque reste d'estime.

On fait sur ce sujet les plus beaux plans d'une vie toute nouvelle, et les projets les plus réguliers. Saint Augustin disait que les plaisirs du siècle le tiraient par sa robe pour lui dire : voulez-vous nous abandonner (*S. Aug.*, *lib. Confess.*)? Mais nous feignons de les quitter, afin qu'ils nous fassent un même compliment, et qu'ils nous retiennent toujours.

Le beau secret de dire que nous sommes prêts à les quitter, afin de nous faire un mérite du congé qu'ils nous donnent, ou que nous ayons au moins l'avantage de lui demander le nôtre, lorsque nous appréhendons qu'ils ne nous quittent. Au lieu de dire à Dieu : Seigneur, que voulez-vous que je fasse? nous disons au monde, à la cour, à la fortune : disposez de nous comme il vous plaira. Y a-t-il encore quelque espérance? sinon, laissez-nous nous faire honneur de notre vertu.

Encore, serait-ce beaucoup, si dans un renversement de fortune, dans une fâcheuse maladie, ou d'autres tristes événements, on promettait à Dieu avec autant de sincérité que Saul, qu'on fera sa sainte volonté; mais à considérer de près la conduite que l'on tient, si on le dit pour lors, on met à ses promesses de tacites restrictions, qu'on n'en fera rien, si ses affaires se rétablissent, si sa santé se fortifie, si l'on trouve de favorables occasions de reparaître sur le théâtre du monde.

Quel est le dessein de la miséricorde divine sur les enfants des hommes? Ouvrez nos livres saints, vous y entendrez ce que dit Dieu : *Jérusalem prévaricatrice, tu courais avec fureur vers tous les objets de tes passions; mais je vais fermer ton chemin avec une haie d'épines et un monceau de pierres, afin que ne trouvant plus de sentier par où tu puisses passer, tu sois réduite à dire : Il faut que j'aille retrouver mon premier Époux* (*Ose.*, II, 6).

Je t'avais donné du blé, du vin, de l'huile, de l'or, de l'argent en abondance, et sans te représenter que tout cela venait de moi, tu en as fait des sacrifices à Baal; c'est pourquoi je changerai maintenant de conduite à ton égard. Je reprendrai mon blé et mon vin quand le temps en sera venu, je découvrirai ta folie aux yeux de ceux qui t'aimaient, je ferai cesser tous tes cantiques de joie, tes jours solennels, tes nouvelles lunes, toutes tes fêtes : après cela néanmoins, je t'attirerai doucement à moi, je te mènerai dans la solitude, et je parlerai à ton cœur (*Ibid.*, 8, 9, 11, 14).

Toutes ces raisons, messieurs, ne devraient-elles pas vous faire rentrer en vous-mêmes, lorsque Dieu vous ferme, par quelque affliction, ces voies qui vous conduisaient au péché, et qu'il vous ouvre celles qui peuvent vous porter à un sage repentir? N'est-ce pas pour lors, qu'effrayés, abattus, renversés, vous devez lui dire : *Seigneur, que voulez-vous que je fasse?*

Saul le dit, et il le fait, son changement est prompt et sincère, ce n'est pas assez, il est entier et universel : son esprit, son cœur, tout en lui est changé. Sa science qui lui faisait voir le christianisme comme une nouveauté profane, il l'emploie pour en découvrir l'excellence, la sainteté, les merveilles, pour dire qu'après que Jésus-Christ a paru, il faut que les figures, les ordonnances, les cérémonies cessent. Il reconnaît, dit saint Maxime, qu'il s'est trompé par un amour trop ardent pour l'ancienne religion qu'il professait : *Amore antiquæ devotionis errabat* (*S. Maxim.*, *Hom.* 4 *de SS. Petro et Paulo*).

Son cœur n'est pas moins changé que son esprit. Ce n'est plus un zèle indiscret et précipité, c'est une charité vive et ardente; ce n'est plus une fureur et un entêtement pharisaïque, ce sont des saillies et des emportements d'amour. L'inscription de ses premières lettres était : *Saul Hébreu, défenseur de sa loi et ennemi de* Jésus *de Nazareth*. Mais voici l'inscription des secondes : *Paul, serviteur de* Jésus Christ, *qui a été appelé et choisi pour la prédication de l'Évangile.* Quel changement! Faut-il d'autres preuves de l'excellence et de la sainteté de la religion qu'il a embrassée?

Mais souffrez, messieurs, que je vous demande quelles sont celles que vous en don-

nez? Saul a entendu une voix du ciel; eh! combien y a-t-il d'années que vous en entendez? Vous ressemblez à ceux qui étaient à sa compagnie. Ils entendirent comme lui une voix, ils en furent surpris, mais ils ne virent personne. Certaines alarmes, quelques subites frayeurs vous saisissent, mais ce ne sont que de rapides éclairs qui vont se perdre dans une obscure nuit. Vous ne voyez pas Jésus qui vous parle.

Le voyez-vous dans la personne de cet ami fidèle, de ce prédicateur, de ce directeur qui vous fait sentir vos désordres et vous rappelle à votre devoir? Encore, y a-t-il cette différence entre vous et ceux qui accompagnaient Saul. Ils entendirent une voix qui lui parlait en particulier, et non à eux; au lieu que c'est à vous-mêmes qu'il adresse la parole pour vous dire : *Saul, Saul, pourquoi me persécutez-vous?*

Oui, c'est vous qui me persécutez dans cette famille que vous ruinez par vos usures, dans ce domestique que vous renvoyez sans le payer, dans cette femme innocente dont vous flétrissez la réputation par vos calomnies, dans cet ennemi dont vous avez juré la perte, dans cet autre dont vous empêchez l'établissement. C'est vous qui me persécutez dans ce mari dont vous vous plaignez mal à propos, parce qu'il ne veut plus vous donner de quoi entretenir votre jeu et vos folles dépenses, dans ces enfants à qui vous donnez de mauvais exemples, ou que vous laissez sans éducation : *Ego sum Jesus, quem tu persequeris.*

Mais j'attends qu'il me parle, j'attends qu'il me dise en particulier ce qu'il faut que je fasse. Je pourrais vous répondre qu'il ne dit rien à Saul, et qu'il donna ordre à Ananie de l'instruire de son devoir. Eh! n'avez-vous pas vos Ananies? mais je porte plus loin la réflexion que j'ai faite. Vous attendez que Jésus vous parle; c'est-à-dire que tandis que vous n'aurez pas ces grâces fortes et enlevantes, vous pourrez différer votre conversion.

Vous attendez qu'il vous parle; mais peut-être ce sera trop tard pour vous, en un temps où vous ne pourrez plus faire ce qu'il fallait que vous fissiez. Peut-être plutôt que vous ne pensez, une colique violente, une subite apoplexie vous renversera par terre, et anéantira tous vos projets. Alors vous serez renversés : *Cadens in terram.* Vos amis, vos proches, ceux qui seront autour de vous, vous relèveront et vous prêteront inutilement la main; alors, frappés d'une maladie et d'une douleur mortelle, vous entendrez cette voix, qui, vous appelant personnellement, vous dira : Il y a trop longtemps que tu me persécutes; il te sera dur et fatal de regimber contre l'aiguillon : *Durum est tibi contra stimulum calcitrare.*

Effrayés du grand nombre de vos péchés, de la présence de votre Juge, de la proximité de l'enfer, vous ouvrirez les yeux pour chercher du secours, et peut-être n'en verrez-vous aucun : *Apertis oculis nihil videbat.* Vos enfants ou vos domestiques iront chercher un confesseur; mais à moins que Dieu ne vous envoie cet Ananie, quels bons offices pourrez-vous en recevoir? Serez-vous de votre côté en état d'en profiter? vous rendra-t-il la vue, et sera-t-il encore temps de recevoir le baptême de la pénitence pour la rémission de vos péchés?

Prévenez donc sans délai ce malheur dont vous êtes menacés; mais pour le prévenir, que faut-il faire? Ce que Jésus-Christ et saint Paul (car je ne lui donnerai plus après sa conversion le nom de Saul), vous ont enseigné.

SECOND POINT.

Deux puissants et redoutables ennemis ont attaqué la religion chrétienne dès qu'elle a paru; le Juif et le gentil : chez le Juif, c'était orgueil; chez le gentil, c'était aveuglement : il fallait humilier l'un, il fallait éclairer l'autre. Le gentil était sans Dieu, le Juif avait crucifié le sien. Il fallait faire connaître au gentil son impiété, et au Juif son déicide; dire à celui-là : Ces idoles que vous adorez, sont des ouvrages des mains humaines; dire à celui-ci : Le Dieu qui vous avait été envoyé, a été attaché à la croix par les vôtres.

L'entreprise était très-difficile en elle-même; mais elle l'était encore plus par un autre endroit, qui était de réunir les uns et les autres dans un même corps de religion, et de deux peuples n'en faire qu'un. C'eût été beaucoup d'abolir à part la synanogue ou de confondre le paganisme; mais de soumettre l'un et l'autre à une même loi, à une même doctrine, c'est ce qui paraissait impossible.

Le Juif faisait compassion au gentil, le gentil faisait horreur au Juif; l'un et l'autre ne pouvait souffrir une même union de sentiments et de discipline, et cependant le dessein de Dieu était de rompre le mur de division qui les séparait. Qui le fera? Jésus-Christ, qui était venu pour ce grand ouvrage, pouvait le faire seul, rien même ne s'est fait que par sa grâce dans une entreprise de cette conséquence; mais il en a voulu laisser la gloire à saint Paul.

Le Juif traitait la croix de scandale, et le païen de folie, ils étaient même jaloux l'un de l'autre; et tout convertis qu'ils fussent, ils voulaient l'adorer séparément. Un Dieu que tu n'as pas connu, disait le Juif, tu ne l'adoreras qu'après moi; un Dieu que tu as crucifié, répondait le gentil, tu ne l'adoreras pas devant moi. Tu n'as pas reçu ma loi, disait l'un; je n'ai pas commis ton crime, disait l'autre. Je n'ai pas adoré tes faux dieux, je n'ai pas fait mourir le véritable. Tu as ravi l'honneur dû au Créateur; je ne lui ai pas ôté la vie. Tu as mis le démon sur l'autel; tu as élevé le Sauveur sur une croix.

Qui réunira ces deux peuples? Ecoutez l'interprète de la religion. Parlez, grand Apôtre : Il n'y a plus ni gentil ni Juif : *Neque Judæus, neque gentilis.* Ils seront l'un et l'autre une nouvelle créature en Jésus-Christ : *In Christo nova creatura.* Il l'enseigne aux nations, il le prêche dans les synanogues. Paul

n'a point d'autre école que le ciel, d'autre maître que Jésus-Christ, d'autre livre que la croix. Quelle plénitude de foi! Quelle étendue de doctrine! Le Sauveur s'était choisi un si habile interprète, et il l'avait rendu tel, afin qu'il éclairât tous les peuples et qu'il donnât cette consolation à son Eglise. Peut-on s'imaginer un témoin et un dépositaire de la vérité qui aimât mieux d'être cru, qu'un homme à qui le ciel avait été ouvert, afin qu'y ayant été ravi, il déclarât aux fidèles futurs ce qu'il y avait appris : *Cui elevato super cœlos videre concessum est quod postmodum proponeret credituris* (*S. Maxim.*, *Hom.* II)?

Dieu, par rapport à la religion, s'est choisi trois interprètes : Abraham, Moïse, Paul; Abraham interprète de la circoncision, Moïse du Décalogue, Paul de l'Evangile. Abraham est le père des croyants, mais il les sépare des autres nations, et il veut qu'il soit le père d'un peuple séparé. Moïse délivre le peuple de Dieu, mais il le sépare de l'Egypte. Paul va délivrer non-seulement Israël, mais l'Egypte; non-seulement l'Egypte, mais l'univers; joindre en un homme nouveau tous les hommes de la terre.

Encore un coup, quel interprète de la religion? Jésus-Christ a voulu être annoncé par les apôtres et expliqué par saint Paul. Ses Epîtres sont les commentaires de l'Evangile, comme les écrits des Pères sont les commentaires de saint Paul. Nous sommes obligés aux Pères de ce que nous savons, les Pères sont redevables à saint Paul de ce qu'ils savent, et saint Paul avoue que ce qu'il sait est Jésus-Christ.

Figurons-nous les trois parties du monde: saint Chrysostome en Asie, saint Ambroise en Europe, saint Augustin en Afrique ; tous trois sont disciples de saint Paul. Saint Chrysostome y prend ce qu'il y a de plus pathétique, saint Augustin ce qu'il y a de plus sublime, saint Ambroise ce qu'il y a de plus éloquent. Saint Chrysostome pour toucher les peuples, saint Augustin pour combattre les hérétiques, Saint Ambroise pour donner la force et l'onction à ses discours; et tous trois connaissent Jésus-Christ en lisant et relisant saint Paul. Théologiens, à qui cette lecture plaît, étudiez-le comme Augustin; prédicateurs, expliquez-le aux peuples avec Chrysostome; évêques, marchez sur ses traces comme Ambroise.

Savez-vous pourquoi on s'empresse à m'entendre? c'est que je parle le langage de saint Paul, je le lis, et je me le fais lire lorsque je prends mes repas; je me dérobe à mes affaires et à mon repos, pour m'en remplir l'esprit et m'en nourrir; c'est saint Chrysostome qui parle.

Sais-tu pourquoi tu n'entends rien au mystère de la grâce? c'est que tu ne connais ni la plaie du péché ni le remède du Sauveur. Au lieu d'humilier la nature, tu lui donnes des avantages et des forces qu'elle n'a pas. Lis saint Paul, tu reconnaîtras ton erreur; c'est ce que saint Augustin dit à Pélage.

Savez-vous pourquoi je résiste aux puissances séculières lorsqu'elles se laissent injustement prévenir, quoique d'ailleurs j'aie pour elles le respect qui leur est dû? c'est que je suis prêt à donner ma tête, et qu'on m'arrachera plutôt la vie qu'un temple pour les ariens. Vous êtes surpris de mon courage, mais saint Paul me l'inspire; c'est ce que dit saint Ambroise.

Admirons, messieurs, admirons tous sa doctrine ; eh! comment ne l'admirerions-nous pas, puisque les nouveaux fidèles et les apôtres mêmes, dès qu'ils l'eurent entendu, en furent surpris. Le Sauveur venait de dire à Ananie, dans une vision qu'il eut : *Levez-vous, allez dans la rue qu'on appelle Droite, vous trouverez dans la maison de Judas un nommé Saul de Tharse. Seigneur, à qui m'envoyez-vous ?* répondit Ananie. *J'ai entendu dire à plusieurs qu'il persécute vos saints qui sont à Jérusalem, et qu'il est venu en cette ville pour emmener prisonniers ceux qui invoquent votre nom.* Ananie cependant obéit à ces ordres d'en haut, il écouta Paul, et revenu de sa frayeur, il l'admira.

Les apôtres et les disciples qui l'entendirent, ne savaient d'où venait une doctrine si opposée à la pharisaïque. Depuis tant de temps qu'ils avaient écouté leur divin Maître, ils n'étaient arrivés que comme par degrés à la vraie science, et voici un homme tout nouveau qui dit des prodiges, qui explique les livres saints, qui en découvre le sens naturel, qui en résout les difficultés ; doctrine admirable dans son infusion et dans son étendue; aussi venait-elle de celui qui, vers les derniers jours de sa vie mortelle avait dit à Simon Pierre : *Ce n'est ni la chair ni le sang qui vous a révélé ce que vous savez, mais mon Père qui est dans les cieux.*

Doctrine qui mérite toute l'application de votre esprit, toute la docilité de votre cœur. On peut lire saint Paul, l'étudier, le savoir, et cependant n'en pas tirer le fruit qu'il serait à propos qu'on en tirât. On peut le lire pour satisfaire sa curiosité, l'étudier pour se remplir de sa doctrine; mais on ne peut le savoir comme il faut qu'avec la charité. Par ce moyen bien des gens le lisent, peu l'étudient et presque personne ne le sait.

On peut le lire par curiosité, et en être charmé, l'étudier, et en être instruit ; mais on ne peut le savoir avec fruit, qu'on n'en soit pénétré. En un mot, pour savoir Paul, il faut connaître Jésus-Christ, d'où lui vient sa doctrine; et néanmoins, combien y en a-t-il qui ne le connaissent pas.

Le Turc connaît Mahomet, l'hérétique sait la controverse; le juge sait l'ordonnance, et beaucoup de chrétiens ne savent pas Jésus-Christ. On sait les faux dieux, et on ne sait pas Jésus-Christ; on sait la fable, et on ne sait pas l'Evangile. Un religieux sait sa règle, un gentilhomme sa race, un artisan sa profession ; notre règle c'est l'Evangile, notre noblesse c'est le baptême, notre profession c'est la croix.

Mais voici ce qu'il y a de plus déplorable. Ce bel esprit étudie l'Ecriture, sans peut-

être étudier Jésus-Christ; ce docteur sait la théologie, sans peut-être étudier Jésus-Christ; ce prédicateur exerce son talent de la sainte parole, sans peut-être profiter de la connaissance qu'il a de Jésus-Christ. Qu'on lise saint Paul, on s'instruira de sa religion et de ce qu'il faut faire pour en remplir les devoirs.

Est-on affligé? il dira : *Un moment d'une légère souffrance opère un poids d'une gloire sans fin.* Est-on malade? il dira : *Je me plais dans mes infirmités, je m'en fais même un sujet d'une plus grande force.* Est-on tenté? à quelque dures épreuves qu'on soit exposé, il dira : *On nous fait mourir tous les jours, et on nous regarde comme des brebis destinées à la mort; mais parmi tous ces maux nous demeurons victorieux, ni cette mort, ni la vie, ni les anges, ni les principautés, ni les choses présentes, ni les futures, ni ce qu'il y a au plus haut des cieux ou au plus profond des enfers, ni toute autre créature ne pourra jamais nous séparer de l'amour de Dieu en Jésus-Christ* (*Rom.*, VIII).

En quelque état que l'on soit, quelque profession qu'on ait embrassée, qu'on lise saint Paul, on y trouvera de quoi s'y sanctifier. Pères et mères, vous y apprendrez à traiter le mariage avec honnêteté, à conserver sans tache le lit nuptial, à vous aimer les uns les autres comme Jésus Christ a aimé son Eglise, à élever vos enfants dans la crainte de Dieu (*Hebr.*, XIII). Esprits remuants et inquiets, qui formez des partis, ou, sous prétexte de chercher la vérité ou de la défendre, vous blessez la charité par vos jugements téméraires ou vos outrageantes calomnies; vous y apprendrez à ne vous point laisser emporter à une diversité d'opinions et de doctrines étrangères, à ne vous point élever dans les sentiments que vous avez de vous-mêmes, mais de vous tenir dans les bornes d'une sage modération (*Rom.*, XII).

Riches, il vous dira d'exercer la charité et de faire part de vos biens aux pauvres; que ce sera par de semblables sacrifices que vous vous rendrez Dieu favorable. Pauvres, il vous avertira de souffrir vos maux avec patience, de vous résigner en toutes choses à la volonté du Seigneur, de ne point aspirer à ce qui est élevé, mais vous accoutumer à ce qu'il y a de plus bas et de plus humble (*Rom.*, XII, 16).

Enfin vous pourrez tous profiter de la doctrine d'un apôtre qui vous prescrit les devoirs principaux de la vie chrétienne, d'avoir pour votre prochain une affection vraiment fraternelle, de vous prévenir les uns les autres par des témoignages d'une déférence réciproque, de vous souvenir que c'est le Seigneur que vous servez, d'avoir soin de faire le bien, non-seulement devant Dieu, mais devant les hommes, de vivre en paix avec toutes sortes de personnes, si cela se peut, et autant que la chose dépendra de vous.

Avec des règles si sages et si utiles, qui de nous ne peut se sanctifier et se sauver quand Dieu nous fait la grâce d'en faire un bon usage? Aussi viennent-elles d'un Apôtre que je vous ai représenté comme un fidèle interprète de la religion chrétienne par sa doctrine, et que je vais vous faire voir, pour finir son éloge, comme un apôtre qui, par ses souffrances, a établi et perpétué cette religion qu'il a annoncée.

TROISIÈME POINT.

Depuis que le souverain Maître de la religion nouvelle qu'il voulait établir, est mort sur une croix; depuis qu'il lui a plu d'envoyer ses apôtres et ses disciples, comme des brebis au milieu des loups, pour confondre les desseins de ses ennemis, dans un ouvrage si peu attendu, il fallait qu'il y eût des hommes d'une fidélité et d'un courage distingué, qui par des effets réels, dont les païens demeurassent malgré eux d'accord, fissent tomber leurs idoles, pour dresser sur leurs ruines des autels à Jesus de Nazareth.

La dernière ressource d'un empereur, naturellement cruel, était l'espérance dont il se flattait, que, faisant mourir les chefs d'une secte opposée à la sienne, il l'étoufferait dans leur sang, mais celui qui du haut du ciel se rit des insensés projets des hommes, n'avait permis cette persécution, qu'afin que ce sang des deux premiers héros du christianisme fût comme la semence de ces chrétiens sans nombre, qui devaient peupler toute la terre et arborer la croix dans la ville maîtresse du monde.

Pierre et Paul ont souffert le même jour, afin qu'ils fussent le même jour couronnés dans le ciel; Pierre et Paul ont souffert dans le même lieu, afin que Rome, centre de l'idolâtrie, fût le siege de leur gloire et la dépositaire de leur triomphe : *Uno die passi sunt ut pariter ad cœlum pervenirent, uno in loco ne alteri eorum Roma deesset* (*S. Maximus*, *hom.* 5).

Que dirai-je là-dessus, messieurs, de votre illustre patron? Deux belles circonstances me paraissent surprenantes : sa destinée à la mort, c'est la première; le prodigieux succès de cette mort, c'est la seconde.

A peine Paul commence à prêcher à Damas, que les Juifs le veulent assassiner; on garde les portes pour se saisir de lui, et on le descend par les murailles pour le sauver. Va-t-il dans Antioche de Pisidie? on l'en chasse honteusement par la faction de certaines prétendues dévotes et l'artifice des faux zélés. Va-t-il en Lycaonie? on lui jette des pierres; en Macédoine? il y est cruellement fouetté et mis au fond d'une fosse obscure.

Passe-t-il à Thessalonique et à Bérée? on excite le peuple à se soulever contre lui. Est-il à Athènes? il sert de risée aux philosophes. Demeure-t-il à Corinthe? on le défère au proconsul comme un méchant homme et un imposteur. Entre-t-il dans Ephèse? les prêtres de Diane mettent une populace en fureur pour le faire mourir. Retourne-t-il à Jérusalem? il est traîné avec violence hors du temple et sur le point d'être mis en pièces dans cette ville meurtrière; quarante assas-

sins jurent sa mort et font vœu de ne manger et de ne boire qu'ils n'aient rassasié la soif qu'ils ont de son sang.

S'embarque-t-il pour aller en Italie, il n'y arrive qu'après des morsures de vipères et des naufrages. Arrive-t-il enfin à Rome, on le met en prison, et s'il en sort, c'est pour aller au supplice. Jésus-Christ, qui l'avait honoré de sa visite, le lui avait bien prédit; mais il n'en avait disposé de la sorte qu'afin qu'il fût l'un des premiers fondements de sa religion, qu'il l'établît et qu'il en assurât la perpétuité : seconde réflexion avec laquelle je finis.

Ne vous figurez pas ici, dit saint Chrysostome, ni un simple prêtre de Jésus-Christ : c'est un de leurs chefs; ni un matelot qui sert à conduire la barque : c'est un pilote qui tient le gouvernail; ni un prédicateur qui convertit quelques villes ou quelques provinces : c'est un apôtre qui va dans les plus considérables parties du monde, pour y faire des conquêtes à son divin Maître.

Que les Juifs s'assemblent pour le faire mourir; que Néron, à qui il a enlevé quelques-unes de ses concubines, lui fasse trancher la tête, une infinité d'âmes qu'il a gagnées à Dieu s'affermiront dans leur foi, l'Evangile sera annoncé et reçu dans la capitale de l'univers. Les ordres des princes ne persuaderont jamais à personne de sacrifier volontairement ses biens, son pays, ses parents, sa vie même; et c'est là ce que saint Paul, sans crédit, sans argent, sans autre autorité que celle qu'il avait reçue de Dieu, a fait (*S. Chrysost., hom.* 13, *in Act. apost.*).

Quelle misérable ressource avez-vous de dire que Paul, comparé à Platon, était un ignorant ! Ne voyez-vous pas que par là vous vous condamnez vous-mêmes, disait saint Chrysostome aux païens? Si, tout ignorant que vous le faites, il a convaincu d'ignorance Platon et ses sectateurs; si sa doctrine a été reçue par toute la terre, pendant que celle de ce philosophe a pu à peine s'établir dans une province, que répondrez-vous (*S. Chrysost., hom.* 3, *in primam ad Corinthios*)?

Que la mémoire de ce grand homme soit donc en éternelle vénération, *et que partout où l'Evangile sera prêché* (*et il l'est par toute la terre*), *on se souvienne de ce qu'il a dit, de ce qu'il a fait, de ce qu'il a souffert pour Jésus-Christ.* C'est à vous, messieurs, qui l'invoquez comme votre patron, à lui rendre un honneur particulier par une vie édifiante et exemplaire, afin qu'après avoir profité de tant de belles instructions qu'il vous a laissées, vous en receviez un jour la récompense. *Amen.*

PANÉGYRIQUE DE SAINT VICTOR,

MARTYR.

Vox flagelli, et vox impetus rotæ, et equi frementis, et micantis gladii, et fulgurantis hastæ, et multitudinis interfectæ.

La voix des verges et des coups qui se font entendre de loin, d'une roue qui fait tourner avec impétuosité une machine, celle d'un cheval fougueux, d'une épée brûlante, d'un couteau tranchant, et de ceux qu'on vient de faire mourir (*Nah., ch.* III).

Ne croirait-on pas, messieurs, que ces paroles de mon texte sont des signes prophétiques de ce qui devait arrriver dans la plénitude des temps au saint dont j'entreprends l'éloge? Quand vous verrez Victor traîné par les rues de Marseille et attaché à la queue d'un cheval indompté : *Vox equi frementis;* quand vous verrez son corps déchiré de coups de fouet et tout couvert de sang : *Vox flagelli;* quand on l'exposera à vos yeux tantôt lié à des hallebardes de soldats en forme de croix : *Vox fulgurantis hastæ*, tantôt couché entre deux meules de moulin et une roue qu'on fait tourner avec impétuosité pour l'écraser : *Vox impetus rotæ;* quand vous le verrez sortir de là par miracle et baisser la tête sous le glaive d'un bourreau : *Vox micantis gladii*, au milieu d'un grand nombre d'idolâtres qu'il a convertis et qu'on a fait mourir en sa présence : *Et multitudinis interfectæ*, ne serez-vous pas surpris d'apprendre qu'il semble qu'un prophète inspiré d'en haut n'a voulu omettre aucune des circonstances qui ont rapport à son martyre?

L'Eglise ne sachant point le nom de sa famille, ne lui en donne point d'autre que celui de Victor, ni d'autre voix que celle de ses tourments. Les noms de tant de supplices pourront vous effrayer, mais j'en ai besoin pour soutenir la faiblesse de mes expressions et de mes pensées.

Je ne sais de mon saint que son martyre, et cette idée me suffit toute seule. Je ne me mets pas en peine de m'informer de sa naissance; le jour de celle d'un martyr est, pour parler le langage de l'Eglise, celui de sa mort. Peu m'importe de savoir ce qu'il a fait avant sa profession de foi, si, étant dans l'armée des Césars, il a affronté la mort; ce qu'il y a de plus glorieux pour lui est de l'avoir soufferte pour le nom et les intérêts d'un Maître qui a humilié et confondu les Césars.

Je ne sais si, dans les rencontres où il s'est trouvé, il a vu beaucoup d'ennemis à ses pieds; j'aime mieux me représenter le démon et ses aveugles sectateurs qui tombent devant lui et qui ont la confusion d'en avoir été vaincus : *Ante faciem ejus ibit mors, et egredietur diabolus ante pedes ejus.*

Les tyrans ont mis tout en usage pour lui faire perdre sa foi, leur cruauté, leur malignité, leur puissance : leur cruauté pour l'effrayer, leur malignité pour le surprendre, leur puissance pour le vaincre. Mais qu'a-t-il fait? il a souffert avec sa patience toute la cruauté de l'idolâtrie : ce sera le sujet de mon premier point; il a confondu avec sa sagesse la malignité de l'idolâtrie : ce sera la matière de mon second point; il a détruit avec éclat toute la puissance de l'idolâtrie : ce sera ce que je vous ferai voir dans le troisième, après, etc. : *Ave.*

PREMIER POINT.

Cet ancien croyait faire beaucoup d'honneur à ceux de sa nation, de dire qu'il n'appartenait qu'aux Romains de faire et de souffrir de grandes choses. Il ne savait pas encore, ou bien sa fastueuse fierté voulait

l'ignorer, qu'il y a une force supérieure à celle dont il se faisait une si magnifique idée, qu'il se trouve des gens qui, animés d'une grâce d'en haut, s'engagent à des entreprises les plus difficiles et à souffrir les plus affreux tourments.

Parmi ce nombre infini de héros et de martyrs chrétiens, en voici un dont le nom n'est pas tant un favorable augure qu'une preuve assurée de sa force. J'entrevois Victor qui publie hautement, en présence des Césars, ses maîtres, les grandeurs du vrai Dieu qu'il adore; qui, insensible à toutes les menaces qu'on lui fait et à tous les supplices qu'on lui prépare, fait paraître un courage d'autant plus surprenant qu'on devait moins s'y attendre : tant il avait d'obstacles à surmonter.

Obstacles de profession, obstacles de religion; obstacles de profession : il est soldat; obstacles de religion : il se voit au milieu d'une armée d'idolâtres. Il est soldat naturellement : donc sanguinaire et cruel; eh! comment, impatient de répandre avec une ardeur guerrière un sang étranger, donnera-t-il patiemment et tranquillement le sien? Il se voit au milieu d'une armée d'idolâtres, ce sont autant d'ennemis qui l'environnent; comment leur fera-t-il tête?

C'est là ce que je dirais en moi-même, si je n'avais appris de saint Paul que, *quoique nous vivions dans la chair, nous ne combattons pas selon la chair; que les armes de notre milice ne sont pas des armes charnelles, mais des armes toutes-puissantes en Dieu, pour renverser les remparts qu'on leur oppose* (II *Cor.*, X). Ils paraissaient impénétrables ces remparts, principalement du temps de Victor. Car hélas! quel temps! jugez-en par cette époque. Si ce petit détail où je vais descendre vous fait frémir, quelles impressions devaient faire sur notre martyr ces affreux instruments de la cruauté païenne?

Maximien, ce monstre de lâcheté et de barbarie, crut qu'il devait inventer des supplices nouveaux et extraordinaires pour exterminer de tout l'empire des gens qui pour tout crime n'avaient que celui de leur foi, pour toutes armes que celles de leur patience, pour toute obstination que celle de ne vouloir pas sacrifier à ses idoles.

Les prisons, les exils, les échafauds, les roues parurent à ce tyran des supplices trop communs. On exposait les uns au soleil après leur avoir arraché les paupières; on en mettait d'autres dans des lieux d'infection, pour y être étouffés ou rongés peu à peu par de sales animaux. Il y en avait qu'on écrasait entre deux pierres, ou dont on frottait de miel le corps, afin d'y attirer la voracité des mouches et des oiseaux; on mettait à ceux-ci des robes ensoufrées qu'on allumait afin qu'ils servissent de flambeau dans les ténèbres de la nuit; on déchirait la chair de ceux-là avec des ongles de fer, et leurs membres tombaient par pièces.

La persécution alla même si loin, qu'il était défendu à tout chrétien de faire aucun trafic, d'acheter, de vendre, pas même de puiser de l'eau dans la rivière ou d'autres fontaines, qu'il n'eût auparavant encensé de petites idoles qui étaient dans les marchés et dans les entrées des rues.

Ce fut en ces tristes temps que parut Victor, pour essuyer tout ce que la rage païenne pouvait inventer de plus cruel, afin que son martyre eût, par des circonstances toutes particulières, les quatre noms que saint Paul lui donne.

1° Il le compare à une course qui se fait dans une vaste carrière, première idée du martyre de notre généreux soldat. Cette carrière, c'est la ville de Marseille, où il paraît les mains liées à la queue d'un cheval indompté, sur lequel est monté un bourreau qui le pousse à toute bride : *Vox equi frementis et equitis ascendentis* (*Nahum*, III, 2).

La seconde idée que saint Paul nous donne du martyre est de l'appeler un combat, mais il dit que c'est celui *de la foi*. Dans les autres on se défend contre ses ennemis, dans celui-là seul on se livre à leur discrétion; dans les autres on leur prépare des chaînes, dans celui-là seul on présente ses mains pour être enchaînées. Infamante lâcheté pour les tyrans, de tourmenter des gens qui ne leur résistent point; patience admirable dans les martyrs, qui disent à leurs tyrans : Voilà un corps mortel, brisez-le, meurtrissez-le de coups, vous avez sur lui tout pouvoir; mais nous avons à notre disposition une âme et une foi impénétrables à tous les traits de votre fureur.

On attache Victor à une croix, c'est là son champ de bataille et son étendard, c'est là où le Dieu qu'il adore a vaincu le monde, c'est-là *où il a désarmé les principautés et les puissances du siècle, qu'il a menées hautement comme en triomphe à la face de toute la terre* (*Coloss.*, II, 15). On brise ses membres, il est tout rompu à force d'avoir essuyé les coups qu'il a bien voulu recevoir dans ce nouveau genre de combat; mais, quelque lié, brisé, rompu qu'il soit, son courage s'augmente et il en devient plus fort.

On ne peut le vaincre, il faut l'immoler; ce n'est plus un soldat, c'est une victime, son combat est changé en sacrifice : troisième idée que saint Paul donne du martyre et que je découvre dans celui de Victor. Le voyez-vous sur un chevalet? entendez-vous les coups de fouet qui retentissent de loin? *Vox flagelli.* Il en reçoit à trois différentes reprises, non parce qu'on le voit épuisé de forces, mais parce que ses bourreaux le sont. C'est par là, pour me servir des expressions de l'Apôtre, qu'il doit être *immolé sur le sacrifice de sa foi.*

Distinguons ici toutes les parties du sacrifice. On consacre la victime par les coups qu'on lui donne, on élève cette victime en la plaçant sur le chevalet, on brûle cette victime, on allume autour d'elle un grand feu, et il se fait une abondante effusion de son sang pour l'éteindre.

Sacrifice agréable à Dieu, mais qui déplaît aux bourreaux. Malgré toi, disent-ils à Victor, tu ne seras plus une victime, tu devien-

dras un sacrificateur. On dresse un autel où l'on place la statue de Jupiter, on fait descendre Victor du chevalet, on lui ploie les genoux; cette sacrilége cérémonie lui fait horreur, il se relève, tout brisé qu'il paraisse, et d'un coup de pied ébranlant l'autel, il en fait tomber la statue.

Que l'empereur, emporté de rage, lui fasse couper le pied, il entrera encore dans l'amphithéâtre pour servir *de spectacle au monde, aux anges, aux hommes;* quatrième image que saint Paul nous a laissée du martyre. Il me paraît ici fort nouveau. Je vois des animaux qu'on amène pour tourner une roue. Je vois deux épouvantables machines, et deux grosses meules entre lesquelles je découvre un vide où l'on va le mettre; le peuple est assemblé, l'empereur commande : Victor entre dans l'amphithéâtre.

On remarque de saint Ignace martyr, que lorsqu'il y entra et qu'il vit des lions prêts à le dévorer, il dit : Je suis le froment de Jésus-Christ, ces animaux vont me moudre. Mais Victor, couché entre ces deux meules, peut dire de même, qu'il va être moulu comme le froment. *Il faut que le grain tombe à terre*, afin qu'il y germe, disait Jésus-Christ, Victor y est tombé; on coupe ce froment par le pied, on a coupé celui de Victor; on bat ce froment pour le séparer de sa paille, on a battu Victor: la comparaison semble parfaite.

C'est-là ce que le démon demande pour éprouver un martyr. Jésus-Christ en avait averti Simon Pierre : *Satan vous a demandé pour vous cribler comme on crible le froment;* mais il avait aussitôt ajouté : *J'ai prié pour vous, afin que votre foi ne vienne point à manquer* (*Luc.*, XXII). Prière efficace d'un Dieu, en faveur de Victor qui a reçu la même protection : vous tous qui occupez le cirque, admirez ce spectacle. Le voyez-vous couché avec joie dans cette épouvantable machine? Entendez-vous le bruit des roues et des chevaux : *Vox rotæ, vox equi frementis.*

La machine cependant se renverse, les roues se brisent, les chevaux s'écartent, les pierres se séparent. D'où vient ce miracle? de vous, Seigneur, qui voulûtes que ces paroles de l'un de vos prophètes s'accomplissent : *Celui qui le brise ne le brisera pas, la roue du chariot qui tourmente les autres ne le tourmentera pas, et ne le mettra pas en pièces avec ses ongles de fer* (*Isa.*, XXVIII).

Sans vous, ô mon Dieu, Victor eût été froissé, moulu, brisé sous cette effroyable machine : mais voici ce que vous fîtes dire à ce même prophète : *Le Seigneur Dieu des armées a fait paraître avec éclat ce qu'il avait résolu dans son conseil, il a voulu faire voir la magnificence de sa justice* (*Ibid.*). Victor encore vivant et plein de force sera le mot de l'énigme, il a vaincu toute la cruauté des tyrans, il s'est rendu digne du nom qu'on lui a donné.

On donne à de grands conquérants les noms d'Africains, d'Asiatiques, de Carthaginois : mais à un martyr qui a remporté des victoires encore plus grandes, on ne peut lui en désigner aucun particulier, il faut l'appeler Victor : mais quel sera, messieurs, celui qu'on nous donnera (car en faisant l'éloge des saints, il faut bien que nous y trouvions quelque part)? Quel sera le nom qu'on nous donnera?

Jésus-Christ qui veut que nous nous formions sur son modèle, nous exhorte *d'avoir confiance en lui, qu'il avait vaincu le monde* (*Joan.*, XVI), que nous pouvons aussi le vaincre. Son bien-aimé disciple nous avertit *que celui qui est né de Dieu a vaincu ce monde, et que c'est à sa foi qu'il est redevable de cette victoire :* mais où est-elle cette victoire? où est-elle cette foi? Suffit-il de croire les vérités qu'elle révèle, sans remplir les devoirs essentiels qu'elle impose? de détester tout ce qui se sent de l'impiété ou de l'hérésie, et après cette précaution, se soucier peu du reste? On en serait quitte à trop bon marché, dit Tertullien, on croirait trop délicatement en Jésus-Christ : *Delicatius in Christum crederetur.*

Etre chrétien, c'est être martyr ou en effet ou de volonté, c'est faire sur ses passions et ses mauvais désirs ce que les ennemis de son salut auraient fait sur son corps : c'est au défaut des tyrans dont on s'attirerait la haine, renoncer à soi-même, se défier de soi, se haïr : c'est, en s'éloignant des mauvaises compagnies et de tous ceux que David appelle *des ouvriers d'iniquité*, entrer dans une espèce de prison pour ne pas vivre au milieu d'un monde dont les ténèbres qui obscurcissent le cœur sont plus épaisses, dont les chaînes qui lient une âme sont plus serrées, dont les saletés qui s'exhalent d'un cœur impur sont plus puantes que celles des prisons (*Tert. lib. ad Martyres, c.* 2).

Dire à Dieu qu'on veut lui être fidèle pendant la vie et à la mort, c'est la protestation que lui font ceux qui ont quelque dessein de se sauver; souvent même dans les doux transports d'une piété tranquille, on se sait bon gré d'avoir des sentiments si justes : mais arrive-t-il quelque fâcheux contretemps, le moindre orage vient-il troubler cette charmante sérénité? on se plaint, on murmure, on se désespère; du moins sous prétexte de la trop grande sévérité de l'Evangile, on néglige de faire profiter les talents qu'on a reçus, et si l'on se trouve dans cette disposition qui n'est que trop fréquente de nos jours : quelle sera la destinée de ces hommes indolents, qui auront rendu inutile le dépôt de leur foi?

Jugez-en par celle de ce malheureux, à qui son maître dit : *Méchant serviteur, puisque vous saviez que je suis un homme sévère, pourquoi n'avez-vous pas fait profiter mon argent? Je vous condamne par votre propre bouche, je veux qu'on vous ôte le talent que vous aviez* (*Luc.*, XIX).

Je m'imagine que c'est le même reproche que Jésus-Christ fait à une infinité de chrétiens. Vous vous êtes engagés à moi, je suis votre Maître, vous dites que vous voulez m'être fidèles pendant la vie et à la mort; mais savez-vous bien à quelles conditions vous vous y êtes engagés, et en quoi cette fidélité consiste? Est-ce à condition que vous

mènerez une vie douce et commode dont rien ne troublera le calme? à condition qu'au défaut des tyrans qui n'éprouvent plus votre foi par de rigoureux supplices, vous n'aurez ni infirmités, ni calomnies, ni persécutions, ni douleurs à souffrir?

Est-ce à condition que vous ne vous ferez aucune violence? que vous n'aurez ni maladie à endurer, ni injure à pardonner, ni ennemis à aimer? Est-ce à condition que pourvu que vous me priiez le matin, que vous fassiez quelques aumônes, vous sacrifierez impunément le reste de votre vie à vos divertissements et à vos plaisirs?

Si cela était, d'où vient que j'ai déclaré si souvent : Heureux ceux qui sont pauvres, parce que le royaume des cieux leur appartient : Heureux ceux qui pleurent, parce qu'ils seront consolés : Heureux ceux qui souffrent persécution pour la justice, parce qu'une abondante récompense les attend? Si cela était, d'où vient donc que j'ai dit, que si l'on veut venir après moi, il faut se renoncer, porter sa croix tous les jours et me suivre? Vous avez entendu ces vérités cent et cent fois, vous en avez connu l'importance : méchants serviteurs, c'est par votre propre bouche que je vous juge et que je vous condamne : *De ore tuo te judico, serve nequam.*

Vous voyez, messieurs, que je ne dis rien qui ne soit, pour ainsi parler, à la portée de tout le monde : *Humanum dico :* car que serait-ce si Dieu rappelait ces anciens temps du paganisme, ou si quelque hérésie troublait le calme de l'Eglise et de ce royaume? En trouverait-on beaucoup qui, à l'exemple de Victor, fussent prêts à souffrir avec patience toute la cruauté de leurs persécuteurs? beaucoup qui, comme lui, confondissent par une sagesse d'en haut leurs artifices et leur malignité? Cette nouvelle circonstance mérite un renouvellement d'attention.

SECOND POINT.

Parmi les différentes raisons que donne saint Augustin de la conduite de Dieu sur son Eglise, que les Juifs, les païens, les hérétiques et les schismatiques ont attaquée, l'une des principales est qu'il a disposé toutes choses avec tant de force et de sagesse, que leur fureur et leurs ruses n'ont servi qu'à lui donner plus de force, de stabilité, de beauté.

Il pouvait détourner d'elle ces furieux orages, et lui procurer dès ce monde un repos qui eût été comme un signe avancé de celui qu'elle attend en l'autre : mais il fallait qu'elle se servît des armes mêmes de ses ennemis, afin de les combattre avec plus de confusion pour eux, de succès et de gloire pour elle.

Tantôt ils employaient contre les martyrs les plus affreux supplices, afin de vaincre et de rompre, comme ils disaient, leur inconcevable obstination à mourir, tantôt (et c'était presque toujours par là qu'ils essayaient d'ébranler leur constance), ils tâchaient de les corrompre en leur promettant de grandes récompenses, ou par un autre artifice encore plus dangereux, en les exhortant de feindre seulement qu'ils obéissaient aux édits des empereurs : séduction fatale à beaucoup de chrétiens, dont la simplicité les faisait tomber dans ce piége, mais qui fut très-glorieuse à Victor, qui, non-seulement y résista, mais qui lui servit d'occasion à gagner à Jésus-Christ ceux qui voulurent le corrompre par cette sacrilége fiction.

Peut-on, en effet, triompher avec plus d'éclat de la malignité païenne, que de n'en être pas séduit? première circonstance; que de se servir même d'elle pour convertir ses gardes et les gagner à Jésus-Christ? seconde circonstance. S'il avait feint d'obéir aux empereurs, quoiqu'il n'eût pas renoncé intérieurement à sa foi, il eût été apostat, mais en rendant chrétiens ceux mêmes qui lui avaient tendu ce piége, il a fait par cette conquête la fonction d'apôtre.

Quand on mettait quelque chrétien en prison, on lui donnait ordinairement des gardes subtils et rusés, qui lui représentaient qu'il n'y avait rien de plus cher que la liberté et la vie, qu'on pouvait satisfaire aux édits des princes sans quitter sa religion, qu'une petite cérémonie ne tirait pas à conséquence; qu'un grain d'encens offert aux dieux immortels les acquitterait de tout. Ceux de Victor crurent pouvoir le corrompre par cet endroit, *mais l'onction de l'Esprit divin qui lui avait appris toutes choses*, lui en fit bientôt connaître le danger : il eut même horreur d'une proposition si indigne de la grandeur et de la sincérité de sa foi.

On dit d'Eléazar (II *Matth.*, VI), qu'ayant été condamné à mort, à moins qu'il ne mangeât des viandes qui lui étaient défendues par la loi, ses amis le tirèrent à part pour lui en apporter d'autres dont l'usage lui était permis, et qu'on dirait au roi qu'il avait obéi à ses ordres. A Dieu ne plaise que je suive ce maudit avis que vous me donnez, leur répondit-il, il ne sera jamais dit qu'un homme de mon âge et de ma sincérité se soit servi, pour sauver sa vie, d'une dissimulation que le Seigneur que j'adore déteste.

N'attendez pas, messieurs, de Victor, d'autre réponse que celle-là, il est trop éclairé et trop fidèle à son Dieu, pour succomber à une si pernicieuse séduction. *Nous sommes simples comme la colombe, mais nous devons être prudents comme le serpent :* toute fiction nous est défendue, vous ne me tromperez jamais, je veux vous tromper encore moins.

Victor pouvait en demeurer là, mais la charité de Jésus-Christ, qui le pressait, l'obligea d'aller plus loin. Il avait pris le bouclier de la foi pour se défendre de la séduction, il va en prendre l'épée pour en étendre les conquêtes; la subtilité de ses gardes a été trop faible pour lui faire changer de religion; sa prudence sera assez éclairée pour leur faire quitter la leur : il leur parle avec tant de force, de la vanité de leurs idoles, de l'extravagance de leur culte, du misérable état de leurs dieux prétendus, de l'impuissance où ils sont de rendre aucun secours à leurs insensés adorateurs, qu'il fait de ses ennemis ses disciples, et pour me servir des expressions de saint Paul,

des signes et des preuves de son apostolat : ils ne soupirent plus qu'après le baptême.

Grand Dieu, qui ouvrîtes une source d'eau à Philippe, votre zélé ministre, afin qu'il baptisât l'intendant de la reine Candace, qui s'écriait : *Voilà de l'eau, qu'est-ce qui empêche qu'on ne me baptise* (*Act.*, VIII) ? accordez la même grâce aux gardes de Victor, qui lui demandent avec la même ardeur ce premier sacrement de leur régénération : ils lui disent, comme cet Ethiopien, *qu'ils croient que* Jésus-Christ, dont il vient de leur parler, *est véritablement le Fils de Dieu.* Ne leur refusez pas ce miracle, à moins que vous ne vouliez qu'ils soient baptisés dans leur propre sang. Ces nouveaux convertis le furent en effet, et la rage de Maximien en eut tant de confusion, qu'il les fit mourir en présence de Victor.

Vous admirez, messieurs, ce zèle de notre saint, vous avez raison ; mais j'ai à vous dire que le Seigneur serait fort content de vous, si, lorsqu'il s'agit d'établir dans les âmes la vérité et la perpétuité de son règne, vous les tiriez de leurs égarements par de sages remontrances, si par vos bonnes œuvres et vos discours vous confondiez leur impiété et faisiez taire leur ignorance.

Vous vous acquitteriez de ce devoir, si vous aviez pour ses intérêts la même vivacité que vous avez pour les vôtres ; si lorsque vous vous emportez avec tant d'aigreur contre les railleries et les satires dont vous êtes les victimes, vous vous armiez d'une sainte indignation contre tant de scandaleuses impiétés qu'on vomit contre notre religion ou nos mystères. Mais le mal est, qu'ardents et inexorables dans ce qui regarde vos intérêts temporels, vous n'avez qu'une molle et tranquille indolence pour ceux de Dieu et les éternels : le mal est, qu'esclaves de certaines bienséances humaines, vous laissez souvent imparfaite l'œuvre du Seigneur, et que, satisfaits d'avoir des hommes pour amis, vous paraissez vous soucier peu de l'être de Dieu.

On vous demandera peut-être de quoi vous vous mêlez ; mais demandez, avec un ton encore plus fier, de quoi se mêlent tant de libertins que le démon répand dans le monde pour faire valoir sa mauvaise cause. On vous représentera que vous irritez de puissants ennemis, mais tels qu'ils soient, vous traiteraient-ils avec autant de cruauté que cet invincible martyr a été traité ? Je l'appelle invincible : ce qui arriva en fut et en sera, dans tous les siècles, une évidente preuve : vous l'avez vu souffrir avec sa patience toute la cruauté de l'idolâtrie, confondre avec sa sagesse toute la malignité de l'idolâtrie ; il ne reste plus qu'à vous dire qu'il a, avec un surprenant succès, humilié l'orgueil et détruit toute la puissance de l'idolâtrie.

TROISIÈME POINT.

Nous lisons dans l'histoire sainte que David, ayant appris la mort de Saül et de Jonathas, s'écria tristement : *Enfants d'Israël, déplorez le sort de ceux qui sont morts sur vos côteaux, chargés de plaies. Pleurez la perte que vous en avez faite : ce qu'je vous recommande est, de ne faire savoir, ni dans Geth ni dans Ascalon, une si fâcheuse nouvelle, de peur que les filles des Philistins ne s'en glorifient, et que les enfants des incirconcis n'en triomphent de joie.*

Dans ce jour heureux où Victor a été éprouvé par tant de tourments, je dois tenir une conduite tout opposée. Bien loin d'empêcher le peuple fidèle de porter aux ennemis de l'Eglise la nouvelle de sa mort ; bien loin de lui dire de prendre des habits de deuil, et de pleurer amèrement la perte qu'il a faite d'un si grand homme, je ne puis mieux faire que de l'exhorter de s'en réjouir par cette époque assez singulière que, selon toutes les apparences, il a été le dernier des martyrs qui a vu la fureur et la malignité païenne expirer en quelque manière à ses pieds.

Souffrez pour cet effet que je rappelle en peu de mots ce que je n'ai touché que légèrement. On a vu, dans l'Ecriture, des princes aller abattre sur des montagnes les idoles de Moloch et de Dagon : mais il n'y est pas dit qu'ils les aient renversées d'un coup de pied. Cette gloire semblait réservée à Victor, c'était lui qui devait accomplir cet oracle de l'Apôtre, qui disait aux Romains, par un esprit prophétique, que *Dieu briserait un jour Satan sous leurs pieds* (*Rom.*, XVI). C'était lui qui devait exécuter à la lettre ce commandement du Seigneur chez Ezéchiel : *Prophète, vois-tu ces peuples insensés courir après leurs idoles ? Va les renverser de ton pied, et après cette expédition tu t'écrieras : C'est ainsi que Dieu se venge des abominations de ses ennemis* (*Ezech.*, VI).

Il y a dans les vengeances divines un certain temps marqué de toute éternité, où sa justice voyant le crime arrivé à un excès d'impiété et de fureur qui a rempli sa mesure, montre ce qu'elle sait faire pour l'exterminer. Dioclétien et Maximien avaient porté par leurs édits leur cruauté à un si haut point que, dans la seule Egypte, on compta plus de cent quarante mille martyrs, et sept cent mille bannis : quelle apparence que le christianisme pût se relever d'une si affreuse perte ?

Mais Dieu, qui du haut du ciel se moque des vains projets des hommes, avait dit ce qui devait s'exécuter un jour : *Princes de la terre, assemblez-vous, et vous serez vaincus ; réunissez vos forces, et vous serez vaincus ; prenez vos armes, et vous serez vaincus : formez des desseins, et ils seront dissipés ; donnez des ordres, et ils ne s'exécuteront point.* Si vous m'en demandez la preuve, écoutez ce qui arriva.

Dioclétien et Maximien voyaient avec douleur, que rien de ce qu'ils s'étaient promis ne leur réussissait ; ils tentaient la foi des chrétiens par toute sorte d'artifices. Ils employaient les menaces pour les effrayer, les caresses pour les surprendre ; et plus ils en faisaient mourir, plus leur nombre s'augmentait. Ces hommes, qu'ils faisaient passer pour

des magiciens et des désespérés, voyaient leurs membres tout en pièces, et leur vie comme distiller goutte à goutte sans qu'ils perdissent la sérénité du visage, la douceur et la tranquillité de gens satisfaits. Au milieu des huiles bouillantes, couchés sur des grils ardents, lorsque ces lugubres objets donnaient de la terreur aux uns et inspiraient de la compassion aux autres, ils élevaient leurs voix mourantes pour dire : Nous sommes chrétiens.

Ces monstres de cruauté avaient fait publier par toutes les terres de l'empire qu'ils avaient enfin exterminé les ennemis de leurs dieux. Ils en avaient fait dresser des trophées avec de magnifiques inscriptions ; mais des événements tout opposés les jetèrent dans un affreux désespoir. Dioclétien, confus et enragé de voir ses projets anéantis, crut qu'il était de son honneur de quitter la pourpre impériale pour s'épargner la honte de se voir plus longtemps méprisé par des malheureux, qu'il eût été plus à propos de laisser dans leur obstination.

La dernière destinée de Maximien lui fut encore plus fatale. Constantin le Grand, ce prince choisi de Dieu pour se venger de tant d'outrages que les païens lui avaient faits, assiégea dans Marseille ce tyran qui, accablé de chagrin et de désespoir, prit la cruelle résolution de s'étrangler. Pouvait-il périr par des mains plus infâmes que les siennes, et n'est-ce pas en cette occasion qu'il faut dire de Victor ce que saint Ambroise a dit d'Eléazar, qu'il a laissé non à la synagogue, mais à l'Eglise, la paix comme l'héritière de sa vertu, et la récompense de son courage : *Eleazar hæredem virtutis suæ pacem reliquit* (*S. Amb.*, *lib.* I *Offic.* 40).

Il a renversé de son pied le dieu des dieux ; ce Jupiter foudroyant, armé de carreaux, n'est plus sur son autel ; cette divinité, autrefois si redoutable, est devenue le jouet et la fable des vrais fidèles : *Vous l'aviez bien dit, Seigneur, que vous anéantiriez les noms de ces faux dieux, que leurs insensés adorateurs ne prospéreraient jamais, que leur espérance les tromperait, que le bâton de leur dure domination serait brisé, que le dard meurtrier de la mort blesserait vos saints si légèrement, qu'on croirait qu'il ne les a pas touchés, que de leurs os on entendrait sortir des voix qui diraient, en vous bénissant : Seigneur, qui est-ce qui vous ressemble ?*

Le pied de Victor a renversé l'idolâtrie : Jupiter, le premier de ses dieux, ne subsiste plus ; la gloire appartient uniquement au Dieu que l'Eglise adore ; ce pied sera toujours en vénération à cette maison royale. C'est de là que se lancent les foudres contre les ennemis de Jacob, c'est *de cette tour que pendent mille boucliers et toute l'armure des forts;* c'est de là que sont sortis les Hugues, les Richard, et tant de grands hommes qu'on a regardés comme *des prodiges en Israël.*

C'est ainsi que Dieu récompense les siens, qu'il humilie et qu'il extermine les pécheurs. Les uns ne trouveront que des opprobres, et un malheur sans fin dans leurs voies ; aux autres une gloire et une vie éternelle est promise. Je vous la souhaite. *Amen*

PANÉGYRIQUE DE SAINTE CLAIRE.

O quam pulchra est casta generatio cum claritate! immortalis est enim memoria illius.

Oh! que la race chaste est belle lorsque la vertu en relève l'éclat! la mémoire qu'on en conserve est immortelle (*Sag*, *ch.* IV).

Voilà, mesdames, une saillie d'esprit et une exclamation d'autant plus surprenante, qu'elle vient du plus sage de tous les hommes, qui, au travers des épais nuages d'un obscur avenir, semblait entrevoir de loin une vertu dont, quoique inconnue, méprisée, haïe même de son temps, l'éclat lui paraissait digne des plus grands éloges.

Cette vertu c'est la chasteté virginale, dont autrefois le nom seul portait avec soi un caractère si infamant, que, quoique la nouvelle d'une mort précipitée dût effrayer la fille de Jephté, elle ne parut déplorer son malheur sur les montagnes, qu'à cause qu'elle mourait vierge : *Flebat virginitatem suam in montibus* (*Judic.* XII).

Ne serait-ce pas que les filles et les femmes des anciens temps mettaient leur bonheur et leur gloire dans l'espérance d'une fécondité corporelle, et la bénédiction d'un mariage qui pourrait contribuer à la naissance du Messie? C'est la raison que les Pères et les interprètes en rendent.

Ne serait-ce pas aussi afin de préparer peu à peu l'esprit des hommes d'abord trop charnels, à estimer une vertu qui, quoiqu'ils n'en vissent chez eux aucune trace, irait un jour chercher jusque dans le ciel un modèle qu'elle pût imiter sur la terre? C'est une autre raison que saint Ambroise en apporte : *Quæsivit in cœlo quod imitaretur in terris* (*S. Ambr.*, *l.* III, *de Virg.*).

A une telle vertu, une glorieuse immortalité et une perpétuité de victoires est sans doute bien due ; et au lieu qu'on ne se souvient qu'avec horreur de la race des méchants, elle mérite par toute sorte de titres qu'on en conserve précieusement la mémoire.

Jouissez-en, grande sainte, dont toute l'Eglise et l'ordre de François d'Assise, par un dévouement particulier, célèbre aujourd'hui la fête. Je dis de François d'Assise, car, pourrais-je séparer la fille du père, la disciple du maître, la fleur de sa tige? Si beaucoup de saints et de saintes regardent cet homme séraphique comme leur patriarche et leur guide dans les voies étroites du salut, Claire est, pour ainsi dire, son aide, sa coopératrice, son associée dans l'établissement, le progrès et l'étendue de son ordre : c'est avec lui qu'elle a partagé ses travaux et ses soins, c'est par ses conseils qu'elle s'est conduite, et chargée de la direction de tant de vierges qui ont embrassé son institut : un même esprit, une même règle, un même succès a régné partout, et si l'on a dit d'Adam et d'Eve, *qu'ils étaient deux dans une même chair*, on peut dire qu'ils sont deux dans un seul esprit.

Sur cette idée, ne suis-je pas en droit de

m'écrier : Oh ! que la race chaste est belle, lorsque la vertu en relève l'éclat ! *O quam pulchra est casta generatio cum claritate!* Mais que dis-je ? j'avoue bien que si c'est une race, les enfants qui en descendent peuvent avoir d'éclatantes vertus ; mais si cette race est chaste, comment peut-elle avoir des enfants ?

C'est un mystère que sainte Claire, par son exemple et par la conduite qu'elle a tenue, va nous expliquer : oui, sainte Claire, puisqu'il n'y eut jamais de virginité plus parfaite que la sienne, premier sujet de son éloge : oui, sainte Claire, puisqu'il n'y eut jamais de fécondité plus heureuse que la sienne, second sujet de son éloge : exceptons-en néanmoins cette incomparable Vierge qui conçut dans son sein le divin Jésus, lorsqu'un ange lui dit : *Ave.*

PREMIER POINT.

Regarder la virginité comme une vertu qui, seule, indépendamment des autres, a par elle-même tout son mérite, ce serait s'en former une idée d'autant plus fausse qu'il faut que plusieurs se joignent à elle pour en relever la beauté, pour en rendre la gloire et la mémoire immortelle.

Il n'en est pas des vierges consacrées à Dieu, comme de ces vestales romaines qui, sous une chair chaste, cachaient un esprit et un cœur impur; trop contentes de se faire auprès des hommes un fastueux honneur de garder le feu sacré pendant qu'elles brûlaient elles-mêmes d'un feu lascif. O mystères ! ô mœurs ! s'écrie là-dessus saint Ambroise (*lib. de Virg.*). Quelles vierges dont on punirait très-sévèrement l'incontinence dans le temps de leur consécration, et qui dans la suite se livreraient impunément à toutes les douceurs d'un plaisir charnel : *O mysteria! ô mores ! ubi necessitas imponitur castitati, auctoritas libidini datur!*

Les lois que la religion impose à celles qui, par des vœux exprès, veulent être vierges, sont des lois bien différentes. Tout y est chaste, tout y est saint, tout y est consacré à un Dieu infiniment pur et saint ; et quand Claire a embrassé ce parti, elle a voulu porter sa virginité à sa plus haute perfection, en l'unissant à d'autres qui lui ont donné un nouvel éclat de beauté.

En effet, quelle vierge, que l'amour de la solitude a séparée du commerce du monde, que le vœu de pauvreté a dépouillée des biens du monde, que la sévérité de la pénitence a arrachée aux plus innocents plaisirs du monde? Où trouverons-nous une vierge plus retirée, plus pauvre, plus mortifiée qu'elle? Oh ! que cette race chaste est belle par l'éclat que tant de vertus lui donnent ! La mémoire qu'on en conserve est immortelle : *O quam pulchra est casta generatio cum claritate! immortalis est enim memoria illius.*

Oui, on se souviendra toujours de la généreuse résolution qu'elle prit de renoncer pour toujours au monde : en quel temps ? l'époque en est assez singulière. Le même jour où l'Eglise célèbre la mémoire de l'entrée de Jésus-Christ dans Jérusalem, fut celui que la Providence, dans ses décrets éternels, avait destiné pour celle de cette jeune vierge dans le cloître.

Là, cet Homme-Dieu regardant cette ville, pleura sur elle : *Videns civitatem flevit super illam.* Quelles larmes ! larmes de compassion sur son aveuglement et son malheur. *Si tu connaissais, au moins en ce jour qui t'est donné, ce qui peut te procurer une véritable paix, mais ces choses sont cachées à tes yeux;* larmes d'indignation sur sa malice et son obstination à ne pas recevoir les visites du Seigneur : *Viendra un temps où tes ennemis t'assiégeront, te serreront de toutes parts, te détruiront toi et tes enfants.*

Là, des troupes fidèles voyant venir Jésus-Christ, le reçurent avec de pieux transports, des acclamations et des cantiques de joie : *Béni soit le Fils de David, béni soit celui qui vient au nom du Seigneur* (*Matth.*, XXI). Elles ne se contentèrent pas de ces marques de religion, elles étendirent leurs vêtements le long du chemin, et coupèrent des branches d'arbres pour les jeter par où il passait.

Rappelons ces mystérieuses circonstances, nous y trouverons beaucoup de rapport avec le sujet dont je parle. Ce fut à ce même jour des Rameaux, que Claire regardant le monde qu'elle allait quitter, gémit amèrement sur ses folies et sur ses malédictions. Combien voyait-elle de filles qui, tantôt livrées aux turbulentes saillies d'une jeunesse volage, ne suivaient que leurs insensés désirs, et qui tantôt livrées à un je ne sais quel ensorcellement de bagatelles, perdaient la connaissance du bien qu'elles pouvaient faire, et qu'elles ne faisaient pas ?

Combien en voyait-elle qui, entraînées par le torrent des mauvais exemples, couraient vers tous les objets qui pouvaient satisfaire leurs passions ? Aimaient-elles les pompes mondaines? elles ne songeaient qu'à se procurer tous les ornements propres à relever une beauté naissante, ou à réparer et à cacher quelques défauts de nature. Cherchaient-elles les honneurs? elles tombaient dans les piéges de la vanité et de l'orgueil. Souhaitaient-elles de plaire? elles se faisaient des idolâtres, ou elles étaient elles-mêmes leurs propres idoles. Il n'en fallait pas davantage à une vierge aussi sage que Claire pour gémir, comme Jésus-Christ, sur l'aveuglement et le malheur de Jérusalem.

Mais d'un autre côté, quelle fut sa joie lorsque, impatiente d'aller dans le saint temple pour y rendre ses vœux, elle vit de saintes religieuses qui l'attendaient et bénissaient le Seigneur de leur avoir donné une si digne compagne; je dirais à peu près comme Jésus-Christ se réjouit de voir ceux qui semaient sur ses pas des branches de palmiers et se dépouillaient de leurs habits pour en couvrir la terre par où il devait passer.

Pourquoi ne le dirais-je pas? puisqu'on l'avait vue le matin avec les habits du siècle, et que le même jour, sur le soir, elle s'en dépouilla pour en prendre d'autres plus propres à défigurer et à déchirer un corps

qu'à l'orner. Pouvait-elle traiter le monde avec plus de mépris, qu'en lui faisant connaître que ses habits mêmes lui faisaient horreur; que la bure, la haire, le cilice avaient pour elle plus de charmes que ses vaines et fastueuses parures?

Jésus-Christ, dit saint Paul, *a dépouillé les puissances de la terre* (*Coloss.*, II), comme un conquérant qui mène en triomphe ses ennemis qu'il a vaincus, et dont les dépouilles servent d'ornement au char sur lequel il est monté: bel exemple que Claire s'efforce d'imiter, en prenant ces dépouilles de Samarie et de Damas pour les attacher à la croix. L'amour de la solitude l'avait déjà intérieurement séparée du commerce du monde, et de tout ce qu'il estime; il fallait que l'amour de la pauvreté l'en détachât par quelque action d'éclat, par son entrée dans la maison de François d'Assise, par un renoncement universel à toute prétention du siècle, afin que rien ne l'y pût retenir.

D'autres maisons, où la cupidité moins resserrée pouvait trouver de petites ressources à ses besoins, lui eussent tendu les bras. Elle voyait de fréquents exemples de filles qui, contentes de renoncer par un vœu de désappropriation à toute succession temporelle, mais sûres d'avoir en commun de quoi se soulager, menaient une vie édifiante et sainte. Elle pouvait prendre ce parti; mais un nouvel établissement qui faisait profession de n'en avoir aucun sur la terre, la charma encore davantage : J'en irai plus vite ou plus légèrement au ciel : *Les renards ont leur tanière, les oiseaux ont leur nid, et le Fils de l'Homme n'a pas où reposer sa tête :* je reconnais par là que je puis le suivre de plus près par un dépouillement universel; ce sera là mon trésor, ma vocation, ma portion héréditaire.

Plus je réfléchis sur cette résolution de Claire, plus je l'admire, sans trouver dans tout l'ancien Testament ni homme, ni femme qui lui ressemble. La comparerai-je à Tobie? il est vrai qu'il dit à son fils : Mon cher enfant, nous menons une vie fort pauvre, mais nous aurons des biens en abondance si nous craignons Dieu; avec tout cela, néanmoins, il l'envoya chez Gabélus, retirer dix talents d'argent qu'il lui avait mis en dépôt : sa pauvreté n'était donc pas entière.

La comparerai-je à Job? il est vrai qu'il dit que Dieu qui lui avait donné du bien, le lui a ôté, il en bénit même son saint nom, et se lève de dessus son fumier pour l'adorer; mais s'il acccepte cette pauvreté avec une humble résignation à ses ordres, elle n'était pas d'abord de son choix. La comparerai-je à Ruth? une grande famine l'avait rendue pauvre, mais elle fit, par le conseil de sa belle-mère, ce qu'elle put pour s'enrichir par une avantageuse alliance; cet état lui déplaisait, ce n'était qu'une pauvreté d'infortune (*Ruth*, II).

Il est aisé de reconnaître à celle de Claire, que les traits en sont tout différents : sa pauvreté est universelle, elle est volontaire, elle est persévérante : universelle, elle ne se réserve rien; volontaire, elle se l'est choisie; persévérante, elle ne peut souffrir qu'on la dispense du vœu qu'elle en a fait, elle prétend même s'en faire honneur, demandant par grâce au souverain pontife de faire mettre sur la porte de son monastère ce titre qui vous paraîtra extraordinaire : *C'est ici la maison de la pauvreté :* surprenante pancarte, infiniment propre à lui attirer quantité de filles, doux attraits pour enchanter des yeux curieux! Venez, ne vous mettez en peine de rien, tout vous manquera : *C'est ici la maison de la pauvreté.* Quand vous y entrerez, ne demandez pas comment on y vit, comment on y assure sa dot, quelle ressource on aura dans ses besoins, cette inscription vous en avertit : *C'est ici la maison de la pauvreté.*

Une main invisible vous soutiendra, vous n'aurez point d'autre attente que le soin de la Providence sur vous; vous arroserez de vos larmes le pain de votre douleur : si vous voulez chercher de riches communautés, mettez-vous sous un autre asile que le nôtre; vous ne vivrez que d'aumônes, si l'on ne vous en fait point, votre sacrifice en sera consommé plus vite, le ciel sera plus tôt votre récompense. On ne vous le dissimule pas : *C'est ici la maison de la pauvreté.*

Grâces vous soient rendues, ô Dieu du ciel et de la terre; il y a donc encore des âmes si dénuées de toutes choses, qu'elles ne se réservent rien, pas même la certitude de leur pain. Elles veulent que l'offrande que fait leur famille soit une charité pour leur maison, et non une sûreté pour leurs personnes. Elles vont dans le désert sans qu'on leur promette la manne. Prenant Jésus-Christ pour époux, elles se contentent de son indigence, elles lui donnent leurs biens, elles lui demandent ses maux, sa faim, pour leur patrimoine, sa mort pour leur vie. Si elles avaient une couronne à leur disposition, elles la lui donneraient pour ses épines : trop contentes de sa pauvreté et de ses douleurs, elles ne souhaitent, pour récompense, que sa croix, et la liberté de boire à longs traits son calice.

Ce fut le parti que prit Claire : vous dirai-je qu'elle couchait sur la terre nue, ou sur des fagots, qu'elle ceignait sa chair d'une grosse corde ou d'une haire de crin de chameau, qu'elle observait à la rigueur quatre carêmes par an, ou pour mieux parler, que toute sa vie n'était qu'un carême perpétuel; qu'épuisée de forces et accablée d'infirmités, elle mourait tous les jours, traînant une vie défaillante sans pouvoir presque se soutenir.

Où est le pécheur que ces austérités ne doivent jeter dans de terribles alarmes, quand il voit tous ces fléaux de la pénitence, peu s'en faut que je ne dise de l'indignation divine, se décharger sur cette chair virginale, comme si c'eût été une chair toute corrompue par le péché? Je ne me rétracterai pas néanmoins; oui, tous ces fleaux de l'indignation de Dieu : car, voici de quelle manière je l'entends, afin d'en tirer une conséquence qui vous instruise.

Il y a des austérités d'une obligation spéciale pour l'expiation des péchés qu'on a commis soi-même : il en est d'autres aussi auxquelles on se condamne volontairement pour porter sur soi des peines que les vrais coupables ne souffrent pas pour leurs propres péchés.

Je me sanctifie pour les hommes, je m'offre et je me consacre pour eux comme une hostie sainte (*Joan.*, XVII), ainsi parle Jésus-Christ dans l'Evangile : et c'est afin de l'imiter autant que l'on peut, que certains saints et saintes ont voulu porter sur eux les peines des péchés d'autrui, dans le dessein de demander à Dieu la grâce de la réconciliation de leurs frères, dans l'espérance même, qu'édifiés de leurs exemples, ils s'exciteraient à s'acquitter de leurs devoirs.

Je ne sais, messieurs, si je m'explique assez, mais au défaut de mes expressions, je m'imagine que ce petit détail que je viens de vous faire des austérités de sainte Claire, vous découvrira mieux ma pensée. Quels péchés avait-elle commis pour faire une si rigoureuse pénitence? mais des pécheurs et des pécheresses sans nombre, qu'elle regardait comme d'autres elle-même, en commettaient d'horribles, sans en faire à la justice divine, la satisfaction qui lui était due. Que fait-elle donc ? elle se sanctifie pour eux, afin qu'ils soient sanctifiés et qu'elle ose prier Dieu de leur envoyer un esprit de pénitence en lui montrant les siennes ; elle fit ce que fit Moïse, qui lui dit : *Pardonnez à votre peuple, ou effacez-moi du livre que vous avez écrit ;* elle fit, si cependant on peut comparer les esclaves rachetés avec celui qui a brisé leurs chaînes, ce que fit Jésus-Christ, *qui se livra pour les péchés des hommes, et se laissa abattre pour eux dans son infirmité.*

Tant mieux, direz-vous, si Jésus-Christ et ses saints ont fait pénitence pour nous, ces surabondantes satisfactions nous dispenseront des nôtres : ainsi ont parlé les hérétiques des derniers temps, ainsi parlent les libertins du nôtre ; mais c'est de là-même que je vais tirer une conséquence qui doit donner de terribles alarmes à ceux et à celles qui ont quelque soin de leur salut.

Jésus-Christ a satisfait pour les pécheurs ; mais sont-ils par là dispensés de leurs satisfactions personnelles ? Saint Paul ne l'entendait donc guère bien, lorsqu'il disait, *qu'il accomplissait dans sa chair ce qui restait à souffrir à* Jésus-Christ (*Colos.*, I). Saint Pierre ne l'entendait donc pas mieux, lorsqu'il voulait que *puisque* Jésus-Christ *était mort pour nous, nous nous armassions de cette pensée qu'il fallait mourir à toute concupiscence charnelle* (I *Petr.*, IV), *c'était-là l'esprit de notre vocation, et l'exemple qu'il nous avait laissé pour nous faire marcher sur ses pas* (*Ibid.*, II, 2).

Si cela était, d'où vient donc que Moïse n'aurait parlé à Dieu avec tant de confiance, qu'après avoir commandé aux enfants de Levi de traverser tout le camp où étaient ceux qui avaient adoré le veau d'or, afin de faire main-basse sur tous ceux qui s'offriraient à leur passage, et qu'il y eut près de vingt-trois mille hommes de tués ?

C'est, dit saint Augustin (*In Exodum, quæst.* 147), que deux intérêts le touchèrent vivement ; celui des hommes et celui de Dieu ; celui des hommes dont il ménageait le pardon, quoiqu'il n'eût dû avoir pour un peuple ingrat, qu'une froide indifférence : celui de Dieu à qui il ne pouvait ôter ses droits, et qu'il croyait avoir en quelque manière réparés par cette meurtrière vengeance.

Désabusez-vous donc de cette erreur, où vous pourriez être, qu'à cause que Jésus-Christ et ses saints ont mené une vie mortifiée et pénitente, vous êtes dispensés de ces laborieux exercices. C'est pour vous qu'ils se sanctifient, afin que vous obteniez une grâce de sanctification, et que vous disiez à Dieu ce que lui dit David : *C'est moi qui ai péché, c'est moi qui suis le vrai coupable ; qu'ont fait ces brebis ? que votre main se décharche sur moi : Ego sum qui peccavi : Isti qui oves sunt, quid fecerunt ? vertatur, obsecro, manus tua contra me* (II *Reg.*, XXIV).

Si cette morale vous est étrangère, mes chères sœurs, elle ne le doit pas être à ceux qui composent cet auditoire. L'exemple de Claire si mortifiée doit les instruire d'une obligation que vous remplissez avec une si scrupuleuse sévérité : vous la regardez aussi comme votre modèle et votre mère. L'amour de la solitude vous a séparées comme elle du commerce du monde; le vœu de pauvreté vous a dépouillées comme elle des biens du monde; la sévérité de la pénitence vous a arrachées comme elle aux plus innocents plaisirs du monde. Y eut-il donc jamais une fécondité plus heureuse que la sienne? dernière réflexion qui va faire en peu de mots le sujet de mon second point.

SECOND POINT.

Je le pardonne volontiers à cette femme si fameuse dans l'Ecriture, d'avoir demandé à son mari des enfants avec tant d'empressement et d'impatience que, s'il ne lui en donnait, elle mourrait : *Da mihi liberos, alioquin moriar* (*Genes.*, XXX). J'en ai d'abord apporté la raison, que par une erreur commune, elle regardait sa fécondité comme une voie et une disposition nécessaire à la génération temporelle du Messie.

Depuis que, sans aucun commerce d'homme, ce désiré des nations a paru sur la terre, on ne peut assez louer la noble ambition de ces vierges sages, qui, pour faire honneur à l'époux céleste, ont voulu lui donner des compagnes; de ces vierges saintes qui, indépendamment de la chair et du sang, lui ont amené des filles sans nombre, pour rendre comme éternelle la gloire de son alliance.

Par elles les cloîtres ont été peuplés, la solitude a fleuri comme le lis champêtre, le jardin de l'épouse, fermé à tout autre qu'à l'époux, a été rempli de plantes et de fleurs qui ont porté dans les extrémités les plus reculées du monde chrétien, la bonne odeur de Jésus-Christ. *Filles de Sion, étendez vos*

trates, élargissez vos demeures, réjouissez-vous dans votre charmante continence, vous aurez plus d'enfants que celles qui ont des maris.

Si j'applique à sainte Claire ces paroles, qui, dans leur sens littéral, ont été dites à l'Église, je le fais avec d'autant plus de justice que rien ne me paraît plus admirable que cette fécondité spirituelle. Qui eût jamais cru qu'une fille sans biens, sans crédit, sans appui, pût faire des établissements qui, depuis elle, ont subsisté jusqu'à nos jours, et dont on ose se promettre la perpétuité par de continuelles bénédictions du ciel?

Riches de la terre, ce en quoi avec toutes vos précautions, vous n'avez pu réussir pour faire passer vos biens à une troisième ou quatrième race, une fille qui a renoncé au sien, l'a entrepris, et Dieu depuis tant de siècles en a béni le dessein. J'en suis surpris; mais saint Augustin me demande à quels trésors l'on peut comparer ce que l'on voit avoir été accordé à la pauvreté : *Quibus thesauris conferri potest quod videmus pietati indultum* (*S. Aug.*, *serm.* 18, *de Verbis Apost.*)?

Ce n'est pas seulement par cet endroit que je prétends que vous admiriez la fécondité spirituelle de cette race chaste, dont la mémoire devait être immortelle; représentez-vous les rares talents de celle qui en a été la mère.

Rien de plus difficile que de réunir dans une même société, des filles dont les inclinations sont ordinairement très-différentes. Il y en a qu'il faut soulager dans leurs faiblesses et leurs scrupules, il en est d'autres dont il s'agit d'humilier la fierté et une vaine confiance dans leurs vertus; il s'en trouve dont il faut exciter la molle indolence, et certaines dont il est important d'arrêter l'indiscrète ferveur; et vous connaissez par ces circonstances, et par d'autres que j'omets, qu'il faut pour les gouverner une fille qui ait de grands talents, qui soit habile et expérimentée dans les voies de Dieu, douce aux unes, sévère à d'autres; mais toujours ferme à maintenir la règle, et à leur faire porter le joug de la sainte discipline.

A ces traits il est aisé de reconnaître l'esprit de Claire, sa piété, sa sage conduite, tant de rares talents si propres à la direction de ses monastères. J'appelle ainsi la parfaite connaissance qu'elle avait de la vie intérieure, cette continuelle attention à ce qui pouvait plaire davantage à Dieu, afin que s'en étant instruite la première, elle en fît d'utiles leçons à ses filles. C'était sur cet auteur et ce consommateur de toute sainteté, qu'elle arrêtait ses yeux comme ceux d'une servante le sont sur les mains de sa maîtresse, afin d'observer jusqu'aux moindres signes qui pourraient lui faire connaître ce qu'elle trouve à propos de lui commander, ou de lui défendre.

C'est dans cet esprit que David disait qu'il se tenait tous les matins devant Dieu, et qu'il ne perdait pas de vue sa sainte loi; c'est dans ce même esprit qu'Elie s'écriait : *Vive le Seigneur, devant qui j'ose paraître, parce qu'il le veut bien* (IV, *Reg.*, V). C'est enfin dans ce même esprit que Claire soumise à tout ce que Dieu trouverait à propos de lui inspirer, lui demandait quelque signe de sa volonté, afin d'en faire part à celles dont il lui avait abandonné la conduite.

Le grand secret de la vie intérieure est de chercher Dieu en toutes choses, de vivre comme si l'on était seul avec lui par un parfait dégagement du monde, d'en éloigner de soi toutes les figures imposantes, afin de se reposer dans son sein avec une profonde tranquillité, de fermer sur soi les portes de ses sens, pour en apprendre cette science du salut, sans laquelle on ne peut ni sanctifier les autres, ni travailler à sa sanctification personnelle.

Heureuse l'âme (c'est la réflexion que fait un dévot contemplatif), heureuse l'âme qui écoute Dieu, et qui reçoit, comme si c'était de sa bouche, sa sainte parole (*Imit. de J.-C.*, *liv.* III, *c.* 1). Heureuse l'oreille qui entend les sons sacrés de ce langage divin! qui se rend sourde aux bruits et aux tumultueuses agitations du siècle! Heureux les yeux qui, fermés à tous les objets du dehors, ne contemplent que ceux du dedans! Heureux ceux et celles qui pénètrent les voies cachées de la vie spirituelle qui, par les fréquents exercices de leur piété, ont soin de préparer leur âme, et de la rendre capable d'entrer dans les secrets du ciel!

C'est ici un langage trop étranger aux gens du monde, à *ces hommes charnels qui ne comprennent pas les choses qui sont de Dieu*; mais il vous est familier, mes chères sœurs, et si vous vouliez vous expliquer sur une si délicate matière, l'abondance de votre cœur en dirait infiniment davantage que je ne le puis faire par de si faibles expressions. Mais à qui, après Dieu, en avez-vous l'obligation, si ce n'est à sainte Claire qui, pleine de cette éminente science du salut, a fait passer, comme par une espèce de transfusion, son esprit dans toutes vos maisons?

A cette première qualité nécessaire aux fondatrices et aux supérieures des communautés religieuses, elle ajouta une seconde, je veux dire, une sage conduite et d'édifiants exemples. Il ferait beau voir un capitaine exhorter ses soldats à faire leur devoir; il ferait beau, dit saint Jérôme, l'entendre leur reprocher leur lâcheté, tandis que lui-même plein de parfums, et tranquillement assis, serait dans l'inaction : *Cum ipse unguentis delibutus sit, cruentum militem accusare formidinis* (*Epist.* 50).

Mais quand on le voit à la tête de ses troupes; quand il va le premier au feu, et qu'il monte à la brèche au travers des sifflements meurtriers des foudres militaires, les plus lâches s'enhardissent, les plus timides se rassurent; et persuadés qu'ils ne doivent pas estimer leur vie plus chère, que leur chef fait la sienne, ils s'animent au combat, ils essuient les plus fâcheuses épreuves de la guerre, et rien, sous un si bon guide, n'arrête leur impétueuse ardeur.

Il ne faut pas après cela être surpris du bon ordre que sainte Claire apportait dans ses maisons, et des prodigieux succès de son zèle ; elle ne commandait rien à ses filles qu'elle ne fît la première, et lorsqu'elle leur disait, comme Moïse aux enfants d'Israël : S'il y en a parmi vous qui appartienne au Seigneur, qu'il se joigne à moi : *Si quis est Domini jungat se mihi;* elle mettait la première la main à l'œuvre pour les animer par son exemple à s'acquitter de leurs devoirs.

Quelque longues que fussent ses infirmités, quelques vives douleurs qu'elle ressentît, elle ne s'en fit jamais une raison pour se dispenser de ses austérités ordinaires ; elle ne dit jamais : Puisque la main de Dieu me frappe, les miennes doivent m'épargner. Jamais elle n'écouta sur ce sujet les conseils qu'on lui donna, et fussent-ils venus du chef de l'Eglise, elle le priait de ne se pas servir de son autorité pour adoucir les rigueurs de sa règle.

N'eut-elle pas aussi tant d'autres qualités nécessaires à des supérieures parfaites, telles que sont une charmante douceur et une profonde humilité ? Semblable au figuier dont les feuilles sont amères, et dont le fruit est délicieux, elle eût voulu porter sur soi, si la chose avait dépendu d'elle, les mortifications de ses filles ; mais comme la règle leur était commune, son naturel, doux, affable, aisé, en tempérait la sévérité ; rien en elle de fier, de rebutant, de dur ; elle aimait toutes ses filles sans en exclure aucune. Elle compatissait à leurs peines, les consolait dans leurs perplexités d'esprit, les rassurait dans leur crainte, et leur rendait tous les secours nécessaires dans leurs maladies. Ses religieuses, pleines d'une confiance filiale, allaient à elle, et jamais elle ne les renvoyait que très-satisfaites. Avec quelle affabilité, quelle complaisance, quelle ouverture de cœur les recevait-elle ! supérieure sans fierté, élevée sans orgueil, première par sa dignité, dernière par son humilité.

Oh ! que des vertus de ce caractère sont rares ! on ne parle, quand on suit l'impétuosité de son génie, que de soutenir son rang et de le faire valoir. Chacun dans la sphère de son pouvoir fait le maître et s'érige en petit souverain ; et comme il est fâcheux d'obéir, on ne cherche qu'à commander ; on a pour ses défauts une tendre indulgence, et pour ceux de son prochain une inexorable sévérité.

Jugez-en tout autrement de la douceur de sainte Claire ; mais ne vous imaginez pas une molle condescendance, ni une douceur timide : une invincible fermeté à soutenir la règle dans ses moindres articles régnait partout ; et comme elle avait vécu dans une persévérante fidélité à les observer, elle mourut dans le même esprit.

Heureuses filles d'une si digne mère, conduites par un même guide, vous marchez sur les mêmes routes ; tantôt par une même émulation de piété, vous chantez les louanges du Très-Haut, et vous anticipez par avance sur l'office des esprits célestes ; tantôt dans une chair exténuée de jeûnes et de veilles, vous portez sur vos corps la mortification de Jésus-Christ ; et après vous être consacrées à lui comme des victimes sans tache, dans son saint temple, vous irez le posséder dans celui de sa gloire. *Amen.*

PANEGYRIQUE DE SAINT LOUIS

ROI DE FRANCE.

Magnificentiam gloriæ sanctitatis tuæ loquentur.

Toutes les nations publieront la magnificence et la gloire de votre sainteté (*Psal.* CXLIV).

Ce sont là, messieurs, ces trois augustes titres que David donne à Dieu, et qu'il semble lui donner, avec cette sage précaution qu'il a prise de ne l'appeler *magnifique, glorieux, saint,* qu'après l'avoir regardé sous la qualité de roi, comme pour nous apprendre que ce sont là, selon notre manière de concevoir, les plus éclatantes marques de sa royauté : *Exaltabo te, Deus meus rex.*

Ce sont aussi, par cette raison, ces trois mêmes titres que je crois pouvoir appliquer à Louis IX avec d'autant plus de justice, que s'étant par ses vertus royales approché de plus près de ce *Roi des rois*, il doit prendre quelque part à cette louange, par certains endroits qui l'élèvent au-dessus de beaucoup d'autres saints.

Ainsi, quand vous le verrez affermir par sa prudence un trône chancelant pendant sa minorité, humilier les ennemis de Dieu, et les réduire *à lui servir de marche pied* (*Psal.*, CIX), détruire les hérésies par la force de ses armes, le duel et le blasphème par la sévérité de ses édits, rendre justice à ses peuples, et encore plus se la rendre jusqu'à se condamner quelquefois à perdre sa cause : quand vous le verrez apaiser, par sa médiation chez ses voisins, des contestations qui lui eussent été utiles, s'il ne les avait pas terminées, abandonner par deux fois son royaume pour conquérir à Jésus-Christ celui où il avait souffert la mort de la croix, défendre seul en France un passage contre des ennemis qui l'enveloppaient, et soutenir une armée en Egypte où il entra le premier : quand vous remarquerez dans son auguste personne, l'intrépidité d'un captif qui effraie son vainqueur, sa liberté recouvrée par sa fierté, au milieu des barbares qui veulent en faire leur roi, l'exact accomplissement de sa parole envers des parjures qui viennent de le trahir, l'Europe pacifiée, l'Asie tremblante, l'Afrique à demi vaincue, les monarques de l'univers, ou confondus ou instruits par ses exemples : quand vous verrez tous ces prodiges, ne rappellerez-vous pas dans votre esprit ces grands noms de magnificence, de gloire, de sainteté qu'il a reçus du roi des rois ? *Magnificentiam sanctitatis tuæ loquentur ?*

Prenez garde néanmoins de ne les pas séparer, comme l'on y est quelquefois obligé quand on fait l'éloge des autres princes ; on regarde leur magnificence par rapport à leurs sujets, leur gloire par rapport à leurs ennemis, leur sainteté par rapport à Dieu. A par-

ler selon l'usage ordinaire, les vertus politiques font la première, les vertus guerrières la seconde, les vertus chrétiennes la troisième.

Tous les princes que l'on loue, les possèdent-ils, ces vertus? et les orateurs qui les publient ne se voient-ils pas obligés de les séparer, s'ils veulent paraître sincères, et éviter le reproche d'une basse et mercenaire adulation? sont-ils tous glorieux, magnifiques, saints?

Loin de moi cette crainte de me servir d'expressions outrées dans l'éloge d'un roi qui a été magnifique partout, glorieux partout, saint partout : magnifique jusqu'aux pieds des pauvres dans les hôpitaux, plein de gloire jusque dans ses disgrâces et dans sa prison, saint jusqu'au milieu de sa cour et de ses armées. C'est donc cette magnificence, cette gloire, cette sainteté qu'il faut que les nations publient : *Magnificentiam gloriæ sanctitatis tuæ loquentur.* Sa magnificence dans tout ce qu'il a entrepris, sa gloire dans tout ce qu'il a souffert, sa sainteté dans tous les états où il s'est trouvé.

Je ne vous demande pas, Seigneur, un style de magnificence, persuadé *que*, *prêchant* à un peuple fidèle, *ce ne sont pas les discours de la sagesse humaine* qui le touchent, *mais l'onction de votre Esprit et la vertu de votre grâce* (I *Cor.*, II). Donnez-la moi, Seigneur, je vous la demande humblement par l'intercession de Marie, à qui je vais dire avec l'ange : *Ave.*

PREMIER POINT.

Ne vouloir presque jamais attribuer à un même homme plusieurs degrés de vertus, et croire que, s'il excelle en quelques-unes, il n'est pas également louable par rapport à d'autres, c'est ordinairement le génie et le goût du siècle.

Soit qu'en effet on voie rarement briller dans une même personne plusieurs belles qualités, soit que la dépravation de notre cœur nous porte à ménager secrètement notre jalousie ou notre orgueil; souvent nous partageons si bien nos louanges, qu'en supprimant celles que nous lui ôtons, nous nous consolons de celles que nous sommes obligés de leur donner.

Cette dépravation de jugement et d'estime va quelquefois plus loin. Voir un roi pardonner à ses ennemis personnels, et se venger de ceux de Dieu qu'on ne croit pas si coupables, s'abaisser jusqu'aux pieds des pauvres, et leur rendre les offices les plus humiliants, se refuser des plaisirs qui s'offrent de toute part dans une cour voluptueuse et molle : ce sont là des vertus qu'on louerait dans des hommes particuliers, mais que l'on regarde comme des vertus étrangères à la majesté des rois, et peu dignes de leur magnificence.

Superbes enfants des hommes, *jusqu'à quand aimerez-vous la vanité et le mensonge?* jusqu'à quand aurez-vous l'esprit gâté et *le cœur assez pesant*, pour séparer de la magnificence d'un roi, ces vertus chrétiennes et héroïques qui peuvent en faire un grand saint? L'exemple de Louis IX me suffit seul pour vous détromper ou vous confondre.

Etre saint et magnifique, c'est être juste sans avoir égard à ses intérêts, se rendre digne de la vraie gloire sans en rechercher les louanges, maintenir les droits de son rang sans faire ressentir les incommodités de sa grandeur, être sans miséricorde pour le vice, sans dureté pour les malheureux, simple sans faiblesse, et prudent sans artifice, arracher aux superbes les instruments de leur orgueil, et les leur rendre pour les ramener à leurs devoirs.

C'est là ce qui s'appelle être magnifique; mais pour l'être en roi chrétien, il faut encore deux autres choses; la magnificence et la sainteté; la magnificence pour l'éclat, la sainteté pour le salut. Sans la première, la vertu paraît obscure aux yeux des hommes; sans la seconde, elle est inutile, dangereuse même à ceux de Dieu. A celui qui doit commander à des sujets, suffit-il de n'être agréable qu'à Dieu? Et à celui qui ne doit commander que sous Dieu, est-ce assez de n'éblouir ses sujets que de sa gloire? Séparez l'une de ces deux choses de l'autre dans un roi, il ne sera jamais véritablement grand.

Cette union est difficile et rare, je l'avoue, elle n'est pas cependant impossible. En joignant ces deux qualités de magnifique et de saint, on touve l'éclat que la majesté royale exige, et le sacrifice de cet éclat que la loi évangélique demande. L'amour naturel de la gloire rend un prince jaloux de la splendeur de sa couronne; l'amour plus grand de la sainteté le rend indifférent à celle de sa personne. Pour la gloire, il faut la pompe; pour la sainteté, l'humilité et la douceur.

Louis IX les eut dans leur plus éminent degré. Rend-il justice à ses sujets? on dirait qu'il a oublié sa dignité, tant il est accessible et doux. Faut-il venger les outrages que l'on fait à Dieu? sa sainteté le rend si inflexible, qu'on ne peut ni l'apaiser, ni même l'aborder.

La plus glorieuse occupation des rois est *de juger la terre*, dit David, *et de rendre justice aux peuples.* Mais sur quel trône saint Louis la rend-il? sur un gazon rustique où il est assis, et d'où, sans être ni sollicité, ni prévenu, il termine en peu de temps des contestations que des sénats assemblés auraient peut-être bien de la peine à décider après plusieurs séances. Les gardes qui l'environnent ne servent qu'à donner un plus facile accès aux suppliants; et, pour être bien venu du prince, il suffit presque d'être opprimé. Une foule infinie de peuples, debout devant ce tribunal champêtre, l'écoute avec admiration, se soumet avec autant de joie que de respect à ses arrêts qu'il rend seul sans délai et sans équivoque.

Il avait si peu besoin de conseil, qu'au milieu des plus sages magistrats qu'il s'était choisis, il fut seul de son sentiment contre ses propres intérêts, persuadé que la justice doit être le premier et le plus grand intérêt des rois. Quoique tout son conseil eût jugé que l'une des plus belles terres du

royaume lui appartenait, il fut seul l'avocat de sa partie qui n'en trouvait point; et, après avoir sérieusement examiné l'affaire, n'ayant pas vu son droit assez solidement établi, il se condamna à perdre une cause qu'il avait gagnée : exemple qui nous paraîtrait incroyable, si nous n'avions vu quelque chose d'une même espèce dans l'un des plus dignes héritiers de son trône, comme celui qui a paru de nos jours aurait passé pour inimitable, si saint Louis n'en avait été le premier modèle.

Ne pas prendre un grand patrimoine qui aurait servi aux frais de la guerre et à agrandir son revenu, parce que sa conscience seule lui dit que son droit n'est pas assez bien fondé : n'est-ce pas là, messieurs, se déclarer vainqueur pour la gloire, et vaincu pour la justice?

Un méchant roi n'a jamais perdu sa cause, et un prince injuste se sent fort éloigné de se condamner : après cela, serez-vous surpris de ce que j'ai dit qu'il a mis la magnificence de sa gloire à juger ses sujets et à se juger lui-même, et qu'il n'a jamais si bien fait l'office d'un grand roi, qu'en traitant avec eux comme s'il n'était pas roi.

Mais quelle fut son inflexible sévérité à soutenir les droits de l'Eglise; et pour me servir des paroles de l'Ecriture : Combien la magnificence de sa sainteté l'a-t-elle rendu terrible à ses ennemis! *Terribiliter magnificatus est.*

Trois monstres sortis du puits de l'abîme attaquaient la sainteté de la religion, le blasphème, l'hérésie, le duel : l'impiété dans le blasphème, l'obstination dans l'hérésie, la fureur dans le duel. Le blasphème attaquait Dieu, l'hérésie l'Eglise, le duel la noblesse. Ce que Dieu a de plus cher, c'est la gloire de son nom, et le blasphème la flétrit. Ce que l'Eglise a de plus beau, c'est la vérité, et l'hérésie la déguise. Ce que la société a de plus charmant, c'est l'union et la paix, et le duel en rompt les liens. Qui combattra ces monstres et les exterminera? Louis, non plein de bonté et de douceur, mais armé de toute la majesté d'un conquérant, de toute la puissance d'un victorieux : le dirai-je? de toute la sainte indignation que le zèle de la religion inspire.

Il est assez surprenant qu'on ait vu pendant le règne des meilleurs princes, l'horreur des plus grands crimes : tantôt l'abominable coutume de blasphémer le nom de Dieu, tantôt la détestable invention des poisons. Ne serait-ce pas afin qu'étant plus éclairés, ils les découvrent mieux, ou qu'étant plus justes, ils les punissent plus sévèrement? Ne serait-ce pas aussi par un malin artifice du démon qui veut par là se dédommager de ses pertes?

Pendant qu'un roi appelle de tout côté de savants prêtres et de saints religieux pour chanter les louanges du Seigneur, cet esprit jaloux et confus ouvre des bouches impies, dévouées à son service pour blasphémer son auguste nom. Pendant qu'un prince, par l'heureux succès de ses armes et l'éclat de ses victoires, fait régner une douce tranquillité dans ses Etats, cet ennemi du genre humain attaque en traître des peuples victorieux, et tue par le poison ceux que de dangereuses batailles ont épargnés.

Quoi qu'il en soit, si je vous dis que du temps de saint Louis on entendait partout d'exécrables blasphémateurs, il faut que j'ajoute que le ciel réservait à sa magnifique sainteté la gloire de les exterminer et de les punir avec une inexorable sévérité. Celui qu'on appelait, comme Moïse, *le plus doux de tous les hommes*, s'arma, comme lui, d'une sainte indignation contre ceux qui avaient eu l'insolence d'outrager *un nom qui est au-dessus de tous les noms*, sans que, ni leur dignité, ni leur rang, ni d'importants services rendus à l'Etat, pussent adoucir en leur faveur la sévérité de ses édits.

L'entreprise était grande, difficile même : mais de quoi n'est pas capable le zèle d'un saint roi? Il trouva encore plus de difficulté à abolir une pernicieuse coutume qui s'était introduite parmi les nobles, de venger eux-mêmes leurs querelles, et de tirer raison des plus légers affronts qu'ils prétendaient avoir reçus.

Le blasphème fait de lui-même horreur, au lieu que dans le duel une générosité, quoique brutale, semble marquer quelque chose de noble. C'est là où la fatale adresse d'un gladiateur sert comme de preuve à son innocence; où la brusquerie de l'offrir passe pour bravoure, et la prudence de l'éviter, pour lâcheté. C'est là où la fureur fait tout le courage, l'habileté toute la justice, et le malheur d'y succomber, tout le crime. En faut-il davantage pour faire voir qu'il n'y avait qu'un roi aussi grand, aussi zélé pour le bien de la religion et pour la tranquillité de ses sujets, qui pût entreprendre d'abolir une si détestable coutume?

Je passe légèrement sur cette circonstance, pour m'arrêter davantage à une autre, qui est l'extirpation de l'hérésie, puisque c'est là où éclate la magnificence de la sainteté des rois. *Il faut qu'il y en ait* (I *Cor.*, XI), dit saint Paul, afin que les vérités orthodoxes paraissent avec plus d'éclat, qu'on distingue mieux les vrais fidèles d'avec *les faux christs*, et que les généreux défenseurs de la foi aient *des vertus plus éprouvées.*

Ces sectes de perdition (II *Petr.*, II), comme saint Pierre les appelle, *ces ouvriers fourbes* (II *Cor.*, XI), qui commencent ordinairement par l'autel pour attaquer le trône, et que le trône appuie quelquefois pour renverser l'autel, avaient formé de redoutables ligues du temps de saint Louis.

Vous voyez que je veux parler des Albigeois qui se soulevèrent contre l'Eglise. Représentez-vous, sous ce nom, des gens qui, ayant comme ramassé ce qu'il y a de plus dangereux dans les autres sectes, en avaient pris tout le poison, toute l'insolence, tout le fiel. Ils combattaient la vérité des sacrements, le culte des images, la nécessité et la gratuité de la grâce, l'indifférence de la liberté, l'intercession des saints, les œuvres satisfactoires des pénitents, le vœu des vier-

ges, le célibat et l'autorité des prêtres. Ce n'était pas une hérésie timide et cachée, c'était une turbulente faction de séditieux qui, avec de redoutables forces, menaçaient de tout perdre.

Louis VIII l'avait déjà attaquée avec quelque succès; mais cette hydre en était devenue plus furieuse, par le libertinage des scélérats qui y trouvaient un asile à leurs crimes, par la protection des princes et des grands, qui, ravis de mener une vie sensuelle et indépendante de toute autorité, s'étaient ligués contre l'Eglise.

Ce que les pieux prédécesseurs de notre saint roi avaient commencé ne fut qu'un chemin qu'ils avaient préparé à une victoire complète. La gloire était réservée à notre Josué, de défaire avec un petit nombre de troupes cette effroyable armée d'Amalécites qui se croyaient invincibles. Le voyez-vous, la demi-pique à la main, leur disputer un passage qui décidait de la victoire? Le voyez-vous faciliter à son armée le moyen de les pousser vivement, d'enfoncer leurs escadrons, de les écarter, de les exterminer?

Le succès même en fut d'autant plus surprenant, que leur chef se voyant vaincu, et, connaissant que sa défaite inespérée venait d'en haut, prit cette sage résolution d'abjurer son hérésie et de se soumettre aux lois de l'Eglise.

Que fit en cette occasion saint Louis? ce que saint Jérôme disait qu'il avait fait lui-même, qui était de n'avoir aucun égard pour les hérétiques, tandis qu'il les voyait obstinés à soutenir leurs erreurs, mais d'avoir pour eux de tendres ménagements, quand ils rentraient dans leurs devoirs par un sage repentir. Je me fais, disait-il, un honneur de regarder comme mes ennemis ceux qui le sont de l'Eglise : mais dès qu'ils changent de sentiment et qu'ils avouent leur faute, je les regarde comme mes amis (*S. Hieron.*, *lib.* I *contra Pelagian.*).

Notre saint roi porta sa générosité encore plus loin. Il avait attaqué les Albigeois et leur chef comme des hérétiques : ne devait-il pas se servir de la force de ses armes, puisque celle de sa religion et de ses édits ne suffisait pas? Mais il était de sa bonté et de son grand cœur de les recevoir à pardon, de leur rendre même ce que les droits de la guerre lui permettaient de retenir. Il n'en faut pas, sans doute, davantage pour louer sa magnificence dans tout ce qu'il a entrepris. N'en demeurons pas là néanmoins, et admirons sa gloire dans tous les différents états où il s'est trouvé. Ce sera le sujet de mon second point.

SECOND POINT.

Je vous l'ai déjà dit, messieurs, et on ne saurait le répéter trop souvent; il y a entre la vertu et la gloire une si étroite union que, quand elles se trouvent dans un même sujet, elles s'y rendent des offices réciproques. Si la vertu est estimée et louée, c'est la gloire qui lui donne son éclat; et si la gloire a quelque mérite, elle le reçoit de la vertu.

Je ne donnerais que de vains éloges à Louis IX, si je ne le regardais comme un roi saint que ses vertus ont couronné dans les deux états où il s'est vu, tantôt de prospérité, tantôt d'adversité, tantôt victorieux, tantôt vaincu, mais toujours grand et magnifique dans sa sainteté et sa gloire.

Son règne commença par des troubles. Une révolte presque générale pendant sa minorité, menaçait la France d'une ruine apparemment inévitable. Cinq redoutables chefs qui voulaient s'ériger en petits rois, se déclarèrent contre Blanche de Castille. On n'épargna, ni intrigue, ni faction, ni calomnie pour lui ôter une régence qui lui était due. Certains nuages qui s'étaient élevés éloignèrent du bon chemin les mieux intentionnés qui semblaient le chercher. Le prétexte du service du roi forma différents partis, on s'arma contre lui, sous prétexte de le défendre; on travailla à détruire son autorité pour faire croire qu'on voulait la rétablir : l'intérêt du bien public et de l'Etat pensa perdre le bien public et l'Etat.

Louis devenu majeur prévit le danger, et s'efforça d'y apporter de prompts remèdes. Il attaqua ces cinq petits souverains avec sa seule maison, comme Abraham vint fondre sur cinq rois avec sa famille (*Genes.*, XIV); vous diriez qu'il s'était proposé son exemple à imiter. Il rétablit son frère Alphonse qu'on ne voulait pas reconnaître, comme Abraham tira Loth, fils de son frère, de ses ennemis : Première espèce de conformité entre l'un et l'autre. De ces souverains il en dompta quatre et pardonna au cinquième, après qu'il eut abjuré son hérésie : Seconde espèce de conformité avec Abraham qui tua quatre rois, et sauva la vie au cinquième.

Heureux pénitent! Tu trouvas par là le secret de recouvrer par la générosité de Louis, ce que ton obstination t'avait fait perdre. Elle t'avait chassé de tes places, tu en avais signé la perte par un traité solennel : mais dès que Louis te voit converti, sa gloire cède à sa sainteté, ou plutôt l'une couronne l'autre. Elle t'accorde le pardon que tu lui demandes, et elle te rend les places que tu lui avais laissées.

Orgueilleuse princesse, que la naissance, les alliances, la dignité avaient rendue si fière, appelle à ton secours le roi d'Angleterre; ajoute à tes efforts inutiles une lâche trahison, il faut que tu humilies ta fierté et que tu apprennes à tes dépens qu'il est honteux d'employer la perfidie contre un monarque qui ne se venge qu'en l'oubliant.

C'est là la voie que la sainteté lui trace. La gloire, qui le rend le premier des rois par la tranquillité de ses Etats, par le nombre de ses conquêtes, par le prodigieux concours de ses vertus, lui semble indigne de sa grande âme, si la sainteté ne le conduit dans la terre qui porte le nom de sainte, pour combattre les ennemis du nom chrétien.

Le triomphe qu'il a demandé jusqu'ici pour ses victoires a été de porter sur ses épaules la croix de Jésus-Christ. Les épines qui ont percé le chef adorable de cet Homme-Dieu, excitent et piquent vivement son

cœur : il sent un feu qu'il ne peut retenir ; il veut venger la cause de son Dieu et la misère de ses frères.

Avoir délivré l'île de Chypre, fait liguer avec lui des princes chrétiens, purgé la mer de corsaires, terminé les différends des rois, ce serait assez pour achever la gloire d'un conquérant, et ce n'est qu'un commencement de celle de saint Louis. Il faut qu'il passe à nage un bras de mer, qu'il monte sur un rivage bordé de toutes les forces des Barbares, qu'il prenne d'assaut la ville de Damiette où il se rend, lorsqu'on le croyait encore dans son vaisseau, qu'il gagne trois batailles et qu'il ne puisse être arrêté que par le débordement du Nil dans cette rapidité de victoires.

Je prévois ce que vous m'allez dire, qu'il n'a pas toujours été également heureux ; j'en conviens : mais c'est en cela que ce que l'on appelle disgrâce selon le monde, n'a servi qu'à donner plus d'éclat à ses héroïques vertus.

Il est pris, et je lui fais honneur de le dire, il est pris les armes à la main dans une rencontre où il se défend contre une troupe de Barbares qui l'enveloppent : il est pris par la trahison d'un officier qui a porté de sa part un ordre qu'il n'avait pas donné. Vous croyez peut-être que sa gloire va l'abandonner dans cet état d'humiliation, vous vous trompez ; il conserve toujours la même grandeur d'âme, et il entre dans sa prison en récitant, selon sa coutume, quelques psaumes de David : *Deducet me victor in psalmis canentem* (*Habacuc*, III).

On plaint son sort, mais il dédaigne ce triste honneur qu'on veut lui rendre. En quelque état qu'il se trouve, il mérite toujours du respect, de l'admiration même. Cette grande âme, élevée au-dessus de toute infortune, fait même voir dans sa disgrâce quelque chose de plus noble et de plus surprenant ; on dirait que sa modestie dans sa bonne fortune l'a abandonné dans sa mauvaise, et que celui qui était aussi humble qu'un vaincu quand il était victorieux, est devenu aussi fier qu'un victorieux quand il est vaincu.

Traite-t-on d'accommodement? il ne veut jamais signer l'article où l'on marque ce que l'on donnera pour sa liberté, choisissant plutôt de la perdre sans espérance, que de faire connaître qu'il l'a perdue. Il dit qu'il aime mieux mourir en roi, que d'être racheté en esclave ; qu'il n'a pas reçu la royauté pour être immortel, mais qu'il ne peut l'avilir en répandant sur elle une tache qui la flétrirait à jamais ; qu'on a pu le prendre, mais qu'on ne donne rien en échange pour le rachat d'un roi.

Il demeure ferme sur cet article, il convient seulement de ce que l'on mettra pour la rançon de ses officiers, et non pour celle de sa personne. On eût dit que lorsqu'il était au milieu de ses sujets, il avait oublié qu'il était roi, et ici au milieu de ses ennemis, il ne se souvient pas qu'il est captif : fierté qui donne aux Sarrasins autant de frayeur que d'admiration.

Ils font mourir leur propre roi, et conservent celui qui est leur prisonnier. Vous croyez, Barbares, le réjouir en lui présentant la tête de son ennemi : il ne dira mot, il en détournera les yeux : mais que ce silence dit de choses! Je l'admire plus que ce qu'aurait pu dire ce vaillant Machabée, qui regarda avec joie la tête de Nicanor ce cruel ennemi, qui ne serait plus en état de lui nuire ; sans cette fierté, la résolution était prise de lui offrir la couronne. Ils l'auraient fait leur roi, dirent-ils, s'il n'avait pas été si fier (II *Mach.*, XV). Que ne disaient-ils plutôt, que ne pouvant le faire barbare comme eux, ils appréhendaient qu'il ne les rendît chrétiens comme lui? Ils connaissaient qu'il était capable de leur commander, mais ils ignoraient qu'ils n'étaient pas dignes de lui obéir.

Il le fit bien voir, lorsque, tiré de leurs mains, il ne voulut pas suivre leur exemple. Quoique ces traîtres lui eussent manqué de parole, il garda inviolablement la sienne ; je dirais comme Josué à l'égard des Gabaonites qui l'avaient trompé, si je n'y trouvais une grande différence. Ce chef du peuple de Dieu avait protesté qu'il leur conserverait la vie, mais il leur ôta la liberté, et sa fidélité à sa parole lui procura l'avantage de les engager aux services les plus pénibles et les plus abjects.

Il n'en fut pas de même de saint Louis : il voulut bien perdre pour être fidèle à ses dépens, et ayant su que ses trésoriers avaient trompé ces perfides dans le paiement qu'on leur avait promis, il leur fit envoyer ce qui y manquait.

Admirez ici trois circonstances où la gloire de sa magnificence a paru. Il n'a jamais voulu consentir à la rançon de sa personne, c'est n'être pas vaincu ; il n'a pas regardé avec joie la tête de son ennemi, c'est se vaincre soi-même ; étant libre, il a voulu tenir sa parole à des parjures, c'est vaincre ses vainqueurs. Sa fierté a dompté la fortune ; sa modération la victoire ; mais sa fidélité est allée au delà de sa vertu même. En faut-il davantage pour vous faire avouer que sa gloire a toujours été magnifique dans ses humiliations ?

Garder sa parole à des Barbares, c'est la gloire d'un homme fidèle ; si on en a été maltraité, c'est celle d'un homme généreux ; si on a été réduit à des conditions fâcheuses, c'est celle d'un héros ; mais s'ils ont manqué les premiers de bonne fois, c'est celle qui semble appartenir à saint Louis.

Faites-vous, après cela, une gloire de ces mensonges que vous inventez, pour tromper non-seulement vos ennemis, mais vos amis mêmes ; ces subtiles équivoques, pour cacher vos intentions et surprendre leur simplicité. Après un si bel exemple, en quoi mettrez-vous votre gloire?

Sera-ce dans des actions de piété? c'est peu si vous n'en perdez que la récompense : elles pourraient encore vous attirer de ter-

ribles châtiments. Sera-ce dans ces dignités et dans ces charges qui découvrent dans les uns la faiblesse de leur génie, et dans les autres la corruption de leur cœur?

La mettrez-vous, cette gloire, dans ces alliances qui, pour faire l'éclat des familles, en font la honte ou en précipitent la ruine? dans ces projets que l'ambition trace et que Dieu renverse? dans ces vengeances qui flattent vos passions, mais qui découvrent votre malice, ou du moins votre lâcheté? dans la protection des grands que vous verrez bientôt ou enlevés par la mort, ou changés par inconstance?

Sera-ce dans ces écrits que ce savant compose pour la mépriser, lui qui en est si jaloux, et qui se rend quelquefois si ridicule? dans ces flatteries qu'on prodigue pour le vice aussi bien que pour la vertu? dans ce grand nombre d'amis qui s'évanouiront dès qu'il vous arrivera quelque disgrâce? dans cette fortune qui fait maintenant l'objet de l'envie des autres, et qui fera bientôt celui de votre pénitence, si vous ne voulez qu'elle fasse le malheur de votre damnation? dans ce bruit populaire que vous vous attirez souvent sans mérite, et que vous perdez encore plus souvent sans votre faute?

Il est vrai qu'aujourd'hui on ne paraît pas rechercher cette gloire, la modestie du siècle est d'un goût plus fin, on ne veut pas de louanges grossières que des bouches vénales composent : un mot adroitement appliqué, où l'on semble dire toute autre chose, un tour nouveau charme et oblige, en feignant de refuser l'encens, de louer au moins l'esprit de celui qui l'offre.

Il faut que saint Louis nous apprenne en quoi la vraie gloire consiste : dans ces actions que nous faisons pour Dieu, et dont nous ne demandons point d'autre récompense que lui; dans ces occasions de nous humilier qu'il nous envoie, et où, sans perdre notre constance, nous aimons mieux souffrir les injures que de les venger; la mauvaise foi d'autrui que de manquer à notre parole, quoique ce ne soit pas avec les mêmes circonstances que ce grand roi. Je l'ai souvent appelé saint, et je lui ai donné ce titre avec d'autant plus de raison, qu'il l'a été dans sa cour et au milieu des épreuves les plus délicates : troisième et dernier trait que je vais ajouter à son éloge.

TROISIÈME POINT.

Il est inutile, messieurs, de vous apporter de longues preuves pour vous faire comprendre combien il est difficile d'être roi et d'être saint, de conserver l'humilité chrétienne dans la plus haute élévation, de marcher au milieu des plus grands dangers sans y périr; en un mot, d'avoir un cœur pur, dans une terre aussi fatale à l'innocence qu'est la cour des princes.

Je pourrais vous en faire voir la corruption et la malice par une infinité d'endroits; mais, outre que j'en ai fait ailleurs un portrait assez ressemblant (*Dans les Pensées choisies, la Cour, p.* 132), je me contente de vous rapporter ce que David, qui connaissait mieux que personne l'esprit de la plupart des courtisans, en dit, et le nom qu'il leur donne. Tantôt il les appelle *des pécheurs qui l'attendaient pour le perdre* (*Psal.* CXVIII, 95), tantôt il les regarde comme *des chasseurs qui l'environnaient avec leurs chiens, et comme une cabale de méchants qui l'assiégeaient de toutes parts* (*Psal.* XXI).

Ici, ce sont des jaloux et des calomniateurs qui, par leur mauvaise langue, rendent suspecte la vertu la mieux établie, ou qui, par de basses adulations, donnent de fausses louanges à ceux qui les méritent le moins. Là, ce sont des hommes de sang qui, comme des chiens, se jettent sur la proie qu'ils trouvent, ou d'agréables farceurs qui jouent tous les personnages qu'ils croient propres à établir ou à grossir leur fortune.

A la cour, la beauté avec ses charmes, la politique avec ses intrigues, l'orgueil avec son luxe, la comédie avec ses airs efféminés, l'hypocrisie avec ses dissimulations, la volupté avec ses longs et délicieux repas, les bals et les spectacles avec leur mélange de différents sexes : hélas! en faut-il autant pour tenter un jeune prince, l'amollir, le corrompre? N'en disons pas davantage : les David ont eu des Bethsabée, les Salomon des concubines, qui les ont portés à l'idolâtrie. Oh! qu'il est difficile et rare de conserver un esprit chrétien au milieu de tant de piéges! d'avoir pu violer les commandemens de Dieu, et ne les avoir pas violés; d'avoir pu faire le mal, et ne l'avoir pas fait! Qui est l'homme tel que je vous le peins, et nous le louerons (*Eccli.*, XXXI)?

Je dirais que c'est Louis IX, s'il n'avait porté encore plus loin la gloire et la magnificence de sa sainteté. Ce ne lui fut pas assez de chasser les Juifs et les gens de mauvaise vie, de purifier sa cour des désordres qui, sans la fermeté de son zèle, auraient eu de tristes suites; il travailla à se sanctifier lui-même, en affaiblissant sa chair pour rendre son esprit plus attentif à ses devoirs, son cœur plus disposé et plus prompt à les remplir.

De là, cette assiduité à rendre tous les jours à Dieu les hommages qu'il lui devait, afin de pouvoir lui dire, comme ce saint roi Ezéchias : *Souvenez-vous; Seigneur, que j'ai marché devant vous avec tant de sincérité, de vérité, de droiture d'âme, que j'ai toujours fait ce qui était bon et agréable à vos yeux.* De là, ce soin de se priver des plaisirs non seulement défendus ou suspects, mais même indifférents ou permis, en se condamnant à des austérités qu'on a tant louées dans les anciens anachorètes, et qu'on eût admirées dans des personnes distinguées par leur auguste naissance.

De là, ce profond recueillement et cette respectueuse attention à nos sacrés mystères, cette interruption de sommeil et de repos, pour assister aux offices divins, à ceux mêmes qui se célébraient la nuit. Occupé pendant le jour à mille affaires qui regardaient le dehors et le dedans du royaume, il semblait ne se délasser de ces longues et

continuelles fatigues, qu'en s'entretenant avec Dieu, qu'en méditant les vérités éternelles, qu'en mêlant sa majestueuse voix avec celle des ministres du Seigneur, qui chantaient ses louanges.

Que dis-je? Il ne se contenta pas de travailler à sa sanctification par des voies si extraordinaires, il voulut encore porter plus loin sa magnifique sainteté. Ne fut-ce pas dans le dessein de venger la gloire du Seigneur, qu'il assembla une nouvelle armée, afin d'entrer, pour une seconde fois, en Afrique, et d'arborer la croix dans tous les lieux de son obéissance?

Qu'un pieux prélat lui représente le mauvais succès des croisades, les disgrâces et les infortunes qu'il a essuyées dans son premier voyage, les suites fâcheuses auxquelles il s'exposait de nouveau : l'amour de la religion et le dessein de tirer de servitude ses frères en Jésus-Christ, l'accomplissement du vœu qu'il en avait fait, si Dieu lui rendait la santé dans une très-fâcheuse maladie, l'emportèrent sur toutes ces réflexions politiques.

Ce n'est pas à moi, Seigneur, à vous demander par quel surprenant décret de votre providence vous interrompîtes le cours de ses victoires. J'adore vos impénétrables jugements, et je reconnais que ce genre de mort dont il vous plut de le frapper, devait consommer toute sa gloire, qui consiste dans le martyre.

Il ne mourut pas les armes à la main : un martyr ne se défend que par sa patience ; il ne mourut pas par un avantage que ses ennemis eurent sur lui, il en aurait triomphé ; il ne mourut pas d'une maladie ordinaire. S'il rendit à la nature une vie qu'il avait reçue, il voulut aussi la rendre à sa foi en Jésus-Christ et à la gloire de son nom.

Nous reconnaissons, dans l'Eglise, trois espèces de sainteté : celle des pénitents, celle des justes, celle des martyrs. Nous regardons la mort des premiers comme un châtiment, celle des seconds comme un gain, celle des troisièmes comme un triomphe : les premiers reçoivent leur mort avec patience, les seconds avec joie, les troisièmes avec reconnaissance.

Dieu voulut réunir ces trois sortes de sainteté en la personne de Louis IX, dont la mort fut tout à la fois le supplice d'un pénitent, le sacrifice d'un juste, quoiqu'il n'en eût pas, dans une terre étrangère, les consolations; le triomphe d'un martyr, quoiqu'il ne fût pas la victime de la cruauté des Barbares.

Oh! que cette sainteté, de quelque manière que l'on meure, est nécessaire à un chrétien! Mais, hélas! qu'elle est rare! Souvent on ne songe à être saint, que lorsqu'on s'aperçoit qu'on va mourir; et sur l'espérance d'une conversion future, on commet, pendant sa vie, des péchés sans nombre. On se mettra dans la dévotion, quand on ne pourra plus être dans l'intrigue ; on donnera de quoi nourrir les pauvres, quand on ne pourra plus dépouiller les riches, et l'on fera pénitence de ses péchés, quand on sera hors d'état d'en commettre.

En un mot, on met presque toujours sa sainteté comme le dernier trait à sa vie; et l'on passe tranquillement ses jours, lorsqu'on se l'est promise. On jette souvent la vue sur ce beau plan, pour s'épargner le chagrin que donnerait celle de ses péchés ; et dans le dessein de faire mieux un jour, on se console quand on fait mal.

Quelle déplorable illusion ! Est-ce ainsi qu'ont vécu les saints? N'est-ce pas là, *par la dureté et l'impénitence de son cœur, amasser un trésor de colère dans le jour de colère* (*Rom.*, II)? Grand saint, dont nous venons d'admirer les vertus, obtenez-nous du Seigneur celles dont nous avons besoin pour nous sanctifier dans notre état, afin que, fidèles à la grâce de notre vocation, nous en remplissions les devoirs, et en recevions un jour la récompense. *Amen.*

PANEGYRIQUE DE SAINT FRANÇOIS D'ASSISE.

Crescere me fecit Deus in terra paupertatis meæ.
Dieu m'a élevé au dessus des autres dans la terre de ma pauvreté (*Gen.*, *ch.* XLI).

Est-ce au patriarche Joseph, est-ce à François d'Assise que je prête ces paroles, pour vous expliquer les différents états qui semblent avoir partagé leur vie? D'un côté, je remarque entre ces deux grands hommes des aventures assez opposées ; mais, d'un autre, j'y entrevois des traits assez semblables.

François d'Assise n'a pas été dépouillé par ses frères, comme Joseph l'avait été par les siens ; mais il s'est dépouillé lui-même, pour en laisser à des disciples futurs un édifiant exemple. Ces frères de Joseph montrèrent sa robe à Jacob, pour charmer la douleur que lui donnait la perte d'un fils qu'il ne verrait plus; mais il a laissé à son père la sienne, comme un gage prophétique, qui lui marquait ceux qui, comme ses frères adoptifs, se formeraient sur lui, pour donner de nouveaux enfants à l'Eglise.

François d'Assise n'a pas été vendu, comme Joseph, à des marchands ismaélites qui passaient; mais il a refusé la profession de marchand, à laquelle il était destiné, pour s'appliquer à la lettre ces paroles de Jésus-Christ : *Si vous voulez être parfait, vendez ce que vous avez, et en donnez l'argent aux pauvres* (*Matth.*, XIX).

Il n'a été ni accusé de crime, ni mis en prison, comme Joseph, par de faux témoignages, nonobstant son innocence; mais il s'est enfermé lui-même en de tristes lieux, de peur d'exposer la sienne aux séduisants attraits d'un monde sensuel et lascif. Il n'a pas, comme Joseph, garanti d'une famine universelle l'Egypte et d'autres pays plus éloignés, par une sage prévoyance de sept années. Au contraire, déchargé de tout soin inquiet de faire aucune provision pour les siens ou pour soi, il ne s'est pas même mis en peine du lendemain.

Comment donc, direz-vous, le comparer à ce patriarche des anciens temps? comment

lui faire répéter les mêmes paroles, *que Dieu l'a élevé au-dessus des autres, dans la terre de sa pauvreté?* Si vous avez bien pris son caractère, vous y aurez remarqué des circonstances assez semblables. Joseph attribuait ce haut degré de son élévation à deux états où il s'était trouvé : à celui où il eût pu jouir, dans la maison de son père, d'un riche patrimoine, et qui cependant n'eût été rien en comparaison de l'abondance où il se voyait; à celui où, après tant d'humiliations et de maux qu'il avait essuyés, la Providence lui avait procuré plus de consolation et de gloire, que s'il n'avait jamais été ni méprisé, ni maltraité : *Crescere me fecit Deus in terra paupertatis meæ.*

Je crois, messieurs, que je m'explique assez sur le sens que je donne à ces paroles. En effet, où est l'homme aussi pauvre et en même temps aussi content dans sa pauvreté que François d'Assise l'a été dans la sienne? premier degré de son élévation. Où est l'homme aussi humble, aussi dur à soi-même, mais en même temps aussi heureux et aussi favorisé de Dieu, que François d'Assise l'a été dans ses humiliations et dans ses souffrances? second degré de son élévation : *Crescere me fecit Deus in terra paupertatis meæ.*

Il reconnaît, ô mon Dieu! que ces grâces viennent de vous, et je sens le besoin que j'ai de vos lumières, pour en parler avec fruit. Je vous les demande par, etc. *Ave.*

PREMIER POINT.

Que le Juif, encore charnel, cesse de se faire honneur d'une obéissance limitée aux seuls devoirs que la rigueur de la lettre lui impose, sans vouloir porter plus loin la perfection de sa dépendance : une loi qui a succédé à l'ancienne, a trouvé des âmes plus généreuses qui, sans s'arrêter aux seuls préceptes, se sont assujetties à la pratique des plus rigoureux conseils; elle a trouvé des héros qui, honorés de leur joug, et résolus de porter plus loin leur obéissance, ont cherché à faire la volonté du Seigneur dans les épreuves les plus difficiles.

Une étincelle de sa lumière les a mis tout en feu. Il n'a pas rendu d'oracle secret dans leurs cœurs, qu'ils n'aient cru l'entendre tonner du haut de la sainte montagne; il ne leur a point envoyé d'inspiration, qu'ils ne l'aient reçue comme si c'eût été un ordre exprès, ravis de trouver par là le moyen, non seulement de lui obéir, mais de lui plaire et de lui faire leur cour. S'il leur a donné la liberté de choisir ce qu'il y a de plus ou de moins grand, prévenus des bénédictions célestes, ils ont pris le meilleur parti, que l'Apôtre appelle la voie la plus excellente, l'accomplissement *de la divine volonté, non seulement bonne, mais agréable et parfaite* (*Rom.*, XII).

François d'Assise entrant dans une église où la Providence l'avait conduit pour lui marquer quels étaient sur lui ses desseins, venait d'entendre ce fameux oracle de Jésus-Christ : *Si vous voulez être parfaits, vendez ce que vous avez, et donnez-en l'argent aux pauvres.* Mais quelle, pensez-vous, fut la résolution qu'il prit? D'autres que lui l'avaient entendu plusieurs fois, les uns sans réflexion, beaucoup par habitude, les plus pieux même, sans qu'ils s'appliquassent personnellement l'usage qu'ils en pouvaient faire. Lui seul, frappé de cette voix céleste, crut qu'il y avait pour lui une espèce de pauvreté, qui presque inusitée depuis le siècle des apôtres, ou ceux des anciens anachorètes, n'avait pas encore été mise en règle, ni embrassée par profession.

Déjà le ciel, comme par une aventure prophétique, semblait lui avoir tracé cette voie, lorsque sa mère pressée par de violentes tranchées, ne put se délivrer de son fruit, que dans une étable destinée d'en haut pour mettre au monde cet enfant de bénédiction. N'attendez-pas néanmoins que je m'arrête à cette circonstance; voici une preuve plus réelle de ce parfait dénûment, qui l'a rendu l'un des plus grands prodiges de son siècle. Je veux dire cette action héroïque où François, cité devant son évêque par son père, lui abandonna tout ce qu'il pouvait attendre de sa portion héréditaire, ses habits même.

Jamais contestation ne fut plus aigre d'un côté, plus humble ni plus tranquille d'un autre. Le père crie, à peine le fils répond; le père frappe, le fils offre ses joues et ses épaules. Rends-moi l'argent que tu as dépensé mal à propos à la réparation d'une église, dit le père. Pouvais-je mieux l'employer? répond le fils. Tu m'as ruiné par tes aumônes. Faites-en comme moi, un sacrifice à Dieu, vous vous enrichirez pour le ciel. Tu ne mérites pas même de porter l'habit que tu as. Eh bien! reprenez-le, le voilà.

Quelle contestation! J'en vois d'autres dans l'Ecriture, celle qui s'émut entre Abraham et Loth : Voilà la terre devant nous, choisissez, lui dit Abraham : si vous allez à droite, j'irai à gauche; n'ayons point de démêlé, je vous prie, nous sommes frères. Celle qui s'éleva entre Esaü et Jacob, ou entre Jacob et Laban. Esaü veut perdre Jacob, et ce généreux frère aime mieux lui abandonner tout, et sortir de la maison paternelle. Laban le poursuit pour lui faire sentir les plus durs effets de son indignation, et ce neveu tâche par son désintéressement d'apaiser son oncle.

Ces contestations paraissent assez semblables, mais la pauvreté de François l'emporte encore de beaucoup sur celles dont je viens de parler. Abraham veut bien céder à Loth, mais ils sont tous deux très-riches; et François n'a pas même un habit qui lui appartienne. Jacob laisse Esaü maître des biens de son père, mais il a toujours sur lui les droits de l'aîné, et il ne reste à François aucune ressource. Jacob radoucit Laban, mais il emmène avec lui de gros troupeaux; et Francois est dénué de tout.

Quittons donc ces comparaisons; pauvre évangélique, ces exemples n'étaient pas encore dignes de vous. Jésus-Christ qui a le premier levé l'étendard de cette pauvreté en-

tière, méritait seul de vous servir de règle, puisque l'on n'en voyait encore aucune hors celle de cet Homme-Dieu, qui fût universelle.

Parmi ces pauvres, il s'en trouve à qui, si quelque chose manque, tout ne manque pas. Il y en a que l'infortune dépouille de quelque bien, mais à qui les petites provisions qu'ils ont faites, laissent certaines ressources dans leur indigence. Il en est beaucoup d'autres, qui du moins ne sont pas insultés, calomniés, persécutés, pour qui même on a une compassion naturelle. Jésus-Christ est le seul à qui tout manque, dit Salvien, sa pauvreté est une pauvreté universelle, il est le plus pauvre de tous les pauvres (*Salv.*, *lib.* IV, *ad Eccles. Catholicam*).

Or, ç'a été sur cet excellent modèle que François d'Assise a tâché de se former, et vous jugez bien, sans que je sois obligé d'entrer dans un plus long détail, qu'il lui en a coûté beaucoup pour suivre de près ce divin maître. Mais j'ai à vous dire, que si avant qu'il parût au monde, on n'avait encore vu dans toutes nos histoires, d'homme plus pauvre que lui, on n'en a jamais vu de plus content dans sa pauvreté, qu'il l'a été dans la sienne : seconde réflexion que je vous prie de faire avec moi.

Dieu toujours fidèle à ce qu'il promet, toujours magnifique dans ce qu'il donne, a sans doute pour les vrais pauvres moins de réserve que pour beaucoup d'autres; et comme il ne veut jamais se laisser vaincre par sa créature, il lui augmente non-seulement son mérite, mais encore sa joie, afin qu'elle puisse dire que c'est lui qui l'a élevée au-dessus des autres dans la terre de sa pauvreté : *Crescere me fecit Deus in terra paupertatis meæ.*

Vous avez su, mes frères, quelle a été la patience de Job, dit saint Jacques, mais vous avez vu aussi de quelle heureuse fin le Seigneur plein de compassion et de miséricorde l'a récompensé; et moi j'ose ajouter sur le même principe de cet apôtre, que la pauvreté de François ayant été plus grande que celle de ce patriarche des anciens temps, a reçu plus de joie et de consolation que la sienne.

Job n'a pas toujours été pauvre; François a voulu l'être toujours jusqu'à la mort; l'un l'a été par infortune, l'autre l'a voulu être par choix. Quand Job a perdu toutes choses l'une après l'autre; quand de tristes nouvelles se succédant tour à tour, accablé d'afflictions, il apprenait le sujet d'autres plus grandes, je l'admire; mais j'admire encore plus François, qui n'en voulant pas faire à deux fois, a quitté parents, fortune, désirs, espérance.

Quand je vois que Dieu prend plaisir à ménager les maux de Job, et à les répandre pour ainsi dire, goutte à goutte, j'espère que sa vertu le consolera, et je m'écrie avec cet apôtre : *Sufferentiam Job audistis, et finem Domini vidistis?* Mais quand je vois François demander à Dieu par grâce, qu'il l'afflige de maux, j'en infère qu'il veut donc bien les souffrir, et le trouvant dans cette disposition, je juge que la joie que sa pauvreté lui donne était, dès ce monde, la récompense que le Seigneur lui réservait.

Les vers, dit Job, ont consumé mon vêtement, et l'on ne m'a donné par compassion que la pointe d'un sac attaché à une tunique pour couvrir ma tête : *Consumitur vestimentum meum, et capitio tunicæ succinxerunt me* (*Job.*, XXX); Job s'en plaint, François le choisit.

Job, dans un long détail de ses maux, emploie les mouvements les plus pathétiques, et les expressions les plus touchantes pour attendrir ses spectateurs; François, dénué de tout, est si ravi de son état, qu'il rejette la fausse compassion de ses consolateurs importuns; il ne lui reste pour tout bien que sa joie, tant il est content de ne rien posséder, de ne rien même désirer.

Jamais femme n'a plus aimé ses bijoux et ses pierreries, que ce pauvre évangélique ses maux et sa croix; jamais époux n'a été plus attaché à son épouse, qu'il l'a été à sa pauvreté, pour laquelle il avait quitté père et mère; aussi l'appelait-il sa bien-aimée, son trésor, son tout. Avec quels yeux de complaisance et de tendresse la regardait-il comme celle que le Seigneur lui avait donnée pour compagne!

Enfants des hommes, qui n'avez pour elle que des yeux d'indignation et de mépris, vous en portez des jugements tout opposés. Quand *vos fils, dès leurs plus tendres années, sont traités avec autant de délicatesse que de jeunes plantes qu'on cultive, et que vos filles sont ornées comme des temples;* quand on voit *vos celliers si pleins qu'ils regorgent de vin; que vos brebis et vos vaches fécondes sortent en foule de vos bergeries;* quand *vos maisons, bien loin d'avoir des ouvertures et des brèches, sont élevées avec magnificence et superbement parées, on vous appelle heureux, vous qui avez tant de biens* (*Psal.* CXLIII). Mais qu'en pense le roi-prophète qui en a fait une si belle description?

Il vous regarde comme des malheureux, comme des gens qui *étant la vanité même, verront leurs jours passer aussi rapidement que l'ombre, comme des gens sur qui la main vengeresse de l'Eternel lancera ses foudres pour frapper ces montagnes orgueilleuses, et les réduire en cendres* (*Ibid.*). Je n'ajoute rien à ses paroles; combien de tristes exemples en a-t-on vus dans tous les siècles! combien en voit-on tous les jours!

Qui est-ce donc (sans m'arrêter même à cette réflexion), qui est-ce que David, dans ce même endroit de ses psaumes, appelle véritablement heureux? Celui qui a le Seigneur pour son Dieu : *Beatus cujus Dominus Deus ejus;* celui qui, dans sa pauvreté et ses autres maux, se jette avec une humble confiance entre les bras de sa miséricorde, qu'il prend pour son refuge et son asile. N'attendez pas que je dise seulement celui qui est effectivement pauvre, je porterais les choses trop loin; mais encore celui qui dans son abondance même l'est d'affection et de cœur.

On peut être pauvre sans mérite, on peut être riche sans péché. Mais en quelque état que l'on se trouve, on ne peut avoir un vrai bonheur, si l'on traîne avec impatience et murmure le joug de sa pauvreté, si l'on a pour sa prospérité et son abondance un attachement sensuel et tenace. Voulez-vous, messieurs, que je m'explique en d'autres termes?

Il y a deux choses dans les vertus chrétiennes, ce qui les rend nécessaires, ce qui les rend parfaites. On peut sans péché, ne pas aspirer à leur perfection, mais on ne peut impunément se dispenser de leurs obligations essentielles : l'une est de conseil, l'autre de précepte. Vous ferez mieux, si vous ne vous mariez pas; c'est le conseil que donne l'Apôtre. Mais il vaut mieux se marier que brûler, c'est une loi qu'il impose. Vous plairez davantage à Dieu, si vous lui offrez un corps vierge; mais si vous vous mariez, la chasteté conjugale vous sera d'une indispensable nécessité.

Disons-en de même de la pauvreté. Elle vous conduira à une haute perfection, si elle est de votre choix, et si vous en faites un vœu; mais elle ne vous sera que fatale, si lorsque vous êtes pauvres, les incommodités que vous en souffrez vous en donnent de l'aversion, ou si vos richesses, vous empêchant d'en ressentir les atteintes, ont pour vous des liens dont la dissolution vous jetterait dans un accablant désespoir.

Etre pauvre d'effet et de volonté, c'est être parfait; l'être de volonté sans l'être d'effet, c'est dans l'économie du salut, être dans l'ordre où Dieu veut que l'on soit; ne l'être ni d'effet ni de volonté, c'est sortir de cet ordre et se perdre. Vous pouvez vous sauver sans renoncer, comme François d'Assise, à ce que vous avez, à ce que vous espérez; mais prétendre travailler utilement à votre salut, sans être détaché de cœur et d'affection de ce que vous avez, c'est prétendre l'impossible.

Vous êtes obligés d'être pauvres, comme vous l'êtes d'être chastes; vous êtes obligés d'être pauvres, comme vous l'êtes d'être humbles, sobres, tempérants; mais hélas! où sont ces vrais pauvres? Vous mettra-t-on de ce nombre, vous à qui une insatiable cupidité fait commettre tant d'injustices? vous qu'une légère disgrâce jette dans une morne consternation, et qui, au lieu d'adorer avec une résignation muette les ordres d'une providence attentive à vos vrais besoins, ouvrez vos bouches impies aux imprécations et aux blasphèmes?

L'amour du bien est cette divinité dominante à qui tout obéit, cette divinité qui fournit de quoi entretenir l'impunité des uns, flatter l'avarice, l'intempérance, l'ambition des autres; cette divinité dont les charmes sont si doux, qu'il en est peu qui ne s'en laissent séduire, et les chaînes si fortes, qu'il est très-rare qu'on les brise et qu'on s'en débarrasse.

Je viens cependant, messieurs, de vous représenter un saint que Dieu a voulu élever au-dessus d'une infinité d'autres dans la terre de sa pauvreté, où il a vécu plus content que les riches ne le sont au milieu de leur abondance : *Crescere me fecit Deus in terra paupertatis meæ;* premier degré de son élévation. Ajoutons-y-en un second et disons, que si l'on n'a jamais vu d'homme ni plus humble, ni plus dur à soi-même que François d'Assise, on n'en a jamais trouvé aucun ni plus heureux, ni plus favorisé de Dieu dans ses humiliations et ses souffrances.

SECOND POINT.

De tous les commandements que Jésus-Christ fait à ses disciples, l'un des plus importants et des plus étendus, mais en même temps, l'un dont on voit moins de gens se faire un devoir et une application personnelle, est celui de renoncer à soi-même, de porter sa croix, et de le suivre (*Matth.*, XVI, 24). Renoncer à ses biens, c'est ce que quelques généreux païens ont fait; sacrifier à de dures lois ses plaisirs, c'est le parti qu'ont pris de sévères stoïciens; mais ni les uns ni les autres ne se sont jamais véritablement quittés. L'amour-propre toujours ingénieux à se rechercher, s'est fait honneur de ces sacrifices, et s'il s'est gêné d'un côté, il a voulu se dédommager avantageusement par d'autres.

Jésus-Christ était le seul qui pouvait porter aussi loin la sévérité de sa morale. Car que veulent dire ces paroles si expresses dans l'Evangile? Vous en comprendrez le sens, si vous les réduisez à deux principaux chefs : l'un à humilier son esprit, l'autre à mortifier son corps; l'un à résister à toute tentation d'orgueil, l'autre à tout plaisir déréglé de la chair. Or, plus vous réfléchirez sur la conduite qu'a tenue François d'Assise, plus vous admirerez son humilité et ses mortifications, et par conséquent ce parfait renoncement à soi-même.

Parcourez tous les degrés de l'humilité évangélique, vous n'en trouverez aucun où il n'ait excellé. S'acquitter de son devoir indépendamment du mépris ou de la gloire qu'on s'en attirera, rejeter les honneurs dont on s'est rendu digne, prendre les dernières places, et choisir les ministères les plus abjects, dire à Dieu avec un saint roi : *Vous savez, Seigneur, que quoiqu'on m'ait estimé, jamais mon cœur ne s'est enflé de ces vains applaudissements, que mes yeux n'ont jamais regardé avec une inquiète jalousie, une place plus élevée que la mienne* (*Psal.* CXXX). Ce ne furent là que les premiers essais de l'humilité de François d'Assise.

Le voyez-vous demeurer constamment dans l'ordre du diaconat, sans vouloir monter à celui du sacerdoce, quelques instances qu'on lui en fît? affecter une ignorance grossière, quoique, instruit de Dieu, il excellât dans la science des saints; s'assujettir aux plus vils emplois de ses maisons, aimer à paraître le plus méprisable de ses frères, entendre avec plaisir les infamantes huées d'une populace insensée, faire de la pauvreté et des misères de son état son ambition et ses délices, mettre son industrie à s'attirer des acclamations injurieuses, se réjouir et

se soûler d'opprobres? Le voyez-vous dans cette disposition d'esprit et de cœur; et si vous voulez vous expliquer ingénument, qu'en pensez-vous?

Ne peut-on être saint qu'à ces conditions? direz-vous. Oui, on le peut être sans en venir à ces excès d'humilité : mais c'est en cela qu'elle doit vous paraître plus admirable par deux raisons; l'une par le jugement qu'il forma sur la conduite qu'il tenait, l'autre sur les honneurs que ces humiliations et cet avilissement de sa personne lui méritèrent.

Il savait qu'on ne se trompe jamais plus finement, que lorsqu'on s'arrête à certains degrés d'une humilité extérieure, où l'amour-propre banni d'un côté, se rejette sur d'autres, et pour le dire avec le Sage, il n'était que trop convaincu qu'il y a une humilité maligne, qui avec des dehors imposants, est pleine d'artifices et de fourberies : *Est qui nequiter humiliat se, et interiora ejus plena sunt dolo.*

On se fait une pieuse leçon de se blâmer et de se mépriser en général; mais on a des réserves et des exceptions personnelles ; on s'abaisse devant les autres, mais on s'en fait plus de mérite par une dévote élévation; on dit du mal de soi, et l'on serait fâché que d'autres en dissent; on joue la machine, mais on n'en voit pas les ressorts; *l'homme extérieur paraît, mais celui du cœur se cache.*

Combien s'en trouve-t-il qui, prenant un air modeste, crèvent de dépit, lorsqu'on leur refuse de petites civilités qu'ils croient leur être dues! combien qui, avec un air dédaigneux, insultent au publicain contrit, plaignant le sort des pécheurs, afin que comme ce pharisien de l'Evangile, ils fassent connaître qu'ils n'ont pas leurs vices! combien, qui vêtus simplement, n'ont que des vues mondaines, et à qui l'on pourrait dire ce qu'un prophète dit à une reine qui avait changé d'habit : Femme de Jéroboam, pourquoi vous déguisez-vous? *Uxor Jeroboam, quare aliam te simulas* (III *Reg.*, XIV)?

Pour attaquer l'orgueil humain dans tous ses retranchements, François crut que, quoique son dessein ne fût jamais d'en imposer à d'autres, il pourrait se rechercher lui-même en quelque chose, et qu'afin de ne pas tomber dans ce piége, il fallait qu'il parût comme une esprit imbécille devant ceux qui le verraient. Je danserai, dit-il en lui-même, comme David dansa devant l'arche, me souciant peu de ce que Michol pensera de moi. Je paraîtrai enveloppé de cordes, et traînant des chaînes comme Jérémie, et je porterai une ceinture si mauvaise, qu'on verra qu'elle ne peut servir à aucun usage. Je ne me nourrirai que de pain d'orge cuit sous la cendre comme Ezéchiel, je serai comme lui l'opprobre et la fable de toutes les nations, le sujet de leurs railleries et de leurs blasphèmes : *Opprobrium et blasphemiæ, exemplum et stupor gentibus* (*Ezech.*, V). Tel fut le jugement qu'il fit de la conduite qu'il voulait tenir, et qui lui avait été inspirée d'en haut.

Mais ô impénétrables décrets de l'Eternel! Savez-vous bien que plus il travaillait à s'humilier, plus la Providence s'intéressait à lui procurer de l'honneur, et à l'élever au-dessus des autres hommes dans la terre de sa pauvreté : *Crescere me fecit Deus in terra paupertatis meæ.* Oh! que ces humiliations et cet avilissement de sa personne devaient lui attirer de gloire!

On vit pour lors s'accomplir cet oracle de Jésus-Christ, que quiconque s'élèvera sera humilié, et qu'au contraire, s'il s'humilie, il sera élevé. Superbes mortels qui cherchez les applaudissements du siècle, vous avez souvent la douleur de voir vos vaines espérances anéanties. Prenez-vous un air dominant? Vous distinguez-vous par de magnifiques parures? vous deviendrez des sujets de raillerie à ceux qui déterreront malignement la famille obscure et roturière d'où vous sortez. Avez-vous de la naissance? on se raillera de vous voir faire un mérite personnel d'une origine fortuite. Etourdissez-vous les compagnies où vous êtes, du fade récit des dignités de vos maris ou de vos parents? Si vous ne vous exposez pas à entendre d'insultantes brusqueries, ou si l'on garde un froid silence, ne vous apercevez-vous point qu'on n'est guère d'humeur à applaudir à une vanité si grossière?

Pour qui donc est la vraie gloire? pour ceux qui la fuient, pour ceux qui sincèrement humbles, rejettent non par une modestie hypocrite, mais par de bas sentiments d'eux-mêmes, des honneurs dont ils se contentent d'être dignes sans les recevoir ; pour François d'Assise qui, imitant son divin maître, ne fut jamais plus grand, que lorsqu'il voulut être plus petit.

Qu'il cherche sur la terre quelque endroit où le bruit de sa sainteté ne soit pas encore répandu. Qu'il exagère ses péchés, des voix plus fortes publient ses vertus. Qu'il s'assujettisse aux exercices les plus humiliants, on le croit digne des premières charges; les peuples courent en foule lui demander sa bénédiction, et se jettent à ses pieds; les puissances ecclésiastiques et séculières se recommandent à ses prières. S'il se cache par un endroit, il ne peut jamais se cacher tout entier, semblable au soleil à qui ni le corps de la lune, ni le globe de la terre, ne peuvent ravir toute sa lumière dans ses éclipses. Quand il irait s'ensevelir dans les plus affreuses solitudes, l'éclat de ses vertus en pénétrera les plus sombres concavités, *et les pierres crieront si les hommes se taisent.*

Que dirai-je après cela de ses surprenantes austérités? Jamais homme ne fut plus dur à soi-même, jamais homme aussi ne fut plus heureux ni plus favorisé de Dieu que lui : jamais homme ne porta plus loin le renoncement et le crucifiement évangélique. Car qu'est-ce que se renoncer et porter sa croix? vous ne le comprendrez pas mieux, qu'en vous représentant en quelle disposition est un homme qui en hait un autre, dit saint Chrysostome : qu'il le voie maltraiter, mettre en prison, meurtrir de coups,

il en est si peu touché, qu'il n'arrête ni la violence des mains qui le frappent, ni la malignité de la langue qui le déshonore (*S. Chrys.*, *hom.* 56 *in Matth.*).

Or voilà l'état d'un homme dur à soi-même, et résolu de mortifier sa chair en toutes choses : avec cette différence, que cette haine du prochain est un crime énorme, et que celle de son corps passe devant Dieu pour une éminente vertu. Je ne vous donne encore par là qu'une faible idée de celle de mon saint, à qui ses plus grandes mortifications paraissent si légères, qu'il veut les couronner par le martyre.

Ambitionnant d'être pauvre comme Jésus-Christ, il cherche à répandre son sang comme lui et pour lui. Résolu de rendre à sa foi tout l'honneur qu'elle mérite, il croit qu'il ne sera pas un parfait holocauste, si quelque tyran ne lui fait perdre la vie. *Empressé de recevoir ce baptême de sang*, il va à Babylone, et sent un feu qu'il ne peut retenir.

Je ne vous ai encore rien donné, ô mon Dieu, si je ne vous donne ma vie ; je ne serai jamais content, que je ne meure pour vous sur quelque échafaud. Que peut-on me faire sans que je m'y sois préparé ? m'enverra-t-on en exil ? je suis sorti de ma patrie : me séparera-t-on de mes parents ou de mes amis ? je les ai abandonnés : me jettera-t-on dans un cachot ? je m'en suis fait un de ma solitude : me condamnera-t-on à la flagellation ? je m'y suis déjà condamné moi-même : à la faim ? je m'y suis accoutumé par le jeûne : à la mort ? c'est là ce que je cherche : Jésus-Christ *est ma vie*, *et la mort me sera un gain.*

Il ne l'obtiendra pas néanmoins cette grâce qu'il demande ; le sultan d'Egypte, charmé de sa vertu, lui pardonnera sa religion ; et bien loin d'éprouver son courage par des supplices, il tentera sa foi par des libéralités. Sans se représenter qu'il est chrétien, il rendra honneur à son mérite, quoique dans une secte toute contraire. Il cherchait un tyran, il trouvera un bienfaiteur ; il voulait être jeté dans de noires prisons, on le conduira dans le palais du prince ; il souhaitait d'être maudit et persécuté pour le nom de Jésus-Christ, et ce nom paraîtra respectable en sa personne.

Qui peut dans cet état exprimer les sentiments de son cœur ? Où irai-je, mon Dieu, pour voir mes désirs accomplis ? J'ai quitté ma patrie dans l'espérance d'être martyr : victime errante et incertaine de son sort, j'ouvre mon sein, et nul bourreau n'y enfonce le poignard. Est-ce que mon sacrifice vous est désagréable ? ou plutôt n'est-ce pas que la couronne que je vous demande est trop précieuse pour moi ?

Suspendez, François, l'activité de votre zèle : la Providence en a disposé d'une manière à remplir par des circonstances toutes singulières, vos pieux désirs. A ces paroles, vous vous imaginez déjà, messieurs, voir un séraphin, ou Jésus-Christ lui-même sous cette figure, imprimer sur ses pieds, sur ses mains, sur son côté les marques de ses plaies, non-seulement par une transfusion morale sur son esprit, mais réelle et effective sur son corps.

Porter les gages de son salut gravés sur soi ; devenir autant qu'on peut l'être en cette vie, l'image parfaite de son Sauveur crucifié, quelle gloire pour notre saint ! Plus joyeux au Calvaire, que Simon Pierre sur le Thabor, il renonce à cette gloire de son adorable Maître, uniquement avide de ses douleurs. Distingué des autres martyrs qui ont souffert par les mains meurtrières de leurs bourreaux, il sent des traits tout célestes où la cruauté des hommes n'a aucune part ; l'amour seul l'immole.

Souffrez, messieurs, qu'en finissant je fasse un réflexion qui ne vous paraîtra pas étrangère à mon sujet. Quand Isaïe dans un esprit prophétique parle de Jésus-Christ, il dit que le Seigneur a voulu le briser dans son infirmité, qu'il verra le fruit de ce que son âme aura souffert, et que sa volonté s'accomplira en sa personne (*Isa.*, LIII). Ces traits prophétiques ne regarderaient-ils pas aussi, dans un sens spirituel, les enfants de François d'Assise, et Dieu ne lui aurait-il pas accordé par sa gratuite miséricorde, ce qu'il n'a pu refuser à titre de justice à son Fils souffrant ? Les voyez-vous ces enfants de ce père séraphique, couverts d'un sac grossier, tout arides d'abstinence et de jeûne, lever leurs mains au ciel pour en faire descendre les bénédictions sur vous et sur eux ? Ne vous imaginez-vous pas voir les stigmates de François leur père ? il ne manque que les marques des trous à ces mains et à ces pieds nus. Pouvez-vous même les voir sans cette pitié que votre dévotion vous inspire et que la leur refuse ?

Tantôt vous les voyez demander de porte en porte leur pain, qui par vos charités multiplie le vôtre : tantôt couchés sur le bois d'une étroite cellule, comme Jésus-Christ fut sur celui de sa croix : tantôt portant le pain évangélique de la sainte parole dans des campagnes désertes, exhortant les malades à la mort qu'ils se sont rendue familière, instruisant les ignorants, consolant les affligés, portant les pécheurs à une pénitence qu'ils leur inspirent par ce visage, qui, quoique abattu, marque une douce sérénité qui ne peut venir que d'une conscience pure.

Tout leur manque, mais la joie de manquer de tout fournit à tous leurs besoins. Ils se sont engagés pour Dieu à cet austère et humiliant genre de vie, et à continuer leur sacrifice jusqu'au dernier moment, ravis d'emporter après leur mort leur habit, leur croix, leurs bonnes œuvres : trop riches et trop heureux, si pour leur récompense, ils reçoivent le centuple et la vie éternelle. *Amen.*

PANÉGYRIQUE DE SAINTE THÉRÈSE.

Una est columba mea, perfecta mea, electa genitrici suæ
Ma colombe est unique et parfaite, elle est choisie pour faire la joie de sa mère (*Cant.*, *ch.* VI).

Voici, mesdames, une sainte d'un carac-

tère tout extraordinaire. C'est une vierge qui veut être martyre, et que le monde a presque ravie pour en faire sa victime. D'un côté l'enfer où sa place est marquée lui paraît ouvert, et d'un autre côté elle se sent par ses fréquentes extases élevée jusque dans le sein de Dieu. Un ange du ciel lui perce le cœur, et ceux de la terre déchirent sa réputation : les calomnies de l'Espagne la noircissent, et les éloges de l'Eglise la justifient.

A elle les secrets de la grâce se révèlent, et les ruses du démon se découvrent. Elle établit de nouveaux systèmes de théologie qui suprennent les savants, et qui font de grands saints. Elle entreprend de réformer un ordre très-ancien ; et les fréquents obstacles qu'elle y trouve, ne servent qu'à lui donner plus de joie, et de plus grands désirs pour souffrir.

Toutes ces différentes circonstances se présentent en foule à mon esprit : mais malgré la rapidité du vol qui la dérobe à mes yeux, j'entends toujours la voix du chaste époux, qui appelant son épouse *sa colombe, sa parfaite, et celle qui est choisie pour faire la joie de sa mère*, me donne une excellente idée des perfections de Thérèse et de l'éloge que je lui prépare : *Una est columba mea, perfecta mea, electa genitrici suæ.*

L'époux appelle son épouse *sa Colombe*, ce sont les soupirs de Thérèse : il la nomme *parfaite*, c'est l'oraison de Thérèse : il ajoute qu'elle est *seule choisie pour sa mère*, c'est la religion du Carmel réformée par Thérèse.

Thérèse est une amante qui soupire : *Columba mea*, une épouse qui est parfaite, *perfecta mea*, une fille choisie pour perpétuer la gloire de sa mère, *electa genitrici suæ.* Est-ce assez? Non, mesdames, voici des caractères encore plus singuliers. Thérèse est une amante qui soupire en présence même de son amant. Thérèse est une épouse parfaitement unie à son époux, lors même qu'il l'abandonne. Thérèse est une fille qui donne une nouvelle fécondité à sa mère, lors même qu'elle paraît plus stérile. Arrêtons-nous à ces trois surprenantes nouveautés, qui vont faire l'éloge de Thérèse, après, etc. *Ave.*

PREMIER POINT.

Les soupirs, les larmes, le sang, sont les trois grands témoignages que l'âme chrétienne rend à Dieu. Le témoignage du sang fait le martyr, celui des larmes fait le pénitent, celui des soupirs fait l'amante. Le martyr est la victime de la foi, le pénitent la victime de la justice, l'amante la victime de la charité : mais on peut dire que les soupirs sont les larmes et le sang du cœur, que l'amante pleure comme le pénitent, et qu'elle s'immole comme le martyr.

Un cœur enflammé de vos désirs, ô mon Dieu ! ne vous est pas moins agréable qu'un corps couvert de sang, ou des yeux baignés de larmes. Dans le sacrifice des larmes, il y a des péchés à expier; dans le sacrifice du sang, il y a des tourments à souffrir; mais dans le sacrifice des soupirs, il n'y a souvent ni la honte des péchés, ni l'horreur des tourments.

Le pénitent ne pleure pas toujours, il interrompt ses larmes pour les rendre ensuite plus abondantes. Le martyr prenant un chemin plus court, a bientôt répandu son sang et donné sa vie : mais l'amante gémissant toujours comme la colombe, demande en soupirant : Qui donnera à ses yeux une source de larmes, ou à son corps plusieurs vies à offrir? Elle veut ou souffrir ou mourir : ou souffrir comme le pénitent, ou mourir comme le martyr.

Surprenants effets de la grâce dans ces âmes d'un ordre supérieur, où un cœur meurt pour renaître, et où il renaît pour mourir ! et je me hâte de vous dire que ce fut là ce qui arriva à Thérèse. Dès ses plus tendres années elle soupira après le martyre : Allons, dit-elle à son frère, allons mourir comme les saints ; les Maures ne sont pas loin de cette ville, n'en témoignons rien à nos parents : je viens de lire qu'un enfant, pour avoir déclaré sa résolution à sa mère, ne put suivre son père qui allait perdre la vie sur un échafaud.

Que dites-vous et que faites-vous, Thérèse, à l'âge de sept ans? Vous évitez vos proches, un d'eux vous rencontrera et vous ramènera malgré vous. Ne pouvant répandre votre sang, vous verserez des larmes. Vous deviendrez pénitente par un martyre que vous n'endurerez pas, et martyre par une pénitence à laquelle vous ne songiez pas.

Vous le savez, mesdames, peu s'en fallut que Thérèse ne s'égarât dans les voies spacieuses du siècle. La vivacité d'un esprit aisé donna au monde le dessein de l'attirer à soi; une humeur douce et complaisante lui fit concevoir l'espérance de la vaincre. Ce ne fut d'abord qu'une curiosité innocente, que la lecture de quelques livres profanes, que la compagnie d'une parente mondaine. Elle rejeta d'abord par mépris de folles caresses, mais elle eut ensuite une secrète impatience d'en recevoir : elle refusa d'abord avec dédain de fades éloges, mais elle les écouta ensuite avec quelque complaisance : l'ombre même du vice lui faisait peur, mais une volage confiance en sa pudeur et en sa vertu, pensa la perdre. Celle qui avait voulu être martyre de la foi, s'exposa au danger de devenir la victime du monde; et son Sauveur qui veillait sur toutes ses démarches pour l'empêcher de périr, lui montra la place où elle serait dans les enfers, si elle ne changeait bientôt de vie.

Admirable économie de la miséricorde et de la justice de Dieu ! Quand il voulut convertir Paul les cieux s'ouvrirent, et quand il veut attirer Thérèse, il lui fait voir les enfers. Il montra à l'un quelques éclats d'une lumière céleste et il fait descendre l'autre en esprit dans des gouffres souterrains; il se présenta à Paul comme un Dieu persécuté et il se fait voir à Thérèse comme un Dieu vengeur.

D'où vient cette différence? Ne serait-ce pas que Paul dès le commencement de l'Evangile était appelé pour prêcher aux gentils

la miséricorde de Dieu qu'il avait éprouvée en sa personne : *Misericordiam consecutus sum*, et que Thérèse sur le déclin des siècles devait porter les pécheurs à la pénitence, qui est un effet de sa justice et dont elle leur devait donner elle-même un éclatant exemple? Quoi qu'il en soit, ils ont tous deux vu des choses qu'ils ne peuvent expliquer : Paul, ce que Dieu a préparé à ceux qui l'aiment; et Thérèse, ce que souffriront ceux qui l'offensent, à moins qu'ils ne l'apaisent.

Paul est un apôtre qui va essuyer de terribles persécutions de la part des hommes; il faut l'encourager par la vue d'une gloire qui l'attend; et Thérèse est une amante qui doit recevoir de grandes caresses de la part de son époux, il faut la tenir toujours effrayée par l'affreuse image des supplices dont on la menace. A Paul, comme au ministre de la grâce, le ciel paraît, afin qu'il en voie la source; à Thérèse, comme au modèle de la pénitence, les enfers s'ouvrent, afin qu'elle en connaisse la nécessité pour n'y pas descendre. Mais quelque différence qu'il y ait entre Paul et elle, la grâce leur fait connaître ce qu'ils ont à souffrir; à Paul, par la cruauté des tyrans et des princes idolâtres; à Thérèse, par les ingénieuses rigueurs d'un amour pénitent.

Je vois déjà un séraphin s'approcher d'elle avec une flèche en feu, dont la pointe est d'or, une flèche pour la blesser, une flèche d'or et enflammée pour en faire la martyre de l'amour : *Ignita jacula simul vulnerant et inflammant.* L'Ange en est le sacrificateur, le cœur en est la victime, Dieu en est le spectateur et le juge.

Pour achever cette mystérieuse cérémonie, on n'entendra que la voix d'une colombe, qui d'un ton gémissant répétera sans cesse ces paroles : *Ou souffrir ou mourir.* Disposez de moi, Seigneur, comme il vous plaira, mon cœur est préparé à tout, disait David : élevez-moi, humiliez-moi, éprouvez-moi par la prospérité, exercez-moi par l'adversité, je suis tout à vous. Je ne vous demande ni de grandes richesses, ni une pauvreté extrême, disait Salomon; mais Thérèse semble enchérir sur l'un et sur l'autre, elle demande les souffrances ou la mort. Son divin Jésus lui paraît aussi aimable dans le sein de la croix, que dans celui de son Père; entre deux larrons, qu'au milieu de ses anges : *Ou souffrir ou mourir*, voilà sa devise.

Thérèse, vos désirs seront accomplis, quelque honorée que vous soyez de la présence de votre Epoux, vous soupirerez sans cesse pour lui, il vous paraîtra aussi charmant entre deux larrons pendant les trois heures de ses douleurs et de ses ignominies, qu'au milieu de ses anges et de ses élus au milieu de l'empirée : Ou souffrir ou mourir, voilà sa devise : *Aut pati, aut mori.*

Thérèse, vos désirs seront accomplis : quelque honorée que vous soyez de la présence de votre Epoux, vous soupirerez sans cesse devant lui. C'est au Calvaire qu'un ange vous mène; bien différent de celui qui vient consoler votre Epoux quand il est prêt à y monter et qui cache l'amertume du calice qu'il lui présente; celui-ci a trouvé le secret de contenter vos deux désirs tout à la fois, en augmentant vos douleurs, en prolongeant votre mort, de vous faire souffrir et mourir tout ensemble et tenant entre ses mains du feu pour vous brûler, une flèche pour vous percer, vous conduire à la croix.

Mais il y a longtemps que Thérèse y est attachée; et comme un soldat ne perça le côté du Sauveur qu'après sa mort, d'où il sortit de l'eau et du sang, de l'eau qui fait le pénitent et du sang qui fait le martyr : ce séraphin ne perce le cœur de Thérèse qu'après qu'elle a été crucifiée.

Ce n'est donc point pour faire mourir ce cœur, c'est pour le sonder, c'est pour voir s'il y a encore quelque chose de terrestre et de mortel : *Proba me, Deus, et scito cor meum.* Il palpite encore, mais il n'a plus que des soupirs pour mouvement. Le cœur de Thérèse ne vit plus que par là; elle veut même que les louanges que ses filles chanteront à l'honneur de leur Epoux, soient comme entrecoupées de soupirs et qu'elles aient un ton de gémissement. Cependant c'est ce gémissement qui fait leur joie. Avec quel plaisir, dit saint Augustin, ne pleure pas celui qui prie en gémissant! Il y a plus de plaisir dans les larmes des prières, que dans les joies des théâtres : *Cum quanta suavitate plorat in gemitu qui orat! Dulciores sunt lacrymæ orantium, quam gaudia theatrorum.*

Pour ce qui nous regarde, Dieu ne demande pas toujours nos biens, nos larmes, notre vie. Il ne demande pas nos biens quand nous sommes pauvres, nos larmes quand nous avons conservé notre innocence, notre sang quand notre foi n'est pas exposée à la cruauté des tyrans; mais il semble qu'il demande toujours nos soupirs : pourquoi? Parce que sans ces soupirs, le sacrifice des biens ne serait pas une aumône, le sacrifice des larmes ne serait pas une pénitence, le sacrifice de la vie ne serait pas un martyre.

Que je soupire sur les misères du pauvre, je ferai l'aumône sans richesses; que je soupire sur les déréglements des pécheurs, je ferai une pénitence sans larmes; que je soupire pour l'extirpation des ennemis de la foi, je souffrirai le martyre sans tyran.

Si j'honore Dieu, l'honneur que je lui rends regarde aussi ses ministres qui le servent; si je donne l'aumône pour l'amour de Dieu, c'est le pauvre qui la reçoit; si je verse des larmes sur mes désordres, ce sont des péchés qu'elles effacent; si je donne mon sang, c'est un bourreau qui me l'ôte : mais les soupirs vont directement à Dieu, rien n'arrête leur passage entre mon cœur et lui. C'est lui qui les forme, c'est lui qui les mérite, c'est un hommage qui lui est dû, c'est une espèce d'idolâtrie de les offrir à la créature, c'est dérober dans le plus beau sanctuaire de la divinité, qui est le cœur de l'homme, un feu qui lui est consacré et dont les flammes doivent monter jusqu'au ciel.

Souvent elles y montent malgré nous. Combien de fois, du sein de la fortune et de la

prospérité, entendons-nous sortir de profonds gémissements! Le témoignage de l'âme naturellement chrétienne, tout abîmée qu'elle est dans l'oubli de Dieu, prononce et invoque son nom; et dans les chagrins que la passion lui donne, elle appelle son Dieu à son secours, lors même qu'elle soupire pour l'offenser.

L'entends-tu, âme chrétienne, cette voix intérieure que tu ne peux faire taire? Soupirs qui échappez et qui venez empoisonner le plaisir et les divertissements du monde, intrigues, projets d'ambition, fuite de solitude, tout n'est que pour délivrer les grands du loisir de vous entendre.

Je ne parle point de ces soupirs qui commencent la conversion, mais qui tiennent de la nécessité où ils se trouvent d'y travailler et à laquelle ils ne peuvent faire aucune réflexion sans craindre les jugements de Dieu. On fait tous ses efforts pour empêcher le cœur de pousser des soupirs, et ces soupirs ne servent qu'à les redoubler; quelque involontaires qu'ils soient, les faux pénitents se persuadent que Dieu leur en tiendra compte. Ils fondent un titre de vertu sur une nécessité qui les gêne, ils croient songer à Dieu avec mérite, parce qu'ils y songent avec peine, que ce sont autant d'attraits d'amour de Dieu, que les chagrins fréquents qu'ils ont d'y penser, et ils prennent pour des effets de la grâce, les efforts qu'ils font d'étouffer les mouvements innocents de la nature.

Thérèse soupire en jouissant de son Dieu, pour s'unir encore plus à lui: et vous soupirez en jouissant du monde, pour vous unir davantage au monde. Monde, pour peu que tu viennes interrompre les chastes délices de cette amante, que tu es importun! Grand Dieu, pour peu que vous veniez interrompre les plaisirs criminels de ce mondain, qu'on ressent d'amertume à songer à vous!

Emploierons-nous toujours nos efforts à tourner contre Dieu des soupirs qui le regardent? Jusqu'à quand soupireras-tu, mon cœur? Si tu veux aller à lui, tu ne peux prendre un meilleur guide que Thérèse, qui, parfaitement unie à son Epoux, va nous apprendre le chemin d'y arriver par la sublimité de son oraison. C'est ce que je vais vous expliquer dans la seconde partie de son éloge.

SECOND POINT.

Dieu n'a que deux leçons à faire à l'homme et l'homme n'a que deux choses à apprendre, la foi et la prière: par la foi, Dieu se découvre à l'homme; et par la prière, l'homme se découvre à Dieu. Il n'est plus nécessaire que Dieu nous envoie des apôtres pour annoncer la foi prêchée par tant de docteurs, autorisée par tant de miracles, confirmée par tant de martyrs, expliquée par les oracles de l'Eglise, et fondée sur son autorité inébranlable.

Mais, si nous n'avons plus besoin d'apôtres pour nous enseigner les mystères de la foi et des vérités dont elle est la fidèle dépositaire, nous avions besoin, dans les siècles derniers, d'un apôtre pour découvrir les secrets de la prière. Dieu s'est fait assez entendre aux hommes, il faut que les hommes apprennent la manière de se faire entendre à Dieu.

La prière n'est jamais plus nécessaire que lorsque la foi est attaquée. Pendant que l'Eglise est agitée par la révolution des royaumes et persécutée par la cruauté de ses ennemis, ses défenseurs ne peuvent mieux la soutenir que par l'oraison, et résister plus puissamment à la fureur et à la malignité des hérétiques qu'en apaisant la colère du ciel: semblable à Moïse qui, après avoir donné la loi à Israël, demeure sur la montagne pour arrêter les mains de Dieu qui veut exterminer son peuple et punir l'idolâtrie.

Quelle douleur ne ressentiez-vous pas, grande sainte, lorsque la rage de Luther faisait de si grands maux et enlevait à Jésus-Christ une partie de son plus précieux héritage! Vous êtes enflammée du désir de venger sa querelle; mais demeurez sur la montagne, ne quittez pas ces saintes communications que vous avez avec votre époux; il vous a suscitée et il vous forme pour instruire son Eglise, pour la fortifier par les armes de l'oraison dont vous devez être l'apôtre. Car il se servira de vous pour lui apprendre des mystères que l'on ne connaissait guère avant vous.

Ne vous étonnez pas, mesdames, que l'on donne à une fille, par un consentement presque universel, cette glorieuse qualité d'apôtre de la prière, puisque saint Chrysostome appelle la Samaritaine l'apôtre de Samarie. En effet, il semble que Jésus-Christ ait pris plaisir à découvrir les plus beaux secrets de l'oraison à cette femme, lorsqu'aux bords de la fontaine de Jacob il lui expliqua de quelle manière les véritables adorateurs doivent adorer son Père.

Sans vous dire que le premier miracle qu'il a opéré a été donné à la prière de sa mère, que les deux plus fameuses résurrections ont été obtenues par des femmes: celle d'un jeune homme à la porte de Naïm accordée aux larmes d'une veuve, et la résurrection de Lazare aux soupirs de ses deux sœurs, n'est-il pas vrai que le secret de la prière consiste en trois choses, dans l'humilité, l'adresse et la persévérance? L'humilité obtient la grâce, l'adresse la ravit, la persévérance l'emporte. Le Fils de Dieu loue l'adresse de la prière dans la femme hémorroïsse, l'humilité dans Madeleine, et la persévérance dans la Chananéenne.

Après cela, qui pourra être surpris qu'il en confie l'apostolat à une fille? Quand il a donné la commission de prêcher son Evangile, qui a-t-il choisi? des gens simples, grossiers, ignorants, et qui paraissaient les moins propres à un emploi si glorieux. Si la foi ne demande point d'étude, il en faut encore moins pour la prière: là il faut soumettre son esprit, et ici il ne faut qu'élever son cœur.

Ce n'est donc pas seulement l'éminence de l'esprit de Thérèse ni le caractère extraordinaire de sa sainteté, qui lui ont acquis le titre d'une des plus grandes lumières de l'E-

glise; c'est encore plus la découverte heureuse des secrets qu'elle nous a fait comprendre dans sa divine théologie.

Il y en a de deux sortes, une théologie de l'esprit et une théologie du cœur : la théologie de l'esprit est celle que les apôtres ont révélée, que les Pères ont enseignée, et que les docteurs expliquent dans l'Ecole; la théologie du cœur est celle que Thérèse a inventée, enseignée, expliquée, et que l'Eglise a approuvée avec admiration : la première est pour connaître, la seconde est pour aimer.

Permettez-moi, mesdames, de vous faire les deux systèmes de ces deux théologies; je crois que vous serez bien aises de voir les merveilleux rapports que Thérèse y a trouvés. On ne peut prendre son style sans s'élever; mais comme il est question de parler autant au cœur qu'à l'esprit, quand vous n'auriez pas toute la pénétration d'esprit que vous avez, je me contenterais de l'application de votre cœur. Pour connaître Dieu, voici ce que la théologie m'enseigne : pour connaître Dieu, il faut 1° lui ôter toutes les imperfections des créatures; il faut, en second lieu, lui en donner toutes les perfections; il faut, en troisième lieu, les lui attribuer d'une manière plus parfaite, ensuite les regarder comme l'objet de Dieu; enfin comme Dieu même dans son idée. Voilà les chemins que fait l'esprit; Thérèse en a trouvé autant pour le cœur.

Les théologiens ont expliqué cinq degrés de l'esprit pour concevoir les perfections de Dieu, et Thérèse a expliqué les cinq degrés du cœur pour se perfectionner en Dieu. Le premier degré est une oraison de combat qui est pour ceux qui commencent, et qui sont toujours aux prises avec les sens; qui, dissipant l'esprit, empêchent de regarder à loisir la beauté de la sagesse. Ce degré répond au premier degré des théologiens, qui disent que le premier moyen de connaître Dieu c'est de combattre toutes les imperfections qui se rencontrent dans les créatures, et les en éloigner : *Per viam remotionis.*

Après ce combat, l'âme s'élève dans un second degré, qui est un certain repos qui la fait jouir de la vérité sans presque de dissipation : voilà la seconde voie pour l'esprit, qui, après avoir éloigné de Dieu toutes les imperfections des créatures, se repose en lui attribuant toutes les perfections qu'elles possèdent parce qu'il en est la première cause : *Per viam causalitatis.*

De cet état, le cœur passe à un troisième, qui est une sainte ivresse qui enlève l'âme, en sorte qu'elle ne sait presque où elle est. C'est là, dit Thérèse, le commencement d'une folie divine qui nous rend heureusement insensés, pouvant dire avec l'Apôtre : *Eminentiorem viam vobis demonstro*, c'est là le troisième degré de l'esprit, lorsque portant son essor plus loin, il ne s'arrête pas aux perfections des créatures, il les quitte pour les placer en Dieu d'une manière plus noble et plus éminente : *Per viam eminentiæ.*

Dans le quatrième degré il y a de l'union, lorsque Dieu, s'étant montré à l'âme, il en prend possession, ce que les scolastiques expliquent en disant que la créature est en Dieu comme en son objet : *Per modum objecti.*

Mais, dans le dernier degré, c'est une oraison de ravissement que Thérèse appelle le vol de l'âme vers Dieu. C'est pour lors que cet aigle, quittant la terre, se sent impétueusement porté jusqu'au sein de la divinité; et voilà ce que saint Thomas veut dire quand il nous apprend que les créatures, étant dans l'idée de Dieu, sont en quelque façon Dieu même : *Per modum exemplaris.*

Je renferme tout ce parallèle en deux mots. Ce que les théologiens appellent éloignement pour l'esprit, dans le langage de Thérèse, c'est un combat pour le cœur; la cause de toutes les perfections pour l'esprit est une espèce de quiétude; l'éminence de l'esprit est une ivresse et un repos pour le cœur; l'objet de l'esprit est l'union du cœur, et ce que l'esprit entend par l'idée, le cœur le nomme ravissement : voilà le parallèle de ces deux théologies, dont l'une paraît être le style d'un docteur et l'autre le langage d'un ange; dont l'une m'éclaire, l'autre me nourrit; l'une vient de la terre et l'autre du ciel, du moins ce sont les termes que l'Eglise emploie quand elle parle de la doctrine de Thérèse : *Cœlestis doctrinæ pabulo.*

Voulez-vous qu'après vous en avoir donné le système je vous trace le plan de sa méthode? Elle ne parle pas des attributs de Dieu, afin que Dieu plaise à l'homme, mais elle parle des perfections de l'âme, afin que l'âme plaise à Dieu, et c'est là ce qu'elle s'est proposé dans le livre qu'elle a composé, *Du chemin de la perfection.*

Elle ne nous donne pas un traité de la grâce pour nous développer ses noms, ses qualités et ses opérations différentes, mais elle nous explique plus familièrement la manière dont elle opère pour la conversion, pour la justification, pour le don de persévérance, dans l'histoire qu'elle fait de sa vie.

Elle ne nous enseigne pas une savante controverse pour combattre les hérétiques, pour démêler leurs artifices, pour réfuter tous leurs faux raisonnements, mais elle nous explique le secret de distinguer les ruses du démon pour résister à ses attaques, pour fortifier, contre lui, notre âme qu'il assiége, et c'est son livre *Du château de l'âme.*

Elle ne s'est pas arrêtée à une curieuse recherche d'une vérité stérile et infructueuse pour me conduire à la connaissance de Dieu, mais elle m'a appris à le bien connaître en l'aimant : c'est un ouvrage qu'elle a intitulé : *Pensées sur l'amour de Dieu.* Sentiment de mon cœur, je te préfère aux réflexions de mon esprit; je deviendrai plus savant avec toi qu'en m'amusant à de sèches spéculations.

Il m'était autrefois difficile de distinguer la fausse et la véritable dévotion, la fausse

et la véritable humilité : c'étaient les mêmes couleurs et les mêmes traits; en les voyant toutes deux, l'hypocrisie et l'orgueil l'emportaient. Je ne pouvais autrefois distinguer un ange de lumière d'avec un ange de ténèbres, les révélations du ciel et les illusions de l'enfer : Thérèse est venue débrouiller ce chaos, ôter le masque qui cachait le vice, attaquer et vaincre le démon, qui, confus de ce qu'une fille avait eu le dessus sur lui, semblait dire ce qu'Abimelech disait autrefois à un soldat : Je suis vaincu; voilà un poignard, épargnez-moi la honte d'entendre dire que je suis mort de la main d'une femme : *Ne forte dicatur quod a femina interfectus sim.*

Mais ce n'est pas là encore ce en quoi consiste la perfection de Thérèse. Elle ne consiste pas tant à avoir reçu de si belles lumières qu'à en avoir fait un généreux sacrifice. Quelque talent qu'elle ait reçu pour conduire sûrement les autres, elle se défie de son propre esprit quand il s'agit de se conduire elle-même.

Jésus lui parle d'un côté, un confesseur peu éclairé dans les voies de Jésus lui parle d'un autre; son époux a deux voies opposées, la sienne et celle de son ministre. Thérèse semble préférer le ministre à son époux, le confesseur à Jésus-Christ : elle exécute ce que l'un commande et ce que l'autre défend. Tantôt nous l'avons vue balancer entre le Calvaire et le ciel, la gloire et la croix, mais nous avons su qu'elle s'était déclarée et qu'elle vous aimait mieux, ô mon Dieu, dans l'humilité et dans la bassesse que sur le trône et dans l'élévation.

Mais, comme vous ne l'abandonnez dans ses sécheresses et dans ses aridités que pour vous unir davantage à elle, elle ne vous abandonne dans son obéissance, qu'afin de s'unir plus parfaitement à vous : *Una est perfecta mea.* Cette théologie du cœur ne demande point d'étude, il suffit d'aimer pour y réussir.

Quelle part pouvez-vous y avoir, messieurs et mesdames? avez-vous cette oraison de quiétude, de transport, d'enlèvement, d'union à Dieu? A peine avez-vous encore celle que Thérèse a mise pour le premier degré, qui est celle du combat. Combattez-vous contre vos sens quand vous priez? éloignez-vous de vos esprits ces fantômes et ces images terrestres qui empêchent votre application dans vos prières, comme ces oiseaux importuns qui troublaient Abraham dans le temps de son sacrifice? Vous efforcez-vous, comme ce saint patriarche, de les écarter?

C'est pour lors que vous donnez plus de liberté à vos passions et à vos sens. Vous vous plaignez que vous ne pouvez prier sans distraction, mais que n'en ôtez-vous la cause? Quelle variété! quelle confusion de pensées! L'une des actions les plus sérieuses de la vie, c'est la prière, et c'est de toutes les actions de la vie, celle dont on fait un plus mauvais usage.

A voir l'attention avec laquelle les infidèles prient leurs faux dieux, l'on dirait qu'il n'y a que le chrétien qui ne songe pas au véritable. Il en reçoit tous les jours tant de grâces, et il oublie, en les demandant, celui dont il attend son secours dans ses différents besoins. On compte souvent les heures de prière pour des heures de chagrin, et comme l'on est obligé de souffrir quelquefois des conversations où l'on s'ennuie, on veut bien en avoir par honnêteté avec Dieu.

Ne nous arrêtons pas davantage à cette morale, achevons l'éloge de Thérèse. Nous avons entendu les soupirs de cette chaste colombe, nous avons admiré l'oraison et le vol de cette épouse parfaite : reste à voir les services qu'elle a rendus à sa mère, je veux dire au Carmel, dont elle a fait refleurir et a perpétué la gloire : *Electa genitrici suæ.* C'est par cette troisième circonstance que je vais finir son éloge.

TROISIÈME POINT.

C'eût été trop peu pour Thérèse de soupirer; c'eût été trop peu de donner des leçons de spiritualité et de perfection à tous les chrétiens; ce cœur blessé devait enfanter une sainte famille, comme l'on dit que la lance qui perça le côté du Fils de Dieu en fit sortir son Eglise.

On ne parle qu'avec éloge de ces anciens législateurs qui ont fondé des villes dans des lieux où il n'y avait auparavant que des déserts, et qui ont fait quitter aux hommes une vie sauvage pour vivre en société. Mais voici une nouvelle législatrice qui établit des déserts au milieu des villes, et qui fonde une république d'anges que la virginité multiplie, que la pauvreté enrichit, que le silence entretient et que la solitude rend féconde.

Avec tout cela il faut avouer qu'il est bien plus difficile de rendre à une société religieuse l'ancienne sévérité de ses lois, que d'en jeter les premiers fondements. Qu'une fille enfermée dans une cellule entreprenne de réformer, non-seulement ses sœurs, mais ses anciennes, ses supérieures et un grand ordre de religieux, il faut une grande étendue d'esprit pour en concevoir l'idée, une sagesse extraordinaire pour en tracer le plan, un courage invincible pour l'exécuter. Il n'y a que Thérèse qui, sans crédit, sans appui, victorieuse de toute sorte d'obstacles, donne une nouvelle naissance à sa mère, je veux dire à la religion qu'elle a embrassée : *Electa genitrici suæ.*

L'esprit d'Elie, son auteur, qu'Elisée n'avait obtenu qu'avec peine, s'était répandu sur les autres prophètes jusqu'au temps de Jean-Baptiste, qui reprit ce premier esprit pour prêcher la pénitence : *Venit in spiritu Eliæ* : Voilà les deux pères du Carmel. Elie était le ministre de la justice de Dieu, et Jean-Baptiste de sa miséricorde; Elie, destiné au second avénement, se sert du feu pour punir les pécheurs; Jean-Baptiste, qui annonce le premier, se sert de l'eau pour les racheter. Elie est l'ambassadeur et l'homme de Dieu; Jean-Baptiste est le précurseur et la voix du Verbe; tous deux reprennent hardiment les princes, tous deux persécutés

par une femme, tous deux vivant dans le désert. C'est cet esprit de zèle dans l'un et de pénitence dans l'autre que Thérèse entreprend de rétablir.

Elie est appuyé de la protection du ciel; il dispose de la nature : il arrête et donne la pluie quand il veut, il fait descendre le feu du ciel sur les victimes, gronder le tonnerre et tomber la foudre sur une troupe de soldats. Jean-Baptiste, dont la naissance est publiée par un ange, que toute la Judée va écouter en foule au bord du Jourdain, est autorisé par la présence d'un Dieu qui lui donne des éloges magnifiques. Mais une fille à peine connue, enfermée dans un cloître, veut rendre dans l'Eglise la première vigueur de l'esprit de ces deux hommes extraordinaires et réformer l'ordre d'Elie.

Permettez-moi, grande sainte, de vous dire que jamais fille ne ressemblera moins à son père.

Elie ne pouvant souffrir la faim demande à mourir; Thérèse est indifférente ou à souffrir ou à mourir : Elie est nourri par un ange, et Thérèse blessée par un séraphin.

Elie, la première naissance de votre ordre ne vous coûte rien; les prodiges vous attiraient une foule incroyable de disciples; mais que cette seconde naissance coûtera à Thérèse! Les douleurs de l'enfantement étaient réservées à la mère.

Elie n'avait contre lui que Baal à qui il donne le défi, et les prophètes de ce faux dieu qu'il fait mourir; mais Thérèse a contre elle les prophètes du vrai Dieu, auxquels elle veut obéir, les prédicateurs qui la calomnient dans les chaires, les évêques qui s'opposent à ses desseins.

Malgré tous ces obstacles, nous dirons aujourd'hui à sa louange : *Venit in spiritu et virtute Eliæ, ut convertat corda Patrum in filios :* Elle a eu l'esprit et la vertu d'Elie pour donner à ses pères le désir de devenir ses enfants; et il me semble que j'entends dire au saint compagnon de ses travaux ce que ce capitaine de l'Ecriture disait à Debora : *Si venis mecum, vadam* : Je vous suivrai partout, mais je ne ferai rien sans vous; et cette généreuse femme lui répond : Vous m'accompagnerez, mais vous n'aurez pas l'honneur de la victoire puisque Dieu veut mettre Sisara, l'ennemi d'Israël, en la puissance d'une femme : *Victoria non reputabitur tibi, quia in manu mulieris traditur Sisara.*

Elle a eu, messieurs, cette gloire avec l'applaudissement de toute l'Eglise, qui célèbre son triomphe avec la joie de tous ses enfants.

Il faut avouer que, si nous honorons les saints, il y en a en particulier que nous affectionnons plus que les autres, et pour lesquels nous avons, si je puis parler ainsi, un certain penchant : tels sont saint Augustin et sainte Thérèse. Ce cœur enflammé dans l'un, ce cœur percé dans l'autre, réchauffe et gagne le nôtre.

Ce n'est pas seulement l'élévation de leur génie ou la noblesse de leurs sentiments qui obtiennent de nous cette préférence, c'est la peinture de nos faiblesses qu'Augustin nous a laissée dans ses Confessions, et Thérèse dans l'histoire de sa vie. Nous nous consolons quand ils nous découvrent des peines que nous ressentons; c'est une joie pour nous de voir combien de temps Augustin a résisté à la grâce; son combat nous charme, et nous contemplons avec plaisir cette description ingénue qu'il en fait. Nous ne nous lassons pas de lire : Je me convertirai bientôt, mais encore un peu de temps.

Thérèse avoue qu'elle a conçu les mêmes sentiments, et comme nous savons qu'Augustin et Thérèse sont arrivés dans la suite au plus éminent degré de la sainteté, nous croyons voir l'image de notre victoire dans celle de nos combats, et plus ils durent, plus nous nous trouvons leur ressembler. Nous ressentons en nous des desseins de bien vivre que nous n'exécutons jamais; nous sommes toujours à examiner leurs difficultés, que nous comparons aux nôtres, et ce sont là les endroits de leur vie qui nous plaisent davantage; il y entre même je ne sais quelle complaisance par la vue de leur esprit naturel. Nous nous flattons qu'il nous arrivera comme à eux, que Dieu gardera pour nous la même méthode, et que notre conversion doit coûter quelque chose à la grâce.

Notre présomption est si grande que nous nous reposons sur le moment où Dieu nous touchera, et souvent nous l'étendons jusqu'à la mort. Qu'est-ce que ce moment? Il est attaché à la lecture d'un livre comme étaient les lettres de saint Paul à Augustin, et celles de saint Jérôme à Thérèse, et peut-être à une pieuse réflexion qu'un prédicateur fait faire; mais tantôt nous donnons tout à la grâce par paresse, et tantôt tout à notre liberté par orgueil; toujours, ou des Augustin qui résistent, ou des Thérèse qui s'exposent au danger, un peu plus en repos que l'un et l'autre.

Nous nous tâtons le cœur, et ce qui nous console est le témoignage dont nous nous flattons, que nous aimerions Dieu de toute notre âme et de toute nos forces si une fois il nous touchait; que, par la ferveur de notre dévotion, si nous en avons jamais, nous aurions bientôt atteint et même surpassé les autres. Nous voyons bien que le péché que nous allons commettre nous éloignera du chemin de la vertu, mais nous y succombons encore une fois, à peine de marcher à plus grands pas dans la piété quand nous aurons embrassé son parti.

Copiez en vous-mêmes, mes chers auditeurs, toute la vie de Thérèse, vous qui n'avez que trop copié les années qu'elle a passées dans le monde : commencez par les soupirs, ajoutez-y la prière, et finissez par la réforme.

Combien y en a-t-il qui se contentent de soupirer, encore ne sont-ce pas des soupirs de la colombe! Combien qui se contentent de prier, encore ne sont-ce pas des prières parfaites! Combien qui se contentent de réformer les autres, et qui ne veulent pas se re-

présenter que Thérèse n'a rétabli la règle du Carmel qu'après avoir été éprouvée par vingt années de pénitence et de sécheresse !

Vous voulez bien l'ange d'Abraham, mais vous ne voulez pas celui de Thérèse ; vous voulez bien un ange qui arrête le coup, mais non pas un ange qui perce le cœur. Vous êtes prêts à sacrifier tout à Dieu pourvu qu'il se contente de vos bons désirs ; vous croyez qu'il suffit de vous mettre en posture, et vous iriez volontiers au Calvaire si vous étiez sûrs d'en être quittes pour la cérémonie. Combien de fois avez-vous été prêts à sacrifier cette passion dominante ! Vous avez levé le bras, vous l'avez tenu plus longtemps suspendu, vous vous êtes même imaginé entendre une voix qui vous assurait que Dieu était content.

Le sacrifice d'Abraham n'est-il pas, en de certaines rencontres, l'image du vôtre? tout était préparé : le feu, le couteau, le bûcher, la victime; c'en est assez, avez-vous dit, Dieu est satisfait. Vous avez substitué un bélier pour un fils unique, pour une passion que vous ne voulez pas chasser du cœur; quelques prières à la place d'un jeûne, quelques aumônes à la place d'une restitution exacte; vous avez voulu faire des échanges avec Dieu et composer avec lui.

Ne vous y trompez pas, messieurs, Dieu ne se contente, ni de vos soupirs, ni de vos prières, il veut le changement et la réforme de vos cœurs. C'est là le grand sacrifice que vous devez lui faire si vous voulez un jour avoir part à la gloire que je vous souhaite. *Amen.*

PANÉGYRIQUE DE SAINT FRANÇOIS-XAVIER.

Stetit, et mensus est terram; aspexit, et dissolvit gentes, et contriti sunt montes sæculi.

Il s'est arrêté, et il a mesuré la terre; il a jeté les yeux sur les nations, et il les a fait fondre comme la cire; les montagnes du siècle ont été réduites en poudre (*Habac., ch.* III).

Voilà, messieurs, un trait d'éloquence qui ne se trouve que dans nos livres saints; partout ailleurs on emploie beaucoup de paroles pour dire peu de chose : ici dans un style concis, mais majestueux, on dit en peu de mots ce qui se peut penser de plus grand. Aussi est-ce de Jésus-Christ que parle le Prophète en cet endroit, pour nous représenter par avance, ces surprenantes conquêtes qu'il a faites en personne pendant le cours de sa vie mortelle, et après sa mort par le ministère de ses apôtres.

Si je mets au nombre de ces hommes choisis le grand Xavier, je ne dirai rien que les souverains pontifes n'aient dit : les paroles mêmes de mon texte semblent faites exprès pour vous en dépeindre le vrai caractère.

A en juger par les choses qu'il a faites dans le moindre des royaumes qu'il a parcourus, vous diriez qu'il s'est toujours arrêté : *Stetit;* cependant à compter ses voyages et ses conquêtes, il a mesuré la terre : *Et mensus est terram.* Le dessein qu'il s'est proposé, de convertir les nations, vous paraîtrait un ouvrage de plusieurs siècles; cependant il n'a fait que les regarder, et elles sont fondues devant lui comme la cire : *Aspexit et dissolvit gentes.* La destruction d'un ancien culte d'idoles vous semblerait impossible; et cependant ces montagnes de l'impiété païenne ont été réduites en poudre : *Et contriti sunt montes sæculi.*

Venez donc voir un nouvel apôtre qui, quoique dénué de toutes choses, entreprend la conversion du monde entier; un nouvel apôtre qui méprise les présents des rois chrétiens et les menaces de ceux qui étaient idolâtres, qui établit le christianisme malgré tous leurs efforts, et, ce qu'on ne peut assez admirer, qui les convertit eux-mêmes; un nouvel apôtre plus glorieux dans l'hôpital de Venise, qu'au milieu des éloges qu'on lui donne dans le consistoire de Rome; qui apprend en peu de temps des langues si difficiles, et qui se fait souvent entendre en une seule, à plusieurs peuples qui en avaient tous une différente; un nouvel Apôtre à qui deux mille lieues de pays et cinquante-deux royaumes ne suffisent pas pour contenter son zèle; qui entreprend la conquête d'un vaste empire, je dirais malgré le ciel, si le ciel ne l'avait vengé; et qui, martyr sans répandre son sang, gémit de ne l'avoir pas versé pour son maître, après avoir acheté la liberté d'être exposé aux portes d'une capitale, où il espérait de mourir en prêchant l'Evangile.

Où est, après cela, l'orateur dont les expressions soient assez nobles, les pensées assez sublimes et assez vives pour faire l'éloge d'un si grand homme? Dépourvu de tous les talents propres à soutenir dignement une si difficile entreprise, je me retranche dans les paroles de mon texte.

Xavier semble s'être arrêté, et il a mesuré la terre : *Stetit, et mensus est terram ;* il a regardé les nations, et il les a vues fondre devant soi comme la cire : *Aspexit, et dissolvit gentes;* il a entrepris de renverser les ouvrages des mains des païens, et ces montagnes du siècle ont été réduites en poudre : *Et contriti sunt montes sæculi.*

La diligence et la rapidité des conquêtes qu'il a faites, les moyens que sa prudence lui a suggérés pour y réussir, les glorieux succès dont le ciel a couronné ses travaux pour le récompenser, vont faire tout le sujet de son éloge et le partage de ce discours.

Esprit-Saint, qui avez donné à Xavier un si grand cœur, vous pouvez seul me le découvrir; il me faut une grandeur de sentiments pour exprimer les siens, et une noblesse de pensées qui m'élève au-dessus de moi-même, pour représenter de si vastes desseins. De ce feu qui l'a brûlé et dont il a embrasé l'univers, je ne vous en demande qu'une petite étincelle pour la répandre dans l'âme de mes auditeurs; et j'espère d'obtenir cette grâce par l'intercession de Marie, que je vais saluer avec les paroles de l'ange : *Ave.*

PREMIER POINT.

La foi a deux principaux ennemis, l'idolâtrie et l'hérésie; quand elle combat l'ido-

lâtrie; c'est une guerre étrangère; quand elle attaque l'hérésie, c'est une guerre civile; l'une a des erreurs plus grossières, l'autre en a de plus subtiles; les idolâtres sont des aveugles qui ne savent pas le chemin, les hérétiques sont des indociles et des opiniâtres qui en prennent un tout contraire; les premiers ignorent les vérités du christianisme, les seconds les corrompent : c'est un aveuglement dont il faut guérir ceux-là, c'est une malice et un entêtement dont il faut convaincre ceux-ci.

Le siècle qui donna la naissance à Xavier, vit presque tout l'Orient idolâtre, et tout l'Occident hérétique; là, l'Eglise n'était point établie; ici, elle était attaquée : dans ce triste état, Ignace et Xavier firent un partage assez semblable à celui dont nous parle l'Ecriture dans la Genèse.

Abraham et Loth, se sentant trop resserrés dans un même pays, se séparèrent : l'un prit la droite, l'autre la gauche; ils étaient très-riches, dit l'Ecriture, différentes régions du monde devaient profiter de leur abondance. Le zèle d'Ignace et de Xavier était trop limité, leurs richesses spirituelles devaient se répandre dans les différentes parties du monde; Ignace se réserva l'Occident, Xavier eut l'Orient à conquérir; l'un pour soutenir l'Eglise, l'autre pour l'établir; l'un pour sa paix, l'autre pour son étendue; et tous deux pour sa gloire.

Ignace, pour cet effet, traça le plan d'une nouvelle société, qui, portant le nom sacré du Sauveur, s'appliquât à en faire les fonctions : il conçut l'idée d'une armée ecclésiastique, qui eût l'univers pour champ de bataille, la foi pour armes, la vérité pour bouclier, la patience pour consolation, la charité pour principe, la plus grande gloire de Dieu pour devise.

Il se proposa d'élever des disciples qui formassent la jeunesse, qui instruisissent les peuples, qui corrigeassent les pécheurs, qui combattissent les hérétiques, qui dirigeassent les consciences : des disciples qui annonçassent l'Evangile comme apôtres, qui l'expliquassent comme docteurs, qui le scellassent de leur sang comme martyrs : des disciples qui gagnassent des âmes à Dieu par des ouvrages de piété; qui fissent des leçons de sagesse aux peuples par la régularité d'une vie exemplaire; qui formassent des élèves à la science et à la vertu, par une application singulière à des études propres à bannir la paresse, l'impiété, l'ignorance.

Pour l'exécution d'un si grand dessein, il avait, parmi ces disciples, besoin d'un homme qui devant, comme un second Paul, porter la lumière de l'Evangile aux gentils, eût une vaste étendue de génie et une magnanimité de cœur encore plus vaste; d'un homme qui, capable des plus difficiles entreprises, fût d'un tempérament vif et ardent : d'un homme qui demeurât dans les lieux où il fallait qu'il fît l'ouvrage du Seigneur, mais qui y demeurât si peu, qu'il se mît en état de mesurer la terre : *Stetit et mensus est terram :* d'un homme qui, pour parler le langage d'un autre prophète, portât par tous les différents lieux de son passage, la vie et la santé dans ses ailes : *Et sanitas in pennis ejus;* et tel fut le grand Xavier.

Il demeura quelque temps en Europe : *Stetit ;* mais on peut dire que la réformation des abus de Rome, la conversion de la ville de Bologne, la dévotion introduite dans la cour du roi de Portugal, ne furent que l'apprentissage de son apostolat. La sanctification des matelots et de tout le vaisseau pendant sa navigation, les services les plus abjects rendus aux pauvres, l'étude des langues étrangères et barbares, tout cela aurait fait la gloire d'un grand saint; mais ce ne fut que le chemin et le voyage d'un homme destiné à mesurer la terre : *Et mensus est terram.*

Les miracles, comme autant de sceaux de son apostolat, le suivent partout, autant pour en accélérer les progrès, que pour en autoriser la mission : ici, il fait tomber la pluie du ciel pour convertir une ville en présence de son gouverneur, comme Elie en présence d'Achab; là, il fait rapporter par un poisson le Crucifix qu'il a perdu dans la mer, comme Elisée fit revenir sur l'eau le fer qui s'était détaché de la coignée d'un paûvre ouvrier.

Quand il avertit de son devoir le roi de Portugal, je m'imagine entendre Nathan qui reproche à David son péché; quand il baptise plusieurs princes, et qu'il leur donne l'onction du christianisme, plus précieuse que celle de leur royauté, je me représente Samuel qui sacre Saül. Punit-il l'avarice de son serviteur? c'est Elisée qui châtie celle de Giézi; multiplie-t-il l'argent d'une aumône? c'est ce prophète qui multiplia l'huile d'une pauvre veuve; va-t-il prêcher la pénitence dans toutes les capitales de l'Asie orientale? c'est, dis-je en moi-même, ce qu'a fait Jonas dans Ninive.

Mais pourquoi parlé-je de Jonas? Xavier refusa-t-il jamais d'obéir à la voix de Dieu, qui l'appelait dans les Indes, comme ce prophète fuit loin de la face du Seigneur qui lui avait ordonné d'aller en Assyrie? Au contraire, il avait une incroyable impatience d'y être; et si dans la crainte que le temps de naviguer ne se passât, il se mit sur un vaisseau, ce ne fut pas pour y dormir, comme ce prophète, pendant la tempête, ce fut pour la calmer et pour entreprendre la conversion de ceux qui étaient avec lui.

Je ne me rétracte pas néanmoins de l'avoir comparé à un homme dont l'Ecriture rapporte, qu'il marcha avec tant de vitesse, qu'il fit en un jour le tour de Ninive, qui était long de trois journées. Croiriez-vous, messieurs, que Xavier, toujours fidèle à sa vocation, y apporta une diligence encore plus grande? croiriez-vous, qu'avide de travaux et de souffrances, il ne chercha qu'à donner ou Jésus-Christ ou son sang à ces nations idolâtres?

Si ce dessein était digne d'un grand apôtre, l'exécution en était très-difficile, puisqu'il n'y allait de rien moins que de la perte de

sa liberté et de sa vie : mais de quoi un cœur aussi grand que le sien n'était-il pas capable? ce qui eût rebuté une infinité d'autres, ne servit qu'à l'animer; plus Dieu lui fit voir de pays à parcourir, de contradictions et de maux à essuyer, plus il s'écria : Encore davantage, Seigneur, encore davantage : *Amplius*, *Domine*, *amplius*.

Plusieurs saints ont paru avoir affecté des devises particulières et de certaines expressions qui marquaient leur différent génie. Saint Paul s'écriait : *Seigneur*, *que voulez-vous que je fasse?* Augustin, Donnez-moi ce que vous m'ordonnez, et ordonnez-moi ce qu'il vous plaira; Thérèse, Ou souffrir, ou mourir; François-Xavier, Davantage, Seigneur, encore davantage. Soumis comme Paul, demandant la grâce comme Augustin, indifférent à la mort et aux souffrances comme Thérèse, il épuise, pour ainsi parler, toute la miséricorde du ciel et toute la cruauté de la terre, par l'insatiable ardeur qu'il a de souffrir. Les hommes ne le tourmenteront jamais aussi cruellement qu'il le voudrait être; et quoi que Dieu fasse pour éprouver son cœur, sa grâce lui a donné une si vaste capacité, qu'affamé de fatigues, de peines, de persécutions, il s'écrie : Encore davantage, Seigneur, encore davantage; levez le bras encore plus haut, frappez-moi plus rudement : *Amplius*, *Domine*, *amplius*.

Il a pour champ de bataille la plus grande partie du monde; mais il court avec tant de célérité, qu'on s'imagine lire les Actes des Apôtres. A peine un voyageur pourrait, en parcourant le Japon et les Indes, avoir le temps de remarquer tous les endroits où Xavier a fait des choses dignes de remarque.

C'est en cette île qu'il a bâti un séminaire, c'est de celle-là qu'il a fait lever le siége; cette croix que vous voyez, est celle qu'il fit mettre sur le tombeau d'un martyr, et que le tyran ne put jamais faire arracher; c'est ici où ses disciples ont mieux aimé endurer la plus cruelle mort, que renoncer à leur foi; c'est là où il a baptisé le premier chrétien du Japon; voilà le palais où il a disputé contre les bonzes, et où il les a confondus; voyez-vous ce chemin de Miaco qu'il a arrosé de son sang? ce petit bois où il a converti tant d'idolâtres? cet endroit de la mer où il a fait gagner une bataille navale? cette île de Ceylan où deux jeunes princes ont perdu la vie pour Jésus-Christ? celle du More où il a été persécuté par un peuple sauvage? ces Maldives dont il a baptisé le roi?

Que serait-ce, si je voulais compter les églises qu'il a bâties, les hôpitaux qu'il a élevés, les idoles qu'il a renversées, les princes et les peuples qu'il a convertis, les malades qu'il a guéris, les morts qu'il a ressuscités, les villes qu'il a délivrées de la peste, celles où, après ses sermons, une troupe innombrable d'auditeurs venait se jeter à ses pieds, pour lui demander le saint baptême?

Ici se retrace dans mon esprit l'image de l'Eglise naissante; quand je me représente tant de peuples différents, qui ne peuvent comprendre comment un homme parlant une seule langue, se rend intelligible à tous ses auditeurs qui en ont de différentes, comme l'Ecriture le remarque des apôtres : quand je vois des milliers d'hommes et de femmes répandre d'amères larmes, et s'informer avec une pieuse inquiétude, de ce qu'il faut faire pour être sauvés.

Zacharie ayant demandé un jour à Dieu, quand viendrait ce temps où des peuples inconnus et des nations robustes le chercheraient, il n'en reçut point d'autre réponse que celle-ci : Ce sera lorsque dix hommes tous de différentes langues, prendront la robe d'un Israélite, et qu'ils s'écrieront : Nous avons ouï dire que le Seigneur est avec vous : *In diebus illis in quibus apprehendent decem homines, ex omnibus linguis, fimbriam Judæi : Dominus vobiscum est* (*Zachar.*, VIII). N'est-ce pas là ce qui est arrivé du temps de Xavier, où plus de dix peuples différents lui ont embrassé les genoux, et ont reconnu que le Seigneur qu'il prêchait était le véritable Dieu?

En est-il ainsi des chrétiens de nos jours? eh quoi! des idolâtres, des sauvages, des étrangers de la foi ont reçu l'Evangile à la première parole de Xavier; et à peine aujourd'hui pouvons-nous dire qu'après plusieurs discours, nous avons touché et converti un seul pécheur. Voulez-vous, messieurs, en savoir la raison? il y en a deux : c'est que nous prenons trop de peine, voilà la première; c'est que nous vous faisons trop d'honneur, voilà la seconde.

Nous prenons trop de peine : si nous prêchions la parole de Dieu sans art, comme notre apôtre la prêchait, nous ferions plus de fruit que nous n'en faisons; mais qu'arrive-t-il souvent? un prédicateur, plus appliqué à charmer ses auditeurs qu'à les instruire, rêve longtemps pour faire un discours châtié qui leur plaise. S'applaudissant d'abord dans ses pensées, et puis craignant leur censure, il vient réciter avec crainte, une pièce qu'il a travaillée avec chagrin. Tantôt appréhendant qu'il ne l'oublie, et tantôt qu'elle ne soit pas bien reçue, l'approuvant enfin pour s'exciter à la bien dire, il ne s'échauffe que par l'art, et ne s'anime que par l'étude. Oh! qu'il est à plaindre! disons mieux, oh! qu'il est à blâmer, de vouloir acquérir une fragile réputation qui lui ôte en même temps la douceur de la vie et le fruit de son ministère! Agité d'inquiétude pendant qu'il médite, de chaleur lorsqu'il compose, de frayeur lorsqu'il va parler, de mouvements lorsqu'il parle, prend-il pour toute consolation de ses peines le plaisir qu'il fera aux autres? Malheureuse victime d'une éloquence qui n'est ni agréable à Dieu, ni utile aux hommes, il fait son supplice de son talent, il devient le jouet de son industrie.

Pendant qu'il se tue à chercher ce qui plaira, à rejeter ce qui ne plairait pas, il ferait beaucoup mieux s'il voulait moins plaire, n'y ayant rien qui fasse plus tôt perdre l'approbation des hommes que de leur faire apercevoir qu'on s'efforce de l'obtenir; rien

qui rende plus méprisable un ministre de l'Evangile, que l'appréhension de le devenir.

Persuadé qu'on ne donne jamais par grâce un applaudissement qu'on n'obtient que par surprise, il travaille plutôt à l'arracher qu'à le mériter. S'il entreprend quelque peinture un peu vive, c'est pour tenir son auditeur en suspens : après avoir charmé son imagination par quelque brillant de figures étudiées, et son ouïe par la cadence des mots, il achève par un trait hardi ; et après une longue tirade de périodes, il réserve à la fin les meilleures pointes d'esprit, où l'auditeur attentif se récrie autant pour respirer que pour lui applaudir.

Se sachant bon gré des acclamations qui l'interrompent, il n'entend pas les murmures secrets de ses envieux ou de ceux qui ont une plus grande justesse d'esprit : reproche bien honteux à un prédicateur, de vouloir se faire admirer, au lieu de ne penser comme François Xavier, qu'à toucher et à instruire: Dieu qui bénirait son travail, s'il y apportait les mêmes dispositions que ce grand saint, le réprouve, et le regarde lui-même comme un ministre indigne qui traite avec indécence sa parole, qui l'altère, qui la farde, qui la falsifie (II *Cor.*, II).

Ce n'est pas là la seule cause de l'inutilité de cette parole. Elle produit ordinairement peu de fruit, parce que nous faisons trop d'honneur à ceux qui viennent nous entendre. Nous vous traitons, messieurs, comme des chrétiens parfaits, et il faudrait vous regarder comme des néophytes. Il faudrait, comme Xavier vous apprendre, sinon les premiers principes de la foi, du moins les premiers éléments de la morale dont vous avez besoin de vous instruire. Nous vous supposons assez éclairés; et en le supposant, nous vous faisons tort de vous laisser dans des erreurs dont vous ne vous apercevez pas.

Le jurement n'est plus qu'un ornement de langage, la fureur du jeu qu'un honnête délassement d'esprit, la fornication que galanterie et bonne fortune, la médisance que pour entretien de gens spirituels qui savent le monde. On couvre le mensonge sous d'adroites équivoques, l'avarice sous une épargne honnête, le larcin sous un dédommagement pardonnable.

En quel siècle y a-t-il eu plus de profanation dans les églises, plus de luxe dans les habits, plus de corruption dans la jeunesse? Que sont devenus nos sacrements? Ont-ils jamais été ou plus négligés par indévotion, ou plus violés par sacrilége? la pénitence ne consiste plus que dans l'histoire de ses péchés sans les punir. L'eucharistie n'est presque plus en usage, que pour arrêter le scandale, et prévenir les injustes soupçons d'une éclatante impiété. La parole de Dieu est réduite à la curiosité de l'entendre, ou peut-être à la vanité de la dire.

Parlons-nous de l'amour des ennemis? c'est, dit-on, une lâcheté. Montrons-nous quelle soumission on doit aux vérités révélées? c'est une faiblesse. Louons-nous la solitude? c'est un chagrin : le cloître? c'est une prison : la dévotion? c'est le dernier parti des malheureux et des gens âgés. O temps ! ô mœurs ! Quel épouvantable dérèglement? Nous aurions encore aujourd'hui besoin que le grand Xavier vînt continuer parmi nous ces conquêtes qu'il a faites avec tant de diligence et de rapidité : elles nous seraient même d'autant plus utiles, que sa prudence lui a suggéré les moyens les plus propres pour y réussir : c'est le sujet de mon second point.

SECOND POINT.

Saint Grégoire a très-judicieusement remarqué que le zèle n'a pas moins besoin de prudence que de force, les meilleurs desseins ayant souvent échoué pour n'avoir pas pris certaines mesures d'où dépendait leur succès (*S. Greg. lib.* XX *Moral.*, *c.* 8). La force entreprend ce qu'il y a de plus difficile ; mais la prudence en ménage les moyens : la force s'élève contre les obstacles qui s'opposent à son passage ; mais la prudence les adoucit, et les rend plus faciles. La force dit : Allons, combattons ; mais la prudence ajoute : Ne négligeons rien de ce qui pourra nous assurer la victoire.

J'admire la force du zèle de Xavier, quand il dit à ceux qui voulaient le détourner du grand dessein qu'il avait conçu : N'est-il pas honteux à des missionnaires d'avoir été prévenus par des marchands, et que l'avarice plus hardie que l'amour de Dieu, ait obligé des aventuriers à exposer leurs biens et leurs vies pour ramener dans leurs pays les richesses des Indes ? Maintenant qu'ils nous ont ouvert ce chemin, n'est-il pas juste que pour gagner à Jésus-Christ des âmes qu'il a rachetées de son sang, nous fassions ce qu'ils ont fait pour s'enrichir aux dépens de ces royaumes ?

Mais j'admire la prudence de son zèle, lorsque dans ses prières il demande à Dieu ce don d'en haut qui lui est si nécessaire pour réussir dans une si délicate entreprise : quand il se propose pour modèle dans la conversion des âmes, la conduite qu'a tenue son divin maître pour gagner les pécheurs les plus obstinés, et qu'il se sert des mêmes artifices que la grâce emploie pour l'exécution de ses desseins.

Premièrement, cette grâce ne détruit pas la nature ; en second lieu, elle ne la désespère pas ; enfin elle ne la violente pas : Remarquez bien ces trois choses. La grâce ne détruit pas la nature ; au contraire, elle la perfectionne. La grâce ne désespère pas la nature ; au contraire, elle l'aide. La grâce ne violente pas la nature ; au contraire, elle semble s'accommoder avec elle. La grâce ne détruit pas la nature, puisqu'elle agit sur elle. La grâce ne désespère pas la nature, puisqu'elle agit pour elle. La grâce ne violente pas la nature, puisqu'elle agit avec elle.

C'est sur ces trois choses que se règle la prudence de François Xavier. Brûlant du désir d'entrer dans le Japon, il s'égare dans le chemin. Dans un affreux désert où il ne trouve personne, il ne voit que de vastes

forêts et des pointes de montagnes, il ne sait à qui s'adresser. Enfin, après de longues fatigues, il découvre de loin un marchand, il court à lui pour lui demander le chemin : ce barbare ne le veut point enseigner, il le prie de souffrir qu'il le suive, il lui refuse; enfin il lui en accorde la permission, pourvu qu'il porte sa malle : le voilà donc chargé de la malle de ce marchand qu'il suit pieds nus au travers des ronces et des pointes de cailloux. En voulez-vous savoir le mystère? peut-être l'ai-je découvert : c'est un artifice de la grâce et un ménagement qu'elle lui inspire.

Il porte une malle qui n'est point à lui, c'est sa pauvreté; il la porte par convention, c'est son humilité; il la porte avec peine, c'est sa patience; il la porte cependant avec joie, c'est son zèle. C'était au marchand qui voulait s'enrichir à porter son fardeau; et Xavier, qui ne cherche qu'à distribuer aux Japonais les trésors de la grâce, s'en charge. C'était au marchand à subir la peine d'une avarice qui devait lui rendre de gros profits; et Xavier, en le soulageant, veut, comme saint Paul, faire connaître à ces peuples que c'est eux qu'il cherche, et non leur bien : *Non quæro quæ vestra sunt, sed vos* (II *Cor.*, XII).

Admirable tempérament de la grâce! Surprenante conduite de Xavier, qui mit tout en usage pour la conversion de ces nations idolâtres! Ne gagna-t-il pas leurs princes et leurs ministres par des raisons même d'Etat? Ne leur représenta-t-il pas leurs vrais intérêts, et pour ménager leur paix avec le Roi des rois, ne la négocia-t-il point avec ceux de la terre? Ne lui a-t-on pas reproché, aussi bien qu'à Jésus-Christ, qu'il faisait société avec les pécheurs, et pour les gagner, n'a-t-il pas employé tous les artifices que sa prudence lui suggérait? Témoin ce soldat blasphémateur et attaché au jeu, à qui il donna de l'argent pour jouer, dans l'espérance de lui faire quitter cette maudite habitude, et ne sait-on pas qu'il en fit un grand saint?

Il n'avait donc garde de les désespérer ces pécheurs, lui qui savait que la grâce du Seigneur leur tend la main, qu'elle les aide, qu'elle leur facilite tous les moyens du salut. Il entreprend même les conversions les plus difficiles. Trouve-t-il un libertin sans aucun sentiment d'honneur devant les hommes, de crainte et de respect pour Dieu, une âme de fer et de sang dont les paroles ne sont que des exécrations et des blasphèmes, dont l'impiété et l'endurcissement vont jusqu'à faire gloire de ses infâmes débauches? il se jette avec lui dans le vaisseau, et cache à ses compagnons le dessein de son voyage. Aurait-il oublié qu'il a reçu commission du ciel de convertir l'univers, que des millions d'âmes sont confiées à sa prudence et à ses soins? Non, messieurs, il sait que son ouvrage n'est point encore achevé, et cependant il s'attache à ce pécheur, comme s'il n'avait que lui à convertir. Il se met au hasard d'être par la tempête rejeté bien loin des côtes où il doit aller, et de laisser imparfaite une grande moisson où il travaille avec succès.

Il est résolu de suivre partout ce pécheur afin qu'il ne lui échappe pas. Ainsi le bon pasteur courut après la brebis égarée; ainsi Jésus-Christ choisit de tous les malades qui étaient autour de la piscine de Jérusalem, celui qui, depuis vingt-huit ans, n'avait trouvé personne pour l'y faire descendre; ainsi chassa-t-il des corps de deux possédés ces démons opiniâtres qui rompaient les fers dont on les enchaînait et qui demeuraient dans des sépulcres.

Plus cet insigne scélérat est endurci, plus il révère la patience et la prudence de Xavier, qui le traite non-seulement avec douceur, mais encore avec respect; qui, bien loin de lui reprocher aigrement ses erreurs et ses crimes, lui fait entrevoir quelques vertus qu'il peut acquérir. Il le conduit dans une forêt voisine où il se dépouille en sa présence et déchire sa chair innocente avec des pointes de fer qui en tirent le sang. C'est pour toi, mon frère, lui dit-il, que je veux faire pénitence, expier tes fautes et te donner des marques de mon amour; c'est pour toi que que je me suis embarqué; tu as tant coûté à mon Maître, combien veux-tu qu'il m'en coûte? Est-ce là désespérer un pécheur? La charité et la prudence d'un apôtre peuvent-elles aller plus loin? N'est-ce pas là jeter les yeux sur un gentil endurci et le faire fondre devant soi comme de la cire? *Aspexit et dissolvit gentes.*

Achevons ce Point par un troisième artifice que la grâce inspire à Xavier. Je vous ai dit que, bien loin de violenter la nature, elle agit avec elle, qu'elle s'accommode à ses inclinations et à ses besoins : elle s'appelle trésor pour l'avare, plaisir pour le délicat, gloire pour l'ambitieux : elle se déguise sous le nom de pain pour ceux qui veulent manger, sous celui de remède pour ceux qui sont malades, sous celui d'eau pour ceux qui ont soif. Jésus-Christ, tout fatigué du chemin, demande à boire à une femme de Samarie, et il lui offre lui-même une eau qui éteindra sa soif pour l'éternité.

Tel est l'artifice de Xavier : une grande ville est assiégée par un puissant ennemi; pressée d'une violente soif, il n'y a pour elle aucune apparence de pluie dans les plus grandes ardeurs de l'été; le seul parti qu'elle peut prendre est de se rendre à discrétion.

La belle occasion pour la grâce et pour Xavier! Entrant dans votre ville, j'ai bien une autre soif que celle dont vous vous plaignez : voulez-vous éteindre la mienne, j'éteindrai la vôtre? vous demandez de l'eau, et j'ai soif de votre salut; vous voulez conserver votre ville, et moi je viens la convertir; convertissez-vous, et je la conserverai; donnez-moi votre parole, et je vous donnerai de l'eau. Quand je l'aurai fait descendre du ciel, elle servira à deux miracles tout à la fois : à conserver votre âme et votre liberté; vous en boirez, et je vous laverai, le prix de votre salut en deviendra l'instrument, vous vous en servirez contre vos ennemis visibles et

invisibles; je détruirai vos idoles, et vous mettrez en fuite ceux qui vous assiégent.

Le peuple, ravi de cette proposition, interrompt Xavier et l'accepte. Seigneur, il ne s'agit plus que de soutenir votre propre cause par un miracle; vous avez bien accordé du feu à Elie pour consumer les victimes qu'il vous avait offertes et confondre le parti de Baal : n'accorderez-vous pas à un homme qui négocie vos intérêts de l'eau pour baptiser une ville entière, et en écarter les ennemis?

Parmi les paroles du Fils de Dieu, saint Augustin en admire trois pleines de douceur et de tendresse. La première, lorsqu'il dit aux troupes qui le suivaient : Venez à moi, vous qui êtes chargés, et je vous soulagerai. N'est-ce pas ce que Xavier a fait, en déchargeant ce marchand qu'il avait rencontré, et portant sa malle? La seconde, lorsqu'il se compare au bon pasteur, qui quitte quatre-vingt dix-neuf brebis pour en aller chercher une qui était égarée : si vous avez trouvé étrange que Xavier se soit embarqué sur un vaisseau, et qu'il ait interrompu ses grandes entreprises pour convertir un seul pécheur : voilà sa justification. La troisième parole de Jésus-Christ fut lorsqu'il s'écria : Si quelqu'un a soif, qu'il vienne à moi, je lui donnerai à boire. N'admirez-vous pas Xavier, qui obtient de l'eau pour convertir une ville? Dès que cette eau est tombée du ciel, tous ses habitants demandent le baptême.

Que peuvent répondre à ces exemples, ces directeurs farouches qui, au lieu d'attirer le pécheur par de sages ménagements, l'effraient toujours et le menacent; qui, au lieu de lui aplanir les voies du salut, les lui rendent en quelque manière impraticables; qui, au lieu de lui dire : Faites ce que vous pouvez, et demandez ce que vous ne pouvez pas, lui montrent la grâce si éloignée, la pénitence si rude, les sacrements si saints, pour en approcher souvent, qu'ils semblent mettre toute leur prudence à détourner les chrétiens de travailler à leur conversion et à donner lieu au relâchement des mœurs, sous prétexte de le condamner. Que conclure d'une telle conduite, sinon de la prédestination le désespoir, de la grâce la défiance, des sacrements l'éloignement, de la pénitence une frayeur désolante et meurtrière?

Il faut prêcher contre les Samaritains, mais il faut tâcher de faire de la Samaritaine une apôtre de son pays, dit saint Chrysostome. Il faut parler contre les divertissements suspects, mais il faut en faire une femme dont la conversion puisse servir de modèle à beaucoup d'autres. Il faut crier fortement contre l'usure, mais il faut employer ce qu'on a d'adresse à gagner les usuriers pour en faire des Zachées. Il faut faire voir la pénitence difficile, mais aimable; la grâce indépendante, mais pleine de désirs et d'attraits; les sacrements saints, mais nécessaires et sanctifiants; la prédestination cachée, mais propre à exciter une humble confiance.

En agir autrement, en effrayant toujours le pécheur sans lui dire presque aucune parole de consolation, est-ce se régler sur la conduite de la grâce et la prudence de Xavier? Avoir pour soi beaucoup d'indulgence, et une sévérité outrée pour le prochain; se faire un crime de rire en public, et ne s'en pas faire un de déchirer d'un ton plaintif et avec un sourire mesuré, la réputation d'autrui; prendre mille petits soins de ménager sa santé, comme précieuse au public, et condamner sans miséricorde les honnêtes divertissements de ses frères : que pensez-vous d'un homme de ce caractère? convertira-t-il beaucoup de gens?

Aimer une simplicité qui, sans magnificence, a tout le bon air et tout le bon goût; s'appeler un grand pécheur en général, et ne pouvoir souffrir le moindre mot de mépris; se laisser prévenir aisément et s'entêter des premières impressions qu'on a reçues, sans vouloir en revenir; avoir auprès de soi de pieux flatteurs et de bonnes dévotes, qui en disent chrétiennement de vrais ou de prétendus mérites; répondre à de petits éloges avec un certain ton de gronder qu'on entend trop bien, et que ceux qui veulent plaire se font un art de s'attirer. Encore un coup, que pensez-vous d'un homme de ce caractère? a-t-il cette prudence pour convertir beaucoup de gens? Dites, au contraire, que ce n'est qu'une prudence charnelle des enfants du siècle, très-opposée à celle des enfants de la lumière et à la conduite de notre saint.

Car, appelez-vous prudence ces dissimulations si ordinaires à la cour, ces mensonges si fréquents dans la société civile, ces mesures d'injustice qui passent pour habileté et pour savoir-faire, ces ruses concertées à qui on donne le nom de politique, cette affectation de franchise qui fraie le chemin à la trahison, ces déguisements de fourberies qui ne servent qu'à imposer à la simplicité de ceux qu'on veut perdre?

Appelez-vous prudence ces raffinements d'une jalousie qui loue dans le dessein de mieux blâmer, qui fait des prières pour celui qu'elle attaque, qui demande une dévote confidence de vices qu'elle a découverts, et qui donne en secret de charitables avis contre les intérêts de son rival?

Appelez-vous prudence ces lâches ruses d'un vindicatif, qui, n'oubliant jamais l'injure qu'il a pardonnée, néglige les occasions publiques de s'en venger, afin de ménager le temps propre à se satisfaire, sans emportement et sans reproche? Ravi qu'on le loue de la facilité qu'il a eue de se réconcilier, il veut se dédommager à loisir de son chagrin, goûter seul le malin plaisir de la vengeance, en se modérant par aigreur et se possédant par passion?

Appelez vous prudence cette ardeur d'une avarice insatiable, qui fait courir les mers au milieu de tant d'écueils et d'orages? Merveilleuse sagesse, d'exposer sa vie dans l'espérance de la rendre plus heureuse! d'être toujours, pour des richesses périssables, en danger de périr! comme si la

raison nous inspirait de perdre un doux repos, afin d'avoir peut-être celui de vivre plus richement pendant quelques jours.

Ce ne furent pas là les vues de Xavier dans ses voyages, dans ses courses, dans ses fatigues par mer et par terre. Les différents moyens que la grâce lui suggéra dans l'exercice de son apostolat, n'eurent jamais pour fin que la sanctification du nom de Dieu, la conversion et le salut des âmes; aussi vit-il la dureté des nations s'amollir devant lui comme la cire : *Aspexit et dissolvit gentes;* les ouvrages des mains des païens, ces montagnes du siècle, se renverser et tomber en poudre : *Et contriti sunt montes sæculi.* Dieu, pour le récompenser, ayant couronné ses travaux par les plus glorieux succès, je finis son éloge par cette troisième et dernière réflexion.

TROISIÈME POINT.

La gloire semble tellement attachée au titre de conquérant et de vainqueur, que ceux qui y aspirent prennent ordinairement ce nom, quand même ils ne prendraient point d'armes pour combattre. Les docteurs, dans leurs disputes, se glorifient d'avoir vaincu leurs adversaires; les rois, dans leurs batailles, d'avoir traversé leurs ennemis; les martyrs, dans leurs supplices, d'avoir lassé et confondu leurs tyrans.

On donne aux docteurs la science, aux rois la force, aux martyrs le courage : les premiers vainquent par la raison, les seconds par la force, les troisièmes par la patience; ces trois sortes de vainqueurs combattent pour la gloire : les premiers combattent pour la doctrine, les seconds pour l'empire, les troisièmes pour la foi; mais on peut dire que Xavier a remporté ces trois sortes de victoires, et que le ciel s'est plu à lui accorder pour récompense les plus glorieux succès.

Je le vois d'abord aux prises avec les faux prophètes du Japon, en présence du roi; ces prêtres, sous le nom de bonzes, gouvernaient le royaume, et il était impossible de réussir dans la prédication de l'Evangile, à moins qu'on ne les attaquât d'abord pour les convertir ou pour les confondre.

Xavier donne le défi à leur chef; le combat est accepté, l'heure marquée, le lieu destiné dans la place publique. Notre saint n'a-t-il pas tout à craindre? Il s'agit de religion; celle qu'il attaque permet le plaisir, condamne la pauvreté, et donne aux crimes énormes une licence impunie. Le juge du combat est un peuple jaloux de l'honneur de sa secte, et prévenu en sa faveur; son adversaire passe pour le plus savant du royaume.

D'un autre côté, la foi que François Xavier enseigne est naturellement incroyable dans ses mystères, incompréhensible dans ses principes, sévère dans ses maximes, opposée à toutes les inclinations et à toutes les vues de l'amour-propre; obstacles d'autant plus grands à la victoire, qu'il sait à peine la langue du pays : aussi ce chef d'idolâtres, entrant dans la lice, le regarda comme Goliath regarda David : *Viens à moi, et je donnerai ta chair à manger aux oiseaux du ciel et aux bêtes de la terre* (I *Reg.*, XV). Ce bonze élève sa voix, et prenant un ton de fierté, est applaudi de tout le peuple.

D'autres que Xavier n'auraient-ils pas perdu courage? Les insolents reproches de son adversaire, qui croit le confondre, l'enhardissent; il répond avec tant de sagesse, de modération, de présence d'esprit, qu'on commence à prendre plaisir à l'écouter. Le bonze s'apercevant de sa faiblesse, s'anime, impose silence de la voix, de la main, du geste. Xavier découvre son orgueil, et le fait tomber en de honteuses contradictions : il s'agite, il crie, il se désespère; la force des raisons l'accable, et tout à coup, baissant humblement la tête, et reconnaissant Jésus-Christ pour vrai Dieu, il demande le baptême à son vainqueur.

Je viens de comparer le bonze à Goliath, et notre apôtre à David; la comparaison n'est-elle pas juste! David n'a qu'une fronde et cinq petites pierres : c'est là le crucifix de Xavier, où sont marquées les cinq plaies de Jésus-Christ. David frappe Goliath à la tête, et Xavier se sert des raisons mêmes du chef des bonzes pour le convaincre et le faire taire. L'armée des Philistins est dissipée après la victoire de David, et ici, un grand peuple vaincu en la personne de son superbe chef, renonce à ses erreurs et se range du côté d'Israël.

Le roi de Bongo veut honorer Xavier du triomphe; il le reçoit dans son palais avec tous les applaudissements de ceux de sa cour; mais il n'accepte cet honneur que malgré lui, et pour les seuls intérêts de la vraie foi; comme David, qui porta à Jérusalem la tête de Goliath, et qui mit dans la ville sacerdotale son épée, qu'on enveloppa d'un drap derrière l'Ephod (I *Reg.*, XXI). Si, dans une si célèbre victoire, on ne reconnait pas la main de Dieu qui le couronne, quelle autre preuve pourra-t-on en avoir?

En voici cependant une seconde : une armée nombreuse d'ennemis vient assiéger la ville où il prêche; ses habitants s'affligent et ne s'attendent qu'à une perte inévitable; mais ne pouvaient-ils pas compter sur Xavier, qui a déjà fait tant de miracles par tous les lieux de son passage? Il sort de la ville revêtu de son surplis, et, tournant son crucifix du côté de l'armée ennemie, il crie à haute voix : Je vous défends, au nom du Dieu vivant, de passer outre. Qui l'eût cru? l'armée effrayée se retire en désordre, comme si elle eût été frappée de la foudre, comme si un ange exterminateur, semblable à celui qui tua en une nuit près de cent mille Assyriens, avait ôté la vie à ses soldats. Ne dirait-on pas que Xavier est ce Michel qui, avec ces trois paroles : *Quis ut Deus?* dissipe une troupe rebelle d'esprits apostats, et les précipite dans le fond de l'abîme?

Vous me direz peut-être que le ciel semble n'avoir pas entièrement satisfait tous les désirs de Xavier, ni couronné, par de glo-

rieux succès, le grand dessein qu'il avait formé sur la conquête de la Chine.

Tout ce qu'il a fait jusqu'ici est encore au-dessous de la vaste étendue de son zèle. Il n'aspire qu'à la gloire du martyre ; il regarde la Chine comme le champ de bataille où il peut combattre avec courage, et s'ensevelir, pour ainsi parler, dans son propre triomphe; il achète d'un marchand chinois, dirai-je l'heureuse, dirai-je la malheureuse commodité de pénétrer dans ce grand empire, dont l'entrée est défendue aux étrangers. Ce perfide le trompe, et le laisse dans une côte déserte sur un rocher stérile, d'où il peut découvrir la ville capitale, mais où il ne lui est pas permis d'entrer.

Ne vous figurez-vous pas là-dessus Moïse, à qui l'on montre la terre de Chanaan, et à qui, en même temps, on dit : La voilà, mais vous n'y mettrez jamais le pied? La comparaison serait juste si je n'y trouvais une grande différence. Ce fut une punition à l'égard de Moïse, et c'est une épreuve pour Xavier; la défiance de Moïse lui attira cette disgrâce, et Xavier a toujours espéré contre l'espérance même.

Moïse regardait la terre promise comme un lieu favorable où il jouirait d'un doux repos après ses fatigues et ses peines; et Xavier, souhaitant d'aborder à la Chine, ne se propose qu'une nouvelle suite de persécutions et de maux; il veut mourir martyr, et son zèle le fait sécher de regret de ne le pas être : est-il moins martyr pour ne l'avoir pas été ?

Dites donc qu'Isaac ne le fut pas lorsque l'ange arrêta le bras d'Abraham qui allait le sacrifier, selon l'ordre qu'il en avait reçu d'en haut. Il porta le bois de son sacrifice ; il se mit dans un état et une posture de victime, le ciel n'en demandait pas davantage : dites donc que ce n'est pas la cause, mais la peine qui fait le martyr. Il n'en coûtera pas un crime aux hommes pour immoler Xavier à leur aveugle fureur : la charité veut elle seule en faire le sacrifice. La victime ne sera pas égorgée par le fer de la persécution : elle sera consumée par le feu de l'amour.

Allez donc, grand saint, jouir du fruit de vos conquêtes. Vous avez dit si souvent : Encore davantage, Seigneur, encore davantage ; il se contente de votre bonne volonté; vous avez soupiré pour le martyre, c'en est assez pour en mériter le titre. Vous avez mesuré la terre, les nations idolâtres sont fondues en votre présence comme la cire, les montagnes du siècle ont été renversées et réduites en poudre, Dieu a rempli de bénédictions tous vos desseins ; demandez-lui pour nous un fidèle usage de ses grâces en ce monde, et la jouissance de sa gloire en l'autre. *Amen.*

PANÉGYRIQUE DE SAINT NICOLAS,

ÉVÊQUE DE MYRE.

Perfectus sit homo Dei, ad omne opus bonum instructus.
Que l'homme de Dieu soit parfait, et disposé à la pratique de toute sorte de bonnes œuvres (II *Tim.*, *ch.* III).

J'entreprends aujourd'hui, messieurs, l'éloge d'un saint d'un caractère assez singulier, et d'un mérite très-distingué; d'un saint vénérable dans le monde par sa naissance, dans l'Eglise par sa dignité, parmi les savants par sa doctrine, parmi les pauvres par ses richesses, parmi les gens de bien par sa sainteté, parmi les pénitents par ses austérités, parmi les hérétiques et les idolâtres par son zèle.

Quelles vertus, en effet, Nicolas, votre patron, n'a-t-il pas possédées? En lui tous les dons célestes, partagés ordinairement entre plusieurs, ont été réunis. Il a assisté les pauvres comme les Abraham et les Booz; rendu des jugements d'équité et de justice comme les Samuel et les Salomon; invoqué le Seigneur, dès ses plus tendres années, comme les Enoch et les Jean-Baptiste; tiré les peuples de la captivité comme les Moïse et les Aaron ; soutenu la cause des innocents comme les Job et les Daniel ; relevé les débris du temple comme les Simon et les Néhémie; combattu les hérétiques et rassuré les esprits chancelants dans la foi comme les Pierre et les Paul.

Tant de vertus dont l'éclat m'éblouit, et dont la variété confond mes idées, me paraîtraient incompréhensibles, si je ne savais que ce grand saint était, dans les décrets éternels, destiné pour être *l'homme de Dieu* par excellence, *homme*, par conséquent parfait et disposé sans réserve à la pratique de toute sorte de bonnes œuvres : *Perfectus homo Dei, ad omne opus bonum instructus.*

Quand je m'explique en ces termes, ne croyez pas, messieurs, que je vienne ici lui donner des louanges outrées ; loin de moi ces exagérations d'orateur, que l'humble et l'ingénue simplicité de la chaire ne peut souffrir. Je me contenterai de rappeler dans vos esprits ce que ses plus fidèles historiens en ont dit; je vous vois même, par la vénération singulière que votre dévote confrérie lui porte, déjà tout disposés à me donner une attention d'autant plus favorable, que je puis dire de lui ce que saint Grégoire de Nazianze disait de saint Basile, que louer Nicolas, ce n'est pas tant faire son éloge que celui de toutes les vertus (*Greg. Naz. in Laudem Bazilii*).

De quelque côté que vous le regardiez, il vous paraîtra tantôt comme un saint, qui a porté la grâce du christianisme à son plus éminent degré, tantôt comme un saint prélat qui a soutenu tout le poids de l'épiscopat, dans les épreuves et les temps les plus difficiles. Nicolas, l'homme de Dieu par la vie sainte et parfaite qu'il a menée ; *Perfectus homo Dei*, premier sujet de son éloge ; Nicolas, l'homme de Dieu par ses travaux et les bons offices qu'il a rendus à l'Eglise : *Homo Dei, ad omne opus bonum instructus*, second sujet de son éloge.

Ma voix est faible, mais l'exemple que j'ai à vous montrer la soutiendra. Je vous demande seulement, ô mon Dieu, quelques étincelles de ce beau feu dont il a brûlé. Souffrez que j'emploie le zèle de l'un des plus grands saints de votre Eglise pour animer

le peu qui me reste, comme je vais employer la voix d'un ange pour suppléer au défaut de ma prière. *Ave.*

PREMIER POINT.

Le monde a ses hommes, pourquoi Dieu n'aurait-il pas les siens? Le monde est si bien servi par ceux qui se livrent à ses turbulents désirs; pourquoi le maître du monde n'aurait-il pas de fidèles serviteurs qui fassent sa sainte volonté? L'homme de cour s'attache au service de son prince, l'homme de palais à l'étude des lois, l'homme de commerce aux exercices de son négoce; mais telles que soient les différentes professions qu'ils embrassent, il faut qu'ils soient tous, s'ils veulent se sauver, les hommes de Dieu, et la grâce du christianisme doit être la grande règle de toute leur conduite.

J'aurais là-dessus, mes frères, à vous faire faire d'étranges réflexions; mais peut-être que l'exemple que je vais exposer à vos yeux fera encore de plus vives impressions sur vos esprits; peut-être que, considérant Nicolas qui a porté la grâce du christianisme à son plus haut degré, vous prendrez la résolution de lui être fidèles, selon les différentes mesures de grâces que vous en aurez reçues.

Tout dans *cet homme de Dieu* me paraît admirable; mais principalement quatre choses que j'y distingue: la grâce du baptême qu'il a conservée; les rigueurs de la pénitence qu'il a faite; l'attention à tous ses devoirs qu'il a remplis; le mérite de ses aumônes qu'il a répandues; en faut-il davantage pour vous faire voir que cet homme de Dieu a mené une vie sainte et parfaite? *Perfectus sit homo Dei.*

Dans la surprenante conduite que Dieu tient sur les âmes qu'il s'est choisies, il y a des grâces de plusieurs sortes. Il y a des ouvriers que le père de famille fait venir à sa vigne sur le déclin du jour, après les avoir trouvés oisifs dans les places publiques. Il en est d'autres qu'il appelle de grand matin, qu'il attire à soi par des bénédictions avancées, qu'il engage à son service dès le crépuscule d'une raison et d'une liberté naissante, qu'il ravit au monde avant qu'ils aient presque eu le loisir de le connaître, dont il fait croître de bonne heure les fruits, et, si je puis parler ainsi, dont il en précipite la maturité, pendant que d'autres arbres tardifs donnent les leurs après une saison nébuleuse et froide.

Je loue les premiers, j'admire les seconds; je représente à ceux-là qu'on est sage à quelque heure que l'on s'engage au service de Dieu; je dis à ceux-ci que c'est une marque d'une sagesse encore plus grande de s'y engager de bonne heure; j'exhorte ceux-là à racheter un temps qu'ils ont perdu; je me réjouis avec ceux-ci de ce qu'ils n'en laissent échapper aucun moment: *Particula diei bonæ non te prætereat* (*Eccli.*, XIV).

Paraissez à la tête de ces enfants de bénédiction, vous qui avez conservé sans tache la robe de votre baptême, et qui l'avez portée toute blanche jusqu'au dernier moment de votre vie; vous que Jésus-Christ expose à nos yeux comme un autre Jean-Baptiste, pour nous dire ce qu'il dit de ce précurseur: *Qui avez-vous été chercher dans le désert? un roseau agité du vent* (*Matth.*, XI), un homme inconstant, qui tantôt est à Dieu et tantôt cesse d'y être?

Nicolas ne fut jamais sujet à ces bizarres changements. On ne le vit jamais fervent en un jour et tiède en d'autres; ami d'abord du Créateur, et plus ensuite des créatures; ayant ses heures de prières et ses heures de plaisirs; embrassant la mortification chrétienne par un zèle précipité, et la quittant par un relâchement de dévotion. Voici même un trait d'histoire qui va vous surprendre ou qui justifiera cette seconde circonstance que, quoiqu'il eût conservé la grâce de son baptême, il se condamna à une espèce de jeûne et de pénitence en un âge dont on n'avait jamais vu un pareil exemple.

Je sais bien qu'il est parlé dans l'Ecriture de certains hommes distingués à qui *le Seigneur enseigne sa loi et donne l'intelligence de sa parole*, et qu'on remarque dans le même endroit que *c'est à ceux qui, comme de petits enfants, viennent d'être sevrés et arrachés de la mamelle: Ablactatos a lacte, avulsos ab uberibus* (*Isa.*, XXVIII); mais entre Nicolas et eux je trouve de grandes différences.

Là, ce sont ces hommes heureux dont la fidélité serait exposée à de terribles dangers, si on les laissait quelque temps dans le siècle dont ils prissent l'esprit; et le Seigneur, pour les préserver de sa corruption, les en tire comme si c'étaient des enfants que l'on prît en sortant de la mamelle; ici c'est un enfant qui, les mercredis et les samedis, se sèvre lui-même par un instinct d'en haut, et ne prend la mamelle de sa nourrice que sur le soir. Est-ce par dégoût? mais pourquoi en ces jours plutôt qu'en d'autres? Est ce par oubli et inadvertance? mais pourquoi ne paraît-il avide de ce lait que le soir?

L'oracle du Prophète semble donc regarder Nicolas de plus près. C'était un enfant choisi d'en haut pour être l'*homme de Dieu* par excellence. Il fallait qu'il menât une vie non-seulement sainte, mais parfaite: *Perfectus sit homo Dei.* En voilà de beaux commencements; la suite n'en sera pas moins admirable.

Qu'il faisait beau voir un jeune homme riche, noble, caressé et aimé, se priver des plus innocents plaisirs et se condamner aux plus laborieux exercices de pénitence, en un âge où les passions sont plus vives, où le sang est plus enflammé, où la cupidité s'irrite par plus d'endroits, où les tentations sont plus violentes, où le défaut d'expérience et de réflexion peut engager à plus de désordres, où le monde, par ses caresses, ses compagnies, ses enjouements, son air contagieux, peut corrompre l'âme la plus pure et rendre inutiles ses meilleures résolutions.

Vous dirai-je là-dessus que l'évêque son oncle, après l'avoir mis dans son clergé et ordonné prêtre, lui confia la direction d'un

monastère qu'il avait fait bâtir, et que ce fut là où, après avoir eu une parfaite intelligence de la loi, il éleva de jeunes disciples qui, formés sous un si habile maître, répandirent partout la saine doctrine et la sévérité de la morale évangélique.

Il s'était lui-même sevré et arraché de la mamelle pour savoir à fond la science du salut; aussi quelle attention n'eut-il pas à tous ses devoirs, pour ne rien faire de dérangé qui le détournât de la voie étroite où il voulait marcher; troisième circonstance où cet homme de Dieu s'est rendu parfait.

Avouons-le, messieurs, nous n'avons souvent que des vertus imaginaires ou dérangées, faute de bien prendre le point de notre vocation. Nous nous formons de belles idées de certaines vertus qui ne nous sont pas propres, et, afin de nous épargner le chagrin que nous donnerait le défaut de celles de notre état, nous nous en figurons d'autres que nous aurions, et que notre prochain n'a pas dans celui qu'il a embrassé.

C'est là le langage ordinaire d'une infinité de gens : Si j'étais magistrat, il me semble que je rendrais la justice avec plus d'intégrité ou d'exactitude qu'on ne fait; rien ne serait capable de me détourner de mon devoir, et je me croirais redevable au public de toutes les heures que je lui déroberais pour les donner à mon plaisir.

Si j'étais consacré au service des autels, dit l'autre, je voudrais vivre comme un ange, ne donner que des exemples de régularité et de zèle. Si j'avais de gros biens, j'en ferais de grosses libéralités aux pauvres, qui verraient que je serais encore plus riche pour eux que pour moi. On se trace de beaux portraits d'un juge, d'un ecclésiastique, d'un homme aisé; et, regardant ceux à qui ces vertus manquent, on se pardonne une infinité de fautes personnelles dans lesquelles on tombe; on se donne sans peine la justice, la sainteté, la libéralité qu'on aurait, et l'on juge de la conduite d'autrui sur l'image que l'on se fait de la sienne.

Déplorable illusion, mais hélas! trop commune! Nous ne prenons pas garde que nous accusons tacitement la Providence, comme si elle n'avait pas connu ce qui nous était propre, ou comme si elle ne nous avait pas mis dans notre jour; nous nous déplaçons les uns les autres, et, nous faisant honneur d'une prétendue fidélité étrangère, nous manquons à nos devoirs les plus essentiels.

Déplorable illusion, où l'on cache, où l'on excuse les mauvaises actions que l'on fait par le projet des bonnes que l'on ferait. Si Dieu, dans ce moment que je parle, vous appelait à son tribunal, vous jugerait-il sur ce que vous auriez fait si vous aviez été un autre, ou sur ce que vous avez fait étant ce que vous êtes? Serez-vous toujours les spectateurs et les censeurs des autres, et jamais vos spectateurs et vos censeurs?

Rien ne fut dérangé dans la vie de Nicolas; toutes ses vertus y eurent leur mérite et leur place. On ne trouvera guère d'hommes qui soient remplis comme lui de l'Esprit de Dieu, esprit de sagesse qui lui a fait mener une vie toujours uniforme, esprit de discernement qui l'a conduit dans toutes ses démarches, esprit de crainte qui lui a fait éviter les plus légers égarements, esprit de prudence qui l'a fait arriver à son unique fin par les moyens les plus sûrs, esprit de piété et d'oraison qui, l'attachant inséparablement au Seigneur, lui attirait un déluge de bénédictions et de grâces.

C'était là que sa foi se réveillait, que son espérance s'animait, que son amour se fortifiait, que son intérieur se renouvelait de jour en jour. C'était là où, dans une douce quiétude, il jouissait déjà par avance des délices du paradis; c'était là où, élevé au dessus de tous les fantômes terrestres, il ne cherchait la lumière que dans la lumière même, mettant, comme parlent nos livres saints, toute sa force dans son silence et dans son espérance : *In silentio et spe erit fortitudo tua;* dans son silence, pour écouter Dieu qui lui parlait; dans son espérance, pour en attendre les bénédictions; dans son silence, pour n'écouter que la voix des divines inspirations; dans son espérance, pour ne se réjouir qu'en celui qui fait le vrai bonheur de sa créature.

J'apprends néanmoins que ce qui rend la prière bonne, que ce qui donne au jeûne son mérite, c'est l'aumône (*Tob.*, XII), et ce fut elle qui contribua à rendre si sainte et si parfaite la vie de cet *homme de Dieu* dont je fais l'éloge. La mort de ses père et mère, frappés de peste en un même jour, l'avait laissé héritier de leurs gros biens, ou, pour mieux dire, l'économe des pauvres, qu'il substitua à ses droits. Il leur fit de larges aumônes; mais, outre celles qu'il renferma en cachette dans leur sein, il y en eut une où sa charité trahit son humilité; en sorte que, quelques précautions qu'il eût prises, le gentilhomme qui la reçut publia, malgré la modestie de son bienfaiteur, sa magnifique générosité.

De quoi une pauvreté involontaire n'est-elle pas capable? Salomon le savait si bien, qu'il pria Dieu de ne le pas livrer à une honteuse indigence, de peur *qu'il ne se vît contraint de voler, de tomber même dans une lâche apostasie.* Si les richesses sont de puissants attraits à de grands crimes, l'indigence n'en garantit pas non plus ceux qui ne la souffrent qu'à regret. Religion, pudeur, chasteté, ce que l'on devrait conserver aussi chèrement que sa vie, tout y est sacrifié. On se livre à un désolant chagrin et à un morne désespoir; on blasphème contre la Providence, on se décourage, on se vend, on se prostitue.

Maudit père, qui vas livrer tes filles à d'infâmes corrupteurs, à quoi penses-tu? Vois-tu l'abîme ouvert sous tes pieds? Que dis-je? Ces paroles sont inutiles; la résolution est prise. Miséricorde de mon Dieu, ayez compassion de ces infortunées victimes. Faut-il qu'elles périssent?

La charité de Nicolas, toujours curieuse,

toujours attentive aux différents besoins des pauvres, prévoit le barbare dessein de ce père, et, sans délibérer davantage, cet homme de Dieu va, à la faveur des ténèbres et du secret, répandre son aumône à différentes reprises, pour sauver le père et les filles.

Homme de miséricorde, quels éloges ne méritez-vous pas! Dirai-je que vous fîtes pour lors ce que firent ces deux anges qui tirèrent de Sodome Loth et ses deux filles, lorsqu'une pluie de feu et de soufre allait réduire en cendres cette abominable ville? Dirai-je que vous imitâtes, que vous surpassâtes même la charité de Job, qui se rendait ce témoignage d'avoir tiré des dents de l'impie la proie qu'il eût dévorée, et que celui qui allait bientôt périr le comblait de bénédiction pour l'avoir délivré de ce danger: *Benedictio perituri super me veniebat* (*Job*, XXIX).

Quelque idée que je me forme de la charité de Nicolas, j'avoue que je n'ai pas assez d'éloquence pour vous en découvrir tout le mérite. La mémoire en sera conservée dans tous les siècles, *et toute l'assemblée des saints, qui publiera toutes les aumônes qu'il a faites* (*Eccles.*, XXXI), le louera infiniment mieux que moi. O la surprenante vertu de l'aumône chrétienne, qui arrête le crime dès ses commencements, qui éteint le feu impur des passions, qui en étouffe les premières étincelles! s'écrie un savant cardinal. Oh! que celui qui l'emploie à de si salutaires usages mérite de louanges (*Petr. Dam.*, *opus* 9, *c.* 8)!

Mais quelles leçons ne vous fait-il pas, à vous qui avez du bien, et dont le cœur est si dur et si insensible aux misères de vos frères? Si vous consultiez votre foi, elle vous apprendrait que le dessein de la Providence étant de fournir aux pauvres, qui sont ses créatures aussi bien que vous, le nécessaire à la vie, elle s'est reposée sur les riches, qu'elle a établis comme ses économes; que le superflu des uns est le nécessaire des autres; que de l'abondance qu'il répand sur eux, en faire la disette des misérables, c'est une criante injustice.

Dans une ville encore plus grande, plus peuplée, plus riche que ne l'était Constantinople du temps de saint Chrysostome, ne pourrait-on pas dire ce que ce véhément orateur disait à quelques avares de son siècle: Savez-vous ce que vous faites, en refusant l'aumône à ce pauvre? Vous retenez le prix de son âme: *Pretium animæ ejus retinetis.* En donnant quelques secours à ce néophyte, vous conserveriez sa foi, vous attireriez à l'Eglise catholique quelques-uns de nos frères errants, qui, peut-être, sont plus endurcis par la crainte d'être abandonnés dans leurs misères, qu'ils ne sont aveuglés par les ténèbres de l'hérésie. Que faites-vous donc? Vous retenez le prix de leurs âmes.

En faisant quelques aumônes à cette fille, jeune, belle, mais pauvre, vous l'empêcheriez d'écouter ces impudiques qui la tentent par les présents intéressés qu'ils lui font; vous renfermez dans vos coffres ce qui lui eût servi à un petit établissement, vous retenez le prix de son âme: *Pretium animæ ejus retinetis.*

Je ne réfute pas ici vos vaines excuses, je me contente de vous proposer l'exemple de Nicolas. Je viens de vous le représenter comme l'homme de Dieu qui a porté à son plus éminent degré la grâce du baptême par la vie sainte et parfaite qu'il a menée; mais je vais vous le faire voir comme l'homme de Dieu qui a soutenu tout le poids de l'épiscopat par ses travaux et les bons offices qu'il a rendus à l'Eglise: *Homo Dei ad omne opus bonum instructus*, ce sera le sujet de mon second point.

SECOND POINT.

Quand je ne ferais que retracer dans vos esprits ce que vous venez d'entendre de votre illustre patron, vous jugez bien que, dans le pressant besoin de donner un époux à l'Eglise, un père aux pauvres, un modèle de vertu à tous les chrétiens, il fallait choisir, préférablement à tout autre, un homme qui menait une vie si sainte et si parfaite.

Aussi le ciel se déclara en sa faveur, une inspiration d'en haut ayant fait dire à l'un des prélats assemblés pour donner un évêque aux peuples de Myre qu'il fallait jeter les yeux sur celui qui entrerait le premier dans l'église et s'appellerait Nicolas. Le sort tomba donc sur cet étranger inconnu, qui, au retour de la visite des lieux saints, passait fortuitement, sans qu'il eût brigué cette dignité, sans qu'il l'eût souhaitée, sans qu'il y eût pensé.

Je pourrais faire là-dessus certaines réflexions qui ne plairaient pas à bien des gens; mais je me contente de dire qu'il parut évidemment par des circonstances si extraordinaires, que son élection venait d'en haut, sans que les hommes y eussent d'autre part que celle de désigner celui que le Seigneur s'était choisi. Quel homme, en effet? En fut-il jamais de plus digne, si nous considérons les persécutions qu'il avait à souffrir, les victoires qu'il devait remporter, les secours que les gens de bien pouvaient en attendre?

Je vais à Jérusalem, disait saint Paul, *sans que je sache ce qui m'y doit arriver, sinon que dans toutes les villes par où je passerai, le Saint-Esprit me fait connaître qu'on m'y prépare des liens et des chaînes; mais je suis prêt à exposer ma vie, pourvu que j'achève ma course et que j'accomplisse le ministère que j'ai reçu du Seigneur Jésus* (*Act.*, X). L'évêque Nicolas pouvait dire la même chose, et il ne consentit à son élection que par le pressentiment qu'il eut que le fardeau épiscopal lui attirerait de terribles persécutions.

En nommant Dioclétien et Maximien, représentez-vous deux démons incarnés, deux cruels et inexorables ennemis des chrétiens. On ne lisait dans tous les coins des rues des villes de l'empire que ces pancartes fatales où étaient condamnés à l'exil, à la perte des biens, de la liberté, de la vie, tous ceux qui

soutiendraient le parti de Jésus de Nazareth. Les échafauds étaient dressés dans les places publiques; on voyait tous les jours des hommes et de jeunes vierges brisés sur des roues, déchirés et mis en pièces par des ongles de fer, brûlés à petit feu ou plongés dans des chaudières d'huile bouillante. Horribles spectacles qui faisaient frémir les âmes les plus dures.

Au même temps où l'Eglise célébrait la mémoire du jour que son cher Epoux avait choisi pour expirer sur une croix entre deux scélérats, ces empereurs inhumains firent abattre tous les temples et raser tous les autels qui lui étaient consacrés; et comme ils surent que les pasteurs préposés à la conduite de ces nouveaux ennemis de leurs dieux étaient ceux qu'il fallait écarter et exterminer les premiers, la foudre tomba sur Nicolas, qui, après avoir été jeté dans un affreux cachot, fut envoyé en exil.

Avec quels sentiments de piété et de résignation obéit-il à un arrêt si injuste! Avec quelle douce tranquillité d'esprit se représenta-t-il que la condition du serviteur ne devait pas être meilleure que celle du maître! Que Dieu, voulant par là éprouver son courage, réveillait par la persécution une foi qui eût été toute languissante et comme ensevelie dans un morne assoupissement: qu'au reste, toute la terre étant à son égard un exil, ce bannissement devait si peu l'effrayer, que, du lieu où il était relégué, il voyait le ciel aussi bien que s'il avait été dans Myre (*S. Cypr., lib. de Lapsis et Epist.* 56 *ad Tiburcetas*).

Une seule chose lui donnait du chagrin: son éloignement de son cher troupeau; la crainte *que le pasteur étant frappé, les brebis ne se dispersassent;* qu'il n'y en eût de chancelantes que l'affreux appareil des supplices n'ébranlât, ou de trop délicates qui, rebutées de l'obligation de se faire une continuelle violence dans une profession très-austère, ne tombassent dans une scandaleuse apostasie.

Avouons-le, messieurs, être évêque dans ces premiers âges de l'Eglise, et l'être dans les siècles qui les ont suivis, sont des états bien différents. Aujourd'hui on goûte toute la douceur du calice du Seigneur; pour lors on en buvait toute l'amertume. Aujourd'hui on mène une vie tranquille, sans rien craindre pour sa personne; pour lors on n'était menacé que de prison, de gibets, de roues. Aujourd'hui on trouve des princes chrétiens qui savent récompenser le mérite des sacrés ministres; pour lors on n'en trouvait que de barbares, dont il fallait essuyer toute la fureur dès qu'on avait la hardiesse de parler de Jésus-Christ au préjudice des prétendus dieux immortels.

Ce fut dans ces temps de persécution que Nicolas se chargea du fardeau épiscopal, résolu de donner Jésus-Christ aux infidèles ou son sang à Jésus-Christ. Mais, ô secret impénétrable de la miséricordieuse Providence de Dieu sur son Eglise! *Il commanda à la mer et aux vents qui agitaient la barque de Simon Pierre, et il se fit une grande tranquillité.* Constantin, dont la mémoire sera en éternelle vénération, révoqua les injustes édits de ses barbares prédécesseurs. Le *Labarum*, cette croix lumineuse, parut sur les étendards romains; ce qu'on ne regardait auparavant qu'avec horreur, fit l'ornement des têtes couronnées. Les puissances infernales furent chassées des temples où elles étaient adorées; et à la place des aigles impériales, on vit ce signe de Jésus crucifié sur les arcs de triomphe et les plus éminents endroits du Capitole.

On ouvrit les portes des cachots aux prisonniers qui y étaient retenus, on tira des mines ceux qui y avaient été condamnés; les évêques bannis furent rappelés de leur exil; Nicolas, qui était de ce nombre, revit son cher troupeau; et autant que l'orage avait été furieux, autant le calme fut agréable et doux.

J'appelle calme ce qui n'était néanmoins qu'une suspension ou changement d'orage. Quoique l'Eglise se vît plus tranquille qu'elle n'avait encore été, elle ne fut pas exempte de tempête. Ce n'étaient plus *des étoiles qui, demeurant dans leur rang, combattaient contre Sisara;* c'en étaient d'autres que l'apôtre saint Jude appelle *des étoiles errantes*, qui eussent étouffé la vraie lumière.

Ce n'étaient plus des pasteurs qui, par une divine fermeté d'âme et intrépidité de courage, attaquaient les loups qui rôdaient autour de la bergerie, c'étaient les *bergers de Loth* qui s'efforçaient de chasser et d'exterminer *ceux d'Abraham;* ce n'étaient plus des hommes qui, animés d'un zèle apostolique, faisaient tête aux ennemis du nom chrétien; c'étaient *des ouvriers fourbes*, *de faux christs qui essayaient de jeter dans l'erreur les élus mêmes, s'ils avaient pu.*

Sous ces figures et ces expressions tirées des livres saints, vous comprenez, messieurs, que je veux parler d'Arius et de ses aveugles sectateurs dont Nicolas devint l'irréconciliable ennemi, et que le ciel regardait comme celui qui devait remporter sur eux une victoire complète.

Pour en mieux juger, souvenez-vous des ennemis qu'il eut à combattre, de ce que nos plus fidèles historiens, et principalement le fameux Vincent de Lerins (*in Commonit.*) en ont dit. Le venin de l'erreur d'Arius et de ceux qui le suivirent, avait infecté, non quelques provinces ou quelques royaumes, mais presque tout l'univers. La chute d'un grand nombre d'évêques de l'Eglise latine, que cet hérésiarque avait su s'attirer, était comme un épais nuage si répandu partout, qu'à peine pouvait-on distinguer quelle était la vraie foi, tant on donnait de faux sens à la doctrine de la divinité de Jésus-Christ; non-seulement les esprits communs, mais les plus élevés furent séduits; chacun soutenait, chacun louait Arius.

A un ennemi si dangereux, si subtil, si fort par la protection des puissances ecclésiastiques et séculières, il fallait opposer des

hommes d'une érudition connue, d'un zèle intrépide, d'une grande étendue et pénétration d'esprit; des hommes qui arrêtassent les faux-fuyants d'un rusé adversaire qui changeait à tout moment de système, et qu'on ne pouvait presque plus reconnaître, tant il donnait à ses erreurs de nouvelles faces; des hommes d'une haute réputation, qu'on reconnût exempts de factions, de cabales, de tout soupçon de nouveauté.

L'expédient le plus prompt et le plus sûr qu'on put trouver, fut d'assembler à Nicée un concile œcuménique. Presque tous les prélats de l'une et de l'autre Eglise s'y trouvèrent; et parmi ceux d'Orient qui étaient en grand nombre, Nicolas de Myre s'y distingua par ses rares talents et par la vénération qu'il s'était attirée.

Le démon avait suscité Arius contre le Fils de Dieu, et le Fils de Dieu choisit Nicolas pour le défendre. Le démon avait rempli de variations et d'équivoques l'hérésiarque pour soutenir ses erreurs, et le Fils de Dieu avait donné un esprit de science, de zèle, de courage à celui à qui la justice de sa cause était commise, pour lui assurer sa consubstantialité avec son Père. Le démon avait, parmi les évêques, corrompu les deux Eusèbe, l'un de Césarée, l'autre de Nicomédie; et Jésus-Christ avait opposé à tant d'ennemis Athanase, qui n'était encore que diacre d'Alexandrie, et Nicolas, évêque de Myre.

Une cause de cette importance pouvait-elle être confiée à un meilleur avocat et à un plus zélé défenseur? Eglise de mon Dieu, pouviez-vous trouver un ministre mieux instruit et plus disposé à toute sorte de bonnes œuvres: *Ad omne opus bonum instructus?* Arius déjà chassé par son évêque, fut condamné dans toutes les formes à Nicée, et frappé des plus effroyables anathèmes. Le géant des Philistins qui se promettait une victoire d'autant plus assurée, que plusieurs prélats soutenaient son parti, eut la confusion de se voir renversé par un berger qui, étant venu à lui au nom du Seigneur, avait pris dans les pures sources des divines Ecritures, ces pierres choisies qui le blessèrent mortellement au front.

Zélé défenseur de la divinité de Jésus-Christ et de sa consubstantialité avec son Père, vous ne trouvez plus parmi nous d'hérétiques qui osent la combattre; mais hélas! en trouvez-vous beaucoup qui l'adorent en esprit et en vérité? Vous eûtes la consolation de porter la sainte parole à des esprits dociles que vous éclairâtes, que vous touchâtes, que vous ramenâtes à leurs devoirs. Nous prêchons aujourd'hui les mêmes vérités; mais nous avons la douleur de voir que souvent on ne nous écoute qu'avec un cœur et des oreilles incirconcis.

Je ne parle pas ici, messieurs, de ce qui regarde la foi, l'amour-propre n'y est pas aussi intéressé que dans certaines maximes chrétiennes dont il ne peut souffrir la sévérité. Est-ce notre faute? est-ce celle de nos auditeurs? Ont-ils pour nous cette soumission qu'ils doivent avoir? Avons-nous, par la vie édifiante et sainte qu'il faut que nous menions, cette onction nécessaire pour les toucher? On vient nous écouter avec une froide indolence, et tout l'honneur que l'on rend à la parole du Seigneur se termine presque à la louange de celui qui l'annonce.

Vous qui, animés de l'esprit du démon, parlez son langage, vous avez bien un autre empire. Libertin, qui te railles des personnes dévotes, qui fais passer pour des visionnaires ceux qui, touchés d'un vrai désir de se sauver, renoncent à leur mauvaise vie; fille coquette qui, avec d'indécentes parures, des chansons tendres, un air lascif, jettes dans les âmes ces traits enflammés qui percent et qui brûlent tout ensemble, tu as bien d'autres charmes pour te faire écouter et suivre, que n'en ont les plus zélés ministres du Très-Haut.

Il est vrai que Nicolas avait d'autres talents que nous n'avons pas, que *cet homme de Dieu disposé à toutes sortes de bonnes œuvres*, soutenait, par de fréquents miracles, la réputation qu'il s'était acquise; aussi (et c'est la troisième réflexion que j'avais à vous faire) a-t-il rendu à ceux qui l'ont invoqué tous les secours qu'ils pouvaient en attendre.

Sensible aux différentes misères de ses frères, comme si elles l'avaient touché personnellement, *il était infirme avec les infirmes, consumé d'un zèle ardent avec ceux qui en brûlaient*, ravi non-seulement de gagner à Jésus-Christ des âmes qu'il avait rachetées par son sang, mais de laisser comme lui des marques de sa charité dans tous les lieux par où il passait; le dirai-je? dans les endroits où il n'était pas, comme si la présence de son esprit et de son cœur dût suppléer au défaut de celle de son corps.

Saint Irénée, qui vivait vers la fin du second siècle, dit qu'il y avait de son temps certains hommes distingués qui semblaient n'être venus au monde que pour faire du bien à leurs frères, et leur procurer dans leurs misères des secours plus utiles, que s'ils leur avaient donné de grosses sommes d'argent (*S. Iren.*, *lib.* II, *adversus hæreses*. c. 53). Etaient-ils possédés du démon? ils le chassaient de leurs corps par leurs exorcismes. Etaient-ils affligés de cruelles maladies? ils les guérissaient par l'imposition de leurs mains. De malins calomniateurs faisaient-ils contre eux de faux rapports en justice? ils se déclaraient leurs protecteurs, et justifiaient leur innocence. Se voyaient-ils exposés à quelque danger de périr? la confiance en leur grand crédit auprès de Dieu n'était pas sans sa récompense, afin que ceux qui avaient reçu ces secours, et d'autres qui en apprenaient la nouvelle, rentrassent dans le sein de l'Eglise, ou qu'ils y demeurassent plus fidèlement attachés.

Vous rappelez ici dans votre mémoire ce que les historiens de votre illustre patron en ont rapporté. Tantôt ce sont des prisonniers qu'il tire de leurs cachots, tantôt des

malades sans nombre à qui il donne une prompte guérison. Si des mariniers, dans une fâcheuse navigation, et près de périr, l'invoquent avec une humble confiance, il me semble qu'il leur dit dans le fond de leurs cœurs, ce que saint Paul dit à ceux qui se voyaient battus d'un impétueux orage proche de l'île de Malte : *Rassurez-vous, mes frères, nul de vous ne périra, il n'y aura que le vaisseau de perdu* (*Act.*, XXVII).

Si des officiers injustement arrêtés et condamnés à mort, s'étant souvenus du facile accès que les malheureux avaient auprès de lui, l'invoquent dans leurs pressantes extrémités, il écoute favorablement leurs cris, et apparaissant la nuit à Constantin, il l'oblige avec un air menaçant de révoquer l'arrêt qu'il a prononcé. Nicolas leur est absent de corps, mais il leur est présent d'esprit et de cœur pour leur prompte et honnête liberté.

Tant de circonstances et d'autres que j'omets vous attendrissent, dévots confrères qui vous êtes mis sous sa protection. Je loue en cela votre zèle, mais prenez garde qu'il *soit selon la science*, sans quoi il ne vous servirait de rien. Demandez-lui des bénédictions temporelles; mais priez-le, avant toutes choses, qu'il vous en attire de spirituelles. Demandez-lui la *graisse de la terre;* mais cherchez auparavant *la rosée du ciel* (*Gen.*, XXVII), afin qu'en étant remplis, vous meniez en ce monde une vie sainte qui vous rende dignes d'une récompense éternelle en l'autre. *Amen.*

PANEGYRIQUE DE SAINT ETIENNE,

PREMIER MARTYR.

Stephanus plenus gratia et fortitudine, faciebat prodigia et signa magna in populo.

Etienne, plein de grâce et de force, faisait de grands prodiges, et de grands miracles parmi le peuple (*Act., ch.* VI).

C'est aujourd'hui, messieurs, que l'Eglise nous met devant les yeux, l'un des plus beaux spectacles qui fût jamais, et des plus dignes d'attirer les regards du monde chrétien. C'est aujourd'hui qu'elle célèbre le triomphe du chef des martyrs, et la première action héroïque qui se soit faite par un homme mortel. C'est aujourd'hui que Dieu accorde à Etienne, qui combat sous ses étendards, les trois avantages qui étaient autrefois les grands objets de l'ambition profane.

Ces fameux héros dont l'antiquité a fait l'apothéose, désiraient particulièrement trois choses : d'être animés dans leurs combats par la présence de leur souverain; de rentrer dans leur patrie avec la couronne triomphale, parmi les applaudissements des peuples; enfin de trouver quelque célèbre historien qui, assurant les siècles futurs de ce qui s'était passé, rendît leurs noms immortels.

Comme les martyrs que la religion chrétienne a droit d'appeler ses vrais héros, méritent une gloire encore plus solide, voici le premier de tous, qui par une distinction privilégiée, a reçu ces trois degrés d'honneur. Pour lui le ciel s'ouvre, et le Père Eternel, spectateur de sa fidélité et de son courage, tient en main la couronne qui lui est destinée. A lui le Fils de Dieu paraît debout à la droite de ce Père céleste, comme pour voir ce que peut faire son sang récemment répandu, et dont est animé ce généreux athlète. Pour lui le Saint-Esprit semble se charger d'être son historien, puisque nous ne voyons dans tout le texte sacré, aucun saint dont l'éloge soit aussi long et aussi pompeux.

Quelle consolation pour moi, de n'être qu'après le Saint-Esprit, le panégyriste d'Etienne! Par là j'éviterai les deux défauts qui sont assez ordinaires aux orateurs chrétiens, où tantôt la faiblesse de leurs pensées avilit la majesté de leur sujet, et tantôt la véhémence de leurs expressions va au delà de la juste idée qu'il faut en concevoir.

Loin de moi la crainte de tomber dans aucun de ces défauts. Pourrais-je être accusé de donner à Etienne des éloges outrés, puisque si beaucoup d'autres saints n'ont eu que des portions de grâce et de force, il en a été rempli : *Stephanus plenus gratia et fortitudine?* Et comme je pourrais affaiblir par la bassesse de mes expressions, le vaste mérite du sujet que j'ai à traiter, il me suffit de m'arrêter à ce que le Saint-Esprit a voulu que Luc, son évangéliste, en rapportât.

Pour cet effet il est à propos de le considérer tel qu'il nous est dépeint dans les Actes, je veux dire pendant sa vie et à sa mort; pendant sa vie, dans les fonctions de son ministère; à sa mort, dans les circonstances qui en ont relevé le mérite. Etienne pendant sa vie a fait l'office d'un ange, c'est ce que je vous montrerai dans mon premier point. Etienne à sa mort a suivi l'exemple d'un Dieu, c'est ce que je vous ferai voir dans le second. Esprit divin, qui l'avez si abondamment enrichi de vos dons, faites-en couler quelques parcelles sur cet auditoire et sur moi, je vous en demande la grâce par, etc. *Ave.*

PREMIER POINT.

Quand saint Luc, qui est entré dans un détail très-exact de la vie et des belles qualités du diacre Etienne, dit que *ses ennemis mêmes qui étaient assis dans le conseil, ayant jeté les yeux sur lui, son visage leur parut comme le visage d'un ange* (*Act.*, VI, 15), il fait dans ce peu de paroles son éloge par des traits les plus magnifiques, et les plus distingués.

Dire d'Etienne que c'est un ange, c'est dire qu'il n'a rien d'humain que le corps, qui en faisant une partie de sa nature, lui donne au-dessus de ces substances spirituelles, un avantage qu'elles n'ont pas de pouvoir offrir à Dieu un sacrifice qui lui est très-agréable.

Dire de lui que c'est un ange, c'est dire qu'ayant un ennemi au dedans de soi, il s'en est rendu tellement le maître, que par la victoire qu'il en a remportée, il l'a traité comme un captif qui contribue même à la gloire de son triomphe. Si à la différence de

l'ange, l'amour du plaisir, ou la violence de quelque autre passion, peut le tenter ou le corrompre, il a ce que l'ange n'a pas, tout le mérite de le vaincre par sa fidélité à la grâce.

Enfin dire de lui que c'est un ange, c'est dire qu'il entre en société avec ces esprits que l'Apôtre appelle *les serviteurs et les ministres de Dieu, qui les envoie pour exercer leur ministère en faveur de ceux qui doivent être les héritiers du salut* (*Hebr.*, I, 14).

Ce fut dans ce dessein qu'ils honorèrent Abraham de leur visite, et qu'ils lui promirent un fils, qu'ils tirèrent Loth de l'incendie de Sodome (*Genes.*, XIX), qu'il allèrent au devant de Jacob pour lui accorder leur protection contre Esaü, qu'un ange se tint entre le camp des Egyptiens, et celui des Israélites, pour les défendre de l'irruption de ces cruels ennemis (*Genes.*, XXXII). Ajouterai-je deux traits assez propres au sujet que je traite? Ce fut dans ce dessein que Dieu envoya un ange qui donna du pain à Elie dans sa plus pressante nécessité (III *Reg.*, XIX), qu'un de ces bienheureux esprits accompagna Judith pour être le gardien de sa chasteté, soit lorsqu'elle traversa le camp des Assyriens, soit lorsqu'elle entra dans la tente d'Holopherne : *Vivit Dominus*, (c'est ainsi qu'elle le témoigne elle-même) *quoniam custodivit me Angelus ejus, et hinc euntem, et ibi commorantem, et inde huc revertentem* (*Judith*, XIII).

Sous la figure de ces deux derniers, je me représente Etienne qui fait leurs offices, soit dans la distribution des aumônes qui lui sont confiées, soit dans le soin qu'il prend des filles et des veuves, de la direction desquelles il est chargé, puisqu'il ne fallait rien moins que des vertus angéliques, pour s'acquitter avec honneur de ces deux devoirs.

Comme le nombre des fidèles croissait de jour en jour, et qu'il y avait parmi eux beaucoup de pauvres, les Juifs qui étaient nés dans la Grèce, se plaignirent que dans la distribution des aumônes, on n'avait pas pour leurs veuves les mêmes égards que pour celles des Juifs hébreux; les apôtres pour arrêter ces plaintes, et rendre à chacun justice, crurent qu'il était à propos de choisir sept hommes d'une probité reconnue à qui ils confiassent ce ministère. Sept anges dans l'Eglise triomphante, sont comme les seuls ministres de Dieu qui se tiennent au pied de son trône, dit saint Jean (*Apoc.*, I); et dans l'Eglise militante, sept diacres sont choisis par les apôtres. C'est une même Eglise, ce sont presque les mêmes offices, et c'est à la tête de ces sept diacres qu'on mit Etienne. Pouvait-on trouver un homme plus vigilant, plus désintéressé, plus prudent, plus intègre?

Une loi toute de miséricorde devait commencer et subsister par ces œuvres de charité. Ceux qui embrassaient cette nouvelle secte, voulaient en se dépouillant de leurs biens, de riches devenir pauvres, ou rendre les pauvres riches comme eux, aussi s'appelaient-ils frères; point de distinction, hors celle que la diversité des emplois pouvait y mettre; emplois établis non pour flatter la vanité des particuliers, mais pour rendre d'utiles secours aux malheureux, dans une république que Dieu législateur venait de former.

Pour la gouverner on choisit Etienne qui, dans ce soulagement des pauvres, est préposé à ce ministère : *Elegerunt Stephanum*, Etienne qu'on charge du soin de ce corps mystique du Sauveur, qui nourrit ses membres, et qu'on regarde comme le surintendant de son Etat : Etienne trésorier de Jésus-Christ, distributeur de ses finances, économe de l'Eglise naissante, et, si je puis ainsi parler, le premier magistrat de ce sénat de charité.

Dès qu'il en eut l'administration on n'entendit plus de plainte, tout sujet de murmure cessa, il n'y eut ni recommandation de parents, ni sollicitation d'amis, ni intérêt de parti, ni aucune vue humaine; je ne dis pas, pour lui faire commettre quelque injustice, mais déranger en la moindre chose l'ordre de la dispensation des aumônes.

Non, non, on ne l'accusa jamais d'avoir traité avec dureté et mépris ceux qu'il soulageait, de les avoir laissé longtemps languir, afin qu'ils achetassent par des importunités réitérées et de longues prières, le pain et l'argent qu'on leur donnait. On n'eut jamais le moindre soupçon de sa fidélité, de son désintéressement, de son intégrité dans le maniement des charités des fidèles; jamais il ne fut obligé de se justifier contre aucun calomniateur qui eût rendu sa charité suspecte.

Il est remarqué dans le livre des Rois que Samuel, après avoir longtemps gouverné le peuple de Dieu, convoqua les Etats, et demanda à ceux qui s'y trouvèrent, si parmi leur grand nombre, il y en avait quelqu'un qui eût sujet de se plaindre de son administration, quelqu'un qu'il eût frustré de ses droits, quelqu'un dont il eût négligé le soin dans son extrême misère, afin de vivre lui-même plus commodément et plus grassement; mais on entendit un bruit confus s'élever de toute l'assemblée, qu'aucun d'eux ne l'accusait ni de ces péchés, ni de ce mauvais gouvernement: *Non accusavit illum homo*.

Témoignage avantageux au désintéressement, à la fidélité, à la charité de ce saint ministre de l'ancienne alliance; mais témoignage qu'on rendit aussi dans la nouvelle au diacre Etienne; personne ne lui reprocha rien; on ne l'accusa pas d'avoir eu pour les pauvres une compassion intéressée, comme fut celle de Judas Iscariote, qui ne s'était plaint d'une indiscrète profusion du parfum répandu sur Jésus-Christ, dont l'argent eût servi au soulagement des pauvres, que parce qu'il tenait la bourse, et qu'il voulait s'en attribuer le profit. L'exemple de sa mauvaise administration, suivi de sa funeste mort,

était trop récent pour ne point donner d'horreur à ceux qui l'imiteraient.

On ne lui reprocha pas que les aumônes dont on l'avait fait l'économe, ne servaient qu'à l'enrichir, et lui faire amasser de gros biens ; qu'il employait à d'excessives dépenses le patrimoine des pauvres ; que non content d'avoir pris pour soi le nécessaire, il abusait d'un superflu qui ne lui appartenait pas : *Non accusavit illum homo.*

Toutes ces circonstances me porteraient à faire faire d'étranges réflexions à ceux à qui le bien de l'Eglise est confié. Je leur dirais, (ou plutôt pour ne rien avancer de mon chef), je leur ferais dire par saint Jérôme : *Vous prêchez la pauvreté et la croix de Jésus-Christ, et vous n'aimez que la vanité et le plaisir. Vous êtes les successeurs de ceux qui étaient les trésoriers des pauvres, et vous traitez splendidement les gouverneurs des provinces, que vous surpassez même en magnificence. Vous achetez avec les oblations des fidèles, ce que les séculiers les plus riches auraient fait difficulté d'acheter pour leur table* (*S. Hier.*, *in Michæ.*, *c.* 21).

Je leur dirais, ou plutôt je leur ferais dire par saint Grégoire de Nazianze : *Vous croyez honorer le sacré ministère par la somptuosité de vos repas, par la magnificence de votre train et de vos meubles, par le grand nombre de vos serviteurs et de vos chevaux : mais savez-vous bien que les offrandes de l'autel ne doivent pas être employées à des usages si profanes, ni le bien des pauvres dissipé par le luxe des pasteurs* (*Greg. Naz.*, *Orat.* 28 et 32).

Je leur dirais, ou plutôt je leur ferais dire par saint Chrysostome : *Qu'un soldat n'est pas obligé de faire la guerre à ses dépens, mais qu'il doit se contenter de sa solde ; qu'il est juste qu'un vigneron boive de la vigne qu'il a cultivée ; qu'un berger boive du lait de ses brebis, et qu'il se revête de leur laine, mais qu'il faut qu'il en prenne du soin, et qu'après un nécessaire raisonnable, il soulage les pauvres du reste* (*S. Chrys. in epist.* 1 *ad Corint.*, *hom.* 21).

Je leur dirais, ou plutôt je leur ferais dire par un savant et pieux archevêque, que *si saint Paul veut qu'un ecclésiastique qui a du bien, nourrisse les veuves qui sont dans une pressante nécessité, afin qu'elles ne soient point à charge à l'Eglise, qui est déjà assez chargée de beaucoup d'autres pauvres ; ceux qui ont de gros bénéfices ne doivent pas dépenser en chiens et en chevaux, en officiers et en valets superflus, en festins et en meubles magnifiques, ce qui a été donné pour le soulagement des pauvres membres de Jésus-Christ* (*Agobard. arch. Lugd.*, *lib. de Dispensat. circa finem*).

Je leur dirais enfin, ou plutôt les pauvres leur diraient par l'organe de saint Bernard : *Ce que vous prodiguez nous appartient ; ce que vous sacrifiez à votre vanité, vous nous l'arrachez sans miséricorde. Nous sommes vos frères, nous sommes comme vous, les ouvrages du même Dieu et le prix d'un même Sauveur ; votre superflu est notre nécessaire ; et ce que vous ajoutez à votre faste, vous le retranchez à nos besoins, et votre cupidité fait par là un double mal : vous périssez en dissipant notre bien, et vous nous faites périr en nous l'ôtant* (*S. Bern. Ep.* 42 *ad Henricum, archiepiscop. Senonens.*).

On ne fit à Etienne aucun de ces reproches, on bénit même et on loua sa conduite dans une si sage distribution des aumônes, qu'il rendit respectable une religion, où d'un côté la charité de ceux qui l'embrassaient, les dépouillait de leurs biens pour en assister les pauvres ; et où d'un autre, ceux à qui les aumônes de ces nouveaux chrétiens étaient confiées, les distribuaient avec une si exacte et si édifiante intégrité.

Comme la Providence est l'une des plus éclatantes preuves d'un Dieu créateur, aussi ce soin des pauvres était l'une des plus consolantes marques de la charité d'un Dieu rédempteur. Ce Jésus crucifié ne paraissait plus un si grand scandale aux Juifs, ni une si grande folie aux gentils ; ils y admiraient au contraire quelque chose de divin, quand ils voyaient les riches devenus chrétiens, aider de leurs biens ceux qui faisaient profession d'une même foi, et un jeune diacre soutenir la bonne cause d'une religion naissante, par une si prompte, si sage, si désintéressée, si fidèle distribution des aumônes.

Je dis un jeune diacre, et c'est par cet endroit qu'il parut non-seulement faire l'office d'un ange, mais en avoir la chasteté. Comme celui d'Elie, il portait le pain aux pauvres, c'était là son office ; comme celui de Judith, il était protégé de Dieu pour ne pas périr dans la plus délicate de toutes les tentations, c'était là le prodige de son innocence. Tantôt il faisait le ministère de cet ange, qui ayant pris Habacuc par les cheveux, le transporta à Babylone, afin qu'il dît à Daniel pressé de la faim : Prenez ce dîner que Dieu vous envoie (*Dan.*, XIII). Tantôt comme l'ange Raphaël, enchaînant le démon Asmodée qui avait tué les sept maris de Sara, il inspirait aux filles et aux veuves dont il avait la direction, un certain air de continence par ses sages avis, par sa présence, par son exemple.

Je ménagerai ici, messieurs, autant qu'il me sera possible, la chasteté de vos oreilles ; mais je ne puis mieux louer mon saint, qu'en vous parlant du danger où il s'est trouvé dans l'exercice de son ministère, et d'où il est toujours sorti victorieux.

La chasteté est une de ces fleurs, dont un souffle échappé ternit la fraîcheur ; un de ces parfums, dont l'air est capable d'en affaiblir la vertu ; rien n'est plus tendre, plus fragile, plus délicat qu'elle. La présence d'un objet, ses charmes naissants, l'occasion qui se présente, l'ardeur de la passion, sont d'étranges tentations à perdre sinon la pureté du corps, du moins la virginité de l'âme, principalement quand on rend à la pauvreté quelques secours. La vanité naturelle aux femmes, leur fait regarder ce qu'elles reçoivent, non pas tant comme un effet de com-

passion pour leurs misères, que de tendresse pour leurs personnes, et quand une fois on a vaincu la honte pour découvrir son indigence, on n'en ressent plus tant à risquer sa vertu : tout pour lors est à craindre, l'emploi même où l'on se voit engagé, sert d'apologie à la conduite que l'on tient.

Etienne n'avait pas recherché cet emploi, de soulager des filles et des veuves pauvres; les apôtres l'y avaient engagé; tous les disciples qui connaissaient son rare mérite y avaient consenti. On ne pouvait se plaindre de ce qu'il conversait avec elles, de ce qu'il s'intéressait dans leurs affaires, et qu'il entrait dans la discussion de tout ce qui leur était nécessaire. *Le soin des tables*, je veux dire d'un soulagement temporel lui était confié, il voyait donc ces filles et ces veuves, il leur parlait souvent; mais c'était un ange qui, semblable à celui de Judith, conserva la chasteté de cette veuve, soit qu'elle sortît de Béthulie, soit qu'elle entrât dans la tente d'Holopherne.

Certains esprits mal faits s'étant scandalisés de ce que saint Jérôme entretenait avec plusieurs filles romaines un commerce qui leur paraissait trop libre, voici ce qu'il leur répondit : Je me suis trouvé à leur compagnie, parce que je leur expliquais l'Ecriture sainte; cette explication les a rendues assez assidues auprès de moi, cette assiduité a fait naître la familiarité, et la familiarité la confiance.

Qu'elles disent si j'ai jamais fait avec elles la moindre chose indigne d'un chrétien? m'est-il échappé un mot à qui on ait pu donner un double sens, ou ai-je jamais jeté sur elles d'indiscrets regards? Avant que j'allasse chez Paule, les suffrages de toute la ville étaient pour moi, j'ose même le dire, je passais pour un saint : depuis ce temps-là ai-je mené une mauvaise vie? m'a-t-on vu habillé de soie, couvert de pierreries, un visage fardé, un teint gras et fleuri?

Je pourrais faire dire la même chose à notre jeune diacre, si je ne savais pas que ses plus cruels ennemis n'eurent jamais sur sa virginité le moindre soupçon. Ils l'accusaient faussement d'autres crimes, mais ils épargnaient sa réputation sur cet article. De quelles calomnies ne l'eussent-ils pas noircie, s'ils y avaient vu la moindre apparence? il lui eût été aisé de se justifier, mais cette apologie lui était si inutile, que son visage leur paraissait comme si c'eût été le visage d'un ange : *Intuentes eum omnes viderunt faciem ejus tanquam faciem angeli.*

Là-dessus, permettez-moi de faire deux réflexions assez importantes. La première regarde la plupart des gens du monde, dont la satire n'est jamais ni plus maligne, ni débitée avec plus de joie que lorsqu'un ecclésiastique en est la victime. Dans la chaleur du vin, dans une conversation enjouée, peut-être dans le cercle de certaines dévotes qui ont leur cabale et leur parti; on épargne par un faux zèle le caractère, mais on déchire inhumainement la personne; on devient l'avocat du sacerdoce, mais on conclut contre celui qui en est revêtu; on relève bien haut la sainteté du ministère, pour découvrir par un plus malin artifice les flétrissantes taches qu'on y répand; eh quoi! puis-je leur dire : ne savez-vous pas qu'il est expressément défendu *de dire du mal de ceux qui tiennent la place de Dieu* (*Exod.*, XXII, 28)? et que saint Paul irrité de ce qu'Ananie l'avait fait frapper sur le visage, crut devoir se disculper de l'avoir appelé *muraille blanchie*, en disant : *Je ne savais pas, mes frères, que ce fût le grand prêtre* (*Act.*, XXIII).

Seconde réflexion qui nous regarde nous-mêmes. C'est à nous, plus qu'à tout autre, à édifier le prochain, à lui ôter tout juste sujet de soupçon, à nous ménager avec tant de régularité, de pudeur, de modestie, que nous rendions respectable la dignité et la sainteté du caractère. Malheur, dit saint Jérôme, malheur à ceux qui quittent leurs affaires pour chercher une paille dans l'œil d'un ecclésiastique, croyant qu'il n'y en a point qui ait de vraies vertus, comme si le grand nombre des méchants pouvait diminuer la peine due à la vie scandaleuse qu'ils mènent eux-mêmes.

Mais malheur à nous, si la conduite peu régulière et édifiante que nous tenons, donne lieu aux mauvais soupçons qu'on en fait. Malheur à nous, si, comme parle l'Apôtre, étant obligés *d'être d'excellents modèles de charité, de foi, de chasteté dans nos entretiens et notre manière d'agir, nous donnons sujet aux peuples de nous rendre méprisables* (I *Tim.*, IV); ce que dit sur ce sujet saint Jérôme dans une de ses lettres, vous fera mieux comprendre ma pensée.

Une mère s'étant plainte à ce grand homme de ce que sa fille s'était séparée de sa compagnie, pour vivre plus librement avec un ecclésiastique qu'elle avait retenu chez elle, sous prétexte qu'il prenait soin de ses affaires : *Croyez-moi*, écrivit-il à cette fille, *rompez avec cet homme, cessez de demeurer et de manger avec lui, de peur qu'on ne croie de lui et de vous, ce qui peut-être n'est pas. Servez-vous-en dans les affaires où vous avez besoin de son secours, mais en même temps, mettez votre réputation à couvert, et arrêtez le murmure d'une ville entière. Si vous méprisez mon avis, je m'écrierai librement : Pourquoi débauchez-vous le serviteur d'autrui? Pourquoi faites-vous votre esclave d'un ministre de Jésus-Christ? Pendant qu'il fait ses fonctions à l'église, tout le monde a les yeux arrêtés sur vous, et vous n'en rougissez pas? Oh! l'habile directeur que vous avez choisi! ce jeune homme vous donnera sans doute des avis fort salutaires, et la sévérité de son visage vous détournera du vice. Quand même il aurait les cheveux blancs, vous devriez vous représenter qu'il n'y a point d'âge où l'homme ne soit attiré et tenté par sa concupiscence* (*S. Hier., lib.* II *Epist., ep.* 8).

On m'accuserait peut-être de faire des portraits trop ressemblants et de descendre dans

un détail trop satirique, si de grands hommes ne m'en avaient fourni les couleurs. Mais ce qui s'est passé dès le quatrième et cinquième siècle, ne serait-ce pas une histoire avancée du nôtre? Admirons par là quelle a été la chasteté d'Etienne dès le premier âge de l'Eglise, où il a fait pendant sa vie l'office d'un ange; mais que fera-t-il à sa mort? ce qu'a fait Jésus-Christ dont il imitera l'exemple : vous l'allez voir dans mon second point.

SECOND POINT.

Rendre témoignage à la vérité, la défendre au péril de sa vie et mourir pour elle ; se sacrifier à la fureur des ennemis qui la combattent, et cependant leur pardonner de bon cœur, et demander pour eux grâce au Père céleste, parce qu'ils ne savent ce qu'ils font; c'est ce qu'a fait Jésus-Christ, et je me hâte de vous dire que c'est sur cet exemple qu'Etienne s'est formé.

Le grand dessein de Jésus-Christ était bien de nous sauver, mais son intention était aussi d'établir sa religion et son culte. *Vous adorez ce que vous ne connaissez pas; mais viendra un temps, et il est venu, où il y aura des adorateurs qui adoreront le Père céleste en esprit et en vérité*, avait-il dit à une femme de Samarie. Il s'en était encore expliqué en d'autres termes, qu'il était né et venu au monde, afin qu'il rendît témoignage à la vérité. C'était là l'un des principaux sujets de sa mission divine; et le grand crime que lui imputaient les Juifs, était qu'il voulait détruire la loi de Moïse pour établir la sienne. Aussi, dès qu'il fut mort et qu on crut que ce dessein était anéanti, avec quelles sanglantes imprécations l'appelèrent-ils fourbe et imposteur?

Il fallait donc, conclut de là saint Augustin, que pour réprimer cette flétrissante calomnie, il laissât après soi des gens, qui, pleins de sagesse, de grâce, de force, soutinssent la bonté de sa cause; et c'est la plénitude de ces dons célestes que saint Luc dit avoir été accordée à Etienne. Il en avait sans doute besoin, mais ce qui le rend encore plus considérable, est d'en avoir fait valoir les talents, si nous nous représentons quelle était la religion qu'il voulait détruire pour en établir une autre, en quel temps il en a formé le dessein, avec quel succès il y a travaillé.

Quelle était la religion que ce nouveau prédicateur voulait détruire, pour en établir sur ses ruines une plus stable et plus parfaite? Si toute la controverse avait été entre lui et les païens, il ne lui aurait pas été difficile de leur faire sentir par d'invincibles preuves, leur aveuglement d'adorer comme des dieux des hommes mortels, convaincus même des crimes les plus énormes, des hommes qui, aussi insensibles que leurs statues devant lesquelles ils se prosternaient, avaient des yeux sans voir leurs besoins, des oreilles sans entendre leurs prières, des mains sans pouvoir leur rendre aucun secours.

Mais il s'agissait de détruire une religion dont on ne pouvait disconvenir que Dieu n'en fût l'auteur, qu'elle n'eût porté successivement de siècles en siècles les plus grands hommes et les plus saints, qu'elle n'eût reçu d'en haut ses lois, ses cérémonies, ses sacrifices.

Ce qui est même fort étrange, comme saint Augustin l'a très-judicieusement remarqué, on ne peut combattre les païens que par les Juifs. Ces Juifs sont contre nous, c'est cependant d'eux que nous nous servons pour faire valoir la bonté de notre cause (*S. Aug. in Psal.* XL). Nous produisons leurs livres et leur faisons connaître que ce qui avait été prédit de Jésus-Christ et de son Eglise dès les premiers âges du monde, est arrivé : *Proferimus codices Judæorum, inimici nostri sunt, et de chartis inimici convincitur adversarius.*

Comment donc détruire une religion si ancienne, si sainte, si bien établie? Saint Etienne va vous l'apprendre. Il commence par Abraham et par les douze premiers patriarches dont il décrit les différentes aventures; d'Abraham et des patriarches il passe à Moïse, de là il descend à David et à Salomon.

N'était-ce pas là, direz-vous, établir plutôt la religion juive que la détruire? Oui, s'il n'y en avait point eu d'autre qui dût prendre sa place; mais ce n'était qu'une religion passagère et figurative. Elle nous parlait de loin d'un Messie qu'elle attendait, et dont tous ces grands hommes n'exprimaient que faiblement la mission et les vertus. Elle nous parlait des sacrifices et des cérémonies qui devaient être abrogées par de plus parfaites. Elle nous représentait un homme divin qui descendrait des patriarches, des rois, des prophètes hébreux, et qui par un calcul exact est effectivement venu; et c'est là ce que j'appelle, comme saint Etienne l'a fait, rendre un invincible témoignage à la vérité.

Encore, en quel temps l'a-t-il rendu? était-ce en un temps où quelques éclatants miracles eussent désabusé des esprits prévenus, et engagé dans un nouveau parti des gens que le ciel eût fait entrer dans la bonne voie? En un temps où l'ont eût pu imposer à la simplicité des peuples, qui n'auraient trouvé que peu ou de faibles défenseurs de leur religion? Jugez-en, messieurs, par le détail que l'Evangéliste saint Luc en fait. Représentez-vous toute la synagogue convoquée contre un seul homme; les trois parties de l'univers rassemblées pour soutenir leur cause et lui imposer un humiliant silence; celle des affranchis, celle des Cyrénéens, celle des Juifs de Cilicie et d'Asie.

Représentez-vous un jeune berger qui, rejetant fièrement le petit secours qu'on veut lui donner de se revêtir des armes de Saül dont il n'a jamais fait aucun usage, se contente d'une fronde pastorale pour attaquer un géant qu'une redoutable armée de Philistins a mis à sa tête : Suis-je un chien, dit-il, pour venir à moi dans un si ridicule équipage (I *Reg.*, XVII)? Quelle inégalité de

force entre l'un et l'autre? entre Goliath d'une grandeur énorme, et le plus petit des enfants d'Isaï.

Vous en disposâtes de la sorte, ô mon Dieu, pour faire voir la justice de votre cause, et relever avec plus d'éclat l'infini mérite d'Etienne qui en était chargé. Cinq petites pierres vont frapper et mettre en désordre les cinq redoutables chefs de la synagogue; et c'est ici où la vérité a confondu vos adversaires : Goliath reçoit au front une plaie mortelle, il tombe de ce seul coup, et la synagogue ne pousse plus dans son agonie qu'un cri languissant avec lequel elle expire.

Tous ces docteurs de la loi, ces hommes auparavant si hardis, si fiers, si insolents, sont contraints de se taire, sans *pouvoir résister à l'Esprit de sagesse qui s'explique par la bouche d'Etienne.* Que font-ils donc? *Ils se bouchent les oreilles* pour ne pas entendre des vérités qui les jettent dans d'étranges alarmes, et dont ils ne sauraient disconvenir. La loi de Moïse mal interprétée les avait aveuglés; celle de Jésus-Christ se préparait à les éclairer, mais ils s'obstinèrent à ne la point entendre : *Continuerunt aures suas.*

Cependant puisqu'ils étaient si habiles et en si grand nombre contre un seul homme; puisqu'ils étaient déjà entrés en dispute avec lui et qu'il s'agissait de savoir de quel côté tournerait la victoire; il était de leur honneur de lui répondre dans toutes les formes, d'éluder ses preuves, ou du moins de se retirer et de remettre en d'autres temps une contestation de cette importance : mais la rage de se voir vaincus sans pouvoir résister à la sagesse de leur adversaire, leur fit prendre une résolution tout opposée. Ils fermèrent leurs oreilles aux vérités qu'il leur disait, ils passèrent même plus avant, le feu leur étant monté à la tête et grinçant des dents comme des furieux qui se préparent à une exécrable vengeance.

Etienne s'y attendait bien. Il venait de les appeler ses frères et ses pères; ses frères par adoption, ses pères par respect; ses frères parce qu'il les aimait, ses pères parce qu'il les honorait; rien de plus tendre ni de plus humiliant. Mais de quoi n'est-on pas capable quand on veut gagner des âmes à Dieu, à cette condition néanmoins qu'on n'aura pas cette honnête et modeste retenue quand on verra des esprits indociles et des cœurs endurcis qu'on ne peut réduire, quelque condescendance qu'on ait pour eux.

Ainsi en agissait Jésus-Christ qui s'humanisait avec les pécheurs, qui mangeait même avec eux; mais qui, dès qu'il les voyait incorrigibles, prenait un air de sévérité, des fouets même pour les chasser de la maison de son Père.

Etienne n'en vint pas jusque-là, mais il changea bientôt de langage. Têtes dures et inflexibles, leur dit-il, hommes incirconcis de cœur et d'oreilles, vous résistez toujours au Saint-Esprit, semblables à vos pères, qui ont fait mourir ceux qui leur prêchaient l'avénement du Juste et dont vous avez été les meurtriers. Parler en ces termes, n'est-ce pas prendre une généreuse résolution de mourir pour la vérité et d'imiter son divin maître qui avait livré sa vie pour la défendre? Arrêtons-nous un peu sur cette seconde circonstance.

Cet Homme-Dieu, qui connaissait, non-seulement tous les temps, mais tout ce qu'il devait souffrir, savait jusqu'où irait l'implacable fureur de ses ennemis, nulle circonstance de sa mort ne lui était cachée. Il pouvait, s'il l'avait jugé à propos, changer leur mauvaise volonté ou se rendre invisible, comme il l'avait déjà fait lorsqu'ils voulurent le lapider; mais l'amour de la vérité et le dessein d'établir sa religion, l'emportèrent sur toutes les raisons qui eussent été capables de l'en détourner et, pour me servir des paroles de l'Apôtre, *il souffrit avec joie le supplice de la croix, sans en craindre la confusion.*

Quoique Etienne n'eût pas ce pouvoir de se soustraire à la mort, ou de calmer la fureur de ses ennemis, il eut une intrépidité assez semblable. Nul respect humain, nulle appréhension de leur déplaire ne *lui fit retenir la vérité captive;* il prévit le danger et il le méprisa; bien différent de tant de lâches chrétiens qui n'osent la dire de peur de se rendre méprisables à ceux dont ils ont quelque intérêt de ménager la protection ou l'amitié.

On veut bien être à Dieu et le servir, mais c'est à condition qu'on ne s'attirera ni de flétrissantes satires, ni de mauvais traitements. On serait ravi de rendre témoignage à la vérité, mais on craint les railleries d'un monde critique, les imprécations d'un monde libertin, les bouffonneries d'un monde voluptueux, la malignité d'un monde fourbe. On ne demanderait peut-être pas mieux que de donner au dehors quelques marques de son attachement au service de Dieu, mais on souhaiterait que ce fût sans conséquence. Volontiers on serait humble, mais pourvu qu'on ne soit pas méprisé; on se déclarerait pour le bon parti, mais pourvu que le mauvais ne prévalût pas. Quand est-ce néanmoins qu'un enfant fera paraître qu'il honore son père, que lorsque de mauvaises langues le font passer pour un imposteur? Quand est-ce qu'un sujet fidèle soutiendra le parti de son prince, que lorsque ses ennemis lui font la guerre?

A quels excès ne porte-t-on pas l'amertume de son zèle, quand on aime véritablement un ami dont on a flétri la réputation, ou à qui on a rendu de mauvais offices? souffre-t-on tranquillement qu'on se déchaîne contre lui et qu'on l'accable d'injures? Quand même il serait mort ne se sent-on pas encore plus vivement animé à faire connaître son innocence sur des crimes dont de mauvais esprits le chargent?

Zélé défenseur de la goire de Jésus-Christ, vous en avez laissé un édifiant exemple à toute la postérité chrétienne : illustre apologiste de votre cher maître, vous en avez

montré l'innocence, la mission, la divinité à des enragés qui l'avaient fait mourir. Vous les avez réduits à se fermer les oreilles, par les justes et accablants reproches que vous leur faisiez. Il vous en coûtera la vie, mais on vous regardera pendant toute l'éternité comme le premier héros du christianisme qui, à la tête de plusieurs millions d'autres, a vengé la querelle de son Dieu.

J'estime, je loue, j'admire tant de saints et de saintes qui ont répandu leur sang pour Jésus-Christ, dit saint Chrysostome. Je baise les chaînes qui les ont liés, les grils sur lesquels ils ont été étendus, les huiles bouillantes qui les ont brûlés, les roues qui les ont brisés, les ongles de fer qui ont mis leur corps en pièces, les épées qui leur ont tranché la tête; mais avant tous ces affreux instruments de supplices, je vois les pierres et les cailloux dont Etienne a été meurtri et, pour m'expliquer par des termes prophétiques, je m écrie avec Isaïe : Le voilà cet homme qui demeurera dans des lieux élevés: voilà celui à qui les pierres et les cailloux serviront de trône : *Iste in excelsis habitabit munimenta saxorum sublimitas ejus* (*Isa.*, XXXIII).

Les Juifs, dit Eusèbe, avaient leurs mains encore toutes fumantes du sang de Jésus-Christ, ils étaient encore tout ivres de ce vin de fureur qui leur avait fait crier à pleine tête qu'on crucifiât Jésus de Nazareth, ces loups et ces chiens enragés écumaient encore et ce premier objet qui s'est présenté à leurs yeux, les a si vivement frappés, qu'ils l'eussent volontiers déchiré à belles dents (*Euseb. Emiss.*, *Homil. de S. Stephano*).

Que de circonstances s'offrent ici confusément à mon esprit et quelle mystérieuse conformité ne me découvrent-elles pas entre le maître et le disciple! Je les vois tous deux livrés entre les mains de leurs ennemis, quoiqu'ils n'aient jamais fait de mal; tous deux accusés par de faux témoins que la maligne jalousie des Juifs a subornés; tous deux chargés du seul crime d'avoir dit la vérité; tous deux traînés hors de Jérusalem pour être sacrifiés à la rage de leurs bourreaux. Anges du ciel, accourez à ce spectacle, admirez le premier des martyrs, dont la mort a tant de rapport avec celle de votre adorable maître.

J'en omettais un qui nous regarde de plus près que les autres, la charmante patience d'Etienne, la bonté et la charité avec laquelle il a demandé au Seigneur grâce pour ses ennemis, afin qu'il leur pardonnât leur crime.

Je dis, messieurs, que cette circonstance nous regarde encore de plus près que les autres, si nous voulons éviter une illusion d'autant plus dangereuse qu'elle n'est que trop ordinaire à ceux qui passent dans le monde pour gens de bien; écoutez-moi et instruisez-vous.

On peut considérer les injures et les mauvais traitements que l'on reçoit par rapport à trois choses : par rapport à Dieu, par rapport à ses ennemis, par rapport à soi-même; par rapport à Dieu, ils font horreur; par rapport à ses ennemis, il faut en avoir compassion; par rapport à soi-même, il faut les souffrir avec patience. Le grand secret est de ne pas confondre ces trois choses et de ne les pas mettre hors de leur place; et cependant c'est ce qui arrive presque toujours à une infinité de gens qui font même profession d'une régularité et d'une piété distinguée dans leurs vengeances.

Ils veulent croire qu'ils oublient le mal qu'on leur fait, mais qu'ils ne doivent pas oublier les droits de Dieu qui en est offensé. C'est ainsi que leur religion ou leur orgueil sait se dédommager par de certains endroits qui leur paraissent très-justes, en mettant Dieu à leur place pour être offensé, et se mettant à la place de Dieu pour se venger. En voici un exemple tiré de nos livres saints :

Jéhu fut sacré roi d'Israël, afin qu'il exterminât toute la race d'Achab (III *Reg.*, XIX). Il fit mourir soixante et dix personnes de sa famille, il ordonna qu'on jetât Jézabel, du haut d'une fenêtre où elle était, sur le pavé de son palais; il fit assassiner les frères d'Ochosias, roi de Juda, et, après toutes ces expéditions, il dit à Jonadab qui venait au-devant de lui : Approchez-vous et voyez mon zèle pour le Seigneur : *Vide zelum meum pro Domino* (IV *Reg.*, XIX).

Quel zèle néanmoins, dit saint Jérôme; il est vrai que d'un côté il accomplissait extérieurement les ordres de Dieu, mais d'un autre il satisfaisait la passion qu'il avait de régner et ce fut moins dans la vue qu'il avait d'obéir au Seigneur, que par un secret raffinement d'amour propre, qu'il profita avec joie d'une occasion si favorable pour s'assurer un trône par la ruine entière d'une famille qui lui en eût disputé la possession (*S. Hier., in Oseam*, *c.* 1, 3ᵃ *part.*).

Que chacun sonde là-dessus son cœur, il verra qu'il est peut-être dans ce cas, de se faire de la cause de Dieu, un prétexte à son ressentiment ou à son intérêt personnel. A l'entendre, il ne hait ses ennemis que parce qu'ils sont ceux de Dieu, et il n'autorise sa vengeance que pour faire honneur à une loi qu'il n'est pas permis de violer impunément : *Vide zelum meum pro Domino.*

Une illusion si délicate et cependant si ordinaire ne peut être mieux guérie que par la conduite qu'a tenue saint Etienne, qui a su mettre tous ces différents intérêts à leur véritable place. A l'égard de ceux de Dieu, qu'une nation ingrate et rebelle avait outragé, il est inexorable, il la regarde comme une nation qui a résisté au Saint-Esprit, qui, au meurtre des prophètes qui lui ont été envoyés, a ajouté celui d'un Dieu qu'elle a attaché à la croix. A l'égard de ses ennemis personnels, il change de langage sur l'inhumanité avec laquelle ils le traitent; tout accablé qu'il est d'une effroyable grêle de pierres, il prie pour eux et demande au Seigneur la grâce de ne se pas venger de leur crime.

Pourquoi cela, mes frères? pour vous apprendre l'une des plus importantes vérités de la morale chrétienne, que, lorsqu'il s'agit des intérêts de Dieu, un saint zèle doit

vous animer à les défendre, mais qu'une patience et une douceur édifiante doit arrêter tout mouvement de vengeance quand on blesse les vôtres. C'est pour vous avertir d'éviter ce fatal écueil de vous venger par dévotion et de vous croire en droit de faire servir la cause de Dieu pour justifier vos ressentiments personnels.

Tantôt c'est un zèle de parti : le Juif ne s'accorde pas avec le samaritain, chacun cherche à faire valoir sa cause, à perdre ou à humilier ceux qui lui sont opposés. Il faut sauver l'honneur et défendre l'intérêt de sa cabale, mettre en place, quand on a l'autorité en main, ses créatures, quelques défauts qu'on y remarque; éloigner des emplois ceux qui s'en acquitteraient mieux, quelques mérites et quelque beaux talents qu'ils aient.

Tantôt c'est un faux principe d'une conscience erronée; on punit les plus légères désobeissances, comme si c'étaient de scandaleux mépris. On lie si finement ses intérêts avec ceux de Dieu, qu'on le fait entrer dans ses vengeances. Il est offensé, le sacré ministère est avili, la dévotion est tournée en ridicule; c'est ce que vous dites, et vous auriez raison si votre zèle était selon la science; mais vous ne prenez pas garde que c'est souvent l'homme qui parle et non pas le chrétien. Combien de lâches médisances, combien même de satires contre la religion avez-vous écoutées tranquillement, de peur d'offenser un ami ou de vous en faire un ennemi? mais quand on vous a attaqué personnellement, avez-vous eu la même indifférence, avez-vous gardé les mêmes mesures?

Ce n'est pas là l'exemple que vous a donné un saint qui a su séparer la cause de Dieu d'avec la sienne; d'un saint qui a témoigné un grand zèle pour l'une, et une charmante douceur pour l'autre; d'un saint qui a étouffé la haine par l'amour, et la vengeance par le pardon; d'un saint qui a rendu le bien pour le mal, les bénédictions pour les imprécations, les prières pour les injures.

Ouvrez-vous, portes éternelles, qui vous étiez depuis peu ouvertes pour recevoir le roi de gloire qui venait de prendre possession de son royaume; ouvrez-vous pour donner à Etienne la consolation de voir Jésus-Christ debout à la droite de son Père, et dont il avait imité de si près l'exemple. C'est lui qui le premier, dans sa mort, a marché sur les traces récentes de son maître souffrant; c'est lui qui, le premier, a recueilli les précieuses gouttes de ce sang divin, qu'il a honorées par son sacrifice; c'est lui qui, le premier, a fait pour ses ennemis une même prière que cet Homme-Dieu avait faite pour les siens : *Pardonnez-leur, parce qu'ils ne savent ce qu'ils font*, c'est la voix mourante du Maître. *Ne leur imputez point ce péché*, c'est celle du disciple (*Euseb. Emiss., de S. Steph.*).

Ouvrez-vous, portes éternelles! Etienne voit déjà la couronne qui lui est préparée, et s'endort au Seigneur. Heureux sommeil qui se termine à une résurrection et à une vie sans fin, soyez un jour le nôtre. Nous ne méritons pas cette dernière grâce; mais la miséricorde divine veut bien la promettre à ceux qui auront pardonné de bon cœur à leurs ennemis, et prié pour ceux qui les persécutent. Exempts des dettes qu'ils avaient contractées, *ils deviendront les enfants du Père qui est dans les cieux*, et en recevront la récompense. *Amen.*

PANÉGYRIQUE DE SAINT JEAN L'ÉVANGÉLISTE.

Hic est discipulus quem diligebat Jesus.
C'est là le disciple que Jésus aimait (*S. Jean, ch.* XXI).

Ne disons plus, messieurs, avec cet ancien, que la majesté et l'amour ne s'accordent guère chez les grands; que l'une les rend trop inaccessibles, et l'autre trop familiers; que l'une, exigeant les respects qui leur sont dus, conserve une fierté qui les distingue dans leur élévation, pendant que l'autre semble la leur faire oublier par une espèce de sympathie et d'épanchement de cœur.

Depuis qu'un Dieu a bien voulu prendre notre nature, et *se faire à la ressemblance de l'homme*, la majesté et l'amour n'ont rien d'incompatible. *Sa charité qui est allée à l'excès*, l'a rendu, en quelque manière, méconnaissable; et au lieu qu'il nous regardait auparavant comme *ses esclaves*, il s'est familiarisé avec nous comme avec *ses amis :* Disons-le sans figure et sans métaphore, il nous a aimés tous; mais par une distinction assez singulière, il a aimé Jean, fils de Zébédée.

Quelle gloire pour lui d'avoir eu, par un titre si distingué, la meilleure part dans cette divine prédilection? Il a été son apôtre, son évangéliste, son martyr; c'en est là déjà beaucoup: mais c'en est encore plus de dire que parmi les apôtres il a été le plus aimé, parmi les évangélistes le plus éclairé, parmi les martyrs celui qui a survécu à son supplice. Parmi les apôtres, son Maître l'a fait reposer sur son sein et lui a confié ses secrets. Parmi les évangélistes, il lui a découvert sa naissance éternelle et le sort futur de son Eglise. Parmi les martyrs, il lui a accordé le privilége de l'immortalité; aussi était-il le disciple que Jésus aimait : *Hic est discipulus quem diligebat Jesus.*

Mais dans ce témoignage qu'il rend de soi, ne serait-ce pas relever bien haut, par un secret orgueil, la gloire de cette amitié divine? Il y en a si peu d'apparence, messieurs, qu'il ne dit rien de la fidélité avec laquelle il y a répondu; fidélité néanmoins dont la manifestation lui eût été, en un sens, plus glorieuse que l'honneur qu'il en a reçu. Etre aimé de son maître, de son père, de son roi, c'est parmi les grands un titre d'une favorable distinction : mais avoir toujours suivi ce maître, toujours honoré ce père, toujours servi ce roi, au péril même de sa vie, c'est un mérite personnel qui lui donne encore un nouveau prix.

Quoi qu'on en pense, nous ne pouvons séparer l'une de l'autre, ni pour l'éloge de notre saint, ni même pour notre instruction: pour son éloge, puisque nous y découvrons

plus de vertus; pour notre instruction, puisque nous y trouvons un plus riche fonds de morale; voici donc deux réflexions qui vont faire tout le partage de ce discours.

Jésus-Christ a accordé à saint Jean, qu'il aimait, de grandes grâces; mais ce disciple y a toujours été très-fidèle: prémière réflexion. Quoique nous ne recevions pas ces grâces dans un même degré, nous y avons beaucoup de part; mais y apportons-nous la fidélité nécessaire? seconde réflexion.

Vierge sainte, dans l'éloge d'un disciple qui vous a été donné pour Fils, demandez au Seigneur qu'il purifie mes lèvres, afin que j'en publie dignement les grandeurs. Il vous a toujours été très-cher, et à ce souverain Maître de tous les hommes, que vous conçûtes dans vôtre chaste sein, quand un ange vous dit: *Ave.*

PREMIER POINT.

Si, dans la pensée de saint Augustin, la créature raisonnable n'est pas moins chargée, qu'elle est honorée des dons célestes, et si le Père de famille, dans la différente distribution de ses talents, demande à ses serviteurs l'emploi qu'ils en ont fait, à proportion du nombre qu'ils en ont reçu: je ne vous laisserais qu'une très-légère idée des rares vertus de saint Jean, si me contentant de vous parler de l'amitié que son Maître lui a témoignée, je ne vous disais rien du soin qu'il a pris d'y répondre avec toute la fidélité dont il était capable.

La grâce de sa vocation à l'apostolat, l'avantage de sa place à la cène, la gloire de son adoption sur le Calvaire, furent les trois grandes marques de l'amitié dont Jésus-Christ l'honora; mais lorsque je vous en parlerai, je n'oublierai pas de vous faire remarquer qu'il remplit toujours tous les devoirs que lui imposait cette divine prédilection.

Je commence par sa vocation à l'apostolat. Qu'entend-on par ce nom d'apôtre? On entend un homme choisi d'en haut par un discernement éternel, pour appartenir à Jésus-Christ, pour être le témoin de ses miracles, le compagnon de ses voyages, le coopérateur de son zèle. On entend le nom d'un homme qui, entrant en société avec Dieu, recueille de plus près les oracles qu'il prononce, et connaît *les mystères d'un royaume dont on ne parle aux autres qu'en paraboles*: le nom d'un homme prédestiné dans le conseil suprême, à répandre la divine semence partout où il plaira au Père de famille de l'envoyer, à instruire les pécheurs ou à les confondre, à être l'organe de la sagesse et l'instrument de la toute-puissance divine, à se voir admis au nombre *de ceux qui, assis sur douze trônes, jugeront les douze tribus d'Israël.*

Quand j'en demeurerais là, il vous serait aisé de comprendre quelle a été la grâce accordée à saint Jean dans sa vocation à l'apostolat, en vous le représentant non-seulement comme un homme séparé de la masse de tant de pécheurs, qui *sont assis dans les ténèbres et dans l'ombre de la mort;* mais encore élevé au-dessus de ceux qui dans une loi figurative et passagère aspiraient, en menant une vie réglée, au sort des saints. Ce ne fut pas là cependant la seule marque de la prédilection divine: en voici deux dont parlent nos sacrés historiens: l'une de la manière dont il a été choisi pour apôtre, l'autre de la part qu'il a eue aux plus éclatantes actions de son Maître.

Jésus-Christ, dit saint Matthieu, marchant le long de la mer de Galilée, vit deux frères, Jacques et Jean, qui raccommodaient leurs filets, et il les appela: *Vidit et vocavit* (*Matth.*, IV). La voix a un ton d'empire, les yeux un air de douceur; la voix commande, les yeux attendrissent; la voix dit: Je veux que vous me suiviez, je suis votre Maître; les yeux disent: C'est beaucoup que je vous regarde, je vous aime.

Non, non, ce ne furent pas des regards menaçants tels que sont ceux d'un roi irrité qui, comme dit l'Ecriture, sont des avant-courriers et des présages de mort (*Proverb.*, XVI). Ce ne furent pas des regards de fierté ou de mépris, comme lorsque Dieu vit les insensés ouvrages des hommes, et qu'il les méprisa. Ce ne furent pas des regards qui firent seulement connaître que rien ne lui est caché, comme lorsqu'il dit à Nathanael, qu'il l'avait vu sous un figuier sans l'appeler à l'apostolat (*Joan.*, I). Ce furent des regards efficaces que la voix soutint, et qui eurent tout leur effet. Il jeta les yeux sur ce fils de Zébédée, et il l'appela: *Vidit et vocavit.*

La seconde marque de cette préférence d'amour fut de le prendre avec soi dans les plus éclatantes actions de sa vie. Se transfigure-t-il sur le Thabor? Il n'y mène que trois apôtres, du nombre desquels est Jean, qu'il prend pour être le témoin et le spectateur de sa gloire. A-t-il dessein de ressusciter Lazare? Saint Jean l'accompagne dans cet important voyage, qui irrita contre lui la fureur des Juifs. Expire-t-il sur une croix? Il est de tous les apôtres le seul que son Maître juge digne de le suivre dans ce jour de ses humiliations et de ses douleurs. Dans quelque état que son aimable Maître se trouve, soit au milieu de Moïse et Elie, où il paraît avec toute sa gloire, soit avec des troupes sans nombre qu'il instruit, soit entre deux larrons qu'il voit à ses côtés, ce disciple bien-aimé se rencontre partout.

Ainsi fut aimé le patriarche Joseph par rapport à ses frères, ainsi aima-t-il lui-même Benjamin. Il leur donna à tous du blé; mais à l'égard de cette coupe mystérieuse dont il se servait pour prédire les choses futures, il ne la mit que dans le sac de ce plus jeune de ses frères. *Frumentum datur omnibus, scyphus uni qui prophetico donetur munere* (*S. Amb., lib. de Joseph., c.* 11).

C'est ici que je découvre une seconde marque de prédilection dont Jean l'évangéliste a été honoré par son divin Maître. C'était déjà beaucoup qu'il eût jeté les yeux sur lui pour l'appeler à l'apostolat; mais il a voulu ajouter, à cette première faveur, une nouvelle démonstration d'amitié, en le faisant reposer

sur son sein. Cette circonstance était trop singulière pour être oubliée : jamais il n'y eut de place, ni plus honorable, ni plus charmante.

Faire du bien à ceux que l'on considère, c'est quelque chose ; les élever aux premières charges d'un état, c'est davantage ; mais les honorer de sa confiance et leur ouvrir son cœur, c'est tout ce que l'on peut attendre d'un généreux bienfaiteur. Cœurs des hommes, vous êtes profonds et impénétrables : qui peut vous connaître ! Que de fausses protestations de services ! Que de civilités suspectes ! Que de paroles équivoques ! mais chez vous, ô mon Dieu ! tout est réel et sincère. *Vous demandez notre cœur par une espèce d'emprunt*, et vous nous donnez généreusement le vôtre. Quelle reconnaissance en aurons-nous ? C'est là, mes frères, ce que je vous marquerai dans la suite : mais à présent admirez combien cette grâce fut honorable et avantageuse au disciple qui la reçut. Je ne puis, ce me semble, vous en donner une plus noble idée, qu'en employant sur ce sujet une ingénieuse réflexion de saint Cesaire.

Il dit que, quand Jésus-Christ fit au jour de la Cène reposer saint Jean sur sa poitrine, il lui accorda une grâce que, ni Jean-Baptiste, ni Joseph, qui passait pour son père, quoiqu'il ne le fût pas, ni aucun ange et archange n'a jamais reçue.

Ce précurseur eut l'honneur de le baptiser ; mais il n'osa jamais toucher ce chef adorable sur lequel il répandit quelques gouttes de l'eau du Jourdain, il protesta même qu'il n'était pas digne de dénouer les cordons de sa chaussure. L'évangéliste nous dit bien que saint Joseph le prit pour le sauver en Egypte : mais on ne voit nulle part qu'il se soit reposé sur ce divin Enfant. On trouve bien dans nos livres saints que parmi les anges et les archanges, il y en a eu qui ont annoncé sa naissance, d'autres qui l'ont servi à table après un jeûne de quarante jours et de quarante nuits ; mais nul d'eux n'a eu la liberté de s'en approcher d'aussi près que ce favori, qui s'est reposé sur cette poitrine sacrée d'un Homme uni à la Divinité : *In divina cœna in sinu Domini recumbens super ipsum sanctum uniti cum Deo hominis pectus sese reclinavit* (*S. Cæsarius, Dial.* 3).

Qui pourrait dire combien de secrets jusqu'alors inconnus lui ont été révélés ? Jérémie semblait en avoir découvert quelques-uns, et, avec tout cela, il a avoué qu'il ne savait même parler. Isaïe a paru avoir plus de lumières, mais il s'est arrêté tout court en s'écriant : *Qui pourra parler de sa génération ?* Saint Paul dit avoir été ravi dans le troisième ciel ; mais il proteste qu'aucun homme mortel ne peut sonder de si sublimes et de si ineffables mystères. Cet avantage était, dit saint Grégoire, réservé à cet homme choisi d'en haut qui, étant venu au jour de la Cène pour une réfection corporelle, en a reçu une spirituelle dans le sein de son Rédempteur (*S. Greg. lib.* XXV, *in Job.*, *c.* 7).

Quelque grandes que fussent ces deux grâces, elles ne suffirent pas à ce généreux bienfaiteur. Il n'avait qu'une mère, et il la lui donna afin qu'elle fût la sienne. La manière et les circonstances de ce don n'eurent rien que de singulier. Il lui en fit présent par une libéralité toute gratuite et efficace ; il lui en fit présent lorsque attaché à la croix, il allait rendre le dernier soupir.

Quand nous parlons de certaines choses, comme si elles étaient déjà faites, elles n'arrivent pas souvent telles que nous les avons promises. Un accident imprévu, un changement de volonté, un fâcheux contre-temps, une humeur bizarre, une sollicitation contraire, cent autres choses nous font prendre d'autres mesures. Dieu est le seul qui fait ce qu'il dit : *Dixit et facta sunt*. Il dit au soleil de luire, et il luit ; à la terre de porter des fruits, et elle en porte ; à la mer de ne point passer ses bornes, et elle ne les passe pas. Jésus-Christ Homme-Dieu fait aussi ce qu'il dit : Ceci est mon corps, ceci est mon sang, en présentant du pain et du vin ; ce n'est ni une figure ni un type de ce corps et de ce sang, comme prétend l'hérétique, c'est un sang réel.

Ne peut-on point penser ici quelque chose d'assez semblable ? Quand Jésus-Christ dit à sa mère : Femme, voilà votre fils ; et à son disciple : Fils, voilà votre mère, ces paroles firent ce qu'elles signifiaient. L'adoption fut gratuite et efficace ; gratuite, il ne devait rien à son disciple ; efficace, il n'eut jamais la volonté de révoquer son don : sa magnificence fut grande d'un côté, ses effets subsistèrent d'un autre.

Encore, en quel temps ! lorsqu'il allait mourir : ce fut là son legs testamentaire. Quand on se sépare d'un ami par sa mort, on veut lui donner des marques réelles de l'amitié qu'on lui porte, afin que voyant les meubles qu'on lui a laissés, les maisons et les héritages dont on lui a transporté les droits, il rappelle dans son esprit la mémoire d'un si généreux testateur. *Dieu n'a qu'un fils, et il l'a donné au monde*, par le ministère de Marie ; *c'est ainsi qu'il l'a aimé.* Jésus-Christ n'a qu'une mère, et il l'a donnée à Jean, c'est là le plus sensible témoignage de son amitié. Aussi connaissait-il la bonne disposition du cœur de ce disciple, et c'est ici la seconde réflexion que j'ai à vous faire faire.

On ne peut, en cette occasion, assez admirer, non-seulement la bonté, mais la condescendance de Jésus-Christ, à attribuer à certaines vertus de ceux et de celles à qui il a fait plus de bien, la part qu'elles ont aux grandes grâces qu'on leur accorde. Délivre-t-il la fille de la femme chananéenne du démon qui la tourmentait ? Il ajoute aussitôt que c'est le mérite de sa foi (*Marc.*, X). Rend-il la vue à un aveugle ? il veut qu'on sache qu'il a eu égard à sa confiance. Pardonne-t-il à Madeleine ses péchés et la renvoie-t-il en paix ? il arrête le secret murmure du pharisien, et lui représente l'officieux attachement qu'elle a eu à sa personne (*Luc.*, VII).

Celui de saint Jean a mérité, sans doute,

par toutes sortes de raisons, de plus grands éloges. Il n'attend de Jésus-Christ ni qu'il chasse un démon, comme la femme chananéenne, ni qu'il lui ouvre les yeux, comme l'aveugle, ni qu'il le renvoie en paix comme Madeleine : il le suit, il le sert, il l'aime indépendamment de toute considération humaine; l'amour fait toute sa foi, toute son attente, toute sa récompense.

Il est vrai qu'il avait embrassé une profession assez ingrate; mais, en suivant Jésus-Christ, pouvait-il espérer une condition plus commode et plus opulente ? Ce maître l'avait-il flatté d'une abondance qui l'eût tiré de sa misère, lui qui ne vivait que d'aumônes, et qui l'avait averti, aussi bien que ses confrères, qu'il n'aurait pas même de sac ni de poche pour faire des provisions?

Son état, d'ailleurs, paraissait-il, au jugement des hommes, plus honorable en s'attachant à Jésus Christ? Si la populace avait pour lui quelque estime, les riches le traitaient avec un air insultant. Qu'on dise que les éléments lui obéissent, que d'invétérées maladies soient subitement guéries, on en revient toujours à cet humiliant reproche : N'est-ce pas là l'enfant de Joseph? n'est-ce pas le fils d'un charpentier? Suivre un tel maître, et à de si étranges conditions, il faut avoir la fidélité et l'amour de Jean l'évangéliste.

Que dirons-nous du bon emploi qu'il a fait d'un autre avantage, d'avoir été le confident des secrets de son maître, lorsqu'il reposa sur son sein au jour de la Cène? Laissons dire au Sage qu'il communique sans jalousie ce qu'il a appris sans déguisement, et qu'il n'a garde de cacher une beauté qui est un trésor infini pour tous les hommes : c'était au bien-aimé disciple à nous faire, de la part de son maître, un si riche présent, à nous découvrir ce qui était caché de toute éternité dans les décrets du Très-Haut, et que nulle créature ne pourra jamais comprendre.

Admirons la supériorité de son génie. Sans autre préparation de discours, il commence son Evangile par ces paroles : *Le Verbe était dès le commencement avec Dieu, et le Verbe était Dieu*; *dans lui était la vie, et la vie était la lumière des hommes; c'est par lui que le monde a été fait, et rien ne s'est fait sans lui*... même éternité, même nature, même substance.

Que les marcionites, les ariens, les sabelliens, les monothélites, et que tous les autres hérétiques aient la bouche close, la vraie science ne pouvait nous venir que par ce canal, science admirable dans son infusion; les autres ne s'acquièrent que par de fréquentes veilles, par un travail opiniâtre, par de longues et sérieuses réflexions; ici le Verbe divin, lumière de lumière, se communique par lui-même.

Admirable dans sa variété. Ce que les patriarches et les prophètes n'avaient jamais connu, Jean nous l'a découvert. Dire tout ce qui regarde la divinité et l'humanité de Jésus Christ, qu'il s'est fait chair, qu'il a demeuré parmi nous, qu'une vierge a mis au monde son premier-né, quel a été le sort de ce Fils unique et de son Eglise, c'est là la majesté de son style, où, quoiqu'il soit le dernier des évangélistes, il les a néanmoins surpassés tous.

Ne serait-ce pas que préférablement à eux, la grâce lui a été accordée de marcher en plein jour, au lieu que ceux qui l'avaient précédé ne suivaient qu'un crépuscule mêlé d'opacité et de lumières; c'est la comparaison dont se sert saint Augustin (*Tract. in Evang. Joan.*).

Ne serait-ce pas que dans la conduite que Dieu a tenue sur son Eglise, il fallait donner d'abord le lait aux enfants avant que de leur fournir, dans un âge un peu avancé, un aliment plus solide? C'est une autre raison qu'en rend saint Grégoire. Ceux qui ont précédé ce bien-aimé disciple ont très-peu parlé de la divinité de Jésus-Christ; mais, comme le peuple chrétien croissait tous les jours, cette première nourriture ne paraissant pas suffire, il en souhaitait une plus solide, et Jean l'évangéliste a été jugé digne de voir pour cet effet le Verbe dans le sein de son Père (*S. Greg., lib. I in Reg.*).

Cette grâce est grande, dites-vous; mais la fidélité avec laquelle il a répondu au dessein de Jésus-Christ, qui lui a donné sa mère afin qu'elle devînt la sienne, mérite encore une troisième et dernière réflexion. Dans ce testament public, comme l'appelle saint Ambroise, ce divin maître lui avait donné tout ce qu'il avait de plus cher; mais quel soin aussi n'en a-t-il pas pris? quelle tendresse ne lui a-t-il pas témoignée? quel service et quel respect ne lui a-t-il pas rendus? Il a été pour elle un second Jésus; autant qu'il s'est senti honoré par un si précieux don, autant a-t-il apporté de soin pour le conserver préférablement à toute autre chose. L'Ecriture n'en dit que deux mots, mais qui ont un sens très-étendu et très-mystérieux, que depuis ce temps ce bien-aimé disciple, substitué aux droits de son maître, l'a prise pour sa portion héréditaire : *Ex illa hora accepit eam discipulus in sua.*

Il l'a regardée comme celle qui faisait toutes ses richesses dans sa pauvreté, toute sa gloire dans ses humiliations, tout son soulagement dans son exil, tout son trésor dans la terre de son pèlerinage. Pénétré d'une nouvelle présence de son aimable Maître, il s'imaginait le voir encore vivant dans celle qui avait eu l'honneur de le porter dans son sein et de le nourrir du lait de ses mamelles. Il bénissait à tout moment la bouche virginale qui l'avait baisé, les chastes mains qui l'avaient porté : *Ex illa hora accepit eam discipulus in sua.*

Depuis cette heure; c'était cependant une heure de douleur et d'ignominie, une heure où les puissances des ténèbres exerçaient tout leur pouvoir, où le Père céleste semblait abandonner son Fils, où l'enfer était plein d'exécrations, la terre d'imprécations et de blasphèmes : *Ex illa hora.* Si ce n'est pas là aimer un maître et une mère, je ne sais pas en quoi l'amour consiste.

Je ne dis pas ici que nous sommes fort éloignés de ces degrés d'amour ; mais je demande si nous pouvons en donner quelques marques qui approchent de celui de ce disciple. Si Jésus-Christ qui l'aimait lui avait accordé de grandes grâces, vous avez vu qu'il y a toujours été fidèle ; et moi, mes chers auditeurs, je vous demande si, y ayant beaucoup de part, quoique dans un degré inférieur, vous y apportez la fidélité nécessaire. C'est ce que je vais vous expliquer en peu de mots dans mon second point.

SECOND POINT.

Sous le règne d'une providence infiniment sage, qui conduit toute chose à ses fins, rien ne contribue plus au bonheur de l'univers que l'inégalité des conditions et des différents états de la vie. Tous ne sont pas savants, tous ne sont pas nobles : il faut qu'il y ait des ignorants et des roturiers, et, pour le dire avec le roi-prophète, que le riche et le pauvre se rencontrent ensemble : *Semel in unum dives et pauper*.

Sous le règne d'une miséricorde infiniment bienfaisante, *il y a des divisions de grâces*, *une étoile est différente d'une autre*, *et comme dans la maison du Père céleste il y a plusieurs demeures*, il faut, pour m'expliquer avec saint Augustin, qu'il y en ait qui en remplissent de plus grandes que les autres.

Sur ce principe, si nous admirons dans le bien-aimé disciple sa grâce dans sa vocation à l'apostolat, l'avantage de sa place à la Cène, l'honneur de son adoption sur le Calvaire, consolons-nous de pouvoir y avoir quelque part, soit que nous soyons appelés au christianisme, soit que nous recevions Jésus-Christ à la communion, soit qu'il nous donne sa mère pour avocate et pour protectrice.

Qu'est-ce, en effet, que j'appelle la vocation au christianisme? c'est une grâce qui, inférieure à celle des apôtres, ne laisse pas d'être supérieure à toutes les autres ; une grâce première et dominante qui dirige l'esprit et sanctifie le cœur; une grâce de religion et de foi qui, comme l'appellent les Pères du concile de Trente, est le commencement, la racine et le fondement de toute justification. N'aurait-on point de religion? ce serait athéisme. S'en ferait-on une à son gré? ce serait libertinage. Se séparerait-on de son unité? ce serait schisme. Nierait-on quelqu'une de ses vérités? ce serait hérésie.

Sans cette religion, on adorerait les ouvrages des hommes, comme l'idolâtre ; on mènerait une vie infâme, comme le mahométan ; on ne suivrait que les cérémonies d'une loi figurative et passagère, comme le Juif; mais, avec cette première grâce, où nous sommes tous appelés par le baptême, nous nous attachons, quand nous y sommes fidèles, à une religion que saint Jacques appelle sainte et sans tache, qui sait séparer de la corruption du siècle tout ce qu'on y a de penchant ; à une religion qui, selon notre apôtre, nous fait entrer en société avec les trois personnes divines, le Père, le Fils, le Saint-Esprit.

Qu'est-ce qu'un chrétien, demande Arnobe? c'est un homme qui aime mieux rougir que mentir, mépriser une injure que la repousser, pardonner à ses ennemis que s'en venger, prier Dieu pour eux que de demander leur ruine, ouvrir sa bourse aux pauvres que la leur fermer, guérir les plaies des malades que les aigrir, consoler les affligés que leur donner de nouveaux sujets de douleur.

Qu'est-ce qu'un chrétien, demande Julien Pomère? un homme qui, détaché de la terre, porte sa conversation dans le ciel, qui ne dit que des paroles sérieuses et édifiantes, sans ouvrir sa bouche à d'inutiles, qui aime tous les hommes comme si c'étaient ses frères, qui, sans être dur à des étrangers, oblige même les indifférents, qui, quoiqu'il aime les pécheurs, ne peut souffrir aucun de leurs péchés, qui, quelque liaison qu'il puisse avoir avec des gens qui lui seraient connus, ne veut avoir avec eux aucun commerce, dès qu'il y a quelque occasion de scandale.

Dès qu'on se fait un devoir de suivre des règles si sages, si utiles, si sûres, on ne manque jamais de faire honneur à la grâce de sa vocation, comme saint Jean à celle de son apostolat; voyez ce qu'il fait, lisez ce qu'il dit. Comme l'une des plus grandes maximes de Jésus-Christ était qu'on s'éloignât de la compagnie des pécheurs, dont la vie n'était qu'une suite de désordres, il ne voulut jamais avoir commerce avec aucun d'eux que dans l'espérance de le convertir, ou de lui faire changer d'erreur. Etant entré dans un bain public, où il aperçut Cérinthe qui se lavait, il ne voulut jamais s'y mettre avec lui, tant son hérésie et son impiété lui faisaient horreur. Retirons-nous d'ici, dit-il à ses disciples, de peur que la chambre où est ce malheureux ne tombe sur nous. Parle-t-il de certains esprits corrompus qui, après avoir marché dans la bonne voie, l'ont quittée? Il les regarde comme des antechrists qu'il ne faut jamais voir, pour éviter le péril de tomber dans leur fatal aveuglement. Admirable exemple dont, si nous voulions profiter, nous tirerions de grands avantages ; mais l'air pestilentiel du monde qu'on respire, des amitiés sensuelles que l'on cultive, les paroles dissolues ou trop libres que l'on entend ; en un mot, un ensorcellement de bagatelles peut obscurcir tout le bien que l'on a, et faire insensiblement perdre tout l'esprit de sa religion! La raison s'affaiblit, les passions dominent, l'âme, comme sortie de sa place, devient toute charnelle : on perd la crainte de Dieu et on se livre à de déplorables égarements.

Lisez ce qu'il dit, vous verrez qu'il réduit tout le christianisme à ces premiers principes, à une foi, non morte et stérile, mais vivante et féconde, qui se fait un devoir de connaître Dieu, de le servir, de l'aimer en toutes choses. Celui qui se flatte de l'avoir sans en produire les œuvres est un menteur,

dit-il, et la vérité n'est pas en lui. Sur ce principe, que dirons-nous d'une infinité de chretiens qui, contents de s'abstenir du mal, se privent, par leur indolence, de tout le bien qu'ils pourraient faire? de tant de chrétiens qui, se livrant à une vie voluptueuse et molle, dégénèrent de l'esprit de Jésus-Christ, et s'éloignent de ces importantes instructions que ce bien-aimé disciple leur a laissées?

Mais ce n'est pas seulement en cela qu'on trouve si peu de conformité entre des gens sans nombre et l'exemple que ce saint leur a laissé. Je vous l'ai représenté reposant à la Cène sur la poitrine de Jésus-Christ, et vous ai fait voir avec quelle fidélité il a répondu à cette grâce. N'y aurait-il rien en cela qui vous regardât?

Ne nous servons pas ici ni d'idées, ni d'expressions outrées ni métaphoriques. Quand on s'approche dignement de la sainte Table, c'est comme un nouveau jour de cène, où l'on renouvelle la mémoire de la première; c'est là où Dieu, se donnant à un chrétien qui a l'honneur de le recevoir, ne repose pas tant sur la poitrine de ce divin Jésus, qu'il lui demeure intimement uni, qu'il mange son corps et qu'il boit son sang. Votre religion, messieurs, ne vous permet pas de douter de cette vérité; mais combien de fois, dans la ferveur de vos méditations ou de vos prières, avez-vous souhaité de vous en approcher comme s'en sont approchés ceux qu'il a honorés de son amitié, dit Gerson?

Combien de fois avez-vous souhaité d'être dans le temps de Siméon, afin de le pouvoir tenir comme lui entre vos bras; du temps de Marthe et de Madeleine, pour le servir à table; du temps de Jean l'évangéliste, pour vous reposer sur son sein? Quel eût été, selon vous, votre bonheur, si vous l'aviez possédé par des places si avantageuses? Arrêtez néanmoins, messieurs, dit ce savant chancelier, arrêtez ces pieuses saillies: une grâce plus abondante vous est accordée dans la divine eucharistie, lorsque Jésus-Christ s'unit à vous et vous transforme en lui, lorsque de lui et de vous il ne se fait presque qu'un même tout, dit saint Hilaire, qui compare l'union qu'une âme contracte avec Jésus-Christ dans le saint sacrement à celle qu'il a avec son Père dans l'éternité.

Ne serait-ce pas là l'effet de cette fameuse prière qu'il lui fit la veille de sa mort? Je vous prie, mon Père, que ceux que vous m'avez donnés soient avec vous et avec moi, comme nous ne sommes qu'un ensemble. Je suis en eux et vous êtes en moi, afin qu'il y ait une unité parfaite. Or, comme il est certain que cette prière de Jésus-Christ n'a pas été inutile, peut-on s'imaginer une union plus intime que la sienne avec ceux qui l'ont reçu en état de grâce? en sorte que ce que Jésus-Christ est par sa nature, nous le devenons autant qu'il se peut faire par privilége; ce qu'il est par le droit de sa divinité, nous le devenons par la bonté qu'il a de se donner à nous, d'entrer même au dedans de nous pour nous communiquer sa sainteté? car remarquez, je vous prie, que telles que sont les choses auxquelles nous nous trouvons unis, tels nous sommes nous-mêmes. Nous attachons-nous à la terre? nous sommes tout terrestres; avons-nous du penchant pour les choses célestes? nous sommes tout célestes; aimons-nous des biens périssables? nous périssons avec eux; en aimons-nous d'éternels? nous participons à leur éternité. Ainsi, quand par une bonne communion nous demeurons unis à un Dieu si saint, nous n'avons rien qui ne soit pur, saint, réglé; nos inclinations, nos penchants, nos désirs, ne tendent qu'à soutenir avec honneur la grâce qui nous est accordée.

Nous le cherchons ce chrétien, mais il est rare de le trouver. Est-on, après tant de communions que l'on a faites, plus patient dans ses disgrâces, plus intègre dans ses affaires, plus indulgent à ses ennemis et plus porté à une réconciliation sincère? A-t-on moins d'ardeur à poursuivre son mauvais droit? moins d'empressement à nuire à ceux dont on se croit offensé? moins d'intempérance et de sensualité dans ses repas? et, comme c'est à l'amour à retenir le chrétien dans son devoir, opère-t-il dans son âme quelques effets qui aient rapport à celui de saint Jean?

Il l'aima; mais quelle marque en donne-t-il? ou plutôt en quoi mettons-nous celui que nous lui devons? Si pour aimer Dieu il ne s'agissait que de pousser vers lui de tendres soupirs, de se laisser émouvoir par des actes de contrition qu'on lit dans des livres de piété, d'avouer en général que lui seul mérite toutes les pensées de notre esprit et tous les mouvements de notre cœur, j'ose dire que ce grand commandement de la loi aurait peu de transgresseurs; mais gardez-vous bien, mes frères, de tomber dans ces flatteuses et meurtrières illusions de l'amour-propre. Etre dévot, ce n'est pas en porter le nom, c'est en remplir les devoirs; ce n'est pas un jargon de paroles, c'est un langage du cœur qui lui offre ce qu'il a de plus cher. Aimer Dieu comme saint Jean l'a aimé, ce n'est pas lui dire qu'on est marri de l'avoir offensé, c'est haïr et détester pour toujours la cause de ses désordres. Ce n'est pas l'honorer de ses lèvres avec l'hypocrite pharisien, ou jeter vers lui de tendres regards dont la cupidité se fait honneur, c'est répandre devant lui son âme dans ce qu'il y a de plus dur, de plus humiliant, de plus austère; souffrir plutôt la perte de sa liberté, de son honneur, de sa vie, que de pécher contre la sainte loi.

Je ne retrace ici que faiblement ce que je viens de vous dire, et il ne reste plus que de voir si dans le présent que Jésus-Christ nous a fait, aussi bien qu'à saint Jean de sa mère, nous avons pour elle les mêmes égards. Ici, il faut que je l'avoue, nous n'avons rien qui ne nous inspire tous les sentiments d'une tendre joie, d'une dévote et juste reconnaissance. Depuis que la sainte Vierge est montée au ciel, les temps sont bien changés: il n'y a plus que de l'hon-

neur et d'autres avantages à recueillir au service de cette charitable et toute-puissante mère. La peine a été toute pour Jean, le profit est tout pour nous; les humiliations ont été toutes pour le disciple, la gloire est toute pour ceux qui lui sont substitués; notre mère nous est donnée à des conditions bien différentes, pour nous protéger, nous attirer les dons célestes, s'intéresser à notre faveur.

Qu'avons-nous fait à Dieu pour être traités avec tant de bonté? ou plutôt que ne devons-nous pas faire pour en témoigner notre gratitude? Nous appartenons à une mère que notre bien-aimé disciple dit avoir vue, non plus dans les tristes ombres d'une nuit tragique, mais dans l'éclat du soleil dont elle est revêtue; non plus sous les yeux mourants de l'homme de douleur, mais sous les doux regards de son époux céleste, qui retrace dans son sein une image de ce qui se passe dans celui de la divinité; d'un Fils qui a donné la vie à celle dont il a reçu l'être, qui a uni à la qualité de servante, l'illustre titre de souveraine, d'une étoile, d'un cours et d'un ordre supérieur à toutes celles qui brillent dans le séjour de l'éternité.

Oui, mon cher auditeur, c'est là, dans la pensée de saint Bernard, cette belle étoile qui nous éclaire du haut du ciel pour rendre notre navigation heureuse sur la mer de ce monde. Ainsi quand tu y flottes au travers des vagues toujours agitées par de fâcheuses tempêtes, ne détourne jamais les yeux de dessus cet astre du matin, si tu veux ne pas périr au milieu des dangers qui t'environnent. Les vents des tentations se lèvent-ils contre toi pour te renverser, les écueils des afflictions et des misères du siècle menacent-ils de faire échouer ton vaisseau, jette les yeux sur cette étoile, appelle Marie à ton secours : *Respice Stellam, voca Mariam* (*S. Bern.*).

L'horreur même de la méchante vie que tu as menée te trouble-t-elle? les remords d'une conscience alarmée, la pensée des redoutables jugements de Dieu et des insupportables peines de l'enfer te jette-t-elle dans un affreux abîme de tristesse et de désespoir? ne laisse pas d'espérer, mon cher frère, pense à Marie, invoque Marie. La miséricorde de Dieu qui veut, non ta mort, mais ta conversion, t'écoutera, pourvu que, par une obstination habituelle, tu n'arrêtes pas le cours des grâces que ta charitable médiatrice lui demande pour toi : *Respice Stellam, voca Mariam* (*Ibid.*).

Je finis par là l'éloge d'un saint à qui toute l'Eglise est obligée par tant d'endroits. Qu'il vive toujours pour la gloire de son divin Maître, du moins que le peuple chrétien en conserve précieusement la mémoire, afin qu'édifié de ses exemples, et instruit par ses ouvrages, il apprenne le vrai moyen de jouir d'un bonheur sans fin. *Amen.*

NOTICE SUR LE P. LA PESSE.

PESSE (Nicolas La), jésuite de la province de Lyon, fut un des prédicateurs distingués des dix-septième et dix-huitième siècles. Les sermons qu'il a prononcés ont été imprimés en 6 volumes, reliés ordinairement en 7 tomes, Lyon, 1708, in-12. Ils sont au nombre de soixante-treize, dont plusieurs sur des sujets que les prédicateurs traitent rarement : tels que la *Modestie extérieure*, le *Véritable honnête homme*, l'*Espérance d'une tardive sagesse*, la *Fausse innocence*, etc. Les autres traitent des vérités de la religion, des vertus chrétiennes et des vices. Ce qui fait le mérite des sermons du P. la Pesse, ce n'est point tant la nouveauté des matières que celle de la manière dont il les a employées. On y trouve de belles pensées et de la justesse d'esprit. Peut-on avoir, par exemple, une division plus juste, et en même temps plus ingénieuse, que celle de son sermon sur le luxe, où il établit que la vanité, l'injustice et la volupté ont une liaison naturelle avec ce vice; que la vanité les produit toujours, que l'injustice le nourrit souvent, et que la volupté le suit quelquefois.

(Extrait du *Dictionnaire des prédicateurs français.*)

SERMONS DU P. LA PESSE

DE LA COMPAGNIE DE JÉSUS.

PRÉFACE.

Il est assez difficile de présenter une nouveauté au public, en lui présentant des sermons. Les matières propres de la chaire ont été traitées par tant de prédicateurs, qu'on n'y peut presque plus attendre de différence, que dans le style dont on les développe et dans le tour qu'on leur donne. Si cette variété peut suffire pour laisser aux prédicateurs la liberté de

faire lire ce qu'ils ont prêché : l'on peut espérer que le nombre des auteurs en ce genre d'écrire croîtra toujours. Il est vrai que, quoique les ministres de la parole de Dieu se proposent des sujets assez semblables pour exercer leur zèle, ils n'ont pas d'ordinaire les mêmes pensées en les expliquant, et que par la diversité de leurs sentiments, la vérité peut faire diverses impressions : elle réveille, elle plaît, elle pénètre selon le jour où on la met.

Je ne parle pas de ces génies heureux et sublimes qui tiennent toujours dans leurs discours une route particulière, où l'on ne les peut suivre que de loin ; maîtres en quelque sorte de leur imagination et de leur esprit, ils relèvent les matières les plus communes par la noblesse de leurs vues et par la vivacité de leurs expressions. Tels prédicateurs frappent, étonnent, touchent, se font admirer. S'il n'était permis qu'à des hommes de ce caractère de répandre les fruits de leur étude, les sermons seraient des ouvrages rares.

Si quelques prédicateurs n'appréhendent pas assez d'exposer leurs discours aux yeux du public, on peut les excuser sur la difficulté d'en composer d'excellents, et sur l'espérance que les leurs, quels qu'ils soient, ne laisseront pas d'être de quelque utilité ; c'est la raison qui m'a engagé à faire imprimer ceux que j'ai prononcés. Il m'aurait été facile de les ranger sous des titres particuliers pour marquer la liaison que quelques-uns peuvent avoir : mais ce soin m'a paru inutile. Le lecteur n'est pas fâché de trouver quelquefois des sujets épars au hasard : quelquefois même, il les lit avec plus d'avantage, lorsqu'ils manquent de cet ordre qui les rapporte et les fixe à tel jour.

Convaincu par l'expérience que, parlant en général, c'est ce qu'on appelle le monde qui détruit le christianisme particulièrement dans les grandes villes : c'est ce monde que je me suis efforcé de combattre, lorsque j'ai pu sans affectation et sans violence appliquer là mes réflexions. Je prie humblement le Père des miséricordes de soutenir de sa grâce les raisonnements dont j'ai tâché d'appuyer et de persuader la vérité

SERMON PREMIER.

Sur les œuvres nécessaires pour le salut.

Murmurabant adversus Patrem familias, dicentes : hi novissimi una hora fecerunt : et pares illos nobis fecisti, qui portavimus pondus diei et æstus.

Ils murmuraient contre le père de famille, en disant : Ces derniers n'ont été qu'une heure au travail : et vous les avez payés autant que nous, qui avons porté le poids du jour et de la chaleur (*S. Matth., ch.* XX).

Nous lisons, messieurs, dans l'Evangile même, l'application de la parabole que le Sauveur proposait aux Juifs : c'est le royaume des cieux qui y est marqué. Ces ouvriers qui se plaignaient de la disproportion de leur récompense avec leur travail, ne vous paraissent-ils donc pas bien injustes ? Ils l'étaient en effet, soit parce qu'ils s'imaginaient d'avoir mérité plus que les derniers venus, soit parce qu'ils prétendaient régler la libéralité du père de famille qui avait à les payer tous. C'était bien mal reconnaître l'honneur qu'on leur avait fait de les distinguer de tant d'autres, pour les employer à la culture de la vigne : c'était bien mal juger de la bonté du maître qu'ils servaient. Quoi donc ? téméraires murmurateurs, ne pouvait-on pas se passer de vous ? Et si l'on n'avait pas accepté votre service, vous devrait-on quelque chose ? Vous auriez langui et souffert la faim dans l'oisiveté. L'on vous a fait une grande grâce, en vous prenant à la journée pour travailler : et il ne vous appartient pas de critiquer la conduite du possesseur de la vigne ; un peu de sagesse vous engagerait au contraire à vous attacher à lui, puisqu'il veut bien se contenter du travail d'une heure, pour payer toute une journée. Quelle idée avez-vous donc, et de son équité et de sa bonté ? Bénissez-le ce père de famille, qui sort dès la pointe du jour, pour vous chercher, n'ayant que faire de vous, et qui paie si libéralement un petit service.

Cette parabole, messieurs, nous présente une instruction bien importante. Appelés, comme nous le sommes par la miséricorde de Dieu, à la conquête du royaume des cieux, nous y apprendrons ce que nous devons penser des œuvres avec quoi nous pouvons le conquérir. C'est mon dessein de vous l'expliquer dans ce dicours, après que nos aurons demandé des lumières par l'intercession de la sainte Vierge : *Ave.*

Le ciel est ouvert à toutes sortes de personnes, à tous les particuliers : l'hérésie ne donnera jamais atteinte à cette vérité. Il est toutefois peu de personnes qui travaillent à gagner le ciel ; d'où vient ce malheur ? C'est que les uns sont rebutés de la peine qu'il faudrait prendre pour le mériter, et que les autres négligent les moyens mêmes les plus aisés de l'acquérir. Contradiction surprenante de notre égarement dans l'affaire de notre salut. L'on se perd, parce qu'il en coûterait trop de se sauver : et l'on se perd, parce que l'on se refuse le peu qu'il en pourrait coûter. Examinons dans ce discours le tort des fidèles à cet égard. Il faut avouer que ceux qui sont arrêtés par la difficulté qu'ils trouvent dans le chemin du ciel, ont une idée bien indigne de la gloire : et que ceux qui ne sont point touchés de la facilité qu'ils pourraient y trouver, font bien peu de cas de leur âme. Quelle foi ! quelle vertu ! qui envisage la possession éternelle de Dieu, comme un bien trop cher, et qui ne met pas à profit tout ce qui peut entrer en compte pour l'acheter.

Il est vrai, messieurs, qu'il n'y a point de sujet qui nous découvre si visiblement que celui-ci, et la petitesse et la grandeur de nos actions ; leur petitesse : elles ont une disproportion infinie avec le ciel ; leur grandeur : elles peuvent toutes servir à le mériter. C'est par là que j'espère de combattre et la présomption de ceux qui ne voudraient pas être obligés de tant travailler pour se rendre heureux, et la négligence de ceux qui ne rapportent pas à leur immortalité tout ce qu'ils font. Vous vous plaignez de la violence qu'il faut vous faire, pour emporter le

royaume des cieux, petit ver de terre, comprenez-vous la grâce qu'on vous fait en vous permettant d'y prétendre? Vous ne vous souciez pas de mettre à profit tout ce que vous avez en main, pour l'emporter : n'êtes-vous pas bien injuste et bien ingrat? Je vous ferai voir, messieurs, dans le premier point de ce sermon, que si Dieu voulait nous traiter à la rigueur, tout ce que nous pourrions faire pour gagner le ciel, ne serait rien du tout; et dans le second, je vous montrerai que, par un effet de la miséricorde de Dieu, tout ce que nous faisons pour gagner le ciel, est quelque chose de bien grand. Pensées, messieurs, dont l'une humiliera notre vanité, l'autre animera notre faiblesse : toutes les deux condamneront notre lâcheté et notre négligence.

PREMIÈRE PARTIE.

Vous trouvez le chemin du ciel trop difficile; il faut vous donner quelque idée du ciel, laquelle vous engage à remercier le Seigneur de la bonté qu'il vous a témoignée en souffrant que vous osiez y aspirer : vous vous estimerez heureux de pouvoir travailler pour y entrer, lorsque vous aurez reconnu l'éloignement naturel qui est entre votre mérite, et une récompense de ce prix. Nous sentons ce que valent les biens que nous devons estimer, et que nous voudrions posséder, dès qu'on nous convainc qu'on peut nous les refuser sans nous faire tort.

Pour nos actions naturelles : quelque honnêtes, quelque louables qu'elles puissent être, il faut convenir d'abord, que, bien loin de nous conduire à la gloire, elles ne peuvent pas même nous y disposer le moins du monde. Pélage qui voulut flatter l'orgueil de l'homme en établissant quelque rapport, quelque proportion entre les vertus humaines et le ciel; Pélage, dis-je, fut regardé avec horreur de toute l'Église; les Pères eurent aussitôt la plume à la main, pour combattre son erreur; les conciles décidèrent contre lui; sans parler des anciens, le second concile d'Orange et le concile de Trente ont condamné l'impiété de sa doctrine dans toute son étendue. Tous les hommes, dit saint Paul, sont justifiés gratuitement par la grâce, en vertu de la rédemption, dont Jésus-Christ est l'auteur : *Justificati gratis per gratiam ipsius, per redemptionem quæ est in Christo Jesu* (*Rom.*, III).

Quelle humiliation pour nous, chrétiens, et pour toutes les grandeurs humaines! Tout ce qui fait l'objet de notre estime, de notre admiration, de nos empressements, de notre envie et de nos fatigues : tout ce qui distingue un homme d'avec un autre homme : esprit, beauté, valeur, dignités, savoir, sagesse, habileté, bienséance, bonne foi, magnanimité, constance, perfections du corps et de l'âme, quand il s'agit d'une immortalité bienheureuse, tout cela est compté pour rien, s'il n'est élevé par la grâce de notre Sauveur. Hélas! nous pouvons bien nous laisser aller à la vanité : avec toutes nos belles qualités naturelles et morales, nous pouvons tomber dans les enfers. La raison de cette humiliante vérité se présente aisément à notre foi.

Tout ce qui est dans l'ordre naturel a une disproportion essentielle et infinie avec ce qui est dans l'ordre surnaturel; telle est l'essence des choses. Il n'y a pas de comparaison à faire entre deux êtres que deux rangs inalliables de leur fonds éloignent l'un de l'autre. Comment, par un mérite naturel, pourrions-nous atteindre à la gloire? Nous ne pouvons pas même atteindre à la grâce, qui est comme la semence de la gloire. Il y doit avoir du rapport entre la fin que nous nous proposons, et les moyens que nous mettons en œuvre pour arriver à cette fin. Le bonheur éternel où nous tendons, est dans un genre supérieur à tous les moyens que notre faible et méprisable humanité nous présente pour l'acquérir. La possession d'un Dieu est bien loin au-dessus de tous les efforts d'un homme. Si les biens surnaturels pouvaient être le prix de nos actions naturelles, ce serait un renversement d'ordre, qui entraînerait une confusion générale dans la nature et dans la morale : il n'y aurait plus rien qui ne pût échapper à ses bornes naturelles. Quels seraient, mon Dieu! nos sentiments sur votre grandeur, si nous venions jamais à penser que vous pouvez être la récompense d'une vertu, qu'une raison aveugle et corrompue peut produire?

C'est ici, chrétiens, que notre néant doit paraître à nos yeux tel qu'il est; si Dieu n'avait la bonté de nous soutenir, de nous élever jusqu'à lui, nous serions éternellement privés de ses bonnes grâces, et du bonheur de le posséder. Que je vous plains, fameux sages de l'antiquité, illustres conquérants, grands génies, qui humiliez encore aujourd'hui notre vanité, par l'étendue de vos lumières et par la noblesse de vos actions! Si la grâce du Seigneur n'a animé vos mouvements, vous êtes demeurés dans le rang qu'une faible humanité pouvait vous donner : et vous ne vous approcherez jamais de Dieu, vous ne le verrez jamais. Nul homme, mes chers auditeurs, ne saurait par lui-même gagner un degré de grâce; cette grâce, dit saint Paul, cesserait d'être grâce : *Si autem gratia, jam non ex operibus : alioquin gratia jam non est gratia* (*Rom.*, XI). Nul homme ne saurait d'ailleurs gagner un degré de gloire sans la grâce; parce que la gloire, selon le même apôtre, est un bienfait particulier de Notre-Seigneur Jésus-Christ : *Gratia autem Dei, vita æterna, in Christo Jesu Domino nostro* (*Rom.*, VI); la grâce de Dieu, c'est la vie éternelle en Jésus-Christ Notre-Seigneur. Disons après cela que le ciel nous est vendu trop cher, et qu'il en coûte trop de le mériter.

Allons plus avant. Vous voilà avec toutes vos perfections naturelles éloignés de la gloire pour toute une éternité. La grâce vient-elle à votre secours? je parle surtout de la grâce sanctifiante : encore n'arriverez-vous à la gloire que par une faveur singulière de la miséricorde de votre Juge. Il est

bon, messieurs, de vous développer une théologie qui vous apprenne à penser dignement du ciel ; écoutez-la, je vous prie, avec attention, et vous verrez quelle obligation vous avez à Dieu, qui vous promet une félicité éternelle, si vous observez sa loi, et qui veut bien que vous portiez vos prétentions jusque-là. Je sais qu'une action faite avec une grâce surnaturelle, est digne d'une récompense surnaturelle ; je sais que cette action, faite en grâce, mérite une nouvelle grâce ; je sais qu'il lui est même dû, si je puis user de ce terme, qu'il lui est dû, dis-je, un degré de gloire. Ce sont là des oracles du concile de Trente (*Sess.* VI, *can.* 32), lesquels doivent nous inspirer une reconnaissance tendre et humble pour l'auteur de toutes nos grâces.

Mais voici une vérité, messieurs, qui vous instruira de la grandeur de cette gloire, que vous vous plaignez qui est si difficile à acquérir. Nos actions faites avec la grâce méritent absolument la grâce : cela est vrai. Pour la gloire, elles ne la méritent que sous une condition, qu'il dépend de la seule miséricorde de Dieu que vous accomplissiez ; comment cela ? Je vais vous l'expliquer. De quelque mérite que soient vos saintes actions, vous n'entrerez jamais dans la gloire, si vous ne mourez dans la grâce. Or, mourir dans la grâce, c'est ce qui passe tous vos mérites. Point de foi qui doit remplir de frayeur ceux qui négligent si fort leur salut. Je parle à la rigueur, messieurs : car il est sûr que Dieu ne refuse jamais la gloire à ceux qui, avec sa grâce, ont fait leurs efforts pour la mériter : je vous expliquerai, dans la suite, ce qui doit soutenir notre espérance. Oui, chrétiens, si Dieu n'a pitié de vous, après avoir vécu en saints, vous pouvez mourir en réprouvés, sans qu'il vous fasse le moindre tort. La persévérance finale n'est pas un bien que vous puissiez exiger comme une dette. Terrible vérité, dites-vous : elle est en effet bien terrible, la raison toutefois en est visible.

Vous aviez la grâce de Dieu, quand vous avez fait cette aumône : cette aumône a été d'abord récompensée par un nouveau degré de grâce : et par cette aumône vous avez acquis le droit à un nouveau degré de gloire ; mais pour jouir de ce degré de gloire, il faut persévérer dans la grâce jusqu'à la mort : et c'est ce que vous ne pouvez mériter par cette aumône, ni par toutes les bonnes œuvres d'une longue vie, à moins que Dieu n'use de miséricorde envers vous : miséricorde toutefois dont il use toujours envers ses fidèles serviteurs. Des actions passagères ne sauraient nous rendre dignes d'une grâce qui dure toute la vie, beaucoup moins d'une gloire qui dure toute l'éternité ; parce qu'elles ont été dignement récompensées par un accroissement de grâce et par la promesse d'un accroissement de gloire : mais grâce et gloire qui supposent une persévérance sûre et constante, pour nous rendre heureux. Mériter un bonheur éternel, c'est mériter des moments de grâce que l'agonie n'interrompt point, et des moments de gloire qui se succèdent toujours. Encore une fois, c'est à quoi toute notre sainteté ne saurait prétendre, si l'on considère tous les droits de Dieu. Pouvons-nous devenir impeccables par nos mérites ? Non : le concile de Vienne l'a décidé. Pouvons-nous par nos seuls mérites devenir, en rigueur de justice, éternellement bienheureux ? Nous ne le pouvons pas, les moments de gloire que Dieu a promis à nos actions, ne sauraient l'engager à nous les continuer durant une éternité entière : l'équité ne le demande pas. De sorte qu'il faut que la miséricorde de Dieu entre dans nos intérêts, pour récompenser une vie sainte par une vie immortelle.

Récompense néanmoins, mon cher auditeur, à quoi vous devez vous attendre, et qui ne vous manquera pas si vous êtes observateur fidèle de la loi du Seigneur, et si vous entretenez sa grâce par votre constance dans son service. Il s'est engagé à vous ouvrir le ciel à votre mort, si vous mourez son ami : *Cum metu et tremore vestram salutem operamini* (*Philip.*, II). Travaillez à votre salut avec crainte et tremblement ; mais si vous y travaillez, espérez d'être sauvé. Que deviendrions-nous, mon Dieu, si votre bonté ne suppléait à notre faiblesse ? Mais devons-nous ménager nos passions et nos vices, quand il s'agit de mériter de vous voir ? Quelle indignité, quelle injustice, quelle ingratitude ! que nous nous plaignions d'être condamnés à de pénibles renoncements pour pouvoir vous posséder ; nous qui serions éternellement rejetés de votre face, si votre compassion et votre tendresse ne s'intéressaient à notre bonheur.

Je vous ai développé jusqu'à maintenant, messieurs, des lois établies selon les décrets adorables de la Providence : c'est ce qu'il a plu au Seigneur de déterminer touchant le mérite de nos bonnes œuvres ; il n'a tenu qu'à lui d'user de son droit et de nous faire sentir notre néant plus vivement : je m'en vais vous dire les lois qu'il aurait encore pu établir touchant notre mérite et notre bonheur. Cet arbitre souverain de notre sort ne pouvait-il pas nous fermer la gloire pour toute l'éternité après le premier péché de l'homme ? Il est le maître de son paradis, et rien ne pouvait l'obliger à y introduire un ennemi ; une seule injure ne vous rend-elle pas bien souvent irréconciliables avec son auteur ? qui l'aurait empêché de vous exclure à jamais de la compagnie des bienheureux, si vous veniez à commettre une impureté ou une injustice ? Combien y en a-t-il parmi vous, qui chasseraient un domestique de leur maison, aussitôt qu'ils l'auraient surpris dans une infidélité ? N'avait-il pas l'autorité de vous imposer l'obligation de vivre dans l'humiliation, dans la pauvreté, dans la douleur, dans la solitude, dans l'abandonnement, si vous vouliez devenir heureux ? Combien de fois exigez-vous de dures peines, de tristes services des personnes que vous voulez honorer de vos faveurs ? N'était-il pas un assez grand maître, si

nous ne considérons que sa majesté et son indépendance, pour vous commander, selon sa sainte et souveraine volonté, l'obéissance la plus difficile, la plus accablante, sans vous promettre la moindre récompense? Vous êtes à lui, il peut faire de vous ce qu'il voudra; et ne voit-on pas les grands du monde forcer leurs sujets à des hommages, à des tributs, à des corvées même inutiles, seulement pour maintenir leur autorité et leurs droits? Si nous mettons à part cette bienséance qui convient à une miséricorde infinie, Dieu ne pouvait-il pas vous ordonner toutes les actions qui peuvent vous sauver, et vous damner malgré toutes ces actions, en arbitre souverain de votre sort? Les hommes, ses créatures, ses esclaves, ont-ils toujours égard à la fidélité et aux services des personnes qui leur sont soumises, si ces personnes leur sont d'ailleurs redevables de leur attachement et de leur obéissance?

Dieu ne vous menace de rien de semblable, il ne vous traitera point si rigoureusement, il vous l'assure lui-même; mais parlant absolument, il l'aurait pu, nous pouvons le dire, si sa seule souveraineté se présente à notre pensée. Il est beau à vous, méprisables enfants de ténèbres, de trouver mauvais qu'on vous vende au prix de quelques peines un bonheur immense, un bonheur éternel, le bonheur même de votre souverain Créateur. Vraiment, il importait trop à Dieu, que vous fussiez citoyens de cette Jérusalem céleste où il a établi son trône. Sans doute, il en aurait été moins grand et moins heureux, si vos hommages et vos louanges lui avaient manqué : il devait peut-être pour son propre intérêt se donner à vous pour rien. Chrétiens, qui trouvez le chemin du ciel trop rude, savez-vous ce que c'est que le ciel? vous connaissez-vous? avez-vous la moindre idée de Dieu?

Que me répondrez-vous, si je vous dis avec saint Augustin, que la gloire étant un bien éternel, vous devriez travailler durant une éternité pour la mériter? Injustes juges d'un bien incompréhensible qui ne finira jamais, vous en êtes quittes pour agir durant quelques jours dans le dessein de l'acquérir, et vous avez à regret d'y tenir la main : *Quia sempiterna requies est, æqua pretium..., non in æternum laborandum est, non quia non valet tanti : sed ut possideatur quod emitur* (*In Psal.* XCIII). Si Dieu vous épargne des désirs, des mouvements, des empressements éternels pour y atteindre, ce n'est pas que le ciel ne les vaille; mais il veut vous mettre en état de le posséder, en se contentant des bonnes actions d'une courte vie. Un travail qui n'aurait point de fin, n'aurait point aussi de récompense; mais le temps du travail devrait, s'il était possible, égaler la durée de la récompense. Après tout, si le ciel, comme parle l'Ecriture, est une si grande et si longue récompense, n'est-il pas juste qu'on s'en rende digne par de grands et de longs travaux? Si le ciel est une couronne si précieuse, quoi de plus raisonnable que d'essuyer de rudes combats pour l'obtenir? si le ciel est un prix d'une valeur infinie, ne devez-vous pas courir sans vous ménager, afin de le remporter? si le ciel est un héritage immense, ne devez-vous pas vous comporter en enfant tendre et fidèle, quelque peine qui doive accompagner votre soumission, dans le dessein d'être héritier?

Que me répondrez-vous, si je vous dis que le ciel étant l'assemblage de tous les biens, Dieu pouvait exiger de vous l'assemblage de toutes les vertus, si vous aviez en vue d'y entrer? Hélas! Où en seriez-vous, si vous étiez obligés à pratiquer tous les renoncements des vierges, qui ont tout méprisé pour être pures; toutes les austérités des confesseurs, qui n'ont eu un corps que pour l'accabler de macérations; toute la patience des martyrs qui ont répandu leur sang par tant de plaies et par des tourments si cruels; tout le zèle des apôtres, qui ont oublié toute la terre pour glorifier le Seigneur; en un mot, toute la sainteté des saints de tout caractère? Dieu n'a pas voulu vous imposer l'obligation d'une perfection si étendue; mais du moins, pourquoi ne paraîtrez-vous pas devant lui avec tout le mérite d'un François, d'un Xavier et d'une Thérèse? Pourquoi n'aurez-vous pas à lui présenter toutes les vertus les plus sublimes qui conviennent à votre état? il pouvait vous y soumettre sans user de rigueur envers vous. Toutes les actions les plus parfaites, les plus héroïques qu'un ecclésiastique, qu'un religieux, qu'un cavalier, qu'un magistrat, qu'une dame, qu'un père de famille, qu'un négociant, qu'un artisan peuvent faire dans leur condition, Dieu ne pouvait-il pas avec équité vous les demander pour vous mettre au nombre des bienheureux?

Que me répondrez-vous, si je vous dis, que le ciel étant un bonheur qui ne sera jamais interrompu par un seul moment de peine, Dieu était en droit de vous le fermer, à moins que vous ne portassiez devant son tribunal, un mérite que nulle faute, nulle imperfection volontaire n'altéra jamais? Sur quel titre oseriez-vous exiger un bien qui sera toujours également grand, également aimable; vous qui passez si aisément du bien au mal, et qui durez si peu dans vos sentiments et dans vos exercices chrétiens? Aujourd'hui le désir de la gloire éternelle vous possède, et demain vous n'y pensez pas; aujourd'hui beaucoup de ferveur, et demain une langueur extrême dans la voie qui vous y conduit. Ne serait-il pas de la bienséance que vous désirassiez toujours, que vous recherchassiez toujours le bien que vous devez toujours posséder?

Que me répondrez-vous enfin, si je vous dis que Jésus-Christ lui-même n'a cessé d'agir et de souffrir pour entrer dans sa gloire : *Oportuit Christum pati, et ita intrare in gloriam suam.*

Qu'importe, mes chers auditeurs, que nous nous formions une grande idée des plaisirs, des honneurs, de tous les biens que

le ciel renferme? que nous en considérions l'éternité, la douceur, l'assemblage? Il nous suffit de nous souvenir qu'ils ont été la récompense d'un Dieu pauvre, persécuté, outragé, déchiré, mort sur un gibet. La gloire toutefois lui appartenait de droit à ce Dieu souffrant; vous ne pouvez y avoir de part que par la miséricorde de ce même Dieu ; il était infiniment saint; vous êtes très-imparfaits : ne pourrais-je point vous reprocher des péchés et des vices? Il a enduré des peines incroyables, des peines que son innocence, que sa divinité auraient dû lui épargner; que pouvez-vous endurer qui soit comparable à ses tourments? que pouvez-vous endurer qui ne convienne, ou à votre néant, ou à vos crimes?

Oserai-je bien, mon divin Sauveur, vous présenter des jeûnes, des veilles, des prières, des austérités pour vous engager à partager avec moi cette gloire qui vous a fait épuiser toutes vos veines? Quelle serait ma témérité de vous prier d'accepter mon éloignement du plaisir, mon renoncement au monde, la guerre que je fais à mes passions, le mépris que je fais de toute la terre, la haine que j'ai pour tout ce qui vous déplaît : *Oportuit Christum pati?* Il a fallu que vous, mon Dieu, mon Créateur et mon Juge, endurassiez des peines si indignes, si injustes, si amères, si vives; que dois-je souffrir? que puis-je souffrir? et que souffrirai-je, moi, votre créature, votre esclave, votre ennemi? Si je pouvais me défier de votre bonté, je serais forcé de désespérer de mon salut, en vous voyant expirer dans l'opprobre et dans la douleur.

Encore une fois, il vous sied bien, chétifs vers de terre, de vous imaginer que le ciel vous est vendu trop cher; à vous qui travaillez avec tant d'ardeur, avec tant de constance pour acquérir un bien méprisable, qui vous exposera aux traits de l'envie et vous accablera de chagrin. Que ne faites-vous pas? que ne souffrez-vous pas, pour monter à une charge, où tout ce que vous gagnerez, sera de montrer un faible plus ridicule? Quelles sont vos inquiétudes, vos intrigues, vos bassesses pour entrer dans la maison, dans les bonnes grâces d'un grand, dont il faudra essuyer les caprices et les rebuts? Combien de pénibles mouvements vous donnez-vous pour courir après un honneur qui vous échappe au bout de votre course? Vous comptez pour rien les fatigues, les alarmes, les lâches ménagements, les dissimulations forcées, toute la violence qu'il faut faire à votre humeur, à votre inclination, quand il s'agit d'un établissement peu sûr, peu agréable, et toujours de peu de durée. Vous passerez sans regret toute votre vie à rechercher un avantage que vous ne trouverez peut-être pas, ou que vous n'aurez pas le temps de goûter.

Est-il question de gagner le ciel, tout coûte, tout est insupportable. Quel moyen de tant se gêner, de prendre tant de précautions, de se mortifier en tant de manières? Est-ce donc que les biens du ciel ne valent pas les biens de la terre? Ne sont-ils point plus incertains, plus fragiles, moins agréables et moins précieux? Dieu a fait grâce à saint Pierre et à saint Paul, dit saint Bonaventure, de les recevoir dans la gloire; et si Jésus-Christ ne la leur avait achetée, ils n'y seraient jamais entrés. Nous avons peut-être des prétentions mieux fondées que ces grands apôtres; et ce sera une dette indispensable, dont le Seigneur s'acquittera envers nous, lorsqu'il nous donnera place parmi ses élus (*In D. sal. Tit.* 20, *c.* 2). Puisque nous trouvons trop pesant le joug du Maître souverain qui nous offre son royaume, il faut que l'amour-propre soit plus raisonnable dans nous que dans les saints, les passions moins déréglées, les inclinations moins corrompues; il faut que nos bonnes œuvres soient plus parfaites, notre pénitence plus sévère, nos intentions plus pures; il faut que nous ayons plus d'union avec Dieu que tous ses serviteurs les plus fidèles, plus de zèle pour sa gloire, plus de détachement de tout ce qui peut le déshonorer. Ah! chrétiens, épargnons nous des comparaisons capables non-seulement de nous confondre, mais de nous désespérer, si la miséricorde infinie de Dieu ne nous soutenait!

Ce qu'on exige de nous pour nous introduire dans la gloire est dur, relevé, pénible, j'en conviens, dit saint Jérôme; mais la récompense qu'on nous promet est grande : *Durum, grande, difficile : sed magna sunt præmia* (*Epist.* 4). L'on nous demande des peines passagères, et l'on doit nous donner des délices éternelles; l'on nous demande la mortification de nos sens, le bien que nous attendons est infiniment au-dessus de ce que nos yeux et nos oreilles peuvent apercevoir; l'on nous demande un mépris sincère du monde, ce monde passe, et le ciel où nous devons entrer durera éternellement; l'on nous demande un attachement constant à nos devoirs, et l'on nous assure des joies inaltérables; l'on nous demande de la charité, de la douceur pour nos frères, et l'on s'engage à les unir à nous par des liens indissolubles; l'on nous demande un généreux éloignement de la licence, et l'on doit nous plonger dans un torrent de volupté; l'on nous demande une horreur sincère de tout ce qui peut déplaire à Dieu; et l'on nous promet la possession de Dieu même : *Durum, grande, difficile : sed magna sunt præmia.*

Avouez, mes chers auditeurs, que vous êtes bien injustes, si vous vous plaignez encore que le ciel vous est vendu trop cher : ayez seulement un peu de foi, et vous n'aurez pas de peine à vous condamner. Mais si vous trouvez qu'il en faut trop faire, trop souffrir pour mériter la gloire, que penserez-vous de vous-mêmes, si je vous montre que vous refusez peut-être à votre âme le peu que vous êtes capables de faire et de souffrir, pour lui procurer une bienheureuse immortalité? Et il est vrai, votre négligence égale votre injustice : vous êtes indifférents, indolents, oisifs dans l'affaire de votre salut,

il ne vous importe pas, ce semble, de travailler pour gagner le ciel; cependant, comme, parlant à la rigueur, vous ne pouvez rien faire qui en soit digne : aussi, tout ce que vous ferez dans le dessein de l'emporter, vous sera compté pour quelque chose de grand; c'est mon second point.

SECONDE PARTIE.

Tout méprisables que nous sommes, nous sommes faits pour posséder Dieu, et tout faibles que nous sommes, nous pouvons agir pour mériter ce bonheur; vérités, messieurs, qui nous découvrent d'une manière bien sensible les trésors de la miséricorde du Seigneur; mais vérités qui ne nous laissent pas de prétexte pour excuser notre perte. Faiblesse humaine, mauvais penchant, passions révoltées, seront-ce là désormais des raisons de nous rendre indignes de la gloire, s'il est vrai que nous l'ayons comme dans nos mains? Une âme sage peut abandonner la poursuite d'un bien qui lui paraît ou méprisable ou impossible; une âme commune peut négliger un bien considérable dont elle peut se passer; une âme élevée peut regarder avec indifférence, avec mépris, un bien qu'elle juge qui n'honore pas sa dignité. De quel caractère serait l'âme qui ne se laisserait pas toucher par un bien immense, infini, qu'elle peut acquérir, et qu'elle ne peut perdre sans tomber dans un abîme de malheurs?

Nous sommes dignes de pitié, chrétiens, si l'on nous oblige tous tant que nous sommes de suivre de près les héros du christianisme, de nous former sur ces modèles admirables de la perfection chrétienne; de tenir la route, de marcher sur les vestiges de ces âmes grandes, dont l'humanité n'altéra jamais la vertu. Faisons nos efforts pour aller à la gloire par la voie la plus étroite et la plus sublime : souhaitons de nous unir à Dieu par les renoncements les plus difficiles des saints les plus accomplis; mais craignons d'être rejetés du ciel, si nul n'y entre qui n'ait égalé le mérite des plus illustres serviteurs de Dieu; nos imperfections, notre inconstance, nos fautes doivent effrayer notre espérance; que si nous pouvons mettre à profit nos actions les plus ordinaires, dans le dessein d'emporter la gloire, ne méritons-nous pas l'indignation de Dieu, quand nous viendrons à négliger cet avantage? Nous n'avons qu'à vivre saintement selon notre état : parole à la vérité qui porte beaucoup; mais enfin il ne tient qu'à nous d'en venir à bout, pour avoir place parmi les bienheureux.

Premièrement, il n'est point d'action naturellement honnête, que la grâce de Dieu ne puisse nous rendre salutaire. Ce principe divin y répandra, si nous voulons en profiter, un prix surnaturel que Dieu s'est engagé d'estimer et de récompenser. Cette grâce est à nos actions ce que le coin du prince est à nos monnaies; ce n'est point tant le métal qui fait leur valeur, que l'image ou la devise du souverain : il dépend de lui de les rehausser ou de les rabaisser par là comme il lui plaît. Toute action faite avec la grâce porte un caractère noble et précieux aux yeux du Seigneur. Avec cette grâce, dit saint Grégoire de Nazianze, je deviens ce grand négociant qui achète des choses grandes et éternelles avec des choses basses par elles-mêmes et périssables: *Factusque sum... magnus ille negotiator, qui exiguis rebus atque omnino perituris magna et æterna emit* (*Orat.* 12). Quel bonheur pour vous, mes chers auditeurs ! ce détail d'actions que vous imposent le commerce, les bienséances, les besoins mêmes et les faiblesses de la vie, peut vous mener à une heureuse immortalité.

En quoi nous devons découvrir pour notre instruction et pour notre consolation la différence qui est entre les grâces des grands de la terre et la grâce de Dieu. Les grâces des rois nous laissent dans l'état de vassal et de sujet, la grâce de Dieu nous fait amis et enfants de Dieu; les grâces des rois ne servent souvent qu'à nous accabler de dettes, la grâce de Dieu nous aide à les acquitter; les grâces des rois ne promettent rien pour l'avenir, la grâce de Dieu nous promet la gloire éternelle; celles-là se perdent par le caprice de ceux qui les donnent, et celle-ci ne cesse que par notre faute; les unes ne sont d'ordinaire que pour les personnes d'une naissance illustre ou d'un mérite éclatant, les autres sont distribuées à tout le monde, aux personnes même les plus obscures; les grâces des hommes nous exposent à la jalousie, au mépris, à la haine même de leur auteur, la grâce de Dieu nous assure son estime, sa protection et son amour; il faut avoir essuyé de longs périls et de durs travaux, pour s'attirer les grâces des grands; par le premier mouvement d'une charité véritable, nous méritons la grâce de Dieu, la bonne volonté est presque toujours comptée pour rien, quand il s'agit de participer aux grâces des grands, nos seuls désirs peuvent nous valoir la grâce de Dieu.

Mes chers auditeurs, si vous perdez le ciel, quelle excuse pourrez-vous apporter de votre malheur? Dieu vous offre sa grâce : il ne la refusera jamais ni à votre innocence ni à votre pénitence; l'avez-vous cette grâce? Vous voilà en état de sanctifier tout le tissu de votre vie, et de faire autant de pas vers le ciel que vous ferez d'actions. Qu'exige-t-on de vous, pour vous assurer la place qui vous est marquée dans le ciel? L'on prétend que vous soyez ce que vous êtes, pourvu que vous conserviez la grâce de Dieu, riche ou pauvre, savant ou ignorant, robuste ou infirme, dans le repos de la retraite ou dans le tumulte des affaires, dans la fleur ou sur le penchant de l'âge : ce n'est pas à quoi me rend attentif le zèle que j'ai pour votre salut : il ne me tient en crainte que sur la manière dont vous ménagez la grâce de Dieu; si vous conservez et que vous fassiez valoir ce trésor divin, dès là je ne suis plus en peine pour vos intérêts. Animés, soutenus, élevés par ce secours surnaturel, tous vos mouvements seront autant de démarches qui vous con-

duiront à la gloire. Dans les menus soins d'un ménage, dans l'étude secrète d'un cabinet, dans les événements tumultueux de la guerre, dans la suite tranquille d'une vie unie, dans les ténèbres de l'humiliation, dans l'éclat de la grandeur, vous pourrez enrichir la couronne que le Roi de gloire veut partager avec vous.

Honneur! chrétienne compagnie, que ne comprennent pas les méchants et les mondains, de ne rien faire que de grand, quand on est ami de Dieu. Toutes les actions honnêtes qui composent la journée: visites, entretiens, affaires, divertissements même, tout cela peut entrer dans ce fonds de mérite, qui aura le ciel pour récompense; beaucoup plus, vos actions saintes: actions toutefois qui passent, qui coûtent peu, qui ne se font point remarquer, qui font votre joie et votre repos. Il n'est pas, dit saint Augustin, jusqu'à ce morceau de pain, que vous rompez pour le mettre dans les mains d'un pauvre, qui ne vaille autant que le royaume des cieux : *Quid tam vile, quid tam terrenum, quam frangere panem esurienti? Tanti valet regnum cœlorum* (*in psal.* XLIX).

Gens de bien, qui êtes fidèles à Dieu, vous ne savez point vous signaler dans le monde: vous ignorez les intrigues de l'ambition; vous ne faites point jouer ces ressorts criants d'une opulence insatiable; vous n'étudiez point cet art délicat et peu religieux d'élever votre maison sur la poussière de vos ancêtres; vous abandonnez à l'envie et à l'injustice ces machines également sourdes et violentes, dont elles renversent les projets de la bonne foi et de la droiture; peu vous importe de vous attirer les éloges et les empressements de ces brillantes personnes qui animent tous les plaisirs d'une ville; vous passez, dit-on, de tristes jours dans l'obscurité d'une modeste fortune. Mais toutes vos actions sont marquées dans le livre de vie : mais la grâce de Dieu vous élève au-dessus de toute la terre; mais Dieu vous juge dignes de la gloire. Préventions humaines, que vous êtes ridicules quand vous décidez sur le mérite des serviteurs de Dieu! Il ne vous appartient pas, morale mondaine, de découvrir les richesses d'une âme sainte.

Donnons plus de jour à la vérité par une seconde réflexion. Ce que vous faites en vue du ciel est si grand, mon cher auditeur, que pour vous donner le ciel, Dieu n'a pas même égard au plus et au moins. Je m'explique : il y a des actions chrétiennes éclatantes, extraordinaires, héroïques : l'immortalité bienheureuse sera leur récompense; il y a des actions chrétiennes obscures, simples, communes : elles seront encore récompensées de la même immortalité. Je ne veux point dire qu'un plus grand mérite ne soit couronné plus richement : la chose ne serait pas dans l'ordre; je veux dire que le mérite ordinaire d'une vie véritablement chrétienne peut nous conduire à la gloire. La raison de cette proposition est que rien de naturel ne peut être le prix d'une action surnaturelle, et surtout d'une action faite en Dieu : c'est l'expression du concile de Trente : *Opera facta in Deo*. Tous les honneurs, toutes les richesses, tous les biens de la terre sont infiniment au-dessous d'une parole, d'un mouvement enrichi, soutenu de la grâce sanctifiante, tout ce que je pourrais vous alléguer de plus fort pour rehausser les biens naturels, c'est qu'ils peuvent récompenser une vertu humaine et naturelle, comme l'a remarqué saint Augustin en divers endroits de ses œuvres : mais une vertu surnaturelle vaut infiniment mieux que tout ce qui n'est pas dans l'ordre de la grâce et de la gloire. Conviction visible, messieurs, du néant de tout ce que vous avez coutume de rechercher et d'aimer avec tant d'ardeur; mais, consolation bien touchante pour les serviteurs de Dieu, qui ont à acquérir et à espérer un bien dont toutes les créatures ensemble ne sauraient, je ne dis pas égaler, mais même approcher le prix.

La gloire est donc promise à toute action d'un fidèle, par quoi il s'unit à Dieu comme son enfant, dès-là, c'est l'ordre établi qu'il devienne son héritier. Mais vous vous êtes engagé fort tard au service du Seigneur : vous n'avez travaillé à sa vigne que durant la dernière heure du jour; j'avoue que par votre délai vous avez risqué un bonheur éternel : vous l'aurez pourtant, et les premiers venus n'auront dans le fond rien de plus que vous; le Père de famille, à considérer l'essentiel du paradis, n'en donnera pas davantage à ceux qui ont porté tout le poids du jour et de la chaleur : quoique d'ailleurs ce qu'ils ont fait, ce qu'ils ont souffert de plus que vous ait son prix et soit payé de la gloire particulière qui lui convient.

Mais vous n'êtes pas capable de donner grand'chose pour acheter le ciel : ne craignez pas, dit saint Augustin, Zachée l'acheta avec la moitié de son bien; la bonne veuve ne mit que deux petites pièces de monnaie pour l'emporter, et elle l'emporta en effet comme Zachée; quoi de plus surprenant? Cela est pourtant véritable : ils gagnèrent l'un et l'autre également : *Quid potentius quam ut... tantumdem ibi uterque possideant* (*in psal.* CXI)! Mais vous êtes infirme, éloigné par votre condition des occasions de faire éclater le désir que vous avez de posséder Dieu; vous ne pouvez ni beaucoup souffrir ni beaucoup agir. Saint Laurent Justinien vous répond que ce ne doit point être là à vous un sujet de crainte, parce que le ciel ne vaut que ce que vous pourrez dépenser pour le conquérir : *Tanti valet quantum quis poterit expendere* (*L.* 2, *de Spirit. animæ resur.*).

Mais, dites-vous encore, pour prétendre à la gloire, vous n'avez presque qu'un peu de bonne volonté : l'industrie, le crédit, les richesses vous manquent, et vous n'êtes point en état de vous faire un fonds considérable de mérite pour vos bonnes œuvres. Comment donc? vous demande saint Augustin, vous n'avez pas une maison pour loger le pauvre? donnez-lui un habit pour le couvrir; vous n'avez pas de pain à lui présenter?

présentez-lui un verre d'eau; vous aurez encore la gloire à meilleur marché : *Valet et vilius*; (*in Psal.* XLIX) peut-être vos incommodités ne vous permettent-elles pas de lui aller chercher de l'eau : souhaitez sincèrement de faire ce que vous ne pouvez pas faire : Dieu se paiera là-dessus : *Vilior est sola bona voluntas.*

Grâces vous soient rendues dans tous les siècles, aimable Sauveur de nos âmes; ce sont vos mérites qui nous donnent du mérite devant vous; c'est votre sang précieux qui fait le prix de nos actions; jusqu'où avez-vous porté les excès de votre miséricorde? Vous avez voulu payer pour nous la gloire que vous avez achetée si cher pour vous-même. Vous êtes content de moi, si je conserve votre grâce, si je vous aime : ne suis-je pas obligé de vous consacrer tous les moments de ma vie, de me cousumer à votre service? il ne tenait qu'à vous de rejeter le sacrifice entier de moi-même; et vous voulez récompenser mes pas, mes paroles, mes pensées, mes désirs, les mouvements les plus imperceptibles de mon cœur. Quel accueil, mon aimable Maître, quelles caresses ne puis-je pas me promettre, si j'ai le bonheur de vous présenter les efforts d'un zèle ardent à vous honorer; les traces d'une pénitence sévère pour vous apaiser; les effets d'une union intime avec vous, malgré l'embarras des affaires, malgré les peines d'une opiniâtre tribulation, malgré les agréments d'un monde trompeur! Ah! que ne m'est-il permis de tout abandonner, de tout entreprendre, de tout souffrir pour vous plaire! Puisque vous êtes si bon, mon divin Rédempteur, puisque ma faiblesse ne peut me fermer le ciel, je suis contraint de le confesser à la gloire de votre miséricorde : que si je me perds, je serai le seul auteur de ma perte.

Ce que je vous dis de consolant, messieurs, ne vous rassure peut-être pas sur cette parole du Sauveur : *Regnum cœlorum vim patitur, et violenti rapiunt illud* (*Matth.*, XXI) : le royaume des cieux se prend par force, et ceux qui emploient la force le ravissent. Quoi donc? Croyez-vous qu'il faille forcer Dieu à vous le donner; qu'il faille le dérober en quelque manière malgré lui; qu'il faille ménager cette conquête avec tant de précaution, qu'il ne se défie pas de votre dessein? Ce sentiment serait bien indigne de sa bonté et de sa grandeur; s'il avait à regret l'offre qu'il vous en a faite, il vous le fermerait sans égard, il n'aurait que faire de vous laisser douter de sa volonté : un si grand maître se soucierait peu d'avoir de la considération pour vous, s'il ne vous offrait de bonne foi un bien qui lui appartient. *Violenti rapiunt illud*; le bonheur qu'il vous présente est si grand, qu'il a appréhendé que votre négligence ne vous le fît perdre. Tant de gens doivent naturellement s'empresser à l'acquérir, qu'il a voulu vous prévenir sur la nécessité de vous hâter, si c'était votre dessein d'y arriver. C'est comme s'il vous disait : ne vous amusez point, vous aurez à vous faire jour à travers une foule de prétendants : et si vous leur laissez occuper les avenues, vous aurez de la peine à passer : ils ne sauraient vous arrêter, mais enfin ne perdez point de temps.

Violenti rapiunt illud : j'ouvre mon royaume à tout le monde : mais enfin il est juste qu'on me le demande, qu'on me sollicite, qu'on me presse pour l'obtenir. Ce serait bien mal juger de son prix, que de s'imaginer qu'on y peut entrer, sans avoir gagné auparavant les bonnes grâces du Maître. *Violenti rapiunt illud* : il est vrai que les héritages de la terre nous viennent quelquefois par un caprice imprévu, par un événement du hasard, par une injustice criante, par une passion aveugle et déréglée; mais le ciel, il faut le gagner, il faut le mériter. Puisqu'il nous est permis d'y aspirer, quoi de plus raisonnable que de nous efforcer du moins de devenir dignes héritiers d'un si riche fonds? *Violenti rapiunt illud* : il faut employer la force pour ravir le ciel : il en doit coûter de la violence pour posséder la gloire : qui en doute? N'est-ce pas une nécessité de combattre les impressions d'une nature corrompue, de dompter ses passions, de mortifier un penchant sensuel et brutal? Il ferait beau voir qu'un Dieu fût la récompense de l'égarement et de la licence. Mais n'est-ce pas un plaisir à une personne sage et équitable de pouvoir se rendre éternellement heureuse, en surmontant les obstacles de son bonheur? L'espérance doit soutenir agréablement son courage; le terme de ses fatigues doit lui adoucir sa peine et en étouffer en quelque manière le sentiment. C'est un grand sujet de joie de voir à la fin d'une courte carrière une couronne qui ne nous laissera rien à désirer.

Violenti rapiunt illud : l'empressement que l'on témoigne pour s'enrichir des biens de ce monde, nous rend fort indignes de ces mêmes biens : il y a de la bassesse à courir avec tant d'ardeur après des choses qui ne nous valent pas. Plus nous ferons éclater l'attachement que nous avons au ciel, plus aussi nous mériterons de l'emporter. Nous sommes si peu capables de l'atteindre par nos vertus, qu'il est glorieux à nous de le souhaiter : l'estime que nous en faisons, l'impatience avec laquelle nous l'attendons, font la plus noble partie de notre mérite. *Violenti rapiunt illud* : nous aimons tous la vie, parce que nous aimons tous l'immortalité, nous ne trouverions point trop rudes des peines de peu de durée, s'il s'agissait de vivre quelques mille ans : nous obéirions volontiers durant quelques années au Seigneur qui nous les promettrait; c'est de quoi il est question, pour vivre durant des siècles infinis. *Violenti rapiunt illud* : je ne saurais me persuader que cette parole puisse vous paraître terrible, jusqu'au point de vous faire plaindre. Par quelle route voudriez-vous donc monter à la gloire? Par l'amour des créatures? par le contentement des sens, par le mépris de cette gloire même? En vain la nature a caché son or dans le sein des rochers escarpés, et ses perles parmi les

écueils : les hommes s'ouvrent un chemin pour les trouver; si le paradis n'est point digne de vos peines, plaignez-vous.

Mais ce n'est plus à moi à parler : parlez vous-même, mon cher auditeur : faites-moi la grâce de me dire à quel prix vous voulez acheter le ciel. Si vous êtes pauvre, vous l'emporterez sans or et sans argent ; si vous n'avez pas de santé, vous n'aurez point à subir ce qu'on demanderait de peine à une personne robuste ; si vous manquez de savoir, votre ignorance ne vous exposera point à un rebut ; si vous êtes engagé dans le tumulte des affaires, on se contentera du temps que vous pourrez donner à une affaire de cette conséquence. Le roi du ciel est équitable, bon, libéral : ce que votre personne, ce que votre état ne vous permet pas, il ne l'exigera pas de vous : il vous remplira lui-même de ses dons, afin que vous ayez en main de quoi le contenter ; mais enfin c'est un devoir dont il ne dispense personne de porter au pied de son trône, de quoi l'obliger à vous recevoir dans son royaume.

Qu'est-ce donc que vous voulez donner pour y entrer? Des apôtres, des martyrs, des confesseurs, des vierges, des âmes saintes, n'hésiteraient pas sur ce qu'ils auraient à répondre. Les idolâtres, les barbares ne craindraient pas de se trop engager, s'ils avaient quelque idée de la gloire. Les damnés : hé! plût à Dieu leur fût-il permis d'entrer en négociation pour échanger leurs peines avec un bonheur éternel! les damnés, dis-je, ne se feraient pas prier pour promettre toutes choses. Quelle réponse me ferez-vous, mes chers auditeurs, vous que le Seigneur veut traiter comme ses favoris? vous qu'il veut sauver, tandis qu'il laisse périr tant de gens et les maîtres mêmes de la terre? Vous êtes fidèles, et vous pensez selon les principes de votre croyance, sur la félicité qui vous est offerte: vous n'êtes point assez injustes pour l'espérer, à moins que vous ne fassiez pénitence de vos déréglements, et que vous ne fassiez divorce avec ce monde qui flétrit la sainteté en tant de manières.

Vous vous apercevez sans doute, messieurs, que je dispute avec moi-même pour me cacher vos sentiments. Nous n'avons pas coutume de laisser douter des mouvements de notre cœur, quand il s'agit d'acquérir ou de perdre pour toujours un bien que nous estimons beaucoup. Vous êtes tranquilles, vous êtes froids dans le danger de vous perdre : vous craignez d'aller au delà des vertus indispensables pour vous sauver : vous étudiez avec soin tout ce que vous pouvez vous épargner dans le chemin du ciel : il vous importe peu de sanctifier les actions, qui font le tissu ordinaire de votre vie : et après tout, il ne se peut pas faire que vous ne demeuriez en arrière du but où vous allez d'un pas si lent et si languissant ; que conclure de là? c'est la conséquence que j'appréhende de démêler.

Ou il ne faut point croire une éternité de gloire, disait Tertullien, ou il faut croire qu'elle vaut infiniment : *Cupio respondeas : si tanti æternitas? aut si non : ideo nec credenda* (*Apoc.*, VIII). Pour vous, chrétiens, vous faites profession de la croire : et, si j'ose le dire, de la mépriser. Contradiction qui m'effraie. Croire que Dieu vous fait grâce, en vous permettant de porter vos désirs jusqu'au ciel, et mépriser le ciel que vous n'êtes pas même dignes de désirer ; croire que Dieu peut vous soumettre aux peines les plus longues, les plus accablantes, pour vous faire mériter la gloire, et mépriser la gloire que vous pouvez acquérir avec des peines courtes et légères ; croire que c'est tout perdre que de perdre une éternité bienheureuse, et mépriser les moyens les plus aisés qui peuvent vous y conduire ; croire que le péché d'un moment peut vous priver de Dieu pour jamais, et mépriser une infinité de moments qui peuvent vous assurer en quelque manière sa possession ; croire que les plus grands saints auraient été exclus pour toujours du royaume des cieux, si le Seigneur n'avait usé de miséricorde envers eux, et mépriser les exercices d'une sainteté ordinaire, laquelle pourrait vous y introduire.

Ah! chrétiens, pénétrez ces contradictions. Bénissez ce roi de gloire qui veut partager son héritage avec vous : qui vous appelle dans la compagnie de ses élus : qui s'empresse avec tant de bonté pour vous établir dans cette terre des vivants, où les biens ne fatiguent point, n'ennuient point, ne passent point. Souvenez-vous dans vos projets, dans vos joies, dans vos chagrins, dans toutes vos actions que vous êtes faits pour le ciel ; que vous pouvez le mériter ; qu'il n'y a rien sur la terre pourquoi vous deviez le risquer et que, si vous servez Dieu, vous y entrerez après votre mort. C'est le bonheur, etc.

SERMON II.

Sur le respect humain.

Accedentes discipuli ejus rogabant eum, dicentes : Dimitte eam, quia clamat post nos... at illa venit et adoravit eum.

Les disciples s'approchèrent du Sauveur, et lui dirent en le priant : Congédiez cette femme, car elle crie après nous... elle s'avança néanmoins, et l'adora (*S. Matth., ch. XV*).

Cette femme chananéenne était venue d'assez loin pour adorer le Fils de Dieu et lui demander la délivrance de sa fille que le démon possédait : le Sauveur pourtant ne semblait pas se mettre fort en peine d'elle ; durant quelque temps, il ne daigna pas lui répondre, et quand il lui répondit, ce fut avec des paroles dures et méprisantes ; une femme qui eût eu moins de foi se serait sans doute rebutée; une délicatesse vaine et timide se choque aisément. La Chananéenne persévéra dans sa confiance, malgré la froideur humiliante du Sauveur qui négligeait de lui répondre; malgré le chagrin offensant des apôtres qui se plaignaient de l'entendre. Toutes les considérations de la vanité ne purent la rendre sensible à la confusion et aux reproches.

Avouez, messieurs, qu'un peu de respect humain eût été capable de la priver du fruit de son voyage et de sa demande. Les gens qui sont à la suite de cet homme extraordinaire me regardent de mauvais œil, aurait-elle pu dire; il ne faut pas les choquer; pour qui me prendront-ils, si je m'obstine à les importuner? Tant qu'on peut, l'on ne doit être à charge à personne; une complaisance inutile vaut quelquefois mieux que la grâce même dont on a besoin. Ce faiseur de miracles lui-même ne paraît pas content de ma conduite, je cours risque de me décrier dans son esprit; je ferai sagement de m'en retourner; je dois préférer ma réputation à un avantage qu'une autre occasion peut m'apporter. Loin du cœur de la Chananéenne, tous ces frivoles ménagements: elle anime son courage par les obstacles; méprisée, rebutée, elle s'approche du Sauveur avec plus de confiance, elle l'adore avec plus de soumission, elle le prie avec plus de ferveur: humble, constante, fidèle, elle emporte la grâce qu'elle demande. Examinons dans ce discours, messieurs, ce respect humain que cette femme méprisa si fort: voyons les sujets qu'elle eut de le mépriser. Il faut implorer auparavant l'assistance de la sainte Vierge: *Ave.*

Nous agissons par respect humain, lorsque la considération d'un homme nous fait quitter Dieu; et nous pouvons considérer un homme, nous pouvons quitter Dieu en deux manières: nous considérons un homme, ou quand nous souhaitons de lui plaire, ou quand nous craignons de lui déplaire; nous quittons Dieu, ou quand nous manquons à ce qu'il commande, ou quand nous faisons ce qu'il défend; de sorte que, soit que nous voulions mériter l'approbation des hommes, soit que nous voulions échapper à leur censure: si dans cette vue nous venons ou à négliger ou à violer la loi de Dieu, nous agissons par respect humain.

Nos actions, comme vous voyez, messieurs, ont des rapports et à Dieu et aux hommes: à Dieu qui les exige, aux hommes qui en jugent. Je suis obligé de vous développer tous ces rapports divers par diverses propositions, afin de vous faire haïr le respect humain, comme l'ennemi peut-être le plus ordinaire et le plus redoutable de votre salut. Je vous prie de faire quelque attention à la suite de mes pensées: si le Seigneur a la bonté, comme je l'espère, de les fortifier de sa grâce, je suis sûr qu'elles feront quelque impression dans vous. J'ai l'honneur de parler devant une compagnie, la plupart gens bien élevés, qui ont de la sagesse, de la droiture, de la probité, et qui professeraient une piété exemplaire, si un maudit respect humain ne trahissait leurs bons sentiments. Je me promets, mon cher auditeur, que convaincu par mes raisons, vous m'accorderez du moins la grâce de dire à la fin de ce sermon: Le prédicateur a dit la vérité, et j'ai tort; je m'en fie à vous des conséquences de cet aveu. La première partie de mon discours renfermera trois propositions, lesquelles regardent Dieu qui exige nos actions: la seconde sera composée de trois autres propositions, lesquelles concernent les hommes qui jugent de nos actions: c'est tout le partage de mon discours.

PREMIÈRE PARTIE.

Qui prétend servir Dieu doit faire profession de le servir. Première proposition qui touche Dieu à qui sont dues toutes nos actions. Dieu est un trop grand maître pour souffrir que nous appréhendions de paraître engagés à son service. Dieu est même notre unique maître; vous êtes trop chrétiens pour me chicaner là-dessus. Quelle raison pourriez-vous donc avoir de craindre de passer pour ses serviteurs? N'avez-vous pas reçu le baptême, caractère qui vous distingue de tous ceux qui ne le reconnaissent pas pour leur maître? Ne croyez-vous pas son Evangile? Ne professez-vous pas sa loi, Evangile, loi, qui vous engagent à lui, et vous obligent de lui consacrer uniquement tous vos mouvements. Vous, sa créature et son esclave, vous chasseriez de votre maison un valet qui ne voudrait ni porter votre livrée, ni écouter vos commandements: Dieu pourrait-il vous souffrir à son service, si vous cachiez les marques de votre engagement, si vous déguisiez l'obligation de vous soumettre à ses ordres? D'ailleurs, vivant comme nous vivons dans un mélange de bons et de méchants, c'est à nous une nécessité indispensable de nous déclarer ou pour Dieu ou pour le monde: or, si nous servons Dieu, il faut vivre comme les serviteurs de Dieu; de même si nous servons le monde, il faut vivre comme les esclaves du monde. Il y a entre les serviteurs de Dieu et les serviteurs du monde une opposition universelle de maximes, de coutumes, de manières. Les uns approuvent ce que les autres condamnent: les uns condamnent ce que les autres approuvent. Il est aisé de distinguer les personnes chrétiennes d'avec les personnes mondaines; il n'est pas jusqu'à leur air, jusqu'à leurs vêtements qui n'en fassent la différence; de sorte que, ou il faut servir le même maître, ou rendre au maître que nous servons une obéissance tout opposée à l'obéissance que l'autre demande. Je mettrais ces réflexions dans un plus grand jour, si je n'étais sûr que vos lumières vous en montrent toute la force.

Mais ne serait-ce point assez, me direz-vous, que nous fussions à Dieu dans le fond du cœur, sans nous distinguer par notre extérieur et par nos œuvres? Je vous demande à vous, gentilhomme, rougiriez-vous d'être et de paraître Français à Londres? A vous, fidèle, je vous demande, rougiriez-vous d'être chrétien et de passer pour chrétien à Constantinople? Quoi donc! est-ce que Dieu est un méprisable maître? est-ce que Dieu est un méchant maître? est-ce que nous pouvons avoir d'autre maître que lui? Trop d'honneur à vous, mon cher auditeur, qu'il daigne accepter vos services, qu'il ne vous rejette pas de sa maison. Savez-vous, dit saint Augustin, pourquoi Jésus-Christ vous a imprimé le signe de sa croix sur le

front qui est le siége de la pudeur? Afin, dit-il, que vous ne fussiez point en opprobre à Jésus-Christ en rougissant d'être à lui : *Signum suum Christus in fronte nobis figi voluit tamquam in sede pudoris, ne Christi opprobrio christianus erubescat* (*In ps.* XXX, *conc.* 3). Ah! si vous vouliez encore vous ménager entre Jésus-Christ et le monde, j'aurais de la peine à vous ménager désormais vous-même.

Comment prétendriez-vous servir Dieu, sans faire profession de le servir? Pouvez-vous le servir et l'offenser tout ensemble? Le respect humain n'est-il pas un péché particulier, qui vous rend coupable comme les autres péchés? Je pourrais vous dire qu'il renferme en quelque manière tous les péchés; car il est vengeance, intempérance, impureté, ambition, impiété, selon la mauvaise action qu'il vous fait commettre, ou selon la bonne action à quoi il vous fait manquer; mais parlant en général, il est toujours une vanité très-offensante, parce que, ou vous espérez de plaire au monde, ou vous craignez de lui déplaire; et Dieu n'est-il pas offensé par la comparaison injuste et indigne que vous faites de lui avec de méprisables créatures? Dans cette disposition, l'action que vous faites, fût-elle sainte par son sujet, vous la rendriez criminelle; car c'est particulièrement le motif que nous nous proposons dans nos actions, qui en doit faire la bonté, dit saint Augustin : *Non tantum si bonum est, sed præcipue si bonum est propter quod facimus, cogitemus* (*In ps.* CVIII).

Ajoutons que le respect humain est d'ordinaire un péché de scandale : scandale à l'égard des autres; scandale à votre égard. A l'égard des autres, puisqu'il éloigne du bien les témoins de votre conduite. Pour plaire à un esprit bouffon, vous raillez sur les choses saintes; en même temps, vous portez le poison dans le cœur de ceux qui vous entendent, vous leur inspirez du mépris pour les vérités et pour les mystères de la religion. De peur d'être raillé vous-même, vous répandez dans vos discours des paroles impures, vous prenez, vous souffrez des libertés criminelles, vous manquez de respect dans les églises, vous vous abstenez de l'usage des sacrements et des bonnes œuvres; en même temps vous éteignez dans ceux qui vous voient le désir qu'ils peuvent avoir de pratiquer le christianisme, vous donnez aux impies plus d'audace pour se moquer de la vertu. Tel est l'effet ordinaire du respect humain d'augmenter, d'autoriser le déréglement.

Scandale à votre égard. La pensée vous vient de vous convertir : me convertir, dites-vous, et que dirait-on de moi? La bonté de ce dessein vous choque, et la crainte de perdre une réputation qui blesse vos devoirs, vous le fait abandonner. Je devrais me séparer de cette troupe intempérante qui traîne quelquefois, dans les rues, les suites scandaleuses de ses excès; mais choquer des amis? Il serait nécessaire pour mon salut, de m'interdire ces airs, ces modes peu chrétiens, peu convenables à la modestie évangélique, ce jeu excessif, cette galanterie, ces intrigues qui m'éloignent de mes obligations les plus essentielles. Comment donc? Paraître dans une compagnie sans une parure à la mode; m'exposer aux railleries d'une brillante société; animer par ma retraite, la médisance de tout ce qu'il y a de personnes spirituelles et enjouées dans une ville; confesser publiquement une vie peu chrétienne, par un brusque changement! Qu'appelez-vous cela, messieurs, si ce n'est vous scandaliser de vous-mêmes parce que vous auriez envie de servir Dieu? Il faut donc, il n'y a pas de milieu, il faut, ou abandonner tout à fait son service, ou faire profession de le servir. Venons à ma seconde proposition.

Qui prétend servir Dieu doit faire profession de le servir, c'est la première : voici la seconde : Qui prétend servir Dieu doit faire gloire de le servir. Nous n'avons pas en effet de plus grande gloire à rechercher, à aimer que celle-là. Vous dirai-je, pour vous en convaincre, que Dieu est un maître d'une grandeur infinie, dont le domaine est universel, absolu, nécessaire, indépendant, éternel; et qui par conséquent nous fait un très-grand honneur quand il nous reçoit dans sa maison? Quelle gloire pour un bon sujet d'être le domestique de son roi! Dieu est le Roi des rois. Vous dirai-je que Dieu est un maître au service duquel on ne fait rien que de grand? Sa grâce relève nos plus petites actions et leur donne un prix que rien n'égale dans la nature : *Servire Deo regnare est* : servir Dieu c'est régner, vous l'avez souvent ouï dire. Vous dirai-je que Dieu n'a à son service que de grandes âmes? Oui, ces personnes inconnues aux yeux du monde, que le monde méprise peut-être; s'ils sont fidèles à Dieu, ils ont le cœur plus vaste que toute la terre; ils sont au-dessus de tout ce que les mondains estiment et aiment le plus; Dieu seul est capable d'occuper et de remplir leurs désirs.

Vous dirai-je encore, que la vertu est, par elle-même, extrêmement honorable? Ne nous fait-elle pas les amis de Dieu? Ne nous attire-t-elle pas ses faveurs? Ne nous assure-t-elle pas devant sa justice? Ne nous engage-t-elle pas à des actions nobles, difficiles, héroïques, que les mondains ne font point? Pourquoi? parce qu'ils sont lâches, intéressés, mous, perfides. Qui d'entre vous, messieurs, oserait soutenir que c'est une bassesse d'âme de s'acquitter de ses devoirs, d'obéir à son légitime souverain, de mépriser des choses passagères pour acquérir une glorieuse immortalité, d'être reconnaissant, charitable, droit, éloigné des déréglements d'une vanité et d'une volupté qui rebutent, qui effraient la raison même?

Si je vous faisais ce détail, me répondriez-vous qu'il suffit de servir Dieu dans l'obscurité, de peur de s'attirer les railleries des mondains? Quoi! un soldat fera gloire d'être brave; un artisan, d'être industrieux; un magistrat, d'être équitable : et un chrétien ne se tiendra pas honoré d'être chaste, humble,

innocent! Les païens mêmes feront valoir leurs idoles; ils se glorifieront de les adorer: et les fidèles rougiront de leur Dieu et de sa loi! Quel outrage pour votre Créateur, pour votre Rédempteur, de porter par contrainte le joug qu'il vous a fait l'honneur de vous imposer! de paraître avec un visage double, qui laisse douter de vos sentiments! Ah! chrétiens, il faut qu'on sache, à nous voir, que nous appartenons à Dieu; que ce serait à nous un sujet de honte et d'horreur de le quitter pour rien du monde; et que nous regardons avec mépris, avec indignation, ceux qui condamnent une conduite si juste et si sage.

Prévenus de pensées si dignes de vous et de votre religion, vous n'hésiterez pas à refuser une complaisance messéante, un service criminel, un engagement passionné; vous romprez sans peine une partie de plaisir, pour édifier par une bonne œuvre; vous ne garderez point tant de mesure pour vous séparer d'une compagnie où la bienséance est blessée et où le bon exemple est inutile: vous irez dans une église d'un pas ferme, avec un maintien assuré, mais humble et modeste, à travers les scandales d'une troupe de railleurs oisifs et libertins; vous paraîtrez à la table de communion, aux yeux de ces personnes licencieuses qui tâchent de décrier la piété. Tel doit être le courage, telle la fidélité d'une personne qui fait gloire de servir Dieu.

Tertullien ne pouvait souffrir dans les nouveaux chrétiens le moindre commerce avec les païens: il condamnait un sculpteur qui, après avoir reçu le baptême, eût encore taillé un Jupiter et un Apollon; il condamnait un peintre qui, après sa conversion, eût représenté une Diane et une Vénus. Il appelait les mains de ces ouvriers des mères d'idoles: *Manus idolorum matres*: c'était, disait-il, des mains qui méritaient d'être coupées: *Manus præcidendas*. Quoi de plus juste, messieurs, qu'un fidèle mette tout son bonheur, toute sa gloire dans sa foi, et qu'il néglige tout autre intérêt?

La pensée de ce grand homme me donne lieu de vous dire, messieurs, que quoique, grâces au ciel, les Dioclétien et les Néron ne soient plus, nous avons les mêmes obligations que les chrétiens de ces temps cruels et malheureux, où régnaient ces persécuteurs de la foi. Alors les fidèles ne pouvaient, sans déshonorer leur religion, se déguiser et cacher un intérieur chrétien sous un extérieur idolâtre: aujourd'hui il nous est défendu de tenir une conduite qui contente également et Jésus-Christ et le monde. Alors c'était un devoir indispensable de professer les vertus chrétiennes parmi des idolâtres vicieux: aujourd'hui il nous est commandé de mener une vie sainte parmi des chrétiens débauchés. Alors c'était un sujet de triomphe d'être traîné dans les prisons, de monter sur les échafauds, de mourir sous le couteau d'un exécuteur: aujourd'hui ce doit être notre gloire d'essuyer non les coups d'un idolâtre, nous n'y sommes plus exposés, mais les railleries d'un méchant fidèle. C'est là en effet tout ce que nous avons à craindre: l'on était déchiré, brisé, brûlé, dans les premières persécutions de l'Eglise: et tout au plus vous serez moqués; c'étaient des empereurs, maîtres de la terre, qui attaquaient la constance des martyrs par tous les supplices les plus cruels: ce sont des gens méprisables, des étourdis ignorants, débordés, impies, sans autorité, sans crédit, qui ne vous menacent que de quelques traits de bouffonnerie. Fallût-il expirer dans les tourments, vous devriez remplir vos devoirs, et une parole vous engage à les violer! Anciens et généreux fidèles, qu'êtes-vous devenus! pourriez-vous nous reconnaître pour vos successeurs? Les nations, les grands, toutes les puissances étaient armés contre vous; la superstition, l'erreur, le mensonge, vous accablaient de maux: et vous étiez vainqueurs, et votre foi triomphait, et votre zèle pour la gloire du Seigneur s'allumait toujours davantage, et souvent vous gagniez à Jésus-Christ les tyrans mêmes et les bourreaux qui voulaient vous gagner au démon; ce sont les expressions de saint Prosper: ***Fremebant gentes, irascebantur populi, sæviebant reges.***, etc. (***Lib.*** **II** ***de Voc. gent., c.*** **5**).

Je veux, mes chers auditeurs, vous épargner la honte de vous voir comparés à ces grandes âmes à qui vous ressemblez si peu. Mais il ne s'agit pas du christianisme, me dites-vous: et de quoi donc est-il question? Est-ce que pour être fidèle il suffit de refuser de l'encens à une idole? Est-ce que le christianisme peut subsister sans les vertus chrétiennes? Et le respect humain ne vous présente-t-il pas mille occasions de faire éclater votre sainte foi? Le cruel Dioclétien avait fait placer des idoles dans tous les lieux où les besoins divers de la vie et le commerce pouvaient attirer les fidèles. Il n'y avait ni place, ni fontaine, ni puits, ni boutique, ni bureau, où l'on ne vît une idole qu'il fallait adorer avant que de se pourvoir de ses besoins et de traiter d'aucune affaire: de sorte que les pauvres chrétiens étaient contraints ou de s'interdire tout commerce, ou de quitter leur sainte religion, ou de se résoudre à mourir. Le respect humain, messieurs, continue non la cruauté, mais la malice de ce tyran. Traite-t-on avec les hommes, agit-on à la vue des hommes: c'est une nécessité de se déclarer ou pour Dieu, ou pour le monde. Votre cœur ne vous dit point: Tu mourras si tu n'adores l'idole; mais il vous vient dans l'esprit: Que dira-t-on de moi? Voilà, mon cher auditeur, la grandeur de Dieu, la sainteté de votre religion, l'importance de votre salut, en comparaison avec la raillerie d'un libertin et d'une femme mondaine: Dieu d'une part, l'idole de l'autre. Pour qui tenez-vous, dans cette assemblée où la licence ne se déguise point, dans cette intrigue où l'on a à ménager une injustice, dans cette salle où la volupté ne se gêne pas, à cette table où la passion s'allume, dans cette église où l'impiété a coutume d'éclater? Vous êtes exposé ou à la censure méprisable d'une per-

sonne sans piété, ou à la terrible indignation de Dieu : quel parti prendrez-vous? Car il faut se déclarer; mais laisserez-vous douter de votre résolution? Ce serait encore une consolation à moi d'en pouvoir douter; mais l'idole est déjà adorée : l'intérêt, le plaisir, la vanité l'ont emporté sur la loi de Dieu. Vous craignez de déplaire aux gens : si vous faites quelque compte de l'Evangile que vous croyez et du caractère que vous portez, combien devez-vous être sensibles à ce reproche?

Disons encore un mot de ma troisième proposition : qui prétend servir Dieu doit faire profession de le servir; qui prétend servir Dieu doit faire gloire de le servir; j'ajoute : qui fait profession, qui fait gloire de servir Dieu, préfère Dieu à toutes choses. Il en est des vertus, messieurs, comme des vérités qu'on appelle éternelles : elles ne changent point comme vos modes. La vérité vous oblige d'avouer qu'il faut toujours aimer Dieu, et la vertu vous oblige de l'aimer toujours. Les temps, les personnes, les affaires, les objets, les circonstances, ne peuvent donner atteinte à ce devoir : Dieu ne peut cesser de mériter nos hommages et nos services, et nous ne pouvons, pour quelque raison que ce soit, cesser de les lui rendre.

Dites tant qu'il vous plaira : Mais il faut ménager le monde; on se rendrait insupportable, si l'on n'en usait pas comme les autres; ce n'est pas à moi à faire la leçon à des gens qui ne dépendent point de moi, pour qui souvent je dois avoir du respect; je n'ai d'autre intention que de ne pas me distinguer; un peu de complaisance n'est pas incompatible avec nos devoirs essentiels : frivoles, ridicules raisonnements! Il ne faut jamais désobéir à Dieu; il faut toujours lui obéir : ou cela est vrai à la rigueur, ou il n'y a point de vérité en matière de religion et de morale. Vous trouverez toujours des censeurs de la vertu : si vous prétendez échapper à leur jugement, aurez-vous jamais pour Dieu la fidélité que vous lui devez? Il y a, ce vous semble, des personnes plus heureuses que vous : observateurs exacts de leurs devoirs, on ne trouve rien à redire à leur conduite. Je conviens que leur douceur, leur honnêteté, leurs manières humbles et modestes peuvent étouffer le mépris et la censure. Il en est sans doute de ce caractère dans cette compagnie, et vous pouvez leur ressembler plus ou moins; mais, si vous n'avez pas le même bonheur, vous devez avoir la même vertu, parce que vous avez les mêmes obligations et la même religion.

Quels que soient vos airs et votre conduite, le désir que vous avez de plaire aux hommes doit vous être fort suspect, supposé que vous vouliez vous sauver. Car pourquoi souhaitez-vous tant de plaire au monde, sinon parce que le monde vous plaît? et si le monde vous plaît, pouvez-vous croire que vous soyez à Dieu comme vous devez? Songez, je vous prie, à la question que je vous fais : Si vous n'estimiez le monde, vous mettriez-vous tant en peine de l'estime du monde? et si vous faites tant de cas et du monde et de son approbation, pouvez-vous vous flatter d'avoir pour Dieu tous les égards, tout l'attachement qu'il vous demande? Vous ne sauriez, dites-vous, chasser les gens de votre maison et de votre compagnie : vous le devez pourtant, s'ils vous sont un sujet de scandale. Mais vous dit-on de les outrager, de leur reprocher leurs vices en des termes aigres et durs? On vous dit de ne pas approuver leurs messéances, de ne pas répondre à leurs railleries impies, de ne pas souffrir leurs libertés impudiques, de ne pas soutenir leurs médisances, de ne pas applaudir aux calomnies dont une envieuse société, dont un parti malin tâche de noircir des gens qu'il veut haïr; on vous dit de ne pas recevoir dans votre maison ces troupes mêlées, lesquelles ne s'y assemblent que pour des excès qui ne l'honorent point; on vous dit d'être chrétien et d'aller à vos devoirs, en quelque conjoncture que vous vous trouviez : qu'avez-vous à répliquer? Si les gens de ce monde dissolu s'offensent de votre vertu, comme il y a grande apparence qu'ils s'en choqueront en effet, vous n'aurez pas la peine de les éloigner de vous : ne craignez pas qu'ils vous embarrassent désormais.

Il faudra donc, répliquez-vous, me condamner à la solitude? Ne vaut-il pas mieux être solitaire que méchant? car enfin il faut se sauver. Et croyez-vous que vous serez seul qui vivrez chrétiennement? Quel tort ne faites-vous pas à toute une ville d'avoir cette pensée? Vous voilà donc, ajoutez-vous, l'objet du mépris des gens; vous voilà rebuté comme une personne sans complaisance, sans goût, sans éducation; vous voilà déclaré un pauvre esprit, qui ne sait pas vivre : et devant qui? et par qui? Voyons, je vous prie, si c'est là un si grand mal; examinons, dans la seconde partie de ce discours, et les hommes qui jugent et leurs jugements. J'ai aussi trois propositions à vous exposer sur cette matière.

SECONDE PARTIE.

Rien de si indigne d'une âme bien faite que d'abandonner ses devoirs par la crainte des jugements des hommes : pour le prouver, je commence par cette proposition. On ne saurait empêcher les hommes de juger sur ce qu'ils voient, et particulièrement sur ce qui les choque. Prétendre, dans le commerce de la vie, n'avoir point à subir leur censure, ce serait une espèce d'extravagance. Ils ont des yeux pour voir; vous êtes exposés à leurs regards : c'est assez; ils jugeront, vous serez jugés. Soit curiosité, soit malice, soit amour-propre, la chose ira toujours de la même manière. Curiosité : on a du plaisir à imaginer le caractère des gens, à entrer dans le détail de leurs mouvements; on les dépeint au gré de son caprice; l'on décide sur leurs mœurs et sur leurs manières, et l'on s'en tient volontiers à ses propres décisions. Cet homme est fait de la sorte, cette femme est d'une telle humeur : vous serez bien habiles si vous effacez la prévention de ceux qui les croient tels. Il faut que cet

homme soit intéressé, fourbe, emporté; il faut que cette femme soit capricieuse, avare, et quelque chose de pis, parce qu'ils ont ainsi fait son portrait. L'inclination qui les porte à les connaître leur a présenté au hasard les couleurs qu'ils leur ont données.

Malice : on n'est point porté à considérer par le bon biais les actions d'autrui; la bonté des autres est un reproche pour nous : nous les croyons méchants parce que nous le sommes nous-mêmes. Faut-il s'étonner si un homme débauché critique sans pitié un homme de bien, si une femme enivrée du monde défigure une femme dévote, si une jeunesse licencieuse s'efforce de tourner en ridicule une jeune personne qui fait profession de piété et de modestie? Nous sommes bien aises de découvrir dans nos semblables quelques taches qui nous consolent en quelque manière des taches que nos semblables peuvent découvrir en nous.

Amour-propre : nous faisons naturellement des comparaisons de nous avec notre prochain (cette remarque, mon cher auditeur, vous montrera un mouvement de votre cœur à quoi peut-être vous n'avez pas encore fait réflexion). C'est un sentiment secret de nos faiblesses qui nous donne cette démangeaison de juger; car, prenez-y garde, vous tirez toujours de vos jugements quelque conséquence en votre faveur. Cette personne, dites-vous, affecte de la dévotion; que suit-il de là? Si j'étais dévot j'irais plus droit; cette personne a des manières ridicules, j'ai meilleur air; cette personne manque aux bienséances, j'entends mieux mon monde; cette personne n'a pas une conduite nette, je suis sincère, je suis désintéressé. On se trompe souvent dans ce qu'on pense et des autres et de soi-même; mais il est de notre intérêt de nous aveugler, nous nous dédommageons de nos défauts par les défauts de notre prochain. Il faut que nous soyons bien imparfaits, puisque nous ne pouvons adoucir l'idée désagréable que nous avons de nous que par l'image hideuse que nous concevons de nos frères.

Vous vous plaignez de ce qu'on juge de vous; et vous, ne jugez-vous pas des autres? je ne dis pas de ceux que le hasard vous présente en des lieux publics, je dis de ceux que vous voyez au pied des autels, je dis de ceux que vous ne connaissez que sur le rapport de gens qui se font une affaire de les décrier. Que de choses se passent dans votre esprit pour leur compte! Un tel s'embarque dans cette affaire, Dieu sait comme il en va prendre de toutes mains. Un tel est donc converti, je l'attends à cette occasion de prendre ses plaisirs, de profiter du débris de ce malheureux. Une telle se met à la dévotion, sa première ferveur passera bientôt; nous verrons si elle ne jouera plus tant, si elle ne fera plus, si elle ne recevra plus ces visites; l'ancienne connaissance l'aura bientôt rengagée. Si vous épargnez si peu le monde, mon cher auditeur, pourquoi voulez-vous qu'on vous épargne? Mais m'en croirez-vous, si je vous assure que le plus souvent on ne songe pas seulement à vous? Vous êtes en peine de ce qu'on dira de vous, si vous prenez une conduite plus chrétienne; peut-être dira-t-on quelque chose, et je ne tarderai pas de vous montrer que vous devez fort mépriser tout ce que l'on pourra dire; mais peut-être aussi qu'on ne dira rien. Vous imaginez-vous que tout le monde ait les yeux attachés sur vous et s'intéresse à votre conduite, que tout le monde se mette en peine de vous? Chacun songe à ses affaires, et on vous laisse aller votre chemin, à moins que quelque intérêt secret ou de haine, ou d'envie, ou d'avarice, ou d'orgueil, ou de plaisir ne réveille, n'irrite les réflexions des gens. Il faut avoir beaucoup de vanité pour croire que les regards de tant de personnes soient fixés sur nous; et s'il n'est question que du jugement d'un petit nombre de personnes dont vous craignez la critique, c'est l'effet d'une vanité bien méprisable de manquer à son devoir plutôt que de mépriser cette ridicule délicatesse. Offenser la grandeur, la sainteté, la miséricorde, la justice de Dieu, plutôt que de choquer les passions, les vices, l'ignorance, la bizarrerie de quelques hommes et de quelques femmes, quelle conduite! quelle probité! quelle foi! Quoi qu'il en soit, convenons que vous n'empêcherez jamais les gens de juger.

Je dis en second lieu que vous ne sauriez empêcher les gens de mal juger : proposition capable de guérir toutes vos pitoyables craintes, si vous êtes sages. Quand on juge de vos vertus et de vos vices, messieurs, on juge de ce qu'on ne connaît pas : ce sont les sentiments du cœur qui font les vices et les vertus : et votre cœur, qui le connaît? L'affectation et l'hypocrisie ne peuvent-elles pas le déguiser? combien de comédies ne joue-t-il pas pour se cacher! L'homme voit votre visage, dit l'Ecriture, mais Dieu seul voit votre cœur : *Homo videt in facie, Deus autem intuetur cor* (I *Reg.*, X). Si l'on juge de vous sans vous connaître, l'on juge nécessairement mal, et une pensée fausse ne doit ni flatter ni aigrir une personne sage. Une femme à qui le miroir montre d'horribles difformités pourrait-elle se persuader qu'elle est belle, parce qu'on la loue de sa beauté? Un homme qui manque de pain pourrait-il s'imaginer d'être riche, parce qu'on lui fait compliment là-dessus? On flatte, on blâme mal à propos, pourquoi s'applaudir, pourquoi se rebuter? En quoi vous êtes encore moins raisonnables, c'est que le bien que vous faites est l'occasion de la critique que vous souffrez; on ne vous décrie que parce que vous méritez l'estime des gens. On juge mal de vous, parce qu'on ne vous connaît pas; on en juge encore plus mal, parce qu'on vous blâme de la chose même dont on devrait vous louer. Cependant vous ne jugez pas à propos de vivre chrétiennement, de peur de faire parler les gens.

Il faut vous convaincre encore mieux de l'injustice, de la fausseté de leurs jugements, peut-être rougirez-vous enfin de risquer votre salut pour les éluder. Ce n'est point leur

esprit qui juge, c'est leur cœur; et le cœur ne peut bien juger, parce que, naturellement aveugle, il est encore aveuglé par la passion. Si les hommes sont raisonnables dans leurs sentiments, quand ils suivent les impressions de leur volonté, d'où vient qu'ils excusent si volontiers les défauts les plus grossiers, les vices les plus criants de ceux qu'ils aiment, et qu'ils ont tant de plairsir à exagérer les plus menues imperfections de ceux qu'ils n'aiment pas? D'où vient que ce père et cette mère sont idolâtres de cet enfant d'une si pitoyable physionomie, d'un air si méchant, de mœurs si gâtées? D'où vient que ce jeune homme riche, spirituel, bien fait, veut, malgré ses parents et contre ses propres avantages, épouser cette fille laide, pauvre, capricieuse, sans esprit et peut-être sans pudeur? D'où vient que certaines personnes répandent avec tant de chaleur, sans aucun égard ni de vérité ni de charité, tout ce qui peut noircir ces autres personnes dont ils ne s'accommodent pas? Les mondains raillent sur votre modestie et sur votre solitude, c'est qu'ils aiment la licence et la dissolution; ils se choquent de votre piété, c'est qu'ils méprisent les choses saintes et qu'ils ne peuvent souffrir le souvenir des jugements de Dieu.

Puisqu'un intérêt aussi injuste, aussi criminel que celui-là ouvre la bouche aux méchants, ne devriez-vous pas fermer les yeux et les oreilles à toutes les marques de leur mépris? N'est-il pas vrai que si vous vouliez être l'imitateur ou le complice des crimes de ce jeune débauché, il n'aurait rien à vous reprocher? Votre vie condamne la sienne, il se défend comme il peut en vous décriant; il voudrait que vous fussiez méchant comme lui, parce qu'il ne veut pas être bon comme vous. Mon cher auditeur, je vous demande ici une réflexion sur vos respects humains, laquelle se présente naturellement à votre esprit : vous vous moquez des caresses, des menaces, des ordres que Dieu vous fait pour vous sauver, et vous vous laissez toucher aux fades plaisanteries d'un libertin qui voudrait vous damner avec lui; comme si le soldat devait mépriser le commandement de son général pour écouter un goujat vil et lâche. Pensez-vous à ce que vous faites? et si vous en usez ainsi parce que vous le voulez bien, que devez-vous penser de vous-même? Pouvez-vous espérer sagement qu'une personne qui offense Dieu craigne de vous offenser, qu'une personne qui oublie son salut se mette en peine du vôtre? Cette femme veut vivre dans le grand monde, et vous voudriez qu'elle vous louât de ce que vous vous divertissez par un jeu honnête, modéré, éloigné de toute passion; de ce que vous ne fréquentez qu'un choix de personnes qui ont une véritable crainte de Dieu. Cette fille est entêtée de la galanterie et des modes les plus messéantes, pourra-t-elle s'empêcher de dire que vous vivez sans agréments, si vous vivez sans intrigue? que vous n'êtes point propre, si vous n'êtes immodeste? C'est grande pitié que la solitude, que les ajustements de cette pauvre fille! En un mot, messieurs, on ne peut juger équitablement et chrétiennement que par vertu : ceux donc qui n'ont pas de vertu ne sauraient être justes et chrétiens dans leurs jugements.

Je conclus par une troisième proposition : le jugement que nous devons porter sur les jugements des hommes. On ne saurait empêcher les hommes ni de juger ni de mal juger; mais, de quelque manière qu'ils jugent, nous devons mépriser leurs jugements, quand il s'agit de servir Dieu et de nous sauver. Premièrement, c'est une grande bassesse d'âme, c'est une grande lâcheté de craindre ce que les méchants peuvent dire de nous, eux qui ne se soucient nullement de ce que les bons peuvent dire sur leur conduite. Car, vous le voyez, que leur importe que les gens de bien les blâment? Il faut avoir l'âme mal faite, je l'avoue, pour s'amuser à examiner, à condamner ses frères, au lieu de nous examiner et de nous condamner nous-mêmes, qui sommes peut-être les plus imparfaits et les plus criminels, et qui deviendrions tels par notre critique, si déjà nous ne l'étions; mais une personne qui a un peu de cœur et qui ne se sent point en tort, comment peut-elle se tourmenter de plaire ou de déplaire à des gens qui au fond ne la valent pas, qui lui sont indifférents, qui la haïssent même, qui se moquent d'elle, qui voudraient la tourner en ridicule, et, ce qui fait encore mieux paraître sa lâcheté, à des gens qui n'aiment point Dieu et que Dieu a en horreur? Vouloir se damner pour mériter leur approbation ou pour éviter leur censure, vous qui vous piquez de générosité et d'honneur, vous devriez rougir de tomber dans cette criminelle faiblesse. Que ce soit à nous un sujet d'éloge et de gloire, dit saint Paulin, de déplaire à des personnes à qui Dieu déplaît : *Displiceamus ergo his et gratulemur iisdem nos displicere, quibus et Deus displicet* (*Epist.* 7, *ad Sever.*).

En second lieu, n'est-ce pas une grande imprudence et une espèce de folie d'irriter Dieu contre nous, de peur de choquer des gens dont les jugements ne peuvent nous changer, ou ne peuvent que nous rendre méchants, s'ils nous changent? Serez-vous bons, parce que les hommes disent que vous l'êtes? nullement : vous n'oseriez seulement le penser; pour cette même raison, serez-vous méchants? non encore. Je sais, dites-vous, qu'ils ne sauraient donner atteinte à un vrai mérite : que craignez-vous donc? Je crains qu'ils ne me traitent de pauvre esprit, qui ne sait pas vivre. Il y a dans votre crainte quelque chose de pis qu'une faiblesse ordinaire, comme je le montrerai dans peu de moments; mais, pour ne pas m'écarter de ma pensée, je vous demande : Serez-vous un pauvre esprit qui ne sait pas vivre, parce que les hommes disent que vous l'êtes? Ont-ils la sagesse, l'équité, l'autorité nécessaires pour décider souverainement sur vos actions? Oh! les personnes vertueuses, qui vous traitent de malhonnête homme! quels juges qui oublient tous leurs devoirs pour se livrer à

la licence! Oh! les hommes raisonnables, qui sont eux-mêmes injustes, intempérants, impudiques! Oh! les femmes judicieuses, qui par leurs intrigues apprêtent à parler à toute une ville! Montrez-moi les plaies que vous ont faites une troupe dissolue de médisants, d'étourdis, d'impies. Vous ne serez jamais, mon cher auditeur, que ce que vous êtes devant Dieu.

Remarquez, je vous prie, que les hommes jugent, et sur ce qui n'est plus, et sur ce qui ne sera jamais, tant leurs jugements sont injustes et méprisables. L'amendement du passé et l'incertitude de l'avenir n'arrêtent point leurs folles décisions. Madeleine n'était plus pécheresse, quand le pharisien se plaignit de ce que le Sauveur ne la connaissait pas pour ce qu'elle était; mais Madeleine avait été pécheresse, c'est assez; le pharisien juge qu'elle l'est encore. En vain vous aurez corrigé vos déréglements, vos juges n'en démordront pas pour cela, vous serez encore déréglé dans leur idée. Si vous les en croyez, votre enfant, qui commence seulement à bégayer, a déjà tous vos défauts; car ils ne font pas façon d'assurer qu'il ne vaudra pas mieux que vous. Ainsi, vous qui prenez déjà de justes mesures pour vous amender, vous ne laisserez pas de passer pour un homme qui irez toujours de mal en pis: toujours plus emporté, toujours plus attaché à vos intérêts et à vos plaisirs. Craignez, après cela, d'être par les discours des hommes ce que vous n'êtes point en effet. Mais, Dieu le veuille, que leurs discours ne vous changent pas! Car, si vous les appréhendez si fort, ou vous cesserez d'être bon, et vous deviendrez méchant; ou vous continuerez d'être méchant, et vous ne deviendrez jamais bon. Vos accusateurs ne pratiqueront point la vertu pour vous plaire; et, pour plaire à vos accusateurs, vous pratiquerez le vice.

Je me repens, mon cher auditeur, d'avoir eu, jusqu'à présent, si peu d'égard au sujet de votre crainte; puisque vous vous exposez à vous damner, il faut, après tout, que le mal que vous appréhendez soit bien terrible: Il l'est en effet, me répondez-vous; comment donc? le monde parlera de moi, et il n'y a pas de plaisir à être sur le tapis. Le monde parlera de vous, je ne comprends pas ce qu'il y a en cela qui puisse vous faire tant de peur; l'on parlera: que voulez-vous dire? qu'on vous montrera au doigt comme un insensé? qu'on vous chargera d'outrages? qu'on vous perdra de réputation? Non, me répliquez-vous, grâce au ciel, je ne suis pas d'un caractère à appréhender pareils emportements; mais on me regardera de je ne sais quel œil malin et railleur; l'on examinera ma conduite, et je ferai l'entretien des compagnies. Je ne pénètre point encore votre pensée: est-ce que vous, femme, vous aimez mieux passer pour coquette et pour perdue, que pour dévote? est-ce que vous, cavalier, vous aimez mieux qu'on dise que vous êtes débauché et impie, qu'homme de bien? est-ce que vous, magistrat, vous faites plus de cas de la réputation d'un homme qui vend la justice à la volupté, que de la réputation d'un juge droit et équitable? Tournez la chose comme il vous plaira, ajoutez-vous, l'on parlera de moi, et c'est ce que je ne puis souffrir.

L'on parlera, mais on se trompera; l'on parlera, mais on médira; l'on parlera, mais on mentira, on calomniera: donc il faut répondre à la cajolerie et souffrir d'infâmes libertés; donc il faut abandonner époux, enfants, domestiques, pour se divertir; donc il faut suivre le torrent du monde; donc il faut se damner par complaisance. Je rougis en tirant ces conséquences, mais je rougis pour vous; plaignez-vous de mon peu d'honnêteté; je vous honore, mais je ne laisserai pas de dire que c'est là le raisonnement de personnes qui n'ont pas la première teinture du christianisme et de la foi, non pas même du véritable honneur et des plus grossières bienséances.

En troisième lieu, oublions votre lâcheté et votre imprudence, parlons de votre injustice. Vous violez la loi de Dieu de peur de vous attirer le mépris et la raillerie d'un homme; prétendez-vous être traité du monde avec plus de respect et de douceur, que Jésus-Christ ne l'a été? Parce qu'il condamnait les vices par ses discours et par ses exemples, ne lui a-t-on pas reproché les vices les plus honteux? Ses prédications, ses miracles, sa sainteté, étaient l'occasion de la haine que les pharisiens avaient contre lui; et ils étaient assez insolents, assez malins pour le traiter de séditieux, de gourmand, de blasphémateur, de sacrilége, d'homme possédé du démon. Quelle injustice! qu'aussi éloigné du mérite du Fils de Dieu, vous prétendiez que les hommes vous considèrent, vous ménagent plus que lui; qu'ils ne disent mot de vous, eux, qui lui ont dit tant d'injures!

Mais encore, quelle injustice est la vôtre! Ce que vous devez à Dieu seul, vous le faites pour des hommes à qui vous ne le devez pas; ces hommes à qui vous sacrifiez et vos devoirs et votre âme, vous ont-ils donné la vie? ont-ils fait pour vous les beautés du ciel et les richesses de la terre? les a-t-on vus mourir sur une croix pour vous racheter? et, leur fussiez-vous redevables d'une infinité de bienfaits, ce ne sont que des créatures, des hommes faibles, envieux, passionnés, ennemis de Dieu; et ce sont ces hommes que vous faites les maîtres de votre conduite et les arbitres de votre sort éternel; tandis que chaque jour vous adorez le Dieu unique, à qui vous devez toutes choses; le Dieu qui a tout créé pour vous, qui vous a créé vous-même pour lui; qui a versé tout son sang, qui a expiré sur un gibet pour vous arracher votre amour. Ce Dieu, infiniment grand, infiniment aimable, n'a-t-il pas droit d'exiger toutes vos actions? ne mérite-t-il pas que vous le préfériez au monde? L'outragerez-vous, l'irriterez-vous pour plaire à un libertin railleur, à une femme sans piété, et peut-être sans jugement et sans honneur?

Le respect humain, messieurs, étouffe tous vos bons sentiments, toutes vos saintes résolutions; quelle récompense en attendez-vous donc? Perdre une infinité de grâces, perdre le contentement, la gloire d'une vie chrétienne, perdre le ciel : c'est là ce qu'il vous promet; voilà pourquoi il vous fait abandonner Dieu. Mais quelle honte à vous, de vous faire les esclaves d'un ennemi qu'il suffit de mépriser pour le vaincre! Ah! chrétiens, que ne pouvons-nous réparer dans ce moment même tant d'injures que nous avons faites à Dieu! Si du moins, en nous déclarant désormais pour lui, il était en notre pouvoir de lui rendre autant de gloire que nous lui en avons ôté par nos lâches respects humains! Mais Dieu voudra-t-il de nous, après que nous l'avons si indignement méprisé? Il faut l'avouer, nous lui avons bien donné sujet de rebuter nos services : tant d'actions, tant d'années que nous lui avons dérobées, pour mériter l'approbation des mondains, ses ennemis!

Illic trepidaverunt timore ubi non erat timor, dit le prophète; *quoniam Deus dissipavit ossa eorum qui hominibus placent : confusi sunt, quoniam Deus sprevit eos* (*Ps.* LII). Ils ont tremblé de peur, lorsqu'il n'y avait rien à craindre; car Dieu a brisé les os de ceux qui plaisent aux hommes; ils ont été couverts de confusion, parce que Dieu les a méprisés. Dieu se met bien en peine de moi, qui crains de paraître parmi ses serviteurs; n'est-il pas juste qu'il me confonde? ne devrait-il pas imprimer sur mon front un caractère infâme, qui me fît connaître à toute la terre, comme un ingrat, comme un traître, qui a compté pour rien ses caresses et ses récompenses, ses menaces et ses vengeances, pour être applaudi des méchants? Oui, chacun devrait s'écrier en me voyant : Le voilà, ce lâche, cet insensé, qu'un respect humain a empêché de devenir saint : La voilà cette femme, qui a mieux aimé mériter l'indignation du ciel par son jeu, par son luxe et par sa cajolerie, que de choquer des libertins : La voilà, cette jeune fille, qui a plus appréhendé de passer pour chrétienne, que d'être mondaine et impudente : Le voilà, cet homme qui, de peur de paraître régulier et converti, a continué ses crimes et ses débauches, et s'en va dans les enfers, plutôt que de déplaire à des amis réprouvés.

Il n'en sera pas ainsi, messieurs; je ne vous quitte point que nous n'ayons pris d'autres sentiments. Si c'était une raison pour aimer le monde, que la crainte des jugements de ceux qui l'aiment, il ne faudrait jamais servir Dieu; car le monde aura toujours des partisans qui jugeront mal de la vertu. Ce sont les jugements de Dieu que nous devons craindre; de Dieu, dis-je, qui décidera un jour de notre bonheur ou de notre malheur éternel. Moquons-nous, comme font tant de personnes de piété, de ces moqueurs impies; bien loin d'abandonner nous-mêmes le parti de la vertu, engageons-les par notre courage à l'embrasser; témoins de notre fidélité, ils n'oseront plus critiquer; s'ils continuent les marques de leur chagrin injuste et criminel, ils auront la honte d'être méprisés; et peut-être enfin imiteront-ils nos bons exemples : ils seront forcés, ou de se taire ou de changer.

Vivez, mondains, comme il vous plaira, mes auditeurs ne laisseront pas de pratiquer la vertu sous vos yeux, et malgré tous vos reproches. Que nous importe en effet que le monde pense et parle de nous : il ne punira ni ne récompensera point nos œuvres. Vous vous étonnez qu'il s'offense des vertus chrétiennes; je m'étonnerais, moi, qu'il ne s'en offensât pas, qu'il les estimât, qu'il les louât. Ne leur fait-il pas la guerre? ne travaille-t-il pas pour les détruire? Serait-il le monde, si la pudeur, la tempérance, la modestie, l'humilité, étoient de son goût? Le monde combattra l'Evangile, tant que le monde et l'Evangile dureront. Quoi qu'il en soit, il nous doit suffire d'avoir Dieu pour approbateur de notre conduite : la vertu ne sera pas toujours méprisée. Consolez-vous, gens de bien, ayez courage, ne vous laissez pas effrayer; viendra le temps que vous serez honorés à la face de tout l'univers, les hommes se tairont enfin, et Dieu parlera en votre faveur; il vous reconnaîtra pour ses serviteurs, pour ses enfants, pour ses héritiers; et une légère confusion endurée sur la terre, sera suivie d'une gloire éternelle dans le ciel, etc.

SERMON III.

Sur la modestie extérieure.

Ipse autem transiens per medium illorum ibat.

Jésus passant au milieu d'eux s'en alla (*S. Luc*, *ch.* IV).

Il m'a paru surprenant, messieurs, qu'en la conjoncture dont il est parlé dans l'Evangile, le Sauveur échappât si aisément à la colère des Juifs : sa doctrine avait irrité ces malheureux, au lieu de les soumettre et de les gagner, et dans un moment il se trouva en danger de perdre la vie : à peine l'eurent-ils ouï, que sans délibérer, ils le chassèrent de Nazareth, où il prêchait, et suivant le mouvement de leur brutale indignation, ils le menèrent jusqu'au sommet de la montagne, sur laquelle la ville était bâtie, à dessein de le précipiter. Le Fils de Dieu, dit l'Evangéliste, pour se tirer d'un péril si pressant, ne fit que passer au milieu de cette troupe furieuse, et se retira. D'où vient qu'ils ne l'arrêtèrent point, qu'ils ne lui dirent mot, et qu'ils le laissèrent aller? Des gens aussi malins, aussi envenimés qu'ils l'étaient, n'ont pas coutume de se calmer avec tant de facilité. Le Fils de Dieu ne les menaça point, il ne prit point un air de maître, il se contenta de fendre doucement la presse pour se retirer. Peut-être, chrétiens, trouverez-vous ma réflexion assez raisonnable; il me semble qu'il dut alors sa sûreté à sa modestie : il regarda ses ennemis avec tant de douceur, il montra sur sa personne un maintien si régulier, si honnête, une retenue si sincère, si humble, que les armes leur tom-

bèrent tout à coup des mains en le voyant. Cet événement me présente l'occasion de vous entretenir sur un sujet sans doute assez nouveau, et pourtant fort nécessaire. C'est quelquefois une délicatesse injuste dans les auditeurs, de fixer eux-mêmes la matière des sermons, et de se rebuter, si le prédicateur vient à choquer leur prévention, en leur présentant une vérité, une vertu à quoi ils ne s'attendent pas. Les exemples du Sauveur ont une étendue infinie, et nous devons en tirer toutes sortes d'instructions, pour nous former à la perfection chrétienne. Je vous parlerai donc aujourd'hui de cette modestie extérieure qui le sauva, comme je crois, d'un danger si évident, et que les fidèles sont obligés d'imiter. Implorons l'assistance de la sainte Vierge : *Ave*.

Pour recueillir vos pensées et les miennes dans ce discours, il est nécessaire de vous faire souvenir qu'il y a deux sortes de modestie ; l'une s'occupe à régler le désir, et l'usage des honneurs. Nous appelons modeste une personne qui sait se renfermer dans le rang qui convient à son mérite, ni n'abuse point de l'élévation, pour s'en faire accroire ; ce n'est point ce genre de modestie dont j'ai à parler. L'autre est un règlement intérieur de l'âme, lequel se répand sur l'extérieur par la composition du corps, par la bienséance du vêtement, du geste et de la parole, et c'est de cette modestie que j'ai à vous entretenir. Si mon dessein vous paraissait ou trop mince, ou de peu d'utilité, je serais obligé, dès l'entrée de ce discours, de vous reprocher que vous pensez bien indignement sur la sainteté de votre religion, et que vous ignorez les principes les plus communs des vertus chrétiennes. l'Apôtre saint Paul veut que la modestie soit comme le vêtement ordinaire d'un fidèle : pourquoi ? parce que le fidèle est l'élu de Dieu, et qu'il doit se distinguer par ce dehors qui marque la pureté de ses mœurs et la dignité de son caractère : *Induite vos, sicut electi Dei modestiam* (*Colos.*, III, 13). Saint Augustin ne peut pas souffrir dans un chrétien le moindre mouvement qui pourrait blesser les yeux du prochain, et qui ne sierait pas à l'innocence de vie qu'il doit professer : *Nihil fiat quod cujusquam offendat aspectum, sed vestram deceat sanctitatem* (*In Regul.*). Venons aux raisons particulières qui m'ont obligé d'entreprendre ce sermon, pour vous inspirer l'amour de cette modestie si contraire à la licence du monde. Sans son secours la vertu manque de la force dont elle a besoin pour se défendre contre ses ennemis ; elle manque encore de cet éclat qui peut relever sa beauté ; à moins qu'elle ne soit soutenue par cette régularité extérieure du corps, elle sera exposée aux traits du vice, et elle languira dans les ténèbres. La modestie fait la défense de la vertu, c'est mon premier point : la modestie fait l'ornement de la vertu, c'est le second.

PREMIÈRE PARTIE.

Ce qu'il y a de plus cruel dans la guerre que le vice fait à la vertu, c'est que nous le favorisons nous-mêmes, pour lui mettre la victoire dans les mains. Nos sens et nos passions sont naturellement d'intelligence avec lui ; nos sens lui abandonnent les dehors de l'âme : nos passions lui ouvrent l'âme même ; nos sens portent dans le cœur l'image des objets qui le corrompent : nos passions arment notre imagination et notre pensée contre la vertu : la modestie tient les sens dans le devoir, et en arrêtant leurs désordres, elle nous met à l'abri des appas du vice ; la modestie nous rend maîtres de nos imaginations et de nos pensées, et par là nous met en état de dominer nos passions. Donnons un peu de jour à ces deux raisons, et vous verrez combien il importe de se maintenir dans la bienséance et dans la réserve, si l'on veut conserver son innocence.

Il n'est pas possible, messieurs, d'être fidèles à la loi de Dieu, si l'on abandonne ses sens à leur légèreté et à l'amour naturel qu'ils ont pour le plaisir, parce qu'ils réveillent en nous le désir du crime par les images agréables qu'ils en reçoivent, et qu'ils communiquent à notre âme ; images qu'ils dépouillent de tout ce qui pourrait effrayer la piété, et qu'ils revêtent des agréments qui peuvent faire de plus touchantes impressions : car les sens n'aperçoivent que la superficie des objets, et n'y cherchent que ce qui peut plaire à notre penchant. De là il arrive que souvent, pour être coupables de péché, c'est assez de recevoir ces représentations que les sens tracent dans notre esprit ; c'est même quelquefois assez de nous être exposés volontairement à en être frappés, parce qu'elles sont une occasion naturelle et prochaine d'un dessein criminel. Eussions-nous la force d'étouffer le mouvement qu'elles impriment en nous, nous offenserions Dieu en cherchant le danger dans lequel elles nous engagent ; nul ne peut sans pécher se jeter de son plein gré et avec délibération dans l'occasion de pécher ; et il est vrai que la liberté que nous donnons à nos sens est d'ordinaire suivie du dérèglement de notre cœur.

Une personne qui permettra à ses yeux des égarements dangereux, de flatteuses curiosités : qui se dissipera par des ris immodérés : qui répandra indifféremment des railleries et des messéances : qui composera son geste et son maintien selon son caprice et sa mollesse : qui n'ajustera pas ses vêtements avec une timide pudeur ; cette personne, dis-je, l'expérience ne l'apprend que trop, concevra infailliblement mille mauvaises pensées. Cet air de témérité et de licence, ces manières trop enjouées, tout cet extérieur peu réglé, peu réservé, fait à la volupté une route sûre et aisée pour entrer dans le cœur. Les yeux seuls ouverts et fixés sans sagesse causeraient d'étranges désordres. Pour allumer un amour impudique, dit saint Augustin, on parle des yeux avant que de parler de la bouche : *Prima adulterii oculorum tela sunt, secunda verborum* (*Serm.* 33 *de Temp.*). Langage qui fait une partie de la science des libertins, et de l'usage de ce

monde, qui se nourrit d'aventures. La malheureuse Dina fille de Jacob voulut voir les femmes des Sichemites : elle fut vue elle-même, et devint la proie d'une passion débordée (*Gen.*, XXXIV). David arrêta ses regards sur Bethsabée : le voilà adultère, homicide, l'auteur des maux qui accablèrent ses sujets. Tel a encore dans l'âme le trait empoisonné que ses yeux y ont conduit, traînant les chaînes honteuses d'un attachement aveugle et opiniâtre, méprisable jouet de la personne qui le damne. Telle à l'heure que je parle, se sent l'esclave de cette inclination maudite et infâme qui fut allumée dans ce spectacle, dans cette conversation, par les libertés qu'elle prit et qu'elle donna. Laissez aller vos sens où votre penchant les porte : le trouble, l'agitation, le crime, s'empareront bientôt de votre cœur.

Saint Grégoire de Nazianze prédit autrefois les impiétés de Julien l'apostat, quand il remarqua l'immodestie de son geste dans un âge où la pudeur devait suppléer à la sagesse (*Orat.* 4). Qu'attendre de bon de Julien, disait-il, lorsque je voyais cette tête légère qui tournait si aisément, ces épaules qui se haussaient, qui se baissaient d'une manière si bizarre, ces yeux égarés et farouches, ce nez insolemment élevé, cette démarche chancelante et inquiète, ces pieds et ces mains si follement agités; lorsque j'entendais ces ris éclatants et dissolus, ces demandes précipitées et extravagantes, ces réponses impertinentes, ces discours qui s'embarrassaient, qui s'entrecoupaient, qui s'étouffaient les uns les autres ; ces déréglements extérieurs n'étaient-ils pas un présage certain des abominations de cet apostat cruel? *Neque mihi boni quidquam significare videbatur.* Ce grand docteur ne doutait pas que la corruption de l'intérieur ne commençât par la messéance de l'extérieur. Saint Ambroise porta un jugement semblable sur deux hommes, dont l'un demandait la prêtrise et l'autre l'avait déjà reçue. Il renvoya le premier, parce que, dit-il, il avait un geste tout à fait indécent : *Quod gestus ejus plurimum dedeceret* (*L.* 1 *Offic.*, c. 18). Et il défendit au second de paraître parmi ses prêtres, parce que sa démarche légère et hautaine faisait de la peine aux yeux du saint : *Quia velut quodam insolentis incessus verbere oculos feriret meos.* L'événement justifia la pensée de ce grand prélat; car celui-là se fit arien, et celui-ci, poussé par un sentiment d'avarice, nia en plein jugement qu'il fût prêtre. Le mouvement du corps est comme la voix de l'âme ; c'est la réflexion de saint Ambroise : on connaît par là ses inclinations et son caractère : *Vox quædam est animi corporis motus.*

Plût à Dieu, chrétiens, ne devinât-on point dans le monde ce que demande, ce que cherche une personne qui paraît dans les compagnies avec un maintien déréglé qui fait éclater dans ses regards un amour passionné du plaisir, qui, par ses manières enjouées et peu réservées, semble promettre un libre accès à un flatteur libertin! A qui adressera-t-on la cajolerie la plus impudente? Ne sera-ce pas à celle qui montre sur son visage moins de crainte de la messéance, et dont la contenance respire une mollesse plus docile à un engagement criminel? On craindra de blesser par l'équivoque la moins déshonnête une régulière sévérité, on honorera par des ménagements respectueux une modestie noble et constante; mais on s'émancipera sans crainte à toutes sortes de libertés, aussitôt qu'on apercevra je ne sais quel brillant hardi, éventé, susceptible des impressions d'une volupté déclarée. Il ne faut pas chercher ailleurs la cause des déréglements scandaleux du monde, que dans l'immodestie des personnes qui en composent les sociétés. Il paraît à les voir qu'elles ne s'assemblent que pour y être avec moins de contrainte, et se dédommager d'un sérieux grave et chrétien qu'elles sont forcées quelquefois de souffrir. Des esprits ainsi disposés ne seront pas embarrassés de ces délicates bienséances qui accompagnent la crainte de Dieu; il n'y a pas apparence qu'ils étudient scrupuleusement leurs paroles et leurs mouvements; qu'ils se choquent, qu'ils se défendent des suites ordinaires d'un enjouement licencieux.

Il est bien honteux, chrétiens, à des personnes qui ont de l'éducation et de l'honneur, de bannir comme de concert de leurs sociétés cette retenue qui devrait faire leur plus grande gloire. Le siècle en est pourtant venu là de ne rougir plus des messéances que le débordement même a déguisées autrefois. Mais quel siècle est tombé dans ce relâchement scandaleux! Un siècle plein de lumière et de politesse, un siècle qui a raffiné sur les devoirs les plus menus du commerce de la vie, un siècle qui a renouvelé l'usage fréquent des sacrements, un siècle qui prétend accorder son christianisme avec ses excès; et il ne faut pas espérer de changement dans les mœurs, tandis que les fidèles feront si peu de compte de cette régularité extérieure qui doit défendre leur vertu. La modestie dans le discours, dans le vêtement, dans le maintien fermerait au vice l'entrée de leur cœur; elle les délivrerait de la peine d'étouffer les impressions des objets qui l'y appellent, qui l'y introduisent; peine qui est si dure à une âme lâche qu'elle aime mieux pécher que de la prendre; elle les éloignerait de ces pas glissants où l'on fait de si funestes chutes, faute de précaution. Examinez, messieurs, la matière, l'occasion la plus ordinaire des péchés que vous avez à vous reprocher, vous la trouverez dans le déréglement de vos sens.

Il y a de l'injustice, me direz-vous, à juger de l'intérieur des gens sur leur extérieur. Il me fâcherait extrêmement que l'on blessât la charité pour vous blâmer sans sujet; mais, mon cher auditeur, je ne pense pas vous faire tort, si je vous soupçonne vous-même de la commettre cette injustice. Sur quoi appuyez-vous les jugements que vous faites de tant de personnes, sinon sur leur air, sur leur contenance, sur leurs manières?

Que pensez-vous d'un jeune homme qui n'a rien de réglé dans ses mouvements, rien de chaste dans ses discours et sur son front, rien de modéré dans ses joies? Que pensez-vous d'une femme qui n'a point de honte de souffrir, de faire elle même des allusions impures dans ses entretiens, qui marche avec affectation, qui porte dans ses regards et dans toutes les agitations de sa tête les marques d'une méprisable légèreté et d'une ardente passion? De peur de mal juger, vous rejetterez leur déréglement extérieur sur leur peu de reflexion et sur l'éloignement naturel que l'on a de la contrainte; mais malgré la delicatesse de votre charité, la conséquence qui suit de ces dehors messéants se présentera assez juste à votre esprit. Les inclinations vicieuses de ces personnes se feront encore mieux remarquer dans ces occasions où d'ordinaire elles sont moins gênées; parmi les ris et les jeux d'une assemblée d'où la jalousie et la défiance sont bannies; parmi le bruit d'un spectacle destiné uniquement au plaisir; parmi les divertissements d'une veillée où l'on choisit avec liberté les gens avec qui l'on s'entend le mieux; c'est là que l'âme se développe et que son portrait paraît sur les signes extérieurs du corps; ce qu'on se permet n'indique que trop visiblement ce qu'on serait capable de se permettre. Tant il est vrai que la modestie a une opposition particulière avec le vice, et qu'elle sert comme de bouclier à la vertu. Saint Grégoire de Nazianze a dit que la modestie se rencontrait partout où est Jésus-Christ: *Ubi Christus est modestia quoque est* (*Ep.* 193); nous pouvons aussi dire que partout où l'on voit la modestie, l'on y rencontre Jésus-Christ.

La modestie défend la vertu, non-seulement en réglant nos sens, mais encore en prévenant les égarements de nos imaginations et de nos pensées qui, par un effet de la corruption humaine peuvent nous détourner de Dieu, quand même les objets du dehors ne les y solliciteraient pas. Je ne parle point, messieurs, de cette modestie hypocrite qui contrefait les gens pour les intérêts de leur orgueil ou pour la réputation de leur parti, qui devient terrible par les excès outrés d'une régularité affectée, qui se contente de masquer le visage en certaines circonstances, qui se pique de donner à une envieuse malignité les couleurs d'un zèle réformateur. Telle modestie se dément quand elle n'a pas de témoins; elle sert de voile aux plus vives passions, peut-être même n'est-elle point ennemie de la licence, quand elle peut dépouiller sans crainte ses spécieuses apparences. Je parle d'une modestie véritablement chrétienne, sincère, droite, qui ne songe point à s'attirer la vénération par la terreur, et qui n'a en vue que la sanctification du cœur. C'est cette modestie qui met la vertu à couvert des ennemis mêmes qu'elle a au dedans de nous.

La raison d'un avantage si considérable, c'est que la modestie donne à l'âme une grande sérénité, un grand calme; elle nous tient dans une tranquillité, laquelle nous dispose à veiller avec exactitude aux mouvements de notre cœur. A couvert du tumulte que des images étrangères pourraient exciter dans notre esprit, nous devenons extrêmement sensibles au moindre trouble, au moindre désordre. Une imagination qui aurait quelque chose de violent ou de messéant, blesserait aussitôt une personne modeste; une pensée contraire à l'honnêteté ne saurait manquer de la frapper vivement, parce qu'elle est accoutumée à l'ordre, à la bienséance, à l'idée de la vertu.

Il est encore évident, messieurs, que la modestie empêche la dissipation de l'esprit en nous assujettissant à une grande réserve en toutes choses. Pour régler ses paroles il est nécessaire de régler ses pensées, dont les paroles sont l'expression; des discours déshonnêtes et libertins ne peuvent venir que d'un esprit mal tourné et gâté. Pour régler le geste, la démarche, le mouvement des mains et de la tête, non-seulement il faut combattre l'inclination du corps qui craint la contrainte et cherche ses aises; mais encore il faut avoir l'esprit recueilli et attentif à un détail d'actions qui demandent beaucoup de vigilance. Réglera-t-on le prix, la mode, l'ajustement des habits d'une manière conforme à l'humilité et à la pureté, à moins que l'esprit ne se mette au-dessus des préjugés d'une frivole vanité, et qu'il ne sache estimer et mépriser selon les principes de la sagesse et de l'Evangile? La modestie réveille notre réflexion sur tout ce que la vertu condamne. Cette juste régularité qui fait son caractère, nous fait rougir dès que nous y apercevons quelque brèche. Tertullien a fort sagement remarqué que nos premiers parents, accoutumés à l'ordre, à la pureté de la justice dont ils avaient été honorés, souffrirent la honte comme la première peine de leur faute : *Nihil primum senserunt quam erubescendum* (*L. de Vel. virg.*); leur pudeur blessée leur reprocha l'énormité de leur crime.

Sans remonter si loin, vous trouverez parmi vous des exemples de la vérité; considérez de près cet homme et cette femme qui professent une modestie exemplaire, vous avouerez qu'ils ont un grand empire sur leurs mouvements, qu'ils se possèdent, qu'ils sont maîtres d'eux-mêmes en toutes sortes d'événements. On ne saurait les surprendre, et beaucoup moins les déconcerter; cette bienséance à quoi ils s'étudient, donne à leur esprit cette présence, cette liberté nécessaire pour penser avec sagesse. Toujours tranquilles et toujours raisonnables, ils vous écouteront avec un sang-froid qui n'a rien que de doux et d'obligeant. Vous êtes forcés d'admirer leur extérieur, autant éloigné de la légèreté et de la dissolution, que de l'affectation et de la négligence; je voudrais que vous pénétrassiez jusque dans leur intérieur, pour admirer la situation de leur âme qui sait soumettre les passions à de justes lois et avec tant d'empire. Car les membres du corps ne sont si régulièrement composés

que parce que l'âme veille du dedans pour les maintenir dans l'ordre, dit le grand pape saint Grégoire : *Intus est custodia, quæ composita servat exterius membra* (*In Pastor.*). La modestie dresse, pour ainsi dire, un étendard sur notre front, qui donne la fuite aux ennemis de la vertu et assure le repos du cœur.

Au contraire, l'immodestie expose un esprit mondain à mille égarements. J'aurais honte de vous représenter les complaisances ridicules et criminelles dont une jeune personne nourrit sa pensée dès qu'elle a secoué le frein d'une retenue sage et chrétienne. Je plais à un tel, j'efface une telle, mes agréments sont remarqués, les applaudissements sont pour moi ; semblables idées occupent ses plus ordinaires réflexions. Une personne qui, déjà sur le retour, s'efforcerait néanmoins de cacher le nombre de ses années sous le brillant d'une jeunesse immodeste et éventée, serait encore plus coupable et plus méprisable si elle s'entretenait d'imaginations si indignes et si contraires à la piété. Mais pensez-vous, mes chers auditeurs, que des personnes de ce caractère fussent alarmées d'un mauvais désir, et des ardeurs tumultueuses d'une flamme impure ? Leur messéance extérieure leur ôte le sentiment de ces messéances intérieures. Il faut de la modestie pour conserver le goût de la vertu et l'horreur du vice.

Une fausse piété, m'objecterez-vous peut-être, ne peut-elle pas se parer d'une fausse modestie? Oui, elle le peut; cet artifice lui est même assez ordinaire pour couvrir le jeu de sa maligne comédie ; mais la passion ne laissera pas de jouer en son temps; ses étincelles échapperont lors même qu'on s'efforcera de les retenir; et quand on n'aura plus d'intérêt à les arrêter par la contrainte, elles éclateront pour répandre un feu impétueux et violent. Le visage paraît serein , mais le cœur n'est point calme, et la tempête dont il est agité dépliera ses vagues furieuses quand on s'y attendra le moins; l'hypocrite ne tardera pas de montrer l'envieux, l'intéressé, le fourbe, le vindicatif.

La modestie chrétienne ne se dément point par ces saillies qui trahissent une artificieuse passion ; elle a dompté le tempérament et l'amour-propre, et elle les tient sous le joug. L'on s'efforçait en vain de troubler la modestie de saint François de Sales. Les injures ne faisaient pas plus d'impression dans son âme que les honneurs ; dans les compagnies et dans la solitude, devant les grands et devant le peuple, en toutes sortes d'événements il eut toujours le même visage, le même air d'honnêteté et de bonté? Un grand prélat de son temps qui admirait la vertu du saint, se défia de son égalité inaltérable ; il eut la curiosité de le voir, lorsque le serviteur de Dieu, retiré dans son cabinet, se croyait éloigné des yeux des hommes; il le vit, et il le vit avec les mêmes traits de modestie qu'il portait en chaire et au milieu de la cour. Le corps de l'aimable évêque avait pris le pli de son âme, si je puis m'exprimer ainsi, et jouissait de la même tranquillité. La modestie mortifie les sens et les passions, et éloigne du cœur toute agitation contraire à l'ordre et à la vertu.

Nous avons à déplorer aujourd'hui plus que jamais les déréglements des personnes mondaines; mais, chrétiens, ils ne doivent pas nous surprendre, si nous faisons réflexion aux libertés messéantes qu'ils prennent entre eux. Leur immodestie renverse tous les retranchements de la piété et les met hors de défense contre le vice. Prétendrions-nous qu'ils fussent chastes avec un enjouement dissolu ? Une licence si étrange à parler, licence que l'on remarque dans les personnes mêmes dont le caractère et le sexe demandent une pudeur plus délicate, pourrait-elle s'accorder avec cette retenue qui soutient la crainte de Dieu? Un geste léger, bouffon, quelquefois même lascif, comment n'animerait-il pas le penchant qu'on a pour la volupté ? A quels dangers n'est-on pas exposé dans l'ardeur des divertissements ordinaires ? Et quel christianisme ces divertissements pourraient-ils souffrir? ils ne sont le plus souvent agréables qu'autant qu'ils étouffent le souvenir des devoirs chrétiens ; ils languiraient, ils ne seraient point si longs, si ceux qui les prennent y apportaient une juste modération, et une résolution sincère de ne pas violer la loi de Dieu. Quel embarras, pour une assemblée voluptueuse, qu'un homme, qu'une femme, qui, pénétrés du désir de se sanctifier, seraient spectateurs forcés du déréglement ! leur présence en glacerait toute la joie : on n'aime pas à s'y sentir soumis à tant de mesures, à tant de ménagements ; on a peine même à s'y accommoder de certaines civilités gênantes qui obligent à distinguer les gens, et à donner un frein à un empressement qui voudrait oublier le respect; en un mot, on veut pouvoir y parler, y agir comme il plaît à une libre cupidité.

Les mères qui souffrent dans leurs filles des manières évaporées, qui ne veillent point à leurs légèretés, qui les abandonnent au milieu des scandales de l'immodestie, comprennent-elles les suites funestes de leur païenne indulgence? l'on voit, l'on est vu, l'on rit, l'on joue; comédies, bals, repas, parties de plaisir : l'esprit du monde exige partout un air aisé qui ne pointille point sur les bienséances, qui ne s'offense pas d'une cajolerie impudique, qui réponde sans s'effaroucher à de honteuses libertés. Déréglements maudits, quand finirez-vous? nourriture infâme de tant d'infâmes commerces, funestes écueils où tant de nobles âmes font naufrage, durerez-vous malgré les larmes des serviteurs de Dieu, malgré les reproches des prédicateurs, malgré les cris de la conscience, malgré les plaintes de la religion, malgré tous les malheurs dont vous remplissez les familles et les villes? Car, messieurs, par quoi a commencé cet attachement qui cause tant de désordres dans une maison ; cette inclination qui ruine les intérêts et flétrit la réputation de cette jeune

personne; cet engagement qui en conduit un autre avec une si constante assiduité dans tous les excès du monde; cette désobéissance qui révolte un enfant contre son père; cette orgueilleuse mollesse qui rend méprisables à une fille les avis et les exemples de sa mère; cette infidélité qui préfère les maximes d'un débauché aux sages conseils d'un ami? Par quoi a commencé la vie mondaine de tant de gens? Par l'immodestie, par la liberté des sens : un regard, un geste, une parole, une curiosité, une imprudence, une messéance a fait connaître le plaisir; on l'a goûté, on s'y est accoutumé, on s'y est endurci; la raison, l'Evangile, la grâce ne touchent plus. Ah! chrétiens, quel malheur! Je finis la première partie de mon discours par ces paroles de saint Ambroise : *Caveamus ne dum relaxare animum volumus, solvamus omnem harmoniam, quasi concentum quemdam bonorum operum* (*Lib.* I *Off.*, c. 20) : Sous prétexte de relâcher notre esprit, prenons garde de déconcerter l'harmonie de nos bonnes œuvres. La modestie fait la défense de la vertu, je vous l'ai montré; elle en fait encore l'ornement, c'est ce qu'il me reste à vous faire voir.

SECONDE PARTIE.

Quoique la vertu véritable se forme et fasse son séjour dans le cœur, elle répand toutefois au dehors un éclat qui frappe et qui plaît. Dieu a voulu nous découvrir ses charmes pour nous la rendre plus aimable, et justifier la rigueur dont il usera envers ceux qui la méprisent. Philon le Juif appelle la vertu *animæ nostræ solem* (*De Plant.*), le soleil de notre âme, parce qu'elle en fait et qu'elle en montre la beauté; comme le soleil donne à la terre ses agréments, et en même temps expose par sa splendeur ces mêmes agréments à notre vue. C'est le caractère particulier de la modestie, de composer l'extérieur et de reluire par la régularité du corps. Saint Ambroise dit qu'elle est une portion de Dieu même : *Dei portionem* (*L.* I *Off.*, *c.* 18). Cette parole est bien remarquable, mais elle est fort juste; elle signifie, comme l'a expliqué un savant auteur, que la modestie est une partie des signes visibles que Dieu donne de sa présence, quand il est par sa grâce dans une âme sainte : *Id est partem notarum inhabitantis Dei* (*Theoph. Rayn.*, *de Modest.*, *c.* 12). Les méchants mêmes font cet honneur à la modestie, d'emprunter ses apparences pour couvrir leurs crimes. Il n'est pas jusqu'aux hérétiques qui ne songent à revêtir leurs sectateurs de sa beauté, pour donner plus de vraisemblance à leurs erreurs; les premières ardeurs de leur zèle artificieux et malin tendent à une réformation extérieure, d'ordinaire outrée, et par conséquent éloignée de l'esprit de Dieu, qui n'a jamais rien d'affecté et d'affreux. Comme le dérèglement du corps marque la corruption de l'âme, il y a aussi peu de vertus qui n'éclatent par la modestie. On a peine à croire qu'une personne vaine, légère, sensuelle dans ses mouvements ait beaucoup de piété; et l'on croit volontiers qu'une personne est dévote, quand elle est modeste sans déguisement.

La raison de ce sentiment est fondée sur ce que l'âme se peint, pour ainsi dire, sur le front, comme dit Tertullien : *Mentis statum in fronte consistere* (*L. de Corp.*). L'extérieur des chrétiens est naturellement un portrait assez fidèle de leur intérieur. Nous le jugeons ainsi, lors même que la nature seule règle la composition du corps, sans que la vertu prenne part à ses impressions. Vous connaissez à l'air d'une personne la plupart de ses inclinations : son regard, sa démarche, son geste, son maintien expriment ses sentiments. Les enfants, que la faiblesse et la naïveté de l'âge empêchent de se contraindre, font paraître au naturel leurs bonnes et leurs méchantes qualités. Combien de fois, mes chers auditeurs, blessez-vous la charité, en blâmant les gens sur le rapport de vos yeux et de vos oreilles. Quelle fierté, dites-vous, dans cette personne! Voyez comme elle est étudiée, affectée dans ses manières; comme elle marche la tête levée et d'un air méprisant; écoutez-la parler d'un ton impérieux et d'oracle. Il faut qu'une telle aime extrêmement le plaisir : remarquez ses mouvements lâches et languissants, ses ménagements timides et délicats, cette crainte méprisable de la plus légère incommodité. Il y a grande apparence que ce cavalier est violent, fourbe, débauché : ses saillies brusques, son visage sombre et allumé, ses railleries froides et impies, tous ses mouvements bizarres, déconcertés, licencieux, le font connaître. Pour ce jeune homme, il a une âme mal faite : toujours malpropre, toujours négligé, lent à penser et à parler, nulle vivacité, nuls agréments.

Ces conjectures peu charitables sur ces personnes, d'où les tirez-vous? De leur extérieur. Vous ne faites pas difficulté de croire qu'ils ont en quelque manière l'âme faite comme le corps. Sans doute, messieurs, vous avez encore plus d'inclination à louer les gens qu'à les critiquer. Lors donc que vous remarquez dans quelqu'un une pudeur noble, qui semble inspirer par elle-même l'horreur de la dissolution, une complaisance qui n'est ni le fruit d'une réflexion étudiée, ni l'effet d'une lâche condescendance, un maintien qui édifie la pureté, quoiqu'il plaise, bien loin de choquer; vous ne refusez pas sans doute à votre frère l'éloge que mérite son cœur, et vous avez du plaisir à dire que cette personne a de bons sentiments et qu'elle craint Dieu. Sans doute vous rendrez témoignage à la piété d'une femme dont l'honnêteté et la réserve animent la beauté, les discours et l'action, dont l'enjouement ne blesse jamais la bienséance, dont la propreté ne favorise ni la vanité, ni la volupté, dont le brillant soutient la conversation, sans s'écarter des lois, ni du respect, ni de la douceur, ni du christianisme. Cette régularité si sincère, si soutenue ne peut venir, direz-vous, que d'un fonds solide de vertu. Ceux qui sont véritablement sages et chrétiens, dit saint Jérôme, ne parlent pas de leur mé-

rite : il leur suffirait d'en parler pour le perdre ; mais leur geste, leur contenance, leurs yeux, leur vêtement en parlent pour eux et malgré eux : *Licet sermone taceant, habitu et gestu loqui* (*Lib.* II *in Jovin.*).

Les Pères de l'Eglise ont eu en vue l'honneur que la modestie fait à la vertu, lorsqu'ils sont entrés dans un détail si particulier en donnant aux fidèles les règles qu'ils avaient à en observer. Saint Basile, saint Ambroise, Clément-Alexandrin ont examiné jusqu'aux moindres mouvements des pieds, des mains et de la tête ; ils ne pouvaient souffrir dans les disciples du Sauveur la plus légère messéance, parce qu'il leur semblait que le blâme en devait retomber sur leur foi et sur leur vertu. Dieu nous garde, messieurs, de songer uniquement à notre réputation en observant les bienséances que l'Evangile nous prescrit; mais ne sommes-nous pas bien injustes, si, jaloux autant que nous le sommes de notre gloire, nous prétendons passer pour vertueux sans nous gêner aux dehors de la vertu ? Un véritable désir de la sainteté nous engagerait à corriger les désordres de nos sens ; j'ose même avancer que nous ne serons jamais chrétiens jusqu'à ce que nous ayons fait cette démarche. Ces libertés extérieures marquent tout au moins une âme volage, peu mortifiée, peu attentive au danger de pécher, peu zélée pour sa perfection, peu unie à Dieu. Que l'on s'excuse comme l'on voudra ; que l'on dise que cette composition déréglée du corps est l'effet du naturel, du tempérament, d'un défaut de réflexion, d'une imagination vive et facile ; il est vrai que l'on serait plus modeste si l'on était plus attaché à ses devoirs, si l'on craignait davantage d'offenser Dieu.

La modestie ne tire pas seulement la vertu des ténèbres, elle n'en fait pas seulement connaître la beauté, mais encore elle l'embellit d'un éclat aimable; elle la rend édifiante, elle lui donne un heureux ascendant sur le vice. Saint Paul considerait les impressions que les charmes de la modestie font sur les esprits, lorsqu'il exhortait les Philippiens à professer la modestie aux yeux de tous les hommes : *Modestia vestra nota sit omnibus hominibus* (*Philip.*, IV, 5). Cette vertu, au sentiment de l'Apôtre, devait faire une partie du caractère des chrétiens, et il espérait qu'avec son secours ils augmenteraient le nombre des disciples du Sauveur. En effet, une morale qui réglait jusqu'aux plus petits mouvements du corps devait paraître admirable aux païens; et ce n'était pas une petite avance pour leur conversion que l'idée qu'ils concevaient de la sainteté de la loi chrétienne, en faisant réflexion à la régularité extérieure de ceux qui la pratiquaient. Au contraire, la foi devenait méprisable aux yeux des idolâtres, quand ils remarquaient qu'elle n'avait pas la force de corriger l'immodestie des fidèles. L'immodestie frappe, scandalise; on sait, par les lumières mêmes de la nature, qu'elle a des liaisons nécessaires avec les vices, et un ennemi de la foi, dit saint Augustin, n'a rien de plus fort à opposer aux fidèles que les déréglements scandaleux des fidèles mêmes : *Exemplo christianorum suffocat christianos* (*in psal.* XCIII).

Ceux qui ont lu les apologies des premiers chrétiens n'auront pas manqué de faire attention aux reproches que les païens faisaient aux fidèles, sur les airs libres et dissolus de quelques-uns d'entre eux. Tertullien a été obligé de les convaincre que la religion chrétienne condamnait ce déréglement; que l'immodestie de quelques particuliers ne devait point être imputée aux fidèles en général; que, bien loin de là, il était de l'équité de tourner à leur gloire le scandale que causaient, par leur extérieur déréglé, ceux qui démentaient ainsi la sainteté de leur croyance; qu'eux, idolâtres, pouvaient franchir les lois de la régularité sans être remarqués si aisément, parce que leurs fautes, leurs manières dissolues convenaient à leur morale; que leurs méchants exemples n'étaient point si criants, parce qu'on avait lieu de s'y attendre; qu'enfin, il ne tenait qu'à eux de se convaincre que l'esprit du christianisme demandait tant de retenue, tant de modération dans les occasions même où les plus réguliers peuvent facilement se dissiper, que les chrétiens sortaient des festins et des divertissements, toujours disposés à adorer Dieu et à s'unir à lui par l'oraison, toujours chastes et recueillis, et avec ce même zèle, cette même délicatesse qu'ils y avaient apportés pour defendre leur innocence et leur pureté : *Ad eamdem curam modestiæ et pudicitiæ* (*Apol.*, c. 39).

C'étaient là des arguments convaincants de la sainteté de la foi; on se choque aisément des messéances d'une personne dont la croyance exige une régularité exacte et exemplaire. Il y allait de l'intérêt des idolâtres d'avoir l'œil aux déréglements des chrétiens, pour y avoir de quoi justifier leurs propres déréglements, et mépriser les vertus que leurs maximes ne pouvaient atteindre : *Quis enim non æmulum suum, cum videt, patitur* (*l. de Pall.*, *cap. ult*)? Qui ne souffre pas en la présence d'une personne en qui nous reconnaissons un mérite que nous sentons qui nous manque? Parmi vous, chrétiens, un homme incapable de se gêner pour édifier, ne se trouvera qu'avec peine dans la compagnie d'un autre homme grave et modeste. Une femme qui fait consister son brillant en des manières éventées, et, si je l'ose dire, impudentes, regardera avec chagrin une autre femme qui s'attire du respect par une sévère pudeur, et soutient son mérite sans donner dans une engageante légèreté et dans une complaisance lâche et voluptueuse.

La beauté de la modestie n'est pas de ces beautés fardées qui n'ont que la première vue : plus on l'envisage, plus elle plait; et plus elle plait, plus une personne immodeste est forcée de se condamner. Mais aussi les âmes bien faites et qui ont un bon fonds de religion, ne sauraient se défendre de ses attraits. Nous pouvons donner à la modestie de toutes sortes de personnes le nom que saint Ignace le martyr a donné à la modes-

tie des prélats, qu'il a appelée *magnam aliorum disciplinam* (*Epist. ad Trall.*), une grande école pour notre prochain. Il est certain, en effet, qu'un chrétien qui fait éclater l'innocence de ses mœurs sur un extérieur réglé sans affectation et sans orgueil, nous enseigne, en se montrant lui-même, une partie des vertus qui conviennent à notre état. Qu'une personne dont le geste et le visage respirent la chasteté, vienne à paraître dans une compagnie licencieuse, toute l'assemblée prendra un air plus sérieux et plus retenu; l'on changera la matière de la conversation, si elle roulait auparavant sur un sujet peu honnête; une femme couvrira ces nudités qu'elle laissait voir à des yeux libertins; les jeunes gens les plus débauchés se contiendront dans les bienséances qu'ils font profession de mépriser; chacun, en la voyant, sera contraint d'écouter la leçon qu'elle leur fera par sa modestie; tout incommode qu'elle est, on ne saurait fermer les oreilles aux instructions secrètes qu'elle donnera en répandant les rayons de sa piété. Vos enfants mêmes, messieurs, encore jeunes et quelque légers qu'ils puissent être, n'oseront prendre des libertés messéantes devant un de leurs compagnons, en qui ils remarqueront une grande modestie. Saint Bernardin, encore presque dans l'enfance, n'avait qu'à se montrer parmi une troupe d'enfants d'un âge même plus avancé, pour les obliger à régler leurs discours, leurs divertissements et toute leur action : Voici Bernardin, disaient-ils, soyons sages en sa présence.

Vous ne savez pas, mes chers auditeurs, combien vous donnez de gloire à Dieu, lorsque votre modestie honore avec tant de dignité votre christianisme : vous décriez plus fortement le vice, vous louez plus éloquemment la vertu que les prédicateurs dans les chaires : et mille gens assez endurcis pour se moquer des vérités qui leur sont annoncées par les ministres du Seigneur, ne peuvent s'empêcher de réfléchir sur eux-mêmes et de condamner leur conduite quand ils vous voient. Etourdis, mondains, impies, ils révèrent malgré eux une piété dont ils aperçoivent l'image dans un maintien humble, doux, honnête, régulier. Quel sujet à vous de consolation de pouvoir arrêter, suspendre du moins la licence des assemblées où vous êtes forcés quelquefois de vous mêler! Vous voudriez convertir les méchants par des discours enflammés, mais votre état s'oppose à votre zèle : vous les convertirez par un silence modeste, et tout état doit vous inspirer cet amour pour votre religion et pour vos frères : n'êtes-vous pas heureux, si vous pouvez glorifier Dieu au milieu de cette affreuse dissolution de nos jours? et vous le glorifierez infailliblement, si vous paraissez avec cet air de modestie qui fait estimer, qui fait aimer la piété.

Ces yeux, (je ferai ici volontiers le portrait de plusieurs personnes de cette compagnie) ces yeux quelquefois baissés sans chagrin, quelquefois ouverts avec une pudeur respectueuse; ce front que la défiance et le caprice ne rident point, et qu'une assurance ou trop fière ou trop hardie ne découvre pas; cette tête que la légèreté et la curiosité ne tournent point au hasard; ces mains le plus souvent arrêtées, qui font peu de gestes et toujours justes et retenues dans les gestes qu'elles font; cette démarche naturelle sans négligence, simple sans bassesse, qu'un empressement inquiet ne hâte point et qu'une oisive mollesse ne fait pas languir; ce mouvement du corps qui marque de l'éducation, de la réflexion, de la gravité, sans montrer de l'artifice et de la contrainte; cette joie qui n'est ni étouffée par la bizarrerie, ni répandue par la dissolution; ce ton de voix ferme, tranquille, tempéré selon le caractère de celui qui parle et de celui qui écoute : ces discours sages, obligeants, agréables, qui ne blessent point, qui ne scandalisent point, qui ne font voir ni présomption, ni faiblesse; ces vêtements propres, agencés, où la jalousie et le faste ne mettent rien, et toujours conformes à la condition et à l'Evangile; toutes ces manières qui ne sont réglées que par la bienséance et par la vertu; ce sont là ces armes de lumière que saint Paul souhaite que les chrétiens portent partout : *Induite arma lucis* (*Rom.*, XIII). Avec ces armes vous obligerez le vice de fuir et de se cacher, parce qu'il en craindra l'éclat; et vous animerez, vous ferez triompher la vertu, parce qu'elle recevra de leur splendeur une nouvelle beauté.

Dites la vérité, chrétiens : quand, dès le commencement de ce discours, vous avez ouï le nom de modestie, ne vous êtes-vous point imaginé que j'allais vous faire un sermon plus propre pour des novices de religion, que pour des personnes qui vivent dans le monde? Si vous avez eu cette pensée, je me flatte de vous avoir fait changer de sentiment, et de vous avoir persuadé qu'il n'est personne parmi vous qui puisse se dispenser de ces règles de modestie que la morale du Sauveur vous prescrit et que j'ai tâché de vous expliquer. Quoi! vous importerait-il si peu de défendre et d'honorer votre vertu? et ne vous fâcherait-il point de refuser à votre religion ces témoignages visibles de la sainteté qu'elle vous enseigne? Vous, chrétiens, qui perdriez la vie plutôt que la foi, ne rougirez-vous point de paraître avec l'extérieur des hérétiques et des idolâtres? hélas! je sens un vrai chagrin en vous faisant ce reproche. L'on voit les hérétiques et les idolâtres paraître avec plus de bienséance que les fidèles mondains.

Flétrirez-vous toujours la majesté de votre Eglise et la pureté de votre croyance par vos immodesties scandaleuses? Ne voulez-vous pas qu'à vous voir et à vous entendre l'on connaisse que vous avez été baptisés et que vous êtes chrétiens? Si l'on ignorait votre religion, en quelle religion vous croirait-on engagés : en jugeant de vous sur la licence de vos airs et de vos plaisirs? Si vous ne veniez assez souvent adorer Dieu au pied de ses autels, on aurait peine à vous distinguer de gens qui

ne sont ni ses adorateurs ni ses disciples. Ah! que peut-on penser de vous? vous êtes immodestes en présence même de Jésus-Christ et devant son tabernacle. Mais qu'attendre autre chose de vous? Quel peut-être votre recueillement, après avoir fait retentir les nuits entières de vos éclats de rire dans vos assemblées, et de vos emportements dans vos jeux? Qu'apportez-vous dans l'Eglise, sinon les restes de ces veillées qui durent jusqu'au jour, et qui ne vous paraissent courtes que par le chagrin de les finir: sinon un esprit et un cœur dissipés par la criminelle facilité de contenter tous vos sens: sinon les préparatifs de nouveaux égarements. Vous n'êtes pas chrétiens, il faut l'avouer, vous vivriez autrement que vous ne vivez; mais aussi vous n'avez pas l'extérieur de chrétiens, vous seriez plus modestes que vous ne l'êtes. Il serait bien temps, mes chers auditeurs, de rentrer en vous-mêmes pour tâcher d'assurer votre salut.

Commencez par régler vos sens et toutes ces messéances extérieures qui vous jettent en tant d'occasions de péché. La modestie est ces remparts d'argent dont il est parlé dans les Cantiques : *Ædificemus super eum propugnacula argentea* (*Cap.*, VIII, 9) : ils sont précieux, ces remparts, ils sont forts, ils sont beaux; mais il en coûte de les défendre, je l'avoue: il faut veiller, il faut souffrir, il faut de l'exactitude et de la violence pour empêcher l'ennemi de notre salut de s'en emparer, et cet ennemi redoutable est toujours aux aguets pour les renverser ou les occuper; il en connaît l'importance, il en sait le faible; c'est ce qui le porte à vous solliciter sans cesse de les lui abandonner; mais il faut tenir ferme, dans la crainte de tout perdre, si jamais il en est le maître. Si vous n'êtes sur vos gardes pour ne vous rien permettre de messéant, il est sûr que vous offenserez Dieu : cet objet dangereux aura bientôt passé de vos yeux à votre imagination, et de votre imagination à votre cœur ; cette curiosité qui vous attire vous aura bientôt gagnés ; cette liberté qui vous flatte vous enchaînera en peu de temps ; cette légèreté qui vous dissipe ne tardera pas de vous aveugler.

Pouvez-vous prier Dieu ; pouvez-vous faire des réflexions vives et salutaires sur l'état de votre conscience ; pouvez-vous goûter les vérités éternelles, tandis que vos sens seront les maîtres, pour ainsi dire, de votre âme, et qu'ils l'occuperont à leur gré de tout ce qui les flattera eux-mêmes? Les vierges, dit saint Ambroise, doivent être les victimes de la pudeur et de la chasteté : *Pudoris hostiam, victimam castitatis* (*Lib.* I *de Virg.*) : il n'est point de fidèle qui ne doive être la victime de la vertu : s'il veut l'acquérir et la pratiquer, il faut qu'il lui sacrifie le plaisir des yeux, des oreilles, de la langue, de tous les sens. Ne remarquez-vous point quelquefois, chrétiens, l'éloignement que vous sentez des exercices de votre sainte religion? Vous le remarquez, sans doute, car vous vous en plaignez à vos directeurs et à vous-mêmes : je ne saurais, dites-vous, fixer mon imagination, chaque moment lui présente un objet nouveau ; ma réflexion est épuisée en un instant, quand je veux l'appliquer aux vérités de l'Evangile. Vous avez bien d'autres plaintes à faire, vous ne corrigez point vos méchantes habitudes, vous succombez à la tentation la plus légère; vous commettez plusieurs péchés : vous irez toujours le même train jusqu'à ce que vous ayez réglé votre extérieur et que votre âme, débarrassée de tant d'images étrangères, ait la liberté de penser à Dieu et à son salut.

Et à combien de personnes êtes-vous un sujet de chute par cet air de dissipation? Les âmes faibles se font un point d'honneur de vous imiter pour échapper à la raillerie des mondains qui s'efforcent de tourner en ridicule leur retenue : la dissolution croît par les exemples mutuels que vous vous en donnez ; et l'on s'engage toujours plus dans ces désordres qui laissent à peine entrevoir dans les fidèles une teinture de christianisme. Edifiez-vous les uns les autres par une modestie chaste et sévère, vous vous entr'aiderez à devenir saints ; vous êtes touchés à la vue d'une personne qui paraît attachée à ses devoirs et pénétrée de la crainte de Dieu, les autres seront aussi touchés en vous voyant. Tel qui cherche à s'obstiner dans ses excès, forme le dessein de se convertir en remarquant votre régularité, et Dieu, le scrutateur des cœurs, récompensera la gloire que vous lui donnerez sur la terre par une gloire éternelle.

SERMON IV.

Sur la mort dans le péché.

Quæretis me, et in peccato vestro moriemini.
Vous me chercherez, et vous mourrez dans votre péché. (*S. Jean, ch.* VIII.)

Suis-je donc contraint, messieurs, de porter cette parole à ceux d'entre vous qui ne vivent pas chrétiennement et ne veulent pas changer de vie? Quelle douleur pour moi de leur annoncer leur damnation! mais quel désespoir pour eux d'apprendre que, s'ils ne travaillent à se sanctifier, ils seront éternellement dans les enfers! Jésus-Christ s'en va, il passe, bientôt il sera passé; suivra cette heure fatale qu'ils le chercheront en vain, qu'ils ne voudront pas même le chercher, et qu'ils ne le chercheront pas : et les voilà perdus sans ressource. Vivre dans le crime : et cette vie durera peu, après quoi mourir dans son péché pour souffrir un feu dévorant qui ne s'éteindra jamais. Quelles sont vos pensées, mes chers auditeurs? à quoi employez-vous vos lumières? que croyez-vous touchant le salut de votre âme et les vengeances du Seigneur? C'est votre dessein de vous convertir, je le crois; vous ne voulez pas périr, je n'en doute pas ; mais vous ne vous convertirez point et vous périrez : *Et in peccato vestro moriemini.*

Ne vous imaginez pas que je songe à vous étourdir par des plaintes, par des reproches, par des cris; dans le danger où je vous vois j'aurai de la peine à modérer ma frayeur. Je souhaite trop de vous en tirer pour ne pas

frémir; mais je tâcherai de parler avec douceur, avec respect, pour vous persuader le malheur qui vous menace et que vous devez éviter. On ne gagne pas, par la violence, des personnes sages, raisonnables, bien élevées. Les mouvements éclatants d'un zèle impétueux et sauvage ne servent qu'à effaroucher des fidèles. Il est question de ne pas mourir dans votre péché, chrétiens auditeurs; et j'ai à vous faire voir que, selon toutes les apparences, quelques-uns d'entre vous mourront enfin dans leur péché s'ils ne prennent une autre conduite. Sainte Vierge, assistez-moi dans une si triste et si terrible entreprise: *Ave*.

Il est peu de sujets, messieurs, sur quoi les hommes montrent des sentiments moins raisonnables que sur la mort. Prévenus de la nécessité de mourir, les uns ne la craignent pas assez, les autres la craignent trop, et presque tous négligent de s'y disposer. Les âmes guerrières exposent leur vie en mille périls; les âmes lâches la conservent par mille délicatesses: et il n'est qu'un petit nombre d'âmes chrétiennes qui tâchent de la sanctifier pour la terminer saintement. Ceux qui ont sujet de se croire plus que les autres près de la mort, devraient témoigner plus d'empressement à s'y préparer, parce qu'ils ont peu de temps pour la prévoir. Ceux qui se persuadent qu'ils en sont encore bien éloignés, devraient prendre de plus grandes précautions pour s'y trouver prêts lorsqu'elle arrivera, parce qu'enfin, malgré les soins qu'ils se donnent pour prolonger leur vie, ils sentent l'incertitude de sa durée, et que, supposé qu'elle ne finisse pas si tôt, ils peuvent s'y préparer par une prévoyance et plus longue et plus exacte. A peine les uns et les autres y ont-ils pensé lorsqu'elle vient à les frapper. La témérité rend la vie méprisable à quelques-uns; la mollesse la rend précieuse à d'autres; l'horreur qu'on a de la vertu, les attachements criminels qu'on aime rendent la mort terrible à la plupart: et, nonobstant ces sentiments opposés, la mort surprend presque tout le monde. Qu'on l'attende ou qu'on l'oublie, qu'on s'en approche par la crainte ou qu'on s'en éloigne par l'illusion, qu'elle cache ou qu'elle montre ses horreurs, elle arrive ordinairement lorsqu'on y pense le moins.

Ce qui est encore plus étonnant, c'est que ceux qui ont plus de raison de s'y disposer avec sagesse sont les moins prêts à la recevoir lorsqu'elle vient. Les méchants, dit saint Augustin, invoquent, appellent, hâtent leur mort par leur vie déréglée: *Male vivendo homines mortem invocant* (*in psalm.* XLI); et ce sont les méchants mêmes qui prennent moins de soin pour adoucir ses terreurs, pour se munir contre les maux éternels qui la doivent suivre. Sûrs de mourir, ils vivent dans le péché: ils vivent dans le péché, sûrs, je ne crains pas de le dire, sûrs, en quelque manière, de mourir dans le péché. Oh! mes chers auditeurs, laissez-vous pénétrer de la frayeur dont cette parole doit percer votre âme. Oui, ceux qui vivent mal, d'ordinaire meurent mal. Je rapporte toutes les preuves de cette vérité terrible à cette pensée: c'est que la mort des méchants est presque toujours une mort subite. De quelque manière qu'ils meurent, ils meurent la plupart soudainement.

Voici les deux raisons qui m'obligent à avancer cette proposition: d'une part, le pécheur, mourant dans l'obstination où il est, ne saurait presque plus changer; d'une autre part, Dieu, irrité, ne veut plus faciliter par sa bonté le changement du pécheur mourant. L'obstination, le trouble, la faiblesse retiennent le pécheur dans ses crimes: la miséricorde de Dieu indignée, sa patience lassée ne l'en tire pas. Quelque temps qu'ait le pécheur pour se disposer à bien mourir, il n'en profite pas: Dieu ne s'oppose point à cette perte. Le pécheur meurt comme s'il ne s'attendait pas à mourir: Dieu s'attendait à le voir mourir de la manière. Or, une mort qui nous trouve tels que nous étions durant la vie, une mort que nous souffrons sans nous y être préparés, est une mort véritablement subite. Qu'importe qu'elle arrive plus tôt ou plus tard, qu'elle soit précédée d'une longue maladie ou qu'elle nous frappe tout à coup: si le pécheur meurt pécheur, il est surpris. Tant de confessions, tant d'apparences de christianisme, tant de signes de bons sentiments qu'il vous plaira, si le pécheur meurt pécheur, il est surpris de la mort; et il est encore vrai que, s'il est surpris de la mort, il meurt pécheur. Considérons aujourd'hui comment le pécheur rend sa mort soudaine, nous verrons demain ce que Dieu contribue à cet épouvantable genre de mort. Les deux pensées qui partageront le discours que je vais commencer, les voici: le pécheur mourant n'a pas prévu sa mort, c'est mon premier point; le pécheur mourant n'est plus disposé à prévoir sa mort, c'est mon second point. Il est vraisemblable qu'il mourra mal, puisqu'il néglige de se préparer à la mort; il est sûr qu'il mourra mal s'il ne se prépare à la mort, parce qu'il mourra d'une mort imprévue: s'il meurt d'une mort imprévue, il meurt d'une mort subite; et s'il meurt d'une mort subite, vous savez, mes chers auditeurs, ce que vous devez conclure touchant le sort de ce malheureux. Je le dis donc encore une fois, le pécheur rend sa mort soudaine; il ne l'a pas prévue: il n'est plus en état de la prévoir. C'est tout le partage de ce discours.

PREMIÈRE PARTIE.

Puisque le pécheur, durant une longue suite d'années, n'a pris nul soin de prévenir les terreurs d'une méchante mort, c'est une forte conviction, ce me semble, que la mort le surprendra et qu'il mourra comme il a vécu. Si la crainte d'une méchante mort l'avait effrayé, il aurait pris des mesures pour échapper au malheur dont il était menacé; il s'est endormi sur son danger, il est difficile d'espérer qu'il n'y périsse pas: c'est ma première réflexion, que je vous prie de bien pénétrer. Le pécheur pouvait mourir dans un instant, au milieu de ses débauches et dans le moment même qu'il offensait Dieu. La première injustice, la première impureté qu'il a

commise pouvait être la dernière action de sa vie. Il ne serait pas le premier qui eût été noyé dans un passage de rivière, dans un naufrage, étouffé par une apoplexie, frappé du tonnerre, emporté par le canon dans un siége, dans une bataille, percé d'une balle, d'un coup d'épée, écrasé sous les ruines d'une maison, tué par un ami dans une chasse ou par un ennemi dans une embuscade. En combien de manières eût-il pu être enlevé de ce monde? Il est même peu de personnes, rappelez dans votre souvenir ce qui vous est arrivé à vous-mêmes, il est peu de personnes qui n'aient couru quelque danger de la vie par quelqu'un de ces événements infinis et imprévus auxquels nous sommes exposés.

Mais supposons que le cours des années de notre pécheur a été tranquille, et qu'il est arrivé sûrement sur le penchant de son âge et à sa dernière maladie, je dis que, puisqu'il a négligé les précautions nécessaires pour faire une sainte mort, c'est une forte preuve pour moi que, selon les lois ordinaires de la Providence, il mourra en réprouvé. Je ne vous allèguerai point, avec saint Ambroise, que l'espérance que l'on confie à un temps incertain est une espérance faible et frivole, et qu'il n'y a pas d'apparence qu'on veuille bien ce qu'on diffère au hasard de ne jamais l'exécuter : *Infirma spes quæ committitur tempori : cum omne tempus incertum sit* (*Lib.* II *de Pœn.*, *c.* 9). Ce n'est pas notre coutume de risquer, par des délais éternels, une affaire qui nous tient au cœur ; on s'en met peu en peine quand on croit d'y être toujours à temps pour la traiter. Je ne veux pas non plus vous dire, avec Tertullien, qu'une personne accoutumée à une confiance téméraire n'est guère plus en état de craindre et de prendre de justes mesures pour échapper; que sa présomption rend le péril plus pressant, plus inévitable : *Qui præsumit, minus veretur, minus præcavet, plus periclitatur : timor fundamentum salutis est* (*Lib. de Cultu fem.*, *c.* 2). Quel moyen d'envisager tout d'un coup toutes les circonstances d'une action qui fut toujours également pénible, également périlleuse, et ne nous troubla jamais le moins du monde? Je ne vous dirai point encore, avec saint Augustin, que le mal qu'on n'a jamais attendu arrive toujours avec une vitesse qui nous surprend ; qu'il nous accable sans que nous l'ayons vu venir : *Quandocumque venerit, celerrime venit, quod desperatur venturum* (*In psalm.* VI). L'on s'endort tandis qu'on le croit éloigné; quand il est près de nous, l'on dort encore : à peine le sentons-nous lors même que nous en sommes enveloppés, à cause du peu de pressentiment que nous en avions. Les trois pensées de ces Pères pourraient être la juste matière d'un sermon. La première est tirée de l'incertitude; la seconde, de la présomption; la troisième, de la surprise : et ce sont là de fortes preuves de ma proposition. Mais je me contente de vous convaincre par votre propre expérience.

Ne m'avouez pas qu'il vous importe plus de bien mourir que toute autre chose. Là où l'arbre tombera, là il demeurera éternellement. Nous sommes ici en présence du Dieu redoutable qui nous jugera. Répondez, s'il vous plaît : votre principal intérêt, durant votre vie, est-ce de vous divertir, de vous enrichir, de paraître, de vous faire craindre, de laisser une postérité heureuse? Votre réponse sera chrétienne si vous vous souvenez que vous avez à mourir. Tous vos mouvements doivent donc se rapporter à une bonne mort, parce qu'enfin, comme je viens de vous le dire, là où l'arbre tombera, là il demeurera éternellement. Ne convenez-vous pas aussi avec moi que la chose du monde la plus difficile c'est de faire une bonne mort? Il faut mourir juste et saint : je vous prouverai, dans une autre occasion, que ce n'est point là une chose si aisée. Et me nierez-vous que, si une fois vous êtes mort en réprouvé, vous ne cesserez jamais d'être réprouvé? que ce malheur est absolument irréparable? Nonobstant toutes ces vérités dont vous ne sauriez disconvenir, vous passez presque toute votre vie sans penser à ce passage fatal de la mort à l'éternité; je dis encore une fois que c'est là une conviction manifeste que vous mourrez dans votre péché.

Quelle autre affaire négligeriez-vous de la manière si vous aviez envie d'y réussir? Et, puisque vous négligez si fort celle-ci, n'est-ce pas un préjugé assez infaillible que vous n'y réussirez pas? Espéreriez-vous de devenir grand homme de guerre sans faire vos exercices, sans apprendre à manier les armes? Quelle espèce de guerrier! Vous flatteriez-vous de faire fortune par la robe si vous étiez résolu à ne lire ni loi ni ordonnance? Quel jurisconsulte! Vous ne voudriez pas vous hasarder à jouer quelque jeu, quelque petit jeu que ce fût, si vous ne l'entendiez pas; vous ne vous laisseriez jamais forcer à faire quelques pas de danse dans un bal, à moins que vous n'eussiez appris à danser; vous craindriez de dire votre sentiment sur un sujet de rien, à moins que ne vous fussiez instruit de ce qui est en question. Et après tout, vous pourriez, par hasard, sortir heureusement de toutes ces choses ; vous pourriez, du moins, réparer, par la sagesse, les fausses démarches de l'imprudence et de la témérité. Vous espérez de bien mourir sans vous disposer à bien mourir, sans prendre aucune précaution pour cela, sans faire aucun des exercices dont dépend une sainte mort, quoique vous sachiez que le mauvais succès sera sans ressource. Il ne faut, mon cher auditeur, que la première teinture de la raison pour conclure que cette négligence insensée est un préjugé très-pressant de la triste mort que vous ferez. Je lis, ce me semble, dans vos yeux, diverses objections que vous auriez envie de me faire; je vous promets de vous satisfaire, en son temps, sur tout ce que vous pourriez m'opposer en votre faveur. Cependant, convenez qu'une méchante mort ne vous donne pas de peur, puisque vous l'attendez si tranquillement, et qu'un mal si terrible, qui, durant tant d'années, ne vous a point encore effrayé, naturellement doit vous surprendre.

Répondez à cette seconde question : si, par le délai d'une conversion, d'une pénitence sincère, vous augmentez les difficultés d'une bonne mort, n'avez-vous pas tout sujet de croire que vous mourrez mal? Il suffirait, comme je viens de vous le montrer, il suffirait, dis-je, de ne pas vous préparer à bien mourir pour vous attendre à mourir mal. Que sera-ce que de vous si vous vous préparez, permettez-moi d'exprimer ainsi votre conduite, si vous vous préparez à sortir de ce monde en réprouvé? Comme la pratique des bonnes œuvres et des vertus chrétiennes est le moyen par quoi vous pourriez vous procurer une mort heureuse, le crime, l'amour du monde, les déréglements du siècle sont la voie qui conduit naturellement en enfer. La chose est toute visible à qui a un rayon de foi; donc, outre les obstacles inséparables d'une mort chrétienne considérée en elle-même, vous aurez encore à surmonter ceux que vous y apporterez par votre mauvaise disposition. Vous vous éloignez d'autant plus de Dieu et du ciel que vous commettez plus de péchés, cela est incontestable. Il ne vous faudrait pas les désordres de vingt et de trente années pour vous perdre; un seul crime pourrait vous coûter l'enfer : vous en convenez. Il s'ensuit que vous aurez autant de peine à être bon en mourant que vous aurez été méchant en vivant.

Ne croiriez-vous pas, messieurs, que je vous prendrais pour des insensés ou que je serais insensé moi-même, si je vous disais que ce riche qui fait succéder fausseté à fausseté, injustice à injustice, pour retenir un bien mal acquis, se prépare toutefois par ses usurpations et par ses mensonges, à mourir en homme juste et charitable? que ce gentilhomme qui se déclare chaque jour plus insolemment contre Dieu, se plongeant toujours davantage dans la débauche, en use de la manière pour mourir son serviteur fidèle et son bon ami? que cette femme qui ne s'occupe qu'à ajouter de nouveaux nœuds à la liaison criminelle qu'elle entretient, songe en suivant les impressions d'une volupté toujours plus ardente, à mourir pure et chaste? Je vous offenserais sans doute en vous tenant ce langage : parce que je me moquerais de vous; et je n'aurais pas lieu de m'offenser, si vous vous moquiez de moi. Nous avons tous ce sentiment : et nous l'aurions malgré nous; que plus on vit mal, plus longtemps on vit mal : plus aussi l'on s'engage dans la voie de perdition : plus aussi l'on s'écarte de la voie de salut. Une plus longue vie passée dans le péché et un plus grand danger de mourir dans le péché sont des expressions où nous avons peine à trouver une signification différente, si nous en pénétrons le sens.

En effet, la raison pourquoi on ne pense pas, et l'on ne se prépare pas à la mort : c'est qu'on ne pourrait pas en même temps prendre ses plaisirs, continuer dans son intempérance, s'acharner à amasser du bien, aimer le monde et les créatures; il s'ensuit de là, qu'à mesure que l'amour du monde, l'intempérance, l'avidité des richesses et les délices criminelles dureront, l'on pensera moins et l'on se préparera moins à la mort. Quelle, pensez-vous, mon cher auditeur, que sera la disposition de votre esprit et de votre cœur, après une longue suite de crimes, après plusieurs années d'une vie mondaine? A peine vous restera-t-il une idée légère du bien : à peine serez-vous sensible au bien.

Votre esprit sera rempli de mille erreurs, qu'il aura contractées durant vos déréglements. Il aura une indifférence extrême pour la vérité : il méprisera même la vertu; pourquoi? parce que vous l'avez accoutumé à penser de la manière; de sorte que vous ne sauriez, sans de grands efforts, sans une grande violence, le faire penser autrement. Vous êtes résolu à continuer encore quelques années dans le genre de vie que vous menez; jugez des sentiments que vous aurez après ces années par vos sentiments d'aujourd'hui. Aujourd'hui, peut-on seulement vous faire apercevoir l'importance du salut, les charmes de l'innocence, la force des maximes de l'Evangile? L'on vous prêche : que gagne-t-on sur vous en vous prêchant? Vous vous condamnez vous-même : à quoi vous sert la justice que vous vous faites? qu'en est-il arrivé de tout ce qu'on vous a dit et que vous vous êtes dit durant l'Avent et depuis le commencement du carême? Si vous étiez frappés de la vérité, messieurs, vous seriez convertis, vous seriez saints, il y a longtemps; alors que penserez-vous? que serez-vous?

Pour votre cœur, il sera corrompu par tant de méchantes habitudes, emporté par tant de passions criminelles, accoutumé à un si grand éloignement du bien, qu'il sera tout froid et comme glacé à l'égard des choses éternelles. Hélas! il se tourne si volontiers en faveur de notre mauvais penchant, qu'il ne lui faut pas une longue suite de péchés, pour perdre tout bon sentiment. De quelle salutaire impression ceux qui se livrent à la licence du siècle, sont-ils susceptibles dans le moment que je parle? Comment reçoivent-ils la parole que je leur annonce, quoiqu'il s'agisse de leur destinée éternelle? Cet homme plongé dans le plaisir, cette femme enivrée du monde pensent-ils seulement à profiter de ce sermon? Il est sûr que leur insensibilité croîtra encore par le délai de leur pénitence. Ce sont là les effets ordinaires d'une vie licencieuse. Que si de sang-froid vous avez affaibli votre foi touchant les vérités éternelles et les principes de religion, comme c'est la coutume des personnes mondaines de se laisser aller à des doutes, à des railleries impies sur cette matière, la corruption de votre esprit et de votre cœur sera presque sans remède.

Noli diligere somnum, ne te egestas opprimat : c'est une parole du Saint-Esprit dans les Proverbes (XIX, 13). Peut-on manquer de tomber dans une indigence extrême, si l'on ne supplée à sa pauvreté par la vigilance et par le travail? Une personne manque de fonds pour subsister, et elle aime l'oisiveté et le sommeil; que peut-elle devenir? Elle ne

tardera pas de manquer de tout. Votre âme n'est point remplie des vérités et des sentiments qui pourraient la soutenir contre le danger d'une méchante mort : et chaque jour vous en éloignez davantage les lumières et les forces, qui lui seraient nécessaires dans une si terrible conjoncture : vous languissez dans un sommeil profond; vous faites pis : vous vous aveuglez, vous vous affaiblissez toujours davantage. Eh mon Dieu ! Comment vous tirerez-vous d'un pas si dangereux et si fatal?

Voilà pourtant, mon cher auditeur, quelle sera la disposition de votre âme, quand vous entrerez au lit de la mort : souvenez-vous-en, je vous en conjure : je n'exagère point vos ténèbres et votre faiblesse : je vous prédis et vous m'écoutez sans altération, vous êtes attentif à mes raisons, vous les pénétrerez, vous les comprendrez; je vous prédis que vous justifierez, par votre malheur, cette parole du sage : *Via impiorum tenebrosa, nesciunt ubi corruant* (*Prov.*, IV); après avoir marché dans les ténèbres, vous tomberez, et vous tomberez durant les ténèbres : il sera nuit dans le temps de votre chute. Les chutes, qui arrivent la nuit, sont d'ordinaire fort dangereuses : l'on n'en voit ni la cause ni l'effet. L'on aurait évité le mauvais pas, si l'on avait vu : on fermerait la plaie qu'on s'est faite, si l'on voyait; fût-on assez heureux pour se relever, on ne se relèverait que pour retomber. Je vous y attends au milieu des ardeurs de cette fièvre qui doit terminer votre vie, je vous y attends.

Je m'amuse à vous prouver, que lorsqu'il faudra mourir, vous courrez le risque de mourir d'une mort soudaine, parce que vous n'aurez pas prévu votre mort : je n'avais, pour vous en convaincre, qu'à vous dire ce mot, qui fera ma troisième pensée : C'est par un dessein formé, par une délibération libre, que vous ne voulez vous convertir que sur le penchant de votre âge, qu'aux dernières heures de votre vie; vous ne déguisez point vos sentiments là-dessus. Je veux passer mes belles années à me divertir : et je demanderai pardon à Dieu, quand je sentirai approcher ma fin. Ce raisonnement, mon cher auditeur, ne vous défendra pas des accidents, des maladies, des malheurs à quoi vous êtes exposé : vous pouvez mourir plus tôt que vous ne pensez : vous ne pouvez pas vous assurer un quart d'heure de temps : n'est-il pas vrai ? Mais vous espérez de vivre. Vous voulez donc nous faire entendre par votre proposition, que sur le retour de la vie, que du moins dès que la maladie vous aura surpris, vous songerez à bien mourir. Il faut que ce soit là le véritable sens de vos paroles. Vous ne vous promettez pas une longue vie comme un bien sûr; vous êtes résolu d'une part de vous divertir, et de l'autre part de changer avant votre mort; c'est donc la vieillesse, c'est donc le commencement de votre maladie, qui doit être selon vos vues le commencement de votre conversion.

A quoi bon vous aller dire, que la mort étant une affaire si importante et si terrible, il est presque nécessaire qu'elle vous arrive soudainement, puisque vous ne vous disposez pas à bien mourir (*lib. de Resurr. carn., c.* 42). Qu'était-il besoin de vous montrer qu'une bonne mort vous devient toujours plus difficile, par les raisons mêmes qui vous empêchent de la prévenir? Tenons-nous-en à l'aveu sincère que vous faites, de ne vouloir songer que le plus tard que vous pourrez à faire une sainte mort. Il est donc évident que la mort ne sera pas loin de vous, quand vous songerez à vous y préparer. Là-dessus j'ai diverses questions à vous faire.

Je vous demande s'il vous arrive de mourir quelques années, plusieurs années même, avant le temps auquel vous vous attendez à mourir, la mort ne vous suprendra-t-elle pas ? N'y serez-vous pas encore moins préparés? ne vous flatterez-vous pas encore davantage, pour la croire éloignée de vous? Parmi tant de personnes qui meurent, qui sont ceux qui n'espèrent pas quelque temps de vie au delà du moment de la mort? Si la mort vient avant ces années, qu'il est naturel qu'elle vienne, vous ne l'attendrez donc pas, et vous n'y serez donc pas disposé ?

Je vous demande : si tant d'idolâtres, tant de mahométans, tant d'hérétiques, tant d'impies meurent à chaque moment que vous vivez, et meurent tous en réprouvés, n'avez-vous pas sujet de craindre de périr comme eux ? Des milliers d'âmes ne valent-ils pas votre âme, et votre âme ne peut-elle pas augmenter le nombre de ces milliers d'âmes? un par-dessus vingt mille, par-dessus cent mille, faut-il violer les lois ordinaires de la nature et de la Providence pour faire ce changement ? Qu'est-ce que c'est qu'une goutte d'eau par-dessus toutes ces gouttes innombrables qui tombent durant une grosse pluie ? Qu'est-ce que c'est qu'un grain de sable ajouté à ces grains infinis de sable, dont le vent se joue par les airs dans une tempête ?

Je vous demande si ce n'est pas une témérité de différer toujours les préparatifs qu'on doit apporter à la mort ; tant de serviteurs de Dieu qui s'enterrent tout vivants, qui renoncent à toutes les délices de la vie, qui tremblent sans cesse dans l'attente de leur dernière heure ; ces gens-là ne montrent-ils pas une timidité ridicule et méprisable ? Il faut qu'ils soient fous, si vous êtes sages. Ils pourraient, comme vous, passer agréablement leurs jours, et, au contraire, ils pleurent, ils gémissent, ils souffrent, ils sont sans cesse aux alarmes, ils se défendent les plaisirs que vous prenez, ils s'éloignent de vos repas, de vos assemblées, de vos spectacles ; à qui tient-il, sinon à eux, de vous imiter ? Supposé que votre conduite soit bonne et prudente, ils doivent vous faire pitié ; mais rendez-vous attentifs, je vous prie, à cette parole, et examinez-la avec réflexion. Tous ceux qui vivent dans la crainte, dans les pleurs et dans les souffrances, ne font pas une bonne mort, ne sont pas sauvés; il y en a qui cessent de

persévérer dans le bien quand il faut mourir, et ils meurent réprouvés. La comprenez-vous bien cette parole? Quelle conséquence en devez-vous tirer pour votre intérêt? Songez-y ; bien des gens perdent, sur la fin de leur vie, tout le fruit d'une longue et sainte vie, et l'enfer succède à une pénitence commencée de bonne heure et continuée durant plusieurs années : que devez-vous attendre d'une pénitence tardive, forcée, courte, d'une pénitence que vous ferez mal? je le prouverai ; d'une pénitence que vous ne ferez point du tout? je le prouverai aussi.

Je vous demande encore : si votre procédé s'accorde avec votre foi, avec votre espérance, ne renversez-vous pas tous les desseins de la Providence, de la sagesse et de la miséricorde de Dieu? A quoi servent ces grâces par lesquelles Dieu prévient et soutient sans cesse notre faiblesse? Pourquoi a-t-il institué des sacrements dans la vue de guérir les infirmités de nos âmes? pourquoi, dès notre enfance, nous a-t-il faits membres de son Eglise? Grâces, sacrements, baptême, Eglise, tous les secours que Dieu nous donne pour mériter la gloire seraient venus assez tôt sur le penchant de notre âge ; et, jusqu'alors, il ne devait y avoir parmi nous ni lois à observer, ni vertus à pratiquer, ni passions à combattre, ni vérités à croire, ni Evangile à suivre. La vie humaine aurait dû être un tissu de crimes et d'abominations ; ç'aurait été à qui aurait vécu plus longtemps, pour se rendre coupable de plus d'excès. Parlez, ne dissimulez pas ce qui vous vient dans l'esprit. Qui se convertirait durant la vie, si l'on en était quitte pour se convertir à la mort?

Terminons nos demandes : vous n'avez rien à me répondre : vous oubliez jusqu'aux premiers principes de la raison, quand il s'agit de faire une bonne mort, et d'éviter la mort d'un réprouvé. Nous ressemblons tous, dit l'Ecclésiastique, à des soldats qui se trouvent dans une journée, dans une bataille: *Tanquam qui evaserit in die belli* (*Eccli.*, XL, 7). Parmi tant de combattants qui donnent, en est-il un seul qui soit sûr de n'être pas emporté? de voir venir le coup et d'y parer? Et ceux d'entre les combattants qui seraient tués sans avoir prévu la mort, ne seraient-ils pas surpris de la mort d'une manière bien funeste? Je vous interroge encore : le désir de vous changer me fait oublier mes paroles. Mais pourquoi tant de questions? votre parti est pris sur ce que vous avez à faire ; vous ne voulez songer à mourir qu'en mourant : *Stulte, stulte, hac nocte animam tuam repetunt a te* (*Luc.*, XII) ; Insensé (c'est le Sauveur lui-même qui vous adresse ce reproche), insensé, cette nuit même on va te redemander ton âme : aveuglée, corrompue, ennemie de son propre salut, il faudra la rendre à son Créateur. *Stulte*, insensé ; vous n'avez pensé qu'au présent, et vous avez oublié l'éternité : *Repetunt :* vous espérez de réparer les tristes effets de votre folie ; on vous demande votre âme à l'heure même, durant la nuit où vous êtes plongé : *Hac nocte :* c'est que vous avez sujet de craindre qu'il ne soit toujours nuit pour vous, et que vous ne mouriez après quelques années tel que vous êtes à ce moment ; c'est-à-dire qu'il en sera de vous ce qu'il en serait si vous mouriez dans l'instant même que je vous parle. Voyons dans la seconde partie de ce discours, si, en mourant, ce sera le temps de songer à mourir ; si alors vous serez disposés à prévoir une mort que vous n'aurez pas prévue : selon toutes les apparences vous mourrez mal, parce que vous ne la prévoyez pas ; il est fort vraisemblable que vous mourrez mal, parce que vous aurez trop de peine à la prévoir.

SECONDE PARTIE.

L'on peut dire, chrétienne assemblée, que la plupart des pécheurs meurent comme mourut le roi Balthazar : *Balthazar rex*, dit l'Ecriture, *fecit grande convivium optimatibus suis* (*Dan.*, V) ; le roi Balthazar fit un repas magnifique aux grands de sa cour. Quelle pensez-vous que fut l'occasion de ce grand festin? Sans doute une victoire remportée sur des ennemis, la conquête d'une province, la naissance d'un prince, quelque solennité pour l'honneur ou pour la prospérité du roi? Non, messieurs ; Balthazar était renfermé dans sa ville par une armée ennemie qui l'assiégeait, et il en était venu, dit saint Jérôme, jusqu'à ce point d'oubli de lui-même, qu'il songeait à la bonne chère et à la débauche, lorsqu'il était sur le point de tomber dans les mains de son ennemi : *In tantam venerat rex oblivionem sui, ut obsessus vacaret epulis* (*In cap.* V *Dan.*). Tandis que tant de braves hommes perdaient la vie pour sa défense, tandis qu'il était menacé lui-même d'une mort cruelle et infâme, il était à table au milieu de ses concubines, ne songeant qu'à noyer sa raison dans une abominable volupté. Tels furent les préparatifs de Balthazar pour se disposer à mourir.

Vous aurez de la peine à le croire : croyez-le pourtant, la chose n'est que trop véritable ; le plus grand nombre des méchants sont surpris de la mort en semblables circonstances. Supposons encore une fois que ce chrétien licencieux meurt après une de ces maladies que l'on peut traiter selon les règles de l'art ; supposition qui lui est la plus favorable, et qui peut être la plus fausse ; car en combien de manières pourrait-il être surpris de la mort? Je veux convenir pourtant qu'il n'y a rien de singulier dans l'événement qui l'a conduit à cette extrémité. Mais il est entré au lit de la mort tel que je vous l'ai représenté dans la première partie de mon sermon : je veux dire, la conscience chargée d'une longue suite de crimes : l'esprit aveuglé par le mépris de la vérité, peut-être même de la religion : le cœur endurci par un usage tranquille du plaisir, et par cette présomption impie, qui lui a caché durant tant d'années les horreurs d'une méchante mort. Frappé de la maladie qu'il souffre et qui le doit emporter, il doit trouver de plus grandes

difficultés que jamais, des difficultés presque invincibles pour mourir chrétiennement.

Je renferme dans ces deux points toutes les preuves que j'ai à vous expliquer de sa méchante disposition : la faiblesse de son corps, et le trouble de son âme : *Circumdederunt me dolores mortis*, dit le prophète, *torrentes iniquitatis conturbaverunt me* (*Psal.* XVII) : les douleurs de la mort m'ont environné, et les torrents de l'iniquité m'ont troublé. Le mal accable le mourant, et ses péchés le désespèrent : ses forces abattues et sa raison effrayée sont des signes tout visibles de sa réprobation. Examinons les suites de cette faiblesse où la maladie le jette ; je ne veux, messieurs, vous mettre devant les yeux que ce que vous pouvez vous-mêmes voir tous les jours, que ce qui se passe tous les jours dans vos maisons.

Premièrement, le malade est fort chagrin sans doute de se sentir arrêté dans le temps peut-être qu'il goûtait le plus la vie : dans un âge qui lui promettait encore de longues délices ; et nous avons grand sujet de croire que la crainte de rompre des attachements qu'il aime, occupe ses premiers soins. Un jeune homme, une jeune femme, une personne pleine de santé, qui, du milieu du monde, tombe dans le lit de la mort : quelle surprise ! Il songe d'abord aux remèdes les plus sûrs de son mal : sans faire la moindre attention aux suites de la maladie ; il prend toutes les mesures nécessaires pour l'abréger ; il faut guérir, il faut guérir tôt ; c'est là l'objet de ses pensées et de ses inquiétudes, jusqu'à ce qu'il ait un fort soupçon du danger où il se trouve : et c'est à quoi songent aussi les personnes qui le servent. Parle-t-on de confessions, de Dieu, d'éternité, dès le commencement d'une maladie ? il faut voir, il faut attendre, ce ne sera peut-être rien. Peut-être encore que le malade accoutumé à une grande santé, à un tranquille embonpoint, n'a pas, durant quelques jours, la moindre crainte d'une maladie dangereuse. L'entrée de sa chambre n'est point fermée aux complices de ses débauches ; ils y viennent l'entretenir, ils se divertissent ensemble ; ne réveillent-ils point pour le réjouir l'idée du succès de leurs intrigues criminelles ? Ne conviendront-ils point des moyens d'en nouer encore plus heureusement de plus agréables ? De quoi le libertinage n'est-il pas capable !

Durant ce temps-là le malade, comme vous voyez, ne se prépare point encore à mourir. Que s'il lui arrivait ce qui arrive à une infinité de gens : que dès les premières atteintes du mal, il fût privé de l'ouïe, ou de l'usage de la parole, ou de cette liberté d'esprit, nécessaire pour penser avec réflexion ; vous jugez bien qu'on en viendrait d'abord à des remèdes violents, pour le tirer du péril : et que le malade n'aurait de patience et de raison que pour sortir de ce péril : que dans ce commencement imprévu, il serait si effrayé de semblables accidents, qu'il ne penserait à autre chose. Il lui serait en effet extrêmement difficile d'unir avec sa frayeur les intérêts de sa conscience.

Mais je veux que le mal se découvre peu-à-peu. Les médecins, après quelques jours d'espérance, se défient de leur savoir et de leurs remèdes ; s'ils donneront des marques de leur défiance ; s'ils ne flatteront point le malade sur son danger, c'est ce que je ne sais pas ; il ne faut pas le troubler, il ne faut pas épouvanter la parenté : il y a des considérations à faire ; il y a des ménagements à garder. Instruisons-nous par une seconde réflexion de ce que le malade peut faire en cet état pour bien mourir. Le commencement de sa maladie ne l'a point encore changé : vous l'avez vu : examinons si la suite de sa maladie le changera. Il ignore encore le péril, qui le lui apprendra ? C'est saint Basile le grand qui fait la question ; car dans tous les temps, dans tous les siècles les méchants ont couru le même risque, et sont morts à peu près de la même manière. Qui portera au malade la nouvelle qui le menace de mort ? Ses proches ? Ils ne songeront ou qu'à leur douleur, ou qu'à leur intérêt. Des étrangers ? Ils ne s'en mettront pas en peine, ils l'abandonneront à sa destinée. Des amis ? Ils ne voudront pas fâcher leur ami mourant. Les médecins ? Ils ne se feront pas un scrupule de tromper ou de se taire : *Quis admonebit ? Propinqui ? at hi mœrebunt. Alieni ? at hi despicient. Amici ? at hi talia memorando te turbare verebuntur. Scilicet et medicus decipiet* (*Exhort. ad Bapt.*). Comment le confesseur même est-il rebuté, lorsqu'il demande à voir le malade ? Le malade repose, il dort. Toute une maison concerte l'éloignement des personnes qui pourraient et qui voudraient réveiller la crainte et la foi du mourant. Voilà déjà un grand obstacle au salut de ce malheureux : il n'a pas le moindre soupçon de son malheur.

Donnons-lui un ami véritable et désintéressé, qui lui porte la parole, et lui dise sans déguisement qu'il est temps de songer à mourir. Je suis sûr que cet ami différera le plus qu'il pourra de lui rendre cet important service : et que le malade n'aura plus qu'un ou deux jours de vie, lorsqu'il le recevra. C'est le temps qu'on multiplie, qu'on hâte les remèdes ; il faut les prendre les remèdes : il faut éviter une altération qui en arrête l'effet. Songer le jour du remède à appeler le confesseur : le père et la mère, l'époux et l'épouse, le fils et la fille feraient un terrible bruit : on verra le lendemain ce qu'il y aura à faire. Les remèdes cependant diminuent toujours plus les forces du moribond. Vous savez mieux que moi, chrétienne compagnie, comment dans cette conjoncture s'allument les intérêts des personnes à qui il importe que le malade ou vive, ou meure. S'il a un testament à faire, on saura bien l'empêcher de penser à autre chose. Des héritiers affamés l'obséderont sans pitié. Et si les affaires de la maison sont en désordre, comme le sont ordinairement les affaires des personnes qui vivent mal, et s'il y a des instructions longues et pénibles à donner ; s'il y a des droits opposés à accorder, que d'oiseaux de rapine acharnés sur cette malheureuse proie ! le

malade sera contraint d'écouter, de répondre, d'ordonner, de ménager une infinité de choses. La moitié, les deux tiers de ce reste pitoyable de vie à peine lui suffiront-ils pour cela. Dans cet embarras, quelle peut être la situation d'un homme qui ne sut jamais se contraindre? d'un homme accoutumé à s'emporter, la moindre chose qui vînt à choquer sa passion et son humeur : d'une femme que la plus légère incommodité a toujours effarouchée? qui n'a eu d'occupation sérieuse que pour flatter sa mollesse?

Vous êtes, mes chers auditeurs, fatigués quelquefois des inquiétudes, des plaintes, des chagrins, des cris, des reproches de malades de ce caractère; faites sur vous-mêmes une réflexion qui vous apprendra leur incertitude, leur peine et leur faiblesse. Vous avez de la santé à l'heure qu'il est, vous avez toute votre raison ; et si j'excepte ceux d'entre vous qui craignent Dieu, vous demanderiez plusieurs jours pour développer ce détail de droits, d'intérêts, de chicanes, de créances, de dettes, et peut-être de larcins, d'injustices, de malversations et de violences. Vous chercheriez le silence et la retraite, pour vous défendre des importunités, des flatteries, des ruses, des fourberies de cent personnes, dont les uns ne voudraient pas que vous déclarassiez vos volontés; dont les autres voudraient les régler eux-mêmes; les autres, les embarrasser et y jeter les semences d'éternels procès. Comment en mourant pourrez-vous prendre vos sûretés contre tant d'incidents opposés, et penser en même temps à tous les besoins de votre âme? Et Dieu veuille que le malade commençant à pâlir des premières défaillances, des premières convulsions de la mort, l'on trouve le confesseur que l'on cherchera pour l'absoudre! Dieu veuille, enfants dénaturés, frères et sœurs, nièces et neveux cruels, que vous laissiez à un confesseur la liberté de prendre soin de cette pauvre âme qui va paraître devant Dieu. Je voudrais n'avoir jamais éprouvé comment vous avez coutume d'en user dans ces circonstances, mes chers auditeurs : un petit mal de tête, une légère incommodité vous éloignerait aujourd'hui d'une affaire sérieuse, d'une œuvre de piété, de l'usage des sacrements ; et vous aurez la force de faire une salutaire pénitence, quand vous serez épuisés, accablés des langueurs d'une ardente fièvre; et que vous n'aurez plus à vivre que quelques heures! Vous n'y avez pas bien pensé sans doute, et vous y penserez mieux désormais.

Mais que sera-ce que de vous si le trouble de votre âme vous rend inutiles ces moments dont la faiblesse de votre corps vous permet déjà si peu de profiter? Il est vraisemblable que vous aurez dans vos dernières heures quelque envie de bien mourir, et que vous vous ferez quelque idée de cette éternité qui doit succéder à votre vie. Vous serez donc contraints de repasser sur ces années, sur cette jeunesse, sur tous ces âges que vous avez coulés dans l'oubli de Dieu et du salut. Mais comment rappellerez-vous dans votre souvenir le nombre, la qualité, les circonstances, les suites de tant de péchés? Comment pourrez-vous assembler dans votre âme les sentiments que vous inspireront, et cette éternité terrible où vous entrez, et cette vie criminelle d'où vous sortez? Comment pourrez-vous espérer de vous rassurer sur cette longue suite de crimes qui se présenteront à vous, pour éviter ces châtiments éternels qui vous attendent? Une confession de Pâques vous alarme et vous désespère ; vous aimez mieux aujourd'hui vous étourdir sur les vérités les plus criantes de la religion, que de souffrir seulement la vue de vos excès ; comment au lit de la mort les développerez-vous ces excès, pour en faire une sincère pénitence? Que de désirs! que d'intrigues! que d'abominations secrètes! Je voudrais bien être le témoin des mouvements du cœur de cette femme mondaine, lorsque pleine de santé, elle est forcée de se trouver seule dans son cabinet et d'envisager sa dissolution en face, livrée aux furies de sa conscience. Je voudrais bien l'entendre cet homme débauché, lorsqu'il est contraint de répondre à sa foi, qui lui reproche à certains moments ses impuretés et ses injustices. Ne souhaitons pas de voir le spectacle qu'ils donneront dans leurs derniers jours : il sera trop triste et trop affreux.

Votre ressource est toute prête, mes chers auditeurs ; je la vois : vous ferez un acte de contrition, un acte d'amour de Dieu ; rien de moins raisonnable que cette réponse : j'espère de vous montrer assez évidemment dans le sermon qui suivra celui-ci que vous ne devez pas vous attendre à le faire cet acte de contrition et d'amour de Dieu, et que vous ne le ferez pas; non, selon toutes les apparences, vous ne le ferez pas : j'ai de grandes raisons de vous le prédire, et vous mourrez sans l'avoir fait. Et n'aurez-vous point à l'heure de la mort de restitution à faire du bien d'autrui ? Ne se présentera-t-il point à vous d'impureté, de commerce, qui vous engage à pourvoir à la subsistance de quelque misérable? aurez - vous oublié ces médisances, ces calomnies qui vous imposent une obligation indispensable de réparer un honneur flétri? Vous n'aurez point de pardon à demander ni à accorder à personne? Point d'ennemi avec qui vous soyez obligé de vous réconcilier? Tant de scandales que vous avez donnés, ce ne sera peut-être pas un devoir pour vous, de les réparer ces scandales? Ces mauvais exemples, qui ont perdu de pauvres enfants, qui ont damné tant de domestiques, tant de complices, tant d'amis, tant de témoins, il suffira sans doute de les terminer par votre mort?

Date, date Domino Deo vestro gloriam, antequam contenebrescat; et antequam offendant pedes vestri ad montes caliginosos : glorifiez le Seigneur votre Dieu, dit le prophète Jérémie (*Cap.* XIII, 16), avant que la nuit tombe, avant que vous soyez en danger de heurter contre des montagnes ténébreuses. Où irez-vous, mon cher auditeur, où pourrez-vous aller, s'il est nuit; et si vous trouvez dans

votre chemin des montagnes à franchir, et des montagnes qui vous cachent encore plus la lumière! Tous vos plaisirs à perdre, tous vos attachements à rompre tout à la fois ! Oh! quel écueil ! toutes les actions les plus pénibles du christianisme à faire dans peu d'heures ; confesser ses péchés, recevoir le corps de Jésus-Christ, se préparer à la mort par un amour de Dieu pur, désintéressé ; par l'extrême-onction, le sacrement des mourants ! Quelle montagne ! la terre qui se présente à vous, pour ne plus paraître devant vous; le ciel où vous ne découvrez peut-être aucune entrée ; l'enfer que vous sentez qui se prépare à vous engloutir; les cris d'une conscience désespérée; le temps qui finit, l'éternité qui commence! Quels obstacles! quelles montagnes ! dans un passage où vous ne pourrez ni reculer, ni fuir, ni prendre de détour, ni vous arrêter, ni trouver de guide, ni attendre de lumière, ni ménager de sûreté : *Date, date Domino Deo vestro gloriam, antequam contenebrescat : et antequam offendant pedes vestri ad montes caliginosos.*

Cependant le malade est déjà agité des premières atteintes de la mort : sa langue commence à s'embarrasser, et le confesseur ne lui demande plus que des signes. Eh! quels signes lui demandez-vous, prêtre du Seigneur? Et de quoi? Et pour quelle fin? Le spectacle qui l'environne, les objets affreux dont son âme est alarmée, lui laissent-ils assez de tranquillité pour vous donner une espérance raisonnable de son salut? Sait-il ce que c'est qu'amour de Dieu ? belle question pour une femme du grand monde! C'est bien là la science d'un homme plongé dans le débordement ! Comprend-il les obligations d'une absolution salutaire ? Est-il en état de penser chrétiennement? Que prétendez-vous? qu'il efface en rendant le dernier soupir les crimes de toute sa vie? qu'il mérite le ciel par l'effort aveugle d'une violente convulsion, après avoir mérité l'enfer par les déréglements volontaires de tant d'années? Parlez, criez, exhortez; votre devoir, votre zèle, votre compassion le demandent; mais vous parlez, vous criez, vous exhortez en vain ; une sainte mort, la chose du monde la plus difficile, ne se fait pas sans y penser : on ne se dispose pas à bien mourir, quand on meurt.

Pour vous, enfants, qui pleurez autour de ce lit; pour vous, amis, qui souffrez avec peine les horreurs d'un corps déjà à demi cadavre; pour vous, domestiques, que l'intérêt attache à votre maître mourant; apprenez qu'un homme qui a mal vécu, meurt presque toujours d'une mort subite. Vous auriez frémi, si dans le cours de ses déréglements, vous l'aviez vu mourir en un instant; frémissez, car il est enlevé de ce monde, tel qu'il était dans ses plus grandes débauches. Une longue santé, une longue maladie ne l'a point changé. Vous l'auriez cru damné, s'il eût quitté la terre sans préparations et sans pénitence : Ah ! pouvez-vous croire qu'il soit sauvé? Il ne s'est ni préparé, ni converti pour rendre le dernier soupir.

J'ai dit peu de choses, mes chers auditeurs, pour vous persuader que tel était le sort du mourant ; selon le détail que je vous ai fait, Dieu ne s'est point mêlé, ce semble, de son malheur. Vous aurez bien d'autres sujets de frayeur, quand vous verrez les effets de la vengeance divine sur ce misérable mourant ; quand vous serez persuadés en quelque manière par vos propres yeux que la fureur du Seigneur a imprimé sur lui tous les traits d'un réprouvé. Mais enfin, voilà où vous conduit naturellement la licence du siècle ; voilà à quoi se termineront ces plaisirs qui vous font oublier votre salut, toutes ces intrigues dont l'impureté vous occupe ; tous ces déguisements que l'injustice met en œuvre pour vous enrichir : voilà ce qu'il vous en coûtera de mépriser comme vous faites, la loi de Dieu et les choses saintes ; car vous y viendrez, il y faudra venir : sûrs de mourir, ce sera là votre sort, si vous ne mourez pas saintement. Que dites-vous là-dessus, fille immodeste, femme infidèle, qui n'avez dans l'esprit que vos parures et vos attachements? Vous, jeune homme, qui ne vivez que pour oublier la mort, qu'en pensez-vous ? Et vous, vieillard, qui ménagez, qui nourrissez encore les commerces de la jeunesse, quels sont vos sentiments ? Quoi ! messieurs, n'appréhenderez-vous donc point de vous perdre? Et si vous voulez vous sauver, différerez-vous toujours les précautions que vous devez prendre pour vous disposer à bien mourir? Eussiez-vous travaillé pour cela, depuis que vous avez l'usage de la raison : à l'heure qu'il est, n'auriez-vous pas encore sujet de craindre ? Eh, mon Dieu ! que pouvez-vous espérer, si vous attendez encore, incertain si jamais vous commencerez, et presque sûr de mal réussir?

Dieu est le maître de ses grâces ; il les répand comme il lui plaît, sur ses ennemis même les plus obstinés et les plus insolents ; mais, chrétiens, il arrive bien rarement qu'une bonne mort succède à une méchante vie. La plupart des pécheurs sont surpris de la mort, comme le furent ces Israélites murmurateurs et rebelles, dont il est parlé au livre des Nombres (*cap.* XI). Ils avaient insulté et à Dieu et à Moïse, parce qu'ils n'avaient pas la nourriture qu'ils souhaitaient : elle leur fut accordée ; et ils avaient encore le morceau à la bouche, lorsque la fureur du Seigneur tomba sur ces malheureux : *Adhuc carnes erant in dentibus eorum..... et ecce furor Domini concitatus in populum, percussit eum plaga magna nimis.* Le pécheur mourra avec cette inclination brutale dans le cœur; il mourra goûtant encore le cruel avantage de cette injustice ; encore étourdi en quelque manière des excès de son intempérance, exhalant encore le fiel de sa haine et de sa vengeance : *Adhuc carnes erant in dentibus eorum.*

La colère du Seigneur vous a épargnés jusqu'à présent, vous qui jusqu'à présent vous êtes obstinés dans vos péchés ; dites avec la gratitude que demande de vous une grâce si singulière : *Misericordiæ Domini, si*

non sumus consumpti (*Thren.*, III) : vous vivez encore, vous avez encore du temps ; c'est par un effet d'une miséricorde infinie que vous n'êtes pas encore morts. Remarquez l'expression du prophète : ce n'est pas une seule miséricorde qui vous a sauvés ; ce sont les miséricordes du Seigneur : *Misericordiæ Domini*. Faites-vous réflexion que tous les moments que vous avez été en état de péché mortel, vous avez pu mourir, et par conséquent vous avez pu être damnés ? O ciel ! combien de dangers avez-vous courus de damnation éternelle ? *Misericordiæ Domini, si non sumus consumpti :* vous n'êtes point morts, vous n'êtes point damnés ; n'aurez-vous point horreur de demeurer dans ce même péril ? si durant les ténèbres de la nuit vous aviez marché sur le bord d'un précipice, bord si étroit, qu'il n'y avait d'espace que pour asseoir juste un pied après l'autre; sans toutefois vous en être aperçus, et sans glisser, sans faire un faux pas ; quelle serait votre frayeur, lorsque le jour étant venu, vous verriez le risque où vous avez été? Vous y exposeriez-vous de votre plein gré la nuit suivante? Voudriez-vous même vous y exposer en plein midi ? Vous béniriez Dieu d'avoir si heureusement échappé ; mais vous vous donneriez bien de garde de rentrer dans une route si périlleuse. Ce n'est point une exagération de dire que vous avez échappé à l'enfer, autant de fois que vous avez vécu de moments hors des bonnes grâces de Dieu ; il ne vous faut qu'un autre moment pour y tomber : reprendrez-vous le chemin qui vous y conduit, et où le premier pas que vous ferez vous précipitera peut-être dans l'abîme?

Heureux, chrétiens auditeurs, heureux ceux d'entre vous que la crainte éloignera d'un danger si épouvantable. *Beatus homo qui semper est pavidus* (*Prov.*, XXVIII) : c'est une parole du Saint-Esprit. Ils renonceront à tous ces plaisirs qui étouffent peu à peu jusqu'aux lumières de la foi : ils n'accorderont au monde que ce que les bienséances chrétiennes leur permettent de lui accorder : ils souffriront plutôt l'indigence, que de paraître aux dépens de leurs créanciers et des pauvres : ils essuieront les railleries piquantes des personnes mondaines; ils ne laisseront pas d'être heureux, parce qu'ils fuiront tout ce qui peut les rendre criminels devant Dieu: le Saint-Esprit nous assure qu'ils seront heureux. Peut-être seront-ils contraints de vivre dans l'obscurité et dans la retraite : de s'exposer aux mépris malins des enfants du siècle : de dévorer une infinité de peines qui suivent ordinairement l'humilité et la douceur ; il est vrai : mais encore une fois le Saint-Esprit vous dit qu'ils seront heureux. *Beatus homo, qui semper est pavidus.* Au reste, ce ne serait rien faire, que de craindre seulement quelque temps : durant le carême, ou quand on veut pratiquer les sacrements, ou quand on est menacé de maladie : il est nécessaire d'avoir toujours peur, si l'on veut être véritablement heureux. Ni prospérité, ni adversité, ni santé, ni maladie, ni action, ni repos, ni beauté, ni laideur, ni abondance, ni pauvreté, ni sûreté, ni danger, ni vertu, ni vice : rien ne doit éloigner de nos yeux cette éternité où la vie nous conduit: *Beatus homo, qui semper est pavidus*: il n'est pas question de mourir; vous mourrez malgré vous. Il est question de bien mourir. Prévoyez donc votre mort, messieurs, avant que d'arriver à ce temps, où selon toutes les apparences, vous ne serez plus en état de la prévoir. Dieu nous préserve d'une mort imprévue !

SERMON V.

Sur la mort dans le péché.

Quæretis me, et in peccato vestro moriemini
Vous me chercherez, et vous mourrez dans votre péché. (*S. Jean, ch.* VIII.)

La vengeance divine ne prît-elle nulle part à la mort d'un méchant homme, un méchant homme mourrait en réprouvé, s'il est vrai qu'il mourrait sans avoir prévu sa mort. C'est la vérité que j'ai montrée dans mon dernier sermon, où je crois vous avoir apporté d'assez fortes preuves, pour vous persuader qu'en effet il avait grand sujet de craindre une mort imprévue. Je dois aujourd'hui vous faire voir que, si nous considérons les jugements de Dieu, la chose doit arriver de la manière, et que le pécheur périra, parce que Dieu veut bien permettre qu'il périsse. Un homme qui a mal vécu, meurt sans s'être préparé à mourir, quoiqu'une longue santé et une longue maladie lui aient donné le temps d'y penser : il est ordinairement surpris de la mort. La colère du Seigneur éclatera aussi tout à coup ; quoiqu'elle soit allumée contre le coupable déjà depuis plusieurs années : quoique déjà elle se soit fait sentir en diverses manières. Elle frappera dans un moment, et avec précipitation : comme si c'était un feu naissant, qui consume d'abord ce qu'il rencontre dans son chemin; de sorte que le pécheur sera percé des traits impitoyables de cette colère, avant qu'il ait cru qu'elle était armée pour sa perte. C'est ainsi que saint Augustin explique ces paroles du prophète-roi : *Cum exarserit in brevi ira ejus* (*in psal.* II).

N'appréhenderons-nous jamais, chrétiens auditeurs, de mourir dans notre péché? nous qui prenons tant de précautions pour éviter des maux légers ! nous qui sommes si sensibles à des peines de quelques moments ! nous qui vivons dans des défiances éternelles, pour éloigner la perte d'un bien méprisable et passager : nous qui ne rougissons point de devenir lâches, perfides, menteurs pour un intérêt ridicule! toute notre faiblesse, toute notre sagesse, toute notre vertu, toute notre foi, tout notre amour-propre, tout notre intérêt, ne pourront pas nous faire craindre la mort d'un homme condamné à des flammes éternelles. O moment épouvantable, qui nous livrerez à la vengeance de notre juge, arriverez-vous bientôt? Profitons, messieurs, profitons de tous les autres moments de notre vie, pour le prévenir. Avant que de nous engager dans ce

discours, implorons l'intercession de la sainte Vierge. *Ave.*

De toutes les passions, messieurs, celle qui a naturellement des suites plus funestes, c'est une espérance téméraire. Elle ne nous permet pas de prendre les mesures nécessaires, ni pour acquérir le bien que nous attendons, ni pour éviter le mal qui nous menace. Comme nous l'avons conçue sans raison, nous l'entretenons aussi sans raison; sûrs et tranquilles, nous croyons tenir ce que nous ne possèderons jamais; et nous n'avons pas le moindre pressentiment d'une peine inévitable. Un peu de défiance nous ferait douter de notre bonheur ou de notre malheur : nous nous disposerions du moins aux événements avec sagesse, si le succès nous paraissait incertain; mais notre présomption nous aveugle : et elle nous coûte ce que nous perdons et ce que nous souffrons. Vous le voyez tous les jours, messieurs : il n'est pas gens plus malheureux dans les affaires que ceux qui s'y sont embarqués sans précaution, et qui ont espéré follement ce qui ne devait jamais venir; et leur malheur est d'autant plus irréparable, qu'ils l'ont moins appréhendé : ils se repentent de leur témérité, ils se la reprochent; mais la perte est faite, le mal est arrivé; repentir, reproches, sentiments inutiles à leur chagrin.

Il me semble, messieurs, que je vous prouvai hier d'une manière assez sensible, assez convaincante, que le pécheur qui compte sur sa volonté et sur ses forces, court un danger visible de mourir d'une mort subite et imprévue; présentement j'ai à vous montrer qu'attaché autant qu'il l'est à ses déréglements, en vain il s'appuie sur la miséricorde de Dieu; et que son espérance étant mal fondée, il est presque infaillible qu'il périra sans ressource. Vous qui vivez dans des habitudes de péché, je me promets de votre sagesse une crainte salutaire, si Dieu bénit et que j'exécute mon entreprise. La Providence et la justice de Dieu arrêteront les grâces singulières que le pécheur pourrait attendre de sa miséricorde. L'une permettra tout ce qui peut jeter le pécheur mourant dans le désespoir : l'autre ordonnera tout ce qui peut rendre son espérance inutile. Il suffirait pour sa perte que Dieu le traitât selon les lois communes, dont il gouverne toutes choses : et Dieu usera de ses droits pour le perdre. Ce serait fait de lui, quand même le Seigneur ne songerait pas à le punir; et le Seigneur exercera contre lui les rigueurs de sa vengeance. J'ai donc sujet de vous dire qu'il est très-vraisemblable que le pécheur sera surpris de la mort, et qu'il mourra mal, si nous considérons ce qu'il a à craindre de la part de Dieu : ce que la Providence de Dieu peut permettre, ce que la justice de Dieu doit punir sont deux preuves fortes et naturelles de cette pensée, et elles feront le partage de ce sermon. Ce que la Providence de Dieu peut permettre touchant cette mort, c'est mon premier point : ce que la justice de Dieu doit punir dans cette mort, c'est le second.

PREMIÈRE PARTIE.

Une des choses qui me parraissent plus étonnantes et plus incroyables dans la conduite des hommes, c'est le peu de crainte qu'ils ont de Dieu. Un ennemi tout-puissant, à qui ils ne peuvent ni lier les mains, ni ôter les armes, ni cacher les crimes : un ennemi à qui ils ne peuvent échapper en aucune manière, de qui ils dépendent absolument, et qu'ils offensent, ils ne l'appréhendent pas. *Quis det eos talem habere mentem, ne timeant me?* dit Dieu lui-même (*Deuter.*, V). Qui donnera aux hommes la pensée de craindre mes jugements et mes coups? Est-il si difficile, Seigneur, de redouter votre puissance et votre colère? Qui nous sauvera, si vous nous frappez? Juge terrible de vos esclaves insolents, c'est à vous-même à vous faire redouter. Non, messieurs, faites réflexion à ce que je viens de vous dire : il n'est rien de plus incroyable que le peu de crainte que les hommes ont de Dieu.

Pour ne pas nous écarter de notre sujet; supposons dans le premier point de ce discours, que Dieu ne vengera point en la personne du pécheur mourant sa miséricorde et sa majesté : supposons qu'il le traitera avec indifférence, et qu'il l'abandonnera, pour ainsi dire, à lui-même, sans se mêler de sa mort par un motif de justice; dans cette supposition même, nous avons de grandes raisons d'appréhender, que le pécheur ne meure réprouvé. Premièrement, Dieu peut permettre cette suite d'événements, dont je vous fis hier le détail, et qui peuvent enlever ce malheureux de ce monde, sans prévoyance et sans préparation. Dieu ne lui fera point de tort, en laissant agir sa Providence ordinaire : et s'il en use de la manière, le pécheur n'est-il pas perdu sans ressource? Il faut en peu de paroles vous retracer l'idée de ces événements funestes : ma raison fera plus d'impression dans votre esprit, si vous les avez sous les yeux. Le pécheur peut mourir dans une mêlée, dans un naufrage, par une apoplexie, par une chute : il peut perdre l'usage des sens et de la raison dès le commencement d'une maladie : il peut s'occuper de toute autre chose dans ses heures de repos et de liberté, que des dispositions qu'il doit apporter à la mort; il peut être trompé par un médecin qui se trompe lui-même, par des parents peu chrétiens et intéressés : l'ardeur de sa fièvre peut lui ôter le sentiment de sa faiblesse et lui cacher sa prochaine mort. Enfin sans aucun accident extraordinaire et singulier, il peut mourir avant que d'avoir prévu sa mort, il peut mourir dans son péché. Si j'explique nettement ce que je veux vous faire entendre, messieurs, vous n'aurez pas de peine à en convenir avec moi.

Dieu n'est pas obligé de sauver son ennemi par un coup de sa toute-puissance, de renverser en sa faveur l'ordre qu'il a établi dans la nature, et de suspendre ses effets. Dieu n'est pas obligé de lui ouvrir comme aux Israélites un chemin sec et sûr au milieu des fleuves et des mers : d'arrêter la

balle qu'un feu ennemi a lancée, de dissoudre l'humeur qui se déborde et l'étouffe. La conduite de Dieu ne donne au pécheur mourant nul sujet de plainte; il ne s'oppose pas à sa mort : pourquoi s'y opposerait-il? mais il ne la hâte point : l'on peut dire en un sens que ce n'est point lui qui donne le coup : il ne montre point de colère et de vengeance; il laisse succomber un homme faible sous sa faiblesse; il laisse mourir un mortel; il laisse agir une créature contre une autre créature : Dieu ne fait rien de plus : cependant par un effet de sa Providence ordinaire et commune, le pécheur meurt dans son péché. Il faut avouer que le pécheur peut bien aisément devenir éternellement malheureux.

En second lieu, si une méchante mort doit succéder naturellement à une méchante vie, Dieu n'a qu'à permettre cette succession, et le pécheur mourra réprouvé. Or comme, dans les choses naturelles, les unes arrivent après les autres si le Seigneur n'en interrompt le cours, il en est de même dans les choses morales. Un oignon de lis pousse un lis, un grain de froment jette un épi de froment; la sécheresse suit la chaleur, une terre négligée porte de méchantes herbes et des ronces : ce sont là des effets nécessaires de telles causes; les mouvements de l'âme ont une suite à peu près semblable. Quoique l'âme, par l'usage de sa liberté, puisse disposer et de ses mouvements et de leurs suites, ses connaissances et ses affections ont néanmoins une liaison naturelle que la seule violence peut empêcher; et je ne parle ici que de ce qui peut arriver selon le cours naturel des choses. L'âme estime selon ses préventions et ses préjugés; elle aime d'une manière conforme à son estime; elle juge, elle s'attache selon ses inclinations et ses habitudes; elle pensera, elle agira comme elle a accoutumé de penser et d'agir, à moins qu'une réflexion violente, ou qu'une grâce surnaturelle et extraordinaire ne la porte à changer de route; et une âme affaiblie par les approches et par les horreurs de la mort n'est guère capable de faire un usage violent de sa raison et de sa grâce.

Il faut donc nous attendre, messieurs, à voir un pécheur mourant dans les mêmes dispositions d'esprit et de cœur où il a été durant sa vie, puisque sa vie a été comme la semence, comme la racine, comme la source de sa mort. Il aura, en rendant le dernier soupir, les mêmes idées, les mêmes sentiments, les mêmes désirs, les mêmes craintes qui l'ont occupé jusqu'alors, parce que, par une suite d'actions et de mouvements, la mort naturellement doit ressembler à la vie : *Si repletæ fuerint nubes*, dit l'Ecclésiaste (XI, 3), *imbrem super terram effundent ;* quand les nuées seront épaissies, qu'elles seront remplies d'exhalaisons et de vapeurs, elles se dissoudront en pluie; l'un suit de l'autre, quoi qu'il puisse arriver, que le vent ou le soleil dissipe les nuées. Voir tomber la neige, la grêle et la pluie, sans avoir vu auparavant des nuées en l'air, il y aurait là quelque chose d'extraordinaire; mais on ne s'étonne pas de voir tomber du ciel ce que la nuée promettait de répandre sur la terre : le phénomène ne nous surprend pas quand les signes qui l'indiquaient l'ont précédé : *Si ceciderit lignum ad austrum aut ad aquilonem... ibi erit.* Un arbre que l'on coupe tombera du côté du midi s'il est penché du côté du midi, et il tombera du côté du septentrion s'il est penché du côté du septentrion. Si les choses arrivent comme elles doivent arriver selon leur cours ordinaire, le pécheur qui a mal vécu mourra mal. Il serait aussi surprenant qu'il fît une sainte mort, après avoir mené une vie criminelle, qu'il serait surprenant qu'un arbre courbé d'un côté tombât du côté opposé. C'est là une succession naturelle de divers événements qui s'appellent, pour ainsi dire, les uns les autres, et qui ne peuvent manquer de se suivre, à moins que quelque obstacle extraordinaire ne les sépare.

Dieu donc n'a qu'à permettre que la mort vienne après la vie de la manière qu'elle peut venir, et le pécheur mourra désespéré. Et quel sujet le pécheur aurait-il de croire que Dieu éloignera deux choses qui sont naturellement inséparables? Peut-il d'ailleurs le traiter avec moins de rigueur que de se contenter du mal que le pécheur s'est fait lui-même? Dieu est nécessairement l'auteur des grâces du juste, dit saint Augustin ; mais peut-il montrer plus de douceur dans l'exercice de sa justice, qu'en punissant les méchants par leur propre méchanceté? *Peccatores sic ordinas : ut non tua, sed sua malitia puniantur* (*In ps.* VII). Le pécheur mourra après avoir vécu ; après avoir mal vécu, il mourra mal : ces deux événements sont naturellement liés ensemble; l'un amènera l'autre, à moins que la Providence divine ne se prescrive des lois singulières. Rien de si simple, rien de si sensible que ce raisonnement, et rien de plus capable de remplir de frayeur le pécheur qui le comprendra. Il est perdu, si Dieu, par un coup particulier de bonté, n'empêche la suite de deux choses qui doivent se succéder l'une à l'autre.

En troisième lieu : il suffira pour la perte du pécheur que Dieu n'adoucisse point les difficultés naturelles d'une pénitence véritable, et qu'il se contente de donner au mourant une grâce commune et ordinaire pour faire cette pénitence. C'est dans ce sens, messieurs, que je m'engageai hier à vous persuader que le pécheur ne ferait point cette pénitence, cet acte d'amour de Dieu sur quoi il comptait. Il ne faut pas parler d'une pénitence qui ait quelque proportion avec une longue vie passée dans le crime; quelques heures, ou tout au plus quelques jours de douleur, soutenus par une raison languissante et par une vertu forcée, ne peuvent suffire pour expier les déréglements de quarante et de cinquante années, non pas même pour en concevoir et pour en témoigner un repentir convenable, sans un secours extraordinaire du ciel. Parlons, messieurs, parlons de la pénitence qui vous paraît la plus courte, la plus aisée, la plus espérée. C'est

un acte d'amour de Dieu par dessus toutes choses : c'est un acte de contrition parfaite et épurée de tout intérêt ; si le temps, si les forces manquent au pécheur, cet acte d'amour, cet acte de contrition est son unique ressource : c'est ici, chrétiens, que je vous prie de m'écouter.

Il faut supposer qu'il le fera cet acte dans toutes les circonstances qui peuvent le lui rendre salutaire ; qu'il n'a point méprisé une confession exacte et tous les autres préparatifs d'une bonne mort sur l'espérance de cet acte ; car s'il avait dit : J'en serai quitte pour dire à Dieu que je l'aime de tout mon cœur, tout son amour serait illusion et moquerie. Il faut supposer que cet acte sera libre et fait sans violence et sans contrainte; car si le pécheur n'y est engagé que par les terreurs d'une prochaine mort qui le presse et qu'il voudrait éloigner, aimer Dieu par force, c'est abuser de son nom et de sa grâce, c'est le traiter avec outrage. Il faut supposer que cet acte sera fait avec sincérité et de bonne foi; car s'il ne doit servir qu'à calmer les furies d'une conscience irritée, qu'à imposer à une âme qui est dans le trouble et presque dans le désespoir, le pécheur n'en tirera pas d'autre avantage que de se cacher pour quelques moments l'enfer où il va tomber. Il faut supposer (toutes ces vérités, mes chers auditeurs, doivent vous remplir de frayeur, et je prie le Seigneur de me pénétrer moi-même de la crainte que j'en dois concevoir); il faut supposer, dis-je, que cet acte sera si ardent, si vif, qu'il pourra suppléer aux confessions que le pécheur a mal faites et qu'il n'a pas faites, à une recherche exacte de ses obligations et de ses crimes, à tous les soins particuliers qu'il aurait dû prendre pour se réconcilier avec Dieu ; car ce serait une folie toute visible s'il faisait fond autrement sur son amour et sur sa douleur. Il faut supposer que cet acte sera d'une telle droiture, d'une telle fermeté, que, si le pécheur devait encore vivre plusieurs années, il pourrait suffire pour l'établir dans une pratique constante de la vertu et dans tous les devoirs d'un parfait chrétien ; car on ne peut aimer Dieu seulement pour le moment auquel on l'aime ; on ne peut lui demander pardon seulement pour le temps auquel on lui demande pardon. L'amour véritable nous engage à toujours aimer; le repentir véritable nous impose l'obligation de ne plus pécher. Or, croyez-vous, mes chers auditeurs, que le pécheur vivrait saintement si Dieu lui rendait la santé? La chose peut arriver de la manière; mais il est question de ce qui arrive ordinairement et de ce qu'il est vraisemblable qui arrivera. Croyez-vous que par cet acte de contrition et de charité, il eût acquis une vertu inaltérable? le croyez-vous? Non, vous n'en croyez rien, j'en suis sûr : cependant le pécheur a dû faire cet acte dans cette pensée et dans ce désir. Il ne lui est pas permis, dites-vous, de prétendre à l'impeccabilité : il est vrai; mais il lui est ordonné de s'engager à une horreur constante du péché.

N'examinons plus cet acte d'amour considéré par rapport à toutes ces qualités qui lui sont essentielles ; examinons-le en lui-même. Vous aimerez Dieu de tout votre cœur, vous l'espérez, lorsque votre cœur sera déjà glacé des premières atteintes de la mort ; vous aimerez Dieu de toute votre âme lorsque votre âme sera déjà comme sur vos lèvres. Ne vous offensez pas, je vous prie, si, lorsque je vous entends tenir ce langage, je vous demande si vous savez les premiers principes de votre religion. Oh! qu'il paraît bien que vous n'avez jamais aimé Dieu, puisque vous vous proposez de l'aimer si aisément à votre mort, après l'avoir méprisé durant les désordres d'une vie mondaine et païenne ! Vous aimerez Dieu en mourant ; voici à quoi vous vous engagez, mon cher auditeur : c'est-à-dire que vous aimerez Dieu plus que vos plaisirs, plus que vos richesses, plus que le paradis, plus que vous-même, plus que toutes choses ; c'est-à-dire que vous aimerez Dieu seul, et en tout ce que vous pouvez aimer, et de tout l'amour que vous pouvez et que vous devez concevoir pour un Dieu ; c'est-à-dire que vous haïrez le péché plus que la perte de vos délices, plus que la mort, plus que l'enfer; c'est-à-dire que vous seriez prêt à souffrir tous les maux imaginables, l'enfer même, plutôt que d'y retomber ; c'est-à-dire que vos intentions, vos paroles, vos actions tendront uniquement et absolument à la gloire de Dieu.

Je vous désespère, m'objectez-vous : comment? Je vous désespère ? je vous explique des vérités sûres et incontestables. Je vous désespère? voulez-vous que je vous désespère en effet par une fausse espérance? Je vous désespère? convertissez-vous. Je vous désespère ? c'est vous qui vous désespérez en vous obstinant dans vos désordres, en vous flattant sur un vain fantôme de pénitence. Est-ce vous désespérer que de vouloir aujourd'hui vous obliger à servir et à aimer Dieu? Quel tort vous fais-je si j'ai ce dessein? Vous avez interrompu sans sujet mon raisonnement; peut-être encore ne voulez-vous pas vous rendre à la vérité que vous sentez. Poursuivons : voilà comment vous aurez à aimer Dieu ; voilà ce que vous aurez à faire lorsque vous n'aurez presque ni connaissance ni sentiment. Lorsque vous serez accablé de douleur, saisi de crainte, percé de frayeur et de désespoir, alors vous aimerez ce grand Dieu que vous n'aimâtes jamais, alors vous haïrez le péché que vous ne haïtes jamais, alors vous détesterez l'impureté qui vous parut toujours agréable, alors vous renoncerez au monde à qui vous avez tout sacrifié. Dans cette faiblesse, dans ce trouble, dans cet accablement, dans cet enfer anticipé, vous changerez toutes vos idées, toutes vos inclinations, tous vos sentiments; vous exécuterez ce que vous ne voulez pas, ce que vous n'osez pas entreprendre avec toutes vos lumières, avec toutes vos forces, tout votre temps, et pressé par une infinité de motifs dont le moindre vous convertirait,

vous sanctifierait, si vous n'appréhendiez la peine, remarquez cette parole, si vous n'appréhendiez la peine que vous trouveriez à aimer Dieu. Avouez, mon cher auditeur, que présentement il vous serait difficile d'aimer Dieu d'un amour même intéressé et imparfait, puisque vous risquez votre salut, puisque vous vous damnez en offensant Dieu, la chose est toute visible. Mais avouez aussi qu'en mourant il vous sera extrêmement difficile d'aimer Dieu, et surtout d'un amour pur et parfait. Dieu toutefois ne sera pas obligé de diminuer cette difficulté de l'aimer; il n'aura donc qu'à permettre que vous ayez à ce funeste moment le cœur fait à peu près comme vous l'avez à l'heure qu'il est, que vous ayez la même idée de ses attraits que vous en avez au moment que je parle : il n'en faudra pas davantage pour mourir dans votre péché.

Avant que de finir cette troisième réflexion, je veux m'instruire auprès de vous sur un point qui me fait de la peine pour vos intérêts. Est-ce qu'à la mort vous vous contenterez de demander je ne sais quel pardon général de vos crimes, sans entrer dans le détail du moins de vos plus énormes iniquités? Tout de bon, croyez-vous que c'en doive être assez de dire à Dieu : Je vous ai offensé, mon Dieu, je déteste mes crimes pour l'amour de vous; je ne vous offenserai plus, et je vous prie de me pardonner. Aurez-vous ce sentiment avec le désintéressement qui doit l'accompagner, afin qu'il puisse suppléer à tout ce que vous ne direz pas, à tout ce que vous ne penserez pas? Si vous l'aviez ce sentiment, vous pourriez espérer le ciel; mais l'aurez-vous? Mais après ce que je viens de vous expliquer, pouvez-vous sagement espérer que vous l'aurez? il y a grande apparence que votre cœur n'en sera point touché. Examinons ces expressions de votre douleur. Vous aurez offensé Dieu, cela est sûr; mais quoi! exprimer dix mille crimes par un seul mot? Vous ne l'offenserez plus : sans doute, car vous mourrez. Vous détesterez vos crimes pour l'amour de lui ; c'est de quoi je ne conviens pas avec vous. Vous le prierez de vous pardonner, il ne vous pardonnera jamais si vous n'êtes digne de sa miséricorde.

Lorsque la prudente Abigaïl, femme de Nabal, voulut calmer la colère de David irrité contre son mari, elle opposa à David le chagrin qu'il lui en coûterait de s'être vengé. Nabal a tort, Seigneur, lui dit-elle, il en a mal usé envers vous; mais lorsque vous serez le maître de tout Israël, n'aurez-vous pas à regret la vengeance que vous aurez tirée de sa faute? *Non erit tibi hoc in singultum, quod. . . ipse te ultus fueris* (I *Reg.*, XXV, 25)? Je vous adresse les paroles de cette sage épouse, pour vous faire rentrer en vous-même sur ce prétendu pardon que vous espérez de demander et d'obtenir à la mort. La matière de votre douleur ne vous présentera-t-elle autre chose qu'une idée confuse de vos péchés! Comment? Ce tissu de médisances et d'impuretés, d'injustices et d'intempérances, d'envie et de haine: tous vos excès ne paraîtront point en particulier à vos yeux? *Non erit tibi hoc in singultum?* Cet honneur flétri, cette chasteté souillée, ces enfants abandonnés, ces créanciers ruinés, ces complices scandalisés, ces intrigues soutenues par le mensonge et par l'impiété, ces autels profanés, ces railleries impies, ces sacriléges, *Non erit tibi hoc in singultum?* Point de mention, dans votre repentir, de tous ces crimes? Quel repentir sera donc le vôtre? Quel pardon, bon Dieu! peut suivre ce repentir? S'il est véritable, il s'étendra à tout cela; mais de quelle vivacité faudra-t-il qu'il soit pour le renfermer? Et ne sera-t-il point nécessaire de développer les péchés particuliers de votre vie, et d'en avoir fait le dénombrement? Pourquoi? Pour en réparer les suites. N'en disons pas davantage; trompeur repentir! pardon imaginaire! Allez : Dieu encore une fois n'aura qu'à permettre la difficulté ordinaire et naturelle à la pénitence : et vous voilà réprouvé.

Je pourrais vous dire en quatrième lieu que la Providence divine peut souffrir sans vous faire tort, que les ennemis extérieurs de votre salut fassent tous leurs efforts pour vous perdre; et cette Providence pourquoi n'en usera-t-elle pas de la manière? seriez-vous assez déraisonnable pour attendre qu'elle vous défende, qu'elle vous sauve par un miracle? Qu'est-ce donc qui arrivera? me demandez-vous; je m'en vais vous le dire. Cet homme d'affaires, cet associé qui, de concert avec vous, a fait jouer tant de ressorts sourds et secrets, pour faire réussir sans éclat cette injustice, quelles mesures ne prendra-t-il pas pour vous fermer la bouche, et vous voir mourir sans avoir révélé l'iniquité? après cela, partez, pauvre âme, partez. Ces chicaneurs habiles à trouver des expédients et des équivoques, pour rendre inutile une créance, seront appelés pour minuter, pour dresser votre testament, et vous charger du bien d'autrui en déchargeant votre héritier de l'obligation de le restituer. Cette femme que vous avez aimée d'un amour aveugle et brutal, et qui a sacrifié son honneur à son intérêt et à son plaisir, se présentera à vous pour s'assurer un méprisable avantage, triste récompense de ses infâmes débordements; et sa présence réveillera, peut-être, dans votre cœur, les désirs d'une volupté qui n'est qu'assoupie. Et que pourrait-on penser de vous, mon cher auditeur, si une parenté désolée était forcée d'employer le crédit et les artifices de cette même femme, pour vous engager à une confession? La chose est-elle jamais arrivée? oui, elle est arrivée de la manière; je puis vous garantir l'événement. Ces proches intéressés, affamés de votre bien, vous vendront leurs services au prix de votre âme; ils éloigneront de votre esprit toute pensée salutaire, afin que vous pensiez à leur fortune. Le démon profitera de tous les moments pour vous empêcher d'en profiter. Il formera, dans votre imagination, mille fantômes, tantôt agréables pour vous endormir; tantôt terribles pour

vous désespérer, et toujours trompeurs pour vous amuser. Après vous avoir déchiré par mille inquiétudes mortelles, il vous flattera d'une vaine espérance de santé; après vous avoir troublé par la vérité, il vous assurera par le mensonge; enfin, tandis que le prêtre tâchera de vous sauver par la confiance ou par la crainte, le démon vous imposera par ses artifices : et si vous me permettez de vous le prédire, avide de la proie qu'il attend, il arrachera votre âme de votre corps et l'entraînera dans l'abîme.

Tout ce que je viens de vous exposer, peut vous arriver à votre mort, chrétiens auditeurs; il vous peut arriver plusieurs autres accidents semblables; Dieu, de sa part, n'y contribuant que ce que sa providence ordinaire lui permet d'y contribuer; Dieu ne se vengeant point encore; Dieu se contentant de vous laisser dans les dangers inséparables de votre mort, et de ne pas éloigner de vous les maux qui sont une suite naturelle du crime: *Malis eorum eos dimittit* (*in ps.* V) : c'est l'expression de saint Augustin. Peut-être, messieurs, ceux d'entre vous qui vivent au gré de leurs passions écoutent-ils avec chagrin des preuves si pressantes du malheur dont ils sont menacés: je les conjure de prendre d'autres sentiments; s'ils se choquent de mes avis comme d'une importunité vaine et mal ménagée, ils sont encore plus dignes de pitié qu'ils ne pensent, car ils font voir par là qu'ils veulent bien courir le risque d'une méchante mort, puisqu'ils ne veulent pas le craindre. Mais, mon Dieu! se peut-il faire qu'ils oublient leur salut jusqu'à ce point! Leurs attachements criminels les auraient-ils jetés dans une si étrange et si stupide indolence? Je serais bien malheureux si je les offensais en voulant les empêcher de se perdre. Je les fatigue, je les ennuie, qu'ils écoutent donc Jésus-Christ qui leur dit : *Estote parati, quia qua hora non putatis, Filius hominis veniet* (*Luc.*, XII). Soyez prêts, parce qu'à l'heure que vous ne pensez pas, le Fils de l'homme viendra. Il ne les avertit point de se préparer quand leur Juge arrivera; il les prévient sur la nécessité de se trouver prêts à son arrivée : *Estote parati.* S'ils négligent cette précaution, ils seront infailliblement surpris: *Qua hora non putatis.* A l'heure qu'ils ne s'y attendront pas, ils seront enlevés de ce monde, et ils n'auront plus le temps de se disposer à en sortir avec confiance. Puisque le Fils de Dieu a la bonté de les instruire sur ce qu'ils ont à faire pour leur sûreté, c'est son dessein de les sauver; se plaindront-ils encore de lui? Lui sauront-ils mauvais gré de ce témoignage de sa miséricorde? Mais malgré sa menace vivront-ils toujours dans le péché? O mon Sauveur! soutenez vos avis de votre grâce; engagez vous-même dans les préparatifs d'une sainte mort des personnes que vous ne voudriez pas qui mourussent mal. Il est temps de finir ce premier point. Ce que Dieu peut permettre suffira pour la perte des méchants; ce qu'il doit punir les perdra sans doute. Sa providence ne les sauvera pas, et sa justice les damnera: c'est la seconde partie de mon discours.

SECONDE PARTIE.

Nos péchés, dit saint Ambroise, sont comme autant de voix qui ne cessent de crier vengeance à Dieu: et le Seigneur qui pardonne si volontiers est obligé, par leurs cris, à châtier tôt ou tard le criminel: *Velut excitatur Deus flagitiorum nostrorum clamoribus: ut aliquando vindicet, qui libenter ignoscit* (*Lib.* I *de Abrah.*, *c.* 5). Si ce sont nos péchés qui réveillent la justice divine par leurs clameurs, Dieu ne diffère jamais toute sa vengeance jusqu'après la mort du pécheur; car ses crimes, dans le sens de saint Ambroise, ne crient plus après sa mort; il faut qu'il le punisse durant sa vie, qui est le temps où les désordres du coupable se font entendre. Et je dis qu'il faut donc qu'il le punisse principalement sur la fin de sa vie, parce qu'alors il a plus de choses à punir, dont on peut dire qu'il doit se venger, avant que le coupable quitte la terre, et dont le châtiment serait trop tardif et n'éclaterait point tant dans les enfers. Le détail éclaircira et établira ma pensée.

La première chose que la justice divine doit punir dans un pécheur mourant, c'est l'oubli où il a vécu de la mort. Si l'on y regarde de près, Dieu n'a paru en rien si terrible, que dans la sentence qu'il a portée contre les hommes en les condamnant à la mort: *Terribili, et ei qui aufert spiritum Principum*, dit David, *terribili apud Reges terræ* (*Psal.* LXXV); c'est cette condamnation qui le rend redoutable aux rois de la terre. Et de tous les hommes celui à qui la mort doit paraître plus épouvantable, c'est le pécheur: parce que sa mort est le commencement de son éternité malheureuse. Nonobstant tous les sujets qu'il avait de frémir au souvenir de la mort, il s'est diverti, il a méprisé la loi de Dieu, il n'a pas daigné penser qu'il mourrait et qu'il tomberait entre les mains de son Juge. La première vengeance que Dieu doit tirer de cet oubli de la mort, c'est que la mort surprenne le pécheur qui l'a oubliée. Cette peine est très-juste, qu'un mal méprisé vienne tout à coup quand on s'y attend le moins. L'imprudent qui l'a négligé, apprend par là d'une manière plus humiliante les raisons qu'il avait de le craindre.

Ascendam ad terram absque muro, dit Dieu par un de ses prophètes, *veniam ad quiescentes habitantesque secure* (*Ezech.*, XXXVIII). Ces gens qui sont sans défense et qui dorment en repos, je les prendrai à l'impourvu, afin qu'ils apprennent à redouter mon bras et mes coups. Ah! Seigneur, frappez ceux qui sont prêts à quitter cette vie : non; que celui qui a oublié la mort, meure, et qu'il meure lorsqu'il ne s'attend pas à mourir; il faut qu'il sache que la mort n'était point un mal si indigne de sa prévoyance; et qu'un peu de sagesse eût dû l'engager à en retenir quelque idée. Approchez de ce lit, complices infâmes de ses injustices et de ses impuretés; votre usurier, votre adultère a la mort dans le sein; vous en êtes surpris : il en est encore

plus surpris que vous. *Subito, dum non speratur, veniet contritio ejus* (*Isa.*, XXX). L'iniquité, dit Isaïe, est comme une muraille crevassée, qui tombe quand on ne songe point qu'elle dût tomber; et qui accable sous ses ruines ceux mêmes qui ne craignaient pas sa chute. Le pécheur assis mollement aux pieds de la muraille, riait et jouait; la muraille, déjà entr'ouverte et penchante, suit l'impression de son poids: elle se dément de toutes parts, et elle écrase le rieur et le joueur: *Subito*: avant qu'il puisse crier au secours; *Subito*: avant qu'il puisse seulement lever la tête. *Subito, subito, dum non speratur.*

Cet oubli téméraire et insolent de la mort doit être puni par une mort imprévue: mais il doit encore être puni par la vue, par le sentiment de toutes les horreurs de la mort Dieu, dit saint Augustin, a caché au pécheur tous les jours qu'il peut vivre et qu'il peut mourir: afin qu'incertain de son sort, il soit attentif à tous les jours et qu'il les observe tous avec tremblement: *Latet omnis dies, ut observetur omnis dies* (*Hom.* 23 *ex* 50). Le pécheur a fermé les yeux à cette incertitude effrayante de son dernier moment. De quel châtiment plus équitable Dieu pourrait-il punir son audace impie: si non, en le contraignant de goûter, pour ainsi dire, toutes les terreurs de cette heure dernière qu'il n'a pas cru qui méritât d'être prévue? Il faut qu'il se sente, qu'il se voie mourir: il faut qu'il se dise à soi-même: me voici qui meurs. Je n'ai pensé qu'à amasser, qu'à contenter mes sens; j'ai étouffé toute pensée de la mort pour jouir plus tranquillement de mes richesses et de mes délices: je me suis étudié à oublier l'avenir pour me rendre le présent plus agréable; j'ai vécu, comme si je n'avais pas dû mourir; me voici qui meurs. Ecoutez en quels termes le saint homme Job exprime ce sentiment: *Videbunt oculi ejus interfectionem suam, et de furore Omnipotentis bibet* (*Cap.* 21). Ses yeux verront sa mort, et il boira de la fureur du Tout-Puissant. Seigneur, permettez-moi encore cette prière: laissez mourir ce misérable, comme une méprisable victime qui reçoit le coup avant que d'avoir vu lever le bras. Le Seigneur veut châtier la témérité du criminel.

Le pécheur verra sa mort, il la goûtera, il la boira, si je puis m'exprimer ainsi, il la boira à longs traits. Attaché à son lit comme un malfaiteur convaincu sur un échafaud, il découvrira tout l'appareil, tous les instruments de son supplice: il comparera sa volupté passée avec sa misère présente; ce cabinet, cette salle, l'asile de l'impureté et de l'injustice, avec ce lit et cette chambre, théâtre affreux de la vengeance du Seigneur; et, pénétré de la nécessité de mourir, ayant l'enfer devant ses yeux, il sera forcé de souhaiter une prompte mort pour adoucir son désespoir. Etrange châtiment que celui-ci! Voir dans sa mort le terme de tous ses plaisirs, le commencement de son enfer: et toutefois souhaiter la mort! Digne peine d'un méchant homme qui ne craignit jamais de mal mourir, pour vivre mal!

La seconde chose que la justice divine doit punir dans un pécheur mourant, ce sont ses raisonnements extravagants et impies, si injurieux à cette même justice. Pourquoi pensez-vous que cet homme débauché et cette femme voluptueuse n'ont point songé à se convertir durant le cours de leurs désordres? Parce que, disaient-ils, la justice de Dieu n'était point tant redoutable, et que l'on y était toujours assez à temps pour la désarmer. Quel attentat! Irriter toujours davantage cette justice et la mépriser toujours davantage! L'aigrir par de nouveaux crimes et l'en appréhender moins! Cette justice n'est elle pas obligée de se faire sentir au pécheur pour se faire connaître? Il se moquait de ses rigueurs, parce qu'il comptait sur une légère pénitence: il faut qu'il meure sans pénitence, pour apprendre à redouter ses rigueurs. Ne trouvez-vous pas, messieurs, la chose bien raisonnable? Une colère juste, éclairée, terrible, n'éclate jamais plus volontiers que lorsqu'elle a à châtier un misérable qui ne l'appréhenda jamais. S'il vous était permis de vous venger, vous traiteriez avec moins de pitié celui qui se serait moins mis en peine de vous irriter.

Le pécheur insensé faisait encore un raisonnement contraire, en un sens, au premier: et l'opposition de ses sentiments ne servait qu'à l'obstiner dans le mépris qu'il faisait de la colère et des vengeances de Dieu. Après avoir dit: A quoi bon se tourmenter de l'avenir? nous aurons le temps de fléchir la justice de notre Juge, et de parer à sa sentence et à ses coups; il disait: Hâtons-nous de nous divertir et de contenter nos passions: car la vie est courte, et nous sommes pour mourir demain. D'une part, il espère de vivre pour se convertir; et d'une autre part, il ne songe pas à se convertir, parce qu'il n'espère pas de vivre. Raisonnement extravagant, mais qui outrage extrêmement la justice du Seigneur. C'est là l'usage que cet homme débauché et cette femme voluptueuse font de leur raison et de leur foi: *Manducemus et bibamus: cras enim moriemur* (I *Cor.*, XXV). Au lieu de dire: Mangeons et buvons, aussi bien mourrons-nous demain; ils auraient dû raisonner de cette manière, dit saint Augustin: Puisque nous avons à mourir demain, jeûnons et prions aujourd'hui: *Imo jejunemus et oremus* (*In ps.* LXX). N'est-il pas de l'équité, messieurs, que Dieu leur apprenne avant leur mort à tirer des conséquences qui offensent moins sa justice? Ils se sont livrés aux excès de leur penchant et du monde, parce qu'ils craignaient que la mort ne terminât trop tôt leurs plaisirs: Ah! ils sauront à leur mort qu'ils auraient dû régler leurs plaisirs, parce qu'ils appréhendaient de mourir: ils sauront que la crainte de cette justice, dont ils attendaient les coups, aurait dû leur inspirer des sentiments plus raisonnables et plus chrétiens. Rien de plus juste que le criminel, avant que de su-

bir le châtiment qu'il a mérité, apprenne à penser du Juge dont il s'est joué.

Mais non, ne disons point que les pécheurs ouvriront les yeux en mourant, et qu'ils raisonneront juste : disons au contraire qu'après avoir vécu insensés, ils mourront aussi insensés; cette vengeance est plus digne de la justice redoutable, dont ils se sont si insolemment moqués. Oui, ils mourront sans reprendre l'usage de la raison : *Si non audierint*, dit Job, *consumentur in stultitia... morietur in tempestate anima eorum* (*Cap.* XXXVI, 12). Ils n'ont pas écouté les ordres de Dieu et les menaces de sa justice : ils seront consumés dans leur folie, et ils périront dans la tempête. Hélas! quelle espérance peut nous donner un fou qui meurt? Et ne devons-nous pas tout désespérer d'un fou qui meurt dans la tempête? Il est sans conseil, sans sagesse, sans lumière : c'en est fait, il est perdu; mais il est encore agité de mouvements violents qui rendraient inutiles les connaissances les plus claires et les plus vives : comment échapperait-il? Si le pécheur dit à sa mort ce qu'il a dit durant sa vie : que la vengeance de Dieu ne doit point tant nous faire peur, et qu'il ne faut point troubler, par le souvenir de ses jugements, ce peu de moments que nous sommes sur la terre; s'il tient ce langage, il est insensé, et il mourra insensé; et s'il ne laisse pas de souffrir, en même temps, cette tempête intérieure d'une âme déchirée en mille manières, et balancée en quelque sorte entre la vie et la mort, entre le temps et l'éternité, entre le ciel et l'enfer : quelle résolution pourra-t-il prendre pour se sauver? Il n'en prendra point, puisqu'il est fou; mais pourra-t-il en prendre, puisqu'il est dans la tempête? *Consumentur in stultitia... morietur in tempestate anima eorum.* O ciel! Quel genre de mort, si en rendant même le dernier soupir, le pécheur songe à justifier ces maximes païennes qui l'ont endurci ; s'il suit encore l'impression tumultueuse de ses passions, s'il méprise encore le Dieu vengeur qui le damne! Mais il est de l'équité, malheureux pécheur, que les sentiments qui ont été le motif de vos déréglements soient la source de votre désespoir.

En troisième lieu : la justice divine doit châtier dans un pécheur mourant l'abus qu'il a fait des grâces du ciel. Cette matière est infinie : suppléez par votre attention au peu que j'ai à vous en dire. Le pécheur a reçu une infinité de graces, pour éviter le péché et pour pratiquer la vertu; il les a rendues inutiles, espérant toujours cette grâce finale qui nous introduit dans la gloire. La peine naturelle du mépris du bien, c'est la privation de ce même bien qui est méprisé; nous méritons qu'on nous le refuse, si nous en faisons peu de cas, cela est dans l'ordre. Si Dieu fait justice au mourant, le traitement le plus doux qu'il puisse lui faire, c'est de ne le soutenir que par des grâces ordinaires, faibles et languissantes; il aura encore la bonté de ne pas l'en priver tout à fait; mais enfin il doit, selon l'équité, ménager extrêmement des bienfaits et si précieux et si méprisés. Si le mourant ne reçoit que des grâces communes, vous jugerez bien vous-mêmes de son sort, sans que je vous dise ce que c'en doit être. Quelle apparence qu'aux derniers moments de sa vie, il tire plus d'avantage de telles grâces, qu'il n'en a tiré dans la vigueur de l'âge et durant tant d'années?

Pour cette grâce finale qu'il s'était promise, avait-il perdu la foi; avait-il oublié les premiers principes de sa religion, quand il s'assurait de la recevoir? La sainteté la plus éminente, la plus héroïque, ne peut pas la mériter, et elle serait la récompense de ce tissu de péchés qu'il a accumulés avec une présomption si injurieuse à son juge souverain? Une longue pénitence craint de ne pas la trouver, et de longues débauches n'appréhenderont pas de la perdre? N'eussiez-vous jamais blessé votre innocence par la moindre faute, vous n'auriez pas droit à cette grâce, vous l'auriez pourtant, cette grâce, mais elle vous serait accordée par miséricorde; mais vous y aurez d'autant moins de droit en mourant, que vous aurez vécu plus longtemps sans vous en soucier; que vous aurez plus mal vécu, que vous aurez attendu cette même grâce avec plus de témérité. Dieu la peut donner à qui il lui plaît, je l'avoue, mais c'est là un miracle de sa miséricorde qui dispose le pécheur à la recevoir ; ce miracle se ferait-il en faveur d'un misérable qui s'est joué avec obstination et de la bonté et de la justice de Dieu? Et, s'il vous faut un miracle si éloigné de votre mérite, pour ne pas périr, que pouvez-vous penser de votre salut? Qui voudrait répondre de vous? Dieu vous a promis d'accepter votre conversion, j'en conviens, mais vous a-t-il promis de vous convertir? Je me lasse de disputer avec les méchants, touchant le malheur de leur mort; vous saurez les sujets que vous aviez de craindre, fidèles qui déshonorez votre religion, vous les saurez quand vous serez sous les coups de cette justice qui doit se venger avant votre mort.

Clamabunt ad deos quibus libant, et non salvabunt eos in tempore afflictionis (*Jerem.*, XI, 12); dans ce temps d'angoisse et de désespoir, vous aurez recours à ces idoles du monde à qui vous sacrifiez si impitoyablement votre âme. Vous la demanderez, femme mondaine, vous la demanderez cette grâce finale, à ce luxe, à cette mollesse, à ces attachements qui sont l'unique objet de vos pensées et de vos désirs. Homme, vil esclave d'une fortune passagère, vous la demanderez à ces richesses qui occupent tout votre cœur. Ames plongées dans la licence, vous la demanderez à ces personnes que vous damnez et qui vous damnent. *Et non salvabunt eos :* et vous périrez en la demandant; pourriez-vous espérer autre chose? Ces anciens amis de débauche, ces confidents fidèles de vos plus secrètes iniquités, vous les appellerez à votre secours, vous les conjurerez de vous tirer de l'extrémité où vous serez réduits, de vous arracher à l'enfer et

de vous ouvrir le ciel. Vous qui avez allumé, flatté mes passions, applaudi à mes crimes, partagé mes déréglements, tendez-moi les bras et sauvez-moi : *Vocavi amicos meos, et ipsi deceperunt me* (*Thren.*, I). Perfides amis, confidents cruels, vous m'abandonnez. Vous prierez le Seigneur de vous l'accorder cette grâce qui seule peut vous rendre heureux, ce sera à Dieu lui-même à qui vous adresserez vos vœux. Prières, vœux inutiles; le Dieu que vous invoquez ne sauve plus : *Rogant Deum non salvantem* (*Is.*, XLV). Vous prierez un Dieu qui veut venger sa grâce méprisée, qui ne vous donnera qu'une grâce que vous laisserez encore évanouir sans profit; un Dieu qui vous livrera sans pitié à sa justice : *Rogant Deum non salvantem.* Je veux m'en tenir à ce que vous en jugerez vous-mêmes, chrétiens auditeurs : si aujourd'hui vous méprisez les grâces de Dieu, jusqu'à n'y faire pas même attention, jusqu'à appréhender de les recevoir et d'en profiter, oseriez-vous vous promettre cette dernière grâce qui doit vous introduire dans le ciel? Tout de bon, l'oseriez-vous? Ne vous trompez pas sur ce que votre équité naturelle vous inspire. Vous ne sauriez vous empêcher de dire que le mépris des grâces que vous rejetez aujourd'hui, ne saurait être plus justement puni que par le refus des grâces que vous souhaiterez un jour.

Enfin la quatrième chose que la justice divine aura à punir dans le pécheur mourant, ce seront toutes ces folles espérances dont il a combattu les paroles, les caresses, les menaces, les jugements de Dieu. Comprenez, je vous prie, la présomption de cet homme. Plus il différait de se convertir, moins il avait sujet d'espérer sa conversion, et il se flattait toujours davantage qu'il se convertirait. Plus il offensait Dieu, plus aussi devait-il naturellement se défier de la miséricorde de Dieu, et il en attendait toujours plus de grâces, et des grâces plus singulières. Toute sa vie s'est passée à pécher et à espérer; ce sont là pourtant deux mouvements que la raison doit juger incompatibles; la méchante habitude ne conduit pas à la pratique du bien, l'offense n'attire pas le bienfait. C'était bien se jouer, et de la majesté de Dieu, qui exige plus de soumission et plus de crainte du rebelle qui la déshonore, et de la sagesse de Dieu, qui ne peut nous faire toucher à notre fin que par des voies conformes à cette même fin, et de la bonté de Dieu qui ne verse sur nous ses bienfaits que pour notre sanctification et pour sa gloire.

Or, une espérance téméraire et présomptueuse devient une espérance frustrée : c'est là sa peine. Il est juste qu'on ne reçoive jamais le bien qu'on espéra toujours sans raison. Vous attendez du temps, hommes et femmes qui vous obstinez dans votre vie déréglée, vous manquerez de temps; vous attendez des grâces fortes et victorieuses : ces grâces ne viendront point; vous attendez une douleur tendre et vive votre cœur n'y sera nullement sensible; vous attendez le Paradis : il n'y aura point de paradis pour vous. Pour qui preniez-vous le maître souverain de tous ces bienfaits, si vous prétendiez les lui arracher en l'irritant? Vous mourrez comme ce Sisara dont l'Ecriture parle au livre des Juges : *Soporem morti consocians defecit, et mortuus est* (*Cap.* IV). Il mourut tout endormi et il n'y eut point d'intervalle entre son sommeil et sa mort. Mourir sans se réveiller, l'horrible mort! Vous serez à votre mort ce que vous aurez été durant votre maladie, et vous serez durant votre maladie ce que vous aurez été durant votre santé. D'un lieu de licence vous entrerez dans le lit de la mort, et du lit de la mort dans le tombeau; vous avez vécu pécheur, vous mourrez pécheur.

Que faites-vous, encore une fois, autour du mourant, prêtres du Seigneur? Je vous le demandais déjà hier; votre espérance est aussi vaine que la sienne. Pleurez, serviteurs, pleurez votre malheureux maître; pleurez, enfants, votre père désespéré; pleurez, femme, votre mari réprouvé; vos larmes sont bien justes, mais, hélas! vos larmes sont bien inutiles. Il n'y a plus qu'un moment entre sa vie et son enfer: *Ducunt in bonis dies suos, et in puncto ad inferna descendunt* (*Job.*, XXI, 13). Les méchants passent quelques jours dans les biens du monde; remarquez que le saint prophète ne dit pas : *Ducunt bonos dies*, ils pasent de bons jours; leurs jours sont tristes au milieu même des plaisirs; et, quels qu'ils aient été, après un moment, une éternité malheureuse leur succède. Un pécheur peut être malheureux en bien peu de temps : *In puncto! In puncto!* Maintenant l'intrigue et le luxe, et un moment après, l'enfer! maintenant l'intempérance, l'injustice, l'impureté, et un moment après, l'enfer! oui, l'enfer : il n'y a qu'un moment d'intervalle entre le crime et un supplice éternel. Oh! que le mourant a passé agréablement ses jours! Qu'il a été heureux dans les intrigues qu'il a nouées pour flétrir la chasteté et la continence! Qu'il a été habile à établir sa maison par la malversation et par la violence! Oh! que cette femme qui rend le dernier soupir, entendait bien le monde! Qu'elle était adroite à ménager sa beauté et sa mollesse, à couvrir les flammes impures qui dévoraient son âme, à déguiser l'horreur de l'infidélité et du sacrilége!

Mais n'arrêtons pas nos regards sur le visage de ce pécheur qui est sur le point de quitter la terre, pour aller comparaître devant le tribunal de son juge; ne lui voyons pas baisser la paupière au moment que son âme tombera dans les mains des exécuteurs de la justice divine. Pourrions-nous modérer, soutenir notre douleur, si l'on venait à lui dire : Adieu maître, adieu père, adieu époux, adieu mère, adieu épouse, vous mourez donc pour être damnés; vous vous séparez de nous et vous n'aurez plus de séjour que l'enfer; encore un moment, après quoi... Ah! il est venu ce moment, il est passé, mes chers auditeurs; le pécheur meurt, il est mort, et voilà sur ce lit le cadavre d'un damné. Voyez, considérez : voilà sur ce lit le cadavre d'un damné!

Ce n'est point ce corps hideux qui doit

vous effrayer davantage; ne vous amusez point, dit saint Augustin, à examiner ses traits affreux, portez votre pensée après l'âme du malheureux, pour la voir précipiter, par les démons, dans l'abîme, et rouler déjà dans ces brasiers éternels : *Vides foris jacentem in lecto : numquid vides intus raptum ad gehennam* (*In ps.* XXXIII, *conc.* 2)? Ce qui doit vous intéresser encore davantage à ce spectacle, c'est que cette âme emportée par les démons, et déjà plongée dans les flammes de l'enfer, c'est l'âme d'un homme qui différait sa conversion d'année à année; c'est l'âme d'un homme qui ménageait la possession tranquille des fonds qu'il avait injustement enlevés; c'est l'âme d'un homme qui ne songeait qu'à tromper sa conscience dans l'usage sacrilége des sacrements; c'est l'âme d'un homme qui ne s'étudiait qu'à oublier les vérités éternelles, pour n'être pas troublé dans ses excès; c'est l'âme d'un blasphémateur emporté, d'un impudique scandaleux, d'un usurier cruel; ne pourrais-je point dire à quelques-uns d'entre vous : c'est l'âme d'un homme qui vous ressemblait. La femme qui vient d'expirer dans l'impénitence et dans le désespoir a vécu comme vivent ces femmes mondaines qui sont aux pieds des autels comme elles sont aux pieds des théâtres; qui n'ont d'autre occupation ni d'autre religion, ce semble, que leurs parures, leurs jeux et leurs amours; c'est une femme qui a été infidèle, médisante, voluptueuse, impie. Dieu n'a qu'à permettre que les choses aillent leur train ordinaire et naturel, si vous menez une vie semblable à la vie de cet homme et de cette femme, vous ferez une mort semblable à la leur; et, si Dieu veut vous punir comme il les a punis, il est encore plus certain que vous mourrez comme ils sont morts.

Etes-vous donc déterminés, chrétiens auditeurs, à vivre toujours dans le péché pour mourir enfin dans votre péché? Vous aimez mieux être éternellement damnés que de servir Dieu fidèlement durant les années de vie qui vous restent? *Fugiet arma ferrea*, dit Job (*Cap* XX), *et incidet in arcum æreum;* vous craignez des armes de fer, et vous serez atteints par un arc d'airain. La peine de régler vos plaisirs vous rebute; et vous n'appréhendez pas des tourments qui n'auront jamais de fin? Comment raisonnez-vous? Les armes qui vous font peur peuvent s'émousser, se rompre, se briser; et le trait qui vous percera vous fera une plaie qui saignera durant des siècles infinis. Vous ne voulez pas prévenir votre mort de peur de troubler votre vie, et vous mourrez dans votre péché. Qu'après avoir donné tant de belles années au monde, on ne puisse pas vous engager à vivre désormais pour Dieu, cela est bien étrange. Sans doute, ce serait trop exiger de vous que de vous conjurer d'avoir quelque pitié de votre âme durant ce peu de jours que vous avez à passer encore sur la terre; vous avez peut-être encore une ou deux années de vie : c'est bien peu pour une personne qui veut se divertir et qui ne veut penser à autre chose; il faut les couler ses années le plus agréablement que vous pourrez : *Incidet in arcum æreum*. Ah! malheureux, la flèche qui doit vous traverser le cœur est déjà sur l'arc, l'arc est déjà bandé; vivez, vivez : bientôt vous mourrez désespéré.

Vous attendez votre mort pour songer à votre mort, arbres qui ne fleurirez qu'en automne; hélas! que deviendrez-vous? Après avoir longtemps bien vécu, messieurs, vous serez incertains d'une bonne mort. Eh! dites-moi, je vous prie, que pourrais-je faire pour vous empêcher de vous perdre? pour vous persuader de mettre fin à vos péchés et de servir Dieu? Il serait inutile de vous représenter la longueur infinie d'une éternité, les délices ineffables du paradis, les feux dévorants de l'enfer, le prix du sang de votre rédempteur Jésus-Christ, la brièveté de vos jours, les tristes agréments de vos crimes, les vers piquants de votre conscience alarmée, les impostures, les cruautés de votre monde; on vous a mis tant de fois et toujours en vain tous ces objets devant les yeux. Comment donc puis-je m'y prendre, pour vous tirer du danger évident où je vous vois de mourir mal? Je n'en sais rien; et si vous continuez de pécher, j'ai grand sujet d'appréhender que votre mort ne ressemble à votre vie. Je crains même d'approfondir vos intentions, de peur d'augmenter ma frayeur et ma douleur : *Vivite bene, ne moriamini male* (*Serm.* 24 *de Verb. Dom.*). Je n'ose vous dire rien de plus que ces paroles de saint Augustin : Faites tout ce que vous pourrez pour n'être pas surpris par une méchante mort; tâchez de bien vivre dans l'espérance de bien mourir. Dieu vous fera miséricorde, si vous vous efforcez de la mériter; il ne vous rejettera pas de sa face si vous vous rapprochez de lui par la pénitence; si vous mourez saintement, vous vivrez éternellement dans le ciel.

SERMON VI.

Sur les irrévérences dans les églises.

Domus mea domus orationis vocabitur : Vos autem fecistis illam speluncam latronum.

Ma maison sera appelée la maison de la Prière; et vous en avez fait une caverne de voleurs (*S. Matth.*, *ch.* XXI).

Voici, dit saint Jérôme (*In cap.* XXI *Matth.*), l'action la plus surprenante qu'ait faite le Sauveur dans tout le cours de sa vie. Lui qui était la douceur même, il fait des reproches aigres et méprisants, il menace, il s'arme, il frappe; lui qui était la sagesse même, il ne ménage point des gens que les scribes soutenaient : en leur présence, il renverse leurs boutiques, il les chasse du temple, à coups de fouet, comme des brigands; ce que le hasard présente à sa main, il s'en sert pour les châtier : c'est ainsi que l'on traite la canaille. La pensée de saint Jean Chrysostome est que le Fils de Dieu voulait persuader aux Juifs le zèle qu'il avait pour l'observation de la loi et pour le culte divin (*Hom.*, 22). Saint Cyrille croit que, par ce trait de colère, il voulait décrier le judaïsme, et prévenir les esprits sur la sainteté de la religion chrétienne (*lib.* II, *c.* 29). Il est en-

core fort vraisemblable, comme le remarque un savant interprète, que c'était son dessein de faire connaître sa puissance, et de réveiller les Juifs par la crainte (*Tol. in c.* III *Joan.*).

Quoi qu'il en soit, chrétienne compagnie, que devons-nous penser d'un crime qui irrite un Dieu jusqu'au point, ce semble, de ne pas garder de mesure? Quelle peur sa colère ne doit-elle pas nous faire? Mais quoi! profanateurs impies de la maison de son Père, méritiez-vous d'être épargnés? Le temple du Seigneur est-il donc destiné à un commerce d'iniquité? Sortez du lieu saint, négociants scandaleux, puisque l'intérêt seul d'une passion criminelle vous y a conduits. Ils sont rentrés, messieurs, ils sont rentrés, ces profanateurs, non dans le temple des Hébreux, mais dans les églises des chrétiens. Tâchons de les obliger, par ce discours, à cesser et à réparer leurs irrévérences : il faut en examiner l'énormité, après avoir imploré le secours du, etc. *Ave.*

L'éloquent Salvien s'est plaint autrefois, avec une grande force, de ces fidèles qui sortent des églises pour commettre leurs crimes ordinaires. Quelle honte, disait cet écrivain zélé, qu'après avoir vu entrer les chrétiens dans le temple du Seigneur, pour apaiser sa colère, on les en voie sortir pour l'irriter? Est-ce que la loi nous engage à demander pardon de nos crimes, dans le dessein d'y retomber? Est-ce que l'on peut se repentir d'un péché, et tout ensemble se résoudre à le faire encore? Qu'il est indigne de faire servir la religion à la licence! de pleurer ses fautes pour les renouveler! de prier pour devenir plus méchants! C'est donc ainsi que nous abusons des grâces de la miséricorde, pour mériter les traits de la justice. *Qui ingreditur ad placandum non debet egredi ad exacerbandum.... Sic oratio auctrix est magis criminum, quam exoratrix* (*lib.* III, *de Gub.*).

Il est vrai, messieurs, qu'il est tout à fait étonnant que la foi qui nous conduit au pied des autels, ne nous inspire pas la crainte d'y offenser le grand Dieu qu'elle nous y fait adorer; qu'elle ne nous retienne pas dans l'obéissance, après nous avoir humiliés devant notre maître et notre juge. Mais il est bien plus étrange que des fidèles paraissent devant le tabernacle du Seigneur, pour l'y insulter; qu'ils viennent dans sa maison même pour l'outrager. Ah! mondains impies, contentez-vous de déshonorer votre religion au milieu de votre monde : ne tirez pas avantage de ce qu'elle a de plus sacré pour la flétrir. Je sens déjà, chrétiens, que je serai forcé aujourd'hui d'oublier votre piété, pour satisfaire à mon devoir; mais vous souhaitez vous-mêmes, j'en suis sûr, que le Seigneur soit vengé. C'est la mode du siècle, si j'ose le dire, de faire l'impie dans l'église, d'y paraître avec le maintien d'un infidèle qui ne croit pas. Songeons à donner des bornes à notre indignation plutôt qu'à ce sermon. Je ne considérerai, touchant cette profanation, que l'église même où elle est commise; et voici tout le partage de mon discours : 1° l'église est le lieu où Dieu paraît dans une plus grande majesté; 2° l'église est le lieu où le fidèle paraît dans une plus grande misère. Vous jugerez là-dessus de l'énormité des irrévérences des fidèles.

PREMIÈRE PARTIE.

L'on peut dire, messieurs, que tout l'univers est comme un grand temple où la majesté divine, répandue dans tous les espaces, demande et reçoit les hommages de toutes les créatures. Dieu toutefois a voulu destiner divers lieux particuliers aux exercices de la religion, soit à cause de la sainteté de nos mystères qui doivent être célébrés dans le recueillement et avec de grandes cérémonies, soit parce que les hommes légers, grossiers, faibles, autant qu'ils le sont, avaient besoin d'être frappés par des objets sensibles, pour demeurer dans leur devoir, soit pour distinguer les vrais d'avec les faux adorateurs; car, messieurs, Dieu exige des fidèles deux sortes de cultes : l'un intérieur, qui consiste dans la soumission de l'âme; l'autre extérieur, qui, par des signes humiliants et respectueux du corps, exprime l'intérieur. Cultes, comme vous voyez, qui ne pourraient se rendre avec bienséance, et d'une manière convenable à la majesté de la religion, si nous n'avions pas des autels.

Cela ne prouve point, messieurs, que Dieu donne des bornes à son immensité, et qu'il ne soit que dans le temple où on l'adore, comme le croyaient les Samaritains. Il ne suit pas de là non plus que Dieu nous dispense de l'adorer hors de son temple : c'était la ridicule conséquence de ces hérétiques, qu'on appelait Marseillais. Par là, nous devons concevoir une grande idée de la sainteté de nos églises, comme de la maison que Dieu habite particulièrement, et où sa grandeur nous doit imprimer plus de vénération. Aussi le Sauveur appelait-il le temple de Jérusalem sa maison propre, la maison de son Père : *Domus mea domus orationis est : nolite facere domum Patris mei domum negotiationis.*

Ce sont, messieurs, les pensées que la religion, considérée en général, nous inspire touchant nos églises : le christianisme en particulier nous en présente encore de plus touchantes. Il est sûr qu'avant l'incarnation du Sauveur, les Juifs étaient le peuple de Dieu. Toutefois ce que les Juifs ont eu de plus saint et de plus auguste dans leurs cérémonies n'était qu'une ébauche, pour ainsi dire, de notre culte : leur temple, ce chef-d'œuvre de l'art et de la magnificence, n'était que la figure de nos églises, de l'église la plus pauvre du rocher le plus affreux. Il est aisé de le prouver. 1° Dieu n'habita point dans le temple de Salomon de la manière qu'il habite dans nos églises : l'on n'y adorait point le corps et le sang de Jésus-Christ vivant, comme nous les adorons dans nos tabernacles. 2° Les sacrifices, les victimes, les parfums, toutes les cérémonies des Juifs n'étaient agréables au Seigneur, que parce qu'ils représentaient le sacrifice

redoutable et les cérémonies saintes des chrétiens. 3° Tout ce qui se passait de plus auguste et de plus divin dans ce temple admirable ne pouvait donner la grâce, vertu réservée aux sacrements de la loi nouvelle. 4° Tout le judaïsme n'avait que ce seul temple dont je parle : preuve convaincante que Dieu ne voulait pas le faire annoncer aux nations, qu'une religion plus pure enseignerait la manière d'adorer Dieu en esprit et en vérité ; que le christianisme, qui succèderait à la synagogue, serait honoré d'une loi plus parfaite et de témoignages plus adorables de la bonté et de la présence de son législateur.

Vous ne doutez pas de ces vérités, chrétiens auditeurs : mais que penserez-vous de vos églises, si je vous dépeins par quelques traits ce fameux temple des Juifs ? Le Seigneur lui-même en voulut être l'architecte, il instruisit lui-même les ouvriers qui y travaillèrent, et jamais la terre ne vit d'édifice si superbe et si merveilleux. Ce n'était qu'or, argent, bronze et cèdre. Les pierres qui servirent à l'élever depuis les fondements jusqu'à la couverture se trouvèrent toutes taillées dans la carrière, toutes fort blanches, d'une grandeur incroyable, si polies et tellement jointes, qu'on ne pouvait en apercevoir les liaisons (*V. Joseph. Antiq.*, *l.* VIII, *c.* 2). Tout le pavé du temple était couvert de lames d'or : il n'y avait même rien ni au dedans, ni au dehors du temple où l'or ne brillât. Les deux chérubins qui de deux de leurs ailes couvraient l'Arche d'alliance, étaient d'or massif, et ils avaient chacun cinq coudées de haut. Cette grande table où l'on mettait les pains consacrés à Dieu était aussi d'or massif, et les autres tables qui ne cédaient guère en beauté à celle-là, servaient à mettre vingt mille vases d'or et quarante mille d'argent.

Je ne veux pas entreprendre un détail qui m'éloignerait de mon sujet ; il me serait même impossible d'en venir à bout. Comment vous décrire cet énorme vaisseau de cuivre qui servait à laver les pieds et les mains d'une multitude innombrable de sacrificateurs, et auquel on donna le nom de mer à cause de sa prodigieuse grandeur ? les colonnes de bronze qui soutenaient le temple, les chambres qu'il renfermait, où tout était lambrissé de cèdre fort poli et orné de feuillages dorés, taillés dans le bois : les mille habits pontificaux enrichis de plus de pierres précieuses qu'on n'en vit jamais dans tous les trésors des rois ! Comment compter les ouvrages d'or et d'argent étalés de toutes parts ? vingt mille encensoirs d'or pour brûler les sacrés parfums, cinquante mille pour porter le feu, deux cent mille trompettes, et quarante mille instruments de musique tous faits d'un métal composé d'or et d'argent : ou coupes, ou plats, ou tasses d'or environ cent cinquante mille, et autant d'argent. Avec quelle pompe ce bâtiment fameux fut-il consacré ? vingt-deux mille bœufs, cent vingt mille moutons égorgés. Mais il faut, messieurs, arrêter la surprise où ce dénombrement vous a jetés. David qui avait formé l'idée de ce grand ouvrage, et son fils Salomon qui l'exécuta songeaient à bâtir une maison à Dieu : *Neque enim homini præparatur habitatio, sed Deo* (I *Paral.*, XXIX, 1). Ces grands princes, mon Dieu, Dieu souverain, Dieu de majesté, pouvaient-ils en trop faire ?

Elevons ici nos pensées, mes chers auditeurs, notre sainte religion nous y oblige : ne parlons plus de ce temple merveilleux de la loi ancienne ; encore une fois, il n'était qu'une ombre grossière de la plus pauvre de nos églises. Eglises consacrées par des cérémonies infiniment plus relevées, par des évêques qui ont une juridiction plus étendue et plus efficace, un caractère plus auguste que les prêtres des Hébreux. Eglises destinées à des fins toutes divines : l'on y immole l'Agneau sans tache : l'on y renferme le gage de notre rédemption : l'on y reconnaît les vrais adorateurs de Dieu. Eglises honorées par la présence, par la majesté de ce même Dieu qui s'y fait la nourriture, le remède, le viatique de nos âmes. Eglises sanctifiées par les exercices les plus nobles, les plus consolants, les plus redoutables du christianisme : c'est là que l'on chante les louanges du Très-Haut, que l'on distribue le sang et les mérites du Sauveur, qu'on nous ouvre le ciel, qu'on nous sauve de la vengeance de notre juge irrité, qu'on nous annonce la divine parole, qu'on nous permet de puiser des grâces dans les sacrements, qu'on brise nos chaînes, qu'on met le prince des ténèbres et tout l'enfer sous notre empire.

Ah ! chrétiens, plût à Dieu n'eussions-nous qu'à continuer le détail de tout ce qui demande nos hommages et notre vénération dans les Eglises ! Méchants fidèles, à quoi m'engagez-vous ? Faut-il que je mêle vos profanations avec la sainteté du sanctuaire ? Triste nécessité, messieurs, d'interrompre notre joie pour pleurer leurs irrévérences païennes ! Il faut donc le dire, c'est dans nos églises que ces chrétiens témoignent un mépris plus offensant à une majesté plus grande et plus sensible : c'est dans nos églises qu'ils outragent avec plus d'effronterie une grandeur plus éclatante : c'est dans nos églises qu'ils déshonorent une sainteté plus vénérable par une malice plus insolente. Un Dieu dans sa maison, un Dieu sur son trône, c'est ce Dieu même à qui ils insultent et dont ils oublient la présence pour faire devant son tabernacle ce qu'ils rougiraient, pour peu qu'ils eussent de religion, de faire dans une place publique.

Croyons pour notre consolation que les auteurs de ces dérèglements scandaleux sont en petit nombre : et c'est à moi un contentement digne de mon ministère de pouvoir dire sans crainte à mes auditeurs, que, grâce au ciel, ce qu'il y a de plus respectable dans tous les états, dans les armes et dans la robe honorent par leur piété la maison du Seigneur. Quelques têtes légères qu'un ornement affecte ou dissipe, ou éblouit,

quelques jeunes gens qu'une passion débordée emporte, quelques femmes mondaines que la vanité ou la volupté aveugle, quelques hommes presque sans religion, qui n'ont, ce semble, d'autre Dieu que leur plaisir, leur ventre ou leur fortune ; ce sont les gens que nous avons à prêcher. Votre piété, messieurs, me l'ordonne, et votre piété me soutient.

Il y avait grande apparence que ce jeune homme, que cette jeune fille se comporteraient sans piété dans l'église, puisqu'ils y sont venus accompagnés de la personne qui est ou l'occasion ou le complice de leurs désirs impurs, avec je ne sais quel air d'impudence, présage certain de leurs profanations : avec ces parures affectées, piéges ordinaires que l'on tend à l'innocence ; le miroir et la cajolerie ne disposent pas un esprit, d'ailleurs peu chrétien, au respect, à l'attention, à la modestie qu'on doit avoir durant le service divin. Nous devions encore nous attendre à vos abominations, vous qui ne venez au pied de l'autel que pour y rencontrer la personne même que vous devriez fuir ; vous qui, sous des couleurs étrangères, portez un visage qui dit ce que vous êtes forcés de taire ; vous qui faites d'ordinaire un choix d'église si convenable à la passion honteuse qui vous possède : préparatifs très-conformes à l'impiété qui doit suivre. Ne jugeons-nous point témérairement, messieurs ? non, ils ne justifient que trop la prédiction.

Vous les voyez entrer dans l'église comme ils entreraient dans une académie et dans une salle de plaisirs : un maintien mou et passionné, une mine fière, une démarche vaine, des cérémonies voluptueuses, les affectations d'un orgueil qui a quelque chose d'effronté. Se placent-ils ? C'est dans le lieu qui favorise davantage la situation criminelle de leur âme. Pouvons-nous espérer, mon Dieu, que ces gens-là vous prient, qu'ils invoquent votre saint nom ! Est-ce que vous daigneriez les écouter ? Mais ce n'est point à vous à qui ils adresseront leurs regards, leurs soupirs et leurs vœux : *Invocant quidem illi, sed non invocant te*, dit saint Augustin (*in psal.* XXX, *conc.* 3). Là cet homme d'épée tourné de biais pour entrevoir ce qui se passe à l'autel, et ne rien ignorer de ce qui se passe à la porte, son chapeau sous le bras, ajustant négligemment sa perruque, debout, se contentant de mettre un genou à terre à un seul endroit de la messe ; car enfin il n'est pas déclaré calviniste, encore me trompé-je, il plie le genou devant cette femme assez impie pour souffrir cette impiété. Dans cette situation il a regardé, il a lu, il a parlé : Dispensez-moi de vous dire toute la vérité. Là, cette femme, ou appuyée mollement sans bienséance, ou assise par une délicatesse païenne, à peine se penche-t-elle lorsque le prêtre lui présente Jésus-Christ à adorer ; elle s'occupe à rallumer l'intrigue par les mouvements étudiés de sa brillante tête, tantôt en réveillant le cavalier par un regard échappé, tantôt en le rebutant d'un air tranquillement sévère qui ne sert qu'à animer son impiété. Elle suit de l'œil cette personne pour examiner son vêtement, sa démarche, son maintien, ses intentions ; elle étale ce fracas de draps et d'étoffes, ces couleurs bizarres, bariolées, voyantes, ces riches bordures, ces franges précieuses, tout cet appareil qui insulte quelquefois à la pauvreté de l'autel. Quoi encore ? soyons bien aises de l'ignorer. Mais une femme qui souffre, qui aime la cajolerie dans l'Eglise, que ne souffre-t-elle pas, que n'aime-t-elle pas ailleurs et dans le secret ? Pour cette chaste jeunesse qui roule tout alentour des ailes d'une Eglise pour envisager à loisir les personnes qui sont entre deux, ce serait trop l'honorer que d'en faire le caractère ; je suis sûr, mesdames, que les seuls regards, que la seule présence de telles gens importunent, fatiguent, outragent votre vertu.

J'exprime peut-être trop naturellement le scandale ; si je l'exagère, je me condamne moi-même ; je dois honorer cette chaire et cette assemblée. Si je représente le scandale tel qu'il paraît et qu'il est, pourrais-je, sans prévariquer, affaiblir, déguiser la vérité. Votre vertu, messieurs, ne reprocherait-elle pas à mon zèle un si indigne ménagement ? Je souhaiterais réparer l'honneur de Dieu par des expressions douces et timides ; il ne tiendrait pas à moi de couvrir l'horreur des profanations qui aigrissent mes paroles; mais Dieu est outragé avec trop d'éclat, pour ne pas faire retentir les justes plaintes de notre indignation ; et pourrions-nous espérer d'inspirer par une crainte respectueuse des sentiments plus religieux à des personnes que la majesté divine ne peut tenir dans le respect et dans la crainte ?

Dites-moi, je vous prie, mes chers auditeurs, par quoi nous pourrions excuser pareilles profanations : il est bien cruel à vous et à moi d'en être les témoins sans que nous trouvions de quoi adoucir notre chagrin. Leurs auteurs peut-être ont été rebutés à la porte de l'Eglise, et ils insultent au maître de la maison pour se venger de la peine qu'ils ont eue à y entrer. Il serait à souhaiter que le Dieu du ciel et de la terre eût usé de ses droits, et qu'il eût fait sentir sa grandeur à de chétives créatures ; nous ne gémirions pas sur l'abomination qui flétrit avec tant d'audace la sainteté de ses autels. Il est vrai, dit Salvien, que les palais des grands ne sont pas ouverts à tout le monde : il faut traverser bien des basses-cours, bien des appartements, bien des corps de garde avant que d'approcher le trône du prince. Vous n'oseriez entrer dans le cabinet d'un juge, d'un avocat sans y avoir été introduit : vous vous exposeriez à un rebut, si vous preniez la liberté de vous dispenser des ménagements ordinaires, avant que d'y être admis. Mais le maître des rois reçoit, appelle, attend indifféremment toutes sortes de personnes dans son temple ; la mère et la fille y sont reçues, l'une modeste et vertueuse, l'autre éventée et libertine : ces deux

jeunes hommes y sont reçus, l'un chrétien, l'autre débauché; ces deux négociants y sont reçus, l'un fidèle, l'autre usurier.

Peut-être n'ont-ils pas la foi? Il est vrai que ces profanateurs s'efforcent d'ordinaire d'en secouer le joug: ils doutent, ils disputent, ils plaisantent sur nos mystères; mais enfin, catholiques de profession, ils croient Jésus-Christ sur nos autels. Qu'ils se condamnent donc eux-mêmes. Que penseraient-ils d'un fidèle qui aurait ri, cajolé, bouffonné sur le Calvaire, dans le temps que le Sauveur le consacrait par son sang, dans le temps que le Sauveur y rendait le dernier soupir? Qu'ils jugent là-dessus de leur conduite; car enfin ils n'ont rien de moins à adorer dans nos églises que leur Rédempteur vivant et immolé. Nos panégyriques les plus éloquents, les plus respectueux, dit saint Jérôme, ne sauraient honorer la crèche même du Sauveur; le silence seul doit exprimer la vénération que nous lui devons: *Et illud præsepe silentio magis quam infimo sermone honorandum est* (*Epist.* 18). Quelle profanation, juste ciel! de perdre jusqu'au respect, jusqu'à la modestie, jusqu'à la bienséance en présence de Jésus-Christ lui-même!

Peut-être que leur foi languit; mais qu'est-ce donc qui sera capable de l'animer, si les objets saints qui se présentent de toutes parts dans les églises ne la soutiennent pas? Un Dieu vivant dans son tabernacle, des apôtres, des martyrs, des confesseurs, des vierges qui l'environnent, pour ainsi dire, comme leur roi sur son trône; la représentation de tant de touchants mystères, les tombeaux, les ossements de leurs frères et de leurs aïeux, qui rendent comme un continuel hommage au souverain Maître de la vie et de la mort, cette chaire de vérité, ces tribunaux de pénitence, ce crucifix, rien de tout cela, et tout cela ensemble ne pourra les faire souvenir qu'ils sont fidèles. Je n'oserais, disait encore saint Jérôme (*Cont. Vigil.*, *lib.* III, *c.* 4), je n'oserais m'approcher des reliques des martyrs, ni entrer dans les églises dédiées à leur nom, si, durant la nuit, un songe peu honnête avait troublé mon repos, si, durant le jour, il m'était échappé un mouvement d'impatience. Ah! grand saint, les fidèles de nos jours approchent le Dieu des martyrs, le Dieu de vérité et de gloire, non-seulement souillés de crimes, mais résolus d'en commettre de nouveaux en déshonorant son corps et son sang.

Je dispute trop longtemps avec moi-même, messieurs, pour vous dire la vérité; pourquoi chanceler? pourquoi douter? Il s'agit de l'honneur de notre Dieu et de notre sainte religion. L'on va à l'église comme l'on irait au bal, à la comédie. Ces termes vous paraissent peut-être trop forts; je suis content de les adoucir: je le fais par la question que saint Jean Chrysostome adressait aux femmes mondaines de son temps. Interrogeons les gens; s'ils n'avouent pas tout leur tort, du moins peut-être le penseront-ils: *An saltatura ad ecclesiam pergis? An lasciviæ oblectamenta quæris?* Je sais que ce n'était pas votre dessein de danser dans l'église, parce que enfin on n'y danse pas; mais si vous aviez eu à y danser, vous seriez-vous parée d'une autre manière? Auriez-vous pris plus de soin pour vous attirer les regards du monde, et surtout de ces personnes qui occupent votre penchant? Y seriez-vous venue avec une autre disposition d'esprit et de cœur? Je sais qu'on ne fait pas dans une église ce qu'on fait sur un théâtre, qu'on n'y dénoue pas des intrigues d'amour, que les passions n'y jouent pas avec une impudente messéance; mais pourrait-on distinguer l'église du théâtre, par vos airs, par vos manières, par vos pensées?

Vous vous plaignez, mon cher auditeur, de ce que je parle avec trop de force; plaignez-vous au contraire de ce que je parle trop faiblement. Car on rit au bal et à la comédie, on rit aussi à l'église; on dit, on entend des paroles impures dans une salle de plaisir: c'est le même désordre dans l'église. Il me fâche, messieurs, de faire souffrir votre piété. On prend, on souffre des libertés lascives, on ménage un commerce impudique aux spectacles et aux académies: que fait-on de moins à l'église? Vous répondrez sans vous tromper, si vous y avez vu cette troupe voluptueuse qui, avec des passions fatiguées, y vient le matin pour faire du commencement du jour le commencement de la nuit. Et vous y êtes, mon Dieu, dans cette église! Vous y faites remarquer votre présence par des signes redoutables! L'on vous y immole! Vous reposez sur ces autels! Les anges y tremblent devant vous! Les marques de votre grandeur y éclatent de toutes parts! C'est le lieu que vous avez choisi pour vous faire adorer, pour vous faire craindre, pour paraître ce que vous êtes, pour maintenir, pour faire fleurir la religion sainte que vous nous avez enseignée! Je ne saurais soutenir ces sentiments, messieurs. Terminons le premier point de ce discours. Je souhaiterais qu'il me fût permis de finir ici ce sermon: nous n'aurions pas le chagrin de développer de nouvelles circonstances qui augmentent l'outrage que l'on fait à Dieu. Les profanations des fidèles sont horribles, parce que l'Eglise est le lieu où Dieu paraît dans une plus grande majesté; c'est ce que je vous ai montré. Quelle horreur ces profanations vous donneront-elles, si je vous fais voir que l'église est le lieu où le fidèle paraît dans une plus grande misère? C'est mon second point.

SECONDE PARTIE.

L'insolence porte toujours un caractère également méprisable et haïssable: méprisable, parce que c'est une faiblesse indigne de s'oublier soi-même pour s'en faire accroire; haïssable, parce que c'est une brutale fierté de se mettre sans raison au-dessus des autres, et de se prévaloir d'un avantage tout à fait injuste pour leur insulter. La naissance et la fortune qui élèvent un insolent ne le rendent pas moins digne de mépris et de haine. On se moque de lui, parce qu'il

perd la modestie dans sa prospérité; on le hait, parce qu'il fait servir son élévation à humilier ses semblables. Il n'est pas jusqu'à la vanité, qui ne regarde avec indignation une vanité qui éclate avec insolence.

Pour venir au sujet que j'ai à traiter, il faut ajouter que l'insolence dans la misère est un excès tout à fait insupportable à qui a quelque teinture de raison et d'équité. Un misérable insolent est, de tous les hommes, le plus injuste et le plus insensé ; car enfin, ou il connaît sa misère, ou il ne la connaît pas. S'il la connaît, quoi de plus déraisonnable que son insolence? S'il ne la connaît pas, quoi de plus extravagant? Un criminel qui s'imaginerait d'être innocent, qui ignorerait sa condamnation, ne pourrait outrager son juge sans avoir perdu toute sagesse; un criminel convaincu et de son crime et de sa condamnation, et qui outragerait son juge, comment exprimer sa témérité, son audace, son emportement, son attentat?

Il faut encore aller plus avant pour découvrir la vérité. Nous sommes contraints de mettre ici en comparaison un homme avec un Dieu; un homme, dis-je, dans sa plus grande misère, avec un Dieu dans sa plus grande majesté. Petit ver de terre, avec tout son mérite, qu'est-il devant Dieu? Mais petit ver de terre, avec toutes les marques de son néant, que peut-il paraître en présence d'un Dieu qui fait éclater sa grandeur? Un homme, se sentir misérable et criminel, et offenser son Créateur sur son trône, son juge sur son tribunal; c'est cette insolence, chrétienne compagnie, laquelle doit étonner tout esprit qui a un peu de raison; c'est cette insolence, laquelle doit effrayer tout esprit qui a un peu de foi.

Je rapporte à deux pensées ce qui peut nous découvrir plus visiblement la misère des fidèles dans les églises; et j'espère de vous inspirer par là une juste horreur des irrévérences qu'ils y commettent. J'omettrai sans peine les autres considérations à quoi je ne pourrais pas donner une juste étendue. Les chrétiens paraissent dans les églises particulièrement pour ces deux fins : l'une pour y adorer la majesté de Dieu; l'autre pour y apaiser sa colère, pour y exercer leur foi et leur crainte. Ce sont des fidèles qui viennent avouer leur dépendance et leur néant devant leur souverain créateur; ce sont des pécheurs qui viennent implorer la miséricorde de leur juge.

Premièrement, vous entrez dans les églises, messieurs, parce que vous croyez un Dieu maître absolu de votre sort et de toutes choses, qui demande et qui mérite seul tous vos hommages. Or, savez-vous bien que les marques de notre foi sont les preuves les plus humiliantes de notre misère? En effet, toute personne qui croit et qui exerce sa croyance, confesse nécessairement sa dépendance, sa bassesse, son néant. Elle se considère, malgré tout son orgueil, comme une vile créature qui, de son fonds, n'est rien du tout, et à qui le Créateur de toute la terre n'a donné l'être que par une pure miséricorde; elle paraît en esclave qui doit embrasser avec un esprit de servitude les vérités qu'on lui propose, vérités éloignées des conjectures des sens et des raisonnements humains; vérités sublimes, mais obscures, grandes, mais redoutables; vérités qui combattent toutes les préventions de l'esprit, tous les déréglements du cœur; vérités qui ont pour fondement l'existence d'un Dieu et notre dépendance de ce Dieu.

Sous ces vêtements superbes, suivis de tant de valets, avec tout votre fracas de chaises et de carrosses, vous venez confesser publiquement au pied de ces autels que, si Dieu n'avait eu pitié de vous, votre néant eût été éternel; qu'il ne vous a donné la vie que pour vous consumer à son service; que, par vous-mêmes, vous n'êtes rien de plus que les personnes du monde les plus misérables; que, si la grandeur et l'opulence vous distinguent des autres hommes, vous êtes obligés à une soumission plus profonde, parce que vous êtes redevables de plus de choses. Quoi de plus capable de confondre votre vanité que cet aveu public de votre néant? aveu au reste que vous êtes forcés de faire; car il suffit de vous montrer dans l'église pour déclarer la misère qui vous est naturelle. Distrait, fier, immodeste, impie tant qu'il vous plaira, vous dites au Seigneur: Seigneur, la voici, la chétive créature que vous avez honorée de la vie, du baptême et de la foi.

Théodose et Valentinien, ces empereurs si religieux et si sages, avaient sans doute bien pénétré ce sentiment : ils laissaient leurs gardes, ils se dépouillaient même des marques de leur dignité aux portes des églises, afin d'y adorer avec plus d'humilité le maître commun de tous les hommes. Animés du même esprit, ils firent cet édit fameux que nous lisons dans les actes du premier concile d'Ephèse, par lequel ils défendaient de se saisir des criminels réfugiés dans les églises : *Sufficiat*, c'est leur raison, *sufficiat profugis istis Dei auxilium, cui arma, et leges, et ipsa etiam regia majestas subjecta est* (*P.* III, *ad finem*). Ce serait un attentat de rien entreprendre sur des malheureux que Dieu protége; Dieu, à qui nos armes, nos lois et notre majesté royale sont soumises.

C'est une insolence si insupportable de porter les effets du libertinage jusque devant le tabernacle du Dieu vivant, que ceux qui ont eu l'autorité de couper chemin à de pareils scandales, n'ont pu souffrir jusqu'aux moindres libertés qui pourraient y disposer les fidèles. Un concile tenu à Tours, au neuvième siècle, ordonne aux prêtres d'avertir les fidèles d'entrer dans l'église sans bruit, avec une grande modestie, et de leur défendre, tandis qu'ils y seront, non-seulement les paroles inutiles, mais les pensées mêmes qui pourraient troubler leurs prières (*Conc. Turon.*, III, *an.* 813, *cap.* 38). Pourrions-nous, messieurs, montrer trop d'humilité, trop de respect devant les autels? La majesté du Dieu que la foi nous y fait adorer ne devrait

elle pas nous faire rentrer dans notre néant, si la chose dépendait de nous ? La grandeur d'un roi tient notre vénération et notre crainte aux alarmes, et nous perdons jusqu'à la bienséance en présence du Roi des rois, à l'égard de qui tout cet univers est moins qu'une goutte de rosée! Quel outrage! quel attentat, mes chers auditeurs! un misérable insulter à son Seigneur sous les marques les plus humiliantes de sa misère! s'avouer son esclave pour le mépriser plus insolemment! Qu'un méchant chrétien se mette au-dessus de toute considération quand il est au milieu de ses domestiques tremblants et de ses ameublements précieux, le bruit peut étourdir une tête faible; l'éclat peut éblouir de méchants yeux; l'opulence favorise la fierté; l'autorité flatte une âme hautaine et passionnée; mais qu'un méchant chrétien vienne dans la maison de Dieu, et que là, contraint de reconnaître et de redouter son Souverain, il porte des airs de fierté, il se permette des messéances, il regarde, il parle selon les caprices d'un impudent orgueil et d'une sacrilége volupté; que là, oubliant jusqu'à la présence de son Créateur, de son Rédempteur, de son Juge, il se livre aux excès du libertinage par des discours, par des actions qui seraient infâmes dans une place publique, que pourrais-je vous dire, chrétiens, qui pût avec plus de sujet allumer, aigrir votre indignation?

Profanateurs scandaleux! n'avez-vous donc point d'hommage à rendre dans l'Eglise? Et c'est vous, dirait-on, qui avez à y exiger des hommages. N'avez-vous point de grâces à y demander? Paraîtriez-vous autrement, si vous aviez vous-mêmes à les accorder? N'avez-vous point reçu de faveurs qui vous obligent à y témoigner quelque gratitude? A vous voir, l'on vous prendrait pour des gens qui ont à tirer raison d'une injure. Quelle autre posture prendriez-vous, si vous aviez à insulter à une personne qui en aurait mal usé envers vous? Méprisables créatures que le Seigneur peut mettre en poudre quand il lui plaira, où sont les marques de votre servitude, de votre indigence, de votre reconnaissance? Du moins n'oubliez pas, ne nous faites pas oublier que vous êtes fidèles. Cette troupe de débauchés que l'impie Balthazar avait conviés à ce fameux festin où il fut averti de sa mort, ces débauchés, dis-je, entre l'ivresse et l'impureté, chantaient des hymnes à l'honneur de leurs idoles d'or, d'argent, d'airain, de fer, de bois et de pierre: *Bibebant vinum, et laudabant deos suos aureos et argenteos, æreos, ferreos, ligneosque, et lapideos* (*Dan.*, V, 4.) Triste, honteuse comparaison que l'Ecriture m'oblige de faire!

Des idoles furent révérées par des gens qui n'étaient assemblés que pour le crime. Dieu est méprisé par des gens que la religion assemble; des idolâtres se souvinrent à table de l'autel; des catholiques oublient l'autel devant l'autel même: ils pensent à la table, à la volupté au milieu des cérémonies les plus saintes, les plus augustes du christianisme. Des idolâtres louaient des figures, l'ouvrage de leurs sacriléges mains, en buvant du vin; des chrétiens se moquent de Jésus-Christ, à qui ils sont redevables de toutes choses, en adorant son corps et son sang; des idolâtres, dans le bruit de la crapule, se souviennent d'une infinité d'idoles de tout métal, de tout bois, de toute forme; des chrétiens n'ont à glorifier que l'unique et le vrai Dieu, et ils ne pensent pas à lui dans le lieu même destiné à son culte, et au milieu d'un spectacle où tout leur en parle; des idolâtres conservent des sentiments de religion dans une débauche où tout tendait à les étouffer; des chrétiens perdent tout sentiment de religion jusque dans les solennités, où tout les réveille, où tout sert à les entretenir: *Bibebant vinum et laudabant deos suos*. Epargnons-nous le chagrin d'une comparaison plus longue et plus exacte.

L'auteur des irrévérences que nous déplorons n'est pas seulement un fidèle qui adore, c'est un pécheur qui craint et qui prie. Il nous serait difficile d'entrer dans l'église sans nous souvenir de nos péchés: c'est le lieu où nous venons d'ordinaire pour en demander et pour en obtenir le pardon. Ou la crainte d'offenser Dieu ou la douleur de l'avoir offensé nous fait réfugier près des autels; il n'est pas jusqu'aux plus impies qui ne soient frappés d'une horreur religieuse à la vue de tous ces objets touchants qui ornent, qui sanctifient les lieux saints. Mais, messieurs, à quoi pensons-nous? Où est notre sagesse? Nous nous sentons pécheurs dans l'Eglise, et nous y sommes immodestes! Retraçons en peu de paroles l'idée de la misère d'un pécheur, et nous penserons plus raisonnablement sur l'énormité de ses profanations.

Qu'il est difforme, ce malheureux! Qu'il est horrible aux yeux de Dieu et des saints! Ses taches sont si noires, si épouvantables, qu'il faut le sang d'un Dieu pour les laver. Qu'il est insensé d'avoir préféré un moment à une éternité, la créature au créateur, l'enfer au ciel! Qu'il est déraisonnable d'avoir sacrifié son âme au plaisir de son corps! Qu'il est injuste d'avoir désobéi à Dieu pour se faire l'esclave du démon! Qu'il est misérable! Il ne peut sortir de sa misère par ses propres forces, et il dépend de son ennemi de l'en tirer ou de l'y laisser. Qu'il est désespéré, puisqu'il se rend plus coupable dans le lieu même qui devrait lui servir d'asile, puisqu'il augmente son crime et sa peine là où il devait en obtenir la rémission! Nous ne concevrons jamais assez l'état pitoyable d'un pécheur; nous le concevrons pourtant en quelque manière, si nous considérons le pécheur dans l'église, parce que c'est le lieu où il doit confesser, pleurer ses offenses, où la justice divine fait retentir ses menaces à ses oreilles avec plus d'éclat, où la miséricorde divine fait de plus grands efforts de tendresse pour le sauver; où le sang de Jésus-Christ se dispense plus abondamment pour sa guérison. Car que signifient ces tribunaux sacrés de pénitence, ces autels, ce tabernacle qui renferme le pain de vie,

cette chaire de vérité où j'ai l'honneur de parler ?

Ne perdons pas le temps à vous faire la peinture d'un pécheur misérable, il est question d'un pécheur insolent, j'ose le dire; vit-on jamais rien de semblable, messieurs, qu'un malheureux fasse servir sa misère au dessein qu'il a d'outrager son souverain ; la proie de sa colère, il perd le respect devant lui, comme s'il voulait affronter sa puissance. Que diriez-vous d'un criminel qui, presque sous le couteau de l'exécuteur, se présenterait à son juge pour se moquer de lui avec plus d'effronterie? Je sais, mon Dieu, que vous reposez sur cet autel; je sens ma conscience chargée de crimes, je suis à la merci de votre vengeance : mais de ce même autel, d'où vous exigez mes hommages, mon repentir, mes larmes, vous verrez, vous entendrez mes profanations et les marques les plus scandaleuses de mon mépris; ce n'est pas assez pour moi de vous offenser dans le secret, je veux vous offenser jusqu'au pied de votre trône. Des gens qui, autrefois, n'ont osé entrer dans l'Eglise pour y recevoir le caractère de fidèles, qu'après de grandes cérémonies; des gens à qui les prêtres ont ouvert cette Eglise par pitié, pour les tirer de la servitude du démon, y rentrer aujourd'hui pour devenir moins chrétiens et pour reprendre leurs fers! comment voulez-vous que je les traite ces sortes de gens? n'ai-je pas besoin de tout mon respect pour les ménager?

Mais, messieurs, humbles, fidèles adorateurs de votre Dieu, Dieu vengera votre piété en vengeant sa majesté; quelles menaces ne fait-il pas par son prophète à ces vingt-cinq vieillards qui avaient le dos tourné contre son temple? *Ego faciam in furore*, dit-il, *non parcet oculus meus, nec miserebor, et cum clamaverint ad aures meas voce magna, non exaudiam eos* (*Ezech.*, VIII). Je les traiterai avec fureur, je les verrai sans pitié; qu'ils crient pour implorer ma clémence, je ne daignerai pas seulement les écouter. Hélas! messieurs, comment le Seigneur traitera-t-il ces jeunes hommes et ces jeunes filles, cette troupe païenne d'hommes débauchés et de femmes mondaines, qui ne se contentent pas de tourner le dos au temple de Dieu, mais qui s'y rendent pour commettre leurs impiétés? comment punira-t-il, je ne dis pas leurs égarements d'imagination, leur peu d'attention, leurs postures peu respectueuses : je dis leurs œillades impudiques, je dis leurs entretiens scandaleux, je dis leurs libertés infâmes? Tandis que les gens de bien, qui n'ont à attendre que des grâces, que des caresses, baissent les yeux, prient, craignent, s'anéantissent devant leur Maître : les mondains, qui ont à appréhender les plus sévères châtiments, lèvent la tête, s'entretiennent, cajolent, se font peut-être une espèce de point d'honneur d'être et de paraître impies.

Après tout, ces profanateurs sont-ils dignes de pardon; ne donnent-ils pas occasion aux hérétiques de blasphémer le corps et le sang de Jésus-Christ? ne leur apprennent-ils pas à mépriser la divine eucharistie? et les hérétiques ne leur font-ils pas tous les jours ce reproche: Pourquoi voulez-vous que nous croyions ce que votre peu de respect nous convainc que vous ne croyez pas vous-mêmes? La raison, il est vrai, est aussi méchante que le reproche est juste et le scandale criant; mais enfin elle sert à endurcir des esprits prévenus contre nos mystères; et si un hérétique faisait dans nos églises ce qu'y fait un mauvais catholique; si, comme lui, vous l'entendiez rire, éclater, bouffonner; si vous le voyiez se donner des airs fanfarons, tendres, passionnés; s'il y portait un cœur corrompu par mille attachements, et cherchant de quoi nourrir la flamme honteuse qui le consume, qu'en penserions-nous de cet hérétique? je n'ai garde de vous le dire, les conséquences en seraient trop étranges. Vous vous moqueriez d'une personne qui irait à la comédie pour prier Dieu, quoiqu'on puisse prier Dieu partout: quels sentiments pouvez-vous avoir d'une personne qui va à l'église pour se moquer de Dieu, et comme au théâtre qui favorise davantage sa vanité et sa volupté?

Où en sommes-nous, chrétienne compagnie? il faut donc vous avertir, époux, que vos femmes se rendent à l'église, pour se dédommager de la modestie forcée qu'elles montrent en votre présence, par les impiétés voluptueuses qu'elles font éclater devant Dieu; il faut donc vous avertir, pères et mères, que la pureté de vos filles est en danger dans l'église : que vous êtes obligés de les veiller là avec autant de soin que dans un promenoir, et dans une salle de jeu et de danse. Est-ce qu'il manque dans votre ville des maisons où une jeune vertu peut faire naufrage? je ne sais pas ce qui en est, mais je sais ce qu'on en dit, et ce qu'on a sujet d'en croire.

O vous, qui aimez votre sainte religion, vous qui craignez, vous qui servez Dieu, pleurez, gémissez, frémissez d'horreur quand vous voyez commettre dans les églises ces immodesties dont on rougirait dans ces lieux publics destinés aux déréglements du monde. Saint Paul ordonnait aux femmes de son temps de se voiler dans les églises (I *Cor.*, XI, 5) : mais savez-vous bien quelles étaient ces églises où l'Apôtre les soumettait à cette loi? c'étaient des églises qui avaient toute l'apparence de sépulcres. On les pratiquait sous terre avec beaucoup d'industrie et encore plus de danger : l'on n'y entrait que par des routes étroites et inconnues; comment le faste et la mollesse de nos jours s'en seraient-ils accommodés? pour y entrer, il fallait s'exposer à toutes les cruautés d'un tyran : ceux qui y entraient étaient des victimes consacrées à Jésus-Christ, des fidèles prêts au martyre. Dans une église si affreuse par ses ténèbres, si sainte par la foi et par la piété des chrétiens, si inaccessible par des chemins souterrains, par les espions, par les gardes des empereurs idolâtres, saint Paul veut que les femmes y paraissent le

visage couvert. Ah! messieurs, de quels anathèmes ne les eût-il point frappées, si elles avaient osé s'y montrer, comme les femmes de nos jours, non le visage découvert, il peut être humble et modeste, mais avec ces parures étudiées et excessives, l'appas ordinaire de la volupté, mais avec la mouche et le fard, mais avec ces nudités horribles qu'il plaît quelquefois à un monde dissolu de dévoiler, mais avec ces manières, ces airs mous et lascifs? Ceux qui peuvent les voir n'étant point gens qui n'attendent, qui ne souhaitent que le martyre, n'étant point gens à tout perdre plutôt que leur pureté; je me lasse de nommer si souvent, dans une compagnie si chrétienne, ces jeunes débauchés, ces filles éventées, ces femmes mondaines, ces hommes sans religion, qui font le scandale de nos églises.

Saint Grégoire de Nazianze (*Orat.* 4, *in Jul.* 2), raconte qu'après que les Juifs, suscités et soutenus par Julien l'Apostat, eurent fort maltraité les chrétiens et profané autant qu'ils avaient pu leurs églises, un tremblement de terre les ayant surpris, ils voulurent se sauver dans une église pour échapper, mais que, lorsqu'ils furent sur le point d'y entrer, les portes se fermèrent d'elles-mêmes au verrou, et que, par ce miracle, cet asile sacré leur fut interdit : digne peine de leurs abominables profanations. Que deviendriez-vous, mes chers auditeurs, si l'on vous fermait ces églises que vous déshonorez, de sorte qu'on ne célébrât plus les saints mystères, qu'on n'administrât plus les sacrements, qu'on ne prêchât plus la parole de Dieu? vous regarderiez avec raison ce châtiment comme un effet terrible de la colère du Seigneur, car où vous sauver de sa vengeance? Je crois, moi, que Dieu vous traite encore plus sévèrement en laissant vos églises ouvertes, en vous permettant d'y entrer, en dissimulant les profanations des méchants fidèles; considérez, je vous prie, que vous armez contre vous la justice divine, là où les fidèles ont coutume de la désarmer. C'est dans l'église, qu'après vos péchés, vous espérez de fléchir la miséricorde, et c'est dans l'église que vous rendez la miséricorde inexorable. Que deviendrez-vous donc, chrétiens, que deviendrez-vous?

L'on a vu un Alaric, ce Goth barbare et impie, se tenir l'épée à la main aux portes des églises de Rome, pour empêcher ses soldats victorieux de les profaner, tandis qu'ils saccageaient la ville. Suis-je contraint, mes chers auditeurs, de vous proposer pareils exemples? seront-ce des Barbares qui nous apprendront à rendre à Dieu l'honneur qu'on lui doit dans l'église? quel reproche pour vous, pour vous, dis-je, dont les glorieux ancêtres ont combattu avec tant de valeur la fureur et l'impiété des hérétiques! l'on a vu couler leur sang dans vos rues pour conserver les églises que vous voyez dans ces provinces : ces monuments de la piété de vos aïeux seront donc désormais les monuments de vos profanations : voilà pourquoi vos pères ont essuyé tant de dangers, tant de tourments, la mort même!

Jeunesse aimable par tant de belles qualités, serez-vous les auteurs des profanations qui percent de douleur les âmes saintes? sera-ce la volupté qui vous conduira au pied du tabernacle du Dieu vivant? n'est-ce pas vous qui faites l'espérance de la piété de vos pères, et qui, dans quelques années, devez être l'appui de votre sainte religion. Brave noblesse, si fidèle à votre roi, serez-vous si infidèle à votre Dieu? quel honneur ne lui feriez-vous pas par une modestie exemplaire? et combien le déshonorez-vous par des scandales si indignes de vous? Vous, mesdames, qui pourriez, par l'éclat d'une sévère vertu, sanctifier toute une ville, vous ferez-vous une étude et un plaisir d'opposer autel à autel, de partager avec Jésus-Christ l'encens et les adorations, de faire retentir une brillante cajolerie, tandis que le prêtre, dans une chapelle obscure, immole votre Dieu pour vos péchés?

La mollesse, la vanité, l'impureté, l'esprit du monde triomphent dans nos églises : c'était là peut-être ce qu'on devait attendre de la religion et de la magnificence des princes qui les ont fait bâtir ces églises; c'est ce que nous promettait la piété et le zèle des prélats qui les ont consacrées : là tendaient tant de croix qu'ils y ont imprimées de toutes parts, tant d'onctions sacrées qu'ils y ont faites! Ils préparaient aux fidèles de nos jours un lieu où ils pussent s'entretenir plus tranquillement, prendre de plus justes mesures pour leurs parties de plaisir, étaler leur luxe avec plus de pompe, nouer avec plus de sûreté leurs intrigues, c'est-à-dire déshonorer leur religion avec plus de scandale, mépriser Dieu avec plus d'outrage, faire triompher le siècle, son ennemi, avec plus d'insolence. Murailles sacrées, tribunaux de pénitence, adorable tabernacle, qui retentissez aujourd'hui du bruit de l'iniquité, vous en développerez un jour tout le mystère. Vous avez de la peine, messieurs, à entendre toutes ces choses, vous qui avez horreur de telles profanations : j'en ai encore plus à vous les dire. Je prie Dieu que de ces temples saints, où nous devons être enterrés, nous ressuscitions à la fin des siècles pour entrer, avec les vrais fidèles, dans le temple éternel de la gloire.

SERMON VII.

Sur l'obligation de l'aumône.

Accepit ergo Jesus panes; et cum gratias egisset, distribuit discumbentibus.

Jésus prit donc les pains, et après avoir rendu des actions de grâces, il en donna à ceux qui étaient assis (*S. Jean*, *ch.* VI).

Cette multitude de peuple que le Sauveur rassasia n'avait point songé à porter des provisions quand elle se mit à sa suite : ils se trouvèrent fatigués du voyage, et n'avoir pas de quoi se nourrir; quoique d'ailleurs ils eussent la plupart assez de bien pour subsister, ils en furent réduits à la faim. Le bon Maître qu'ils étaient allés entendre leur fit l'aumône et les nourrit : il employa même sa toute-puissance pour satisfaire à sa charité;

il multiplia cinq pains d'orge et deux poissons ; et après que cinq mille personnes environ en eurent mangé ce qu'ils voulurent, il en resta encore pour remplir douze corbeilles. Aumône, messieurs, digne de la libéralité et de la grandeur d'un Dieu, par la profusion et par le miracle qui l'accompagnèrent; le Fils de Dieu pouvait-il nous marquer plus fortement l'obligation qui est imposée aux riches de soulager les misérables? Mais puisqu'il s'agit de l'intérêt des pauvres, ne perdons pas le temps à des réflexions inutiles : hâtons-nous de leur procurer le soulagement de leur misère; c'est pour cela que j'ai à parler, après avoir imploré l'intercession de la Mère de miséricorde : *Ave*.

La dureté et l'avarice sont deux vices qui étouffent d'ordinaire dans les fidèles ces sentiments de compassion qu'ils doivent avoir des pauvres; la dureté ne leur permet pas de partager les maux d'autrui, et l'avarice les renferme dans leurs propres intérêts. Ces deux ennemis de la charité chrétienne sont d'autant plus cruels qu'ils accompagnent naturellement les richesses, la seule ressource de l'indigence. Une personne à qui rien ne manque, ignore ou méprise la misère d'une personne qui manque de tout; les gémissements d'un malheureux sont à son égard comme ces bruits sourds que le tonnerre fait loin de nous : on se met peu en peine d'en apprendre la cause et les effets, parce qu'ils ne nous menacent pas. C'est assez la coutume que les gens deviennent farouches dans l'abondance : on n'a pas de pitié quand on se sent à l'abri du mal qui devrait nous toucher. Ceux que l'avarice attache au bien sont de même fort insensibles à la pauvreté de leur prochain ; ils ne donnent rien, de peur de rien perdre. Etrange espèce de gens !

Il me semble, messieurs, que j'attaquerai le mal dans sa source, si pour vous inspirer la charité que vous devez aux pauvres, je combats et la dureté et l'avarice, qui ne la laissent point allumer dans votre cœur, ou qui l'y éteignent ; c'est mon dessein, si le Dieu et le père des pauvres daigne le seconder. Une âme dure ne se rend qu'à un devoir indispensable ; une âme avare n'est sensible qu'à son avantage. Je ferai voir que l'aumône est une dette : de quelque caractère que vous soyez, il faut l'acquitter; je ferai voir encore que l'aumône est un gain, il est donc de votre intérêt de ne pas la refuser. Mais servons les pauvres en frères, prenons tout le temps nécessaire pour défendre leur cause : je m'arrêterai dans ce discours à la première de ces deux pensées, et je traiterai dans un autre sermon la seconde. L'aumône est une dette : qui l'exige? la justice, c'est mon premier point; la charité, c'est mon second point. Vous ne pouvez regarder, écouter le pauvre avec indifférence sans blesser les obligations que la justice et la charité vous imposent : je vais le prouver.

PREMIÈRE PARTIE.

Avant d'entrer dans mon sujet, il est nécessaire de vous expliquer deux choses ; savoir : ce que c'est que le superflu du riche, et ce que c'est que la nécessité du pauvre. Le riche peut avoir du superflu dans ce qui lui est nécessaire pour vivre, et dans ce qui lui est nécessaire pour vivre chrétiennement selon son état. Il a au delà de ce qu'il lui faut pour subsister : ce qui lui reste après avoir fourni aux besoins de la nature n'est point le superflu en question. Après avoir fait les dépenses nécessaires pour soutenir sa condition et son rang d'une manière convenable à l'Evangile, il peut encore mettre quelque chose de réserve, qu'une juste modération ne lui permet pas de dissiper; c'est de quoi particulièrement, disent les docteurs, il est obligé de secourir les pauvres. Le riche à qui j'adresse mon discours, est donc celui qui, quelle que soit sa qualité, quel que soit son état, n'emploie pas tout son revenu en vivant selon les bienséances véritables et chrétiennes. Or, il est constant qu'il y a un grand nombre de riches de cette sorte, parce qu'il est incontestable qu'il y a un superflu qui doit servir à la subsistance des pauvres. Si cela n'était, le Juge souverain des hommes ne condamnerait pas les pécheurs à l'enfer, parce qu'ils ont refusé l'aumône (*Matth.* XXV). Voilà pour ce qui regarde le superflu du riche : expliquons maintenant la nécessité du pauvre.

L'on distingue trois sortes de nécessité dans le pauvre : la première, que l'on nomme extrême, lorsque le pauvre, faute de secours, est en danger de mourir ou de tomber dans un état pire que la mort, dans une grande infamie, dans un honteux abandonnement; la nature seule suffit pour nous représenter les obligations que prescrit ce genre de nécessité. En un mot, il n'est qu'un danger égal au danger que court notre frère, qui puisse nous dispenser de le secourir : hors d'un pareil risque, n'eussiez-vous qu'un pain, vous seriez obligé de le partager avec lui; et si vous ne le nourrissez pas, dit saint Ambroise, c'est vous qui le tuez : *Si non pavisti, occidisti*. La seconde espèce de nécessité est une nécessité griève et considérable, qui ne tend pas à la perte de la vie ni de l'honneur, mais qui est suivie de grandes incommodités; elle renferme non-seulement ce qu'on peut souffrir par rapport à la vie, mais encore par rapport à l'état de vie. Cette personne noble a perdu ses fonds par un événement qui ne la rend point coupable : sa famille languit; il faut vendre ses joyaux, se soumettre à des services indignes, se renfermer dans une maison dépouillée. Cette autre personne d'une qualité moins considérable, déjà assez pauvre, et affaiblie par de longues infirmités, ne saurait presque agir sans s'exposer à de plus grands maux, et se voit contrainte de passer ses jours dans le chagrin, dans la douleur et dans la crainte d'être sans ressource tôt ou tard ; la nécessité de ces personnes n'est pas extrême, mais elle est grande. La troisième est une nécessité ordinaire et commune, qui réduit le pauvre à rouler sa vie avec quelque peine, peine toutefois inséparable de son état : tel est le

besoin des pauvres qui ont coutume de mendier. J'ai dit en deux mots à quoi vous oblige la nécessité extrême des misérables, et il serait inutile de vous l'expliquer plus au long; ce que je dirai de plus fort dans la suite se rapporte particulièrement au second genre de nécessité, dont j'ai parlé. J'avance donc que la justice exige l'aumône comme une dette; quelques docteurs ont peine à convenir que cette justice doive se prendre à la rigueur; d'autres ne veulent point d'adoucissement dans cette expression : vous jugerez vous-mêmes de sa force.

Premièrement, il est tout visible que ç'a été le dessein de Dieu que les biens de la terre servissent à la subsistance de tous les hommes indifféremment; il soumit toutes les créatures de la terre à Adam, et lui donna le droit de les employer selon ses besoins. Les premiers descendants de ce premier père se choisirent à leur gré les fonds où ils établirent leur séjour, et chacun les posséda tranquillement, jusqu'à ce que la jalousie, la défiance, l'aversion vinrent à troubler leur bonne intelligence. Il arriva encore que les passions allumèrent entre eux des démêlés : le droit de la guerre, des priviléges, ou acquis, ou usurpés, des intérêts, ou légitimes, ou injustes; la haine, l'ambition, les conquêtes, obligèrent les nations et les législateurs à régler les possessions des peuples et des particuliers, et le Seigneur autorisa ce partage. Dès là il n'y eut plus de proportion dans la distribution des terres : dès là il y eut des riches, il y eut aussi des pauvres. Tandis que le plus noble, le plus fort, le plus adroit goûtaient les commodités de la vie, les autres, quelque mérite qu'ils eussent d'ailleurs, languissaient obscurs dans l'indigence, sans qu'il fût permis à ceux-ci de dépouiller ceux-là, et de se dédommager par la violence, parce que Dieu n'avait point voulu s'opposer à l'inégalité de leur fortune, pour les obliger les uns et les autres à mépriser des biens qui ne sont point la récompense de la vertu, et qui peuvent passer si aisément d'un maître à un autre maître.

Vous donc, riches, vous possédez légitimement vos fonds, si vous vous les êtes appropriés selon les lois divines et les lois humaines; mais pouvez-vous les posséder sous d'autres conditions que celles qu'il a plu au Créateur souverain de toutes choses de leur imposer? et s'il a prétendu dans les premières vues de sa providence que tous les hommes y trouvassent de quoi subsister, pouvez-vous déroger en rien à ses ordres? Le droit naturel et le droit divin prévalent au vôtre, dit saint Thomas, et si les créatures sont créées pour l'utilité publique, vous devez au pauvre ce que vous avez de trop : *Ideo res quas aliqui superabundanter habent, ex naturali jure debentur pauperum sustentationi* (2-2, *q.* 66, *a.* 7). Saint Augustin avait fait le même raisonnement avant saint Thomas : Dieu nous a-t-il donné au delà de ce qu'il nous faut pour notre entretien, il ne nous l'a donné, qu'afin que nous en fissions part à ceux qui n'ont pas assez; car sa volonté est que nous vivions tous (*Serm.* 219, *de Temp.*). Il s'ensuit de ces principes que l'aumône est une dette de justice : la conséquence est claire; vous avez reçu de Dieu vos richesses à la charge que le pauvre en profiterait dans l'occasion : voilà une espèce de contrat qui s'est passé entre Dieu et vous. Vous ne sauriez douter, sans renverser les fondements du commerce de la vie civile, qu'un engagement de cette nature n'emporte une obligation de quelque justice; vous recevez à condition que vous donnerez, vous refuserez injustement.

C'est la raison pourquoi quelques saints Pères ont parlé si fortement en faveur des pauvres, et se sont avancés jusqu'à dire que les riches commettaient autant d'injustices, qu'ils renvoyaient de pauvres sans leur rien donner; expressions qui ont besoin d'interprétation. Ainsi s'est exprimé le grand saint Basile, et voyez, je vous prie, jusqu'à quel détail il est descendu pour soutenir les intérêts des pauvres. Ce pain que vous fermez, ô riche, appartient à ce pauvre qui n'a pas de quoi manger : cet habit que vous tenez inutile dans votre coffre appartient à ce pauvre qui manque de vêtement; ces souliers qui pourrissent dans un coin de votre maison, sont à ce malheureux qui marche pieds nus; cet argent que vous cachez dans la terre, appartient à cette personne qui n'a rien; et vous êtes injuste autant de fois que vous refusez aux pauvres ce qu'ils pourraient recevoir de vous : *Esurientis est panis quem tu retines*, etc. (*Hom. in Dites avaros*). Ah! messieurs, que ne suis-je capable, que ne suis-je digne d'entrer dans les sentiments des saints pour les inspirer aux fidèles qui m'écoutent! Que je vous défendrais avec plaisir, pauvres de Jésus-Christ, si j'espérais de vous défendre avec succès !

Quoi! mes chers auditeurs, vous adorez Dieu comme le maître souverain de votre fortune, et vous voudriez frustrer les intentions qu'il s'est proposées en vous la faisant heureuse : ne savez-vous pas, dit le même Père, que dans votre opulence, vous n'êtes que les ministres de ce Dieu aimable, et les économes de ceux qui servent avec vous ce grand Maître : *Dei optimi minister es, suorum dispensator conservorum* (*Ibid.*)? De Dieu vous tenez tout ce qui vous distingue des malheureux, et contre sa volonté vous oublierez les malheureux, du milieu desquels sa volonté vous a tirés? Je sais que vos richesses vous occupent, que votre élévation vous éblouit, que les délices que l'abondance vous présente vous endurcissent le cœur; mais Dieu se possédant lui-même, source de tout bien, dans la splendeur de sa gloire infinie, réglant tout ce grand univers, daigne bien penser à vous et aux pauvres, dont la misère ne vous touche point. Que croyez-vous être devant ce Seigneur tout-puissant et souverain? hélas! il fait peut-être moins de cas de vous que de ces personnes abandonnées que vous méprisez si fort; tandis qu'il vous enrichit et qu'il vous donne tant de marques de sa miséricorde, vous ne voudrez

pas vous abaissez jusqu'à penser à ces personnes qui lui sont plus agréables, plus chères que vous, ou vous ne penserez à elles que pour les regarder comme des créatures qu'il importe peu qui souffrent et qui vivent. Vous qui, par votre avare indolence, fatiguez sans cesse le ciel pour augmenter vos possessions, n'oserez-vous point encore leur dire qu'ils ne servent qu'à embarrasser la terre, et que le jour n'est pas fait pour eux?

Le Créateur, qui a pourvu à la subsistance des poissons, des oiseaux, des bêtes fauves, et des insectes les plus vils, a confié à votre pitié des hommes qu'il a destinés, comme vous, à une gloire éternelle; le forcerez-vous de se repentir du choix qu'il a fait de vous pour être les instruments de sa providence? laisserez-vous périr vos semblables, faute de les secourir, pendant que sans votre secours les animaux les plus méprisables dureront? N'oubliez pas, je vous en conjure, ces belles paroles de saint Paulin, qui dit que le Créateur souverain du riche et du pauvre a préparé l'un à l'autre : le riche au pauvre, pour être le fonds de sa nourriture; et le pauvre au riche, pour être la matière de sa justice : *Ut intelligamus consilium communis Creatoris : quod divitem pauperi, et pauperem diviti præparavit, ut abundans egenti substantia alimoniæ sit, et opulento inops materia justitiæ* (*Ep.* 12, *ad Sever.*). Ce serait une injustice bien criante, de vouloir être riche sans vouloir se soumettre aux charges que Dieu a imposées aux richesses.

En second lieu, quoique vous soyez possesseur légitime de vos fonds, vous avez au-dessus de vous un Seigneur de qui vous dépendez en toutes choses, qui en règle l'usage, et qui s'en réserve une partie pour être distribuée en aumônes; l'aumône devient par conséquent une dette de justice, car le droit d'un maître supérieur ne peut sans injustice être violé par le maître subalterne. Ce Seigneur souverain dont vous êtes le vassal et le sujet, c'est Jésus-Christ : *Hic est omnium Dominus*, dit saint Pierre dans les Actes (X, 36) : vous relevez tous de lui, vous lui devez tous hommage et tribut, et il faut remarquer que son domaine n'est pas seulement de juridiction, mais de véritable propriété, parce que ce qu'il possède, il le doit posséder par tous les titres convenables à sa grandeur. Quoique les siens ne l'aient pas reçu, il est pourtant venu chez soi quand il est descendu sur la terre : *In propria venit, et sui eum non receperunt* (*Annot.* 17, *in cap.* XIII *Joan.*). Le savant cardinal Tolet trouve quatre différences considérables entre le domaine de Jésus-Christ et le domaine des hommes; la première, quelque grands que soient les hommes, ils tiennent de la servitude, ils ne peuvent se passer de ce qu'ils possèdent pour durer : le Sauveur a pu se passer de tout; la deuxième, les hommes peuvent disposer de peu de chose : le Sauveur est maître de tout l'univers; la troisième, les hommes avec toute leur puissance sont très-faibles : le Sauveur avec une parole peut produire, créer, anéantir; la quatrième enfin, les hommes n'ont qu'un domaine dépendant et soumis : le Sauveur seul a un domaine indépendant et souverain. Le Sauveur peut donc disposer de vos biens comme il lui plaît; et s'il vous en demande le superflu, vous ne pouvez le lui refuser sans retenir injustement ce qui est véritablement à lui.

Or, il vous a ordonné de le relâcher, ce superflu; vous n'êtes point assez durs, assez ignorants, pour vouloir et pour pouvoir en douter : *Quod superest*, *date eleemosynam* (*Luc.* XI) : cela est clair, cela est formel, et c'est là un précepte et non-seulement un conseil. Il nous exhorte à imiter la miséricorde de son Père céleste, qui fait du bien à ses ennemis mêmes; il emploie tous les motifs imaginables qui peuvent le plus nous intéresser à lui obéir. Si nous donnons l'on nous donnera, nous dit-il; nous trouverons dans le ciel ce que le pauvre aura reçu de nous sur la terre; la même mesure dont nous nous serons servis pour notre prochain, on s'en servira pour nous (*Luc.*, VI, 38). Nous aurons une récompense éternelle pour un verre d'eau froide donné pour l'amour de lui (*Matth.*, X, 42); il mettra sur son compte tous les devoirs que nous rendrons au moindre de ses frères, les pauvres (*Matth.*, XXV, 40). Il nous conseille même de vendre nos fonds pour en donner l'argent aux pauvres (*Luc.*, XII, 33). Après cela, interprétez, ignorez ses intentions : il ne lui restait plus que de nous dépouiller de vive force et de mettre les pauvres à notre place; au reste, il continue encore aujourd'hui de nous faire la même demande et le même commandement. Comme il est demeuré réellement dans l'eucharistie, il est demeuré moralement dans le pauvre : là il veut nous faire du bien, ici il en veut recevoir de nous. Lui refuserez-vous, chrétiens, le peu qu'il exige, à lui qui, étant riche, dit saint Paul, s'est fait pauvre afin de vous enrichir par sa pauvreté? *Propter vos egenus factus est, cum esset dives, ut illius inopia divites essetis* (II *Cor.*, VIII). Ce serait le mépriser lui-même d'une manière bien outrageuse que de traiter avec tant de dureté ceux qui tiennent sa place.

Que penseriez-vous d'un homme à qui vous auriez fait mille grâces, et qui se moquerait de votre recommandation, après l'avoir assuré que le malheureux que vous lui adressez vous est cher, que vous lui serez redevable des bons offices qu'il lui rendra, qu'il ne saurait vous obliger davantage qu'en le servant dans son besoin? Il n'a, toutefois, nul égard à lui; il l'abandonne, il le laisse souffrir faute d'un petit secours. Vous regarderiez cet homme comme un ingrat, sans honnêteté, sans humanité, sans cœur; vous prendriez son indifférence pour un affront, pour une rupture déclarée, et si vous aviez droit de le traiter lui-même sans pitié, de lui arracher sans ménagement ce que vous voudriez qu'il accordât de bonne grâce, s'il était votre débiteur, votre sujet, votre esclave, quelle serait votre indigna-

tion contre cette âme mal faite et farouche? Reconnaissez-vous dans ce portrait, mon cher auditeur, si vous rebutez le pauvre malgré les recommandations, les instances, les ordres pressants et réitérés de Jésus-Christ; peut-être votre foi et votre religion vous éloigneraient-elles d'un tel procédé, s'il s'agissait de secourir le Sauveur lui-même; mais je vous l'ai déjà dit, et vous le savez, que le Sauveur a substitué le pauvre à sa place. Si jamais, dit saint Jean Chrysostome, vous avez souhaité de loger, de vêtir, de nourrir le Fils de Dieu, croyez que vous aurez ce bonheur toutes les fois que vous voudrez : vous n'avez qu'à faire cette charité au pauvre pour la faire au Fils de Dieu; la justice vous y oblige, puisque tout ce que vous avez lui appartient en propriété et qu'il vous a commandé l'aumône si fortement.

Je pourrais vous dire, en troisième lieu, qu'il y a quelque obligation de justice à secourir, par vos aumônes, les personnes qui vous enrichissent en quelque manière par leur misère. Si ces pauvres, qui fatiguent inutilement votre dureté, ne souffraient les suites de l'indigence, vivriez-vous dans l'opulence? Tout abonde chez vous : pourquoi? Parce qu'ils n'ont ni terres ni maisons, ni nourriture. Que les biens de la terre soient partagés également, dès là il n'y aura ni riche ni pauvre : l'inégalité des fortunes fait les richesses des uns et la disette des autres. Tout de bon, messieurs, ne trouvez-vous pas qu'il y ait de l'équité à aider à vivre des gens dont le malheur vous met dans les mains de quoi les soulager? Sera-t-il nécessaire que je compare ici, comme a fait autrefois saint Grégoire de Nazianze, votre luxe avec leur dépouillement, vos maisons superbes avec leurs cabanes ouvertes, vos alcôves dorées avec leur paille pourrie, vos ameublements précieux avec leur bure déchirée, vos brocards flottants avec leurs vêtements tombant en lambeaux, vos festins avec leur faim, vos équipages avec leur abandonnement? Il en est parmi eux à qui il ne reste que les yeux pour voir votre pompe, et les sujets qu'ils ont de s'affliger en la voyant : *Ne instrumenta quidem ad petendum a corpore habentes* (*Orat.* 16 *de Amore pauperum*). Point de pieds pour se traîner devant vous, point de mains pour implorer votre compassion, point de voix pour vous représenter leur misère, ils sont languissants, à demi nus, affamés, sentant la pourriture et le cadavre. Quelque peu que vous leur donniez, ils croiront beaucoup recevoir, parce qu'ils n'ont rien du tout : *Egenti parvum aliquid tribue : neque enim parvum est ei qui omnibus rebus caret* (*Ibid.*). Ne vous informez pas de leurs meubles : ils n'en ont point; de leurs années : la pauvreté les a avancées; de leur parenté : personne ne veut les reconnaître; de leur profession : ils ne savent que gémir et mendier; de leur pays : ils ne lui doivent que le jour; de leur santé : voyez-les pâles et défaits. S'ils avaient une partie de vos biens, ils ne seraient plus à plaindre, et ils se passeraient de vous. Vous obstinerez-vous à la vue de leur malheur? Vous devriez encore leur enlever ce qui soutient ce filet de vie qui les retient sur la terre; car, dit saint Ambroise (*Serm.* 8), jeter ou laisser une personne dans la misère, c'est un même crime; mais si inexorables créanciers, pourriez-vous être si impitoyables débiteurs? Payez, payez ce que vous devez à Dieu, ce que vous devez à Jésus-Christ, ce que vous devez au pauvre.

Vous ne comprenez pas, me direz-vous, comment la justice peut vous obliger à donner ce que vous donnez en aumônes : il est aisé de vous le faire comprendre. Ne pouvez-vous pas payer une dette et tout ensemble faire une aumône? Vous êtes le débiteur d'une personne qui est dans l'indigence; qui vous empêche, en acquittant votre dette, de vouloir soulager sa misère? Le motif de miséricorde n'est donc pas incompatible avec le motif d'obligation et de justice. Si je suis obligé, ajoutez-vous, de donner tout mon superflu, je ne pourrai jamais acquérir et pousser plus loin ma fortune. Non, je ne prétends point vous mettre dans la nécessité de ne plus augmenter vos revenus, mais je soutiens que vous devez faire des aumônes proportionnées à vos revenus, et que, dussiez-vous être moins commode et moins considéré, vous devez faire part au pauvre de vos biens : je ne parle pas de ces occasions où il se trouve dans les derniers dangers, car alors, ne vous restât-il qu'une pièce de monnaie, vous lui en devriez la moitié. Il m'est permis, continuez-vous, de me dépouiller de mes biens, pourquoi ne me dispenserais-je pas d'en répandre une partie dans les mains du pauvre, qui, selon l'ordre naturel, me doit être moins cher que moi-même? Il est vrai que vous êtes le maître de vos biens, que vous pouvez y renoncer quand la loi vous le permet, mais tandis que vous en serez le possesseur, Dieu vous défend de frustrer le pauvre de cette portion qu'il y peut prétendre : devenez pauvre par une abdication volontaire de vos possessions, j'y consens; jusque-là vous n'avez nul droit de laisser le pauvre sans ressource.

Si vous me dites que vous êtes sur un pied dans le monde à faire une dépense qui épuise tous vos revenus, c'est comme si vous me disiez que vous êtes forcé d'être dur envers les pauvres, parce que vous êtes engagé à être superbe, intempérant, mondain, rebelle à la loi de Dieu. Si vous vous retranchez sur la nécessité d'établir vos enfants, établissement qui demande toute votre industrie, tout votre ménagement, l'objection est ridicule; je veux vous épargner la confusion d'en entendre la réponse : ayez moins d'ambition, moins d'attachement à la terre, et il faut que le pauvre vive. Si l'aumône était d'obligation de justice, m'objecterez-vous enfin, il faudrait restituer ce qu'on a manqué de donner en aumône. C'est par quoi vous pouvez colorer votre dureté avec plus de vraisemblance; mais vous feriez mieux de ne pas recourir à tant de fausses couleurs

pour en adoucir l'horreur. Rien de plus frivole que ce raisonnement : vous devez restituer les biens légués aux pauvres et tous les fonds qui leur viennent sous semblables titres ; vous devez réparer tous les dommages que le délai de telle restitution leur a causés : c'est le droit commun, et les pauvres sont encore privilégiés en ce point. En ce qui regarde précisément l'aumône, vous n'avez point de restitution à faire; raison de cela : vous n'êtes redevables au pauvre qu'en vue de l'indigence où il est actuellement; l'indigence où il a été ne vous oblige plus à rien : par là vous n'êtes point justifiés de la faute que vous avez faite en lui refusant le secours dont il a eu besoin, et si vous étiez plus chrétiens que vous n'êtes, vous redoubleriez vos aumônes d'aujourd'hui pour suppléer à votre dureté d'hier ; mais par là, vous êtes dispensés de restituer ce que vous avez retenu, et je ne puis en rigueur exiger de vous, si non que vous payiez aujourd'hui au pauvre ce que vous lui devez aujourd'hui. La charité vous oblige aussi fortement que la justice à acquitter cette dette : c'est le sujet du second point de mon discours.

SECONDE PARTIE.

Dieu a établi diverses liaisons entre les hommes pour les engager à partager leurs biens et leurs maux; leur faiblesse avait besoin de ce secours, et leur misère de cette ressource. Le sang, l'amitié, le commerce sont comme des fonds communs où la nature les conduit pour y puiser leur soulagement. Il est vrai pourtant, qu'exposés autant qu'ils le sont à une infinité de disgrâces et de tristes événements, il leur fallait des remèdes plus généraux que ceux-là, des sources plus universelles de consolation et de force. Les rapports du sang se renferment dans une famille, dans une parenté, et ne s'étendent pas à beaucoup de gens; ceux de l'amitié ont des bornes encore plus étroites, et le commerce ne lie d'ordinaire ensemble qu'un petit nombre de personnes. Combien de malheureux sans proches ou qui n'ont que des proches malheureux ! sans amis, ou qui n'ont que des amis faux et inutiles ! sans commerce, ou qui n'ont qu'un commerce infructueux et nuisible ! La pauvreté, le plus souvent, n'a rien à attendre de ces côtés-là : méprisée, oubliée, abandonnée, elle en est réduite à chercher ailleurs l'appareil de ses plaies; le Seigneur n'a point permis qu'elle fût livrée au désespoir, il lui a ouvert le sein de la charité et de la pitié pour y découvrir, pour y trouver l'appui de sa confiance. La nature même la plus grossière et la plus barbare, dit saint Grégoire de Nazianze, nous rend redevables les uns aux autres de la miséricorde; nous sommes hommes, et sans maître nous apprenons, avant toutes choses, à secourir nos semblables : *Et cum homines ipsi sumus, benignitatis stipem hominibus prius conferre debeamus* (*Orat.* 16 *de Amore pauperum*).

Le christianisme, qui élève notre humanité, a tracé encore plus vivement cette loi dans notre cœur : écoutez la raison de cette vérité. L'amour du prochain est un commandement essentiel à notre sainte religion ; il en est la preuve, il en est la marque : *In hoc cognoscent omnes, quia discipuli mei estis, si dilectionem habueritis ad invicem* (*Joan.*, XIII, 35). La marque à quoi tout le monde connaîtra si vous êtes mes disciples, c'est si vous vous entr'aimez. Nous sommes fidèles et nous paraissons fidèles quand nous aimons notre prochain. Ce précepte est donc indispensable, et il nous oblige pour toujours, parce qu'il regarde nos frères qui ne peuvent cesser de nous être chers. *Nemini quidquam debeatis*, dit saint Paul, *nisi ut invicem diligatis* (*Rom.*, XIII) : Ne soyez redevables à personne que de l'amour que vous vous devez les uns aux autres, comme si l'Apôtre avait voulu dire : Acquittez-vous de vos autres dettes, pour la charité vous la devrez toujours ; l'obligation d'aimer vos frères sera toujours la même. Si le précepte qui nous est fait d'aimer le prochain est si fort, si engageant, les œuvres sans quoi le précepte ne peut s'accomplir nous sont commandées sans doute avec la même rigueur; car ce n'est pas aimer, dit saint Jean, l'interprète favori de notre Sauveur, ce n'est pas aimer que d'aimer seulement en parole et de la langue, il faut aimer par œuvres et en vérité : *Non diligamus verbo neque lingua, sed opere et veritate* (I *Ep.*, III, 18).

Et quelles sont les œuvres qui prouvent qu'on aime le prochain? Ce même disciple bien-aimé nous instruit sur ce point : tout homme, dit-il au même endroit, tout homme qui aura des biens de ce monde et verra son frère en nécessité, et aura le cœur fermé pour lui, comment a-t-il en soi l'amour de Dieu (*Ibid.*, 17) ? Vous comprenez, mes chers auditeurs, le raisonnement de cet apôtre. Recueillons toutes ces pensées afin que vous les voyiez, pour ainsi dire, du même coup d'œil; il faut vous en pénétrer : elles contiennent la doctrine de l'Evangile touchant la charité qui est due aux pauvres. Vous êtes obligés d'aimer le prochain; vous êtes obligés de l'aimer par œuvres. Vous ne l'aimez point par œuvres, si vous ne le secourez quand il est en nécessité; c'est la loi de Dieu, ce sont toutes propositions de saint Jean. Il faut donc avouer, ou que vous n'aimez point le pauvre, ce qui est évidemment contre le commandement divin, ou que, si vous l'aimez, vous devez le soulager par vos aumônes, ce qui est un des effets les plus essentiels de la charité chrétienne.

L'apôtre saint Jacques, dans son Epître Catholique, regarde comme un corps sans âme un fidèle qui voit sans pitié les misérables, tant il était persuadé que la foi même ne peut subsister avec cette dureté. Rien de plus fort, rien de plus tendre que ses paroles : les voici : Que servira-t-il de dire à quelqu'un qu'il a la foi, s'il n'en a point les œuvres? Que si un de vos frères ou une de vos sœurs n'a point de quoi se vêtir, et qu'il n'ait pas de quoi vivre chaque jour, et que quelqu'un de vous vienne à lui dire : Allez en paix, je vous souhaite de quoi vous ha-

biller et de quoi manger, sans leur donner ni vêtement ni nourriture; que vous serviront ces paroles? *Quid proderit?.... fides sine operibus mortua est :* La foi est morte lorsqu'elle est sans œuvres. Un fidèle n'a que le nom et l'apparence de fidèle lorsqu'il est sans charité pour les pauvres. Quels reproches ce saint apôtre n'eût-il pas faits aux fidèles s'il eût appris qu'ils rebutaient les pauvres brusquement, qu'ils s'emportaient contre eux comme s'ils voulaient leur insulter dans leur misère; que quelquefois même ils les renvoyaient, non-seulement sans leur rien donner, mais en les menaçant et en les injuriant? Ce n'est point assez à ces âmes impitoyables de laisser retirer en paix ce misérable, il faut l'attrister, le confondre, le désespérer. Les barbares cependant, les hérétiques, les plus cruels ennemis de l'Eglise, pourvoieront à tous ses besoins et affecteront de signaler leur charité par des industries, par des établissements édifiants : et les véritables disciples du Sauveur verront sans regret éteindre cet esprit de miséricorde qui doit faire leur caractère? Ces édifices que leurs pères ont consacrés à la pauvreté, peu leur importe qu'ils durent ou qu'ils tombent. Les pauvres qui errent selon les mouvements d'une misère sans ressource, ils les voient sans compassion, toujours vagabonds, et partout incertains de vivre. Plaisirs du monde, entêtements du siècle, attachement indigne à une fortune passagère, c'est vous qui endurcissez jusqu'à ce point des cœurs fidèles. A vous, mesdames, il conviendrait singulièrement de forcer votre mollesse à honorer l'Evangile par les exercices de la charité chrétienne; et je ne doute pas que vous ne paraissiez assez souvent dans les hôpitaux pour y consoler la misère et pour y détromper la volupté : je sais, du moins, que vous devez cette insulte au monde, et cet hommage à la vertu; et cette étincelle de charité ferait luire tôt ou tard à vos yeux ces vérités qui disparaissent parmi vos jeux et vos délices. Je m'écarte de mon sujet; j'ai peine à régler mon discours, je l'avoue, quand je me vois contraint de reprocher une dureté farouche à des personnes qui ont naturellement tant de politesse et tant de douceur.

Par le refus que vous faites de vos aumônes, messieurs, vous devenez en quelque manière les auteurs de la misère des pauvres; voyez si vous pouvez conclure de là que vous ne les devez point à la charité. Vous plaignez des malheureux inconnus, éloignés de vous, que vous entendez dire qui ont été ruinés par le fer, par le feu, par les révolutions inséparables des choses humaines; pour peu que vous fassiez attention à leurs maux, vous souhaiteriez qu'ils pussent les réparer, mais votre compassion s'arrête là, parce que vous êtes persuadés que ces malheureux n'attendent rien de vous; vous les abandonnez à la pitié des personnes qui sont les témoins de leurs calamités. Mais les pauvres qui paraissent devant vous espèrent de vous le remède de leurs disgrâces; ils vous demandent, en se montrant, non-seulement votre pitié, mais encore leur soulagement. Si vous n'êtes pas touchés en leur faveur, n'est-ce pas à vous à qui ils doivent s'en prendre de leur disette? Avant qu'ils vous eussent vus, avant qu'ils eussent imploré votre secours, ils pouvaient imputer leur misère à la providence divine, à leur naissance, aux événements qui l'ont causée. Depuis qu'ils se sont adressés à vous par leurs prières, par leurs larmes, par leurs cris, par toutes les horreurs d'un corps défiguré et décharné, à vous seuls, ce semble, ils doivent attribuer le triste état où ils se trouvent, si vous ne faites rien pour les en tirer.

Saint Paulin l'a pensé ainsi : *Fecit miserum*, dit-il, *ut agnosceret misericordem* (*Ep. de Gazoph.*) : Dieu n'a permis la pauvreté de votre frère que pour donner lieu à votre miséricorde d'éclater; donc, si vous êtes sans miséricorde, c'est votre inhumanité qui coûte à votre frère et sa pauvreté et les suites cruelles de sa pauvreté. Cœurs plus durs que le marbre; quelques gouttes d'eau font brèche au marbre, et vous êtes hors d'atteinte aux pleurs de tant de personnes; cœurs insensibles, n'avez-vous pas bien sujet de vous applaudir, en vous avouant la source barbare des sanglots que poussent tant de misérables, des emportements qui les agitent, des murmures, des blasphèmes qu'ils vomissent peut-être contre le ciel, des maux divers qui les accablent, de l'ignominie qui les couvre et qui les cache, du désespoir qui ne tardera pas de succéder à leur misère? Victimes si impitoyablement sacrifiées par la dureté des chrétiens, n'allez plus mourir dans ces asiles publics que nos ancêtres vous ont préparés; allez rendre le dernier soupir sur la porte de ce riche que vous avez toujours trouvé d'airain pour vous; sous l'escalier de ce mondain qui a préféré à vous ses chiens et ses chevaux; sous les fenêtres de cette femme voluptueuse qui a engraissé une chair criminelle de ce qui devait vous faire vivre. De quel spectacle, mes chers auditeurs, frappé-je vos yeux et vos oreilles? ne le portons pas plus loin.

La même charité qui exige de vous vos aumônes, vous impose aussi des lois pour les distribuer sagement; toute libérale qu'elle est, elle aime l'ordre; quoiqu'elle vous rende chers tous les pauvres, elle vous oblige quelquefois à les distinguer; l'affinité, le besoin et le mérite sont les trois fondements de la distinction que vous devez mettre entre eux. L'affinité : il est juste que vos premières charités tombent sur des proches, sur des alliés et sur les personnes que vous devez chérir davantage, à moins que des raisons particulières ne vous portent à les tourner ailleurs. Le besoin : les dangers de l'âme doivent vous toucher davantage que ceux du corps; tout ce qui a rapport au salut vous impose des devoirs plus pressants que les nécessités qui concernent précisément la vie naturelle. De même les personnes qui souffrent plus, qui ont moins de

liberté pour recourir à vous ; que diverses circonstances rendent plus malheureuses, doivent être secourues avec plus de zèle et de libéralité. Le mérite : il est des pauvres qui pourraient donner plus de gloire à Dieu, rendre de plus grands services au public, s'ils trouvaient une main secourable qui les tirât des ténèbres et de l'oisif embarras de l'indigence ; leur esprit, leurs talents, leur vertu exigent de vous une particulière considération.

A dire le vrai, messieurs, j'aime encore mieux vous conseiller de suivre la règle que saint Jérôme vous donne dans une de ses lettres : *Nihil in illo aliud consideres nisi paupertatem, sine discretione omnibus indigentibus simpliciter tribuamus ; non quærentes cui, sed quare demus.* Sans faire toutes ces différences de pauvres, ce vous doit être assez de savoir qu'ils sont en effet misérables ; ne considérez en eux que leur pauvreté. Que vous importe sur qui votre aumône tombe, si vous êtes attentifs aux motifs qui vous obligent de la faire? C'est un pauvre qui représente Jésus-Christ, n'hésitez plus, donnez; vous le devez, vous le pouvez, vous avez un superflu ; si vous le niez, je vous convaincrai du contraire; et vos dépenses inutiles, vos dépenses criminelles, votre jeu, votre luxe, vos plaisirs, vos excès vous condamnent ; il vous en coûte plus de nourrir cette passion qui vous damne, qu'il ne vous en coûterait de nourrir vingt et trente pauvres.

Vous avez encore ici des objections à me faire pour sauver votre dureté du blâme qu'elle mérite. Les pauvres, dites-vous, mentent pour exagérer leur misère; et ce personnage de roman et de théâtre, qui n'est malheureux que par l'invention de la fable ; qui ne se présente à vous que pour allumer la volupté par la pitié; ce personnage vous dit-il la vérité? il vous touche pourtant; et vous avez acheté les larmes que vous versez en le voyant. Regardez-les ces pauvres; leur pâleur, leur maigreur, leur nudité vous assureront leur sincérité; et les pauvres honteux, les pauvres renfermés dans les hôpitaux et dans les prisons, les religieux qui, pour servir Dieu, ont quitté les biens mêmes que vous possédez, ne mentent pas. Ces pauvres se rendent insupportables par leurs importunités ; vous êtes las de les entendre et de les voir; vous ne vous ennuyez point des plaintes de ce héros fabuleux, qui repassent si souvent devant vous; combien de gens fatiguez-vous par votre présence, qui n'ont que faire de vous ménager, et qui vous souffrent? Ces pauvres disent des mensonges et vous importunent; oh ! qu'ils sont malheureux, s'ils sont contraints d'en venir là ! ils connaissent votre dureté, et ils espèrent la forcer; ils perdent la honte après avoir perdu toutes choses; ils savent que vous êtes inexorables, et ils vous prient.

Vous leur donnâtes hier; ils n'en sont pas plus riches : voulez-vous qu'aujourd'hui ils manquent de tout? une goutte de pluie ne fait que sécher le grain au lieu de le nourrir; une petite aumône irrite la faim au lieu de l'apaiser. Le Fils de Dieu cesse-t-il si aisément de vous faire du bien? vous refuse-t-il un jour sa grâce, parce qu'un autre jour il vous l'a donnée? Ce que le pauvre est à votre égard, vous l'êtes pourtant à l'égard de Jésus-Christ, dit saint Augustin. Vous n'avez pas de quoi soulager les pauvres; ne rougirez-vous point de le dire, vous qui êtes si riche, pour les laisser dans la misère? Vos repas, vos jeux, vos dorures, vos équipages, vos spectacles ne prouvent pas trop votre pauvreté ; il est vrai qu'ils emportent ce qui serait dû au pauvre ; mais enfin vous avez pour y fournir. Vos affaires sont-elles en si mauvais état, quand il faut briller dans un bal, dans une cérémonie ; quand il s'agit de prodiguer pour vous attacher cette personne, pour engager des gens à servir à votre vengeance; pour en faire accroire sur votre qualité?

Vous êtes pauvre ! vous me permettrez de vous dire que vous en usez peu sagement de faire cet aveu en si bonne compagnie ; ne voyez-vous pas que vous manquerez de crédit, si l'on vous en croit, que vos amis ne feront plus grand cas de vous, que vous aurez de la peine à établir vos enfants? Vous seriez au désespoir que l'on se l'imaginât que vous êtes pauvre ; et l'on n'aurait qu'à vous le reprocher pour rompre avec vous. Si vous voulez dire que vous êtes accablé de dettes, et que vous n'avez rien à vous, je songerai à ce que je dois vous répondre ; encore devriez-vous prendre quelque chose sur votre table et sur votre train pour faire l'aumône. Vous ne voulez rien épargner pour payer vos créanciers ; retranchez du moins quelque chose de vos excès pour en secourir les misérables. Vous êtes pauvre; j'en conviens avec le grand saint Basile, car vous manquez de tous les vrais biens : vous n'avez ni charité, ni miséricorde, ni confiance en Dieu ; vous êtes sans christianisme et sans vertu : *Unam tantum nosti vocem: Non habeo, non dabo ; nam et pauper ego quoque sum. Pauper es profecto, pauper et omnium egens bonorum; pauper, inquam, charitate...* (*Hom. in Dites avaros*). Interprétez la chose comme il vous plaira, me répliquez-vous ; mais il est vrai que vous avez peine à rouler avec toute votre économie; et que vos fonds, vos charges, vos appointements, vos revenus ne vous suffisent presque pas pour un honnête entretien ; je ne veux plus vous chicaner là-dessus. Pour le pauvre, il n'a que faire d'économie et de ménage; il n'a rien à faire valoir ; et lui que doit-il être, si vous êtes pauvre ? car il n'a ni terres, ni maisons, ni rentes ; prenez-vous garde aux suites de vos paroles?

Supposons, avec saint Augustin, que vous avez un ou deux enfants de plus : *Filios habes, unum plus numera* (*In Ps.* LXXXVIII) ; ces enfants, les abandonneriez-vous? ne trouveriez-vous pas encore chez vous de quoi les entretenir? et vos plaisirs en languiraient-ils? votre brocard en pâlirait-il? Non que je prétende que vous traitiez un

pauvre comme vous traiteriez un enfant, mais *da aliquid et Christo* (*Ibid.*) : que vous refusiez à Jésus-Christ, dont il tient la place, une petite pièce de monnaie, les restes de vos domestiques, cela n'est-il pas tout à fait étrange? Nous soutiendrez-vous encore que vous n'avez rien à donner? Vous fatiguez cet auditoire, vous l'ennuyez, vous me faites perdre le temps; nous n'en doutons pas que vous n'ayez rien à donner, puisque vous ne donnez rien; cependant vous êtes obligé de faire l'aumône, et vous vous obstinez dans les déréglements qui dévorent la substance des pauvres. Vos écuries, vos cabinets, vos peintures, vos appartements s'embellissent chaque jour davantage; vous donnez même dans de vaines curiosités, dans des bagatelles puériles, dans des goûts bizarres et ridicules, dans des caprices, dans des délicatesses tout à fait indignes; et vous trouvez toujours en vos mains pour dépenser à cela. Nous serions plus tôt d'accord vous et moi, si vous me disiez que vous ne vous souciez point du tout du pauvre et que vous ne voulez pas le secourir; s'il vous paraît juste que vous abondiez en tout, et que le pauvre n'ait rien, n'en parlons plus; je n'ajoute que cette parole : le pauvre vivra, dès que vous vivrez chrétiennement; il n'est misérable, j'en suis sûr, que parce que vous êtes méchant. Défaites-vous de ces amis de débauche; prescrivez de justes lois à votre ambition; terminez ces intrigues; rompez ce commerce; réglez ce jeu scandaleux, source fatale d'un si horrible oubli de votre salut; tant de malheureux à qui la vie est à charge, verront le jour sans le haïr. Vous vous moquerez de mon conseil, moquez-vous-en; nous comparaîtrons, et vous et les pauvres et moi, devant le tribunal de Dieu. Vous ne savez pas, chrétiens auditeurs, vous avez beau dire, vous ne savez pas ce que c'est qu'être pauvre. Si vous ne pouvez pas faire ce bruit que vous souhaiteriez dans le monde, vous avez pourtant le nécessaire et au delà du nécessaire : une indigence générale de toutes choses vous apprendrait la compassion que vous devez à ceux qui la souffrent; et j'ai grand sujet de croire que vous ne seriez ni si modestes ni si patients qu'ils le sont. Ils ne le sont pas, dites-vous; en cela ils sont encore plus misérables; et vous en êtes plus inhumains, si par votre dureté vous augmentez leur misère. Je ne vois pas d'objet si touchant qu'une personne qui n'a rien, sans trouver qui que ce soit qui veuille croire son malheur, ou qui en soit touché, et qui tâche de la soulager. Vous qui éclatez par tant d'emportements quand on ne paraît pas attentif, ardent à flatter votre mollesse; quand vous venez à manquer, non de ce que la nature demande pour subsister, mais de ce qu'exige la volupté pour assouvir tous vos sens, vous pouvez juger du triste état de cette personne et sans biens et sans consolateur.

Voudriez-vous, messieurs, qu'il vous arrivât comme au mauvais riche? il fut impitoyable tandis qu'il vécut dans l'abondance; quand il fut tombé dans les tourments, il eût voulu être charitable; instruit par sa propre expérience des suites de son inhumanité, il témoigna quelque pitié pour ceux qu'il croyait exposés à subir son sort. Non, la destinée de cet homme attendrira au contraire votre cœur, et vous n'imiterez pas sa dureté, pour éviter sa condamnation. Je ne voudrais pas aussi que vous ressemblassiez à ceux qui songent quelquefois à cacher leurs vices sous l'éclat de leurs aumônes. Ils ont à dédommager le public du scandale d'une vie mondaine. Ils ont à apaiser une conscience qui crie sur des désordres secrets; ils ont à imposer à des créanciers par une libéralité affectée; à sauver quelques apparences de christianisme, pitoyables débris d'une foi alarmée et presque éteinte. Le pauvre trouverait quelque avantage dans cette charité hypocrite; mais à vous qu'en reviendrait-il? et appelez-vous cela faire l'aumône à Jésus-Christ? Si vous êtes charitables, soyez-le, non par le motif d'une pitié naturelle ou d'un intérêt criminel, mais par les sentiments que la foi chrétienne vous inspire, et qui peuvent vous sanctifier.

Je finis par ces paroles de saint Ambroise: *Cave ne inter loculos tuos includas salutem inopum*. (*in Ps.* CVIII). Dieu vous garde de renfermer dans vos coffres l'honneur, la vie, le salut des pauvres. Défendez vos richesses des mains des voleurs, mettez votre argent à profit selon les principes de l'Evangile, ménagez vos revenus en gardant les véritables bienséances; mais ouvrez à la miséricorde un accès libre dans votre maison; que les pauvres aient toujours quelque part aux sommes que vous amasserez. Pourriez-vous reposer tranquillement, si vous veniez à penser : Ce malheureux qui déteste le jour de sa naissance, n'aurait pas la vie à regret, si je la lui rendais moins désagréable par une aumône; cette personne abandonnée qui arrose de ses larmes une chambre obscure et dépouillée, qui pousse des sanglots perçants, et que seule elle entend, ne se livrerait pas au désespoir, si j'animais sa confiance en soulageant sa douleur; cette fille que l'indigence pousse au crime, vivrait chaste, si je l'aidais à vivre; ce jeune enfant qui erre à la merci d'une disette ignorante et brutale, prendrait de bonnes mœurs, si je daignais prendre quelque soin de lui; j'aime mieux les voir périr que d'avoir à désirer quelques pièces de monnaie. Cette idée, messieurs, n'honore ni votre piété, ni vos sentiments, ni votre caractère; je vous ferais tort de vous la tracer plus vivement. Vous vous souviendrez, je me le promets, que l'aumône que je vous demande, vous la devez à Dieu de qui vous tenez tout ce que vous avez et tout ce que vous êtes; à Jésus-Christ, qui s'est dépouillé pour vous enrichir; au pauvre dont l'indigence même vous donne de quoi le secourir; à la charité qui vous rend aimable votre frère, et qui vous doit rendre sensible à son malheur. Il n'en faudrait pas tant, pour vous engager à acquitter une dette si indispensable; et si vous la

payez en bons fidèles, Dieu se fera votre redevable ; il vous récompensera par sa grâce en ce monde et par sa gloire dans l'autre.

SERMON VIII.

Sur les avantages de l'aumône.

Facite vobis amicos de mammona iniquitatis; ut cum defeceritis, recipiant vos in æterna tabernacula.

Employez à vous faire des amis les richesses qui rendent injuste ; afin que quand vous serez réduits à l'extrémité, ils vous reçoivent dans les demeures éternelles (*S. Luc, chap.* XVI).

Voilà, messieurs, une expression également claire et forte de la pensée que j'ai à vous expliquer. Ces richesses qui vous rendent injustes, si contre l'ordre de Dieu vous ne les partagez pas avec les pauvres, servez-vous-en pour vous en faire des amis, lesquels, lorsqu'il ne vous restera rien de tout ce que vous possédez, puissent vous enrichir pour toujours. Vos aumônes vous procureront en effet des amis de ce caractère ; jugez sur cette parole de ce que vous gagnerez en les répandant. Je ne vous crois pas assez insensibles, messieurs, pour résister aux raisons dont j'ai tâché de soutenir l'obligation de l'aumône ; je ne puis croire que vous soyez assez indifférents pour mépriser la récompense que j'ai à vous proposer aujourd'hui, et qui vous est promise si vous remplissez ce devoir. La dureté a dû être attendrie par une loi indispensable ; l'avarice sera touchée sans doute par un avantage sûr, considérable, infini en quelque manière. Admirez, chrétiens, bénissez la bonté de Dieu ; il n'avait qu'à commander pour être obéi ; pour nous rendre agréable notre obéissance, il a voulu nous la rendre utile, et les choses qu'il avait plus à cœur que nous fissions, c'est à quoi il a attaché nos intérêts les plus chers. Sa gloire et notre bien propre vont, pour ainsi dire, de pair en toutes choses ; bien éloigné, tout grand et tout souverain qu'il est, de la conduite des maîtres de la terre, qui ne commandent d'ordinaire que pour faire valoir leur autorité et leur puissance.

Il nous a ordonné souvent et toujours fortement le soin des pauvres ; nulle loi plus inculquée que celle-là dans l'ancien et dans le nouveau Testament ; mais aussi est-il précepte dont l'accomplissement nous assure des témoignages plus tendres de sa miséricorde ? Non-seulement il veut lui-même nous être redevable de nos aumônes, mais encore il nous garantit la reconnaissance du pauvre ; il veut que l'aumône soit elle-même le gage du prix qui lui est dû, il lui promet toutes sortes de biens, afin que ni la défiance, ni la bizarrerie, ni l'indolence, ni l'impiété même ne puissent étouffer la charité qui doit la donner ; de sorte que vous n'avez qu'à fournir au pauvre de quoi subsister, dit saint Pierre Chrysologue, si vous voulez avoir droit d'exiger de Dieu les biens que vous souhaitez : *Da potum, da vestimentum, da tectum, si vis Deum debitorem* (*Serm.* 9). Donnons des bornes aux avantages qui suivent l'aumône, pour en donner à notre discours. Par vos aumônes, mon cher auditeur, vous gagnez le pauvre qui est votre frère et qui devient votre protecteur : c'est mon premier point ; vous gagnez Dieu qui est votre maître et qui doit être votre juge : c'est mon second point ; ces deux pensées me donneront lieu de vous développer les principales récompenses de votre charité. Implorons l'assistance de la consolatrice des malheureux : *Ave.*

PREMIÈRE PARTIE.

Il est vrai, messieurs, que la misère qui fait souffrir le corps, d'ordinaire fait aussi languir l'esprit ; qu'elle abrutit l'âme en abattant la chair ; qu'en outrant la patience elle étouffe la pudeur. C'est ce qu'il y a de plus cruel dans la pauvreté ; un misérable inconnu, rebuté, oublié, perd dans le désespoir de sa fortune ces sentiments qu'une honte honnête et la noblesse naturelle du cœur ont coutume d'inspirer. Contraint de ne songer qu'à vivre, et de vivre parmi d'autres misérables, il est tout occupé de son indigence, et il laisse effacer insensiblement jusqu'à l'idée des plus grossières bienséances. Telles sont presque toujours les tristes impressions d'une pauvreté abandonnée ; il faut pourtant en imputer une partie à la cruelle avarice des fidèles. Si le pauvre se promettait du soulagement de vous, il paraîtrait soumis et modeste, il serait docile aux lumières de la raison et aux mouvements de l'honnêteté ; mais vous le forcez de vous importuner, de vous fatiguer, de ne rien attendre que de l'ennui qu'il vous cause ; après quoi vous êtes encore sourds et aveugles pour lui, il a encore à dévorer vos rebuts, il se fait un front d'airain contre un cœur de bronze ; s'il vous arrache une petite aumône, il se croit dispensé de vous en savoir quelque gré, persuadé qu'il la doit à son importunité, et, si vous voulez, à son effronterie plutôt qu'à votre charité. Donnez-lui, donnez-lui de bonne grâce, avec douceur, avec un air de compassion, il ne saurait résister aux charmes de votre miséricorde, il vous marquera du respect, de la patience, de la confiance, de la gratitude. Il n'est point d'âme assez mal faite pour ne pas se rendre à une miséricorde dont les manières relèvent le bienfait. Vous gagnerez le pauvre le plus farouche par une libéralité également agréable et volontaire.

S'il était insensible à la grâce que vous lui faites, serait-il si éloquent à vous représenter le besoin qu'il a de cette grâce ? Vous alléguerait-il si fortement les raisons qui peuvent vous l'arracher ? Lui verriez-vous verser des larmes, pressé par le sentiment de sa douleur et balançant entre l'attente et la crainte ? Vous remercierait-il avec tant d'humilité ? Vous souhaiterait-il si sincèrement la récompense de votre bienfait ? Se séparerait-il de vous avec un visage si ouvert et si content ? Tout cela ne prouve-t-il pas que le pauvre est capable de revenir de la bassesse de ses sentiments ? Et combien de pauvres sous ces haillons puants, sous cet air affreux, ont un fonds de belles qualités que vous ressusciteriez, pour ainsi

dire, si par votre charité vous leur ouvriez le chemin du jour! Combien de pauvres rampant à vos pieds, que vous pourriez voir sur votre tête, si vous les aidiez à ranimer les talents que le malheur de leur naissance a enterrés! Combien de personnes gémissent sous le joug d'une obscure et honteuse pauvreté, qui ont de l'honneur, qui aiment l'honneur, qui ont l'âme noble et le cœur grand, et qui iraient comme vous si vous leur tendiez la main pour les mettre en voie! Des malheureux de ce caractère seront-ils dans le mépris parce qu'ils sont dans l'indigence?

Ne serait-ce pas à vous une consolation digne d'un homme d'honneur, d'une personne bien élevée, digne d'un véritable chrétien, de vous les attacher par les liens de la reconnaissance; de leur tenir lieu d'un père, en leur procurant les moyens de jouir de la lumière; d'un libérateur qui a brisé les fers de leurs pieds et de leurs mains, qui a rendu la liberté à leur esprit; qui a comme déchaîné leur raison, leur courage, leur industrie? Tandis que vous ne leur donnez rien, dit le grand saint Basile, ils vous paraissent indignes de rien recevoir. La faim les rend-elle hideux et muets, vous en avez horreur; baissent-ils les yeux par pudeur et par modestie, vous les traitez de fourbes et d'hypocrites; s'ils prennent la liberté d'attacher leurs regards sur vous dans l'espérance de vous toucher, les voilà impudents; s'ils sont revêtus d'un habit qui les couvre avec bienséance, vous oubliez leurs autres nécessités, et vous vous plaignez de ce qu'ils sont insatiables; s'ils ne portent que des lambeaux déchirés, vous les éloignez de vous à cause de leur puanteur: *Quod si pauper aliquis nobis adstiterit, qui præ fame vix loqui possit, abominamur hominem...* (*Orat.* 13, *de Eleem. ac benignitate*). Le passage serait trop long. C'est ainsi que vous traitez les pauvres. Vous ne les aurez pas tirés de la misère que vous changerez de langage: en les voyant appliqués aux occupations qui leur conviennent, donnant des marques de sagesse, de pénétration, de droiture, conservant dans leurs fonctions un attachement tendre et respectueux à vos intérêts, vous direz avec plaisir: Ne leur faisais-je pas un tort cruel de juger d'eux sur l'extérieur méprisable dont la misère enveloppait leurs bonnes qualités? d'imputer à leurs âmes les dehors rebutants de leurs corps; de les croire inutiles aux vivants parce qu'ils rampaient à leurs pieds? N'est-ce pas un état bien pitoyable que celui des pauvres, d'être contraints de cacher ce qui les rend plus dignes de pitié? Les riches ne sont-ils pas bien inhumains, de ne pas aller au delà de ces apparences qui choquent leur délicatesse, de se rendre inexorables parce qu'ils ne daignent pas voir ce qui les rendrait sensibles; de s'en tenir à des horreurs qui devraient suffire pour les toucher, et qui cachent un mérite lequel les toucherait s'ils voulaient l'apercevoir?

Convenons, messieurs, si vous voulez, que les pauvres ne sont point susceptibles des bonnes impressions que les bienfaits peuvent faire en des âmes raisonnables; qu'endurcis au mépris que l'on fait d'eux, ils sont aussi ingrats de la compassion qu'on leur témoigne; hélas! leur sort en est encore plus déplorable. Mais quoi! mesurez-vous vos grâces par le retour des personnes qui les reçoivent? La philosophie idolâtre inspire donc de plus nobles sentiments que le christianisme? L'honnête homme! le généreux fidèle qui ne répand qu'autant qu'il est sûr de recueillir! Quelle espèce de miséricorde que le seul intérêt gouverne! Oh! que vous seriez heureux si vous faisiez aux malheureux une meilleure destinée! L'estime que j'ai pour vous me persuade que vous n'avez pas le goût d'un pareil bonheur, et que vous seriez plus charitables si vous l'aviez; mais non, ce ne sera pas vous que les pauvres regretteront comme leur père, lorsque la mort vous aura enlevé de ce monde; on ne les verra point, à votre dernière maladie, environner votre maison pour la faire retentir de la douleur que leur causera votre perte; on ne les verra point arroser votre tombeau de leurs larmes; on ne les entendra point donner des bénédictions à votre mémoire et à votre nom, souhaiter votre piété et votre prospérité à vos héritiers. C'est pourtant l'éloge qu'ils ont coutume de faire de leurs bienfaiteurs: éloge plus honorable cent fois que tous les panégyriques les plus pompeux; éloge que vous voudriez partager vous-mêmes avec les personnes charitables, si vous aviez quelque idée de la gloire, de la consolation qu'il y a à se faire désirer par des malheureux.

Il ne faut pas que l'ingratitude du pauvre serve de prétexte à la cruauté de votre avarice. Le pauvre sera reconnaissant malgré lui, et comment? Il n'a qu'à recevoir votre aumône pour la payer. Je ne veux point dire qu'il l'a achetée par ses prières, par sa patience, par ses instances; je ne veux point dire que Jésus-Christ s'est chargé du soin de la reconnaître en vous déclarant tant de fois que vous la faisiez à lui-même; ce que je souhaite que vous compreniez par mes paroles, c'est ce qu'a dit saint Paulin, que les pauvres en devenant nos redevables, devenaient en même temps les protecteurs de nos âmes, *Protectores animarum nostrarum*, il les nomme ainsi. Qu'ils vous honorent, qu'ils vous remercient, qu'ils vous bénissent, qu'ils prient pour vous, ou qu'ils ne fassent rien de tout cela; vous ne les avez pas plus tôt soulagés dans leur misère, que sans même y faire attention, ils sont vos défenseurs et votre appui. Dieu, à qui le pauvre est si cher, a voulu vous le rendre cher à vous-même; comme il vous a confié son soulagement et sa vie, il lui a confié en quelque manière votre sanctification et votre salut; et l'aumône donnée et reçue est le nœud de ce commerce de charité et de gratitude. Le Seigneur ne demande de vous, sinon que vous soyez le bienfaiteur du pau-

vre ; et il ne demande au pauvre, sinon qu'il soit votre débiteur ; voilà entre vous et le pauvre une liaison établie pour vous assister mutuellement.

Si vous n'en croyez ni à saint Paulin ni à moi, vous en croirez au Saint-Esprit qui vous dit dans l'Ecclésiastique : *Conclude eleemosynam in sinu pauperis, et hæc pro te exorabit ab omni malo* (*Eccli.*, XXVIII, 15) : Renfermez votre aumône dans le sein du pauvre (il n'en exige pas davantage), cette aumône détournera de dessus vous toutes sortes de maux. Combien de fois, peut-être, mon cher auditeur, auriez-vous péri dans le cours de vos impuretés et de vos débauches, si le pauvre ne vous eût servi de bouclier contre les coups de la justice divine ! croyez-vous que ces injustices ne vous eussent pas conduit au dernier malheur, si un reste de pitié envers le pauvre ne l'eût engagé à attirer sur vous la miséricorde du ciel? Le monde vous aurait déjà aveuglé, endurci, désespéré, si le pauvre n'avait opposé une barrière aux déréglements qui allaient fermer à la grâce tout accès dans votre cœur. Vous n'y faites pas réflexion ; mais la chose va de la manière : l'aumône vous sauve d'une infinité de dangers ; la reconnaissance du pauvre est sûre, parce qu'elle ne dépend point de sa volonté ; pensez-y, vous la sentirez ! il en est comme de la rosée, on ne la voit point quand elle tombe ; on ne la remarque qu'après sa chute.

Me répondrez-vous que le pauvre n'est point si misérable qu'il veut vous le faire accroire? vous pouvez me faire cette réponse si vous n'appréhendez point d'être vous-même malheureux, et de vous trouver sans défense contre les dangers qui vous environnent. Puisque vous faites si peu de compte de vous, je ne m'étonne plus que vous abandonniez le pauvre ; laissez-le aller à demi nu, et revêtez vos appartements de ces ameublements qui insultent à vos créanciers ; chargez vos cabinets de précieuses inutilités, et refusez au pauvre ce qui lui est nécessaire pour vivre ; prodiguez tout pour vos plaisirs, et ne relâchez rien pour empêcher le pauvre de souffrir et de mourir. Ne fût-il point en effet si misérable, votre aumône vous apporterait toujours le même avantage ; et n'est-il pas assez misérable, à moins qu'il ne soit privé de tout secours? S'il a de quoi passer la moitié de la journée, il ne lui faut pas donner de quoi l'achever ; s'il a un habit, que vous importe qu'il n'ait pas de pain? s'il a un peu de nourriture, il n'est pas à plaindre quand il souffre les incommodités des saisons ; il vit, il ne doit plus vivre. Quand j'entends ce raisonnement, je ne me souviens plus du lieu où je suis, des personnes devant qui j'ai l'honneur de parler, de la région que j'habite ; allez, ne donnez rien au pauvre, vous y perdrez plus que lui.

Il me reste une raison bien touchante à vous expliquer, pour vous persuader que vos aumônes engagent le pauvre dans vos intérêts, et que c'est là pour vous un avantage que vous ne sauriez acheter trop chèrement : c'est que par vos aumônes vous pouvez gagner le pauvre à Dieu, et Dieu, si je l'ose dire, devient lui-même notre redevable. Vous savez combien il estime nos âmes ; vous adorez son fils Jésus-Christ mort pour les racheter ; vous savez que toutes les âmes sont d'un prix égal à ses yeux ; que la charité, qui travaille à les sauver, est la plus héroïque devant lui, et qu'il se promet lui-même pour récompense à ceux qui les sauvent. Quel gré ne vous saura-t-il pas, mon cher auditeur, du secours que vous apporterez aux misérables, si vous les sanctifiez en les secourant ! Or il n'est que trop vrai qu'une grande pauvreté leur fait oublier assez souvent jusqu'aux premiers principes du christianisme ; toujours incertains de vivre, à peine pensent-ils à bien vivre : la misère où ils gémissent leur ôte le sentiment de la misère où ils peuvent tomber. Jugez des dispositions du pauvre sur les mouvements de votre âme, lorsque quelque fâcheux événement vient à troubler votre tranquillité : la perte d'un procès vous fera emporter, maudire, blasphémer ; médisance, calomnie, vengeance, c'est par quoi vous songerez à apaiser votre douleur. Le pauvre qui est sans cesse malheureux, qui a des sentiments moins raisonnables que vous, moins d'instruction, moins d'éducation ; qui ne croit pas avoir rien à risquer en suivant à l'aveugle les impressions du chagrin mortel qui le presse, cherchera naturellement à se dédommager de son malheur par le crime et le libertinage.

Pauperies, dit le Saint-Esprit dans les Proverbes, *pauperies quasi vir armatus* (*Prov.*, VI, 11) : la pauvreté est comme un homme armé. Par cette expression forte et remarquable, il nous fait entendre qu'elle fait dans une âme un ravage semblable à celui que fait un soldat qui, les armes à la main, entre dans une ville forcée. Quelle désolation ! ô ciel ! que de violences ! que d'horreurs ! L'honneur de la virginité et de la continence flétri, les maisons pillées, les autels profanés, le sacré et le profane confondus ; la volupté, la rapine, l'impiété, la fureur se partagent le butin ; tout est en proie au plus insolent et au plus brutal. Eh ! malheureux habitants, que n'avez-vous traité avec le vainqueur? Une somme d'argent aurait pu vous conserver et votre fortune, et votre honneur, et votre religion ; le sang de vos proches ne coulerait pas dans vos rues ; le feu n'aurait pas consumé vos maisons ; le fer ne se serait pas rassasié de tout ce que vous avez de plus cher. Ce spectacle vous touche, mes chers auditeurs ; d'où vient donc que la pauvreté ne vous touche pas? *Pauperies quasi vir armatus.* Il ne tiendrait pas à vous de sauver cette ville emportée des suites cruelles du saccagement? Vous n'êtes pourtant pas assez riches pour assouvir par votre charité l'avidité du soldat victorieux. Les âmes des pauvres sont la victime d'une pauvreté farouche et quelquefois impie ; vous n'êtes point émus de pitié? S'il s'agissait d'épuiser vos fonds pour défendre leur innocence, d'aliéner vos possessions,

de vous ruiner, j'aurais encore quelque peine à vous pardonner cette indolence païenne, puisqu'il s'agit de leur salut. On ne vous demande que ce superflu que vous répandez en dorures, en jeu, en excès; et plutôt que de terminer votre licence mondaine, vous voyez tranquillement tomber ces pauvres âmes sous le joug impitoyable du démon, l'ennemi de Dieu.

Les pauvres n'ont point de crainte de Dieu : c'est un prétexte assez ordinaire à votre avarice pour couvrir son inhumanité; mais les pauvres sont méchants, parce que vous êtes avares et inhumains. Cette mère désespérée livrerait-elle sa fille à une infâme prostitution, si vos aumônes les mettaient en état l'une et l'autre de mener une vie honnête? ce père abandonnerait-il son enfant à ses passions brutales, si vous l'aidiez à l'élever chrétiennement? cette veuve chercherait-elle sa subsistance dans un commerce scandaleux, si vous lui faisiez un petit fonds pour soutenir sa viduité sans la déshonorer? cet homme errant au gré de sa mauvaise fortune, verrait-il d'un si grand sang-froid le gibet où ses larcins le conduisent, si vous lui arrêtiez les mains par vos aumônes? Faudra-t-il que tant de misérables passent d'une terre de tribulation et d'angoisse à une terre d'oubli et de mort; que d'une vallée de larmes ils soient précipités dans un abîme de feu, parce que vous ne vous souciez pas qu'ils aiment Dieu et qu'ils méritent de le voir ? Vous admirez ces hommes illustres qui, rompant toutes les chaînes de la chair et du sang, courent aux extrémités de la terre pour convertir un barbare dont le salut leur doit coûter des outrages, des persécutions, des tourments, la faim, la soif, la vie. C'est en effet l'entreprise d'une âme bien grande de tout risquer, de tout perdre, de tout souffrir pour gagner un pauvre à Jésus-Christ; mais, âmes lâches, âmes insensibles aux mouvements les plus communs de la charité et du zèle, il vous sied bien d'admirer leur héroïque magnanimité, à vous qui, du milieu de l'abondance et des plaisirs, dans votre patrie, parmi vos proches, plongés dans toutes les commodités de la vie, pourriez avoir quelque part à la gloire et au bonheur des apôtres, et qui ne daignez pas secourir tant de misérables que le vice, de concert avec l'indigence, enlève si outrageusement à leur Rédempteur!

Vivant aussi peu chrétiennement que vous vivez, attachés au monde par tant de liens criminels, nourrissant tant de méchantes habitudes, offensant Dieu en tant de manières, et quelquefois par des scandales si éclatants, n'auriez-vous pas encore quelque joie à penser que du moins vous avez par vos aumônes substitué des personnes à votre place pour donner quelque gloire au Seigneur; que s'il n'y a rien de régulier dans vos heures, tout se passe avec ordre dans les hôpitaux où vous envoyez de la nourriture et de l'argent; que si vous vous éloignez des autels pour être de toutes les parties de divertissements, les saints religieux et les saintes religieuses que votre miséricorde va secourir au travers des murailles qui cachent leur indigence, ne les quittent point pour y chanter les louanges du Très-Haut et purifier toujours davantage leur cœur en sa présence; que si la volupté vous tient enchaînés, vos charités ont rendu la liberté à des personnes de tout sexe et de tout âge, pour suivre fidèlement l'Agneau sans tache, et lui offrir sans cesse de pures victimes; que si vous êtes abîmés dans l'amour de vos richesses, vous en faites part à des malheureux qui en profitent pour devenir saints? Ces réflexions vous consoleraient sans doute : elles ne vous assureraient pas devant Dieu, parce que nul ne peut pratiquer pour vous les vertus nécessaires au salut; mais, pour peu qu'il vous reste de religion, ce vous doit être un sujet de contentement, que si vous quittez Dieu, vous empêchez du moins les pauvres de le quitter.

Il me semble, mes chers auditeurs, que votre christianisme se réveille et que mon discours fait impression dans votre esprit : volontiers désormais vous assisterez les pauvres; car enfin, vous n'en doutez pas, vous en voyez la raison : en les gagnant à Dieu, vous les engagez dans vos propres intérêts; mais il y en a, dites-vous, un si grand nombre ! il n'est pas possible de leur faire sentir à tous votre charité; assistez-en autant que vous pourrez, et considérez que cette multitude de misérables est une forte preuve de leur disette; car plus les aumônes sont partagées, moins elles leur apportent de soulagement; et parmi cette troupe malheureuse, il y a à craindre que plusieurs ne soient privés de tout secours : il en est qui ont le bonheur de toucher davantage, de rencontrer plus juste le moment charitable de ceux qui donnent, de veiller plus exactement que les autres aux occasions de recevoir; le reste en souffre beaucoup plus. Comment donc s'y prendre pour n'avoir rien à vous reprocher? Il faut étendre votre compassion le plus loin que vous pourrez. Les mains de celui qui fait l'aumône sont faites au tour : *Manus ejus tornatiles :* c'est Hugues de Saint-Victor qui applique cette expression de l'Ecriture aux personnes charitables. Le tour, c'est-à-dire la charité, donne à leur main une égalité, une justesse qui les rendent favorables à tous ceux qui tout à l'entour d'elles ont besoin de leur secours. Plus vous gagnerez de pauvres à vous-mêmes, plus aussi vous en gagnerez à Dieu, et Dieu sera sans cesse sollicité en votre faveur. Il est bien des temps que vous ne lui demandez rien : vos affaires, vos intrigues, vos délices, vos spectacles, peut-être même vos crimes vous tiennent la bouche fermée. Alors les pauvres crieront pour vous, dit saint Paulin : *Tu taces; et cum taces, illi pro te clamant* (*Ep. de Gazoph.*) : Dieu les écoutera volontiers, et plus de bouches seront ouvertes pour implorer sa miséricorde, plus aussi il vous accordera de grâces : non, ne craignez pas qu'il résiste à leurs cris ; par vos aumônes vous

gagnez Dieu en gagnant le pauvre; c'est mon second point.

SECONDE PARTIE.

J'ai quelque peine, messieurs, à combattre l'avarice des fidèles pour leur inspirer la charité : je crains avec raison de leur reprocher un vice si honteux, vice dont le caractère est si méprisable et qui marque si fortement une âme basse et mal faite ! Sans considérer l'opposition essentielle qu'il a avec les maximes de l'Evangile, qui nous élève au-dessus de toutes choses pour nous soumettre à Dieu, quoi de plus indigne d'un cœur raisonnable, d'un cœur noble, qu'un attachement opiniâtre à un vil intérêt qui le rend dur, farouche, insensible aux misères d'autrui? Mais l'avare a une qualité qui favorise mon dessein, et que je souhaite faire servir au soulagement des pauvres : il devient d'ordinaire prodigue par l'espérance d'un avantage considérable. Comme il ménage sans bienséance lorsqu'il se propose d'amasser, il répand sans ménagement quand il se résout à donner; soit qu'il veuille échapper à la confusion de paraître ce qu'il est, soit qu'il se promette un bien plus grand que le bien dont il se dépouille. Plût à Dieu eussé-je l'art de profiter de son faible pour lui arracher les aumônes qu'il refuse! Cruels avares, je veux vous enrichir : soyez dociles à mes paroles, refusez-moi ces dépenses excessives à quoi vous engage quelquefois une joie déréglée, une faible illusion, une humeur bizarre, le mouvement imprévu d'une passion violente; mais ne me refusez pas ce que vous accordez toujours volontiers à l'inclination qui vous porte à augmenter vos richesses.

Ecoutez les promesses que je vais vous faire : par vos aumônes vous gagnerez Dieu; et en gagnant Dieu, vous vous assurerez les biens temporels et les biens éternels; si j'établis des promesses si avantageuses, sur quoi votre avarice pourra-t-elle désormais se retrancher? Vous gagnez Dieu en soulageant le pauvre : tout ce que je vous ai dit touchant l'aumône prouve cette vérité. Il vous a commandé d'être charitables envers les pauvres, il a substitué les pauvres en sa place pour recevoir vos charités, il vous déclare qu'il sera votre débiteur si vous donnez au moindre de ses frères. Pouvez-vous douter du plaisir que vous lui faites en lui obéissant dans un point où il souhaite si visiblement et si ardemment que vous lui soyez fidèles? *Fœneratur Domino, qui miseretur pauperi*, dit le Saint-Esprit dans les Proverbes (*ch.* X) : Avoir compassion du pauvre, c'est prêter à Dieu avec usure; Dieu va au delà des lois ordinaires qu'il a eu la bonté de se prescrire, quand il s'agit de récompenser l'aumône. Il vous en sait tant de gré, c'est la réflexion de saint Augustin, qu'il ne garde point de mesures en la récompensant : *Et aliud dabo*, vous dit-il, *et plus dabo, et melius dabo, et in æternum dabo* (*Serm.* 149, *de Temp.*) : Je vous rendrai pour votre aumône un bien et plus précieux en lui-même et plus considérable dans sa quantité, et meilleur dans sa qualité et éternel dans sa durée. Il vous met, pour ainsi dire, la plume à la main pour écrire ce que vous désirez de lui : il vous confie son propre sceau afin que vous vous assuriez vous-même tout ce que vous lui demanderez : *Eleemosyna viri quasi signaculum cum ipso;* nous lisons ces mots dans l'Ecclésiastique (*c.* XVII). L'aumône est comme un cachet avec quoi Dieu vous permet de sceller toutes les grâces que vous voudrez qu'il vous accorde : *Ut scribat quidquid volet, quidquid optabit, a Deo sigillum accipit* (*Cornel. a Lap.*); c'est l'interprétation d'un savant auteur. Une autre version porte : *Eleemosyna viri quasi sacculus cum ipso :* L'aumône n'est pas seulement un cachet pour garantir vos espérances, elle est encore une bourse qui se remplit à mesure que vous donnez. Venons au détail : il est aisé à un esprit qui n'est pas bien disposé, de résister à ces propositions générales; elles le touchent peu, parce qu'il lui semble qu'elles lui promettent trop.

Pour les biens temporels et corporels, il y a une raison tout à fait sensible pourquoi ils sont la récompense ordinaire de l'aumône, la voici : Dieu veut que les pauvres vivent; ils n'ont pourtant rien, et il y a des âmes dures et avares qui ne se laissent point toucher à leur misère : la Providence divine dépouillera quelquefois les riches par la violence, par des coups d'éclat, pour faire subsister les misérables; mais elle ne peut d'ordinaire en user de la manière; elle détruirait son ouvrage, elle troublerait cette harmonie du monde, laquelle demande l'inégalité, la disproportion de nos fortunes. Comment s'y prendra-t-elle pour fournir aux pauvres leur subsistance? Elle donnera aux riches charitables de quoi continuer leurs aumônes; elle bénira leurs fonds, elle augmentera leurs revenus pour animer leur charité. Le moyen est sage, aisé, naturel; le pauvre ne peut durer que par la miséricorde du riche, il faut mettre le riche en état de faire durer sa miséricorde. La toute-puissance de Dieu n'épargne pas même les miracles pour soutenir les vues de sa providence. Saint Elzéar distribue toutes ses provisions en aumônes, ses provisions toutefois n'en diminuent pas pour cela; saint Gualbert ouvre, épuise ses greniers pour nourrir les pauvres, le grain s'y multiplie dans le temps même qu'il en sort; cette bonne veuve qui donna à Elie ce qui lui restait d'huile et de farine, vous savez quel gain elle fit; cette autre femme nommée Tabithe, comment saint Luc exprime-t-il sa charité dans les Actes des apôtres : *Plena erat eleemosynis quas faciebat* (*Act.*, IX, 36). Elle était remplie des aumônes qu'elle faisait, comme s'il eût voulu dire qu'elle accumulait autant qu'elle répandait, que ses charités retombaient des pauvres sur elle; que non-seulement elle conservait ce qu'elle donnait, mais encore qu'elle l'augmentait : *Plena erat*, etc.

Sans doute, mes chers auditeurs, vous l'aurez remarqué aussi bien que moi, qu'il

n'est pas de bonne œuvre récompensée plus sûrement, plus sensiblement que l'aumône, même en ce monde. Comme le ciel après avoir reçu de légères exhalaisons, des vapeurs grossières, envoie des rosées, des pluies fécondes qui enrichissent la terre, Dieu paie presque toujours de petites aumônes par de grands biens. Ces gens si attachés aux richesses, qui amassent avec tant d'avidité, que l'espérance de gagner embarque en tant de partis différents, voient assez souvent tomber leur maison avec leur fortune et leurs espérances; ils imputent leur malheur aux sourdes intrigues de ce voisin envieux, au crédit injuste de ce seigneur dont ils ont négligé la protection, à l'ignorance de ce juge dont la sentence a fait la première brèche à leurs possessions, à l'infidélité de cet ami qui n'a pu défendre un secret contre un intérêt; qu'ils ne raisonnent point tant, dit saint Augustin (*in Psalm.* LXXV), pour découvrir la cause de leur chute; leurs mains si ingénieuses à s'ouvrir les voies de l'opulence, si adroites à entasser somme sur somme, ont été fermées à la misère et à la pitié; elles n'ont rien laissé tomber dans les mains des pauvres et de Jésus-Christ : elles sont forcées de laisser échapper ce qu'elles avaient amassé, et se trouvent vides. Attendez-vous à ce changement, vous qui êtes inexorables aux prières, aux cris, aux larmes des malheureux; que si, par un effet encore plus terrible de la vengeance divine, vous avez la funeste consolation de laisser vos trésors à votre postérité, elle ne tardera pas de porter la peine de votre barbare avarice.

Au contraire, c'est assez la coutume de voir les personnes charitables profiter constamment de leurs fonds. Economie, sagesse, modération, attention, industrie, je veux que par là ils établissent leurs affaires et leur maison; mais il est vrai que Dieu s'intéresse à leurs avantages, qu'il bénit leurs terres, leur commerce, leurs projets, afin que leur charité puisse continuer et multiplier ses aumônes. Tel voit sauver ses terres de l'intempérie des saisons, ses titres et ses maisons de l'incendie, ses droits de la fourberie et de la chicane; tandis que d'autres moins exposés quelquefois à pareils malheurs, y sont néamoins enveloppés. L'on s'étonne de la distinction, on la traite de caprice aveugle de la fortune; votre surprise cessera, vous parlerez plus chrétiennement, si vous faites réflexion que le Seigneur songe à conserver aux pauvres un bienfaiteur sûr et libéral. Il en est peut-être plusieurs parmi vous qui traîneraient leur vie dans une obscure indigence, s'ils n'étaient redevables de leurs biens à la charité de leurs aïeux. Pères et mères, pénétrez-vous de ces vérités, pour en pénétrer l'esprit de vos enfants. Vous tâchez de leur préparer un riche héritage, vous leur souhaitez une fortune florissante; engagez Dieu à soutenir, par ses bénédictions, et vos peines et vos vœux, en inspirant à vos enfants une grande tendresse envers les pauvres; faites passer vos aumônes par leurs mains, afin que tendres encore elles se forment à une libéralité chrétienne. Que vous seriez heureux et qu'ils seraient heureux eux-mêmes, s'ils pouvaient dire, comme le saint homme Job : *Ab infantia mea crevit mecum miseratio* (*Job*, XXXI, 18)! La miséricorde est crue avec moi dès mon enfance. J'ai commencé à donner, lorsque je ne pouvais encore que recevoir; j'ai soulagé les pauvres, avant que je pusse moi-même me soulager. Si vos enfants sont dignes de cet éloge, allez, mourez contents, sans regretter les fatigues que leur établissement vous a coûté, sans vous défier de la prospérité où vous les laissez; Dieu prendra soin d'eux, parce qu'ils prendront soin des pauvres.

J'ai à vous proposer un gain infiniment plus considérable, plus digne de vous, que vous ferez par vos aumônes : vous mériterez les biens spirituels et éternels. Ah! chrétiens, c'est ici que je vous prie d'imposer silence à votre avarice, et de la forcer à donner pour vous enrichir des dons précieux de la grâce, le gage d'une bienheureuse immortalité. Combien de mondains, combien de libertins dans cet auditoire, qui, pour se sauver, n'ont guère plus de ressource que l'aumône! Hélas! que deviendront-ils, s'ils la refusent? Il est sûr que l'aumône, comme les autres actions de piété, ne peut être salutaire si elle n'est faite par une âme juste : une personne morte par le péché n'est capable que d'actions mortes; Dieu néanmoins veut être touché par la miséricorde des pécheurs qui ne peuvent le toucher par leur mérite; et je n'oserais désespérer du salut d'un fidèle qui aime et qui soulage les pauvres. Développons les motifs d'une confiance si consolante. Par l'aumône on apprend et on acquiert les vertus chrétiennes, par l'aumône l'on rachète et l'on efface les péchés; comment cela?

Une personne charitable est naturellement susceptible de certains mouvements, qui sont comme la première voie de la sainteté. Quoique souvent elle n'y fasse pas attention, la pitié qu'elle sent pour un malheureux lui découvre l'inconstance des choses humaines et la fragilité des biens de la terre. Ce pauvre a pu être riche, et a été riche peut-être, et il n'a plus rien; peut-on faire fonds sur une fortune passagère? quel néant de tout ce qui est ici-bas! Cette réflexion vient assez d'elle-même, et cette réflexion condamne notre attachement à des choses périssables; notre ingratitude envers Dieu, si nous abusons contre sa gloire des biens qu'il pouvait nous refuser; notre ridicule vanité, si nous prenons occasion de nos richesses, de mépriser ceux qui n'en possèdent pas; car enfin, la seule bonté du Maître souverain de toutes choses, nous a préservés de l'indigence : nous avons pu être à la place des misérables qui reçoivent nos aumônes, et ils ont pu occuper notre place. Il n'est pas nécessaire de faire une longue méditation pour apprendre à s'humilier, quand on voit dans un honteux abaissement des personnes qui nous res-

semblent; qui ont le même principe, la même fin que nous; qui sont soumis à la même loi, et qui sont appelés à la même gloire. L'on doit rougir de s'emporter dans une incommodité légère, quand on voit des pauvres dénués de tout, et qui souffrent tant de maux à la fois avec patience! Si les sentiments de la religion accompagnent les sentiments de la nature, il est encore plus facile de tourner ses pensées au bien, à la vue d'un misérable : le riche et le pauvre sont égaux devant Dieu; ils ont été rachetés au prix du même sang; l'abondance est la matière d'un compte plus terrible qu'il faudra rendre au Juge commun de tous les hommes. Pour entrer dans le ciel, il faut considérer avec indifférence, avec mépris, tout ce qui nous met au-dessus des autres sur la terre : de grandes richesses ne peuvent se posséder sans de grands dangers : elles nous rendent plus dépendants de Dieu; elles nous rendent plus criminels, si Dieu ne vient à notre secours par des grâces extraordinaires. C'est ce qu'on pense pour peu qu'on ait de christianisme, quand on fait l'aumône; et telles réflexions soutenues de la grâce divine ne sont-elles pas une grande avance pour le salut? Et Dieu, qui est le protecteur des pauvres, ne manque pas de distinguer par des faveurs singulières ceux qui les protégent; il veille à leur sanctification, le plus grand de tous les biens, tandis qu'ils partagent avec ses amis des biens périssables. Ce sujet est d'une grande étendue; passons à ce qu'il nous présente de plus important.

L'aumône est une de ces œuvres saintes à quoi Dieu a attaché particulièrement la rémission de nos péchés : il l'accepte volontiers pour la satisfaction que l'on doit à sa justice; soit qu'il ait eu égard à la répugnance que les hommes ont naturellement de se détacher de ce qu'ils possèdent; soit que par un effet de sa bonté infinie, il ait voulu animer la confiance des pécheurs, en leur mettant dans les mains de quoi apaiser sa colère; car vous le savez, messieurs : si les ministres de la pénitence n'avaient pas des aumônes à imposer à certains pécheurs, aux cavaliers, aux dames du grand monde, aux hommes qui sont engagés dans de pénibles emplois, dans des affaires embarrassantes, par quoi pourraient-ils les obliger de satisfaire à Dieu offensé? n'en sont-ils pas réduits par le peu de religion de tels pénitents à se défier de leur bonne volonté au sujet de toute autre peine? Quelle obligation, pécheur, quelle obligation n'avez-vous pas à votre Juge redoutable de se laisser désarmer par vos charités!

Comme l'eau éteint le feu, dit l'Ecriture, l'aumône résiste au péché : *Ignem ardentem exstinguit aqua, et eleemosyna resistit peccatis* (*Eccli.*, III, 33) : c'est la digue que le Père des miséricordes a opposée au ravage que le crime ferait dans nos âmes : ne jetez pas d'eau sur le feu, l'embrasement ira loin, il consumera tout ce qu'il pourra atteindre; ne donnez rien au pauvre, vous voilà exposés à tous les traits de la vengeance divine. Que pourrais-je vous dire de plus fort que cette parole du Saint-Esprit? Daniel avait prédit à Nabuchodonosor qu'il serait précipité de son trône pour brouter l'herbe sept ans durant avec les bêtes sauvages; pour obliger ce roi à parer au coup terrible qu'il était à la veille de recevoir, il n'exige de lui que des aumônes. Prince, daignez écouter mon conseil : rachetez vos iniquités par votre miséricorde envers les pauvres: *Quamobrem, rex, consilium meum placeat tibi; et peccata tua eleemosynis redime, et iniquitates tuas misericordiis pauperum* (*Dan.*, IV). Nabuchodonosor idolâtre, persécuteur des fidèles, ennemi du Dieu d'Israël, enivré de sa grandeur, aveuglé par ses plaisirs, le prophète espérait de le sauver, s'il eût pu le toucher en faveur des pauvres.

Les riches peuvent racheter leurs péchés par leurs aumônes : il y a une raison particulière de cette vérité; c'est que leurs richesses sont l'occasion et la matière la plus ordinaire de leurs péchés : injustices, violences, débauches, luxe, excès, tout cela fatale suite de l'abondance. L'aumône fait servir à glorifier le Seigneur ces mêmes biens qui avaient servi à le déshonorer; elle lui rend hommage de ce qui avait été comme le fonds de l'injure qu'il a reçue : *Dant pretium redemptionis suæ, qui non cessant eleemosynas facere;* l'expression est de saint Augustin (*in psal.* XLVIII). Quel tort, mes chers auditeurs, ne faites-vous pas à Dieu et aux pauvres, quand vous prodiguez de si grandes sommes en repas, en équipages, en jeux, en spectacles, en plaisirs, en délicatesses! A moins que votre libérale charité ne les dédommage de cette injustice, attendez-vous à en être punis avec la dernière rigueur. Vous n'avez point de compassion pour vos frères, dit le grand saint Basile, on n'aura point pour vous de compassion; vous n'avez point ouvert votre maison aux misérables, comme des misérables vous serez exclus du royaume de Dieu; vous avez refusé du pain, on vous refusera la vie éternelle : *Non te miseret, misericordiam non invenies; non aperuisti domum tuam, a regno Dei excluderis; non dedisti panem, non vitam accipies æternam* (*Hom. in divites avaros*).

Pleurez, vous diront les pauvres devant le tribunal de Dieu; pleurez, puisque vous nous avez laissés verser tant de larmes; criez sans être écoutés, puisque vous avez été sourds à nos cris; souffrez sans consolation, puisque vous ne nous avez point soulagés dans nos souffrances; mourez éternellement, puisque vous nous avez vus mourir sans pitié! à ce juste reproche que répondrez-vous? Mais avec quelle sûreté paraîtriez-vous aux pieds de votre juge, si les pauvres lui faisaient le dénombrement de vos aumônes! Si vous les entendiez lui dire avec confiance : Seigneur, vous avez promis le ciel à ceux qui nous donneraient à boire et à manger, qui nous retireraient, et qui nous consoleraient; ils sont en votre pré-

sence ces fidèles charitables, qui nous ont nourris et vêtus, qui nous ont sauvés nous-mêmes, en nous assistant dans nos besoins; nous rendons témoignage à leur charité; qu'il vous plaise leur tenir votre parole et les placer dans votre gloire. N'en doutez pas, chrétiens, qu'il ne vous donne ce qu'il vous a promis; le feu que sa justice a allumé pour châtier les méchants, perd toute son activité, dit saint Jean Chrysostome, quand il s'agit de brûler ceux qui ont eu de la miséricorde pour les pauvres : *Misericordem nescit divinus ignis exurere* (*Serm.* XXXI). S'il vous atteint, il ne fera que vous purifier pour vous disposer à une immortalité bienheureuse.

Après tout ce que je vous ai dit, messieurs, n'imiterez-vous point ce jeune homme, dont il est parlé dans l'évangile de saint Matthieu (*Cap.* XIX)? Le Sauveur lui avait conseillé de donner aux pauvres ce qu'il avait; cette parole l'effraya et il se retira tout triste d'auprès du Fils de Dieu : *Abiit tristis.* Quoi donc! mes deux sermons n'aboutiront-ils qu'à vous donner du chagrin et de la haine pour la parole de Dieu? Je ne vous exhorte point à vendre vos possessions en faveur des pauvres; vous avez des dettes à payer; vous avez une famille à entretenir; vous avez des engagements qui ne vous permettent pas de vous dépouiller de tous vos biens; mais vous fâcherez-vous contre moi, si je vous demande une partie de votre superflu, une partie de ces dépenses que vous ne pouvez faire sans offenser Dieu et sans vous perdre? Je m'étais imaginé que vous seriez sensibles à votre intérêt, si la pitié ne vous touchait pas; que vous me sauriez quelque gré du soin que j'aurais pris pour vous découvrir une route aisée et sûre à la gloire. Je me suis trompé, je vous ai rebutés au lieu de vous faire plaisir. Vous me regardez d'un œil d'indignation, je vois sur votre visage les mouvements d'une tristesse dépitée. Impitoyable dureté, infâme avarice, tant de malheureux seront donc toujours abandonnés?

Mais je vous offre avec les saints Pères, avec Jésus-Christ même; je vous offre, dis-je, des richesses éternelles, la justice, le salut, la gloire, si vous donnez du pain à ceux qui en manquent, si vous voulez employer une petite somme d'argent au soulagement, à la sanctification des misérables qui vous environnent. Après tout vous n'êtes point d'un caractère à vous endurcir à des motifs si tendres, si touchants, à des avantages qui doivent être l'unique but de vos actions. O pauvres jusqu'à présent méprisés, rebutés, oubliés, vous approcherez désormais mes auditeurs avec confiance; venez, vous n'aurez qu'à tendre la main, vous n'aurez qu'à vous montrer; et vous qui souffrez dans les ténèbres, vous n'aurez qu'à leur apprendre votre triste habitation, dépositaire secret de vos gémissements, leur miséricorde sera prête à vous soulager; elle ne vendra plus ses aumônes à vos importunités; elle ira au-devant de vous, elle n'y regardera pas de si près quand il sera question de vous secourir. En promets-je trop à vos amis, mon Dieu? vous voyez ce qui se passe dans le cœur de mes auditeurs; est-ce illusion, est-ce imprudence de m'en fier jusque-là à leur charité? Non, ils ont senti les impressions de votre grâce, et ils s'efforceront de mériter les faveurs de votre miséricorde, par la miséricorde qu'ils témoigneront désormais à leurs frères.

Je sais, messieurs, qu'il est dans cette assemblée plusieurs personnes dont la charité peut servir de modèle à la vôtre; j'espère que vous les imiterez pour attirer sur vous les bénédictions du ciel, et pour assurer par quelque voie votre salut; songez-y. Qu'aurez-vous un jour à présenter au Seigneur pour lui demander son paradis, sinon quelques aumônes? Toujours dans les délices et dans le tumulte du monde, de quelle bonne œuvre êtes-vous capables qui sente votre religion? Et si vous ne donnez rien aux pauvres, à quel titre prétendez-vous que Dieu vous pardonne, et qu'il vous ouvre son royaume? Secourez les malheureux qui se présentent à vous; allez déterrer les malheureux qu'une bienséance forcée cache à vos yeux; édifiez quelquefois le monde par des libéralités publiques; ayez quelquefois la consolation d'avoir Dieu seul pour témoin de votre charité : *Pater tuus, qui videt in abscondito reddet tibi* (*Matth.*, VI, 4) : Votre Père qui voit dans les endroits cachés, vous rendra abondamment ce que vous aurez donné; il vous en récompensera en Père infiniment bon, infiniment puissant, infiniment riche. Accordez au christianisme ce que vous ne sauriez refuser à l'humanité et à la pitié. Si vous n'avez pas vous-même de charité, pouvez-vous compter sur la charité de vos héritiers? Ils posséderont vos fonds, mais ils seront encore plus durs que vous; où serez-vous, tandis que votre héritage fournira à leurs excès? Ils vous oublieront, ils oublieront encore plus les misérables. Etouffons ce nouveau sujet de reproches. Vous ferez l'aumône, vous prolongerez la vie des pauvres, vous leur aiderez à se sauver; et vous vous sauverez vous-mêmes, et vous vivrez vous-mêmes éternellement dans le ciel.

SERMON IX.

Sur la fausse innocence.

Dirigite viam Domini.
Dressez la voie du Seigneur (*S. Jean, ch.* I).

Puisque notre Sauveur a la bonté de venir à nous, messieurs, il est bien juste que nous lui préparions les voies, pour le recevoir avec quelque dignité. Saint Jean exhortait les Juifs à ce devoir, afin de les rendre par cette bienséance dociles à la vérité, et de les disposer à croire que le Messie qu'ils attendaient, ne tarderait pas de paraître au milieu d'eux. Nous sommes persuadés qu'il a paru parmi nous cet aimable Sauveur, qu'il est né, qu'il a vécu, qu'il est mort, qu'il est ressuscité; mais il a encore à descendre dans nous par sa grâce, et par le sacrement

adorable où son amour l'a arrêté. Le respect, la foi, la reconnaissance nous obligent d'éloigner de nous tout ce qui peut l'en éloigner lui-même; je viens vous dire après saint Jean : *Dirigite viam Domini*.

Il est donc nécessaire de nous connaître nous-mêmes, de développer tous les obstacles secrets que nous pourrions opposer à l'honneur que veut nous faire notre Seigneur Jésus-Christ. Honneur que nous ne devons pas espérer, et que nous ne méritons pas, si nous sommes coupables, sans nous mettre en peine d'apprendre ce que nous avons à corriger. C'est pourtant là notre penchant, c'est notre coutume de nous flatter sur certains chefs, où il s'en faut de beaucoup que nous n'ayons rien à nous reprocher. Il est de certaines fautes que nous n'avons pas de peine d'avouer : elles frappent, elles éclatent, elles blessent nos propres yeux : mais il en est d'autres, dont nous nous épargnons volontiers et la honte et le repentir : contents de pouvoir en bien des chefs nous reposer sur la bonne foi de l'amour-propre et des passions. Comme il y a une fausse pénitence pour les péchés dont on convient, il y a aussi une fausse innocence touchant les péchés dont on ne veut pas convenir.

C'est cette fausse innocence, messieurs, sur quoi j'entreprends aujourd'hui de vous détromper, afin que le Dieu infiniment saint, qui n'oublie rien de son côté pour s'unir à nous, trouve sa route droite et pure : *Dirigite viam Domini*. Deux raisons vous convaincront de la fausseté de cette innocence, sur quoi s'endorment la plupart et quelquefois même les personnes que nous croyons les plus régulières. La première raison : on veut bien ignorer ce qui blesse l'innocence. La seconde : ne peut-on pas l'ignorer, on tâche de l'excuser. Quelle peut être l'innocence dont on se cache et dont on néglige les brèches? Vous en jugerez aisément vous-mêmes, messieurs, si vous m'accordez votre attention. Vierge sainte, qui conservâtes toujours toutes les beautés de la grâce, aidez-nous à éclaircir une matière si délicate et si importante : *Ave*.

PREMIÈRE PARTIE.

Il est surprenant, chrétienne compagnie, que nous ayons si peu de défiance de nous-mêmes, quand il est question de nous applaudir, ou de nous condamner sur les mouvements de notre cœur; c'est là un préjugé tout visible contre nous. Car nous sentons en mille rencontres le penchant que nous avons à donner de fausses couleurs à nos défauts, pour n'avoir pas le chagrin de les voir, et la peine de les corriger. Pouvons-nous douter que nous n'ajustions, autant que nous pouvons, nos sentiments avec nos passions et nos vices; et si nous nous efforçons de penser d'une manière favorable à nos mauvaises inclinations, n'avons-nous pas sujet de craindre qu'en suivant nos idées, nous n'allions contre nos devoirs? Aime-t-on la gloire? De là toutes les folies de l'orgueil seront des saillies nobles qui ne blessent point l'Evangile, et les mouvements d'une âme grande qui fuit une honteuse obscurité. Aime-t-on le plaisir? Le tempérament, l'humeur, l'âge, la nécessité, la complaisance, l'état, présentent des prétextes plausibles d'une oisive mollesse et d'une dangereuse liberté. Faites-y réflexion, messieurs; l'occupation la plus ordinaire de notre amour-propre consiste, ou à détourner nos yeux de dessus nos fautes, ou à répandre de fausses apparences sur nos fautes, pour y apprivoiser nos yeux. Quoi qu'il en soit, l'on se fait volontiers un art d'ignorer ce qui flétrit notre innocence, et l'on ne se croit point d'ordinaire aussi criminel qu'on l'est; vous voyez, chrétiens, si nous avons intérêt à nous désabuser là-dessus.

Je soutiens en premier lieu que peu de personnes prennent les mesures nécessaires, pour connaître l'état de leur conscience : presque nulle réflexion sur certains péchés où il est plus aisé de tomber : sur certains devoirs généraux, et sur les obligations particulières que l'emploi et la condition imposent. D'où il arrive qu'il en est des vices de bien des gens, comme des vices de leurs enfants, de leurs femmes et de leurs domestiques : intéressés plus que personne à les découvrir, ils sont, dit saint Jérôme, assez souvent les derniers à les apprendre : *Solemus mala domus nostræ scire novissimi, ac liberorum ac conjugum vitia, vicinis canentibus, ignorare* (*Ep.* 48, *ad Sabin. diac.*). Tout un voisinage se plaint des friponneries d'un enfant, tandis que le père et la mère l'adorent, et n'ont pas le moindre soupçon sur sa conduite. Toute une ville retentit des intrigues de la femme : on le connaît et on la connaît : ils sont vus, peu leur importe même de ne l'être pas : et le mari ne se défie point encore de la fidélité de son épouse. Ainsi, quoique tout le monde puisse quelquefois apercevoir l'injustice de notre procédé, nous ne nous condamnons point nous-mêmes. Le détail sera la plus forte preuve de ma pensée.

Qui d'entre vous, mes chers auditeurs, se donne la peine d'approfondir l'abus qu'il fait des grâces de Dieu? Grâces intérieures, grâces extérieures, vous en êtes comblés, pour ainsi dire : inspirations, remords, dégoûts, bons mouvements, avis, exemples, livres, sermons, sacrements : de toutes parts, en toutes manières, Dieu vous témoigne le désir qu'il a de vous sanctifier; tout autre que vous, peut-être avec moins de secours, serait devenu un grand saint. Il y a vingt ans, trente ans, que vous éprouvez en toute rencontre les miséricordes du Seigneur : que vous recevez le corps et le sang de Jésus-Christ : qu'on vous prêche. Après tant de salutaires impressions, tant de confessions, tant de communions, tant de sollicitations, tant de prières, tant d'alarmes, en quoi êtes-vous changé? A quel degré de sainteté en êtes-vous? Il est inutile de vous interroger : vous n'êtes pas prêt à me répondre : vous n'avez pas seulement songé à votre tort : c'est encore un mystère pour vous que la situation présente de votre conscience. Mais

votre réponse pourra être plus prompte sur ces questions. En négligeant les grâces de Dieu, n'avez-vous point laissé évanouir inutilement cette grâce importante, dont dépendait peut-être votre salut? Et cette même grâce avez-vous pu ou la rejeter ou en abuser, sans vous rendre coupable? Quand vous avez méprisé les grâces de Dieu, n'avez-vous pas aussi témoigné quelque mépris à Dieu lui-même : et lorsque vous serez devant le tribunal de sa justice, ne serez-vous pas condamné sur le mépris que vous aurez fait et de Dieu et de ses grâces? Accommodez, si vous pouvez, la grande idée que vous avez de votre innocence avec l'abus que vous faites des faveurs du ciel.

Qui sont ceux parmi vous, lesquels se font un scrupule de perdre le temps, de perdre un temps infini et la partie la plus considérable de leur vie? Il n'est pas un moment qui ne puisse vous valoir un degré de mérite sur la terre, et un degré de gloire dans le ciel : qui ne puisse, on peut le soutenir en quelque sens, vous conduire à une sainteté éminente et à une éternité de gloire : et vous devez employer tous vos moments à servir Dieu. Jésus-Christ, disait le grand saint Basile, aurait sujet de rougir de moi, si je m'amusais à des choses vaines et frivoles : et je courrais risque de rompre par mon amusement les nœuds de l'amour qui doit m'attacher à lui : *Ne si aliud agendo, in rebus futilibus ac vanis animum occupavero, a Dei charitate dejectus, Christo dedecori sim* (*Lib. de Regulis fusius disput.* R. *ad Interr.*). Cependant bien des gens sacrifient sans repentir une partie, la plus grande partie de leurs années, à quoi? à l'oisiveté et à la bagatelle. Ce n'est pas la peine de le prouver : point de retour du côté de Dieu dans ce grand nombre d'occupations, mais peu sérieuses, badines et inutiles, qui emportent tant de jours et tant de mois. J'ai peine à croire que vous puissiez accorder avec l'innocence de si ordinaires et de si longues inutilités.

Un autre sujet très important sur quoi on ne daigne pas réfléchir. Croyez-vous, messieurs, que les personnes mêmes qui d'ailleurs montrent assez de régularité, s'appliquent, comme elles doivent, à développer les mouvements de leurs passions, pour prévenir et pour éviter l'offense de Dieu? De cette envie qu'on fait passer pour droiture : de cet amour qu'on veut qui soit amitié : de cette haine que l'on traite d'équité : de cette émulation, qui est vanité et ambition : de cette crainte, qui est lâcheté, injustice, avarice? Oh! que de sujets de confusion et de douleur se présenteraient à notre pensée, si nous venions à fouiller dans les replis de notre cœur! Sur cela pourtant une négligence tranquille : et de là une infinité de fautes, parce que nous sommes véritablement passionnés en mille occasions, où nous nous flattons d'être raisonnables et chrétiens. Or, pouvons-nous innocemment fermer les yeux aux détours, aux intentions de notre amour-propre, en danger d'offenser Dieu?

Les personnes qui passent pour avoir de la probité, sont-elles bien aises de démêler avec exactitude les motifs de leurs actions? Car il ne sert de rien, dit saint Ambroise, de faire le bien, à moins qu'on ne le fasse comme il faut : *Nihil prodest agere, nisi ita agatur ut oportet* (*Præf. in Ps.* XXXVII). Hélas! que de bassesses, que d'intérêts, que de caprices, que d'amour-propre dans le détail de ces mouvements qui rassurent assez souvent la vertu même! On se trompe, on se cherche, on agit par tempérament, on languit dans l'indifférence, lors même qu'on se flatte d'agir en vue du ciel. Si nos plus saintes actions sont exposées à tant d'illusions, à tant de défauts, quelle estime devons-nous faire de cette sagesse, de cette douceur, de cette modération, de toutes ces bienséances que le commerce du monde exige de nous? Une honnêteté purement naturelle peut faire tout leur prix. La vertu chrétienne demande quelque chose de plus relevé, de plus spirituel, de plus difficile : et comme l'on craint de prendre trop sur soi, de se préparer une matière trop étendue, trop pénible de vigilance et de contrainte en épluchant ses intentions, l'on affecte de passer là-dessus fort à la légère; c'est-à-dire, l'on se met peu en peine de plaire à Dieu : l'on appréhende peu de lui déplaire.

Je n'ai fait encore qu'entamer mon sujet, messieurs; et selon toutes les apparences, vous voilà déjà coupables en bien des chefs. Ouvrons une source nouvelle et bien féconde de reproches. Etudiez-vous les obligations de votre état? Grand fonds ou de péchés ou de mérites. Il faut les apprendre avec soin ces obligations, si l'on a envie de les remplir avec exactitude. Les pères et les mères n'entrent guère avant dans leurs devoirs. La bonne grâce, la politesse, les manières extérieures, la fortune de leurs enfants : tout au plus une piété fort superficielle dans leur famille : là tendent leurs principales réflexions. A combien de choses n'auraient-ils pas à veiller, pour n'avoir rien à se reprocher? Le magistrat accoutumé à voir des malheureux, ne fait point assez d'attention aux suites d'une sollicitation artificieuse; aux impressions naturelles du sang, de l'amitié et du crédit, à l'injustice d'une sentence différée, d'un accommodement ménagé, d'une maligne chicane; consulter avec application les auteurs, animer par un accès aisé la confiance d'un pauvre plaideur opprimé; déterrer avec zèle le droit et le tort; c'est souvent ce que ses intérêts et ses plaisirs ne lui permettent pas.

Le gentilhomme songe-t-il à édifier le peuple par ses vertus? A honorer son sang par sa régularité? à soutenir sa dignité par les maximes de l'Evangile? Craint-il le préjudice qu'il peut porter à un créancier timide? Les entêtements d'un faux honneur, les engagements d'une dépense peu proportionnée à ses revenus? La dame se soucie peu de distinguer ce qu'elle doit à Dieu et au monde, à une honnête complaisance et à une chaste sévérité, à la modestie et à la beauté, à une mortification nécessaire et à

une faible délicatesse. Le négociant sait se défaire d'une méchante marchandise; survendre dans une occasion, pour réparer la perte qu'il a faite dans une autre; rendre inutiles les mesures et les avances de l'industrie et de la bonne foi d'autrui; faire retomber sur un associé des dommages qui devraient être communs; il sait acheter à temps, débiter avec succès, mettre tout à profit, amasser; il est content de ses lumières.

L'officier entre-t-il avec le flambeau d'une conscience timorée dans ces industries secrètes qui accablent un subalterne, qui le dépouillent du fruit de ses peines, qui l'engagent à malverser lui-même pour ne pas tomber? Un homme d'affaires qui ne peut aller à son but sans appuyer son crédit par des emprunts, pense-t-il en homme de bien, à garantir du danger de perdre, les personnes qui le mettent en état de gagner? Se fait-il un scrupule d'assurer à leur risque ce qui pourrait affermir sa fortune, si elle venait à chanceler? Croit-il de retenir le bien d'autrui, en éludant l'obligation d'acquitter les charges imposées aux fonds qu'il possède? Dieu veuille qu'il ne regarde pas comme une sage habileté, l'injustice qui le met à l'abri d'une exaction légitime! Ce dénombrement serait infini : et je ne saurais le pousser plus loin, sans abandonner des réflexions plus essentielles au dessein que je me suis proposé.

Peu de personnes veulent pénétrer les devoirs de leur condition, devoirs qui sont néanmoins le fonds principal de leur vertu et de leur mérite. Au reste, cette ignorance volontaire vous rendra coupables en mille manières, non-seulement par le mal que vous ferez, mais encore par le bien que vous ne ferez pas. Il est aisé de pécher quand on néglige de connaître ses obligations, et la conscience souffre moins d'une omission que d'une action positivement contraire à la loi. Vous ne songez pas à sanctifier cette personne que vous êtes obligé de porter au bien. Vous, parents; vous, proches; vous, maîtres; vous, amis; vous, supérieurs, veillez-vous avec zèle aux démarches de ces âmes dont le salut vous a été confié en quelque manière? Vous manquez à cette œuvre de piété qui aurait donné tant de gloire à Dieu, et qui vous aurait valu tant de grâces : vous en faites-vous un sujet de repentir? Vous que votre état oblige de passer vos jours dans le grand monde, vous avez besoin de la prière et de l'usage des sacrements pour résister au torrent du monde. Obligation bien remarquable, messieurs; car bien des choses que la loi ne prescrit point à toutes sortes de personnes, deviennent à quelques particuliers des obligations indispensables, par rapport aux conjonctures où ils se trouvent; et vous ne priez point : vous êtes rarement dans les exercices de piété. Je n'entreprends pas le détail des actions saintes à quoi l'on peut manquer, et à quoi l'on manque : il ne serait pas possible de vous le représenter; votre repentir cependant ne s'étend point jusque-là.

Il est nécessaire de vous faire encore remarquer ici qu'il y a des états qui exigent plus de vertus, des vertus plus exemplaires, plus éclatantes, que d'autres états. Les grands, les personnes élevées à des dignités considérables, les personnes riches et opulentes ne se sauveront pas, je ne crains point de le dire, ne se sauveront pas avec une piété commune et médiocre. Les dangers, les occasions, l'autorité, les agréments inséparables de leur condition, les engagent à des actions nobles et difficiles; s'ils veulent être fidèles à Dieu, ils ont besoin par conséquent d'une vigilance plus exacte, d'une force plus constante, d'une résolution plus généreuse pour s'acquitter de leurs obligations. Et souvent ce sont ces mêmes personnes qui se croient en droit de se relâcher en plus de choses, et de prendre moins de précautions dans le service de Dieu, comme si ce leur était assez de n'être pas aussi méchants qu'ils le pourraient être : comme si du moins ils pouvaient se dispenser d'être aussi vertueux qu'ils doivent l'être. Mais il suffit, dit l'Ecriture, de ne pas chercher le Seigneur, pour être livré à sa colère : *Ira Domini gentes quæ non exquisierunt illum, hæreditabit* (*Eccli.*, XXXIX, 28). Les nations qui offensent Dieu par l'idolâtrie, par l'intempérance, par l'injustice, périront : ceux qui négligent de lui plaire, sans le déshonorer par tels désordres, périront encore. Pour se perdre, c'est assez de manquer au bien que l'on doit faire.

Parmi les fidèles, il n'y en a qu'un petit nombre qui prennent les mesures nécessaires pour connaître leurs fautes. Je dis en second lieu que la plupart prennent de grandes mesures, afin de ne les connaître pas; et c'est une preuve qu'on veut bien s'endurcir dans ses vices, lorsqu'on s'étudie à se les cacher. Comment s'y prend-on pour les dérober à ses yeux? Premièrement, des personnes peu zélées pour leur sanctification et pour leur salut, ne se considèrent que par leurs bons endroits. Nulle crainte véritable de Dieu et de ses jugements; des attachements dangereux, de mauvaises habitudes: ce n'est pas ce qu'ils examinent. Quelques pratiques chrétiennes, quelques bonnes œuvres, un domestique assez réglé : voilà ce qui amuse leur prétendu christianisme; semblables à une personne qui, contrefaite dans toute sa taille, dans tous les traits de son visage, s'imaginerait qu'elle est belle, parce qu'elle n'a pas les mains estropiées. Je n'ai pas assez de temps pour donner à ces réflexions leur juste étendue.

Secondement, elles compareront leur conduite à la conduite des mondains visiblement débordés : et se voyant par la miséricorde de Dieu éloignées d'un libertinage criant, elles applaudiront à leur innocence. Je ne commets pas les injustices d'un tel; je n'ai point les commerces d'une telle; ne concluez pas. Vraiment : comme si n'être pas vicieux jusqu'au scandale, c'était être saint! Voulez-vous savoir ce que c'est que de votre vertu? Suivez de près les démarches des personnes véritablement chrétiennes : de ce cavalier

qui au-dessus des événements de la fortune, va à Dieu avec fermeté et avec droiture ; de ce juge qui dévoué à son prince et au public, soutient la délicatesse de sa conscience par une intégrité inaltérable, et par un généreux mépris de tout ce qui blesse la loi de Dieu : de cette dame, qui, insensible aux bagatelles ordinaires du siècle, sait défendre son cœur contre tous les objets qui pourraient le partager avec Dieu. Ce sont des saints, dites-vous, que ces gens-là; vous avouez que vous ne leur ressemblez pas; mais qu'êtes-vous donc?

En troisième lieu, pour n'être pas alarmés de la violence qu'il faudrait faire sans cesse à nos mauvaises inclinations, nous apprivoiserons notre conscience avec certaines fautes légères en apparence, mais qui nous délivrent de la peine de nous vaincre, pour ne pas tomber en des fautes considérables. Des dépits, des légèretés, des complaisances, des impatiences, des aigreurs, des libertés, des plaisirs; nos humeurs, nos passions, nos vices même, s'accoutument par là peu à peu à nous dominer sans nous inquiéter. Le cloître même et la solitude ne sont pas hors d'atteinte à ce reproche. En sommes-nous venus là : nous nous pardonnons jusqu'à des péchés grossiers et visibles.

En quatrième lieu : c'est encore un égarement assez commun de se faire un plan de vie qui engage de lui-même à des actions criminelles, lesquelles pourtant l'on ne s'avise pas de condamner, parce qu'on les juge nécessaires. L'on s'est mis dans l'esprit d'amasser; le sujet sera foulé sans pitié : le débiteur pressé sans relâche : le subalterne chargé sans ménagement : le créancier amusé sans bonne foi; le but qu'on s'est proposé le demande. Veut-on s'avancer et s'élever? Il sera permis de violer le secret, d'abuser de la sincérité, de combattre l'équité, de reculer le mérite. Si l'on vient à s'imaginer qu'une personne qui est dans le monde, y doit paraître, y doit vivre comme les autres : des modes peu modestes, des plaisirs messéants, des spectacles dangereux, des airs hautains, des manières libres ne scandaliseront point une vertu qui ne veut pas s'écarter du train commun. L'on a mille ressources, messieurs, pour se tromper, touchant les obligations que la loi de Dieu nous prescrit. Il nous semble que notre conduite est nette devant Dieu comme devant les hommes, lorsqu'à force d'illusions nous pouvons nous assurer contre les lumières qui nous montrent notre tort. Après cela, ne vous défierez-vous point de votre innocence?

Tout ce que j'ai développé jusqu'à maintenant, se passe au dedans de vous : telles sont les dispositions intérieures de votre âme; et j'en appelle à vous-mêmes, pour vous obliger d'en convenir. Si je jette un coup-d'œil sur la manière dont vous traitez avec votre prochain, je vous convaincrai encore qu'une de vos principales études consiste à rendre impénétrables aux yeux d'autrui les faiblesses, les dérèglements de votre cœur, de peur qu'on ne vous les mette en face, et que, forcés de les voir, vous ne soyez forcés d'en rougir. La dissimulation est l'art le plus général dans le commerce du monde, et le déguisement y fait la plus grande partie du mérite. Un étourdi, un jaloux, un esprit léger et bizarre, un ami, un ennemi pourrait nous reprocher nos vices, si nous les laissions en vue : on a recours à la feinte, à la comédie, pour couvrir ce qui nous ferait connaître et aux autres, et à nous-mêmes.

Je ne veux point dire, messieurs, qu'on soit obligé de communiquer ses sentiments secrets à tout le monde, et de déplier tous ses défauts devant toutes sortes de gens; il est permis de ne pas se diffamer, et il est défendu de scandaliser. Mais enfin, est-il époux qui n'aient dans leur cœur des replis obscurs, où ils enveloppent sourdement des mouvements criminels qu'ils se cachent mutuellement? Est-il amis qui ne se déguisent en cent occasions, pour éviter un juste réproche? Est-il cavalier qui ne prenne quelque fois un visage comédien, pour dérober à la connaissance de ses plus intimes, une partie de ses excès? Est-il homme d'affaires, qui n'ait des apparences de droiture pour colorer des détours lâches et injustes, qu'il est résolu de mettre en œuvre pour jouer à coup sûr? On ne peut souffrir que les autres portent leurs regards bien avant dans notre intérieur, afin d'échapper à la censure et au remords.

En quoi vous faites encore mieux paraître l'éloignement où vous vivez de la vraie vertu, c'est qu'il vous suffit assez souvent de cacher un vice qui frappe, par un autre vice moins perceptible. Artifice ordinaire au philosophe et à l'idolâtre, dit saint Jérôme, mais bien honteux au fidèle : *Illi vitium vitio, peccatumque peccato medicantur : nos amore virtutum vitia superemus* (*Ep. 4 Rust.*).

L'intempérance décrierait une personne dans l'esprit des honnêtes gens; elle la corrigera par vanité; une vanité fière la ferait haïr et l'engagerait à trop dépenser; elle la corrigera par avarice; une avarice farouche lui attirerait de sanglants affronts; elle la corrigera par une profusion folle et forcée. Le monde se tait sur un vice qu'il n'a pas intérêt à dévoiler, et cela suffit; le fidèle qui ne se soucie pas d'être vertueux, se contente de lui fermer la bouche. Pourvu qu'on ne puisse pas le convaincre qu'il est coupable, il ne se met pas en peine d'examiner s'il l'est en effet. Quelle espèce de vertu et de christianisme!

C'est nous offenser que de nous montrer nos défauts. Nos meilleurs amis sont ceux qui témoignent plus de complaisance pour nos passions, qui flattent plus agréablement nos humeurs. Nous ne nous lions pas volontiers avec des personnes qui ont de bons yeux pour apercevoir nos faibles; nous nous composons, nous sommes gênés en leur présence; nous jouons divers personnages pour sauver nos méchantes habitudes de leurs justes réflexions; nous voudrions nous ignorer nous-mêmes, au hasard de nourrir nos vices. Que d'occasions ne perdons-nous pas en nous contrefaisant ainsi, de nous corriger, de

nous perfectionner! Ce jeune homme, cette jeune fille, veilleraient à leur penchant, craindraient les étincelles de cet amour naissant, si le père et la mère trompés par leur modestie hypocrite, n'ignoraient pas l'importance de les reprendre. L'épouse prendrait une conduite sage et honorable, si le mari rassuré par des flatteries étudiées, n'avait les yeux fermés sur la cajolerie qu'elle souffre. Le mari serait plus prudent dans ses entreprises, plus régulier dans son procédé, si sa confiance donnait à une femme la liberté de l'aider de ses conseils; mais encore une fois, on ne veut pas être éclairé, crainte de changer.

A quoi sert, mes chers auditeurs, de nous imposer à nous-mêmes sur l'état de notre conscience? Dieu n'en pénètre-t-il pas tous les replis? et Dieu nous jugera-t-il sur de faux dehors, sur les illusions de notre amour-propre? Que prétendons-nous? l'amuser par des déguisements affectés? Ah! chrétiens, que nous sommes méprisables, horribles à ses yeux! Et cette fausse innocence qui fait notre sûreté l'irritera encore plus contre nous. Comment! Nous craignons si peu ses jugements, qu'il ne s'agit, pour ne les pas craindre, que de nous étourdir, que de passer à la légère sur nos fautes! Abuser de la crédulité, de l'ignorance des hommes, tromper leur malice, nous en faire accroire à nous-mêmes, nous n'avons peut-être que cette précaution à prendre pour être à l'abri de sa justice? O mon Dieu! quelles idées avons-nous donc de votre équité et de votre loi?

Mais, sans parler de cette ignorance affectée de nos défauts et de nos péchés: tout de bon, le pourrions-nous croire que nous soyons assez fidèles, assez heureux pour nous acquitter de tous nos devoirs, malgré l'inclination qui nous porte à les violer, malgré la facilité que nous avons à imiter les méchants, malgré cette répugnance cruelle qu'il nous faut vaincre pour éviter le péché et pour pratiquer la vertu, malgré la faiblesse que nous éprouvons sans cesse dans les occasions de nous comporter en chrétiens? Quelle apparence que parmi tant de dangers, avec un si grand éloignement du bien, avec un si fort penchant pour le mal, nous soyons tels que nous devons être? Les saints se regardent comme des pécheurs; et nous pécheurs, nous nous croirons innocents; les saints toujours attentifs à leurs démarches et à tous leurs mouvements, pour s'unir plus étroitement à Dieu; et nous toujours prêts à favoriser notre cupidité pour lui déplaire.

Jugerons-nous de nous à notre mort, mes chers auditeurs, comme nous en jugeons aujourd'hui? A quoi peuvent aboutir nos criminelles et toutefois volontaires illusions? Dieu nous passera-t-il les fautes que nous voulons ignorer? Vous m'y attendez à ma mort, ô mon Dieu! pour m'ouvrir les yeux sur ma prétendue innocence; pour me reprocher l'abus que je fais de vos grâces et ma négligence dans votre service; vous m'y attendez pour me punir des péchés que je me cache à moi-même, afin de vous désobéir sans scrupule et sans repentir; pour me couvrir de la confusion que mérite mon imprudence de risquer si témérairement mon salut. Oh! que vos pensées seront différentes des pensées dont j'amuse présentement un faux christianisme! Vos jugements combien devraient-ils m'épouvanter! Mais oserai je vous dire ce qui m'effraie encore davantage? c'est que je ne vous attends point à cette mort où mes secrètes iniquités ne se déroberont plus à mes regards. Je vis, mes jours avancent, j'approche de ma fin, et j'oublie que je dois tomber dans vos mains et comparaître devant le tribunal de votre justice. Je ne vous y attends pas à ma mort, et j'irrite votre colère, je me flatte sur les déréglements de mon amour-propre et de mes passions, avec autant de tranquillité que si j'espérais de vous imposer à vous-même. Ah! Seigneur, dissipez, par votre grâce, ces ténèbres que ma langueur et ma malice répandent sur mes actions; faites que je voie dans ma conduite ce que vous y voyez vous-même, afin que je corrige ce que vous avez à y condamner un jour.

Je finis ce premier point, messieurs, par cet avis de saint Grégoire de Nazianze: *Heri alicujus pretii haberi magni ducebas: hodie reipsa esse pluris facito* (*Orat.* 43). Hier c'était à vous un sujet de joie de passer pour bon et pour vertueux dans votre idée et dans l'idée de votre prochain, aujourd'hui soyez en effet bon et vertueux. Je vous ai montré que la plupart des fidèles sont plus coupables qu'ils ne pensent, puisqu'ils s'efforcent d'ignorer une partie de leurs péchés; j'ai encore à vous faire voir la fausseté de leur innocence, en ce que, contraints de se reconnaître coupables, ils n'oublient rien pour excuser leurs péchés.

SECONDE PARTIE.

Je devrais commencer le détail que j'entreprends par le caractère de cette délicatesse des mondains qui semblent s'offenser quand on leur représente un peu vivement leurs déréglements et qu'on les convainc de leur mauvaise conduite. Les prédicateurs sont obligés de faire entrer la vérité dans leur âme, par des détours qui ne donnent pas de soupçon à leurs attachements. Le zèle craint d'effaroucher le vice et de le désespérer en l'effarouchant. On prétend, et c'est le monde de nos jours; on prétend, dis-je, que des désordres criants ne méritent pas condamnation; et l'on affecte de regarder avec mépris, avec indignation, la peinture naturelle qu'on en fait. Vous voyez quelquefois leurs auteurs se distraire dans les endroits d'un sermon qui les persuadent, qui les pressent avec plus de force; ce sont ou des airs de gens ennuyés, ou des égarements d'yeux, ou de petits mots jetés aux auditeurs voisins pour s'égayer, s'il se peut, sur le bruit de la vérité et de la conscience. Mais j'en dis trop: ménageons un ennemi qui fuit lorsqu'il est combattu de front. Il est vrai que la licence en est aujourd'hui à ce point, qu'on ne veut pas même qu'elle soit traitée de licence. Quoi

qu'il en soit, tels fidèles déclarent assez visiblement qu'il leur fâche de se sentir et de se reconnaître criminels ; et qui veut bien excuser sa faute, veut bien aussi l'avoir commise, et n'est pas disposé sans doute à la corriger : sentiment, comme vous voyez, incompatible avec l'innocence.

Saint Augustin en apporte une raison digne de sa pénétration et de son esprit. Ceux qui songent à excuser leurs péchés, dit-il, prétendent en les justifiant, corrompre les jugements de Dieu qui condamne ce qu'ils autorisent : *Cum ipsi corrigi nolunt, illum volunt depravari : rectum non arbitrantes quod ille vult, sed quod ipsi volunt* (*In Ps.* XLVIII). Les choses sont telles que Dieu les connaît : sa sagesse et sa sainteté sont la règle de toute vertu ; tout ce qui n'est pas conforme aux idées de Dieu est erreur et fausseté. D'où il s'ensuit que le péché qui lui déplaît nécessairement ne saurait être justifié ; et que ceux qui voudraient l'excuser, voudraient que Dieu se trompât. Or, ne fussent-ils coupables qu'en ce point, quelle pourrait être leur innocence ? Cette raison théologique de saint Augustin est très-forte : on ne saurait, sans un crime énorme, vouloir imposer à Dieu et renverser l'ordre et la justesse de ses lumières. Mais des raisons morales vous toucheront peut-être davantage. Les fidèles usent de divers artifices pour échapper au blâme qu'ils méritent par leurs désordres.

Le premier consiste en ce qu'ils s'avouent coupables, mais d'une manière à persuader les autres et à se persuader eux-mêmes, ou qu'ils ne le sont pas en effet, ou qu'ils le sont peu. Aaron avait ordonné aux Israélites de lui apporter ce qu'ils avaient de bijoux d'or pour fabriquer une idole : il avait fondu ce métal, il l'avait jeté en moule ; c'était bien son dessein de donner à Israël un veau qu'il pût adorer. Vous comprenez, chrétiens auditeurs, l'énormité du crime. Là-dessus Moïse descend de la montagne : indigné, effrayé de l'idole, il la met en poudre. Aaron songe à se justifier en s'accusant ; il raconte son action en des termes qui devraient, ce semble, éteindre toute l'ardeur du zèle de son frère : *Projeci illud in ignem*, dit-il à Moïse, *egressusque est hic vitulus* (*Exod.*, XXXII). Il est vrai, j'ai jeté sur le feu l'or que le peuple m'a apporté, et il en est sorti ce veau. Comment l'entendez-vous, Aaron ? N'est-ce pas vous qui avez dépouillé le peuple de son or ? qui avez formé l'idée de l'idole, qui l'avez jetée en moule ? N'était-ce pas votre résolution de la mettre sur l'autel ? N'avez-vous pas conseillé, commandé à Israël de l'adorer ? Ce veau est sorti du feu ; mais c'est vous, Aaron, qui l'en avez fait sortir. Ce veau est sorti du feu ; quoi ! c'est là tout votre crime ? Et la loi de Dieu violée, sa majesté méprisée, sa bonté outragée ? Et votre ingratitude, votre scandale, votre sacrilége, votre impiété, votre idolâtrie ? Aaron se tient quitte de tout cela, en confessant qu'il a jeté de l'or sur le feu, et qu'il en est venu un veau : *Projeci illud in ignem, egressusque est hic vitulus.*

Vous vous accusez, mon cher auditeur, de quelque négligence dans votre emploi, et vous avez ruiné cette personne : c'est vous à qui elle doit s'en prendre de ses emportements, de son chagrin, de son désespoir ; le bien particulier, le bien public, tout est tombé par votre injuste nonchalance. Vous avez usé de votre droit, dites-vous ; mais vous avez accablé ce malheureux de corvées cruelles, vous avez dévoré tous les fonds de ce voisin, vous avez réduit ce débiteur à la dernière extrémité, vous avez allumé une querelle qui damnera une partie de votre postérité, vous avez fait plus de mal par votre violence que vous ne sauriez faire de bien par une longue suite de bienfaits. Vous confessez d'avoir parlé contre la charité que vous deviez à votre frère, et vous avez perdu de réputation cette personne et cette famille : la plaie que vous avez ouverte saignera les siècles entiers ; cette parole que vous avez jetée, pour faire l'esprit agréable, l'homme important, sera une source éternelle de larmes, de rebuts, de malheurs, à ceux dont elle a flétri le mérite et le nom. Vous ne niez pas d'en avoir usé trop familièrement dans cette compagnie ; et vous y avez conçu, vous y avez inspiré des désirs criminels, vous y avez allumé une flamme qui ne s'éteindra peut-être que par une infamie scandaleuse et éclatante. Ce n'est pas un si grand mal de fondre de l'or sur le feu ; si, après cela, il en sort un veau, ce n'est pas là une affaire à vous accabler de douleur, l'idole s'est formée d'elle-même.

Dans la même vue, chrétiens, vous conviendrez de certain faible, lequel vous donne plus de chagrin que de plaisir ; afin de retenir avec plus de sûreté un autre faible, dont il vous coûterait trop de vous défaire. Vos emportements vous déshonorent devant le monde ; les transports de votre fureur vous font haïr ; je suis colère, direz-vous à un confesseur, je m'emporte à la moindre chose qui me choque : aidez-moi, je vous prie, à adoucir mon tempérament ; mais vous vous donnerez bien de garde de parler si clairement sur cette inclination secrète qui vous possède et vous expose au sacrilége, sur cette chicane sourde qui ronge sans éclat la substance de votre frère ; sur ce ressentiment opiniâtre qui empoisonne jusqu'à vos honnêtetés, jusqu'à vos éloges et à vos services ; sur cette délicate vanité qui sacrifie tout à un point d'honneur, et n'est point touchée du préjudice considérable qu'elle porte à la personne qui l'a choquée et peut-être innocemment. Parce que vous faites grand bruit sur un défaut dont il ne vous revient que du déplaisir et de la honte, vous vous croyez en droit de flatter des défauts essentiels, plus directement opposés à votre salut ; comme une personne qui, ne pouvant ignorer sa difformité, reprendra la première quelques traits moins réguliers sur son visage, et taira des taches horribles et cet assemblage de laideurs qui lui donnent un si méchant air. Nous sommes magnanimes sur le chapitre

de nos vices, c'est une belle parole de saint Grégoire de Nazianze, et nous pardonnons sans peine, nous respectons, nous admirons en quelque manière dans nous, ce qui rendrait notre prochain infâme à nos yeux : *Quæ apud alios infamia notantur, eadem apud nos admirationi sunt... usque adeo in vitio magnanimi sumus* (*Orat.* I, *seu Apol.* 137).

Second artifice : nous avons divers prétextes pour ne pas convenir de nos vices et pour en étouffer le remords. Nos frères nous forcent-ils de les remarquer? nous donnons un tour malin à leurs avis et à leurs reproches, nous les décrions eux-mêmes, pour affaiblir la vérité dans leur bouche. C'est aversion, dirons-nous, c'est envie, c'est intérêt, c'est emportement qui les fait parler de la sorte; naturellement chagrins et violents, jaloux de nos avantages, éloignés de nous par antipathie, par humeur, faut-il s'étonner que nos manières les choquent? Un père qui nous reprendra sera un homme tout d'une pièce, dur, difficile à contenter, inflexible dans ses préventions; une mère sera une bonne dévote, accoutumée à crier, et que les scrupules aigrissent; une épouse sera une femme capricieuse qui veut dominer; un mari sera un injuste jaloux qui se fait des fantômes et des montagnes d'un rien; un ami sera un pauvre esprit sans complaisance, un cœur léger qui cherche à rompre; un supérieur sera un maître délicat pour les intérêts de son autorité, qui ne se plaint des vices d'un inférieur que pour cacher ses propres vices. Si la chose dépend de nous, quelque réels que soient nos défauts, ils ne paraîtront pas même vraisemblables.

Si à certains moments nous sommes obligés d'être nous-mêmes nos accusateurs, nous prendrons encore plus de liberté dans le tribunal de notre conscience, pour détruire nos propres accusations. Sur quelques apparences chrétiennes nous nous épargnerons le chagrin de condamner notre peu de christianisme. Une famille tout à fait négligée, un jeu éternel, des conversations sans modestie et sans charité, des liaisons tendres, une cajolerie libre, enfin une vie mondaine, c'est là le caractère de bien des gens; mais on paraît à confesse et à la sainte table avec les gens de bien. Par là leur monde cesse d'être à leur égard et dangereux et criminel. Malheureux directeurs qui n'approfondissez point la disposition de tels pénitents, et qui vous endormez vous-mêmes sur une piété qu'il importe au monde même qui soit pratiquée avec éclat!

Combien de détours pour rendre inutile, pour prescrire une créance, pour usurper les droits d'un seigneur voisin, pour s'emparer d'un fonds que la crainte et la faiblesse sont forcées d'abandonner! Mais on fait quelques aumônes : voilà le fourbe et l'usurpateur consolés de leurs injustices. L'on nourrit une haine envenimée contre une personne, on se divertit de ses chagrins, on est attentif aux occasions de la piquer, de la flétrir ; on se trouve pourtant en sa compagnie, on lui sourit, on la loue, on la flatte même à certaines occasions : le cœur perd ainsi le sentiment de son venin. J'ose avancer, messieurs, et votre conscience vous dira ce que je vais vous dire : j'ose avancer que peu de personnes se font justice en matière d'impureté, d'injustice et de vengeance. Tant de facilité à se permettre des regards, des libertés, des mouvements qui blessent une délicate pureté; tant de prétextes pour s'émanciper sans scrupule à des familiarités qu'on veut qui n'aient rien de commun avec le crime; un manége si suspect pour acquérir du bien, des raisonnements si étudiés pour le retenir ; tant de restrictions, tant de ménagements touchant un pardon sincère et indispensable : on a toujours là-dessus quelque lueur trompeuse de raison pour excuser une partie de ses péchés. Mais en vain vous vous efforcez de faire tomber d'accord votre conscience avec votre passion : elle se plaint, elle crie, j'en suis sûr, et je vous défie de le nier.

Troisième artifice : l'on songe à se justifier par l'endroit même qui nous rend coupables. Bizarrerie surprenante d'une conscience qui combat avec elle-même. C'est déjà un grand préjugé contre nous, que d'user de tant de faux raisonnements : notre innocence est fausse sans doute, puisqu'il nous faut disputer avec nous-mêmes pour la défendre : *Bene tacet qui defensione non indiget*, dit saint Ambroise (*In c.* 13 *Dan.*, *serm.* 1) : l'apologie est inutile à qui ne se sent pas convaincu. Ne fussions-nous pas criminels, nous le deviendrions par la défense d'une passion et d'un vice; car on ne peut, sans être méchant, vouloir soutenir une chose qui est mauvaise. Mais considérez, je vous prie, comme l'on se condamne en cherchant à se justifier. Je m'emporte, dira-t-on, quelquefois, même jusqu'à l'imprécation, jusqu'au blasphème ; mais je suis d'un naturel tout de feu; je trompe dans les affaires et dans le négoce; mais, quand on a une fortune à faire, il est difficile d'aller autrement; je suis immodeste dans mes manières, libre dans mes paroles, je raille sur les choses saintes, j'oublie mon salut pour me divertir; mais on vit ainsi dans le monde. Prenez-vous garde, mes chers auditeurs, que l'excuse que vous alléguez de vos fautes est pire, en quelque manière, que vos fautes mêmes? Un naturel abandonné à lui-même, une ambition injuste et déréglée, un monde corrompu, ennemi de Dieu, sont-ce là de bonnes raisons, pour être, sans scrupule, colère et violent, menteur et usurpateur, passionné et dissolu? Si semblables prétextes étaient justes et bien fondés, il est peu de crimes qu'il ne vous fût permis de commettre, parce qu'il en est peu qu'il ne vous fût permis de justifier. Il suffit d'avoir des passions pour être porté au mal; et il vous suffirait d'avoir des passions pour pécher, sans que le péché dût vous faire de la peine.

Vous me faites souvenir d'Eve, qui, après avoir désobéi au Seigneur, n'eut pas autre

chose à lui répondre pour sa justification, sinon que le serpent l'avait trompée : *Serpens decepit me, et comedi* (*Gen.*, III) : Le serpent m'a trompée et j'ai mangé. Trouvez-vous l'excuse recevable? Eve a entamé le fruit défendu : la voilà évidemment coupable, et elle se croit innocente, parce qu'elle a écouté un serpent : n'est-elle pas encore plus coupable pour cette raison même? Qui devait être obéi, du Seigneur ou du serpent? L'ordre de Dieu était très-formel, il avait été signifié en termes clairs et exprès. Le serpent n'avait nul droit de conseiller et de commander pour le faire violer. Eve se révolte contre le commandement qui lui a été fait : et en apportant le conseil trompeur du serpent pour excuse de sa désobéissance, elle ne fait qu'ajouter un second péché au premier; car enfin elle compare le serpent avec Dieu même : comparaison qui ne peut qu'augmenter son crime, et aigrir la colère de son juge. Votre penchant vous entraîne, votre passion vous domine, le mauvais exemple vous emporte : c'est nous dire que le serpent vous a trompés. N'êtes-vous pas obligés de combattre ce penchant, de mortifier cette passion, de résister à ce mauvais exemple? Dieu n'est-il pas votre maître unique et légitime? Vous avez méprisé sa loi en péchant : le mépriserez-vous encore lui-même, en lui préférant tout ce qu'il plaira à votre méchante inclination de mettre en comparaison avec lui? Je ne puis comprendre, messieurs, comment une innocence, qui n'a d'autre appui que des prétextes si indignes et si injustes, peut faire le repos et la sûreté d'un fidèle; car enfin, éclairé des vérités terribles que la foi lui présente, et forcé de douter du moins de sa fidélité dans le service de Dieu, il devrait naturellement être plus susceptible des impressions de la crainte que des impressions de l'espérance, il devrait se persuader avec plus de peine sa sécurité que son danger; et il s'étourdit pour justifier ses péchés, sous les yeux, pour ainsi dire, et devant le tribunal d'un juge infaillible et implacable. Si nous établissons notre vertu sur des erreurs aussi grossières, aussi criminelles que celles que je viens de vous exposer, avons-nous sujet d'examiner nos intentions, nos désirs, nos habitudes et tous les mouvements ordinaires de notre cœur?

Pour vous engager à cette recherche, souffrez encore, messieurs, qu'en peu de paroles je vous fasse remarquer les suites funestes de cette innocence, dont j'ai tâché de vous faire toucher au doigt la fausseté. Vous péchez, et vous n'oubliez rien ou pour ignorer, ou pour excuser vos péchés. Dans cette disposition, vous vous accoutumerez à négliger, à mépriser même vos devoirs; et comme votre conscience ne vous inquiète pas, vous mènerez toujours sans crainte le même train de vie. Peu effrayés de vos fautes, vous perdrez jusqu'au désir de les corriger, jusqu'au sentiment que vous devez en avoir pour concevoir ce désir. Vous courrez risque de commettre des sacriléges, en pratiquant les sacrements, faute d'accuser ou de détester vos péchés; vous manquerez à vos obligations les plus essentielles, sous prétexte que vous les envisagez comme peu considérables; vous vous priverez peu à peu des moyens d'en revenir jamais de vos désordres, parce que vous n'appréhendez point, que vous aimez même les obstacles de votre changement; vos passions, toujours plus tranquilles, toujours plus fortes par cette ignorance et par cette indulgence affectées à l'égard de leurs déréglements, régneront avec tant d'empire dans votre âme, qu'un jour vous n'y serez plus à temps pour rompre leurs fers; enfin vous pouvez vous perdre, vous vous perdrez infailliblement par la fausse innocence dont vous vous flattez.

On ne vivrait pas, me direz-vous, s'il fallait y regarder de si près dans notre conduite, et veiller avec tant d'exactitude à ce détail infini d'actions et de mouvements qui composent nos années. On ne vivrait pas; quelle est donc la vie dont vous voulez vivre? La vie de gens qui n'ont point de compte à rendre après leur mort, qui n'ont, pour être contents, qu'à imposer à leur conscience, dans l'espérance d'imposer à Dieu? On ne vivrait pas. Quoi! Peut-être vous importe-t-il peu de vivre chrétiennement? Les vertus que vous avez à pratiquer, n'ont peut-être d'étendue qu'autant qu'il plaît à vos passions de leur en prescrire? Des obligations indispensables pour les serviteurs de Dieu sont peut-être de simples bienséances pour les mondains? On ne vivrait pas. Ne vaut-il pas mieux mourir que d'offenser Dieu? Il est vrai : on ne vivrait pas comme vous vivez, sans prévoyance, sans crainte, sans une solide piété; mais l'on goûterait un contentement véritable en tâchant d'éviter le péché, et en faisant pénitence du péché, où l'on aurait eu le malheur de tomber.

On ne vivrait pas : avez-vous donc quelque chose de plus important à faire, que de travailler à gagner le ciel? Vous vous étudiez, ce semble, à le perdre sans regret, à étouffer le désir que vous avez malgré vous de le mériter. Un esclave, dit saint Ambroise, que l'on arrache de sa patrie, se fait tirer avec violence, il ne marche que par force, il ne se dépouille point de l'attachement qu'il a au lieu qu'il est contraint de quitter, il a l'œil à toutes les occasions d'échapper pour y retourner: *Captivus abducitur, sed invitus, qui in alienas terras necessitate contendat; intimo tamen non migret affectu : patriam secum animo vehat, quærat copiam quomodo revertatur* (*L. I de Pœn.*, *c.* 4). Pour vous, bien loin de vous attrister du danger où vous êtes d'être pour toujours bannis du ciel, vous tâchez de vous persuader que vous êtes dans la voie qui y conduit; quoique vous teniez une route toute contraire. On ne vivrait pas : c'est-à-dire, que vous ne voulez pas être troublés dans vos commerces d'iniquité, et que la vie serait trop triste pour vous, si vous aviez à apercevoir et à vous interdire ce que recherche votre passion pour

aller à son but. En tenant ce langage, vous exprimez assez nettement le caractère de votre innocence.

On ne vivrait pas: ah ! mon cher auditeur, je pardonnerais cette parole à un barbare, à un idolâtre, qui n'a qu'à sauver quelques apparences devant ses semblables, qui dans ses plaisirs n'est point gêné par sa religion, qui ne se propose d'autre félicité que la satisfaction brutale de ses sens. Mais je ne puis la passer à vous cette parole : à vous, dis-je, qui devez soutenir la sainteté de votre baptême par la sainteté de vos actions, de vos désirs et de vos espérances. Hélas ! messieurs, comment nous sauverons-nous ? il est fort vraisemblable que nous faisons une fausse pénitence des péchés que nous ne pouvons pas dissimuler ; car, qui se rétracte quand il a médit ? Qui se hâte de restituer ce qu'il retient du bien d'autrui ? Qui songe à réparer par ses vertus le mal qu'il a fait par ses vices ? Qui s'empresse de rompre avec le monde, pour dédommager Dieu du tort qu'il lui a fait en s'y attachant ? Oui, nous avons un juste sujet de craindre que notre pénitence ne soit fausse, et nous nous attribuons encore une innocence que nous n'avons pas.

Ce n'est pas sur nos bonnes œuvres que nous pouvons nous rassurer, nous en faisons peu, et ce peu, encore le faisons-nous mal ; nous les gâtons d'ordinaire par de méchants motifs et par une criminelle langueur. Pussions-nous nous flatter de cette innocence pitoyable, qui consiste à n'être pas méchant, ferait-elle notre sûreté ? Un enfant qui ne maltraiterait pas son père, en l'outrageant, en le frappant, mais qui le laisserait sécher de douleur, qui le livrerait comme un inconnu à la violence de ses ennemis, qui n'entrerait pour rien dans ses intérêts ; cet enfant, dis-je, aurait-il sujet de se savoir gré de sa filiale tendresse ? Nous mettons nos actions à tous les jours les plus favorables, afin de n'y rien voir que nous devions condamner; témoigner à Dieu que nous sommes zélés pour son service, qu'il nous fâcherait de violer sa loi, que nous souhaiterions n'être pas ingrats de ses grâces, que ce serait à nous un grand honneur de pouvoir lui persuader notre fidélité; c'est de quoi nous nous mettons fort peu en peine ; c'est assez de ne pas lui faire une guerre ouverte, de ne pas nous comporter envers lui en ennemis déclarés.

Nous ne laissons pas cependant d'entretenir des attachements qui l'offensent, des mépris, des haines qui éteignent la charité dans notre cœur ; nous sommes esclaves d'un respect humain, toujours prêts à suivre les impressions de la jalousie, de la vanité et de toutes les passions que nous appréhendons de connaître, de peur de les mortifier. Du reste, presque nul fruit de toutes ces pratiques de piété, à quoi nous n'osons pas renoncer. Eh! mon Dieu, nous importe-t-il si peu de vous plaire? Nous traitez-vous avec cette indifférence ? Mesurez-vous vos grâces, comme nous mesurons nos services? Vous contentez-vous de ne pas nous abandonner tout à fait ? Si votre miséricorde réglait ses démarches sur les démarches de notre obéissance, que deviendrions-nous ? Oh ! que nous serons indignes de vos bontés, quand nous paraîtrons devant vous, avec les taches hideuses du péché, après nous être attribué vainement l'éclat aimable de l'innocence !

Faites-vous une sévère justice à vous-mêmes, chrétiens auditeurs, pour prévenir, pour adoucir la justice terrible que Dieu vous fera un jour. Vous ne pouvez pas vous en fier à une conscience qui n'a pas la liberté de parler, et qui ne dit que ce que vous lui faites dire. Demandez-vous souvent à vous-mêmes, si vous tenez la route qui conduit au ciel : dans l'embarras de vos affaires, dans les mouvements de vos intrigues, dans le fracas de votre monde, ne vous aveuglez point, pour vous amuser par une prévention téméraire et peu religieuse ; fouillez dans les replis de votre âme, pour y déterrer les péchés que vous tâchez de couvrir. Il en coûte plus que vous ne pensez, de conserver cette innocence nécessaire pour n'être pas rejeté de Dieu. La défiance que vous concevrez de votre vertu, vous engagera à prendre de plus justes mesures pour votre salut. Convaincus de votre présomption, vous ferez pénitence de vos péchés passés ; vous entreprendrez avec courage l'ouvrage de votre sanctification, et vous espérerez sagement la gloire que je vous souhaite, etc.

SERMON X.

Sur la mort du juste.

Noli flere.
Ne pleurez point (*S. Luc, ch.* VII).

Les larmes de cette bonne veuve qui voyait porter son fils mort en terre, étaient assez justes : il était naturel qu'elle les accordât à sa tendresse ; comment n'eût-elle point été touchée de la perte d'un enfant unique, et comment eût-elle pu sentir cette perte sans pleurer ? L'on devait s'attendre à des marques éclatantes de douleur, à la vue d'une femme, d'une mère, dont les délices et les espérances allaient disparaître avec le cadavre d'un fils. Cependant le Sauveur semble blâmer cette mère affligée ; Ne pleurez point, lui dit-il. C'est qu'il avait résolu de lui rendre vivant l'enfant mort qu'elle regrettait : il voulait nous apprendre qu'une mort passagère ne doit pas nous affliger, et qu'il n'y a qu'une mort éternelle, sur quoi nous devons être inconsolables. Y a-t-il de la sagesse et de la vertu à pleurer une personne qui doit ressusciter et revivre ? Portons notre réflexion un peu plus loin : une personne qui meurt pour reprendre une vie glorieuse et immortelle, avons-nous sujet de déplorer son sort ? Et quelles seraient notre foi et notre espérance, si nous nous plaignions d'être privés de sa présence ? Vous voyez, messieurs, où tend ma pensée. Cet enfant unique, que sa mère devait si heureusement recouvrer, est une figure assez naturelle d'un homme de bien, qui ne meurt,

pour ainsi dire, que pour quelques moments, et à qui le Fils de Dieu doit rendre une vie inaltérable. Grâce bien plus précieuse que celle qu'il fit à l'enfant de la veuve de Naïm, qu'il ne tira du cercueil, que pour l'y laisser une autre fois. C'est la mort du juste, dont j'ai à vous entretenir dans ce discours : hâtons-nous d'en considérer les douceurs pour apprendre à la désirer et à la mériter. Il faut implorer auparavant l'assistance de la sainte Vierge, qui doit faire une partie de notre confiance, lorsque nous rendrons le dernier soupir : *Ave*.

J'ai considéré avec étonnement, messieurs, que dès le commencement des siècles, Dieu a menacé l'homme de la mort : *Morte morieris* (*Gen.*, II) ; et que le démon au contraire, lui a promis l'immortalité : *Nequaquam moriemini* (*Gen.*, III). Dieu par cette menace voulait l'engager à mériter l'immortalité, comme l'a remarqué saint Epiphane : et le démon par cette promesse voulait l'exposer à la mort. Dieu a réussi dans son dessein. L'incertitude de la vie rend les âmes attentives à leurs devoirs, et elles se disposent à bien mourir pour vivre éternellement. Le démon a été trompé dans ses vues, dit saint Basile de Séleucie (*Orat.* 15), par l'espérance qu'il donnait aux hommes de vivre toujours, il a découvert le désir qu'il avait de les voir mourir ; il les a convaincus que leur mort pouvait être comme l'entrée d'une vie inaltérable : *Docuit mortales immortalitatis januam esse mortem, et de sepulcro vitam erumpere.*

Il est vrai, messieurs, que c'est en mourant que les justes deviennent immortels. Aimable, heureuse mort que la leur ! pour vous en représenter les douceurs, je dis que la mort du juste n'a rien que de consolant : deux choses peuvent faire de la peine à ce moment fatal : le lieu d'où l'on sort et le lieu où l'on va : ce monde où l'on disparaît, l'autre monde où l'on est sur le point de paraître, la douleur que cause la faiblesse, et la crainte que donne la foi, l'accablement du corps et de l'âme, et la terreur d'un jugement sévère et irrévocable. Le serviteur de Dieu ne trouve point en cela de sujet d'alarmes ; il meurt plein de force, il meurt plein de confiance : de force, pour souffrir, de confiance pour espérer; il ne regrette point ce qu'il perd, il se promet ce qu'il désire : le présent ne l'abat pas, et l'avenir le soutient. Ce qui pourrait l'attrister le console, c'est mon premier point : ce qui pourrait l'effrayer, l'anime, c'est le second point.

PREMIÈRE PARTIE.

L'on peut mourir sans souffrir les langueurs de la maladie ; l'on peut mourir sans prévoir la difficulté de rompre les engagements indispensables qu'on a sur la terre ? Une mort soudaine peut nous délivrer de toutes ces peines ; mais je veux considérer le juste parmi tous ces sujets de douleur et de tristesse ; forcé à languir, forcé à sentir toutes les rigueurs d'un détachement nécessaire. Bien loin d'être accablé des maux qui précèdent d'ordinaire la mort, ils lui apportent, ces maux, de grandes consolations, pourquoi? premièrement, parce que c'est le plaisir d'un homme de bien de se sentir près de sa fin, qui est Dieu. En vain son âme est liée avec le corps qui la retient, elle soupire sans cesse après ce bien souverain, qui seul peut faire sa félicité, et lorsque sa prison commence à tomber, elle sent une joie vive d'approcher le lieu de son repos. Santé, beauté, plaisirs, vous ne pûtes jamais étouffer le désir dont brûlait cette âme sainte de s'unir à son Dieu : langueurs, faiblesses, douleurs, vous l'animez ce désir, et c'est vous qui le contenterez. Ainsi, le ruisseau coulant sur un sablon d'or et dans des canaux de bronze et d'argent, ne laisse pas de courir avec rapidité à son centre.

Les saints, mes chers auditeurs, ont des sentiments différents des nôtres ; sortis des mains de Dieu, ils ne respirent que pour retourner à Dieu. La vie nous plaît, la vie nous occupe, et durant la santé nous ne pensons guère qu'à la terre. Les saints ont toujours en vue ce Créateur tout-puissant, qui nous a faits pour lui, et qui doit être le terme heureux de tous nos mouvements. Origène considérait avec plaisir ces paroles de Job : *Putredini dixi, pater meus es tu, mater et soror mea vermibus* (*Job*, XVII, 14) : J'ai dit à la pourriture et aux vers, vous êtes mon père, ma mère et ma sœur. Comme les petits enfants, disait-il, ne trouvent de sûreté et de consolation que dans le sein de leurs parents, c'est ainsi que je me jette avec joie dans le sein de la mort, pour être à l'abri des vicissitudes et des maux de la vie : *Ut pueri consolatores habent parentes, sic ego mortem et putredinem.* Les ardeurs de la fièvre, les convulsions de l'agonie nous conduisent à la mort, la mort nous conduit dans le sein de Dieu. C'est ce qui doit nous combler de joie dans une maladie mortelle, si nous sentons les impressions d'une âme chrétienne. Oh ! mon Dieu, quel contentement pour vos serviteurs fidèles, quand ils se voient à la veille de vous posséder !

En second lieu, un homme de bien regarde son corps comme la cause funeste de tous ses maux véritables. C'est ce corps en effet, qui nous penche vers les choses de la terre, qui nous expose à la tentation, qui nous fait tomber dans le péché. Voilà, dit Tertullien, pourquoi les vrais fidèles pensent si volontiers au tombeau et à la mort ; ils les considèrent comme un asile sûr contre leur inconstance et leur malice : *De requie sepulturæ, de asylo quodam mortis* (*Apoc.*, XVIII). Terrible peine pour les saints, d'être forcés de combattre éternellement le penchant qui les porte à se révolter contre Dieu ! la maladie vient à désarmer cet ennemi cruel de leur fidélité, ils ne peuvent manquer de goûter un grand plaisir en le voyant hors d'état de les surprendre et de les vaincre. Fâche-t-il au soldat que le combat où il risquait tout, soit terminé ? Le pilote est-il chagrin de retoucher au port après avoir essuyé de rudes tempêtes ? Nous sommes mortels par la malice du démon, mais nous

mourons par la bonté de Dieu, parce qu'enfin nos péchés cessent avec nos jours : *Passus est Dominus subintrare mortem ut culpa cessaret* (*De Bono mortis*, *l.* IV) ; c'est la pensée de saint Ambroise. Les mondains aiment, flattent leurs corps, de là leurs dérèglements, de là leur damnation ; mais les personnes vertueuses le haïssent, le maltraitent. Elles bénissent le ciel, lorsque le joug de ce tyran injuste et opiniâtre étant brisé, elles espèrent la liberté.

Un confesseur, un médecin, un ami peut sans hésiter porter la nouvelle au malade qu'il faut songer à mourir ; ah ! qu'ils ne craignent pas de l'effrayer, il y songe depuis longtemps, il est prêt, il est las de vivre ! Quoi ! toujours les armes à la main pour défendre sa vertu contre les ruses de ses passions, toujours être battu de l'orage, toujours balancer entre la vie et la mort ; ce n'est point là un plaisir qui convienne à un serviteur de Dieu. Mais enfin, dites-vous, le malade souffre, la fièvre le brûle, il est déchiré des pointes aiguës de son mal ; votre objection, mon cher auditeur, me rend suspecte votre vertu, je doute avec raison si vous savez ce que c'est qu'aimer Dieu. Le malade souffre, il est vrai, ce serait pour lui un vif chagrin, s'il ne souffrait pas, s'il était privé d'une occasion si favorable pour témoigner sa soumission au Seigneur, s'il mourait avant que de s'être purifié par la patience : il souffre, c'est sa gloire, c'est son bonheur de souffrir ; sa douleur ne sert qu'à faire éclater sa piété. Comme la foudre tombant sur une haute montagne, ne fait quelquefois que découvrir la veine d'or qu'elle renfermait, la maladie dont il est frappé rompt le voile qui cachait aux yeux des hommes les richesses divines de son âme ; il s'agit de montrer du courage, de la fermeté là où la faiblesse humaine a coutume de succomber, quoi de plus consolant pour lui, si rien n'ébranle sa constance ?

Il souffre : vous ne voyez, mon cher auditeur, que la pâleur de son visage qui se dessèche, que la langueur de ses yeux à demi éteints, que les mouvements chancelants d'un corps qui va tomber ; vous ne comptez donc rien sur la grâce dont Dieu le fortifie, sur les consolations dont il anime le courage de son serviteur. Comprenez-vous ce que veulent dire ces regards tendres que jette le mourant du côté du ciel et sur le crucifix, ces soupirs affectueux dont il exprime sa joie et sa confiance, ces doux efforts que fait sa langue déjà embarrassée pour prononcer le nom de Jésus et de Marie ? il souffre, sans doute, mais ce n'est pas pour lui un mal nouveau ; il pouvait dire, il y a longtemps, comme l'Apôtre : *Quotidie morior*, je meurs chaque jour ; détaché des plaisirs des sens, ennemi d'un corps rebelle, il pouvait dire, comme saint Grégoire de Nazianze : *Maxima ex parte mortem obii* (*Orat.* 20) ; j'étais déjà mort dans la plus grande partie de moi-même ; les gens de bien ne se plaignent pas de leurs souffrances, ils les souhaitent, ils les cherchent, sûrs d'épurer par là leur charité.

Il souffre : plus il souffre, plus tôt son âme se détachera-t-elle d'un corps qui lui est à charge, et mieux sera-t-elle disposée pour entrer dans la gloire ; c'est du milieu des peines du corps, dit Théodoret, que Dieu tire avec plaisir les âmes de ses serviteurs, comme l'époux cueille volontiers les lis parmi les épines : *De spinis colligit lilia, id est animas de corporis sollicitudinibus* (*Lib.* II. *in Cant.*). Le malade n'attend plus qu'un ordre de son aimable Maître pour mourir : commandez-lui, mon Dieu, de venir à vous, il ne lui faut plus autre chose pour partir. L'on peut dire en effet, messieurs, que les saints meurent comme Moïse, non de vieillesse, non de maladie, mais par le commandement du Seigneur qui les appelle, *Jubente Domino* (*Deuter.*, XXIV). Souffrez, mourez malgré vous, vous qui êtes plongés dans l'amour de cette terre maudite ; vous qui ne voyez dans la mort que la perte éternelle de vos délices, vous, s'il m'est permis de m'exprimer ainsi, qui ne pouvez en souffrant et en mourant que souffrir et que mourir. C'est à votre mort que s'accompliront ces paroles du roi-prophète : *Peccator videbit et irascetur.* Le pécheur verra et il s'irritera. *Videbit* (*Psal.* C) ; il verra, éclairé des lumières de la raison et de la foi, lumières qu'il a étouffées durant sa santé, il verra dissoudre un corps, l'instrument infâme de ses crimes, il verra évanouir les objets qui ont flatté ses passions, il verra disparaître devant lui les assemblées où il a brillé, il verra rompre pour toujours la trame de ses intrigues, il verra les traits de la justice imprimés sur cette chair qui a occupé tous ses soins. *Et irascetur*, et il s'irritera ; contre qui ? Contre lui-même, qui a préféré son corps à son âme, contre Dieu, qui lui fait sentir la pesanteur de sa main, contre le monde, qui l'abandonne dans ce temps d'angoisse : *Videbit et irascetur ;* il verra les charmes de la vertu, et le mépris qu'il en a fait le remplira d'indignation et de fureur, il verra la fragilité, la brièveté de la vie ; et les années qu'il s'était promises lui reprocheront son imprudence et sa folie, il verra les horreurs qui succèdent à une brillante beauté, et il maudira la vanité et le luxe qui lui ont dérobé un temps destiné à la pratique des bonnes œuvres. Méchants fidèles, ce seront là vos sentiments, tandis que le serviteur de Dieu souffrira et mourra content.

Il faut convenir que les douleurs de son corps abattu ne troubleront pas sa joie ; mais se peut-il faire qu'il n'ait point à regret de rompre des liaisons nécessaires, honnêtes, saintes ? Cela est, mes chers auditeurs, il voit finir ses engagements les plus justes sans s'attrister. La raison s'en présente à votre pensée, et vous la sentez tous. Une personne qui a prévu des séparations nécessaires n'est pas surprise quand elle se voit obligée à les subir. Époux, épouse, enfants, parents, amis, je me sépare de vous, je m'attendais à vous quitter ; ma tendresse ne vous a point considérés comme un bien

qu'elle pût toujours retenir, il fallait que la liaison qui est entre nous manquât tôt ou tard, ou par votre mort ou par la mienne ; je passe avant vous, j'en serais moins heureux, si j'étais obligé de vous survivre, nous n'étions unis sur la terre, que pour nous voir mourir successivement, et nous réunir ensuite dans le ciel.

Rien de si nécessaire, remarquez, messieurs, cette parole de saint Ambroise, et profitez-en : rien de si nécessaire pour être avec joie en ce monde, et pour en sortir avec joie, que de connaître ce qui n'est pas nécessaire : *Nihil tam necessarium quam cognoscere quid non sit necessarium* (*Ep.* 72 *ad Vercel. Eul.*). Etrange nouveauté qu'un dépouillement universel de toutes choses pour une personne qui ne songeait pas à rien perdre ! C'est la folle assurance de posséder longtemps ce que nous aimons qui en rend la perte si amère. Un mal qu'on a pressenti vivement, avant qu'il arrivât, on ne le sent presque pas lorsqu'il arrive. Quand l'Ecriture parle de la mort des justes, elle dit que les justes voient la mort; c'est ainsi qu'elle a exprimé celle du saint vieillard Siméon : *Responsum acceperat a Spiritu sancto, non visurum se mortem, nisi prius videret Christum Domini* (*Luc.*, II). Il lui avait été révélé par le Saint-Esprit qu'il ne verrait point la mort, qu'auparavant il n'eût vu le Christ du Seigneur. Comment ces paroles s'entendent-elles ? C'est que les gens de bien préviennent les effets de la mort par leurs réflexions; et quand la mort vient, il ne leur reste à souffrir que la peine de la voir. Bien loin de mettre leur affection aux créatures durant leur santé, c'était en ce temps même qu'ils apercevaient leur néant ; au lit de la mort ils les voyaient disparaître à leurs yeux, et ce spectacle n'a plus rien de nouveau pour eux.

Ce n'est pas dire assez, quand j'avance que le juste mourant n'est point attristé par cette séparation nécessaire de tout ce qu'il a de plus cher, j'ai à prouver qu'il en est consolé, et il m'est aisé de vous en convaincre. Cet abandonnement général ne justifie-t-il pas les sentiments qu'il a eus sur tous les agréments de la vie? Et c'est un grand plaisir de se persuader par sa propre expérience qu'on ne s'est pas trompé. Le serviteur de Dieu n'apprend point en mourant ce qu'il doit penser des choses qu'il aime, il apprend qu'il en a bien pensé, et il se voit avec joie à couvert de cette confusion cruelle d'une personne qui découvre la vérité, seulement lorsque les enchantements qui la lui cachaient se dissipent. N'était-ce pas une peine à lui de s'occuper d'un domestique ? Combien de fois l'eût-il abandonné, si Dieu ne l'y eût retenu? Quand cesseront, disait-il souvent, quand cesseront ces embarras et ces changements? Terre, charge, maison, voyages, supputations, procès, ne me permettrez-vous jamais d'être à Dieu seul ?

L'on en voit assez souvent parmi vous, messieurs, qui, lassés du commerce qu'ils avaient à entretenir avec une famille aimable, se retirent pour penser à l'éternité dans la solitude; se débarrassent des affaires et de leurs biens mêmes, aussitôt que la sagesse chrétienne le leur permet. Avant que d'en venir là, ils avaient toujours en vue ce repos éternel qui devait fixer leurs liaisons. *Exspecto*, disaient-ils, avec le saint homme Job : *Exspecto, donec veniat immutatio mea* (*Job.*, XIV) : J'attends cet heureux changement qui doit terminer tous mes mouvements. Mais j'ai du succès dans mes entreprises ; mais j'échoue dans tous mes projets : *Exspecto*, j'attends. L'on m'honore, l'on me méprise, j'espère, je crains : *Exspecto*. Encore une année, et me voilà établi ; je suis engagé à poursuivre ce dessein, je n'ai confié mon secret à personne, si je manque, plus de ressource. *Exspecto, exspecto, donec veniat immutatio mea.*

Il est vrai, je l'avoue, qu'une personne qui a vécu dans des engagements nécessaires, a d'ordinaire quelques soins à prendre pour en sortir chrétiennement; des affaires à mettre en état, des enfants à établir, une épouse et des proches à consoler, la charité lui ordonne d'y penser; mais vous savez aussi, messieurs, que les gens de bien règlent à loisir durant leur vie ce qui pourrait les occuper à leur mort; qu'ils n'attendent pas leur dernière heure pour débrouiller leurs dernières volontés; ils n'ont garde de s'exposer à être surpris par une négligence si criminelle. Toutefois il peut arriver qu'ils laisseront un dessein bien conçu en danger d'être renversé, un héritage et des enfants en proie à un tuteur infidèle ou à des ennemis avares et injustes, une brèche dans une hoirie ouverte à l'envie et à la violence; mais quoi ! le juste perd-il en mourant la confiance qu'il a toujours eue en Dieu? A-t-il oublié que tout est dans ses mains avec plus de sûreté que dans les nôtres, que le Seigneur répand ses bontés jusque sur la postérité de ses serviteurs, qu'il bénit toute une famille pour honorer un père et une mère ? Et lorsque le juste n'a rien à se reprocher dans les événements, a-t-il à regret ce que Dieu permet pour sa gloire ? Est-ce à lui à répondre des malheurs à quoi il ne peut parer? et compte-t-il pour beaucoup des biens qu'il a toujours méprisés ? S'il souffre alors quelque mouvement, il ne laisse pas d'être au port, comme un navire à l'ancre, dit saint Augustin, qui flotte sans s'éloigner du rivage : *Fluctuat navis in anchoris, sed non longe a terra projicitur;* quoique la vague émue le fasse chanceler, il n'en est pas moins en sûreté.

Saint Jean Chrysostome, messieurs, nous présente en abrégé tout ce que j'ai dit, en nous faisant la peinture de Jacob mourant. C'est un juste qui meurt, dit-il, et sa mort est pleine de merveilles : *Vide mortem justi miraculo plenam* (*Hom.* 64 *in Gen.*). On le voit qui ne verse pas une larme au milieu d'une famille nombreuse qui pleure sa perte ; on le voit avec un visage tranquille et serein parmi les gémissements de ceux qui l'environnent ; on le voit qui bénit ses

enfants d'une main que sa tendresse et son agonie n'ébranlent pas. On l'entend qui parle en prophète, lors même qu'il va cesser de parler; qui donne les ordres nécessaires pour sa sépulture d'un ton qu'une mort prochaine n'affaiblit point : *Finitisque mandatis quibus filios instruebat*, dit l'Ecriture, *collegit pedes suos super lectulum et obiit* (*Gen.*, XLIX). Les saintes instructions qu'il donnait à ses enfants, et les sages commandements qu'il leur faisait étant finis, il agença ses pieds sur son petit lit, une version porte qu'il les éleva : *Sublevavit pedes*, il éleva ses pieds et mourut.

Spectacle digne de notre admiration, s'écrie saint Jean Chrysostome, il élève les pieds comme si sa joie l'eût poussé à hâter sa mort : *Sublevavit pedes in lectum, quasi cum voluptate rem aggrederetur*. N'est-ce pas là un miracle incroyable aux esclaves du monde? Jacob manque de force pour vivre, et il en a pour appeler la mort; il n'a plus d'yeux pour voir les agréments de la terre, et il a du sentiment pour goûter leur perte; il n'a plus de mouvement pour prolonger ses jours, et il agit pour les terminer : *Sublevavit pedes in lectum suum :* vous venez trop lentement, aimable mort, je fais mes efforts pour aller à votre rencontre; qu'attendez-vous encore? Il y a trop longtemps que vous m'épargnez, venez, donnez votre coup, je suis prêt : *Sublevavit pedes in lectum suum, quasi cum voluptate rem aggrederetur*.

Fidèles serviteurs de Dieu, à qui j'ai l'honneur de parler, voilà la joie que vous promettent vos faiblesses, vos douleurs, vos cheveux blancs, votre corps mortel. Vous entrerez sans attachement dans le lit de la mort, vous en sortirez sans chagrin; vous en sortirez avec empressement et avec plaisir. Oui, vous pleurerez, enfants, sur votre père mourant, et votre père mourant ne pleurera que sur son crucifix. Vous gémirez, femme, en recevant le dernier soupir de votre mari, et votre mari se réjouira en le rendant : fille, vous vous abandonnerez à la tristesse lorsque votre mère expirera, et dans ce triste moment votre mère sera comblée de joie. Amis, qui vivez encore, la douleur vous percera le cœur; et votre ami sera consolé en vous quittant.

Ah! chrétiens, qu'est-ce que c'est que la vie? qu'est-ce que c'est que la mort? on se réjouit parce qu'on vit, et l'on se réjouit parce qu'on meurt. On se plaint d'une vie trop courte et d'une mort trop prompte; et l'on se plaint d'une trop longue vie et d'une trop lente mort. D'où vient le plaisir qu'on trouve en vivant? D'où vient le plaisir qu'on trouve en mourant? Joies de la vie, n'êtes-vous point un obstacle aux joies de la mort? Joies de la mort, pouvez-vous suivre les joies de la vie? Que dis-je? que veux-je dire? M'entendez-vous, messieurs, vous m'entendez, j'en suis sûr. Il n'est personne, je me le persuade volontiers, il n'est personne dans cette compagnie qui n'ait justifié, par son expérience, ces belles paroles de Tertullien, qu'il n'est pas de plus grand plaisir que le dégoût d'un faux plaisir, que l'éloignement d'un monde qu'on méprise, qu'une liberté qui n'a point de chaînes secrètes à traîner, qu'une conscience dont la tranquillité n'est point alarmée, que la perte d'une vie qui est à charge, qu'une mort qui ne donne point de peur? *Quæ major voluptas, quam fastidium ipsius voluptatis, quam sæculi totius contemptus, quam vera libertas, quam conscientia integra, quam vita sufficiens, quam mortis timor nullus* (*Lib. de Spectac.*).

SECONDE PARTIE.

Passons à la seconde partie de ce discours. Je vous ai montré qu'un homme de bien est consolé par tout ce qui pourrait l'attrister : je m'en vais vous faire voir qu'il est animé par tout ce qui pourrait l'effrayer.

Il semble d'abord qu'il soit plus aisé, en mourant, de combattre la douleur que la crainte. On peut se résoudre à souffrir un mal présent et passager, mais un mal à venir et éternel fait de terribles impressions dans une âme, par l'incertitude de son remède. L'on ne peut se cacher, en mourant, le danger d'une malheureuse éternité : les illusions qui nous amusaient se dissipent; la foi qui languissait se réveille. On se sent aller à une région inconnue, et il faut partir, partir seul, sans secours, sans guide : l'on entrevoit un abîme où l'on ne découvre point de froid; c'est ce pas fatal à franchir qui désespère toute la raison et toute la force humaine. Ne craignez pas, âmes saintes, une vie chrétienne vous assurera, vous réjouira, même dans cette épouvantable conjoncture.

J'ai deux raisons à vous expliquer, de cette sûreté et de cette joie : les voici. L'homme de bien meurt content, il meurt plein de confiance, parce qu'il a tâché de prévenir les terreurs de la justice de Dieu : c'est la première. Parce qu'il a tâché de mériter les faveurs de la miséricorde de Dieu : c'est la seconde. Je sais, chrétiens auditeurs, que sans une révélation particulière, nul ne peut savoir positivement qu'il est en état de grâce; je sais que par les seules lumières de la nature nous ne saurions distinguer une action surnaturelle d'avec une action naturelle; je sais que la grâce finale est au-dessus de tout mérite; je sais que le saint concile de Trente prononce anathème contre ceux qui regarderaient le salut comme un bien qui ne peut leur échapper : *Nemo sibi certe aliquid absoluta certitudine polliceatur, tametsi in Dei auxilio firmissimam spem collocare omnes debeant; Deus enim, nisi gratiæ illius defuerint, sicut cœpit, ita perficiet* (*Sess.* VI, *c.* 13). Remarquez ces dernières paroles du concile : il faut toutefois avoir une très-ferme confiance en la main secourable du Seigneur qui achèvera ce qu'il a commencé en nous, si nous ne sommes pas infidèles à sa grâce. On peut donc lui être infidèle à cette grâce. Ce sont là, messieurs, des points de foi qui désespèrent le vice à la mort, mais qui n'effraient point la vertu. Un méchant

homme peut se convertir sur le point de paraître devant Dieu : bonheur aussi rare qu'il est difficile. Une personne de vertu peut se perdre dans la même circonstance : malheur aussi singulier qu'il est surprenant. Quoi qu'il en soit, jugeant des choses comme elles arrivent selon leur cours ordinaire, nous devons dire qu'il n'est pas jusqu'aux terreurs de la mort qui n'animent, qui ne consolent le serviteur de Dieu. Il est vrai que la justice divine ne pardonne rien, qu'elle recherche nos infidélités jusque dans les plus obscurs replis du cœur, que nous ne saurions éluder sa pénétration et sa rigueur; mais j'ose avancer, messieurs, qu'une vie chrétienne désarme en quelque manière cette justice; non-seulement parce qu'elle nous éloigne du péché, la matière des vengeances du Seigneur; mais encore parce qu'elle est elle-même une pénitence sévère des fautes qui nous échappent malgré tout notre christianisme.

Il est rare qu'un véritable fidèle ait à se reprocher des crimes considérables, ce ne serait plus le fidèle dont nous parlons, à moins qu'un repentir long et sévère n'eût fait éclater après sa chute la fermeté de sa vertu; s'il n'a à craindre que pour les péchés, dont une sainteté éminente peut seule nous garantir, quelle confiance ne donnent pas au mourant plusieurs années passées chrétiennement, pour les expier? Dieu, qui fait tant de cas de notre bonne volonté et de la sincérité de nos intentions, n'aura-t-il point de pitié d'une fragilité dont une longue suite de saintes actions a réparé les brèches. L'on n'est pas chrétien sans peine, mes chers auditeurs, et c'est cela même qui fait le bonheur des fidèles; dans le temps qu'il faut nous faire plus de violence, nous sentons je ne sais quel plaisir qui nous anime par l'espérance de n'avoir pas un jour à satisfaire pour beaucoup à la justice divine. La droiture, la pureté de notre conscience étouffent dans notre cœur ces alarmes dont un Dieu vengeur effraie les pécheurs. *Qui vult habere bonam spem*, dit saint Augustin, *habeat bonam conscientiam* (*In Psal.* XXXI). J'offense Dieu; mais je ne voudrais pas l'offenser, et j'espère qu'il me fera miséricorde. C'est le langage d'une personne de piété; elle se rassure en même temps qu'elle craint. Vous m'opposerez, mon Dieu, ma langueur dans votre service, et je vous représenterai les efforts que j'ai faits pour vous servir; vous me reprocherez mes infidélités à votre grâce, et je vous prierai de vous souvenir de ce qu'il m'en a coûté en tant d'occasions pour en profiter; vous condamnerez les ménagements de mon amour-propre, et j'espère que vous agréerez les victoires que j'ai remportées sur mes passions; vous vous plaindrez des égarements de mon imagination, et je vous convaincrai de l'attachement de mon cœur pour vous; vous exigerez la peine qui est due à mes chagrins, à mes impatiences, à mes mensonges, et je compterai, au pied de votre tribunal, mes prières, mes mortifications, mes aumônes; vous me regarderez comme criminel, et je vous approcherai comme votre serviteur; vous serez mon juge, et vous serez aussi mon père.

Le mourant retracera l'idée de ses fautes; mais aussi il rappellera dans son souvenir sa fidélité en ces occasions si délicates, sa constance au milieu des charmes d'un monde qui s'efforçait de le gagner; son équité, lorsqu'il aurait pu ménager une affaire à son avantage; sa patience, quand son ressentiment pouvait éclater si heureusement; sa modération, quand il ne tenait qu'à lui de faire sentir son crédit aigri; son détachement parmi les applaudissements et les succès; son courage pour soutenir les intérêts du Seigneur à la confusion du libertin; sa soumission dans une opiniâtre adversité. Il se consolera des surprises de sa vanité, par ces bonnes œuvres qu'il a faites loin des yeux des hommes; des saillies de son humeur, par cette violence secrète dont il a dompté ses passions; des complaisances légères de sa faiblesse, par cette sévère régularité, qui n'a eu d'autre témoin que Dieu. Dans ces circonstances, messieurs, le mourant ne verra-t-il pas d'un œil tranquille les armes de la justice divine?

Je veux croire qu'il n'est point assez pur pour échapper à tous ses traits; mais il s'estime heureux d'avoir à subir des peines passagères, et de pouvoir se promettre le paradis à ce prix. Quelque terrible que soit le purgatoire, loin de frémir à la vue de ce supplice, il se réjouit d'avoir à y venger Dieu de sa langueur dans son service; et les délices du paradis, qui doivent être le terme de ce purgatoire, adoucissent le sentiment de sa crainte. Redoutons, chrétiens, la vengeance du Seigneur; mais si nous vivons saintement, consolons-nous de la satisfaction qu'elle doit tirer de nos offenses : elle nous sauvera en nous frappant. Saint Augustin remarque que les justes sont comparés, dans l'Ecriture, au palmier et au cèdre : Ces arbres, dit-il, souffrent les ardeurs du soleil, ils ne sèchent pas comme le foin, quand le soleil paraît sur notre horizon : *Numquid cum sol exierit, arescit palma? Numquid arescit cedrus? cum autem sol cadens aliquando fuerit, arescit fenum* (*In psal.* XCI). Le soleil de justice éclairera les bons et les méchants : les bons soutiendront ses lumières et ses feux, tandis que les méchants seront percés de ses rayons et périront en sa présence.

Qui pourrait vous exprimer, mes chers auditeurs, la consolation d'un homme de bien qui, à l'heure de la mort, se voit tomber entre les mains de son juge, sans appréhender sa sentence? J'espère que vous la goûterez un jour cette consolation : vous repentirez-vous alors de la contrainte que vous vous serez faite pour vous acquitter de vos devoirs? aurez-vous alors à regret les plaisirs déréglés que vous aurez refusés à vos sens? vous reprocherez-vous la peine que vous aurez prise pour observer la loi du Seigneur? Votre vie sera sur sa fin, et avec

votre vie cesseront les mépris des hommes, les insultes du monde, les rebuts des libertins, toutes les rigueurs de votre innocence et de votre pénitence. Vous, grands du monde, serez-vous fâchés d'avoir défendu votre vertu contre les enchantements de votre grandeur? vous, magistrats, voudriez-vous avoir trahi l'équité pour un intérêt passager? Vous, homme de guerre, seriez-vous bien aise que la licence vous eût livré à vos passions? vous, femme, serait-ce un plaisir pour vous d'avoir marché sur les vestiges des femmes mondaines? vous, négociant, vous, artisan, vous plaindrez-vous d'avoir enduré la pauvreté, plutôt que de faire un gain injuste? vous, ecclésiastique, ne bénirez-vous pas ce caractère qui vous a soumis à tant de réserve? vous, religieux, ne serez-vous pas heureux d'avoir tout quitté pour assurer votre salut?

C'est à la mort, chrétiens, qu'on se désabuse de tout ce qu'on estime, de tout ce qu'on aime durant la vie; c'est à la mort qu'on voudrait n'avoir pas irrité la justice de Dieu, qu'on voudrait lui avoir satisfait par les peines d'une sainte vie; c'est à la mort que la vertu paraît aimable malgré les durs renoncements qui l'accompagnent, malgré tous les agréments de la dissolution. Juge inexorable de tous nos mouvements, qu'aurons-nous à craindre, si nous n'avons pas sujet de redouter vos sévères jugements? Le mourant pourra regarder, baiser le crucifix comme le gage de sa rédemption et de son immortalité; il pourra recevoir les sacrements, comme le sceau des promesses de Dieu; il pourra écouter sans présomption les motifs dont un confesseur animera sa confiance; il pourra envisager la mort sans horreur, et partir avec courage pour comparaître devant ce tribunal redoutable où elle doit le conduire.

Autour de ce Noé qui est tranquille, qui se sauve au milieu d'une inondation générale, des millions d'hommes maudissent leurs plaisirs passés, et meurent dans le désespoir. En vain ils s'étourdiraient sur leur malheur; en vain ils attendraient une ressource au péril qui les presse; encore un quart-d'heure de vie, après quoi il faut périr: périr dans les engagements agréables du siècle, dans le cours d'une brillante prospérité; périr parmi les amas de l'injustice, parmi les attraits de la volupté, parmi les complices de l'iniquité; périr pour être l'objet éternel de l'indignation et de la fureur d'un Dieu. Ce sont des malheureux de ce caractère, dit saint Jérôme, à qui il est permis de regretter leurs beaux jours, de déplorer la perte de leurs délices, d'arroser de leurs larmes le lit où ils expirent. Pardonnons à des Juifs indociles, usuriers, sensuels, ennemis de Jésus-Christ; pardonnons-leur une tristesse accablante, une frayeur désespérée, quand ils sont contraints de quitter la terre. Mais ce serait une espèce d'infidélité dans un fidèle, dans un juste, de pleurer en perdant la vie, de donner des marques de chagrin en sortant du monde; ceux qui l'environnent auraient sujet de se moquer d'une faiblesse si peu chrétienne: *Irrideant circumstantes, ista infidelitas Judæorum est* (*Ep.* 25 *ad Paulam*).

Si le serviteur de Dieu a pris ses sûretés contre les rigueurs de son juge, quels témoignages de miséricorde ne peut-il pas attendre de lui? seconde et dernière réflexion. C'est dans la conjoncture périlleuse de la mort que Dieu a coutume de lui donner un sentiment plus vif et plus agréable de sa protection. Comme le démon, avide de sa proie, redouble ses efforts pour l'enlever; Dieu, bienfaisant, libéral, fidèle, tendre envers ses amis, multiplie ses grâces pour les rendre victorieux de la mort et de l'enfer; il s'empresse, si je l'ose dire, pour récompenser leur fidélité, et avant que de les introduire dans sa gloire, il la leur assure en quelque manière par l'espérance qu'ils en conçoivent.

Espérance si agréable qu'ils ont peine à souffrir la vie, le bien que l'on souhaite plus naturellement. Saint Augustin rapporte que sainte Monique, sa mère, quelque temps avant sa mort, lui témoignait par ces paroles le chagrin qu'elle avait de vivre encore: *Fili, quantum ad me attinet, nulla re jam delector in hac vita* (*Lib. V Conf*, *c.* 10): Mon fils, pour ce qui me regarde, je ne trouve plus de plaisir dans la vie. Saint Augustin lui même oubliait toute la terre, et ne pouvait modérer son désir, quand il pensait avec le saint homme Job, aux biens que Dieu promet à ses serviteurs dans la terre des vivants: *Credo videre bona Domini in terra viventium, sed quando istud erit? tardum est amanti* (*In Ps.* XXVI, *En.* 1). Je crois que le Seigneur me tiendra la parole qu'il m'a donnée; je crois que je possèderai ses propres richesses dans cette terre où l'on ne meurt jamais; mais quand sera-ce que s'accomplira en moi cette promesse? Oh! que ce bonheur vient tard à une personne qui l'espère! Peut-on l'attendre tranquillement, quand on aime Dieu? *Non in terra morientium* (*Enarr.* II): on ne peut le goûter dans cette terre des mourants; il faut mourir pour le posséder: pourquoi donc vis-je encore? Triste vie qui différez la possession de mon Dieu! haïssable terre qui m'éloignez du ciel! Qu'il est dur de languir à l'entrée du séjour aimable qui renferme tous les biens.

Il arrive à un juste mourant ce qui arrive à ceux qui voguent vers l'Arabie heureuse: dès qu'ils approchent du rivage, les odeurs de cette contrée délicieuse viennent déjà les réjouir. Ils ne touchent point encore au port, et déjà ils respirent un air parfumé; animés par cet avant-goût du bien qu'ils cherchent, ils s'ennuient d'une trop longue navigation, et voudraient hâter le mouvement des flots qui les portent. C'est ainsi qu'un fidèle, sur le point de mourir, consolé par un pressentiment de la gloire, regarde la vie comme l'unique obstacle de son bonheur, et voudrait finir sa course avant le temps, pour être plus tôt heureux. Dès les

premières atteintes de la maladie, il se débarrasse sans délai de tout ce qui pourrait le retenir : il n'attend pas qu'on l'avertisse de son danger ; afin que rien ne trouble son espérance, de son propre mouvement il dispose de ses biens, il demande les sacrements, il ne veut plus entendre parler que de cette vie éternelle après laquelle il soupire.

Espérance si vive que la langueur du corps, les pointes de la douleur, les ruses de l'esprit de ténèbres, tout le triste appareil d'une mort prochaine ne sauraient distraire le mourant et détourner son esprit du bien qu'il attend. Un Dieu mort pour lui mériter une place dans son royaume ; la tendresse que ce Dieu aimable lui a témoignée en tant de manières pour le conduire à la gloire ; ce sang précieux qu'il a versé avec tant de bonté, pour lui ouvrir l'immortalité; le soin qu'il prend de ses serviteurs, son empressement à les soutenir, à les fortifier, à les caresser ; c'est la considération de tous ces motifs d'espérance, qui occupe ses pensées, et il ne voit rien qui soit capable de troubler la joie qu'il a d'espérer. Il lui semble d'avoir déjà pris possession du ciel par ses désirs, par ses aumônes, par son union avec Dieu, par la considération de cette félicité éternelle, par les mérites de son Sauveur. C'est ainsi, dit Salvien, que ceux qui ont à changer d'habitation, font transporter leurs meubles dans leur nouvelle maison, avant que de s'y renfermer eux-mêmes; leurs meubles et leurs trésors sont comme le gage du droit qu'ils ont à y entrer : *More hominum transmigrantium prius ad locum habitaculi destinati res suas transferunt quam seipsos.* Au reste l'espérance du mourant est d'autant plus vive qu'elle trouve moins d'obstacles de son contentement; il n'a plus que quelques moments à vivre avant l'accomplissement de ses vœux ; une courte attente allume son espoir, et ne permet pas aux ennemis de sa joie de faire la moindre impression dans son cœur.

Enfin, espérance soutenue de tous les effets les plus doux de la miséricorde divine. Jésus-Christ dans le saint viatique qui vient se présenter à son serviteur pour lui servir de guide dans le chemin de l'éternité, pour lui renouveler ses promesses, pour répandre dans son âme une onction plus sensible de sa grâce ; Jésus-Christ sur sa croix qui se met entre ses mains pour adoucir ses peines, pour l'entretenir avec tendresse, tandis que toutes les créatures l'abandonnent, pour recevoir, pour essuyer les larmes qui coulent de ses yeux dans les derniers efforts de sa charité. Les prêtres envoyés du Seigneur pour l'exhorter à partir sans crainte, pour lui montrer la couronne qu'il s'est préparée dans le ciel, pour retracer dans son esprit une idée agréable des faveurs de son bon Maître.

Quel contentement pour un serviteur de Dieu, mes chers auditeurs, de mourir avec une espérance si juste du paradis! Ne fûtes-vous jamais les témoins d'une si belle mort? Serait-il possible que parmi tant de personnes qui meurent, vous n'eussiez jamais vu mourir un prédestiné ? Il y a toujours eu des gens de bien dans votre ville, il y en a eu dans votre maison, et ceux dont vous occupez la place vous ont appris sans doute à faire une mort chrétienne. Souvenez-vous de l'air, des paroles de ce père mourant ; vous demandiez, vous attendiez sa bénédiction tandis que les yeux attachés au ciel, il demandait au Seigneur de vous bénir lui-même; tandis que baisant le crucifix, il priait le Sauveur de vous protéger. Nous nous réunirons dans le paradis, vous disait-il, songez seulement à servir Dieu, à mener une vie chrétienne. Vous mourrez comme je meurs, et vous ne vous repentirez pas à votre mort d'avoir vécu saintement. Mes chers enfants, que ne puis-je vous laisser avec mon héritage un gage sûr du bonheur que j'espère ! Ah! rien n'est comparable au ciel : quoi qu'il vous en doive coûter, ne risquez pas de le perdre, vous n'aurez en mourant d'autre consolation que la consolation de l'espérer. Pourquoi pleurer, mes chers enfants, pourquoi vous attrister de mon bonheur ? A ces mots, rappelé en lui-même par les premières atteintes de sa dernière heure, il bénit sa famille, et disant avec joie un adieu éternel à toute la terre, il se recueille quelques moments pour s'endormir au Seigneur.

Dicite justo quoniam bene, quoniam fructum adinventionum suarum comedet (*Isa.*, III) : dites au juste que tout ira bien pour lui et qu'il goûtera le fruit de ses œuvres ; le monde ne peut pas donner cette assurance à ses esclaves : ce sont les prophètes du Seigneur qui peuvent faire telles promesses à ses serviteurs. Oui, assurez le juste qu'un jour il n'aura ni plaintes à faire, ni désirs à concevoir, et que rien ne manquera à son bonheur. Quand les libertins riront de sa réserve, de son exactitude, de sa modestie ; quand ils se livreront aux déréglements du siècle pour insulter à sa piété, dites-lui qu'il ait courage, que Dieu lui tiendra compte de toutes les marques de sa fidélité : *Dicite justo quoniam bene;* quand il souffrira les afflictions de cette vie, quand il sentira les rigueurs de sa pénitence, quand l'envie, l'injustice, la violence le dépouilleront de ses biens, dites-lui que ses peines passeront, qu'elles ne seront pas perdues, qu'elles seront suivies d'un repos inaltérable. On lui suscitera des ennemis, on lui intentera des procès, on flétrira son honneur : *Dicite justo quoniam bene :* dites-lui qu'il sert un bon maître, qui le soutiendra, qui le vengera, qui mettra à ses pieds ses persécuteurs. Ses passions fatigueront sa vertu, sa droiture l'exposera aux rebuts de l'ambition et de l'intérêt, sa patience rendra le vice plus hardi à le maltraiter; n'importe qu'il soit persuadé que les choses changeront, que la tranquillité viendra après l'orage et que le sujet de ses chagrins deviendra la source de sa joie. Peut-être sera-t-il forcé d'abandonner ses droits, sa famille, les personnes qui lui sont le plus chères ; de voir tomber sa maison, de souffrir les ténèbres et la pauvreté : *Dicite justo quoniam bene :* dites-lui qu'il n'en sera pas moins heureux, qu'au contraire,

ces maux finis, il jouira d'une manière plus sensible des biens qui leur succèderont : *Dicite justo quoniam bene :* il n'attendra pas jusqu'après cette vie à sentir le changement qu'on lui promet. Au lit de la mort quelle consolation pour lui d'avoir été fidèle à Dieu malgré tant d'obstacles à surmonter, malgré les mépris, les humiliations, les injures, malgré une contrainte si pénible, une résistance si dure, malgré toutes les rigueurs d'une mortification impitoyable. Que je vous plains, mes chers auditeurs, si vous ne la comprenez pas cette consolation! Les impudiques, les riches avares et injustes, tous ces hommes, toutes ces femmes qui brillent dans les assemblées, dans les plaisirs, dans les mouvements d'un monde dissolu, tous ces gens-là seront plongés dans une tristesse mortelle et peut-être dans un désespoir furieux : le juste cependant bénira la miséricorde qui l'a sauvé ; de toutes parts se présenteront à lui les sujets de sa joie et les motifs de son espérance. O sainte mort! ô heureux fruits d'une sainte vie!

C'est vous, âmes chastes, âmes charitables, âmes unies à Dieu par la foi et par la prière, c'est vous qui sortirez de ce monde, sans tristesse, sans regret, sans crainte. Mes chers auditeurs, ne penserez-vous jamais qu'au présent? Ne découvrirez-vous jamais le terme fatal de tous vos amusements? Ne songerez-vous jamais à faire ce que vous voudrez un jour avoir fait? La vie est-elle si longue que vous deviez oublier qu'elle ne tardera pas de finir? L'éternité est-elle si méprisable, que vous puissiez vous dispenser de la prévoir? Il y a une grande différence, je l'avoue, entre la vie des bons et des méchants; leurs plaisirs, leurs peines ne se ressemblent point, mais aussi leur mort n'aura rien de semblable : sur le point d'expirer ce ne sera que contentement pour les bons, et ce ne sera qu'accablement et que frayeur pour les méchants. Ah! chrétiens, si vous ne voulez pas prévenir les terreurs de la mort, comment mourrez-vous? Méprisez tout ce qui vous est inutile pour finir saintement vos jours ; haïssez tout ce qui vous expose au danger de les finir mal; souvenez-vous que Dieu ne récompense que la vertu, que le ciel n'est fait que pour les gens de bien, et puisqu'il faut mourir, disposez-vous à mourir de la mort des saints, pour vivre éternellement dans la gloire, que je vous souhaite...

SERMON XI.

Sur le jugement général.

Tunc videbunt Filium hominis venientem in nube, cum potestate magna et majestate.

Alors ils verront venir le Fils de l'Homme sur une nue avec une grande puissance, et dans une grande majesté (S. Luc, ch. XXI).

Quand sera-ce, messieurs, que paraîtra ce juge terrible, pour décider du sort éternel de tous les hommes? Ce temps fatal qui doit finir avec lui-même toutes les choses passagères, quand viendra-t-il? Alors, *tunc;* lorsque les pécheurs n'auront plus de maisons pour couvrir leurs crimes, plus de richesses pour les entretenir, plus d'amis pour les défendre, plus de complices pour les commettre, plus d'apparences pour les déguiser, plus de larmes pour les effacer, plus de Sauveur pour les pardonner, plus de vie pour les augmenter : *Tunc*, alors. Lorsque les hommes seront tous mêlés ensemble sans distinction de naissance, de qualité, d'emploi; lorsque les gens de bien n'auront plus à souffrir de pauvreté, de douleurs, de mépris, de persécutions, de pénitences ; lorsqu'il n'y aura plus pour les méchants ni plaisirs, ni festins, ni jeux, ni comédies, ni spectacles, ni luxe, ni intrigue : *Tunc*, alors; lorsque les tiares, les couronnes, les sceptres, les bâtons de commandement seront confondus avec la houlette et le hoyau; lorsque la poussière des Louvres et des palais ruinés sera éparse sur la surface de la terre avec la poussière des chaumines, des cabanes, des prisons et des hôpitaux abattus ; lorsque les cendres des Eglises voltigeront dans les airs avec les cendres des lieux de débauche ; lorsque les monuments de la piété et de la vanité seront renversés les uns sur les autres et qu'il ne restera plus de vestige ni de ce que le vice a élevé, ni de ce que la religion a consacré, ni des alcôves des vivants, ni des sépulcres des morts : *Tunc*, alors ; lorsqu'il n'y aura plus que Dieu, les prédestinés, les réprouvés, le paradis et l'enfer : alors, dis-je, tels que nous serons morts, et non tels que nous aurons vécu; tels que nous serons devant Dieu, et non tels que nous aurons paru aux yeux des hommes, nous sortirons de nos tombeaux, et sans soleil, sans étoiles, sans lumière, à travers les terreurs du monde détruit, nous irons comparaître devant le tribunal d'un Dieu en fureur.

Tunc videbunt, alors, alors les hommes verront ; et que verront-ils? Rien de ce que la plupart voient aujourd'hui, et tout ce que la plupart ne voient pas; les fonds, les amas, les dignités qui les occupent ; les beautés, les projets, les espérances qui les amusent ; la miséricorde, les grâces, les intercesseurs sur qui ils comptent, auront disparu devant eux. Ils verront les péchés qu'ils commettent sans repentir ; la justice divine qu'ils offensent sans alarmes ; le temps dont ils abusent, et qui finit; l'éternité qu'ils oublient, et qui commence ; le paradis qu'ils se soucient peu de mériter, et qui se ferme; l'enfer qu'ils ne croient peut-être pas, et qui les menace. O jour! jour épouvantable! jour d'horreur, de confusion, de vengeance, de désespoir, ce sera alors que tu viendras! Nous nous réunirons tous à ce jour, mes chers auditeurs ; nous nous y trouverons assemblés avec tous les hommes qui furent jamais; et plusieurs d'entre nous s'y verront, pour ne se voir jamais plus. Faites, Vierge sainte, que par ce sermon nous entrions dans les sentiments qui doivent nous préserver du danger affreux et sans ressource que nous y pouvons courir : *Ave Maria.*

Je parle à des fidèles qui croient un jugement sévère et inévitable ; je parle d'un jugement terrible et décisif, qui touche peu de fidèles. Il semble, messieurs, que l'on affecte

de craindre peu, dans une matière, où l'on voit des sujets infinis de craindre. Ce n'est pas faute de foi qu'on s'étourdit; c'est un premier principe de religion de croire que nous tomberons après cette vie dans les mains de Dieu, pour être jugés; c'est sans doute faute de sagesse; nous appréhendons plus la pratique des vertus qui peuvent faire notre sûreté, que nous n'appréhendons le jugement du Seigneur. Puisque vous êtes persuadés de la vérité effrayante qui retentit aujourd'hui aux oreilles de tout le monde, je ne dois songer qu'à vous en donner une idée qui vous remplisse d'une crainte salutaire. Je voudrais, mes chers auditeurs, ne point troubler vos plaisirs; je voudrais qu'après une vie mondaine et licencieuse vous pussiez subir le jugement sans frayeur; je souhaite que vous deveniez saints; mais je voudrais que Dieu ne vous condamnât pas. Je ne pense pas, ô mon Dieu! que ce souhait vous offense, je le rétracte, s'il est contraire à votre volonté et à votre gloire; j'ai une grande joie que votre justice doive un jour être satisfaite; mais j'ai un vif chagrin qu'une partie de mes auditeurs doive lui servir de victime. Jugez, Seigneur, jugez-nous, mais, s'il se peut, ne nous perdez pas.

Vous voyez, chrétiens, ce qui me tient en peine dans ce discours. Je souhaite de vous donner de la crainte des jugements de Dieu, et je ne puis vous les faire craindre sans vous engager à changer de vie; mais que puis-je me promettre de vous, qui vivez encore si peu chrétiennement, après avoir ouï tant de sermons sur le jugement? Ne vous rendrai-je point plus coupables et plus malheureux, en vous prêchant une vérité qui devrait vous percer de frayeur et qui ne vous arrachera peut-être pas la moindre marque de repentir; mais il est de mon ministère et de mon devoir de prendre le parti de la justice divine; puissé-je vous dire tout ce qui est capable de toucher le cœur le plus dur! si vous vous rendez insensibles, Dieu sera vengé.

Je renferme en deux mots ces terreurs du jugement que j'ai cru que je vous expliquerais avec moins de peine: j'espère que votre foi suppléera à ma faiblesse. Au jour du jugement, l'homme coupable sera dans le désespoir; et Dieu offensé sera en fureur; le pécheur ne pourra pas se défendre, et le Seigneur ne se laissera pas fléchir. Le criminel sera sans excuse: c'est mon premier point; le juge sera sans miséricorde, c'est le second. Il s'agit d'une éternité, messieurs, et il n'est point question aujourd'hui, ni d'une théologie sèche, ni d'une morale agréable; il est question de trembler sous les yeux, sous la main d'un juge implacable; craignez le peu que je vous dirai; mais craignez encore plus tout ce que je ne pourrai pas vous dire.

PREMIÈRE PARTIE.

Le criminel sera sans excuse, lorsque Dieu le jugera. Je ne veux vous alléguer d'autres preuves de son désespoir que les circonstances les plus visibles de ce jugement épouvantable. Après que les hommes auront demeuré dans les ombres de la mort, ce temps que le Seigneur avait résolu de faire écouler avant le jour de ses vengeances, leurs tombeaux se rompront, les terres et les mers s'ouvriront de toutes parts pour leur donner passage et les exposer à tous les traits de la fureur du Dieu vivant. Quel sujet de frayeur pour les pécheurs de trouver les cieux dissous, les astres éclipsés, les fleuves roulant des flots de sang, les campagnes désolées, les villes brûlées, toute la terre dans un horrible renversement, et de se trouver seuls, abandonnés à eux-mêmes, au milieu de cette confusion universelle de toutes choses? Que pourront-ils espérer dans ce tumulte? Où aller? où fuir? où se retirer? Sans défense, sans appui, inconnus, effrayés, dépouillés de toutes choses, attendant cette sentence qui doit décider de leur sort pour toute une éternité? Ils n'auront de ressource que leurs actions, dit l'Ecriture: *Opera eorum sequuntur illos;* et ce sont leurs actions mêmes qui leur ôteront toute espérance de ressource. Première preuve de leur désespoir.

Quelle excuse, mon cher auditeur, quelle excuse peut se promettre un malheureux qui ne peut mettre sa confiance que dans les actions mêmes qui le condamnent? Les criminels porteront sur leurs fronts tous les caractères de leur réprobation: ils se verront eux-mêmes, ils se verront les uns les autres; ils seront vus de toutes les nations sous cette image affreuse de leur désespoir; *Opera eorum sequuntur illos.* Passez, pécheurs, passez aux yeux de tout ce qu'il y a eu d'hommes sur la terre, afin qu'ils sachent tous les raisons de votre condamnation.

Ce grand du monde sera suivi, pour ainsi dire, des malheureux qu'il a faits, des faibles qu'il a opprimés, des pauvres qu'il a abandonnés, des sujets qu'il a épuisés, des domestiques qu'il a maltraités, des créanciers qu'il a abîmés; et tout à la fois paraîtront les ressorts secrets qu'une autorité tyrannique a fait jouer; les impiétés cachées d'un oubli brutal de toute religion; les sourdes et cruelles machines qu'un faste haïssable a dressées; les sacriléges qu'une bienséance mondaine a colorés: ce magistrat sera suivi des criminels qu'il a justifiés, des innocents qu'il a sacrifiés, des misérables qu'il a perdus; et en même temps se montreront les détours déguisés de son avarice, les délais étudiés de ses sentences, les artifices affectés de sa passion, les présents méprisables qui ont corrompu sa droiture, les considérations intéressées qui ont étouffé la vérité dans sa bouche: *Opera eorum sequuntur illos.* Si ce grand, si ce magistrat pouvaient se défaire de cette triste suite de leurs actions, ils pourraient se flatter de quelque espérance; mais comment se justifier, ayant leurs péchés en face?

Que deviendra cet homme attaché à la terre, qui montrera sur son visage toutes les traces de ses injustices? Des piéges qu'il a tendus à la bonne foi; des ruses qu'il a mises en œuvre pour dépouiller ses voisins; des chicanes qu'il a inventées pour fatiguer des parties; des perfidies qu'il a faites à ses

amis pour des intérêts ou vils ou injustes; des prêts qu'il a ménagés pour absorber des fonds qui l'accommodaient; des promesses fourbes dont il a amusé un créancier pour prescrire une dette; des ressources malignes dont il a embarrassé des accommodements pour en avoir seul les avantages? Que deviendra cet homme voluptueux, s'il est obligé de comparaître chargé de ce tissu abominable d'impuretés, qui a composé la plus grande partie de sa vie? de tous les désordres d'une jeunesse débordée et d'une vieillesse endurcie; de ces attachements détestables qui ont allumé un feu infâme en tant de cœurs, qui ont déshonoré tant de familles; de cet acharnement au plaisir, qui a profané les sacrements, méprisé la religion, outragé Dieu en tant de manières : *Opera eorum sequuntur illos.*

Le négociant ne pourra cacher ses usures, ses larcins, ses faux serments, aucun des péchés que le désir de gagner et la crainte de perdre lui ont fait commettre, sans épargner un associé fidèle, un ami droit et généreux, un intéressé digne de pitié. Le père de famille sera accablé de cette négligence funeste, qui a abandonné de pauvres enfants; des mauvais exemples qu'il leur a donnés; de tous ces projets d'envie et d'ambition qui ont occupé tous ses soins; de tous ces emportements qui alarmaient sans cesse le domestique; de cet oubli étrange du ciel qui a été comme l'âme de tous ses injustes mouvements; de cette attache furieuse au bien qui l'a possédé, comme s'il n'eût dû penser qu'à la terre. Et quelle sera la suite de cette femme qui mourrait, à l'heure qu'il est, de confusion, si l'on venait à découvrir ce qui se passe dans son âme? *Videbitur opprobrium tuum* (*Isa.*, XLVII). Ah! l'on vous connaîtra, mère mondaine, épouse infidèle; vous ne sauriez déguiser cette vanité cruelle qui a arraché le pain à des enfants; cette modestie hypocrite, qui couvrait si adroitement les détours infâmes d'une intrigue criminelle; cette ardeur à satisfaire une passion, qui ne souffrait de ménagement que pour s'endurcir à la honte; cette effronterie sacrilége, qui n'a point redouté les autels et le corps adorable de Jésus-Christ; cette mollesse, cette médisance, toutes ces abominations que vous cachez aujourd'hui par tant de précautions à un voisinage, à une mère, à un mari, à un directeur.

Et vous, prêtres du Dieu vivant; et vous, religieux consacrés au service du Seigneur par des vœux si solennels et si redoutables, quelle sera votre suite? la soutane, la robe, la couleur, la couronne et les cheveux ne vous distingueront plus du reste des hommes. Taisons par respect, messieurs, ce que nous ne pourrions pas dire sans scandale : *Opera eorum sequuntur illos.* Chacun, accompagné de tous les crimes de sa vie, paraîtra aux yeux de toutes les nations tout ce qu'il est. Ne demandons pas si les criminels pourront espérer d'excuse : il suffit d'être criminel pour n'en avoir point. Jugeons de la situation de leur âme par les marques extérieures de leur désespoir. On les verra percés de frayeur, pâles d'une tristesse mortelle, séchés de peur : *Arescentibus hominibus præ timore* (*Luc.*, XXI). On les entendra qui crieront : Terre, ô terre! que n'ouvres-tu tes abîmes pour nous engloutir! Montagnes, ô montagnes! que ne tombez-vous sur nos têtes pour nous écraser! *Incipient dicere montibus : Cadite super nos* (*Luc.*, XXIII). C'est une forte preuve du désespoir du coupable que le désir de son anéantissement. Mais que pourrait-il souhaiter autre chose, si tous ses péchés sont développés? C'est assez que le crime soit découvert pour mériter condamnation.

Comment en second lieu le pécheur s'excuserait-il? Il sera condamné par les pécheurs mêmes les plus aveugles et les plus raisonnables. *Viri Ninivitæ surgent in judicio cum generatione ista, et condemnabunt eam* (*Matth.*, XII) : Le Ninivite idolâtre s'élèvera contre l'Israélite fidèle et le condamnera; le péché paraîtra péché à toutes sortes d'esprits, et le barbare le plus brutal le détestera comme la source de son malheur. Je vous attends au jugement vous qui vous faites une mode, un jeu, une bienséance, un devoir de la licence de votre monde. O chrétiens! le Japonais et le Canadais vous reprocheront vos désordres; malheureux que nous sommes, vous diront-ils, nous devions suivre les lumières de la raison et profiter des lumières du ciel; nous devions recevoir les prédicateurs de l'Evangile et nous soumettre à la foi; nos déréglements sont sans excuse; mais vous misérables, prétendriez-vous trouver de prétexte à vos désordres? vous qui vous êtes obstinés contre la vérité; vous qui connaissiez clairement le mal que vous vouliez bien faire; vous qui vous attendiez à être jugés? Nous sommes des insensés; nous ne méritons pas de pardon; Dieu voulait nous éclairer, et nous avons fermé les yeux à sa grâce et à sa doctrine; mais vous êtes plus insensés que nous; vous êtes des fous détestables, insolents, désespérés, et vous méritez encore plus que nous d'être réprouvés : *Quanta derisio?* s'écrie saint Jean Chrysostome, ô le sanglant mépris! ô la cruelle condamnation!

Quelle confusion pour vous, mon cher auditeur! ces crimes que vous enveloppez si heureusement sous des apparences trompeuses; que vous commettez avec des mesures si justes pour échapper à la honte; ces crimes que la droiture de la noblesse, que la gravité de la magistrature, que la délicatesse de la pudeur rendaient incroyables; ces crimes mêmes vous attireront les reproches des hommes du monde qui auront été les plus méprisables. Vous vous consolez aujourd'hui d'une confusion par l'estime de quelques amis et de quelques complices; alors, toute la terre vous regardera avec indignation; bien des gens pensent de vous aujourd'hui ce qu'ils n'osent pas en dire; alors toutes les bouches s'ouvriront pour vous rendre infâme; aujourd'hui vous dédommagez votre réputation en vous mon-

trant par quelque bon endroit; alors, vos belles qualités mêmes serviront à vous confondre; aujourd'hui vous comptez sur la charité qui étouffe le bruit d'une méchante action, sur l'oubli qui en efface l'idée, alors tout sera armé pour vous désespérer, et il n'échappera rien de ce qui peut aigrir votre chagrin : *Quis commovebit super te caput* (*Nahum*, III)? Il n'y aura ce jour-là ni proche, ni ami, pas une personne qui daigne vous témoigner par un petit signe de tête, s'intéresser à votre gloire et à votre soulagement. Vos péchés gravés dans votre âme vous déchireront; imprimés sur votre front, vous attireront l'horreur de toutes les nations, et vous essuierez les rebuts, les mépris, les reproches, les malédictions de tout l'univers, comme un ingrat, comme un traître, comme un insensé, comme un réprouvé.

Examinons en troisième lieu le détail de ces raisons qui servent aujourd'hui de prétexte à vos péchés : voyons si elles peuvent vous promettre quelque apparence d'excuse; car enfin si vous n'aviez de réserve quelque raison recevable devant votre juge, vous ne vous moqueriez pas des terreurs de la vengeance divine; vous ne diriez pas que Dieu n'est point si terrible qu'on nous le dit; que lorsqu'il vous jugera vous aurez à essuyer une sentence commune à bien des gens, et que votre sort ne sera pas pire que celui de vos semblables; il faut que vous entrevoyiez quelque rayon d'espérance que personne autre que vous ne peut apercevoir; on ne se désespère pas de sang-froid, Jésus-Christ lui-même vous invite à produire à la face de ses autels les titres de votre défense. *Super quo propitius tibi esse potero* (*Jerem.*, V, 7)? Vous savez, vous dit-il, que je souhaite de vous pardonner, mais donnez-moi les moyens de le faire sans blesser l'équité de ma justice. Parlez, impudique, votre parti sera sans doute le plus fort; vos désordres sont les plus ordinaires dans le monde, et la faute que plus de gens commettent est plus digne de pardon; un malheur plus universel touche naturellement davantage : *Narra si quid habes ut justificeris* (*Isa.*, XLIII) : âme voluptueuse et sensuelle, alléguez ici les preuves de votre innocence.

Vous appelez divertissement, feu de jeunesse, jeu d'amour, ce qui est dissolution et libertinage, mais le nom ne fait rien à la chose; vous ne changerez pas le fer en or par un simple changement de nom; quand vous donnez quelque chose à l'inclination, à l'ardeur de l'âge, vous êtes véritablement fornicateur et adultère. D'ailleurs, il n'y a pas apparence que vous prétendiez excuser vos impuretés sous le nom naturel qu'elles portent; vous dites que les passions sont fortes en certain temps de la vie, c'est donc alors qu'il faut les combattre avec plus de force, et qu'on est capable de faire de plus grandes choses pour Dieu : le feu qui réveille plus aisément le penchant, soutient plus fortement la vertu. Certaines habitudes, ajoutez-vous, ne se corrigent point si facilement dans l'âge même le plus avancé; on peut les rompre en tout temps, et l'on doit s'empresser de commencer une sainte vie, quand on est plus proche de la mort.

Les manières et les exemples du monde sont un étrange obstacle à la pratique des vertus chrétiennes; pourquoi l'aimiez-vous ce monde? ne deviez-vous pas le fuir? est-ce qu'on a droit d'être méchant parce qu'on est environné de méchants? Si vous aviez été mal élevé, vous étiez obligé à prendre plus de précautions pour suppléer, par la réflexion, à cette mauvaise éducation. Si vous étiez bien fait, vous en deviez être davantage sur vos gardes; si vous étiez riche, la reconnaissance devait vous rendre plus soumis aux ordres divins; si vous étiez pauvre, quel profit ne pouviez-vous pas tirer de votre pauvreté pour vivre chrétiennement? L'on ne pense pas à l'avenir; vous y pensez si fort pour un établissement temporel, vous êtes dans de continuelles alarmes au sujet de votre fortune. N'est-ce pas la peine de songer aux jugements de Dieu, de les prévoir, de vous y préparer? Et combien de fois en a-t-on rappelé l'idée dans votre esprit? De quoi est-il question dans ce sermon? Peut-être me direz-vous encore que vous êtes faible. Faible, vous qui faites tant d'actions pénibles, qui souffrez quelquefois de si grands maux pour vous damner; faible, avec tant de grâces, tant de lumières, tant de bons exemples, tant de livres de piété, tant de sujets de crainte, tant de motifs d'espérance, tant de raisons, tant d'occasions, tant de moyens de devenir saint?

Vous n'avez donc point de raison d'offenser Dieu? ô ciel! des raisons d'offenser Dieu? Ou il n'y a point de Dieu, ou il mérite que tout s'anéantisse pour sa gloire. Mais, n'avez-vous pas toutes les raisons imaginables de l'honorer, de le servir et de l'aimer? Vous le connaissez; mais sa grandeur et ses attraits ne touchent pas votre indifférence. Vous savez qu'il vous damnera, si vous n'observez pas sa loi; vous n'en faites rien de plus ni rien de moins pour cela. Vous savez que sa miséricorde a attaché le Verbe fait homme à un gibet, pour vous ouvrir le ciel; et vous êtes ingrat jusqu'au point de mépriser son sang, sa vie, sa mort, sa divinité. Vous ne pouvez pas répondre d'un moment de vie, pour vous réconcilier avec votre juge; et cette incertitude ne vous alarme point, et vous vous jouez des menaces du Seigneur. Votre conscience vous déchire, vous persécute; elle vous presse de travailler à l'ouvrage de votre salut; vous vous étourdissez sur ses reproches et sur ses cris. Le monde vous ennuie, vous rebute; vous en découvrez les infidélités et les horreurs; n'importe, vous aimez mieux périr que de le quitter. Nul bon sentiment, mes chers auditeurs, ne peut entrer dans ce cœur impur Cet homme impudique, cette femme impudique étouffent toutes les impressions de la gratitude, tous les mouvements de la crainte, tous les motifs de l'espérance, toutes les lumières de la foi : ils méprisent tous les bien-

faits, tous les mérites d'un Dieu; ils perdent la grâce, le ciel, leur âme; et pourquoi? pour prendre de sales plaisirs, des plaisirs qui les déshonorent, qui les tourmentent, qui les désespèrent. O oubli! ô témérité! ô folie! de s'attendre à excuser ses péchés! O fureur! ô désespoir! de ne pas s'attendre à les excuser, et de les commettre! Excuser devant Dieu des commerces détestables, des habitudes déclarées dans le crime; non, pas même une parole libre, un geste messéant, un regard imprudent et curieux. Ah! vous ne brillerez pas toujours, vous ne raillerez pas toujours, vous ne tromperez pas toujours; vous mourrez enfin, vous mourrez bientôt, et l'on vous verra devant le tribunal de Dieu, pour y paraître ce que vous êtes.

Au jour du jugement, l'impureté portera même un caractère plus horrible qu'aujourd'hui; il en sera de même des autres vices. Ce qui fait l'horreur principale du crime, c'est son opposition nécessaire avec la sagesse et la sainteté de Dieu; cette opposition croîtra, en quelque sorte, dans le temps du jugement, parce que Dieu fera éclater davantage ses perfections adorables, pour réparer, par sa majesté, le mépris qu'on aura fait de lui, et pour confondre ses ennemis d'une manière plus sensible. Le pécheur sera alors comme confronté avec Dieu même: *Omnes nos manifestari oportet ante tribunal Christi*, dit saint Paul (II *Cor.*, V, 10): il faut que nous paraissions tous devant le tribunal de Jésus-Christ. Jésus-Christ découvrira, d'une part, tout ce qu'il est, parce que, dit Tertullien, il voudra être reconnu de ceux qui l'ont traité indignement: *Agnosci habet a quibus et læsus est* (*lib. adv. Jud.*, c. 14). D'une autre part, il découvrira tout ce que nous sommes, parce qu'il voudra nous faire sentir notre tort; de sorte que l'opposition claire, évidente d'un Dieu infiniment bon, infiniment saint, infiniment grand, avec une méprisable créature, avec un esclave criminel, augmentera en quelque manière l'énormité des péchés. Attendez après cela quelque excuse.

La loi de Dieu, mise en comparaison avec ce tissu de crimes, qui composent la vie d'un impudique; la croix de Jésus-Christ opposée à ses ingratitudes; des grâces sans nombre, qui seront représentées pour donner idée de ses infidélités et de ses outrages; le sang d'un Dieu distribué en tant de manières pour sa sanctification, paraîtra pour condamner ses dérèglements. Malheureux impudique! eh! sur quoi vous défendrez-vous? tous tant que vous êtes, qui ne vivez pas chrétiennement, qui retenez le bien de votre prochain, qui nourrissez des désirs de vengeance contre vos frères, qui les déshonorez par vos médisances, qui ne rougissez point des excès de l'intempérance; vous en serez tous réduits au même état que cet impudique désespéré. Effrayés, interdits, muets, percés de terreur comme lui; comme lui, ne pouvant ni vous excuser, ni vous plaindre, ni échapper, ni réparer votre malheur: vous crierez, vous gémirez, vous vous abandonnerez à tous les mouvements d'un désespoir furieux; heureux, s'il vous était permis de vous déchirer, de vous égorger les uns les autres, de vous anéantir; mais vous vivrez pour entendre la sentence fatale qui vous condamnera à des flammes éternelles.

Dans cette confusion, dans ce désespoir, dit un saint Père, tous les hommes, mais surtout les pécheurs, ressembleront à des gens qui font naufrage: *Mortales omnes naufragabuntur ubique* (*S. Thom. a Villan.*, *Conc.* 2, *in Dom.* 1 *adv.*). Déjà ils ont perdu leur équipage, ils ne voient plus de terre, plus de pilote, plus d'étoiles; les vagues se jouent de leurs dépouilles; les planches, les éclats du bâtiment sont dispersés sur les eaux écumantes; il ne paraît plus que le ciel, terrible par ses éclairs, par ses orages et par ses foudres; et des flots, profonds et irrités, qui s'élèvent, qui s'abaissent, qui mugissent, qui blanchissent, qui menacent de toutes parts. L'on crie, l'on demande du secours, l'on tend les bras pour en recevoir; hélas! et de qui? Dans ce malheur il n'y a point d'ami: chacun songe à se sauver; et si quelques-uns sont portés sur le bord, tout le reste doit s'attendre à périr. Cependant, les ports, les rivages s'enfuient, la tempête augmente, la mer s'enfle, le ciel se noircit, la nuit est tombée. Triste, affreux spectacle, chrétienne compagnie, de voir un nombre presque infini de gens qui flottent à la merci des vagues, sur le point d'être abîmés! Amis, proches, parents, étrangers, ennemis, vous-mêmes, vous-mêmes, si vous ne prévenez le danger par une vie chrétienne; dans un bruit effroyable de cris, de blasphèmes, de malédictions, de flots qui sifflent, de tonnerres qui grondent, de carreaux qui éclatent; environnés de monstres affamés et furieux, abandonnés du ciel et de la terre, tout disparaîtra peu à peu, et enfoncera enfin......

Ne hâtons pas leur perte, ils vivent encore; mais qui les sauvera? Femme mondaine, espérez-vous qu'une autre femme mondaine vous sauve? Jeune débauché, un autre jeune débauché pourra-t-il vous sauver? *Nudus, nudus est infernus coram illo, et nullum est operimentum perditioni* (*Job.*, XXVI): l'enfer est ouvert sous les pieds du pécheur, qui le fermera? Il ne s'agit plus du naufrage dont je viens de parler, il s'agit de l'enfer. Ah! vous y voilà donc à la porte de l'enfer: riez, raillez maintenant, couvrez le jeu et l'intrigue; retranchez-vous sur l'occasion, sur la coutume, sur l'exemple, sur la passion, sur la jeunesse, sur le monde; ce qu'on vous avait prédit est arrivé. Vous le voyez, cet enfer, dont vous aviez si peu de crainte: *Nudus est infernus coram illo:* il y faut tomber, rien ne peut vous soutenir; implorez le secours de votre monde, si enjoué, si brillant; cherchez un asile dans ces fonds que l'injustice vous a acquis; mettez-vous sous la protection de cette personne que vous adorez: *Nullum, nullum est operimentum perditioni.* Vous tomberez dans l'enfer,

pécheur, vous y tomberez, il y faut tomber. Le Juge n'a plus qu'à vous dire : Allez, maudit, au feu éternel. Juge, terrible Juge du criminel, n'aurez-vous point pitié de lui? C'en est fait, chrétiens, c'en est fait, l'on ne donne plus de grâce, le temps de la compassion est passé. Le criminel sera sans excuse, je vous l'ai montré; et le Juge sera sans miséricorde : c'est ce qu'il me reste à vous faire voir. Du moins, Juge inexorable, puisque nous ne pouvons pas échapper à votre justice, pénétrez-nous de la terreur de vos jugements, disposez-nous par la crainte à une favorable sentence.

SECONDE PARTIE.

Dieu s'est réservé les derniers temps du monde, pour faire éclater sa justice; il a montré sa puissance dans la création de l'univers, sa sagesse dans la conduite des créatures, sa bonté dans l'incarnation de Jésus-Christ; au jugement général des hommes sa justice paraîtra. La justice est une vertu qui a des rapports nécessaires à ceux sur qui elle doit être exercée. Il fallait donc que Dieu convainquît un jour toute la terre de son équité; et ce jour sera le dernier jour du monde. Quelque équitable que soit la conduite que Dieu tient aujourd'hui envers les hommes, la dispensation des biens et des maux paraît peu juste à la plupart; et il est vrai qu'il est assez ordinaire de voir triompher les méchants, tandis que les gens de bien souffrent; jugement que la sagesse de la chair et l'esprit du monde ne peuvent ni approfondir ni justifier.

Lorsque Dieu nous jugera, il mettra chacun dans son droit et dans son tort; et nul ne pourra ni se récrier ni se plaindre : *Iste quippe dies judicii proprie jam vocatur*, dit saint Augustin, *eo quod nullus ibi erit imperitæ querelæ locus* (*lib.* XX *de Civ. Dei*, 1). Les folles préventions des hommes ne trouveront plus à redire sur la fortune des heureux et des malheureux. Mais quoi! un seul jour suppléera à toutes ces inégalités, à toutes ces disproportions, qui choquent aujourd'hui nos faibles esprits? Oui, ce jour seul réparera tout ce que Dieu aura permis jusqu'alors de peu proportionné au mérite dans les peines et dans les récompenses; tous les hommes assemblés, chacun tiendra le rang qui lui est dû. Quelle sera cette justice, messieurs, qui, en si peu de moments ne laissera rien à désirer, rien à regretter?

Ce serait peu de vous dire que Dieu sera aussi juste en nous jugeant, qu'il a été puissant quand il a créé toutes choses; qu'il a été sage, quand il a établi et maintenu un si bel ordre parmi les créatures; qu'il a été bon, ô messieurs! ce que je dis se peut-il comprendre? qu'il a été bon, lorsqu'il a fait naître son Fils dans une étable, lorsqu'il a fait mourir son Fils sur une croix. L'on peut dire que Dieu sera plus juste en nous jugeant, qu'il n'a été puissant quand il a tiré toutes choses du néant; qu'il n'a été sage, quand il a si bien réglé l'univers; qu'il n'a été bon, quand il a condamné son propre Fils à une vie si misérable et à une mort si ignominieuse et si cruelle. Cette proposition vous surprend, en voici la preuve : Dieu a pu créer un monde plus beau et plus riche, il a pu créer plus de mondes; Dieu a pu conduire les créatures à leur fin par des moyens plus relevés; Dieu a pu faire vivre son Fils dans de plus grandes misères; il a pu le faire mourir dans des douleurs plus honteuses et plus cuisantes; ce sont là toutes vérités incontestables. Mais la foi ne nous permet pas de croire qu'il puisse porter une sentence plus droite, plus équitable que celle qu'il prononcera en jugeant les hommes. Incapable d'ignorer les crimes et de ménager les criminels, sa justice s'étendra à tout et ne pardonnera rien. Voulût-elle remettre au coupable une partie de la peine, ou même toute la peine qu'il a méritée? ce que la foi nous défend d'espérer; l'équité de son jugement ne pourrait recevoir la moindre atteinte, parce que tous les péchés seront condamnés, et tous, selon le degré de leur énormité. Mais le Seigneur n'épargnera-t-il point les pécheurs qu'il aura condamnés? Demande qui ne peut servir qu'à nous convaincre plus évidemment de leur malheur éternel, et qui en est un sûr pressentiment. Les mêmes raisons, qui prouvent l'équité de sa sentence, établissent encore la nécessité de son exécution? la chose est visible; mais jugez sur ces deux mots de ce que le criminel peut se promettre de miséricorde. Son juge le perdra avec joie, son juge le perdra avec fureur.

Avec joie : *Sicut ante lætatus est Dominus super vos, bene vobis faciens : sic lætabitur disperdens vos atque subvertens* (*Deut.*, XXVIII, 63). C'est la menace que Dieu a faite à son peuple. J'ai eu du plaisir à répandre mes grâces sur vous, et j'aurai aussi du plaisir à vous perdre. Jésus-Christ qui était touché de pitié à la vue d'un malade; qui versait des larmes sur le malheur d'une ville criminelle, laquelle devait le faire mourir lui-même, ce même Jésus-Christ sera insensible, et marquera de la joie en abîmant ses ennemis. Je vous laisse à penser, messieurs, si l'on est indifférent, si l'on est inflexible et inexorable, en châtiant un coupable que l'on punit avec joie. La compassion est accompagnée de tristesse; il n'y peut avoir de miséricorde dans une sévérité qui fait le contentement et la satisfaction du juge. *Judicium sine misericordia.* O mon divin Sauveur! cette pauvre âme que vous livrerez à votre justice, pourra bien vous dire : *Mutatus es mihi in crudelem*, vous êtes bien changé à mon égard. Autrefois, tant de désir de me sauver, et aujourd'hui tant de plaisir à me perdre; autrefois, tant d'empressement pour m'ouvrir le ciel, et aujourd'hui tant de tranquillité en me le fermant; autrefois, mourir vous-même pour me faire vivre, et aujourd'hui me condamner à une mort éternelle!

Notre juge nous traitera, selon l'expression du prophète Job, comme le moissonneur traite l'épi de blé : *Sicut summitates spicarum conterentur* (*Job*, XXIV). Comment le moissonneur frappe-t-il l'épi? comment le

foule-t-il? comment le froisse-t-il? avec la baguette, avec le fléau. Combien de fois le tourne-t-il, de peur qu'il échappe aux coups? Et il en use de la manière avec joie, parce qu'il prétend séparer la paille d'avec le grain. C'est dans la même vue que Jésus-Christ en usera de même envers nous : le plaisir de rendre à chacun ce qui lui est dû, étouffera dans son cœur tout mouvement de pitié. Combien est-il indigné de tous ces renversements que sa sagesse et sa providence souffrent aujourd'hui? Les méchants vivent contents et heureux sur la terre; ils n'ont de la santé, ce semble, et des richesses que pour lui insulter; ils tournent contre lui ses propres bienfaits. C'est la joie d'un juge de réparer une injuste indignité; c'est la joie d'un juge de tirer de l'obscurité ceux qui méritent de paraître à la lumière, et de jeter dans les ténèbres ceux qui méritent d'y languir; c'est la joie d'un juge de découvrir, de punir avec éclat une ingratitude insolente; c'est la joie d'un juge de rétablir l'ordre dans la distribution des biens et des maux; c'est la joie d'un juge de châtier un criminel méprisable; et qu'est-ce qui peut rendre un criminel plus méprisable que d'avoir trahi lâchement et brutalement un ami mort pour lui? que d'avoir outragé un bienfaiteur qui n'avait nul intérêt à lui faire du bien? que d'avoir préféré une bagatelle à un royaume éternel? que d'avoir sacrifié à un plaisir honteux, honneur, vie, âme, salut? Que vous serez méprisables, vous qui tenez cette conduite! Et plus vous serez méprisables, plus aussi vous serez malheureux, moins aussi votre juge vous ménagera; il aura d'autant plus de plaisir à vous condamner, que vous mériterez moins de pitié. C'est là le cours naturel des mouvements d'une juste indignation. Quelque irrité que vous soyez, ô mon Dieu! disait saint Augustin, vous êtes tranquille : *Irasceris, et tranquillus es.* Ce doit être le contentement d'un Dieu infiniment équitable de mettre chaque chose dans son rang. Eh! mon cher auditeur, si votre perte doit faire le plaisir de votre juge, que pouvez-vous espérer? que devez-vous craindre? où en serez-vous réduit?

Le juge perdra le criminel avec joie; il le perdra encore avec fureur : *Requiescere faciam indignationem meam in eis* (*Ezech.*, V); je ferai reposer mon indignation sur eux. Quel est ce repos, messieurs, de l'indignation et de la fureur? Cette expression ne peut pas se comprendre; tout ce qu'on peut dire pour l'éclaircir, c'est que cette indignation tombera sur le coupable, pour n'être jamais détournée de dessus lui. Elle s'y arrêtera, elle se rassasiera en le frappant; elle goûtera, pour ainsi dire, les coups dont elle l'accablera; elle lui fera sentir tout son poids, sans qu'il puisse jamais être soulagé. La colère que Dieu exerce aujourd'hui est une colère passagère, qui éclate et qui s'éteint presque en même temps. La maison d'un impie tombe, tandis que la maison d'un autre impie s'élève; tandis qu'un débauché traîne, rampe dans la misère, un autre débauché brille dans le faste : une année répare ce qu'une autre année a renversé. L'abondance peut succéder à la pauvreté, et la gloire à l'abaissement.

A la fin des siècles, la vengeance du Seigneur sera fixe, et se reposera pour toujours sur ceux qu'elle aura à châtier. Plus de bons intervalles, plus de favorables changements. Comme nous voyons le soleil, au milieu des chaleurs insupportables de la canicule, embraser l'air de son ardeur, répandre partout son feu, percer la terre de ses rayons brûlants, consumer, dévorer toutes ses beautés, tel sera le trône de notre juge irrité, dit le prophète-roi : *Thronus ejus sicut sol;* et plus d'espérance d'automne et de printemps, plus de succession de saisons, plus de différence de climats. Ce soleil de justice ne roulera plus sur les têtes criminelles : toujours il les frappera d'à plomb de ses rayons dévorants : *Requiescere faciam indignationem meam in eis.*

Nous le lisons dans l'Evangile, que la désolation de ce temps-là sera grande, et telle qu'il n'y en a point eu de semblable depuis le commencement du monde jusqu'à présent, et qu'il n'y en aura jamais. *Erit tunc tribulatio magna, qualis non fuit ab initio mundi usque modo, neque fiet* (*Matth.*, XXIV). Tout ce que la justice divine aura fait durant tant de siècles, pour se venger, n'aura été, pour ainsi parler, que l'apprentissage de la vengeance qu'elle exercera en nous jugeant. Alors seulement elle s'armera, alors seulement elle prendra son glaive en main, c'est l'expression du Seigneur, dans un prophète : *Ejiciam gladium meum de vagina sua* (*Ezech.*, I, 3). Theodoret dit que ce glaive nous représente la colère de Dieu, et le fourreau de ce glaive sa patience, parce que, comme le fourreau renferme l'épée, sa patience arrête sa colère; mais aussi ce glaive sera d'autant plus terrible, qu'il aura été plus longtemps dans le fourreau, parce que la colère est d'autant plus implacable, que la patience a été plus longue : *Ejiciam gladium meum de vagina sua.*

Le Seigneur attend le jour de ses vengeances, pour se servir de son glaive contre les pécheurs; donc ce glaive n'a point encore été mis en œuvre, quoiqu'il ait fait sur Adam et sur toute sa postérité tant de plaies mortelles : quoiqu'il ait exterminé les armées entières, couvert les campagnes et les provinces de morts, épuisé le sang d'Israël et de Juda. Donc ce glaive était encore caché, lorsque l'Egypte était plongée dans les ténèbres, remplie d'insectes, forcée à boire du sang, accablée de maux; lorsque Datan, Abiron et leurs complices étaient engloutis dans les abîmes; lorsque la reine Jézabel était jetée par les fenêtres de son palais, et rongée des chiens; lorsque le roi David était chargé d'outrages par un serviteur, moqué par une femme, chassé par un enfant; lorsque sa fille était violée, son fils tué, sa femme enlevée; lorsque David lui-même était contraint de se couvrir de cendres, et de mêler ses larmes avec sa boisson : alors, dis-je, ce

glaive de la fureur divine ne brillait point encore dans ses mains.

Donc le feu du ciel tombe, et consume les provinces entières : Pharaon, avec ses chariots et son armée, est abîmé dans la mer; toute la terre est inondée, et tout périt dans les eaux, à une petite famille près, et le glaive du Seigneur n'est pas encore hors de son fourreau. *Ejiciam gladium meum de vagina sua.* Et contre qui, Seigneur, prendrez-vous en main ce glaive de votre vengeance? Vous ne vous en servez pas encore, et il désole les royaumes, et il ravage toute la terre. Il n'est pas encore l'instrument de votre colère, et il tue tantôt quatorze mille, tantôt soixante-dix mille, tantôt quatre-vingt mille, tantôt cent quatre-vingt-cinq mille personnes; et déjà Babylone tombe, Jérusalem est renversée, Nabuchodonosor est changé en bête, Balthasar et Antiochus meurent dans le désespoir. Terrible juge, contre qui réservez-vous ce terrible glaive? Rien ne lui a pu résister, lors même qu'il ne frappait pas; qui lui résistera, lorsqu'il frappera? Toutes les puissances du monde ont succombé sous ses menaces; qui pourra soutenir ses coups? Quelqu'un, plus fort que le reste des hommes, vous obligera-t-il un jour de vous en armer, pour vous défendre ou pour vous venger?

Mes chers auditeurs, faut-il nous convaincre par des preuves si effrayantes du désespoir des méchants? Le Seigneur prendra en main ce glaive épouvantable contre cet impudique dont nous parlions, il n'y a pas longtemps : c'est-à-dire contre ce qu'il y a au monde de plus méprisable et de plus faible. Mais pourquoi pareilles armes contre la faiblesse? Qu'il dise une parole et il anéantira le coupable; non, il veut contenter sa fureur: et pour lui donner tout le plaisir qu'elle souhaite, il s'armera de ce glaive qu'il a réservé pour les derniers temps du monde : avec son bras tout-puissant, il en frappera ce jeune débauché, cette femme voluptueuse, jusqu'à ce qu'il soit rassasié de coups et de sang. O mon Dieu! votre miséricorde n'arrêtera-t-elle point votre bras armé de son glaive!

A quoi pensons-nous, messieurs, de parler de miséricorde? Vous savez que le désir de se venger croît par le retardement de la vengeance; alors donc comme un torrent irrité, enflé par les obstacles de son mouvement et, après tant de révolutions, arrivé enfin à son comble, la fureur du Seigneur se répandra dans cette petite vallée de Josaphat : et passant de l'avare à l'impudique, de l'impudique à l'impie, du pauvre brutal et larron au riche voluptueux et injuste, du serviteur infidèle au maître emporté, du soldat sans raison au capitaine sans religion, de la fille éventée et impudente à la mère molle et mondaine, du père scandaleux au fils débordé, du jeune homme libertin au vieillard endurci, du gentilhomme ambitieux à l'artisan menteur, du magistrat intéressé au négociant usurier, du religieux sacrilége à l'ecclésiastique débauché : tout ce qui se trouvera d'ennemis de Dieu, ce torrent furieux perdra tout, ravagera tout, entraînera tout dans l'abîme. Une fureur juste, volontaire et toute-puissante est-elle capable de se prescrire des bornes? une fureur dont les mouvements sont accompagnés de joie, peut-elle être arrêtée par la pitié? Elle peut se satisfaire, puisqu'elle ne blesse point l'équité : elle doit se satisfaire, puisqu'elle a modéré, suspendu son indignation durant un si lontemps; si elle se satisfait, épargnera-t-elle l'objet de sa vengeance? Un Dieu en fureur! ô ciel! ô terre! Le ciel et la terre s'enfuient, disparaissent devant lui : *A cujus conspectu fugit terra et cœlum, et locus non inventus est eis* (*Apoc.*, XX, 11). L'on se sauve devant un homme furieux; mais comment se sauver devant un Dieu en fureur? Le ciel et la terre s'ébranlent, s'évanouissent en sa présence.

Mais quoi! dites-vous encore, ce Dieu qui porte aujourd'hui sa miséricorde jusqu'à l'excès, comment n'aura-t-il point de miséricorde dans ce moment décisif sur notre éternité? Que me demandez-vous, mon cher auditeur? ne vous prêché-je pas la vérité? suis-je un vain fantôme qui vous parle? n'avez-vous pas la foi? Pourquoi voulez-vous me contraindre de vous témoigner du mépris? car qui êtes-vous qui me faites cette question? Il est certaines gens qui ne méritent pas de réponse. Peut-être voulez-vous faire l'esprit fort, rire et railler, comme vous avez coutume de faire sur le sujet du jugement? Si vous ne m'en croyez pas, si vous imputez mes paroles à mon chagrin, que vous importe de m'interroger? Vous voulez savoir s'il n'y aura point de miséricorde pour vous; pour vous, femme, qui n'avez d'autre christianisme que le jeu et la parure, qui tirez vanité de l'adultère qui vous accompagne? Pour vous, fille, qui paraissez sans honte, à la face de toute une ville, avec le complice de vos désirs criminels? Pour vous, jeune homme, qui peut-être ce matin même êtes venu profaner cet autel par vos regards impurs? Pour vous, âme basse et cruelle, qui retenez dans vos coffres ce qui ferait subsister les pauvres et vos créanciers? Ne poursuivons pas : je m'en doutais bien que vous ne méritiez pas de réponse.

Espérance présomptueuse, téméraire, insensée! Vous, épargné au jugement? et les Hilarion et les Jérôme trembleront? et les Thérèse et les Madeleine trembleront? *Virtutes cœli movebuntur :* quelque assurés que soient les élus de leur bonheur, l'Ecriture s'explique comme s'ils devaient frémir de crainte. Oui, gens de bien, qui souffrez, qui vivez dans l'obscurité, vous verrez les méchants à vos pieds, contraints de baiser, d'adorer vos vestiges : *Adorabunt vestigia pedum tuorum qui detrahebant tibi* (*Isa.*, IX, 14). Lazare, Lazare, vous verrez le mauvais riche, qui, frissonnant d'horreur et de désespoir, sera forcé de louer, de bénir votre pauvreté et votre patience. Mais les méchants ne laisseront pas de voir les gens de bien trembler de peur devant leur juge.

Vous, épargné au jugement? Saint Jean le bien-aimé de Jésus-Christ vous dira ce

que vous devez en croire; vous ne vous défierez pas de son témoignage; il a reposé sur le sein de son divin Maître : il est banni pour la foi, il est dans des extases continuelles, il entre dans les secrets de la divinité. Saint Jean a peur, messieurs, le favori du Sauveur est saisi de crainte. J'ai vu le Fils de l'homme, dit-il, qui avait des yeux étincelants de feu et dans les mains une épée tranchante des deux côtés : j'ai ouï sa voix qui retentissait comme le bruit des plus grandes eaux : *Et cum vidissem eum, concidi ad pedes ejus tanquam mortuus* (*Apoc.*, I) : et au moment que j'ai vu le Fils de l'homme en cet état, je suis tombé à ses pieds comme mort. Vous, épargné au jugement? Le juge qui condamnera une raillerie trop forte, une impatience légère, une parole inutile, ne condamnera peut-être pas vos médisances, vos calomnies, vos emportements, votre luxe voluptueux et vos liaisons honteuses? Le juge lequel vous demandera compte de la plus vile des créatures qui auront servi à votre usage, peut-être ne vous dira mot sur le sang et sur les mérites de votre rédempteur Jésus-Christ. Vous, épargné au jugement? c'est être bien désespéré, que de s'obstiner à douter de son désespoir, pour s'en convaincre toujours davantage.

Le lion de Juda dévorera enfin sa proie : je n'oserais pas m'exprimer par cette comparaison, si le prophète Isaïe ne s'en était servi avant moi : *Rugitus ejus ut leonis, et frendet, et tenebit prædam, et amplexabitur eam : et non erit qui eruat* (*Isa.*, V). Un lion affamé avec quelle fureur se jette-t-il sur sa proie? Il la secoue, il l'étend, il l'élève, il la presse, il la suce : il la traîne toute meurtrie, toute sanglante, jamais las de déchirer, de briser, de dévorer; plus sa ploie souffre, plus il devient impitoyable. Enfin : *Non erit qui eruat :* cette misérable proie, cette victime du lion de Juda périra aux yeux de tout l'univers. Faut-il, messieurs, faut-il avant que de nous séparer aujourd'hui, voir encore tomber le pécheur dans les enfers? N'avons-nous pas assez de sujet de craindre? Qu'est-il nécessaire de nous représenter cette séparation cruelle des prédestinés et des réprouvés? Qui est résolu de se moquer des jugements de Dieu, n'en sera pas plus touché après ce spectacle; mais il faut se confier en la grâce de Jésus-Christ.

Le Fils de l'homme assis sur un trône de feu, les yeux ardents de colère, les mains armées de foudres et de carreaux, dans un silence profond que sa justice inexorable imposera aux hommes tremblants et attentifs, prononcera cette sentence fatale qui décidera d'une éternité. *Tunc:* voici une étrange parole; *tunc unus assumetur, alter relinquetur* (*Matth.*, XXIV, 40); alors on prendra l'un et on laissera l'autre. Vous, enfant, vous serez pris, et vous, père, vous serez laissé; vous, mari, vous serez pris, et vous, femme, vous serez laissée : vous serviteur, vous serez pris, et vous, maître, vous serez laissé : vous qui étiez rebuté, décrié, haï, vous serez pris, et vous, que l'intrigue et les amis faisaient tant valoir, vous serez laissé; vous, qui ne songiez qu'à vous distinguer aux yeux de Dieu, vous serez pris, et vous, qui affectiez tant de distinctions parmi les hommes, vous serez laissé.

On fera ce choix dans tous les âges, dans toutes les conditions, dans toutes les nations, dans toutes les sociétés, dans toutes les familles. Les anges démêleront sans égard les bons et les méchants; et dans peu de moments l'on verra à la gauche de Jésus-Christ une multitude innombrable de malheureux destinés aux flammes. Ah! mes chers auditeurs, quel adieu serons-nous contraints de nous dire les uns aux autres? Il n'y aura peut-être pas une seule famille qui soit tout entière du côté des élus; pas un seul père avec tous ses enfants à la main droite du juge; pas un seul maître prédestiné, environné de tous ses domestiques. Vous qui êtes ici assemblés dans la même église, les uns seront avec les sauvés, et les autres, et le plus grand nombre peut-être, seront avec les damnés. De deux frères, de deux sœurs, de deux amis, de deux époux, l'un sera réservé pour le ciel et l'autre pour l'enfer. Et le prédicateur, de quel côté se trouvera-t-il? Autel du Dieu vivant, tribunaux de pénitence, chaire de vérité, saintes règles, vœux sacrés, de quel côté serai-je?

Mais ceux qui seront laissés, que deviendront-ils? où iront-ils? Il ne reste plus que le paradis et l'enfer : le paradis est pour les bons, l'enfer est pour les méchants, concluez. *Ibunt hi in supplicium æternum*, ceux-ci iront au supplice éternel. Ceux-ci : qui? les idolâtres, les Juifs, les mahométans, les athées, les déistes, les hérétiques. Et qui encore? les impudiques, ne l'oubliez pas; ceux qui se vengent, ceux qui s'enrichissent du bien d'autrui, ceux qui s'étourdissent sur la vérité par leurs railleries et par leurs blasphèmes, ceux qui diffèrent toujours leur conversion, pensez-y, pensez-y. Qui encore? tous ces hommes, toutes ces femmes qui ne songent qu'au jeu, aux repas, à l'intrigue, au plaisir; vous qui m'écoutez, vous, vous, et tous tant que nous sommes, si nous ne pensons à mener une sainte vie, pour faire une sainte mort.

Vertus chrétiennes que nous méprisons, douceur, humilité, pureté, patience, rougirons-nous alors de vous avoir pratiquées? Peines légères qu'il faudrait prendre pour observer la loi de Dieu, nous repentirons-nous de vous avoir endurées? Moments précieux que nous sacrifions à la vanité et à la volupté, voudrions-nous vous avoir employés à servir Dieu! Mais il n'y aura plus de ressource, le criminel sera sans excuse et le juge sans miséricorde. Vous aviez bien raison, Prophète, de dire au Seigneur que ses jugements étaient un abîme qui renfermait plusieurs abîmes : *Judicia tua abyssus multa* (*Psal.* XXXV, 7). O jugement de mon Dieu! abîme de lumière et de sagesse dans le discernement des crimes! abîme de sévérité et de justice dans leur condamnation! abîme d'indignation et de colère dans leur

châtiment! abîme de confusion et de désespoir pour le pécheur! abîme de gloire et de plaisir pour le juste! abîme de crainte et de frayeur pour les hommes! abîme de grandeur, de majesté, de puissance pour Dieu!

Je finis par les paroles d'un saint solitaire dont parle saint Jean Climaque (*In Scal. parad.*, *grad.* 6). Cet homme de Dieu avait conçu quelque idée de la terreur du jugement dans une extase; ce faible crayon qu'il en traça dans son esprit le pénétra si vivement, que dès lors il ne voulut plus parler à personne. Il fit murer la porte de sa cellule et y demeura fermé durant douze ans, sans aucun commerce qu'avec Dieu. Etant tombé malade, il voulut qu'on ouvrît l'entrée de sa cellule, afin que ses frères pussent le voir. Les solitaires d'alentour, étonnés d'une action dont ils ignoraient le motif, s'assemblèrent en grand nombre auprès du mourant pour lui demander, selon la coutume, quelque instruction. Ces hommes admirables, défaits par leurs jeûnes, desséchés par leurs austérités, remplis eux-mêmes des vues et des terreurs de l'éternité, prient tous ensemble le malade de leur donner quelques avis pour assurer leur salut. Ah! mes frères, leur répondit le saint homme sur le point d'expirer, vous n'avez qu'à penser au jugement terrible de Dieu, et vous vous sauverez.

Je n'ai pas autre chose à vous dire, messieurs; souvenez-vous que Dieu vous jugera, et vous ne pécherez pas, et vous vous sanctifierez. C'est un étrange sujet de crainte que la nécessité de comparaître devant lui. Vous ne pourrez pas lui échapper, vous ne pourrez pas vous justifier, vous serez condamnés si vous méritez de l'être; il n'y aura point d'appel, il faudra s'en tenir à ce qu'il décidera, et il est question pour vous d'une éternité ou heureuse ou malheureuse. Si vous pensiez à cette sentence que vous entendrez un jour, risqueriez-vous tout pour si peu de chose? ne vous mettriez-vous en peine que du présent? ne tâcheriez-vous pas de prévoir le terme de vos mouvements et d'en prévenir les suites? Personne ne veut se perdre. Dieu de vengeance, Dieu en fureur, paraissez toujours à nos yeux, afin que nous ne vous offensions jamais. C'est, chrétiens, ce que je vous souhaite, etc.

SERMON XII.

Sur le souvenir du jugement.

Tunc..... videbunt Filium Hominis venientem in nube, cum potestate magna, et majestate.

Alors ils verront venir le Fils de l'Homme sur une nue, avec une grande puissance, et dans une grande majesté (*S. Matth., ch.* XXIV).

L'Eglise ne propose rien si souvent aux fidèles que le Juge de leurs actions sur son trône de justice; le Sauveur lui-même n'a rien inculqué avec tant de soin à ses disciples que la terreur de ses jugements; il n'est rien de mieux marqué dans l'Evangile que les circonstances affreuses des derniers jours du monde : l'éclipse des astres dans le ciel, la consternation des peuples sur la terre, le bruit effroyable des mers agitées, la terrible trompette qui rappellera les morts des ombres de leurs sépulcres, tout cet appareil menaçant de majesté et de puissance qui fera sécher le vivants d'étonnement et de crainte, cette image effrayante de l'angoisse et du désespoir qui seront répandus sur la face de toute la terre, enfin un juge souverain et implacable qui décidera de notre sort éternel, c'est de quoi le Saint-Esprit dans les livres sacrés frappe souvent nos yeux et nos oreilles. Dieu, messieurs, voudrait nous mettre à couvert de la sévérité de sa justice en nous faisant appréhender l'équité de son jugement; ce témoignage de sa bonté est exprimé nettement dans l'Evangile. Il est à craindre, dit Jésus-Christ, que ce qui arriva au temps de Noé n'arrive aussi à la venue du Fils de l'homme; car, de même qu'au temps qui précéda le déluge les hommes passaient leur temps à manger et à boire, et qu'ils ne firent nulle réflexion jusqu'à ce que le déluge survint et les fit tous périr, de même en arrivera-t-il à la venue du Fils de l'homme : *Sicut autem in diebus Noe, ita erit et adventus Filii hominis. Sicut enim erant in diebus Noe ante diluvium comedentes et bibentes..., et non cognoverunt donec venit diluvium et tulit omnes, ita erit et adventus Filii hominis... Vigilate ergo...* Veillez donc, ajoute notre Sauveur.

Sur ces paroles, chrétiens auditeurs, quel parti avons-nous à prendre? il faut suivre le conseil de notre bon maître qui doit être notre juge, il faut veiller. Alors, c'est-à-dire à la fin des siècles, toutes les nations verront le Fils de l'homme qui viendra pour faire leur éternelle destinée; voyons-le aujourd'hui dans cette disposition pour prévenir son jugement redoutable et mériter par notre prévoyance une sentence favorable. Craignons pour échapper au danger; la frayeur que nous concevrons de cet arrêt fatal, qui doit ou nous absoudre ou nous condamner pour toujours, peut seule faire notre sûreté, dit saint Augustin : *Terror ille securitatem parit* (*In Psal.* CXLVI). Un homme effrayé prend les précautions nécessaires pour éviter le malheur qui le menace, et il se sauve : *Territi enim præcavemus, præcaventes securi erimus.*

Je ne veux point aujourd'hui vous représenter cette scène épouvantable qui terminera toutes les choses passagères, votre foi ne vous permet pas de l'oublier tout à fait; mais vous plaindrez-vous de moi si je m'efforce de vous y faire penser quelquefois? Vous me sauriez gré du soin que je prendrais de vous prévenir sur le danger de perdre votre santé ou de ruiner votre fortune; je vous crois trop raisonnables, trop chrétiens pour vous rebuter, si je parle afin de vous rendre attentifs au danger que vous courez de perdre votre âme et le ciel; j'aurai même assez de confiance en votre piété, pour ne point donner à mon discours cet air de terreur qui convient naturellement à ce sujet.

Je développerai par deux propositions tout ce que j'ai médité touchant la pensée du jugement. La première, c'est une grande im-

prudence de ne pas penser au jugement pour bien vivre; la seconde, c'est une espèce de désespoir de penser au jugement et de vivre mal. Que je serais heureux, mes chers auditeurs, si, souhaitant aussi sincèrement votre salut que je le souhaite, je pouvais vous engager à redouter la justice que Dieu vous fera un jour! Et que vous seriez heureux, si vous vous pénétriez de la crainte que vous en devez avoir! Pour réussir dans notre dessein, implorons l'assistance de la sainte Vierge : *Ave*.

PREMIÈRE PARTIE.

Tous les hommes font sur la terre diverses sociétés qui les unissent les uns aux autres; la nature les lie par la charité, le sang par l'amitié, la politique par la dépendance, la patrie par le commerce, l'Eglise par le baptême; nous sommes tous membres du même corps, selon les rapports mutuels qui sont entre nous; des nations, des royaumes, des villes, des familles, des intérêts, des coutumes, des vérités nous assemblent tous en différentes manières; mais, chrétiens, si les hommes n'observent tous la loi de Dieu, ils ne sont ensemble en ce monde que pour être éternellement séparés dans l'autre. On peut dire à toutes les sociétés qui composent le genre humain ce que dit le Seigneur à Rébecca lorsqu'elle sentait les mouvements opposés des deux jumeaux qu'elle portait dans son sein : *Duæ gentes sunt in utero tuo, et duo populi ex ventre tuo dividentur* (*Gen.*, XXV) : Deux peuples sortiront de votre sein, qui, après en être sortis, ne se réuniront jamais. De tout peuple, de toute maison, de toute compagnie, de toute Eglise il sortira des Jacobs et des Esaüs, c'est-à-dire des prédestinés et des réprouvés. La ressemblance, l'affinité, les mœurs, la religion enfanteront, pour ainsi dire, un peuple pour le ciel et un autre peuple pour l'enfer. Vous ne faites aujourd'hui qu'un peuple dans cette province, qu'une parenté parmi vos proches, qu'un auditoire dans ce lieu sacré; le jour du Seigneur vous séparera, quelques-uns d'entre vous seront placés dans la gloire, les autres seront précipités dans les abîmes.

Voilà une étrange séparation. Il ne tiendra qu'à vous, mes chers auditeurs, d'être tous rangés du bon côté, quand votre juge divisera ainsi les enfants de grâce et les enfants de colère. Que les méchants pensent à cette fatale journée pour terminer leurs déréglements, que les bons y pensent pour animer leur piété, que tous y pensent pour se sauver. Je ne vous demanderai aujourd'hui que cela; si vous me refusez si peu de chose, quel plus doux reproche puis-je vous faire que de vous traiter d'imprudents? Mais du moins ne trouvez pas mauvais que je vous fasse connaître votre imprudence; elle consiste premièrement en ce que, voulant vous sauver, vous n'en voulez pas prendre les moyens : c'est ce qui fait l'essentiel de l'imprudence, prétendre à une fin, et s'éloigner des voies qui y conduisent. Toutes les vérités de la religion vous ouvrent la route du ciel; vous les croyez ces vérités, et vous voudriez vivre comme gens qui ne les croient pas. A unir des sentiments si contraires tendent les fausses idées que vous vous faites pour mépriser les vertus chrétiennes, pour justifier les maximes du monde, pour adoucir les rigueurs de la justice divine; là aboutit particulièrement l'oubli dans lequel vous vivez de ces mêmes vérités; il est question ici du jugement. Vous n'êtes point assez généreux pour servir Dieu par les motifs d'une charité désintéressée, et vous me contraignez de vous prendre par votre faible.

N'est-il pas vrai que vous ne pécheriez point si librement, que vous tâcheriez de ne point pécher du tout si vous faisiez réflexion que vos péchés seront la matière de votre condamnation? Cependant vous ne voulez point penser aux terreurs du jugement; vous éloignez tant que vous pouvez ce spectacle de votre esprit, j'en comprends la raison. Ces biens mal acquis à quoi vous tenez si fort, ces haines enracinées si avant dans votre cœur, ces jeux, ces jeux qui étouffent les lumières importunes de votre foi, vos plaisirs, vos attaches, il faudrait approfondir ce détail, il faudrait vous avouer coupable, il faudrait changer de conduite, ou vous exposer aux rigueurs sans ressource d'un juge inexorable; vous y exposer? ce n'est pas votre dessein; mais comment? Que feriez-vous de pis, si vous étiez résolu d'attirer sur vous toute sa colère? Un peu de sagesse vous ferait du moins prévoir un mal qui doit rendre votre destinée si malheureuse.

C'était un objet désagréable aux Israélites qu'une colonne de feu durant les ténèbres de la nuit, et ils devaient la regarder avec répugnance. Un corps lumineux d'une figure bizarre, d'un mouvement irrégulier, ce phénomène avait sans doute quelque chose d'affreux à la vue; cependant que diriez-vous des Israélites, si, plutôt que d'y attacher leurs regards, ils eussent mieux aimé se perdre en des routes inconnues! Suivez, c'était l'ordre du Seigneur, suivez la colonne de feu que j'ai allumée pour vous conduire, *ad ostendendum viam* (*Exod.*, XIII) : La glose ajoute, *viam cælestis patriæ :* Vous irez à votre céleste patrie en allant après ce guide. Mais Israël veut aller où bon lui semble; si ce peuple avait fait cette faute, ne blâmeriez-vous pas son procédé? La pensée du jugement est comme une colonne de feu qui vous conduirait au ciel; elle est triste, menaçante, effrayante, j'en conviens : un jour de colère, d'indignation, de tribulation, d'angoisse, de calamité, de misère, de ténèbres, de confusion, de tempête, de désespoir; des péchés honteux développés à la face de l'univers, des péchés sans excuse, sans défense, sans pardon; des péchés reprochés, condamnés, punis. Tel objet ne saurait plaire à des mondains, ils ne pourraient pas, en le voyant, s'amuser, se divertir, jouer, cajoler durant leur voyage. Quoi donc? s'égareront-ils? périront-ils plutôt que de le regarder? Ah! si vous en usez de la sorte, dit S. Augustin, vous n'attendez pas que votre juge vous condamne aux flammes, vous vous y

jetez vous-mêmes avant votre mort : *Cum scis malum esse quod facis, et tamen facis, nonne vivus descendis ad inferos* (*in Ps.* LIV)? Cette injustice, cette impureté, cette passion vous paraîtraient ce qu'elles paraîtront devant le tribunal de Dieu : vous verriez aboutir à l'enfer votre vie voluptueuse, si vous considériez le juge qui vous déclarera réprouvés ; mais les mêmes sujets de frayeur qui vous obligeraient à être chrétiens, sont à vous une occasion de ne l'être pas : ils vous feraient peur, et vous aimez mieux pécher que de craindre.

Ainsi le mauvais riche tomba dans l'abîme ; il appréhenda de troubler ses beaux jours par une pensée triste, et gênante; il ne songea qu'à goûter ses délices : Dieu l'attendait pour lui en demander compte, pour l'en punir; mais là-dessus une grande tranquillité. Que lui arriva-t-il? Ce qu'il y a grande apparence qui vous arrivera à vous-mêmes : dans le cours le plus agréable de ses années, il mourut, il fut jugé, il fut damné : *Mortuus est, et sepultus est in inferno : elevans autem oculos suos cum esset in tormentis* (*Luc.* XVI). Lorsqu'il fut dans les tourments il éleva les yeux : homme imprudent, malheureux, insensé, il est bien temps d'élever les yeux ! à quoi vous sert de regarder maintenant votre juge? Sa sentence est portée, et sa sentence est irrévocable. Il fallait penser en vivant à ce qu'il penserait de vous, quand vous seriez mort, et la crainte aurait retenu votre mollesse démesurée : *Elevans autem oculos suos.* N'y pensez plus, c'est fait de vous ; vous voilà condamné, parce que vous avez rejeté le souvenir de votre condamnation. Chrétiens, tôt ou tard, vous lèverez les yeux : hélas ! si c'était comme le mauvais riche du milieu de vos tourments !

Ce qui prouve en second lieu votre imprudence d'une manière convaincante : vous ne pensez point à un événement qui est l'unique affaire, où il vous importe de réussir, et que vous ne pourrez ni éluder, ni réparer. Je vous pardonnerais votre stupide indolence, si, pour votre compte, il s'agissait de peu au jugement, ou s'il était en votre pouvoir de franchir, ou de forcer votre sort; mais vous qui êtes si prévoyant, si inquiet sur la marche de vos intrigues, sur la suite de vos plaisirs, sur les menées de votre ambition, sur les projets de votre avarice, je suis effrayé de ne pas remarquer en vous la moindre attention à ce que vous pouvez devenir lorsque, tous les hommes assemblés, chacun ira dans le séjour éternel, où ses mérites l'auront conduit. Car le partage qui se fera alors sera fondé sur tous les mouvements de votre vie ; vos actions, vos paroles, vos pensées, vos désirs, vos joies, vos craintes, vos aversions, vos espérances, vos empressements, vos négligences, tout cela sera réuni pour être examiné, et vous serez jugé selon qu'il sera trouvé bon ou mauvais. Toutes les affaires que vous avez à traiter en ce monde, fussent-elles justes et chrétiennes, sont des affaires particulières qui cessent dès qu'elles sont conclues : après avoir acheté cette terre et cette charge, après être convenu sur ce parti et sur cette alliance, vous tournez ailleurs vos vues; mais quoi que ce soit que vous entrepreniez et que vous exécutiez, vous avez à craindre le jugement que Dieu en portera : après une action finie, celle qui suit sera pesée comme la première, et il en sera de même jusqu'à votre dernier soupir.

De sorte que le jugement que Dieu doit porter de vous, est, à proprement parler, l'unique sujet qui mérite vos réflexions, parce que c'est à quoi se rapporte tout ce qui occupe tous vos moments : votre oisiveté, votre inaction même entrera dans la matière de cet examen sévère que vous serez contraint de subir. Remarquez que notre Sauveur a dit : Heureux ces serviteurs que le maître à son arrivée trouvera veillant : *Beati servi illi, quos cum venerit Dominus, invenerit vigilantes* (*Luc.*, XII). Ce n'est point assez pour des serviteurs sages et fidèles d'avoir veillé avant l'arrivée de leur maître, il est de leur devoir de veiller lors même que leur maître arrivera. Il n'est pas jusqu'aux plus débauchés qui n'aient quelquefois les yeux ouverts dans l'attente du maître qu'ils ont à servir et à redouter : l'on entrevoit à certains moments les suites de la vie au travers de la plus aveugle dissolution; mais l'on s'ennuie aussitôt de veiller, et l'on s'assoupit, l'on s'endort avec plaisir. Il faut veiller sans cesse jusqu'à la mort, c'est-à-dire, il ne faut jamais oublier qu'après cette vie, nous serons présentés devant un juge qui examinera sans miséricorde tous les moments que nous aurons vécu.

Or, considérez, je vous prie, votre imprudence : ce que vous oubliez le plus dans vos actions, c'est ce qui devrait occuper le plus vos réflexions. Si vous avez gagné ce procès vous êtes content, vous n'avez plus à regret la fatigue de vos sollicitations; mais est-ce le gain du procès qui doit vous réjouir davantage? C'est l'équité de votre cause, c'est la modération, la charité, la droiture qui en ont animé la poursuite : car si vous avez déguisé la vérité, nourri de l'aigreur, flétri la réputation de votre partie, tandis que la cause s'agitait, votre procès est perdu devant Dieu, et vous serez condamné à son tribunal. Vous avez établi cet enfant : le parti vous a paru bon, l'alliance favorable. Avez-vous pensé au salut de cet enfant? pour un intérêt temporel n'avez-vous point exposé son âme aux malédictions du ciel? C'est sur quoi votre juge jugera de votre conduite. Vous avez emporté ce bénéfice : diligence, ruse, crédit, bassesse, enfin ce cadet ne vous sera plus à charge. Avez-vous consulté Dieu? Etait-ce bien votre intention que votre prieur, que votre abbé fût un digne ecclésiastique? Il fallait grossir la dot d'un aîné, décharger votre maison : le bénéfice qui devait soulager l'hoirie, l'abîmera : le bénéficier et ses parents seront maudits par le Fils de l'homme Je ne parle point à vous qui de sang-froid fermez les yeux à l'avenir, qui n'avez de

souci que pour ne pas être inquiété de rien dans la suite de vos délices et dans les mouvements sourds et violents de votre ambition : pourvu que vous sauviez devant le monde l'infamie du commerce, les honteux déréglemens du cœur, les fourbes malignes de l'envie, les détours noirs et secrets de l'injustice, grand sujet à vous de vous applaudir, et de vivre content : Dieu ne pénètre peut-être pas dans le fond de votre âme : peut-être ne lèvera-t-il jamais le voile qui couvre l'iniquité : peut être ne rompra-t-il point la trame de l'imposture? O quel bonheur à vous que les hommes n'aperçoivent pas le nœud de la comédie! Le Fils de Dieu vous attend, pauvre criminel, pour vous accabler en présence du ciel et de la terre de toute la honte de vos crimes.

Si nous n'étions les témoins de la vérité, nous ne pourrions pas nous le persuader, messieurs, que ceux-mêmes qui devraient plus penser au jugement soient toujours ceux qui y pensent moins. Des gens qui appliquent leur principale étude à tromper la bonne foi d'un créancier pour étendre leurs fonds, à abuser de la facilité et de la faiblesse pour nouer un commerce impudique, à donner de fausses couleurs au vrai et au faux pour supplanter la modestie et le mérite; des mondains toujours méprisant l'Evangile, toujours profanant les sacrements, toujours scandalisant toute une ville par leurs excès : ce sont ceux qui se tourmentent moins pour prévoir la décision de leur éternelle destinée. Comment ne seraient-ils pas confondus devant un juge dont il suffit d'avoir méprisé la vengeance pour la mériter? Ne nous plaignons pas, dit le grand saint Basile, si Dieu a tenu caché le jour de son jugement; il l'a fait par une grande miséricorde ; il a voulu nous engager à nous y disposer avec plus d'exactitude. Le temps incertain d'un mal autant considérable qu'infaillible, anime notre piété et ne nous laisse pas languir : *Exspectatio perpetua ferventiores ad pietatem reddit* (*lib.* IV, *cont. Eunom.*). Un criminel livré à la justice peut-il oublier sa cause? peut-il s'oublier lui-même jusqu'à négliger la sentence qu'on lui prépare?

En vain on nous prédirait le moment fatal de l'examen que nous avons à subir : le devin qui nous instruirait de ce secret ne nous donnerait pas une heureuse immortalité, ni ne nous assurerait pas en présence de notre redoutable juge : *Nullus vates, aut divinus tibi confert immortalitatem..... Ite cum fiducia; nemo sistet tremendo judici* (*In cap.* VIII *Isa.*). Voulons-nous apprendre l'avenir avec profit? prévenons-le avec sagesse, obéissons au maître souverain de notre sort, craignons toujours sa sentence, afin de l'écouter un jour sans crainte : *Vis certo persuaderi quæ sint futura? Provide sedulo, ut quæ tibi lex facienda præscripsit, opere expleas diligenter.* Il n'est pas, vous y penserez, il n'est pas de signe plus visible de notre condamnation que le peu d'appréhension que nous avons d'être condamnés. Le soleil dans les brillantes splendeurs de son midi, prévoit son coucher, dit David : *Sol cognovit occasum suum* (*Psal.* CIII). Des astres d'un éclat presque imperceptible ne craindront-ils point de s'éclipser? Les Hilarion et les Jérôme ont frémi de peur au souvenir du moment qui devait les présenter à leur juge : avons-nous sujet de trembler? Mais est-il possible que, craignant si fort les vains jugements des hommes, nous fassions si peu de cas des jugements terribles d'un Dieu en colère?

Allons plus avant : notre imprudence est extrême, et nous ne saurions assez nous la reprocher. Quel égarement, en troisième lieu, de ne pas prévoir un mal qui devient plus terrible par notre négligence? Je vous conjure de pénétrer cette réflexion. Oublions les jugements de Dieu, ils n'en sont pas pour cela moins sûrs, moins inévitables; mais si, par notre oubli, ils deviennent plus rigoureux, plus épouvantables, où est notre raison de n'y point songer? Si c'était une vérité douteuse que la nécessité d'être jugé, ce ne serait pas une imprudence pardonnable de négliger les préparatifs nécessaires pour être jugé favorablement : forcés de comparaître et d'essuyer toute la rigueur d'une sentence décisive, c'est vouloir outrer la patience du juge que de ne pas se mettre en peine de sa décision, et il faut être insensé pour en venir là. Un homme peut adoucir son sort par sa prévoyance, il le désespère par son indolence volontaire : nous n'avons point pitié de lui. L'on dit qu'un philosophe fit fermer les fenêtres de sa chambre, qui avait vue sur la mer, de peur qu'en la voyant calme, il ne lui prît envie de s'embarquer. Ce philosophe témoigna en cela de la faiblesse, le danger n'était point visible et pressant; mais enfin il évita, par cette timide précaution, le risque de la navigation.

Pensez ou ne pensez point au jugement, vous n'échapperez pas, vous serez jugés, et vous serez jugés d'autant plus impitoyablement que vous aurez moins pensé qu'on vous jugera. Quoi! la justice de Dieu est une justice méprisable, qui ne doit pas nous alarmer? Est-ce qu'elle ignorera les crimes et qu'elle épargnera les criminels? Est-ce qu'elle dissimulera notre tort et qu'elle se laissera fléchir, que son intérêt propre lui arrachera les armes des mains et lui fermera la bouche? Outrageuse témérité qui ne daigne pas la craindre! Cependant, par cette méprisante sécurité, les mondains en sont plus audacieux, plus obstinés dans leur vie païenne; les débiteurs plus durs et plus fourbes, les voluptueux plus acharnés au contentement de leurs sens. Cette femme éloigne toute idée du jugement; dès là sa vanité, sa mollesse, toutes ses passions n'auront plus de frein, et elle se moquera de tout tandis qu'elle pourra soustraire à ces yeux ce tribunal où ses actions seront un jour étalées. Cet homme s'aveugle sur les suites de cette courte vie : il ne donne plus de bornes au penchant qui l'entraîne. Des âmes de ce caractère ne pourraient être retenues que par le compte qu'elles auront enfin à rendre à Dieu. Sur ce compte nulle réflexion :

que s'en suit-il? nulle modération dans les débordements d'une libre cupidité.

Jugez-vous-mêmes combien Dieu doit s'irriter du mépris que vous faites de ses jugements : vous vous gênez, vous vous faites violence, vous mortifiez vos passions pour échapper à la censure des hommes; vous imposez des lois assez pénibles à vos appétits ; si je vous en demande la raison, vous me répondez : Que diront les gens? et il ne vous en coûte rien d'effacer dans votre esprit le témoignage que Dieu portera pour vous ou contre vous, afin qu'à l'abri de ce sujet de terreur, vous puissiez vivre avec une pleine liberté dans le grand monde. Comparez les juges qui vous donnent tant de crainte avec le juge qui ne vous en donne point. Les tyrans, disait saint Augustin, nous menacent de nous proscrire, de nous déchirer, de nous brûler; mais, mon Dieu, je n'ai à craindre que vos arrêts : *Habuerunt quidem et illi verba minacia, expello, proscribo, occido, ungulis torqueo, bestiis subigo, membra dilanio : sed tua me potius verba terruerunt* (*in Psal.* CXVIII. *Conc.* 3). L'injustice cruelle d'un tyran idolâtre nous sauverait; mais la justice inflexible d'un Dieu équitable nous perdra si nous avons encouru son indignation; nous pourrions insulter avec sagesse à un persécuteur de la foi, et sa colère nous rendrait heureux ; mais nous ne saurions insulter à notre juge souverain sans tomber dans le dernier malheur, et nous ne saurions oublier son jugement sans insulte.

Vous reprocherai-je encore une fois, chrétiens auditeurs, que les amis de Dieu les plus éclairés et les plus fidèles se sont anéantis devant sa majesté infinie, lorsqu'ils l'ont considéré sur son trône de justice? oui : *Incurvati sunt colles mundi ab itineribus æternitatis* (*Habac.*, III, 6). Les collines du monde se sont courbées à la vue des voies de l'éternité, voies qui nous représentent les jugements de Dieu, où il sera décidé de notre sort éternel. Ces saints admirables, qui n'ont vécu que pour aimer Dieu, ont versé des torrents de larmes, accablé leur corps d'austérités pour apaiser sa justice. Nous qui entassons péché sur péché, nous qui ne cessons de grossir ce trésor de colère qui doit fondre sur nous, nous que nos offenses rendent si indignes des miséricordes du Seigneur, il ne nous importe pas, ce semble, de penser qu'un Dieu nous jugera; et nos crimes croissent avec nos années. Ah! notre imprudente sécurité nous perdra, bien loin de nous sauver; le mépris que nous témoignons à notre juge suffirait pour aigrir sa fureur contre nous, et il nous la fait en effet mériter par plus de fautes. Est-ce que vous régneriez avec tant d'empire, monde maudit, si Dieu était redouté? Nous serons jugés sans miséricorde sur les péchés que le souvenir du jugement ne nous empêche pas de commettre ; mais avec quelle rigueur serons-nous jugés sur les péchés où l'oubli du jugement nous fait tomber. Un juge méprisé doit être un juge bien terrible.

Terminons le premier point de mon discours par ces belles paroles de saint Grégoire de Nazianze : *Hoc unum timeamus, ne quid magis quam Deum timeamus* (*Orat.* 6). Vous craignez bien des choses, messieurs, lesquelles ne devraient pas vous donner la moindre peur, lesquelles même souvent vous souhaiteriez si vous étiez chrétiens : la critique des libertins, les soupçons d'une personne que vous perdez et qui vous perd, l'indifférence d'un patron, les rebuts d'un maître; eh! mon Dieu, que craignez-vous, ou plutôt que ne craignez-vous pas? *Hoc unum timeamus ne quid magis quam Deum timeamus.* Ce que nous devons uniquement appréhender, c'est d'appréhender quelque chose plus que Dieu. Lui seul en effet peut nous donner une juste crainte; infiniment sage pour démêler nos crimes, infiniment équitable pour les condamner, infiniment puissant pour les punir. Et si nous nous attendions à être livrés à sa justice, vivrions-nous comme nous vivons? Qui oserait faire profession d'être au monde, s'il se sentait tomber dans les mains de Dieu, son ennemi? Qui ne craindrait pas d'outrager Jésus-Christ sur ses autels, sûr de comparaître devant lui assis sur son trône de justice? Qui voudrait se venger pour être l'objet de la vengeance d'un Dieu? Qui pourrait prendre un plaisir criminel, s'il faisait réflexion que ce plaisir sera la matière de sa condamnation? Que si, à la vue d'un juge inexorable, quelqu'un ne craignait pas de pécher, que pourrions-nous nous promettre d'un tel fidèle? car, comme ne pas penser au jugement pour vivre chrétiennement, c'est une imprudence extrême, penser au jugement et ne pas vivre chrétiennement, c'est une espèce de désespoir. Je dois établir cette proposition dans mon second point.

SECONDE PARTIE.

L'effet naturel d'une crainte sage et réglée est de prévenir, s'il se peut, le mal qui la cause : c'est là un mouvement que nous sentons tous. Le même penchant qui nous porte à notre bonheur nous découvre les obstacles que nous avons à surmonter pour y arriver, et nous anime à les vaincre; deux choses seulement peuvent arrêter notre action, ou la légèreté du mal qui nous menace, ou l'impossibilité, soit véritable, soit apparente, de l'éviter. Nous pouvons nous dispenser de fatiguer beaucoup pour nous mettre à l'abri d'un événement qui nous alarme peu, parce que la peine que nous prendrions en l'éloignant serait plus insupportable que la peine de le souffrir; nous pouvons mépriser un danger frivole, par cette seule raison qu'il n'est pas considérable. Si la disgrâce que nous appréhendons est de conséquence, et que nous ne voyions pas jour à nous en garantir, nous tombons dans une espèce de stupidité oisive qui nous laisse succomber, plutôt que de nous lasser par des précautions inutiles. Nous ne saurions nous rassurer sur les suites du jugement par aucun de ces motifs : le mal est effroyable, il s'agit d'un enfer éternel; le mal

n'est pas désespéré, nous n'avons qu'à bien vivre pour y parer. Ne faut-il donc pas avoir tout à fait abandonné son salut pour craindre le jugement, pouvoir en prévenir les rigueurs et ne rien faire dans ce dessein ?

Ce principe renferme, ce me semble, tout ce qu'on peut dire de plus fort sur ce sujet. Je ne puis pas négliger les préparatifs nécessaires pour mériter devant mon juge une sentence favorable, sur ce prétexte que je n'ai pas sujet de craindre la misère à quoi je serai condamné ; je ne puis pas non plus tout risquer sur ce prétexte que je n'ai point d'espérance d'échapper. Je crois les effets affreux de ma condamnation, je n'ai qu'à observer la loi de Dieu pour me mettre en sûreté, et je continue de pécher, c'est donc moi qui désespère mon salut : la conséquence est évidente ; et si votre obstination, chrétiens auditeurs, ne me forçait de me défier de votre sagesse, je n'ajouterais rien de plus, et je finirais ici mon sermon.

Il faut remarquer dans la matière que je traite un point important à quoi je vous prie d'être attentifs. Il y a une grande différence entre la crainte naturelle des maux temporels et la crainte surnaturelle des maux éternels ; celle-là ne sert souvent qu'à augmenter notre malheur, et celle-ci nous aide toujours à le soulager et à l'éviter. Expliquons cette réflexion : la crainte naturelle hâte, avance notre peine par l'idée trop vive qu'elle nous en fait concevoir ; elle grossit les objets qui nous épouvantent, elle est accompagnée de trouble, d'irrésolution, d'incertitude, de défiance, de faiblesse. Une personne qui appréhende est quelquefois tout interdite ; elle ne sait quel parti prendre, son danger l'aveugle, et elle périra parce qu'elle craint de périr. Vous pouvez conjecturer en certaines circonstances des mouvements déréglés de son âme par l'air déconcerté de son corps : un visage pâle et triste, des yeux flétris, des regards effarés, une voix tremblante, un geste ou gêné ou démesuré, un maintien ou fixe ou égaré ; tous ces caractères sont des signes visibles du désordre de son intérieur.

La crainte surnaturelle, au contraire, affermit l'âme et la dispose à se sauver du mal qui l'effraie : elle est tranquille, elle espère parce qu'elle veille, elle agit avec confiance : *Montes sicut cera fluxerunt*, dit le roi-prophète (*Psal.* XCVI), les montagnes ont coulé comme de la cire ; il n'est point nécessaire que le tonnerre les frappe, un seul éclair suffit pour les amollir, c'est-à-dire que les véritables chrétiens qui sont élevés au-dessus des autres par la noblesse de leurs sentiments se soumettent sans peine aux volontés d'un Dieu qui menace : ils se répandent en sa présence au moindre rayon de ce jour terrible du jugement ; sans bruit, sans tumulte ils exécutent ses ordres pour échapper à sa vengeance. Voilà pourquoi saint Augustin, avec le même prophète, n'exige des fidèles qu'une crainte sincère de Dieu et de sa justice, afin qu'il ne manque rien à leur bonheur et qu'ils soient en sûreté devant lui : *Time Deum..... nihil deest timentibus eum* (*in Psal.* XXXIII, *conc.* 2). La raison de tout cela, messieurs, la voici, pénétrez-la : c'est que la crainte du jugement est l'effet de la grâce de Dieu, et en quelque manière cette grâce même. Or, Dieu ne nous découvre les terreurs de sa justice que pour nous faire mériter les faveurs de sa miséricorde ; il nous montre le danger et nous fortifie en même-temps pour nous empêcher d'y tomber ; les hommes nous menacent pour nous rendre malheureux : Dieu songe à nous rendre heureux en nous menaçant ; il veut, mes chers auditeurs, que vous appréhendiez votre condamnation ; pourquoi ? pour vous absoudre.

Que s'ensuit-il de là ? il s'ensuit que c'est une espèce de désespoir de penser au jugement, d'en être épouvanté et de vivre dans la licence et dans le grand monde. N'y eût-il rien de surnaturel dans cette pensée et dans cette crainte, nous devrions prendre des mesures pour échapper à l'enfer. Dieu nous donne cette pensée et cette crainte afin qu'en effet nous échappions à l'enfer. Ainsi tout nous porte à mener une vie chrétienne pour gagner le ciel : la connaissance que nous avons des terreurs du jugement ; l'espérance dont nous pouvons nous flatter d'y être absous, si nous faisons pénitence de nos péchés et si nous pratiquons la vertu ; la juste peur d'être condamnés, si nous négligeons notre salut : cependant on en demeure là. Je me trompe, on rend toujours sa cause plus mauvaise ; on ne veut pas restituer ; on ajoute de nouveaux nœuds aux commerces d'impureté ; on aime avec plus d'attachement les occasions de pécher ; on ne peut se résoudre à se séparer d'un monde dissolu ; on se moque de tout pour continuer tous les excès du plaisir. N'est-ce pas se désespérer volontairement que de tenir cette conduite ? Quel tort Dieu vous fera-t-il en vous précipitant dans les enfers ? doutiez-vous qu'il dût vous juger, de quelque manière que vous vécussiez ? doutiez-vous qu'il dût vous condamner si vous aviez mal vécu ? n'aviez-vous pas toutes les raisons du monde de craindre son jugement ? par la crainte que vous en aviez, Dieu ne vous sollicitait-il pas à implorer et à gagner sa clémence ? à qui tenait-il, sinon à vous, de l'obliger à vous pardonner et à vous déclarer prédestinés ?

Vous aurez du temps, dites-vous, pour prendre les sûretés que vous n'avez pas encore prises ; mais peut-on, sans folie, sans désespoir, négliger un aussi grand mal que le mal dont vous êtes menacés ? mais ne devrait-ce pas être assez à vous de pouvoir être surpris pour vous empresser d'échapper ? mais votre indolence, sur un si épouvantable malheur, ne vous rend-elle pas assez criminels pour voir votre espérance frustrée ? mais devriez-vous avoir besoin de quelque chose de plus, pour ne pas risquer votre damnation, que de pouvoir être damné ? Pour prolonger votre vie sur la terre, dit Salvien, vous perdriez un pied, une main, un œil, vos possessions ; qu'avez-vous à vous réserver, s'il s'agit

d'une mort éternelle et de l'enfer? *Recte nobis præsentium ministeriorum officia subtrahimus, ne æterni ignis tormenta patiamur* (*Lib.* III *de Gub.*). On ne vous demande point, pour régner avec les élus dans le ciel, ce que vous abandonneriez pour couler quelques tristes jours sur la terre; on exige de vous, quoi? que vous ne commettiez pas le crime qui vous coûtera votre condamnation. Ne voyez plus cette personne, c'est elle qui armera votre juge contre vous; rendez ce papier, cette somme, ce fonds, vous serez réprouvés pour ne l'avoir pas rendu; pardonnez; si vous ne le faites, Dieu n'aura point pitié de vous; renoncez à ce maudit jeu, des flammes éternelles vous brûleront pour n'avoir pas éteint ce détestable acharnement; pensez au jugement et vivez bien, vous serez damnés pour avoir mal vécu quoique vous y ayez pensé.

Peut-être, mondains, serez-vous toujours les mêmes malgré mes raisons et mes reproches. Si vous voulez désespérer votre salut, je ne puis vous guérir. Malheureux que vous êtes! car vous me contraignez de donner toute liberté à mon zèle, comment osez-vous entrer dans ce lieu de débauche sous les yeux de ce Juge souverain qui lancera ses foudres sur vous! comment osez-vous blasphémer son saint nom, lorsqu'il entend vos impies discours et que vous entendez sa voix menaçante! comment osez-vous méditer ce projet de vengeance, ce malin ménagement d'une sourde et cruelle envie, tandis qu'il pénètre dans les replis les plus sombres de votre âme! J'oubliais que vous ne craignez pas d'affronter l'arbitre redoutable de votre sort. Continuez; je ne suis point surpris de votre conduite: qui se destine à être la victime de la justice divine peut en user comme vous; qui n'appréhende pas d'être condamné n'appréhende pas de pécher. Je me rétracte; puisque vous voulez être traités en désespérés, je ne veux plus vous faire des reproches inutiles; je ne veux plus aigrir votre désespoir par mes reproches.

Peut-être en reviendrez-vous. J'ai encore un argument à vous faire qui pourra réveiller votre foi et vous inspirer la pitié que vous devez au triste état de votre âme; je le tire d'un sentiment de Tertullien, qui m'a paru aussi juste que surprenant: *Nonne præstat*, dit ce grand homme, *nonne præstat omnem semel fidem a spe resurrectionis abducere, quam de gravitate atque justitia Dei ludere?* Ne vaudrait-il pas bien mieux abandonner toute croyance, toute espérance de résurrection et de jugement que de se jouer de la majesté et de la justice de Dieu? Que veut dire Tertullien? qu'il n'y a pas de milieu entre honorer la justice de Dieu par une crainte chrétienne ou s'en moquer par de fausses idées et une méchante vie; que si l'on prétend vivre comme si l'on n'avait point à subir son jugement, il est vrai qu'en un sens on serait moins criminel de ne croire ni résurrection ni jugement; que si l'on embrasse avec soumission ce point essentiel de notre foi et qu'en même temps on se livre à sa cupidité comme si on ne devait ni ressusciter ni être jugé, n'est ce pas là une espèce de désespoir? Je ne puis douter, je ne doute pas que Dieu, mon créateur et mon juge, ne soit témoin de toutes mes actions; je suis prêt à verser mon sang pour soutenir la vérité de sa justice. Je crois qu'il me jugera sans égard, qu'il me condamnera sans pitié si je suis coupable, et je l'offense: il faut que j'aie perdu tout soin, toute espérance de mon salut, car je ne saurais espérer sagement de me sauver en l'offensant.

Je me trompe, me répondez-vous: je me trompe? comment donc? c'est que quand on suit le torrent du monde et qu'on est entêté des passions qui ont coutume d'y régner, on est bien sûr que Dieu nous jugera; mais on n'y fait point tant réflexion, on ne pense point tant à son jugement: qu'ainsi c'est faire tort à un fidèle mondain de l'accuser comme s'il se jouait de la rigueur de sa justice. Que dites-vous, mon cher auditeur, que vous pensez peu au jugement de Dieu quoique votre foi soit très-vive et très-ferme là-dessus. Je voulais m'épargner le chagrin de vous développer vos sentiments, et à vous la honte de les entendre démêler; mais puisque vous avouez vous-même ce qui en est, il faut vous les représenter avec leurs couleurs naturelles. Vous le croyez donc le jugement, et vous n'y pensez pas; n'est-ce pas là ce que vous venez de me dire? Je vous ai déjà convaincu que c'était une imprudence extrême de n'y pas penser; il s'agit maintenant d'assembler dans votre esprit cet oubli avec votre foi, et vous verrez en quelle disposition vous êtes à l'égard de votre salut.

Vous croyez le jugement, et toutefois vous n'y pensez pas. Que signifient ces mots: croire le jugement? ils signifient qu'il est aussi vrai que vous serez jugé qu'il est vrai que Jésus-Christ est mort sur une croix, qu'il est vrai qu'il y a un Dieu; ils signifient que vous ne pouvez, sans infidélité, sans blasphème, vous attendre ni à cacher aucun de vos crimes, ni à vous épargner la honte de les avoir commis, ni à trouver des protecteurs, ni à adoucir la rigueur impitoyable de votre Juge; que vous êtes bien persuadé qu'on ne vous fera point de grâce, et que, si vous êtes condamné, vous serez livré aux démons pour être la proie éternelle de leur fureur dans les enfers; qu'enfin, si la sentence qui sera portée à ce jour d'horreur ne vous est pas favorable, vous tomberez pour jamais dans le comble de la misère: c'est ce que vous croyez en croyant le jugement. Qu'entendez-vous encore par ces paroles: ne penser pas au jugement? c'est comme si vous disiez qu'il vous importe peu d'être sauvé ou d'être damné; que, de quelque manière que vous traite votre Juge, ce n'est pas là une affaire considérable, ce n'est pas là votre affaire; qu'il faut songer à vous divertir en cette vie quelles que soient les peines que vous aurez à souffrir dans l'autre; que vous ne jugez pas à propos de sortir du grand monde au hasard de brûler éternellement dans les abîmes; que, dussiez-vous manquer

de temps pour faire pénitence, il n'est pas encore temps pour vous de servir Dieu. Unissez maintenant ces deux mots ensemble : croire le jugement et ne pas penser au jugement. Mais vous le dites que vous le croyez le jugement; vous le dites que vous n'y pensez pas au jugement : c'est ce que je ne veux pas examiner. Pourquoi m'avez-vous obligé de vous découvrir de si étranges sentiments? Eh! fidèles qui m'écoutez ! *Nonne præstat omnem semel fidem a spe resurrectionis abducere, quam de gravitate atque justitia Dei ludere?* Ou ne croyez pas la justice de Dieu, ou ne vous en jouez pas si vous la croyez.

Ne faites-vous point réflexion que vous, chrétiens ; vous, adorateurs de Jésus-Christ et instruits de son Evangile; vous, aux oreilles de qui l'on fait retentir sans cesse cette voix terrible qui ébranlera les vertus mêmes des cieux : vous, qui êtes attentifs à mes reproches, vous devriez être infiniment plus alarmés que tant de malheureux qui vivent dans les ombres de l'ignorance et de la mort : *Dominus judicat populos*, *aliter Judæum, aliter Scytham*, dit le grand saint Basile (*In psalm.* VII) : Dieu jugera toutes les nations; mais il ne jugera point le Juif comme le Scythe. Le Juif a cru, il s'est soumis à la loi ; serait-il de l'équité que, coupable comme le Scythe, il ne fût pas condamné plus sévèrement? Idolâtres, mahométans, vous avez étouffé toute lumière pour vous abandonner à la dissolution : vous serez rejetés de la face de votre juge. Vous-mêmes, Juifs opiniâtres, avares, voluptueux, perfides, avec quelle indignation vous maudira-t-il? Mais vous, chrétiens, ne serez-vous pas encore traités avec moins de pitié ! *Aliter Judæum*, *aliter Scytham.* Les miséricordes qu'il verse sur vous seront peut-être un engagement à lui de vous les continuer dans le temps de sa colère. Vous imaginez-vous de vous rassurer en lui disant : *Cum iratus fueris*, *misericordiæ recordaberis :* Ah! Seigneur! lorsque vous serez irrité contre moi, vous n'oublierez point tout à fait votre bonté; il est vrai, mes chers auditeurs, il se souviendra qu'il vous a honorés du baptême, qu'il vous a fait goûter les fruits les plus précieux de son sang, qu'il a fait luire sur vous le soleil de justice, qu'il vous a ouvert tous les trésors de sa grâce ; il se souviendra qu'il vous a fait avertir, menacer, presser, pour vous obliger de vivre en bons fidèles ; il se souviendra que je vous prêche aujourd'hui afin que vous pensiez à ses jugements et que vous les appréhendiez, afin que vous vous convertissiez, parce que vous y pensez et que vous les appréhendez, pouvez-vous conclure de là qu'il aura pour vous des ménagements qu'il n'aura pas pour les infidèles? Ah ! plutôt pût-il oublier toutes les miséricordes dont il vous a favorisés ! j'en tremblerais moins pour vos intérêts.

Mais vous avez beau faire, la pensée du jugement vous inquiète, vous alarme, et c'est pour cela que vos injustices, vos impuretés, vos jeux, vos excès m'effraient encore plus. Vit-on jamais malheureux assez insensé, dit Salvien, pour penser au plaisir de l'amphithéâtre lorsqu'il se voit sur le point d'endurer tous les maux d'une cruelle servitude? *Quis captivitatem exspectans de circo cogitat* (*Lib.* VII *de Gub.*) ? C'est nous, c'est nous qui en sommes à ce point de folie et de désespoir : *Nos et in metu captivitatis ludimus :* Nous craignons notre malheur éternel, et nous nous jetons dans le malheur que nous craignons. Spectacle affreux! Un criminel qui voit son juge irrité et qui insulte à son juge; un criminel qui prévoit les tourments qu'on lui destine et qui se fait un jeu de ces tourments; un criminel qui se sent tomber dans les mains d'un Dieu en fureur et qui se rend toujours plus digne de sa fureur. Qu'est-ce donc, mes chers auditeurs, qui vous portera à observer la loi de Dieu, si la justice de Dieu ne le fait pas ? Voulez-vous me permettre de vous exprimer ce sentiment par un trait de l'histoire profane? je sais qu'il peut y avoir de la messeance à le mêler avec l'Evangile.

Les Thébains, jaloux de la gloire que les Lacédémoniens s'attiraient devant tous les peuples par leur manière de gouverner, voulurent s'instruire du secret et de la sagesse de leurs lois. Ils députèrent à Lacédémone un des plus expérimentés d'entre eux avec ordre d'étudier exactement les causes d'un gouvernement si tranquille et si heureux. Le Thébain obéit. Durant son séjour à Lacédémone, il fit toutes les recherches qu'on pouvait attendre de sa droiture et de sa prudence. A son retour, voici comment il s'y prit pour rendre compte de sa commission. Il se chargea de cordes, de chaînes, de haches, de couteaux, de grils et de tout ce qu'il pouvait porter d'instruments dont la justice peut punir ceux qui violent les lois. Avec cet appareil, il se présente devant le sénat de Thèbes; il jette aux pieds des sénateurs cet amas affreux d'instruments de justice. Après qu'il eut donné au magistrat le temps de témoigner sa surprise : *Istæ sunt, ô cives*, s'écria-t-il, *istæ sunt Lacedæmoniorum leges :* O mes concitoyens et mes maîtres ! les voilà les lois des Lacédémoniens. L'assemblée lui ordonna d'éclaircir son action et ses paroles. Il ne faut pas s'étonner, dit-il, si Lacédémone fleurit; la loi violée ne manque jamais d'y être vengée par le châtiment des criminels : les échafauds toujours dressés, les couteaux toujours sanglants, les exécuteurs toujours en vue tiennent tout le monde dans l'obéissance : *Istæ sunt Lacedæmoniorum leges.*

Je n'ai garde, chrétienne compagnie, de vous donner une semblable idée de la loi de Dieu : j'offenserais sa miséricorde et tous les excès de son amour. Nous servons un Dieu qui nous aime, qui n'a de son fonds que la bonté, et que notre malice seule arme contre nous : son Fils, Jésus-Christ, mort sur une croix, est garant de sa tendresse. Mais, enfin, faites bien réflexion à ce que je vais vous dire : lorsque Dieu jugera les hommes, il n'aura de la clémence que pour les bons, et il n'aura que de la rigueur pour les méchants; c'est là un point de la foi, qu'il traitera les

criminels sans égard et sans pitié. Ne vous paraît-il donc pas incroyable que la crainte de la justice humaine soumette des idolâtres à des lois sévères, et que la crainte de la justice divine ne puisse pas engager des fidèles à accomplir une loi aussi douce que la loi de grâce? On ne promet rien à un idolâtre s'il observe en bon citoyen les règlements établis; on se contente de le menacer, s'il refuse de s'y assujettir; on promet le ciel à un fidèle, s'il est soumis aux commandements qu'on lui fait; on le menace d'un enfer, s'il est rebelle. L'idolâtre obéit, et le fidèle se révolte.

Encore une fois, je craindrais de me rendre coupable envers la miséricorde de Dieu si, en vous montrant tous les supplices à quoi sa justice condamnera les libertins et les mondains, je vous disais : *Istæ sunt, ô christiani, christianorum leges :* O chrétiens! voilà les lois des chrétiens; mais je puis bien, sans blesser la bonté immense du Dieu aimable que nous avons le bonheur de connaître et de servir, je puis bien vous dire : voilà les lois des méchants chrétiens : ces reproches amers, cette confusion accablante, ce silence désespéré, toutes ces terreurs du jugement; après le jugement, ces roues hérissées, ces pointes acérées, ces flammes dévorantes, ce ver rongeant, cet enfer éternel. Péchez, désobéissez, c'est le châtiment que la justice du Dieu que vous offensez vous prépare. J'ai toujours quelque chagrin de vous présenter sous une image si épouvantable la loi sainte qui nous est prescrite. Il me semble même que je manque de respect pour tant d'âmes saintes qui composent cet auditoire et qui n'ont que faire de ces motifs de frayeur pour craindre et pour aimer Dieu : et Dieu mérite bien d'être aimé pour l'amour de lui et pour ses attraits infinis. Je me condamne, et je ne trouverai pas mauvais que vous me condamniez. Cependant il y aura un jugement pour tous tant que nous sommes; pour tous tant que nous sommes il y aura un enfer, si ce jugement ne nous est pas favorable. Plaignez-vous, blâmez-moi, il ne laissera pas d'y avoir un jugement et un enfer.

Pensez-vous, chrétiens, que j'aie du plaisir à vous parler comme à des âmes mal faites, qui ne sont sensibles qu'à une lâche crainte? Ne serais-je pas plus consolé à vous proposer des motifs d'une vie chrétienne plus dignes de Dieu et de vous? C'est le monde, ce sont les mondains qui me contraignent de vous remplir l'esprit de ces objets effrayants. J'oppose spectacle à spectacle, je compare l'avenir au présent : je m'y prends comme je peux pour vous retirer de vos égarements. Je crains d'ailleurs, ces paroles de saint Augustin termineront ce discours, je crains d'ailleurs de vous amuser par une fausse sécurité; j'appréhende pour vous, parce que je ne suis point assuré pour mes intérêts : *Melius est non vobis dare securitatem malam : non dabo quod non accipio, timens terreo, securos vos facerem, si securus fierem ego* (*in Psal.* LXXX). Je vous effraie tout tremblant, tout effrayé. Si je me sentais hors d'atteinte aux traits de la justice divine, oh! quel sujet de joie pour moi de vous mettre à couvert de ses coups!

Je vous conjure donc, par le désir que vous avez de vous sauver, avant que de donner injustement ce coup de plume, avant que de faire cette déclaration passionnée; avant que de vous engager dans cette liaison, dans cette société, dans ce commerce; avant que de prendre cette liberté, avant que de lâcher cette parole qui sent la médisance et la haine, avant que de tramer ce tissu secret d'une intrigue injuste; avant que d'établir votre bonheur sur une charge, sur une fortune passagère; avant que de vous déterminer, sur des prétextes trompeurs et pitoyables, à continuer vos jeux et vos plaisirs, je vous en conjure, dites : Dieu me jugera; il me jugera sur ce que je vais dire et sur ce que je vais faire. Je m'en fie à vous du reste; je vous estime trop pour douter de votre sagesse. Vous ne voulez pas vous perdre, j'en suis sûr : vos bons sentiments me garantissent le parti que vous prendrez. Vous avez bien ouï ma demande. Je vous prie, lorsque vous aurez à parler ou à agir, de dire : Dieu me jugera sur cette parole et sur cette action. Juge inexorable des vivants et des morts, puisque les charmes de votre miséricorde ne nous sauvent pas, faites que les terreurs de votre justice nous sauvent. Ainsi soit-il.

SERMON XIII.

Sur l'obligation de se conduire par les lumières de la foi.

Quis est ille homo, qui dixit tibi : Tolle grabatum tuum, et ambula? Is autem qui sanus fuerat effectus, nesciebat quis esset.

Qui est cet homme, qui vous a dit : Prenez votre lit, et marchez? mais celui qui avait été guéri ne savait qui c'était (*S. Jean, ch.* V).

Le Sauveur avait guéri un paralytique qui languissait depuis trente-huit ans au bord de la piscine, faute d'homme qui lui aidât à y descendre lorsque l'ange en avait agité l'eau; mais il l'avait guéri un jour de sabbat : grand sujet aux Juifs d'exercer leur incrédulité par de malignes réflexions. Le malade avait eu tant de joie de pouvoir lui-même prendre son lit et marcher, qu'il ne remarqua pas même celui qui lui avait rendu l'action et le mouvement : ingratitude surprenante d'un homme qui avait reçu une grâce si singulière. Les Juifs font éclater par leurs questions leur envie indocile et envenimée; le paralytique témoigne son indifférence lâche et intéressée par sa réponse : ceux-là voudraient ignorer le mérite du Fils de Dieu; celui-ci ne se soucie pas de le connaître. Leur procédé vous indigne sans doute, messieurs : il était juste, en effet, que les témoins du miracle qui venait d'arriver conçussent une grande idée de son auteur, et que le malade en qui le miracle avait été fait s'empressât de faire adorer son bienfaiteur. Les uns aigrirent leur chagrin à la vue de cette merveille, et l'autre laissa éteindre les premiers mouvements de sa gratitude. Un défaut de foi fut la cause d'une conduite si déraisonnable. Ils ne pensèrent point à ce

qu'ils avaient à croire dans cette conjoncture. Une guérison si surprenante et si éclatante aurait dû les conduire aux pieds du Sauveur, pour le reconnaître comme un Dieu : elle les occupa de tout autre chose.

Appliquons cette réflexion pour notre profit. Nous avons tous les sujets du monde de rendre nos hommages et nos services à Jésus-Christ, et nous ne le servons pas : à peine pensons-nous à lui; nous l'oublions même assez souvent pour nous laisser aller aux mouvements naturels de notre penchant. Les raisons que nous avons de nous attacher à lui nous frappent pourtant; nous ne saurions douter de la vérité de sa doctrine; nous sommes très-convaincus que lui seul mérite notre attachement, d'où vient donc que nous en usons si mal envers lui? C'est que les lumières de la foi ne règlent point nos actions; et je dis que nous devons imputer à la langueur de notre foi la langueur de notre piété. Proposition que je tâcherai d'établir dans les deux parties de ce discours, par ces deux pensées. La première : il ne serait point si difficile de bien vivre, si l'on se conduisait par la foi; la seconde : quand on ne se conduit pas par la foi, il est fort aisé de vivre mal. Avant que de commencer, implorons le secours de Marie, la mère de l'auteur et du consommateur de notre foi : *Ave*.

PREMIÈRE PARTIE.

Il est difficile de vivre mal quand on croit bien, dit saint Augustin : *Difficile est ut male vivat, qui bene credit* (*Serm.* 237, *de Temp.*). C'est cela même, quoiqu'en termes un peu différents, que j'ai à prouver dans ce premier point. La première raison de cette vérité est comme le fondement de tout ce sermon. La foi est à l'égard du fidèle un principe de vie surnaturelle, lequel doit se répandre dans toutes ses actions, et les animer, avec le secours de la grâce, d'une manière convenable à son état de fidèle. Par cette habitude divine, il est distingué de tout ce qui n'est pas chrétien, comme les fidèles de l'ancienne loi l'étaient des nations; car ayant la foi, dit saint Augustin, ils étaient véritablement chrétiens, quoiqu'ils n'en portassent pas le nom : *Re, non nomine christiani*. Or, messieurs, quand on agit par les principes propres de notre état, on agit avec moins de peine. Toutes choses, dans la nature, dans la morale, dans le commerce, dans la politique, sont mues avec facilité quand elles suivent les impressions qui sont conformes à leur espèce et à leur caractère : une rivière coule tranquillement sur son lit penchant, et, par son propre mouvement, franchit les obstacles de son cours; un artisan, accoutumé à manier les instruments de son art, s'en sert d'une manière aisée et naturelle; un homme élevé aux bienséances de la société civile évite sans beaucoup de répugnance ce qui blesse l'honnêteté; un magistrat rompu aux affaires n'est pas embarrassé des circonstances qu'il y trouve à démêler.

Si j'exigeais d'un idolâtre une action chrétienne : le pardon des injures, le détachement de la gloire et du plaisir, je ne m'étonnerais pas de l'éloignement qu'il en aurait : des actions si nobles, et en même temps si contraires à la cupidité, passent les principes de sa croyance. Mais un chrétien conduit par la foi ne doit point avoir tant d'aversion de tout ce qui choque la nature corrompue, parce qu'il porte en lui-même un caractère saint, qui l'engage à mener une sainte vie. Je distingue, comme je dois, le don de la foi d'avec la grâce sanctifiante et la charité; mais je dis que la foi, qui nous fait adorer Dieu, nous inspire naturellement la pensée et le désir de le servir. Quand on veut faire rougir un fidèle d'une méchante action, ne lui demande-t-on pas : Avez-vous la foi? C'est lui dire : Se peut-il faire que la foi ne vous empêche pas de commettre les péchés qu'elle condamne? Un chrétien peut-il ressembler à un mondain et à un païen? Tant il paraît étrange qu'une même personne croie ce qu'il faut croire et ne fasse pas ce qu'elle doit faire. *Nihil valet*, c'est la remarque de saint Bernard, *nihil valet fides cordis, sine fide oris, nec fides oris sine fide cordis* (*Serm.* 3, *de S. Andræa*). En vain l'on confesse qu'on est chrétien, si le cœur n'est d'accord avec la langue, si l'on ne soutient par les œuvres la profession que l'on fait de la voix. A quoi nous sert ce flambeau divin qui nous éclaire, si nous n'entrons pas dans la route qu'il nous ouvre et qu'il nous montre?

Saint Paul ne veut pas même qu'il y ait de comparaison entre les fidèles de la loi ancienne et les fidèles de la loi nouvelle : il met entre eux autant de différence qu'il y en a entre des enfants et des hommes. *Cum essem parvulus*, dit-il, parlant de lui-même, *loquebar ut parvulus, sapiebam ut parvulus, cogitabam ut parvulus : quando autem factus sum vir, evacuavi quæ erant parvuli* (I *Cor.*, XIII) : Lorsque j'étais encore enfant, je parlais comme un enfant, je pensais comme un enfant, je raisonnais comme un enfant; mais étant devenu homme, de Juif devenu chrétien, j'ai quitté ce qui était de l'enfant. Un enfant parle sans sagesse, juge sans connaissance, raisonne sans réflexion; la bagatelle l'amuse, des jeux badins et ridicules le contentent, l'amour-propre est la règle unique de ses mouvements; il ne désire que ce qui brille, il ne craint que ce qui mortifie; il est le jouet de ses passions, qui font succéder en peu de moments dans son cœur l'amour à la haine, la joie au chagrin, l'aversion au désir. Qu'un Hébreu n'ait en vue qu'une prospérité temporelle, que la crainte seule des maux de cette vie serve de frein à ses passions, qu'il mesure les bontés du Seigneur par des bénédictions terrestres et passagères, c'est un enfant dont les lumières et les affections ne s'étendent pas plus loin. Mais vous, chrétiens, pouvez-vous aimer les plaisirs, les biens de la terre, jusqu'à borner vos soins et vos espérances par une abondance, par des agréments de quelques courtes années, sans combattre les sentiments spirituels et relevés que vous donne votre croyance? L'Evangile n'a-t-il pas corrigé

dans vous cette enfance méprisable du Juif? n'a-t-il pas changé vos idées et vos inclinations? Vous n'auriez donc qu'à faire quelque attention à ce qu'il vous enseigne, pour vous faciliter la pratique de la vertu; si vous le consultiez dans vos démarches, vous auriez même quelque peine à résister à des connaissances que vous savez qui doivent conduire votre raison, vos joies, vos désirs, et qui établissent vos espérances.

Il n'est pas, messieurs, de preuve plus forte du peu de foi des chrétiens, que la facilité avec laquelle ils se plongent et ils s'obstinent dans la licence. Saint Jean Chrysostome appuie cette réflexion par cette remarque. L'arche de Noé, dit-il, était la figure de l'Eglise où nous devons faire notre salut; il y a pourtant une grande différence entre l'arche qui sauva le genre humain du déluge et l'Eglise qui doit le sauver de l'enfer. Tout ce qui entra d'animaux dans l'arche en sortit tel qu'il y était entré; le lion et le tigre n'y perdirent point leur férocité naturelle : *Arca quidem, qualia excipiebat animalia, talia conservabat* (*Hom.* 3 *de Pœn.*); l'Eglise, au contraire, change tout à fait les hommes qu'elle reçoit dans son sein. Ils y entrent avec des passions brutales, mais elle règle leurs mouvements sensuels : *Ecclesia vero semel suscepta animalia immutat : non quidem variata natura, sed explosa malitia.* Ce loup ravissant qui, selon son penchant, ne cherchait qu'à dévorer, devient une brebis innocente qui ne vit pas même pour elle. Ce lion irrité prend la douceur de l'agneau : ce sont les mêmes esprits, les mêmes cœurs, les mêmes passions, mais tout y est changé. Admirable effet de la foi, mes chers auditeurs : les barbares les plus aveugles et les plus sauvages ne l'ont pas plutôt embrassée qu'ils oublient tous les préjugés de leur enfance, toutes les maximes de leur éducation, toutes les erreurs de leur culte, pour pratiquer avec courage, avec joie, des renoncements inconnus, et avant leur conversion, insurmontables à leur cupidité déchaînée. Quel sujet de confusion à vous, chrétiens, qui, nourris, élevés dans les lumières de la foi, vous abandonnez aux désordres et aux excès d'un monde païen. O vérités divines de la religion! de quel caractère seraient mes auditeurs, si une vie chrétienne avait pour eux des peines que n'y trouvent pas des idolâtres?

La foi est comme le principe de la sainteté; ne fermons pas les yeux à ses rayons, il nous en coûtera moins sans doute de nous sanctifier. Ses impressions, en second lieu, sont extrêmement fortes, vives, pénétrantes, et elles agissent autant sur notre volonté que sur notre esprit : comment cela? les lumières naturelles ne dissipent point tous nos doutes; mais les lumières surnaturelles fixent et l'attachement de l'esprit et le consentement de la volonté, parce que, tout obscures qu'elles sont, elles sont infaillibles. Quand il vous vient en pensée que c'est tout perdre que de perdre son âme, qu'avez-vous à objecter là-dessus? Disputez, raisonnez tant qu'il vous plaira; après toutes vos incertitudes et tous vos raisonnements, vous serez forcé de conclure que, votre âme perdue, tout est perdu pour vous. Lorsque vous vous souvenez qu'un seul péché mortel mérite l'enfer, je vous défie de rien répliquer à cet article de votre croyance. Vous avez beau jouer, cajoler, railler, vous divertir, sous prétexte qu'il faut vivre comme les autres; vous avez beau faire le bel esprit, l'esprit fort pour colorer une indocilité affectée, il faudra en venir là et dire qu'un seul péché mortel peut vous damner. Si vous vous représentez ce juge implacable qui doit examiner sans pitié tout le détail de votre vie, pourriez-vous espérer ou d'échapper à son jugement, ou d'imposer à son discernement, ou d'éluder sa sentence? Dites qu'il est bon, flattez-vous d'obtenir de lui miséricorde, je le veux; mais enfin il faudra convenir qu'il ne vous fera point de grâce si votre pénitence ne l'y engage.

Les sciences naturelles ne réveillent point la curiosité de tout le monde; il importe à peu de personnes de les acquérir, et les vrais savants sont ceux qui en découvrent mieux le frivole. Qu'y a-t-il au contraire dans les principes de religion qui ne soit de la dernière conséquence pour le salut, que l'on puisse ou ignorer ou mépriser sans un extrême danger? C'est Dieu qui en est l'auteur, c'est Dieu qui nous les propose, et il prétend qu'ils nous servent de guides dans les voies de l'éternité. Direz-vous que vous pourrez aller au ciel sans savoir le chemin qui y conduit, ou que vous pouvez connaître ce chemin sans être obligé de le tenir? Il n'y a rien dans les maximes fondamentales de la foi qui ne doive vous intéresser, si vous avez la moindre envie de gagner le ciel. Comment donc se peut-il faire que cette foi si infaillible, si sainte, si nécessaire ne soulage pas la violence que vous avez à vous faire pour la suivre? Vos injustices, vos commerces impurs, les intrigues, les scandales de votre volupté durent, et un rayon de cette foi a suffi pour changer la face de toute la terre, pour soumettre la philosophie par la simplicité, pour dompter l'idolâtrie par la faiblesse, pour désarmer les puissances par la patience. On ne s'étonne pas de voir quelquefois la force céder à la force, le savoir au savoir, la politique à la politique; la foi seule, sans artifice, sans armes, sans appareil, triomphe de tout. Jusque-là, dit saint Grégoire de Nazianze, que de jeunes enfants au milieu des flammes et sous le couteau des exécuteurs ont convaincu les plus fières nations que seule elle était invincible : *Illudque planum ac perspicuum fecerunt, fidem unam ex omnibus rebus esse quæ nulla vi expugnari queat* (*Orat.* 4 *in Jul.*, 2).

Des exemples plus conformes à la situation où vous êtes vous feront peut-être mieux sentir votre tort. Un sermon que saint Nicolas de Tolentin entendit par hasard, s'il m'est permis de m'exprimer par ce terme, fut comme le fondement de cette sainteté admirable où il est arrivé. La perfection de

saint François d'Assise, cet homme divin qui a porté si loin les conseils évangéliques, commença par une aumône. Saint François de Borgia apprit à penser des grandeurs humaines et se donna à Dieu en considérant le cadavre affreux d'une impératrice. Un mot de l'Evangile a converti un saint Augustin, c'est beaucoup dire, et a fait d'un saint Antoine l'honneur de la solitude.

Un moment de foi animé de la grâce de Dieu peut, quand elle sera secondée de votre courage, non-seulement rompre tous vos attachements criminels, mais vous détacher de toutes les créatures. Si vous viviez de la foi, c'est l'expression de l'Ecriture : *Justus autem meus ex fide vivit* (*Hebr.*, X, 38). Si, dis-je, vous viviez de la foi, que n'entreprendriez-vous pas, que ne feriez-vous pas pour votre sanctification? La crainte de refuser un plaisir à votre mollesse, de priver votre vanité d'une préséance, d'une flatterie, de forcer une inclination dangereuse à se contraindre, à se modérer, étoufferait-elle si aisément vos résolutions les plus fermes? Il paraît bien, mes chers auditeurs, que vous n'êtes pas des justes de Dieu : *Justus meus*, puisque vous ne vous nourrissez point de la foi. Vous vous contentez sans doute devant Dieu comme devant les hommes de certaines maximes de bienséance qui ne sauraient régler votre intérieur, et qui vous laissent une liberté entière de satisfaire vos passions. Il faut que vous ne soyez guère bons fidèles, puisque, tout fidèles que vous êtes, vous avez tant de répugnance à servir Dieu, et qu'il vous en coûte tant de faire pour lui peu de chose.

Remarquez, en troisième lieu, qu'il n'est point d'état, point de conjoncture dans la vie, où votre foi ne vienne au secours de votre faiblesse. Nous pouvons en quelque sens dire de nous ce que nous lisons d'Adam dans la Genèse, selon la version des Septante : *Habitare fecit ipsum e regione paradisi voluptatis* (*Gen.*, III, 24); Dieu fit habiter Adam à côté du paradis de délices. Pourquoi fixer là le séjour du coupable? Afin, dit saint Jean Chrysostome, que la vue de cette contrée charmante, d'où il venait d'être banni, lui renouvelât sans cesse l'idée de la perte qu'il avait faite, et lui en donnât toujours un sentiment plus vif et plus cuisant : *Ut assiduus conspectus molestiam renovans, exactiorem illi præberet sensum expulsionis a bonis* (*Hom.* 2 *de Laz.*). En quelque lieu que nous soyons, nous habitons, pour ainsi dire, toujours en vue du ciel, et la foi ne manque pas de nous le représenter comme un bien que le péché nous avait ravi et qu'il peut encore nous enlever pour toute l'éternité. Quel chagrin pour le pauvre Adam, lorsque du voisinage il découvrait cette heureuse contrée d'où il avait été chassé par sa faute? Qui pourrait exprimer son repentir et le désir dont il brûlait de réparer son malheur? Là tout me charmait, ici tout me fatigue; là la terre m'offrait d'elle-même toutes ses richesses, ici j'en suis réduit à l'arroser de la sueur de mon visage pour la faire servir à mes besoins : *Ut assiduus conspectus molestiam renovans, exactiorem illi præberet sensum expulsionis a bonis.*

Il ne tient qu'à nous, chrétiens, de voir le ciel et de prendre les sentiments nécessaires pour le gagner. En toute circonstance, en toute fortune, dans la retraite du cabinet, dans l'embarras des affaires, dans le tumulte même de la dissolution, partout votre foi s'oppose au torrent de vos passions. Vivez-vous dans la prospérité et dans l'abondance? elle vous éclaire de ses lumières pour vous faire voir les biens de la terre, tantôt comme des présents, tantôt comme des châtiments du ciel; tantôt comme des piéges tendus à votre vertu, tantôt comme la matière terrible du compte que tôt ou tard vous avez à rendre à un juge qui exigera plus de qui a plus reçu. Passez-vous vos jours dans l'adversité et dans l'affliction? Elle vous fait entendre que Dieu vous frappe pour vous ouvrir les yeux sur votre langueur et sur vos désordres, qu'il vous honore en voulant s'assurer de votre fidélité, qu'il vous prépare d'autres récompenses que celles que vous pourriez attendre de sa bonté en ce monde, qu'après tout il vous doit peu importer d'être heureux ou malheureux sur la terre, pourvu que vous viviez ou que vous mouriez saintement.

Si les hommes vous honorent ou vous méprisent, la foi ne vous force-t-elle pas de réfléchir sur l'injustice, sur l'inconstance, sur la fausseté de leurs jugements et sur la sagesse et l'équité des jugements de Dieu, devant qui seul vous paraissez ce que vous êtes? Dans des emplois qui demandent de vous beaucoup de temps et d'application, vous laisse-t-elle douter que votre salut ne doive faire votre occupation principale, et que là doivent tendre tous vos mouvements? Dans la solitude, elle vous fait goûter le bonheur d'une personne qui, désabusée des folies du monde, a la liberté de s'attacher à Dieu seul. Au milieu du monde, dans le bruit le plus agréable des spectacles et des assemblées, ne vous rappelle-t-elle pas en vous-mêmes par des dépits secrets, par des espérances trompées, par des retours amers, par mille inquiétudes fatigantes? Vos années qui s'écoulent, la justice divine qui vous menace, le néant des vanités qui vous amusent, le sentiment des défauts qui vous humilient et que vous vous efforcez de parer : elle met tout en œuvre pour vous tourner du côté de Dieu. Si vous vivez dans une habitude de péché, elle arme contre vous une conscience qui crie, l'incertitude d'une prochaine mort, les terreurs d'un avenir inévitable, les dangers affreux d'une pénitence différée.

Elle instruit un homme de guerre à servir son prince avec valeur, et en même temps à profiter des hasards des armes pour se disposer à une bonne mort; un négociant à entretenir son commerce, sans s'attacher à des richesses qu'un événement peut lui enlever, malgré les peines infinies qu'il aura essuyées pour les amasser. Un magistrat éclairé de la

foi n'oubliera pas qu'il comparaîtra lui-même comme un criminel devant ce juge redoutable de qui il tient l'autorité de juger ses semblables. Une jeune personne, qui n'aura point les oreilles fermées aux conseils et aux reproches de la foi, considérera les grâces de la jeunesse comme une fleur qui sera bientôt flétrie, qui peut défigurer son âme et lui dérober les fruits précieux de l'innocence. Un père et une mère de famille, qui consulteront l'Evangile, songeront beaucoup plus à élever chrétiennement leurs enfants qu'à les établir heureusement, à leur laisser de bons exemples plutôt que de riches dots. Enfin, messieurs, quel que soit l'état de notre fortune, quelle que soit la disposition de notre âme, la foi nous présente ses maximes et les oppose aux inclinations qui peuvent nous perdre. Et il dépend de nous, dit saint Augustin, de nous servir de ses maximes comme d'une cuirasse et d'un bouclier qui nous rendent impénétrables à tous les traits des ennemis de notre salut : *Fides et lorica potest esse et scutum, scutum ergo est, quia tela inimicorum excipit et repellit: lorica est, quia interiora tua transigi non sinit* (*In psal.* XXXIV, *conc.* 1). Si vous êtes vaincus avec telles armes, de qui devez-vous vous plaindre, sinon de vous-mêmes ?

Munis du bouclier de la foi, vous serez prêts à répondre, si l'on vous dit que vous êtes encore jeunes et qu'il faut passer le bel âge dans le plaisir, que les déréglements dn grand monde ne sont point si criminels qu'on les fait ; que, dans ce renversement de jours et de nuits, dans cet acharnement à des plaisirs scandaleux, on a encore tout le temps nécessaire pour s'acquitter de ses devoirs ; qu'on ne saurait se défendre de certains attachements qui conviennent à la condition et aux engagements des gens ; qu'un sage retour ne manque guère de venir pour suppléer à des années insensées. Opposez le bouclier de la foi à ces traits empoisonnés des mondains, vous les verrez tomber à vos pieds ; ils ne vous effleureront pas, ils ne vous atteindront pas même. Couverts de cette cuirasse que la vérité vous présente, si vous vouliez, vous ne laisseriez point entrer jusque dans votre cœur ces flammes d'un amour impur, d'une envie maligne, d'une haine ardente, vous le sauveriez aisément des impressions flatteuses de tant d'objets dangereux, des agréments d'une fortune pompeuse, de tous les attachements que nouent et que serrent vos passions ; vous seriez impénétrables aux atteintes de l'esprit de ténèbres.

Vous vous jetez dans le tumulte du siècle, et vous vous y jetez avec des sens égarés, avec une détermination préméditée de ne rien ménager pour votre satisfaction ; et, ce qui est encore pis, avec une horreur étudiée des maximes du christianisme. Vous y perdez le souvenir de vos obligations, la crainte de Dieu, les sentiments les plus communs de la piété : la chose pourrait-elle arriver autrement ? Si vous étiez touchés du désir de la sainteté, une étincelle de foi vous rendrait victorieux des plus terribles obstacles que vous pourriez rencontrer dans les voies de Dieu. Quoi ! messieurs, vous auriez besoin de toutes les vérités de votre croyance pour pratiquer la vertu ? Tout y est sûr, tout y est incontestable, tout y est important ; et une syllabe de l'Evangile, si je puis parler de la manière, vous mettrait au-dessus de toute considération, de tout intérêt, de toute attache, pour peu que vous voulussiez y donner d'attention. L'on ne peut vous persuader l'injure que vous faites à Dieu, le mauvais état où vous mettez l'affaire de votre salut par cette licence mondaine, dans laquelle vous vous obstinez toujours davantage. Cependant votre foi vous suit partout ; elle ne fait point comme le soleil qui vous quitte durant les ténèbres de la nuit. D'où vient donc que vous ne la voyez, cette foi, qu'à certains moments, et encore pour retenir seulement de temps en temps quelques apparences de fidèles ? Ne vous souvenez-vous point que vous êtes sur la terre comme sur une mer agitée ? Comment tient-on sa route sur la mer ? en regardant le ciel ? cesse-t-on d'être attentif à l'étoile qui doit nous conduire : on s'égare, on donne contre des écueils, on fait naufrage.

La plupart des fidèles ressemblent à Samson, qui, chargé de chaînes et les yeux crevés, était occupé à faire tourner un moulin, pour le divertissement de ses ennemis, méprisable canaille qui l'environnait. Eh ! brave Samson, que vous êtes digne de pitié ! Après avoir couru à l'aveugle de salle en salle, de jeu en jeu, de spectacle en spectacle ; après avoir erré d'intrigue en intrigue, d'affaire en affaire, de passion en passion ; après avoir bien tourné à l'entour de vos indignes amusements, que serez-vous, mon cher auditeur ? la dupe de votre penchant, la dupe du monde, la dupe du démon ; vous mourrez enfin, et vous mourrez dans le même aveuglement où vous aurez vécu. Vous n'avez pas éprouvé sans doute combien les maximes de la foi adoucissent les rigueurs de la vertu ; faites-en l'expérience, je vous en conjure ; vous vous reprocherez vous-mêmes votre lâcheté, et vous vous moquerez de tout ce qui vous effraie aujourd'hui dans le chemin du ciel !

Dans ce projet, dans ce contrat, dans cette liaison, dans cette partie de plaisir, que vos premiers regards vous fassent voir ce que votre foi vous montre. Commencez toutes vos actions par cette réflexion : qu'est-ce que ma foi m'apprend sur ce que je vais faire ? quelles mesures dois-je garder pour agir en homme qui a un Dieu à servir, et une âme à sauver ? Dès là vous verrez évanouir tous ces fantômes qui vous épouvantent, tous ces brillants qui vous attirent, toutes ces apparences qui vous séduisent. Vous n'êtes point assez endurcis, j'en suis sûr, pour résister à une vérité que vous croyez et pour perdre tout l'avantage que vous pouvez tirer de son secours. Pères et mères, accoutumez de bonne heure vos enfants à consulter la foi dans leur conduite,

pour faire ployer plus aisément sous son joug leurs méchantes inclinations. Au lieu de leur inspirer et par vos discours et par vos exemples tant de sentiments dangereux sur les grandeurs et sur les plaisirs du monde, hâtez-vous de leur apprendre ce qu'ils doivent penser en toutes choses sur la miséricorde et sur la justice de Dieu, afin que leur salut soit toujours le premier motif de leurs actions : faites-vous vous-mêmes une habitude de le penser ; si vous ne vouliez pas vous conduire dans vos actions ordinaires, en profitant des rayons du soleil, il y aurait en cela de la bizarrerie, de l'extravagance ; si pour rectifier vos actions, vous négligez de suivre les rayons de la foi, vous marquerez par cette négligence peu de sagesse, peu de vertu, peu de religion. Nous sommes fidèles par la grâce de Jésus-Christ ; et s'il s'en faut de beaucoup que nous soyons saints, c'est que nous nous rendons presque inutile notre sainte foi. Quelques exercices chrétiens échappent à un reste de religion qui est en nous, et c'est tout notre christianisme ; le tissu ordinaire de notre vie ne se sent point de notre croyance. Je crois pourtant vous avoir persuadés que vous seriez et plus gens de bien, et avec moins de peine, si vous vouliez mettre à profit les vérités que vous professez ; et jusqu'à ce que vous en usiez ainsi, vos déréglements dureront; ils croîtront même toujours davantage; car comme il serait aisé de bien vivre, si l'on se conduisait par la foi ; quand on néglige les lumières de la foi, il est aisé de vivre mal ; c'est ce qu'il me reste à prouver.

SECONDE PARTIE.

Les fidèles mondains et dissolus se flattent quelquefois d'une espérance juste de leur salut, parce qu'ils ont la foi ; erreur qui se contredit visiblement, car s'ils ont la foi, et qu'ils n'en soient pas moins méchants, ils ont plus de sujet d'appréhender leur damnation. Il faut être bien corrompu pour unir une vie criminelle à une sainte croyance ; et quelle raison pourrait-on avoir de se promettre sans défiance le pardon de ses péchés, si l'on a à rendre compte de la vérité et connue et méprisée? Que le sarment, dit saint Augustin, ne se vante point de n'être pas épine : dès qu'il ne tiendra pas à sa tige et à sa racine pour porter du fruit, il sera jeté au feu comme les épines les plus inutiles : *Non debent gloriari sarmenta, quia non sunt spinarum ligna, sed vitis; si enim non in radice vixerint, cum tota specie sui in ignem mittentur* (*Epist.* 223). Il est vrai pourtant que la foi n'empêche point les déréglements d'un grand nombre de chrétiens; et cette réflexion doit nous causer un grand étonnement, si nous voulons la pénétrer. Des gens qui se distinguent du reste des hommes par leur croyance, n'ont pas quelquefois plus d'égard à leur croyance dans leur conduite, que s'ils ne croyaient rien du tout; songez à ce que je viens de dire, vous en serez et surpris et effrayés autant que moi. Ces gens croient-ils, ou ne croient-ils pas?

Il n'en est pas, chrétienne compagnie, des êtres lumineux comme du reste des créatures ; les autres êtres peuvent subsister, quoiqu'ils aient perdu leur qualité propre et principale. L'eau ne cessera point d'être eau, quoiqu'elle ne coule pas et qu'elle ne rafraîchisse pas ; le feu ne cessera point d'être feu, quoiqu'il ne fasse pas sentir sa chaleur, et que son action soit suspendue. Mais les êtres qui doivent donner de la lumière, on peut dire qu'ils ne sont plus, s'ils n'éclairent pas ; leur existence et leur splendeur sont presque la même chose. Dieu, à la création de l'univers, n'eut pas plutôt fait la lumière, qu'il la sépara des ténèbres ; pourquoi cette séparation si prompte ? c'est que la lumière n'eût pas été, si elle fût demeurée enveloppée dans les ténèbres. Nous lisons dans l'Évangile qu'au temps du jugement général les étoiles tomberont du ciel : *Stellæ cadent de cœlo :* est-ce qu'elles tomberont en effet? nullement, répond Origène, elles sont trop grandes, la terre ne pourrait pas les recevoir. Le soleil seul est pour le moins cent soixante-six fois plus grand que toute la terre: où trouverait-il assez d'espace pour tomber? Comment donc faut-il entendre cette chute des étoiles? c'est qu'elles cesseront d'éclairer; et leur ôter leur lumière, ou les ôter de leur place pour les détruire, c'est la même chose. Ce qui doit éclairer, et n'éclaire pas, n'est plus. Il en est de même de la foi : elle est morte, elle est éteinte, si elle est sans lumière ; mais disons qu'elle répand ses rayons, et que nous fermons les yeux pour ne pas les voir : et de là tous ces crimes, tous ces excès qui composent une vie mondaine et licencieuse.

Pour le prouver, je ne vous alléguerai point tous ces effets terribles de l'aveuglement, de l'endurcissement, qui suit le mépris qu'on fait de la foi ; je ne vous dirai point que quand on en a secoué le joug, il est naturel à notre penchant qui n'a plus de frein, de se contenter sans ménagement ; que les vérités éternelles s'étant évanouies devant nous, il ne se peut pas faire que nous ne donnions dans des égarements dont la raison humaine ne saurait nous retirer ; que, ne fût-on pas débordé, lorsqu'on a peu d'égard à la foi, on serait absolument incapable de pratiquer une vertu chrétienne, et beaucoup plus de la pratiquer par des motifs surnaturels. Je tairai semblables raisons, pour vous convaincre par des pensées plus simples et plus familières.

Premièrement, si l'on abandonne les idées de la foi, il est infaillible qu'on se fera des idées toutes contraires ; et je vous laisse à penser si l'on peut être chrétien, en suivant des maximes qui ne s'accordent point avec les maximes de la foi. Le détail vous apprendra ce que vous en devez juger. La foi nous enseigne qu'il y a de la folie à un homme fait pour le ciel, de ne songer qu'à la terre ; qu'avant toutes choses, il doit s'assurer, autant qu'il peut, une immortalité bienheureuse ; qu'à moins de cela, il court risque d'être éternellement malheureux ;

Quærite primum regnum Dei. De là il s'ensuit qu'un homme sage doit considérer tout ce qui passe comme un amusement frivole, et qu'il ne doit faire fonds que sur la vertu; mais la vanité, l'intérêt et la mollesse ne trouveraient pas leur satisfaction à ces idées de la foi; l'on raisonne donc tout autrement.

Voilà, dit-on, un homme habile; il a amassé de grandes richesses en peu de temps; il s'est si bien pris aux affaires qu'il a eues à démêler, qu'il a emporté tous ses procès, même les plus délicats, les plus mal fondés. Il a su se rendre si nécessaire, qu'on ne peut se passer de lui dans les maniements de conséquence : il va laisser une maison puissante et bien établie. Objet bien touchant d'envie à qui tient pareil discours. Voilà une habile femme : peu noble par sa naissance, peu riche par sa dot, elle a pris peu à peu un empire si absolu, qu'elle gouverne tout dans sa famille; son industrie lui a valu de grosses épargnes; et elle vient d'établir un de ses enfants auprès du prince, l'autre dans une cour souveraine; et elle a des dignités considérables dans l'Eglise, toutes prêtes pour le troisième. Je ne veux point absolument condamner ni telle conduite, ni tel raisonnement; mais votre foi, mes chers auditeurs, permet-elle que le christianisme et le salut n'entrent pour rien ni dans l'un ni dans l'autre? Cependant, le pis est, qu'on ne pense et qu'on n'agit que sur ces idées; et que prévenu sur les agréments d'une fortune passagère, on ne travaille que pour en faire une semblable, et l'on oublie son bonheur éternel; suite nécessaire d'une prévention si indigne d'un fidèle. Les devoirs de l'équité, de la charité, de l'amitié, de la modestie, de la gratitude, du désintéressement, qu'on n'en parle plus, si on ne peut les ajuster à l'ambition et à l'avarice.

La foi nous enseigne qu'il faut mortifier ses sens pour défendre son innocence; qu'on n'entre dans le royaume des cieux que par des sentiers âpres et étroits; que c'est le sort ordinaire des gens de bien d'être persécutés et de répandre des pleurs, tandis que les mondains sont applaudis et se répandent en ris dissolus. On aurait bien des choses à prendre sur soi, à mépriser, à souffrir, si l'on s'en tenait à ces vérités; l'on se trace un autre plan de vie. Cette personne, dit-on, passe agréablement ses jours : le jeu, les régals, l'enjouement, les assemblées partagent ses heures; nul chagrin, nul souci, nulle contrainte; une humeur complaisante et badine, une maison assez bien accommodée, grande liberté, des confidents et des confidentes fidèles; cette personne est heureuse. Vous n'attendez pas que je parle, mes chers auditeurs, pour croire que sur tels préjugés on est fort tenté de s'embarquer dans ce genre de vie; on le choisirait sans autre réflexion, parce qu'il convient tout à fait aux passions; mais une vie voluptueuse peut-elle s'accommoder avec l'Evangile? Le croyez-vous? le pourriez-vous croire? Et si l'on met à part les maximes de la foi, hésitera-t-on à chercher uniquement ses plaisirs? Demandez-le aux hommes et aux femmes qui composent ces sociétés païennes, d'où partent les traits de colère que Dieu offensé lance sur vous.

Hélas! plusieurs de ceux qui passent parmi vous pour honnêtes gens, pour gens sages et réguliers, ne pensent peut-être point à régler leurs sentiments par les lumières de la foi. Le monde a ses bienséances; il a même, si vous voulez, ses vertus; mais bienséances et vertus, qui laissent un empire libre aux passions, et qui ne corrigent un vice que par un autre vice. Céder par ostentation plutôt que de chicaner par intérêt; mépriser une injure d'une personne, pour mépriser cette personne même; louer avec affectation pour blâmer avec aigreur; abhorrer une volupté scandaleuse et débordée, pour se livrer à une volupté moins honteuse, mais également criminelle; faire profession de constance et de droiture, pour nourrir un orgueil ou délicat ou farouche. Telle morale, messieurs, peut former un philosophe païen, mais fera-t-elle jamais un fidèle? Tous ces mouvements de régularité, de probité, d'honneur, que la foi n'anime point, sont des démarches nobles, heureuses, louables en apparence; cependant toutes démarches hors du bon chemin, dit saint Augustin, *cursus præter viam* (*in Psal.* III, *Præf.*). Il n'y a pas de milieu, il faut prendre la foi pour son guide, si l'on veut mener une vie chrétienne; ou l'on se réglera sur des maximes contraires aux maximes de la foi; et l'on ne saurait vivre chrétiennement.

C'est un grand mal, comme vous voyez, de se conduire par de méchants principes, mal toutefois inévitable quand on abandonne les principes de la religion. Ce qui est encore plus déplorable, c'est, en second lieu, qu'il est extrêmement difficile de prendre d'autres idées, et que, par la facilité qu'on trouve à ne point se gêner, en se conduisant ainsi, on devient presque insensible à la vérité. A-t-on goûté ces maximes qui favorisent les inclinations d'un cœur corrompu, on dit à Dieu : *Recede a nobis, scientiam viarum tuarum nolumus :* ce sont les expressions du prophète Job (*c.* XXI, 14) : Vos lumières, Seigneur, sont trop gênantes; vos voies sont trop épineuses, nous n'en voulons plus. Il ne faut pas, messieurs, chercher d'autre cause pourquoi les mondains s'obstinent si étrangement dans leurs désordres; ils se sont prescrit des règles de morale, où ils ont peu considéré l'Evangile, et qu'ils s'efforcent de se persuader qui ne lui sont point opposées. Là-dessus ils vivent tranquilles; ils vont toujours le même train, sans se mettre en peine de ce qu'on leur dit pour les désabuser. Et des maximes qui s'accommodent à notre penchant, se gravent plus aisément et plus profondément dans l'âme; et il faut beaucoup plus d'attention et de violence pour en reconnaître la fausseté.

Examinez, messieurs, la conduite de la

plupart des fidèles : ils ne paraissent pas même disposés à juger, à raisonner d'une manière conforme à leur croyance, tant ils oublient la foi, tant ils sont apprivoisés avec ces idées qui ne sentent en rien le christianisme. Ils jugent en toutes choses selon leurs préventions et selon les intérêts de la cupidité qui les gouverne. Il importera peu à un maître qu'un valet soit homme de bien, s'il est adroit et fidèle. Un père exigera fort mollement la piété d'un enfant, content si cet enfant a de la santé, de l'esprit, de la bonne grâce. Une mère ne songera guère à inspirer l'humilité et la modestie à une fille, mais elle fera mille réflexions pour lui donner un air agréable, et pour croire qu'elle mérite les regards des compagnies : en repos sur sa pudeur, elle est aux alarmes sur sa beauté. Un cavalier ne se croira point déshonoré par une vie débordée, et s'il ne venge un léger affront, il est infâme à ses propres yeux. Pour l'engager à pardonner, qu'on lui dise que Dieu le commande, que le ressentiment est incompatible avec la loi du chrétien, tout celà, paroles perdues : il faut lui représenter que le prince l'ordonne; que telle dame lui saura gré de sa réconciliation : ce sont les raisons qui calmeront son aigreur. Tel magistrat sauvera, s'il peut, les devoirs d'une charge; mais si sa fortune se trouve en comparaison avec le bien public, et son obligation avec la volonté d'un patron, vous devinez de quel côté il se tournera.

Considère-t-on la providence, la miséricorde, la justice de Dieu dans les événements ordinaires de la vie? Ce jeune débauché meurt dans la fleur de ses années : on dit qu'il ne s'est point assez ménagé, et qu'il a ruiné sa santé par ses excès. Une femme voit flétrir sa beauté dans le temps qu'elle la cultivait avec plus de soin, et qu'elle brillait davantage : trop de négligence ou trop de délicatesse l'a dépouillée de ses grâces. Ce négociant s'est ruiné : il ne se défiait pas assez de son bonheur. Ce seigneur a été disgracié : il parlait trop librement. Cette maison opulente s'ébranle, tombe : l'on ne sait pourquoi. Un peu de foi nous ferait souvenir des desseins de Dieu, de la fragilité naturelle des choses humaines, de la nécessité de nous attacher au souverain bien, pour ne pas voir évanouir nos espérances avec les objets de nos attaches; mais on a l'esprit fermé à toute salutaire réflexion, quand une fois on s'est accoutumé à juger des choses sans le secours de la foi et de l'Evangile. On en est venu même à inventer des noms impies, qui changent la nature des objets, et détournent tout à fait notre esprit de Dieu. Comment appelle-t-on dans le monde une action impure, un commerce infâme, la facilité qu'on a à trouver des complices sûrs de ses abominations? la bienséance me défend de répondre à cette question. Des peines que Dieu envoie visiblement, et qui portent les traces de sa main et de sa colère, si on voulait les apercevoir, ne les nomme-t-on pas tous les jours hasard, accident, malheur, destinée, étoile? Il semble que non-seulement on tient peu de compte des principes de l'Evangile, mais qu'encore on se fait un art d'en perdre toute idée.

Il est vrai qu'on se trouve quelquefois en certaines conjonctures, où l'on est forcé de réveiller sa religion pour recourir à Dieu ; c'est peut-être lorsque l'on sent son salut en danger par des habitudes vicieuses, par une aveugle facilité à se précipiter dans les engagements du siècle, par les révoltes des passions qui gagnent peu à peu dans notre âme; non, ce ne sont point là les motifs pourquoi d'ordinaire les fidèles se souviennent de leur croyance. S'ils ont à se garantir des suites d'une méchante affaire; si, par l'intempérie des saisons, leurs terres ne peuvent ni pousser, ni mûrir leurs fruits; si un enfant, l'appui de leurs espérances, est sur le point de leur être enlevé par une maladie ; s'ils sont menacés de perdre une charge qui fait le fonds et l'honneur de leur famille, alors ils rappelleront leur foi dans leur pensée, pour reconnaître le pouvoir souverain de Dieu, et pour fléchir sa bonté par leurs prières intéressées. Le mal n'est pas à chercher une ressource auprès de Dieu à la disgrâce temporelle qui les presse; ce que je leur reproche, c'est qu'ils n'exercent presque jamais leur foi que pour des intérêts aussi méprisables que ceux-là; preuve de cela : ont-ils obtenu la grâce qu'ils ont souhaitée, ils sont aussi mondains, aussi passionnés, aussi déréglés qu'auparavant : leur religion se dissipe avec leur crainte.

Efforcez-vous en toute autre circonstance de leur représenter l'obligation qu'ils ont de rapporter toutes choses à Dieu : de régler leurs desseins, leurs intérêts, leurs plaisirs, par l'obéissance qu'ils doivent à sa loi ; ils vous répondent, selon l'expression d'un prophète : qu'il est des temps et des lieux, où Dieu n'est pas le même maître qu'ils ont à servir : *Dixerunt non est ipse* (*Jer.* V, 12) ; qu'il faut interpréter ses commandements, et ne pas les expliquer toujours avec la même rigueur : que tous les âges et toutes les conditions ne sauraient être soumis aux mêmes devoirs. De sang-froid et volontairement, ils se prescriront sur ces préjugés un genre de vie, qui éteindra dans leur âme les lumières de la foi, sans qu'ils en soient alarmés : pourquoi? parce qu'ils se sont déterminés à les mépriser. On change sans beaucoup de peine, quand on n'a pas délibéré d'être ce qu'on est; mais lorsqu'on a pris un parti avec connaissance, avec prévoyance, l'on y tient bon : et l'on vit de la manière, parce que c'est de la manière qu'on veut vivre. Là aboutit la coutume qu'on a contractée de ne pas se proposer les vérités éternelles dans ses actions. Un exemple suffira pour éclaircir cette réflexion.

L'on peut dire que les mouvements ordinaires des mondains roulent sur les liaisons que forment entre eux leurs inclinations réciproques. Les jeunes gens surtout s'attachent au monde par des engagements de cœur, qui animent la plupart de leurs démarches. Ces engagements sont un tissu de

désirs impurs, de mouvements déréglés, de libertés messéantes et criminelles. On en parle pourtant dans le monde comme d'événements de peu de conséquence, et qui ne doivent surprendre personne. Un tel a tel attachement; chacun le sait : et l'on ne pénètre point selon l'Evangile le sens de ces mots: à peine est-on mal édifié de la passion qui éclate si visiblement : parce que c'est là le train ordinaire. On l'a conçue cette passion sans répugnance ; l'on s'est même étudié aux moyens de l'allumer: on l'entretient sans déguisement. La vertu est en danger, la vertu est blessée ; mais on n'y pense pas, parce que le cœur a bien voulu s'engager.

Ceux qui sont tout à fait esclaves de leur inclination, sont beaucoup moins encore en état de raisonner en fidèles. Ils ont cru que le monde exigeait d'eux, ou que du moins il leur permettait le commerce qu'ils ont noué; que c'était une gloire dont on peut se piquer, d'avoir des agréments à n'être pas rebuté et de paraître parmi ses semblables avec un mérite qui peut donner naissance à une passion. En sont-ils venus là? les principes de la vie chrétienne ne sont plus pour eux que des spéculations inutiles. Il ne s'agit plus que de nourrir, que de soutenir la liaison, quelque déréglée qu'elle puisse être. Bassesses, inquiétudes, extravagances, crimes, rien ne coûte. Se soumettre à des peines lâches pour embellir un extérieur qui impose ; étudier avec un ridicule artifice des louanges qui trompent ; conserver par des assiduités éclatantes le rang qu'on doit à une complaisance insensée, et peut-être à une infidélité ménagée; paraître toujours empressé, pour mériter ce qu'on a déjà gagné ; faire l'enjoué, lorsqu'on est ennuyé ; applaudir à sa servitude, lorsqu'on en est dégoûté ; fournir à une dépense inutile ce qu'on réserverait volontiers à une dépense nécessaire ; forcer l'indifférence à s'égayer dans les moments où rien ne la réjouit; faire des éloges, quand on voudrait témoigner du mépris ; dissimuler des faibles qu'un vif repentir ne pardonne point; enfin passer tout son temps, ou à préparer de nouveaux jeux à la passion, ou à lui faire goûter le fruit de ses soins et de ses feux : occupation digne d'une personne que son penchant entraîne. Mais comment voudriez-vous que la foi se fît jour au travers de tant de mouvements opposés, lesquels après tout ne durent que par l'offense de Dieu, et ne tendent qu'à l'offenser? Les péchés se succèdent en foule les uns aux autres, et les vérités de la religion ne trouvent pas un moment heureux pour se montrer; si elles paraissent, c'est comme des éclairs qui frappent et se dissipent en même temps. Les avis, les remords, les chagrins, les solennités de l'Eglise, les fêtes de Pâques, les inspirations du ciel troubleront peut-être le commerce; mais légèrement, mais en vain. Les personnes engagées ne connaissent plus les vérités et les préceptes de l'Evangile, que pour l'entretenir avec plus d'effronterie et pécher avec plus de liberté, comme parle Salvien: *Ad hoc tantum præceptorum sacrorum scita cognoscimus, ut gravius peccemus* (*lib.* V, *de Gub.*).

Ah! messieurs, cette foi précieuse dont il a plu à la miséricorde divine de nous éclairer, ne servira-t-elle qu'à nous rendre plus criminels? Plutôt que d'entrer dans le chemin qu'elle nous montre, fermerons-nous les yeux à un guide si infaillible ? Lorsque David fuyait devant son fils Absalon, le prêtre Sadoc et les lévites portèrent l'arche d'alliance après lui pour le consoler dans sa douleur. Ils crurent avec raison que ce gage si sûr de la protection du Seigneur sur son peuple bannirait du cœur de ce prince toute tristesse et toute crainte. Mais David, dit un savant écrivain, ne put souffrir la vue de l'arche, et commanda qu'on la reportât à Jérusalem; pourquoi? de peur qu'au contraire elle n'aigrît son chagrin, en renouvelant le souvenir de ses péchés. *Et dixit rex ad Sadoc : reporta Arcam Dei in urbem : si invenero gratiam in oculis Domini, reducet me, et ostendet mihi eam, et tabernaculum suum* (II *Reg.*, XV).

N'est-ce point quelque motif semblable, mes chers auditeurs, qui vous porte à éloigner les lumières de la foi? La question est assez inutile : votre conduite peu chrétienne ne nous laisse pas douter là-dessus. La foi vous reproche vivement tous ces déréglements que vous aimez, et que vous êtes résolus de continuer; car que gagne-t-on sur vous en vous représentant combien ces excès que le monde voudrait justifier, sont incompatibles avec le christianisme que vous professez ? Vous voulez négliger vos devoirs essentiels, prendre vos plaisirs ordinaires; vous voulez tout accorder à vos passions: une vie plus réglée vous paraît insupportable. Et vous dites à un confesseur, à un prédicateur : *Reporta Arcam Dei :* ôtez-nous cette arche de devant les yeux : quel moyen d'être libres dans nos assemblées, dans les mouvements qui nous occupent, avec tous les tristes objets dont la foi nous frappe? La pensée de l'éternité et du salut nous priverait de tout ce qu'il y a de plus piquant, de plus agréable dans nos parties de divertissement : *Reporta, reporta Arcam Dei;* l'arche de Dieu est faite pour son temple, et non pour les salles et les académies destinées à la volupté. Vous avez tort de vous plaindre, chrétiens : le plus souvent vous n'êtes pas même capables de voir ce que la foi vous présente, et d'entendre ce qu'elle vous dit. Les chicanes, les injustices dont l'avarice vous remplit l'esprit, les embarras, les intrigues où le plaisir vous tient enveloppés, le bruit et le tumulte de ce monde que vous aimez si éperdument, empêcheront bien la foi de faire la moindre impression sur vous; il n'en faudrait pas tant pour rendre votre âme inaccessible à ses rayons. Voulez-vous, mesdames, me permettre une question? Le jour que vous avez chargé tous les atours de vos parures, pour briller à quelque spectacle, seriez-vous dans une situation à recevoir avec docilité

les avis d'un directeur? Auriez-vous même assez de présence d'esprit, assez de religion pour les comprendre ces avis : *Reporta Arcam Dei;* ce jour-là n'est point un jour propre pour penser à Dieu. Que doit-ce être des jours d'une véritable licence? Et si tous les jours des personnes mondaines se rassemblent.

Mais quoi! messieurs, vous appréhendez les sentiments que la foi vous peut inspirer, crainte de vivre plus chrétiennement, et vous devriez souhaiter ces mêmes sentiments, afin de vivre en bons fidèles; vous ne prenez pas garde que vous vous condamnez vous-mêmes : car enfin n'est-ce pas votre dessein de vous sauver? n'êtes-vous pas bien aises d'être chrétiens? vous fâche-t-il d'avoir reçu le baptême? Au reste, quelques cérémonies extérieures, vous en êtes très-persuadés, ne sont point ce qui fait et le christianisme et le chrétien. Merveilleux, mais inutile établissement de la foi, si la foi ne doit pas régler nos actions et sanctifier nos mœurs. Un Iroquois n'aurait pas de peine à l'embrasser, si, après avoir été baptisé, il lui était permis comme auparavant de vivre en Iroquois, et au gré de ses inclinations. Avez-vous jamais pensé à la grâce que Dieu vous a faite en vous donnant gratuitement cette foi que vous méprisez? Il vous dit sans cesse ce qu'il disait autrefois à son peuple : *Ego Dominus Deus vester, qui separavi vos a cœteris populis* (*Lev.*, XX). Je suis le Seigneur votre Dieu, qui vous ai séparés des autres peuples. Qu'importait-il à un si grand maître de vous distinguer si favorablement? Vous êtes fidèles, des nations entières ne le sont point encore; vous avez reçu l'Evangile; il est encore inconnu en tant de royaumes. Si vous languissiez dans les ténèbres de l'idolâtrie, et que vous pussiez connaître votre malheur, que ne feriez-vous pas pour en sortir! Dieu vous a prévenus, et par une bonté infinie il vous a faits enfants de lumière; son bienfait mérite-t-il moins de reconnaissance, parce qu'il ne vous l'a pas même laissé demander? Si vous étiez nés mahométans : ah! l'effrayante supposition! taisons-en le reste; mais un mahométan, j'ai honte de le dire, il est vrai pourtant, un mahométan n'oublie point la doctrine et les préceptes de son Alcoran, comme vous oubliez la doctrine et les préceptes de votre Evangile : étouffons encore ce reproche.

Vous êtes hommes, vous composez une société, et une foi humaine soutient presque tout le détail du commerce qui est entre vous; si vous ne vouliez pas vous en croire les uns aux autres, il faudrait rompre toutes sortes de liaison; et vous seriez contraints de mener une vie tout à fait barbare. Vous êtes chrétiens, vous composez une Eglise : une foi divine doit régler tous vos mouvements; et le témoignage de Dieu, dit l'apôtre saint Jean, est d'un plus grand poids que le témoignage des hommes : *Si testimonium hominum accipimus, testimonium Dei majus est* (*I Joan.*, V, 9) : dès que vous vous écarterez de cette lumière pure que Dieu a eu la bonté de verser sur vous, ce ne sera plus dans le centre même de la religion qu'une société d'enfants de ténèbres et de réprouvés. Que crois-je? et comment dois-je agir selon ma croyance? Que ce soit là le point fixe de toutes vos vues.

Viendra l'heure et le moment, chrétiens auditeurs, qu'il ne vous restera dans les mains qu'un crucifix; de quel œil le regarderez-vous en mourant ce crucifix; si durant le cours de votre vie vous avez méprisé cette foi, dont Jésus-Christ vous avait honorés au prix de son sang? Toutes ces choses qui vous font commettre tant d'infidélités, disparaîtront devant vous; et alors et la vérité et le prédicateur qui vous l'annonce seront terriblement vengés. Vous ne pourrez plus disputer ni avec vous-mêmes, ni avec Dieu, ni avec les ministres de ses Sacrements et de sa parole. Grand sujet à vous de consolation, de pouvoir dire à ce Dieu crucifié : J'ai cru, mon Dieu, j'ai cru votre saint Evangile; mais sujet affreux, et peut-être sans ressource, de terreur; si en même temps vous êtes forcés d'avouer que vous n'avez point vécu selon cet Evangile que vous avez cru! Adorable rédempteur de nos âmes, vous nous avez faits fidèles, faites encore que nous vivions et que nous mourions en fidèles c'est la grâce que je vous souhaite, etc.

SERMON XIV.

Sur la volonté de se sauver.

Vis sanus fieri?
Voulez-vous être guéri (*S. Jean, ch.*V)?

Il y avait grande apparence, messieurs, qu'un paralytique, qui languissait depuis trente-huit ans, ne manquait pas d'envie de guérir. Le Sauveur toutefois semble se défier de son inclination à cet égard; il lui demande s'il est vrai qu'il veuille bien sa guérison : *Vis sanus fieri?* Les hommes sont assez bizarres, assez déréglés pour s'opposer quelquefois à leurs propres avantages, et ce malheureux, par un caprice ou extravagant ou intéressé, aurait pu être fort indifférent sur le rétablissement de sa santé. L'on raconte (vous me pardonnerez ce trait sans doute trop familier), l'on raconte, dis-je, que, lorsqu'on transportait les reliques de cet homme admirable, saint Martin, évêque de Tours, les malades qui se trouvèrent sur la route, furent guéris par la seule présence de ces ossements précieux, et que le bruit de leur guérison s'étant répandu le long du chemin, les misérables d'alentour, qui n'avaient d'autre fonds pour subsister qu'un bras ou un pied estropiés, se mirent aussitôt à fuir, pour échapper au danger de voir leur bras et leur pied redressés et remboîtés. Spectacle assez surprenant que celui-là! De pauvres impotents se sauver par des routes écartées, de peur de reprendre l'usage de leurs membres perclus; mais spectacle qui marque la bizarrerie de la volonté humaine. On peut ne pas se soucier de guérir des maux corporels.

Telle indolence, comme vous voyez, messieurs, ne saurait être le sujet d'un sermon. Mais ne puis-je pas prendre de là occasion de vous dire qu'il est bien des personnes qui sont aussi très-indifférentes pour la guérison de leurs infirmités spirituelles? Témoin tant de fidèles qui flattent leurs passions, qui entretiennent leurs vices avec le même soin qu'ils devraient apporter à les corriger, s'ils pensaient raisonnablement et chrétiennement. Le Fils de Dieu n'a-t-il pas dit plusieurs fois : *Si quis vult venire post me :* Si quelqu'un veut venir après moi? S'il n'eût pas connu la perversité de notre esprit et de notre cœur, eût-il douté là-dessus ? Il faut réformer nos affections et nos mœurs pour nous mettre à sa suite; bien des gens aiment mieux languir dans les infirmités de leur âme que de prendre ce parti. Pour mieux comprendre notre égarement, notre imprudence, notre folie, portons la chose encore plus loin. Combien de personnes dans le christianisme qui se mettent peu en peine de leur salut même, et qui vivent d'une manière à nous persuader qu'ils appréhendent même de se sauver! Si la proposition vous paraît outrée, j'espère vous désabuser de cette prévention par ce discours, où j'entreprends d'examiner cette volonté que l'on suppose ce me semble fort à la légère, dans presque toutes sortes de personnes, de gagner le ciel. Je souhaite de me tromper, mais j'avance premièrement, que plusieurs n'en font point assez pour nous persuader qu'ils veulent se sauver ; secondement, que plusieurs ne feraient rien de plus s'ils voulaient nous persuader qu'ils craignent de se sauver. Ces deux pensées feront le partage de mon sermon; implorons l'intercession de la sainte Vierge : *Ave.*

PREMIÈRE PARTIE.

L'on ne pense pas même ordinairement à se défier des fidèles sur le désir de se sauver. La foi nous conduit si directement au salut que tout homme qui croit ne nous paraît pas pouvoir étouffer le mouvement qui le porte à le souhaiter. Il n'est pourtant pas de sujet sur quoi nous dussions nous assurer avec plus d'attention, et de notre propre volonté, et de la volonté de nos frères, que sur le salut. Je ne veux point dire qu'une personne qui réfléchit sur l'immortalité qui doit succéder à la vie, ne sente pas d'inclination à devenir heureuse après sa mort; ce sentiment est naturel, et les vérités de la religion le rendent trop vif, pour le laisser tout à fait éteindre. Mais il me semble que le désir de se sauver n'éclate point assez dans la plupart, pour nous dispenser de la peine d'examiner s'il est vrai qu'ils l'aient en effet; et s'il n'est point vrai qu'ils en refroidissent beaucoup, ou qu'ils en combattent même les impressions. Une volonté vague, confuse, générale, indéterminée, oisive à l'égard d'un bien de cette importance, ne doit pas suffire pour lever tous les doutes que nous en pourrions concevoir; si nous y regardons de près, elle doit au contraire nous inspirer de la défiance d'elle-même. Mais, mon Dieu, que sommes-nous? quelle est la situation de notre âme, si nous avons besoin de nous convaincre à force de raisons, que nous voulons nous sauver? Et qu'aurons-nous à penser de nous? quel sera notre étonnement? quelle sera notre frayeur, si des raisonnements naturels, solides, évidents, nous convainquent que nous ne voulons pas nous sauver? Or, il est aisé de prouver que plusieurs personnes d'entre nous ne le veulent pas.

Je commence par un principe de morale que nul esprit raisonnable ne peut rejeter. Quand il s'agit de prouver qu'une personne a fait une chose dont on a peine à la convaincre, voici comment l'on peut raisonner sans craindre de se tromper. Si cette personne voulait faire cela, et si elle l'a pu faire, elle l'a fait : *Si poterat et volebat, fecit.* Raisonnement que le philosophe nous présente comme une règle sûre de nos jugements, et il est vrai qu'il est également juste et solide. Il est évident que cette personne avait tel dessein dans l'esprit; il est encore évident qu'elle a eu les moyens de l'exécuter; il n'y a donc plus à douter, elle l'a en effet exécuté. La conséquence est bonne. Ce général brûlait du désir de donner bataille; il n'a tenu qu'à lui de combattre, donc il a combattu. Cet homme d'affaires voulait entrer en ce commerce. L'occasion favorable est tombée dans ses mains : donc il s'est engagé. Le raisonnement est juste : *Si poterat et volebat, fecit.* Venons au sujet que je traite.

S'il est faux que vous ne voulez pas vous sauver, supposons que vous le voulez. Je ne vous fais point de tort; au contraire, je conviens avec vous du point que je puis le plus vous disputer, et dont en effet vous m'obligez vous-mêmes de douter. Je vous accorde donc que vous voulez vous sauver; m'en saurez-vous mauvais gré? Mais pouvez-vous me nier, vous, que vous puissiez vous sauver? Il est infiniment plus certain que vous pouvez vous sauver, qu'il n'est certain que vous le voulez. C'est un point de foi que je ne puis me dispenser de croire qu'il dépend de vous de profiter de la grâce, et que par là votre salut est à votre disposition; il n'y a que les hérétiques qui refusent de se soumettre à cette vérité. Et je puis douter si vous voulez vous sauver, je puis même nier que vous le vouliez; j'ai de fortes raisons pour prendre ce sentiment; et je ne crois que vous ayez cette volonté, que parce que vous voulez que je le croie.

Tirons la conséquence qui suit de là. Je vous accorde que vous voulez vous sauver; c'est la proposition la plus incertaine. Vous m'accordez que vous pouvez vous sauver, c'est la proposition la plus incontestable. Donc vous travaillez à faire votre salut : *Si poterat et volebat, fecit.* Il n'y a rien à reprendre dans cette conséquence, et vous devez avoir de la joie que je l'aie tirée. Maintenant sur quoi juger de la sincérité de vos intentions? Le Fils de Dieu lui-même nous l'apprend; et nous ne saurions nous égarer, en suivant la maxime qu'il nous prescrit; la

voici : *Si autem vis ad vitam ingredi, serva mandata* (*Matth.*, XIX). Au reste, si vous voulez parvenir à la vie, gardez les commandements. Nous avons des lois à observer pour faire notre salut, nous n'avons qu'à nous examiner sur l'observation de ces lois, pour nous instruire de la droiture de cette volonté, qui nous porte à nous sauver. S'il est vrai, mon cher auditeur, que vous voulez sincèrement sauver votre âme, donc il est vrai aussi que vous ne violez point de sang-froid la loi de Dieu. C'est la pensée qui vient la première dans l'esprit, supposé le désir dont vous vous flattez de gagner le ciel; et de votre fidélité à garder les commandements de Dieu, il s'ensuit que vous ne songez point à vous étourdir sur les sujets que vous avez de craindre la perte de votre âme, et que tout ce qui peut la rendre criminelle devant Dieu vous fait peur.

Il faut honorer votre désir et votre fidélité par une justice plus exacte. Vous ne nourrissez donc ni ressentiment de vengeance, ni habitude d'impureté; on vous ferait tort de se plaindre que vous retenez le bien qui n'est pas à vous, et que vous refusez de payer ce que vous devez. Vous n'avez donc nulle part à la licence du siècle. Ce n'est point là tout l'éloge que vous méritez. Il est aussi véritable que vous ne faites rien qui soit contraire à votre salut, qu'il est véritable que vous travaillez à vous sauver; car agir pour se sauver, et tout ensemble pour ne pas se sauver, ce sont deux choses incompatibles. Vouloir s'enrichir et vouloir tout dissiper, comment cela pourrait-il se faire? Cet homme veut devenir grand homme de guerre; l'en croirez-vous, s'il veut vivre et mourir près de son feu? Un autre veut acquérir les sciences, et il ne veut point étudier; la chose est impossible. Vous ne pensez pas à unir dans votre conduite les actions nécessaires au salut avec les actions contraires au salut; je n'ai garde de vous reprocher cette opposition de mouvements; bien loin de là, je conviens encore que vous ne manquez à rien de ce qu'il faut faire pour gagner le ciel. Vous méditez sans doute quelquefois sur les vérités du christianisme; vous considérez de temps en temps l'état de votre âme, pour vous assurer les bonnes grâces de votre Juge; vous opposez une modestie sévère à ces manières trop libres, à ces airs évaporés et passionnés des mondains, à ces liaisons, à ces intrigues qui édifient mal le monde et étouffent tout bon sentiment dans le cœur. Vous élevez vos enfants dans une grande crainte de Dieu, vous fréquentez les sacrements de confession et de communion avec les dispositions que la piété exige de vous; en un mot, vous observez fidèlement tout ce que Dieu et l'Église vous ordonnent; car travailler pour se sauver, et ne rien faire de ce qui sauve, et manquer au principal, il y aurait là de la contradiction : *Si poterat et volebat, fecit.* Ces principes et ces conséquences se suivent nécessairement et évidemment.

C'est à vous maintenant, chrétiens auditeurs, à porter le raisonnement plus loin que moi; c'est à vous à voir (je ne puis pas démêler toute la vérité) si c'est la volonté de vous sauver qui anime vos plaisirs, qui règle vos intérêts, qui fait retentir le fracas de votre luxe et briller vos équipages. Jugez vous-mêmes si c'est par le désir du salut qu'on intente tant de procès, qu'on cache tels papiers, qu'on substitue d'autres actes à leur place, qu'on s'emporte dans l'adversité, qu'on ment dans le négoce, qu'on établit aujourd'hui presque toutes les liaisons humaines sur l'ambition et sur l'intérêt. Il vous sera aisé de nous dire si ce jeune homme, qui ne songe qu'à nouer ou qu'à dénouer une intrigue d'amour, si ce vieillard qui ne veut penser qu'à son plaisir et à son repos, si cette femme qui partage les heures de la journée aux caprices de son humeur, à sa vanité, à sa mollesse, à sa jalousie, à son jeu, si tous ces gens-là veulent se sauver? S'ils le veulent, ils se sauveront, car ils le peuvent; mais le veulent-ils, et le peuvent-ils en vivant de cette manière? *Si poterat et volebat, fecit.* N'oubliez pas cet argument; vous seriez bien embarrassés si vous vouliez l'éluder; aussi ne crois-je point que vous songiez à l'affaiblir. Si je peux et si je veux me sauver, je ne fais rien contre mon salut; je travaille à mon salut, je peux et je veux me sauver; donc je ne fais rien contre mon salut, donc je travaille à mon salut. S'il est faux que vous y travailliez, s'il est vrai que vous le combattez par vos actions, vous connaîtrez la sincérité de votre volonté.

Je tire mon second raisonnement de la nature du désir en général, et du désir qu'on peut avoir de la chose du monde la plus importante. Il est difficile de cacher un désir un peu ardent; comme il occupe, comme il possède notre âme, ses impressions paraissent jusque sur notre extérieur. Un homme qui a un désir dans le cœur, vous le voyez qui pense avec attachement à l'objet qu'il souhaite, et sa pensée s'exprime sur son visage qui est, dit Tertullien, le miroir fidèle des mouvements de l'âme : *Facies intentionum omnium speculum est* (*lib. de Resur. carn.*, c. 11). Ce sont des yeux ou animés ou languissants, selon le plaisir ou l'inquiétude de l'âme; c'est une bouche toujours prête à parler de ce que cherche le cœur; c'est un air ou rêveur ou enjoué, selon que le bien désiré s'éloigne ou s'approche, selon qu'il fait craindre sa perte ou espérer sa possession. On n'est point assez maître de soi-même pour se mettre à couvert des saillies et des surprises d'un désir.

Je conviens qu'un faible désir ne se fait pas d'ordinaire remarquer par des signes si visibles; mais, messieurs, on ne peut désirer faiblement un bien où il s'agit de beaucoup, où il s'agit de tout. Nous pouvons négliger de petits biens qu'il nous importe peu de posséder ou de perdre. Mais ce qui doit faire tout notre bonheur, et notre bonheur éternel, nous ne saurions le mépriser que faute de lumières pour le connaître, ou de moyens

pour l'acquérir; ou nous ignorons ce qu'il vaut, ou nous croyons qu'il doit coûter ce qui n'est pas à notre disposition. Quand nous en connaissons le prix et que nous en espérons la possession, notre imprudence est sans excuse, si nous ne tendons à ce bien de tout nous-mêmes. On ne saurait même, ce semble, s'empêcher d'y aspirer avec une ardeur violente et passionnée. Des biens médiocres, des biens méprisables, de faux biens, des biens qui sont de véritables maux, se font désirer avec tant de passion : comment l'unique et le souverain bien n'allumerait-il pas et n'emporterait-il pas tous nos désirs?

Or, vous ne doutez pas, messieurs, que notre salut ne soit à notre égard le plus grand de tous les biens; et par conséquent le bien qui nous doit être le plus cher. Je craindrais d'offenser votre foi et votre religion, si je m'amusais à prouver une vérité si évidente; et je défie tous vos amusements, tous vos plaisirs, je défie tout votre monde d'étouffer ce sentiment dans votre cœur. Notre salut doit donc être l'objet et le terme de tous nos mouvements; pour un bien de cette importance, il semble qu'on ne puisse avoir que de violents désirs, et nous devons trouver de la peine à l'attendre tranquillement, sans nous plaindre de son retardement, sans hâter sa possession. Un jeune homme qui a du cœur, et, si vous voulez, de l'ambition, ne se contente pas de remplir ses fonctions de soldat ou d'officier; il va partout volontaire, exposé à tous les dangers, servant de sa personne dans les occasions les plus périlleuses. Une personne avide du bien ne se contente pas de celui que la fortune lui présente, pour ainsi dire d'elle-même, ou qui peut lui venir par une industrie ordinaire; elle entreprend, elle fatigue, elle s'ouvre diverses routes pour aller à son but, et forcer le bonheur de répondre à ses souhaits. Oui, pour un bien tel que le salut, nous ne pouvons avoir que des désirs vifs et ardents.

Il s'agit maintenant de savoir par quoi le désir d'un bien considérable éclate d'ordinaire davantage; et l'expérience nous persuade qu'il se fait connaître singulièrement par ces deux mouvements : l'un, c'est l'empressement; l'autre, c'est l'inquiétude. On cherche avec ardeur les moyens de se rendre heureux en le possédant, et l'on appréhende avec défiance les obstacles de sa possession; on est empressé, parce qu'on l'espère; on est inquiet, parce qu'on peut l'espérer en vain.

Vous dites, mon cher auditeur, que vous désirez de vous sauver; vous m'avouerez bien aussi que vous désirez de vous enrichir. Comparons les empressements que vous faites paraître pour les biens passagers d'ici-bas, avec les empressements que vous dites que vous avez pour les biens éternels du ciel; car enfin les désirs ne changent pas de nature par la diversité de leurs objets. Ah! lorsqu'il est question de vous enrichir, c'est alors que vous montrez votre désir. Fussiez-vous d'un naturel froid et mélancolique d'une humeur triste et sombre, d'un esprit lent et grossier: tous ces défauts ne vous empêchent point d'agir. Vous allez chercher ce que vous souhaitez à travers mille fatigues et mille dangers; la douceur du repos ne vous touche point; ce serait vous offenser que de vouloir interrompre vos peines. Combien de lettres! combien de voyages! que de lâchetés, que de bassesses, que d'intrigues! Tantôt à la campagne, tantôt à la ville; vous vous informez, vous consultez, vous interrogez; pâle et chagrin dans le cabinet, à force de supputer et de rêver; attentif, ardent dans les entretiens et dans les négociations: maintenant en action pour faire réussir une entreprise, et quelques moments après, immobile pour méditer un nouveau projet.

Il paraît bien, mon cher auditeur, que vous avez un désir dans l'âme; mais soutiendrez-vous que vous désirez beaucoup plus de vous sauver, que de vous enrichir? Tel en effet doit être l'ordre de vos désirs; ils doivent s'allumer selon le prix des biens où ils nous portent; et des biens éternels ne sont pas comparables à des biens qui nous quittent, ou que nous quittons nous-mêmes bientôt. Qu'avons-nous, et que pouvons-nous posséder qui puisse balancer dans notre estime le salut de notre âme? Mais quoi! vous pouvez nourrir tout ensemble deux désirs et si violents et si contraires? Je ne m'étonne pas si vous passez de si méchantes heures, si vous menez une vie si pénible. S'empresser si fort pour vous enrichir, et s'empresser encore plus pour vous sauver : je vous avoue que je n'aurais jamais cru que la chose fût possible. Comment faites-vous pour vous partager si heureusement à des inclinations si opposées? Depuis le matin jusqu'au soir vous songez à augmenter vos revenus, et depuis le matin jusqu'au soir, vous songez aussi et avec beaucoup plus d'application à amasser des trésors pour le ciel. Tous les gens de bien n'ont pas, comme vous, l'âme assez grande, pour s'occuper tout à la fois de pensées si éloignées naturellement les unes des autres.

Vous m'avez trompé, et vous vous êtes trompé vous-même; vous ne désirez point votre salut. Je veux encore ignorer ce que vous faites pour vous perdre : mais je voudrais bien apprendre ce que vous faites pour vous sauver. Vous récitez quelques prières sans attention et sans respect; vous faites peut-être quelques aumônes, peut-être encore usez-vous quelquefois des sacrements. Je sais que les véritables serviteurs de Dieu font plus que cela; mais pour ce qui vous regarde, je ne sais si je n'ai point dit par ce peu de paroles tout ce que vous faites de plus considérable pour gagner le ciel. Avouez que jaurais besoin de plus de temps, si j'avais à exposer les mouvements que vous vous donnez dans le dessein de gagner des richesses. Il faudrait bien des heures et bien des discours pour les développer; comment faire le dénombrement de vos registres, de vos associés, de vos hommes d'affaires, de vos correspondants? Quel moyen de péné-

trer dans les motifs de ces allées et de ces venues, de toutes ces ruses, de ces propositions qui flattent, de ce silence qui étonne, de tant de démarches tantôt favorables, tantôt menaçantes, de tant de confidences, de tant de projets qui occupent votre désir? Et trois paroles suffisent pour donner une juste idée de ce que vous faites pour sauver votre âme: encore appréhendé-je de m'être trop avancé. Mais enfin il est tout vrai que vous n'importunez point vos directeurs, pour vous instruire sur une affaire de cette conséquence; qu'il vous fâcherait même qu'ils pussent porter leurs yeux jusqu'au fond de votre conscience; que vous écoutez fort froidement ce qu'on vous dit touchant l'importance du salut (et Dieu veuille que vous l'écoutiez, que vous l'écoutiez du moins sans répugnance et sans impatience); que vous n'agissez en rien comme un homme prévenu de cette pensée, qu'il faut se sauver, et que tout doit aboutir là; que vous regardez même le salut comme une affaire éloignée, à quoi vous travaillerez toujours assez tôt. Oh! que vous êtes empressé pour gagner le ciel!

Mais on redouble son empressement, quand on ne peut s'assurer le bien qu'on souhaite; on multiplie ses désirs pour en hâter la possession; notre industrie se pique et se raffine par le danger de le perdre; on ne garde pas de mesures, quand il y va ou de sa possession ou de sa perte; l'on prie, l'on sollicite, l'on rompt avec ses ennemis; l'on engage ses amis; on sèche, on languit. Et vous n'avez pas de peine à vous proposer le salut, comme une affaire à quoi vous songerez sur la fin de votre vie; vous brûlez, dites-vous, du désir de l'entreprendre et de la conclure; et d'un ton froid et indolent, vous dites aussi qu'il y a assez de temps pour y penser.

Le prophète Jonas, au milieu de la tempête, eût dit ce que vous dites, et vous faites ce qu'il fit. Il s'était mis dans l'esprit d'aller à Tharse, au lieu d'aller à Ninive où le Seigneur l'envoyait. A peine fut-il embarqué, que le voilà surpris par une grosse tempête; chacun dans le navire invoque le Dieu de sa nation; chacun prie, chacun agit pour sa sûreté; et Jonas ne dit mot, et Jonas dort, et Jonas dort d'un profond sommeil: *Et Jonas descendit ad inferiora navis, et dormiebat sopore gravi* (*Jon.*, I, 5). Est-ce que le prophète ne voulait pas se sauver? Qui en doute qu'il ne voulût se sauver? Qu'est-ce donc qu'il attendait pour penser aux mesures qu'il avait à prendre pour échapper? Il est sur le point de périr; il était temps de montrer son empressement, pour se munir contre un danger si pressant: *Dormiebat sopore gravi.* Sa conscience lui reproche sa désobéissance; la mer le menace de l'en punir, et il ne se réveille point. Le bruit des vagues émues et blanchissantes, les cris et les vœux de ses compagnons idolâtres, le tumulte des matelots et des pilotes qui jettent les marchandises dans la mer, la frayeur des passagers, les mouvements de l'équipage, l'éclat du navire qui se dément de toutes parts, rien n'empêche Jonas de dormir: *Et dormiebat sopore gravi.*

Jonas avait son dessein; car quelquefois les prophètes mêmes ont leurs vues propres tout comme les autres hommes, il voulait aller à Tharse, il voulait bien aussi se sauver; mais un désir étouffe l'autre, et son voyage lui fit oublier son salut: *Quid tu sopore deprimeris? Surge et invoca Deum tuum* O Jonas, serez-vous seul tranquille dans une conjoncture si triste et si périlleuse? Est-ce le temps de dormir? Disposez-vous du moins à choisir une planche en cas de naufrage: levez-vous, afin que les flots ne vous enveloppent pas sans leur disputer votre vie; votre Dieu est tout bon et tout-puissant; représentez-lui votre malheur, et priez-le de vous secourir: *Et dormiebat sopore gravi.* Jonas veut dormir, et Jonas veut en même temps se sauver: je ne puis le croire et je n'en crois rien. Avoir un désir violent, contraire aux ordres de Dieu et à son salut, et toutefois vouloir se sauver; vouloir se sauver et dormir dans la tempête, et ne s'empresser point pour son salut; ce sont deux choses qui ne se peuvent unir ensemble. Le bien du salut est trop important pour ne pas le rechercher avec empressement: la perte du salut est trop funeste, pour ne pas la craindre avec frayeur. On ne désire point du tout un grand bien qu'on ne désire pas beaucoup; on n'appréhende point du tout un grand mal qu'on n'appréhende que peu. De toutes parts, mes chers auditeurs, l'on court risque à l'entour de vous de faire un naufrage éternel: vous courez le même risque; le monde excite mille tempêtes, qui sont sur le point de vous noyer dans l'abîme: ce n'est partout que flots irrités, que précipices ouverts; ce n'est qu'orage, qu'agitation, que vagues terribles, et vous dormez. Ne me dites pas que vous voulez vous sauver: vous ne vous seriez pas endormis, du moins le bruit vous réveillerait. Faites vous-mêmes l'application.

L'autre caractère d'un désir un peu ardent, c'est l'inquiétude. Oh! que d'agitations dans un cœur qui sent son désir combattu! Plus le bien où nous tendons nous paraît digne d'être recherché, plus nous nous irritons par la difficulté de l'obtenir et par la crainte de le perdre. C'est là un mouvement naturel que nous ne saurions empêcher, parce que notre âme se fortifie par l'accroissement de son désir: elle y trouve un nouveau courage et une vivacité nouvelle pour combattre les ennemis de son bonheur. Vous avez souvent expérimenté ce que je dis, mon cher auditeur, dans la passion que vous avez pour les biens de la terre. La crainte de perdre un enfant, un procès, une charge, ou quelque autre chose semblable, vous a jeté dans l'abattement et vous a ôté le goût des plaisirs les plus sensibles.

Il me semble que vous raisonnez bien mal, si vous n'avez quelque appréhension de perdre le ciel. Vous savez ce qu'il a coûté à Jésus-Christ même, aux apôtres, aux martyrs, aux confesseurs; vous le savez,

vous n'ignorez pas que l'entrée en est étroite, et qu'on ne l'emporte que par la violence; que tous sont appelés et qu'il s'en faut bien que tous soient choisis ; que le royaume des cieux n'est pas pour tous ceux qui invoquent le saint nom de Dieu ; que nous avons de redoutables ennemis qui ne travaillent qu'à notre perte; que nous devons nous défier de nous-mêmes, quand il s'agit du salut; qu'un moment peut nous enlever de cette vie ; qu'un moment peut nous précipiter dans les enfers. Vous êtes convaincus de toutes ces choses, et de plusieurs autres vérités encore plus effrayantes ; mais il ne s'agit pas ici de vous importuner par des raisonnements théologiques et par le dénombrement des décrets de Dieu. En êtes-vous plus inquiets? vous en divertissez-vous moins ? L'on se confesse, mais l'on retombe; l'on communie, mais c'est tout; l'on prêche, qu'en arrive-t-il? L'on vit toujours de la même manière. L'intrigue en a-t-elle langui? La fourbe en a-t-elle été négligée ? Que perd le monde par tout votre christianisme ? Après tout (cela, votre principale occupation est l'établissement de cet aîné, le mariage de cette fille, le bon succès de vos affaires. Je ne dis rien de pis. Faites-vous vous-mêmes la justice que vous vous devez; vous n'ignorez pas ce qui se passe dans le secret de votre cœur, et ce que vous pourriez devenir, si, à l'heure qu'il est, vous aviez à comparaître devant Dieu. Et vous désirez de vous sauver? Vous oserez le dire, que vous désirez de vous sauver? Le roi Balthazar eut un désir tout semblable au vôtre.

Ce prince, dans l'ardeur d'un festin impie, avait vu une main qui écrivait sur la muraille de la salle où il mangeait. Il promet à Daniel le collier d'or, la pourpre et la troisième place de son royaume, s'il explique les trois mots que chacun lisait et que personne n'entendait (*Dan.*, V, 29). Le saint prophète en développe le sens en présence du roi, et il y trouve la condamnation du roi même. Balthazar soutient la menaçante prédiction ; peut-être changea-t-il de couleur, mais il ne changea pas de place, il n'interrompit point le festin. Politique endurci, il commande qu'on donne à Daniel la récompense de son interprétation : *Tunc jubente rege indutus est Daniel purpura* : Alors Daniel fut revêtu de pourpre par ordre du roi. *Tunc*, alors. Vous attendiez, messieurs, que Balthazar, menacé de mort, sûr d'être réprouvé s'il ne change, songerait d'abord à faire pénitence de ses crimes ; qu'il ordonnerait à ses sujets de jeûner, que lui-même se revêtirait du cilice et se couvrirait de cendres. Il y avait grande apparence qu'il en userait de la sorte; comme pensant ce que je vous fais penser touchant votre danger, il est fort vraisemblable que vous serez désormais plus chrétiens. Car enfin ce prince voulait se sauver aussi bien que vous : *Tunc jubente rege indutus est Daniel purpura:* alors le roi commanda qu'on revêtît Daniel de pourpre ; et Balthazar que fait-il pour éviter le malheur qu'on vient de lui annoncer? Ce qu'il fait? ce qu'il faisait auparavant: rien du tout. Il pense à s'acquitter de sa promesse, après quoi il achève tranquillement son repas: la crainte de périr le trouble peu. Daniel est revêtu de pourpre au son des instruments et des concerts de musique ; c'est assez pour Balthasar, cette dette est payée, on songera une autre fois à la personne du prince. Daniel obéit, Daniel parle, Daniel est cru, Daniel est récompensé, et Balthasar en demeure là. Il aura du temps sans doute pour profiter des avis du prophète : *Eadem nocte interfectus est Balthasar rex* : Le roi Balthasar, qui, comme vous, voulait se sauver, fut tué la même nuit, et la même nuit le roi Balthasar fut damné.

Hélas! mon cher auditeur, je frémis pour vous, quand je me sens obligé de vous dire que le danger de vous perdre ne vous inquiète point. Les jours, les mois, les années passent : votre vie s'écoule peu à peu, et vous êtes toujours le même, et vous voulez toujours prendre vos plaisirs et partager les déréglements du monde, et vous faites toujours l'esprit fort lorsqu'on parle de la mort et de l'enfer ; vous ne ne vous empressez point pour la chose uniquement nécessaire et importante que vous ayez à faire en ce monde ; vous n'êtes point troublé de la crainte d'y mal réussir. Vous avez entendu les deux raisons dont j'ai tâché de réveiller votre indolence; je n'ai pas voulu vous en alléguer davantage, crainte de vous rebuter; vous les avez pénétrées, nous en sentons la force sans une réflexion particulière, parce qu'elles sont fondées sur les mouvements ordinaires de notre âme. Je ne vous ai point reproché votre obstination dans vos méchantes habitudes, malgré les menaces de Dieu et les cris de votre conscience. Je ne vous ai point mis devant les yeux les fausses maximes dont vous vous efforcez en vain de vous étourdir sur votre danger ; je ne vous ai point représenté les suites naturelles de cet affreux repos que vous affectez d'aimer, tout incertain que vous êtes de votre sort. Je ne vous ai point effrayé par l'indignation que vous forcez Dieu de concevoir contre vous, et par les châtiments que vous êtes sûr qu'il prépare à ceux qui abusent de ses grâces et n'appréhendent pas sa justice. Deux pensées simples, et qui ne portent rien de si fort que tout cela, ont fait toutes mes preuves. Sur l'exposition que je vous en ai faite, je vous l'ai dit et je vous le dis encore ; vous ne voulez pas vous sauver, je vous en prends vous-même à témoin ; vous êtes si éloigné de le vouloir, qu'il semble même que vous l'appréhendiez: c'est ce que j'ai encore à vous persuader.

SECONDE PARTIE.

L'on connaît mieux le cœur humain par la crainte que par le désir ; la crainte est un mouvement qui se cache moins que le désir, et le mal que nous appréhendons nous frappe presque toujours d'une manière plus sensible que le bien que nous souhaitons. La raison de cette différence, c'est que le mal tend de sa nature à notre destruction, et

que le bien ne sert assez souvent qu'à nous rendre plus agréables l'être et la vie ; or, nous sommes naturellement plus touchés de ce qui peut nous empêcher de subsister, que de ce qui peut nous faire subsister avec plaisir. Ne pas vivre, il s'agit de tout ; vivre sans les agréments de la vie , on peut s'en passer ; par conséquent , nous résistons moins aux impressions de la crainte qu'aux impressions du désir. De là il s'ensuit que la diversité de nos craintes nous distingue particulièrement les uns des autres. Disposés, comme nous le sommes, à recevoir l'image de l'objet qui combat notre inclination, et qui nous attaque dans ce que nous avons de plus cher, toutes sortes de personnes ne montrent point ni une force ni une faiblesse égale en recevant cette image ; l'on craint comme l'on pense, comme l'on imagine, comme l'on sent, et tous n'ont pas ni les mêmes lumières, ni les mêmes idées, ni les mêmes sentiments. Un cœur noble ne s'effraie point d'un mal ou apparent ou médiocre, et pour s'en défendre, il n'emploie que des moyens dignes de sa noblesse. Un cœur lâche se laisse aisément épouvanter, et il ne consulte ni l'honneur ni la vertu pour se mettre en sûreté. Nous ne douterons plus, mon cher auditeur, de votre disposition à l'égard du salut, si je vous prouve que vous tenez une conduite à nous convaincre que vous l'appréhendez.

Je ne prétends point vous faire entendre que vous considérez le ciel comme un mal : on ne peut s'éloigner du bien que l'on connaît comme bien, et un bien qui renferme tous les biens, qui est notre fin, qui est notre récompense, qui doit nous rendre éternellement heureux, ne saurait nous donner de l'horreur. S'il est vrai que vous appréhendiez les moyens de vous sauver, je vous prouverais aisément et fortement que vous appréhendez en effet votre salut; le rapport nécessaire qui est entre la fin et les voies qui qui conduisent à cette fin, nous convainc que nous envisageons, pour ainsi dire, du même œil et le but où nous tendons, et le chemin que nous tenons pour y arriver. Mais enfin, encore une fois, mon dessein est seulement de vous faire voir que vous vous comportez à l'égard de votre salut, comme si vous aviez peur de vous sauver, et ce n'est point là un paradoxe.

Un homme qui craint, donne deux marques principales de sa crainte : ou il fuit le mal pour l'éviter, ou il s'arme contre le mal pour le vaincre ; ou il s'éloigne de son ennemi par la fuite, ou il éloigne lui-même son ennemi par la force. C'est ainsi que la plupart des fidèles ou fuient ou combattent ce qui peut les sauver ; aussi négligents à entrer dans la voie de salut, qu'obstinés à demeurer dans la voie de perdition. Quels sont, messieurs, les ennemis particuliers de ce funeste repos que vous aimez, de cet oubli du salut, qu'il semble que vous vouliez entretenir de votre plein gré? c'est Dieu et vous-mêmes : Dieu qui par ses grâces intérieures et extérieures vous éclaire, vous réveille, vous sollicite ; vous-mêmes, qui ne pouvez refuser à votre raison, à votre foi, à votre conscience la condamnation de l'indolence qui vous fait négliger votre âme. Voyons, je vous prie, si je vous en impose, en disant que vous voudriez échapper, et à Dieu et à vous-mêmes, de peur d'être engagés à travailler, comme il faudrait, à l'affaire de votre salut.

Pour ce qui regarde les grâces intérieures que Dieu vous donne, pouvez-vous nier que vous voudriez souvent ignorer ce qu'elles vous montrent? comme le danger de vous perdre par cette habitude ou naissante ou déjà formée, l'horreur de ce commerce impur et de cette cruelle injustice, les déréglements de ce monde que vous aimez si éperdument, les biens du ciel que vous vous fermez, les maux de l'enfer où vous vous précipitez? Voyez-vous volontiers semblables objets? et ne vous fâche-t-il point d'être obligés de penser là-dessus sagement et chrétiennement? Pourquoi douter de votre chagrin? Si les idées qui se présentent à votre esprit sur des points si importants vous faisaient plaisir, vous ne les rendriez pas inutiles. On ne laisse point échapper si aisément les images des choses qui nous agréent, quand il dépend de nous de les retenir. Vous ne laisseriez pas tomber les avis d'un homme habile dans les affaires, qui favoriseraient les projets de votre avarice; vous graveriez dans votre mémoire les paroles engageantes de cette personne que vous aimez; vous remarqueriez les bons mots d'un railleur impie qui flatteraient votre passion. C'est votre salut qui doit vous intéresser à entendre ce que Dieu a la bonté de vous dire; il me semble que vous répondriez volontiers par ces paroles d'un prophète : *Facta est mihi hæreditas mea quasi leo in silvâ ; dedit contra me vocem suam ; ideo odivi eam* (*Jerem.*, XII, 18). Mon héritage, c'est-à-dire le paradis, est comme un lion caché pour me surprendre, il a rugi contre moi ; c'est pour cela que je ne puis le souffrir.

Je me divertissais, je ne songeais qu'à suivre ma passion, je vivais content dans les compagnies, je jouissais dans un profond repos des avantages de ma fortune, je passais les jours sans autre souci que celui que le jeu, les visites, les bienséances et mes affaires domestiques pouvaient me donner. (Vous ne vous plaindriez pas peut-être, mon cher auditeur, si je vous faisais confesser de plus grands déréglements.) Dans cette situation, Dieu m'a fait souvenir que ma négligence et ma tiédeur m'exposaient à perdre le ciel. J'ai entrevu dans ma mollesse ce paradis qui est la récompense des âmes vigilantes, timorées, chrétiennes : cette vue a jeté du chagrin dans mon âme. Je n'ai pu m'empêcher de penser qu'il fallait donc prendre d'autres sentiments, embrasser l'état où Dieu m'appelle, me séparer de cette personne, régler mes divertissements et ma dépense. Oh ! que cette pensée est importune ! *Dedit contra me vocem suam : ideo odivi eam.*

Ici, messieurs, je devrais démêler à vos yeux toutes ces sourdes industries dont vous rendez inutiles les grâces de Dieu. Rentrez

en vous-mêmes, et rappelez-les vous-mêmes dans votre souvenir. Vous verrez comment, en sentant l'inspiration divine, vous amusez votre conscience par de vaines espérances et par de faux raisonnements; vous verrez comment vous vous distrayez dans le point le plus heureux du mouvement qui vous touche, de peur d'en suivre l'impression; comment vous imposez silence à cette voix intérieure qui vous sollicite, qui vous chagrine; comment vous vous éloignez de la retraite, de peur de vous voir forcés de traiter seuls avec Dieu et de prêter l'oreille à ses paroles. J'en dis assez, j'en dis trop; et vous en pensez pourtant encore davantage. Pourquoi vous presser? N'est-il pas vrai que dans les engagements où vous êtes, vous trouveriez un sujet de tristesse dans l'obligation de prendre une autre conduite? Et qu'ai-je autre chose à vous prouver pour vous forcer à confesser que vous agissez en homme qui craint son salut?

Vous en usez de la même manière à l'égard des grâces extérieures que Dieu vous donne. Cet homme de bien, dont les exemples, dont les discours pourraient vous toucher, vous vous donnez bien de garde de nouer aucun commerce avec lui; vous voudriez même le tourner en ridicule, vous en faites le sujet de vos fades et injustes railleries. Ce livre spirituel, vous le cachez dans la poussière, et s'il ne peut vous être aussi agréable que salutaire, vous lisez peut-être à sa place les écrits empoisonnés d'une plume hérétique, ou d'une plume impudique, des poésies tendres et lascives, des histoires fabuleuses, plus propres à allumer une passion criminelle qu'à satisfaire une honnête curiosité. Ce prédicateur qui voudrait vous convertir, ou vous ne l'écoutez pas; ou, si vous l'écoutez, vous vous amusez à étudier son talent et sa personne, et vous méprisez la doctrine et les vérités qu'il vous annonce. Les sacrements, ces sources sacrées, d'où le sang d'un Dieu nous découle si abondamment, vous ne les pratiquez point, ou vous en usez par coutume, par contrainte, par bienséance. Si quelque fâcheux événement vient à incommoder votre mollesse, vous ne songez qu'à la dédommager. Si la mort d'un proche vous effraie, vous en devenez plus délicat, plus sensuel, plus attaché aux agréments de la vie. Si une maladie arrête le cours de vos plaisirs, l'inquiétude, l'impatience, le murmure sont tout votre christianisme. Enfin, il semble que Dieu vous fait tort de vouloir vous inspirer de meilleurs sentiments, et vous lui diriez volontiers ce que ces malheureux que le démon possédait, disaient à Jésus-Christ: *Quid nobis et tibi, Jesu, Fili Dei? venisti huc ante tempus torquere nos* (*Matth.*, VIII, 29)? Qu'avons-nous à faire avec vous, Jésus, Fils de Dieu? êtes-vous venu ici nous tourmenter avant le temps? Attendez, Seigneur, que j'aie passé mes belles années, que j'aie poussé ma fortune un peu plus loin, que j'aie établi mes enfants, que ma beauté soit effacée, que le monde ne veuille plus de moi; alors, vous condamnerez mes attaches et l'aversion que j'ai pour les choses célestes : *Venisti huc ante tempus;* je suis encore jeune, je suis encore dans l'âge des plaisirs : *Quid nobis et tibi?* Encore un peu de repos : sur le retour je penserai tout de bon à vous servir. Vous voulez donc, vous y êtes résolu, mon cher auditeur, vous voulez attendre à la vieillesse pour penser à votre salut; mais dites la vérité : ne vous fâche-t-il pas de vieillir? Si vous craignez le penchant de l'âge, ne puis-je pas conclure que vous craignez aussi de penser à votre salut? Ame malheureuse, qui fuyez-vous? où allez-vous? que voulez-vous devenir? Pauvre Agar que je vois pressée par la faim, exposée à la fureur des bêtes sauvages dans une affreuse solitude : misérable Agar, qui fuyez-vous? *A faciæ Sarai Dominæ meæ ego fugio* (*Gen.*, XXI) : Vous fuyez Sara, vous fuyez Abraham, vous fuyez la maison d'Abraham, et quel sera le terme de votre fuite? Agar, misérable Agar, pourquoi fuyez-vous?

C'est ainsi que vous voudriez échapper à la bonté divine; il ne tient pas à vous, chrétiens auditeurs, d'échapper encore à vous-mêmes. Combien de personnes, dans cet auditoire, à qui une conscience délicate et timorée est à charge, et qui ne pensent qu'à se tromper par cent illusions différentes sur l'affaire de leur salut! Tantôt vous vous promettez une mort éloignée du temps de vos crimes; tantôt, tout incertains que vous êtes et de votre vie et de votre mort, vous vous imaginez que l'âge vous ayant affaiblis, vous marcherez avec plus de courage dans les voies de la sainteté; tantôt vous regardez la pratique de la vertu comme le supplice d'une personne qui est obligée de vivre dans le monde, et qui n'a point encore touché au déclin de ses années, comme la cause ou l'effet d'une mélancolie sauvage et incommode. Votre raison vous dit tout le contraire, mais vous lui fermez la bouche.

De peur d'écouter les reproches de votre conscience, vous présentez à vos sens tout ce qui peut les occuper plus agréablement. L'on ne parle chez vous que d'affaires, que de procès, de nouvelles, de modes, de parures, de comédies, de festins, de jeux, d'intrigues; l'on n'y voit que gens enjoués qui savent rire et faire rire, qu'amis de table et de débauche, que changements d'équipages et d'ameublements; l'on n'y entend que ce qu'on appelle bruit du monde. J'espère que vous suppléerez vous-mêmes à ce que je veux bien omettre de ce qui s'y passe. Dans cet enjouement, dans cette confusion, pourriez-vous rentrer en vous-mêmes pour examiner l'éloignement où vous êtes de votre salut? Pourriez-vous faire ces réflexions vives et sérieuses qui pénètrent l'âme et qui réveillent une conscience assoupie et languissante? Mais c'est cela même que vous appréhendez, vous ne sauriez vivre sans compagnie, crainte de vous rencontrer vous-même dans la solitude; vous vous

fuyez comme l'ennemi de votre joie. Ah! mon cher auditeur, j'en appelle de vous qui craignez de vous sauver, à vous-même qui voulez vous sauver; de vous qui voulez vous damner, à vous-même qui craignez de vous damner. Point de mouvement, pas une démarche, presque pas une pensée du côté du ciel; l'ambition, l'intérêt, la volupté emportent tout le tissu de ces actions infinies qui composent vos jours et vos années. Pourquoi vous traitez-vous avec tant de cruauté? Vous voudriez vous perdre, et ce qui est incroyable, vous voudriez vous savoir bon gré de votre perte; vous usez d'artifice pour en venir là, pour déguiser à vos propres yeux un si étrange procédé. Votre ennemi le plus acharné à vous nuire pourrait-il porter plus loin sa haine et sa rage, que de vous voir périr sans compassion, que de vous faire périr avec plaisir?

Mais en vain vous voudriez fuir et Dieu et vous-même, comme les ennemis de votre tranquillité; tôt ou tard peut-être et la grâce et votre conscience se feront entendre; ce sera alors que, forcé de prêter l'oreille à leurs voix, l'on vous verra donner de nouvelles marques de votre crainte; qu'on vous verra, dis-je, vous armer pour vous mettre au-dessus des obstacles qu'elles opposeront à votre criminelle indolence. Pour les obliger de céder à votre mauvaise volonté, vous emploierez principalement ces deux sortes d'armes : le mépris du bien et l'audace dans le mal. Le mépris du bien; il en coûte trop, direz-vous, de tant prendre sur soi et de vivre si régulièrement: ce n'est pas après tout un si grand mal, que de manquer à des devoirs qui ne sont point tant essentiels; il faut bien savoir le monde, et pour l'entendre, il en faut bien un peu goûter; quels personnages jouent dans une ville cet homme et cette femme qui se séparent de la foule, et se distinguent par leur retenue et par leur modestie? L'on avouera, si l'on veut y faire réflexion, que la dévotion gâte l'esprit et les manières. Quand je me serai défait de cette habitude, une autre passion prendra la place de la passion qui me possède, j'en souffrirai davantage et je n'en vaudrai pas mieux. On peut se sauver sans cette gênante exactitude. Restituer, nous y songerons en faisant notre testament; pardonner, la patience est une vertu lâche qui s'accorde mal avec la véritable gloire. Comprenez-vous, mon cher auditeur, comment le mépris du bien vous éloigne du salut? Je ne demande pas de vous beaucoup d'attention ni beaucoup de christianisme pour le comprendre.

L'audace dans le mal vous rend encore moins susceptible des bons sentiments qui vous seraient nécessaires dans le risque que vous courez. Une personne qui ne condamne ni dans les autres, ni dans elle-même, certains déréglements qui blessent visiblement la loi de Dieu, qui s'efforce peut-être de les justifier; qui s'applaudit si, par une chicane injuste, elle a dépouillé la simplicité et la probité; si, par des flatteries et des discours engageants, elle a su flétrir la pureté : une personne qui se fait une espèce de gloire de paraître peu gênée par le souvenir des vérités éternelles, de briller par les manières licencieuses du siècle, de se conduire par les principes qui favorisent davantage les passions; cette personne, dis-je, n'est-elle pas bien armée contre tout ce qui pourrait la toucher? Par cette accoutumance à ne point se scandaliser de l'offense de Dieu, ne se rend-elle pas impénétrable à la grâce? Si ce sont quelques-uns d'entre vous, messieurs, que je viens de représenter, je vous le dis, mais je vous le dis percé de chagrin et de frayeur : vous n'avez pas sujet d'appréhender que Dieu règne dans votre cœur, vous êtes bien éloignés de la sainteté et du salut; rassurez-vous, soyez contents : je voudrais être aussi certain de me sauver, que je suis certain que, tels que vous êtes, vous ne vous sauverez pas.

Craindre son salut! ô Dieu! sommes-nous dans une région barbare où l'on ne songe qu'à passer brutalement une courte vie qui doit terminer tous nos biens et tous nos maux, qu'à couler quelques tristes années avec les bêtes qui rampent sous nos pieds? L'on blâme une crainte médiocre d'un mal imaginaire; l'on blâme une crainte excessive d'un mal véritable; que peut-on penser de la crainte qu'on témoigne du souverain bien? Qu'en dire de cette crainte? quel nom lui donner? Ce n'est pas une crainte naturelle; on n'appréhende pas naturellement de se rendre heureux; ce n'est pas une crainte de mélancolie; les personnes les plus enjouées sont ordinairement celles qui se sauvent avec plus de peine, ce n'est pas une crainte de faiblesse; les secours nécessaires pour pratiquer la vertu et gagner le ciel ne nous manquent pas. C'est une crainte d'aveuglement (s'il m'est permis de m'exprimer en ces termes) : l'on a les yeux fermés aux choses saintes et célestes; c'est une crainte d'endurcissement, l'on est insensible à sa prédestination et à sa réprobation; c'est une crainte de désespoir, l'on se précipite en enfer, parce que l'on y peut tomber.

Ne seriez-vous point surpris (je n'adresse point cette parole aux personnes de piété, mais elles y trouveront des motifs d'animer leur ferveur), ne seriez-vous point surpris, mon cher auditeur, si je vous assurais de la part de Dieu qu'il n'y aura point de paradis pour vous; que vous pouvez vous divertir en ce monde, mais que dans l'autre des peines éternelles seront votre partage? Vous ne devriez pas être surpris de cette nouvelle, s'il est vrai que vous ne vouliez pas vous sauver, et que vous paraissiez moins qu'indifférent à cet égard; à juger de vos sentiments sur vos actions, l'on dirait même que vous vous y attendez. Si ce soupçon vous offense, parlons de ces mondains, de ces libertins qui entretiennent la dissolution et le scandale. Tels fidèles que feraient-ils autre chose, s'ils avaient résolu, s'ils avaient

juré de se damner? Pour se damner il faut être impudique : ils le sont; pour se damner il faut retenir le bien d'autrui : ils le retiennent; pour se damner il ne faut penser qu'à son plaisir : ils ne pensent à autre chose; pour se damner il faut passer les années entières et plusieurs années de suite sans aucun usage des sacrements : telle est leur conduite.

A qui parlé-je donc, si j'ai le malheur de parler à des personnes de ce caractère, et qu'il s'en trouve dans cette assemblée? Il n'est pas nécessaire de m'informer de vos mœurs, pour vous faire connaître à vous-mêmes; il me suffit de vous demander, avec saint Augustin, quelle est votre croyance : *Nondum quæro quid vivas : quæro quid credas* (*In Psal.* XXXII). Il ne m'importe pas de savoir si vous êtes chastes, équitables, charitables, ou si vous ne l'êtes pas; si vous aimez ou si vous n'aimez pas ces sociétés déréglées où vous vous perdez; je veux ignorer le genre de vie que vous menez, mais je vous demande : Que croyez-vous? *Quæro quid credas.* Il semble que vous appréhendiez de vous sauver : croyez-vous que vous mourrez? que votre âme est immortelle? qu'il y a un paradis et un enfer? qu'il y a un Dieu qui vous jugera? *Quæro quid credas.* Si vous ne croyez rien de tout cela, dites-moi donc ce que vous croyez; car enfin il n'y a point d'homme sur la terre qui n'ait quelque sentiment de religion, et qui ne se propose quelque dernière fin; et des personnes qui ont reçu le baptême, qui ont été élevées dans le sein de l'Eglise, sont sans doute bien instruites des points capitaux de notre sainte religion. Je blesserais le respect que je dois à la piété de vos parents, au zèle de vos pasteurs, à la bonté de notre rédempteur Jésus-Christ, à votre propre sagesse, si je ne confessais publiquement que vous n'ignorez rien de ce qu'il faut croire pour se sauver.

Mais quoi! étais-je donc destiné à convaincre quelques-uns d'entre vous, ou d'infidélité, ou d'endurcissement? Ne pouvais-je pas vous annoncer l'Evangile, sans vous annoncer votre malheur éternel? Je devais vous en croire sur votre parole, lorsque vous m'assuriez si positivement que vous vouliez vous sauver; la chose n'était-elle pas très-vraisemblable? Vous vous seriez damnés, il est vrai, mais ce désir imaginaire de votre salut vous aurait déguisé, vous aurait du moins adouci votre perte; au lieu que contraints maintenant d'avouer que vous ne voulez pas vous sauver, vous souffrirez mille chagrins cuisants, et peut-être n'en vivrez-vous pas pour cela plus chrétiennement; vous serez même accablés tout à la fois de deux supplices très-cruels, et de la peine que vous causait déjà la crainte de votre salut, et de la peine que vous causera encore la crainte de votre perte.

Toutefois, messieurs, je n'ai pas fait ce discours pour aigrir, pour irriter votre mal; je l'ai entrepris pour empêcher que votre mal ne devînt incurable. Vous êtes comme ces malades qui veulent guérir, mais qui méprisent tout régime de vie, mais qui s'obstinent à contenter tous leurs appétits. J'ai tâché de vous arracher le poison des mains, je vous ai montré votre danger pour vous obliger d'en sortir. Si vous voulez vous sauver, que ne parlez-vous comme ce surintendant des trésors de Candace, reine des Ethiopiens? Le diacre Philippe ne lui avait parlé que quelques moments de la foi et du baptême des chrétiens, et aussitôt que ce gentil vit de l'eau : *Ecce aqua*, s'écria-t-il, *quid prohibet me baptizari* (*Act.*, VIII, 36)? Voilà de l'eau, qu'est-ce qui empêche que je ne reçoive le baptême? Il ne put arrêter plus longtemps le désir qu'il avait conçu de porter le caractère de fidèle. Il oublia à ce moment toutes les considérations humaines; il méprisa tout ce que la puissance d'une reine irritée, tout ce que l'insolence d'un peuple indigné, pouvait lui faire appréhender : *Ecce aqua;* oh! puisqu'il faut se sauver, le temps de commencer mon salut est déjà venu; je veux suivre Jésus-Christ : que je sois baptisé, et que je me sauve.

Si vous voulez tout de bon vous sauver, mes chers auditeurs, qui vous empêche d'y travailler dès l'heure même? Est-ce qu'il n'est pas encore temps d'y mettre la main? Eh! déjà peut-être cachez-vous des cheveux blancs; mais quelque jeunes que vous soyez, est-ce une affaire que vous puissiez sagement différer? D'ailleurs, est-ce une affaire impossible? Est-ce une affaire qu'un autre puisse traiter et conclure à votre place? Est-ce une affaire de peu d'importance où vous puissiez vous mettre peu en peine de réussir? Ah, mon Dieu! disait saint Augustin, dites-le vous-même avec ce grand saint : Il ne me reste de ressource à mon égarement que la liberté de me jeter entre vos bras, au lieu de fuir devant votre infinie miséricorde : *Nihil mihi restat, nisi ad te fugere, non a te* (*In Psal.* XXX). Je ne trouve point de repos, point de sûreté loin de vous, mon Dieu, je suis perdu, si votre bonté m'abandonne; c'est fait de moi si je ne pense sérieusement et sincèrement à me sauver; le monde me trompe, m'impose, m'aveugle, m'emporte, me perd; je le vois, je le sens. Mais, Sauveur de mon âme, guérissez-moi de mes erreurs; dissipez des illusions que j'aime et que je me fais moi-même : *Sana me, et fugio ad te.* Je l'ai dit jusqu'à maintenant que je voulais me sauver, mais c'est la vérité que jusqu'à ce moment je ne l'ai pas voulu, que j'ai tâché au contraire d'amuser ma conscience pour me damner. Ma résolution est prise, je le veux, je le veux; il s'agit de tout, mon Dieu, quand il s'agit de vous perdre. Eclairez-moi, détrompez-moi, menacez-moi, frappez-moi, faites tout ce qu'il vous plaira, mais guérissez-moi et pardonnez-moi, afin que je travaille avec confiance à mon salut et que je me sauve. C'est le bonheur, etc.

SERMON XV.

Sur la mortification des passions.

Ipse autem Jesus non credebat semetipsum eis, eo quod nosset omnes... Ipse enim sciebat quid esset in homine.

Mais Jésus ne se fiait point à eux parce qu'il les connaissait tous... et qu'il savait bien lui-même ce qui était dans les hommes (*S. Jean, ch.* II).

Une sagesse médiocre aurait suffi pour inspirer de la défiance de gens envieux et malins, et le Fils de Dieu n'avait pas besoin de toutes ses lumières pour tout craindre des Juifs passionnés qui l'interrogeaient. Persuadé qu'ils suivaient à l'aveugle les mouvements de leurs âmes basses, comment eût-il pu se croire en sûreté au milieu d'eux? Ennemis de sa vertu, parce qu'ils aimaient leurs vices; ennemis de sa doctrine, parce qu'ils étaient attachés à leurs erreurs; jaloux de sa gloire, choqués de ses miracles, ils étaient capables d'une noire perfidie et de quelque chose de pis. De quelque bonne apparence qu'ils couvrissent leurs mauvaises intentions, le Sauveur ne se confiait point à eux, parce qu'il savait ce que c'est qu'une passion et une passion qu'on écoute et qu'on ne veut pas corriger : *Ipse enim sciebat quid esset in homine.* Une passion libre et déchaînée trouble la raison, éteint la grâce, étouffe tout bon sentiment, et entraîne presque sans résistance la volonté qu'elle possède dans les excès les plus honteux. Le Sauveur pénétrait parfaitement tous les effets de sa tyrannie : n'eut-il pas sujet de se défier?

Cette défiance de notre divin Maître nous instruit de l'obligation de veiller à nos passions et de les mortifier; mais quoi! mortifier ses passions est un mot barbare qu'on n'entend presque pas dans le monde. Cependant, messieurs, il y va de notre salut dans le devoir que renferme cette expression; il ne s'agit pas d'une bienséance pour former un honnête homme, il s'agit d'une loi indispensable pour se sanctifier et se sauver. Point de sainteté, point de salut sans la mortification de nos passions, et particulièrement de notre passion dominante. J'espère le prouver dans ce discours par ces deux raisons qui en feront le partage : la première, la passion combat la vertu; la seconde, la passion favorise le vice; la passion ennemie de la vertu et amie du vice, comment ne nous perdrait-elle pas, si nous ne la réglions par une violence constante et sévère? Implorons l'assistance de cette Vierge divine qui ne sentit jamais ses déréglements : *Ave.*

PREMIÈRE PARTIE.

Croyez-vous, messieurs, qu'il y eût si peu de vertu parmi nous, si nous ne portions dans nous-mêmes un ennemi secret de la vertu, qui nous cache ses attraits, qui nous la rend terrible, qui nous la fait même ignorer? Après tout, nous sommes faits pour l'aimer; nous la révérons malgré nous, et toutes les impressions de la raison et de la foi nous portent à la pratiquer. Toutefois, nous cherchons naturellement ce qui nous éloigne de ce devoir, et rebutés de la peine qu'il faudrait prendre pour vaincre ce penchant funeste, nous languissons dans le bien, nous violons nos obligations, nous en venons jusqu'à abandonner tout à fait notre salut; cruelle inclination qui nous expose à perdre le ciel! Je prétends, messieurs, vous engager par ce discours à vous armer contre vous-mêmes, à vous combattre, à vous surmonter vous-mêmes; car enfin il faut observer la loi de Dieu, il faut vous sauver. Ce tyran redoutable qui règne si injustement dans votre cœur; cet attachement, cette passion qui vous domine avec tant d'empire; si vous ne veillez à ses mouvements, elle étouffera dans vous jusqu'au désir, jusqu'à l'idée de la sainteté; mais j'espère que vous ne vous laisserez pas surprendre, que vous parerez à ses ruses et à ses traits, quand je vous aurai découvert ses démarches les plus ordinaires.

La passion combat la vertu : la première chose que fait cet ennemi naturel de votre vertu, c'est de vous prévenir contre la vertu; comme il ne vous quitte point, il vous accoutume peu à peu à ne sentir que lui-même; c'est un poids qui vous fait toujours pencher de son côté : c'est un guide qui va toujours son chemin et qui vous conduit insensiblement à son but : il est, pour ainsi dire, retranché et en embuscade dans votre cœur, attentif à ses propres intérêts pour donner la fuite à la vertu si elle approchait pour y entrer. Ses impressions ne nous donnent point de peur, parce que nous n'y remarquons rien de nouveau, rien qui blesse l'amour-propre, rien qui ne s'ajuste parfaitement avec nos inclinations.

Accoutumés à sa chaîne, nous craindrons, nous fuirons tout ce qui pourrait nous faire changer de route; en vain la vertu se présentera à nous avec tous ses charmes; nos préventions, nos idées ne nous permettent pas même de la voir avec plaisir. La voilà, si je puis m'exprimer ainsi, la voilà arrêtée à la porte de notre cœur par la passion; elle n'a rien d'assez grossier pour l'étourdir; rien d'assez agréable pour le flatter; rien d'assez impétueux pour le forcer : *Animalis homo non percipit ea quæ sunt spiritus Dei* (I *Cor.*, II, 14). L'homme animal, l'homme sensuel, c'est-à-dire l'homme passionné, n'est pas même susceptible des mouvements de l'Esprit de Dieu; il ne conçoit point ce qui est de cet Esprit, parce qu'il est préoccupé par son penchant. Proposez-lui de saints exemples, parlez-lui des maximes de l'Evangile, tâchez de le réveiller par la crainte et par l'espérance de l'avenir, la passion lui tient le bandeau devant les yeux, et il ne verra ni la vérité qu'on lui montre, ni le bandeau même qui la cache; à moins que des grâces fortes et réitérées ne viennent à son secours, il ne saurait rompre ce voile qui tient comme enveloppées sa raison et sa foi, et encore n'en viendra-t-il à bout que par une grande violence.

D'où vient cela? je vous l'ai déjà dit, la passion l'a prévenu contre la vertu : elle donne aux sentiments de l'âme qu'elle possède, toute la teinture de ses propres sentiments, comme un verre peint donne aux rayons du soleil qui le traversent la couleur

qu'il a lui-même : comme une veine ensoufrée communique ses qualités aux eaux qui coulent sur son lit. Le Seigneur, dit le grand saint Basile, nous a tous munis d'une balance, pour discerner le bien et le mal : *Cuilibet nostrum intus statera quædam est à Conditore* (*In Psal.*, LXI); cette balance si juste par la main de l'ouvrier, devient une balance d'iniquité par la passion : *Statera iniquitatis.* Ce qui flatte notre attachement l'emporte d'ordinaire dans notre esprit : nos pensées, nos jugements tendent à satisfaire ce tyran qui s'est emparé de nous.

Est-il possible, messieurs, que des gens qui sont comme nous éclairés d'en haut, que des gens que l'Evangile et la foi doivent conduire, n'aperçoivent pas dans eux un si grand désordre? Quelle pitié! Nous le découvrons pourtant tous les jours dans nos frères: c'est même la science la plus ordinaire et la plus nécessaire dans le monde : démêler et ménager les passions des gens. La défiance que nous donnent leurs affections déréglées nous oblige à user de mille détours pour calmer, pour régler leur cœur, et nous sommes effrayés de leur aveuglement. En effet, qu'on représente à un homme opiniâtre dans ses ressentiments, les suites funestes de sa vengeance, le danger qu'il court de tomber entre le mains d'un Dieu vengeur, les maux même temporels qu'il va attirer sur sa maison, il trouvera en cela même de quoi nourrir son emportement; une fausse délicatesse d'un engagement injuste, un point d'honneur tout à fait païen, une satisfaction aveugle et brutale prévaudra sur toutes les raisons de la sagesse et du christianisme. Qu'on développe à un homme possédé d'un amour criminel tous les malheurs dont sa liaison le menace, dépenses, infamie, querelles, chagrins, inquiétudes, infidélités, oubli de Dieu, mort dans le péché; sa passion parera à tout cela par une impie bienséance, par l'usage ordinaire d'un monde ennemi de Dieu, par la constance d'un cœur endurci, par la gratitude d'un désespoir tout visible. Qu'on s'efforce de découvrir à un homme attaché aux biens de la terre toutes les horreurs de ses injustices, les fausses couleurs d'une possession violente, les chicanes d'un droit imaginaire, la misère d'une partie dépouillée, les difficultés d'une restitution différée : son infâme intérêt se jouera de tous ces sujets de honte et de crainte, il inventera des nécessités de famille, des prétentions ridicules, des titres inconnus, des embarras affectés, des dédommagements, des compensations étudiées, mille apparences trompeuses d'équité et de droiture. Vous êtes indignés d'un tel procédé, mes chers auditeurs, vous avez autant de mépris que de compassion pour des personnes de ce caractère : tels êtes-vous si une passion vous domine : vous êtes prévenus comme ils le sont, s'il s'agit de l'entretenir et de la défendre. Grâce de mon Dieu, ne dissiperez-vous jamais ces nuages? ne romprez-vous jamais ce voile obscur que notre déréglement a tendu pour nous aveugler? Jugez, messieurs, si nous sommes obligés d'étudier les mouvements de notre cœur pour travailler à notre salut avec quelque sûreté.

Après que la passion nous a prévenus contre la vertu pour nous empêcher de la pratiquer, elle agit pour la corrompre dès que nous l'avons embrassée. Seconde réflexion : si elle n'a pu nous la rendre impossible, elle nous la rend suspecte, fausse, inutile, criminelle même. Il en est d'une passion comme de cette chaleur qui se répand dans toutes les parties du corps : nous ne la sentons pas cette chaleur, quoiqu'elle anime tous nos mouvements; c'est ainsi que la passion entre imperceptiblement dans toutes nos actions; et à moins que nous ne soyons attentifs à ses impressions, elles nous échapperont; nous croirons agir en gens de bien, et nous agirons en gens passionnés. Nous nous chercherons, nous nous trouverons partout nous-mêmes, au lieu de chercher et de trouver Dieu. La raison de ce danger est que nous ne nous attachons à la vertu que par la violence que nous nous faisons; qu'au contraire nous n'avons qu'à agir naturellement pour contenter notre penchant; et de là il arrive que, rebutés de la peine de nous vaincre sans cesse, nous nous flattons d'avoir la vertu, dont nous n'avons toutefois que l'apparence; et l'on se sait bon gré de se croire vertueux quand il en coûte peu de l'être.

Selon les divers attachements des gens, dit saint Bernard (*Apolog. ad Guil. Abb.*), les vertus paraissent des vices et les vices paraissent des vertus. L'on fera passer pour avare un homme modeste et réglé : l'on traitera d'austérité outrée une tempérance chrétienne; l'on imputera à une noire mélancolie la réserve et la sagesse dans les entretiens; de même l'on donnera à une lâcheté oisive et timide le nom d'une juste modération : l'on voudra qu'on soit libéral quand on est prodigue; qu'une liberté messéante à parler et à plaisanter soit honnêteté et enjouement; qu'une mollesse étudiée, qu'un faste excessif soit bienséance et propreté. Comme si les vertus, ajoute le même saint Bernard, pouvaient se détruire les unes les autres; comme si elles étaient destinées à flatter le corps, pour perdre l'âme : *Ecce enim parcitas putatur avaritia, sobrietas austeritas creditur, silentium tristitia reputatur.* Et le reste. Le passage serait trop long.

Il est vrai, messieurs, que c'est le propre de la passion de revêtir le vice des ornements de la vertu. Vous avez une ardeur extrême à amasser du bien, vous vivrez sordidement, vous romprez tout commerce, vous négligerez tous les dehors d'une charge, vous abandonnerez les intérêts de l'amitié, vous oublierez la misère des pauvres : et tout cela, parce que vous vous imaginerez d'avoir une vraie modestie qui sait mépriser une vaine pompe; vous êtes porté au plaisir, et vous y courez avec empressement, ce seront des bienséances convenables à votre état que toutes les libertés que vous prendrez pour vous satisfaire. Donner au jeu le

temps que vous devez à une charge et à un domestique ; nouer des amitiés tendres avec des personnes que vous ne pouvez aimer sans danger : vous faire une occupation ordinaire de visites agréables et de parties de divertissements ; vous permettre mille complaisances lâches et injustes de peur de troubler vos délices ; vivre dans une dissipation qui vous détourne des choses de Dieu et de vos devoirs, ce sera là entendre le monde honnêtement et chrétiennement.

Une haine secrète, une haine invétérée vous ronge le cœur; combien de paroles piquantes le zèle vous permettra-t-il ? combien de médisances échapperont à votre franchise ? combien l'amour du bien public dressera-t-il de sourdes machines pour renverser les projets de ces personnes dont les avantages vous blessent? combien de piéges tendra-t-il à leur fortune naissante, à leur réputation déjà établie ? il est de la droiture d'empêcher qu'elles vous égalent en biens, en honneur, en savoir, en piété. Une folle ambition vous dévore l'esprit ; un cœur noble et bien fait doit tout mettre en œuvre pour aller à la gloire ; fallût-il enterrer le mérite dans les ténèbres, noircir un concurrent, acheter l'élévation par des bassesses indignes, violer les secrets les plus sacrés ; engager des gens sans conscience au mensonge et au parjure; la grandeur de l'âme doit passer là-dessus sans scrupule ; l'espérance de donner plus de gloire à Dieu le commande : quelle illusion! quel aveuglement ! Je vous demande ici, messieurs, est-il nécessaire d'avoir l'œil aux désordres de la passion, si nous voulons nous sanctifier, n'est-ce pas un assoupissement étrange que celui-là . de s'endormir sur un fantôme de vertu ? Vous dites que vous êtes à Dieu : Vous vous trompez, dit saint Ambroise, la volupté se récrie avec raison que vous lui appartenez. Vous dites que vous êtes à Dieu; mais l'avarice vous tient dans ses fers: vous dites que vous êtes à Dieu ; mais une humeur chagrine, envieuse, emportée, vous possède : vous dites que vous êtes à Dieu ; mais la vanité dit le contraire : elle vous entête, elle vous gouverne comme il lui plaît : *Tuus sum ego, salva me, Domine: venit libido et dicit meus es..... venit avaritia.... veniunt omnia vitia et singula dicunt*, *meus es. Quem tanti competunt quam vile mancipium est* (*In Psal.* CXVIII, *oct.* 12). Méprisable esclave qui donnez droit sur vous à tant de méprisables maîtres ! Quel malheur pour nous, chrétienne compagnie, de nous flatter d'avoir les vertus mêmes que nous combattons, faute de mortifier une passion.

Voulez-vous voir encore comment la passion nous dérobe tout le fruit des vertus mêmes dont nous pourrions plus raisonnablement nous flatter ? Un magistrat ne gagnera rien devant Dieu par son intégrité, par sa droiture, par sa pénible exactitude dans son emploi, parce qu'il n'a en vue que les intérêts passagers d'une charge périlleuse, le bien qu'il amasse, la réputation qu'il se fait, le repos qui l'assure contre les plaintes et les reproches, la satisfaction d'une fierté naturelle et quelquefois farouche, qui craint de ployer et qui s'obstine par caprice, de peur de mollir. Un homme de guerre ne tirera aucun profit pour son âme de sa fidélité dans le service, d'un noble désintéressement, qui le met au-dessus d'un vil avantage, d'une équité sincère et généreuse, qui honorera le mérite en toutes sortes de sujets, dans un inférieur, dans un rival, dans un ennemi ; par là il ne songe qu'à passer pour homme d'honneur, pour homme de cœur, et toute sa vertu ne lui sert de rien pour son salut, parce qu'elle n'est que vanité. Un négociant sera fidèle, exact, sûr dans sa parole, religieux dans son commerce ; mais il ne prétend autre chose que se faire des chalands, s'assurer des associés, établir solidement sa fortune ; et il n'en est pas plus homme de bien devant Dieu. Une femme remplira les devoirs d'épouse et de mère; elle s'éloignera d'un monde licencieux, elle aura horreur de ces liaisons qui apprêtent à parler aux gens, elle tiendra une conduite hors de tout reproche; mais elle ne se propose que le repos d'une tranquille mollesse, que les intérêts d'un orgueil délicat, que l'espérance de plaire par là à ce monde même qu'elle semble mépriser ; se sanctifiera-t-elle par ce procédé ? nullement.

Nous ne devons pas nous étonner, messieurs, que des personnes visiblement esclaves de leurs passions se perdent ; mais n'avons-nous pas sujet de déplorer la perte de ceux qui se soumettent aux peines que donne la vertu, et qui ne sont pas vertueux pour cela ? A quoi sert à un vaisseau de porter le nom de Ferme et de Tranquille, s'il est toujours chancelant sur la vague, s'il est toujours battu par la tempête ? La régularité du maintien, la composition du visage, des airs modestes, un procédé net et irréprochable, tous ces dehors de la vertu ne nous promettent point le ciel. Il s'agit d'étouffer dans le cœur ces désirs violents, ces ressentiments opiniâtres, ces craintes mondaines, ces joies malignes ; il s'agit de suivre de près, de dompter cette passion qui doit vous donner de la défiance sur tout ce que vous faites de bien : à quoi souvent et le directeur et le pénitent ne font guère de réflexion : sans quoi néanmoins, fausse vertu, dévotion frivole, apparence de christianisme. Et n'est-ce point la vertu, la dévotion, le christianisme de nos jours ?

La passion ne nous rend pas seulement la vertu haïssable, elle ne nous la rend pas seulement suspecte, mais encore elle nous la rend fatigante, insupportable, peu capable de persévérance et de fermeté : c'est ma troisième pensée. Quand on a de bons sentiments et qu'on désire sincèrement se sauver, elle n'ose pas se déclarer ouvertement contre nos saintes résolutions, mais elle est toujours aux aguets pour nous en faire repentir ; comme un voleur, dit le grand saint Basile, comme un voleur qui, craignant de

tenir les grands chemins, se cache dans des trous inconnus pour nous surprendre et faire son coup (*Homil. non adhær. reb. sæcul.*). Plus on la ménage, plus on lui pardonne de choses, et plus elle devient terrible et indomptable ; de même qu'un cheval qui n'a pas été dressé et soumis au frein, vous jettera par terre et vous froissera quand vous y songerez le moins; c'est la comparaison de saint Ambroise : *Qui moderari nescit cupiditatibus, is quasi equis raptatur indomitis, volvitur, atteritur, laniatur, affligitur* (*H.* III, *de Virginib.*). C'est une dure peine, de disputer sans relâche la victoire à un penchant qui ne met jamais les armes bas, qui est toujours prêt à nous faire ses esclaves, pour peu d'avantage que nous lui donnions sur nous.

D'où viennent, messieurs, ces rechutes déplorables qui renversent tout d'un coup de si belles espérances d'une sainte vie, sinon de ce que la passion, toujours agissante et toujours combattue, rend à la fin le joug de la vertu plus pesant et tout à fait accablant? Cette femme s'était séparée du monde, effrayée des dangers qu'elle y courait et des fautes qu'elle y avait commises. Quel plaisir pour un confesseur, quelle consolation pour elle-même, après ce changement! Elle marchait dans les voies du ciel, avec un courage qui dédommageait en quelque manière la grâce de tout le mépris qu'elle en avait fait durant ses années mondaines. Sa délicatesse allait jusqu'à craindre toute compagnie, de peur d'y souiller son imagination et d'y entendre blesser la charité; sa vigilance, jusqu'à se défier des personnes mêmes les plus régulières, jusqu'à se défier d'elle-même. Bien loin d'écouter des louanges et de songer à briller et à plaire, elle appréhendait même d'être vue; et si elle se faisait remarquer, c'était par des airs chastes et modestes, par une conduite chrétienne et exemplaire. Toute une ville était édifiée d'une si heureuse conversion.

Il fallait à cette femme bien de la contrainte dans ce nouveau genre de vie; elle n'y durait qu'à force de mortification et de violence; car, naturellement, elle eût encore cultivé sa beauté, si elle eût suivi son inclination; elle eût encore volontiers noué et animé une intrigue; encore jeune, encore agréable, les compagnies enjouées ne l'auraient pas rebutée. Sa passion, cependant, veillait au moment qui pouvait lui rendre sa proie; ce moment n'est venu que trop tôt : un spectacle a réveillé ses anciennes idées, une promenade lui a présenté la personne qui occupait autrefois son cœur, un divertissement lui a fait oublier sa retenue; la voilà dans ce même monde qu'elle avait quitté, la voilà le scandale de cette même ville dont elle avait été l'exemple. Maudite passion, ne saurait-on vous réduire au point de ne pouvoir plus vous rallumer? faut-il qu'il vous soit si aisé de gâter l'ouvrage de la grâce?

Ce jeune homme, après avoir goûté quelque temps la licence du siècle, forma la résolution de se donner à Dieu, et il l'exécuta sans délai; lui qui approchait à peine les églises durant ses déréglements, on le voyait approcher souvent les tribunaux de pénitence et la sainte table; lui qui se livrait sans égard à la légèreté de l'âge, il observait jusqu'à ses paroles, jusqu'à sa démarche, jusqu'à son air; appliqué à ses exercices de piété, il se faisait un scrupule de manquer à ces actions qui avaient été le sujet de ses railleries : il avait une douceur qui charmait toutes sortes de gens, une honnêteté qui inspirait l'amour de la vertu aux plus déréglés; le père et la mère, toute la parenté, tous les amis ne pouvaient assez louer Dieu des effets de sa miséricorde sur ce jeune homme; chacun lui souhaitait un heureux établissement et toutes les bénédictions que Dieu verse sur ses favoris. Mais il faut avouer, messieurs, qu'il lui était bien pénible d'opposer tant de modération, à l'ardeur de son tempérament, aux exemples de ses compagnons, aux agréments d'un monde qui paraît être fait pour la jeunesse; son penchant ne troublera-t-il point notre joie et ne lui arrachera-t-il point une si glorieuse victoire? hélas! messieurs, une compagnie où une bienséance forcée l'avait conduit; un voyage où son malheur l'avait uni à des personnes licencieuses; un jeu où il s'était engagé sans se défier de ses yeux et de son cœur ; une affaire qui a dissipé son recueillement; c'est là que la passion l'attendait : il a écouté dans ces occasions, je ne sais quelle complaisance, qui a rompu tout le tissu de sa vie sainte; fatigué de prendre tant sur soi, de se refuser tant de choses, il s'est replongé sans délibérer dans le libertinage. Il est bien cruel, mes chers auditeurs, de voir évanouir en si peu de temps de si beaux projets, de voir tomber des fruits si précieux de pénitence; de voir entre les mains du démon des âmes que Dieu tenait avec tant de bonté dans les siennes. Plaignons-nous à la passion de ce malheur, elle n'avait fait que couvrir son feu, et elle l'a fait éclater aussitôt qu'il a trouvé jour à se répandre; elle a lassé le courage et la patience par les obstacles qu'elle opposait à la pratique du bien; un peu de liberté qu'on lui a donnée, lui a rendu tout le pouvoir, toute la fierté, toute la malice d'un tyran.

Après cela, chrétiens, fermez les yeux sur les démarches de vos passions, ménagez-les, flattez-les; ayez soin de les contenter; aimez toujours ce siècle maudit, où elles trouvent tout ce qu'elles peuvent souhaiter : souvenez-vous, je vous prie, de Samson et du spectacle qu'il fut obligé de donner à ses ennemis; la passion qu'il avait pour sa Dalila l'avait enfin jeté, comme vous savez, dans les fers des Philistins. Ce brave Samson, cet incomparable Samson en fut réduit à divertir lâchement ses fourbes vainqueurs : *Præceperunt ut vocaretur Samson, et ante eos luderet : qui adductus de carcere ludebat ante eos* (*Judic.*, XVI). Ils le firent sortir de sa prison pour en faire leur jouet. Cet homme qui s'était joué tant de fois et d'eux et de leurs armées, il danse, il saute, il se contrefait, il prend tous les airs

d'un insensé pour leur donner un plaisir qui l'humilie si étrangement; que pensait-il alors de sa Dalila? que pensait-il de l'attachement qu'il avait eu pour cette infidèle? Tandis que sa passion le trompait, elle le rendait ridicule à ses ennemis; maintenant que sa passion le détrompe, elle le rend ridicule à lui-même. En vain il se récria sur sa folie, en vain il regretta sa force et sa liberté; il ne fut l'esclave de l'amour que pour être l'esclave des Philistins.

Et vous me direz encore, mon cher auditeur, je ne saurais me défaire de cette passion, source empoisonnée de mes plus considérables déréglements; mais ne savez-vous pas que vous êtes obligé de la traiter sans pitié, puis qu'elle vous rend coupable en tant de choses? que la loi de Dieu doit être observée, et que tout ce qui s'oppose à l'obéissance que vous lui devez, met votre salut en danger? Je ne saurais: que voulez-vous dire? que Dieu vous refuse les secours de sa grâce dans les occasions de mortifier votre penchant? que vous êtes forcé, par votre faiblesse, à entretenir l'attachement qui vous perd, à le caresser, à lui accorder tout ce qu'il demande? vous êtes donc en droit de pratiquer le vice quand il vous plaira. Je ne saurais: et tant d'autres en viennent à bout; gens toutefois à qui la chose n'est point plus aisée, de même âge, de même tempérament, de même condition que vous; mais plus chrétiens que vous ne l'êtes, plus pénétrés de la crainte des jugements de Dieu, plus effrayés du danger de se damner. Je ne saurais: avez-vous bien pensé à ce que vous dites? et vous savez bien dissimuler, déguiser, retenir votre légèreté, couvrir votre passion, quand il s'agit de vous conserver un peu d'estime devant les hommes et de nouer une intrigue avec plus de sûreté. Dans le commerce du monde, dites-vous tout ce qui vous vient à la pensée? vous emportez-vous toutes les fois que quelque chose vient à vous choquer? n'êtes-vous pas contraint de vous gêner, de vous contrefaire en cent manières, ou pour essuyer les caprices d'autrui, ou pour étouffer vos propres caprices? Je ne saurais: est-ce que vous pouvez servir Dieu et vous sauver en vous livrant à vos inclinations? peut-être n'en doit-il rien coûter pour devenir saint, et que les bienséances humaines suffisent pour vous assurer devant le tribunal de Dieu. Jouez le personnage d'un honnête homme, d'une personne qui sait vivre, sans doute votre juge vous passera les désordres honteux de votre cœur. Je ne saurais: eh! comment le pourriez-vous? vous cherchez avec ardeur tous les moyens de satisfaire votre passion: vous êtes inquiet, chagrin, insupportable à vous-même, quand un événement imprévu vient à rompre vos mesures; vous franchissez même les lois ordinaires qu'un monde corrompu vous prescrit, vous vous faites un front d'airain, vous vous moquez de tout pour vous contenter. Je ne saurais: ah! vous saurez un jour, que vous avez pu, que la peine que cette passion vous fait, devait être la matière de votre mérite, et que les victoires que vous aviez à remporter sur elle devaient couronner votre vertu. Il ne faut pas vous presser davantage; votre attachement vous ferme peut-être les oreilles, marque infaillible d'un endurcissement qui vous conduit à la réprobation. La passion combat la vertu; vous avez beau vous obstiner, vous sentez cette vérité, vous ne la sentez que trop; voyons en peu de moments comment elle favorise le vice.

SECONDE PARTIE.

La passion n'est autre chose qu'un mouvement sensible de l'appétit que l'imagination a excité. Il est donc visible qu'elle est aveugle, et que d'elle-même elle est ennemie de la raison et de toutes les impressions qui combattent les plaisirs des sens; une imagination déréglée, un appétit sensuel où peuvent-ils nous conduire, si nous les prenons pour guides? nous n'avons qu'à les laisser agir pour tomber en mille désordres. La peine que vous sentez, chrétiens, à pratiquer la vertu, ne vient que de là; c'est que vos passions vous portent à pratiquer le vice. Nous pouvons dire que les passions sont les vices eux-mêmes, quand on n'a pas soin de les régler; qu'est-ce que c'est que la volupté, sinon un amour ou un plaisir que la raison et la grâce ne gouvernent pas? qu'est-ce que la vengeance? sinon la colère ou la haine abandonnée à elle-même? un désir que les maximes de l'Evangile ne conduiront pas, deviendra avarice, ambition, perfidie; une crainte que la foi ne soutiendra pas, deviendra cette paresse funeste dans l'affaire du salut, cet assoupissement, cet endurcissement qui est suivi de la réprobation. Toute passion qui aura la liberté de s'allumer, de se satisfaire selon ses propres impressions, sera aussitôt un vice.

Il en est d'un homme passionné, à l'égard de Dieu, comme d'un homme d'un corps et d'un esprit mal tournés, à l'égard des hommes; celui-ci aura un fort méchant air en toutes choses, ses agréments mêmes tiendront toujours du ridicule, rien de fin, rien d'agréable dans ses manières; en vain l'éducation et l'exercice viendront à son secours pour le faire; celui-là de même ira naturellement là où son penchant l'entraîne, il n'aura que des vues basses et intéressées, ses pensées lui présenteront d'ordinaire quelque satisfaction injuste, ses mouvements tendront toujours à quelque plaisir ou malin ou licencieux; le vice sera comme répandu sur tout lui-même.

Au contraire, s'il se donne la peine d'étudier, de combattre ses passions, de les soumettre à la grâce, il donnera à toutes ses actions des agréments dignes des yeux de Dieu. Ces mêmes inclinations qui peuvent le corrompre, serviront à le perfectionner; il se sanctifiera par les obstacles mêmes de la sainteté: semblable à une personne à qui une naissance heureuse a donné un assemblage de qualités qui plaisent à la première vue; propre à profiter des soins qu'on a pris à la former, elle montre dans toutes ses dé-

marches, je ne sais quel dégagement et quelle régularité tout ensemble qui charment tout le monde; sa seule mine, la seule disposition de son corps est une expression fidèle de son mérite; la réflexion et la vigilance ne lui permettront jamais rien qui soit capable de rebuter.

Or, mes chers auditeurs, si l'on est nécessairement vicieux dès que l'on est passionné, devez-vous faire la guerre à vos passions? abandonnerez-vous votre salut plutôt que d'étouffer les mouvements d'un cœur gâté, qui ne travaille que pour échapper à la grâce? vous n'appréhendez pas les suites de cette inclination qui commence à se faire sentir dans votre cœur, vous la nourrissez même par certains empressements qui lui ouvrent peu à peu un chemin plus libre; vous étudiez les occasions de rencontrer cette personne, vous êtes charmé de lui plaire; quel incendie peut-être ce feu naissant va-t-il répandre dans votre âme? Je prévois déjà que la régularité dont vous vous piquez, n'aura bientôt que de vaines apparences, que vos prières ne tarderont pas de devenir un embarras, que vos bons sentiments seront étouffés parmi le tumulte agréable d'une passion qui se fortifie, qu'une modestie artificieuse sera inutile pour couvrir une flamme qui gagne toujours; je prévois qu'enfin vous ne garderez plus de mesure, et que vous aimerez jusqu'à la folie; voilà le commerce noué, établi, tranquille. Qui l'aurait dit, que cette nuée, qu'on voyait s'élever sans bruit, était pleine de tourbillons et de tempêtes? c'était en effet peu de chose dans son commencement que cette nuée, une vapeur légère sortie d'un agréable parterre, dorée par les rayons du soleil, et dont la transparence ne cachait rien, ce semble, de funeste: qui l'aurait dit qu'elle éclaterait en tonnerres si bruyants, et qu'elle ravagerait la terre même qui l'avait formée? C'est vous, mon cher auditeur, qui l'auriez dû prédire, c'est moi qui vous le prédis; cette inclination deviendra amitié, cette amitié deviendra amour, cet amour deviendra un attachement honteux, criminel, débordé: votre passion est un vice presque dès sa naissance.

Mais on trouverait aisément remède au mal, si la passion n'avait rien de pis que d'être un vice; une réflexion vive sur ses désordres, un retour heureux sur soi-même, le sentiment des mouvements impétueux du cœur, nous découvriraient les horreurs, les suites de l'attachement. Ce qui est de plus cruel dans la passion, c'est qu'elle est d'ordinaire un vice agréable, comme ces miroirs trompeurs qui adoucissent si fort les traits, qu'un visage vilain et de travers y paraît brillant et régulier. La passion enveloppe le vice sous de faux dehors qui en cachent la difformité et qui imposent; elle ôte à la personne qu'elle possède ce cœur qui entend, c'est l'expression de l'Ecriture, ces yeux qui voient et ces oreilles qui peuvent écouter: *Cor intelligens, oculos videntes et aures quæ possint audire* (*Deuter.*, XXIX). Comme cette personne prend le bien pour le mal, elle prend aussi le mal pour le bien: de là, dit le grand saint Basile, ces erreurs infinies qui préoccupent, qui aveuglent la plupart des mortels: *Ex quo infinitus occupat mortales error* (*in Psal.*, XXVIII). Un homme passionné n'a pas seulement le moindre soupçon sur son faible; habile à distinguer les défauts d'autrui et sévère à les condamner, il ne se défie pas même de lui sur le chapitre de son attachement; si son faible consiste dans la vengeance, à n'en pas revenir sur une injure, il blâmera fort juste les libertés, les excès d'un monde dissolu; c'est une honte, dira-t-il, qu'un tel abandonne son domestique et ses devoirs pour se divertir; qu'une telle se ménage si peu dans les compagnies et qu'elle permette à sa fille des liaisons, des parties de plaisir qui la déshonorent; cependant notre vindicatif se pardonnera des railleries sanglantes, des récits affectés, outrés, d'un trait qui humilie cette personne, qui lui perce le cœur de chagrin; il pardonne, mais il est bon de tenir les gens en crainte pour n'être pas exposé à leurs insultes; il ne veut point de mal, et il ne daignerait pas ouvrir la bouche pour son intérêt; mais faire voir qu'on n'est pas tout à fait insensible, qu'on n'est point dupe et qu'on est en état de couper chemin à l'injustice, en suscitant une méchante affaire, en renversant des mesures heureusement éventées, en tramant sourdement la matière imprévue d'un cruel procès: la bonté ne doit pas armer la violence, et les honnêtes gens doivent se soutenir dans le monde.

La passion d'une femme, c'est l'amour du monde; elle parlera fort raisonnablement sur la délicatesse de ces personnes qui s'offensent de tout, sur l'opiniâtreté de leur ressentiment, qui ne saurait s'éteindre de bonne foi, sur la faiblesse de l'esprit qui ne peut dissimuler une bagatelle et oublier un rien dont le souvenir ne sert qu'à aigrir; mais s'agit-il de ce monde dont elle est comme enivrée, tout s'y passe selon les lois de la bienséance, elle est toujours assez jeune pour y paraître; il faut qu'elle y conduise une jeune enfant qu'elle doit élever d'une manière conforme au goût du temps; un peu d'honneur nous tire de tous les pas dangereux, l'on en est quitte pour se tenir sur ses gardes; c'est une triste vie que la vie qu'on roule dans l'obscurité, dans l'embarras d'un domestique; pour peu qu'on ait du cœur, l'on ne peut se défendre les engagements ordinaires d'une brillante société: c'est par de tels raisonnements qu'on colore des bassesses indignes, des lâchetés humiliantes, des désirs criminels, des desseins honteux, des ménagements impurs, des feintes malignes, des actions tout à fait païennes. Et la passion qui vous fait aimer le monde, messieurs, est nécessairement accompagnée, soutenue de plusieurs autres passions qui ont à défendre je ne sais combien de désordres; mais pour nourrir une jalousie fourbe et impitoyable, une vanité folle et ridicule, un plaisir opiniâtre, établi, messéant, elles

s'efforcent de ne rien voir qui ne s'ajuste avec l'honnêteté et la probité.

Finissons par une troisième réflexion : Cette passion qui est d'ordinaire un vice, et un vice agréable peut devenir aisément une mère malheureuse de plusieurs vices: c'est sa coutume de sacrifier tout à ses intérêts, honneur, bien, bonne foi, repos, amitié, équité, compassion, gratitude, vertu. Jetez les yeux sur les histoires saintes et sur les histoires profanes, vous toucherez d'abord à la source de ces événements funestes dont elles sont mêlées.

Sans vous donner la peine de la chercher dans les secrets obscurs d'une politique profonde, vous verrez qu'ils ont été les tristes fruits d'une passion dominante ; c'est que cette passion va toujours son train dans le cœur, les humeurs ne sont pas toujours les mêmes, les objets se succèdent les uns aux autres, les intérêts sont quelquefois opposés, les circonstances diverses font diverses scènes ; mais la passion est toujours passion. En vain les désirs se combattent, en vain les mesures qu'il faut prendre se renversent mutuellement, en vain les mouvements du cœur se font une guerre réciproque, la passion n'est point détournée de son but, et elle met tout en œuvre pour l'atteindre : un exemple tiré de l Ecriture suffira pour vous représenter la vérité.

Hérode avait reçu des Romains le royaume de Judée. Comme il était étranger, qu'il se défiait des Juifs, ses sujets, il se livra à la jalousie la plus insensée et la plus cruelle qui fut jamais. Il n'ignorait pas ce que portaient les prophéties touchant la naissance du Messie, à qui appartenait le trône qu'il occupait. Troublé des pensées dont sa timide ambition était embarrassée, il fut extrêmement surpris de voir arriver des mages de l'Orient pour adorer ce Dieu nouvellement né et légitime roi des Juifs. Hérode fut aussitôt fourbe et trompeur pour sa sûreté ; il interroge les mages sur l'apparition de l'étoile qui les conduisait, sur la naissance de l'enfant qui était l'occasion de leur voyage, et fait semblant de vouloir unir ses hommages aux leurs. Il fut en même temps impie ; convaincu des prédictions des prophètes, il songe aux moyens de les éluder. Il fut lâche dans sa politique; malgré sa fierté, il se radoucit, il se résout en apparence à fléchir les genoux devant un petit enfant. A-t-il manqué son coup par le retour inconnu des mages, le voilà injuste et brutal : il forme le dessein de faire mourir tous les enfants qui étaient nés depuis deux ans, non-seulement à Bethléem, mais dans toute la contrée. Sa cruauté et sa fureur exécutèrent cet horrible dessein : plusieurs milliers d'enfants furent égorgés, parce qu'il en voulait perdre un seul; le dénaturé n'épargne pas son propre fils. S'il n'eût été aveuglé par sa passion, il aurait fait suivre les mages, il se serait assuré d'eux, il aurait prévu qu'un massacre si détestable ne servirait qu'à rendre la naissance de son rival plus illustre ; il aurait fait réflexion qu'il s'agissait d'un Dieu, dont les conseils sont impénétrables, dont les ordres sont infaillibles; il aurait appréhendé d'aigrir la haine de ses sujets et de se détruire par les voies dont il voulait se soutenir.

A quoi bon, messieurs, nous récrier sur la folie d'une passion déchaînée? Sagesse, droiture, équité, piété, humanité, foi, clémence, fidélité, religion; une jalousie ambitieuse ne trouve rien dans son chemin qui l'arrête ! elle arme tous les vices pour sa défense. Hérode veut régner : pour régner il ment, il trahit, il dissimule par faiblesse, il parle avec imprudence, il perd la piété, il perd la raison, il en vient à des excès d'inhumanité extravagants, inutiles, affreux. Est-il possible, messieurs, qu'une passion puisse engager en tant de crimes? vous le voyez, vous pouvez répondre vous-mêmes.

Il suffirait, ce me semble, mon cher auditeur, de vous parler en philosophe pour vous obliger à régler les mouvements de vos passions. Quoi ! vous n'auriez pas honte de vous-même, si, pour vous inspirer la modération, la patience, la douceur, je me contentais de vous dire : Souvenez-vous de la situation de votre corps et de votre esprit, tandis que vous étiez agité, transporté de colère; qu'auriez-vous pensé de vous-même si vous aviez pu vous reconnaître dans cet état? Vous aviez le regard farouche, les yeux rouges, ardents, effarés; vous aviez peine à parler, vos paroles s'entrecoupaient, et vos discours sentaient la folie et la fureur ; vous frappiez la terre comme un insensé, vous tourniez, vous haussiez, vous branliez la tête et vos cheveux hérissés; votre marcher incertain, vos gestes déconcertés faisaient de vous un spectacle digne de compassion et de risée.

Pourrais-je me le persuader, mon cher auditeur, que vous ne rougiriez point au seul souvenir des extravagances de cet amour qui vous possédait? Que pensez-vous maintenant que vous m'écoutez de sang-froid? que pensez-vous de tant de défiances, de tant de chagrins, de tant de lâchetés, de tant d'illusions, de ces dépenses ignorées, de ces assiduités rebutées, de ces protestations méprisées, de ces désespoirs oubliés, de tous ces ridicules égarements? Mais, pendant que vous étiez l'esclave de cette colère et de cet amour, votre raison était à la chaîne, votre esprit languissait dans le trouble et dans les ténèbres, votre volonté était entraînée comme une misérable aveugle qui avait beau crier pour se faire entendre : vous n'aviez rien d'honnête, rien de raisonnable. Non, vous ne sauriez vous défendre de la confusion et du repentir, si je vous représentais à vous-mêmes par ces idées, chrétiens, quels doivent donc être vos sentiments sur vos passions, si je vous en parle en chrétien ; si je vous dis qu'elles corrompent votre cœur, qu'elles vous font haïr la vertu, aimer le vice, perdre la grâce et le ciel; qu'elles font de vous la proie de l'esprit de ténèbres et de l'enfer.

O Dieu ! que vous êtes en colère, et que votre vengeance est terrible, lorsque, pour punir votre peuple rebelle, vous le livrez à

ses passions! *Non audivit populus meus vocem meam, et dimisi eos secundum desideria cordis eorum* (*Psal.* LXXX). N'avez-vous pas un arc et des flèches? votre voix ne se fait-elle pas entendre jusqu'au fond des abîmes que vous avez creusés vous-mêmes? n'êtes-vous pas le maître du ciel pour lancer des foudres? Je veux, dit Dieu, je veux que les criminels vivent, mais ils vivront au gré de leurs mauvaises inclinations; châtiment épouvantable, pire que le glaive de l'Ange exterminateur, pire que les gouffres de la terre et que les carreaux des nuées. Ce malheureux peuple ajoutera crimes à crimes, il ne donnera plus de bornes à ses déréglements, et par la funeste liberté de faire tout ce qu'il voudra, il mettra le sceau à sa réprobation: *Dimisi eos secundum desideria cordis eorum.*

Mes chers auditeurs, vous faites consister toute la douceur de la vie à contenter vos désirs déréglés, à satisfaire tranquillement vos passions. Cet homme attaché à la terre se croit heureux si son avarice entreprend et exécute avec succès. Cet homme voluptueux se croit heureux si son commerce honteux n'est point troublé par de fâcheux événements. Cette femme mondaine se croit heureuse quand elle peut goûter une succession sûre de délices; et c'est pourquoi Dieu irrité les rend malheureux: ce sont là les effets les plus terribles de sa fureur. Mortifier ses passions, sera-ce là désormais un langage barbare pour vous, messieurs, sera-ce l'occupation propre des solitaires et des personnes renfermées dans les cloîtres? et ces âmes séparées du monde ne sont pas à l'abri des traits de leurs passions, avec leur silence, avec leur solitude, avec leurs jeûnes, avec toutes leurs austérités. Comment l'entendez-vous? les passions vous jettent dans mille déréglements; vous trouvez dans le monde tout ce qui peut les réveiller, tout ce qui peut les nourrir; et vous serez les seuls dispensés des peines nécessaires, indispensables pour les régler?

Mais à quoi prétendez-vous nous engager, me dites-vous: à aller toujours contre nos méchantes volontés, à combattre sans cesse notre mauvais penchant? c'est cela même, messieurs, que j'exige de vous, parce qu'il le faut pour vous sauver, et que vous êtes tout résolus de gagner le ciel. Vous fais-je tort de le penser? vous fais-je tort de le dire? Que craignez-vous tant? Dieu ne soulage-t-il pas vos peines par ses grâces? n'avez-vous pas quelquefois à franchir des difficultés plus rudes dans l'usage du monde? Combien de désirs n'êtes-vous pas obligés d'y étouffer? combien de fois votre vanité est-elle forcée de dévorer ce qui l'humilie? combien d'incidents y troublent vos plaisirs, sans que vous osiez vous plaindre? Quoi donc! vous ne ferez pas pour vous sanctifier une partie de ce que vous faites pour vous perdre! vous ne voudrez rien prendre sur vous pour plaire à Dieu, tandis que le monde vous arrachera tant de choses malgré vous? vous vous mortifierez pour pratiquer le vice du siècle, et vous refuserez de vous mortifier pour pratiquer les vertus du christianisme! Ah! je ne pense point si injustement de vous.

O custos hominum, quare me posuisti contrarium tibi? C'est en effet un grand sujet de chagrin pour nous, mon Dieu, de nous sentir si disposés à nous révolter contre vous, vous, Seigneur, qui veillez à notre salut avec tant de miséricorde, pourquoi avez-vous permis à nos passions de nous éloigner de vous? vous nous les avez données sans doute pour vous aimer, pour vous désirer, pour vous rechercher; quel bonheur pour moi si je n'en faisais pas d'autre usage! cruelles passions, vous pourrez toujours déchirer mon cœur, mais vous ne pourrez jamais l'enlever à son maître légitime. Dieu y règnera, et vous y serez esclaves; vous me ferez haïr, mais je haïrai le monde et ses appas; vous me ferez aimer, mais j'aimerai mon Sauveur et mes devoirs; vous me ferez désirer, mais je désirerai la sainteté et le ciel; vous me ferez craindre, mais je ne craindrai que le péché et la disgrâce de mon Juge. Seigneur, puisqu'il est à vous ce cœur, possédez-le et sur la terre et dans la gloire.

SERMON XVI.

Sur le respect que l'on doit aux vérités de la religion.

Qui autem biberit ex aqua quam ego dabo ei, non sitiet in æternum.

Celui qui boira de l'eau que je lui donnerai, n'aura jamais soif (*S. Jean, ch.* IV).

C'est le sentiment commun des interprètes, que cette eau dont le Fils de Dieu parlait à la Samaritaine, est la figure des vérités évangéliques qui étanchent la soif de l'âme en soumettant sa curiosité et en réglant ses désirs. Qui embrasse avec docilité la doctrine de Jésus-Christ n'a pas de peine à lui assujettir les lumières de la nature et les réflexions de l'étude; et il conçoit un mépris extrême de tout ce que les passions nous font estimer. Les maximes divines de l'Evangile seules peuvent rectifier notre raison, élever nos sentiments, sanctifier nos vertus, corriger notre penchant; si nous ne les recevons pas avec respect, si nous les ignorons, hélas! chrétiens, que saurons-nous, et comment vivrons-nous? Sagesse, science humaine, vous n'êtes dès là que folie, et vous ne pouvez faire que des insensés: *Nonne stultam fecit Deus sapientiam hujus mundi* (*I Cor.*, I)? Il ne faut, messieurs, qu'une teinture légère de la foi pour former cette idée des articles de notre croyance et de la morale de notre Sauveur.

Les libertins, toutefois, font consister la force de leur esprit à parler d'un air méprisant et décisif sur certains points de religion, ils s'érigent en juges de la vérité; un doute malin jeté avec artifice, une raillerie faite avec dédain, un argument proposé avec une assurance effrontée, sont l'unique appui de leur présomptueuse infidélité.

N'est-ce pas, messieurs, un grand sujet de déplaisir pour nous, que les vérités de notre Eglise soient attaquées, non par des tyrans, comme autrefois, mais par nos propres frè-

res, qui partagent avec nous les mêmes sacrements, et qui espèrent la même félicité que nous? La politesse du siècle où nous vivons condamne les plus menues messéances, et elle n'inspire point d'horreur pour cette audace impie, qui flétrit, en se jouant, la sainteté de nos plus redoutables mystères. Il faut tâcher d'apporter quelque remède à un désordre si scandaleux ; désordre, dit-on, qui s'étend tous les jours davantage, et se répand jusqu'aux personnes à qui l'Eglise même attribue un caractère particulier de docilité et dévotion. Oh! les méprisables, oh! les faibles esprits, que ces esprits téméraires, qui par leurs questions captieuses et leurs infâmes bouffonneries prétendent soumettre à leurs décisions les points de la foi! Je n'ai, ce me semble, pour couper chemin au mal qu'ils causent, qu'à découvrir deux sources principales de la licence de leurs discours; si je les ménage peu, c'est qu'en effet ils ne méritent pas d'être ménagés. D'où vient cette présomption qui les porte à se distinguer dans le monde par une incrédulité affectée? il n'est pas nécessaire d'y penser longtemps pour le deviner. Elle vient en premier lieu de leur ignorance, elle vient en second lieu de leurs vices. La vanité et le libertinage les révoltent contre la foi; il faut humilier leur vanité par le sentiment de leur ignorance, il faut décréditer leur libertinage par la honte de leurs déréglements. Ne rougirez-vous pas, mes chers auditeurs, non-seulement de les croire, mais même de les écouter, si je vous fais voir qu'ils sont et ignorants et vicieux. Au reste, je ne parlai jamais avec tant de confiance, votre piété me soutient, et j'ai à défendre la vérité devant des personnes, dont les aïeux ont eu le bonheur de maintenir la foi dans ces provinces en exposant et leur fortune et leur vie. J'espère d'ailleurs une protection singulière de la Mère de la vérité. Implorons son intercession: *Ave*.

PREMIÈRE PARTIE.

Parmi les libertins qui font les savants en matière de religion, il en est qui ne font pas même profession de science et de lecture. A ce mot, vous devriez m'interrompre, messieurs ; à quoi bon prouver l'ignorance de gens, qui conviennent eux-mêmes qu'ils sont ignorants? mais souffrez que je poursuive mon discours. Ils croient leurs idées assez justes pour en faire le fonds des principes qu'ils opposent à la foi; soit qu'ils mettent en œuvre leurs propres lumières, soit qu'ils se soient asservis aux sentiments de leurs semblables, ils prétendent bien raisonner quand ils accordent leurs raisonnements avec leur penchant. Un air cavalier, un maintien assuré, des manières enjouées suppléent à l'étude qu'ils n'ont pas faite. Il en est d'autres aussi qui se piquent de lire, et surtout les ouvrages de ces auteurs qui ont la réputation d'établir un système avec plus d'esprit, de combattre les opinions communes avec plus de vraisemblance, et d'insinuer leurs erreurs impies par une satire plus agréable. Un livre maudit, qui par des routes écartées sera tombé dans leurs mains, fera le principal ornement de leur cabinet. Ils ont leur libraire, et il n'en manque pas de ces libraires qui sacrifient leur conscience au désir du gain. Les uns et les autres ont soin de s'armer par des préjugés étudiés contre cette faiblesse qui croit si aisément des choses si incroyables. Quelle religion, disent-ils avec Julien l'apostat, qui consiste à dire : *Credo*, je crois? Ames charnelles, dit saint Augustin, ils n'ont pas d'autre règle de leur croyance que leurs sens : *In homine carnali, tota regula intelligendi, est consuetudo cernendi : quod solent videre, credunt, quod non solent non credunt* (*Serm.* 147 *de Temp.*). Ils croient ce qu'ils voient ; ce qu'ils ne voient pas, ce qui passe ou choque leurs sens, ils ne veulent pas le croire.

Trouvez-vous en compagnie avec ces esprits prostitués à une impudente infidélité, vous les entendrez débuter par un proverbe ridicule, qui tracera dans votre imagination un fantôme burlesque de la vérité, et la disposera à entraîner votre esprit. La crainte de blesser et votre foi et mon ministère, en réveillant votre curiosité, me défend de vous rien dire de particulier; ce prélude ouvrira la route au poison qu'ils ont à répandre. Si l'occasion se présente, et ils sauront bien l'appeler, l'occasion de faire remarquer des abus en des institutions d'ailleurs saintes et chrétiennes, de l'incertitude dans la manière dont on explique les effets de la vengeance divine, de l'opposition dans les interprétations différentes des docteurs catholiques, de l'obscurité dans les points mêmes les plus essentiels du christianisme; les voilà dans un champ libre pour donner l'essor aux réflexions de leur aveugle cupidité. Il est, diront-ils, il est des vérités qu'il faut croire; mais éplucher tant de menues choses touchant le passé et l'avenir, c'est peine fort inutile; que peut-on découvrir de sûr au travers de tant de ténèbres? Des peines éternelles que l'on exprime par un feu qui brûle des esprits dans des abîmes, une providence qui préside à tous les événements, et dont la liberté humaine peut éluder les ordres, un détail de lois qui ne sert qu'à embarrasser la raison : adorons Dieu, sa miséricorde ne nous a pas donné des passions pour les gêner avec tant de sévérité ; il faut attendre tranquillement les suites de cette courte vie, songeons à nous divertir. Là-dessus, ils entonneront peut-être une chanson, l'abrégé et la preuve tout ensemble de leurs damnables maximes : la chanson soutenue par des libertés hardies et messéantes impose à l'auditeur et l'apprivoise à l'horreur du raisonnement.

Méprisables oiseaux de nuit, c'est bien à vous à juger de la beauté du soleil; méchant liseur d'un méchant livre, déciderez-vous sur les mystères redoutables de la foi? Ecoutez-moi. Premièrement, les vérités de la religion ne sont mystères que parce qu'elles sont inaccessibles à notre raison, on ne peut les connaître qu'en les croyant, qui ne les croit pas, ne peut en aucune manière les découvrir. Preuve de cela : dès que nous

abandonnons les lumières surnaturelles dans nos jugements, nous ne jugeons que sur le rapport des sens, sur le caprice de l'imagination, sur l'intérêt de la passion; les sens, l'imagination, la passion, peuvent-ils atteindre à ce qui est naturellement au delà de leur portée. Une vérité qui a pour témoins toute une ville, toute une province, est envisagée par cent biais différents, est interprétée en mille manières opposées, selon la diversité des génies; comment développer des vérités qui n'ont nul rapport à nos oreilles et à nos yeux? La foi seule, dit saint Augustin, peut honorer par sa soumission les mystères que la raison humaine ne peut atteindre par ses pensées : *Quæ captum humanæ mentis excedunt, ea fide honoranda sunt* (*lib.* I, *contr.*, *Jul.*).

La soumission est inséparable du caractère de fidèle : Dieu n'aurait pu avec bienséance exposer ses secrets à la faiblesse et à l'égarement de nos esprits; il était nécessaire qu'il humiliât, qu'il confondît toute notre sagesse naturelle pour nous faire sentir notre dépendance et nous assujettir au joug de la loi par le joug de la foi.

A l'égard des mystères de notre sainte religion, tous les hommes devaient être dans une égale impuissance de les pénétrer; les grands, afin qu'une sage crainte servît de frein à leur pouvoir; les petits, afin que dans leur obscurité ils pussent être animés par une juste espérance; les savants, pour ne pas s'évanouir dans leurs pensées; les ignorants, pour ne pas se désespérer dans leurs ténèbres; les politiques, pour apercevoir le faible de leur prudence charnelle; les simples, pour adorer avec confiance la grandeur de Dieu qui a la bonté de les instruire. D'ailleurs, ces mystères sont tous également impénétrables à cause de la liaison qu'ils ont entre eux et qu'ils ont avec la divinité, qui est inaccessible dans sa splendeur. Qu'il soit permis aux particuliers de se choisir les articles de leur croyance; leur croyance dès là ne sera qu'un monstre affreux qu'ils composeront chacun selon son caprice et son humeur. Les idolâtres se sont fait leurs idoles; ils ont condamné les idoles les uns des autres, et tous ont été dans l'égarement. Les philosophes ont eu des sentiments contraires touchant la divinité, la vertu et la morale; ils ont désapprouvé mutuellement leurs maximes, et ils se sont tous trompés; les hérétiques qui se sont soustraits à la règle commune de la foi, ont accommodé différemment l'Ecriture à leurs préjugés; ils se sont fait une guerre réciproque, nul d'entre eux n'a dit vrai. Les libertins se proposent des plans de religion, selon les vues de leur cupidité : leurs idées s'entredétruisent, et tous les libertins sont le jouet de leur brutale folie.

Il faut croire pour être fidèle, et pour croire il faut se soumettre : pourquoi? Parce que les mystères que l'on croit sont fermés naturellement à notre ignorance : *Consilia destruentes*, dit saint Paul, *in captivitatem redigentes omnem intellectum* (II *Cor.*, X). Nous qui prêchons la foi, nous détruisons ces inventions de l'esprit et nous réduisons tous les esprits en esclavage sous l'obéissance de Jésus-Christ. Comment, chrétiens! dans les choses que nous ignorons, nous nous en tenons au jugement d'un autre homme, dont le génie a quelquefois moins d'étendue que le nôtre, et nous prendrons la liberté de décider souverainement sur des vérités que nous ne pouvons ni savoir, ni apprendre de nous-mêmes? S'agit-il d'un point de science, d'un principe de quelque art, quelque grossier qu'il soit, malgré tout notre orgueil, nous consultons, nous suivons des lumières étrangères; nous n'oserions demander raison à un charpentier de l'usage qu'il fait des instruments qu'il manie et des pièces de bois qu'il assemble; et nous ne rougirons pas de dire, pourquoi Dieu me commande-t-il d'embrasser telle vérité? vérité que j'ignore, vérité qui est infiniment éloignée de ma capacité, vérité que je ne puis approcher que par une foi humble, docile, dépouillée de toutes les préventions de la chair? Dieu, il est vrai, ne veut point forcer en souverain la raison qu'il veut conduire : il ne trouve pas mauvais que nous examinions les motifs qui peuvent adoucir la répugnance que nous avons à nous soumettre; mais il prétend que l'évidence de ces motifs nous assujettisse pleinement à l'autorité qui tire la vérité des ténèbres, et nous la propose.

Que pensez-vous, mes chers auditeurs, de ces Athéniens qui voulaient aller de pair avec l'Apôtre, quand il leur annonçait les grandeurs du Dieu unique et véritable? Saint Paul passant par les places d'Athènes avait remarqué un autel consacré au Dieu inconnu : *Ignoto Deo* (*Act.*, XVII), l'inscription exprimait visiblement l'ignorance de ceux à qui il avait à parler. Ce fut là une occasion favorable au zèle de l'Apôtre. Tout l'aréopage était assemblé autour de lui. Vous adorez donc, Seigneurs Athéniens, leur dit-il, le Dieu que vous ne connaissez pas, et que je viens vous faire connaître : *Quod ergo ignorantes colitis, hoc ego annuntio vobis.* Il poursuit son discours d'un style digne du sujet. L'auditoire était composé de toutes sortes d'esprits; il n'en manquait pas de ceux, qui, comme les libertins de nos jours, se mêlaient de choisir les mystères de la religion. Quels furent les mouvements de leur âme durant la prédication qu'ils écoutaient: c'est saint Paul qui parle, éclairé de lumières surnaturelles, inspiré de Dieu même, animé d'une ardeur divine; tout marquait dans son action et dans son air la grandeur et la droiture de son âme; c'était une juste curiosité dans l'auditeur d'apprendre le nom de cette divinité inconnue à qui le peuple le plus poli de la terre avait dressé un autel; on lisait l'inscription : *Ignoto Deo;* ce que l'Apôtre disait était raisonnable et convaincant. Les sentiments de l'assemblée furent sans doute fort partagés; mais comment ceux qui affectaient une fière in-

docilité se récrièrent-ils contre l'Apôtre? Eh! c'est bien à un étranger, à faire la leçon aux Athéniens, comme si notre philosophie ne le convainquait pas de faux. Cette providence qui gouverne l'univers, cette puissance qui ressuscite les morts, quelle apparence à cela? Les dieux ne trouvent pas mauvais que nous passions tranquillement nos jours, sans approfondir ce qui les regarde; arrêtons-nous à nos idées, et vivons contents.

Les libertins, qui défigurent aujourd'hui le christianisme par leurs maximes impies, auraient porté l'invective encore plus loin. Des gens d'une conversation agréable, qui brillent parmi le beau monde, qui, après avoir lu quelques vers de leur poète, quelques lignes de leur auteur sans religion, se rendent au cercle des dames, telles gens sont faits pour dissiper les ténèbres des mystères de la divinité. Denys, ce sénateur savant, ce philosophe excellent, cet écrivain sublime et admirable, adore la vérité que Paul annonce; il suit l'Apôtre comme son guide, il l'écoute comme son oracle. Pour ces génies de la trempe de ceux dont nous parlons, ils lui tournèrent le dos et se moquèrent de sa simplicité : *Quidam irridebant; quidam vero adhærentes ei crediderunt.* Ils en sont toutefois réduits à confesser leur ignorance : *Audiemus te de hoc iterum;* nous vous entendrons une autre fois parler de cela; mais, résolus d'asservir leur religion à leurs raisonnements, ils s'obstinent dans leurs préjugés. Sur quoi il faut remarquer, messieurs, que l'existence d'un Dieu, et d'un Dieu infiniment grand, infiniment parfait, est une vérité que la raison même ne peut combattre. L'orgueilleuse témérité de ces philosophes ne veut pourtant pas y acquiescer. Jusqu'où eussent-ils porté leur insolence contre l'Apôtre, s'il leur eût proposé d'abord ces vérités incompréhensibles qui regardent les personnes adorables de la Trinité, les jugements, les miséricordes, les grâces de Dieu? Ils auraient dû pourtant s'y soumettre : elles n'étaient ni moins infaillibles ni moins nécessaires. Il faut encore remarquer que ni Paul ni les Athéniens ne pouvaient point, par leurs lumières naturelles, démêler aucune de ces vérités; mais que, si quelqu'un d'eux méritait d'en être cru, c'était Paul, à qui Dieu lui-même ouvrait la bouche; au lieu que les Athéniens n'avaient d'autres connaissances que celles qu'ils devraient ou à une nature corrompue ou à une fausse et frivole philosophie.

Les mystères de la foi fussent-ils moins impénétrables à nos raisonnements, à vous, esprits libertins, il n'appartiendrait pas d'en juger; car, en second lieu, de quel front pouvez-vous vous vanter d'avoir étudié, approfondi, pénétré les principes et les secrets de la religion? Dieu vous a appelés à la connaissance de lui-même; mais êtes-vous entrés bien avant dans les abîmes de sa sagesse, de sa providence, de sa puissance, de sa justice, de sa miséricorde, de toutes ses perfections infinies? Vous êtes membres de l'Eglise; mais avez-vous conçu une juste idée de son établissement, de sa sainteté, de ses progrès, de ses lois, de ses sacrements, de ses combats et de ses victoires? Vous avez reçu le baptême; mais vous êtes-vous appliqués à découvrir la sainteté des engagements qu'il vous impose, la rigueur des vertus qu'il vous demande, la noblesse de la fin où il vous conduit. Vous avez été rachetés; mais comprenez-vous le danger de votre servitude, l'horreur du péché, le prix de votre rédemption? Vous vivez incertains de la vie, sûrs de mourir; mais vous connaissez-vous vous-mêmes? découvrez-vous tous les mouvements qui vous agitent? avez-vous percé dans l'avenir pour ne point vous tromper sur les pensées du juge à qui vous avez à rendre compte, sur la récompense ou sur les peines qui vous attendent? Mais encore, puisque vous croyez un Dieu, savez-vous ce que c'est que l'adorer en vérité, que le craindre avec confiance, que le servir sans présomption, que l'aimer sans illusion et sans détour? Puisque vous croyez une religion, savez-vous ce que c'est que d'en faire profession, que d'en révérer les maximes, que d'en honorer les préceptes, que d'en remplir les obligations?

Entrons, chrétiens auditeurs, dans des preuves plus particulières de leur ignorance. Ces juges audacieux de nos mystères ont-ils lu les livres saints, les prophètes, les apôtres, pour apprendre la conduite de Dieu sur son peuple et sur toutes les nations, l'accomplissement des prédictions, tous les événements qui font éclater son domaine souverain, ses jugements, ses vengeances et ses bontés? Ont-ils lu les docteurs catholiques, pour distinguer ce qui est de la foi d'avec ce qui n'en est pas, le fond d'avec l'écorce des mystères, l'essence d'avec l'apparence des vertus chrétiennes. Il est assez vraisemblable qu'autant esclaves de leurs passions, autant attachés à la terre, à leur fortune et à leurs plaisirs qu'ils le sont, ils ont épargné à leurs inclinations et à leurs intérêts un si long et si pénible travail. Je veux qu'ils aient fait cette étude longue et immense; ont-ils compris tout ce qu'ils ont lu? en ont-ils pris le juste sens? ont-ils changé l'essence de vérités inconcevables pour les renfermer dans leur esprit et pour en décider en maîtres? Il faut donc qu'ils soient allés au delà des découvertes des Pères et des docteurs de l'Eglise, lesquels pourtant, avec toute la sublimité de leur génie, toute la pénétration de leur esprit, toute l'étendue de leur savoir, tous les secours qui leur sont venus d'en haut, n'ont jamais paru plus éclairés et plus savants que quand ils ont fait un aveu plus humble et plus sincère de leur ignorance. Je pense qu'après tout peut-être nos libertins n'en viendront pas à se comparer aux Athanase, aux Grégoire, aux Basile, aux Chrysostome, aux Jérôme, aux Ambroise et aux Augustin, et ces hommes incomparables ont veillé, pâli sur les livres; ils ont jeûné, prié, macéré leur corps, souffert des persécutions cruelles, pour mériter quelque connaissance de la religion, que ces esprits téméraires se flattent d'avoir

connue dans l'oisiveté et dans la licence.

Nous leur reprochons d'ignorer les choses saintes et surnaturelles; seraient-ils capables de répondre si on les interrogeait sur ce que c'est que leur pensée, leur âme et leur corps, sur une feuille d'arbre, sur un brin d'herbe, sur les effets les plus ordinaires de la nature dans la formation des plantes, dans l'éclat de la lumière, dans l'agitation des airs, dans le mouvement des corps, dans le mélange des éléments? J'en demande trop; mais la plus menue vérité de la foi, si je puis m'exprimer ainsi, est plus impénétrable que tout cela à l'esprit humain. Qu'ils disent du moins de quoi est composé un grain de sable : ô pitoyable faiblesse de nos raisonnements! ils ne sauraient faire une réponse raisonnable : péripatéticiens, épicuriens, cartésiens; parties, atômes, points; qu'ils choisissent le système le plus naturel, le plus aisé; s'ils pénètrent les difficultés qu'ils auront à dévorer, je les défie de répondre autre chose, sinon qu'un grain de sable est une chimère. Pauvres insensés, que savez-vous? que croyez-vous? savez-vous ce que vous croyez? croyez-vous ce que vous savez? vous n'entendez pas seulement la question que je vous fais.

En vain peut-être je suis les mouvements du zèle que je dois avoir pour l'honneur de notre sainte religion; car à qui adressé-je mon discours? à un homme qui n'a pas d'occupation plus ordinaire que le contentement de ses passions débordées; à une femme dont tous les caprices s'irritent sur une parure, dont toutes les volontés s'allument pour un plaisir païen et peut-être infâme. Voilà les théologiens qui aigrissent notre indignation, qui, ou dans l'ardeur d'un spectacle dont ils sont enivrés, ou au sortir d'un cabinet le dépositaire de l'impiété et du crime, viendront vous dire de sang-froid, qu'il faut être bien crédule pour s'imaginer que Dieu nous ait condamnés à une si dure contrainte, qu'il nous ait préparé des châtiments aussi affreux qu'on nous les dépeint; qu'il préside pour notre sanctification à tous les événements de la bonne et de la mauvaise fortune. Telles sont les maximes que les impressions de leur penchant, la dissolution du siècle, l'impudence d'un auteur sans foi, sans loi, et presque sans Dieu, leur ont apprises. N'est-ce pas, dit saint Zénon, renoncer Dieu même, que de soumettre ses conseils éternels à la sagesse de la chair : *Negat quodammodo Deum, quisquis rationibus humanis Deum metiri conatur* (*Serm. de Fide*).

Les martyrs ne savent dire autre chose aux tyrans, sinon, *Je crois*. On leur demande : qui êtes-vous? *Je crois;* votre nom? votre profession? *Je crois;* n'avez-vous point de honte de professer une religion que les maîtres du monde ont en horreur? *Je crois;* on vous chargera de fers, on vous jettera dans les flammes, on vous tourmentera par les supplices les plus horribles : *Je crois;* frappez, déchirez, brûlez, voilà les raisons de ma croyance. Un jeune débauché, une femme plongée dans la volupté, qui ne connaît que les diverses sortes de fil et de cartes, saura faire la différence du sûr et du douteux dans sa croyance. Les hommes apostoliques méprisent les douceurs de leur patrie, les larmes de leur parenté, tous les avantages de leur naissance; ils traversent les mers, ils souffrent les ardeurs des zônes brûlantes, la rigueur des cachots, l'horreur des forêts, tous les outrages, toutes les cruautés des persécuteurs; heureux de conserver en eux-mêmes le dépôt de la foi et de le porter pur et entier à un idolâtre; un mondain parmi les complices de ses déréglements, séparera avec un discernement exact ce qui est de l'historien dans l'Ecriture d'avec ce qui est du Saint-Esprit. Saint Paul après avoir confondu les philosophes, aveuglé les magiciens, effrayé les tyrans; après avoir calmé la fureur des mers, arrêté le cours des maladies contagieuses, après les extases qui lui ont découvert les mystères ineffables du troisième ciel, après toutes les merveilles de son zèle et de sa constance, saint Paul, dis-je, ne se glorifie que de la folie de la croix, mystère le plus incroyable de sa religion : *Absit mihi gloriari, nisi in cruce Domini nostri* (*Gal.*, VI, 14). Un homme aveuglé par l'ambition, abruti par l'intempérance, ne se trompera point en choisissant dans sa religion les vérités que sa raison doit autoriser. Détestable témérité qu'inspire l'esprit du monde, de rendre la foi suspecte au gré de notre ignorance et de nos inclinations; il n'y peut avoir qu'une foi, la partager c'est la détruire : Voulez-vous savoir la religion, croyez tout ce qu'elle vous enseigne; vous voulez entendre les divins mystères avant que de les croire : abus, erreur, infidélité, dit saint Augustin, il faut les croire avant que de les entendre : remarquez les paroles de ce grand docteur : *Nisi esset et aliud credere, et aliud intelligere, et primo credendum esset quod magnum et divinum intelligere cuperemus, frustra propheta dixisset, nisi credideritis, non intelligetis* (*Lib.* II, *de lib. Arb.*, c. 2).

Bénadad, roi de Syrie, fut battu et défait par Achab, roi d'Israël; il s'imagina qu'il avait été vaincu parce qu'il avait donné bataille dans une contrée montagneuse, et que le Dieu qui avait sauvé son ennemi était le Dieu des montagnes : *Dixerunt Syri : Dii montium sunt dii eorum, ideo superaverunt nos; sed melius est, ut pugnemus contra eos in campestribus, et obtineamus eos* (III *Reg.*, XX). Le Syrien espéra d'être à l'abri de la puissance du Dieu d'Israël en combattant dans la plaine; il retourne avec une armée qui remplissait toute la terre, c'est l'expression de l'Ecriture; mais Dieu lui apprit qu'il était le Dieu des vallées aussi bien que des montagnes : on lui tua cent mille hommes, et une muraille de ville écrasa encore sept mille de ses soldats.

Bénadad, messieurs, raisonna à peu près comme ces chrétiens ignorants, qui veulent juger de la vérité sur les lumières de leurs passions; qui partagent selon le caprice d'une sagesse mondaine les effets de la toute-puissance, de la providence, de la miséri-

corde et de la justice de Dieu. Mais comment croire, diront-ils, des vérités qui combattent si visiblement et les idées de l'esprit, et les affections du cœur? comme ils croient d'autres vérités peut-être encore plus incompréhensibles, Dieu les a toutes révélées; l'Eglise les présente toutes aux fidèles. Comment croire? en s'estimant heureux de pouvoir croire. Eh! plût au ciel que ce précieux don de la foi qu'ils négligent, fût déjà départi à ces nations barbares qui ne l'ont pas encore reçu; elles leur apprendraient à n'en être pas ingrats. Comment croire? en avouant l'éloignement infini qui est entre nos mystères et nos raisonnements, en humiliant la fierté de la sagesse mondaine sous le joug d'une docilité chrétienne, en imitant tant de saints et de savants hommes, tant de héros qui ont fait gloire de devenir enfants pour être dignes fidèles. Comment croire? en vous dépouillant de tous les préjugés du siècle, en priant instamment le Seigneur de ne pas vous livrer à votre sens. Ah! chrétiens, s'il y en a parmi vous qui se fassent un point d'honneur de douter des vérités communes, de paraître détrompés sur ce qui fait peur au vulgaire, je les conjure de connaître leur ignorance; par la miséricorde de Dieu ils seront savants, dès qu'ils voudront être soumis; car de toutes parts ils sont environnés de lumières: mais tandis qu'ils se fieront à leurs idées, ils languiront dans les ténèbres. Il vaudrait peut-être mieux pour eux qu'ils ignorassent en effet les mystères qu'ils se flattent de pénétrer; leur raison alors pourrait en quelque manière aider leur foi, au lieu qu'elle ne sert qu'à l'éteindre; ils ne sont pas incrédules, seulement parce qu'ils sont ignorants, mais encore parce qu'ils sont vicieux; c'est mon second point.

SECONDE PARTIE.

Il n'est rien qu'un méchant homme souffre avec plus de peine qu'une croyance pure et sainte, parce qu'il n'est rien qui condamne plus fortement ses désordres; c'est ce qui a obligé les idolâtres à se choisir des divinités dont les mauvais exemples pussent justifier leur mauvaise vie, et leur rendre méprisables les vertus qu'ils ne voulaient pas pratiquer: *Ut æmuli criminum, multarent studia virtutum,* dit saint Ambroise; un Jupiter, un Mars, un Mercure, une Vénus, ne se sont distingués parmi leurs dieux que par leurs crimes. Les législateurs les plus fameux de l'antiquité païenne ont couvert leurs vices de l'autorité de la religion et des lois. Socrate, honoré comme le maître de la vertu, a ordonné que les femmes fussent multipliées et communes; Caton, la gloire du nom romain, et Platon, l'oracle de la Grèce, ont embrassé cette abominable maxime. Affreux égarements de l'esprit humain! que deviendrait l'univers, si ces faux sages en étaient crus? Lycurgue permit à ses Lacédémoniens de dérober, quand ils auraient l'adresse de cacher ou de déguiser leur larcin: Solon a loué la plus infâme volupté, il l'a introduite dans Athènes; il a voulu même que les personnes libres eussent cet avantage par-dessus les esclaves, de se plonger dans une honteuse dissolution. Dans les derniers temps, quelles railleries ces hérétiques réformateurs prétendus n'ont-ils pas faites sur l'honneur de la virginité et sur la tempérance chrétienne? Luther a protesté bien des fois qu'il n'avait pour aucun écrivain tant de haine que pour saint Jérôme; écoutez-en la raison: *Quia,* disait-il, *semper loquitur de jejunio et cœlibatu: le triste auteur que Jérôme qui ne cesse de parler du jeûne et du célibat!* L'ivrogne, l'impudique aurait souhaité que les saints docteurs appuyassent de leur autorité les excès de sa vie licencieuse. Doctrine de mon Sauveur, si l'on ne vous connaît pas, si l'on vous quitte, l'on s'égare; et vous fûtes toujours hors d'atteinte à la critique la plus envenimée de vos plus mortels ennemis.

La foi est un témoin irréprochable qui dépose sans cesse contre le méchant fidèle: on accommode sa religion à ses mœurs, quand on ne veut pas accommoder ses mœurs à sa religion. Il en coûterait trop de soutenir les remords du crime à la face, pour ainsi dire, des vérités terribles de l'Evangile: la conscience révoltée cherche à soulager sa peine en étouffant ou en obscurcissant les lumières qui l'éclairent. Des chrétiens parlent en infidèles sur certains points de la foi, ils les enveloppent de doutes artificieux, ils les tournent même en raillerie; ils n'ont pas d'autre dessein que de perdre la honte de mal faire, en perdant la honte de croire mal. A l'occasion d'une solennité, d'une dispute, d'un miracle, d'une action de piété, vous les entendez qui se récrient: Eh! ce n'est pas aujourd'hui une affaire de concilier les opinions les plus éloignées; l'autre monde est un pays inconnu pour nous, il faut partout de la comédie; on en rabattrait beaucoup s'il en fallait venir à la preuve. Ils le disent d'un air libre, enjoué, sûr, pour vous étourdir sur leur impie raisonnement, en s'étourdissant eux-mêmes sur leurs attachements criminels.

Pour prouver plus clairement ma proposition, j'avance premièrement qu'il n'y peut avoir parmi nous de véritable vertu, sans une véritable foi, parce que nos vertus ne peuvent nous conduire à Dieu que par les lumières de la foi; les maximes de religion sont le flambeau, sans quoi nous ne saurions découvrir ni la fin où nous devons tendre, ni le chemin que nous avons à tenir pour y arriver. Il est tout visible, messieurs, qu'une croyance incertaine et chancelante ne saurait nous affermir dans le bien, qu'au contraire elle favorise extrêmement le penchant que nous avons au mal; l'on doute volontiers de la vérité pour échapper à la peine de la suivre. Notre foi n'est point une pure spéculation qui s'arrête dans l'esprit; elle nous porte en toutes choses à agir en vue de ce qu'elle nous montre: un Dieu à adorer, à aimer, à craindre, des passions à combattre, des vertus à pratiquer, c'est à quoi elle nous engage; elle est une source féconde et continuelle d'actions saintes. Cette réflexion a obligé les hérétiques à publier

des dogmes propres à flatter les passions, et à autoriser les vices; convaincus qu'ils étaient, qu'ils ne pouvaient séduire l'esprit qu'en corrompant la volonté. Les principes de ces hérétiques mêmes qui affectent plus de sévérité, tendent au libertinage; on en sera aisément persuadé si l'on prend la peine d'en démêler les conséquences. Il n'est donc pas possible que ces personnes, qui, sous prétexte de ne pas donner dans une simple et imprudente crédulité, se révoltent contre certaines vérités où l'amour-propre ne saurait trouver son compte; non, il n'est pas possible que ces personnes aient, je ne dis pas une vertu chrétienne, mais même une probité ordinaire.

Dites vous-mêmes ce que vous en pensez, mes chers auditeurs, si vous n'êtes point touchés d'un désir sincère de vous sanctifier, vous écouterez peut-être ces gens-là; vous nouerez amitié avec eux, vous les honorerez à cause de leurs bonnes qualités naturelles; vous trouverez quelque plaisir dans leur commerce; mais pourtant vous sentirez pour eux une secrète défiance, qui, malgré vous, vous fera appréhender leur caractère. Toute votre estime, toute votre sympathie, toutes les douceurs de votre liaison ne sauraient vous rassurer contre la liberté qu'ils prennent de dogmatiser en matière de foi, et de combattre des principes communs à tous les fidèles. Je veux qu'ils se défendent les excès de gens perdus de débauche : modération pourtant assez rare parmi eux; qu'ils soient au-dessus de cet intérêt qui vole où il peut, qu'ils aient une droiture assez ferme pour louer et pour blâmer selon les règles de l'honneur; vous remarquerez en eux les étincelles d'un feu malin prêt à s'allumer sans raison; les noires vapeurs d'une humeur sombre disposée à éclater par des coups violents; les saillies d'une inclination déréglée, toujours en état de se satisfaire sans ménagements; un fonds d'orgueil à sacrifier dans l'occasion le profane et le sacré; une indolence à l'égard de l'éternité et du salut, si stupide, si obstinée, que vous les jugerez capables d'en venir à l'imposture, à la calomnie, à des emportements outrés, quand la fantaisie leur prendra d'aimer, de haïr, de s'élever, d'exécuter un méchant dessein. Enfin, au travers de leurs apparences les plus régulières, vous découvrirez les sentiments d'une âme dont il faut tout craindre.

Il est naturel de croire qu'un homme qui manque de religion ne peut avoir de vertu, et qu'il se démentira toujours en des choses essentielles, eût-il d'ailleurs un bon fonds et d'heureuses dispositions au bien. La foi seule, dit saint Bernard, donne à l'âme cette grandeur nécessaire pour se soutenir dans ses devoirs; si elle n'anime nos mouvements, notre courage n'est qu'une présomption forcée, notre force qu'un orgueil délicat, notre sagesse qu'une crainte vaine et indigne : *Numquid fides quoque magnanimum facit, et sola? quidquid enim sine fide præsumitur, non est ulla animi solida magnitudo, sed ventosa quædam inflatio, et timor inanis* (*Serm.* V). Qu'on les suive de près dans leurs démarches ces chrétiens qui prétendent régler leur croyance par les vraisemblances qu'ils trouvent là où il leur plaît, on ne tardera pas d'apercevoir les motifs bas et méprisables de leurs fausses vertus : caprice, contrainte, engagement, tempérament, dissimulation; rien de noble, rien de spirituel, rien d'élevé, souvent même rien d'honnête, et jamais rien qui soit digne de la piété chrétienne; leur gloire, leur fortune, leurs intérêts, et d'ordinaire leurs plaisirs prévalent dans leur conduite à toute autre considération. Tandis que par les réflexions singulières de leur esprit ils semblent s'élever au-dessus des bons fidèles, ils s'abaissent au-dessous des plus imparfaits par les indignes affections de leur cœur, semblables à ces oiseaux de rapine qui s'élancent jusqu'aux nues, mais sans perdre de vue la charogne sur quoi ils fondront aussitôt après.

C'est peu de dire que la vertu ne saurait accompagner une foi de choix et de caprice : j'avance en second lieu que le vice en est inséparable, et qu'elle est conçue cette foi dans le sein de l'impiété. Tout de bon, messieurs, un fidèle qui aurait quelque envie de bien vivre, ne commencerait-il pas par bien croire? en quoi peut-il risquer davantage qu'en ce qui regarde la foi? n'est-elle pas le fondement du christianisme? que peut-il entreprendre? que peut-il faire? que peut-il espérer sans une soumission aveugle, sans un sincère attachement pour toutes les vérités de la religion? C'est la doctrine de saint Paul, que, comme les martyrs n'ont eu d'autres armes que la foi pour vaincre leurs tyrans et leurs bourreaux, pour fermer la gueule des lions, pour éteindre la violence du feu, pour faire tous ces prodiges que nous révérons de zèle, de force et de constance : *Per fidem vicerunt regna, obturaverunt ora leonum, exstinxerunt impetum ignis* (*Heb.*, XI, 33); de même les chrétiens ne peuvent qu'avec le bouclier de la foi, repousser, éteindre les traits enflammés de l'ennemi de leur salut : *In omnibus sumentes scutum fidei, quo possitis omnia tela nequissimi ignea exstinguere* (*Ephes.*, VI, 16). Les vérités de la foi sont comme les instruments des victoires que nous avons à remporter sur le démon, sur nos passions, sur le monde. On peut vaincre l'impureté sans le secours de la justice; étouffer la vengeance, sans y employer la pureté; renoncer à l'avarice sans l'humilité; mais sans la foi nulle victoire véritablement chrétienne sur aucun vice; d'où il s'ensuit que l'incrédulité prépare, pour ainsi dire, l'âme du libertin à l'empire du démon, des passions et du monde. Plus de retenue, plus de crainte, plus de ménagement, dès qu'elle a secoué le joug de la foi.

Je m'amuse à vous prouver, par la raison, qu'un chrétien qui rejette témérairement les articles de sa croyance, lesquels ne l'accommodent pas, ne peut être qu'un vicieux et un impie; nous n'avons qu'à l'écouter, qu'à le voir, qu'à faire sur son procédé les réflexions qui se présentent naturellement à

l'esprit. Quel intérêt pourrait-il avoir à altérer les principes de sa religion, sinon de donner une carrière plus libre à son penchant? L'un a un orgueil démesuré: il veut dominer partout; il trouve des égaux, des maîtres dans les sciences, il songe à gagner les applaudissements par une pénétration singulière dans les matières de la foi ; il fera la vogue des livres suspects et dangereux ; il opposera sans discernement à une tradition constante des faits supposés qu'il n'a point démêlés lui-même ; il tâchera de donner un air de vérité à une proposition qui effraie la croyance commune; et parce qu'il a une teinture superficielle de quelques sciences, parce qu'il sait distinguer un madrigal d'un sonnet, nommer un auteur inconnu digne d'éternelles ténèbres, débiter une pointe froide et impertinente en présence d'un homme sans pénétration qu'il domine comme un enfant, d'un cavalier qui ne fait pas profession de lettres, ou d'une fille éventée qui ne sait rien, il a l'audace de porter la raillerie jusque sur le sanctuaire, jusque sur le tabernacle du Dieu vivant.

L'autre fait sa divinité de sa fortune : il n'a en vue que de s'établir sur la terre et de laisser une maison opulente; occupé de ce projet il regardera la religion comme un vain fantôme qu'une raison d'intérêt peut ou élever ou abaisser, selon les conjonctures des affaires. La providence de Dieu ne sera à son égard qu'un juge, qu'un spectateur oisif des événements de la vie; la prudence seule de la chair sera son oracle, et suivant les principes de sa morale, pourvu qu'il se défende de l'incertitude du hasard et de la nécessité du destin, il se mettra peu en peine des principes de l'Evangile. Si Dieu, dira-t-il, réglait notre sort, on ne verrait pas triompher des scélérats ; les plus habiles ne seraient pas toujours les plus heureux, comme ils ne sont pas toujours les plus gens de bien; il nous a abandonné le soin de notre destinée, et par quelque voie que ce soit qu'on la fasse bonne, il ne le trouve pas mauvais. Religieux prétexte de l'usure, de l'usurpation, de la malversation et de la violence. Cet homme ne connaît de félicité que celle qu'il peut trouver dans la débauche ; vous le voyez errer toute la journée pour assouvir une passion brutale, portant toujours sur son front et dans ses regards les traces d'une intempérance débordée. Par quels blasphèmes ne s'efforcera-t-il pas de donner atteinte à la plus sévère pudeur? les sacrements, si on l'en croit, ne seront que pures cérémonies; la morale de Jésus-Christ, qu'une belle idée pour gouverner des esprits sans corps; les fins dernières de l'homme, que le terme nécessaire d'une timide mortalité ; la vie à venir, qu'un épouvantail d'une ignorante faiblesse ; la beauté et la jeunesse, que des agréments inutiles, s'ils ne servent au contentement d'un penchant à quoi il prétend qu'on ne puisse pas résister.

Cette femme est enivrée de l'amour du monde, du jeu et des plaisirs les plus honteux ; la retenue naturelle à son sexe, les frayeurs d'une conscience délicate, les ménagements de son état, la réputation de sa famille, les reproches de son époux sont des obstacles que sa mollesse impie doit franchir; elle arme contre la foi la violence de son naturel et la fierté de son esprit; et pour s'endurcir à la honte et aux remords, elle s'efforcera de donner un jour ridicule aux vérités qui pourraient arrêter le cours de ses dissipations insensées, de ses délices scandaleuses et de ses infâmes intrigues. Quelle simplicité, dira-t-elle, de croire tout ce qu'on nous dit des peines de l'enfer! la mort ne peut que terminer nos plaisirs; on serait bien malheureux si l'on ne vivait que pour combattre ses inclinations. J'ai horreur de mettre ce discours dans la bouche d'une femme; mais une femme devrait bien avoir plus d'horreur de le tenir. Elle le tient pourtant. Grand Dieu! l'effronterie peut-elle aller jusque-là pour donner à la volupté une si impudente liberté.

Tels sont, chrétiens auditeurs, tels sont ceux qui déshonorent la religion que vous professez avec tant de reconnaissance, et que vous voudriez honorer par vos vertus ; voilà les motifs de leurs bouffonneries, voilà les intérêts qui les révoltent contre les oracles du Saint-Esprit, qui les poussent à faire des railleries sacriléges sur les cérémonies de l'Eglise, sur la sainteté des autels, sur les vœux, sur les indulgences, sur l'usage des sacrements, sur les reliques et sur les miracles des saints; qui leur fait envisager la prédication de l'Evangile comme une scène de théâtre, et nos mystères les plus augustes comme des secrets qui ne renferment rien de plus que ce que nos yeux voient, et que nos mains touchent. *Mendacium cupiditatis minister*, dit Tertullien (*De Idol.*, c. 11) : Le mensonge allume, flatte et nourrit la cupidité; c'est ce qui le rend aimable aux libertins. Je ne saurais me persuader qu'un homme qui a reçu la foi avec le baptême osât jamais se faire lui-même le plan de sa religion, s'il n'espérait épargner quelque violence à son penchant, et lui procurer son plaisir en éloignant la vérité qui le condamne. Quelle satisfaction pourrait-il trouver dans l'égarement de son esprit? s'exposer à se damner pour une idée, pour une pensée, je ne conçois pas qu'un homme puisse être ennemi de lui-même jusqu'à ce point; mais ses sens, ses passions, ses inclinations le sollicitent à errer dans sa foi, afin de goûter tranquillement les contentements criminels qu'ils demandent. Qu'on sauve les apparences tant qu'on voudra ; qu'on affecte de se rassurer par la réflexion et par le raisonnement; qu'on avance le mensonge d'un air de modération et de sagesse ; qu'on prévienne les gens avec modestie, avec adresse, sur les lumières que l'on acquiert par l'étude ; que l'on cache sous un maintien grave et ouvert les vices auxquels on sacrifie la vérité ; il n'y a qu'un méchant homme, qu'un impie qui puisse mettre la force de son esprit à altérer, à flétrir, à décréditer la foi.

Les libertins qui ont l'audace de vous

scandaliser, mes chers auditeurs, auront-ils désormais l'autorité de faire quelque impression sur vous par leurs doutes artificieux et par leurs impudentes bouffonneries? Vous, jeunes gens, vous laisserez-vous entraîner dans les excès de la débauche, parce qu'on s'efforce de vous rendre méprisables jusqu'aux premiers principes du christianisme? vous, femme, écouterez-vous la cajolerie, livrerez-vous votre cœur, perdrez-vous l'honneur et la pureté, parce qu'un impudique tâche de vous inspirer sur les jugements de Dieu, les sentiments impies qu'il en a lui-même? Vous qui songez à vous établir pour rouler avec quelque honneur dans le monde, vous ferez-vous l'esclave d'une personne qui, par ses maximes détestables, vous dispose à perdre toute idée de Dieu et du ciel? Je vous ai parlé, mes chers auditeurs, de cette licencieuse incrédulité des mondains dans l'espérance de réveiller et d'affermir votre foi, par le mépris de leur faiblesse et par l'horreur de leurs principes. Plût à Dieu qu'il me fût permis de leur fermer tout à fait la bouche pour mettre votre religion à l'abri de leurs blasphèmes.

Sozomène raconte que quelques philosophes prièrent l'empereur Constantin de leur permettre une dispute publique avec Alexandre, évêque de Constantinople qui n'avait pas, comme le remarque l'historien, autant de savoir que de simplicité et de vertu. La crainte d'affaiblir la vérité par la défiance obligea l'empereur à leur accorder ce qu'ils souhaitaient. Ils choisirent le plus habile et le plus hardi d'entre eux. L'on s'assemble: l'insolent allait commencer à parler pour décrier la doctrine de notre Sauveur, lorsque le saint évêque le rendit muet par ces paroles : *In nomine Jesu Christi, præcipio tibi ne loquaris:* au nom de Jésus-Christ, je vous commande de ne point parler. Ce commandement fut un coup de foudre pour le philosophe. Sa folle sagesse interdite et éperdue fut forcée d'honorer la foi par son silence. Adorable Jésus-Christ, unique et vrai Dieu, auteur de notre sainte foi, soutenez mon ignorance et ma faiblesse, et confondez par mes paroles cette troupe méprisable de libertins qui déchirent avec tant d'insolence et de scandale, la vérité que vous nous avez enseignée : *In nomine Jesu Christi, præcipio tibi ne loquaris.* Esprits ignorants, esprits impies, je n'ai point assez d'autorité pour vous imposer silence; mais au nom de Jésus-Christ, taisez-vous. Si vous ne le croyez pas ce maître infaillible, si vous ne croyez pas son Eglise, lâches déserteurs, déclarez-vous et séparez-vous de mes auditeurs; si vous reconnaissez et ce maître et son Eglise, à quoi songez-vous de soumettre leurs oracles à vos décisions, de les profaner par vos railleries, de les combattre par votre scandaleuse incrédulité? Race aveugle et débordée de l'hérésie et de l'athéisme, encore une fois, au nom de Jésus Christ, taisez-vous: *In nomine*, etc.

Quelle tranquillité des chrétiens de ce caractère peuvent-ils goûter durant leur vie, et quelle sera leur frayeur à la mort? Peut-être leur reste-t-il assez de raison pour condamner leur procédé, pour voir qu'ils ne combattent leur foi que pour favoriser leurs vices ; dans cette situation ne doivent-ils pas être sans cesse aux alarmes? Je ne veux pas me soumettre à la vérité qui gêne mon penchant, mais elle n'en est pas moins vérité; je me cache les sujets que j'ai de craindre, mais je ne les détruis pas, ils subsistent malgré mes raisonnements; j'impute à faiblesse d'esprit la crédulité de tant d'illustres fidèles, mais ils marchent avec sûreté, tandis que je risque tout. Je serais plus docile, je le sens, si j'étais moins méchant; mais que gagné-je en détournant la vue du malheur où je tomberai infailliblement? les tristes jours que l'on passe dans une si cruelle incertitude, dans des combats éternels avec sa propre conscience! Après avoir essuyé toutes les agitations d'une âme qui s'efforce de se tromper, il faudra enfin quitter la terre. *Quis finis eorum*, dit saint Pierre, *qui non credunt Dei Evangilio* (I *Petr.*, IV)? Quelle sera la fin de ceux qui n'auront pas de foi pour l'Evangile de Dieu? l'horrible spectacle que de voir mourir de tels fidèles! ils sortent de cette vie, sans s'être fait une idée raisonnable de ce qui se passe dans l'autre ; ils vont subir ce jugement redoutable qui a été la matière ordinaire de leurs railleries; ils ne peuvent attendre que les peines mêmes qu'ils ont méprisées; leurs yeux qui se ferment aux choses humaines, s'ouvrent à la foi, pour les désespérer en leur découvrant les terreurs de cette éternité dont ils se sont joués. *Quis finis?* Ah! Dieu, quelle fin! l'affreuse mort!

Tâchez, mes chers auditeurs, de les garantir d'un si étrange malheur; obligez-les à rentrer en eux-mêmes en témoignant de l'horreur pour les impiétés de leurs discours. Vous les écoutez de sang-froid; vous applaudissez peut-être au mensonge; vous le soutenez par votre complaisance, par vos questions, par vos lâches ménagements; n'aurez-vous point pitié de vos frères que le libertinage aveugle? n'aurez-vous point pitié de vous-mêmes qui, par votre lâcheté, vous exposez à tomber dans un semblable aveuglement? car, faites-y réflexion, l'impiété donne toujours quelque atteinte à votre vertu, et peut-être même à votre foi; elle étouffe peu à peu la crainte que vous avez d'offenser Dieu : elle vous inspire insensiblement l'amour du vice, et vous courez risque de l'approuver après l'avoir écoutée. Honorez, chrétiens, honorez votre sainte religion; que votre zèle soit toujours armé pour la défendre contre les artifices de l'esprit du monde et contre les impostures de la débauche. Vous, brave noblesse, qui perdriez la vie pour le service de votre prince, abandonnerez-vous les intérêts de l'Eglise votre mère? Eglise à qui vous pouvez donner tant de gloire par votre fidélité? Vous qui êtes constitués dans les charges publiques, qui rougiriez de vous démentir dans vos devoirs, emploierez-vous votre autorité et vos lu-

mières pour donner crédit à l'erreur? Dans vos tribunaux vous défendez sans égard la justice par votre savoir et par votre droiture; soyez aussi, dans les compagnies, les défenseurs invincibles de la vérité. Et vous, mesdames, qui vous rendez redoutables au vice par votre modestie et votre pudeur, usez pour l'honneur de votre croyance de cette noble liberté que vous donnent votre caractère et votre sexe; imposez silence à ces bouches empoisonnées qui perdent le respect devant vous pour égayer leur libertinage par leurs railleries impies.

Concourons tous ensemble, chrétiens, à maintenir la sainteté et l'intégrité de notre religion; heureux de croire les vérités qui ont ouvert le ciel à nos aïeux, et qui seules peuvent nous unir à eux dans la gloire. Nous marcherons sur les traces de ces âmes illustres dont le nom et les actions seront en vénération jusqu'à la fin des siècles et durant une glorieuse éternité. Quelle idée le grand Constantin n'avait-il pas de la foi? Ne l'a-t-on pas vu traîner sa pourpre aux pieds des confesseurs de Jésus-Christ pour baiser les cicatrices des plaies que les persécuteurs de l'Eglise leur avaient faites? tant il estimait l'honneur que Dieu lui avait fait de l'appeler au christianisme! Nous trouverons dans notre croyance un appui sûr contre nos disgrâces, une consolation solide au milieu de nos peines, des armes fortes et impénétrables pour nous défendre des traits du monde, des lumières infaillibles contre les illusions de nos passions, une force invincible contre le poids de notre penchant, un courage que tous les artifices du démon ne pourront ébranler : *Fremit mundus*, dirons-nous avec saint Bernard (*serm.* 61), *premit corpus, diabolus insidiatur, non cado; fundatus enim sum supra firmam petram*. Je suis fondé sur la pierre ferme de la parole de Dieu; que tout l'enfer conjure ma perte, je ne tomberai pas, je me sauverai; c'est l'espérance que peuvent concevoir sans témérité les véritables fidèles; pénétrés de l'estime qu'ils doivent faire de leur foi, ils s'efforceront de l'honorer par leurs vertus; contents et tranquilles, ils travailleront à leur salut; sanctifiés par les maximes qu'ils ont professées, ils paraîtront enfin devant Dieu avec confiance; le caractère de leur baptême sera pour eux le gage de leur gloire, c'est le bonheur que je vous souhaite, etc.

SERMON XVII.

Sur le mépris que le pécheur fait de Dieu.

Novissime autem misit ad eos filium suum, dicens : Verebuntur filium meum. Agricolæ autem videntes filium... apprehensum ejecerunt extra vineam, et occiderunt.

Enfin il leur envoya son fils, disant : Ils auront du respect pour mon fils. Mais les vignerons voyant le fils... s'étant saisis de lui, ils le chassèrent de la vigne, et le tuèrent (S. Matth., ch. XXI).

Il faut avouer que ces vignerons en usèrent d'une manière bien indigne envers le père de famille. Après avoir battu, tué, assommé ses valets, ils chassèrent encore son propre fils de la vigne et le firent mourir sous les coups dont ils l'accablèrent. Traiter sans égard le serviteur, c'est insulter au maître; frapper, outrager, tuer l'enfant, c'est s'attaquer directement au père. Telle a été la conduite des Juifs envers Dieu; ils ne ménagèrent par plus le Messie son Fils, que les prophètes ses serviteurs. Mais, dit saint Augustin, ce ne sont plus les Juifs qui doivent allumer notre indignation et notre colère; ce sont les chrétiens. Les Juifs se sont moqués de Jésus-Christ, lorsqu'il mourait sur une croix; un homme qui expire attaché à un gibet, ne présente rien que de méprisable à des yeux charnels. Au lieu que les chrétiens se moquent de Jésus-Christ, maintenant même qu'il règne dans le ciel; toutefois sa majesté et sa gloire devraient étouffer leur mépris : *Jam non est irascendum Judæis, qui vel morientem deriserunt, non regnantem.*

La chose paraît incroyable, continue saint Augustin; elle est pourtant véritable, et plût à Dieu qu'il n'y eût parmi nous qu'une ou deux personnes qu'on pût dire qui se moquent aujourd'hui encore de Jésus-Christ! plût à Dieu que l'on pût les compter ces moqueurs impies! *Et quis est qui Christum adhuc irrideat? Utinam unus esset, utinam duo, utinam numerari possent!* Il y a donc des fidèles qui se moquent de Dieu et de Jésus-Chrit; la parabole de l'Evangile et la réflexion de saint Augustin ne nous permettent pas d'en douter. Les termes qui marquent le mépris outrageant et insolent que les pécheurs font de Dieu et de Jésus-Christ, sont une expression assez ordinaire dans l'Écriture : *Contempserunt me, spreverunt me, contemnent me, tradetur ad illudendum, illudetur*, etc. Nous avons fait même une espèce de proverbe de cet étrange sentiment. Une personne vit mal, et vit sans crainte et sans repentir; cette personne, disons-nous, se moque de Dieu. Parole que j'avais cru jusqu'à maintenant qui nous échappait au hasard et sans en avoir pénétré le sens; mais, parole que le Saint-Esprit et les Pères justifient, comme vous voyez, et dont il n'est que trop aisé de prouver la signification naturelle. C'est ce que j'entreprends de vous montrer, que bien des fidèles se moquent de Dieu. Prions la sainte Vierge de nous soutenir dans un sujet qui doit effrayer notre foi: *Ave.*

Nous lisons dans l'Exode que Moïse, pour punir les Israélites de leur idolâtrie, prit le veau d'or qu'ils avaient adoré; qu'il le brisa jusqu'à le réduire en poudre; qu'ayant jeté cette poudre dans l'eau, il la fit boire aux coupables : *Arripiens Moyses vitulum, contrivit usque ad pulverem, quem sparsit in aquam, et dedit ex eo potum Filiis Israel* (*Exod.*, II). Châtiment assez surprenant, messieurs, faire avaler, faire boire l'idole à l'idolâtre. Moïse en usa de cette manière, dit saint Ambroise, pour toucher ce peuple indocile et le pénétrer des lumières pures et spirituelles de la foi : *Ut emolliretur, et fidei sumeret subtilitatem* (*Ep.* 62). Ce sage et zélé législateur qu'aurait-il pu dire d'assez fort pour faire comprendre aux Hébreux le mépris qu'ils avaient fait de Dieu, en ado-

rant la figure d'une bête? Il mit cette figure en poussière; il la répandit, pour ainsi dire, sur leur corps, en les contraignant de la boire; afin que dans la suite, leur foi étant ranimée, ils vissent, comme par le menu, l'énormité de leur crime : *Ut emolliretur*, etc.

Il s'agit dans ce discours de vous faire voir que ce n'est pas exagérer de dire que les pécheurs méprisent Dieu; qu'il en est même, s'il est permis de le confesser, qui se moquent de lui par leur vie licencieuse. Brisons l'idole, développons son horreur pour en concevoir une juste idée. Se moquer de Dieu, si l'on peut user de ce terme, n'est pas seulement mépriser Dieu; la moquerie emporte quelque chose de plus offensant que le mépris. L'on se moque d'une personne, quand on la méprise avec insulte, avec outrage; quand on se fait une habitude de la traiter sans égard; quand, d'un air d'indifférence et de fierté, on affecte de lui faire entendre que ni on ne l'aime, ni on ne la craint. Il y a quelque chose de semblable dans le mépris que les pécheurs témoignent quelquefois à Dieu. Pour vous en convaincre, je considérerai premièrement ce mépris même, en quoi consistent leurs offenses. J'examinerai en second lieu ce qu'il y a dans leurs offenses de plus injurieux à Dieu qu'un mépris ordinaire. Ils méprisent Dieu, c'est là l'essentiel du tort qu'ils lui font; ils le méprisent d'une manière à nous donner lieu de dire qu'ils se moquent de lui. Je n'ai pas d'autre partage à proposer dans ce discours.

PREMIÈRE PARTIE.

On le dit, on le sait, qu'on méprise Dieu en péchant; il faut pourtant le prouver. Nous nous repentirons peut-être d'une si énorme injustice, si nous en pénétrons l'indignité; peut-être du moins ne la commettrons-nous pas désormais sans étonnement et sans frayeur. Premièrement, tout péché est un mépris de la loi, par conséquent tout péché est un mépris du législateur. Le pécheur viole les ordres de Dieu, la chose parle d'elle-même; mais il les viole avec connaissance de ce qui lui est ou commandé, ou défendu; mais avec délibération de ne pas observer ce qui lui est prescrit par la volonté divine, pour aller là où sa propre volonté le porte. Il méprise les ordres de Dieu; il méprise Dieu lui-même; il ne faut que comprendre les termes pour en convenir. Votre serviteur entend le commandement que vous lui faites; il n'ignore pas l'engagement où il est de vous obéir, et il n'en fait rien de plus; il ne songe qu'à suivre son caprice et qu'à satisfaire sa passion. Vous ne doutez pas qu'il fait peu de compte de votre commandement; mais pouvez-vous douter qu'il fait peu de compte de vous-même?

Dieu vous a imposé diverses lois, toutes justes, toutes saintes : maître absolu de toutes choses, il a sur vous un domaine souverain; vous lui devez vos hommages, votre obéissance, vous vous devez vous-même à lui; jusque là qu'il ne peut céder à personne le droit qu'il a sur vous, et que vous ne pouvez pour un seul moment cesser de lui appartenir. Dépendance à quoi le plus vil des esclaves ne saurait être soumis à l'égard du plus puissant des monarques. Comment se pourrait-il faire, mes chers auditeurs, qu'on ne méprisât pas Dieu en lui désobéissant? Le péché blesse son autorité, son domaine, sa grandeur; il lui enlève ce qui est à lui; il nous révolte contre sa volonté; il nous fait franchir ses ordres, sans considérer leur équité, leur sainteté, leur force. Nous ne laissons pas de commettre le péché; c'est qu'il ne nous importe pas de déplaire à Dieu qui nous le défend. Ignorez-vous, pécheurs, la puissance du Créateur qui vous a donné l'être; la miséricorde du Rédempteur qui vous a rendu la liberté; la souveraineté du Juge qui décidera de votre sort éternel; la majesté, l'indépendance du maître qui vous tient sans cesse à sa merci? Non, vous le reconnaissez, vous l'adorez ce grand Dieu que vous offensez; pour qui donc le prenez-vous?

C'est la plainte ordinaire du Seigneur dans les livres saints, que son peuple le méprise lui-même, lorsqu'il méprise sa loi. J'ai nourri, j'ai élevé mes enfants, dit-il par un prophète, et ils m'ont méprisé; ce peuple ingrat n'a point écouté ma parole : *Filios enutrivi et exaltavi, ipsi autem spreverunt me.... Populus meus non intellexit* (*Isa.*, I, 2). Le Saint-Esprit ne semble pas mettre de distinction entre le mépris du commandement de Dieu et le mépris du Dieu qui commande : l'on n'a qu'à ouvrir l'Ecriture sainte pour s'en convaincre.

Il n'est pas jusqu'aux hérétiques qui ont le plus flatté l'orgueil de l'homme, en lui attribuant un mérite indépendant de la grâce, lesquels ne conviennent que l'homme en péchant méprise Dieu. Pélage disait vrai, au rapport de saint Augustin, quand il soutenait que tout péché est mépris de Dieu : *Omne peccatum Dei contemptus est* (*Lib. De Nat. et Grat.*, *c.* 29). Raison de cela : c'est que, quoique tout péché ne soit point un péché particulier d'orgueil, comme l'a remarqué le même saint Père, tout péché est désobéissance; et toute désobéissance est un mépris et du législateur et de la loi.

Une seconde preuve de cette vérité : je la tire de l'essence même du péché qui consiste, disent les théologiens après saint Thomas (I. 2. *q.* 87, *a.* 4), à quitter Dieu pour s'attacher à la créature. Nous lui devons indispensablement la préférence sur toutes choses; nous la lui refusons pour nous tourner vers un objet méprisable. Egarement où nous ne pouvons tomber, sans déshonorer la majesté divine. La preuve de cette vérité se présente naturellement à l'esprit. Dieu ne peut nous faire de commandement, par quoi il ne se propose sa propre gloire; d'où il s'ensuit que lui manquer d'obéissance, c'est lui manquer de respect, parce que c'est s'opposer à sa gloire. Une loi purement humaine pourrait être violée, sans que le prince qui l'a imposée eût lieu de s'en offenser, parce qu'il peut n'avoir eu en vue en l'établissant

que l'utilité du sujet, sans y intéresser sa dignité; mais Dieu étant nécessairement la dernière fin de tous les ordres qu'il lui plaît de nous prescrire, il faut nécessairement blesser sa grandeur pour se révolter contre sa volonté; il faut s'éloigner de lui pour marquer l'estime que nous faisons de ce qui n'est point lui-même : *Per prævaricationem legis Deum inhonoras*, dit l'Apôtre (*Rom.*, II, 23) : vous déshonorez Dieu par la transgression de la loi.

Ce qui nous doit faire sentir plus vivement notre tort, dans le tort que nous faisons à Dieu, c'est qu'en péchant nous lui préférons en effet sa créature. Je veux que notre esprit conserve toujours ces grandes idées que la raison et la foi lui inspirent touchant son infinie grandeur et qu'il pense toujours juste sur sa majesté souverainement respectable; il est sûr que notre volonté est plus touchée des apparences d'une vile créature que de tous les charmes de ses adorables perfections et qu'elle en use envers Dieu comme s'il ne valait pas ce néant pourquoi elle lui désobéit; il est sûr qu'en violant ses ordres, elle donne dans elle un rang plus honorable à sa créature. J'aime mieux, dit-elle, goûter ce plaisir impur, que de me gêner, pour m'assurer la possession de Dieu; je veux risquer de perdre Dieu, plutôt que de perdre ce bien que je retiens injustement; à la bonne heure que je déplaise à Dieu pourvu que je plaise au monde. Effroyable perversité du cœur humain! Comment! s'écrie saint Ambroise (*L.* V *de Fide*, *c.* 9), c'est penser indignement de Dieu que de le comparer aux créatures, pour le préférer aux créatures; tout doit s'effacer à nos yeux quand nous pensons à ce Créateur souverain qui a tout tiré du néant; quelle injure à lui si nous l'oublions en quelque manière lui-même en pensant à ses ouvrages! Oui, mon Dieu, je perds le respect que je vous dois si je dis que vous êtes plus grand, plus aimable que toutes les choses qui sont sorties de vos mains, comme s'il y avait de la comparaison entre vous et un néant : *Domine, si te majorem omnibus dixero, injuriose te tuis operibus comparavi.* Ah! chrétiens, vous ne vous en tenez pas là; vous déshonorez Dieu, non en le mettant au-dessus de toutes les créatures, mais en l'abandonnant pour vous livrer aux créatures; les plus méprisables objets l'emportent sur lui dans votre cœur, tout vous paraît beau et bon, tout vous charme quand il s'agit de quitter Dieu. Songez aux attaches, à la situation de votre âme; vous l'avouerez vous-mêmes qu'il s'en faut infiniment que vous donniez à Dieu le rang qu'il y doit tenir, et qu'il est vrai que vous le mettez en comparaison avec les choses les plus viles, quelquefois même les plus horribles et les plus détestables, au hasard de l'offenser plus vivement; que vous l'offensez en effet en vous éloignant de lui pour vous attacher aux objets les plus méprisables et les plus infâmes. O mon Dieu! quelles sont nos pensées lorsque nous péchons?

La colère de Dieu contre le pécheur est une troisième preuve du mépris que le pécheur fait de Dieu. Car, si l'on examine la chose avec exactitude, l'on conviendra que le mépris seul allume la colère : les querelles, les haines, les vengeances ne viennent parmi nous que de là. Un homme s'estime, un autre homme témoigne en le choquant qu'il n'a pas d'estime pour lui, voilà aussitôt deux ennemis; l'on songe à tirer raison du tort que l'on nous fait par ce mépris. Vous ne douterez pas de ce principe de morale, si vous faites réflexion qu'on n'a pas coutume de s'irriter, lorsque le mal dont on se plaint n'est point l'effet du peu de considération qu'on a pour nous; deux amis ne rompent pas pour des événements qui ne marquent pas d'indifférence; la haine ne commence que quand on cesse de nous estimer; soyez moins orgueilleux, vous serez moins impatients.

Dieu connaît sa majesté et notre néant; il voit un ver de terre qui l'offense et qui compte son offense pour peu de chose, il s'irrite, parce que la juste idée qu'il a de lui-même est combattue par l'injure du rebelle. Mais il faut, messieurs, que le mépris du pécheur soit bien piquant, puisque Dieu méprisé s'irrite jusqu'au point de condamner le pécheur à un enfer éternel, et que sa colère est si implacable que jamais elle ne se calmerait si, d'elle-même et de son plein gré, elle ne cédait de son droit et ne mettait bas les armes.

Le pécheur peut la fléchir par sa pénitence, ressource que le Père des miséricordes n'a point voulu lui fermer, à condition toutefois qu'un cœur humilié s'efforcerait de réparer le mépris d'un cœur révolté. Nulle pénitence sans humiliation du coupable, comme nul péché sans mépris de Dieu. Quel changement de sentiments dans le pécheur, lorsque, revenu à lui-même, il reconnaît la majesté souveraine du Seigneur à qui il avait désobéi! De quelle honte ne se sent-il point couvert quand il est contraint d'avouer qu'il a préféré à Dieu le contentement d'une passion criminelle? Voyez ces illustres pénitents qui cherchent les ténèbres, comme s'ils n'étaient plus dignes du jour; entendez-les qui souhaitent de s'anéantir pour rendre hommage, par leur néant, au maître redoutable dont ils ont eu l'audace de violer la loi. Naturellement les premières impressions de la douleur d'un pécheur touché et converti lui représentent le mépris qu'il a fait de Dieu, prévenu qu'il est qu'il s'est attiré sa colère en le méprisant, ce qu'il fait plus éclater dans son repentir, c'est le désir de lui faire oublier cet attentat en s'humiliant devant lui.

Il est peut-être assez inutile, messieurs, de faire tant de raisonnements pour nous convaincre que le pécheur méprise Dieu par sa désobéissance, vous paraissez même surpris de la peine que je me donne dans ce dessein. Est-ce donc qu'il vous est si aisé de croire que les hommes méprisent Dieu? Je suis pécheur comme vous, mais, quand j'y fais réflexion, je me sens percé de frayeur et je ne puis sans horreur vous voir tranquilles Quoi! dit saint Grégoire de Nazianze (*Ho-*

mil. 3, *cont. Anom.*), quoi! en écoutant un si horrible égarement et ayant à vous le reprocher à vous-mêmes, vous ne fondez pas en larmes, vous ne pensez point à vous renfermer loin du commerce des hommes, vous ne vous traitez point sans pitié; téméraire, insensé, jusqu'à abandonner avec mépris le grand Dieu, le Dieu unique que vous devez adorer et glorifier! *Hæc cum audis, non luges, non te ab hominum consortio distrahis; non te obruis, qui eo temeritatis atque amentiæ proruisti, ut, quem glorificare debes et adorare, hunc, ceu rem quamdam abjectam et vilem contemnas?* En effet, il ne paraît pas vraisemblable que, pour pécher, vous puissiez vous résoudre à mépriser Dieu; mais, sûrs de pécher et de mépriser Dieu en péchant, se peut-il faire que vous soyez si indolents? Je vous vois tels pourtant, peu touchés de mes paroles, peu sensibles à un remords qui devrait vous déchirer de douleur, peu disposés à renoncer à la créature, pour donner à Dieu la gloire et le rang que vous lui devez.

Ne renfermons pas notre étonnement et nos plaintes dans cet auditoire. O ciel! Rien de si commun dans le monde que le mépris de Dieu. Injustices étudiées, commerces scandaleux, vengeances opiniâtres, coutumes païennes, passions déchaînées, dissolution, débauches, impiétés, sacriléges, vous régnez sur la terre et vous publiez partout les sentiments injurieux que les fidèles ont de Dieu. Le vice domine, le monde triomphe; pourquoi? Parce qu'il en coûte peu aux chrétiens de déshonorer leur Créateur et d'oublier leur Sauveur. Que ne nous est-il permis de mourir, de nous anéantir, afin de réparer une si étrange infidélité! Du moins, mon Dieu, si vous cachiez aux pécheurs la splendeur de votre gloire, les rayons de votre majesté, les charmes de votre bonté, les merveilles de votre toute-puissance, mais que prétends-je par ce souhait? former une idée plus vive des injures que Dieu reçoit de nous? La grandeur de la Divinité nous frappe en mille manières; les effets de sa miséricorde et de sa justice se présentent à nous de toutes parts; son pouvoir nous étonne, nous humilie, l'éclat de sa majesté répandu dans l'univers nous arrache nos hommages; nous n'avons qu'à ouvrir les yeux pour reconnaître, pour adorer sa main souveraine; une lueur de raison, une étincelle de foi, nous montre ce qu'il exige de nous, ce que nous lui devons, notre dépendance, notre servitude, les sujets de nos espérances et de nos alarmes. Toutes ces lumières, tous ces sentiments nous tiennent-ils dans l'obéissance? Ah! chrétiens, toutes les vérités que je viens de vous expliquer ne sont qu'une ébauche, pour ainsi parler, de ce que j'ai à vous dire encore sur le mépris qu'on fait de Dieu; il y a quelque chose de plus offensant que tout cela, il va jusqu'à la dérision, jusqu'à la moquerie. C'est ce qu'il me reste à développer; et, religieux autant que vous l'êtes, je me promets de vous des marques sincères et d'horreur et de repentir.

SECONDE PARTIE

La matière que j'entreprends, ne demande point de moi cet artifice, cette exactitude nécessaires en d'autres sujets, pour faire entrer des auditeurs dans les sentiments qu'on souhaite leur inspirer; tout y est sensible, tout y frappe, tout y porte naturellement ses principes, ses preuves et ses conséquences. C'est cela même qui doit nous faire frémir; qu'il soit si aisé de montrer que la plupart des fidèles qui pèchent n'en useraient pas autrement envers Dieu si, de sang-froid, ils voulaient se moquer de lui. Ecoutez, je vous prie, le détail que je vais vous faire; je n'ai qu'à vous exposer, sans étude quelques circonstances du mépris que les pécheurs témoignent à Dieu, pour vous forcer de convenir qu'ils l'outragent et qu'ils lui insultent.

Premièrement, c'est se moquer d'une personne que d'être dans une disposition presque continuelle de la mépriser; si on la considérait, on se tiendrait sur ses gardes, de peur de la fâcher et de l'offenser; on ne se soucie pas de la ménager quand on est toujours prêt à ne point du tout la ménager. Je ne veux pas seulement parler ici de ce penchant habituel qui nous porte au mal; quoiqu'il vienne du péché et qu'il nous conduise au péché, il n'est pas péché lui-même. Je parle de cette inclination actuelle que nous avons à violer la loi divine, malgré nos lumières et nos réflexions, inclination, suite fatale de ce cruel penchant, et aux mouvements de laquelle veillent peu de personnes, pour être fidèles à Dieu en les combattant. Les débauchés, les libertins, ne songent pas même à les régler, profitant de toutes les occasions de contenter leur cupidité. Là tendent les desseins qu'ils forment, les intrigues qu'ils nouent, les désirs qu'ils nourrissent, leur craintes, leurs aversions, leurs peines. L'on peut dire que leur vie est un mépris habituel de Dieu, et mépriser Dieu par une habitude volontaire, c'est ne vouloir garder avec lui aucune mesure.

Des gens peu chrétiens, quoique moins débordés que ceux-là, ont presque autant de facilité qu'eux à pécher. S'agit-il de pardonner un affront? quels sont ceux d'entre vous, lesquels, malgré tous leurs bons sentiments, ne voulussent au contraire s'en venger et ne s'en vengent en effet, sous des prétextes que leur passion seule s'efforce de justifier? S'agit-il d'un injuste intérêt? il n'est pas jusqu'aux personnes qui se piquent de régularité, lesquelles ne songeassent à se l'assurer, pour peu qu'elles pussent colorer l'injustice et la violence. Dans une compagnie où l'on s'échauffe à parler, l'on ne se fait pas une peine de médire, de répandre des messéances, de railler sur les choses qui regardent l'honneur de Dieu. Qu'on examine la vie ordinaire des fidèles qui ne professent pas une vertu exemplaire, on les trouvera en toute conjoncture disposés à offenser Dieu, presque sans répugnance, presque sans scrupule. Cela prouve qu'on ne pense à sa gloire et à sa volonté que fort légère-

ment et par hasard, et que, quoi qu'il arrive, s'il n'est pas content de nous, on ne croit pas devoir s'en trop tourmenter. Cette conduite n'est-elle pas bien outrageante? qu'est-il besoin de beaucoup raisonner pour l'avouer?

Pour pénétrer toute la force de cette première réflexion, ajoutons qu'il n'est personne parmi nous qui ne dût être en toute rencontre dans une situation à aimer et à craindre Dieu. Nous devrions être si prévenus sur les grâces qu'il nous a faites, que l'image de ces grâces ne nous permît jamais de manquer en rien à la reconnaissance que nous lui en devons. Nous devrions être si remplis de la terreur de ses jugements, que notre crainte nous tînt sans cesse aux alarmes. Nous méprisons les biens dont il nous a honorés, nous méprisons les maux dont il peut nous accabler, pour mépriser notre bienfaiteur et notre juge. N'appelez-vous pas ce procédé une espèce d'insulte?

D'une part se présentent à nous la vie, le baptême, la foi, des qualités de corps et d'esprit, des biens de fortune, des sacrements, les mérites infinis du sang et de la mort de notre Sauveur, un bonheur immense et éternel qui nous est promis, mille bienfaits particuliers dont chacun de nous se sent redevable; faveurs, au reste que Dieu n'a versées sur nous, tout grand et tout indépendant qu'il est, que pour nous obliger à l'aimer, et faveurs dont il attend quelque reconnaissance; il a même tant à cœur les témoignages de notre gratitude, selon la remarque de saint Jean Chrysostome (*Hom.* 17 *in Gen.*), qu'il a voulu nous donner lui-même de quoi n'être pas ingrats. Il n'a permis, il n'a institué des sacrifices que pour recevoir de nous de dignes actions de grâces: *Propter nihil aliud sacrificia fieri permisit Deus, quam ut gratitudinem ad omnes adduceret.* Malgré tant de grâces que notre amour seul peut reconnaître, nous ne sommes point résolus de mourir plutôt que d'offenser Dieu: nous l'offensons, et nous l'offensons sans balancer longtemps, sans faire beaucoup de violence à notre cœur. Oh! que ce mépris est piquant! l'injure d'un ingrat doit percer bien vivement un bienfaiteur infiniment aimable, et qui a prodigué sa bonté pour être aimé. Faire entendre à Dieu que tous ses attraits, que toutes ses grâces ne nous obligeront pas à l'aimer: que pensez-vous de ce mépris?

D'une autre part, les effets terribles de la colère de Dieu nous effrayent. Ces secrets impénétrables de la prédestination et de la réprobation des hommes, cette sentence irrévocable qui a précipité les anges dans un supplice éternel après le crime d'un moment, ce châtiment si rigoureux d'Adam et de toute sa postérité pour une désobéissance, cette mort d'un Dieu sur une croix, pour réparer cette même désobéissance; cet abandonnement des Juifs qui, maudits du ciel, errent encore aujourd'hui dans toutes les contrées de la terre; ces coups humiliants qu'ont reçus les Pharaon, les Balthazar, les Nabuchodonosor, les Antiochus; cette vengeance sévère que le Seigneur tire des enfants pour se venger des pères: Achab et Jézabel périssent, et avec eux toute leur nombreuse famille; ces calamités dont il afflige, dont il perd les sujets pour punir les rois; le dénombrement que David fit de son peuple coûta la vie à près de six cent mille personnes. Les armées défaites, les villes brûlées, les provinces ravagées, les royaumes désolés, la terre inondée, la présomption des grands confondue en tant de manières, l'incertitude dans laquelle nous vivons des bonnes grâces ou de la haine de Dieu; les suites funestes du péché, qui nous ferme le ciel et nous fait la proie des démons; les horreurs de la mort, du jugement, de l'enfer; enfin les menaces, les foudres de la justice divine qui éclatent, qui retentissent de toutes parts à l'entour de nous: nous avons en vue tous ces objets épouvantables, et nous ne craignons pas, et nous nous révoltons contre l'arbitre souverain de notre sort: pouvons-nous sans insulte mépriser sa colère toute-puissante? comme si ce n'était pas la peine de le redouter, comme si ce bras qui met en poudre les puissances devait céder à notre faiblesse. Que ferions-nous de pis à un ennemi armé et en état de nous perdre, que de l'outrager en face? Je suis exposé à la fureur de mon Dieu, et je l'offense: que conclure de là, sinon que je me moque de lui? Mépriser un ennemi juste, puissant, irrité, c'est vouloir outrer sa colère; mépriser un ennemi juste, puissant, irrité et armé pour notre perte, c'est s'en jouer.

En second lieu, les justes préventions du pécheur sur la grandeur de Dieu, et sur la bassesse des choses pourquoi il offense Dieu, rendent son péché beaucoup plus injurieux. Mépriser une personne qu'on n'estime pas, cette suite de sentiments est naturelle, quoiqu'il y puisse avoir de l'erreur, en ce qu'on ne connaît pas le mérite de cette personne; mais l'estimer et cependant la mépriser, faites vous-mêmes, mes chers auditeurs, le caractère de ce genre de mépris. L'ignorance la plus grossière ne saurait étouffer les pensées que la Divinité inspire à toutes sortes d'esprits. Quel est l'homme, mais quel est le fidèle qui n'ait fait quelque réflexion sur ce que Dieu est? Le considère-t-on en lui-même? l'on adore un principe sans principe, une source inépuisable d'être, de lumière, de beauté, de bonté, de toutes perfections. Par rapport à notre connaissance, l'on sent qu'on ne peut ni comprendre, ni exprimer son essence. A l'égard du monde en général, il faut avouer qu'il remplit tout, qu'il gouverne tout, qu'il soutient tout. A l'égard des créatures en particulier, l'on reconnaît sa main dans les mouvements des cieux et des astres, dans le cours des fleuves, dans l'agitation et dans le calme des mers. A l'égard des hommes, un rayon de sa sagesse nous fait révérer les génies extraordinaires; un trait de sa majesté nous fait trembler devant les rois. Vous qui vivez dans le crime, oserez-vous me soutenir que

ces connaissances passent votre raison et votre foi?

Je vous défie encore de me nier que, malgré vous, vous ne pensiez raisonnablement sur le néant, sur l'horreur de tout ce qui vous fait quitter Dieu. Que le débauché parle, à ces moments que la volupté passée le livre à lui-même, il dira que la volupté fatigue, déshonore, abrutit. Que l'ambitieux ne déguise pas ses sentiments, lorsqu'il sera forcé d'écouter les plaintes d'une âme amusée et irritée, il confessera le vain, le frivole, le ridicule de toute sa gloire. Que l'avare laisse échapper la vérité à ses craintes, à ses ennuis, à ses indignes attachements, il nous avouera que les biens de la terre coûtent, passent, qu'ils n'ont rien de noble, rien de solide, qu'ils laissent le cœur toujours vide, toujours affamé. Interrogez le mondain dans la solitude, loin du spectacle et de l'enjouement, il ne se fera pas presser pour vous développer les rebuts, les perfidies, les amertumes, les impostures de son monde. Nous avons beau nous aveugler, nous voyons ce que nous pouvons gagner et ce que nous pouvons perdre en péchant.

Unissez maintenant dans la même âme l'idée qu'elle a de Dieu avec l'idée qu'elle a de toutes les choses qui la portent à mépriser Dieu, vous jugerez aisément si sa désobéissance va jusqu'à l'outrage. Je sais, dit-elle, je sais, mon Dieu, ce que vous êtes; je sais aussi ce que c'est que du plaisir que j'aime contre vos ordres, mais, pour prendre ce plaisir, je veux abandonner votre service.

Il me vient ici dans l'esprit une pensée qui ne vous paraîtra point outrée si vous prenez la peine de l'approfondir. Le fidèle n'est-il point plus insolent dans sa révolte que Lucifer? Lucifer méprisa Dieu pour s'élever au-dessus de soi-même. *Similis ero Altissimo :* je prétends égaler le Très-Haut. Soit qu'il refusât de se soumettre à un Homme-Dieu, soit qu'avec son seul mérite naturel il voulût posséder la gloire, soit qu'il aspirât à l'union hypostatique, il cherchait un bien qui passait ses propres perfections; et le fidèle méprise Dieu pour avilir sa noblesse pour une créature qui ne le vaut pas, pour un intérêt qui rabaisse sa dignité. L'ange pécha, mais il espérait de devenir semblable à Dieu : le fidèle pèche, et souvent il ne peut s'attendre qu'à devenir semblable à la bête. Si cela n'est pas se moquer de Dieu, je ne sais plus, messieurs, ce que c'est que s'en moquer : *Cui assimilastis me et adæquastis* (*Isa.*, XL, 25)? Le Dieu que vous adorez, mon cher auditeur, demande à quoi vous l'égalez en l'offensant; il pourrait vous demander à quoi vous donnez la préférence que vous devez à lui seul. Répondez, et vous m'apprendrez comment on se moque de lui.

Votre tranquillité après l'avoir offensé, votre obstination dans vos offenses est une troisième preuve de votre outrageant mépris. Un enfant qui a fâché son père tâche de réparer sa faute par sa soumission et par ses larmes; un bon sujet qui a déplu à son prince cherche les occasions de lui assurer sa fidélité pour recouvrer ses bonnes grâces; un ami qui en a mal usé envers son ami ranime sa tendresse au souvenir de son infidélité. Mais ce n'est pas vous que je puis dépeindre par de telles comparaisons. Si vous n'avez pas dépouillé toute considération pour une personne qui vous est d'ailleurs indifférente, vous êtes chagrin du déplaisir que vous lui avez causé sans raison; vous voudriez le lui faire oublier par vos services et par les marques de votre estime. Il faut une fierté bien farouche pour croire la personne du monde la plus indifférente indigne de toute satisfaction, et pour l'aigrir par un second affront au lieu de la dédommager du premier.

La plupart des pécheurs n'ont pas pour Dieu ces égards même dont une froide indifférence ne se dispense pas. Après s'être moqués de lui, gais et contents, ils continuent de s'en moquer. Qui pleure après son péché? qui fait pénitence? La médisance se soutient, l'injustice ne relâche rien; l'intrigue va son train ordinaire, l'on pense même à de nouveaux raffinements de volupté; l'on ajoute chaque jour des nœuds plus forts à l'engagement. C'est toujours plus de chicanes, plus de délicatesses, plus d'attaches, plus de licence. L'on confesse ses péchés, me direz-vous, mais les corrige-t-on? L'on communie, mais craint-on le sacrilége? Quel changement voyez-vous dans le monde après la pâque, le jubilé et la mission? L'on dirait que Dieu ne mérite pas qu'on se repente des injures qu'on lui a faites. Ce sont là, messieurs, ce me semble, de ces arguments à quoi l'on ne peut répliquer que pour les rendre plus convaincants.

Il en est des fidèles qui vivent mal, malgré ces désirs de mieux vivre, qu'ils ne peuvent quelquefois refuser à leur conscience alarmée; il en est, dis-je, de ces fidèles comme de ces peuples, qui, après avoir vu tomber une ou deux fois leur idole Dagon aux pieds de l'arche du Seigneur, ne laissèrent pas d'adorer encore leur idole brisée : *Denuo collapsum vident, et tamen adorant;* c'est l'expression de Théodoret. Voilà une idolâtrie bien opiniâtre. Les Philistins, après la première chute de l'idole, ne devaient-ils pas achever de la briser, et en jeter la poudre au vent. Ne devaient-ils pas reconnaître le Dieu d'Israël? Il ne reste que le remords de ce brutal plaisir; cette cruelle injustice n'a laissé que de la honte; les alarmes, le désespoir sont l'unique fruit de la dissolution du monde; n'importe : Dieu n'en sera pas mieux servi, et désormais l'on vivra comme on a vécu : *Denuo collapsum vident, et tamen adorant.*

Ah! chrétiens, quand cesserez-vous de vous moquer de Dieu? Vaine question : vous faites voir, par ce procédé, que vous n'appréhendez point de vous engager à vous en moquer jusqu'à votre mort; car un péché est d'ordinaire un préparatif à un autre pé-

ché. Il arrive même, dit saint Augustin, qu'on s'impose une espèce de nécessité de faire le mal quand on y tombe par coutume : *Dum consuetudini non resistitur, facta est necessitas* (*lib.* VI *Conf.*, *c.* 5).

Et Dieu, dit saint Jean Chrysostome (*Hom. de Adam et Eva*), punit assez souvent un crime en permettant un autre crime. Vous voulez donc, en quittant Dieu pour le monde, vous enchaîner pour ainsi dire loin de lui de peur de vous rapprocher jamais de lui. Ce n'est point assez à vous de l'avoir méprisé quelquefois, vous voulez le mépriser durant la plus grande partie de votre vie, en danger de ne jamais l'honorer. Après cela, doutez si vous vous moquez de lui.

S'il vous reste encore assez de christianisme pour craindre d'en convenir, considérez, en quatrième lieu, que l'on ne méprise pas Dieu par hasard, par surprise, par légèreté, par occasion, mais qu'on a des lieux et des temps destinés à le mépriser. Cette injure, messieurs, marque bien la résolution de son auteur. J'oublie que bien des gens font une étude sérieuse des moyens de retenir le bien d'autrui; que d'autres s'appliquent avec réflexion aux mesures qu'ils doivent prendre pour faire durer sûrement un commerce impur. J'oublie qu'il y a des pécheurs de profession dont la vie n'est qu'un tissu volontaire de crimes. Je veux vous alléguer des preuves qui frappent plus vivement vos propres yeux.

Ne s'accorde-t-on pas dans les villes pour tenir des lieux ouverts à la débauche; des académies qui retentissent du bruit de l'emportement, du blasphème, du parjure; des salles où l'on reçoit un monde qui y porte d'ordinaire des passions impures, et où l'on s'étudie, ce semble, à combattre l'Evangile; des maisons qui attirent les gens par la liberté qu'on y trouve de se livrer à l'intempérance, à la crapule, à la plus sale volupté? De même, selon les diverses saisons, l'on s'assure des temps pour des déréglements scandaleux et païens : veillées, promenades, voyages, spectacles qui tendent à entretenir la licence. Le carnaval n'est-il pas une suite de jours et de semaines qu'on fait durer le plus qu'on peut pour les passer dans une liberté dissolue, qu'on ne croirait pas bien employer si on ne les employait à mal faire?

Ce jeune libertin, cette femme mondaine et infidèle attendent depuis leur lever cette heure du jour ou de la nuit qu'ils pourront accomplir leur brutal dessein; durant cet intervalle le crime se présente à eux avec toute son horreur au travers de mille inquiétudes, de mille peines ; ils n'en sont point rebutés pour cela. Les lieux, les temps mêmes les plus saints, on se détermine à les profaner par le crime. Ne se rend-on pas dans les Eglises pour y cajoler, pour donner au luxe un jour plus heureux, pour fixer avec plus de sûreté les projets de la volupté, pour divertir l'impiété avec plus de scandale? Les jours de fête, les plus grandes solennités de l'Eglise, les fidèles ne les choisissent-ils pas quelquefois pour leurs débauches les plus outrées? Ne voit-on pas quelquefois une espèce nouvelle de christianisme qui introduit dans le carême les déréglements du carnaval? Il faut avouer, mon Dieu, qu'il y a des gens qui veulent bien que vous sachiez qu'ils vous offensent, puisqu'ils vous offensent dans votre maison même, et dans les temps que vous avez destinés singulièrement à votre service et à votre gloire; c'est bien vous dire qu'ils n'ont que faire de vous ménager.

Comment défendrez-vous les mondains du reproche que je leur fais, si je vous dis en cinquième lieu qu'ils rougissent d'être fidèles à Dieu et qu'ils se font un honneur de lui être infidèles? Chose étrange! l'on serait exposé au mépris du monde si l'on faisait profession d'observer la loi de Dieu. Quelle nouveauté, si l'on s'avisait de porter dans les compagnies, dans les assemblées ordinaires une conscience pure et timorée! on trouverait même en ce procédé quelque sujet de confusion et d'infamie. Lorsqu'on est engagé dans les mouvements du siècle, on ne sait comment s'y prendre, dit-on, pour tenir ferme dans ses devoirs; j'en vois la raison : on serait méprisé, on serait raillé. S'ensuit-il de là, messieurs, que Dieu soit outragé?

Ce qui fait le caractère, et, si je l'ose dire, ce qui fait la gloire d'une jeunesse libertine (je parle de vos enfants, pères et mères), c'est de porter dans leur air et dans leurs manières un mépris insolent des commandements divins et des maximes de l'Evangile; sous un visage allumé de débauche, vous découvrez une tranquille accoutumance au crime et les sentiments d'un esprit qui n'a presque plus d'idée de religion. Esclaves des passions qui les entraînent, ils n'ont pas d'autre occupation que de rouler d'un lieu à un autre, pour avoir à la fin de leur journée de quoi se vanter d'un crime honteux. La prière, la parole de Dieu, les sacrements, ils rougiraient, s'ils venaient à être soupçonnés de n'en avoir pas abandonné tout usage. De quoi font-ils profession? de tendre des piéges à la chasteté la plus sévère. De quoi se piquent-ils? de savoir enchaîner des cœurs encore innocents. Aimer sans pudeur, être aimés sans ménagement, entreprendre, tromper, dissiper pour assouvir leur aveugle cupidité, c'est l'unique but de toutes leurs démarches : *Quasi per risum operantur scelus* (*Prov.*, X, 23). Tous les désordres qui peuvent convenir à leur âge et à leurs inclinations débordées sont des jeux pour eux. Si tels fidèles ne se moquent pas de Dieu, se moqua-t-on jamais de qui que ce soit?

Sixièmement, on se damne en méprisant Dieu, et l'on aime mieux se damner que de l'honorer. Maltraiter sans raison une personne qui ne peut nous faire aucun mal, ce serait une insulte brutale; traiter indignement et contre toute raison un Dieu qui peut, qui doit nous rendre éternellement malheureux, par quels termes voulez-vous que j'exprime cet attentat? Il faut être insensé, dit saint Augustin, pour croire qu'on puisse

être méchant sans devenir misérable : *Ideo perversi sunt homines, qui mali volunt esse, miseri nolunt* (*In psal.* XXXII, *conc.* 2, 1 *part.*). Egarement que je n'ai point à reprocher au pécheur; il s'attend à être malheureux s'il ne cesse d'être méchant, et il s'obstine dans ses déréglements. L'avarice a-t-elle laissé échapper une petite somme d'argent, il est abattu de douleur; la licence a-t-elle étouffé sa foi, il est content : *Amisit nummum, gemit; amisit fidem, non gemit* (*In ps.* CI). A-t-il perdu l'occasion de satisfaire sa passion, son chagrin le rend plus âpre au plaisir; a-t-il perdu la grâce de Dieu, il ne fait pas même attention à cette perte.

Un ami tâchera de consoler un ami sur un événement contraire à ses intérêts, et il flattera ses inclinations vicieuses sur une action qui expose son salut. Un père et une mère pleureront sur un enfant malade, et ils adoreront ce même enfant libertin. On est si peu pénétré dans le monde de la crainte de désobéir à Dieu, que le danger que courent en lui désobéissant les personnes que nous aimons ne se présente presque pas à notre pensée. Le pécheur vit-il heureux sur la terre, il offense Dieu sans appréhender l'enfer dont Dieu le menace. Il est sûr pourtant que Dieu se moquera à son tour de ceux qui se moquent de lui, mais on viole sa loi, sans se mettre en peine de ses vengeances. Encore une fois, quel nom donner à cette insulte, à cette moquerie?

N'y a-t-il rien encore de plus injurieux que tout ce que je vous ai dit dans le mépris qu'on fait de Dieu? Mais quoi! mon Dieu, ne cesserai-je point de parler, quand il s'agit de prouver le peu de compte que l'on fait et de vos commandements et de vous-même? Non, je me tairai, plutôt que d'approfondir d'avantage un sujet qui peut vous offenser, car n'est-ce point vous mépriser que de montrer par tant de raisons que l'on vous méprise? Ah! Seigneur, vous découvrez mon cœur, et vous savez que j'ai songé à vous faire rendre par mes auditeurs l'obéissance et les hommages qu'ils vous doivent. Je les ai convaincus peut-être qu'ils se moquaient de vous en accumulant, comme ils font, péché sur péché; et désormais, s'ils vous offensent, instruits du tort qu'ils vous font, leurs offenses seront encore plus injurieuses. Mais j'espère, grand Dieu, que vous n'imputerez pas leur crime à mon zèle. Et vous, mes chers auditeurs, rendrez-vous suspect par votre obstination le désir que j'ai de vous engager à honorer Dieu? Si vous continuez de lui refuser votre soumission et votre amour, pour qui les réservez-vous?

Dieu est infini en perfections, il est unique, il ne peut avoir d'égal; vous n'avez donc pas de partage à faire, à lui seul vous devez tous vos hommages et tous vos services. Vous ne sauriez l'honorer dignement, il est vrai, et vous violez sa loi, vous le méprisez, vous vous moquez de lui, tandis que vous estimez de viles créatures, tandis que vous vous faites les esclaves des personnes qui n'ont point de droit sur votre esprit et sur votre cœur, tandis que vous vous livrez à un faux ami, à un bienfaiteur intéressé, à un patron passionné, qui vous perdent en vous trompant.

Lorsqu'il s'agit de préférer un bien périssable, un plaisir impur, un honteux engagement à la volonté et à la grandeur de Dieu, ne vous vient-il point dans l'esprit de dire comme Joseph : *Quomodo possum hoc malum facere et peccare in Deum meum* (*Gen.*, XXXIX). Comment puis-je me résoudre à commettre une si horrible injustice et à offenser le grand Dieu, le Dieu aimable que j'ai le bonheur d'adorer. Je connais le maître à qui je m'en prends, je connais le néant de ce qui me fait révolter contre lui, je sens ma raison et ma foi qui me condamnent. *Quomodo?* ai-je cessé de raisonner? ai-je cessé de croire? avec quoi mets-je en comparaison mon Créateur, mon Sauveur et mon Juge? Est-il rien sur la terre qui puisse me faire oublier sa bonté? et qui pourra me mettre à couvert de sa justice, si je l'offense? *Quomodo?* Je ne me soucie donc pas de tomber entre ses mains et de périr. Si je le méprise pour un rien, j'ai donc perdu tout sentiment d'équité, de fidélité, de sagesse, de gratitude, de vertu, de religion; car enfin je me dois à lui sans réserve, trop heureux si je pouvais m'anéantir pour sa gloire *Quomodo, quomodo possum hoc malum facere?*

Chrétiens, qui avez si peu de peine à mépriser Dieu, cherchez donc un autre Dieu que vous ne puissiez pas mépriser; car enfin le vrai Dieu ne saurait être méprisable. Si celui que vous avez reconnu jusqu'à maintenant pour votre principe, pour votre fin, pour votre Rédempteur, pour l'arbitre souverain de votre sort, ne mérite pas vos adorations, votre obéissance, abandonnez-le comme un fantôme, insultez-lui comme à une idole, renversez ses autels, déchirez sa loi, moquez-vous de ses bienfaits, de ses promesses, de ses menaces, de son nom. O ciel! que me contraignez-vous de vous dire? *Hic est Deus noster, et non æstimabitur alius adversus eum* (*Baruch*, I). Il n'y a qu'un Dieu, ce Dieu est le nôtre, nous ne pouvons estimer et aimer que lui. Si cela n'est pas véritable, regardez-moi comme un insensé qui vient vous débiter des fables, pour vous faire d'injustes reproches. Si cela est vrai, aveuglez-vous, trompez-vous, pensez, vivez comme il vous plaira, mais votre Dieu ne peut être l'objet de votre mépris et de vos outrages. Qu'un Dieu soit méprisé, outragé, moqué, insulté, ah! plutôt tout l'univers soit détruit, le ciel et la terre soient anéantis, plutôt qu'il n'y ait plus de paradis, qu'il ne reste plus que l'enfer, et que tous les hommes y soient précipités pour jamais. *Hic est Deus noster et non æstimabitur alius adversus eum.*

J'appréhende, messieurs, de blesser votre religion, en suivant l'impression de ces sentiments; mais pourquoi vous obstinez-vous dans vos péchés? pourquoi traitez-vous Dieu si indignement? vous en devenez toujours plus méprisables à ses yeux, et que vous se-

rez dignes de pitié, quand il vous fera sentir le mépris qu'il fait de vous! C'est déjà un terrible effet de son indignation, que de souffrir que vous en usiez ainsi envers lui. Je le prie par son infinie miséricorde de vous changer, afin qu'après avoir été ses fidèles adorateurs sur la terre, vous soyez ses heureux possesseurs dans le ciel, etc.

SERMON XVIII.

Sur le mépris que Dieu fait du pécheur.

Omnis plantatio, quam non plantaverit Pater meus cœlestis, eradicabitur.

Tout ce que mon Père céleste n'a point planté, sera déraciné (*S. Matth., ch.* XV).

Nous avons examiné le mépris que le pécheur fait de Dieu, considérons le mépris que Dieu fait du pécheur. Ces arbres qui semblent affronter les nuées seront arrachés pour être brûlés, s'ils sont indignes des bénédictions du Père céleste. Après avoir étalé la pompe de leurs feuilles et la richesse de leurs fruits, après avoir répandu la stérilité avec l'ombre sur les plantes qui rampaient à leurs pieds, ce même soleil qui les avait et embellis et enrichis ne sert plus qu'à les sécher. Dépouillés, flétris, inutiles, la main qui les avait plantés les renverse et ne souffre pas même leurs racines dans la terre qui les dévore. Le mépris est la peine la plus juste du mépris; on s'élève au-dessus des autres par vanité, on mérite d'être abaissé au-dessous d'eux par justice, et l'orgueil, qui nous porte à nous mettre peu en peine des autres, ne saurait être plus humilié que par le sentiment qu'il nous donne du peu de cas que les autres font de nous. A dire le vrai, quand on compare homme à homme, il faut avouer qu'il y a autant de faiblesse dans le chagrin d'être méprisé que dans le plaisir de mépriser, et que le mépris que nos semblables font de nous par vengeance est aussi méprisable que le mépris que nous faisons de nos semblables par fierté.

Nous avons ici à comparer un Dieu à un homme et le mépris réciproque qu'ils peuvent se témoigner. Qu'importe si nous y regardons de près, qu'importe à Dieu que l'homme le méprise : sa grandeur infinie est hors d'atteinte à la révolte et à l'insolence; mais l'homme est-il méprisé de Dieu, le voilà dans l'ignominie, le voilà perdu sans ressource. Autant que Dieu honore le juste par les témoignages de son estime, autant il flétrit le pécheur par les marques de son mépris. Ne perdons pas le temps à de vaines réflexions; Dieu méprise le pécheur, il est naturel de le penser; ce que j'ai particulièrement à développer, c'est la misère du pécheur méprisé de Dieu : il est malheureux en cette vie, il sera infiniment plus malheureux dans l'autre vie. Le mépris que Dieu fait du pécheur engage Dieu à maudire le pécheur vivant et à réprouver le pécheur mourant. Les malédictions qui accompagnent ce mépris seront la matière du premier point de ce discours, la réprobation qui suit ce mépris sera le sujet du second. Ne permettez pas, Vierge sainte, que ma faiblesse et ma frayeur diminuent la force de la vérité. *Ave.*

PREMIÈRE PARTIE.

Avant que d'entrer dans le détail des effets terribles du mépris que Dieu témoigne à un homme qui le méprise lui-même, il faut supposer que Dieu ne peut estimer que sa grâce et ce qu'il lui a plu répandre de ses perfections adorables dans sa créature. Toute beauté et toute bonté découlent de lui et se rapportent à lui; il n'a besoin que de lui-même pour subsister, et tout ce qui est hors de lui est inutile à sa félicité et à sa grandeur. Il est donc vrai qu'il peut sans injustice, sans ménagement écraser cet homme superbe, comme l'ouvrier peut casser le vase de terre qu'il a travaillé : *Tamquam vas figuli confringes eos* (*Psal.* II); que toutes les nations qui font gémir la terre sous le joug de leur puissance ne sont qu'un néant à ses yeux : *Omnes gentes quasi nihilum et inane reputatæ sunt ei* (*Is.*, XL); que tout l'univers n'est rien de plus en sa présence qu'une petite goutte de rosée qu'il ne tient qu'à lui de laisser sécher : *Tamquam gutta roris, sic est ante te orbis terrarum* (*Sap.*, XI); que par un seul signe de sa volonté il peut effacer jusqu'au moindre vestige des créatures: *Possum universum mundum uno nutu delere* (II *Matth.*, VIII). Là-dessus jugez, chrétiens, de ce que ce peut être que du pécheur devant ce grand Dieu dont la sainteté égale la toute-puissance. Vous avez de la vanité, mondains, au milieu des dorures et du fracas de votre luxe : le Seigneur ne daigne pas seulement vous regarder.

Il faut supposer encore que Dieu ne peut s'empêcher de mépriser ce qu'il n'estime pas, parce que ce qu'il n'estime pas est en effet méprisable. Les choses n'ont de prix que par son approbation, et il ne peut suspendre le jugement qu'il en doit porter; cette indifférence blesserait son infinie sagesse. De là il s'ensuit que tout ce qui ne tend pas à sa gloire, est nécessairement l'objet de son juste mépris, parce que, comme je l'ai prouvé dans ma première supposition, lui seul et les choses dont il peut être glorifié, sont dignes de son estime. Cette beauté qui vous détourne de vos devoirs, ces agréments d'un corps dont vous suivez le penchant, cet esprit qui s'évanouit dans ses pensées ou frivoles ou hautaines, cette noblesse qui se soutient par l'ambition et par la violence, cette santé qui entretient la débauche et les excès, ces richesses la matière ou l'occasion du crime, ces dignités qui révoltent l'âme contre les vertus chrétiennes; tout cela est méprisé de Dieu comme inutile ou comme contraire à sa gloire. Vos jugements, mes chers auditeurs, s'accordent-ils avec les jugements de Dieu? Il est sûr pourtant que vous jugez mal, si vous ne jugez pas comme lui. Ces deux vérités supposées, examinons les caractères particuliers du mépris que Dieu témoigne au pécheur, pour nous faire quelque idée des malédictions qui

l'accompagnent. Premièrement, il est continuel ce mépris ; tant que le pécheur est pécheur, Dieu le regarde avec abomination ; ce sentiment n'est point libre dans Dieu, il est inséparable de son essence. Or, un mépris qui ne cesse point, est bien piquant, bien humiliant pour celui qui le souffre. L'estime de quelques moments nous console, nous dédommage du mépris de quelques moments ; mais être toujours méprisé, quel sujet de confusion et de chagrin! Ce jeune enfant n'eut pas plutôt abusé de sa raison pour pécher, que Dieu détourna de dessus lui cette providence particulière qui veille avec tant de bonté sur ses serviteurs, et qu'il le livra à cette providence ordinaire qui laisse perdre ses ennemis. On l'a vu donner dans de plus grands déréglements, à mesure que son indocilité et ses passions se fortifiaient par les années, toujours cependant exposé à ces périls infinis qui environnent un âge léger et téméraire. Le père et la mère négligeaient son salut pour penser à son établissement ; les desseins divers qu'ils formaient, allumaient entre eux divers sujets d'aversion ; ils avaient des intérêts opposés sur le choix de l'état à quoi, sans consulter Dieu, ils destinaient leur enfant ; leurs projets étaient combattus, et le projet qu'ils ont accompli a été une source féconde d'éternels chagrins, et aux parents ambitieux et à l'enfant libertin.

Que l'on suive le jeune homme dans les divers âges de sa vie, l'on trouvera qu'il les a passés comme s'il eût été indigne d'être connu de Dieu ; c'est l'expression de saint Ambroise: *Per id quod indigni sunt scientia Dei nesciuntur* (*in Psal.* I), dit-il, parlant des ouvriers d'iniquité. Querelles, maladies, excès, desseins bizarres et insensés, lâchetés, emportements, attachements extravagants, dépenses excessives, inutiles, sans ressource, accablantes incertitudes, sur cette variété d'événements et de mouvements ont roulé ses jours ; tantôt esclave d'une passion dont il détestait la tyrannie, tantôt l'esprit occupé de pensées opposées, sans pouvoir le fixer, tantôt forcé de prendre le parti qu'il condamnait, tantôt rebuté de ses peines, tantôt ennuyé de ses succès, agissant toujours au gré d'une aveugle cupidité qui le déchirait après l'avoir réjoui, qui le transportait de colère après l'avoir rongé de mélancolie, qui l'alarmait sur un fantôme après l'avoir étourdi sur une affaire essentielle. Incertain de l'avenir, il ne daignait pas le prévoir ; dévoré par des remords secrets, il s'obstinait à les rendre plus perçants et plus amers ; gémissant sous le poids de sa chaîne, il s'étudiait à y ajouter de nouveaux nœuds ; trahi aujourd'hui, demain perfide lui-même ; souhaitant dans une circonstance ce qui l'avait désespéré dans une autre ; n'ayant de docilité que pour se préparer de plus grands chagrins, portant quelquefois sur son visage les caractères du mouvement qu'il voulait cacher, et d'autres fois s'efforçant en vain de faire éclater le mouvement dont il était agité. Enfin allant à la mort, sans songer à régler sa vie et à prévenir son éternité.

Ainsi Dieu permettait qu'il fût le jouet d'une méprisable légèreté, d'un pitoyable amusement, d'une opiniâtre habitude, d'une inclination criminelle, de cent passions déréglées, et par là le laissait tomber sans pitié dans les mains de sa justice inexorable. Il ne l'a point méprisé jusqu'à l'abandonner tout-à-fait; je n'ai garde de penser si injustement de sa providence et de sa miséricorde ; mais il l'a méprisé jusqu'à le laisser vivre, si je l'ose dire, au hasard et en créature, sur qui il ne semblait pas qu'il se mît en peine d'attacher ses regards. S'il réveillait ce malheureux par quelque trait de sa bonté, il le laissait endormir aussitôt; s'il l'éclairait, il ne le forçait point à ouvrir les yeux ; s'il le menaçait, il souffrait qu'il fît le sourd à ses menaces. Lui envoyait-il les ministres de sa parole? leurs avis étaient inutiles, leurs avis n'étaient pas même écoutés ; ses sacrements étaient ou abandonnés ou profanés ; ses grâces ne le touchaient pas, et le coupable en tirait avantage pour s'endurcir au mal. Enfin parmi tant de mouvements, tant d'entreprises, tant de révolutions, tant d'embarras, rien n'a changé le pécheur ; Dieu lui a donné les secours nécessaires pour faire le bien, pour se reconnaître, lui laissant d'ailleurs toute liberté de l'offenser et de périr, comme s'il lui eût été indifférent que cette âme ingrate et rebelle se sauvât ou se perdît. Cette indifférence ne marque-t-elle pas un grand mépris ?

Examinez, mon cher auditeur, toutes les démarches d'un mondain, d'un libertin durant le cours d'une longue dissolution, vous remarquerez aisément que Dieu ne cessa jamais de le mépriser. Il a été applaudi par la flatterie et par l'ignorance, il a été déchiré par l'envie et par la haine, il a brillé dans l'éclat, il a langui dans les ténèbres, il a réussi dans une intrigue, une autre intrigue l'a décrié ; il a eu des moments de joie, il a passé de tristes jours ; ses amis l'ont fait valoir, ses ennemis l'ont exposé à la risée publique, une puissance l'a soutenu, une autre puissance l'a abattu ; un intérêt a caché son secret, un intérêt contraire l'a éventé ; son entêtement l'a rendu insensible à ses déplaisirs, sa conscience les lui a fait sentir ; au milieu de toutes ces vicissitudes toujours dans la disgrâce de Dieu, toujours l'objet de son indignation et de son horreur. C'est être bien méprisé que d'être méprisé sans cesser de l'être.

Secondement, mépris universel qui s'étend à tout ce que le pécheur peut estimer. Une personne raisonnable ne se pique pas, si on témoigne connaître en elle quelque défaut ; nous avons tous notre faible, sur quoi nous aurions tort de prétendre être loués ; comme les plus imparfaits se sentent quelque mérite qui flatte leur vanité, les plus vains se sentent quelque imperfection qui les humilie ; mais être traité comme un sujet en quoi on ne voit rien de louable, c'est de toutes les humiliations la plus cruelle. Dieu ne trouve rien dans le pécheur dont il puisse

faire cas ; il le maudit lui-même, il maudit tout ce qui peut le toucher en quelque manière. Ce corps que le pécheur pare, qu'il engraisse aux dépens de son âme, le Seigneur le destine aux vers et aux flammes ; il le donne en proie à l'infirmité et à la douleur, il y répand quelquefois des taches, des difformités horribles, ses forces deviennent l'instrument du crime, ses faiblesses, l'occasion de l'emportement, sa chute, la matière du désespoir, et il comparaîtra un jour avec les traces de ses déréglements et des malédictions que ses déréglements lui ont attirées.

Cet esprit, l'ouvrier de tant d'iniquités, en combien de manières Dieu fait-il éclater le juste mépris qu'il en fait? Il le laisse errer au gré de sa légèreté, de ses préjugés, de son ignorance, confondant le vrai et le faux, prenant le mal pour le bien, étouffant les lumières de la foi pour suivre les lumières d'une nature corrompue. Quoi de plus insensé que sa manière de raisonner? il préfère l'apparent au réel, ce qui passe à ce qui dure, l'enfer au ciel. Dieu, dit l'Apôtre, enverra aux pécheurs l'ouvrage de l'erreur, en sorte qu'ils ajouteront foi au mensonge : *Mittet illis Deus operationem erroris, ut credant mendacio* (II *Thessal.*, II, 11). C'est un sujet digne de pitié et de risée, d'entendre débiter à ce mondain des maximes qui malgré lui démentent sa raison, sa foi, sa crainte, son désir, son espérance et tous les mouvements les plus naturels de son âme. Dieu qui permet ses criminels et ridicules égarements, se met sans doute peu en peine de lui.

Pour les biens de fortune, la malédiction que Dieu jette dessus est toute visible. Le pécheur ne les possède, ne les accumule tranquillement que pour les perdre et se perdre lui-même ; sa réprobation est d'ordinaire l'effet de sa prospérité (je toucherai encore cette réflexion dans un autre endroit de ce discours). Mais combien de fois le pécheur verra-t-il évanouir le fruit de son travail, et les espérances de son avide et injuste industrie? Vous qui êtes rebelle au Seigneur, dit un prophète, vous sèmerez et vous ne moissonnerez pas ; vous presserez l'olive et le raisin, et vous ne vous oindrez pas d'huile, et vous ne boirez pas de vin : *Tu seminabis et non metes : tu calcabis olivam et non ungeris oleo, et mustum, et non bibes vinum* (*Mich.*, VI, 15). Si le malheureux n'avait pas semé, si l'olivier et la vigne n'avaient pas fleuri et porté ; mais le grain a poussé, l'olive est venue, le raisin a été au pressoir, et tout cela en vain ; un procès, une dette, un ennemi, un événement imprévu a tout dévoré. Saint Augustin nous représente les grands et les riches qui ne vivent pas chrétiennement, comme des torrents d'hiver ; grand bruit, grand ravage, mais dans leur cours rapide le froid les surprend, les voilà gelés, ils ne coulent plus : *Non vos terreant, hyemales aquæ sunt quæ semper manare non possunt* (*in Psal.* LVII). Cet homme triomphe dans ses injustices, cette femme intéresse une partie du beau monde dans ses intrigues ; qu'ils ne vous fassent pas peur, leur fortune changera de train, l'innocence et la droiture seront à l'abri de leur artificieux et violent crédit.

Le pécheur espère-t-il de faire durer sa maison et de durer lui-même dans ses enfants? frivole espérance. La troisième et la quatrième génération porteront la peine des crimes d'un méchant père et d'une méchante mère : *Visitans iniquitatem patrum in filios, in tertiam et quartam generationem* (*Exod.*, XX, 5). Ces enfants les feront sécher de douleur, ces enfants abîmeront sous leurs yeux l'héritage que leur avare ambition avait préparé par tant de peines et par tant de crimes, ces enfants leur seront enlevés au point le plus agréable et le plus sûr de leur établissement. Saül vit mourir trois des siens percés de coups, le quatrième fut assassiné dans son lit, les sept qui restaient perdirent encore ignominieusement la vie par les mains des Gabaonites. Cette famille est tombée, c'est vous, ancêtres voluptueux et impies, qui l'avez renversée.

L'ennemi de Dieu peut-il se promettre une conversion véritable et salutaire? Peut-il entreprendre de changer? peut-il persévérer dans son changement sans un secours particulier de la miséricorde divine? Combien voyons-nous de tristes exemples de la faiblesse humaine? Que doivent espérer, que doivent craindre les mondains et les libertins, lorsqu'ils rappellent dans leur idée la chute déplorable de tant d'hommes illustres qui s'étaient signalés par leur piété et par leur zèle? Nicolas un des sept premiers diacres, choisi par les apôtres comme un homme rempli du Saint-Esprit, n'est-il pas devenu hérésiarque? Tertullien, ce défenseur terrible de la foi contre les Juifs, contre les philosophes, contre les idolâtres et les hérétiques, brigue l'évêché de Carthage ; on s'oppose sagement à son ambition, il déclare la guerre à l'Eglise et se jette dans le parti des montanistes qu'il avait si fortement combattu. Le fameux évêque de Cordoue Osius avait été le conseil des papes et des empereurs, l'appui de l'Eglise contre les efforts de l'arianisme ; la France, l'Espagne, la Paphlagonie, le Pont, l'Egypte l'avaient vu présider à des conciles ; les conciles de Sardis et de Nicée lui avaient en quelque manière confié les vérités de la foi ; après tout cela, que devient Osius : Osius se fait arien. Eh! mon Dieu, qu'arriverait-il de nous sans votre grâce? mais quelle confiance peut mettre en sa vertu une personne qui s'est moquée de vous par une longue suite d'outrages? Si vous n'avez pitié de votre ennemi, cessera-t-il jamais d'être méprisé, haï de vous?

Pour nous apprendre ce que nous serions à ses yeux, si sa miséricorde n'arrêtait les effets de son mépris, comment le Seigneur traite-t-il quelquefois les maîtres du monde et les puissances redoutables de la terre ; Nabuchodonosor, le méprisant dans son orgueil, comme parle l'Ecriture, se vantait de sa magnifique Babylone, il allait faire le dé-

nombrement des projets qui devaient éterniser sa grandeur, lorsqu'une voix venue du ciel, l'abat de son trône et le condamne à brouter l'herbe comme une bête : *Cumque sermo adhuc esset in ore Regis, vox de cœlo ruit* (*Dan.*, IV, 28). Dieu ne daigna pas seulement lui donner le temps d'achever ce qu'il avait commencé de dire; il ne lui fit point entendre ses ordres par un éclat de tonnerre, il les lui signifie par une voix ordinaire, et l'orgueilleux monarque tombe dans la compagnie des ours et des loups. Jules César méditait de superbes bâtiments pour l'ornement de Rome et pour la gloire de ses idoles; il préparait des lois, des bibliothèques, des théâtres; il songeait à sécher des lacs et à en creuser d'autres, à aplanir des montagnes, à ouvrir de vastes lits à la mer; il faisait de grands préparatifs pour porter ses armes au Pont, en Thrace et en Arménie. Jamais héros ne conçut de plus beaux desseins : *Talia agentem atque meditantem,* dit un historien, *mors prævenit* (*Sueton.*, *c.* 44). Là-dessus Jules César meurt; et ses beaux desseins? Jules César est mort.

Dieu fit-il sentir son mépris à Valérien, lorsque cet empereur fermé dans une cage de fer, ne sortait de cette prison infâme que pour servir d'escabeau à son ennemi vainqueur? à Zénon, lorsque du milieu de sa cour, il fut précipité dans un tombeau pour y être enterré tout vif? à Anastase, lorsqu'il le frappa du tonnerre au même temps qu'il cherchait contre le tonnerre un asile dans les fondements de son palais? Qu'est-ce que peuvent les armées quand il plaît à Dieu de les dissiper? Sennachérib entre dans la Judée avec deux cent mille hommes; dans une nuit il en perdit cent quatre-vingt-cinq mille : il lui en resta quinze mille, monument affreux de sa défaite. Xerxès est à la tête de deux millions de combattants; une petite troupe de Grecs le battent, le défont, le contraignent de se sauver par la fuite. Que sont entre les mains de Dieu les royaumes et les empires? un peu d'écume, dit l'Ecriture, qu'il jette d'une nation à une autre, et dont il se joue sur la surface de la terre : *Deus transire facit regna de gente in gentem, quasi spumam super faciem terræ* (*Osée*, X). Cette écume tombe sur les Assyriens, des Assyriens sur les Mèdes, des Mèdes elle passe aux Perses, des Perses aux Grecs, les Romains la recueillent à leur tour, les Mahométans en retiennent encore aujourd'hui une partie.

Dieu confond ainsi les grandeurs humaines; le crime l'irrite, il livre la force, la politique, l'opulence à leur néant naturel; il les juge indignes d'être soutenues de sa main toute-puissante, elles tombent; à peine en reste-t-il de vestige. Hélas! quel cas peut-il faire d'un pécheur qu'il lui importe peu de ménager pour le bien commun de l'univers, d'un pécheur autant inutile à sa gloire que rebelle à sa volonté, d'un pécheur qui a paru sur la terre, qui peut y disparaître sans se faire apercevoir, d'un pécheur enfin si petit, si méprisable en lui-même, qu'il faut une connaissance infinie pour le remarquer parmi tant d'autres créatures, et une bonté infinie pour lui conserver l'être et le mouvement. Le pécheur lui-même est quelque chose de moins qu'un atôme devant Dieu, que sera-ce de ce qui vaut encore moins que lui-même?

En troisième lieu, le mépris que Dieu fait du pécheur est un mépris d'ennemi; il le méprise autant qu'il le hait, et il le méprise, parce qu'il le hait. C'est ce qui désespère notre vanité de ne pouvoir nous cacher le peu de considération que fait de nous un ennemi; nous sentons que nous ne sommes pas d'un caractère à l'obliger de dissimuler ses sentiments et d'arrêter sa vengeance; qu'il se moque de nous sans qu'il ait sujet de nous épargner le moindre chagrin : il n'est pas d'humiliation plus insupportable que celle-là. Le pécheur est forcé de redouter le maître souverain qu'il offense, de se voir à sa merci dans le temps même qu'il viole plus insolemment sa loi. Mais comment Dieu témoigne-t-il son inimitié et tout ensemble son mépris? Par des remords piquants qui découvrent à cette âme pécheresse et son sort et son malheur; par des dégoûts cruels, qui lui représentent le néant de ce qui l'amuse, et le dépouillement de toutes choses où elle doit tomber; par des alarmes accablantes qui la persuadent que son ennemi ne la ménage que pour la rendre plus malheureuse; par une prévoyance vive d'une misère éternelle, où l'on la laisse précipiter; par le sentiment qu'elle a malgré elle du frivole de ces enchantements, qui ne se rompront que pour la percer d'un inutile repentir; par cette horreur secrète qu'elle nourrit dans elle-même pour tout ce qu'elle aime contre ses devoirs.

Dieu, en l'abandonnant à tels mouvements, ne semble-t-il pas lui dire : Pauvre insensée, si je vous considérais plus que je ne fais, je vous empêcherais de m'irriter en m'offensant; il me suffit que vous ne vous attendiez pas à m'échapper; qu'au travers de vos outrages, vous aperceviez la main qui doit vous frapper. Vivez, ma justice vous apprendra tôt ou tard l'obéissance que vous devez à mes ordres; il faudra enfin subir la peine qu'il me plaira vous imposer, et vous n'éluderez pas ma vengeance. Ennemi également méprisable et méprisé, vivez cependant dans le trouble, dans l'incertitude, dans la frayeur; fatiguez-vous pour goûter des plaisirs qui passent; étourdissez-vous pour jouir d'une vie qui s'envole; aveuglez-vous pour tout accorder à un corps qui vieillit; sûr de vous perdre, si vous ne satisfaites à ma colère, je ne hâte point votre perte. Il est tout visible, messieurs, que Dieu mépriserait moins le pécheur, s'il se laissait moins mépriser par le pécheur : l'on se soucie bien peu d'un ennemi des injures de qui l'on ne paraît pas touché, et que l'on réduit à craindre, en lui laissant toute liberté d'agir. Ces réflexions me conduisent naturellement à la seconde partie de mon discours. Les malédictions qui accompagnent le mépris que Dieu fait du pécheur vivant, seront enfin suivies de la ré-

probation du pécheur mourant. Examinons, dans mon second point, cet affreux témoignage de mépris.

SECONDE PARTIE.

Ceux qui me méprisent, dit le Seigneur, deviennent eux-mêmes méprisables : *Qui contemnunt me, erunt ignobiles* (I *Reg.*, II). L'horrible spectacle aux yeux de Dieu qu'un pécheur, et surtout un pécheur mourant! Il a perdu toutes les beautés de son âme, et il a fait de son âme un monstre affreux. Plus de trace de sa beauté naturelle, qui honorait la main de son Créateur; ce rapport qui devait unir sa volonté à sa raison ne subsiste plus; la volonté est corrompue et la raison aveuglée. Cet ordre, qui devait régler ses puissances, est détruit; elle ne s'applique point à la souveraine vérité pour la connaître, ni elle ne s'attache point à la souveraine bonté pour l'aimer; elle se rend même incapable de voir et de posséder Dieu. Sa beauté surnaturelle est encore plus effacée : grâce, vertus, habitudes infuses, tous ces dons, toutes ces perfections qui ornent les justes, elle est dépouillée de tout cela, et, comme je l'ai déjà dit, elle est devenue une espèce de monstre, où il n'y a que renversement et que confusion; l'appétit, qui devrait obéir, y domine; la raison, qui devrait commander, y est esclave; c'est une liberté entière et une cruelle servitude; c'est un amour du bien véritable, et un choix du véritable mal : il n'y a que difformité et qu'horreur.

Mais l'on peut dire que le pécheur est un objet encore plus hideux devant Dieu, lorsqu'il est sur le point de mourir : pourquoi? Parce qu'une longue indignation a aigri le juste mépris de Dieu. L'indignation est un mouvement qui tient, pour ainsi dire, le milieu entre l'envie et la haine : l'envie s'offense du bien qui est dû au mérite; la haine se réjouit du mal que l'on n'a pas mérité; l'indignation applaudit au bonheur des bons et au malheur des méchants; elle condamne le malheur des bons et le bonheur des méchants; et plus la vertu est malheureuse, plus le vice est heureux; plus la vertu est traitée injustement, plus le vice triomphe insolemment, plus aussi l'indignation est-elle irritée. Or, Dieu qui a souffert pareil désordre durant la vie criminelle du pécheur, ne peut manquer d'être extrêmement indigné et aigri quand il doit juger le pécheur, et réparer l'abus téméraire et ingrat qu'il a fait de ses grâces; il ne saurait en cette fatale conjoncture dissimuler le mépris qu'il fait de lui. Et comme la peine qu'il a déterminé de lui faire souffrir consiste à le rejeter pour jamais de sa face, c'est à cette peine même qu'il le condamne pour contenter sa juste indignation. Alors sa colère éclate sans ménagement, parce que son mépris doit nécessairement éclater, et qu'on est peu disposé à ménager un ennemi que l'on méprise depuis longtemps.

La patience dont Dieu a usé envers le pécheur, sera la mesure de cette rigueur inexorable dont il le réprouvera. Il lui a donné mille marques de bonté, malgré le mépris qu'il faisait de lui : l'eût-il traité avec cette miséricorde, si sa justice eût dû toujours retenir son mépris? Une preuve, mes chers auditeurs, que le Seigneur se met peu en peine de ces hommes et de ces femmes qui vivent dans la licence du monde, c'est qu'il les laisse vivre dans la licence du monde : honneur, infamie, présent, avenir, rien ne les trouble; un jeu toujours plus passionné, une intrigue toujours plus heureuse, des plaisirs toujours plus tranquilles; devoirs, christianisme, religion, on n'y pense pas même; n'en soyez pas surpris : Dieu ne les juge pas dignes de ses regards; il ne paraît pas songer à eux, parce qu'il attend de les éloigner un jour pour jamais de sa présence. Il accomplit en eux la menace qu'il fit autrefois à son peuple : *Nolui delere eos a facie vestra ut habeatis hostes, et dii eorum sint vobis in ruinam* ((*Judic.*, II) : Vous avez des ennemis que je ne veux pas exterminer, mais leurs idoles seront la cause de votre perte. Ah! pécheur, cette personne qui flatte votre penchant vous sera fidèle; cette compagnie qui favorise vos passions impures, ne vous rebutera point; cet ami, le confident de l'iniquité que vous tramez, vous enchaînera toujours plus fortement; les idoles que vous adorez, que vous aimez, se présenteront à vous de toute part et avec des agréments nouveaux; Dieu n'oppose point d'obstacle à votre contentement : *Ut Dii eorum sint vobis in ruinam.* Vous courez après les divinités du siècle, et vous périrez sans ressource; Dieu se passe des hommages que vous lui devez, mais il punira mépris par mépris, et il punira votre mépris de quelques jours par son mépris éternel : *Ut dii eorum sint vobis in ruinam.*

Quelle humiliation pour le pécheur! Cet ennemi, dont il n'a pas daigné redouter la colère, fera servir à sa perte tout ce qui a servi à sa révolte. Il le jettera comme un misérable inconnu sous les ruines de cette fortune même qui l'a élevé; il tirera ses peines de ses plaisirs; il armera contre son repos ces mêmes objets qui l'ont endormi dans sa téméraire et insolente sécurité; il le rendra infâme par les honneurs qui l'ont fait considérer; enfin, il emploiera, pour le désespérer, les créatures qui ont amusé sa présomption et nourri ses contentements. Qui pourrait imaginer la confusion du pécheur sous la main ennemie qui le frappe?

En quoi Dieu fait voir singulièrement le peu de compte qu'il tient de son ennemi, c'est que, par cette conduite, il permet que son ennemi soit lui-même l'auteur de sa perte; il lui laisse le couteau dans les mains comme à un frénétique indigne des soins particuliers qu'on pourrait prendre de lui, et ce frénétique se perce lui-même le sein. Il ne lui refuse point sa grâce, et le malheureux ne laisse pas de se tuer en furieux. Le mondain, le libertin qui fait une si triste mort, est semblable, dit saint Augustin, à un gladiateur qui, avant que de paraître dans l'amphithéâtre, se dépouille, s'oint lui-même, s'étudie, pour ainsi dire, à recevoir le coup

mortel; quelquefois même, incertain de son sort, ne se présente au combat qu'après avoir assouvi ses brutales passions. L'empereur, qui voulait avoir le plaisir du combat, se mettait peu en peine que le gladiateur s'y fût disposé en homme sage ou en homme désespéré. Dieu voudrait que le pécheur ne risquât point son éternité si follement; mais enfin, lassé d'avoir veillé sur lui inutilement, il le livre à sa folie, afin qu'en se perdant, il ait encore la confusion de s'être perdu.

Je vois Saül qui se jette sur son épée. Prince choisi de Dieu même, sacré par Samuel, père de Jonathas, beau-père de David; prince averti de la part de Dieu de ne pas combattre, et honoré de mille marques de sa protection. D'où vient cet emportement aveugle qui l'engage à se percer de sa propre épée; c'est que depuis sa désobéissance, le Seigneur avait tant de mépris pour lui, qu'il ne voulut pas seulement prendre la peine de le châtier, qu'il permit que le coupable lui-même le vengeât en se tuant. Mais, pauvre prince, vous êtes vous-même votre assassin, de peur que les Philistins ne se moquent de vous : *Ne forte veniant incircumcisi isti, et illudant mihi* (I *Paral.*, X). Vous raisonnez bien mal; c'est le Seigneur lui-même qui se moque de vous; songez à vous humilier devant lui, pour mériter son estime et ses bonnes grâces; si vous lui êtes agréable, que vous importe que les Philistins rient de votre sort? Si vous êtes le jouet de sa justice, que vous importe d'être honoré des Philistins? Je vois les Hébreux chargés de chaînes; on les conduit à Babylone pour y être esclaves, et ils n'emportent avec eux que des instruments de musique; leurs ameublements, leur or et leur argent, toutes leurs richesses sont perdues. Les arbres des rivages, où l'on leur permet de s'asseoir pour prendre haleine, ne sont chargés que de leurs guitares, de leurs harpes et de leurs tymbales. Pourquoi ces instruments de joie dans une si triste conjoncture, demande le grand saint Basile? afin, dit-il, qu'à la vue de ces instruments, ils se souvinssent de leur aimable Jérusalem, et que la comparant à Babylone, ils eussent un sentiment plus vif de leur douleur : *Ut prioris conversationis monumentum, et symbola cultus illius videntes, amplius morderentur* (*in Psal.* CXXXVI). Le pécheur va tomber dans une infamie, dans une servitude éternelle, et il n'a devant les yeux que des objets de joie, comme s'il se jouait de son malheur. Etrange insensibilité! c'est que Dieu se moque de lui; il le laisse rire, tandis qu'il le destine aux flammes. Que pouvaient penser les Israélites, lorsque enchaînés ils ne voyaient plus que ces frivoles monuments de leur ancienne liberté? que pensera le pécheur, lorsque ses plaisirs étant finis, il se verra rejeté de Dieu comme indigne de son souvenir?

Car enfin après avoir vécu dans le péché, il mourra dans le péché, et il sera réprouvé. Alors ses sentiments seront bien différents de ceux d'autrefois. Il sera si sensible au mépris que Dieu lui témoignera, et il aura une idée si vive de l'équité de ce mépris, qu'il sera un objet de risée à lui-même. Il n'est pas de confusion pareille à celle-là; être forcé de se considérer soi-même avec chagrin, avec indignation, avec horreur. Un triste lit, un lit affreux dans une chambre obscure est tout le théâtre qui reste à sa présomptueuse et impie vanité. Là, dépouillé de ses injustices, dégradé de ses dignités, abandonné de ses confidents et de ses complices, sans faste, sans beauté, presque sans vie, il en sera réduit à ne sentir que son néant naturel et la main de cet ouvrier souverain qui brise l'ouvrage méprisable, lequel oubliait son auteur. Que répondre quand on lui dira : Prince, mettez bas cette couronne : *Aufer cidarim, tolle coronam* (*Ezech.*, XXI). Magistrat, il ne vous appartient plus de porter cette robe. Gentilhomme, quittez cette épée; femme, la parure, la flatterie, la cajolerie ne peuvent plus servir de masque à vos défauts; jeune homme, vos airs vifs, brillants, votre maintien fier et léger, cette santé que vous prodiguiez en excès, cet embonpoint que vous deviez à l'oisiveté et à la débauche, tout cela aboutit à un corps hideux, desséché, déjà demi-cadavre? que dire quand il verra ses projets renversés, ses espérances frustrées, ses années évanouies; toutes les créatures inutiles pour le soutenir, pour le consoler dans sa misère; quand il comparera les entêtements qu'il a aimés, avec les vérités qu'il découvre; les attaches qu'il a entretenues avec le dépouillement où il se trouve, les amusements qui l'ont aveuglé, avec la lumière qui l'éclaire? Qu'il sera alors ridicule à lui-même? contraint de révérer la loi sainte qu'il a violée, de redouter le juge à qui il a désobéi, de haïr un corps à qui il a tout sacrifié, de détester un monde sur qui il comptait, de maudire une vie qu'il a passée dans l'oubli de son salut, d'attendre pour récompense de sa folie la pourriture du tombeau et les flammes de l'enfer. O cruelle, irréparable humiliation!

Le pécheur, dans cet état, sera aussi infâme aux yeux des hommes. Dieu, pour justifier son mépris, l'exposera à la risée de gens de tout caractère. Tandis qu'il paraissait dans le monde, l'indifférence, l'ignorance, l'accoutumance, la crainte, l'intérêt arrêtaient les jugements qu'on pouvait porter sur sa conduite, et les discours qu'on en pouvait tenir; maintenant qu'il va disparaître, les yeux s'ouvrent, les esprits se réveillent, les langues se déchaînent pour lui insulter. L'on rappelle l'idée de ses violences, de ses scandales, de son ambition, de ses débauches; l'on fait de malignes comparaisons de ses manières dures et hautaines, des délicatesses indignes de son intempérance et de sa mollesse, avec son accablement et ses douleurs. Cette femme, dit-on, ne jouera donc plus, ni ne causera plus tant de désordres par ses médisances, par son orgueil et par ses intrigues. Les emportements, les injustices de cet homme ont enfin cessé. Dieu l'attendait depuis longtemps; il ne pouvait pas échapper à sa justice. A quoi lui servent

ces équipages brillants aux dépens d'autrui, ces fonds emportés par un tyrannique crédit, ces esclaves adorateurs qui ont irrité son ambition et son avarice? Les créanciers ruinés le maudissent, les pauvres abandonnés le détestent, les ennemis tranquilles lui insultent, les domestiques mal traités rient, les voisins scandalisés se réjouissent, les héritiers enrichis jouent. Tous ceux qui vous verront sous mes coups, disait Dieu à un roi de l'ancien Testament, se moqueront de vous : Comment, s'écrieront-ils, vous n'êtes plus rien, et vous ne serez jamais plus rien? *Omnes qui viderint te in gentibus, obstupescent super te : nihili factus es, et non eris in perpetuum* (*Ezech.*, XXVIII).

Si le mourant, humilié, confondu autant qu'il l'est, refusait encore de se reconnaître; s'il s'efforçait d'ignorer le mépris que Dieu fait de lui ; s'il espérait de vivre, pour mourir sans prévoyance et sans peur, malheur qui n'est que trop ordinaire, combien serait-il plus méprisable devant les personnes même les moins chrétiennes. Voulez-vous me permettre, messieurs, de vous exprimer les sentiments qu'on aurait de lui par un trait de l'histoire profane? Je sais que de semblables ornements ne siéent pas aux vérités de la religion, et je ne voudrais pas en user souvent. Vous avez, sans doute, ouï parler des Sybarites; ils habitaient l'extrémité de l'Italie : c'étaient des peuples qui étudiaient la mollesse en toutes choses, jusque-là qu'ils dressaient leurs chevaux à marcher, à caracoler en cadence, à certain air de trompette, lorsqu'ils les montaient. Un de leurs concitoyens, mécontent, se jeta dans le parti des Crotoniates, leurs ennemis : les armées de ces deux peuples étant en présence, il songea au moyen de vaincre, après avoir trahi. Il persuada aux trompettes des Crotoniates de sonner, dès le premier choc, cet air qui avait accoutumé les chevaux des Sybarites à un manége mollement compassé; et comme les troupes commençaient à donner, le cavalier sybarite, forcé de suivre le mouvement du cheval, dansait au lieu de combattre. A ce spectacle, les Crotoniates n'avaient-ils pas sujet de rire? Ils percent les escadrons, ils renversent, ils tuent, et leurs ennemis, défaits et mourants, ne se donnent de mouvement que pour danser, comme si c'était un jeu à eux d'être battus et de périr.

Objet digne de compassion et de risée, qu'un homme mourant, qui songe à transmettre à sa postérité les ressentiments d'une opiniâtre vengeance, et à fixer dans sa maison un fonds que l'injustice y a fait entrer, qu'une femme mourante, qui ne se plaint que d'une beauté flétrie, qui ne regrette que quelques années voluptueuses; qu'une jeune personne mourante, qui n'a de raison que pour imposer à un confesseur, en lui effleurant légèrement les traces de ses débauches; que pour s'imposer à elle-même, en se promettant le cours heureux d'une vie déjà désespérée. Il n'est pas jusqu'au spectateur le plus indifférent et le moins religieux, qui ne soit forcé de se récrier sur une si énorme et si ridicule folie. L'insensé Sybarite, si je puis exprimer de la manière un si juste sentiment, l'insensé Sybarite qui meurt, qui tombe en enfer et qui danse!

Il est temps enfin que Dieu donne la dernière marque de son mépris. Tandis que ses ennemis aiment toujours avec plus d'attachement les créatures qu'ils voient disparaître, tandis qu'ils nourrissent leur imagination des plaisirs qu'ils sentent passer, tandis qu'insensibles à la vue du crucifix, aux larmes de la famille, aux exhortations des prêtres, ils s'obstinent dans une impie présomption, et il ne donnera point à tous le temps de voir approcher la mort, plusieurs seront enlevés de ce monde dans un instant; mais tandis que ceux-ci, qui pourraient se reconnaître, disputent avec lui et avec eux-mêmes, pour ignorer leur danger, il les réprouve pour toute l'éternité. O souverain créateur de nos âmes, méprisez-nous tant qu'il vous plaira, et autant que nous méritons d'être méprisés durant notre vie; mais ayez pitié de nous à notre mort.

Fiers mondains, leur dira le Seigneur, dans le moment qu'ils expireront, ingrats persécuteurs de mon Evangile, prévaricateurs insolents de ma loi, *nescio vos, unde sitis* (*Luc*, XIII), je ne sais qui vous êtes, ni d'où vous êtes. Etes-vous cette femme qui faisiez un bruit si scandaleux par votre luxe, par vos médisances et par vos intrigues? Etes-vous cet homme, il y a peu de jours, si redoutable à l'innocence et à la faiblesse, si habile à conduire, par des voies injustes, un bien étranger dans votre maison, si heureux dans les piéges qne vous tendiez à la chasteté? Comment êtes-vous tombés devant le tribunal de ma justice? Quelle est donc la terre qui vous a vus naître? votre nom, votre nation, nommez-les? Pauvres, misérables, hideux, autant que vous l'êtes, d'où vient que vous osez paraître en ma présence? *Deleantur de libro viventium, et cum justis non scribantur* (*Psal.* LXVIII). C'est bien à vous à prétendre avoir place parmi les justes, mes serviteurs. Allez, votre nom ne sera jamais écrit dans le livre des vivants. *Servum inutilem ejicite in tenebras exteriores* (*Matth.*, XXV) : inutiles esclaves, qu'on vous jette dehors, dans les ténèbres. Vous avez brillé au milieu de mes ennemis; vous avez rejeté mes grâces, profané mes autels, abusé de mes sacrements, violé mes ordres, oublié mes menaces; vous, chétifs vers de terre, vous avez eu l'audace de me mépriser : ma miséricorde ne laissait pas de vous solliciter à m'obéir, à vous repentir de votre révolte, elle souhaitait de vous mettre à l'abri de ma justice; mais qu'importe à ma grandeur que vous soyez heureux ou malheureux : *Ego in interitu vestro ridebo* (*Prov.*, I). Vous mourez; dans peu de moments, votre corps, l'instrument de vos crimes, sera la nourriture des vers; dans peu de moments, votre âme, l'ouvrière de vos iniquités, sera la proie de l'enfer, et je me moque de vous. Je vous ai créés, et je ne

vous connais pas ; je vous ai rachetés, et je vous laisse dans les chaînes ; je vous ai ouvert le ciel, et je vous précipite dans l'enfer. Infâmes, retirez-vous loin de moi : vous n'êtes pas dignes du jour, vous n'êtes pas dignes de la vie. Je vous livre aux exécuteurs de ma justice : qu'ils vous tourmentent, qu'ils vous brûlent à leur gré dans le centre des abîmes.

Et erunt post hæc decidentes sine honore et in contumelia inter mortuos in perpetuum (*Sap.*, IV). Après quoi, dit l'Ecriture, voilà ces malheureux réprouvés de Dieu qui tomberont pour toujours parmi les morts, sans honneur et dans une éternelle ignominie ; plus de commerce qu'avec les démons et les damnés, fermés dans un cachot affreux, plongés dans les flammes, insultés, bafoués, foulés, écrasés, accablés de maux sans ménagements, sans pitié, oubliés du ciel et de la terre et nulle espérance de sortir des ténèbres, de l'infamie, de l'oubli, du feu.

Ah ! chrétiens, Dieu sait-il mépriser ceux qui le méprisent ? le pécheur méprise Dieu, sans donner la moindre atteinte à sa majesté ; Dieu fait du pécheur un objet d'éternelle abomination ; le pécheur méprise Dieu durant quelques jours d'une vie criminelle ; Dieu se moquera du pécheur, tant que sa justice et l'enfer dureront ; le pécheur méprise Dieu en insensé, Dieu méprise le pécheur en juge impitoyable ; le pécheur méprise Dieu en tremblant, en redoutant sa vengeance, Dieu méprise le pécheur en se réjouissant d'exercer sur lui sa fureur. Quoi ! Fidèles, le pourriez-vous croire qu'une vile créature peut se moquer de Dieu impunément ? Pour concevoir cette imagination impie, il faudrait avoir perdu toute idée d'équité, de religion, de divinité : il faudrait ignorer ce que c'est que vie, que mort, qu'immortalité. Les mondains, les libertins en viennent jusqu'à se faire une espèce de gloire d'insulter à Dieu au pied même de son tabernacle, de professer un genre de vie tout opposé à celui qu'il leur ordonne de mener ; de suivre une morale qui combat, qui détruit son Evangile, de paraître avec un maintien, qui marque la disposition habituelle où ils sont de l'offenser sans répugnance et sans repentir. Hélas ! Dieu rit de leur folie, et il rira de leur désespoir ; après avoir souffert leur tranquillité et leur insolence, il les réprouvera, il les damnera.

Ces idoles, leur dira-t-il un jour, devant qui vous avez fléchi les genoux en me tournant le dos, implorez leur secours, afin qu'ils vous sauvent des effets de mon mépris : *Ubi sunt dii eorum, in quibus habebant fiduciam ?.... surgant et opitulentur vobis* (*Deut.*, XXXII, 37). Ces compagnies qui ont flatté votre impiété, qui ont applaudi à vos profanations, qui ont entretenu vos révoltes ; ce monde à qui vous avez été si fidèles, tandis que vous m'abandonniez si lâchement : ce monde dont les éloges vous ont fait mériter mon indignation ; ces hommes et ces femmes à qui vous avez sacrifié ma gloire et votre âme, qu'ils viennent vous louer au pied de mon trône ; qu'ils m'empêchent de me moquer de vous. Vous comprenez, mes chers auditeurs, s'il est rien qui puisse obliger Dieu à faire quelque cas de nous, sinon les hommages que nous aurons rendus à sa grandeur et la soumission que nous aurons eue pour ses commandements. Je vous en conjure, ne vous exposez pas au danger d'être méprisés de Dieu ; il vaudrait mieux mille fois pour vous retomber dans votre néant, que vous rendre indignes de ses regards.

Disons-lui vous et moi avec son serviteur David : *Ne projicias me a facie tua.* Fussé-je, mon Dieu, hors d'atteinte à votre justice par mon innocence, je ne mériterais pas d'être regardé de vous d'un œil de miséricorde ; coupable autant que je le suis, je ne devrais pas même paraître devant vous ; mais ne me rejetez pas de votre face ; que puis-je devenir loin de vos yeux ? ceux que vous ne daignez plus voir, ne périssent-ils pas sans ressource ? faites-moi souffrir tous les tourments, pourvu que vous ne vous cachiez pas à moi. En quelle misère tombent les maîtres de la terre, dès qu'ils sont l'objet de votre mépris ? combien serai-je misérable moi, si vous me méprisez ? Etre oublié, moqué de vous pendant toute l'éternité ; comment les exécuteurs de votre vengeance traiteraient-ils une chétive créature que vous auriez abandonnée jusqu'à ce point ? si durant cette vie vous cessez quelques moments de me donner des marques de votre souvenir, je trouve mille ennemis de mon repos, je suis insupportable à moi-même ; quel sera mon désespoir, si jamais vous n'arrêtez sur moi vos regards que pour rire de mon malheur : *Ne projicias, ne projicias me a facie tua.* Je suis l'ouvrage de vos mains ; je suis l'esclave racheté de votre sang ; je suis le disciple que vous avez instruit de votre doctrine ; je suis le citoyen à qui vous avez préparé une place dans votre royaume ; si je vous force par mes péchés de détourner vos yeux de dessus moi, les faveurs de votre miséricorde ne vous obligeront-elles point à me regarder en pitié : *Ne projicias me a facie tua.* Faites, mon Dieu, que jamais je ne vous méprise, afin que jamais je ne sois méprisé de vous et que je puisse vous posséder dans la gloire.

SERMON XIX.

Sur le luxe.

Quid existis videre ? hominem mollibus vestitum ?
Qu'êtes-vous allé voir ? un homme vêtu mollement (*Saint Matth., ch.* XI).

Ne dirait-on pas, messieurs, à entendre ces paroles, que le luxe est l'ennemi capital de la loi sainte, que le Sauveur venait établir sur la terre ? La première chose qu'il fait remarquer au peuple dans son précurseur, c'est l'éloignement où il vivait de tous ces brillants excès qu'aime le monde. Quand la curiosité vous a conduit dans le désert, pour voir Jean, vous espériez peut-être de trouver un homme qui flattât vos passions par ses exemples : un homme qui fît des dépenses, qui eût des équipages propres à lui attirer ou vos applaudissements ou votre envie,

préventions tout à fait indignes de cet ange qui est venu préparer les voies au Messie! sentiments injurieux à l'Evangile que ce nouveau prédicateur vous a annoncé et que je vous apporte! le siècle court après le faste; mes serviteurs le haïssent et ma doctrine le condamne.

Il est vrai, chrétiens, que rien de plus opposé à la morale du Fils de Dieu que cet éclat vain, injuste, mou, par quoi se distinguent d'ordinaire les personnes mondaines. Le luxe est comme la source de la plupart des vices qui se répandent dans le christianisme; et ce qui nous frappe plus sensiblement dans les paroles, dans les actions du Sauveur et de ses disciples, c'est l'horreur qu'ils en ont eue. Hâtons-nous à l'exemple de notre divin Maître et pour son honneur, de combattre un désordre qui règne avec fierté et si je l'ose dire, avec insolence; nous deviendrons aisément chrétiens, si nous devenons modestes.

Pour vous inspirer la juste horreur que votre religion vous oblige d'avoir pour le luxe, je veux le considérer selon les rapports qu'il a avec divers vices; ce détail favorisera davantage et votre vertu et mon zèle. La vanité, l'injustice et la volupté ont une liaison naturelle avec le luxe; la vanité le produit toujours, l'injustice le nourrit souvent, la volupté le suit quelquefois : trois réflexions que je tâcherai de développer, afin de vous engager à régler votre dépense par une modération chrétienne. Implorons auparavant le secours du ciel, par l'intercession de la sainte Vierge : *Ave.*

PREMIÈRE PARTIE.

Ne croyez pas, je vous prie, messieurs, que je prétende condamner dans ce discours cet éclat juste et réglé qui est dû à la naissance, au rang, à la dignité; je sais que les personnes élevées au-dessus des autres peuvent soutenir leur élévation par un appareil extérieur, qui ne blesse point l'Evangile; l'ordre le demande et la loi de Dieu ne le défend pas, la soumission pourrait languir si elle n'était réveillée par cette pompe qui la tient dans le devoir; l'indocilité oublierait aisément une autorité qui ne ferait point de bruit. Telle est la faiblesse humaine, elle a besoin d'un dehors qui frappe, soit pour maintenir le commandement, soit pour adoucir l'obéissance. Vivez, chrétiens, paraissez d'une manière convenable à votre état; ce n'est point ce que j'ai à vous reprocher ; sur quoi je suis obligé de vous blâmer, c'est sur ces excès qui vont au delà de votre condition, de vos revenus; qui choquent la modestie, qui entretiennent vos passions et qui font triompher l'esprit du monde. Que n'ai-je assez d'éloquence, mon Sauveur, pour arrêter un déréglement qui dure depuis si longtemps, qui croît même tous les jours à la honte de votre Evangile et de votre Eglise!

La vanité produit le luxe ; il est assez inutile de le dire; l'on aime à briller par des dépenses excessives en vêtements, en ameublements, en équipages, pourquoi? parce qu'on est vain, et qu'on songe à effacer ses semblables, la chose parle d'elle-même ; toutes ces folles profusions ne peuvent couler que d'un désir criminel de se faire remarquer dans le monde. Comment accorder, messieurs, ce faste de nos jours avec l'humilité que Jésus-Christ nous a enseignée? mais nous pouvons dire que cette humilité est vengée en quelque manière par cette vanité même. Comment cela? C'est que cette vanité ne peut déguiser un ridicule, une messéance, un déréglement tout à fait indigne d'un fidèle.

N'est-ce pas un objet de risée pour les gens sages et qui ont quelque teinture de religion, qu'une personne qui songe à flatter son orgueil par l'endroit même, où elle a plus de sujet de s'humilier ? La nécessité de se meubler et de se vêtir est une triste suite du péché et de la condamnation de l'homme. Vous qui êtes si délicats, si superbes dans vos habits, vous ne pensez pas sans doute, dit saint Jean Chrysostome (*Hom.* 18 *in Gen.*), que vous tirez vanité de la peine de votre révolte contre le Seigneur: *Non cogitas quod pro magno supplicio propter transgressionem tegmen hoc excogitatum est*, semblables, ajoute saint Bernard, semblables à un voleur, qui se parerait de la marque infâme dont la justice l'a flétri pour châtier son larcin : *Similis est furi glorianti de cauterio.* Si vous n'aviez été pécheur, chassé du paradis de délices, assujetti aux misères et à la mort, comme vos premiers parents, vous n'auriez pas même l'idée de ce faste qui vous occupe : dignes ornements de votre luxe, que les caractères honteux de votre ignominie! Un Hebreu qui chargerait son chapeau de fleurs et de clinquant pour s'attirer les regards du peuple, ne vous en moqueriez-vous pas ?

Il vous sied bien sous ces lambris dorés, sous ces habillements précieux, au milieu d'un fracas qui vous reproche sans cesse votre péché, il vous sied bien, dis-je, de montrer une méprisable légèreté qui étudie les goûts et les modes avec tant de chagrin ; qui éclate par tant de caprices divers, par tant de dégoûts, par tant de craintes bizarres ; qui s'ennuie si aisément de son choix; qui change selon les couleurs, les tissus, les figures qu'il plaît à une imagination volage de changer ; toujours agitée d'une inquiétude inutile, d'une jalouse vigilance, d'une insatiable délicatesse. Il vous sied bien d'avoir recours à des affectations pitoyables, qui vous gênent, qui vous contrefont, dans la parole, dans la démarche, dans tout le maintien. Il vous sied bien d'emprunter de la fierté ce qui vous manque peut-être de belles qualités pour soutenir l'éclat du brocard. Je sais que lorsqu'on se voit dominer parmi ses égaux, par une pompe, qui semble rabaisser leur modestie, il est naturel de les regarder d'un œil méprisant, d'exiger d'eux un respect, des ménagements injustes, de devenir extrêmement sensible au moindre soupçon de leur mépris, d'emporter de hauteur des préséances qui les choquent; d'être indocile envers ses maîtres, dur envers ses

sujets, facile à concevoir la haine et à allumer la colère ; mouvements qui ont quelque chose de fade et de grossier dans une personne peu considérable par sa qualité, et quelque chose de farouche et d'effrayant dans une personne respectable par son nom. Mais, messieurs, que ces airs fiers et rebutants conviennent peu à un fidèle qui devrait se souvenir qu'il a été et qu'il est à tous moments sous la main vengeresse d'un Dieu ! Et la femme, dit Tertullien, d'ordinaire plus passionnée pour le luxe, devrait le haïr davantage, comme la première coupable qui a irrité le Seigneur : *Vivit sententia Dei super sexum istum in hoc sæculo, vivat et reatus necesse est* (*De habitu Mul.*, c. 1).

Le monde même le plus orgueilleux découvre assez le ridicule de la vanité du luxe ; tout aveugle qu'il s'efforce d'être sur ses désordres, il parle même fort juste sur ce qu'elle a de messéant. Que ne dit-on pas dans les compagnies d'une personne qui le porte au-dessus de sa condition? Quels soins malins n'y prend-on pas pour déterrer et pour publier ce qui devrait la retenir dans les bornes de son état? Que de réflexions injurieuses sur ses fonds, sur son domestique, sur sa parenté ! Que de railleries sur ses manières , qui démentent le prix de l'étoffe !

Nous n'avons que faire, messieurs, des jugements du monde pour apercevoir la messéance du luxe, jugeons-en nous-mêmes. Quelle indignité qu'à peine puisse-t-on démêler la différence des conditions par la différence des habits ! que souvent la qualité et la dignité en soient réduites à se tirer de la foule par une propreté simple et unie ! que l'on force des gens de tout caractère à comparer la dot avec l'équipage, ce qui éclate à la lumière avec ce qui languit dans l'obscurité, ce que l'on prodigue avec ce que l'on doit. Mais quoi ! la misère même ne peut servir de frein à la vanité; et l'indigence vient en vain au secours de l'Evangile pour inspirer la modération : *Miseri jam sumus*, s'écrie Salvien, *et necdum nugaces esse cessamus... criminosior quippe est luxuriosa paupertas, et majoris invidiæ miser nugax* (*lib.* VI, *de Gub. Dei*). Pardonnons à la noblesse du sang et à l'opulence un faste que Dieu peut un jour lui pardonner ; mais pourrions-nous voir sans indignation charger d'or une pauvreté superbe que Dieu punira sans miséricorde? Ne dites pas : Telle est la mode, telle est la coutume, tel est le train ordinaire ; dites : Tel est l'orgueil, telle est la folie du siecle.

Le déréglement de cette vanité, source ordinaire du luxe, doit nous donner plus d'horreur que son ridicule et sa messéance. Il n'est pas question ici d'imposer au monde par des dehors éclatants, pour maintenir son crédit, pour établir ses enfants, pour s'assurer un emploi ; il n'est pas question de couvrir par de fausses apparences les brèches d'une maison, et les tristes débris du naufrage de sa fortune. Il s'agit des devoirs les plus communs du christianisme violés par ce faste païen. Il n'est pas possible, dit saint Jean Chrysostome, de prendre quelque soin de son âme, quand on est si fort occupé de la beauté et des ornements de son corps : *Impossibile est*, l'expression est forte, *aliquam agere curam animæ et tanti facere corporis pulchritudinem et ornamentum* (*In Gen. Hom.* 37). L'éclat de la dorure éblouit les yeux, et le bruit de l'équipage étourdit les oreilles d'une personne qui se pique de briller. Comment penser à Dieu parmi ce fracas si contraire à l'Evangile? Il faut du temps, il faut de l'attention et de la vigilance. il faut de l'étude et de l'artifice, pour entretenir cet assortiment de tant de pièces diverses qui font la pompe du luxe. Il n'est pas jusqu'à la minutie à quoi une femme entêtée de la parure ne doive prêter sans cesse l'œil et la main. Quelle heure trouverez-vous dans la journée que sa vanité lui permette de donner à son salut ?

L'attachement qu'on a pour de brillantes bagatelles détourne tout à fait l'esprit des choses célestes et des vérités éternelles. La considération de l'éternité et des maximes de Jésus-Christ découvrirait bientôt le néant de ce qu'on aime, et l'on n'est pas même disposé à s'apercevoir qu'on ne doit pas l'aimer. Tout de bon, croyez-vous qu'on puisse prier avec humilité, tandis que la vanité s'applaudit de l'éclat qui l'environne? Croyez-vous qu'on puisse apprendre à dompter ses passions, tandis qu'elles goûtent si heureusement ce qui les flatte ? C'est un plaisant spectacle, si je l'ose dire, qu'une personne mondaine, chargée de tous ses atours, suivie de tout son fracas, jusque dans les exercices de la pénitence. La voilà au pied des autels pénétrée sans doute de l'idée de sa bassesse : la voilà avec un cœur brisé de douleur, le monde selon toutes les apparences ne lui est plus rien. Quel christianisme, dit Tertullien, qui sous l'appareil excessif et précieux de l'orgueil, songe à désarmer la justice divine ? *Num ergo in coccino et tyrio pro delictis supplicare nos condecet* (*Lib. de Pœnit.*, c. 10)?

Un éloignement si grand de la prière, de la pénitence, des sentiments de religion est nécessairement accompagné du mépris des devoirs chrétiens. Un père et une mère, occupés de leur pompeuse vanité, pourraient-ils remplir leurs obligations envers un époux, envers un enfant, envers des domestiques ? Leur luxe règle leurs corrections, leurs instructions, leurs plaintes : contents ou chagrins selon les caprices de leur entêtement, presque jamais chrétiens. De là les querelles, les emportements, la négligence, qui troublent, qui renversent l'ordre d'une maison; à peine pense-t-on à y faire servir Dieu : la délicatesse, la bizarrerie de la vanité est le sujet ordinaire du commandement et de l'obéissance; patience qu'on en fût réduit à se dédommager des frais étudiés du superflu par le retranchement forcé du nécessaire; à sentir son déréglement par les besoins qu'on s'efforce de colorer; à essuyer les reproches de la sagesse ou du chagrin,

à dissimuler des rebuts et à dévorer des humiliations; dignes peines d'une vanité qui affecte de se faire remarquer. Mais qu'on abandonne les intérêts de Dieu et du salut pour satisfaire le désir criminel de paraître ce qu'on n'est pas, ou de paraître avec faste ce que l'on est; mais que l'on oublie la piété, l'Evangile, son âme même, pour se distinguer dans le monde par des dehors éclatants, c'est à vous, Seigneur, à punir un désordre si contraire à votre gloire : je sais que ses auteurs n'échapperont pas à votre justice, vous nous l'avez assuré par un prophète (*Isa.*, III, 17), que vous arracheriez à ces filles de Sion et coiffures et colliers, et bracelets et miroirs; qu'après avoir levé la tête, qu'après avoir marché mollement et fièrement, elles tomberaient en confusion : votre menace s'accomplira un jour, je le sais; mais, Seigneur, n'attendez pas que votre vengeance soit sans ressource : humiliez-les aujourd'hui, ne tardez pas de les confondre, frappez-les par quelque événement fâcheux qui leur découvre le néant de leur éclat, qui les oblige à se renfermer dans les bienséances de la modestie, qui les attache à leurs devoirs pour mériter les faveurs de votre miséricorde. Prévenez, chrétiens, ces coups de la justice divine : sacrifiez à la crainte du Seigneur ce luxe mondain qui vous expose à sa colère. Passons, messieurs, à des choses plus importantes : la vanité qui fait naître le luxe est assez visible, elle crie, elle indigne, elle scandalise; je ne pense pas que l'on songe à la déguiser : parlons de l'injustice qui l'entretient, c'est sur quoi l'on a coutume de se tromper et de s'épargner; mais j'espère de vous découvrir dans mon second point et son tort et sa cruauté.

SECONDE PARTIE.

Le luxe ne saurait presque se soutenir sans faire des malheureux; c'est ce qui a obligé les magistrats d'unir leurs arrêts au zèle des prédicateurs pour couper chemin à ses excès. Clément Alexandrin loue les Ephores de Lacédémone d'avoir établi des inspecteurs d'habits, qui avaient à prendre garde chaque jour qu'il n'y eût rien qui blessât la modestie et la bienséance, et de n'avoir permis qu'aux femmes de mauvaise vie de porter des vêtements enrichis de fleurs et brodés d'or (*Lib.* II, *c.* 10, *Pædag.*); la loi était, ce me semble, trop sévère. Les princes, ces protecteurs sacrés du bonheur public, les cours souveraines, ces siéges fidèles de l'équité, n'ont pas cru rabaisser leur sagesse en réglant les dépenses des parures et des équipages. La misère des particuliers entraîne la misère publique, la justice divine et la justice humaine doivent s'accorder à maintenir la félicité des peuples.

Le luxe dissipe d'ordinaire, et le bien que l'on possède, et le bien que l'on doit; mais ce n'est pas la peine de vous représenter ce qu'il coûte aux personnes mêmes qui l'aiment; leurs fonds dévorés, leurs emprunts forcés, leurs besoins secrets, le pressentiment de leur chute le leur apprennent assez: il est question de ce qu'il coûte aux personnes qui n'y contribuent que parce qu'ils en souffrent. Ceux qui s'abîment par un faste qui ne convient ni à leur caractère ni à leur religion, sont redevables à bien des gens dont ils blessent les droits par ce désordre : au prince et à l'Etat, à leur famille et à leur parenté, aux pauvres et à leurs créanciers.

A l'égard du prince et de l'Etat, il est sûr, messieurs, que le bien public est préférable au bien des particuliers, parce qu'il est plus nécessaire pour la conservation du corps dont on est membre; d'où il s'ensuit qu'on ne peut sans injustice se réduire à ne pouvoir pas contribuer à l'utilité publique. Il est sûr que le prince qui veille à l'avantage commun, a droit d'exiger nos services pour le maintenir : par conséquent c'est être injuste que de se rendre incapable de les lui rendre. Si la noblesse consume l'héritage de ses pères en chevaux, en festins, en profusions, qui défendra la couronne du prince? qui repoussera les ennemis de l'Etat? Si les particuliers prodiguent leurs fonds, que deviendra la société? qui remplira les emplois divers qui la font durer? qui travaillera pour les intérêts des villes et des provinces? dès là les arts cessent, les professions sont inutiles, le commerce est détruit, et des étrangers, des ennemis s'enrichissent de nos folies.

Les parents, les proches sont liés ensemble par les nœuds du même sang et d'une tendresse réciproque : ils se doivent mutuellement du zèle et de la compassion, et ils ne sauraient, sans devenir injustes, rompre ces chaînes sacrées dont la Providence les a unis. Un père, une mère, qui que ce soit d'une famille, à qui la nature même a donné un héritier, vient à répandre en excès le bien qu'il a reçu de Dieu pour des successeurs; excuseriez-vous le dissipateur de l'injustice qu'il leur fait? Quelle indifférence, quelle dureté de renverser sa maison déjà chancelante, plutôt que de l'affermir! de ne laisser à une postérité légitime que ce peu de fonds que la sagesse des législateurs a mis à l'abri des passions! de ne lui laisser que ce que la brièveté de la vie n'a pu consumer!

Pour les pauvres, j'ose dire qu'ils ont droit sur le superflu des riches. Dieu, en créant la terre, a prétendu qu'elle servît à l'entretien des uns et des autres; et il n'a permis, il n'a approuvé l'inégalité de nos fortunes, qu'à la charge que l'opulence serait la ressource de la misère. Jésus-Christ, qui a un droit de juridiction et même de propriété sur les biens de tous les hommes, ses sujets, s'en est réservé une portion en faveur des pauvres, et il leur a commandé l'aumône avec tant de force, qu'ils ne sauraient se priver par leur dissipation du plaisir de lui obéir, sans lui ravir un bien qui lui appartient, et dont il a réglé l'usage. Joint que les pauvres sont vos frères, mes chers auditeurs, et qu'ils vous enrichissent en quelque manière par leur misère, voyez si

vous leur faites tort en désespérant leur pauvreté par votre luxe.

Venons à vos créanciers, l'injustice qu'ils ont à souffrir est la plus criante. Tels sont ceux dont vous avez acheté les terres, les charges, les maisons, les marchandises, dont vous avez emprunté l'argent; tels les artisans qui vivent de leur travail et qui travaillent pour vous; tels les domestiques qui vous servent à gage; telles toutes les personnes qui roulent sur les appointements qu'elles ont à toucher de vous. Or, la justice exige de vous que quand vous contractez semblables dettes, vous les contractiez avec la résolution de les acquitter; car si vous vous prévaliez de la bonne foi d'un vendeur qui s'en fie à l'obligation et au contrat, de la crainte qu'a le marchand de se déchalander; de l'autorité que vous avez sur un domestique, sur un sujet; des moyens que vous avez de nuire à ceux à qui vous arrachez un argent prêté; si, dis-je, vous ne profitez de cet avantage que pour continuer le fracas que vous faites dans une ville, je vous prie, quelle couleur donner à l'injustice de votre luxe!

La justice exige de vous qu'après avoir contracté vos dettes avec une volonté sincère de les acquitter, vous ne vous mettiez point par votre faute hors d'état de les acquitter en effet. Dépenser éternellement en équipages, en écuries, en cabinets, en peintures, en repas, en dentelles, en brocard, en intrigues, en parties de plaisir, est-ce là promettre le paiement à vos créanciers? La justice exige de vous que vous les payiez enfin; je ne dis pas en retranchant les dépenses que la loi de Dieu vous défend, je ne dis pas en réglant votre train, votre table et vos parures par la modestie chrétienne; je dis, en prenant sur vos plaisirs honnêtes, sur l'éclat qui convient à votre rang, sur le bruit que vous pouvez faire sans faste, tout ce qui peut dédommager vos créanciers. Il faut les payer, fallût-il partager vous-même les incommodités que vous leur causez et les ténèbres où vous les jetez. Quoi! le créancier traînera dans la poussière, parce que vous êtes superbe et voluptueux! Mais, dites-vous, vous vous êtes mis sur ce pied dans le monde, vous n'y sauriez faire une autre figure: l'objection est digne de vous. Pouvez-vous paraître aux dépens d'autrui? Vous parerez-vous des fruits de la violence et du larcin? ne devez-vous pas être chrétien? Vous perdriez votre crédit: devez-vous en avoir du crédit pour ruiner les autres? N'êtes-vous pas satisfait des maux dont vous les aviez déjà accablés? Vous ne pourriez plus établir vos enfants: riche dot pour une fille que lui fournissent des gens opprimés! honorable emploi pour un fils dont il doit jusqu'à la robe et au justaucorps!

Ces réflexions, messieurs, vous découvrent l'injustice du luxe, et elles m'engagent à vous faire sentir la cruauté de cette injustice; elle est assez visible, il est vrai, car les personnes qui aiment le faste affectent de l'exposer aux yeux du public, comme s'ils voulaient insulter aux malheureux qu'ils font, et leur donner un sentiment plus vif de leur misère; mais vous n'en croyez peut-être pas tout ce qui en est. Cruauté bizarre, qui choisira, non ce qui accommode mieux, mais ce qui coûte plus; qui affectera, tantôt une magnificence autant obscure, autant simple que précieuse, tantôt un éclat aussi incommode, aussi importun que brillant; qui se plaindra, qui s'ennuiera de la mode même dont elle se rend esclave. Que de capricieux mouvements pour se fixer à l'assortiment et à la couleur! que de commandements contraires! que d'inquiétudes devant un miroir! c'est bien se moquer de ceux qui font les frais de l'ameublement et de l'habit: l'on craint, ce semble, de manquer l'occasion de les ruiner. Le mari travaille pour amasser, et la femme s'étudie à dissiper; la femme ménage avec sagesse, et le mari prodigue en insensé.

Cependant l'artisan souffre, et ses enfants lui demandent du pain; le marchand voit chanceler sa fortune, et il ne reçoit que des rebuts quand il prie qu'on lui rende de quoi réparer la brèche qu'on lui a faite; le pauvre est nu et affamé, et la pitié n'est point touchée; mais quelle pitié? celle du luxe? Injustes et bizarres dissipateurs, le sang des pauvres, pour parler le langage d'un prophète, le sang des pauvres et des gens de bien est caché dans vos ailes: *In alis tuis inventus est sanguis animarum pauperum et innocentum* (*Jer.*, II, 34): la soie et l'or flottent aux spectacles et dans les cercles; les chaises et les carrosses volent par les rues, peut-être parce qu'une infinité de misérables rampent sur la terre.

Cruauté opiniâtre. Quand on est sensible aux maux d'autrui, on ne se défend point si longtemps de l'impression qu'ils peuvent faire sur nous. Il semble, messieurs, que le luxe s'anime à durer par les lois des princes et des magistrats qui le défendent, par les avis des directeurs qui le condamnent, par le zèle des prédicateurs qui le décrient, par les raisons que présentent les livres de piété pour le corriger, par les reproches de la conscience qui sent ses excès, par la misère même qui ne peut plus y fournir. Malgré tant d'accusateurs, il brille, il s'augmente, il s'obstine: quelle dureté! quelle insensibilité! Cette personne à qui il est dû, gémit, se désespère: n'importe, il faut jouer, et jouer gros jeu, donner des repas, le porter toujours plus beau. De pauvres enfants, qui n'ont encore ni voix pour se plaindre, ni mains pour implorer la pitié, sont oubliés, d'autant plus misérables qu'ils ne connaissent pas encore leur misère: l'or et l'argent ne laissent pas d'éclater de toutes parts pour entretenir le faste indomptable du père et de la mère; et un jour, pour me servir des paroles de saint Grégoire de Nazianze dans un semblable sujet (*Orat.*, 16, *n.* 2), privés de l'héritage de leurs aïeux, ils ne pourront soutenir le nom qu'on leur a laissé, parce qu'on ne leur a laissé que leur nom. Un tel est mon père, diront-ils, pour se faire connaître; je suis l'enfant d'une telle mère: je porte le nom de ceux que vous avez vus dans

une pompe si bruyante : *Veterum hominum miseræ reliquiæ, patres et matres et fratres, ac loca ex quibus agnosci queant proferentes: Ego illo patre natus sum, hac matre procreatus, hoc mihi nomen est.* Pitoyables restes de vos pères et de vos mères, la nature vous aura-t-elle faits si aimables pour vous rendre si malheureux? *Quid matre ad commiserationem propensius?* cette mère oubliera sa tendresse, ses soins, ses craintes, ses joies, ses empressements, les douleurs de l'enfantement, et vous serez livrés à sa cruelle vanité. *Quid patre sincerius?* ce père vous regardera avec plaisir comme ses successeurs, vous ferez ses plus chères délices, et vous ne trouverez, après sa mort, que les traces du mépris inhumain qu'il a fait de vous. *At his ipsa quoque natura præclusa est.... luget quidem ille, cæterum abigit, partim libens, partim invitus :* la nature retient la main qui précipite l'enfant dans la misère; mais l'orgueil, la mollesse, la volupté la poussent. Il tâche de forcer ce pauvre enfant à se renfermer dans la cellule d'un cloître; mais l'on ne veut rien retrancher du fracas qu'on fait : *Luget quidem ille, cæterum abigit, partim libens, partim invitus.* Témoignages d'amour que le père et la mère ont préparés à l'enfant durant trente et quarante années. Un luxe aussi obstiné est-il cruel?

Cruauté enfin insensible à la perte de l'âme et du ciel. Je distingue avec le respect que je dois les personnes qui n'aiment que le luxe, d'avec les personnes qui aiment encore d'autres vices; mais qu'on me dise de quoi sont capables pour leur salut ceux qui affectent une somptuosité si contraire à l'Évangile, quelles sont leurs idées, quels sont leurs sentiments touchant les pratiques saintes d'une religion qui établit toute sa perfection sur l'humilité et sur la charité? Ces parents si magnifiques dans leur faste, quelle éducation peuvent-ils donner à leurs enfants? leur inspireront-ils la piété, si elle les rabaisse? le pardon, si on les méprise? les bonnes œuvres, si elles dépouillent la vanité de son appareil? Je crains, messieurs, de vous demander la vérité. Le luxe n'emploie-t-il point les mains de l'iniquité pour se parer? n'est-il point la triste récompense de la malversation, de la concussion, de la violence? ne brille-t-il point parce que la pureté est flétrie? J'ai distingué les gens, et il me fâcherait de les confondre; mais ce luxe, si peu convenable à la modestie, à la condition, aux revenus, ne s'est-il point enrichi des débris de l'honneur? Domestiques, confidents et confidentes, vous le savez. Aimable pureté, qui faites la gloire, le repos des consciences et des familles, serez-vous sacrifiée à un orgueil qui ne saurait cacher votre perte? Mais la compagnie devant qui j'ai l'honneur de parler, vous venge plus fortement par ses sentiments et par sa régularité, que je ne saurais le faire par mes paroles.

Ah! chrétiens, s'écrie saint Grégoire de Nazianze : *Cur in fratrum calamitatibus deliciis studemus* (*Orat.* 16)? notre vanité et notre mollesse auront-elles tous leurs plaisirs, tandis que nos frères gémiront dans l'obscurité et dans la douleur? le faste triomphera-t-il donc par le crime? Un père et une mère ne seront-ils ensemble que pour laisser une misérable postérité? Les grands et les riches n'auront-ils du crédit que pour traiter en esclaves ceux qui les servent? Dieu, messieurs, ne souffrira pas que le malheur des uns soit le prix du luxe des autres, il séparera un jour ce que vous devez à la modestie et ce que vous devez à la justice, ce qui est à vous et que vous pouvez dépenser, et ce qui n'est pas à vous et que vous devez épargner : *Visitabo super omnes qui induti sunt veste peregrina* (*Sophon.*, XVIII). J'examinerai votre pompe et vos dettes, je verrai pourquoi vous dépouillez vos créanciers, vos enfants, les pauvres, et s'il est juste que vous preniez vos plaisirs et que vous portiez vos dorures à leurs dépens. N'attendez pas, messieurs, que la justice divine prononce contre vous, accordez à la modestie, à la compassion, à l'amitié, à l'humanité, à l'équité, au christianisme, ce qu'ils vous demandent; craignez, un peu de foi vous y engage, craignez qu'après avoir fait des misérables en ce monde, vous ne soyez éternellement misérables dans l'autre. J'ai encore un mot à dire de cette volupté qui suit le luxe, c'est mon troisième point.

TROISIÈME PARTIE.

Les historiens ont remarqué que le luxe a été une des principales causes de la destruction des empires qui ont fleuri les uns après les autres sur la terre; tandis que Rome ignora cette pompe molle et délicate de la Grèce, elle fut la maîtresse des nations; dès qu'elle imita les vices de ses sujets et qu'elle chercha la volupté dans sa magnificence, elle devint la proie de ses ennemis, et servit de théâtre à toutes sortes de calamités. Le luxe amollit, et comme il plaît, on l'imite volontiers ; il perd et ses amateurs et ses témoins : ceux-là en flattant leurs mauvaises inclinations, et ceux-ci en réveillant les leurs; ceux-là par les délicatesses dangereuses à quoi il les engage, et ceux-ci par les désirs criminels à quoi il les expose.

La modestie, la pudeur, la crainte sont les remparts naturels de la vertu; le luxe renverse d'ordinaire ces remparts : il ne se pare que pour être vu, pour plaire; et pour se soutenir, il prend des manières molles et étudiées, qui ouvrent l'âme à mille dérèglements. L'envie seule de paraître, dit Tertullien, marquerait peu de réserve : *Ipsa concupiscentia non latendi, non est pudica* (*De Virg.*, c. 12). Je parle en général, messieurs: bien des personnes, je l'ai déjà dit, affectent une magnificence excessive, qui sont à l'abri, par leur conduite, de tout autre reproche; mais enfin, quelque régulières qu'elles soient, elles courent risque de cesser de l'être; et je vous avoue que je ne vois pas comment on peut allier une chaste sévérité à un grand luxe, quelquefois messéant, esclave des modes les plus déshonnêtes. Quand est-ce qu'on est plus disposé à écouter la ca-

jolerie, sinon quand on se voit briller par l'assortiment et par la richesse d'une parure? N'est-ce pas alors qu'on s'attire les regards et qu'on y répond plus volontiers? n'est-ce pas alors qu'une louange flatteuse, libre est plus agréablement écoutée?

Votre cœur fût-il hors d'atteinte à tous les traits capables de le corrompre, la pureté est une vertu qu'il n'est jamais permis de cacher : on la flétrit si on la déguise : *Pudicitiæ christianæ,* dit le même Tertullien, *satis non est esse, verum et videri* (*De Cul. fem.*, *c.* 8). Sa gloire doit rejaillir de l'intérieur jusque sur l'extérieur : c'est la blesser que de l'exposer au moindre soupçon. Et une femme vertueuse, irréprochable, ne doit-elle pas se distinguer par la modestie de sa personne et de son vêtement d'avec une femme libertine et décriée? Quelle bienséance à elle de faire penser semblables choses par semblables airs? Si elle veut plaire à son mari, qu'elle songe donc à ne plaire qu'à son mari : *Vos solis maritis vestris placere debetis : in tantum autem placebitis iis, in quantum alteris placere non curaveritis..... Omnis maritus castitatis exactor est* (*Ibid.*). Un mari exige d'une épouse et la fidélité et l'extérieur de la fidélité; mais pourquoi parer une fille avec la même messéance? pour gagner un époux? De quel caractère peut être l'époux qui l'aimera, parce qu'elle a peu de réserve et peu de pudeur? Depuis quand est-il permis, dans le christianisme, de blesser la piété pour inspirer une inclination légitime?

Il ne faut pas oublier ici une réflexion importante touchant la mollesse qui accompagne d'ordinaire la dissolution du luxe : pour entretenir cet éclat, il faut cultiver sa beauté par une infinité de soins dangereux; il faut se délicater; il faut étudier tout ce qui peut flatter le corps. La dignité de mon ministère me défend de développer la toilette dépositaire d'une partie des secrets d'une vanité voluptueuse. A quoi se passe toute la journée pour conserver ce brillant appareil de l'idole? et ces nudités infâmes que l'on expose quelquefois, quels ménagements ne demandent-elles pas, qui feraient rougir si déjà la honte n'était étouffée? Or, cette délicatesse si exacte, si sensible, si chagrine est l'ennemi naturel de la vertu. Les païens mêmes conviennent de ce principe de morale. Une personne qui ne s'occupe qu'à embellir et qu'à engraisser son corps, comment s'y prendra-t-elle pour se sanctifier? quelle répugnance ne sent-elle pas pour le bien? quelles peines n'a-t-elle pas à franchir pour le pratiquer? quelle peut être sa vertu au milieu de tant de dangers continuels et volontaires de la flétrir?

Cette mollesse ne saurait honorer une femme dont la modestie et la pureté font la gloire principale; mais combien déshonore-t-elle un homme, qui doit montrer plus de noblesse, plus d'élévation dans ses sentiments et plus d'éloignement de la bagatelle dans ses manières? Ces jeunes gens qui passent une partie de leur temps à s'ajuster, à se parfumer, pourrait-on s'imaginer que les lois et les armes soient jamais avec honneur dans leurs mains? Les senteurs, la cajolerie, le miroir, la parure, comment formeraient-ils un magistrat et un homme de guerre? comment promettraient-ils aux peuples cette intégrité, ce savoir qui assurent leur félicité, et aux princes cette valeur qui fait briller l'épée pour leur service. Laissons au monde à juger là-dessus. Ce qui doit nous intéresser dans la conduite de ces hommes efféminés, c'est l'horreur que telles dispositions leur donnent de la piété. Ils ne nourrissent leur esprit que de modes, que d'ajustements, que de vaines curiosités; ils n'occupent leur cœur que de complaisances, que d'engagements, que d'aventures : rouler dans les cercles, pour prendre ou pour donner de l'amour; répandre des flatteries impures, pour en mériter de ridicules : se faire valoir tantôt par une fierté démentie et tantôt par une bassesse naturelle; se faire un honneur quelquefois d'être au-dessus de tout ce qui peut ou inspirer ou marquer la crainte de Dieu, c'est là leur christianisme ordinaire. Ainsi, messieurs, l'on perd dans ce monde si brillant jusqu'à l'idée de la religion et de l'Evangile.

Le luxe est d'ailleurs un sujet de scandale; il ouvre une route aisée à la plupart des vices, qui font aujourd'hui la licence du siècle. A l'envie : comme l'on est prévenu en faveur des biens et des honneurs de la terre, l'on regarde naturellement d'un œil fort chagrin ceux qui paraissent les posséder; et si l'on est forcé de leur céder, on les hait. A la vanité : la comparaison qu'on fait de soi-même avec les autres, inspire un désir violent de les égaler, de les surpasser même en toutes choses; animé de ce désir, l'on force la pauvreté même à dépenser, à flatter, en prodiguant jusqu'au nécessaire l'inclination qu'on a à se distinguer : un tel, une telle n'est pas plus que moi, pourquoi me laisser effacer? A la médisance : quand on ne peut pas le porter si haut que les autres, on tâche de les humilier en les décriant, pour être du moins par quelque endroit au même niveau. L'on déterrera des défauts, des vices, pour étouffer le bruit de l'équipage; l'on ressuscitera des événements infâmes qui doivent réveiller l'indignation contre le brocard; l'on développera les secrets honteux d'un domestique dans l'espérance d'en ternir les pompeux dehors. A l'injustice : piqué de se voir réduit à couler ses jours dans l'obscurité, tandis qu'on voit briller ses semblables, l'on cherchera dans la malversation et dans la violence, quelque ressource à ses ténèbres : l'on fera servir l'argent et les fonds d'autrui à ses propres profusions. Enfin à l'impureté (car je n'ai pas le temps de faire un plus long détail) : le soin que l'on prend de relever sa beauté par des parures précieuses et étudiées, dit Tertullien (*de Cultu fem.*, *c.* 7), est l'appât naturel d'une sale volupté : appât presque également dangereux et aux bons et aux méchants; aux bons, parce qu'ils trouvent l'objet qu'ils fuient, aux méchants, parce qu'ils ne fuient

pas l'objet qu'ils trouvent : aux bons, par la peine de vaincre, aux méchants, par le plaisir d'être vaincus. Je n'ose pas vous faire souvenir de l'impression que fait quelquefois le clinquant d'un officier sur un esprit faible et léger ; je crains de rappeler l'idée des mouvements que sent un cœur libertin à la vue de ces personnes mondaines qui cherchent à plaire par leurs ornements scandaleux. Source fatale d'une infinité de messéances, de libertés et de crimes que ce luxe dissolu !

Jusqu'où ira le mal, s'il est animé par des manières molles et voluptueuses, qui permettent, qui demandent à la passion de s'allumer ; par des regards qui semblent ou se plaindre d'un silence honnête et respectueux, ou répondre volontiers à une louange impure ; car dit encore le même auteur que je viens de citer, les yeux qui sont vus et les yeux qui voient sont faits à peu près de la même manière, et se souhaitent mutuellement : *Tales enim oculi volent virginem visam, quales habet virgo, quæ videri volet : invicem se eadem oculorum genera desiderant* (*de Vel. virg.*, c. 3). Par un fard plus criminel qu'agréable, qui cache sous un faux visage une fausse chasteté, par des nudités qui découvrent avec elles-mêmes les piéges que l'on tend à la pudeur? si le luxe est soutenu par ces criantes messéances, de combien de péchés ne sera-t-il pas le funeste auteur?

Je puis dire, messieurs, que c'est au luxe qu'il faut s'en prendre de la plupart des déréglements du siècle : vous en conviendrez avec moi, si vous avez fait réflexion à ce que j'ai dit. Cela est si vrai, que les hérétiques, pour donner une idée de la sainteté de leur secte, commencent d'ordinaire par régler le faste de leurs disciples, et par les soumettre à une modestie extérieure qui puisse faire honneur à leurs erreurs. Cette pompe vaine, injuste, voluptueuse, est si contraire à l'esprit de Jésus-Christ, qu'ils s'imaginent de déguiser jusqu'au mensonge, jusqu'à l'infidélité, jusqu'à l'impiété en la corrigeant. Il faut avouer que la brèche, qui expose l'Evangile et l'Eglise du Sauveur à plus de traits, est faite par cet entêtement païen des fidèles qui violent toutes les lois de l'humilité, de l'équité, de la pureté, pour paraître avec éclat.

Ce monde, chrétiens auditeurs, ce monde ennemi de votre Rédempteur, l'emportera-t-il toujours sur lui? vous obstinerez-vous à le faire régner contre sa gloire? la sainteté de votre foi, les engagements de votre baptême, la noblesse, le prix de votre nom de chrétien, la piété, les exemples de vos ancêtres, la vertu que vous professez, la pudeur, la bienséance que vous aimez si tendrement, la crainte de vous perdre, le désir de vous sauver, votre intérêt même temporel, et les besoins de votre fortune, rien ne pourra-t-il vous renfermer dans les bornes d'une modestie chrétienne? Je vous ai assuré en commençant ce discours, que ce n'était pas mon dessein de condamner ces distinctions de naissance et de dignité, que les vêtements et les équipages peuvent marquer ; mais seraije contraint de le finir ce discours, sans vous avoir donné une juste horreur de ces excès qui sont si contraires à la piété. Du moins, si j'avais pu vous persuader l'obligation indispensable d'y apporter de la modération, je me promettrais quelque amendement : la crainte du Seigneur qui n'est point étouffée dans votre âme, achèverait l'ouvrage que mon zèle aurait commencé.

Serait-ce un sujet de confusion à un homdéréglé, prodigue dans sa dépense, de tenir une conduite plus régulière, plus sage, plus chrétienne? Une femme qui ferait paraître plus de modestie, plus de délicatesse de con science que de vanité et de fierté, n'aurait-elle pas une réputation mieux établie et plus honorable? Une fille ne se ferait-elle pas plus estimer par une propreté chaste et humble, que par tous ces airs éventés, d'autant plus méprisables qu'ils brillent plus. Quoi! une personne ne saurait conserver sa beauté, sans perdre sa modestie et peut-être sa pudeur! elle tomberait de son rang, si elle ne s'élevait par un appareil qui le passe! elle aurait moins de mérite, si elle ne mettait au jour de nouveaux défauts? Ne rirait-on pas d'une petite troupe peu considérable d'ailleurs, qui s'obstinerait dans un luxe immodeste et scandaleux ; si les plus qualifiés s'accordaient à borner leur appareil par les règles de la bienséance? Si les belles qualités des gens doivent s'effacer à nos yeux sous des dehors bienséants et retenus : si leurs imperfections peuvent cacher leur difformité sous un extérieur riche et éclatant, quelle est notre raison? quelle est notre religion? où en serait et la morale et l'Evangile, si l'on ne faisait plus de cas d'une propreté éloignée et d'une avare négligence, et d'une prodigue affectation, que de ces dépenses excessives par quoi on s'efforce de se tirer des ténèbres? si l'on ne préférait cette sagesse noble et aimable, laquelle unit une simple bienséance qui ne choque point, avec une vertu droite qui édifie, à ces artifices injustes qu'on met en œuvre pour nourrir un faste qui sied mal?

Mais, l'on s'exposerait, dites-vous, au mépris du monde, si l'on se dispensait d'imiter les autres : ainsi, au rapport de Tertullien (*de Cultu fem.*, c. 7), les chrétiennes mondaines des premiers temps de l'Eglise, tâchèrent de défendre leur luxe ; les païennes, disaient-elles, seraient scandalisées de notre changement, elles en viendraient même à mépriser notre Dieu, si nous retranchions cette pompe qui fait la gloire du maître qu'on sert : *Sed enim dicitur a quibusdam : ne blasphemetur nomen ejus in nobis, si quid de pristino habitu et cultu detrahamus.* Pour ce qui regarde les intérêts de Dieu, répondait ce grand homme, savez-vous en quoi consiste le tort qu'on lui fait? en cela même qu'on craint de passer pour moins opulent, en passant pour plus chrétien ; et qu'on rougit de la pureté du christianisme pour s'attacher aux désordres honteux du siècle : voilà comment l'on déshonore, comment l'on blasphème le nom et la grandeur du Seigneur :

Grandis blasphemia, si qua dicatur, ex quo facta est christiana, pauperius incedere : timebit pauperior videri, ex quo locupletior facta est, et sordidior, ex quo mundior. Les trésors de la sainteté et de la foi ne font pas sans doute tant d'honneur à Dieu que les dorures et les broderies de votre luxe.

Vous craignez d'être méprisé vous-même : par qui? par des personnes à qui votre crainte donne de la hardiesse, à qui vous imposeriez silence, si vous conveniez entre vous de ne les pas imiter. Si cette crainte était légitime, il faudrait donc autoriser tous les vices du siècle; car il ne manquera pas de se récrier contre vous, dès que vous oserez les combattre. Il faudrait donc vous faire une obligation de vous livrer aux caprices d'une vanité fatigante et odieuse, de n'avoir nul égard aux ordres des princes, au bonheur de l'état, au bien commun de la société qui vous unit; de ruiner vos enfants, de désespérer vos créanciers; d'abandonner les pauvres; de vous exposer à tous les dangers d'une volupté artificieuse et sensuelle; de scandaliser l'innocence; de soutenir, de répandre le déréglement, funestes conséquences des principes détestables qui entretiennent le luxe de nos jours! O mon divin Sauveur! tel est l'usage que l'on fait dans votre Eglise de votre doctrine et de vos exemples.

Est-ce à la honte de votre religion et de votre rédempteur Jésus-Christ que vous prétendez vous faire honorer des hommes? Est-ce au prix de vos âmes et des âmes de vos frères que vous voulez acheter la gloire de briller plus que les autres? Tandis que vous aimerez ce faste qui dévore tant de fonds, la piété ne saurait régner parmi vous; il lui est trop contraire, et il est lui-même trop criminel. Dieu vous a-t-il comblé des biens de fortune? Il ne vous est pas permis de les dissiper en les faisant servir à l'orgueil et à la volupté, et d'irriter l'orgueil et la volupté de votre prochain en les dissipant, et je ne pense pas que vous comptiez pour peu de chose l'injure que vous faites à Dieu en abusant de ses faveurs, en méprisant sa loi, en vous moquant de ses jugements et de ses menaces. Pensez aujourd'hui, chrétiens auditeurs, ce que vous penserez un jour, lorsque du milieu de votre fracas, vous serez tombés dans un dépouillement universel de toutes choses : quel désespoir pour vous, si ces frivoles vanités, qu'alors vous serez contraints de mépriser et de détester, étaient la cause de votre malheur éternel! Consultez votre foi pour vous défaire de vos préjugés, pour apprendre cette modestie qui doit, soutenue des autres vertus, vous conduire au ciel; c'est, etc.

SERMON XX.

Sur le Paradis.

Domine, bonum est nos hic esse.

Seigneur, il est bon pour nous d'être ici (*S. Matth., ch.* XVII).

La gloire qui environnait le Sauveur à sa transfiguration frappa si vivement et si agréablement saint Pierre, que l'Apôtre ne songea plus qu'à se conserver le plaisir qu'il goûtait : Nous ne saurions être mieux, Seigneur, demeurons ici. Aurait-il pu se posséder assez, messieurs, pour ne pas souhaiter que les beautés qu'il découvrait durassent toujours : la compagnie d'un maître si bon et si grand, et d'un maître dans la splendeur de sa gloire, ne lui laissait, ce semble, rien à désirer. Saint Luc et saint Marc nous assurent toutefois que saint Pierre ne savait ce qu'il disait, quand il témoignait vouloir borner là son bonheur : *Nesciens quid diceret. Non enim sciebat quid diceret.* Il était si charmé de l'objet qui réjouissait ses sens, qu'il ne croyait pas pouvoir souhaiter autre chose. Cependant il était encore sur la terre, l'humanité sainte du Fils de Dieu faisait seule son contentement; il avait encore le ciel à attendre; il avait à souhaiter et à espérer les délices ineffables que la vue de la divinité même peut répandre dans une âme bienheureuse.

Nesciens quid diceret. Je ne suis pas surpris, saint apôtre, que vous soyez enchanté du spectacle qui se présente à vous; mais vous ne pensez pas, en effet, qu'il n'est qu'un rayon léger du spectacle que le Seigneur vous prépare dans son royaume. C'est au ciel que vous devez porter vos regards et vos souhaits. Ah! chrétiens, si l'ombre du Paradis est capable de jeter dans l'extase des âmes grandes, qu'est-ce que le Paradis nous promet? Beautés inaltérables, richesses immenses, plaisirs éternels que le ciel renferme, ne nous toucherez-vous jamais, et risquerons-nous toujours de vous perdre? Tâchons aujourd'hui, messieurs, de nous faire quelque idée de ce paradis où un Dieu doit nous ouvrir tous ses trésors, partager avec nous tous ses biens, et nous rendre les possesseurs de lui-même. Sainte Vierge, vous qui, parmi les élus y possédez la première place, daignez soutenir notre faiblesse : *Ave.*

Il est bien indigne, messieurs, que nous ne puissions presque pas parler du ciel sans le comparer à la terre : telle est la faiblesse de nos vues; telle est la bassesse de nos sentiments. Les maux de la terre nous ennuient, nous fatiguent, nous accablent; nous concevons le repos d'une personne qui ne les craint plus; les biens de la terre nous occupent et nous enchantent; nous imaginons le bonheur d'une personne qui les posséderait sans défiance et sans dégoût. Faut-il que nous fassions éclater notre attachement pour ce monde, jusque dans la considération du paradis que nous espérons après notre mort? Plaignons-nous de la petitesse de notre esprit et de notre cœur; plaignons-nous de la langueur et de l'obscurité de notre foi; mais plaignons-nous encore de la miséricorde et de la libéralité de Dieu, qui nous offre, qui nous promet des biens autant au-dessus de nos idées que de nos mérites. Si nous ignorons, ô mon Dieu! le prix des biens que vous avez préparés à la vertu, c'est que vous êtes trop magnifique dans vos récompenses.

Saint Augustin, grand génie et grand

saint, a été forcé de faire la même plainte: l'on peut exprimer, disait-il, ce qui n'est pas dans le paradis, et ce que le paradis renferme passe nos expressions. Nous voyons souffrir et mourir sur la terre, et nous sommes sûrs qu'on ne souffre pas et qu'on ne meurt pas dans le ciel; nous voyons changer ici toutes choses, et nous croyons que là rien ne change; nous sentons que les agréments de cette vie coûtent et inquiètent, et nous attendons dans l'autre vie des agréments qui se présentent d'eux-mêmes et qui ne rassasient point: *Facilius possumus dicere, in illa vita æterna, quid ibi non sit, quam quid ibi sit* (*De simb., l.* III). Terrestres et charnels autant que nous le sommes, nous en sommes réduits à mesurer le ciel par la terre. Efforçons-nous, chrétiens auditeurs, d'élever nos pensées, pour animer nos désirs et nos espérances. Le paradis nous attend après cette vie; pénétrons le plus avant que nous pourrons dans cet assemblage éternel de tous les biens, afin que, détachés de tous nos amusements, nous travaillions avec autant de courage que de confiance à le mériter.

Il me semble que l'idée que la foi nous donne de la bonté et de la grandeur de Dieu, peut soulager notre faiblesse dans un sujet si vaste et tout ensemble si consolant. Ces deux perfections adorables se présentent à nous d'une manière plus sensible. La bonté: nous sommes comblés de ses faveurs; la grandeur : nous sommes environnés de ses traits. Nos réflexions ne sauraient approcher les beautés et les douceurs de cette terre de promission, où nous espérons entrer à la fin de notre course; mais enfin nous nous en ferons une plus juste image, si nous la considérons par rapport à Dieu, dont la bonté nous y a préparé tous les biens, et dont la grandeur nous y rend possesseurs de tous les biens. Je vous ferai voir dans la première partie de ce discours, que c'est un Dieu qui donne le paradis; et dans la seconde, que c'est un Dieu qui le fait. Ces deux pensées m'ont paru les plus propres à donner plus de noblesse à nos conjectures, et plus de vivacité à nos désirs.

PREMIÈRE PARTIE.

Dieu donne le paradis, et il le donne à des amis. Cette réflexion doit d'abord porter nos esprits au delà de tout ce que nous admirons sur la terre. La puissance de Dieu, qui éclate de toutes parts dans l'univers, n'offre rien à nos yeux qu'on puisse dire qu'elle ait fait pour des amis. Je vois ces cieux immenses qui roulent avec tant de pompe sur nos têtes; si admirables par la justesse de leurs mouvements, si brillants dans cette multitude innombrable de corps lumineux, si vastes par les espaces qu'ils environnent. Je considère l'étendue, la fécondité des terres et des mers, où la nature étale ses richesses en tant de manières; où, suivant l'impression de la main du Créateur, elle travaille avec un artifice si divin à la conservation et au plaisir de l'homme. J'admire tous ces ouvrages surprenants que l'art a inventés, pour servir à la magnificence et aux délices des grands; pour embellir les palais, les villes et les provinces; pour assurer l'immortalité aux nations dans les siècles à venir.

A la vue de ce spectacle j'adore cet ouvrier souverain qui, par un seul de ses regards a réglé toute la machine du monde; qui avec un seul de ses doigts l'a tirée d'un néant éternel; et qui n'a communiqué qu'un rayon faible et obscur de ses lumières aux artisans qui ont fait les ornements de la terre. Mais, si je l'ose dire, dans toutes ces merveilles de l'art et de la nature, je ne reconnais point ce Père de miséricordes qui travaille pour ses amis. *Quibus dignus non erat mundus.* Ce monde tout beau et tout grand qu'il est, n'est pas digne des serviteurs de Dieu. Aussi la Providence permet-elle d'ordinaire qu'ils y aient peu de part. Ils y naissent, ils y souffrent et ils y meurent; les saints ne doivent guère autre chose à la terre; tandis que les méchants y triomphent élevés sur leurs têtes et plongés dans les délices.

Quel doit être ce séjour, messieurs, qui n'est fait que pour les saints! Toutes les beautés, toutes les richesses, tous les plaisirs, toute la gloire de ce monde sont l'objet du mépris et de la haine des gens de bien. Dieu lui-même les juge indignes d'eux; il les en éloigne, il les en détache, il craint que le monde ne les gagne. Vous avez bien raison, serviteurs de Dieu, de fouler aux pieds, de haïr la terre; elle ne mérite pas de vous posséder; et c'est à vous une grande gloire, un grand bonheur d'être en butte à son injustice et à son aversion; elle vous refuse ses attraits, elle vous maltraite, elle vous persécute, elle ne veut pas vous reconnaître pour ses citoyens; mais le ciel vous recevra, vous y entrerez comme dans votre patrie, comme dans votre héritage. Le monde vous regarde avec horreur, il vous décrie, il vous opprime; mais les anges vous élèveront un jour, et vous conduiront à Jésus-Christ qui vous recevra, qui vous traitera comme ses amis : *Terra te civem noluit accipere, at accipiet cœlum; mundus te agitavit, at sublimem Angeli tollent, et sistent coram Christo a quo amicus appellabere* (*Præf. in Ascet.*). Ce sont les paroles du grand saint Basile.

La raison, messieurs, pourquoi ce monde n'est pas fait pour la vertu, c'est qu'il combat la vertu; il la corrompt, bien loin de la perfectionner; il est donc au-dessous d'elle; et il n'est son ennemi que parce qu'elle l'humilie et lui fait sentir son néant. La vertu d'ailleurs tend à une gloire immortelle et inaltérable; et dans le monde tout change et tout passe. D'où il s'ensuit que dans le ciel elle sera à l'abri de toutes ces révolutions qui troublent sans cesse ici-bas le bonheur des hommes. Hors d'atteinte aux caprices de l'humeur, à l'injustice de la passion, à la fragilité naturelle de toutes choses, elle goûtera un repos tranquille qui ne sera jamais interrompu.

Ce grand n'aura plus à se défendre contre les événements que la politique ne peut prévoir, et contre le dégoût que donne d'elle-même une longue prospérité. Ce père de famille ne craindra pas le renversement de ses projets et les obstacles de son repos. Cette mère ne sera plus agitée des alarmes d'une juste tendresse et des prévoyances inutiles d'une sagesse nécessaire. Ce négociant n'aura plus à attendre et à prévenir de saisons, plus de pertes à appréhender et à réparer. Cette jeune personne n'aura plus de desseins à former, plus d'établissement à chercher, plus d'état à choisir, plus d'héritage à ménager.

Sur la terre, mes chers auditeurs, les biens que vous croyez le mieux tenir, vous échappent; dans le ciel, vous ne perdrez jamais de biens, et vous en posséderez toujours de nouveaux. Sur la terre, vous êtes forcés de partager les calamités publiques; dans le ciel, le bonheur des autres augmentera votre bonhenr. Sur la terre, vous voyez évanouir vos espérances les mieux fondées; dans le ciel, vous jouirez éternellement de tout ce que vous pourrez et espérer et aimer. Sur la terre, les agréments les plus solides portent avec eux l'amertume et le chagrin; dans le ciel, les charmes que l'on goûte en promettent pour toujours d'également agréables. Sur la terre, l'on vit incertain de son sort; dans le ciel, l'on se trouve dans un établissement fixe qui contente tous nos désirs.

Non, chrétiens, ne faisons pas cet honneur au monde, que de le considérer comme la demeure préparée aux saints; ne faisons pas ce tort à Dieu, que de nous imaginer qu'il ait voulu donner à ses serviteurs le goût de la gloire, en créant une terre qu'il abandonne, pour ainsi dire, à la cupidité humaine. Vous n'avez, dit saint Augustin, qu'à souhaiter les biens purs du paradis, pour vous moquer et des biens temporels du monde, et du monde même qui vous les promet : *Voluptatem illam incorruptam, et quietem sine labe concupisce; et promittentem dona ista temporalia, et totum mundum deridebis* (*in Psal.*, LXIII). Que devez-vous penser de la bassesse de nos sentiments, lorsque nous bornons nos vues et nos mouvements par une terre méprisable, qui n'est pour nous qu'un lieu de passage, et d'où nous devons entrer dans le ciel? Vivons-y autant qu'il plaira au Seigneur de nous y laisser; mais vivons-y pour souhaiter et pour mériter cette terre des vivants, où la douleur et la mort n'ont point d'accès. Je vous souffrirai, triste monde, parce que mon Créateur me l'ordonne; mais vous n'occuperez jamais mon cœur. Je veux être ami de Dieu, et Dieu ne vous a pas fait pour ses amis. Quoi! des amis de Dieu languiraient toujours, souffriraient toujours, seraient toujours le jouet des passions, d'une envie maligne, d'une injustice violente, d'une ambition intéressée, d'un chagrin brutal, d'une outrageuse infidélité? Ah! Dieu sait honorer ceux qu'il aime, et il ne les laissera pas longtemps exposés à tant d'indignes traitements.

Dieu, messieurs, donne le ciel à des amis; mais il le donne à des amis qu'il veut récompenser. S'il témoigne tant de plaisir à faire du bien à ses serviteurs fidèles, combien sera-t-il magnifique dans le bien qu'il veut leur devoir? si libéral lorsqu'il les prévient par ses grâces, combien le sera-t-il quand il couronnera leur mérite? Il pourra alors contenter son amitié, sans faire une distinction de personnes qui blesserait sa grandeur et son équité; que ne fera-t-il donc pas en faveur de ses élus, s'il se croit obligé de faire ce qu'il souhaite? c'est un point de foi que Dieu lui-même sera la récompense de la vertu. Saint Augustin a renfermé cette vérité dans ces paroles : *Præmium virtutis erit ipse qui virtutem dedit* (*lib.* II, *de Civ. Dei*, *c.* 30). Dieu est le principal auteur et l'unique prix de la vertu. C'est ici qu'il faut s'écrier avec l'Apôtre que l'œil n'a point vu, ni l'oreille entendu, ni le cœur conçu la récompense que Dieu prépare à ceux qui l'aiment.

Récompense qui n'a point été achetée par une lâche flatterie, et par des services affectés; mais par des actions nobles, sublimes, héroïques. Récompense que l'on n'a pas recherchée par un intérêt sordide et par une politique ambitieuse; mais par un amour droit, tendre, ardent. Récompense où l'on n'est point arrivé par une faveur aveugle, et par les sourdes menées d'une artificieuse intrigue; mais par les voies d'honneur et par les démarches d'un attachement déclaré pour son maître. Récompense qui ne réveille point l'envie, qui n'allume point la haine, qui ne suscite point d'ennemis, qui n'expose point aux plaintes et aux murmures, qui ne découvre point de faible, qui n'engage point à la servitude. Récompense qui ne craint point des reproches humiliants, des regards méprisants, des froideurs accablantes, des repentirs cruels, des dangers de chute et de disgrâce. Récompense sûre, tranquille, le terme de toute peine, la source inépuisable de bienfaits qui ne cesseront jamais. Pourquoi tant de différences, messieurs, entre la récompense que nous attendons de Dieu, et la récompense que nous pouvons attendre d'un homme? Il n'en est pas de raison plus sensible, sinon que c'est un Dieu qui la donne à un ami, à qui il en veut être redevable. L'amitié de Dieu, qui dispose de la destinée de ses serviteurs, les exposerait-elle aux mêmes vicissitudes, aux mêmes peines, qu'ils auraient à craindre d'une amitié humaine? Et puisqu'elle les rend possesseurs de Dieu, la chose n'est pas possible; ce n'est pas ici le lieu où je dois mettre cette raison dans son jour.

Dieu, cet aimable et magnifique rémunérateur a promis toute la gloire à celui même de ses amis qui n'aurait de mérite qu'autant qu'il lui en faudrait pour y entrer; et cette gloire dans son essence sera la même qu'il a promise à ces confesseurs illustres, qui ont vécu dans un dénument universel de toutes choses; obscurs, pouvant briller; incon-

nus, avec le droit de commander; pauvres, au milieu de tous les avantages de la naissance et de la fortune; pénitents quoique innocents, quoique dans l'occasion de prendre tous les plaisirs; qu'il a promise à ces généreux martyrs, qui ont prêché sa loi dans les prisons et sur les échafauds; qui ont chanté ses louanges sur les bûchers ardents, et sous les coups dont ils étaient déchirés; qui s'estimaient heureux d'annoncer son Evangile, en répandant leur sang et leur vie par mille plaies. Ces âmes grandes goûteront le fruit de toutes leurs peines; et comment Dieu les distinguera-t-il, lorsqu'il couronnera leur vertu? Mais ses amis qui auront le moins signalé leur mérite, posséderont tout le ciel, s'il les juge dignes d'y avoir place.

Durant cette vie, la miséricorde de Dieu répand ses douceurs dans l'âme de ses serviteurs, pour ainsi dire goutte à goutte; parce que cette vie n'est point encore le temps de leur récompense; douceurs toutefois qui les enchantent, qui les transportent, qui leur rendent insupportables les attraits les plus touchants des créatures. Après cette vie c'est un torrent de douceurs qui les inondera de toutes parts. Torrent de joie, dit saint Bernard, torrent de gloire, torrent de paix: *Torrens inundans lætitiæ, flumen gloriæ et flumen pacis* (*In Dedic. Eccl., serm.* 6). Torrent de joie. Les sécheresses, les désolations intérieures que Dieu permettait autrefois pour éprouver la vertu de son serviteur, seront passées; l'humeur, le tempérament, l'infirmité ne changeront plus la situation de son cœur; les affaires, les événements, les obstacles, les contradictions ne pourront plus interrompre son plaisir; la mortification, la pénitence, la haine de soi-même n'éloigneront plus de lui les agréments de la vie. Ses délices ne dépendront plus des heures, des jours, des saisons, des emplois des compagnies, et de cette succession de choses qui frappaient ses sens. Légèreté, ennui, dégoût, faiblesse, rien n'altérera désormais son contentement; il ne craindra plus de le voir finir, et il ne le sentira plus finir. Plus de peine à prévoir et à prévenir; plus de mélange d'amertume dans ses douceurs; plus de violence à se faire, pour se conserver son bonheur. Toujours libre, toujours disposé, toujours ardent pour posséder la source de sa joie.

Torrent de gloire. Il sera à l'abri des traits de la jalousie et du chagrin. L'ignorance et la haine ne lui refuseront plus les honneurs qui lui sont dus; un silence malin ne pourra plus étouffer son éloge; ses actions ne seront plus envisagées par un biais douteux; ce ne sera plus le hasard, la vanité, la contrainte et l'intérêt, qui l'auront engagé à faire le bien: les réprouvés même admireront sa droiture, sa sagesse, sa force, sa foi. Approuvé, loué de tout le monde, applaudi de Dieu même, toutes les bonnes œuvres qu'il a cachées aux yeux des hommes, paraîtront avec éclat; les mouvements saints qu'il n'avait confiés qu'à son propre cœur seront développés aux yeux de tous les élus. La noblesse et l'élévation de son âme, l'étendue et la magnanimité de ses sentiments lui attireront les respects et la vénération de toutes sortes d'esprits. De dessus un trône éclatant, il recevra les félicitations éternelles de l'auteur et des compagnons de son bonheur.

Torrent de paix. Sans doute, messieurs, vous serez touchés de cette paix des bienheureux; vous, qui incapables de défendre votre tranquillité contre mille ennemis qui l'attaquent du dehors, suffisez à vous-mêmes pour vivre dans l'inquiétude et dans le chagrin. Aimable paix, qui unit les prédestinés à Dieu, dont les jugements ne sont plus incertains à leur égard, dont on n'a plus à entendre les menaces, dont on ne redoute plus la vengeance, dont la miséricorde assure les bonnes grâces, dont les richesses ne sont plus distribuées avec ménagement, dont l'amour ne peut plus se refroidir! Agréable paix, qui unit les prédestinés entre eux! Quel contentement, mes chers auditeurs! Dissimulation, détour, jalousie, intérêt, antipathie, malignité, rien ne sera capable de jeter dans cette compagnie sainte la moindre étincelle de dissension. On n'aura plus à se tenir en garde contre la chicane, la finesse, la fourbe et la surprise. Ce sera le même cœur répandu en une infinité de cœurs, qui voudront tous la même chose, qui aimeront tous le même objet, qui jouiront tous du même bonheur, sans l'envier, sans le partager, sans le diminuer, parmi des acclamations, des applaudissements, des éloges réciproques. La sincérité bannira de leur société la mauvaise foi; le respect, la malhonnêteté; le désintéressement, la crainte; l'estime, l'affectation et le mépris; l'ouverture, la défiance et le soupçon; la tendresse, l'indifférence et la froideur. Ils n'auront tous, pour ainsi dire, qu'un esprit pour connaître, qu'une volonté pour aimer, qu'une bouche pour parler.

Du reste, contents dans eux-mêmes, n'ayant plus à se défier de leur faiblesse, à combattre leur penchant, à veiller à leurs inclinations, sûrs de la droiture de leurs intentions, de la netteté de leur conduite, du témoignage de leur conscience; plus d'imperfections à corriger, plus de péchés à pleurer, à réparer et à éviter, plus de grâce à demander, plus de miséricorde à implorer, plus de faveurs à attendre; ils ne seront occupés que d'une félicité parfaite: *Torrens inundans lætitiæ, flumen gloriæ et flumen pacis.* La récompense que Dieu donne à ses amis, serait-elle digne de sa bonté, s'il y entrait quelqu'une de ces imperfections inséparables de la faiblesse humaine? Les grands du monde peuvent par leurs faveurs flatter le cœur de leurs sujets fidèles, et de leurs favoris les plus chéris; mais ils ne sauraient le contenter et lui ôter le sentiment et du néant de ce qu'ils donnent, et des raisons justes ou injustes qu'il peut avoir de le mépriser. Cette récompense serait-elle digne du mérite de ses amis, si elle leur laissait désirer quelque bien ou plus pur, ou plus sûr,

ou plus constant? ses amis ne sont plus en état de faire de tristes épreuves de leur inconstance et de lui manquer de fidélité. Inébranlables dans son service, ils ont fourni leur carrière, soutenus de l'espérance de trouver dans son sein un repos inaltérable. Votre infinie miséricorde, ô mon Dieu! nous permet de faire ces questions; et ne nous commandez-vous pas de tout espérer de votre infinie libéralité, si notre coopération répond à votre grâce?

D'ailleurs, messieurs, vous ne doutez pas que Dieu seul peut et promettre et donner une récompense de ce caractère. Il n'appartient pas au monde de récompenser le mérite, quelque médiocre, ou quelque grand qu'il soit, par un plaisir qui dure, qui n'ennuie point, qui ne fatigue point, qui attache sans amollir, qui charme sans affaiblir, qui flatte sans lasser, qui rassasie sans dégoûter; par une gloire qui n'ait des obscurités, des humiliations secrètes, des ennuis amers; qui ne tienne du néant, qui ne découvre des défauts, en honorant des perfections; par une paix qui assure la vertu contre les illusions de l'amour-propre, contre les traits de la vérité, contre les remords de la conscience, contre la terreur des jugements de Dieu. Il est vrai, messieurs, vous en conviendrez avec moi, il n'appartient pas au monde de vous faire espérer rien de semblable.

Mais le dirait-on à vous voir et à examiner votre conduite, que tel est votre sentiment? Non que je veuille vous reprocher que vous avez une assez haute idée du monde, pour attendre de lui un bien pareil, votre expérience vous convainc du contraire; de quoi je m'étonne, de quoi je me plains, c'est que vous le servez ce monde, vous l'aimez, vous vous faites ses esclaves, comme s'il devait disposer de votre sort éternel et vous donner ce que vous pouvez tenir de Dieu seul. Agissez donc, fatiguez, livrez-vous aux alarmes de l'ambition et aux transports de la volupté; suivez les mouvements impétueux des passions cruelles qui vous tyrannisent; une récompense digne de votre sagesse et de vos actions vous attend. A ce mot votre foi et votre espérance ne se feront-elles point entendre? *Pro nihilo habuerunt terram desiderabilem* (*Psal.* CV); vous aimez la gloire, le plaisir, la tranquillité: vous voulez être contents; vous courez après une satisfaction sûre et durable; vous fuyez la peine du corps et la contrainte de l'esprit; vous cherchez le repos après le travail; vous songez à vous délasser du poids des affaires; les mouvements qui vous conduisent à une grande fortune, épuisent votre patience; quel que soit le genre de vie que vous menez, c'est votre dessein de devenir heureux: *Pro nihilo habuerunt terram desiderabilem.* D'où vient donc que vous avez tant de répugnance à tenir la route qui doit vous mener à cette terre souhaitable, où vous trouverez le bonheur que vous recherchez? D'où vient que vous ne tournez point vos regards et vos pas du côté du ciel? Peut-être le Seigneur doit-il récompenser le mépris que vous faites de ses récompenses. Il vous couronnera peut-être comme ses serviteurs fidèles, parce que le monde emporte tous vos services? Si la chose vous paraît juste, je vous tiens quitte de la peine de m'entendre: *Pro nihilo habuerunt terram desiderabilem.*

Dieu donne le paradis, il le donne à des amis qu'il doit récompenser; disons quelque chose de plus: il le donne à des amis qu'il veut caresser. C'est un empressement bien raisonnable dans nous, messieurs, de recevoir avec tendresse la personne qui a essuyé de longs travaux pour nous témoigner sa fidélité et son amour. S'exposer à de grands périls, risquer sa vie pour nos intérêts et pour notre gloire, ce sont des traits d'amitié qui engagent toute notre gratitude. Dieu, devant qui toutes les nations sont un vrai néant, veut avoir les mêmes égards pour ses serviteurs; il a appréhendé, ce semble, de les perdre, de peur de perdre l'occasion de les combler de ses faveurs. Que n'a-t-il pas fait, je vous prie, pour leur aplanir la voie du ciel? Il a pris soin de les animer, de les consoler dans leurs peines, il leur a adouci le joug de la vertu par l'onction de sa grâce; il les a sollicités par mille marques de bonté à se rendre dignes de la gloire; et comme si sa tendresse eût été impatiente de les y recevoir, il ne les a laissés que durant une courte vie sur la terre; sont-ils sortis de la carrière, où il les voyait d'un œil de pitié, sa miséricorde n'a plus de mesures à garder; elle leur ouvre, sans rien ménager, tous ses trésors.

Les voilà placés dans la Jérusalem céleste, ville qu'il a bâtie pour eux seuls; dont les fondements, dit saint Jean dans son Apocalypse (*c.* XXI), sont enrichis de toutes sortes de pierres précieuses; dont la muraille est d'un jaspe exquis, dont les douze portes sont autant de brillantes perles, dont les rues et les places sont d'un or pur, transparent comme un verre très-clair. Là, ce même Dieu qui se fait forcer à punir ses ennemis, et qui est toutefois si terrible dans ses châtiments, donne à cette miséricorde qu'il exerce si volontiers, une liberté entière de caresser ses amis: d'abord elle essuie leurs larmes, non sur leur visage comme elle faisait en ce monde, mais dans leurs yeux mêmes: *Absterget omnem lacrymam ab oculis eorum;* c'est-à-dire, que non-seulement elle ne permettra plus qu'ils pleurent, mais même qu'ils puissent pleurer; après quoi, concerts, parfums, réjouissances, fêtes éternelles, et l'Agneau sans tâche sera lui-même le soleil qui éclairera ce charmant séjour.

Vous y serez reçus, fidèles, comme dans une maison où l'on prétend que vous puissiez disposer de tout pour vos plaisirs; demandez, vous dirait un ami qui voudrait vous régaler en ami dans sa maison, demandez, prenez, faites, tout est à vous, vous pouvez en user comme il vous plaira. N'en attendez pas moins dans le paradis, dit saint Bernard; telle sera la tendresse de Dieu à votre égard. Quelle abondance de biens! s'écrie ce saint docteur: vous ne trouverez

rien dans le ciel de ce que vous ne voulez pas, et vous y trouverez tout ce que vous souhaitez : *Quæ est ista copia, tibi nihil quod nolis, sit; totum sit, quod velis* (*Serm. de Tripl. genere bonor.*)? Eloignés de tous les objets qui ne conviendraient pas à vos inclinations, vous n'aurez qu'à choisir ceux qui leur conviennent. Que dis-je, choisir? Vous les posséderez, vous les goûterez tous à la fois; vous penserez sans étude, vous vivrez sans travail, vous converserez sans ennui, vous veillerez sans abattement; plus de foi qui obscurcisse vos lumières, plus d'espérance qui suspende votre joie, plus de désirs qui vous alarment en vain, plus de passions qui cherchent ce qu'elles ne peuvent pas ou qu'elles ne doivent pas rencontrer; aimez-vous les sciences? vous saurez tout; aimez-vous les spectacles? tous les spectacles qui peuvent vous frapper et plus vivement et plus agréablement tout ensemble, seront assemblés sous vos yeux; aimez-vous la magnificence des palais? tout ce que la terre a de plus superbe et de plus précieux ne vaut pas, s'il m'est permis d'user de cette expression, ne vaut pas, dis-je, ce qui vaut le moins dans la maison du Seigneur. Ce détail est trop indigne du séjour où Dieu caresse ses amis. Il n'y manquera rien à votre plaisir, dit saint Augustin : toujours loué sans flatterie et sans intérêt; toujours aimé sans déréglement et sans scandale; toujours riche sans peine et sans peur; toujours vivant sans rien perdre de la vie. *Tunc erit perfecta jucunditas.... tunc laus sine defectu; tunc amor sine scandalo; tunc fructus sine timore; tunc vita sine morte* (*in Psal.* XCIX). Fussiez-vous seul dans la gloire, vous jouiriez de toute la gloire; Dieu, pour vous marquer le désir qu'il a de vous honorer et de vous faire plaisir, mettra, pour ainsi parler, tous ses propres biens à votre disposition; il partagera son propre bonheur avec vous comme avec des amis, dans la compagnie desquels sa tendresse ne lui permet pas de se rien réserver.

L'agréable changement, messieurs, pour cette personne autrefois si obscure; autrefois oubliée ou méprisée; autrefois s'étudiant à cacher son mérite, de recevoir à la face de tous les bienheureux, les caresses, les embrassements du Sauveur; de se voir couronné de sa main; d'entendre son éloge de sa propre bouche; de sentir ses empressements à l'honorer et à la réjouir! Vous ai-je bien tenu ma parole, lui dira cet aimable Rédempteur; vous aimais-je bien sincèrement quand je mourais sur une croix pour vous ouvrir le ciel? mes promesses ont-elles été accomplies? ne vous le disais-je pas en bon ami que vos peines seraient bien récompensées? Vous êtes donc enfin dans mon royaume, chère âme que j'ai achetée au prix de ma vie; puisque vous êtes heureuse, je suis content; je n'ai point à regret mes fatigues et mes douleurs, puisque je n'ai plus à craindre pour vous; le temps est venu que je puis vous mettre en possession de tous les trésors de ma miséricorde; vous les posséderez, et vous me posséderez moi-même éternellement.

Ah! chrétiens, vous sentez peut-être quelque envie d'avoir place dans le ciel : *Contendite intrare* (*Luc.*, 13), faites donc vos efforts pour y entrer; je vous le dis avec Jésus-Christ qui souhaite tant lui-même que vous y entriez! Eh! mon Dieu! y serez-vous bien à temps? Hâtez-vous : vos concurrents ne seront-ils point plus heureux que vous? *Contendite intrare per angustam portam; quia multi, dico vobis, quærent intrare, et non poterunt :* la porte est étroite, et je vous le dis : plusieurs chercheront à y entrer, et ne le pourront. Serait-il possible que vous vous laissassiez prévenir par les barbares qui reçoivent seulement aujourd'hui l'Evangile? Débarrassez-vous au plutôt de ce qui peut vous empêcher de courir, de fendre la presse et de passer; ne permettez pas à vos ennemis de vous amuser. Mais quoi! pourriez-vous languir dans la poursuite d'un si grand bonheur? pourriez-vous le négliger? pourriez-vous n'y point penser du tout? Examinez vous-mêmes et votre intérêt et votre conduite. Je passe à mon second point : Dieu donne le paradis, je vous l'ai montré; Dieu fait le paradis, c'est ce qu'il me reste à expliquer.

SECONDE PARTIE.

Saint Augustin raconte dans une de ses lettres, qu'au temps que saint Jérôme mourut, il pensait à lui écrire pour lui demander son sentiment sur la félicité des Saints; et qu'occupé de cette pensée, il fut tout à coup environné d'une grande lumière, accompagnée d'une merveilleuse odeur, et qu'il entendit une voix qui lui adressa ces mots : *Augustine, quid quæris* (*Ep. ad Cyril., de Laud. Hieron.*)? Augustin que cherchez-vous, que prétendez-vous savoir? Donnerez-vous des bornes à ce qui n'en peut avoir? pourrez-vous renfermer un bien immense dans une imagination faible et limitée? Il faut croire le paradis, on peut l'acquérir, on doit le posséder; mais on ne saurait le concevoir et beaucoup moins l'exprimer. Ne soyons pas téméraires, nous dont les idées n'approchent pas les idées de ce génie incomparable; ne soyons pas, dis-je, téméraires jusqu'à espérer de pénétrer plus avant que lui dans ce comble de biens. Mais si nous ne pouvons pas parler de la gloire, disons du moins que nous n'en pouvons pas parler; si nous ne saurions la comprendre, comprenons du moins que nous ne saurions la comprendre. Ce sera un grand sujet de joie pour nous, messieurs, de pouvoir espérer une félicité infiniment plus grande que nous ne la pouvons imaginer; notre faiblesse nous consolera, si nous faisons réflexion que le paradis que Dieu nous a préparé, passe d'un intervalle infini notre faiblesse; et que, malgré la petitesse de notre âme, il ne tiendra qu'à nous d'être ce que sont nos frères dans le ciel, comme ils ont été ce que nous sommes sur la terre.

Dieu fait le paradis par lui-même : je suppose, messieurs, que l'essence de ce bonheur

consiste dans la vision de Dieu; que de cette vision de Dieu naît l'amour de Dieu; vision, amour, qui rendent le bienheureux possesseur de Dieu, et sûr de le posséder éternellement. Aussi peu disposés que nous le sommes à être touchés d'une espèce de bien dont nous n'avons nulle image ici-bas, il serait inutile de nous attacher à examiner ce que les théologiens tâchent de développer là-dessus. Le bienheureux verra Dieu, aimera Dieu, possédera Dieu; d'où il s'ensuit qu'il sera uni à Dieu pour toujours, de la manière qui est possible la plus intime. Cette union du bienheureux avec Dieu ne peut s'expliquer par un sentiment particulier de la dépendance qu'il aura de Dieu; la dépendance, à proprement parler, n'unit pas, cela est évident. Dieu répand la lumière de gloire dans l'âme du bienheureux; par cette lumière il rend sa divinité visible, et sa créature capable de voir sa divinité; faveur, il est vrai qui rend le bienheureux plus dépendant de l'auteur de son bonheur; mais exprimer par là leur union, c'est ce qui ne s'accorde nullement avec la notion commune et d'union et de dépendance.

Cette union n'est point non plus une pénétration singulière du bienheureux avec Dieu; deux choses pénétrées peuvent occuper le même espace sans être unies; dire que cette union consiste en une effusion de l'essence divine dans l'âme du bienheureux, c'est parler un langage qui ne nous donne nulle idée de ce qu'il signifie. Je le dis avec respect, mais je doute que les auteurs de ces opinions aient démêlé avec netteté dans leur esprit ce qu'ils pensaient. Je n'ai garde, messieurs, de vous rien promettre qui soit et plus juste et plus sensible; j'aurais encore plus de peine que ces auteurs à donner une idée claire et distincte de ce qui m'est venu en pensée sur ce sujet : j'y vois néanmoins quelque vraisemblance que je tâcherai de faire sentir. Il me semble que, selon notre manière de penser, il est peut-être plus naturel de dire que les bienheureux seront unis à Dieu, parce que en le voyant, en l'aimant, en le possédant, ils seront comme transformés en Dieu. L'expression est encore bien obscure; elle est de saint Grégoire de Nazianze : *Non multi erimus, sed toti Deiformes* (*Orat.* IV. *de Theo.*). Il n'y aura, pour ainsi parler, qu'un bienheureux dans le ciel, parce que tous les bienheureux seront plongés dans Dieu, et en quelque manière confondus avec lui-même. A Dieu ne plaise que nous portions cette expression aussi loin que quelques hérétiques, qui ont cru que par cette transformation la créature cesserait d'être créature, et perdrait son être dans l'être divin. Nous serons transformés en Dieu dans le ciel, c'est-à-dire, Dieu s'imprimera si vivement en nous; il se fera connaître d'une manière si claire; il se fera sentir d'une manière si touchante; il se fera aimer si tendrement et si ardemment, qu'absorbés en lui, nous ne verrons que lui, nous ne sentirons que lui, nous n'aimerons que lui. Deux conséquences qui suivent de cette pensée nous aideront à l'éclaircir : donc nous jouirons de tous les biens de Dieu, voilà la première; donc nous jouirons de tous les biens de Dieu, si j'ose le dire, d'une manière conforme à la manière dont Dieu lui-même en jouit, voilà la seconde.

Renouvelez ici, messieurs, non-seulement votre attention et votre religieuse curiosité, mais votre foi, mais votre espérance et le désir que vous avez de vous sauver. Animés d'une ardeur nouvelle pour gagner la gloire, vous en découvrirez mieux et plus agréablement les grandeurs. Les bienheureux dans le ciel jouiront de tous les biens de Dieu; la raison en est toute visible, c'est qu'ils jouiront pleinement de Dieu lui-même. Donnons un peu de jour à cette pensée : tout ce qui fera votre plaisir dans le ciel, vous présentera les attraits de Dieu; cette lumière qui vous éclairera, cette harmonie, ces odeurs, toutes les délices dont vous serez enchantés, vous ne les devrez point à une créature imparfaite, trompeuse, passagère, vous les goûterez dans Dieu comme dans leur source; vous entrerez par vos connaissances dans les grandeurs de cette majesté, qui habitait auparavant une splendeur inaccessible. Vous développerez les secrets adorables de cette Providence qui conduit l'univers avec un ordre, avec une économie qui porte si visiblement le caractère de la divinité; vous admirerez les routes aimables que cette Providence vous a ouvertes pour assurer votre prédestination; vous démêlerez ces événements dont nos faibles vues ne peuvent apercevoir ni le principe ni la fin; vous suivrez par vos regards l'éternité de cet être souverain qui embrasse tous les espaces et tous les temps; vous découvrirez les décrets éternels de cette sagesse impénétrable dans ses voies; de cette justice qui avant le commencement des siècles préparait une si riche récompense à la vertu, et au vice de si terribles châtiments; de cette miséricorde qui a daigné vous regarder dans votre néant; qui pour vous ouvrir la gloire n'a pas épargné le Verbe divin, et l'a condamné à se faire homme pour mourir sur un gibet.

Vous verrez tous les charmes de cette beauté, dont un seul trait a jeté en extase des âmes que toute la terre ne pouvait toucher : beauté qui, se montrant toujours, paraîtra toujours nouvelle : *Talis erit illa delectatio pulchritudinis*, dit saint Augustin, *ut semper tibi præsens sit, et numquam satieris : imo ut semper satieris et numquam satieris* (*Hom.* 3 *in Joan.*). Beauté qui, répandue sur tous les bienheureux, portera partout une image d'elle-même; beauté qui, de toutes parts, ne présentera à nos sens et à nos esprits que ce qui pourra leur plaire. Mais quels seront les transports de votre joie, quand vous creuserez dans les trésors de cette bonté ineffable qui, de toute éternité, a pensé à vous; qui, pour vous rendre heureux, vous a toujours mené par la main, vous a donné cette foi refusée à des nations entières, cette persévérance qui a manqué à tant d'autres au sortir de cette vie, vous a

choisi parmi tant de personnes de même âge, de même qualité, de même profession que vous, au milieu d'une nombreuse parenté, pour vous placer dans le ciel. Vous serez environnés, pénétrés des attraits de cette beauté, et jamais vous ne rencontrerez que ce que vous aimerez : *Nihil ibi erit nisi quod amemus* (*Epist.* 52). Comprenez, messieurs, cette parole de saint Augustin, n'avoir jamais à connaître, à entendre, à voir, à sentir que l'objet de votre amour ; toujours souhaiter et toujours posséder ce que vous aimez, sans jamais craindre et sans jamais rien trouver de ce vous n'aimez pas. Et cet objet de votre amour sera celui-là même qui fait la félicité de Dieu.

Possesseurs de Dieu, il ne se peut pas faire que vous ne soyez possesseurs de tout bien ; ce raisonnement de saint Augustin est une preuve évidente de cette vérité. Vous vous êtes écriés, mes frères, lorsque je vous ai dit que nous posséderions Dieu dans le ciel : vous ne pouvez en effet vous figurer une image d'un tel bonheur; comment pourriez-vous réunir tous les biens dans votre pensée? vous êtes ravis de joie quand les honneurs et les richesses de la terre s'assemblent dans votre maison; mais quoi que ce soit qui vous contente durant cette vie, dites : Dieu n'est point cela, il est quelque chose de plus grand et de plus aimable : *Dicite*, *non est istud* (*in Ps.* XXVI, *Enarr.* 2). Vous ne pouvez pas même, sans penser indignement de Dieu, mettre aucune créature en comparaison avec lui, parce que, non-seulement il est le bien que vous aimez dans la créature, mais il est tout bien, il est le bien même. Vous dites d'une terre qui rend beaucoup que c'est une bonne terre; vous dites qu'un homme est bon quand il fait volontiers le bien ; c'est la bonté de Dieu par quoi toutes les autres choses sont bonnes. Dieu a toutes les bontés, Dieu est la bonté même : *Bonum est*, *bonum simplex*, *ipsum bonum*, *quo cuncta sunt bona.* De sorte que, possédant Dieu, vous posséderez tous les biens, et vous les posséderez tous en Dieu.

En effet, messieurs, il n'y peut avoir de félicité accomplie que celle-là. Pour être parfaitement heureux, il faut toujours posséder le bien qu'on désire ; il ne faut jamais désirer que le bien qu'on possède ; il faut toujours posséder et toujours désirer tout le bien qu'on peut posséder et désirer. Une personne qui n'aurait pas tout ce qu'elle souhaite ne serait pas heureuse ; elle pourrait dire : il manque cela à mon bonheur. Une personne qui pourrait souhaiter plus que ce qu'elle a ne serait pas heureuse : un bonheur parfait renferme nécessairement tout ce que l'on peut souhaiter. Une personne qui aurait moins et souhaiterait moins qu'elle ne peut avoir et souhaiter ne serait pas heureuse; avoir peu, parce qu'on souhaite peu, c'est ou ignorance ou faiblesse; souhaiter peu, parce qu'on ne peut avoir que peu, c'est ou incapacité ou indigence. Un bienheureux doit en même temps et tout désirer et tout posséder. Or messieurs, Dieu seul peut remplir les souhaits et la capacité du cœur, parce que, comme je viens de vous le dire, il est la bonté, le bien même. Tout ce que nous connaîtrons, tout ce que nous aimerons, tout ce que nous posséderons dans le ciel nous présentera les attraits mêmes d'un Dieu : il est heureux par lui-même, et lui-même nous rendra heureux.

Unis intimement à Dieu par la gloire, nous jouirons de tous ses biens en quelque manière comme il en jouit lui-même ; c'est la seconde conséquence que j'ai tirée et que j'ai à expliquer. Dieu suffit à lui-même pour être heureux, par conséquent sa félicité ne peut être ni accidentelle, ni limitée, ni défectueuse. Si elle était accidentelle, il pourrait la perdre ; comment la perdrait-il, puisqu'il la trouve dans son essence? Si elle était limitée, il ne serait pas Dieu, car il n'aurait pas toutes les perfections. Si elle était défectueuse, elle ne serait point du tout félicité. Dieu se connaît, Dieu s'aime : connaissance, amour, qui ne dépendent ni du temps, ni des lieux, ni des objets étrangers ; connaissance, amour qui renferment toute vérité, toute beauté et toute bonté; connaissance, amour qui ne peuvent souffrir de mélange capable ou de les troubler, ou de les interrompre.

Ainsi, Dieu n'a qu'à se donner aux saints pour les rendre heureux : cette vérité se présente d'elle-même à un fidèle. Le bien qu'ils possèdent en Dieu ne peut ni leur être enlevé, ni avoir des bornes, ni être mêlé d'aucun mal, c'est Dieu qu'ils possèdent. Ce n'est pas un bien qui soit bien par le rapport qu'il a avec notre disposition et notre goût, c'est un bien par essence. Ce n'est pas un bien qui soit bien à l'égard des facultés particulières qui le sentent, c'est un bien universel. Ce n'est pas un bien qui soit bien par un moindre mélange de mal, c'est un bien pur. Ce n'est pas un bien qui cesse d'être bien, c'est un bien éternel et inaltérable. On s'estime heureux sur la terre ou par caprice, ou par dépravation, ou par faiblesse; cette chose nous plaît, parce que celle qui lui est contraire nous choque; cet objet nous flatte, parce que nous manquons de raison pour bien choisir; ce plaisir réjouit l'esprit, parce que l'esprit a langui dans le chagrin. Dans le ciel, Dieu seul est le principe, le motif, la fin et l'objet des délices des bienheureux. Nulle contrariété dans leurs joies, parce que toutes leurs facultés sont satisfaites ; nulle erreur dans leurs joies, parce que Dieu est vérité et bonté; nulle interruption, nul intervalle dans leurs joies, parce que la peine ne les fait point désirer.

La connaissance que les bienheureux auront de Dieu ressemblera à la connaissance que Dieu a de lui-même; elle ne tiendra rien de l'étude qui éclaire l'âme successivement : ils verront tout à la fois toutes les perfections divines, selon le degré de la lumière qui les leur découvrira ; rien de la prophétie, que l'éloignement de l'avenir obscurcit : tout sera présent, et l'avenir même, à leur esprit; rien de la science qui s'ac-

quiert par des images trompeuses : ils verront immédiatement tous les objets ; rien de la foi qui cache ses mystères sous un voile impénétrable à la raison : tous les secrets de la religion et de la Divinité seront développés. Dieu éclairera lui-même les bienheureux par sa présence ; il sera et la lumière qui fait voir et l'objet qui est vu : *Dominus Deus illuminabit illos* (*Apoc.*, XXII).

L'amour que les bienheureux auront pour Dieu ressemblera à l'amour que Dieu a pour lui-même. Pénétrés des grandeurs, des charmes de cet Etre souverainement aimable, ils n'aimeront que lui, ils n'aimeront que pour lui, ils aimeront tout en lui. Jamais distraits, jamais languissants, jamais rassasiés, tous les mouvements de leur cœur viendront de Dieu et retourneront à Dieu. Les bienheureux, dit saint Bernard, vivront en quelque manière de Dieu même : *Præmium nostrum est videre Deum et vivere de Deo* (*lib. Medit.*, *c.* 4). Ils se nourriront de Dieu, ils en seront animés : la vue de son essence les remplira de lui si abondamment qu'il sera le principe et le terme de toutes leurs actions.

Telle sera, mes chers auditeurs, la récompense de votre vertu. Je me trompe et je vous trompe vous-mêmes ; je n'ai rien dit et on ne saurait en rien dire qui puisse vous la représenter. Dieu lui-même ne peut vous en tracer un juste idée autrement qu'en vous en rendant les possesseurs. O Dieu inaccessible ! Dieu de majesté ! c'est bien vouloir nous forcer à vous servir que de nous promettre un paradis que vous donnez et que vous faites vous-même ; car qui voudrait risquer de le perdre, s'il a quelque teinture de religion ? N'eussiez-vous point allumé d'enfer pour punir ceux qui en seront exclus, qui serait le malheureux que votre paradis ne toucherait pas ? Vous voir, vous posséder éternellement dans un séjour où vous avez assemblé tous les biens, dans une compagnie qui n'est composée que de personnes accomplies, que de héros ; dans une union qui liera les esprits les mieux faits et les plus grands cœurs ; dans une joie qui ne sera jamais altérée ; dans des ravissements dont les transports seront toujours également agréables ; dans un repos que nulle vicissitude, nul événement ne pourra troubler un seul moment. Puis-je le croire, mon Dieu ! que ce paradis, vous l'ayez fait pour moi ! Puis-je le mériter, ce paradis ? puis-je l'espérer ?

Mais, dit saint Augustin, quand on parle de la goire, ce n'est point la miséricorde et la magnificence de Dieu qui doivent nous étonner, c'est notre folie. Il y a cette différence entre les biens temporels et les biens éternels, que ceux-là perdent leur prix quand on les possède, et que ceux-ci le rehaussent par la possession. On estime toujours trop ce qui doit passer, ce qui doit toujours durer se fait toujours plus estimer. On court après les richesses de la terre ; les tient-on, l'on s'en ennuie ; on néglige les richesses du ciel, et quand on en est le possesseur on s'y attache toujours plus ardemment : *Æternum ardentius diligitur adeptum quam desideratum...... plus perveniens inventurus est* (*de Doctr. Christ.*, *c.* 38). Vous n'en doutez pas, chrétiens auditeurs, si nous avons le bonheur d'entrer dans la gloire, nous y rencontrerons des biens infiniment plus grands que tous les biens que nous pouvons imaginer et que nous espérons d'y rencontrer. Comment se peut-il donc faire que vous pensiez si peu à les acquérir, vous qui éprouvez chaque jour davantage le néant du monde ? D'où vient que vous n'êtes point effrayés du danger d'en être privés pour toute une éternité, vous qui êtes rebutés en tant de manières dans la possession des choses mêmes que vous avez cherchées avec plus d'empressement ?

Qui n'aurait vu Nabuchodonosor que dans l'état d'une bête qui broutait l'herbe, le visage sale, les cheveux hérissés, marchant à quatre pieds, n'aimant que la feuille et le foin ; qui ne l'aurait vu, dis-je, que dans cette situation, aurait jugé naturellement que son âme n'étant pas immortelle comme celle des autres hommes, il n'avait à chercher d'autre bonheur que le bonheur qu'il pouvait trouver dans une étable bien garnie et dans un gras pâturage. Mais qui aurait su que cet homme abruti était né pour être un grand roi, le maître des plus belles provinces de l'Asie, et que son âme débarrassée de ses liens humiliants serait plus vaste que son empire, de quelle compassion n'eût-il pas été touché à la vue de ce spectacle ? Quoi ! le plus grand monarque du monde, errer comme un ours par les forêts ! Qui ne considérerait la plupart des fidèles que dans les amusements d'une vie mondaine ou dans le tumulte d'une fortune passagère, comme les idolâtres, pourrait-il se persuader qu'ils ont la raison, qu'ils ont la foi, qu'ils sont faits pour l'immortalité ? Mais qui serait convaincu que cette courte vie n'est pour eux qu'un passage à une vie éternelle ; que cette fortune qui les occupe est tout à fait indigne de gens que le ciel attend ; que pourrait-il penser, que pourrait-il dire en leur voyant oublier l'avenir pour le présent ? Je vous en fais vous-mêmes les juges, messieurs, quelque intérêt que vous ayez à craindre la vérité.

Le présent vous amuse, dites-vous ; c'est cela même de quoi je me plains. Dieu vous a préparé son royaume depuis le commencement des siècles : il vous y appelle, il vous exhorte, il vous presse d'y entrer ; il vous menace d'un enfer pour vous forcer à gagner le paradis, il n'oublie rien pour vous rendre éternellement heureux, et vous ne songez qu'à ce monde que vous sentez qui vous échappe et où vous vieillissez chaque moment. Le présent nous amuse ; comment peut-il vous amuser ? Ne découvrez-vous pas vos véritables intérêts ? ce père et cette mère ne seraient-ils pas bien malheureux s'ils avaient longtemps à se fatiguer pour des enfants ingrats, pour établir une maison d'où ils sortiront enfin pauvres, dépouil-

lés de tout, et peut-être sans être regrettés? Cet époux et cette épouse ne seraient-ils pas dignes de pitié, s'ils avaient toujours à essuyer tant de caprices, tant de froideurs, tant d'emportements et tous les embarras d'un domestique pénible et chancelant?

Le présent nous amuse : une année, mon cher auditeur, un jour, une heure, un moment, oui, un moment est quelque chose de bien considérable quand il s'agit de différer sa félicité, et vous courez risque de la perdre pour toujours. Quelle perte, dit le grand saint Basile, si, connaissant la beauté du soleil, vous étiez condamnés à ne point le voir durant votre vie! Mais quelle perte serait-ce pour vous, si, connaissant la beauté de Dieu, vous ne deviez jamais voir Dieu, source de toute lumière durant une autre vie qui ne finira point! *Si solem hunc haud conspicere detrimentum est homini cæco; qualis tandem jactura..... est peccatori verissima illa luce carere* (*Hom.* 6 *in Hexam.*)? Le présent nous amuse; ce n'est pas merveille qu'il vous amuse, il faut s'y attendre : vous avez si peu de foi, vous considérez si rarement les vérités éternelles, vous vous faites même des maximes qui détournent votre pensée de votre dernière fin; vous ne vous demandez jamais à vous-mêmes où irai-je après ma mort? pourvu que vous passiez, vous êtes contents; eh bien! vous passerez; mais, hélas! où tomberez-vous? Le présent nous amuse; belle raison pour un homme fait pour le ciel! En effet, vos plaisirs, vos honneurs et vos richesses ne sont qu'un vrai amusement, comme le sont à un voyageur les curiosités, les agréments qu'il trouve sur sa route. Mais souvenez-vous donc, mes chers auditeurs, que vous êtes amusés et que vous avez à chercher et à mériter des biens solides, que votre patrie n'est pas en ce monde, et que de cette maison qui doit se dissoudre vous devez entrer dans une maison que la main des hommes n'a point faite et qui durera toujours.

Le présent nous amuse; ah! messieurs, il serait bien temps de nous occuper de l'avenir. O paradis! délices ineffables, gloire éternelle, quand vous posséderons-nous? Mais vous posséderons-nous jamais, ô mon Dieu! aurai-je le bonheur de vous voir? Source infinie de tous les biens, me sera-t-il permis de vous approcher? L'enfer n'a rien de si affreux que d'être privé de votre face, mon souverain Créateur. Que faut-il faire pour n'en être pas rejeté? tout quitter, tout souffrir, vivre, mourir dans les ténèbres, dans la solitude, dans la douleur? Vous n'en demandez pas tant. Il s'agit de nous détacher des choses qui nous amusent et de nous attacher à vous. Y a-t-il de la comparaison entre vous et vos créatures? entre le temps et l'éternité? entre le ciel et la terre? Quoi! monde, avec ta fragilité, ton injustice, tes cruautés, tes misères, tu me retiendras dans tes fers et tu me feras perdre Dieu? Oh! que je te méprise, frivole amusement de mon âme! mais que je te hais, funeste obstacle de mon immortalité!

Non, mes chers auditeurs, il ne faut plus que le présent vous amuse; vous avez le cœur trop bien fait pour vous contenter de si peu. Vous aimez les richesses, faites-vous un trésor dans le ciel; vous aimez le plaisir, tâchez de vous assurer les délices pures et inaltérables du ciel; vous aimez la gloire, travaillez à mériter la gloire du ciel. C'est pour le ciel uniquement que vous devez agir, veiller, fatiguer, vous empresser. Lorsque vous y serez arrivés, vous n'aurez plus qu'à goûter le fruit de vos peines, votre fortune sera faite pour toute une éternité. Vous avouez, j'en suis sûr, que c'est à mériter le paradis que doivent tendre tous vos mouvements, que vous pouvez le mériter, que vous voulez le mériter, que toutes les actions, que tous les mouvements de votre vie peuvent être mis à profit pour vous rendre dignes d'un si grand bonheur. De quoi donc est-il question quand vous courez tant de risque de n'y jamais avoir de part? d'une passion déréglée, d'un attachement honteux, d'un injuste intérêt? Il est vrai; voilà, mon cher auditeur, ce qui m'alarme pour vous. Je tremble, je frémis lorsque je viens à penser à vos engagements, à votre négligence, à vos délais, à vos pitoyables raisonnements; et, ce qui m'effraie encore plus, c'est que vous n'avez vous-même point de peur. Vous n'avez pourtant à choisir que le ciel ou l'enfer. Encore une fois, ô mon Dieu! vous verrons-nous? vous posséderons-nous dans le paradis? C'est à vous-mêmes, messieurs, à qui je dois faire cette question. Aurons-nous jamais le bonheur de posséder Dieu? question qui doit sans cesse nous occuper. Le paradis est ouvert à tout le monde; j'espère que vous entrerez dans le chemin qui y conduit, que vous y marcherez constamment jusqu'à votre mort, que vous vivrez et que vous mourrez en prédestinés. C'est ce que, etc.

SERMON XXI
Sur la grâce.

Jesus ergo fatigatus ex itinere sedebat sic supra fontem.
Jésus fatigué du chemin, était assis sur le bord de la fontaine (*S. Jean, ch.* IV).

Le Sauveur, messieurs, entreprend une conversion, digne ouvrage de sa grâce. Si nous pénétrons sa conduite, nous serons forcés de tout espérer de sa miséricorde, et d'imputer notre perte à notre seule obstination. Il veut sanctifier une femme, femme légère, faible, vaine, délicate; femme étrangère, naturellement ennemie de la nation dont était ce divin Maître; car les Juifs et les Samaritains n'avaient pas depuis longtemps de commerce ensemble; femme adultère, que l'effronterie et le libertinage avaient aveuglée; femme hérétique : les Samaritains rejetaient une partie des Écritures saintes, et ils avaient corrompu la loi de Moïse par mille erreurs; femme idolâtre : quoiqu'ils adorassent le Dieu d'Israël, ils avaient aussi les idoles et les cérémonies des Gentils. Avouons, chrétiens, que, selon toutes les apparences, c'était-là une conquête bien difficile. Inconstance, mollesse, orgueil, haine, déborde-

ments, obstination, préjugés, ignorance, engagements, habitudes, impudence, monde, hérésie, idolâtrie, le Fils de Dieu avait à vaincre tous ces obstacles de sa bonté pour changer cette femme; il la change toutefois, et la Samaritaine devient une fidèle zélée pour la gloire du Messie.

Par quelle voie la grâce de notre Sauveur entra-t-elle dans cette âme pécheresse? par les reproches, par les menaces, par les invectives, par les injures, par la terreur? Non: ce n'est point là l'esprit de Jésus-Christ; il est quelquefois obligé de tenir cette conduite, mais il n'en use pas ordinairement de la manière. Nous ne lisons pas dans l'Evangile qu'il ait engagé aucun pécheur à la pénitence autrement que par les témoignages de sa clémence. La Samaritaine méritait sans doute toutes les rigueurs de son zèle, et il craint de la rebuter, il la traite même avec respect; il la dispose insensiblement à confesser le mauvais état de sa conscience, à croire et à se convertir. O douceur! ô force de la grâce de mon Dieu! Quelle honte à nous, mes chers auditeurs, quel sujet de repentir, de nous rendre inaccessibles à ses traits et de les rendre inutiles! Mais quel sujet de confusion et de douleur, quand nous offensons cette miséricorde infinie, qui nous prévient avec tant de tendresse, qui nous suit avec tant d'empressement, qui témoigne tant d'inquiétude dans le danger de nous perdre, qui emploie jusqu'à l'artifice, jusqu'à nos faiblesses pour nous gagner!

L'Evangile de ce jour, messieurs, me présente l'occasion de vous développer les démarches que fait la grâce du Sauveur pour nous soumettre à son joug. Pécheurs, vous serez contraints, je l'espère, de bénir son auteur, et de vous en prendre à vous seuls de votre malheur. La Samaritaine éprouva les mêmes miséricordes que vous, mais, comme vous, elle n'y fut pas insensible. Je m'attache à ce qui nous frappe plus naturellement sur ce sujet, savoir: la douceur et la force de cette grâce qui sanctifie une femme si criminelle. Sa douceur, à ménager l'esprit et le cœur de cette femme; sa force, à se les assujettir l'un et l'autre; sa douceur, à disposer sa conquête; sa force, à l'emporter; sa douceur, à instruire, à désabuser, à toucher cette âme rebelle; sa force, à la détacher de tout, à la porter au delà de ses obligations essentielles, à en faire même un apôtre; sa douceur, dans les combats qu'elle soutint: c'est mon premier point; sa force, dans les victoires qu'elle gagna: c'est le second point. Implorons l'assistance de Marie, cette Vierge divine, qui fut remplie de grâce, lorsqu'un ange lui adressa les paroles par lesquelles nous l'allons prier: *Ave.*

PREMIÈRE PARTIE.

Nous n'avons messieurs, qu'à suivre l'histoire de notre Evangile, pour découvrir les traces de cette grâce aimable qui s'insinua avec tant de douceur dans l'âme de la Samaritaine, et je ne me propose pas d'autre dessein. Premièrement, le Sauveur prévint la Samaritaine; c'est un point de foi que, s'il ne prévenait le pécheur, le pécheur ne pourrait jamais aller à lui: *Ut Dei misericordiam quæramus*, dit saint Ambroise, *Dei misericordia est* (*L.* IV, *Ep. ad Demet.*); pour chercher miséricorde auprès de Dieu, il faut que Dieu nous ait déjà témoigné sa miséricorde en nous mettant en état de la chercher. Ne dites-pas, mon cher auditeur: Comment sortir de mes désordres? puis-je par moi-même former seulement la pensée d'en sortir? Une nature faible et corrompue a besoin du secours d'en haut: c'est à Dieu à faire les avances. Excuse tout à fait indigne d'un fidèle: Dieu va au-devant de vous.

Avant que la Samaritaine vînt puiser de l'eau, le Fils de Dieu était déjà assis au bord de la source: *Fatigatus ex itinere*, déjà fatigué non tant du chemin qu'il avait fait pour se rendre à cette fontaine que du chemin qu'il faisait depuis longtemps pour entrer par sa grâce dans le cœur de cette femme; *fatigatus:* il lui courait après, pour ainsi dire, depuis sa première idolâtrie, depuis ses premières impuretés, et toujours en vain; *fatigatus:* il lui avait découvert la fausseté de ses divinités par le bruit de ses miracles; la fausseté de sa religion, en répandant sa doctrine pure et sainte; *fatigatus:* il avait armé sa raison contre elle-même pour lui donner de l'horreur d'une volupté infâme; *fatigatus:* il avait permis la mort de cinq maris, pour lui ouvrir les yeux sur la brièveté de la vie et des plaisirs, mêlant toujours les impressions de la grâce aux mouvements qu'imprimait dans elle tantôt le désir, tantôt l'espérance, tantôt la crainte et tantôt la joie. Tant de mesures avaient été inutiles à son changement; il va lui-même l'attendre, *fatigatus:* il l'attend avec impatience. Dans l'espérance de la sanctifier, il oublie le besoin qu'il avait de prendre de la nourriture; il profite de la pauvreté que la prostitution ne soulageait pas, et qui obligeait la Samaritaine d'aller elle-même prendre de l'eau en plein midi.

Ainsi, messieurs, des événements, selon les apparences, ordinaires et humains, sont quelquefois l'effet de cette infinie miséricorde qui veille sans cesse à notre salut. Rebecca ne songeait qu'à abreuver ses brebis, et elle trouve le valet d'Abraham, qui la choisit pour l'épouse du fils de son maître (*Gen.*, XXIV). Rachel, dans une pareille conjoncture, rencontra Jacob, qui devait faire son bonheur en l'épousant (*Gen.*, XXIX). Lydie, cette marchande de pourpre dont il est parlé dans les Actes des Apôtres (*c.* XVI), n'était sortie de la ville que pour prier, selon l'usage de ses pères; Paul et Barnabé la prêchent, et son cœur fut ouvert pour les écouter et pour les croire: *Cujus Dominus aperuit cor intendere.* La Samaritaine venait pour puiser de l'eau, le Sauveur était déjà sur le bord de la fontaine pour l'enrichir des eaux salutaires de la vie éternelle.

Fussiez-vous, mon cher auditeur, dans les ténèbres les plus épaisses de l'ignorance, dans les ombres les plus impénétrables de la

mort; fussiez-vous l'esclave de l'esprit de mensonge par l'erreur et par le crime, Dieu ira vous chercher dans cet abîme de corruption et de misère : il y portera les rayons de la foi pour vous éclairer, les feux de sa grâce pour vous animer. Peut-être comptez-vous pour peu de chose l'honneur d'avoir été fait gratuitement membre de son Eglise; peut-être avez-vous laissé éteindre ce flambeau de la vérité qu'il avait allumé dans votre âme. Rebuté après vous avoir prévenu inutilement par des bienfaits si précieux, il vous préviendra encore par de nouvelles grâces. Et comment? il mettra tout en œuvre pour vous tirer de cet enfer anticipé dont a parlé le Prophète. Nécessités de famille qui vous forceront d'implorer sa main secourable; pertes d'honneur et de bien qui vous découvriront le néant des choses du monde; mort de proches, d'amis, de patrons, qui vous obligera d'avouer qu'il n'y a de ressource sûre qu'auprès de Dieu; perfidies, injustices, chagrins domestiques, qui vous feront rentrer en vous-même, pour vous montrer la source fatale des malédictions du ciel; reproches amers de la conscience qui vous obligeront de condamner vos désordres. Enfin, messieurs, Dieu envoie toujours sa grâce au-devant de vous dans le dessein de vous réveiller de cet assoupissement funeste où vous vivez; de rompre ces mauvaises habitudes qui vous conduisent à l'impénitence; d'étouffer dans votre cœur ces désirs criminels qui enchaînent toujours plus fortement votre volonté.

Achab méditait une cruelle injustice contre le pauvre Naboth; Dieu lui envoya son prophète pour l'en détourner : *Surge et descende in occursum Achab.... ecce ad vineam Naboth descendi* (III *Reg.*, XXI); il en use de même envers vous. Vous êtes sur le point de vous plonger dans le grand monde; le Prophète, la grâce du Seigneur vient aussitôt à votre rencontre pour vous en éloigner. Ce monde vous trahira, il vous perdra, prenez garde! Le plaisir commence à vous entraîner : que dit le Prophète? Ah! la volupté vous aveuglera; il arrive rarement qu'on se défasse de ses enchantements. Le succès dans les affaires anime votre ambition, irrite votre avarice; grâce de mon Dieu, partez, pour représenter à cet homme heureux l'horreur de la malversation et de la violence; ne permettez pas que l'injustice l'expose à ne jamais restituer : *Surge et descende in occursum.* O mon Sauveur! que vous importe de nous gagner ou de nous perdre? Quel excès de miséricorde vous pousse à venir à la rencontre d'une chétive créature pour la mettre dans le bon chemin, dans la voie du ciel?

En second lieu, après que le Fils de Dieu eut prévenu la Samaritaine, il l'appela à lui de la manière du monde la plus engageante. C'est ici, chrétiens, que sa bonté doit confondre notre ingratitude. Il commence à traiter avec elle par une prière : *Da mihi bibere,* donnez-moi à boire. Ce ne fut point là un commandement, comme l'ont remarqué les interprètes, ce fut une simple demande. Les anges se seraient empressés à lui rendre le service qu'il veut devoir à une méprisable adultère. Il aurait pu prendre un air de maître pour se faire obéir; non : il veut être obligé à cette femme, et adoucir sa vanité par une humble prière; il veut encore piquer sa compassion naturelle pour lui donner le plaisir de la satisfaire; car, pour peu qu'on ait d'humanité, on accorde volontiers ce qui ne coûte presque que la peine de l'accorder. Je vous prie de me donner un peu d'eau, j'ai soif. Il ne tiendrait qu'à Dieu, messieurs, de nous enlever notre cœur de vive force, d'y faire entrer sa grâce par les brèches qu'il y pourrait faire en conquérant souverain et absolu; il lui appartient ce cœur; seul il a droit sur lui, c'est sa conquête; cependant il n'use point de son pouvoir pour y régner : il nous le demande, il veut nous en être obligé, quoique nous tenions de lui l'être, la vie, tout ce que nous avons, tout ce que nous sommes; quoiqu'il nous ait rachetés au prix de son sang, quoiqu'il ne puisse avoir de rival, de concurrent, de compagnon dans son domaine.

Vous le sentez, dit saint Ambroise, qui frappe doucement à la porte de votre cœur, afin que vous l'ouvriez vous-mêmes, tandis que le démon et le monde, ses adversaires, emploient la cognée pour en rompre la porte et le forcer : *Christus manu pulsat, ut aperias; diabolus securibus concidit* (*in Ps.* XLI). Jaloux autant que vous l'êtes de votre liberté, il craint de vous effaroucher par la violence. Vouloir emporter votre cœur malgré vous, votre délicatesse vous révolterait sans doute, et vous vous obstineriez à le refuser; l'autorité et la contrainte sont de méchants moyens pour se faire aimer. Cependant, ô bizarrerie! ô injustice des fidèles! vous le livrez ce cœur au démon et au monde, tyrans artificieux, perfides, violents, cruels, et Jésus-Christ, votre unique maître, et le plus doux, le plus aimable des maîtres, l'attend encore.

Parlez. Depuis combien de temps l'entendez-vous qui vous prie de le lui ouvrir? Dans le chagrin de votre solitude, dans l'ardeur de vos plaisirs, dans le tumulte de vos passions, cesse-t-il jamais de vous rappeler en vous-mêmes, pour vous faire convenir de l'injustice que vous lui faites? Vous pâlissez, vous rougissez à cette demande. De quoi donc s'agit-il, quand il est question de recevoir ou de rejeter la grâce? déclarez votre résolution : ne voulez-vous pas qu'elle y entre?

La Samaritaine ne se rendit point à la prière du Sauveur; le Sauveur ne se rebute pas : il essuie ses reproches. Comment vous, qui êtes Juif, lui dit-elle, me demandez-vous à boire à moi qui suis Samaritaine? car les Juifs n'ont point de communication avec les Samaritains. Il est vrai, messieurs, que les Juifs haïssaient les Samaritains; ceux-ci descendaient des Assyriens, qui avaient tenu les Hébreux dans leurs chaînes. Ils avaient fait tous leurs efforts pour empêcher le réta-

blissement du temple; ils en avaient élevé un sans se mettre en peine de celui de Jérusalem : ils avaient profané la loi de Moïse par le culte même des idolâtres. En quoi, messieurs, la Samaritaine en usait encore plus mal envers le Sauveur, qui passait sur toutes ces considérations pour l'honorer de son entretien et de ses demandes.

Mais je suis du monde, répondez-vous à Dieu, quand il vous prie d'étancher la soif dont il brûle pour votre salut; les maximes du monde ne s'accordent pas avec les vôtres. Je suis jeune; la jeunesse ne saurait s'accommoder des sentiments que vous m'inspirez. J'ai des agréments à plaire; la retraite convient-elle à la beauté? Ma fortune n'est pas établie; il y faut penser. Les engagements propres de mon âge et de mon état peuvent-ils se rompre si brusquement? Après tout, les manières ordinaires des gens avec qui je suis obligé de vivre ne peuvent s'ajuster avec les vérités de l'Evangile, et ceux qui ne font pas profession d'une dévotion exacte n'ont rien à démêler avec les dévots. Ah! *Si scires donum Dei, et quis est qui dicit tibi : da mihi bibere; tu forsitan petisses ab eo, et dedisset tibi aquam vivam.* Si vous connaissiez le don de Dieu, et qui est celui qui vous dit : donnez-moi à boire, peut-être que vous lui en auriez demandé, et il vous aurait donné une eau vive.

Vous avez en effet bien peu d'idée des attraits de Dieu et de sa grâce, mon cher auditeur; il veut vous donner son amitié, vous assurer le ciel, rompre les fers pesants et honteux de vos passions, rendre la tranquillité à votre conscience alarmée, vous disposer aux faveurs les plus précieuses de sa tendresse: *Si scires, si scires;* ne prévoyez-vous pas le terme fatal de vos égarements? à quoi enfin peuvent aboutir vos mouvements et vos intrigues? *Si scires;* le temps qui s'envole vous conduit à l'éternité; y faites-vous réflexion? *Si scires;* n'êtes-vous point rebuté des perfidies de votre monde? vous en avez pourtant fait l'épreuve? *Si scires;* les gens de bien ne sont-ils pas plus honorés, plus contents que vous? n'êtes-vous pas forcé quelquefois de souhaiter leurs sentiments et leur vertu? *Si scires;* il est étonnant que vous fassiez si peu de cas de votre âme : car, enfin vous n'avez point renoncé à votre salut? *Si scires;* cette grâce que vous rebutez retournera-t-elle? ne remarquez-vous point comment peu à peu vous devenez insensible aux choses du ciel, en méprisant, comme vous faites, les inspirations divines? *Si scires;* vous êtes bien ennemi de vous-même; laissez-vous du moins convaincre d'un danger où il y va de votre éternité.

Tu forsitan petisses : Peut-être m'auriez-vous demandé de ce que j'ai à vous donner. Le Sauveur se défie de la volonté de cette femme: vous auriez peut-être demandé; pour lui, il n'hésite pas à s'engager : *Dedisset tibi;* il vous aurait donné infailliblement. Preuve bien visible, messieurs, du mauvais usage que nous faisons de notre volonté, pour rendre inutile la grâce de Dieu. Hélas! tout autre que la Samaritaine aurait peut-être continué de lui être infidèle. Et vous impudique, à qui le Seigneur fait entendre si souvent ce qu'il dit à cette adultère, ne le laissez-vous pas depuis longtemps parler en vain? et si vous vouliez, ne vous laisseriez-vous pas toucher à ses paroles? chose tout à fait surprenante, s'écrie saint Augustin! Nabuchodonosor et Pharaon étaient assez ressemblants dans leur conduite, et ils furent bien différents dans leur pénitence; tous deux hommes, tous deux rois, tous deux tyrans du peuple de Dieu, tous deux frappés de la même main; néanmoins Nabuchodonosor se repent, et Pharaon s'endurcit. D'où vient donc que ces deux princes eurent des sentiments et une fin si opposés? c'est que l'un voulut bien pleurer ses iniquités sous le bras du Tout-Puissant : *Alter libero contra Dei misericordissimam veritatem pugnavit arbitrio* (*lib. de Præd. et Grat.*, c. 15); et que l'autre combattit volontairement contre la vérité que la miséricorde du Seigneur lui montrait. Liberté humaine, vous perdîtes Pharaon, vous vous opposâtes au dessein de Dieu, et tous les jours vous confondez les hérétiques en justifiant pour notre perte cet oracle de l'Église, qu'il est en notre pouvoir de résister aux secours divins.

Admirons, messieurs, les ménagements du Sauveur, pour engager la volonté de la Samaritaine à seconder le désir qu'il avait de la sauver. Il fait servir à sa grâce les faiblesses mêmes de cette femme, il lui promet des connaissances qui lui semblent d'abord flatter sa curiosité et sa vanité : *Si scires donum Dei;* vous en sauriez bien plus que les autres, si vous m'en croyiez; vous diriez de grandes choses, et l'on vous écouterait avec admiration. Il était naturel que la Samaritaine prêtât l'oreille à cette promesse : quel appât pour une femme mondaine, que l'espérance de briller par un savoir extraordinaire! Qu'aurait gagné le Sauveur sur son esprit, si, d'un ton de mépris, il lui eût dit : C'est bien à vous à raisonner, à parler du peuple de Dieu, à examiner mon langage et mon vêtement, pour me traiter de Juif : apprenez à faire plus de cas d'un inconnu; c'est à vous à vous taire, et c'est à moi à parler. Il y a grande apparence qu'une adultère effrontée lui aurait répondu par une injure, et qu'elle se serait retirée en l'outrageant. C'est à quoi vous devez faire attention, vous qui travaillez à la conversion des âmes; craignez de les perdre en les rebutant, en les sacrifiant à une sévérité orgueilleuse et intéressée.

Dieu accommode en quelque manière sa grâce à nos inclinations naturelles, quelque indépendante qu'elle soit de tout ce qui est dans l'ordre de la nature; il en use ainsi, afin, dit saint Prosper (*lib. II de Voc. Gent.*, c. 9), que tandis qu'il nous attire, nous allions aussi à lui : il voudrait nous rendre dociles, et nous rendre notre docilité agréable, en ajustant, autant qu'il est possible, son joug à notre penchant. Comme la lumière

qui, n'ayant elle-même aucune couleur, en prend une selon la disposition des corps qui la reçoivent et la réfléchissent : blanche sur le lis, rouge sur la rose ; comme la pluie qui, étant de sa nature sans saveur, prend le goût des plantes qu'elle forme et qu'elle nourrit. Cette grâce est-elle donnée à un homme d'un tempérament vif, d'un génie hardi, elle en fera un soldat chrétien, un apôtre ; tombe-t-elle sur un homme naturellement froid et lent, elle en fera un saint solitaire, un fidèle amateur de l'oraison et de la retraite ; non qu'elle ne porte de grands sentiments dans toutes sortes d'âmes, et qu'elle ne corrige les faibles de la naissance et de l'humeur ; mais ordinairement elle élèvera les âmes à une perfection convenable à leur caractère.

Quelle excuse, messieurs, pourrez-vous alléguer devant le tribunal de Dieu, de l'abus que vous faites de sa grâce ? Vous aimez les richesses : elle vous découvre les trésors inépuisables du paradis, et le néant des biens du monde ; vos fonds vous inquiètent, vous alarment, vous échappent : vous êtes forcés de soupirer après les richesses du ciel. C'est la grâce du Sauveur qui est l'auteur de ces mouvements. Vous êtes esclaves de l'ambition, l'amour de la gloire vous possède : la grâce vous met devant les yeux les honneurs qui accompagnent la vertu, les applaudissements qu'elle recevra durant une éternité : tandis qu'elle vous fait remarquer le frivole, le ridicule des honneurs du monde, que l'injustice a coutume de distribuer, que la dissimulation soutient d'ordinaire, et qui aboutissent souvent, ou à développer le faux mérite qui s'en pare, ou à fléchir le vrai mérite qui s'en moque. Vous courez au plaisir avec ardeur, sa grâce vous laisse-t-elle douter des peines, des remords, de l'infamie qui le suivent ? permet-elle que vous ignoriez les douceurs, les consolations, la tranquillité dont la piété est accompagnée ? à qui tient-il, sinon à vous de goûter des plaisirs purs et innocents ? Ecrions-nous ici avec saint Jérôme : *O infelicissimum humanum genus, qui peccata excusamus, dicentes : Victus a natura* (*in Psal.* CXL). Malheureux que nous sommes, si nous prétendons excuser nos péchés, en disant : Mon naturel m'a vaincu, mon penchant m'a emporté ; il n'est pas jusqu'à notre naturel, jusqu'à notre penchant qui ne trouve des attraits dans la grâce de Dieu, si nous voulons les découvrir et les sentir.

Enfin, messieurs, le Fils de Dieu toucha insensiblement la Samaritaine ; c'est ma troisième réflexion sur la douceur de la grâce ; nous prévenir, nous appeler, nous toucher, voilà les trois démarches que fait sa miséricorde pour nous convertir. Mais quelle patience, quelle bonté le Fils de Dieu témoigna-t-il pour toucher la Samaritaine ? Il daigna bien répondre à toutes ses objections, et disputer longtemps avec elle. Pour lui donner la liberté de parler sans crainte, il permit que ses disciples le quittassent et allassent à la ville pour acheter à manger. C'eût été un terrible pas à franchir pour une femme, que d'avouer ses déréglements secrets en présence de tant de témoins.

Si vous voulez écouter le Sauveur, chrétiens auditeurs, il vous épargnera la confusion de vous déclarer coupables devant le monde ; vous traiterez avec lui dans l'intérieur de votre cœur, et là se terminera l'affaire de votre salut. Cette Samaritaine à l'abri de tout respect humain commence déjà à parler avec moins de fierté ; elle appelle Seigneur cet inconnu qu'elle avait d'abord appelé Juif avec insulte : *Dicit ei mulier, Domine ;* quoiqu'elle n'entrât point encore dans sa pensée, elle conçoit du respect pour lui. La chose se passe à peu près de même dans nous. Encore éloignés des bons sentiments que Dieu voudrait nous donner, encore attachés à nos intérêts et à nos plaisirs, nous ne laissons pas de dire : Je sens bien, mon Dieu, que vous êtes seul mon Maître, que mon sort dépend de vous, que c'est à vous à commander absolument dans mon âme. Mais, Seigneur, ajouta cette femme, vous me promettez une eau vive, et vous n'avez pas avec quoi puiser, et le puits est profond : d'où avez-vous donc une eau vive ? est-ce que vous êtes plus grand que Jacob, notre père, qui nous a donné ce puits ? Vous remarquez, messieurs, comme peu à peu elle se fait une grande idée et de cette eau que le Sauveur lui promettait, et du Sauveur même ; comme elle se glorifie d'être fille du patriarche Jacob, elle qui venait de parler des Juifs avec tant de mépris. Quelque semblant que fassent les pécheurs les plus impies de mépriser le caractère de fidèle, ils s'estiment heureux de le porter. On feint d'en faire peu de cas, pour se livrer à ses passions, et en même temps on le révère, comme la ressource du désespoir qu'on prévoit.

Le Sauveur souffre l'ignorance et la hardiesse de la Samaritaine, il soutient son entretien d'une manière à irriter sa curiosité et à animer son espérance. Oui, il est vrai, lui répliqua-t-il, celui qui boira de l'eau que je lui donnerai, n'aura jamais soif. Il lui fait entendre qu'en effet il est quelque chose de plus que Jacob, il allume son désir par la joie qu'elle aura de n'être plus obligée à tirer de l'eau. Aussi, reprit-elle sans hésiter : Seigneur, donnez-moi donc de cette eau, afin que je n'aie plus soif, et que je ne vienne plus ici pour puiser. Un intérêt temporel fut le motif de sa demande ; mais, une foi imparfaite ne pouvait former que des désirs imparfaits. Attirée par l'utilité d'une eau qui la délivrerait d'une peine importune et nécessaire, elle se laissa engager à confesser les désordres de sa vie ; que l'homme avec qui elle avait commerce, n'était point son mari ; que cet engagement n'avait pu être deviné que par un prophète : *Domine, video quia propheta es tu.* Là-dessus elle se met encore à disputer sur la manière d'adorer Dieu, sur le lieu destiné à cette adoration, sur la différence du culte des Samaritains et des Juifs ; tentation assez naturelle à une femme, qui s'imagine d'être savante, de vouloir raisonner sur ce qu'elle ignore.

Le Fils de Dieu profite de ses demandes, de son ignorance, de son aveu, de son désir, de son espérance, pour insinuer dans son âme l'amour de la foi et de la sainteté ; toujours bon, toujours doux, toujours infiniment sage et prudent dans ses paroles. Il ne la traite point d'adultère, lorsqu'elle avoue son commerce, il ne condamne point d'abord sa manière d'adorer Dieu, pour autoriser la religion et les cérémonies des Juifs ; il se contente de prédire un culte pur, spirituel, propre des vrais fidèles ; il l'instruit ensuite des avantages des Juifs sur les Samaritains. Enfin, sur ce qu'elle avança, que le Messie était venu, il lui dit sans déguisement : C'est moi-même qui le suis et qui parle à vous : *Ego sum qui loquor tecum.* A cette parole la pécheresse ne fit plus de questions et elle crut.

Quelle miséricorde, messieurs, de notre aimable Sauveur envers les pécheurs ! Ah ! pécheurs ! vous imitez la Samaritaine, qui doute, qui chancelle, qui dispute, qui se défend ; que n'imitez-vous aussi la Samaritaine qui croit, qui se rend, qui se convertit ? Combien d'années peut-être se sont déjà écoulées depuis que vous disputez votre conversion à Dieu ? de combien d'instructions, de combien d'entretiens le Sauveur vous a-t-il honorés, et tous inutiles ? Il ne peut pas dans dix ans gagner sur vous la docilité qu'il gagna dans une demi-heure sur un esprit aussi léger, et sans doute plus corrompu que le vôtre : il ne cesse de vous présenter cette eau vive, c'est-à-dire cet Esprit-Saint, source féconde d'une infinité de dons surnaturels ; plutôt que de le recevoir, languirez-vous toujours dans l'incertitude, dans les peines accablantes que vous prenez pour unir dans votre cœur Dieu et l'idole. Direz-vous au Fils de Dieu que le puits est profond, et qu'il n'a pas avec quoi puiser ? Il est vrai que vos iniquités ont une profondeur impénétrable à tout autre qu'à lui, que vos méchantes habitudes sont enracinées bien avant dans vous, que votre âme est un abîme de déréglements ; il est vrai que ses menaces, ses caresses, ses inspirations, ses prières n'ont pu encore donner atteinte à cette impureté, à cette injustice, à cette haine qui inondent de crimes cette pauvre âme ; cependant vous confessez que cet homme n'est point votre légitime époux, que la possession de ce fonds est le fruit malheureux d'une fourbe et cruelle violence, que cette satisfaction brutale que vous avez donnée à un ressentiment invétéré, a été achetée par le mépris de vos devoirs et de votre sainte religion. Vous pleurez quand vous faites cette confidence à un ami ; vous êtes percé de chagrin quand vous y pensez loin du bruit ; mille fois vous avez maudit cette inclination qui vous tyrannise, cet attachement opiniâtre qui vous emporte ; mille fois vous avez souhaité de rompre cette chaîne même que vous voulez porter, et que vous traînez depuis si longtemps, malgré son poids et son infamie.

Croyez-moi, vous dit le Sauveur, comme à la Samaritaine : *Crede mihi ;* pouvez-vous vous fier à la passion ? elle vous aveugle ; au monde ? il vous trompe ; à vos amis ? ils sont peut-être aussi méchants que vous : *Crede mihi ;* voudrais-je vous amuser vainement, moi qui suis la vérité même ? mes jugements ne sont-ils pas infaillibles ? et pouvez-vous concevoir quelque défiance de moi, qui ai versé tout mon sang pour vous racheter, pour vous placer dans la gloire : *Crede mihi* [*]; vous résistez à ma grâce, ne me contraignez pas de la retirer ; vous ne pensez qu'à votre fortune et à votre plaisir ; mon dessein est que vous pensiez à devenir saint ; si vous voulez échapper à ma miséricorde, vous ne pourrez pas échapper à ma justice : *Crede mihi ;* n'êtes-vous pas bien malheureux de vous préparer malgré moi le châtiment terrible et éternel que je souhaiterais vous épargner ? Mais quoi ? vous êtes donc résolu de ne rien donner à la reconnaissance ? vous vous moquerez toujours de mes soins, de mes empressements, de ma tendresse ? Que faut-il donc que je fasse pour vous sauver ? mes inspirations, vous les étouffez ; mes vérités, vous les combattez ; mes jugements, ils ne vous alarment point ; mon royaume, ce n'est pas pour vous la peine de le mériter. Je cours après vous, et vous fuyez devant moi, je vous presse, je vous sollicite jusqu'à vous importuner, de vous rendre à ma bonté, vous n'y voulez pas entendre. Ah ! *Crede, crede mihi*, croyez-moi ; l'heureux moment de votre changement passe, il ne retournera peut-être plus ; ne m'obligez pas à venger un jour, à venger bientôt ma miséricorde méprisée. Mes chers auditeurs, que penser, qu'espérer de notre salut, si nous ne profitons point des bontés de Dieu ? Nous pénétrerons encore mieux notre mauvaise conduite, et le danger que nous courons, si après avoir considéré la douceur de la grâce dans les combats qu'elle eut à soutenir de la part de la Samaritaine, nous considérons encore sa force dans les victoires qu'elle gagna sur l'esprit et sur le cœur de cette femme : c'est mon second point.

SECONDE PARTIE.

Je ne comprends pas, messieurs, comment les pécheurs osent rejeter sur la faiblesse de la grâce leur obstination dans le vice, ayant devant les yeux ces conversions éclatantes, qui les convainquent de sa force d'une manière si sensible. L'on peut dire en général qu'elle a opéré tous ces changements surprenants, qui ont formé, sanctifié l'Eglise, peuplé les déserts, humilié les grandeurs, armé la délicatesse contre elle-même, soumis toutes les puissances à l'opprobre de la croix, répandu par toute la terre l'innocence et la pénitence. J'avoue avec saint Ambroise, qu'il est extrêmement difficile de se tourner de la corruption à l'honnêteté, des choses passagères aux éternelles ; de changer toutes les manières d'une vie charnelle, d'en étouffer tous les mouvements ; de s'engager à un genre de vie tout opposé au premier ; d'assujettir un esprit rebelle et un cœur déréglé : *Neque enim mediocris virtutis est ab*

improbis ad honesta, *a terrenis ad æterna transire... neque enim facile atque mediocre est animam vincere, resecare cupiditates*, etc. (*in Psal.* XLVII). Cependant, dit le même saint Père, il ne faut qu'une inspiration, qu'un souffle, pour ainsi dire, du Saint-Esprit, pour faire toutes ces merveilles.

Lorsque vous voyiez construire ce vaisseau, cette masse lourde et pesante où l'on arrangeait une forêt de bois, où l'on préparait de vastes magasins, l'eussiez-vous jamais cru qu'on ferait mouvoir cet énorme bâtiment; qu'on lui donnerait la vitesse d'un oiseau; que l'on monterait dessus pour faire, en peu de mois, le tour de toute la terre? Si cette pensée vous fût venue dans l'esprit, et que l'art de naviguer vous eût été tout à fait inconnu, par combien d'artifices, par combien de machines, par combien de coups vous fussiez-vous imaginé en même temps qu'on imprimerait du mouvement à ce grand corps? Fausses idées, trompeuses imaginations; cette maison, cette citadelle flottante sera mue, poussée, agitée par un peu de vent; un petit zéphyr lui fera fendre, franchir, traverser les mers les plus profondes et les plus orageuses : *Non verbere aguntur, sed spiramine* (*lib.* 1 *Hexam.*). Ce Saul, cette Madeleine, cet Augustin, dont l'âme est si appesantie par l'iniquité, une inspiration d'un moment suffira pour les porter au travers de mille obstacles insurmontables à la faiblesse humaine, au plus haut degré de la sainteté. Ne détournons pas nos yeux de dessus la Samaritaine, que l'Eglise nous propose pour exemple.

L'Evangile nous apprend qu'elle fit éclater la force de la grâce dans elle par ces trois mouvements : son détachement, son humilité et son zèle. Son détachement : *Reliquit ergo hydriam suam mulier*, *et abiit in civitatem;* alors cette femme, laissant là sa cruche, s'en retourna à la ville. Quel changement! elle que la nécessité avait obligée de venir sur le milieu du jour pour puiser de l'eau; qui, pour s'épargner une légère peine, avait refusé au Sauveur de quoi se désaltérer, laisse sa cruche, oublie sa propre soif et le besoin qu'elle avait d'eau, oublie tout pour profiter de la grâce du Messie. Mais, remarquez cette conséquence, *ergo :* ce mot rappelle dans notre esprit ce qui a précédé sa conversion. Elle ne tient plus à rien; elle ne pense plus ni à ménage, ni à intérêt, ni aux choses même nécessaires à la vie; elle ne songe qu'à honorer son bienfaiteur par le récit de ses bontés; pourquoi? parce que le Sauveur l'avait désabusée de ses préjugés en matière de religion, et qu'il lui avait donné de l'horreur pour ses anciennes attaches. Remplie d'une foi vive et éloignée de ses commerces impurs, c'est-à-dire son esprit étant éclairé et son cœur purifié, elle ne trouve rien qui soit capable de l'amuser dans la voie nouvelle où elle vient d'entrer. *Ergo.*

Ce ne doit pas être à nous, messieurs, un sujet d'étonnement, qu'un fidèle qui pense juste sur les vérités de sa croyance et sur les désordres de sa vie, se défasse de tout attachement terrestre, et qu'il n'ait de sentiment et de goût que pour la vertu. Il y a peu de personnes dans le christianisme à qui la raison la plus grossière n'arrache quelque renoncement, et qui ne sacrifient de temps en temps quelque intérêt criminel à la grâce la plus ordinaire. Une injustice criante, une impureté scandaleuse, une vengeance outrée ont des horreurs pour les âmes même les plus mal faites et les plus corrompues. Mais quand on a l'idée que l'on doit avoir sur les vérités de la foi et sur les maximes de l'Evangile, on rompt aisément ce tissu de liens divers qui nous tiennent loin de Dieu. La doctrine de Jésus-Christ, dit saint Augustin (*in Psal.* CXL), a fait sentir à toutes sortes d'esprits le ridicule et le faux de la sagesse de la chair; il se sert des paroles du prophète pour exprimer sa pensée. La philosophie, l'idolâtrie, le judaïsme, le monde, parlaient, ce semble, assez raisonnablement sur certains points de morale avant que Jésus-Christ parlât : *Juncti Petræ absorpti sunt;* le Fils de Dieu a-t-il ouvert la bouche pour instruire les hommes? toute autre sagesse que la sienne a été comme engloutie, tout autre maître, tout autre législateur, ont paru indignes d'être écoutés : *Audient verba mea;* mais cette morale de notre Sauveur est terrible à l'orgueil et aux inclinations du cœur humain; *audient:* on ne laissera pas de la croire et de la pratiquer. Mais elle nous engage à un détachement universel des créatures; on ne laissera pas de la recevoir, de l'admirer et de l'aimer; *audient.* Mais il faudra mépriser ce qu'on estimait et haïr ce que l'on aimait; mais il en coûtera des railleries, des rebuts, des persécutions, peut-être même la mort, n'importe : *Audient.* Jésus-Christ sera écouté, il sera cru.

Vous gémissez, mes chers auditeurs, sous le joug des passions et des vices : hélas! vous serez toujours déréglés, toujours mondains, tandis que la vérité fera si peu d'impression sur vous. Vous ne servez pas Dieu, vous violez sa loi; que pensez-vous de ce Seigneur souverain de qui vous tenez tous vos biens, et devant qui vous devez rendre compte de toutes choses? Vous vous piquez de faire valoir votre esprit par des doutes affectés, mal fondés, extravagants sur certains points de religion; savez-vous ce que c'est qu'adorer Dieu en esprit et en vérité? Vous ne sauriez, dites-vous, vous séparer de cette personne, fatal écueil de votre pureté : comprenez-vous le malheur de ceux qui s'exposent au danger de s'éloigner de Dieu pour jamais? Vous ne pensez qu'à pousser votre fortune et qu'à élever votre maison : quels sont vos sentiments sur la gloire et sur les richesses éternelles du ciel? Vous êtes passionnés pour des délices païennes, criminelles, scandaleuses; faites-vous réflexion aux délices et aux peines de l'autre vie? Vous nourrissez ce ressentiment, résolu de vous venger à la première occasion : vous souvenez-vous que vous tomberez entre les mains d'un juge inexorable qui vous traitera sans pitié? Vous vous pardonnez des libertés honteuses,

un mépris impie des choses saintes, des engagements qui vous font perdre le goût de la piété, et vous en interdisent jusqu'aux plus communs exercices : vous passez sur tout cela, pourvu que vous puissiez dire : c'est le monde ; croyez-vous que ce monde ne vous sauvera pas, qu'il vous perdra, qu'il est ennemi de Jésus-Christ, et qu'il faut être bien aveugle, bien ingrat, bien insensé pour comparer, pour préférer ses jugements aux jugements de Dieu, qui seul est l'arbitre souverain de votre sort, le croyez-vous? Jamais, chrétiens auditeurs, jamais vous ne serez dégagés de la servitude de vos passions; jamais vous ne vous détacherez des créatures qui vous perdent, tant que vous croirez faiblement les vérités de votre sainte foi. Jusque-là les grâces du Sauveur seront pour vous comme ces éclairs dont la lueur ne sert qu'à vous faire fermer les yeux : *Reliquit ergo hydriam suam mulier.*

Ce détachement généreux de la Samaritaine fut accompagné d'une profonde humilité. *Venite et videte*, dit-elle à tous ceux qu'elle rencontra dans la ville : *Venite et videte hominem qui dixit mihi omnia quæcumque feci* : Venez voir un homme qui m'a dit tout ce que j'ai jamais fait. Les personnes mondaines n'ont pas coutume de confesser avec tant de sincérité et si peu de répugnance ce qu'il y a à reprendre dans leur conduite, lors même qu'elles ont sujet de croire que le monde n'est point dupe et qu'il y voit assez clair dans les secrets de leurs intrigues; elles affectent d'ordinaire une délicatesse farouche sur le point d'honneur, espérant de colorer du moins leur dérèglement, ou d'en diminuer la honte par des manières assurées. Vous savez qu'une telle se gouverne mal; vous l'entendez toutefois qui fait la prude et la dévote : méprisable artifice qui lui attire votre juste indignation.

Il est vraisemblable que celle-ci, quoique connue pour ce qu'elle était, n'avait pas laissé de garder jusqu'alors les apparences, pour sauver, par des airs étudiés, les débris de son honneur perdu : est-elle convertie, elle fait une confession publique de son libertinage. J'étais en effet telle que vous pensiez, et mes déguisements étaient inutiles pour vous cacher mes désordres; mais venez voir celui à qui je suis redevable de mon changement : rien ne lui est échappé de ce que j'ai jamais commis de péchés; il m'a mis en face ce qu'il y avait de plus obscur dans ma mauvaise conduite; je vous scandalisais par l'éclat de ma licence, et il en sait encore plus que vous. A quoi nous sert de déguiser nos dérèglements aux yeux des hommes? Le temps vient qu'ils sont découverts, qu'on nous force d'en convenir, et qu'il ne nous en reste que la honte. Je suis une pécheresse, je l'avoue, et rien ne me peut consoler que l'espérance d'obtenir grâce auprès du Seigneur par mes larmes.

Je n'exige point de vous, messieurs, des aveux si humiliants, s'il a plu à Dieu de vous toucher, de vous faire revenir de vos égarements; il est vrai, pourtant, qu'un vif repentir de ses péchés, qu'un amour de Dieu un peu ardent ne nous permettent guère de nous ménager; mais quelle conversion peut être la vôtre, qui vous donne encore la liberté de briller dans les divertissements, dans les spectacles licencieux du siècle; qui songe encore à soutenir une fausse réputation devant ces personnes peu chrétiennes, ennemies de la modestie et de la réserve; qui vous expose encore au chagrin de ne pas vous attirer les applaudissements par vos criminelles complaisances? Le commerce est rompu et votre enjouement semble encore le faire durer. Quelle est cette conversion, qui n'étouffe point une jalousie pitoyable et indigne; qui nourrit votre vanité parmi les dévots, comme le crime l'avait entretenu parmi les mondains? Quelle est cette conversion qui vous en fait accroire, pour tenir le haut rang dans les exercices de piété, pour dominer fièrement dans la conduite des bonnes œuvres, pour blâmer avec dédain tout ce qui ne s'ajuste pas à vos idées et à vos manières? Quelle est cette conversion, dont tous les soins ne tendent qu'à dédommager l'orgueil de ce qu'il commençait à perdre par le retour de l'âge et par un mérite qui effaçait le vôtre, dont les mouvements forcés n'éclatent que pour venger le refus d'un honneur que vous attendiez, d'une alliance ou d'une charge honorable? Quelle est cette conversion, laquelle ne pénètre point le prix de la grâce qui l'a produite; laquelle n'appréhende point la perte de la grâce qui la fait durer?

Toutefois, mon cher auditeur, quoi de plus humiliant que cette grâce qui vous a été donnée gratuitement, sans laquelle vous seriez encore l'esclave de Satan, et malgré laquelle vous pouvez encore reprendre les fers qu'elle a brisés! Dieu vous la devait-il cette grâce? est-il obligé de vous la continuer? Etes-vous sûr de persévérer dans l'état où elle vous a conduit? Chétif ver de terre, reconnaissez le besoin que vous avez de la main secourable du Seigneur. Oh! qu'une conversion véritable nous fait bien penser autrement que vous n'en pensez de notre misère et de notre néant! Que les grâces des grands vous rendent fier, dur, farouche, qu'elles vous fassent oublier ce que vous avez été et ce que vous pouvez devenir: tel est l'effet du néant des hommes et de leurs faveurs; mais les grâces de Dieu vous doivent rendre modestes, doux, humbles; elles doivent retenir sous vos yeux, et la misère d'où vous êtes sorti, et la misère où vous pouvez retomber.

La force de la grâce parut, en dernier lieu, par le zèle de la Samaritaine convertie : *Venite et videte hominem, qui dixit mihi omnia quæcumque feci : numquid ipse est Christus?* Venez voir un homme qui a deviné tout le détail de ma vie ; ne serait-ce point le Christ? Zèle prompt et ardent : au lieu de retourner à sa maison pour y pourvoir aux besoins de son domestique, elle annonce sans délai le Messie, qu'elle avait eu le bonheur de voir; elle ne songe point à distin-

guer ses amies et sa parenté par le récit d'une rencontre si honorable, plaisir assez délicat, et, si j'ose le dire, assez innocent pour une femme, de répandre, par une facile confidence, un honneur imprévu qui relève son mérite. Elle n'est pas plutôt rentrée dans la ville, qu'elle tâche de faire connaître Jésus-Christ. Il est difficile, messieurs, qu'un zèle véritable s'accommode d'une timide lenteur.

Zèle sage et prudent : pour disposer les esprits à croire que l'homme dont elle parlait était véritablement ce Messie attendu, elle les prévient en racontant la merveille qu'il a faite de développer les secrets les plus cachés ; elle les exhorte à faire eux-mêmes l'épreuve de la vérité : *Venite et videte;* examinez vous-mêmes la chose, vous trouverez que cet homme-là est le Christ qui nous a été promis par les prophètes. On ne convertit pas les gens par force, et le prédicateur, dont le chagrin s'irrite, s'effarouche par leur indocilité, fait voir plus d'attache à ses propres intérêts qu'à ceux de Dieu. Souhaitons le changement des pécheurs, mais qu'une indignation peu respectueuse et offensante ne démente point la droiture de notre zèle.

Zèle humble, qui se défie de ses forces et de ses lumières : *Numquid ipse est Christus?* ne serait-ce point là le Christ? elle croyait en effet que c'était lui, mais elle se jugeait indigne d'être crue ; *Venite*, venez ; elle se garde bien de dire, allez : mais résolue de retourner elle-même auprès de son bon Maître, elle invite ses concitoyens à l'accompagner pour le voir. Cette sévérité décisive et impérieuse, ces airs d'oracle dont on use quelquefois envers les pécheurs ne viennent point d'ordinaire de l'Esprit de Dieu et du désir de le glorifier. Il n'est pas jusqu'à l'habileté de celui qui prêche la vérité, laquelle ne doive marquer l'indignité qu'il reconnaît en lui de l'annoncer.

Zèle universel, qui ne choisit ni pauvres ni riches, ni amis ni ennemis, ni savants ni ignorants, ni nobles ni roturiers. La Samaritaine adresse son discours aux premiers, et généralement à tous ceux qu'elle trouve dans son chemin. *Abiit in civitatem, et dicit illis hominibus :* elle s'en alla dans la ville, et dit aux habitants qu'elle rencontra. Indignes ces ouvriers évangéliques, qui, pour rehausser leur travail par un vain éclat, abandonnent les malheureux, et s'attachent à faire valoir la fausse conversion d'une personne distinguée ! Par quel motif peut-on mettre tant de différence dans des âmes qui sont également chères à leur Rédempteur ?

Zèle désintéressé et généreux. A quoi ne s'exposait-elle pas, prêchant Jésus-Christ à des Samaritains? Elle devait s'attendre à être traitée d'insensée, à être punie comme une séditieuse, ennemie de la religion de ses pères. Nul égard, nul péril, rien ne peut éteindre, refroidir le désir dont elle brûle de faire adorer son Sauveur. Combien de fois la crainte de déplaire à un libertin qui a du crédit, de s'attirer une haine injuste, de s'engager à souffrir une incommodité légère, étouffe-t-elle la vérité dans la bouche des fidèles et des ministres mêmes de l'Evangile? Lâches prévaricateurs, la connaissez-vous, l'estimez-vous la vérité, si vous appréhendez que le vice en soit choqué, et que votre intérêt en souffre ?

O force de la grâce, de faire en peu de moments un apôtre, d'une femme pauvre, ignorante, adultère, hérétique, idolâtre! *Mira virtus gratiæ hæc est*, dit un savant interprète, *ut indoctam et incapacem, et peccatricem feminam, tam cito in veritatis Christi convertat apostolam, et fiat Christi prædicatrix* (*Tolet.*). Le temps ne me permet pas de faire de plus longues réflexions sur les effets de cette grâce dans la Samaritaine ; je ne puis néanmoins me dispenser, chrétienne compagnie, de vous marquer encore ma défiance sur la sincérité de je ne sais quelles conversions qui ne montrent point de zèle pour en glorifier l'Auteur. Comment ! Dieu vous a tiré de la voie de perdition et comme du fond de l'abîme ; il vous en a tiré par une pure bonté, lorsque vous étiez son ennemi, et qu'il avait tous les sujets du monde de se venger de vous et de vous perdre, dans le temps qu'il en laissait périr tant d'autres, peut-être moins criminels que vous ; après avoir attendu en vain votre retour durant des années entières; après avoir dissimulé mille traits d'ingratitude et de mépris ; oui alors, il vous a pris comme par la main pour vous conduire dans le chemin du ciel; et vous êtes indifferent, froid pour son honneur ; vous ne voudriez pas faire une bonne œuvre, qui ne fût absolument indispensable ; vous ne voudriez pas dire une parole pour lui procurer de la gloire ; peu vous importe que les libertins blasphèment son saint nom; que le monde l'emporte sur lui ; que la plus grande partie de ses disciples l'abandonnent. Si vous êtes bien converti, vous estimez Dieu par-dessus toutes choses; vous aimez Dieu plus que toutes choses; or, comment accorder cette estime et cet amour avec cette froideur étrange que vous témoignez pour ses intérêts? Ou vous ne faites point assez de cas de votre conversion, et dès là vous êtes mal converti ; ou si vous pensez dignement d'un si grand bienfait, il faut que vous ayez à cœur de le reconnaître. Jugez là-dessus de votre changement.

Par quels reproches, mes chers auditeurs, pourrais-je terminer ce discours? La grâce de Dieu ne vous manque pas ; cette grâce entre avec douceur dans votre âme, pour vous toucher sans vous contraindre par la violence; cette grace est forte, avec elle vous pouvez tout entreprendre et tout exécuter pour vous sauver. Trois vérités de la foi qui vous mettent visiblement dans votre tort. Si vous vous obstinez dans vos méchantes habitudes, si vous vous exposez à périr par des délais éternels ; si vous mourez ennemi de Dieu, c'est votre faute. *Peccator non repellitur*, dit saint Ambroise, *ipse se repellit* (*In Psal.* XLIII). C'est vous-même qui vous fermez la porte du ciel que le Père des miséricordes

voudrait vous ouvrir. Du moins, faites-vous justice sur un procédé si peu raisonnable. Si par votre mauvaise conduite, vous aviez perdu l'occasion de vous enrichir, vous seriez au désespoir, vous seriez insupportable à vous-même; il n'a tenu qu'à moi d'établir heureusement ma fortune, et me voici qui ai peine à vivre : chagrin accablant! cruel repentir! Vous pourriez pourtant espérer quelque ressource à votre malheur; les événements peuvent vous rendre l'emploi, l'alliance, les fonds qui vous ont échappé. Le royaume des cieux vous est offert; il ne tient qu'à vous d'y avoir place; vous ne vous en mettez nullement en peine. Si vous le perdez, la perte est irréparable; elle vous coûtera des larmes qui ne finiront jamais, des douleurs horribles qui ne cesseront jamais; et vous n'êtes point alarmé, et vous êtes tranquille. Vous y êtes encore à temps pour vous rendre heureux; je vous le dis avec joie, et dans l'espérance que vous profiterez de l'avis; mais mes paroles ne touchent pas votre indifférence. Déjà, mon divin Sauveur, ce pécheur a lassé votre infinie miséricorde: malheureux qu'il est, la fatiguera-t-il jusqu'au point de la forcer à l'abandonner à lui-même? Allez, fuyez, malheureux; vous voulez périr, vous périrez.

J'ai bien de bons moments, dites-vous, mais... mais vous n'en profitez pas, c'est sans doute ce que vous voulez encore ajouter. Vous avez de bons moments; vraiment, il importait peu que vous fissiez cet aveu; n'avez-vous pas la raison, la foi, une conscience? N'avez-vous pas des sacrements à pratiquer, de bons livres à lire, des prédicateurs zélés à entendre? Vous en auriez sans tout cela de bons moments; n'êtes vous pas rebuté des horreurs naturelles de l'injustice, de l'intrigue et de la débauche? Que veulent dire ces détours que vous prenez quelquefois pour éviter la compagnie de vos complices, les mépris que vous leur témoignez, les emportements dont vous les traitez? Que veulent dire ces retours piquants qui vous percent, qui vous déchirent, qui vous représentent si vivement la folie de votre entêtement?

Vous avez de bons moments : je suis d'avis que vous ne pensiez jamais à Dieu, à religion, à éternité; que vous ne fassiez point réflexion à l'inconstance des choses humaines, à la brièveté de la vie, à l'incertitude de la mort; quelle espèce d'homme, quelle espèce de fidèle seriez-vous, si vous en étiez là? Mais quoi! vous appelez bons moments des remords cruels, des craintes effrayantes, des inquiétudes mortelles, des grâces pressantes? vous appelez bons moments les menaces terribles qui retentissent à vos oreilles, les suites affreuses de vos désordres, lesquelles paraissent presque toujours à vos yeux; les soins, les empressements, les caresses de Dieu, qui ne cesse d'agir, de solliciter, de prier pour vous obliger à changer? Quelle merveille, qu'averti en tant de manières, ébranlé par tant d'endroits, touché par tant de mouvements divers, vous condamniez votre conduite, vous appréhendiez votre danger: qu'il vous prenne quelque envie de vous tourner du côté du bien; que vous disiez qu'après tout il ne faut pas se damner!

C'est la Samaritaine qui pouvait le dire : j'ai eu un heureux moment; mais la Samaritaine se convertit à ce moment : et vous, mon cher auditeur, qui avez tant de bons moments? et vous? .... Ah! *Numquid ipse est Christus?* N'est-ce pas Jésus-Christ qui vous appelle? Ne le reconnaissez-vous pas à sa parole? ne sentez-vous pas ses bontés? Quel autre maître que lui voudrait se donner autant de peine pour un serviteur rebelle? Quel autre juge que lui vous aurait pardonné si souvent et de si sanglants outrages? J'ai de bons moments; c'est à vous arracher ce mot qu'aboutiront toutes ses grâces : et le moment du salut ne viendra jamais pour vous, et le moment décisif de votre éternité ne vous alarmera point? Un de vos moments les plus favorables, c'est ce sermon, peut-être, ce sont mes reproches, c'est le trouble dont vous êtes ému tandis que je parle. Je vous en conjure, ne le laissez pas couler en vain, ce moment; qu'il soit pour vous le commencement de la sainteté que vous devez acquérir sur la terre, et le gage de la gloire que vous devez posséder dans le ciel.

SERMON XXII.

Sur le véritable honnête homme.

Nolite judicare secundum faciem : sed justum judicium judicate.

Ne jugez pas sur les dehors : mais jugez selon l'équité (*S. Jean, ch.* VII).

Les Juifs accusaient injustement le Fils de Dieu, pour avoir guéri un malade le jour du sabbat : il les convainc de la pureté de sa doctrine, et leur fait une leçon importante sur la manière dont ils devaient juger des gens. Ce ne sont point des cérémonies extérieures, leur dit-il, qui doivent fixer vos jugements; il faut pénétrer dans l'intérieur, pour penser raisonnablement de votre prochain; le visage et les manières souvent ne s'accordent point avec les mouvements du cœur, ni ne font point un éloge solide de la vertu; la droiture et la pureté de l'âme sont le fonds essentiel sur quoi il faut appuyer l'estime que l'on fait d'une personne.

Si notre Sauveur avait rendu la santé au malade dans un autre temps, ces esprits mal faits ne se seraient peut-être pas avisés de le chicaner et de trouver à redire à sa conduite; et sa charité toute-puissante eût échappé à leurs malignes réflexions. Mais faire cette merveille un jour qu'ils n'avaient pas accoutumé de rien faire, cette circonstance aigrit aussitôt leur envie, et étouffe l'admiration qu'ils devaient à sa bonté.

Ainsi juge-t-on d'ordinaire dans le monde : peu d'égard au vrai mérite, et beaucoup d'attention à certains dehors, où le christianisme n'entre point. Une manière de vivre selon des bienséances fort superficielles, nous n'allons pas plus loin; voilà un honnête homme, disons-nous, et peu nous im-

porte que notre honnête homme soit chrétien. Cette honnêteté, fausse ou véritable, pique notre émulation, et nous ne visons guère qu'à la gloire qui l'accompagne. La doctrine de Jésus-Christ et les vérités éternelles ne seront-elles donc jamais la règle de nos sentiments? Ne penserons-nous jamais que ce que le monde nous fait penser? ne dirons-nous jamais que ce que le monde nous fait dire?

Ce n'est pas mon dessein, messieurs, de blâmer une charité qui nous porte à estimer nos frères: incapables de démêler juste, par nos regards, leurs intentions et leurs affections, nous devons toujours être prévenus en leur faveur, et des manières honnêtes nous les rendent en effet estimables: mais comme une honnêteté purement mondaine est souvent l'unique fonds sur quoi nous établissons et la réputation d'autrui, et notre propre réputation, j'entreprends de vous montrer l'injustice d'un préjugé, qui nous inspire de l'indifférence et du mépris pour la piété. Je me propose de vous faire voir dans ce discours, que dans le christianisme il n'y a qu'un véritable homme de bien qui soit un véritable honnête homme: *Nolite judicare secundum faciem: sed justum judicium judicate*. Cette matière m'a paru importante; prions la sainte Vierge de nous assister: *Ave, Maria*.

La louange la plus ordinaire qu'on donne aux personnes que l'on estime, consiste à dire qu'ils sont d'honnêtes gens; l'on se trompe pourtant dans le sens de cet éloge, et l'on en honore assez souvent ceux qui ne le méritent pas. L'on appelle honnête homme, homme d'honneur: ces deux mots, messieurs, ne signifient point tout à fait la même chose, si l'on y regarde de près; mais dispensez-moi de vous développer une subtilité inutile, propre de l'académie, et indigne de la chaire, et la nécessité de mon sujet me présentera peut-être dans la suite l'occasion de vous faire remarquer la différence de ces expressions. L'on appelle, dis-je, honnête homme, celui qui entend l'usage du monde, et qui, par une complaisance ou naturelle ou étudiée, fait volontiers plaisir aux gens; qui évite les démêlés, dissimule les bagatelles, et appréhende les fautes qui peuvent choquer. Si ces sentiments sont soutenus par un air ouvert et agréable, par des manières qui sentent l'éducation, qui aient de la politesse et de la régularité, le voilà parfaitement honnête homme.

A dire le vrai, ceux qui examinent les choses avec plus d'exactitude, donnent une étendue plus grande et plus juste à l'honnêteté. Ils la définissent une bienséance intérieure, qui, par la parole, par le geste, par l'action, se répand sur l'extérieur. Cette bienséance doit être dans l'âme; autrement elle ne serait qu'apparence, qu'illusion: elle doit encore paraître au dehors, parce qu'elle regarde les personnes avec lesquelles nous traitons. L'Orateur romain, qui vivait dans un siècle d'honnêtes gens selon le monde, quoique malhonnête homme lui-même, lâche esclave de sa gloire et de sa fortune, soutient que l'honnête homme ne doit pas avoir besoin de la présence des hommes et des dieux, pour éloigner de lui toute messéance: *Etiamsi omnes deos hominesque celare posset* (*lib.* I *Offic.*); et il rapporte les principaux effets de l'honnêteté à ne rien faire par avarice, par injustice, par licence, par intempérance; et à agir d'une manière qui marque du désintéressement, de la force, de la gravité: *Nihil autem nobis faciendum est avare, nihil injuste, nihil libidinose, nihil incontinenter... sed splendide, constanter, graviter omnia.*

Les païens, comme vous voyez, ont même plus exigé d'un honnête homme, que les fidèles mondains; car, peu importe à ceux-ci que leur honnête homme soit au dedans ce qu'il paraît au dehors. Quoi qu'il en soit du sentiment des païens et des mondains, ce n'est pas ici où nous en devons examiner la justesse; il me semble que l'honnête homme est celui qui s'acquitte bien de tous ses devoirs. J'ai médité avec soin ce que j'en devais penser, et c'est ce qui s'est présenté de plus exact à mon esprit. Je ne sais si je ne me suis point trompé; mais peut-être, messieurs, conviendrez-vous là-dessus, avec moi, si vous vous donnez la peine d'approfondir la vérité. Or, une personne ne saurait remplir ses obligations, comme il faut, sans ces deux qualités: si elle n'a de la droiture dans ses sentiments et de la force dans sa conduite. Elle tombera en des fautes essentielles, à moins qu'elle n'agisse par des principes solides, sûrs, infaillibles, et qu'elle ne combatte son penchant et ses passions avec courage et avec constance. Et il est visible que la vertu seule peut la disposer à tenir tel procédé; par conséquent, il n'y a qu'un homme de bien qu'on puisse dire qui soit véritablement honnête homme.

Voilà donc le partage de mon discours. On ne saurait être fidèle à ses devoirs, premièrement, à moins qu'on ne s'y attache par des sentiments, par des principes qui aient de la solidité et de la droiture: c'est mon premier point. Secondement, à moins qu'on ne soit résolu de se vaincre soi-même, et de ne pas ménager ses mauvaises inclinations dans les occasions de les remplir: c'est mon second point. Il n'y a que la vertu qui puisse fixer, rectifier nos vues dans nos actions; il n'y a que la vertu qui puisse animer, soutenir notre faiblesse dans nos peines; il n'y a donc que la vertu qui puisse nous inspirer une honnêteté véritable: la conséquence est juste et nécessaire; j'espère le prouver.

PREMIÈRE PARTIE.

S'il n'était question dans ce discours que de vous faire le caractère d'un honnête mondain, je ne songerais pas à combattre vos préjugés ordinaires sur l'honnêteté: il s'agit de vous représenter un chrétien homme d'honneur. Je ne pense pas que vous prétendiez bannir du christianisme ces qualités

ou naturelles ou morales, qui doivent soutenir le commerce, et qui peuvent le rendre agréable; je ne pense pas non plus que vous regardiez avec indifférence le nom et la dignité de fidèle, dans un chrétien à qui vous voulez donner le titre d'honnête homme. Vous paraissez persuadés que le paganisme et le monde ont leurs honnêtes gens : vous ne refuserez pas, sans doute, à l'Evangile et à la religion les leurs. Notre Sauveur Jésus-Christ n'a pu nous imposer une loi qui nous défendît ces bienséances véritables, lesquelles font une partie des avantages, de la gloire et des agréments de la société.

Cela supposé, je dis en premier lieu que l'honnête homme chrétien ne saurait remplir ses devoirs, s'il n'y est porté par des principes intérieurs qui l'y attachent, qui les lui fassent estimer, qui lui donnent une crainte sincère de les violer; parce qu'autrement son honnêteté ne serait que grimace et que comédie. Selon les maximes mêmes du monde, vous ne feriez pas grand cas d'une personne dont le cœur ne répondrait pas aux manières; que vous auriez sujet de croire qui n'aurait, pour ainsi dire, qu'un honneur superficiel, et qui démentirait ses actions par ses sentiments. L'affectation, la légèreté, une fade docilité, une complaisance indifférente, une bonté de caprice et de hasard ne sauraient faire à qui que ce soit une solide réputation.

Cette vérité aura encore plus de force, si nous la rapportons aux obligations qui doivent nous soumettre à Dieu; car il n'est point de vertu véritable qui ne vienne de l'intérieur, qui ne jette ses racines dans l'âme, d'où elle se répand au dehors. Douter de ce principe de morale, c'est détruire les règles de la sainteté; c'est se moquer du juge de nos actions; c'est faire de nos plus essentiels devoirs une pure cérémonie; c'est regarder le soin du salut comme une peine indifférente et inutile. Cette seule réflexion, messieurs, avouez-le, doit vous désabuser de toutes vos préventions sur votre honnête homme : j'ai honte de le faire remarquer à des fidèles instruits des maximes de la religion sainte qu'ils ont le bonheur de professer. Quelle pitié, quel renversement, qu'un mérite extérieur qui le plus souvent n'a nulle liaison avec les principes de la doctrine de Jésus-Christ, et les vérités de la foi, soit l'unique objet de notre émulation et la matière ordinaire de nos louanges! Chrétiens de profession, obligés de vous sanctifier, vous proposant le ciel pour récompense, voyez, je vous prie, à quel prix l'on peut, parmi vous, avoir du mérite et remplir ses obligations : le service de Dieu, le salut de votre âme à peine entrent-ils dans votre morale.

Les uns n'auront pas d'autre talent que de s'entendre en ajustements, d'avoir le goût des modes, de danser juste, d'avoir un maintien agréable et des airs de politesse. Les autres feront consister leur honneur à posséder jusqu'aux règles les plus menues des civilités; à recevoir, à rendre une visite à propos; à entretenir agréablement une compagnie; à ménager une louange et un bon mot; à perdre et à gagner au jeu avec la même égalité. Ils n'ont pas aussi de plus grands chagrins que lorsqu'il leur échappe une faute contre semblables bienséances. La cadence n'a-t-elle pas été observée dans une danse? la répartie n'a-t-elle pas été prompte et brillante? l'assemblée n'a-t-elle pas paru satisfaite? le dépit s'est-il fait sentir? les voilà de mauvaise humeur, voilà toute leur honnêteté déconcertée. Jugez là-dessus, messieurs, du fonds de leur mérite et de la noblesse de leurs sentiments. Il y a d'honnêtes gens qui en sont quittes pour laisser vivre le monde comme il l'entend, sans se mêler de leurs affaires, sans critiquer leur conduite; qu'ils aient eux-mêmes une conduite sage ou déréglée, ils ne perdent rien de l'estime que l'on fait d'eux. Il est tout visible que telles personnes doivent leur réputation à notre amour-propre, peut-être même à nos méchantes inclinations; nous ne voulons pas être gênés dans le genre de vie que nous menons, nous louons volontiers ceux dont la réflexion et la vigilance ne nous incommodent pas.

Le monde, il est vrai, exige quelquefois plus que cela de ceux qu'il honore de la qualité d'honnêtes gens. Il prétend qu'ils sachent se contenir dans les bornes de leur condition, et cacher une ambition déréglée; faire un juste discernement de personnes; étouffer les mouvements d'une colère ou trop facile ou trop outrée; montrer de la constance dans le péril et dans les disgrâces; parler peu d'eux-mêmes, et toujours avec modestie; obliger un ami dans l'occasion; paraître en toute rencontre maîtres d'eux-mêmes. Qu'ils soient au dedans tels qu'il leur plaira, on ne leur demande que la régularité du dehors; que les principes sur quoi ils règlent tel procédé soient honnêtes, ou qu'ils ne le soient pas, on ne s'en met pas en peine : les perfections de l'âme sont regardées avec indifférence dans la personne à qui l'on applaudit.

Tout de bon, messieurs, sont-ce là les honnêtes gens que l'Evangile doit former? Car enfin l'Evangile nous a prescrit des lois d'honnêteté. Sont-ce là les personnes que vous croyez qui remplissent leurs obligations? Quelle gloire revient-il à Dieu de toute cette honnêteté? Dites-moi donc, je vous prie, quelle différence il y a entre Rome idolâtre, et Rome fidèle; entre la philosophie et le christianisme? Dites-moi quel genre de vie Jésus-Christ nous a enseigné, et s'il n'a point pensé à nous donner d'autres idées en se faisant notre modèle? Quoi! nous pouvons être d'honnêtes fidèles, avec les sentiments et les manières des païens, sans nous proposer dans notre conduite ordinaire ni les ordres du Dieu que nous adorons, ni la grandeur de la fin où nous devons tendre, ni la sainteté de la croyance qui doit nous conduire?

Qu'on loue tous ces talents naturels, tou-

tes ces qualités nobles et agréables que donnent l'éducation et l'usage d'un monde poli; qu'on estime la bonne grâce du corps; le tour fin, aisé, élevé de l'esprit; la fermeté et la modération du cœur; les manières cultivées, douces, bienséantes, obligeantes : je n'ai garde de vous blâmer, si vous en faites cas; vous devez vivre en société : et des personnes qui sont obligées de traiter les uns avec les autres, seraient dignes de mépris, s'ils ne s'y étudiaient. Mais que les sentiments de religion ne se présentent pas à notre pensée, quand nous avons à louer le procédé d'un fidèle; mais qu'on ne fasse l'éloge d'un fidèle, que sur les perfections extérieures, par quoi les idolâtres peuvent se distinguer entre eux; mais que des fidèles se fassent une idée d'honnêteté, sans y regarder la probité, c'est ce que condamnent notre caractère et notre baptême. Un chrétien, dit Tertullien, doit confondre le vice par sa présence : *De occursu meo vitia suffundo* (*lib. de Pall.*, *c.* 8). Partout où il paraît, il doit porter sur lui-même l'image des vertus qui conviennent à sa croyance; et l'on prétend qu'il puisse être honnête homme et s'acquitter de ses devoirs, quoiqu'il oublie, qu'il ignore peut-être, les maximes de la religion qu'il professe.

Je viens de vous dire qu'à voir un fidèle, l'on devrait connaître les vertus d'un fidèle : une personne qui n'agit point par des principes chrétiens, peut-elle avoir une vraie vertu? cette seconde réflexion suit naturellement de la première. La vertu doit être animée par des motifs surnaturels, tendre à une fin divine; si elle ne nous sanctifie pas, elle est nécessairement fausse et inutile. Que prétendent vos honnêtes mondains avec tout ce manége de régularité et de droiture, sinon passer pour gens d'honneur aux yeux du monde? semblables du reste à ces voyageurs qui, pour n'être pas en proie aux pirates, font peindre leur bâtiment de la couleur des vagues, et se dérobent à leur vigilance par cette apparence trompeuse. Que le navire soit vide, qu'il porte des marchandises bonnes ou méchantes, ce n'est pas de quoi il s'agit; il s'agit de passer sans être aperçu, sans avoir à essuyer un feu ennemi. Les personnes dont je parle veulent aller leur chemin dans le monde, ne point s'y faire remarquer par des endroits qui les exposent aux traits de la raillerie, mériter l'approbation et les éloges des gens. Que leur âme manque de mérite devant Dieu; que les attachements criminels la rendent même indigne de ses bontés : nulle attention, nulle crainte là-dessus. On n'a rien à leur reprocher : les plaisirs ne sont point troublés par leur présence; une confiance licencieuse s'accommode de leurs manières; ils plaisent, ils sont applaudis de leurs semblables : c'est à quoi ils visent, ils sont contents d'eux-mêmes.

Je ne crois pas, messieurs, leur faire tort et mal juger d'eux, si je découvre une partie de leur faiblesse dans les choses mêmes qui font leur réputation. Puisqu'ils n'ont pas en vue l'observation de la loi de Dieu, il n'y aura pas d'injustice dans notre recherche, si nous développons la fausseté de leurs vertus : nous avons à nous désabuser sur des dehors qui amusent nos sentiments et refroidissent extrêmement le désir que nous pourrions avoir d'ailleurs de nous sanctifier. Votre honnête homme paraît tranquille dans les débris de sa fortune; il est persuadé que l'emportement ne servirait qu'à faire éclater une ambition faible et inutile; il est modeste dans la prospérité, son expérience lui a appris que la fierté le ferait haïr; il soutient sans altération le malheur d'une entreprise, d'un procès, d'une partie de plaisir; la bonne contenance dédommage sa vanité du mauvais succès; il est fidèle aux intérêts et aux secrets d'un ami : la confusion qu'il appréhende est le seul frein de sa jalousie et de sa légèreté; il n'affecte point de faire valoir son mérite : il craint de le perdre, il sent qu'il en a peu, il ménage ce peu pour se l'assurer; il ne chicane point dans le commerce ordinaire par une délicatesse pointilleuse et incommode; son intérêt ne lui permet pas de risquer un petit crédit.

Vous l'entendez quelquefois qui raisonne en homme désintéressé et généreux, qui fait le philosophe sur les événements qui affligent : il en est réduit à cette philosophie par le désespoir d'une espérance frustrée. Vous vous écriez sur son inclination à rendre service, sur son empressement à obliger; son humeur inquiète, son esprit vif, remuant, intrigant, cherche à adoucir le feu chagrin qui le dévore. Combien de gens veulent montrer de la libéralité, en donnant ce qu'ils sont obligés de rendre par justice? Combien de cavaliers sont engagés malgré eux à l'action dont ils se font si grande fête devant le monde, et sont forcés à être braves par la crainte de l'infamie? Combien d'hommes d'affaires relâchent avec éclat ce qu'ils ne peuvent retenir sourdement? Cette femme se contente d'une propreté simple et modeste; il y a grande apparence qu'elle est encore plus avare que superbe et envieuse; elle fait volontiers l'éloge des perfections d'autrui; je suis fort trompé, si elle ne pense à détourner l'esprit et les yeux des autres de dessus ses propres défauts; elle est d'un bon commerce, sans contrainte, sans défiance, sans intérêt; elle serait insupportable, si elle avait ou plus de liberté, ou plus de pénétration; elle se connaît assez pour retenir ses caprices, de peur de tomber dans un ridicule humiliant; elle a des manières nobles et aisées : vous la verriez bizarre, impérieuse, hautaine, si elle n'appréhendait d'éloigner la compagnie qui entretient l'estime qu'elle fait d'elle-même et de languir solitaire et rebutée. Vous faites fonds sur le bon cœur de cet ami qui a peu de religion : peut-on avoir le cœur bien fait, quand on a l'esprit gâté? Dieu vous garde de vous trouver en comparaison avec cette femme qu'il adore.

Oh! le frivole, oh! le pitoyable mérite, messieurs, qu'un mérite que les sentiments intérieurs d'une probité droite, solide, chré-

tienne, ne soutiennent pas! C'est bien vous imposer à vous-mêmes que de croire qu'on puisse agir par les motifs d'une honnêteté véritable, sincère, constante, sans agir par des motifs de christianisme. Qui néglige son devoir essentiel, est-il vraisemblable qu'il ait beaucoup d'attachement à des devoirs de pure bienséance? La vanité eût-elle assez d'empire sur son esprit pour le gêner jusqu'à ce point, suffirait-elle pour lui attirer vos éloges?

Mais, messieurs, vous n'y pensez pas sans doute, quand vous vous imaginez qu'un chrétien qui ne se remplit point l'idée des principes de sa foi, qui ne fait point profession de les étudier et de les suivre, peut passer parmi les chrétiens pour véritablement honnête homme. Cette troisième réflexion que je vais vous exposer ne vous échappera pas, c'est vous-mêmes qui me la fournissez. N'exigez-vous pas vous-mêmes des gens de tout caractère, qu'ils prennent l'esprit de leur vocation et qu'ils se conduisent selon les règles et les maximes de leur état? Rien ne vous choque tant dans leur procédé, que de leur voir démentir leur profession et en abandonner les lois. Vous voulez qu'un artisan sache les préceptes de son art et qu'il les pratique avec exactitude; qu'une femme s'applique à l'économie et qu'elle soit fidèle à un mari; qu'un mari veille avec attention à sa famille et aux affaires de sa maison; qu'un magistrat étudie les lois et qu'il rende bonne justice; qu'un homme de guerre s'entende à manier les armes et qu'il les porte avec honneur. Le chrétien sera le seul que vous dispensiez de prendre et de suivre l'esprit de la religion qu'il professe.

Faites-vous donc si peu de cas du christianisme, que les vérités, que les vertus qu'il renferme, vous paraissent quelque chose d'indifférent ou d'inutile, et que vous jugiez qu'on puisse le soutenir avec honneur, sans se mettre en peine de ce qu'il enseigne? Il faut ou que vous le méprisiez tout à fait ou que vous vous contredisiez vous-mêmes; car enfin vous ne raisonnez point sur toute autre profession, comme vous raisonnez sur la profession de chrétien. Vous prétendez avec justice que dans tout état, dans toute condition, dans les vacations mêmes les plus abjectes, une personne se pique d'en savoir et d'en remplir les obligations. Un négociant, un artisan, qui trompent, un homme d'affaires qui falsifie des faits et des actes, vous les traitez de fripons; un homme de guerre qui craint le feu, qui recule, qui fuit, qui se trouve embarrassé d'affaires de famille, lorsque les armées sont en présence, vous le regardez comme un lâche, comme le plus méprisable des hommes; un homme de robe à qui une sollicitation, un présent fait abandonner le parti de l'équité, passe dans votre esprit pour infâme et pour scélérat; vous avez horreur d'un prêtre qui se livre à la débauche, d'un religieux qui se donne les libertés des mondains, d'une épouse qui flétrit la sainteté et la fidélité du mariage. Ces gens-là démentent leur caractère et violent les obligations de leur état : vous ne pouvez leur pardonner leur égarement et vous n'avez pas d'autre raison d'allumer contre eux votre juste indignation.

Le chrétien seul, parlant en général, ne laissera pas d'être homme d'honneur selon vos idées, quoiqu'il déshonore son caractère, et qu'il ne fasse pas seulement attention à sa foi et à sa loi, pour y conformer sa conduite. En vérité, messieurs, pour des personnes qui savent si bien ce que c'est que l'honneur, et qui l'aiment tant, il me semble que vous vous faites grand tort de juger ainsi, et qu'il faut que vous alliez contre vos propres pensées, pour porter un si injuste jugement. Si vous dites ce que vous pensez, et que le chrétien qui n'a point les sentiments que sa religion lui inspire, vous paraisse pourtant honnête homme, peut-on croire que vous ayez vous-mêmes les bons sentiments dont vous vous flattez? Et n'aurait-on pas sujet de vous reprocher ce que vous reprochez aux autres en matière d'honneur et de bienséance?

Je vous avoue que je ne comprends pas comment des personnes bien élevées peuvent dire que tous les états, même les plus vils, ont leurs règles d'honneur, excepté le christianisme, qui est de tous les états le plus relevé et le plus saint. Si vous êtes persuadés que l'honneur et l'honnêteté conviennent au christianisme beaucoup plus qu'à tout autre état, je comprends encore moins comment vous dispensez un chrétien de s'assujettir à leurs lois. Vous ne pensez pas au christianisme, me direz-vous, quand vous distinguez les honnêtes gens, et vous ne les regardez comme tels que par rapport au monde; c'est cela même, messieurs, que je ne saurais allier avec votre bonne éducation et la noblesse de vos sentiments. Votre religion ne doit-elle pas régler votre estime et votre mépris? Les devoirs qu'elle vous impose ne sont-ils pas les premiers de tous? Ne devez-vous pas établir vos jugements sur ses maximes? Pouvez-vous l'oublier jusqu'au point de ne lui donner nulle part à ce détail d'actions que demandent la société et le commerce? Il suffirait donc d'être et de paraître chrétien à certaines heures de la vie, qu'on n'a à traiter qu'avec Dieu; tout le reste de notre temps il n'importera pas que nous ayons un Evangile à consulter et à pratiquer. Dites que vous ne connaissez d'honnêtes gens que ceux que le paganisme et le monde peuvent former; je n'aurai plus rien à vous objecter.

Se peut-il faire, ô mon Dieu! que nous soyons si peu prévenus sur la grandeur de la religion sainte où votre miséricorde nous a fait l'honneur de nous appeler, que nous ne la fassions pas même entrer dans l'éloge des personnes que nous considérons davantage? C'est un crime à un fidèle, dit saint Grégoire de Nazianze, non-seulement d'être méchant, mais même d'approcher de la conduite des méchants et de leur ressembler en quelque chose : *Crimen est non modo malum exstitisse, sed etiam a malo parum abfuisse*

(*Orat.* 3 *in Jul.* 1). Et l'on ne veut mettre de différence parmi les fidèles, qu'autant qu'ils se distinguent eux-mêmes par leurs manières extérieures et par des bienséances qui ne sanctifient point. Quelle espèce d'honnête homme, qui sera peut-être réprouvé, lorsque le masque qui le couvre sera levé? Mais sans pénétrer tout à fait jusque dans son intérieur, n'avons-nous pas sujet de dire qu'il ressemble aux méchants, s'il ne se propose dans ses actions que des considérations humaines? Ne sont-ce pas quelquefois les plus méchants qui pratiquent plus exactement les règles d'une politesse purement mondaine? Et quel mal n'est-ce pas à un chrétien, que d'agir toujours humainement? Peut-il, sans blesser son caractère, dérober à Dieu jusqu'aux mouvements qu'il lui serait aisé de sanctifier? Avec une peine médiocre il se rendrait salutaires toutes les démarches d'une honnêteté naturelle, et il néglige en cela même de plaire à Dieu et de se sanctifier; il ne pense qu'à se faire quelque réputation devant le monde, et aux yeux des personnes mêmes les moins chrétiennes, n'est-ce pas là un procédé bien indigne? Il sera sans doute bien plus éloigné de remplir ces obligations qui demandent plus de contrainte et plus de violence. C'est ce que j'ai à examiner dans la seconde partie de mon discours. Votre honnête mondain manque de bons sentiments pour se conduire; je vous l'ai fait voir; il manque aussi de force pour se vaincre; je vais vous le montrer: comment donc s'acquitterait-il de ses devoirs? Je vous prie, messieurs, de renouveler votre attention; je n'ai parlé jusqu'à maintenant que pour vous disposer à écouter avec profit ce que j'ai encore à vous expliquer.

SECONDE PARTIE.

Vous justifiez vous-mêmes ma pensée, chrétiens auditeurs, quoique, selon vos préjugés ordinaires, il en doive peu coûter de passer pour honnête homme, puisque les déréglements de l'esprit et du cœur peuvent s'allier à cette qualité si noble et si délicate; vous ne laissez pas de vous plaindre de ce que le monde est rempli de malhonnêtes gens, et vous prouvez assez fortement l'équité de votre plainte. Combien de personnes, dites-vous, lâchement intéressées, avec qui ce n'est jamais assez chicaner, qui rompent pour un rien, et que de basses inclinations rendent inflexibles à la bonne foi et à la droiture? Combien d'esprits mal faits et malins qui n'ont pas d'autre raison de vous inquiéter que votre mérite; qui se choquent, parce que vous appréhendez de les choquer; qui trouvent des sujets de chagrin dans une vertu douce, traitable, engageante, et qui n'ont d'aversion pour vous, que parce qu'ils sont contraints de vous estimer? L'envie n'empoisonne-t-elle pas les agréments les plus touchants de la société? Pour ne pas rebuter certaines gens, il faut étouffer le brillant des qualités mêmes, par quoi on pourrait les gagner, s'ils étaient d'un caractère plus raisonnable; parce que vos manières et votre vertu les abaissent ou les condamnent, ils ne peuvent souffrir vos avantages, et vous les trouvez à chaque pas dans votre chemin pour les combattre.

Il est difficile de converser longtemps sans rencontrer des personnes bizarres, opiniâtres, brusques, vaines, mal intentionnées, toujours prêtes à se louer ou à s'emporter, incapables de retenir une parole fâcheuse ou messéante, de se priver d'un plaisir injuste et offensant, de dissimuler une méprise, une faute innocente qu'on aura faite devant eux. Il faut, malgré qu'on en ait, être, en mille rencontres, esclaves de l'amour-propre d'autrui, et l'on n'en sera pas quitte pour cette servitude, si l'on ne veut pas se résoudre à essuyer ou les caprices de leur vanité, ou les dégoûts de leur mollesse, ou les injustices de leur intérêt. Enfin, vous dites vrai, le monde est rempli de malhonnêtes gens. Et c'est, messieurs, ce qui met à de si rudes épreuves votre politesse et votre vertu. Il faut donc, conséquence qui suit de là naturellement, il faut donc, dis-je, qu'il soit encore assez difficile d'avoir ces apparences mêmes de régularité, avec quoi selon vos préjugés on peut avoir place parmi les honnêtes gens. Mais les devoirs du christianisme, durs, pénibles, contraires aux inclinations naturelles, demandent beaucoup plus de force, vous l'expérimentez vous-mêmes: est-il croyable qu'un honnête mondain prenne sur soi tout ce qu'il faut pour s'en acquitter?

Je pourrais vous dire, avec saint Augustin, que s'il est vrai, comme je le suppose, que les maximes de la foi ne sont nullement la règle de ses actions, il ne se peut pas faire qu'il n'ait de méchantes mœurs, et qu'ensuite il ne soit ordinairement disposé à donner, sans beaucoup de répugnance dans de grands crimes: *Cœpit corruptio a mala fide; inde itur in turpes mores; inde in acerrimas iniquitates; gradus isti sunt* (*in Psal.* LII). Telles sont les démarches ordinaires du vice. L'on se soucie peu de bien croire, dès là l'on se tourmente peu de faire mal. Mais, sans nous attacher à des raisons qui se présentent assez d'elles-mêmes, suivons vos prétendus honnêtes gens, pour découvrir la fausseté de leur mérite; examinons leur conduite par rapport à eux-mêmes, à leur prochain et à Dieu.

Nous sentons tous un penchant violent à rapporter toutes choses à nous-mêmes, à notre gloire, à notre plaisir, à notre avantage; de là tous nos déréglements et tous les désordres de nos passions. Ceux qui affectent une régularité apparente ne songent guère qu'à colorer les mouvements de cette inclination basse et méprisable, et ils passent pour réguliers dans le monde, autant qu'ils réussissent à les déguiser: l'on juge d'eux comme l'on juge de personnages de théâtre. Celui qui ménage le mieux ses passions joue le mieux son rôle; qu'il sente ou qu'il ne sente pas ce qu'il dit, on ne va pas plus loin, pourvu qu'il le passionne à propos: pourvu que la scène ne languisse pas, le spectateur applaudit au personnage: que

l'on paraisse se posséder et dominer les saillies naturelles de l'humeur, du tempérament, de l'imagination, on est honnête homme devant les gens.

Il est vrai, dit saint Jérôme, que, comme sur un théâtre, la même personne fera quelquefois une Vénus après avoir fait un Hercule : dans le monde l'on a autant de personnages à soutenir qu'on a de vices à contenter et de crimes à commettre; l'expression de ce saint docteur est belle : *Ex vitio nostro personas nobis plurimas superinducimus; et quo modo in theatralibus scenis, unus atque idem histrio nunc Herculem robustus ostendit : nunc mollis in Venerem frangitur.... ita et nos.... tot habemus personarum similitudines, quot peccata* (*Ep.* 18). Il ne s'agit donc pour jouer la comédie aux yeux des gens, que de couvrir le jeu des passions. Mais répondez, je vous prie, mon cher auditeur : croyez-vous que les passions puissent être dans l'ordre sans vertu? croyez-vous qu'un peu d'éducation, ou une philosophie affectée, ou un lâche respect humain suffise toujours pour les y maintenir ? votre expérience vous convainc du contraire, j'en suis sûr.

Il s'en faut de beaucoup que le cœur de vos honnêtes mondains soit calme, quand la sérénité est répandue sur leur visage. Que d'injustes emportements, que de violents désirs, que d'aversions extravagantes, que d'indignes intérêts démentent leur honnêteté et déchirent leur âme sous cette apparence de tranquillité! On ne saurait être plus modéré, plus raisonnable, ce semble, que l'est cette personne en compagnie; mais suivez-la dans son domestique, pour être le témoin de son chagrin inquiet et farouche, de ses commandements hautains et bizarres, de ses impatiences ridicules et insensées. Que la nouvelle d'un procès perdu, d'une charge refusée, d'un rival préféré, surprenne, loin des yeux étrangers, son indifférence étudiée, vous verrez son ambition, sa jalousie, son avarice, sortir de leurs replis obscurs, pour se répandre en murmures insolents et en invectives furieuses; un air brutal succèdera, en peu de moments, à une noble naïveté, à un aimable enjouement. Je ne voudrais pas être obligé de compter toutes les saillies pitoyables et criminelles de son envie, de sa vanité, de sa mollesse, de sa fierté, de sa colère quand elles ont la liberté d'éclater.

Vous, mes chers auditeurs, vrais gens d'honneur et vrais gens de bien, malgré votre vigilance chrétienne, malgré votre attachement à vos devoirs, vous n'êtes pas à l'abri des surprises et des désordres de vos passions : et l'on voudra me persuader que des personnes qui ne veillent sur elles-mêmes que pour grimacer en présence de témoins, peuvent toujours les gouverner avec assez d'empire pour les soumettre en toute rencontre à de justes lois! non, il n'y a point de vraisemblance à cela. Faisons justice à la vertu : seule, elle peut calmer ces tempêtes intérieures et criminelles de l'âme. La modération, la régularité, s'arrêtent sur le visage du philosophe et du mondain, et n'entrent point dans leur cœur : elles ne viennent composer le visage du fidèle vertueux qu'après avoir réglé son cœur même. Convenez-vous que votre honnête homme peut être en même temps passionné et vicieux? Je conviens que j'ai tort de faire tant d'inutiles raisonnements.

Si vous vous donnez la peine de faire attention aux démarches de cet honnête homme sans piété, lorsqu'il traite avec le prochain, vos réflexions vous auront bientôt appris une partie de ses faiblesses, et ne tarderont pas de vous faire repentir de l'estime que vous lui avez donnée. Quand il nous importe de connaître les bonnes et les mauvaises qualités de nos frères, nous les démêlons d'ordinaire avec assez d'exactitude : la défiance de notre amour-propre nous rend habiles dans cette recherche. Est-il question d'engager dans vos intérêts une personne dont le service vous est nécessaire, et que le projet que vous avez dans l'esprit ne soit pas selon l'équité? ce prétendu honnête homme de votre connaissance sera le premier sur qui vous jetterez les yeux, pour avoir sa confidence, son conseil, son crédit : un autre que lui aurait trop de probité et ne donnerait pas dans vos vues, vous détournerait même d'une entreprise contraire à la loi divine; au lieu que celui-ci ne fera pas façon de mollir, incapable de résister à une sollicitation injuste. N'est-il pas vrai que vous ne craindrez point sa présence, si vous avez à commettre une méchante action, prévenus que vous êtes qu'il ne se ferait pas un scrupule d'en commettre lui-même une semblable?

La plupart des liaisons que l'on forme dans le grand monde n'ont pas d'autre fondement que la connaissance mutuelle qu'y ont les personnes qui s'y entendent le mieux, du peu de crainte qu'ont les uns et les autres d'offenser Dieu. Ceux qui y sont estimés pour plus honnêtes gens sont assez souvent ceux-là mêmes qui se scandalisent moins d'une passion déréglée, qui la favorisent même davantage; qui, par une complaisance lâche et criminelle, enhardissent le vice, bien loin de l'embarrasser et de le combattre, toujours prêts eux-mêmes à contenter leur cupidité, s'ils peuvent sauver leur honneur. Combien de fois le dites-vous? Tel est honnête homme; mais, si on n'y prend garde, son intérêt l'emportera sur sa droiture, et il lui demeurera toujours dans les mains quelque chose du vôtre. Telle est honnête femme; mais, si elle peut glisser adroitement une sanglante médisance sur le chapitre de cette personne, elle a un talent admirable pour cela. On s'accommode d'eux quand il s'agit de rire, de jouer, de se divertir; mais il ne faut pas toucher à leur faible : ils ont sur ce point une étrange délicatesse. Le commerce que vous êtes obligés d'entretenir avec des personnes de divers caractères vous apprendra là-dessus plus de choses que je ne saurais et que je n'oserais vous en dire.

Sans doute, messieurs, vous aurez déjà

remarqué que ces honnêtes mondains, qui brillent si fort parmi vous, n'ont pas trop d'éloignement d'un amour impur. Il n'est pas, dit-on, jusqu'aux personnes qui devraient marquer plus de pudeur dans les mouvements ordinaires du beau monde de nos jours, lesquelles n'égayent la conversation par des messéances et par des saletés. L'honnêteté dont on se pique, dont on affecte tant la réputation, n'empêche point certaines libertés, certains excès qui ne montrent pas beaucoup de réserve. Cependant, sans une sévère modestie, sans une tempérance ferme et constante, la pureté et la continence ne furent jamais bien sûres, dit saint Jérôme : *Quid necesse est nos jactare pudicitiam, quæ sine comitibus et appendiciis suis continentia et parcitate fidem sui facere non potest* (*Ep.* 10) ? Tout ce jeu concerté de régularité, de douceur, de complaisances, d'éloges, de naïvetés, se termine presque toujours à allumer ou à nourrir une inclination impudique. Je suis fort trompé si votre honnête homme n'est engagé dans quelque commerce d'impureté.

Quelqu'un me dira-t-il que cette faiblesse n'empêche pas qu'on ne soit honnête homme? Ah! je vous prie, ne me tenez pas ce langage à la face des autels, et en présence du Dieu qui doit vous damner sur un mauvais désir que vous n'aurez pas étouffé. Croyant les vérités que vous croyez, vous ne rougissez point d'allier l'honnêteté avec la fornication et l'adultère. L'honnête fille qui n'a point de pudeur, elle a bon air; l'honnête femme qui déshonore un mari, elle joue de bonne grâce; l'honnête mari qui préfère une concubine à une épouse, il sait vivre. Quelle faiblesse, que l'idolâtrie même la plus barbare a détestée et punie! quelle faiblesse, qui ruine des enfants et des familles entières! quelle faiblesse, qui viole ce qu'il y a de plus sacré dans la société humaine! quelle faiblesse, qui aveugle, qui abrutit les cœurs les plus nobles! quelle faiblesse, qui désespère le salut et remplit l'enfer! Ne m'obligez pas de vous répondre avec tout le zèle que demanderait mon ministère : je serais contraint de vous manquer de respect; tournons ailleurs nos pensées.

Comment ces honnêtes mondains se comportent-ils à l'égard de Dieu? Ils ne sauraient être fidèles à sa loi sans contrainte, sans violence, sans se soumettre à une infinité de renoncements, et très-certainement leur force ne va point jusque-là. Dieu les invite-t-il à profiter de sa grâce, pour observer ses commandements, leur réponse est prête : c'est celle de ces honnêtes gens que le père de famille avait conviés à souper : *Non possum* (*Luc.*, XIV) : Je ne saurais. Je suis honnête homme, mais ne m'engagez pas à cela : la chose me passe. Fuyez les occasions de m'offenser; ne les faites pas vous-mêmes, ces occasions, par votre enjouement tendre et lascif. *Non possum :* Je ne puis pas : un solitaire fait une triste figure dans le monde; une timide réserve parmi des gens que la joie assemble, il n'en faudrait pas davantage pour me tourner en ridicule. Réglez vos jeux, vos plaisirs, votre dépense. *Non possum :* La chose n'est pas possible à une personne engagée autant que je le suis : ce serait le moyen de me faire montrer au doigt. Témoignez du zèle pour ma gloire, et ne laissez pas blasphémer mon saint nom. *Non possum :* Cela serait bon s'il ne fallait pas parler comme l'on parle : on ne rebute pas les gens de la manière. Rompez avec ces amis dont vous partagez les déréglements. *Non possum :* Ce serait se faire des affaires de plein gré. Etudiez les obligations de votre baptême, les vérités de votre foi; prévoyez un avenir incertain et éternel; craignez de vous perdre. *Non possum :* Il faut vivre : avec ce christianisme on se gâte l'esprit pour le monde, et l'on se trouve tout embarrassé dans les compagnies.

Ainsi sont disposées à profiter des grâces du ciel des personnes tant applaudies pour bien entendre les usages du beau monde : toute leur âme est tournée vers ce mérite qui peut donner un rang honorable dans une société où la vertu est peu considérée; ils regardent ces manières du goût du temps comme un dédommagement de la piété et de la foi presque éteinte. Quoi qu'il en soit de la situation de leur âme, voilà comment ces honnêtes mondains en usent envers Dieu : quelle ingratitude! quelle infidélité! Mais un ingrat fut-il jamais honnête homme? Jésus-Christ est mort pour eux sur une croix; il les a aimés avec tendresse, jusqu'au transport : et ils lui refusent leur cœur, leur obéissance, leur attachement; ils seraient fâchés, pour lui plaire, de déplaire au monde; honorer son Evangile, ses mérites, son sang, ses ordres, sa miséricorde : dès là ils ne croiraient plus pouvoir passer pour honnêtes gens. Qu'ils consultent un Socrate, un Cicéron, un Sénèque, pour apprendre ce qu'ils doivent à un Dieu leur Sauveur. Mais un infidèle, un perfide, un traître fut-il jamais honnête homme? Un ami comblé des bienfaits de son ami, et qui le mépriserait, qui l'abandonnerait sans égard; un enfant élevé, caressé, enrichi par son père, et qui n'embrasserait point ses intérêts, qui ne voudrait point paraître lui appartenir : ce sont les règles d'honnêteté que le siècle vous prescrit envers Dieu.

Enfin, des fidèles de ce caractère n'ont rien à se reprocher, pourvu qu'ils se damnent en honnêtes gens : semblables à ce prince de l'ancienne loi, Abimélech, qui, frappé à mort d'une pierre qu'une femme avait lancée, ne songea en mourant qu'à la honte de mourir du coup porté par une femme. Tirez votre épée, dit-il à son écuyer, et achevez-moi, de peur qu'on ne dise dans le monde qu'une femme m'a tué : *Evagina gladium tuum, et percute me : ne forte dicatur quod a femina occisus sum* (*Jud.*, IX). Abimélech, indigne enfant de Gédéon, était monté au trône sur les corps de ses soixante-dix frères, qu'il avait fait cruellement assassiner. Il avait signalé sa vie autant par ses crimes que par ses victoires : il avait donc de grands

sujets de craindre à sa mort. Mais un honnête homme ne devait-il pas penser, avant toutes choses, à échapper à la confusion de mourir de la main d'une femme? Frappe! écuyer, frappe! nous verrons ce qui en arrivera; il faut mourir avec honneur.

Avant que d'aller paraître devant Dieu, payez vos dettes et n'achevez pas de ruiner vos créanciers. *Ne forte dicatur :* Que dirait-on si le changement de mon train faisait remarquer le besoin que j'avais de changer moi-même? Déclarez cette injustice. *Ne forte dicatur :* Que penserait-on de moi, si je confessais que j'en suis l'auteur? Séparez-vous de cette personne. Voulez-vous me faire passer pour un inconstant, pour un perfide? Voyez, je vous prie, où l'on met l'honneur : *Ne forte dicatur.* Faites pénitence des crimes de votre jeunesse. *Ne forte dicatur :* Pour qui le monde me prendrait-il? Mourons comme nous avons vécu ; un honnête homme doit soutenir sa réputation.

N'en disons pas davantage. Vous l'avouez bien, messieurs, en certaines occasions, qu'il n'y a qu'un homme de vertu qui soit un véritable honnête homme : vos intérêts vous font faire la distinction que vous refusez à votre religion. Si vous avez un conseil sage et solide à demander, qui consultez-vous? s'il y a une charge à remplir pour le bien public, à qui la souhaitez-vous? si vous avez un tuteur à choisir pour vos enfants, sur qui jetez-vous les yeux? Vous demande-t-on pour caution, en faveur de qui l'êtes-vous plus volontiers? cherchez-vous un associé pour une entreprise considérable, quelle voudrez-vous que soit la principale de ses qualités? Songez-vous à vous établir par le mariage? si la passion ne règle pas votre choix, penserez-vous à ces joueurs et à ces joueuses qui entendent si bien le monde, qui ménagent si adroitement une intrigue, qui brillent avec tant de bonne grâce sous la dorure et entre l'épée et la robe? Alors les vrais honnêtes gens trouvent dans votre esprit le juste rang que vous leur devez. D'où vient ce juste discernement? Pensez-y.

Il est vrai, messieurs, que la vertu seule ne suffit pas toujours pour former les gens aux bienséances : elle pourra inspirer les bons sentiments pour faire l'homme d'honneur, sans donner les bonnes manières pour fa[ire] l'honnête homme. Celui-ci demande de la n[o]urriture, de la politesse, de l'agrément, et celu[i]-là fait son capital de la noblese, de l'égalité et de la droiture de l'âme. Mais enfin, pour p[e]u d'éducation et d'élévation naturelle de c[œ]ur qu'ait un homme de bien, il s'attirera l'est[ime] et la confiance de toutes sortes de gens. Vous n'aurez point à lui reprocher qu'il se [di]spense des honnêtetés, des bienséances qui siéent bien à la probité : doux, modeste, il c[r]aindra de fâcher sans raison les esprits mêm[es] les plus mal faits; équitable, désintéressé, [fi]dèle, il aura horreur d'un ménagement b[as] et lâche, pour tourner une affaire à son av[an]tage. Il saura choisir un ami sans rebuter p[ers]onne, converser, se divertir sans se dissiper, poursuivre un procès sans chicaner, dissimuler une injure sans bassesse, mépriser un mépris sans le mériter. Demandez-lui un avis : sa sincérité et sa prudence lui suggéreront le plus juste, le plus salutaire. Cherchez de la consolation auprès de lui : il vous parlera d'un air si engageant, il vous dira des choses si raisonnables, si chrétiennes, il prendra tant de part à votre mal, que vous le laisserez pour ainsi dire dans son sein. Il y a un grand nombre d'honnêtes gens et de gens d'honneur dans cette compagnie; ils valent mieux eux-mêmes que leur portrait : étudiez-les.

La raison, messieurs, d'une conduite si nette, si noble, si aimable, si irréprochable, c'est que l'honnête homme qui est homme de bien se conduit par des motifs surnaturels : la foi et la vertu sont la règle de ses mouvements, et elles lui donnent une élévation, une égalité, un empire sur lui-même, je ne sais quelle grandeur, qui le portent bien au delà de ce que l'étude et les maximes les plus raisonnables du monde peuvent atteindre. La piété nous met au-dessus de la bagatelle, que la politesse même ne peut mépriser, et nous fait franchir la peine qui effarouche l'amour-propre et trouble la raison naturelle. Tirons les conséquences qui suivent des principes sur quoi j'ai établi ce discours.

La première : qu'il faut concevoir une grande idée de la probité chrétienne, puisque l'honnêteté mondaine ne plaît et ne paraît régulière, noble et belle que par les traits par lesquels elle peut lui ressembler, et prendre un peu de son air. Seule, elle peut corriger les défauts, les vices qui blessent l'honnêteté. La seconde : qu'un homme sans probité vous trompe, ou que vous vous trompez vous-mêmes, lorsque vous lui donnez votre estime, sans examiner la disposition de son âme. Défiez-vous de tout son mérite, dès que vous apercevrez qu'il n'est pas accompagné du christianisme. Rien peut-être ne refroidit plus en vous le désir de la sainteté que vos fausses préventions sur les honnêtes mondains. La troisième : que vous avez bien peu de goût de votre sainte religion. C'est pour vous arracher cet aveu que j'ai entrepris ce sermon. Avez-vous remarqué dans un chrétien les bonnes qualités, les vertus que vous pourriez exiger d'un idolâtre, vous faites son éloge, vous voulez l'imiter, vous lui enviez sa gloire ; il a l'honnêteté, l'honneur qui lui convient ; vous ne le distinguez plus du reste des hommes.

Savez-vous ce que c'est que la loi de Jésus-Christ? vous la professez cette loi ; et l'on dirait à vous entendre que ce n'est pas la peine de penser aux devoirs qu'elle nous impose, et que l'on peut sans messéance violer ces mêmes devoirs. Quelle que soit notre condition et notre fortune, chrétiens auditeurs, quels que puissent être nos engagements, ne devons-nous pas régler nos jugements par l'obligation de servir Dieu, et

par le désir de gagner le ciel? Quoi! un fidèle sera honnête homme sans songer au devoir essentiel qui devrait l'occuper tout entier? Un honnête homme peut-il être assez imprudent, assez insensé pour perdre de vue la fin principale où il doit tendre? Les païens mêmes ont décidé le contraire, et n'ont pu refuser leur propre condamnation à la vérité. Or, si nous sommes obligés d'aller à Dieu, comment aller à lui par des vertus fausses et par de véritables vices?

Ne serions-nous pas bien malheureux, mes chers auditeurs, si nous prenions pour pratiquer une honnêteté mondaine une partie des peines qu'il faut prendre pour pratiquer le christianisme? Car enfin il faut se posséder, il faut se combattre, se contraindre, se faire violence en bien des rencontres, pour se faire la réputation d'honnête homme, et nous trouverions après tout, que nous avons fait à l'égard de Dieu le même partage que Caïn, qui lui offrit les fruits méprisables de la terre, et retint son cœur pour lui-même : *Non recte divisit*, dit l'abbé Rupert, *nam ille cor suum retinuit sibi, et Deo fructus terræ obtulit* (*in Gen., l.* IV, *c.* 2). La régularité apparente des sens, le maintien agréable du corps, la bienséance du geste, voilà la part de Dieu ; encore me trompé-je, c'est par là même que nous espérons de plaire au monde. Les passions cependant règnent dans le cœur, et nous ne pensons pas à servir Dieu et à nous sanctifier ; de sorte que notre gêne, notre contrainte, notre vigilance, tout cela peines perdues, peines dont Dieu nous punira même, parce que nous les sacrifions à la vanité et au plaisir.

Ayons à regret, messieurs, de ne pas rapporter à Dieu ce qu'il y a de plus louable dans notre conduite. Que notre douceur soit la douceur dont notre Sauveur nous a donné l'exemple, et qu'il nous commande ; que notre désintéressement soit le désintéressement que l'Evangile nous enseigne ; que notre modestie soit accompagnée de l'humilité qui fait la gloire d'un chrétien. Nous en serons plus honnêtes gens, et nous en deviendrons encore vrais fidèles. Les esprits raisonnables nous en estimeront davantage ; les esprits même les plus déréglés en seront édifiés et nous feront justice. Mais que nous importe, ô mon Dieu ! que nous soyons du goût du monde? c'est vous seul, à qui nous devons nous efforcer de plaire ; et nous ne saurions vous imposer par des bienséances extérieures ; vous nous demandez un cœur soumis, pur, détaché du siècle. Pénétreznous des vérités que vous avez eu la bonté de nous révéler ; allumez dans nous un désir ardent d'accomplir et d'honorer votre sainte loi, afin que tous nos mouvements soient pour vous, et qu'après avoir mérité vos bonnes grâces en ce monde, nous puissions vous posséder dans l'autre, etc.

SERMON XXIII.

Sur la parole de Dieu.

Qui ex Deo est, verba Dei audit.

Celui qui est enfant de Dieu, entend les paroles de Dieu (*S. Jean, ch.* VIII).

Quelques Pères de l'Eglise donnent un sens à ces mots, qu'il nous importe extrêmement de pénétrer. Ils regardent comme un caractère de prédestination cette docilité qu'on témoigne à recevoir la parole de Dieu ; et l'obstination que l'on montre à la rejeter leur paraît un signe visible de réprobation. Celui-là est enfant de Dieu, disent saint Augustin, saint Grégoire le Grand, et saint Bernard ; celui-là est enfant de Dieu, c'est-à-dire celui-là est prédestiné, qui écoute ce que Dieu lui dit, ce qu'on lui dit de la part de Dieu ; et celui-là n'est pas enfant de Dieu, c'est-à-dire celui-là est réprouvé, qui ne veut pas l'écouter. Juifs incrédules et opiniâtres, vous êtes dans ce dernier rang, vous n'êtes point enfants de Dieu, parce que vous n'écoutez pas ses paroles : *Propterea vos non auditis, quia ex Deo non estis* (*Luc.*, X).

Cette attention, messieurs, qui est due à la parole de Dieu, n'exige pas des auditeurs seulement l'attachement de leur esprit, mais encore la soumission de leur cœur ; il faut y prêter l'oreille pour l'entendre, il faut encore y appliquer la volonté pour la pratiquer ; et il n'y a pas lieu de s'étonner qu'un homme qui n'écoute pas, ni n'accomplit pas cette parole, soit traité par les saints docteurs comme un homme rejeté de Dieu. Vous êtes heureux si Dieu vous instruit ; mais vous êtes malheureux s'il vous instruit en vain ; votre bonheur véritable consiste à l'entendre et à lui obéir : *Beati qui audiunt verbum Dei et custodiunt illud* (*Luc.*, X).

Quelle faveur de la miséricorde divine, mes chers auditeurs, de répandre sur nous ce grain précieux et fécond, qu'il refuse à tant de nations éloignées de nous ! Mais quelle est notre ingratitude de nous en mettre si peu en peine ! quelle est notre insensibilité d'en tirer si peu de fruit ! Résisterons-nous toujours aux grâces du ciel? cette parole qui a fait une Eglise si sainte et si admirable, ne pourra-t-elle pas former aujourd'hui de véritables fidèles? Elle a étendu le christianisme parmi les peuples les plus aveugles ; et elle laissera de faux chrétiens au milieu des contrées les plus éclairées !

Découvrons, s'il se peut, les causes principales d'un si grand malheur. La parole de Dieu est déshonorée par deux sortes de personnes : les uns en font peu de cas, et les autres peu de profit ; les uns montrent leur indifférence à la recevoir, et les autres leur lâcheté à la cultiver. Elle est très-sainte, et plusieurs la méprisent ; elle est très-forte, et plusieurs la négligent ; on la méprise si fort qu'on ne l'entend pas, ou qu'on l'entend mal, c'est mon premier point ; on la néglige si fort qu'on n'en est nullement touché, ou qu'on en est touché inutilement, c'est mon second point. Le prédicateur et l'auditeur courent en cette matière le même danger, disait le grand saint Basile à son peuple : *In pari mecum estis periculo* (*Proœm. in Reg.*

fus. disp.). J'ai à annoncer la parole de Dieu : je serais indigne de mon ministère, et je mériterais l'indignation du ciel, si j'avais en vue quelque autre intérêt que celui de Dieu et de sa parole ; vous avez à recevoir cette même parole ; quel châtiment ne mériteriez-vous pas, si vous veniez à manquer ou d'attention pour l'écouter, ou de zèle pour l'accomplir ? Prions tous ensemble la sainte Vierge de favoriser notre entreprise : *Ave.*

PREMIÈRE PARTIE.

Saint Ambroise prêchant dans son église considérait les fidèles ses auditeurs, comme des créanciers, auprès de qui il avait à s'acquitter d'une grosse dette ; et ce qui est étrange, disait-il, c'est que le débiteur veut payer, et que le créancier refuse le paiement. Vit-on jamais rien de si surprenant dans le commerce que les dettes lient entre les hommes ? Le redevable s'empresse pour se décharger de son obligation, et celui à qui il est dû s'absente pour n'être pas payé ! On n'a pas coutume dans le monde de faire un semblable usage de ses droits ; diffère-t-on de payer, on ne diffère pas d'exiger ; une violence peu charitable prend bientôt la place d'une demande légitime : *Novam rem video : instat debitor creditori ut debitum accipiat, et creditor se excusat* (*Enarrat. de Arb. interd.*). Mais qu'importe, ajoute-t-il, que le créancier abandonne ses intérêts ? le débiteur doit rendre ce qu'il a promis : *Sed quid interest, si creditor venire noluit ? reddat debitor quod promisit.* L'humilité avait sans doute autant de part que le zèle dans ce sentiment de saint Ambroise ; il n'y a pas d'apparence qu'il manquât d'auditeurs, et qu'on s'excusât de l'entendre. La sainteté, la douceur, la force de son éloquence avaient des attraits pour les esprits les plus mal faits et les plus ennemis de leur salut. Quoi qu'il en soit du sujet de sa plainte, si ses auditeurs manquaient de soin pour eux-mêmes, il ne croyait pas pouvoir se dispenser en rien des obligations de son ministère.

Les ministres sacrés qui dispensent la parole de Dieu, sont redevables à son peuple de cette nourriture sainte qu'il lui présente par leurs mains. Mais ne sont-ils point (il faut le dire sans crainte, la gloire du Seigneur y est trop intéressée), mais ces ministres ne sont-ils point responsables de l'éloignement que les fidèles témoignent quelquefois pour la prédication, et du mépris qu'ils en font ? Combien de chaires sont aujourd'hui le fonds d'un commerce de vaine gloire et d'ambition, d'où l'on ne parle que pour faire parler les gens ; où l'on ne paraît que pour sortir de l'obscurité, où la vérité n'a de force que celle qu'une invitation indigne peut lui donner, où une fausse humilité trouve l'art de mêler ses propres louanges aux louanges d'une vertu véritable ? Combien de chaires ne sont recherchées que par un vil intérêt, qui anime tous les mouvements d'une sordide éloquence ! Combien de chaires ne sont remplies que pour satisfaire une méprisable curiosité, ou même une complaisance messéante ? L'on fera valoir dans ces chaires des pensées ou négligées ou affectées ; l'on y débitera une morale étudiée pour le plaisir de l'esprit, outrée pour la réputation d'un parti, artificieuse pour venger un ressentiment. Et si la vie du prédicateur rend incroyables le sérieux et le vrai du sermon ? Mais ce sont les auditeurs que je dois prêcher ; et la juste crainte d'exercer mon ministère sans les qualités qu'il demande, le sentiment que j'ai de ma faiblesse et de mon indignité m'inspirent un respect sincère pour ceux qui y sont engagés. Que le prédicateur n'ait pas le savoir, la vertu, le talent nécessaire pour annoncer dignement l'Evangile, l'auditeur ne doit pas rejeter sur lui les suites funestes de sa négligence et de sa délicatesse.

Bien des gens méprisent la parole de Dieu, cela est sûr ; ils ne l'entendent pas, c'est leur faute. Je trouve quatre causes différentes de ce mépris : le crime, la passion, la mollesse et le dégoût. J'ai préféré ce détail, messieurs, aux raisonnements ordinaires dont on peut traiter ce sujet, et l'occasion se présentera peut-être une autre fois de vous les développer. Le crime éloigne plusieurs personnes de nos églises tandis qu'on y prêche. Il y a ordinairement dans les villes considérables certains débauchés de profession, qui font gloire d'oublier tous les devoirs du christianisme. Ce serait une œuvre peu convenable à leur état, que d'assister à la prédication. Des esprits de leur caractère ont à soutenir une conduite incompatible avec tous les exercices de piété. On n'a pas coutume de les voir au pied des autels, ou s'ils y paraissent, c'est avec un visage, avec un maintien, qui garantit leur dissolution. Malheureux esclaves de Satan, traînerez-vous toujours vos fers, ne les briserez-vous jamais ? Vous craignez qu'on ne vous en montre le poids et l'horreur. Vous sauverez-vous par la fuite ? vous êtes enchaînés, et vous ne voulez pas connaître l'injustice et la cruauté de votre tyran. Chercherez-vous la liberté en combattant, s'il vous fâche de découvrir la misère de votre servitude ? Vous aimez vos chaînes : penserez-vous à vous racheter par la pénitence ? Il ne tient pas à vous d'ignorer tout à fait votre danger et votre malheur.

Cette troupe impure et intempérante appréhende l'impression de la grâce de Dieu, en recevant l'impression de sa parole ; il ne faut pas s'étonner s'ils abandonnent les églises, s'ils raillent sur la vérité et sur celui qui l'annonce, s'ils opposent à l'Evangile tous les excès de l'impiété. Ah ! fidèle, qui voulez vous perdre, je consens que vous vous moquiez des menaces du prédicateur, il est homme comme vous ; mais vous moquerez-vous des menaces de Jésus-Christ, qui vous privera de sa parole sainte, et vous en demandera un compte terrible, s'il ne vous en prive pas ? Je vous le dis avec saint Augustin, qui adressait ces mots à une personne, qui s'obstinait comme vous dans sa méchante conduite : *Nos te de homine non*

terremus : Christus te potius terreat (*Epist.* 173). Ne faites point de cas de tout ce que je vous dis : je ne vous en saurai pas mauvais gré, si vous n'avez point de raison de vous y intéresser ; mais honorez ce que notre Sauveur Jésus-Christ vous dit par ma bouche; n'ayez nul égard à mon jugement ; mais que le jugement du Fils de Dieu vous fasse trembler de peur, il y va de votre salut éternel à y faire attention. Je ne m'aperçois pas, messieurs, qu'il est inutile de parler à des absents qui ne peuvent entendre nos reproches.

La passion est encore un grand obstacle aux desseins de Dieu dans la prédication de l'Evangile. Le prédicateur montera en chaire; mais des attachements divers retiendront ailleurs ceux qui devraient l'écouter. Ce sont des gens qui aiment naturellement la vérité, comme tout le monde l'aime, lorsqu'elle se montre elle-même; mais qui ne peuvent la souffrir, lorsqu'elle les montre à eux-mêmes: *Amant eam lucentem*, *oderunt eam redarguentem :* c'est l'expression de saint Augustin (*Confess.*, *lib.* X, *c.* 23). Ainsi les malfaiteurs prennent plaisir à voir le soleil, hors des temps qu'il éclaire leurs actions criminelles. Une passion déréglée cherche à se cacher à la personne qu'elle possède ; elle veille à tout pour l'endormir dans son désordre.

Allez dire à un jeune homme qui est occupé d'un amour passionné, qu'il se sépare de la personne qu'il adore, pour assister au sermon; la liaison qu'il entretient avec elle suffirait pour l'arrêter: mais il regarde encore le sermon comme une école où il pourrait se désabuser de son entêtement, et découvrir la bassesse, la messéance de ses flatteries impertinentes et de ses libertés criminelles. Allez dire à une femme qui aime le jeu, qu'il est de son devoir de rompre brusquement la partie, pour s'instruire, pour s'édifier à la prédication: acharnée autant qu'elle est à son divertissement, elle n'en fera rien ; mais elle appréhende encore d'être convaincue de l'obligation de s'en détacher, ou de le prendre avec une modération chrétienne. Allez dire à cet homme abîmé dans les affaires, dans les entreprises qu'il a nouées pour s'enrichir, qu'il faut différer la conclusion de cet achat et de cette vente, pour se rendre dans l'église où l'on doit prêcher; il perd le goût des choses de Dieu , quand les choses de la terre sont dans ses mains; et il lui fâcherait extrêmement de prendre d'autres vues en écoutant le prédicateur. En vain, mon Dieu, vous enverrez aux hommes les dispensateurs de votre parole; ils seront peu ouïs, tandis que les passions régneront dans le cœur des hommes. Ces personnes qu'on ne voit presque jamais au sermon, ont beau faire valoir divers prétextes pour s'excuser; elles n'ont pas de meilleure raison qu'un cœur mondain qui veut se dérober ses attachements à lui-même.

La mollesse est une troisième chaîne qui lie les fidèles, et ne leur permet pas les exercices d'une piété qui cherche à s'animer par la parole de Dieu. Il y a bien des personnes qui sont plongées dans l'amour d'eux-mêmes, et que la moindre peine effraie. Leur délicatesse est d'ordinaire accompagnée d'une grande indolence et d'une funeste insensibilité aux moyens, au désir même de se sanctifier. Si le sermon doit les incommoder tant soit peu, et qu'il faille souffrir un peu de vent, un peu de chaleur, un peu de froid pour l'entendre, ils ne feront pas façon de s'en absenter; leur résolution est prise là-dessus en un instant. Moins que cela les privera de ce pain divin si nécessaire à leur âme. Leur prend-il envie de languir dans un sommeil excessif; leur manque-t-il une petite pièce d'un assortiment d'habit; leur est-il venu dans l'esprit de porter ce jour-là une parure nouvelle; s'agit-il de choisir telle ou telle couleur? car c'est là une affaire de conséquence, et il faut un long temps pour se déterminer sur le choix. J'en dis encore trop pour exprimer leur indifférence à l'égard de la prédication; il suffit qu'ils se trouvent disposés à l'oisiveté et qu'ils ne soient pas d'humeur de sortir: la parole de Dieu perd par là tous les attraits qui devraient les toucher.

Si ces personnes avaient quelque teinture d'une vertu véritablement chrétienne; s'ils en voulaient pénétrer l'obligation et la difficulté; s'ils étaient justes, pour me servir de l'expression de l'Ecriture, ils auraient un empressement extrême de recevoir les lumières qui pourraient leur aider à bien vivre. *Doce justum*, *festinabit accipere* (*Prov.*, IX). Une âme sainte est affamée des maximes de l'Evangile; elle craint d'en perdre le moindre mot, la moindre syllabe, si je puis user de ce terme; elle se hâte pour réveiller son attention; elle s'estime heureuse de pouvoir apprendre les oracles de Jésus-Christ. *Doce justum*, *festinabit accipere.* De quel caractère peut être l'âme qui fait si peu de cas des vérités de notre sainte religion? On se soucie peu de la sainteté, lorsqu'on n'a point à regret de se priver des moyens d'y parvenir. Vous fatiguerez, prédicateurs, vous consumerez vos forces et vos années pour remplir, avec quelque dignité, votre ministère; mais la mollesse qu'inspire le siècle rendra toutes vos peines inutiles ; elle opposera à votre zèle une beauté chagrine, un méprisable miroir, un caprice d'imagination , une stupide mélancolie, une inaction sensuelle , l'horreur d'une légère incommodité, la répugnance d'un corps accoutumé à ses aises, la légèreté d'un esprit qui ne sut jamais se vaincre. Voilà, chrétiens auditeurs, ce qui expose plusieurs personnes à perdre ce sermon heureux, ce mot décisif, qui aurait peut-être commencé l'ouvrage de leur salut. Le Seigneur devait faire parler le prédicateur pour les convertir; parce qu'ils n'ont pas entendu le prédicateur, ils ne se convertiront peut-être jamais.

L'on se dispense enfin par dégoût d'entendre la parole de Dieu. Celui qui l'annonce n'a rien de piquant, de nouveau et d'agréa

ble ; il soutient mal son emploi par son talent; l'on sait ce qu'il a à dire ; et sa manière de dire rebute. Convenons des défauts du prédicateur; il faut que Dieu, qui emploie tant de sortes de gens pour vous sanctifier, ait un grand désir de vous voir saints. Il ne peut souffrir que ses ministres, même les moins habiles, demeurent muets, quand il est question de vous gagner. Quelle miséricorde ! Mais, messieurs, comment contenter les goûts divers et opposés des auditeurs? Quelques-uns veulent pour prédicateur un grammairien sans science ; d'autres un catéchiste sans éloquence; d'autres un académicien sans christianisme; d'autres un philosophe sans onction; d'autres un théologien sans discernement; d'autres un parleur, un faiseur d'homélies sans arrangement, sans force et sans choix; d'autres un compilateur sans esprit d'un tas de passages qui ne portent rien; d'autres un comédien sans bienséance qui ne parle que des yeux et des mains. Ceux-ci prétendent que pour arriver au merveilleux, l'on donne dans l'extravagant; ceux-là confondent ce qui est clair avec ce qui est bas, ce qui est fort avec ce qui est faux, ce qui est sublime avec ce qui est obscur. Développez la vérité, vous l'outrez; présentez-la simplement, vous l'affaiblissez. Tâche-t-on de s'exprimer poliment, l'on oublie la dignité de la foi; néglige-t-on les grâces du langage, on abandonne les intérêts du fidèle. Un style naturel fera languir certains esprits; un style pathétique en aigrira d'autres.

L'indignation ne me permet pas de continuer ce détail. Chrétiens, ne sont-ce pas les oracles de Jésus-Christ que l'on vous prêche? Quel respect avez-vous donc pour les vérités éternelles? Quoi! si les principes de la foi ne sont assaisonnés selon votre goût, vous n'en voulez point? De quoi donc est-il question quand on vous prêche? du vain plaisir de vos oreilles? d'une simple coutume de vos pères? d'un bruit qui passe? d'une scène de théâtre? Faites, mon Dieu, faites porter votre Evangile à ces peuples malheureux qui ne le connaissent pas encore; ils le recevront avec soumission, sans examiner ni les couleurs qui le couvrent, ni les ornements qui le parent, ni la voix qui l'annonce. Triste condition que la mienne, si mes imperfections doivent exposer l'Evangile à votre mépris! mais quelque obligé que je me sente à la bonté qui me souffre; je vous dirai ce que disait saint Jérôme dans une semblable circonstance à un homme qu'il exhortait à la pénitence: *Non doleo de maledictis: hoc plango, quod te ipse non plangis* (*Ep.* 48 *ad Sabin.*), Jugez, critiquez comme il vous plaira; je reconnais assez combien je suis indigne de mon ministère; je mérite une condamnation plus sévère et plus terrible que la vôtre, si je ne suis sensible qu'à mon intérêt; mais, mon cher auditeur, *Hoc plango quod te ipse non plangis.* Vous n'avez point pitié de vous; c'est ce qui me fait pitié; vous perdez sans inquiétude ce grain divin que le Père céleste veut jeter dans votre âme pour la remplir de fruits de pénitence, pour l'enrichir des trésors de sa grâce; c'est ce qui me donne de la compassion, c'est ce qui me touche. Que je vous plains de ce que vous n'avez point à regret une perte qui vous coûtera peut-être le ciel! Le prédicateur a des défauts, donc il faut entretenir vos vices; il parle mal, donc vous vivrez mal; il est méchant orateur, donc vous serez méchant chrétien; il vous déplaît, donc la vérité ne doit pas vous plaire: *Non doleo de maledictis: hoc plango, quod te ipse non plangis.*

Il y a ici à considérer quelque chose encore de plus important; si le dégoût que vous avez de la parole de Dieu ne venait point du dehors, mais de la disposition intérieure de votre cœur, combien seriez-vous plus à plaindre ! Il s'en trouve peut-être parmi vous, qui méprisent la prédication, parce qu'ils méprisent la vérité. L'Evangile n'a rien d'assez agréable pour les attirer ; sa pureté n'est pas digne sans doute de leur respect; son élévation ne mérite pas leur étude; la nécessité indispensable de le pratiquer ne vaut pas la peine de l'écouter. Quelques-uns d'entre vous n'ont peut-être point d'idée des maximes saintes, sublimes, nécessaires qu'il renferme. Hélas! que pouvons-nous attendre de vous, si c'est là la cause de votre dégoût? si vous en êtes réduits à un état si pitoyable; si vous vivez dans une si grande ignorance en matière de religion? Je ne donnerai pas plus d'étendue à cette réflexion: la plupart des choses qu'il me reste à dire vous mettront dans votre tort à cet égard.

Vous avez plus d'intérêt, messieurs, à apprendre ce qu'il faut penser de ceux qui entendent mal la parole de Dieu, que de ceux qui ne l'entendent pas; car, enfin, je dois ce témoignage à votre piété; l'on voit un nombre assez considérable de fidèles qui assistent au sermon ; il s'agit s'ils y assistent de la manière qu'ils doivent. Les prédicateurs sont comparés dans l'Ecriture aux nuées qui volent dans l'air : *Qui sunt isti qui ut nubes volant* (*Isa.*, LX) ? C'est l'interprétation d'nn célèbre auteur. La nuée porte la pluie avec la vapeur, la lumière avec l'éclair, la terreur avec le tonnerre, la mort avec le carreau. Elle arrose, elle éclaire, elle menace, elle frappe. Tous peuvent recevoir la pluie; tous peuvent voir la lumière; tous peuvent entendre le tonnerre; le coup n'est porté qu'à quelques-uns, quelquefois à un seul, et le plus souvent à personne. Dans tout un auditoire combien en compte-t-on qui soient touchés ? La pluie a mouillé mille personnes, l'éclair les a réveillées, le tonnerre les a effrayées; qui est frappé? qui meurt au monde et à ses vices? qui tombe au pied des autels avec un cœur brisé de douleur ?

Il est vrai que les prédicateurs versent quelquefois une eau bourbeuse pour une pluie salutaire; le prophète nous l'a fait remarquer en disant : *Ne pluant imbrem :* qu'ils ne fassent pas pleuvoir de la pluie. Il aurait suffi de dire : *Ne pluant :* qu'ils ne pleuvent pas; mais ce n'est pas tout de pleu-

voir, il faut que l'eau qui tombe soit propre à faire germer le grain divin de la parole. Il est vrai que les prédicateurs ne font voir quelquefois que de faux brillants, au lieu d'une lumière vive et sûre; qu'ils ne tonnent que par un bruit vain qui ne sert qu'à battre l'air, au lieu de faire entendre l'éclat ou terrible, ou consolant de la voix du Seigneur; qu'ils ne lancent d'autres foudres que celles d'une éloquence profane, au lieu d'user des traits vifs et enflammés d'un zèle apostolique.

Mais en vain le prédicateur fera son devoir, si l'auditeur manque au sien; en vain le prédicateur parlera comme il faut, si l'auditeur ne l'écoute pas comme il doit. Il n'est pas possible que tous les endroits d'un sermon soient vides de l'Evangile; et une seule goutte de cette pluie céleste, un seul rayon de cette lumière divine, un seul son de ce tonnerre menaçant, une seule étincelle de cette foudre qui renverse et qui consume serait assez efficace pour changer une compagnie nombreuse de fidèles, s'ils étaient disposés à en profiter.

Qui pourrait, messieurs, vous faire ici le dénombrement des motifs indifférents, profanes et même criminels qui conduisent bien des gens au sermon? Car en effet, parmi tant d'auditeurs, plusieurs ont des intentions qui n'honorent point l'Evangile; plusieurs en ont qui le déshonorent; et quelques-uns qui le combattent. Les uns ne pensent que fort légèrement à ce qu'ils vont entendre; les autres ne pensent pas à en tirer avantage pour leur salut; les autres pensent à y trouver l'occasion de contenter leurs mauvaises inclinations et leurs vices.

Motifs indifférents. Se peut-il faire, chrétienne compagnie, qu'il se trouve des auditeurs qui, pour toute disposition, ne portent à la prédication qu'une grande indifférence pour tout ce qu'on y doit dire? J'ai honte, ô Esprit-Saint, de découvrir en ce lieu sacré le mépris que l'on fait de vos oracles; oracles dignes de votre Divinité et du Père des lumières que vous unissez avec le Verbe incréé. Qu'on interroge les gens et qu'on les juge sur leurs propres réponses, j'y consens; mais à peine ceux dont je parle comprendront-ils ce qui est en question. Ils viennent au sermon parce qu'on y vient; parce que c'est la coutume; parce qu'il y aurait de la messéance à s'en absenter; parce qu'on suit la foule; parce qu'on ne saurait que faire au logis et qu'on cherche à passer le temps. La légèreté, l'ennui y conduit cet homme et cette femme; ces jeunes personnes s'y rendent pour éviter le travail et la contrainte; on veut échapper à un esprit fâcheux, à une affaire chagrinante, à une visite incommode; l'on va se placer dans l'auditoire pour être à l'abri de la peine que l'on fuit.

Sont-ce là les vues de Dieu, sont-ce là les desseins de l'Eglise, lorsqu'ils vous envoient des prédicateurs? Oh! que vous donnez une grande idée de l'Evangile aux impies, aux hérétiques et aux idolâtres! Est-ce qu'on doit vous exhorter durant le sermon à amasser de l'or et de l'argent; à acheter des terres et des charges; à prendre soin de votre corps? O hommes si indifférents, qu'attendez-vous donc? je vous le demande avec saint Augustin : *Quid vultis homines? non de auro et argento vestro agitur : non terra, non prædia, non denique salus corporis vestri in discrimen vocatur* (*Ep.* 162. *ad Episc Donat.*). Savez-vous pourquoi nous vous faisons des reproches et des menaces, pourquoi nous élevons la voix? vous pourriez vous mettre peu en peine de votre or, de vos terres, de vos charges et de votre corps; mais nous adressons nos cris et notre action à vos âmes; réveillez-vous donc enfin : nous crions, nous agissons pour vous délivrer d'une mort éternelle, pour vous faire mériter une vie éternelle : *De adipiscenda vita æterna, et fugienda morte æterna compellamus animas vestras; expergiscimini aliquando.* Ah! vous seriez empressés, ardents, inquiets; vous seriez avides de ce qu'on aurait à vous dire, si vous espériez de bons avis pour mettre à profit votre argent, pour acquérir un fonds, pour assurer un établissement heureux, pour prendre un plaisir; éviter l'enfer, gagner le ciel, ce n'est pas là votre affaire.

Nous ne saurions assez blâmer ces auditeurs indifférents qui n'honorent point la vérité; mais que pourrons-nous dire à ces auditeurs profanes qui la déshonorent? Ils regardent l'église où l'on prêche comme une salle d'académie où l'on juge d'un ouvrage d'esprit; et ils n'y entrent que pour décider sur les beaux endroits d'un discours. Ils se font, des maximes de Jésus-Christ, un sujet de curiosité, non pour en découvrir la beauté et la profondeur; mais pour occuper leur esprit du tour qu'on leur donne et du jour où l'on les met; ils se piquent de comparer juste un sermon à un autre sermon, un orateur à un autre orateur. Ils veulent contribuer quelque chose à un mérite faux ou vrai, qu'une brigue aveugle et passionnée s'efforce de relever. Que veut dire cette comédie que donne si souvent un zèle pharisien pour remplir ou pour vider d'auditeurs la même église; ce bruit, ce fracas qu'une affectation pitoyable fait retentir pour donner vogue à un prédicateur aux dépens de la réputation d'un concurrent? L'on veut, quoiqu'il en coûte, que l'un soit admirable avant même que d'ouvrir la bouche; et que l'autre, après avoir parlé en maître, fasse pitié. Enfin la prédication de l'Evangile est à plusieurs personnes ou un jeu d'esprit, ou une affaire de parti.

Saint Ambroise demandait autrefois qui était le plus coupable, ou du Juif qui lisait l'Ecriture, sans faire cas de ses oracles; ou du païen qui ne voulait pas même la lire (*In Ps.* CXVIII, *Octon.* 2). L'un et l'autre, dit-il, étaient sans excuse; l'un devait la révérer, parce qu'il la lisait; et l'autre devait la lire pour la révérer; le Juif était criminel par le refus de son estime et de son attention; et le païen par le refus de ses yeux et de son étude. Nous pouvons faire une semblable question à propos de notre sujet. Qui mérite

d'être condamné avec plus de rigueur, ou du fidèle qui n'écoute pas la parole de Dieu, ou du fidèle qui l'écoute en idolâtre; ou du fidèle qui s'éloigne des chaires en infidèle, ou du fidèle qui s'en approche en académicien et en philosophe? Vous répondrez mieux que moi à la question.

Je ne sais, messieurs, si je dois vous représenter ce troisième genre d'auditeurs, qui font servir la prédication à leurs passions et à leurs vices; le sujet ne convient nullement à votre christianisme et à votre régularité; mais je suis contraint de parler pour des gens de tout caractère. Adorable Sauveur de nos âmes, nous savons le prix de votre doctrine; nous ne saurions oublier ce qu'il vous en a coûté pour nous instruire. C'est pour nous communiquer votre Evangile que vous êtes mort sur une croix; et la vertu de votre sang le répand encore aujourd'hui sur la terre. Faut-il qu'au pied de vos autels nous confessions le mépris sacrilége que font vos disciples de cet Evangile, fruit inestimable de votre sang? Les fidèles mondains et impies à quoi nous obligent-ils, mes chers auditeurs, car je suis sûr que votre zèle s'accorde en ce point avec le mien. La prédication est donc pour quelques-uns le nœud d'une intrigue de vanité ou d'impureté. Vous y viendrez pour y étaler vos parures, femmes idolâtres d'une scandaleuse beauté; vous y viendrez pour y faire briller les légèretés d'une tête qui dérobe à Jésus-Christ la plus grande partie de vos heures; pour y traîner ces ornements qu'on remarquerait moins dans une assemblée tout à fait profane; pour y étudier sur les vêtements des autres ce qui relève, ou ce qui rabaisse le prix et l'agencement des vôtres : nos églises seront pour vous une école de modes et un théâtre de luxe.

Et vous, femmes voluptueuses, filles mondaines, vous y paraîtrez pour voir et pour être vues; pour y dire et pour y entendre des yeux le mystère d'iniquité; pour y allumer par les traits d'un visage immodeste des flammes impures dans un cœur gâté; pour y chercher la nourriture du feu infâme qui vous consume vous-mêmes. Pour vous, hommes débauchés, jeunes libertins, vous ne laissez pas douter de votre dessein; vos regards, vos gestes, vos manières, vos discours, votre maintien, rendent un témoignage fidèle à la volupté qui vous possède. Attentifs aux signes, aux complaisances, aux réponses muettes de la personne qui vous attire, il vous importe peu de savoir le mystère qu'on explique et la vérité que l'on traite; vous n'avez à croire que votre passion; vous n'avez à désirer que votre plaisir; vous n'avez à craindre que le mauvais succès de l'intrigue.

Révérons la sainteté de cette chaire et de cette église; je dois aussi honorer votre vertu, messieurs; cachons aux âmes saintes qui composent cette compagnie, une partie des profanations qui les déshonorent. Si j'excepte un petit nombre de véritables disciples, c'est ainsi que le reste des fidèles écoute la parole de Dieu. Vous serez en peine après cela, dit saint Augustin, de découvrir la cause des malheurs qui vous accablent? Pertes de biens, interruption de commerce, chagrins domestiques, il semble que la terre et le ciel se déclarent contre vous; vous vous plaignez des événements, des révolutions, de l'injustice et de la violence. Vous ne devez point chercher si loin la source de vos peines. L'Evangile est prêché avec ardeur, avec force, avec zèle; et l'Evangile est méprisé avec obstination, avec insolence; voilà la source de vos disgrâces : *Attendunt quanta celeritate Evangelium prædicatur : et non attendunt quanta perversitate contemnitur* (*Epist.* 122). C'est par là que saint Augustin consolait un prêtre des courses et des ravages des Barbares.

Fidèles mondains, Dieu n'oublie rien pour imprimer dans votre âme les vérités de son Evangile; et vous perdez jusqu'au respect que vous devez à ces mêmes vérités; il vous frappe, il semble qu'il vous abandonne; oseriez-vous prétendre qu'il vous bénît, qu'il vous protégeât dans vos calamités, vous qui faites si peu de cas de sa parole; vous qui témoignez par ce mépris un si grand éloignement de son service? Vous ne vous souciez pas de lui, il ne se soucie point de vous, la chose est juste. Ecoutez les maximes de votre foi, écoutez-les comme vous devez, songez à en profiter, profitez-en; le Seigneur vous fera sentir sa protection et sa bonté. Me voici engagé dans la seconde partie de mon discours. Je vous ai montré que l'on méprise si fort la parole de Dieu, qu'on ne l'entend pas, ou qu'on l'entend mal; je m'en vais vous faire voir qu'on la néglige si fort qu'on n'en est nullement touché, ou qu'on en est touché inutilement.

SECONDE PARTIE.

Nous sommes sans excuse, messieurs, si la parole de Dieu nous est adressée en vain. Cette parole ne nous présente rien que de saint, c'est la morale de Jésus-Christ; rien que de sûr, ce sont les oracles du Saint-Esprit; rien que de sublime, c'est l'idée de la perfection chrétienne; rien que d'important, c'est le modèle sur quoi nous devons nous former. Et cette parole est d'ailleurs de sa nature le plus fort, le plus efficace de tous les moyens extérieurs que Dieu emploie pour notre sanctification. Eglise admirable, dont nous avons l'honneur d'être les membres, c'est cette parole qui vous a élevée sur les débris, sur les ruines de la synagogue, de la philosophie et de l'idolâtrie. Toute sévère, messieurs, toute terrible qu'elle est cette parole; quelque éloignée qu'elle soit des vues et des inclinations humaines, les esprits les plus grossiers, les plus fiers, les plus indociles, les plus aveugles, les plus corrompus, s'y sont soumis, et ont embrassé son joug; malgré les renoncements inconnus, pénibles, insurmontables à la sagesse et à la force du monde, à quoi elle les engageait, si nous sommes prêchés en vain, avouons-le, c'est par notre mauvaise disposition.

C'est souvent la faute du prédicateur, dites-vous : je lisais cette objection sur votre visage, je l'interromps parce qu'elle est insoutenable. Si le prédicateur vous enseigne une doctrine saine et le véritable Evangile de notre Sauveur, vous n'avez plus rien à m'opposer. C'est la vérité, c'est la foi qu'il vous propose ; cette vérité et cette foi sont les mêmes dans toutes sortes de bouches. Sont-ce les prédicateurs les plus excellents par leurs talents naturels, qui convertissent toujours le plus de monde ? Est-il personne dans un auditoire, sur qui la prédication ne doive faire quelque impression ? Et combien de personnes dans un auditoire feront un juste discernement des qualités du prédicateur ? Dieu par un effet de sa miséricorde n'a pas rejeté l'art de l'éloquence dans la dispensation de sa parole ; mais sa même miséricorde n'a point voulu assujettir sa grâce aux règles du discours et aux talents de l'orateur. Dieu fait encore aujourd'hui des merveilles semblables à celles qu'il fit autrefois, lorsqu'il tira l'eau d'un rocher, le feu de l'eau, les fleurs d'une branche sèche; lorsqu'il voulut qu'un lion présentât le miel des abeilles, et qu'une fronde remportât une signalée victoire. La nuée qui fait les richesses de la terre n'est ni la plus éclatante ni la plus bruyante, ni la plus subtile ; c'est celle qui a avec le soleil le rapport nécessaire pour verser la pluie. Le Seigneur confond quelquefois la force par la faiblesse ; il emploie les instruments les plus vils, les ministres les moins parfaits pour répandre l'onction de la grâce dans les cœurs. Ne cherchez donc plus, chrétiens, dans le peu d'habileté des prédicateurs, le prétexte du peu de sensibilité des auditeurs.

Comment seriez-vous touchés au sermon? Remarquez, je vous prie, les obstacles que vous opposez au sentiment que vous devriez avoir de la parole de Dieu. Comment seriez-vous touchés au sermon, si vous n'avez point de désir d'y être touchés? Qui sont ceux d'entre vous qui l'écoutent avec une résolution sincère d'en faire leur profit, avec une volonté déterminée à donner une attention singulière à ce qui peut contribuer à leur amendement ? La première démarche que l'on fait dans une affaire où l'on a envie de réussir, c'est de se mettre dans l'esprit d'y réussir. Vous ne souhaitez point d'avoir de bons mouvements durant la prédication, faut-il s'étonner si vous n'y en avez point en effet ?

Comment seriez-vous touchés ? le désir de l'être vous manque, vous manquez même de l'estime que vous devez faire de la vérité, vous n'avez pas seulement la moindre idée ni de la grâce que Dieu vous fait en vous envoyant les ministres de sa parole, ni de la reconnaissance que vous lui devez pour cette grâce. On a coutume de rendre inutile un bienfait dont on ne fait pas grand cas. Admirez ce soin tendre et paternel que Dieu prend de vous : pénétrez votre néant en sa présence: recevez sa parole avec les sentiments d'une personne qui s'en croit indigne : vous vous estimerez heureux, comme la femme Chananéenne, non-seulement de participer au pain des enfants, mais même d'avoir à votre disposition les petites miettes qui tombent de la table du maître (*Matth.*, XV).

Comment seriez-vous touchés? les objets qui vous possèdent vous détournent de la vérité, et épuisent votre réflexion ; votre esprit est toujours préoccupé par les choses de la terre, et n'est nullement disposé à goûter les choses surnaturelles. Le prédicateur qui loue les vertus chrétiennes, qui explique les principes de la sainteté, parle une langue que vous n'entendez qu'à demi. On est peu sensible aux objets qui ne frappent point si vivement, à moins qu'on ne soit prévenu de leur prix et de leur beauté. La sainteté chrétienne n'a point pour vous la grâce de la nouveauté ; c'est un sujet qu'on présente si souvent à votre pensée, qu'il ne réveille presque plus votre attention ; et remplis autant que vous l'êtes des préjugés du siècle et de l'amour-propre, vous n'en sauriez découvrir les charmes. Le grain tombe sur une pierre dure ; la pierre ne perd rien de sa dureté.

Comment seriez-vous touchés, si votre résolution vous porte à ne l'être pas? Vous venez au sermon tout déterminés à mener toujours le même train de vie, quoi que ce soit qu'on puisse vous dire pour vous obliger à changer. Vous ne voulez pas restituer, vous ne voulez pas rompre le commerce vous vous obstinez dans cette liaison, source fatale de vos plus grands déréglements ; l'enjouement, les libertés du grand monde, les divertissements profanes et criminels, c'est à quoi vous avez résolu de ne point encore renoncer. Serait-il possible de fléchir la dureté de votre cœur? *Vos semper Spiritui sancto resistitis* (*Act.*, VII, 51); vous résistez toujours au Saint-Esprit, et de sang-froid, et par une délibération libre de votre volonté. On ne vous fera jamais gens de bien malgré vous, et si vous voulez que vos désordres durent, ils dureront malgré tous les soins du zèle le plus éclairé et le plus ardent. Il n'est rien en quoi l'on ait plus besoin de votre volonté que dans l'affaire de votre conversion. Peut-on régler vos passions, vous mettre au-dessus des considérations humaines, vous désaccoutumer de vos intrigues et de votre licence, sans que vous mettiez vous-mêmes la main à l'œuvre ? Il suffirait que vous ne souhaitassiez pas de prendre de meilleurs sentiments, pour être toujours les mêmes : deviendrez-vous plus chrétiens si, de votre plein gré, vous formez la résolution de ne pas le devenir? Il faudrait bien que, dans la situation où vous êtes, le prédicateur vous prêchât la modestie, la retraite, la fuite des assemblées mondaines, le retranchement de la dépense; le seul nom de modestie, de pudeur, de régularité, de solitude, d'équité, vous rebuterait ; ces vertus seraient l'objet de votre aversion, et peut-être de vos railleries.

Que faudrait-il dire, messieurs, à ces gens-là pour les convertir? Hélas! ne faudrait-il

point leur conseiller de ne point paraître au sermon, de peur qu'ils ne se rendent plus criminels en l'entendant? Non, le conseil serait trop dangereux, et la grâce de Dieu a ses moments ; mais le zèle de la gloire du Seigneur ne demanderait-il point qu'on vengeât leur résistance à sa parole, par le refus de cette même parole? Saint Ambroise châtia autrefois son peuple de cette manière : il se contenta de lui faire des reproches, sans lui rien expliquer de l'Ecriture ; et, dans le premier discours qu'il lui fit après ce châtiment : J'ai voulu, dit-il à ses auditeurs, vous faire comprendre l'énormité de votre faute, vous jugeant indignes des divins oracles ; car la plus sévère vengeance que les ministres du Dieu vivant puissent tirer de vous, c'est de vous cacher les vérités et les mystères des Ecritures saintes : *Volui vos hoc ipsum intelligere quam graviter peccaveritis, quod divina eloquia audire minime meruistis ; hæc enim sacerdotum vehemens et copiosa vindicta est, indignis quibusque litterarum cœlestium sacramenta non credere* (*Serm. in festo S. Luciæ*).

Il ne me serait pas permis, messieurs, de tenir la même conduite : le devoir et le respect l'emporteront toujours dans mon esprit sur l'indignation et sur la douleur ; mais je prie le Père des miséricordes de soutenir ma faiblesse et de ne pas m'imputer votre insensibilité. Il ne faut pas aussi désespérer de trouver jamais quelque entrée dans votre cœur ; vous êtes raisonnables, vous êtes fidèles : lorsque vous y ferez réflexion et qu'on vous forcera d'y penser, vous condamnerez, je me le promets, l'injustice, l'intempérance, l'aigreur ; vous condamnerez les messéances, les excès des délices du siècle : vous serez touchés, et pour moi je crois que vous l'êtes dans ce moment. Sera-ce tout que de l'être? éteindrez-vous cette étincelle de la grâce? étoufferez-vous ce mouvement saint qui vous anime? vous endormirez-vous sur la parole qui vous a réveillés? Ne serait-il pas temps de prendre de meilleurs sentiments et une conduite plus chrétienne, pour ne pas risquer, comme vous faites, votre éternité?

Au reste, il ne faut pas s'étonner si, jusqu'à ce jour, vous avez laissé échapper de votre esprit les bonnes pensées qu'il a plu à Dieu de vous inspirer durant tant de sermons que vous avez entendus depuis que vous êtes en âge d'en profiter; mais vous voudriez réparer en quelque manière cette perte par le bon usage que vous ferez désormais de la parole de Dieu ; il faut donc examiner encore les raisons pourquoi, lors même que vous êtes touchés, vous êtes touchés inutilement. Votre négligence à cet égard paraît en diverses manières : premièrement, vous donnez-vous la moindre peine pour entretenir les sentiments de dévotion que vous avez conçus à la prédication ? y pensez-vous après que le prédicateur a cessé de parler? prenez-vous quelques précautions pour en devenir meilleurs? Cependant des lumières, des mouvements qui passent, demandent qu'on les arrête et qu'on les nourrisse par la réflexion et par l'étude ; à moins qu'on n'en rafraîchisse le souvenir de temps en temps, il n'en reste point d'idée, la trace s'en efface pour toujours : d'autant plus que, naturellement, ils combattent des habitudes peut-être déjà enracinées, et des inclinations conformes à notre mauvais penchant et que nous ménageons. Vous vous comportez, au contraire, d'une manière à nous persuader que vous appréhendez le fruit que vous pourriez tirer des inspirations du Ciel.

Pour vous rendre salutaire cette parole qui vous a frappés, avez-vous seulement songé à vous éloigner de ces objets qui ont coutume d'allumer vos désirs, d'exciter vos haines, d'animer vos passions? Vous voulez voir, vous voulez entendre après le sermon ce que vous voyiez, ce que vous entendiez auparavant ; vous conversez toujours avec les mêmes personnes, vous paraissez toujours dans les mêmes compagnies ; il vous fâcherait de sacrifier le moindre plaisir, de pénétrer le tort que vous faites à cette personne, à ce créancier, d'entrer dans le détail d'un domestique déréglé. Peut-être même appréhendez-vous qu'on ne remarque en vous quelque changement. Fuyez du moins, mes chers auditeurs, ce qui vous empêche de mettre à profit les bontés de votre maître; vous ne faites pas vos efforts pour en mériter, pour en continuer les effets; efforcez-vous du moins de ne pas rappeler vous-mêmes les objets qui les font évanouir et vous les font oublier.

Vous vous plaignez quelquefois du grand nombre de sermons : malgré ces sermons innombrables que l'on vous fait, et auxquels vous assistez, vous n'avez pas encore appris à pratiquer l'humilité, la patience, la modestie, la pureté, la tempérance ; depuis le temps qu'on vous prêche, vous n'avez pas commencé d'aimer Dieu. Vous vous plaignez encore de la longueur des sermons, ils ne doivent pas être trop longs; mais je vous répondrai, avec le grand archevêque de Césarée, que je ne pense pas que des compagnons de débauche vous attendent : *Nemo vos sollicitat aut perurget coepulonum* (*Hom.* 8, *in Hexam.*). Auriez-vous à sortir de la prédication pour vous rendre à une maison de plaisir et de licence? votre miroir vous attend peut-être, le divertissement concerté vous fait impatienter; toute autre chose que votre miroir et vos délices vous occupe sans doute en ce temps de pénitence. Vos affaires domestiques vous pressent : si elles étaient si pressantes, vous seriez-vous engagés dans cet auditoire? Quoi qu'il en soit, je vous arrête le plus longtemps que je puis, crainte que vous ne retourniez sitôt à vos jeux, à vos intrigues, à votre dangereuse oisiveté, à vos occupations mondaines : *Si vos d'misero. . . . sunt qui protinus ad tesseras aleasque sese conferent.* Il faut nourrir, mes chers auditeurs, ce grain divin de la parole, si vous voulez qu'il germe et qu'il lève.

En second lieu, vous ne faites point d'application particulière sur votre conduite des vérités que vous entendez : vous vous contentez de concevoir certaines pensées vagues touchant l'obligation de bien vivre, certains désirs indéterminés touchant la nécessité de vous corriger : c'est quelque chose que ces pensées et que ces désirs ; mais l'avance n'est pas considérable si vous ne descendez dans le détail. Il faut porter le flambeau de la vérité à la source du mal, à cet emportement éternel, à cette vanité délicate et opiniâtre, à cette envie basse, maligne, cruelle, à ce respect humain, à ce jeu passionné, outré, à cette ambition démesurée, à cet amour insensé des biens de la terre, à cet attachement indigne, criminel, honteux. Voilà, mon cher auditeur, sur quoi la prédication doit vous changer ; si vous vous en tenez à des résolutions en l'air, à des mouvements incertains, il y a grand danger que vous ne soyez toujours ce fidèle emporté, superbe, envieux, joueur, mondain, esclave de l'opinion des hommes, possédé du désir de la gloire et des richesses de la terre, lié par des nœuds impurs et infâmes.

Quand je vois verser des larmes, quand j'entends pousser des soupirs à des auditeurs, sans penser à quelle fin, sans prévoir l'avantage qu'ils peuvent tirer de cette pieuse impression de leur âme ; il me semble voir et entendre ces Athéniens, qui, autour de leur autel consacré au Dieu inconnu, *Ignoto Deo*, se contentaient de grimacer, sans y brûler des parfums, sans y immoler des victimes, sans y rien offrir. Ils entrevoyaient un fantôme de divinité et de religion : là-dessus ils donnaient quelques marques de piété, qui ne les engageaient à quoi que ce soit qui pût incommoder leurs vices. On lève les yeux au ciel durant le sermon; on leur permet quelques larmes sourdes et muettes; on soupire pour donner quelque liberté à un mouvement de dévotion; mais nul don, nul sacrifice, nulle victime : on ignore même ce qu'on devrait présenter, sacrifier, immoler.

L'apôtre saint Jacques dans son épître catholique nous dépeint infiniment mieux ces auditeurs que l'on touche et que l'on ne convertit pas, parce qu'ils se contentent de découvrir confusément la matière de leur conversion. Cet auditeur, dit-il, qui n'est point observateur de la parole, est semblable à un homme qui voit son visage dans un miroir, tel qu'il l'a naturellement, et qui dès qu'il s'est vu, se retire, et oublie dans le même instant quel il était : *Si quis auditor est verbi et non factor, hic comparabitur viro consideranti vultum nativitatis suæ in speculo : consideravit enim se, et abiit, et statim oblitus est qualis fuerit*. Voir en passant son visage dans un miroir, n'est-il pas vrai, mesdames, que ce regard passager ne suffirait pas pour en découvrir les taches, et beaucoup moins pour les laver? Ni la beauté ni la laideur ne vous en tiendraient pas quittes pour un coup d'œil dérobé. Vous vous présentez bien des fois et bien longtemps pour étudier votre portrait, pour y rechercher les irrégularités les plus menues, les traits les plus imperceptibles. Serait-ce assez de dire, je veux être belle, pour être belle? Vous examinez avec un soin chagrin et exact ce qui peut vous empêcher de paraître avec cette beauté que vous désirez et que vous aimez : et vous y portez aussitôt la main avec le remède. Comme il ne reste rien de vous dans le miroir, du moment que vous vous en êtes éloignées, il n'y aurait rien de plus agréable sur votre visage qu'auparavant, si une idée générale, si un désir général de la beauté vous avait arrêtées peu de temps devant le miroir. La prédication, messieurs, est un miroir qui vous montre la laideur de votre âme : à moins que vos yeux ne portent leurs regards jusque dans les replis de cette âme que vous avez à considérer, vous n'en verrez pas même les plus horribles difformités; de la même manière que les taches les plus grossières et les plus vilaines échapperaient à votre vue, si vous vous présentiez au miroir sans dessein : *Abiit, et statim oblitus est qualis fuerit;* l'on s'en va, et l'on ne se connaît plus.

Enfin, donnez, je vous prie, une attention singulière à ces questions : je les fais en peu de paroles, pour ne pas abuser de la patience dont vous m'honorez. Les bons mouvements que Dieu vous a fait sentir durant la prédication n'ont point d'effet; n'est-ce point que vous appréhendez un engagement sincère de conversion? Vous voudriez bien régler vos mœurs, car qui n'en a pas quelque envie? mais ce n'est pas votre dessein d'aller si loin dans le chemin de la vertu; et vous vous défiez en quelque manière de votre courage; vous vous défiez de la miséricorde de Dieu, qui a coutume de nous pousser toujours plus avant par sa grâce. C'est à vous à voir si vous avez raison d'aimer le vice, de peur de trop aimer la vertu. Je ne suis pas fâché de manquer de temps, pour vous faire là-dessus les reproches que vous méritez : car vous en méritez de bien forts.

Peut-être ne voulez-vous pas changer, parce que votre légèreté vous fait craindre de vous repentir d'une bonne résolution, et de rétracter votre parole. Prétendez-vous donc être vicieux jusqu'à la mort? Quand est-ce que vous pourrez répondre de vous? La chose dépendra toujours de votre faiblesse ou de votre force ; votre volonté aura toujours à coopérer à la grâce de Dieu. Peut-être encore regardez-vous un parfait changement comme impossible ; s'il était impossible, le Seigneur ne vous ferait pas prêcher sa parole. Le croyez-vous capable de feinte? Qui se convertirait jamais, si vous disiez vrai? Vous en coûte-t-il si peu de vous résoudre à mourir dans votre péché? Si vous êtes tranquilles avec cette pensée, finissons, il serait inutile de vous parler plus longtemps; vous me contraignez de finir.

Quis surdus, dit Dieu par un prophète, *nisi ad quem nuntios meos misi* (*Isa.*, XLII, 19)? Qui sont ceux qui sont sourds à ma parole? ne sont-ce pas ceux-là mêmes à qui

je la fais prêcher? Si vous ne voulez pas entendre, vous n'entendrez pas; si vous voulez ignorer ce qu'on vous dira de la part de Dieu, vous n'y comprendrez rien. Il n'est pas de pire surdité que la surdité que l'on affecte et que l'on aime. Il n'est pas d'ignorance moins susceptible d'instruction, que l'ignorance qu'on étudie, pour ainsi parler, et qu'on appréhende d'instruire. La grâce de Dieu fera mille merveilles parmi ces nations aveugles à qui sa parole n'est point annoncée; cette grâce ne vous servira de rien, quoique cette parole retentisse de toutes parts à vos oreilles. Vous ne voudriez pas, dites-vous, garantir ces pauvres âmes à qui l'on ne porte point l'Evangile; et qui trouverez-vous qui garantisse les vôtres, vous qui êtes comme les dépositaires de cet Evangile? vous à qui il est expliqué par un si grand nombre de prédicateurs; et qui vivez peut-être comme ces malheureux qui ne connaissent pas Jésus-Christ? Quoi! tant de Barbares périront, parce qu'ils n'entendent pas les vérités que vous méprisez? et vous périrez, mes chers auditeurs, parce que vous méprisez les vérités qu'ils n'entendent pas? Les Japonais seront damnés, parce qu'ils ont chassé les prédicateurs de leurs villes? et vous serez damnés, parce que vous remplissez vos villes de prédicateurs?

Faites tout ce qu'il vous plaira, vous ne manquerez jamais d'entendre ce que saint Jean-Baptiste disait à Hérode: *non licet, non licet tibi* (*Marc.*, VI, 18). Il ne vous est pas permis d'être impudique, adultère, injuste. Il ne vous est pas permis de vous abandonner à vos passions, d'aimer les plaisirs dissolus du siècle, d'entretenir tous ces commerces d'iniquité qui offensent le Seigneur: *Non licet tibi.* Oui, l'on vous le dira malgré vous : fût-on exposé à la raillerie, à la persécution, aux tourments et à la mort. Vos chaires fussent-elles renversées, vos églises fussent-elles fermées : on vous le dirait encore dans vos places publiques et dans vos salles; l'on entrerait jusque dans vos cabinets pour vous le dire, qu'une conduite passionnée et mondaine est indigne de votre foi; et que vous serez précipités dans les abîmes, puisque vous craignez si peu le maître qui peut et qui doit vous y jeter. En vain vous ferez les sourds : l'on élèvera la voix, l'on criera à vos oreilles; et vous saurez que les entêtements de votre luxe, votre acharnement à un jeu si scandaleux, les libertés de votre enjouement, les détours de vos chicanes, les excès de vos débauches vous sont défendus, sous peine de la mort éternelle : *Non licet, non licet tibi.*

Je ne puis me persuader, ô mon Dieu! que vous en veniez à ce point de rigueur contre les fidèles qui m'entendent, que de les priver de votre parole, que d'imposer silence aux prédicateurs qui la leur annoncent. Il faut espérer, chrétiens, que Dieu n'en usera pas avec cette sévérité envers vous; mais ne vous préparez-vous point une vengeance plus terrible? L'on vous prêche, et vous ne vous convertissez pas; l'on vous prêchera, et vous ne vous convertirez pas; à quelle condamnation, à quel châtiment ne devez-vous pas vous attendre? Je pensais d'être le ministre de la miséricorde de Dieu : et me voici donc l'instrument de sa justice. Pourquoi, mes chers auditeurs, pourquoi me rendez-vous complice de vos péchés? mes propres péchés ne me rendent-ils pas assez criminel et assez malheureux? N'aurai-je du zèle pour vous sauver, que pour vous perdre plus impitoyablement? Ne prendrai-je tant de peines, que pour augmenter les vôtres? Ne me traitez pas si cruellement, je vous en conjure; je voudrais vous aider à gagner le ciel; je voudrais vous y porter tous; je perdrais volontiers la vie pour vous faire saints, pour vous conduire dans le paradis : ne me refusez pas cette grâce; faites que je ne sois pas l'occasion de votre malheur; ne m'exposez pas à la cruelle nécessité de vous faire des reproches, de vous condamner devant Dieu, de lui demander justice contre vous, lorsque nous comparaîtrons vous et moi aux pieds de son tribunal

C'est pourtant à quoi je serai forcé, si vous vous obstinez dans vos méchantes habitudes; et quel fruit me promettre de tous mes sermons, si celui-ci ne vous apporte point de profit? Je vous ai fait voir l'énormité, les causes, les remèdes du mépris que vous faisiez de la parole de Dieu; cette prédication est comme le fondement de toutes les autres. Si vous n'êtes pas même sensibles à l'estime que j'ai tâché de vous inspirer pour cette parole, à la crainte de la rendre inutile, au compte que vous en rendrez un jour: qu'est-ce qui vous touchera jamais? Vous n'êtes pas seulement disposés à être touchés, puisque vous ne vous laissez pas persuader la docilité que vous devez à la vérité, et l'obligation de la pratiquer. Commencez, mes chers auditeurs, l'ouvrage de votre salut, en suivant les impressions que la grâce aura faites aujourd'hui dans vos cœurs : en tirant de ce discours les avantages que Dieu vous y a présentés; vous ménagerez désormais avec fidélité les lumières et les mouvements du Saint-Esprit, et le Seigneur vous donnera après votre mort la récompense de ces serviteurs fidèles. C'est, etc.

SERMON XXIV.

Sur l'abus que les pécheurs font de la bonté de Dieu.

Ecce Rex tuus venit tibi mansuetus.

Voici votre roi qui vient à vous dans un esprit de douceur (*S. Matth., ch.* XXI).

Il arrive rarement, messieurs, que la douceur soutienne la grandeur. Les hommes ont besoin la plupart d'un air grave et fier, d'une pompe éblouissante et terrible, pour paraître grands; preuve convaincante de leur petitesse naturelle, et du néant de tout ce qui les élève au-dessus de leurs semblables. Notre Seigneur n'a que faire de tout cet appareil de majesté, pour faire éclater sa royauté : il méprise ce vain éclat qui impose et qui effraie, et il ne laisse pas de recevoir les hommages qui sont dus au maître souverain de toutes choses; malgré son humilité et

sa modestie, il est reconnu pour roi à son entrée dans Jérusalem. Il faut être bien grand, pour ne devoir qu'à soi-même les marques de sa grandeur.

Tous les fidèles bons ou méchants révèrent sous ce voile de douceur la souveraineté de leur commun maître; mais ils ont des sentiments bien différents sur l'obéissance qu'ils lui doivent. Les bons le craignent, parce qu'il est doux : et pour cette même raison les méchants ne le craignent pas; les gens de bien redoutent la douceur qu'ils adorent; et ceux qui vivent mal, en abusent. Dieu est bon, disent ses serviteurs fidèles, donc il faut le servir dans la crainte de ses jugements : Dieu est bon, disent ses serviteurs révoltés, donc nous pouvons continuer nos offenses dans une tranquille sécurité.

J'entreprends aujourd'hui, messieurs, de combattre cette conséquence des mondains et des libertins. Serez-vous outragé, ô mon Dieu, parce que vous êtes plein de miséricorde? et votre miséricorde servira-t-elle de prétexte à nos outrages? Dieu est bon, donc on peut mépriser avec plus d'audace sa clémence; donc il n'est pas encore temps de se déclarer pour lui et de s'attacher à son service. Quelle conséquence! chrétiens, ne vous fait-elle pas horreur cette conséquence, avant même que je parle! Passons sur son injustice et sur son impiété: les premiers principes du christianisme les montrent à qui l'entend; arrêtons-nous à sa fausseté. Elle est fausse pour deux raisons. La première, parce qu'elle conclut faux; la seconde, parce qu'elle suppose faux. Le principe dont elle est tirée nous conduit à une conséquence toute contraire: elle détruit le principe même dont elle est tirée. Je m'explique. De ce principe dont on convient, Dieu est bon, il s'ensui qu'il faut le servir; là, sans violence et presque sans réflexion, là vont naturellement et avec plaisir la raison et la foi. Il s'ensuit encore que Dieu cesse d'être bon, si à cause de sa bonté on ne veut pas le servir; la plus grossière connaissance aperçoit cette vérité. Vous dites, fidèle ingrat et déréglé, que parce que Dieu est bon, vous pouvez encore l'offenser; et je dis que vous concluez faux, parce que si Dieu est bon, il faut le servir; c'est ce que je vous ferai voir dans le premier point de mon discours. Je dis encore que vous supposez faux, parce que vous obligerez Dieu à cesser d'être bon, si parce qu'il est bon, vous ne voulez pas le servir; c'est de quoi j'espère vous convaincre dans mon second point. Nous implorons le secours de votre bonté, Vierge sainte, pour développer le tort indigne que l'on fait à la bonté de votre Fils Jésus-Christ : *Ave, Maria.*

PREMIÈRE PARTIE.

Le monde, messieurs, a certaines maximes si fort éloignées non-seulement de la vérité, mais même de la vraisemblance, qu'un prédicateur paraît suspect et outré, lorsqu'il songe à les combattre et à les détruire par le raisonnement. On veut bien les suivre ces maximes, on les suit, on s'y accoutume; en fait-on sentir l'horreur à ceux qui y conforment leur conduite; ils s'effarouchent, ils s'offensent, comme si on leur imposait pour les blâmer. Je puis continuer mes crimes, parce que Dieu en use envers moi avec une grande bonté et qu'il continue de me combler de ses bienfaits: pourrait-on s'imaginer qu'il y a des personnes dans le monde qui tiennent ce langage? Et ceux qui le tiennent ne se choqueraient-ils pas, si on le leur reprochait en face? La seule signification des termes porte une idée de corruption de pensées et de mœurs, qui révolte l'esprit le plus corrompu. Cependant, la chose n'est que trop véritable, c'est sur ce détestable préjugé que bien des gens s'obstinent dans leurs désordres. Sans avoir égard à cette injuste délicatesse des personnes licencieuses qui aiment leur égarement, et n'en peuvent souffrir l'image, développons l'extravagance de ce raisonnement : si Dieu est bon, je puis encore violer sa loi, et différer ma conversion.

Premièrement, la bonté ne saurait être l'objet du mépris et de la haine; c'est là une maxime fondamentale de la morale la plus commune et la plus grossière. En quelle école avez-vous appris que vous puissiez vous obstiner dans le vice, parce que le Dieu que vous avez à servir est un Dieu de miséricorde qui vous ménage, qui vous attend, qui ne se hâte pas de vous châtier, dans l'espérance de votre changement? Est-ce la raison, est-ce la foi qui vous a inspiré un si étrange sentiment? Mais est-il homme dans les contrées les plus barbares à qui la raison n'enseigne qu'il faut aimer la bonté, que la bonté est le terme où tendent naturellement tous les mouvements du cœur, qu'il n'est pas même possible qu'il se porte à quoi que ce soit qui ne soit ou qui ne paraisse bon! Quel renversement, juste ciel, dans la société humaine, si la bonté ne nous touchait plus! quel lien nous unirait désormais ensemble? Promesses, récompenses, bienfaits, engagements, tout cela dès lors vains motifs de nos actions; amour, haine, désir, crainte, joie, tristesse, espérance, toutes les passions seraient dans le trouble, dans une confusion qui entraînerait bientôt la destruction de toutes choses. Ennemis de nous-mêmes, ennemis des autres, nous serions contraints de renoncer à tout commerce, de rompre toute liaison, de vivre exposés sans cesse aux saillies brutales de nos aveugles inclinations. L'indignation me porte trop loin, je parle d'une manière tout à fait indigne de cette assemblée, je lui manque de respect, et je mérite qu'elle me refuse son audience. Semblables raisonnements offenseraient jusqu'à ces peuples inhumains qui vivent sur les sablons brûlants du midi ou sur les neiges glacées du septentrion. Voyez, je vous prie, mon cher auditeur, où nous conduisent les damnables principes qui entretiennent les déréglements du monde et de la licence; le monde même le plus déréglé et le plus dissolu ne saurait étouffer l'horreur dont ils le frappent. Aimer ce qui est bon, haïr ce qui

est mauvais; on peut dire que toutes les affections de l'humanité se rapportent là.

Si Dieu est bon, le pécheur peut encore quelques années se livrer à son penchant, c'est-à-dire il peut encore quelques années ne pas aimer Dieu qui est bon, et ne pas aimer Dieu, parce qu'il est bon. Ce n'est pas là le langage de l'homme et de la raison, pourrait-ce être le langage de la foi et du fidèle? Adorable Jésus-Christ, auteur infiniment saint des vérités que nous croyons, ce sont vos ennemis qui me forcent à faire cette question. Non, messieurs, la foi ne combat point la raison, la morale de l'Evangile ne renverse point les règles les plus naturelles de la vie civile et honnête. Tous les points de notre croyance nous portent à l'amour de Dieu, parce que cet amour est la fin et l'accomplissement de la loi. S'il est vrai que je puisse me dispenser de la fidélité que je dois à Dieu, parce qu'il me souffre avec patience et qu'il me fait du bien, il n'y a plus pour moi ni obéissance, ni justice, ni gratitude, ni religion, ni vertu. Je puis croire selon mon caprice, je puis agir à l'aveugle et au gré de mes inclinations les plus insensées et les plus furieuses.

Interrompez-moi, messieurs, plaignez-vous de l'injure que je fais à votre foi, en vous proposant des arguments qui la déshonorent si visiblement; prévenus des vérités qu'elle renferme, soutenez sans crainte qu'un fidèle n'en viendra jamais à s'imaginer qu'il puisse mépriser la loi de Dieu parce que Dieu a pour lui une grande miséricorde. Je consens à me rétracter, à me taire, si j'impute aux méchants une pensée qu'ils n'aient pas. Ils ajoutent péché à péché, dites-vous, parce qu'ils espèrent de la bonté divine le temps et la grâce pour en faire pénitence; mais cela ne veut pas dire que la bonté divine soit ni l'objet ni le motif de leurs offenses. Je veux convenir avec vous de la distinction que vous m'opposez, cependant ils ajoutent péché à péché, parce que Dieu est bon; c'est nous faire entendre qu'ils pécheraient moins, si Dieu était moins bon à leur égard; comment donc ne pas concevoir qu'ils augmentent le nombre des injures qu'ils font à Dieu, parce qu'ils se mettent peu en peine d'honorer sa clémence; qu'au contraire ils se font volontairement une habitude de la mépriser?

Mais, messieurs, donnez-moi, je vous prie, le sens naturel de ces paroles : Ne pensons qu'à nous divertir, nous sommes dans l'âge du plaisir; Dieu est bon, il nous pardonnera les excès des belles années; tant de gens qui ont vécu comme nous ne sont pas péris; après certain temps l'on demande grâce, il n'est pas difficile de l'obtenir, l'on se fait sage sur le retour, le Seigneur ne veut pas nous perdre. Que signifient ces maximes, messieurs? ai-je outré la vérité? les mondains, les libertins peuvent-ils exprimer plus nettement leurs sentiments sur la miséricorde divine? C'est nous dire bien clairement, ce me semble, que si Dieu n'avait pas tant de bonté, ils ne prendraient point tant de plaisirs, ni des plaisirs si criminels; qu'ils ne regarderaient pas les jeunes années comme un temps destiné à la débauche, qu'ils songeraient à faire une pénitence et plus prompte et plus sévère, qu'ils n'imiteraient pas les personnes qui ont attendu la vieillesse pour donner quelques marques de changement, qu'ils n'espéreraient pas cette miséricorde dont ils se rendent si indignes. Voilà, messieurs, la signification simple et naturelle de leurs expressions. Il est donc vrai qu'ils se déterminent à accumuler leurs péchés, parce qu'ils se persuadent que Dieu est bon; il est donc encore véritable que je ne leur impose rien qu'ils ne pensent, et qu'effectivement ils se jouent de la bonté de Dieu.

Examinons par une seconde réflexion la suite de tels sentiments; vous en serez sans doute plus effrayés, et j'espère toutefois qu'ils vous en paraîtront plus vraisemblables. Vous qui suivez le torrent de vos passions dans une vie impure et mondaine, vous ne voulez pas servir Dieu, parce qu'il vous épargne et que vous comptez sur une longue suite de grâces. Je vous demande, quand est-ce donc que vous le servirez? Vous l'offensez maintenant que vous éprouvez sa bonté en mille manières, tout convaincus que vous êtes de l'indulgence dont il vous traite : l'aimerez-vous lorsqu'il vous traitera avec rigueur, lorsqu'il vengera sa miséricorde en lançant sur vous les traits impitoyables de sa justice? Vous m'avez déjà répondu en nous alléguant les motifs que je viens de rapporter de votre obstination dans le crime. Vous différez votre conversion parce que Dieu est bon; sur cet aveu nous penserions naturellement que si Dieu n'était pas si bon, vous vous hâteriez sans doute de vous convertir; mais ce n'est point ainsi que vous raisonnez, vos vues sont bien différentes des nôtres. Vous voulez dire que si vous n'aimez pas Dieu, tout plein qu'il est de miséricorde, vous seriez encore plus éloignés de l'aimer s'il avait pour vous moins de bonté. Peut-être aurez-vous quelque répugnance à confesser que tel est votre sentiment, et il est nécessaire de vous en convaincre par les préjugés que vous nous inspirez contre vous-mêmes.

L'impureté, la malversation, la violence ne vous troublent pas; Dieu pourrait en rompre le cours en vous frappant, il vous épargne ce chagrin, il conserve votre santé, il ne s'oppose point à l'heureux succès de vos projets et de vos intrigues, il n'éloigne point de votre maison l'opulence que l'iniquité y fait entrer, il a la patience de souffrir votre vie licencieuse; vous n'aimez pas néanmoins un Dieu si bienfaisant, doutez-vous de sa bonté? non, vous la connaissez, vous la sentez, vous la faites servir à vos désordres. Quand est-ce donc, encore une fois, que vous aimerez Dieu? Il n'est pas question de regarder le prédicateur d'un œil fixe et de l'écouter d'une oreille dure, parlez avec liberté, je vous en conjure. Dieu vous honore de ses grâces, tout indignes que vous en êtes; vous l'avouez, et vous ne laissez

pas de l'offenser et vous l'offensez pour cela même. L'aimerez-vous lorsqu'il étendra sa main pesante jusqu'à vous, lorsqu'il maudira vos enfants, vos fonds, votre commerce? lorsqu'il renversera vos desseins les mieux concertés? lorsqu'il vous jettera dans un lit, percés de douleur, accablés d'ennui et de maux, lorsqu'il retirera ses vérités les plus touchantes et qu'il vous laissera tomber dans cet endurcissement fatal, suite ordinaire du mépris de sa clémence? lorsque vous aurez sujet de croire que Dieu ne vous aime plus, alors vous l'aimerez. Accordez-moi un peu de réflexion sur ce que je vais vous dire.

Mais vous, qui vous révoltez contre sa bonté pour prendre vos plaisirs, comment redouterez-vous sa justice pour les perdre? Vous, qui vous moquez de ses grâces pour contenter vos passions, comment vous soumettrez-vous à ses châtiments pour faire une guerre dure et éternelle à vos passions? La tribulation touche quelquefois les cœurs les plus endurcis, j'en conviens; mais ce qui doit vous intéresser beaucoup dans cette pensée, c'est que la tribulation touche les cœurs en découvrant la miséricorde qui l'envoie. Qui est insensible à cette miséricorde d'ordinaire n'est sensible à rien. Le pécheur se convertirait-il jamais, s'il n'espérait point de grâce? et sa grâce, il ne peut l'attendre que de la bonté divine; or, il la méprise, cette bonté, et en prend occasion de s'obstiner dans ses déréglements; il s'accoutume à la considérer sans en devenir meilleur; il serait même moins vicieux, s'il faisait moins d'attention à ses faveurs. Si la clémence du Seigneur se sert de l'adversité pour le changer, quelle apparence qu'elle le change en effet, lui qui s'endurcit par cette clémence même, lorsqu'elle ne verse sur lui que des faveurs?

Noé menaça les hommes de la colère de Dieu durant un siècle entier; jamais menace ne fut si longue que celle de ce saint patriarche, jamais les hommes menacés n'eurent tant de temps pour prévenir leur malheur. Que pensez-vous, dit saint Jean Chrysostome? les hommes se moquèrent de Noé : pourquoi? parce qu'heureux autant qu'il l'était, il ne laissait pas de professer la vertu et de vivre dans la crainte de Dieu. Ce n'était pas la coutume de pratiquer la piété durant la prospérité : *Verisimile est, cum præter morem, omnem virtutem coleret, eum subsannatum fuisse et irrisum ab omnibus* (*Hom.* 23, *in Gen.*). Les pécheurs de ce temps-là, comme les pécheurs d'aujourd'hui, ne se croyaient pas obligés de redouter le Seigneur qui différait le châtiment de leurs crimes : la lenteur de la vengeance leur faisait oublier le vengeur. Dix, vingt, cinquante années s'étaient écoulées, et le ciel ne tonnait point encore; au lieu de tirer avantage de sa sérénité pour se mettre à couvert du danger, ils en devenaient tous les jours plus insolents.

Noé cependant essuyait leurs reproches et leurs railleries; on le voyait qui amassait les bois nécessaires à la construction de l'arche, qui les coupait, qui les assemblait pour élever un bâtiment inconnu. Voilà un plaisant architecte. A mesure que l'arche avançait, l'ouvrier paraissait plus insensé et avait plus d'outrages à souffrir. Les animaux entrent dans cette maison d'un dessein extraordinaire, selon l'ordre que Dieu en avait donné. Ce fut alors que toutes les langues furent déchaînées pour insulter à l'homme de Dieu. Quelle compagnie! quel bizarre assemblage! Enfin Noé lui-même avec sa famille se renferme dans l'arche, on lui dit adieu comme à un vieux fou. Que reste-t-il, mes chers auditeurs, à dire et à faire? Ah! déjà les trésors de la vengeance du Seigneur sont ébranlés, les cataractes du ciel s'ouvrent, les eaux tombent, la terre est inondée. Je hâte trop un si épouvantable malheur; nos railleurs impies changeront peut-être de langage, quand ils verront la justice de Dieu prendre la place de sa bonté; ils tâcheront peut-être de détourner par leurs larmes les torrents où ils se sentent noyer. Que dit l'Ecriture touchant la conversion des coupables? pas un seul mot : *Et cuncta in quibus spiraculum vitæ est, mortua sunt... Remansit autem solus Noe, et qui cum eo erant in arca* (*Gen.*, VII). Tout périt, et Noé seul, avec ceux qui étaient dans l'arche, furent sauvés.

N'avouerez-vous pas ici avec moi, messieurs, que quand les hommes virent tomber ces eaux affreuses sur la terre, ils ne furent guère en état de fléchir le Dieu qui les versait? qu'au contraire, s'efforçant en vain d'échapper à sa colère, ils le maudirent, et qu'un désespoir furieux succéda dans leur âme à une impie ingratitude. Comment des gens abrutis dans l'impureté, accoutumés à se jouer de ce qu'il y a de plus auguste, de plus terrible dans la religion, eussent-ils employé leurs derniers moments à bénir le maître souverain qui les abîmait? Selon toutes les vraisemblances, ils finirent leurs cris et leur vie par des blasphèmes. Il est bien difficile, il est bien rare, messieurs, il est presque impossible qu'un cœur que la bonté ne gagne pas, se rende à la rigueur; car la rigueur qui touche est bonté. Qu'est-ce qui s'ensuit de là? Il s'ensuit que si on peut offenser Dieu, parce qu'il est bon, on ne doit jamais l'aimer. Que dites-vous de cette conséquence? C'est là où vous m'avez conduit, par le prétexte de vos déréglements, et c'est là où je voulais vous conduire par ma réflexion.

Mais, quoi! quelques-uns d'entre vous seront donc damnés, non parce que Dieu est juste, mais parce qu'il est bon : ce ne sera point sa colère qui vous perdra, ce sera sa miséricorde. Il vous ménage, il attend votre pénitence, il vous comble de ses faveurs; c'est pour cela même que vous tomberez dans le dernier des malheurs. S'il vous frappait sans pitié, s'il n'avait point d'égard à votre faiblesse, s'il ne vous pardonnait rien, vous péririez, il est vrai; mais ce serait à vous une espèce de consolation de pouvoir vous plaindre de sa rigueur. Vous vivez, vous vivez contents : toujours de la santé, toujours du succès dans vos entreprises, tou-

jours une intrigue et un jeu tranquilles; vous êtes forcés de le confesser, que Dieu en use envers vous avec une grande bonté. Sera-ce là la raison pourquoi vous vous damnerez? Laissez perdre ceux qu'il surprend au milieu de leurs excès, ceux qu'il jette du sein de la volupté dans le sein de la mort, ceux qu'il précipite d'un lieu de débauche dans le tombeau. Pour vous, mes chers auditeurs, puisque Dieu est si bon envers vous, servez-le, aimez-le, et sauvez-vous. Ce serait être bien malheureux, que de devenir malheureux par le bonheur; ce serait être bien désespéré, que de faire servir sa confiance même à son désespoir.

Ainsi, dit Salvien, nous combattons en quelque manière contre la miséricorde divine, pour la fatiguer, pour lui arracher des mains les grâces qu'elle a à répandre sur nous. Armés de crimes, nous lui insultons, pour la détourner de dessus nous; il faut, si elle a quelque pitié de nous, qu'elle cesse ses bienfaits, puisque ses bienfaits servent à nous rendre plus méchants : *Ad expugnandam misericordiam Dei, omni peccatorum immanium scelere quasi omni telorum genere pugnamus* (*lib.* IV, *de Gub. Dei*). Rebuter un ami, un bienfaiteur, ce n'est pas assez; le maltraiter, l'outrager, c'est encore trop peu; s'imposer une espèce de nécessité de rompre pour toujours avec lui, et de continuer jusqu'à la mort nos rebuts et nos outrages, pourquoi? à cause de son amitié et de ses bienfaits; nous ne traiterions pas si indignement le dernier des hommes. O mon Dieu! ne nous rejetez pas de votre face; mais plutôt que d'exposer votre miséricorde aux marques d'un mépris si ingrat, si téméraire, si offensant, ne nous montrez désormais qu'un visage de colère et de vengeance.

Quel tort, en effet, messieurs, ne fait-on pas à Dieu, lorsque l'on se détermine à être méchant, parce qu'il est bon? C'est ma troisième pensée. Ne serait-ce pas l'accuser ou de peu de sagesse, ou de peu de sincérité, que de prétendre qu'il favorise nos vices par les effets de sa miséricorde? De peu de sagesse, il veut nous sanctifier; et, en nous traitant avec bonté, il nous donnerait occasion de nous obstiner dans nos désordres, c'est-à-dire qu'il nous exposerait à nous égarer, pour nous conduire au but où il prétend que nous touchions. De peu de sincérité, il n'est personne qui n'ait sujet de croire que c'est son dessein de nous gagner, en continuant de verser sur nous ses bienfaits, et ses bienfaits toutefois seraient à nous un sujet d'aversion et de scandale. Qu'il nous frappe ou qu'il nous caresse, sa volonté est que nous observions sa loi; mais il souhaite encore plus, si je l'ose dire, de nous rendre fidèles à nos devoirs, par les témoignages de sa miséricorde, que par les terreurs de sa justice; il aime mieux se comporter en père qu'en maître, dit saint Pierre Chrysologue; il préfère l'obéissance qu'il peut emporter par la douceur, à l'obéissance à quoi il nous forcerait par la sévérité. Il voudrait être obligé, par notre procédé, à nous récompenser, sans être obligé à nous punir : *Deus non tam Dominus esse vult, quam pater : rogat per misericordiam, ne vindicet per rigorem* (*Serm.* 108).

Déjà peut-être depuis bien longtemps, mon cher auditeur, vous avez abandonné les devoirs du christianisme : presque nul usage des sacrements, un grand mépris des choses saintes et de la parole de Dieu, des commerces d'iniquité sûrs et scandaleux; vos artifices néanmoins, vos chicanes injustes vous ont valu le fonds après quoi vous soupiriez; les peines cruelles que vous avez faites à cette personne ont réussi, ses droits sont devenus inutiles, et son éloignement vous a mis dans une pleine liberté de tout entreprendre. Cette maison de campagne, qui sert d'asile à l'intempérance et à la volupté, s'embellit, et rend toujours plus; vos enfants, les témoins et peut-être les imitateurs de vos débauches, s'établissent heureusement; vous ne souffrez presque, dans le cours de vos crimes, que la peine de les commettre. Que conclurez-vous de là? que Dieu ne trouve pas mauvais que vous soyez ce que vous êtes, puisqu'il prend un soin particulier de vous? que c'est à lui en quelque manière qu'il faut s'en prendre de vos désordres, puisqu'il ne se hâte pas de les terminer en les punissant?

Il est vrai qu'il lui serait fort aisé de rompre ce tissu d'iniquités, que vous tramez depuis tant d'années. Qui l'empêcherait de vous écraser sous les ruines de votre maison? d'ouvrir la terre sous vos pieds, de lancer ses foudres sur vous? Une fièvre, une chute, un mal léger, un événement ordinaire, suffirait à sa justice pour vous châtier. Petit ver de terre, vous n'êtes pas digne seulement d'occuper sa vengeance; il ne tient qu'à lui de vous perdre, sans appareil et sans armes. Quel spectacle! s'écrie saint Jean Chrysostome : le Seigneur veut abattre l'orgueil des Egyptiens, et lui qui est le maître de toutes choses, qui pouvait choisir les créatures les plus terribles, pour être les instruments de sa colère, il n'emploie ni les ours ni les lions des forêts; il ne met en œuvre que des mouches et des grenouilles, et c'est assez à lui de ces méprisables et vils animaux pour confondre un peuple insolent : *Grande spectaculum Deus universo orbi præstitit, cum superbiam Ægyptiorum non de leonibus et ursis, sed de ranis domuit et muscis.*

Mais non, Dieu ne veut pas vous effaroucher par des coups imprévus, en quoi sa miséricorde éclate encore davantage; qu'il lui soit si aisé de se faire redouter, et qu'il ne pense qu'à se faire aimer, cela ne vous empêchera pas de vous comporter envers lui comme s'il était ou imprudent ou trompeur à votre égard. Peut-être a-t-il les mêmes sentiments que vous? peut-être juge-t-il, comme vous, sa bonté indigne de votre reconnaissance? Peut-être a-t-il en vue, comme vous, que sa miséricorde soit un obstacle à votre conversion? O bonté! ô miséricorde! Mais ô bonté méprisée! ô miséricorde outragée! Un Dieu si grand, si puissant, si re-

doutable, ne vous fera du bien, mon cher auditeur, que pour vous faire révolter contre lui! Ses grâces non-seulement ne vous forceront point à l'aimer; elles vous engageront encore à lui faire de nouvelles injures! Il faut vous faire comprendre, s'il est possible, l'horreur d'un sentiment si détestable; tâchez, je vous prie, de pénétrer cette réflexion.

Il y a des hommes plus méchants que vous, lesquels sont si surpris de la miséricorde que Dieu témoigne au pécheur, qu'ils en viennent jusqu'à s'efforcer de douter qu'il y ait un Dieu. Un Dieu dissimuler tant d'injures, ménager leur auteur avec tant de patience, cela ne leur paraît pas vraisemblable. Pour vous, vous me permettrez de vous le dire, vous raisonnez en quelque point encore plus mal. Un athée, s'il en fut jamais, ne peut, dit-il, s'imaginer que Dieu soit, parce que Dieu est si bon; mais s'il voulait convenir que Dieu est, il conviendrait aussi qu'il faut l'aimer, puisqu'il a tant de bonté. Vous croyez un Dieu, vous expérimentez en mille manières la bonté de ce Dieu, et vous ne voulez pas encore avouer qu'il mérite d'être aimé; vous soutenez, au contraire, que, parce qu'il est bon jusqu'à l'excès, vous avez plus de liberté de l'offenser. Je vous honore trop pour vous presser sur cette comparaison.

Diriez-vous qu'un enfant peut devenir le parricide de son père, parce qu'il tient la vie de lui, et qu'il ne cesse d'éprouver sa tendresse? Diriez-vous qu'un esclave peut assassiner son maître, parce qu'il lui doit la liberté et une longue suite de distinctions et de ménagements? Diriez-vous qu'un malheureux peut charger d'outrages, accabler de maux son bienfaiteur, parce qu'il lui est redevable d'une infinité de grâces? Diriez-vous qu'un ami peut déshonorer, persécuter un ami, parce qu'il a été persuadé de son amitié dans les plus essentielles occasions? Raisonnement qui renverserait toute la terre, si vous en étiez cru. Et ne devez-vous pas à Dieu plus de bienfaits et plus d'amour qu'un enfant n'en doit à son père, qu'un esclave n'en doit à son maître, qu'un malheureux n'en doit à son protecteur, qu'un ami n'en doit à son ami? Après cela, soutenez, si vous le pouvez sans frémir, que vous pouvez être mondain et dissolu, parce que Dieu est bon, chargez sa miséricorde de toute l'énormité de vos péchés; mais la ressource doit confondre un fidèle, de quelque caractère qu'il puisse être.

Etrange confusion d'idées et de sentiments! nous ne sommes plus touchés de la bonté, la bonté irrite notre malice. Nous savons que Dieu peut nous frapper quand il lui plaira, que sa miséricorde seule arrête son bras, qu'elle ne l'arrête que pour nous engager à vivre plus chrétiennement et nous donner le temps de faire une salutaire pénitence; nous le savons, et nous péchons, parce que Dieu ne nous frappe pas, parce qu'il nous fait du bien, parce qu'il nous aime, parce qu'il souhaite que nous l'aimions, parce qu'il n'oublie rien pour allumer son amour dans notre cœur. L'on paie dans le monde un amour honteux et criminel par un amour aussi criminel et aussi honteux; l'on se croirait en quelque manière déshonoré, si l'on ne répondait à l'inclination d'une personne qui nous déshonore. Dans le monde l'on se fait un point d'honneur de récompenser un service qu'on nous a rendu par une action noire et détestable; dans le monde l'on rougit de paraître ingrat envers ceux même que leurs intérêts seuls ont engagés dans les nôtres; dans le monde l'on se sent redevable au zèle d'un faux ami, dont on est la dupe; dans le monde l'on se rend esclave d'un grand, qui par fierté a daigné songer à notre fortune.

Il n'y a que Dieu à l'égard de qui notre cœur change son penchant naturel; pour l'offenser, il faut combattre, forcer les mouvements ordinaires de nos passions; il faut donner à notre amour, à nos aversions, à nos désirs, à nos joies des objets qui ne peuvent leur convenir que par la contrainte. La grandeur, le désintéressement, la sincérité, les grâces singulières et infinies de Dieu notre bienfaiteur, tout cela doit être compté pour rien, lorsqu'il s'agit non d'être indifférent à son égard, mais de le mépriser, de lui désobéir, de l'outrager, de l'irriter, de mériter son indignation et sa vengeance. Qu'importe qu'il comble de ses faveurs un fidèle qui n'est pas encore rassasié du monde! Je me trompe, il importe à ce fidèle que Dieu ait pour lui une grande miséricorde, puisqu'il en doit tirer avantage pour s'obstiner dans une vie mondaine.

Ah! chrétiens, cette bonté, dont vous abusez, ne durera pas toujours; vous concluez faux, quand vous dites qu'il n'est pas encore temps de vous convertir, parce que Dieu est bon : je vous l'ai montré; si Dieu est bon, il faut le servir et l'aimer. Mais vous supposez encore faux, parce que, si vous ne vous convertissez pas, Dieu cessera d'être bon : c'est le sujet de mon second point.

SECONDE PARTIE.

Il est nécessaire, dit le grand saint Basile, que la justice de Dieu éclate quelquefois, de peur que sa miséricorde ne soit méprisée. Après avoir fait lever le soleil, le Seigneur fera gronder le tonnerre et lancera des foudres, pour réveiller les pécheurs et les tenir dans la crainte; sa bonté les assoupirait dans une langueur mortelle, si elle ne laissait échapper des traits de colère : *Tonitrua et fulmina ideo jaciuntur, ne contemptui habeatur bonitas divina... ne ipsius humanitas occasionem nobis desidiæ pariat* (*Orat.* 3, *de Pecc.*). Vous voulez passer encore quelques années dans vos méchantes habitudes, telle est votre résolution, parce que vous supposez que Dieu aura toujours la même bonté pour vous. Supposition, mon cher auditeur, dont une teinture légère du christianisme vous découvrirait la fausseté. Dieu cessera d'être bon, si vous ne cessez d'être méchant; pourquoi? pour cela même que Dieu

est bon, et que vous, vous voulez être méchant parce qu'il est bon.

Car, premièrement, puisque Dieu est bon, mon cher auditeur, n'est-ce pas vouloir le forcer de changer sa bonne volonté en rigueur, que d'abuser de sa bonté pour être méchant? Il n'a de miséricorde qu'afin que vous ayez de la vertu : n'est-il pas vrai? je pense que vous ne me disputerez pas ce point : vous n'accuserez pas Dieu de vouloir vous pervertir toujours davantage, en vous faisant toujours plus de bien; tel préjugé révolterait étrangement votre foi. Vous pratiquez le vice, parce qu'il exerce sa miséricorde; que pourrait-il faire pour vous obliger à changer, sinon changer lui-même de conduite, faisant succéder la justice à la clémence? La chose, ce me semble, parle d'elle-même. C'est son dessein que vous meniez une sainte vie, lorsqu'il verse ses grâces sur vous; vous vivez mal, et vous prenez occasion de ses grâces mêmes pour vivre mal; il n'a pas d'autres mesures à prendre pour vous inspirer de meilleurs sentiments, que de terminer le cours de ses grâces et de vous faire sentir sa vengeance.

Sa justice seule, dit l'éloquent Salvien, l'obligerait d'en user de la sorte; car c'est lui ôter la liberté de nous pardonner, que de faire un si méchant usage de son pardon : *Prope est ut non permittamus ut parcat... sic agimus, ut si... non ulciscitur, injustus esse videatur* (*Lib. V de Gub. Dei*); mais sa miséricorde même le forcerait à vous traiter ainsi; quelle plus grande miséricorde, que de ne pas permettre que la miséricorde vous endurcisse! En effet, messieurs, des grâces réitérées et inutiles deviennent ce trésor de colère que le pécheur s'ouvre par sa négligence et par son obstination. Accoutumé à ne pas craindre, il vit sans prévoyance; et surpris lorsqu'il est frappé, il ne se trouve plus en état, ni de parer au coup, ni d'en profiter. Il n'est pas d'attrait du crime plus dangereux, que l'espérance de le commettre toujours sûrement.

Jamais homme ne fit une expérience plus funeste de cette vérité que Pharaon; mais quelle pensez-vous que fut la dernière occasion de sa perte? la voici : saint Grégoire de Nysse l'a remarquée. La grêle qui avait tué les bestiaux d'Egypte, avait épargné les chevaux de Pharaon; ce malheureux prince eut de quoi monter une nombreuse cavalerie pour courir après les Hébreux, lorsqu'enfin il fut contraint de leur rendre la liberté et de les laisser sortir de ses Etats; il les poursuivit, et il périt avec son armée dans la mer : *Ut haberet deinde rex, unde furorem suum postremo armaret in fugientes Judæos* (*In Cath. par. Zephyr.*). Se voyant en état de recouvrer ses esclaves, il monta lui-même à cheval et se mit à la tête de ses troupes pour les ramener dans les fers; il oublia tout ce qu'il lui en avait coûté de les y avoir si longtemps retenus. Il supposa que le Dieu d'Israël retirerait encore cette fois-ci le bras qui avait déchargé tant de coups. Prévenu de cette pensée, le tyran part, il court, il est noyé. Terrible grâce, mon cher auditeur, que la grâce qui sauva les chevaux de Pharaon du ravage qu'avait fait la grêle.

Le peuple de Jéricho supposa de même, avec assez d'apparence de raison, que leur ville conserverait ses murailles après le septième jour comme les jours précédents (*Josue*, VI), et que le Dieu d'Israël ne serait point plus puissant ce jour-là que les autres pour les renverser. Lorsqu'ils virent Josué à la tête de ses troupes s'approcher en bonne ordonnance, ils eurent peur sans doute; mais lorsqu'ils s'aperçurent que ces braves hommes se contentaient de faire le tour de la ville avec grand bruit, leur crainte passée ne servit qu'à aigrir leur insolence. Le lendemain l'armée ennemie roula encore le long des murailles; les trompettes firent retentir l'air, et ce fut tout l'exploit des officiers et des soldats. Quelle joie pour les assiégés, d'en être quittes pour cela devant les vainqueurs de tant de peuples! Les jours suivants ils ne manquèrent pas de monter sur leurs remparts, pour crier aux lâches, pour insulter à l'arche et aux prêtres. L'on n'entendait dans la ville que railleries sanglantes sur la manière dont Israël assiégeait les places; et l'on s'y préparait à le poursuivre avec des huées plutôt qu'avec des armes, le jour qu'il lèverait le siége. Jusqu'au septième jour, tout alla le mieux du monde pour Jéricho; le peuple ne daignait plus veiller aux démarches des assiégeants; apprivoisé avec leurs feux et leur bruit, il faisait compte que l'ennemi ferait tant de tours de murailles qu'il lui plairait, et que les murailles ne tomberaient pas pour cela. Cependant, lorsqu'on triomphait dans la ville avec plus d'éclat sur une fausse sécurité, ces murailles si fermes fondirent par terre tout à coup : *Septimo circuitu clangentibus tubis muri illico corruerunt.*

Voilà, messieurs, le triste fruit d'une confiance téméraire; elle nous aveugle, elle nous endort, et d'ordinaire l'on tombe par l'endroit même où l'on ne voyait rien qu'on dût craindre. En quoi nous devons distinguer les coups de Dieu d'avec les coups des hommes; ceux-ci montrent le bras qui nous frappe, l'envie et la haine éclatent par ce procès, par cette calomnie, par cette intrigue; on se met en défense; on peut éventer les plus sourdes menées contre nos intérêts. Mais Dieu a coutume de surprendre la folle sagesse des hommes, il les renverse du côté même où ils croyaient se mieux tenir. Qui aurait cru que Goliath, frappé au front, tomberait sur le front? Le caillou que la main de Dieu avait lancé par la main du berger devait naturellement le faire tomber à la renverse : *Infixus est lapis in fronte ejus, et cecidit in faciem suam super terram* (I *Reg.*, VII). Cette personne favorise votre commerce et votre injustice, c'est cette même personne qui découvrira l'iniquité; cette charge fournit à vos excès, c'est cette charge qui vous abîmera dans une honteuse indigence; ce patron soutient vos malversations

et vos rapines, c'est ce patron qui vous exposera aux rigueurs de la justice; cette alliance effarouche votre ambition, c'est cette alliance qui vous confondra. Ainsi le Seigneur punit notre témérité, il fait servir à notre perte les choses mêmes qui, selon nos vues, devaient nous en garantir.

Il est donc de sa miséricorde de nous châtier, de peur que nous ne périssions sans ressource. Supposez, mon cher auditeur, tout ce qui flattera le plus vos passions déréglées; non, ne craignez point que vos plaisirs, que vos jeux éternels vous jettent dans la misère; ne craignez point que vos enfants meurent, que votre maison tombe, que votre prospérité cesse, que votre monde désespère votre salut; Dieu est bon, que sa miséricorde ne vous donne pas de défiance. Tant de suppositions que vous voudrez; mais si Dieu est bon, vous le contraignez de faire éclater sa colère, pour vous obliger de prendre une conduite plus chrétienne. Il y aurait de la contradiction dans vos suppositions, si vous pensiez que Dieu fût bon pour vous perdre. Sachez, dit saint Grégoire de Nazianze, qu'il réserve ce que le calice de sa colère a de plus amer, à ceux qui ne profitent pas de sa bonté: *Fæcem autem, hoc est, id quod in ira extremum est asservat; ut eam totam in illos effundat, qui benignitate atque clementia minime sanantur : imo etiam obdurantur* (*Orat.* 15, *in Plag.*, *Grand.*). Malheur à vous, si la clémence que vous espérez qui souffrira vos crimes, ne se hâte de les châtier.

Faisons encore un second raisonnement sur votre principe : Dieu est bon, donc il n'est pas encore temps de me convertir. Je dis que vous supposez faux, et que Dieu doit vous punir, s'il est bon. Comment cela? Un Dieu plein de miséricorde doit veiller au bien public des fidèles avec plus de soin, si je puis m'exprimer ainsi, qu'il ne veille à votre bien particulier. Plus la bonté est grande, plus aussi elle doit étendre ses grâces; l'intérêt de tous en général doit la toucher davantage que l'intérêt de quelques-uns, et beaucoup plus que l'intérêt d'un seul; l'ordre le demande. Par conséquent, Dieu que vous supposez qui est si bon, est obligé dans votre supposition même, de châtier l'abus que vous faites de sa bonté. La raison de cette conséquence se présente d'abord à l'esprit. Si Dieu vous souffre tout criminel que vous êtes, sans vous frapper, sans s'armer, sans s'irriter contre vous; pourquoi tant d'autres criminels ne pourront-ils pas se promettre la même grâce? pourquoi n'auront-ils pas lieu de s'endurcir comme vous, par l'impunité de leurs péchés? Helas! jusqu'où iraient les déréglements du monde, si leurs auteurs pouvaient s'assurer une longue suite de grâces? De combien les méchants deviendraient-ils plus insolents? de combien les bons trouveraient-ils plus pesant le joug de la vertu? Et les faibles manqueraient-ils de se scandaliser d'une miséricorde insensible, ce semble, à tant d'outrages?

Vous qui oubliez un Dieu vengeur, il faut qu'il se venge de votre oubli, pour effrayer les pécheurs, pour consoler les justes, pour édifier les faibles. Quel ravage ne ferait pas l'iniquité, si la crainte ne lui opposait des barrières? Elle se prévient volontiers sur une miséricorde qui ne la gêne pas, et elle ne garde pas de mesure, dès qu'elle peut se cacher le terme fatal de ses excès. Dieu a pris soin de la désabuser de ses funestes préventions; les traits de sa justice, armée contre le pécheur, brillent de toutes parts dans les livres saints. Nos péchés sont comparés aux nuées de l'air : *Delevi ut nubem iniquitates tuas* (*Isai.*, XLIV). Quel rapport entre nos péchés et les nuées? C'est que la nuée porte avec elle le carreau qui doit nous frapper; le carreau tombe, si la nuée n'est dissipée par la pluie; ainsi, à moins que nous n'effacions nos péchés par nos larmes, ils attirent sur nous les foudres du ciel. Dieu a-t-il besoin de compter nos péchés pour fixer le temps de notre châtiment? nullement; l'Ecriture toutefois nous assure qu'il les compte, afin de nous ôter l'espérance de les multiplier impunément : *Tentaverunt me jam per decem vices*; Mon peuple, dit Dieu, a déjà mis dix fois ma patience à l'épreuve : *Super tribus sceleribus Tyri, et super quatuor non convertam*; Tyr sera perdu la quatrième fois qu'il m'offensera. Preuve convaincante, dit saint Augustin, que Dieu donne des bornes à la patience qu'il veut avoir pour chacun de nous, et qu'après certain temps, nous n'en devons plus attendre : *Quo consummato eum illico percuti* (*de Vita Christ.*, c. 3).

Il est vrai que Dieu avertit les pécheurs, qu'il les menace pour les ramener dans leur devoir par la confiance; mais enfin sa justice tôt ou tard se fait sentir. Isaïe se dépouille par son ordre de ses vêtements : d'un air lamentable il annonce au peuple le ravage de ses terres et la ruine de ses maisons (*Isa.*, XX). Le peuple ne profita pas de l'avis, il vit périr toutes ses possessions. Jérémie se charge de chaînes, et traînant ce signe lugubre, il pleure par les rues la servitude où Israël va tomber (*Jer.*, XXVII); Israël méprise les prédictions et les larmes du prophète; il ne tarda guère d'être mis aux fers et de servir en esclave. Les hommes qui, durant un siècle, s'étaient moqués de Noé, qui les exhortait à la pénitence, furent tous engloutis par le déluge. Mais remarquez la précaution que prit le Seigneur pour les perdre, lorsque le temps de punir leur obstination fut venu; il enferma Noé dans l'arche par dehors : *Inclusit eum Dominus de foris* (*Gen.*, VII) : il pensait, il est vrai, à la sûreté de son serviteur, mais il songeait encore à la perte de ses ennemis, comme s'il eût appréhendé que quelqu'un d'eux ne trouvât entrée dans l'arche, et n'échappât du déluge; il se donne la peine de fermer lui-même l'arche, afin que personne ne pût l'ouvrir, non pas même Noé que le malheur de tant de gens aurait pu toucher. L'injustice, la violence, l'ambition, l'impu-

reté, l'impiété, le monde, n'auraient plus de frein dans leurs déréglements, si la bonté de Dieu était un juste prétexte du mépris de sa vengeance.

Il y en a, dites-vous, qui offensent Dieu durant la plus grande partie de leur vie, et qui trouvent avant leur mort cette miséricorde qu'ils avaient espérée dans le cours de leurs dissolutions. Je ne veux point vous disputer cette ressource; il est vrai, la miséricorde dérobe toujours quelque criminel à la justice; mais, mon cher auditeur, serez-vous ce criminel heureux à qui elle fera grâce? voudriez-vous être jeté dans la mer, tomber dans le ventre d'une baleine, parce qu'un Jonas en est heureusement sorti? Pour un Jonas sauvé du naufrage, n'y en a-t-il pas cinquante mille qui y périssent? Et serez-vous ce Jonas? Ne craindriez-vous point les chaînes d'un maître cruel, parce qu'un Joseph est monté d'un noir cachot aux premières dignités d'un grand royaume? Pour un Joseph heureux dans les fers, combien de malheureux les traînent jusqu'à la mort, et ne les quittent que pour monter sur un gibet? Et serez-vous ce Joseph? Serait-ce à vous un sujet de joie, si par la calomnie on exposait votre vie, parce qu'une accusation injuste a élevé un Mardochée? Pour un Mardochée devenu grand par la calomnie, combien en ont été flétris et opprimés? et serez-vous ce Mardochée? Vous n'y prenez pas garde sans doute, mes chers auditeurs, vous souhaitez tous, vous attendez tous la grâce qui n'est que pour un fort petit nombre, et peut-être pour un seul; n'espérez point, vous ne pouvez pas le faire sagement, la chose est trop rare; n'espérez point le bonheur d'un pécheur qui se sauve, craignez plutôt le malheur de dix millions de pécheurs qui se damnent.

Si vos suppositions, si vos conséquences étaient justes, les personnes de piété raisonneraient bien mal; eux qui se condamnent à tant de peines, à tant de violences, à une mortification éternelle pour pouvoir se confier sagement en la miséricorde de Dieu, et qui malgré leurs peines, leurs violences et leur mortification, ne se sentent pas à l'abri des coups pesants de sa justice. Ames chastes, âmes innocentes, suivez le penchant de vos passions, goûtez tous les agréments de ce monde maudit qui rit de votre réserve; Dieu est bon, pourquoi passer dans la solitude et dans les pratiques de piété des années que la licence vous demande? Je vous édifie mal par mes paroles, messieurs; ne m'obligez pas de vous exposer les raisons du scandale que je vous donne.

Je veux que Dieu soit bon jusqu'au point de vous laisser couler tranquillement vos années dans une succession de crimes! jusqu'à favoriser, ce semble, par une suite d'événements agréables cette prospérité cruelle qui vous enchante. Dès là, il ne serait bon que par un effet terrible de sa justice; car, c'est à sa justice redoutable et vengeresse que son ennemi peut être redevable de son bonheur. Ainsi, Dieu cesserait d'être bon, en continuant d'être bon; votre supposition est donc évidemment fausse; vous dites: puisque Dieu est bon, je puis différer de le servir. Et cependant, Dieu vous donne des marques de colère, quand il ne s'oppose point à cette tranquillité qui nourrit vos vices; par conséquent, le raisonnement que vous faites sur sa bonté porte à faux. Mais cette réflexion me conduirait trop loin, je ne saurais lui donner une juste étendue, et il est temps de finir.

Direz-vous encore, chrétiens, que Dieu est bon? Ah! je le sais que Dieu est bon. Je vous interromps pour vous le dire moi-même avec saint Augustin. L'on pèche, et toutefois l'on vit; les péchés se multiplient, et la vie dure: *Peccatur et vivitur: accedunt peccata, augetur vita* (*in Psal.* CII). Mais, ajouterez-vous, que parce que Dieu est bon, il n'est pas temps de le servir, que vous pouvez au contraire vous plonger avec plus de liberté dans les mouvements scandaleux du siècle? Il ne se vengea pas hier, méprisable victime épargnée par sa vengeance; vous le savez, puisque vous vivez et que vous péchez encore; mais apprenez qu'il n'a arrêté son bras que dans la vue que vous vivriez saintement aujourd'hui: *Ideo heri non vindicavit, ut hodie bene vivatis* (*in Psal.* XCIII). Voilà les pensées de Dieu, mon cher auditeur, dans les démarches de sa miséricorde; quelles sont les vôtres dans l'usage que vous faites de cette même miséricorde?

Quoi! vous voulez me forcer de vous parler comme à des barbares, qui ne savent ce que c'est qu'honnêteté et que gratitude, qui n'ont pas la première teinture de l'humanité? Eh! les barbares aiment les personnes qui leur font du bien. Vous seul, mon divin Sauveur, serez maltraité par vos disciples, parce que vous êtes mort pour eux, et que votre mort est la source de ces grâces infinies dont vous les comblez. Ils avoueront que vous seul êtes capable de porter votre bonté jusqu'à des excès que la grandeur, que la bassesse même humaine condamnerait; et en même temps insensibles à votre bonté, ils se livreront au monde votre, ennemi. Peut-être vous serviraient-ils plus fidèlement, s'ils pouvaient oublier votre patience, vos caresses et tous les sujets qu'ils ont de vous aimer.

De quel caractère êtes-vous donc, vous fidèles, qui voulez encore offenser Dieu, parce qu'il est bon? Ne pensez plus à la croix de votre Sauveur, au paradis qu'il vous offre, aux empressements qu'il vous témoigne pour vous rendre heureux. N'ayez désormais dans l'esprit que l'enfer qu'il a allumé pour les méchants et les rigueurs de sa justice implacable. Vous raisonnerez comme il vous plaira, messieurs; mais vous ne m'obligerez jamais à perdre le respect que je vous dois; je ne cesserai de vous dire que, puisque Dieu vous aime, vous devez l'aimer, que sa miséricorde infinie doit vous engager à vivre et à mourir pour lui, que c'est à vous un devoir indispensable de

consacrer à son amour tous vos moments, toutes vos affections, toute votre tendresse. Vous fais-je tort de vous tenir ce langage? les lois que je vous impose sont-elles trop rigoureuses? vous plaindrez-vous de mon procédé, parce que je ne vous crois pas assez ingrats, assez dénaturés, pour rendre le mal pour le bien, surtout à un Dieu.

Si je vous rebutais par des reproches indignes de vous, vous ne seriez peut-être pas fâchés de pouvoir vous en prendre à moi du peu de soin que vous avez de votre salut et du dégoût que vous marquez pour la vertu; mais je ne vous donnerai jamais ce triste avantage. Vous avez de l'honneur et de la foi, et j'en userai envers vous comme envers des personnes chrétiennes et bien élevées. Je vous répéterai cent fois que vous concluez faux, et que vous supposez faux, quand vous dites que, parce que Dieu est bon, il n'est pas encore temps de vous convertir; je vous dirai qu'il faut l'aimer de tout votre cœur, que dès ce moment même il faut le servir et le servir jusqu'au dernier soupir de votre vie; que si vous aviez mille vies, il faudrait les sacrifier à sa gloire, et que c'est ainsi que doit raisonner un fidèle qui a quelques principes de christianisme et d'honnêteté.

Mais vous inculquer un sentiment si raisonnable et si naturel, c'est tomber dans la faute même que je veux éviter, c'est vous offenser; vous pensez, vous parlez sans doute comme je pense et comme je parle. Ne songeons donc plus vous et moi qu'à aimer un Dieu qui nous aime : couverts de confusion, percés de douleur au souvenir de nos péchés passés, présentons-nous devant le tribunal de sa miséricorde, nous y trouverons plus d'accès dans ces saints et bienheureux jours; les trésors de notre Rédempteur nous sont ouverts, et l'Eglise nous invite, nous sollicite à y puiser à pleines mains. Quelle ingratitude, ô mon Dieu! d'avoir voulu être au monde, parce que vous vouliez être à nous! mais nous ne raisonnions pas, quand nous formions un projet si insensé; oubliez une résolution si indigne de vous et de nous, ajoutez cette grâce à cette multitude innombrable de grâces que vous ne vous êtes point lassé de verser sur nous, ne nous regardez plus comme ces malheureux d'autrefois qui ne s'empressaient point, qui refusaient même ouvertement d'être à vous. Nous vous reconnaissons pour notre roi, nous avouons que, tout grand que vous êtes, vous êtes plein de douceur, et nous confessons notre dépendance et nos obligations. Ne vous défiez pas des sentiments que nous répandons ici aux pieds de vos autels. Le monde nous attire, mais votre miséricorde nous charme; les créatures nous appellent, mais vos bontés nous attachent à vous; notre penchant nous sollicite, mais vos grâces nous enchaînent. Régnez, notre aimable Sauveur, régnez dans notre cœur; qu'il ne respire que pour vous, qu'il ne soupire qu'après vous; nous voulons vous aimer sur la terre, pour vous aimer éternellement dans le ciel. C'est, etc.

SERMON XXV.

Sur le mépris des biens de la terre.

Quid existis in desertum videre?
Qu'êtes-vous allé voir dans le désert (*S. Matth, ch.* XI).

C'était aux juifs un spectacle assez extraordinaire, qu'un homme qui les prêchait dans le désert; ils n'étaient pas accoutumés à voir des gens se mettre si peu en peine des biens temporels, que leur nation aimait; spectacle toutefois qui ne les aurait pas surpris, s'ils eussent eu quelque idée de l'Evangile que le Messie devait leur annoncer. La doctrine du Sauveur, messieurs, nous élève au-dessus des choses de la terre, et nous oblige de les mépriser; Jean, qui était comme l'aurore de cette lumière divine, devait disposer les hommes par ses exemples à pratiquer les renoncements qu'elle enseignait. Le chrétien doit être un homme tout spirituel, tout céleste, pour ainsi dire, à qui il est permis de se servir des créatures, mais qui ne peut, sans démentir sa croyance, ni les estimer ni s'y attacher. Il était de la sagesse de notre Maître, que son précurseur prévînt les esprits sur la noblesse et sur la pureté de sa loi.

La morale du Sauveur ne nous inspirât-elle point tant de mépris pour tout ce que ce monde peut avoir d'agréable, la raison seule nous engagerait à en faire peu de cas; mais enfin le christianisme nous ouvre les yeux sur son néant. Ah! terre maudite, qui enchantes les âmes par tes faux appas, que ne puis-je aujourd'hui découvrir à mes auditeurs tous les sujets qu'ils ont de te mépriser! Vierge sainte, obtenez-nous des sentiments qui soient dignes de votre Fils Jésus-Christ et de ses véritables disciples : *Ave.*

Je ne doute pas, messieurs, que mon dessein ne fasse quelque peine aux personnes de cette assemblée, qui estiment, qui aiment les biens du monde; il est naturel de craindre qu'on nous désabuse sur ce qui nous plaît; il s'agit de trop, ce semble, quand il s'agit de cela. Je suis persuadé néanmoins qu'ils condamnent malgré eux ce sentiment, touchés avec un contentement secret de ces nobles mouvements, qui les portent à des biens plus dignes d'eux, à des biens solides, purs, éternels. Ils en sont réduits à combattre leur dignité pour s'imposer à eux-mêmes, en quoi leur aveuglement paraît tout à fait étonnant. J'ai bien vu des gens qui trompent volontiers les autres, dit saint Augustin; mais je ne trouvai jamais qui que ce soit qui voulût lui-même être trompé : *Multos expertus sum qui velint fallere; qui autem falli, neminem* (*lib.* X *Conf.*, *c.* 23). C'est là une bassesse particulière à ces âmes enivrées des agréments de la terre.

Pour moi, je veux leur faire la justice qu'ils s'efforcent de se refuser, et les honorer par ce discours comme gens nés pour le ciel; heureux, si je puis rompre leurs attachements, et leur inspirer le désir d'un bonheur convenable à leur noblesse. Je dis que

la terre n'a point de bien qu'un fidèle ne doive mépriser, proposition que j'entreprends d'établir; et je n'ai, pour venir à bout de mon dessein, qu'à examiner deux choses : la première, ce que sont les biens de la terre, considérés en eux-mêmes; la seconde, ce que sont ces mêmes biens, considérés par rapport à nous. C'est le partage de mon sermon.

PREMIÈRE PARTIE.

Il n'est point nécessaire, messieurs, d'approfondir la nature des biens de la terre pour en découvrir le néant; la première vue nous convaincra que nous supposons faux, dès là que nous les regardons comme des biens, et qu'il n'en est point qui puisse porter ce nom. Pourquoi? premièrement, parce que ce qui peut être ou bien ou mal, selon les rapports qu'il peut avoir, ne saurait être bien par soi-même. Ce qui est bien de sa nature est toujours bien, comme ce qui est mal essentiellement est toujours mal. Ainsi la vertu, qui est toujours bien, est un vrai bien, et le péché, qui est toujours mal, est un vrai mal. Tout au plus les biens de la terre sont des choses indifférentes, qui deviennent des biens ou des maux par les circonstances qui nous les présentent. De même que le soleil, quelque beau, quelque agréable qu'il soit, peut aveugler les yeux qui le voient; la gloire, le plaisir, les richesses peuvent inquiéter, fatiguer, perdre ceux qui les possèdent.

La même personne peut souhaiter tout à la fois des choses tout à fait opposées : la fatigue pour sa santé, et l'oisiveté pour son repos; de grands revenus pour faire du bruit, et une fortune médiocre pour n'être pas embarrassé; beaucoup de gloire pour briller, et une honnête obscurité pour goûter la liberté. De là il faut conclure que rien de tout cela n'est un bien absolument; car s'il l'était, son contraire serait un mal. Dans le même temps, diverses personnes peuvent désirer raisonnablement des choses incompatibles : le laboureur voudrait de beaux jours pour semer; le général d'armée voudrait la pluie pour interrompre la marche de l'ennemi. Ce qui accommode l'un incommode l'autre; le concert qui divertit ceux-ci ennuie ceux-là; le malade est soulagé par les délicatesses qui font souffrir une personne en santé; la beauté, dont une femme se tient si fière, est un fade objet à une femme qui n'aime pas la bagatelle et la contrainte; la robe, que le magistrat fait flotter avec joie, n'est point enviée par le cavalier, qui se soucie peu de la sentir traîner derrière lui. Si les choses de la terre, selon les divers biais dont elles sont envisagées, peuvent être des biens ou des maux, il est faux qu'elles soient de vrais biens, qu'elles soient des biens par elles-mêmes.

Secondement, l'opinion frivole, capricieuse, injuste des hommes fait seule la plupart des biens de ce monde; donc on se trompe quand on en parle comme de vrais biens : *Omnia imaginaria in hoc sæculo, et nihil veri*, dit Tertullien (*lib. de Coron. mil.*, c. 1). En ce monde, toutes choses sont ce que notre bizarre imagination veut qu'elles soient, et rien de plus. Le bien qu'on peut dire qui distingue plus un homme d'un autre homme, c'est la qualité; la noblesse de la naissance est d'ordinaire accompagnée de la noblesse des sentiments, et la providence divine la fait servir à ses desseins, pour soumettre avec plus de douceur quelques hommes à d'autres hommes. Convenons que dans l'inégalité des conditions, ce serait une brutale folie de ne pas considérer la qualité; et je n'ai garde, beaucoup plus en présence d'une si noble assemblée, de prétendre inspirer à personne du mépris pour les grands, ni même pour les grandeurs, si nous en pensons chrétiennement; mais enfin il est vrai qu'ils doivent à l'opinion leur distinction et leur éclat.

Ce sont les hommes qui se sont accordés à dire que ceux qui prouveraient une succession d'ancêtres, et plus longue et plus illustre, seraient plus considérables, et mériteraient mieux que les autres les premières places; si leur imagination eût été tournée d'un autre côté, ils auraient décidé tout autrement, ils auraient confondu le noble et le roturier. Il est encore aujourd'hui des contrées où l'on donne et où l'on ôte la noblesse selon les événements; il en est d'autres où l'on fait peu d'état, où l'on n'a pas même l'idée de cette distinction, qui vient de la succession multipliée du même sang et du même nom dans une famille; l'on n'y est pas pour cela plus poli et plus raisonnable; mais on y pense de la manière. De même, par l'institution humaine, les nobles auraient pu être les plus pauvres. Qui aurait empêché les nations de convenir que ce serait une injustice qu'une même personne possédât tous les avantages; que la noblesse devait se contenter de son éclat, et abandonner les richesses à ceux qui ne peuvent paraître que par cet endroit? Ensuite de ce raisonnement, les grands auraient vécu dans la pauvreté sans se plaindre; ils auraient éloigné l'opulence de leur maison avec la même ardeur dont ils s'efforcent de l'y faire entrer. Quel néant! mes chers auditeurs, quel néant dans tout ce qui fait votre gloire et votre bonheur sur la terre!

Mais les biens qui doivent vous être moins chers que celui dont je viens de parler, sont encore plus l'effet du caprice humain. Combien de sentiments différents parmi les peuples sur les édifices, par exemple, sur la beauté et sur les principaux agréments de la vie? Nous nous moquons des cabanes des Canadiens, qu'ils portent et qu'ils dressent là où il leur plaît; et les Canadiens se moquent de nos maisons solides et immobiles; on les a vus à Paris, qui riaient des palais français, et qui ne pouvaient souffrir ce que l'industrie et la politesse ont inventé de plus agréable et de plus commode : inquiets dans les carrosses, comme s'ils y eussent été prisonniers, et montant follement sur les impériales, pour bouffonner plus librement sur une variété de choses riches, magnifi-

ques, nécessaires, qui leur paraissaient pourtant de ridicules inutilités.

Vous avez vos idées touchant la beauté; je les ignore, mais je sais qu'il n'est point de nation éloignée de vous qui n'en ait de contraires aux vôtres. S'allonger les oreilles, se déchirer le visage pour y graver des figures bizarres, s'aplatir le nez et la tête, s'estropier les pieds pour leur donner une petitesse tout à fait disproportionnée au reste du corps, s'enfler les lèvres, se noircir le teint; il n'est point de difformité à votre égard, que l'Asie et l'Afrique n'étudient pour plaire. Et les modes opposées des peuples s'étendent à tout, aux vêtements, aux ameublements, aux équipages, aux bâtiments : les uns s'accommodent de ce qui choque les autres. Le goût des manières, des bienséances, des sciences, est différent, selon les génies et les climats. Enfin, presque tout ce que nous appelons bien peut devenir un sujet de gloire ou de honte, peut être approuvé ou condamné, recherché ou négligé par rapport aux inclinations, à l'éducation, aux passions, aux mœurs des gens. Il est donc faux que les biens de la terre aient une solide bonté; l'opinion des hommes n'en règlerait pas le prix, s'ils étaient des biens véritables.

Je n'ai pas cru, messieurs, offenser la majesté de l'Evangile et la dignité de mon ministère, en vous faisant ce petit détail, et j'espère qu'il vous détrompera sur tous ces amusements, qui vous donnent du dégoût pour la vertu et pour les maximes du christianisme. Toutes les choses naturelles sont sujettes au changement : elles charment, elles rebutent, elles agréent, elles blessent, selon la variété, et quelquefois même selon l'injustice de nos idées. Telle est la fonction, pour me servir du terme de Tertullien, telle est la fonction de la nature et du monde, de paraître successivement avec diverses faces: *Naturæ totius solemne munus est : fungitur et ipse mundus* (*lib. de Pall.*, *c.* 1). Qu'il est indigne d'un fidèle d'oublier les biens immuables et éternels, pour s'attacher à des choses qui cessent si aisément d'être biens!

On suppose faux, quand on parle des biens de la terre; il n'en est point, en second lieu, qui ne renferme quelque mal, qui ne puisse se faire craindre dans le temps même qu'on peut l'aimer. Il semble que Dieu ait voulu nous forcer de tourner nos pensées et nos désirs du côté du ciel, en mêlant sur toutes choses l'amertume avec la douceur, les horreurs avec les agréments. Quelle région vous mettra à couvert des intempéries des saisons, des maladies, des tempêtes, des inondations, des bêtes féroces et venimeuses? Quelle est la ville qui ne renferme point de misérables, qui ne craigne point de funestes événements, qui ne nourrisse point de partis capables de la dévorer, de la ruiner? point d'injustices secrètes, source ordinaire de la misère? point de divisions, qui soumettent le mérite à la brigue, et la vertu au crédit? Quelle est la famille, dont la tranquillité ne soit point troublée par des froideurs, par des jalousies, par des antipathies, par des emportements, par la mauvaise humeur, par les fatigues et par les chagrins? Connaissez-vous un homme, une femme, qui ne passe point de méchantes heures, qui ne souffre point d'incommodités, qui ne sente point de faible, qui n'ait des retours humiliants sur ses défauts, qui n'ait de fatigantes inégalités, que les passions des autres, ou ses propres passions n'exposent de temps en temps à un juste mépris? Où est l'esprit qui soit également pénétrant et solide, subtil et judicieux, vif et sage? où est le cœur que ses mouvements ne déchirent point, qui soit fermé aux lâches inquiétudes de la crainte, aux emportements aveugles de la colère, aux transports déréglés de la joie, aux empressements inquiets du désir? qui n'enveloppe des replis honteux, qui montre en tout événement la même droiture, qui, en certaine situation, n'appréhende point les yeux et le jour?

Trouvez-moi une santé qui ne languisse point, une beauté sans tache, des agréments sans affectation, une jeunesse sans légèreté, sans déréglement, une vieillesse qui soutienne tout ensemble et l'action et le bon sens. Trouvez-moi une compagnie où l'humeur, le caprice, l'intrigue, l'amour-propre, laissent une entière liberté; une conversation où le soupçon et le dégoût ne fassent point ennuyer; un spectacle, dont tous les endroits piquent agréablement les sens et la raison; un cœur que la flatterie, l'intérêt, la dissimulation, mille comédies, mille scènes différentes ne remplissent pas de défiance. Trouvez-moi un plaisir qui ne finisse ou trop tôt ou trop tard; une gloire que personne ne puisse mépriser, que personne ne méprise; une charge sans contrainte, un emploi sans fatigues, une amitié sans déguisement, une liaison sans démêlés et sans repentir. Enfin, trouvez-moi un bien qu'on puisse dire qui soit pur, solide, constant; un bien qui plaise sans nuire, qui dure sans danger, que l'on acquière sans peine, que l'on goûte sans alarmes, que l'on perde sans douleur.

Il n'est pas, messieurs, jusqu'à nos biens les plus spirituels, les plus épurés, qui ne se ressentent de ce mélange cruel de mal; les vertus morales ont d'ordinaire quelque imperfection grossière qui les défigure. Le mépris effarouche la modestie, la régularité est déconcertée par la surprise, la droiture ne cache jamais tous ses détours, la générosité laisse entrevoir des bassesses, la légèreté affaiblit la constance, la constance se dément elle-même, la bonté a des moments délicats, durs, rebutants. Examinez, messieurs, tout ce que la nature et le monde peuvent produire de plus parfait; vous y trouverez, sans beaucoup d'étude, des sujets de crainte, de mépris, d'aversion; pour peu que la passion donne de liberté à la raison, vous rougirez de vos illusions et de vos entêtements.

Les biens de la terre plaisent pourtant : preuve nouvelle de leur fausseté et de leur

néant. Convaincus, comme vous l'êtes, que vous ne pouvez les estimer et les aimer, sans vous aveugler, il faut qu'ils aient des apparences trompeuses, qui se jouent de votre sagesse; la conséquence est juste. Je ne sais quelle lueur vous éblouit; le fracas des mondains vous étourdit; vous voyez des gens empressés qui courent à l'envi au même but; paraître, s'enrichir, se divertir, se distinguer, c'est à quoi ils visent; domestiques, sujets, équipages, enjouement, flatteries, hommages, spectacles, terres, palais, dépenses brillantes, tout cela étouffe votre réflexion : elle a peine à se faire jour au travers de ces agréables embarras. Mais puisque les biens du monde ne vont jusqu'à votre cœur que par la légèreté et par l'ignorance de votre esprit, n'est-il pas vrai que leurs attraits sont bien frivoles? s'ils en avaient de véritables, ils se feraient aimer malgré toutes nos lumières; un visage fardé ne mérite pas vos louanges; vous devez faire peu de cas de ce que vous ne pourrez estimer dès que vous viendrez à le connaître. La terre vous dupe, sans quoi vous la regarderiez avec un mépris extrême; la passion vous tient le bandeau devant les yeux et vous estimez ce que vous ne voyez pas.

Quels reproches ne pourrais-je pas faire ici à des fidèles à qui l'Evangile apprend que ce monde n'est qu'une figure qui passe; à des fidèles qui des choses visibles doivent élever leurs pensées et leurs regards aux choses invisibles; qui doivent en toutes choses ou adorer la toute-puissance de Dieu, qui les a créés, ou bénir sa miséricorde qui nous les donne, ou redouter sa justice qui nous en demandera compte, ou révérer sa providence qui s'en sert pour nous conduire à lui? La raison et le sentiment suffiraient à des personnes qui n'ont pas la foi pour leur donner du mépris de ce qui peut faire les heureux du monde; mais, chrétiens, comment les vérités éternelles ne vous engagent-elles pas à le mépriser? Le prophète distingue deux sortes de vanité et de folie : *Non respexit in vanitates et insanias falsas* (*Ps.*, XXXIX); les unes sont établies, pour ainsi dire, sur le vrai et les autres sur le faux. Il y a des gens qui ne raisonnent pas et qui croient bien raisonner; ils sont dignes de pitié; il y en a d'autres qui voient la fausseté de leur raisonnement et qui ne veulent pas se détromper; ils méritent notre indignation : *Respexit insanias falsas*. Tels sommes-nous, si, contraints de sentir et d'avouer le néant des agréments de la terre, nous ne laissons pas d'en faire cas et de nous y attacher. Si les objets qui nous possèdent, qui nous enchantent, pouvaient nous cacher ce qu'ils ont de bas et de rebutant, ce serait à nous, si nous étions sages et chrétiens, à le découvrir par les lumières de la nature et de la foi; mais nous éprouvons, malgré notre ignorance et notre faiblesse, que dans ce que nous estimons et que nous aimons, nous ne trouvons point ce que nous devons estimer et aimer, et nous ne laissons pas d'en faire cas et de nous y attacher. Ce sont ces amusements volontaires que nous devons nommer avec le prophète : *Insanias falsas;* amusements qui nous imposent, quoique nous démêlions leurs impostures; amusements sur quoi nous nous flattons encore d'un juste discernement et que nous voudrions allier avec une prudence chrétienne : *Insanias falsas*. O mon Sauveur, aurez-vous pris en vain tant de peines pour rectifier nos lumières et nos pensées? comment nous traiterez-vous un jour, si vous condamnez nos égarements, sur les leçons que vous nous faites dans votre Evangile? Vos maximes ne sont point la règle de nos jugements; nous ne voulons pas même écouter ces mouvements naturels qui nous forcent d'avouer que la terre ne renferme aucun bien qui ne soit indigne d'une âme que vous avez créée, que vous avez rachetée au prix de votre sang. Nous donnons cependant toute notre attention à des créatures méprisables, qui nous font oublier vos grâces, votre sainte loi et ce royaume éternel que vous nous avez préparé. Quelle excuse pourrons-nous alléguer de nos folies aux pieds de votre tribunal, nous qui ne devrions pas attacher nos regards à ce qui nous occupe uniquement : *Non respexit*. Ah ! Seigneur, ayez la bonté de dissiper vous-même ces illusions, dont nous nous préoccupons si volontiers, malgré le danger de vous déplaire et de nous perdre.

Déjà, messieurs, je me sens fort avancé dans la première partie de mon discours, et je n'ai presque pas entamé ce qu'on a coutume de dire sur la fausseté des biens de ce monde; il faut qu'ils soient bien méprisables, s'il est si aisé de faire voir qu'ils le sont. Qu'en dirons-nous en dernier lieu, si nous examinons leur fragilité, leurs changements, leur peu de durée, leur terme, toutes ces tristes circonstances qui en sont inséparables et qui doivent rebuter tout esprit qui a un peu de sagesse. Qu'est-ce que les serviteurs de Dieu en ont pensé? en quels termes en ont-ils parlé? Parmi les idolâtres mêmes, n'a-t-on pas vu des sectes entières qui se sont fait une gloire d'y renoncer et de les fouler aux pieds? cette matière est immense et je n'entreprends pas de vous l'éclaircir; ce que j'ai à dire dans la suite de ce discours me paraît plus digne de vous. Les philosophes se sont exprimés avec assez de justesse sur mon sujet, ils n'en ont pas été moins superbes, moins ambitieux, moins avares, moins voluptueux. Il s'agit de nous sanctifier par le mépris de tous ces biens en quoi les mondains font consister leur bonheur.

Je finis donc le premier point de mon sermon, par ces paroles de saint Jean Chrysostome : elles renferment un abrégé des sentiments qui sont communs à la morale chrétienne et à la morale païenne touchant les attraits des créatures. De quoi tirez-vous vanité, ô homme ! si vous êtes vous-même si peu de chose, si vous disparaissez vous-même sitôt ! vous tombez après peu de moments : et avant votre chute tout ce que vous estimez, tout ce que vous aimez vous échappe et aboutit malgré vous à l'objet de votre

vos épris et de votre haine (je ne fais, messieurs, que traduire les paroles de ce saint Père); la jeunesse, le bel âge court, s'enfuit, s'envole pour se perdre dans la vieillesse et la vieillesse n'est plus le temps des jours agréables; la beauté s'efface pour faire place à la laideur; les rides et la pâleur sont les tristes fruits de l'éclat et de la vivacité du teint; les forces s'épuisent et ne peuvent résister à la faiblesse qui leur succède; la santé et l'embonpoint nous conduisent à la maladie et à la mort : la réputation est suivie du mépris; l'obscurité vient après la gloire; les richesses sont la route ordinaire par où l'on va à la pauvreté. Toutes les choses de la terre sont semblables à un torrent qui, fatigué de son propre poids, se hâte sans cesse pour se précipiter et sécher : *Ne superbi et insolentes tibi sint spiritus, o homo. Fluxa et caduca est hominum natura, juventus properat ad senectutem, pulchritudo ad deformitatem, vires ad imbecillitatem; sanitas ruit ad morbum, honor ad contemptum, gloria ad vilitatem, divitiæ ad paupertatem. Res nostræ sunt similes vehementi fluento, quod numquam vult consistere, sed fertur festinans ad declive* (*hom.* 30 *in* I *Cor.*).

Si les biens terrestres tendent d'eux-mêmes au néant, jugez du rang qu'ils doivent tenir dans votre esprit, vous, chrétiens, qui êtes faits pour posséder des biens éternels. On ne vous demande pas que vous abandonniez vos fonds, vos charges, vos honneurs; que vous négligiez les besoins et les bienséances de la vie. Puisqu'il faut vivre sur la terre, votre Créateur ne vous défend point les soins nécessaires pour y couler vos jours d'une manière convenable à votre état; mais on exige de vous plus de réflexion sur la bassesse de ce qui occupe d'ordinaire vos soins, vos désirs et vos espérances; vous ne songez qu'à une fortune passagère : n'avez-vous pas à faire une fortune éternelle? La terre vous possède, mais le ciel vous attend; gloire, richesses, plaisirs, tout cesse, tout s'évanouit, et vous devez durer toujours. Vous n'avez en vue dans les mouvements que vous vous donnez, que de soutenir le rang que vous devez, ou à votre naissance, ou à votre habileté; est-il rien que vous deviez avoir tant à cœur que de devenir saint, pour posséder Dieu après votre mort? Ces pensées me conduisent naturellement à la seconde partie de mon discours; les biens de ce monde sont extrêmement méprisables considérés en eux-mêmes; ils le sont encore plus, si nous les considérons par rapport à nous. C'est ce qu'il importe davantage d'examiner et d'établir.

SECONDE PARTIE.

Il semble, messieurs, que Dieu, en nous donnant les biens de la terre, se propose singulièrement de nous convaincre qu'ils sont indignes de nous. L'on dirait presque toujours qu'il menace, qu'il s'irrite avant que de les laisser tomber sur nous : les uns nous viennent à travers les pluies, les orages, les glaces et les frimats : il faut essuyer toutes les horreurs de l'hiver et toutes les ardeurs de l'été avant que de recueillir une grappe de raisin et un épi de blé. Les autres ne s'acquièrent que par les dangers, par les fatigues, par les inquiétudes, par les alarmes, par des intrigues quelquefois humiliantes, souvent incertaines et toujours pénibles. Il est rare qu'on arrive jamais à une charge, à un honneur, à moins qu'on ne tienne cette route pour y aller. Comme si Dieu nous enrichissait, nous élevait à contre-cœur; comme s'il avait à regret de nous faire des présents si éloignés de sa grandeur et de notre noblesse. Pour vous persuader, mes chers auditeurs, que les biens de ce monde ne méritent pas l'estime et les empressements d'un fidèle, je veux les considérer par rapport au fidèle vivant, au fidèle mourant, et au fidèle immortel : trois états, trois changements qui lui sont essentiels.

Pour ce qui concerne le fidèle vivant, je dis en premier lieu, qu'il n'y a aucun bien terrestre, qui ne soit au dessous de lui, parce que toutes les créatures ont été faites pour servir à sa subsistance, à ses besoins, à sa conservation. Or, tout ce qui est fait pour un autre n'est nullement comparable à la chose pourquoi il est fait; ce principe est évident par les seules lumières de la nature. Vous ne trouverez jamais rien sur la terre qui vaille autant que vous, dit saint Augustin : *Quidquid quæsieris in terra, deterius est quam tu* (*in Ps.* XXXII, *conc.* 2). Raison de cela, continue le même Père, c'est que tout est destiné à votre service; ainsi votre corps n'est point si noble que votre âme, parce que votre corps doit obéir à votre âme; ainsi Dieu seul est au-dessus de votre âme, parce qu'elle est créée pour lui seul. Si les biens de la terre étaient de vrais biens pour vous, ils vous rendraient bons; et vous n'êtes pas bons, parce que vous les possédez, mais parce que vous en faites un bon usage : *Talibus ergo bonis non fiunt homines boni, sed aliunde boni facti, bene utendo faciunt ut ista sint bona* (*Ep.* 121. *ad Prob.*). Les choses terrestres ne sont biens elles-mêmes, qu'autant que vous les employez selon la volonté de Dieu. Vous ne pouvez donc les estimer et les rechercher pour une autre fin, sans vous abaisser, sans démentir votre dignité. Job ne daignait pas même les regarder; de la manière dont il s'explique il eût cru perdre sa noblesse, s'il y eût arrêté même ses yeux : *Lux vultus mei non cadebat in terram* (*Job.*, XXIX, 24). La grandeur et les richesses ne vous donneront pas de mérite; mais la vertu seule qui rapportera votre grandeur et vos richesses à votre salut.

En second lieu, quel sujet d'estimer des biens, inutiles pour guérir les maux de l'âme et pour la soulager dans ses besoins? Ce qui ne pénètre point jusqu'à elle peut-elle raisonnablement en concevoir une grande idée? Que les créatures grossières et matérielles frappent, réjouissent les sens, que lui importe, si au milieu des agréments extérieurs les plus touchants, le cœur languit dans l'indigence et dans la douleur? Ne parlons point des peines intérieures d'une âme

qui a à craindre sa perte, à pleurer ses péchés, à combattre sans cesse mille obstacles, mille ennemis de son salut : peines qu'elle doit sentir plus vivement que toutes les autres, et peines toutefois que les créatures les plus agréables ne peuvent qu'aigrir. Parlons de ces chagrins ordinaires que sa noblesse seule, indignée, pour ainsi dire, de tous les attraits du monde lui fait souffrir. Si les biens du monde peuvent les étouffer dès leur naissance et les adoucir dans leur cours, pourquoi, mon cher auditeur, vous livrer à ces dégoûts qui vous rongent, qui vous dévorent quelquefois, parmi les enchantements les plus doux de l'opulence et des délices ? D'où vient qu'à certains moments, sans changement d'objet et de situation, sans sujet de plainte et d'aigreur, rien ne vous plaît ? Or, argent, ameublements, parures, jeux, spectacles, concerts, conversations, confidences, intrigues, tout cela ensemble ne peut à ces tristes moments rendre la joie à votre âme. Tout vous ennuie, tout vous choque, tout vous blesse; insupportable à vos plus intimes, insupportable à vous-même, l'enjouement vous effarouche, les caresses vous irritent : ce qui est le plus de votre goût vous devient insipide, amer; la belle humeur, la douceur, l'honnêteté même ne peut régler les saillies d'un cœur, qui veut venger sa noblesse et sa grandeur, par sa langueur et par ses dépits.

Vous expérimentez alors la vérité de l'avis que donna autrefois Samuel au peuple d'Israël : *Nolite declinare post vana, quæ non proderunt vobis, neque eruent vos, quia vana sunt* (I *Reg.*, XII) ; Ne vous tournez point du côté des créatures, elles sont vaines, et elles vous seront inutiles ; elles ne vous soutiendront pas dans vos maux, parce qu'elles sont vaines : *Quia vana sunt*. Prétendriez-vous nourrir votre âme de fumée, la défendre par des ombres, la contenter par des apparences ? *Vana sunt*. Il n'est que la vertu et la grâce qui puissent la garantir de ces incertitudes, de ces mouvements, qui lui font sentir le vide de toute autre chose. Sa dignité naturelle et sa raison lui reprocheront malgré elle la satisfaction qu'elle s'efforcera et qu'elle s'imaginera de trouver loin de ses devoirs et hors de Dieu? fût-elle inquiète par légèreté et par caprice, son ennui sera sans remède, si elle cherche son soulagement dans les agréments du monde. Il en sera de ces agréments, comme de ces idoles que ces faux prophètes d'Achab appelaient à leurs secours : *Nec audiebatur vox, nec aliquis respondebat* (III *Reg.*, XVIII). Point de réponse de leur part pour vous donner le plaisir que vous attendez.

Les choses mêmes qui ont coutume d'endormir votre peine la réveillent; le spectacle qui vous enchante aigrit en même temps votre plaie. Quand le festin et le bal sont terminés ; quand le jeu, la chasse, la promenade, vous ont rendu à vous-même dans votre maison; quand vous êtes séparé de la foule, le feu de joie étant brûlé, la comédie étant jouée, le concert fini, l'assemblée rompue, ne vous sentez-vous pas accablé de la solitude où vous rentrez, semblable à une personne qui brûlante d'un chaud violent se trouverait glacée tout à coup. Ce que vous avez vu, ce que vous avez ouï n'est point allé jusqu'à votre cœur; le bruit, le tumulte, la variété du spectacle l'a étourdi durant quelque temps; après quoi le voilà aussi agité, aussi altéré, aussi affamé qu'auparavant. Tant il est vrai que notre âme ne peut trouver son repos que dans les biens surnaturels , et que les biens naturels sont très-méprisables, puisqu'ils lui sont inutiles.

Faisons encore une réflexion. Ce que la terre a de plus aimable est un néant pour vous, mon cher auditeur, puisque vous nourrissez tant de désirs, des désirs si vastes, si opposés, si ardents; cette troisième preuve me paraît tout à fait sensible. Saint Augustin considère particulièrement trois choses dans nos désirs ; leur nombre, leur extravagance et leurs suites funestes : *Desideria multa, stulta et noxia* (*in Ps.* CXXXVI). Il n'est pas de mon sujet de vous faire voir combien d'ordinaire ils sont nuisibles. Pour leur nombre, on peut dire qu'ils sont presque infinis. Jalousie, envie, crainte, espérance, joie, tristesse, caprice, indolence, tout nous fait désirer ; preuve convaincante que rien de ce que nous possédons ne nous empêche d'estimer ce que nous ne possédons pas. Nous souhaitons même plusieurs choses à la fois, souvent incompatibles, quelquefois impossibles ; un désir allume un autre désir, et ils s'éteignent mutuellement. Je ne suis jamais content; si ce que j'ai souhaité est un bien, je dois être satisfait, dès que je viens à le posséder, et je méprise ce que je tiens, dit saint Augustin, après avoir souhaité d'en devenir le possesseur : *Omnia quæ dum non habeo, amo : cum habuero, contemno* (*in Ps.* CI, *conc.* 2). D'ailleurs, si les biens que j'ai désirés et que je possède sont de véritables biens, plus j'en ai acquis, plus aussi ils doivent contenter mon désir. C'est le propre du bien de rassasier selon son prix et sa quantité; et je ne suis jamais plus avide des biens de la terre, que quand j'en possède plus; d'où vient cela? c'est que je me suis trompé, lorsque j'ai estimé ce que j'avais envie d'avoir. Et n'est-ce pas être insensé, dit saint Bernard, de désirer toujours une chose qui ne saurait tempérer mon désir, bien loin de l'assouvir : *Sed hoc stultum et extremæ dementiæ est, ea semper appetere, quæ nunquam non dico satient, sed nec temperent appetitum* (*De diligendo Deo*, c. 3). Un fonds nous fait soupirer après un autre fonds; une gloire nous fait envier une autre gloire; un plaisir nous fait rechercher un autre plaisir; le savoir nous découvre notre ignorance ; l'amitié nous reproche nos faiblesses ; les belles qualités de notre prochain nous ôtent le sentiment de nos belles qualités ; l'accoutumance affadit tout ce qui pique plus agréablement notre délicatesse et notre amour-propre. O vanités du monde! ô étrange égarement dans un fidèle, de les estimer!

Faites-vous justice à vous-mêmes, messieurs, touchant l'extravagance de vos désirs; elle vous paraîtrait incroyable, si j'avais le temps de vous la développer : *Desideria multa et stulta.* Il n'est point de passion dans vous qui n'ait ses intérêts particuliers, et qui ne tâche d'atteindre à son but; et comme toute passion agit à l'aveugle dès là qu'elle agit avec liberté, les désirs qu'elle conçoit sont la plupart insensés. Combien de fois vous arrive-t-il de désirer ce que vous condamnez, ce que vous craignez? Vous ne savez pas même quelquefois ce que vous désirez. Caprice, bizarrerie, inquiétude, vous donnez dans tout ce qui vous frappe, comme un papillon qui voltige toujours incertain, et que le moindre air emporte; comme une personne qui se noie et se prend sans discernement à tout ce qui tombe sous sa main; comme un malade qui a le goût dépravé, et qui demande sans choix le remède et le poison. Tels sont les biens que votre estime vous fait souhaiter. Je me suis trop arrêté à ma première pensée; je ne ferai qu'entamer les deux autres. Que sont en second lieu les biens de la terre à l'égard d'un homme mourant?

Nous sommes sûrs de durer à notre mort par la plus noble partie de nous-mêmes; et nous voyons passer pour nous, tout ce qui est hors de nous. Si, quand nous mourons, les biens du monde sont un néant à notre égard, il faut avouer qu'ils l'ont été durant notre vie; car ni notre vie ni notre mort ne changent point leur essence : ils sont toujours ce qu'ils sont, lorsque nous les perdons. Pénétrez la preuve de cette raison. Vos ancêtres, un grand nombre de princes et de personnes opulentes étaient morts avant que vous vécussiez, et tous ces gens-là avaient éprouvé en mourant le néant des créatures, qui avaient fait leur gloire et leurs richesses. Une infinité d'hommes meurent les uns après les autres, il n'y a pas un moment dans le jour qui ne termine la vie de plusieurs mortels de tout âge, de toute condition, de tout caractère. Tous font cette fatale expérience que la terre n'est rien pour eux, lorsqu'ils expirent. De là il s'ensuit que les biens de la terre ne cessent jamais d'être extrêmement méprisables, puisqu'on peut mourir, puisqu'on meurt à tout moment, et qu'à tout moment on trouve qu'ils ne font rien.

Vous sentirez encore mieux la vérité, si je vous fais souvenir que tous les moments nous perdons quelque bien, parce que tous les moments nous perdons un peu de la vie : par conséquent tous les moments, le monde est pour nous, du moins dans une partie de lui-même, ce qu'il a été dans tout lui-même, pour ceux qui ne sont plus, et ce qu'il sera pour nous quand nous cesserons d'être. Ce monde est la région des mourants, dit saint Augustin, comment renfermerait-il des biens véritables (*in Ps.* LXXXV)? De quelle utilité sont à un mourant, les richesses, les dignités, les parures, les concerts, les spectacles, les plaisirs? Suivant la pensée de ce grand docteur, tout ce qui entretient votre vanité, votre luxe, votre mollesse, est comme un suaire, comme un drap mortuaire, comme un cercueil, les seules choses qui restent à une personne qui rend le dernier soupir. Le monde, mes chers auditeurs, ne vous permet pas peut-être de m'en croire. Il y va de son intérêt que vous ne le connaissiez pas; mais vous le connaîtrez enfin, lorsque ces ombres que vous embrassez s'évanouiront; lorsque ces fumées qui vous aveuglent se dissiperont. Que répondrez-vous alors, si l'on vous fait la question que saint Jean Chrysostome faisait un jour à ses auditeurs, en leur représentant le dépouillement horrible où étaient tombés leurs prédécesseurs. Parlez, qu'est devenu l'éclat de cette pourpre consulaire? où sont leurs applaudissements, leurs charges, leurs amis? Qu'en est-il de leur beauté, de leurs équipages, de leurs débauches et de leurs intrigues : *Ubi nunc inclytus ille consularis splendor, ubi applausus?* Et le reste : *Flores fuerunt verni; vere exacto emarcuerunt omnia; umbra erant et præterierunt.* Tout ce qu'on estime, tout ce qu'on aime sur la terre est comme des fleurs de printemps; le printemps passé, les fleurs sèchent, il faut s'y attendre. Je vous prie, messieurs, de suppléer par vos réflexions aux réflexions que je voudrais encore faire; quelque attachement qu'on ait au monde, on a quelque plaisir à se convaincre qu'il est méprisable. L'on se venge par là en quelque manière de ses illusions, de ses impostures, de ses perfidies, de ses cruautés, de son peu de durée.

Si en dernier lieu nous considérons l'homme comme immortel, hélas! que paraîtront devant lui les biens fragiles et passagers de la terre? Il est évident que toutes les créatures doivent lui servir de moyen pour gagner l'immortalité : c'est le dessein de Dieu qui les emploie à cet usage. Ce qui doit nous conduire à une fin, n'a de prix qu'autant qu'il nous est utile pour nous y conduire en effet. La charge que vous achetez avec de l'argent vaut mieux que l'argent. Les biens passagers de la terre ne sont donc pas comparables aux biens éternels du ciel; et combien seront-ils dignes de notre mépris, s'ils nous éloignent de notre fin? malheur qui n'arrive que trop souvent. Je veux que sans parler du rapport qu'ils ont à notre salut, on les mette au nombre des vrais biens. Eh! mes chers auditeurs, qu'est-ce que c'est que de la vie et de tous les agréments d'une courte vie, si on les compare à des siècles infinis de gloire et de délices? *Quantum hoc ad sæcula æterna*, demande saint Jean Chrysostome. N'oubliez pas cette question; gravez-la partout en gros caractères; elle vous détrompera sur bien des choses. Je me divertis, je brille, je vis dans l'opulence; plaisirs, honneurs, richesses, qu'est-ce que tout cela en comparaison d'une éternité : *Quantum hoc ad sæcula æterna?* On ne peut pas douter, dit saint Eucher, qu'un bien qui dure peu ne soit très-petit en lui-même : *Nihil magnum re, quod parvum tempore* (*In Paræn.*). Mais quand on met en comparaison quelques an-

nées, quelques jours, quelques moments avec une éternité, dès là on ne doit plus apercevoir ces moments, ces jours ces années. Quand même les biens du monde dureraient pour nous autant que le monde même durera, ils finiront enfin, et ils doivent disparaître à nos yeux, si nous portons nos regards dans l'abîme de l'éternité : quelques siècles et une éternité, il n'y a nulle proportion entre ces deux termes, et ces siècles sont moins qu'un moment. Finissons ; il n'était pas nécessaire de vous alléguer tant de preuves pour rendre méprisable un néant à votre raison et à votre foi.

Les biens, les agréments de la terre sont peu de chose en eux-mêmes : ils sont encore quelque chose de moins considérés par rapport à vous. Je tire de là deux conséquences : la première, avec saint Ambroise : *Tremat te terra, non capiat* (*lib.* VII, *in Luc.*) : Vous avez l'âme grande ; les créatures ne sont pas dignes de vous occuper; il faut donc que toutes les choses de la terre tremblent sous vos pieds, bien loin de posséder vôtre esprit et votre cœur. N'est-il pas juste que vous teniez dans le monde le rang qu'il a plu au Créateur vous y donner? Quel honneur à vous de vous avilir en estimant ce qui est au-dessous de vous? Possédez les créatures avec une noble et sainte fierté, en sorte qu'elles appréhendent toujours, pour ainsi parler, d'être rejetées de vous : *Tremat te terra, non capiat.* Ah! monde, qui faites le tyran, vous serez esclave ; vous blessez notre dignité en surprenant notre faiblesse; mais notre mépris punira votre injustice; vous serez foulé par ces mêmes maîtres sur qui vous avez si insolemment dominé.

La seconde conséquence est de saint Augustin : Puisque les biens de la terre passent comme des ombres, et qu'ils nous abandonnent quand nous nous y attendons le moins, nous qui espérons une bienheureuse immortalité, disons aujourd'hui avec quelque utilité que tout passe, de peur de dire un jour inutilement que tout est passé : *Modo dicamus fructuose, transeunt, ne tunc dicamus infructuose, transierunt* (*in Psal.* XXXII, *conc.* 1) : Sera-t-il temps de nous désabuser lorsque nous ne tiendrons plus rien dans les mains? C'est maintenant qu'il faut sentir la fragilité des créatures, pour condamner les embarras qui nous fatiguent, les empressements qui nous déshonorent, les désirs qui nous déchirent, les craintes qui nous alarment, les attaches qui nous perdent; et je m'étonne que nous puissions étouffer ce sentiment. Si nous n'avions pas à nous sanctifier pour gagner le ciel, nous n'aurions qu'à jouir du présent, sans prévoyance; mais, enfin, nous devons être chrétiens pour devenir bienheureux, et quoi de plus opposé à nos devoirs et à notre fin que le peu d'attention que nous faisons au néant du monde? Surpris, prévenus par les objets qui frappent nos sens, il est fort naturel de se livrer à l'ambition, à la volupté, à ce monde que nous négligeons de connaître. Du moins, mon cher auditeur, profitez de ces tristes mais heureux moments, où rappelé en vous-même par les obstacles du plaisir, par les obscurités de la gloire, par le dégoût du spectacle, par le vide de l'apparence, par le poids de la solitude, vous êtes forcé de confesser votre erreur. Que l'épreuve que vous faites alors de la fausseté des biens que vous estimez, imprime dans votre esprit ces trois mots qu'en a dits saint Augustin : *Succedunt, accedunt, discedunt.* Oui, il est vrai, rien ne dure, ce monde n'est composé que de débris ; ce qui vient détruit ce qui est; tout au plus un honneur succède à un autre honneur, un plaisir prend la place d'un autre plaisir, puis, enfin, tout se dissipe, tout s'évanouit, *succedunt. Accedunt*, les biens de la terre s'approchent de moi, mais ils ne pénètrent point mon âme; je les touche, je les vois, mais ils ne me rassasient point; mon penchant les goûte et il s'en irrite; leur possession ne sert qu'à l'altérer et qu'à l'affamer, *accedunt. Discedunt*, encore avide de ce que je tiens, je le perds, il m'abandonne, on me l'enlève; ma légèreté s'en ennuie, et sa fragilité me le dérobe dans le point le plus agréable de ma joie. O néant de toutes les choses de la terre! et c'est ce néant, le puis-je croire, lors même que je l'assure, c'est ce néant à quoi je sacrifie mon âme et mon bonheur éternel! Je cours après un monde qui m'attire à lui, et qui s'envole devant moi dès que je l'ai atteint ; un monde dont je dévore l'amertume sans me rebuter ; un monde que je fais valoir moi-même pour m'y attacher follement ; un monde que je vois qui trompe les autres, que je sens qui me trompe moi-même, qui me coûtera la perte du ciel, et que je veux estimer.

Ah ! chrétiens, n'étouffez pas les mouvements de votre raison ; ne résistez pas aux lumières de votre foi, et vous vous parlerez ainsi à vous-mêmes. Dès là vous vous regarderez comme des passagers sur la terre ; vous aurez honte d'abaisser votre dignité par l'estime que vous donnez à de viles créatures ; vous remercierez Dieu de ne vous avoir pas faits pour une terre qui vous dépouillera de toutes choses, après vous avoir amusés par quelques présents frivoles; du milieu de vos enchantements, vous soupirerez après le ciel, votre patrie, votre royaume, où tous les biens sont purs, solides, constants, éternels, et, par le mépris de ce qui passe, vous vous disposerez à la possession de la bienheureuse immortalité qui vous attend, et que je vous souhaite.

SERMON XXVI.

Sur la douleur du pénitent.

Venit in omnem regionem Jordanis, prædicans baptismum pœnitentiæ in remissionem peccatorum.

Il alla dans tout le pays qui est le long du Jourdain, prêchant le baptême de la pénitence pour la rémission des péchés (*S. Luc, ch.* III).

Lorsque saint Jean exhortait les Juifs à faire pénitence de leurs péchés, il s'agissait de les engager à témoigner à Dieu le regret

qu'ils en avaient, et à prendre de justes mesures pour les effacer. Ne trouvez-vous pas étrange, messieurs, qu'il fût obligé de les prêcher, et d'employer toute l'ardeur de son zèle dans le dessein de les porter à ce devoir? L'obstination des fidèles impose aujourd'hui la même nécessité aux prédicateurs de l'Évangile. Dieu est offensé, et l'on ne songe pas à réparer le mépris qu'on fait de lui, et l'on est contraint de presser, d'importuner, de forcer en quelque manière les pécheurs, pour leur inspirer quelque repentir de leurs offenses. Êtes-vous, mon Dieu, êtes-vous si peu aimable, si peu redoutable, qu'on ait lieu de ne pas se soucier ni de mériter, ni de conserver, ni de recouvrer vos bonnes grâces?

Saint Jean prêchait une pénitence, laquelle devait servir de baptême aux coupables : telle est la pénitence que nous prêchons aujourd'hui. Elle doit rendre l'innocence au pécheur, mais une innocence véritable, parfaite, constante : quel avantage tirerait-il d'une pénitence apparente, défectueuse, passagère? Toutefois, on ne s'empresse point pour profiter de ce remède divin, on le néglige même, on l'abandonne. Chrétiens, faisons-nous réflexion de quoi donc il est question quand il s'agit de devenir pécheur, de vivre pécheur, de mourir pécheur? Dieu, qu'exige-t-il de nous, lorsqu'il nous menace? Quel est le dessein des ministres de sa parole, quand ils nous l'annoncent?

L'on conçoit du repentir de ses péchés, dites-vous; on les accuse, l'on propose de s'en amender; ajoutez, mon cher auditeur, que malgré ce repentir, malgré cette accusation, malgré ce propos, l'on mène presque toujours le même train de vie, et que la plupart des fidèles passent leurs années jusqu'à leur mort dans une succession continuelle de fautes et de pénitences. Quand vous vous présentez au tribunal de la confession, n'êtes-vous pas presque toujours obligé de commencer la déclaration de vos péchés par cet aveu : Je ne me suis point corrigé? Quelle sera notre destinée, chrétienne compagnie, lorsque, enfin, il faudra tomber dans les mains de notre juge? Notre innocence, nous l'avons perdue; notre pénitence, nous la faisons mal. C'est mon dessein de vous découvrir la fausseté, les abus de cette pénitence sur quoi vous vous flattez, sans appréhender les suites de votre illusion. Implorons l'assistance de cette Vierge divine, qui n'eut jamais à se repentir du moindre péché : *Ave, Maria.*

Quoiqu'il n'y ait rien de si effrayant dans la morale que le péché, il n'y a toutefois rien de si commun; tous les états, toutes les conditions sont infectés de ce poison mortel de nos âmes. Il faut que la corruption soit bien grande pour le répandre si aisément; car, enfin, une idée légère de la grandeur de Dieu, des charmes de sa miséricorde, des terreurs de sa justice, du prix de ses grâces, suffirait pour en donner de l'horreur. Offenser Dieu, c'est violer toutes les lois de la sagesse, de la gratitude, de la crainte, de l'espérance, de la haine et de l'amour. On ne laisse pas d'offenser Dieu, et les actions qui l'offensent sont assez ordinaires dans le monde. C'est là un grand sujet d'étonnement et d'affliction aux personnes qui ont le bonheur d'aimer Dieu.

Ce qui doit faire plus d'impression sur nos esprits, ce n'est point tant la facilité des hommes à tomber dans le crime, que leur tranquillité après y être tombés. Nous sommes faibles, ingrats, légers, capricieux, aveugles, esclaves des passions, portés au mal; notre fidélité au service du Seigneur est l'effort d'une vertu extraordinaire et héroïque. Coupables, si cette fidélité et cette vertu nous manquent, mais pourtant dignes en quelque manière de la pitié de notre juge; toujours tournés par notre penchant du côté des créatures, il serait difficile que la bonté divine n'eût aussi de temps en temps à nous pardonner quelque égarement. Ouvrier souverain de nos corps et de nos âmes, vous connaissez notre faiblesse et notre malice, nous méritons votre vengeance si nous vous désobéissons; mais nous nous confions en votre infinie miséricorde.

Avouons, condamnons, détestons nos fautes, mes chers auditeurs, le Seigneur nous regardera d'un œil de compassion. Mais, étrange oubli de Dieu et de nous-mêmes! cruelle indifférence pour notre perte! nous péchons, et nous ne songeons pas à sortir de notre péché; et nous vivons contents; et nous cherchons dans notre pénitence même de quoi nous endormir sur nos désordres, et sur le malheur irréparable qui peut les suivre; incertains de notre sort, instruits de notre danger, sûrs de la colère de Dieu, à l'entrée de l'éternité, sur le bord de l'abîme. Il ne faut pas nous épargner la honte d'un tel procédé; convainquons-nous de la vérité.

Nous avons grand sujet de croire que souvent notre pénitence est fausse. Les parties essentielles de cette pénitence sont le repentir pour le passé, et la résolution pour l'avenir; la douleur qui nous fait détester le péché, et le propos qui nous engage à l'éviter; l'horreur, et du mal que nous avons commis et du mal que nous pourrions commettre. Examinons notre pénitence par ces deux endroits; car je veux traiter cette matière en vous expliquant simplement la doctrine commune qui la renferme. Comme c'est ici un point capital sur quoi nous devons prendre toutes les sûretés possibles, parce que, enfin, criminels autant que nous le sommes, nous ne pouvons espérer de salut qu'autant que nous serons pénitents : je ne considérerai aujourd'hui que votre repentir, et votre résolution sera le sujet d'un autre sermon. Il me semble, mon cher auditeur, que d'ordinaire votre repentir est faux; j'ai deux raisons pour le prouver. La première : il me paraît faux par les signes qui l'ont précédé; la seconde : il me paraît faux par les signes qui l'ont suivi. J'espère, messieurs, de vous engager à vous défier de votre dou-

leur, en vous exposant les sujets que vous me donnez de m'en défier moi-même.

PREMIÈRE PARTIE.

Il faut supposer deux vérités incontestables dans la théologie touchant cette matière. L'une, que la douleur que l'on conçoit du péché doit répondre au péché; c'est-à-dire qu'elle doit nous le faire haïr autant qu'il est haïssable, soit dans ses causes, soit dans ses effets, soit dans ses circonstances; c'est-à dire, que tous les péchés mortels, de quelque nature qu'ils soient, doivent être détestés également, également, dis-je, jusqu'au point nécessaire pour en détacher notre cœur; car d'ailleurs un péché plus considérable, un plus grand nombre de péchés doit causer au pénitent une plus vive douleur; c'est-à-dire que, par cette douleur animée de la grâce de Dieu, nous devons réparer toutes les brèches que le péché avait faites à notre innocence et nous attacher à nos devoirs avec autant de fermeté que si nous ne les avions point violés.

L'autre vérité qu'il faut supposer, c'est que la douleur que l'on conçoit du péché nous impose l'obligation de préférer Dieu désormais à toutes choses. Que notre volonté sente ou ne sente pas ces mouvements violents qui la troublent, qui la déchirent, qui l'accablent dans ses déplaisirs : elle doit par sa douleur se mettre en état de considérer davantage l'honneur et les intérêts de Dieu, que tout autre bien; d'abhorrer le péché et de le fuir plus que tout autre mal. Sur quoi il faut faire une réflexion pour la consolation des consciences timorées. Les plus grands biens et les plus grands maux ne sont point toujours ceux qui font sur nous des impressions plus sensibles et plus violentes, quoique ce soient les biens que nous estimons et les maux que nous appréhendons davantage. On sentira une joie plus vive à la nouvelle d'un procès méprisable gagné, qu'à la vue d'une riche maison, dont on a accoutumé l'opulence; l'on préfèrera toutefois les fonds de la maison aux avantages du gain de sa cause. L'on se laissera aller à des plaintes plus éclatantes dans les pointes d'une migraine, que dans le cours d'une fièvre lente; mais l'on aimerait mieux guérir de cette fièvre que de cette migraine. C'est ainsi que la douleur que le pénitent doit concevoir de son péché l'oblige à préférer Dieu à toutes choses, à tout perdre, à tout souffrir plutôt que de l'offenser, quoique peut-être le pénitent ne sente point ces mouvements vifs et violents qui pourraient marquer sa douleur. Pénétrez, messieurs, ces deux suppositions, et vous en pénètrerez les conséquences. Il s'agit des signes qui ont précédé votre repentir. Quelles marques avez-vous données, mon cher auditeur, que vous eussiez envie de concevoir telle douleur de vos péchés? Premièrement, vous avez témoigné de l'indifférence, de la répugnance même à vous repentir; et c'est un préjugé infaillible qu'on s'acquittera mal de son devoir, quand on ne s'en acquitte pas volontiers. Il s'agissait peut-être de détester des crimes énormes, des injustices criantes, des haines invétérées, des impuretés scandaleuses, les excès ordinaires d'un monde dissolu, et vous les avez détestés, si je l'ose dire, malgré vous : *Ubi prompta voluntas*, dit le grand saint Basile, *nihil est quod impediat* (*Exhort. ad Bapt.*). Une volonté bien disposée ne trouve point d'obstacle qui puisse l'arrêter, qui puisse même l'embarrasser. Il y a dix ans peut-être que vous vivez dans le déréglement, et que vous usez d'artifice pour échapper à l'obligation de le terminer; vous avez fait mille réflexions forcées, ou pour vous accoutumer au poids de votre conscience chargée de crimes, ou pour vous distraire du sentiment que vous en aviez. Solennités de l'Eglise, fêtes de Pâques, jubilé, sermons, avis, promesses, menaces, mouvements pressants, c'est ce qui, durant un si longtemps, n'a pu donner atteinte à la dureté de votre cœur. Et après tout cela, une bienséance purement mondaine vous a conduit aux pieds d'un prêtre, pour amuser votre piété apparente par les dehors de votre tardive pénitence.

Quand on a un désir sincère de changer, on ne s'obstine pas de la manière : au contraire, l'on en cherche l'occasion, et l'on s'estime heureux de l'avoir trouvée. Vous connaissiez pourtant le mauvais état de votre âme, la conscience criait, le danger était tout visible, le remède du mal qui vous inquiétait était dans vos mains. Qu'attendiez-vous donc encore? Qui vous empêchait de déclarer et d'acquitter cette dette, de rompre avec cette personne, de terminer tous ces excès de débauche? Le malade qui voudrait guérir demanderait le remède, s'empresserait pour le prendre, se plaindrait de son sort si on négligeait de le lui porter. Dites tant qu'il vous plaira que vous n'auriez pas songé à vous repentir, si vous n'aviez voulu vous repentir de bonne foi; parlez-vous sincèrement? Je bénis avec joie l'auteur de votre changement; mais il me semble que des délais si longs, si affectés, si dangereux, des délais étudiés, volontaires, opiniâtres, prouvent vos véritables intentions et combattent vos paroles.

Vous vouliez haïr le péché, pourquoi donc ne le haïssiez-vous pas? *Totum habet qui bonam voluntatem habet* (*Hom.* 150): c'est saint Augustin qui vous fait cette objection; une volonté droite et déterminée éclate sans retardement : c'est tout que de vouloir, lorsque tout consiste à cela. Vous vouliez haïr le péché; je ne doute point que vous ne l'ayez toujours voulu : il vous a paru haïssable dans le temps même que vous l'aimiez; vos raisonnements ne vous cachaient point son horreur; vous vouliez haïr le péché, vous l'avez voulu, j'en conviens, mais vous n'avez rien fait de plus; car en effet vous ne l'avez point haï. Il faut un peu vous presser sur ce point.

Le chagrin et le plaisir sont les signes sur quoi, selon les règles de la morale, l'on conjecture de la droiture de la volonté : *Dolor et voluptas sunt indicia voluntatis* (*Arist.* 2, *Rhet.*). Vous souffrez, si vous ne pouvez

venir à bout de ce que vous avez dans l'esprit : preuve sensible que la chose vous tient au cœur. Vous êtes content quand vous mettez la main à l'œuvre, et que votre ouvrage vous promet un succès heureux : on vous ferait tort de se défier de vos sentiments : c'est bien votre dessein d'agir et de réussir. Les juges vous refusent l'audience : vous voilà troublé, inquiet, impatient; ils vous l'accordent, et ils décident en votre faveur : vous voilà gai et satisfait; c'est que vous étiez las de chicaner et que vous étiez véritablement résolu de sortir d'affaire : *Dolor et voluptas sunt indicia voluntatis.*

On souffre, on se réjouit selon que la volonté est ou combattue, ou favorisée. Sur ce principe, que penser, mon cher auditeur, de la sincérité de cette pénitence qui fait votre sûreté? L'occasion vous a-t-elle manqué? Tous les lieux, tous les temps ne sont-ils pas bons pour détester vos désordres? Mais vous, qui disputez encore votre conversion à Dieu, ne pouvez-vous pas au moment que je parle, rompre cette intrigue, étouffer cette aigreur, renoncer à ce droit injustement imaginé, vous éloigner de ce monde qui vous damne? A cette question, êtes-vous chagrin? êtes-vous content? et qu'est-ce qui vous afflige ou qui vous console? Je vous importune, je vous fâche, avouez la vérité.

Je savais déjà, homme voluptueux, que vous faisiez le sujet de vos railleries de tout ce qui pouvait réveiller la componction dans votre cœur; que vous couriez avec passion après les compagnies capables de nourrir vos vices par leurs discours et par leurs exemples; que de peur de découvrir toute l'horreur d'une vie licencieuse, vous vous faisiez mille maximes propres à vous cacher les obligations indispensables d'une vie chrétienne. Je savais, femme mondaine, que la crainte de retourner à Dieu vous engageait dans toutes les parties de divertissement : christianisme, pudeur, ce frein est rompu il y a longtemps; que vous feigniez d'ordinaire quelque prétexte spécieux, pour vous éloigner des sacrements et des choses saintes; que c'était pour vous une affaire de conséquence de fuir les personnes que leur zèle ou leur ministère portait à vous retirer de vos égarements. Je savais enfin, pécheurs obstinés, une partie des précautions que vous avez coutume de prendre pour échapper à vos devoirs et à la grâce; mais présentement que vous êtes forcés d'entendre mes raisons et mes reproches, je ne puis deviner ce qui vous retient dans le dérèglement, et pourquoi vous ne formez pas la résolution de mieux vivre. Cette parole salutaire que vous êtes obligés de donner à Dieu touchant votre conversion, qu'est-ce qui l'étouffe encore dans votre bouche?

Je ne vous ai pas encore dit tout ce que vous méritez d'entendre sur votre tranquille indifférence. Il ne se peut pas faire que vous n'ayez quelque idée de vos crimes et des suites funestes dont ils vous menacent; pressés par la connaissance et par le remords de vos désordres, vous voyez l'importance d'une conversion sincère : or, une personne qui sent son danger, devient ingénieuse pour l'éviter, dit saint Grégoire de Nazianze : *Ingeniosus ac solers esse solet quisquis premitur* (*Orat.* 18 *in Laud. S. Cypr. Mart.*). La crainte d'un mal terrible donne de l'industrie, raffine l'habileté, pique la lenteur même et la stupidité naturelle. Après tout, on ne veut pas périr, on veut se sauver. Que n'auriez-vous pas dû faire pour assurer votre salut? que ne pouvait-on pas attendre de vous dans le risque que vous couriez? *Ingeniosus ac solers esse solet quisquis premitur.*

Ennemi de Dieu, la proie de l'enfer, esclave du démon, sous la main de votre juge, qui peut terminer votre vie quand il lui plaît, je m'étonne que vous n'ayez pas remué ciel et terre pour trouver quelque sécurité. Quoi! vous n'avez point songé à pleurer, à gémir, à macérer votre corps, à consulter les livres spirituels et toutes les personnes capables de vous donner de salutaires conseils? D'où vient que vous ne vous êtes point renfermé dans la solitude, pour développer à loisir tous les replis d'une conscience criminelle? que vous n'avez point fait de prières, de bonnes œuvres extraordinaires? Il était même naturel que vous appelassiez à votre secours des délicatesses de conscience, mille inquiétudes religieuses, mille pratiques saintes et pénibles : *Ingeniosus ac solers esse solet quisquis premitur.*

C'est ici que je suis contraint de vous épargner, pour me cacher à moi-même les sujets que j'ai de craindre pour vous. Avec toutes vos belles idées de pénitence, toujours les mêmes engagements, les mêmes compagnies, les mêmes spectacles, le même train de vie. Avec vos belles idées de pénitence, chercher un confesseur, dont vous puissiez surprendre ou l'ignorance, ou l'indulgence; ménager un point d'honneur tout à fait païen : cette personne s'est livrée à moi, il ne faut pas l'abandonner; il ne faut pas disparaître tout à coup dans les lieux où l'on a brillé; soutenir un injuste intérêt, l'intrigue est allée trop loin pour en dissoudre la trame, la fourbe serait démêlée avec trop d'éclat. Avec vos belles idées de pénitence, compter avec témérité sur la miséricorde de Dieu que vous avez lassée et dont vous détournez toujours davantage les faveurs de dessus vous : sur un retour heureux que vous éloignez toujours plus par votre obstination; ne compter sur rien du tout et différer éternellement sans vous convertir.

Concluons ce raisonnement par ces paroles du même saint Grégoire : *In nostram perniciem fortes sumus, et adversus sanitatem nostram periti* (*Orat.* I, *seu Apol.*). Avons-nous des forces et des lumières, c'est pour aigrir, c'est pour désespérer notre mal. Toutes les raisons que vous avez de vous repentir servent à vous obstiner. J'avoue, mes chers auditeurs, qu'une pénitence qu'on a disputée à Dieu et sur quoi on a tant chicané avec soi-même, peut être véritable et salutaire, lorsqu'enfin on se résout à la bien faire. Dieu me garde d'outrer la vérité, au

danger d'éteindre en vous tout bon désir. L'on peut se donner à Dieu à tous les temps de la vie; si tous les pénitents qui ont différé de le devenir étaient de faux pénitents, hélas! on en compterait fort peu. Mais avouez aussi que c'est un grand préjugé contre la sincérité de votre douleur, que l'indifférence que vous avez témoignée à la concevoir. La volonté est d'ordinaire suspecte dans un devoir qu'on s'est accoutumé à mépriser.

En second lieu, avez-vous donné sujet de croire que vous étiez déterminé à faire une pénitence absolue, universelle, de tous les péchés que vous aviez à détester? Peu sincère par votre délai, vous l'avez encore moins été, ce me semble, par les ménagements que vous avez étudiés dans la matière de votre repentir. Je vous ai prouvé, dans ma première supposition, que tout péché grief devait occuper toute votre douleur, et que vous étiez indispensablement obligé de ne rien réserver à votre passion à cet égard. Vous aviez à recouvrer les bonnes grâces de Dieu; vous aviez donc aussi à haïr tout ce qui vous les avait fait perdre. Mais, bon Dieu! quels raisonnements, quelles ruses n'avez-vous pas mis en œuvre pour vous assurer ce plaisir, cet engagement, cette inclination, cet intérêt, malgré la volonté d'en demander et d'en obtenir le pardon? Comme Caïn, vous vous étiez rendu indigne de paraître devant le Seigneur, et, comme Caïn, vous songiez à fuir sa face, dans le temps même que vous deviez prendre les voies de retourner à lui et de mériter ses regards : *Egressusque Caïn a facie Domini, habitavit profugus in terra* (*Gen.*, IV). Vous vous flattiez de vouloir vous rapprocher de Dieu, et vous mettiez tout en œuvre pour conserver la chaîne principale qui vous retenait loin de lui.

Vous voulez me persuader que vous avez prétendu concevoir un vrai repentir; je vous prie de me répondre. Est-il vrai que vous ayez seulement voulu connaître le besoin que vous aviez de le concevoir? Vous êtes-vous fait justice sur l'état pitoyable de votre âme? Avez-vous pris soin de pénétrer ces vérités éternelles qui devaient changer vos sentiments? Avez-vous même souhaité de penser juste sur vos méchantes habitudes, sur vos déréglements ordinaires, sur votre monde? Vous, gentilhomme, vous êtes-vous donné la peine de développer les mouvements injustes et violents de cette ambition qui vous dévore? Vous, cavalier, avez-vous songé à reconnaître la fausseté de ces raisonnements insensés dont vous vous prévenez en matière de religion? raisonnements toutefois source fatale de la plupart de vos désordres. Vous, magistrat, avez-vous examiné devant Dieu ces maximes d'intérêt qui corrompent votre équité? Vous, femme mondaine, vous êtes-vous représenté vos égarements avec leurs couleurs naturelles? Avez-vous découvert la bassesse, l'impiété des hommages que vous exigez, les suites de ces caprices voluptueux qui changent si souvent la situation de votre âme et l'éloignent tous de vos devoirs, l'infamie des liaisons dont vous vous faites un point d'honneur, les funestes effets de cette mollesse, qui ferme à la vertu tout accès dans votre cœur?

Parmi les personnes qui ne professent pas une régularité exemplaire, il y en a peu, messieurs, qui lèvent volontiers tout le voile pour découvrir la matière essentielle de leur amendement, et qui ne prévoient dans leur pénitence quelque ressource à leurs passions. Je puis épargner cette contrainte à mon attachement; je puis accorder à mon ressentiment ce témoignage de froideur; je puis retenir cet engagement dans le monde. Il faut changer, mais dire un adieu éternel aux personnes qui font toute ma joie. Il faut changer, mais tourner tout à coup mon esprit à des objets tristes et presque inconnus. Il faut changer, mais condamner toutes mes démarches; mais découvrir toute l'infamie de ma mauvaise foi; mais embrasser sans ménagement toutes les maximes, toutes les lois d'une vie nouvelle, il y a des mesures à prendre : un juste tempérament peut concilier mon devoir avec ma faiblesse. Ne cherchez point tant à vous tromper, mon cher auditeur; votre pénitence ne vous coûtera pas ce que vous appréhendez; car vous n'en ferez point du tout.

N'est-ce pas se moquer de Dieu, que prétendre mériter son amitié, et en même temps se résoudre à l'offenser? Tout péché considérable ne nous expose-t-il pas à sa vengeance? et un seul ne suffit-il pas pour nous rendre son ennemi? Votre douleur ne doit-elle pas vous détacher de tout ce qu'il condamne et qui l'irrite contre vous? vous en détacher, dis-je, sans réserve et sans égard. Vous ressemblez aux Israélites, qui, fatigués de leur servitude, songeaient toutefois à se faire un chef qui les conduisît reprendre leurs fers : *Constituamus nobis ducem, et revertamur in Ægyptum* (*Num.*, XIV, 4). Ce péché, cette habitude dont vous ne voudriez pas vous défaire, c'est ce malheureux chef qui vous retient en Egypte, qui vous y doit remener si vous venez à en sortir, et qui vous empêche d'entrer dans cette terre sainte et heureuse que le Seigneur a la bonté de vous présenter et de vous ouvrir. Vous ressemblez à Jezabel, qui, dans le temps qu'elle devait penser à détester ses violences et ses injustices pour échapper à la vengeance du ciel, pensait à se farder et à parer sa tête de tous les atours de son impie vanité. Jehu entrait dans son palais pour la faire jeter par les fenêtres, et quand elle apprit qu'il entrait, elle courut à son miroir pour peindre son visage de fausses couleurs : *Introitu ejus audito, depinxit oculos suos stibio, et ornavit caput suum* (IV *Reg.*, IX). Dieu est en colère contre vous, et vous voulez retenir ce qui l'a irrité; et ces ornements messéants et impurs vous occupent encore; et cette personne qui partage avec vous votre dissolution a encore l'entrée libre de votre maison; et ce papier cruel qui ruine cette pauvre famille est encore dans votre cabinet.

Pour qui donc prenez-vous le Dieu que vous avez outragé? Vous n'êtes pas digne d'avoir rang parmi ses esclaves, fussiez-vous percé de confusion et de douleur, et vous voulez être au nombre de ses amis et de ses enfants sans haïr tout ce qui le rend votre ennemi? Vous ne méritez pas de baiser la terre que les pieds de votre Juge ont touchée, et vous espérez, tout criminel que vous êtes et que vous voulez être, vous espérez, dis-je, que sa bouche, qui doit vous condamner, vous donnera le baiser de paix? Vous implorez sa miséricorde, et vous armez sa justice. Vous vous avouez coupable pour avoir grâce, et vous aimez votre crime. Pénitence trompeuse, outrageuse à Dieu, laquelle ne doit pas briser toutes les chaînes dont vos passions vous tiennent lié.

L'indifférence et le ménagement, qui précèdent votre repentir, sont deux preuves incontestables de sa fausseté; la tranquillité avec laquelle vous vous disposez à le concevoir en est une troisième tout à fait sensible, tout à fait criante. Je ne veux point parler ici des impressions qu'il doit laisser dans votre âme; c'est ce que j'ai à expliquer dans la seconde partie de mon discours. Je n'ai à vous développer présentement que la manière dont vous avez envisagé ce repentir. Un seul péché mortel devrait réveiller, occuper toute votre crainte, puisqu'il mérite toutes les rigueurs de la justice divine, et cent péchés mortels que vous avez peut-être à détester ne vous troublent pas. Ce n'a pas été, ce semble, une affaire pour vous que la confession de vos crimes. La seule vue de nos fautes, dit saint Ambroise, met en action les plus lâches, elle abat les plus robustes, elle attriste les plus enjoués, elle inquiète les plus contents, elle excite les plus endormis : *Sollicitat otiosos, affligit sanos, contristat lætos, inquietat placidos, excitat dormientes* (*in Psal.* XXXVII). Et dans le temps que vous êtes obligé non-seulement de voir vos péchés, mais de les haïr et de les pleurer, vous êtes tranquille.

Il n'est rien peut-être qui marque mieux la disposition de votre cœur que cette incroyable indolence. Quoi de plus contraire, je vous prie, au dessein que vous dites que vous avez de vous convertir? Vous vous préparez au chagrin par la joie, à la confusion par la licence, à la contrainte par la dissolution. Vous riez, vous jouez, vous assistez aux spectacles les plus dangereux peut-être la veille même du jour que vous devez paraître comme criminel aux pieds du prêtre; nul intervalle entre vos déréglements et votre repentir. Vos chicanes, vos repas, vos libertés ordinaires, la cajolerie, l'intrigue, ont été les préludes de cette accusation accablante que vous deviez faire d'une vie païenne. Vous avez pris de grandes mesures pour offenser Dieu; vous avez étudié divers artifices; vous avez essuyé de longues inquiétudes, dans le dessein de surprendre la simplicité, l'équité, la pudeur de cette personne; vous avez fatigué, langui, souffert, lorsque vous cherchiez à contenter votre passion; c'étaient des empressements, des joies, des transports à la vue de cet objet qui vous possède. Faut-il réparer les injures que vous avez faites à Dieu? c'est un froid, c'est une insensibilité étrange. Vous l'avez fâché avec ardeur, avec emportement, si je l'ose dire, et ce n'est pas la peine, ce semble, de l'apaiser. Vous allez à confesse comme vous iriez à une visite d'une bienséance forcée et inutile.

O mon Dieu! je suis devenu indigne du soin des anges à qui vous m'avez confié; indigne de la protection des saints que vous m'avez donnés pour intercesseurs; indigne d'entrer dans les églises pour y être absous; indigne d'approcher des sacrements pour guérir les plaies de mon âme; indigne de vos regards et de votre miséricorde. J'ai mérité la haine de toutes les créatures, toutes les rigueurs de votre justice, tout l'enfer. Que je suis méprisable, mon Dieu! Que je suis laid! que je suis horrible! Et c'est pour vous offenser que je suis tombé dans une si effroyable misère. Tout me reproche mon ingratitude et ma perfidie; tout me menace des terreurs de votre vengeance : consolation, indulgence, pardon, je ne devrais espérer aucune grâce. Vous me présentez néanmoins votre secours, votre amitié, votre tendresse; vous me tendez les bras pour me recevoir après mes égarements; vous êtes prêt à m'embrasser; vous voulez me pardonner, et je ne suis touché ni de l'énormité de mes crimes ni des caresses de votre bonté; et je parais devant vous avec un visage enjoué et un cœur tranquille. Vous avez bien sujet, ô mon Dieu, de vous défier de mon repentir; mais faites que je m'en défie moi-même, et que je pense tout de bon à mériter vos faveurs.

Convenez, mes chers auditeurs, que, si votre douleur a été précédée de telles dispositions, selon toutes les apparences, elle a été une fausse douleur; examinons-en les suites, et vous ne pourrez pas douter de sa fausseté. Les signes qui l'ont précédée prouvent qu'elle est fausse, je viens de vous le montrer; les signes qui l'ont suivie le prouvent encore : c'est mon second point.

SECONDE PARTIE.

Il est aisé de commettre le péché; il est difficile d'en faire une juste pénitence, et les fidèles rendent la pénitence plus facile que le péché. Il en coûte peu à un homme voluptueux, à une femme mondaine d'offenser Dieu : leurs habitudes, leurs engagements, leur gloire même, j'ai horreur de le dire, leur gloire même, leur état, leur profession, tout les y porte. Il leur en devrait coûter infiniment de terminer et de réparer leurs offenses; ils ont à changer d'idées, de maximes, d'intérêts, d'inclinations et de mœurs, et cependant leur douleur ne les alarme point, ne les inquiète pas même. Vous l'avez conçue cette douleur; vous avez paru au tribunal sacré de confession; vous avez arraché votre absolution au prêtre. Pénétrons jusque dans votre cœur, pour y découvrir les traces de votre repentir.

Je n'entre point dans le détail des peines extérieures que vous devriez souffrir pour satisfaire à la justice divine. L'Eglise en exigeait autrefois qui étaient humiliantes, longues, dures, éclatantes; elle a eu la bonté d'adoucir cette rigueur, et elle l'a modérée avec sagesse. Mais la douleur du péché doit être la même qu'elle était durant les premières ferveurs des fidèles, parce que le péché n'a pas changé d'essence; en ce point, Dieu et l'Eglise vous imposent la même obligation. Pour former une juste idée de votre douleur, il me semble qu'il en faut considérer la force, l'étendue et la durée.

La force : vous ne doutez pas, mon cher auditeur, que le péché ne soit le plus grand de tous les maux; il offense un Dieu infiniment grand, infiniment aimable, et qui peut, selon les lois de sa justice, vous rendre éternellement malheureux. D'où il s'ensuit que la douleur que vous en devez concevoir doit être la plus grande, la plus vive de toutes les douleurs, de la manière que je l'ai expliqué au commencement de ce sermon. Je veux dire que vous devez être disposé à tout entreprendre, à tout mépriser, à tout perdre, à tout souffrir, plutôt que de perdre en péchant les bonnes grâces de Dieu. Je pourrais exiger de vous des soupirs, des larmes, des macérations, de longues prières, la solitude, l'humiliation, la haire et le cilice; c'est par quoi les pénitents que l'Eglise honore ont fait éclater leur douleur. Vous en trouverez peu, je ne sais même si vous en trouverez un seul, qui se soit contenté de renfermer dans son cœur les impressions de son repentir.

Mais n'alarmons pas votre faiblesse par cet appareil affreux de pénitence; encore une fois, je ne demande de vous qu'une vraie douleur. Après avoir accusé un long détail d'une vie licencieuse, quelles marques avez-vous données de votre déplaisir? Des yeux égarés, secs, libres, un visage gai et content, un maintien fier et mondain, une démarche molle et hautaine, la parole ferme, élevée, passionnée, des discours indifférents, profanes, criminels, un air enjoué sans aucune trace de chagrin, voilà comme vous avez paru aux yeux des gens. Est-il possible que vous ayez assez d'empire sur votre douleur pour en étouffer tout éclat?

Elle est appelée dans l'Ecriture componction, parce qu'elle perce le cœur; contrition, parce qu'elle le brise; dirait-on, à vous voir, que votre cœur soit percé et brisé? Je veux bien oublier que vous avez disputé avec le confesseur sur la peine qu'il vous imposait; que vous avez opposé à la juste satisfaction à quoi il vous condamnait des prétextes de santé, d'inconstance, de nécessité; que vous avez employé toutes les couleurs qui pouvaient adoucir l'horreur de vos crimes. Mais enfin cette componction, cette contrition, cette douleur, quelles plaies vous a-t-elle faites que l'on puisse apercevoir et que vous sentiez vous-même?

Tertullien l'a nommée *compendium ignium æternorum*, un abrégé des feux de l'enfer, parce que votre repentir doit suppléer en quelque manière aux peines éternelles que vous avez méritées. Bon Dieu! quelles pointes, quelle vivacité, quelle violence devraient accompagner votre repentir! L'expression de cet illustre écrivain est peut-être trop forte. Saint Augustin et saint Thomas ont parlé plus juste, et toutefois ils ne vous engagent pas à moins, si vous pénétrez le sens de leurs paroles. Le repentir, disent-ils, est une vengeance que prend le pénitent sur soi-même pour punir le péché qu'il déteste : *Est dolentis vindicta quædam, puniens in se quod se dolet admisisse.* Vous avez à venger Dieu par votre douleur; que ferait Dieu, mon cher auditeur, s'il voulait se venger lui-même de vous? Il vous ferait souffrir des remords cuisants, des feux dévorants et éternels. Mais, mon Dieu, vous avez pitié de nous; vous ne voulez pas nous désespérer; vous nous avez confié vos intérêts, et nous pouvons apaiser votre colère par notre pénitence.

Songez donc, mon cher auditeur, à vous venger vous-même de vous-même par votre repentir. Vous êtes devenu votre ennemi, ennemi de vos passions, de vos inclinations injustes, de vos habitudes criminelles; mais ennemi si irrité, si irréconciliable, qu'il s'est trouvé des pénitents, lesquels, si la grâce les eût livrés à leur haine propre, se seraient plongé le poignard dans le sein, se seraient précipités, se seraient désespérés. Et parmi ceux dont la grâce n'a point arrêté la rigueur, l'on en a vu qui, après leur péché, n'ont voulu parler à personne, se sont enterrés tout vivants dans des trous de rochers, se sont chargés de chaînes, n'ont pris d'autre nourriture qu'un peu d'eau et d'herbes sauvages. Lorsque vous preniez ce plaisir impur, lorsque vous commettiez cette injustice, je m'en repentirai, disiez-vous. Ah! saviez-vous ce que ce mot devait vous coûter? Une guerre éternelle, impitoyable contre vous-même, une dureté inflexible contre votre mauvais penchant, une espèce de mort qui devait vous rendre insensible aux objets les plus agréables, qui peuvent vous éloigner de Dieu et de sa loi.

Cependant votre repentir ne vous embarrasse pas le moins du monde. Peut-être que le péché a changé de nature depuis que vous en êtes l'auteur; peut-être n'est-il point si énorme dans vous que dans les autres pécheurs; l'adultère ne viole peut-être pas aujourd'hui comme autrefois la sainteté du mariage, l'injustice ne fait peut-être plus de tort à votre frère, le ressentiment s'accorde peut-être mieux avec la charité chrétienne. Peut-être que les vertus sont devenues moins parfaites et les vices moins haïssables. N'est-ce point que le Dieu de nos jours est moins grand, moins aimable, moins redoutable? qu'accoutumé à nos injures il ne se met plus en peine de les punir? Qu'il vous a révélé qu'il aurait plus d'égards pour vous que pour tant de rois réprouvés? qu'il n'est point en ce temps si offensé par le mépris qu'on fait de lui, qu'au temps qu'il allumait l'enfer et que son Fils Jésus-Christ expirait sur une croix?

Ah! chrétiens, je crains de pousser la chose plus loin; votre douleur ne trouble pas seulement votre gaîté, à peine vos passions et vos vices s'en défient-ils. Vous devriez pourtant sentir une douleur proportionnée à vos péchés, dit saint Ambroise : *Qui culpam exaggeravit, exaggeret etiam pœnitentiam* (*Lib. de Pœn.*, *c.* 2). Mais je crains, encore une fois, de vous représenter votre tort tel qu'il est.

Il ne faut donc plus attendre, mon cher auditeur, il ne faut plus attendre dans votre repentir cette force, cette vivacité qui seule pourrait vous assurer devant votre juge. Examinons-en l'étendue. La contrition est, pour ainsi dire, l'assemblage de toutes les douleurs, parce qu'elle nous fait regretter la perte de toutes sortes de biens. Les afflictions ordinaires de la vie ont des objets particuliers qui ne nous ôtent point l'espérance de quelque ressource et ces afflictions ne guérissent point les maux qui les causent. La douleur que nous devons concevoir d'un péché mortel doit être en quelque manière universelle, parce que la perte de la grâce entraîne tous les vrais maux, et cette douleur est d'ailleurs le seul remède du sujet qui l'a fait naître.

Rappelez, si vous pouvez, dans votre mémoire tous les malheurs de la vie qui peuvent accabler le cœur de tristesse; vous en trouverez dans votre péché et de la même espèce et de plus grands qui doivent vous plonger dans le chagrin. L'on s'attriste pour avoir perdu le fruit de ses services et de ses fatigues; vous avez perdu tout le fruit de vos bonnes œuvres. L'on s'attriste si l'on est forcé de s'éloigner de sa patrie : vous êtes bannis du paradis. L'on s'attriste lorsqu'on est chargé de dettes : juste ciel! que ne devez-vous pas à Dieu! L'on s'attriste lorsqu'on se voit sans réputation et dans l'infamie : vous êtes devenu un objet d'horreur aux yeux des saints et de Dieu même. L'on s'attriste quand on se trouve renfermé dans une cruelle prison : vous êtes l'esclave du démon et de l'enfer. L'on s'attriste lorsqu'on languit dans un lit, attaché par une dangereuse infirmité : votre âme est morte. L'on s'attriste si l'on nous a enlevé la somme que de longues sueurs avaient amassée : de combien de dons surnaturels n'êtes-vous pas dépouillé? L'on s'attriste quand on a à se défendre de plusieurs ennemis tout à la fois : toutes les créatures sont prêtes à vous perdre pour venger Dieu. L'on s'attriste de la perte d'un père, d'un époux, d'un ami : en perdant Dieu vous avez perdu père, époux, ami. L'on s'attriste quand on est à la merci d'un ennemi : Dieu est votre ennemi et vous êtes à sa merci. L'on s'attriste quand on est tombé dans la disgrâce d'un maître également grand et aimable; il n'est pas de maître égal à Dieu en grandeur et en bonté, et il vous hait.

Tout ce qui peut vous affliger se trouve dans votre péché; mais ce qui devrait animer votre douleur après ce péché, c'est qu'elle en peut être seule le remède. Pleurez tant qu'il vous plaira, vous ne recouvrerez pas par vos larmes aucun des biens naturels pourquoi vous les versez. Après avoir séché de tristesse vous serez encore pauvre, banni, disgracié, chargé de fers, veuf, orphelin, abandonné, infâme, malade. Repentez-vous de vos péchés, ayez-en une véritable douleur; ils vous sont remis. Cependant, mon cher auditeur, la douleur que vous avez de vos péchés est-elle en rien comparable à la douleur qui vous déconcerte, qui vous ronge, qui vous dévore dans quelque événement fâcheux de la vie? De quel côté votre cœur se tournerait-il si vous aviez à regretter, d'une part, la perte de Dieu, et, d'une autre part, la perte d'un procès, d'une charge, d'un enfant, d'un mari? Je ne sais si vous penseriez seulement à Dieu. Vous avez à concevoir toutes les douleurs, à pleurer tous les maux, à regretter tous les biens après avoir commis un grief péché; vous avez peut-être commis plusieurs péchés mortels et tous ces péchés ensemble ne font pas dans votre âme l'impression qu'y ferait un mal naturel, léger, méprisable, indigne de votre réflexion. O Dieu offensé! O justice irritée! O péchés dignes de l'enfer! O grâce! O foi! que deviendront tant de pécheurs!

Comme le péché est l'assemblage de tous les maux, il est aussi un mal de tous les temps, et votre douleur devrait, en quelque manière, se faire sentir par rapport au passé, au présent et à l'avenir. Avez-vous offensé Dieu par un seul péché mortel? Vous avez de quoi vous affliger jusqu'à votre mort et vous vous en tenez quitte pour un prétendu acte de contrition, qui ne dure qu'un moment et que vous n'apercevez presque pas. Je n'ai garde, messieurs, de combattre une vérité de foi, en vous faisant un scrupule et un crime d'une courte douleur, si elle est véritable; notre Dieu porte sa miséricorde jusqu'à oublier toutes nos perfidies, jusqu'à nous rétablir dans ses bonnes grâces au moment qu'un repentir sincère nous touche, au moment que notre amour nous rapproche de lui et nous éloigne du crime. Mais, quelle que soit l'indulgence du Seigneur; n'est-ce pas un préjugé contre votre repentir que d'en voir toutes les traces effacées aussitôt après une froide accusation de vos péchés? Vous avez dit du bout des lèvres que vous étiez très-affligés de les avoir faits; après cet aveu et péchés et repentir, tout s'évanouit devant vous. Il me semble, chrétiens auditeurs, qu'on ne se défait point si vite d'une douleur qui nous presse un peu vivement, que nous ne saurions commander d'un si grand sang-froid et avec tant d'efficace, à cette tempête salutaire de se calmer.

Le péché est commis, il n'y a que cela de sûr pour le passé; nous ne savons pas si Dieu nous l'a pardonné. Je me trompe, il est tout visible qu'il ne l'a point pardonné, puisque nous n'en avons point demandé comme il faut le pardon. Le péché est encore dans notre âme, nous le voyons, nous le sentons, le présent ne peut donc nous rassurer. Le péché peut nous être remis, j'en conviens, mais qui vous a donné parole que Dieu vous le remettrait? Dieu lui-même, me

répondez-vous : oui, si vous le détestez comme vous devez ; mais pouvez-vous compter sur une douleur d'un caractère aussi pitoyable que la vôtre? Douleur qui passe sans laisser presque la moindre impression d'elle-même; douleur dont la plaie est fermée dans un instant, douleur qui n'altère pas même la situation tranquille de votre cœur. Un pénitent, dit saint Augustin, devrait gémir, parce qu'il n'a pas toujours gémi depuis le temps qu'il est criminel : *Non semper doluisse doleat* (*De vera et falsa Pœn.*, *c.* 13). Il est vrai que le péché est quelque chose de si horrible à une âme chrétienne, qu'il est surprenant qu'elle ne l'ait pas toujours devant les yeux. Mais j'espère, messieurs, que vous pénétrerez encore mieux la fausseté de votre douleur, lorsque je vous expliquerai la fausseté de la résolution qui l'accompagne. Finissons ce discours.

Facite fructus dignos pœnitentiæ : Chrétiens, faites de dignes fruits de pénitence, dignes de la grandeur du Dieu que vous avez offensé, dignes des charmes de sa miséricorde, dignes des rigueurs de sa justice, dignes de l'énormité de vos péchés, dignes des terreurs de cet enfer que vous avez mérité, dignes des beautés du ciel que vous avez résolu d'emporter, dignes du prix de votre âme que vous voulez sauver, dignes des grâces dont vous avez abusé, dignes, enfin, du pardon que vous souhaitez et que vous espérez. C'est un grand malheur pour vous qu'après avoir offensé Dieu vous ne puissiez pas l'aimer sans le redouter, sans trembler devant lui; car, enfin, vous l'avez irrité contre vous, et comment oublier votre perfidie? Mais du moins mettez-vous à couvert de sa vengeance par votre amour; tout effrayé que vous êtes, efforcez-vous de l'aimer, parce qu'il est infiniment aimable. Est-il homme sur la terre, que le hasard, si je puis parler ainsi, ait rendu plus digne de pitié que vous l'êtes devenu par votre mauvaise volonté? Vous vous êtes attiré l'indignation de Dieu, parce que vous l'avez bien voulu; tâchez de réparer votre folie en la détestant. Vous plaindriez une personne qu'un événement imprévu aurait jetée dans la misère, que devez-vous penser de vous qui êtes l'auteur volontaire de tous vos maux?

Chercherez-vous encore auprès de votre confesseur des adoucissements à votre peine? Exigerez-vous de lui qu'il appréhende de vous inquiéter, de vous effrayer? qu'il vous reprenne d'une manière propre à modérer ce peu de douleur que vous marquerez dans vos sentiments? S'il avait assez de confiance en votre repentir pour vous ménager jusqu'à ce point, n'auriez-vous pas sujet de lui dire : Ah! ne tenez point un langage qui ne convient pas à un pécheur tel que je suis; pourrais-je assez gémir, assez pleurer, assez souffrir après avoir tant péché? Vous voulez que mon déplaisir ne soit point si perçant, si accablant: pourquoi mon péché est-il si énorme? A quoi me sert que les créatures me présentent quelque consolation, si le Seigneur est outragé, s'il est irrité contre moi? Lui seul peut me consoler, parce que lui seul peut me pardonner; j'étais son serviteur, je l'ai forcé de me chasser de sa maison; j'étais son enfant, je suis devenu son ennemi; j'étais son héritier, j'ai perdu le droit à son héritage. Comme mes offenses l'ont contraint à me haïr, mon repentir doit l'obliger à m'aimer, et quand je sècherais de douleur, quand j'épuiserais toutes mes larmes, quand je m'anéantirais en sa présence, j'ai besoin de toute sa miséricorde pour espérer ma grâce.

Il est bien juste, messieurs, que votre douleur égale en quelque manière votre péché : *Convertimini, sicut in profundum recesseratis* (*Isa.*, XXXI, 6): Convertissez-vous à Dieu autant que vous vous étiez éloignés de lui. Votre péché a été volontaire, étudié, opiniâtre; vous avez recherché, ménagé l'occasion de le commettre; cette intrigue injuste et impure a été le triste fruit de votre industrie et de votre empressement. Votre douleur doit être sincère, vive, constante; elle doit occuper votre attention, vos désirs, vos craintes et doit faire votre espérance et votre joie. Hélas! jusqu'où êtes-vous allés quand vous avez quitté Dieu? et d'où avez-vous à retourner près de lui? Vous avez bien du chemin à faire pour le rencontrer. Mais soyez touchés, il sera touché lui-même; il viendra à vous, il souhaite lui-même le moment heureux qui vous rendra à lui, il vous tend les bras pour soulager votre faiblesse, pour vous embrasser.

Sa clémence, dit un Père de l'Eglise, n'a point de bornes qu'elle ne franchisse pour vous aller au devant; invoquez-le ce Dieu de miséricorde, il vous exaucera; témoignez lui un véritable regret, il n'aura pour vous que de la bonté: *Nullas omnino habet metas divina clementia; sit qui invocet : erit qui exaudiat ; sit qui pœniteat : non deerit qui indulgeat* (*Arnob.*, *Tract. de septem Verb.*). Peut-être, mon cher auditeur, que dans le temps même que je parle, votre douleur vous réconcilie avec votre juge. Ah! Seigneur, bénissez mes paroles, bénissez les sentiments de mes auditeurs, rendez-nous votre amitié, conservez-nous dans vos bonnes grâces, afin que nous puissions vous aimer éternellement dans le ciel, etc.

SERMON XXVII.

Sur la résolution du pénitent.

Venit in omnem regionem Jordanis, prædicans baptismum pœnitentiæ in remissionem peccatorum.

Il alla dans tout le pays qui est le long du Jourdain prêchant le baptême de Pénitence, pour la rémission des péchés (*S. Luc, ch.* III).

Une fausse douleur ne saurait former une résolution véritable; s'il est vrai que vous soyez trompés dans votre repentir, vous n'avez aussi fait qu'un propos trompeur. La chose parle d'elle-même. L'on se met peu en peine de corriger une faute que l'on n'a pas condamnée de bonne foi. Mais, messieurs, puisque vous vous flattez d'une pénitence salutaire, il est nécessaire de vous convaincre que vous n'avez point détesté votre péché, en vous persuadant que vous n'avez

point songé tout de bon à n'y pas retomber désormais. Ce sujet, quoique commun, me frappe et m'étonne, et je suis obligé d'avouer que je ne sais quelles peuvent être nos vues dans les exercices de notre sainte religion; nous appréhendons de nous en dispenser, nous pratiquons les sacrements, notre foi nous conduit aux pieds des prêtres et des tabernacles; et le monde règne toujours au milieu du christianisme, et nous avons toujours plus de sujet de craindre notre perte, que d'espérer notre salut.

Prétendons-nous imposer à Dieu en dérobant à ses yeux les mouvements de notre cœur? ou prétendons-nous nous étourdir nous-mêmes contre le témoignage de notre conscience? Il faut disputer avec vous, mes chers auditeurs, pour vous prouver que vous ne voulez pas vous convertir : que ne confessez-vous la vérité? A quoi vous sert de déguiser vos sentiments? Si c'était votre dessein de changer, votre pénitence vous changerait; vous vivriez saintement, si vous aviez horreur d'une vie déréglée : l'usage de la confession apporterait enfin quelque amendement dans vos mœurs. Il me fâche de vous traiter comme des personnes peu sincères et comme des lâches envers Dieu; mais si vous êtes tels, je suis forcé de vous le reprocher.

J'ai donc à vous montrer dans ce discours que la résolution qui a accompagné votre pénitence, est peut-être une résolution vaine et abusive; par conséquent que votre pénitence est fausse, et que vous êtes autant exposés aux rigueurs de la vengeance divine, que si vous n'aviez point recours aux sacrements pour l'apaiser. Pour vous prouver la fausseté de votre résolution, je n'ai qu'à vous exposer deux qualités qui sont naturelles à un propos véritable. La première, la joie de l'accomplir; la seconde, la crainte de le violer. Si vous aviez bien résolu de mener une vie chrétienne, vous ne manqueriez à rien de ce qu'elle exige de vous; de peur de manquer à quelque chose, vous iriez même au delà; un courage plein de confiance vous soutiendrait dans vos peines, et une timide délicatesse vous tiendrait aux alarmes; vous seriez exacts à observer toutes les lois essentielles que vous impose votre propos; vous seriez encore attentifs à éloigner tous les dangers de ne pas les observer. Examinons dans les deux parties de ce sermon, premièrement, votre fidélité, et secondement, votre courage. Vierge sainte, vous qui nous obtenez tant de grâces pour exécuter tous nos projets de conversion, obtenez-nous des lumières pour découvrir l'abus que nous faisons de ces grâces. *Ave, Maria.*

PREMIÈRE PARTIE.

La théologie nous apprend quatre qualités essentielles à la résolution d'un pénitent. La première, que cette résolution doit être exprimée clairement et formellement dans sa pénitence; c'est-à-dire, qu'il est obligé de détester en termes exprès les péchés qu'il pourrait commettre à l'avenir et de se résoudre à les éviter. L'horreur des péchés passés ne saurait suffire à un fidèle qui veut devenir ami de Dieu; elle doit nécessairement s'étendre aux péchés à venir, parce qu'il n'est point d'ami véritable qui ne souhaite de l'être toujours, et Dieu serait outragé si l'on ne s'engageait qu'à nouer une amitié passagère avec lui. Les conciles de Florence et de Trente nous expliquent nettement cette vérité. Ils définissent la contrition par ces paroles : *Dolor de peccato commisso, cum proposito non peccandi de cætero* (*Trid.*, *sess.* XIV, *c.* 4) : Une douleur d'avoir péché, accompagnée d'un propos de ne plus pécher.

La seconde qualité que les théologiens exigent dans la résolution du pénitent, c'est qu'elle renferme tous les péchés qui peuvent nous priver des bonnes grâces de Dieu, car il est ici question particulièrement du péché mortel. Ce ne serait pas être fâché d'avoir déplu à Dieu, que de vouloir lui déplaire encore en quelque chose. A quoi servirait une pénitence qui ne nous justifierait point, qui nous laisserait languir dans les chaînes du démon? Qui veut aimer Dieu, ne veut l'offenser en rien. En vain, dit le grand pape saint Grégoire, en vain la volupté vous donnera-t-elle de l'horreur, si vous trouvez encore des attraits dans l'avarice, en vain éteindrez-vous les feux de la haine et de la colère, si vous séchez encore des feux de l'envie : *Quid prodest, si peccata quis luxuriæ defleat, et tamen adhuc avaritiæ æstibus anhelet? Quid prodest, si iræ culpas jam lugeat, et tamen adhuc invidiæ facibus tabescat* (*Hom.* 34, *in Evang.*)? Eloignez de vous toutes vos prévarications, dit le Prophète, et faites-vous un cœur tout nouveau : *Projicite a vobis omnes prævaricationes vestras ..... et facite vobis cor novum* (*Ezech.*, XVIII). C'est ma passion, c'est mon faible, c'est mon humeur, c'est coutume, c'est habitude, c'est engagement, un pénitent qui se résout à bien vivre, ne peut plus tenir ce langage.

La troisième qualité d'un vrai propos : il doit détester le péché pour l'avenir, non-seulement en lui-même, mais dans ses causes, mais dans ses occasions, mais dans ses circonstances et généralement dans tout ce qui peut le rappeler, ou même en rallumer le désir. Ce n'est pas vouloir éviter le précipice, que de vouloir tenir le chemin qui y conduit; ce n'est pas vouloir arrêter la fièvre, que de vouloir prendre ce qui la nourrit. Le péché est si haïssable que c'est un devoir indispensable de haïr toutes les choses qui peuvent nous être un sujet de chute. Pourriez-vous vous flatter du désir d'honorer Dieu, en demeurant de sang-froid dans le danger de le déshonorer?

Enfin le propos en quatrième lieu doit être efficace, comment? ce point est remarquable. Je veux dire qu'il doit mettre votre âme dans une telle situation, que vous envisagiez le péché comme le plus grand de tous les maux, et que vous soyez prêt à souffrir tout autre mal, plutôt que de commettre le péché. Vous pouvez retomber après un propos de ce caractère, je l'avoue, il ne faut employer que la vérité pour effrayer des fidèles, mais dans

le temps que vous le formez ce propos, vous devez être sincèrement résolu à ne retomber jamais, et si votre propos était à tous les moments de votre vie tel qu'il est lorsque vous détestez vos péchés, il est vrai que vous ne retomberiez jamais; parce qu'il vous engage à surmonter toute tentation, à mépriser tout intérêt, à fuir tout plaisir, à essuyer toute peine, si la chose est nécessaire, pour être fidèle à Dieu ; il vous impose la juste loi de préférer votre devoir à tout ce qui peut vous en détourner.

Voilà, mes chers auditeurs, quelle est la résolution d'un vrai pénitent, résolution claire et distincte qui marque notre volonté à cet égard, résolution générale qui s'étend à tous les péchés que l'on a à éviter et à détester, résolution prévoyante qui renferme toutes les causes du péché, résolution efficace et engageante qui par elle-même pourrait suffire pour nous établir dans le bien. Ne prévenez-vous point ici mes reproches, messieurs? N'appréhendez-vous point que votre propos soit examiné sur ce modèle? C'est pourtant ce que j'ai maintenant à faire. Mais quittez cette crainte mondaine; vous ne voudriez pas être surpris dans les illusions de votre fausse pénitence, et vous me saurez gré sans doute des soins que je vais prendre pour vous les mettre devant les yeux.

Premièrement donc, l'avez-vous faite cette résolution? l'avez-vous conçue en des termes qui ne laissent point douter de votre bonne volonté par rapport à votre amendement? Quand nous détestons les péchés commis, dit saint Ambroise, nous nous défendons les péchés que nous pouvons commettre, et la condamnation de notre vie passée est pour nous une école d'innocence pour l'avenir : *Dum dolemus admissa, admittenda excludimus : et fit quadam de condemnatione culpæ, disciplina innocentiæ* (*Lib.* II *de Pœn.*, *c.* 10). Nous voyons dans les fautes que nous avons faites, les fautes que nous ne devons plus faire, et nous nous les interdisons pour toujours. La plupart des pécheurs, faites-y réflexion, messieurs, se contentent d'ordinaire de développer grossièrement leurs péchés, de les accuser, de les détester de même; mais je soutiens qu'il en est peu qui conçoivent distinctement la résolution de ne plus les continuer.

Le petit nombre de ceux qui se convertissent est une preuve sensible de ce que je dis. Comment arrive-t-il qu'il y ait si peu de conversions véritables? Les préparatifs que l'on apporte à la confession ne roulent presque que sur la recherche de ses péchés, et sur je ne sais quelle haine de ces mêmes péchés, de laquelle on ne peut se dispenser, car malgré qu'on en ait, ils paraissent horribles à un fidèle. A-t-on examiné ses désordres avec une réflexion qu'on s'imagine qui est suffisante pour les représenter à sa mémoire, on va les accuser au prêtre; le propos, la résolution de s'amender, c'est de quoi l'on se met le moins en peine; je n'ai rien omis dans ma dernière confession : c'est là le point capital qui console le pécheur. Abus, mes chers auditeurs, abus aussi funeste qu'il est commun. Un soin médiocre peut rappeler l'idée générale de vos péchés ordinaires ; votre foi, votre espérance, votre crainte vous les montrent assez aisément, assez naturellement. Cette personne qui vous tient dans ses fers, cet écrit médité avec tant de circonspection et d'inquiétude, ce ressentiment coloré avec artifice, avec raisonnement, avec répugnance même, votre conscience crie là-dessus, et je vous défie de vous épargner ses reproches.

Convenons, si vous voulez, qu'il faut du temps, de l'attention, de l'exactitude, de la défiance, et il est vrai qu'il en faut plus qu'on n'a pas coutume d'en prendre, pour déterrer le tissu obscur, les sourdes menées de l'ambition, de l'impureté, de la vengeance et de l'injustice ; mais enfin l'on en vient à bout, l'on n'a qu'à suivre les traces du vice pour en assembler toutes les démarches et pour en faire le portrait. Ordinairement les pécheurs ne nous donnent point tant de soupçon par leur négligence à s'examiner : je dis, ordinairement ; car pour ces femmes mondaines, pour ces hommes qui vivent dans des intrigues éternelles ou pour leur fortune ou pour leur plaisir, et qui se confessent une fois l'année, je crois les confesseurs trop sages pour s'en fier à leur récit. De quelque caractère que soient les pécheurs, dès que nous touchons à la résolution de la plupart, le masque est levé et la fausseté de leur pénitence se présente à nous sans déguisement.

Si nous nous défions sans raison, détrompez-nous, parlez ; est-il véritable que dans ce détail d'une vie mondaine et d'une conduite passionnée, violente, intéressée, maligne, il n'est rien à quoi vous n'ayez résolu de renoncer? Vous l'avez protesté en homme d'honneur, en homme touché de confusion et de repentir, en bon fidèle déterminé à changer tout à fait, aux pieds de Jésus-Christ en présence du Dieu vivant; vous l'avez protesté que rien de ce que vous avez à accuser ne vous retiendra dorénavant dans le désordre? Dites tant qu'il vous plaira, je suis un pécheur; il n'est pas question de cela, on le voit assez que vous êtes un pécheur; il serait beau à vous de songer à vous excuser, à vous flatter d'innocence. Mais avez-vous dit : je ne serai plus pécheur? J'espère qu'avec la grâce de Dieu je ne serai plus pécheur : je m'engage à un si heureux changement. Oui, c'en est fait, mon Dieu ; plus de libertés criminelles, plus d'intrigues impures, plus de débauches, plus d'amour du monde. Cette aigreur, je l'étouffe et je ne la rallumerai jamais ; ce fonds, je le restitue, je réparerai tout le tort que j'ai fait à cette personne et je ne rougirai point de ma pauvreté. Ces parures immodestes que j'achète aux dépens de mon âme, je n'en veux plus, et je les mépriserai jusqu'à la mort. Ces manières licencieuses, j'en rougis, et elles seront pour moi un sujet éternel de honte. Enfin, mon Dieu, tout ce qui vous dé-

plaît dans ma conduite, tout ce qui peut vous y déplaire, je le sacrifie de bon cœur au désir d'obtenir miséricorde, et je suis résolu à n'aimer que vous.

Langage, sentiments, messieurs, inséparables d'une vraie pénitence, mais langage, sentiments qui vous sont presque inconnus dans la vôtre. Je l'avais bien prévu que sans aller guère loin, je vous trouverais dans votre tort; que dès la première vue votre résolution vous paraîtrait feinte et illusoire, pour ne pas dire criminelle et sacrilége. L'on est triste, dites-vous, l'on rougit, l'on pleure; savez-vous pourquoi? Parce qu'on voudrait se tromper soi-même, et qu'on ne peut pas l'ignorer, parce qu'on songe à arracher une absolution qu'on ne doit pas attendre, parce qu'on sent fort juste les sujets qu'on a de se défier de sa pénitence, parce que l'on craint de perdre ses plaisirs, parce qu'on ne peut se déterminer à abandonner l'objet de ses feux, parce qu'on est effrayé d'un nouveau plan de vie, parce qu'on pénètre vivement la nécessité d'une conversion entière et qu'on ne peut s'y résoudre. Telles gens, dit saint Ambroise, s'attristent, rougissent, pleurent, parce qu'ils ne peuvent se cacher l'obligation de pratiquer la vertu, et qu'ils cherchent à s'obstiner dans l'inclination qui les porte au vice : *Egerunt novi generis pœnitentiam pro virtutibus : non agunt pro delictis* (*in Psal.* XXXVI).

A quoi bon, mes chers auditeurs, nous donner la peine d'entrer plus avant dans le secret de ce propos déguisé; s'il est vrai que vous n'ayez pas même songé à le faire? s'il est vrai que vous n'y ayez songé que pour amuser vainement votre douleur? Mais vous avez prononcé un acte de contrition, et les dernières paroles qu'il renferme, portent visiblement le propos en question; vous l'avez prononcé cet acte; ne disputons pas là-dessus, la défaite est digne de vous; que le cœur ait parlé, ou qu'il n'ait dit mot, passons ce point; c'est assez que vous ayez récité quelques paroles sans vous intéresser à leur sens.

Votre propos en second lieu, vous a-t-il engagés à corriger généralement tous vos vices? Pour vous faire toucher au doigt votre mauvaise foi, je me contente de considérer ce que vous avez résolu touchant votre vice dominant; c'est celui qui s'est montré le premier à vous, qui a fait plus de bruit dans votre cœur, qui a alarmé plus que les autres votre industrieuse faiblesse. Or, messieurs, quand nous avons dans l'esprit un projet de conséquence, nos principales démarches tendent à surmonter l'obstacle le plus terrible de son exécution, parce qu'il effraie d'abord notre désir et notre espérance. Vous voulez emporter cette charge, si un puissant concurrent se trouve dans votre chemin; c'est à rompre ses mesures que vous appliquez sans délai votre avide habileté.

Nous avons tous un ennemi capital de nos saintes résolutions; c'est la passion qui nous tyrannise avec plus d'empire; à cette passion doivent être portés nos coups les plus rudes; et si nous la soumettons au joug de la vertu, nous tenons la victoire dans nos mains, le reste de nos ennemis ne tardera pas de ployer. Mais que faisons-nous dans le dessein que nous formons de nous corriger? Voyez, je vous prie, si nous pouvons nous promettre d'y réussir. Le rival du Seigneur, si j'ose user de ce terme, ce rival infâme et cruel, nous le mettons, autant que nous pouvons, à l'abri des traits de notre douleur; nous le ménageons, nous craignons de l'enchaîner et de le dompter. Preuve de cela, et vous n'aurez pas de peine à garantir ce que je vais dire.

Parmi tant de pénitents, en remarquez-vous un grand nombre qui ne portent le même faible jusque sur le penchant de l'âge, jusqu'à la mort? L'un est sujet aux excès de l'intempérance : toutes ses résolutions n'empêcheront pas la bienséance, l'amitié, la compagnie de l'y traîner encore; justes prétextes, ce lui semble, de sa facilité. L'autre n'est pas homme naturellement à en démordre, il se venge volontiers; cent confessions ne suffiront pas pour éteindre l'ardeur de ses opiniâtres ressentiments, il lui reste toujours de bonnes raisons pour se satisfaire. L'autre est porté par son penchant à amasser du bien; s'en tiendra-t-il malgré ses propos à ce qui lui appartient de droit? Il sait qu'il doit cela, qu'il le peut payer, le paie-t-il? Montrez-moi ce qu'il a restitué; la droiture et la simplicité courent toujours le même risque avec lui : l'injustice lui paraît comme auparavant industrie, adresse, habileté.

Ce grand qui abîme une foule de créanciers, n'a pas manqué de condamner sa cruelle ambition, qu'en arrive-t-il? Des raisons de famille, des bienséances nécessaires, un rang à soutenir, une autorité à faire valoir ne lui permettent pas de rien prendre sur ses équipages et sur sa table. Cette femme est enivrée de l'amour du monde; depuis dix ans qu'elle est obligée et qu'elle a résolu d'y renoncer, l'aime-t-elle moins? C'est encore la même tête et le même cœur. Jeunesse, beauté, liaisons, engagements, c'est ce qui la devrait conduire dans la retraite, et c'est en cela même qu'elle trouve des motifs de s'en éloigner. Ce jeune homme se faisait un point d'honneur et une occupation d'une intrigue criminelle, de là tous ses déréglements. Il s'est déterminé à être chaste, mais l'âge, la gloire, la nécessité de se faire pour le monde, l'espérance d'une vertu qui doit venir d'elle-même, lui dorent ses chaînes et y ajoutent de nouveaux nœuds.

Mes chers auditeurs, comment vos résolutions vous rendront-elles à Dieu, si elles ne vous arrachent pas à la passion dont vous voulez bien être esclaves? Après cela, vous êtes inquiets, chagrins sur votre confession, au lieu de vous consoler elle vous déchire, elle vous désespère; il serait bien étrange que vous fussiez en paix avec Dieu et avec vous-mêmes; vous voulez vous convertir, et vous voulez être d'intelligence avec l'ennemi principal de votre conversion; Dieu

peut-il être content de vous? Pourriez-vous vous-mêmes en être contents?

Jéhu ayant été sacré roi d'Israël par le prophète Elisée, reçut ordre d'exterminer la maison d'Achab; il se met en devoir d'obéir, et s'en va chercher Joram fils de ce prince pour l'immoler à la colère du Seigneur; Joram le voyant venir, lui cria de loin : *Pax est Jehu* (IV *Reg.*, IX)? Jéhu, puis-je attendre la paix de vous? Quelle paix? lui répondit ce roi zélé, ah! n'en espérez point, les impuretés et les abominations de votre mère Jézabel ne sont point encore effacées : *Quæ pax? adhuc fornicationes Jezabel matris tuæ, et veneficia ejus multa vigent.* A cette parole Joram tourne bride pour se sauver, mais Jéhu lui lance un trait qui lui traverse le cœur. Comment l'entendez-vous, mon cher auditeur? L'intempérance, l'aigreur, l'injustice, la violence, l'impureté, le monde règne encore dans votre cœur; et vous demandez à un confesseur : *Pax est?* Ne me pardonnerez-vous pas au nom de Dieu? Refuserez-vous de m'absoudre? *Quæ pax?* Quel pardon, quelle absolution vous promettez-vous? Vous avez beau fuir, vous n'échapperez pas à l'indignation du Seigneur, et aux furies de votre conscience. De paix, n'en attendez point. Vous songez à trahir votre juge en faisant durer vos vices, allez, ses flèches vengeresses pourront toujours vous atteindre. C'est à vous, confesseurs, à qui les intérêts de Dieu sont confiés, voyez quelle paix vous avez à accorder.

Forcés de condamner tous vos désordres, et de vous résoudre à les terminer, vous trouvez un troisième retranchement à votre trompeuse volonté; vous ne pensez point à vous éloigner des occasions de votre péché, à lui couper chemin dans sa source, cause la plus ordinaire de tant de fausses pénitences. Quelle illusion! quelle folie! N'eussiez-vous à combattre que votre mauvais penchant, vous seriez toujours en danger de retomber, vous le savez bien; vous savez les peines que vous sentez à le modérer; vous savez que si vous n'avez l'œil à tous ses mouvements, il vous surprend, il vous gagne, il vous emporte, et vous fournissez à ce penchant toutes les armes qui peuvent le rendre insolent et invincible; vous favorisez ses révoltes en lui assurant tout ce qui peut contribuer à son contentement. Y a-t-il la moindre vraisemblance de sincérité dans votre résolution?

Tertullien dit qu'après le déluge l'on voyait encore sur la terre, et même sur les plus hautes montagnes des monuments du ravage qu'il avait fait. Les coquilles des mers étaient éparses dans les lieux les plus élevés, et apprenaient aux hommes l'horreur de l'inondation qui les y avait portées : *Adhuc maris conchæ et buccinæ peregrinarentur in montibus, cupientes probare etiam ardua fluitasse* (*Lib. de Pat.*, *c.* 2). Ainsi, mon cher auditeur, les péchés qui ont inondé votre âme, laissent d'ordinaire quelque trace de leur déréglement après votre conversion. Dieu s'était engagé aux hommes à ne plus noyer la terre, et ces coquilles restées sur la pointe des rochers ne pouvaient pas faire retomber les eaux du ciel; mais les tristes marques de vos désordres ne manqueront pas de vous y replonger.

Quelle apparence que vous soyez chaste, si voulez paraître dans les mêmes compagnies? si vous voulez être compté dans les mêmes parties de plaisir? si vous parez encore votre beauté dans la vue de plaire? si vous cherchez encore à voir, à entretenir cette personne, fatal écueil de votre pureté? Quelle apparence que vous deveniez tempérant dans la maison et parmi les complices de vos excès? Quelle apparence que vous soyez jamais équitable, modeste, religieux dans vos paroles et dans votre conduite, à moins que vous ne régliez votre domestique et votre dépense pour acquitter vos dettes, pour élever chrétiennement vos enfants, pour édifier vos amis? Quelle apparence que vous soyez jamais chrétien si vous voulez toujours être mondain. D'où vient que les vieilles gens qui sont entrés dans la vieillesse avec leurs vices, ne se convertissent presque jamais, sinon parce qu'ils se sont accoutumés à vivre dans les occasions d'offenser Dieu? Peut-être avez-vous été plus heureux que moi, mais pour moi je n'en vis jamais dont la pénitence n'ait été suspecte dans le déclin de leurs années. D'où vient que les personnes qui se convertissent tout de bon, se retirent du bruit du monde et des affaires, sinon parce que les assemblées, les intrigues, tous les mouvements que donne une grande fortune, sont un engagement à entretenir l'impureté et l'injustice? Voudriez-vous mourir au milieu de tous ces embarras qui vous détournent de Dieu? nullement, vous êtes trop convaincu que vous n'avez pas dessein de vivre chrétiennement, tandis que vous les aimez.

Il n'y a donc pas à disputer; une résolution véritable doit éloigner les fidèles de tout ce qui peut les éloigner de leurs devoirs. Cependant, messieurs, les propos de ceux qui autorisent les maximes du siècle, qui en font les dangers, qui en nourrissent la licence, font-ils changer de face au siècle? Ces personnes mondaines vont à confesse, paraissent à la sainte table; ils font sans doute quelques bons propos. Après tant de propos divers c'est toujours le même monde, il n'en est ni plus régulier, ni plus juste, ni plus chaste, ni plus charitable, ni plus humble; toujours également ennemi de Dieu et du salut; toujours le funeste appât des âmes que le démon enlève à Jésus-Christ; toujours l'objet de la crainte et de la haine des âmes fidèles au Seigneur. On ne croira jamais, et vous ne le croirez jamais vous-même, mon cher auditeur, que vous vouliez vivre chrétiennement, tant que vous aurez de l'attache aux obstacles d'une vie chrétienne.

Enfin, messieurs, votre résolution est vaine si elle n'est efficace, si elle ne vous établit dans un amour sincère de la vertu.

Ce n'est pas, comme je l'ai expliqué, que la rechute soit toujours une preuve convaincante de la fausseté de votre résolution ; mais il est vrai que votre propos a dû vous représenter le péché comme un mal que vous étiez disposés à éviter, quoi qu'il vous en dût coûter pour cela. C'est ici, chrétiens, que j'ai d'étranges préjugés contre vous. Une vicissitude, une succession si longue, si ordinaire de résolution et de rechute ne me paraît pas possible, si la résolution est véritable et la rechute volontaire. N'est-il pas surprenant que parmi tant de résolutions que vous formez dans le commerce de la vie, vous ne manquiez à aucune, ni sitôt, ni si aisément, ni si souvent qu'à celles de la pénitence? A peine vous en souvenez-vous ; vous les oubliez même tout à fait ; tant vous avez pris soin de les graver dans votre esprit, tant vous avez pénétré l'importance d'être fidèle à Dieu, tant le péché et les suites du péché vous ont effrayés!

Est-il question d'une alliance à conclure, d'une charge à acheter? Obstacles, dangers, froideurs, infidélités, inquiétudes, rien ne vous arrête; l'on pare aux piéges des ennemis, l'on engage le crédit des amis, l'on intéresse l'autorité des patrons, la stupidité s'ouvre, la timidité s'anime, l'indolence se réveille, l'avarice répand, la fierté s'abaisse, la dissimulation joue; il faut venir à bout de l'entreprise. Fût-il question d'une visite ordinaire, d'un court voyage, d'un petit bâtiment; l'on prend ses mesures, l'on prévoit les difficultés, l'on ne s'embarque point ailleurs de peur de se trouver embarrassé. Une bonne résolution occupe l'âme, et se présente d'ordinaire la première à l'esprit en toutes choses. Mon cher auditeur, que dites-vous là-dessus? Que vous êtes porté par votre penchant à faire le contraire de ce que vous avez résolu en détestant vos péchés? Et combien de fois êtes-vous contraint de forcer vos inclinations pour exécuter les projets qui regardent vos intérêts, qui assez souvent ne tendent qu'à contenter votre caprice? Qu'une peine qui dure toujours devient insupportable et fatigue le propos le plus généreux? Et dans vos affaires temporelles, ne vous faites-vous pas un point d'honneur d'aller à votre but, lorsque vous êtes plus traversé dans votre route? N'en devenez-vous pas plus âpre à la poursuite du bien que vous recherchez, lorsque vous rencontrez plus de difficultés à franchir? Souvent même vous abandonneriez volontiers votre dessein, si l'on ne vous avait dit mot, si l'on ne vous avait point contrarié; c'est à vous une raison de poursuivre votre pointe, parce qu'on a tâché de vous embarrasser.

Mais faire le mal peu de temps après que vous avez proposé de l'éviter; mais le faire presque sans répugnance, comme si vous n'aviez point du tout prévu l'obligation de l'abhorrer; mais le faire avec assurance, comme si votre propos était un songe frivole dont un homme sage doit se moquer. Je suis bien aise de ne pas vous faire tous les reproches que vous méritez, et je veux vous ménager sur des circonstances qui marquent si visiblement la situation de votre volonté. La nue légère qui ne doit pas verser la pluie, est bientôt dissipée; la fausse résolution qui ne doit pas changer le cœur, est oubliée en moins de rien.

On est faible, dites-vous, vous en revenez toujours là ; il est vrai, on est faible quand on ne veut pas avoir de force; quand il nous importe peu de profiter des secours du ciel ; quand on n'appréhende point sa faiblesse, et qu'on ne se fait pas une affaire de la soutenir. On est faible, je l'avoue, si l'on se contente de dire toujours, je voudrais, et si jamais on ne dit, je veux. On est faible : je vous entends ; vous aimez votre plaisir, cette passion vous enchante, le monde vous charme, vous voulez vous satisfaire. On est faible : puisque vous alléguez si souvent la même excuse, je ne craindrai pas de vous faire la même réponse, et de vous dire encore une fois que vous n'êtes pas pourtant effrayé des obstacles qui vous traversent dans les sujets qui sont de votre choix, et à quoi votre inclination vous porte; les mouvements d'une vie mondaine, d'une conduite avare et ambitieuse sont sans comparaison plus pénibles, plus fatigants que les mouvements d'une vie régulière et chrétienne. On est faible : Dieu qui est offensé, qui s'irrite, n'en convient pas; sa loi est juste, douce, indispensable; il vous tend la main pour vous aider à porter son joug; il vous menace de vous abandonner, parce que vous l'abandonnez lui-même. On est faible : ceux qui se convertissent tout de bon, n'avaient-ils pas les mêmes passions, les mêmes engagements que vous? Ce jeune homme, cette jeune dame, ne trouvaient-ils pas dans le siècle les mêmes appas que vous? On les y souhaite encore, on les y trouve à dire; et ils pouvaient se promettre des contentements plus délicats, et des applaudissements plus justes que ceux qui vous y retiennent. On est faible : vous lassez cet auditoire par le prétexte si souvent réitéré de votre faiblesse ; vous êtes faible : la chose est toute visible, pourquoi disputer avec vous, puisque vos résolutions vont toutes en l'air. Mais voulez-vous dire la vérité? Dites que vous êtes sans sincérité, sans parole, sans crainte, sans christianisme.

Vous voulez donc, messieurs, être du nombre de ces malheureux, dont un prophète a parlé, lesquels sont descendus aux enfers avec leurs armes : *Qui descenderunt ad infernum cum armis suis* (*Ezech.*, XXXII, 27). Coupables autant que vous l'êtes par une longue suite de péchés, votre douleur et votre résolution sont les seules armes qui puissent vous mettre à l'abri des coups de la justice de Dieu ; vous les rendez inutiles ces armes, vous n'en usez que pour vous tromper vous-mêmes; vous faites semblant de les manier pour votre défense, mais vous demeurez exposés aux traits de votre juge; douleur, résolution qui vous flattent, qui

vous endorment dans vos déréglements : *Qui descenderunt ad infernum cum armis suis*. L'enfer est rempli de pénitents qui comme vous n'ont fait que grimacer. Tous ces propos qui s'arrêtent, pour ainsi dire, au bout des lèvres, ne vous empêcheront pas d'y tomber. Songez-y, vous manquez de fidélité et d'exactitude à les exécuter, vous manquez encore de vigilance et de courage : c'est mon second point.

SECONDE PARTIE.

Il est naturel, messieurs, de se défier de soi-même dans les affaires où il importe extrêmement de réussir : les vues, les mesures ordinaires ne nous paraissent point suffisantes pour nous rassurer contre les événements ; nous prévenons des circonstances souvent inutiles, nous imaginons des obstacles que nous ne trouverons point sur notre route, nous sondons les esprits qui pourraient nous embarrasser, nous tâchons de creuser dans les intérêts secrets des gens, crainte d'être surpris. Enfin nous nous ouvrons plusieurs voies pour aller à notre but, afin que, l'une venant à nous être fermée, nous puissions tenir l'autre avec sûreté. Le désir d'un succès heureux ne nous permet pas de rien négliger, il nous engage même à des soins outrés pour ne pas manquer notre coup.

Vous avez, messieurs, à prendre vos sûretés dans une affaire où il va de votre bonheur éternel; vous avez à former une résolution qui vous sauve de la vengeance divine. Si vous êtes sages, vous n'omettrez rien de ce qui peut vous assurer et de Dieu et de vous; vous étendrez votre propos à tous les objets capables d'en garantir la sincérité. Ce que j'exigerais de vous en pareil danger consiste surtout en deux choses : à entreprendre au delà des obligations indispensables, et à profiter pour votre avantage des obstacles mêmes qui combattent ces obligations; par là vous vaincrez et votre propre faiblesse et la force de vos ennemis : le détail vous éclaircira ma pensée.

Entreprendre. Les pénitents, dit saint Ambroise, qui veulent obliger le Seigneur à s'en fier à leurs résolutions, ne se laissent point abattre par la honte de lui avoir déplu et par la difficulté de lui plaire; leur chute, au contraire, les anime à se relever et à soutenir de plus rudes combats : *Acriores surgunt pudoris stimulo majora repetentes certamina* (*Apol.* 1 *Dav.*, c. 2). Perdre cœur lorsqu'on a à pleurer des fautes, ou languir lorsqu'on a à les réparer, ce n'est point là l'esprit d'une pénitence véritable. Notre malheur doit nous rendre hardis pour dédommager Dieu et notre âme des pertes passées. Quand le roi David eut obtenu miséricorde pour son péché, quel zèle témoigna-t-il contre les ennemis de son Dieu? En combien de manières tâcha-t-il de l'honorer? Fatigues, humiliations, jeûnes, prières, larmes, il s'abandonna jusqu'à sa mort aux impressions d'une douleur qui n'avait à ménager que les intérêts du Seigneur. Quels furent les projets de la Madeleine, dès qu'elle fut touchée de repentir? quels furent ses empressements pour son Sauveur? quelle haine pour elle-même? Suivre partout Jésus-Christ, partout pleurer à ses pieds, mépriser toute la terre pour témoigner sa fidélité à son nouveau maître; l'accompagner sur le Calvaire, vouloir enlever son corps aux soldats armés, s'aller renfermer dans une grotte affreuse pour penser à lui. Saint Augustin, après avoir reconnu ses égarements, se contenta-t-il d'une vie régulière et unie pour conserver son innocence? Le voilà la plume à la main pour soutenir les droits du Seigneur; son cœur répand son amour en mille manières, il a peine à modérer son ardeur; l'idolâtrie, l'hérésie, l'impiété, ne peuvent échapper à cet illustre pénitent, toujours attaquées, toujours confondues, toujours vaincues : *Acriores surgunt pudoris stimulo majora repetentes certamina.* C'est à un bon cœur un sujet de honte si humiliant d'avoir offensé Dieu, qu'il voudrait lui faire oublier son injustice en multipliant les marques de son tendre attachement. Après vos résolutions, que de considérations, que de délicatesses, que de ménagements! Mais considérations, délicatesses, ménagements qui n'aboutissent qu'à vous rendre plus tranquillement mondains et vicieux.

Rompre ce commerce si sûr, si ardent, si agréable par une longue suite de plaisirs, il n'y a pas à hésiter là-dessus ; mais une personne qui a été engagée et qui est résolue d'être à Dieu, s'interdira encore certaines délices innocentes en elles-mêmes, qui pourraient retracer l'idée de ses criminelles délices; elle montrera une modestie délicate pour inspirer aux âmes déréglées l'amour de la pureté ; elle entrera dans ces bonnes œuvres qui tendent à la défense de la chasteté; elle veillera aux occasions de soutenir avec sagesse la vertu faible d'une jeunesse exposée au torrent du monde. Condamner des raisonnements impies en matière de religion, c'est là un hommage nécessaire qu'une piété commune doit à la vérité; mais une personne qui a raillé sur les choses saintes, qui a fait l'esprit fort sur les mystères de la Providence et de l'éternité, fera voir une soumission aveugle pour les points les plus menus de la foi ; un respect sincère, une vénération profonde pour tous les oracles du Saint-Esprit; une estime véritable pour les cérémonies les plus communes de l'Eglise ; elle entendra la parole de Dieu avec reconnaissance et avec avidité; elle lira les livres de piété avec un désir humble et ardent de mettre à profit la nourriture sainte qu'ils lui présentent ; elle s'efforcera de réparer le scandale de son impiété par l'éclat de son zèle.

Restituer le bien d'autrui : ce n'est plus le temps de chicaner pour s'en dispenser ; mais une personne qui l'a retenu injustement déterrera tous les papiers d'un cabinet pour y développer jusqu'au moindre soupçon de dette; elle tâchera de servir les créanciers qu'elle aura différé de payer ; elle augmentera ses aumônes pour punir son injuste at-

tachement aux biens du monde ; elle s'estimera honorée d'une pauvreté qu'elle doit à la justice. Pardonner à un ennemi : quoi de plus essentiel au christianisme? Mais une personne qui a nourri une scandaleuse aigreur se fera un plaisir de voir, d'entretenir, de visiter son ennemi d'autrefois; elle en parlera volontiers, elle en parlera avec respect, avec amitié; elle le préviendra par les marques de son attachement; elle se croira heureuse si elle peut lui rendre des services sourds et secrets que le monde ignore, et qu'il ignore lui-même.

Renoncer à un monde dissolu : c'est une démarche qu'on ne saurait s'épargner; mais une personne qui l'a aimé mettra sa gloire et son bonheur à le haïr. La modestie de ses habits, la régularité de ses actions, son éloignement des personnes trop enjouées, sa vigilance, sa circonspection dans ses manières, son courage dans ses actions chrétiennes, ses airs humbles et retenus feront voir à toute une ville le changement de son cœur. Elle décriera par ses discours les enchantements du siècle; elle en combattra les déréglements par les effets de son zèle; elle se moquera sans crainte de sa vanité et de ses abus. Enfin elle portera comme en triomphe la livrée de Jésus-Christ. La plupart de ces résolutions, qui, après des égarements considérables, dédommagent Dieu si secrètement, qui s'arrêtent aux choses essentielles, qui ne forment point de projets éclatants, généreux, difficiles, sont d'ordinaire fort suspectes.

Comment, ô mon Dieu ! une âme qui veut sincèrement être toujours dans vos intérêts, peut-elle disputer avec vous pour se tenir renfermée dans les bornes d'un devoir absolument indispensable ? Comment la crainte de s'attirer votre indignation par une rechute n'anime-t-elle pas toute sa ferveur? Comment le désir de vous plaire, de vous être fidèle, ne la porte-t-elle pas aux actions les plus héroïques ? Pourrait-on en faire trop pour mériter vos bonnes grâces et les caresses de votre miséricorde ? Je m'étonne que nous puissions jamais être satisfaits de notre repentir et de nos propos, que nous ne soyons toujours dans quelque inquiétude sur l'état de notre conscience, que nous n'appréhendions toujours d'avoir examiné trop à la légère les replis de notre cœur, de nous être ménagés en quelque point considérable. Notre bonne volonté doit animer notre confiance; mais aussi le désir de réparer le passé devrait alarmer notre ferveur. Je m'étonne qu'asservis autant que nous l'avons été, nous croyions si aisément que nos chaînes sont tout à fait rompues; qu'après une si longue servitude nous nous flattions sitôt de liberté.

Vous nous fortifiez, Père des miséricordes, vous nous consolez par votre grâce : nous en avons senti le secours et la douceur; mais se peut-il faire qu'après quelques moments de douleur, nous soyons contents de notre fidélité ? Nous avons frémi à la vue de nos péchés et au souvenir de votre colère ; et après notre conversion nous trouvons encore des affaires qui nous détournent de vous, des bienséances qui tempèrent l'ardeur de notre zèle, des amusements qui ne nous permettent pas de nous dévouer à vous sans réserve. Nous avons accumulé nos offenses sans beaucoup de peine; et d'abord nous nous applaudissons de nos services; nous étions toujours prêts à suivre les mouvements de nos passions, et nous n'avons point d'empressement à exécuter ce que vous avez la bonté de nous inspirer; nous avions autrefois mille engagements qui se succédaient les uns aux autres pour nous tenir loin de vous, aujourd'hui il nous importe peu de nous unir toujours plus étroitement à vous; nous avons été ennemis insolents et obstinés, et nous sommes lâches et froids amis.

Après avoir demandé pardon à Dieu, messieurs, faites-vous un plan de vie qui vous oblige à lui donner toujours de nouvelles preuves de la résolution que vous avez conçue de le servir ; tâchez encore de tirer avantage de vos malheurs passés et des obstacles ordinaires de vos saints propos pour vous affermir dans le bien. Seconde réflexion que j'ai encore à expliquer. Il faut en user, selon l'expression de saint Basile de Séleucie, comme ces soldats qui ont l'adresse de relancer contre leurs ennemis les traits mêmes que ceux-ci avaient lancés contre eux : *Ferientem eodem telo referire possunt* (*Orat.* 17).

Le monde avait abusé de votre facilité pour vous plonger dans ses excès; que cette même facilité serve d'aiguillon à votre vertu; comportez-vous avec les précautions d'une personne qui se craint elle-même; soyez attentifs à toutes vos démarches, à tous vos mouvements, afin d'en faire encore plus pour Dieu que votre complaisance n'en a accordé au monde. Cette personne a fait servir à ses desseins violents et injustes le penchant qu'elle avait remarqué dans vous pour un vil intérêt; la connaissance que vous avez de ce penchant doit vous animer à tous ces nobles renoncements qui honorent le joug du Seigneur. J'ai quitté mon Dieu pour acquérir un bien méprisable ; ah! je mépriserai toute la terre pour être fidèle à mon Dieu. Ce jeune libertin, après avoir étudié votre faible, a découvert l'amour que vous aviez pour le plaisir ; c'est par cette inclination qu'il a insinué ses maximes détestables dans votre âme , et qu'il vous a communiqué ses propres vices ; tenez-vous si bien sur vos gardes, que vous soyiez toujours disposé à vous refuser toute satisfaction dangereuse, et à prendre sur vous tout ce que le désir de la sainteté vous demandera ; exact dans vos devoirs, constant dans vos pratiques chrétiennes, sacrifiez, sans hésiter, une mollesse qui peut vous perdre. Cette femme vous a retenu dans ses fers, en flattant votre délicatesse sur le point d'honneur; elle vous a fait accroire qu'il était de votre gloire de ne pas changer et de soutenir votre engagement aux yeux de toute une

ville; de quoi vous ferez-vous désormais un point d'honneur? de détester des liens infâmes, de maintenir devant Dieu la parole que vous lui avez donnée, d'être à lui seul et sans réserve, de faire profession ouverte d'observer sa sainte loi : *Ferientem eodem telo referire possunt.*

C'est une espèce de vengeance sainte et salutaire, que de battre les ennemis de notre âme par les mêmes armes qu'ils ont employées contre nous. On leur fait sentir avec confusion la victoire que l'on remporte sur eux ; on leur ôte l'espérance de nous attaquer avec succès ; on les rend méprisables à eux-mêmes par la connaissance de leur faiblesse. Le démon s'était emparé de cette langue médisante, de ces yeux libertins, de ce cœur envenimé, pour lancer contre vous les traits de l'envie, de l'amour et de la haine ; quelle honte à lui, si vous lui faites souffrir le chagrin de sa défaite, en consacrant cette langue, ces yeux et ce cœur à l'humilité, à la pureté, à la charité chrétienne? et pour peu que vous désiriez de vaincre, vous songerez à réparer par cette voie vos pertes passées, parce que, comme je viens de vous le dire, naturellement on est bien aise d'humilier un ennemi vil et cruel, qui nous a humiliés nous-mêmes.

Si votre courage ne vous porte point jusque-là, messieurs, vous fais-je tort de douter que vous vouliez être vainqueurs? Dans les projets qui nous font plaisir, nous montrons je ne sais quelle gaîté et quelle ouverture qui anime notre industrie et qui prouve notre bonne foi. Je ne voudrais pas d'autre preuve de la fausseté de vos résolutions que cette nonchalance à les accomplir. Nous voyons qu'un peintre qui se soucie peu de réussir ne fait que barbouiller sa toile; qu'un écrivain qui compose sans goût, ne fait que gâter du papier; qu'un artisan peu attaché à son ouvrage ne saurait lui donner la propreté, la justesse, la politesse, qui honorent la main du maître. Vous ne vous faites pas une affaire de vous corriger; vous résoudrez froidement d'en venir à bout, et vous ne le ferez qu'à demi; et vous ne le ferez point du tout; d'autant plus qu'en matière d'amendement il n'y a pas de milieu à tenir; il faut nécessairement vous déterminer à ne plus renouveler aucun des péchés qui vous ont privés des bonnes grâces de Dieu.

Concluons nos raisonnements par une parole remarquable de saint Ambroise. Chose étrange! dit ce saint docteur ; je connais peu de personnes qui aient conservé leur innocence; et j'en trouve encore moins qui aient fait une pénitence véritable : *Facilius inveni qui innocentiam servaverint, quam qui congrue egerint pœnitentiam* (*lib.* II, *de Pœnit.*, *c.* 10). Par quelle route, messieurs, prétendons-nous donc entrer dans le ciel? Rien de plus ordinaire que le péché; rien de plus rare que la pénitence. Une seule confession devrait suffire pour nous établir dans la pratique de tous nos devoirs, et cent confessions ne suffisent pas pour corriger un seul de nos vices. N'eussions-nous fait cesser qu'une espèce de péché, toutes les fois que nous avons résolu de les faire tous cesser, nous serions saints il y a longtemps ; et depuis vingt et trente années tous nos péchés durent. Fragilité, imprudence, faiblesse, premiers mouvements; retranchons-nous là-dessus, j'y consens, quoiqu'une personne bien convertie n'y trouve point de raison de s'excuser ; car enfin, il ne tient qu'à nous de veiller, de craindre, d'agir pour n'être pas surpris. Mais vivre de telle sorte qu'on ne distingue point le temps qui précède la pénitence d'avec le temps qui la suit, que pouvons-nous alléguer pour notre défense?

Le visage que l'impureté a allumé, dit encore saint Ambroise, devrait pâlir après un sincère repentir : *Pallescat facies quæ quondam viruit impudice* (*Ad Virg. Laps.*, *c.* 8). Le visage paraît toujours aussi vif, aussi enjoué, aussi passionné; ne nous arrêtons pas là ; le cœur est toujours l'esclave des mêmes passions et du même monde. Chrétiens, abuserez-vous toujours du sang de votre Rédempteur Jésus-Christ! Nous lisons dans l'Ecriture que Jéroboam ayant profané l'autel du Dieu vivant, le prophète du Seigneur n'adressa point la parole à ce prince pour lui représenter sa faute; mais à l'autel même; *et exclamavit, altare, altare* (III *Reg.*, XIII)! et l'autel éclata aussitôt en pièces. D'où vient, demande saint Jean Chrysostome, d'où vient que le prophète épargna au roi ce reproche? c'est que le prophète n'espérait pas de toucher le roi : *Rex lapide ipso insensibilior est.* En effet, l'autel se rompit, et Jéroboam ne changea pas : *Altare scissum est, lapis audivit, fractus est, et effudit libamen, quomodo non audivit homo* (*Hom.* 3, *de Pœn.*)?

En suis-je réduit, mes chers auditeurs, à adresser mes plaintes aux tabernacles sacrés et aux tribunaux de pénitence? Faudra-t-il que je souhaite qu'ils soient renversés plutôt que d'être la matière de vos profanations? Tabernacles, qui renfermez ce pain de vie, et où les fidèles trouvent la mort! Tribunaux que la miséricorde a dressés pour nous absoudre, et où les fidèles irritent la justice, brisez-vous, puisque la pénitence ne brise pas le cœur des coupables! Ah! chrétiens, que me contraignez-vous de dire et de souhaiter? Voilà les sentiments qu'inspirent votre douleur feinte et vos résolutions imaginaires. Durez, autels; tabernacles, tribunaux, durez ; mes auditeurs seront touchés désormais de l'horreur du sacrilége ; car, messieurs, puis-je donner un autre nom à votre fausse pénitence ?

Mais est-ce donc votre dessein de vous tromper toujours de la manière? Vous accuserez toujours vos péchés, vous les détesterez toujours, toujours vous résoudrez de n'y plus tomber, et vous ne cesserez point d'être injustes, violents, intempérants, impudiques, esclaves du monde? Sur quoi attendez-vous grâce devant Dieu? Pouvez-vous compter sur la pénitence que vous ferez à la mort? elle sera telle qu'aujourd'hui. Aujourd'hui

vous n'êtes attristés que de la nécessité de perdre vos plaisirs ; ce sera alors la même chose. Aujourd'hui vous entrevoyez dans votre douleur quelque jour à vous contenter; alors l'espérance de la vie soutiendra l'espérance de vos passions. Aujourd'hui vous vous confessez comme pour mourir, car, pour n'être pas en danger évident de mort, vous n'en êtes pas obligés à moins de choses ; et cependant vos dérèglements ne cessent point; alors vous ferez les mêmes protestations, les mêmes propos ; et vos dérèglements ne finiront que par votre mort. Aujourd'hui une maladie, un danger, un naufrage, les solennités de l'Eglise vous font concevoir, ce semble , les plus beaux sentiments du monde ; après quoi il n'en est rien ni de plus ni de moins qu'auparavant; vous n'en concevrez pas d'autres en mourant; et si vous viviez après les avoir conçus, vous vivriez encore pécheurs.

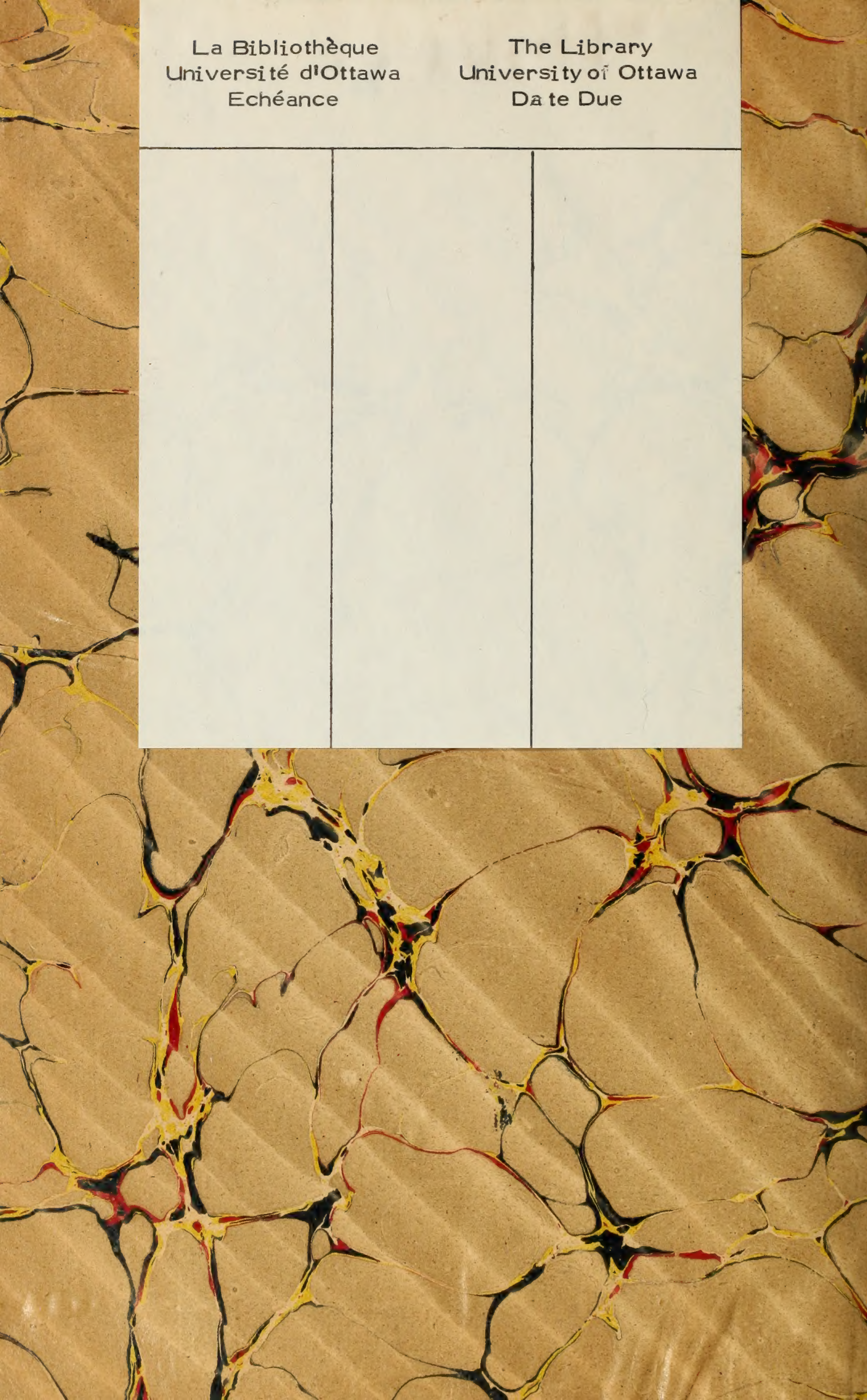
Puisque vous avez le temps de vous réconcilier avec Dieu, profitez-en, mes chers auditeurs. Encore quelques années de vie, mon Dieu ! pour faire pénitence ; pour vous persuader la sincérité de notre repentir et de nos résolutions; vous verrez que nos crimes finiront avant notre vie ; nous vous forcerons par notre amendement, par nos larmes, par notre fidélité, de nous rétablir dans vos bonnes grâces, et de nous recevoir un jour dans votre royaume, etc.

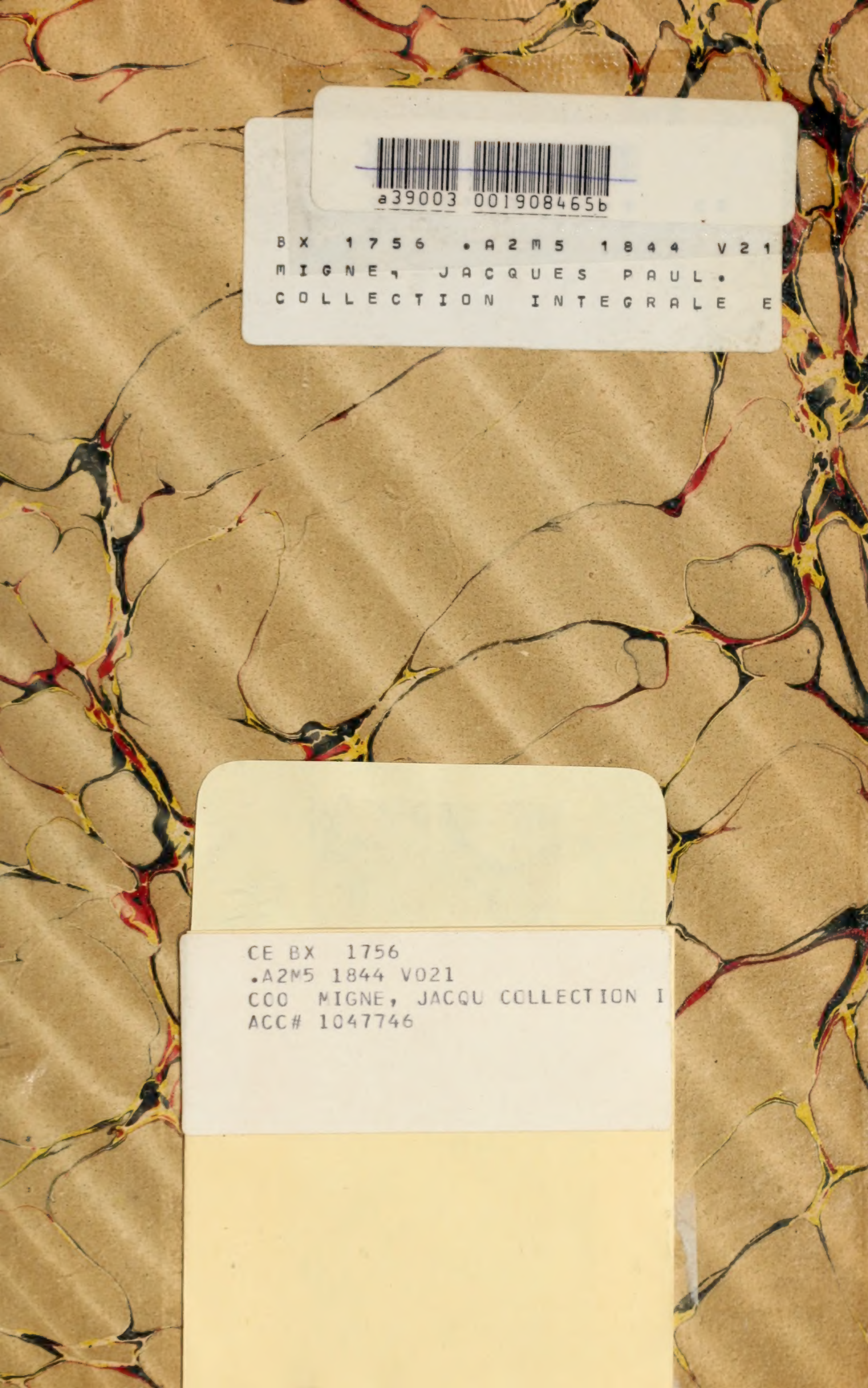
TABLE

DES MATIÈRES RENFERMÉES DANS CE VOLUME.

FIN DU VINGT ET UNIEME VOLUME.







a39003 001908465b
BX 1756 .A2M5 1844 V21
MIGNE, JACQUES PAUL.
COLLECTION INTEGRALE E
CE BX 1756
.A2M5 1844 V021
COO MIGNE, JACQU COLLECTION I
ACC# 1047746

